LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1874

Droits de propriété et de traduction réservés

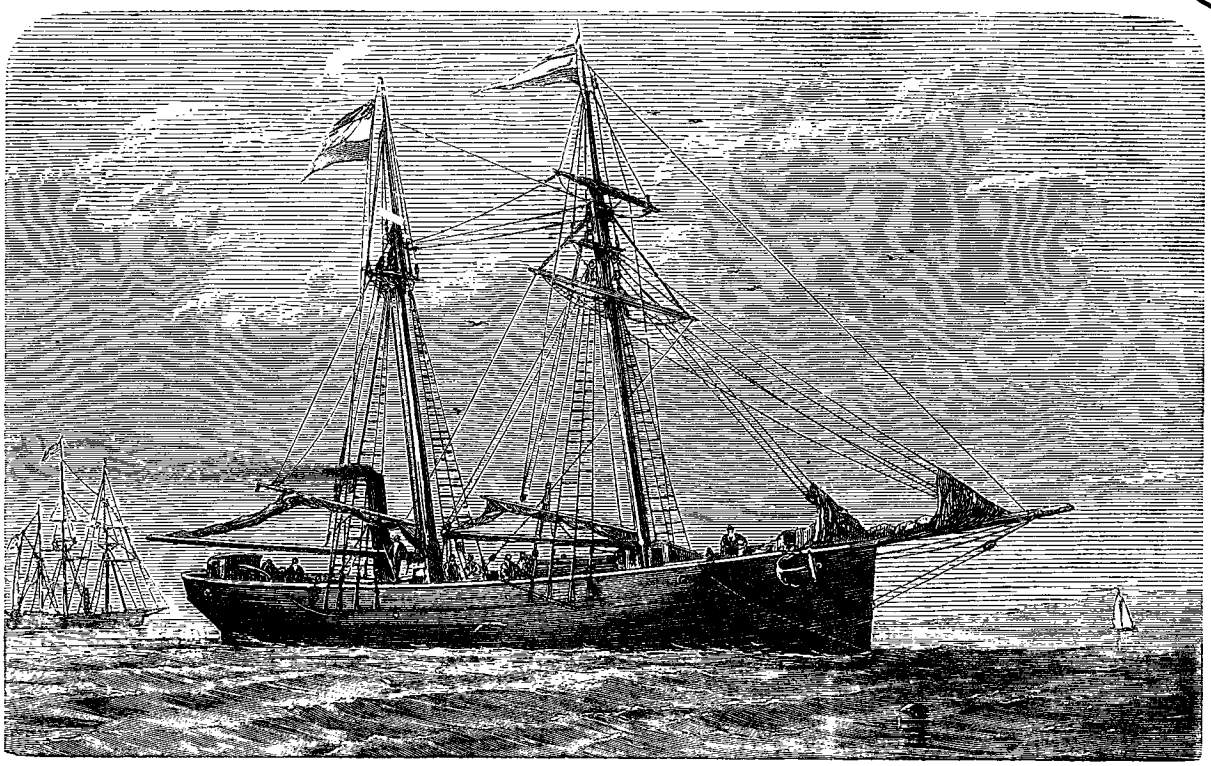
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



La *Germania*. — Gravure tirée de l'édition allemande.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA

AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE.

AVANT-PROPOS.

Une première expédition allemande au pôle nord[1], tentée en 1867, n'avait pas eu le succès qu'on en avait espéré[2]; on n'en célébra pas moins son retour, et le jour même de la fête donnée en son honneur, à Brême, le 24 octobre 1868, on eut la pensée d'une seconde expédition. Ce projet fut accueilli dans toute l'Allemagne avec une vive sympathie.

Des comités se formèrent aussitôt dans les villes de Hambourg, Oldenbourg, Carlsruhe, Lubeck, Kœnigsberg, Rostock et autres, et, au mois de mai 1869, un

1. Voy. la *Revue géographique* du *Tour du Monde*, t. XVIII.

2. Le navire envoyé au pôle nord en 1868 et qui s'appelait aussi la *Germania*, avait été contraint de s'arrêter devant la banquise du Groënland; il avait rétrogradé vers le Spitzberg, était redescendu le long de la côte occidentale de cet archipel, puis, remontant jusqu'à 80° 73′ de latitude, avait fait diverses excursions qui n'ont pas été sans intérêt pour les progrès de l'hydrographie et de la physique du globe. — Voy. *Die erste Deutsche Nordpolar-expedition im Jahre* 1868, *beschrieben von K. Koldewey*. Gotha, 1871.

Le récit que nous publions est extrait de la relation de la seconde expédition, intitulée : *Die zweite Deutsche Nordpolarfarht in den Jahren* 1869 *und* 1870, etc. Leipzig, 1873.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comité central, siégeant à Brême, adopta les résolutions suivantes :

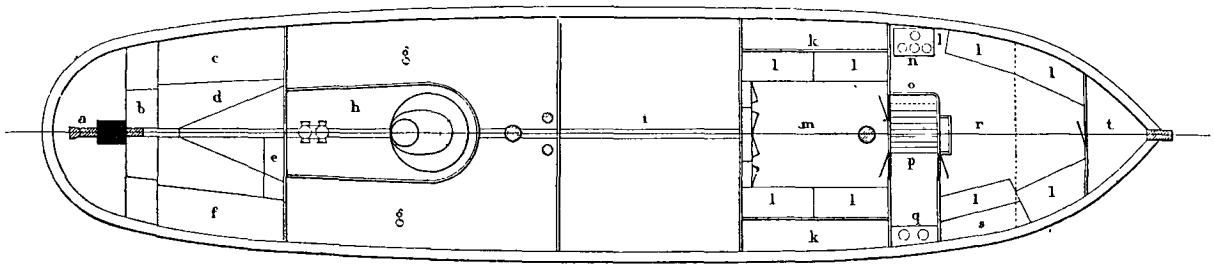
« La seconde expédition polaire partira le 7 juin 1869. Elle se composera de deux navires : la *Germania* et la *Hansa*. Autant que possible, les deux navires navigueront de conserve. L'expédition, conformément au plan rédigé par le docteur Petermann, aura pour premier but d'atteindre la côte orientale du Groënland et de pénétrer par là dans les régions arctiques. »

Les frais, évalués à environ deux cent soixante-dix mille francs, furent bientôt couverts par les souscriptions.

Le personnel de l'expédition fut choisi par le savant docteur Petermann.

Pour chef de l'expédition, il désigna le capitaine Carl Koldewey, Hanovrien, âgé de trente-deux ans, qui avait été formé à l'école des pilotes de Brême, et était marin depuis 1853. Quatre savants lui furent adjoints :

Plan de la *Germania*.



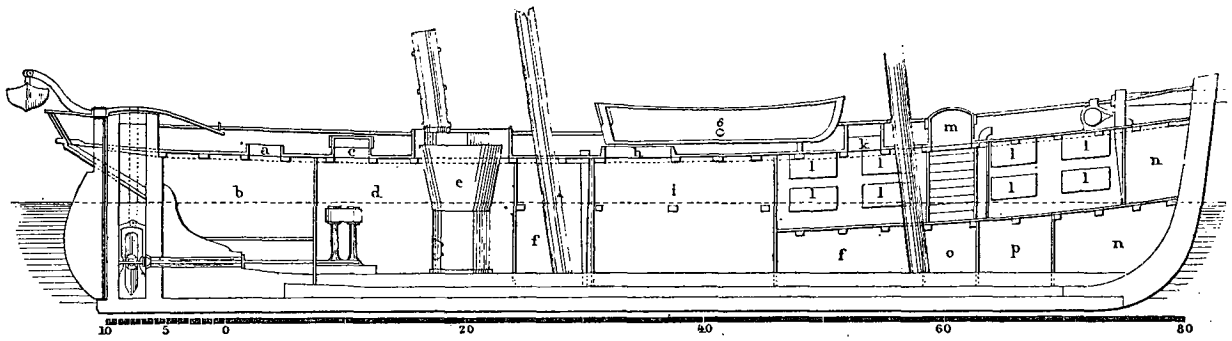
a Armoires. — *b* Bancs. — *c* Magasin au pain. — *d* Cabine. — *e* Armoire. — *f* Cabine du capitaine. — *g* Charbon. — *h* Chambre de la machine. — *i* Charbon, provisions d'hivernage. — *k* Charbon. — *l* Deux cabines. — *m* Cadres pour huit hommes. — *n* Cambuse. — *o* Instruments scientifiques. — *p* Escalier. — *q* Table pour blanchissage. — *r* Chambre pour neuf hommes. — *s* Cabine. — *t* Fosse aux câbles.

le docteur Borgen du Schleswig (vingt-six ans), astronome à l'observatoire de Gœttingue ; le docteur Copeland, Anglais (trente-deux ans), astronome libre au même observatoire ; Julius Payer (vingt-sept ans), lieutenant d'infanterie de l'armée autrichienne, auteur de récits de voyages alpestres ; Adolphe Pansch (vingt-huit ans), docteur en médecine, *privat-docent* à l'Université de Kiel, auteur d'une *Flore de la mer*.

Les savants de la *Hansa*, placée sous le commandement du capitaine Hegemann, étaient le docteur Buchholz, de Francfort-sur-l'Oder (trente-deux ans), chargé de la zoologie, de l'ethnologie et de l'anthropologie, et le docteur Gustave Laube, de Vienne (trente ans), *docent* à l'Université de Vienne.

La construction de la *Germania*, commencée le 10 mars 1869, était achevée le 9 mai suivant. Ce navire

Coupe de la *Germania*.



a Écoutille. — *b* Magasin pour les voiles de réserve et les provisions non encombrantes. — *c* Panneaux vitrés. — *d* Chambre de la machine. — *e* Chaudière. — *f* Soute au charbon. — *g* Canots — *h* Écoutille. — *i* Charbon et provisions pour l'hivernage. — *k* Panneaux vitrés — *l* Cadres. — *m* Entrée. — *n* Fosse aux câbles. — *o* Eau d'Oxkoft, renfermée dans des réservoirs en fer. — *p* Soute aux chaînes.

mesurait quatre-vingt-dix pieds de long, vingt-deux pieds et demi de large, onze pieds de profondeur ; sa capacité était de cent quarante-trois tonnes. Le revêtement des parois était d'une épaisseur et d'une solidité exceptionnelles ; toutes les précautions avaient été prises pour le prémunir contre la pression des glaces, et la construction était combinée de façon que le navire fût toujours soulevé plutôt que d'être exposé à rester pris entre les glaces. Comme la voilure était complète, la machine à vapeur ne devait être employée que dans les glaces et par vent contraire. Le tirant d'eau n'était que de neuf à dix pieds, condition indispensable pour naviguer au milieu des glaces.

Le second navire, construit en 1864, reçut le nom de la *Hansa*, et fut approprié à sa nouvelle destination.

Les parois furent renforcées de tous côtés par des revêtements de bois de chêne et de fer. L'avant sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout fut fortement protégé. Là furent placées les chambres de l'équipage et la cambuse. La chambre était séparée en deux parties. La partie de l'avant servait de magasin de vivres, et en cas d'hivernage pouvait servir aussi de chambre pour l'équipage. Entre les parois extérieures de ces chambres, garnies de feutre, et la paroi extérieure du navire, se trouvait un espace de six pouces de large, rempli de sciure de bois, pour diminuer le froid et l'humidité. Pour toutes les issues, portes, fenêtres, trappes, des précautions analogues avaient été prises, de façon à arrêter le passage du plus petit souffle de vent. Sur les côtés des cabines étaient placés les lits, qui pouvaient se clore et former de petites chambrettes fermées.

Comme matériel scientifique, on était en possession d'une très-complète collection d'excellents instruments d'astronomie et de physique, dont la plus grande partie avait été généreusement prêtée par l'observatoire de Gœttingue ou donnée par divers professeurs ou fabricants. On emporta aussi une petite bibliothèque. Beaucoup d'éditeurs avaient fait présent à l'expédition d'ouvrages scientifiques et de livres propres à nous distraire aux heures de loisir. — La *Hansa* avait trois chaloupes de différentes dimensions.



Le capitaine de la *Germania*, Carl Koldewey. — Dessin de J. Robert, d'après l'édition allemande.

Les deux équipages étaient composés ainsi qu'il suit :

Germania. Un capitaine, deux officiers, un mécanicien, un contre-maître, un calfat, un cuisinier, cinq matelots, un chauffeur, un médecin (le docteur Pansch).

Hansa. Un capitaine, deux officiers, un calfat, un cuisinier, six matelots, un médecin (le docteur Buchholz).

Une partie essentielle et difficile des préparatifs était l'approvisionnement en vivres et en matériel. On emporta peu de viande salée, mais beaucoup de conserves de viande en boîtes. On prit aussi une bonne provision de pemmican, indispen able pour les excursions en traîneau, et une quantité considérable de boîtes de conserves de toute nature. Il n'était pas moins indispensable d'emporter d'excellents liquides. Outre les nombreux présents qu'on avait reçus en vins et surtout en vins rouges français, on emporta une grande quantité de spiritueux et de liqueurs.

Les provisions de vêtements furent de même l'objet de soins particuliers. La *Germania* renfermait en ce genre toute une collection de ce qui existe d'étoffes d'hiver et de fourrures les plus chaudes. Rien n'avait été négligé dans la confection de ces vêtements; ainsi toutes les coutures étaient faites avec de la laine de poil de chèvre d'Angora, parce que la soie et le lin, sous l'influence de la température, perdent de leur ténacité. De même pour les boutons; ils avaient été faits de noix d'ivoire, les boutons de soie ou de corne ayant été jugés trop peu solides. Il n'était pas entré un fil de coton dans les habits; poches, manches, tout était fourré de laine. Les gilets étaient de tricot, entièrement doublés de flanelle d'excellente qualité. Les bonnets et les gants étaient de peau de chien. Les bonnets avaient la forme des capuches de dames; ils protégeaient complétement la tête, le cou et les épaules, et étaient bordés autour du visage d'une épaisse bande de fourrure. Les gants étaient de quinze à seize pouces de long sur sept à huit pouces de large, de manière à renfermer à l'aise la main déjà revêtue de gants de laine. Pour les pelisses, on prit de bonnes peaux de moutons brutes ou des peaux de buffles. Ces dernières, étant plus légères, convenaient mieux pour les excursions. Elles furent graissées, pour préserver non-seulement du froid, mais de l'humidité. Avec ces mêmes peaux on avait fabriqué de grands sacs pour dormir dans les campements en plein air.

Le 13 juin, les membres de l'expédition prirent tous, par serment, l'engagement solennel d'obéir sans réserves au chef choisi, de consacrer tous leurs efforts au

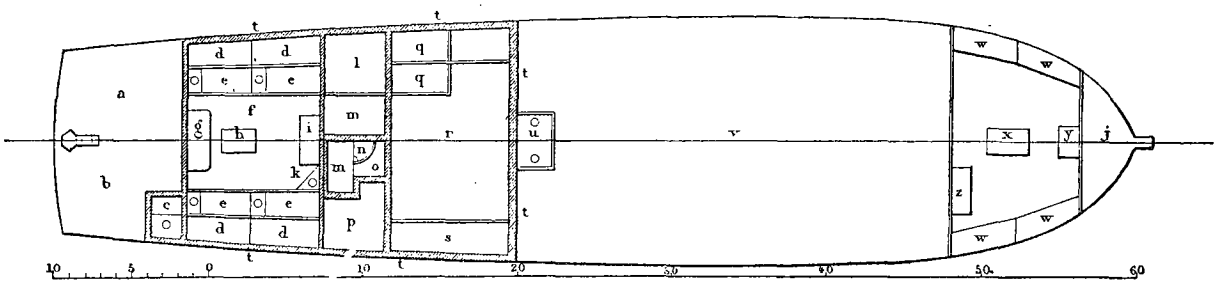
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

succès de l'entreprise et de suivre fidèlement, dans la mesure du possible, les instructions détaillées rédigées par le docteur Petermann.

Il fallait aussi convenir des moyens qui seraient employés pour faciliter la recherche des membres de l'expédition, au cas où ils trouveraient la mort dans les glaces.

Il fut arrêté que, aussi près que possible de chaque degré de latitude ou de longitude, l'expédition élèverait, de préférence sur une hauteur, un monceau de pierres ou tout autre amas facile à distinguer. Les documents relatifs à l'expédition seraient déposés non pas dans l'intérieur de ces pyramides, mais dans un trou situé à vingt mètres au nord (nord vrai et non nord magnétique). Comme les Esquimaux ont le plus grand respect pour les tombeaux, les renseignements sur l'expédition devaient, s'il survenait des cas de mort, être placés sous les cadavres. C'est là qu'on aurait trouvé la relation de leur voyage, s'ils étaient destinés à ne pas la rapporter eux-mêmes à Brême.

Plan de la *Hansa*.



a Provisions. — *b* Toiles. — *c* W.-cl. — *d* Cadres. — *e* Chambre. — *f* Chambres pour cinq hommes. — *g* Sofa. — *h* Table. — *i* Secrétaire. — *j* Magasin. — *k* Poêle. — *l* Office. — *m* Passage. — *n* Armoire. — *o* Escalier. — *p* Cambuse. — *q* Chambre du charpentier. — *r* Provisions pour l'aller et le retour; chambre d'hivernage des matelots. — *s* Office. — *t* Cloisons doubles remplies de sciure de bois et de feutre. — *u* Chaînes. — *v* Cale. — *w* Cabines. — *x* Table. — *y* Cambuse. — *z* Bord.

I

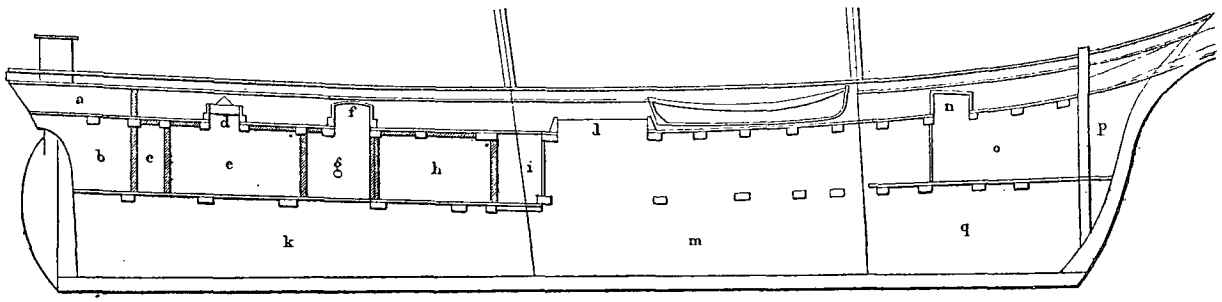
La *Germania* et la *Hansa* naviguent de conserve (du 15 juin au 4 juillet 1869).

La *Germania* et la *Hansa* partirent de Bremerhaven le 15 juin 1869, à trois heures de l'après-midi.

Le 17 et le 18, le temps fut mauvais, la mer grossit considérablement, ce qui obligea la *Hansa* à rester sous le vent. Pour ne pas trop se séparer d'elle, la *Germania* était obligée de l'attendre chaque soir. Aussi, lorsque l'on montait sur le pont, le premier regard, la première question avaient-ils pour objet la *Hansa;* ce fut là l'origine de ce court dialogue, très-souvent renouvelé depuis en plaisantant : « Où est la *Hansa?* — Sous le vent. »

Le 19, le vent se calma et le beau temps reparut.

Coupe de la *Hansa*.



Toiles. — *b* Provisions. — *c* W.-cl. — *d* Panneaux vitrés. — *e* Cabine. — *f* Rouffle. — *g* Double passage fermé. — *h* Chambre d'hivernage des matelots; provisions, etc. — *i* Soute aux chaînes. — *k* Cale. — *l* Grande écoutille. — *m* Cale. — *n* Rouffle. — *o* Chambre des matelots; provisions d'hivernage. — *p* Magasin. — *q* Cale.

Des vents du nord-ouest soufflèrent ensuite presque sans interruption pendant une semaine : ce qui maintint le navire plusieurs jours par le 57e degré de latitude, environ à la hauteur de Skagen.

Le 26 juin vint mettre un terme à cette semaine orageuse. Ce matin-là même, par le 57e degré de latitude nord et le 24° 3′ de longitude est, on rencontra un petit bâtiment, que les hommes du bord avaient déjà depuis longtemps reconnu pour un bateau de pêche.

« Oh! du navire! avez-vous du poisson frais?

— Oui.

— Apportez. »

Immédiatement tout fut en mouvement sur le petit bateau. On mit une yole à la mer, et elle ne tarda pas à nous accoster. Deux jeunes matelots, ayant toute l'apparence de Hollandais, montèrent à bord avec un panier plein de leurs plus beaux poissons, de gros turbots et des soles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Profitant d'une légère brise qui se leva, on poussa lentement en avant, et vers midi nous fûmes rejoints par notre bâtiment d'escorte.

Ensuite survint une tourmente de deux jours, qui souffla obstinément du nord-nord-ouest et couvrit d'eau de nouveau le pont de la chambre.

Vers le 59e degré de latitude nord, deux semaines précisément après le départ, la mauvaise influence des vents de la région nord cessa, et l'on put avancer plus directement vers le pôle.

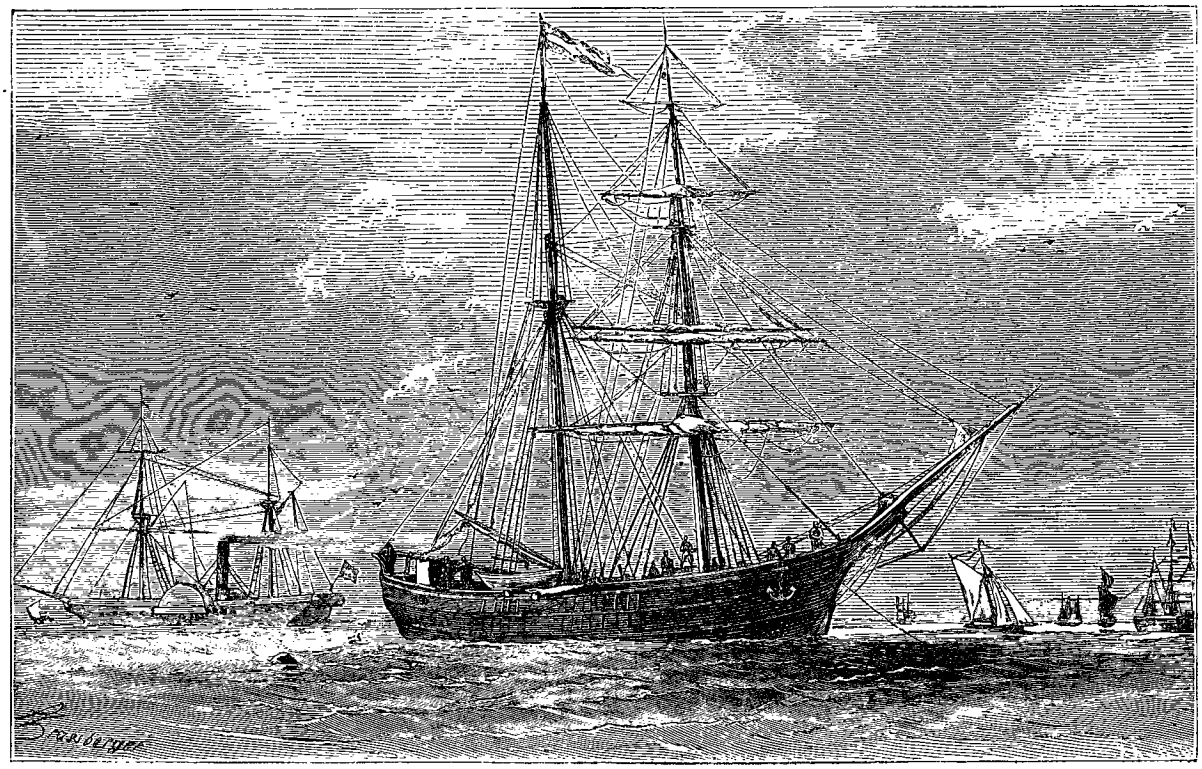
Le dernier jour de juin, une forte brise de nord-ouest vint de nouveau nous causer des ennuis qui devaient se prolonger encore pendant quelque temps.

Bien que la température de l'air se maintînt à huit degrés, il survint à midi un brouillard qui s'épaissit tellement dans la soirée que, pour ne pas être exposés à nous séparer de la *Hansa*, il fallut, à bord des deux navires, sonner de la trompe pendant seize heures, ce qui, au milieu de cette atmosphère obscure, produisait un effet des plus mélancoliques.

En louvoyant à petites bordées, on avançait néanmoins, lentement il est vrai, mais d'une manière continue, et le 1er juillet au soir on eut le plaisir de franchir la passe qui sépare la Norvége des îles Shetland, par le 60e degré de latitude.

Nous étions désormais dans cette partie de l'Atlantique que l'on désigne aussi sous le nom de mer du Nord.

Nous avions mis seize jours à parcourir cette pre-



La *Hansa*. — Gravure tirée de l'édition allemande.

mière étape, qu'un navire, avec bon vent, peut faire en deux jours et demi.

A cause de la persistance des vents du nord, et du courant qui pousse à l'est, nous nous approchâmes tellement de la côte de Norvége, qu'un soir on crut l'apercevoir.

A la hauteur de Drontheim, nous pûmes reprendre notre course vers le nord-ouest.

L'obscurité des nuits avait diminué à vue d'œil, et déjà à minuit, du 1er au 2 juillet, époque où le soleil disparaît vers dix heures un quart, on n'avait plus besoin de fanaux sur le pont, même auprès du compas. On pouvait lire la plus fine écriture.

Pendant la journée le navire était presque constamment entouré de mouettes (*Larus tridactylus*), réunies par troupes de vingt à cinquante. Ces bandes agiles et légères suivaient le navire, s'agitant et tourbillonnant infatigablement dans tous les sens, épiant leur proie dans le sillage, et saisissant avec la rapidité de l'éclair le moindre petit crustacé soulevé par le remous. Déjà dans la mer du Nord nous avions aperçu des dauphins ou souffleurs, mais maintenant on en voyait souvent nager autour de nous, et si près que le zoologue eut la satisfaction de pouvoir faire un dessin exact de leur dos, et particulièrement de leur nageoire dorsale. C'était le dauphin appelé *épaulard* (*Delphinus orca*), bien connu de tous les marins sous le nom de *nord-caper* ou *butzkopf*, une des grandes espèces de la famille des dauphins, qui a jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur. Il se distingue par sa nageoire dorsale, étroite, longue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et raide, qui permet de l'apercevoir de très-loin, et qui lui a valu le nom de *schwertfisch* (poisson-glaive). Les Américains le nomment *killer* (meurtrier), et les Norvégiens *speckhauer* (coupeur de lard), à cause d'un fait, considéré longtemps comme une fable, mais admis aujourd'hui par les baleiniers les plus exempts de préjugés : c'est que ces dauphins sont les plus terribles ennemis de la baleine, qu'ils attaquent avec succès lorsqu'ils se trouvent en nombre.

Pendant ce temps on avait exécuté à bord de la *Hansa* quelques sondages qui avaient donné les résultats suivants : le 1er juillet, par 60° 45′ de latitude nord et 2° 4′,3 de longitude est, à soixante-cinq brasses de profondeur, fond rocheux, granit norvégien ; le 7 juillet, par 68° 18′ de latitude nord et 7° 14′ de longitude est, à sept cents brasses de profondeur, sable dur.

Le dimanche 4 juillet nous eûmes une matinée belle et sereine.

Le 5 juillet, vers les onze heures cinquante minutes du soir, nous dépassâmes le cercle polaire (66° 33′), nous trouvant presque sur le méridien de Greenwich (0° 15′ latitude ouest).

Le vent était violent, et, avec une vitesse moyenne de neuf nœuds, nous entrâmes enfin dans la mer polaire, qui devait être notre séjour pendant plus d'une année.



Le capitaine de la *Hansa*, Hegemann. — Dessin de J. Robert, d'après l'édition allemande.

La *Hansa* était à quelques milles en avant; elle hissa notre pavillon de l'Allemagne du Nord, qu'elle salua d'un coup de canon. Nous en fîmes autant, et nous imitâmes l'usage qui se pratique au passage de l'équateur. Neptune vint nous complimenter et nous souhaiter un heureux voyage; puis on baptisa dans la forme voulue, après leur avoir fait la barbe, ceux qui n'avaient point encore franchi le cercle polaire. La cérémonie se termina comme de coutume, en buvant un bon verre de vin pour écarter les fâcheuses conséquences de l'aspersion d'eau froide.

Les heures de la nuit étaient devenues sensiblement plus claires; on n'avait presque plus besoin d'allumer les lampes dans la chambre. Précisément la première nuit où la latitude élevée à laquelle nous étions parvenus nous devait permettre d'apercevoir le soleil à minuit, les nuages qui avaient couvert le ciel pendant toute la journée se rassemblèrent vers le nord ; nous pûmes contempler à l'horizon d'une mer infinie le disque rouge du soleil visible presque en entier, et entouré de ronds jaunes et violets magnifiques. Malheureusement ce spectacle ne dura qu'un instant. Un rideau de nuages voila le ciel de nouveau, et il s'écoula plusieurs semaines avant qu'il nous fût possible de revoir le soleil de minuit.

Le 7 juillet, il tomba un peu de neige, et à partir du 8 commença l'effroyable brume au milieu de laquelle il nous fallut vivre et souffrir presque sans interruption pendant quatre semaines, c'est-à-dire jusqu'à notre atterrissage.

Quoique nous fussions encore éloignés des glaces, nous commençâmes des observations scientifiques régulières. La température de la surface de l'eau était observée toutes les deux heures, et à partir du 1er juillet, par 61 degrés de latitude nord, on observa quatre fois par jour la température à de grandes profondeurs.

Nous nous trouvions précisément à la limite où se rencontrent le courant chaud qui vient du sud et le courant froid qui vient du nord. Le courant chaud (golfstrom, *gulf-stream*) se distingue par sa chaleur relativement plus grande, par une proportion de sels plus considérable, et par la couleur de ses eaux d'un bleu plus foncé [1].

L'existence des courants devint manifeste par la présence de morceaux de bois flottants. Déjà le 6 juillet au soir nous en avions recueilli quelques petits échan-

1. Pour reconnaître la couleur réelle de l'eau, il ne suffit pas d'en regarder la surface, dont la nuance est masquée et modifiée par la couleur réfléchie du ciel. Il faut se garantir de ce dernier effet, et pour cela, regarder à l'aide d'un tube atteignant jusqu'à l'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tillons; deux jours après nous rencontrâmes un gros arbre noueux.

Pour constater exactement les courants qui se manifestent à la surface de l'eau, il est d'usage depuis longtemps de jeter des bouteilles vides, fermées avec un bouchon de liége et contenant un billet où se trouvent les indications de l'époque et du lieu. Lorsqu'un marin rencontre une de ces bouteilles, il la recueille, note le lieu et le jour où il l'a trouvée, et replace le billet. Nous en jetions de temps en temps de semblables.

Les sondages pratiqués depuis la sortie de la mer du Nord, en général peu profonde, indiquèrent un abaissement sensible du fond de la mer jusqu'à l'île Jean Mayen, et de là jusqu'à la limite des glaces.

Ce fut le 9 juillet que nous nous trouvâmes en vue de cette île. La *Hansa* la doubla à un mille et demi dans l'ouest. Par un temps clair on aurait pu reconnaître déjà depuis longtemps le plus haut sommet de l'île, le Beerenberg; mais le ciel était brumeux.

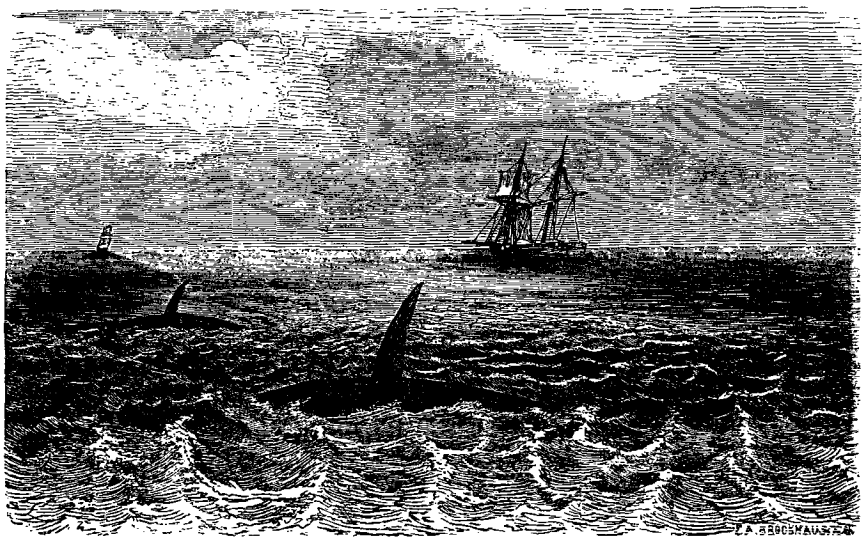
Dès le matin, on aperçut dans le lointain quelques indices de glaciers.

Vers minuit nous étions en route vers le nord.

Le brouillard devint tellement épais, que les deux navires ne se voyaient plus même en naviguant à côté l'un de l'autre, et qu'il fallut faire usage de la trompe pour demeurer à portée. Nous eûmes alors une idée de ce chaos impénétrable qui, selon Pythéas, termine le monde au delà de Thule, et qui n'est ni air, ni terre, ni mer.

Rien de plus mélancolique que ce voile infini, uniforme et gris; la mer elle-même, aussi loin que l'œil peut plonger, est grise et morne.

Un pingouin ou un plongeon qui passe de temps en temps devant le navire est tout ce qui s'offre aux regards. Parfois le brouillard s'éclaircit un peu, et l'on



Le dauphin-épaulard (*nord-caper*). — Gravure tirée de l'édition allemande.

peut reconnaître vaguement le point où se trouve le soleil.

Notre provision d'eau douce avait considérablement diminué : il fallut se mettre à la ration.

Nous n'avions déjà plus de pain de seigle dès le 8 juillet, mais il nous restait une bonne provision de pommes de terre.

Du 9 juillet à minuit jusqu'au 10, une bonne brise venant de l'est nous poussa vers les glaces.

Le matin du 10 nous avions perdu de bonne heure de vue la *Hansa*, et les sons de notre trompe restaient sans écho. Bientôt le vent nous apporta le bruit d'un coup de canon, suivi d'un second. Nous répondîmes avec joie à ce salut de notre compagnon de route; mais vers midi nous tirâmes à notre tour un coup qui resta sans réponse.

Pendant les cinq jours suivants le temps ne changea pas; le brouillard seul varia d'intensité, devenant de plus en plus dense; la température moyenne était de + 1°,9 R.; elle montait jusqu'à 30°,4 et descendait jusqu'à + 0°,8. Notre seule consolation était que le navire pouvait suivre sa route, car, en mer, à l'aide du compas on se dirige aussi sûrement par la nuit la plus sombre qu'en plein jour.

Le 14 fut un jour de calme. On en profita pour aller en canot ramasser des bois flottants, chasser des mouettes. Par moments le temps s'éclaircissait et l'on pouvait voir dans le lointain; mais on n'apercevait toujours pas la *Hansa*. On eut par contre de nouveaux indices de l'approche de la glace : on remarquait, dans l'ouest ou le nord-ouest, au-dessus de l'horizon, une lueur d'un jaune pâle. Nous avions en outre pour pronostic la présence de la mouette d'ivoire (*Larus eburneus*), qui ne s'éloigne jamais des glaces.

On considère le cercle polaire comme la limite de la Mer glaciale du Nord, ou Mer glaciale arctique. Il y a d'abord pour cela une cause physique : c'est que, en hiver, pendant un certain nombre de jours, le soleil ne se

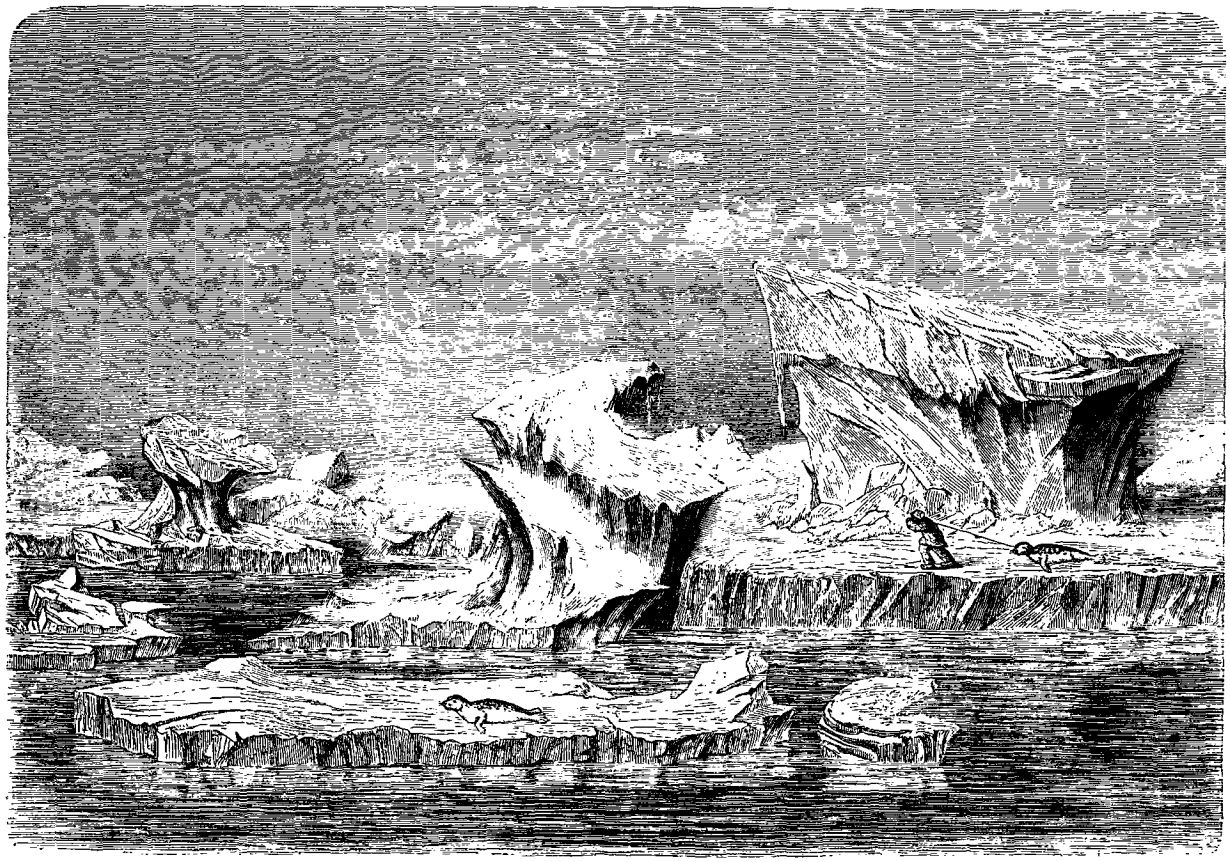
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montre pas au delà de ce cercle; son influence y est considérablement amoindrie, et les glaces éternelles peuvent s'y former. Mais il y a aussi une raison géographique. En effet, le cercle polaire passe par le détroit de Behring et par la partie la plus étroite du détroit de Davis, et pour le reste il s'étend au-dessus du continent de l'ancien et du nouveau monde, de manière qu'il borde tout le bassin polaire situé entre eux. Ce bassin n'a qu'une seule large voie de communication, et elle se trouve entre la Scandinavie et le Groënland. Là tout au moins le cercle polaire peut être admis comme limite.

Le 15 juillet, une légère brise du sud s'éleva le matin; les voiles s'enflèrent, le navire redevint docile au gouvernail, et reprit sa route vers le nord-ouest au milieu de diverses espèces de glaces. Une oreille exercée pouvait déjà distinguer un bruit lointain, qui semblait se rapprocher de plus en plus : c'était celui de la mer qui brisait contre la glace encore cachée. Nous écoutâmes ce son avec joie; le but de nos désirs était donc atteint; et si la glace était pour nous une véritable côte, nous pouvions hardiment, sur la *Germania*, nous en approcher de très-près afin de l'examiner.

Le bruit se rapprochait de plus en plus; tout le monde était là sur le pont, bien que ce fût l'heure du repas.

Tout à coup, comme par enchantement, le brouillard se dissipe, et nous avons devant nous, à la dis-



Un iceberg (voy. *la Terre de Désolation*, t. XXVI, p. 1). — Gravure tirée de l'édition allemande.

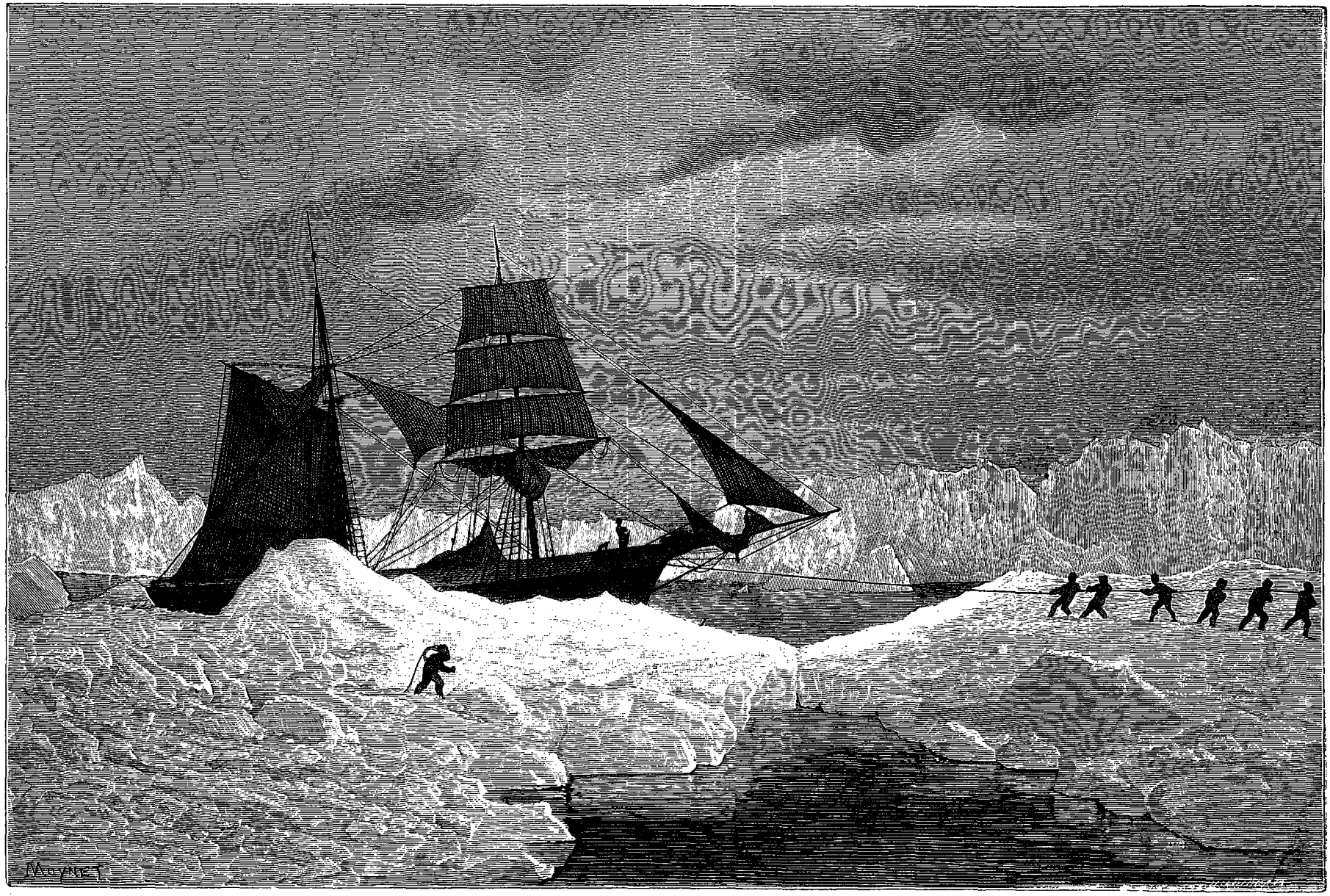
tance de quelques centaines de pas, la glace! Elle forme une longue ligne, semblable à une falaise de rochers accidentés dont les parois bleuâtres resplendissent au soleil, et contre lesquelles rejaillit l'écume de la mer. Le dessus est couvert d'une neige épaisse dont la blancheur aveugle.

Nous admirons ce splendide panorama en silence. C'est un beau moment, grave et solennel, qui éveille en nous des pensées et des impressions nouvelles, où se mêlent à la fois l'espérance et le doute.

Mais le brouillard se reforma presque aussitôt. Toutefois ce court moment et un regard scrutateur jeté du haut du navire avaient suffi pour nous convaincre de la rigidité absolue des masses de glace à cet endroit. En eussions-nous eu la pensée, jamais nous n'aurions pu pénétrer à travers cette muraille; et quand bien même on se fût fait une faible idée de la navigabilité de la glace, il était évident pour les moins compétents qu'on ne pouvait triompher d'un pareil obstacle, ni avec le plus puissant bateau cuirassé, ni à l'aide de la mine.

Notre devoir était d'abord de rechercher la *Hansa* par le 75° de latitude; mais à cause des vents d'est continus qui avaient régné dans les derniers temps, les circonstances n'étaient pas favorables pour que cette barrière de glace pût être rompue de sitôt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halage de la *Hansa* (voy. p. 14). — Dessin de J. Moynet, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le point où la *Germania* avait rencontré la glace était situé par le 74° 47′ de latitude nord et le 11° 50′ de longitude ouest, et la lisière des glaces s'étendait presque directement du nord au sud. La *Hansa* avait atteint la glace le même jour, mais par le 74° 57′ de latitude nord et le 9° 41′ de longitude ouest.

Le 16 juillet au matin, l'air s'éclaircit; nous pûmes virer et gouverner vers la glace, qui bientôt devint visible. Du côté du nord et du nord-nord-est s'étendait une longue chaîne de glaçons soudés ensemble, mais dans l'ouest et le nord-ouest s'ouvrait une large échancrure où nous pénétrâmes pour mieux étudier la disposition de la glace. Sur les onze heures, nous atteignîmes une chaîne de glace flottante qui paraissait fermer cette échancrure, mais derrière laquelle on apercevait, du côté de l'ouest, une nouvelle étendue d'eau libre bordée de glace. Comme il n'entrait pas dans nos vues de faire une sérieuse tentative en avant sans avoir retrouvé la *Hansa*, nous mîmes en panne pour attendre un temps plus clair.

Le 17, nous louvoyâmes dans un brouillard épais, avec une légère brise de sud-ouest. Après avoir couru quelque temps sur un bord, nous retrouvions la glace, et il fallait virer. Il nous semblait que nous étions dans une échancrure entourée de glaces flottantes. Tout autour de nous circulaient librement de petits glaçons dont la surface était couverte de glace brisée et de neige. Nous en recueillîmes avec des pelles pour la faire fondre et reconstituer notre provision d'eau.

Vers le soir la glace s'amoncela de plus en plus autour de nous, et nous dûmes pendant la nuit nous tenir plus à l'est, pour n'être point enfermés. Le matin pendant deux heures nous traversâmes la chaîne extérieure des glaçons, et nous reconnûmes à la houle que nous étions de nouveau dans la mer libre, où nous mîmes en panne pour attendre un temps meilleur.

Sur la lisière, les glaçons étaient parfois tellement entassés que le navire, poussé par une très-faible brise, ne pouvait plus passer. Il nous fallut pour la première fois nous servir de longs crocs à glace, afin d'écarter ceux qui se trouvaient à l'avant du navire, ou, s'ils étaient trop gros, de faire tourner le navire autour d'eux.

Le 18 au matin, l'air s'éclaircit enfin, sous l'influence d'un léger vent du sud, et pour la première fois depuis que nous avions quitté Jean Mayen (9 juillet) l'horizon se montra clair et pur. Nous constatâmes que nous nous trouvions dans une échancrure de glaces dirigée vers le sud-est.

Cependant nous étions séparés de la *Hansa* depuis Jean Mayen. Elle ne pouvait être bien éloignée, car nous étions déjà près du point convenu, le 75° de latitude nord, et il fallait la trouver avant que le brouillard nous enveloppât de nouveau. On promit une bouteille de vin au premier qui la découvrirait.

Bientôt après le déjeuner on signala, à la grande joie de tous, dans l'est-nord-est, une voile au milieu des glaces : c'était un schooner; et comme aucun baleinier n'emploie ce genre de bâtiment, ce ne pouvait être que la *Hansa :* ce qui devint bientôt une certitude pour l'œil d'un marin, à la seule inspection de son gréement. La *Hansa* avait toutes ses voiles; certainement elle nous avait aperçus, et s'efforçait de nous rejoindre à travers la glace qui paraissait épaisse. Nous espérions pouvoir nous avancer ensemble dans l'ouest. On chauffa sans délai la chaudière, et tout fut préparé pour marcher à la vapeur, afin d'opérer la jonction des deux navires avant la fin du brouillard.

Vers les huit heures nous rejoignîmes la *Hansa*. Les deux navires hissèrent leur pavillon, que la *Hansa* salua de coups de canon auxquels nous répondîmes par des coups de fusil, n'étant point préparés à cette cérémonie.

Nous prîmes la *Hansa* à la remorque et nous revînmes sur nos pas jusqu'au moment où, un dérangement étant survenu dans la machine, il y eut nécessité de s'arrêter

Le capitaine et les savants de la *Hansa* vinrent à bord de la *Germania*, et on décida que, dans le cas d'une nouvelle séparation dans les glaces, le rendez-vous serait à l'île Sabine.

On ne discontinua pas les travaux. Les sondages avaient donné la profondeur de la mer à la limite des glaces. Pendant que le 14 nous trouvions encore le fond à neuf cent trente brasses, le 15 au matin on ne le trouvait déjà plus à douze cent trente brasses. La couleur de la mer était le plus souvent d'un bleu pur.

Au milieu de ces observations et de divers entretiens on avait gagné minuit. A ce moment il fallut s'arrêter, parce que les coussinets s'étaient échauffés et qu'il était nécessaire de les laisser refroidir. Le brouillard se dissipant et la brise s'étant élevée, on résolut d'éteindre le feu. Enfin il fallut se mettre à la voile chacun de son côté.

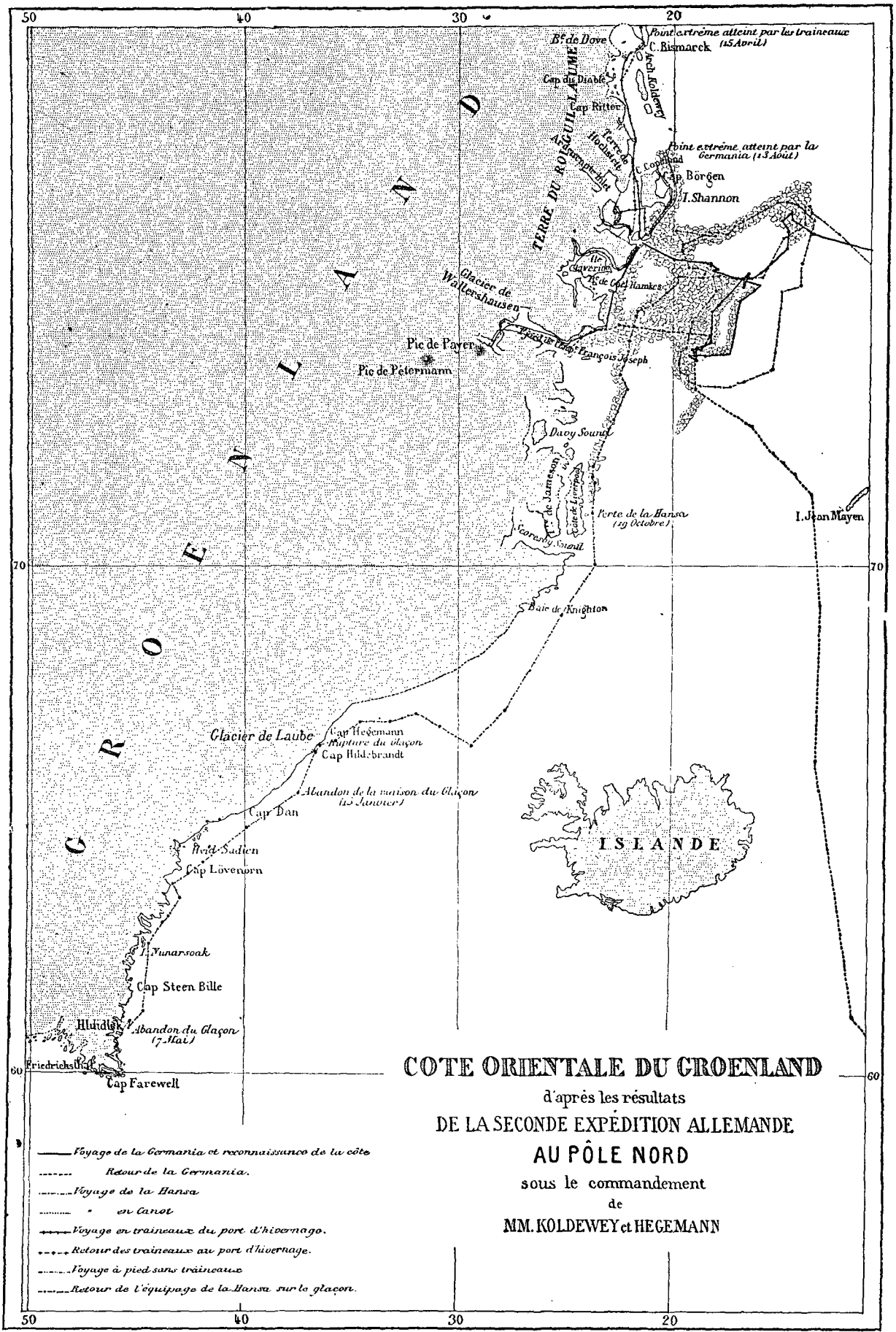
Pleins de nouvelles espérances, on se serra la main, et nos amis de la *Hansa* retournèrent à leur bord. Les deux bâtiments naviguèrent de conserve.

Qui aurait pu penser ce soir-là que nous venions d'être réunis pour la dernière fois, que jamais nous ne reverrions notre second bâtiment, et que nous ne devions retrouver nos camarades que quatorze mois après, miraculeusement échappés à leur perte!

Notre projet était de suivre, dans le sud, la ligne des glaces en cherchant une ouverture qui nous offrît des chances d'opérer une trouée dans l'ouest. Nous louvoyâmes avec des vents contraires, en suivant les saillies anguleuses de la lisière des glaces, qui en cet endroit s'étendait vers l'ouest-sud-ouest.

Le 19 juillet, on aperçut le premier ours blanc; il nageait. Il arriva aussi qu'on servit pour la première fois sur notre table un mets des régions arctiques; au déjeuner le cuisinier nous surprit en nous faisant manger un foie de veau marin fort délicat, et le soir il nous présenta un excellent ragoût fait avec la chair de cet animal. Nous étions heureux de pouvoir manger de la viande fraîche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COTE ORIENTALE DU GROENLAND

d'après les résultats

DE LA SECONDE EXPÉDITION ALLEMANDE

AU PÔLE NORD

sous le commandement

de

MM. KOLDEWEY et HEGEMANN

——— Voyage de la Germania et reconnaissance de la côte

------ Retour de la Germania.

-.-.-. Voyage de la Hansa

..... " en Canot

+++++ Voyage en traineaux du port d'hivernage.

-+-+-+ Retour des traineaux au port d'hivernage.

_ _ _ _ Voyage à pied sans traineaux

_ . _ . Retour de l'équipage de la Hansa sur le glaçon.

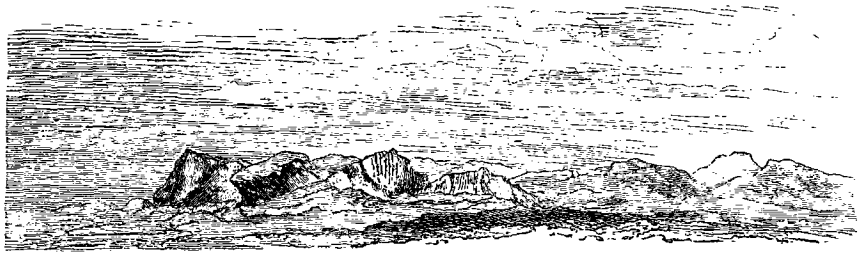
Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous continuâmes à naviguer dans le sud-ouest, le long de la lisière des glaces.

Dans la nuit du 19 au 20 nous touchâmes à la glace : c'est un amas de glaçons qui s'était séparé de la masse. L'issue vers la mer disparut, et nous louvoyâmes vers le sud-ouest, au milieu de glaces flottantes peu denses. La nuit le brouillard fut presque toujours épais ; il s'éclaircit un peu cependant vers les huit heures avant midi ; le vent soufflait assez fort du sud-sud-ouest. Nous trouvâmes dans le sud-ouest la glace plus épaisse ; aussi, vers les onze heures du matin, nous fîmes route vers l'ouest. La *Hansa* se trouvait au vent à quelques milles de nous ; et comme les capitaines désiraient conférer ensemble, on hissa le signal du ralliement. La *Hansa* le comprit mal[1] ; elle augmenta ses voiles, et disparut dans le brouillard redevenu très-épais, avant que nous pussions la suivre. Ce fut ainsi qu'un malentendu fatal sépara, et pour toujours, les deux navires de l'expédition.

(Nous laissons maintenant la *Germania* se rendre à sa destination sous la conduite du capitaine Koldewey, pour apprendre du capitaine Hegemann et de ses compagnons la destinée de la *Hansa*.)



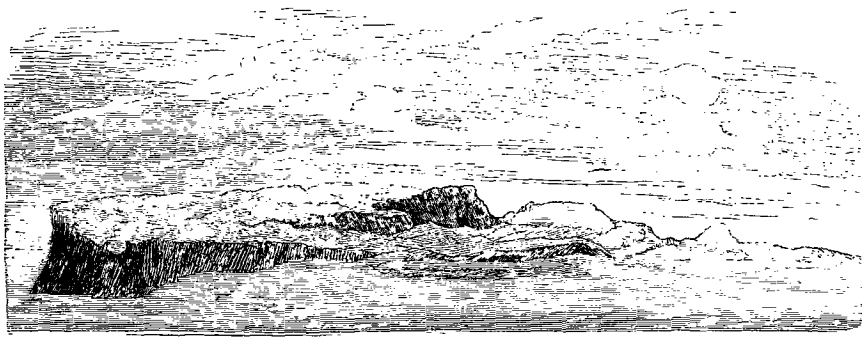
Cap Bröer-Ruys. — Gravure tirée de l'édition allemande.

II

Journal de la *Hansa* séparée de la *Germania*. — A travers la glace. — Singulières formes de glaçons. — La *Hansa* enveloppée par les glaces. — Excursion à pied ; chasse à l'ours.

Le 20 juillet au matin, le capitaine Koldewey nous fit un signal, qui fut mal interprété à cause de l'obscurité du temps. Le capitaine Hegemann comprit que les navires devaient aller aussi loin que possible vers l'ouest. Le signal au contraire signifiait : « Venez à portée de voix. » La méprise fut fatale ; la *Hansa* pressa sa route vers l'ouest ; elle perdit ainsi de vue la *Germania* et ne la revit plus.

A midi nous étions par le 74° 4′ de latitude nord et le 12° 52′ de longitude ouest, la *Germania* se trouvant à un mille marin en arrière. Le brouillard étant survenu, on avait serré toutes les voiles, jusqu'au foc à la grande voile et au hunier, dans l'espoir que la *Germania* allait nous rejoindre. Sur les une heure et demie nous aperçûmes au vent, pendant un instant, un



Cap James. — Gravure tirée de l'édition allemande.

navire qui nous parut être un bâtiment groënlandais courant vent arrière. Nous virâmes pour le rencontrer et lui remettre des dépêches ; mais une demi-heure après on n'aperçut plus ce navire.

Le 21 juillet au matin, pendant que nous étions tranquillement dans les glaçons, M. Hildebrandt s'établit sur la glace avec son appareil et fit une photographie de la *Hansa* dans les glaces. L'effet aveuglant de la neige au soleil se fit sentir pour la première fois sur le matelot Philippe Heine : on distribua immédiatement des conserves à l'équipage. Les phoques et les narvals se montraient dans le voisinage du navire : on en tua quelques-uns. On essaya d'attirer les ours blancs en alimentant un feu sur un glaçon au moyen de graisse de phoque, mais l'essai fut infructueux.

Le 28 juillet, nous aperçumes la côte rocheuse et sombre du Groënland oriental, depuis le cap Bröer-Ruys jusqu'au cap James.

Le 29, on prit un jeune veau marin que l'on appela Jacob, et qui resta huit jours sur le navire ; on tira au

1. Notre signal était : *Come within hail.* — La *Hansa* comprit *Long stay a peak.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

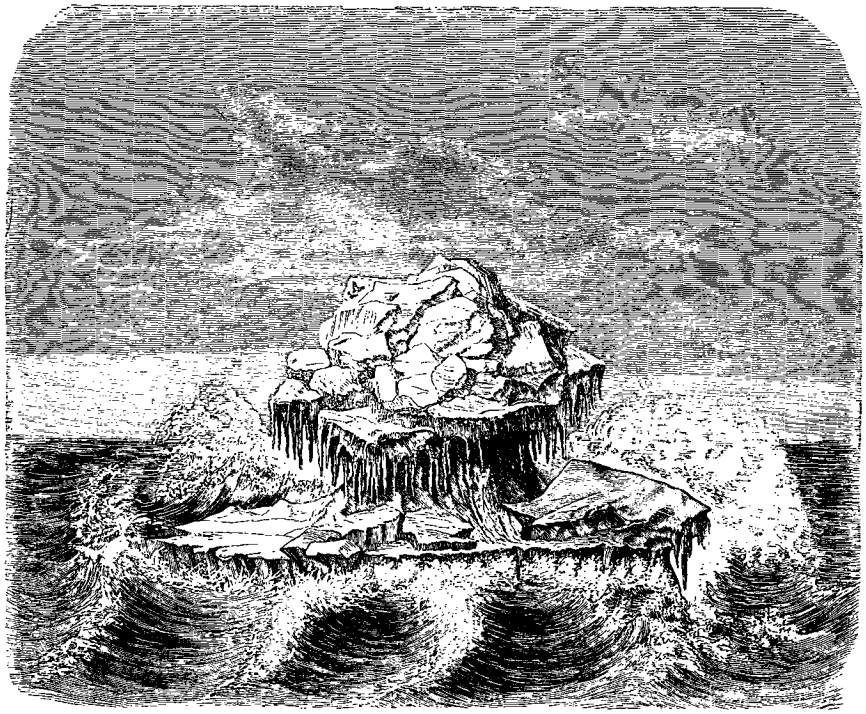
fusil un phoque barbu de sept pieds et demi de long et un phoque à capuchon ; on vit la première et la seule baleine polaire ; enfin le même jour on tua un ours blanc qu'on avait attiré, et qui nous fournit d'excellents jambons. Cet animal mesurait deux mètres cinquante centimètres du nez à l'extrémité de la queue. Quant au petit phoque, comme il ne voulait pas manger, on le remit sur un glaçon ; mais Jacob, au lieu de s'éloigner, revenait toujours en plongeant vers le navire, comme pour nous remercier de lui avoir rendu la liberté.

Le temps se maintint au beau. A la lumière du soleil de minuit, qui illuminait le sommet des montagnes de glace, nous allions chasser le narval. Il n'y a rien de plus extraordinaire que l'effet produit par la lumière du soleil de minuit pénétrant dans un océan couvert de glaces. Les tons chauds et les tons froids s'entre-choquent de tous côtés ; la mer est orange, gris de plomb ou vert sombre ; les récifs de glace sont roses ; sur la neige s'étendent de grandes ombres, et partout on voit se produire dans l'eau les mirages les plus variés.

Comme nous ne pouvions pas avancer dans la direction suivie jusque-là, il ne nous restait plus, afin de nous conformer aux instructions, que de gouverner vers l'est pour sortir des glaces et recommencer à nouveau.

Le 29 et le 30 juillet, on aperçut, à douze milles environ dans le sud-est, deux navires qui louvoyaient au plus près avec un vent de nord-est. Ainsi qu'on le sut plus tard, un de ces navires était le vapeur *Bienenkorb*, capitaine Hagens, du Weser. Il avait rencontré plus au nord la *Germania*, que nous ne devions plus revoir.

Nous n'étions pas encore en réalité pris dans les



La Corbeille de fleurs. — Gravure tirée de l'édition allemande.

glaces, mais il n'y avait pas à songer à se rapprocher davantage de la côte, à cause de l'épaisseur des glaçons.

Le 31 juillet, les navires en vue disparurent ; le lendemain, 1er août, ils apparurent encore, mais ce ne fut vraisemblablement qu'un mirage causé par la réfraction. La *Hansa* avançait péniblement à travers la glace. Vers une heure après midi, nous naviguions sous voile par un vent violent de ouest-sud-ouest, le cap à l'est-nord-est. Sur les deux heures nous donnâmes entre deux glaçons gigantesques. Au premier choc, le navire s'éleva à l'avant de deux pieds sur la glace, et roula comme si la quille touchait le fond ; les mâts furent ébranlés par la secousse, mais la *Hansa* résista.

Le 3 août, il tomba une neige fine.

Le 5, le jour même où la *Germania* mouillait déjà à l'île Sabine, la *Hansa* se trouva de nouveau dans des eaux libres.

Du 5 au 11 août nous eûmes quelques brouillards et du beau temps, par une température qui varia entre 2°,0 et + 2°,3 R. Nous naviguâmes vers le nord, à la lisière des glaces, jusqu'au 10 août.

Les veaux marins étaient nombreux ; nageant par troupes de dix à vingt, ils se montraient très-animés, sautant quelquefois entièrement hors de l'eau.

Le 8, nous crûmes apercevoir un navire, ce qui ranima notre espoir de retrouver la *Germania;* mais le brouillard s'épaissit, et notre coup de canon resta sans réponse.

Le 9 avril, nous étions au 74° 14′,6 de latitude nord et au 11° 2′ de longitude ouest, et le 10, au 74° 46′ de latitude nord et au 10° 27′,8 de longitude est.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la nuit du 10 au 11 il gela; la glace avait un pouce et demi d'épaisseur. Nous gouvernâmes dans le nord-ouest, et à sept heures du matin nous étions avancés de vingt-cinq milles vers la côte.

Les jours suivants notre tâche devint excessivement pénible. Le vent étant peu favorable, il fallait renoncer à naviguer à la voile à travers les glaces. Pendant douze heures on hala le navire au moyen d'une ligne frappée sur une petite ancre, afin de lui faire franchir une barrière de glaçons. Ce travail eut pour résultat de nous faire atteindre, le 13, une eau navigable.

Après avoir navigué dans l'ouest pendant une nuit, nous nous trouvâmes, dans la matinée du 14, enveloppés de tous côtés. Une nouvelle glace se formait dans les petits intervalles qui séparaient les glaçons, et la *Hansa* fut de nouveau complétement prise. Depuis ce jour jusqu'à l'arrêt définitif de la *Hansa*, ce ne fut qu'une suite de difficultés, de fatigues et de dangers.

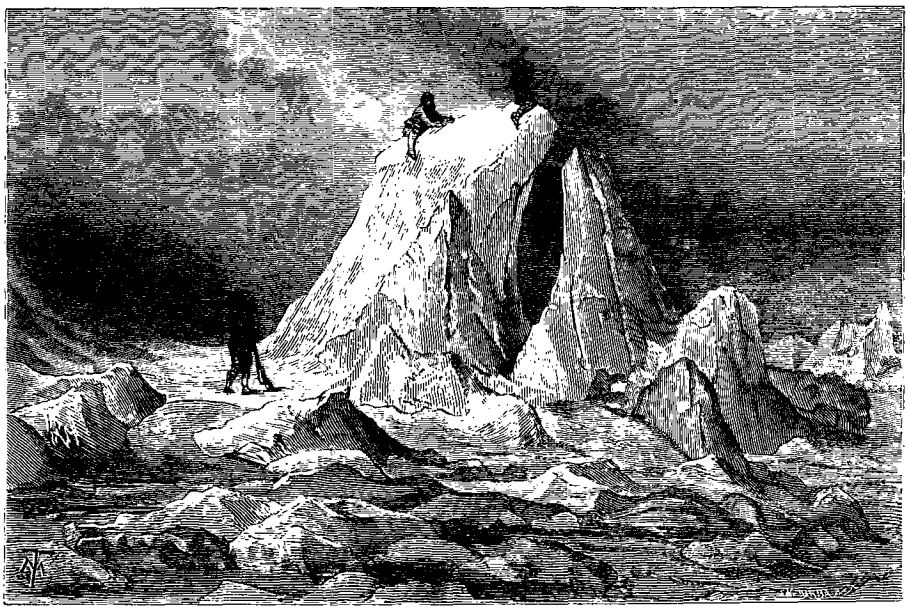
Ce même jour, 14 août, on tue un ours blanc.

Le 15, on est plus près de la côte que jamais. Shannon est à quarante-huit milles et l'île du Pendule à cinquante-neuf. La glace est épaisse. — Le 16, le thermomètre marque 3°; le temps est beau. Retenus dans les glaçons, nous avançons lentement vers le sud. Le 18 et le 19, on se met à haler de nouveau, et l'on gagne quelques longueurs de navire.

Le 23, nous atteignons des eaux libres, ce qui nous permet d'avancer un peu vers l'ouest; mais le soir nous sommes arrêtés.

Un cadavre de *Phoca groenlandica* attira autour de lui un grand nombre de mouettes blanches. Deux tourne-pierres (*Strepsilas interpres*) furent aperçus tournoyant sur la glace nouvellement formée.

Le 24 août, on fait en canot une excursion vers la terre, à laquelle prennent part le capitaine, deux officiers, le docteur Laube et deux matelots. Sur les deux



Le Pouce du Diable. — Dessin de J. Moynet, d'apres l'édition allemande.

heures, on quitte le navire et l'on s'approche jusqu'à seize milles de la terre. Nous rencontrons un singulier glaçon, que nous nommons *la Corbeille de fleurs*.

Le 25, on profita du calme pour haler le navire dans la direction de la côte, et c'est ce jour-là que la *Hansa* s'approcha le plus de l'île Sabine.

Le 25 et le 27 le navire subit la pression de la glace, mais il ne fut pas endommagé. Selon les rapports de la *Germania*, les deux navires n'étaient donc éloignés l'un de l'autre que de trente-quatre milles au plus!

Le 28 août, pour la première et unique fois, le vent souffla fortement du nord-ouest; nous dérivions sensiblement vers le sud avec une énorme plaine de glace.

A cause des fortes pressions que la glace faisait supporter au navire, on disposa les embarcations et on distribua les vêtements de fourrure. En général, nous supposions que nous serions obligés d'hiverner dans la glace devant la côte, et nous parlâmes sérieusement de nous réfugier, en cas de perte du bâtiment, dans une maison qu'on devait construire sur un glaçon, avec nos briquettes de charbon.

Le 2 septembre, pluie et tempête de sud-est.

Le 5 au matin, beau temps, avec un léger vent de sud-est. Nous parcourons vingt milles à la voile dans la direction du nord-ouest, à côté d'une plaine de glace d'environ quinze milles de long, jusqu'à huit heures; alors le calme, le brouillard et la glace nous arrêtent de nouveau.

Ce fut la dernière fois que nous marchâmes à la voile. Avec la vapeur nous aurions vraisemblablement pu gagner la côte, car nous avions en vue beaucoup d'eau libre.

Le lendemain, nous rangeâmes la *Hansa* entre deux îlots d'une grande plaine de glace qui plus tard devait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



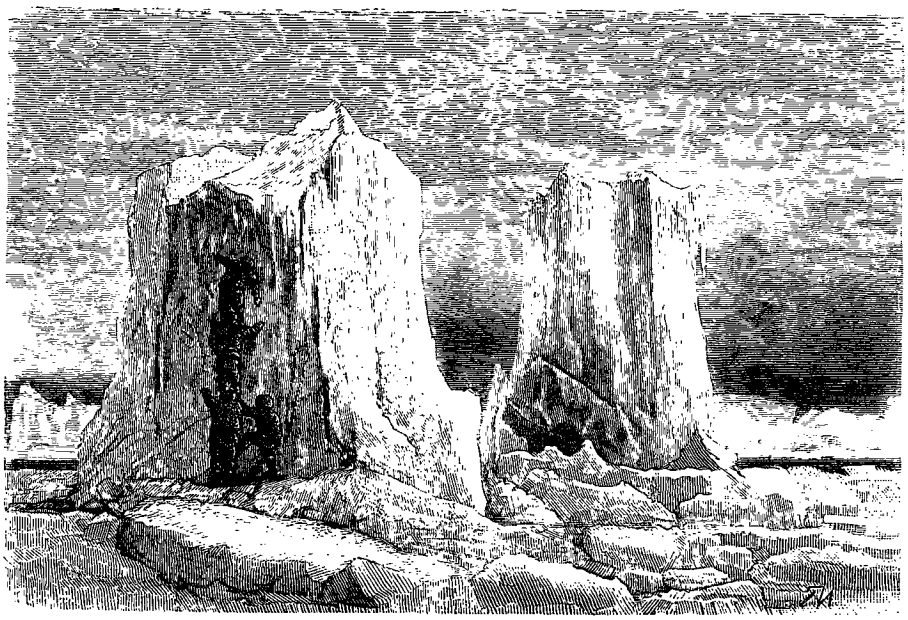
Chasse à l'ours. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devenir notre radeau de sauvetage, et alors commença la prise complète de notre navire dans les glaces.

Le 7 septembre, nous nous flattions encore de pouvoir atteindre la côte. Elle n'était qu'à trente-cinq milles, et à midi, par un temps clair et une température de — 5° R., nous pouvions parfaitement l'apercevoir. A l'ouest du champ de glace, à l'est duquel se trouvait la *Hansa*, se montrait une grande étendue d'eau libre, blanche d'écume, qui paraissait aller jusqu'à la terre. Une excursion à pied vers l'ouest sur la plaine de glace, le long de la limite sud, pouvait nous apprendre si le canal qui devait se trouver de ce côté présentait un chemin navigable qui nous permît d'atteindre cette eau libre. En marchant dans une neige épaisse et gelée à la surface, nous atteignîmes un gros bloc de glace que nous baptisâmes du nom de *Pouce du Diable*[1], et du haut duquel on pouvait voir au loin. A cheval sur le sommet, nous nous réchauffâmes avec un peu de liqueur que Bade avait eu soin d'emporter. Deux autres énormes glaçons, entre lesquels s'était formé un passage étroit et pittoresque, furent appelés *la Porte de Brandebourg*.

On parvint à grimper sur l'un des deux en se hissant sur les épaules les uns des autres, puis à l'aide de degrés pratiqués dans la paroi au moyen d'un couteau. Hildebrandt fit un croquis de cette petite scène. Malheureusement le canal entrevu sembla trop petit pour y pouvoir faire passer le navire. Bientôt d'ailleurs la glace s'y reforma, et de ce côté elle ne fit plus qu'un morceau. Les jours suivants le froid fut très-vif, on eut de — 4° à — 12°, et jusqu'au 14 septembre la *Hansa* fut complétement enveloppée de glace, à la hauteur du 73° 25′,7 de latitude nord et par 18° 39′,5 de longitude ouest. La dérive du sud-ouest, jointe au vent qui soufflait continuellement du nord, poussa vers le sud le navire avec la glace, et nous parcourûmes ainsi treize milles du 12 au 14.



La Porte de Brandebourg. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

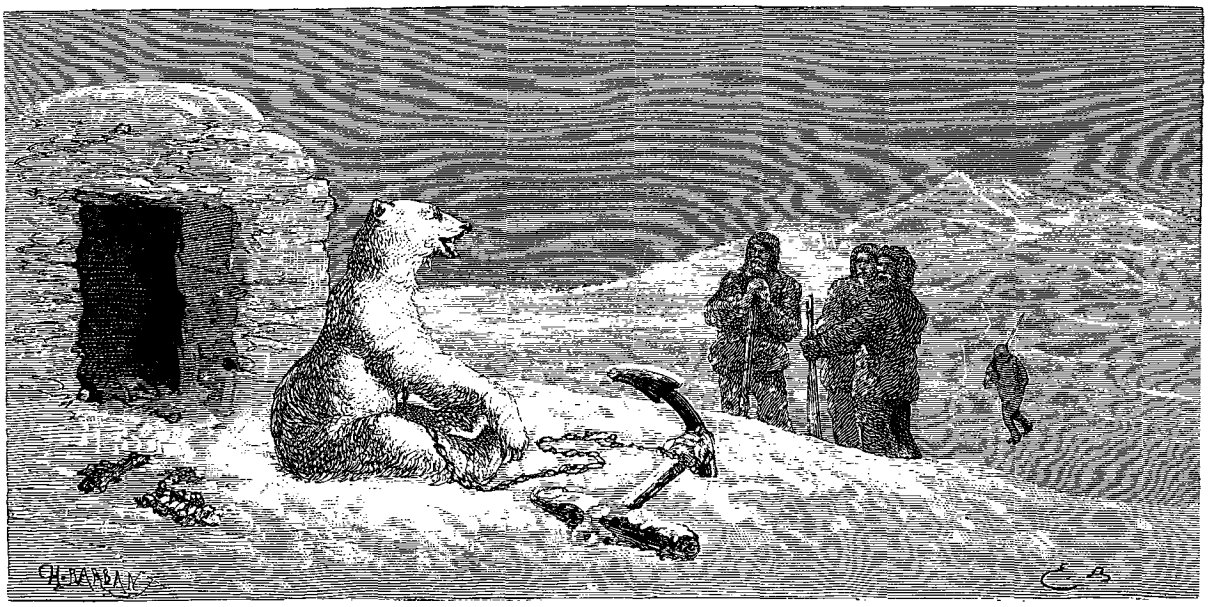
Le 9, un gros glaçon ferma le chenal dans lequel se trouvait la *Hansa;* on le fixa au moyen de haussières, pour nous garantir contre les glaces flottantes. Quelques jours plus tard un coup de vent du nord-nord-est mit de nouveau en mouvement ce glaçon, et les haussières furent rompues. La glace s'accumula derrière le navire, qu'elle souleva d'un pied et demi. Sur une plaine de glace voisine, on aperçut une ourse avec son petit. Un canot fut dépêché pour aller la chasser. Le couple nous eut bientôt aperçus, et se mit à trotter sur le bord de la glace à côté du bateau, la mère grinçant des dents et se léchant la barbe. Nous fîmes feu aussitôt que nous eûmes le pied posé, et l'ourse tomba dans la neige, mortellement atteinte. On jeta à plusieurs reprises au petit, occupé à lécher et à caresser sa mère de la façon la plus touchante, un lacet dont il trouvait toujours moyen de se débarrasser, si bien qu'il finit par se sauver en gémissant et en criant. Blessé d'un coup de fusil, il parvint néanmoins à nous échapper.

Traduit et extrait de l'allemand par Charles Adam.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ce nom a été donné à d'autres formes semblables, rochers ou glaçons (voy. *la Terre de Désolation*, t. XXVI, p. 37).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un ours à l'ancre. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE[1].

III

Suite du journal de la *Hansa*. — Construction de la maison de charbon. — Perte de la *Hansa*. — Déménagement.

Le soir du même jour (9 septembre 1869), à dix heures, quelques lueurs d'aurore boréale apparurent dans la direction de l'ouest en tirant vers le sud. C'étaient des gerbes étincelantes et des bandes phosphorescentes qui montaient vers le zénith; mais bientôt tout se dissipa. Au même moment, on entendit le jeune ourson pousser des gémissements plaintifs, à l'endroit où la mère avait été tuée. On fit avec la viande fraîche de l'ourse des grillades et autres mets qui nous parurent excellents.

Le 12, nous vîmes encore un couple d'ours venant de l'est, comme celui de la veille, et retournant de la mer vers la terre. La mère eut le même sort que la précédente : le jeune fut pris; il nous échappa d'abord, mais on le reprit pendant qu'il nageait et on l'enchaîna à l'ancre piquée dans la glace.

Il paraissait très-anxieux. Il n'en dévora pas moins avec avidité un morceau de la chair de sa mère qu'on lui jeta. Nous lui construisîmes une cabane avec de la neige. Le jeune ours méprisa le lit de copeaux qu'on lui avait offert, et préféra camper sur la neige, comme un véritable habitant des régions polaires. Quelques jours après il disparut avec la chaîne, qui avait dû se détacher de l'ancre : le poids du fer aura sans doute entraîné au fond de l'eau la pauvre bête.

Deux renards blancs arrivèrent de la côte au navire par un vent très-vif. Ils filaient rapidement sur la glace, la queue en l'air, comme un petit bâtiment courant vent arrière. A première vue ils avaient l'air de deux grosses boules de papier blanc que le vent entraînait avec lui. L'un des deux fut tué du bord par M. Hildebrandt, et à midi on nous en servit de bonnes grillades.

A une petite demi-heure du navire s'élevait une masse de glace formée de blocs énormes accumulés, d'une hauteur de trente-neuf pieds, dont la pointe la plus élevée, faite de dentelures, figurait de loin les doigts d'une main étendue : nous l'appelâmes le *Sinaï*.

Malgré les aspérités de la glace on trouvait moyen de patiner, et quand le temps le permettait, nous retrempions notre bonne humeur dans des exercices gymnastiques. L'équipage, de son côté, s'amusait à jouer à la balle, et malgré douze degrés de froid, par un beau jour de soleil, les fronts étaient couverts de

1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sueur. Il fallait voir surtout notre charpentier se démener lestement avec son bonnet de fourrure sur les oreilles, sa grosse veste et ses lourdes bottes.

Notre bâtiment avait été construit avec tous les perfectionnements qui pouvaient rendre notre entreprise moins dangereuse qu'elle ne l'eût été autrefois. Il eût été néanmoins peu prudent de trop se fier à ces précautions; nous étions avertis et menacés par de fortes pressions de plus en plus fréquentes.

On songea tout d'abord à un hivernage sur la glace dans des chaloupes couvertes avec des voiles; mais cette sorte d'abri ne pouvait garantir assez sûrement la santé et la vie. Comment s'y défendre contre le vent, le froid et les tourbillons de neige dont on était assailli souvent pendant la semaine entière? Comment y préparer une nourriture chaude indispensable? Il fallut en revenir à l'idée de nous construire une habitation d'hiver sur la glace, et sans délai on s'occupa des moyens d'élever la maison de charbon selon un plan qu'on avait déjà proposé. Les briques faites avec du charbon sont d'excellents matériaux, parce qu'elles absorbent l'humidité et renvoient la chaleur dans l'intérieur. L'eau et la neige devaient servir de mortier. Pour la toiture, on convint de prendre, en cas d'installation définitive sur la glace par suite de la perte du navire, la couverture qui garantissait le pont de la *Hansa* contre la neige.

Avant tout cependant on s'occupa de la conservation des chaloupes, et l'on étendit sur elles les tentes à neige.

Ce fut le capitaine Hegemann qui dessina le plan de la maison. Il lui donna comme dimensions vingt pieds de long sur quatorze de large, huit pieds et demi de hauteur pour le faîte, avec des murs de quatre pieds huit pouces d'élévation.

On choisit, pour la construire, une belle place du glaçon, exempte de fissures, à environ quatre cent cinquante pas du navire; un plus grand éloignement du navire eût augmenté les difficultés du transport des matériaux et retardé la construction.

Le travail commença le 27 septembre par les fondations, plus faciles à établir qu'à terre, avec des haches et des pelles; on enleva d'abord la couche de neige d'un pied et demi d'épaisseur qui recouvrait la glace. Faute de matériaux suffisants, il fallut se borner à n'avoir un double rang de briques d'une largeur de neuf pouces, que jusqu'à une hauteur de deux pieds, le reste du mur ne pouvant être formé que d'un seul rang.

Une source que nous creusâmes tout près de là dans la glace et qui nous procura une belle eau claire, nous fournit en même temps le meilleur ciment. Pendant qu'à terre la gelée aurait fait cesser les travaux, là elle facilitait précisément les nôtres. Il suffisait d'emplir les joints et les fentes avec de la neige sèche, puis d'y couler de l'eau, pour avoir au bout de dix minutes une masse compacte, dont il eût été très-difficile d'extraire une seule brique. Pour couverture on prit provisoirement la toile à voiles et les nattes qui étaient restées à bord de la *Hansa* depuis son dernier voyage aux Indes occidentales (nattes de roseaux dont on garnit la cale avant d'y mettre le chargement). On cloua sur le faîtage la toile à voiles et les nattes; et pour donner à cette construction légère plus d'épaisseur et de solidité, on étendit de la neige par-dessus. Une double porte de deux pieds et demi de large fut façonnée exprès à bord, et l'on fit en guise de plancher un carrelage avec des briques de charbon. Nous apportâmes ensuite, dans cette maison achevée en sept jours, pour deux mois de provisions de bouche, consistant en quatre cents livres de pain, deux douzaines de boîtes de viande conservée, une flèche de lard, du café et de l'eau-de-vie; en outre, du bois à brûler et quelques tonneaux de charbon. En même temps on prépara à bord un toit de planches pour le cas où l'on hivernerait dans le navire.

Le 7 octobre, la glace nouvelle se fendit de nouveau en avant. Les hommes de l'équipage étaient précisément occupés à balayer une place très-convenable pour une partie de patins, lorsqu'un bruit particulier et un mouvement violent de la glace épaisse d'un pied, annoncèrent l'imminence d'une bourrasque venant du nord. Au même instant la glace se mit à fléchir, à craquer, et des glaçons isolés se soulevèrent. Cette agitation tumultueuse dura près d'une heure.

Le 8 octobre, après l'achèvement des travaux nécessités par la construction de la maison, éclata une tempête neigeuse, qui les eût certainement rendus impossibles, et qui en cinq jours ensevelit complétement le navire et la maison. Il y avait de tels monceaux de neige accumulés entre le milieu du pont et l'arrière du navire, qu'il était difficile de se rendre de la chambre au logement des matelots. La glace nouvelle qui enveloppait la *Hansa* fut tellement chargée de neige qu'elle céda sous le poids et se détacha du navire, et l'eau de mer pénétra entre la glace et la neige.

Le 13, la tourmente se calma; le temps redevint calme et serein, et nous nous trouvâmes à quinze milles nord-nord-est de la côte dite de Liverpool, qui apparaissait comme une montagne rocheuse à arrêtes brillantes et à parois à pic, légèrement couverte de neige. Mais on en voyait de grands amoncellements dans les vallées et les anfractuosités. Nous distinguions parfaitement la pointe nord, le cap Gladstone et les îles de Murray et de Reynold, ainsi qu'une grande partie de la côte s'étendant à perte de vue dans le sud.

Du 5 au 14 octobre la dérive avait été très-forte. Pendant cet intervalle nous reculâmes de soixante-douze milles vers le sud-sud-est.

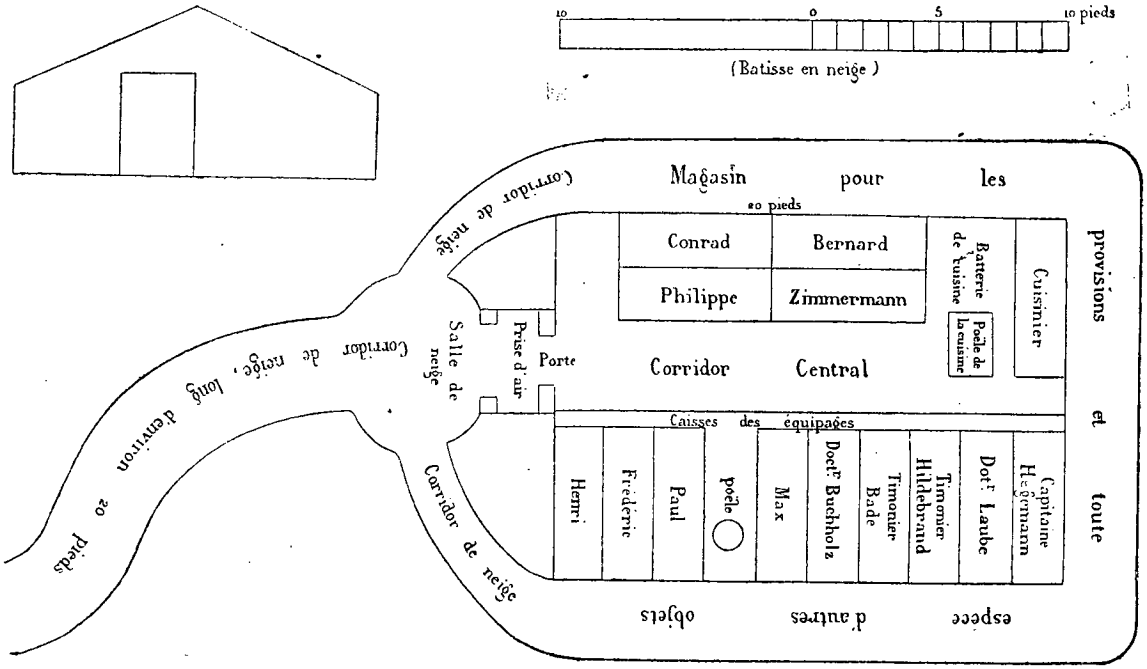
Nous vîmes souvent des corbeaux, qui doivent séjourner tout l'hiver sur cette côte. Une seule fois on aperçut une mouette et un faucon. Les narvals manifestaient aussi par leur souffle leur présence dans les canaux gelés à la surface.

Le 17 au matin, trois hommes de l'équipage, le charpentier Bowe et les matelots Buttner et Heyne,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entreprirent, par un beau temps, de gagner la terre, éloignée seulement de dix milles. Ils se mirent en route à sept heures, par un temps calme et une température de — 14°. Ils traversèrent sur la glace nouvellement formée quelques endroits dangereux, puis ils trouvèrent des champs de glace qui leur permirent d'atteindre jusqu'à quatre milles de la terre. Après une excursion de trois heures, ils furent obligés de s'arrêter, parce qu'une bande d'eau de deux milles de large environ, parallèle à la côte et longeant les glaces du rivage d'une longueur à peu près égale, barrait le chemin. Vers une heure, avec le vent du nord et de la neige, ils regagnèrent le navire : nous commencions à être inquiets.

Le 18 octobre, il fit encore un beau temps de gelée, calme et clair; mais à huit heures du matin la glace commença à se comprimer tout près du navire. Ce mouvement peu rassurant dura jusque dans l'après-midi. A intervalles égaux on entendait sous la glace un bruit de chocs et d'écrasements, qu'on aurait dits produits par un roulement régulier des flots. Tantôt c'était comme un grincement de portes, tantôt comme un tumulte de voix ou un frottement de locomotives. La cause de ces pressions était visible : notre glaçon s'était mis en mouvement et nous serrait plus fortement contre les glaces de la côte. Les deux masses de glace qui se trouvaient à l'avant du navire supportèrent la plus forte compression. Les mâts remuèrent à ce point que le marin qui se trouvait en haut se figurait souvent que quelqu'un grimpait après lui. Des fentes larges et profondes se firent dans notre glaçon. La baleinière fut en danger, et nous crûmes devoir la mettre en sûreté le long du navire. Vers le soir le temps s'éclaircit de nouveau, et notre crainte que ce jour ne fût que le prélude de plus terribles événements ne se justifia réellement que le lendemain. Au surplus on se hâta d'achever les préparatifs soit pour l'hivernage dans la maison en cas de perte du navire, soit pour le séjour dans le bâtiment, selon les circonstances. On compléta les approvisionnements de la maison, en pain et en combustible, notamment en bois; on roula ensemble les vêtements de peau; en même temps l'on monta sur le pont le reste des vivres. En enlevant ces victuailles, on trouva une grande quantité de rats qui, s'y trouvant bien, n'avaient point encore jugé à propos d'abandonner le navire.



Plan de la maison construite avec des briques de charbon provenant de la *Hansa*.

Le soir les pressions avaient cessé, l'air était calme, mais brumeux; un halo s'était formé autour de la lune, alors dans son plein et qui éclairait d'une lumière pâle et incertaine les montagnes et les plaines de glace. Pour se distraire on jouait aux cartes dans la chambre et dans le logement de l'équipage.

La catastrophe que nous redoutions s'annonça dans la matinée du 19, par une bourrasque de nord-nord-ouest, accompagnée de neige et de compression des glaces. L'air dense et obscur empêchait de voir la côte. La première forte pression eut lieu sur les dix heures du matin, mais ce ne fut qu'à midi que notre situation devint inquiétante. A ce moment les masses de glace amoncelées avaient, en s'approchant, brisé à tribord la glace nouvelle, épaisse de quatre pieds, et pressaient fortement les flancs du navire. Le bâtiment se souleva à l'avant.

Un peu avant une heure, les coutures du pont se déchirèrent au milieu du navire.

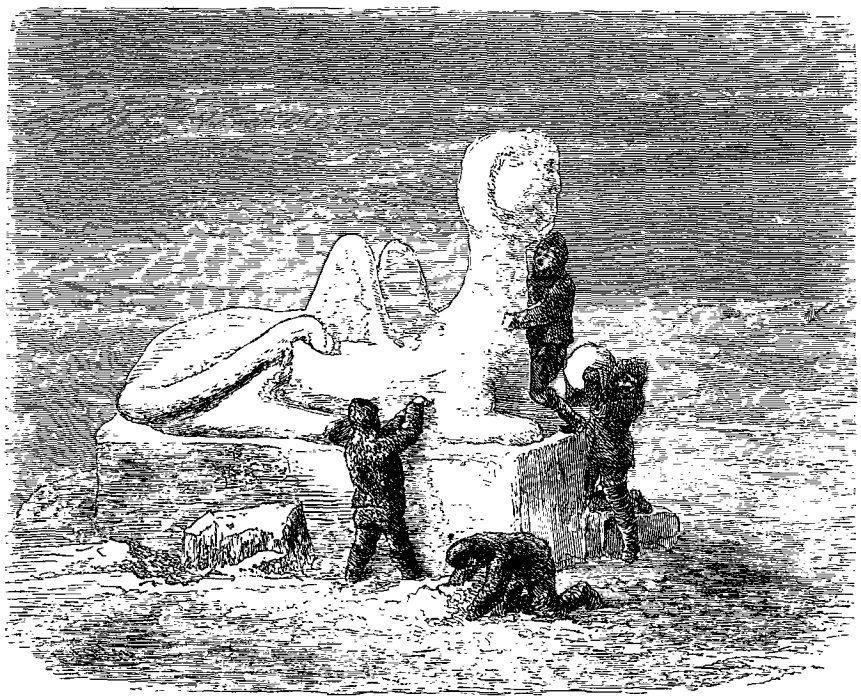
Cette pression formidable eut un temps d'arrêt dont nous profitâmes pour prendre sur le pont (c'eût été trop dangereux dessous) le repas de midi. Bientôt d'énormes blocs de glace furent poussés sur l'avant et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le brisèrent. Le navire fut encore soulevé, lentement d'abord, plus rapidement ensuite, jusqu'à se trouver sur la glace à près de dix-sept pieds au-dessus de son ancienne position.

Au moyen d'une passerelle que l'on établit rapidement, on se hâta de débarquer encore des vêtements, des instruments de marine, les cartes et les journaux.

Vers cinq heures il y eut un arrêt dans la pression des glaces; les glaçons amoncelés fléchirent, et au bout d'une heure, le navire, couché à tribord, put glisser dans l'eau redevenue libre. Les câbles qu'on avait laissés mous pour ne pas arrêter le navire dans son ascension furent raidis de nouveau. Puis on courut aux pompes; il y avait dix-sept pouces d'eau dans le navire; on travailla avec activité, et au bout de sept heures on eut la joie d'avoir rejeté l'eau dehors. On songea alors à souper, et nous conservions encore l'espoir que, malgré les pressions qu'il avait éprouvées, le navire ne faisait pas eau. Mais, à notre grand effroi, au bout d'un quart d'heure nous trouvâmes deux pieds d'eau dans les pompès. Bien que l'on pût supposer qu'une partie de cette eau s'était introduite lentement par le fond, il n'y avait plus guère à douter que le navire n'eût une voie d'eau. On se remit à pomper avec ardeur; mais, après une demi-heure de travail, on reconnut que les efforts étaient impuissants : l'eau augmentait dans la cale, lentement, mais d'une manière continue. La plus active recherche ne put nous apprendre où s'était déclarée la voie, et ce fut en vain que le capitaine et l'officier timonier prêtèrent l'oreille pour savoir par où pénétrait l'eau. Elle entrait certainement quelque part dans le fond du navire sous le charbon. Outre la voie d'eau à



Récréation : Un sphinx en neige. — Gravure tirée de l'édition allemande.

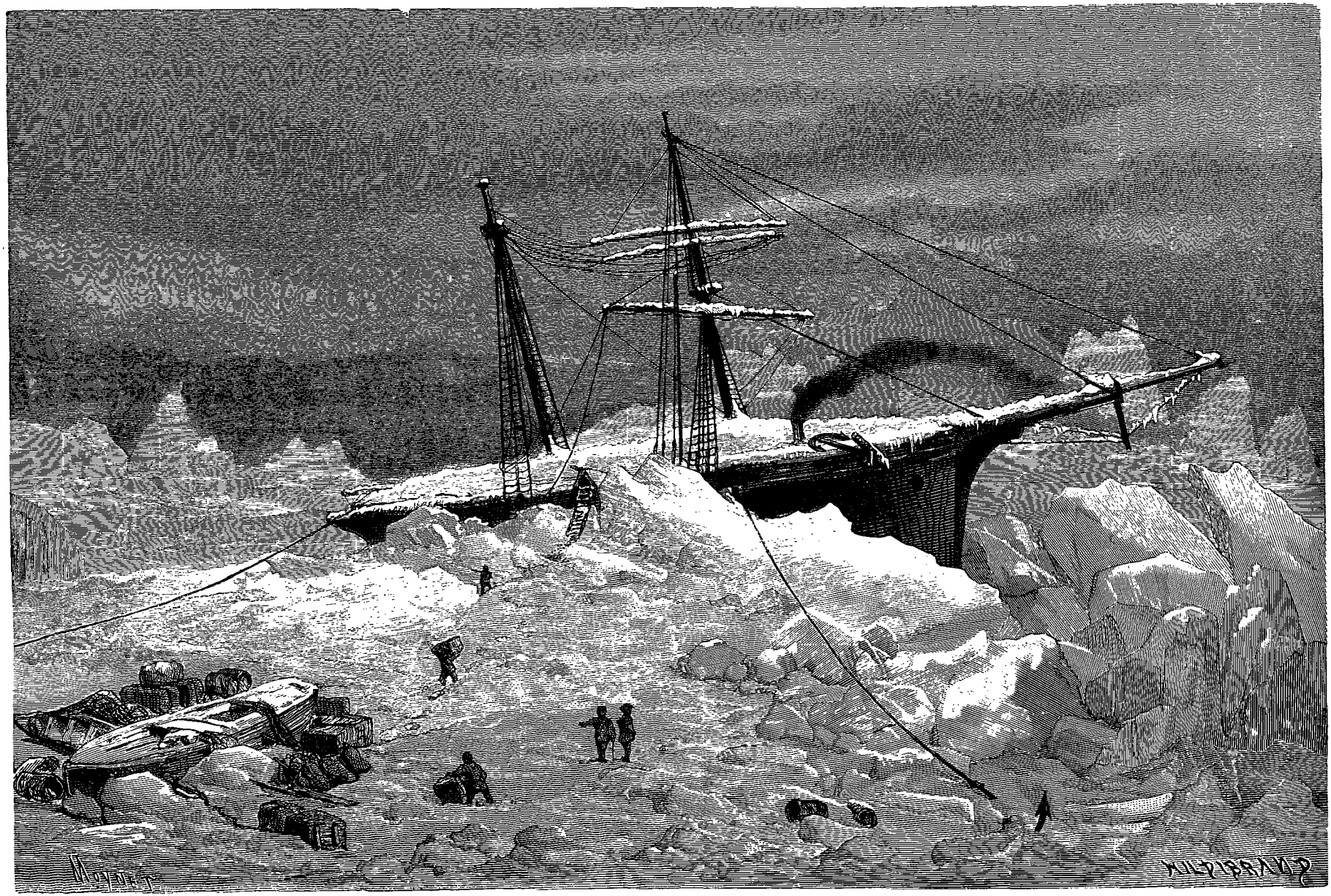
l'étambot, la quille devait être rompue et la coque endommagée.

C'en était fait de la *Hansa;* notre excellent navire ne pouvait plus être sauvé.

Quoique émus par ce triste événement, nous le supportâmes avec fermeté. Il fallait nous résigner. La maison de charbon, construite sur la glace mouvante, était désormais notre seul refuge pour les longues nuits d'un hiver arctique, et devait peut-être nous servir de tombeau.

Il n'y avait pas une minute à perdre et l'on se mit à l'œuvre. Sur les neuf heures du soir la neige avait cessé; le ciel était resplendissant d'étoiles, la lune éclairait de sa lumière l'immense désert des glaces, et des rayons d'aurore boréale illuminaient çà et là le firmament de leurs lueurs colorées. Il gelait fortement : pendant la nuit le thermomètre descendit à — 20° R. Une partie de l'équipage resta aux pompes, l'autre s'employa activement à débarquer sur la glace les objets les plus nécessaires. Il ne fallait pas songer à dormir, car, dans notre effroyable situation, l'esprit était assiégé des appréhensions les plus diverses. Qu'allions-nous devenir au début d'un hiver qui s'annonçait déjà si rigoureux? C'était en vain qu'on cherchait à imaginer quelque moyen de salut. Tenter de gagner la terre, on ne pouvait y songer sérieusement. Peut-être nous eût-il été possible, au milieu des plus grands dangers, d'atteindre la côte en nous frayant un chemin sur les glaçons, mais il n'y aurait pas eu moyen d'y transporter nos provisions, et d'après les rapports de Scoresby, il ne fallait pas compter que nous trouverions sur cette côte des établissements d'Esqui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Hansa* prise dans les glaces. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maux; notre seule perspective eût donc été d'y mourir de faim.

Il ne nous restait comme ressource que de nous laisser dériver vers le sud, sur notre glaçon flottant, en nous tenant dans notre hutte de charbon. Si notre radeau de glace résistait suffisamment, nous pouvions espérer de gagner au printemps les établissements des Esquimaux dans le sud du Groënland, ou, ce qui était plus invraisemblable, d'atteindre l'Islande en traversant la ceinture de glaces.

Jusqu'au dernier moment toutefois on travailla aux pompes. Pour faciliter l'écoulement, on perça des trous dans les bastingages, mais sans résultat, car à cause du grand froid l'eau se congelait dès qu'elle coulait.

La nuit accorda à l'équipage épuisé quelques heures de sommeil réparateur; puis il se remit à l'œuvre après avoir pris une tasse de café chaud.

Mais la catastrophe approchait. Vers huit heures du matin, les hommes occupés à sortir le bois de chauffage de dessous la soute aux câbles vinrent, le visage tout bouleversé, annoncer que le bois commençait à y flotter. Le capitaine, après s'être assuré de la vérité du fait, ordonna de cesser de pomper, et le navire, qui enfonçait à vue d'œil, fut abandonné.

Il s'agissait tout d'abord de transporter sur la glace tous les objets utiles qui se trouvaient encore sous le pont : literie, vêtements, provisions de bouche et de charbon.

Les lourdes caisses et les tonneaux furent enlevés en silence par les écoutilles. Les fourneaux de fonte du cuisinier étaient déjà dehors; les deux poêles furent de même heureusement sauvés; leur possession nous assurait une nourriture chaude, une température supportable dans notre hutte de charbon, et quelques autres avantages pendant l'hivernage.

Nous recueillîmes tout ce qui était en bois pour le jeter sur la glace.

Pendant ce temps, le navire s'enfonçait sensiblement; toutefois, on fut encore assez heureux pour sauver quelques objets que notre situation rendait bien précieux : une petite caisse de pharmacie, les lampes, des livres, des cigares, des boîtes de fer, etc.

Mais notre travail était loin d'être terminé. Tous les objets étaient là, jetés en bloc sur la glace près du navire. C'était un chaos des choses les plus hétérogènes, au milieu duquel quelques rats grelottants luttaient contre la mort. Pour plus de sûreté, il fallut transporter tout ce bagage à une trentaine de pas plus avant et au milieu du glaçon, en franchissant une crevasse. On s'occupa promptement aussi du matelot Max Schmidt, pris de la fièvre; on l'enveloppa de fourrures et on le transporta dans la maison sur une planche.

A neuf heures du soir, nous étions tous réunis dans notre nouvel asile qu'éclairait faiblement une lampe et qui ressemblait à un grand cercueil. Satisfaits d'avoir terminé les durs travaux de la journée, mais inquiets de l'avenir, nous préparâmes notre coucher. Par terre étaient disposées des planches sur lesquelles on étendit des toiles à voiles, et chacun de nous s'y allongea enveloppé dans ses fourrures. Un homme resta de garde pour le service du poêle, qui finit par faire monter de — 13° à — 2° la température de la pièce. Notre couche était bien dure et bien froide ; néanmoins, épuisés de fatigue comme nous l'étions, nous y trouvâmes bientôt le sommeil.

Dès le matin, on se rendit au navire pour chercher encore un peu de matériel. La soute au charbon était déjà sous l'eau. Nous abattîmes les mâts et nous les amenâmes sur la glace avec tout le gréement, travail qui nous prit presque une journée entière. Le mât de misaine tomba sur les onze heures; à trois heures, ce fut le tour du grand mât, et la *Hansa* n'eut plus que l'aspect d'une misérable carcasse.

Pour la dernière fois, le capitaine et le timonier se rendirent sur le pont, et vers les six heures ils larguèrent les câbles qui, au moyen de l'ancre, retenaient encore le navire à notre glaçon, car il y avait à craindre que celui-ci, qui portait tout près de là ce que nous avions sauvé avec tant de peine, ne s'effondrât au moment où le navire coulerait.

La carcasse de la *Hansa* s'engloutit dans la nuit du 21 au 22, par 70° 52′ de latitude nord et 21° de longitude ouest, à un mille allemand et demi environ de la côte de Liverpool. On apercevait parfaitement les récifs et les montagnes de cette côte, qui d'après le docteur Laube ressemblent beaucoup aux montagnes calcaires près de Munich; on distinguait la baie Halloway et l'île de Glascow; mais il n'y avait pas moyen de découvrir un chemin à travers le labyrinthe des glaces.

La plus grosse des trois chaloupes était restée libre sur le pont; elle flotta donc sur l'eau quand la *Hansa* s'engloutit; et comme le temps était toujours favorable, nous pûmes amener sur la glace, près de la hutte, ce troisième espoir de salut.

IV

Notre installation dans la maison de charbon. — Voyage sur le glaçon. — Un morse. — La fête de Noël. — Épouvantes. — La maison est détruite : on en construit une autre.

Nous employâmes les jours suivants à nous installer le plus convenablement possible dans notre noire habitation. Le toit de toile à voiles, à cause de la chaleur relativement haute développée dans l'intérieur de la maison, laissait dégoutter l'eau à travers la neige qui le couvrait, de sorte que nous passâmes une fort mauvaise nuit. On remédia à cet inconvénient en lui substituant un toit de planches recouvert de voiles. Pour nous assurer une lumière et un renouvellement d'air suffisants, on inséra dans le toit une première fenêtre, puis une seconde: malgré cela nous ne pouvions nous passer de lampe pendant la plus grande partie du jour. De chaque côté du couloir du milieu, fait de planches et qui coupait la pièce dans toute sa longueur, on disposa en travers, à six pouces au-dessus du sol, des espèces de couchettes que l'on garnit de paillasses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour empêcher les oreillers de se geler, on installait contre le mur, aux places convenables, un doublage en bois. Le fourneau de cuisine fut placé dans le fond, avec le plus petit en avant. Le long des parois revêtues de toile à voiles, on pratiqua des rebords pour poser les livres, les instruments et les ustensiles de cuisine. Les caisses du navire, rangées le long du couloir devant les couchettes, servaient à la fois de table et de bancs. Le miroir doré de notre ancienne chambre brillait au fond de la nouvelle ; au-dessous était suspendu un magnifique baromètre, et l'horloge faisait entendre son tic-tac accoutumé.

Au moyen de ces dispositions, le séjour de la maison de charbon était à peu près supportable. Un bon sommeil nous remit de nos fatigues, et, grâce à nos excellentes conserves, nous pûmes retrouver de nouvelles forces, en nous régalant des consommés préparés par le cuisinier.

Nous n'étions plus sous l'influence de dangers aussi imminents ; notre tristesse se dissipa un peu, et même ce fut au milieu des rires et des lazzis que nous nous rappelâmes certaines scènes comiques de la journée du 1º. Le soir, on reprit le whist, que l'on joua sur un journal du bord, faute de table.

La plus grande partie des provisions de bouche et du combustible, ainsi que les chaloupes, se trouvaient encore sur la glace dans le voisinage du lieu du naufrage. Le transport s'en fit en grande partie sur des traîneaux et dura plusieurs jours. D'abord on entassa le tout près de la maison. Comme la couche de neige avait la hauteur des murs, nous creusâmes tout autour de la maison une voie de quatre pieds de largeur, à laquelle on fit une couverture avec des voiles, en augmentant son épaisseur au moyen de neige qu'on étala par-dessus. Cette espèce de couloir nous servit de soute aux vivres : on y mit en effet la plus grande partie des provisions ; le reste, qui pouvait servir pour deux mois environ, fut déposé avec soin dans les chaloupes. Le peu de bois de chauffage que l'on put retirer en sciant les mâts et les vergues fut mis en pile.

Les chaloupes avaient leur place tantôt ici, tantôt là ; on les retirait de temps en temps de dessous la neige, et on les transportait dans quelque endroit mieux abrité.

On se glissait en rampant dans notre tanière, dont le toit dépassait à peine la couche de neige.

On avait sauvé le grand pavillon ; on planta derrière la maison un mât de perroquet au haut duquel on le hissa pour notre propre satisfaction d'abord, et puis pour attirer l'attention de quelque établissement d'Esquimaux s'il s'en trouvait sur la côte.

Le chauffage fonctionnait parfaitement, et par — 20º R. à l'air extérieur nous pûmes obtenir dans notre hutte, enveloppée d'une couche de neige protectrice, une température de + 18º. Le feu nécessaire pour la préparation des aliments servait à chauffer la pièce. Il y avait peu d'humidité : la fumée s'échappait facilement par la fenêtre, et l'air nouveau pouvait entrer.

Notre glaçon dérivait lentement, mais sans discontinuité, vers le sud. Nous longeâmes la côte de Liverpool jusqu'au détroit de Scoresby, tantôt nous rapprochant, tantôt nous éloignant de la glace, mouvement uniforme qui avait probablement pour causes le flux et le reflux produits dans ce détroit grand et profond. On distinguait parfaitement le profil de la côte hérissée de rochers, et dans deux vallées, entre des pics escarpés, nous crûmes apercevoir des glaciers couverts de neige.

Nous regardions souvent avec tristesse l'endroit où la *Hansa* avait été écrasée. Il y aurait eu maintenant de l'espace pour elle entre le glaçon et la glace ferme.

A la fin d'octobre le soleil se levait à neuf heures et demie, et disparaissait vers les trois heures derrière les rochers de la côte. Dans la hutte on n'avait que quelques heures de jour pour lire et écrire.

Nous tâchions de nous tenir toujours en activité : on patinait, on faisait des images de neige. Le règlement de la journée était strictement observé.

A sept heures, le dernier homme de garde nous éveillait. On se levait, on s'enveloppait de ses vêtements de laine, on se servait pour la toilette de l'eau de neige fondue, puis on prenait le café du matin avec un morceau de pain dur. Ensuite se succédaient les occupations les plus variées : confection des ustensiles utiles qui manquaient encore, couture des voiles, raccommodage des vêtements, rédaction du journal et lecture. Si le temps le permettait, on faisait des observations astronomiques et des calculs. A une heure avait lieu le dîner, dont une bonne soupe grasse formait la partie principale ; et comme nous ne manquions pas de légumes conservés, on pouvait changer souvent le menu. Mais il fallait être très-économe de spiritueux, et ce n'était que le dimanche qu'on octroyait à chacun de nous un verre de porto.

L'état sanitaire fut excellent pendant tout l'hiver, sauf deux exceptions : le matelot Schmidt seul eut la fièvre lors de la perte du navire, mais fut guéri promptement ; le matelot Büttner eut les pieds gelés.

Notre glaçon était exploré assidûment et avec soin dans toutes les directions. On dressait les chemins et l'on fixait des buts pour les grandes et les petites tournées. La masse de glace qui nous portait avait environ sept milles de tour, et un diamètre d'un peu plus de deux milles dans tous les sens.

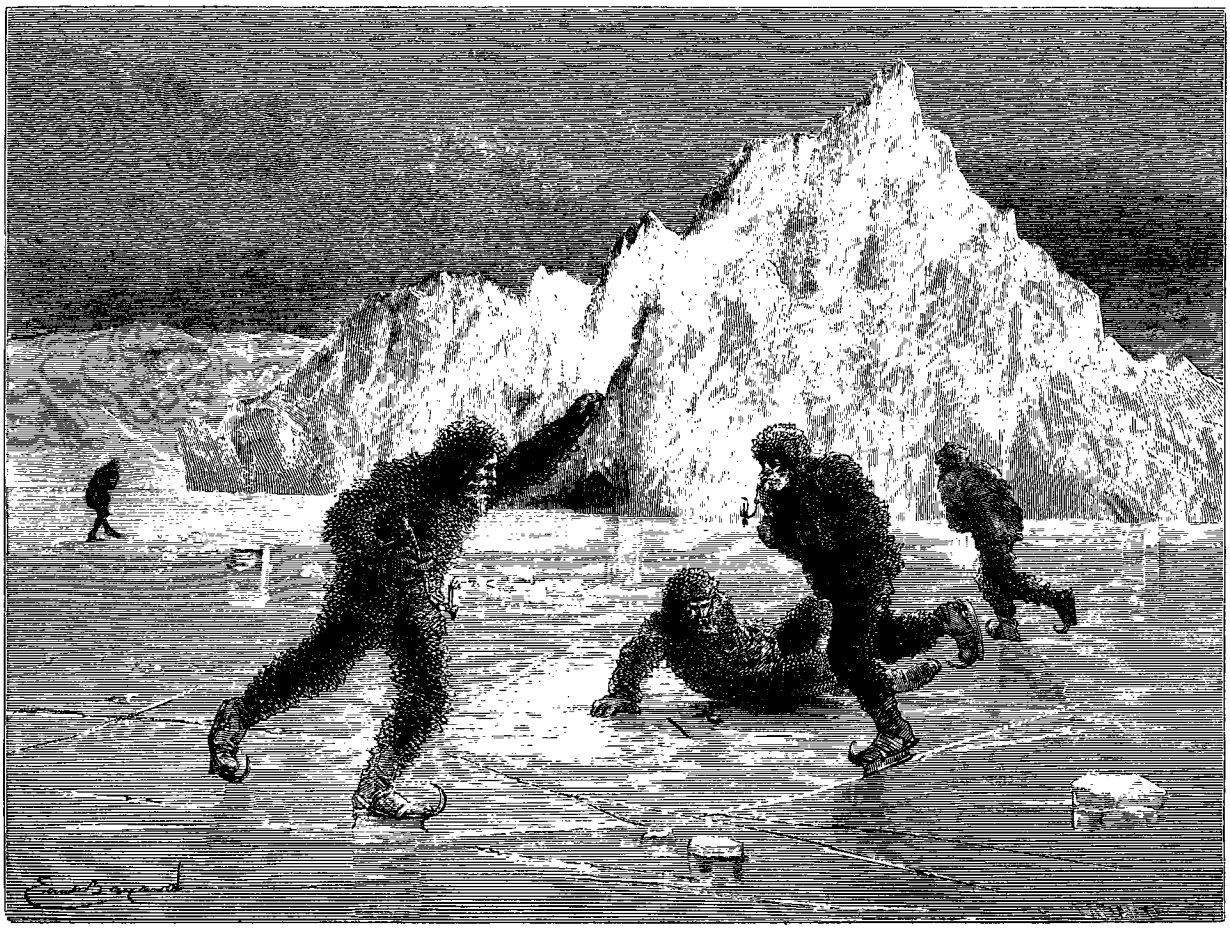
Ce radeau sur lequel nous, pauvres passagers du bon Dieu, comme nous appelait le docteur Laube, nous fûmes portés pendant plusieurs mois, entre la mer et la côte, était une plaine de glace très-dense formée de glaçons de différentes grosseurs solidement soudés ensemble. La portion qui émergeait de l'eau avait au moins cinq pieds de section, ce qui permet de supposer une masse sous-marine d'au moins quarante pieds d'épaisseur. Nous ne pouvions sonder sur les bords de la glace, la sonde ayant été perdue lors du naufrage du bâtiment. La neige qui tombait fréquemment et formait, en s'accumulant, des couches de huit pieds de hauteur, avait, au commencement de jan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vier, comblé toutes les fentes et tous les trous du glaçon.

Le regard s'étendait à l'infini sans rencontrer quoi que ce fût qui rompît la monotonie de cette immensité blanche. Si l'on s'éloignait un peu de la maison, profondément enfoncée dans la neige, on cessait d'apercevoir tous les indices saillants, jusqu'aux points obscurs produits par la cheminée, par les embarcations que l'on déblayait de leur neige dès qu'il en était tombé, et par le mât de pavillon avec son drapeau flottant.

Les bords du glaçon, surtout à l'ouest et au sud-ouest, présentaient un aspect étrange; les frottements et les pressions des glaces flottantes y avaient élevé des murailles de plus de dix pieds de hauteur. Les cristaux de la neige étincelaient au soleil comme des myriades de diamants. Les lueurs rouges du soir et du matin faisaient paraître vertes les surfaces blanches. Les nuits étaient magnifiques. Le firmament étincelant et la neige qui réfléchissait sa lumière produisaient une clarté telle, que l'on pouvait sans fatigue lire la plus fine écriture et distinguer les objets dans le lointain. On avait constamment le spectacle des aurores boréales, et il y en eut surtout une tellement lumineuse, qu'elle fit pâlir la clarté des étoiles, et que sur notre glaçon



Récréation. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

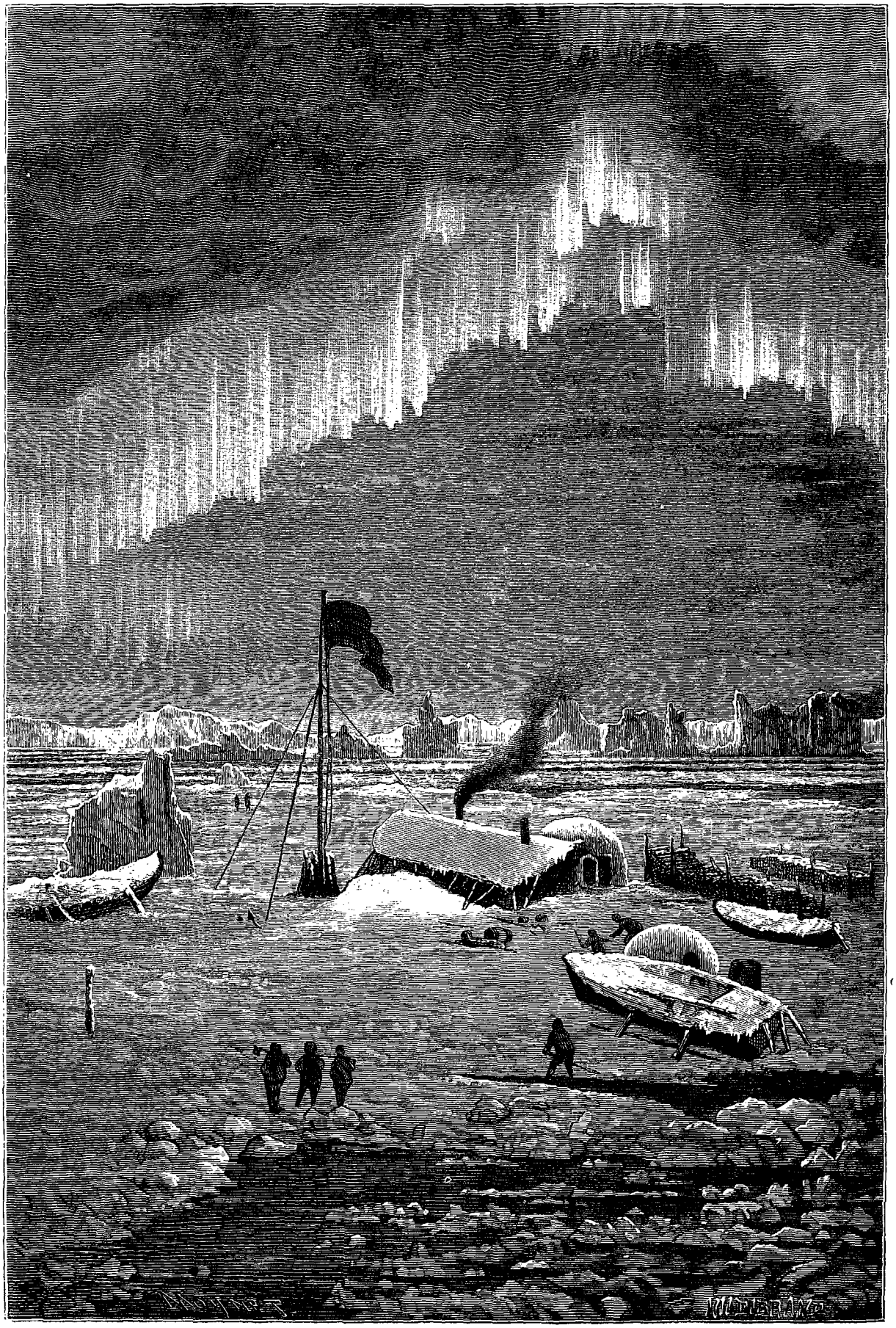
les objets portaient des ombres. Selon que nous étions plus ou moins rapprochés, nous apercevions la côte tantôt comme un brouillard, tantôt assez nettement pour en distinguer les rochers dans tous leurs détails.

Près de notre construction principale étaient deux maisonnettes, l'une qui servait de hangar, et l'autre de lavoir. Les chaloupes, les tas de bois, les tonneaux de charbon et de lard entouraient ce noyau de notre colonie. Pour empêcher le vent et la neige de pénétrer dans la maison de charbon, nous construisîmes un vestibule avec une entrée tournante.

Un jour, au commencement de novembre, nous étions à peu près à huit milles de la côte dite de Liverpool, lorsque dans une promenade nous trouvâmes quelques petites feuilles semblables à celles du saule, que le vent avait dû apporter de terre. A un autre endroit, la neige se trouva couverte, sur une certaine étendue, d'une poussière pierreuse rouge, que le docteur Laube supposa d'origine volcanique et apportée, par l'air, de l'Islande, éloignée de cent quatre-vingts millea.

Dans le milieu de novembre, nous aperçûmes sur un glaçon voisin, relié à nous par une mince couche de glace formée à la surface de l'eau, la masse informe d'un morse, immobile comme un morceau de roche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La maison de la *Hansa* sur le glaçon et aurore boréale. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussitôt les officiers Hildebrandt et Bade, avec quelques hommes de l'équipage, se mirent en chasse, après avoir poussé le canot avec beaucoup de peine et en passant sur la glace nouvellement formée. Les balles traversèrent la peau du monstre marin, épaisse d'un pouce, et l'on parvint à le tuer. Avant de mourir, blessé et furieux, il essaya, mais en vain, de briser la glace nouvelle où se trouvaient les chasseurs. Le maniement de ce cadavre colossal, pour l'amener où nous voulions, ne fut pas une petite affaire. Il fallut plusieurs heures et dix hommes, avec l'aide d'une forte poulie, pour le retirer de l'eau et le mettre sur la glace. On eut, en outre, une peine effroyable à le dépouiller; son corps, gelé bientôt à une température de 23° Réaumur, formait une masse rigide qu'il était presque impossible d'entamer. Sous la peau se trouvait une couche de lard épaisse de trois pouces, qui nous fournit un combustible fort bien accueilli. La langue nous parut excellente, et, en effet, les langues de morses salées sont un mets très-apprécié des pêcheurs de baleine du détroit de Behring. On conserva le lard pour le brûler au besoin.

Le même soir, on crut entendre un ours blanc; il avait été attiré près de notre maison par l'odeur du lard du morse. On le salua de trois coups de fusil; mais à cause de l'obscurité on ne put vérifier s'il avait été atteint : le lendemain matin on vit qu'il gisait à cent pas, étendu sur la neige, frappé d'une balle dans le côté; il avait l'air de dormir, mais il était bien mort. C'était une bête magnifique; sa tête expressive reposait sur ses pattes de devant; le rouge des gouttes de sang tranchait avec la blancheur de neige de sa peau.

C'était un véritable présent du ciel, car le besoin d'une provision de chair fraîche se faisait vivement sentir. Les jambons, régal succulent d'une série de dimanches, pesaient deux cents livres. De plus, la peau nous fournit un excellent renfort contre l'eau de neige qui transperçait toujours notre toit.

Quelques jours après nous eûmes encore la visite d'un ours. Il était venu rôder près d'une des chaloupes, et, s'appuyant sur les pattes de devant, il avait flairé les provisions qui s'y trouvaient. Mais il avait glissé sur la toile à voiles, solidement tendue et raidie par la gelée. La lumière de la lampe qui brûlait toujours dans notre vestibule de neige l'avait mis en fuite.

Au commencement de novembre, la dérive fut très-sensible; elle se monta à huit milles par jour, et nous conduisit, du 70° de latitude nord et du 23° de longitude ouest, jusqu'au 69° 4′,5 de latitude nord et au 22° 44′ longitude ouest. Les aurores boréales nous offrirent pendant tout ce temps une distraction intéressante et presque journalière. Les rayons éclatants s'étendaient verticalement sur tout l'horizon, et se disposaient parfois de manière à simuler les plis d'un rideau gigantesque agité par le vent. Les couleurs semblaient toucher notre glaçon et brillaient d'une clarté si vive, que nos ombres se trouvaient nettement déterminées, et que la lumière des étoiles de première grandeur en pâlissait. Parfois le phénomène était soudain, mais souvent aussi il se manifestait lentement et atteignait peu à peu à toute sa magnificence.

Du 2 au 4 novembre, nous passâmes devant le détroit de Scoresby.

Le mouvement circulaire de notre glaçon fut peu sensible jusqu'au 22 novembre, car depuis le 10 jusqu'à ce moment il ne fit qu'une révolution sur lui-même. Une dérive plus rapide accéléra ce mouvement à tel point qu'il finit par se produire en entier dans le court intervalle de quatre jours.

Le 14 novembre, nous doublâmes, dans notre course vers le sud, l'extrémité sud de la partie de la côte déterminée par Scoresby, autrement dit le cap Barclay, situé sur le 69° 14′ de latitude nord et le 24° 20′ de longitude ouest. Nous aperçûmes alors une terre inconnue, nommée pays d'Ægède. Nous pûmes en déterminer quelques points, dont nous approchâmes à la distance d'un mille allemand. Malheureusement de sérieux dangers nous obligeaient le plus souvent à nous éloigner; notre fatale destinée nous poursuivait encore en nous empêchant de profiter des moments favorables où nous aurions pu être utiles à la science.

Le 13 décembre, il se produisit encore une remarquable aurore boréale.

Le 16 décembre, nous saluâmes un renard blanc comme un envoyé de la terre. Sa présence était une preuve irréfutable que, pour le moment, la glace stable, si peu solide fût-elle, s'étendait jusqu'à la côte. Ce renard blanc, ayant le bout de la queue noir, se montra très-familier, et même effronté. En grattant, il était parvenu à attraper un morceau de la chair de l'ours enfouie sous la neige, et il s'apprêtait à le manger, lorsque nous nous approchâmes de lui jusqu'à quelques pas. Sans se gêner le moins du monde, il se mit à se promener sur le toit de notre maison, regardant par la fenêtre ce qui se passait à l'intérieur : nous essayâmes seulement de le prendre au filet, en l'attirant avec des morceaux de viande; mais le malin savait parfaitement éviter le piége et se retirer à temps.

Le 18, il y eut une grande marée de pleine lune; elle amena, comme à l'ordinaire, une commotion des glaces qui, dans la nuit du 20 au 21, détruisit le Sinaï.

Un des jours suivants, dans l'après-midi, un petit ours blanc se montra tout près de notre habitation. On tira sur lui; mais il se sauva sur la glace nouvelle, en y laissant des traces de sang.

Nous avions ainsi passé les jours les plus courts sans de trop grandes émotions. Noël, cette belle fête de la patrie, était revenue; nous résolûmes de la célébrer dans les règles. Dans l'après-midi, pendant que nous étions à nous promener sur un glaçon, les officiers dressèrent l'arbre de Noël, et à notre retour la hutte de charbon resplendissait de lumière. Étrange fête de Noël célébrée sur un glaçon groënlandais!

L'arbre était artistement fait avec un bout de sapin et des brindilles provenant d'un balai. Pour l'éclairage, le docteur Laube avait mis de côté une provision de cire. Les guirlandes de papier et les galettes ne firent pas dé-

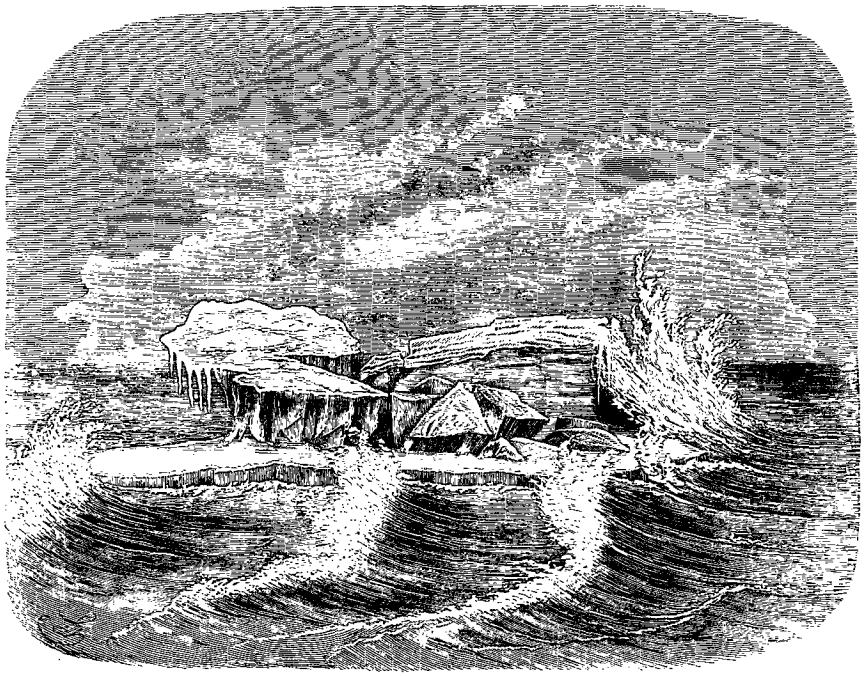
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faut. L'équipage avait fait un havresac et un étui de revolver pour les offrir au capitaine; nous ouvrîmes la boîte en fer-blanc contenant les présents du professeur Hochstätter et ceux de la Société de géologie, dont le contenu nous égaya beaucoup. On but un verre de vin de Porto; puis on se précipita sur les vieux journaux que contenait la boîte, et nous tirâmes au sort les dons, qui consistaient en petits instruments de musique, tels que sifflets, trompettes, guimbardes, et en marionnettes, jeux de dames, de roulettes, en bonbons fulminants, etc. Le soir, on eut du chocolat et des pains d'épices. La fête toutefois se passa avec un certain recueillemant, dit le docteur Laube dans ses notes; quant aux sentiments qui nous agitaient, je n'en parle pas : ils étaient les mêmes chez chacun de nous. Si cette fête, pensions-nous, est la dernière, elle sera toujours assez belle; s'il nous est donné de revoir la patrie, les prochaines solennités n'auront que plus de prix; que Dieu nous protége!

Le 26, de grand matin, nous fûmes éveillés par les cris d'effroi du matelot de garde : « Nous allons à la côte, une île tout près de nous, » disait-il. La consternation fut générale. L'air était obscur; néanmoins on pouvait distinguer une masse sombre à une distance d'environ trois milles. Les officiers s'avancèrent pour tâcher de déterminer la nature probable de cette masse et son éloignement. La carte ne donnait aucun renseignement, mais bientôt il fut avéré que nous avions en vue une grosse montagne de glace.

Le lendemain, nous doublâmes ce colosse qui dérivait beaucoup plus lentement que notre glaçon, et bientôt nons le perdîmes de vue.

Nous fêtâmes aussi la Saint-Sylvestre, comme cela



Ilot de glace. — Gravure tirée de l'édition allemande.

se pratique au pays, avec force coups de fusil et un joyeux punch; et à minuit, au milieu du cliquetis des verres, nous nous souhaitâmes réciproquement la bonne année.

Ces vœux, qui ne sont souvent que de vaines politesses, partaient ici du fond du cœur. Quelque étonnante que fût la chance qui nous avait sauvés jusque-là de tant de terribles dangers, chacun de nous sentait pourtant combien il avait encore besoin de l'assistance de Dieu, pour trouver la force, la persévérance et la santé nécessaires à la conservation de sa vie.

La nouvelle année nous amena, pour la première fois depuis longtemps, une journée claire et sereine, par — 7° de froid. La terre, visible entre le nord-est et le sud-ouest, offrait un aspect splendide : elle était formée de hautes montagnes couvertes de neige, avec de petits glaciers. Dans l'ouest-sud-ouest on apercevait les contours obscurs d'une île dont on peut fixer la position sur le 66° 14′ de latitude nord et le 33° 45′ de longitude ouest.

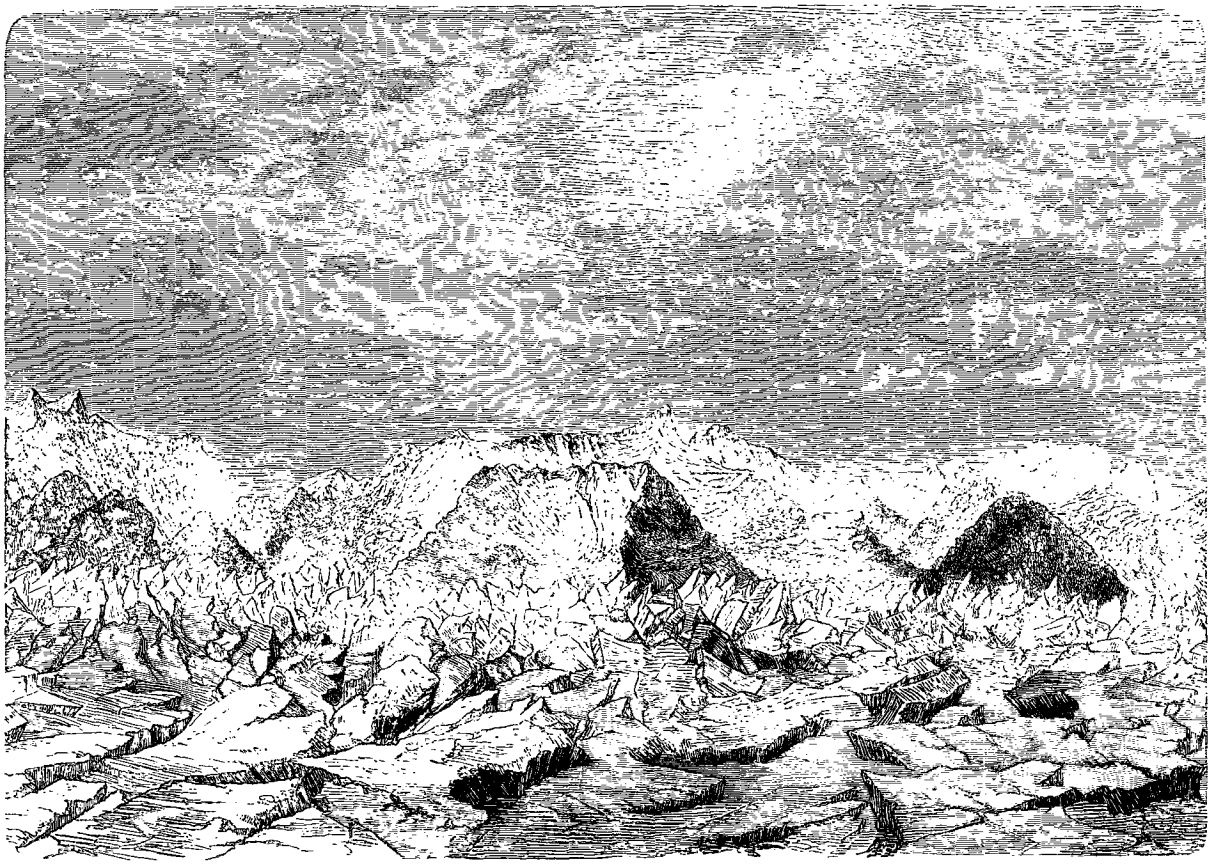
Le 2 janvier 1870, dans la matinée nous crûmes entendre un bruit particulier, comme lorsque l'on traîne les pieds sur le sol; mais il cessa bientôt, et nous n'y fîmes plus attention.

Dans l'après-midi, pendant que, après avoir dîné, nous prenions un peu de repos sur nos lits, nous entendîmes tout à coup le même bruit, mais beaucoup plus accentué. C'était quelque chose de confus, un mélange de craquements, de chocs, de grincements de scies, comme si des esprits malfaisants eussent pris leurs ébats au-dessous de notre glaçon. Surpris, nous sautons sur nos pieds, croyant d'abord que la réserve aux provi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions s'écroulait. Nous explorons scrupuleusement le couloir, en faisant marcher devant nous un matelot avec la lampe ; mais en quelque endroit que nous examinions de près les murs de glace, qui étincellent de mille feux à la lumière, nous ne pouvons rien découvrir; les stalactites, souvent longues d'un pied, sont raides et immobiles : rien n'avait certainement bougé là. Nous visitons alors le vestibule de neige qui précède la maison; et bien qu'il fût couvert de neige, et que la maison fût enfouie de plus d'un pied dans la glace, nous sortons tous; mais on ne pouvait voir à plus de dix pas, et l'on ne percevait d'autre bruit que celui de la tourmente. Cependant de temps à autre on entendait un frottement et un grincement comme dans la matinée. Nous nous couchâmes alternativement dans le couloir, l'oreille appuyée contre le sol. Alors nous pûmes saisir un bruit semblable à celui que fait la glace quand elle est fortement comprimée; on eût dit que l'eau s'infiltrait au-dessous de notre gros glaçon. Sans nul doute celui-ci était en danger de se briser, soit qu'il se fût crevé en passant sur les écueils, soit qu'il eût été rompu en se heurtant contre eux.

Nous empaquetâmes nos fourrures, et nous emplîmes nos havresacs de provisions de bouche. Notre situation, en cas de rupture du glaçon, paraissait désespérée. Des amarres allant de la maison aux cha-



La côte dite de Liverpool. — Gravure tirée de l'édition allemande.

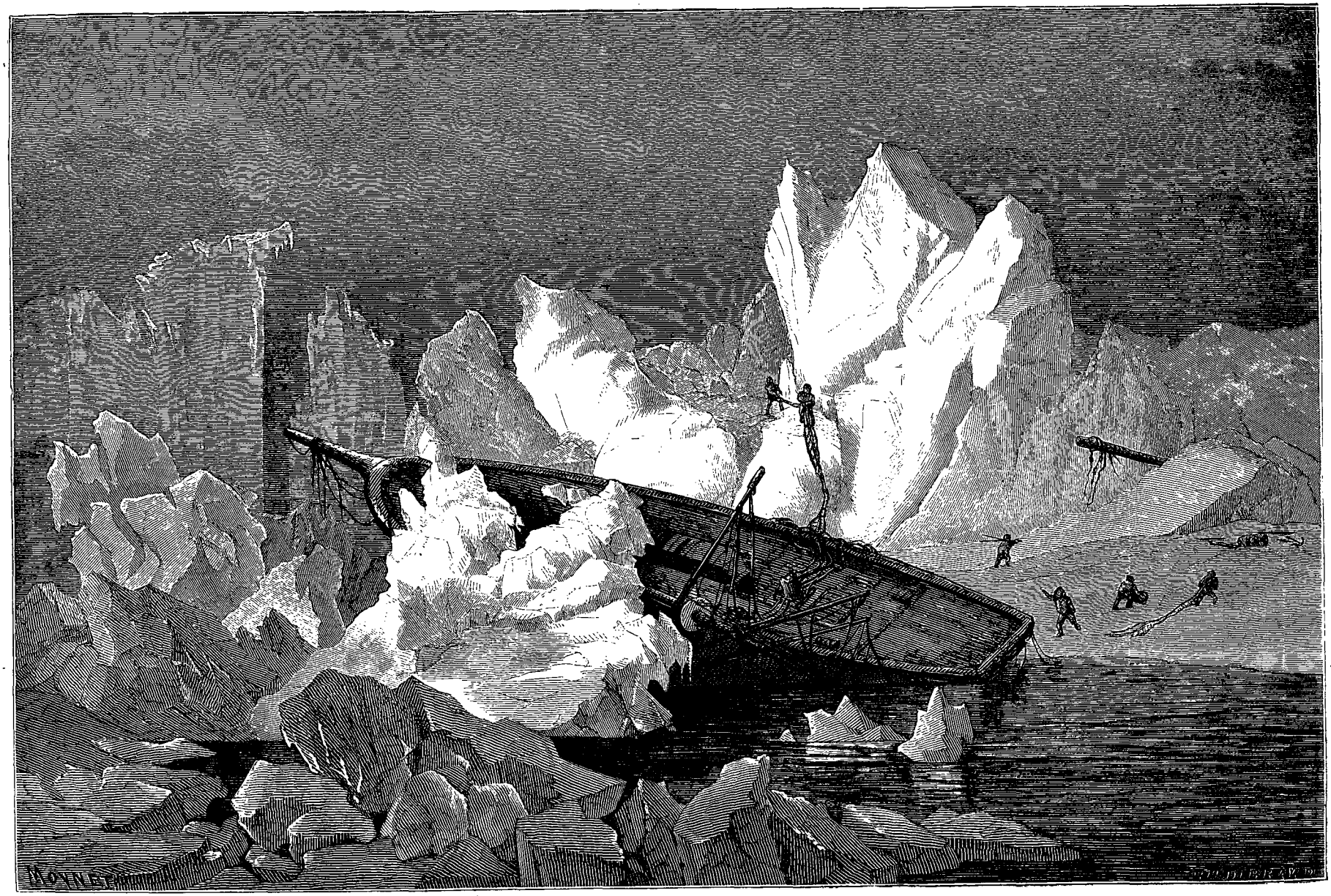
loupes, éloignées d'environ quinze pas, furent disposées de manière à pouvoir au moins les atteindre en cas de catastrophe. Mais la neige tombait d'une manière effroyable; et si l'on ne changeait pas les chaloupes de place, elles couraient le risque d'être complétement englouties.

Sur les huit heures, on fit faire bonne garde par deux hommes dans le couloir; les autres, n'entendant plus le sinistre bruit, s'étendirent sur leur couchette.

Ce fut une nuit longue et pleine d'angoisses, pendant laquelle personne ne put dormir. Vers les neuf heures parut le crépuscule si vivement attendu. Une heure après le vent fléchit un peu. Quelques-uns d'entre nous s'en allèrent dans la direction de la Cage : c'est ainsi que nous appelions l'endroit où la *Hansa* avait coulé, et qui était éloigné de la maison de cinq cents pas; là ils trouvèrent un rempart de glace nouvellement formé, et constatèrent avec effroi que ce rempart formait la limite de notre glaçon, tandis que de tous les autres côtés de gros morceaux s'étaient détachés et apparaissaient çà et là, comme des masses sombres et sans forme, au milieu des tourbillons de neige. La tourmente persista jusqu'à deux heures après midi, sans diminuer de violence.

Le 4 janvier au matin elle se calma complétement; l'air devint pur, et l'on put regarder vers la côte par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Hansa* brisée. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessus notre glaçon : il avait perdu beaucoup dans son pourtour, et sa forme, de circulaire, était devenue oblongue. Son diamètre, qui était de deux milles, n'en mesurait plus qu'un à peine. Notre maison, sur trois côtés, n'était plus qu'à deux cents pas du bord; sur le quatrième, nous n'avions plus que mille pas au lieu de trois mille.

Nous n'étions guère à plus de deux milles de la côte. A la place d'une seule île, comme au 1er janvier, nous en apercevions maintenant plusieurs, dans le nord-ouest, hérissées d'écueils qui s'élevaient en forme de pyramides. Nous les appelâmes îles du Nouvel-An, parce que nous en avions découvert plusieurs le 1er janvier. Elles sont situées près du cap est d'une baie profonde, qu'en souvenir de nos dangers de mort nous avons baptisée du nom de golfe de la Terreur.

Après tant de dangers, voyant que notre radeau de glace ne nous offrait plus autant de sécurité qu'auparavant, on proposa de faire une tentative pour se sauver à la côte avec les chaloupes et des provisions suffisantes, afin de pouvoir, dans la saison favorable, gagner la côte sud-ouest du Groënland, qui est habitée. Malheureusement on reconnut que nous ne pouvions aller plus loin que le bord de notre glaçon, car tout auprès venait une agglomération de petits glaçons tellement recouverte de neige, que l'on ne pouvait plus en reconnaître les fentes et les déchirures. Atteindre la côte à cette place était inexécutable; il fallait à tout risque rester sur notre glaçon.

Les jours suivants furent assez paisibles. Nous retirâmes les chaloupes de la neige et nous déblayâmes le bois de chauffage, puis avec du liége on prépara des gilets de sauvetage et des espèces de chaussures pour ne plus enfoncer dans la neige jusqu'aux hanches comme auparavant.

Le mouvement de la glace et la dérive rapide avaient pour cause la grande marée qui se fait sentir dans ces parages dix ou quinze heures après la nouvelle et la pleine lune.

Le 8 janvier, nous trouvâmes que depuis le 27 décembre, c'est-à-dire depuis douze jours, nous avions dérivé de cinquante-deux milles et demi.

Le 9 janvier, un matelot écrivit avec bonne humeur sur son journal, à la date du jeudi 9 janvier 1870 :

— « Hôtel du Nord : Pendant la nuit le temps avait été clair et tranquille. La lune était brillante, et la lumière boréale, ainsi que les étoiles, éclairaient un magnifique paysage de glaces et de neiges mortellement monotone. Comme pendant la nuit on prêtait l'oreille avec attention, l'un de nous entend tout à coup un bruit sonore. De nouveau il semble que quelqu'un s'approche lentement à pas comptés. — « Entends-tu? qu'est-ce que ce peut être? » — Tout est tranquille, il n'y a pas un souffle dans l'air. Le bruit recommence, il ressemble à des gémissements. C'est la glace! puis le bruit cesse, tout redevient calme, calme comme dans une tombe ; et l'on jette les yeux vers la côte, éclairée d'une façon sinistre par la pâle clarté de la lune, et de laquelle surgissent de gigantesques rochers. — De la glace, des rochers et des milliers d'étoiles étincelantes, — telle est la nuit admirable, mais pleine de fantômes, des régions polaires ! »

Du 11 au 15 janvier se succèdèrent de nouveaux jours d'épouvante. Le 11, c'était une tempête venant du nord avec d'effroyables tourbillons de neige. A six heures du matin, Hildebrandt, qui était de garde, accourt plein d'effroi en criant : « Tout le monde debout! » Un vacarme indescriptible se faisait entendre tout près de nous. Chacun est bientôt sur pied, muni de son sac et de ses fourrures. Mais l'entrée est encombrée de neige, et pour être plus tôt dehors, on se fraye un passage à travers le toit du vestibule. Le tumulte des éléments auquel nous assistons dépasse ce que nous avons vu jusque-là. Serrés les uns contre les autres, nous pouvons à peine résister à la violence de la tourmente. Tout à coup, un cri se fait entendre : « L'eau est sur le glaçon ! »

Les glaces qui nous entourent se brisent, et une forte houle se fait sentir. Notre radeau se réduit en morceaux de tous côtés. Dans l'intervalle qui sépare la maison de la provision de bois empilé, à environ vingt-cinq pas, s'ouvre dans la glace une large crevasse. Soulevé par des vagues puissantes, l'énorme morceau detaché de l'autre côté semble prêt à se ruer sur nous. Nous sentons déjà fléchir et s'enfoncer le peu qui nous reste de notre glaçon. Tout semble perdu. Notre bois de chauffage est précipité, du glaçon mis en éclats, dans la mer en fureur.

Le personnel se divise en deux parties. Nous nous disons adieu en nous serrant la main, car d'un moment à l'autre nous pouvons être engloutis. Un profond abattement s'était emparé des savants, mais les marins étaient calmes et résolus.

Nous passâmes ainsi toute la journée tapis près de nos chaloupes. Une neige fine et pénétrante traversait nos vêtements jusqu'à la peau. C'était vraiment un miracle que précisément la partie du glaçon où nous étions eût assez de solidité pour résister. Ce morceau, réduit à n'avoir plus que cent cinquante pieds de diamètre, était le noyau, toujours épais de trente-cinq à quarante pieds, du glaçon autrefois si étendu auquel nous avions confié notre salut.

Vers le soir, les masses de glace qui nous entouraient se ressoudèrent de nouveau, la houle diminua, et le danger immédiat parut éloigné. Nous rentrâmes dans la maison et nous nous couchâmes.

Il était minuit passé, lorsqu'un nouveau cri d'effroi nous troubla dans notre sommeil. La voix du matelot de quart nous criait : « Debout! nous allons donner contre une énorme montagne de glace. » Aussitôt tout le monde se précipite pour sortir.

Quel spectacle! tout près de nous, et comme suspendu sur nos têtes, se dresse un colosse de glace d'une hauteur gigantesque. « C'en est fait! » dit le capitaine. Mais, grâce à la rapidité de la dérive, l'effroyable fantôme fut bientôt derrière nous et finit par disparaître.

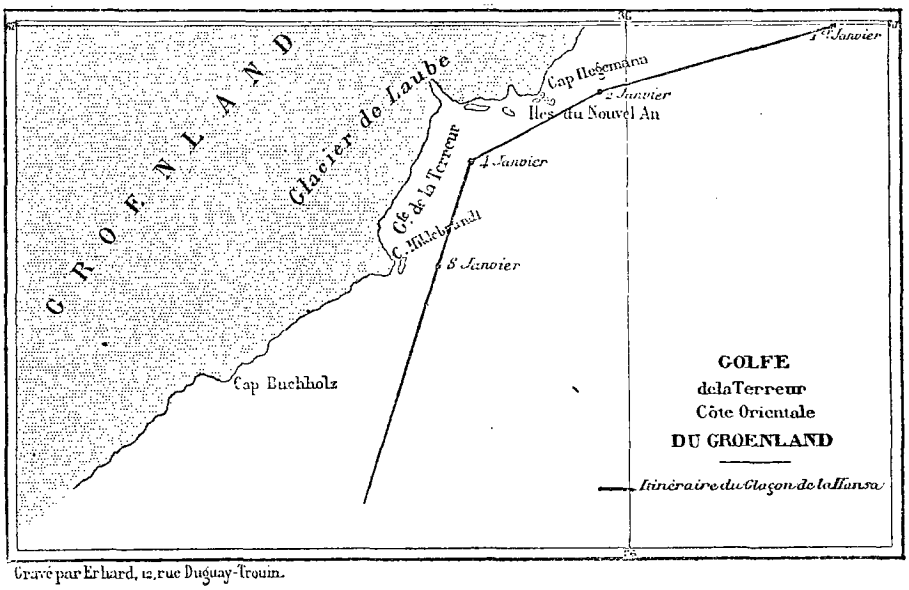
Le 12 et le 13, le temps fut supportable. Alors on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

put remettre en ordre les chaloupes dont on avait retiré les mâts et les voiles, pour les pousser plus facilement, et on les débarrassa de la neige qui les encombrait. Le 12, on put calculer la latitude par la hauteur de la lune. Nous étions alors sur le 65° 50′,7 de latitude nord. En quatre jours nous avions donc dérivé de cinquante-six milles vers le sud.

Le 14, à dix heures du soir, le vent soufflait violemment du nord-est, lorsque l'homme de garde nous prévint que la glace se remettait fortement en mouvement. Notre glaçon se fendit tout près de la maison, les morceaux de glace détachés s'amoncelaient les uns sur les autres. Il était grand temps de ramener les chaloupes plus au milieu. On y travailla; mais ces embarcations trop chargées ne pouvaient avancer facilement. On retira les fourrures, les sacs de pain, les vêtements, et on les entassa sur deux traîneaux qui furent bientôt couverts de neige. Notre travail était d'autant plus pénible que le vent nous coupait la respiration. Vers les onze heures, une fente, qui se produisit tout à coup avec un fracas épouvantable, menaça de mettre en morceaux notre maison. Dieu seul sait comment il se fit que, dans notre fuite au dehors, personne ne fut blessé. Nous restâmes là sur la glace sans abri par le plus horrible temps, en attendant le jour qui ne devait venir qu'au bout de dix heures. Cette nuit fut le moment le plus terrible de tout notre voyage aventureux sur le glaçon. Elle ne voulait pas finir. Le froid était de — 10° R. Encaqués comme des harengs dans les fourrures, nous éprouvions des crampes dans tous les membres.

Dans la matinée, le cuisinier trouva encore l'énergie de préparer le café, et jamais ce précieux breuvage n'avait relevé les forces de gens plus épuisés. La tempête continua ses violences pendant toute la journée. Nous attendions, blottis dans la chaloupe, moitié dans l'eau,



Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin.

moitié dans la neige, tout frissonnants et mouillés jusqu'aux os.

Nous passâmes encore dans cette déplorable position toute la nuit du 15 au 16.

A quatre heures du matin, le second officier avait aperçu une étoile au-dessus de sa tête, et tout joyeux il avait annoncé cette bonne nouvelle. La neige ne cessait pourtant point encore de tomber; néanmoins le temps était meilleur. Notre premier soin fut de courir à la grosse chaloupe, restée de l'autre côté de la fente, large d'un demi-pied, qui passait par la maison. On l'amena à côté des deux autres embarcations près du mât de pavillon, qui, solidement fixé par la gelée, avait bravé toutes les bourrasques. On munit la grosse chaloupe d'un toit de planches recouvert de toile à voiles, et six hommes purent y trouver un abri pour dormir, pendant qu'on débarrassait la maison de la neige qui l'emplissait.

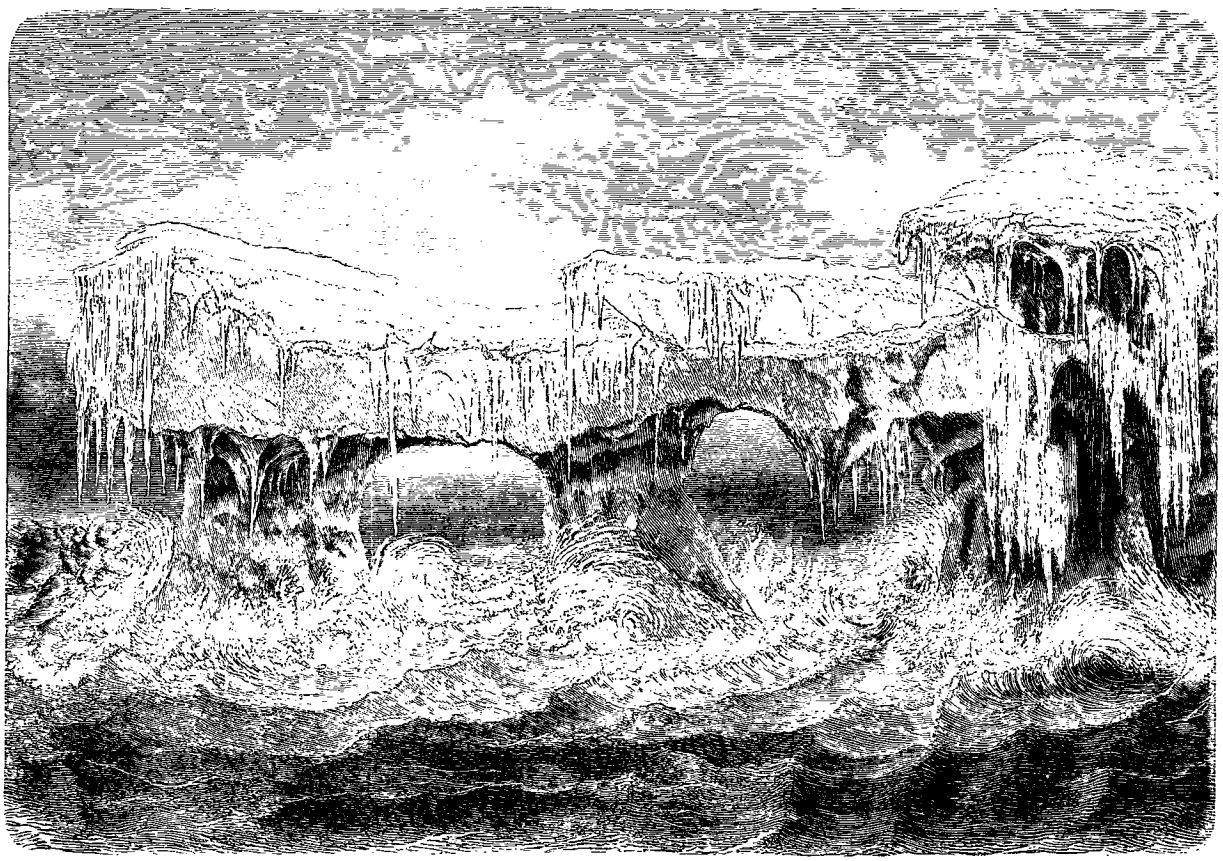
Pendant oinq nuits tout le monde dormit dans les embarcations. Jusqu'au 19 le temps fut tolérable, et on l'utilisa pour reconstruire, avec les débris de notre habitation démolie, un nouvel abri suffisant pour la circonstance. Tout d'abord on installa une cuisine en bois; puis on refit partie par partie une maison d'habitation tout à fait semblable à celle qui avait été détruite, seulement de moitié moins grande (quatorze pieds de longueur, sur dix de largeur, avec six pieds et demi d'élévation dans le milieu). Elle fut pourvue de tout ce qui était nécessaire : endroit pour les provisions, lits, fourneaux, fenêtres, etc. Malheureusement, pendant la première nuit après notre installation le vent enleva le toit, la neige encombra l'intérieur, et il fallut aller de nouveau camper dans les chaloupes. Le lendemain les dommages furent réparés. Comme la nouvelle maison ne pouvait contenir que six personnes, les autres durent aller dormir dans les embarcations. Au milieu de nos vicissitudes, de nos fatigues et de nos dangers de toutes sortes, le bon accord entre nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demeura inébranlable. Le cuisinier surtout, même dans les moments les plusc ritiques, montra une bonne humeur de marin à toute épreuve. Pourvu qu'il eût du tabac, le reste lui était complétement indifférent. Le 3 janvier, lorsque notre glaçon, subissant l'effroyable convulsion des glaces, se brisait par morceaux, et que notre maison menaçait à chaque instant de s'engloutir, ce brave homme était précisément occupé à réparer la chaudière au café. « Que le glaçon, disait-il, tienne assez longtemps pour me permettre de raccommoder mon chaudron, et je pourrai encore faire une bonne tasse de thé pour nous réchauffer avant le grand départ ! »

Les soins ordinaires de la toilette et de la propreté étaient depuis longtemps négligés parmi nous. Se laver était un luxe qu'on se donnait tout au plus deux fois par semaine, et encore les savants s'y refusaient-ils obstinément. Aussi les murs de charbon de notre habitation, la fumée de la lampe, les cendres du fourneau, nous avaient-ils tellement noircis que nous aurions pu lutter avec le plus accompli des Esquimaux. Quant aux cheveux et à la barbe, on n'y avait pas touché depuis Brême. Il y avait déjà bien des semaines qu'on ne s'occupait plus de son corps.

Le 23, nous vîmes un faucon et un corbeau passer au-



Un iceberg. — Gravure tirée de l'édition allemande.

dessus de nous, et nous les saluâmes comme des messagers chargés de nous annoncer le retour de la vie.

Vers la fin de janvier, des masses de neige se soulevèrent et formèrent des remparts de vingt-cinq à trente pieds d'élévation, qui, enveloppant le lieu de notre établissement, en firent un véritable puits, mais ils s'écroulèrent dès le 1er février, lorsque la marée remit les glaces en mouvement. Ce fut à ce moment que le morceau qui était séparé de notre glaçon par une fente se détacha complétement et s'éloigna lentement. Nous pûmes alors facilement mesurer ses dimensions à cause de la transparence de l'eau, et constater qu'il s'enfonçait au moins à trente ou trente-cinq pieds. Il nous était donc permis d'espérer que, s'il survenait une nouvelle crise, la solidité de notre glaçon serait suffisante pour nous porter jusqu'à la latitude où nous pourrions atteindre en chaloupe les établissements les plus prochains de la côte ouest du Groënland.

Traduit et extrait de l'allemand par Charles ADAM.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les bruants et les linots. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA

AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE[1].

V

Suite du journal de la *Hansa* — Incidents divers. — Abandon du glaçon et voyage en chaloupes vers l'île d'Illuidlek.

Le 1er février 1870, on commença à revoir des phoques; on aperçut aussi un corbeau, un plongeur et quelques mouettes. Le corbeau venait de la terre, les mouettes venaient de la mer. Un matin nous surprîmes encore un renard près de notre maison. Il y resta plusieurs jours et devint tellement familier, qu'il prenait dans la cuisine la viande qu'on y jetait par terre, et se laissait caresser. Cet animal nous amusait beaucoup: il ne nous vint pas même à la pensée de le prendre.

Les jours suivants, nous dérivâmes avec une rapidité d'un mille à l'heure, au milieu de montagnes de glace, dont quelques-unes avaient plus de cent pieds de haut, sans que notre glaçon éprouvât la moindre atteinte. Lorsqu'il rencontrait une de ces montagnes, il s'arrêtait plus ou moins selon la nature du courant, l'eau l'entraînant des deux côtés; il exécutait alors une conversion, soit à droite, soit à gauche, à vingt ou trente pas du monstre, et le danger était passé. Bade et Hildebrandt essayèrent d'escalader une de ces montagnes de glace, mais ils ne purent atteindre qu'à la moitié, et encore avec les plus grandes difficultés; les parois nettes et lisses étaient tellement à pic, qu'il eût été plus aisé de grimper le long des murs unis d'une église. Ces énormes quartiers détachés des glaciers du Groënland et

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roulés dans la mer, ressemblent aux roches basaltiques, et en ont toutes les teintes blanches et bleues.

Le 6 février, nous devions, d'après les observations scientifiques, nous trouver près des îles de Dan. Toutefois nous ne pouvions apercevoir ces îles, d'où nous conclûmes qu'elles n'existent pas, et que leur indication dans la carte de Graah repose sur ce que les montagnes de glace qui sont très-fréquentes dans ces parages peuvent très-souvent être prises pour des îles.

Ce commencement de février nous procura du repos; le temps fut constamment beau. Les glaces flottantes, les montagnes de glace, qui devenaient de plus en plus nombreuses, laissèrent intact notre glaçon; nous pûmes achever notre organisation et nous affermir dans nos espérances. Nous étions du reste devenus bien indifférents pour tout ce qui touchait à la propriété et à la possession. Les livres les plus précieux étaient détruits sous le moindre prétexte. Le cadre doré du miroir de notre chambre servit comme bois de chauffage, et la glace fut jetée de côté. Des flots de pétrole et d'eau-de-vie coulaient dans le fourneau pour nous procurer de la chaleur; jusqu'au tabac, on utilisait tout pour se chauffer. A quoi la poudre eût-elle pu nous servir? aussi la gaspillait-on en feux d'artifice, pour s'amuser, pour passer le temps!

Un seul événement, qui survint au commencement de mars, nous émut sérieusement: le docteur Buchholz, qui dans tous les moments de danger s'était montré jusque-là ferme et résolu, devint sombre, et fut atteint d'une maladie nerveuse dont il ne fut délivré qu'après son retour. Nous le soignâmes de notre mieux; mais dépourvus de secours médicaux, notre situation sur le glaçon, et plus tard dans les chaloupes, n'était malheureusement pas de nature à nous permettre d'employer les moyens qui auraient pu le guérir.

Au milieu de février, par le 64° 40′ de latitude nord et à environ vingt milles de la terre, nous aperçûmes dans la direction de l'ouest, à huit milles de nous, une bande d'eau ouverte parallèle à la côte. Elle devait avoir une certaine étendue et paraissait atteindre presque jusqu'au rivage, car le vent qui soufflait de l'ouest soulevait une forte houle, tandis qu'avec le vent d'est on avait le calme, d'où nous pûmes conclure que dans l'est la glace était encore au loin solidement réunie.

L'aspect de la côte était un peu moins sévère et laissait supposer que l'homme y pourrait habiter.

Au reste, le soleil, qui s'élève déjà à dix-sept degrés à midi, commence à faire sentir son influence. Nous nous sentons comme en été. On fait fi des fourrures, et nos hommes circulent avec leurs manches de chemise retroussées, et le cou et la poitrine à découvert.

Les nuits sont resplendissantes d'aurores boréales. Les gerbes lumineuses se développent sur le ciel comme les plis d'un éventail ou les pétales d'une fleur; leur pôle semble se trouver juste au-dessus de notre maison.

Le mois de mars fut très-neigeux et n'eut que peu de jours sereins. Nous passâmes à côté d'une petite montagne de glace dont le plateau, haut d'une soixantaine de pieds, portait une famille entière de phoques; sans nul doute, la femelle avait profité de cette solitude tranquille pour mettre bas ses petits.

Le 4 mars, apparut à l'horizon, tout scintillant, à vingt-cinq milles de distance, le glacier Kolberger-Heide. En approchant, nous pûmes remarquer, à partir de là jusqu'au-dessus du cap Moesting, une suite non interrompue de glaciers qui descendaient jusqu'à la mer. Les rochers qui s'élevaient entre eux, semblables à des tours, pouvaient avoir près de trois mille pieds. Dans le voisinage se trouvaient de nombreuses montagnes de glace, dont quelques-unes restaient immobiles, comme si elles eussent été attachées au fond.

Après avoir passé entre elles, nous fûmes poussés, un jour, avec une grande rapidité, sous une autre montagne, à six milles de la terre. Quand nous nous trouvâmes à vingt-cinq pas de cette énorme masse, le courant des glaces s'arrêta, et nous restâmes près de trois heures parfaitement en repos, puis les glaçons se désunirent et la dérive recommença plus rapide qu'auparavant. Un ébranlement général, peut-être la rupture de notre glaçon, s'était fait sentir immédiatement auparavant; pendant vingt minutes nous courûmes le plus grand danger, et nous assistâmes pleins d'anxiété au terrible spectacle que nous avions sous les yeux. La partie de la montagne de glace la plus rapprochée de nous formait une grosse masse surplombante; son noyau principal, sous l'action du soleil et de l'eau, s'était découpé d'une façon bizarre, et simulait des écueils et des portails. Du côté sud, il se trouvait une cavité assez large et assez haute pour donner accès à un navire comme la *Hansa*. Lorsque nous fûmes près de la portion attaquée, nous eûmes tout à coup au-dessus de nous une quantité considérable de pointes et d'arêtes, et nous aurions pu saisir un des angles saillants avec les mains. Chacun se croyait perdu; mais, par une sorte de miracle, notre glaçon ne fut en rien endommagé, quoiqu'il fût plus d'une fois en danger. Les petits morceaux de glace flottante qui nous entouraient nous servaient de tampons et préservaient notre radeau d'un contact funeste. Lorsque la montagne fut derrière nous, nous dérivâmes pendant assez longtemps dans une eau libre qui s'était formée comme le remous derrière un navire.

Le 18 mars, nous déterminâmes notre latitude, qui était de 64° 2′, d'après le chronomètre; notre longitude devait être de 40° 44′ ouest, mais le relèvement de la côte ne donnait que 40° 0′; la terre est donc portée quarante-quatre minutes trop à l'est sur la carte de Graah.

Le 29, à notre grande joie, nous nous trouvions déjà à la hauteur de Nukarbik. C'est sur cette île que Graah hiverna du 3 septembre 1827 jusqu'au 5 avril 1830, et c'est de là qu'il partit pour son périlleux et pénible voyage en chaloupe. Nous avions déjà depuis longtemps nourri l'espérance de pouvoir aussi commencer de là, avec nos embarcations, notre expédition vers Friederichsthal, l'établissement sud de la côte ouest.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

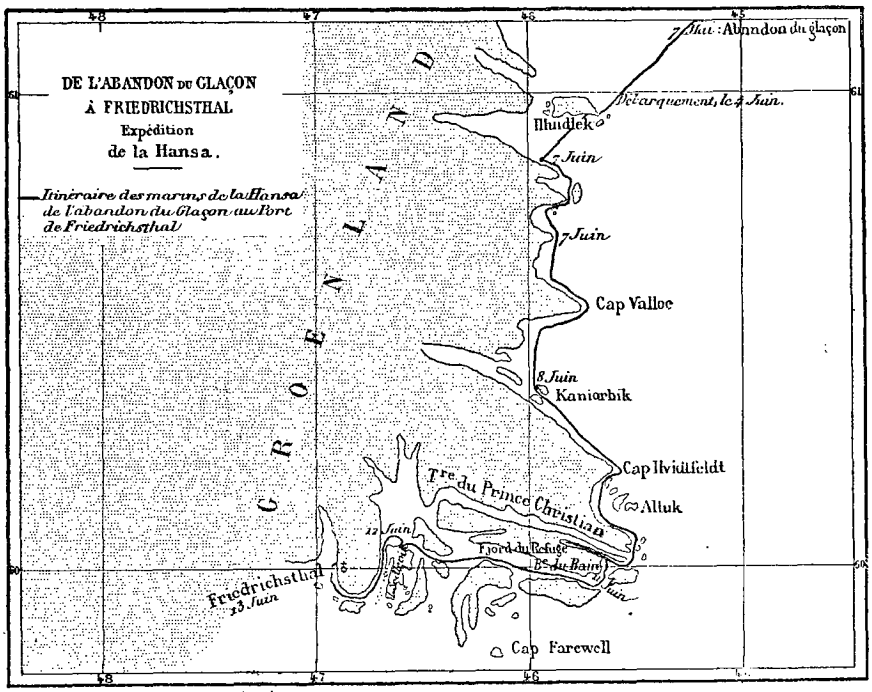
Cependant la glace était encore tellement serrée que deux matelots demandèrent l'autorisation d'aller à terre par cette voie. Par bonheur le capitaine refusa, car il survint, quelques heures après, des changements qui eussent exposé ces hommes à de terribles périls.

Le soir nous crûmes apercevoir un feu sur la côte, ce qui nous fit supposer la présence des Esquimaux. Nous tirâmes alors des fusées, et le lendemain nous hissâmes notre pavillon. Mais rien ne donna signe de vie, sinon les bruants des neiges et les corbeaux. Ces derniers venaient régulièrement de la terre le matin, et s'en retournaient le soir au coucher du soleil.

Nous fîmes, dans la baie de Nukarbik, un séjour involontaire de quatre semaines. Nous n'étions pas à plus de deux ou trois milles du rivage. Pendant qu'au dehors les glaçons dérivaient directement et d'une façon continue vers le sud, le nôtre, au contraire, louvoyait tantôt au sud, tantôt au nord. La cause en était dans les mouvements particuliers du courant sous la côte; le vent n'y était pour rien, souvent même nous marchions contre lui. La côte se découpe, à cet endroit, en trois criques profondes; à la marée, ces larges échancrures offraient un vide aux flots, et nous y pénétrions avec eux; puis la mer se retirait et nous avec elle; à la marée suivante, le même mouvement recommençait, et nous nous trouvâmes ainsi pendant des semaines le jouet de ces courants opposés.

Puis survint la grande marée du 3 avril, qui, chose singulière, n'eut aucun effet sur nous.

Le 12, le temps fut clair, et nous pûmes observer le flux et le reflux. Nous nous trouvions près d'une montagne de glace qui mesurait près de cent vingt pieds de hauteur, cent quatre-vingts pieds de largeur, au moins suivant l'estimation, et avait une longueur de



Gravé par Erhard, 12, rue Dugay-Trouin.

deux cents pas. De dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, le courant nous fit passer lentement le long de la montagne, entourée d'eau, et parfois tellement près que nous essayâmes de nous en éloigner en nous poussant avec des gaffes. Pendant ce temps nous remarquâmes que le flot montait de deux pieds et atteignait la ligne du niveau de l'eau de la montagne, facilement reconnaissable. Vers quatre heures l'eau commença à baisser et nous reprîmes notre course. Nous entendions parfaitement le bruit des vagues sur le rivage et le fracas des glaçons précipités par la masse les uns contre les autres.

Nous fûmes visités par de petites bandes d'oiseaux, des linots et des bruants des neiges. Nous leur jetions du gruau d'avoine, qu'ils mangeaient avec avidité. Ils étaient si peu farouches qu'ils se laissaient prendre avec la main. Au milieu d'avril, un de nos compagnons, le charpentier, eut une petite atteinte de scorbut, et ses jambes enflèrent. Nous enployâmes, pour le guérir, quelques moyens fort simples : on lui faisait prendre fréquemment un peu d'exercice en plein air, et il fut bientôt remis.

La fête de Pâques arriva précisément pendant qu nous étions dans la baie de Nukarbik. Nous nous sentions en général gais et bien portants, pleins d'espoir de nous voir bientôt enfin délivrés de nos soucis et de nos dangers. Ce fut pour nous une véritable fête de résurrection. Nous avions eu si souvent et sous tant de formes la mort devant les yeux! Déjà, dans la nature, se montraient de plus en plus les signes précurseurs du printemps : l'air était beaucoup plus doux; la plus basse température, pendant la nuit, ne dépassait pas — 4°; et au soleil, dont nous jouissions avec un plaisir infini, étendus sur la voile à neige des cha-

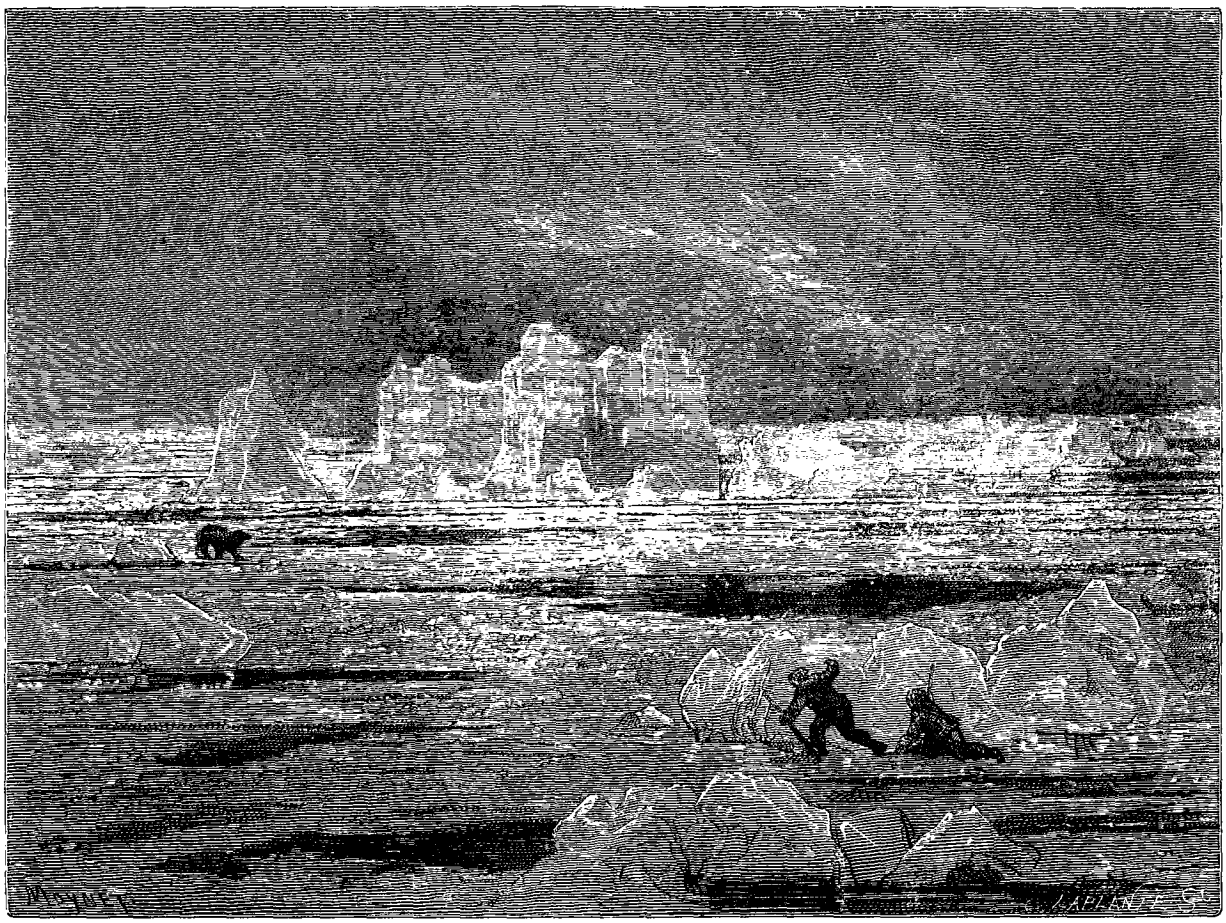
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loupes, le thermomètre montait jusqu'à + 10° R. Le premier jour de la fête (17 avril), nous eûmes un véritable gala : on nous servit des conserves de viandes cuites dans le bouillon, des haricots blancs, des pois, et nous bûmes une bouteille de xérès, que nous conservions depuis longtemps pour cette circonstance.

Le second jour, nous devions voir la fin de notre promenade involontaire entre le cap Moltke, coupé à pic dans la roche brune, et l'île peu élevée de Nukarbik. Un coup de vent du nord fit évoluer notre glaçon du côté de la mer, et nous reprîmes notre course vers le sud.

Pendant trois semaines nous fîmes beaucoup de chemin. Dans ce trajet rapide et sans accidents, pendant lequel le jeu des glaçons nous intéressait beaucoup, le moral se releva singulièrement. La côte avec les chaînes de montagnes qui la dessinent, et dont celles du sud ne portaient plus de neige, avec ses baies, ses criques, ses îles et ses caps, offrait un aspect des plus attrayants. Le glacier de Puisortok, masse puissante de glace qui s'allonge jusqu'à plus de trente milles, près de la côte, et d'où surgissent les rochers jaunâtres du cap Steen-Bille, était d'un effet imposant.

Le 25, un morse se montra sur un glaçon; un ours blanc, venant de terre, chercha à s'en approcher avec



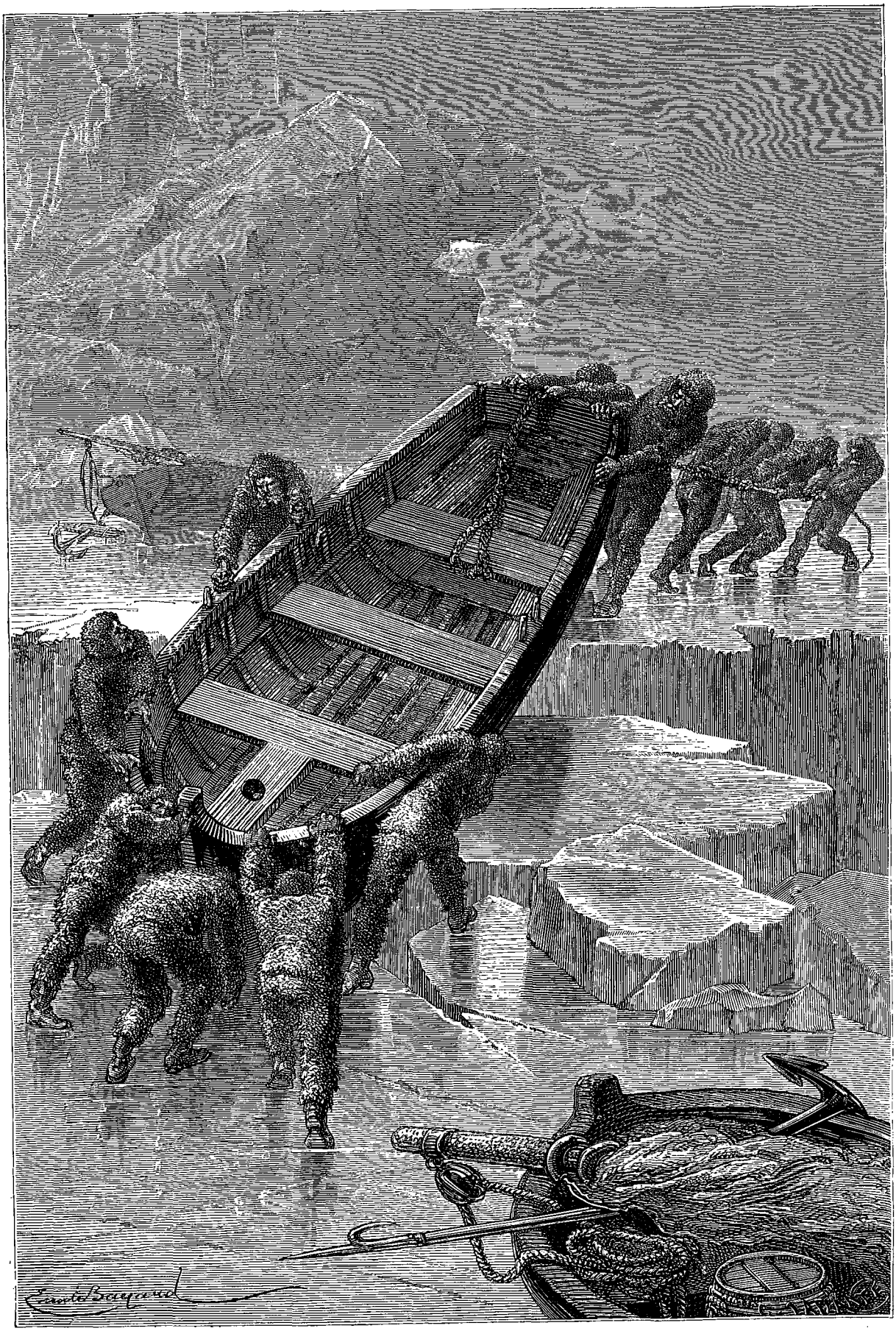
Un ours blanc cherche à s'approcher du glaçon. — Dessin de J. Moynet d'après le texte.

précaution ; mais à peine le morse eut-il soupçonné le danger, qu'il disparut. Les linots et les bruants devenaient plus rares. Ces petits animaux supportent sans la moindre crainte, et presque volontiers, l'approche de l'homme. Quelques-uns sont assez familiers pour venir se poser presque sur votre tête et se laissent prendre plusieurs fois de suite.

Mais il n'y avait toujours pas d'eau libre. Dans les premiers jours de mai, il plut beaucoup; la neige fondit ; le couloir qui menait à notre maison ne fut plus qu'une ruine; son toit ressemblait à un crible, et la maison elle-même, qui jusque-là avait l'air d'être dans une vallée, se trouva bientôt sur une colline. Il fallut la consolider avec des appuis. Par suite du dégel on vit reparaître une foule d'objets qu'on avait crus perdus, entre autres la boîte du charpentier.

Le 6 mai, nous n'avions pas encore le pressentiment que nous allions quitter notre glaçon le lendemain; bien plus, nous prenions les dispositions nécessaires pour un plus long séjour dans cette habitation dégradée, vouée à la ruine. Nous achevâmes de détruire ce qui restait du couloir de neige autour de la maison, après les jours de pluie qui avaient eu lieu, et nous cherchâmes à consolider notre domicile; pour cela nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Transport de la chaloupe. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

utilisâmes les lattes devenues disponibles par suite de notre démolition, pour faire un soutien extérieur à la maison, en enfonçant un bout dans la glace, et reliant l'autre extrémité avec des cordes par-dessus la maison, qui se trouvait ainsi solidement serrée. Entre les appuis et les murs on étendit de la toile à voiles pour arrêter le vent et la pluie. La cuisine, attachée au mât de pavillon, avait perdu, par suite du dégel, le sol sur lequel elle reposait, et restait suspendue en l'air. On la détacha de son soutien, qui ne pouvait plus lui servir, et on l'installa de nouveau sur la neige.

Le 7 au matin, nous fûmes agréablement surpris par la vue de l'eau devenue libre dans la direction de la terre. Un bon vent de sud-est avait éclairci le ciel pendant la nuit, et, au petit jour, la vigie entendit à travers la brume un bruit, un grondement qui indiquait le voisinage de la mer. On se demanda sérieusement si ce n'était pas le moment de quitter le glaçon.

Et en effet ce moment était venu! Le temps et le vent se montraient favorables. La bande d'eau nous rapprochait de plus en plus dans la direction du sud-ouest; le vent désagrégeait des masses de petits glaçons et les poussait vers le nord.

A midi et demi, le capitaine, après avoir considéré attentivement le temps et la glace, déclara aux officiers, qui furent de son avis, que selon lui l'heure avait sonné où il fallait quitter le glaçon, et tenter de se sauver à terre dans les embarcations. Mais il ne voulait pas partager seulement avec eux la responsabilité de cette mesure décisive, pensant que si l'abandon du glaçon et le départ dans les chaloupes étaient approuvés par tous, ou du moins par la majorité, la chance de salut s'accroîtrait par suite de l'effort général. L'avenir devait nous apprendre combien cette manière de voir était fondée.

L'observation que l'on fit ensuite à midi donna pour latitude 61° 12′ nord; nous étions plus au nord que la veille, où l'on n'avait trouvé que 61° 4′.

L'avis du capitaine obtint l'assentiment de tous, à l'exception du docteur Laube qui fit quelques observations; mais notre résolution demeura inébranlable.

Après le dîner, pris à la hâte, on se mit activement à débarrasser les chaloupes. Ce fut un travail long et pénible. On retira d'abord les provisions, les vêtements, les voiles, les mâts, les avirons, les instruments, etc.; puis on amena les embarcations sur trois glaçons, et leur contenu, porté à dos ou sur des traîneaux, y fut réintégré.

Cette besogne fut accomplie avec une activité fiévreuse; au bout de trois heures tout était prêt. Nous jetâmes alors un dernier regard de reconnaissance sur notre fidèle glaçon. A travers des dangers et des souffrances sans nombre, il nous avait amenés, pendant un intervalle de deux cents jours, des régions de l'effroi et de la mort, sous des latitudes plus hospitalières où nous retrouvions un nouveau courage et où nous pouvions espérer une délivrance prochaine.

Il était près de quatre heures de l'après-midi lorsque nous mîmes à la voile en poussant de nombreux hourras. Tout le personnel s'était réparti sur les trois embarcations. La baleinière, conduite par le capitaine Hegemann, recueillit les deux savants, le cuisinier et les matelots Philippe Heine et Bernard Gatjen. L'une des deux chaloupes était commandée par le premier officier Hildebrandt, qui prit avec lui les deux matelots Paul Tilly et Heinrich Buttner. La plus grosse chaloupe reçut comme officier le second, Bade, et comme matelots le charpentier Wilhelm Bove, Fritz Kewel, Max Schmidt et Conrad Gierke.

Nous allâmes à la voile jusqu'à neuf heures du soir, d'abord lentement, puis plus vite lorsque nous nous trouvâmes mieux installés; de sorte que lorsque nous hissâmes sur un glaçon, nous avions parcouru sept milles en nous rapprochant de la terre.

L'ascension sur le glaçon nous donna beaucoup de mal. Après avoir trouvé une place peu élevée, les embarcations, préalablement déchargées, furent amenées séparément sur le glaçon. Pour cela on imprimait à chacune d'elles un mouvement de haut en bas, et au moment où elle était soulevée pour la troisième fois, au moyen d'une forte secousse sur le câble, on en engageait une partie sur la glace, et on la tirait ensuite complétement.

Les provisions de bouche et le matériel de chaque embarcation furent empilés dans le voisinage et recouverts de toile à voiles huilée, puis en guise de toit on couvrit la grosse chaloupe des voiles de l'autre chaloupe qui ne donnaient contre le mauvais temps qu'un abri insuffisant.

Ce travail nécessita quelques heures. On soupa avec du pain et du café que les équipages préparèrent dans les chaloupes avec la lampe à esprit-de-vin.

A minuit et demi, après s'être bien enveloppé de fourrures, on se coucha.

On se remit en route à cinq heures et demie du matin.

Notre navigation dans la direction de l'ouest nous rapprocha jusqu'à quatre milles de la terre. Mais à midi la glace devint tellement serrée qu'il fallut de nouveau se hisser sur un glaçon.

Nous restâmes jusqu'à cinq heures de l'après-midi réfugiés dans nos embarcations, sur ce morceau de glace qui dérivait vers le sud. Le soleil nous réchauffait de ses rayons, mais il avait l'inconvénient d'occasionner cette altération particulière de la vue que produit la contemplation de la neige. Les yeux des vigies, sans cesse fixés du côté du vent pour découvrir quelque canal navigable, ne pouvaient plus supporter la blancheur éblouissante des plaines de glace resplendissantes de lumière. Dans cette situation, on éprouve d'abord une grande fatigue, puis il se déclare une inflammation de l'œil qui cause une douleur insupportable, on verse des larmes abondantes, et l'esprit se trouble; il ne reste plus qu'à s'armer de patience en se garantissant de l'action de la lumière au moyen d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épais bandeau. Le mal cesse au bout d'un jour et demi ou deux, mais il faut prendre bien garde à la rechute. La maladie a d'ailleurs bien des degrés. Quelques-uns d'entre nous eurent à en souffrir souvent et beaucoup, d'autres en furent quittes pour une légère fatigue de la vue. Plus tard nous essayâmes de préserver nos yeux en prenant les verres de couleur verte des instruments à réflexion pour en faire des lunettes contre la neige. A l'aide de cet ingénieux procédé, chacun se trouva pourvu d'un objet indispensable pour un voyage au pôle.

Notre voyage à la voile à travers la glace d'abord fort épaisse nous rapprocha encore jusqu'à un mille et demi, puis on s'arrêta tout à coup, parce que les glaçons s'étaient amassés devant nous et formaient une masse impénétrable. Le travail pénible du halage des embarcations avait épuisé nos forces, et après avoir pris un peu de pain avec du café, nous tombâmes exténués dans un profond assoupissement.

Le mauvais temps, la neige, la tempête, nous clouèrent pendant six jours sur le glaçon. La température variait depuis + 2° pendant le jour jusqu'à — 5° R. pendant la nuit.

Le 10 mai, dans l'après-midi, on joua la partie de whist accoutumée dans la baleinière.

La voile de la grosse chaloupe, qui nous servait de toiture pendant la nuit, ne nous garantissait que fort peu de l'humidité à cause de son peu d'épaisseur et de sa transparence, et la pluie qui tomba bientôt pendant vingt-quatre heures dégouttait sur nous comme de la pomme d'un arrosoir. Les deux autres embarcations étaient privilégiées sous se rapport, car elles avaient des couvertures en toile à voiles huilée.

Pendant le jour, M. Hildebrandt venait avec son monde dans la grande embarcation pour nous tenir compagnie, et aussi pour épargner leur eau-de-vie et leurs provisions, dont nous étions mieux pourvus. Nous étions donc huit à manger dans la grande chaloupe.

Le matin, on préparait une chaudière de café avec lequel on mangeait un morceau de pain sec. A midi, on avait pour dîner la soupe et le bouilli; le soir, il fallait se contenter de quelques gorgées de cacao, naturellement sans lait et sans sucre. Nous étions fort ménagers de nos provisions, car en cas de station prolongée nous n'aurions pas tardé à voir la faim se faire rigoureusement sentir. Nous avions un appétit formidable; ce qui s'explique facilement, car nous étions très-avares de l'alimentation indispensable en ces climats, la chair et la graisse, que l'on pesait scrupuleusement avec une balance. La provision en lard s'élevait à six livres par tête, et il y avait en plus deux jambons.

Le 14, le mauvais temps cessa enfin; la glace s'ouvrit vers le soir, nous laissant un espace libre vers le sud, où nous naviguâmes à l'aviron jusqu'à une montagne de glace; et comme en passant près d'elle ses parois nous envoyaient par le rayonnement un froid considérable, nous tentâmes de la tourner. N'ayant pu y parvenir, nous nous éloignâmes rapidement de ce voisinage incommode, et il était temps, car la passe navigable se ferma immédiatement derrière nous.

Nous nous vîmes de nouveau condamnés à passer cinq jours sur un glaçon. Nous étions sous le 61° 1′ de latitude nord.

« Depuis hier matin, 29 mai, relate le deuxième officierBade dans son journal, le vent du nord souffle sans interruption; la neige tombe; la glace est compacte; souvent la terre est invisible; la température ne baisse pas au-dessous de 0°, et se tient le plus souvent entre + 0°,5 et + 4°; nous ne bougeons pas de place; l'ennui est mortel; on se tient confiné dans les embarcations pour ne pas être trempé.

« Chacun passe son temps comme il peut. M. Hildebrandt fait des dessins de nos embarcations, tantôt flottant entre les glaces, tantôt hissées sur les glaçons; le cuisinier Fritz, de la grande chaloupe, cherche avec son appareil de chauffage à réaliser le plus d'économie possible; Conrad fait des vers; le charpentier raconte des histoires à perte de vue.

« Hier, la neige a cessé; on a fait le relevé des provisions et on les a partagées. Nous avons par homme à peu près vingt-sept livres de pain, cinq livres de lard, du café et du cacao pour un bon mois. Nous avons très-bon appétit, et les maigres rations auxquelles nous sommes réduits sont loin de le satisfaire.

« Fritz prétend avoir découvert que l'on est plus rassasié en mangeant vite le peu que l'on a, sans presque le mâcher; la digestion dure plus longtemps.

« Nous nous fatiguons les yeux à chercher au loin si l'on apercevra un phoque. Un peu d'huile de poisson et de la chair fraîche seraient un précieux renfort pour nos provisions. On éprouve un sentiment singulier lors qu'on en est réduit à se dire qu'il n'y a plus à manger que pour six semaines, et que si d'ici là on n'est pas à terre, il va falloir mourir les uns après les autres!

« Malgré ces pensées sérieuses, la situation a parfois des côtés comiques, et l'on rit de bon cœur. Nous ne manquons pas de tabac, et chaque jour on en consomme une bonne portion.

« Aujourd'hui, 19 mai, le temps est redevenu beau : pendant que j'écris, à neuf heures et demie du matin, le thermomètre marque déjà + 18° R.; la chaleur est forte, le vent calme et la glace compacte. Par un pareil temps la débâcle ne peut tarder! Nous voyons à terre, avec la longue-vue, les ruisseaux se précipiter des hauteurs escarpées. De tous côtés l'eau se reforme sur les glaçons. Voilà donc la fonte des neiges passée, grâce à Dieu! Notre état sanitaire est satisfaisant; seul le docteur Buchholz est souffrant. Nos yeux, que nous avons reposés pendant ces derniers jours, sont raffermis. La température de l'eau de mer est de — 0°,5, et celle de l'eau douce sur le glaçon de 0°.

« En ce moment j'entends à bord de la baleinière des cris de surprise! Une mouche s'est posée sur la voile. C'est un bon signe. Après tout, mai n'est pas pour nous un mois de délices, quoique la température soit plus douce et la clarté plus grande. En somme, il ne vaut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

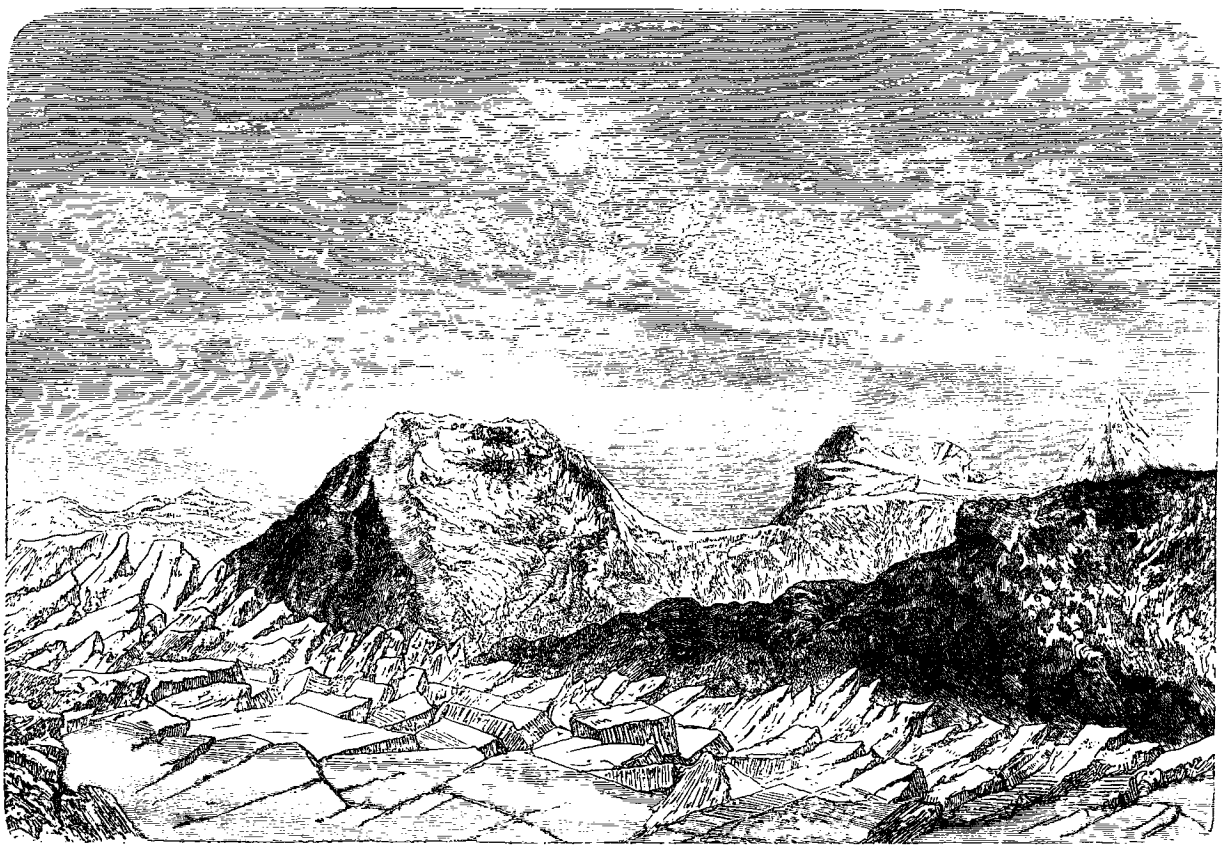
guère mieux que janvier. Les bourrasques du nord sont les mêmes.

« Nous n'avons pour ainsi dire plus de nuit ; le soleil se lève à trois heures et se couche un peu avant neuf; dans l'intervalle règne un demi-crépuscule. Ce sera bientôt le temps où les oiseaux déposeront leurs œufs.

« Cette côte orientale du Groënland est bien solitaire et bien morte, et l'on peut juger combien il est difficile de l'atteindre, puisque nous ne pouvons pas y réussir avec nos embarcations, quoique notre vie en dépende. »

Comme il ne se produisait aucun changement dans la situation des glaces, nous résolûmes de traîner nos embarcations vers l'île d'Illuidlek, éloignée de nous de près de trois milles[1], ce qui était une rude entreprise. On commença le 20 au soir en se servant des amarres que nous avions préparées pendant l'hiver; nous nous y attelâmes à l'aide d'une bretelle passée sur les épaules. Nous ne pûmes faire que trois cents pas. La neige tombait en abondance et fondait presque aussitôt, de façon que pendant notre campement de nuit dans les chaloupes nous eûmes à souffrir beaucoup de l'humidité.

Le 21, dans l'après-midi, le temps s'éclaircit. Le capitaine et M. Hildebrandt entreprirent alors une ex-



Côte d'Illuidlek. — Gravure tirée de l'edition allemande.

cursion du côté de la terre. Ils trouvèrent la glace très-peu propre à notre projet, beaucoup de morceaux crevassés, des glaçons accumulés, des blocs énormes, et peu de champs de glace de cent pas d'étendue. Il nous parut impossible de haler les embarcations à travers un pareil labyrinthe, et nous dûmes nous résoudre à attendre l'effet de la grande marée qui devait avoir lieu dans quelques jours.

Le temps nous parut mortellement long. Quelques matelots s'exercèrent à sculpter du bois. Nous-mêmes nous nous amusâmes à ciseler les pièces d'un jeu d'échecs. Bade fit un roi en habit et avec sa couronne. D'autres se livrèrent à des occupations plus utiles, et confectionnèrent des lignes de quatre-vingts brasses de longueur, dans l'espoir de prendre quelque cabillaud pour améliorer un peu nos pitoyables menus.

Le 24 mai, le temps fut splendide. Le soleil resplendissait dans un ciel sans nuages, et là où frappaient ses rayons le thermomètre marquait + 28°,5 R. C'était une belle occasion pour faire sécher à fond nos vêtements, imprégnés d'une humidité de longue date, ainsi que notre linge; on en profita volontiers. Les embarcations furent découvertes entièrement, et on les vit fumer sous l'action puissante des rayons du soleil. Tout le monde prit son essor. M. Bade, préposé aux vivres, pénétré de ses devoirs, se mit en chasse avec

1. Les milles dont on parle ici sont des milles marins, dont quatre font un mille allemand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La maison dans l'île. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques hommes, pour tâcher de pourvoir la cuisine. Mais, hélas! les phoques ne se laissaient point voir, les poissons refusaient de mordre à l'hameçon garni de lard, et les stupides guillemots étaient eux-mêmes assez fins pour échapper aux coups de fusil.

M. Hildebrandt, accompagné des matelots Philippe et Paul, firent une tentative plus heureuse, et atteignirent l'île d'Illuidlek, située à trois milles environ, et élevée de cent quarante à cent cinquante mètres. Après des efforts qui durèrent trois heures, ils parvinrent, un peu après midi, à mettre enfin le pied sur la terre ferme. Pendant cette excursion, ils glissèrent plutôt qu'ils ne marchèrent, s'enfonçant parfois dans la neige, et suant à grosses gouttes Leurs bottes étaient souvent pleines d'eau; ils étaient obligés de les vider et de tordre leurs bas. L'île ne porte aucune trace de végétation; ses abords sont très-escarpés et parfois tout à fait à pic; on y voit beaucoup de crevasses et de déchirures. La partie sud paraît accessible; mais ils avaient hâte de revenir, et ils durent renoncer à une plus longue exploration. Ils confirmèrent ce que nous avions déjà supposé d'après les rapports de Graah : c'est qu'il y avait de l'eau près de la terre; cette eau est formée par les torrents qui proviennent de la fonte des neiges. Ils virent nager à sa surface quelques guillemots, et ils purent la franchir, en se tenant sur un glaçon et en se poussant au moyen de gaffes d'un morceau de glace à l'autre.

L'île rocheuse et déserte d'Illuidlek a environ dix milles de tour. Ils y avaient abordé dans le nord-est, à un endroit d'où nous pouvions, avec les embarcations, gagner le côté sud, où nous espérions trouver un abri contre le vent et les glaces flottantes. On pouvait aussi s'y procurer des vivres en chassant les oiseaux de mer. Ce rapport, favorable en beaucoup de points, qu'ils vinrent faire dans la chaloupe du capitaine, en présence des officiers et du docteur Laube, ne pouvait que nous confirmer dans la résolution d'employer toutes nos forces pour chercher un refuge provisoire sur cette île isolée.

Ce qui fut dit fut fait. Comme la chaleur du soleil était de nature à rendre notre travail plus pénible, et que nous n'étions pas remis des effets de la neige sur notre vue, nous résolûmes, si le temps le permettait, de traîner de nuit nos embarcations et de nous reposer pendant le jour. Nous pensions par ce moyen pouvoir atteindre la terre dans la huitaine. L'observation du 24 mai nous donna 60° 59′,8 de latitude nord.

Pendant la première nuit, nous parvînmes avec les plus grands efforts à nous avancer de cinq cent trente pas; vers les sept heures du matin, la neige se mit à tomber. Nous nous reposâmes jusqu'à huit heures du soir. MM. Hildebrandt et Max souffraient beaucoup des yeux, et durent rester dans les embarcations, pendant que les autres les traîneraient. Nous nous demandions s'il ne fallait pas abandonner la grosse chaloupe : nous la remorquâmes néanmoins, songeant combien elle nous serait utile pour un voyage par eau.

Le 26, nous eûmes un temps clair. Nous pûmes faire sécher nos effets et chercher un chemin pour la nuit suivante. A six heures, du matin nous avions encore gagné sept cents pas, lorsqu'il recommença à neiger. Le remorquage est une besogne très-pénible, qui donne peu de résultat, surtout quand il faut alternativement faire passer des embarcations soit par-dessus des monticules de glace, soit par des places où l'eau n'est recouverte que d'une légère couche de neige à demi fondue. Alors on n'a pas seulement les pieds mouillés, mais on est complétement dans un bain. Le docteur Laube eut presque toujours cette chance. Il avait d'ailleurs une paire de bottes dans lesquelles l'eau circulait librement, entrant et sortant successivement, tant elles étaient déchirées par la glace. Dès que nous avions atteint notre but, nous nous hâtions de retirer nos chaussures et nos bas, et nous nous glissions dans les sacs où nous dormions, pour nous réchauffer les pieds. Par bonheur, chacun de nous avait encore deux ou trois paires de bas de rechange; mais on comprend que par le temps que nous avions il était difficile de les tenir secs; aussi devions-nous souvent les remettre en mauvais état, humides et glacés comme ils étaient. Néanmoins, pour le moment nous ne nous trouvions pas trop mal, mais nous craignions pour l'avenir. La température était rarement au-dessous de 0° R.

Le 27, c'était l'anniversaire de la naissance de Conrad. Pour nous remonter le moral, on nous donna un verre de xérès : ce qui était un grand luxe dans notre pénurie. Pour pouvoir nous tenir au sec, nous retirâmes nos vêtements huilés de l'*Espérance*, et nous les suspendîmes au-dessous de notre voile, qui était fort mince, et laissait traverser la pluie de tous côtés; de cette façon on se trouva un peu mieux. Grâce à Dieu, le charpentier était guéri de son attaque de scorbut.

La montagne de glace qui se trouvait dans notre voisinage changea de forme. Pendant la nuit un côté s'écroula avec un horrible fracas; et quand il faisait calme, on entendait à terre le craquement des parois à pic. Les nuits étaient sereines, il n'y avait pas d'obscurité proprement dite, et le crépuscule qui régnait à minuit ressemblait à celui de neuf heures du soir dans nos climats, au fort de l'été. Nous avions soin de recueillir, pour la cuisine et pour boire, l'eau qui séjournait sur chaque glaçon et qui provenait de la pluie. Cette eau venait fort à propos, car nous n'avions plus d'eau-de-vie depuis la fonte des neiges. Il y avait vingt et un jours que nous cheminions avec nos embarcations, et un an que nous avions quitté nos demeures; que s'y était-il passé depuis ce temps-là? De quelle nature seraient les premières nouvelles que nous en aurions? heureuses ou tristes? Que de péripéties traversées pendant ce temps, que de choses accomplies! Quand reverrions-nous la patrie? Chacun de nous pourtant nourrissait toujours l'espoir du retour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le travail était devenu de plus en plus difficile. Il fallait d'abord décharger les embarcations et les traîner ensuite à la place où l'on voulait séjourner. Souvent on rencontrait des monticules de glace, et il était parfois encore plus difficile d'en descendre que d'y monter. Tantôt les embarcations s'enfonçaient dans la neige, tantôt elles s'engageaient derrière une masse de glace, dont on avait toutes les peines du monde à les dégager, sans compter les crevasses par-dessus lesquelles il fallait les faire passer, et dans lesquelles elles pouvaient se trouver prises. Toute cette manœuvre était-elle heureusement accomplie, il nous restait encore à transporter tout le matériel. Chacun avait à porter un poids de cent à cent cinquante livres; et comme ainsi chargé on était exposé à s'enfoncer dans des neiges épaisses ou déjà fondues, et à grimper par-dessus des amas de glaces brisées, on jetait naturellement de côté tout ce qu'on croyait être superflu.

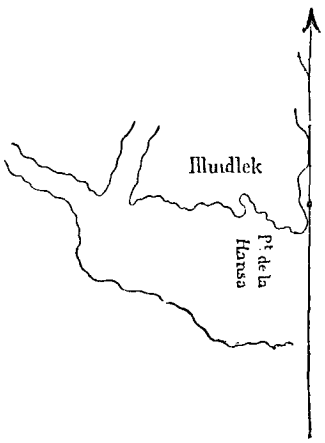
Dans la nuit du 30 au 31 mai, nous franchîmes notre plus grand intervalle, qui comptait douze cents pas. Deux chaloupes étaient déjà parvenues à leur destination, lorsque le capitaine, qui toute la nuit avait dirigé la marche, prenant lui-même une part active au travail, perdit connaissance.

Ce travail épuisant excitait l'appétit; et si la nuit parfois on rêvait de tables somptueusement servies, le réveil de nos estomacs hurlant de faim ne nous rappelait que trop tôt à une réalité plus que frugale.

Au commencement de juin, une tourmente continue soufflant du nord nous amena une pluie à torrents qui dura trois fois vingt-quatre heures. Notre pauvre voile traversée pouvait à peine arrêter la pluie qui fouettait dessus avec fracas. Le sort de ceux qui desservaient la grosse chaloupe n'était pas enviable. Les rations devenaient de plus en plus exiguës. Ne pouvant prévoir un accroissement quelconque de provisions, nous avions réduit à deux par vingt-quatre heures le nombre de nos repas; le matin, chacun avait sur les neuf heures un quart de livre de pain et un petit morceau de lard; le soir, à six heures, on distribuait à tous la même quantité de pain : nous avions en plus une demi-boîte de bouillon froid avec le bouilli. Le matin on avait encore un peu de café, et le soir du cacao; mais notre alcool disparaissait à vue d'œil, et si nous n'avions pas la chance de tuer quelque phoque, dont nous puissions brûler la graisse, on allait être réduit à se passer d'aliments chauds. On comprend que dans ces conditions nous avions des faims de loup. Pour plus de sûreté, on veillait avec soin sur la provision de pain et le peu de lard qui restait. La conversation ne roulait presque plus que sur la nourriture; l'un souhaitait de passer trois heures dans un restaurant de Brême; un autre se serait contenté d'un succulent bifteck; un troisième se faisait fort d'avaler une omelette de vingt-cinq œufs avec un pain de cinq livres et une livre de beurre. A chaque instant on regardait sa montre et l'on comptait les heures qui devaient s'écouler encore avant que la maigre pitance se représentât de nouveau.

Avec quel recueillement et quel silence était accueilli ce modeste repas! et quel empressement à apaiser un appétit dévorant! Hélas! ce n'était que pour bien peu de temps. Encore si l'on avait pu tromper la faim par le sommeil! Mais il était à peine possible de dormir : tantôt la pluie nous tombait goutte à goutte sur le visage, ou bien un des manteaux étendus pour former la toiture et rempli d'eau glissait tout à coup et déversait sur nous tout son réservoir.

L'air humide par une température de + 3° R. est fort désagréable. Dans la chaloupe, on frissonne continuellement; c'est un miracle si nous résistons encore, mais nous sentons que les forces nous abandonnent. Quand donc aurons-nous de l'eau pour naviguer à la voile ou bien même à l'aviron? Après être sortis heureusement de tant de dangers et de tribulations, serions-nous destinés à périr misérablement?



Port de la Hansa (voy. p. 44).

Avant-hier, la glace s'est disloquée et mise en mouvement, par suite de la grande marée et de la tempête; pourtant elle reste encore compacte, et les blocs ne s'éloignent pas les uns des autres. Bientôt, sans nul doute, le temps sera meilleur. Nous sommes plus rapprochés de l'île, mais nous ignorons si c'est à notre avantage.

Enfin, le 4 juin, nous atterrissons à Illuidlek. Nous avions parcouru ce jour-là deux mille pas en traînant nos embarcations; à huit heures du soir, nous pouvions les mettre à l'eau.

VI

Voyage le long de la côte du Groënland, depuis Illuidlek jusqu'à l'île Sedlevick (12 juin 1870).

L'île d'Illuidlek, d'une grandeur moyenne, s'étend du sud-est au nord-ouest, dans le sens de sa longueur. Une montagne en forme de dôme, coupée à pic du côté du nord-ouest, et en pente douce du côté du sud-est, en constitue le noyau; elle est entourée d'une multitude de rochers abrupts. Une passe étroite sépare Illuidlek de la petite île Ivimiut, placée devant, et du cap Discord. Du côté du continent se trouve une longue chaîne de rochers, véritable haie, dont la clôture intérieure forme une espèce d'île basse, que nous regardons comme étant celle qui porte dans la carte de Graah la désignation d'Omenarsuk. Les rochers, de forme grotesque, sont dépourvus de toute trace de végétation. Deux mouettes solitaires, posées dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

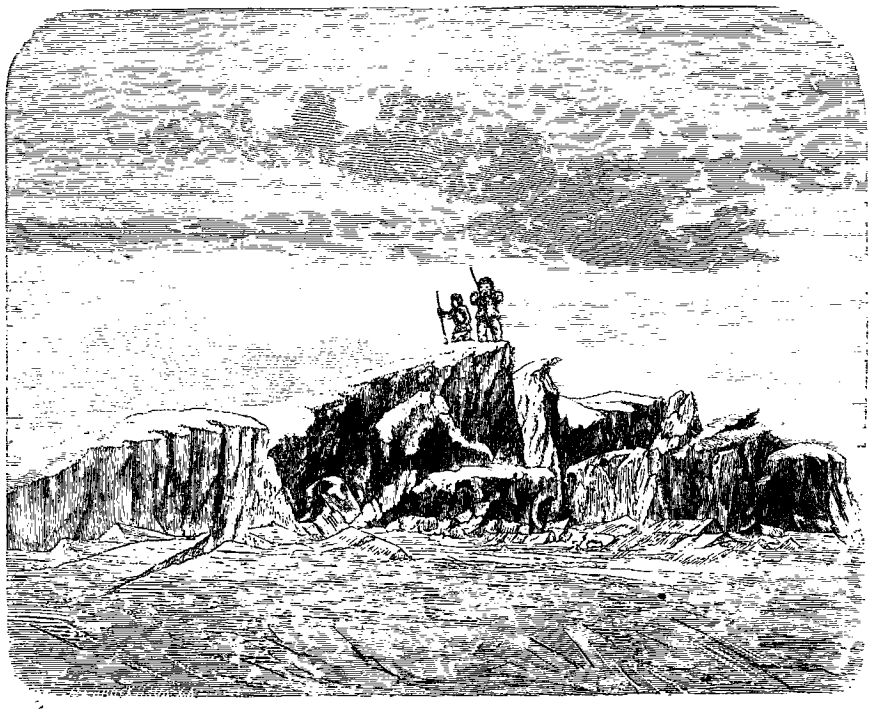
anfractuosité de la roche, regardaient d'un œil curieux notre arrivée, et tout un peuple de guillemots prenait ses ébats en piaulant dans les eaux libres de la passe.

Nous étions entre la plage sud-est de l'île, le cap Discord, et la petite île d'Ivimiut. Vers les dix heures, nous nous engageâmes dans une baie fermée par de hauts rochers qui l'abritent du vent du nord, et que nous appelâmes Hansa-Hafen (*port de la Hansa*) (voy. p. 43). Nous voulions y passer la nuit, et dans cette intention nous avions déjà porté à terre notre matériel. L'eau manquait à cet endroit : nos embarcations heurtaient le fond à cause de la houle. Alors nous sortîmes de la baie vers minuit, et nous nous halâmes sur un morceau de glace posé immédiatement contre la terre. Il y avait déjà près de quatre semaines que nous avions abandonné notre glaçon dans l'espoir d'atteindre la terre au bout de quelques jours.

Le dimanche de la Pentecôte le temps fut magnifique. MM. Hildebrandt et Bade allèrent en chasse sur la petite chaloupe : ils ne rapportèrent qu'un maigre butin, vingt-deux plongeurs, dont toutefois la chair mise en ragoût nous procura deux dîners fort appréciés.

Nous n'avions plus de vivres que pour quinze jours.

Les chasseurs avaient été dans la partie élevée de l'île, et ils avaient aperçu le long de la côte, dans la direction du sud, une bande d'eau étroite. Ils n'avaient trouvé d'ailleurs que des rochers dénudés, d'autant plus arides qu'ils étaient plus élevés, portant quelques mousses rares et des saules rampants; mais aucune trace d'homme. Illuidlek, où Graah trouva encore une



A la découverte. — Gravure tirée de l'édition allemande.

espèce de population indigène, paraît inhabitée depuis fort longtemps.

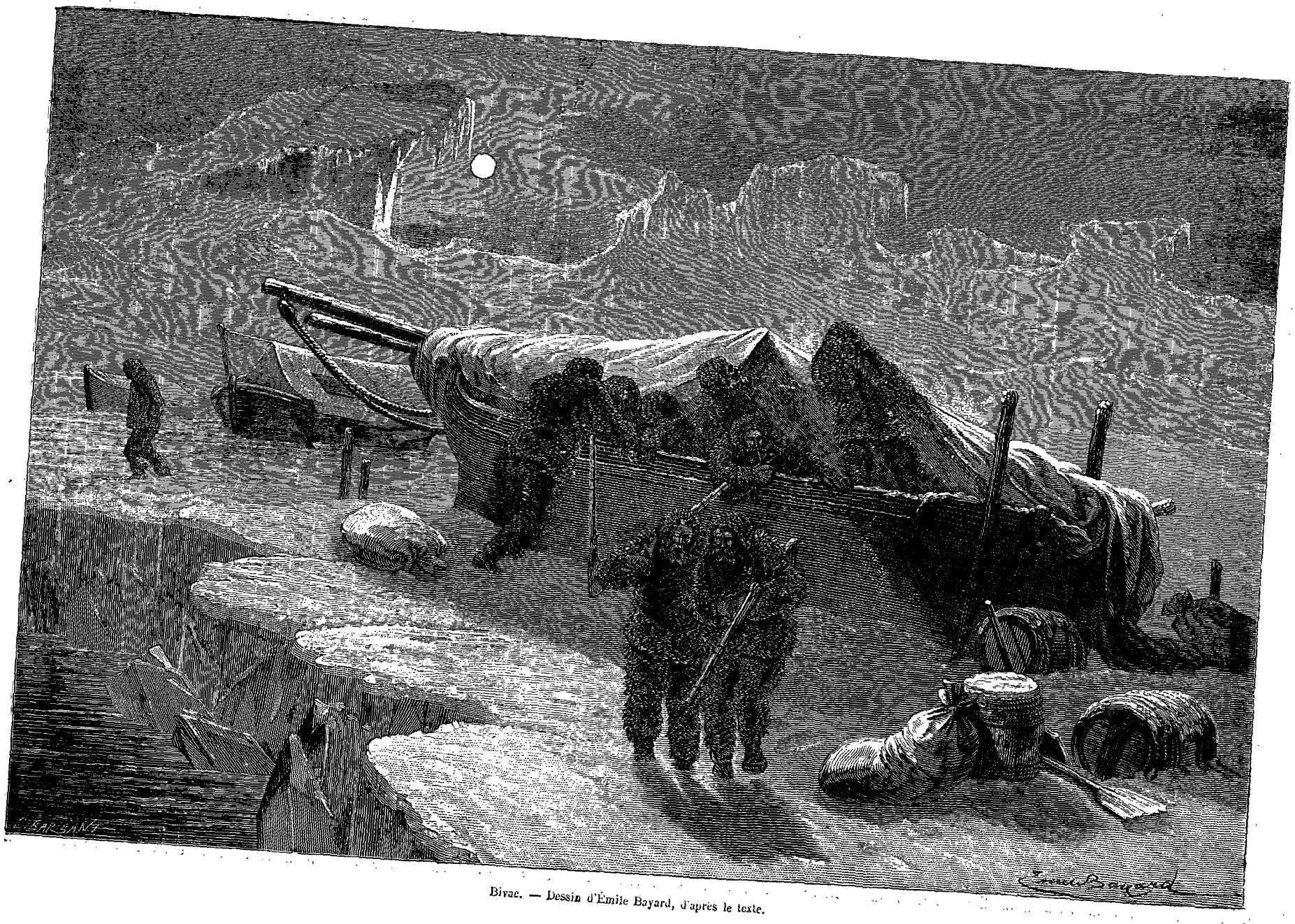
Le second jour de la Pentecôte, le 6 juin, nous repartîmes. Notre but était Friedrichsthal, la colonie la plus rapprochée sur la côte sud-ouest du Groënland. Cependant nous espérions bien rencontrer auparavant quelque embarcation d'Esquimaux traversant le détroit pour aller à la pêche aux phoques. Nous suivîmes péniblement le détroit de Kangerdleck, en nous poussant et en nageant, puis nous louvoyâmes à l'aviron et à la voile contre un vent violent de sud-ouest depuis six heures, moment où les glaces devinrent plus espacées, jusqu'à onze heures du soir.

L'île d'Omenarsuk s'élève à peine de quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, et cependant à la partie nord se trouve une place de quelques pieds carrés, couverte de glace d'eau douce, qui a tout à fait l'aspect d'un glacier microscopique. D'après sa situation ce ne peut être un bloc de glace détaché et précipité des hauteurs, mais bien plutôt une glace d'eau douce provenant de la fonte des neiges, qui se sera gelée dans les ravins de l'île. Cette formation de glace de terre ferme en si petite quantité, dans le voisinage de ces puissants courants de glace, nous parut un phénomène intéressant.

A un mille de la pointe de ce détroit, nommée par nous cap de la Pentecôte, nous halâmes nos embarcations sur la glace ferme de la côte, presque unie,

Le lendemain, 7 juin, le temps ne laissait rien à désirer. Nous naviguâmes fort agréablement à la voile, jouissant des rayons du soleil le long d'une côte escarpée, et nous doublâmes ce cap de la Pentecôte qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bivac. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dresse orgueilleusement dans les airs sa tête de rochers. L'aspect de la côte était triste et sauvage. La couleur sombre des rochers était rompue çà et là par des bandes étroites de neige qui descendaient presque jusqu'à la moitié de leur hauteur; et parfois aussi l'on remarquait la teinte verte de quelques misérables mousses croissant sur la pierre. Nous nous arrêtâmes à midi sur une île basse, qui, sur la carte de Graah, porte le nom d'île de Kutek. Dans le creux de ses rochers se trouve une eau excellente pour la cuisine; elle avait la limpidité du cristal, et nous pûmes enfin boire à notre soif. Les rochers de l'île de Kutek doivent avoir été souvent heurtés par les glaces qui descendent du nord; en effet, à plusieurs endroits on reconnaît qu'ils ont été usés et aplanis par elles. Sur beaucoup de roches, celles qui sont en partie couvertes par la marée, on voit miroiter les débris de glaçons qui y ont été poussés et mis en pièces

Le soir nous halâmes pour la première fois nos embarcations sur les rochers du continent groënlandais, à cinq milles au nord du cap Valloé. Et comme là nous n'avions plus rien à redouter du contact des glaces, nous nous livrâmes complétement et sans crainte au repos. Au point du jour, la lumière d'un soleil brillant nous permit de distinguer un peu de végétation sur le sol. Elle consistait en rumex, pissenlits, potentilles, que nous allâmes récolter avec empressement dans les anfractuosités et les crevasses d'un sol rocheux; grâce à un peu de saumure, nous pûmes en improviser une salade que nous mangeâmes avec le reste de nos plongeurs

Nous nous remîmes à la voile, et le soir nous avions encore parcouru une vingtaine de milles. Cette fois notre campement de nuit se fit à la pointe sud du Groënland (60° 34′ latitude nord), devant la baie de Lïndenow.

Le lendemain nous doublâmes le cap Hvidtplot (*Kaningesekasik*), qui s'élève majestueusement en forme de pyramide à une hauteur de plusieurs mille pieds. Vis-à-vis se trouve un groupe de rochers, près de l'un desquels nous nous arrêtâmes pour chercher la meilleure route : nous y trouvâmes des grenats.

Voici comment le docteur Laube raconte cette découverte : « Nous nous étions arrêtés près d'un rocher afin de prendre un peu de repos et notre repas. Ce rocher était un gros bloc de granit à gros grains, de ce granit graphique tel que celui qui nous vient de la Sibérie et des autres pays du nord. Il contenait une grande quantité de grenats et autres grains enfermés comme à l'état de mélange; en outre les vagues en le lavant avaient mis à nu un magnifique fragment de quartz hyalin. Je n'avais point fait un mystère de l'existence de ces pierres précieuses; il m'en coûta quelque peine, car chacun voulait avoir un gros saphir. Je pouvais à peine me procurer le marteau et le ciseau dont j'avais besoin et que j'étais toujours obligé d'emprunter, depuis que ma trousse avait été perdue avec la *Hansa*, et ce ne fut qu'en sacrifiant mon dîner que je pus enfin satisfaire ma passion minéralogique, non sans m'écorcher les mains. Là-dessus nous dîmes adieu au rocher et à ses trésors, et nous poussâmes plus loin. Pauvre passion du minéralogiste! combien de fois durant le chemin j'en ai senti les aiguillons me poussant à m'arrêter ici et là pour grimper sur les rochers; mais il fallait résister à ces mouvements. On sait que bien repu l'on n'étudie pas volontiers, mais je puis affirmer qu'avec l'estomac vide on n'a guère plus d'entrain pour le travail. Et quand j'aurais pu surmonter mes défaillances, et employer une demi-heure en excursion, peut-être pendant ce moment d'attente eussé-je mis mes compagnons en danger. Je ne pouvais encourir une pareille responsabilité. Aussi je comprimais mes désirs, les renvoyant aux jours où les occasions seraient favorables. »

Les couleurs des montagnes qui commencent au cap Hvidtfeldt sont tout autres qu'auparavant; elles ont un aspect de cuivre bronzé. Cela s'explique tout d'abord à cause du coloris brun que prennent le plus souvent les roches nues; mais cela peut provenir aussi des couches d'efflorescences du granit particulier dont elles sont formées. L'atmosphère bleue dans laquelle sont plongés ces rochers rehausse encore la richesse des couleurs de cette côte pittoresque.

Les rochers qui se trouvent immédiatement au-dessous de Kaningesekasik ont été parfaitement arrondis par le frottement des eaux; ils ressemblent à de gigantesques morceaux de glace, lisses et polis de tous côtés. La houle et la glace ont exercé là leur influence. Nous côtoyâmes sans discontinuer, pendant notre voyage le long de la côte, ces roches en forme de dômes et de coupoles; elles y sont éparpillées par milliers, véritable haie de pierre, servant de défense à la terre ferme contre l'envahissement des glaces.

La suite de notre voyage nous montra des côtes d'un aspect de plus en plus riant. Au nord du promontoire d'Igalalik, on apercevait à une grande distance des places vertes recouvertes d'un gazon court. Malheureusement il faisait beaucoup de brume, et le labyrinthe d'îles dans lequel nous circulions pour trouver l'entrée du détroit du Prince-Christian nous fit manquer notre but. Le temps était devenu mauvais. Le vent du sud-est, qui soufflait précisément du côté de la terre, nous poussa, au moment où nous cherchions un abri, dans la première et la meilleure des baies qui s'ouvrent en grand nombre dans ces parages. Nous y avancions depuis quelque temps à la voile, lorsque l'eau devint plus unie; nous étions probablement dans une passe, et nous supposions que ce devait être dans le détroit du Prince-Christian.

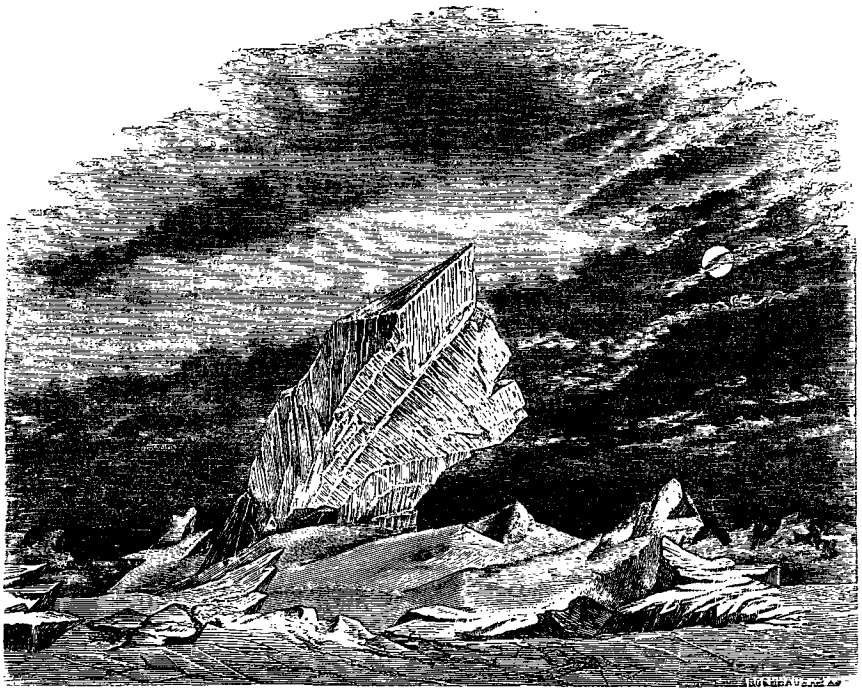
Nous naviguâmes avec persévérence jusqu'à deux heures du matin. Un plateau de granit, qui descendait en pente douce à la mer, nous fournit un superbe emplacement pour camper, et bientôt les embarcations furent disposées pour nous servir de tentes à la manière ordinaire.

Plus tranquilles, nous pûmes nous abandonner en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tièrement au sommeil. Nous avions heureusement atteint, ainsi que nous le supposions, la pointe sud du Groënland, et nous devions pouvoir nous rendre en quelques jours à Friedrichsthal. La pensée de mourir de faim, cet affreux spectre qui depuis quatre semaines se dressait devant nous, s'évanouissait de plus en plus ; aussi à déjeuner attaquâmes-nous vaillamment le lard et le jambon.

Il s'agissait d'obtenir une détermination aussi exacte que possible de l'endroit où nous étions. On remit donc le départ jusqu'après la sieste de midi. Après la toilette du matin, que nous permit de faire amplement un petit ruisseau qui descendait en cascade de la montagne, on grimpa sur les hauteurs afin d'observer ce qui pourrait s'offrir à la vue. Quel aspect nouveau présentait le sol ! Ce n'étaient plus des masses de roches stériles alternant avec l'éternelle glace : des tapis de mousses verdoyantes s'étalaient çà et là, et le bouleau nain, le saule rampant montraient leurs jeunes pousses. Il n'y avait pourtant pas longtemps que la neige avait dû disparaître. Il ne fallait pas, en effet, s'élever bien haut pour trouver encore sur le sol les vestiges de l'hiver. La passe avait plutôt le caractère d'un lac ; de l'endroit où nous étions on en voyait s'ouvrir une autre vers le sud, qui paraissait limitée par une île dans le lointain. A l'est où nous nous trouvions, les terres s'élevaient en pente douce, tandis qu'à l'ouest, où la passe se perdait derrière un promontoire de rochers, surgissaient de hautes montagnes. Tout était calme et désert : à peine apercevait-on une mouette blanche voletant au-dessus de l'eau, ou entendait-on le chant solitaire du bruant des neiges.



Un iceberg. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Le capitaine et l'officier avaient établi leur observatoire volant sur un large plateau de granit. L'observation donna pour le lieu où nous étions 60° 4′ de latitude nord. Nous n'étions donc point dans le détroit du Prince-Christian, mais quelques milles plus au sud. La carte de Graah, qui d'ailleurs donne assez bien le contour de la côte, nous avait déjà trompés plus d'une fois sur les positions géographiques.

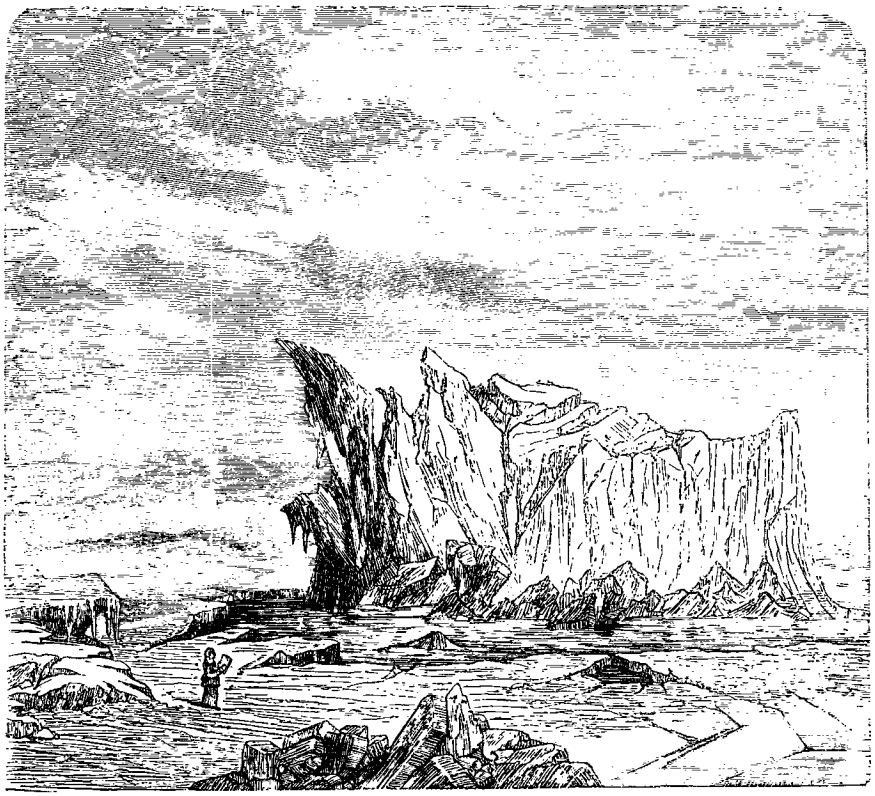
Grâce à une bonne brise, nous fîmes à la voile une douzaine de milles dans ce prétendu détroit ; mais nous le trouvâmes entièrement cerné par des rochers, et en montant sur les hauteurs, nous eûmes la conviction que nous étions dans une baie et non point dans un bras de mer. Il fallut donc retourner sur nos pas à l'aviron. Des deux côtés le paysage était pittoresque et majestueux. Les parois sombres des rochers, couverts de neige à leur sommet, s'élevaient à plusieurs mille pieds ; de leurs anfractuosités jaillissaient des torrents écumeux, résultant de la fonte des neiges, qui tombaient avec fracas dans la baie. On apercevait par places de légères couches de mousse, et les oiseaux se montraient plus fréquemment.

A six heures du soir nous étions revenus à notre point de départ ; nous ne prîmes pourtant aucun repos, et jusqu'à minuit nous nous avançâmes à la voile de quatre milles plus au sud, où nous trouvâmes une petite crique assez sûre dans laquelle nous fîmes halte. Différentes traces trouvées sur le rivage, et notamment des ossements de phoques, nous firent supposer que des Esquimaux avaient en passant séjourné là il y avait quelque temps : de petites pierres disposées en carré et des morceaux de vaisselle, autour desquels se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvaient des os de phoques éparpillés, nous confirmaient dans cette opinion. Le paysage avait aussi une grandeur indescriptible. Une chaîne de collines, recouvertes d'un tapis de mousses vertes, le bornait sur la gauche; tandis que sur la droite s'élevait une muraille puissante de douze cents pieds de hauteur. Une pyramide de rochers se dressait dans les airs, et de larges torrents, bondissant sur les crêtes, se précipitaient sur des débris amoncelés à leur base pour aller ensuite se réunir dans un lac. Le fond de la baie était fermé d'une façon pittoresque par des montagnes, dont les glaciers versaient aussi leurs eaux dans ce lac qui du plateau s'écoulait lui-même dans la mer, sous la forme d'une magnifique chute d'eau, comparable à celle du Traun dans la Haute-Autriche.

A onze heures du matin, on mit de nouveau à la voile par un bon vent du nord. Vers midi, on doubla la pointe de l'île Christian IV, puis on passa à l'aviron entre les îles situées au nord du cap Farewell, pour gagner l'île plus considérable de Sedlevik, qui forme au dehors plusieurs pointes. Jusque-là, nous n'avions point aperçu un seul Esquimau; et cependant on avait lieu de supposer qu'ils devaient venir pêcher dans ces eaux. Plus tard nous apprîmes que la pêche



Un iceberg. — Gravure tirée de l'édition allemande.

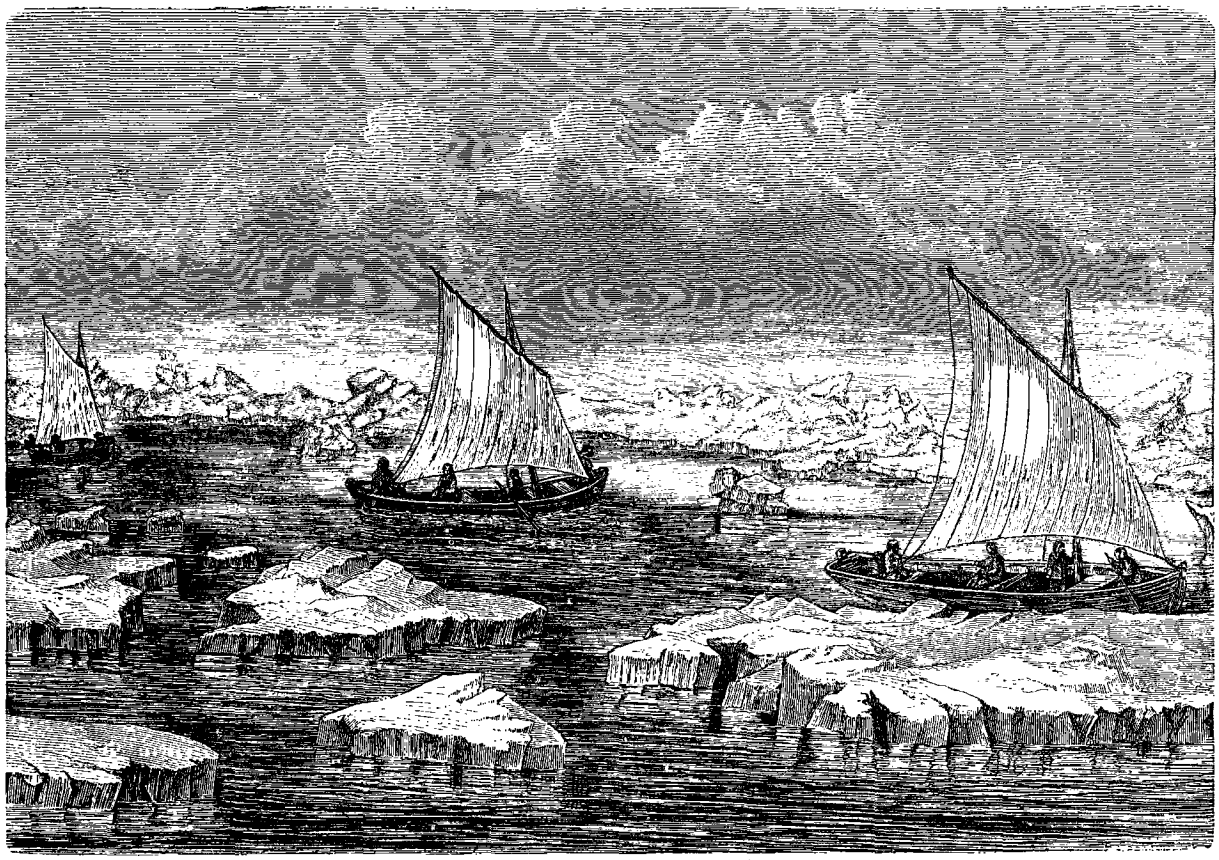
du phoque, si importante pour les Groënlandais, se fait plus au sud du cap Farewell.

Le dimanche 12 juin se passa dans l'île de Sedlevik. Une partie d'entre nous se mit en chasse. Quelle différence entre ces tapis de mousse, épais et souples, dans lesquels on enfonçait quelquefois jusqu'aux genoux, et ces rochers arides et rugueux, que nous avions foulés jusqu'ici! Au pied de la haute montagne de l'île, le printemps avait étalé ses richesses; entre les saules et les bouleaux en fleurs, dont la verdure nourrie se détachait comme une broderie sur un fond de mousse, poussaient le rumex aux feuilles uniformes et l'angélique odorante; les frondes des fougères finement ouvragées se développaient dans l'air, et sur les pentes des rochers s'étalait la sibbaldia rampante avec ses plates-bandes violettes. A nos pieds s'étendaient les eaux bleues de la passe, et la baie profonde se ramifiait çà et là en pénétrant dans le massif de la montagne qui, avec ses glaciers resplendissants et ses cavités bleuâtres, terminait l'horizon. Ce paysage rappelait celui du lac des Quatre-Cantons. Les petites montagnes de glace, qui dérivaient sur l'eau, animaient le tableau, semblables à une flotte aux voiles blanchissantes.

Traduit et extrait de l'allemand par Charles Adam.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En chaloupe dans les glaces. — Gravure tirée de l'édition allemande.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA

AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE

VII

Fin des épreuves. — Friedrichsthal. — Les Esquimaux. — Nennortalik (l'île des Ours). — Lichtenau. — Source d'eaux thermales. Heureuse nouvelle.

Le 10 juin, on se mit en route à quatre heures du matin. Nous louvoyâmes entre les glaçons pour tourner la pointe nord de l'île de Sedlevik; nous traversâmes ensuite vent arrière la passe de Torsukatek, et, le calme étant survenu, nous prîmes notre course vers l'ouest, à l'aviron, nous tenant le plus près possible de la côte, et dans la direction de Friedrichsthal.

Tout à coup, après avoir contourné une terre basse en forme de promontoire, nous aperçûmes devant nous la baie si longtemps désirée! Ce fut pour nous un moment inexprimable.

A quelques centaines de pas de la grève, sur un sol verdoyant, s'élevait une maison rouge dominée par une petite tour. Sur la côte, un peu plus vers le rivage, on voyait une petite construction semblable, près de laquelle s'étendait une masse sombre de huttes en pierres que l'on supposa être des demeures d'Esquimaux. Sur la gauche, s'ouvrait une large baie venant du nord. De hautes montagnes encadraient ce paysage, terminé dans le fond par une contre-chaîne de montagnes bleuâtres.

Qui pourra comprendre ce que ressentirent les naufragés de la *Hansa*? Les mahométans qui, après leur long pèlerinage, aperçoivent les murs blancs de la

1. Suite et fin de la première partie. — Voy. p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mecque, les pieux adorateurs du Christ qui voient enfin apparaître devant eux à l'horizon Jérusalem, peuvent à peine éprouver une émotion égale à la nôtre à la vue de ces maisons de Friedrichsthal. Celui qui, pendant de longs jours couché sur son lit de souffrance, abandonné des médecins, convaincu de leur impuissance, renaît tout à coup à la santé, et jouit pour la première fois, sous l'influence d'un soleil bienfaisant, de la vie qui lui est rendue, celui-là seul peut comprendre le sentiment qui remplissait nos cœurs le 13 juillet 1870!

Friedrichsthal est un des plus récents établissements des missionnaires de la communauté des frères moraves. Son installation remonte à 1827. Il est situé sous le 60° de latitude nord; c'est, avec Pamïädluk qu'on rencontre à quelques milles plus au sud du cap Farewell et où se trouve un courtier danois, l'endroit le plus méridional du Groënland habité par des Européens.

La communauté de Friedrichsthal, qui comprend quelques colonies d'Esquimaux éparpillées dans les environs, compte quatre cent trente-sept habitants. Les naturels appellent la mission Narsak, c'est-à-dire « pays plat », désignation suffisante à cause de la nature des terres du Groënland : les contrées plates sont tellement rares, que cette qualité suffit pour les distinguer.

Les prairies verdoyantes de Friedrichsthal descendent en pente douce vers la mer. De hautes montagnes s'étendent des deux côtés à l'intérieur dans la direction du nord. Sur la gauche, la chaîne de montagnes est séparée de l'établissement par une baie qui lui est parallèle, le Narksamiut. Sur la droite, jaillit des hauteurs un ruisseau que les missionnaires appellent ruisseau du Roi. Le rivage de la baie, uni dans toute son étendue, se termine par un môle naturel de granit, qu'on nomme mont de la Vigie.

Mais nous n'apprîmes ces détails que plus tard. Nous avions d'autres pensées lorsqu'une brise favorable nous poussa dans la baie de Friedrichsthal. Dès l'entrée nos voiles furent hissées et le pavillon national flotta au bout de la vergue. Sur la porte de la plus grande maison, celle des missionnaires, on aperçut un vêtement bleu qui disparut bientôt; puis toute une société descendit vers la plage : on nous avait signalés. Il y avait aussi du monde sur le rocher de la Vigie. Un Européen allait et venait comme un homme chargé de l'ordre et de la sûreté. Y aurait-il donc aussi au Groënland une police maritime, locale ou autre? Là où tout d'abord on n'avait vu qu'un tas de pierres, on se remuait. C'était un groupe de formes humaines étrangement accoutrées, des naturels du pays, qui, blottis les uns contre les autres, avec leurs vêtements de peau et leurs visages blêmes, se distinguaient à peine de la roche. Un homme dans un kayak s'approcha de nous; mais dès qu'il nous eut examinés, il voulut repartir. Quelques mots criés par l'Européen placé sur le rocher l'arrêtèrent et l'enhardirent; il revint vers nous, nous salua en nous faisant des signes d'amitié, et enfin il nous conduisit dans le port.

Arrivés près de terre, chacun voulait mettre le premier le pied sur le rivage. C'étaient de tous côtés des poignées de main, des étreintes. Les paroles restaient au gosier, la voix tremblait. L'homme du rocher et les naturels du pays étaient venus nous saluer. Le prétendu préposé à la sûreté était M. Starik, le missionnaire qui, avec M. Gericke, dirigeait l'établissement de la mission : tous deux ouvrirent de grands yeux lorsqu'en peu de mots nous leur eûmes raconté notre voyage. M. Gericke invita les femmes qui étaient près de lui à aller préparer pour nous le café, et, laissant nos hommes amarrer les embarcations et les décharger, nous suivîmes ce bon missionnaire.

La maison de la mission est un bâtiment en bois à un seul étage. Comme la plupart des habitations européennes au Groënland, elle a été faite en Danemark, apportée par morceaux dans un navire, puis mise en place. Elle n'est pas plus grande que les maisons de l'Erzgebirge ou du Harz, et avec son badigeon rouge elle ressemble aux maisons des paysans suédois. Un quartier de roche revêtu de mousses lui tient lieu de fondements. La construction de cette maison et celle d'une église également tout en bois sans ornements ont donné plus de mal qu'en Allemagne la construction de plus d'un château. Chaque pièce séparée a dû être transportée péniblement par eau de Julianashaab, situé à une distance d'environ vingt milles allemands, dans des embarcations conduites par des femmes.

Les chambres nous parurent fort convenables; elles étaient peintes à l'huile et tenues très-proprement. Quelques fleurs aux fenêtres suppléaient imparfaitement à ce que refuse le climat rigoureux du Groënland; le petit jardin cultivé devant la maison, et dont la terre avait été ramassée près des habitations des Esquimaux dans quelques endroits favorables, était d'un triste aspect. Les raves montraient à peine leurs premières feuilles.

Nous nous assîmes autour d'une table dans la chambre de M. Gericke, qui, ainsi que M. Starik, nous pria de recommencer le récit de nos aventures. Du reste, les maîtresses de maison ne se firent pas longtemps attendre. On étendit une nappe blanche sur la table au milieu de laquelle on posa un plat haut de forme, garni de biscuits, et du beurre des plus appétissants. Nos aimables hôtesses nous versèrent le contenu d'une respectable cafetière, et nous fîmes grand honneur à ces excellentes choses. On mangea, on but, et l'on causa A notre grande confusion le plat de biscuits disparut avec une rapidité inconvenante. On se faisait de l'un à l'autre des signes d'étonnement, mais bientôt il en parut un nouveau. Le capitaine Stegemann ne put s'empêcher de faire des excuses pour notre avidité, mais nos hôtes ne voulurent rien entendre : tout au contraire, notre grand appétit faisait leur joie. Nos gens, de leur côté, assis à table dans l'église, engloutissaient aussi les biscuits de mer faits d'excellente farine de seigle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les deux missionnaires nous offrirent avec le même empressement, après le repas, tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Notre chaussure laissait beaucoup à désirer, il y fut aussitôt pourvu. On mit à contribution la réserve de la cordonnerie, et nous chaussâmes gaiement de solides bottes en peau de phoque.

Il fut convenu que le soir nous établirions notre coucher dans une petite salle qui sert d'école, près de l'église, sur les bancs rapprochés les uns des autres.

L'église n'est, à proprement parler, qu'un oratoire. Une table tendue de noir indique la place où se met le prédicateur pour prêcher. Près de la table se trouve un harmonium.

La première impression que firent sur nous les naturels de l'endroit ne leur fut pas défavorable. Sans doute ces physionomies plutôt laides, sans expression, ces larges faces plates, avec de petits yeux noirs un peu louches, des nez camus et de grandes bouches bouffies, le tout encadré de cheveux noirs sans souplesse, n'excitèrent pas notre enthousiasme; mais l'air de candeur et de bonté de ces demi-sauvages leur conquit bientôt notre sympathie. Dès qu'ils eurent vu que nous étions des gens paisibles, et surtout des compatriotes de leurs chers missionnaires, ils devinrent confiants. L'homme que nous avions vu le premier était l'administrateur d'un village groënlandais appelé Igalorsoeitsiak, situé près du cap Farewell; il se nommait Jonathan. Les missionnaires le vantaient comme un habile chasseur de phoque, et le considéraient comme un brave homme. Nous avions avant tout besoin d'un pilote pour nous conduire au delà de Friedrichsthal, et personne ne paraissait plus propre que lui à cet emploi. Il se déclara prêt à accepter ces fonctions, et demanda seulement à aller mettre ses affaires en ordre chez lui : ce qui lui fut accordé.

Nous apprîmes qu'un bâtiment de la marine royale danoise faisant le service des colonies, le brick *la Constance*, capitaine Bang, était attendu à chaque instant à Julianashaab, et nous ne pouvions guère compter cette année sur une autre occasion pour retourner dans notre pays : nous résolûmes donc de partir aussitôt que Jonathan serait de retour.

Sur les trois heures, on nous servit un confortable repas, composé de soupe au vin, de chevreau rôti, de purée de pommes de terre, de crêpes, et de cornichons confits, le tout assaisonné d'un petit vin blanc.

Le soir, nous eûmes la fantaisie de visiter le village des Esquimaux. Toutes les maisons étaient vides; les fenêtres enlevées, et les intérieurs pleins de saletés. Les tas de fumier formés de détritus d'animaux répandaient une odeur pestilentielle; des milliers de mouches y grouillaient, et mettaient à la lettre ces monceaux d'immondices en mouvement. A défaut d'hommes il y avait des chèvres; il y en eut bientôt tout un troupeau autour de nous.

Pour souper nous eûmes une grande marmite de soupe au lait et une montagne d'omelettes. La conversation ne tarissait pas. Nous apprîmes que nous avions miraculeusement, sans indications, trouvé le meilleur chemin du Groënland oriental. Selon le dire des missionnaires, le détroit du Prince-Christian était entièrement obstrué par les glaces, et il était difficile d'y passer; notre baie avait été une véritable découverte. Nous apprîmes également pourquoi nous n'avions rencontré aucun habitant. Tous les Groënlandais ont une grande peur des hommes qui habitent plus haut dans le nord : ils s'imaginent que ce sont des cannibales. Cette idée doit avoir pour origine les vieilles légendes des hommes du nord. Que l'on songe maintenant à ce qu'ils avaient dû imaginer en nous voyant arriver du nord, le long de la côte, dans nos trois chaloupes, bâtiments qu'on n'a jamais vus dans ces parages! Quel effroi notre apparition ne devait-elle pas produire sur ces pauvres Groënlandais craintifs et superstitieux! Aussi s'étaient-ils hâtés de fuir dès qu'ils nous avaient aperçus. Nous avions dû naviguer, nous disait-on, au milieu de leurs habitations; et il était possible qu'à Sedlevik, par exemple, nous eussions passé, pendant la nuit, près d'un village groënlandais. Mais, même le jour, on ne peut distinguer leurs huttes, basses de forme et recouvertes de gazon, que lorsqu'on est immédiatement dessus, ou que l'œil est habitué à les voir.

Les habitants du Groënland oriental sont en général plus grands et plus forts que ceux du Groënland occidental, et leurs cheveux sont d'un brun clair. Lorsqu'ils veulent s'établir dans l'ouest, ils ont à s'y acclimater; ils y subissent une maladie de la peau.

Il était tard lorsque nous allâmes nous coucher dans la salle de l'école. Quelle satisfaction ce fut pour nous de pouvoir, pour la première fois depuis le 2 janvier, retirer nos vêtements avant de nous mettre au lit! Nous pouvions enfin dormir sans inquiétude. Que de nuits terribles et pleines d'angoisses nous avions passées! et tout s'était heureusement terminé!

Nous venions d'achever notre toilette de nuit, lorsque la porte s'ouvrit. M. Starik nous apportait de la bière. Qui aurait pu résister? On fit sauter les bouchons, et la boisson mousseuse, qui faisait honneur à la brasserie groënlandaise, remplit les gobelets.

Le lendemain, de grand matin, l'ami Starik apparut de nouveau avec un copieux déjeuner. Le massacre des biscuits se renouvela. Puis on procéda à la toilette, et chacun à son tour parut dehors nettoyé et paré de son mieux. Nos hommes en avaient fait autant.

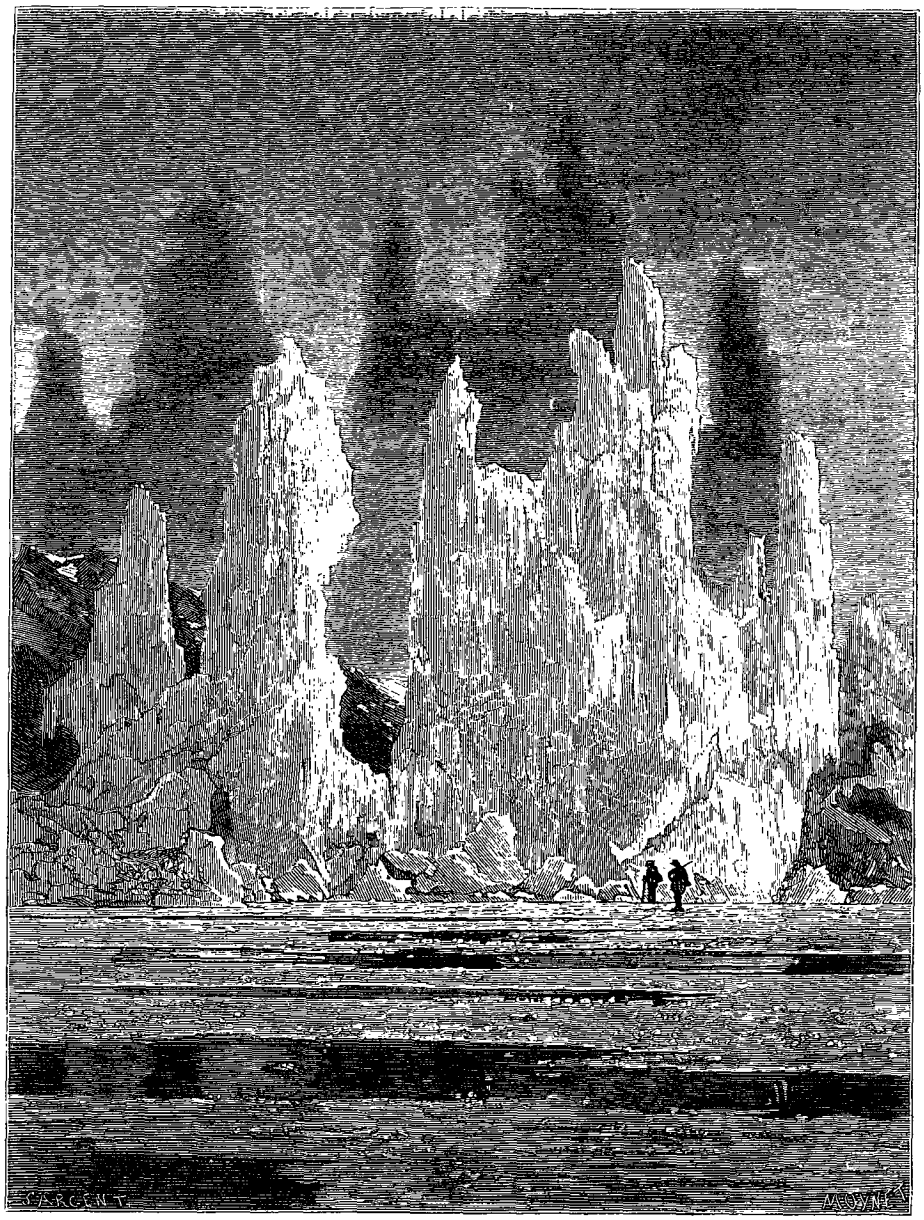
Pendant ce temps-là les femmes groënlandaises lavaient notre linge.

De nouvelles scènes, intéressantes par leur caractère étranger, ne tardèrent pas à se dérouler devant nous. Quelques kayaks étaient arrivés de bonne heure et leurs conducteurs s'étaient approchés de nos embarcations avec curiosité. Nous prenions ces petits hommes noirs pour des enfants d'une quinzaine d'années, mais nous apprîmes qu'ils étaient mariés et pères de famille. Naturellement ils avaient besoin de tout ce qu'on leur donnait, et ils ne tardèrent pas à être fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bons amis avec nos hommes. Ce n'était pas sans un certain orgueil que, l'un après l'autre, ils sortaient de leur kayak leur carabine et leur poire à poudre. Mais lorsqu'ils virent nos gens se servir du fusil à aiguille et exécuter le tir rapide, ils furent stupéfaits. Les boîtes à musique, que nous possédions encore, ne les étonnèrent pas moins; rien n'était plus amusant que de voir ces petits hommes et ces petites femmes regarder avec stupéfaction les petites caisses sonores; et si M. Starik n'avait pas été là, ils auraient probablement songé à leur mauvais génie Cornik, depuis longtemps oublié, et nous eussent pris pour des sorciers.

Sur la grève nos missionnaires et nos officiers tiraient au blanc, et les indigènes se mettaient de la

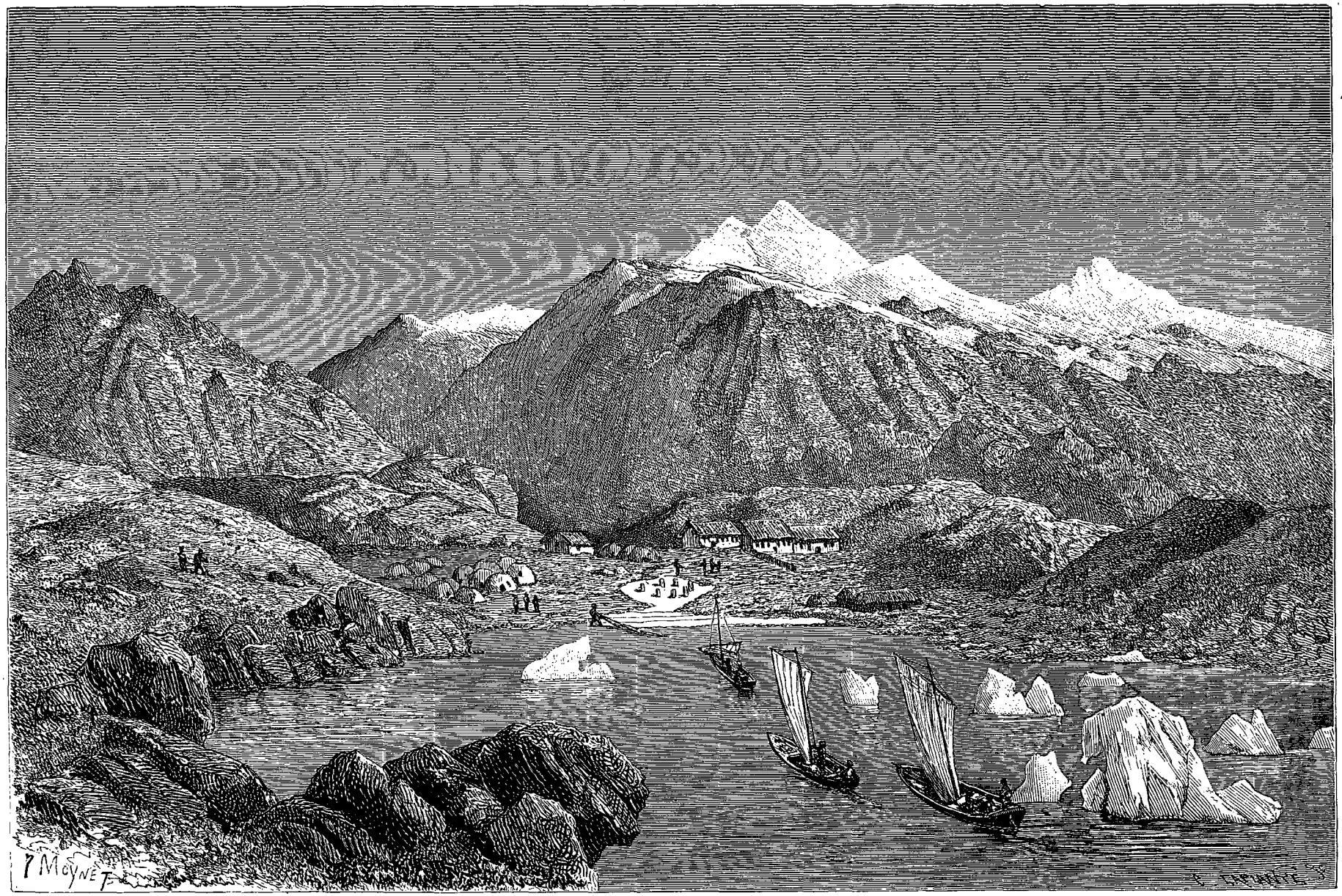


Effets de réfraction dans les glaces. — Dessin de J. Moynet, d'après le texte et une photographie.

partie; d'autres allaient rendre visite aux servantes occupées activement à coudre des chaussures pour ceux de nous qui en manquaient. On leur faisait don de quelques aiguilles à coudre, et l'on recevait en échange un amical *kojunok* (je vous remercie). Ces femmes et ces jeunes filles avaient l'air fort doux; elles étaient huit ensemble. M. Laube voulut les dessiner. Nous leur fîmes aussi écrire leurs noms sur nos calepins. Elles accueillirent ces propositions amicales avec toutes les petites minauderies des beautés de nos pays, sourires, chuchotements et gentils mouvements de tête; ce ne fut même qu'en rougissant que la respectable demoiselle Sibylla, âgée de cinquante ans, inscrivit son nom sur la feuille.

Nous visitâmes encore dans la matinée une autre curiosité — un cellier groënlandais —, c'est-à-dire une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'arrivée à Friedrichsthal. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cavité de la roche, semblable à un nid d'hirondelle, où les habitants entassent, sans choix, tout ce qui peut leur servir pour l'hiver : poisson séché, lard et chair de phoque ; quand tout l'espace est rempli, on bouche le trou avec une pierre.

En général, personne ne redoute de voir son cellier pillé par le voisin. Les missionnaires vantaient surtout la probité de leurs paroissiens, et nous assuraient qu'il fallait les angoisses de la faim la plus cruelle pour pousser l'un d'entre eux à dérober des aliments à ses compatriotes.

Il y a encore autre chose à dire à l'honneur des Groënlandais : on en rencontre à peine un qui ne sache pas écrire son nom. Ils sont musiciens : ils font usage d'instruments à vent dans leur église ; c'est un bon Groënlandais qui tient l'orgue, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il compose des hymnes, et les met lui-même en musique.

Il faut citer aussi l'art remarquable avec lequel les femmes confectionnent les ouvrages de cuir ; le soin, la patience qu'elles mettent à exécuter, avec des morceaux de cuir de couleurs variées et pas plus gros que des têtes d'épingle, de jolies mosaïques pour l'ornement des chaussures ou autres pièces de l'habillement ; enfin le goût que, sous l'influence d'une bonne direction, elles peuvent acquérir pour la tenue convenable d'une maison, sous le rapport de l'ordre et de la propreté.

A table nos hôtes nous racontèrent que les indigènes leur avaient confié qu'ils savaient depuis quelques jours, par leurs compatriotes de la côte orientale, que des étrangers arrivaient de l'est ; ils s'en étaient d'abord effrayés, puis s'étaient rassurés en nous voyant. La nouvelle de notre voyage avait donc circulé parmi des indigènes invisibles ; on nous avait aperçus de loin entre les îles.

Plus tard nous entendîmes dire encore, çà et là, que notre glaçon avait été rencontré par des indigènes que nous n'avions pas vus, et plus tard nous pûmes nous convaincre que ce bruit avait réellement un fond de vérité.

Cédant aux instances de nos hôtes, nous abandonnâmes notre projet de partir dès le lendemain. Ils nous prévinrent d'ailleurs qu'au cap Egède, que nous devions doubler, il y avait beaucoup de glace, et nous donnèrent à entendre que le vent du nord, qui soufflait pour le moment, nous pratiquerait une voie libre si nous attendions un jour plus tard.

Dans la soirée, M. Starik et M. Hildebrandt firent une excursion en bateau sur le Narksamiut. Ils allèrent jusqu'à un endroit de la baie où quatre-vingts femmes et enfants s'occupaient de la pêche du hareng. Les harengs groënlandais sont pour eux aussi précieux que les phoques, et constituent leur principale nourriture. Quand la pêche manque, la faim se fait sentir. Comme notre hareng, ce petit poisson (*Mallotus arcticus*, Fabr.), assez semblable à l'éperlan, a coutume de se montrer dans la baie le soir, à la fin de mai ou au commencement de juin, en bandes très-compactes, et les femmes et les enfants les recueillent avec une espèce de chalut ; une fois pris, ces poissons, sans être vidés ni nettoyés, sont tout simplement étendus sur l'herbe, jusqu'à ce que le soleil les ait suffisamment desséchés ; alors on les réunit et on les emmagasine pour l'hiver dans de vieux sacs de peau ou autrement, et on ne les mange que trempés dans de l'huile de poisson.

Lorsque la chaloupe fut en vue des pêcheurs, les femmes se mirent à pousser des cris de frayeur, quelques-unes s'enfuirent ; mais dès qu'elles eurent reconnu leur ami Starik, elles se calmèrent ; bientôt elles furent tout à fait rassurées, et même les plus jeunes, dans leur kayak, se mirent à lutter de vitesse avec l'embarcation. Elles nous promirent de nous apporter, au retour, du hareng frais, et elles tinrent parole. Le lendemain matin, en effet, arrivèrent deux grands baquets de poissons, lesquels, soigneusement préparés par les soins de nos hôtesses, ne furent pas l'un des moindres agréments du déjeuner. Nous leur fîmes honneur ; ils avaient un excellent goût.

Dans la journée quelques kayaks se présentèrent, et plusieurs de nos hommes voulurent essayer cette espèce d'embarcation légère, difficile à diriger lorsqu'on n'y est pas exercé. Ce n'est pas chose aisée que de s'y soutenir sur l'eau, et c'est une dure nécessité que de tenir ses jambes toujours étendues en ramant quand on n'y est pas accoutumé. Toutefois les indigènes accueillirent cette première tentative avec un bon rire joyeux. Ils étaient dans les meilleurs termes avec nos hommes, et il s'était établi entre eux un petit commerce d'échanges agréable et profitable pour tous.

Le personnel féminin de la mission se montra aussi bientôt entièrement familiarisé avec nous. Conrad s'était élevé aux fonctions de chantre et conduisait les chœurs des jeunes filles, et nous étions vraiment dans l'admiration de la manière sûre et correcte avec laquelle elles chantaient. Seulement elles accentuaient avec un peu trop de force toutes les mélodies.

Dans la soirée nous visitâmes le cimetière. Les tombes des indigènes sont rangées autour de celles des Européens, beaucoup plus rares ; on a adopté la sépulture chrétienne, mais on a conservé le vieil usage d'élever un monceau de pierres sur la tombe.

Sur le mont de la Vigie, on trouve aussi d'autres tombeaux, qui, dit-on, remonteraient au paganisme ; mais il est plus probable qu'ils datent d'un siècle tout au plus : c'est l'avis des missionnaires. Ils sont faits de façon que, par une ouverture ménagée dans les pierres, on peut voir les ossements qu'ils renferment.

Le lendemain quand, décidés à partir, nous vînmes au rivage, il fourmillait d'hommes, de femmes et d'enfants qui, par leur tenue malpropre, tranchaient désavantageusement sur les gens de la mission.

Les embarcations étaient chargées et les voiles parées. Ce fut avec une certaine émotion que nous adressâmes à nos hôtes nos sincères remercîments. Nous prîmes aussi congé des femmes et des indigènes. Les bons habitants de Friedrichsthal nous avaient comblés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de provisions de bouche, pain frais, beurre, sucre, café. Enfin les avirons s'abattirent — au milieu d'un triple hourra — et bientôt le mont de la Vigie cacha à nos yeux l'hospitalier Friedrichsthal.

On nous fit une magnifique conduite. M. Gericke, avec sa petite-fille, nous accompagna jusqu'à la prochaine station dans un oumiak[1] rempli de son personnel domestique; de plus, douze indigènes nous firent escorte dans leurs kayaks.

Sur le côté opposé du Narksamiut, sous le cap élevé dont il a été parlé, se trouve Igikait, le Herjulfsnäs des anciens Northmans. Nous y abordâmes. Quelques restants de murs témoignent d'une ancienne résidence des Européens.

Nous fîmes ensuite une courte halte à une petite île qui possède un nom sonore, mais difficile à prononcer, l'île Kikertarsoeistak. Quelques perdrix blanches excitèrent la passion de nos chasseurs.

Vers les quatre heures nous étions à la hauteur de Nennortalik, autrement dit île des Ours. Là se trouve un petit établissement de commerce danois, une espèce de factorerie. Nous étions à peu près à moitié route de Lichtenau. On nous avait aperçus de la terre, et nous fûmes accueillis, à notre grande surprise, par les salves d'artillerie des Danois. Les environs du port étaient couverts de plus de trois cents indigènes, hommes, femmes et enfants.

Un Européen parvint à se faire jour au milieu de la foule; c'était M. Rosing, négociant, qui nous reçut amicalement dans son habitation, et nous communiqua la nouvelle certaine qu'il avait reçue de l'arrivée du brick *la Constance* à Julianashaab, mais il nous prévint qu'il y avait peu à espérer que la *Constance* pût nous prendre, parce que, comme elle avait encore un second voyage à faire au Groënland pendant cet été, elle ne devait faire que décharger son fret, et reprendre la mer immédiatement. Nous ne pouvions pas espérer, pensait-il, d'atteindre la colonie assez à temps pour repartir avec lui. Il chercha à nous consoler en nous conseillant d'aller à Yvikät-Zeltplatz, station située à vingt milles au nord de Julianashaab, dans la baie d'Arsut, où se rendent habituellement plusieurs navires pendant l'été pour charger du cryolithe[2]. Mais la perspective d'un long voyage en chaloupe ne nous séduisait pas beaucoup. Que fallait-il faire? Après une courte délibération, nous décidâmes de persister, à tout risque, dans notre premier dessein, et nous priâmes M. Rosing d'écrire au directeur de la colonie pour le prier de nous assurer notre passage à bord de la *Constance*. M. Rosing, malgré ses doutes, se montra tout disposé à nous être agréable, et Jonathan fut expédié à Julianashaab. Nous devions attendre la réponse à Lichtenau.

Après le repas nous examinâmes les alentours.

Nennortalik est un des meilleurs établissements du Groënland. La maison d'habitation du gouverneur, avec sa couleur noire, ses châssis de fenêtre blancs, ses jardins paisibles, produit une agréable impression; les annexes affectées au service de la maison de commerce sont propres et bien tenues. Les demeures des indigènes sont faites, là aussi, de pierres et de gazon. Quelques-unes ont un toit de planches. La disposition intérieure est groënlandaise : une entrée étroite et basse conduit dans une pièce de petite dimension, revêtue d'une boiserie tout autour. La plus grande partie de cette pièce est occupée par un grabat qui sert de coucher à plusieurs habitants. Les murs sont ornés de quelques lithographies; on y voit même des miroirs avec des cadres dorés, une petite table placée près de la fenêtre, et comme siéges une ou deux caisses.

Pour un Européen, le séjour dans une pareille maison est une pénitence. La transpiration des habitants, l'odeur des lampes à huile de poisson, les vivres à moitié gâtés, et les cuirs en fermentation, empestent l'atmosphère au point qu'il est presque impossible de respirer. On pourrait aérer les habitations, car chacune d'elles est munie d'une grande fenêtre qui occupe presque toute la paroi exposée au sud; mais elle est tellement barbouillée qu'elle ne laisse pénétrer qu'une lumière trouble, et il ne vient jamais à l'idée de personne de renouveler l'air.

L'île est plate et inculte. Semée de blocs erratiques, elle va en s'élevant jusqu'à former, dans sa partie occidentale, un massif dont les reliefs les plus saillants constituent le redoutable cap Egède. Les mousses, les lichens, les bruyères, l'airelle, forment sur ces rochers déserts une espèce de végétation luxuriante, si toutefois le mot luxuriant peut être employé ici sans une grande exagération.

Nous passâmes la soirée chez notre hôte, et nous fûmes hébergés pendant la nuit dans une petite maison construite par les colons à l'intention des voyageurs étrangers.

Le lendemain nous mîmes gaiement à la voile par une bonne brise.

Igdlopaït, la plus récente des stations des missionnaires, fondée par M. Warmow, est isolée sur une île. Les habitants en paraissent remarquablement sales et huileux. Les hommes portent des vêtements de peau tout déchirés, et les femmes circulent avec leur chevelure éparse et inculte.

Nous remîmes nos embarcations à flot sur les quatre heures de l'après-midi. Trois heures après nous étions à Lichtenau.

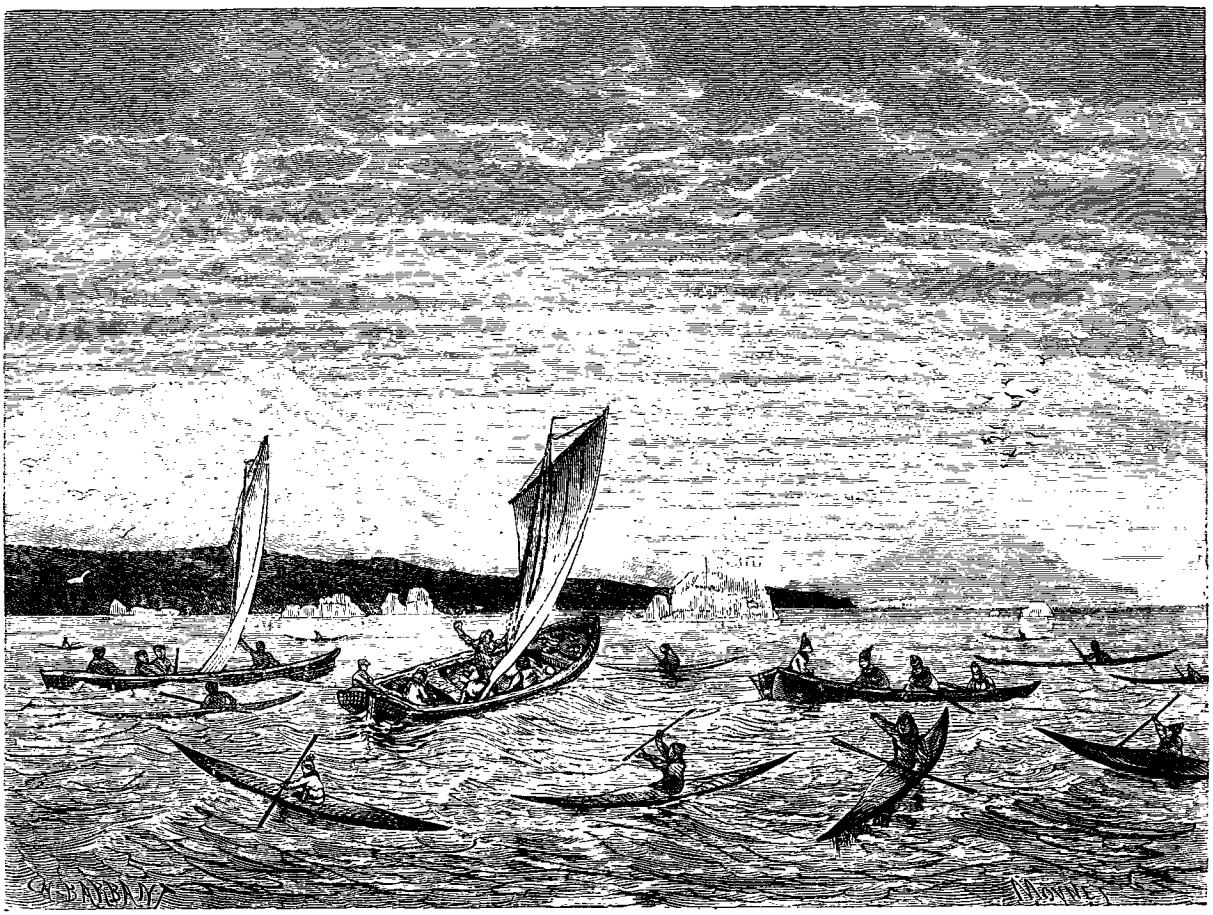
Cette station, la plus ancienne des missions allemandes du Groënland méridional, a été fondée en 1772; elle est située à un mille allemand dans l'intérieur du pays, sur la baie de Lichtenau, qui s'étend encore à huit milles plus en arrière dans l'intérieur des terres. C'est sur une petite presqu'île couronnée par un plateau montagneux que s'élèvent la maison de la mission et le village des indigènes, dont les huttes sont groupées en amphithéâtre autour des rochers.

1. Voy. t. XXVI, p. 5.
2. Voyez, sur la mine de cryolithe au Groënland, *la Terre de Désolation*, t. XXVI, p. 24

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque nous approchâmes de Lichtenau, comme le brouillard s'était dissipé dans le voisinage de la terre, nous fûmes aussitôt aperçus, et l'on se précipita de tous côtés sur le rivage. Si les traits du visage chez les jeunes filles et chez les femmes sont déjà beaucoup au-dessous de l'agréable, d'après les règles de notre esthétique, c'est aussi et surtout leur tenue qui repousse au lieu d'attirer.

En général, le costume des femmes groënlandaises diffère peu de celui des hommes. Elles portent des bottes de cuir bariolé qui montent jusqu'aux genoux, de courtes culottes de peau de phoque, qui tiennent sur les hanches, sans bretelles, et leur serrent étroitement le corps, et enfin une peau en forme de tunique qui retombe en pointe par devant et par derrière. Leurs culottes étroites les forcent à marcher en se dandinant d'un pied sur l'autre, les genoux pliés et le haut du corps en avant : ce qui leur donne un peu l'aspect de singes. Si tout cela n'a rien en lui qui puisse séduire, qu'on se figure de plus dans cet accoutrement deux vieilles femmes avec de larges faces tannées et ridées, le nez tout barbouillé de tabac, les yeux bordés de rouge, et le tout encadré dans d'affreux cheveux gris flottant à l'aventure.



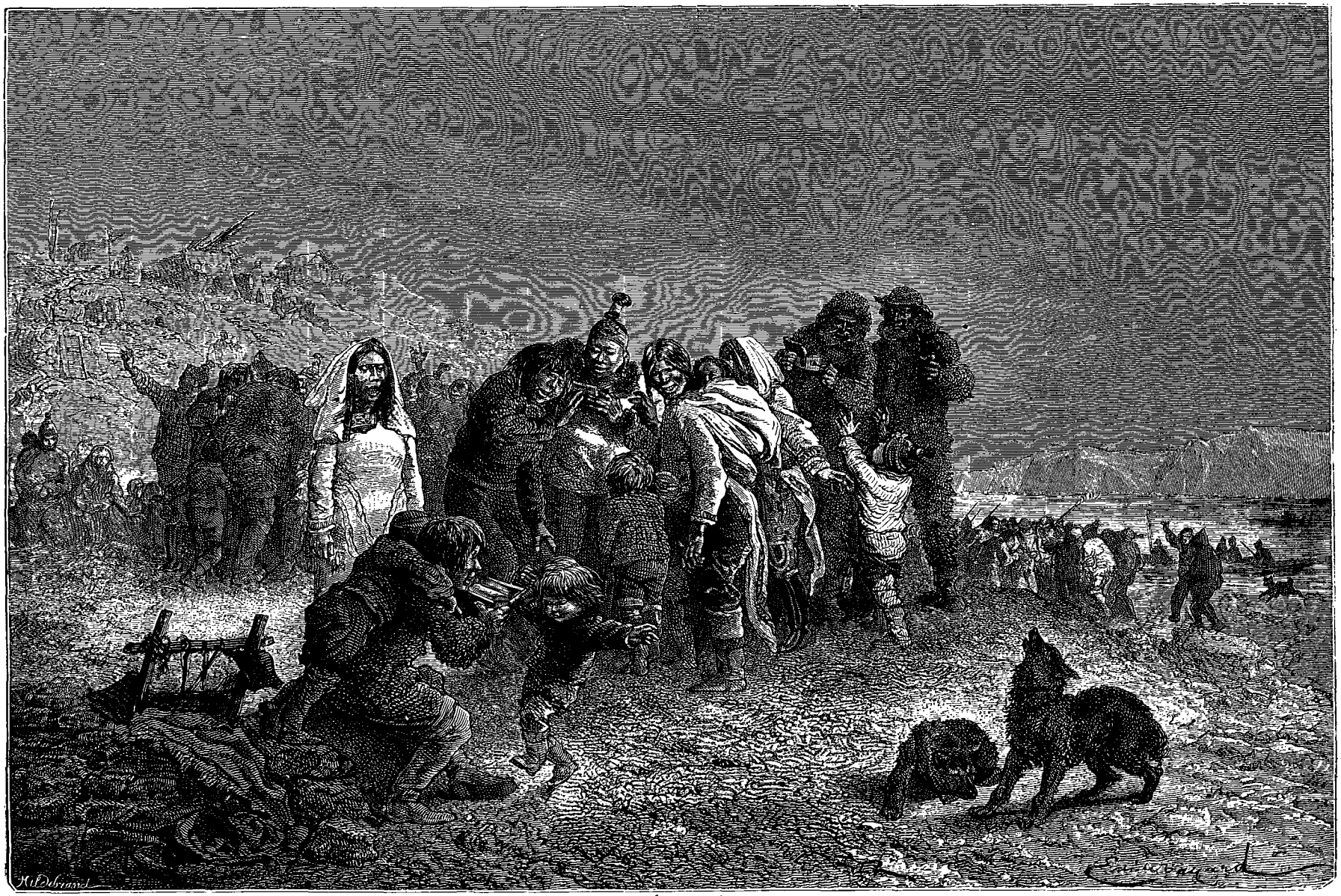
Départ de Friedrichsthal : Conduite en oumiak (voy. p. 45). — Dessin de J. Moynet, d'après le texte.

A travers le large cercle formé sur le rivage par la foule bruyante qui nous attendait, nous pûmes nous approcher de M. Spindler, le missionnaire, qui venait au-devant de nous avec sa femme pour nous souhaiter la bienvenue. Tous deux exprimèrent leur joie de recevoir la visite inattendue de compatriotes. M. Spindler, homme très-intelligent et très-instruit, qui nous donna beaucoup de renseignements intéressants sur la manière d'être des Groënlandais, est dans la force de l'âge, mais il ne paraît pas s'être encore complétement acclimaté. Mme Spindler, vive est affable personne, mit beaucoup de zèle à s'occuper de nous. Nous ne trouvâmes d'ailleurs que M. Spindler; M. Warmow, le chef de la mission, et un autre collègue étaient allés dans la baie de Lichtenau pour faire leur provision de bois.

Tandis que dans le nord les bords de la côte, notamment les environs de Lichtenfels, sont alimentés par le courant polaire d'une quantité notable de bois flotté, dans le sud, au contraire, les missionnaires sont obligés, pour leur chauffage, soit de s'approvisionner en Europe, soit d'aller chercher leur combustible dans l'intérieur, et souvent à une grande distance.

Mais il ne suffit pas de s'occuper du chauffage, il faut aussi préparer la nourriture des bestiaux; Lichte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Esquimaux et la boîte à musique — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nau possède trois bœufs et plusieurs chèvres. Les quelques emplacements qui offrent de l'herbe à faucher sont distants les uns des autres d'un mille au moins, et plusieurs sont situés fort loin de la mission. Les missionnaires et leurs femmes s'occupent en personne de tous ces approvisionnements; aussi sont-ils alternativement absents des semaines entières pendant leur court été. M. Spindler voulait envoyer chercher ses collègues dans la baie. Mais comme nous comptions partir dès le lendemain avec l'espérance d'arriver à temps à Julianashaab avant le départ du navire la *Constance*, nous le dissuadâmes de son projet.

Enfin Jonathan reparut. Il avait fait diligence, au dire des missionnaires, et parcouru sa route en très-peu de temps, bien qu'il eût été empêché par le brouillard. Le capitaine du bâtiment danois lui avait répondu de vive voix que nous pouvions venir et qu'il nous prendrait avec lui. Mais il apportait une lettre du directeur de la colonie, qui disait au contraire, et très-laconiquement : « Les voyageurs allemands au pôle nord ne pourront pas partir avec la *Constance*, attendu qu'elle va mettre à la voile pour faire un second voyage dans le nord du Groënland. Les voyageurs allemands n'ont plus qu'à se rendre à Ivikät (Iviktut, de Hayes); peut-être y trouveront-ils un autre navire. »

Nous nous réunîmes, peu édifiés de la communication du fonctionnaire danois, et nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire. Nous rendre à Ivikät avec nos embarcations était pour nous une entreprise difficile, car, suivant nos calculs, il nous eût fallu au moins dix jours pour faire le trajet. De plus, il restait à savoir si nous trouverions là un bâtiment, et lequel?

Nous délibérâmes longtemps. Enfin nous résolûmes, puisque nous devions avoir recours aux missionnaires, d'envoyer chercher leur chef, afin de le consulter.

Le lendemain matin la chaloupe ramena M. Warmow, qui fut d'avis que nous devions chercher à retourner chez nous en partant d'Ivikät sur un navire chargé de cryolithe. En même temps, il nous proposa de prendre du repos à Lichtenau et de retarder notre départ de quelque huit jours. Ces propositions amicales de M. Warmow furent bien accueillies.

Le lendemain nous fîmes une excursion à l'île d'Unartok, située environ à trois milles allemands de Lichtenau; elle renferme une source d'eaux thermales. Isac Barson, le vieux chroniqueur northman, qui écrivit au commencement du quinzième siècle sur les établissements des Northmans au Groënland, en fait déjà mention. D'après ce qu'il rapporte, un cloître de bénédictins existait dans son voisinage, et les vertus de la source étaient déjà connues des colons.

L'île est, comme tout le système des îles du Groënland, froide et déserte, comparativement plate du côté du nord-est, et montagneuse, au contraire, du côté du sud-ouest. Nulle part on ne retrouve de traces des anciennes constructions. Cependant il est difficile d'admettre qu'un cloître puisse disparaître entièrement de la surface du sol, même par la suite des temps. L'assertion du vieux chroniqueur ne pourrait donc être considérée comme vraisemblable que dans la supposition où les anciens Northmans auraient construit leurs édifices en bois comme le font aujourd'hui les missionnaires, et que leurs constructions, après avoir été abandonnées par leurs habitants, auraient été détruites par les indigènes, qui en auraient utilisé les débris.

Quant à la source thermale, elle existe réellement.

Sur la plage ouest, à peine à une portée de fusil du rivage, se trouve un bassin plat, d'une vingtaine de pieds de diamètre et de trois pieds de profondeur, couvert d'un sable granitique très-fin. L'eau jaillit du sol en trois places, d'où s'échappe en même temps un gaz inodore. D'après un thermomètre à alcool, la température de la source était de $+27^{0},5$ R. Quelque vingt pas plus loin vers l'ouest, et un peu plus haut, se trouve une seconde petite fontaine, qui est plus profonde et remplie de pierres. Toute la nappe d'eau est couverte d'une matière mucilagineuse d'un brun jaunâtre, évidemment d'origine végétale. La température de cette autre source était de $+31^{0},5$ R. L'eau avait un faible goût alcalin et laissait déposer une matière incrustante blanche. L'élévation de température du sol, causée par la présence de ces sources chaudes, se manifeste par une végétation florissante très-développée autour des deux bassins et qui tranche d'une manière agréable avec l'aspect désolé des autres parties de l'île. Cette petite pièce de terre verdoyante rappelle un peu nos prairies. Le cresson, les orchis, la grassette et les autres fleurs des prés y étalent leurs élégantes corolles; sur les bords mêmes du bassin des sources on trouve une espèce de roseau qui rappelle ceux de nos marais.

La source est aujourd'hui de peu d'usage. Les indigènes ne songent nullement à procurer à leur corps le bienfait d'un bon bain, et les missionnaires ont rarement occasion d'aller du côté de cette île. De plus, rien ne garantit de l'âpreté de l'air au-dessus du bassin; on trouverait peu de plaisir à s'y baigner.

Après avoir examiné l'eau des sources, nous quittâmes l'île pour visiter encore un artok et chercher une roche de pierre tendre qui se trouve dans l'intérieur. Cette pierre, espèce de talc, joue un grand rôle dans l'économie domestique des Groënlandais : autrefois c'était pour eux la seule matière avec laquelle ils pussent faire toute leur poterie, et aujourd'hui, bien que le Danemark les approvisionne de vaisselle de fer et de cuivre, elle leur sert encore à faire leurs marmites et leurs poêlons. Mais elle leur sert surtout pour la confection de leurs lampes, qui sont tout simplement faites d'une pierre taillée en croissant, creusée en dessus, et posée sur un support en bois, bas et à trois pieds. La partie creuse est remplie d'huile de poisson qu'ils introduisent de la façon suivante : ils prennent un morceau de lard dans leur bouche, en expriment l'huile avec une habileté surprenante, et la déversent dans la lampe; on étend de la mousse sèche par-des-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sus en guise de mèche que l'on tasse dans la rainure pratiquée sur le bord, et on allume. Cette lampe, qui sert pour chauffer aussi bien que pour éclairer, car c'est avec elle que l'on prépare les repas, se trouve dans toutes les maisons; elle est, pour ainsi dire, le symbole de la vie de famille groënlandaise ; c'est autour d'elle que l'on se réunit. Les poids pour les lignes se font aussi avec cette pierre, et il est curieux de remarquer que les anciens Northmans employaient déjà cette substance pour le même usage. Cette pierre n'est pas d'ailleurs très-commune. Assez abondante dans le nord du Groënland, elle est presque une rareté dans les régions du sud.

La baie, moins profonde que ses voisines, est entourée de montagnes qui forment un magnifique panorama. A son extrémité s'ouvre une vallée qui va se perdre dans le lointain. En la suivant on parviendrait plus directement à Friedrichsthal, mais la nécessité de franchir de nombreux blocs de rochers à pic et d'autres difficultés font préférer le voyage par eau.

A peine notre embarcation se fut-elle montrée dans l'intérieur de la baie, que ses rivages déserts commencèrent à s'animer. Les habitants de Lichtenau et d'Igdlopait stationnaient là pour la pêche du hareng ; et comme il n'y avait rien à prendre pour le moment, les pêcheurs étaient oisifs selon la très-commune habitude. Notre arrivée mit toute cette petite population sur pied; chacun appelait, criait et s'empressait de nous indiquer, tantôt ici, tantôt là, une bonne place pour aborder. Nous avions toutes les peines du monde à les tenir éloignés de notre embarcation qu'ils voulaient remorquer avec son contenu sur la plage hérissée de pierres. Pendant notre marche jusqu'au rocher de pierre tendre, nous eûmes toute cette foule derrière nous; deux vieilles femmes seulement, ne pouvant plus avancer sur ce sol rocailleux, se disposèrent à nous préparer un repas savoureux. Arrivés à la roche, nous ne trouvâmes rien à voir; depuis longtemps les indigènes avaient tellement travaillé le bloc, que c'était à peine s'il en restait trace à la surface du sol. Nous songeâmes donc à continuer notre excursion sans même attendre le repas délicat des deux respectables Groënlandaises, qui ne s'en formalisèrent pas et mangèrent elles-mêmes ce qu'elles avaient fait cuire pour nous.

Il ne fut pas aussi facile de sortir de la baie qu'il l'avait été d'y entrer. Un vent violent nous était contraire; il fallut aller à l'aviron pendant assez de temps avant d'apercevoir Igdlopait. Nous y arrivâmes le soir. On nous servit, au souper, un mets tout particulier au Groënland, et qui consiste en jeunes pousses d'angélique, bouillies dans le vinaigre avec du sucre. Cet aliment aromatique et piquant, qui ferait fort bon effet sur toutes les tables, mérita toute notre reconnaissance, ainsi que l'excellente bière qu'on nous fit boire, et que nous ne nous attendions guère à trouver dans cette île de rochers arides.

Le lendemain matin, à peine étions-nous à déjeuner, qu'un kayak nous apporta de Lichtenau une dépêche qui nous rappelait immédiatement. Il était venu un message de Julianashaab : la *Constance* nous attendait pour nous emmener avec elle! Qui aurait eu le pouvoir, en pareille circonstance, de nous retenir un seul instant?

De retour à Lichtenau, nous trouvâmes nos compagnons dans l'enthousiasme. La dépêche que l'on nous avait envoyée à Igdlopait avait été depuis confirmée par une seconde, dans laquelle le capitaine Bang nous faisait savoir que, retenu par les glaces, et n'ayant pu atteindre que l'île de Pardläd, située près de Julianashaab, où d'abord il comptait nous attendre, il était revenu se pourvoir à Julianashaab de vivres à notre intention et décharger de l'huile afin de nous faire de la place. Ce fut en nous embrassant et en poussant des cris de joie que nous nous félicitâmes les uns les autres de cette bonne nouvelle qui assurait notre prochain retour dans notre pays.

VIII

En route pour le pays.

M. Warmow songea aussitôt aux provisions de nos embarcations, et il y ajouta beaucoup d'objets qu'il nous offrit en souvenir de nos compatriotes d'au delà des glaces. Nous répondîmes de notre mieux à sa générosité. Comme nous ne devions plus avoir besoin de nos embarcations dès que nous serions à Julianashaab et que nous y aurions trouvé la *Constance*, nous fîmes don de l'une d'elles aux missionnaires de Lichtenau. Déjà nous avions distribué dans les missions les boîtes à musique, que malgré tant d'événements nous avions conservées en bon état. Nous abandonnâmes aussi à nos braves hôtes groënlandais celles de nos armes qui ne nous étaient plus nécessaires.

Il était plus de midi lorsque nous prîmes congé de nos hôtes de Lichtenau. Toute la population était encore sur la plage; les hommes tiraient sans interruption des coups de carabine; d'autres, dans leurs kayaks, s'apprêtaient à nous faire la conduite. La flottille se mit en route au milieu des hourras et des signes d'adieu.

Cependant nous devions encore une fois avoir affaire à une montagne de glace.

Devant le port de Lichtenau, il s'en trouvait plusieurs déjà bien minées par le temps et l'action de l'eau. L'ébranlement causé par les coups de fusil des indigènes en avait mis une à mal. Nous l'avions déjà dépassée avec la baleinière; la petite chaloupe nous suivait, portant son équipage d'indigènes et M. Hildebrandt; la grande était encore loin en arrière; tout à coup la montagne se brisa et se précipita avec fracas sur l'embarcation retardataire, qu'elle n'atteignit cependant pas; les quartiers de glace tombèrent autour d'elle, dans l'eau, qui se souleva en vagues énormes, et lança le bateau en avant. Un instant nous fûmes effrayés, mais notre effroi se changea en hilarité lors-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

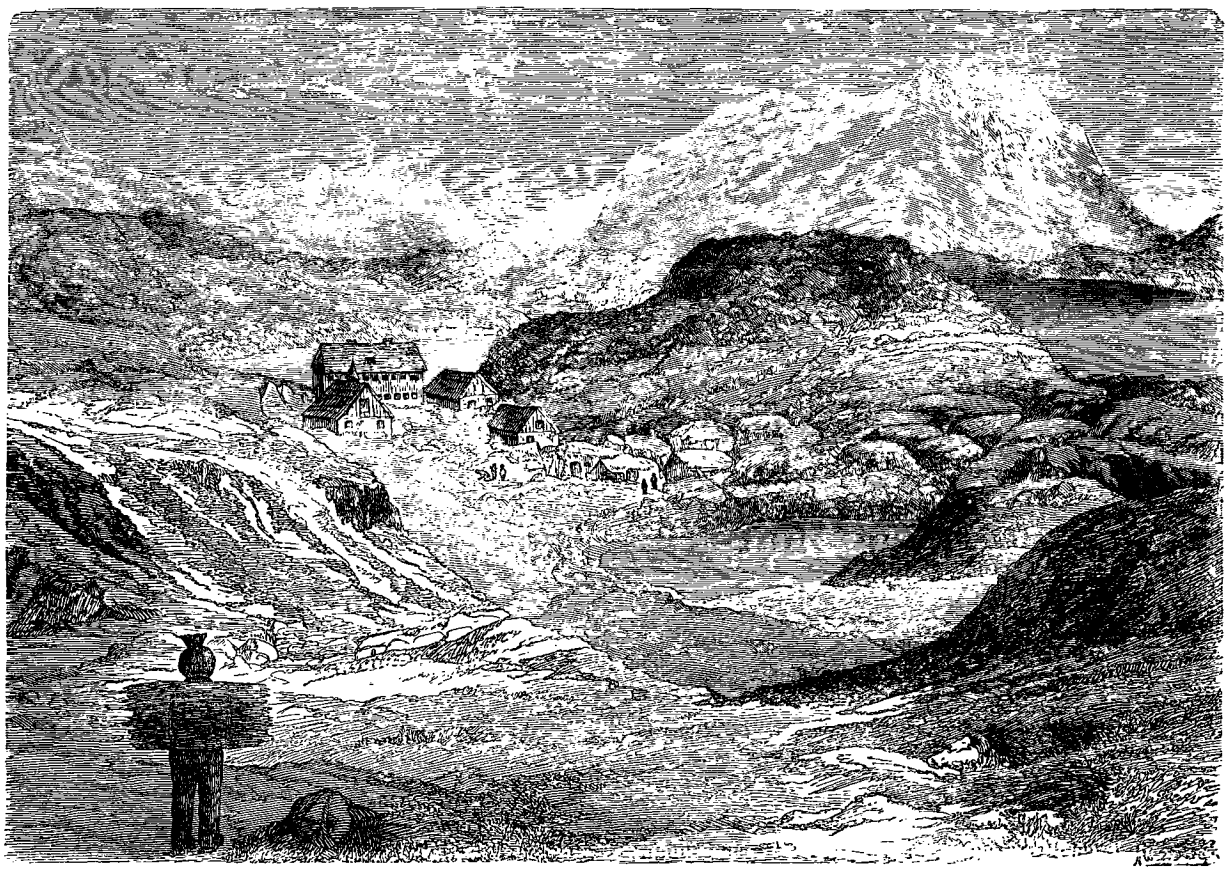
que nous vîmes la petite embarcation danser sur l'eau saine et sauve, et les indigènes, mouillés par la gerbe d'eau qui les avait couverts, éternuant et toussant en essuyant leur visage qui n'avait certainement pas été si bien lavé depuis longtemps.

Bientôt Lichtenau disparut pour toujours à nos yeux. A l'entrée de la baie se trouve un petit établissement de commerce, la factorerie de Südpröven. Nous nous y arrêtâmes un instant pour saluer le facteur et sa femme. Notre escorte nous fit ses adieux, et les trois embarcations continuèrent leur chemin vers la colonie.

Le soir, nous atteignîmes l'île Karsok. Les indigènes s'étaient d'abord cachés; mais en apercevant M. Warmow, ils s'approchèrent et acceptèrent très-volontiers du pain et de la viande : ils habitent en haut d'un rocher qui s'élève sur la plage.

Notre voyage se continua à travers des passes, des canaux et un labyrinthe d'îles. Même au milieu de la nuit il faisait à peine sombre; nous étions au 21 juin. A minuit nous doublâmes l'île d'Omaisuh et sa grande montagne en forme de cœur, que les Groënlandais nomment la montagne du Monde (Berg der Welt). Nous approchions rapidement du territoire de Julianashaab.

Vers les cinq heures du matin nous nous trouvions



Lichtenau. — Gravure tirée de l'édition allemande.

à l'entrée de la baie. Nous fîmes encore halte un instant sur un rocher.

La fatigue de ce long voyage pendant lequel nous n'avions pas pu faire usage de nos voiles avait épuisé nos hommes. De plus, nous avions souffert du temps froid et humide contre lequel nous n'étions pas suffisamment garantis. Mais une solide ration de pain et de viande, et, par-dessus, une bonne tasse de café chaud, préparé dans notre vieille et fidèle chaudière, nous restaurèrent parfaitement, et l'on se remit en route avec une nouvelle ardeur.

Nous passâmes entre les îles semées devant la colonie, et dont la plus grande, située précisément en face de Julianashaab, porte le nom de Storö. Deux heures après, nous avions atteint Julianashaab.

Ici les naufragés de la *Hansa* sont au terme de leur voyage au Groënland. Ils ne vont plus avoir qu'à monter à bord du bateau à vapeur *la Constance*, pour se faire transporter à Copenhague : de là ils rentreront en peu d'heures, et comme en une partie de plaisir, dans leur patrie.

Cependant, avant de quitter définitivement Julianashaab et la terre du Groënland, ils firent encore plusieurs utiles excursions, dont quelques-unes peuvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servir de complément à la relation du docteur Hayes, bien connue de nos lecteurs [1]. Ils ne pouvaient pas oublier, par exemple, de visiter la baie d'Igalliko, et les lignes suivantes de l'un des savants de la *Hansa*, le docteur Gustave Laube, ajoutent quelques faits intéressants à ceux que le voyageur américain avait notés une année auparavant dans son journal :

« La plus ancienne colonie des anciens Northmans, dit le docteur Laube, a dû se trouver à la place où est aujourd'hui Igalliko; Brattelid passe pour être la maison d'Érik Rauda, le premier émigrant, comme la baie d'Igalliko serait la baie d'Eimar. Le bras de mer peu séparé de l'extrémité nord de Julianashaab, et facile à atteindre par le pays de Brattelid, passerait également pour être la baie d'Érik des anciens Northmans. Les archéologues examineront ce qu'il peut y



Esquimaudes (voy. p. 56). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et une photographie.

avoir de réel dans ces assertions; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe là une grande quantité de ruines northmanes.

D'abord on trouve un grand emplacement, qui forme un carré dont un angle est rentrant et qui est fait de pierres massives. Les blocs de roche sont placés à côté les uns des autres sans être liés par du mortier. Autrefois il devait y avoir plusieurs rangées de blocs les uns sur les autres; aujourd'hui il n'en reste plus qu'une, mais les pierres qui sont éparses à côté peuvent avoir été jetées à bas.

« Dans l'angle rentrant de cette cour se trouvent les

1. *La Terre de Désolation*, par Isaac J. Hayes, t. XXVI (2e semestre 1873), 652e, 653e, 654e et 655e livraisons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruines d'une maison qui, si elle servait d'habitation, avait de bien modestes dimensions. L'espace enveloppé de murs devait avoir de vingt à trente pas de longueur sur dix de profondeur. Les murs étaient faits de blocs de pierre peu élevés, emboîtés ensemble, et non joints avec du mortier, exactement comme les murs cyclopéens du sud de l'Europe. Aucun bloc n'est taillé; le plat de la cassure de chaque masse de pierre forme le côté uni. Les interstices sont remplis par de petites pierres. Dans la partie du bâtiment tournée vers le sud, se trouvent deux entrées qui donnent une idée de ce que pouvaient être ces vieux édifices; les côtés de la porte se rapprochent l'un de l'autre vers le haut et sont recouverts de gigantesques dalles de pierre; ainsi ces entrées sont construites comme celles des murs cyclopéens de la Grèce. Les deux portes étaient parfaitement conservées. L'une d'elles avait été transformée en magasin par les Egèdes; l'autre était restée ouverte; elles avaient au plus six pieds de hauteur, et il semblait qu'un homme de taille élevée n'aurait pas pu y passer sans se baisser. Sur la dalle qui terminait la porte, nous remarquâmes un peu de terre où l'herbe avait germé; et comme cette couche d'humus présentait une certaine épaisseur et que, vu les conditions particulières du Groënland, elle ne pouvait avoir été produite avec le temps par la végétation ou la décomposition de la pierre sous l'influence de l'air, nous fûmes portés à conclure que c'était un reste de l'ancienne couverture, et que les constructeurs, comme le font leurs descendants en Irlande, couvraient leurs maisons de gazon. Tout l'espace compris dans l'enceinte de pierres est rempli de morceaux de roches. Si le temps n'a pas en vain essayé ses dents sur ces vieux murs, de son côté la population groënlandaise n'a pas peu contribué à leur destruction; car toutes les pierres à bâtir, dont les habitants d'Igalliko se servent pour construire leurs maisons, sont déjà si bien taillées par la main des Northmans, qu'ils forment d'excellents matériaux pour la construction. Un Groënlandais ne se serait pas donné tant de peine. On prend aux vieux édifices northmans ce qui peut être utilisé, et on laisse seulement sur place les énormes blocs qui exigeraient trop de forces pour être transportés.

« Quelque cent pas plus loin, on rencontre les ruines d'un autre bâtiment plus petit et sans clôture. Plus loin encore, on peut remarquer un simple rempart de pierres, et sur la pelouse qu'on voit à l'extrémité de la baie, il existe des blocs de pierre taillée, qui ne peuvent être que le résultat du travail de l'homme. Sur une petite île plate, située dans la baie tout près du port, subsistent en outre les fondements d'un édifice northman. Tous ces bâtiments servaient peut-être de logements pour les serviteurs et de magasins. Celui de l'île paraît avoir été un lieu de refuge en cas de danger. Les anciens colons avaient leurs matériaux de construction tout à fait à proximité. »

En attendant que la passe fût assez dégagée des glaces pour permettre le départ, on eut encore le loisir de faire une autre exploration intéressante :

« La promenade au lac situé près de Julianashaab est agréable et instructive. De puissants rochers à travers lesquels bondit un torrent écumeux qui, après un court trajet, se jette dans la mer, l'entourent en face de la colonie. Dans le fond se découpe la crête pittoresque des montagnes dont les cimes chauves se réfléchissent à la surface de ces eaux tranquilles. Sur les bords sont étendus de moelleux tapis de mousses où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Le calme majestueux des hautes solitudes septentrionales plane sur le paysage.

« Nous gravîmes aussi le Storefjeld, montagne haute de douze cents pieds, et la plus élevée qui soit dans le voisinage de la colonie. Nous atteignîmes son sommet en forme de dôme, en escaladant les escarpements et franchissant les ravins; c'était en petit une excursion dans les Alpes, et pour nous tous une excellente gymnastique. Seulement nous aurions bien voulu être délivrés des cousins, cette plaie de l'été groënlandais. Ces petits insectes tracassiers vous harcèlent sans discontinuer; c'est en vain qu'on les chasse ou qu'on les enfume, leurs essaims hantent les hauteurs aussi bien que la vallée, et peu à peu on est envahi par eux de la tête aux pieds. Si leur piqûre ne produisait pas sur nos cuirs endurcis l'effet que produit celle des moustiques sur la peau délicate des dames, néanmoins cette perforation exiguë mais incessante finissait par être intolérable au plus haut degré.

« La vue dont on jouit du sommet du Storefjeld est fort étendue et fort belle. Le regard s'étend au loin, pardessus la cime chauve de la montagne, serrée çà et là de blocs gigantesques et par-dessus celle de ses voisines (les environs les plus rapprochés rappellent le Brockenfeld du Harz), jusqu'à ce qu'il s'arrête sur les chaînes de l'intérieur du pays, couronnées de glaciers et de neiges éternelles. Au bas, on a le lac avec ses eaux bleues; et par delà les îles et la passe, on aperçoit la mer couverte de blocs de glace. Nous étions récompensés de notre fatigue, et, plongés dans la contemplation de ce panorama splendide, nous pouvions oublier jusqu'à la piqûre des cousins. Nos officiers n'étaient, il est vrai, rien moins que satisfaits de la vue des glaces sur la mer : c'était le signe que le moment du départ n'était pas encore venu.

« La baie de Julianashaab paraît assez poissonneuse. Une embarcation de la *Constance*, envoyée à la pêche de la morue, revint après une courte absence chargée de butin; le poisson fut coupé et salé. On prit aussi à l'hameçon un requin de neuf pieds de long; aussitôt se présenta une troupe d'indigènes qui s'empara de l'*hyène de la mer*, laquelle fut amenée sur le rivage, dépecée, puis portée près des tas de fumier qui avoisinent chaque maison, pour que la chair y prît le goût qui plaît aux naturels du pays. »

Enfin, après un séjour trop long à Julianashaab, le 3 juillet, vers onze heures du matin, la *Constance* sor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tit du port, emportant le groupe heureux des voyageurs allemands. La lenteur de la navigation à travers les îles éprouva encore un peu leur patience. Il fallut relâcher à Peruhafen, dans l'île de Kingitok, et même y séjourner du 6 au 11 juillet. On n'arriva que dans la nuit du 15 au 16 à l'île de Kaksimiut (Kraksimeut de Hayes), où l'on fut aussi bien accueilli que lui par le bon Pierre Motzfeld, et où l'on se donna le plaisir d'un bal. Le 19, on reprit la mer, mais ce fut seulement le 22 que l'on approcha de Frederikshaab[1]. Avant de s'y arrêter, on eut le spectacle des ébats d'un grand nombre de baleines qui approchaient du navire jusqu'à faire jaillir l'eau sur le pont. Les évolutions de ces cétacés parurent très-intéressantes. Il se produisait comme une explosion sous-marine lorsqu'un ou plusieurs d'entre eux s'élançaient hors de l'eau; puis ils nageaient à la surface qu'ils battaient de leurs nageoires avec tant de force qu'on eût cru entendre des coups de canon. Le soir, on mouilla devant Frederikshaab, où il fallut rester quelques jours. Le 26, à quatre heures du matin, le navire leva l'ancre.

Les glaces, encore compactes au dehors, obligèrent la *Constance* à continuer toujours sa route vers le nord. « Du reste, disent les voyageurs, le temps et le vent nous furent favorables. Le soir, nous passâmes à peu de distance du Jisblink, près Fiskernass : c'est le second des grands glaciers du Groënland méridional. Les portes, les arcades pratiquées par les vagues de la mer dans cette masse de glace, resplendissaient d'une lumière verdâtre; et nous entendions retentir le choc des flots, tantôt faible, tantôt violent. Une soirée magnifique termina la journée; nous avions encore le spectacle de ces splendeurs lumineuses que nous avions admirées pendant notre séjour dans les glaces, de l'autre côté du Groënland, et dont il est impossible de se faire une idée sous nos latitudes. Mais les nuages avec leurs lueurs d'un rouge enflammé ne nous présageaient rien de bon; et en effet, le lendemain il fallut louvoyer par le brouillard et avec un vent violent.

« Le 29 juillet, lorsque le jour parut, nous aperçûmes bien loin de nous les montagnes.

« Le 30, la *Constance* mit le cap à l'ouest. Vers le soir, le bruit bien connu de la mer qui brisait sur les glaces vint encore frapper notre oreille. Bientôt leur barrière se présenta devant nous, mais les glaçons étaient disséminés; ah! que nous les avions vus différents! usés, brisés, réduits, presque imperceptibles, ils n'étaient plus maintenant qu'un jouet des vagues, et le navire continuait sa route sans qu'ils lui fussent un obstacle. Nous entendîmes cependant encore une fois le commandement usité dans les glaces, et les glaçons furent écartés les uns après les autres. Les phoques qui se trouvaient dessus levaient leur tête curieuse.

1. Ne point confondre ce nom avec celui de Friedrichsthal, où abordèrent les voyageurs aussitôt après avoir tourné le cap Farewell (voyez la carte page 35).

« Vers le soir les glaces ne formèrent plus au loin derrière nous qu'une bande d'un blanc éblouissant, par-dessus laquelle les montagnes du Groënland, dorées par un soleil couchant, nous envoyaient leur dernier salut. Peu à peu elles s'enfoncèrent dans l'ombre, la nuit couvrit tout de son voile, et le lendemain, quand nous montâmes sur le pont, nous nous trouvions par le 65° 11′, en pleine mer, dans le détroit de Davis.

« 31 juillet. Plus de glaces. Le cap est au sud, et — mots pleins d'une harmonie céleste! — dirigé vers la patrie.

« Encore quelques semaines, et nos misères seront passées, nos souffrances oubliées; mais combien aura été longue l'attente de cet heureux moment!

« Après une traversée de près de quatre semaines sur le solitaire océan Atlantique du nord, les îles Shetland apparurent enfin à nos yeux. Bientôt nous les atteignîmes, et un bon vent nous poussa dans les eaux de la mer d'Allemagne. Nous explorions l'espace de tous côtés, cherchant à découvrir quelque navire allemand faisant voile vers notre pays, et qui aurait pu annoncer notre retour. Mais aucun ne se montra; il n'y avait sur le Dogger-bank que des pêcheurs hollandais et norvégiens. Enfin nous atteignîmes l'entrée du Cattegat; la mer se peuplait de plus en plus autour de nous; à la hauteur de Skagen, plus de trois cents navires faisaient route avec nous vers la Baltique, et cependant l'on n'apercevait encore aucune voile allemande. Quelle en pouvait être la cause? L'Allemagne avait-elle perdu sa marine pendant notre absence? Mais bientôt un pilote vint à bord et nous apprit les événements graves qui venaient de se passer en Europe. Tout s'expliqua, et nous comprîmes pourquoi nous n'avions rencontré aucun navire allemand, et pourquoi il y en avait par centaines à l'ancre dans la rade d'Elseneur.

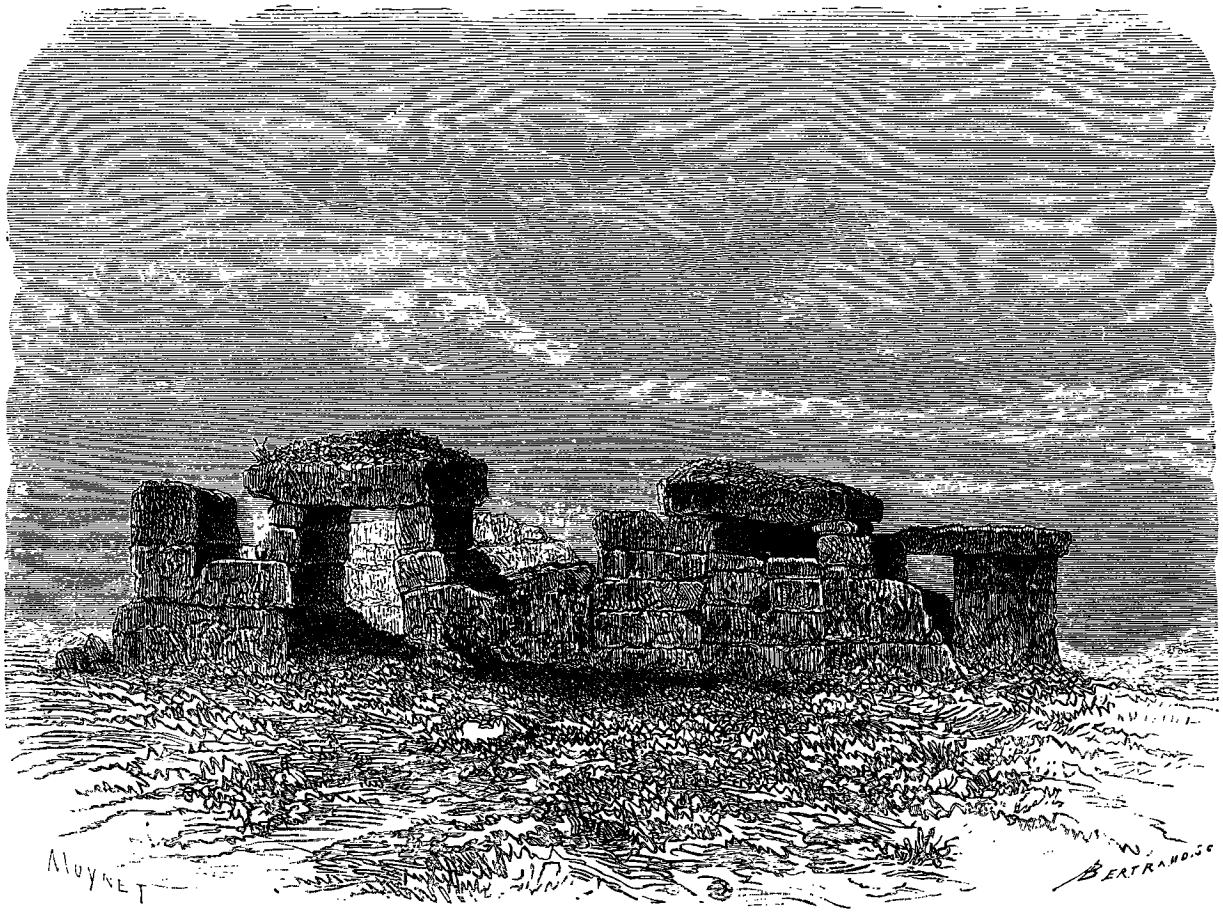
« Le 1er septembre, nous arrivâmes à Copenhague; l'aspect de cette belle ville avec ses bosquets de hêtres produisit sur nous la plus agréable impression. Quelle différence entre ces riants paysages et les plages désertes du Groënland! Avec quelle joie nous contemplions les rivages du Sund, saluant ces villages propres, ces beaux arbres, ce vert feuillage que nous n'avions pas vus depuis si longtemps! A Copenhague, nous allions retrouver une société civilisée. Les deux capitaines descendirent ensemble à terre; nous restâmes à bord. La *Constance* fut conduite dans le dock aux huiles de poisson.

« Pour la première fois alors nous vint l'idée de jeter un regard sur notre extérieur misérable, et chacun se mit à rire à l'aspect déguenillé de ses compagnons. Nous ne pouvions quitter le navire, au moins de jour, dans l'état où nous étions : certainement la police nous eût fait suivre. Coiffés de bonnets de peau de phoque, chaussés de bottes de mer qui laissaient entrevoir les orteils, à peine vêtus de culottes trouées et d'habits montrant le fil, voilà dans quel accoutrement nous revenions. Notre premier mouvement fut donc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nous rendre dans un magasin d'habillements, et il ne nous fut pas possible de nous irriter contre le patron quand nous le vîmes nous barrer avec son corps l'entrée de son établissement jusqu'à ce qu'un certificat du consul lui eût inspiré plus de confiance en nos personnes. Après avoir pris un aspect un peu plus présentable, nous nous rendîmes à l'hôtel ; mais là même, le maître de la maison parut quelque peu embarrassé à la vue des singuliers hôtes qui lui arrivaient. Ce fut seulement le lendemain que, entièrement transformés à notre avantage, nous pûmes nous promener dans les rues de Copenhague sans être exposés à faire naître sur notre compte de mauvais soupçons.

« Grâce au télégraphe, la nouvelle de notre retour fut bientôt répandue de tous côtés, et le 3 septembre nous abordâmes le sol allemand, portés par la *Friedericia*, qui se rendait dans le Schleswig. Sans doute il eût été plus agréable pour nous de revenir à Bremerhaven sur notre pauvre navire, la *Hansa*. Mais telle était notre destinée, et, en songeant au bonheur de



Les ruines de la maison d'Erik. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

notre retour, nous nous croyions à peine le droit de nous plaindre.

« Si la conscience d'avoir rempli honorablement son devoir est une consolation, les naufragés de la *Hansa* peuvent attendre avec confiance le jugement public.

« Nous ne saurions nous flatter d'avoir augmenté beaucoup les notions que l'on avait sur le Groënland, mais nous croyons avoir montré par notre exemple ce que peuvent faire supporter d'épreuves la force et la persévérance, et nous terminons notre journal avec l'espoir d'avoir décrit fidèlement les événements et les tribulations d'un voyage qui diffère par quelques circonstances extraordinaires de tous ceux qu'on a racontés jusqu'à ce jour. »

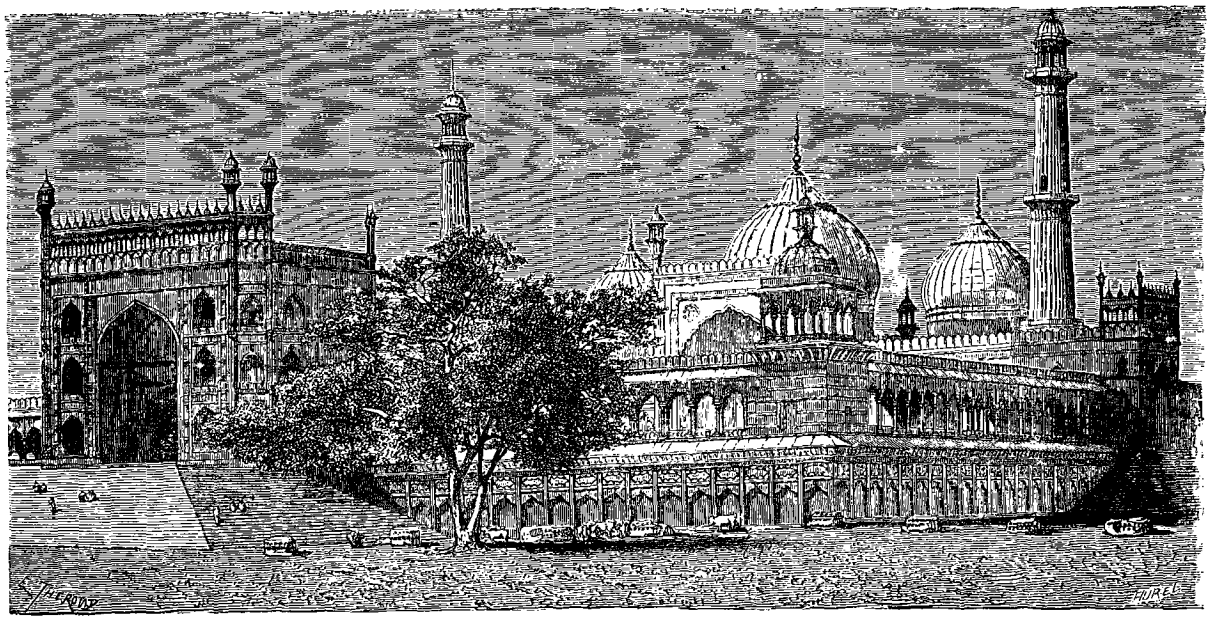
Traduit et extrait de l'allemand par Charles Adam.

ERRATA.

Page 2, dans la légende sous la coupe de la *Germania*, 3e ligne, à la lettre *o*, au lieu de *Eau*, etc., lisez : *Muids d'eau dans des bacs de fer.*

Page 4, légende du plan de la *Hansa*, 4e ligne, au *z*, lisez *tablettes.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Jummah Musjid, à Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET [1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLVIII

DELHI.

Delhi comparée à Rome. — Le palladium de l'Inde. — Indrapéchta. — La ville de Shah Jehan. — La Jummah Musjid. — Le palais impérial. — Les Anglais et les monuments de l'Inde. — Le trône des paons. — Les bains impériaux. — La rue de Chandni Chowk. — La porte de Kachmir. — La Kalà Musjid. — Un conseil aux touristes. — Expériences d'un photographe dans l'Inde. — Le bain à la mogole. — Les ulcères de Delhi.

Le nom de Delhi brille avec un éclat incomparable dans l'histoire de l'Inde et de l'Asie entière. En lui se concentrent toutes les splendeurs, tous les fastes de ce pays, dont la renommée lointaine suffit à enivrer pendant de longs siècles le monde européen, et surexcitant l'ardeur des aventuriers, lança Colomb sur la route du nouveau monde et amena Vasco de Gama, plus heureux que son rival, à affronter toutes les horreurs du cap des Tempêtes.

Il n'y a qu'une ville au monde qui puisse disputer tant de gloire à Delhi; cette ville, c'est Rome, la capitale du vieux monde européen, comme Delhi fut pendant tant de siècles celle du monde asiatique. Et encore Rome, la ville éternelle, ainsi qu'elle s'intitule orgueilleusement, peut à peine se mesurer avec ses vingt-six siècles à la fière Indrapêchta, capitale de l'empire aryen quinze ou vingt siècles avant notre ère.

Tandis que Rome nous offre le spectacle d'une cité grandissant lentement jusqu'à devenir, par l'ambition de ses citoyens, la maîtresse du monde, Delhi paraît avoir joué un rôle tout contraire. Créée elle-même par des envahisseurs étrangers au sol de l'Inde, elle fut disputée et prise tour à tour par les divers envahisseurs qu'attiraient les splendeurs de la péninsule sacrée, et par une bizarre superstition acceptée jusqu'à nos jours elle fut regardée comme le palladium, au sort duquel était rattaché celui de toute la péninsule indienne. C'est ainsi que les Anglais n'en ont été considérés légalement les maîtres que du jour où leur étendard flotta sur les tours de Delhi.

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305, 321, 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi faire l'histoire de Delhi serait faire l'histoire de l'Inde; et nous n'essayerons pas d'aborder ici même un faible aperçu du plan de cette œuvre gigantesque; c'est un monument qui est encore tout entier à édifier.

Quelques mots cependant sur les diverses phases de l'existence de la grande cité permettront au lecteur de nous suivre avec profit dans notre exploration des merveilles amoncelées en ce seul point par tant de siècles.

Les plus anciennes légendes historiques de l'Inde nous font mention de trois cités, Madhanti, Hastinapoura et Indrapêchta, qui se seraient succédé à peu près sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la moderne Delhi.

La dernière de ces cités, Indrapêchta, dont le nom est resté attaché jusqu'à ce jour par les Hindous orthodoxes à la ville moderne, aurait été fondée, si l'on en croit la tradition, au trentième siècle antérieur à notre ère. Parmi les héros de la grande épopée indienne du Mahabharata, on trouve le nom de Youdichtèra, qui régnait sur Indrapêchta au quinzième siècle avant Jésus-Christ.

Sortant de l'époque fabuleuse, nous voyons apparaître en 57 avant Jésus-Christ le nom de Delhi, nouvelle cité fondée sur les ruines déjà dix fois séculaires d'Indrapêchta par le roi Dîlou, dont la dynastie s'éteignit obscurément, après une ère dont la prospérité nous est attestée par la splendeur des monuments qu'elle nous a laissés.

Cette ville abandonnée à son tour s'écroule, est réédifiée par Anang Pâl I en 736, qui en fait la capitale de l'empire Touar, et de nouveau délaissée par les successeurs de ce prince, qui la quittent pour Kanoudje. Relevée de ses ruines par Anang Pâl II en 1060, elle est tour à tour détruite et réédifiée par Viçala Dêva en 1152, et par le sultan Koutab en 1193.

Devenue la capitale du grand empire musulman de l'Inde, Delhi est, au gré de chaque nouvelle dynastie, transportée sur de nouveaux emplacements, et dans cette sorte de pérégrination qui ne s'arrête qu'à la fondation de la ville moderne par Shah Jehan en 1631, la cité nomade jonche de ses monuments une plaine de cent vingt six kilomètres carrés. Nulle part au monde, pas même à Rome, il n'existe sur un même point une réunion aussi considérable de monuments anciens. La plaine de Delhi mériterait d'être considérée comme le musée archéologique national de l'Inde, car elle expose côte à côte les plus beaux spécimens existants des divers styles d'architecture de ce pays depuis le jour où les Hindous employèrent pour la première fois la pierre dans leurs monuments jusqu'à la période la plus rapprochée de nous.

L'exploration de cette magnifique et unique collection me paraissait devoir couronner dignement mes longues études sur les monuments du Rajasthan et de l'Hindoustan. Après Delhi, les pays vers lesquels j'allais diriger ma course ne devaient plus m'offrir que bien peu et de bien insignifiants sujets de recherches archéologiques; aussi je résolus, quoique ce champ eût déjà été bien souvent parcouru par mes prédécesseurs, de consacrer à la vieille capitale de l'Inde au moins un mois d'études. Je n'ai pas l'intention de faire partager ces travaux à mes lecteurs. Les fidèles reproductions de mes photographies, accompagnées de courtes descriptions, au cours de mon journal, les mettront à même d'apprécier la grandiose beauté des monuments qui en furent l'objet et leur feront comprendre mon enthousiasme devant cette accumulation de merveilles, véritable livre où se trouvent retracés comme sur autant de pages tous les fastes de la grande histoire de l'Inde.

25 *janvier*. — En descendant de wagon, nous trouvons à la gare de Delhi une sorte de petit omnibus qui nous conduit au bungalow des voyageurs. L'établissement des chemins de fer n'a pas encore amené ici la création d'un hôtel pour les Européens, et les touristes relativement nombreux qui viennent de Calcutta sont obligés de faire connaissance avec la vieille institution des dâk bungalows, dont on ne comprend pas l'utilité en dehors des pays où ne passent que de rares voyageurs. Non pas que je veuille décrier le système des bungalows, je lui dois trop de reconnaissance; mais la vue d'une de ces modestes habitations, au milieu d'une ville populeuse, considérablement influencée par une longue occupation européenne, et surtout au sortir d'un wagon de chemin de fer, me produisit l'effet que ferait une tente dressée pour l'hébergement des étrangers au centre de Paris.

Mon désappointement de ne pas trouver d'hôtel me montrait que je reprenais vite les sentiments de l'homme civilisé, et que les quelques heures que je venais de passer en wagon m'avaient bien vite fait oublier les longues années pendant lesquelles je m'étais promené sur les routes de l'Inde à dos de chameau ou d'éléphant, n'espérant d'autre gîte que la tente péniblement traînée à ma suite.

Cependant mon désappointement fut de courte durée, car, outre que j'eus le plaisir de retrouver confortablement installé à côté du bungalow tout mon attirail de campagne qui m'avait précédé depuis plusieurs jours, tente, chevaux, domestiques, je constatai avec satisfaction que la maison des voyageurs se trouvait, contre l'habitude, placée au centre même de la ville moderne et à portée convenable de toutes les curiosités qu'elle renferme. D'un côté, je voyais se dresser les murailles de grès rose à créneaux dentelés du palais impérial; de l'autre s'élevait à l'extrémité d'une grande place l'imposante masse de la grande mosquée, dressant vers le ciel ses deux hauts minarets de marbre.

Après avoir pris possession de la chambre que nous allouaient les règlements moyennant une roupie par jour, je sors du bungalow et me dirige en compagnie de Schaumburg vers la mosquée, la sainte Jummah

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Musjid, un des monuments les plus vénérés et les plus admirés par les musulmans de l'Asie centrale et de l'Inde.

L'édifice, entièrement composé de grès rouge, est placé sur une immense terrasse, au sommet de laquelle conduisent trois magnifiques perrons pyramidaux, aboutissant chacun à une porte monumentale (voy. p. 65).

De l'autre côté de cette porte, nous nous trouvons dans une belle cour dallée de marbre, entourée de cloîtres d'une grande légèreté et d'une rare élégance, et ornée au centre d'un large bassin, destiné aux ablutions des fidèles. A l'extrémité de cette cour s'étend la longue façade de la mosquée : une belle rangée d'arcades étroites et basses, encadrant un haut portail en forme de niche ogivale. Trois dômes, en marbre blanc avec nervures noires, de proportions beaucoup trop considérables vu le peu de hauteur de la façade, couronnent l'édifice, que flanquent deux superbes minarets, rayés longitudinalement de blanc et de rose, élevant en l'air à une hauteur de quarante mètres une délicate coupole de marbre blanc (voy. la gravure, p. 69).

L'ensemble est grandiose et imposant, et malgré quelques défauts trop faciles à relever, on peut dire avec Fergusson que la grande mosquée de Delhi est le chef-d'œuvre de l'architecture religieuse indo-musulmane.

Ce qu'aucune description ne peut rendre, et la gravure elle-même ne peut cette fois venir en aide à la plume, c'est l'incomparable effet que produisent les couleurs si vives, et cependant sévères, que revêtent toutes les parties de l'édifice, éclairées par le beau soleil de l'Inde. Le rouge sombre des galeries, les marbres blancs et noirs de la façade, la blancheur des dômes couronnés d'étincelants pinacles dorés, les rayures roses des minarets, se détachent sur le cadre bleu du ciel sans crudité, avec une harmonie sévère, qui montre avec quel soin l'architecte a combiné et marié ces nuances si variées et avec quel talent il a su proportionner leurs effets selon les parties de l'édifice qu'elles devaient recouvrir.

L'intérieur de la mosquée est d'une luxueuse simplicité : la voûte, les piliers, le sol, du marbre blanc le plus pur, sont brodés de fines et délicates arabesques ciselées dans la pierre. Des plaques de marbre noir disposées sur les parois portent de courtes inscriptions à la gloire de Dieu ou en souvenir de Shah Jehan, le fondateur de la mosquée.

Jadis aucun Européen ne pouvait pénétrer dans la mosquée, mais depuis 1857 cette interdiction a été levée. Un vieux mollah nous fait les honneurs du temple avec politesse et nous propose de faire l'ascension de l'un des minarets pour jouir de la vue qu'on découvre du sommet. Cette vue compense bien en effet la fatigue que l'on éprouve à gravir les cent et quelques marches d'un escalier si étroit qu'il permet à peine le passage d'un homme.

Assis sous la petite coupole de marbre, je promène mes yeux sur un des plus intéressants panoramas qu'il m'ait été donné de contempler. A mes pieds s'étale la ville moderne, Shahjehanabad, ainsi que l'appellent les Indiens, avec ses maisons à terrasses, au milieu desquelles serpentent des rues étroites pleines d'une foule affairée, avec ses nombreuses mosquées et ses palais, aujourd'hui déserts ou transformés en casernes. Au delà des remparts s'étend une vaste plaine unie, d'un aspect sablonneux, encadrée à l'ouest par une ligne de rochers grisâtres, à l'est par le large lit de la bleue Jumma. De toutes parts, sur cette plaine, se dressent des groupes d'édifices, dômes, colonnes, pavillons, dont les silhouettes vont se perdant au sud dans l'horizon, au-dessus duquel se dresse une mince aiguille que je ne distingue qu'avec l'aide du guide, et qui est le colosse de ces plaines, la gigantesque tour de Koutab.

Après une assez longue station dans notre observatoire aérien, nous regagnons le sol de la cour. Là le mollah, avec un air de grand mystère, nous propose de nous faire voir les précieuses reliques, qui ont valu à la mosquée son renom de sainteté. Il nous conduit dans un petit réduit dont la porte soigneusement verrouillée ne nous est ouverte par le gardien que contre le payement d'une roupie. Une fois que nous sommes introduits, le vieux prêtre ouvre avec solennité une sorte de tabernacle doré et en retire un étui en argent qu'il dévisse lentement en murmurant pieusement le nom d'Allah. Enfin il nous met sous les yeux un poil long de quelques centimètres, dur et roux comme du crin de porc, monté sur un tube d'argent. — « La barbe du saint prophète, » — dit-il en s'inclinant révérencieusement. Ce poil aurait, en effet, si l'on en croit la tradition, fait partie de la barbe de Mahomet. Cette relique est l'orgueil de Delhi et lui est enviée par toutes les cités musulmanes, car il n'y a que Médine, le Caire et Constantinople qui en aient d'aussi précieuses. Après le poil de la barbe de Mahomet, le prêtre nous exhibe une sandale, une ceinture en poils de chameau et plusieurs portions du vêtement du prophète. La présentation de chacune de ces reliques est accompagnée de force génuflexions qui inspireraient de curieuses réflexions à celui qui en est l'objet s'il pouvait les voir. Que dirait Mahomet, le farouche iconoclaste, le contempteur des idoles et des reliques, s'il voyait ses fidèles décerner ainsi à d'infimes objets des marques de vénération qui ne sont dues qu'à Dieu? Allez donc briser les chefs-d'œuvre des Romains et des Grecs, proscrivez de vos temples jusqu'au contour d'une créature animale, pour que vos ordres, vos menaces aboutissent un jour à voir élever dans le sanctuaire comme une divinité un poil abject et une sandale informe! L'homme est né fétichiste; il revient toujours au fétiche.

Après avoir réintégré ces divers objets dans le tabernacle, on nous exhibe des reliques d'un autre genre, véritables reliques celles-là, et que l'on ne contemple qu'avec respect. Ce sont de vénérables et pou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dreux manuscrits, parmi lesquels brille au premier rang un Koran en beaux caractères koufiques, écrit, sous la dictée de Mahomet, de la main même de son beau-fils, l'imâm Housseïn. Je remarque aussi une élégante copie du Koran, en caractères arabes, de l'un des fils de l'empereur Shah Jehan.

Pour terminer la journée, le temps ne nous permettant pas de continuer notre visite de la ville, nous sortons par la porte du sud-est et nous allons errer sur les sables de la Jumna. Assis sur la berge du fleuve, nous voyons le soleil se coucher derrière la cité impériale, dorant ses dômes et ses minarets et enveloppant dans une lueur de flammes toute la magnifique silhouette.

La nuit tombe vite et nous regagnons avec quelque peine la porte de la ville au milieu du concert étourdissant entonné par les chacals que l'obscurité vient de faire surgir de chaque repli de terrain.

26 *janvier*. — Dès le matin, nous nous dirigeons vers le palais impérial, vaste citadelle aux hauts remparts de grès rose occupant presque en entier la partie orientale de la ville. L'aspect extérieur rappelle beaucoup celui de la grande forteresse d'Akbar à Agra. Les murailles, construites en grand appareil, ornées de bandes en relief et de créneaux dentelés, dominent un large fossé que les Anglais ont en partie masqué par des ouvrages de terre. Au centre de chacune des faces du quadrilatère s'élève une belle porte flanquée de tourelles et couronnée de kiosques à dôme de marbre; une sorte de bastion, percé d'un portail encadré de minarets grêles, protége chacune de ces portes. Ces fortifications, véritable monument artistique, formidables autrefois, insignifiantes aujourd'hui, sont de la meilleure époque du grand art indo-musulman, du règne de Shah Jehan (voy. la gravure, p. 71).

Ce n'est pas sans émotion que je franchis le seuil de la noble citadelle des Grands Mogols, si longtemps inaccessible au vulgaire mortel et dont nul ne pouvait s'approcher autrefois sans s'incliner tout d'abord jusqu'à terre. Ce palais fut longtemps la merveille du monde, le réceptacle de l'éblouissante splendeur asiatique.

Il me revient à la mémoire les descriptions, considérées longtemps comme fabuleuses, si véridiques pourtant, de nos compatriotes Bernier et Tavernier, qui nous ont laissé dans quelques pages précieuses, d'un style simple et naïf, le tableau de ces fastes de la cour du Grand Mogol, qu'ils avaient pu contempler et dont leur esprit était resté ébloui.

Tavernier surtout, en sa qualité d'orfévre, ne devait pas se laisser éblouir facilement, et cependant son récit paraît être emprunté à quelque conte de fée. Une foule de soldats et de courtisans splendidement vêtus, tout un tumulte de palanquins, de chevaux empanachés, d'éléphants aux haodas d'or et d'ivoire, de riches équipages d'esclaves portant des parasols de velours, tel était le coup d'œil qui frappait l'étranger lorsqu'il approchait de la porte du palais impérial, dont les murailles elles-mêmes disparaissaient presque sous les plis des khanats de drap brodé et des longs étendards de parade. A peine avait-on pénétré dans l'enceinte, le spectacle devenait féerique : des palais aux murs de marbre semblables à l'ivoire, encadrant des cours dallées, égayées par de nombreux bassins et des bosquets d'orangers et d'arbres précieux, laissaient apercevoir à travers leurs arcades dentelées de véritables ruisselle ments d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Que les temps sont changés et combien le tableau qui frappe ma vue est différent! Des soldats anglais, coiffés d'un grotesque casque de paille tressée, vêtus d'une sorte de jaquette de marmiton, remplissent le vaste corps de garde, et leur voix gutturale ébranle rudement l'ogive des voûtes.

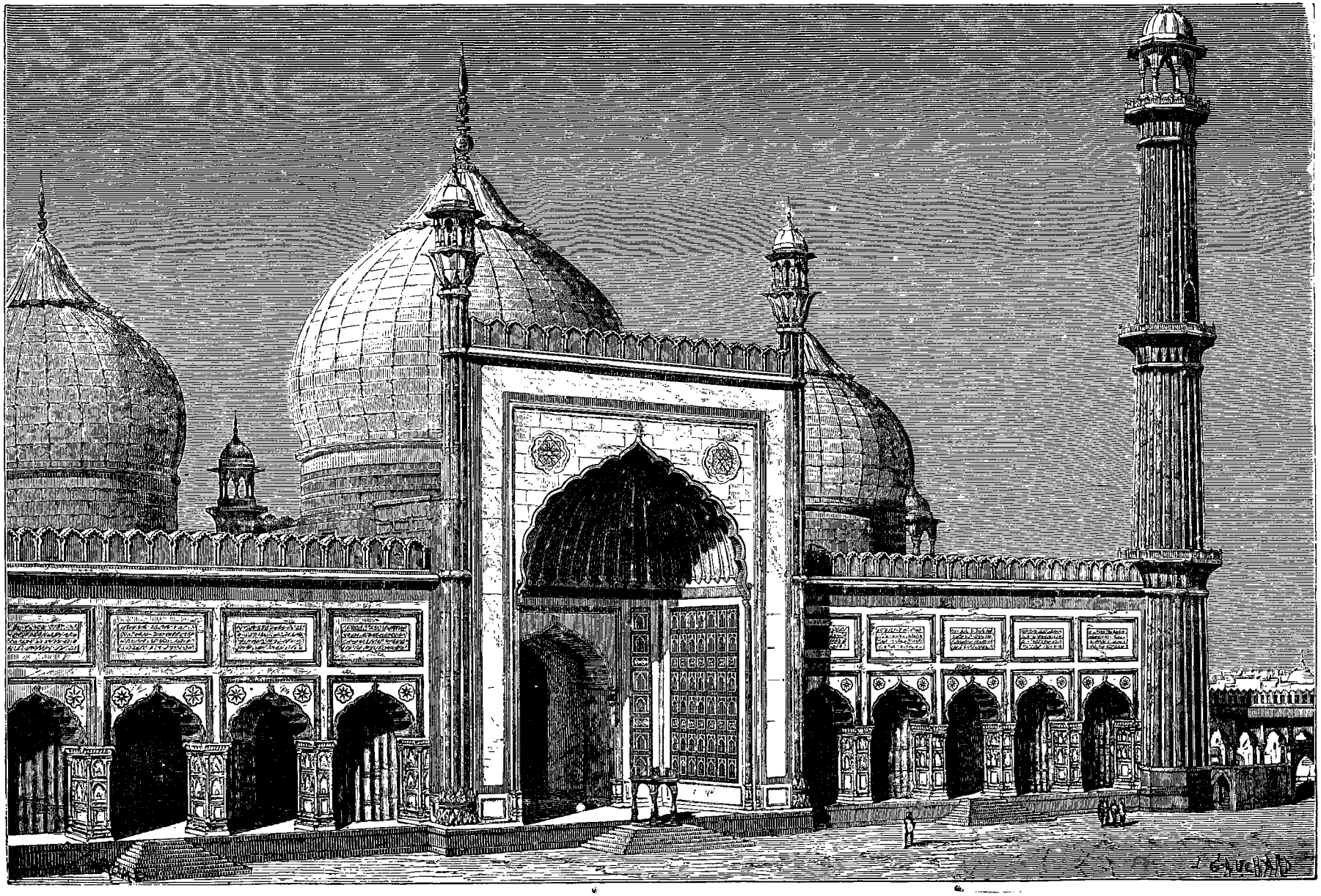
Puis nous passons sous la grande porte et nous voilà dans l'intérieur de la citadelle. Hélas! de laides et hideuses casernes obstruent de tous côtés l'horizon; seul, en face de nous, s'élève modestement un long pavillon dont les arcades festonnées ont été soigneusement maçonnées avec des briques, de façon à former de laides fenêtres carrées garnies de volets de bois. Ce pauvre pavillon, l'ancien Naobat-Kana des empereurs, fait tache, sous son déguisement anglais, au milieu des casernes étalant fièrement leurs symétriques rangées de briques toutes neuves. Il eût été plus charitable de le faire disparaître complétement.

Les Anglais ont voulu profiter de la vieille superstition hindoue; maîtres de Delhi, ils ont tenu à faire disparaître jusqu'au souvenir de leurs prédécesseurs, et, rasant les palais, ils ont élevé à leur place ces cubes de pierre percés de trous carrés qui sont le dernier mot de l'architecture britannique. C'est ainsi qu'ils ont pris la place des Grands Mogols. Mais encore trouvent-ils une raison pour excuser ce vandalisme : il fallait loger les troupes ! et la plaine de Delhi ne pouvait convenir à leurs casernes!

Je me retire désolé, ne tenant pas à pousser plus loin une si triste exploration, lorsque je vois accourir vers nous un soldat. « C'est par ici, monsieur, me dit-il en me désignant une direction opposée à celle que je suis. — Qu'est-ce qu'il y a par ici? — Le palais. — Comment, le palais? — Oui, monsieur, ce qui reste du palais de l'ancien rajah. Ça vaut la peine d'être vu, et si ces messieurs veulent me suivre, je les y conduirai. »

Nous suivons notre guide et, contournant le Naobat Kana, nous nous trouvons dans une seconde cour à l'extrémité de laquelle s'étend un fort beau palais de style mogol, malheureusement aussi défiguré par des cloisons de briques. C'était autrefois le Dewani-Am ou salle des grandes audiences, vaste halle dont la voûte décorée de mosaïques était supportée par de nombreuses colonnes de forme élégante. Aucune de ces splendeurs n'est aujourd'hui visible; les plafonds ont été soigneusement enduits d'une épaisse couche de chaux, sans doute pour que leurs délicats ornements ne viennent pas distraire de leur occupation les em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade de la Jummah Musjid, à Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ployés installés dans les bureaux qui remplissent aujourd'hui cette partie du palais. Dans une des salles, on voit encore le trône et le dais de marbre où prenait place l'empereur.

Sortant du Dewani-Am, nous traversons une vaste place bordée encore de bâtiments modernes, et nous arrivons au Dewani-Khâs, la fameuse salle du trône, que les Anglais, arrêtés par un scrupule, ont épargnée. Ce pavillon était la merveille du palais; quoique dépouillé de ses principales richesses, c'est encore un véritable bijou. Du dehors, c'est un vaste kiosque de marbre blanc d'une grande simplicité; mais l'intérieur est d'une richesse inouïe; les piliers, les arches, les cordons de la voûte sont brodés de merveilleuses arabesques dessinées avec des pierres précieuses incrustées dans le marbre. Le soleil se jouant à travers les arcades sur ces ravissantes mosaïques semble donner la vie à ces légères guirlandes de fleurs de lapis-lazuli, d'onyx, de sardoine et mille autres pierres fines. Les Anglais, offusqués par tous ces scintillements, avaient d'abord couvert, selon leur usage, ces mosaïques d'une couche de chaux; mais la réprobation unanime des visiteurs devant cet acte de vandalisme les a décidés à faire disparaître ce honteux enduit, travail lent et pénible qui leur a coûté fort cher et n'est pas encore terminé.

C'est ici qu'il faut se reporter à la relation de Tavernier pour se faire une idée de ce que devait être cette salle au temps de la splendeur mogole. Le plafond, raconte-t-il, était revêtu d'un tissu d'or et d'argent d'un travail admirable et qu'il estime, en sa qualité de bijoutier, à la valeur énorme de vingt-sept millions de francs. De lourdes draperies de soie retenues par des chaînes d'or encadraient les arcades du pourtour de la salle. Enfin, au centre s'étalait la merveille des merveilles, le fameux trône des paons. Le trône, en or massif, mesurait deux mètres de longueur sur un mètre et demi de largeur et formait une sorte d'estrade dont le dossier couvert d'émaux délicats s'étalait en une queue de paon; un dais en or massif, bordé d'une épaisse et longue frange de perles fines et reposant sur douze colonnes d'or, couvrait l'arrière du trône dont l'avant était abrité par deux vastes parasols de velours brodés de perles, à manches d'or incrustés de diamants. Ce chef-d'œuvre d'orfévrerie avait été exécuté par un orfévre français, Austin de Bordeaux, attaché à la cour de Shah Jehan, et avait coûté, d'après l'estimation de Tavernier, cent cinquante millions de francs. Il fut enlevé aux empereurs de Delhi, en 1739, par le shah de Perse Nadir.

A la gauche du Dewani-Khâs s'étendent les appartements privés des empereurs ou Summum Bourj, une longue suite de salles et de chambres aux parois de marbre incrusté (autant que permet d'en juger la couche de chaux qui les recouvre encore en partie), de jolies cours ornées de bassins et de jets d'eau, et de kiosques élégants fermés par de légères dentelles de marbre. Sur la porte de ce délicieux palais se trouve gravée la célèbre inscription : *S'il est un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici !*

C'est surtout devant cette longue série de ravissants appartements, si horriblement dilapidés par les Anglais depuis dix ans qu'ils sont maîtres de Delhi, que l'on se sent outré de ce vandalisme si naïf et si inconscient. Ce que les bandits maharates et afghans avaient épargné n'a pas trouvé grâce devant eux. Cependant il faut dire que sous le gouvernement de sir John Lawrence, le vice-roi actuel, cette sorte de fureur destructive, qui menaçait de faire disparaître en quelques années tous les monuments de l'Inde ancienne, a été un peu tempérée; on a même essayé de réparer en partie le mal déjà fait.

Non loin des appartements se trouvent les Akbary Hummoum ou bains impériaux, la partie la mieux conservée et la plus intéressante de ce vaste palais. On sait le rôle important que jouent les bains dans la vie orientale; c'est là que le nonchalant Asiatique passe les plus agréables moments de sa journée : aussi n'est-on point étonné du luxe et du raffinement déployés dans toutes les parties des bains impériaux; rien ne paraît avoir été épargné pour en faire le lieu le plus charmant du palais. On entre dans de petites salles circulaires recevant la lumière par une étroite ouverture placée dans le centre de la voûte en forme de coupole. Le sol, dallé de marbre blanc, est couvert de fines mosaïques imitant des fleurs jonchées sans ordre Au centre de chaque pièce se trouve soit une baignoire, soit une sorte de sofa pour recevoir les inhalations, toujours en marbre incrusté de pierres précieuses. De tous côtés serpentent des conduits en bronze qui amenaient l'eau chauffée à diverses températures et la vapeur. Le guide musulman, qui nous a dirigés à travers les salles du palais, me fait la description des différentes péripéties du bain impérial. Du reste, la ville possède encore aujourd'hui un établissement où la tradition des bains à la mogole s'est conservée et où je pourrai me convaincre par moi-même de ses délices tant vantées.

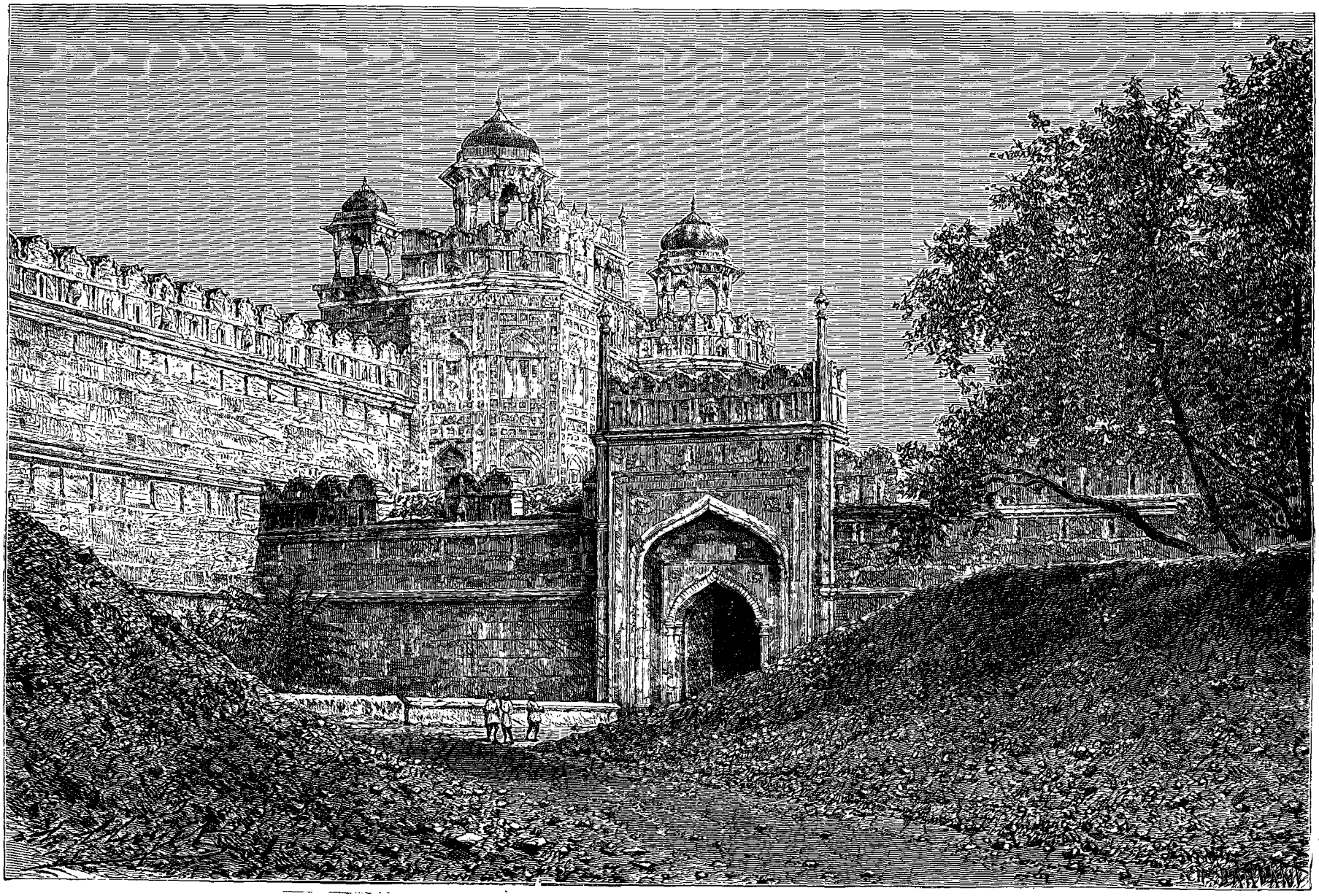
En sortant de l'Hoummoum Akbary, nous visitons la Mouti Musjid, la mosquée des perles, où les empereurs venaient faire leurs dévotions. C'est une petite chapelle, véritable bijou d'ivoire ciselé, mais sans rien de l'imposante sévérité qui caractérise son homonyme du palais d'Agra.

Nous traversons ensuite les vastes terrains qu'occupaient les féeriques jardins du palais tant chantés par les poëtes mogols et où ne se dressent plus aujourd'hui que quelques arbres maladifs à demi ensevelis sous les décombres.

Sortant du palais par la grande porte des Padischahs, nous voyons se dérouler devant nous une magnifique rue droite et large, sorte de boulevard planté d'arbres, bordé de belles maisons bien alignées : c'est Chandni Chowk, c'est-à-dire la rue des orfévres, la gloire et l'orgueil de Shahjehanabad.

Cette rue, fort belle en effet, traverse la ville en

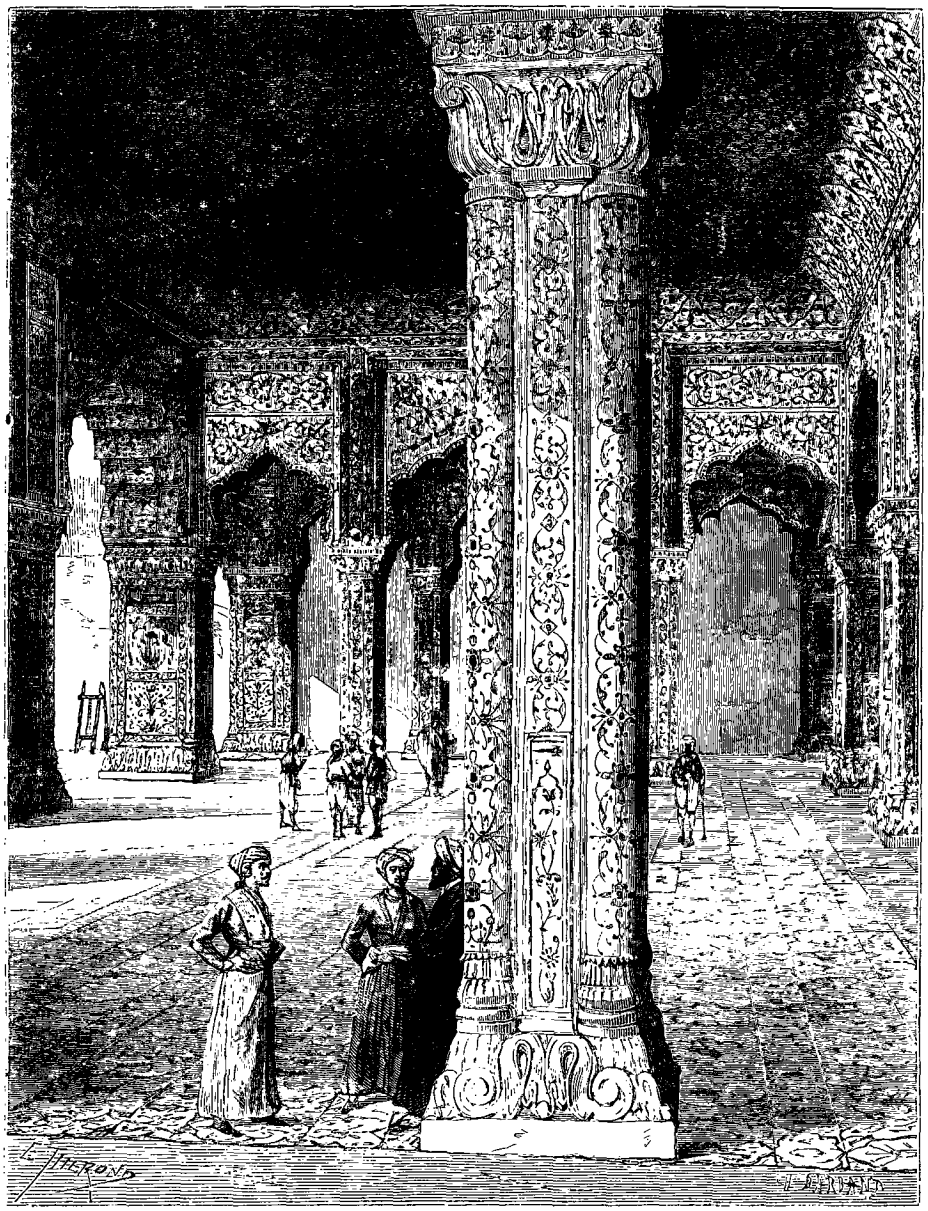
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte principale du palais des Padischahs, à Delhi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droite ligne de la grande porte du palais à la porte de Lahore : c'est là que se trouvent les principaux marchands de Delhi. Les boutiques, sortes de niches carrées de dimension presque uniforme, regorgent d'objets précieux ou curieux : bijouterie de Delhi, châles du Cachemire, gazes de Barhampore, armes du Pendjâb, coffrets ciselés du Chékavati, laques du Sîndh. Plus loin sont les banquiers, qui, sans paraître redouter leur mutuel voisinage, occupent une longue file de boutiques contiguës. Puis des cordonniers renommés pour leurs souliers à la poulaine brodés de soie et leurs élégantes babouches; des chapeliers qui fabriquent les toques d'or des mirzas, les légers bonnets de la bourgeoisie, et qui montent les turbans si étrange-

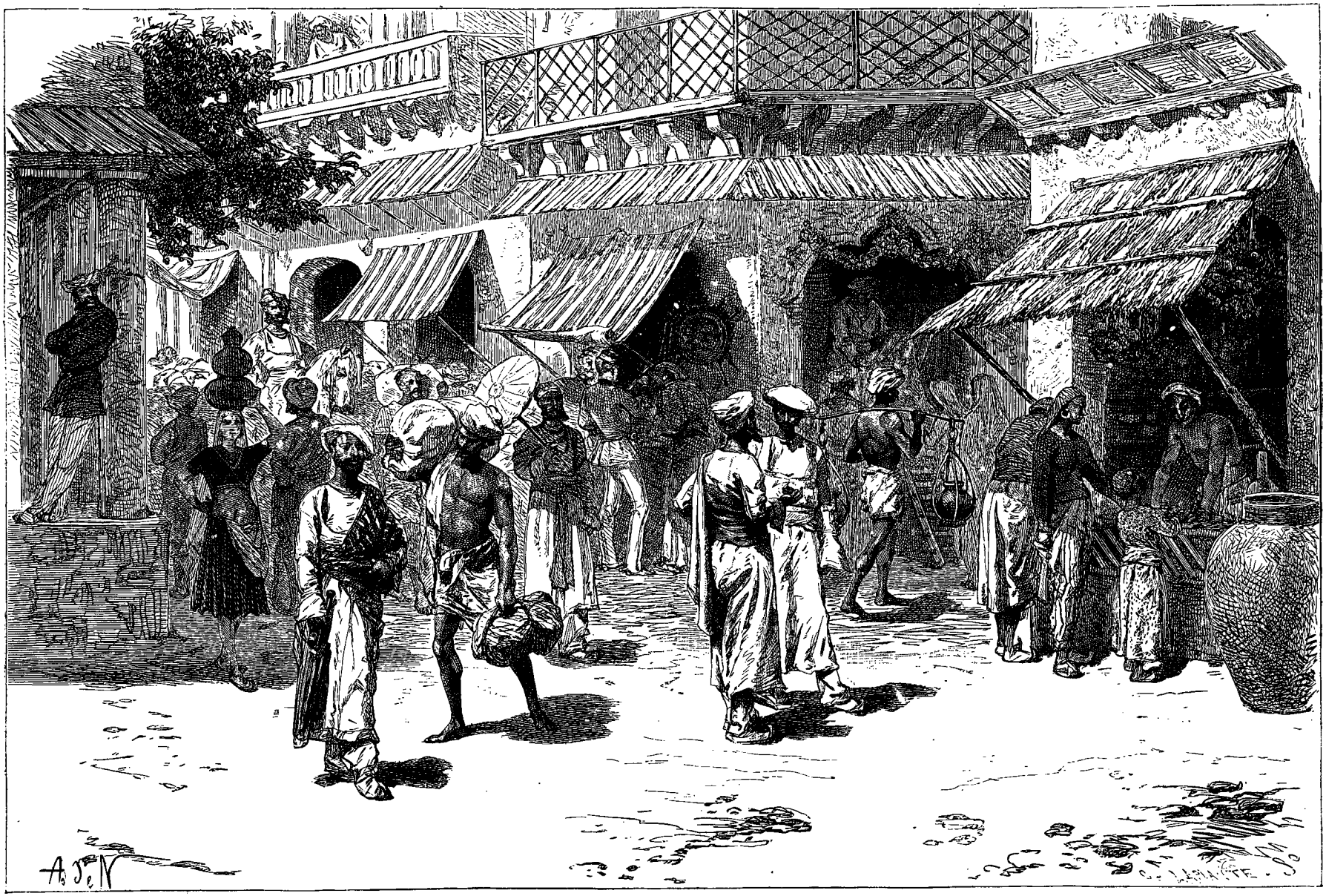


La grande salle du Dewani Khâs, au palais de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

ment façonnés caractérisant chaque caste; des orfévres exposant des bijoux d'un travail aussi fin qu'artistique; des pâtissiers étalant d'appétissants gâteaux qu'ils pétrissent et cuisent devant le public, etc. : chacune de ces industries constituant une sorte de groupe presque séparé des autres.

Quoique les Anglais aient enlevé à Delhi son titre de capitale et l'aient même séparée de l'Hindoustan en en faisant une dépendance du gouvernement du Pendjâb, elle n'a pas moins continué à être considérée par tous les Indiens comme la capitale du nord-ouest. Il n'est aucune ville, du reste, si ce n'est Lahore, qui puisse rivaliser, comme importance véritable, avec elle. Son marché financier est encore le principal de l'Asie méridionale, et ses banquiers étendent leurs relations jusqu'à Mascat, Kaboul, Lêh et Yarkand, c'est-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carrefour de Chandni Chowk, à Delhi. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à-dire sur l'Arabie, l'Afghanistan, le Tibet et le Turkestan.

Aussi la foule qui remplit à toute heure du jour la rue de Chandni Chowk est-elle des plus intéressantes à étudier. Le type qui mérite le plus d'attirer l'attention est celui des natifs de Delhi; Hindous et Musulmans se distinguent par une élégance, un soin de leur personne qui montrent l'influence qu'a eue sur cette ville le long séjour de la cour mogole; leurs physionomies sont vives et intelligentes; ils se montrent polis et affables envers les étrangers, quoiqu'il ne faille peut-être pas faire grand cas de ces qualités fort superficielles vis-à-vis des Européens. Leurs femmes sont aussi fort élégamment habillées, les Hindoues en sarri de couleur et jupon plissé, les Musulmanes en veste flottante et pantalon serré à la cheville.

De loin en loin, on rencontre de graves mirzas, coiffés d'une sorte de haute barrette dorée, se promenant d'un air mélancolique en compagnie de ravissants enfants aux grands yeux noirs.

On donne le titre de mirzas aux membres de l'ancienne famille impériale, et la plupart de ceux qui ont obtenu l'autorisation de séjourner à Delhi ne sont que des parents éloignés du dernier empereur. Quelques-uns même ont été maintenus par les Anglais dans la possession de leurs fiefs héréditaires, en récompense de services rendus pendant la révolte.

A côté des natifs de Delhi, on remarque des Afghans, des Béloutchis et des représentants de presque toutes les races habitant les plaines du Pendjâb et les versants et plateaux de l'Himalaya.

En remontant le Chandni Chowk, nous arrivons devant une sorte de corps de garde de construction moderne, insignifiant édifice dont le nom suffit cependant à faire frémir tout habitant de Delhi. C'est la Kotwali ou mairie native, devant laquelle les coupables mais malheureux défenseurs de la ville furent amenés en 1857, après la prise de la cité par les Anglais, et fusillés ou pendus sommairement. Ces pauvres gens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs princes de la famille impériale, s'étaient bravement défendus; la plupart d'entre eux n'avaient pris aucune part au massacre des quelques Européens assassinés au début de l'insurrection par la populace, et ne croyant pas que l'on pût faire un crime à un homme de défendre les armes à la main l'indépendance de son pays, ils se rendirent aux Anglais, qui les passèrent tous impitoyablement par les armes.

Non loin de là est une mosquée dont les dômes et les minarets sont revêtus de plaques d'or et dont le nom Souna Musjid rappelle de non moins sanglants souvenirs. C'est du haut d'un de ces minarets que Nadir Shah, le conquérant persan, assista froidement pendant trois jours à l'incendie de la malheureuse ville livrée au pillage.

Après la Kotwali, nous suivons une autre grande et belle rue qui coupe la Chandni Chowk à angle droit, et nous arrivons à la porte de Cachemire. C'est de ce côté que les Anglais tentèrent l'assaut en 1858; en souvenir de leur succès, ils ont voulu laisser la porte de Cachemire dans l'état où elle se trouvait après la bataille, et l'on voit aujourd'hui encore les casemates lézardées et les pierres étoilées par le choc des boulets.

Les remparts qui enveloppent la moderne Delhi datent du règne de Shah Jehan; construits en granit et protégés par un fossé profond et un glacis élevé, ils forment encore aujourd'hui un système de défense assez formidable. L'enceinte a un développement de dix kilomètres et est percée de douze portes.

De la porte de Cachemire, une route bordée d'arbres conduit aux cantonnements civils et militaires anglais, situés à deux kilomètres au nord. C'est près de leur emplacement que s'étendaient autrefois les célèbres jardins impériaux du Chalimar, chantés par le poëte de Lalla Roukh, mais il ne reste aujourd'hui que fort peu de chose de toutes ces splendeurs.

Nous rentrons dans la ville et nous nous promenons au hasard à travers les bazars étroits et tortueux encombrés de monde qui rayonnent autour de Chandni Chowk. Nous ne rencontrons sur notre route aucun monument digne de remarque, si ce n'est pourtant la Kala Musjid ou mosquée noire, sombre édifice d'architecture bizarre, qui se dresse non loin de la porte turcomane. Cette mosquée est le seul édifice antérieur au règne de Shah Jehan renfermé aujourd'hui dans les murailles de la ville. Elle fut élevée en 1630 par l'empereur Férôze, le fondateur du Delhi désigné sous le nom de Ferozabad.

De retour au bungalow, après notre longue excursion, nous trouvons les abords de notre appartement envahis par une véritable nuée de marchands qui viennent nous présenter les curiosités de la capitale.

La vérandah, où chaque marchand a étalé ses bibelots, offre le coup d'œil d'un véritable bazar : châles, étoffes, cornes d'antilope, armes, coffrets, éventails, bronzes, statuettes s'étalent dans un désordre des plus pittoresques et des plus séduisants. Cependant, résistant à toutes ces tentations, nous congédions impitoyablement tous ces spéculateurs avides, qui viennent profiter de l'inexpérience des touristes pour les voler effrontément en leur vendant ces objets dix et même vingt fois au-dessus du cours du bazar.

Le touriste, qui ne connaît pas assez la langue du pays et les habitudes du bazar pour pouvoir se passer de ces intermédiaires peu scrupuleux, n'a qu'à rabattre hardiment, d'après cette donnée, sur le prix des objets qui lui sont offerts. Son offre soulèvera d'abord des rires ironiques ou des flots d'exclamations; les marchands, après avoir soigneusement emballé leurs précieux bibelots et s'être éloignés, reviendront peu après et donneront au prix fixé leur marchandise, non sans s'être tiré la barbe et tordu les mains en signe de désespoir, et sans avoir protesté que la misère seule les force à accepter ce marché.

Parmi les marchands qui se présentent au bungalow de Delhi, il est une catégorie qui mérite cependant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mirzas de la famille impériale e Delhi. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'être traitée avec plus d'indulgence par le touriste, indulgence que je leur témoignai du reste moi-même : ce sont les peintres en miniature. Ces artistes (un petit nombre d'entre eux méritent réellement ce titre) font de très-jolies reproductions sur ivoire des principaux monuments de Delhi et Agra, et leurs prix sont comparativement modérés, par la raison que leurs produits, quoique d'une exécution remarquable, n'ont jamais été très-goûtés des touristes anglais. Ce sont pour la plupart des descendants des peintres entretenus autrefois à la cour des Mogols, et ils ont conservé par tradition les portraits des principaux personnages de cette dynastie, qu'ils reproduisent sous forme de fort jolies miniatures. Chose non moins intéressante, on trouve parmi leurs œuvres de très-curieuses et très-fidèles reproductions des principaux monuments de la Mecque.

27 *janvier*. — La matinée est consacrée à la photographie. Suivi de mon appareil et de mes gens, je refais mon excursion d'hier; mais, cette fois, je ne rentre qu'après avoir fixé sur mes plaques les principaux monuments de la ville.

Une des choses qui m'ont toujours frappé durant mon voyage, c'est l'extrême obligeance avec laquelle les Indiens se soumettent partout aux exigences parfois impérieuses du photographe. Jamais leur curiosité n'approche de l'indiscrétion, et dès qu'ils aperçoivent l'appareil braqué sur un point, ils se gardent bien de gêner en quoi que ce soit l'opération. Un geste, un signe du photographe suffit pour arrêter la foule pendant quelques minutes dans une rue, et, s'il lui plaît d'animer la scène en y introduisant des personnages, les passants se prêteront toujours de bonne humeur à sa fantaisie. C'est un fait qui mérite d'être signalé et qui est, il me semble, un signe bien caractéristique de la douceur et de l'aménité du peuple hindou. Sans vouloir faire de comparaison désobligeante, je demanderai aux peintres et aux photographes qui voyagent en France s'ils ont souvent trouvé la même discrétion et la même complaisance chez nos paysans.

De retour de ma tournée photographique, je me fais conduire aux bains mogols pour y jouir de ce mode d'ablution tant vanté. Ces bains diffèrent peu, en somme, des bains turcs. On est introduit d'abord dans une série de pièces chauffées à des températures croissantes; puis le baigneur, après vous avoir arrosé d'un seau d'eau tiède qui paraît glacée, vous couche sur une table de marbre, vous enduit le corps de savon et vous masse et pétrit jusqu'à complet épuisement. Vous êtes ensuite enveloppé dans une chaude couverture et placé sur un sofa où, après une heure de sommeil, vous vous retrouvez frais et dispos, mais en apparence seulement, car cette rude opération vous laisse peu propre, pendant le reste de la journée, à une occupation quelconque. C'est, en somme, un système hygiénique fort convenable pour un Asiatique désœuvré et somnolent, mais peu recommandable pour l'Européen habitué à une vie active.

Delhi, placé au milieu de grandes plaines arrosées par de nombreuses rivières, jouit d'un climat sain. L'hiver y est frais et agréable et ne peut se comparer qu'aux plus belles journées de notre printemps, quoique pendant les mois de décembre et de janvier on ne dédaigne pas d'allumer de temps à autre un bon feu dans les cheminées dont sont munies toutes les habitations européennes; la vue de ces cheminées ne laisse pas de produire une bizarre impression sur le touriste, qui en général englobe l'Inde entière dans la catégorie des régions torrides où le froid est absolument inconnu, et qui ne sait pas qu'il est telles parties de l'Hindoustan et du Pendjâb où, pendant plusieurs mois, le thermomètre descend toutes les nuits jusqu'à deux et trois degrés de froid.

L'été, en revanche, est vraiment insupportable à Delhi pendant la courte période où soufflent ces terribles *hot winds* (vents chauds) dont mes lecteurs ont fait avec moi l'expérience, durant mon voyage à Jeypore.

Delhi est cependant affligé d'une plaie bizarre qui en fait un des lieux de séjour les plus redoutés des officiers et des fonctionnaires anglais. Cette plaie, connue sous le nom d'ulcères de Delhi, est produite par une infection spéciale des eaux potables. Toute personne buvant de ces eaux, même une seule fois, voit apparaître, au bout d'un temps quelquefois fort long, sur diverses parties de son corps, de véritables ulcères d'une guérison fort difficile. Ces ulcères n'ont aucune analogie avec le ver de Guinée et le *ring-worm* ou ver circulaire produits par diverses eaux de l'Inde et d'autres pays; ce sont de véritables plaies. Le seul moyen d'éviter la contagion est de soumettre à l'ébullition les eaux destinées à l'alimentation.

En général, les étrangers qui ne font qu'un court séjour à Delhi dédaignent ces précautions, mais souvent bien à tort, car j'ai connu moi-même à Calcutta une personne qui en avait été atteinte quoique dans un séjour de quelques heures à Delhi elle n'eût bu qu'un verre d'eau.

Si l'on en croit les indigènes, cette plaie n'aurait fait son apparition qu'après la prise de la ville par les Anglais, en 1857, et elle s'attacherait plus spécialement aux Européens, stigmatisés ainsi pour leur impiété par la main d'Allah.

XLIX

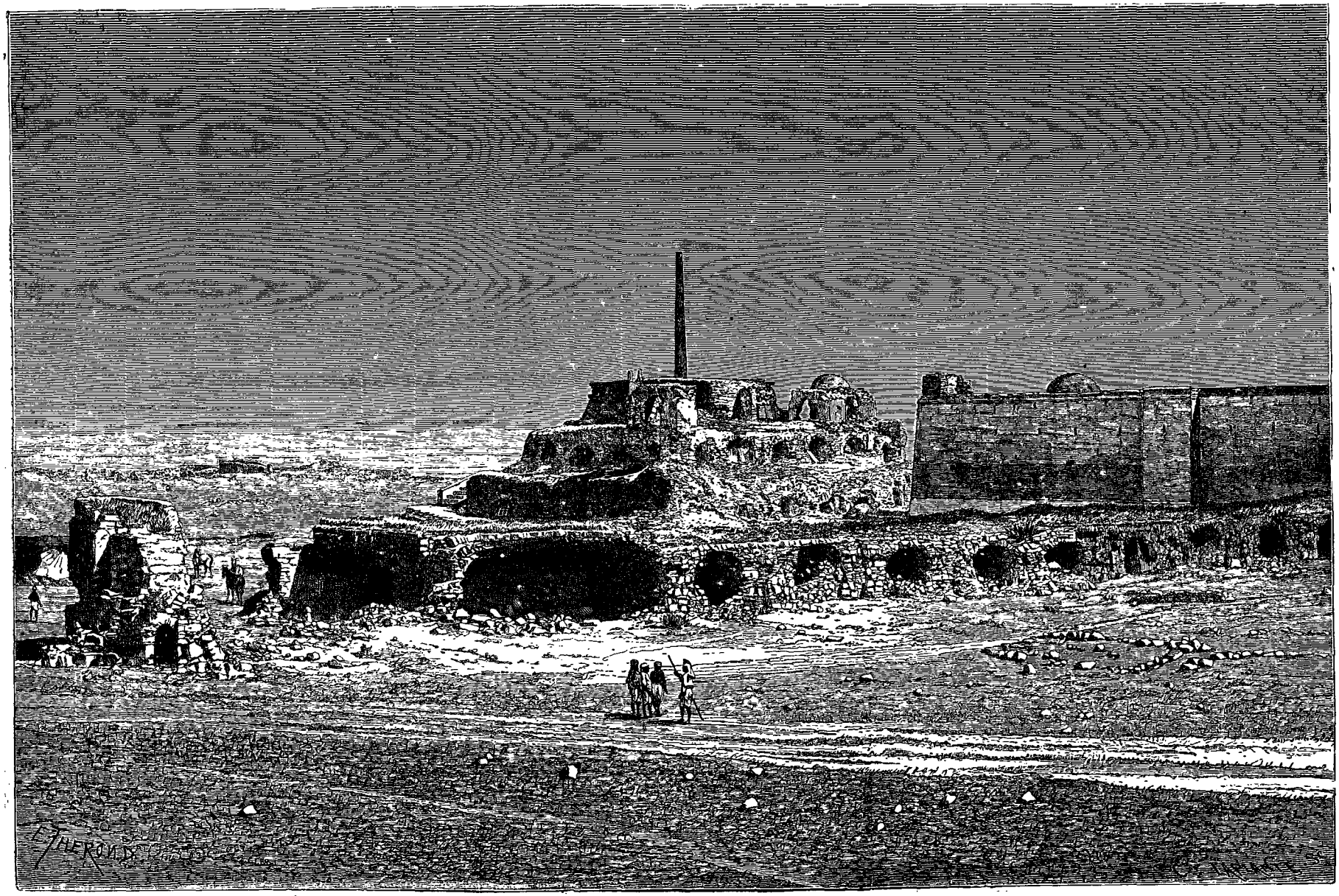
LA PLAINE DE DELHI.

La ville et le palais de Férôze. — L'aiguille d'Açoka. — La citadelle du Pourana Kila. — La mosquée afghâne. — Le tombeau d'Houmayoun. — Comment finit une dynastie.

31 *janvier*. — Nous commençons aujourd'hui l'exploration de la plaine de Delhi, vaste nécropole jonchée, sur une longueur de seize kilomètres et une largeur de neuf, des ruines des neuf cités qui portèrent successivement ce nom.

De grand matin, nous montons à cheval, Schaumburg et moi, et sortons de la ville par la porte du sud,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du palais de Féróze, dans la plaine de Delhi. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou Delhi-Durwaza. A quelques pas des remparts, nous entrons dans le champ des morts, et les fers de nos chevaux font résonner sourdement ce sol dur et accidenté, étrange agglomération de briques, de fragments de pierres et de ciment, sous lequel reposent tant de générations.

C'est ici que s'étendait autrefois, grande et populeuse, la cité impériale fondée par Férôze, un des princes les plus éclairés qu'ait produits la dynastie afghâne. D'un côté, elle mirait ses remparts dans les eaux bleues de la Jumma; de l'autre, elle projetait ses faubourgs, traversés par de nombreux canaux d'eau douce jusqu'aux collines d'Hindoun. Mais celui qui s'intitulait le fléau de Dieu, le farouche Tartare Tamerlan, vint avec ses hordes, et là où s'élevait le superbe Delhi du quatorzième siècle, il ne laissa qu'un amas de décombres sur lesquels les herbes elles-mêmes se sont refusées à pousser.

Un seul édifice put résister à la fureur du conquérant boiteux[1], c'est le palais de Férôze, qui dresse encore aujourd'hui son squelette dénudé, mais d'une imposante grandeur au milieu de cette solitude qui fut une ville.

Ce palais, dans lequel les indigènes voient une ancienne citadelle et qu'ils appellent pour cela Férôze-Ka-Kotla, est une structure d'un caractère fort original. Il est formé de quatre terrasses carrées superposées en forme de pyramides (voy. la gravure, p. 77) et percées sur chacune de leurs faces d'un nombre considérable d'arches. Aux angles de chaque étage s'élevaient des pavillons coiffés de coupoles dont il ne reste plus que deux spécimens. Enfin, couronnant le tout, du sommet de la terrasse s'élance un magnifique monolithe de douze mètres de hauteur.

Au temps de sa splendeur, ce palais, avec ses grandes façades recouvertes de stuc peint de couleurs vives, ses larges terrasses, ses dômes émaillés de bleu et sa flèche de pierre enfermée dans une enveloppe d'or, devait offrir un coup d'œil à la fois étrange et admirable, et qui dut vivement frapper les sauvages compagnons de Tamerlan lorsqu'ils le contemplèrent pour la première fois.

L'aiguille de pierre qui surmonte le palais de Férôze est un des plus intéressants et des plus curieux monuments de l'Inde antique, car nous voyons en lui une des colonnes de pierre que l'empereur bouddhiste Açoka fit élever sur plusieurs points de son empire vers l'an 250 avant l'ère commune, et ce qui lui donne un plus grand intérêt encore, c'est que les archéologues considèrent ces colonnes comme la première tentative faite par les Indiens pour employer la pierre travaillée dans leur architecture.

Cette colonne ou lât est un monolithe de grès rouge de forme cylindrique, s'amincissant légèrement vers le sommet. Il mesure un peu plus de douze mètres de hauteur et environ un mètre de diamètre à la base. Sur sa surface soigneusement polie se voient plusieurs inscriptions qui ont, pendant des siècles, mis au défi l'ingéniosité des savants arabes et européens. La principale comporte la publication d'un des écrits religieux d'Açoka, écrit en pali et déchiffré, pour la première fois, par l'illustre indologue Prinseps.

Les historiens musulmans du règne de Férôze rapportent que ce prince donna l'ordre d'enlever ce lât qui se dressait parmi les ruines d'un temple païen situé sur les bords de la Jumna et le fit transporter à grands frais à Delhi, où il fut placé au sommet du palais impérial. Sous le nom de Mînar Zârîn ou Colonne d'or (il avait été couvert de feuilles de ce métal) il fut considéré longtemps comme le palladium de l'empire. Il est difficile de comprendre comment il fut épargné par Tamerlan, qui se contenta de le dépouiller de sa riche enveloppe.

A côté du palais de Férôze s'étend une grande mosquée d'un style simple et sévère, qui a aussi échappé à la destruction générale.

Pendant une heure nous parcourons les chambres du palais, dont les voûtes formées d'un granit bleuâtre réuni au moyen d'un ciment d'une excessive ténacité résisteraient encore aujourd'hui aux efforts d'un bombardement; puis, après avoir pris une photographie de l'ensemble, nous nous remettons en marche.

Nous cheminons péniblement pendant un quart d'heure à travers des monticules de décombres, des pans de murs informes, et nous atteignons enfin un beau portail en granit relevé de bandes de grès rouge, qui marque l'entrée de la ville élevée en 1415 par l'empereur Daôlat Lodi, à côté de l'emplacement même du Delhi de Férôze, détruit quelques années auparavant par Tamerlan.

Cette ville a disparu à son tour et il n'en reste que la citadelle, pittoresquement perchée sur un monticule, qui en marquait autrefois le centre. Une large et belle chaussée conduit de la porte ruinée à la forteresse, appelée aujourd'hui Pourana Kila ou le vieux fort.

Passant sous un beau portail, flanqué de corps de garde, nous nous trouvons dans une vaste enceinte à demi remplie par les misérables huttes de boue d'un village hindou au-dessus desquelles se montrent les hautes coupoles des anciens édifices.

Le plus remarquable parmi ceux-ci est la grande Kila Kana Masjid, ou mosquée du fort, magnifique spécimen de l'architecture afghâne. C'est un long et étroit édifice, surmonté de trois dômes de forme massive et présentant une belle façade, percée de cinq arches pointues de hauteurs différentes. La masse de l'édifice en grès rouge est relevée par des bandes et des rosaces de marbre blanc couvertes de délicates sculptures. Les salles intérieures n'ont d'autres ornements que d'élégantes *Kiblas* en marbre indiquant aux vrais croyants la direction de la Mecque. De belles

1. On sait que le grand conquérant tartare, qui mit à feu et à sang l'Asie entière de 1370 à 1406, était boiteux de naissance. Le nom de Tamerlan que lui ont donné les historiens européens n'est qu'une corruption de Timour Lenk ou Timour le Boiteux. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

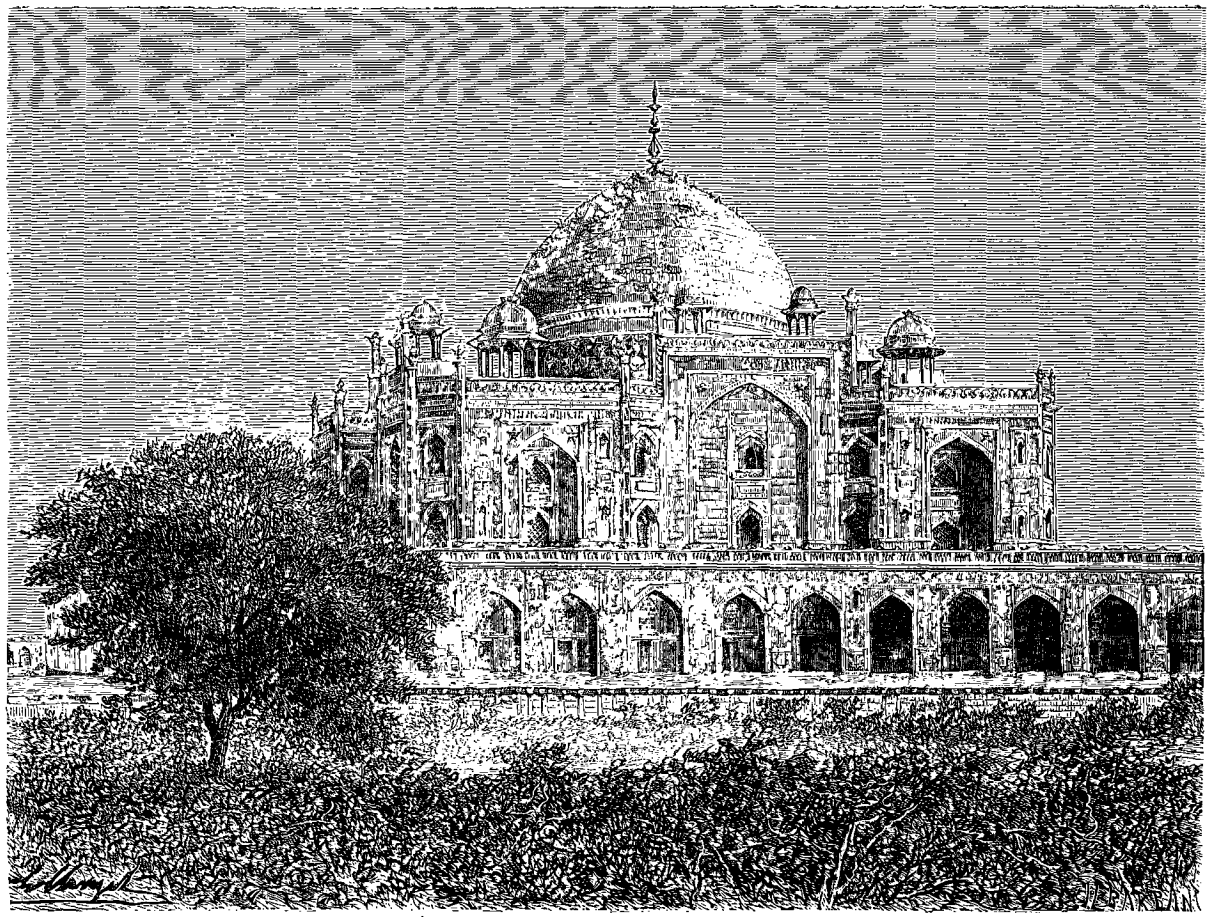
mosaïques, aujourd'hui fort détériorées, décoraient autrefois la voûte.

A côté de cette mosquée se trouve un assez beau pavillon de pierre, qui servait de bibliothèque aux empereurs pathans. C'est là qu'Houmayoun, qui, après un long exil, venait de reconquérir le trône de son père, se tua misérablement, en tombant du haut d'une échelle sur laquelle il était monté pour prendre un livre sur les rayons de sa bibliothèque.

Ce prince, le véritable fondateur de la dynastie des Timourides, surnommés les Grands Mogols, repose à un kilomètre au sud du Pourana Kila, dans un superbe tombeau, que nous visitons en sortant de la vieille forteresse.

Ce mausolée est un des plus nobles monuments de la plaine de Delhi. Sa masse imposante de marbre blanc et de grès rose, couronnée d'un dôme de grande beauté, s'élève du milieu d'une vaste terrasse, qui occupe le centre d'un jardin plein de fleurs, encadré par de jolis kiosques en pierre rouge. Sous la large coupole est placée la pierre tombale, simple et sans ornements, qui recouvre les cendres du premier des Mogols.

C'est dans cette salle, à côté de cette tombe, que,



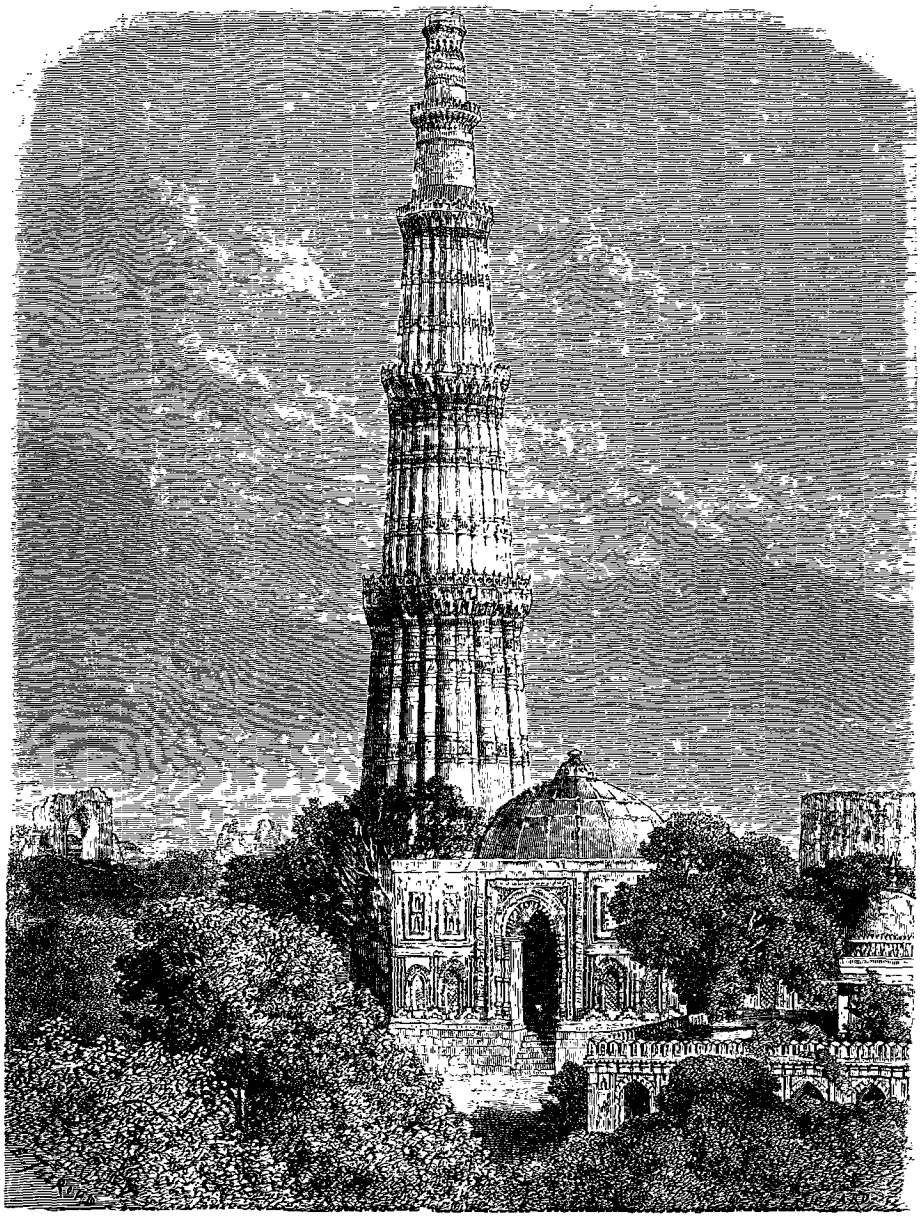
Mausolée de l'empereur Houmayoun, dans la plaine de Delhi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

par un étrange jeu du destin, cette grande dynastie timouride des Houmayoun, des Akber, des Shah Jehan, des Aurangzeb, est venue se terminer misérablement. Après la prise de Delhi par les Anglais en 1857, le malheureux empereur Mahomed Bahadour, coupable de s'être laissé réinstaller par les rebelles sur le trône de ses ancêtres dont il n'avait jamais cessé d'être le titulaire, vit sa tête mise à prix. Réussissant par un hasard miraculeux à s'échapper de son palais où ses fils et ses fidèles combattaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, il essaya de gagner les déserts du Sindh; mais partout il se vit fermer la route, et, après avoir couru les plus grands dangers, il parvint à se réfugier dans le mausolée d'Houmayoun. C'est là que le capitaine Hodgson, envoyé à sa poursuite, trouva l'infortuné vieillard prosterné dans sa douleur sur le tombeau de son ancêtre. On l'arracha de cet asile, et on le traîna à Delhi; mais la crainte de soulever une réprobation que commençaient à surexciter les violences de la répression arrêta son exécution, et Mahomed Bahadour fut envoyé à Calcutta où, ne pouvant subvenir avec la faible pension que lui alloua le vainqueur aux besoins de sa nombreuse famille, il s'éteignit quelques années après, en proie à une profonde misère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelles qu'aient été les défaillances des derniers des Grands Mogols, on doit se garder de juger trop sévèrement leurs actes; car il faut bien se dire que c'est en ouvrant avec libéralité leur empire aux commerçants que les empereurs de l'Inde ont préparé et amené la chute de leur puissance. Une fois à même d'apprécier l'immense richesse de ces pays, les compagnies européennes n'ont pas eu de repos qu'elles n'en fussent les maîtresses absolues.

Ce sont les intrigues et les avidités de ces compagnies qui sont venues apporter le désordre et l'anarchie dans un pays jusqu'alors calme et prospère.



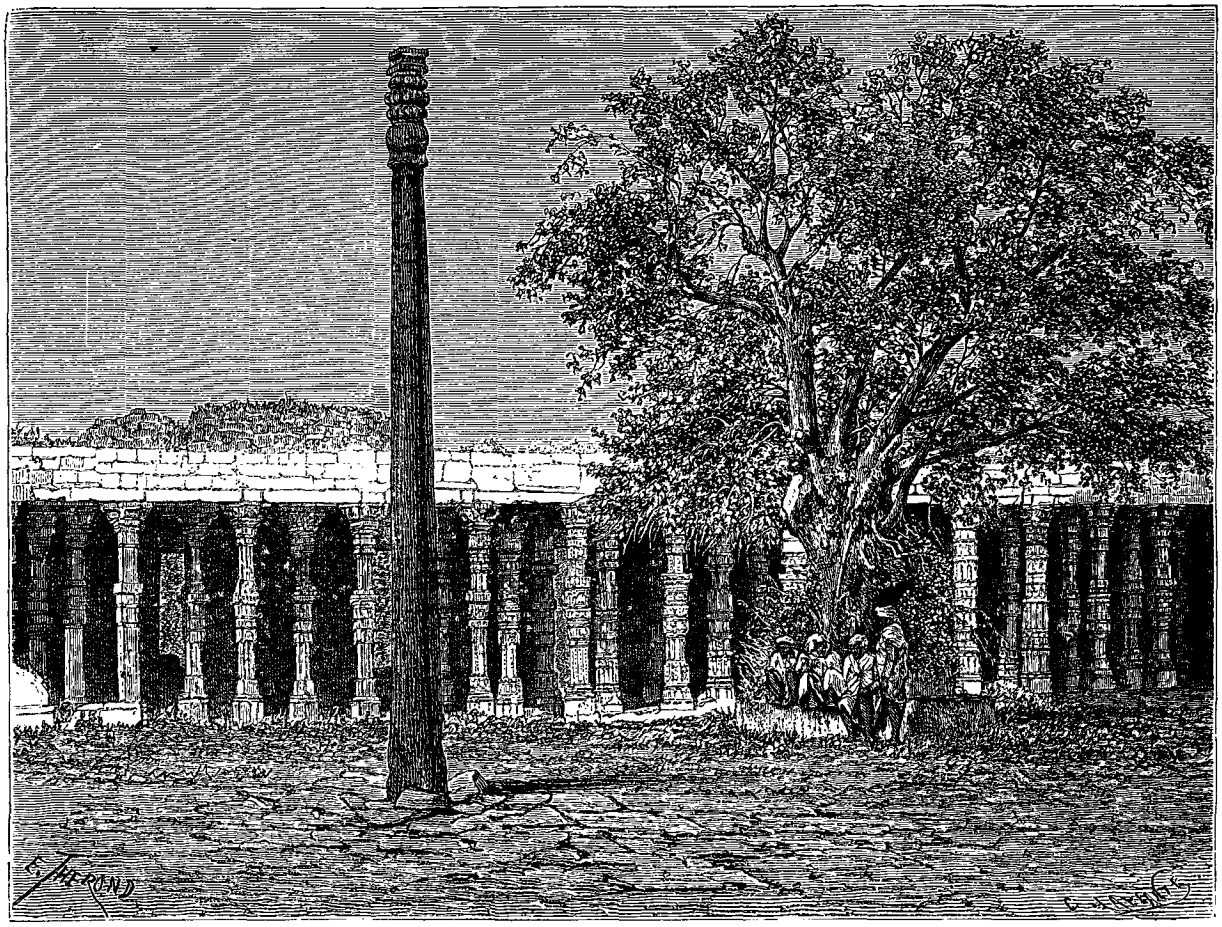
La tour de Koutab, dans la plaine de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Si, en fin de compte, le progrès et la civilisation ont su profiter de ces agissements cupides, il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose d'amer à reprocher à un peuple un abaissement qu'il n'eût jamais subi au même degré si, à l'exemple du Japon et de la Chine, il eût fermé ses portes à nos marchands et livré nos missionnaires au supplice.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La colonne de fer du roi Dhava, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLIX (suite).

LA PLAINE DE DELHI.

Une hyène impertinente. — En chasse dans ma chambre. — Nizzam-Oudïn. — Arab-Ka-Seraï. — Le mausolée de Safdar Jâng. Cercles et gnomons. — Une nuit dans un tombeau. — Le nautch improvisé.

Nous passons le reste de la journée au mausolée d'Houmayoun. Un des kiosques du jardin, transformé en bungalow par les Anglais, nous fournit un gîte confortable pour la nuit : nos gens nous y ont précédés depuis ce matin, et nous servent un dîner que le grand vent qui a soufflé tout le jour et la fatigue de notre excursion nous font trouver succulent.

Dans la soirée, un incident vient jeter un grand émoi dans notre troupe. Fumant tranquillement un cigare sur la terrasse du mausolée, je vois arriver mes domestiques, courant et appelant à l'aide; en même temps, devant la porte ouverte de notre bungalow, nos

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305, 321, 337; t. XXVII, p. 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chiens se démènent comme des possédés en aboyant contre un être invisible.

« Une panthère dans la chambre de monsieur! » me crie mon bèra, tremblant de frayeur, en s'approchant de moi.

Nous nous dirigeons en toute hâte vers le bungalow; mais, chemin faisant, je me souviens que tous nos fusils sont précisément dans ma chambre. Comment faire? Les domestiques restés en arrière me supplient de ne pas avancer. Les chiens continuent à aboyer furieusement et j'entends distinctement un sourd grognement répondre à leurs cris. Il y aurait donc danger à s'aventurer de ce côté sans armes, d'autant plus que la présence d'une panthère, ou tout au moins de quelque guépard, n'aurait rien de fort surprenant, car ces animaux abondent dans les montagnes voisines et doivent certainement pousser leurs excursions jusqu'à la Jumna.

Après un instant passé à délibérer, et sans que le mystérieux hôte de notre chambre se soit décidé à sortir, je fais imbiber des chiffons d'huile, et les ayant allumés, nous plaçons ces torches improvisées au bout d'un bâton et nous nous avançons vers la porte devant laquelle les chiens n'ont cessé de monter la garde.

Arrivés là, nous lançons nos chiffons enflammés dans la chambre; leur chute est accueillie à l'intérieur par un bizarre ricanement qui met en fuite nos braves compagnons, et au bout d'un instant, la clarté nous permet d'apercevoir, presque tapie sous le lit, le poil hérissé, roulant des yeux énormes et montrant des dents menaçantes, une hyène, de fort belle taille, ma foi.

L'incident, de tragique, devient ridicule. A nos cris de « lagarbâgha! » nos domestiques accourent, et l'un d'eux, un saïs, grand et vigoureux gaillard, s'offre pour aller chercher, à la barbe de ce plus poltron des carnassiers, rendu plus peureux encore par la vue du feu, mon fusil, qui repose tout chargé contre une chaise assez rapprochée de la porte. En un saut, le fusil est pris et remis entre mes mains; mes gens tirent leurs sabres, leurs couteaux. Entouré de tous ces guerriers, maintenant pleins d'audace, je fais écarter les chiens et j'ajuste la bête; le coup part, et avant que la fumée se soit complétement dissipée, j'aperçois la malheureuse hyène qui, blessée grièvement, s'est traînée jusqu'à la porte, où les sabres de mes gens l'ont bientôt dépêchée. Le cadavre est traîné hors du jardin, où il est aussitôt entouré par un véritable bataillon de chacals glapissants de joie. Nous nous couchons, non sans avoir ri des émotions de la soirée et des péripéties de cette chasse à l'hyène dans une chambre.

1er *février.* — Le mausolée d'Houmayoun forme le centre d'un vaste cimetière s'étendant à travers toute la plaine de Delhi, depuis la Jumna jusqu'aux collines dans l'ouest. Les tombeaux composant cette immense nécropole sont de tous genres, depuis le modeste *takia*, formé d'une simple pierre tumulaire, jusqu'au massif édifice surmonté d'un dôme élevé et couvert de ces briques émaillées de nuances si vives et si délicates dont les procédés de fabrication se sont perdus.

Le groupe principal se trouve autour du petit village d'Arab-Ka-Seraï; les monuments intéressants y abondent, mais nous nous contenterons de signaler un beau mausolée de l'époque pathane (quinzième siècle), d'un style sévère et imposant, quoique couvert d'une profusion de ravissantes arabesques, et une petite mosquée, qui seraient visités et admirés partout ailleurs, mais qui passent inaperçus au milieu du nombre de monuments qui couvrent la plaine.

Un peu à l'ouest de ce groupe de tombes s'en trouve un autre non moins remarquable, qui entoure la magnifique mosquée élevée au quatorzième siècle par l'empereur Toglack Ier, en l'honneur du saint musulman Nizzam-Oudïn. Les grandes familles mogoles se sont disputé le terrain sanctifié par la présence du célèbre missionnaire de l'Islam, et les sépultures sont rangées côte à côte comme dans un de nos cimetières d'Europe. Sur ces larges dalles de marbre entourées d'élégantes balustrades merveilleusement ciselées, on lit quelques-uns des noms les plus illustres de l'Inde des seizième et dix-septième siècles : l'empereur Mahomed Shah, les princes Ali, Jehanghir, etc.

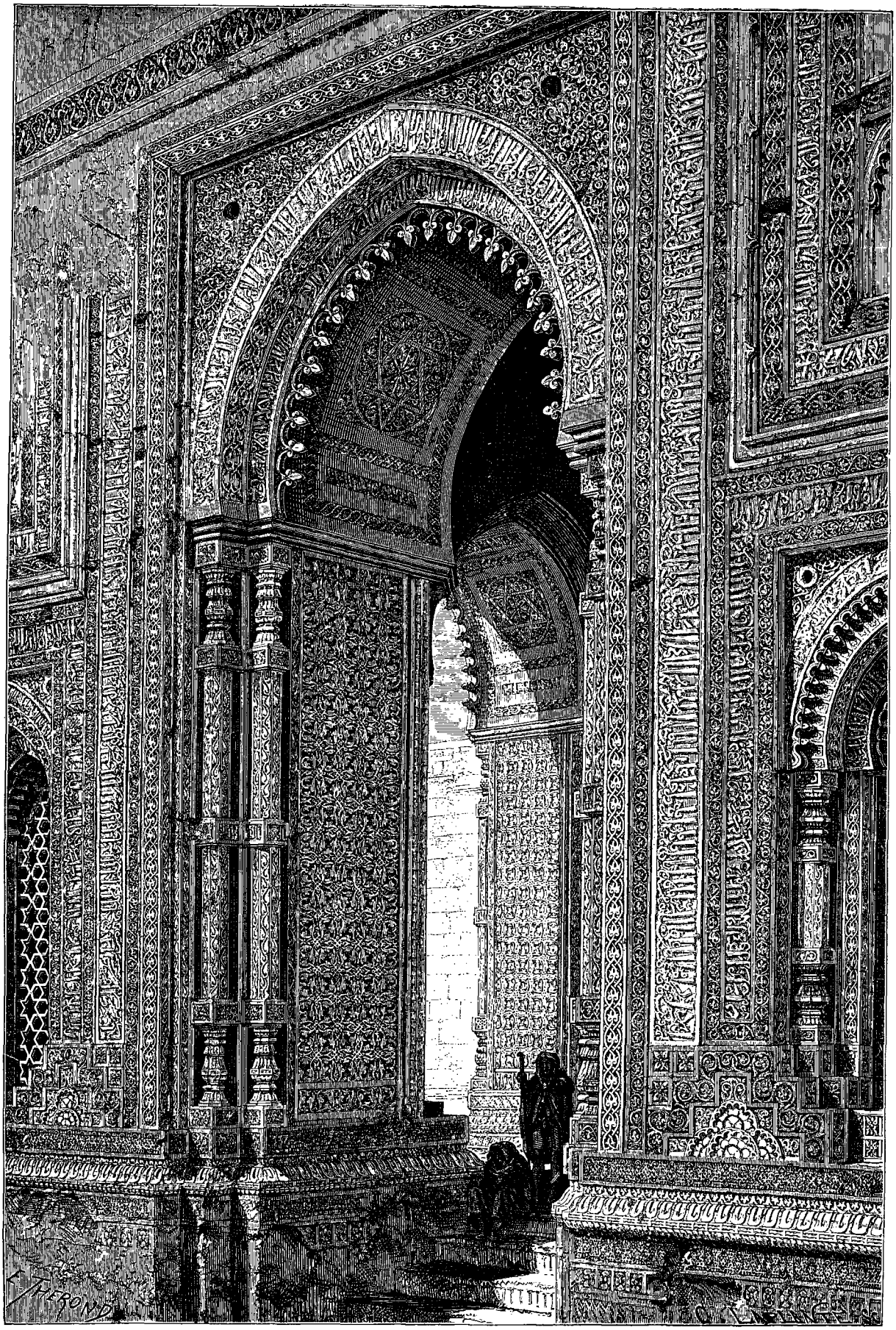
En parcourant ce cimetière, je lis sur une des tombes cette curieuse inscription :

« Je ne veux sur ma tombe aucun monument pompeux; l'herbe modeste recouvrira bien mieux la dépouille de l'éphémère Jehanara, la pauvre d'esprit, la servante des saints disciples du Christ, la fille de l'empereur Shah Jehan. »

Cette Jehanara est une des plus touchantes figures qui apparaissent dans cette sombre histoire de l'Inde au dix-septième siècle. Fille de la célèbre Tâdj Bibi et de Shah Jehan, elle accompagna dans la prison son malheureux père privé de la vue par ordre de son fils, et dédaignant les offres de mariage que lui attirait sa beauté, elle fut, jusqu'à son dernier jour, l'ange gardien du pauvre vieillard. Il est curieux de retrouver sur sa tombe son nom placé à côté de celui du Christ; on suppose qu'elle n'était cependant pas chrétienne, mais qu'elle appartenait à une secte musulmane, encore aujourd'hui très-nombreuse, qui place Jésus au premier rang des prophètes, bien au-dessus de Mahomet, et lui donne le titre d'Esprit de Dieu.

A côté de la mosquée de Nizzam-Oudïn se trouve une curieuse piscine, d'une grande antiquité. On croit y reconnaître un des nombreux réservoirs créés par l'empereur Açoka au troisième siècle avant notre ère, et dont mention est faite dans l'inscription pâli du lât surmontant le palais de Férôze. Le bassin de la piscine, formé de blocs de pierre soigneusement joints, couvre une superficie de quarante-trois mètres et s'enfonce à une profondeur de plus de vingt mètres; il est rempli d'une eau limpide que les hauts murs des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

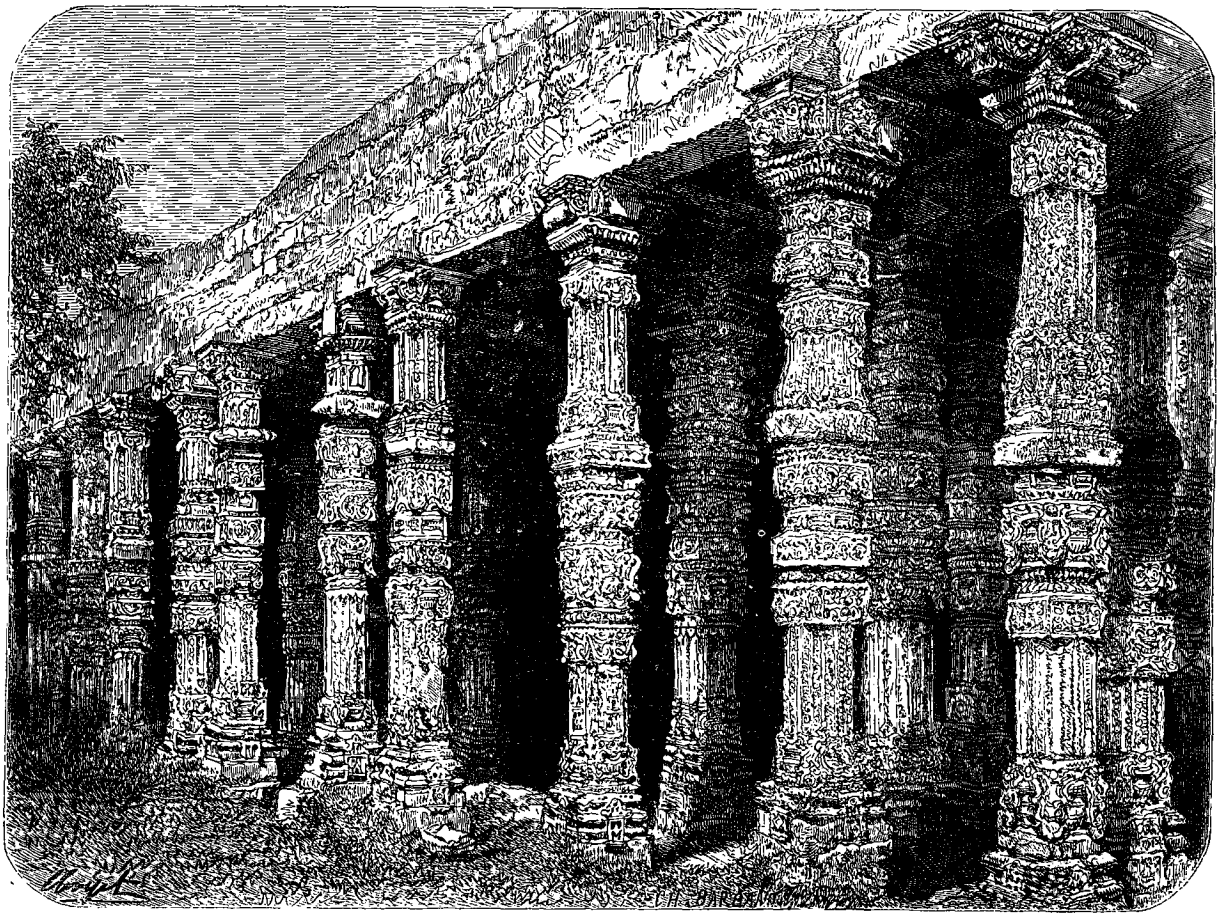


Porte d'Aladin, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

édifices surplombant abritent complétement du soleil et maintiennent à une température glaciale. Cette eau passe pour posséder des propriétés miraculeuses, et les pèlerins viennent s'y plonger dévotement, malgré son excessive fraîcheur. Pour un backchich de quelques annas, les gamins du village exécutent du haut d'une terrasse voisine un formidable plongeon dans la citerne.

En continuant à cheminer vers l'est, nous atteignons le mausolée de Safdar Jâng, qui fait face au chemin de poste conduisant de la route de Delhi au Koutab. Ce tombeau, quoique moderne, est un des plus beaux ornements de ce grandiose musée de l'architecture indienne. Construit en 1748, il ferme dignement cette série unique de monuments marquant ainsi toutes les transitions de l'art indien depuis le troisième siècle avant notre ère jusqu'à nos jours. Le dôme de marbre blanc, d'une grande pureté de forme, porte son pinacle doré à quarante mètres au-dessus du sol, et recouvre une magnifique salle, renfermant le cénotaphe d'apparat d'Abdoul Mansour, surnommé Safdar Jâng, le premier souverain indépendant du royaume d'Aoudh. On descend, au-dessous de cette salle, dans un caveau où sont déposées les cendres de ce grand personnage ; un



Les galeries de Pirthi Râj, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

simple tertre de terre les couvre, et on lit l'inscription suivante : « Quelque grand et magnifique que soit l'homme devant ses semblables, il est humble et petit devant Dieu. » Ce sentiment d'humilité devant Dieu et d'orgueil devant les hommes se trouve toujours nettement exprimé dans les tombes des rois musulmans de l'Inde.

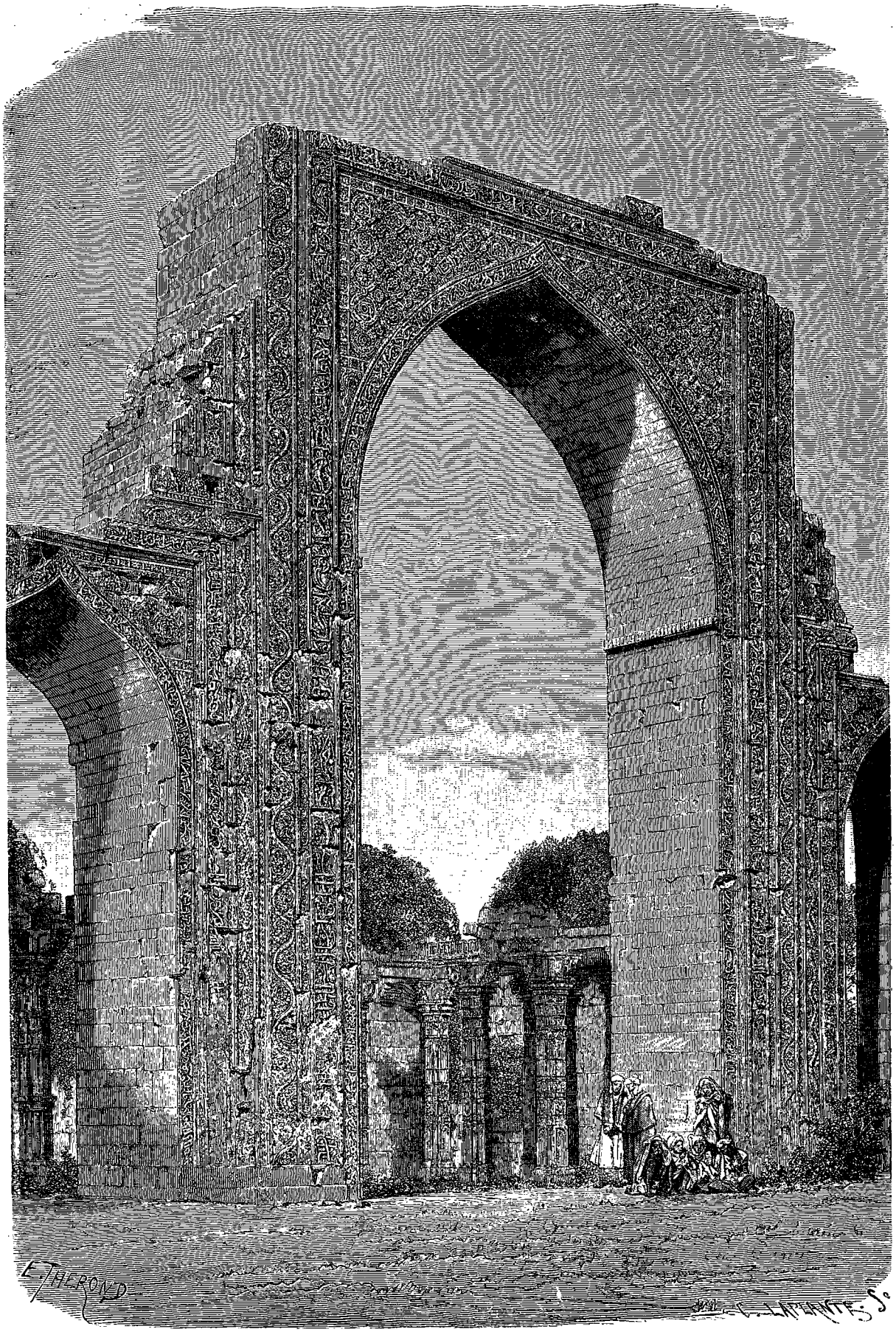
Un peu au nord du mausolée de Safdar Jâng s'élève un groupe de ruines d'un plus grand intérêt encore. Ce sont les restes du Janter Mantar, le grand observatoire astronomique, fondé par le savant roi Jey Sing de Jeypore, dont j'ai déjà parlé longuement (voy. t. XXIII, p. 231).

Il ne reste de cet observatoire que le squelette, pour ainsi dire, car les instruments ont depuis longtemps disparu, et avec eux les savants qui les animaient et qui avaient su faire de ce lieu un des plus célèbres temples de l'astronomie dans le monde.

De tous côtés se dressent des édifices de forme bizarre, cercles, gnomons, paraboles, ellipses, le tout couvrant une énorme superficie et élevé sur des proportions vraiment gigantesques.

Le principal édifice est un immense cadran solaire équatorial, auquel Jey Sing avait donné le nom de Semrat Yantar, ou « roi des cadrans solaires ». Le gnomon destiné à projeter l'ombre sur le cadran forme un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée du Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

triangle dont la perpendiculaire n'a pas moins de dix-sept mètres de hauteur et la base trente et un mètres de longueur.

En avant de ce gnomon est un édifice de forme bizarre ayant au centre un escalier en spirale ; les murailles disposées en demi-cercles concentriques servent de gnomons à des cadrans indiquant les méridiens séparés par un angle déterminé du méridien de l'observatoire.

A l'est et à l'ouest du grand cadran équatorial, se trouvent deux vastes cercles en maçonnerie de cinq à six mètres de hauteur et d'un grand diamètre, dont la disposition fort compliquée intrigue considérablement les visiteurs. Au centre de chacun d'eux s'élève une colonne, du pied de laquelle partent trente rayons de pierre s'étendant à intervalles réguliers jusqu'au pourtour de la circonférence. Chaque rayon et chaque intervalle forment un secteur de six degrés; l'ensemble constitue les trois cent soixante degrés du cercle. En face du point d'attache de chaque rayon sur la muraille du cercle sont percées deux fenêtres, disposées sur deux étages, auxquels conduisent des marches pratiquées dans la maçonnerie. Une série de lignes géométriques divise ces ouvertures, ainsi que les rayons, de sorte que l'ombre du pilier projetée sur ces divisions indique l'azimut du soleil; les altitudes et les azimuts de la lune et des étoiles peuvent être observés de la même façon.

On comprend par cette courte explication l'utilité des deux cercles qui permettaient aux astronomes indiens de diriger leurs observations simultanément et, par conséquent, avec une grande exactitude.

Je passai le reste de la journée parmi ces curieuses ruines pour en prendre quelques photographies; malheureusement, les trois plaques que j'en fis ont été brisées avec plusieurs autres pendant mon voyage de retour en Europe.

La nuit vient nous surprendre au milieu de nos travaux, et, me trouvant entouré de tous mes gens, je me décide à chercher dans la plaine un gîte qui nous dispense de dresser notre tente ou de gagner le Koutab, qui est encore à deux lieues de là. Nous partons en exploration et nous trouvons bientôt, près de Nizzam-Oudïn, un beau mausolée pathan, dont les vastes salles peuvent nous abriter confortablement, ainsi que nos gens et nos chevaux.

Nos lits de fer sont déployés, la table de camp est placée sur ses pieds, la lampe allumée, et le tombeau du brave chevalier pathan se transforme comme par enchantement en une bonne chambre. Nos domestiques apportent du village voisin quelques poulets, du riz, du lait, et bientôt la flamme brillante et gaie du bivouac éclaire de ses grands reflets la vieille coupole zébrée de bandes d'émaux bleu et or.

Pendant que notre dîner se prépare, je pense avec tristesse que ce pique-nique improvisé dans un tombeau sera le dernier acte de cette belle et bonne vie des jungles que je viens de mener pendant quatre ans, et à laquelle sans doute je vais dire adieu pour longtemps.

Je sors de la salle : la plaine s'étend nue et silencieuse devant moi, couverte de cette douce lumière zodiacale que le soleil laisse derrière lui comme s'il ne pouvait se décider à quitter cette terre bien-aimée ; le ciel pur resplendit de millions d'étoiles ; de temps à autre quelque chacal jette son cri perçant auquel répondent, de tous les points de l'horizon, mille ricanements d'un rhythme diabolique.

Ce spectacle si grand, si calme m'émeut; ces cris sauvages résonnent harmonieusement à mes oreilles; encore quelques jours et la locomotive va m'emporter, loin de tout cela, à travers un pays qui sera toujours l'Inde, mais l'Inde défigurée par la civilisation d'un peuple de marchands, l'Inde avec des hôtels, des gares, des usines ; et chaque tour de roue me rapprochera de ma chère patrie, mais m'éloignera de ce pays qui, lui aussi, m'est bien cher, de ce Rajasthan auquel me rattachent tant de souvenirs, tant d'amitiés.

Celui qui n'a pas vécu de cette vie des jungles, vie de grand air et de liberté, communion étroite de l'homme avec la nature encore presque vierge, avec ses dangers, ses aventures, ses privations, ne peut se faire une idée du serrement de cœur qu'éprouve celui qui, après l'avoir goûtée, lui dit adieu peut-être pour toujours. Cet adieu, on ne peut le prononcer sans émotion, sans hésitation. Mais, comme chacun de nous ici-bas, le voyageur a des devoirs à remplir : s'il ne pense à parcourir le monde qu'en quête de satisfactions, de plaisirs, il fait œuvre d'égoïste ; ses peines sont futiles ; il n'est plus qu'un vulgaire aventurier, sans profit pour lui et pour la société.

Le lecteur me pardonne-t-il ces réflexions ? Elles dépeignent fidèlement les sentiments qui m'agitaient ce soir-là, alors que je débattis un instant si, tournant le dos à la France et au monde civilisé, je ne me replongerais pas dans l'intérieur de ces déserts dont j'étais encore à peine sorti.

« Le dîner est servi ! » vient m'annoncer le khansamah. Adieu la mélancolie ! Un homme n'est pas né pour ne se complaire qu'au milieu des chacals et des hyènes. Il est d'autres jouissances plus élevées que la France sait réserver à ceux qui les comprennent ou savent s'en rendre dignes.

Il était écrit, du reste, que la soirée se terminerait gaiement. Après dîner, nous recevons la visite d'une troupe de jongleurs et de bayadères, qui, se trouvant campés dans le voisinage, en route vers Delhi, ont eu vent de notre présence et viennent solliciter l'honneur de nous donner une représentation. La proposition est acceptée, et bientôt les cymbales et les tam-tams font résonner la vieille voûte du tombeau. Aux clartés tremblantes des torches qui remplissent la salle de lumière et de fumée, les belles filles au torse demi-nu exécutent les antiques danses du Rajasthan. Le tableau est bizarre, fantastique, et serait digne du pinceau d'un grand artiste. Puis vient le tour des hom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes, véritables bandits du Mêwat qui, le sabre au poing, exécutent une étrange fantasia entremêlée de hurlements.

Enfin il faut songer au repos; la troupe s'éloigne et chacun gagne sa couche, tandis que les hyènes et les chacals continuent autour de notre asile leur sarabande accoutumée

L

LE KOUTAB.

La porte d'Aladin. — Le Koutab. — La grande mosquée. — Les galeries de Pirthi-Râj. — Le lât de Dhava. — La légende du serpent. — La tombe d'Altamsch — Mehrowli. — La citadelle de Toglackabad

2 *février*. — A l'extrémité méridionale de la plaine de Delhi, et marquant la limite de l'immense champ de ruines, se dresse l'imposante colonne triomphale élevée par le conquérant musulman Koutab-Oudïn-Eigeb au centre même de la dernière capitale hindoue.

Située sur une légère éminence, cette colonne, communément appelée le Koutab, est visible de tous les points de la plaine qu'elle domine superbement. Aussi me tardait-il de mesurer de plus près ce colosse au pied duquel se pressent quelques-uns des plus beaux monuments de l'Inde, et qui, depuis plusieurs jours, attirait incessamment les regards de mes compagnons; ils ne pouvaient s'expliquer pourquoi je m'attardais auprès de ruines sans intérêt à leurs yeux.

Je conseillerai cependant au voyageur qui me suivrait à Delhi d'imiter mon exemple, car, après avoir vu le groupe de monuments du Koutab, il ne pourrait plus jeter qu'un coup d'œil indifférent sur tout le reste.

De notre mekkâm dans le tombeau, que nous quittons de bonne heure, une bonne route nous conduit directement jusqu'au Koutab.

Bientôt nous atteignons une sorte de jardin touffu dont les masses d'un vert sombre offrent un vif contraste avec les tons rougeâtres de la plaine nue et déserte, et où, au centre d'une clairière entourée de beaux arbres, nous trouvons un excellent bungalow établi par les Anglais pour la commodité des voyageurs.

Il ne nous faut que peu de temps pour prendre possession de nos chambres et installer les tentes de notre suite, et nous courons vers le Koutab. Un sentier étroit bordé de grenadiers, de pommiers d'âte, de goyaviers, que relie entre eux tout un treillis de jasmins en fleur, s'enfonce dans le fourré. Nous le suivons et arrivons bientôt sur le revers d'un ravin peu profond encombré de verdure, au bout duquel se dresse la haute colonne dessinant, droite et superbe, sa masse rose sur un ciel d'un bleu d'azur.

Étendus sur le gazon, à l'ombre des arbres de ce bois qu'on pourrait appeler un parc, nous contemplons encore quelques instants l'ensemble des ruines avant de nous en approcher. Nulle part peut-être la nature n'a mis tant de grâce à se marier à l'œuvre de l'homme. En général, les villes ruinées sont tristes, désolées; on dirait que le sol lui-même a été frappé par la malédiction qui s'est appesantie sur la malheureuse cité. Ici, au contraire, tout est frais, gai, charmant; les oiseaux remplissent de leurs chants joyeux l'air rafraîchi et embaumé par mille fleurs. On n'a nul besoin de ressentir l'enthousiasme de l'historien et de l'archéologue pour admirer à la fois la fraîcheur de l'oasis et la magnificence des merveilles qu'elle encadre.

Descendant le revers du ravin, à travers des amoncellements de ruines, des restes de terras , nous voici sur le seuil de l'enceinte du Koutab, devant la porte d'Aladin, dont je n'essayerais certes pas de faire apprécier l'étonnante beauté à mes lecteurs si je n'avais à leur mettre sous les yeux la reproduction fidèle de ce chef-d'œuvre (voy. la gravure, p. 83).

La porte d'Aladin, érigée en 1310 par le sultan Âla-Oudïn, aurait pu inspirer le célèbre auteur du conte de la Lampe merveilleuse; le génie du rokh n'eût rien créé de plus féerique. L'œuvre des Maures d'Espagne dans l'Alhambra de Grenade ne peut être comparée à ce véritable bijou d'architecture; ici, c'est la pierre elle-même, un grès rouge relevé de marbre blanc, qui fournit la couleur, et les délicates arabesques qui la couvrent sur toutes ses faces sont ciselées ou incrustées, tandis qu'à Grenade tout l'effet est obtenu par un jeu de couleurs éclatantes et de dorures étalées simplement sur de maigres structures de briques. En outre, il n'est pas un point de l'Alhambra mauresque où l'on trouve la pureté de lignes, la noblesse de proportions qui caractérisent à un si haut degré l'œuvre du sultan indien.

Cette porte forme une sorte de pavillon carré, percé sur chaque face d'une arche dentelée et recouvert d'une fort belle coupole. La salle intérieure est aussi richement décorée que les façades.

Franchissant cette magnifique entrée, nous nous trouvons presque subitement au pied du Koutab, qui seul, complétement isolé, au centre d'une belle cour dallée, porte fièrement sa tête à une hauteur de deux cent vingt-sept pieds anglais, environ soixante-dix mètres (voy. la gravure, p. 80).

Aucun de nos monuments d'Europe ne peut donner une idée de l'impression que l'on éprouve en se trouvant pour la première fois devant ce colosse. Les flèches les plus élevées de nos cathédrales, celles de Strasbourg et de Fribourg entre autres, reposent toujours sur des bases tellement considérables et se terminent en pointes si grêles, que leur hauteur frappe bien plus par l'énoncé du chiffre qui la représente que par l'effet lui-même.

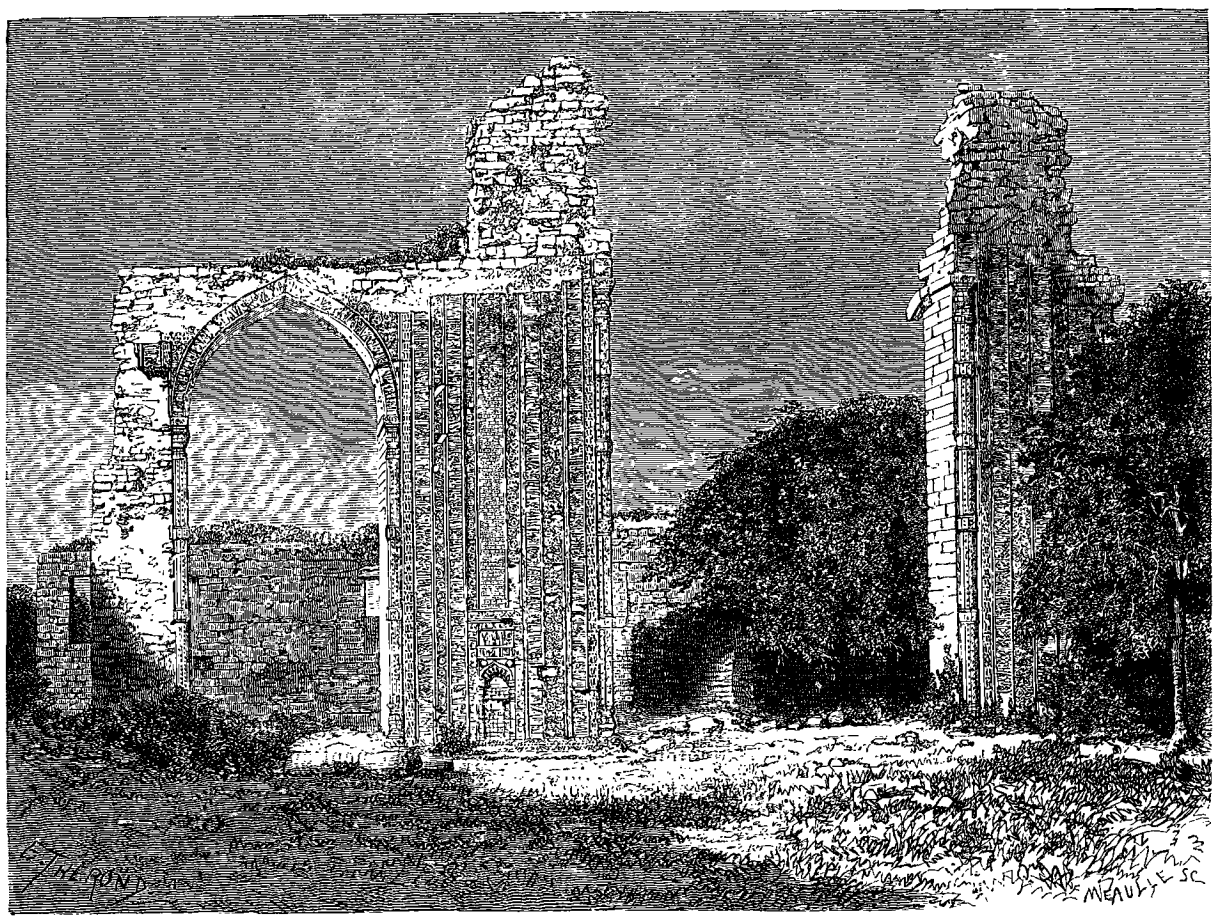
Ici, au contraire, l'isolement de l'édifice, la simplicité de ses lignes, lui prêtent des dimensions au-dessus de la vérité. L'architecte lui-même s'est plu à exagérer l'effet ordinaire de la perspective en donnant à la tour la forme d'un cylindre s'amincissant rapidement vers le sommet, ou plutôt d'un tronçon de cône fort allongé, et en la divisant en quatre étages d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hauteur d'autant moindre qu'ils se trouvent plus élevés au-dessus du sol. La base a environ quarante-six pieds de diamètre et la plate-forme du sommet dix seulement.

L'ornementation de la tour est d'un très-grand effet, quoique d'un ensemble fort simple. Chaque étage, recouvert alternativement de cannelures perpendiculaires arrondies ou anguleuses, est entouré d'une large ceinture de fleurs et d'arabesques, et supporte un balcon massif couvert de sculptures d'une grande beauté et projetant fortement sur le relief de la tour. L'édifice tout entier est en grès rouge, à l'exception de la partie supérieure, revêtue de marbre blanc. Un bel escalier tournant conduit au sommet, d'où l'on domine une vue fort étendue de la plaine s'étendant au nord jusqu'au Delhi moderne et au sud jusqu'aux environs de Bindraband.

Lorsque le général musulman Koutab-Oudïn-Eigeb se fut emparé de la capitale de l'empereur Rajpout-Pirthi-Râj, il voulut, pour commémorer sa victoire, élever au centre même de la cité vaincue une colonne qui fût l'emblème du triomphe de l'islam sur le brahmanisme. Par son ordre, les fondations de cette tour de victoire furent posées en l'en 1200 ; mais cette œuvre



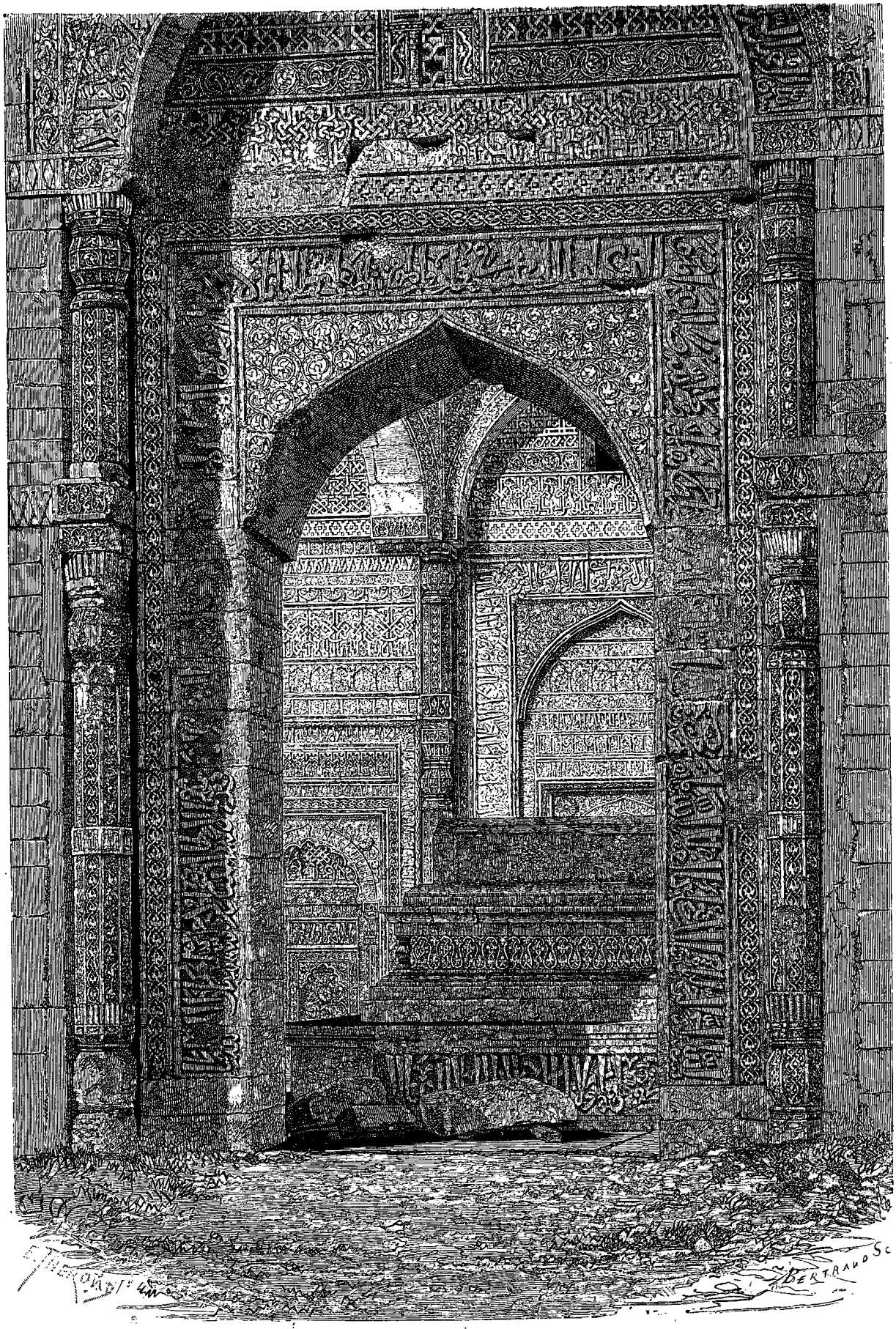
Mosquée d'Altamsch. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

gigantesque ne fut achevée que vingt ans plus tard, sous le règne du successeur de Koutab-Oudïn, l'empereur Shamch-Oudïn-Altamsch ; les deux étages renversés par la foudre en 1340 furent relevés en 1368, par Férôze III.

Telle est l'histoire de la tour de Koutab; mais les Hindous en rejettent l'authenticité et prétendent que le monument fut élevé, bien des siècles avant l'apparition des musulmans, par un prince Rajpout. Il est certain que, par sa position isolée, sa division en étages, il se rapproche bien plus des jaya-stamba ou colonnes de victoire érigées par les Hindous, et dont le Khîrat-Khoumbh de Chittore est le type par excellence, que des minarets accompagnant habituellement les mosquées mahométanes. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que le vainqueur ait emprunté aux vaincus cette coutume, en lui donnant le cachet caractéristique de l'islamisme. Tout le monde se trouvera ainsi d'accord : le Koutab est bien un jaya-stamba élevé par des architectes hindous, mais sur les plans des musulmans.

En bon et fidèle sectateur de Mahomet, le premier soin de Koutab-Oudïn-Eigeb fut d'élever à côté de la colonne rappelant sa victoire un temple élevé au vrai Dieu. Il en confia l'exécution à des architectes du pays, qu'il eut soin de convertir d'abord de vive force, et, pour mieux témoigner son triomphe, il voulut qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tombe d'Altamsch. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'entrât dans la construction de cette mosquée que des matériaux arrachés aux temples païens qui ornaient la ville.

En pénétrant dans la cour de cette mosquée, on ne peut manquer d'être frappé de la ressemblance qu'elle offre avec la belle Araï-dïn Ka Jhopra d'Ajmir. C'est exactement la même disposition : une belle cour entourée de cloîtres à colonnes sculptées, précédant une grande façade percée de hautes ogives sarrasines. Mêmes erreurs aussi de la part des architectes ; mais, pour ne pas me répéter, je renverrai ceux de mes lecteurs que ce sujet peut intéresser au chapitre de ma relation où j'ai déjà expliqué ce fait (voy. t. XXIII, p. 220).

La mosquée du Koutab est à celle d'Ajmir ce que la somptueuse cathédrale d'une de nos capitales est à l'humble église de province. Les portails, les colonnades, les façades sont d'une incomparable richesse : arabesques, vases, fleurs, couvrent à profusion les murs et les piliers (voy. les gravures, p. 84 et 85).

Mais pour l'archéologue toutes ces beautés pâlissent devant le monument qui décore le centre de la cour de la mosquée, simple colonne de fer sur laquelle le touriste jette à peine un coup d'œil indifférent et qui est cependant une des merveilles, non-seulement de l'Inde, mais du monde entier.

C'est un fût de métal plein, cylindrique, uni, de quarante centimètres de diamètre, mesurant, du pavé de la cour à l'élégant chapiteau qui le surmonte, une hauteur de vingt-deux pieds, c'est-à-dire à peu près six mètres soixante-dix centimètres.

Il n'y a pas là, me direz-vous, lieu de s'extasier : une colonne de fer forgé de six ou sept mètres, est-ce donc une telle merveille? — Non ; mais cette colonne s'enfonce sous le sol par une profondeur de sept à huit mètres, ce qui lui donne une longueur totale de quinze mètres, représentant une seule coulée de huit mille cinq cents kilos de fer. Si je vous dis maintenant que ce gigantesque morceau de fer forgé a été travaillé au quatrième siècle de notre ère, c'est-à-dire à une époque où la moitié des nations du monde ignorait jusqu'à l'extraction de ce métal, et si j'ajoute que notre industrie, avec tous ses procédés perfectionnés, n'a osé aborder pour la première fois une œuvre aussi considérable qu'il y a une vingtaine d'années, on avouera que la colonne de fer de Delhi peut être classée parmi les plus merveilleux travaux de l'antiquité. Il est presque impossible de s'expliquer quels moyens les Indiens durent employer pour manœuvrer et forger cette énorme barre incandescente alors que les grues et les marteaux-pilons étaient choses inconnues.

Cette colonne, à laquelle la tradition avait conservé le nom de lât de Dhava, porte une courte inscription, relatant que le roi Dhava, adorateur de Vichnou, érigea ce monument en l'an 317, pour commémorer sa victoire sur les Bâhlikas du Sîndhou.

Ici encore l'inscription est en contradiction avec la légende populaire. D'après celle-ci, le roi Anang Pâl s'étant emparé de tout le nord de l'Inde, reçut d'un sage brahmane qui vivait à sa cour, le conseil de faire fabriquer un long clou de fer et de l'enfoncer en terre à une grande profondeur afin de percer la tête du serpent Sêchnaga, qui supporte le monde, et d'assurer ainsi à sa dynastie une éternelle durée. Le clou fut fait et enfoncé en terre sur un point désigné par le brahmane. Le sage conseiller ayant quitté à quelque temps de là la cour d'Anang Pâl, celui-ci se vit assailli de mille doutes sur l'efficacité de la mesure ordonnée par le brahmane ; il fit donc retirer le clou. Mais quelle fut la consternation du roi et de tous les assistants lorsque l'on vit apparaître son extrémité teinte de sang ! On se hâta de replacer le fer dans le sol ; mais cette fois le serpent était parti, et tous les efforts ne réussirent pas à assujettir la colonne. Le pandit étant revenu sur ces entrefaites, s'écria : « O Rajah ! de même que rien au monde ne pourrait rendre à cette colonne la stabilité qu'elle a perdue par ta coupable curiosité, de même rien ne pourrait écarter de ta dynastie une ruine prochaine. » En effet, les Chohans renversèrent peu après l'empire des Touars de Delhi. La colonne resta branlante, en indien « dilha », et c'est de là que la ville reçut le nom de « Dilhi » ou « Delhi ».

Sortant de la mosquée, nous allons visiter la tombe de l'empereur Altamsch, autre merveille de sculpture dont la gravure permettra au lecteur d'apprécier toute la beauté.

Ce tombeau, érigé en 1235, est le plus ancien monument funéraire élevé par les musulmans dans l'Inde. La voûte, probablement un dôme, a aujourd'hui complétement disparu, et le soleil baigne de ses rayons l'élégant cénotaphe de marbre du grand empereur.

Telles sont les principales merveilles (car je passe sous silence bien d'autres monuments d'un intérêt moins incontestable, mais néanmoins dignes de remarque) qui, groupées sur un espace si restreint, font de ce point du globe un lieu unique et auquel rien ne peut être comparé.

On me dira que je me laisse entraîner par mon enthousiasme ; on va m'accuser de profanation. Et Ninive ! et Karnak ! et le Forum romain ! les oubliez-vous ou les ignorez-vous ? me dira-t'on. Je suis bien loin de vouloir m'attaquer à la juste renommée de ces lieux célèbres ; j'ai contemplé quelques-unes de leurs ruines avec l'émotion que faisaient naître dans mon esprit tant de grands souvenirs, mais j'avoue être resté froid devant la beauté plastique de ces trois colonnes frustes ou de ces pans de murs de briques effritées dans lesquelles l'archéologue retrouve avec enthousiasme le temple de la Fortune ou le palais de Sardanapale.

Comment comparer ces ruines informes, disséminées, à ce merveilleux entassement de la plaine de Delhi, où, sur un espace de quelques centaines de mètres carrés, on trouve la tour de Koutab, la porte d'Aladin, les colonnades de Pirthi-Râj, la grande mosquée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le lât de Dhava et le mausolée d'Altamsch? Ces noms, ces souvenirs, il est vrai, nous laissent indifférents : notre histoire ne les connaît pas. Mais devons-nous nous flatter précisément de cette indifférence pour les grands faits d'une des branches les plus importantes de notre famille indo-européenne, et ne faut-il pas espérer que le jour est proche où nos jeunes gens devront connaître l'histoire de l'Inde et des grands peuples de l'Asie aussi bien que celle des petites tribus de la péninsule grecque ?

Je ne raconterai pas jour par jour la semaine que nous passâmes dans ce lieu où tant de beautés nous attachaient et nous charmaient; mais le souvenir de ce trop court séjour est resté l'un des plus vifs et des plus charmants de mon voyage.

Dès le lever du soleil nous courions à travers les épais bosquets qui couvrent les maisons et les bazars de la ville morte, respirant à pleins poumons l'air frais et embaumé de ce beau mois de février, le plus beau des mois sous le soleil de l'Inde. Les nuits fraîches, presque froides, laissaient le matin sur la campagne un manteau de brume bleuâtre, que le soleil faisait flotter en rubans autour de la cime des arbres ou réunissait dans le fond des ravins en peignant à leur surface mille curieux mirages.

Avant que la chaleur du jour s'élevât, j'installai ma tente de travail auprès des ruines, et je photographiai ces beaux monuments, tandis que Schaumburg fixait sur son papier à l'aquarelle les éclatantes couleurs qui échappaient à mes procédés mécaniques. Puis à midi nous nous étendions sous les colonnades de Pirthi-Râj, et nous passions les heures brûlantes les yeux fixés sur cette petite cour, évoquant toutes les brillantes scènes dont elle fut le théâtre, depuis le temps où le roi Dhava enfonçait dans le sol le clou sacré qui devait atteindre le mystérieux serpent, symbole du culte primitif de l'homme, jusqu'au jour où le Tartare boiteux, l'infatigable Tamerlan, venait s'incliner ici devant Allah, trempant ses genoux dans le sang qui couvrait les dalles du temple.

A côté de la colonne de fer, un vieux figuier religieux étend ses rameaux plusieurs fois séculaires sur cette cour qu'il remplit à ce moment d'une ombre lumineuse, vieil et impassible témoin des scènes que notre imagination cherche à faire renaître.

Le soir, nous quittions l'abri du bois et nous errions parmi les rochers nus jusque sur les remparts du Lâl Kôte, la vieille citadelle hindoue, imposante ligne de muraille dont les escarpements à pic adossés à la colline ne purent résister à la sainte fureur des missionnaires du Koran. De là nous dominions l'extrême limite de cette plaine si riche en souvenirs : devant nous, Mehrowli, la retraite favorite d'Aurangzeb, le refuge des dernières impératrices mogoles qui y végètent, pensionnaires de l'Angleterre, étalait ses tours, ses dômes, ses tchâtris, au milieu d'un bouquet d'arbres, sur le penchant d'un petit mamelon; à côté, Begaumpore, modeste village, groupait ses huttes de boue autour d'une superbe mosquée de l'époque des Toglacks; enfin au loin, dans le sud comme au nord, notre vue se perdait sur un horizon de tombeaux, de cénotaphes et d'obélisques.

12 *février*. — Après le Koutab, il nous reste encore à visiter une autre ville ruinée pour clore la série des anciens Delhi : c'est Toglackabad, la capitale du Shah Toglack, située à cinq kilomètres du Koutab, sur les bords de la Jumna. Ce prince, pris de cette fièvre de mouvement qui a caractérisé tous les Padischahs de l'Inde, fit évacuer un beau jour la cité de Koutab et vint s'établir avec ses sujets sur l'emplacement choisi par lui pour sa nouvelle capitale. Mais, à son tour, Férôze III, son second successeur, expulsait les habitants de cette ville et les emmenait plus au nord, où il fondait le Ferozabad que nous avons déjà visité.

Les murs de la ville de Toglack couronnent une chaîne de rochers et enveloppent complétement un plateau de huit kilomètres de tour. Ces remparts, hauts de seize mètres, sont massivement construits avec des blocs de granit bleuâtre; d'énormes tours rondes, partant de la base de la colline, les supportent et donnent à cette longue ligne de fortifications un aspect de grandeur sévère, imposante, que ne lui ont fait perdre ni les ravages du temps, ni les broussailles qui l'ont envahie.

Tout, dans l'œuvre de Toglack, est frappé d'un cachet particulier, sombre et titanesque, image fidèle de ce prince que l'histoire nous dépeint à la fois comme un lettré raffiné, un homme de goût et de distinction, et comme un farouche et impitoyable tyran. Lorsqu'on pénètre dans la ville par l'une des quatorze portes qui y donnaient accès, sévère portail qu'on dirait copié sur l'entrée d'une hypogée égyptienne, on est frappé par les proportions grandioses, rudes et sévères des édifices de cette cité, élevée par la fantaisie d'un seul homme. Chose bizarre, rien ne s'y rapporte à l'Inde : les donjons crénelés, les épaisses murailles, les portes à étroits linteaux rappellent plutôt, sur une échelle centuplée, les maigres ruines de notre époque féodale.

Un vaste lac, enfermé dans une longue ligne de remparts et de forts, baignait les murailles de la ville, qu'il protégeait, vers le sud, de toute attaque. Ce lac, aujourd'hui desséché, est remplacé par une plaine fertile au centre de laquelle se dresse un rocher, autrefois une île, que relie à la citadelle un long pont de vingt-sept arches.

Sur ce rocher, entouré lui-même d'une ceinture de murailles cyclopéennes, s'élève le mausolée de l'empereur Toglack, solennel édifice dont l'extrême simplicité, l'inclinaison presque pyramidale des murs et la massivité tout égyptienne, sont le type par excellence du genre si particulier créé par ce souverain. C'est, du reste, un monument digne d'un grand guerrier : tout y est simple, sobre et sévère; il est à regretter seulement que l'asséchement du lac lui ait enlevé sa position si poétiquement choisie.

Dans l'intérieur du mausolée sont les trois cénota-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phes de Toglack Ier, de son épouse et de son successeur Mohammed. Ce dernier a conservé dans l'histoire de l'Inde un triste renom de cruauté. Son cousin Férôze III ayant été témoin de ses excès, rechercha, après sa mort, toutes les personnes que son parent avait maltraitées, et, les ayant indemnisées, il fit signer à chacun d'eux une lettre de pardon absolu pour toutes les peines qu'ils avaient souffertes de sa part. Il réunit ensuite ces documents et les fit placer dans le cercueil de Mahommed, afin que celui-ci pût, au jour du jugement dernier, avoir ces pièces justificatives sous la main.

Idée bizarre et généreuse, que celle d'effacer le mal fait par un homme dans sa vie et de vouloir après sa mort même le faire profiter du pardon de ses victimes!

LI

LE PENDJÂB ET L'HIMALAYA.

Panipat, le champ de bataille de l'Inde. — Karnaul. — Plaines du Pendjâb. — Thaneswar. — Amballa. — Les fabriques de châles de Loudiana. — La rivière Bias. — Amritsir, la cité sainte. — Lahore. — La première vue de l'Himalaya. — Le jampan. — Simla. — Une capitale d'été. — Le pic de Jacko.

Le 14 février nous rentrions à Delhi, et je commençais mes préparatifs pour la rapide excursion que nous projetions à travers le Pendjâb, lorsque mon compagnon de voyage tomba dangereusement malade. La fièvre des jungles, dont nous avions tous les deux souffert les atteintes à plusieurs reprises, venait de le ressaisir avec une telle violence, qu'il lui était impossible de penser à se remettre en marche avant quelque temps. Je dus lui conseiller de regagner, par le chemin de fer, Agra, où il était sûr de trouver près de nos amis G*** le repos et les soins qui lui étaient nécessaires. Malgré le vif désappointement qu'il éprouvait à la pensée de me voir diriger seul vers l'Himalaya, il dut se résoudre à suivre mon conseil et partit le 16 février pour Agra.

Ce n'est pas sans un vif regret que je me séparai, même momentanément, de ce bon et fidèle compagnon, qui depuis bientôt quatre ans ne m'avait jamais quitté un instant, se soumettant sans murmurer à toutes mes décisions et ne demandant qu'à me suivre partout où je jugeais bon de porter mes pas. Je me plais à rendre ici justice à son abnégation et à son dévouement, qui seuls m'ont permis d'accomplir aussi facilement cette longue et laborieuse pérégrination à travers l'Inde. Combien d'expéditions ont échoué, parce que les personnes qui les composaient ne savaient pas conserver dans les difficultés inséparables d'un voyage cet accord parfait sans lequel nul obstacle ne peut être surmonté. Ne serait-on que deux ou trois, il faut dans l'intérêt de tous un chef reconnu et obéi.

En revenant de la gare, où j'avais accompagné Schaumburg, je me rendis à la poste, où je demandai à louer une voiture pour me conduire jusqu'à Amballa, d'où je comptais gagner Lahore. Le service des dâk-ghari paraissait en pleine désorganisation, car on attendait d'un jour à l'autre l'ouverture du chemin de fer de Delhi à Lahore, et ce jour-là devait marquer la fin du système des dâks. Malheureusement, c'était le seul que l'on pût employer pour le moment, et je devais me contenter du mauvais palki sur quatre roues, attelé de deux rosses, que l'on m'offrait pour un prix modérément élevé.

17 *février*. — A cinq heures du matin, le dâk-ghari est devant le bungalow; tandis que mon domestique, le seul que j'emmène, s'installe avec mes malles sur le toit à galerie du véhicule, je m'étends dans l'intérieur, transformé en une sorte de lit. Au moment de partir, j'appelle par habitude Schaumburg en lui disant de se hâter, ce qui rend mon domestique fort joyeux et me rend moi fort triste. Hélas! le brave ami n'est pas là! il est décidément bien dur de s'habituer à être seul.

Les chevaux partent d'un bon train, et bientôt, sortant de Delhi par la porte de Kachmîr, nous suivons la grande route, qui s'étend à travers tout le Pendjâb jusqu'à Peshawur.

Pendant toute la matinée nous traversons d'interminables plaines d'une monotonie désespérante; le sol, nu et rocailleux, paraît dénué de toute végétation et se montre par places recouvert d'efflorescences salines, qui imitent de loin une légère gelée blanche. De loin en loin se montrent de gros villages, auxquels de belles cultures font un riant entourage; mais ce résultat est dû à l'eau amenée par les norias dont on entend le lamentable grincement dans les bouquets d'arbres. En somme, c'est un pays que le voyageur aura tout avantage à franchir en chemin de fer.

A deux heures, nous approchons de Panipat, et l'aspect du pays s'améliore considérablement; les champs et les bouquets d'arbres ne disputent plus la place aux ronces et aux rochers; les jeunes pieds de millet, de sorgho, de céréales de toute espèces couvrent déjà le sol.

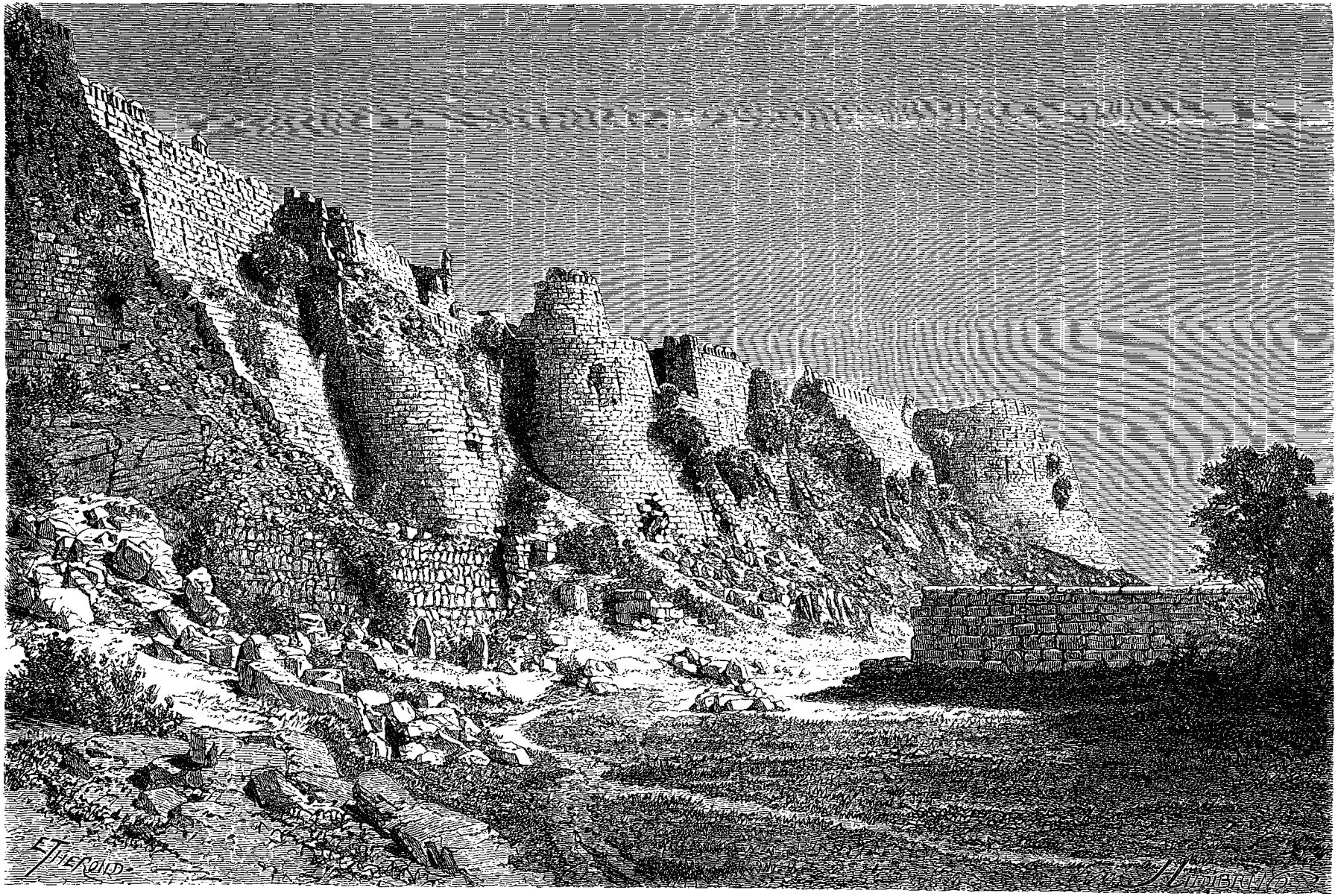
C'est là parmi ces jardins, dans cette immense plaine, que s'est décidé à maintes reprises le sort de l'Inde.

Il est impossible d'imaginer un plus beau champ de bataille : de légères ondulations, ni rivières, ni ravins, ni forêts. Koutab en 1193, Tamerlan en 1397, Baber en 1526, Nadir-Shah en 1739, Ahmed-Shah en 1768, y changèrent, chacun à son tour, les destinées de ce beau pays. Aussi que de tombeaux sur cette plaine! De tous côtés se dressent, au milieu des arbres, des tchatris, des takias, des coupoles, formant un pittoresque avant-plan à la ville de Panipat, qui montre coquettement ses flèches et ses terrasses au-dessus de ses murailles crénelées.

Panipat est une ville d'une grande antiquité et renferme quelques édifices curieux à visiter; mais comme je tiens à me reposer ce soir à Karnaul, nous ne nous y arrêtons que le temps de changer de relais et sans traverser les bazars.

A six heures, mon dâk-ghari m'arrête devant le bungalow de Karnaul, situé dans les cantonnements an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Remparts de Toglackabad. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glais. La ville est à une petite distance de là et mérite fort peu une visite, quoiqu'elle eût été élevée dernièrement au rang de chef-lieu de province, car elle est, ainsi que l'a qualifiée Jacquemont, la ville la plus sale de l'Inde. Elle renferme une grande et belle mosquée; mais en arrivant de Delhi, cela ne suffit pas pour m'engager à me déranger. Aussi je m'occupe fort prosaïquement de mon dîner, et je gagne de bonne heure l'excellent lit de sangle du gouvernement.

18 *février*. — Le paysage ne change pas; après comme avant Karnaul, la plaine s'étend à perte de vue. Pendant les premiers kilomètres on ne voit que de maigres villages séparés par de grands espaces de sable, que le vent soulève constamment en légers tourbillons; puis de nouveau la campagne devient riante et bien cultivée.

Je presse mon postillon, qui réussit à maintenir ses chevaux à un galop fort respectable; aussi, à midi, je vois se dessiner devant moi la pittoresque silhouette de Thaneswar, ou plutôt Tannésâr, et bientôt ma voiture me dépose au relais.

Laissant là mon équipage, je me dirige en toute hâte vers la ville, sur laquelle je tiens à jeter un coup d'œil.

Tannésâr est une des plus antiques villes de l'Inde: fondée par les envahisseurs aryens, elle rivalise en sainteté avec Muttra et Bénarès. Détruite de fond en comble, en 1011, par le farouche Mahmoud, qui emmena ses deux cent mille habitants en esclavage à Ghazni, elle a été reconstruite sur ses propres ruines, amoncelées en un monticule qu'elle ne recouvre aujourd'hui qu'en partie.

Je traverse en courant les bazars étroits, bordés de maisons à terrasses, bariolées de couleur, et, conduit par un palefrenier du dâk, qui s'est offert à me servir de guide, je me dirige vers le célèbre étang de Khourkèt, situé à une petite distance des murailles. Cet étang jouit dans tout le nord de l'Inde d'une grande célébrité; c'est sur ses bords que se livra la grande bataille entre les Kouravas et les Pandavas, l'objet du grand poëme du Mahabharata. Je comptais en trouver les bords couverts de temples ou de ruines, mais je fus désappointé. L'étang n'est qu'une grande et belle pièce d'eau d'environ un kilomètre et demi de long, contenant une petite île reliée à la terre ferme par deux chaussées ruinées. Les rives présentent quelques huttes placées au milieu de bouquets d'arbres, et de grands escaliers s'enfonçant dans l'eau, où s'ébattent dévotement de nombreux pèlerins, mais on n'y voit aucune ruine de quelque importance.

De retour de mon excursion, je remonte en voiture et continue ma route vers Amballa, que nous atteignons dans la soirée.

Amballa est une grande ville sans caractère; aussi je m'empresse, dès le lendemain de mon arrivée, de m'occuper de trouver un véhicule qui me conduira jusqu'à la Bîas, point extrême atteint par la ligne de Lahore à Delhi.

Cependant je me trouve ici pour la première fois dans le Pendjâb et je ne me lasse pas de contempler cette belle population sikhe, si fière et si sympathique. Mais, en entrant dans le pays des cinq rivières, j'aborde un terrain déjà familier aux lecteurs du *Tour du Monde*, qui l'ont parcouru à la suite de M. Lejean (voy. t. XVIII, p. 117 et suiv., et t. XIX, p. 321 et suiv.), et je ne puis faire mieux que de renvoyer mes lecteurs à la vive et brillante description de mon célèbre devancier. Je me bornerai donc à retracer simplement l'itinéraire de cette partie de ma route déjà décrite

Le 21 février, après avoir traversé l'insipide et monotone campagne du Sîrhind, je m'arrêtai à Loudiana, où je tenais à visiter les fabriques récemment installées pour la fabrication des châles dits cachemires. Les ouvriers auxquels est confiée cette fabrication sont des Kachmiriens, et la matière textile est de même provenance que celle qu'on emploie à Srinagar; les châles de Loudiana valent donc tout autant que les vrais cachemires et coûtent beaucoup moins. On peut même dire qu'aujourd'hui en France les véritables cachemires de l'Inde ne viennent plus du Kachmîr, mais seulement de Loudiana.

Le lendemain je traversais le Satlêdj et la Bîas, et grâce au chemin de fer je pouvais, le même jour, me désaltérer au célèbre Amrita-sara, le lac de l'immortalité.

Après Amritsir, je visitai Lahore, et poussai de là une pointe rapide jusqu'à Peshawur, d'où je pus promener mes yeux sur cette terrible frontière afghane, dont nul ne peut s'approcher sans courir à une mort certaine.

J'étais aussi bien près du Kachmîr, mais une fatalité m'interdisait l'accès de ce beau pays; le choléra sévissait en ce moment dans Srinagar et le gouvernement anglais avait dû établir un cordon sanitaire sur la frontière, en suspendant la distribution des permis, sans lesquels les Européens ne peuvent entrer sur le territoire du Maharajah Rambhir Sing. La saison n'était pas du reste assez avancée pour permettre de franchir en toute sécurité la haute chaîne du Pir-Pandjâl, formidable barrière de glaciers jetée entre les brûlantes plaines du Pendjâb et les fraîches vallées du Kachmîr. Je dus donc reprendre la route d'Amballa, où j'étais de retour le 10 mars.

Je fus fort agréablement surpris d'y retrouver Schaumburg, qui, ayant réussi à se débarrasser de sa fièvre, était accouru me rejoindre.

Le 12, nous nous mettions en marche vers Simla.

Tous les ans, cette ville, simple bourgade, perdue dans un ravin de l'Himalaya, devient pour six mois la capitale de l'Inde. Dès que les chaleurs commencent à se faire sentir dans la plaine, toute la colonie officielle anglaise de la présidence du Bengale prend en hâte le chemin du sanitarium à la mode. Le gouverneur général des Indes vient s'y installer avec toute sa cour et est suivi naturellement de ses ministres et de leurs administrations. Calcutta se voit relégué au rang

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de simple ville de province et, de la fin de mars au commencement d'octobre, le nom seul de Simla s'étale en tête de la *Gazette officielle* et des décrets vice-royaux. Cette émigration annuelle du gouvernement est une des choses les plus étranges, et c'est par millions que se comptent les frais qu'elle occasionne. Si encore l'on avait choisi un des points de l'Himalaya voisins de Calcutta, la chose serait rationnelle; mais Simla se trouve à plus de deux mille kilomètres de la métropole, et il n'y a que quelques années qu'un chemin de fer franchit les trois quarts de cette distance.

Nous nous hâtons de visiter Simla avant le commencement de la saison fashionable, car nous ne sommes plus de nouveau que de simples touristes; aucun Rajah n'est là pour nous recevoir au son du canon, et je redoute avec raison les terribles notes des hôteliers himalayens, renommés pour leur rapacité. Quand je dis qu'aucun Rajah n'est là pour nous recevoir, ce n'est pas que les princes indigènes manquent dans la montagne; au contraire, ils y pullulent: chaque pic, avec les quatre villages qui s'accrochent à ses flancs, constitue un royaume minuscule, dont les splendeurs ne nous tentent que médiocrement.

Une voiture nous conduit en quelques heures d'Amballa à Kâlka, gros village situé au pied de la montagne. Les hauteurs qui se déroulent devant nous n'ont encore rien de cette étonnante grandeur que l'esprit associe toujours au mot d'Himalaya. Ce sont de belles montagnes d'une médiocre hauteur, s'élevant couvertes de forêts épaisses au sein d'une campagne fertile; cependant, dans le lointain, une nonie ligne de faîtes, sur lesquels le soleil fait briller les larges taches blanches des glaciers, nous montre que nous ne sommes encore qu'au premier échelon de ce gigantesque entassement de montagnes, dont le vaste système, recouvrant un espace égal à plusieurs fois la superficie de la France, porte ses sommets chargés de neige à près de neuf mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Kâlka est devenu depuis quelques années une station importante, car c'est là que les touristes s'arrêtent forcément pour entreprendre l'ascension de la montagne jusqu'à Simla, qui est situé à une douzaine de lieues de là. On n'a d'autre moyen pour franchir cette distance que les poneys et les jampân (du moins à cette époque, car les Anglais doivent avoir aujourd'hui commencé les travaux d'un chemin de fer, montant à Simla).

Le jampân est une des spécialités de l'Himalaya de Darjilling à Srinagar. C'est une sorte de chaise à porteurs primitive, formée d'un fauteuil de bois placé entre quatre brancards doubles et abrité par un léger toit en toile cirée. Ce véhicule remplace avantageusement le palanquin, qui oblige le voyageur à une posture pénible pendant les ascensions. Les porteurs placés à l'arrière supportent les brancards sur leurs épaules, et ceux de l'avant les portent à bras, de sorte que le siége conserve sa position horizontale.

Nous montons, Schaumburg et moi, chacun dans un jampân et nous quittons Kâlka au milieu des vociférations de nos porteurs, qui se livrent entre eux à une sorte de course comique.

Ces braves gens sont des Paharis, nom générique appliqué par les Hindous de la plaine à tous les montagnards, sans distinction de race ou de tribu. Courts et trapus, ils sont d'une laideur repoussante: leur figure a tous les caractères du type mongolique; le nez aplati est encadré par des pommettes saillantes qui cachent presque des yeux petits et légèrement bridés; la bouche large et bien garnie s'ouvre au-dessus d'un menton où la barbe se montre irrégulière et clair-semée.

A la vue de ces hommes, on sent que l'on vient de franchir une frontière et que l'on n'est plus dans l'Inde; en réalité, on entre dans le Tibet, dans un pays sur lequel, il est vrai, l'Hindou a su établir sa domination, mais dont les habitants sont bien les congénères des tribus qui peuplent les plateaux du Ladak et du Grand-Tibet et s'étendent jusqu'au cœur de la Chine.

A peine au sortir de Kâlka, on commence à gravir une belle route qui serpente doucement pendant une heure à travers les bois jusqu'à un grand plateau, d'où l'on domine subitement une magnifique vue tant de la plaine que de la chaîne elle-même. D'un coup d'œil circulaire on embrasse tour à tour le Satlêdj, Amballa et ses plaines uniformes, le Doab jusque vers Hurdwar, puis la longue ligne des montagnes du Sirmour toutes couvertes de bois, les glaciers semblables à des nuages blancs, et enfin le célèbre pic de Jacko qui nous indique l'emplacement de Simla.

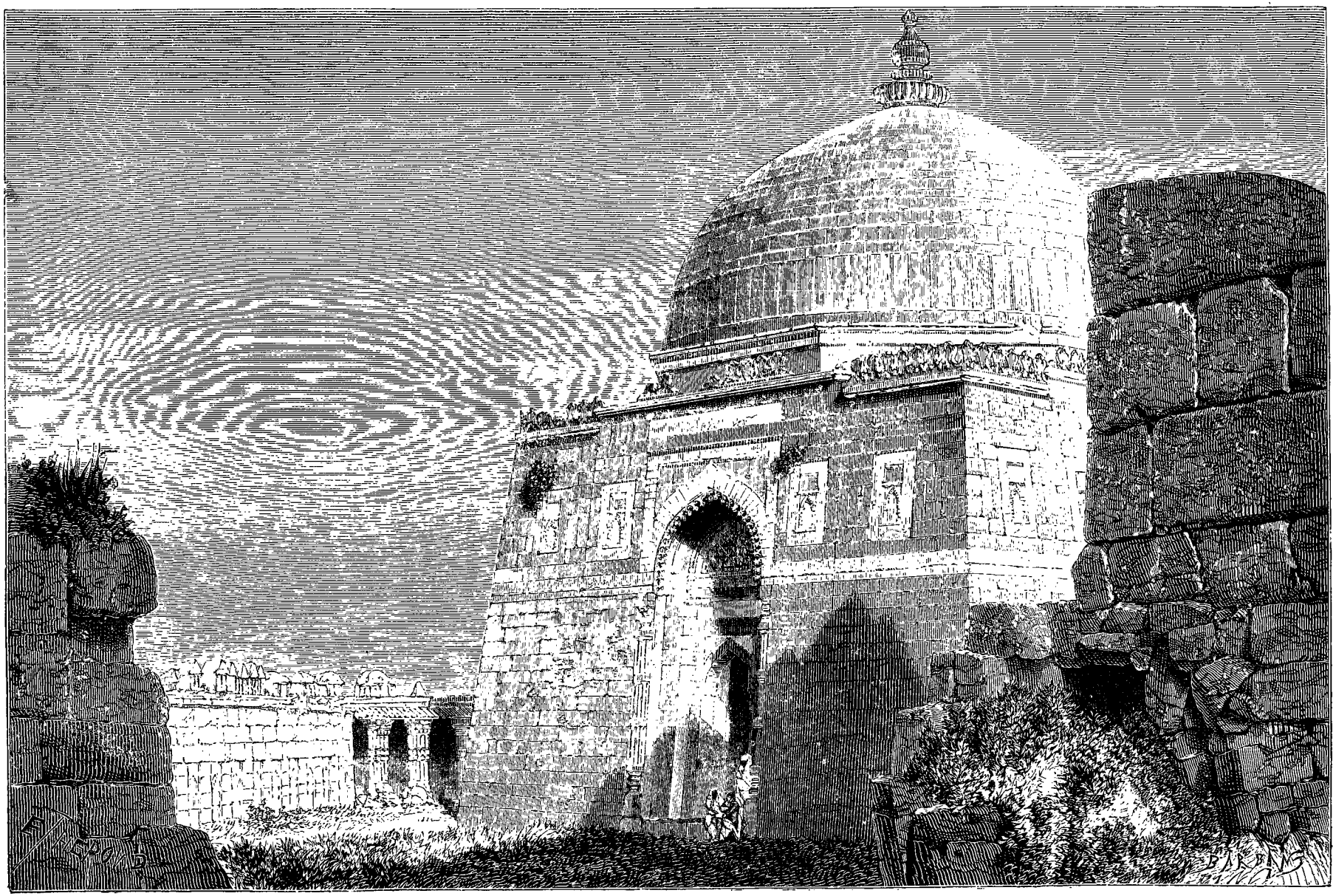
Mais ce qui nous plonge dans de véritables extases, c'est la superbe végétation qui nous entoure. Les quelques heures de chemin que nous venons de faire ont-elles suffi pour nous transporter subitement de la région des tropiques à la zone tempérée? Au lieu des palmiers, des taras, des manguiers qui couvraient encore ce matin la campagne, nous voici traversant une sombre forêt de sapins; de loin en loin se montrent des chênes, des platanes; les versants des ravins sont couverts de rhododendrons, de buis. Ce n'est plus l'Inde, c'est l'Europe.

Comme cela nous paraît beau, merveilleux! Nos yeux ne peuvent se rassasier de la vue de cette végétation, qui nous rappelle la patrie.

Louis ROUSSELET.

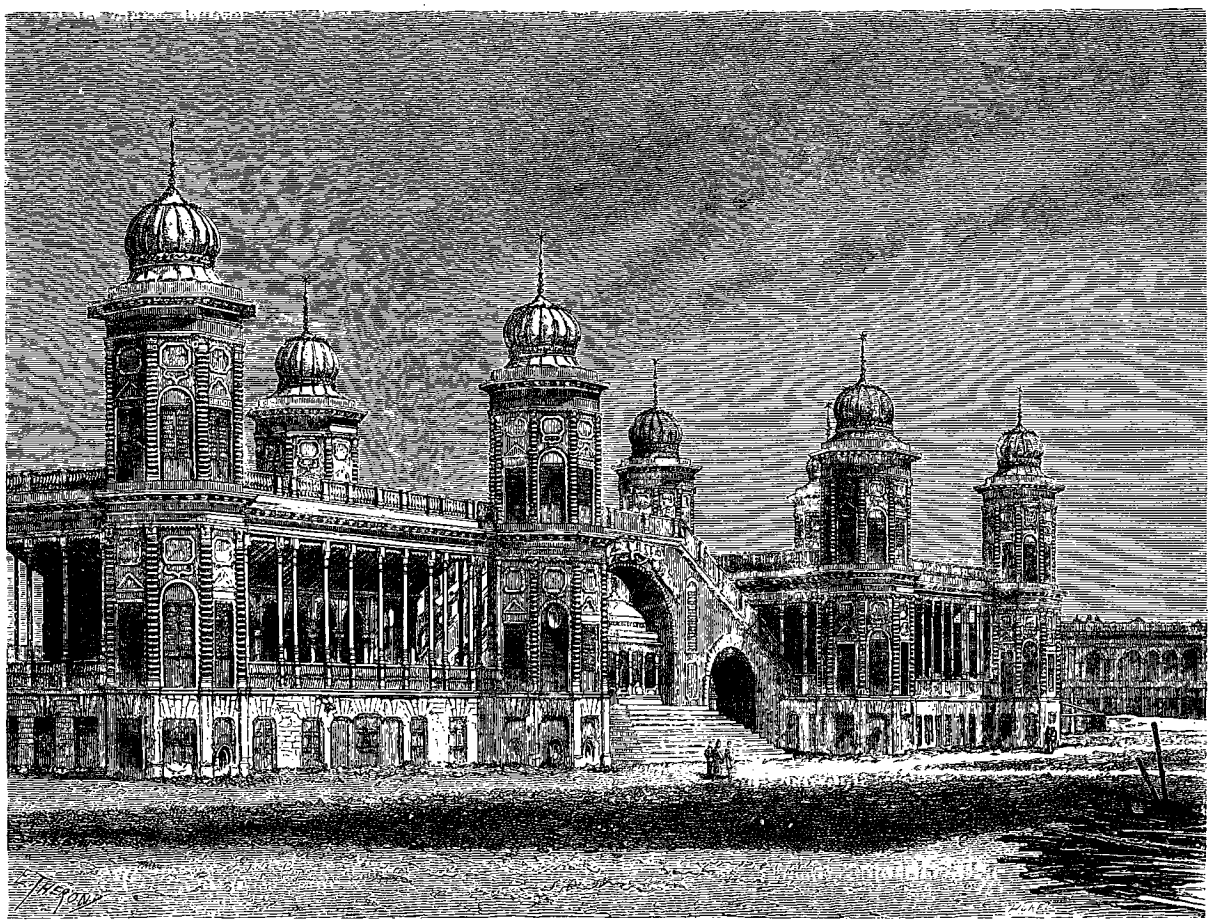
(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mausolée de l'empereur Toglack. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pavillon de Lanka dans le Kaiserbâgh, à Lucknow. — Dessin de E. Théroud, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LI (suite).

LE PENDJAB ET L'HIMALAYA.

Ascension de l'Himalaya. — Simla. — Le pic de Jacko. — Meerut. — Agra.

Pour accroître l'illusion, les villages que nous apercevons paraissent avoir été enlevés à quelque vallée de la Suisse ou du Tyrol; les maisons basses, aux toits chargés de pierre, sont de véritables chalets; les temples, qui les avoisinent, avec leurs légers clochetons en planches, tirent à la fois du chinois et du suédois.

Enfin, dernier trait, il fait froid. Il est à peine quatre heures et demie lorsque nous entrons dans Kassowli, et malgré le soleil, je sens un air vif et piquant qui m'oblige à m'envelopper dans ma couverture de voyage; par moments, lorsque nous passons à l'ombre, je grelotte.

Du reste, les montagnards, que nous rencontrons à

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 224, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305, 321, 337; t. XXVII, p. 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaque instant, sont chaudement vêtus ; ils portent pantalon et veste de laine, et quelques-uns ont même une sorte de chapeau de feutre noir. Les femmes sont couvertes de vêtements épais, par-dessus lesquels elles étalent des anneaux de cuivre, d'argent et toute une collection d'ornements.

Après Kassowli, charmante station située à plus de sept mille pieds d'altitude, la route n'est qu'une suite de montées et de descentes fort raides, qui font découvrir à chaque instant de nouvelles beautés : c'est tantôt un torrent qui serpente au fond d'une gorge étroite, encaissée entre des rochers à pic, et que l'on franchit sur un léger pont suspendu ; tantôt un ravin tapissé de fleurs, au-dessus duquel se penchent de grands pins déodars à demi déracinés, ou bien une riante et paisible vallée qu'anime un pittoresque village.

Vers six heures, la nuit tombe avec rapidité, et avec elle s'élève un vent glacial qui souffle par rafales et menace à tout instant d'éteindre nos torches. Ma couverture me paraît insuffisante ; je m'enveloppe le mieux que je puis, mais sans pouvoir réussir à me réchauffer. On croirait entrer en Sibérie. Notre petite troupe chemine silencieuse, gravissant avec précaution la route que les arbres rendent noire comme un four. Enfin, vers minuit, nous apercevons des lumières et ces lumières nous annoncent Simla. Nos porteurs hâtent le pas et manifestent leur joie par des « Haré! Haré! Haré bhaï ! » qui cadencent leur marche rapide et réveillent tous les échos d'alentour.

On nous conduit au Royal-Hôtel, beau et vaste chalet, où nous sommes bientôt installés devant un bon feu flambant qui réchauffe nos membres complétement engourdis par le froid. L'hôtelier, un Anglais, salue en nous les premiers visiteurs de l'année ; il n'est arrivé lui-même qu'il y a une quinzaine de jours et il nous assure avoir trouvé une légère couche de neige dans les rues de Simla.

Avec quel plaisir aussi nous nous couchons dans un bon lit à l'européenne, avec une couverture de laine et des draps ! oui des draps ! Il y a aujourd'hui, 12 mars 1868, presque exactement cinq ans que je ne me suis étendu entre des draps et que je n'ai eu d'autre couche que le lit de sangle ou de rotin, fort satisfait encore de trouver l'un ou l'autre. Aussi, en me trouvant ainsi couché, en voyant flamber dans la cheminée un bon feu et en me rappelant tous les spectacles de la journée, je dois faire effort plusieurs fois pour bien m'assurer que tout cela n'est pas un rêve.

Dès le lendemain matin nous sommes sur pied, et après une légère collation nous sortons de l'hôtel.

Devant nous, ou plutôt à nos pieds, car l'hôtel se trouve dans une position élevée, s'étale la ville indigène, un entassement de maisonnettes en bois couvrant une croupe arrondie, dont le point culminant est occupé par l'église anglicane, modeste construction sans style ni prétention. Sous les arbres, parmi les pentes, se montrent de tous côtés d'élégantes habitations, les bungalows des grands fonctionnaires de l'Inde.

Puis de l'autre côté d'un profond ravin s'élèvent de grandes masses, couvertes d'une sombre végétation, aux contours doux et arrondis, qui vont s'entassant, se superposant jusqu'au pied de la ligne de glaciers qui ferme au nord l'horizon. Au premier plan, juste en face de nous, se dresse le beau pic de Jacko, le but favori des promeneurs de Simla.

Le coup d'œil est beau, sublime, grandiose, mais cependant il désappointe un peu. Ce n'est pas encore là ce qu'on se figure de l'Himalaya, et nos Alpes ou nos Pyrénées offrent des spectacles d'une égale beauté. Il faut un certain effort d'imagination pour se convaincre que l'on a devant soi la plus haute chaîne de montagnes du monde. Il est vrai de dire que nous ne sommes ici qu'en face des premiers contre-forts de ces montagnes géantes, et qu'avant de porter un jugement sur les Himalayas, il faudrait avoir pu aller les contempler du fond des vallées du Népâl ou du Sikkim. Comme ce bonheur ne nous était pas réservé, il ne m'appartient pas d'insister plus longuement sur ce sujet.

Simla était encore fort triste : le flot des émigrants n'avait pas commencé son invasion ; aussi, après avoir employé quelques jours à diverses excursions au pic de Jacko et dans les vallées environnantes, nous regagnons Amballa, mais cette fois par la route de Sabathou, qui est beaucoup plus commode que celle de Kâlka.

D'Amballa, nous reprenons la route de Delhi, et nous poussons de là une pointe sur Meerut, grande et importante cité, située au centre du haut Doâb, au milieu de vastes plaines nues et aussi dénuées d'intérêt que Meerut l'est elle-même.

Le 24 mars, nous rentrions à Agra pour la troisième et la dernière fois.

LII

LE PAYS D'AOUDH.

Oude et Aoûdh. — Cawnpore. — La révolte de 1857 et Nana Sahib. — La chambre sanglante. — La citerne et le monument. — Le Gange. — Les pèlerins. — Lucknow. — La ville. — Le Kaiserbâgh. — L'Housseïnabad Imâmbara. — La Martinière.

30 *mars*. — C'est aujourd'hui que nous nous mettons définitivement en route pour Calcutta, mais nous comptons employer au moins trois mois à franchir les quatorze cents et quelques kilomètres qui nous séparent encore de cette ville.

Désormais nous entrons dans une région qui peut le disputer en civilisation aux pays les plus favorisés de l'Europe ; le chemin de fer est partout à notre disposition ; les hôtels y sont nombreux : aussi pouvons-nous nous débarrasser de l'attirail encombrant qui nous a si bien servi dans le Rajasthan. Nous vendons nos tentes et nos chevaux, nous congédions nos nombreux domestiques, et ne gardant qu'un khamsamah

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

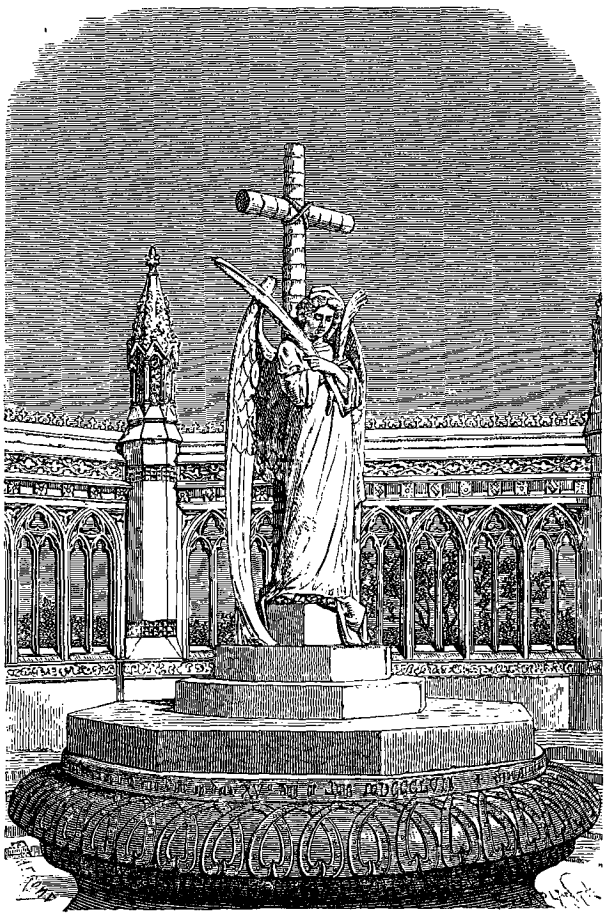
et mon vieux béra Dêvi, qui est à la fois notre majordome et mon aide-photographe, nous nous dirigeons dans ce modeste appareil, bien avant le lever du jour, vers la gare de Toundlah.

« Où allons-nous? me dit, en arrivant à la gare, Schaumburg, qui n'a jamais été partisan des itinéraires préparés de longue main.

— Nous avons l'embarras du choix, lui dis-je : Allahabad, Bénarès, Lucknow; il ne nous manque pas de villes célèbres et curieuses à visiter le long de la ligne de l'East Indian, mais le temps ne nous manque pas non plus, restons jusqu'au bout fidèles au principe que nous nous sommes posé : ne jamais se presser, et commençons par le commencement. Prenons nos billets pour Cawnpore et visitons d'abord le pays d'Aoûdh; nous déciderons ensuite pour le reste.

— Où prenez-vous l'Aoûdh? » me repartit mon compagnon, un peu confus d'avouer son ignorance en matière géographique.

Bien des gens en France me feraient la même question si je leur parlais de l'Aoûdh, qui ne seraient pourtant nullement embarrassés si je donnais à ce pays le nom d'Oude. N'avons-nous pas eu à Paris la reine d'Oude? Précisément; mais ce mot que les Anglais écrivent Oude, ils le prononcent Aoûdh, à peu près comme les Indiens; il est donc plus rationnel d'écrire directement le mot en français : Aoûdh, comme il se prononce.



Le Mémorial de Cawnpore. — Dessin de E. Théroud, d'après une photographie.

La locomotive nous emportait déjà en sifflant à travers les monotones plaines du Duâb, que nous continuions encore notre discussion sur la prononciation et l'orthographe des termes de la géographie de l'Inde. C'est une question fort complexe où tout le monde à la fois a tort et raison et qui n'est pas encore près d'être tranchée. Les Anglais, en arrivant il y a un siècle dans le pays, adoptèrent pour transcrire en caractères européens les mots du pays un système qui eût été fort rationnel pour tout autre peuple ayant une langue capable de se prêter à ce travail : c'était l'orthographe phonétique, ou la transcription des mots tels que l'oreille les entend. Malheureusement, quiconque connaît l'anglais sait que la prononciation de cette langue est absolument dépourvue de règles, que chaque voyelle, chaque syllabe s'y trouve articulée d'une façon différente, selon sa position dans le corps du mot, ou selon la simple fantaisie. Aussi les Anglais se trouvèrent-ils fort embarrassés lorsqu'ils eurent à reproduire les nombreuses et claires voyelles de l'indien, et ils ne purent les représenter que par approximation : ce qui donna lieu à des résultats aussi comiques qu'inattendus. Ainsi, par exemple, le nom de leur terrible ennemi, Sir Rajah Daôlah, devint dans l'orthographe anglaise sir Rogers Dowler.

Mauvaise ou non, cette orthographe anglaise fut adoptée universellement, et par les Indiens eux-mêmes; aussi, aujourd'hui que l'on essaye d'opérer à ce sujet des réformes radicales, se heurte-t-on à de graves difficultés. On risque, en voulant épurer l'orthographe géographique de l'Inde, de la rendre incompréhensible. A coup sûr, on étonnerait bien les employés de la poste si on leur remettait une lettre adressée à Tchandranagar ou Kalikatta, pour Chandernagore ou Calcutta. Le seul moyen de résoudre la difficulté est de conserver aux places jouissant d'une notoriété considérable une orthographe aujourd'hui en usage depuis cent ans, et de ramener seulement aux règles nouvelles les noms d'une importance moins capitale. Et encore faudra-t-il que les nations s'entendent entre elles; autrement on verra, par exemple, le mot Jât écrit par les Anglais Jaut, par les Allemands Dschats et par les Français Djâts. Et dans ce cas encore, la géographie indienne s'acheminerait lentement vers une inextricable confusion.

Cette discussion sur l'orthographe est apte à passionner dans l'Inde, car chacun s'en occupe et chacun aussi est l'inventeur d'un petit système qu'il considère comme plus parfait que les autres; aussi, nos compagnons de route aidant, deux officiers anglais qui occupaient le même wagon, nous débattions encore le sujet que déjà nous approchions de Cawnpore.

Cette longue conversation nous avait en tout cas valu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'échapper à l'ennui des interminables et monotones plaines du Doâb.

Cawnpore est une des principales villes de l'ancien royaume d'Aoûdh. Assise sur la rive droite du Gange, au centre d'un vaste district agricole, elle a une grande importance commerciale, et ne renferme pas moins de soixante mille âmes. Les Anglais y ont établi un cantonnement militaire pour sept mille hommes de troupes.

Tel est à peu près tout ce que l'on aurait à dire sur cette ville, et le touriste ne se détournerait certes pas de sa route pour voir ses longs et monotones bazars, parfaitement alignés, plantés d'arbres, respirant la richesse, la prospérité, mais aussi complétement dénués de pittoresque, si les terribles événements dont elle fut le théâtre en 1857 n'avaient jeté sur son nom une funèbre célébrité.

Il est un nom surtout qui restera éternellement rattaché dans l'exécration humaine à celui de Cawnpore : c'est le nom odieux de Nana Sahib, l'effroyable assassin de tant d'innocentes victimes, qui, échappant à la juste punition de ses crimes, termine aujourd'hui paisiblement ses jours dans une vallée retirée du Népâl.

Je n'ai pas ici à retracer dans ses détails le drame de Cawnpore, dont la nouvelle vint consterner l'Europe en 1857, et je me bornerai à en rappeler les principaux traits.



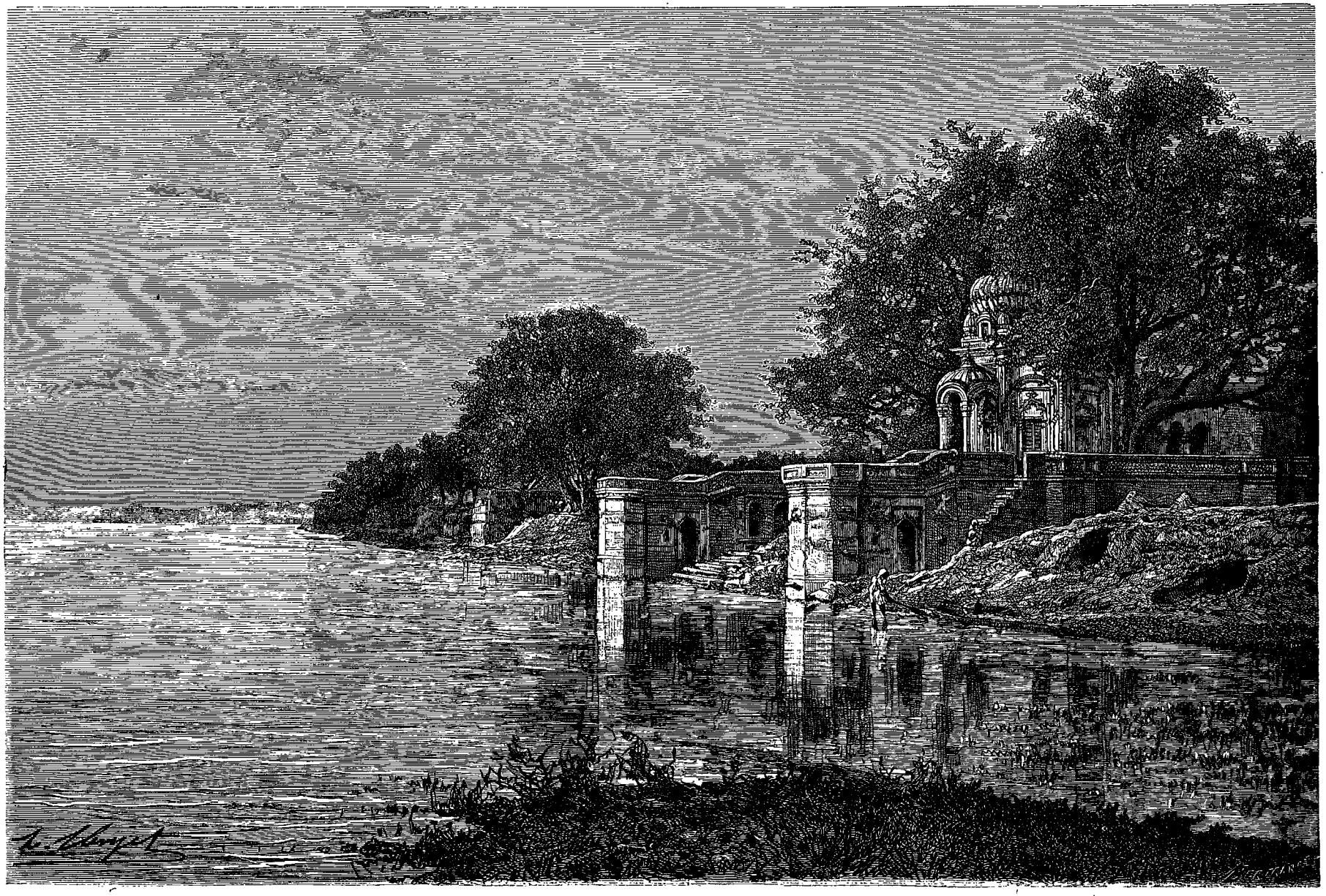
La résidence de Lucknow. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

On sait que, les cipayes de la garnison de Cawnpore s'étant révoltés, Nana Sahib, prince maharate dépossédé de son héritage par les Anglais, se mit à la tête de l'insurrection. Son premier acte fut de faire égorger froidement cent trente-six malheureux Européens, hommes, femmes et enfants, qui, trompés par la sympathie que ce prince avait jusqu'alors affectée pour les Anglais, étaient venus chercher refuge dans son propre palais de Bihtour. Puis il vint assiéger la garnison anglaise de Cawnpore, qui s'était réfugiée, avec les femmes et les enfants, dans l'hôpital militaire, faible construction en briques. La petite troupe, environ cent cinquante hommes et autant de femmes, résista cependant bravement, derrière ce frêle rempart, à toutes les attaques de l'armée de Nana. Celui-ci, impatient du temps que lui coûtait cette résistance inattendue, eut recours à la ruse. Il fit proposer au général anglais *les honneurs de la guerre, des barques pour le conduire avec tout son monde à Allahabad, et des vivres suffisants pour les nourrir jusque-là.* Ces propositions furent accueillies avec quelque défiance par les assiégés, mais, dans une entrevue avec le général Wheeler, Nana Sahib ayant juré sur la queue d'une vache (ce qui est le serment le plus solennel qui puisse lier un Hindou) qu'il observerait fidèlement les stipulations fixées, la capitulation fut acceptée.

« Le 27 juin au matin, raconte un témoin oculaire, les femmes, les enfants, les blessés furent transportés à dos d'éléphant sur le quai, où les attendaient une vingtaine de barques grandes et petites. Les hommes valides arrivèrent au même point, après avoir défilé avec armes et bagages devant l'armée assiégeante. Tous s'étant embarqués, se jetèrent avec une sorte de joie sur les vivres qu'on leur avait préparés et s'abandonnèrent au courant du fleuve. Alors une batterie préparée de longue main fut démasquée sur la rive et tira sur eux à mitraille. Les plus petites embarcations coulèrent, quelques autres prirent feu ; les cavaliers, entrant dans le fleuve, sabrèrent la plupart des naufragés qui voulurent se sauver à la nage. Seule l'embarcation où se trouvait le général Wheeler put faire force de rames et s'éloigner. Malheureusement le bateau vint échouer à une petite distance de là, et ceux qui le montaient, soixante Européens, vingt-cinq dames, un petit garçon et trois jeunes filles, furent ramenés prisonniers à Cawnpore. »

Tous les hommes furent massacrés séance tenante sous les yeux de Nana Sahib ; quant aux femmes et aux enfants, au nombre de cent vingt-deux, y compris les captures faites sur les autres bateaux, on les enferma dans la maison même du terrible prince maharate. Après une captivité de près d'un mois, au moment où les troupes anglaises approchaient de Cawnpore, ces malheureuses victimes furent livrées au couteau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Sutti Chowra Ghât, sur le Gange, à Cawnpore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des assassins et précipitées, encore pantelantes, dans une citerne voisine de leur prison. Un officier anglais nous a laissé une palpitante description du lieu qui fut témoin de cette terrible scène. « A peine entrés à Cawnpore, dit-il, nous courûmes à la recherche des pauvres femmes que nous savions entre les mains de l'odieux Nana, mais bientôt nous apprîmes l'affreuse exécution. Torturés par une terrible soif de vengeance et pénétrés du sentiment des épouvantables souffrances qu'avaient dû endurer les malheureuses victimes, nous sentions se réveiller en nous d'étranges et sauvages idées. Ardents et à moitié fous, nous courons vers le triste lieu du martyre. Le sang coagulé, mêlé de débris sans nom, couvrait le sol de la petite chambre où elles étaient enfermées et nous montait jusqu'aux chevilles. De longues tresses de cheveux longs et soyeux, des lambeaux de robes, de petits souliers d'enfants, des jouets jonchaient ce sol souillé. Les murs barbouillés de sang portaient les traces de l'horrible agonie. Je ramassai un petit livre de prières, dont la première page portait ces touchantes inscriptions : « 27 juin, quitté les bateaux.... 7 juillet, prisonniers « de Nana : fatale journée. » Mais ce n'étaient point là les seules horreurs qui nous attendaient. Bien plus horrible encore était la vue du puits profond et étroit où étaient entassés les restes mutilés de ces tendres créatures! »

Nous sommes accompagnés d'un vieux soldat, sergent échappé par miracle au massacre, préposé à la garde du jardin qui recouvre aujourd'hui le lieu de cet épouvantable forfait. Il nous fait passer en revue les souvenirs de ce lugubre drame : l'arbre couvert d'un superbe rideau de plantes grimpantes au pied duquel furent massacrés les Anglais, la bicoque dans laquelle ils se défendirent si vaillamment, enfin la citerne que surmonte aujourd'hui une belle statue de marbre due au ciseau du sculpteur Marocchetti, s'élevant du centre d'une belle enceinte gothique.

Puis nous nous dirigeons vers le Gange, pour voir le lieu où le général Wheeler et les siens tombèrent victimes du plus odieux guet-apens. Quelques minutes de marche nous conduisent au pittoresque embarcadère, dont le nom indien de Sutti Chowra Ghât, c'est-à-dire *le large escalier des funérailles*, paraissait prédestiné. Cependant c'est un endroit charmant; de magnifiques figuiers religieux étendent leurs longs rameaux au-dessus du beau perron dont les degrés s'enfoncent dans l'eau calme et limpide du fleuve.

Mais ces sombres souvenirs me font oublier que c'est pour la première fois que mes yeux se reposent sur le Gange, le noble et majestueux père nourricier de l'Hindoustan. Salut, père Gange! Sri Ganga Djî! comme disent ses adorateurs.

Est-il un fleuve au monde qui puisse rivaliser avec lui? Le voici, à plus de treize cents kilomètres de la mer, et déjà sa large et profonde masse d'un bleu intense roule lentement, majestueusement, remplissant son vaste lit de huit cents mètres de largeur. Déjà son cours apparaît sillonné d'innombrables barques; des bateaux à vapeur y passent en sifflant. Certes, l'Amazone, le Mississipi, le Niger et quelques autres sont navigables sur un parcours aussi considérable, offrent des masses d'eau peut-être plus imposantes; mais peut-on comparer ces cours d'eau, connus d'hier, se précipitant impétueusement à travers des régions sauvages, à ce fleuve sacré, si prodigue en richesses et dont les flots ont assisté à l'essor de notre civilisation aryenne, aux premiers pas de nos arts, de nos sciences, de nos cultes? Ce mot de Gange n'éveille-t-il pas dans l'esprit des plus ignorants des visions de richesses fabuleuses, de pagodes fantastiques, de nababs ruisselants d'or, et de tout ce cortége de merveilles dont le reflet lointain a passionné de tous temps les habitants du pauvre Occident, depuis Cyrus et Alexandre jusqu'à nos propres navigateurs, qui ne voyaient partout qu'Indes *cis* ou *trans*gangétiques? Encore aujourd'hui, lorsqu'un voyageur revient de l'Inde, la première question qu'on lui adresse est : « Avez-vous vu le Gange? » Avoir été dans l'Inde et ne pas avoir vu le Gange serait un anachronisme. C'est en réalité un beau et noble fleuve, que l'on ne peut contempler pour la première fois sans une certaine émotion.

Après ce pèlerinage au Memorial Garden (*jardin commémoratif*) et au Gange, il ne reste plus rien à voir à Cawnpore. Cependant cette ville est d'une antiquité respectable, car un clan de Kchatryas se parait du titre de Cawnpouriyana bien avant l'ère chrétienne; mais les monuments, s'il y en eut jamais dans cette plaine où il serait difficile de trouver un caillou, ont disparu complétement depuis l'occupation musulmane.

Aussi, dès le soir même, nous traversons le Gange pour nous rendre à la gare du chemin de fer récemment établi de ce point à Lucknow, et bientôt le train nous emmène à travers les riantes campagnes de l'Aoûdh.

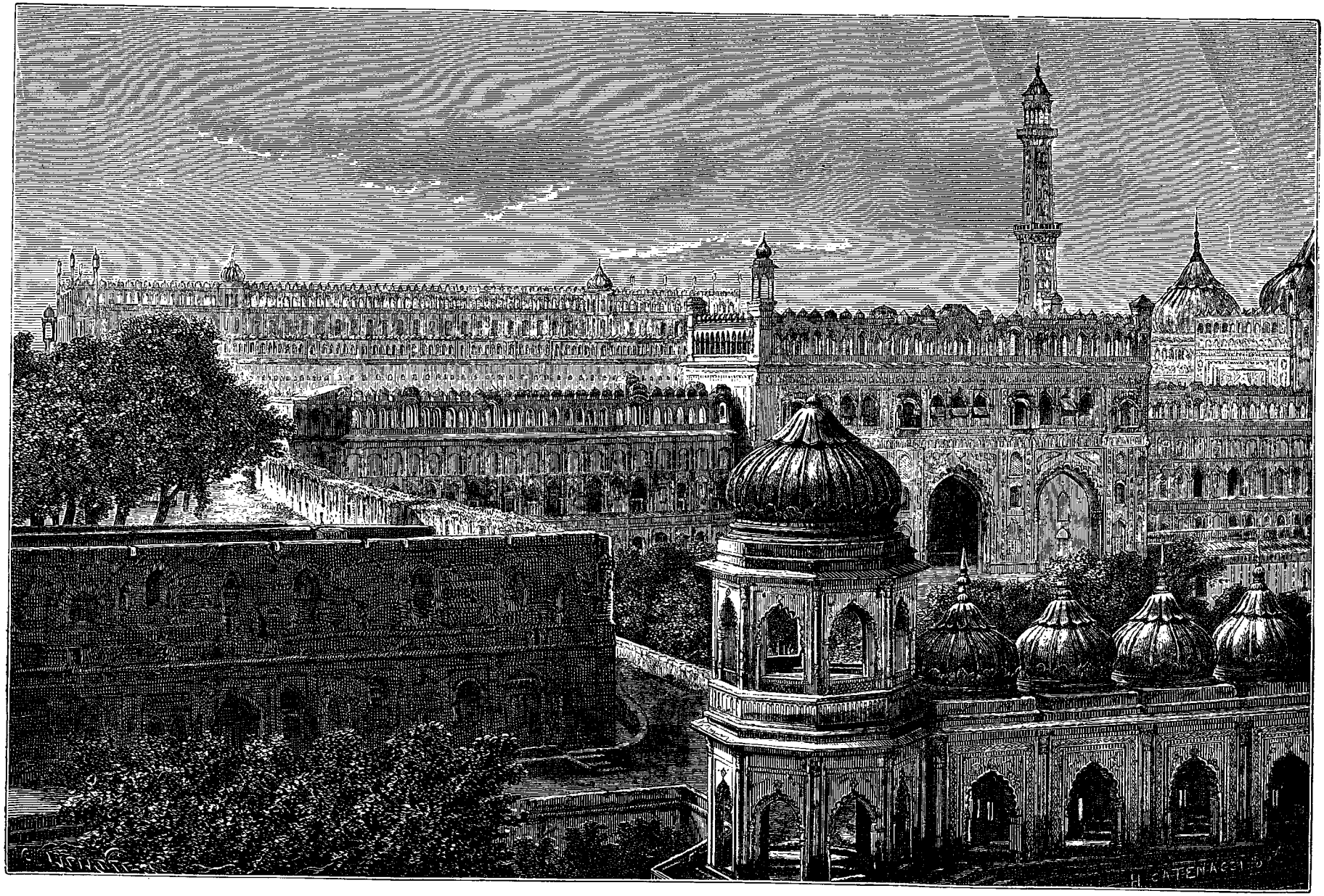
Nous sommes rendus à destination à neuf heures, et une voiture nous conduit à un bon hôtel, situé dans les cantonnements anglais.

31 *mars*. — Il est peu de villes de l'Inde dont le premier aspect charme plus l'étranger que Lucknow, et l'on comprend avec quelle convoitise les Anglais ont dû longtemps contempler cette perle des cités de l'Hindoustan, jusqu'au jour où, sur un futile prétexte, ils réussirent à s'en emparer. Un vaste parc entrecoupé de belles pelouses où serpentent mille ruisseaux enveloppe de tous côtés la cité, dont les innombrables monuments montrent leurs fantastiques silhouettes au-dessus des bouquets d'arbres.

Les premiers pas que l'on fait dans ses bazars n'enlèvent rien à cette agréable impression. Les rues sont larges, bien alignées, bordées de coquettes maisons à balcons de bois et à terrasses plates. Des fontaines entourées d'arbres garnissent les principaux carrefours et donnent à l'air une fraîcheur agréable.

La foule qui se presse dans les rues est proprement,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand Imâmbara, à Lucknow. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

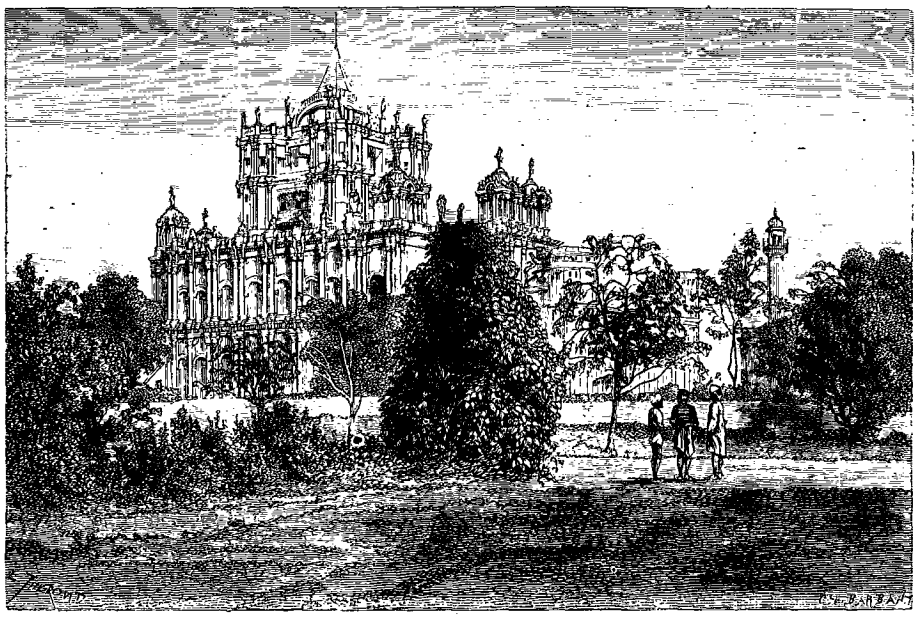
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pittoresquement vêtue; les gens sont affables, avenants. Les boutiques regorgent d'objets qui séduisent le regard.

Si l'on en croit les Anglais, tout ce beau spectacle est leur œuvre; avant leur prise de possession, la ville, sombre, mal entretenue, était un repaire de vices et d'iniquités ; ses rues n'offraient qu'une sécurité minime, même en plein jour ; en un mot, c'est de leur présence que date cet âge d'or. Il est permis toutefois de n'accepter cette assertion qu'avec défiance.

Lucknow ou Lakhnau, selon l'orthographe rectifiée, portait déjà, il y a une quarantaine de siècles, le nom de Lakchanavati, et était la capitale de Lakchma, le frère de Rama. Quoique cette antiquité soit incontestable, la ville actuelle est une des plus modernes de l'Inde et ne doit son existence qu'à la création de l'empire musulman d'Aoûdh au dix-septième siècle. Ce n'était alors qu'une simple ville de province; mais les rois d'Aoûdh, voulant éclipser la capitale des grands mogols, l'élevèrent bientôt par leurs folles dépenses à un degré de splendeur vraiment extraordinaire. Il est vrai que cette splendeur était toute factice et que les immenses édifices construits par ces rois, s'ils dépassent ceux de Delhi par leurs proportions vraiment saisissantes, sont loin d'en avoir la valeur artistique. Ce sont des trompe-l'œil, des décors de théâtre, simples échafaudages couverts de toiles et de dorure et que quelques années d'abandon ont suffi pour transformer en de piteuses ruines.

La plus importante création des rois d'Aoûdh est leur palais, ou plutôt le vaste assemblage de palais couvrant plusieurs kilomètres de superficie qui leur servait de résidence officielle. Le nom que porte cette vaste cité royale, Kaiserbâgh, bizarre accouplement



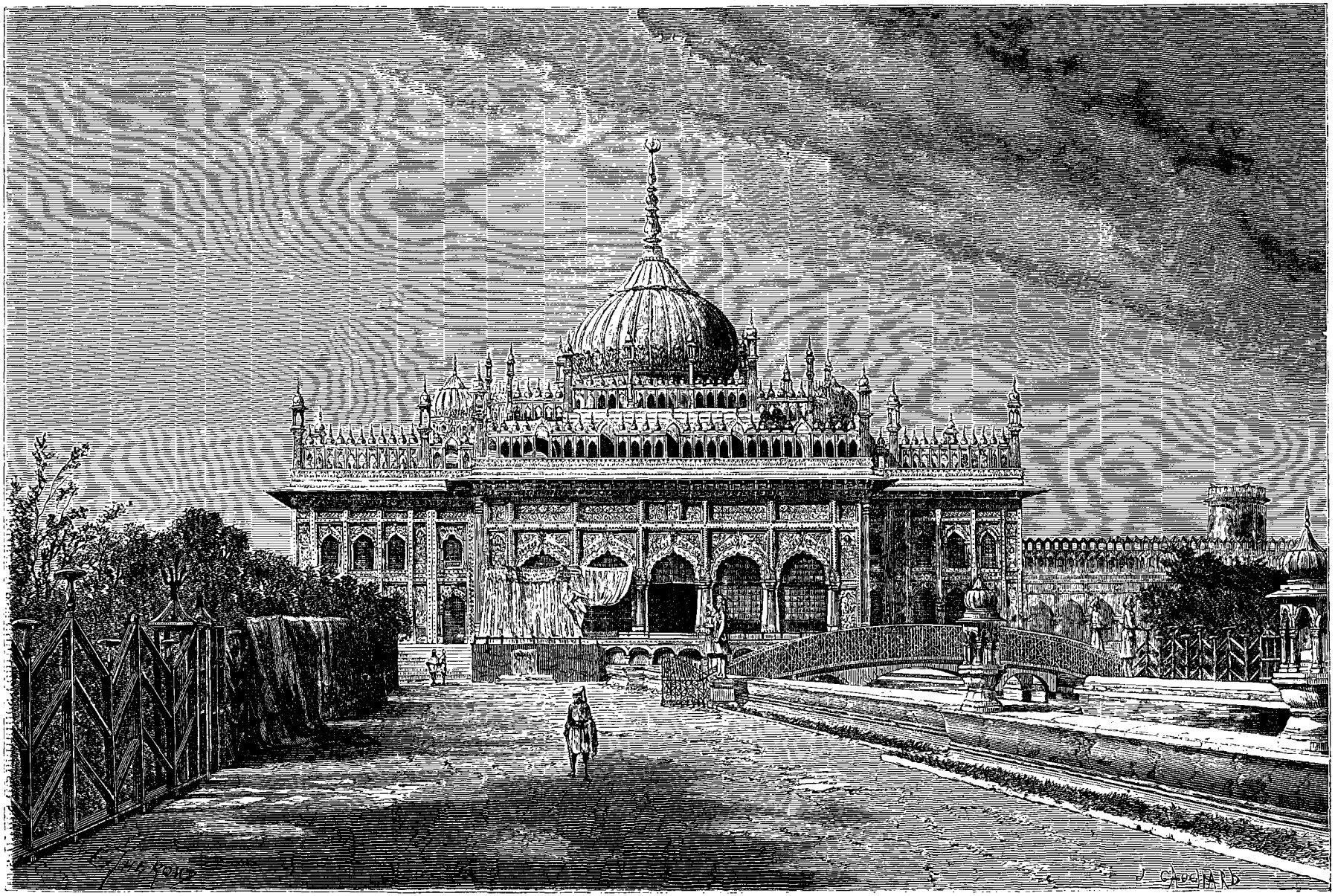
Le palais de la Martinière, à Lucknow. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

du mot allemand *Kaiser*, empereur, et du mot indien *bâgh*, jardin, est la personnification exacte de ce bizarre salmigondis d'architecture, sorti tout entier de la cervelle d'un caporal français, où l'on voit une façade italienne, encadrant des arcades mauresques et couronnée par une flèche de temple hindou entourée de clochetons chinois.

Le véritable auteur ou instigateur des merveilles de Lucknow est en effet un aventurier français dont l'histoire mérite d'être citée.

Claude Martin ou Martine était un pauvre soldat natif de Lyon qui, envoyé, vers 1760, à Pondichéry avec l'armée de Lally, y avait atteint péniblement le rang de caporal. Il paraît que ce grade élevé ne suffisait pas à son ambition, car il quitta un beau jour son régiment et se jeta dans l'intérieur du pays. Après mille aventures qu'il a dédaigné de transmettre à la postérité, Martin arriva à la cour du roi d'Aoûdh, et parvint à se faire donner le rang de capitaine dans l'armée royale. Quels moyens l'obscur officier employa-t-il pour gagner la faveur de son maître, nul ne le sait; mais le fait est que, vers 1780, il joignait au titre officiel de commandant en chef de toutes les forces aoûdhiennes celui non moins précieux de favori du roi. Martin ayant rapporté de France quelques notions d'architecture, inspirées par la vue de nos palais, se lança dans la réforme de l'art architectonique indien, et c'est à lui ou à son école que sont dus la plupart des édifices qui ornent Lucknow. Cette inoffensive manie est, du reste, la seule chose que l'on ait à reprocher au brave Martine, car ayant acquis une immense fortune, il la consacra presque tout entière à la fondation d'écoles. C'est à lui qu'on doit les célèbres écoles connues sous le nom de la Martinière, qui, comme à Lyon, fournis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Housseïnabad Imâmbara, à Lucknow. — Dessin de E. Théroud, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent à Calcutta, à Chandernagore, à Lucknow, et je crois aussi à Maurice, une bonne éducation gratuite à quelque mille enfants. En somme, le nom français n'a pas à rougir de celui du caporal Martin, et ses bonnes œuvres méritent bien qu'on lui pardonne ses crimes contre le bon goût.

Ajoutons que le brave Claude n'avait cependant jamais rêvé les extravagances du Kaiserbâgh, et que, s'il est coupable d'en avoir inspiré l'idée, les Anglais le sont plus que lui, eux qui se sont extasiés et s'extasient encore devant toutes ces excentricités, tandis que beaucoup d'entre eux restent froids devant le Tâdj ou les merveilles du Koutab.

On ne s'attend pas à ce que je donne une description détaillée de ce palais; je me contenterai de présenter au lecteur une reproduction du pavillon de Lanka (voy. p. 97), une des parties les moins ridicules. Quant au reste, il me faudrait passer en revue une collection de moulages grotesques, de carcasses en fil de fer, de boules étamées et des objets les plus hétéroclites.

Au nord du Kaiserbâgh coule la charmante rivière Goumti, le cours d'eau le plus sinueux du monde, célèbre par ses gavials et les monstres de toutes espèces qui peuplent ses eaux. Sur ses bords s'élèvent deux petits palais de style disparate, et néanmoins d'un aspect élégant; l'un d'eux, le Farid Bâkch ou le Lieu de Délices, est une des œuvres de Martin.

En suivant le cours de la rivière, on arrive aux ruines de la Résidence, l'ancien palais des résidents anglais à la cour de Lucknow. C'est là que, surpris par la révolte de 1857, les Européens qui habitaient la ville cherchèrent un refuge; la faible garnison se joignit à eux sous le commandement de sir Henri Lawrence. La Résidence, haute maison de briques à trois étages, était tout à fait impropre à la défense; toutefois, la petite troupe s'y soutint vaillamment pendant cinq mois contre des forces considérables; les bombes des assiégeants avaient réduit la maison à quelques pans de mur fumants, Lawrence et bon nombre de défenseurs avaient succombé, lorsque le général Campbell arriva enfin sous les murs de Lucknow, et après une bataille de deux jours, un moment indécise, put délivrer les assiégés. En souvenir de cette résistance héroïque, les Anglais ont laissé debout les ruines de la Résidence dans l'état où elles se trouvaient au moment de la levée du siége. Nul monument n'eût pu rappeler plus dignement le courage de cette poignée de braves se défendant pendant cinq mois dans une pareille bicoque.

Un peu plus loin se trouve la citadelle de Matchi Bhowan, dans laquelle on entre par une fort belle porte, très-ornementée, la Roumi Darwazé, ou porte de Constantinople.

Au milieu de l'enceinte de la petite forteresse se dresse la vraie merveille de Lucknow, le grand Imâmbara, vaste édifice placé au sommet d'une haute terrasse et d'un aspect réellement grandiose, avec ses longues lignes de murailles couronnées de milliers de clochetons (voy. la gravure, p. 103). Il fut élevé au dix-septième siècle, sous le règne d'Açaf-oud-daola. Ce prince, voulant immortaliser son nom, invita tous les architectes de l'Inde à concourir entre eux pour l'érection d'un monument dont le plan ne se rapprocherait d'aucun autre édifice connu, et qui surpasserait en beauté tout ce qui avait été fait jusqu'à ce jour. Ce fut l'architecte Kaïfiâtoulla qui remporta le prix, et il est difficile, en contemplant aujourd'hui son œuvre, de lui refuser le mérite de l'avoir bien mérité par l'originalité, la grandeur et la hardiesse du plan.

L'intérieur du grand Imâmbara est occupé par une salle de cinquante et un mètres de longueur et de seize mètres de largeur. Le vaste plafond, voûte légèrement cintrée, est une merveille d'audace; on peut dire qu'il est d'une seule pièce, car l'architecte employa pour sa confection le subterfuge suivant : il fit construire en bois une carcasse couverte de planches soigneusement ajustées et formant en relief le creux de la voûte, puis il fit couler sur ce moule une masse énorme de tchounam[1] délayé; lorsque ce mélange se fut solidifié, on retira l'échafaudage, et l'immense voûte se trouva faite. On pourrait peut-être douter de la solidité de ce mode de construction; cependant, lors du bombardement de 1857, la voûte de l'Imâmbara fut atteinte par un grand nombre de projectiles sans que leur chute ait occasionné le moindre craquement dans la masse.

A chaque angle de cette grande salle se trouve une belle chambre octogone, à coupole, de seize mètres de diamètre. Toutes ces pièces étaient autrefois ornées de dorures et de riches peintures; mais les Anglais, ayant transformé la salle en arsenal, ont eu soin de faire disparaître tous ces vains ornements, dont la présence eût sans doute offusqué les bombes et les boulets britanniques.

A une petite distance du fort de Matchi Bhowan se trouve un autre monument assez remarquable, quoique bien inférieur au grand Imâmbara; c'est l'Housseïna-bad Imâmbara (voy. la gravure, p 105), vaste enceinte dans laquelle se trouvent enfermés, avec le monument lui-même, un bazar, une mosquée, un modèle du Tâdj et un autre du Koutab. Tout cela est resplendissant de couleurs, d'ornements, et fait vraiment grand effet sous le beau ciel bleu de l'Inde; mais il ne faut pas y regarder de trop près et il vaut mieux se contenter de l'effet d'ensemble.

Non loin de là s'étendent les beaux jardins de Mouça, dont le nom viendrait, selon les uns, de *mouça*, un rat, parce que Açaf-oud-daola y érigea un monument en l'honneur d'un de ces animaux qu'il avait écrasé par mégarde; selon d'autres, ce ne serait que la corruption du mot français *monsieur*, mousseu, mouça.

Il est déjà fort tard lorsque nous atteignons ces jardins illustrés par un compatriote inconnu; aussi, hélant un boghy, sorte de mauvais cabriolet constituant

1. *Tchounam*, stuc de qualité très-fine fait avec un calcaire tout particulier, le *kanker*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

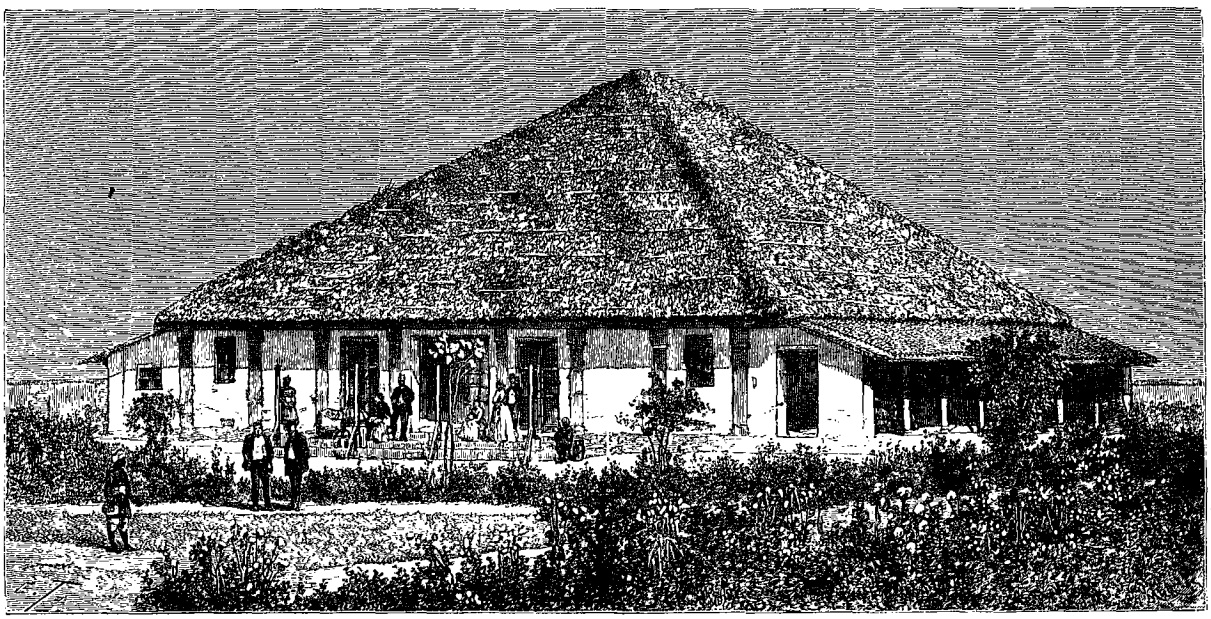
le fiacre de Lucknow, nous regagnons notre hôtel, renvoyant à demain la suite de notre promenade.

1er *avril*. — Ce matin, nous allons visiter le chef-d'œuvre de notre compatriote, le palais de la Martinière, auquel il avait donné le nom de Constantia. Était-ce une allusion? je l'ignore ; mais il est certain qu'il a dû falloir au brave ex-caporal une forte dose de patience, et même de constance, pour arriver à composer ce baroque édifice. Que de peines son cerveau a-t-il éprouvées pour enfanter cet amoncellement bizarre de tous les styles connus et inconnus, de statues grecques ou romaines balançant solennellement la tête au moyen d'un ressort, de lions ayant des lampes à la place des yeux, de monstres, de divinités, de tout ce que l'esprit d'un parvenu peut inventer de magnificences grotesques! Et cependant, ici encore on peut appliquer un jugement qui sera juste pour tous les monuments de Lucknow : ridicule dans ses détails, la Martinière possède dans son ensemble un aspect d'originalité grandiose. Sa haute façade, surmontée de deux cintres croisés comme la carcasse d'un dôme, se reflète dans une belle pièce d'eau du centre de laquelle s'élance une haute colonne d'ordre composite.

Claude Martin avait été enseveli au milieu de son palais; mais les insurgés de 1857, oubliant tous les services qu'il avait rendus à leur pays, tout le bien qu'il faisait encore à leur enfants, violèrent son tombeau et dispersèrent ses ossements.

Les Anglais vengèrent d'une façon sanglante la mémoire du pauvre Martin. Deux mille cipayes, s'étant réfugiés, après la prise de la ville, dans un jardin voisin, le Secunder Bâgh, furent massacrés jusqu'au dernier.

En reprenant le chemin de la ville, à travers le magnifique parc qui en couvre les abords, nous visitons le tombeau de Ghazi-Oudïn-Haïder, appelé le Nadjiff Achrâf. L'édifice n'a rien de curieux, quoiqu'on prétende que c'est une copie exacte du tombeau d'Ali, le gendre de Mahomet, le saint vénéré des souverains de l'Aoûdh, qui appartenaient à la secte chiite. A l'intérieur, on voit une curieuse collection des portraits en miniature des rois et des reines de cette dynastie.



Habitation de planteurs, près d'Allahabad (voy. p. 114). — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Dans la journée, nous parcourons les bazars de la ville, qui offrent quelques particularités intéressantes : fabriques de laque, ateliers d'orfévrerie et teintureries d'étoffes de soie.

Les Lucknowois se montrent, en général, d'un caractère doux, même efféminé ; ils sont grands amateurs de fêtes et de plaisir, et cultivent avec passion la poésie et le chant ; aussi notre hôtelier, qui est musulman, nous ayant invités à venir assister, chez un de ses amis, à une soirée où l'on chantera et déclamera, je m'empresse d'accepter cette invitation, qui va nous fournir l'occasion si rare de pénétrer dans un intérieur indigène.

Le soir venu, nous traversons avec lui la ville; la nuit est déjà tombée et les rues sont remplies d'une foule gaie et bruyante; les boutiques sont brillamment éclairées au moyen de nombreux lampions à huile placés dans de petites niches le long des murs.

Nous entraînant dans une ruelle obscure qui part du Hazrat Gandj, le boulevard de Lucknow, notre guide s'arrête devant une maison de modeste apparence dont la porte nous est bientôt ouverte par un de ces beaux enfants aux grands yeux expressifs, aux longs cheveux noirs qui caractérisent si bien cette belle population hindoustane.

Un escalier vertigineux, plutôt une échelle, nous

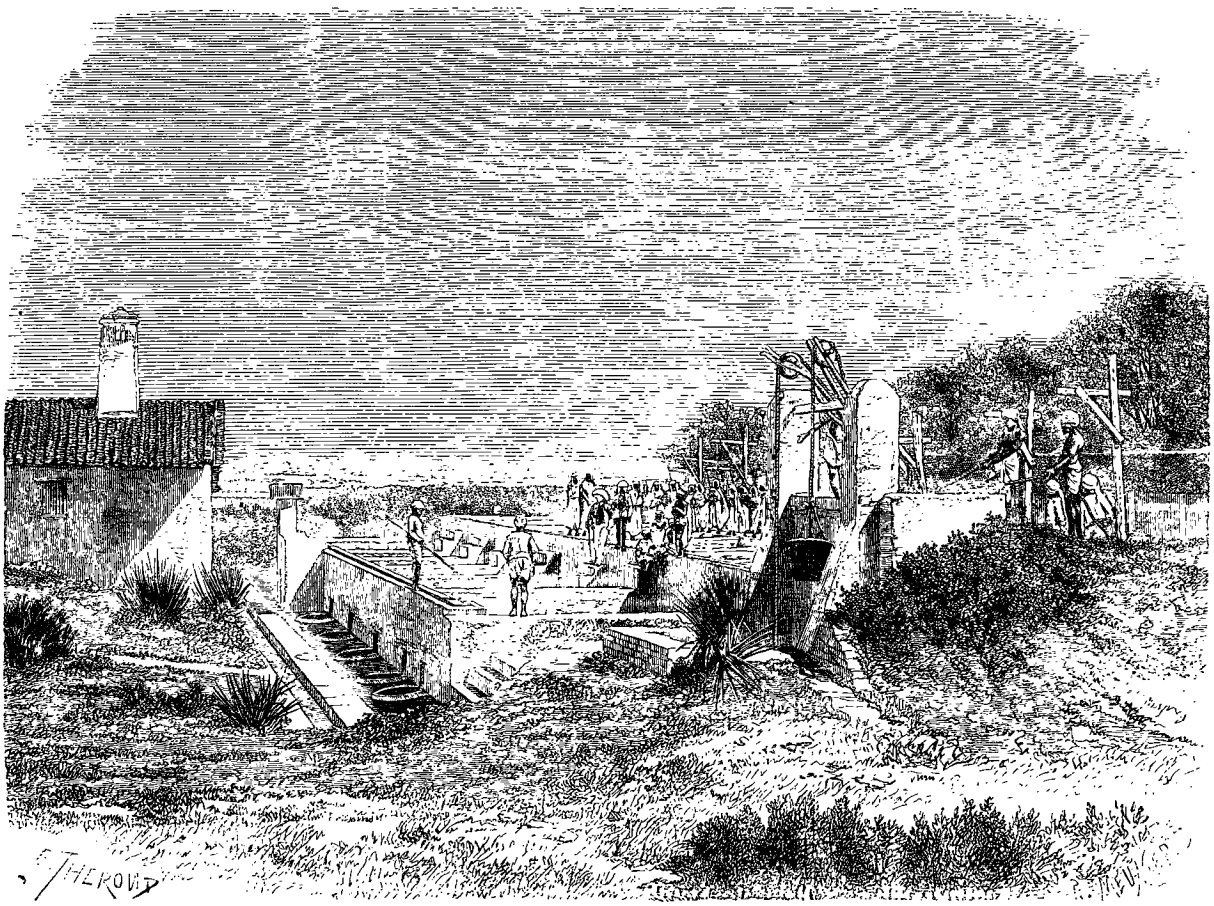
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conduit à la salle du premier étage, que nous trouvons remplie d'hommes à barbe grise et de jeunes gens élégamment vêtus. Tout le monde se lève à notre vue; le maître de la maison vient à nous, se confond en salamalecs et cherche les expressions persanes les plus raffinées pour nous exprimer combien notre visite l'honore. Mais cependant nous restons debout; les assistants vont et viennent, comme cherchant d'un air désolé un objet introuvable. Supposant que notre présence seule a occasionné cette confusion, je m'informe auprès de mon hôte :

« Hélas! me dit-il, n'ayant jamais espéré recevoir sous mon humble toit d'aussi illustres visiteurs, j'ai négligé de me munir de chaises.

— Comment, des chaises? N'est-ce que cela? Mon ami et moi sommes de vieux habitants de l'Inde; bien plus, en notre qualité de sirdars de Bhopal, nous sommes même de votre caste; une place à votre tapis nous suffira. »

Tout le monde est enchanté de notre réponse; les assistants nous font des saluts amicaux pour montrer qu'ils acceptent notre confraternité, et nous nous asseyons sur nos talons après avoir, selon l'usage, retiré nos chaussures, qui seraient fort embarrassantes dans



Une factorerie près d'Allahabad (voy. p. 114). — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

cette position. Notre hôte ne peut s'empêcher de murmurer de temps à autre, en levant les mains au ciel :

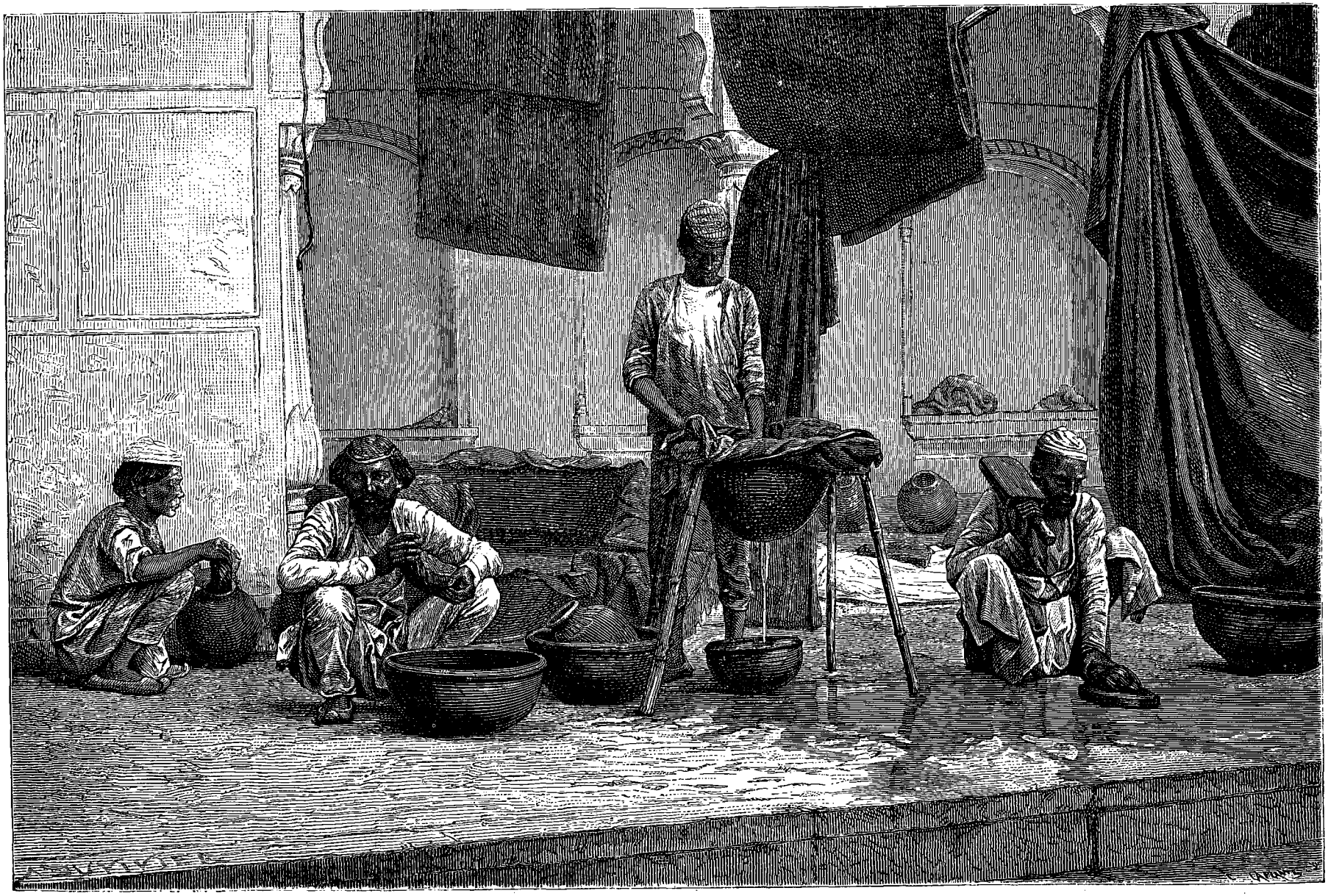
« Des sahibs chez moi! et par terre! »

Cela paraît renverser toutes ses notions de l'étiquette européenne.

On apporte les houkahs, et, après un instant de conversation, le maître de la maison se tourne vers un des assistants, vieillard vénérable, en lui disant : « Oh djî! recitez-nous donc quelqu'une des sublimes poésies que vous savez si bien composer. » Sans se faire prier, le poëte tire de sa poitrine un parchemin et, balançant le corps de gauche à droite, nous récite, d'une voix un peu nasillarde, une jolie ballade en ourdhou. C'est une légende du Pendjâb, relatant les hauts faits du chevalier errant Rouçalou, qui va délivrer la ville de Sanga du monstre qui la dépeuple. L'un des jeunes gens a accordé son luth, et il accompagne en sourdine le récitatif du poëte, tandis que chaque stance est coupée par les wâh! wâh! admiratifs de l'assistance. Après le poëte, c'est le tour des chanteurs. Leur voix est généralement juste, leur accentuation nette, mais ils affectionnent par trop les notes de tête prolongées.

Et la musique? me demandera-t-on, n'en dites-vous rien? Il me serait difficile de porter sur elle un jugement impartial. Il y avait à ce moment trop longtemps que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Teinturiers de Lucknow. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je vivais de la vie même des Indiens pour ne pas m'être habitué aussi à leur musique. Je l'écoutais avec charme et j'y trouvais toujours retracés ces sentiments de poétique et douce mélancolie qui sont le fond du caractère indien, et qui s'associent si bien avec la nature du pays.

La soirée se prolongea fort avant dans la nuit; on prit des rafraîchissements, et chacun donna sans se faire prier la mesure de son talent. Pendant tout le temps de notre présence aucune femme ne s'était montrée; cependant, je crois bien que les dames de la maison, derrière leur rideau, avaient dû suivre curieusement toutes les péripéties de notre réunion. Enfin nous nous retirâmes, enchantés de l'affabilité et de la politesse des Lucknowois.

LIII

DE CAWNPORE A BÉNARÈS.

Le bas Doâb. — Allahabad. — Les cantonnements. — La plaine de Prayâga. — Le grand Trivéni. — Les pèlerins et l'eau du Gange. — La colonne d'Açoka. — Le palais d'Akber. — Le temple souterrain.

5 *avril*. — Après ces quelques jours employés à passer en revue et à fixer sur notre album les curiosités de Lucknow, nous retournons à Cawnpore pour reprendre le chemin de fer. A partir de ce point, la ligne de l'East Indian railway suit la rive droite du Gange et ne la quitte plus jusqu'à Calcutta, c'est-à-dire sur un parcours d'environ treize cents kilomètres.

Nous franchissons en six heures la distance qui nous sépare d'Allahabad. Le pays que nous traversons est un des plus beaux et des plus riches de l'Inde : c'est le Doâb inférieur, étroite et plate langue de terre resserrée entre le Gange et la Jumna qui viennent mêler leurs eaux à son extrémité. De belles cultures le couvrent dans toute son étendue, et de nombreux villages à demi cachés au milieu de bouquets d'arbres énormes lui donnent un caractère qui manque le plus souvent aux plaines de l'ouest.

Nous trouvons, à la gare d'Allahabad, un de nos bons amis dont le père possède une importante indigoterie dans les environs, et qui vient nous chercher pour nous installer dans sa maison de ville située au milieu des cantonnements.

Mes lecteurs savent déjà que ce mot de *cantonnements*, qui ne devrait strictement s'appliquer qu'aux résidences des troupes, sert ici à désigner les villes anglaises établies à proximité de grandes cités indiennes. Les cantonnements d'Allahabad sont, en effet, une ville dans toute l'acception du terme, car ils renferment dès aujourd'hui la plus importante agglomération d'Européens qui se trouve dans l'Inde en dehors des trois villes présidentielles. Il est vrai que les maisons séparées l'une de l'autre par de vastes jardins, les rues bordées d'arbres et larges comme des routes, les places grandes comme des esplanades, donnent à cette ville anglaise l'aspect de la banlieue d'une grande capitale plutôt que d'une cité. Malheureusement, il n'en sera pas toujours ainsi, et Allahabad, qui est aujourd'hui, à mon avis, le modèle d'une ville européenne, ne sera bientôt plus aussi prodigue de place, d'air et de verdure. Cette ville est destinée à devenir, et cela dans un espace de temps très-court, la capitale de l'Inde anglaise. En effet, aucune autre cité ne se prête plus merveilleusement à cette transformation. Assise au point de jonction du Gange et de la Jumna, elle commande les grandes voies fluviales; à distance presque égale de Bombay, de Calcutta, de Lahore et de Madras, elle est le nœud où viennent aboutir toutes les lignes ferrées du grand continent indien; enfin son climat sain, quoique chaud, son sol propre à une culture coloniale, lui donnent de tels avantages sur la métropole actuelle, que l'on ne comprend pas que les Anglais conservent ce rang à Calcutta, ville perdue dans un coin de leur empire au milieu de marais pestilentiels et que la mer et les cyclones menacent incessamment d'engloutir.

Après déjeuner, M. C*** nous conduit dans sa voiture au confluent de la Jumna et du Gange, situé à l'est de la ville indienne. Bientôt nous voyons s'étendre devant nous une plaine de sable blanc, encadrée par la magnifique nappe bleue des deux fleuves qui viennent former à leur point de jonction une sorte de lac se perdant à l'horizon au milieu de berges blanches couvertes de palmiers.

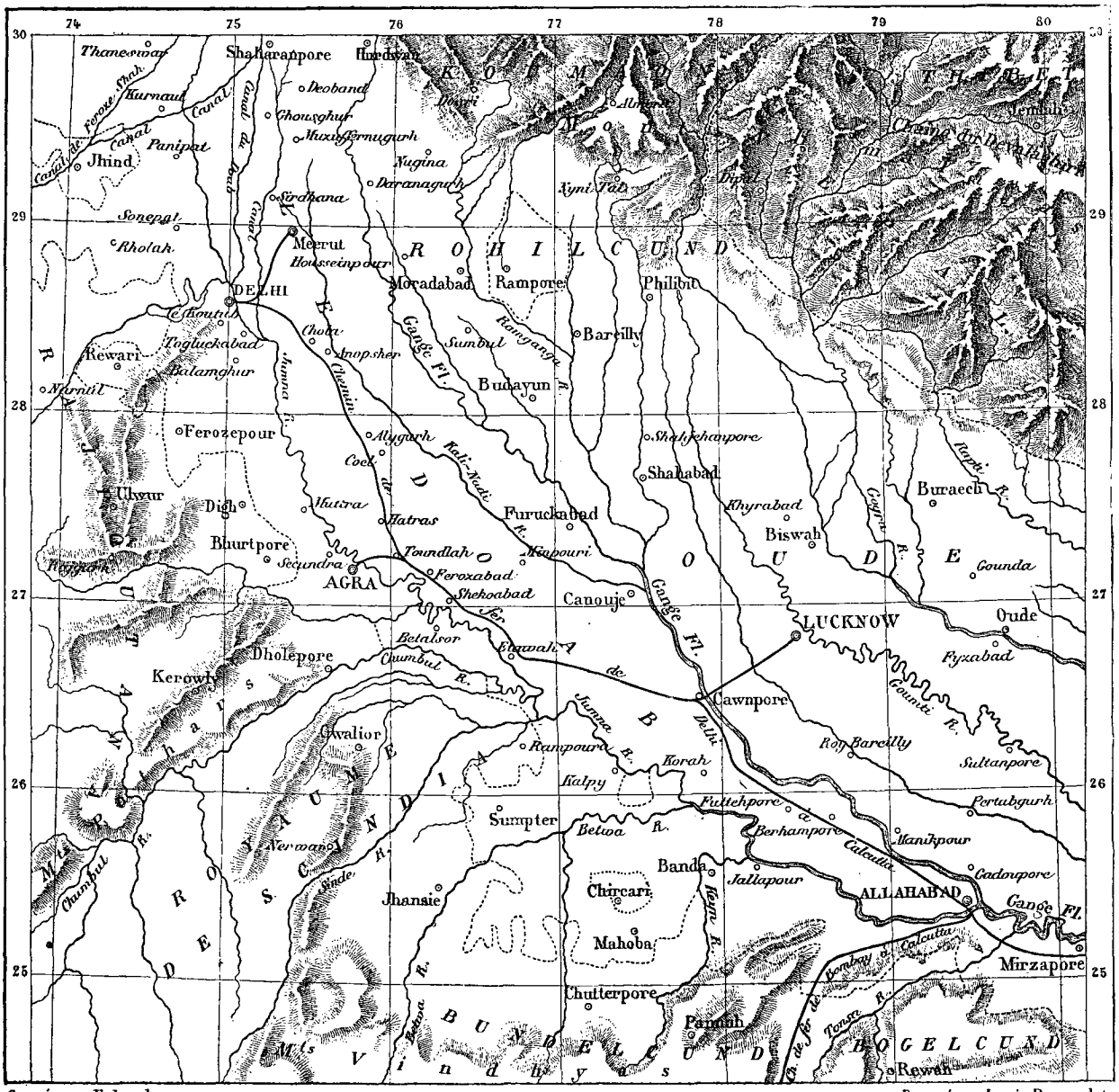
Cette plaine a été considérée dès l'antiquité la plus reculée comme un lieu d'une incomparable sainteté; c'est ici que se trouve le grand Trivéni, le célèbre point de jonction des trois saintes rivières, le Gange, la Yamouna et la Saravasti, rivière mystique qui tombe du ciel, dont les eaux réunies suffisent pour laver les plus horribles péchés.

On comprend l'admiration des premiers Aryens lorsque, s'avançant pour la première fois vers l'ouest, ils contemplèrent ces majestueuses rivières, larges chacune de plus d'un kilomètre, se déroulant et se confondant au sein de ces superbes campagnes. Aucun spectacle analogue ne s'était encore présenté à leurs yeux, ni dans le rocheux Afghanistan, ni dans le sablonneux Pendjâb, et ils purent croire avec raison qu'ici enfin était ce paradis à la recherche duquel ils avaient quitté les vastes déserts de Pamir. Une de leurs premières cités, Prayâga, s'éleva sur cette plaine blanche. C'est de cette ville que, bien des siècles après sa fondation, le Chinois Hiouen Thsang, qui la visita vers 640, nous raconte de nombreuses splendeurs; elle renfermait alors de nombreux temples, des tôpes, des couvents. « A l'est de la capitale, écrit-il ensuite, deux fleuves se réunissent ensemble; à l'ouest de ce confluent, il y a un plateau qui a quatorze ou quinze *lis* de tour et dont le terrain est droit et uni. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des rois et de grands personnages, doués d'humanité et d'affection, se rendent en cet endroit afin de répandre des bienfaits et des aumônes. C'est pourquoi on l'a appelé la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande plaine des aumônes, et la tradition rapporte qu'il est plus méritoire de donner en ce lieu une pièce de monnaie que cent mille ailleurs[1].... »

Une foule considérable couvre les bords des deux fleuves. Des brahmanes installés sous de vastes parasols accueillent les pèlerins et les guident à travers tout le cérémonial de la grande purification. Tout d'abord, hommes et femmes se dépouillent de leurs vêtements, ne gardant qu'une légère écharpe dont ils s'enveloppent les reins; puis la troupe entre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et chacun se met à se couper avec dévotion des mèches de cheveux, qu'il laisse tomber soigneusement dans l'onde sacrée, car chaque cheveu ainsi offert au fleuve donne droit à la rémission même d'un péché mortel. Cette première opération terminée, le brahmane qui dirige les dévotions



Gravé par Erhard — Dressé par Louis Rousselet

Carte de la vallée du Gange (région occidentale).

se place devant les pèlerins et plonge, ressort, replonge, lance de l'eau vers les quatre points cardinaux, et est imité dans toutes ces opérations par les fidèles avec une régularité qui donne à cette scène religieuse un caractère fort comique.

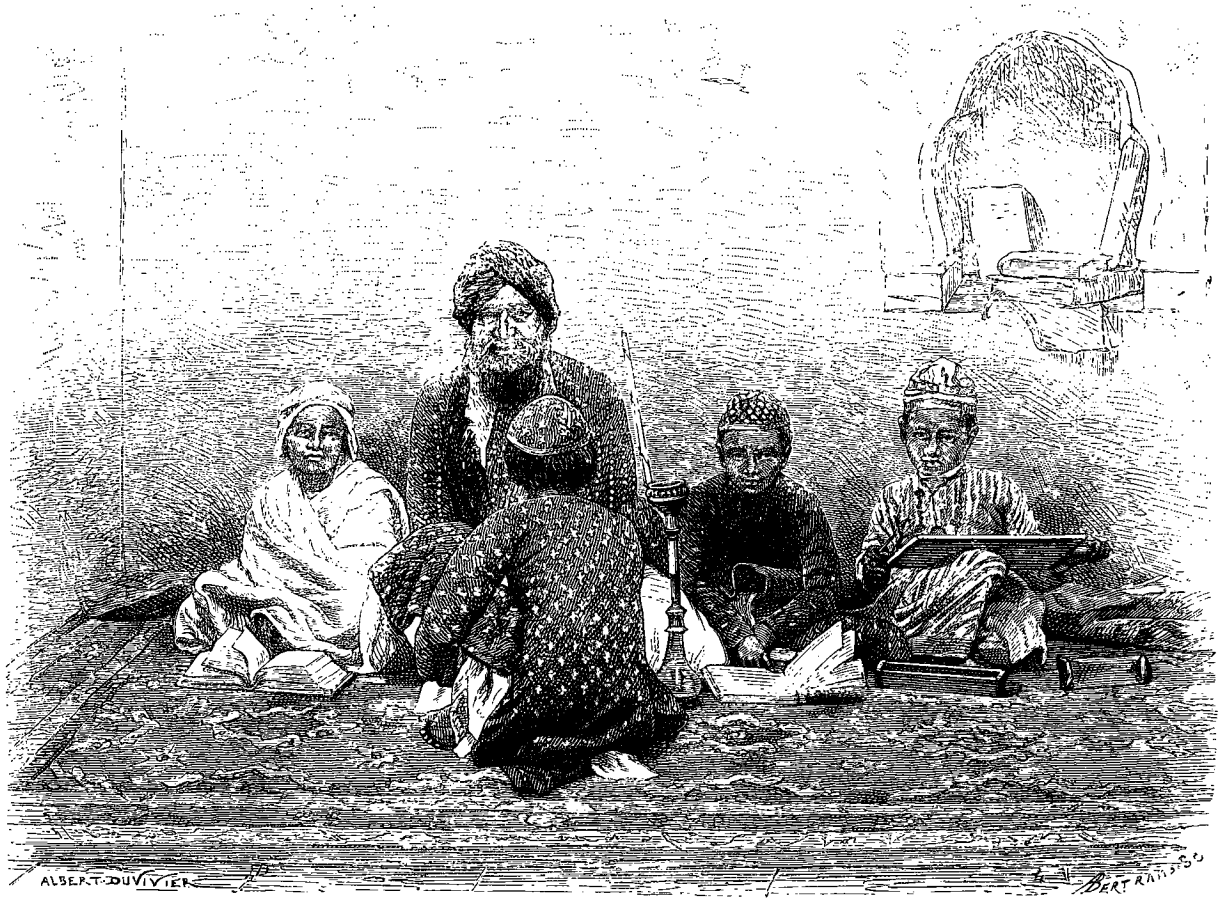
Parmi les pèlerins assemblés sur cette plage, on retrouve des représentants de toutes les tribus hindoues de l'Inde, depuis le cap Comorin jusqu'au Kachmir. Ces braves gens voyagent en famille; quelquefois la moitié de la population d'un village, peut-être éloigné de cinq ou six cents lieues, se trouve réunie ici. En général les pèlerins portent un costume uniforme, composé de toile grossière teinte de couleur d'ocre rouge ou orange, ce qui ne permet pas de distinguer les ri-

1. *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, traduction de Stanislas Julien, p. 120 et 152.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ches des pauvres; mais ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, car, à l'exemple des musulmans qui vont à la Mecque par procuration, les riches Hindous font faire moyennant argent le pèlerinage pour leur compte. Il y a encore une autre classe de pèlerins qui viennent au Trivéni d'Allahabad chercher de l'eau du Gange qu'ils colportent dans les villages. Cette eau, placée dans de petites fioles marquées du sceau des brahmanes de Prayâg, sert aux lustrations recommandées à certaines époques par les écritures.

A l'ouest de la grande plaine des aumônes se dresse l'imposante citadelle d'Allahabad (la demeure de l'Éternel), construite au seizième siècle par Akbar, et dont les hautes murailles de grès rouge commandent le passage des deux fleuves. C'est dans cette forteresse que se trouvent les seuls monuments de quelque antiquité qui aient échappé à la fureur iconoclaste des musulmans. L'un de ces monuments est un fort beau lât d'Açoka, semblable à celui qui couronne le palais de Férôze à Delhi. C'est un beau monolythe cylindrique,



École musulmane, à Allahabad. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

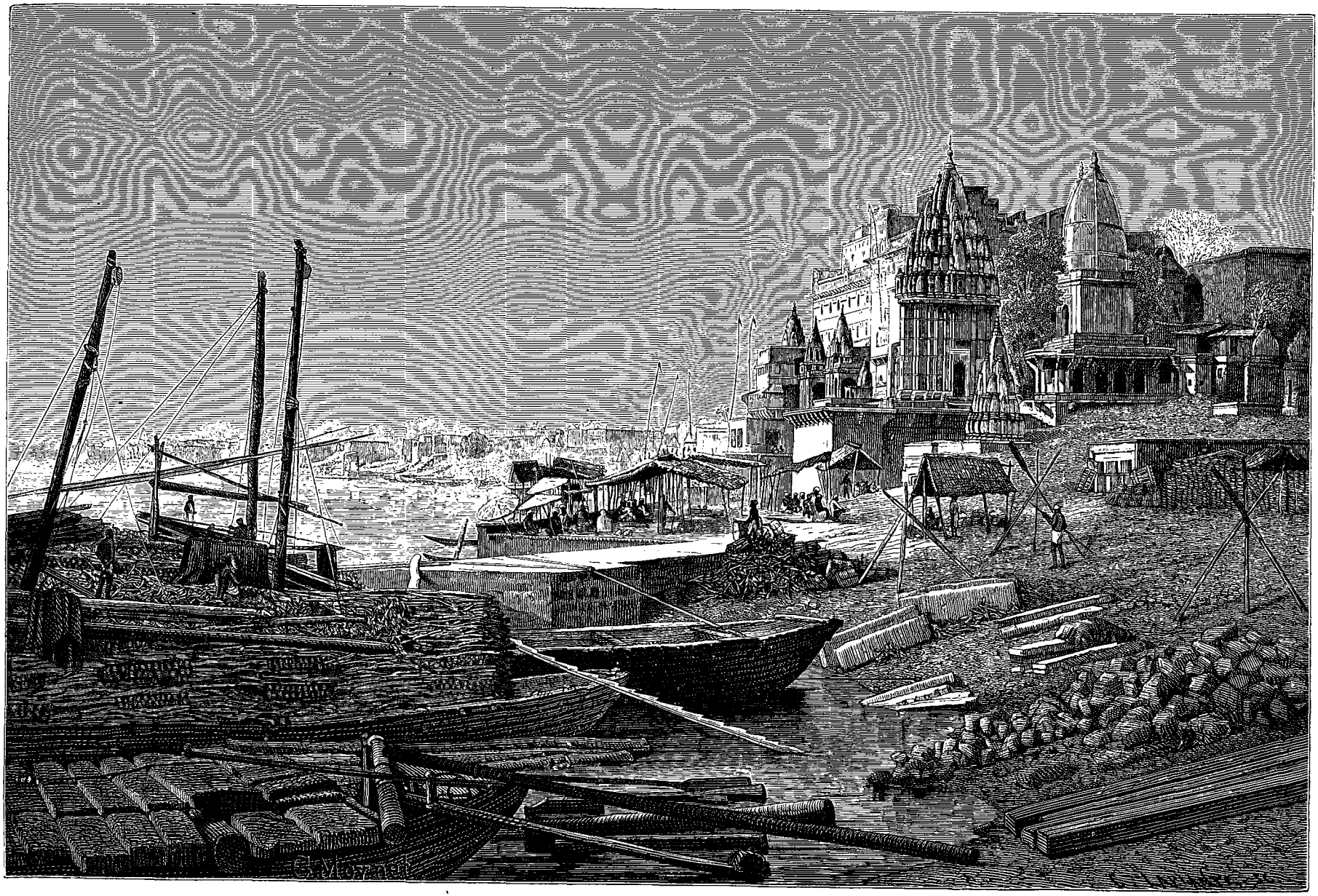
légèrement aminci au sommet, de treize mètres de haut et d'un mètre de diamètre.

Près de cette colonne se trouve un autre monument d'un plus grand intérêt encore. C'est le soubassement d'un temple bouddhiste, enfoui complétement dans le sol, ce qui l'a fait considérer par les Hindous comme un temple souterrain et lui a valu le nom de Patal Pouri ou la région de l'enfer. Au centre de ce temple se trouve un vieux tronc d arbre encore vivant, appelé Achaya Bât, qui est l'objet d'une grande vénération. Il est facile de reconnaître dans ce tronc un de ces arbres Boddhi que les sectateurs de Bouddha plaçaient toujours devant leurs temples, mais il est plus difficile de s'expliquer comment cet arbre se trouve dans le temple et comment il a pu conserver une apparence de vie après une existence plus de vingt fois séculaire.

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Ghât de Daceswamêdh, à Bénarès. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIII (suite)

DE CAWNPORE A BÉNARÈS.

Une école musulmane. — Gadoupour. — Une factorerie. — Récolte et fabrication de l'indigo. — Mirzapore. — La forteresse de Chunar. — Le trône de Dieu. — Mogol-Seraï. — Bénarès.

Au centre de la citadelle d'Allahabad s'élevait autrefois un des plus beaux palais de l'Inde, résidence favorite de l'empereur Akber; mais les briques et le mortier l'ont si complétement défiguré, que c'est à peine si l'on peut retrouver l'élégant contour des anciennes façades.

Du sommet des remparts l'on embrasse une admirable vue des deux fleuves et des campagnes environnantes, qui s'étendent au loin couvertes d'une magnifique végétation.

En sortant de la forteresse, nous traversons dans toute sa longueur la ville indienne, pauvre et peu pittoresque. Le costume et le type des habitants diffèrent sensiblement de ceux des Hindous de l'ouest. Les hommes sont d'une complexion très-foncée, grands, mais de formes grêles, et complétement vêtus de toile blanche. Les femmes sont parfois jolies, mais très-brunes; elles portent une longue jupe à gros plis et s'enveloppent le buste dans une pièce d'étoffe étroite, qui laisse apercevoir la poitrine sans aucune espèce de corset.

Chemin faisant, nous entrons avec M. C*** dans une petite école dont le maître, musulman, est un ancien serviteur de sa famille (voy. p. 112). Les enfants se tiennent assis par terre autour du professeur, qui leur fait chanter en chœur l'abécédaire ourdhou. Chacun a en outre devant soi une ardoise qui lui sert à s'exercer dans l'art difficile de l'écriture arabe et nagari. Le local est la verandah même de l'habitation du maître et donne sur une petite cour où les enfants prennent leurs ébats.

De là nous nous rendons, toujours conduits par notre aimable guide, aux jardins de Khousrou, dont les beaux parterres et les épais massifs encadrent un des plus élégants spécimens de l'art indo-musulman, le tombeau de Parveiz et de Chasira.

Au retour de notre excursion, une désagréable surprise nous attend à la maison de M. C***. Cette demeure, qui n'est habitée que rarement, a été envahie par des myriades d'insectes : puces, cancrelas, moustiques, que la lumière de la lampe tire de leur repos et lance en bataillons serrés contre nous. Au moment de nous mettre à table, nous apercevons la table et nos assiettes noires de ces animaux qui se livrent à des bonds et à des sauts tellement fantastiques que nous devons nous résoudre à battre en retraite et à aller dîner dans le jardin au clair de lune. On peut aisément imaginer quelle perspective riante tous ces milliers de tourmenteurs nous promettaient pour la nuit. Heureusement l'épiderme d'un vieux voyageur est blindée contre ces attaques, et je dormis profondément sans plus me soucier de ce fourmillant voisinage et quoique sur un lit sans moustiquaire ni couvertures.

5 *avril*. — La factorerie de notre ami est située sur la rive gauche du Gange, en face d'Allahabad. Dès le matin nous partons en voiture pour nous y rendre, ayant été invités à y passer quelques jours.

Arrivés sur les bords du Gange, il nous faut traverser une plage de sable blanc large de près d'un kilomètre, sur lequel le soleil se reflète avec une intensité aveuglante et dont notre voiture ne se tire qu'avec difficulté. Un pont de bateaux franchit le fleuve qui a en ce moment environ un kilomètre de large et nous conduit sur la rive opposée, où nous retrouvons le sable blanc s'étendant jusqu'au pied de hautes falaises à pic. Ces falaises forment le véritable lit du fleuve, qui, non content de remplir lors de la saison pluvieuse les quatre kilomètres de largeur compris entre ces barrières, s'élève parfois au-dessus d'elles et dévaste les campagnes riveraines.

Après une promenade d'une demi-heure à travers un riant paysage, nous atteignons le bungalow de M. C***, où nous trouvons un chaleureux accueil.

L'habitation de nos hôtes est le vrai type des demeures des planteurs européens dans l'Inde. C'est une grande maison aux murs de briques très-bas, supportant un immense toit pyramidal formé d'une épaisse couche de chaume de maïs (voy. la gravure, p. 107). L'extérieur, d'une extrême simplicité, ne fait guère soupçonner l'élégance et le confort de l'intérieur, qui se compose de quatre belles chambres ayant chacune

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305, 321, 337; t. XXVII, p. 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa verandah et sa salle de bain, et donnant sur un grand salon carré richement meublé. Un beau jardin potager, où sont soigneusement cultivés les principaux légumes d'Europe, entoure l'habitation, qu'il sépare des bâtiments d'exploitation continuant la factorerie (voy. la gravure, p. 108).

C'est dans celle-ci que la plante indigofère est soumise au traitement. Malheureusement la récolte ne se fait qu'après la saison des pluies, et nous ne pouvons assister à cette intéressante fabrication. Notre hôte, pour nous consoler, nous donne une explication détaillée des procédés employés pour l'extraction de l'indigo.

« Ce sont les jeunes pousses du modeste arbuste que vous voyez autour de vous, nous dit-il, qui nous fournissent la précieuse matière tinctoriale, et non les fleurs, ainsi qu'on le croit communément. La récolte de ces pousses est une opération délicate ; lorsqu'elles sont au degré de croissance voulue, il faut se hâter de les enlever, et chaque coupe doit être faite avec rapidité et pendant la nuit, car le soleil flétrirait les branches et leur enlèverait leurs qualités. Il nous faut alors beaucoup de bras; tous les villages de mon domaine sont mis en réquisition; les ouvriers se dispersent vers minuit dans les champs, et au matin le produit de la récolte est placé dans ces auges de pierre que l'on a préalablement remplies d'eau. C'est alors que le soleil est à son tour appelé à faire son œuvre; sous l'influence de ses rayons, ces matières entrent dans une sorte de fermentation; l'eau se colore de reflets irisés et bleuit rapidement. Au bout de quarante-huit heures environ, le liquide est soutiré dans des auges plus petites; il dégage alors une odeur légèrement ammoniacale et a une couleur presque noire. On le laisse encore s'évaporer, puis il est mis dans des cuves métalliques chauffées à la vapeur, où, l'évaporation terminée, il se forme un dépôt d'indigo pur. Il ne reste plus qu'à sécher ce dépôt, à l'emballer et à l'expédier sur le marché de Calcutta. »

La plantation d'indigo de Gadoupour est une des plus occidentales de l'Inde ; mais à partir de ce point, si l'on se dirige vers l'est, on trouve de vastes districts où cette matière constitue l'unique produit exploité. Le Tirhout, le haut Béhar, le Bengale sont presque en entier aux mains des planteurs d'indigo.

Ces renseignements étaient nouveaux pour moi. Il y aurait donc dans l'Inde, en dehors des soldats, des fonctionnaires, des marchands, de véritables colons établis sur le sol et en exploitant les richesses. Leur nombre, il est vrai, doit être relativement restreint, mais même la direction de ces travaux des champs implique une acclimatation dont je ne croyais pas les Anglais susceptibles. Et cependant la vie de planteur a ici des charmes que les Européens soupçonnent en général bien peu. Pour l'homme rompu aux ardeurs de ce climat, quelle plus belle existence que de régner en maître sur ces vastes campagnes, sur ces douces et timides populations ! Profitant d'un côté de tous les confort de la civilisation, il a de l'autre toutes les libertés, tous les avantages de la vie des jungles. Il a à sa disposition les chemins de fer; les forêts sont ses réserves de chasse, et s'il est bon et indulgent, il est sûr d'être aimé et respecté par la population.

Les huit jours que je passai à Gadoupour s'écoulèrent trop rapidement, et ce fut avec un véritable serrement de cœur que je dus dire adieu à la charmante famille de M. C***.

14 *avril*. — De retour à Allahabad, nous reprenons le chemin de fer et continuons notre route vers l'est.

Le pays où nous entrons maintenant est l'Hindoustan propre ; les habitants ne lui donnent pas d'autre nom et n'en portent eux-mêmes pas d'autre que celui d'Hindoustanis. Selon eux, le titre d'Hindoustan, dans lequel les géographes européens voient l'Inde entière ou tout au moins l'Inde au nord des Vindhyas, ne s'applique qu'à la partie moyenne de la vallée du Gange, depuis le point où ce fleuve reçoit les eaux de la Jumna jusqu'à celui où, s'épanchant en plusieurs branches, il change sa direction orientale pour se diriger au sud, à travers le Bengale, vers l'Océan. Au nord, cette contrée, d'une étendue assez restreinte, est limitée par l'Aoûdh et le Tirhout; au sud, par le Boggelcund et les montagnes du Sirgoudja. La capitale de ce berceau sacré du peuple hindou est Bénarès, vers laquelle nous nous dirigeons.

Parlant de cette province, l'évêque Héber dit : « C'est vraiment un pays d'une étonnante richesse. Sur un espace de trois cents kilomètres, on y trouve six villes plus peuplées que Chester, deux, Patna et Mirzapore, plus peuplées que Birmingham, et une, Bénarès, qui n'est inférieure qu'à Londres ou Paris, et à côté de cela des myriades de villages. »

Au sortir d'Allahabad, la voie ferrée franchit la Jumna sur un superbe pont en fer de plus d'un kilomètre de long, supporté par seize piles massives de vingt mètres de haut, un des ouvrages les plus remarquables de ce genre qui aient jamais été exécutés, puis elle tourne brusquement à l'est et suit la rive droite du Gange. Bientôt on voit apparaître dans le sud les terrasses escarpées du massif de Rewah, qui, se rapprochant peu à peu, viennent pousser leurs contre-forts jusqu'au fleuve.

C'est sur le rebord extrême de ce plateau que se montre, à environ quatre-vingt-dix kilomètres d'Allahabad, l'importante cité marchande de Mirzapore, adossant ses maisons, ses temples et ses grands ghâts de pierre contre l'escarpement qui domine en ce point le fleuve d'une vingtaine de mètres.

Nous nous arrêtons à Mirzapore pour répondre à l'invitation d'un de nos bons amis du Rajpoutana, le major M***, qui nous a fait promettre de venir jeter un coup d'œil sur cette prospère cité dont il est un des magistrats. La ville vaut du reste bien la peine qu'on lui consacre un jour ou deux. Outre les nombreux et fort jolis temples qu'elle renferme, elle possède de très-intéressantes fabriques de tapis et de tentures. Ses rues sont larges, bien alignées, plantées d'arbres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ses quais présentent un coup d'œil pittoresque et animé ; ils sont continuellement garnis de centaines de grands chalands qui viennent y charger les cotons de toutes les provinces voisines pour les transporter par la voie du Gange jusqu'à Calcutta.

Mirzapore a aussi de charmants environs. Notre ami le major nous conduit dans son break jusqu'à Torah, petit village situé à deux lieues dans le sud, près duquel une jolie petite rivière franchit l'un des gradins du plateau en formant une belle chute de vingt mètres de hauteur.

17 *avril*. — Malgré le chemin de fer, nous n'avançons qu'à pas de tortue. Aujourd'hui, nous nous arrêtons encore à Chunar, que l'on prononce Tchounar, à trente kilomètres seulement de Mirzapore.

Chunar est une des plus importantes forteresses de la vallée du Gange ; assise sur le sommet d'un roc isolé dont un des côtés, une falaise perpendiculaire de cent quarante-six pieds, trempe dans le fleuve, elle a été longtemps réputée comme imprenable, et de fait elle n'a jamais été prise d'assaut. Les remparts, hauts seulement de six mètres, reposent sur la crête même du rocher, qui forme sur presque tout le pourtour du fort un talus uni offrant un angle de quarante-cinq degrés. Cette disposition spéciale a donné aux défenseurs de Chunar, dès une haute antiquité, l'idée ingénieuse de se servir, pour repousser les assauts, de rouleaux de pierre analogues à ceux dont l'on se sert pour broyer le macadam, et qui, glissant sur le talus, renversaient et broyaient l'ennemi dans leur course. C'est à cette invention que Chunar dut de ne jamais être enlevée de vive force, et, même aujourd'hui, il n'est pas certain qu'elle ne ferait pas reculer une colonne d'attaque ; en tout cas, les Anglais ont conservé la tradition, et tout le long des remparts on peut voir des pyramides de ces boulets d'antique origine.

La plupart des édifices qui remplissaient autrefois la forteresse ont fait place à une belle pelouse autour de laquelle sont rangés les bungalows de la garnison et des invalides que, par une idée étrange, le gouvernement a cantonnés sur ce rocher brûlant. On voit cependant encore une partie de l'ancien palais des rois hindous, construction sombre et massive, au milieu de laquelle s'ouvre une citerne d'une grande profondeur.

Parmi les noires murailles de ce vieux palais se trouve le lieu considéré par les Hindous comme le plus sacré du monde. C'est une petite cour qu'un figuier religieux couvre presque en entier de son épais feuillage. Au pied de l'arbre gît une dalle de marbre noir, polie et sans ornements, sur laquelle le dieu éternel, invisible, celui dont le nom Aûm n'est prononcé qu'à voix basse, le maître tout-puissant des dieux et des hommes, vient siéger tous les jours pendant neuf heures. Aucune idole, aucune sculpture ne trouble l'aspect sévère de cette cour ; sur un seul point de la muraille, on remarque un cercle enfermé dans un triangle, signe mystique dont l'Hindou a oublié la signification. Dans cette enceinte, tous les hommes redeviennent égaux ; il n'y a plus de castes, plus de brahmes, plus de parias ; tous doivent se prosterner le front dans la poussière devant l'invisible majesté du dieu présent.

La ville de Chunar étale pittoresquement au pied du fort ses maisons à terrasses entremêlées de jardins. A une demi-lieue de la ville se dresse un superbe mausolée de style mogol, couvert de délicates sculptures, élevé à la mémoire de deux saints musulmans, Kassim Soliman et son fils.

Nous reprenons le chemin de fer dans la soirée, et n'arrivons à Bénarès qu'à neuf heures, après avoir eu à changer de wagon à la station de Mogul-Seraï, d'où se détache le petit embranchement desservant cette ville.

LIV

BÉNARÈS.

Aperçu historique. — Promenade sur le Gange. — Les quais. — L'observatoire de Jey Sing. — La pagode népalaise. — Le ghât des Bûchers. — Le temple du roi d'Amèthi. — La mosquée d'Aurangzeb. — Intérieur de la ville. — Le temple d'or. — Le puits de la Sagesse. — Brahmanes et mendiants. — Le prêche en plein vent. — Le Dourga Khound. — Le paradis des singes. — La ville anglaise. — Sarnath. — Hiouen Thsang. — Le bois des antilopes. — Les stoupas. — Incendie du monastère. — La fête de Ganésa. — Bayadères sacrées. — Le rajah de Bénarès. — Le palais de Ramnagar.

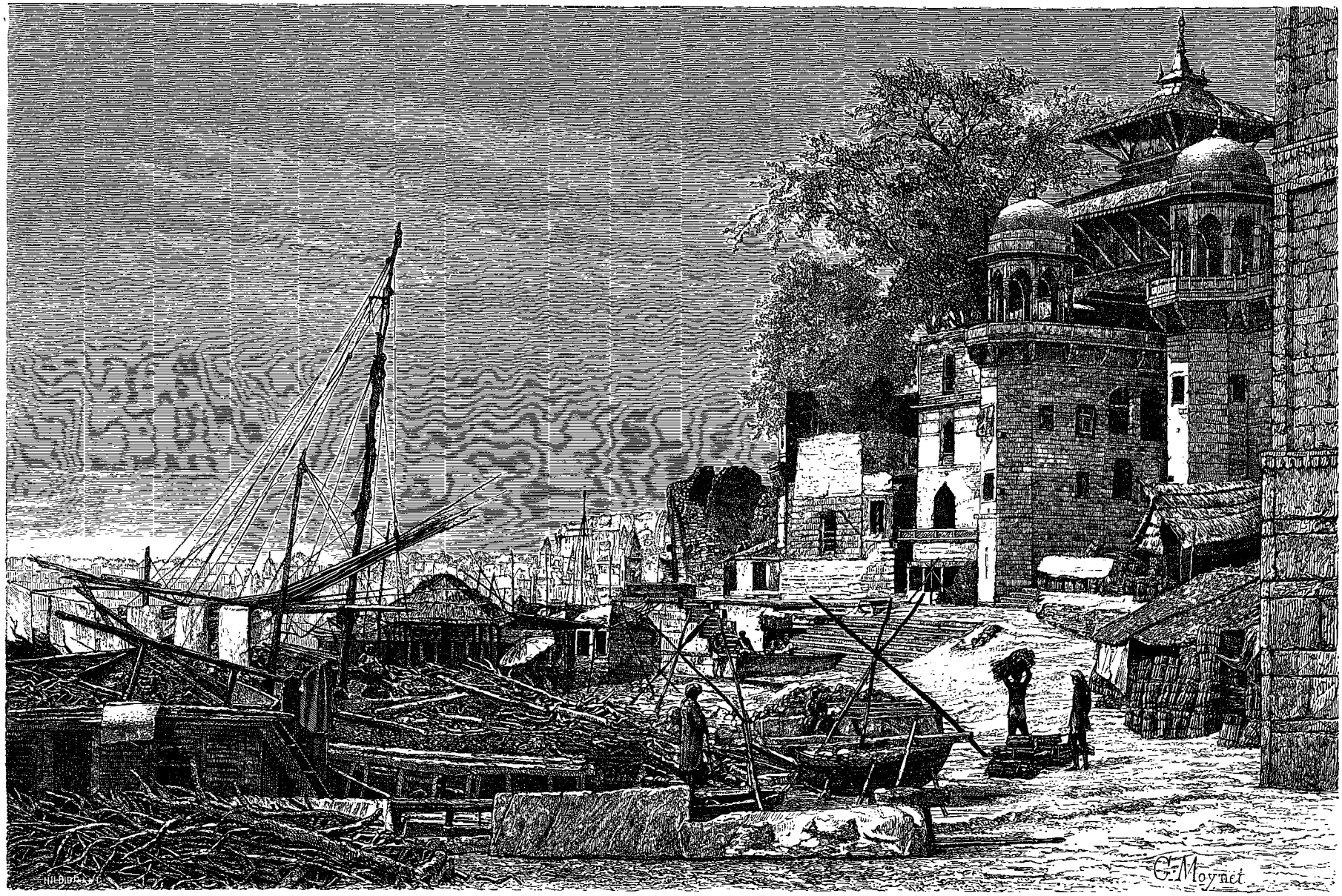
En parlant de Delhi, j'ai comparé cette ville à l'ancienne Rome, la grande capitale du vieux monde européen ; c'est encore avec Rome, mais avec la Rome chrétienne, capitale du monde catholique, que je comparerai Bénarès, la ville sainte, la capitale religieuse du monde brahmanique et bouddhiste. Mais tandis que la Rome chrétienne ne voit remonter sa splendeur véritable qu'à dix siècles au plus, tandis qu'elle n'exerce aujourd'hui sa prédominance que sur deux cents millions de fidèles, Bénarès brille d'un éclat non interrompu depuis plus de trente siècles et voit son nom encore maintenant révéré par plus de cinq cents millions d'hommes, brahmanistes de l'Inde, bouddhistes de Ceylan, de l'Indo-Chine, de la Chine et du Tibet.

Le premier roi de Kaçi, l'antique Bénarès, dont l'histoire fasse mention, Kchatra-Briddha, est supposé avoir régné il y a environ trois mille quatre cents ans.

Huit ou neuf cents ans avant notre ère, Bénarès était déjà le grand centre des études philosophiques et théologiques. Deux grandes écoles rivales, les Brahmanes et les Souastikas, subdivisées elles-mêmes en d'innombrables systèmes, remplissaient la ville de leurs couvents, de leurs colléges, de leurs temples. Les Brahmanes ou spiritualistes prêchaient la prédominance de l'esprit sur la matière, mais condamnaient l'âme à une interminable transmigration à travers des milliers d'existences. Les Souastikas, au contraire, étaient athées et matérialistes et n'admettaient pas l'immortalité de l'âme.

Ce fut au milieu du tumulte et des dissensions qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pagode népalaise, à Bénarès. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remplissaient la ville sainte qu'arriva vers l'an 595 avant notre ère un jeune prince de la race des Kchatryas, qui s'était donné pour mission de rechercher la vérité. Il s'appelait Siddharta et, en embrassant la vie monastique, il avait pris le nom de Cakya Mouni. Après quatre ans passés à étudier les uns après les autres tous les divers systèmes, le jeune philosophe quittait un jour, seul, obscur, la cité sainte, et s'arrêtant dans un de ses faubourgs il enseignait pour la première fois les préceptes d'une nouvelle religion, préceptes sublimes que le monde n'avait jamais entendus auparavant. C'est au pied d'un arbre, devant un auditoire de quatre mendiants, que Cakya, foulant aux pieds les systèmes des Brahmanes et des Souastikas, proclamait l'égalité de tous, de l'homme et de la femme, de l'esclave et du riche, du prêtre et du mendiant devant le Dieu créateur de toutes choses; c'est là qu'il apprenait aux hommes que leur existence terrestre n'est qu'une épreuve imposée à l'âme immortelle, et que c'est par la charité, l'amour du prochain, la vie pure et honnête qu'il leur est donné à tous de s'affranchir des liens de la matière et de conquérir une vie éternelle, libre de toutes étreintes.

Devenue par cet acte de la vie du grand prophète la ville sainte du bouddhisme, Bénarès se couvrit dans la suite de temples, de couvents, de monuments splendides; pendant plusieurs siècles les pèlerins y affluèrent, non-seulement de toutes les parties de l'Inde, mais aussi des provinces les plus reculées de la Chine, de la Mongolie, de la Malaisie. Puis vint la grande révolution religieuse du neuvième siècle; le bouddhisme s'écroula et Bénarès redevint la cité du brahmanisme.

Chose bizarre! au milieu des incessantes révolutions qui ont bouleversé l'Inde autour d'elle, cette grande cité n'a jamais aspiré à une prédominance politique; elle ne fut jamais la capitale d'un État de quelque importance : abandonnant aux autres la puissance temporelle, elle s'est contentée de dominer spirituellement le vaste continent indien. Un autre fait non moins surprenant est qu'après une splendeur de trente siècles, elle n'a pas un seul monument de quelque antiquité à présenter à l'étranger. Parmi ses innombrables temples, il serait difficile d'en trouver un remontant d'une façon authentique au delà de trois siècles. Il faut attribuer ce fait à la fréquence des guerres de religion dont elle fut le théâtre, et où le vainqueur s'acharna chaque fois à faire disparaître la trace du vaincu.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous quittons notre hôtel situé au centre de Secrole, la ville anglaise, et nous nous faisons conduire au Daceswamêdh Ghât, le quai où s'embarquent habituellement les touristes pour commencer leur visite de la ville sainte.

Ce ghât est situé à l'extrémité occidentale de la vaste courbe que décrit en cet endroit le Gange, de sorte que du premier coup d'œil on aperçoit dans son ensemble toute la ville, s'étageant en amphithéâtre sur la rive droite, le long d'une berge de trente mètres de hauteur. On a comparé souvent la situation qu'occupe Bénarès à celle de Naples, et cette comparaison ne manque pas de justesse; en effet, le lit du fleuve de plus d'un kilomètre de largeur s'arrondit en une large nappe formant une baie bleue et tranquille où vient se refléter la pittoresque façade de la ville rangée sur ses bords en une sorte de croissant.

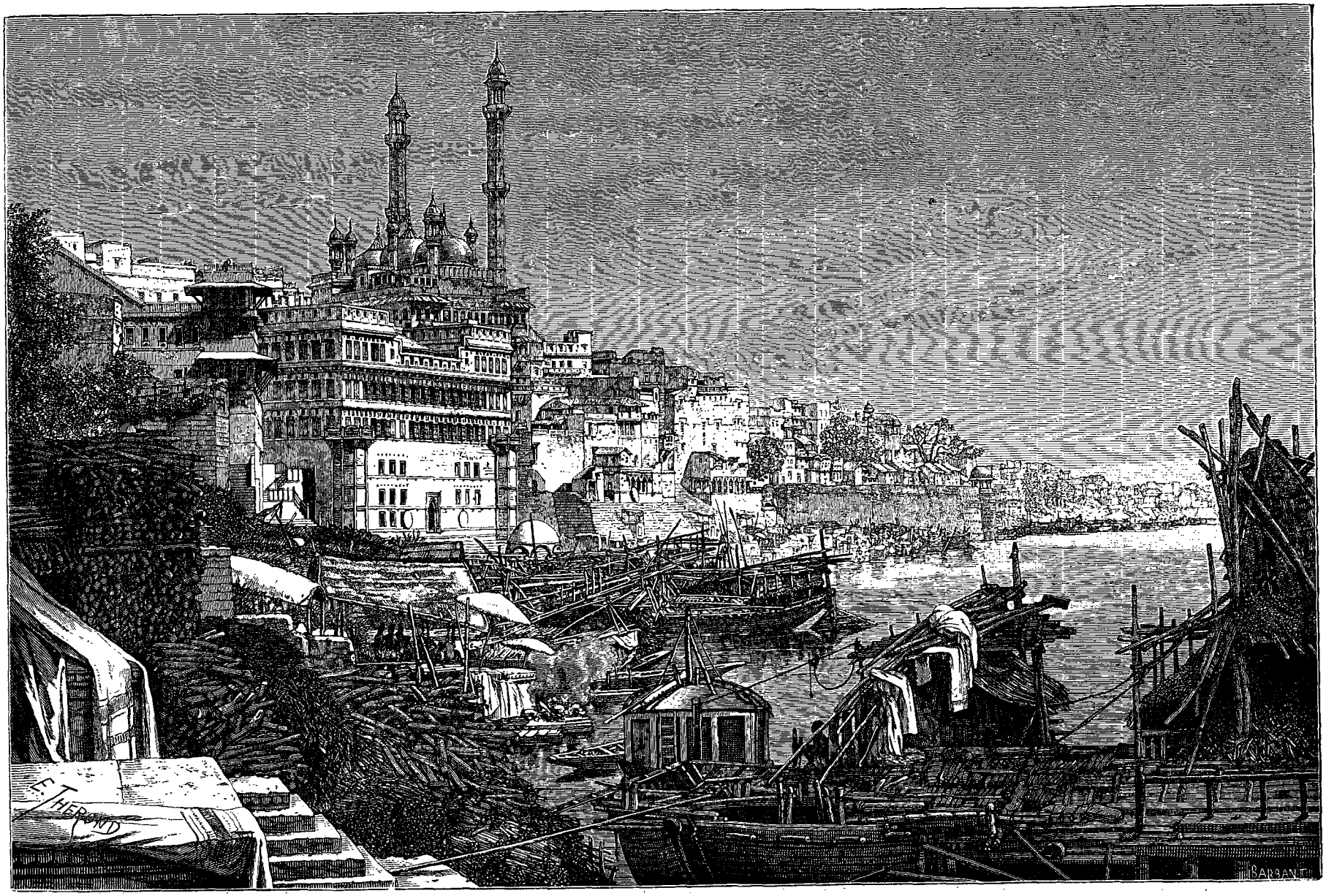
Nous montons dans une élégante gondole, nous glissons doucement devant la ville, et nous voyons se dérouler devant nous cette suite de tableaux admirables. Vu du fleuve, le ghât de Daceswamêdh, que nous venons de quitter, forme un pittoresque tableau auquel le peintre n'aurait rien à ajouter; ses grands escaliers, couronnés de petits temples aux flèches hérissées, sont encadrés d'un côté par les imposantes masses d'un groupe de palais couronnant la crête du plateau, de l'autre par l'élégante et simple façade du Mân Munder, le grand observatoire de Bénarès, construit par le célèbre Jey Sing de Jeypore.

Un peu plus loin, sur une longueur de deux cents mètres, s'étend un véritable chaos de gigantesques perrons, de gradins, de terrasses, couronné par une ligne de palais penchant leurs façades sur l'abîme. C'est le résultat d'une catastrophe récente; la berge sur laquelle s'appuyait cette énorme masse de pierre, minée par l'eau, s'est écroulée et a entraîné avec elle toutes les constructions qu'elle supportait. Le désastre est si considérable qu'il est peu probable qu'il soit jamais réparé; l'Hindou est du reste fort accommodant et tient facilement compte de l'intention pour le fait : on avait résolu de construire un quai en cet endroit pour l'accommodation des pèlerins; le quai a été construit, il s'est écroulé; peu lui importe, la foule ne s'arrête pas à ce détail et se contente parfaitement des ruines chancelantes n'ayant plus l'édifice lui-même.

Le soleil vient en ce moment de s'élever au-dessus de l'horizon et ses premiers rayons couvrent d'un fantastique embrasement les innombrables flèches des temples. Son apparition est saluée par un long murmure s'élevant de la foule qui couvre partout la rive. C'est l'instant consacré où le pèlerin doit se plonger dans l'eau encore glacée par la fraîcheur de la nuit : des milliers de têtes se montrent sur la nappe du fleuve, toutes tournées immobiles vers l'astre resplendissant; au pied même des ghâts, des groupes de jeunes femmes qui ont précédé le jour, se hâtent de fuir le contact de la foule, et sortent de l'onde enveloppées dans leurs sarris de mousseline blanche, que l'eau plaque sur leur corps en faisant ressortir toute l'élégante pureté de leurs formes.

Un peu plus loin se dresse un édifice de forme étrange, une haute façade d'un dessin très-simple, supportant un toit à la silhouette chinoise, couronné d'un clocheton resplendissant de dorures. C'est la pagode népalaise, le seul temple dédié au Bouddha que renferme aujourd'hui Bénarès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Ghât de Madhoray et la mosquée d'Aurangzeb, à Bénarès. — Dessin de E. Thérond, d'apres une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous voici, au centre de la ligne des quais, devant le Mânmênka Ghât, le saint des saints, le lieu où brûlent incessamment les bûchers chargés de consumer les corps de tous ceux auxquels le sort a accordé le bonheur de finir leurs jours dans la cité sainte. Heureux en effet, trois fois heureux ceux dont l'enveloppe mortelle devient ici la proie des flammes, car leur âme partira directement de ce point pour le paradis, ou bien, s'ils ont été de grands pécheurs, ira animer le corps d'un futur brahmane. Aussi ce bonheur est-il envié de tout Hindou orthodoxe; les gens riches, à l'approche d'une maladie grave, accourent à Bénarès dans l'espoir d'achever leur existence aux portes du paradis; ceux que la mort surprend, ordonnent que leur corps soit transporté ici, quelquefois de centaines de lieues, pour être brûlé sur le Mânmênka.

En débarquant sur ce quai, on est à demi suffoqué par la fumée épaisse et fétide qui plane au-dessus en un dôme bleuâtre; de tous côtés, les bûchers lancent leurs longues flammes, dont les crépitements sont accompagnés de bruits sinistres; les ouvriers de ce funèbre lieu, le corps nu, noirci par la suie, véritables démons, agitent les foyers au moyen de longues barres de fer ou y lancent des pots d'huile. A chaque pas on trébuche contre des ossements, on enfonce dans cette cendre humaine, encore brûlante, qui, entassée en ce point depuis des siècles, forme une couche de plusieurs mètres de profondeur. Des nuées de hideux mendiants, culs-de-jatte, bossus, difformes de toute manière, vous harcèlent de leurs cris lamentables et ne vous quittent qu'après vous avoir arraché quelques peïsas [1].

A chaque instant de longues processions de pèlerins débouchent sur la terrasse du quai, qu'encadre une pittoresque ligne de temples. Tout ce monde, sitôt arrivé, se hâte de se déshabiller et va plonger dans l'eau sacrée, après avoir payé la redevance habituelle aux brahmanes, qui se tiennent sur la rive accroupis sous de vastes parasols, où ils débitent des certificats de purification, des indulgences, des chapelets et des amulettes.

L'un des escaliers est spécialement consacré aux femmes, qui à l'abri d'une muraille idéale s'étalent dans une naïve nudité, plongeant folâtrement et faisant retentir leurs éclats au-dessus du brouhaha de cris et de prières. Ces nymphes du Gange sont du reste entourées d'un cortége de vénérables matrones dont l'aspect peu imposant écarte bien vite l'indiscret Européen.

Après le Mânmênka Ghât, la berge se montre garnie d'une longue suite de palais dont les belles façades se dressent au sommet d'immenses escaliers. Chaque Rajah a ici sa résidence, où il vient passer les grandes fêtes religieuses; une des plus belles de ces résidences royales est le palais des rois de Nagpore, qui repose sur un perron de cent marches formé de blocs énormes de grès blanc.

1. Le *peïsa* vaut le quart d'un *anna*, environ quatre centimes.

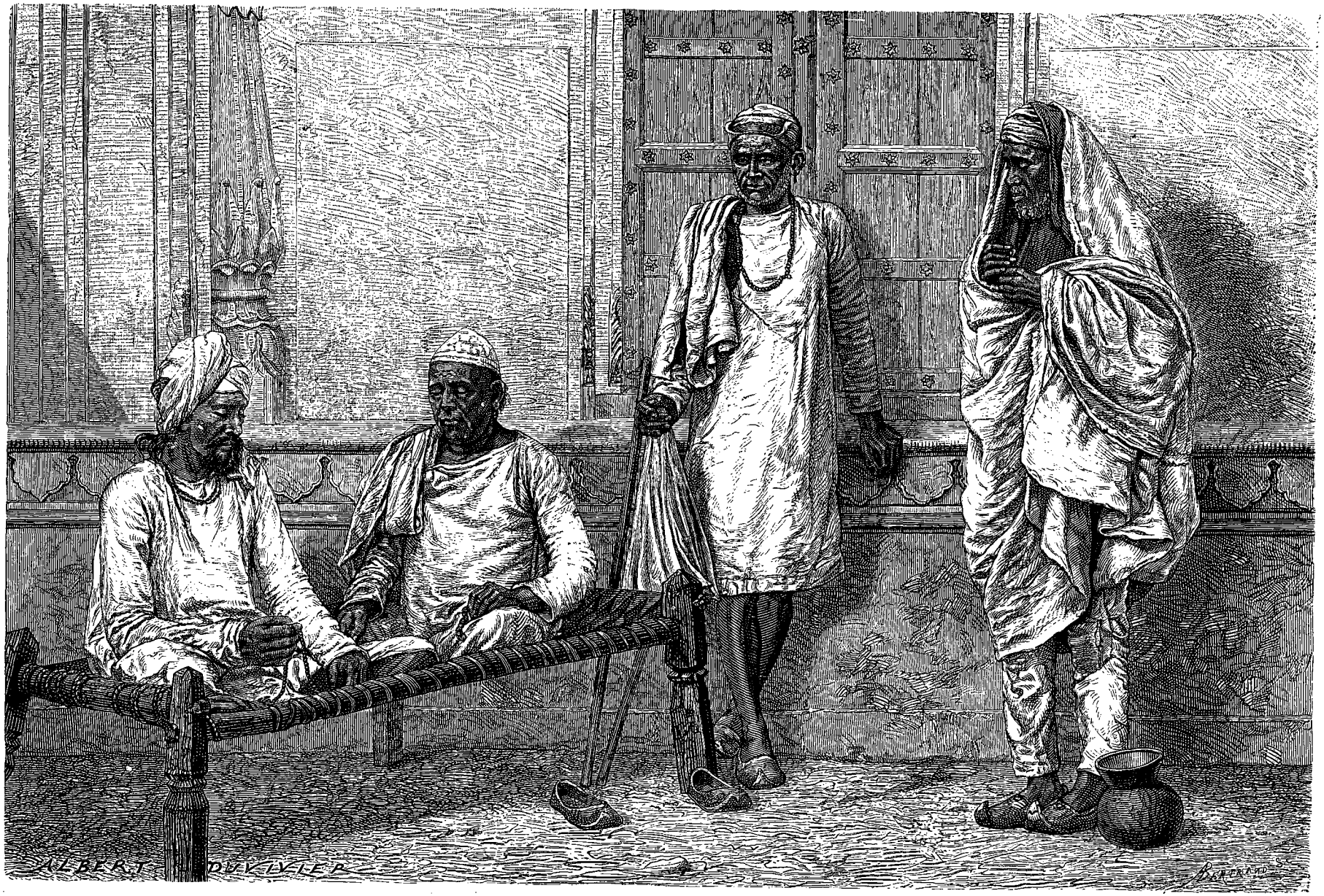
A l'extrémité de cette noble ligne de palais, se dresse la grande mosquée d'Aurangzeb, élevant vers le ciel ses deux grêles minarets, qui semblent proclamer le triomphe de la pure doctrine de Mahomet sur le sombre culte de Siva. Cette mosquée couvre l'emplacement du fameux temple de Vichnou, que l'empereur Aurangzeb fit raser et qui était considéré par les Vaichnavas comme le sanctuaire de leur culte, le lieu où Vichnou lui-même s'était montré pour la première fois aux hommes. Le Madhoray Ghât, escalier d'une centaine de marches dont les degrés usés et déformés attestent l'antiquité, et que les Hindous ne gravissaient autrefois que sur les genoux alors qu'ils allaient se prosterner devant Vichnou, conduit aujourd'hui à la mosquée. Celle-ci est petite, insignifiante même, et fait regretter la merveille qu'elle a remplacée; cependant ses minarets, hauts de quarante-quatre mètres et larges d'à peine deux mètres cinquante centimètres, sont considérés comme un tour de force d'équilibre; malgré leur faible diamètre, ils renferment un escalier tournant de cent trente marches, mais les autorités de la ville en ont interdit l'ascension, car, depuis quelques années, leur sommet s'est considérablement écarté de la perpendiculaire.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que considérer la ville pour ainsi dire à distance, du dehors; il est temps maintenant de voir ce que cache cette incomparable façade de monuments et de pénétrer dans l'intérieur de la cité. Je parle de prendre pour cette occasion une voiture, mais mon idée fait sourire le guide qui nous accompagne. « On n'entre dans Bénarès qu'à pied, me dit-il; il n'y a pas une rue de la cité assez large pour offrir passage à une voiture; fort peu sont capables d'admettre un éléphant; et, dans le plus grand nombre, la foule est si compacte, que ni cheval, ni palanquin ne pourrait y circuler librement. »

Nous remontons donc le fleuve et débarquons sur le Bichèshwar Ghât, à côté du ghât des Bûchers. Suivant notre guide, nous nous frayons un passage à travers la fourmilière humaine qui couvre le quai et, gravissant d'interminables escaliers, nous atteignons le plateau sur lequel s'étend la ville. Une rue ou plutôt un étroit et sombre couloir s'offre à nous; les maisons de briques aux hautes façades entre-croisent leurs balcons au-dessus de nos têtes, tandis que les éventaires des marchands placés de chaque côté empiètent sur la voie déjà si resserrée que trois personnes ne pourraient y passer de front.

Bientôt nous arrivons sur une place de médiocre étendue où la foule se presse tumultueuse, bruyante, autour d'un petit temple dont la flèche pyramidale est recouverte de plaques d'or. Ce temple est aujourd'hui le saint des saints de Bénarès; c'est là que les Hindous, oubliant leurs dieux antiques, Brahma, Vichnou, Indra, viennent se prosterner devant le lingam de Siva, emblème de ce culte tantrique qu'ils ont emprunté aux sauvages habitants des jungles et qui n'est que l'exaltation des pouvoirs matériels de la nature. Ce lingam,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mendiants religieux, à Bénarès. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simple borne de pierre, est considéré comme faisant partie du corps du dieu lui-même. Il suffit d'avoir accompli une fois dans sa vie les rites sacrés devant cette idole pour être sûr d'entrer un jour dans Kaïlas, le paradis brahmanique. On comprend l'empressement de la foule ignorante autour du fétiche.

A côté du temple de Bichêshwar s'élève un beau tchoultri supporté par de nombreuses colonnes d'une forme élégante, au centre duquel s'enfonce un puits étroit et peu profond rempli d'une eau croupissante, verdâtre, exhalant une odeur fétide. Ici également les pèlerins sont nombreux et se disputent le dégoûtant breuvage qu'un brahmane tire devant eux du puits et leur fait boire dans un gobelet d'argent, après avoir, bien entendu, empoché une rétribution appropriée. Ce puits sacré est le Gayan Bâpi ou la source de la Sagesse. D'après la légende, lors de la grande querelle qui éclata entre les divinités de l'Olympe indien au sujet de la possession de l'Amrîta, le breuvage des Immortels, le farouche Siva enleva la vaste coupe et la vida d'un seul trait; dans sa précipitation, il laissa échapper quelques gouttes du breuvage, qui, tombant sur la terre, y remplirent la citerne de Gayan Bâpi.

Non loin de là est un autre puits, le Mânkarnika, rempli d'une eau non moins croupissante provenant du lavage des idoles des temples voisins. Cette eau jouit de propriétés miraculeuses et est aussi avidement ingurgitée par les pieux pèlerins.

Chose étrange, la présence d'un Européen, d'un infidèle, aux abords de ces lieux sacrés est vue avec indifférence par la foule, je dirai plus, presque avec bienveillance. Tout le monde s'écarte respectueusement sur notre passage et de nombreux « salâm Sahib » nous accueillent surtout lorsque, au sortir du tchoultri de Gayan Bâpi, le bruit se répand parmi les pèlerins que nous avons déposé entre les mains des brahmanes une offrande de deux roupies pour l'idole.

Est-il un peuple au monde plus tolérant que ce bon et doux peuple hindou, que l'on a essayé de nous dépeindre si souvent comme fourbe, cruel, même sanguinaire? Comparez-le un instant aux Musulmans, ou même à nous, malgré toute notre réputation de civilisation, de tolérance. Qu'un Chinois, qu'un Indien vienne se promener dans nos rues pendant une fête, une cérémonie religieuse, la foule ne lui manifestera-t-elle pas les sentiments les plus hostiles si son attitude ne se trouve pas conforme aux usages du pays? lui pardonnera-t-elle son ignorance? J'en doute.

Et dans quel pays pourrait-on assister au spectacle qui s'offrit à mes yeux, ce jour-là, sur cette place de Bénarès? Là, à dix pas de tout ce que l'Hindou a de plus sacré dans sa religion, entre la source de la Sagesse et l'idole de Siva, un missionnaire protestant s'était établi sous un arbre. Monté sur une chaise, il prêchait en hindoustani sur la religion chrétienne et les erreurs du paganisme. J'entendais sa voix glapissante, sortant des profondeurs d'un formidable faux-col, lancer à la foule, qui l'entourait respectueuse et attentive, ces mots : « Vous êtes des idolâtres! Ce bloc de pierre que vous adorez a été tiré d'une carrière, il a été ciselé par un ouvrier et est aussi inerte, aussi impuissant que la borne qui flanque le mur de ma maison! » Ces imprécations n'attiraient aucun murmure; on écoutait impassiblement le missionnaire, mais on suivait sa dissertation, car de temps à autre un des assistants posait une question à laquelle le vaillant apôtre répondait de son mieux. Peut-être faudrait-il admirer le courage du missionnaire, si la tolérance bien connue des Hindous ne lui ôtait la plus grande part de son mérite. Il est vrai que c'est cette tolérance qui désespère les missionnaires; un d'eux me disait, un jour : « Nos labeurs sont inutiles; on ne convertit jamais l'homme qui a assez de conviction dans sa foi pour écouter sans sourciller les attaques que nous dirigeons contre elle. »

Nous n'avions pas pris de repos depuis le matin, et je cherchais un banc pour m'asseoir, lorsqu'un brahmane se dirigea vers nous et m'offrit de me conduire dans une des maisons d'où je pourrai, tout en me reposant, dominer les temples et la place. Je passai plus d'une heure à la fenêtre de mon obligeant brahmane, sans me lasser de contempler ce spectacle si varié, si pittoresque de la foule. Parmi ces nombreuses troupes de pèlerins, je retrouvais les types de tous les pays que j'avais parcourus; tous portaient leurs plus beaux habits de fête; les femmes, fléchissant sous le poids des joyaux d'or et d'argent leur couvrant le corps, suivaient lentement les hommes, supportant, dans une attitude d'une grâce infinie, de grands plateaux de cuivre chargés d'un monceau de fleurs, offrandes destinées aux dieux. Puis, de temps à autre, c'était une procession accompagnant une idole placée dans un palanquin, qui venait de quelque lointain village se prosterner devant Mahadeo, le dieu des dieux, ou se plonger dans l'eau du puits de la Sagesse. Des mendiants religieux de toutes les sectes, fakirs, goussaïns, rangés le long des murs des temples, les uns assis sur des tcharpays de corde, les autres debout, agitaient des sonnettes, des tridents, des chaînes pour attirer l'attention des passants; de temps à autre, ils entonnaient d'un ton lamentable quelque refrain sacré. Des zébus à la bosse pendante, aux formes arrondies, traversaient d'un pas majestueux la foule des pèlerins qui les saluaient avec respect. Des perroquets, des paons animaient les terrasses et les flèches des temples de leurs vives couleurs et de leurs cris discordants, tandis que des singes rougeâtres, courts et trapus, gambadaient impudemment sur les portiques.

Nous continuons notre promenade à travers la ville; partout les rues sont d'une exiguïté étonnante, mais elles sont entretenues avec un soin qui fait honneur aux sentiments de propreté des Hindous. Bénarès devenant subitement ville musulmane serait bien vite un inabordable cloaque.

Ces rues étroites sont bordées de petites échoppes où s'étalent, entre autres curiosités, de très-belles étoffes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de soie brochées d'or appelées kîncôb et qui sont une des spécialités de Bénarès, des mousselines d'une merveilleuse finesse, et enfin des idoles de cuivre et de bronze dont l'étonnante variété ferait la joie d'un collectionneur.

Les temples sont très-nombreux, mais presque tous de dimensions fort exiguës; ce sont en général de petites chapelles aux murs couverts de sculptures, précédées d'un portique à deux colonnes et surmontées d'une flèche d'une grande élégance.

Nous sortons enfin de la ville proprement dite et entrons dans les faubourgs, percés de rues larges. Ici les voitures circulent librement et notre guide nous a bientôt trouvé une calèche dans laquelle nous continuons notre excursion.

A une petite distance des faubourgs, sur le bord d'un bel étang, entouré de larges escaliers, se dresse le grand temple de Dourga Khound (la fontaine de Dourga), un des plus beaux édifices de Bénarès. Les Européens le désignent généralement sous le nom de temple des Singes. Ces animaux y sont en effet entretenus en nombre considérable; ils remplissent les cours, s'asseyent sur le sommet des murailles, et, dès les premiers pas que l'on fait dans leur enceinte, leur troupe grimaçante vous entoure, vous assaille pour obtenir l'offrande habituelle, qui se traduit par une roupie au brahmane, et une ample distribution de grain grillé aux quadrumanes.

Le temple, entièrement construit en pierre, est badigeonné de la base au sommet d'ocre rouge, dont la teinte rappelant celle du sang est particulièrement agréable à la farouche Dourga. Les colonnes, les murailles, la flèche, en un mot toutes les parties extérieures de l'édifice sont couvertes d'une profusion d'ornements très-finement sculptés. Dans la cour qui précède le sanctuaire, est planté un beau monolithe supportant une figure monstrueuse. Si l'on en croit les Brahmanes, ce temple daterait du huitième ou du neuvième siècle.

Du Dourga Khound, nous regagnons Secrole et notre hôtel à travers une riche et verdoyante campagne, à laquelle les hauts panaches de nombreux palmiers taras donnent un cachet fort original.

Secrole, la ville anglaise de Bénarès, a pris une grande extension depuis quelques années. Ses bungalows entourés de jardins sont rangés le long de belles avenues. Elle possède plusieurs églises chrétiennes, un grand établissement d'imprimerie et enfin une université très-fréquentée. Dans la cour des bâtiments de l'Université, belle construction gothique, on a récemment érigé un lât monolithique d'Açoka, semblable à ceux d'Allahabad et de Delhi et qui ornait autrefois la cour du temple de Vichnou rasé par Aurangzeb.

Après avoir consacré quelques jours aux divers travaux que nous avions à exécuter à Bénarès, nous allons visiter les célèbres ruines du vaste établissement bouddhiste de Sarnath, situées à douze kilomètres de la ville.

Un des plus grands sujets d'étonnement pour l'archéologue qui visite l'Inde, est de voir combien ce pays, le berceau et un moment l'empire le plus florissant de la religion bouddhiste, est aujourd'hui complétement dénué de monuments se rapportant à cette époque. Ainsi en dehors du merveilleux groupe de Bhilsa, échappé miraculeusement à la destruction générale, nous ne trouvons guère que d'insignifiantes ruines pour rappeler le règne si florissant, si somptueux des sectateurs du Bouddha. Bien mieux, nous ignorerions jusqu'aux principes de leur architecture, si les rochers des Ghâtes ne nous en avaient pas gardé dans leurs sombres excavations les types impérissables.

Ce ne sont pas seulement les monuments qui ont disparu devant l'acharnement des Brahmanes, le nom même du Bouddha a été si scrupuleusement, si soigneusement effacé de toutes les légendes, de toutes les traditions, qu'il n'est pas un homme aujourd'hui dans tout le vaste continent indien qui ait le moindre soupçon que cette religion ait jamais existé dans son pays.

Si le bouddhisme n'avait pas franchi les frontières de l'Inde, s'il n'avait gagné à sa doctrine la Chine, le Tibet, l'Indo-Chine et Ceylan, il eût pu prendre naissance et disparaître après seize à dix-sept siècles d'existence sans laisser la moindre trace de son passage. Certes, il eût été fort difficile aux savants européens de retrouver et de reconstituer ses doctrines avec les maigres documents existant aujourd'hui dans l'Inde. Plus que probablement, on se serait laissé égarer par les légendes modernes et on eût rattaché ces quelques monuments à une secte brahmanique spéciale.

Mais les Chinois et les autres peuples convertis aux doctrines du Bouddha continuèrent, même après que l'Inde eut abandonné leur foi, à regarder ce pays comme la terre sacrée par excellence; leurs livres nous conservèrent la traduction des anciens textes sacrés du bouddhisme, et leurs voyageurs nous laissèrent dans les récits de leurs pèlerinages au berceau de leur religion un tableau fidèle des régions qu'ils avaient parcourues.

C'est aux livres chinois et cinghalais que nous devons non-seulement notre connaissance du bouddhisme, mais aussi d'avoir pu retrouver l'emplacement de ses principaux monuments et établissements dans l'Inde.

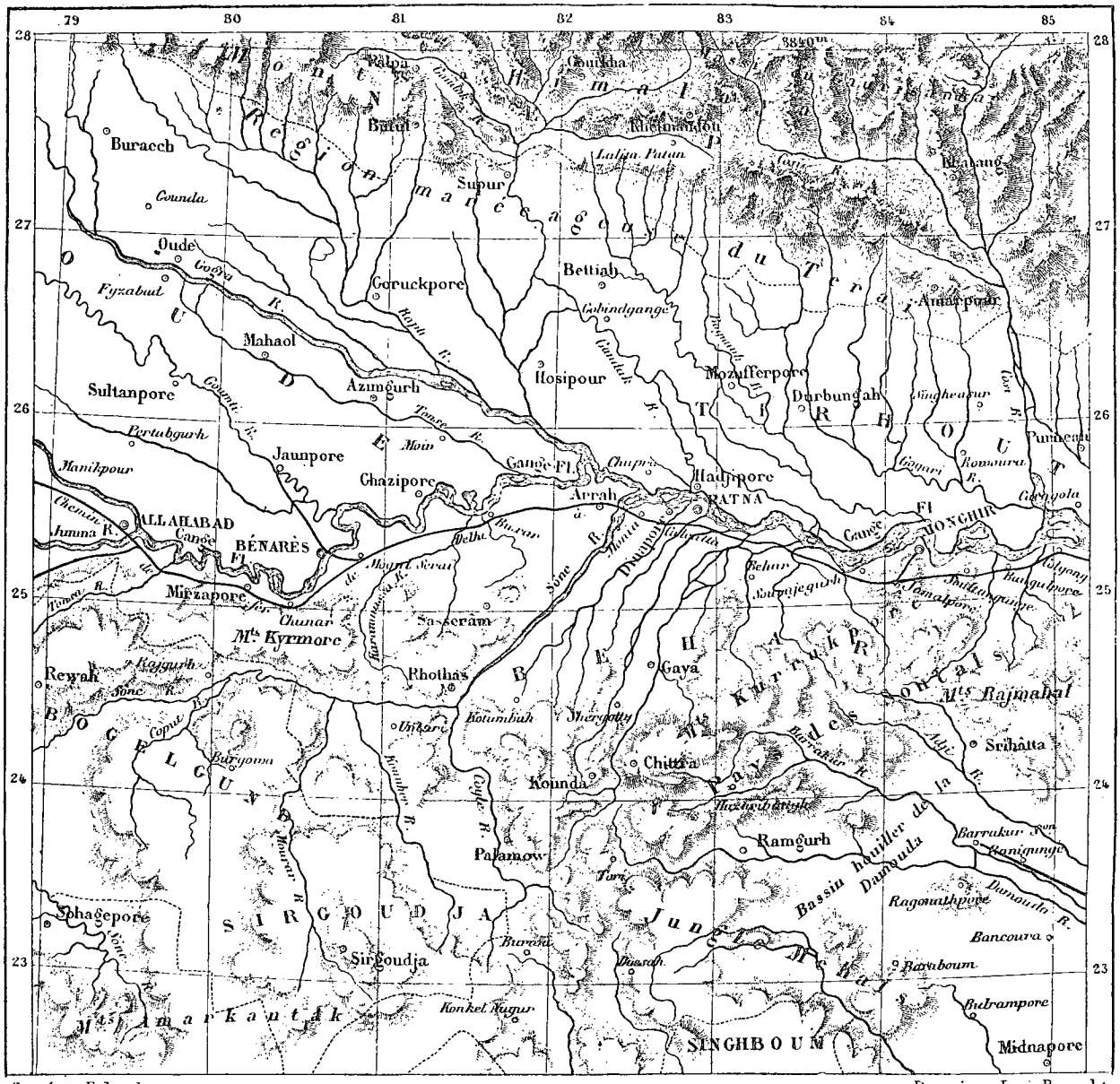
Le plus remarquable de ces livres est la relation de voyage du Chinois Hiouen-Thsang, qui parcourut l'Inde de 629 à 645. Ce livre a été traduit par notre éminent sinologue Stanislas Julien.

Grâce aux renseignements fournis par Hiouen-Thsang, on a pu reconnaître dans les ruines du village de Sarnath près de Bénarès le fameux établissement religieux considéré par les bouddhistes comme le centre principal de leur foi. L'exactitude des descriptions du vieux voyageur chinois est telle, qu'en suivant le texte de sa narration et les mesures qu'il indique, on n'a eu parfois qu'à creuser le sol pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouver les traces du monument ou l'objet lui-même qu'il avait décrit. Aussi est-ce le livre de Hiouen-Thsang qui me sert de guide dans mon excursion aux ruines de Sarnath.

Nous quittons Secrole, et après une heure de voiture vers le nord-est, à travers une magnifique plaine bien cultivée et parsemée d'arbres fruitiers, nous apercevons le premier tôpe ou stoupa, auquel quelques voyageurs précédents ont donné le nom de Chôkandi, mais que les indigènes ne connaissent que sous celui de Lorik Bihta. On peut y reconnaître l'énorme tour de trois cents pieds de haut qui frappa la première les regards du pèlerin chinois venant de Bénarès; en effet, le stoupa effondré forme aujourd'hui une véritable colline de briques, haute encore de vingt-cinq mètres, que couronne un édicule musulman érigé en sou-



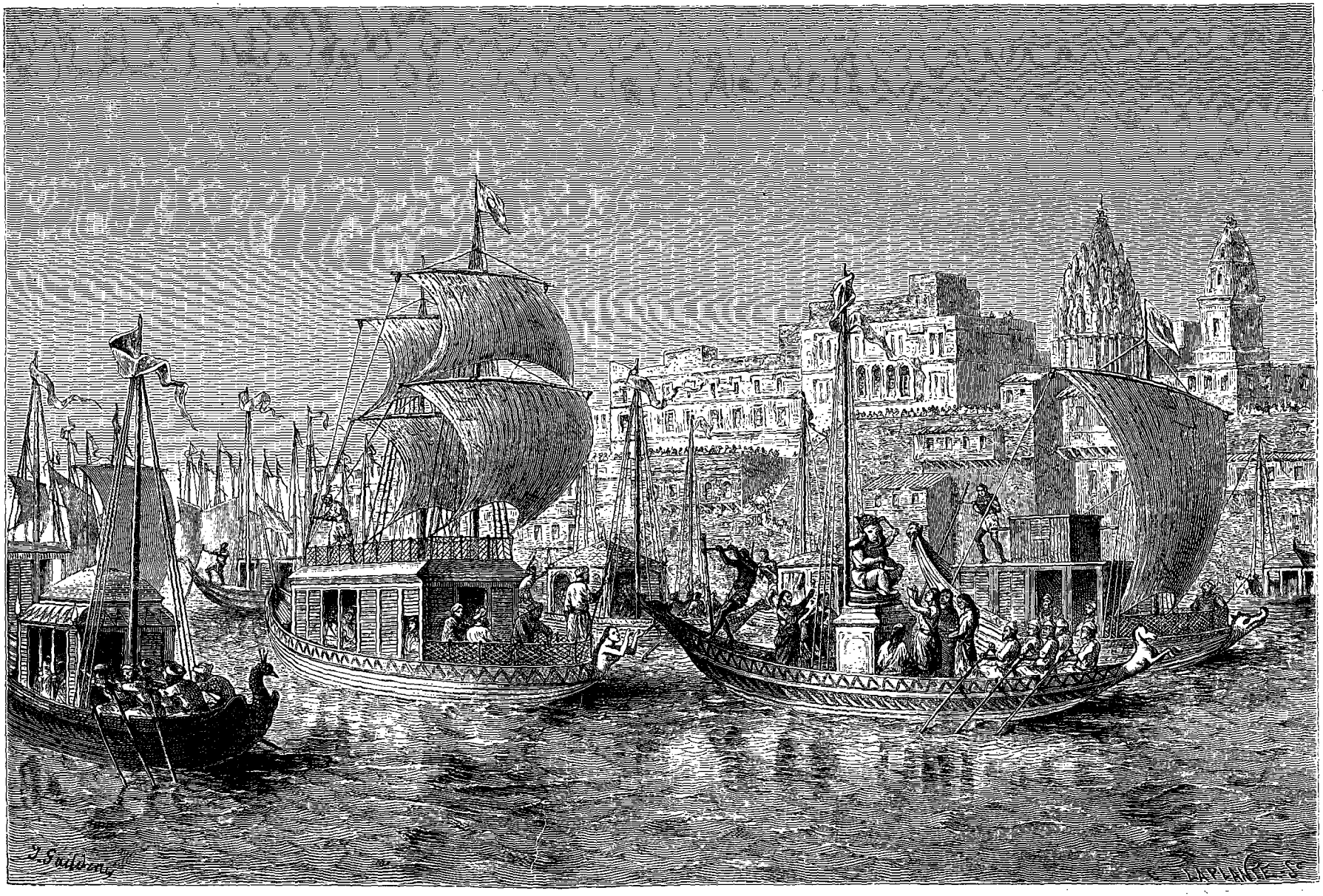
Gravé par Erhard — Dressé par Louis Rousselet

Carte de la vallée du Gange (partie centrale).

venir de la visite que l'empereur Houmagoun fit à ces ruines. Au pied du monticule, sont rangées quelques statues du Bouddha, trouvées par Cunningham dans les fouilles pratiquées à l'intérieur du monticule.

Continuant notre route, nous passons un petit bois composé de pruniers sauvages d'un grand âge. Ce bois, célèbre dans les annales religieuses bouddhistes, ne paraît pas avoir changé depuis le passage de Hiouen-Thsang; peut-être quelques-uns de ces petits arbres dont le tronc noueux ne se développe que bien lentement ont-ils abrité le vénérable pèlerin. C'était sous ses ombrages que s'assemblaient les moines et que se tenaient les synodes du couvent voisin qui portait en l'honneur du bois lui-même le nom de Mrigadava Vihara, ou le monastère du parc des Antilopes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fête de Ganésa, à Bénarès. — Dessin de Gaildrau, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici la légende qui a valu à ce groupe insignifiant d'arbustes sa grande célébrité :

« C'était au temps où le dernier Bouddha, traversant les innombrables existences qui le préparaient à la vie humaine, vivait sur la terre sous la forme d'une antilope et était le roi d'une tribu de ces animaux. Un rajah de Kaçi, l'antique Bénarès, passionné pour la chasse, ravageait tous les jours la tribu sur laquelle régnait Gautama. Celui-ci, affligé de le voir commettre des meurtres inutiles, alla trouver le roi et s'engagea, s'il voulait mettre fin à ses excursions, à lui fournir chaque jour une antilope pour sa table. Le roi y consentit, et le sort décidait chaque jour l'animal qui devait se sacrifier pour le bien commun; mais le tour d'une biche qui portait étant venu, celle-ci refusa de se soumettre au sort, disant que l'heure de son enfant ne pouvait en toute justice avoir sonné avant qu'il eût reçu le jour. Gautama, attendri par les plaintes de cette mère, prit sa place et se rendit chez le roi pour être tué. Mais ce dernier, apprenant ce qui s'était passé, se sentit honteux de sa cruauté, et ayant fait venir le divin animal, il se prosterna devant lui en s'écriant : « O être sublime! tu es un homme sous la forme d'un animal, et moi, je ne suis qu'un animal sous la forme d'un homme. » Il dégagea alors le roi des antilopes de sa promesse et défendit à jamais la chasse dans ses États. »

De l'autre côté du bois se trouve l'insignifiant village de Sarnath, au nord duquel se dresse la superbe tour qui, d'après Hiouen-Thsang, recouvre l'emplacement où pour la première fois le Bouddha « tourna la roue de la loi, » c'est-à-dire exposa sa doctrine aux quatre mendiants.

Ce stoupa porte aujourd'hui le nom de Dhamek, corruption de Dharmaka, ou le tôpe de la foi. C'est une tour ronde de cent dix pieds de hauteur et de quatre-vingt-dix pieds de diamètre à la base. La partie inférieure, pour une hauteur de quarante-cinq pieds, est construite en blocs énormes de grès reliés les uns aux autres par des crampons de fer, et est ornée de larges bandes sculptées, interrompues par des niches, vides aujourd'hui, qu'occupaient autrefois des statues. Ces sculptures sont d'une finesse d'exécution et d'une délicatesse d'agencement fort remarquables. Le reste de la tour, cylindre massif de brique, était revêtu d'une couche de stuc et surmonté d'un large parasol de pierre dont on a retrouvé les fragments.

On croit que ce monument date du quatrième siècle de notre ère; il ne peut être postérieur à cette époque, car il fut visité et décrit par le Chinois Fa-Hian au commencement du cinquième siècle; et, d'un autre côté, sa forme ne permet guère de reporter l'époque de son érection à une date plus reculée. En effet, on se souvient que j'ai expliqué que les premiers tôpes étaient parfaitement hémisphériques, et que les tôpes cylindriques ne sont devenus en usage que vers le déclin du bouddhisme dans l'Inde, au quatrième siècle.

Autour du tôpe de Dhamek s'étendent de petits monticules où des fouilles, guidées par les indications de Hiouen-Thsang, ont fait retrouver les ruines du célèbre monastère de Mrigadava. Un des résultats les plus curieux de ces fouilles a été de montrer l'exacte analogie entre le plan des viharas édifiés et celui des viharas creusés dans le roc; seulement, ici, cellules et chapelles étaient disposées autour d'une cour carrée, tandis que dans les *caves* elles entourent une salle de même forme. On a pu voir aussi que le monastère avait été, à des intervalles de plusieurs siècles, renversé et réédifié sur ses ruines. La destruction définitive eut lieu vers le neuvième ou le dixième siècle; quelque soulèvement populaire vint surprendre les moines au milieu de leurs paisibles occupations; parmi les poutres calcinées de la toiture, sous les cendres, on a, en effet, retrouvé des ossements à côté d'ustensiles journaliers, de grains, de parasols, de meubles. L'émeute brûla les moines et le monastère; puis les brahmanes, leur vengeance accomplie, quittèrent ce lieu maudit, laissant au temps le soin d'ensevelir leurs victimes.

A l'ouest du monastère s'étendent trois petits étangs qui portent encore aujourd'hui les noms de Sarang Tâl (lac du Cerf), Chandra Tâl (lac d'Argent), Naya Tâl (Nouveau lac). C'est de ceux-là que Hiouen-Thsang dit :

« A l'ouest du couvent de la plaine des Antilopes, on voit l'étang où se baignait Tathagata, l'étang où il lavait ses vêtements et celui où il nettoyait les vases religieux. Tous trois sont gardés par des dragons divins qui en éloignent les souillures des hommes. »

Au milieu de ce terrain consacré par les légendes bouddhistes, se dresse aujourd'hui un temple jaïna. Les prêtres que je questionnai m'assurèrent que les monuments dont je contemplais les ruines avaient été élevés par des Jaïnas de la secte Swetambara (légèrement vêtus). Ceci est encore une preuve que cette secte fut introduite par les bouddhistes amenés à la suite des persécutions à rentrer dans l'ordre jaïna, dont ils s'étaient autrefois séparés.

Pendant mon séjour à Bénarès, je revins plusieurs fois à Sarnath, où je fis exécuter quelques fouilles, qui me fournirent, à ma grande joie, une fort belle figurine en terre cuite, plusieurs poteries et quelques fragments de bronze.

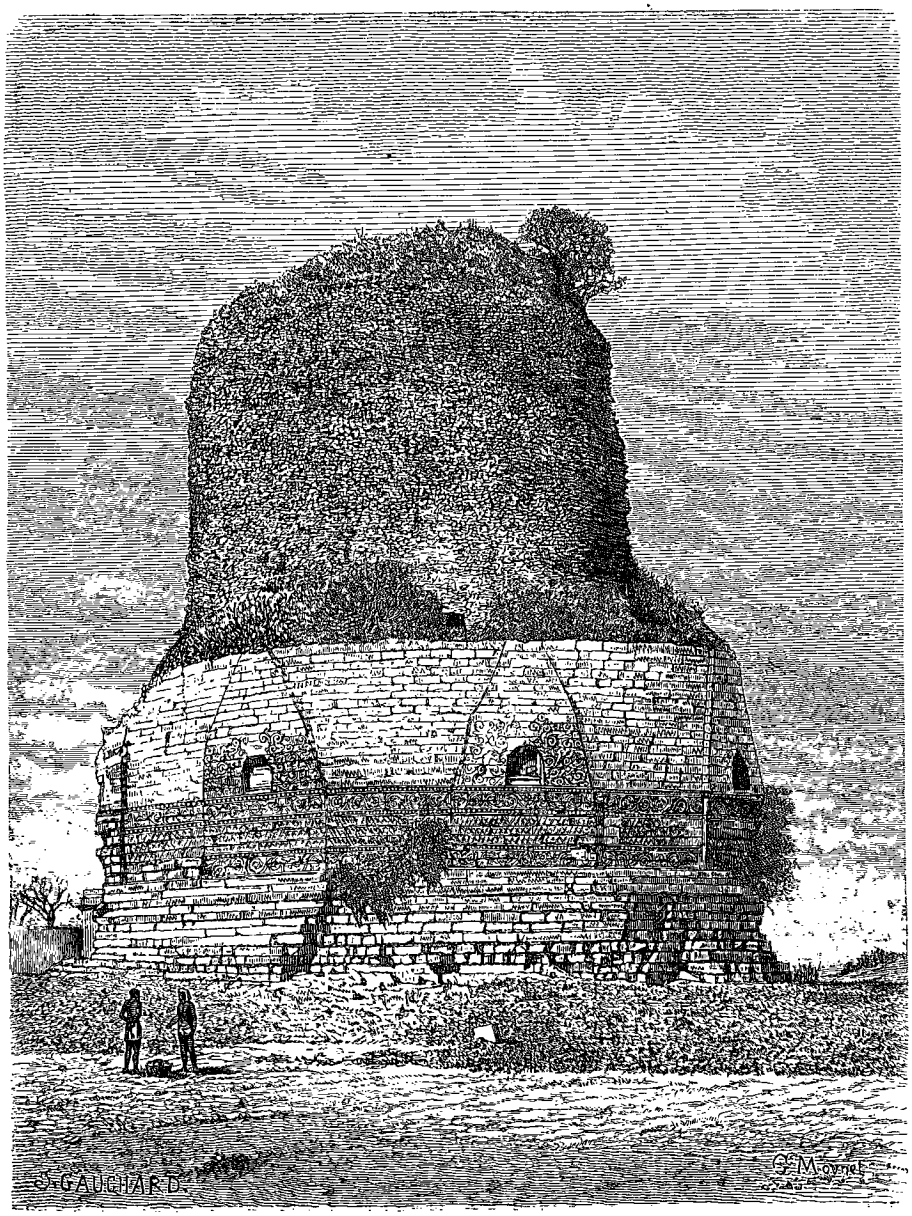
Vers la fin d'avril, nous eûmes l'occasion d'assister à une des plus brillantes fêtes religieuses qui se célèbrent à Bénarès : c'est la fête de Ganésa.

Ce dieu, dont le nom et quelques-unes des attributions rappellent le dieu Janus des Romains, est une des divinités les plus populaires de l'Inde moderne. Il est l'emblème de la sagesse, de la prudence et du commerce. Sa présence éloigne les dangers, et comme tel, il préside aux portes de tous les édifices. Toute lettre d'affaires, tout traité commence par une invocation à Ganésa, quelquefois réduite à un simple signe dont la forme rappelle la trompe qui orne le visage du dieu. Ganésa, fils de Siva et de Parvati, est en effet toujours représenté sous la forme d'un petit homme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obèse, muni de quatre bras et ayant une tête d'éléphant. Au pied de son trône figure une souris, son coursier favori.

La fête de Ganésa se célèbre avec une magnificence extraordinaire à Bénarès, car ce dieu n'y possède pas moins de deux cents sanctuaires. Dès le matin, les processions se forment devant chaque temple ; une effigie du dieu, faite pour la circonstance en terre cuite, peinte et ornée de dorures et de clinquant, est placée sur un palanquin de velours surmonté d'un dais richement brodé ; des prêtres, des musiciens entourent l'idole, et le cortége s'achemine lentement vers le fleuve. En avant marchent des bayadères, couvertes de riches vêtements, qui s'avancent en dansant d'un pas solennel et en agitant leurs écharpes.



Tope de Dhamèk, à Sarnath. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

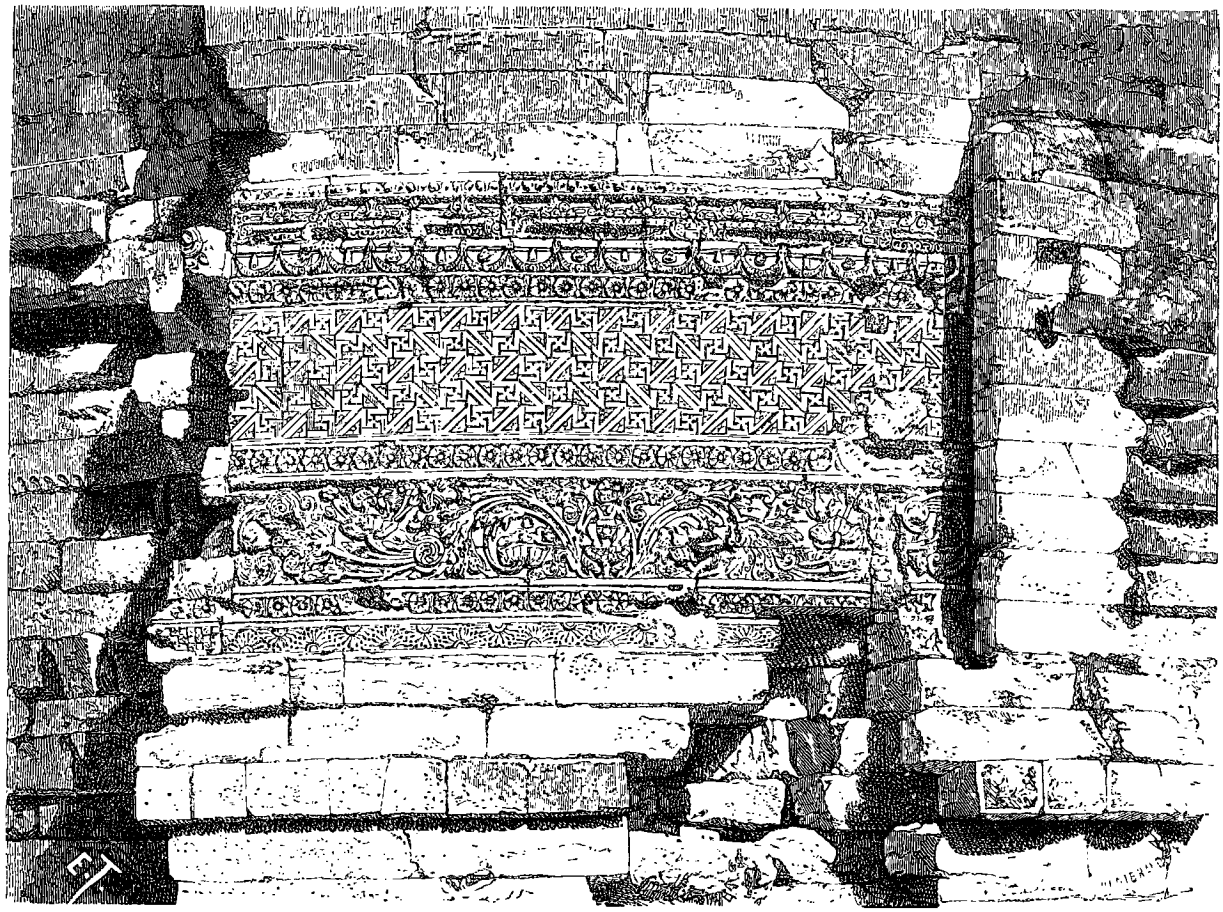
Ces bayadères sont de jeunes filles devenues veuves avant d'avoir été mariées et que les familles consacrent au service du dieu pour éviter de les voir devenir de vulgaires nautchnis. Elles mènent une vie très-réservée, en apparence tout au moins, et ne dansent jamais que dans le temple ou durant les cérémonies religieuses.

Bientôt les nombreux cortéges débouchent sur les quais, qui présentent alors un coup d'œil vraiment féerique. La foule, vêtue de ses habits de fête, se groupe sur les vastes gradins des ghâts, dont les marches disparaissent sous un flot incessant de brahmanes et de bayadères entourant les idoles. Le fleuve lui-même apparaît couvert de milliers de barques gaiement pavoisées. Ces barques sont de longs cs juifs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marchant à la voile ou à la rame; leur proue se dresse hors de l'eau et se termine en une figure d'oiseau ou de quadrupède ; le centre, parfois l'arrière, est recouvert par un léger pavillon que supportent d'élégants piliers dorés.

Idoles, brahmanes et bayadères prennent place dans les bateaux, qui se forment en procession et défilent le long des quais. Les chants, le bruit des instruments, les clameurs de la foule remplissent l'air. La procession sur l'eau se continue ainsi jusqu'au coucher du soleil; dès que l'astre resplendissant a disparu, les bateaux s'arrêtent et les idoles sont lancées solennellement dans les eaux du fleuve sacré. Mais la fête n'est pas terminée pour cela; bientôt les quais se couvrent de lumière, des feux d'artifice éclatent de tous côtés et les barques pavoisées de lanternes sillonnent en tous sens la vaste baie. C'est à ce moment que les Européens et les riches Hindous montent à leur tour dans leurs bateaux et, se faisant accompagner de nautchnis et de musiciens, viennent prendre part à la fête de nuit



Sculpture du tope de Sarnath. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

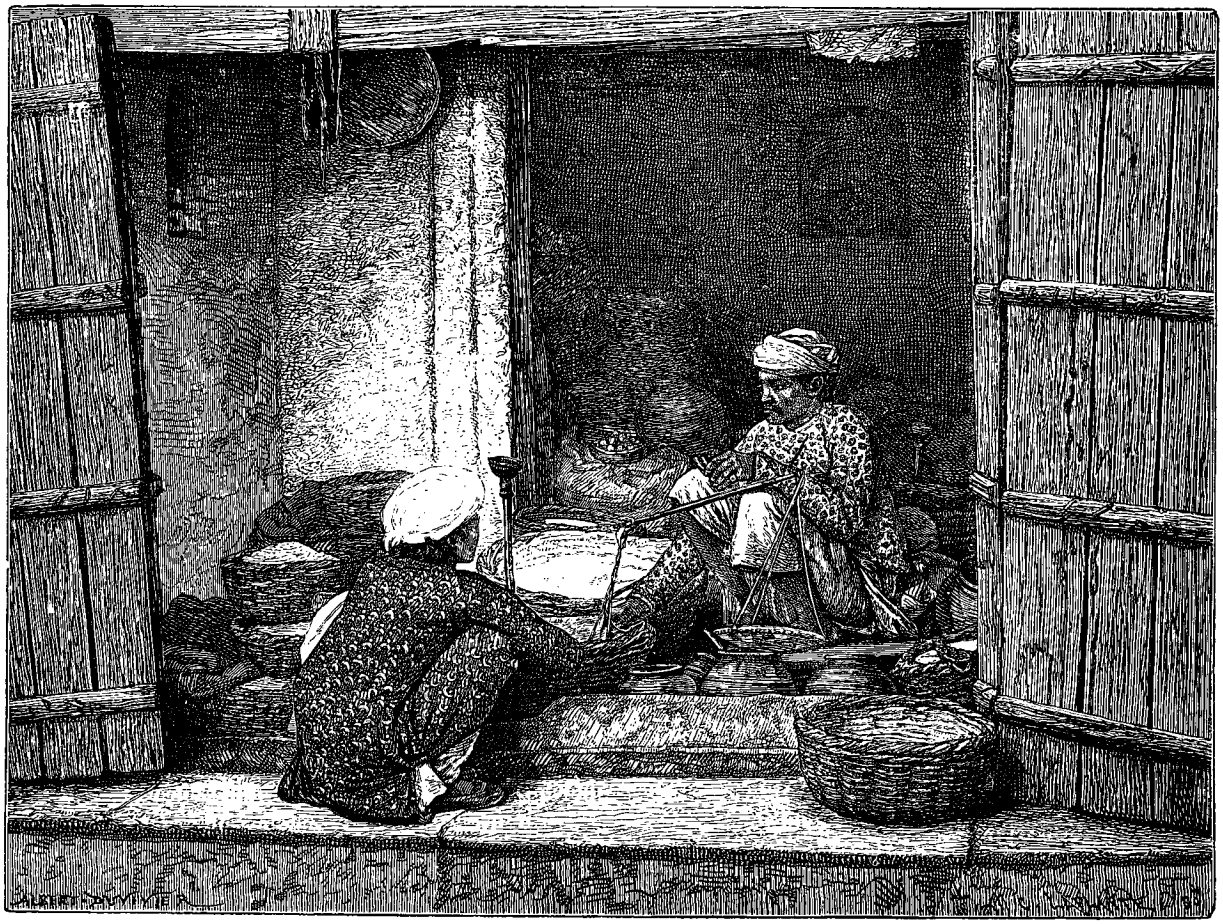
et jouir de l'incomparable spectacle qu'offre cette scène digne de la Venise indienne.

Bénarès, quoique ville anglaise, possède cependant son rajah, représentant de l'antique lignée des rois de Kaçi. Ce prince n'a du reste que le titre de roi, sans aucune de ses attributions, et il se contente de jouir en véritable « nobleman » de la fort belle fortune que lui ont laissée les Anglais. Son palais, situé sur la rive droite du Gange, à une lieue en amont de la ville, est un fort pittoresque groupe d'édifices couronnant un large quai baignant dans le fleuve. J'aurais été curieux de voir ce prince que l'on dit fort intelligent et instruit, d'autant plus que c'était le premier rajah anglais (on désigne ainsi les princes, vassaux de l'Angleterre, pour les distinguer des souverains indépendants) que je rencontrais sur ma route; mais il était en voyage et je dus me contenter de visiter sa belle résidence de Ramnagar.

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marchand de grains et farines, à Patna. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LV

LE BEHAR.

La Karamnaça, le fleuve maudit. — Le pont de la Sône. — Le Behar, ancien Magadha. — Patna, l'antique Palibothra. — Gaya. — L'arbre du Bouddha. — Les caves de Behar. — Monghyr. — Les bateliers du Gange. — Les eaux thermales de Sita Khound. — Les monts Kurrukpore. — Soultangange. — L'île de Dévinath et les rocs de Janghirah. — Le monastère bouddhiste. — Bhâgulpore. — L'idole de Mandar. — La légende du berger. — Les monts Rajmahals. — Sontâls et Mâlers. — Un village sontâl. — La chasse au tigre. — Un dangereux adversaire. — Ours des Rajmahals.

Nous ne quittons Benarès que dans les derniers jours d'avril; la chaleur est devenue tellement intense que nous devons nous hâter de gagner Calcutta, car bientôt le voyage, même en chemin de fer, va devenir presque impossible. Le mois de mai est la plus terrible saison dans le Bengale, et tous les fonctionnaires et officiers que leurs occupations ne retiennent pas se hâtent de se réfugier à Simla, à Mussourie, à Nynî-

1. Suite.— Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305, 321, 337; t. XXVII, p. 65, 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tal et aux autres *sanitarium* de l'Himalaya. Combien je regrette, au lieu de suivre leur exemple, d'être obligé de me diriger en cette saison vers les plaines malsaines du Behar! Mais je n'ai pas le choix : revenir dans l'Himalaya serait perdre six mois, et dans six mois je compte être à Paris.

Partis de Bénarès à quatre heures du matin, nous passons au point du jour la Karamnaça, belle rivière qui va se jeter non loin de là dans le Gange. Cette rivière est le Styx des Hindous; les corps confiés à ses eaux vont directement dans le sombre Patal, l'asile ténébreux des démons et des serpents; ses rivages sont maudits et son eau est considérée comme un poison, quoique très-saine et agréable au goût.

Le pays à travers lequel la locomotive nous emporte à toute vapeur est plat et insignifiant, mais il est couvert de cultures et de villages qui dénotent une très-grande prospérité. Les principales productions sont le riz et l'opium.

A neuf heures, nous passons la Sône sur un magnifique pont tubulaire, véritable chef-d'œuvre du génie moderne. De notre wagon nous voyons se dérouler à quatre-vingts pieds au-dessous de nous ce magnifique fleuve, étalant ses eaux bleues et limpides au milieu d'une mer de sable blanc, au-dessus de laquelle se dressent, semblables à des palais, des groupes de palmiers taras dont les troncs droits et unis supportent une voûte épaisse de feuillage.

De l'autre côté du fleuve, nous entrons dans le Behar, l'ancien empire de Magadha, dont le nom rappelle les innombrables *viharas*, monastères bouddhistes, qui couvraient jadis cette province.

On dirait qu'un seul coup d'une baguette magique nous a transportés au milieu d'un paysage enchanteur. La nature la plus riche, la plus exubérante a succédé à la maigre végétation des plaines que nous venons de franchir. Les palmiers, les manguiers, les taras, à demi enveloppés d'un épais rideau de lianes et de grimpants, s'élèvent du milieu de vastes rizières d'un vert d'émeraude; des bananiers, des dattiers, des plantations du *pân* à la feuille onctueuse, des champs de pavots en fleur entourent les villages. Nous voilà revenus dans cette Inde véritablement tropicale que nous avons quittée depuis Bombay.

A onze heures, nous nous arrêtons à Patna, la capitale du Behar, qui étend pendant une longueur de douze kilomètres ses vastes quartiers entrecoupés de marais et de jardins sur la rive droite du Gange.

Les dernières recherches des archéologues ont définitivement établi l'identité de la moderne Patna avec l'antique Palibothra, la capitale des empereurs Mauryas, visitée par les ambassadeurs grecs des successeurs d'Alexandre.

La ville ne possède rien aujourd'hui qui rappelle ces grands souvenirs. Ses bazars, sales et étroits, sont bordés de laides constructions en briques entremêlées de chétives huttes de bambous. En revanche, la végétation paraît y disputer partout la place aux hommes et donne à cette ville un caractère fort pittoresque; de toute part s'élèvent des palmiers, et les toits disparaissent sous les festons des plantes grimpantes.

Les habitants de Patna sont pour la majorité hindous; cependant leurs formes sont plus grêles, leur peau est plus noire que chez leurs congénères de l'ouest. Au moment de notre visite, la ville était considérablement animée par la présence de plusieurs Rajahs et Zémîndars des provinces du Tirhout. Ces Zémîndars sont de nobles Indiens auxquels les Anglais ont enlevé tout pouvoir politique, tout en leur laissant leurs anciennes possessions territoriales. La plupart d'entre eux s'adonnent à la culture de l'indigo et sont fort riches.

Je ne m'arrêtais du reste à Patna que pour pousser de là une excursion dans le sud jusqu'à Behar et Gaya Je tenais à relever les principales antiquités bouddhistes de cette province et à retracer l'itinéraire de Hiouen-Thsang à travers la région sacrée des Viharas.

Cette excursion nous prit quinze jours; je visitai successivement tous les lieux célèbres de cette terre sainte du bouddhisme : Rajagriha, l'asile préféré de Çakya; la caverne d'Hansa Taur, où se réunit le premier synode; Pawapouri, où mourut le divin prophète; Gaya, où sous l'arbre sacré il résista quarante jours au démon Maya (l'illusion) et le terrassa. Malheureusement dans la plupart de ces endroits les ruines n'offrent que des monticules de briques souvent informes, sur lesquels gisent de loin en loin quelques beaux fragments de sculpture et où l'archéologue seul peut, en suivant et comparant les textes chinois et cinghalais, arriver à retrouver les chaïtyas, les tôpes, les viharas dont l'étonnante magnificence et le nombre prodigieux faisaient de ce beau pays un vaste sanctuaire, un immense monastère. Ce n'est qu'en ranimant ces ruines, en appelant à mon aide Hiouen-Thsang et Fa Hian que je pourrais tenter de parler au lecteur de tous ces lieux qui ont joué un rôle si important, quoique si peu connu aussi bien dans notre histoire philosophique et religieuse que dans celle de l'Inde. Mais la place me manque pour aborder ici un tel sujet; je me contenterai de dire quelques mots de Gaya et des caves du Behar.

Gaya, après avoir été un des grands centres du bouddhisme, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage brahmanique aussi célèbre que Bénarès ou le temple Jaggernauth. Plus de cent cinquante mille pèlerins s'y rendent chaque année pour se baigner dans les eaux sacrées du Phalgou, qui serpente au pied du rocher couronné par la ville, et surtout pour se prosterner devant les empreintes des pieds de Vichnou, dans le fameux temple de Vichnou-Pad. Ce temple, réédifié il y a quelques années seulement par la reine Ahélya Bhaï d'Holkar à la place d'un édifice fort ancien, est situé au centre d'un véritable labyrinthe de cours, de temples, de couvents, d'un aspect fort curieux. Les Européens ne sont pas admis à contempler la célèbre empreinte que laissa Vichnou sur le roc en descendant sur la terre pour écraser le démon Gaya, et que l'on voit encore au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jourd'hui profondément marquée dans un bloc de pierre encadré dans le sol du temple.

La scène que présente la foule amassée autour de ce temple surpasse tout ce que j'avais encore vu à Pokur, à Bénarès et autres lieux semblables. Tous ces malheureux fanatiques semblent plongés dans une extase qu'ils manifestent par de véritables hurlements; hommes et femmes se pressent, se bousculent pour approcher des sanctuaires dont les brahmanes ne leur accordent l'entrée que moyennant une rétribution assez élevée. Parfois ces prêtres avides, se tenant pour frustrés dans leurs bénéfices par quelque pèlerin trop économe, se saisissent de lui, et l'ayant dépouillé de ses vêtements, le laissent nu sur la place après lui avoir lié les pouces ensemble. Chose étrange, le pénitent accueille ces châtiments sans murmurer !

A une petite distance dans le sud de Gaya, se trouvent les ruines des célèbres établissements bouddhistes qui s'étaient élevés autour du fameux pîpal du Bouddha, l'arbre Boddhi. Les pèlerins brahmaniques vont encore aujourd'hui adorer cet arbre ou celui qui l'a successivement remplacé au même endroit depuis deux mille cinq cents ans. L'arbre actuel n'a guère plus de deux à trois cents ans et ne paraît pas devoir vivre beaucoup plus longtemps, car il a perdu la plupart de ses branches. Il occupe le sommet d'une terrasse, dont on peut reconnaître l'authentique origine bouddhiste aux fragments épars de la balustrade qui l'entourait et qui reproduit le genre de Sanchi. En avant de l'arbre sacré est un temple de briques dans lequel Cunningham a cru reconnaître l'édifice élevé par Açoka vers 250 avant Jésus-Christ.

Les brahmanes, qui se sont emparés de tous ces sanctuaires des Bouddhistes, les ont consacrés à des divinités de leur panthéon; cependant la plupart du temps, pour respecter sans doute l'attachement du peuple aux anciennes idoles, ils les ont conservées et se sont bornés à les représenter comme des incarnations de Siva ou de Vichnou. C'est ainsi que le Bouddha figure aujourd'hui une divinité vaïchnava, sous le nom de Gautâmdeo.

Les grottes ou chambres taillées de main d'homme dans le rocher sont fort nombreuses aux environs de Gaya et de Behar et offrent un puissant intérêt archéologique, car elles sont les plus anciens monuments de ce genre creusés dans l'Inde. Ce ne sont pour la plupart que de petites salles cubiques, taillées à grand'peine dans le roc, un granit syénitique, et complétement dépourvues d'ornements; une seule, la cave Lomâs Richi dans la colline de Barabar, présente quelques sculptures sur sa façade. En général leurs parois internes sont soigneusement polies, caractère que l'on ne remarque dans aucune autre grotte de l'Inde. Parmi ces caves quelques-unes remontent à une antiquité fort reculée et sont bien antérieures au bouddhisme; entre autres, la cave de Sattapani, située dans la colline de Baïbarghiri, près de Rajagriha, et qui était déjà antique lorsque le roi Adjataçatra la choisit pour y réunir le premier synode bouddhiste, le 1er juillet de l'an 543 avant notre ère; on voit encore sur la façade les trous dans lesquels venaient s'ajuster les poutres de la salle construite à l'entrée de la grotte pour recevoir les cinq cents prélats qui composaient cette célèbre assemblée.

Quinze jours plus tard, nous étions de retour de cette expédition archéologique, et nous reprenions le chemin de fer, qui nous conduisait en quelques heures de Patna à Monghyr.

Cette dernière ville est assise sur une sorte de promontoire élevé, dominant le Gange qui a en ce point une largeur de près de quatre kilomètres à l'époque des crues. Elle est principalement habitée par des planteurs européens, et ses jolies maisons, entourées de jardinets bien entretenus, lui donnent un cachet fort plaisant.

A une petite distance dans l'est, de petites collines, d'une hauteur insignifiante, viennent projeter leurs escarpements jusque sur le bord du fleuve, qu'elles obligent à de fréquentes courbes.

Ces collines forment la pointe extrême de ce vaste système des Vindhyas qui coupe l'Inde en deux de l'ouest à l'est et que nous avons ainsi parcouru de l'une de ses extrémités à l'autre, c'est-à-dire du pays des Bhîls au Gange. Dans le sud de Monghyr, les collines prennent déjà une plus grande importance et forment la pittoresque chaîne des monts Kurrukpore, s'étendant entre le Behar et la région montagneuse du Jungle Teraï.

Ces montagnes, dont les cimes les plus élevées ne dépassent pas quatre à cinq cents mètres au-dessus de la plaine, sont couvertes de vastes forêts, au milieu desquelles vivent dans de misérables huttes des sauvages de race Kôle.

On y rencontre, paraît-il, en abondance des sources thermales. Les plus rapprochées de Monghyr sont situées à environ huit kilomètres et portent le nom de Sita Khound; leurs eaux, auxquelles les Indiens attribuent des qualités merveilleuses, jaillissent du roc à une température de soixante-dix à quatre-vingts degrés, mais elles ne paraissent renfermer en solution aucun sel actif.

Au pied des monts Kurrukpore, dans le sud de Monghyr, s'étend Jamalpore, ville de fondation récente, qui doit son existence à la création du chemin de fer de l'East Indian. Cette compagnie y a établi ses ateliers de fonderie et de réparation, et a construit pour ses nombreux employés européens et *half-casts* une véritable cité modèle, composée d'élégantes maisons en briques, bordant de larges rues ou de beaux squares plantés d'arbres. Les hautes cheminées des usines, les longues façades des hangars et tous ces autres caractéristiques d'un établissement industriel, produisent un bizarre contraste avec la campagne parsemée de palmiers et ces montagnes, situées à quelques kilomètres de là, et où le tigre et l'éléphant règnent en maîtres.

De Monghyr, délaissant momentanément la voie ferrée, nous nous embarquons dans un grand bateau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indigène ou *dândi*. Ces bateaux sont de deux espèces : les uns ont leurs bordages cloués à l'européenne ; chez les autres, au contraire, les planches sont cousues ensemble avec des cordes et soigneusement calfatées. Elles jaugent une trentaine de tonnes et marchent à la voile et à la rame. Le gouvernail est une immense machine, mue au moyen d'une barre fort longue. Les bateliers appartiennent à une caste spéciale, qui se recrute parmi les habitants des bouches du Gange ; ils remontent jusqu'à Delhi et Cawnpore, et tiennent dans leurs mains le monopole du commerce du fleuve sur une étendue de plus de treize cents kilomètres.

Notre bateau nous conduit en quelques heures, avec l'aide du vent et du courant, à Soultangunge, où un aimable planteur d'indigo nous a offert l'hospitalité. Son bungalow, la seule habitation européenne du pays, est situé au sommet d'une éminence sur la rive droite du fleuve ; le site est fort pittoresque : on domine de là, d'un côté, le cours du Gange, qui s'en va dans l'est s'élargissant comme une mer, et de l'autre une riche et verdoyante campagne. Au pied même de l'éminence se dresse l'île sacrée de Dèvinath, curieux amoncellement d'aiguilles granitiques que couronne un temple hindou, dédié à Dèvi, la patronne favorite des nautoniers. Les rocs portent sur leurs faces de nombreuses images, dont l'exécution grossière et le caractère primitif des formes prouvent l'antiquité.

Soultangunge, aujourd'hui simple village agricole, devait posséder autrefois une grande importance, car on a retrouvé tout dernièrement dans son voisinage les restes d'un grand monastère bouddhiste. Au centre de la cour du vihara, les fouilles ont fait découvrir une magnifique statue en bronze du Bouddha, mesurant trois mètres de hauteur. C'est un des plus beaux spécimens existants de l'antique art hindou.

De Monghyr nous nous rendons en chemin de fer à Bhagulpore, petite ville anglaise, qui se trouve aussi sur la rive droite du Gange. Elle occupe l'emplacement de la célèbre Tchampa, une des capitales du Magadha.

A quarante kilomètres au sud de Bhâgulpore se dresse, au centre de la vaste plaine qui sépare les monts Kurrukpore des monts Rajmahal, un pic isolé de forme étrange auquel les indigènes donnent le nom de Mandar. M. H***, notre hôte obligeant de Soultangunge, nous a proposé de nous accompagner pour visiter les monuments, fort curieux selon lui, qui couvrent cette montagne, et aussi pour essayer de rencontrer quelqu'un des tigres très-nombreux dans ce voisinage.

Nous partons à cheval de grand matin de Bhâgulpore et atteignons à onze heures, mourants de soif et à demi rôtis par le soleil, le mont Mandar, au pied duquel nous attend un bon déjeuner servi sous la tente que M. H*** a eu la précaution de faire expédier la veille par deux de ses éléphants.

Après avoir laissé passer la chaleur de la journée, nous procédons à l'exploration du pic, masse de granit nu s'élevant presque à pic à une hauteur de deux cents mètres. Dès les premiers pas nous rencontrons partout des traces du travail de l'homme qui montrent que cet endroit aujourd'hui si désert a dû être, dans l'antiquité, un but de fréquents pèlerinages. De tous côtés on voit des fragments de sculpture ; sur les bords d'un petit étang à demi desséché gisent des colonnes renversées.

De là un escalier taillé dans le rocher gravit la montagne et conduit à peu près à mi-hauteur à une sorte d'excavation occupée par une tête colossale. Cette tête, rudement taillée dans le roc vif, mesure de six à sept mètres de hauteur ; elle est placée sur une sorte d'estrade et porte un diadème rudimentaire à couronne festonnée. On ignore absolument l'époque à laquelle remonte cette figure ; les Indiens eux-mêmes ne lui payent aucune vénération et la considèrent comme l'œuvre des Sontâls ou des Kôles. Au sommet même de la colline, se trouve un insignifiant petit temple moderne.

Rentré dans notre tente, je consulte le livre de Hiouen-Thsang, qui a été depuis quelque temps pour moi un guide infaillible, et je cherche si le scrupuleux voyageur chinois n'a pas parlé du mont Mandar et de son idole colossale. Et en effet, le bon pèlerin se trouvant à Tchampa (la moderne Bhâgulpore), raconte que, suivant une légende locale, un pâtre, ayant pénétré dans une des cavernes de la forêt, y trouva des fruits merveilleux qu'il déroba ; comme il se préparait à sortir, il aperçut un génie qui gardait l'entrée de la caverne, et pour cacher son larcin il se hâta d'avaler les fruits ; aussitôt son corps grandit et remplit l'ouverture de la caverne. « Par la suite des temps, dit Hiouen-Thsang, il s'est changé peu à peu en pierre, mais il a conservé la forme humaine. Aujourd'hui cette pierre existe encore[1]. » Je crois qu'il est facile de reconnaître dans ce récit l'idole de Mandar, dont l'antiquité remonterait ainsi aux premiers siècles de notre ère, sinon avant, puisque déjà au septième siècle ses auteurs étaient inconnus.

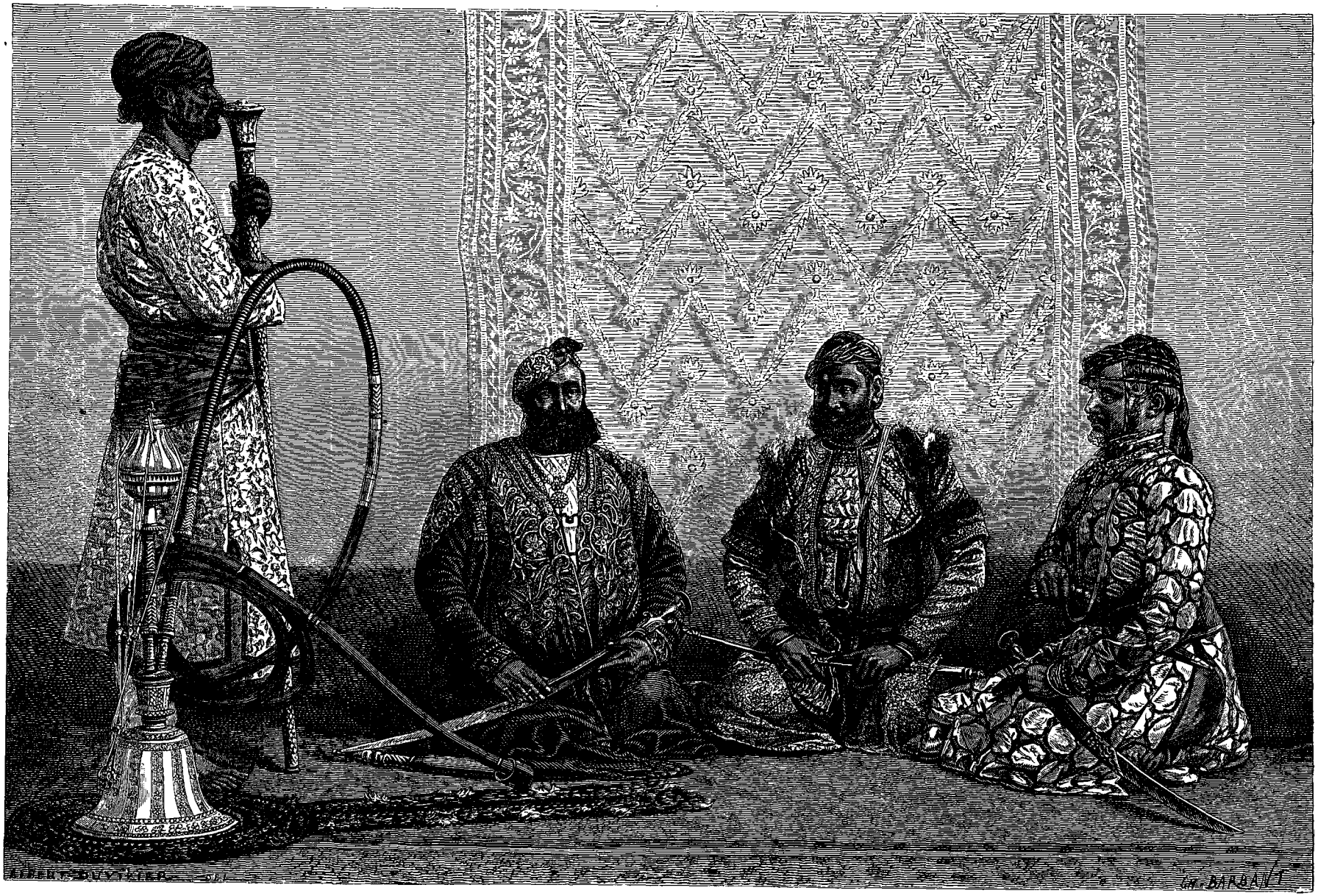
Pendant que je m'occupe d'archéologie, notre compagnon M. H*** est en pourparlers avec les indigènes qui doivent nous servir de batteurs. Des officiers de Dinapore étant venus chasser dernièrement dans la plaine du côté des monts Kurrukpore et ayant eu le bonheur de tuer deux tigres, nos batteurs sont d'avis que nous nous transportions dans une direction opposée, c'est-à-dire vers les Rajmahals, si nous voulons rencontrer quelques-uns de ces animaux.

Nous passons donc la nuit au pied du mont Mandar, et le lendemain avant le jour nous nous dirigeons vers les Rajmahals qui étendent leurs lignes de faîte à une quinzaine de kilomètres dans l'est.

Les monts Rajmahals, que l'on considère quelquefois comme faisant partie du système des Vindhyas, forment un groupe complétement isolé de cette chaîne et appartenant à une formation géologique absolument

1. *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, trad. de Stan. Julien, p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rajahs et Zemindars des provinces septentrionales de l'Hindoustan. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distincte. Ils s'étendent dans une direction septentrionale sur la frontière occidentale du Bengale, depuis le Birbhoûm jusqu'au Gange.

Ces montagnes sont habitées par les Sontâls, race aborigène qui paraît appartenir à la même famille que les Gounds, et par les Mâlers, tribu de type plus primitif encore.

Les Sontâls sont laborieux et, au contraire des autres races aborigènes, s'adonnent à l'agriculture. Ils habitent des villages composés généralement d'une centaine de huttes, fort élégamment construites en bambou tressé avec toiture arrondie et verandah. D'un naturel fier et intrépide, ils paraissent fort jaloux de leur indépendance qu'ils ont su défendre à plusieurs reprises contre les Anglais eux-mêmes. Leur costume est des plus simples : un turban et un linge autour des reins pour les hommes ; une pièce d'étoffe enroulée autour des jambes et du buste pour les femmes ; ces dernières se parent en outre d'innombrables colliers de verroterie et de coquillages (caoris) et de lourds bracelets de cuivre.

La religion des Sontâls est un naturalisme grossier; leurs idoles sont des poutres de bois équarries et peintes d'ocre rouge supportant une sorte de lingam grossier.

Ils offrent à ces idoles en sacrifice des buffles et le plus souvent des chèvres. Le prêtre ou sacrificateur tranche la tête de l'animal d'un seul coup d'un long couteau, puis il asperge l'idole et les assistants avec le sang de la victime.

A l'entrée des villages et près de leurs idoles, les Sontâls élèvent de légères plates-formes de bambou sur lesquelles ils placent les trophées des animaux de la forêt. Ils sont du reste de hardis chasseurs et ont fait disparaître dans ces dernières années les nombreux troupeaux d'éléphants qui infestaient la montagne et ruinaient leurs récoltes.

Les Sontâls sont divisés en tribus, obéissant à des chefs élus appelés *mândji*, qu'un conseil de vieillards assiste dans l'administration de la chose publique. On estime leur nombre actuellement à quatre-vingt-cinq mille.

Les Mâlers habitent les parties les plus élevées des monts Rajmahals et sont bien inférieurs en qualités physiques et morales aux Sontâls, qui, chassés eux-mêmes de la plaine par les races thibétaines et aryennes, les ont refoulés dans les parties les plus inaccessibles de la montagne. On estime leur nombre à trente-cinq mille.

Nous étions venus établir notre camp non loin d'un petit village de Sontâls, et ceux-ci nous eurent bientôt signalé la présence dans le voisinage de plusieurs des animaux que nous cherchions.

Les mois d'avril et de mai sont, comme je l'ai déjà dit, les plus favorables pour la chasse au tigre. La chaleur intense qui caractérise cette saison a bientôt desséché les ruisseaux et les mares de la forêt, et le tigre est obligé d'abandonner ses cantonnements d'hiver et de descendre dans les vallées pour venir se désaltérer aux citernes ou aux jhîls des villages. Il s'établit alors généralement dans quelque ravin rempli de broussailles, où il passe la journée à dormir, et qu'il ne quitte que vers le coucher du soleil pour choisir sa proie parmi les bestiaux conduits à l'abreuvoir. Un tigre adulte tue d'habitude un bœuf tous les quatre à cinq jours ; il le transporte sous bois, non loin de son repaire, afin de pouvoir en éloigner les rôdeurs, hyènes et chacals, que ses émanations tiennent du reste prudemment éloignés. On peut calculer qu'en moyenne chaque tigre abat annuellement de soixante à quatre-vingts têtes de gros bétail, ce qui représente au minimum une somme de quatorze à quinze mille francs. On voit que ces animaux occasionnent dans les districts où ils sont nombreux des dégâts considérables.

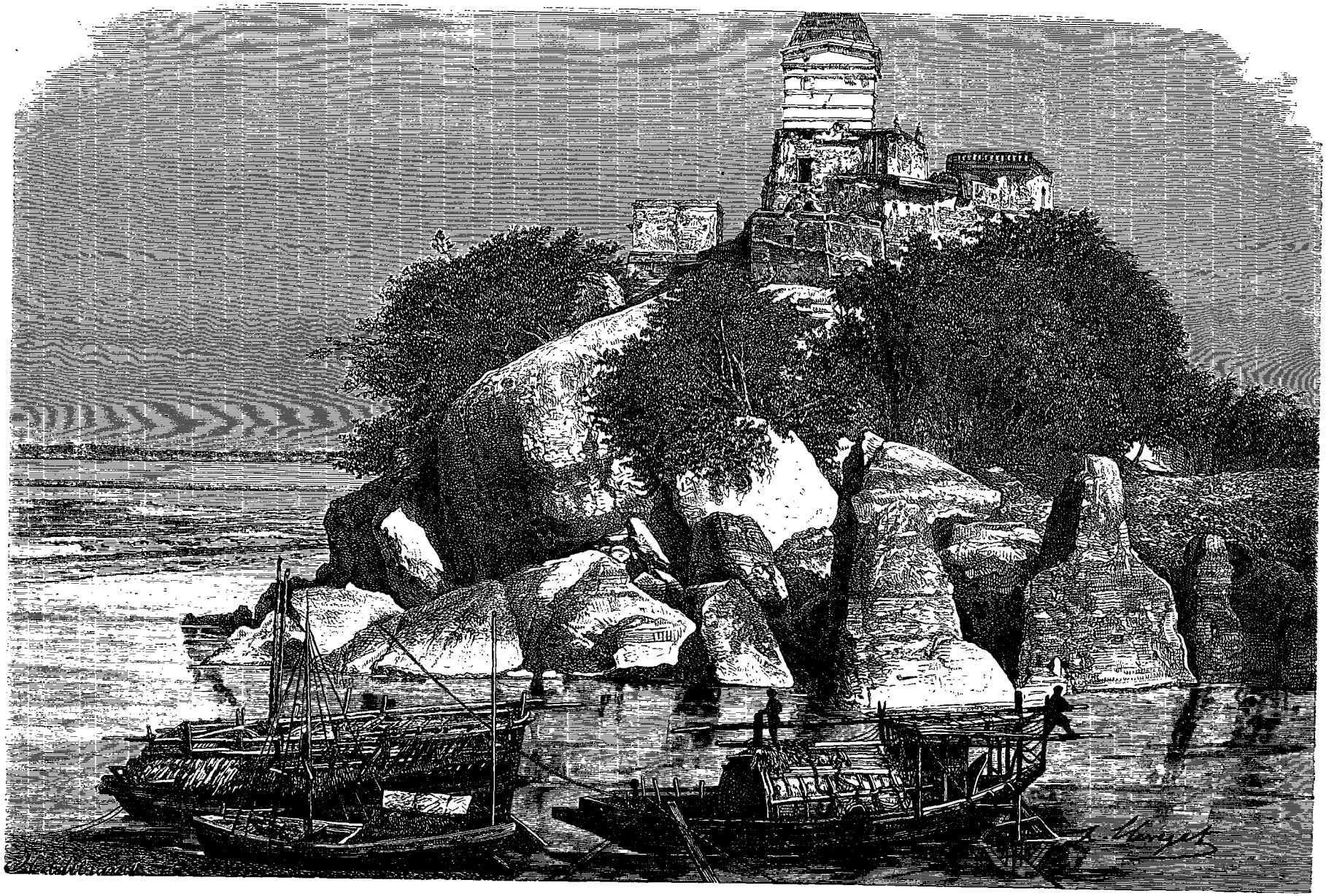
Le village de Daragaum, près duquel nous étions campés, avait ainsi perdu dans la dernière quinzaine quatre bœufs, enlevés par deux tigres qui avaient choisi confraternellement comme résidence un ravin à un kilomètre des habitations. Le *chikari* ou chasseur en titre du village avait bien essayé de les déloger de leur repaire, mais l'absence d'arbres dans le voisinage du ravin l'avait empêché d'établir un affût, et il n'avait osé s'aventurer à pied parmi les épaisses broussailles qui entouraient la nullah.

Nous nous rendîmes dans la journée avec le chikari jusqu'auprès du ravin, afin d'en examiner les abords et de dresser notre plan d'attaque. Le ravin formait une sorte de large dépression aux versants peu rapides, débouchant d'un bois épais ; le fond était entrecoupé de quelques petites mares d'eau limpide ombragées par d'épais bosquets de *wait-a-bit-bush* et de bambous. C'est là que se cachaient les deux tigres. Ayant bien examiné le terrain, nous vîmes qu'aucun arbre du voisinage ne se présentait de façon à permettre l'établissement d'un affût fixe ; d'un autre côté, pénétrer à pied parmi ces broussailles eût été une folle témérité ; nous décidâmes donc d'employer les deux éléphants que nous avions amenés et d'attaquer les tigres dès le lendemain matin avec leur aide.

Je n'avais, jusqu'à présent, chassé le tigre qu'à l'affût ou en battue ; une seule fois, monté sur un éléphant, j'avais poursuivi un de ces animaux dans les bois de Nagode, en compagnie du général B***, car cette dernière façon de le chasser est la plus difficile et demande une profonde connaissance des habitudes du terrible félin.

« On se figure généralement, dit le capitaine Forsyth dans son remarquable ouvrage sur la chasse dans l'Inde centrale, qu'il suffit de monter sur un éléphant et de s'en aller dans la jungle où on a signalé un tigre, pour être sûr de le trouver et de le tuer : c'est là une profonde erreur. De nombreux chasseurs montés sur des éléphants et battant en ligne à travers la forêt peuvent certainement rencontrer ainsi et abattre des tigres, surtout s'ils se font aider par une ligne de rabatteurs indigènes. Mais il n'est pas de chasse qui demande une plus profonde connaissance des habitudes de l'ani-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

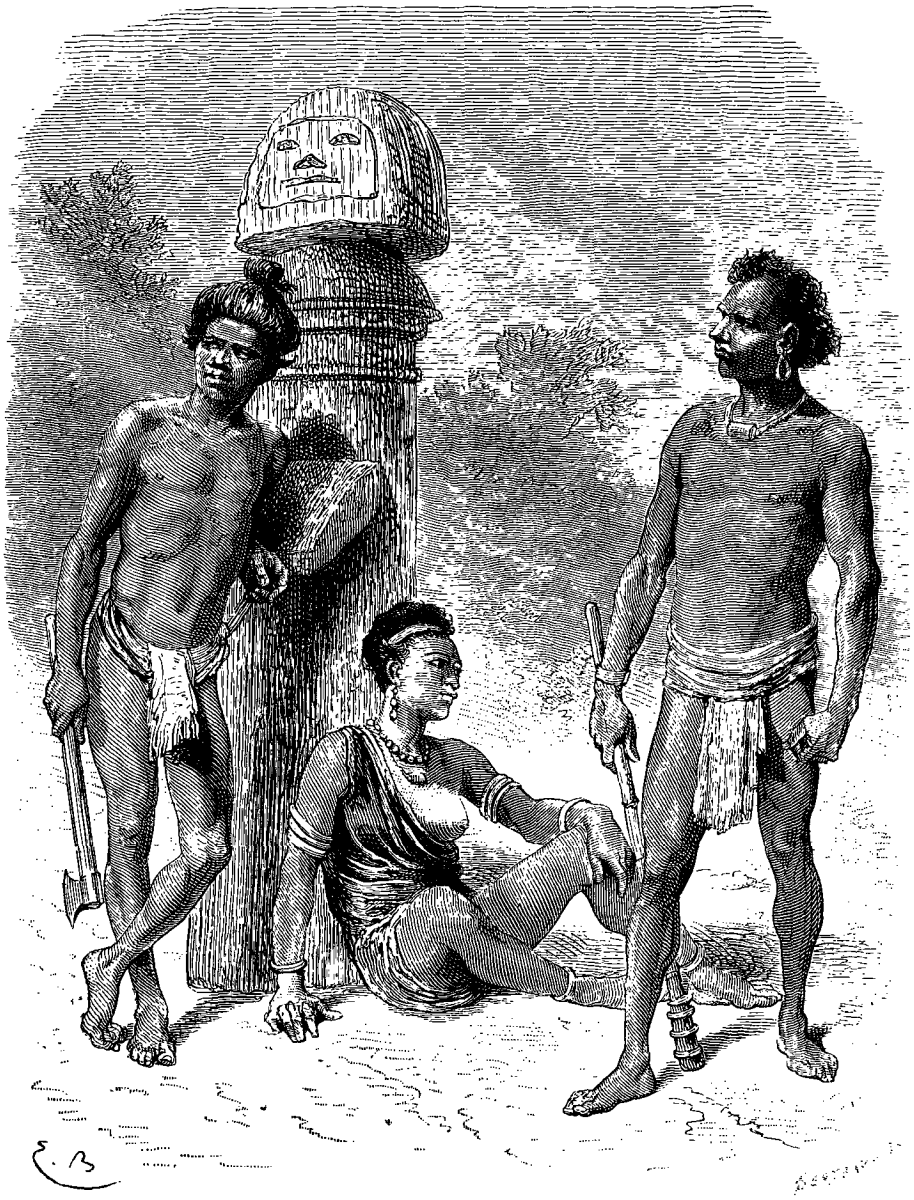


Ile sacrée de Dèvinath, sur le Gange. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mal, plus de persévérance et d'adresse que la poursuite d'un tigre avec un seul éléphant.

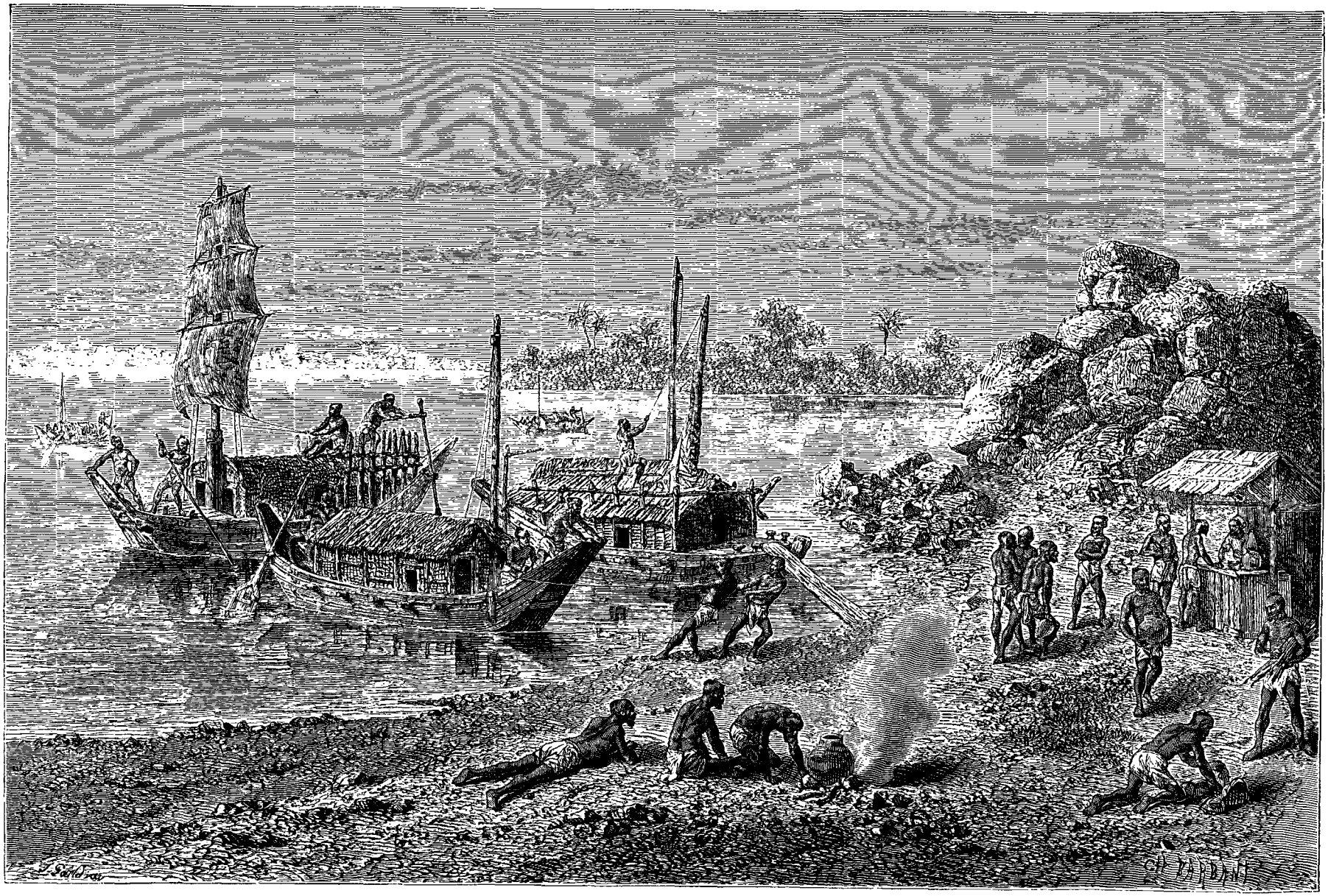
« Lorsque l'on entre pour la première fois dans la jungle, on ne peut s'empêcher d'une certaine timidité, tant on est persuadé que les tigres vont se montrer à chaque pas, et ce n'est que lorsqu'on a passé infructueusement des journées entières à leur recherche, que l'on arrive à se rendre compte du peu de danger que ces animaux offrent dans les jungles. Durant les dix années que j'ai passées à parcourir à pied les districts de l'Inde centrale les plus infestés par les tigres, il ne m'est arrivé que trois fois de me rencontrer avec ces animaux alors que je ne les cherchais pas En fait, si l'on en excepte les lieux habités par des tigres mangeurs d'hommes, qui sont toujours connus, il n'y a aucun danger immédiat à traverser la jungle.



Santâls et Mâlers. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M L. Rousselet.

« Bien des chasseurs affectent de mépriser l'emploi des éléphants pour la poursuite du tigre et parlent beaucoup des exploits qu'ils ont accomplis en se mesurant face à face avec lui. Règle générale, les neuf dixièmes des tigres prétendus tués *à pied* ont été abattus du sommet de quelque affût haut perché. Dans cette façon de chasser, il arrive que le tigre n'est généralement que blessé, et le véritable danger est alors de le poursuivre dans sa retraite, danger que beaucoup de sportsmen se gardent d'affronter. Les quelques chasseurs qui se sont fait un point d'honneur de ne se mesurer avec le tigre qu'à pied, finissent toujours par être tués ou par recevoir quelque blessure qui les guérit de leur téméraire folie. Un homme à pied au milieu d'un épais fourré est sans défense contre le tigre. Il lui est impossible de voir à un mètre de lui, et il est lui-même à la merci d-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bateaux et bateliers du Gange. — Dessin de Gaildrau, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'animal qui peut à volonté se cacher complétement ou tourner autour de lui sans éveiller son attention

« Il ne faut pas croire cependant que la chasse du tigre à dos d'éléphant n'offre aucun danger; le chasseur est exposé aux attaques du tigre, qui peut bondir jusqu'à lui ou même renverser sa monture. Souvent celle-ci, prise de panique, se sauve affolée à travers les obstacles de la forêt et met en danger la vie du chasseur.

« On ne peut, du reste, employer un éléphant pour la chasse du tigre qu'après l'avoir soumis à une soigneuse éducation et lui avoir fait surmonter l'instinctive répulsion que lui inspirent la vue et l'odeur des félins. Il est aussi fort difficile de trouver un bon mahout ou conducteur; c'est de ce dernier surtout que dépendent toutes les qualités de l'éléphant. On commence généralement par habituer l'éléphant au bruit du fusil et on le lance après les daims ou les cerfs. Chose bizarre, l'éléphant redoute le sanglier encore plus que le tigre, et souvent la vue d'un de ces animaux suffit à le mettre en fuite. »

Nous avions heureusement pour guide M. H***, qui avait maintes fois chassé le tigre à éléphant et qui était un aussi éminent sportsman que l'officier dont je viens de citer les intéressantes instructions. Les deux éléphants qu'il avait amenés avaient été éprouvés dans de fréquentes rencontres, et nous pouvions compter sur leur calme et leur courage.

Pendant la nuit, les tigres s'étaient approchés plusieurs fois de notre camp et nous avions pu entendre leur toux rauque.

Au lever du jour, nous quittions notre tente et nous nous dirigions lentement vers le ravin.

Le chikari et deux batteurs nous accompagnaient; M. H*** montait un éléphant et moi l'autre; chacun de ces animaux était conduit par un mahout habitué à cette chasse.

Nous étions partis de bonne heure dans l'espoir de rencontrer un des deux animaux hors de son repaire; mais quoique le sable de la nullah, qui passe auprès du village et dont nous suivions le lit, portât de nombreuses empreintes toutes récentes, les tigres étaient déjà rentrés.

Nous continuâmes donc notre route lentement vers le ravin; il fut décidé que je resterais avec le chikari d'un côté, tandis que M. H*** contournerait la nullah et, descendant du versant opposé, débusquerait les tigres.

J'avais atteint à peine la limite du bois s'étendant le long du ravin lorsque j'aperçus à une distance de cent pas devant moi l'un des tigres, marchant d'un pas calme et mesuré. Je restai un moment en admiration devant le bel animal, qui ne manifestait aucune inquiétude et paraissait revenir repu et fatigué de son excursion nocturne. Au moment où, armant mon fusil, j'allais épauler, l'animal disparut derrière un buisson. Quelques minutes après, M. H*** arrivait sur la crête opposée, et le tigre, l'ayant aperçu, sortit des broussailles et se dirigea en rampant, la queue basse, précisément vers moi. Je n'étais plus qu'à soixante mètres; le mettant en joue, je lui logeai une balle dans les côtes, pendant que, ne m'ayant pas aperçu, il tournait la tête pour suivre les mouvements de mon compagnon. Poussant un terrible rugissement, il bondit sur lui-même et rentra dans le fourré.

Mon mahout lança son éléphant en avant, et bientôt nous étions dans le lit de la nullah. Nous vîmes alors à deux cents mètres devant nous le tigre fuyant vers le bois. M. H***, qui avait suivi ses mouvements, s'était porté en avant, et il l'arrêta d'un coup de fusil. Le tigre, blessé de nouveau, se voyant cerné, marcha droit à mon compagnon; son éléphant, épouvanté de cette attaque, fit volte-face et prit la fuite : mais la terrible bête l'eût bientôt rejoint et d'un seul bond s'accrocha à sa croupe. Un frisson me parcourut le corps; je crus mon ami perdu. Quelques mètres nous séparaient et mon mahout excitait de ses cris mon éléphant, lorsque M. H***, tirant à bout portant dans la face du tigre, le fit rouler à terre. C'était une bête vraiment enragée, car, se relevant encore, elle se rua cette fois sur mon éléphant, qui arrivait enfin sur la scène de l'action; mais au moment où elle essayait de se cramponner à la jambe de ma monture, je lui brisai le dos d'une balle, et elle retomba expirante. Nous lui donnâmes chacun encore une balle pour bien nous assurer de sa mort.

Je descendis fort ému de mon éléphant et j'allai serrer la main de mon ami, en le félicitant d'avoir soutenu avec tant de sang-froid le premier assaut du tigre, puis nous examinâmes notre victime. C'était un beau tigre royal, dans toute la force de l'âge; sa robe, d'une couleur orange, était zébrée de superbes rayures noires et blanches; il mesurait du museau à l'extrémité de la queue un peu plus de trois mètres, ce qui est une taille moyenne pour un tigre adulte.

La joie de nos éléphants se manifestait plus bruyamment encore que celle de nos chikaris; ces énormes bêtes venaient flairer le cadavre de leur ennemi mort, le retournaient avec leur trompe, puis poussaient des cris rauques accompagnés de véritables fanfares.

Le second tigre s'était esquivé prudemment du ravin pendant la bagarre, mais le lendemain M. H*** et Schaumburg le surprirent à une petite distance du village.

Quelques jours après nous avions le rare bonheur d'abattre dans un bois voisin de notre camp un couple d'ours. L'ours des Rajmahals est plus petit que celui du Kachmîr; sa fourrure est longue et noire; ses pieds sont fort larges et armés de griffes d'une formidable longueur. Cependant c'est un animal inoffensif et même utile, car il se nourrit surtout de rats et d'insectes, parfois de racines. Les Sontâls le nomment *bajra balou*, ou l'ours invulnérable, parce qu'il est fort difficile à tuer et ne succombe qu'à de nombreuses blessures.

Le 26 mai, nous rentrions à Bhâgulpore, ayant tué dans notre excursion, outre les deux tigres et les deux ours, un beau cerf sambar, cinq ravin-deers, plusieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

antilopes, sangliers et nombre d'oiseaux. Nous y prîmes congé de M. H***, auquel nous étions redevable de notre dernière excursion de chasse dans l'Inde.

LVI

LE BENGALE.

Une nuit en chemin de fer. — Deux mille huit cent quatre-vingt-dix-sept kilomètres en sept jours et demi. — Le Bengale. — Rajmahal. — Les ruines de Gaur. — Mourchêdabad. — Les Bengalis. — Le Nawab Nizzam. — Les plaines du delta. — Le berceau du choléra. — Les cocotiers. — Burdwan. — Le Maharajah.

Nous prenons à Bhâgulpore nos billets pour Azimgange, station qui dessert Mourchêdabad. Le train partant à deux heures du matin, on nous fait monter dans un des confortables wagons-lits que la compagnie de l'East Indian Railway a introduits récemment sur ses lignes.

Ces wagons ne renferment que deux compartiments, par conséquent très-vastes. Dans chacun de ceux-ci se trouve une banquette, dont le dossier mobile, relevé et accroché par des courroies, vient former une sorte de couchette dans le genre des lits qui garnissent les cabines des navires. Sur le côté opposé du compartiment s'ouvrent deux cabinets : l'un de toilette, l'autre de nécessité. Moyennant un prix légèrement plus élevé que celui des places ordinaires, on peut ainsi voyager entouré de tout le confort si nécessaire dans ces pays.

J'avais du reste déjà expérimenté toute l'utilité de cette invention, lors d'un précédent voyage que je fis le long de la ligne de l'East Indian et que j'ai passé sous silence pour ne pas interrompre le cours de mon récit. Pendant mon premier séjour à Agra, en 1866, j'avais écrit à Calcutta pour me faire envoyer de cette ville les produits chimiques et les glaces qui m'étaient indispensables pour la photographie. Ma lettre n'étant pas parvenue à sa destination, j'attendis pendant plusieurs jours cet envoi ; et ne voyant rien arriver, je me décidai à aller chercher moi-même à Calcutta les objets sans lesquels je me voyais dans l'impossibilité de continuer mon voyage. Parti d'Agra un matin à six heures, j'arrivais à Calcutta trois jours après, dans la nuit. Après un séjour de vingt-quatre heures dans cette ville, je rentrais à Agra, ayant fait ainsi en sept jours et demi deux mille huit cent quatre-vingt-dix-sept kilomètres. Grâce aux wagons-lits, j'avais pu franchir cette énorme distance sans grande fatigue, dormant la nuit sur une confortable couchette et me promenant de long en large pendant la journée dans mon compartiment. Aux stations précédant celles où sont établis des buffets, un domestique venait demander aux voyageurs la carte de leur repas qu'il télégraphiait à la station suivante, où en arrivant on trouvait le déjeuner ou le dîner servi.

Les compagnies anglo-indiennes font des efforts louables pour arriver à rendre possibles les longs trajets en chemin de fer, même en été. Ainsi aujourd'hui les voyageurs qui se rendent de Bombay à Calcutta par les trains de grande vitesse, sont placés dans des wagons entourés de paillassons en vétivert, que des réservoirs spéciaux tiennent continuellement humides. Cette humidité enveloppant le wagon y entretient la température à un degré de fraîcheur suffisant pour rendre impossibles les cas d'insolation ou d'apoplexie autrefois si fréquents dans ces voyages.

Mais revenons à notre voyage de Bhâgulpore à Mourchêdabad.

Après une bonne nuit passée sur ma banquette, je me réveille pour voir le soleil inondant déjà de lumière de belles et verdoyantes plaines qui s'étendent le long d'une pittoresque petite chaîne de collines découpées en pyramides aiguës. Nous entrons dans le Bengale propre, et ces collines sont la pointe extrême du massif des Rajmahals. Désormais la ligne, qui depuis Agra s'est maintenue dans une direction orientale en suivant le cours de la Jumna et du Gange, s'infléchit brusquement et court vers le sud parallèlement à l'Hougly, le bras le plus occidental du vaste réseau du Gange inférieur.

Bientôt nous atteignons la station de Tîn Pahar (les trois montagnes), ainsi nommée à cause du voisinage de trois curieux pitons volcaniques, dont l'un, à ce que l'on prétend, montre de temps à autre des traces d'activité.

A une petite distance de là, dans l'est, se trouve Rajmahal, l'ancienne capitale du Bengale occidental, qui, assise depuis des siècles sur les bords du Gange, s'est vue subitement abandonnée, il y a quelques années, par le fleuve qui a été porter son lit à plusieurs kilomètres plus loin. La pauvre ville, privée du fleuve, à qui elle devait toute son importance commerciale et son existence elle-même, a été ruinée par cette catastrophe ; et si l'on ne peut réussir à lui rendre l'eau, elle sera abandonnée bientôt de tous ses habitants.

Ces catastrophes ont été de tout temps fréquentes dans le bas Bengale. Le Gange règne en maître sur ce terrain qu'il a formé lui-même des limons arrachés par lui aux versants de l'Himalaya et aux plaines de l'Hindoustan : un jour il sort de son lit, inonde les plaines, renverse les villes, ravage les cultures ; puis, après avoir fait ressentir sa fureur à ses malheureux sujets, il abandonne complétement son ancien cours et se fraye à travers ce sol boueux de nouveaux chemins vers la mer. Aussi il n'est presque pas de partie du Bengale qui n'ait formé à un moment le lit d'un des bras du Gange ; souvent, en creusant au milieu d'une rizière à plusieurs lieues du fleuve, on met au jour des carcasses de bateaux, même de navires, qui ont coulé dans les eaux profondes recouvrant autrefois le champ d'aujourd'hui.

C'est à un de ces caprices du Gange que la fameuse Gaur, la splendide capitale du Bengale, doit d'être passée en quelques années de la plus grande prospérité à la ruine complète. Le fleuve, après l'avoir ravagée, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quitta pour toujours et alla se porter à plusieurs lieues d'elle. Aujourd'hui on contemple avec étonnement les longues lignes de quais, s'élevant avec leurs perrons et leurs innombrables degrés au milieu d'une plaine semée d'arbres et de buissons. Tel est le sort fatalement réservé, un jour ou l'autre, à la fière Calcutta.

A dix heures, nous nous arrêtons à la station de Nulhatti, d'où se détache un court embranchement vers Mourchêdabad.

Cette ville, une des plus importantes du Bengale, s'étend pendant plusieurs kilomètres sur les deux rives du Gange, qui porte ici le nom de Bhagarati. Que l'on se figure une agglomération de huttes du plus misérable aspect, aux murs faits de nattes suspendues à des pieux, aux toits en chaume de palmier à demi effondrés par la pluie; des roues boueuses, sans pavés, envahies par l'eau et par les herbes, et où l'on ne peut faire un pas sans glisser; de loin en loin, se dressant au-dessus des huttes, de hautes maisons en briques à terrasses, puis comme monuments, de vastes constructions de styles étranges où d'imposantes rangées de colonnes pestumiennes encadrent des fenêtres en ogives mauresques, et dont l'uniforme noirceur, produite par l'humidité, fait rêver aux perspectives architecturales du Pall Mall de Londres, et l'on se fera une idée exacte de Mourchêdabad et en même temps de toutes



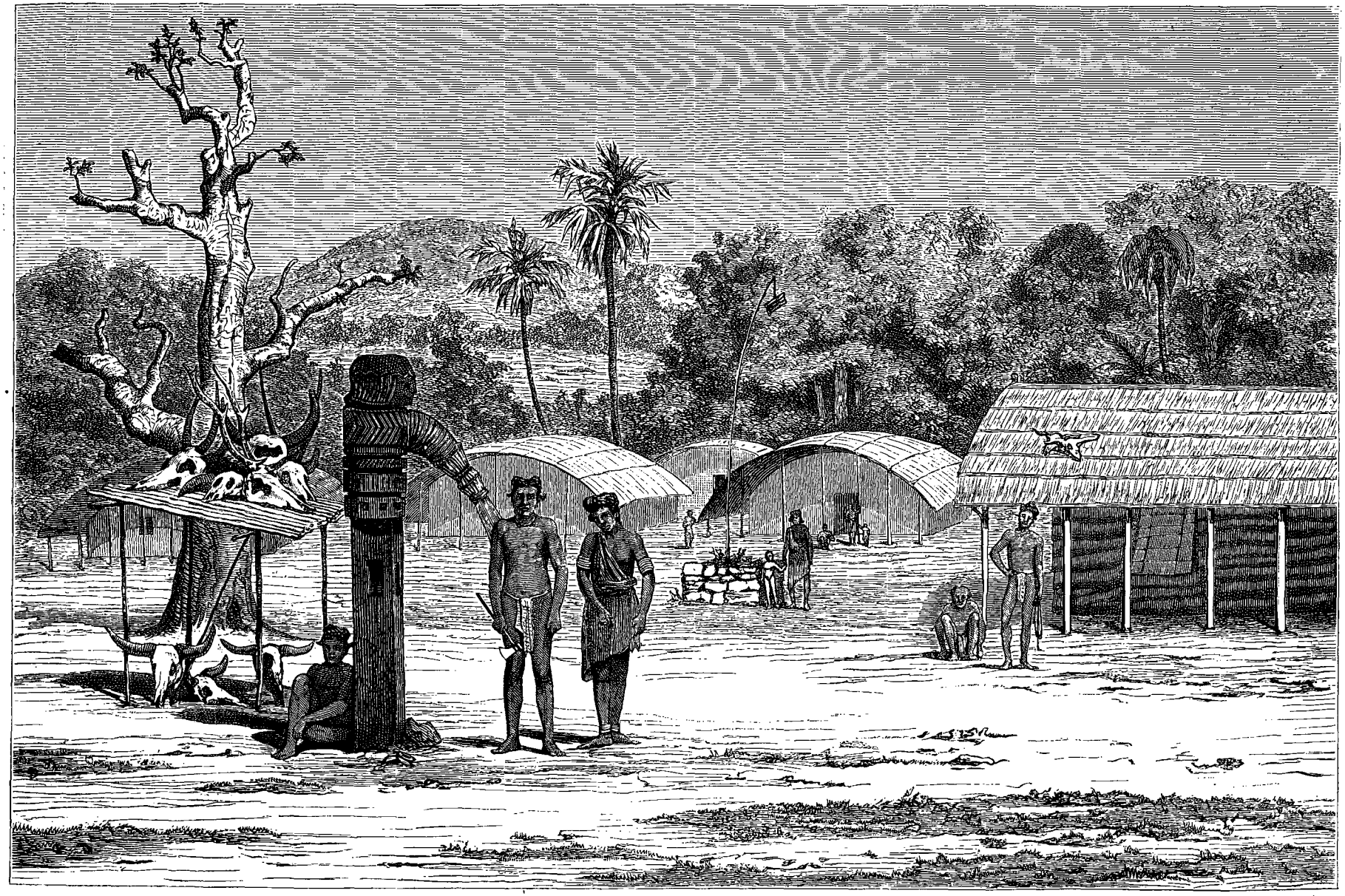
L'idole de Mandar. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

les villes du Bengale anglais. Qu'il y a loin de là aux beaux bazars, aux élégantes habitations, aux somptueux palais des villes du Rajasthan et même de l'Hindoustan! Et dire que c'est sur ces spécimens que tant de gens, qui n'ont vu que Calcutta et quelques points du Bengale, se permettent de juger l'Inde entière!

Et les habitants! le contraste est peut-être encore plus frappant. Je ne sais quelle impression produit la première vue des Bengalis sur le voyageur qui arrive d'Europe; mais pour moi qui arrivais de l'intérieur de l'Inde, je restais stupéfait devant ces gens qui, avec leur toge blanche, leur face imberbe, leur tête nue et leur chevelure à la Titus, ressemblent à des Romains de la décadence passés au noir de fumée. Comment comparer ces Bengalis, aux membres si grêles, si maigres, au caractère lâche, menteur, fourbe, avec le beau et robuste Sikh, le Rajpout honnête et loyal, ou le vigoureux Hidoustani! Le Bengali n'a d'aryen que la langue, un peu de la finesse des traits; mais pour le reste, c'est un jaune, un membre aussi rapproché de la famille chinoise que le Birman. La Chine commence au Rajmahal.

En venant à Mourchèdabad, je tenais surtout à voir le Nawab Nizzam, dernier descendant de ces fameux Nawabs du Bengale auxquels les Anglais ont réussi par mille intrigues, que leur histoire elle-même qua-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village dans les monts Rajmahals. — Dessin de G. Bonheur, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lifie aujourd'hui de fourberies odieuses, à arracher ce riche empire, en échange d'un vain titre et d'une pension de quatre millions. Je me rendis donc au palais et je fis passer nos cartes au prince, en les accompagnant d'une courte note pour lui apprendre qui nous étions; mais le tout-puissant Nawab, se méprenant sans doute sur nos intentions, me fit répondre qu'il ne pouvait recevoir que des personnages officiels. Quelques instants après, je le voyais sortir de son palais, enveloppé d'une sorte de robe de chambre brodée et coiffé de la toque de velours des Babous.

Je pus voir que décidément il est plus difficile d'approcher de ces pseudo-souverains que des Guicowar et des Scindia, régnant sur trente millions d'hommes, ou des rois d'Oudeypour et de Jeypore, représentants de la plus antique noblesse du monde.

Il m'était cependant réservé de revoir le Nawab de Mourchêdabad, et cela à Paris même, deux ans plus tard. Le brave Bengali recevait pompeusement alors au Grand-Hôtel les nombreux visiteurs qui venaient lui faire leur cour, et, tout fier de voir son titre de Nawab pris au sérieux par les Parisiens et par le gouvernement lui-même, il avait jugé convenable pour ajouter à sa majesté d'abandonner son costume habituel de babou et de se déguiser en rajpout. Un babou en rajpout! Il faut avoir vécu dans l'Inde pour saisir cette énormité.

Avant de gagner Calcutta, il me restait encore à essayer de visiter le Maharajah de Burdwan, un de ces Rajahs anglais que le hasard ou la mauvaise volonté m'avaient jusqu'à présent empêché d'approcher. Nous reprîmes donc le chemin de fer pour Burdwan.

De retour à la station de Nulhatti, nous nous dirigeons de nouveau vers le sud. Ce ne sont plus que vastes et monotones plaines, couvertes d'un uniforme tapis d'un vert d'émeraude, parsemé çà et là de gros bouquets de taras, de lataniers. Le manguier, le pîpal, le nîm, ces arbres aux troncs énormes, au feuillage sombre et épais qui caractérisent les plaines de l'intérieur, ont presque complétement disparu. Les villages sont des entassements de huttes informes, en feuilles de palmier, en torchis, envahis de toute part par l'exubérante végétation qui les entoure, à demi enfouis dans des marais. Le soleil frappant l'eau stagnante des rizières en fait jaillir des colonnes de vapeur, qui se massent en une sorte de rideau bleuâtre, couvrant le sol et estompant vaguement la forme des arbres. L'eau se montre partout; la bèche du travailleur enlevant quelques mottes de terre met à nu des mares.

Tout le terrain de ce vaste delta n'est qu'une fange couvrant à peine d'une couche asséchée une immense rivière. En fait, les deux tiers du Bengale ne sont ni terre ni eau, mais un mélange boueux que le soleil des tropiques réussit seul à disputer à l'élément liquide. Sous tout autre climat le Bengale ne serait qu'un infranchissable marais. De cette lutte incessante entre le soleil et l'eau naissent ces miasmes qui, corrompus par une végétation d'une richesse anormale, forment un poison subtil. Ce poison, est le terrible choléra asiatique qui, né sur ces plaines verdoyantes, a été emporté par les pieux Hindous vers les sanctuaires de l'ouest, puis, porté de là par les pèlerins musulmans jusqu'à la Mecque, s'est enfin propagé jusque dans notre Europe. Le choléra règne en permanence sur ces villages, noyés parmi les rizières, étouffés par les lianes et les voûtes sombres des palmiers, et dont le séjour, quelque court qu'il fût, serait fatal à l'Européen.

Le riz est la richesse de ces pays : il en est presque le seul produit; son long bouquet d'un beau vert se plaît dans ce sol détrempé, et ses grains deviennent énormes au milieu de cette vapeur. Chaque champ est enfermé entre de petites digues hautes de quelques pieds destinées à maintenir les eaux et dont les lignes régulières divisent la plaine en un gigantesque damier.

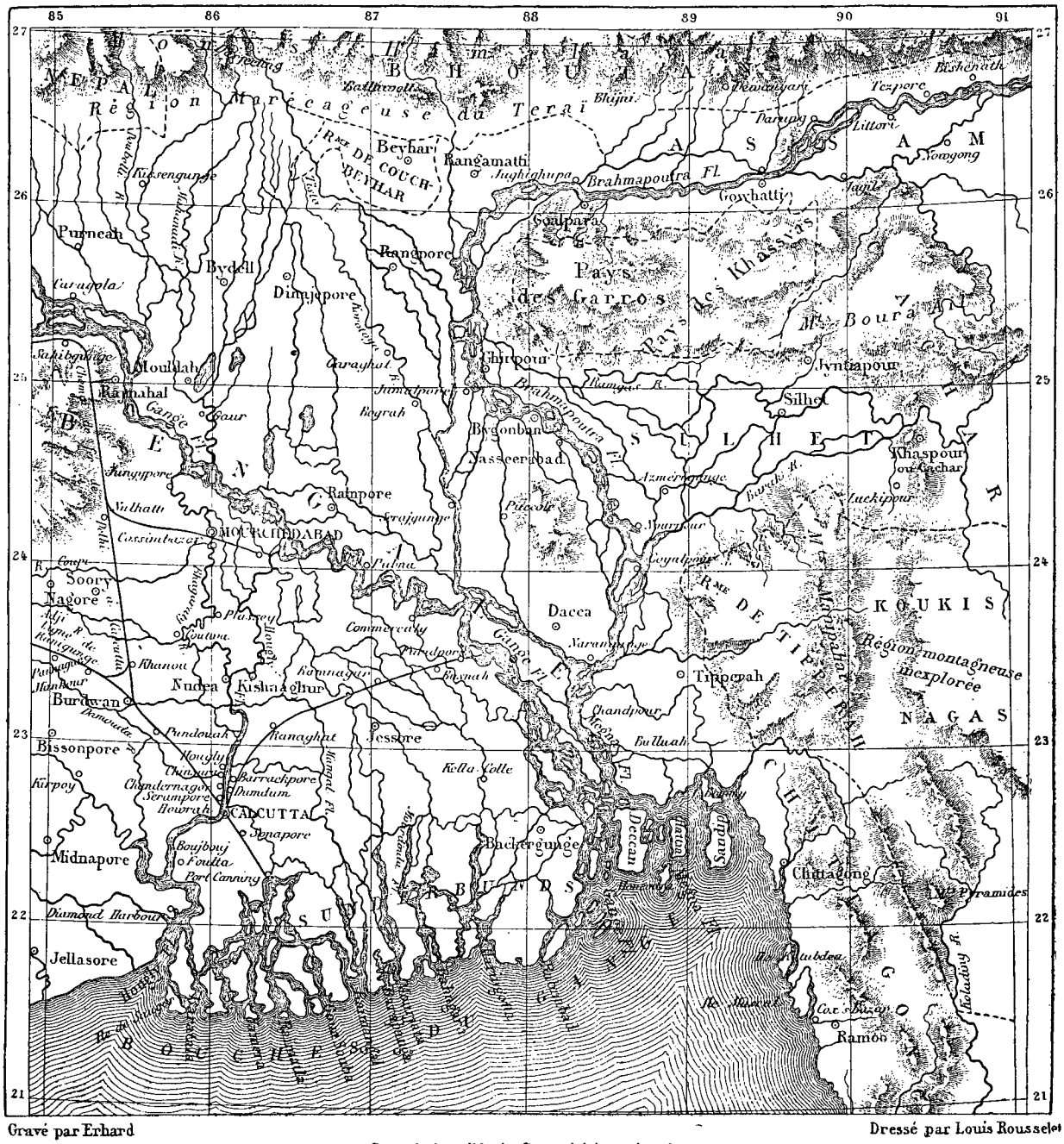
Aux approches de Burdwan, s'étendent de grands groupes de palmiers au port majestueux, aux longues feuilles s'étalant en dômes : nos yeux les contemplent avec étonnement; des cocotiers! ce sont des cocotiers! les premiers que nous revoyions depuis que nous avons quitté les rivages du golfe de Cambay. Je ne puis me lasser d'admirer leur large panache se balançant au sommet d'un tronc flexible semblable à une gigantesque fusée qui éclate en laissant derrière elle une traînée noire. Avoir vécu six ans dans l'Inde et s'extasier devant un cocotier, paraîtra chose bizarre au lecteur. Peut-être sera-t-il étonné si je lui dis que le cocotier n'est commun dans l'Inde que sur les côtes, qu'il ne croît que le long des rivages dans l'étroite zone que vivifie l'air de la mer, et qu'au delà, dans le vaste intérieur du continent, il est totalement inconnu, regardé comme une curiosité, et qu'on ne l'élève qu'à grands frais et avec beaucoup de peine dans les jardins des palais. De Baroda jusqu'ici, c'est à peine si j'ai rencontré une demi-douzaine de cocotiers, et la plupart des pays du Rajasthan et de l'Hindoustan n'offrent guère au voyageur en fait de palmiers que de maigres dattiers, ni plus gros ni plus productifs que ceux que les touristes admirent sur les côtes de Provence.

L'hôtel où nous descendons à Burdwan est situé près de la gare, et dès notre arrivée j'écris quelques lignes au Maharajah pour le prier de nous accorder une entrevue.

Burdwan, une des principales villes du Bengale occidental et à la fois chef-lieu d'un district anglais et capitale d'une principauté vassale. Le district relève politiquement de l'autorité anglaise, mais il est la propriété absolue d'un prince indien, un Maharajah, qui le gère à sa fantaisie et paye au gouvernement l'impôt foncier comme le premier sujet britannique venu. Cet impôt annuel, représentant quarante pour cent du revenu net, s'élève à dix millions de francs, chiffre qui donne une idée de l'énorme richesse de ce district. Il n'en est pas de plus riche ni de plus peuplé dans l'Inde; la densité de sa population est supérieure à celle des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parties les plus populeuses de la Chine. On estime que si l'Inde entière était peuplée dans la même proportion que la Zillah de Burdwan, elle renfermerait huit cents millions d'habitants au lieu de deux cents millions. L'heureux propriétaire de ce magnifique pays, véritable royaume de cent seize kilomètres de longueur sur soixante-douze kilomètres de largeur, est certainement le souverain le plus fortuné du monde ; il n'a ni armée, ni administration judiciaire à entretenir ; nulle crainte de révolution ou de guerre ; et à côté de cela il possède tous les avantages de la royauté, les titres pompeux, les honneurs et les saluts de coups de canon.



Carte de la vallée du Gange (région orientale).

Ce puissant potentat, plus sociable que son collègue de Mourchèdabad, nous envoie, en réponse à ma lettre, son secrétaire européen avec une voiture pour nous conduire auprès de lui.

Burdwan a moins l'air d'une grande et opulente cité que d'un camp de pionniers installé au milieu d'une forêt. Les huttes, d'un aspect plus primitif encore qu'à Mourchèdabad, sont séparées les unes des autres par d'épais fourrés de cocotiers et d'aréquiers, projetant de longs festons de lianes au-dessus de mares croupissantes sur lesquelles s'étalent les larges feuilles et les corolles nacrées du lotus, la fleur sacrée des eaux. Les rues sont de larges allées bien entretenues, au-dessus desquelles les arbres forment une voûte ombreuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les habitants, du type bengali le plus pur, marchent presque nus, les reins ceints d'un pagne étroit, auquel les riches ajoutent une tunique de gaze transparente ; tous vont nu-tête, les cheveux coupés à la romaine. Les femmes elles-mêmes n'ont qu'un étroit sarri blanc qui dissimule à peine la poitrine libre, sans corsage.

Le palais du Rajah, vaste construction d'un style anglo-indien, est situé au centre d'un beau jardin, traversé par de magnifiques pièces d'eau. Nous sommes reçus au pied du grand perron par le *kâmdar* du prince, qui, nous faisant traverser de vastes salles décorées de tableaux, de statues, et meublées avec un luxe tout européen, nous conduit dans un superbe salon qui ne déparerait aucun de nos somptueux palais nationaux. Quelques minutes après notre arrivée, le Maharajah entre, et venant à nous, nous serre à chacun la main en nous souhaitant la bienvenue dans le meilleur anglais. C'est un homme d'une quarantaine d'années ; ses traits un peu bourgeois sont intelligents



En chemin de fer (voy. p. 139). — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

et sympathiques. Il porte le costume adopté par les réformateurs de l'école de la *Young India* (la jeune Inde) : une redingote à l'européenne brodée d'or, un pantalon et une haute toque de velours, de la forme prosaïque, décorée du nom de grecque. J'aurai bientôt l'occasion de parler de cette école de la jeune Inde, dont le Maharajah est un des chefs les plus éminents ; qu'il me suffise de dire pour le moment que ces réformateurs rêvent de donner au peuple indien des institutions civiles et religieuses qui, tout en conservant les traditions nationales, soient plus en rapport avec les progrès de la civilisation actuelle.

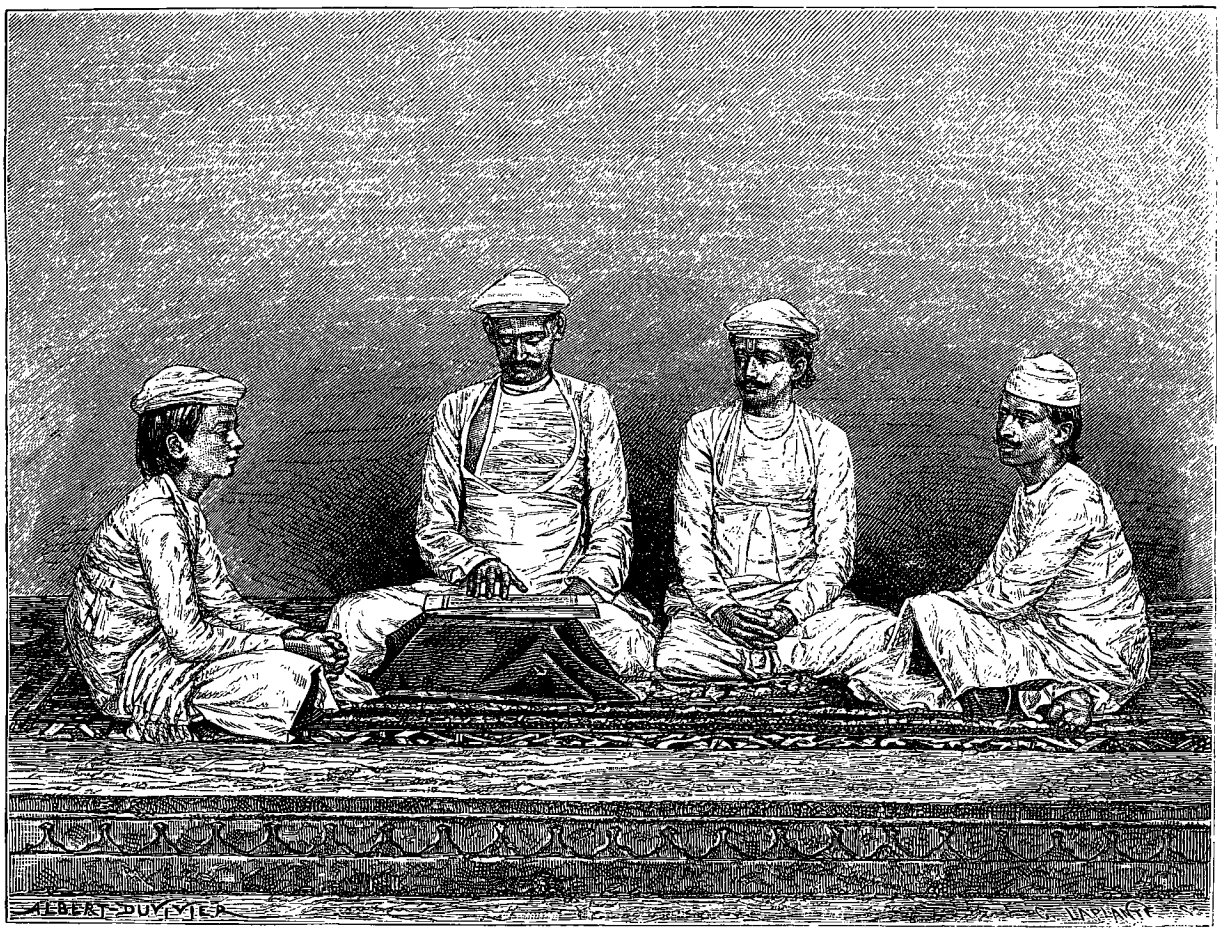
Après un long et intéressant entretien, le Maharajah nous prie de quitter notre hôtel et d'accepter pour quelques jours l'hospitalité dans l'habitation qu'il a fait construire expressément pour les visiteurs européens au milieu même de son parc.

Louis ROUSSELET.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE



Brahmanes du Bengale. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LVI

LE BENGALE (suite).

Burdwan. — Le champ de bataille de Pundouah. — La pic de Shah Soufi. — Le Trivêni d'Hougly. — La ville des Sept Sages. Chandernagore.

Le parc du palais de Burdwan est dessiné à l'européenne et offre des points de vue d'une grande beauté; les massifs habilement disposés présentent un ravissant mélange des plantes des tropiques et de celles des régions tempérées; des ruisseaux serpentent de tous côtés; les pièces d'eau sont couvertes de mille oiseaux, tandis que des daims, des chevreuils, des cerfs bondissent à travers les pelouses; enfin, de nombreux kiosques, de légers tchatris, permettent de savourer tout à son aise ce beau spectacle.

Dans un angle du jardin se trouvent le parc des éléphants, renfermant une trentaine de ces animaux, et

1. Suite et fin. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305, 321, 337; t. XXVII, p. 65, 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une belle ménagerie où sont réunis les hôtes des forêts de l'Inde : singes, tigres, buffles, ours, etc.

Le Maharajah vient nous rendre visite le lendemain de notre arrivée, et nous sortons ensemble en voiture pour aller visiter un curieux groupe de cent huit temples, dédiés à Siva, qui s'élève à deux kilomètres de la ville sur le bord d'un bel étang. Ces temples ne sont curieux que par leur grand nombre ; ce sont d'assez insignifiantes constructions de briques.

Après une halte de quelques jours à Burdwan, nous reprenons le chemin de fer. Nous ne sommes plus qu'à quatre-vingt-dix kilomètres de Calcutta ; mais comme nous n'avons guère hâte d'arriver dans cette ville, où se termine notre long voyage, nous nous arrêtons de nouveau à peu de distance de Burdwan, au village de Pundouah, pour visiter quelques antiquités célèbres.

Pundouah était, en 1339, la capitale des rois brahmaniques du Bengale. A cette époque, l'ambassadeur musulman envoyé à cette cour par l'empereur de Delhi, Féroze Toglack, ayant à célébrer la naissance d'un fils, invita ses amis à un festin dans lequel il leur servit la chair d'un bœuf qu'il avait fait tuer secrètement. Pour ne pas offenser les préjugés des brahmanes, il fit enfouir soigneusement les os de l'animal ; par malheur, des chacals déterrèrent la carcasse, et le peuple, exaspéré par cette vue, vint demander au roi la vie du meurtrier du bœuf. Sur le refus du souverain, les fanatiques attaquèrent la demeure de l'ambassadeur, qui réussit à s'échapper ; mais le malheureux enfant, cause involontaire de l'affaire, fut pris et immolé en sacrifice expiatoire. L'année suivante, l'armée de Toglack marcha contre le roi de Pundouah, qui fut défait dans une bataille rangée livrée sous les murs de sa capitale. La ville elle-même fut investie par les musulmans, qui ne s'en emparèrent qu'après un long siége. D'après la tradition, la citadelle renfermait un étang dont les eaux miraculeuses rendaient à la vie les soldats tués dans le combat ; mais les musulmans ayant réussi à y jeter un quartier de viande de bœuf, l'eau sacrée fut souillée et les Hindous durent se rendre.

Pour célébrer cette bataille de Pundouah, qui leur donnait le superbe empire du Bengale, les vainqueurs élevèrent au centre de la plaine une haute tour de victoire, que l'on voit encore à une petite distance de la station du chemin de fer. C'est un édifice en briques de quarante mètres de hauteur ; à l'intérieur est placée une barre de fer de même dimension que la tour, appelée Shah-Soufi-ka-lât ou la pique du Shah Soufi, le général musulman qui remporta la victoire. Au pied de la tour s'étend une belle mosquée d'un aspect sombre et sévère, dont les deux cents coupoles en maçonnerie donnent des effets d'acoustique fort curieux.

Le train suivant nous conduit à la station de Muggra, près de laquelle se trouve le ghât de Trivêni, un des lieux les plus sacrés du Bengale.

Ce *trivêni*, ou point de rencontre de trois rivières, forme le pendant de celui d'Allahabad que mes lecteurs connaissent déjà ; seulement ici, au lieu de marquer le point où le Gange, la Jumna et la mystique Sarasvati combinent leurs eaux, il est supposé indiquer le lieu où ces trois fleuves se séparent pour se diriger chacun vers la mer ; en effet, l'Hougly ou bras occidental du Gange jette ici à droite et à gauche deux petits canaux qui vont se perdre dans l'inextricable réseau du delta.

Le ghât est un grand et bel escalier dominant une partie fort pittoresque du cours de l'Hougly ; les pèlerins y viennent de fort loin, soit pour y brûler les corps de leurs morts, soit pour s'y purifier dans les eaux triplement sacrées. On voit encore non loin de là les ruines d'un temple fort antique, si l'on en juge par la forme primitive de ses portes et l'originalité de ses ornements. La plaine voisine portait vers le commencement de l'ère actuelle une grande et prospère cité, la célèbre Saptagrama (la ville des Sept Sages), un des ports de commerce les plus fréquentés par les Romains ; le village de Satgân, qui lui a succédé, n'est qu'une insignifiante bourgade.

Nous remontons en wagon, et une heure après nous nous arrêtons de nouveau, mais cette fois sur une terre française, à Chandernagore. Quelques pas hors de la gare, et j'aperçois avec émotion le drapeau tricolore flottant fièrement au-dessus des arbres ; bientôt nous sommes au milieu de compatriotes, d'amis, et nous entendons résonner pour la première fois depuis quatre ans le français parlé par une bouche française.

Et cependant, après cette première émotion que l'on éprouve toujours en se retrouvant après une longue absence sur un sol qu'abrite le drapeau de la patrie, on ne peut s'empêcher ici d'éprouver un véritable serrement de cœur lorsque l'on jette les yeux autour de soi.

Eh quoi? c'est à ce coin de terre de quelques kilomètres carrés, c'est à cette agglomération de huttes basses et sales envahies par l'eau et la végétation que se borne notre empire dans l'Inde du nord? Des rues tristes, sans vie, des bazars sans commerce, un port sans navires, tel est aujourd'hui ce Chandernagore qui en 1740 éclipsait Calcutta et commandait au Bengale. Pourquoi la France s'obstine-t-elle à garder cet insignifiant coin de terre? est-ce pour nous rappeler ce que nous aurions pu être dans l'Inde et ce que nous y sommes? est-ce pour l'importance militaire d'une place où les traités nous défendent d'entretenir plus de quinze soldats? Ne vaudrait-il pas mieux effacer tous ces tristes souvenirs et retirer notre drapeau d'un endroit où il ne reçoit qu'humiliations, à moins que le tribut de trois cents caisses d'opium, représentant une somme de deux à trois cent mille francs, que nous paye l'Angleterre à la condition que nous n'entravions pas son monopole, ne soit considéré comme une compensation suffisante pour ces humiliations?

Cependant il faut reconnaître à Chandernagore certains avantages : une position très-pittoresque sur la rive droite de l'Hougly, de beaux sites et un climat *comparativement* salubre. Si donc on était décidé à con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

server cette possession, il eût fallu tout au moins mettre à profit ces avantages naturels. Pour cela, une occasion inespérée se présenta il y a une quinzaine d'années : on traçait alors le chemin de fer qui remonte vers Delhi, et Chandernagore se trouvait traversé par la voie. Une compagnie se créa à Calcutta pour faire de notre colonie une sorte de Saint-Cloud de la capitale indienne; on devait y construire des villas, un théâtre, des places d'amusement, en un mot y attirer les Européens, y amener la vie, et comme compensation, la compagnie demandait au gouvernement français la cession du terrain nécessaire à l'établissement de la voie et d'une gare. Le projet fut envoyé à Paris à l'autorité supérieure, d'où il revint après de longs délais; le gouvernement voulait bien faire la concession, mais sous condition que tous les gens employés par la compagnie dans la gare et sur la partie de la voie située en territoire français, seraient de nationalité française. Qu'en advint-il? La compagnie anglaise abandonna son projet et fit passer sa ligne en dehors de notre territoire : de sorte que le chemin de fer évite aujourd'hui soigneusement notre colonie, et la gare, au lieu de toucher la ville, en est éloignée de trois kilomètres.

Nous fûmes l'objet de l'accueil le plus affable et le plus empressé de la part des quelques officiers composant le gouvernement de la colonie, et nous passâmes au milieu d'eux quelques jours dont j'ai gardé le meilleur souvenir. En compagnie du Dr M***, nous fîmes plusieurs intéressantes excursions aux environs : à Hougly, où se trouve une fort curieuse mosquée d'un style tout particulier (voy. p. 151); à Bandel, où est situé le plus antique édifice chrétien du Bengale, une église catholique fondée en 1599; à Chinsurah, l'ancienne colonie hollandaise; enfin, après avoir promis de revenir bientôt à Chandernagore, nous reprîmes le chemin de fer, et quelques heures après nous étions à Calcutta.

LVII

CALCUTTA.

La ville. — Les bazars. — Les habitants. — Les Babous. — La *Young India*. — Ram Mohun Roy. — Le Brahmo Somâj. — Les écoles de filles. — Le mariage des veuves. — Kali. — Le Charak Poudja. — La vie européenne. — Le Strand. — Le jardin botanique. — Les cyclones. — Les arghilahs. — Jaghernauth. — Port-Canning. — Les Sunberdunds. — Tigres et crocodiles. — Excursion à Dacca. — Le Gange et le Brahmapoutra. — Diamond Harbour. — Coup d'œil rétrospectif.

Il est peu de villes de l'Asie sur lesquelles on ait autant écrit que sur Calcutta, depuis Jacquemont, dont les lettres nous ont donné un tableau si fin, si exact de la société indo-européenne dans cette ville, jusqu'à l'intéressante description que M. Grandidier a publiée dans ce recueil même[1]. Je serai donc moi-même fort bref, et me bornerai à signaler quelques particularités qui ont pu échapper à mes prédécesseurs.

1. Voy. t. XIX, p. 2 et suivantes.

Lorsque le voyageur, arrivant directement d'Europe par mer, débarque à Calcutta, il ne peut être que vivement impressionné par le premier aspect de la grande métropole indienne. Sortant des terrains bas et deminoyés qu'il vient de traverser depuis la mer, il voit tout à coup s'élever, à l'extrémité d'une immense esplanade, une ligne imposante de palais. De tous côtés se dressent des colonnes, des clochers, des dômes; des navires énormes remplissent le port; la foule affairée se presse sur les quais; des voitures, des palanquins vont et viennent dans un pittoresque tumulte; tout, en un mot, lui rappelle qu'il a devant lui l'une des plus grandes villes du monde, la capitale d'un empire qui compte deux cents millions de sujets.

S'il pénètre dans la cité, son illusion dure encore : il traverse des squares dignes de Londres, ornés de beaux jardins, de magnifiques étangs; des rues aux magasins somptueux, bordées de maisons aux frontons de temple grec. Mais bientôt, il quitte toutes ces magnificences; les rues deviennent des ruelles fangeuses, obscures, et des huttes sordides en paille, sans étages, remplacent les palais et s'étendent jusqu'aux horizons de la plaine. Ici, les quartiers ne sont pas marqués d'une façon distincte comme à Bombay : la hutte succède sans transition au palais.

La population elle-même est loin de présenter cette variété si pittoresque de types qui fait de la grande ville commerciale de la côte occidentale de l'Inde un des points les plus remarquables du globe. A l'exception de quelques Chinois et Birmans, les habitants appartiennent presque tous aux races du nord de la péninsule. On y trouve beaucoup d'Hindoustanis, des Brahmanes, des Marwaris exerçant surtout le commerce de l'argent et des tissus de manufacture européenne; les portefaix sont pour la plupart des natifs de l'Orissa ou du Birbhoûm; mais la grande majorité du peuple et toute la bourgeoisie sont composées de Bengalis; quant à l'aristocratie nobiliaire, elle a depuis longtemps disparu et a cédé la place aux parvenus de la fortune.

Les classes inférieures méritent peu l'attention : ignorantes, superstitieuses, elles se distinguent surtout par leurs défauts, lâcheté, fourberie, fanatisme; c'est à elles que les Indiens en général doivent d'avoir été si souvent calomniés par ceux qui, ayant étudié le peuple bengali, en ont conclu que toutes les nations de la vaste péninsule indienne devaient répondre au même type.

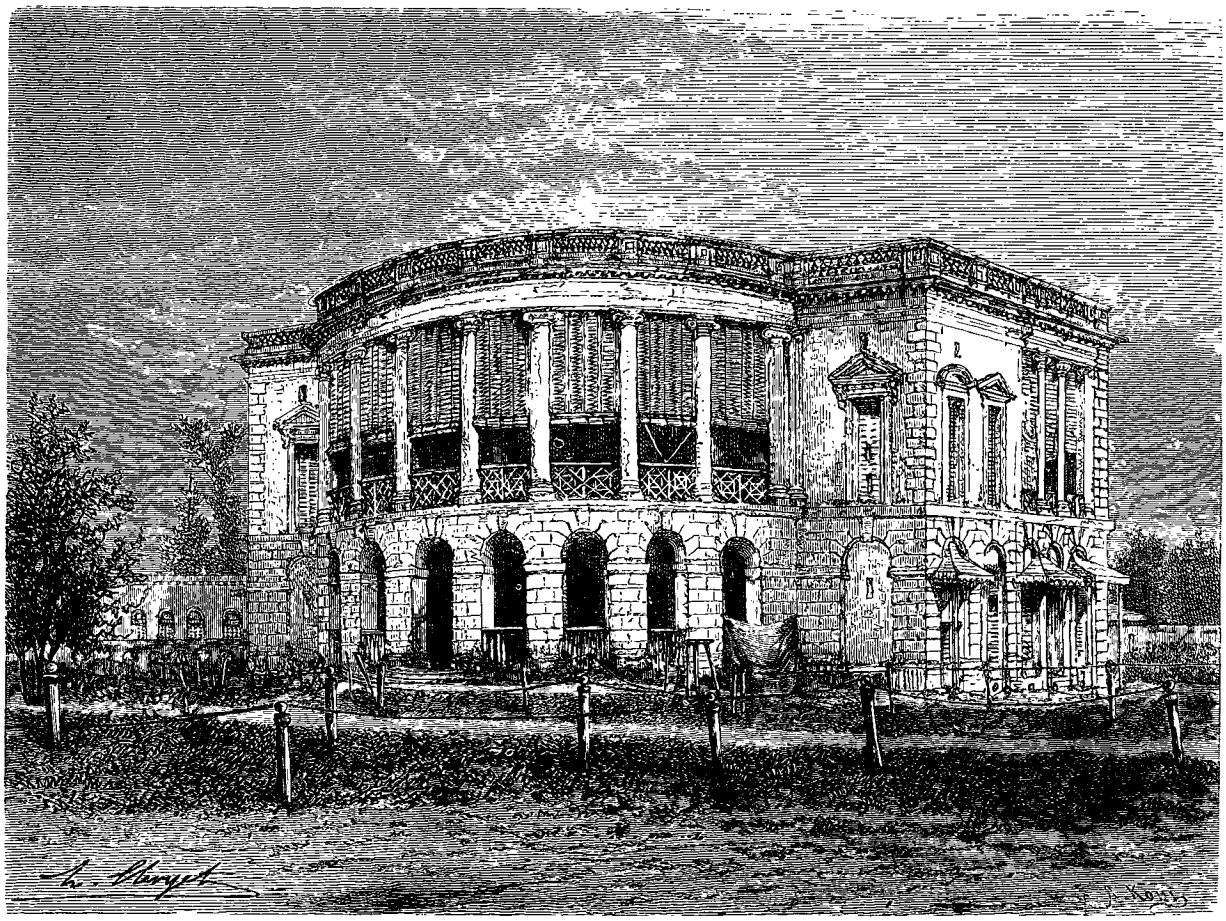
Le peuple de Calcutta est, en somme, un triste échantillon de la race hindoue; il n'en est pas de même de la bourgeoisie, qui offre un très-intéressant sujet d'étude. Depuis fort longtemps en contact avec les Européens, enrichis par le commerce, les Babous (c'est le nom que portent les bourgeois du Bengale) sont fort résolûment entrés dans la voie du progrès et se sont mis à la tête d'un mouvement de rénovation qui peut avoir les conséquences les plus heureuses pour l'avenir de la nation indienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils comprirent tout d'abord que l'éducation leur donnait la meilleure des armes pour conquérir l'égalité que leur refusait le vainqueur. Ils fondèrent des colléges, et firent aborder à leurs enfants l'étude des sciences européennes : médecine, droit, arts pratiques, etc. Bientôt, au grand étonnement des Anglais, les jeunes Bengalis se présentèrent en nombre aux examens pour solliciter les places du gouvernement, et on fut bien obligé de leur en autoriser l'accès; en peu de temps, l'élément babou envahissait les postes, les télégraphes, les chemins de fer, les tribunaux, les administrations, de même qu'il accaparait déjà l'industrie et le commerce.

Mais les Babous avaient bien compris que ces progrès ne pourraient avoir une réelle importance que du jour où ils se seraient débarrassés des mille entraves du culte brahmanique et, chose plus difficile, des vieilles coutumes sociales plus profondément enracinées que les idées religieuses elles-mêmes.

Abandonner le brahmanisme pour le christianisme eût été chose dangereuse, on perdrait par cela toute influence sur la masse du peuple, sans espérer d'obtenir une compensation suffisante de la part des Anglais; on cesserait d'être Hindou, on deviendrait *half-cast*. Les Babous choisirent un moyen mixte : au lieu de



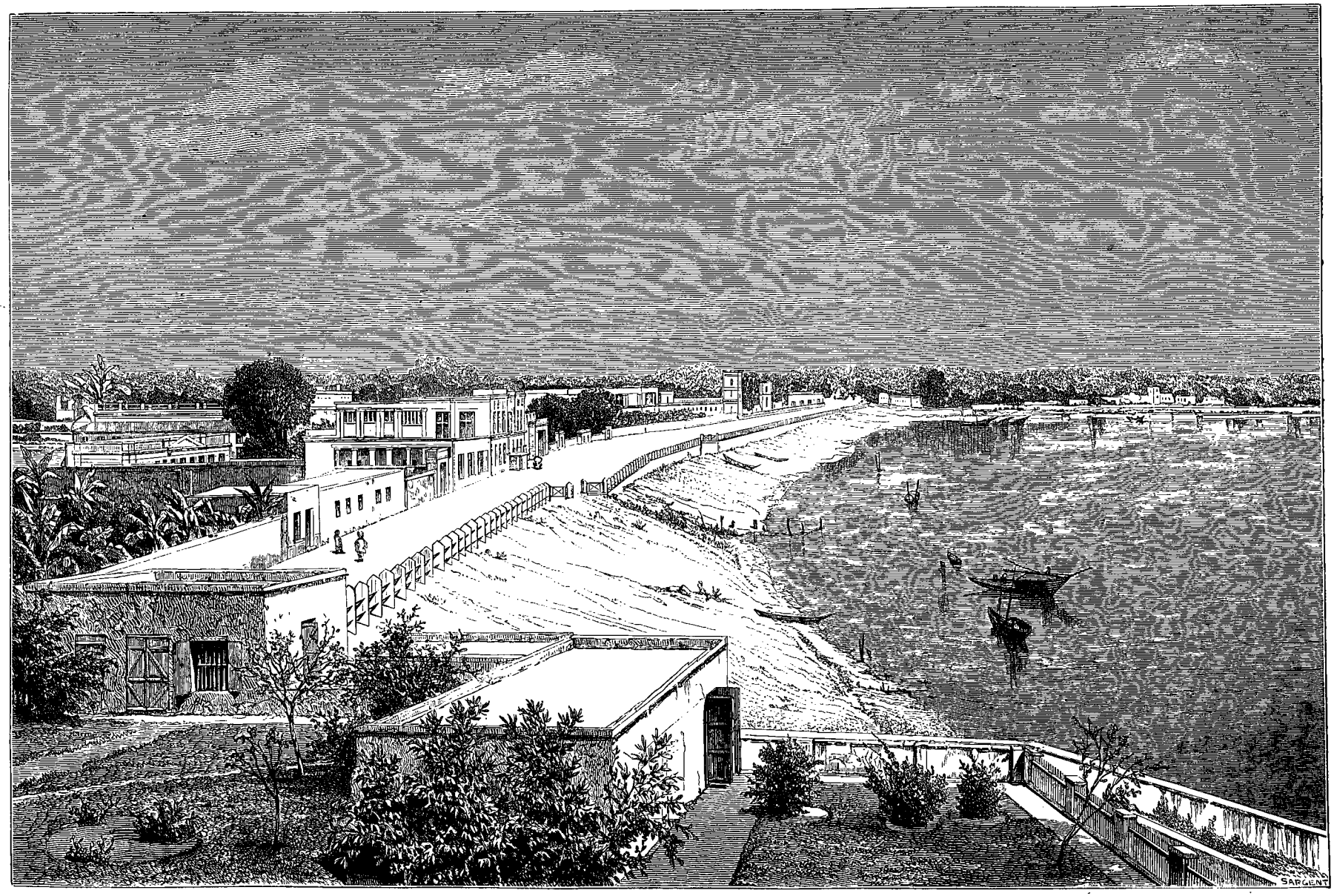
Habitation européenne à Calcutta. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

renverser, ils réformèrent. Un des leurs, Ram Mohun Roy, philosophe connu et estimé en Europe, où il avait longtemps voyagé, leur donna les bases d'une religion nouvelle, le Brahmo Somâj, qui, sous l'apparence d'un retour au védisme, était en réalité l'adoption de certaines idées philosophiques modernes.

Le Brahmo Somâj reconnaît une divinité unique, Brahma, force créatrice, mais laisse l'homme dans toute son indépendance et fait dépendre la vie future de ses actions, non de ses pratiques religieuses. Ce n'est encore, du reste, qu'une religion ébauchée, mais à laquelle les liens avec d'anciennes traditions, un libéralisme véritable, promettent dans un avenir prochain un rôle prépondérant dans le Bengale, et même dans l'Inde entière.

Il restait aux Babous un obstacle plus sérieux encore à renverser, obstacle qu'ils n'ont encore réussi qu'à ébranler : c'est celui que présentaient les vieilles coutumes. Le peuple avait assisté froidement à la formation du Brahmo Somâj; ce n'était à ses yeux qu'une secte de plus parmi les trois ou quatre cents sectes hindoues; en somme, le Babous conservaient Brahma et les Védas. Mais lorsqu'il apprit que l'on voulait décréter l'égalité des femmes, l'éducation des filles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chandernagore. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le mariage des veuves, son flegme fit place à l'indignation.

Cependant les plus courageux membres de ce parti, qui se décora du nom de *Young India* (la jeune Inde), allèrent jusqu'au bout; ils ouvrirent des écoles pour les filles et plusieurs épousèrent des veuves. Le jour où ces faits si simples prirent place marque une date mémorable dans l'histoire de l'Inde; c'est une ère qui se ferme, ère d'obscurité, d'ignorance, et un nouveau régime qui commence.

Pour comprendre toute la valeur de cette véritable révolution sociale, il faut savoir que d'après les dogmes hindous la femme doit être tenue dans l'ignorance; la courtisane seule peut savoir lire et écrire. Quant à la veuve, la loi religieuse est inexorable pour elle. Sitôt qu'une femme a perdu son époux, ses parents doivent la prendre, la dépouiller de ses vêtements, et après l'avoir accrochée par les pieds, lui raser la chevelure dans cette pénible position; puis on lui remet les vêtements les plus grossiers et elle est condamnée aux travaux les plus rudes du ménage; désormais elle ne portera plus de soie, d'or, d'argent; elle ne pourra manger avec ses amies, elle sera l'esclave, la servante de tous; quant à se remarier, cela lui est sévèrement interdit, et l'homme qui serait assez audacieux pour lui offrir le mariage perdrait sa caste et encourrait la mort civile. La veuve avait autrefois un moyen d'échapper à cette existence de tortures, c'était de se sacrifier en *sutti*, de se brûler vive sur le corps de son mari; aujourd'hui que les Anglais ont interdit ces sacrifices, la pauvre femme n'a d'autre refuge contre les sévérités des siens, que la vie de courtisane de bazar, pas même de nautchni.



Porteurs d'eau. — Dessin de Laguillermie, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Il y avait donc là une œuvre de réparation et de justice qui devait intéresser les réformateurs : œuvre délicate, s'adressant à des préjugés consacrés par près de quarante siècles, profondément enracinés dans le peuple; mais cela ne fit pas reculer ces gens courageux, et aujourd'hui nombre de veuves ont épousé avec éclat d'honorables Babous. On peut entrevoir désormais le jour où ces coutumes barbares auront tout à fait disparu.

La divinité favorite du peuple de Calcutta est la sanglante Kali, l'épouse de Siva. C'est la déesse du meurtre; jadis ses autels n'étaient arrosés qu'avec du sang humain; ses idoles sont toujours représentées entourées de cadavres, de crânes; il n'est pas, en un mot, culte plus odieux, plus dégoûtant.

C'est habituellement au mois de juillet ou d'août que se tenait la grande fête en l'honneur de Kali. La foule se réunissait dans une plaine avoisinant la ville, pour assister à la grande cérémonie du Charak Poudaj Voici en quoi consistait cette cérémonie dont le nom veut dire: adorer en tournant. On plantait en terre une sorte d'appareil semblable à celui qui sert dans nos fêtes à faire tourner les enfants sur des chevaux de bois; à l'extrémité de chaque bras de potence, pendait une corde munie de crochets acérés que des sectaires fanatiques de Kali s'enfonçaient dans la chair; la machine mise en mouvement entraînait dans une sorte de tourbillon les malheureux, qui retombaient lourdement sur le sol lorsque le poids du corps et la vitesse du mouvement finissaient par rompre le lambeau de chair retenu par le crochet. Le gouvernement anglais ayant interdit cet usage, les fanatiques se contentent aujourd'hui de se jeter sur le sol d'une grande hauteur, se lacèrent le corps avec des crochets, et enfin se livrent aux actes les plus insensés pour plaire à la sombre Kali.

Me trouvant à Calcutta à l'époque du Charak Poudja je fus invité par un Babou à assister à la célébration de cette fête. Cette proposition ne laissa pas que de m'étonner, mais j'acceptai l'offre sans observation. Grande fut ma surprise lorsque, en arrivant sur le lieu de la fête, je vis, au lieu de la foule fanatique que je m'attendais de trouver, une respectable assemblée de Babous, occupant un cercle de chaises autour d'une vaste pelouse, au milieu de laquelle se dressait, non pas l'instrument de supplice du Charak Poudja, mais un échafaudage muni de trapèzes, de barres, de cordes d'anneaux, enfin un appareil complet de gymnastique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



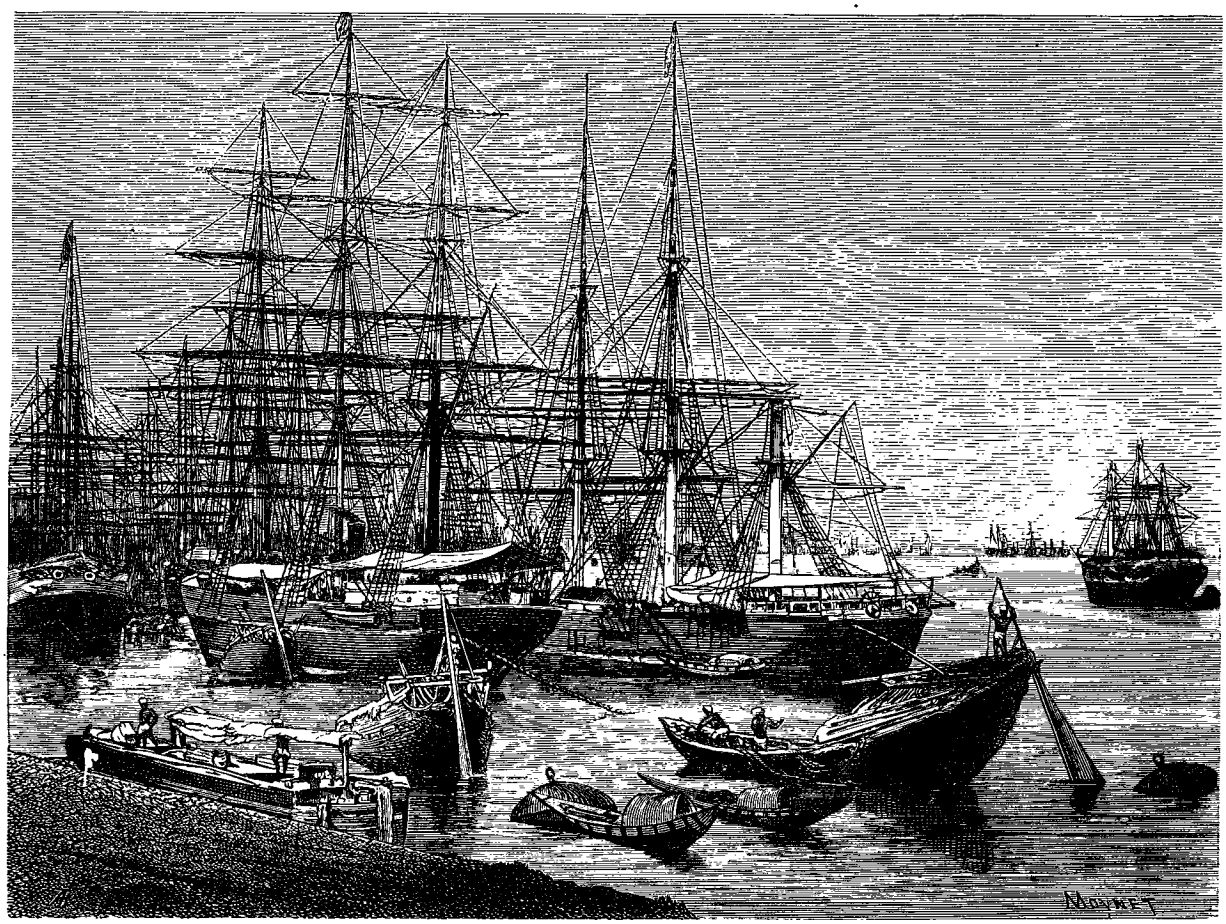
La grande mosquée d'Hougly, près de Calcutta. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bientôt arrivèrent des enfants, des jeunes gens qui exécutèrent fort adroitement de très-jolis tours sous la direction de deux soldats anglais. Aux gymnasiarques succéda un orchestre, composé aussi de jeunes Indiens, qui nous joua plusieurs morceaux, et enfin vint un chœur d'enfants qui chanta des hymnes en bengali. La représentation terminée, on distribua des prix aux enfants, qui furent ensuite invités à s'attabler devant une copieuse collation.

« La plupart de ces enfants, me dit mon compagnon le Babou, appartiennent aux classes les plus pauvres de la ville; cependant il se trouve parmi eux aussi nombre de jeunes Babous, que nous leur adjoignons dans un but que je n'ai pas besoin de vous expliquer. En procurant à ces enfants pauvres les distractions et des plaisirs qui leur étaient inconnus, nous les écartons des spectacles sanginaires auxquels ils auraient été voués sans cela, nous élevons leur esprit et nous les préparons à devenir des hommes. En même temps l'exemple de ces enfants réagit sur leurs parents et les détache peu à peu de ces vieux usages, la honte de notre pays. Voilà comment nous célébrons le Charak Poudja.

On voit donc que les Babous de Calcutta méritent



Le port de Calcutta. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

toutes les sympathies des Européens ; bien des Anglais, effrayés de leur prépondérance croissante, les traitent avec beaucoup d'ironie et essayent de faire passer ces réformes pour de vaines ostentations. Ce n'est pas mon avis : les Babous sont gens fort louables, fort sérieux ; et s'ils ont quelque chose de ridicule, c'est leur nom, aussi bizarre en langue indienne qu'en français, et que je leur conseillerai, pendant qu'ils sont en voie de réformer, de changer pour un autre plus euphonique.

Un des résultats les plus importants de ces réformes inaugurées par la classe bourgeoises de Calcutta a été le bouleversement presque complet du vieux système des castes. « Le président de la Dharmasabha de Calcutta, dit M. Max. Muller, constatant ce progrès, est un soudra, tandis que le secrétaire se trouve être un brahmane. Dans le Bengale, les trois quarts des brahmanes sont les serviteurs des autres castes. Un grand nombre d'entre eux font le commerce des spiritueux ; d'autres fournissent la viande de bœuf aux bouchers et portent des souliers faits en peau de vache.... Aussitôt, ajoute-t-il, que la population féminine de l'Inde pourra être tirée de son état actuel de dégradation ; aussitôt qu'une meilleure éducation et qu'une religion plus pure auront fait comprendre aux femmes de l'Inde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'esplanade, à Calcutta. — Dessin de J. Gaildrau, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sentiment de la responsabilité morale et du respect de soi-même; aussitôt qu'elles auront appris qu'il y a chez la femme, dans le véritable amour, quelque chose qui est au-dessus des lois de la caste et de la malédiction des prêtres, ce sera leur influence qui aura le plus de force, d'une part pour faire éclater les barrières artificielles de la caste, et de l'autre pour maintenir dans l'Inde, comme ailleurs, la vraie caste du rang, des manières, de l'intelligence et du caractère. »

Je ne parlerai pas de la vie que mènent les Européens à Calcutta; pour les hautes classes anglaises, ce n'est que la copie du high-life de Londres; on y danse, on y dîne, on y boit du thé et on y rend des visites, sanglé dans un habit noir et affublé d'un chapeau noir tout comme à Belgravia. Le soir, toute la colonie européenne étale ses toilettes et ses équipages sur le Strand, courte allée sans arbres, longeant la rive du fleuve; pendant la saison, c'est-à-dire d'octobre à mars, cette promenade présente surtout un caractère de grande originalité, car les princes et les hauts personnages indiens, toujours nombreux à la cour du vice-roi, viennent rivaliser de luxe avec la foule élégante.

L'Hougly, le bras du Gange qui baigne la ville, a en ce point près d'un kilomètre de largeur; il roule majestueusement ses eaux profondes entre des rives basses assez pittoresques. Jadis on voyait flotter à sa surface d'innombrables cadavres, accompagnés de nuées d'oiseaux de proie qui les dépeçaient sous les yeux des promeneurs. Le gouvernement anglais défend maintenant aux riverains de jeter les corps dans le fleuve; seulement, comme cette coutume n'était pratiquée que par les gens trop pauvres pour faire les frais d'un bûcher, on a dû établir une sorte de bûcher municipal, vaste tour où flambe continuellement un brasier destiné à dévorer les restes des pauvres diables.

Sur la rive droite du fleuve, à une petite distance en aval de la ville, s'étendent les magnifiques jardins botaniques dont le naturaliste Hooker a doté Calcutta, et qui sont aujourd'hui sans nul doute les plus vastes et les plus beaux du monde. On y trouve réunis, non pas dans des serres, mais en plein air, en pleine terre, les merveilles des flores africaine, américaine, asiatique et océanienne. Les principales curiosités sont : un baobab du Sénégal dont le tronc n'a pas moins de quinze mètres de circonférence, et un multipliant ou banyan indien qui couvre avec ses nombreux pilastres plus d'un kilomètre carré; malheureusement ce dernier arbre a été fort endommagé dans le grand cyclone de Calcutta.

Le cyclone! Ce mot résonne d'une façon sinistre dans la grande métropole indienne! Il n'est pas de fléau qui puisse lui être comparé et tout tremble devant sa terrible puissance.

Tout le monde a entendu parler du grand cyclone qui mit en 1864 Calcutta à deux doigts d'une ruine complète. Le vent, refoulant avec une irrésistible puissance le courant de l'Hougly, lança ses eaux comme un rempart mouvant hors de leur lit, entraînant avec elles les deux cent quarante navires qui y étaient ancrés, les broyant les uns contre les autres et semant la désolation sur les deux rives du fleuve. Le tourbillon atmosphérique, après ce premier méfait, se précipita avec une rage diabolique sur la malheureuse cité; d'un seul coup, il balaya les quartiers pauvres des indigènes, enlevant les huttes, projetant au loin leurs débris en poussière, brisant les flexibles palmiers comme des fétus. Laissant alors deux cent mille malheureux sans abri, sous une pluie torrentielle, le fléau parut chercher de plus sérieux adversaires et vint battre en brèche les lourds et massifs édifices de la ville européenne; ses rafales, avec la puissance de mille béliers, entamèrent les murailles, jetèrent à bas les portiques et les colonnades, tordirent les balcons de fer, enlevèrent les toits. Puis, au moment où la population tremblante n'espérait plus de salut, le météore s'éloigna subitement, le calme se rétablit, la ville était sauvée.

Mais à quel prix! deux cents navires perdus ou broyés, des centaines de palais renversés, des milliers de huttes anéanties, et, chose plus terrible que les millions que représentaient toutes ces choses, vingt mille cadavres dans la cité, cent mille dans les plaines voisines; partout les villages enlevés, les moissons détruites sur toute l'étendue du bas Bengale!

Et si encore ce cyclone était un accident, une chose unique; mais il n'est pas d'année où des météores ne viennent s'abattre sur la ville, moins épouvantables que celui-là, mais cependant redoutables encore. Il n'y a pas à se le dissimuler, Calcutta se trouve sur la route de ces phénomènes et elle est condamnée à succomber sous leurs coups comme tant d'autres villes dont les ruines couvrent les marais des Sunderbunds.

Pendant mon séjour à Calcutta, je fus témoin d'un de ces cyclones, d'une intensité relative. Depuis la veille les instruments barométriques éprouvaient des oscillations assez brusques, lorsque, à une heure de l'après-midi, le ciel, où brillait depuis le matin un soleil radieux, se couvrit de nuages avec une étonnante rapidité. J'étais sur l'esplanade, et dès ces premiers signes je m'aperçus d'un grand mouvement en rade; les navires dépassaient leurs mâts de perroquet, déchargeaient les vergues de leurs voiles et semblaient tout préparer pour la lutte.

Tout d'un coup, regardant autour de moi, je vis tout le monde prendre la fuite en courant comme poursuivi par un ennemi. Cependant l'air était encore calme, et je ne m'expliquais guère cette panique, lorsque, à l'extrémité de l'esplanade du côté du fort William, je distinguai une sorte de nuage de poussière grisâtre qui s'avançait en rasant le sol avec rapidité. Je pris à mon tour la fuite, et avec une certaine terreur, car je me trouvai maintenant absolument seul dans la vaste plaine et j'avais à franchir quelques centaines de mètres avant d'arriver aux maisons.

J'atteignais enfin l'extrémité de la rue Durumtollah, lorsque j'entendis des cris en arrière; je me retournai :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à dix pas de moi, un palanquin était déposé au milieu du chemin, les porteurs se sauvaient, abandonnant une pauvre dame européenne, qui, dans son effroi, ne sauvait plus comment sortir de son véhicule; au moment où j'allais me porter à son aide, le nuage de poussière nous atteignit; je me sentis envelopper, étreindre par une force invincible, puis mes pieds quittèrent le sol et je tombai à terre.

Je me relevai à demi au bout d'un instant; la poussière avait disparu, la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec une violence qui m'empêchait de me tenir debout. La pauvre dame avait heureusement réussi à sortir du palanquin, que le tourbillon avait lancé contre la balustrade de l'esplanade, et elle gisait par terre fort effrayée. Je réussis à la rejoindre, en me traînant à demi dans une posture fort ridicule ; et, l'ayant aidée à se relever, nous pûmes, nous soutenant l'un l'autre, gagner l'hôtel Gallais, qui se trouvait dans la rue voisine. J'eus assez de peine à me faire ouvrir, car toutes les issues avaient été soigneusement barricadées.

Pendant un quart d'heure, la violence du vent suivit une marche progressive; enfin les murailles se mirent à vibrer d'une façon tellement inquiétante que l'hôtelier fit réunir tout le monde dans une pièce qui occupe généralement le centre dans les maisons de Calcutta et dont les murs fort épais, à l'épreuve du cyclone, sont construits de façon à ne pas souffrir même de l'écroulement complet de l'édifice. Fort heureusement nous n'eûmes pas à faire l'essai de la solidité de ce dernier refuge, le vent baissa sensiblement, le roulement du tonnerre et la fulgurante lueur des éclairs, qui avaient accompagné la pluie dès le commencement, cessèrent à leur tour, et en quelques instants le calme fut rétabli, le ciel redevint bleu et limpide comme si rien ne s'était passé.

Les rues offraient après l'orage un spectacle navrant; des tuiles, des branches d'arbres, des enseignes, des débris de palanquins, des vêtements les jonchaient dans toute leur longueur.

Parmi ces décombres, on remarquait les cadavres de centaines de corbeaux, de buses, de milans et de quelques *arghilahs;* ces pauvres oiseaux n'avaient pu lutter contre le vent, qui les avait tués en les lançant sur les maisons.

Ce désastre me rappelle que j'ai oublié jusqu'à présent de présenter au lecteur la plus célèbre des curiosités de Calcutta : je veux parler des *arghilahs* ou adjudants.

Il n'est pas, en effet, de spectacle qui frappe plus le nouvel arrivant que de voir ces oiseaux grands comme des hommes se promener gravement parmi la foule qui encombre les rues ou garnir de leur fantastique silhouette le sommet de tous les édifices. Leur tête chauve, galeuse, percée de deux petits yeux ronds et rouges, supporte un bec énorme, pointu, en cornet, capable d'engouffrer un poulet entier, et muni d'une poche violacée, qui sert d'antichambre au puissant estomac. Placez cette tête enfoncée entre les épaules d'un corps blanc, sur lequel viennent se rabattre deux ailes à bande noire, semblables à des bras croisés derrière le dos; posez ce corps sur deux jambes jaunes d'une respectable longueur, et vous aurez l'arghilah, que la science a baptisé du nom vulgaire de *cigogne à sac*. Le public, frappé par la gravité de sa démarche et l'air penseur de son crâne dénudé, lui a donné le nom plus pittoresque de *philosophe* ou d'*adjudant*.



Domestiques bengalis. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

Ces *philosophes* sont un bienfait pour Calcutta; leur œil investigateur ne laisse jamais séjourner un instant dans la cité la moindre immondice. Sous ce climat humide et chaud, avec la saleté native des habitants pauvres, et dans une ville aussi considérable, si l'on n'avait pas de pareils auxiliaires, tous les soins ne suffiraient pas à tenir les rues dans un état de salubrité même médiocre.

Aussi les lois les protégent-elles, et il est défendu, sous peine d'une amende de cent vingt-cinq francs, de les molester en quoi que ce soit.

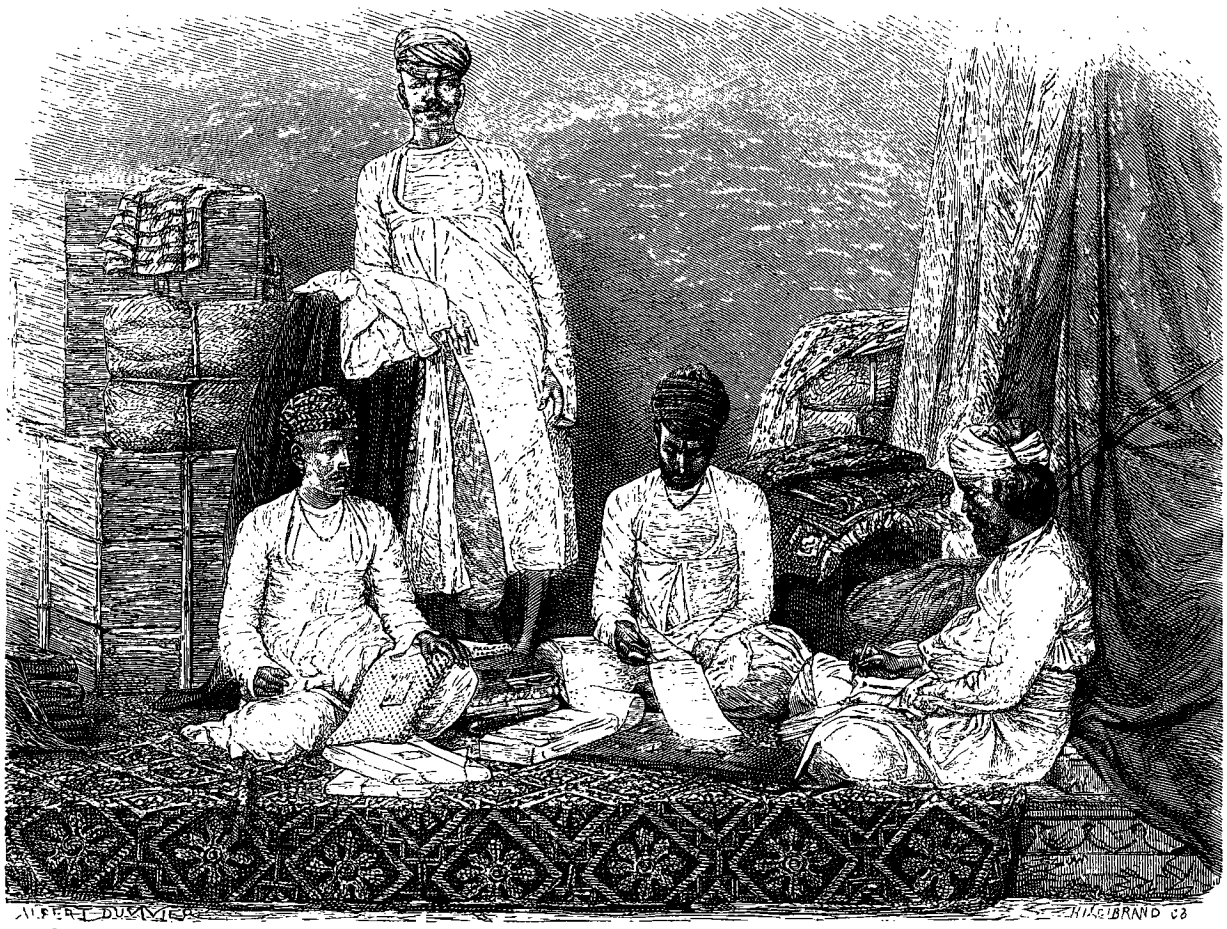
Les arghilahs ne sont, du reste, que les commandants de la vaste armée des nettoyeurs patentés de Calcutta, qui se compose de plusieurs milliers de vautours, de buses, de milans, de gypaètes, de cigognes et de corbeaux; mais tout ce monde tremble devant leur terrible bec, et les meilleurs morceaux sont réservés à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur prodigieux estomac. La voracité de l'arghilah est, en effet, extraordinaire; à demi repu, on le voit souvent happer au passage quelque corbeau impertinent et le faire disparaître, malgré ses protestations, dans la vaste poche, où après quelques instants de tumulte le travail de la digestion commence sur-le-champ à s'opérer.

Ces oiseaux quittent Calcutta tous les ans, au moment de la ponte, pour trois mois; mais au bout de ce temps ils reviennent fidèlement occuper chacun le poste qui lui appartient : ce qu'on a pu constater au moyen de colliers dont on a muni quelques-uns d'entre eux. L'un de ces porteurs de colliers monte la garde depuis trente ans sur le palais du vice-roi.

J'avais fixé la date de mon retour en France au mois de septembre; aussi, pour profiter des deux mois que j'avais devant moi, je fis comme j'avais fait à Bombay au début de mon voyage, j'établis mon centre d'opérations à Calcutta et je dirigeai de là des excursions vers les points principaux des provinces voisines. Mon premier but fut le temple de Jaghernauth, où j'arrivai à l'époque des grandes fêtes du Rath; je me rendis de là à Bhovanêchvar et aux cavernes d'Oudghiry, lo-



Marchands marwaris (voy. p. 147). — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

calités du plus haut intérêt, mais sur lesquelles je ne reviendrai pas après la description qu'en a donnée ici même M. Grandidier [1].

De retour à Calcutta, je me dirigeai cette fois vers la partie méridionale du Delta, cette région mal définie, qui n'est plus la mer et qui n'est pas encore le continent et que l'on appelle les Sandarband, en anglais Sunderbunds.

Une petite ligne de chemin de fer conduit jusqu'à Port-Canning, havre fondé il y a quelques années sur la Mutlah, l'une des bouches du Gange, plus large et plus facilement accessible que l'Hougly. Malgré cette situation favorable, la nouvelle ville ne paraît pas devoir de longtemps faire concurrence à Calcutta; elle me fit l'effet d'une pauvre bourgade munie de quelques chantiers devant lesquels se balançaient mélancoliquement un ou deux navires.

A Port-Canning, je m'arrangeai avec le patron d'une grosse barque indigène, qui s'engagea à me faire faire une promenade de trois jours à travers les méandres des Sunderbunds.

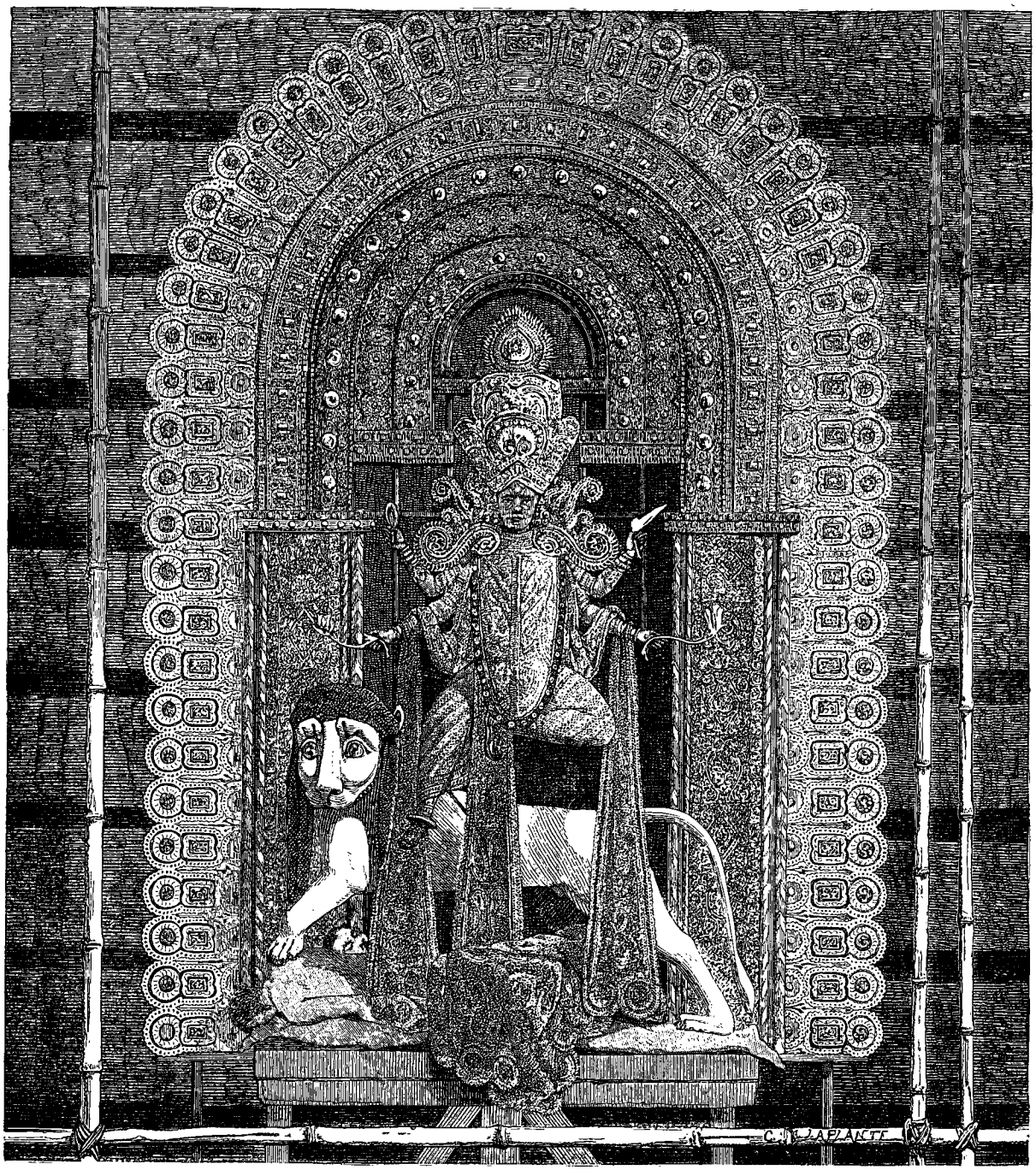
Schaumburg et un seul domestique m'accompa-

1. Voy. t. XIX, p. 11 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnaient, et nous emportions avec nous des provisions pour plusieurs semaines, en prévision de quelque coup de vent qui nous aurait entraînés hors de notre route ou même au large.

Le premier jour, nous remontâmes un étroit canal aux eaux jaunes et croupissantes, serpentant entre des îles basses, marécageuses, couvertes d'une jungle épaisse au-dessus de laquelle s'élançaient comme des fusées quelques cocotiers à l'immense panache chargé de fruits. Les rives du canal disparaissaient sous un



La déesse Kali. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

inextricable fouillis de racines et de plantes aquatiques, qui les rendaient presque inabordables. Des nuées d'oiseaux peuplaient ces rivages fétides. Je distinguai parmi eux le héron géant, la grande cigogne noire, l'arghilah et l'ibis brun. Ces grands échassiers, perchés comme des factionnaires sur les arcs-boutants des palétuviers, nous suivaient au passage d'un regard stupide et se laissaient massacrer avec un tel stoïcisme que bientôt nous eûmes assez de cette monotone tuerie. L'eau elle-même, dans certains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

endroits, était battue par des centaines de petits plongeurs et de canards brahmnis. Des poules d'eau, au plumage pourpre ou indigo, couraient prestement sur les feuilles de lotus.

J'abattis quelques-unes de ces dernières et j'eusse tenu à les conserver; mais chaque fois, avant que nous pussions assez approcher, l'oiseau disparaissait subitement, attiré en dessous par une force invisible. Les mystérieux voleurs de gibier n'étaient autres que les crocodiles, qui pullulent dans ces eaux, mais qui, effrayés par les détonations de nos armes, se cachaient prudemment sous la surface.

Vers le soir, nous eûmes une preuve de l'abondance de ces sauriens dans les canaux des Sunderbunds. Le patron de notre barque vint jeter l'ancre pour la nuit auprès d'un misérable amas de huttes, où les hommes de l'équipage descendirent pour faire cuire leur repas. A côté du débarcadère, je remarquai une estacade formée de gros pieux, s'avançant dans l'eau et entourant complétement une sorte d'abreuvoir. Le patron m'expliqua que les indigènes étaient obligés de se retrancher derrière cette fortification lorsqu'ils avaient à puiser de l'eau ou à laver leurs vêtements s'ils ne voulaient être enlevés par les crocodiles. Cependant, m'assura-t-il, ces rusés animaux savent même déjouer ces précautions : ils pénètrent par la rive dans l'intérieur de l'estacade, se blottissent sous les eaux et attendent patiemment qu'une femme ou un enfant s'approche d'eux; ils bondissent alors sur leur proie, la saisissent, et se hâtent de regagner le fleuve avec elle. Il ne se passe pas d'année sans que les villages aient à payer un sanglant tribu à ces féroces animaux.

Les crocodiles ne sont pas les seuls ennemis auxquels les habitants des Sunderbunds aient à disputer leur misérable existence. Les jungles qui les environnent de toute part regorgent d'animaux féroces de toute espèce, mais les tigres y sont surtout en nombre prodigieux. Ces animaux nagent facilement d'une île à l'autre et viennent quelquefois attaquer en corps les villageois, qui sont obligés d'entourer leurs demeures de palissades et de soutenir un véritable siége.

On a vu, vers 1862, une troupe de tigres attaquer et dévorer complétement les malheureux employés de la station télégraphique située à la pointe de l'île de Saugor.

Les indigènes font, du reste, une guerre à outrance aux félins. Ils se servent en général de fosses remplies de piques en bois durci et aussi de piéges très-ingénieux, d'une forme toute particulière. Pour cela, ils choisissent un jeune arbre, fort et flexible, qu'ils recourbent en forme d'arc, en assujettissant le faîte, au moyen d'une corde, à un pieu planté dans le sol. Cette corde supporte l'appât qui est disposé de telle sorte que le tigre ne puisse y toucher qu'en s'engageant la tête ou la patte dans un nœud coulant. Au moindre mouvement que fait l'animal une fois pris, le nœud coulant se serre, la corde attachée au pieu se déroule, et l'arbre, remis en liberté, se relève brusquement, enlevant avec lui le tigre qui reste piteusement suspendu en l'air. Afin d'éviter qu'il puisse se dégager, une sorte de rouleau en bois durci est disposé de telle façon que, au moment où l'arbre se détend, il vient glisser le long de la corde et frapper brusquement la partie de l'animal engagée dans le nœud coulant. Depuis que les Anglais essayent de développer la culture du riz dans les Sunderbunds, ils ont fourni aux indigènes de la strychnine, et une grande quantité de tigres ont péri par le poison. Leur nombre n'est cependant encore qu'à peine entamé, car pendant la nuit nous entendons de tous côté s'élever autour de nous un concert de rauques hurlements.

Les habitants des Sunderbunds portent le nom de Molanghis. Ils sont en général très-noirs, de petite taille et d'une constitution chétive. Leurs principales industries sont l'extraction du sel de l'eau de la mer et la pêche. Parmi les innombrables poissons qui peuplent les eaux de ce pays, il faut citer au premier rang le *mango-fish*, ou poisson mangue, si estimé sur le marché de Calcutta. Ce poisson, d'une belle couleur jaune d'or, ne dépasse guère la taille d'un barbeau; sa chair blanche et sans arêtes est d'un goût exquis.

Pendant deux jours encore nous parcourûmes le réseau des bouches du Gange, tantôt traversant à toute voile de magnifiques estuaires larges comme des bras de mer, tantôt au contraire glissant dans d'étroits canaux, au-dessus desquels les arbres s'entre-croisaient en voûte ombreuse. La plupart des îles n'ont d'autres habitants que les bêtes féroces, et leur sol mou et spongieux se montre impropre à toute culture. Nous pûmes constater cependant que certaines parties des Sunderbunds sont dès aujourd'hui en pleine voie de prospérité; quelques îles où les Européens se sont établis offrent de magnifiques cultures de riz et de belles plantations d'indigo et de canne à sucre.

Rentré à Calcutta, je reprenais, quelques jours après, ma course sur le *Eastern Bengal Railway*, qui, me faisant traverser dans toute sa largeur le delta, vint me déposer à Goalanda, sur la rive droite du bras principal du Gange. Ce fleuve, épuisé par ses innombrables dérivations, n'a guère ici une plus grande largeur qu'à Monghyr; il roule lentement ses eaux entre des rives basses et monotones.

Le lendemain, un bateau à vapeur me conduisait à Dacca, par la Dalasseri, un des canaux du delta. La Dalasseri, quoique communiquant avec le Gange, n'appartient cependant plus, à proprement dire, au système de ce fleuve : elle forme l'extrémité du grand bras occidental du Brahmapoutra.

Dacca ne laissa pas que de me désappointer; je m'attendais à y trouver des restes dignes du grand rôle qu'elle a joué pendant de longs siècles comme capitale du Bengale oriental, mais je n'y vis que quelques ruines insignifiantes. En revanche, la ville moderne offre l'aspect d'un grand centre commercial; ses bazars sont populeux, animés et offrent un curieux mélange de races; le type indo-chinois s'y rencontre presque au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant que le type indou. Dacca marque, du reste, l'extrême frontière orientale de l'Inde ; à quelques lieues dans l'est, la Megna, le grand bras du Brahmapoutra, marque la limite du monde indou, et les collines que l'on aperçoit à l'horizon n'ont d'autre population que des Kouhis, des Louchaïs, toutes tribus de sang et de coutumes indo-chinoises. J'avais donc, cette année, franchi de l'ouest à l'est, de l'Indus au Brahmapoutra, l'Inde dans sa plus grande largeur.

Le 30 août, j'étais de retour à Calcutta, et le 1er septembre, je montais à bord du *Labourdonnais*. Après six ans de courses, de travaux et de fatigues, j'allais enfin prendre le chemin de la patrie et dire adieu à l'Inde. Il me fallait aussi dire adieu à mon brave et fidèle compagnon, que de nouveaux projets retenaient dans ce pays. Mon vieux bêra Dêvi, le loyal serviteur, qui m'avait suivi depuis deux ans à travers tant de bonnes et de mauvaises fortunes, était là aussi, fondant en larmes, embrassant mes genoux.

Enfin le moment de la séparation est venu : la cloche sonne ; je vois Schaumburg et le vieux bêra s'éloigner dans la chaloupe en me faisant un dernier adieu ; puis l'hélice frappe l'eau et bientôt Calcutta disparaît à nos regards. Tout le jour, nous descendons le fleuve au milieu d'un flot de navires de toutes nationalités, gagnant le port ou se dirigeant vers la mer ; le lendemain matin, nous nous arrêtons un instant à Diamond Harbour, petit havre situé à l'embouchure de l'Hougly, et où les bateaux à vapeur embarquent les dernières dépêches ; puis au delà, nous entrons dans le golfe du Bengale ; les rives s'éloignent, et bientôt la terre de l'Inde s'évanouit dans les vapeurs de l'horizon.

Durant les six années[1] que je venais de passer dans l'Inde, de 1863 à 1868, j'avais accompli, et au delà, le programme que je m'étais imposé à mon départ de Paris. En y comprenant les escales que j'allais faire à Madras, à Pondichéry et à Ceylan, durant mon voyage de retour, il n'était guère de parties de la vaste péninsule que je n'eusse parcourues. J'avais tour à tour visité la présidence de Bombay, le Dekkan, le Goujerat, les dix-huit cours indépendantes du Rajpoutana et de l'Inde centrale, les pays des Bhîls et des Gounds, le Pendjâb, l'Himalaya occidental, l'Hindoustan, l'Aoudh, le Behar et le Bengale. Du sud au nord, de l'ouest à l'est, d'Outakamand à Simla, de Peshawur à Dacca, j'avais sillonné en tous sens cet immense pays, franchi six mille cent cinquante kilomètres en chemin de fer, trois mille vingt-quatre en voiture ou en charrette, treize cent vingt-neuf à dos de chameau, onze cent quarante-cinq à dos d'éléphant, c'est-à-dire plus de onze mille six cents kilomètres de route réelle.



Bengalis de basse caste. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie.

Si j'ai résumé ici rapidement les résultats matériels de mon exploration, ce n'est pas dans le but de faire un vain étalage de chiffres : j'ai tenu à constater combien le succès de mon entreprise avait dépassé mes plus vives espérances. Ce succès a été dû en grande partie à des circonstances exceptionnelles que je me crois en devoir d'exposer au lecteur qui a bien voulu me suivre jusqu'ici.

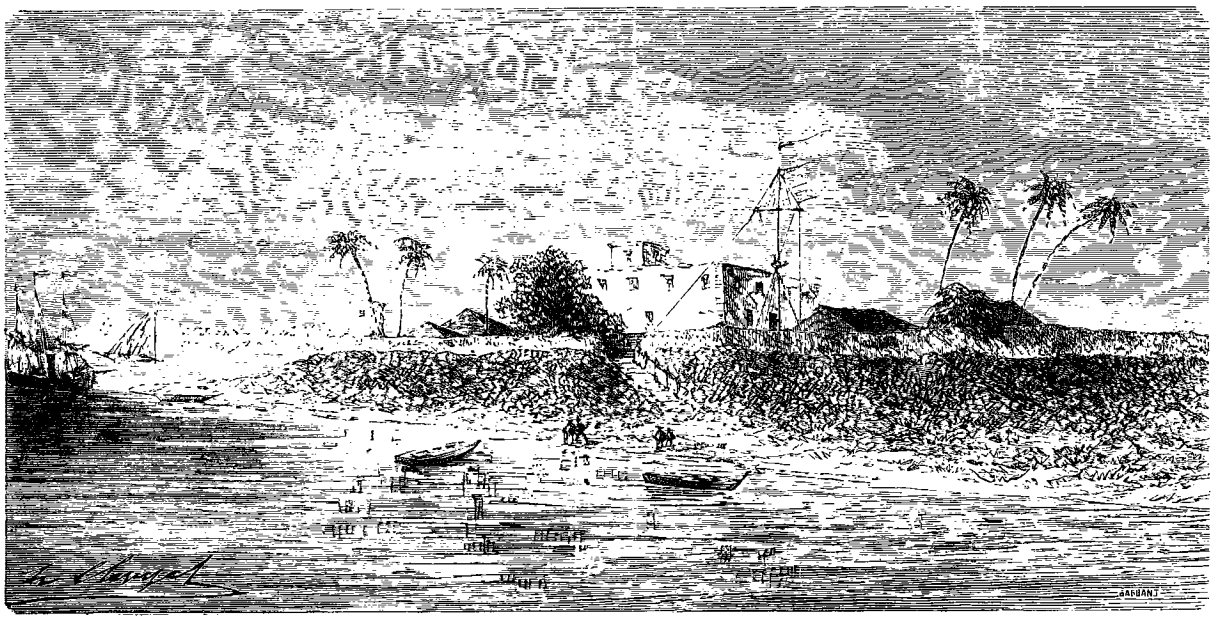
On a vu que ce voyage, que je commençais en simple et humble touriste livré à ses propres ressources, sans aucun appui officiel, allait bientôt prendre un caractère bien différent et revêtir toute la splendeur de l'ambassade d'un grand État. J'allais m'avancer à travers ces pays, entouré de nombreuses et imposan-

1. La première année passée par M. Rousselet dans l'Inde n'a pas été comprise dans le récit publié par le *Tour du Monde*. L'ouvrage complet s'imprime en ce moment et paraîtra avant la fin de l'année à la librairie Hachette et Cie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tes escortes, suivi de tout un appareil guerrier, salué à mon entrée dans les villes par des coups de canon, comblé de tous les honneurs et accueilli par tous les souverains avec l'empressement le plus flatteur, alors que je n'avais rêvé que de pouvoir me livrer tranquillement et obscurément à mes travaux et à mes études. Aussi, quoique je me sois attaché à limiter le récit de mon voyage au plus sobre énoncé des faits exposés avec toute leur vérité et toute leur simplicité, en passant même sous silence les aventures d'un caractère trop romanesque, je crains que quelques-uns de mes lecteurs n'aient été tentés de croire que l'auteur de cette relation possédait quelque haute mission, qu'il a tenue secrète, ou des moyens de fortune peu communs. Il n'en est rien; je tiens à l'affirmer ici. L'accueil dont j'ai été l'objet durant mon séjour dans l'Inde est dû à des causes fort simples, qu'il me suffira d'indiquer brièvement.

Tout d'abord, si l'on se reporte à l'année 1863, celle où j'entreprenais mon voyage, on se rappellera que la France était alors, aux yeux de l'étranger, arrivée à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, et que son nom, on peut le dire sans forfanterie, remplissait le monde. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les souverains de l'Inde, voyant en moi, non pas le représentant officiel de ce grand pays alors admiré et redouté de tous, mais néanmoins un voyageur scientifique de cette nation, aient tenu à témoigner par les honneurs qu'ils prodiguaient à ce Français, le premier qui eût jamais visité leur cour, leur estime et



Diamond Harbour, à l'embouchure de l'Hougly. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle de M. L. Rousselet.

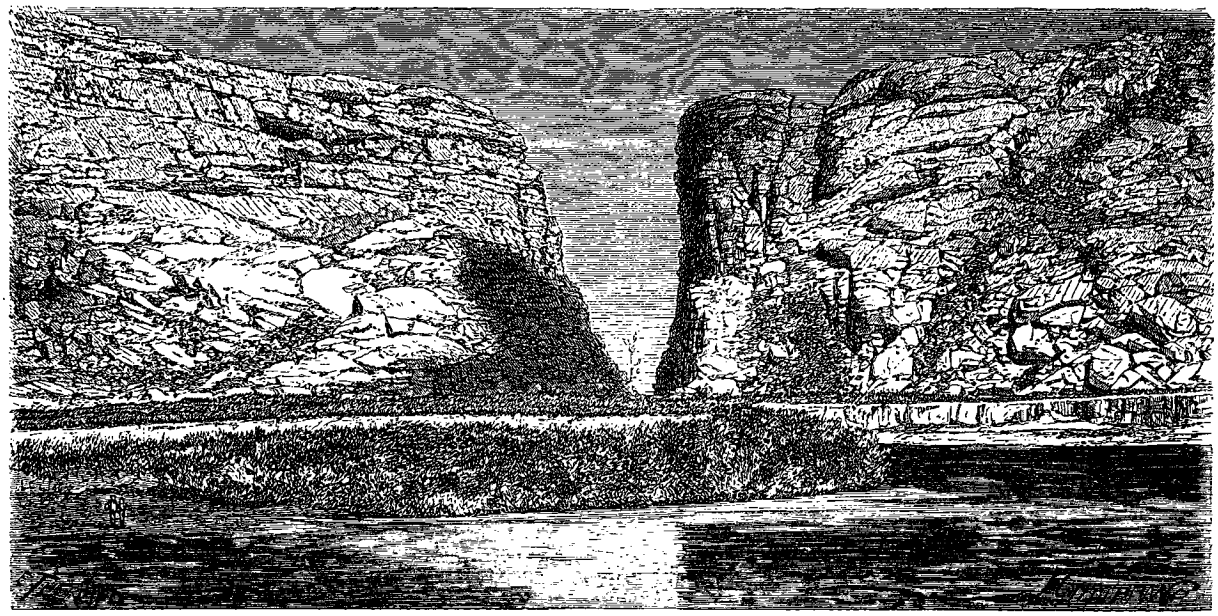
leur respect pour le nom de la France. Mon humble et obscure personnalité n'a donc fait que recueillir les marques de considération destinées à mon pays; et si je n'ai qu'à me louer de cette opportunité, je n'en regrette pas moins que la France n'ait jamais daigné faire connaître son nom, par une mission officielle, à ces princes, chefs de millions d'hommes, si bienveillants pour nous, et dont le rôle dans l'avenir n'est peut-être pas aussi insignifiant que beaucoup le croient.

De la part des Anglais, l'accueil dont je fus l'objet ne fut ni moins sympathique, ni moins courtois. Nul soupçon, nulle jalousie, ne vinrent entraver mes recherches; bien au contraire, je rencontrai partout la plus franche hospitalité, une cordialité touchante, et même je dois dire l'appui le plus sincère. Dans les pays que je traversais, les seuls représentants de l'Angleterre étaient des officiers de l'armée royale, et parmi eux je trouvai profondément gravé le souvenir de ces temps, si peu éloignés alors, si lointains maintenant, où Anglais et Français combattaient côte à côte et où les deux drapeaux couvraient fièrement le monde de leurs plis.

A ces causes de succès, dont le lecteur comprendra toute l'importance, peut-être dois-je ajouter aussi les connaissances que de longues études préparatoires m'avaient acquises sur ce pays et une aptitude spéciale pour les langues, le climat et la manière de vivre de l'Inde.

Louis ROUSSELET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Porte du Diable (*Devil's-Gate*), sur la rivière de Sweet-water. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.
(La hauteur de la *Porte* est de cinq cents pieds.)

DE WASHINGTON A SAN FRANCISCO,

A TRAVERS LE CONTINENT AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN.

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

LE NÉBRASKA ET LE WYOMING.

Départ de Washington. — Pittsburg. — Les chemins de fer américains. — Le marché aux grains de Chicago. — L'enregistrement et la délivrance des bagages. — Omaha, le dimanche. — Les Peaux-Rouges du Nébraska. — Mouvements des Indiens. — Fausse alerte. — Buffet de Laramie. — Les pionniers du Wyoming. — Le col d'Évans et le chemin de fer du Pacifique.

« .... Ainsi vous voulez m'accompagner?

— Pourquoi pas?

— Le voyage est de treize cents lieues, la diligence du désert est mauvaise et verse volontiers.

— Nous verserons.

— Nous pouvons rencontrer des Indiens.

— Je porterai ma carabine et mon revolver.

— Donc, vous êtes décidé?

— Absolument.

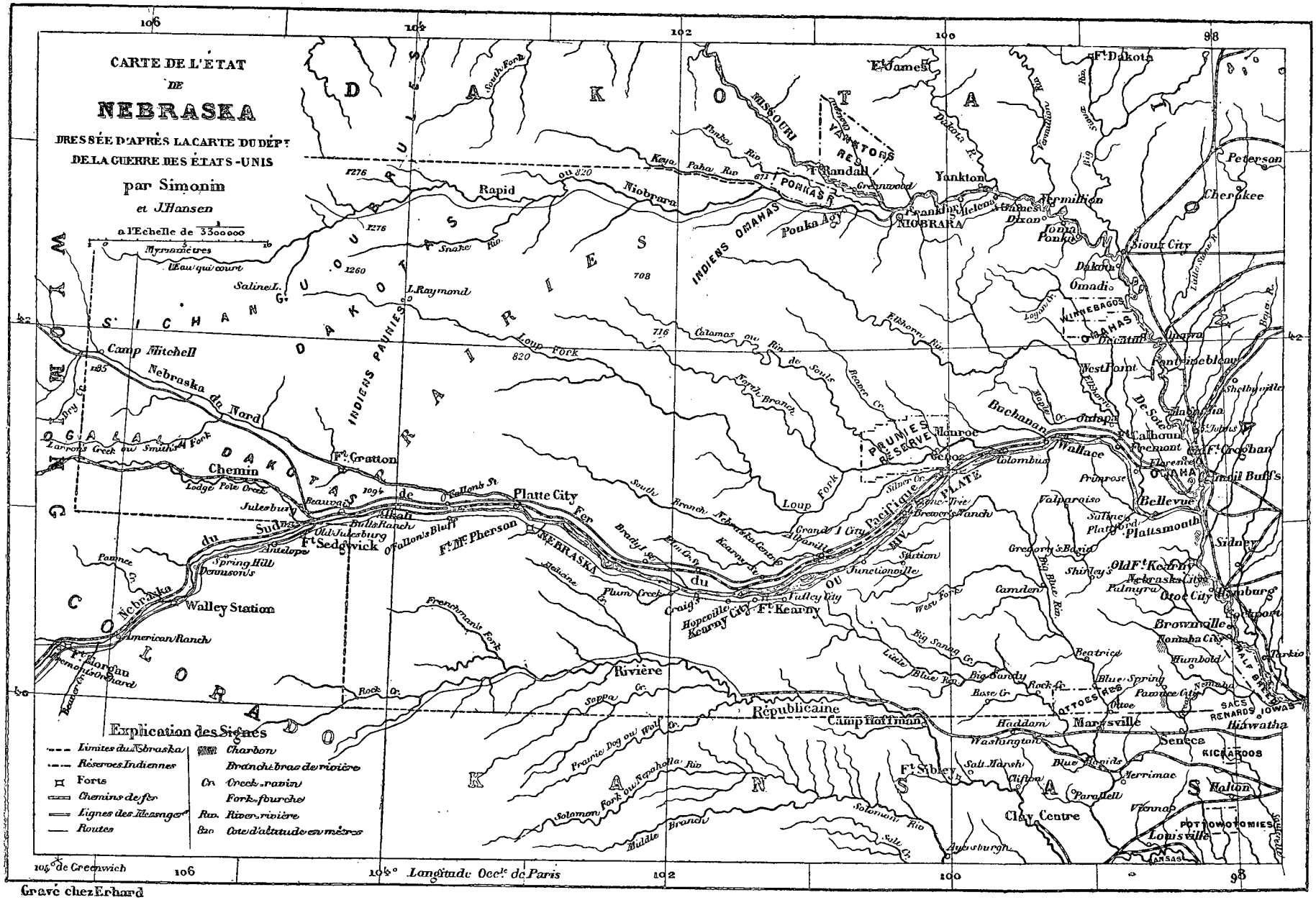
— Eh bien, partons! »

Ce petit colloque avait lieu à Washington, à la fin du mois d'août 1868, entre l'auteur de ces lignes et l'un des attachés à la légation de France aux États-Unis, M. le vicomte d'Aulan.

Je revenais d'une série de voyages à travers les États atlantiques de l'Union et le Canada. J'avais reçu à Paris, quelques mois auparavant, une double mission des ministres du commerce et de l'instruction publique, et c'était pour achever de répondre à cet honorable mandat que je préparais une dernière et grande excursion à travers le continent américain. Je fis part des avantages et des inconvénients de ce lointain trajet au compagnon que je connaissais déjà et qui me demandait de venir avec moi jusqu'en Californie, et nous nous mîmes résolûment en route le 1er septembre au soir.

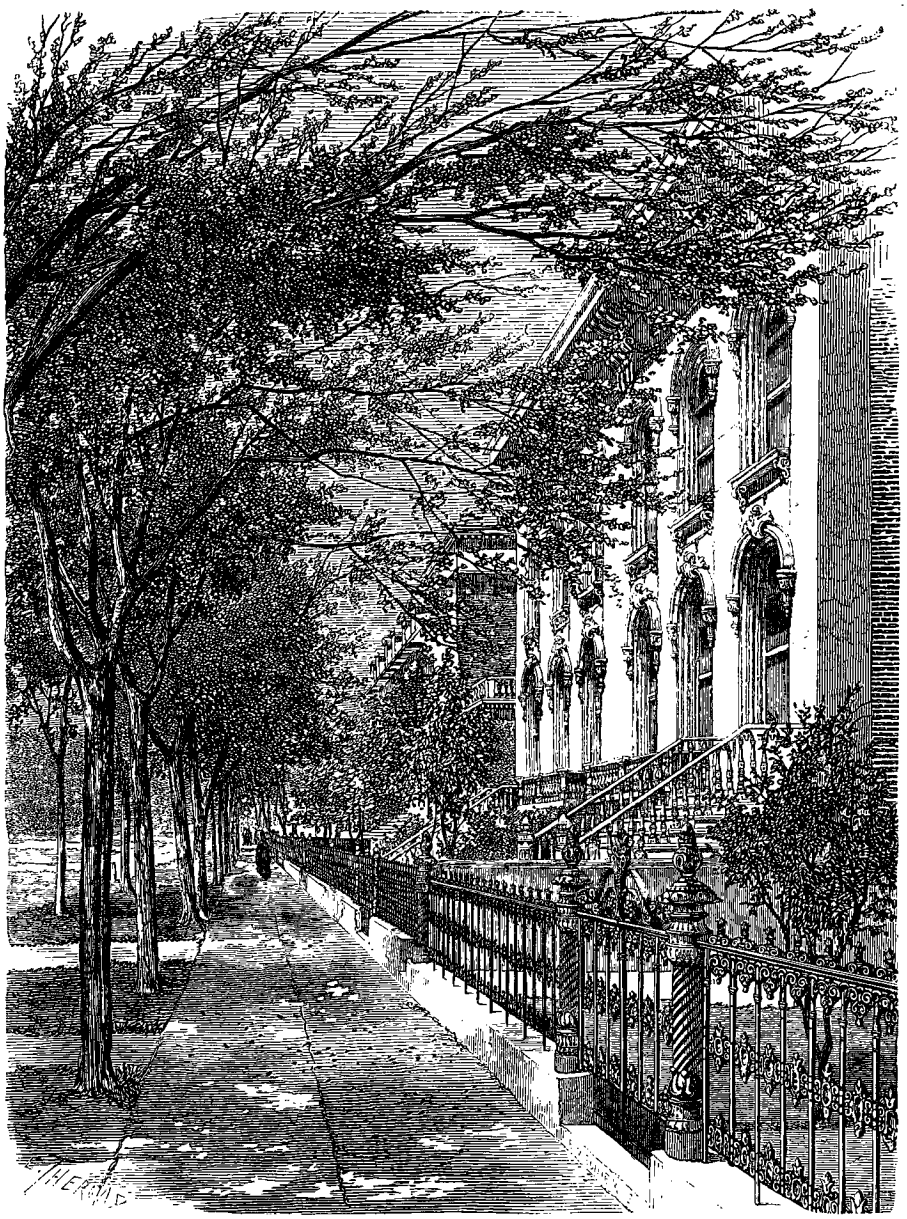
Le plaisant trajet qu'un trajet de nuit en Amérique! De Washington nous partîmes pour Baltimore, de Baltimore pour Philadelphie et Pittsburg. A Baltimore, nous perdîmes une partie de nos bagages, tant les correspondances de trains sont mal établies aux États-Unis; mais en revanche, nous eûmes un bon lit pour passer la nuit. Sur les chemins de fer américains, moyennant un faible supplément d'un dollar (cinq francs de notre monnaie), on a une couchette pour dormir. On peut aussi, sans trop de frais, prendre place dans un wagon-salon. Le lendemain, on trouve de l'eau, des brosses, des peignes, tout ce qu'il faut pour la toilette, etc. Puissent un jour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE DE L'ÉTAT
DE
NEBRASKA
DRESSÉE D'APRÈS LA CARTE DU DÉPT
DE LA GUERRE DES ÉTATS-UNIS
par Simonin
et J.Hansen
a l'Echelle de 1/3 000 000
Myriamètres
Eau qui court
Explication des Signes
Limites du Nebraska
Réserves Indiennes
Forts
Chemins de fer
Lignes des Messager
Routes
Charbon
Branche bras de rivière
Cr. Creek ravin
Fork fourche
Riv. Rivière
820 Cote d'altitude en mètres
Longitude Occ.le de Paris
Longitude de Greenwich
Gravé chez Erhard
DAKOTAS
COLORADO
KANSAS
IOWAS
INDIENS PAWNIES
INDIENS OMAHAS
RÉSERVE DES PAWNIES
RÉSERVE DES OTOES
RÉSERVE DES PONCAS
Missouri R.
Platte R.
Loup Fork
Elkhorn R.
Niobrara
Rapid
Camp Mitchell
Nebraska du Nord
Chemin du Sud
Fort Grattan
Platte City
Fort Sedgwick
Fort Mc Pherson
Walley Station
Fort Morgan
Fort Kearny
Old Fort Kearny
Fort Sibley
Fort Dakota
Fort James
Fort Calhoun
Fort Croghan
Omaha
Council Bluffs
Bellevue
Plattsmouth
Nebraska City
Brownville
Yankton
Sioux City
Ponka Agy
Niobrara
Dakota City
Omadi
Decatur
Florence
Bellevue
Plattsmouth
Nebraska City
Brownville
Marysville
Seneca
Clay Centre
Louisville
Republicaine
Camp Hoffman
Rivière
Frenchmans Fork
Solomon Fork
Prairie Dog ou Wolf Cr.
Rock Cr.
Big Sandy
Little Blue R.
Big Sandy Cr.
Blue Spring
Pawnee City
Nemaha
Beatrice
Humboldt
Tarkio
Hiawatha
Haddam
Washington
Blue Rapids
Clifton
Parallel
Vienna
Hollon
Merrimac
Julesburg
Old Julesburg
Bulls Ranch
Beauvais
Spring Hill
Dennison's
Antelope
Pawnee
American Ranch
Hermansdorf
Lodge Pole Creek
Larrons Creek ou Smiths Fork
Beaver Cr.
Plum Creek
Craig's
Hopeville
Kearny City
Tuley City
Junctionville
Grand Island City
Brewer's Ranch
Silver Cr.
Prairie Bird Cr.
Grand Island
Gregory's Basin
Shirley's
Palmyra
Camden
Valparaiso
Saltillo
Primrose
Monroe
Genoa
Columbus
Buchanan
Wallace
Madison Cr.
Judapa
Elkhorn
West Point
Fontainebleau
Shelbyville
De Soto
St Johns
Dacotah
Omaha
Decatur
Logan R.
Blackbird Cr.
Little Sioux R.
Big Sioux R.
Vermillion R.
Dakota R.
Jonia
Ponka
Dixon
Jamestown
Greenwood
Randall
Franklin
Helena
Saline L.
L. Raymond
Snake Riv.
Ponka Riv.
Keya
Paha Riv.
Ash Cr.
Rock Cr.
Salt Cr.
Ayersburgh
Middle Branch
Solomon Riv.
Salt Marsh
Cliffon
Republicaine
Big Sandy
Rock Cr.
Base Cr.
Blue Spring
Pawnee City
Nemaha
Beatrice
Humboldt
Tarkio
Hiawatha
Haddam
Washington
Blue Rapids
Seneca
Marysville
Clay Centre
Louisville
Vienna
Merrimac
Hollon
Parallel
Clifton
Salt Marsh
Fort Sibley
Solomon Fork ou Nepahalla Riv.
Prairie Dog ou Wolf Cr.
Frenchmans Fork
Rivière
Republicaine
Camp Hoffman
Marysville
Seneca
Clay Centre
Louisville
Vienna
Hollon
Merrimac
Parallel
Clifton
Salt Marsh
Blue Rapids
Washington
Haddam
Hiawatha
Tarkio
Humboldt
Beatrice
Blue Spring
Pawnee City
Nemaha
Base Cr.
Big Sandy
Rock Cr.
Little Blue R.
Big Sandy Cr.
Brownville
Nebraska City
Old Fort Kearny
Plattsmouth
Bellevue
Omaha
Council Bluffs
Florence
Fort Croghan
Fort Calhoun
Fontainebleau
West Point
Elkhorn
Buchanan
Wallace
Monroe
Genoa
Columbus
Primrose
Saltillo
Valparaiso
Platte R.
Sidney
Homburg
Otoe City
Palmyra
Camden
Shirley's
Gregory's Basin
Grand Island
Brewer's Ranch
Silver Cr.
Prairie Bird Cr.
Grand Island City
Junctionville
Tuley City
Craig's
Hopeville
Kearny City
Fort Kearny
Plum Creek
Beaver Cr.
Elkhorn Riv.
Loup Fork
Beaver Cr.
North Branch
South Branch
Nebraska Central
Kearny Riv.
Platte R.
Bridge Cr.
Buffalo Cr.
Lodge Pole Creek
Larrons Creek ou Smiths Fork
Beauvais
Julesburg
Old Julesburg
Bulls Ranch
Spring Hill
Dennison's
Antelope
Pawnee
American Ranch
Hermansdorf
Fort Morgan
Fort Sedgwick
Fort Mc Pherson
Platte City
Fort Grattan
Camp Mitchell
Nebraska du Nord
Chemin du Sud
Saline L.
L. Raymond
Snake Riv.
Ponka Riv.
Keya
Paha Riv.
Ash Cr.
Rock Cr.
Salt Cr.
Ayersburgh
Middle Branch
Solomon Riv.

les compagnies de chemins de fer françaises imiter en ce qu'elles ont de bon les compagnies américaines!

Vingt-quatre heures après notre départ de Washington, nous étions à Pittsburg, le Manchester et le Birmingham des États-Unis. La fumée des hauts fourneaux, forges, fonderies de fer, verreries, distilleries de pétrole, usines à cuivre, y voile l'atmosphère, et tout autour de la ville sont exploitées des mines de charbon. Ce lieu n'était qu'une station militaire il y a un siècle. Il appartenait alors aux Français, sous le nom de Fort-Duquesne. C'était la limite qui séparait les États du Canada et de la Louisiane, ou les colonies françaises sur le Missouri, le Mississipi, les grands lacs et le Saint-Laurent, d'avec les colonies



Vue d'une des principales *avenues* de Chicago, où sont les habitations particulières.
Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

anglaises, qui depuis sont devenues les États-Unis de l'Amérique du Nord. Depuis lors aussi Fort-Duquesne a changé son nom contre celui de Pittsburg, le nom du marin français contre celui du ministre anglais, et ce qui est mieux, il est devenu une ville industrielle florissante, de pauvre poste de traitants et de soldats qu'il était jadis. Les terres aux environs sont très-fertiles, et Pittsburg est au confluent des rivières Monongahela et Alleghany[1] qui forment en ce point l'Ohio, l'Ohio au lit profond et aux rives gracieuses, que les Français avaient nommé la Belle-Rivière. Quelle im-

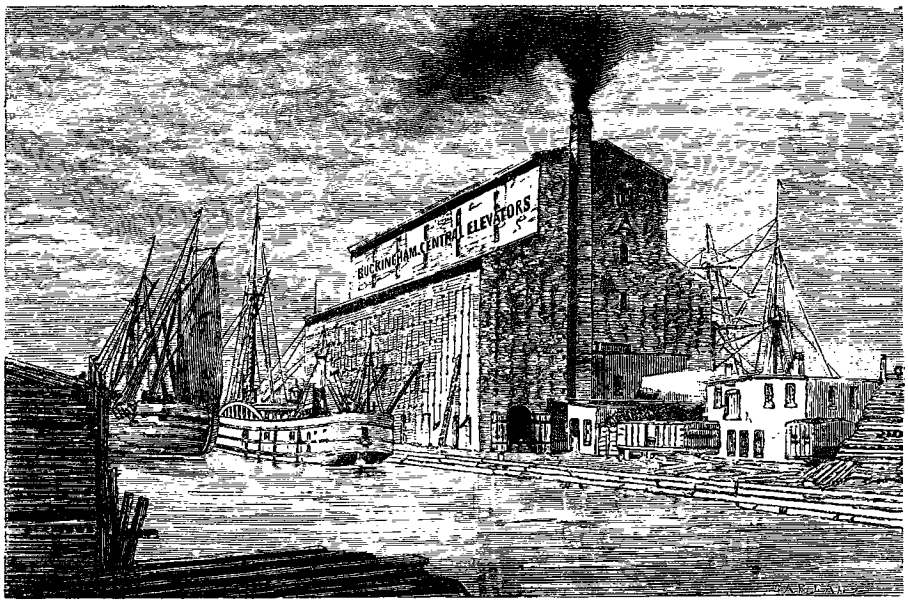
1. C'est dans la vallée de l'Alleghany que se trouve le pays du pétrole, cette curieuse région de l'huile, qui depuis douze ans a vu s'édifier et se faire de si étonnantes fortunes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pulsion donnent au commerce intérieur tous ces grands cours d'eau américains ! Des navires partis de la Nouvelle-Orléans peuvent venir par le Mississipi et l'Ohio jusqu'à Pittsburg, sans transbordement. La longueur totale du trajet est de 2025 milles, c'est-à-dire égale à la distance de Marseille à Alexandrie.

Nous ne descendîmes pas à Pittsburg. Je m'y étais arrêté un an auparavant en revenant du Grand-Ouest [1], plus récemment dans mon voyage en Pensylvanie, et j'en avais visité toutes les merveilles industrielles. C'est la ville des barons de la houille, du fer et du pétrole. Les environs sont parsemés de gracieuses villas ; mais la ville elle-même, malgré ses beaux ponts suspendus, ses vastes hôtels, ses grands édifices, est triste, noire et fumeuse comme une ville anglaise. On doit y prendre le *spleen*, et bien que la haute société, autant que j'en ai pu juger, y soit tout aussi aimable qu'à New-York, Philadelphie, Baltimore, ou Boston, le peuple y est de mœurs très-grossières. On voit que les mines et les usines règnent ici en maîtresses, et les habitudes se ressentent du rude labeur de chaque jour.

Il n'y avait encore que vingt-quatre heures que nous étions en route. Au petit jour, nous avions salué les montagnes pensylvaniennes, couvertes de chênes, de hêtres, et plus haut de pins et de sapins. La locomotive remorquait, haletante, essoufflée, le train sur les hautes pentes, et bientôt il avait fallu lui donner un renfort. Avant la construction du chemin de fer *Central-Pacific* de Californie et des chemins de fer de Gênes à Turin et du Sœmmering en Europe (Trieste à Vienne), le chemin de fer de Philadelphie-Pittsburg était cité pour la hardiesse de ses rampes. Tandis que nos ingénieurs officiels s'en tenaient encore en France



Un élévateur ou grenier mécanique, à Chicago. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

aux pentes théoriques de quelques millièmes, ici l'on avait hardiment abordé les inclinaisons de ving-cinq millièmes, soit deux pour cent et au delà. Rien de plus curieux que l'aspect du train s'avançant péniblement sur ces espèces de montagnes-russes, surtout quand on le regarde de la balustrade extérieure qui règne à l'avant et à l'arrière de chaque voiture.

La liberté est grande, on le sait, aux États-Unis, et chaque voyageur peut à son gré se tenir sur cette balustrade, passer d'une voiture à l'autre, se pencher en dehors du train, le tout à ses risques et périls. Chacun doit être là-bas son seul protecteur, et l'Etat et les compagnies ont bien autre chose à faire qu'à vous gêner dans vos mouvements. Souvent les trains en marche traversent les villes sur le parcours, en longent les rues et les places, et la cloche mise en branle à toute volée par la locomotive avertit seule les passants. Dans les gares, dans les trains, on entre, on sort, on va, on vient à volonté. Il n'est pas défendu, comme chez nous, aux parents et aux amis d'accompagner les partants jusqu'à la portière des voitures et de rester ainsi jusqu'à la dernière heure avec ceux que la vapeur va bientôt emporter. Au demeurant, tout le monde s'en trouve bien, les voyageurs tout les premiers : les chemins de fer ne sont-ils pas surtout faits pour eux ?

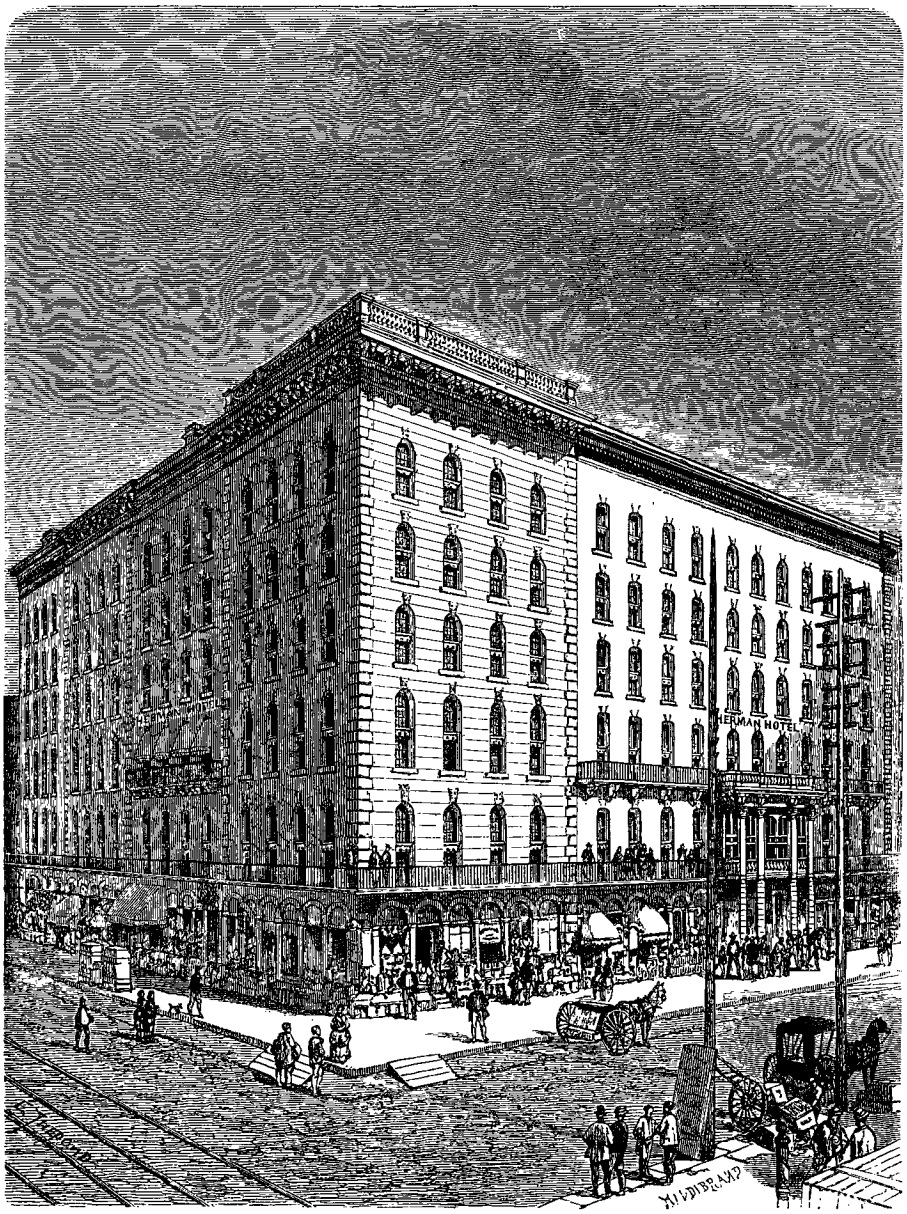
Encore douze heures de trajet et nous voici à Chicago, la Reine de l'Ouest, assise sur le lac Michigan, qu'un incendie a récemment détruite sur le tiers de son étendue (octobre 1871), et qui a été si vite reconstruite. Comme le phénix, les villes américaines renaissent de leurs cendres, plus riches et plus belles. Celle-ci est destinée à devenir en peu de temps une

1. Voy. t. XVII, *le Far-West américain*, p. 225 à 288.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plus grandes métropoles du monde commercial. C'est déjà le premier marché de grains et de viandes du monde entier. Qui n'en connaît aujourd'hui, ne fût-ce que par ouï-dire, les principales curiosités, les immenses boucheries et ateliers de salaisons, le long tunnel sous le lac, les belles *avenues*, le parc à bestiaux, les *élévateurs* ou vastes greniers mécaniques?

Nous visitâmes cette ville merveilleuse assistés d'un aimable cicerone, M. Carey, vice-consul de France. Il ne manqua pas de nous conduire à la Bourse. Là se tient le marché aux grains, et se publie chaque jour, à midi, le prix courant des céréales sur les principales places du globe, notamment celle de Londres. Par suite de la différence des longitudes et du temps que



Vue de l'hôtel Sherman, à Chicago. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

met la dépêche à venir, il est précisément midi à Chicago au moment où l'on proclame le cours qu'avaient les céréales à Londres à l'heure de midi du même jour. Tout le monde fait silence, un commis monte sur une estrade, et crie les chiffres à haute voix. Immédiatement la foule se dissipe, et d'un millier de personnes qui encombraient la vaste salle, il ne reste plus que de rares promeneurs, la plupart des étrangers, qu'y attire la curiosité. Par terre sont des échantillons de farine roulés en boule, pétris avec la main, des grains épars de blé, de maïs, d'orge, d'avoine et de seigle; sur des tables, dans de petits casiers, des échantillons de céréales. L'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, le Wisconsin, le Missouri, le Michigan, les divers États agricoles de l'Ouest, envoient ici toutes leurs récoltes. Ces échantillons ont servi aux transactions de la matinée. Les courtiers, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marchands, les minotiers, sont déjà partis pour donner ou prendre des ordres. Le cours de Londres est connu, il n'y a pas de temps à perdre.

Nous passâmes deux jours à Chicago. Nous y étions logés au *Sherman-hotel*, un des plus vastes caravansérails de l'Ouest, qui développe sur quatre rues ses immenses façades à cinq étages. Nos malles, restées en route à Baltimore, nous avaient rejoints. C'est encore un agrément des chemins de fer américains que si les bagages s'y détournent quelquefois de leur destination, jamais ils ne s'y perdent. On passe à la poignée de votre valise, sac de nuit ou autre, une courroie de cuir qui porte une plaque en laiton où sont inscrits un numéro et l'indication de la voie ferrée que vous prenez. On vous remet une plaque analogue. Cela s'appelle un *check*, ni plus ni moins qu'un bon à payer. On dit alors que votre bagage est *chéqué;* et vous pouvez aller ainsi au bout du monde, un an ou deux durant, s'il vous plaît. On vous rend votre colis à destination, sur présentation des fameuses plaques. Les hôtels ont adopté ce système pour la conservation des malles qu'on leur laisse en dépôt. J'ai ainsi abandonné à New-York mes bagages pendant six mois. Au retour je les ai retrouvés intacts; seuls, quelques



Indiens Pawnies. — Dessin de C. Gilbert, d'après une photographie. (L'homme qui porte une médaille est Shokihoé, un chef.)

cancrelats ou blattes avaient réussi à pénétrer dans l'intérieur, et s'étaient sans façon installés au milieu des vêtements.

Sur les chemins de fer américains, les *chèques* pour bagages ont un autre avantage. On les remet, si on le désire, au moment d'arriver, à une personne qui parcourt le train, et qui vous donne en retour un récépissé à souche. Vous payez une somme fixée, tant par colis, et moyennant ce, on vous livre vos malles à l'hôtel. Cela vous dégage de tous les ennuis de l'attente, si grands sur tous nos chemins de fer français. Ce que l'on a de mieux à faire en Amérique, c'est de se conformer à cette méthode, car les compagnies d'*express*, comme on appelle celles qui se chargent des bagages, sont en bonne odeur auprès des employés des railroads et les premières servies. Si, par méfiance ou pour une autre raison, vous ne donnez pas votre *chèque* à l'express, vous êtes exposé à attendre bien longtemps la délivrance de votre bagage.

De Chigago nous nous rendîmes à Omaha sur le Missouri. La durée de ce nouveau trajet était de vingt-quatre heures; c'était bien peu en vue de ce qui nous attendait.

Le lendemain, un dimanche, 5 septembre, le chemin de fer du Pacifique, que nous allions prendre désormais jusqu'au delà des Montagnes-Rocheuses,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chômait, comme il est d'usage en Amérique, pour fêter le jour du sabbat. Heureusement que le général Augur, commandant la division militaire de la Plate et que j'avais déjà eu l'heureuse chance de rencontrer dans mes voyages en Amérique, était en résidence à Omaha. Ce fut pour nous un précieux cicerone et un agréable compagnon. Le dimanche en Amérique est non moins pesant qu'en Angleterre, et il faut plaindre le pauvre étranger qui erre seul ce jour-là par les rues. Tout est fermé, tout est silencieux et désert. On ne rencontre partout que visages tristes et allongés, quand on en rencontre, et s'il se fait un peu de bruit, ce n'est certes pas au dehors. Il est des villes impies, comme New-York, où l'on entend par moments le son du piano, vaguement, comme à la sourdine; mais il en est d'autres où ce serait péché mortel de faire ce jour-là de la musique à la maison. On serait noté d'infamie, et les voisins ne vous verraient plus. A l'église, on chante, on joue de l'orgue; au logis, point.

Omaha, ville sur les confins du désert, s'est relâchée un peu de ces coutumes puritaines, et je crois bien que quelques magasins y étaient ouverts, sous prétexte qu'ils étaient tenus par des israélites. Je ne sais pas aussi si quelques buvettes n'étaient pas éga-



Hommes et femmes sioux. — Dessin de C. Gilbert, d'après des photographies. (L'Indien orné d'une plume est Mohashka ou le Cygne-Blanc, chef sioux.)

lement entre-bâillées; toutefois je sais d'autres villes où les buvettes sont strictement, religieusement fermées le dimanche, mais où l'on s'enivre à la maison. L'humanité est faible, et il faut beaucoup lui pardonner.

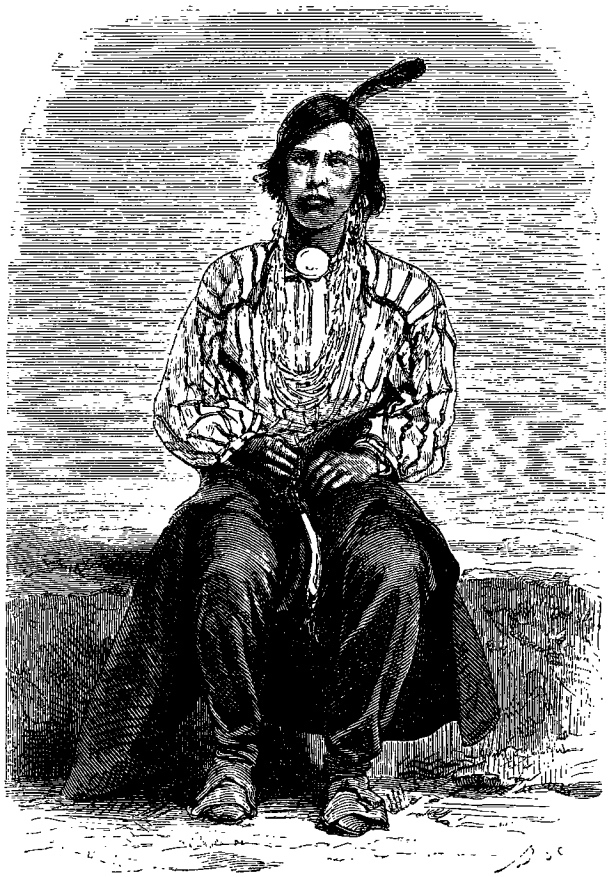
Omaha! rien qu'à entendre la façon dont les hommes de l'Ouest prononcent ce nom en ouvrant largement la bouche et mettant un accent circonflexe sur chaque syllabe, on devine que nous sommes ici en pays indien, on sent que le Peau-Rouge, hier encore, campait sur les rives boueuses du Missouri. Les Omahas, les Paunies, les Ottoes, les Winebagoes, sont restés dans ces parages, non plus à l'état de nations puissantes comme jadis, en guerre avec les Sioux, leurs voisins et leurs ennemis jurés, mais à l'état de tribus déchues, cantonnées dans les *réserves* ou enclaves imposées par le gouvernement fédéral. Ces réserves s'étendent ici le long du Missouri et de la rivière Plate, qui vient se jeter dans la grande rivière tributaire du Mississipi précisément à Omaha.

Pauvres Peaux-Rouges, derniers débris de nations autrefois si nombreuses et que nos pères, les Canadiens et les Louisianais, qui ont dès le dix-septième siècle parcouru et colonisé ces parages, ont connues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les premiers! Elles vont disparaissant, parce que l'homme qui ne travaille pas succombe devant celui qui travaille, parce que la grande loi de la lutte pour l'existence trouve partout son application en histoire naturelle, même quand il s'agit de l'espèce humaine.

D'Omaha à Chayennes, au pied des Montagnes-Rocheuses, et de Chayennes à Benton, la voie ferrée nous emporta en trente-six heures. Nous partîmes le soir, et le surlendemain matin nous étions à Benton, qui formait alors le terme de la voie ferrée, ou, comme on disait, le *terminus :* les Yankees aiment à parler latin. Un an auparavant, le railroad s'arrêtait à Julesburg, au milieu des prairies, à trois cent soixante-dix-sept milles d'Omaha (le mille américain est égal à mille six cent dix mètres). Il avait marché depuis, de ce côté seulement, d'une longueur de deux cent dix-sept milles, car Benton est à six cent quatre-vingt-quatorze milles d'Omaha. Il est vrai qu'on n'avait eu quelques obstacles à surmonter que dans la traversée des Montagnes-Rocheuses ; partout ailleurs, la plaine horizontale, la plaine sans fin, où l'on n'avait à redouter d'autre danger que la rencontre des Indiens révoltés.



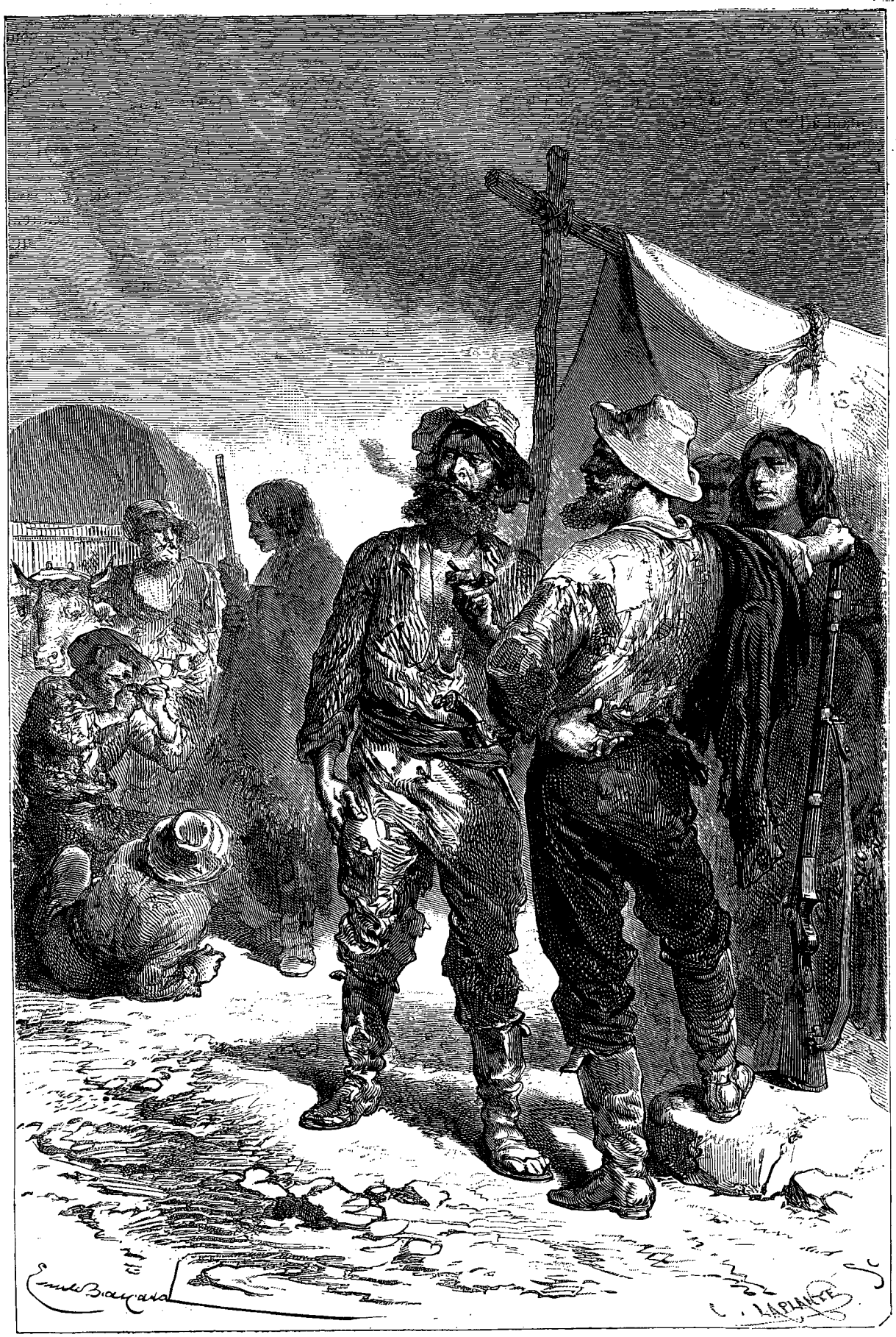
Indien winebago. — Dessin de C. Gilbert, d'après une photographie.

Au commencement, le Peau-Rouge avait apporté à la création de la voie ferrée toutes sortes d'oppositions. Ne passait-on pas sur ses terres, n'éloignait-on pas le buffle ou bison, le bœuf sauvage des prairies, et avec lui l'antilope, l'élan, le daim que l'Indien chasse pour vivre, et qu'épouvante le passage de la locomotive et des trains de chemins de fer? Là où la civilisation s'avance, la barbarie ne peut subsister. Ému, inquiet de cette irruption soudaine, et qui dépassait toutes celles qu'il avait vues jusque-là, le Peau-Rouge s'était armé. Il avait entonné le chant de guerre et déclaré une lutte sans merci au blanc. Il avait attaqué les géomètres envoyés en avant pour étudier les profils de la voie, il avait rompu la voie de fer elle-même en différents points, fait dérailler les trains, abattu les poteaux télégraphiques, scalpé les Visages-Pâles après les avoir frappés à mort de ses flèches ou de sa carabine. Peu à peu cependant l'Indien s'était apaisé, il avait compris qu'il n'avait rien à gagner à lutter contre des hommes plus puissants que lui. Des commissaires venus de Washington lui avaient apporté des cadeaux, des paroles de paix et l'avaient amené à s'isoler dans des réserves éloignées de tout centre civilisé. L'espace y était encore assez grand On y pouvait chasser en toute tranquillité les animaux du désert. S'il y plaisait à l'Indien de cultiver le sol, de planter du blé, du maïs, de moudre du grain, et même de forger des armes, des outils, d'instruire ses enfants, de les catéchiser, on lui enverrait des agriculteurs, des minotiers, des forgerons, des maîtres d'école, des missionnaires. C'est ainsi que les Paunies entre autres s'étaient dès longtemps établis dans les réserves le long de la Plate, avant même qu'il fût parlé de l'établissement du chemin de fer du Pacifique....

A l'époque dont il est question (septembre 1868) les Peaux-Rouges n'étaient plus aussi calmes. Les tribus du Colorado et du Kansas, les Chayennes, les Arrapahoes, les Apaches, les Comanches, les Kayoways, s'agitaient depuis longtemps. On craignait une irruption des sauvages sur le chemin de fer, et les principales stations, Julesburg et Chayennes, étaient fortifiées. Autour de Julesburg, où nous arrivâmes le matin (nous étions partis le soir d'Omaha), il y avait même comme un grand camp retranché. On voyait s'aligner au loin dans la plaine les tentes des soldats. Ailleurs les stations étaient entourées de palissades, de murs en pisé, munis de meurtrières, comme de véritables blockhaus.

Près de Chayennes nous eûmes une alerte, et l'on nous dit qu'une bande d'Indiens était signalée sur la voie. Le train s'arrêta. Le bruit courait qu'un convoi de bouviers avait été surpris peu d'heures auparavant sur la route de Denver, dans le territoire de Colorado, dont nous côtoyions la frontière. Nous regardâmes nos revolvers, mon camarade et moi. Nos compagnons de route en firent autant, et plus d'un jeta également un coup d'œil sur sa carabine, debout à son côté. En Amérique, dans tout le Far-West, on ne voyage qu'armé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types de pionniers, de bouviers et d'Indiens de Benton. — Dessin d'Émile Bayard, d'après des croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le train reprit sa route lentement pour éviter une surprise ou un déraillement possibles. Que de fois les sauvages, cachés dans les hautes herbes, n'avaient-ils pas essayé, surtout à la brune, d'arrêter un train, en attaquant à l'improviste le conducteur de la locomotive à coups de flèches ou de revolver?

Cette fois nous en fûmes quittes pour la crainte; on s'arrêta un moment à Chayennes pour faire de l'eau, échanger les dépêches, puis on gravit les pentes ardues des Montagnes-Rocheuses. C'était merveille de voir comme la civilisation s'était avancée avec le railway, là où naguère encore il n'y avait que le désert et l'âpre solitude des roches.

Dans ces montagnes perdues où il ne passait, six mois auparavant, que quelques rares trappeurs et pionniers, quelques émigrants des grandes plaines et quelques voyageurs emportés par la diligence rapide du désert, voici maintenant un centre habité, un hôtel, un hôtel élégant, construit à la façon des chalets suisses, et où vous pouvez passer la nuit. Vous y trouverez table mise, un buffet, et pourrez vous réconforter à ces hauteurs de ces mille douceurs dont les Américains sont si friands: la tarte aux fruits, les pommes tapées, le pudding aux raisins de Corinthe. Le thé, le café, le lait, les vins d'Europe, les conserves, les viandes salées, ornent également la table; et pour peu que vous aimiez la venaison, on vous servira un gigot d'antilope ou un râble d'écureuil.

Voici, sur un autre coin, l'épi de maïs blanc, la tomate crue, la betterave vineuse, les *pickles* pimentés, sur lesquels tout bon Yankee jette toujours un œil de convoitise. L'air est sec, le ciel est beau, la température des plus douces. Allons nous réconforter un instant, avant de demander un lit pour la nuit, non à l'hôtel de la station où nous sommes (c'est Laramie qu'elle s'appelle), mais au wagon-dortoir dit *Pulman's-car* qui va nous emporter jusqu'à la station extrême de Benton.

Nous laissâmes à Laramie une partie de nos compagnons de route. C'étaient des coureurs de bois, des chercheurs de mines, qui s'en allaient dans les gorges et les vallons des Montagnes-Rocheuses fouiller de l'or. A Sweet-Water, ils avaient précisément découvert des placers et des mines de quartz assez riches, dont ils me montrèrent en route des échantillons. Malheureusement les Peaux-Rouges leur faisaient une guerre acharnée. L'affluence des mineurs dans ces parages avait eu pour effet de faire fuir le bison, l'antilope et l'élan. Et du reste l'homme blanc est toujours porté à abuser de sa force contre le Peau-Rouge; celui-ci à user de ruse, au besoin de représailles envers le blanc: de là une série de querelles, de luttes incessantes, qui finissent trop souvent par une guerre à mort, où l'Indien a tôt ou tard le dessous.

A côté des mines d'or existent des mines de fer et des mines de charbon, dont un an auparavant, à mon premier passage à Chayennes, on m'avait également montré des spécimens très-riches. Aujourd'hui, non-seulement tous ces gîtes minéraux sont activement exploités, mais le fermier est venu s'installer à côté du mineur, et la terre est partout cultivée là où il y a un peu d'eau et une couche suffisante d'humus. Tout ce district est fertilisé par les colons, alors qu'il semblait dévolu pour toujours, il n'y a pas longtemps encore, à l'occupation des Indiens.

Qui aurait dit, au commencement du siècle, quand les courageux explorateurs Lewis et Clarke franchirent pour la première fois, en 1804-1806, la distance qui séparait le Missouri du Pacifique, qu'un chemin de fer réunirait un jour ces deux points si éloignés l'un de l'autre, en traversant les Montagnes-Rocheuses? Était-il alors seulement question de chemins de fer? Le premier railroad à vapeur ne fut construit aux États-Unis qu'en 1831; mais ce pays va si vite!

Savez-vous à quelle hauteur nous avons traversé le col des Montagnes-Rocheuses qui a livré passage à la locomotive? A l'altitude de deux mille cinq cent vingt mètres au-dessus du niveau de l'Océan. On appelle ce point le col d'Évans (*Evans's-pass*), du nom de l'ingénieur qui l'a le premier découvert. C'est la plus grande hauteur qu'un chemin de fer ait jamais atteinte. C'est aussi la plus grande ligne de faîte que jamais chemin de fer ait franchie, puisque c'est celle qui sépare les eaux des deux plus grandes mers du monde, le Pacifique et l'Atlantique. Cependant cette chaîne a été traversée sans tunnel, sauf sur quelques centaines de mètres, alors que le mont Cenis, qui ne sépare que les eaux du golfe de Gênes de celles du golfe du Lion, n'a pu être traversé que par un tunnel de douze kilomètres, et qu'il en faudra un aussi long pour le Saint-Gothard. Il est vrai que les altitudes des stations extrêmes sont ici beaucoup moins considérables.

Que de drames se sont passés le long de cette route jalonnée aujourd'hui par le rail et les pacifiques convois! Que de fois ceux qui ont été envoyés en avant pour niveler la voie, chercher les cols les plus bas des montagnes, ou sonder les sources, les roches souterraines, ne sont pas revenus! L'Indien guettait dans un pli du terrain; il a surpris et tué les Visages-Pâles! Aujourd'hui encore, que d'alertes quotidiennes, et comme il faut avoir l'œil au guet! Les constructeurs de la grande route interocéanique n'en auront que plus de mérite d'avoir accompli en si peu de temps une œuvre aussi colossale....

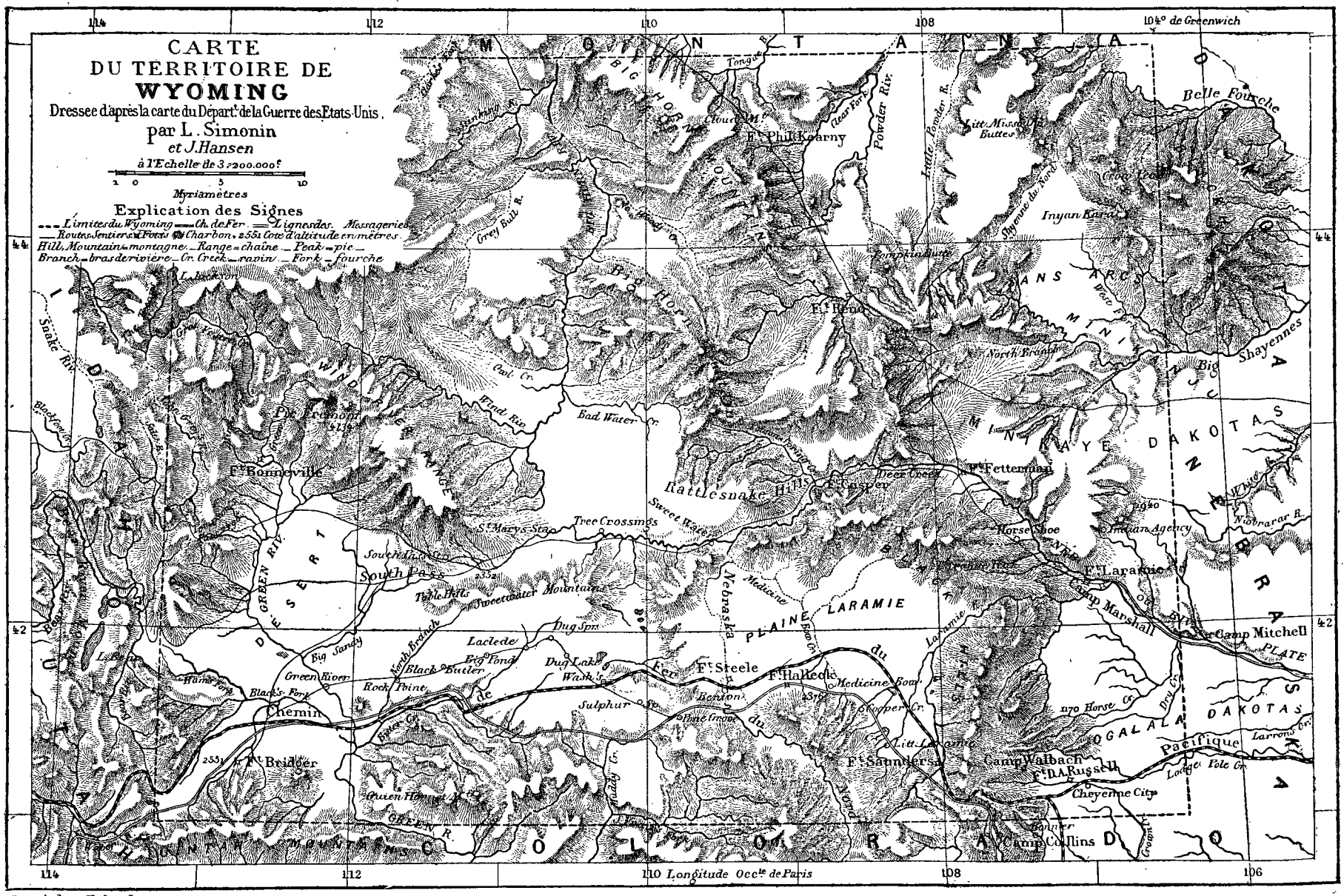
II

LES GENS DE BENTON.

Les villes naissantes. — Le juge Lynch. — Premiers besoins. — Les modes bentoniennes. — Ni bas ni mouchoirs. — En promenade et à l'auberge. — Départ pour Black-Buttes. — Le Désert-Rouge. — Un amoureux sans gêne. — Dernières stations. — Une nuit à Bitter-Creek. — Triste coche! Triste pays!

C'était un bien drôle d'endroit que cette station de Benton où la locomotive nous déposa un beau matin,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



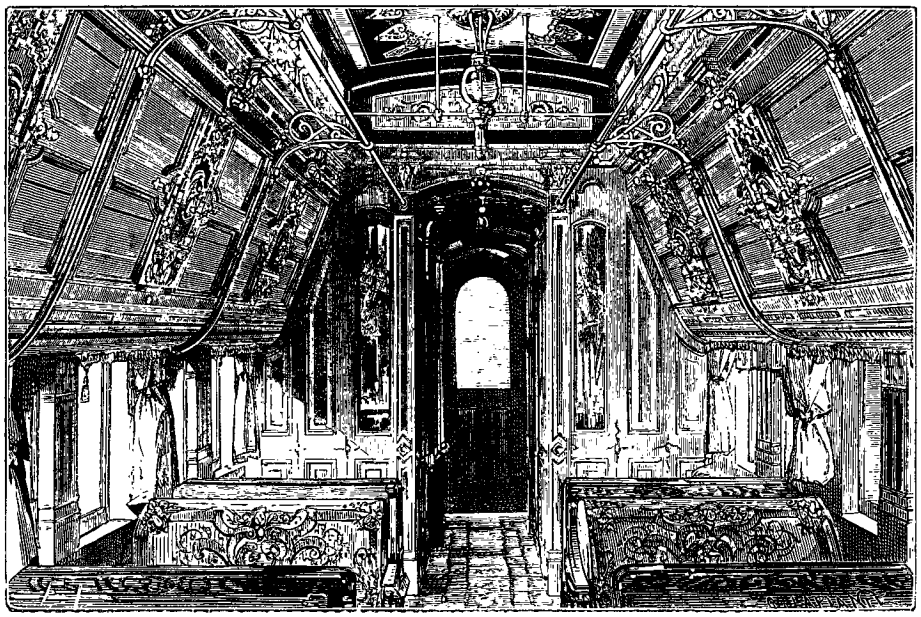
Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le 8 du mois de septembre 1868. Assurément si l'on avait à cette époque consulté les géographes, les Petermann de Gotha, les Cortambert et les Malte-Brun de Paris, et qu'on leur eût demandé par quels degrés de latitude et de longitude gisait cette ville de Benton qui contenait la veille encore plusieurs milliers d'habitants, les Petermann, les Cortambert, les Malte-Brun eussent ouvert de grands yeux et cru que vous vouliez rire.

Il en est ainsi dans tout le Grand-Ouest : les villes y poussent comme les champignons et les asperges, souvent en vingt-quatre heures. Une voie ferrée a le don de marquer sur son parcours des villes improvisées, d'étapes en étapes, de stations en stations. Les unes restent, les autres disparaissent. Celles-ci n'ont qu'une célébrité éphémère, celles-là durent et deviennent plus tard, même bien vite, de grands centres. C'est de la sorte qu'en 1867 j'ai vu naître et disparaître Julesburg entre Omaha et les Montagnes-Rocheuses, Julesburg qui fit un moment tant de bruit, et sortir de terre et grandir Chayennes, qui est aujourd'hui une ville de plusieurs milliers d'habitants.

Au commencement, ces centres d'attraction ne sont pas ce qu'on peut rêver de plus pur, de plus raffiné. Tous les aventuriers, les mécontents, les désespérés, les joueurs malheureux, les poursuivants de la fortune, dont la cruelle a jusque-là trompé l'espoir, accourent on ne sait comment. Avant qu'une police embryonnaire soit née, les querelles, les coups vont leur train, et, ce qui est pire, le vol, l'assassinat et les crimes de tous genres, si bien que le *juge Lynch* et les comités de vigilance sont obligés de fonctionner. Un beau jour on pend au premier réverbère ou au seul arbre de l'endroit le mécréant qui a troublé l'ordre, et



Intérieur d'un wagon américain dit *Pulman's-car*, se transformant la nuit en dortoir.
Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

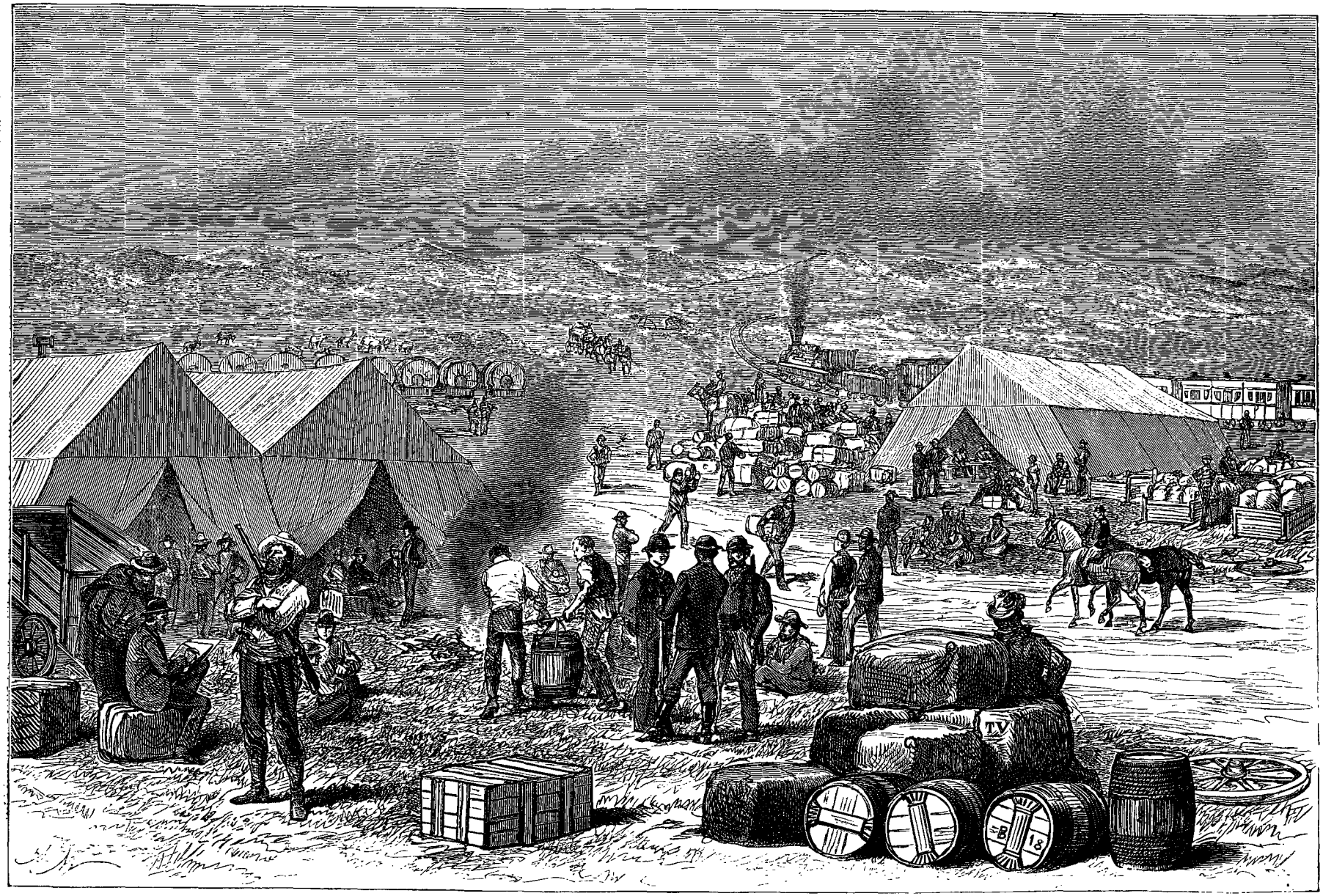
que le peuple, assemblé dans la rue, juge souverainement, séance tenante : sitôt pris, sitôt pendu. Cette justice expéditive finit par effrayer les vauriens, et bien vite ils décampent pour aller porter ailleurs leur industrie.

Dans ces sortes de campements, improvisés par la découverte d'une mine ou la création d'un chemin de fer, les maisons s'élèvent comme par miracle. On les amène toutes faites, ou peu s'en faut, de villes où l'on en fabrique par milliers, comme à Chicago, où le bois abonde et où l'on confectionne au moins autant de maisons que de jambons salés, ce qui n'est pas peu dire. Un restaurant, une buvette, un hôtel, un magasin d'habits, une maison de jeu, surgissent tout d'abord. Manger, boire, dormir, se vêtir, se distraire, voilà les premiers besoins de l'homme en ces lointains parages; les besoins de l'âme et de l'esprit ne viennent qu'après. L'église, l'école, la boutique du libraire, l'imprimerie et le journal, sont momentanément absents, et nous n'en constatons nulle part l'apparence à Benton, cette ville née d'hier.

En revanche, la station de la diligence transcontinentale qui va maintenant nous voiturer au lieu et place du chemin de fer, est complétement installée, et le bureau télégraphique, la poste et même une maison de banque, à côté de la diligence. Tout cela est aux mains de la puissante maison Wells-Fargo de New-York, si connue dans tout le Far-West et dans toute l'Union. Elle a pour concurrents les Adams et les Freeman, non moins illustres comme *express* et banquiers.

Çà et là sont une foule de magasins étranges, où l'on vend des carabines et des revolvers, des cartouches et des capsules, et de longs couteaux américains,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du campement de Black-Buttes, dernière station dans le *Désert-Rouge* du chemin de fer du Pacifique, en septembre 1868. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis pris sur les lieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à côté de bouteilles de whisky et de larges bottes de pionnier.

Et les types, quelle rudesse, quelle sauvagerie, mais en même temps quelle énergie, quel sang-froid ! Chacun est accouru pour tenter quelque chose, pour gagner de l'argent à tout prix, et sent qu'il ne doit compter que sur lui-même.

Les modes ne viennent pas à coup sûr de Paris. Le pantalon de laine grossière s'engouffre directement dans les bottes ; de chaussettes on n'en porte guère, de chemise de toile encore moins : le blanchisseur est resté en chemin. La chemise de flanelle grise se garde pendant de longs jours ; les délicats l'ornent d'un faux-col de papier, et pour qu'elle serve de gilet on y ménage sur le côté des poches pour le tabac, l'argent et la montre, car chacun en a une dans ce pays où elles coûtent si peu. Ce n'est pas qu'on s'en procure à la façon des *pick-pockets;* mais dans tous les États-Unis on a un bon chronomètre pour la modique somme de cinq dollars ou vingt-cinq francs ; c'est à faire le voyage pour aller se fournir là-bas.

Le chapeau est de feutre mou, taché, déchiré, couturé, et c'est tout, car le climat, même à ces hauteurs, est dans cette saison des plus cléments. La barbe est à l'avenant, le plus souvent longue et inculte. Je n'ai pas parlé du mouchoir, auquel on tient aussi peu qu'aux chaussettes. L'Américain (pardon de ce détail) use volontiers de ses doigts ; partout ici cette méthode est en grand honneur. Au demeurant, cela n'incommode guère que les voisins, et des voisins, qui donc s'en inquiète?

Au milieu de tout ce monde, on ne voit que très-peu de femmes ; je laisse à juger quelles femmes ; j'excepte quelques courageuses exploratrices qui ont voulu à toute force accompagner leur mari dans ces déserts si peu plaisants.

Cette ville et ces habitants étranges que nous saluions pour la première fois n'étaient guère faits pour nous retenir. Le conducteur du chemin de fer nous avait brutalement arrêtés sur ce plateau, en nous disant qu'on n'allait pas plus loin, et de nous arranger avec la diligence ou *stage* si nous voulions pousser plus avant. On avait jeté, sans plus de façon, nos malles sur la voie, et personne, même en payant bien, n'eût consenti à nous les porter. Tout le monde était ici gentilhomme (*gentleman*), il n'y avait ni maître ni serviteur, et la plus complète égalité démocratique régnait dans cette société naissante.

Nous prîmes nous-mêmes nos bagages et les portâmes au bureau de la diligence qui ouvrait ses portes. Malheureusement le *stage* était parti la veille au soir, et il fallait attendre toute la journée. Nous allâmes nous asseoir dans un restaurant du voisinage, où, sur une table boiteuse, sans nappe, sans serviette, on nous servit un fort médiocre déjeuner, arrosé en guise de vin d'un café très-étendu d'eau.

Après ce repas de cénobites, nous entrâmes dans quelques-uns des magasins de Benton, et parcourûmes la ville. Beaucoup de maisons de bois, encore plus de tentes : on n'était ici qu'en camp volant. Le plateau est aride et sec : une terre argileuse brune, sur laquelle poussent quelques bruyères et quelques artémises. Autour du plateau, une ligne de collines ondulées, où se dressent péniblement quelques sapins et quelques genévriers rabougris.

Nous eûmes bientôt fait le tour de ce pauvre horizon, et nous attendions patiemment, devisant de choses et d'autres, que le soir vînt (nous n'étions encore qu'au matin), quand on nous annonça qu'un train de service allait partir de Benton pour Black-Buttes (les Buttes-Noires). C'était une station à cent milles plus à l'ouest. La voie sur cette étendue n'était pas livrée à la circulation publique, car les experts officiels n'en avaient pas encore fait la réception. Toutefois, comme nous avions une carte de parcours, que la direction du chemin de fer du Pacifique nous avait gracieusement délivrée à Omaha, et que cette carte nous donnait expressément le droit d'aller jusqu'à la limite extrême du railroad construit, on nous permit de monter dans l'unique voiture à voyageurs qui accompagnait le train en partance. Le reste des wagons était chargé de traverses, de rails, de vivres, qu'on portait aux ouvriers de Black-Buttes et aux escouades disséminées sur la voie.

Ce qu'étaient nos compagnons, et si le trajet fut agréable, il n'est pas besoin de le dire. Nous voyagions avec la fine fleur des Bentoniens, et nous connaissons ce qu'ils valent. Quant au pays, il fut tout le temps ce que nous l'avions vu autour de Benton, triste, aride, monotone, plat et nu. On l'appelle le Désert-Rouge (*Red-Desert*) à cause de la couleur que la terre, mêlée d'oxyde de fer, y affecte en certains endroits. La locomotive jugea commode de se mettre de la partie pour embellir cette excursion. Elle employa tout le jour à faire le trajet. Elle s'arrêtait pour mille raisons. On ne trouva nulle part à mettre un morceau sous la dent, nulle part on ne rencontra âme vivante, sauf les ouvriers sur la voie, nulle part un bison, une antilope, un Peau-Rouge, rien, absolument rien, que le désert informe et sans parure, et pour tout siége des bancs de bois.

A l'horizon, à peine quelques rochers sableux, empilés les uns sur les autres, en forme de tables (*Table-Rock*). Sur un point du parcours, on rencontre la ligne divisoire précise entre les eaux de l'Atlantique et celles du Pacifique ; la station s'appelle pour ce motif *Separation*. Si l'on n'eût été prévenu d'avance, on ne se serait pas douté qu'on venait de traverser un point géographique si curieux : les plus grandes choses sont quelquefois les moins apparentes.

Pour société nous eûmes tout le temps les enfants perdus de Benton qui criaient, juraient, sifflaient, buvaient, chiquaient, crachaient, enlevaient leurs bottes ; j'en passe. Un d'eux courtisait l'unique femme du convoi, et sans plus de gêne appuyait sa tête sur son épaule et s'endormait dans cette position. Personne n'y trouvait à redire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous arrivâmes vers le soir à la bienheureuse station de Black-Buttes : nous étions à sept cent quatre-vingt-douze milles du Missouri. Pour cette fois c'était bien un *terminus;* rien, plus rien en fait de voie ferrée. De part et d'autre de la voie, une série de tentes en forme d'A ; c'étaient les demeures des ouvriers et des trafiquants du lieu ; une tente, plus grande, conique, était l'unique auberge. A grand'peine nous y obtînmes un morceau de lard salé et quelques conserves. Avec un verre d'eau boueuse et légèrement alcaline, cela nous servit de souper. Quant au coucher, on nous le refusa formellement partout. Des hommes à figure peu rassurante, quelques-uns pris de vin, rôdaient çà et là, et semblaient se demander quels pouvaient être les voyageurs qui étaient venus de gaieté de cœur se perdre dans ces parages abandonnés.

Un aimable compagnon, dont nous avions fait la connaissance à Benton, et qui se rendait dans l'Utah et de là dans le territoire de Montana, qu'il habitait, nous tira de ce mauvais pas. Il connaissait heureusement, non loin de Black-Buttes, un entrepreneur de la voie ferrée correspondant de la diligence continentale. Si nous allions porter chez lui nos bagages et lui demander un gîte pour la nuit? Nous y serions mieux qu'à cette station naissante, et le lendemain le *stage* en passant nous prendrait. Ainsi dit, ainsi fait. Une charrette qui passait par là consentit à nous charger, nous et nos colis; et une heure après, cahotés, secoués, moulus, ayant traversé un pont branlant et passé par des ornières où notre véhicule avait failli s'enfoncer tout entier, nous arrivâmes devant la tente du quidam.

Il était nuit et tout le monde déjà dormait, car les distractions sont rares dans le désert. Maître et gens se réveillèrent. Gracieusement on consentit à nous donner l'hospitalité. On ne fit d'ailleurs que peu de frais. On décrocha quelques couvertures des rayons du magasin que protégeait la tente (il y avait là tout un bazar), et ces couvertures, étendues par terre, nous servirent les unes de matelas, les autres de draps. Nous couchâmes tout habillés sur ce lit de camp des plus durs, et nous eûmes toute la nuit pour nous inviter au sommeil un concert des plus symphoniques. C'étaient les coyotes, les renards affamés du désert, qui venaient flairer notre gîte, et se plaindre dans leur langue que nous ne leur envoyions rien à manger. Nous ne dormîmes guère, et aux premières lueurs de l'aube nous fûmes debout. A la cantine, un déjeuner un peu plus acceptable que celui de la veille nous fut servi, mais il fallut corriger avec un grand verre de brandy l'eau du ruisseau voisin, boueuse, bleuâtre, et qui avait le goût du soufre et du savon. Aussi avait-on nommé ce ruisseau *Bitter-Creek* ou le Ruisseau-Amer. Ce nom est resté à cet endroit.

Vers neuf heures, la diligence du désert arriva, et nous la saluâmes par des cris de joie du plus loin que nous l'aperçûmes. Le postillon faisait claquer triomphalement son fouet, et les six bucéphales qui traînaient la voiture aux formes archaïques arrivaient au galop sur la route poudreuse. L'intérieur du véhicule semblait plein. A côté du postillon il y avait également des voyageurs. Si tout allait être pris !

« Cela arrive quelquefois, nous dit notre hôte.

— Et alors que faire?

— Dans ce cas, on attend.

— Et si le lendemain la voiture passe encore pleine?

— On attend encore.

— Attendre dans un tel pays, c'est à mourir d'ennui.

— Le pays n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air. Voyez, on s'y fait. J'y suis depuis un an, et je ne m'en porte pas plus mal. Peut-être qu'un jour il y aura ici une grande ville. »

L'homme avait à peine fini que la diligence s'arrêtait devant sa tente. Je ne sais comment nous parvînmes à nous y nicher, mes deux compagnons et moi. On chargea nos bagages par derrière (heureusement que c'étaient les seuls à emporter, sans quoi il n'y aurait eu pour eux aucune place ; car l'Américain ne comprend pas qu'on se munisse de malles en route), et fouette, cocher ! Alors commença une odyssée que je n'oublierai de ma vie. La forme, la disposition de ces voitures américaines est des plus incommodes. Nos voisins étaient des hommes du Far-West, à peu près tous du genre de ceux que nous avions rencontrés à Benton et dans le voyage de Black-Buttes. Les stations, les auberges furent de plus en plus mauvaises jusqu'au terme de la route.

S'il est doux, comme l'a dit l'égoïste Lucrèce, d'être sur le rivage pendant que la tempête souffle et que les naufragés défendent leur vie contre les éléments en fureur, alors qu'on sent la sienne en sûreté, il est encore plus doux de se rappeler, quand on est de retour au logis sain et sauf, les nombreux incidents d'un pareil voyage. Aujourd'hui le chemin de fer passe dans ces mêmes parages que nous traversâmes à nos risques et périls dans la diligence continentale. Là où nous mîmes trois jours, au milieu de péripéties diverses, la locomotive rapide et sûre met à peine une demi-journée. Le pays seul n'a pas changé. Il n'y a donc aucune raison de s'y arrêter longtemps, et c'est surtout en traversant le désert que l'on peut rendre grâce à notre siècle de l'invention des voies ferrées.

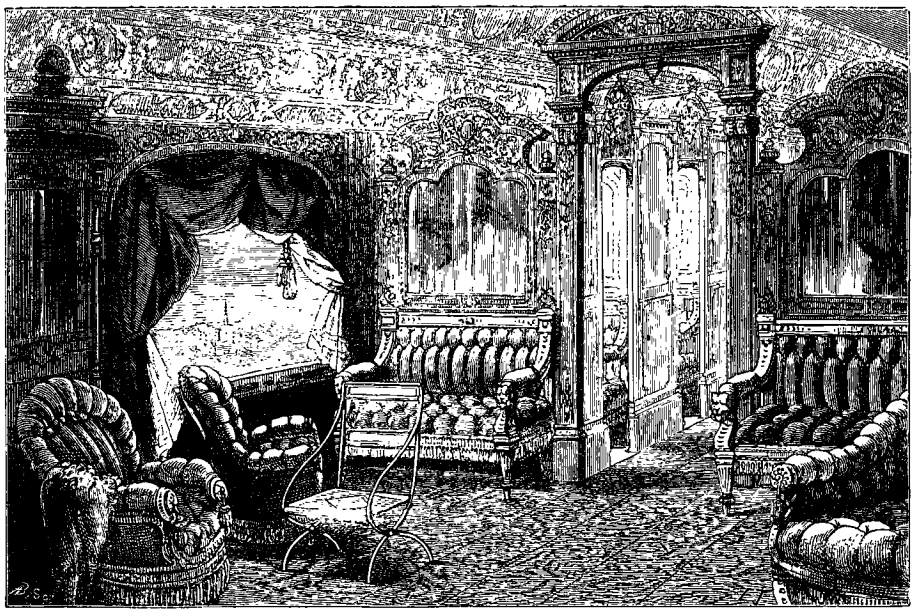
Quand les campagnes sont plaisantes, quand le paysage est gracieux, quand les villes sont campées de façon pittoresque, on se prend à reprocher à la locomotive d'aller si vite, et de ne nous laisser jouir de rien. Mais quand on traverse le désert monotone et nu, le désert sur des centaines de milles, alors on bénit « le cheval de fer et de feu » et sa course vertigineuse, et l'on rumine cette pensée profonde d'un homme d'État anglais qui a dit : « Après l'écriture et l'imprimerie, je ne connais rien qui ait plus contribué au progrès de la civilisation que les inventions qui ont pour but d'abréger les distances. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous étions empilés comme des harengs saurs dans un étroit espace : neuf en tout. Nos voisins étaient tous grands mâcheurs de tabac, n'usaient pas de mouchoirs, portaient la chemise de flanelle sans col et sans cravate, et des bottes de gendarme qu'ils ne quittaient jamais : douce société à laquelle nous fûmes condamnés durant tout ce voyage, pendant soixante heures, et que nous retrouvâmes plus tard au delà du Lac-Salé jusqu'en Californie. Ce ne furent plus les mêmes personnes, mais c'était bien le même type rude et grossier, auquel il faut néanmoins pardonner ses allures, car c'est de cette forte race d'hommes que sortent tous les pionniers si méritants des États-Unis.

Nous *lunchâmes* à Point-of-Rocks de maigres salaisons et de quelques conserves; ensuite nous passâmes aux Puits-de-Sel (*Salt-wells*) et nous n'y dînâmes point, car il n'y avait rien pour dîner.

Les stations de la diligence devenaient de plus en plus tristes, comme le pays. Nous continuions à avancer dans le désert. Aux vastes plaines de Benton avaient succédé des plateaux de plus en plus ondulés. Autour de nous des collines de cailloux roulés, quelques monticules de roches grenues, déchiquetées, minées par les éléments, et affectant souvent des formes étranges. Partout une végétation rabougrie : quelques essences résineuses, cèdres, mélèzes, ifs ou sapins; quelques plantes odorantes : immortelles ou artémises; le long des cours d'eau quelques peupliers, non point élancés comme ceux d'Europe, mais plutôt bas et au branchage arrondi. C'est le peuplier du Canada (*populus*



Wagon de luxe ou wagon-salon américain (*Palace-car, drawing-room coach*). — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis. (Ces wagons vont aujourd'hui de New-York à San Francisco.

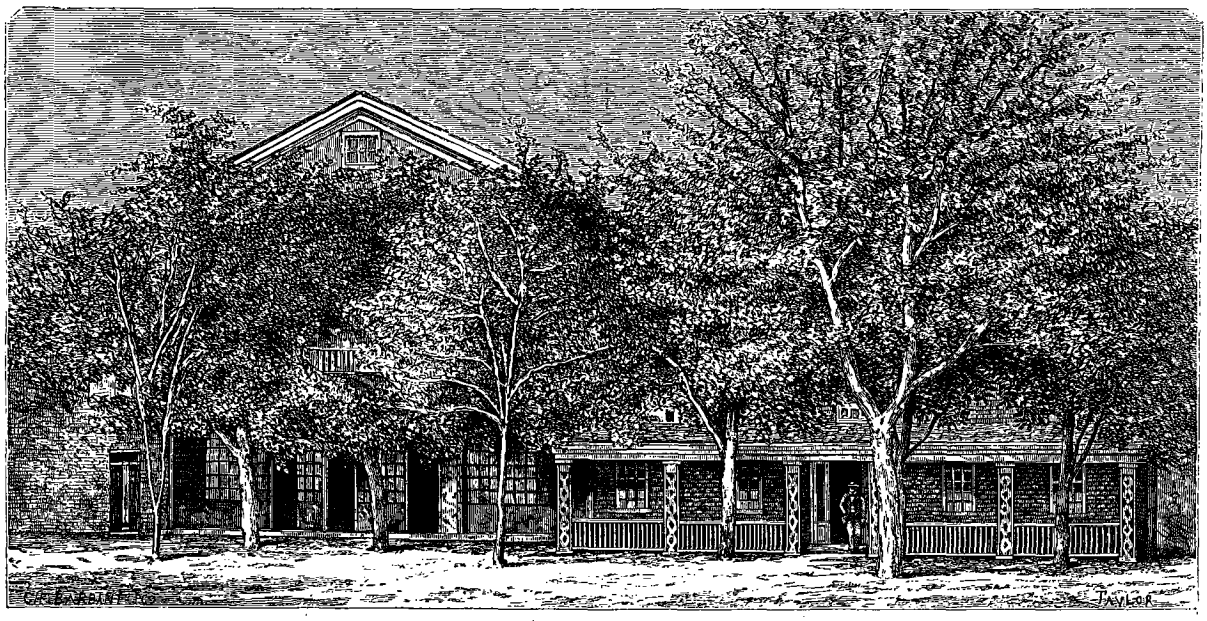
monilifera), répandu dans toutes ces régions. En divers points s'alignaient les remblais de la voie ferrée, déjà prêts à recevoir le cailloutis ou ballast, les traverses et les rails. Les avant-coureurs de la voie, les niveleurs, les terrassiers, étaient plus loin.

La route que nous suivions avait été tracée par la nature plutôt que par la main de l'homme; les ornières étaient profondes, on les évitait en passant ailleurs. Aucun corps des ponts et chaussées n'était venu là pour marquer la largeur régulière et les pentes de la grande route, ni élever le moindre pont. A la traversée des rivières, on lançait les chevaux en pleine eau et l'on franchissait l'obstacle comme on pouvait; mais le plus dur était le passage des ornières et des parties rocheuses de la route. Je laisse à juger quels cahots! C'était à en avoir le mal de mer. Il fallait se cramponner fortement sur son banc pour n'être pas jeté par terre. Aucune femme n'était du voyage : bien peu auraient pu supporter de telles fatigues. Après un jour ou deux de cet exercice violent, qu'entremêlent néanmoins les éclats de rire, on est moulu comme lorsqu'on a monté pendant plusieurs heures un cheval très-dur au trot. Et cependant tant est grande, à la longue, la fatigue qu'on éprouve dans cette caisse de bois et de cuir où l'on ne peut faire d'autre mouvement que celui que vous impriment les formidables secousses du véhicule, qu'on finit par s'endormir bercé par les rêves.

L. Simonin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de l'hôtel Townsend (*Townsend house*), villedu Grand-Lac-Salé. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

DE WASHINGTON A SAN FRANCISCO,

A TRAVERS LE CONTINENT AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

DANS LE DÉSERT.

Nous versons. — Un homme blessé. — La Rivière-Verte et ses habitants. — Nous versons encore. — Derniers relais. — Arrivée triomphale dans la Nouvelle-Sion. — La route des Émigrants. — La Porte du Diable. — Un type de bouvier. — Le peuplement du désert. — Une peinture du Capitole. — A l'Ouest, à l'Ouest!

Nous en étions là de cette période du voyage, quand tout à coup un grand bruit, un grand cri, se font entendre. Patatras! toute la diligence est par terre, nous restons entassés les uns sur les autres. Je me réveillai en sursaut et pensai que mes compagnons étaient tués. J'avais donné de la tempe contre la carabine de mon voisin : le canon m'avait déchiré le crâne, qui saignait abondamment. L'arme fort à propos n'était point partie. Je crus avoir butté contre une pierre, et comme tout d'abord je n'entendais autour de moi aucune plainte, j'imaginai que la diligence avait roulé dans l'abîme et que nous étions tous perdus. Déjà, quelques jours auparavant, dans les ravins du Lac-Salé, le coche continental s'était fracassé de la sorte, et personne n'en était revenu. Il n'en fut pas de même pour nous, et nous sortîmes à peu près intacts, les uns suivant les autres, par la portière de la diligence couchée sur le flanc. Je fus le seul atteint. Pendant que je m'épongeais la tête avec des compresses d'eau-de-vie et que j'appliquais un peu de baume sur ma blessure (un de nos voisins s'était muni pour la route d'une bouteille de brandy, et mon compagnon d'une trousse de pharmacie), les autres aidèrent le postillon à relever la voiture et les chevaux, à recharger les malles, à remettre tout en état, et cela en plein désert, seuls, à minuit, sans un mot de plainte.

Comme la route n'était pas bonne et que les stores et les vitres du coche étaient brisés, nous continuâmes à pied. Vers une heure du matin, nous arrivâmes à la station de *Green-River* (la Rivière-Verte). Là, à jeun depuis treize heures, nous pûmes enfin nous réconforter un peu. Green-River avait détrôné Benton et était devenu l'un des grands chantiers du chemin de fer du Pacifique. La station était assez bien fournie; il fallait

1. Suite. — Voy. p. 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire vivre tout ce monde. Nous dûmes là passer la nuit, car le postillon qui avait amené à ce relais le coche marchant vers Benton et qui devait nous conduire au retour, était ivre mort. Que faire? et pouvait-on en pareil cas confier à ce malheureux le soin d'une diligence aussi fortement avariée que la nôtre? On nous laissa sans plus de façon au milieu de la route, les uns dans la boîte du coche, les autres dans l'unique salle de l'auberge où nous nous étions arrêtés. Comme un mal ne vient jamais seul, la pluie se mit de la partie, une pluie torrentielle, telle qu'il en tombe quelquefois dans ces parages en septembre. Les éclairs illuminèrent l'horizon de leurs longues flammes sinistres, le tonnerre frappa plusieurs fois près de nous. Le bel orage nocturne! et comme j'en ai encore souvenance après plus de cinq ans!

Le lendemain matin, le soleil se leva radieux. Sur le sol détrempé par la pluie, de petits cailloux de



Charley, Indien Serpent, et son cousin, de la tribu des Yutes. — Dessin de Lavée, d'après une photographie.

quartz et de calcédoine brillaient comme des diamants [1].

La Rivière-Verte, justifiant son nom, traçait dans la plaine ses méandres de couleur verdâtre, et tout autour du cours d'eau, une série de tentes çà et là disséminées et quelques maisonnettes de bois marquaient la place où est aujourd'hui la station de Green-River, sur le railway interocéanique.

1. La calcédoine se retrouve partout, en petits cailloux roulés, de l'un et de l'autre côté des Montagnes-Rocheuses, des bords du Missouri jusqu'au delà du Lac-Salé. Dans le Colorado, dans l'Utah, dans l'Arizona, on en trouve de très-beaux échantillons, ornés à l'intérieur d'arborisations naturelles ou dendrites. La pierre est d'un blanc opalin, translucide, et ces ramifications noirâtres, qu'on aperçoit par transparence à l'intérieur, sont du plus bel effet. On monte la calcédoine en broche, en bague, en épingle, en bracelet, en cachet. Les Américains l'appellent vulgairement *moss-agat* ou agate mousseuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin, sont des mines de charbon et de fer qu'à cette époque on venait de découvrir, mais qu'on n'exploitait guère. Il y avait là une population fébrile, agitée, l'écume de celle qui avait successivement passé par Omaha, Julesburg, Chayennes, Laramie et Benton, et qui faisait non moins de tapage à Green-River. Cette tourbe faisait parler d'elle. Les coups de couteau et de revolver allaient grand train; le *juge Lynch* et les comités de vigilance étaient en permanence depuis plusieurs semaines. Peu de jours après notre arrivée, on pendait haut et court quelques vauriens qui avaient volé et tué, et l'on intimait l'injonction de filer au plus vite à une nuée de drôlesses, qui étaient venues augmenter le désordre de ce camp de travailleurs.

Notre postillon ayant enfin cuvé son vin, on nous invita à monter dans un autre coche moins malade que le premier, et nous reprîmes notre course. Il y avait à peine quelques heures que nous étions en route, quand de nouveau le coche versa, cette fois au milieu d'une flaque d'eau qu'il eût été facile d'éviter, car le chemin était très-large en cet endroit. Nul de nous ne prévoyait pareille chute en ce moment. Décidément nous jouions de malheur, et postillon et chevaux dormaient.

Comme je faisais entendre quelques plaintes sur la maladresse de notre automédon, mes voisins n'étaient occupés qu'à relever la voiture et les bêtes, et pas un n'ouvrit la bouche. Un philosophe a dit que ce n'est pas la peine de s'irriter contre les choses, car cela ne leur fait rien du tout. Ces hommes voyaient de même. La patience et le sang-froid avec lesquels les Américains supportent toutes les traverses de la vie quotidienne, donnent le secret de leur réussite dans leurs lointaines colonisations. J'eus honte de m'être emporté, et je prêtai la main aux manœuvres :

Travaille à te tirer de là,
Tu feras après ta harangue.



Jim, chef rebelle des Weber-Yutes. — Dessin de Gauthier-Saint-Elme, d'après une photographie.

Et de fait, le ciel nous aida comme jadis le charretier embourbé de Quimper-Corentin, qu'a célébré la Fontaine, car jusqu'à la ville du Lac-Salé nous n'eûmes plus d'autres aventures, sinon que les vivres devinrent de plus en plus rares, l'eau de plus en plus mauvaise, sulfureuse et salée, et par-dessus le marché purgative et brûlant la peau. On ne pouvait ni la boire ni s'en laver, et nous faillîmes mourir de faim et de soif.

Çà et là, surtout au voisinage des stations, on rencontrait quelques Indiens, de la nation des Yutes ou des Serpents, mais non en bandes, plutôt errants et maraudeurs. Des animaux du désert, on n'en voyait plus : ni bisons, ni antilopes. Il y a longtemps qu'ils ont quitté ces parages, ou du moins on ne les trouve ici que le long des vallées, là où il y a de l'eau et de l'herbe. Les chats-tigres, les ours, les élans, se tiennent plus loin, dans la montagne; et les coyotes, loups et renards ne se montrent guère le jour.

Le paysage était peu varié. A Church-Buttes, nous saluâmes quelques rocs sableux, amoncelés, qui, déchiquetés peu à peu par l'humidité, la pluie, la glace, la chaleur solaire, avaient fini par revêtir des formes étranges, rappelant celles d'une église (*church*) en ruine. Puis vint le fort Bridger, à la fois station militaire et postale, qui a pris le nom d'un des premiers trappeurs qui sont passés par là, Bridger, l'un des guides de l'explorateur, le capitaine, aujourd'hui général Fremont (1842-46).

Cette station fut la meilleure que nous traversâmes. Il y avait un certain confort. Le repas fut tolérable, et au besoin on eût trouvé un lit, s'il eût fallu passer la nuit en cet endroit.

Voici maintenant la Rivière de l'Ours (*Bear-River*), le Ruisseau-Jaune (*Yellow-Creek*), le Ravin de l'Écho (*Echo-Cañon*[1]), la Roche-Pendante (*Hanging-Rock*),

1. *Cañon* est un mot espagnol qui est resté dans l'Amérique du Nord pour désigner un étroit ravin, et que les Américains et les Français ont successivement adopté, sans le traduire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout autant de stations qui nous rapprochent de la capitale des Saints, la Nouvelle-Sion, que nous appelons de tous nos vœux, car il est temps d'en finir et nous sommes harassés. Si nous trouvons quelquefois des chevaux de rechange dans tous ces lieux que la civilisation est loin d'avoir visités, nous n'y trouvons rien à mettre sous la dent. Le peu de vivres qu'ils ont, les résidents ne nous les donneraient pas. Où trouveraient-ils à manger demain? Ici on n'a pas même à compter sur les ressources de la chasse, comme dans les vastes prairies, et Nemrod ni saint Hubert n'eussent jamais pu exercer leur art sur ces plateaux abandonnés.

Avançons encore, nous voici en pleine Mormonie. Désormais les stations sont tenues par des mormons et portent des noms d'apôtres ou d'évêques mormons : Weber, Daniel, Kimball, Hardy. Autour des relais, la campagne est partout cultivée : des bœufs, des vaches paissent dans les parcs; des femmes (on n'en avait

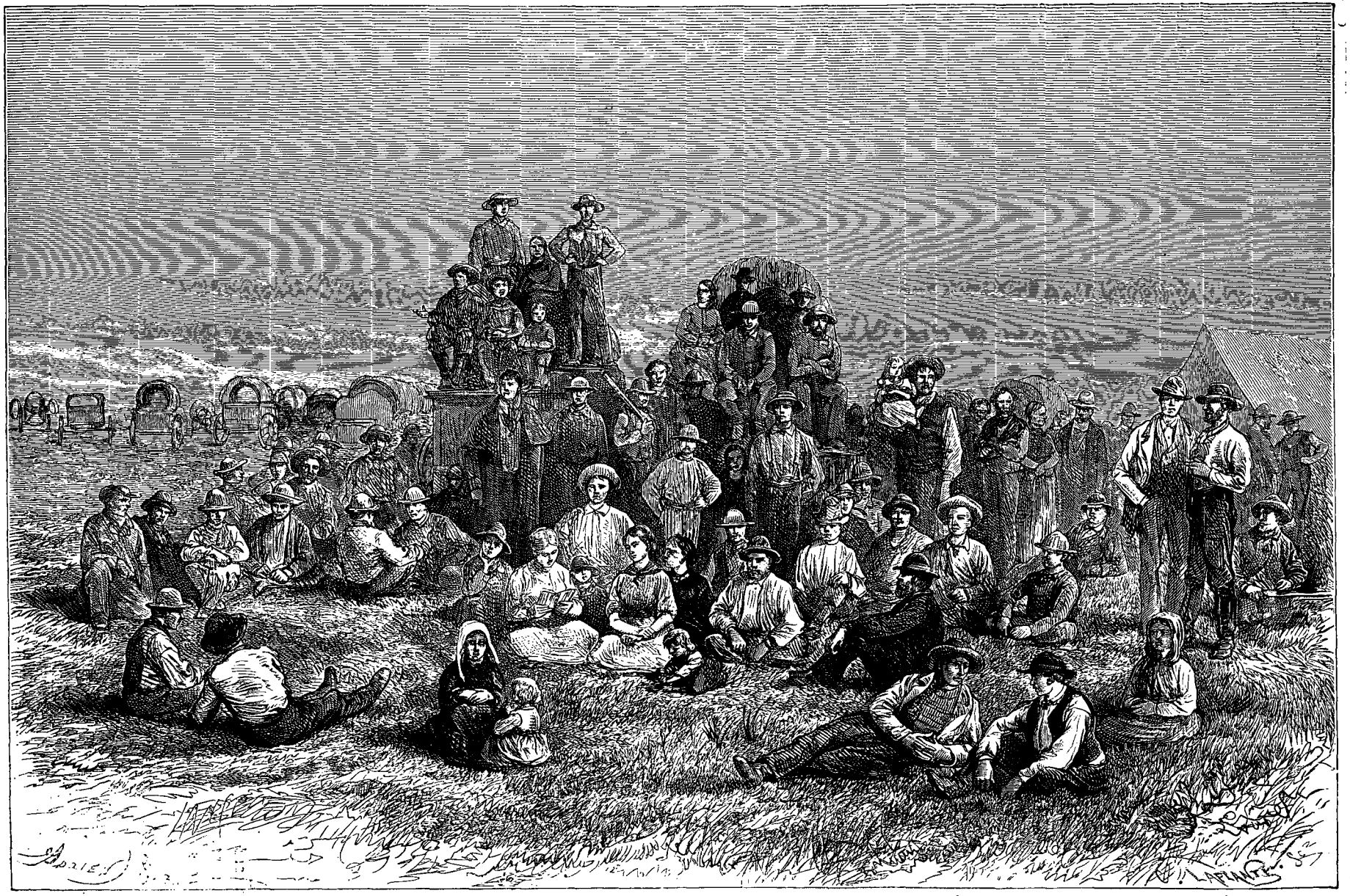


Indiens Serpents, chefs de la bande des Goships. — Dessin de Lavée, d'après une photographie.

pas vu depuis Benton) commencent à se montrer, proprettes, avenantes, parées. Des bambins joufflus et roses, les lèvres tachées de confitures, assis devant les maisons de poste, nous regardent curieusement passer. On devine que l'on approche d'un centre habité, civilisé, d'une ville en un mot, et en effet, nous ne sommes plus qu'à quelques milles de la capitale des mormons, la ville du Grand-Lac-Salé.

Nous fîmes une entrée triomphale dans la Nouvelle-Jérusalem. Il était nuit, et nous ne pûmes jouir du paysage, qui est fort remarquable en ce point. Nous descendîmes, au grand galop de nos six chevaux, et au risque de nous casser le cou (les Américains ne s'arrêtent pas pour si peu), la route en pente qui des monts Wahsatch s'incline vers le lac. Cette course à fond de train dura une demi-heure. Le lac, la ville, on ne les voyait point; la ville seule se laissait parfois deviner à l'éclat lointain des lumières. Enfin à neuf

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une caravane de néophytes mormons en route vers le Lac-Salé, campés dans le désert. — Dessin de A. Marie d'après une photographie.

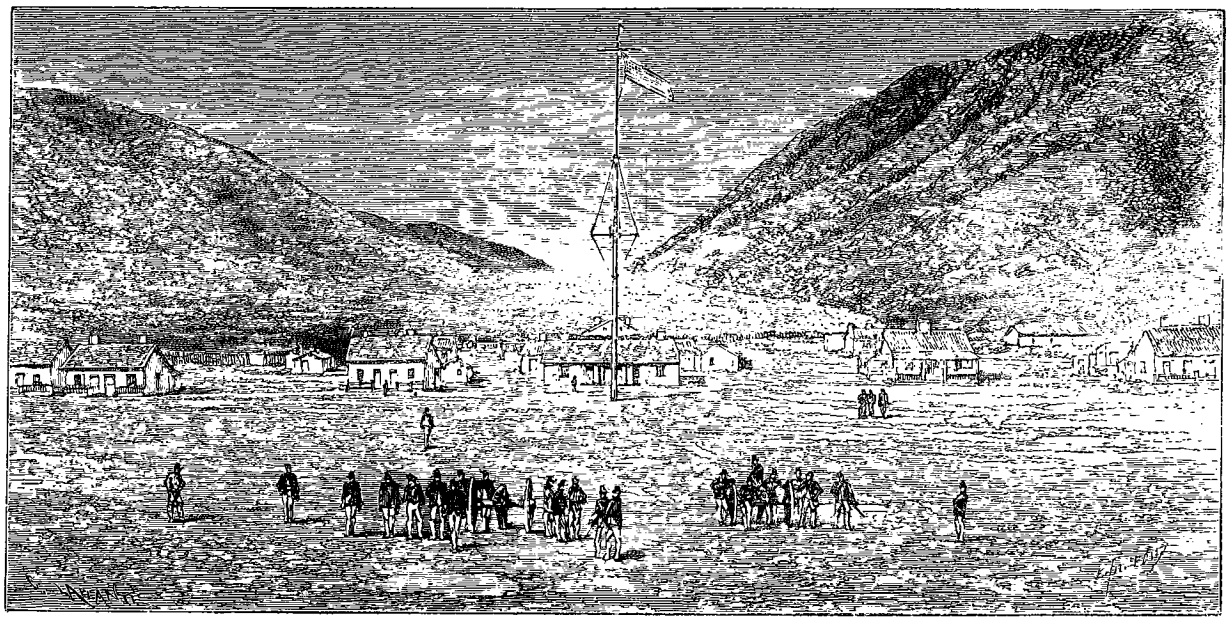
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures du soir, le 11 septembre, nous fîmes halte devant le bureau de la diligence *overland*, et bientôt nous arrivâmes, nous et nos bagages, à l'hôtel du mormon Townsend, où le patron et ses trois femmes nous reçurent avec la plus grande aménité. Ils nous donnèrent un bon souper et un bon gîte. Il n'était que temps de trouver l'un et l'autre.

La route de terre transcontinentale que nous venions de parcourir de Benton au Lac-Salé va jusqu'en Californie. Naguère, elle partait d'Omaha ou de Saint-Joseph sur le Missouri, suivait tout le cours de la Plate, passait par les forts Laramie, Fetterman, Casper, la vallée de l'Eau-Douce (*Sweet-Water*), et rejoignait de là le fort Bridger. C'est la route des Émigrants (*Emigrants' road*), comme la désignent les cartes américaines. On l'appelle aussi la route des charrettes : *Waggons' road*. On parcourait cette route à pied avant que les *stages* ou diligences eussent été établis, et eussent reporté plus au sud un autre tracé de la route.

Ce furent les mormons, en 1847, qui ouvrirent ce chemin. Suivirent bientôt, en 1848, les chercheurs d'or, qui partaient pour la Californie à travers les grandes plaines, tandis que d'autres prenaient la voie du cap Horn, et quelques-uns celle de l'isthme de Panama. Toutes ces routes étaient alors aussi longues que dangereuses. Par le cap Horn, le voyage durait six mois, et l'on avait à essuyer les froids et les tempêtes du cap ; par l'isthme, on avait à redouter les fièvres pernicieuses, les animaux malfaisants, les coups de soleil des tropiques ; par les grandes plaines, les attaques des Indiens et la famine. Que d'émigrants ont jalonné de leurs os cette route du Grand-Ouest !

On partait en caravane, avec des bœufs. On marchait tout le jour, et le soir on campait, en formant une



Le camp Douglas et le ravin de Red-Buttes, près la ville du Grand-Lac-Salé. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

sorte de retranchement avec les charrettes disposées en cercle. On apportait quelques provisions, mais on comptait surtout sur les bœufs.

Quand l'herbe manquait pour le bétail, on était exposé à mourir de faim. Le trajet durait de quatre à six mois. Souvent les maladies contagieuses décimaient la caravane en marche, ou bien les froids précoces, les tourmentes et les neiges, surprenaient dans les montagnes les courageux marcheurs, et les ensevelissaient à jamais dans ces Alpes privées de refuges.

Au cimetière du fort Laramie et le long de la route transcontinentale, on retrouve les tombes de quelques-uns de ces infortunés pionniers surpris au milieu du désert. Ceux qui restaient ne perdaient ni le sang-froid ni la patience indispensables à un si grand exode. Ils conservaient même intarissable cette sorte de gaieté juvénile qu'on retrouve partout chez les Américains, et qui est aux États-Unis ce que l'*humour* est en Angleterre. Au col de Sweet-Water, qu'on appelle la Porte du Diable, *Devil's Gate*, mourut une dame, mistress Todd, qui faisait partie d'une de ces grandes caravanes. On l'enterra pieusement en cet endroit, et l'un des assistants, poëte et homme d'esprit à ses heures, lui fit pour épitaphe un quatrain, où il concluait en disant : « Qu'il n'est jamais trop tard pour faire son salut, puisque l'âme de mistress Todd fut rachetée à la Porte du Diable. »

C'est encore par cette route continentale que passent tous les convois qui ne prennent pas aujourd'hui la voie ferrée. C'est par là que les grandes caravanes des mormons arrivent avec leurs longues files de charrettes au dôme couvert de toile, conduites par des bœufs. Ces wagons (c'est le nom qu'on leur donne) portent les provisions et le pauvre mobilier des émigrants qui ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quitté l'Europe pour venir si loin suivre la religion du prophète Smith.

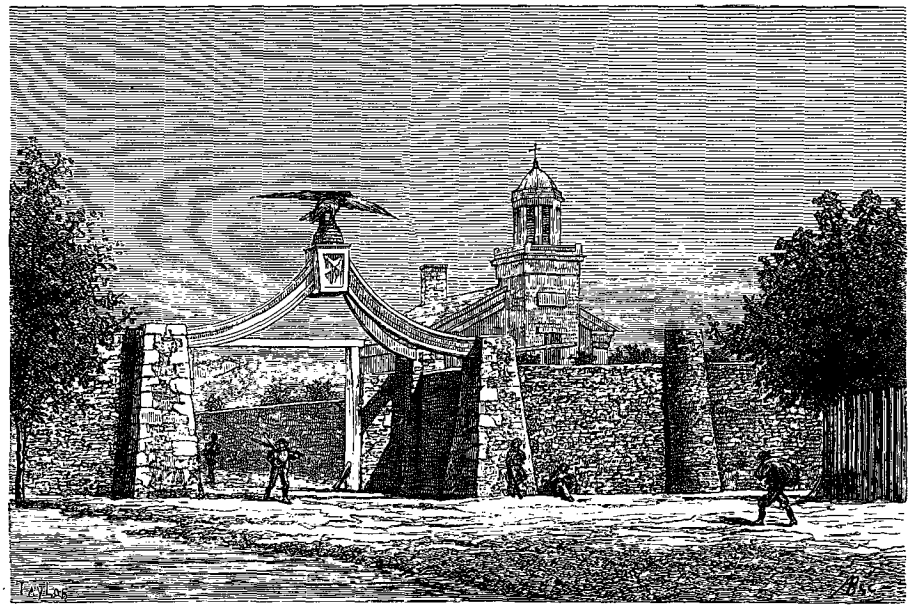
Avant l'établissement du chemin de fer du Pacifique c'est encore par cette route que passaient tous les lourds fourgons chargés de provisions pour l'Utah, le Nevada, la Californie, toutes les villes, toutes les stations du désert. Le bouvier qui menait ces fourgons, type accompli de l'homme de ces contrées, est resté célèbre sous le nom *bull-waker* ou conducteur de bœufs. Il faut voir sur les routes poudreuses les longues files de ces wagons. Les bœufs haletants, fatigués, les naseaux couverts de poussière, la bave tombant de la bouche, le cou plié sous le joug, tirent lentement le lourd véhicule. Ils inclinent tantôt à droite, tantôt à gauche, pendant que le bouvier les gourmande, jure, tempête, et les fouette de sa longue lanière de cuir[1]. L'animal tourne vers son maître son œil calme et bonasse comme pour l'inviter à la patience; il fait un effort de plus, tandis que de ses naseaux se dégage un souffle bruyant, marqué par une traînée de vapeur humide.

A l'intérieur du véhicule sont les femmes, les enfants, les vieillards, les malades. Les plus vaillants vont à pied, et pendant de longs jours la caravane suit ainsi

« Le chemin déroulé comme un large ruban. »

Tout le monde est armé, et prêt à riposter à toute attaque, car il n'y a pas de police ni de gendarmes sur ces grandes routes du Far-West.

Que de centaines de milliers d'hommes ont suivi cette pénible voie des plaines, souvent jusqu'au Pacifique! Le Nebraska, le Wyoming, l'Utah, l'Idaho, le Montana, le Nevada, l'Orégon, la Californie, l'Arizona, le Colorado, le Nouveau-Mexique, le Kansas, n'ont été, ne



Vue de la Porte de l'Aigle et de la maison d'école de Brigham Young. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sont presque peuplés que des émigrants venus par cette voie. Aujourd'hui que le chemin du Pacifique est ouvert, l'exode pédestre s'est arrêté; mais pendant vingt ans il n'a pas cessé un seul jour, de 1848 à 1868. Ç'a été le bonheur de toutes ces régions nouvelles de recevoir ce flot d'immigrants. Sans ce capital humain, aucun de tous ces nouveaux États et territoires n'aurait pu se fonder. On peut dire que les routes n'étaient pas ouvertes, et que c'est l'explorateur, le pionnier, le trappeur, le chasseur et les émigrants venus ensuite, qui les ont seuls tracées, en marchant devant eux, tout droit, sans regarder derrière. Puis est arrivée la diligence continentale, et un beau matin on a même lancé sur ce chemin un express à cheval pour porter les dépêches plus vite. On allait ainsi, en six jours, en 1860, avec le *poney-express*, du Missouri au Sacramento. Enfin le télégraphe est venu, et bien vite après lui le chemin de fer du Pacifique, qui relie maintenant les deux océans d'un ruban de fer continu. Tout cela est d'aujourd'hui, et il semble déjà que l'on conte des légendes quand on parle de la malle *overland* qui mettait trois semaines pour aller de Saint-Joseph ou de Saint-Louis sur le Missouri jusqu'à Sacramento, et des convois d'émigrants auxquels il fallait plusieurs mois pour parcourir la même distance!

Quelle mystérieuse loi fait ainsi peupler ce grand continent? Depuis un siècle, cette marche ne s'arrête pas. Elle est dans les « destinées manifestes » du peuple américain, non moins que la progression de celui-ci vers le nord et le sud, qui le poussera un jour jus-

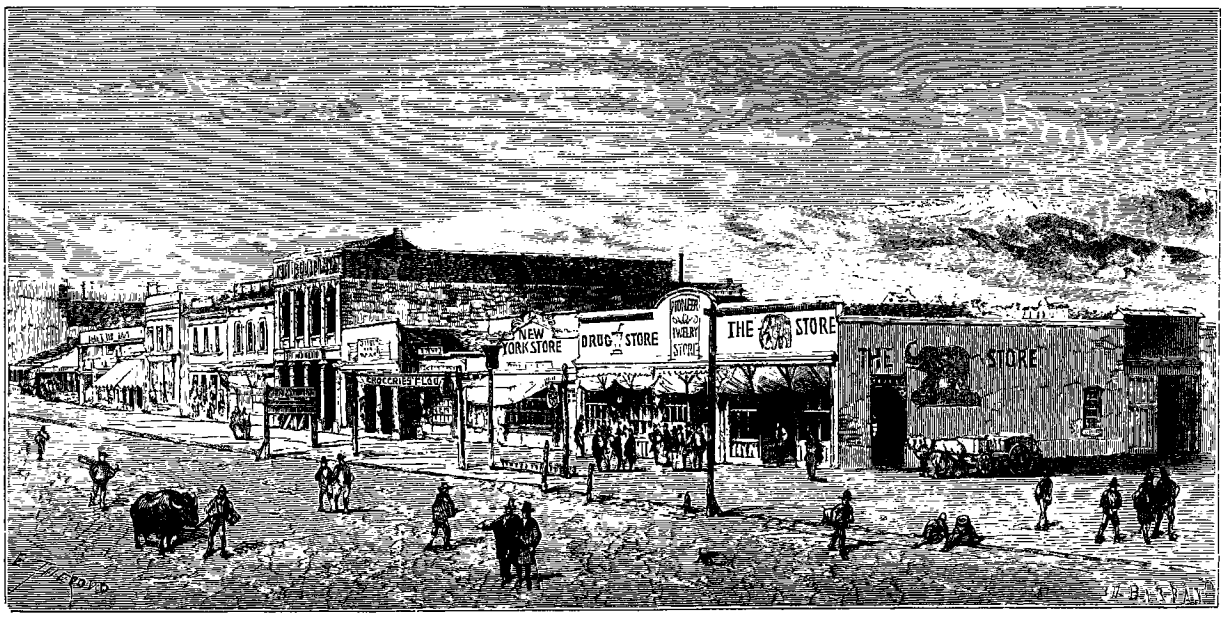
1. Un jour qu'un révérend reprochait à l'un de ses bouviers cette habitude déplorable qu'il avait de sacrer de la sorte : « Ah! monsieur, répondit l'homme, si je ne jurais pas, mes bêtes n'avanceraient point; c'est le seul langage qu'elles comprennent. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'au delà du Canada d'une part, jusqu'à l'isthme de Panama de l'autre. Alors on pourra vraiment dire que « l'Amérique est aux Américains, » comme le veut le principe de Monroe. Pourquoi pas? Et cette terre ne doit-elle point être la récompence de ceux surtout qui la peuplent, qui la fécondent et qui l'enrichissent de leurs sueurs? « Partout où pousse un grain de blé, il naît un homme, » a dit un penseur. Ici les hommes poussent avant le froment, car ce sont eux qui viennent le planter au milieu des plus lointaines solitudes. Honneur donc à ces braves pionniers! Par eux l'humanité progresse, et il faut passer sur la rudesse de leurs allures, en raison du grand bien qu'ils produisent.

Le peintre allemand Leutzé, mort prématurément à Washington d'un coup de soleil, en 1869, a décoré de belles peintures murales les escaliers du Capitole [1]. Une de ces peintures représente la marche des émigrants vers l'Ouest. Sur le premier plan sont les fourgons au dôme de toile, tirés par les bœufs accouplés. A côté, marche le bouvier, le pionnier armé de sa carabine; la mère suit avec les enfants et le vieux grand-père; sur une mule, les bambins, une femme malade. On distingue, jusqu'à la limite de l'horizon, la longue file des charrettes et des marcheurs. Çà et là, dans la plaine, une fumée blanche qui monte vers le ciel, et la silhouette de quelques tentes coniques : c'est un campement de Peaux-Rouges. A droite, une ligne de montagnes aux cols étroits, aux cimes blanches de neige, ce sont les Montagnes-Rocheuses. Une partie des émigrants en gravit les pentes ardues, les autres ont déjà franchi ces défilés.

Le titre du tableau est significatif. C'est le cri de tous les pionniers d'Amérique : *Westward, ho!* A l'Ouest, à



Vue d'une des rues marchandes de la ville du Grand-Lac-Salé. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

l'Ouest! Ce cri, qui a tant de fois retenti de l'Atlantique au Pacifique, est celui que poussaient aussi de leur temps les pionniers de Cooper, qui colonisaient l'Ohio qu'avaient à peine entrevu leurs pères. Ceux-ci n'arrivaient encore qu'aux limites des États de New-York et de Pennsylvanie, et déjà criaient : *Westward!* Cooper les avait connus, les avait vus à l'œuvre, ces colons intrépides, et il les a dépeints en traits ineffaçables; mais la race n'en est pas perdue, leurs petits-fils n'ont pas démérité.

Que de fois, traversant le Capitole à Washington, je me suis arrêté devant ce tableau de Leutzé, avant mes voyages de l'extrême Ouest, et après! Ce tableau c'est l'Amérique, et il est à regretter qu'il ne soit pas plus connu et que la gravure ne l'ait pas encore reproduit comme d'autres œuvres peut-être moins remarquables du même artiste: Washington passant le Delaware, etc. La peinture en est vivante, animée; elle a tous les caractères d'une page d'histoire. Elle plaît aussi par son côté moral, car elle dit la marche vaillante du pionnier en dépit des obstacles de la nature.

1. C'est le nom que les Américains ont donné au grand édifice de marbre qui renferme le Congrès, la Cour Suprême, etc.

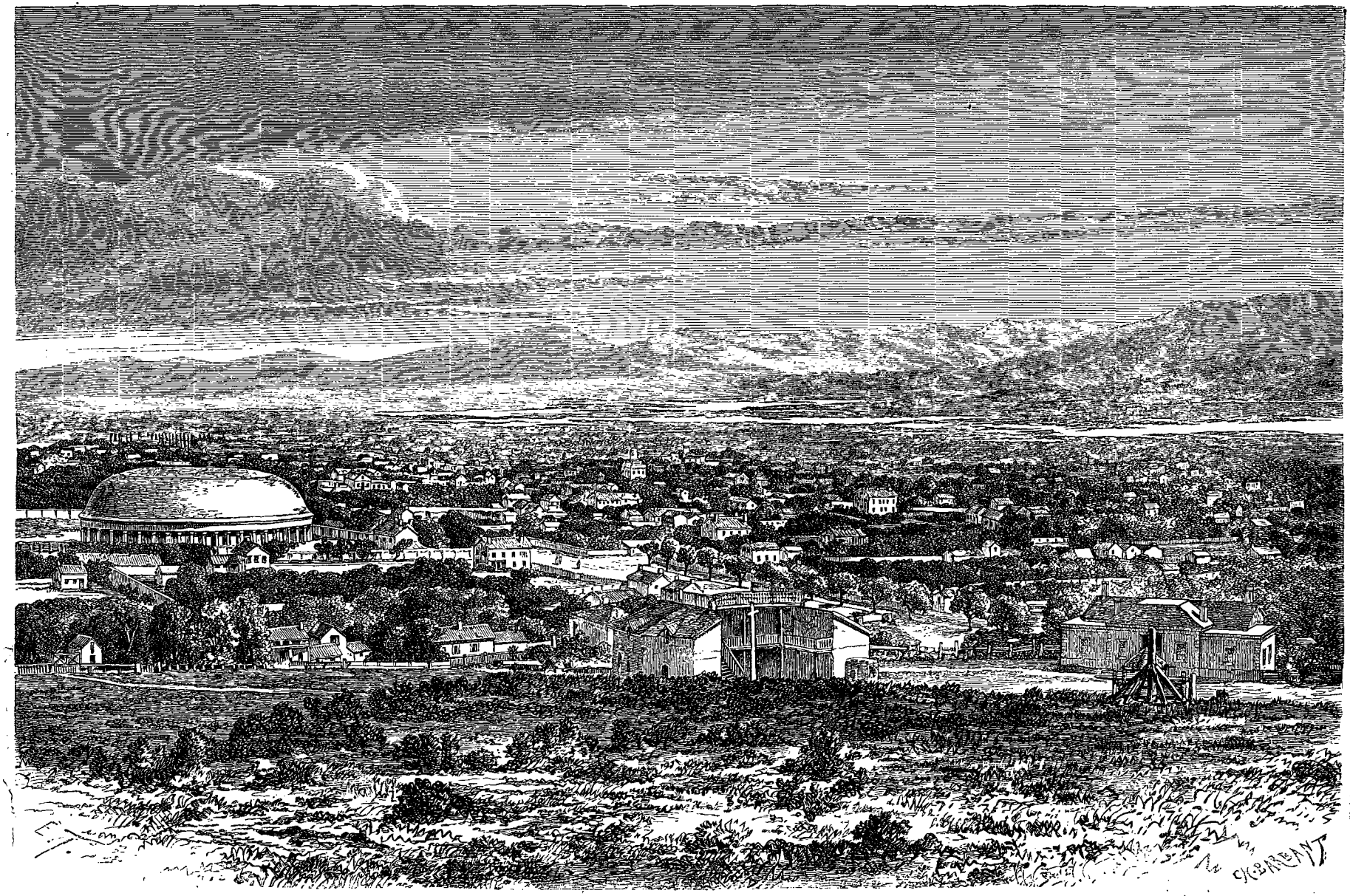
IV

LA VILLE DU GRAND-LAC-SALÉ.

Heureux réveil. — La véranda de l'hôtel Townsend. — Le camp Douglas. — Le pape des mormons. — Première entrevue. — Le grand exode. — Le pays du sel. — La colonisation des Saints. — Aspect de la ville. — Les monuments : la Présidence, le Tabernacle, le temple, le théâtre. — La jeune actrice, miss Alexandra. — Une capitale modèle. — Moyens d'information.

Le 12 septembre au matin, nous nous réveillâmes avec le chant du coq dans la Nouvelle-Jérusalem. Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



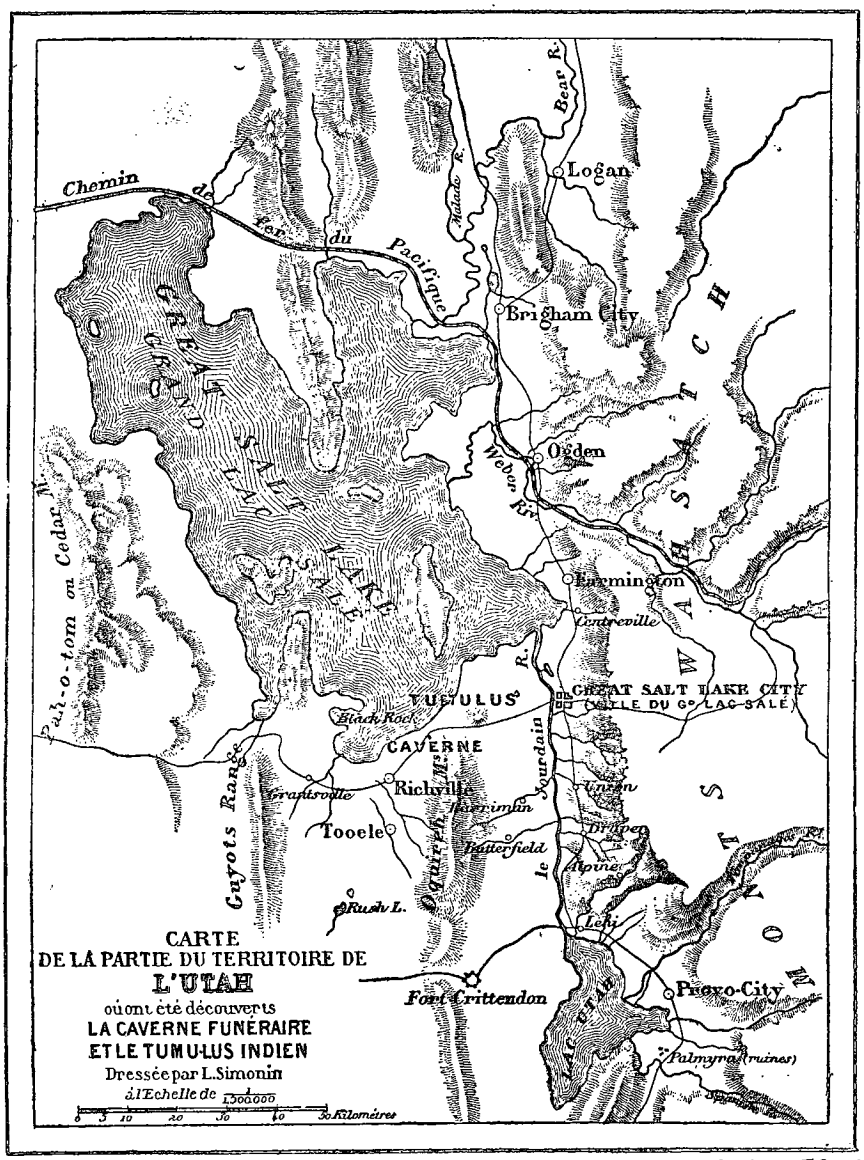
Vue de la partie occidentale de la ville du Grand-Lac-Salé. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chant ne fit naître chez nous aucun remords, et ne produisit pas sur notre conscience le même effet que jadis sur celle de saint Pierre.

Le mormon Townsend nous avait agréablement logés dans un petit pavillon au fond de son jardin. Son hôtel était des mieux tenus. Construit en bois, il était orné sur le devant d'une gracieuse véranda, rappelant celles des habitations tropicales. Cette véranda ouvrait sur la rue, et celle-ci était très-large, bien empierrée, bien arrosée et plantée de beaux arbres, comme toutes les rues des villes mormones de l'Utah. On passait de cette véranda dans la salle d'attente. Là se tenait devant un bureau le patron, prêt à offrir à ses clients un cigare, un verre d'eau; on ne buvait aucun spiritueux dans l'hôtel.

Les visiteurs allaient et venaient, et consultaient le livre des voyageurs partout en usage dans les hôtels des États-Unis. C'est un grand registre où en arrivant cha-



Dessinée par J. Hansen. *Gravé chez Erhard.*

cun inscrit immédiatement son nom et le lieu de sa résidence.

De la salle d'attente on passait dans la salle à manger très-proprement tenue, et où les trois femmes du patron servaient elles-mêmes les convives avec beaucoup d'empressement et d'affabilité.

La ville du Lac-Salé est au pied des monts Wahsatch, qui lui tressent comme une belle ceinture de pierres. Quelques-unes des cimes les plus élevées de ces montagnes se couvrent de neige pendant l'hiver. Sur les pentes, jusqu'à une certaine hauteur, sont des bois de pins, de sapins et de cèdres. En d'autres endroits la pierre se montre seule, blanche ou bleuâtre, et revêt, sous le ciel limpide et la vive lumière de ces climats, les nuances les plus douces et les plus variées.

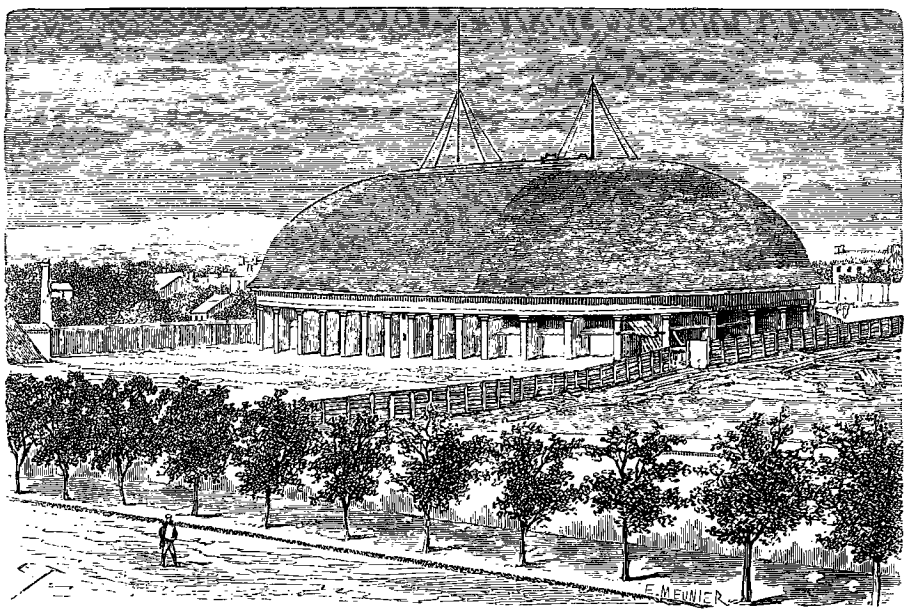
Sur un coin de l'horizon apparaît le camp Douglas, que l'on distingue à un mât très-élevé, fiché en terre et portant le pavillon étoilé de l'Union. Çà et là sont quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques maisons d'habitation et des casernes où logent les officiers et les soldats fédéraux. Le camp possède deux canons. Il a été établi non pas précisément pour tenir en respect les Indiens de ces localités, mais les mormons qui se considèrent, bien qu'occupant un territoire de l'Union, comme absolument indépendants de la grande République. Ils n'obéissent ou entendent n'obéir à aucun des magistrats civils et judiciaires qu'on leur envoie de Washington, et pour un rien, si ce n'était par une sorte de compromis continuel et tacite, l'ordre serait à chaque instant troublé. Il l'a même été un moment (novembre 1871) quand le général Grant, décidé à en finir avec l'institution de la polygamie, qui fait le fond de la religion mormone et qui ne saurait être admise par les lois fédérales, a fait emprisonner le pape et les apôtres de cette curieuse religion. Ce n'est pas seulement « une cohabitation impudique et licencieuse avec seize femmes différentes[1] » que l'on reproche au pape mormon, ce sont d'autres peccadilles plus graves, telles par exemple que d'avoir fait assassiner par ses *Anges exterminateurs* ou *Danites* quelques-uns des *gentils* qui le gênaient.

Tandis que nous parcourions la ville, le matin de notre arrivée, et que nous allions flânant par les rues et le long des magasins aux trottoirs de bois, aux enseignes parlantes, visibles d'une lieue de loin, comme celles de toutes les villes de l'Ouest, nous arrivâmes devant une sorte de mur élevé, construit en maçonnerie, entrecoupé de distance en distance par des espèces de tours ou plutôt de gros piliers massifs. Entre deux de ces piliers est une porte surmontée d'un aigle de pierre. Derrière le mur on aperçoit une série d'élégantes maisons. Au balcon de l'une d'elles est sculpté un lion de pierre. Sur l'autre est une inscription : *Tithing office*, Bureau de la dîme.

« Quel est cet édifice? dis-je à une façon d'huissier



Le Tabernacle ou temple actuel des mormons. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.
(L'édifice a deux cent cinquante pieds de long, cent cinquante de large et quatre-vingts de haut.)

ou de concierge qui se tenait debout devant l'une des portes, dans une guérite.

— C'est la maison du *président;* comment allez-vous?

— Pas mal, et vous? Je voudrais voir le président.

— C'est bien facile. Entrez. »

Et sans que j'eusse aucune lettre, sans autre forme de procès, je fus introduit dans une grande salle où les évêques, les apôtres, les docteurs de la loi, attendaient leur tour d'audience.

Comme j'arrivais de loin, on me fit passer le premier. Le pape, assis dans un *rocking-chair*, me reçut avec beaucoup de politesse. Il répondit avec bienveillance à toutes mes questions, et quand je l'interrogeai sur la polygamie et les difficultés de la faire accepter par l'Union, il me dit qu'il aurait là-dessus, quand le moment serait venu, une inspiration de l'Esprit-Saint qui lui indiquerait ce qu'il aurait à faire.

Brigham Young est âgé aujourd'hui de soixante-treize ans. Il est encore vert et vigoureux. L'œil est vif, le front haut, les cheveux sont cendrés, relevés en toupet sur la tête, la barbe est rasée, sauf sur les joues et le dessous du menton, qui est orné du collier. La lèvre est serrée, l'attitude calme, silencieuse, et tout indique dans cette physionomie le sang froid, la retenue, la finesse, l'obstination, l'habileté diplomatique. Ce n'est pas un homme ordinaire que celui qui, conducteur de

1. Depuis, une de ces femmes s'est enfuie à New-York, et a intenté un procès au prophète en lui demandant une somme considérable en dommages-intérêts pour l'avoir séquestrée et maltraitée, et une autre dame mormonne, échappée également de l'Utah, une des femmes de l'*elder* Stenhouse, que j'ai connu au Lac-Salé, a révélé, dans un livre curieux, tous les détails de la polygamie des Saints.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuple dans le sens le plus absolu du mot, a pu installer ainsi, au milieu du désert, il y a vingt-sept ans, une population novice, et chaque année augmenter cette population d'un nouvel essaim, faire cultiver le désert et là, où il n'y avait que du sel, faire pousser toutes les graminées, tous les arbres fruitiers d'Europe. En même temps que cette population, venue des plus bas-fonds des cités du nord de l'Europe, était ainsi maintenue, disciplinée, pliée au travail, assouplie aux formules de la religion naissante, il fallait résister aux emportements, souvent aux attaques armées, des gentils, des colons fédéraux, et à toutes les exigences de l'Union. L'éloignement, il est vrai, favorisait la résistance, mais toujours est-il qu'il fallait parlementer, discuter, faire patienter le gouvernement de Washington, et sur ce point Brigham Young a été, de l'aveu de tous, incomparable.

La ville qu'il a fondée est une ville modèle. Elle est divisée, comme toutes les villes américaines récentes, en carrés, par des lignes qui se coupent à angle droit à la façon de celles d'un damier. Chaque carré forme un quartier ou *ward*, et à la tête de chaque ward est un évêque. Dans chaque ward il y a aussi une école. Tout cela est admirablement administré. Les soins de l'église n'empêchent pas d'ailleurs le pape de vaquer aux soins de ses propres affaires. Il a gagné une grande fortune en faisant payer la dîme aux fidèles, en cultivant d'immenses espaces, en élevant des fabriques, des manufactures, des moulins à blé, sur divers points du territoire d'Utah. Il a établi une banque, des magasins coopératifs dans la ville du Lac-Salé, si bien qu'il a, dit-on, plusieurs millions de piastres déposés à la Banque de Londres; mais c'est sans doute une fable. On peut être un chef d'État très-habile, fondateur de religion par surcroît, sans pour cela voler le prochain et s'enrichir à ses dépens.

Quand les mormons quittèrent Nauvoo dans l'Illinois, où le prophète Joseph Smith, créateur du mormonisme, avait établi l'église naissante, ce fut Brigham Young qui conduisit l'expédition sainte du Missouri au Las-Salé. On peut dire qu'il fut le Moïse de ce grand exode, et que, plus heureux que le prophète juif, il vit la terre promise. Les mormons, jalousés par leurs voisins, avaient été partout poursuivis et traqués dans l'Illinois, et le prophète Smith avait été mis à mort par la foule ameutée. Il fallait ce martyre et les souffrances que l'église des Saints allait traverser pour consolider la nouvelle religion.

Rappellerons-nous au milieu de quels périls de tous genres fut accompli le long et pénible voyage? C'était la première fois qu'une caravane de voyageurs se mettait en route à travers les grandes plaines. Il fallut incessamment disputer le passage aux Peaux-Rouges. Les femmes, les enfants, les vieillards, avaient peine à suivre. Plusieurs restèrent en chemin, exténués, mourants. On manquait de bêtes de trait, de charrettes. Quelques infirmes furent traînés dans des brouettes tout le long de la route. On avait emporté une barrique d'eau-de-vie, unique cordial pour ranimer les malades. Des gens de la caravane ayant voulu y toucher sans les ordres du chef, Brigham Young les menaça de son revolver. « C'est la première et la seule fois que j'ai vu notre président en colère, » disait un mormon qui fut témoin de cet incident.

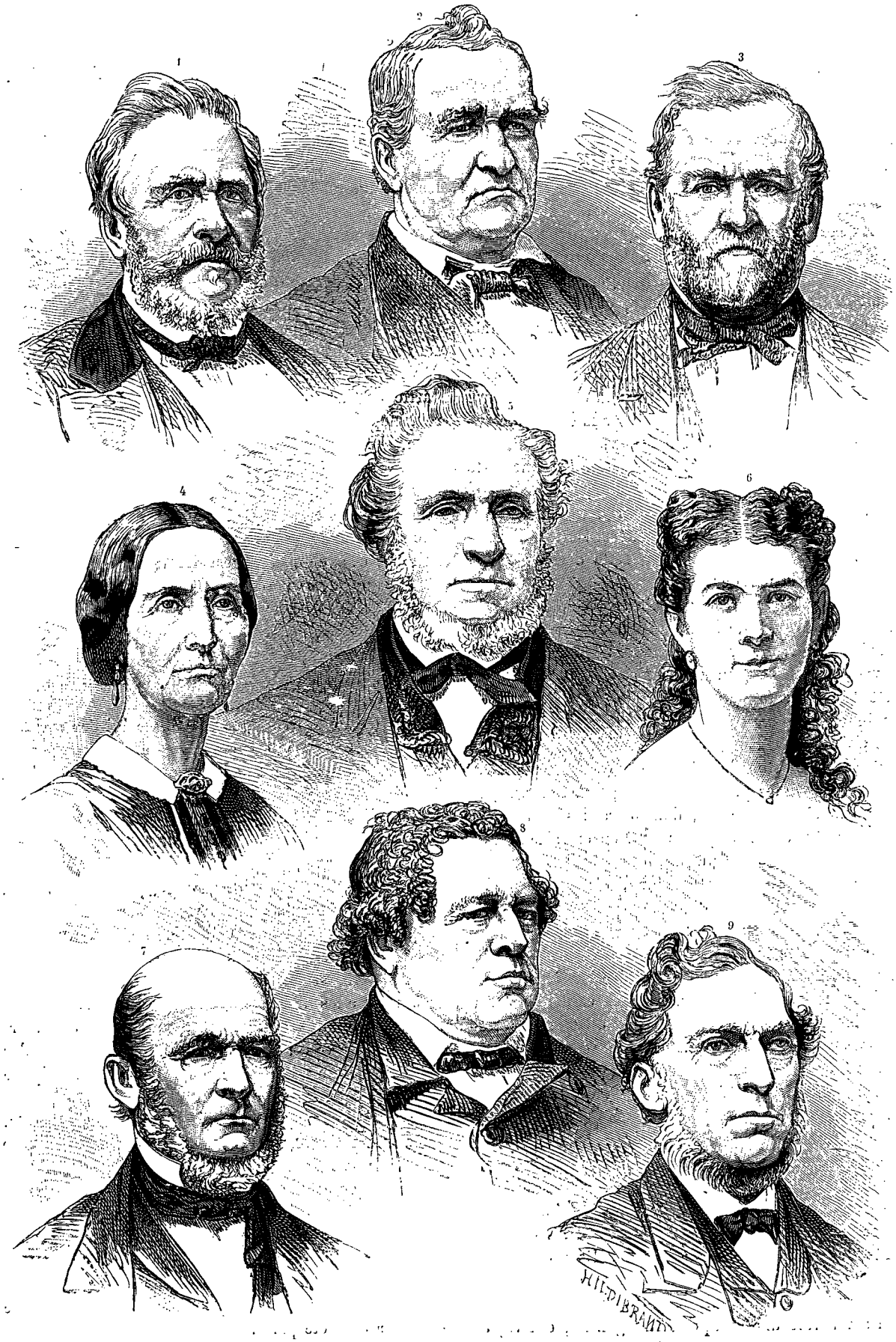


Femme aborigène de l'Utah, broyant le maïs sur le mortier de pierre. Dessin de A. Marie d'après un croquis qui est au musée de Saint-Germain. (On voit au même musée la pierre représentée ci-dessus qui a été rapportée par M. Simonin.)

C'était en 1847. Les froids furent précoces et terribles. La traversée des Montagnes-Rocheuses et des monts Wahsatch fut une véritable déroute, comme une retraite de Russie. Déjà le long du chemin on avait manqué d'eau et d'herbe pour le bétail. Que de mormons tombèrent dans la neige pour ne plus se relever! Enfin, au bout de plusieurs mois, on aperçut, du haut des montagnes, le Lac-Salé et dans la plaine un petit ruisseau qui se jetait dans le lac. C'était la Mer-Morte et le Jourdain du nouveau peuple de Dieu : ainsi furent-ils baptisés par les mormons, qui se nommaient eux-mêmes les *Saints du dernier jour*. Près de là on résolut de jeter les fondements de la Nouvelle-Sion, pour célébrer le grand *millenium* qui allait enfin apparaître, l'aurore des derniers mille ans prédits par l'Apocalypse.

Tout ce qu'on connaissait de ce pays, c'est ce qu'en avaient dit quelques explorateurs, entre autres le gé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTRAITS DE MORMONS. — Dessin de [illegible] Bocourt, d'après une photographie.

1. Hunter, président des évêques. — 2. Dimick Huntington, simple fidèle, [illegible]nterprète des Yutes. — 3. Orson Hyde, président des douze apôtres. 4. Élisa Snow, poëtesse et l'une des femmes *spirituelles* du pape. — 5. Brigham Young, pape ou président de l'Eglise. — 6. Alexandra, actrice mormonne. — 7. Feu Hébert Kimball, apôtre, premier conseiller de l'Église. — 8. George Smith, apôtre, historien de l'Eglise, cousin du prophète et martyr Joseph Smith. — 9. Daniel Wells, a[illegible]ond conseiller de l'Église.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

néral Fremont, qui était passé par là quelques années auparavant. Tout ce qu'on savait de ce territoire désert et qui semblait n'appartenir alors ni à l'Angleterre, ni au Mexique, ni aux États-Unis, maîtres des anciens droits de la France dans ces parages, c'est qu'il n'y poussait que du sel. Le trappeur Bridger, celui même qui a donné son nom à l'un des postes où nous nous sommes arrêtés dans notre voyage vers l'Utah, avait dit aux mormons qu'il leur donnerait un boisseau d'or par chaque boisseau de blé ou de maïs qu'ils récolteraient dans ce pays sauvage. Bridger, lui, chassait, faisait la troque avec les Indiens, et de planter quoi que ce soit ne se souciait aucunement. Les Saints laissèrent dire, et c'est par millions d'hectolitres que l'on compta bientôt les récoltes mormonnes. Nous ne savons si Bridger a payé son pari; mais il eût trouvé peut-être assez d'or pour le faire, car la Californie venait d'être annexée à l'Union (1848) et avec elle les champs inépuisables du précieux métal. Par une sorte de hasard étrange, ce fut un mormon, Marshall, qui découvrit la première pépite sur la rivière Américaine, à la scierie du colonel, depuis général Sutter. J'ai raconté ailleurs comment eut lieu cette découverte qui allait remuer le monde[1].

Ce n'est pas seulement aux alentours de la ville du Lac-Salé et le long du Jourdain que les mormons ont planté les arbres fruitiers et les céréales. Dans toutes les vallées arrosées, au nord et au sud du territoire, partout où la terre peut recevoir la semence et la faire fructifier, le colon est venu, et la fertilité du sol a bien vite récompensé ses efforts. Dans le sud de l'Utah, on a planté le coton, le mûrier, et établi des manufactures pour filer les précieux textiles; dans le centre, on a semé le chanvre, le lin, dont on a tissé également les fibres et pressé les graines pour en extraire l'huile. Sur la plupart des cours d'eau, on a établi des scieries de bois, des moulins à farine. Sur d'autres parties plus arides, on a élevé des moutons, dont on a tissé la laine. Les apôtres se sont tous enrichis dans ces opérations agricoles et industrielles.

Les richesses souterraines ont été mises à profit. Le charbon, le minerai de fer, ont été exploités. On a fondu le minerai sur les lieux mêmes. Ces rudes travailleurs ont l'intuition de tout, ne reculent devant aucune besogne. Les mormons ont été les plus habiles entrepreneurs du chemin de fer du Pacifique. Le pape et l'un de ses fils, l'aîné, celui qu'on appelle, par opposition à son père, Brigham Young *junior*, le même que nous avions déjà vu à Paris lors de l'exposition universelle de 1867, où il fut délégué du territoire d'Utah, ont soumissionné plusieurs centaines de milles du railroad interocéanique. Ils ont tout fait : les terrassements, les ponts, la pose de la voie. Ils y ont gagné beaucoup d'argent, et eux, que l'on croyait rebelles à l'établissement d'un chemin de fer transcontinental parce qu'il amènerait une irruption des gentils, ont vu, au contraire, cette œuvre de très-bon œil, car elle permet aussi aux fidèles, convertis en Europe, d'arriver plus promptement, de donner plus rapidement de leurs nouvelles et de celles de la sainte église.

Je reçus un matin, à l'hôtel Townsend, la visite du fils de Brigham Young. Il suppléait alors son père sur les travaux du chemin de fer. Il m'expliqua ce qu'il faisait, ses projets, son entreprise. « Voilà tout le capital que nous avons apporté avec nous, me dit-il, en me montrant ses larges mains. Si nous avons gagné un peu d'argent, si même nous sommes devenus riches, nous ne le devons qu'à nous-mêmes. » Et il se prit à regretter que ses occupations, alors trop pressantes, l'empêchassent de me prendre dans sa voiture et de me faire parcourir les environs de la ville et une partie des travaux de la voie ferrée. Je ne l'ai plus revu depuis, mais j'ai gardé de lui, comme de son père, le meilleur souvenir.

La ville du Lac-Salé, avec ses quartiers et ses maisons entourés d'arbres, avec ses larges rues qu'arrose et rafraîchit une eau courante, limpide et pure, descendue des montagnes, est une des plus jolies villes de l'Union. Chaque maison est isolée, et forme comme un cottage qui se perd au milieu de la verdure et des fleurs. Autour de chaque demeure il y a un verger, un jardin potager, puis des arbres d'ornement et des fleurs. Le pommier, le prunier, l'abricotier, le pêcher, donnent des fruits très-savoureux et renommés dans tout l'Ouest.

Le style de ces cottages rappelle celui des maisons suisses. Le bois y est employé de préférence à la pierre. C'est seulement dans les principales rues de la ville, les rues marchandes, où les maisons se touchent, que la pierre de taille et la brique ont été mises en usage, concurremment avec le bois. Quelques-unes de ces maisons, banques, entrepôts de marchandises, bureaux de voitures, station de la diligence *overland*, sont d'un heureux style, au moins pour la façade, et la pierre de grès rosé, qui y a été employée, y prend des formes architecturales élégantes. Cette pierre est assez tendre, se laisse bien tailler, résiste à la gelée et à toutes les influences atmosphériques. C'est une curiosité de plus que présente la capitale des mormons d'avoir des maisons de pierre, car en bien des villes de l'Union, surtout dans l'Ouest, on n'emploie que le bois ou la brique.

La ville du Lac-Salé possède quelques monuments. En premier lieu citons la *Présidence*, où sont la Porte de l'Aigle, la maison du Lion, et le *Bee-Hive* ou Ruche d'abeilles, où est d'une part le gynécée des femmes du pape, d'autre part l'école pour ses nombreux enfants, les premières au nombre d'une vingtaine, les seconds d'une soixantaine, si l'on m'a dit vrai. Le bureau de la dîme et celui du télégraphe présidentiel sont à côté, et tout cela est entouré de la haute et longue muraille dont il a déjà été parlé.

La Présidence n'est pas le plus important édifice de la capitale mormonne. Il faut citer avant tout le Taber-

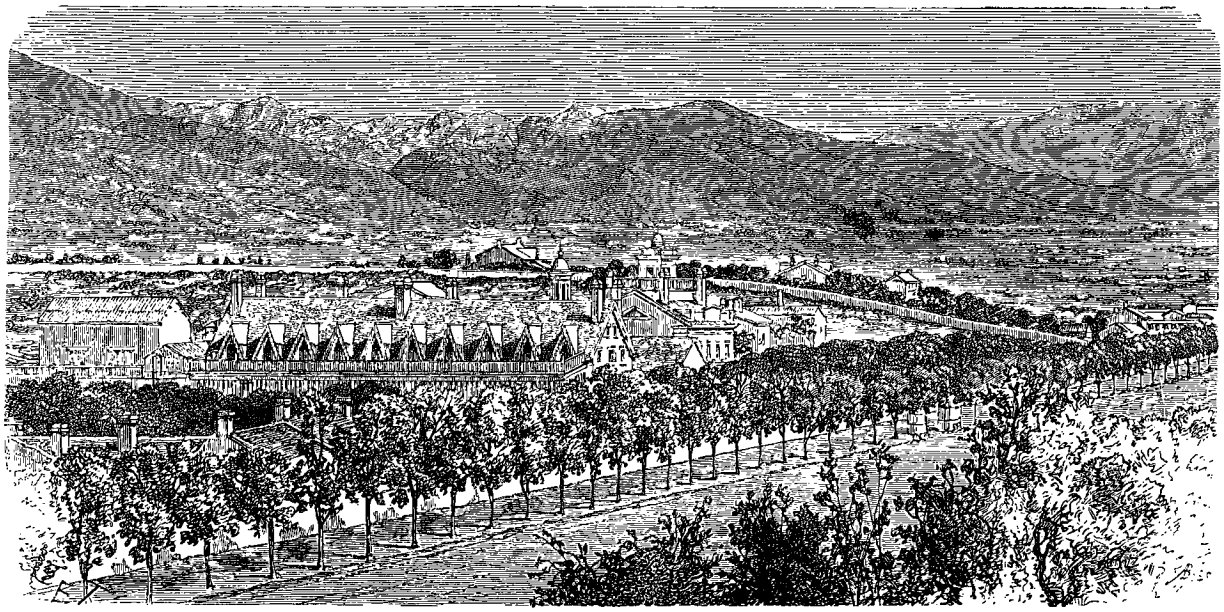
1. Voy. le *Tour du Monde*, t. V, p. 36.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nacle, immense construction en charpente, de forme ovoïde, recouverte d'un dôme et entourée tout autour, sur les côtés, de piliers en maçonnerie. On dirait d'un œuf gigantesque coupé sur un plan méridien, et renversé. Sous cette coque étrange peuvent tenir jusqu'à dix mille personnes, les grands jours de festival, quand les fidèles accourent de tous les points du territoire d'Utah. En temps ordinaire, le dimanche, on y compte jusqu'à trois mille personnes.

Sur une estrade est l'autel, orné de chandeliers à sept branches : c'est là qu'on officie. En avant est la chaire où l'on prêche, et où le pape et les apôtres font entendre ces sermons familiers dont les mormons sont si friands; vers le fond, l'orgue, tout en bois de cèdre du pays, tuyaux, soufflets, etc., et qui était encore en construction quand je visitai ce saint lieu. Au milieu de la salle et jusqu'à l'autre bout, une série de bancs de bois, avec un couloir sur le milieu. Suivant la mode protestante, à laquelle les mormons sont restés fidèles, il n'y a nulle part d'image ni d'ornements, et les murs, blanchis à la chaux, comme les piliers du dehors, comme la coque extérieure, sont d'une nudité désespérante.

Voilà pour le Tabernacle ou temple actuel. Quant au temple futur, il sera tout en granit des monts Wahsatch et de style gothique; mais les fondations en sortent à peine de terre, et depuis 1848 à aujourd'hui, la construction n'a guère avancé. Elle était entourée, lors de ma visite, d'une palissade, qui peu à peu allait se pourrissant, et l'herbe poussait au milieu des piliers, élevés seulement de quelques mètres. Çà et là, sur le sol, des blocs de granit, quelques-uns taillés, d'autres à peine préparés; nulle part un ouvrier. Il est probable que les choses sont restées dans le même état, et que, comme la cathédrale de Cologne et Notre-Dame de Paris, l'église métropolitaine mormonne mettra bien des siècles à s'achever, si jamais elle s'achève.



Le harem et la résidence de Brigham Young, dans la vallée du Grand-Lac-Salé. — Dessin de E. Thérond. d'après une photographie.

Le théâtre a eu plus de chance que la cathédrale. La façade seule n'est pas achevée, mais l'intérieur est entièrement terminé et du plus gracieux effet. On dirait le théâtre coquet d'une de nos bonnes préfectures de France. Il y a place pour dix-huit cents personnes. On y représente des vaudevilles et des drames modernes, la plupart traduits du français. Très-souvent on y joue aussi des drames de Shakespeare.

Ayant eu occasion d'assister à de nombreuses représentations sur les principaux théâtres de l'Union, je dois dire que j'ai rarement vu un théâtre où les pièces fussent mieux jouées, où le public fût plus attentif, de tenue plus convenable. Ici aucune de ces pièces nationales grossières, comme on en voit jouer tant à New-York, à Boston, à Pittsburg, où apparaissent des hommes ivres, tirant sur la scène des coups de revolver. De telles œuvres ne seraient point acceptées du public mormon, non plus que les traductions de quelques-uns de nos plus tristes opéras bouffes parisiens, qui ont fait la joie de New-York et de San Francisco.

J'eus occasion de voir au théâtre du Lac-Salé une jeune et charmante actrice, miss Alexandra. Elle avait joué si bien un rôle d'ingénue, que je l'invitai, en manière de plaisanterie, à venir à Paris, où certainement elle serait engagée sur un de nos principaux théâtres. Elle refusa poliment, et me dit avec beaucoup d'esprit qu'elle aimait mieux être la première en Utah que la seconde en France. Elle rééditait le mot de Jules César, peut-être sciemment.

Miss Alexandra n'est pas mariée, et ce fait paraîtra sans doute surprenant dans un pays où les hommes ont la faculté de prendre plusieurs femmes. Brigham

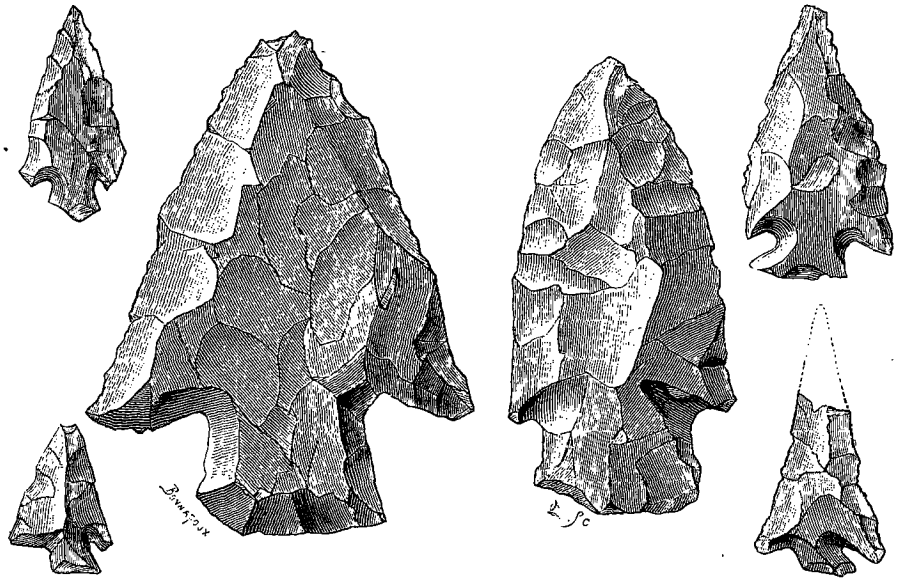
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Young la tient en grande affection, et disait d'un des apôtres, qui se flattait de faire des miracles et avait inutilement voulu épouser la jeune actrice, qu'il n'y avait rien d'impossible pour lui, sauf de faire la *conquête* d'*Alexandre*. Brigham, comme autrefois Lincoln, aime à plaisanter, et plaisante quelquefois finement.

La fréquentation du théâtre est entrée dans les mœurs mormonnes, et l'Église n'y voit pas de mal. Le pape a même tenu à ce que le théâtre fût achevé avant le Tabernacle, parce que, dit-il, « qui s'amuse prie. » Il a sa loge d'honneur, et souvent il assiste aux représentations, accompagné de quelques-unes de ses femmes. Le peuple l'acclame, et il applaudit aux morceaux bien joués avec autant de bonne grâce que le premier des spectateurs venus. Tout se passe ici en famille, et de la façon la plus paternelle du monde.

Quand on a cité, avec le Tabernacle et le théâtre, l'hôtel de ville ou *City-Hall*, où est aussi le tribunal ou cour de justice, on a épuisé la liste des principaux édifices publics de la capitale de l'Utah. Ces monuments sont peu nombreux, et quelques-uns inachevés, mais la ville est jeune, et le jour viendra où elle aura autant de beaux édifices que les premières villes de l'Union. Elle est dans une situation exceptionnelle, au cœur de l'Amérique, à peu près à moitié chemin du Missouri au Sacramento, presque à égale distance des frontières nord et sud des États-Unis. C'est une des principales étapes du railway interocéanique. Elle est déjà un grand entrepôt, et verra s'accroître de jour en jour son importance.

En 1868 elle comptait quinze mille habitants. Nul doute que le nombre n'en ait fort augmenté depuis.



Pointes de flèches en silex et en obsidienne, trouvées au Grand-Lac-Salé de l'Utah et au lac de Borax de Californie. — Dessin de Bonnafoux. (Les objets sont représentés en grandeur naturelle.)

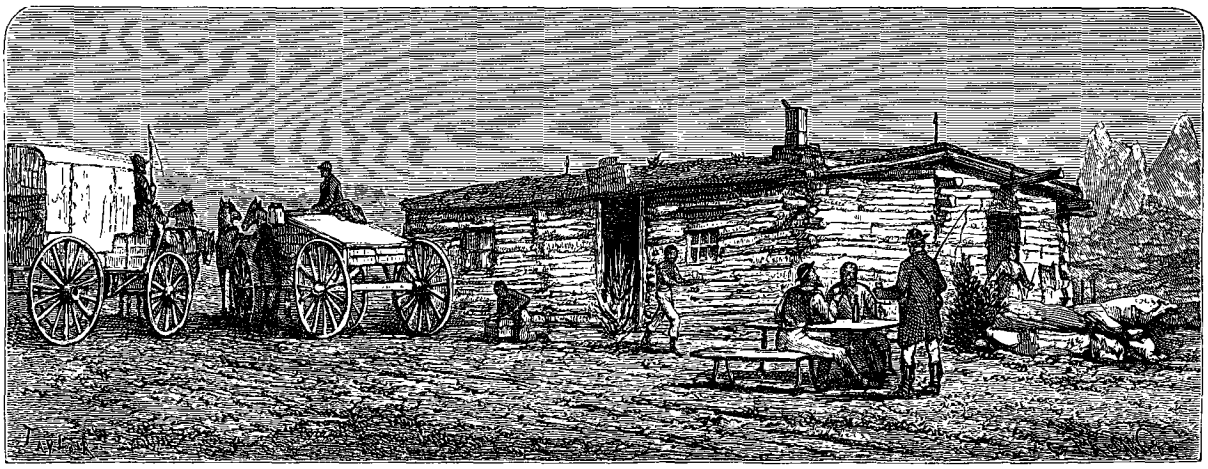
Elle possède plusieurs journaux, presque tous redigés par des mormons. La vie y est calme, pure. Il y a peu de buvettes, peu de cafés. On n'y rencontre aucun homme ivre. Les Saints vivent tous en bonne intelligence, et si l'ordre est quelquefois troublé, c'est seulement par les gentils. On ne tolérerait du reste aucune femme de mauvaise vie, aucun scandale public.

Les quelques jours que nous passâmes dans cette bonne ville furent des mieux employés. Le photographe Savage, son associé le peintre Ottinger, s'étaient pris d'amitié pour nous, ainsi que le colonel Hay, surintendant des affaires indiennes, que suppléait quelquefois l'interprète Dimick Huntington. L'interprète, le peintre et le photographe étaient de fidèles mormons, le colonel un pur gentil. En les fréquentant alternativement, nous arrivâmes à connaître le fort et le faible de la doctrine des Saints, et à nous faire une idée nette de la situation de l'Utah. Noua avions aussi la ressource de nos propres impressions, en allant çà et là à l'aventure, puis nos visites aux différents dignitaires de l'église mormonne, le pape, les apôtres, les évêques, les *elders* ou anciens, tous très-facilement accessibles, et toujours prêts à nous fournir les renseignements que nous pouvions leur demander. L'archiviste et historien de l'église, l'apôtre Smith, fut surtout très-obligeant....

L. Simonin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une station de la malle transcontinentale dans le désert d'Utah. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

DE WASHINGTON A SAN FRANCISCO,

A TRAVERS LE CONTINENT AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN.

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

V

LE PAYS D'UTAH[2] ET L'ÉGLISE DES SAINTS.

Une lessive naturelle. — Tumulus indien. — Curiosités que j'y découvre. — Caverne funéraire. — Deux crânes anciens. — Un bain dans le lac. — Le Bassin Intérieur. — Un déjeuner d'évêque. — Sources sulfureuses. — Le baptême à l'eau minérale. — Un communiant sans le savoir. — Sermons de Kimball et de Brigham Young. — Les notables de l'Église. — Les Anges exterminateurs.

Les environs de la ville du Lac-Salé ne sont pas moins intéressants à parcourir que la ville elle-même. La première visite que le voyageur songe tout d'abord à faire est celle du grand lac, cette Mer-Morte des mormons. Bien qu'on ait donné à la capitale des Saints le nom de Ville du Grand-Lac-Salé (*Great-Salt-Lake-City*), elle n'est pas sur les bords, mais bien à vingt milles ou plus de trente-deux kilomètres de cette mer intérieure. Le chemin qui conduit au lac est tracé dans une plaine aride, au milieu d'un terrain de sable et d'argile. Des sels alcalins sont répandus dans le sol, et quand il a plu, la potasse, la soude, l'ammoniaque, contenus dans l'argile, forment à la surface comme une lessive naturelle, dont on pourrait faire, dont on a même essayé de faire du savon. Dans les parties sableuses poussent quelques plantes sauvages odoriférantes, thym, romarin, sauge, quelques bruyères; sur les argiles viennent seulement des tournesols, à la tige élevée, à la fleur jaune si connue. On les compte par millions dans toute cette partie de l'Utah, et ils lui donnent un aspect significatif. En deçà du Missouri, nous les avions également rencontrés dans tout l'Iowa. Cette plante est là dans son terrain naturel, à cette latitude de quarante à quarante-deux degrés, et caractérise la végétation primitive de ces régions.

En allant vers le lac, nous aperçûmes à mi-chemin un monticule de sable, qui s'élevait comme un tumulus. La tête pleine de toutes les découvertes qu'on venait de faire en France et en diverses contrées européennes, depuis quelques années, sur les monuments préhistoriques, je m'arrêtai instinctivement devant ce tumulus, que je regardai tout de suite comme un frère de ceux d'Europe. Bien m'en prit, car, en fouillant le sable, j'y trouvai des pointes de flèches en silex, en cornaline, en obsidienne, des débris d'ossements d'animaux calcinés, des restes de coquilles ou de petits anneaux d'argile perforés. Je découvris également des débris de poterie grossière, et des restes de meules et de rouleaux en pierre dure, grès ou granit. Nulle

1. Suite. — Voy. p. 161 et 177.

2. Nous continuons à écrire ce nom à l'américaine, mais nous ferons remarquer qu'il faut prononcer *Yutah*, en donnant à l'*u* le son de *ou*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part trace de métal. Aucune tradition non plus sur ce qu'avait pu être cette antique station indienne. L'interprète des Yutes, qui m'accompagnait, le vieux Dimick Huntington, me dit que les indigènes n'avaient de ce lieu aucun souvenir, et qu'aucune légende n'existait sur cette ancienne station des Peaux-Rouges. Elle remontait donc peut-être à l'homme primitif américain. Dans tous les cas, comme j'étais un des premiers à l'avoir signalée (je sus bientôt que quelques personnes l'avaient déjà remarquée comme moi), je voulus être le premier à la fouiller et j'envoyai sur les lieux, dès le lendemain, des hommes avec une charrette et des outils. Je leur fis ouvrir des tranchées, creuser un petit puits; mais nulle part ils ne rencontrèrent autre chose que ce que nous avions tout d'abord découvert. Il n'y avait probablement là aucune sépulture, comme je me l'étais un moment imaginé.

La récolte que je fis d'objets divers ayant très-certainement appartenu à une population aborigène qui avait jadis fréquenté ces parages, était assez importante pour être rassemblée, classée et envoyée en France, ce que j'exécutai plus tard.

Tous ces objets ont été donnés avec d'autres au musée archéologique de Saint-Germain en Laye, où l'on peut les voir. Ils ont été disposés sous des vitrines spéciales. On a fait une place d'honneur à une meule primitive à broyer le maïs, qui avait été découverte avant ma venue, et qui, déposée d'abord au marché de la ville du Lac-Salé, où je la vis, me fut plus tard galamment envoyée à Paris avec son rouleau, par le surintendant des affaires indiennes de l'Utah, qui l'avait prise sous sa protection.

L'interprète des Indiens possédait une pierre analogue, complète comme la précédente; mais quel que fût le prix que je lui en offrisse, il ne voulut pas s'en dessaisir, dès qu'il en connut la valeur scientifique. La veille, il l'eût donnée pour rien. J'appris plus tard qu'il s'était enfin décidé à la vendre très-cher à un professeur de l'institut Smithsonien de Washington, envoyé en mission dans le Far-West.

Tous ceux que préoccupe l'étude de l'homme primitif, lequel semble avoir procédé partout de même façon, par les mêmes moyens, en Amérique et dans le vieux monde, s'intéressent à ces choses. Voici d'ailleurs comment M. G. de Mortillet rend compte, dans son catalogue du musée de Saint-Germain, des différents objets en pierre que je rapportai de ma mission en Amérique :

« *Moulin des Peaux-Rouges.* — Dans un meuble spécial, au milieu de la fenêtre voisine du pilier n° 32, se voit un moulin complet trouvé dans un tumulus du Grand-Lac-Salé, territoire d'Utah, États-Unis de l'Amérique du Nord (rapporté par M. Simonin, et don du ministre de l'instruction publique). C'est une pierre en grès quartzeux rougeâtre, qui sert de meule dormante, et un rouleau en granite, qu'on promène sur cette pierre avec un mouvement de va-et-vient, ce qui fait que la meule dormante, comme celle d'Abbeville, offre une surface usée, légèrement arquée[1].

« *Objets en pierre de l'Amérique du Nord.* — La vitrine contre la paroi latérale du pilier n° 31, en face du moulin indien, est consacrée aux objets de l'Amérique du Nord. La série la plus grande et la plus complète provient du voyage de M. Simonin (don du ministre de l'instruction publique). Elle se compose :

« 1° Des objets découverts, avec le moulin, dans le tumulus du Grand-Lac-Salé. Ce sont des débris d'os brûlés et des fragments de poterie assez fine, assez bien faite et passablement cuite. En fait d'ornementation on remarque un pastillage assez original. Il y a quelques grains de collier, principalement en coquilles d'unios ou mulettes d'eau douce, percées. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est une nombreuse série de toutes petites pointes de flèche en silex, en cornaline et en obsidienne, parmi lesquelles il en existe de charmantes, on ne peut plus fines et déliées.

« 2° Trois très-belles pointes de lance en quartzite des alluvions de Washington.

« 3° Pointes de flèche et de lance en obsidienne, et une en silex, trouvées au fond du lac de Borax de la Californie.

« 4° Pointes de lance en silex de Saint-Louis, État de Missouri; marteau-hache indien avec une cannelure pour fixer le manche; pointes de flèche actuelles des Indiens de la Californie : elles sont en obsidienne des environs du lac de Borax. Une de ces pointes, grande, fine, déliée, est en verre de bouteille, les Indiens trouvant beaucoup plus simple et plus commode d'utiliser les fonds de bouteille, qu'ils rencontrent maintenant partout, que d'aller chercher au loin l'obsidienne[2]. »

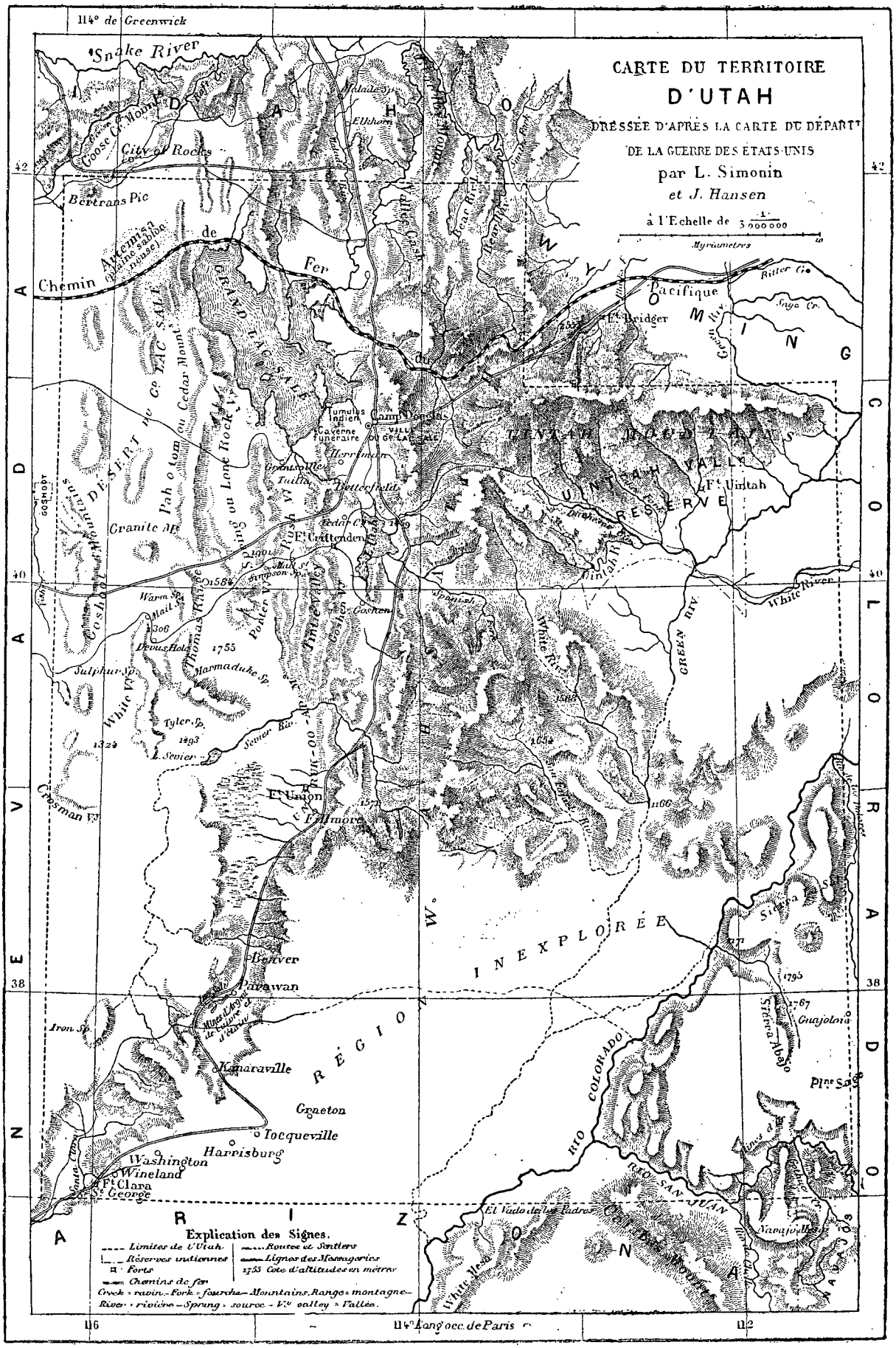
A quelque distance du Lac-Salé, sur les pentes de la montagne qui borde le lac au sud, nous rencontrâmes non plus un tumulus, mais une caverne funéraire. Elle est ouverte dans une anfractuosité de la roche, à cent mètres environ en verticale au-dessus du niveau du lac. Entre le lac et la caverne passe la route. La caverne est ce qu'on nomme en géologie une *faille* ou fente naturelle. L'entrée en est masquée par une touffe de pruniers sauvages, et il est assez difficile de la découvrir. La roche s'est disjointe à l'intérieur sur une hauteur de dix à vingt mètres et une largeur de deux à trois. On dirait une galerie de mine. Les parois de la galerie sont lisses, inclinées. Le sol est terreux, argileux, un peu humide.

Au fond de la galerie, opposé à la porte d'entrée,

1. M. de Mortillet fait allusion à un moulin semblable découvert en France dans les tourbières d'Abbeville (Somme) et don du regrettable M. Boucher de Perthes au musée de Saint-Germain.

2. L'obsidienne est un verre volcanique noir, qui a été partout employé, en Amérique et en Europe, pour la fabrication des pointes de flèche. Il n'existe cependant que dans quelques localités distinctes, ce qui suppose déjà chez l'homme primitif d'assez longs voyages, et un commencement d'échanges pour se procurer l'utile matière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE DU TERRITOIRE
D'UTAH
DRESSÉE D'APRÈS LA CARTE DU DÉPART DE LA GUERRE DES ÉTATS-UNIS
par L. Simonin
et J. Hansen
à l'Echelle de 1/3 000 000
Myriamètres
114° de Greenwich
Snake River
Chemin de Fer Américain (Plaine sablonneuse)
Pacifique
Bertrans Pic
Rocky Mountains
Grand Lac Salé
Lac Salé
Désert ou Lone Rock
Pah o tem
Goshoot Mountains
Granite Mts
Tumulus Indien
Caverne funéraire
Camp Floyd
Ville du Gd Lac Salé
Ft Crittenden
Ft Union
Fillmore
Ft Bridger
Ft Uintah
Uintah Reserve
Uintah Mountains
Uintah Valley
Wasatch Mountains
Wahsatch Mts
Green River
White River
Colorado River
Rio Colorado
Rio San Juan
Sierra Abajo
Sierra Azul
Sierra La Sal
Sierra Blanca
Sierra Abajo
Pine Sage
Navajo Mesa
Cheyenne Mountains
Iron Mts
Mineraville
Graeton
Tocqueville
Harrisburg
Washington
Wineland
Ft Clara
St George
Santa Clara
Beaver
Cove Creek
Cedar Mts
Sevier River
Thomas Range
Pavant Valley
Deep Creek
Warm Spr
Mail Sp
Sulphur Sp
Marmaduke Sp
Tyler Sp
Devils Hole
Simpson Sp
Spanish Fork
Provo River
Timpanogos
Utah Lake
Jordan River
Great Salt Lake
Bear River
Weber River
Malad City
Elkhorn
Cache Valley
Goshen
Spanish Fork
Duchesne River
Strawberry Valley
Ashley Fork
Uinta River
Green River
White River
Colorado River
Rio Colorado
Rio San Juan
Sierra Abajo
Sierra Azul
Sierra La Sal
Sierra Blanca

est un étroit boyau, dans lequel nous nous engageâmes en rampant. Nous arrivâmes dans une chambre assez vaste, rien de plus. Les parois de la roche se dressaient devant nous comme un obstacle insurmontable. Sur un côté, à gauche, la fente se continuait en profondeur, inclinée, très-étroite, et semblait se réduire bientôt à rien, à une simple fissure. J'interrogeai les parois de la caverne; elles étaient partout solides, formées d'un grès quartzeux très-dur, comme la roche extérieure. Je sondai également le seuil de la galerie, celui sur lequel nous marchions; mais je ne découvris rien.

La caverne avait déjà été fouillée. On en avait retiré deux crânes, dont un avec sa mâchoire, l'autre réduit à la boîte osseuse; à côté des crânes étaient les squelettes, qui n'avaient pas tardé à tomber en poussière. Un de ces crânes servait au théâtre du Lac-Salé pour les représentations d'Hamlet : *Alas! poor Yorick!* Ils m'ont été tous les deux généreusement offerts par l'entremise de MM. Savage et Ottinger, et j'en ai fait don au Muséum de Paris. On pourra les étudier dans la belle collection anthropologique de cet établissement.

J'ai soumis ces pièces aux observations de quelques spécialistes : le modeste et si savant M. Ed. Lartet, que la science pleure aujourd'hui, les docteurs Pruner-Bey, Broca, Hamy, Dally, et autres membres de la Société d'anthropologie de Paris, qui tous ont prononcé sur les caractères intéressants et tout particuliers qu'elles offraient.

L'un des crânes est surtout remarquable. C'est un crâne d'homme; l'autre est un crâne de femme. Tous les deux sont brachycéphales, c'est-à-dire boîte ronde plutôt qu'allongée. Le crâne de l'homme, qui paraît le plus ancien des deux, présente au milieu de la tête, vers le sommet, une bosse en forme d'exostose. Ce cas est très-curieux, même unique. Le front est étroit, le prognathisme (disposition de la face qui porte la mâchoire en avant, comme chez les bêtes) est très-prononcé, ce qui indique une race sauvage inférieure.

En résumé, ce crâne a été trouvé très-typique par tous les savants qui l'ont examiné. Il n'y aurait rien de surprenant qu'il appartînt à une race tout à fait aborigène. Par un très-long ensevelissement sous le sol, la contexture de l'os s'est modifiée, et la couleur est devenue d'un brun noirâtre; on dirait un crâne fossile.

Le crâne de la femme, au contraire, est d'un blanc jaunâtre, comme un crâne moderne, et pourrait bien être celui d'une femme indienne appartenant aux tribus actuelles de l'Utah. Il se pourrait aussi que ce crâne fût d'un âge non moins ancien que le premier, la modification osseuse ne prouvant rien pour ou contre l'antiquité d'un crâne.

Ces deux pièces n'ont pas encore été officiellement examinées. Elles le seront un jour quand les collections du Muséum de Paris, si tristement endommagées par le bombardement prussien, auront été complétement remises en place. Alors la science prononcera définitivement sur ces deux crânes de Peaux-Rouges, et l'on pourra s'en remettre à ce que décidera là-dessus mon excellent maître et ami M. de Quatrefages, professeur d'anthropologie au Muséum.



Guerrier de la bande des Serpents que commande Washaki.
Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

Les touristes ne vont guère au Lac-Salé pour y fouiller des tumulus et y sonder des cavernes. Le but qu'on se propose est pour l'ordinaire de parcourir les bords de cette mer intérieure et d'y prendre un bain; ce que nous fîmes. Les rives du lac sont parsemées de débris de roches tombées des hauteurs voisines. Nulle part un peu de sable. Des myriades de moucherons voltigent au bord de l'eau. On ne voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. En quelques points, des sources d'eau douce très-pures se dégagent au bord même du lac.

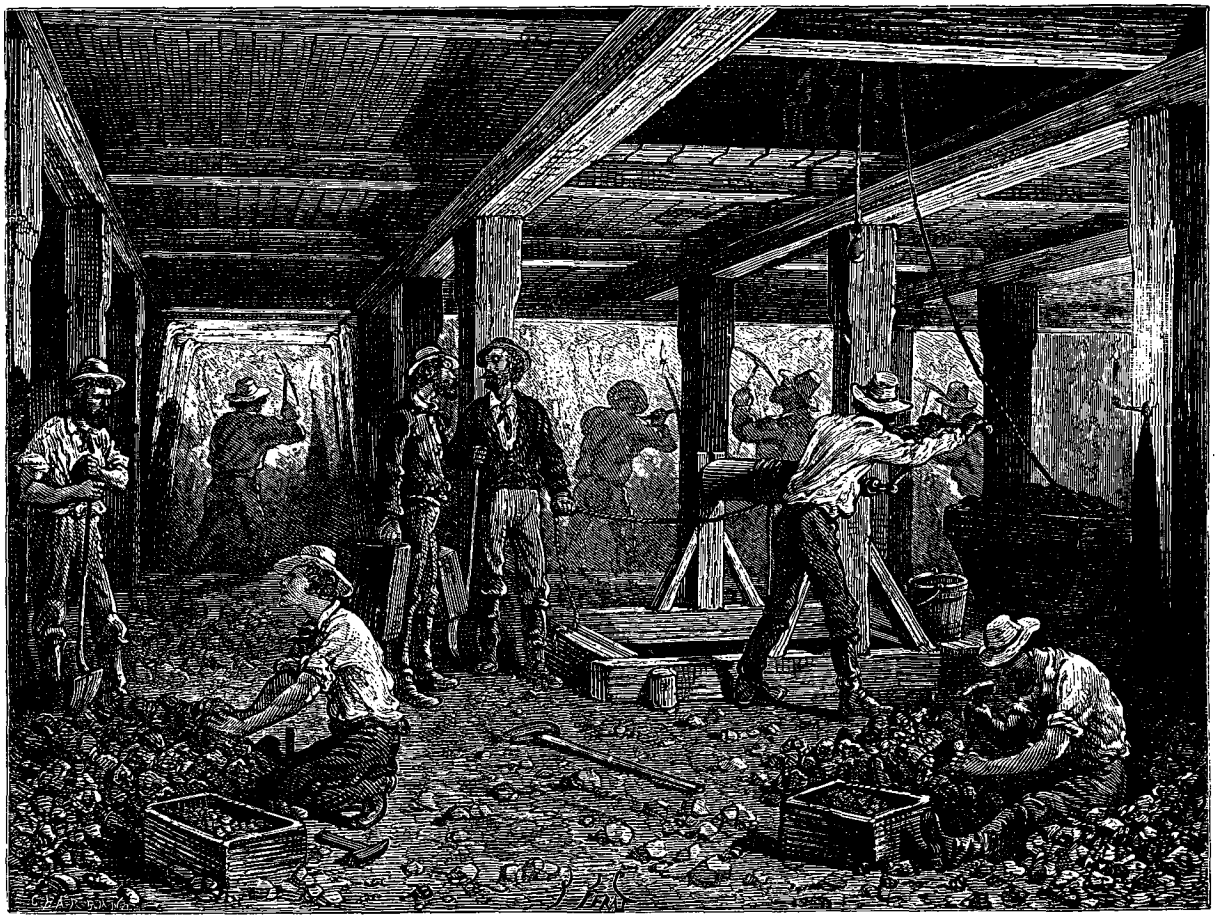
Nous choisîmes un de ces endroits pour nous bai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gner. L'eau est si dense (elle renferme vingt pour cent de sel, contre quatre ou cinq que contient l'eau de mer ordinaire) qu'on aurait peine à s'y noyer. En nageant, les pieds sortent d'eux-mêmes au-dessus de l'eau, tant on a peine à enfoncer. Sorti de là, on est bien vite recouvert d'incrustations salines que l'on pourrait racler au couteau. L'eau douce qui coule sur le rivage sert à prendre un second bain, et celui-ci mitige heureusement les effets du premier.

Je goûtai l'eau : elle rappelle une forte saumure, et il ne serait pas bon de pratiquer avec elle « la médecine marine », qui consiste à se purger avec l'eau de mer. L'eau du Grand-Lac-Salé est si chargée de sel que les parois de l'estomac en seraient bien vite désorganisées.

On dit que, depuis les premières mensurations, qui furent faites, je crois, par Frémont, en 1844, le niveau du Lac-Salé a beaucoup baissé, environ de trois pieds (un mètre). Cela se pourrait, car, en considérant le flanc des montagnes qui bordent le lac d'un côté, on aperçoit comme une série de lignes horizontales, de cordons superposés qui règnent sur toute la longueur de cette chaîne. Ce seraient là les traces successives des anciens niveaux du lac; mais ce point demanderait



Le travail dans les mines d'argent du Nevada. — Dessin de J. Férat, d'après une gravure.

à être éclairci entièrement par une étude approfondie.

La formation de cette mer intérieure, qui rappelle la mer Morte, la mer Caspienne, la mer d'Aral et autres dépôts d'eaux salées continentales, est due à ce que le pays où nous sommes n'a aucun écoulement vers l'océan. Entre les Montagnes-Rocheuses et les montagnes de la Sierra-Nevada, il existe un grand plateau que Humboldt avait nommé le Bassin Intérieur, et dont les eaux ne s'écoulent pas vers la mer. Elles se rendent dans des lacs, sortes de mers fermées, dont la salure augmente sans cesse. Les eaux qui s'y réunissent parcourent en effet des terrains déjà salés. Par l'évaporation, elles s'élèvent dans l'atmosphère, et, retombant de nouveau en pluie, elles se chargent d'une nouvelle quantité de sel, de sorte que la salure du lac, mer très-limitée, augmente de plus en plus.

Quelques naturalistes prétendent que le Bassin Intérieur de l'Utah était jadis occupé par la mer, et qu'il a été soulevé peu à peu jusqu'à l'altitude actuelle de quatre mille pieds. Le retrait de la mer expliquerait alors la salure du sol, et l'existence de ces lacs salés si nombreux dans l'Utah.

Le Grand-Lac-Salé est le plus remarquable de tous ces amas d'eau. Il a une forme ovale allongée comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

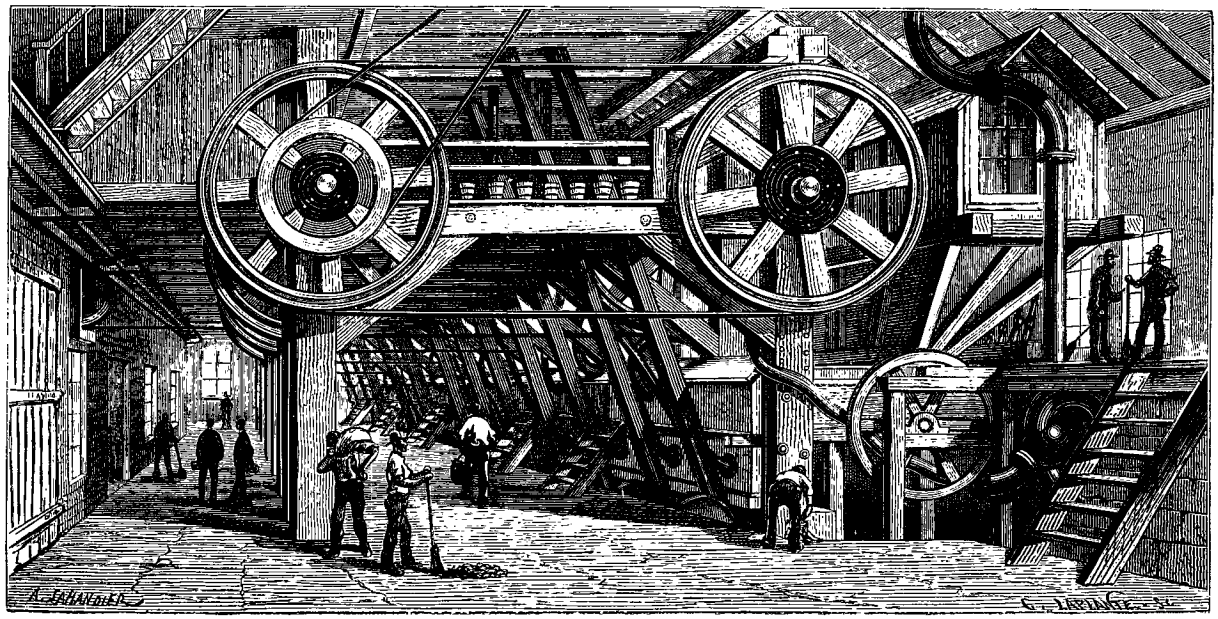
la mer Caspienne. Sa longueur est de cent milles américains et sa largeur moyenne de trente-cinq. Il renferme plusieurs îles. Une d'elles, un simple rocher, connue sous le nom de Black-Rock ou la Roche-Noire, se voit de la ville du Lac-Salé. C'est un petit piton qui se dresse pittoresquement au-dessus de l'eau en forme de pyramide tronquée.

Une des principales rivières qui se jettent dans le lac est le Jourdain, qui passe près de la capitale des mormons, à un mille de l'ouest. Le Jourdain descend du lac d'Utah, qui n'est formé que d'eau douce; on vante la bonté de ses truites.

La surface du lac d'Utah est beaucoup moins étendue que celle du Lac-Salé; il n'a guère que trente-cinq milles de long.

Avant de rentrer dans la ville sainte, nous nous arrêtâmes chez l'évêque du Lac-Salé, qui nous servit, moyennant finance, un excellent déjeuner. Les œufs et le laitage en formaient la base. Pour toute boisson, de l'eau ou du lait. On se serait dit à la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, en Dauphiné. En un mot, c'était un déjeuner comme il convient d'en faire au désert, chez des « saints »; mais tout était si proprement servi, et l'évêque lui-même fut si aimable, s'asseyant à table avec nous pour causer, que le rôti fut remplacé, comme jadis chez Mme de Maintenon, par des récits intéressants.

Le Lac-Salé n'est pas la seule des curiosités naturelles que l'on rencontre près de la capitale des mormons. Il y a, au voisinage de la ville, des sources sulfureuses chaudes très-abondantes, où naguère, m'a-t-on dit, se donnait le baptême par immersion, ce qui fit dire à un apôtre, quelque peu sceptique, que « si cela ne faisait pas de bien, cela ne pouvait faire de mal. »



Batterie de pilons pour le broiement du minerai d'argent (usine Gould et Curry). — Dessin de Jahandier, d'après une gravure.

Nous nous rendîmes à ces sources, un matin. Un omnibus y conduit; mais, en bons touristes, nous préférâmes faire la route à pied. Tout près de l'établissement de bains, on voit encore une série de retranchements en terre que les mormons avaient édifiés en 1848-49 et en 1853 pour résister aux attaques de l'armée fédérale. Depuis lors ils n'ont plus eu de guerre avec l'Union, et sont restés neutres, même pendant la guerre de Sécession. Cela n'a pas empêché leurs milices de s'exercer et de se tenir prêtes à toute éventualité.

L'eau minérale sourd de terre en deux endroits. C'est une eau très-riche, éminemment saline et sulfureuse. Elle est, sur le point qui n'a pas été capté, d'une température de cinquante-deux degrés centigrades. Elle s'échappe de la roche en jaillissant. Le débit en est très-abondant, environ deux cent cinquante litres par seconde, autant que j'ai pu m'en assurer par une mensuration approximative.

Le terrain d'où la source émerge est formé d'un grès quartzeux, dont la texture et la composition ont été fortement modifiées par l'eau thermale. L'eau dépose sur son parcours cette substance blanche et verdâtre, à la fois animale et végétale, la glairine, caractéristique des eaux sulfureuses chaudes, et dont la nature intime est encore si peu étudiée.

La source dont nous parlons est connue sous le nom de *Hot-Spring* ou Source-Brûlante, par opposition à celle qui a été captée et que l'on prend en bains ou en piscine dans l'établissement voisin. Celle-ci est appelée *Warm-Spring* ou Source-Chaude. Sa température n'est que de trente-huit degrés centigrades. Elle a la même saveur, la même composition que la source voisine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

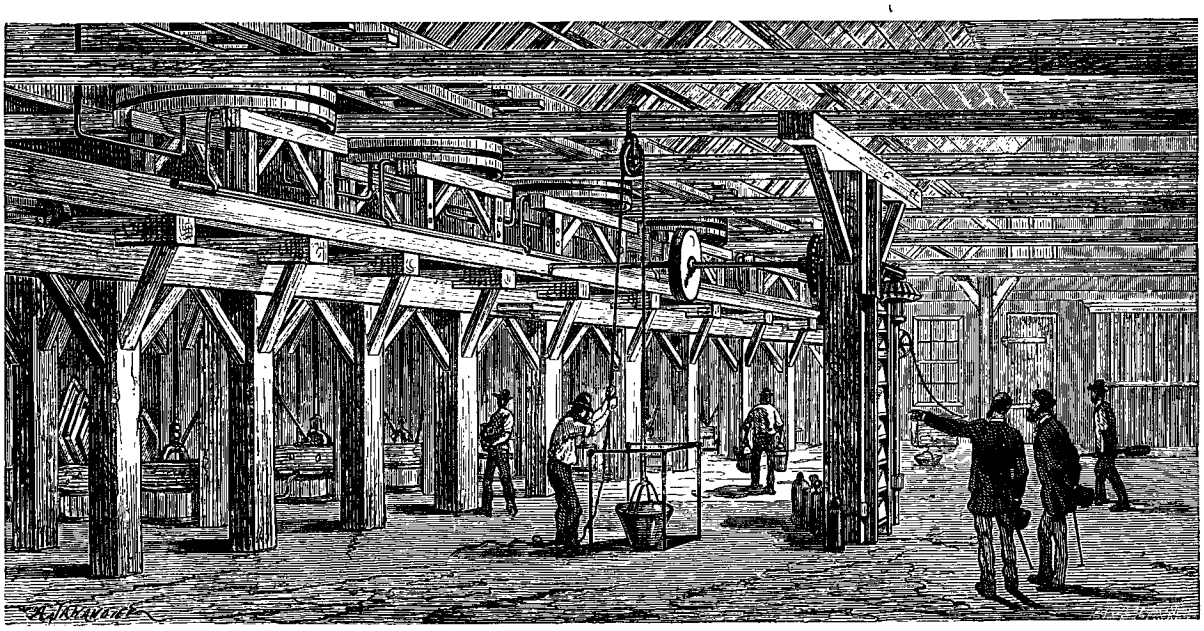
Après nous être baignés dans l'eau salée du lac, l'envie nous vint de nous baigner dans l'eau sulfureuse : double baptême que nous reçûmes en Mormonie, sans préjudice de la communion qui nous fut administrée dans le Tabernacle, et qui faillit nous faire tout à fait mormons.

Voici comment la chose se passa :

C'est dans le Tabernacle, on l'a dit, qu'ont lieu les cérémonies de l'Église mormone. Là, le dimanche, le matin et l'après-midi, se rendent pieusement les fidèles. Les chefs de l'Église sont sur une estrade, la foule nombreuse des Saints se tient dans le milieu de l'édifice, sur des bancs. Les femmes viennent avec tous leurs enfants, sans plus de gêne, et les moutards et les poupons mêlent leur vacarme au bruit de l'orgue et des cantiques ou à la voix du prédicateur, sans que personne y prenne garde. C'est comme en France dans le *bambinat* et le *pouponat* de l'honnête familistère de Guise (Oise). On y reste des heures entières. On prêche, on chante, on lit à haute voix la Bible de Néphi, écrite par Mormon, prophète imaginaire inventé par Joseph Smith, le fondateur de la religion des Saints. L'après-midi, on communie.

Or, un dimanche après midi, nous étions allés, mon compagnon et moi, assister aux offices que nous avions déjà fréquentés le matin. A un certain moment, on fit circuler dans la salle une grande burette en métal blanc, de la forme de celles qu'on voit aux États-Unis dans toutes les maisons, dans tous les hôtels, pleines d'eau glacée, été comme hiver, et où chacun boit quand il a soif.

On faisait promener ce vase, et chacun y buvait à même. Je crus à une précaution polie des évêques officiants, qui rafraîchissaient la foule pieuse, car il



Moulins d'amalgamation pour le traitement des minerais d'argent, *Wheeler's pans* (usine Gould et Curry).
Dessin de Jahandier, d'après une gravure.

faisait très-chaud. Je bus comme les autres, et passai à mon voisin de droite le calice que j'avais reçu de mon voisin de gauche. Cependant, remarquant que tout le monde buvait, je me dis qu'il était impossible que tout le monde eût également soif, et alors, me tournant vers celui qui m'avait tendu le vase :

« Quelle cérémonie accomplit-on en ce moment?

— La cène; c'est notre communion.

— Et il suffit de boire pour communier?

— Sans doute; nous communions sous l'espèce de l'eau.

— Ainsi, j'ai communié?

— Vous l'avez dit.

— Et que fait de moi la communion?

— Un commencement de mormon; il ne vous reste plus qu'à recevoir le baptême.

— Et après?

— Qu'à épouser plusieurs femmes pour être un Saint accompli.

— Parfait; mais la polygamie est dans mon pays un cas pendable; à chaque pays sa loi. *Locus regit actum*, comme dit l'adage juridique des Romains.

— Dans ce cas, restez ici, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Et le Saint se remit à lire la Bible de Néphi, qu'il n'avait fermée un moment que pour me donner la réplique, tandis que je me prenais à réfléchir que je pouvais me dire un peu mormon, comme ce médecin de New-York qui avait fait mettre sur sa porte : « Un tel, officier de santé, bientôt docteur. »

Il est d'usage que le président, assisté de ses deux conseillers et des douze apôtres, des évêques et des anciens, soit présent aux offices du dimanche. S'il n'y paraît pas, c'est qu'il est en tournée pastorale. Il y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

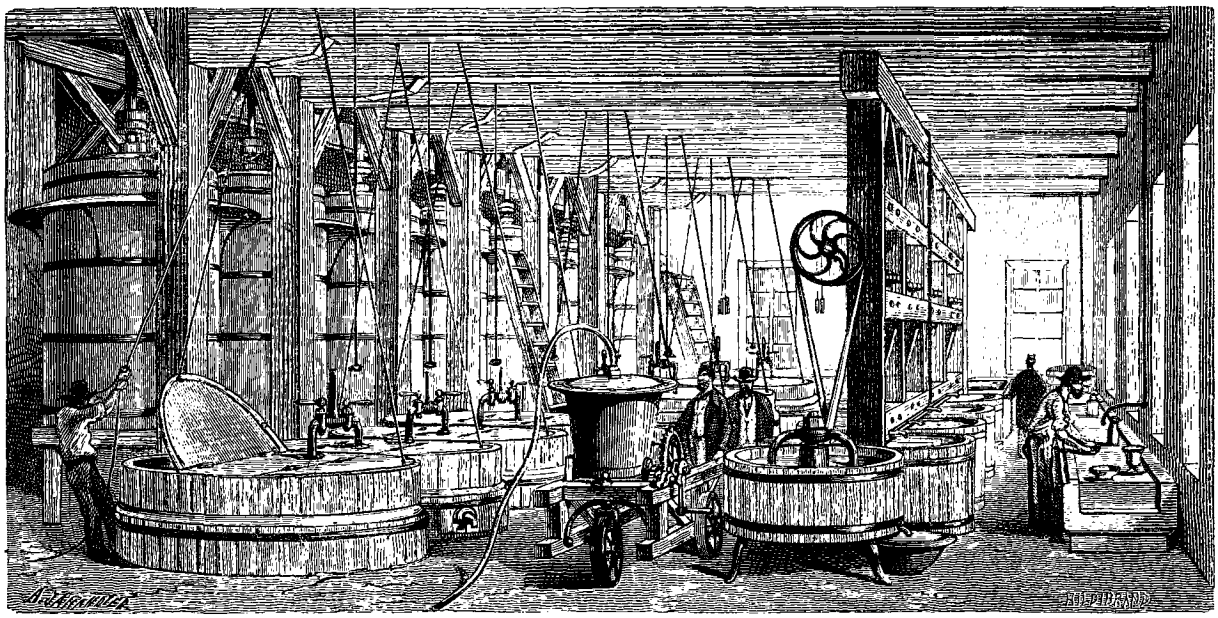
prêche ou est suppléé par quelqu'un des orateurs en renom. On permet aussi quelquefois à des prédicateurs *gentils* de se faire entendre et de poser des objections aux apôtres. Ils jouent ainsi le rôle d'*avocats du diable*, en si grand renom dans certaines églises, où l'on n'a trouvé que ce moyen, pendant l'été, pour empêcher les fidèles de dormir au sermon.

Il y a quelques années, le conseiller Hébert Kimball s'était rendu célèbre par ses prédications familières. Il parlait de tout, de ses femmes, de sa maison, de ses enfants, de son jardin, et volontiers il prenait les gentils à partie : « Si les gentils ont besoin de pommes, je leur en donnerai, dit-il un jour; s'ils ont besoin d'argent, je leur en prêterai; mais s'ils demandent à voir mes femmes, je leur fermerai la porte au nez, parce qu'à peine de retour dans leurs États, ils feront mille cancans : madame Virginie Kimball par-ci, madame Amélie Kimball par-là, ce que je ne veux point [1]. »

Le président Brigham prêche d'une façon plus sérieuse. Il aborde volontiers le sujet de la polygamie :

« Je défie que l'on me prouve par la Bible que je n'ai pas le droit de prendre autant d'épouses qu'il me convient, s'écriait-il un jour : Salomon a bien eu mille femmes. »

« Abraham, les patriarches, Moïse, David, les prophètes, ont pratiqué la polygamie, disait-il dans un autre sermon. La monogamie ou la restriction légale à une seule femme ne fait pas partie de l'économie céleste parmi les hommes. Ce système fut mis en pratique par les fondateurs de l'empire romain. Cet empire fut établi sur les bords du Tibre par des brigands nomades. Quand ces voleurs bâtirent la ville de Rome,



Atelier d'épuration de l'amalgame d'argent (usine Gould et Curry). — Dessin de Jahandier, d'après une gravure.

il devint évident pour eux qu'ils n'arriveraient à égaler la puissance de leurs voisins qu'en amenant des femmes dans leur État, et ils les ravirent aux Sabins. Le petit nombre de ces femmes fut l'origine de la loi qui n'accorda qu'une seule femme à un homme. Rome devint la maîtresse du monde, et introduisit la monogamie partout où s'étendit sa puissance; de sorte que le mariage monogamique, en si grand honneur auprès des modernes chrétiens comme un sacrement et une institution divine, est tout simplement un système établi par une bande de voleurs. »

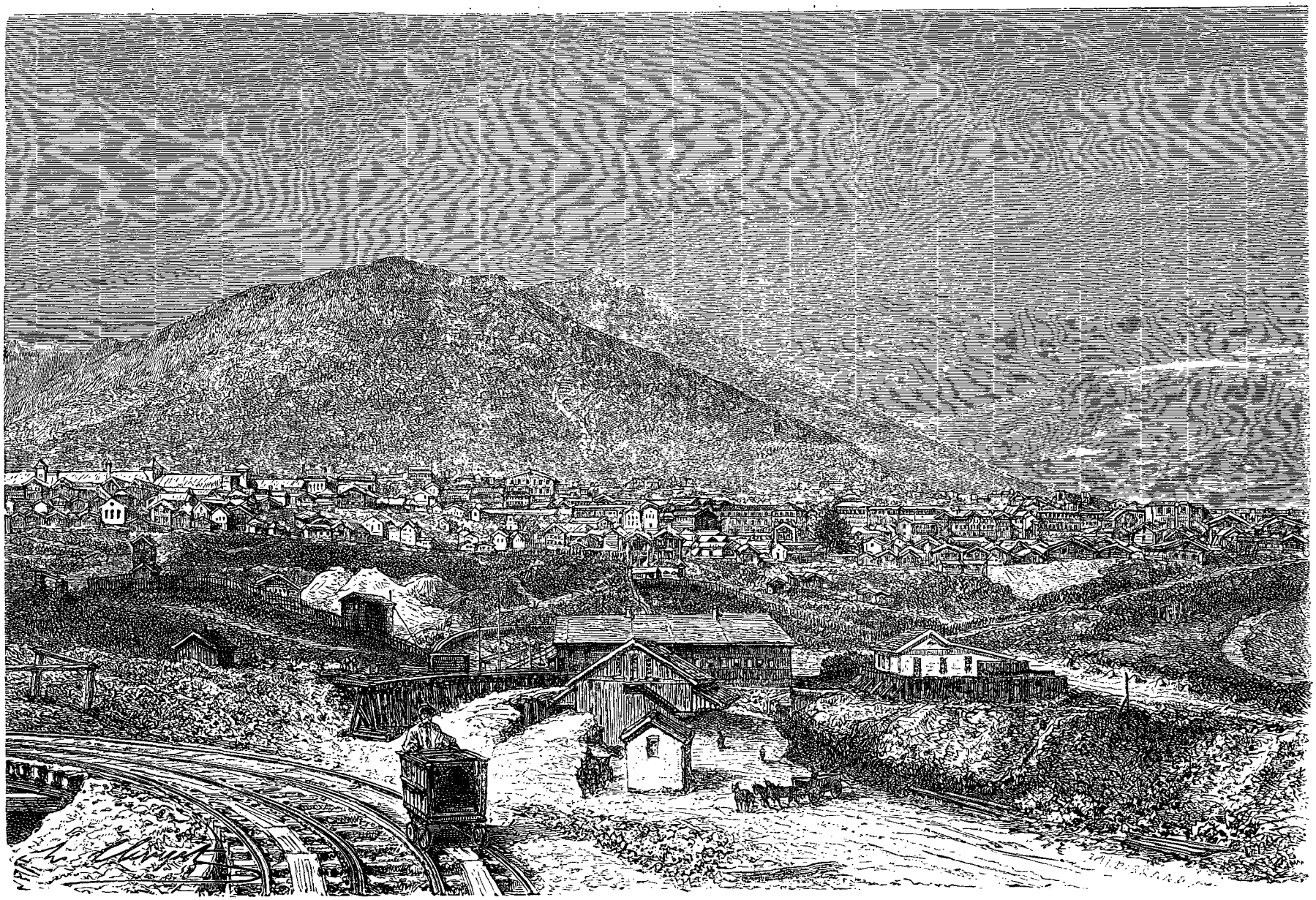
« Le Congrès des États-Unis, continue Brigham Young, a récemment promulgué une loi pour punir la polygamie. Ce que faisant, il a entrepris de limiter le Tout-Puissant dans ses révélations à son peuple. Ceux qui touchent à des outils tranchants, à moins d'être exercés, sont sujets à se couper les doigts; ceux qui insultent le grand JE SUIS pourraient à la fin être conduits plus loin qu'ils ne disent.

« Pourquoi croyons-nous à la polygamie et la pratiquons-nous? Parce que le Seigneur l'a fait connaître à ses serviteurs dans une révélation à Joseph Smith [2], et que les serviteurs de Dieu l'ont toujours pratiquée. Et cette religion, est-elle populaire au ciel? C'est la seule religion qui y soit populaire, parce que c'est la religion d'Abraham, et qu'à moins de faire les œuvres

1. Ce charmant prédicateur a laissé en mourant (juillet 1868) treize femmes et cinquante-quatre enfants.

2. Ici le président se trompe. Joseph Smith n'a jamais rien dit ni écrit au sujet de la polygamie. Nous avons lu et relu tout son Credo, dont nous tenons le texte officiel de l'historien de l'Église lui-même, cousin du prophète. Ce Credo est le résumé des articles de foi de l'Église des Saints, et nous nous sommes assuré que la polygamie y apparaît seulement dans un article final intercalé après coup.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du mont Davidson et de Virginia-City, prise de la mine de Gould et Curry. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Abraham, nous ne serons pas la race et les héritiers d'Abraham, suivant ce qui a été promis. »

Après le président Brigham Young, et feu le premier conseiller H. Kimball, les plus notables parmi les mormons sont : le second conseiller, Daniel Wells; le président des apôtres, Orson Hyde ; l'historien de l'Église, George Smith; enfin le délégué territorial, Hooper, et le président des évêques, Hunter. Un mot sur chacun de ces personnages dont nous avons donné les photographies, sauf pour le délégué Hooper, qui n'aime pas se faire « pourtraicturer. »

Daniel Wells, le second conseiller de l'Église, est loin de posséder l'éloquence familière et la grande habitude de parole qui distingue Brigham Young. Nous l'avons entendu prêcher, et il est difficile d'ouïr un sermon plus fastidieux, plus somnolent que le sien. Peut-être aussi sommes-nous tombé sur un mauvais jour.

Le président des douze apôtres, Orson Hyde, est un des vétérans de l'Église; c'est lui qui, avec Kimball, prêcha le premier la doctrine en Angleterre, dès 1837. Il était dans ses terres, faisait rentrer ses récoltes, quand nous avons visité le Lac-Salé.

George Smith, l'historien de l'Église et l'un des douze apôtres, nous a ouvert, on le sait, ses archives avec plaisir; il nous a donné des journaux, divers documents curieux, des sermons sténographiés. Il est rond, franc, aime à rire, et sa figure rappelle celle d'un bon chanoine.

Le délégué Hooper est, avec Orson Hyde et G. Smith, un des apôtres les plus en renom. C'est aussi le seul qui n'ait qu'une femme.

L'évêque Hunter, président des évêques, mêle la minoterie aux questions religieuses, et possède le plus riche moulin à farine de l'Utah. Ainsi faisaient les évêques du moyen âge, ainsi fait celui-ci, qui porte des moustaches comme un capitaine, et un beau collier de barbe comme un parfait gentleman anglais.

Tous les chefs de l'Église sont aveuglément soumis aux volontés du président, non moins que le commun des fidèles. L'Église des Saints est comme toutes les théocraties. Le président est partout obéi, et nous ajouterons aimé et vénéré. Il a le pouvoir suprême, il est inspiré de Dieu, il est infaillible. Ses tournées pastorales sont de véritables triomphes. La soumission absolue avec laquelle on accueille partout ses ordres, ses décisions, ses caprices, a fait croire à l'existence d'une bande d'assassins à sa solde, espèce de *bravi*, qu'on a nommés *Danites* ou Anges exterminateurs. Les poursuites contre Brigham Young en 1863, où il fut emprisonné pour crime de polygamie, et ne fut mis en liberté que sous caution, ne révélèrent cependant rien de pareil. Hâtons-nous de dire toutefois que, dans les dernières poursuites intentées contre lui en novembre 1871, on l'accusait, outre ses mariages simultanés avec seize femmes différentes, d'avoir commandé le meurtre de deux gentils, l'un assassiné en 1848, l'autre en 1867; mais le procès n'a rien révélé de positif à ce sujet....

VI

ENCORE LE DÉSERT.

Départ de la ville du Lac-Salé. — Un maître de poste malin. — En carriole. — Washaki. — Un dandy Peau-Rouge. — L'oncle Jack. — Le père Smith à la jambe de bois. — Fondation d'Austin. — Physionomie de la ville. — Une bonne nuit. — La mine et l'usine de Manhattan. — Traitement des minerais d'argent. — Honneur au blanc métal !

Le sage dit qu'il n'y a ici-bas aucun plaisir qui dure. En voyage, il n'y a non plus aucune station qui dure, et souvent, à peine arrivé, il faut repartir.

Nous étions depuis huit jours dans la ville du Grand-Lac-Salé, et nous y serions bien restés huit mois, ne fût-ce que pour devenir des mormons accomplis; mais un beau soir, le 19 septembre, obéissant aux nécessités d'un itinéraire tracé d'avance plutôt qu'à nos désirs, nous dûmes nous remettre en route.

Nous prîmes notre place à la diligence transcontinentale qui, de l'Utah, devait nous porter dans le territoire voisin de Nevada, où nous voulions nous arrêter pour visiter les mines d'argent d'Austin.

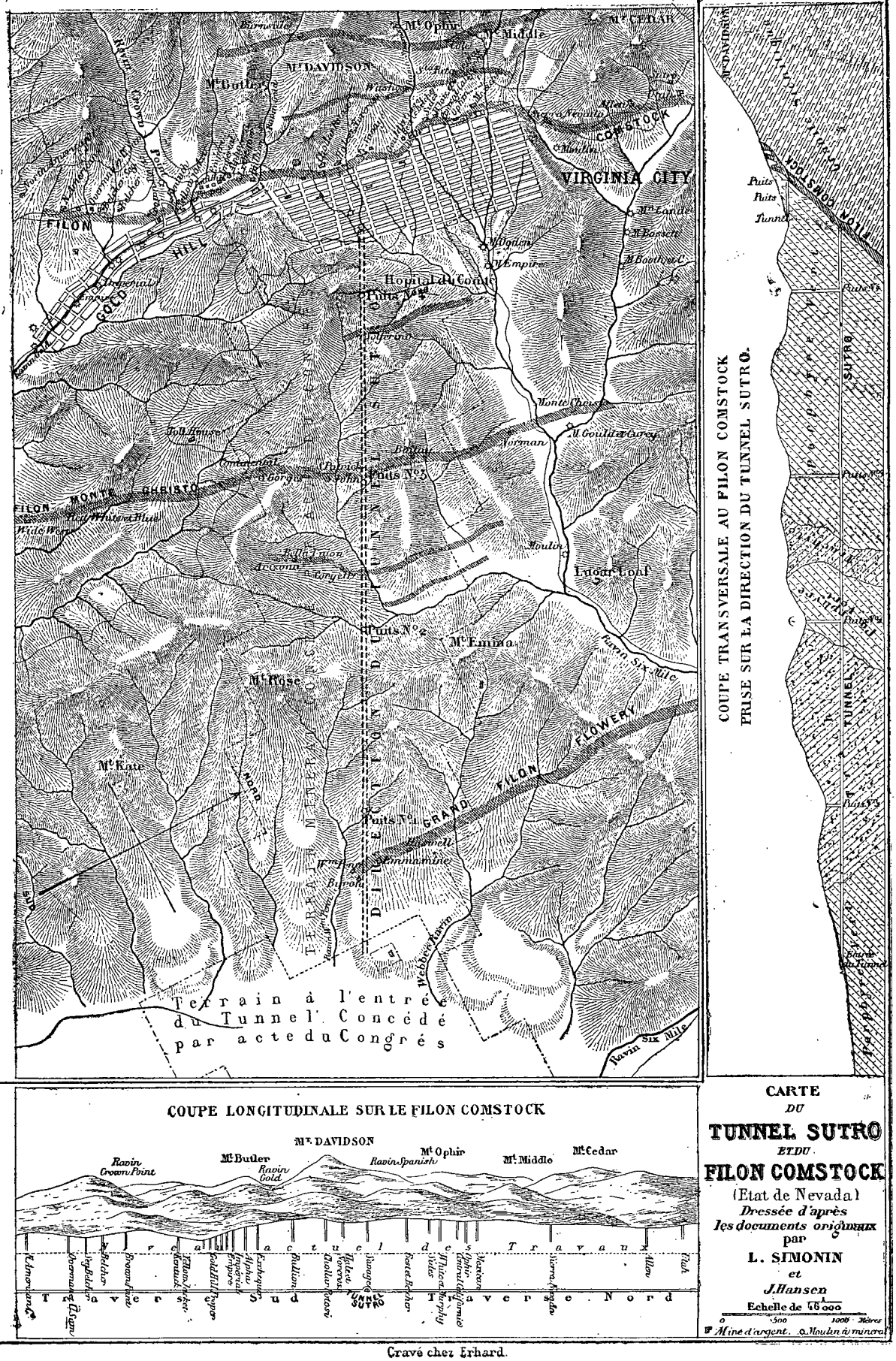
Le directeur du service postal, homme malin et rusé s'il en fut (les Américains disent *smart*), laissa charger nos malles sans rien dire; puis, la chose faite, il nous réclama cinquante cents par livre, soit cinq francs par kilogramme d'excédant : nous n'avions droit, paraît-il, qu'à un port gratuit de vingt livres : c'est ce que pèse une malle vide. On allait partir ; nous ne devions plus revoir le Lac-Salé, nous n'y pouvions laisser nos bagages, et il fallait bien souscrire aux exigences de ce satrape du Far-West, qui nous avait pris dans les filets de son tarif. Ce fut le seul adieu qu'il nous donna, en réponse à une lettre d'introduction que nous lui avions remise en arrivant. Tous ses collègues, pour l'honneur de la corporation des maîtres de poste américains, ne sont pas heureusement comme lui.

L'unique voyageur partant avec nous, un médecin militaire qui s'en allait du camp Douglas à San Francisco, mieux avisé que nous ne le fûmes, voyageait sans colis, et n'eut à payer que son passage.

Le prix du voyage était fort élevé. Nous donnâmes cent soixante dollars pour nos deux places et quatre-vingt-dix dollars d'excédant de bagages, en tout deux cent cinquante dollars (le dollar vaut un peu plus de cinq francs). Pour un voyage de trois jours, et pour deux personnes, cela faisait douze cent cinquante francs, soit plus de deux cents francs par jour et par tête, rien que pour le transport.

La distance entre le Lac-Salé et Austin (le point où nous devions nous arrêter) est de quatre cent vingt-six milles. Le voyage se fait à petites journées : environ cent quarante milles par jour, ou dix kilomètres à l'heure. Il faut compter avec les difficultés du désert et le mauvais état des routes. Et puis le chemin de fer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARTE
DU
TUNNEL SUTRO
ET DU
FILON COMSTOCK
(Etat de Nevada)

Dressée d'après les documents originaux

par

L. SIMONIN

et

J. Hansen

Echelle de 1/6000

0 500 1000 Mètres

Mine d'argent. Moulin à minerai.

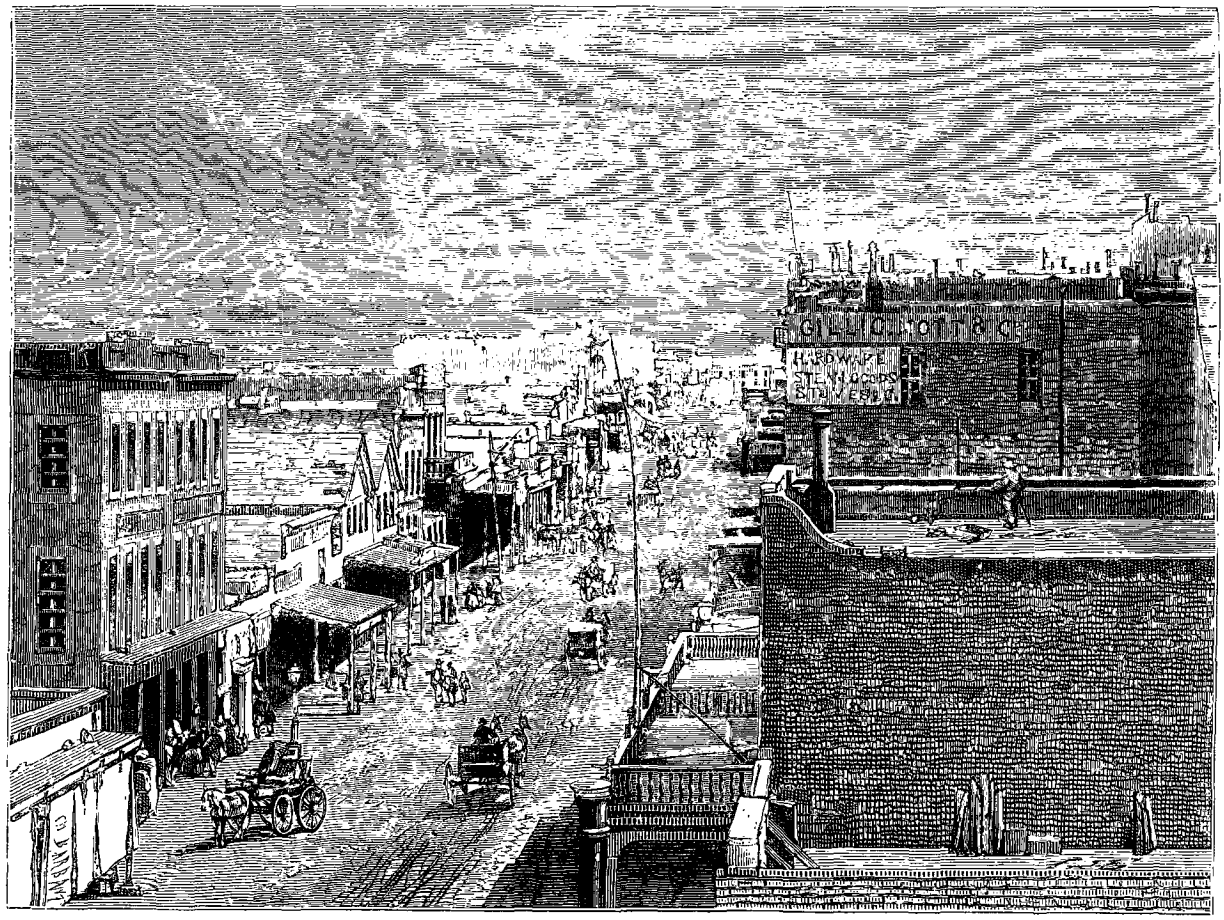
Gravé chez Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Pacifique n'allait-il pas être achevé, et le service de la diligence supprimé? C'est pourquoi la maison Wells-Fargo, qui avait installé la malle de terre, profitait de ses derniers beaux jours, en nous faisant payer le plus cher et en nous voiturant le plus mal possible.

Nous partîmes dans un de ces coches que j'ai déjà décrits, peu confortables, mais, au demeurant, acceptables. Le lendemain matin, sans rien nous dire, on laissa le coche à une des stations, puis on nous invita poliment à monter dans une carriole munie à l'intérieur de deux bancs de bois, recouverte sur les flancs d'un rideau de cuir qui tombait nonchalamment, et sans nous préserver de la poussière nous cachait la lumière du jour. Pas de portières ni de vitres. Les courants d'air se donnaient libre carrière dans le véhicule, et la nuit une fraîcheur pénétrante y régnait. On gagne à ce mode de voyager pas mal d'ophthalmies, d'angines, de rhumatismes ; l'hiver, plus d'un touriste y a eu les mains ou les pieds gelés ; mais *never mind*, il n'importe ! on va toujours, et vogue la galère ! L'Américain ne se plaint jamais, au moins chez lui.

Les stations sont encore plus pauvres que celles que nous connaissons déjà, le pays non moins désert. Les maisons de poste sont construites en troncs d'arbres superposés (*logs*), dont les joints sont garnis de boue : c est le *log-house* du pionnier américain. Le colon est là avec sa femme, ses enfants, marquant, bien à l'avance, la place où quelque jour s'élèvera peut-être un village ou une riche ferme.



Une rue de Virginia-City, la rue C, prise de l'hôtel International. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

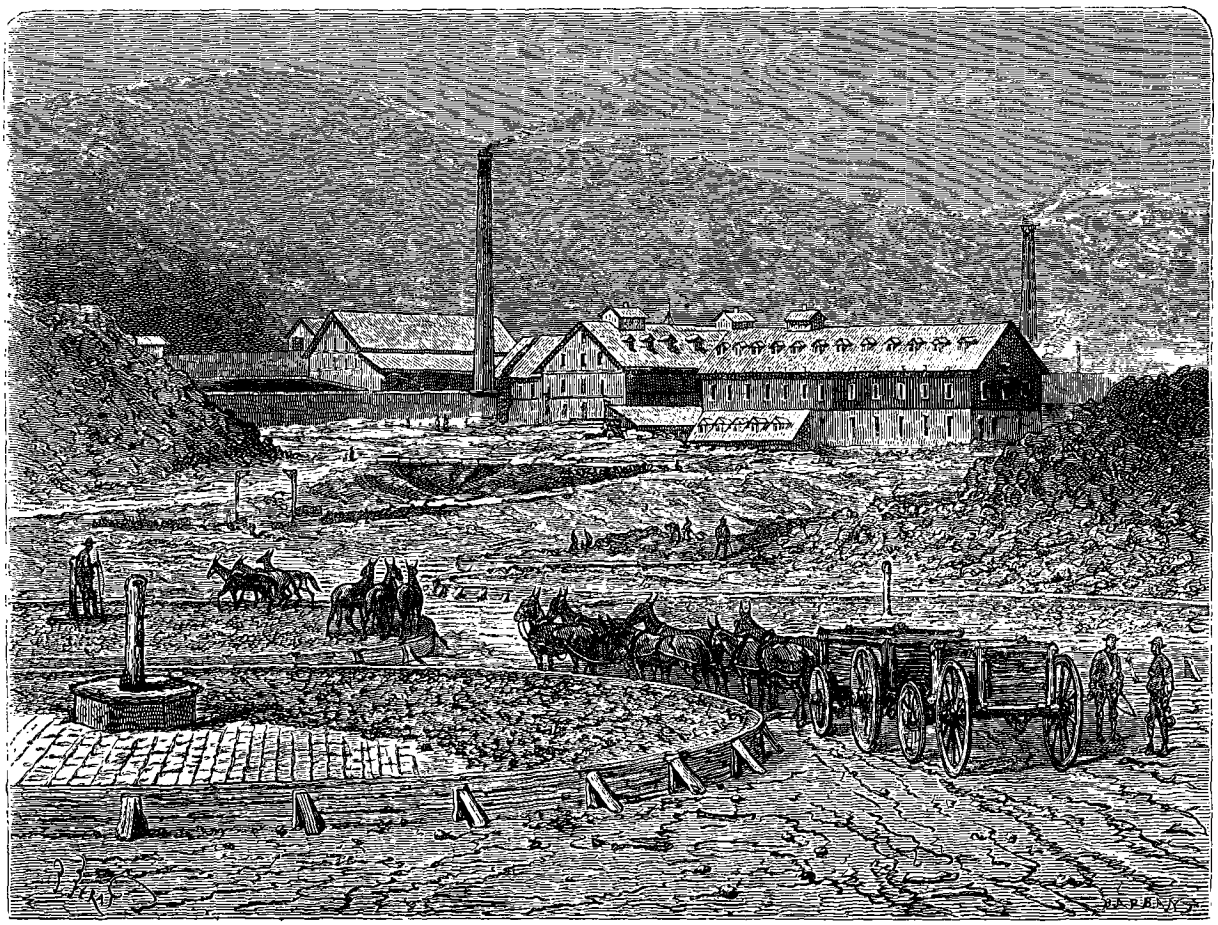
Nous croisons une série de ravins ou *cañons*, comme ceux que nous avons rencontrés de l'autre côté du Lac-Salé. Quelques maisons en troncs d'arbres ou en planches ; des haies pour retenir le bétail, qui paît en liberté dans ces parcs ; çà et là des piles de foin. De temps en temps un Indien maraudeur, qui passe et vous regarde étonné. Puis rien, plus rien, plus de vie, le désert vide, rien que le désert ! Ah ! que le voyage à travers ces vastes solitudes est à la longue monotone, et comme le rail est venu à propos abréger ces fastidieuses distances !

A une maison de poste, une femme indienne est employée aux soins les plus abjects du ménage ; dans la cour, un Indien fend du bois. C'est la première fois que je vois le Peau-Rouge au service du blanc. Je m'approche et demande à l'homme de quelle tribu il est. Il fixe sur moi un œil hébété, et ne me répond pas. J'adresse la même question à la femme. Contre l'ordinaire, elle est moins sauvage et plus intelligente

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'homme. Elle me répond : « Washaki, Washaki. » Je comprends qu'elle fait partie de la bande des Serpents que commande le grand Washaki, le chef incontesté des Peaux-Rouges qui occupent ces districts, et dont le colonel Hay m'a déjà parlé avec éloges au Lac-Salé.

Washaki est assurément l'homme le plus intelligent, le plus raisonnable de sa tribu, et c'est pourquoi son élection au titre de chef a toujours été respectée. Il est âgé (soixante ans environ), a la figure ouverte, très-avenante. Il porte les cheveux longs, une chemise de flanelle, les mocassins et les jambières de cuir ; et, au cou, une médaille d'argent à l'effigie d'un président des États-Unis, ce qui indique qu'il est venu en mission à Washington. Un des guerriers de sa bande, un vrai dandy, fait honneur au chef : les cheveux, divisés sur le milieu de la tête, sont retenus séparés au moyen d'un ornement en perles qui court sur la peau du crâne ; les tresses tombent librement de chaque côté, jusqu'à la taille. La veste de cuir est parsemée de longues franges sur les coutures, et d'une série de boutons de métal sur les épaules ; le pantalon est de laine bariolée ; une large ceinture, découpée à jour sur la longueur, prend la poitrine par le travers, comme une



Arastras mexicaines pour le broiement et l'amalgamation des minerais d'argent, procédé dit du *patio* (usine Gould et Curry).
Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

écharpe de grand officier ou de franc-maçon ; au cou, un collier d'os ; aux oreilles, de longues pendeloques ; à la main, le calumet de guerre : hachette d'un côté, fourneau de pipe de l'autre. « De quel côté voulez-vous en user ? » vous demande le guerrier. Vous répondez : « Du côté du fourneau. » C'est le bon, car vouloir vous servir de l'autre, ce serait, comme on dit, fumer sans pipe, et ce n'est pas le cas.

Au milieu de ces bandes de Serpents vivaient naguère et vivent encore quelques trappeurs. La plupart sont des Canadiens et des Louisianais, enfants perdus des plaines et du désert, parlant toujours le français comme leurs pères, qui les premiers ont parcouru, la carabine au poing, ces lointaines régions. Il y a aussi parmi eux quelques émigrants, Irlandais, Écossais, qui sont restés là, et y ont planté leur tente, au lieu de continuer leur route vers la Californie ou l'Orégon. L'oncle Jacques Robinson, un vieux de la vieille, comme on dirait en France, est du nombre de ceux-ci, et il est meilleur qu'il n'en a l'air. Ancien trappeur, colon du territoire d'Utah et mormon, l'oncle Jack, comme on l'appelle au Lac-Salé, s'est marié à trois Indiennes de la tribu des Yutes, soit qu'il ait voulu fidèlement pratiquer la polygamie, soit qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ait trouvé qu'il fallait trois peaux rouges pour remplacer une peau blanche, absolument comme en musique une blanche vaut deux noires.

Un autre vieux *montagnard*, naguère traitant auprès des Indiens, et qui a laissé un grand renom dans ces parages, c'est le vieux Smith, à la jambe de bois.

Voici à quelle circonstance il dut le surnom qui le distingue :

Il y a quelque vingt-cinq ans, une bande de trappeurs qui parcouraient ensemble ces déserts, avait bu plus que de raison, comme c'est malheureusement la coutume parmi ces gens-là. L'un d'eux se prit de dispute avec un de ses camarades, et, furieux, lui tira un coup de fusil. Il le manqua ; la balle vint frapper Smith à la jambe, au-dessous du genou. Pendant plusieurs jours, le blessé souffrit horriblement et supplia que quelqu'un de la bande voulût bien l'amputer ; mais personne ne savait et n'osait le faire. Smith, loin de perdre courage, voyant que la gangrène commençait à se mettre à la plaie, lima en forme de dents de scie le dos de la lame de son couteau, il aiguisa ensuite le fil de la lame, coupa la chair, cautérisa les artères avec un fer rougi à blanc, scia l'os et banda le tout sans être assisté de personne.

Comme il était de cette race de pionniers qui ont la vie dure, il revint bien vite à la santé, et se fabriqua lui-même une jambe de bois. Cela ne l'empêcha pas de prendre part à mainte affaire ; il y a huit ans, il était en Californie. Peut-être y est-il toujours, le père Smith à la jambe de bois, *Old-peg-leg-Smith*, comme l'ont baptisé les colons du Far-West, qui savent tous son histoire par cœur et sont en train d'en faire une légende.

Parlerai-je des différentes stations où nous nous arrêtâmes, soit pour relayer, soit (une fois par jour seulement) pour prendre un maigre repas arrosé d'un peu d'eau saline. Voici *Rush-valley*, la Vallée aux Joncs, à quatre-vingts milles du lac Salé ; il y fait déjà grand froid le matin, en septembre, et le thermomètre, à sept heures, y marque à peine cinq degrés centigrades. A deux cent trente milles plus loin, voici *Mount-Springs* ou les Sources de la Montagne. Le terrain a changé, les collines sableuses du désert ont fait place à des roches granitiques ; peu à peu les montagnes s'élèvent. L'aridité du sol est la même, sauf dans quelques vallées arrosées. On rencontre çà et là des maisons en plus grand nombre. Sur quelques points, des mines d'or et d'argent sont exploitées. Voici enfin une petite ville, Austin, où nous arrivons le troisième jour, le 22 septembre, dans l'après-midi, non sans bénir le Dieu qui veille sur les voyageurs de nous avoir préservés cette fois de tout accident sur une route aussi périlleuse que fatigante.

Austin doit sa naissance à la découverte de mines d'argent très-riches, qui n'étaient pas même soupçonnées il y a quelques années. La malle continentale passait par là et s'y arrêtait une demi-heure : le temps de changer les chevaux, de prendre et de donner les dépêches, et de permettre aux voyageurs de se restaurer. Un certain jour (juillet 1862), un des employés de la station étant allé puiser de l'eau pour faire boire les bêtes, rapporta un échantillon assez lourd, d'éclat métallique, gris d'acier sur certains points, couleur de rubis sur d'autres. Ce n'était rien moins qu'un magnifique spécimen de minerai d'argent, de la variété que les minéralogistes américains nomment *ruby silver* ou argent rubis, et les français argent rouge. C'est un mélange de soufre et d'argent, très-riche en métal, une des variétés les plus estimées des minerais qui contiennent l'argent. La nouvelle de cette découverte se répandit bien vite ; les mineurs accoururent, une petite ville se fonda ; on l'appela du nom d'Austin, le découvreur de cette mine.

Parmi les villes du désert, Austin a une physionomie propre. Qu'on se figure une seule rue en pente, aux maisons, aux larges trottoirs de bois. Peu de maisons ont un étage ; la plupart du temps, tout se passe au rez-de-chaussée. Devant la porte, quatre poteaux, soutenant un toit en bardeaux et disposé en appentis : on dirait le porche des anciennes églises.

Suivons le milieu de la rue, pour jouir du coup d'œil. A droite, à gauche, ce ne sont que magasins, que boutiques : bazars où l'on trouve de tout, des objets de ménage, des montres, des habits confectionnés ; boutiques de barbier, reconnaissables à l'énorme bâton bariolé de bleu et de rouge qu'elles ont partout adopté aux États-Unis, et que partout on fiche debout sur le trottoir, sans plus de façon ; là un nègre infatigable rase et peigne du matin au soir, et vous inonde d'eau et de savon. Voici maintenant un restaurant qui ne désemplit point aux heures des repas ; on ne mange que là. Un pharmacien indique sa boutique par un gigantesque mortier doré. Puis viennent des buvettes, où tous les breuvages composites chers aux gosiers américains, les *mint-juleps*, les *portwine-sangries*, les *sherry-cobblers*, les *sherry-cocktails*, vous sont servis à la seconde ; à côté, des salles de billard, des « salons, » comme on les nomme, qui le soir se transforment en salles de jeu, et rappellent par les disputes qui y règnent et les coups de revolver qui y sont quelquefois tirés, les premières salles de jeu de San Francisco, dont jadis on a tant parlé. Voici plus loin des maisons plus paisibles, les banques, le bureau de la malle *overland*, le télégraphe, les offices des ingénieurs, essayeurs, etc. Dans tout cela, chose étonnante, pas un hôtel ; il paraît qu'il y en avait un, mais il a fait faillite. Il nous faut cependant trouver quelque part un coin où reposer, et nous ne pouvons attendre qu'il plaise à l'ancien hôtel du signor Molinelli de se rouvrir et de nous abriter.

De part et d'autre de la rue, à mi-côte, sont disséminés quelques cottages. On nous en indique un : *Graham house*, ou la maison de Mme Graham. Cette excellente personne, d'âge fort respectable, consent à nous loger pour la nuit. C'est pour rien, quatre dollars ou vingt francs pour mon ami et moi. — Avec le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

café au lait? allez-vous dire. — Avec rien, cher monsieur, pas même un domestique pour porter notre valise, que nous traînons nous-mêmes, pas même un oreiller à notre petit lit. Je plie mon paletot en quatre et j'appuie la tête dessus. Comme une des vitres de la fenêtre est brisée, je bourre avec ma culotte l'orifice par où l'air s'engouffre avec des bruits de harpe éolienne, et je m'endors, au risque de prendre un bon rhume à ces hauteurs et par le frais qu'il fait. Mon compagnon n'est pas mieux partagé que moi, et il n'en dort pas plus mal. Un voyage dans le désert forme vite aux petits dérangements de la vie : il faut hurler, dit-on, avec les loups.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous allons visiter les mines. La principale est celle de Manhattan, qui a été ouverte en 1863. L'exploitation porte sur trois filons qui ont de six pouces à trois pieds d'épaisseur, une direction du nord-ouest au sud-est, et une inclinaison de vingt-huit degrés vers le nord-est. Le minerai est composé d'argent rouge et de divers sulfures argentifères. On en extrait environ deux cents tonnes (de mille kilogrammes chacune) par mois, et le rendement du minerai varie de deux cents à quatre cents dollars ou mille à deux mille francs d'argent par tonne. Soixante-seize ouvriers sont attachés à la mine. Le puits d'extraction a trois cents pieds de profondeur. Sur cette hauteur règnent trois étages d'exploitation. Le puits est divisé en trois compartiments : un pour les pompes qui retirent l'eau des souterrains, un pour les wagons qui extraient le minerai, un troisième pour une cheminée d'aérage, destinée à la ventilation de la mine. Nous visitons tout cela en détail, avec beaucoup d'intérêt, et parcourons également les galeries, munies de rails pour la circulation des wagons. Tout est en ordre : les ouvriers sont à leur poste, abattant avec la poudre la roche métallifère très-dure, mais très-riche.

Le minerai, trié à la main, d'abord à l'intérieur de la mine, ensuite au dehors, est envoyé à l'atelier de broyage ou moulin, où on le réduit en poudre. On commence par le briser en menus morceaux entre deux cylindres, qui tournent en sens inverse l'un vers l'autre, comme les laminoirs à étirer le fer ou les cylindres à broyer la canne à sucre, puis on le pulvérise sous d'énormes pilons mécaniques en fonte, alignés sur un rang au nombre d'une vingtaine.

Il faut maintenant traiter à la fonderie le minerai préparé. On le calcine d'abord dans des fours à réverbère, ainsi nommés parce que la flamme venant de la grille y est rejetée, réverbérée par le dôme du four sur la sole ou aire plane où est étendu le minerai. Celui-ci est mêlé avec du sel marin, et le minerai sort de cette opération oxydé par l'air venant de la grille, désulfuré, et chloruré par le sel marin ou chlorure de sodium : il se forme ainsi, en dernière analyse, un chlorure d'argent.

L'amalgamation, qui suit la désulfuration et chloruration du minerai, a pour but de provoquer la combinaison du chlorure d'argent avec le mercure, et d'obtenir ce qu'on nomme l'amalgame d'argent. Cette amalgamation s'opère dans des appareils mécaniques particuliers, perfectionnés, brevetés, qu'on appelle du nom d'un de leurs inventeurs *Wheeler's pans* ou bassins de Wheeler. Ils ne rappellent que vaguement les *arastras*, appareils primitifs, qui sont encore en usage dans d'autres mines du Nevada, ainsi qu'au Mexique et au Pérou.

Les arastras ont été inventées aux premiers temps de la domination espagnole, et c'est sur une aire ou *patio* que se fait le broiement et l'amalgamation du minerai, sous les pieds des mules, qui tournent en rond comme sur les aires à fouler le blé. De là le nom de procédé du *patio* qu'on donne à cette antique méthode d'amalgamation.

L'amalgame d'argent, quelle que soit la manière dont on l'a préparé, est recueilli, lavé, épuré, et finalement s'obtient à l'état solide en filtrant le mercure à travers une peau de chamois. On a ainsi une boule, d'un blanc mat, rappelant la couleur de l'étain, qui reste sur la peau, tandis que le mercure liquide, libre de tout alliage d'argent, passe à travers les pores du tissu.

L'amalgame est finalement distillé dans une retorte ou cornue : le mercure se vaporise, est condensé au moyen d'un jet d'eau froide et reçu dans un bassin ; l'argent reste en gâteau au fond de la cornue.

Le mercure dissout l'argent et certaines combinaisons d'argent, telles que le chlorure, absolument comme l'eau dissout le sucre ; et de même que l'eau, en se vaporisant, restitue le sucre à l'état de sucre candi, de même le mercure, en se distillant, abandonne l'argent à l'état de gâteau. Les deux opérations sont chimiquement les mêmes, et l'une fait bien comprendre l'autre.

Le degré de pureté ou de *fin* de l'argent obtenu à Austin varie de sept cent quatre-vingts à huit cent vingt-quatre millièmes, c'est-à-dire que sur mille parties le gâteau d'argent en renferme de sept cent quatre-vingts à huit cent vingt-quatre d'argent pur. Le reste est composé d'or, de cuivre, de plomb, de fer, d'un peu de mercure, etc.

A l'état de gâteau, l'argent peut déjà être vendu. On préfère le raffiner au moyen du borax et le couler en lingot. Le borax ou borate de soude (combinaison de soude et d'acide borique) est une sorte de savon ou de fondant minéral qui ramasse, absorbe toutes les impuretés de l'argent, et laisse le blanc métal à peu près pur, ou seulement allié à l'or.

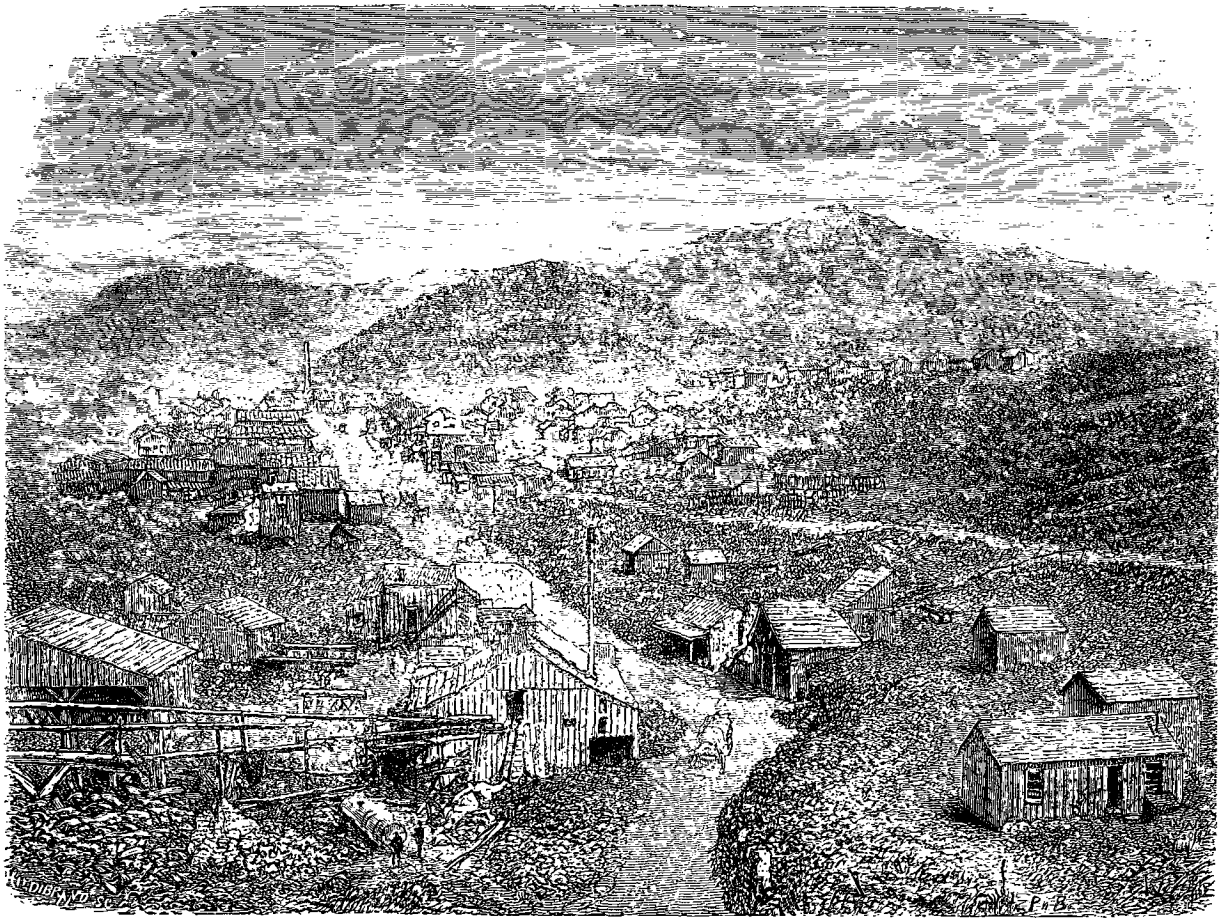
L'usine de Manhattan renferme dix fours à réverbère, vingt et un appareils d'amalgamation, deux cornues distillatoires, plus deux fours de fusion ; on traite dans ceux-ci les minerais qui échappent à l'amalgamation.

Le poids des lingots d'argent coulés à l'usine est de treize à quinze cents onces, et la valeur de treize à quinze cents dollars chacun. Il y avait une vingtaine de lingots tout prêts lors de notre visite. Ces lingots devaient être chargés sur la malle *overland*, et envoyés à la Monnaie ou à la Banque de San Francisco.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On traite dans l'usine cinq à six cents tonnes de minerai par mois, dont trois cents à trois cent cinquante tonnes sont achetées à des mines voisines. Le prix de vente est déterminé sur un essai. On paye au vendeur quatre-vingts pour cent du titre trouvé par l'essayeur, et on déduit sur ce prix quarante-cinq dollars pour les frais de traitement métallurgique. Si, par exemple, un minerai renferme cent dollars d'argent par tonne, on n'en payera que quatre-vingts; et comme il faut encore déduire sur ce prix quarante-cinq dollars pour le traitement, il restera seulement pour le vendeur trente-cinq dollars, c'est-à-dire le tiers de la valeur de l'argent contenu; sur cette dernière somme, le vendeur doit se rembourser de tous les frais d'exploitation et de transport du minerai. Décidément tout n'est pas rose à Nevada dans le métier d'exploitant de mines d'argent.

Le minerai de la mine Manhattan est un mélange de sulfures gris et rouges, avec des chlorures et iodures d'argent, provenant surtout des parties superficielles.



Vue de Silver-City (la Ville de l'Argent). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

Les minerais des mines voisines sont de qualités analogues.

Le rendement mensuel de l'usine est en moyenne de cent vingt mille dollars en lingots d'argent; on est allé jusqu'à cent soixante-dix mille.

Nous sommes ici dans un district, dans un État de mines argentifères, et parler d'argent en Nevada, c'est comme parler d'or en Californie, de thé en Chine, de coton à la Nouvelle-Orléans, de tabac à la Havane, de grains et de viande salée à Chicago. Ici l'argent extrait des mines a tout fait. Il a peuplé cet État qui n'était pas même un territoire en 1860, il a fondé Austin et d'autres villes encore plus riches, Virginia-City, Silver-City, que nous saluâmes plus tard, près desquelles existe le fameux filon de Comstok, au pied du mont Davidson, et la grande usine modèle de Gould et Curry; en un mot, l'argent a contribué pour la plus large part à la rapide colonisation, au peuplement de ces déserts : honneur au blanc métal, frère de l'or!

L. Simonin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lac de Cristal, près la station de Cisco (Californie). — Dessin de Taylor, d'après une photographie. (Le niveau du lac est à l'altitude de cinq mille neuf cent sept pieds.)

DE WASHINGTON A SAN FRANCISCO,

A TRAVERS LE CONTINENT AMÉRICAIN

PAR M. L. SIMONIN[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

LES SOLITUDES DU NEVADA.

Belmont et Pahranagat. — Découverte des mines de White-Pine. — Mines de Humboldt. — Des voleurs imaginaires. Un chien enragé. — Arrivée à Wadsworth.

Il y a, aux environs d'Austin et un peu plus loin dans le sud, d'autres mines et usines d'argent, entre autres celles de Belmont, fondées par un énergique pionnier de ces districts, M. D. Buel, qui fut délégué du Nevada à l'Exposition universelle de 1867 à Paris. Il avait apporté avec lui des charretées d'échantillons très-riches qui vinrent à grands frais à travers les plaines, et qu'il distribua généreusement à tous les collectionneurs, à tous nos musées, à toutes nos écoles, à toutes nos sociétés scientifiques. Ces échantillons étaient arrivés dans des sacs de peau, cousus en forme d'outres, et il avait fallu louer un magasin pour contenir toutes ces richesses. M. Buel conviait les colons à le suivre et à venir exploiter ces mines. La France, affolée comme elle l'é-

1. Suite. — Voy. p. 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait alors, prêta à peine une oreille distraite à l'appel du délégué américain, et il est probable que bien peu des visiteurs de l'Exposition universelle se souviennent aujourd'hui des merveilleux minerais d'argent de Nevada, exposés dans les jardins du Champ de Mars.

Je retrouvai à Austin M. Buel, toujours confiant, toujours prêt à tenter la chance, et je ne doute pas que le succès le plus complet n'ait depuis couronné les efforts de ce vaillant et infatigable mineur.

Bien au delà de Belmont, vers la frontière qui sépare l'État de Nevada du territoire d'Utah, nous avons un autre district argentifère non moins riche, celui de Pahranagat, qui mériterait également d'être visité. Il faut l'amorce du gain, que dis-je? d'une rapide fortune, qui souvent hélas! ne vient jamais, pour amener à ces lointaines distances, dans ces endroits absolument perdus, la foule des mineurs et des colons.

Dès qu'une découverte importante est signalée, ils viennent par centaines, par milliers. Ils ouvrent les premiers la route, sur des sentiers à peine tracés, des pistes d'Indiens, de chasseurs. Ils doivent tout apporter avec eux, les vivres, les outils, les tentes de campement. Si le succès couronne les premiers efforts, si la chance répond aux premières tentatives, un embryon de village s'élève : c'est le camp, comme on l'appelle là-bas. Si la fortune continue à sourire, le village ne tarde pas à devenir une petite ville. Bientôt la ville est *incorporée*, c'est-à-dire qu'elle est reconnue comme commune par l'État ou le territoire, qu'elle a sa charte, son conseil municipal, son école, sa justice de paix. L'église est bâtie par les citoyens tout seuls; qui veut prier, paye; l'État, les communes, ne s'en mêlent en rien. Puis vient l'imprimerie avec son journal. Tout cela s'est fait ainsi à Austin et en mille autres villes du désert. La Californie a la première donné l'exemple, les autres États et territoires miniers ont suivi. Cette façon de procéder était du reste dans les usages américains, et sur ce point la Californie n'a rien créé de nouveau.

En 1868, quand je traversai ces régions, je fus témoin d'un des plus curieux mouvements d'immigration qu'amènent les découvertes de mines. On venait de rencontrer à White-Pine, précisément dans le Nevada, à cent milles environ au sud-est d'Austin, un de ces riches amas de minerai d'argent comme on en a vu au Pérou et au Chili, et qui en un jour peuvent faire la fortune de toute une compagnie de chercheurs. Qui amène ces heureuses trouvailles? La plupart du temps le hasard. C'est tantôt un chasseur qui, au lieu de tomber sur le gibier qu'il cherche, trouve le minerai qu'il ne cherche pas; c'est un bûcheron qui, en abattant un arbre, découvre dans la forêt les traces d'un filon métallique; c'est un valet de ferme, comme Austin, qui, en allant chercher de l'eau, met le pied sur un caillou brillant; c'est un pauvre Indien qui signale au blanc, en quête de veines métallifères, le minerai que celui-ci a poursuivi jusque-là vainement.

C'est de cette dernière façon que l'amas si puissant et si riche de White-Pine fut découvert.

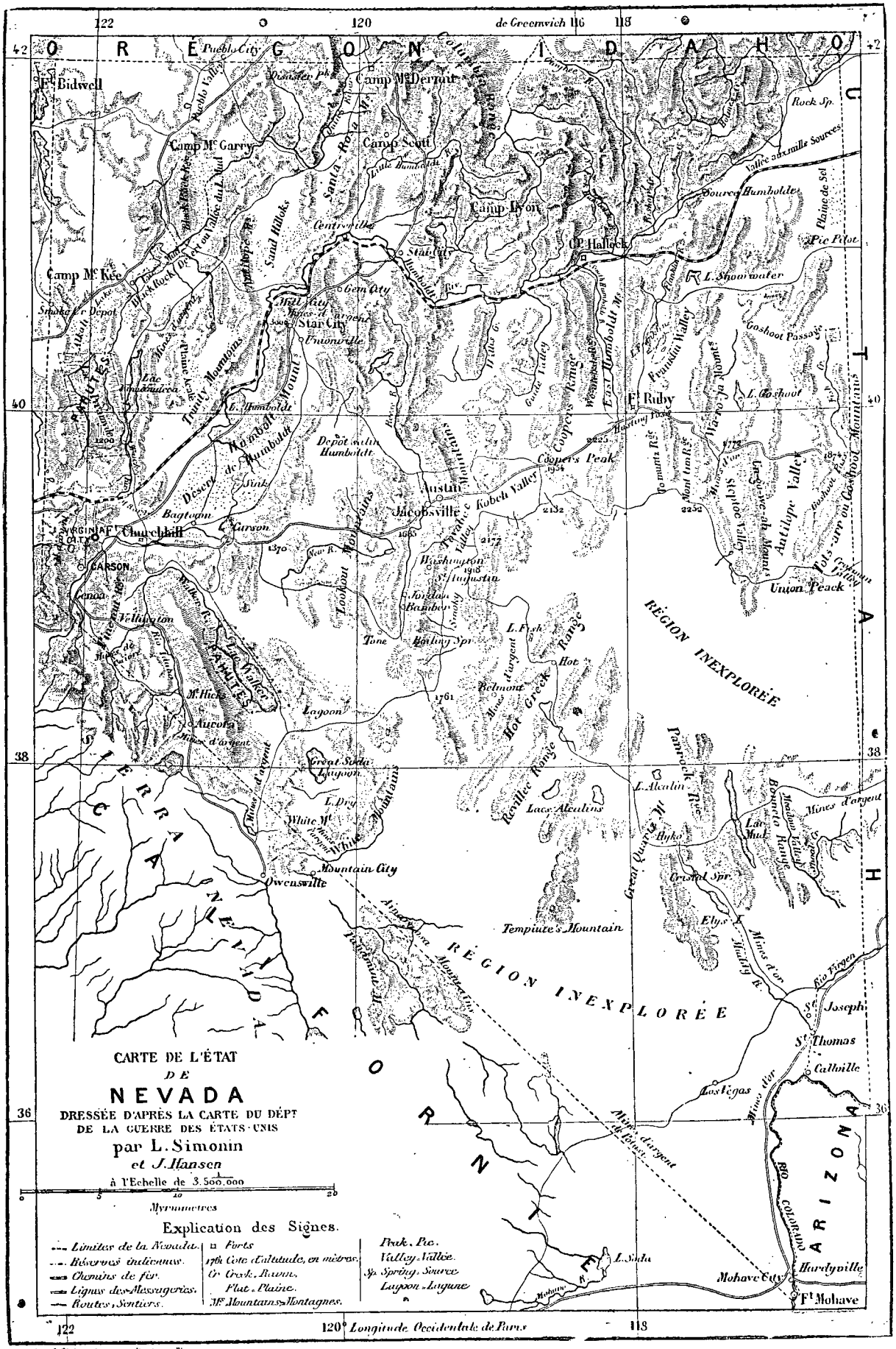
Des mineurs partis en recherche, à la chasse au minerai, sortes de *gambusinos*, *rebuscadores* ou *cateadores*, comme il y en a tant au Mexique, au Pérou, au Chili, s'étaient éloignés d'Austin et de Belmont. En vain, depuis plusieurs jours, sondaient-ils tous les ravins, toutes les crêtes; en vain frappaient-ils du pic les flancs des montagnes, et surtout les veines de quartz ou silex blanc qui accompagnent si souvent les minerais et en trahissent la présence, rien ne répondait à leur appel. Des Indiens s'approchèrent, quelques misérables Pah-Yutes errants, comme on en rencontre dans tout le Nevada. « Le frère blanc cherche du minerai, le frère blanc n'a pas frappé au bon endroit; c'est là-bas qu'il faut aller. » Et le Peau-Rouge montrait aux mineurs une colline aux flancs noirâtres, voisine du vallon où ils s'étaient engagés. Les mineurs y allèrent, et à leur grand étonnement trouvèrent là un amas immense de minerai facile à tailler, très-lourd : c'était du chlorure d'argent, qui se laisse couper au couteau, si bien que les mineurs du Chili appellent cette espèce *plata-plomo* ou l'argent-plomb, et d'autres plus familièrement du fromage minéral. Il n'en fallait pas autant pour rendre nos chercheurs des Crésus. C'était aussi sur un amas de ce genre que les frères Bolados au Chili avaient un jour retiré des millions ; mais cette fortune, comme il est d'usage pour ceux auxquels la chance vient trop vite, ne leur avait guère profité [1].

Nous ne savons si les premiers découvreurs de White-Pine ont mieux tiré parti de leur découverte ; mais nous savons que celle-ci a amené sur ce point un flot de mineurs, que partout des exploitations se sont établies, et que, grâce à un événement en apparence presque insignifiant, le décret de la nature qui semble avoir appelé le blanc à la colonisation rapide et décisive de ces déserts, a reçu une fois encore son exécution. Malgré le froid qui à ces hauteurs est très-vif (l'hiver de 1868 a été des plus rigoureux à White-Pine), malgré des difficultés de tous genres qu'a présentées le peuplement de ce lointain désert, l'exploitation ne s'est pas arrêtée un instant, et aujourd'hui le Nevada enregistre un district productif de plus parmi tous les districts argentifères dont il est fier à juste titre.

Ce n'est pas seulement au sud, c'est aussi au nord de la ligne que nous avons suivie pour entrer dans cet État, que sont groupées les mines d'argent. A Austin, tout le monde me montre des échantillons et veut m'entraîner à des explorations minières. « Venez voir mes mines, me dit un essayeur, mon frère y est établi; nous extrayons, nous fondons le minerai, nous en achetons aux mines voisines, trop pauvres pour le traiter elles-mêmes. Venez, c'est près d'ici, à cent milles, sur la rivière Humboldt; dans deux ou trois jours

1. Voy. *la Vie souterraine*, par L. Simonin, deuxième édition, Paris, Hachette, 1867.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE DE L'ÉTAT
DE
NEVADA
DRESSÉE D'APRÈS LA CARTE DU DÉPT
DE LA GUERRE DES ÉTATS-UNIS
par L. Simonin
et J. Hansen
à l'Echelle de 3.500.000
Myriamètres
Explication des Signes.
Limites de la Nevada.
Réserves indiennes.
Chemins de fer.
Lignes des Messageries.
Routes, Sentiers.
Forts
Côte d'altitude, en mètres.
Cr. Creek, Ravine.
Flat. Plaine.
Mts. Mountains, Montagnes.
Peak, Pic.
Valley, Vallée.
Sp. Spring, Source.
Lagoon, Lagune.
RÉGION INEXPLORÉE
RÉGION INEXPLORÉE
SIERRA NEVADA
CALIFORNIE
ARIZONA
Rio Colorado
Camp Mc Garry
Camp Scott
Camp Lyon
Camp Mc Kee
Fort Bidwell
Fort Churchill
Fort Ruby
Fort Mohave
Star City
Austin
Jacobsville
Washington
St Augustin
Aurora
Mountain City
Owensville
Tempiute's Mountain
Las Vegas
St Thomas
St Joseph
Hardyville
Mohave City
Union Peack
Cooper's Peak
Humboldt Mountains
Toyabe Mountains
Reveille Range
Hot Creek Range
Pancake Range
Great Quartz Mt.
Meadow Valley Range
Antilope Valley
Pah Ute Co.
Carson
Churchill Co.
Nye Co.
Lincoln Co.
Clark Co.
Lincoln
Esmeralda
Mineral Co.
Lander Co.
Eureka Co.
White Pine Co.
Humboldt Co.
Pershing Co.
Washoe Co.
Storey Co.
Ormsby Co.
Douglas Co.
Lyon Co.
Churchill Co.
Esmeralda Co.
Nye Co.
Lincoln Co.
Clark Co.
Humboldt R.
Carson R.
Walker R.
Truckee R.
Reese R.
Owyhee R.
Virgin R.
Colorado R.
Meadow Valley Wash
Muddy R.
Pah Ute Lake
Walker Lake
Carson Lake
Humboldt Lake
Smoke Creek Desert
Black Rock Desert
Great Salt Lake Desert
Desert de Humboldt
Sink
Sand Hillocks
Trinity Mountains
Toiyabe Mountains
Monte Diablo
Sierra Nevada
Santa Rosa Mts.
Columbus Range
Gabbs Valley

nous y serons. Les travaux du chemin de fer *Central-Pacific*, qui vont à la rencontre de ceux de l'*Union-Pacific* que vous avez laissés à Benton, passent non loin de là, et vous pourrez aussi les visiter. » Admirable pays que celui où les hommes font aussi bon marché des distances et des conditions habituelles de la vie policée ! Je vois des médecins, des avocats, des ingénieurs, des hommes d'affaires, qui sont venus ici pour se créer une position. Ils ont reçu une bonne éducation, ont vécu dans de grandes villes, et ne sont pas habitués aux mœurs étranges des centres miniers. Tous ne font pas de brillantes affaires. Dans la lutte de la vie, encore plus difficile ici qu'ailleurs, il y a plus d'un blessé ; mais personne ne se plaint, et tout le monde travaille de grand cœur. Là est surtout, répétons-le, le secret de la colonisation américaine, partout si rapide et marquée de si brillants succès.

Malgré le vif désir que nous en avions, malgré l'intérêt que nous prenions à tous les travaux des mineurs de Nevada, nous n'allâmes pas visiter les mines de Humboldt. Des gisements beaucoup plus riches que tous ceux que nous connaissions nous attiraient principalement, c'étaient ceux de Virginia-City, la véritable capitale des mines d'argent du Nevada, le vrai centre d'exploitation des filons métallifères de cet État privilégié. C'est pourquoi nous reprîmes une après-midi et pour la dernière fois la malle continentale, qui nous mena à la limite de la partie du chemin de fer *Central-Pacific* alors construite et livrée à la circulation. Cet endroit s'appelait Wadsworth. Nous n'y arrivâmes que le lendemain dans la nuit.

Nous étions partis au complet, neuf en tout, dans le *stage* si incommode, et quelques-uns des voyageurs étaient d'un volume et d'un poids fort au-dessus de la moyenne. Les premiers milles furent franchis rapidement, au grand galop de nos six chevaux, d'autant plus vite que la route, en quittant Austin, est tout en pente, et qu'il n'est rien que les habiles cochers américains craignent moins que de se casser le cou dans un précipice. Cela arrive quelquefois, mais pas si souvent qu'on pourrait le croire.

Après cette descente vertigineuse, qui rappelait celle des montagnes russes, nous nous engageâmes dans des taillis à hauteur d'homme. La nuit venait. Tous les voyageurs étaient armés, et cela avec d'autant plus de raison que nous avions chargé à Austin pas mal de lingots d'argent à destination de San Francisco. Tout à coup nous fûmes croisés par des hommes à cheval, suivis d'une amazone. Ils nous regardèrent curieusement, et nous fûmes encore plus étonnés qu'eux, car s'il est d'usage de rencontrer la malle-poste dans ces déserts, il ne l'est guère de rencontrer des amazones.



Winnemuka, le Napoléon des Pah-Yutes. — Dessin de J. Lavee, d'après une photographie.

« Ce doit être un homme déguisé », dit un des voyageurs, un yankee placide, qui cependant n'avait guère l'air d'être un poltron ; et il arma son revolver.

Chacun de nous en fit autant.

« L'autre jour, continua notre compagnon, la malle a été arrêtée de cette façon, ici même ; » et il fit de nouveau jouer le chien de son arme.

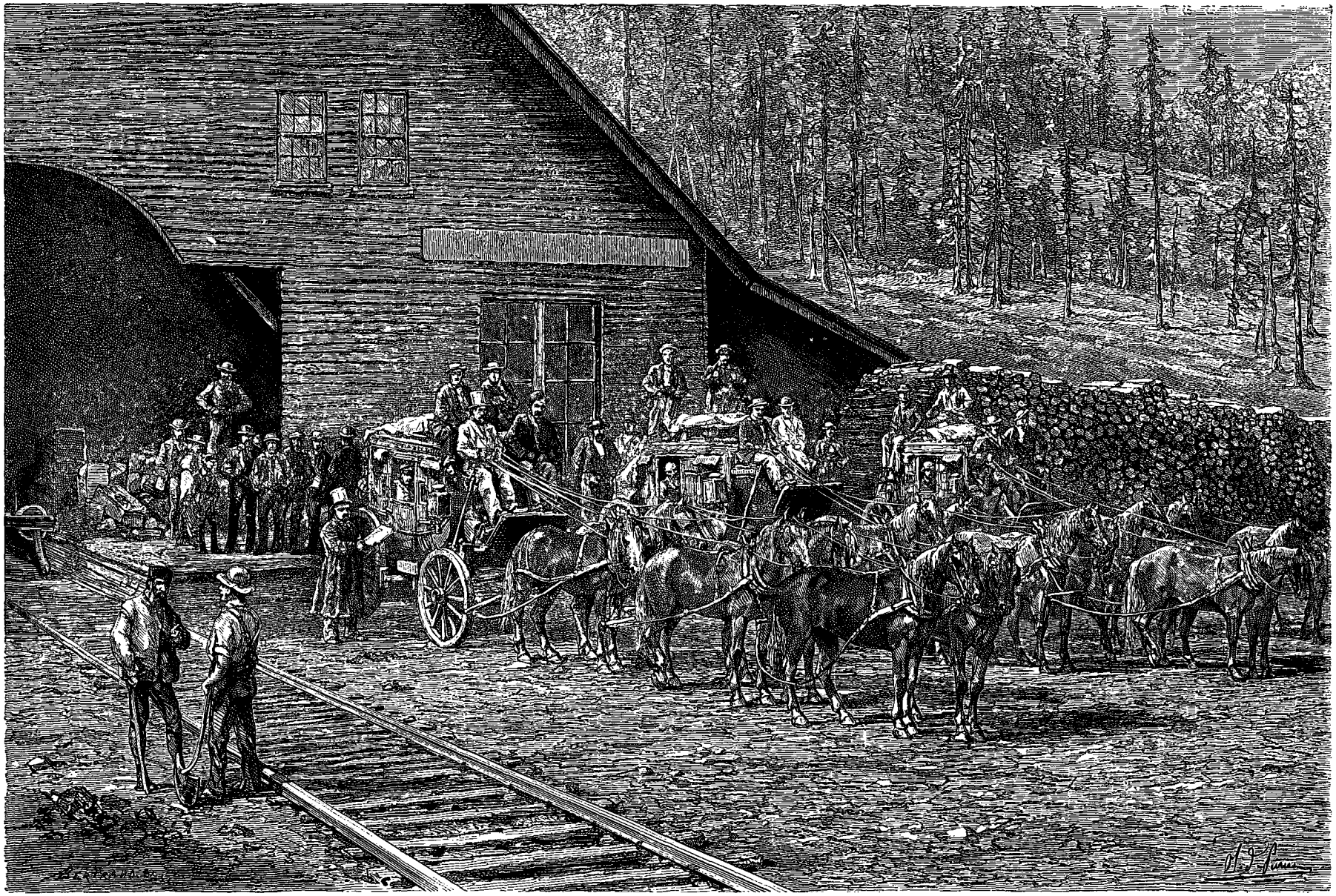
Il y eut un moment de silence solennel. Chacun se prépara à lutter de son mieux. Le postillon, ému lui aussi, arrêta un instant ses chevaux. Nul de nous n'eut un moment peur, car la compagnie d'un bon revolver enhardit singulièrement.

J'ai hâte de dire que nous en fûmes quittes pour ce branle-bas de combat, qui ne fut suivi d'aucune lutte effective.

Les armes rentrèrent au repos, et les cavaliers à Austin, d'où probablement ils s'étaient éloignés un peu trop dans leur cavalcade.

« C'est égal, dit notre argus américain, si nous n'avions pas été aussi nombreux, et n'avions pas fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le coche pour Virginia-City, station de Reno (Nevada), sur le chemin de fer *Central-Pacific*. — Dessin de O. de Penne, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi bonne contenance, on pillait la malle et l'on nous enlevait les lingots. »

Nous n'essayâmes pas de contredire notre homme, qui peut-être avait bien raison, et dormîmes d'un sommeil assez bon, eu égard aux cahots de la diligence et à l'encaquement auquel on nous avait condamnés.

Le lendemain matin, avant le jour, à quatre heures, on nous arrêta à une station, et l'on nous annonça que « le déjeuner était servi ». A cette heure-là, nous eussions préféré dormir, car ce n'était guère le cas de déjeuner, même du premier repas réglementaire, café au lait ou chocolat, qu'on ne connaît point au désert. Il fallut néanmoins s'exécuter et filer à la table d'hôte. La marche nous réveilla, et comme on nous avait laissés la veille sans dîner, suivant l'heureuse coutume de la malle *overland* de donner à manger quand elle peut, et pas du tout si c'est nécessaire, quelques-uns firent bonne contenance devant ce déjeuner si matinal, servi plusieurs heures d'avance. L'Américain du reste mange en route quand on le sert, et semble avoir faim dès qu'il est à table.

Comme je me rendais à mon tour vers le lieu du festin, un chien qui rôdait au dehors vint à moi. J'ai toujours aimé les chiens, et je me flatte qu'ils m'accordent aussi quelque estime. Celui-ci paraissait de bonne compagnie. Croyant qu'il faisait partie de la maison, j'essayai de le caresser. Il poussa un grognement et me mordit le gras de la jambe.

« Vous avez là un bien vilain animal, dis-je au maître de poste; serait-il vexé de ce que la diligence continentale va bientôt ne plus passer, et s'en prend-il aux voyageurs de la concurrence du chemin de fer?

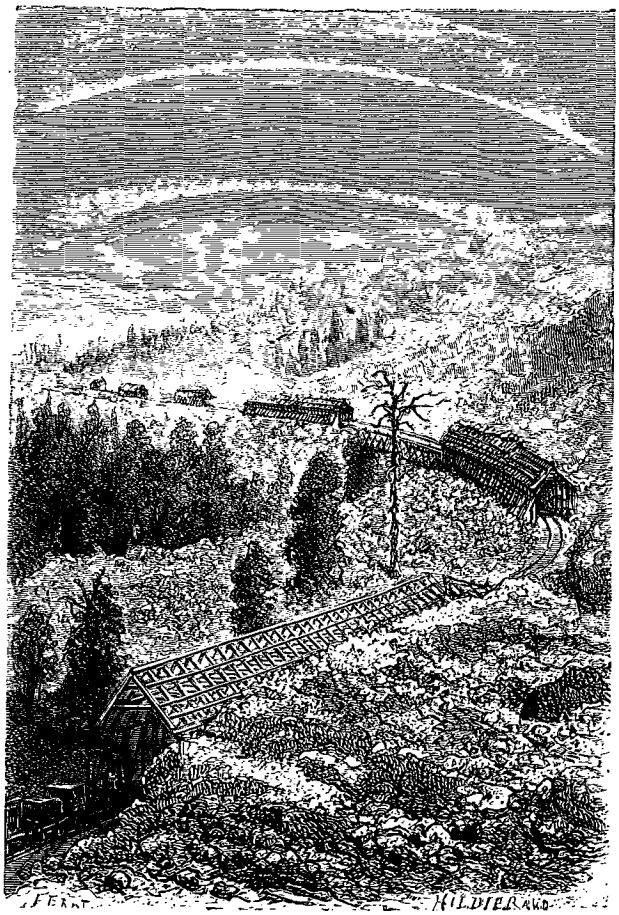
— Monsieur, je ne connais pas cette bête.

— Alors, c'est un chien errant.

— Sans doute.

— Mais il n'y a pas d'eau dans vos déserts; c'est peut-être un chien enragé.

— Cela se pourrait; il en est passé deux hier. »



Vue extérieure des abris contre la neige sur le chemin de fer *Central-Pacific*, dans la traversée de la Sierra-Nevada. — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

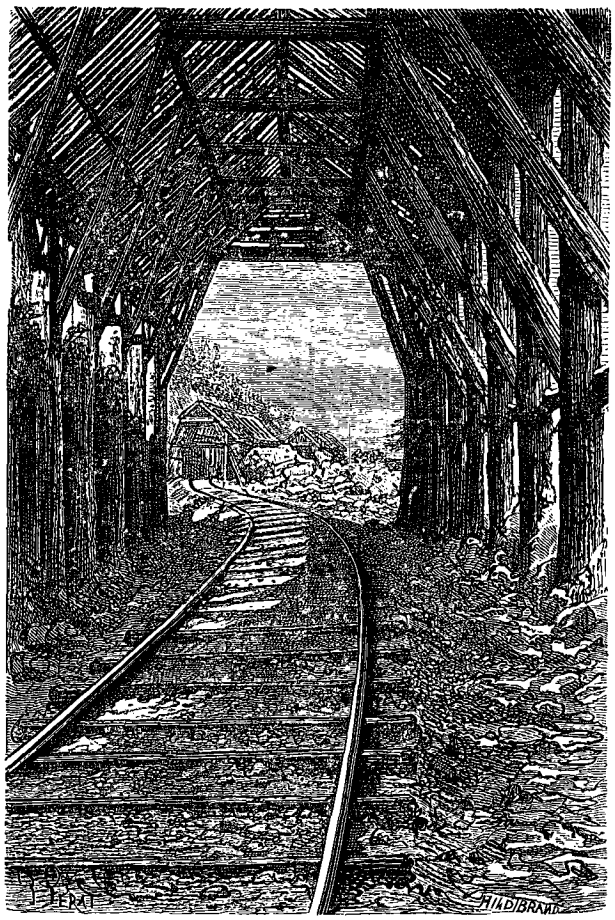
Je n'hésitai pas à cautériser la morsure au moyen de l'ammoniaque. Pour la seconde fois, mon compagnon mit à ma disposition sa trousse de pharmacie, dont je m'étais si bien trouvé quand la diligence nous renversa si élégamment en plein désert près de Green-River. Je baignai la plaie avec l'alcali, et ne songeai plus à mal. Seulement, pendant plusieurs semaines, de temps en temps (on sait que l'incubation de la rage, la période pendant laquelle la maladie couve avant d'éclater, peut aller jusqu'à soixante jours), je me demandai si je n'allais pas me réveiller enragé, et si, comme certain pacha d'Égypte, mais pour toute autre raison, on n'allait pas avoir à m'étouffer entre deux matelas. Il n'en fut rien, puisque je corrige ces lignes aujourd'hui, après cinq ans, sain de corps et d'esprit.

Décidément, ô mon lecteur! je ne sais pas broder des récits émouvants, et j'ai tort. Quelles belles aventures il y aurait ici à conter pour une autre plume que la mienne! mais j'ose presque dire aussi pour un recueil moins sérieux que le *Tour du Monde*. Premier incident : diligence versée, deux voyageurs tués, tous les autres blessés; j'échappe par miracle avec une large entaille à la tempe. Deuxième incident : rencontre des Indiens, tous les voyageurs frappés de flèches, scalpés; je reviens à la vie sauvé par un vieux trappeur, et j'en suis quitte pour porter tonsure et perruque. Troisième incident : attaque de la malle-poste par les voleurs; deux voyageurs blessés; voleurs mis en fuite, un tué sur place. Quatrième et dernier incident : je suis mordu par un chien enragé, je mords mes compagnons de route, nous sommes tous enragés, et nous n'en mourons pas. « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Et voilà comme on écrit l'histoire, et comme jadis les voyageurs qui savaient leur métier contaient leurs aventures au crédule lecteur. Il en est encore aujourd'hui, et l'on pourrait les citer, qui ne se font pas faute de conter de ces billevesées, et qui y trouvent renom et profit.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant que je m'amuse à ruminer ces choses, la malle a relayé et nous reprenons notre course. Le désert, toujours le désert! c'est toujours le même refrain. Aux roches quartzeuses et granitiques ont succédé des roches volcaniques noirâtres, principalement des basaltes. Dans les sables, on continue à trouver des échantillons d'agate blanche mousseuse. Çà et là, quelques conifères : des sapins, des cèdres, des mélèzes. Quelques peupliers le long d'un cours d'eau et d'un étang. Sur ce point, la station de poste est assez confortable. Les murs sont blanchis à la chaux, on y sert un brandy potable (cinquante cents ou deux francs cinquante le petit verre). Il vaut mieux payer ce prix que de boire l'eau du marais voisin, la seule qu'on serve aux voyageurs. Elle est encore plus alcaline que toutes celles dont nous avons bu jusque-là. Je veux m'en laver les mains et la figure. J'en sors les doigts rouges comme ceux d'une cuisinière, et la face brûlée, comme si je l'avais épongée avec une solution de potasse ou de soude.

Consolons-nous; car nous voici bientôt au terme de notre dernière étape postale : On crie : Wadsworth, Wadsworth! comme Colomb dut crier: terre! terre! en voyant pour la première fois l'Amérique. Il fait nuit noire, mais nous nous livrons à mille folies : nous demandons à manger, et il n'y a rien à mettre sous la dent; nous nous faisons cirer, brosser par le nègre de l'endroit, qui nous demande pour sa peine un dollar, et refuse de porter nos malles. « Vous êtes bien assez forts pour les porter vous-mêmes. » Enfin, à onze heures du soir, nous nous mettons en route sur la voie ferrée. Que ferons-nous? Irons-nous directement jusqu'en Californie, car le rail se déroule sans discontinuité jusqu'à Sacramento? Irons-nous saluer Winnemuka, le Napoléon des Pah-Yutes, qui fait parler de lui dans le nord du Nevada[1]? Il a entonné le chant de guerre contre les Serpents ou Shoshones, s'est tatoué de rouge, a revêtu son plus bel uniforme, et mène ses bandes au combat. Si nous n'allons pas visiter le grand sachem, nous arrêterons-nous au moins à Reno, pour gagner de là, par le coche, Virginia-City, la ville aux mines d'argent, que nous avons entrevue dans nos rêves? Nous mettons ces divers projets en délibération, et le résultat de la petite enquête à laquelle nous nous livrons est qu'il faut aller tout droit jusqu'à Sacramento, de là à San Francisco, sauf à revenir au bout de quelques jours sur nos pas pour saluer le pays de l'argent, après avoir salué le pays de l'or. Nous avons trop longtemps parcouru le désert, les pays sauvages. Allons nous reposer dans une grande ville; nous retournerons ensuite au désert avec plus de plaisir.



Vue intérieure des abris contre la neige sur le chemin de fer *Central-Pacific*, dans la traversée de la Sierra-Nevada. — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

VII

ENTRÉE EN CALIFORNIE.

La Sierra-Nevada. — Le lac Donner. — Sacramento. — Derniers travaux des chemins de fer Central et Union. — Cérémonie au point de rencontre. — Importance du grand railway du Pacifique. — Le tour du monde en trois mois.

Ah! l'agréable chose que de se retrouver en pays civilisé après une course au désert, surtout si la civilisation est représentée par ce qui aujourd'hui la caractérise le mieux, un chemin de fer! Avec quelle joie nous échangeons les voitures rapides et commodes du railway contre le coche étroit et lent! A peine avons-nous eu le temps de fermer l'œil, que déjà voici le jour. A cinq heures et demie, nous saluons la station de Truckee, où coule une rivière aux eaux poissonneuses, puis celle de Summit, qui marque le point le plus élevé du chemin de fer dans la traversée de la Sierra-Nevada que nous effectuons en ce moment.

Ce point est à sept mille quarante-deux pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'océan, et nous di-

1. Winnemuka jouissait déjà d'un grand renom en 1859, époque où j'entendis parler de lui en Californie. Fort content de sa personne, il s'est fait photographier à Virginia-City, en uniforme d'officier général. Ses cheveux tombent librement sur le devant, d'après la mode indienne, et il porte à l'orifice du nez, traversant horizontalement les deux narines, un os de dinde. Il prétend que cela lui économise un mouchoir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rions que c'est le point le plus haut que jamais chemin de fer ait franchi, s'il n'y avait pas de chemins de fer dans les Andes du Pérou, et si le col d'Evans, que nous avons déjà traversé dans les Rocheuses, n'était pas lui-même à huit mille deux cent soixante-deux pieds.

A Truckee il gelait, la température était à zéro; ici le thermomètre marque déjà sept degrés, bien que nous soyons plus haut; mais il est six heures et demie du matin, et le soleil se lève.

Par quels miracles d'opérations géométriques est-on arrivé à franchir pour ainsi dire sans tunnel cet épais rempart de la sierra, qui semblait interposé là par la

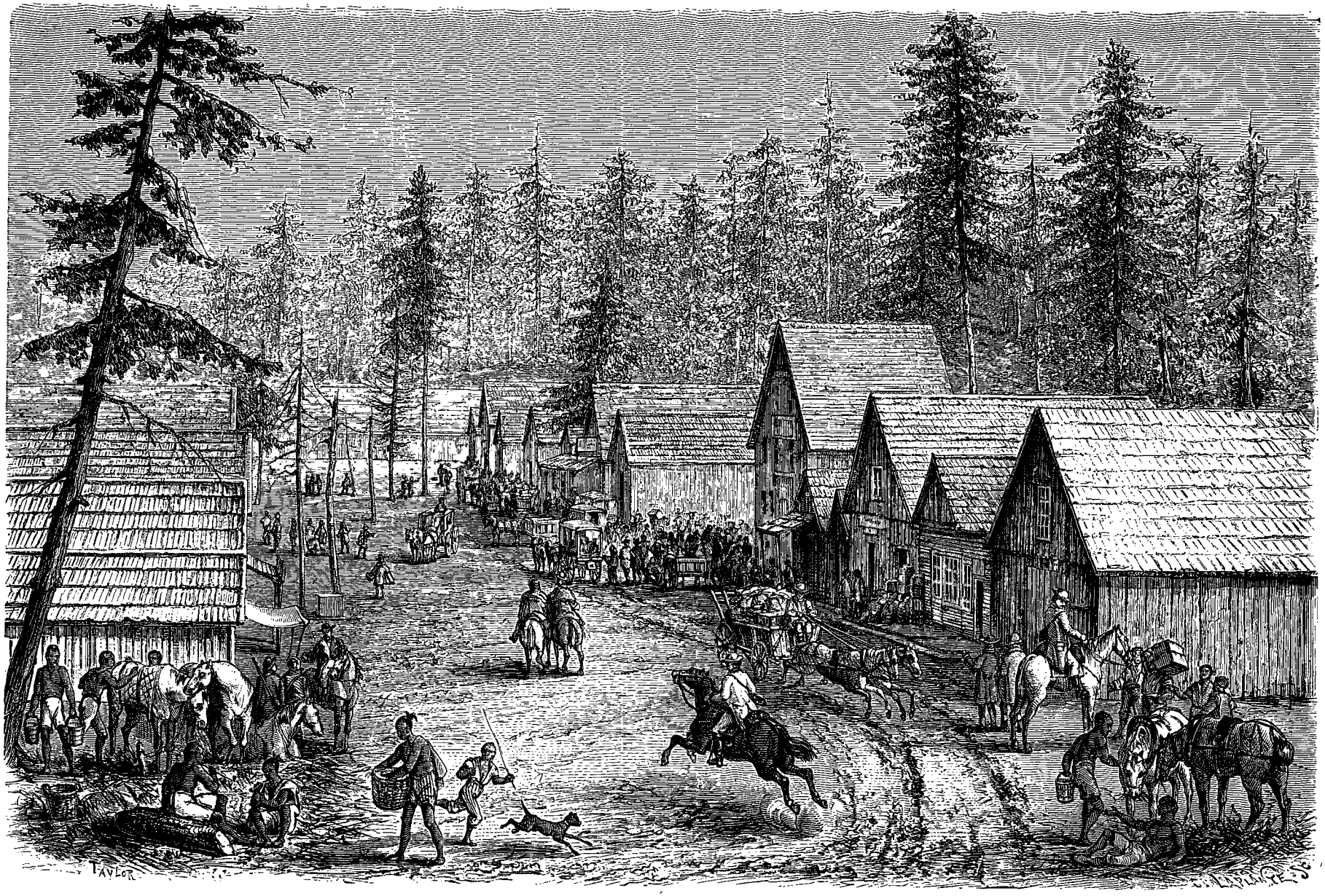


Station de Pollard sur le lac Donner (Californie). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

main de Dieu comme une muraille interdite au rail? C'est à peine si nous entrons dans quelques galeries très-courtes; partout nous courons librement sur le sol nivelé, abaissé par la poudre et le pic. En quelques points nous passons sous des toits en charpente destinés à préserver le train de la chute des avalanches en hiver: ce sont comme des tunnels artificiels établis exprès par la main de l'homme.

La route est toute en pente, et le train descend par son propre poids, manœuvré seulement par les freins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Station de Cisco, comté de Placer (Californie). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la montée, il faut au contraire une locomotive de renfort.

Le spectacle est saisissant. Enfin, voici des forêts! Pour nous, qui depuis longtemps n'avons presque plus vu d'arbres, les noirs sapins ont quelque chose de gracieux. Aux cimes neigeuses succèdent peu à peu les cimes boisées. Par une échappée apparaît un lac, à l'eau dormante, polie comme la surface d'un miroir. C'est le lac Donner, ainsi appelé du nom du premier trappeur qui le découvrit. On s'y rend de la station de Pollard. Avec quels cris de joie ce lac était signalé naguère par les émigrants, qui arrivaient à pied par les plaines! Après plusieurs mois de souffrances et de privations de toutes sortes dans le grand désert, ils saluaient enfin l'eau vive, et les arbres, et les pâturages plantureux.

Le lac de Cristal, qui justifie son nom par l'étonnante limpidité et le calme de ses eaux, fait concurrence au lac de Donner. Il est près de la rivière Yuba, et l'on s'y rend de la station de Cisco. C'est le lieu choisi de préférence par les jeunes *misses* pour ces bruyantes excursions suivies de pique-niques qui plaisent tant aux Américaines.

Nous traversons une série de ponts en charpente, hardis, élancés, élégants, comme savent si bien les construire les Américains, qui ont donné leur nom à ce genre de construction. Puis viennent d'immenses tranchées dans les terrains d'alluvions solides, comme celle de Bloomer, près d'Auburn.

Nous descendons toujours. Aux sapins ont succédé les chênes, plus bas les pins et les *manzanillas*, arbustes aux petites pommes sauvages (*manzanas*) dont se nourrissent les Indiens. La température a monté considérablement; elle est maintenant de vingt-huit degrés centigrades. Il fait très-chaud en Californie dans toute cette région.

Le chemin de fer a créé partout des centres habités, et chaque station, Cisco, Alta, Colfax, est un embryon de ville nouvelle

A droite, à gauche de la voie, sont les placers, toujours activement travaillés.

On s'arrête au buffet d'Auburn. Ce n'est pas sans une certaine émotion que je descends à cette gare. Neuf ans auparavant (1859), j'y passai pour la première fois, en route vers les mines d'or de Grass-Valley, situées plus au loin vers le nord[1]. Il n'y avait à cette époque qu'un petit tronçon de chemin de fer qui s'en allait de Sacramento à Folsom, et celui qui aurait dit qu'avant dix ans un rail continu unirait Sacramento à New-York, l'Atlantique au Pacifique, eût été traité de rêveur, même en Amérique, où les rêveurs ont si souvent raison.

Enfin nous arrivons à Sacramento, en pleine foire agricole, c'est-à-dire en plein mouvement, et nous allons admirer les gigantesques betteraves et les colossales citrouilles qui, depuis les premiers temps, ont fait connaître aux quatre coins du globe la fécondité exceptionnelle du sol californien.

Les fruits ne sont pas oubliés dans cette exposition, qui a attiré dans la capitale de l'Eldorado encore plus de monde que d'habitude. Voici des grappes de raisin du poids de plusieurs livres, et des pommes et des poires qui mesurent un demi-mètre de tour. Si vous n'y croyez pas, allez-y voir.

Nous employons l'après-midi à visiter Sacramento, le Capitole, les bords de la rivière qui a donné son nom à la ville, les principales rues, le quartier chinois. La ville a fait bien peu de progrès depuis neuf ans que je ne l'ai vue. Même en Amérique il est des villes stationnaires, et ce n'est pas un mal quand elles sont capitales d'État. Le régime démocratique américain s'accommode mal de métropoles populeuses, bruyantes; c'est pourquoi ce n'est pas New-York qui est la capitale de l'État de New-York, mais Albany; ni Chicago la capitale de l'État d'Illinois, mais Springfield; ni la Nouvelle-Orléans la capitale de la Louisiane, mais Bâton-Rouge. De même ce n'est pas San Francisco qui est la capitale de la Californie, mais Sacramento. Celle-ci, du reste, n'a pas toujours eu cet honneur, et la capitale de la Californie a été une première fois à San José, ensuite à Nevada, chef-lieu du comté californien de ce nom. C'est peut-être pour cette raison que Sacramento ne se presse pas d'achever son Capitole (on appelle ainsi en Amérique le lieu où siégent les représentants et les sénateurs de l'État).

La capitale de la Californie n'est pas encore reliée par le rail à San Francisco; mais un service de steamers très-rapides descend le fleuve Sacramento, et, traversant les baies de Suisun, de San Pablo et de San Francisco, vous porte en une nuit devant les quais de la Reine du Pacifique. C'est ce service que nous prenons, et le steamer qui nous emporte, muni d'excellentes cabines, d'une bonne table, de salons somptueux, a de plus un nom d'heureux augure, *Chrysopolis*, ou la Ville d'Or!

Ces steamers rapides, élégants, qui satisferaient les plus difficiles, ne suffisent pas aux Américains. Le rail s'avance de San Francisco vers Sacramento, de l'un et de l'autre côté de la baie, et bientôt les deux villes, et dès lors les deux océans, seront reliés sans discontinuité par le rail.

C'est le 10 mai 1869 qu'a eu lieu la grande fête d'inauguration des deux chemins de fer du Pacifique, Central et Union.

Le chemin de fer *Union-Pacific* était représenté par M. Thomas Durant, vice-président, que j'avais connu à New-York, et rencontré aussi à Paris dans les salons du général Dix, alors ambassadeur des États-Unis et président de la compagnie de l'*Union;* le chemin *Central* par M. Stanford, président, que j'avais vu à San Francisco.

Quelques jours avant l'inauguration, la pose des rails avait été poursuivie d'une façon fiévreuse. Les

1. Voy. le *Tour du Monde*, t. V, p. 33 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travailleurs du Central ayant un jour posé jusqu'à dix kilomètres de rails, avaient nommé l'endroit où ils s'étaient arrêtés *Challenge-Point*, comme qui dirait le lieu du Défi, indiquant qu'ils provoquaient les ouvriers de la compagnie de l'Union à en faire autant. Ceux-ci avaient relevé le gant, et posé à leur tour, dans une journée, près de douze kilomètres de rails; mais les Californiens ne voulaient admettre aucune supériorité, et continuant la lutte, ils avaient posé, en onze heures de travail continu, le 28 avril 1869, dix milles de rails, ou seize kilomètres deux tiers. Ce fait sans précédent fut accompli sous la direction de l'inspecteur général Crocker, auquel j'ai été présenté à Sacramento, et qui m'a fourni sur le chemin de fer Central une série de documents de grand prix.

Le lieu où, le 28 avril, s'arrêta le travail sur le chemin Central fut nommé *Victory-Point*, ce qui indiquait que les *Centraux* avaient battu les *Unionistes*, sans laisser à ceux-ci aucun espoir de revanche.

Les principaux travaux de terrassements sur le chemin de fer Central avaient été faits par des Chinois, fort habiles en ce genre d'ouvrage. Sur le chemin de l'Union, c'étaient des Irlandais qui avaient accompli la même besogne. Sur l'une et l'autre voie, la pose des rails était faite par des ouvriers de choix, presque tous américains, dressés de longue main à ce délicat exercice.

Ce fut le 10 mai, on l'a dit, que se posa le rail réunissant les deux sections de la grande ligne. La jonction fut effectuée à Promontory-Point, territoire d'Utah, vers la partie la plus septentrionale du Grand-Lac-Salé. Ce lieu est à quatre mille neuf cent quarante-trois pieds au-dessus du niveau de l'océan, et situé entre quarante et un et quarante-deux degrés de latitude nord (exactement 41° 45′), et entre cent quatorze et cent quinze degrés de longitude ouest (méridien de Paris). Il est environ à huit cents milles de San Francisco et deux mille cinq cents milles de New-York.

A la date précitée, un millier de personnes, représentant toutes les classes de la société américaine, se trouvèrent réunies en cet endroit pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale. Un millier de personnes seulement, c'est bien peu, quand il est question de l'Amérique, où ce genre de fêtes est si répandu et en si grand honneur; mais, pour des raisons diverses, on tint à ne donner à cette cérémonie aucun caractère trop marqué.

Le *Central-Pacific*, entre Sacramento et Promontory-Point, avait une longueur de six cent quatre-vingt-neuf milles, soit onze cent quarante-huit kilomètres, et l'*Union-Pacific*, entre Omaha et ce point de jonction, une longueur de mille quatre-vingt-trois milles ou dix-huit cent dix kilomètres. Depuis, le point de jonction définitif entre les deux lignes a été reporté à Ogden, à cinquante-trois milles au sud-est de Promontory-Point, près de la rive orientale du Grand-Lac-Salé.

On eut bientôt fait les préparatifs pour poser d'une manière solennelle les derniers rails. On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace libre d'environ cent pieds[1]. Deux escouades composées d'Irlandais du côté des Unionistes, et de Chinois du côté des Centraux, s'avancèrent en tenue correcte pour combler cette lacune. On avait, dans les deux camps, choisi l'élite des travailleurs. Les Chinois, graves, silencieux, alertes, s'entr'aidant adroitement l'un l'autre, furent l'objet de l'admiration générale. « Ils travaillent comme des prestidigitateurs, » dit un témoin oculaire; et pour qui a vu avec quel art opèrent les Chinois, même dans les plus petites choses, cette expression est des plus justes.

Bientôt deux locomotives s'avancèrent l'une au-devant de l'autre, et exhalèrent dans un jet de vapeur un salut qui fut comme le prélude de la rencontre des deux océans. Les fils de la grande ligne télégraphique, qui correspond avec les États de l'Est et de l'Ouest, avaient été mis en communication électrique avec l'endroit même où le dernier boulon allait être posé. A Omaha, on s'était mis en relation directe avec Chicago, New-York, Washington, Saint-Louis, Cincinnati, Boston, la Nouvelle-Orléans, et autres grandes cités; et partout on avait pris des dispositions particulières, à l'aide desquelles les lignes télégraphiques communiquaient avec les signaux électriques à incendie établis dans les principales villes. Grâce à ces ingénieux moyens, les coups de marteau frappés à Promontory-Point pour fixer le dernier rail du chemin de fer interocéanique allaient trouver un écho immédiat dans tous les États de l'Union.

Le dernier rail devait reposer sur une traverse de bois de laurier. Un des boulons qui allaient unir la traverse au rail était en or massif, et en argent le marteau dont on devait se servir pour enfoncer le boulon dans la traverse. Le docteur Harkness, délégué de la Californie, que depuis j'ai eu l'honneur de voir à Paris et qui m'a raconté les détails de cette cérémonie imposante, remit aux présidents des deux railways, MM. Stanfort et Durant, la traverse et le boulon. « Cet or extrait des mines, et ce bois précieux coupé dans les forêts de la Californie, dit-il, les citoyens de l'État vous les offrent pour qu'ils deviennent partie intégrante de la voie qui va unir la Californie à ses *sœurs* les États de l'est, le Pacifique à l'Atlantique. »

Le général Sanfford, délégué du territoire d'Arizona, offrit un autre boulon formé de fer, d'or et d'argent. « Riche en fer, en or et en argent, dit-il, le territoire d'Arizona présente cette offrande à l'entreprise qui est comme le grand trait d'union des États américains et qui ouvre une nouvelle voie au commerce. »

Les derniers rails avaient été apportés par la compagnie de l'Union. Le général Dodge, cet infatigable ingénieur que j'avais rencontré à Chayennes moins de deux ans auparavant, au pied même des Montagnes-Rocheuses, et qui m'avait prédit qu'avant dix-huit

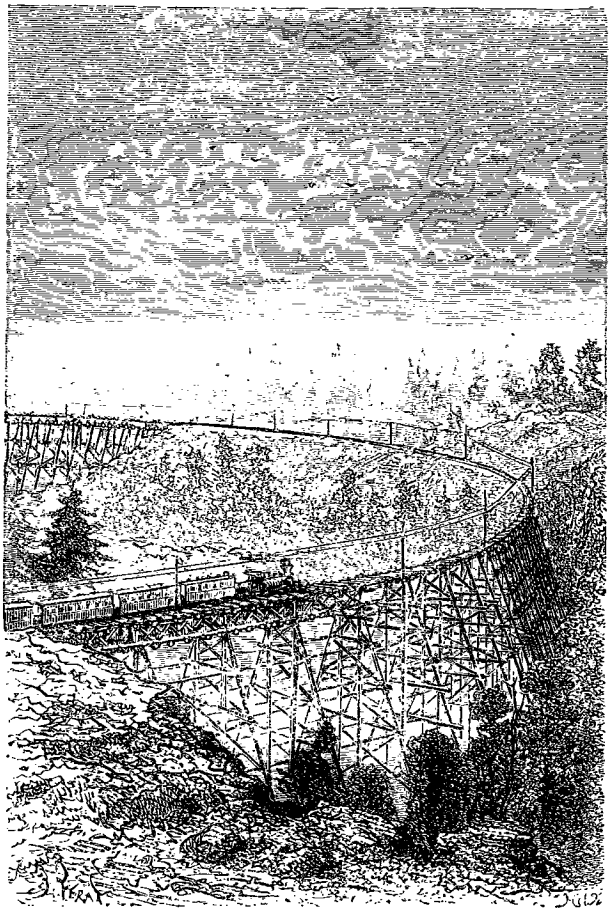
1. Voyez l'intéressante étude de M. R. Lindau, dans la *Revue des Deux-Mondes* du mois de novembre 1869.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mois le chemin de fer du Pacifique serait achevé, ce qui faisait alors sourire les plus confiants, le général Dodge présenta les rails, forgés en fer de Pensylvanie, et prononça, en les désignant, un discours qui finissait par cette péroraison prophétique : « Vous avez accompli l'œuvre de Christophe Colomb; ceci est le chemin qui conduit aux Indes. »

Enfin le dernier délégué, celui de l'État de Nevada, offrit un boulon d'argent, et dit : « Au fer de l'Est et à l'or de l'Ouest Nevada joint son lien d'argent[1]. »

Les présidents des deux chemins de fer auxquels était échu l'honneur de fixer le dernier rail, MM. Durant et Stanfort, s'avancèrent pour accomplir cette œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise dans toute l'Union, à San Francisco, à Chicago, à New-York : « Tous les préparatifs sont terminés, ôtez vos chapeaux, nous allons prier. » Chicago, prenant la parole au nom des États atlantiques, répondit : « Nous comprenons, et nous vous suivons; tous les États de l'Est vous écoutent. » Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les signaux électriques, répétant chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent américain, apprirent à toute l'Union que la grande œuvre venait d'être accomplie, et qu'une ligne ferrée continue joignait désormais les deux océans.



Le viaduc de Secrettown (Californie), onze cents pieds de long, sur le chemin de fer *Central-Pacific*.
Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

Ce ne fut que six mois après que M. de Lesseps unissait à son tour, sur un autre point du globe et d'une autre façon, deux autres mers non moins importantes, bien que beaucoup plus petites, la Méditerranée et la mer Rouge; et ce ne fut aussi qu'un an et demi après, au mois de janvier 1871, pendant que la guerre entre la France et l'Allemagne durait encore, que tombait la barrière des Alpes et le tunnel du mont Cenis était ouvert. Ainsi, des trois plus grandes œuvres de ce temps, la dernière commencée, le chemin de fer du Pacifique, aura été achevée la première, grâce à l'énergie, à l'entrain, à l'audace dont les Américains ne se sont jamais départis dans la colonisation de leurs vastes territoires, et dont cette fois surtout ils ont tenu à faire preuve d'une façon encore plus éclatante que dans d'autres occasions.

La fête dont nous avons raconté les débuts s'acheva au milieu des hourras. Les chapeaux volèrent en l'air, et les cris de : Vive l'Amérique! retentirent jusqu'aux échos de la Sierra Nevada et des Montagnes-Rocheuses. A Chicago et dans la plupart des villes de l'Union, cent coups de canon furent tirés, et pendant plusieurs jours tous les journaux des États-Unis, — le nombre en est grand, — remplirent leurs colonnes des récits, discours, toasts, que l'achèvement de cette colossale entreprise avait partout inspirés.

Le chemin de fer du Pacifique avait été achevé sept ans avant l'époque réglementaire fixée par l'acte de concession délivré par le gouvernement fédéral. Des dix-sept cent soixante-douze milles formant la distance totale d'Omaha à Sacramento, on en avait construit vingt en 1863, vingt en 1864, soixante en 1865, deux cent quatre-vingt-dix en 1866, deux cent quatre-vingt-dix en 1867, et mille quatre-vingt-douze dans les derniers seize mois, de janvier 1868 au commencement de mai 1869.

La section d'Omaha à Ogden, qui forme la partie exploitée et construite par la compagnie *Union-Pacific*, a mille trente milles (seize cent soixante-sept kilomètres) de long, celle d'Ogden à Sacramento, qui forme la section appartenant à la compagnie *Central-Pacific*, n'a que sept cent quarante-deux milles (onze cent quatre-vingt-quatorze kilomètres). Les difficultés ont été beaucoup plus grandes du côté du Pacifique, à cause du passage de la Sierra-Nevada, où les pentes sont très-fortes, les ponts et les tunnels multipliés, et

1. Les boulons d'or et d'argent et la traverse de laurier n'ont été ici qu'emblématiques, comme cela arrive toujours dans ces sortes de cérémonies, et ils ont bien vite disparu pour faire place à des matériaux ordinaires. Le point de raccord des deux lignes est seulement marqué par un mât de pavillon où flottent les couleurs étoilées des États-Unis. On distingue encore ce point à la dissemblance des poteaux télégraphiques, carrés sur la section du Central, ronds sur celle de l'Union.

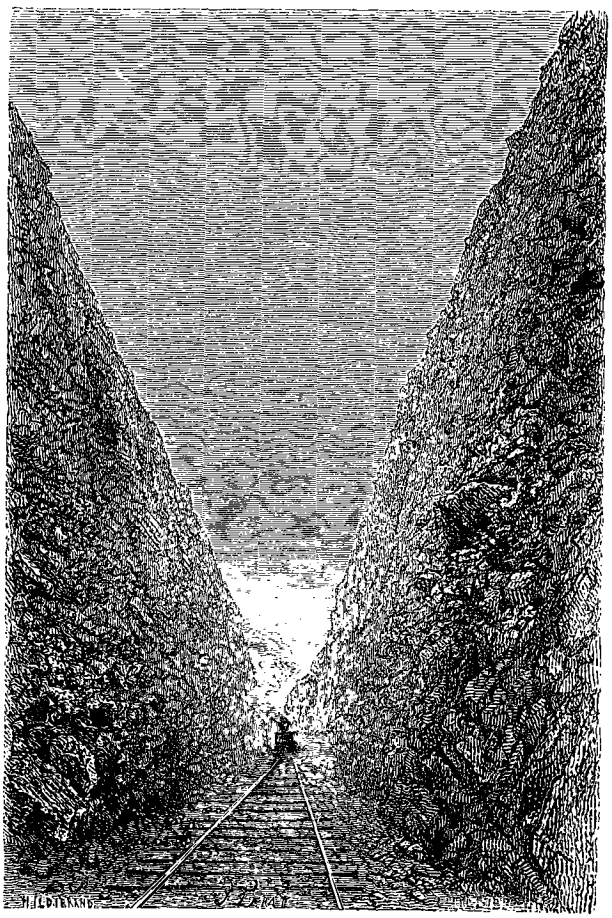
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où l'on ne compte pas moins de cinquante kilomètres protégés par des toits et constructions en charpente pour résister à la chute des avalanches. Sur tout ce parcours, de même que dans la traversée des Montagnes-Rocheuses, les locomotives sont du reste armées d'un chasse-neige, espèce de charrue en fer établie au devant de la machine, et au moyen de laquelle on s'ouvre une voie au milieu de la neige amoncelée.

Des deux côtés, du côté du Sacramento comme de celui du Missouri, on a travaillé avec une égale ardeur, et le gouvernement fédéral a bien fait de n'imposer aux compagnies d'autre limite à leur concession que celle qu'elles s'imposeraient elles-mêmes. En 1868, quand je passai au Lac-Salé, la construction du chemin de fer était en pleine activité aux abords du Lac. Le président des mormons et son fils aîné étaient, on le sait, les entrepreneurs de tous ces travaux, mêlant ainsi la religion aux affaires, comme le veut le prophète Smith. L'activité était si grande sur tous les chantiers, ceux qui venaient de l'Atlantique comme ceux qui s'avançaient du Pacifique, que la limite avait été dépassée de part et d'autre, et que chacun allait pour son compte continuer la voie. « Au lieu d'un chemin de fer, nous en aurons deux, » disaient les optimistes, et ce mot rappelle celui d'un journaliste parisien qui, apprenant, pendant le siége de Paris, que l'armée de la Loire avait été coupée en deux par les Prussiens, écrivait: « Il n'y a pas à s'inquiéter de cette nouvelle, et tout va pour le mieux : nous n'avions qu'une armée pour tenir la campagne, maintenant nous en aurons deux. » Tel ne fut pas l'avis du congrès de Washington au sujet du chemin de fer du Pacifique, et il arrangea à l'amiable la difficulté pendante entre les deux compagnies.

Il n'est pas besoin de dire que, depuis son achèvement, le chemin de fer du Pacifique a donné les résultats qu'on était en droit d'en attendre. Grâce à lui, le tour du monde est devenu chose à la mode, qu'on parte d'Europe ou d'Asie. En moins de trois mois, si l'on est pressé, ce trajet peut être effectué. A leur tour, les émigrants ne prennent plus d'autre route pour aller dans le Nebraska, le Wyoming, le Colorado, l'Utah, le Montana, l'Idaho, le Nevada, l'Arizona, la Californie, l'Orégon, le territoire de Washington. Il ne faut pas plus de six à sept jours pour franchir ainsi la distance totale qui sépare New-York de San Francisco, et qui peut être évaluée à trois mille cent quatre-vingt-un milles, soit cinq mille trois cents kilomètres.

Au milieu de quel confort on voyage, je n'ai pas besoin de le dire, puisque j'ai donné le dessin, en commençant ce récit, des wagons-lits et des wagons de luxe que, moyennant un faible supplément, tous les voyageurs peuvent prendre. Le prix ordinaire du passage est de cent dollars, avec la faculté de porter cent livres de bagages; c'est le tiers de ce que coûtait le voyage par la malle *overland* en 1868. Ajoutons que celle-ci vous réclamait en outre un dollar par livre d'excédant de bagages, ne vous accordant que le droit de porter gratis vingt-cinq livres.



La tranchée de Bloomer, près d'Auburn (Californie), huit cents pieds de long, soixante-trois pieds de haut, sur le chemin de fer *Central-Pacific*. Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

Les marchandises elles-mêmes ont pris peu à peu cette route, surtout les marchandises précieuses : les thés, les cocons, les graines de vers à soie, les soies de Chine et du Japon, les lingots d'or et d'argent de Californie et de Nevada, le mercure de Californie. C'est une voie nouvelle ouverte au commerce du monde, et l'Amérique tout entière lui devra une partie de son merveilleux développement.

La mystérieuse loi de l'histoire qui veut que les peuples, dans leur marche progressive, se soient toujours avancés vers l'ouest, loi qui ne s'est jamais démentie, a trouvé une éclatante confirmation dans la construction du chemin de fer du Pacifique. Bien mieux, par l'établissement du grand railway, on peut dire que la civilisation a fait maintenant le tour du globe, et qu'elle est revenue au point initial d'où elle était partie. Qui ne devine les conséquences de ce merveilleux résultat? C'est l'Europe, c'est l'Amérique qui, sur cette voie de fer, donnent la main à l'Asie; c'est la grande route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commerciale du monde qui est enfin trouvée, c'est le parcours le plus direct, le plus rapide vers l'extrême Orient, et voyez quelles étapes ! Au départ, Paris ou Londres, le Havre ou Liverpool ; puis New-York, Chicago, San Francisco ; puis Yokohama, Shanghaï, Hong-Khong, Calcutta ou Bombay ; enfin Suez, Port-Saïd et Marseille. Quelle ceinture on a mise au globe, et quelle route nous avons ouverte pour nos neveux et aussi pour nous-mêmes, si nous savons enfin laisser dormir les arts de la guerre pour ne plus songer qu'aux arts de la paix !...

IX

SAN FRANCISCO.

Le registre des hôtels. — Petit forum. — Hommes et femmes. — Amour des titres. — Les Californiennes. — Un hôte aimable. — La *mission Dolores*. — Cliff-House. — Le quartier chinois. — La rue Montgomery. — Un bal en mer.

« Mettez votre nom sur le registre, » nous dit le *clerc*, comme nous arrivions à l'*Occidental-Hotel*, le 26 septembre au matin, après être partis la veille au soir de Sacramento sur le magnifique steamer *Chrysopolis*.

Pour obéir au commis qui nous commandait si poliment, nous inscrivîmes nos noms et prénoms sur le registre de l'hôtel. Alors le clerc reprit le livre, y ajouta sans mot dire le numéro de la chambre qu'il nous destinait, sonna un garçon pour nous accompagner, et *all right !* ce fut tout.

Le registre d'inscription joue un grand rôle dans tous les hôtels des États-Unis. C'est un énorme in-folio fortement relié, à la façon du grand-livre des maisons de commerce, et sur lequel tout voyageur, en arrivant, inscrit immédiatement son nom et sa résidence habituelle. Ce livre est à tout moment consulté par les visiteurs, qui vont et viennent librement dans le vestibule des hôtels, et chacun y fait plus d'une découverte. Tel ami que vous croyiez au pôle Nord se trouve souvent près de vous.

L'entrée des principaux hôtels, dans toutes les villes américaines, est un petit forum. On y cause politique, bourse, mines, affaires courantes ; on y lit les journaux et les brochures du jour. Tout le monde mâche du tabac ou fume. Quelques-uns, étendus dans un *rocking-chair* de rotin ou fauteuil berceur, se laissent aller à une somnolente rêverie, les bottes en l'air, le chapeau enfoncé sur le front. On appuie ses pieds sur les bancs, sur les chaises, sur les balustrades des fenêtres ; bref, la tenue est si peu convenable, qu'une entrée séparée est partout réservée pour les dames, et celles-ci sont aussi gracieuses, élégantes, coquettes, que les hommes sont parfois négligés, bourrus, grossiers.

A San Francisco, on a encore renchéri sur ces allures ; le vêtement est le même qu'aux États-Unis, qu'en Europe, seulement on entend y être à l'aise, et le chapeau mou domine. On porte beaucoup de bijoux, de grosses bagues, d'énormes épingles en diamant, en agate mousseuse, en quartz aurifère. Ici l'on mesure la valeur d'un homme au poids et à l'éclat de ses joyaux. Si à cela vous ajoutez un nombre de sacs d'écus recommandable, et une corpulence qui vous permet de marquer deux cents livres à la bascule, vous êtes un gentleman accompli. En Amérique, un homme vaut surtout par ses dollars et le poids qu'il pèse à la balance.

Ce n'est pas tout : chacun, dans ce monde démocratique, porte un titre. Depuis la dernière guerre, c'est devenu une vraie fureur. On est commodore, général, colonel, juge, docteur, professeur, président, gouverneur, comme chez nous on est comte, duc ou marquis. Il y a très-peu de capitaines. On tient à ces titres improvisés, comme dans les plus vieilles familles d'Europe à un titre patrimonial que les siècles ont consacré. Ces titres ne coûtant rien, on en décore très-volontiers les étrangers eux-mêmes, et celui qui écrit ces lignes a presque toujours été appelé *doctor* ou *professor*, des bords de l'Atlantique à ceux du Pacifique. Dans les États de l'Est, les premiers fondés, on va plus loin. Au cimetière de Boston, peu de tombes sans armoiries. A New-York, chacun est quelque peu *knickerbocker* (culotte courte), c'est-à-dire descendant des premiers colons hollandais. De même en Virginie, tous se réclament des plus vieilles souches anglaises. En Californie, chacun veut avoir été pionnier d'avant 1848. Ainsi va le monde, et on ne le changera pas. Au-dessus des institutions politiques, il y a l'âme humaine, semblable à elle-même partout, obéissant toujours aux mêmes passions.

Je retrouvai dans San Francisco la grande et belle ville que j'avais laissée en 1859. Depuis, elle s'était encore embellie, agrandie. Sa population dépasse aujourd'hui cent cinquante mille habitants. Les dunes de sable des environs de la ville ont été enlevées par des dragues à vapeur, et un chemin de fer a été établi sur la *mission*[1] de San José, une des plus jolies villes californiennes.

Des théâtres, des journaux, se sont fondés en grand nombre, et le port continue à être le premier port du Pacifique.

Le dirai-je ? Sous ce climat particulier, toujours doux, toujours beau, si bien que l'hiver y est plus clément que l'été, il s'est formé comme une race d'hommes spéciale, dont les qualités intellectuelles se distinguent très-nettement de celles de la race que j'appellerai américaine-atlantique. En Californie, les idées sont plus ouvertes, plus gaies, et la littérature et les arts s'en ressentent. Les belles-lettres, la peinture, ont pris un essor tout particulier. A San Francisco, a été fondée une *Revue*, dont le goût littéraire et les curieux travaux ont bien vite attiré l'attention. Ce recueil mensuel, l'*Overland monthly*, a été créé en 1868 par M. Bret-Harte, ancien mineur, qui alors avait déjà écrit une

1. Les Espagnols, les premiers colons de la Californie, avaient donné le nom de *missions* à leurs établissements dans ces parages, parce que c'étaient des missionnaires jésuites, remplacés plus tard par des franciscains, qui y résidaient et catéchisaient les Indiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie de ses remarquables romans californiens. Ceux-ci l'ont fait avec justice comparer à Mérimée, dont il a toute la vigueur incisive et l'étonnante précision, en même temps que l'indifférente et hautaine impartialité.

Néanmoins, il faut reconnaître et répéter qu'ici les hommes, en général trop occupés, l'idée toujours portée vers le gain, vers les moyens de faire une fortune rapide, sont encore fort peu policés, et, pour tout dire, trop Américains, si les femmes ont dès le premier jour conquis le rang qui partout leur appartient. Il y a dans les Californiennes, on ne saurait trop le redire, un je ne sais quoi de piquant, d'attrayant, d'aimable et de vif, qui a frappé tous les observateurs. Il est vrai que toutes les races sont venues là se fondre, et que chacune y a apporté les traits qui la distinguent. De ce mélange d'Américains, de Français, d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, d'Anglais, plus complet encore en Californie qu'ailleurs, il est sorti comme un type local, qui emprunte à chacun de ces types divers ses meilleurs caractères.

En vingt ans un grand pays s'est fait, sur une étendue égale à celle de l'Angleterre, et ce pays a déjà un cachet particulier qui le distingue. Et puisque le monde, depuis les premiers temps de l'histoire, a marché de l'est à l'ouest, il est naturel que le commerce des mers ait suivi cette voie. Autrefois la Méditerranée était le champ des navigateurs. Hier c'était et c'est aujourd'hui encore l'Atlantique, demain ce sera le Pacifique, et ce jour-là la Californie aura atteint son apogée.

C'est dans la Méditerranée que se sont vidées les grandes querelles maritimes pendant l'antiquité et le moyen âge; c'est sur l'Atlantique qu'ont eu lieu, depuis Louis XIV, les plus grandes mêlées navales; demain le Pacifique en verra de pareilles, car jamais, hélas! les hommes ne cesseront de se battre et sur terre et sur mer, et la dernière guerre ne finira qu'avec le dernier homme.

Si l'homme est guerroyeur, il est aussi sociable. Un de nos compatriotes, M. P....., ravi depuis à ses nombreux amis, fut des plus accueillants pour nous, et nous ouvrit souvent sa table, ce dont nous lui fûmes reconnaissants, car l'affreuse cuisine d'hôtel, aux États-Unis, lasse bien vite les Français. Talleyrand disait déjà de son temps qu'il avait trouvé en Amérique un seul plat et trente-deux religions.

A cette table hospitalière venaient s'asseoir une foule de personnes distinguées : c'était un peintre de renom, qui avait perdu le bras droit pendant la guerre de sécession, et qui peignait de la main gauche; il se servait aussi de cette main fort habilement à la chasse, et je lui vis un jour tuer coup sur coup deux perdrix au vol; c'était un chimiste français, qui avait trouvé le moyen d'appliquer l'électricité au traitement des minerais d'or et d'argent; c'était le grand juge Field, de la cour suprême de Washington, qui était alors en tournée dans les États du Pacifique, et qui amenait aux dîners de notre amphitryon sa gracieuse femme et sa charmante nièce, ce qui augmentait encore l'attrait de ces réunions; c'était un banquier franco-californien et sa spirituelle compagne, qui faisait oublier Paris à San Francisco; enfin un ex-sénateur de la Louisiane, directeur de grandes affaires en Californie, et avec lui un autre industriel, vrai type d'ingénieur américain, et maints autres, qu'il faudrait tous également citer.

Que de plaisantes parties nous fîmes en compagnie d'un hôte aussi aimable, qui plusieurs fois voulut bien se transformer pour nous en cicerone! Tantôt il nous conduisait à la *mission* Dolores : une pauvre église et quelques maisons déjetées, construites à la mexicaine, en adobes ou briques crues, y marquent l'endroit où était naguère *Yerba-Buena*, la future San Francisco, dont les fondements furent jetés en 1776 par les pères franciscains; ou bien il nous menait autour des ports et des nouveaux terrains conquis sur la mer et la montagne. Partout s'étendent les ateliers mécaniques, les grands bassins de réparation et de construction de navires, les emplacements à bâtir. San Francisco pourra loger un jour un million d'âmes; on lui a préparé généreusement la place qui lui convient.

A huit milles de la ville, au bord de la mer, dans un endroit sauvage, est un lieu de rendez-vous du monde élégant, *Cliff-House*. Après tant d'autres, nous fîmes ce pèlerinage. On va vider là une bouteille, et déjeuner devant les flots. Les loups de mer, assemblés en masse sur les récifs voisins, vont, viennent, plongent, nagent, tiennent leurs conciliabules, font un vacarme effroyable; ils ne sont pas les seuls qui ne peuvent parvenir à s'entendre dès qu'ils se trouvent réunis un certain nombre. La route qui mène à Cliff-House est charmante, et tout le long du chemin on salue au passage de gracieuses villas, comme savent si bien les construire et les disposer les Américains, ces grands amis du *home*. Quand ferons-nous enfin comme eux, et aurons-nous aussi chacun notre foyer domestique à part, une maison pour nous seuls, loin des affaires et des bureaux?

La visite du quartier chinois fut une de nos distractions favorites.

Les *Célestes* sont répandus à San Francisco en très-grand nombre, dix mille au moins : ils y sont cuisiniers, blanchisseurs, repasseurs, fabricants de cigares. Ils y ont aussi d'élégants magasins, où ils vendent toutes les curiosités de leur pays natal. Nous visitâmes leur temple, où l'on faisait brûler des cierges et des parfums devant d'affreuses divinités; leur théâtre, où les cris discordants des acteurs jouant des drames interminables se mêlent au bruit non moins assourdissant d'une musique étrange et barbare.

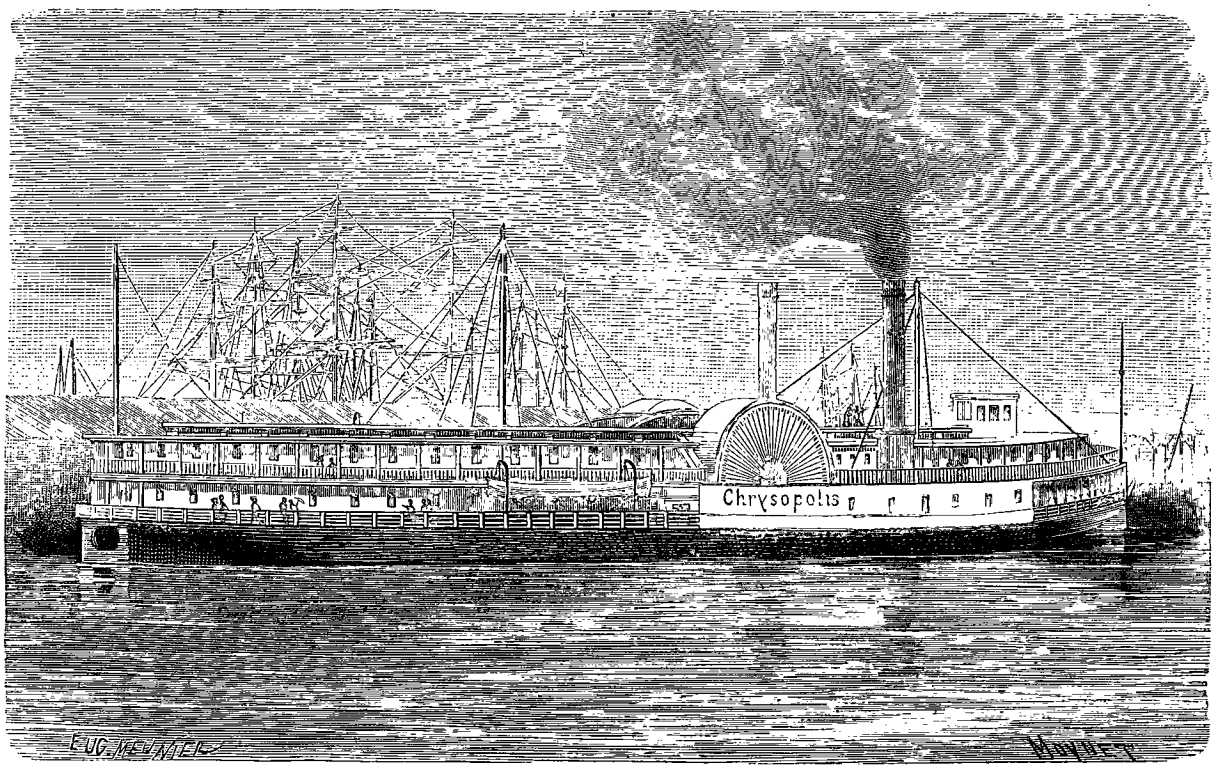
La principale rue de la ville, *Montgomery-street*, est par excellence le quartier du beau monde. Les grands hôtels, véritables caravansérails, pouvant loger dix-huit cents à deux mille voyageurs; les magasins de modes, de bijouterie, de librairie, sont groupés là. C'est à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois la rue de la Paix de Paris, Piccadilly de Londres, Broadway de New-York.

Dès le matin, les dames s'y promènent en toilette. Elles vont dans les magasins faire déplier mille étoffes sans en acheter une, et les commis imperturbables ne se plaignent pas, car c'est l'habitude américaine ; elles entrent chez les confiseurs pour *luncher*, prendre des glaces, manger des gâteaux. On les rencontre par groupes, vives, rieuses, l'œil assuré, mises avec éclat. Les jeunes filles, qui sortent seules, ne sont pas les moins bruyantes. La morgue, la froideur anglaises, encore reconnaissables à New-York, ont complétement disparu : nous sommes si éloignés de la triste et brumeuse Albion, que le type britannique lui-même n'existe plus, et que de l'Anglais on n'a conservé que la langue ; encore s'y modifie-t-elle tous les jours.

Comme ces élégantes Californiennes sont heureuses quand arrive une frégate de guerre dans le port de San Francisco ! Le commandant n'a qu'à se bien tenir ; on conspire de suite pour mettre le feu à son bord, j'entends le feu que de beaux yeux peuvent allumer dans le cœur des jeunes officiers. Si le commandant ne descend pas le premier à terre pour visiter les notables du pays, ce sont les dames qui prennent l'avance et vont faire l'assaut du navire. Elles connaissent le chemin. Elles gravissent l'échelle comme des



Le *Chrysopolis*, steamer de la ligne de Sacramento à San Francisco. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

matelots ; en une enjambée les voilà sur le pont. On les reçoit sous un dais de drapeaux ; on leur sert des friandises, du champagne. On leur fait visiter les batteries. On simule devant elles le tir du canon.

« Au moins, commandant, vous nous ferez danser.

— A vos ordres, mesdames.

— Quand cela ?

— Tout de suite. »

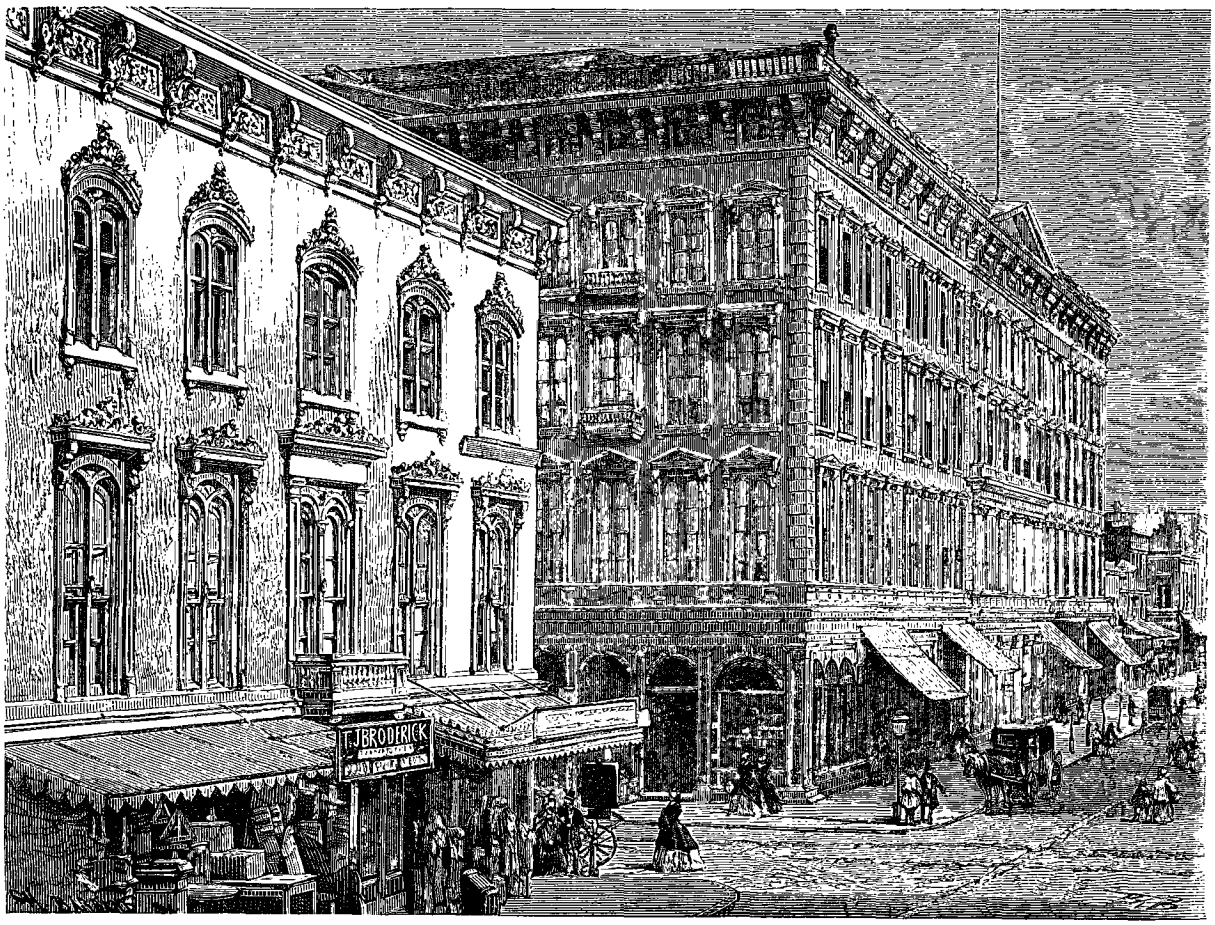
Et l'on appelle la musique du bord, et l'on improvise un quadrille, une valse.

Cela ne suffit pas aux infatigables *misses ;* il faut un bal plus complet, et alors on les invite pour un prochain soir, avec leur famille. C'est une fête, et des plus poétiques. Elles arrivent en canot, dansent toute la nuit sous ce beau ciel constellé d'étoiles. Une frégate française, commandée par le capitaine R...., que j'ai revu au siége de Paris sur les remparts, a fait ainsi, au mois d'octobre 1868, la joie des jeunes San-Franciscaines. Plus d'une de nos aimables compatriotes (il n'y a pas que les Californiennes de jolies) a valsé là jusqu'à trois heures du matin, et un moment a pu se croire en France.

L. Simonin.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de l'*Occidental-Hotel*, dans *Montgomery-street*, à San Francisco. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

DE WASHINGTON A SAN FRANCISCO,

A TRAVERS LE CONTINENT AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

SAN FRANCISCO (suite).

Procession politique. — Le tremblement de terre du 21 octobre 1868 et ses effets.

J'assistai, durant mon séjour à San Francisco, à l'une des plus curieuses cérémonies que j'aie vues aux États-Unis : je veux dire une procession politique.

C'était le moment où le pays avait à se prononcer sur le choix d'un nouveau président. Les pouvoirs du successeur de Lincoln, Johnson, allaient prendre fin le 4 mars 1869. Deux candidats étaient en présence dans toute l'Union : le général Grant, et M. Horatio Seymour de New-York.

Le général représentait le parti *républicain*, et M. Seymour le parti *démocrate;* celui-ci se déclarant pour le *droit des États* allant jusqu'à la sécession, et opposé à l'admission des noirs au rang de citoyens; celui-là partisan des *droits de l'Union* tendant vers une sorte de centralisation du pouvoir suprême, et

1. Suite et fin. — Voy. p. 161, 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maintenant l'égalité pour les noirs. En Angleterre, on eût appelé l'un des partis les *whigs*, l'autre les *tories;* en France, les *radicaux* et les *conservateurs*.

Les processions présidentielles de San Francisco se firent de nuit, quelques jours avant l'époque fixée pour l'élection, dont la date devait être le 6 novembre. La marche eut lieu aux flambeaux, accompagnée de chants patriotiques, feux d'artifice, coups de canon, bruits de cloches, fanfares, et tout ce qui s'ensuit.

On se promena par la ville, dans les rues les plus populeuses, surtout dans Montgomery-street. Une fois ce furent les démocrates, une autre fois les républicains. Il y eut peu de différence entre l'une et l'autre procession, tant les deux partis se pondéraient; et sauf les inscriptions des transparents, ces énormes lanternes vénitiennes que les processionnaires portent au bout d'une hampe, c'était la même débauche de fusées, de pétards, de chandelles romaines.

Notre hôtel s'était pavoisé pour les démocrates. Toutes les fenêtres étaient ornées de lampions et de drapeaux. Les nôtres le furent aussi, sans qu'on eût daigné nous consulter. En Amérique, les hôtels eux-mêmes répondent à un parti, et cela fut cause que nous reçûmes autour de nous, à notre balcon, bon nombre de fusées.

Il y eut un déploiement inouï de lumière éblouissante au magnésium, de voitures richement attelées, de chars allégoriques ornés de fleurs et de feuillages, et portant des citoyens et même des citoyennes pompeusement parés. Ce fut une innombrable exhibition de gentlemen à cheval, de délégués des mines, de la marine, de la douane, de miliciens, de pompiers, de francs-maçons, tous en grand uniforme.

Devant certains édifices, certains cercles, plus parés que d'autres, on s'arrêtait. On entonnait plus vigoureusement encore les hymnes de circonstance, et on lançait les plus formidables pétards et les plus lumineuses fusées.

Quelques-uns des chants patriotiques, véritables hymnes nationaux comme notre *Marseillaise*, étaient entonnés par l'un et l'autre parti; mais ici, sur les inscriptions transparentes, l'on accusait Grant d'être un ivrogne, un lâche, un ami des noirs, tandis qu'on élevait Seymour aux nues; là, au contraire, on célébrait par des chansons ou sur les papiers des lanternes les vertus domestiques et civiques de Grant, on répétait ses mots historiques, et l'on vouait aux dieux infernaux Johnson, Seymour, et tous les démocrates.

Chacune des processions défila solennellement pendant plusieurs heures, les promeneurs quatre sur chaque rang et au nombre de vingt à trente mille. Tout se passa avec un ordre parfait. Toutes celles des maisons qui s'étaient pavoisées répondaient par des feux d'artifice à ceux des processionnaires.

On n'eut aucun incident fâcheux à déplorer, sauf quelques coups de pierres lancées au coin d'une rue par les démocrates sur les républicains. Ce fait fut sévèrement blâmé par les journaux de l'un et l'autre camp.

Quelques jours après, l'élection avait lieu dans le plus grand ordre, et le lendemain, grâce au télégraphe, on apprenait en Californie et dans toute l'Union que le général Grant était nommé président des États-Unis à une forte majorité. Dès cet instant tout rentra dans le calme le plus complet, et le parti démocrate fut le premier à accepter la chose jugée. On voudrait voir les institutions républicaines fonctionner en France avec cette discipline.

Si nous eûmes le bonheur d'échapper aux pétards des démocrates et des républicains de Californie, et de ne pas nous retirer, avec un œil de moins ou une balafre à la face, de la fenêtre où nous assistions aux processions présidentielles, nous faillîmes, dans une autre circonstance, laisser nos os à San Francisco.

C'était le 21 octobre. Nous revenions d'une excursion aux placers et aux arbres géants du comté de Calaveras. Nous étions arrivés la veille au soir, très-tard dans la nuit. Le matin, de bonne heure, à huit heures moins cinq minutes, comme j'étais au bain, je sentis tout à coup l'eau de ma baignoire s'agiter, et j'entendis un sourd roulement. Sachant par expérience que le pays était sujet aux tremblements de terre, mais qu'ils y étaient peu dangereux, je ne me préoccupai pas de cet incident. Tout à coup les murs oscillent autour de moi; le parquet, les plafonds craquent avec un bruit que je n'oublierai jamais. Je sors de ma baignoire dans le costume primitif où je m'y étais mis, et je cherche un point où m'abriter. Où courir, où se réfugier? Je croyais à chaque instant que les murs de l'hôtel allaient crouler sur ma tête et j'attendais. J'étais au troisième étage; c'en était fait avant d'arriver dans la rue. Nous allions avoir une nouvelle édition des tremblements de terre des Andes, qui venaient d'être si terribles dans l'Amérique du Sud.

Pendant ce temps, affolés, effarés, criant, gesticulant, les voyageurs de l'hôtel descendaient quatre à quatre les marches de l'escalier : les femmes en peignoir, échevelées, les hommes en robe de chambre, la plupart nu-pieds, moi dans mon costume d'Apollon du Belvédère, auquel personne ne prenait garde.

Enfin les oscillations s'arrêtèrent; elles avaient duré une minute qui, à beaucoup, avait paru un siècle. Je retournai prendre mon bain, et plus tard, quand je rentrai dans ma chambre, je la trouvai pleine de plâtras. Mon compagnon, qui se chaussait pendant l'accident, avait failli être renversé par terre. Comme tout le monde, il était peu à peu revenu de son effroi.

Il n'est pas de phénomène qui épouvante comme un tremblement de terre. On devine qu'on lutte contre une catastrophe fatale, implacable, que rien ne peut conjurer. C'est pourquoi au Pérou, au Chili, où les oscillations du sol sont si fréquentes, les maisons, très-légèrement construites, n'ont qu'un étage, pour qu'on puisse immédiatement descendre dans la rue. La terreur est grande; on crie, on se signe, on in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voque la Vierge, on court sur les places, on se met à genoux : *Temblor! temblor!*

Rien ne semble annoncer dans l'air extérieur ces formidables événements. Le 21 octobre au matin, j'avais consulté, en me levant, le baromètre et le thermomètre. Le thermomètre marquait dix-huit degrés centigrades, le baromètre sept cent soixante millimètres, l'atmosphère était tranquille ; seulement une brume blanchâtre couvrait la ville.

Le phénomène s'annonça par un roulement sourd, suivi de chocs violents. Il dura en tout à peu près quarante secondes, dont huit à dix pour l'instant de la plus grande intensité. San Francisco n'en fut pas seul atteint : il se propagea du nord au sud de la Californie, sur une étendue totale d'environ deux cent cinquante kilomètres en longueur et cent cinquante en largeur, et partout fit sentir ses ravages.

Bien que San Francisco soit sujet aux tremblements de terre, aucun, de mémoire d'homme, ne l'avait encore si terriblement éprouvé. Des maisons furent entièrement démolies ; des corniches, des cheminées, des pans de murs jetés à bas ; des hommes ensevelis sous les décombres.

Dans une rue, deux Chinois furent écrasés sous une corniche, qui les recouvrit tout entiers. On les y trouva plus tard, et toute la journée on aperçut sur le trottoir des débris de la cervelle de l'un d'eux, qui avaient jailli jusqu'à cette distance. Il y eut une dizaine de morts et une trentaine de blessés. Dans notre hôtel, un maçon qui était monté sur un échafaudage, dans la cour, fut jeté à bas et tué. De ma fenêtre, j'apercevais sur les toits plusieurs cheminées abattues.

Sur certains points le sol s'enfonça, sur d'autres il se fissura ; mais aucun dégagement de gaz souterrain



Vue de l'ancienne église de la *mission Dolores*, édifiée à San Francisco en 1776. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

n'eut lieu. Dans plusieurs rues de la ville, les pavés furent disjoints, les fils télégraphiques brisés. Les navires ancrés dans la baie furent secoués comme par la rencontre d'un écueil ; cependant les vagues n'envahirent pas le rivage, et il n'y eut aucun ras de marée.

La partie de la ville qui était autrefois baignée par la mer, et qui depuis avait été comblée, fut surtout éprouvée. On y avait bâti des logements et des magasins à la hâte, dans la précipitation des premiers jours, sur un sol de vase et de terres rapportées, sans prendre les précautions nécessaires. Dans les parties mieux assises, les plus hautes maisons, les plus lourds édifices offraient à peine quelques fissures. Néanmoins les oscillations laissèrent partout des traces.

M. P....., notre hôte, eut son magnifique hôtel cra-

quelé. Il était en ce moment tout entier aux expériences du chimiste N..., qu'il soutenait de ses deniers. Il jeta un regard attendri sur les boules d'amalgame provenant des expériences de la veille. Perdre tout cela, au moment où il allait enfin atteindre le but et réaliser une des plus grandes découvertes scientifiques de ce temps, n'était-ce pas une affreuse déveine? Comme tant d'autres, il en fut quitte pour la peur ; et comme la plupart des inventeurs, le chimiste N... attend toujours le résultat définitif de ses recherches.

Les affaires furent partout arrêtées, et pendant toute la journée on ne parla que du grand accident. Chacun cherchait à l'expliquer à sa façon, et je laisse à penser combien de théories furent mises en avant. Le magnétisme et l'électricité terrestres furent invoqués à plaisir. On fit même observer que le dernier tremblement

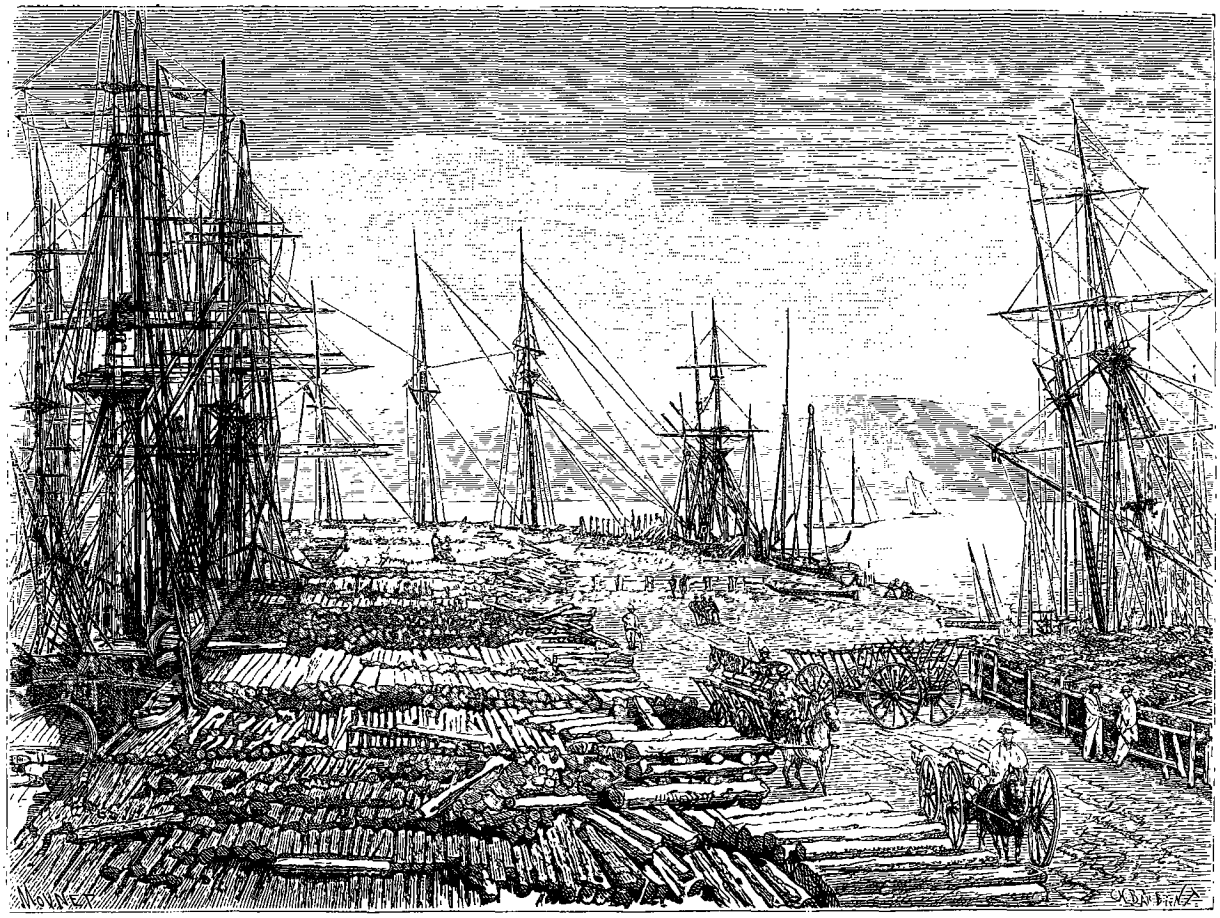
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de terre, celui de 1865, avait également eu lieu en octobre, comme si la nature avait des anniversaires calculés sur notre almanach pour ces sortes de phénomènes.

L'oscillation fut rotatoire. Les principales directions observées furent celles du nord au sud et du nord-ouest au sud-est. Elles coïncidaient avec l'orientation de la côte de Californie et celle de la Sierra-Nevada, qui lui est parallèle.

En dehors de San Francisco, les localités où le phénomène se fit principalement sentir furent Oakland, San Leandro, Hayward, San José, Santa Clara, Santa Cruz, San Mateo, autour ou au sud de la baie; San Rafael, Petaluma, Santa Rosa au nord; Stockton, Sonora, dans la vallée du San Joaquin; Sacramento, Maryswille, Nevada, dans celle du Sacramento.

San Francisco fut le centre d'où les ondes oscillatoires partirent; mais les villes d'Oakland, San Leandro, Hayward, furent encore plus éprouvées. Quant à la marche que suivit le tremblement de terre, elle s'explique par la topographie extérieure du pays. Les deux fleuves San Joaquin et Sacramento ont une direction parallèle à celle de la côte du Pacifique et de la chaîne de la Sierra-Nevada; ces deux fleuves ont, en outre, à peu



Quai ou *wharf* de *Mission-street* à San Francisco. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

près la même embouchure, et se jettent dans la baie de Suisun, qui communique avec celle de San Pablo, et celle-ci avec celle de San Francisco, dont le grand axe est parallèle aux rivages du Pacifique.

Depuis le 8 octobre 1865, il n'y avait eu aucun tremblement de terre de quelque importance, et celui-là était regardé comme le plus grave dont les colons eussent conservé le souvenir. Le tremblement du 21 octobre dépassait tous les précédents en intensité, en étendue et en durée. A San Francisco, on compta après le choc principal cinq ou six oscillations distinctes, qui se succédèrent de trois quarts d'heure en trois quarts d'heure jusqu'à onze heures du matin. Une nouvelle oscillation eut lieu vers trois heures de l'après-midi, et la dernière vers minuit.

A chaque oscillation c'étaient des paniques étranges, des fuites en foule dans les rues; les femmes, les enfants couraient éperdus devant eux. Une partie des habitants n'osèrent point passer la nuit dans leurs maisons, et campèrent au grand air, sur les places. Comme en toutes choses, le risible se mêla au sérieux; et il y eut plus d'une aventure comique.

La secousse qui marqua la dernière heure de la journée du 21 fut aussi la dernière qui fut bien per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceptible. Après quoi, le sol sembla se consolider peu à peu, et il n'y eut plus que quelques oscillations à peine sensibles, comme le roulement produit par une voiture lointaine. La panique cessa comme par enchantement, et les constructeurs et les propriétaires de maisons en pierre eurent seuls à souffrir d'une crise sur les loyers qui peut-être dure encore.

Après un tremblement de terre en Californie, il se passe d'ordinaire près d'un an avant que de nouvelles secousses aient lieu. Le choc le plus violent se produit dès le début. Ces deux lois de physique terrestre ne se vérifient pas dans l'Amérique du Sud.

Pour les collectionneurs d'éphémérides, remarquons que l'année 1868 a été celle des plus grands tremblements de terre, non-seulement dans les deux Amériques, mais encore aux îles Sandwich, dans l'Inde, et même en Europe, où l'Irlande a été fortement éprouvée. Depuis plus d'un siècle, le faible radeau qui nous porte sur la mer de feu qui va jusqu'au centre du globe n'aura jamais été aussi près de sombrer.

En Californie, les conditions géologiques du sol expliquent jusqu'à un certain point ces terribles phénomènes. Dans les comtés de Napa, Sonoma, Lake, sont des *geysers* ou jets d'eau bouillante et de vapeurs



Vue de *Montgomery-street*, à San Francisco. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

minérales qui s'élèvent du sol avec racas. Dans divers autres comtés et dans la Sierra-Nevada, on observe des traces de volcans à peine éteints. Enfin, sur le flanc oriental de la sierra, se dégagent en certains endroits des sources bouillantes et d'abondantes vapeurs. Tous ces phénomènes annoncent distinctement l'existence et la proximité des feux souterrains, qu'il est permis d'invoquer comme la principale cause des tremblements de terre. La mer de feu doit se contracter en se refroidissant, et l'écorce terrestre s'affaisser, s'effondrer alors sur elle, et produire dans ce mouvement ce que nous nommons un tremblement de terre. Ce sont comme les matériaux d'un grand édifice qui se tassent sur des étais qui cèdent, et craquent et se fendillent en se tassant. Je n'affirme pas que cette explication soit la seule qu'on puisse proposer, mais elle semble la plus acceptable.

On se fait à tout, même aux secousses du globe, et les tremblements de terre n'arrêteront pas plus l'essor de la Californie qu'ils n'ont arrêté celui du Pérou et du Chili. A Paris, après les désastres du siége et de la Commune, n'a-t-on pas recommencé à bâtir des maisons, et à vivre en présence du volcan social, bien autrement formidable que les volcans terrestres?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

L'ELDORADO.

Visite au comté de Nevada. — Traitement des sulfures aurifères. — Exploitation des alluvions anciennes. — Le décrotteur de Bear-Valley. — Mokelumne-Hill, Murphy. — La forêt des arbres géants du Calaveras. — Les Indiens de Californie. — Les chutes de Yosemity. — Les mines de mercure de New-Almaden. — Casse-cou! — Distillation du vif-argent. — Le commerce du mercure. — Excursion aux bains de Calistoga, aux geysers, au lac de borax, à la solfatare. — Exploitation du borax et du soufre. — Une page de Cooper. — Retour par mer à New-York.

Nous consacrâmes une partie des mois d'octobre et de novembre à parcourir la Californie.

L'ingénieur américain que nous avions rencontré à San Francisco fut notre cicerone pendant une partie de nos courses. Ce fut avec lui que nous visitâmes les mines d'or du comté de Nevada[1], qui sont parmi les plus productives du Pacifique. De là sont sortis maints et maints millionnaires, entre autres un de nos compatriotes, depuis retiré à Paris avec un bloc de minerai d'or cristallisé, le plus beau qu'on connaisse. Les bons écus sonnants qu'il a remportés de Californie valent encore mieux que ce magnifique échantillon, qui a été estimé, je crois, trente mille francs.

A Nevada, nous fûmes reçus avec empressement par les amis de notre cicerone. L'hôtel qui nous abrita mit une sorte d'orgueil à nous démontrer qu'on pouvait vivre au milieu des placers. Nous y fêtâmes les vins de France et, pour la première et l'unique fois, trouvâmes que la cuisine américaine avait du bon.

Non loin de la ville sont des placers et des mines d'or. Nous y rencontrâmes un Parisien, que j'avais connu en France quelques années auparavant. Alors musicien distingué, il faisait la joie des salons; maintenant il avait laissé la musique pour la métallurgie, et appliquait dans le comté de Nevada un procédé nouveau de traitement des sulfures aurifères, inventé par un professeur de l'École des mines de Paris, M. Rivot, mort depuis, regretté de tous.

Dans les divers traitements en usage pour les sulfures aurifères ou argentifères, on ne parvient jamais à extraire tout l'or et tout l'argent contenus dans les minerais. M. Rivot croyait en avoir trouvé le moyen, et le procédé qu'il employait consistait à *griller à mort* ou oxyder entièrement le minerai dans un four cylindrique tournant, en tôle de fer, chauffé en dessous, une façon d'énorme rôtissoire de la forme de celles à griller le café. A l'intérieur, on admettait de l'air et de la vapeur d'eau *surchauffée*. Après ce grillage, on amalgamait le minerai dans des cuves.

Un Allemand, Plattner, a fait concurrence au métallurgiste français, et son procédé, dit de chloruration, est également appliqué à Nevada. Il consiste à griller le minerai dans un four à deux soles, puis à attaquer les sulfures grillés par le chlore en dissolution. Le chlore est produit à l'état gazeux au moyen de l'oxyde de manganèse, du sel marin et de l'acide sulfurique. L'or, après la chloruration, est précipité au moyen du sulfate de fer. Après quoi, on le fond et on le coule dans une lingotière. Cette méthode a été appliquée aussi dans les mines d'or du Colorado.

Le procédé Rivot, importé dans les mines d'argent du Mexique et dans celles de l'État de Nevada, n'a pas plus réussi dans ces mines que dans les mines d'or de Californie. Les procédés de laboratoire ne constituent pas des opérations métallurgiques. On ne peut travailler en grand comme dans le cabinet. En outre, il y a toujours une perte d'or et d'argent qu'il faut se résoudre à subir dans le traitement des minerais, et vouloir atteindre dans la pratique le rendement de la théorie, vouloir même le dépasser, comme l'entendait M. Rivot, c'est chercher la pierre philosophale. Ne dédaignons pas pour cela les travaux de ces patients chercheurs; ce sont eux qui font avancer la science, et, nouveaux Colombs, en poursuivant un but qu'ils n'atteignent que très-rarement ou jamais, arrivent, comme le grand découvreur de l'Amérique, à des choses qu'ils ne soupçonnaient point.

De Nevada, nous passâmes à North-Bloomfield, Humbug, Malakoff, où sont d'importants travaux de canalisation confiés à des Chinois pour amener l'eau sur d'immenses placers. Ceux-ci sont de véritables lits de rivières desséchées, d'énormes collines d'alluvions anciennes, qu'on abat par centaines de mètres cubes à la fois, au moyen de puissants jets hydrauliques[1].

Nous visitâmes Eureka, au nom caractéristique, et ses mines d'or. Je fis tout le trajet à cheval avec notre aimable cicerone, à travers les beaux bois de sapins du pays, pendant que mon compagnon prenait la grande route, dans un petit *buggy*. De là nous gagnâmes Jackson-Ranch, une grande ferme au milieu des champs. Le patron, membre d'une société de tempérance, ne nous donna que de l'eau à boire. Elle était par bonheur excellente et fort digestive.

Dans les environs, on avait bâti une longue digue pour retenir les eaux pluviales. On pouvait amasser en automne et en hiver, dans ces vastes bassins interceptés dans la vallée, jusqu'à sept mille cinq cents millions de gallons d'eau (le gallon vaut plus de trois li-

1. Ne pas confondre ce comté, dont la capitale porte le même nom, avec l'État voisin de Nevada, si riche en mines d'argent.

1. Ces placers d'anciennes alluvions et les mines de quartz aurifère sont les gîtes d'or principalement exploités aujourd'hui en Californie. Les placers de surface ou d'alluvions modernes ont été presque partout abandonnés à la suite de leur épuisement. La production annuelle de l'or est descendue de soixante-cinq millions de piastres, où elle s'est longtemps maintenue dans le début, à vingt-cinq millions, chiffre de 1868. En 1870, elle n'était plus que de vingt millions, et elle a dû descendre encore. En Australie on constate le même abaissement. Les chiffres de production y ont toujours été à peu près les mêmes qu'en Californie, et ont suivi la même loi de diminution. Cela était prévu et n'indique pas la décadence de ces deux pays; bien au contraire. Ainsi en Californie, en 1867, la production du blé a atteint en valeur celle de l'or. Pendant la même année, la Californie a produit trois millions cinq cent mille gallons de vin, et quatre cent mille d'eau-de-vie. La récolte de la laine a été de neuf millions cinq cent mille livres. En deux ans, de 1865 à 1867, la propriété foncière avait augmenté de vingt pour cent. Voilà bien des chiffres qui compensent la diminution effectuée dans la production de l'or.

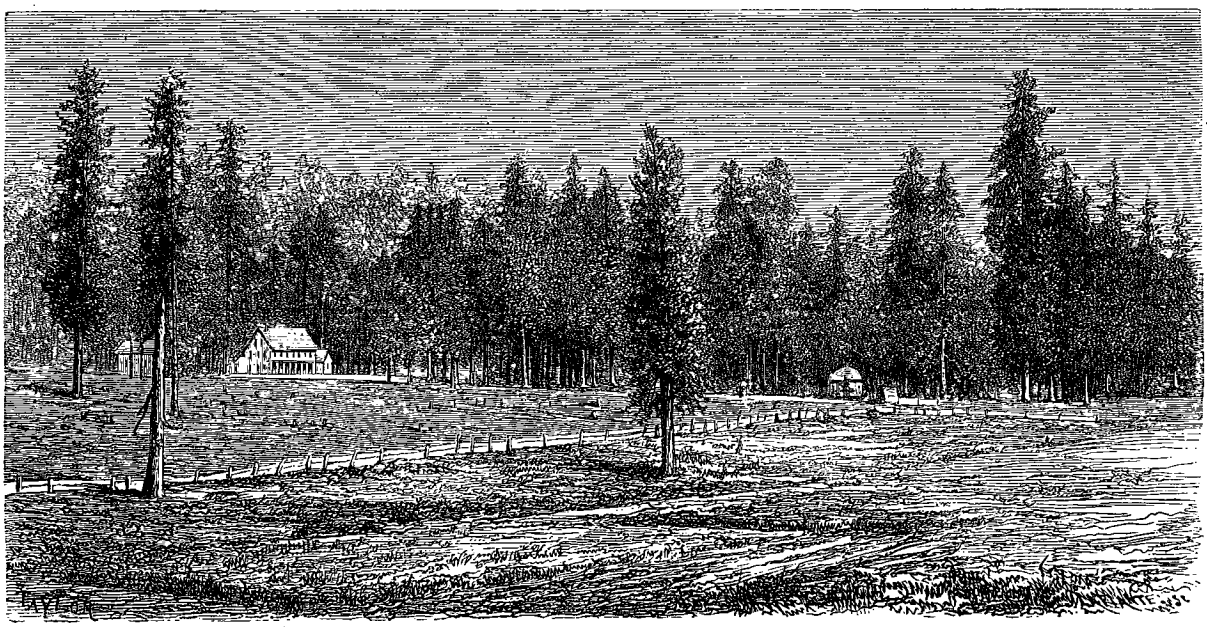
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres et demi). La Californie est coutumière de ces gigantesques travaux hydrauliques, édifiés pour porter l'eau sur les alluvions aurifères, qu'on ne saurait exploiter sans cela. Aux flancs des montagnes, pendant deux jours, nous suivîmes des lignes de canaux hardiment jetées aux plus vertigineuses hauteurs, et parfois des travaux d'art de premier ordre : des aqueducs, d'énormes siphons, qu'on ne se serait point attendu à rencontrer dans ces endroits.

A Fall-River, sont des scieries hydrauliques et des exploitations aurifères : il y a partout de l'or dans l'Eldorado. A Bear-Valley, où nous arrivons un soir, nous tombons en pleine fête dansante. Avant d'entrer au bal, j'avise un nègre qui cire les souliers des danseurs. Nos bottes n'ont pas reçu un coup de brosse depuis quatre jours. Aucun citoyen, même dans les hôtels des placers, ne consent à cirer les souliers. Mon nègre change le cuir boueux en vernis. Je lui demande combien. C'est cinquante cents ou deux francs cinquante centimes, et tout le monde paye sans se plaindre. Ce décrotteur improvisé gagne cinquante francs, et les danseurs valsent et quadrillent jusqu'à six heures du matin. C'étaient des Allemands; il n'y a qu'eux pour danser de la sorte. Le parquet criait sous leurs bonds, et nous ne fermâmes pas l'œil de la nuit. Il est bien que tout le monde s'amuse.

J'omets ici notre visite à Virginia-City, la capitale des mines d'argent de l'État voisin de Nevada; c'est par là que s'acheva l'excursion dont je viens de dire les débuts. — Une autre fois, nous parcourûmes la curieuse forêt des arbres géants du Calaveras. Nous rejoignîmes ce comté par Sacramento et de là un chemin de fer transversal nous mena jusqu'à Latrobe.

De Latrobe à Mokelumne-Hill nous prenons l'éter-



Vue générale de la forêt des arbres géants de Calaveras (Californie). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

nel coche. Les principaux relais sont Dryton, Fiddletown, Amador, Sutter-Creek, Jackson, Volcano. Nous sommes dans un pays de mines d'or et de cuivre. Nous saluons aussi de riches vignobles. Nous coupons la grande veine de quartz aurifère qui va du sud au nord de la Californie ; nous traversons quelques volcans éteints.

Mokelumne-Hill est une plaisante ville de mineurs. Il y a un hôtel français, qui étale sur son enseigne le nom de Lafayette et dont le propriétaire est bachelier ès lettres. Il se demande à quoi lui sert son diplôme. Ici chacun s'ingénie. Dans le comté voisin d'Amador, un autre de nos compatriotes, ancien juge de paix en 1848, s'est fait jardinier et vigneron, et va vendre lui-même ses fruits au marché. Il y a beaucoup de ces sortes d'existences en Californie, et la démocratie américaine n'y trouve rien que de très-naturel.

De Mokelumne à Murphy, encore une journée de coche. Voici une jolie petite ville, San Andreas, quelques gracieux cottages ; puis on s'engage dans des terrains sableux, secs, tristes, où n'apparaissent que des camps de mineurs, presque abandonnés.

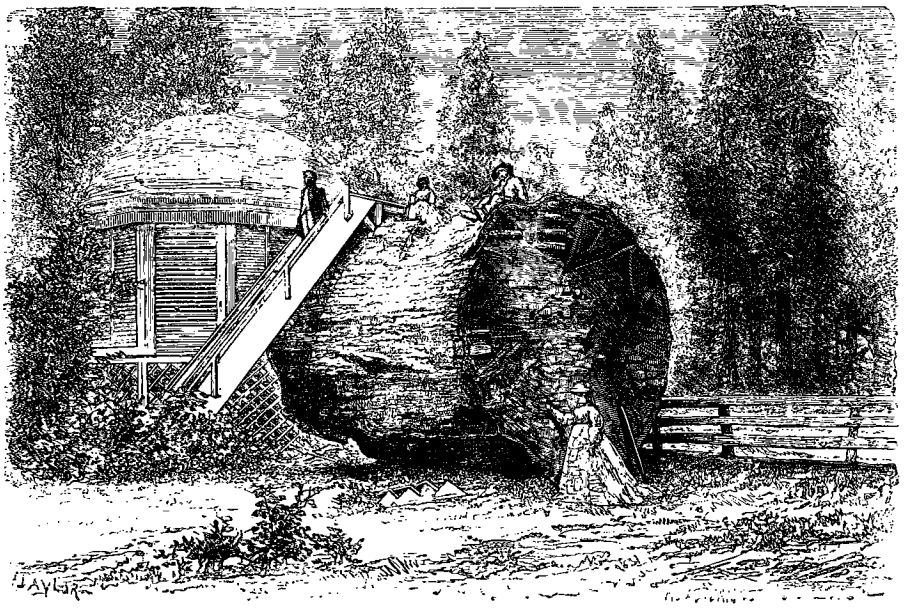
Murphy fut naguère plus florissante ; elle est bien déserte aujourd'hui. Que de villes sont ainsi tombées, à mesure que les placers se sont appauvris ! Nous passons là la nuit, et le matin partons pour les *Big-Trees* ou les gros arbres. C'est à seize mille dans la montagne; la voiture, qui ne relaie pas en chemin, ne va pas vite.

Nous parcourons cette forêt d'arbres géants, la plus belle de toute la Californie. Dans d'autres comtés (Mariposa, Tuolumne, Fresno) il y a des forêts du même genre, mais moins renommées. On regarde ces énormes conifères, de la famille des cyprès et des sapins, comme formant un genre distinct, celui des sequoias,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les Anglais appellent des wellingtonias et les Américains des washingtonias, par esprit de clocher.

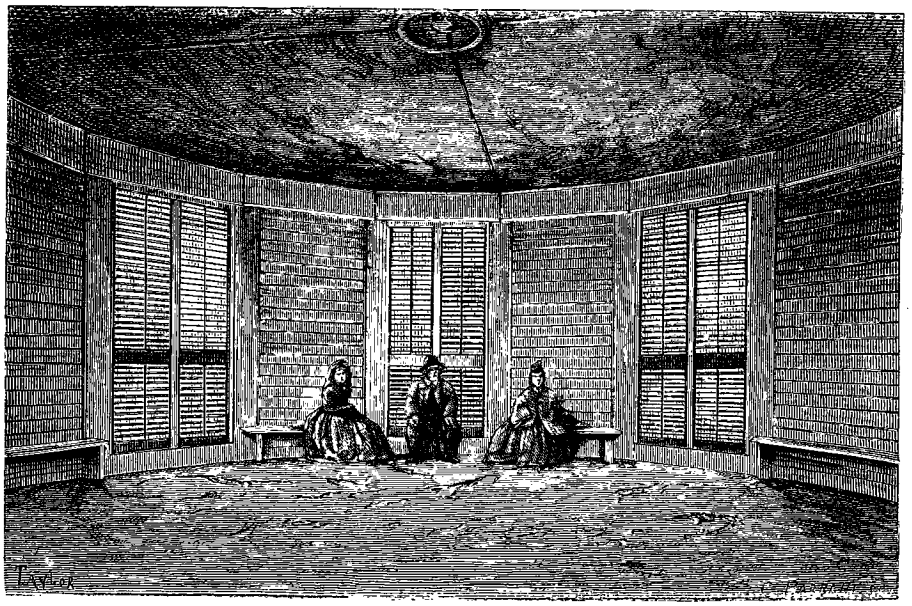
Beaucoup de ces arbres ont quinze à vingt mètres de tour et cent mètres de haut. Je sais bien que vous allez me dire que cela n'est point vrai; mais je puis vous envoyer au palais de Sydenham à Londres, où



Bille de trente pieds de diamètre, prise sur le tronc du premier des arbres abattus dans la forêt du Calaveras (Californie). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.
(A côté est le pavillon bâti sur une autre partie du tronc.)

l'écorce d'un de ces sequoias, rapportée par un Anglais, a été reconstituée autour d'une charpente sur cent seize pieds de hauteur. Le vide que laisse l'écorce est de vingt-six pieds de large dans tous les sens ou soixante-dix-huit pieds de circonférence.

Il y a dans la forêt où nous sommes quelques arbres

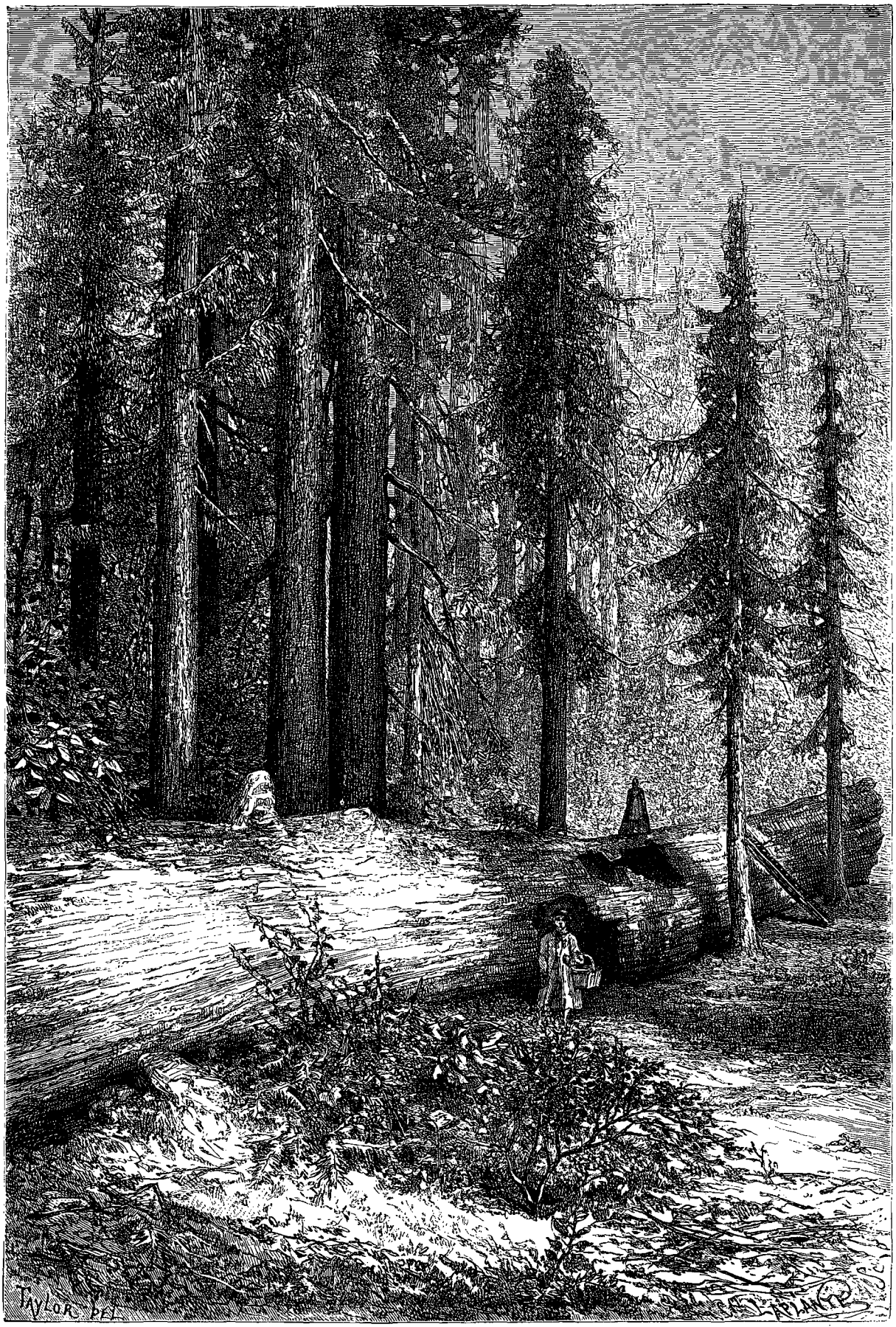


Intérieur du pavillon bâti sur le tronc d'un des arbres géants dans la forêt du Calaveras (Californie).
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

en place de même épaisseur. On en compte même de plus gros. Celui qui a été écorcé est resté debout malgré cette mutilation. On l'appelle la *Mère de la Forêt;* il a trois cent vingt-sept pieds de haut. L'écorçage en a coûté quatre mille piastres.

Un des arbres a été scié à la base. Sur le tronc on a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Père de la Forêt, tombé de vieillesse, un des plus gros arbres géants du Calaveras (Californie). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâti un kiosque, où l'on peut faire à l'aise un quadrille de seize personnes. On l'appelle le *Bowling-Saloon* ou le salon au jeu de boules. Regardez la photographie du tronc, abattu par terre; il a fallu huit jours pour le scier. A San Francisco, on avait un jour porté une tranche d'un de ces énormes sequoias, et monté un petit bazar sur l'espace qu'il occupait. Quand on eut vendu le contenu du bazar, on improvisa un bal sur le même emplacement.

Cette forêt a été déclarée propriété de l'État, et un gardien veille à sa conservation. De même qu'en Suisse les blocs erratiques sont maintenant propriété publique et avec raison, puisque ces édifices naturels se rattachent aux origines préhistoriques de la contrée, de même en Californie les arbres géants.

On a donné des noms aux principaux de ces arbres. Parcourez toute la liste des grands hommes des États-Unis depuis Washington jusqu'à Grant, vous aurez la plupart de ces noms. Les arbres qu'on a ainsi baptisés sont au nombre d'une centaine. Ils portent leur désignation inscrite sur une pancarte en fer-blanc. Au-dessous, il y a quelquefois des inscriptions philosophiques comme celle-ci : « Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité. »

Quelques arbres ont été brûlés au pied par les Indiens ou par la foudre; quelques autres sont tombés de vieillesse : il en est qui ont quatre mille ans. Dans un tronc ainsi couché et pourri, on peut s'avancer à cheval l'espace d'une trentaine de mètres.

Un des arbres tombés, le *Père de la Forêt*, avait quatre cent cinquante pieds de haut, environ cent quarante mètres; un autre, dont le tronc est à nu, la *Cabine du Pionnier*, a trente-deux pieds de diamètre à la base; la *Beauté de la Forêt* a trois cents pieds de haut, les *Deux Sentinelles* en ont trois cent quinze.

Autour de ces grands sequoias croissent toutes les espèces de conifères : pins, sapins, cèdres, ifs, mélèzes, cyprès. Sur les plus hautes cimes montent les écureils, pour manger les pignons. Quand ils nous voient passer, ils nous les jettent sur la tête.

L'impression que produit la forêt n'est pas ce qu'on attendait, car les dimensions des arbres sont harmoniques : l'épaisseur du tronc est en rapport avec la hauteur du fût. C'est comme à Saint-Pierre de Rome: on n'est pas surpris des dimensions de l'édifice, de l'épaisseur des colonnes, parce que la hauteur des voûtes est proportionnelle.

La forêt des arbres géants est à plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce matin, 18 octobre, à six heures, le baromètre marquait six cent trente-huit millimètres, et le thermomètre cinq degrés centigrades. La saison des touristes est finie. Nous sommes les seuls visiteurs, on ne reviendra plus qu'au printemps prochain. Sur les registres où les voyageurs inscrivent leurs noms, je relève celui du duc de Penthièvre, venu ici quelque temps auparavant.

Nous redescendons à Murphy. Je vais visiter quelques Indiens, campés dans le voisinage. Les chefs et quelques-uns de leurs lieutenants parlent un mauvais espagnol. C'est un reste de l'ancienne civilisation que les missionnaires jésuites et franciscains avaient essayé d'établir parmi les Indiens du Pacifique [1].

Un de ces hommes me vend son collier de coquillages nacrés et brillants; l'autre son carquois, son arc et ses flèches. La plupart des pointes de flèches sont en obsidienne noire ou verre volcanique, qu'on trouve au Mexique et en Californie; quand elle manque, on fait les pointes en verre à bouteilles ou en fer. L'arc est revêtu en dedans, sur toute la longueur, d'un cartilage d'animal qui fait corps avec lui : cela maintient l'élasticité du bois. La corde de l'arc est également faite d'un cartilage. Le carquois est en peau de renard argenté du pays.

Cette tribu appartient à la race dite californienne ou des *Diggers* (piocheurs), ainsi nommés parce qu'ils se nourrissent principalement de racines qu'ils fouillent. Ils mangent aussi des sauterelles, des glands, des pignons de pin, des graines, des fruits sauvages, puis tout le gibier qu'ils peuvent chasser, perdrix, lièvres. Ils se livrent quelquefois à la pêche.

Ils écrasent les glands dans des mortiers en pierre, ou sur des rochers en place, qui finissent par s'user, sur les points de frottement, en forme de cavités demi-sphériques. On rencontre beaucoup de ces rochers ainsi entamés le long des ravins et des rivières de Californie. Je demande à la tribu de me vendre son mortier en pierre pour le donner au Muséum de Paris; je manque de me faire lapider à la suite de cette proposition déraisonnable.

Les Indiens de ce pays ne se déplacent que sur de petites étendues. Ils habitent sous des huttes en feuillage qu'ils recouvrent de mottes de terre en hiver. Ils pratiquent la polygamie, brûlent leurs morts, en enterrent les cendres. On met sur le bûcher tout ce que le défunt avait de plus précieux, et l'on danse autour pendant que le corps brûle. Leur façon de porter le deuil est singulière : ils se couvrent la tête, la face et la poitrine d'une couche de poix; cela ne s'en va point pendant plusieurs mois : bon moyen de garder son deuil. Ils croient aux songes, à la divination. Ils prétendent qu'ils sont nés dans le pays, et n'y sont point venus par migration. Ils n'ont sur Dieu et l'autre vie que des idées fort peu nettes. Ils n'ont pas de légendes, de traditions, et ne savent rien sur les aborigènes qui ont taillé les armes en silex et en obsidienne et les mortiers de porphyre qu'on trouve sous le sol, non plus que sur ceux qui ont gravé à la pointe, sur les montagnes granitiques de la sierra, les étranges inscriptions hiéroglyphiques qu'on y rencontre. Ils sont

1. Les Indiens étaient alors environ cent mille en Californie. Ils ne sont plus que vingt-cinq mille aujourd'hui, et tendent, comme partout, à disparaître entièrement pour les raisons diverses que l'on connaît. De ces vingt-cinq mille Indiens les uns errent librement, comme ceux de Murphy, de Nevada, de Borax-Lake; les autres sont cantonnés dans des réserves ou enclaves, dont trois, celles de Round-Valley, Noopa-Valley et Smith-River, sont au nord de la Californie, et la quatrième, celle de Tule-River, au sud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taciturnes, graves, peu belliqueux, ne torturent pas leurs ennemis. Comme tous les Indiens, ils sont fous des jeux de hasard. Les femmes tressent avec habileté des paniers dont le tissu est si serré qu'on y peut mettre de l'eau et même la faire bouillir, en y jetant des pierres exposées d'avance sur un grand feu. Ils aiment, comme tous les peuples enfants, à entendre raconter des histoires, et quelques-uns de leurs devins passent les soirées à leur dire des contes.

Les arbres géants du Calaveras ne sont pas la seule curiosité naturelle à visiter en Californie ; il y a aussi, dans le comté voisin de Mariposa, les chutes de la vallée de Yosemity, les plus hautes, sinon les plus volumineuses du monde. Elles tombent, en trois sauts successifs, d'une hauteur totale de deux mille six cent trente-quatre pieds, la première chute atteignant à elle seule seize cents pieds. La vallée est étroite, au plus un mille de large, et elle a huit milles de long ; au fond, les chutes, qui forment la rivière Merced. De chaque côté, un rempart de rochers haut de trois mille à cinq mille pieds.

Les mines de mercure de New-Almaden dans le comté de San-José, les geysers du comté de Sonoma, les sources chaudes de Calistoga dans le comté de Napa, enfin le lac de borax et les solfatares, que l'on rencontre dans le comté de Lake, sont également dignes d'une visite. — Nous parcourûmes New-Almaden en compagnie de quelques amis. On alla de San Francisco à San José, au fond de la baie (cinquante-six milles), en chemin de fer. La vue de la mer et de jardins plantureux aurait suffi à égayer la route. Cette riche plaine a été appelée à juste titre le Jardin de la Californie. La vallée de New-Almaden, que nous atteignîmes en voiture (seize milles), est elle-même fort pittoresque. Nous campâmes dans un cottage au milieu des fleurs et des arbres. Le lendemain on chassa, on visita la source d'eau gazeuse, acidulée, alcaline, que son heureux propriétaire appelait le Vichy de la Californie. Un autre jour on gravit la montagne au haut de laquelle sont situées les mines de mercure, et qui fait partie de la chaîne qu'on nomme *Coast-Range* ou Chaîne littorale.

Les filons de vif-argent de New-Almaden sont les plus riches qui existent. Le minerai est le cinabre ou vermillon natif (sulfure rouge de mercure). Les Indiens connaissaient ces mines, et avant l'arrivée des Espagnols, les exploitaient au moyen de galeries très-étroites, creusées avec peine dans le sol. Après avoir broyé le cinabre entre deux pierres, ils s'en tatouaient le visage. Le rouge est la couleur préférée des Indiens.

Les Mexicains, dès les premiers temps de l'occupation régulière de la Californie, exploitèrent à leur tour ces gîtes. Quand les Américains arrivèrent sur le Pacifique (1848), et que les placers furent découverts, l'exploitation des mines de mercure, reprise depuis 1846, fut continuée avec ardeur, car le vif-argent est indispensable à l'extraction de l'or. La possession des mines donna lieu à d'interminables procès. On prétendait que les titres des premiers exploitants étaient faux. Pendant plus de deux années (novembre 1858 à janvier 1861) New-Almaden fut mise sous séquestre et fermée, au grand détriment des mineurs californiens qui durent faire venir le mercure des mines d'Almaden d'Espagne. Enfin le procès fut jugé en dernier ressort par la cour suprême de Washington en 1860, et l'exploitation reprise pour ne plus s'arrêter.

On extrait environ mille tonnes de minerai brut par mois. Il y a six cents ouvriers, dont quatre cents Mexicains. Les ouvriers gagnent de deux dollars et demi à trois dollars par jour. Ils sont restés fidèles à quelques-unes des méthodes en usage dans les mines du Mexique. Ainsi, pour s'éclairer souterrainement, ils portent une chandelle au bout d'un bâton, divisé à cette extrémité en deux branches qui pincent le luminaire. — Les étais ne sont pas toujours placés avec soin. Comme nous visitions les travaux, un pont intérieur, jeté au milieu d'un puits incliné, s'écroula. Je disparus avec les poutrelles pourries, et faillis me rompre les os en roulant dans les déblais, d'où l'on me retira à grand'peine. On aurait mieux fait de me crier tout d'abord : Casse-cou !

Le filon est un amas irrégulier dans une roche verte serpentineuse. La direction est du nord au sud. L'épaisseur peut atteindre plusieurs centaines de pieds, ou se réduire à rien. Quelquefois des bandes rouges se suivent parallèlement comme si on les avait tracées au cordeau ; entre elles se trouve interposée une roche blanche calcaire. Vue à la lumière des galeries, la coupe naturelle du filon produit un effet des plus pittoresques. C'est un décor de la nature dessiné à ces profondeurs il y a des milliers de siècles, et retrouvé tout à coup par les hommes. Sur quelques points le cinabre est massif, rouge sanguin, presque cristallisé, mêlé de paillettes brillantes.

Il y a dans la mine trois machines à vapeur pour le transport du minerai, l'épuisement de l'eau, la ventilation. Les chaudières sont à la surface, pour éviter toute chance d'incendie intérieur, comme il est quelquefois arrivé dans les mines d'argent du Nevada.

Au dehors le minerai est trié et enrichi ; le cassage au marteau en sépare les parties pauvres et stériles. Après quoi il est envoyé à l'usine de distillation, qui se compose de quatre hauts massifs rectangulaires comprenant chacun quatre fours. On chauffe ces fours en dessous, comme certains fours à chaux. On y passe quatre-vingts tonnes de minerai en quatre jours. Sous l'influence de la chaleur, le mercure se sépare du soufre avec lequel il était combiné, se volatilise et se rend dans une chambre de condensation où il se liquéfie ; quant au soufre, il a disparu en brûlant à l'état de gaz sulfureux.

Le rendement du minerai est de dix à douze pour cent. Le mercure coule dans le bas de la chambre de condensation goutte à goutte, lourd, métallique, étincelant. Une petite rigole conduit la rivière de vif-ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gent dans un bassin de réception. Enfin le métal liquide est versé dans des bouteilles en fer dont le bouchon est à vis. — On connaît les effets du mercure sur l'économie animale. Les ouvriers de l'usine de New-Almaden sont sujets à des salivations, à des tremblements, qui disparaissent s'ils quittent le travail pendant cinq à six mois. Quand ils transvasent le mercure, ils éprouvent une espèce d'enivrement, produit par l'éclat de la lame liquide sur la rétine de l'œil. Dans la mine, l'influence mercurielle ne se fait pas sentir, sauf dans les endroits très-riches du filon, et dans ce cas il suffit de se préserver le nez et la bouche avec un mouchoir.

Les mines de New-Almaden de Californie ont fait



Un chef d'Indiens de Californie et sa famille. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

à toutes les mines de mercure du globe une concurrence mortelle. Elles ont été cause de la fermeture de celles d'Italie (Ripa, Levigliani, en Toscane); de celles du Pérou (Huancavelica); elles ont fait baisser de moitié le prix du métal sur tous les marchés. Cela a tenu à deux raisons : la richesse exceptionnelle du minerai qui s'y exploite, l'abondance de celui-ci, et par suite la grande production de vif-argent, qui peu presque suffire à elle seule à toutes les demandes. Il n'y a plus que deux mines qui comptent : Almaden d'Espagne, qui appartient aux Rothschild, et New-Almaden de Californie. Londres et San-Francisco sont les deux grands marchés du mercure.

La production mensuelle à New-Almaden est de deux mille bouteilles (la bouteille ou flasque étant de soixante-seize livres et demie). Les mines voisines,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indien chasseur de Californie et deux jeunes filles indiennes. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

New-Idria, Redington, Guadalupe, produisent à peu près autant, toutes ensemble. Des cinquante mille flasques par an que fournit la Californie, douze mille sont expédiées en Chine, douze mille au Mexique et dans l'Amérique du Sud, et le reste dans les territoires et les divers États de l'Union. Le Mexique et la Chine sont les points extrêmes où se rencontrent et se font une concurrence à mort le mercure de Californie et celui d'Espagne. Celui de Californie a chassé le mercure d'Espagne de Chine, et celui d'Espagne dispute vivement le Mexique à celui de la Californie. En Chine, on se sert surtout du mercure pour en fabriquer le vermillon, cette belle couleur rouge dont les Chinois sont si grands amateurs, et qu'ils prodiguent dans leurs peintures et leurs porcelaines. Aux États-Unis et dans l'Amérique espagnole, le mercure est surtout employé au traitement des minerais d'or et d'argent, et à la préparation de quelques produits pharmaceutiques, tels que le calomel.

Au point de vue de l'abondance et de la diversité des richesses minérales, il y a peu de pays plus favorisés que la Californie; elle ne contient pas seulement l'or et le mercure en quantités inépuisables, mais encore le charbon, le cuivre[1], et même le borax et le soufre.

Pour aller au lac de borax et aux solfatares, nous prenons le steamer de San Francisco à Vallejo sur la baie de San Pablo, et de là remontons la rivière de Napa. Le chemin de fer nous porte à Calistoga, où sont des sources sulfureuses bouillantes. Pendant la belle saison, ce lieu est le rendez-vous du monde élégant, qui y prend ou n'y prend pas de bains. Les vapeurs minérales s'élèvent du sol, le matin, en hautes colonnes. Tout le pays est soumis à des phénomènes souterrains qui indiquent que le feu volcanique n'est pas loin, et expliquent peut-être les tremblements de terre auxquels la Californie est sujette.

Dans le comté voisin de Sonoma, à Healdsburg, il y a des *geysers*. On appelle ainsi des colonnes de vapeurs minérales sulfureuses et alcalines (et non plus siliceuses comme en Islande, le pays classique des geysers), qui sourdent en cent endroits avec fracas et s'élèvent à une grande hauteur. Le matin, toutes ces colonnes s'unissent à quelque distance du sol, et couvrent toute la vallée environnante comme d'un rideau de nuages. Mille sources minérales s'échappent de terre, et courent en ruisseaux à la surface. Le terrain est détrempé, noirâtre, boueux. Au point où les vapeurs émergent, il rappelle par son aspect la solfatare de Pouzzoles, près de Naples. Les Californiens ont donné à ces lieux des noms significatifs : la *Source de Proserpine*, la *Rivière de Pluton*, le *Moulin du Diable*, le *Chaudron de la Sorcière*. Un jet, qui fait plus de bruit que les autres, a été nommé le *Bateau à vapeur*, parce que la vapeur qui s'en dégage rappelle le bruit que feraient à la fois vingt soupapes de sûreté tout à coup ouvertes sur un steamer. Partout se font sentir les effets des émanations volcaniques et des feux souterrains.

Le lac de borax, situé dans le comté voisin de Lake, présente un égal intérêt. Il est à quarante-deux milles de Calistoga, où nous respirions tout à l'heure les vapeurs d'hydrogène sulfuré. C'est un fond de cratère, dont la surface peut avoir cent hectares, et la profondeur, au-dessous du niveau de l'eau, un mètre. Cette lagune communique avec le grand lac voisin de *Clear-Lake* ou le lac des Eaux claires. Une masse éruptive d'obsidienne ou verre volcanique sépare les deux lacs, dont les eaux sont au même niveau.

Au fond du premier est un lit de boue, au milieu duquel sont des cristaux de borax, quelquefois très-gros, le plus souvent invisibles. Expliquons comment ces cristaux se forment. Les eaux du lac sont naturellement salines, renferment du sel marin, des sels ammoniacaux et surtout du carbonate de soude. Du fond du lac se dégage de l'acide borique en vapeurs, comme dans les *soffioni* de Toscane. Cet acide, rencontrant le carbonate de soude, l'attaque pour se substituer à l'acide carbonique, donner du borate de soude et laisser libre le gaz carbonique, qui se dégage en bouillonnant à la surface de l'eau. C'est le même bruit tumultueux que celui qui se produit dans une bouteille d'eau gazeuze qu'on débouche; c'est aussi le même corps qui s'échappe.

Pour exploiter le borax naturel de Californie, on dragues les boues au fond du lac, on les fait sécher au soleil, on les casse, puis on les sèche à la vapeur. Après quoi on les dissout et l'on fait cristalliser le borax, que l'on purifie par une seconde dissolution et une nouvelle cristallisation. Comme sels secondaires, on recueille des sels de soude et du sel marin, qui se sont dissous avec le borax.

Dans les lits de boue du lac on a trouvé des instruments en silex et en obsidienne très-curieux, provenant des Indiens primitifs de Californie. Ce sont d'énormes pointes de flèches ou plutôt de lances, de piques, avec lesquelles les aborigènes devaient chasser l'ours gris, qui est encore si terrible aujourd'hui en Californie. M. Lightner, l'habile directeur de l'exploitation boracique, m'a fait présent de ces objets. Je les ai remis en rentrant en France, avec ceux provenant du tumulus du Lac-Salé, au musée archéologique de Saint-Germain.

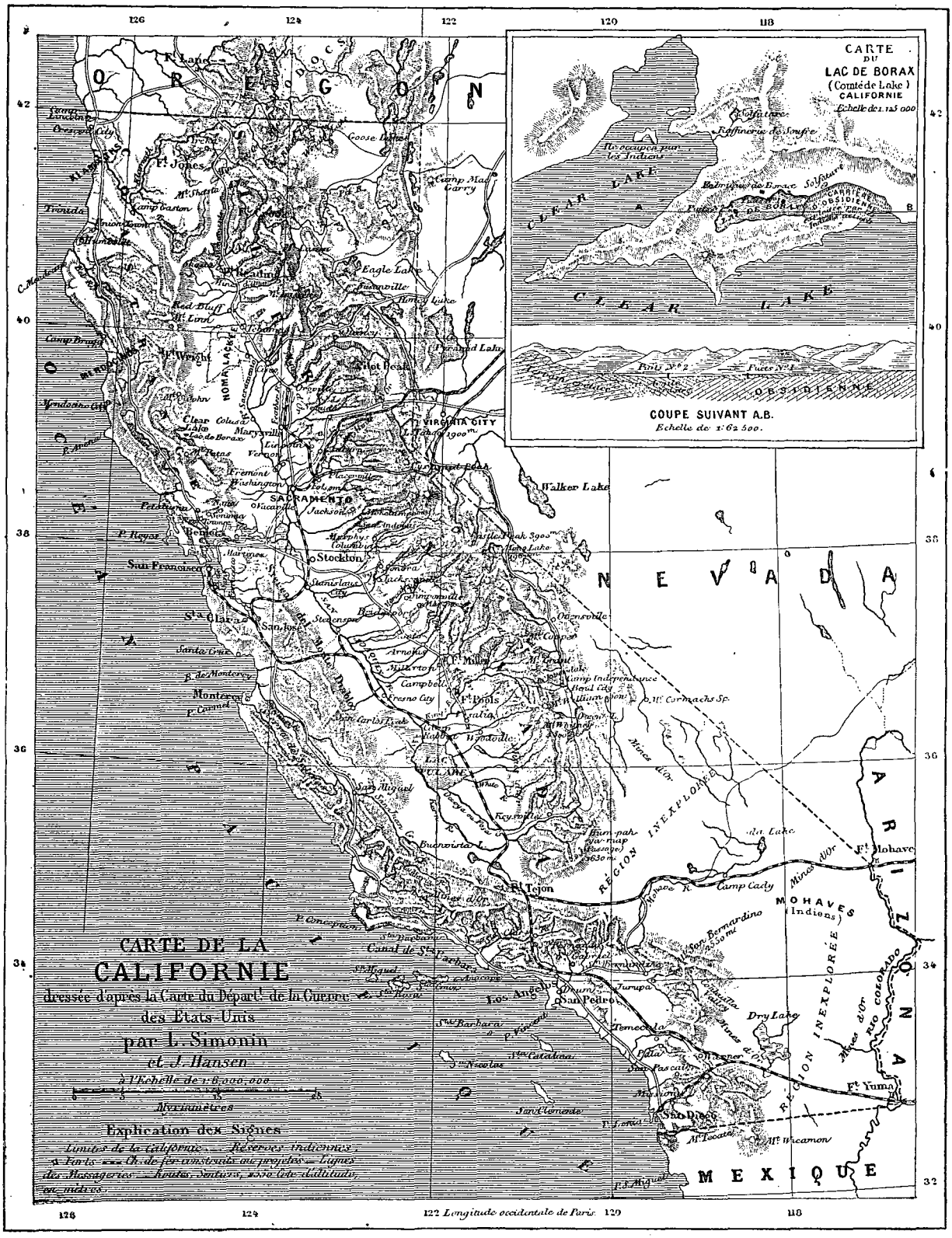
La quantité de borax qu'on retire du lac est d'environ cinq cents tonnes par an. Le minerai ne rend pas plus de cinq à six pour cent, et l'on estime que la moitié du borax est perdue. Ce sel, qu'on ne retrouve à l'état naturel que dans le Thibet, sert comme fondant dans la céramique pour la couverte des porcelaines, et dans la petite métallurgie pour le raffinage des métaux précieux, le soudage du fer, etc. Une

1. Les mines de charbon, situées sur la baie de Suisun, au pied du mont du Diable, ont fourni, en 1868, cent mille tonnes de combustible; celles de cuivre, répandues en différents comtés, ont produit trente mille tonnes de minerai. On a aussi découvert et l'on exploite des mines d'étain dans le sud de l'État.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande partie du borax du commerce se fabrique avec le carbonate de soude et l'acide borique, qui dans bien des cas peut remplacer le borax. On fait en petit dans les fabriques l'opération que la nature exécute en grand en Californie.

A côté du lac sont des sources minérales chaudes,



sodiques et boraciques, sulfureuses et acidulées. En certains points du sol il y a des dégagements de soufre et d'acides borique, carbonique, sulfurique. Le terrain est calciné, blanchi, rougi, jauni, par toutes ces émanations, et la solfatare de Borax-Lake est encore plus curieuse que celle de Pouzzoles. L'expérience de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la grotte du Chien y serait facile à réaliser, et je ramasse dans une cavité du terrain un pauvre oiseau qui vient de tomber, asphyxié par un dégagement d'acide carbonique. Les insectes qui s'aventurent dans ces cavités sont également frappés de mort.

Le soufre, le sulfure de mercure, les sels ammoniacaux, le silice à différents états, se rencontrent en divers points de la solfatare. Le soufre, en jolis cristaux d'un jaune citron, brillant, remplit des poches du terrain, et l'on en a tenté plusieurs fois l'exploitation. On le distille dans des cornues et on le coule en blocs dans des bassines. Il sert surtout à la fabrication de la poudre, dont il se fait ici une si grande consommation. Le rendement du minerai est de cinquante pour cent de soufre pur, et la quantité totale de soufre obtenue, de cinq cents tonnes par an. Naguère on produisait trois fois plus, mais il paraît que cette exploitation n'est pas très-profitable.

La solfatare offre partout des traces d'altérations minéralogiques très-curieuses. La température de l'air, au milieu des dégagements gazeux de toute sorte qui se produisent, est de trente degrés centigrades. Une vapeur acide vous prend à la gorge. Le terrain est très-chaud, et il y aurait danger d'y appliquer longtemps la main. Les sources minérales voisines indiquent, au lieu d'émergement, une température de cinquante degrés.

En revenant de la solfatare, nous saluâmes le lac des Eaux claires, au milieu duquel étaient campés les Indiens sur une petite île. Ils allaient et venaient dans



Inscriptions hiéroglyphiques sur les granits de la rivière Yuba, gravées par les Indiens primitifs de Californie. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie.

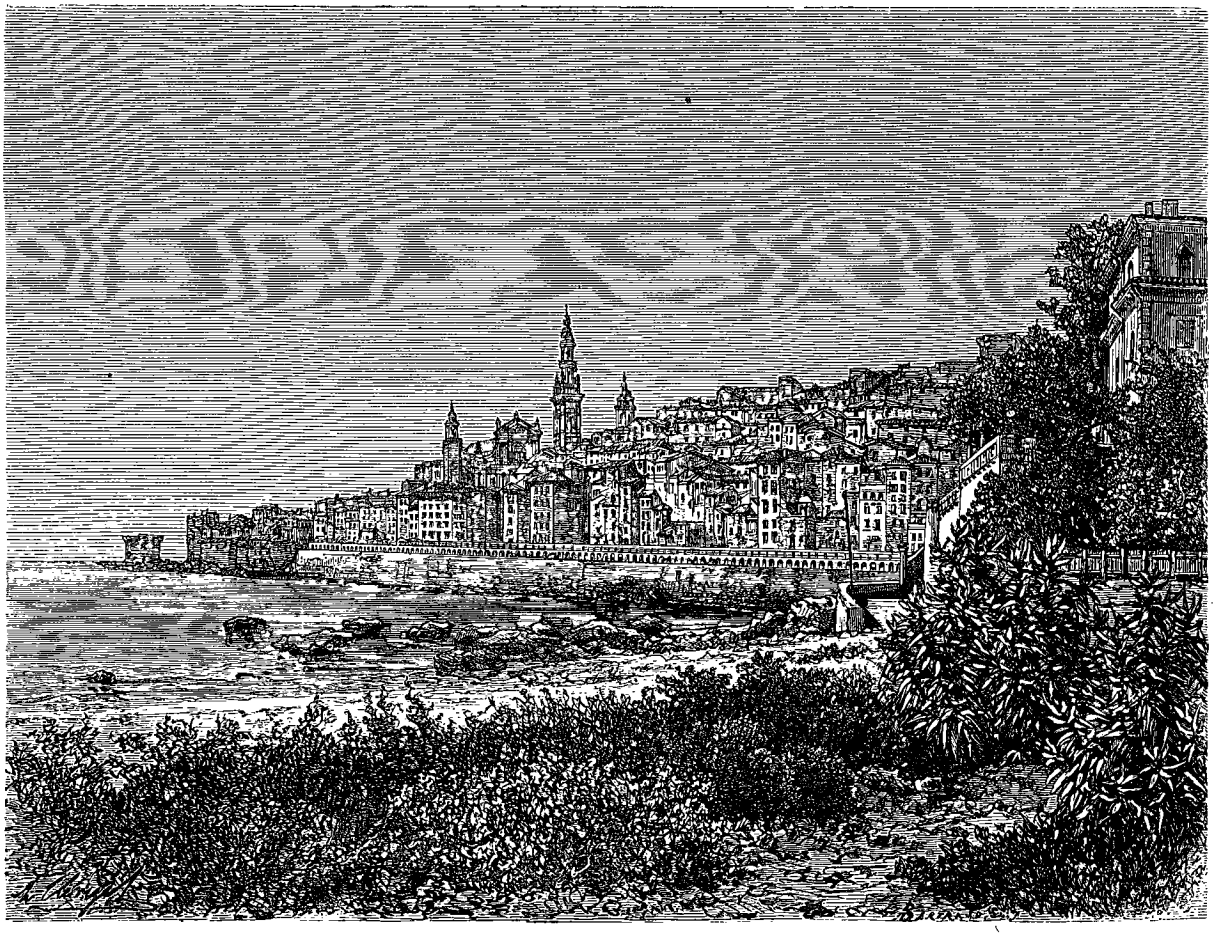
leurs pirogues et pêchaient. On apercevait à travers les arbres leurs cahutes de branchages, et à côté un petit jardin potager qu'ils cultivaient eux-mêmes. Sous le beau ciel bleu de Californie, cette vue était saisissante, et rappelait une page des romans de Cooper....

Nous quittâmes San Francisco dans le mois de novembre, sur le grand steamer *Constitution*. On toucha à Acapulco, sur la côte mexicaine. On traversa l'isthme de Panama sur un chemin de fer ouvert au milieu d'une forêt vierge. Nous saluâmes la Jamaïque, la pointe de la Havane qui regarde Haïti, et passâmes au milieu des Bahamas, îles de coraux à peine visibles sur la mer, fréquentées par des pêcheurs d'éponges, repaires des contrebandiers pendant la guerre de sécession. Nous doublâmes le cap Hatteras, fertile en tempêtes, et qui cette fois encore ne démentit pas son renom. Enfin nous saluâmes les *Narrows* ou les Étroits, qui nous portèrent dans la baie de New-York, où coule l'Hudson aux eaux magnifiques. Le périple tout entier avait duré vingt-quatre jours.

Mes voyages en Amérique n'étaient pas terminés. Je partis bientôt pour Saint-Louis; je descendis à la Nouvelle-Orléans. Il est des pays qu'on ne peut se lasser de voir, et que l'on voudrait faire aimer aux autres; la grande république américaine est au premier rang de ces heureuses contrées.

L. Simonin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Menton, vue du côté est. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Davanne.

MENTON ET BORDIGHERA,

PAR M. ADOLPHE JOANNE.

1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Une légende que je ne puis passer sous silence me force, pour mon début, à remonter bien au delà du déluge.

Lorsque nos premiers parents, Adam et Ève, furent, après leur désobéissance, expulsés du paradis, ils perdirent complétement la tête et s'éloignèrent le plus vite qu'ils purent, tout honteux de leur faute, tout contrits de leur châtiment, sans songer à rien prendre parmi toutes les merveilles dont ils allaient être privés pour toujours.

Ève, moins repentante ou moins affligée qu'Adam, jetait de côté et d'autre, en se sauvant, un regard d'envie. Quand elle arriva près de la porte de sortie, d'un geste aussi rapide que la pensée, elle cueillit un magnifique citron qui se trouva par hasard assez rapproché de sa main droite. Si l'on doit ajouter foi à la légende, elle le cacha dans son tablier! Mais avait-elle vraiment un tablier? je ne le crois guère. N'importe, elle ne fut ni aperçue ni fouillée, et, dès qu'elle eut franchi le seuil du paradis, elle s'écria :

« Ce fruit, je le donnerai au plus beau pays que je verrai sur la terre! »

Adam et Ève errèrent longtemps sans qu'Ève se fût décidée à se débarrasser de son citron volé au paradis! Enfin ils arrivèrent à Menton. A la vue de cette région fortunée, ils éprouvèrent un tel ravissement qu'Ève, dans son extase, lança, sans hésiter, sur une terrasse voisine, le fruit divin.

« Va, dit-elle, croîs, prospère et multiplie; fais un paradis de ces lieux, et que les mortels qui l'habite-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ront y retrouvent d'âge en âge quelque chose des saveurs et des bénédictions de l'Éden! »

Le proverbe « bien volé ne profite point » n'était pas encore inventé. Le citron du paradis a si bien profité que le territoire de Menton en récolte maintenant environ *quarante millions* par an.

Du reste la fertilité de ce sol privilégié, qui possède la seule chose venue du paradis, — l'espèce humaine exceptée, — est tellement extraordinaire qu'une tradition toute moderne en donne le témoignage suivant :

Un étranger vient faire une visite à un Mentonais. Avant d'entrer il pique sa canne dans la terre à quelques pas de la porte. En sortant, il l'oublie. Quelques jours après il revient la chercher. Quelle n'est pas sa stupéfaction! sa canne était déjà un petit arbre couvert, je ne dirai pas de fleurs et de fruits, mais de jeunes rameaux et de feuilles. Ce petit arbre qui s'est constamment développé depuis sa plantation involontaire, se voit encore dans la rue Saint-Michel, près du célèbre bazar modèle où tous les étrangers vont s'approvisionner de tout ce dont ils peuvent avoir besoin.

Quand un touriste ou un malade, se rendant de France en Italie, se contente de traverser Menton, soit à pied, soit en voiture découverte, sans s'y arrêter, il ne comprend pas l'extase que manifestèrent Adam et Ève à leur arrivée sur cette plage de la Méditerranée, et il passe indifférent, n'éprouvant aucun désir de séjourner ou de revenir dans ce pays, trop vanté, murmure-t-il en s'éloignant. Pour connaître Menton, pour l'apprécier, pour l'aimer, il faut absolument y vivre, je ne dirai pas plusieurs semaines, mais plusieurs mois, surtout de février à mai; c'est alors, c'est au printemps, quand le printemps est beau, que Menton devient vraiment le paradis terrestre. La vie y est un enchantement perpétuel! Que de souvenirs on y amasse! que de regrets on y laisse! Comme on envie, quand on le quitte, peut-être sans espoir de retour, le sort de ses heureux habitants!

Et pourtant, Ève n'a guère mérité que la reconnaissance des étrangers. Les Mentonais proprement dits ne paraissent pas, selon le désir de leur première bienfaitrice, « retrouver dans ce paradis terrestre les saveurs et les bénédictions de l'Éden ». Ils exploitent avec un rare talent et avec des succès croissants l'admirable nature qu'ils ont le bonheur de posséder; mais ce qui leur plaît le plus en elle, c'est le bénéfice net qu'ils en retirent. Menton n'a encore produit, à ma connaissance, ni un peintre ni un poëte.

Parlons un peu de la ville avant d'esquisser le portrait de ses habitants.

II

Depuis quelques années, on n'arrive plus à Menton que par le chemin de fer. C'est un crime de lèse-nature dont je voudrais épargner les remords à un certain nombre d'honnêtes gens. Sans doute le chemin de fer a d'immenses avantages sur la route de terre, et quelle route! la Corniche, la merveille de la France et de l'Italie. En remplaçant les heures par des minutes, il épargne surtout de douloureuses fatigues aux malades. Mais, avant d'atteindre Menton, il passe sous le promontoire du cap Martin dans un trop long tunnel, puis il serpente jusqu'à la gare à travers des groupes de maisons et de jardins qui interceptent complétement la vue.

Je ne suis pas arrivé à Menton comme on doit y arriver, à pied ou en voiture découverte, par la route de la Corniche. C'était le 8 mars 1871. Nous venions, mon ami Charles X..., Mme Louise X..., ma femme, mon fils et moi, nous reposer quelques semaines, au bord de la Méditerranée, des fatigues, des privations et des émotions du siége de Paris. A cette époque, tous les services étaient encore désorganisés par les transports de troupes. Nous prîmes donc forcément le chemin de fer et encore notre voyage dura-t-il quatre jours entiers! Il faisait nuit quand nous arrivâmes. Le temps était couvert; pas même une étoile pour nous guider. En outre, il avait plu la veille et une partie de la matinée; de larges flaques d'eau recouvraient çà et là la route détrempée. Notre hôte, M. Viale, que je proclamerais le plus aimable des Mentonais, s'il n'était né près de Diano-Marino, dans la Rivière de Gênes, nous attendait à la gare avec un omnibus. Les bagages chargés, nous montâmes dans une caisse longue, basse, étroite, percée d'un trop petit nombre d'ouvertures. La voiture roula longtemps. Nous aperçûmes, durant la première partie du trajet, beaucoup de fenêtres ou de boutiques brillamment éclairées; puis, à un brusque détour, d'épaisses ténèbres nous enveloppèrent. A notre droite, la mer se brisait sur des blocs de rochers à une assez grande profondeur. Enfin l'omnibus s'arrêta en pleine campagne. Nous étions à la porte de notre habitation future, la charmante villa Santa Maria. Notre hôte ne nous quitta qu'après nous avoir installés, avec une complaisance vraiment touchante, dans nos deux appartements contigus. Quand l'omnibus se fut éloigné, j'ouvris la fenêtre du salon commun. Je ne vis absolument rien que la nuit; je n'entendis que les mugissements de la mer qui roulait avec fureur les galets de la plage, à quelques mètres de la villa.

Le lendemain à notre réveil, quel merveilleux changement de décor! C'était l'apothéose d'une féerie succédant à vue au plus sombre des cachots! La Méditerranée, calmée mais encore un peu houleuse, resplendissait de lumière; la route seule nous en séparait, et, du fond du salon, on aurait pu se croire flottant dans un navire au milieu des flots. Nulle terre n'était visible. S'approchait-on de la fenêtre, on embrassait d'un coup d'œil une jolie petite baie bordée d'hôtels, de villas et de jardins, terminée à l'est par de magnifiques rochers rougeâtres, à l'ouest par une vieille ville aux maisons pittoresques. Des oiseaux chantaient joyeusement sous les arbres en fleurs de notre petit jardin. Ces arbres, qui pour la plupart nous étaient inconnus, formaient des dômes de verdure presque impénétrables

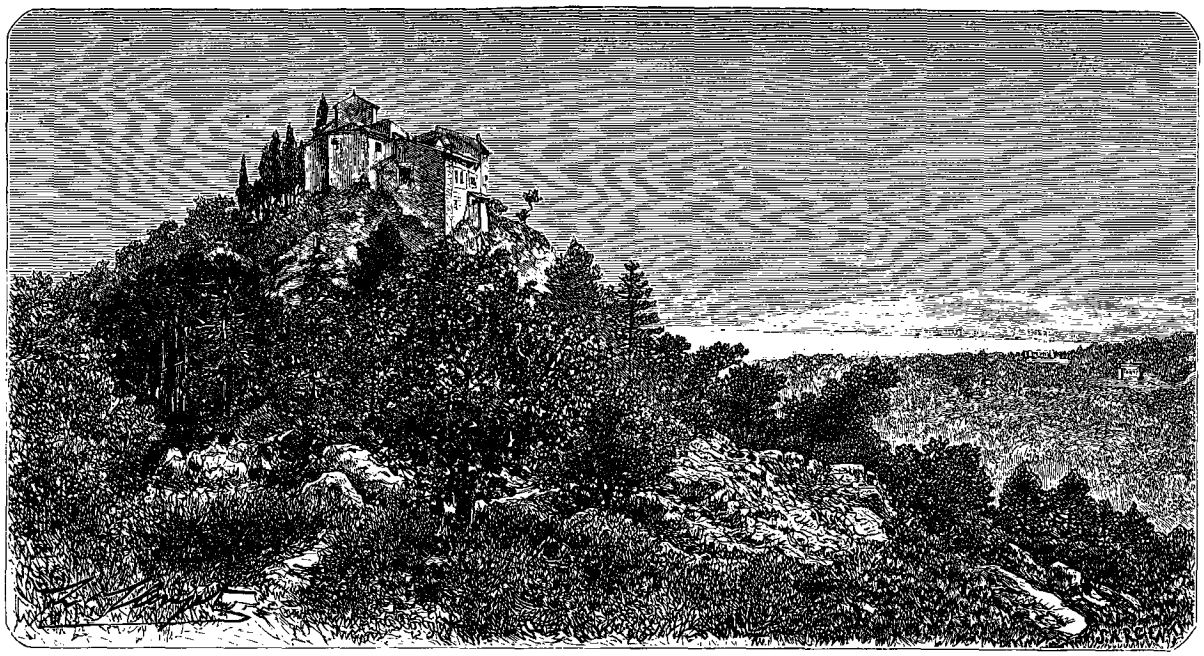
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux rayons déjà brûlants du soleil. Le ciel était sans nuages. On se sentait enivré des plus délicieuses odeurs. Derrière la villa, en effet, s'étendait, jusqu'aux premières pentes peu éloignées de la montagne, un verger d'orangers et de citronniers couverts à la fois et de fleurs et de fruits.

Quel contraste avec cette ville que nous avions laissée quelques jours auparavant à demi déserte et ruinée, frémissante d'indignation et de rage, souffrant encore de la faim et du froid, pouvant à peine s'éclairer pendant la nuit, ne songeant pas même à effacer sur ses monuments et sur ses demeures les traces des bombes prussiennes si indignement inutiles, parcourue dans tous les sens par une population fiévreuse, affolée, qui perdait de plus en plus l'habitude et même la pensée du travail, et condamnée, nous ne le prévoyions que trop, à de plus effroyables désastres, à des hontes plus douloureuses!

Menton — les Italiens l'appellent *Mentone* — se trouve située à peu près au milieu d'une baie semi-circulaire de huit kilomètres environ, que forment, à l'ouest, le promontoire allongé du cap Martin, sur lequel passe la route de la Corniche, à l'est, les falaises du cap de la Murtola. Cette baie en contient plusieurs autres de dimensions inégales. Les deux plus grandes — celles de Menton proprement dite — sont séparées en deux parties bien distinctes, entre le cap Martin et les Rochers Rouges, par une ramification du Grammont qui porte la vieille ville et que termine dans la mer un petit fortin pittoresque, près du port futur à peine commencé.

La baie et la ville regardent le sud-est. A l'ouest,



L'Annonciade. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Davanne.

au nord et au nord-est, elles sont protégées contre les vents et les froids des régions septentrionales par une ceinture de montagnes, dont l'altitude varie entre mille et treize cents mètres, et que garantit elle-même une autre chaîne d'une hauteur moyenne de deux mille cinq cents mètres.

La baie occidentale, par laquelle on arrive, s'appelle, on ne sait pourquoi, le *Golfe de la Paix. Sinus pacis*, disaient les Romains. La baie orientale, demi-circulaire, porte le nom de *Garavan* (*gare à vent*), parce qu'elle est mieux abritée, selon certains étymologistes. La villa Santa Maria était à peu près au milieu de Garavan, en face de la mer, à dix minutes à l'est de la ville et à quinze minutes à l'ouest de la frontière de l'Italie.

A peine levés, nous courûmes à la ville.

Le soleil avait déjà séché la boue de la veille. Une foule animée remplissait la rue principale, qui, du château de Carnolès au pont Saint-Louis, n'a pas moins de quatre kilomètres de longueur. En certains endroits, surtout dans sa partie la plus peuplée et la plus fréquentée, cette rue est fort étroite et ses trottoirs n'ont pu être établis que pour un seul pied. Aussi ne faut-il y manquer ni de prudence ni d'attention : on serait bien vite écrasé! Omnibus, voitures de toute espèce, chevaux et ânes pesamment chargés, y excitent à chaque pas les protestations passionnées des piétons. De tous côtés on se bouscule et on crie, on gesticule surtout. Les mouvements désordonnés des bras forment le fond principal du patois mentonais! Quand une cuisinière entre chez un boucher, elle ne manque pas de découper sur sa personne, d'un geste expressif, le gigot ou la côtelette qu'elle désire acheter. Heureusement le marché est établi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

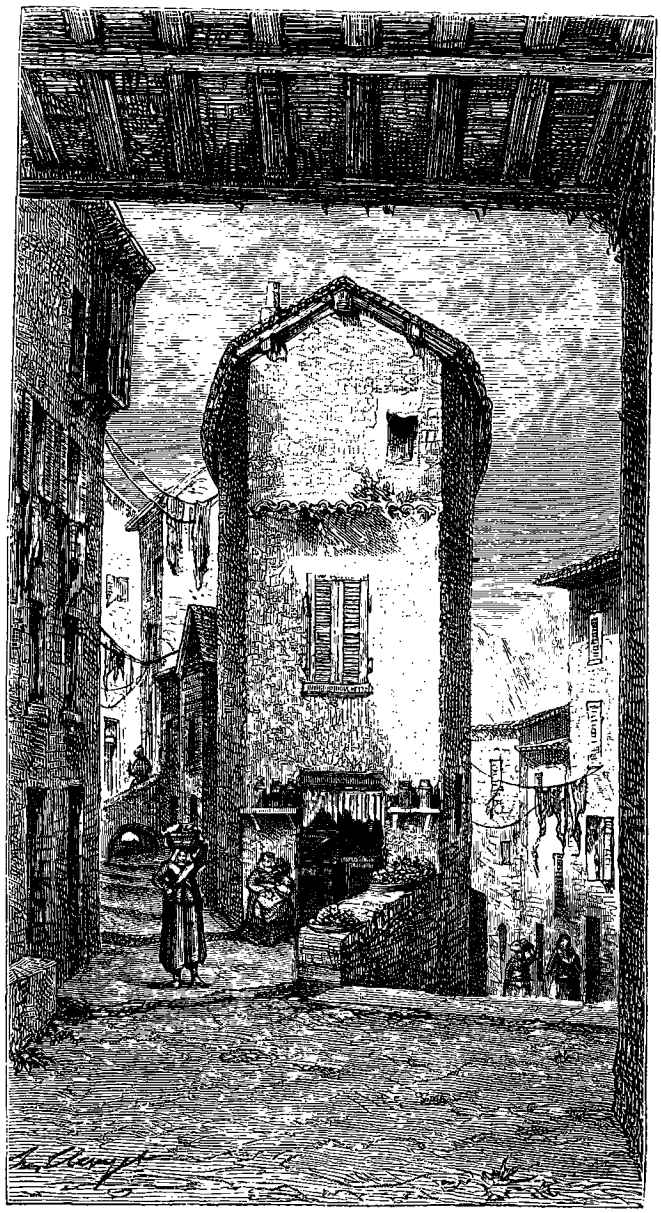
dans une petite place bien ombragée, à l'abri des voitures et des bêtes de somme! Un peu ahuris par tout ce tumulte ultra-méridional, nous nous y réfugiâmes! Quelle délicieuse retraite! Les artistes y sont encore plus heureux que les gourmets.

Il y a deux villes bien distinctes à Menton : la ville moderne, la ville d'hiver, la ville des étrangers et des malades, celle qui longe la mer et qui commence à s'étendre dans les vallées, et la vieille ville, la ville des Mentonais, la ville de toutes les saisons, qui s'était étagée et blottie au pied de son château fort sur un promontoire rocheux, derrière de solides murailles aujourd'hui démolies, pour s'y mettre à l'abri des incursions de tous les pirates de la Méditerranée.

Avant 1811 les voitures étaient inconnues à Menton, comme les touristes. On ne pouvait y venir que par mer, ou soit à pied, soit à dos de mulet. Les murailles de la vieille ville tombaient à pic dans la mer, qui rendait tout passage impossible. Il fallait, pour aller de la baie occidentale dans la baie orientale, longer la *rue Longue*, qui existe encore aujourd'hui, et que fermait à son extrémité orientale une porte fortifiée dont une partie s'est conservée jusqu'à nos jours.

Quand Napoléon fit construire la célèbre route de la Corniche, il dut bâtir au-dessous des fortifications du sud-est ce beau quai prolongé depuis presque jusqu'à l'extrémité de la baie près de la douane française. Le chemin de fer, trouvant la place prise, a dû passer sous la vieille ville dans un tunnel de cinq cents mètres.

Si fréquentée qu'elle fût, la route de poste qui, vers la fin du premier Empire, mit Menton en communication avec la France et l'Italie, ne lui profita guère pendant de longues années. Les chaises de poste y relayaient, mais elles ne s'y arrêtaient pas; les voituriers se contentaient d'y coucher. Vers 1850 seulement Menton se vit classée parmi les stations médicales de la Méditerranée. Elle est aujourd'hui au premier rang. Chaque année de nouvelles villas, de nouveaux hôtels s'y construisent; car chaque année le nombre des étrangers augmente. Des terrains qui n'avaient presque aucune valeur s'y vendent à des prix fabuleux. Il n'en restera bientôt plus pour bâtir à une distance convenable de la ville. Déjà la baie de l'est est complète ou presque complète. On devra, dans la baie de l'ouest, émigrer jusqu'au cap Martin pour y trouver un emplacement libre.

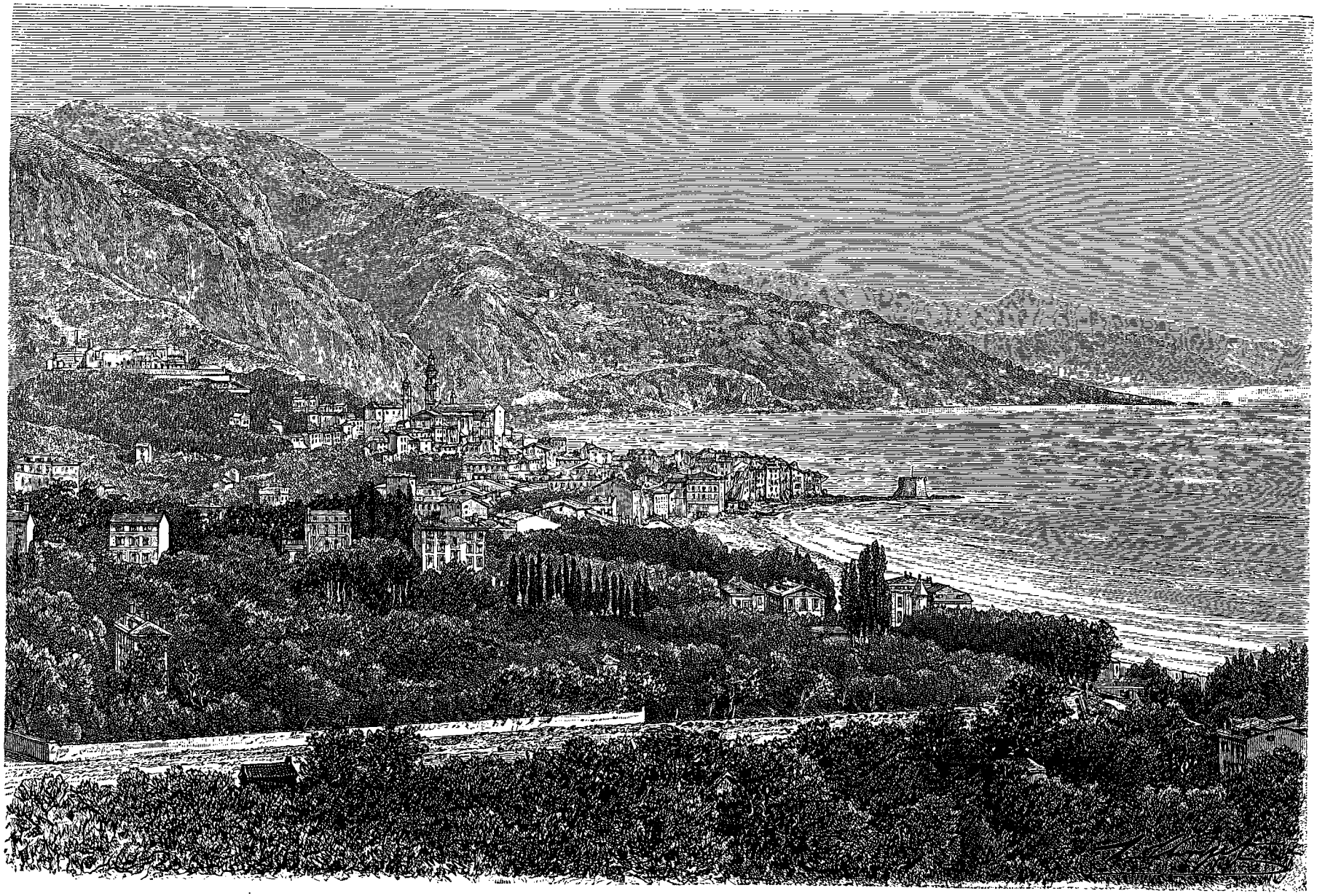


Rue de Menton. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle de M. Paul Joanne.

Mon ami Charles est le meilleur des hommes. Mais il a un grand défaut : il ne peut jamais se décider à rester le temps nécessaire au même endroit, quelque plaisir qu'il puisse y prendre. Impossible de nous extasier à loisir dans le marché, devant un bouquet de fleurs merveilleuses cueillies le matin même. Il fallut le suivre à la minute où le poussait son caprice. Avec sa pétulance irrésistible il nous entraîna dans la vieille ville. A peine en eûmes-nous escaladé le premier escalier que nos murmures se métamorphosèrent en remercîments. Nous nous trouvions, en effet, transportés, comme par enchantement, non-seulement dans une autre ville, mais dans une autre époque.

La vieille ville, où jamais voiture n'a pénétré, grimpe trop lestement sur la colline qu'elle recouvre en amphithéâtre, pour qu'on soit tenté de lui rendre de nombreuses visites. Et pourtant qu'elle est plus intéressante que sa jeune rivale! On s'y croirait encore presque partout en plein moyen âge! Ses rues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Menton, vue du côté ouest. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Davanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

escarpées, étroites, silencieuses et sombres, ne sont que des escaliers tortueux, souvent mal pavés et trop raides. Mais quels magnifiques effets de lumière au delà de ces voûtes obscures et basses qui relient les maisons entre elles! Si l'air semble manquer sur certains points aux cœurs malades ou aux poitrines délicates, la chaleur n'y est jamais importune. A chaque pas on découvre le motif d'un dessin ou d'un tableau. Tout en esquissant à la hâte sur nos albums les coins les plus pittoresques, comme si nous n'eussions dû jamais les revoir, nous nous apitoyions sur le sort des habitants de ces maisons au rez-de-chaussée plus noir et plus humide qu'une cave. Mais nous constatâmes presque en même temps que tous les étages supérieurs jouissent — tant la pente est forte — de la vue de la mer et des caresses du soleil.

J'ai lu depuis à ce propos dans un Guide indigène quelques phrases vraiment dignes d'une citation.

« Dans ces quartiers tristes en apparence règnent une gaieté et un entrain inconnus dans les somptueux quartiers des grandes villes. On s'y amuse, on y chante et on y médit quelquefois du prochain. C'est là que les Mentonais de pure roche se sentent vraiment à leur aise.... *On dirait que les habitants de ces nids d'hirondelles entendent se réserver le privilége exclusif d'admirer le sublime spectacle qu'offre cette immense nappe d'eau où se balancent, légères comme des alcyons, des tartanes de commerce ou d'élégantes nacelles qui semblent inviter le voyageur extasié à une promenade hygiénique.* »

Mon Dieu! quel étonnement causerait ce curieux passage aux Mentonais de pure roche, s'ils apprenaient jamais à lire!

Nous descendîmes de la vieille ville plus vite que nous n'y étions montés. A peine arrivé dans la rue basse, Charles fit un signe à une calèche vide qui passait devant nous et nous força d'y monter.

« A Roquebrune, dit-il au cocher, qui partit au galop.

— Je vais vous montrer, ajouta-t-il, comment on doit arriver à Menton! »

Nous n'allâmes pas ce jour-là jusqu'à Roquebrune. Parvenu au point culminant de la route qui gravit, dans une admirable forêt d'oliviers séculaires, le promontoire du cap Martin, près de la jonction des routes de Nice et de Monaco, le cocher reçut de notre cicerone l'ordre impérieux de s'arrêter.

Nous mîmes pied à terre.

Un Guide du genre précieux, descendant de la Turbie, s'est écrié sans réfléchir : « Un avant-goût des plaisirs qui vous attendent vous force à précipiter les pas de vos bouillants coursiers. » Heureusement ils sont rarement bouillants les coursiers de la Corniche! Au lieu de précipiter leurs pas, il faut les forcer à prendre un long repos, ce qui n'est pas difficile! Le paysage qui de cette halte se déroule à vos regards est un des plus beaux de la route de la Corniche.

A vos pieds, au delà d'un océan d'oliviers, Menton se cache à demi derrière les jardins de ses villas, mais son ancien château transformé en cimetière et ses églises qui dominent la vieille ville se détachent sur les belles montagnes aux teintes vigoureuses, dont la plus haute sommité, le Grammont, n'est pas visible de la route. Au delà du pont Saint-Louis, qu'indique une étroite coupure des rochers, limite de la France et de l'Italie, la route de la Corniche gravit une côte raide jusqu'à une rustique construction, jadis le *ristorante* de la frontière, aujourd'hui la douane, qui couronne pittoresquement les Rochers Rouges. Plus loin apparaissent le cap de la Murtola, les falaises et les fortifications de Ventimiglia, la pointe allongée de Bordighera, qui semble flotter sur un lac d'azur, et enfin les collines bleuâtres de San Remo. Ce jour-là, la Méditerranée, aussi bleue que le ciel, avec lequel elle se confondait à l'horizon dans un éblouissement que le regard le plus intrépide n'eût osé affronter, frangeait d'une écume plus blanche que le lait cette côte dentelée, où les plages d'or et les rochers de bronze étincelaient, sous les rayons ardents d'un soleil sans nuages, des tons les plus éclatants et les plus variés. (Voyez la gravure de la page 245.)

Charles avait raison. C'est par la Corniche que l'on doit, quand on a de l'esprit et du goût, arriver à Menton.

Une heure après notre calèche s'arrêtait à la porte de la villa Santa Maria.

III

Dans notre course vagabonde et rapide à travers les deux Menton, j'avais remarqué trois plaques portant des inscriptions. Le lendemain matin, pendant que mon tyran sommeillait encore, j'allai les examiner à loisir.

L'une, placée sur le mur d'un jardin, m'apprit que le pape Pie VII, à son retour de l'exil, donna sa bénédiction aux Mentonais, le 11 février 1814, de la terrasse de ce jardin.

La seconde, que je retrouvai un peu plus loin, dans la même rue — la rue de Bréa,— m'inspira un double regret; elle est ainsi conçue :

AU GÉNÉRAL DE BRÉA
NÉ A MENTON LE 20 AVRIL 1790
MORT A PARIS LE 24 JUIN 1848
POUR LA DÉFENSE DE L'ORDRE ET DE LA PATRIE
PAR DÉCRET DU GRAND CONSEIL
DES VILLES LIBRES DE MENTON ET ROQUEBRUNE
DU 25 SEPTEMBRE 1848.

Elle me rappelait un des plus douloureux épisodes de nos guerres civiles, et j'aurais voulu substituer au mot « mort » une expression plus énergique, car le général de Bréa ne succomba pas en combattant des insurgés qui risquaient aussi leur vie; fait prisonnier dans la lutte, il fut égorgé par une bande de misérables qui n'ont pas tous expié leur crime!

Quant à la troisième, placée le 4 juin 1854 sur une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maison bourgeoise, presque en face du bazar, elle avait été consacrée par ses concitoyens reconnaissants

A
CARLO TRENCA
PER DOTTRINA, PER PATRIA CARITA, PER VIRTU
PRÆCLARO, BENEMERITO, CARISSIMO.

Le nom de ce grand patriote m'était alors, je l'avoue à ma honte, complétement inconnu.

J'avais une lettre de recommandation pour une aimable femme qui habite Menton depuis quarante ans. Arrivée presque mourante, elle en était partie radicalement guérie. Elle y est revenue et elle y est restée depuis, plus par reconnaissance que par nécessité. Comme elle sort rarement, car elle n'est plus jeune, j'étais sûr de la trouver chez elle. Après les préliminaires obligés d'une première visite, je lui demandai :

« Madame, avez-vous connu Trenca?

— Oui certes, me répondit-elle, et j'honorerai toujours sa mémoire!

— Qu'a-t-il donc fait, ce Trenca, pour mériter la célébrité dont il paraît jouir dans sa patrie?

— Permettez-moi, me dit-elle, de vous raconter un souvenir de ma jeunesse.

« J'avais dix-huit ans en .... — je ne vous dirai pas l'année, vous seriez peut-être capable de trahir le secret de mon âge, — lorsque mes parents m'amenèrent pour la première fois à Menton. Les médecins, je ne m'en doutais guère, désespéraient presque de ma guérison. A cette époque les chemins de fer n'existaient pas. On était obligé de voyager dans de grandes et lourdes voitures à quatre chevaux qu'on louait pour un temps déterminé et qui ne faisaient qu'un très-petit nombre de lieues par jour. On s'y installait comme chez soi. En partant de Nice, mon père avait rempli mon panier de gâteaux et de petits pains frais pour mon goûter.

« Arrivés à la frontière de la principauté de Monaco, nous fûmes arrêtés par deux douaniers qui nous forcèrent à descendre, malgré mon état de faiblesse, pour fouiller et refouiller la voiture. Ils n'y trouvèrent rien de suspect. — En nous accordant l'autorisation de continuer notre route, ils n'emportèrent que les petits pains frais que mon père m'avait achetés à Nice.

« Mais, dit mon père, vous prenez les pains de ma fille!

— Oui! répondirent-ils brutalement.

— Et pourquoi?

— Pourquoi? parce que la loi l'exige!

— Une loi qui exige que vous arrachiez le pain de la bouche d'un enfant malade!

— Ordonnance du 15 mai 1817, répliqua l'un.

— Ordonnance du 14 juillet 1817, » ajouta l'autre.

Nous ne pûmes en obtenir une autre réponse!

Le mystère ne nous fut expliqué que le soir, à notre arrivée à Menton. D'après les ordonnances que nous avaient citées les douaniers, tous les habitants de la principauté de Monaco, comme tous les étrangers qui séjournaient, ne fût-ce qu'une journée, sur le sol de cette principauté, ne devaient, sous les peines les plus sévères, manger que le *pain officiel*.

« Le pain officiel! m'écriai-je en l'interrompant; vous voulez plaisanter!

— Hélas non, je ne plaisante pas, cher monsieur! Le souverain qui régnait alors à Monaco, car la Restauration lui avait rendu le trône que lui avait enlevé la Révolution, portait le titre d'Honoré V. En France, où il vivait toujours, il s'appelait le duc de Valentinois et il avait un siége à la Cour des pairs. Il posait même, dit-on, pour la philanthropie. Comme il menait grand train, il lui fallait beaucoup d'argent. Mais sa principauté était petite et pauvre. Il ne manquait pas d'esprit, on doit le croire, car il sut inventer des moyens vraiment fort ingénieux pour extorquer trois cent mille francs par an à ses sujets. Il déclara d'abord que ses ordonnances auraient force de loi. Puis il en rendit une série vraiment formidable. »

J'avais bondi sur mon fauteuil.

« Rassurez-vous, me dit-elle en souriant, je ne vous parlerai que de celle dont j'ai été victime. Honoré V, prince de Monaco, s'était fait le meunier et le boulanger de tous ses sujets. Nul autre que lui, c'est-à-dire son représentant, n'avait le droit de moudre et de cuire. Sous la menace des peines les plus sévères, qui étaient sévèrement appliquées, il fallait manger le pain du prince, qu'on appelait le *pain officiel*. Ce pain, qu'il vendait fort cher, était très-mauvais, car il le fabriquait avec des farines avariées achetées à bas prix sur les marchés de Marseille ou de Gênes. Les étrangers eux-mêmes n'avaient pas le droit d'introduire ne fût-ce qu'une bouchée de bon pain sur le territoire de la principauté, qu'ils vinssent de France ou d'Italie! Une famille indigène n'achetait-elle pas toute la quantité de pain qu'elle était censée devoir consommer, les agents de police l'accablaient de visites domiciliaires, et, si les perquisitions restaient sans résultat, son chef se voyait traduit devant les tribunaux. »

Un sourire d'incrédulité erra sur mes lèvres.

« Vous refusez d'ajouter foi à mon récit; je ne m'en étonne point, me dit-elle après une courte pause, mais je ne chercherai point à vous convaincre. Je suis fatiguée.... Voici l'heure de la sieste. Je vous renvoie pour aujourd'hui.... Seulement, en me quittant, entrez au bazar et achetez-y l'*Histoire de Menton et de Monaco*, par M. Abel Rendu. »

Je pris congé d'elle et je courus au bazar; mais à peine dans la rue je remontai.

« Vous avez oublié quelque chose? me demanda-t-elle en se réveillant.

— Trenca, lui répondis-je.

— Trenca, monsieur, est le héros mentonais qui a délivré sa patrie de ce régime!

— Alors! vive Trenca!... » m'écriai-je, et je sortis.

Cette histoire, je vous engage à la lire, car elle est d'un vif intérêt; mais je ne vous la raconterai pas ici. Quand je l'eus terminée, quelques souvenirs oubliés se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

représentèrent à ma mémoire. Je me rappelai les *sous de Monaco*, si souvent refusés.... Le boulanger s'était un jour transformé en faux-monnayeur. Je me rappelai aussi un certain Florestan que l'on m'avait jadis montré du doigt dans les alentours de l'Opéra, quand j'avais le bonheur d'être jeune. Ce Florestan, qui se plaisait à protéger les arts, et surtout les artistes de la danse, s'était fait acteur dans sa jeunesse, moitié par goût, moitié par nécessité. A la mort de son frère Honoré, il monta, comme dirait M. Prudhomme, sur le trône de ses aïeux, mais il continua à résider à Paris. Il gouvernait son peuple à distance ; quand je dis gouvernait, c'est pour parler la langue diplomatique ; il lui soutirait trois cent mille francs par an. S'il fut, à son avénement au trône, contraint de supprimer l'*exclusive des céréales*, — pardon de l'expression officielle, — il se fit le protecteur de l'instruction publique, en d'autres termes il défendit à tous les habitants de Menton d'apprendre quoi que ce fût à leurs enfants, si ce n'était dans le collége qu'il avait fondé et dont tous les élèves forcés devaient lui payer une contribution annuelle exorbitante !

Ainsi, quand nos braves soldats allaient, aux applaudissements du monde civilisé, exposer leur vie pour



Oliviers. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Anfossi.



Oliviers. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Anfossi.

détruire dans leurs derniers repaires les pirates barbaresques, des souverains prétendus chrétiens, sur la rive française et italienne de la Méditerranée, attentaient ainsi à la vie physique, intellectuelle et morale de leurs sujets, afin d'entretenir leur liste civile.

J'étais indigné, et, en regagnant Garavan, je criais tout bas : Vive Trenca !

La lecture de cette abominable histoire m'avait retardé. L'heure fixée pour le déjeuner était passée lorsque je rentrai, et cependant on n'était point à table.

J'allai me plaindre à Mme Louise, la plus active, la plus honnête, la plus ponctuelle et surtout la plus aimable de toutes les maîtresses de maison.

Elle sonna.

Notre cuisinière mentonaise, la brave Annuccia, dont nous avons tous gardé le meilleur souvenir, accourut à cet appel.

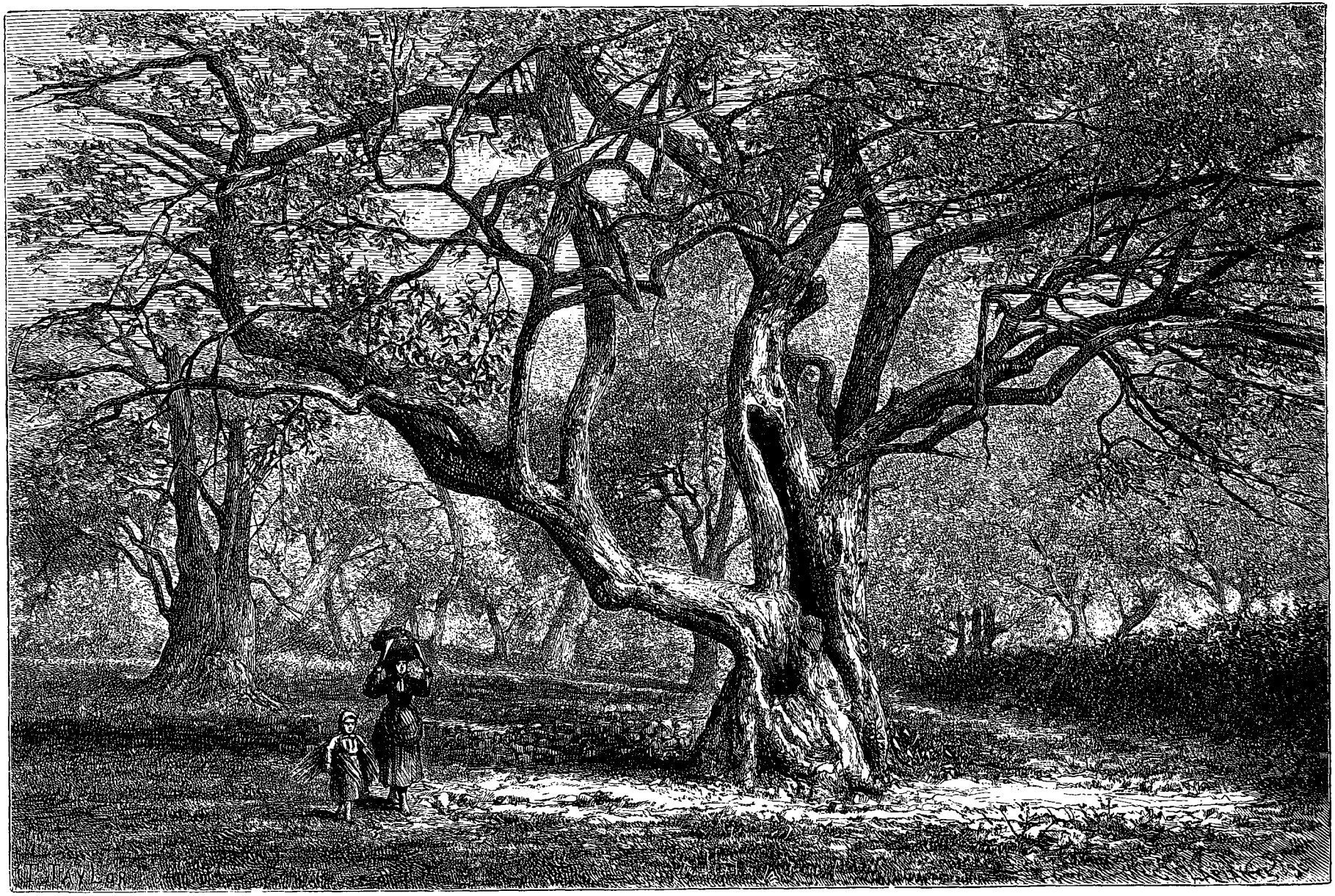
« Pourquoi ne déjeune-t-on pas ? demandâmes-nous.

— Le *petit* n'est pas rentré, » répondit-elle.

Le petit, c'était mon fils, l'ex-mobile, qui venait de commencer sa vingt-cinquième année.

Pour Annuccia, un homme qui n'est pas marié est toujours un *petit*. Lorsqu'elle nous écrivit, après notre retour à Paris, elle recommanda au *petit* de parler bien souvent d'elle à *sa bonne*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Oliviers. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Davanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

A la suite de diverses vicissitudes, Menton et Roquebrune, se séparant de Monaco, se proclamèrent, le 21 mars 1848, villes libres et indépendantes, sous la protection de la Sardaigne. Pendant treize années, cette petite république prospéra, grâce au dévouement de son libérateur, Trenca, qui succomba pourtant à la tâche, le 20 juin 1853.

Sous le régime princier, les impôts directs ou indirects rapportaient au souverain trois cent mille francs, presque entièrement dépensés loin de la principauté.

Sous le régime municipal, le gouvernement des villes libres avait un revenu d'environ quatre-vingt mille francs, tous dépensés dans le pays.

Après les traités de Villafranca et de Turin, les votes presque unanimes des 15 et 16 avril 1860 réunirent cette petite république à la France. Menton n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton des Alpes-Maritimes ; mais l'annexion a décuplé sa fortune. En l'embellissant d'année en année, en améliorant ses voies de communication, en lui ouvrant de nouveaux débouchés, non-seulement la France a imprimé un puissant essor à son commerce, à son agriculture, à son industrie, mais elle y a attiré un nombre de plus en plus considérable d'étrangers qui y dépensent chaque hiver plusieurs millions de francs.

Les Mentonais sont-ils suffisamment reconnaissants? j'aime à le croire, mais je n'oserais pas l'affirmer ; l'avenir le prouvera.

Un séjour de trois mois seulement à Menton m'interdisant le droit de juger ses habitants, j'ai demandé leur portrait à une jeune femme, aussi remarquable par l'esprit que par le cœur, et qui les a étudiés d'après nature pendant trois ou quatre années consécutives. Je la soupçonne même, entre nous, d'avoir trahi les indiscrétions de quelques amies mentonaises.

Il n'y a pas à Menton d'aristocratie proprement dite. La fraction de la population qui s'est enrichie — et elle est assez nombreuse — forme ce qu'on peut appeler la bourgeoisie. Elle se confond souvent, du reste, par sa tenue et par ses manières, avec l'autre fraction, c'est-à-dire avec le peuple, si elle en diffère par le costume et par la langue. Quand elle le veut, elle s'habille convenablement et parle assez purement le français. Le peuple, quant à lui, ne parle que le patois mentonais, c'est-à-dire un affreux jargon composé de mots empruntés à toutes les nations qui ont habité tour à tour les plages de la Méditerranée. Ce jargon, les Italiens ne le comprennent pas mieux que les Français. « On y trouve, me disait une institutrice qui a habité Menton pendant vingt-cinq ans, du piémontais, du provençal, de l'espagnol et de l'arabe. Il semblerait, ajoutait-elle en plaisantant, que le *charabia* ait passé aussi un peu par là, tant la syllabe *ch* y joue un rôle déplorable pour les oreilles. »

En 1867, un jeune Mentonais se promenant dans les salles de l'Exposition universelle, à Paris, parlait son patois chéri avec deux de ses parents qui l'accompagnaient. Une dame étrangère, qui l'écoutait depuis quelques instants, s'approcha tout à coup de lui et lui dit à l'oreille, comme si elle eût été au bal masqué : « Ah ! petit Espagnol, je vous comprends. »

Ce qui manque surtout au bourgeois mentonais, c'est un peu d'amabilité. Il essayerait peut-être en vain d'être distingué, mais il pourrait tenter d'être plus poli. Pareil effort lui semble inutile. Ces étrangers auxquels il doit la plus grande partie de sa fortune, il affecte envers eux un dédain parfois grossier. Rarement, quand il les connaît, il leur adresse la parole à la promenade ou dans un salon ; jamais il ne les salue. Au casino, où se trouvent réunis des Français, des Italiens, des Anglais, il parle, s'il s'adresse à l'un de ses concitoyens, son horrible patois, que nul ne peut comprendre au delà des limites de l'octroi municipal. S'écarter sur un trottoir ou dans un escalier pour laisser le passage libre à un malade, à une femme, à un vieillard, est une politesse qu'il n'aura jamais à se reprocher le soir en faisant son examen de conscience. Du reste, il est aussi économe de sa fortune que de son esprit, s'il en a, ce que je me plais à croire sans preuves, et d'autant plus heureux qu'il travaille moins. « On s'étonne, m'écrit Mme Z***, que leurs femmes, si fines et si gracieuses, ne les aient pas policés, et on ne peut s'empêcher de plaindre un peu les Mentonaises. »

Ces pauvres Mentonaises « sont presque toutes, ajoute ma spirituelle correspondante, aimables, distinguées, bienveillantes, et cachent un peu d'ignorance sous beaucoup de grâce et de gentillesse. Si leurs époux, paresseux et avares, ne dépensent jamais quinze centimes pour acheter et lire un journal, elles savent donner en abondance les belles fleurs de leurs parterres, les oranges et les citrons de leurs jardins, reçoivent les étrangers avec une bonté charmante, se montrent pleines de cœur pour les pauvres malades qui viennent chercher la santé à Menton, et laissent les plus agréables souvenirs à tous ceux qui ont le bonheur de les connaître. »

Supposerait-on, bien à tort, que Mme Z*** ait pu reprocher aux Mentonais une indifférence cruelle pour son amour-propre, je citerais un fragment d'une pièce de vers écrite en 1867 par un vieil avocat, qui n'était certes pas un poëte, et qui adorait Menton :

Quant à l'homme, on l'y trouve assez doux de nature,
Comme ses citronniers s'élevant sans culture,
Ne disant presque pas de mal de son prochain,
Si ce n'est d'un ami, d'un parent, d'un voisin.
Le dire sans vertus ce serait calomnie,
Ni sans esprit non plus (du moins d'économie).
Sobre par-dessus tout, il ménage son bien.
Le riche y vit de peu, le pauvre y vit de rien.
L'étranger que l'un choie, et que l'autre déteste,
N'en est pas moins pour tous un objet précieux ;
Chacun de son côté l'exploite à qui mieux mieux ;
On l'a reçu citron, on ne le rend que *zeste*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le peuple proprement dit vaut mieux que la bourgeoisie : il est poli sans être servile, intelligent, simple et doux. Mais les femmes sont plus laborieuses que les hommes. Mélange d'Arabes, d'Espagnols, de Corses, d'Italiens et de Français, il offre çà et là des types caractéristiques. « Il n'est pas rare, m'écrit encore ma correspondante, de rencontrer des jeunes gens aux membres agiles et nerveux, à la peau bistrée, des femmes aux longs yeux noirs, à la figure mince et fine, au teint brun, aux attaches délicates, à la tournure distinguée, qui rappellent le type maure si bien conservé en Andalousie. Les mœurs sont du reste excellentes dans la classe la plus nombreuse et la moins riche, et c'est en somme une race intéressante, bien qu'un peu mendiante; moins paresseuse que la race italienne, plus sobre et moins criarde que la race provençale. »

Au point de vue religieux, les Mentonais ressemblent beaucoup aux Italiens. La vraie piété leur est inconnue; le culte extérieur leur suffit. Ils sont surtout superstitieux. Leur naïveté dépasse toute croyance.

Un soir, nous achevions notre dîner; les lampes n'étaient pas allumées, mais le jour baissait rapidement, et la salle à manger, située à l'est, commençait à devenir assez sombre.

On sonne; nous n'entendons pas ouvrir la porte.

On sonne de nouveau; même silence.

Nous étions cinq personnes dont trois hommes, dans la salle à manger, voisine de la cuisine.

Un de nous se lève au troisième coup de sonnette et va ouvrir la porte. C'était un commis du bazar de Menton qui nous apportait une collection des plus belles photographies de MM. Davanne et Anfossi.

En revenant à la salle à manger, il aperçoit dans la cuisine, par la porte entr'ouverte, notre domestique commune, Annuccia, qui, tremblant de tous ses membres, essuyait ses yeux baignés de larmes. Il nous appelle à son secours; les questions se croisent :

« Qu'y a-t-il? D'où souffrez-vous? Pourquoi n'êtes-vous pas allée ouvrir la porte?

— Ah! mesdames! ah! messieurs! » s'écria-t-elle d'une voix suffoquée par une émotion violente.

Impossible d'en tirer une parole raisonnable.

On lui fait boire un verre d'eau et de chartreuse; elle se remet peu à peu et finit par s'écrier :

« Pauvre madame Charrette!

— Qu'est-il donc arrivé à Mme Charrette? »

A cette question son effroi redouble; elle se redresse de toute sa hauteur, et, portant vivement la main à son cou, elle fait un geste trop significatif pour ne pas être compris par nous tous.

« Pauvre madame Charrette!

— Elle a été assassinée!

— Ils lui ont coupé le cou, et à sa bonne.

— Qui?

— Des assassins!

— Ce matin, à Menton?

— Oh non, il y a quatre ans, à Paris!

— A Paris?

— Oui, mais elle avait passé l'hiver à Menton! »

Qui eût pu garder son sérieux après une pareille réponse? Qui n'eût ri au nez de la pauvre fille? Elle n'osait pas ouvrir la porte à la nuit tombante, à côté d'une salle à manger où cinq personnes étaient réunies, parce que quatre ans auparavant Mme Charrette, qui *avait passé l'hiver à Menton*, avait été assassinée à Paris avec sa bonne.

Nos rires ne la rassuraient pas.

« Et vous avez peur d'être assassinée à une pareille heure, au milieu de nous? lui demandai-je. Vous avez donc bien mauvaise opinion des Mentonais?

— Oh! monsieur, me répondit-elle, ce sont des agneaux!... Tous braves gens!... Jamais d'assassins!...

— Alors pourquoi êtes-vous si effrayée?

— Pauvre madame Charrette! » répéta-t-elle toute la soirée en continuant de trembler.

Ce trait de mœurs m'en rappelle un autre aussi caractéristique.

Je me rendais d'Annecy à Aix-les-Bains par les Beauges, avec un paysan porteur de mon sac. Au delà du col de Leschaux, je me détournai sur la gauche, pour aller voir un vieux pont à demi ruiné qui franchissait un petit torrent à une assez grande hauteur. On appelait ce pont le Pont-du-Diable. Du reste, il n'avait rien de curieux. Pendant que nous regagnions la route, mon porteur me dit tout à coup :

« Je ne voudrais pas me trouver là à minuit!

— Pourquoi? lui demandai-je.

— C'est un endroit si désert!

— Raison de plus pour y venir sans crainte; puisqu'on n'y rencontre jamais aucun être vivant, on n'y court aucune mauvaise chance!

— N'importe! je n'y viendrais à aucune condition.

— La population de la vallée est-elle donc mal famée?

— Oh! monsieur! s'écria le brave homme avec un accent de reproche et d'indignation, de mémoire d'homme on n'a entendu parler d'un crime à dix lieues à la ronde!... »

Pauvre madame Charrette!

V

Les pauvres sont rares à Menton, et les riches y sont très-nombreux et très-riches.

Cette fortune, Menton la doit à son climat, qui fait prospérer ses citronniers et qui, en y attirant l'hiver des milliers d'étrangers, assure une valeur de plus en plus grande à tous les terrains propres à bâtir.

Ève était évidemment une femme de sens et de goût. En jetant son citron sur une terrasse de Menton, elle avait eu la main heureuse. Il lui eût fallu aller jusqu'en Sicile, à cinq degrés de latitude plus au sud, pour trouver un terrain ou plutôt un climat aussi favorable à la culture du seul fruit qu'elle eût emporté du paradis. De Menton à Palerme, on chercherait en vain un vallon privilégié où le citronnier prospère en pleine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre comme les pommiers en Normandie ou en Picardie. Et encore, à Palerme, dit M. Bennet, les vergers plantés de citronniers sont-ils protégés des vents du nord par de hautes murailles ou dans de petits ravins.

Le citronnier, en effet, ne peut pas supporter le froid; il souffre quand le thermomètre approche du zéro centigrade; à un ou deux degrés au-dessous de zéro, il meurt.

Or, si le citronnier, qui prospère si bien à Menton en plein air, ne peut être cultivé ni à Cannes, ni à Nice, ni à Pise, ni à Rome, ni même à Naples, c'est évidemment, me disait un jour un jardinier mentonais, parce que le climat de Menton est supérieur à tous les autres climats de la France et de l'Italie.

« A quoi doit-il donc cette supériorité? lui demandai-je.

— A sa situation au sud-ouest, et surtout à la double ou triple chaîne de montagnes qui l'abrite contre les frimas du nord.

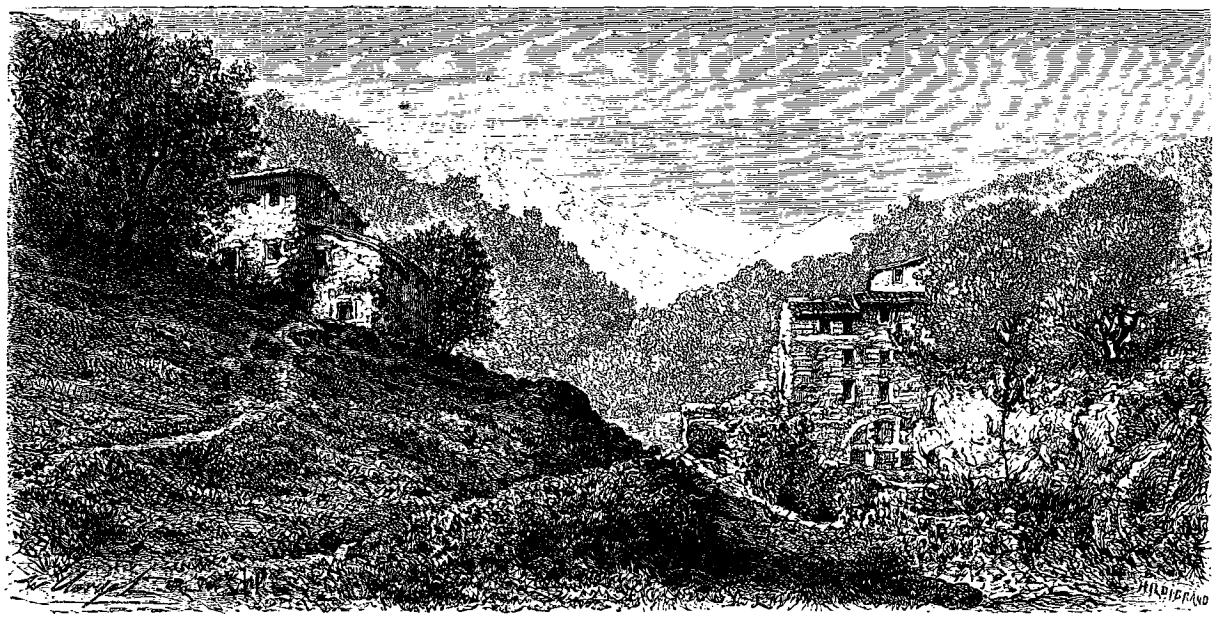
— Mais si je compare les moyennes, je ne trouve pas des différences bien notables. Que m'apprennent, en effet, tous les livres publiés sur Menton? J'en ouvre un au hasard, car ils se copient tous!

« La moyenne annuelle de la température à Menton, égale à celle de Cannes et de Naples, et supérieure à un demi-degré à celle de Nice, de Rome et Pise, est de 16°1, centigrades. Les moyennes sont :

L'hiver.....	9°,6	L'été.....	23°,6
Le printemps.....	15°,3	L'automne.....	16°,8

En hiver la température moyenne est :

A Naples, de.....	9°,8	A Florence.....	7°, 6
A Rome, de.....	8°,1	A Pise, de.....	7°,82
A Sienne, de.....	5°,2	A Venise, de.....	3°,35



Moulin à huile. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Davanne.

« Ces différences sont faibles, vous le voyez.

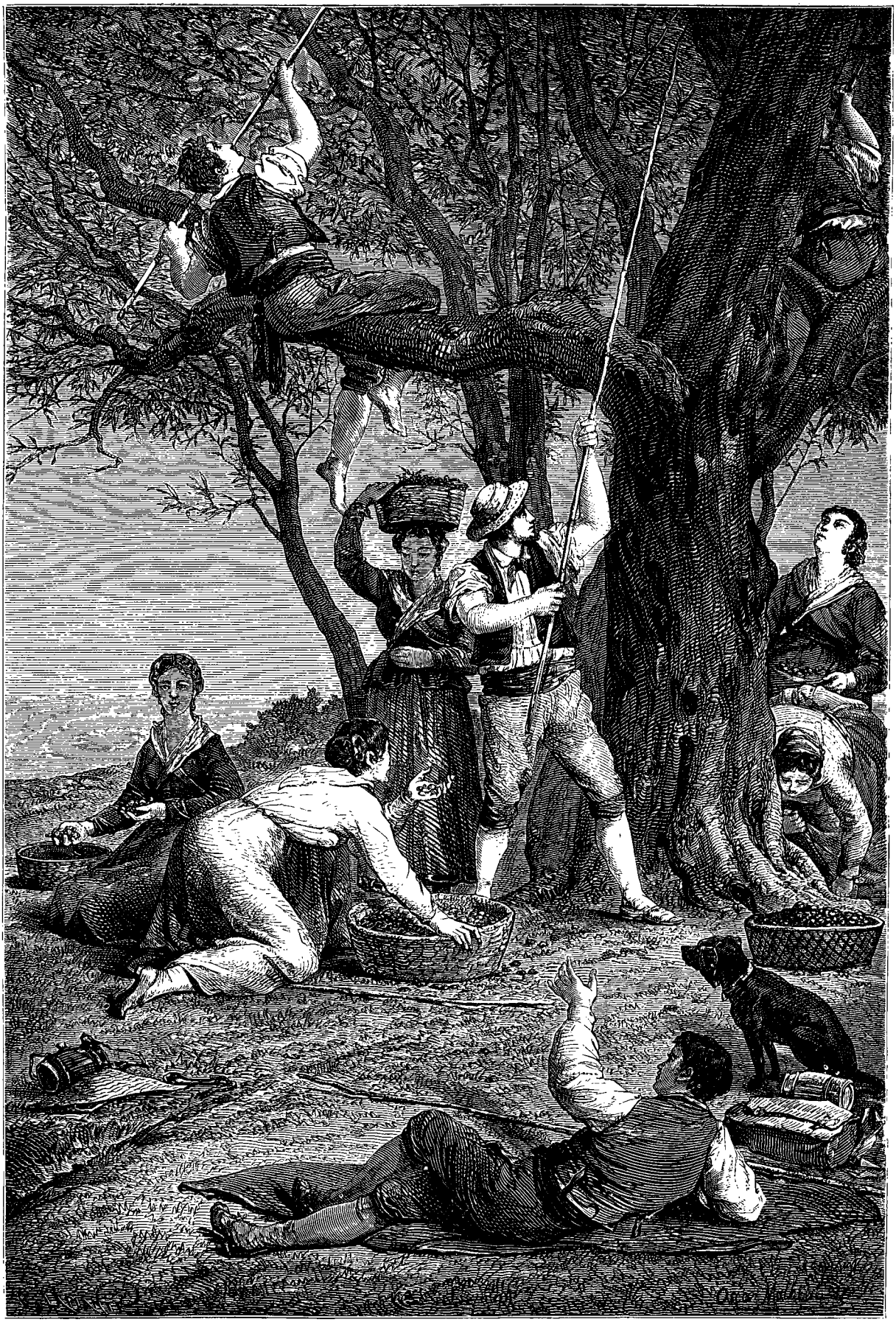
— Sans doute! répliqua-t-il; mais il y en a d'autres plus importantes que les moyennes vous laissent ignorer. A Nice, à Pise, à Florence, à Rome et à Naples, il gèle, il gèle même souvent; à Menton il ne gèle presque jamais. De 1818 à 1861, le thermomètre ne s'est abaissé que quatre fois — et encore pendant quelques jours ou quelques heures — au-dessous de zéro. Dans certaines années, le terme extrême du froid y est de huit degrés au-dessus de zéro. La moyenne des jours de neige est un quart de jour par an; à Florence, — consultez vos statistiques que je sais par cœur, — on compte 1 jour 3; à Palerme, 2, 5; à Venise, 5, 5[1]. »

Quoi que m'en ait dit mon jardinier, qui avait de jolies villas à louer, Menton compte chaque année un certain nombre de jours froids, de jours de pluie et surtout de vent. C'est un paradis, mais heureusement peut-être ce n'est pas un paradis perpétuel.

Des observations faites du 1er janvier 1851 au 31 décembre 1860 ont donné les résultats suivants. Moyenne annuelle : deux cent quatorze jours d'un ciel serein; — quarante-cinq jours d'un ciel en partie nuageux; — vingt-quatre jours de temps couvert; — quatre-vingts

1. De nombreux ouvrages ont été publiés depuis trente ans sur ce sujet qu'il ne m'appartient pas de discuter ici. Je mentionnerai surtout le *Choix d'un climat d'hiver*, par le docteur Bonnet de Malherbe (Baillière et fils, Paris, 1861); *Menton, essai climatologique sur ses différentes régions*, par le docteur Farina (Baillière et fils, Paris, 1863); le *Climat de l'Italie*, par le docteur Ed. Carrière (Baillière et fils, Paris, 1849); *Climatologie de Menton*, par Abel Rendu, dans l'ouvrage *Menton et Monaco* (Menton, Pascal Amarante, 1867); *Winter and Spring on the Shores of the Mediterranean*, par le docteur Henri Bonnet (Londres, John Churchill et Sons, 1870, 4e édition).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cueillette des olives. — Dessin de O. Matthieu, d'après des études de M. Charles Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours de pluie en quantité variable, savoir dix-huit en hiver, vingt et un au printemps, treize en été et vingt-huit en automne.

En vingt-quatre jours la pluie ne tombe pas plus d'un quart d'heure par jour. La moyenne est de sept cent quarante-six millimètres par an : aussi les Mentonais demandent-ils toujours de la pluie ; ils n'en ont jamais assez pour leurs cultures.

Le brouillard est plus rare encore à Menton que la gelée. Celui du mardi 25 avril 1871 y jouit encore d'une célébrité qui deviendra légendaire.

Le matin de ce jour à jamais mémorable dans l'histoire météorologique de Menton, nous nous disposions à partir pour San Remo. La calèche découverte était à la porte du jardin et nous nous hâtions d'achever notre premier déjeuner. Tout à coup Annuccia, déjà nommée, se précipite dans la salle à manger en faisant de ssignes de croix et la figure bouleversée.

« Qu'y a-t-il, Annuccia? lui demandons-nous.

— Ah! mesdames! ah! messieurs! » répond-elle en se signant de nouveau....

Elle ouvre la porte du salon et nous prie de la suivre. La fenêtre était ouverte ; d'un geste énergique elle nous montre la mer et tombe affaissée sur un fauteuil.

Le spectacle que nous avions sous les yeux était en effet saisissant ; mais, si nous le contemplions avec intérêt, il ne nous inspirait aucune terreur.

Un brouillard épais et sombre, qui s'avançait rapidement, comme une muraille, sur la mer radieuse de lumière quelques minutes auparavant, nous cachait déjà les Rochers Rouges à l'est et le fortin du port à l'ouest. Sa vitesse était telle que nous en fûmes enveloppés dès que nous le vîmes. Soleil, mer, plage, coteaux, le jardin même de notre maison, notre voiture qui nous attendait à la grille, tout disparut en quelques secondes à nos regards.

Cependant Annuccia versait de grosses larmes en se tordant les mains de désespoir.

La pauvre fille n'avait jamais vu pareil brouillard ; elle croyait que le monde touchait à sa fin.

« Quel malheur! quel malheur ! répétait-elle en gémissant, je vous l'avais bien dit, le capucin ! »

L'avant-veille de ce jour néfaste, j'avais, à son grand effroi, prêché un petit sermon sur l'obligation du travail à un jeune capucin trop bien nourri qui venait mendier à domicile. Cette réception n'avait pas paru fort agréable à mon auditeur, et Annuccia l'avait, quant à elle, trouvée si inconvenante, que depuis elle ne cessait de redouter, pour nous tous, les plus terribles châtiments de la colère céleste. Parlait-elle du capucin, elle levait les yeux au ciel qu'elle semblait implorer en notre faveur, et ses regards expressifs me demandaient un prompt retour à de meilleurs sentiments envers les ordres mendiants. Ce brouillard lui semblait un premier avertissement trop significatif ; mais, dans ses craintes superstitieuses, je ne devais pas être seul puni. Tout le territoire de Menton était menacé.

« Plus de récolte ! répétait-elle avec un accent convaincu, tous les fruits perdus! tout le pays ruiné! quel malheur! »

Nous lui prédîmes qu'avant midi le soleil aurait triomphé du brouillard, et, à sa grande stupéfaction, nous osâmes partir pour San Remo. Quand elle entendit la calèche s'éloigner, — elle ne pouvait pas la voir de la fenêtre, — elle pria Dieu pour elle, pour Menton et pour nous.

Notre prédiction ne s'accomplit que dans l'après-midi. Le brouillard était tellement épais, il recevait de si nombreux renforts que plus d'une fois nous crûmes qu'il finirait par triompher. A peine du fond de la calèche apercevions-nous notre cocher. Nous ne commençâmes à revoir le soleil qu'aux environs de San Remo. Encore paraissait-il tout fatigué et tout contrit de ce long combat dont il sortait à peine vainqueur. Une bonne nuit lui fut nécessaire pour se remettre et se consoler.

Ce climat, presque trop doux l'hiver, n'est pas trop chaud l'été. Si la statistique mérite toute confiance, dans l'espace de vingt-six ans le maximum de température a été deux fois seulement de trente et un degrés centigrades. La moyenne de l'été est de vingt-trois degrés centigrades.

Je hochais un peu la tête quand mon hôte, M. Viale, me donnait ces chiffres trop éloquents.

« C'est à la mer, me dit-il, que nous devons, pendant l'été, une température aussi agréable. Mais il ne faut pas s'en éloigner si l'on veut profiter de ses brises rafraîchissantes. Au fond de nos vallées ou sur nos montagnes, la moyenne n'est plus la même ; on y étouffe souvent comme à Paris. »

Règle générale, on doit se méfier des moyennes.

Un panégyriste du climat de Menton n'a-t-il pas osé imprimer que la *foudre*, quand elle tombait à Menton, *ne frappait jamais les habitations!* L'humanité de ce tonnerre délicat mérite vraiment un remercîment.

La mer, qu'on ne s'y trompe point, n'est pas aussi aimable que la foudre. Elle s'agite souvent, surtout pendant l'automne, et parfois elle devient tellement furieuse qu'il serait imprudent de s'en approcher. Ses vagues vous emporteraient en vous broyant sans pitié comme les galets de la plage. Quand elle se brise dans sa rage impuissante contre les assises cyclopéennes du quai de Garavan, et quand elle lance avec un fracas assourdissant des gerbes colossales d'écume blanche sur les blocs de rochers destinés à la reconstruction du nouveau port, elle est aussi admirable que l'Océan déchaîné à la Pointe du Raz ou sur les roches du Penmarch. Si la foudre respecte les habitations, la Méditerranée n'a aucune considération pour les bateaux. La tempête devient-elle menaçante, les pêcheurs se hâtent de remonter leurs barques dans les rues voisines du port, qui ne leur offrirait qu'un abri insuffisant. Parfois ils ont beau déployer une énergie et une activité dont à les voir on ne les croirait pas capables ; les vagues, qui les aident en montant, leur font perdre en descendant tout le terrain conquis. Hommes, fem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes, enfants, vieillards tirent et poussent en criant la barque compromise ; la lutte, souvent fort longue, excite des émotions diverses, et, quand la population l'emporte enfin sur la mer, une acclamation de joie couvre un instant le tumulte des flots déchaînés.

Au printemps, en automne, comme en été, la Méditerranée est généralement calme — la statistique lui accorde deux cent quatorze jours par an d'un repos complet — et superbe à contempler non-seulement au lever et au coucher du soleil, mais pendant toutes les heures du jour. Toutefois, si vous avez le système nerveux facile à troubler, ne vous logez pas trop près du rivage où vous êtes accouru pour l'admirer dès votre arrivée. Alors même que vous croyez pouvoir la comparer à un miroir, sa masse parfaitement unie vient heurter la plage avec une force telle que la dernière vague, presque invisible, ébranle l'air à une assez grande distance. C'est une mélodie qu'on se plaît à écouter quand on promène ses rêveries sur la rive; elle berce agréablement l'esprit et les sens ; on aimerait, se dit-on, à s'endormir, dans un hamac bien ombragé, à ce rhythme puissant et monotone. Mais méfiez-vous de la sirène. Cette mélodie, charmante pour quelques instants, est continue. Un moment arrive où l'on voudrait ne plus l'entendre. Elle vous agace, elle vous irrite; elle trouble vos pensées; elle interrompt votre sommeil! Impossible de s'y soustraire ! Vous avez beau vous boucher les oreilles, vous cacher la tête sous vos couvertures, vous ne cessez jamais de l'entendre; elle vous devient tellement odieuse que vous vous levez pour aller chercher au loin, même pendant la nuit, une retraite où règne un silence complet. Le silence ! avec quel enivrement on le goûte quand on en a été longtemps privé, surtout par une plainte qui ne varie pas, qui ne cesse jamais ! Que de fois, ne pouvant la fuir, j'ai injurié, dans un accès de colère, cette belle Méditerranée que j'aimais tant! Que de fois je me suis promis de ne plus habiter une maison d'où l'on pourrait l'entendre en toute saison et en tout temps ! Que de fois aussi j'ai cherché en vain des nuages dans ce ciel trop continuellement pur et bleu!

Des nuages et du silence, tels ont été souvent mes rêves à Menton, surtout quand mes regards éblouis ne pouvaient supporter l'éclat de la mer et du ciel qui se confondaient à l'horizon sans qu'il fût possible de les distinguer; surtout quand des artistes populaires venaient le soir, sous les arbustes en fleurs de notre jardin, chanter, avec ou sans accompagnement de guitare, les plus ravissantes mélodies de la musique moderne! Quelles heures délicieuses on eût passées à les écouter si la vague eût consenti à se taire pendant ces concerts improvisés en plein air. Parfois, irrités de ces interruptions sans fin, nous faisions monter dans notre appartement le ténor et ses compagnons; mais l'effet n'était plus le même, et les pâles bougies de notre salon, où nous devions nous condamner à une sorte d'asphyxie pour y obtenir une apparence de silence, faisaient trop regretter les beaux rayons de la lune qui se jouaient sur le miroir des flots et sur les fleurs de nos rosiers. Toute poésie avait disparu, et la voix du ténor lui-même (un garçon tonnelier) paraissait moins pure et moins mélodieuse!

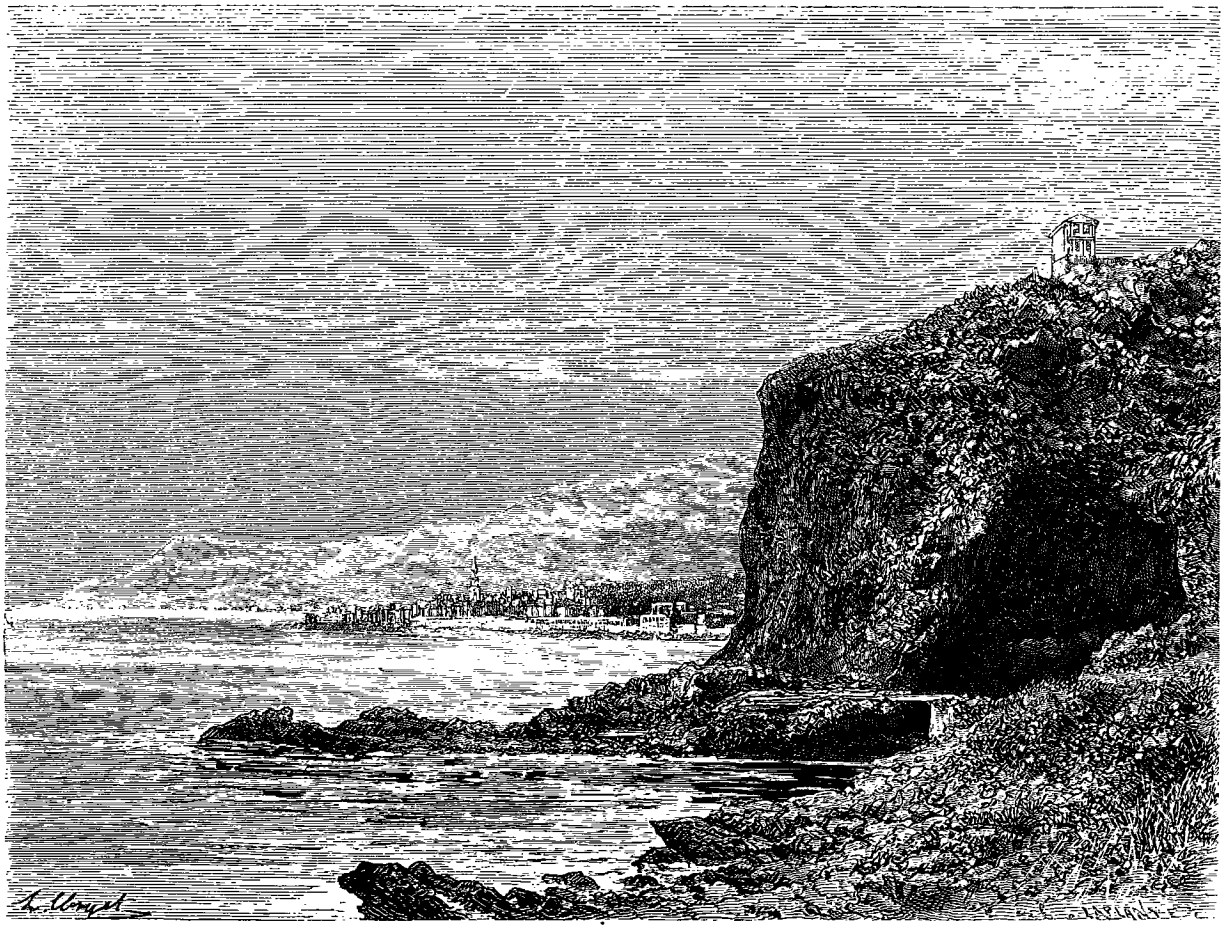
La Méditerranée est plus chaude en toute saison que l'Atlantique sous la même latitude; en outre, elle a près de la côte mentonaise une très-grande profondeur : deux mauvaises conditions pour la pêche; le poisson, qui aime surtout les eaux froides, se multiplie plus facilement dans les eaux peu profondes, où il est d'ailleurs plus facile à prendre. Si les poissons sont rares, les pêcheurs sont nombreux à Menton; ils font preuve d'une patience vraiment merveilleuse. Bien que trop souvent déçus dans leurs espérances, si fatigués qu'ils soient par des tentatives inutiles, ils recommencent toujours cette partie trop chanceuse qu'ils sont presque sûrs de perdre. Ai-je le droit de les railler? Tout le temps qu'a duré mon séjour, j'ai été aussi joueur et aussi naïf que les pêcheurs les plus endurcis! Voyais-je de ma fenêtre le filet s'approcher de la plage, je courais à l'endroit où il allait être tiré sur le sable ou sur les galets, et, le regard fixe, le cœur palpitant d'espérance, j'attendais patiemment, sous les rayons parfois trop brûlants du soleil.... Hélas ! le résultat était presque toujours le même : un seul petit poisson, rarement deux, au milieu d'une sorte de bouillie gluante.... un amas de blanquettes que les gens du pays mangent tout crus, et dont nous nous régalions quand ils étaient frits.... Cent fois, en rentrant tout déconfit à la villa Santa Maria, j'ai juré qu'on ne m'y prendrait plus; jamais je n'ai pu tenir mon serment....

Toute médaille a son revers. Bien qu'il soit devenu un peu prudhommesque, ce proverbe sera éternellement vrai. Le revers de la médaille à Menton, c'est le moustique.

Il y a, m'a-t-on dit, plusieurs variétés de moustiques : des gros, des moyens et des petits. Je ne l'affirmerais pas. Tout ce que je sais quant à moi, hélas ! par ma propre expérience, c'est que, quelle que soit sa taille, cet insecte est l'animal le plus désagréable, le plus méchant, le plus agile et le plus sournois de la création. Que de combats je lui ai livrés pendant des nuits entières ! et que de défaites j'ai essuyées ! Plus j'en exterminais d'ailleurs, plus ils semblaient se multiplier ! J'eus bientôt renoncé à la moustiquaire. Si je m'introduisais avec des précautions ridicules dans cette odieuse prison, les bandes qui s'y étaient cachées pour m'y attendre y faisaient entrer en même temps que moi des réserves formidables. Vainement, les mains gantées, je m'enveloppais trois fois, au risque de m'étouffer, la tête, le cou et les épaules dans un châle de la gaze la plus fine. A peine avais-je soufflé ma bougie que des escadrons entiers, rangés en bataille autour de moi, s'empressaient de sonner la charge à mes oreilles. Ces odieux sifflements, je les entendrai jusqu'à ma dernière heure! ils m'exaspéraient plus encore que les piqûres! Étaient-ce des chants de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haine ou de joie? qui le sait? Impossible de dormir! Furieux, je me levais brusquement pour commencer une de ces chasses épiques qui le plus souvent ne finissaient qu'avec la nuit! Où sont-ils? je n'en aperçois pas un seul au plafond ou sur les murs! Ces monstres se ménagent avec un art merveilleux des repaires invisibles! Une bougie d'une main, une serviette de l'autre, je cherche, j'examine.... Ne me trompai-je point? j'ai découvert l'apparence d'une ombre sur le papier! Qui la produit, cette ombre? Évidemment un de mes ennemis! En voilà un enfin! Éclairé de face, il est presque impossible de le voir; éclairé par côté, — je recommanderais ce procédé aux chasseurs si la chasse pouvait donner des résultats utiles, — il projette une petite tache facile à reconnaître bien qu'elle soit immobile, car avec de bons yeux on distingue au-dessous de longues pattes et une trompe! Heureuse chance! il s'est gorgé de mon sang, il paraît profondément endormi. S'il m'apercevait, il aurait déjà fui! Je m'approche le plus lentement possible; je retiens



Les Rochers Rouges. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Davanne.

mon souffle.... Cette fois il ne saurait m'échapper.... Ma serviette n'en est plus qu'à deux ou trois centimètres.... Je l'écrase violemment contre la muraille.... Eh! non, tu ne l'as pas écrasé, maladroit! Regarde donc! le papier et la serviette sont immaculés! Il a été plus fin et plus agile que toi. L'électricité est moins rapide que son vol! A quoi bon vraiment recommencer? Honteux et découragé, je m'abandonnais sans défense à la rage insatiable de mes bourreaux.

Si j'étais membre d'une académie savante, je fonderais un prix pour la solution des problèmes suivants?

1° A quoi servent les moustiques?

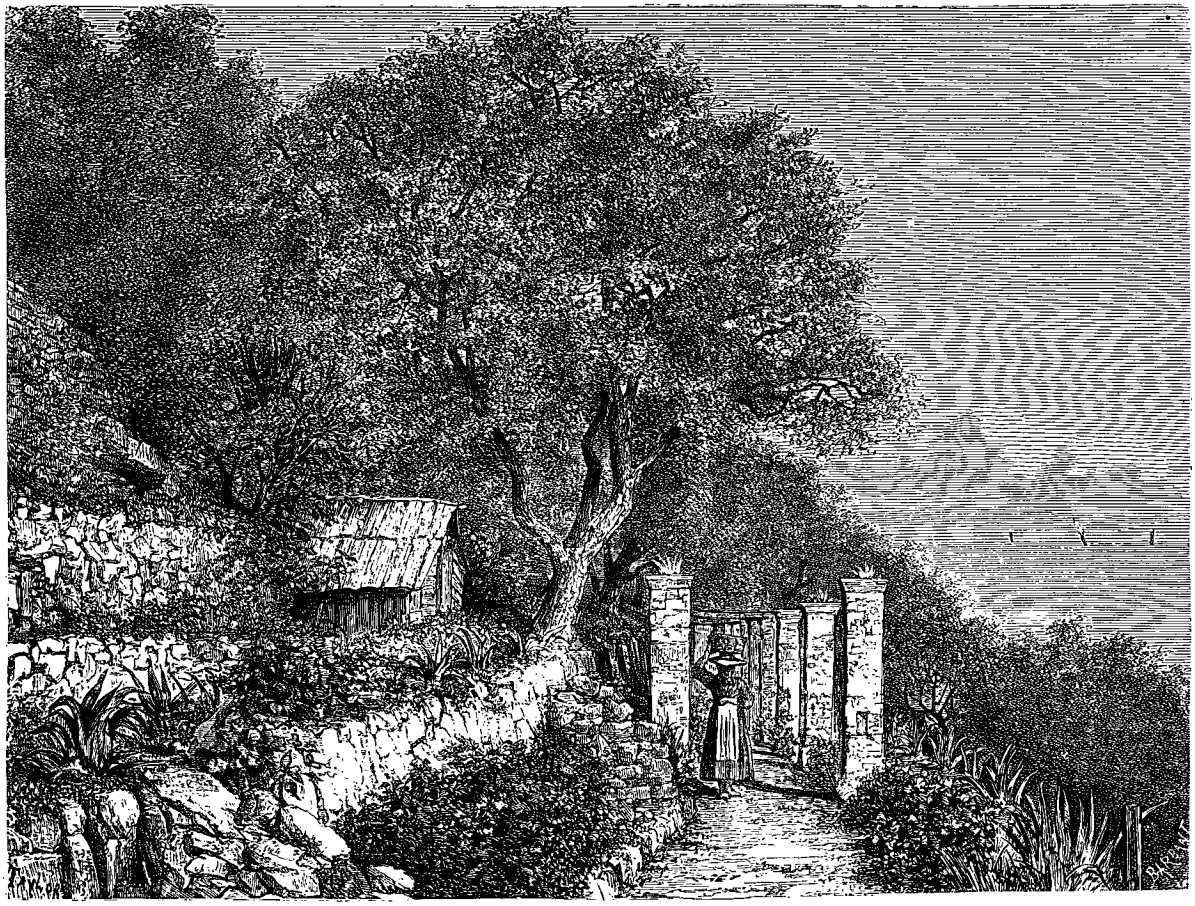
2° Pourquoi les indigènes n'en sont-ils pas piqués comme les étrangers?

3° Pourquoi les indigènes qui s'absentent n'en sont-ils piqués à leur retour que si leur absence a duré plus de six semaines?

Adolphe JOANNE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardin de la villa Bennet. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Davanne.

MENTON ET BORDIGHERA,

PAR M. ADOLPHE JOANNE [1].

1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

19 *mars* 1871. — Les deux villes n'ont plus rien à nous apprendre; nous les savons par cœur. Du reste, nous les traversons presque chaque jour, avec un nouveau plaisir, soit au départ, soit au retour, quand nos excursions ne nous entraînent pas en Italie.

Hier, en sortant du bazar, j'ai rencontré sur le quai du Midi, où j'admirais de très-belles vagues, un de ces imbéciles qui s'appellent eux-mêmes des boulevardiers. A la sottise Z.... joint la lâcheté. Dès qu'il apprit le désastre de Sedan, il s'enfuit de Paris.... jusqu'en Égypte. L'Italie elle-même ne lui semblait pas assez sûre. Aussi ne cesse-t-il d'injurier les Parisiens, qui n'ont pas eu le *patriotisme*, ce sont ses expressions, d'ouvrir leurs portes à l'ennemi victorieux. Installé depuis quelques semaines à Monaco, où il ne s'amuse guère, il est venu passer deux ou trois jours à Menton. J'essaye en vain de l'éviter; il m'aborde.

« Comme on s'ennuie ici ! me dit-il en bâillant.

— J'y suis arrivé il y a plus d'une semaine, et j'y ai trouvé les jours trop courts !

— Que diantre pouvez-vous faire pour vous distraire? Pas de casino! pas de théâtre! pas de café!

— La nature me suffit à moi ! et elle est si belle, si variée!

— Vous croyez à *ça*, vous! répliqua-t-il en hochant la tête avec un sourire ironique.

1. Suite et fin. — Voy. p. 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Comme à Dieu.... lui répondis-je gravement.

— Après tout, c'est possible, ajouta-t-il en rebâillant. Vous avez toujours été si exagéré en tout, et si original!... Bien du plaisir, mon cher. » Et il alla promener son ennui je ne sais où. Je ne le retins pas.

Nous ennuyer à Menton, au milieu de mars! Quel odieux blasphème! D'abord Charles ne nous en eût pas laissé le temps! Notre ami est une véritable providence pour ses compagnons! Il ne cesse pas un seul moment, tant que le jour dure, de s'en occuper! Chaque nuit il invente une excursion nouvelle plus extraordinaire que celle de la veille! Bien avant que l'heure de la promenade ait sonné, il nous entraîne à sa suite, par monts et par vaux, — jamais cette expression n'a été plus juste, — au sommet d'escarpements que les chèvres elle-mêmes n'essayeraient peut-être pas de gravir! L'obstacle l'anime jusqu'à l'héroïsme! Mais, quand il l'a vaincu, il le méprise et il ne nous permet pas de jouir de notre triomphe! Le repos nous est interdit! A peine assis, il faut se lever, pour courir plus vite encore à de nouvelles conquêtes, toujours plus difficiles, et quelquefois seulement mieux récompensées!

Le mois de mars, souvent fort désagréable à Menton, restait charmant pour nous. Le vent d'est soufflait-il deux ou trois fois par semaine, ce n'était que dans l'après-midi. Les matinées étaient toujours chaudes et calmes. Dès la première heure, je gravissais les vastes terrasses plantées d'oliviers séculaires qui dominaient la villa Santa Maria, et dont les deux extrémités aboutissaient à de petits vallons étroits et profonds, tout remplis de citronniers, d'amandiers, d'orangers, de figuiers, d'aloès et de vignes. En quelques minutes, je récoltais, sous ces beaux arbres, en écoutant les concerts d'oiseaux inconnus, une énorme gerbe de fleurs. J'en rapportais chaque matin deux ou trois espèces qu'il m'eût été impossible d'y découvrir la veille; en une nuit elles avaient grandi et s'étaient épanouies par milliers! Vous en dire les noms me serait absolument impossible. Elles étaient nouvelles, la plupart me semblaient jolies, quelques-unes exhalaient de doux parfums; je les offrais à Mme Louise, qui en ornait, avec un goût inimitable, tous les vases de l'appartement.

La *flore mentonaise* est, à ce que j'ai lu dans des livres de botanique, aussi remarquable par le nombre des espèces et la variété des formes que par la délicatesse des parfums et l'éclat des couleurs. Sur soixante-quinze kilomètres carrés, elle contient, assurent les savants, autant d'espèces (mille environ) que l'Irlande qui compte quatre-vingt mille kilomètres carrés[1]

Parmi ces espèces, je ne connaissais guère, je ne rougis pas de l'avouer, que la violette, l'anémone, l'hyacinthe, le narcisse, la tulipe et d'autres fleurs aussi communes. Mais, si je le voulais, je me déguiserais instantanément en savant, comme certains écrivains qui, dans tous leurs livres, se complaisent à cette métamorphose trop facile. Ne suffit-il pas, en effet, de prendre dans sa bibliothèque quelques ouvrages d'histoire naturelle et d'y copier au hasard des mots latins aussi malaisés à lire qu'à prononcer, et que l'on serait désolé de comprendre?

« Ce matin, dans un bois de *phyllireas*, au pied d'un *chamœrops humilis*, j'ai découvert, près d'un *nectaroscilla hyacinthoides*, un *rumex bucephaloporus* sur lequel s'était posé un *zigene filipendula*, etc. »

J'aurais adoré la botanique si elle avait été moins pédante. La langue que lui font parler ses adeptes m'a toujours rebuté! Aussi suis-je resté le plus ignorant des touristes! Heureusement l'ignorance n'empêche ni les sensations vives ni les sentiments tendres! Savant, j'admirerais moins, j'en suis sûr, ces plantes vulgaires qui m'étonnent autant qu'elles me ravissent : ces chrysanthèmes, dont un seul pied porte un bouquet de fleurs qui a plus de dix mètres de circonférence et près de deux mètres de hauteur; ces géraniums, parfois d'un rouge trop éclatant, qui dépassent en élevation nos plus belles touffes de lilas; ce rosier-banks, qui couvre de ses milliers de branches et de ses millions de fleurs toute une longue tonnelle; cette capucine, qui tapisse toute la façade d'une maison; ces pétunias, si gigantesques qu'à la première vue on les prend pour des arbres.

Les arbres m'intéressent et me charment autant que les fleurs. Deux surtout, le citronnier et l'olivier, me semblent dignes d'une étude spéciale. Dans toutes mes promenades solitaires, je ne manque jamais de causer longuement — si je trouve des Mentonais qui comprennent et parlent le français — avec tous ceux qui les cultivent ou qui en récoltent les fruits.

En Sicile, le citronnier n'a qu'une saison qui, commencée en septembre, finit en mars. Pendant le printemps et l'été il ne produit plus, car la chaleur est trop forte. A Menton, grâce à l'égalité et à la douceur de la température, le même arbre porte en tout temps des fleurs et des fruits à divers états de maturité.

« Menton, en produisant les *verdami* ou les citrons d'été, seule espèce qui supporte les longs voyages, a un avantage marqué sur la Sicile et sur presque tous les autres pays producteurs, dit M. Abel Rendu; la nature lui a assuré, pendant la saison la plus favorable, le monopole de l'importation dans les contrées lointaines. »

Crescono le frutte
Sotto la man che coglie.

« Les fruits croissent sous la main qui les cueille. » Ces vers ne sont point une métaphore. La récolte des citrons a lieu à Menton du 1er janvier au 31 décembre. En toute saison on trouve des fruits bons à cueillir. Le produit varie selon les années. En moyenne on peut compter quarante millions de citrons.

A mesure qu'ils sont cueillis, on range les citrons dans de grandes corbeilles que des femmes mettent sur leur tête dès qu'elles sont pleines. Quelquefois les

1. Les amateurs pourront consulter l'ouvrage de M. Ardoino.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porteuses paraissent s'affaisser sous le poids qui les accable, tant ces corbeilles sont lourdes. Mais dès l'enfance les Mentonaises sont habituées à ce genre d'exercice, qui leur donne une grande force dans les reins et une taille élégante, en les obligeant à marcher très-cambrées. Tout ce qu'elles portent, elles le portent sur la tête avec une adresse et une sûreté merveilleuses. Chaque matin je voyais une de nos voisines venir remplir son seau à la fontaine, le poser sur sa tête sans chercher l'équilibre et regagner son logis, soit en tenant un de ses enfants dans ses bras, soit en allongeant d'énergiques coups de pied aux gamins qui encombraient le trottoir. Malgré la violence de ses gestes, aucune goutte d'eau ne tombait du seau, qui ne bougeait pas plus que s'il eût été solidement amarré sur le parapet du quai. Le marché était assez éloigné de la villa que nous habitions. Quand la cuisinière en revenait, son panier de provisions sur son chignon, elle tricotait en marchant sans se préoccuper de son fardeau. Les porteuses de citrons sont trop chargées pour ne pas modérer avec leurs bras tendus en haut les mouvements désordonnés de la corbeille qui se balance sur leur tête. D'ailleurs, les sentiers qu'elles descendent sont çà et là de véritables échelles de pierre auxquelles il manque beaucoup d'échelons; aussi ne sauraient-elles prendre trop de précautions pour se maintenir, elles et leur fardeau, en équilibre.

Toutes ces corbeilles, descendues des hauteurs, sont déposées dans de vastes magasins voisins du port. Les fruits qu'elles contiennent y passent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur fraîcheur primitive. Alors ils subissent un examen. On refuse tous ceux qui ne paraissent pas assez bien portants pour pouvoir supporter les fatigues d'un long trajet. Les immaculés sont seuls admis à l'honneur d'un voyage continental ou maritime. Le triage est consciencieusement fait. Seulement, quand les élus, enveloppés avec soin dans du papier buvard, sont emballés, les plus beaux, mis habilement de côté, forment la rangée supérieure [1].

Le prix des citrons est très-variable, selon les années et selon les saisons. Le minimum est en moyenne de douze à quinze francs le mille, le maximum de cinquante à soixante francs; soixante-dix francs est un prix exceptionnel. C'est vers la fin de juin ou dans le commencement de juillet que la hausse est la plus forte, selon la grande loi économique de l'offre et de la demande. Pendant l'été la consommation est en effet beaucoup plus considérable.

Cet arbre divin, si productif, porte aussi la peine du péché originel. Abandonné à lui-même, il ne donnerait ni fleurs ni fruits. Diverses maladies l'attaquent parfois avec violence. La plus redoutable est la *morfea*, qui le couvre d'une poudre noire formée par des myriades d'insectes. Il lui faut, non-seulement des soins minutieux, mais une nourriture succulente. Sa santé coûte cher à son propriétaire. Quand on se promène l'hiver dans les citronneries, on voit souvent des trous circulaires creusés au pied des arbres, à trente centimètres de profondeur. Les aliments qui y sont déposés exhalent généralement une odeur peu agréable: ce que le citronnier préfère, c'est de la raclure ou des débris de cornes. Quand le menu est suffisant, on le recouvre de terre. La digestion se fait d'ordinaire en deux ans; pour les plus gourmands en un an ou dix-huit mois.

Les orangers sont beaucoup moins nombreux à Menton que les citronniers. La récolte varie d'un million et demi à deux millions; le prix, de dix à vingt francs le mille. Du reste, les oranges mentonaises, pour la plupart médiocres, ne peuvent pas soutenir la comparaison avec celles d'Espagne, des îles Baléares et de Palerme. L'oranger, moins bien partagé que le citronnier, ne fleurit qu'une fois par an, et ne donne en conséquence qu'une seule récolte, qui se fait d'ordinaire en janvier et en février pour l'exportation avant la maturité complète du fruit. Veut-on manger une bonne orange à Menton, il faut la détacher de l'arbre en avril ou même en mai, quand elle est bien rouge. Si l'oranger est moins productif que le citronnier, il est aussi moins délicat. Il peut supporter sans en souffrir des froids assez rigoureux. Cependant, comme son fruit mûrit en automne et en hiver, il ne prospère pas dans les régions où l'hiver est très-froid.

Mon arbre de prédilection est l'olivier! Je lui dois une réparation éclatante. Que de fois, avant d'avoir dépassé l'Esterel, je m'étais permis de le mépriser! Qu'il me paraissait — ce qu'il est en effet — petit, chétif et laid, dans les plaines ou sur les coteaux de la Provence! Les journaux annonçaient-ils une gelée qui avait détruit tous les oliviers des environs de Toulon et de Nîmes, tout en compatissant au désespoir de leurs propriétaires, j'étais heureux de penser que je n'aurais plus l'ennui de les revoir! Mais quand, après avoir franchi l'Esterel, j'eus atteint Cannes, quand de la Turbie je descendis à pied à Monaco, quand surtout j'eus dépassé le cap Martin, l'admiration la plus enthousiaste succéda peu à peu à la plus féroce des antipathies. Les vieux chênes du Gros Fouteau dans la forêt de Fontainebleau ne m'avaient pas causé au premier aspect une émotion aussi vive. L'olivier mentonais est, sans contestation possible, le roi de tous les arbres de la Méditerranée. N'ayant jamais été ni détruit, ni même endommagé par la gelée, il a pris des développements vraiment phénoménaux sur cette terre privilégiée. La durée de son existence paraît presque indéfinie. Certains troncs du cap Martin datent, dit-on, de l'empire romain. Les plus vieux sont

1. Il y a trois sortes de caisses : les *lyonnaises*, les *flandrines* et les *messinoises*.

Les lyonnaises, contenant environ quatre cent quatre-vingt-dix citrons, sont destinées à la France; les flandrines, contenant quatre cent vingt citrons, ne s'expédient que dans le nord de l'Europe; et les messinoises, qui renferment seulement trois cent soixante citrons, partent pour l'Amérique.

Chaque année des navires américains se montrent tout à coup, vers le mois de mai, en rade de Menton. A peine ont-ils jeté l'ancre, que des barques leur portent leur cargaison : environ trois mille caisses messinoises, soit dix millions de citrons.

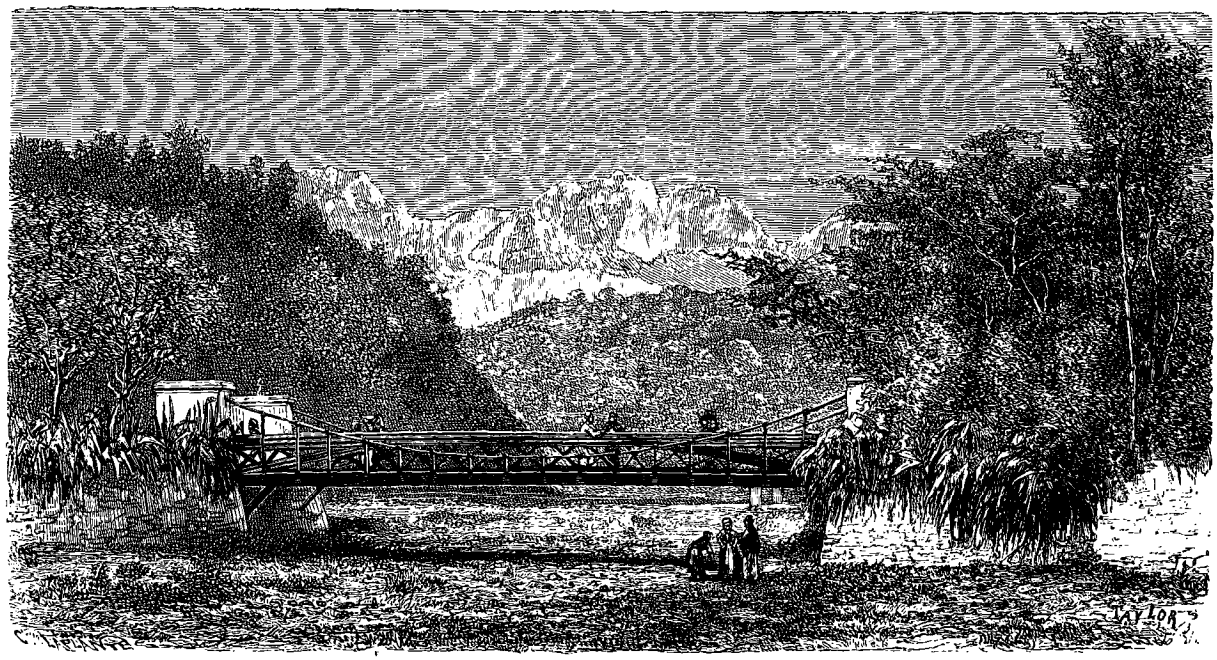
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plus beaux; ils affectent des formes si étranges, ils projettent si capricieusement dans toutes les directions des branches si fantastiques, leur feuillage, qui laisse passer la brise tout en interceptant les rayons du soleil, et si féeriquement léger, si gracieusement penché, qu'on a beaucoup de peine à s'en éloigner et qu'en les quittant on se promet toujours d'y revenir. Qu'on se promène sous leur ombrage ou qu'on les contemple d'une hauteur voisine, ils excitent les mêmes transports d'admiration: au printemps surtout, quand leurs feuilles prennent une jolie teinte verte (Voy. les gravures des pages 248 et 249.)

L'olivier fleurit en avril et donne une récolte par an; mais, comme pour nos pommiers de la Normandie, une année d'abondance est presque toujours suivie d'une année de stérilité. Il demande, ainsi que le citronnier, d'assez grands soins et beaucoup de fumure. Ce qu'il préfère, ce sont des haillons de laine ou de toile ramassés dans tous les bouges de l'Italie.

L'olive mûrit en automne, devient noire et commence à tomber de l'arbre en décembre et en janvier. Chaque propriétaire la récolte à sa guise : l'un l'abat en frappant les branches avec des gaules; l'autre la fait cueillir soigneusement; un troisième attend parfois jusqu'au mois d'avril qu'elle tombe d'elle-même. L'huile, fabriquée dans des moulins pittoresques — des *frantoi* — qui noircissent et infectent l'eau des ruisseaux, se vend un franc à un franc cinquante le kilogramme, selon la qualité. La récolte dans les bonnes années se monte à quatre cent mille kilogrammes.

Les progrès de l'oïdium avaient fait renoncer les Mentonais à la culture de la vigne; ils s'y adonnent de nouveau avec succès, car ils récoltent environ deux mille hectolitres de vin par an, et i's le vendent cin-



Pont du Caréi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Davanne.

quante centimes à un franc cinquante centimes le litre. Nous en achetions à vingt centimes dont nous nous régalions. Évidemment si la vigne était mieux cultivée, elle donnerait des produits bien supérieurs. Et encore faudrait-il perfectionner la fabrication du vin.

Mais, à Menton comme partout, la routine jouit d'une autorité indiscutable. D'ailleurs, si la population est avide, elle est indolente. ce qui manque surtout à l'agriculture, c'est l'eau. Les montagnes renferment des sources qui ne sont pas utilisées. Qui se donnera la peine de les chercher, de les capter? Qui construira des aqueducs pour les amener dans les citronneries, qui en ont trop souvent un si grand besoin? Chaque propriétaire se contente de creuser une citerne dans laquelle il recueille les eaux de pluie. Les grenouilles profitent de ces cloaques pour s'y multiplier indignement, et elles s'y trouvent si heureuses que toutes les nuits elles y chantent d'interminables cantiques de joie et d'amour.

VII

Nous avons d'abord étudié notre baie : la baie orientale. Le lendemain de notre arrivée, nous pensions follement qu'une exploration complète nous prendrait à peine une couple de jours. Les apparences nous avaient trompés. Ce versant de la chaîne du Berceau, qui semble tomber presque à pic dans la mer, n'est pas aussi uni qu'on pourrait l'imaginer au premier aspect. Sillonné de nombreuses ravines transformées peu à peu par les eaux en petits vallons, il renferme dans ses replis une miniature de vallée tortueuse dont le torrent presque toujours desséché est franchi par un pont de pierre et qui se termine, à une faible distance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les pêcheurs. — Dessin de O. Matthieu, d'après des croquis de M. Charles Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du rivage, au pied d'une paroi escarpée d'où tomberait une cascade s'il y pleuvait jamais. En Écosse, cette cascade jouirait d'une grande célébrité. Sur vingt chutes d'eau que j'y ai visitées, d'après la foi des Guides écossais, dix-huit au moins n'étaient que des *sites* favorables. Dans la saison des voyages, l'eau n'y brille que par son absence complète, et l'imagination la plus facile à exalter y chercherait en vain des traces de son passage antérieures au déluge. Les habitants de la Suisse saxonne sont plus ingénieux et plus honnêtes. A peine le touriste est-il amené devant la cascade promise par une affiche colossale, — on paye un franc avant d'entrer, — qu'un compère tire une ficelle et, à travers un trou qui s'ouvre brusquement dans une planche et qui se referme presque aussitôt, tombe un jet à peu près aussi gros que celui du tonneau d'un porteur d'eau. Heureusement les propriétaires de cette *curiosité de la nature* ne vous laissent pas le temps de l'admirer.

De la plage à une certaine hauteur, ce versant, au sommet rocheux et nu, est une merveille de culture. Dédaignant les petits sentiers plus ou moins pavés, qui d'ailleurs y sont rares, nous y montions de terrasse en terrasse, au milieu des citronniers, des orangers, des figuiers et des oliviers. Pas un coin du sol qui soit perdu. Le terrain naturel manque-t-il, on en crée; on construit un mur en pierres sèches derrière lequel s'entassent peu à peu des fragments de rochers écrasés et quelques poignées de terre végétale. Pendant qu'il s'achève, ce jardin, si petit qu'il soit, est planté. Beaucoup ne contiennent qu'un seul arbre. La montagne ainsi défrichée s'est couverte avec le temps d'une végétation luxuriante et productive.

Aucune de ces petites propriétés n'est close. On passe de l'une à l'autre par de petits escaliers à peine larges pour un pied, et construits de biais en saillie dans les murs des terrasses. Quelquefois cependant la pente a été trop forte pour permettre d'établir entre deux propriétés un semblable moyen de communication. Comment monter plus haut? Dans quelle direction aller chercher un sentier qui n'existe peut-être pas? C'était dans ces graves circonstances que se signalait le génie ascensionniste de Charles. Nulle difficulté ne l'arrêtait; donc nulle difficulté ne devait nous arrêter. Plus d'une fois, pour faciliter son escalade, il s'accrocha à une pierre saillante ou à une racine qui tombèrent en même temps que lui sur la terrasse d'où nous le contemplions avec plus d'intérêt que d'effroi. Bien que tout meurtri de sa chute, il s'élançait de nouveau à l'assaut; il nous entraînait à sa suite; il nous aidait en cas de besoin, et nous finissions par monter plus haut. C'était notre seul but. *Excelsior*. Mais quels rires inextinguibles quand l'une de nos compagnes, tirée par en haut, poussée par en bas, la poitrine écrasée sur un rocher, semblait nager dans le vide sans pouvoir ni avancer ni reculer! Les échos de la montagne doivent en retentir encore!

Bien que nous ne fissions jamais la même promenade, nous jouissions presque toujours du même paysage : des vallons d'orangers et de citronniers, des terrasses d'oliviers, et, entre les branches de tous ces beaux arbres, une mer d'un bleu indigo jusqu'à l'horizon, où l'œil ébloui cherche toujours, sans jamais les apercevoir, les montagnes de la Corse; mais, dans notre enthousiasme insatiable, nous nous persuadions que nos découvertes du jour surpassaient de beaucoup celles de la veille. N'était-ce pas le plus bel olivier que nous eussions encore admiré! Jamais nous n'avions vu de citronniers plus vigoureux, plus chargés de fleurs et de fruits? Ce caroubier a-t-il son égal sur toute la terre? Cette villa est certainement la plus délicieuse de toutes les villas des environs. C'était une merveille en effet (voy. la gravure de la page 265). Je ne parle pas, bien entendu, de la construction, d'apparence fort vulgaire; mais quelle situation unique! A mi-côte, au-dessous d'une admirable forêt d'oliviers, dominant d'innombrables terrasses d'orangers, de citronniers et de vignes; en face, la mer sans bornes; à droite, Menton; sur la gauche, les Rochers Rouges : c'était féerique. Et quelle terrasse! Un oranger gigantesque en ombrageait la plus grande partie. A l'entrée se balançaient gracieusement des bambous et des palmiers; à l'extrémité opposée, un jardin potager étalait un petit bosquet de légumes d'une beauté et d'une grosseur vraiment fabuleuses. A les contempler, on se croyait le jouet d'un rêve. Partout les parfums les plus odorants, partout les fleurs les plus colossales et les plus éclatantes.

J'y étais arrivé par hasard, en apercevant inopinément à mes pieds, sur la lisière de la forêt d'oliviers, un filet de fumée blanchâtre qui s'échappait d'un épais massif de verdure. J'en descendis jusqu'au chemin de fer, qui avait mutilé ces jardins d'Armide, par un joli chemin briqueté, entre deux rangées de piliers carrés construits sur un petit mur peint en vert et supportant une vaste treille où les rosiers, la vigne, les orangers, les citronniers, les figuiers confondaient leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits. De chaque côté s'étendaient à perte de vue les plus riches terrasses de Menton.

Je ne jurerais pas que ce soir-là je n'aie pas commis le péché d'envie.

Notre but de promenade favori était le *Ristorante della Frontiere*, aujourd'hui la douane, bâtiment carré, vulgaire et pittoresque tout à la fois, qui s'élève au sommet des Rochers Rouges. Divers chemins nous y conduisaient. Le plus fréquenté, même par nous, était la route de la Corniche. A quinze minutes de la villa Santa Maria nous franchissions le pont Saint-Louis, construit en 1806. Ce pont, d'une seule arche de vingt-deux mètres, jetée sur une gorge étroite et rocheuse, dont le fond, à peine arrosé par un mince filet d'eau, est à soixante-cinq mètres au-dessous de la voûte, sépare la France de l'Italie. La borne frontière porte cette inscription : 360, France 1861; et sur l'autre face : Italie. De là, dix minutes nous suffisaient pour

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monter au Ristorante della Frontiere. La route, taillée d'un côté dans le roc, soutenue de l'autre par des murs ou des fragments de rochers, est l'espalier le plus chaud des environs de Menton. Si l'on n'y voit pas les figues pousser, on les retrouve au retour plus grosses qu'au départ, lorsque la promenade s'est prolongée pendant quelques heures. La côte enfin gravie, la petite troupe

Suait, soufflait, était rendue.

On se reposait longtemps sur les rochers voisins ; — la vue y est si belle des deux côtés ; — on y buvait avec délices quelques bouteilles d'un vin d'Asti qui, cette année-là, n'avait pas son pareil dans toute la Rivière de Gênes.

D'autres fois nous montions à notre station préférée, soit en en contournant la base par le sentier qui longe la mer (l'ancienne voie Aurélienne), soit en traversant le tunnel qu'y creusaient de nombreux ouvriers pour y ouvrir un passage au chemin de fer. Les Rochers Rouges, éventrés, mutilés, salis par les mines des ingénieurs, étaient splendides à voir de loin, quand le soleil couchant dorait leurs parois rougeâtres. Si nous en avons plusieurs fois exploré les grottes célèbres, en partie détruites, nous n'y avons pas su y faire la plus insignifiante découverte. Nous aimions trop le soleil pour nous plonger dans les entrailles de ces cavernes obscures ; puis, faut-il l'avouer? nous étions loin de nous douter qu'elles recélassent les trésors scientifiques qui y ont été trouvés depuis. Aussi quelle magnifique occasion nous avons perdue de nous immortaliser !

Cette gloire, que nous laissâmes sottement échapper, était réservée, un an après notre séjour, à M. Rivière.

De Saussure avait, au siècle dernier, signalé les grottes de Menton à l'attention du monde savant, et, depuis la publication de ses *Voyages dans les Alpes*, un grand nombre de géologues les avaient explorées ; mais ils n'y avaient recueilli, disaient-ils, « que des restes de l'industrie humaine, associés aux débris des animaux qui ont vécu avec l'homme ou qui lui ont servi de nourriture. »

Cependant, le 26 mars 1872, M. Rivière, qui continuait avec persévérance les fouilles commencées dans la grotte du Cavillon, y découvrit, à six mètres et demi au-dessous du niveau des anciennes fouilles, les premiers ossements d'un pied appartenant à un squelette humain. Huit jours après, ce squelette était dégagé tout entier[1]. On peut le voir aujourd'hui dans une des salles du Muséum d'histoire naturelle, à Paris ; car, s'il a été exhumé sur le territoire de l'Italie, la possession en a été accordée par le gouvernement italien au Français qui l'avait découvert. Ce troglodyte ne peut pas, à ce qu'assurent les savants, avoir moins de vingt mille ans. Il a été, en effet, contemporain des grands mammifères, aujourd'hui disparus du globe, du mammouth, du grand ours, du grand tigre, du grand cerf, etc.

En 1873, l'infatigable M. Rivière a découvert, à quatre mètres de profondeur, dans une autre grotte, de nombreux fragments d'un autre squelette humain d'une taille de deux mètres environ. Comme le premier, ce cadavre reposait sur un lit de cendres, orné de ses parures et environné de ses armes en silex et en os, dont aucune n'appartient à l'âge de la pierre polie.

1. La seizième *Année scientifique et industrielle* de Louis Figuier en contient une description et une gravure.

VIII

La baie orientale nous serait-elle moins connue, nous émigrerions, pour nos promenades quotidiennes, dans la baie occidentale, plus large, plus aérée, et par conséquent un peu moins chaude. Si la baie occidentale est en effet presque aussi bien abritée par les montagnes, qui y décrivent un magnifique amphithéâtre de cimes chenues et de crêtes grises, une sorte de plaine ondulée, large de six cents mètres, s'étend entre la mer et les collines de diverses hauteurs, qu'il faut escalader avant d'atteindre la base des montagnes proprement dites. Quatre vallées dans lesquelles aboutissent de nombreux vallons y déversent leurs eaux, pour parler la langue géographique ; mais hélas ! il ne faudrait pas compter sur ces rivières ou fleuves côtiers pour se rafraîchir. Elles sont à sec presque complétement quand il n'a pas plu beaucoup la veille ou l'avant-veille. Dès qu'un filet d'eau sorti de quelque fontaine s'y glisse timidement à travers les cailloux altérés, il est accaparé par un avide propriétaire dans une rigole en bois aboutissant au-dessus de la roue d'un moulin à huile qui le rend à son lit primitif, aussi affreux à voir qu'à sentir : une sorte de boue rougeâtre d'où s'exhalent des odeurs monstrueuses. Aussi, pour échapper à une aussi triste destinée, la plupart des sources sorties des rochers se sont-elles tracé des canaux souterrains jusqu'à la plage.

La première de ces vallées en partant de la vieille ville est le Val di Mentone, le chef-d'œuvre de ce paradis terrestre. C'est pourtant le moins connu et le moins visité. D'abord on ne le voit pas de la côte. Parvenu près de la ville, il se contourne brusquement, et son entrée fort étroite, où n'aboutit d'ailleurs aucun chemin, disparaît de loin entre ses deux versants. Le petit ruisseau qui en descend se jette dans la mer par un canal souterrain, comme un vil égout. On le traverse sans se douter même de son existence. En outre, le Val di Mentone n'est pas abordable en voiture. Pour y pénétrer, il faut monter, soit à pied soit à âne, jusqu'aux ruines de l'ancien château transformé en cimetière. Tous les malades ne peuvent pas faire cette ascension un peu rude ; mais, à partir de cette esplanade, d'où l'on jouit d'une vue admirable, que la promenade devient facile, charmante, idéale !

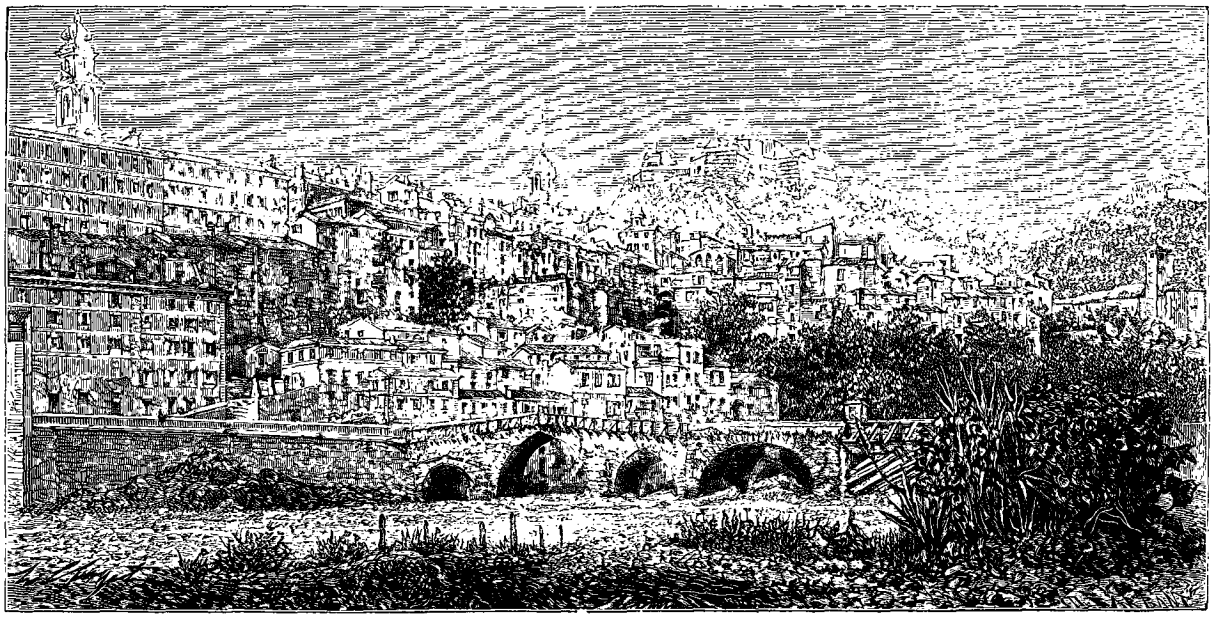
Trois chemins se présentent à votre caprice. Si vous voulez voir le Val di Mentone, c'est celui du milieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il faut prendre. Il serpente à mi-côte, presque plat dans une forêt d'oliviers. Un écrivain suisse, M. Vulliemin, a trop bien décrit cette adorable vallée pour que j'aie la folle pensée de lutter avec lui.

« Le sentier, dit-il, suit tous les mouvements d'un sol qui, tour à tour, avance, recule, tout en descendant, de terrasse en terrasse, vers le fond de la vallée. Ces terrasses innombrables, toutes diversement découpées, forment la base d'une forêt d'orangers, de citronniers, de figuiers et d'oliviers gigantesques, qui, dans les lieux bas, laissent tomber mélancoliquement leurs branches d'un vert pâle, tandis que, dans les hauts lieux, leurs feuilles, sans cesse agitées par le souffle des vents, s'égayent, se jouent et s'argentent aux vifs rayons du soleil. Ce sont, sous ces ombrages, de hardis et gracieux mouvements du sol; ce sont des jeux toujours divers de la lumière et des ombres. Ce sont, à chaque instant, des aspects nouveaux et de nouveaux encadrements. Les rameaux s'entrelaçent de mille manières aux rameaux, les branchages aux branchages, tantôt pour couvrir le chemin d'obscurité, de fraîcheur et de paix, tantôt pour laisser place à de riantes échappées : ici, sur le rivage et la mer; là, sur les pentes fertiles du flanc opposé de la vallée.

« Partout des sentiers montent, descendent : les uns conduisant vers le torrent, les autres escaladant les sommités. Partout aussi, sous ces arceaux de feuillage, et au milieu de scènes toujours diverses, règnent le même calme et la même solitude. C'est à peine si, de loin en loin, la tranquillité de ces lieux est interrompue par les pas des citronnières, ou par ceux d'une famille qui revient de la campagne, son âne au milieu d'elle. La mère se prélasse sur sa monture, assise sur la fougère ou sur la dépouille des orangers; ses plus



Ventimiglia. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

jeunes enfants sont assis auprès d'elle, tandis que son fils adulte tient la bride et que l'aînée des sœurs ferme la marche, portant sur sa tête la corbeille pleine de fruits. Partout, enfin, dans ces délicieuses retraites, on respire les parfums de fleurs, et partout un air tiède et frais. Même les vents du sud ne pénètrent en ces lieux que désarmés de leurs rigueurs. Ils n'y répandent que leurs dernières et leurs plus douces haleines. Ce ne sont que courants folâtres et que brises légères, gazouillant dans l'épaisseur du bois. Aussi dans le Val de Menton toutes les saisons se confondent-elles. Les étés y sont frais et l'hiver y conserve toutes les richesses et la parure de l'été. *Nihil mihi tollit hyems!*»

Les honneurs du Val di Mentone nous furent toujours faits par un joli petit chien qui, à peu de distance de la ville, attendait les promeneurs devant la porte du jardin de son maître, dont la maison se cachait plus haut dans un bouquet de fleurs. Dès qu'il nous apercevait, il accourait l'air joyeux. Son regard, vif et tendre tout à la fois, semblait nous dire: « Vous êtes les bienvenus ! nous aimons beaucoup les étrangers ! Suivez-moi, et, afin de vous récompenser de votre visite, je vais vous faire voir ce que vous n'avez jamais vu. » En effet, il trottillait devant nous, la queue en trompette, pour nous montrer le chemin. De distance en distance il se retournait, comme s'il eût voulu nous témoigner sa joie et s'assurer de notre satisfaction. Notre société lui plaisait évidemment. Je ne sais s'il comprenait le français, mais il aimait à écouter notre conversation. Seulement, dès que nous avions atteint une certaine limite, — toujours la même, — il s'arrêtait court, puis il retournait sur ses pas en nous invitant à le suivre. Continuions-nous notre promenade, il tombait dans une mélancolie profonde; ni prières, ni

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

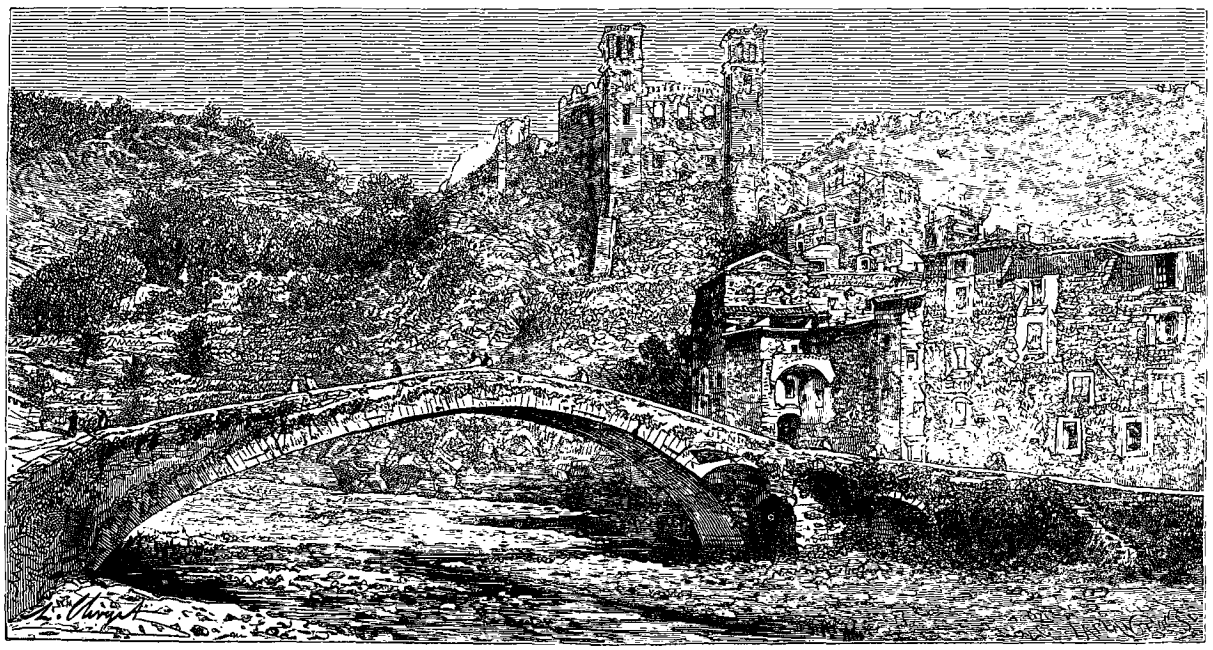


Villa mentonaise. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. Paul Joanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caresses, ni gâteaux ne pouvaient le décider à nous accompagner. Quand nous nous éloignions de lui, il regagnait son logis à pas lents, la tête basse et la queue entre les jambes. « Sont-ils fous, ces gens-là! se disait-il certainement à lui-même. Où trouveront-ils ailleurs un plus bel endroit que la demeure de mon maître? » Si nous ne revenions pas à Garavan ou à Menton en gravissant l'un ou l'autre des versants escarpés de la vallée, nous le retrouvions devant la porte de sa villa encore un peu triste, mais plein d'une aménité touchante, et nous répétant par chacun de ses regards : « Mes amis, je vous l'avais dit. » Ce petit chien-là avait plus d'esprit et plus de cœur que bien des hommes.

Les trois autres vallées de la baie occidentale, les vallées du Carei, du Borrigo et du Gorbio, ne ressemblent nullement au val di Mentone; mais chacune d'elles a une physionomie différente. Si la vallée du Gorbio ne peut être visitée qu'à pied ou à dos d'âne, la vallée du Borrigo possède un tronçon de route carrossable qui s'arrête au pied de la montagne. Quant à la vallée du Carei, elle est parcourue jusqu'à son extrémité supérieure par la route de Sospello, qui franchit à sept cents mètres environ le col de Castiglione. Ces vallées, et surtout les versants et les crêtes des chaînons qui les séparent, me rappellent de si beaux souvenirs que ma mémoire troublée ne sait auquel s'arrêter. Que ne puis-je remonter à l'Annonciade, ce couvent de capucins si pittoresquement perché sur la pointe d'un rocher, au milieu d'une belle forêt de pins ; gravir par la vallée du Borrigo les pentes ombragées et fleuries que domine l'ermitage de Sainte-Lucie; comparer une fois encore les beautés rivales du Val des Primevères et du Val des Châtaigniers; escalader la terrasse grandiose d'où Castelar laisse tomber un regard superbe sur l'admirable panorama qui s'étale à ses pieds.... mais quelle est cette plainte mélodieuse? C'est la vague qui se meurt sur les rochers du cap Martin : « Viens, me chante la sirène, au lieu de te fatiguer à grimper sur ces hauteurs escarpées, viens te reposer à mon doux murmure sous les beaux pins dont mon eau tiède et transparente baigne mollement les racines! Viens, les plus douces senteurs s'élèvent vers le ciel de tous les arbres de ma forêt; la brise qui les emporte n'a jamais été plus fraîche; jamais Bordighera ne s'est montrée plus belle aux artistes qui ont eu le bonheur de la contempler sur mes pelouses en fleurs. »



Dolce acqua. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Comment résister à cet appel? Cependant, si vous devez y céder et prendre une voiture pour abréger la distance peut-être un peu longue, profitez de la leçon qui nous a été donnée le dimanche 23 avril 1871.

Les cochers de Menton sont avides et souvent peu délicats. Nous ne mentions jamais dans une voiture sans fixer le prix de la course que nous voulions entreprendre. Ce prix, très-rémunérateur, était rarement refusé. Grâce à cette précaution, nous n'eûmes aucune difficulté avec cette race particulière qui nulle part ne se distingue par son amabilité. Un seul cocher nous joua un tour assez plaisant, appelé depuis le *tour du cap Martin*.

Le dimanche 23 avril, dans l'après-midi, les voitures de louage défilaient au pas sous les fenêtres des villas de Garavan, sollicitant les promeneurs du regard et du fouet. Charles, qui était à la fenêtre, remarqua un joli petit panier attelé de deux petits chevaux bien fringants. Comme il était rentré depuis cinq minutes, il éprouvait déjà le besoin de sortir ; il fait signe à l'auto-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

médon, qui s'arrête, descend à la hâte, et lui offre six francs, pourboire compris, pour le conduire au cap Martin, en faire le tour et le ramener à Menton. Aucune condition spéciale n'est imposée; le cocher accepte.

Fatigués d'une assez longue promenade et redoutant le vent qui commençait à s'élever, nous refusons, ma femme et moi, de sortir. Charles emmène sa femme et mon fils.

Une demi-heure après environ, nous entendons des pas dans le corridor. J'ouvre la porte et je les vois qui rentrent tous trois, un peu ahuris et se frottant les yeux.

« Que vous est-il arrivé? leur demandai-je avec inquiétude.

— Rien! me dirent-ils.... Nous sommes de retour, voilà tout....

— Il n'y a pas quarante minutes que vous êtes partis! »

Ils ne savaient trop que répondre.... Force leur fut cependant d'avouer la vérité. Le cocher, fidèle à la lettre de la convention, leur avait fait faire le tour du cap Martin, mais il avait maintenu à un galop si rapide ses deux jolis petits chevaux, que les infortunés promeneurs n'avaient absolument rien vu. Le vent, la rapidité de la course, la poussière et le soleil leur avaient même empêché d'ouvrir les yeux; ils étaient plus essoufflés que leur attelage.

Nous en rîmes longtemps. Charles surtout avait un air penaud que je n'oublierai jamais.

La plus belle promenade de la baie occidentale sera toujours l'ascension de Sainte-Agnès.

Sainte-Agnès est un village de cinq cents habitants, juché à sept cents mètres d'altitude, au-dessous de son vieux château fort, dont les ruines pittoresques couronnent le sommet dentelé de la montagne chenue que



Dolce acqua. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

l'on aperçoit au nord-ouest en franchissant le pont du Caréi (voy. la gravure de la page 260). Un bon marcheur met deux heures et demie pour y monter et autant pour en descendre. Aussi, quand on monte à Sainte-Agnès, prend-on généralement des ânes, le chemin n'étant pas praticable pour les voitures.

Si je devais en croire un membre féminin de la société protectrice des animaux, l'âne est un animal méconnu. « Gâtez-le au lieu de le maltraiter, me disait encore l'autre jour mon excellente amie, et vous reconnaîtrez combien il est intelligent, aimable, obéissant et doux. » Malheureusement elle n'a pu diriger d'après sa méthode l'éducation des ânes de Menton! J'aime à croire qu'ils ne manquent pas d'intelligence, mais j'ai appris par mon expérience à me méfier de leur caractère. A Menton comme partout, ils sont intrépidement entêtés; en outre, se doutent-ils qu'on a l'intention de leur faire faire une longue course, ils méditent au départ les plus atroces vengeances. Dès qu'ils aperçoivent un mur de jardin, ils le longent le plus près possible, afin de vous écorcher les genoux contre les pierres saillantes; si un précipice s'ouvre à droite ou à gauche du chemin, ils marchent tout au bord, non-seulement pour vous causer des émotions pénibles, mais pour tenter de vous précipiter dans l'abîme béant....

Le jour de mon ascension à Sainte-Agnès, je montais le plus bel âne de Menton. Il portait un nom illustre : il s'appelait Montebello.

J'amusais beaucoup ma petite conductrice, Mlle Philippine Viale, qui parlait très-bien le français, quand je m'écriais : montez.... bello, descendez.... bello; mais ces calembours plaisaient médiocrement à ma monture, qui refusait absolument de suivre le bon chemin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Impatienté de cette résistance agaçante, je résolus d'en avoir raison. Dans les efforts contraires que nous fîmes, Montebello et moi, la sangle, qui datait du règne de Florestan Ier, se cassa, la selle tourna, et, à la grande joie de mes compagnons et de Philippine elle-même qui riaient à gorge déployée, je quittai brusquement la position verticale pour prendre la position horizontale : mes deux jambes sur l'âne, ma tête et ma poitrine sur un rocher. Le chemin était si étroit et si bien encaissé qu'il était impossible de tomber à terre.

Pendant que Philippine, qui riait toujours, arrêtait Montebello, Charles me croquait en caricature; puis, la sangle solidement recousue, je remontai sur mon âne en lui abandonnant complétement les rênes.

Sortis de la région des oliviers pour entrer dans la région des pins, nous suivions une arête étroite d'où nous dominions d'un côté la vallée de Gorbio, de l'autre le Val des Châtaigniers. Les senteurs résineuses des pins chauffés par le soleil se confondaient avec les parfums variés qu'exhalaient d'immenses tapis de thym, de romarin, de violettes, de lavande, de bruyères et d'autres plantes aromatiques en fleur. On en était comme enivré. Nous mîmes pied à terre pour contempler plus à l'aise, tout en aspirant ces délicieuses odeurs, les beaux points de vue que nous offrait de tous côtés cette forêt embaumée. C'est surtout dans de pareils moments que l'on regretterait la vie, s'il fallait mourir! En essuyant une larme de reconnaissance et de joie, on sent malgré soi son cœur se serrer à la pensée qu'un jour, peut-être prochain, on ne pourra plus jouir de toutes ces splendeurs infinies de la terre et du ciel!

Aux pins succédèrent des châtaigniers; mais nous

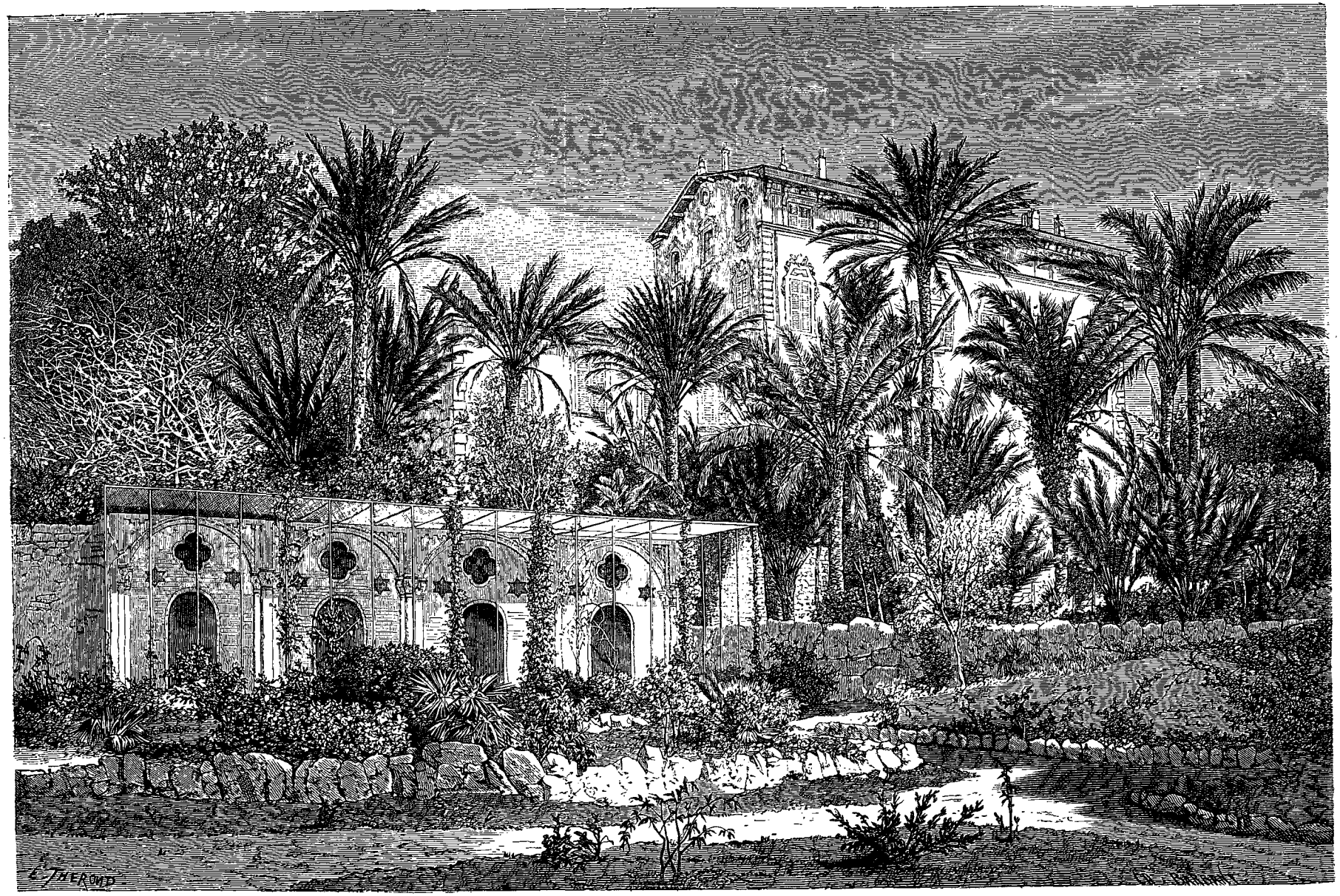


Bordighera. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Anfossi

étions déjà à cinq cents mètres au-dessus de la mer, et la végétation ne se manifestait plus que par d'énormes bourgeons prêts à éclore. Sainte-Agnès nous dominait encore de deux cents mètres Pour y monter, il nous fallut décrire de nombreux zigzags dans une sorte de gorge pierreuse qui de loin semblait inculte et désolée. A mesure que nous nous élevions, nous decouvrions, derrière les murs qui soutenaient les terrasses, des vignes, des noyers, des figuiers qui n'attendaient qu'un rayon de soleil pour se couvrir de fleurs, de feuilles et de fruits. Si tout était admirablement cultivé, sur ces hauteurs l'hiver régnait encore en maître. Enfin nous atteignons un petit col sur lequel se dresse la chapelle de Saint-Sébastien. Un paysage grandiose, saisissant, entièrement différent de celui que nous laissions derrière nous, s'étale brusquement à nos regards surpris. A nos pieds s'enfonce une profonde vallée dominée par des montagnes plus élevées que celles que nous venons de gravir. Pas un arbre, pas un arbuste, pas une plante. Çà et là seulement un petit carré d'un gazon fané. Tout est gris, blanc, jaunâtre, terne! Le soleil ne parvient pas à donner un peu de ton à ces terrains et à ces rochers. C'est l'hiver le plus triste, le plus dépouillé, le plus mort! Nous retournons-nous, au contraire, c'est le printemps le plus joyeux, le mieux paré, le plus animé : montagnes, collines, vallées, forêts, jardins, mer, tout resplendit des couleurs les plus éclatantes, tout fleurit, tout chante, tout étincelle, tout vit!

Sainte-Agnès n'a qu'une rue; de chaque côté de cette rue de sombres amas de pierres, percés çà et là d'une étroite ouverture, servent de tanières aux habitants qui s'y cachent. Le village peu éloigné de Castiglione, bien plus pittoresque d'ailleurs, a mieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardin Moreno, à Bordighera. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. Anfossi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conservé sa physionomie du moyen âge ! Les enfants pullulent, comme partout le long de cette côte ; comme partout ils sont malpropres, curieux, importuns, mais jolis et quelquefois beaux; leur petit minois intelligent leur fait pardonner sans peine toutes leurs inconvenances.

A l'extrémité de la rue, près de la rustique chapelle de Notre-Dame des Neiges, un sentier étroit et raide grimpe aux ruines du vieux château. Dans plus d'un passage, il est prudent, pour ne pas glisser, de s'accrocher aux rochers voisins. Cette dernière ascension, qui du reste n'offre aucun danger, ne demande que quinze minutes. *Excelsior!* Que notre devise soit la vôtre, heureux de ce monde, qui aurez le bonheur de monter à Sainte-Agnès ! La plate-forme que couronnent les ruines est le Rigi de la Méditerranée.

Ce vieux château, si bien situé, a-t-il été un nid de pirates sarrasins ou un refuge construit par les habitants de la Ligurie pour s'y mettre à l'abri des incursions des Maures d'Espagne, de Tunis ou d'Alger? à mon grand regret il m'est impossible de vous l'apprendre! Jusqu'à ce jour son histoire est restée complétement inconnue.

IX

Quand nous allons en Italie, ce n'est ni sur Montebello, ni sur aucun des autres scélérats qui composent la bande de Mlle Philippine, c'est dans une grande calèche conduite par un cocher vêtu de noir, ganté de blanc et d'un maintien si grave qu'on le prendrait pour un ministre plénipotentiaire en retraite. La route est large et suffisamment garnie de garde-fous. On leur lâcherait la bride, que les deux chevaux s'en iraient tout droit à Bordighera. Ils font si souvent cette course! Un cocher ne leur est vraiment nécessaire que pour tourner la mécanique dans les descentes.

De Menton à Ventimiglia la route de la Corniche longe presque constamment la mer, mais tantôt elle s'élève à d'assez grandes hauteurs, tantôt elle descend presque au niveau de la plage. Au delà de la nouvelle douane et de la tour des Corses qui domine le beau jardin du docteur Bennet (voy. la gravure de la page 257), on monte rapidement jusqu'à un angle brusque de la route sur lequel s'élève une croix de bois et d'où l'on découvre un magnifique point de vue. La vallée de Sorba, que l'on contourne ensuite, rappelle les plus beaux tableaux de Salvator Rosa. Mais, après être remonté au pittoresque village de Murtola, on redescend dans la fertile et riante vallée de Latte pour remonter presque jusqu'à Ventimiglia. Rien de charmant, rien de beau, rien de varié comme ce trajet, un peu trop poudreux. En face se dressent, à cent soixante-cinq mètres d'altitude, des fortifications modernes auxquelles quelques panaches de palmiers donnent un caractère oriental. A gauche les ruines grandioses du château d'Appio couronnent un rocher escarpé. Sur la droite on domine de curieuses falaises incessamment rongées par la mer, et dont certaines parties, complétement isolées de la masse, rappellent les Aiguilles d'Étretat.

Ventimiglia, l'une des plus anciennes villes de la Ligurie, a été complétement sacrifiée aux nécessités de la locomotion moderne. L'ancien chemin de mulets la traversait après avoir passé sous une porte qui se voit encore au milieu des champs en avant des murs; la route de la Corniche la contourne; le chemin de fer, qui s'est creusé un tunnel au-dessous, a établi la gare internationale dans le faubourg San Agostino, bien au delà de la rive gauche de la Roya. Isolée du monde entier sur son rocher, elle ne reçoit plus qu'un trop petit nombre de visites. Les artistes et les archéologues ne regretteront pas toutefois de s'y être arrêtés ! Mais je ne puis lui accorder qu'un regret, car l'espace va me manquer, et je dois même, hélas ! passer de toute la vitesse de ma plume devant l'entrée de cette belle vallée de la Nervia, où nos excursions à Camporosso, à Dolceacqua (voy. les gravures des pages 266 et 267), à Isola Buona et à Pigna rempliraient aisément une livraison entière du *Tour du Monde*.

Quand on a franchi le pont de la Nervia, on entre dans une autre partie du monde. Ce n'est plus l'Europe, c'est l'Asie ou l'Afrique; ce n'est plus l'Italie, c'est la Syrie, c'est la Palestine, c'est l'Algérie. Sur la gauche s'allonge une chaîne de collines couvertes d'oliviers et de pins ; sur la droite s'étend, jusqu'à la mer peu éloignée, une plaine de sable, en partie inculte, en partie cultivée. Çà et là, un palmier balance son gracieux panache au-dessus d'une haie d'aloës, de cactus ou de roseaux; chaque parcelle de terrain a son puits ou sa *noria*. Sur la route, entièrement plate, la poussière est toujours épaisse, et le vent, que rien n'arrête, s'amuse trop souvent à la faire tourbillonner. On n'est pas ravi, on est étonné, mais on ne saurait rester indifférent à l'aspect tout oriental de ce désert sablonneux. Cependant les cultures deviennent plus nombreuses et plus prospères : quelques maisons apparaissent; une ville fortifiée se montre à gauche sur une hauteur; on passe devant un assez bel hôtel moderne construit pour des Anglais; puis on entre dans une rue malpropre et puante, bordée de maisons modernes, aussi laides que mal entretenues, et que l'on fuirait au plus vite si l'on n'éprouvait un ardent besoin d'y vider, pour chasser la poussière de son gosier altéré, un ou deux flacons de vin d'Asti. Cette rue, c'est la *Marina*, le faubourg maritime de Bordighera, Sant'Ampeglio, comme l'appellent aussi les habitants.

Qui ne verrait que la Marina, et continuerait sa route sans s'arrêter, ne se douterait guère qu'il a passé à côté de l'une des plus étonnantes merveilles de la Méditerranée.

Faites cent pas seulement au delà des dernières maisons, et l'admiration la plus rare succédera tout à coup à l'ennui le plus vulgaire. Au dernier détour de la route, vous découvrez en effet devant vous une vaste forêt de palmiers. Quelques pas encore, et vous êtes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transporté au Sahara ou en Judée. A ce changement aussi subit que complet du paysage, on s'arrête malgré soi, on se frotte les yeux, on se tâte, pour s'assurer que l'on n'est pas le jouet d'un rêve.... on regarde, on s'extasie, on est trop ému pour exprimer sa surprise et son ravissement.

C'est sur la lisière de cette forêt que, en 1872 et 1873, M. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris, membre de l'Institut, a fait construire une charmante villa (voy. la gravure de la page 272), qui sera désormais l'une des curiosités de Bordighera et de la Ligurie.

Une route se présente à nous, sur notre gauche; nous la suivons, car elle monte à la ville que nous voulons visiter. A mesure que nous nous élevons, nous contemplons la mer entre les troncs et les branches des palmiers.

Comme toutes les villes de la Ligurie, Bordighera s'était fortifiée sur une hauteur, pour se mettre à l'abri des incursions trop fréquentes des pirates de la Méditerranée. Ses murailles, en partie détruites aujourd'hui, laissent maintenant pénétrer sur quelques points l'air et la lumière. Nous y entrons par une porte et nous en sortons par la porte opposée (voy. la gravure de la page 268). Quelques minutes suffisent pour la traverser. Ses rues sont étroites, sombres, tortueuses, escarpées, mais pittoresques. Les larges arcades qui relient entre elles la plupart des maisons produisent de curieux effets d'ombre et de lumière. Une jolie fontaine verse une eau abondante et pure devant la façade d'une église qui ne mérite pas un regard. Les enfants sont magnifiques de vigueur et de santé, mais révoltants de malpropreté, et tellement insupportables, que nous devons les tenir à distance, en les menaçant de nos cannes. Ils nous poursuivent aux cris mille fois répétés d'un *petit sou*. La mendicité bordighérienne manque absolument de pudeur. Notre escorte, qui s'augmente à chaque maison, nous accompagne, malgré nos objurgations, jusqu'à la maison Moreno.

Si Bordighera est la merveille de la Méditerranée, le jardin Moreno — car la maison n'a aucun style — est la merveille de Bordighera (voy. la gravure de la page 269). Ce jardin — la plus belle serre du monde entier, mais une serre en plein air, — renferme une si magnifique collection de fleurs, de plantes, d'arbustes et d'arbres de toutes les régions les plus opposées du globe, que l'œil ébloui se contente d'admirer, sans distinguer aucune espèce. L'ensemble est trop splendide pour qu'on songe à en analyser les détails. Tout ce que je me rappelle, c'est que les palmiers l'emportent par leur nombre, par leurs variétés, par leur beauté; mais que m'importe de savoir si cet arbre, qui attire et retient si longtemps mes regards charmés, est un *corypha australis*, un *latania borbonica*, un *chamœrops excelsa* ou un *cocos nucifera*?

Bordighera, qui l'ignore, jouit du privilége de fournir de palmes la cour de Rome pour le dimanche des Rameaux. Du reste, elle ne craindrait pas la concurrence, car elle peut seule, dans la Rivière de Gênes, cultiver les palmiers comme Menton cultive les citronniers. Partout ailleurs, ce bel arbre est isolé sur une place ou dans un jardin.

Parmi toutes les fleurs rares du jardin Moreno, une seule attira particulièrement mon attention; c'était une sorte de jasmin à quatre feuilles entièrement noires.

« Comment appelez-vous cette fleur? demandai-je au jardinier.

— La *fleur noire*, » me répondit-il.

Mme Louise, qui avait entendu la demande et la réponse, me promit alors une légende arabe sur cette fleur qu'elle avait remarquée aussi à Menton dans le jardin de l'une de ses amies. Cette légende, la voici telle qu'elle avait été traduite pour elle par un savant orientaliste :

Ali avait conduit ses Maures au pillage et au meurtre, contre les habitants de Bordighera. Pendant qu'il massacrait sans pitié les Chrétiens, une vieille sorcière s'approcha de lui et lui dit, en lui tendant une brindille : « Ali! plante cette tige dans ton jardin; elle produira la fleur qui, dans un an, conviendra à ta bien-aimée! »

Ali retourna dans son château fort de Monaco, et, présentant à la belle Moab la tige que lui avait donnée la sorcière : « Fleur d'amour, lui dit-il, cette fleur doit te convenir; elle doit donc être belle entre les plus belles; plante-la dans ton parterre, et, lorsqu'elle s'ouvrira, son sourire sera pour toi! » — .... En recevant cette fleur, Moab pâlit; elle sentit son cœur se serrer, et voulut faire jurer à son Ali bien-aimé qu'il ne la quitterait plus pour aller combattre les infidèles. Mais il ne put rien promettre. Ne devait-il pas, pour son honneur et pour son père, soutenir le Croissant contre cette Croix insoumise, qui enfantait sans cesse de nouveaux défenseurs?

Cependant le printemps était venu. La branche avait pris racine, et les petites feuilles vertes, solides, luisantes, se développaient, lorsque Ali reçut de son père l'ordre de partir pour une expédition contre Bordighera, de nouveau révoltée.

En partant, Ali dit à Moab : « J'aurais voulu voir s'ouvrir la fleur qui te convient; je la laisse en bouton; je pose un baiser sur ce bouton de la fleur inconnue; quand elle s'ouvrira, tu le prendras dans sa corolle comme une caresse de ton bien-aimé! » Et Moab devint tremblante, car il lui semblait que, à mesure que cette plante croissait, la tristesse et les sombres pressentiments envahissaient son âme.

Ali embrassa sa bien-aimée et la fleur, monta dans sa barque et disparut aux yeux humides de Moab, derrière le cap de la Murtola.

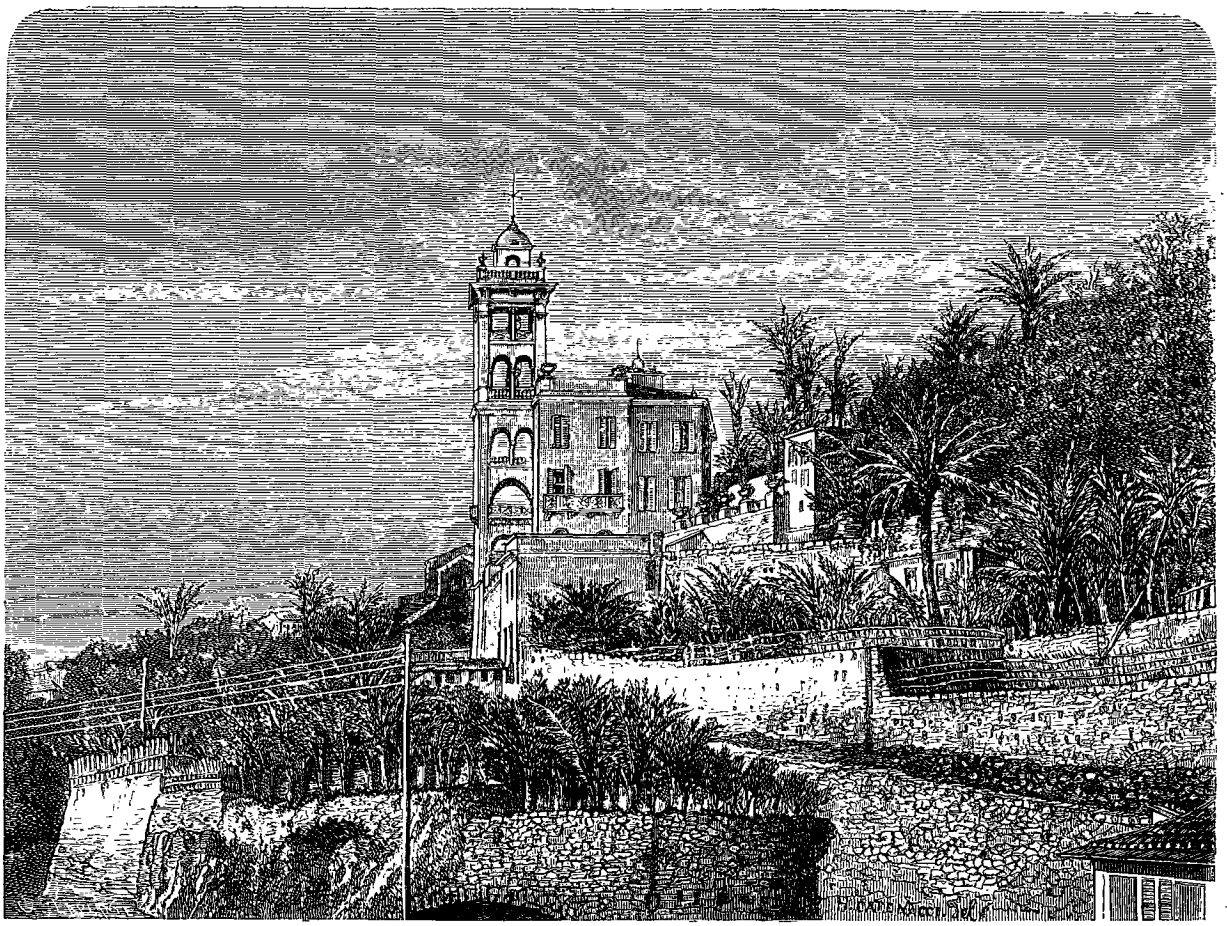
La nuit, Moab eut un rêve horrible : Elle vit Ali mort sur sa barque, et couvert d'un drap noir qui avait la forme d'une fleur! .... Elle se leva émue, inquiète, redoutant d'aller dans son parterre voir la fleur qui devait être ouverte! — Cependant, poussée par l'inquiétude même, elle descendit : la fleur était épanouie! C'était la fleur noire!... Moab perdit connaissance, et ne revint à elle qu'au milieu de ses femmes en pleurs. Un esclave venait d'arriver, annonçant qu'Ali avait été tué cette nuit même, et que, au moment où il tombait, une vieille sorcière lui avait crié, en ricanant : « Ali! la fleur qui convient à ta bien-aimée, c'est la fleur de deuil! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Moab chercha sur cette fleur fatale le dernier baiser d'Ali, puis la posa sur son cœur pour l'y garder toujours. Quand Ezraël, l'ange de la mort, vint la chercher pour la réunir à son bien-aimé, il trouva la fleur noire à la même place ; mais, en entrant dans le paradis, la fleur noire se changea en fleur de diamant, qui ne se fane jamais ; car Moab avait gardé intact dans son cœur l'amour d'Ali.

Comment quitter Bordighera sans donner un souvenir à Ruffini, qui a placé dans ses environs les scènes principales de son meilleur roman, *le docteur Antonio*, et à Calame, qui y est mort, après y avoir pendant bien des hivers rétabli pour quelques mois d'été sa santé chancelante?

Mais pourquoi le quitter? On aimerait tant, quand on a eu le bonheur d'y passer ne fût-ce qu'une journée, à y vivre le plus longtemps possible; et même, si j'en dois croire le docteur Francesco Semeria, auteur de *Bordighera ed il suo clima*, on devrait s'estimer heureux d'y mourir. Parmi les nombreux avantage



Villa Garnier. — Dessin de Catenacci, d'apres une photographie.

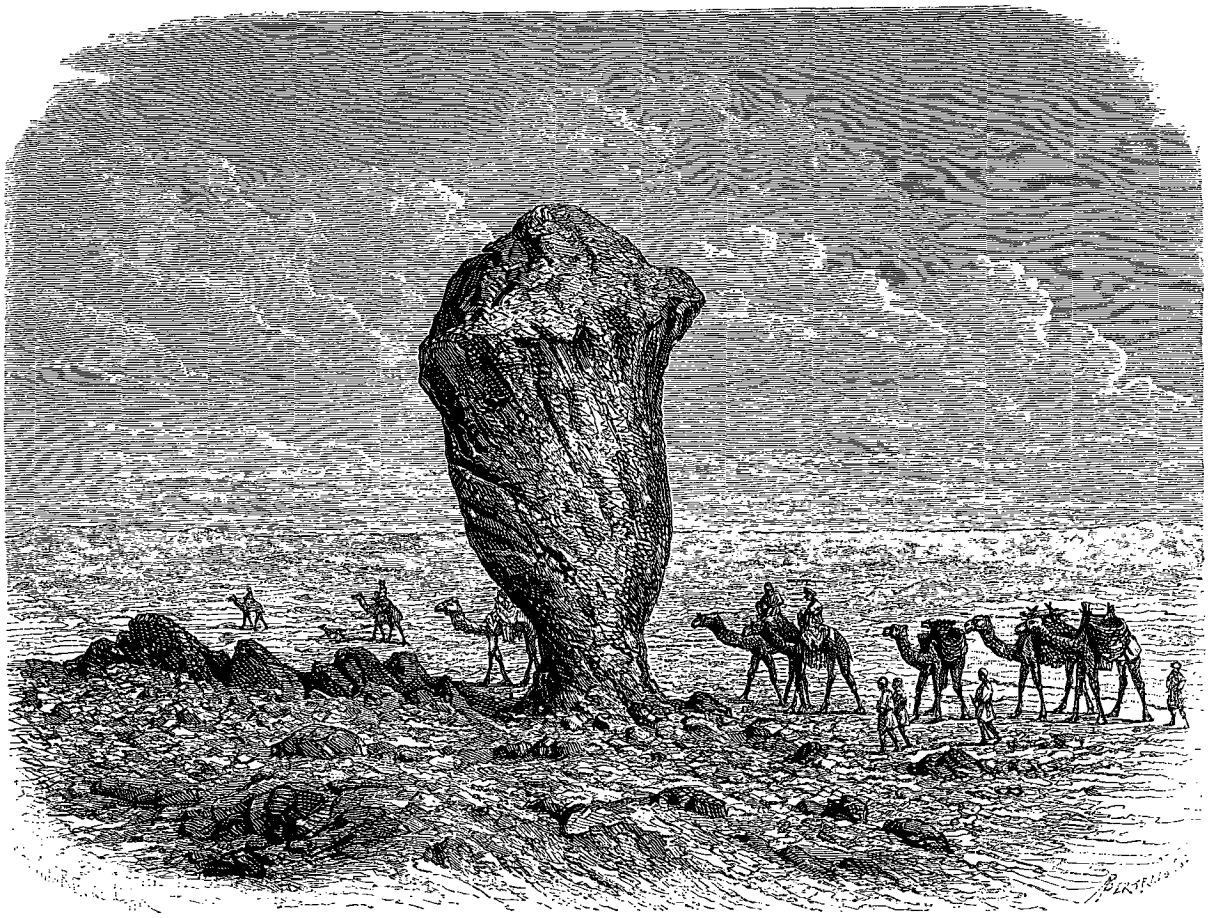
que dans son opinion sa patrie offre aux étrangers, il en est un qui me servira naturellement de péroraison. Je traduis littéralement :

« Cette ville avait manqué jusqu'alors d'un cimetière convenable ; l'ancien était trop rapproché des murs, et pour d'autres motifs laissait beaucoup à désirer au point de vue hygiénique. Aujourd'hui, il en a été construit un nouveau dans un site assez éloigné, à l'est du Cap et dans un terrain très-propre aux inhumations. Ce cimetière assez vaste est divisé en compartiments séparés pour la commodité des diverses religions. Les personnes qui voudront y élever des tombes ou des mausolées n'auront qu'à adresser leur demande à la commune, et elles obtiendront un terrain à des prix convenables. »

En vérité, qui pourrait résister à une telle *attraction !*

Adolphe Joanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abou Odfa. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Motifs du voyage. — Départ. — Sur la mer Rouge. — Par vingt et un degrés de latitude nord. — Nuit fantastique. — Arrivée à Souakine. — Dans la montagne. — Dracénas. — Jardins naturels. — Gens de Souakine. — Compagnons de route. — Chèvres et moutons des Bicharines. — Désert. — Roches monumentales. — A. Berber.

Lorsque en 1868 je me préparais au grand voyage dont les pages suivantes contiennent le récit, je connaissais déjà le sol africain. C'était dans les champs ensoleillés d'Égypte et de Nubie qu'en 1863 j'avais fait mon apprentissage de l'art de voyager. A plusieurs reprises j'avais traversé le pays situé entre la mer Rouge et la rive droite du Nil. En séjournant sur les terrasses inférieures du massif abyssinien, j'avais vu les merveilles de la nature africaine, subi leur enchantement et rêvé une exploration plus sérieuse de cette terre séduisante. Une fois conçu, le projet d'étudier la flore de cette région se mêla de plus en plus à mon

1. Né à Riga en 1836, G. Schweinfurth se voua, très-jeune encore, à l'étude de la botanique, devint docteur ès sciences naturelles, et fut chargé de classer et de décrire les plantes que Freiher von Barnim, compagnon du Dr Hartmann, avait rapportées, en 1860, de la région du Haut-Nil, où ce malheureux jeune homme était mort. Enthousiasmé par les richesses que renfermait cette collection, Schweinfurth partit pour l'Égypte, herborisa dans le delta, parcourut la mer Rouge pendant plusieurs mois dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

existence. Je revins en Europe. L'herbier splendide que je rapportais, bien qu'obtenu au prix de nombreux accès de fièvre, contribuait à rendre mon désir plus ardent. L'étude, l'analyse, le classement des trésors que j'avais recueillis occupaient toutes mes heures. Ceux qui connaissent l'innocente avidité d'un chasseur de plantes comprendront à quel degré ce genre de travail excitait ma soif d'un nouveau butin. Je ne pouvais oublier que la plus grande partie du bassin du Nil, avec la flore mystérieuse de ses affluents méridionaux, ouvrait au botaniste un champ vierge de toute investigation; et cet inconnu avait pour moi un attrait irrésistible.

J'avais plus d'un obstacle à surmonter. Ma santé n'était point parfaite; je souffrais d'une désorganisation de la rate, qui me faisait douter de mes forces. Précisément ce fut le secret de la bonne fortune que j'ai eue dans tout ce voyage. En arrivant à Alexandrie, j'éprouvai une légère atteinte du mal : c'était son adieu; depuis lors il n'a pas reparu, même dans les marais pestilentiels du haut Nil, qui ont causé la mort de tant de mes prédécesseurs.

La question pécuniaire, tout aussi grave, fut résolue par l'abandon que me fit la Société de Humboldt des fonds qu'elle accumulait depuis cinq ans; et au mois de juillet 1868, je me retrouvai sur le sol égyptien.

Muni de recommandations pour les autorités locales, et d'ordres spéciaux adressés au gouverneur de Khartoum, je partis pour Suez, où j'arrivai le 16 août. Dix jours après, j'étais à Djedda, où je trouvais sans peine une embarcation arabe, non pontée, qui devait me conduire à Souakine. Nous fîmes d'abord peu de chemin; puis il vint du nord une belle brise qui dura toute la nuit; et au lever du soleil, après avoir fait près de cent milles, nous lâchâmes nos voiles par vingt et un degrés de latitude, au pied des montagnes que j'avais déjà visitées. Chaque point de vue me rappelait de doux souvenirs que n'avait altérés nulle traverse. Près de la rive sortaient de l'eau, en massifs étendus, de grands bouquets d'avicennias dont le beau feuillage, pareil à celui du laurier, formait un contraste frappant avec la brune nudité du sol voisin. A trente pieds de profondeur se déployaient de vastes prairies sous-marines, où vont pâturer les tortues et les dugongs, très-nombreux dans cette partie de la mer Rouge; les îlots servaient de retraite à des myriades d'oiseaux de mer.

Arriva la nuit; l'air et l'eau combinés en une masse de vapeurs ne laissèrent pénétrer qu'une lueur blafarde et livide. Une raie blanchâtre fendait seule le voile qui s'étendait au-dessus des flots; elle sortait d'une déchirure de l'horizon, et cependant la lune était au-dessus de nos têtes. La barque flottait sur l'eau dormante comme eût fait l'ombre d'un navire au sein d'un globe vaporeux. Éclairée et transparente, la mer figurait un ciel renversé où des légions d'êtres mystérieux, de formes confuses, s'agitaient sans bruit. Le calme de l'air, le silence ininterrompu de cette nature spectrale augmentaient la magie de ce clair de lune fantastique. Il en fut de même la nuit suivante; puis le troisième jour, à une heure avancée, nous entrâmes dans le port de Souakine.

Je fus accueilli par le gouverneur comme une ancienne connaissance ; il devait partir le lendemain pour sa résidence d'été, située dans la montagne, et envoya immédiatement retenir les chameaux qui m'étaient nécessaires. Moi-même j'avais hâte de quitter la ville, qui était une véritable fournaise, et de gagner les hauteurs couvertes d'un voile gris, signe que des pluies rafraîchissantes en avaient fait un plus agréable séjour.

Le 10 septembre, dès l'aurore, j'étais en route avec ma petite caravane. Après deux ans de repos et de bien-être dans une ville d'Europe, on ne se trouve pas à l'aise sur « le vaisseau du désert ». Notre première étape fut une série d'épreuves; mais le lendemain nous atteignîmes la première passe de la montagne, située environ à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Rien de plus agréable que cette ascension; chaque bouffée de l'air vivifiant qui circulait autour de nous semblait nous rendre une énergie nouvelle; et, le soir, avec quelle joie nous appréciâmes le charme d'un pareil changement! L'atmosphère, imprégnée des effluves du camphre, du thym, de la menthe, de toutes les senteurs balsamiques, nous enveloppait d'aromes qui ne sauraient être plus délicieux en aucun point du globe. Nulle voix discordante; ni le hurlement des bêtes de proie, ni le cri funèbre de l'oiseau de nuit; rien que le chant du grillon qui nous berçait : je m'endormis d'un sommeil paisible.

Les montagnes qui s'élèvent entre Souakine et Singate sont l'habitat d'un si grand nombre de plantes remarquables que par cela seul elles mériteraient d'être visitées. Au milieu de toutes ces richesses, le regard est d'abord attiré par les dragonniers et par les euphorbes que leur aspect rend si curieux. Comme si, dans leur transport d'un monde à un autre, on en avait laissé tomber quelques-uns, les dragonniers ou dracénas appartiennent à ces types de végétation qui n'occupent sur terre que des espaces très-limités. Les premiers qui furent observés sur le continent africain étaient ceux que l'on rencontre dans les montagnes où nous sommes; on ne les y a trouvés que là, et seulement sur une aire de quelques milles carrés. N'ayant pas plus de quinze à vingt pieds de hauteur, les dragonniers de Nubie sont des nains en comparaison de leur frère d'Oratava; mais sous tous les autres rapports il n'y a entre eux et ceux des Canaries que fort peu de différence, des distinctions subtiles.

Impossible d'énumérer toutes les variétés de la flore de cette région; nul espace n'y suffirait. Cependant, comme exemple frappant de singularité de forme, le lassaf (une capparidée) mérite qu'on s'y arrête. Ainsi

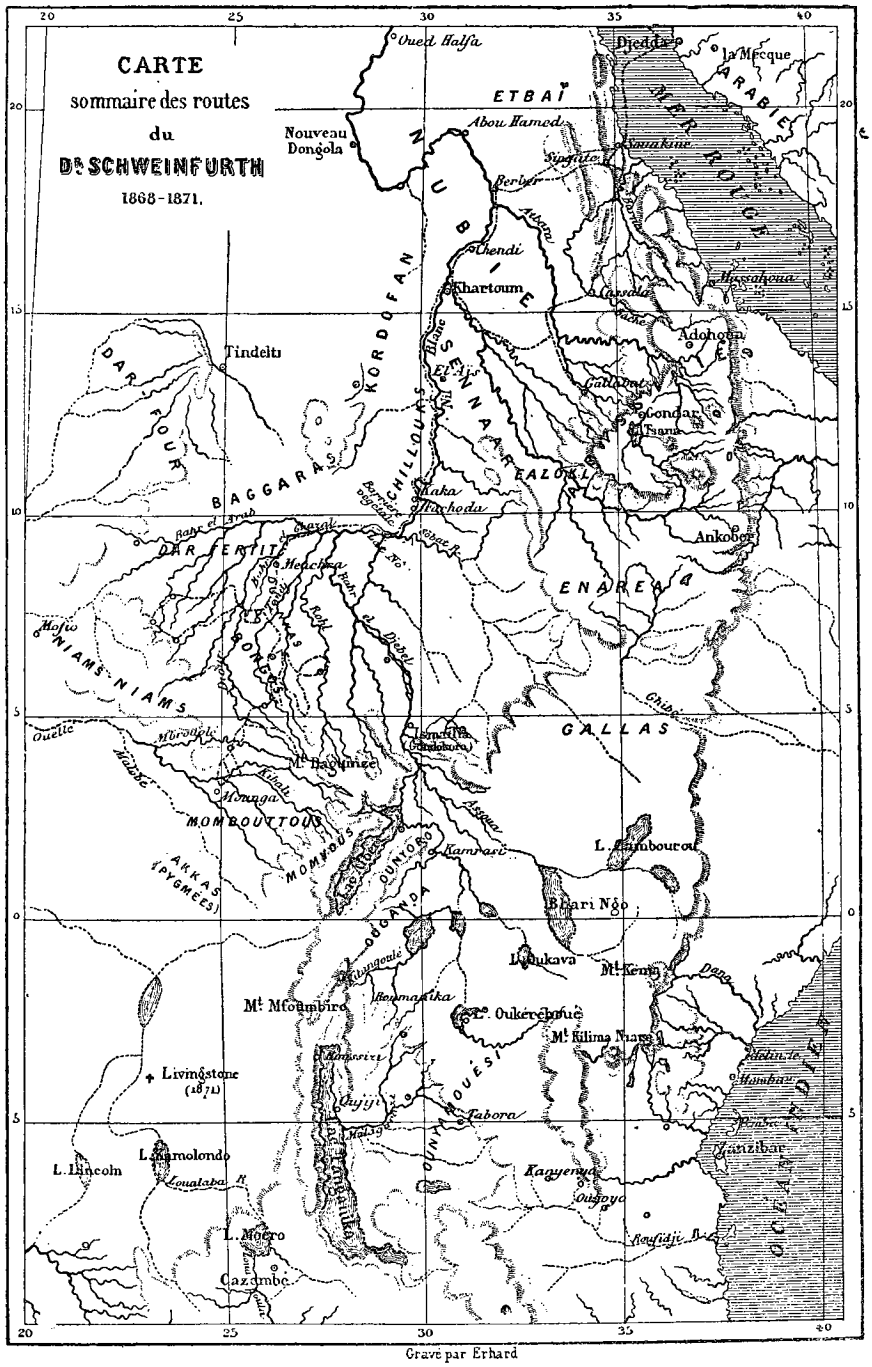
son propre bateau, franchit la côte, suivit la frontière d'Abyssinie, arriva à Khartoum; puis, sa bourse étant vide, revint en Europe, ne songeant plus qu'à reprendre la suite de ses travaux. C'est la réalisation de ce rêve qui est racontée dans les pages que nous donnons aujourd'hui. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'on peut le voir dans la planche de la page 280, les pétales, par une difformité bizarre, constituent un double groupe attaché à un large sépale, et produisent l'effet de deux mouchoirs sortant d'une seule et même poche.

Toutefois cette richesse de végétation est bornée au versant qui regarde la mer; du côté de l'ouest, dès qu'on a franchi la seconde passe, on ne trouve plus de verdure tant soit peu luxuriante qu'au plus profond des vallées. Des acacias, pressés les uns contre les autres, des touffes de salvadoras, qui ressemblent à d'énormes plats de salade verte, surgissent de ces fonds qu'entourent les lieux arides.

Tel fut le pays que nous traversâmes le matin de notre troisième jour de route. Vers midi, après dix-



Gravé par Erhard

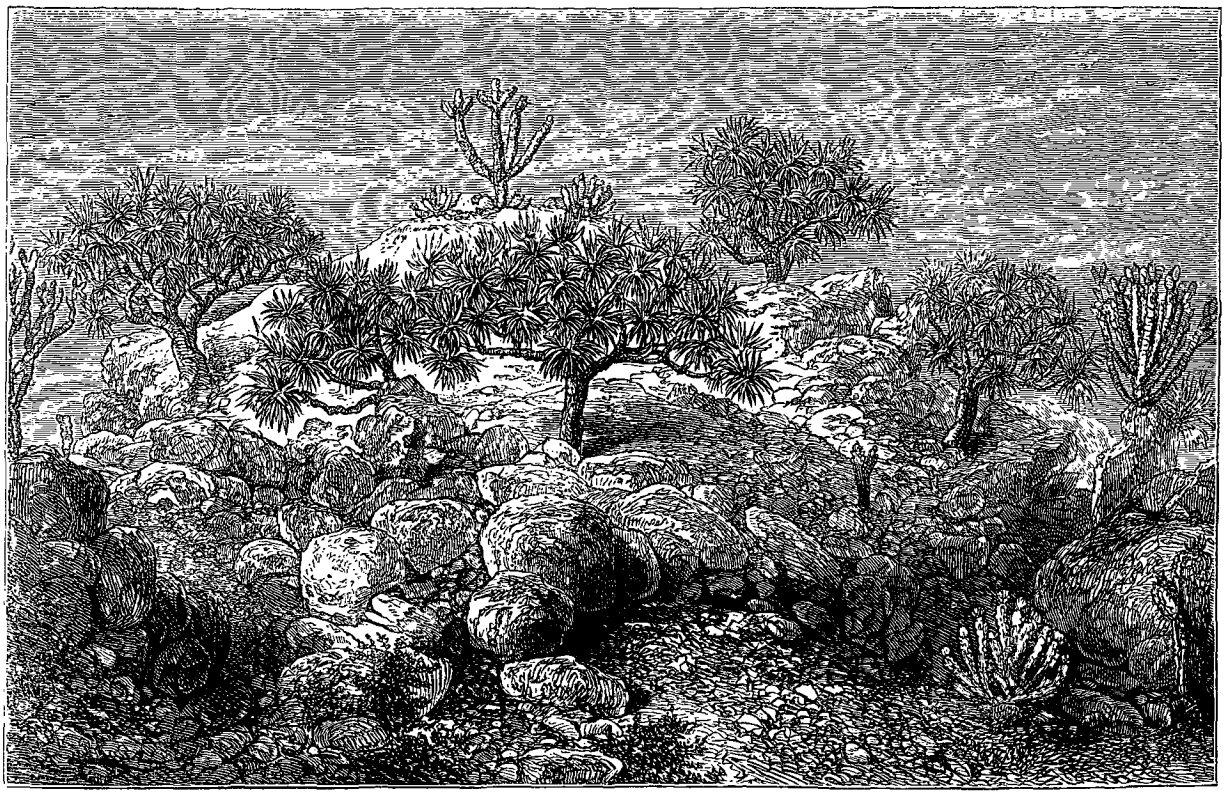
neuf heures de marche, à compter de notre point de départ, nous atteignîmes Singate, séjour d'été des Bédouins de Souakine. J'y retrouvai le gouverneur, ayant pour résidence un acacia à large cime, et formant parasol, qu'on appelle sammor. Sous cette toiture gracieuse et aérée, dont tout le monde faisait usage, fut servi le repas du jour. Des tentes étaient dressées aux environs pour donner asile en cas d'averse. Tant que je demeurai à Singate, j'eus mon couvert mis sous l'arbre du gouverneur : hospitalité que rendaient fort agréable, non-seulement le talent du cuisinier, mais encore celui des chanteurs égyptiens qui faisaient partie de la suite du bey.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une tournée de cinq jours dans les hautes montagnes d'Erkahouit, situées à neuf ou dix lieues de Singate, ouvrit à mes recherches les trésors botaniques de cet éperon septentrional du massif abyssin, jusqu'alors inexploré : ce fut pour moi une source de jouissances dont profitèrent le physique et le moral.

Une roche plate et nue d'hornblende noire, d'un développement de plusieurs milles, sépare les montagnes d'Erkahouit de celles qui ferment la vallée de Singate du côté de l'est; les grands ravins, ou plutôt les vallons dont ses flancs sont creusés, montrent quels doivent être la violence et le volume des eaux qu'elle jette à la mer. Tous ces lits de torrent qui ne sont remplis que dans la saison pluvieuse, et chaque fois pendant quelques heures seulement, conservent pendant plusieurs mois assez d'humidité pour qu'on puisse les mettre en culture. Tristes à voir durant la saison sèche, leurs bandes de sable, dès la première ondée, se couvrent d'une végétation qui devient bientôt luxuriante. A moitié chemin de Singate et d'Erkahouit nous fîmes halte dans un vallon de cette nature, qui porte le nom de Sarrahouib. Quel tableau! quelle gaieté dans toutes ces couleurs! L'herbe, de nuances diverses, et les acacias, étaient verts; jaunes et rouges étaient les aloès, et par massifs tellement serrés qu'ils me rappelaient totalement les plates-bandes de tulipes des Hollandais; c'était le même éclat, la même splendeur.

Chargé de trésors, je revins à Singate où je restai

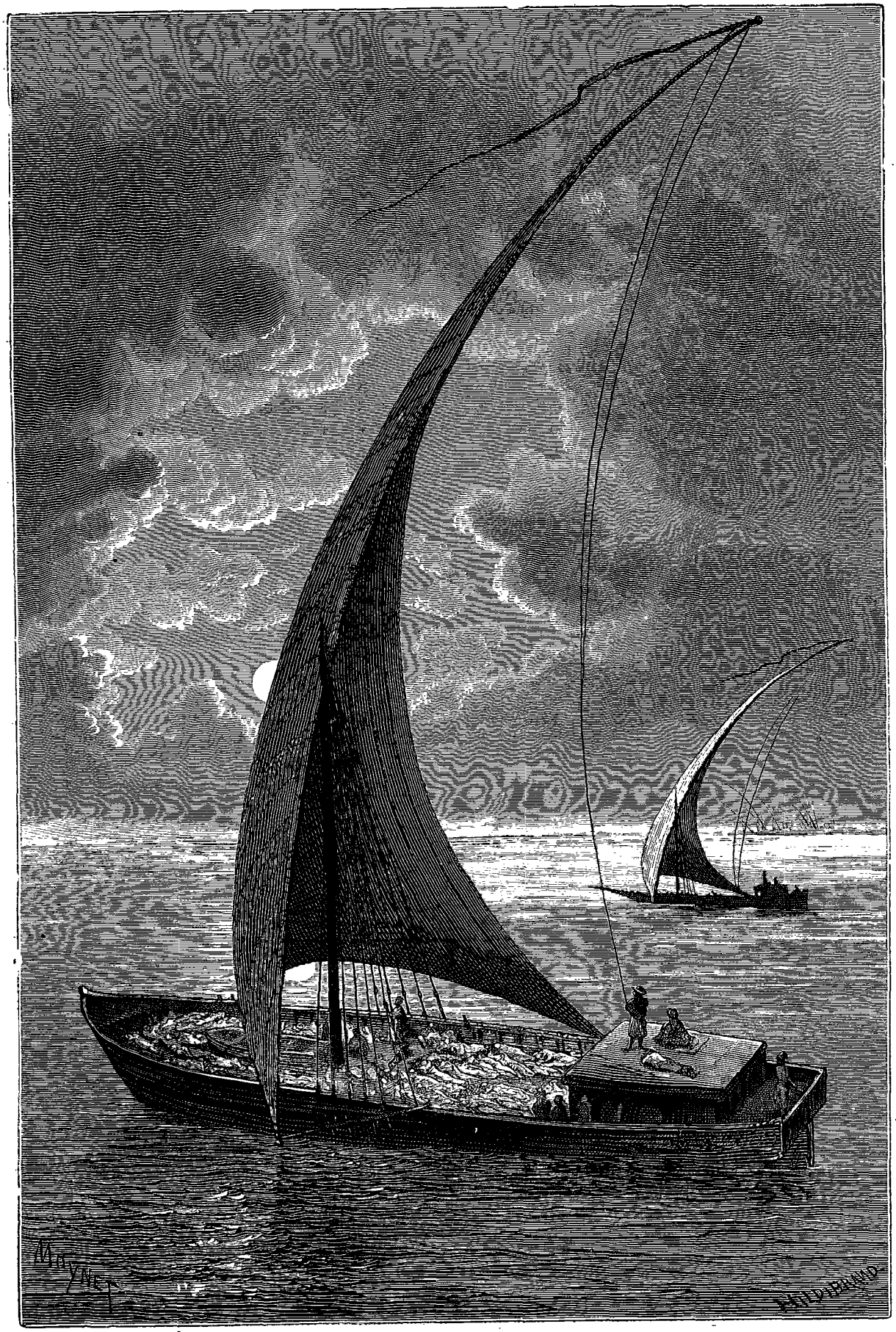


Dragonnier ou dracenas. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

jusqu'au 21 septembre, étudiant les habitudes et le caractère des gens de Souakine. Ce sont des pasteurs qui tirent du dehors les céréales dont ils ont besoin. La vie urbaine elle-même ne les a pas fait renoncer au bivac; ils sont restés demi-nomades. La seule chose qui distingue ces Bédouins de la ville de ceux de la montagne, c'est leur costume, qui, au lieu d'être brunâtre, est presque toujours d'une blancheur immaculée. Ils mâchent du tabac et se livrent à divers amusements inconnus de leurs frères des steppes; mais les uns et les autres ont les mêmes visées, le même idéal : agir le moins possible, boire du lait de chèvre, manger du mouton, et réunir le plus de dollars qu'ils peuvent, dernier désir assez difficile à satisfaire, en raison de leur paresse. Des esclaves femelles, au lieu d'ânes qui seraient trop chers à nourrir, leur sont indispensables pour le transport de l'eau qu'on va leur chercher extra muros. Celui d'entre eux qui possède un esclave en surplus de sa porteuse d'eau, et qui a cinquante dollars dans son sac, est un personnage dont la coiffure devient la grande affaire et donne beaucoup de travail. Quand il ne dort pas, c'est-à-dire matin et soir, au moment de la fraîcheur, il se promène, toujours tête nue, les cheveux divisés en mille petites mèches, hautement échafaudées. Il flâne sur la route, se mêle à une conversation ou octroie la faveur de ses précieux conseils.

Quand la ville devient étouffante, quand les chèvres ont mangé le dernier brin d'herbe, quand les chameaux ont dévoré les dernières touffes de sodada, les Bédouins de Souakine empaquettent les perches d'acacia

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Barque du haut Nil. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les nattes qui formeront leurs tentes, et gagnent les portions de la montagne dont leurs ancêtres leur ont légué la jouissance. A leur suite partent les soldats du vice-roi, qui, de vallée en vallée, vont, le courbartch à la main, prélever la taxe frappée sur le bétail, et ressaisir tout voleur de chameaux qui s'est enfui.

Le 21 septembre je pris ma course vers le Nil, situé à cent soixante-quinze milles de distance. Chemin faisant, ma petite bande, qui était composée, en dehors des chameliers, d'un natif de Berber et d'un chien que j'avais amené d'Europe, s'augmenta d'abord d'une couple de jeunes pèlerins revenant de la Mecque, et, peu de temps après, d'un vieux fanatique agrémenté de deux épouses. Celui-ci, fort ennuyeux de sa personne, et qui revenait aussi de pèleriner, avait profité de son séjour dans la ville sainte pour associer une jeune femme à celle qu'il avait depuis longtemps. De là des querelles de ménage d'une telle iniquité que je finis par intervenir, et par essayer d'inculquer au vieux pécheur, d'une manière frappante, le respect des droits et de la dignité de la femme.

Par suite des averses qui tombaient fréquemment, il y avait de l'eau dans tous les vallons; cela nous permit de prendre au sud de la route habituelle des caravanes, ce qui était plus direct, et ce qui me donna l'occasion d'enrichir ma carte de maints nouveaux détails.

A peu de distance de Singate, nous avions passé la ligne qui forme le point de partage des eaux entre la mer Rouge et le Nil. De là nous étions descendus dans un grand ouadi qu'on appelle O-Mareg, et dont les herbages appartiennent encore aux gens de Souakine; puis nous avions franchi la troisième rampe de la chaîne et gagné l'ouadi Amet, où de petits carrés de sorgho semblaient se succéder çà et là comme pour servir de champs d'expérience, mais qui en réalité représentaient toute l'agriculture du vallon. Quelques huttes en pierre sèche témoignaient de la stabilité de ce rendez-vous de pasteurs. Nous y fûmes amplement pourvus de laitage, les moutons et les chèvres étant fort communs dans la vallée, ainsi que dans les pâturages voisins.

Les chèvres du pays sont petites et d'une race appartenant à l'espèce que l'on désigne sous le nom d'éthiopienne, l'une des plus élégantes et des plus agiles de la famille.

Plus nombreux que les chèvres, les moutons sont également d'une race particulière, dont les traits différentiels lui constituent, pour ainsi dire, une nationalité. Dans son ensemble, le mouton des Bicharines se rapproche étroitement de l'espèce à large queue; mais il s'en distingue par une queue mince, longue et touffue et par quelques détails de la robe. Celle-ci, qui n'est pas laineuse, se compose uniquement d'un poil long, droit et ferme; elle est presque toujours entièrement blanche, excepté, et c'est là ce qui caractérise la race, excepté aux chevilles et à la bouche, qui sont revêtues de noir.

Nous traversâmes un plateau rocailleux, puis le quatrième rang de la chaîne et deux ouadis; ensuite la cinquième rangée de montagnes, dans laquelle est située la fontaine de Rohouaï, rendez-vous de tous les nomades des localités voisines.

Ayant longé le Laemeb, dont les eaux torrentielles étaient alors remplacées par de la verdure, nous arrivâmes à l'O-Fik, dernière montagne de la chaîne qui se développe parallèlement à la côte. Au delà s'étendait, jusqu'à la vallée du Nil, un désert que ne rafraîchissait aucune source. En quittant la citerne d'O-Bek, dernier endroit où l'on puisse se désaltérer avant de s'engager dans ce lieu aride, nous eûmes d'abord à traverser des plaines se déroulant à l'ouest. Le sable d'une extrême finesse dont ces plaines sont couvertes, et que le vent amoncelle, y rend la marche excessivement pénible.

De cette nappe sableuse, où des quartiers de roche noire sont éparpillés, surgit un bloc de granite solitaire qui a reçu des Bédouins le nom significatif d'Hermite. A une heure de celui-ci est un autre bloc isolé, de même nature, un de ces points de repère qu'on voit de très-loin et que le regard fatigué du voyageur salue avec gratitude. Cet obélisque naturel a trente-cinq pieds d'élévation et la forme d'une poire ou d'une figue renversée. Il est certain que le rétrécissement de sa base est dû à l'action tournoyante du sable, fouetté par le vent. Les indigènes ont appelé Abou Odfa ce bloc monumental, sans doute parce qu'ils trouvent que sa partie supérieure a une certaine ressemblance avec la selle-palanquin dont se servent les femmes pour monter à chameau, et qui s'appelle odfa.

Notre avant-dernier bivac fut établi dans le fond herbeux de l'Abou-Kolod; il s'y trouvait de grandes mares qu'avaient laissées les dernières averses. Les pentes offraient alors ce trait caractéristique d'être au même niveau que le Nil, tandis que le reste de la route recommençait à monter.

Après un dernier ouadi, le 7 octobre nous arrivions à Berber. M. Lavarque, vice-consul de France, voyageur expérimenté dans la région du haut Nil, me reçut avec cette hospitalité cordiale que tous ceux qui traversent ces parages ont été à même d'apprécier. Je me procurai le jour même une barque pour remonter le fleuve; et, campé au ras de la ville, je m'occupai de mes préparatifs de départ.

Arrivée à Khartoum. — Inquiétude. — Surprise d'autant plus agréable. — Dyafer Pacha. — Intelligence et bon vouloir. — Ghattas. — Commerce de l'ivoire à Khartoum. — Contrat passé avec Ghattas. — A bord. — Gens de l'escorte. — Barques du Nil Blanc. — Acacia Nilotica. — Départ. — Paysage. — Oies et canards. — Quantité prodigieuse de bétail. — Vouod Chélaï. — Hippopotames. — L'Arrash-Kol. — Toura. — Bêtes bovines. — Hassaniehs. — Ilots fertiles. — Abondance. — Iles Chillouks. — Vie animale. — Plantes aquatiques. — Premiers Chillouks. — Animaux variés.

Ce fut le 1er novembre, à midi, que nous atteignîmes Khartoum, dont le port était animé par des centaines de bateaux. Un chemin assez fréquenté reliait ce port

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à celui d'Alexandrie; mais seize degrés de latitude me séparaient de cette dernière ville, et Khartoum était à peine au commencement de la route que j'avais à suivre.

D'après une opinion reçue en Égypte dans les cercles les mieux informés, le gouvernement du khédive se faisait une règle de susciter des obstacles aux voyageurs qui se proposaient de visiter le haut Nil; cette conduite avait, disait-on, pour objet de prévenir les rapports de témoins oculaires, et d'empêcher certains détails de la traite d'arriver à la connaissance du monde civilisé. Sous cette impression je pensais à mon voyage avec une certaine inquiétude, et je comptais peu sur le firman dont j'étais porteur. J'éprouvai donc une surprise agréable, lorsque à mon arrivée je reçus la visite du puissant Dyafer Pacha, et que dès les premiers mots j'acquis la certitude que l'autorité locale me prêterait son appui.

Dyafer, qui gouvernait alors, avec une grande vigueur, le Soudan égyptien, avait été capitaine de frégate sous le règne actif de Méhémet-Ali. C'était un homme d'un savoir étendu; on trouvait chez lui de grandes piles d'atlas et de planches anatomiques. Il saisit parfaitement le sens de mon entreprise, me témoigna tout l'intérêt qu'il prenait à mes recherches, et m'adressa aux fonctionnaires qui devaient écrire les conditions de mon engagement avec Ghattas, conditions dont lui-même voulut rédiger les termes.

Ghattas était un Copte qui faisait la traite de l'ivoire sur une fort grande échelle. D'autres négociants de Khartoum possédaient comme lui de grands établissements dans la région du haut Nil; mais lui seul était chrétien. C'était en outre le plus riche de la colonie; et, par ces deux motifs, il fut requis de me garantir contre les mésaventures que je pouvais avoir à craindre. S'il advenait que je fusse abandonné chez les noirs, ou livré aux anthropophages, laissé en péril dans un endroit quelconque, tant mieux pour le gouvernement, qui aurait alors un motif légal de confisquer les domaines de Ghattas.

Le commerce de l'ivoire, à Khartoum, est tout entier aux mains de six grands négociants et d'une douzaine d'individus qui font, en ce genre, de petites affaires. Depuis longtemps la valeur annuelle de l'exportation n'a pas excédé cinq cent mille dollars; ce chiffre même ne serait plus atteint si, à chaque campagne, on ne pénétrait plus avant dans l'intérieur.

Les traitants qui font ce commerce possèdent un grand nombre d'établissements aussi rapprochés que possible des lieux de production, et fondés au milieu de tribus pacifiques, vouées à l'agriculture. Ces postes, où s'emmagasinent les dents, et qui renferment des munitions, des objets d'échange et des vivres, sont des villages entourés d'une enceinte, d'où leur nom de *zèriba*, qui signifie palissade. Dans chacun d'eux, le commerçant auquel ils appartiennent est représenté par un intendant qui a sous ses ordres un grand nombre de subordonnés et qui réunit tous les pouvoirs.

On pénètre dans les deux principales provinces de la traite au moyen du Bahr-el-Djébel (partie supérieure du Nil Blanc) et du Bahr-el-Ghazal. Le voyage dépend des moussons qui en déterminent l'époque. Pluies et vents permettent de franchir les passes rocailleuses, mais seulement de décembre en février. Sur le Bahr-el-Djébel le point extrême de la navigation est Gondokoro, par cinq degrés de latitude nord. Sur le Bahr-el-Ghazal, une sorte d'impasse conduit au seul débarcadère qui s'y rencontre. Au delà de ce point les gens de Khartoum étendent leur domination sur un espace de cinq degrés à l'ouest et au sud; le pays des Niams-Niams est pour eux une mine féconde qu'ils exploitent avec activité. De toutes les directions que je pouvais prendre, celle-ci paraissait être la plus favorable à mes projets; je terminai donc avec Ghattas. Par notre contrat il s'engageait à me fournir des moyens de subsistance et tous les porteurs dont j'aurais besoin, ainsi qu'une escorte suffisante. Une de ses barques devait être mise à ma disposition; et une clause particulière stipulait que je serais libre d'accompagner ses gens dans toutes leurs entreprises. Les mêmes obligations furent imposées à tous les traitants qui avaient des domaines dans la province du Ghazal. Toutes les conditions furent écrites en double; j'emportai copie des pièces; la minute resta au gouvernement.

Afin d'avoir toujours avec moi des gens sur lesquels je pusse compter, j'engageai six Nubiens, établis à Khartoum, et qui avaient déjà visité différents points du haut Nil; le cuisinier, entre autres, qui s'appelait Riken, avait suivi Pétherick, en 1863, jusqu'à Gondokoro. Mes six Nubiens ne me causèrent aucune déception; je n'eus jamais à me plaindre sérieusement d'aucun d'eux.

Tous nos préparatifs s'étaient faits si rapidement que le 5 janvier nous pouvions nous mettre en route; mais il fallut céder aux remontrances des gens de Khartoum. Jamais, suivant eux, on ne doit partir le mercredi ou le samedi, qu'ils tiennent pour des jours néfastes. Il s'ensuivit quelque délai. Protester n'aurait servi à rien; je n'aurais pas convaincu mes gens de l'absurdité de leur croyance; à la première mésaventure, ils n'auraient pas manqué d'attribuer notre malheur à ma perversité, et ils se seraient démoralisés en se disant que je bravais les arrêts du destin.

Nous étions à bord trente-deux personnes; petit nombre en comparaison de ce que je voyais sur les autres barques, et il n'y avait pas moyen de le réduire: l'équipage seul ne serait pas venu à bout des obstacles que nous devions rencontrer. Ghattas, à qui appartenait le bateau, l'avait garni de huit mariniers et de quinze hommes d'escorte, ayant pour mission de nous défendre et de nous prêter assistance dans les endroits où le halage serait de rigueur. Ces soldats, ainsi qu'on les appelait, étaient natifs des bords du Nil situés entre Khartoum et Berber, d'où l'impôt les avait expulsés. L'agriculture ne les empêchant pas de mourir de faim, ils l'avaient quittée pour s'enrôler en qualité de pillards, de voleurs de bétail, de chasseurs d'hommes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour n'importe quel métier qui pût satisfaire le penchant que tout Nubien a pour la vie d'aventures. Outre leurs six compatriotes que j'avais loués à Khartoum, ma suite personnelle comptait deux esclaves, deux femmes, qui, à l'aide d'une pierre, convertissaient le doura ou sorgho en farine pour les hommes.

Nous étions pressés comme des moutons dans un parc; mais relativement notre logis était spacieux; les bateaux qui n'étaient guère plus grands que le nôtre portaient régulièrement soixante hommes, parfois quatre-vingts; et c'était peu de chose en comparaison de ce que nous avons rencontré. J'ai vu des barques, ne jaugeant pas plus de cinquante tonneaux, dans lesquelles étaient arrimés deux cents esclaves.

Une cloison en bois brut, placée à l'arrière, me constituait une sorte de cabine; j'avais arrangé ce petit coin le mieux possible. Là s'entassaient mes ballots, mes caisses, les mille objets de mon équipement; et c'était au milieu de cette aimable confusion que j'allais m'asseoir.

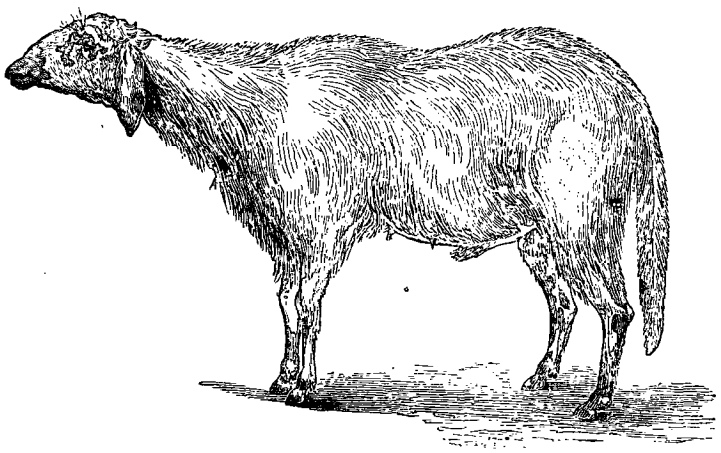


Le lassaf. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Faits pour résister à la fois au choc des hippopotames et à celui des bancs de moules, qui, çà et là, se rencontrent dans le fleuve, les *negghers* ou bateaux du haut Nil sont construits d'une manière toute spéciale; je ne crois pas qu'il en existe de pareils sur un autre point du globe. Le seul bois dont on fasse usage pour leur construction est le sount (*acacia nilotica*). Beaucoup plus dur et plus lourd que le chêne, ce bois néanmoins est, paraît-il, le seul de la contrée qui puisse être débité à la scie. En raison de sa texture irrégulière et de ses ramifications nombreuses, il est impossible d'en tirer des planches de plus de dix pieds de longueur, ce qui même est assez rare. Le sapin n'arrivant que par exception à Khartoum, où il est hors de prix, les mâts et les vergues y sont faits par assemblage; tous les joints en sont recouverts d'une virole en cuir de bœuf, ce qui ne les empêche pas de céder à la tempête.

L'acacia nilotique n'est pas seulement court et tortu; il est tellement dur qu'il faut le scier quand il est vert. D'autre part, la scie est rarement employée par les Nubiens, qui dès lors ne savent pas s'en servir; il en résulte que les planches sont faites sans la moindre prétention à la régularité. Ces défauts toutefois sont rachetés par la ténacité sans seconde et par l'indestructibilité du sount. Avec quelle autre essence pourrait-on faire sans côtes des bateaux de soixante pieds de long sur vingt de large?

Les flancs de ces barques ont un pied d'épaisseur; ils sont formés de plusieurs couches de planches de longueurs diverses qui se soutiennent mutuellement. A l'endroit où elles se rejoignent les planches, dont les extrémités s'imbriquent, sont retenues par des clous d'une longueur suffisante pour traverser au moins deux couches de bois. De cette manière, à force de soins et de mesurage, on obtient l'incurvation voulue. Un mât d'une vingtaine de pieds porte la seule voile de la barque, voile latine attachée à une vergue gigantesque, en général moitié en sus de la longueur de la coque, ce qui fait quatre-vingt-dix pieds.



Mouton des Bicharines. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Salués par une foule nombreuse, dans laquelle mes gens avaient un grand nombre d'amis, nous quittâmes la rive. Le vent du nord, gonflant notre voile géante, nous poussa vers le sud avec autant de rapidité que l'eût fait la vapeur. La nuit arriva sans ralentir notre marche, nuit superbe éclairée par la lune. Impossible de dormir, tant j'étais ému de la pensée que mon vœu se réalisait; c'était maintenant un fait irrévocable.

Le bruissement de l'eau et, de temps à autre, le cri d'un oiseau de proie, troublaient seuls le silence. Roulés dans leurs vêtements blancs comme des momies dans leur suaire, les gens de l'équipage dormaient sur le pont, serrés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le docteur George Schweinfurth. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les uns contre les autres, et ajoutaient à l'effet spectral de ce voyage nocturne. Au matin, les rayons du soleil tombèrent sur les rives monotones du fleuve et semblèrent presque illuminer l'Océan, tellement s'étendaient les eaux, dont le courant se dirigeait au nord sans aucune inflexion. Nous avions franchi un degré de latitude depuis notre départ de Khartoum.

Le voyage du Nil Blanc a été souvent raconté; on sait que les rives qui bordent le fleuve gardent le même aspect pendant une longue suite de milles. Rarement quelque montagne lointaine, quelque hauteur isolée repose les yeux de cette vaste monotonie. Malgré tout, la scène ne manque pas d'intérêt; mille détails vous frappent et vous impressionnent. Le nombre des oies et des canards que l'on rencontre chaque jour attire d'abord l'attention; la quantité de bétail est prodigieuse; des troupeaux errent à perte de vue, et sur les deux rives. Deux fois aussi large qu'en Égypte, le fleuve est animé par les bateaux des pasteurs qui conduisent leurs bestiaux çà est là, tandis que leurs chiens les suivent tranquillement à la nage.

De bonne heure, le troisième jour, nous atteignîmes Ghétèna. Au coucher du soleil nous étions à Vouod-Chélaï, point de relâche très en faveur dans cette partie du Nil. J'y achetai, pour cinq dollars, une couple de bœufs gras, dont l'un fut tué sur-le-champ, suivant la coutume qui veut que l'on festine à cet endroit. Une petite course sur l'autre rive me fit voir du soffra, variété de sorgho à grain jaune, dont les épis n'avaient pas moins de neuf pouces de long sur quatre de diamètre, preuve convaincante de la fertilité du sol.

Reprise le lendemain soir, notre route se continua pendant la nuit jusqu'à une aiguade, située près du village de Toura. Les hippopotames étaient de plus en plus nombreux; leurs ronflements s'entendaient de loin et ne déchiraient pas moins les oreilles que le grincement perpétuel de notre gouvernail. De temps à autre, comme pour faire diversion, un rugissement éclatait sur la rive, celui de quelque lion cherchant sa proie. L'Européen qui remonte le haut Nil doit s'accoutumer à ce bruit, sous peine de ne jamais dormir.

A l'aiguade, nous fûmes en vue de l'Arash-Kol, monticule isolé, de quelque cent pieds de hauteur, et dont les pointes abruptes et dentelées surgissent directement de la plaine. Les trésors qu'y a récoltés, il y a trente ans, le voyageur Kotschy l'ont fait connaître aux botanistes. Je n'eus pas le loisir d'explorer les alentours de ce centre plein d'intérêt; il fallut me contenter d'une visite au village de Toura, qui est à deux lieues du fleuve. On ne s'imagine pas la quantité de bêtes bovines qu'on voit aux environs de cette bourgade; la route est bordée d'une série d'abreuvoirs où se réunissent des troupeaux de mille à trois mille têtes. Je fus conduit, à travers des bois parfumés d'acacias en fleurs, à une place où un petit marché hebdomadaire avait rassemblé les vaches du voisinage; le lait y coulait littéralement à flots. Ces bêtes sont d'une race particulière à toute cette partie du Soudan, race caractérisée par une bosse, et qui, sans nul doute, est proche parente du zébu de l'Inde.

J'étais là chez les Hassaniehs. Ceux-ci ne diffèrent pas physiquement des autres nomades qui, plus ou moins arabisés, parcourent le désert des deux côtés du Nil. Partout ils accoururent et m'entourèrent pour voir mon chien, dont il fallut chaque fois répéter l'histoire, dire les qualités et la généalogie. Possédant eux-mêmes une race magnifique de lévriers, qu'ils dressent à chasser la gazelle, et qu'ils ont en grande estime, ils écoutèrent ces détails avec le plus vif intérêt.

Notre marche fut reprise le soir. Au matin, nous passâmes devant Douémé, l'un des plus grands villages du district; puis nous atteignîmes des groupes d'îlots fertiles, dont le sol, récemment cultivé, l'est avec succès. Il est consolant de voir les fellahs de Nubie remonter le Nil et porter l'agriculture de plus en plus loin. La population noire a été de la sorte, depuis deux ou trois décades, en partie refoulée, en partie éperonnée au travail; ce qui rachète un peu l'abandon de la région nubienne, dont l'oppression et l'impôt ont fait un désert.

Les oies étaient toujours aussi nombreuses; on avait recours à mille moyens pour varier leur apprêt : farce de riz, sauce tomate, champignons. Tous les accommodements épuisés, on en revenait au seul canard que l'on pût se procurer, l'*anas viduata*. Ce fut l'âge d'or de ma cuisine; les provisions abondaient; et Riken, doué de facultés inventives, en tirait bon parti. Mais le temps allait venir où mon chef déplorerait la perte des années qu'il avait passées au Caire, à l'hôtel du Berger, pour acquérir un talent qui, faute d'emploi, s'éteignit de jour en jour. Ce fut au point qu'au bout de trois ans Riken ne savait plus faire cuire même du riz sans le brûler.

Après Douémé nous gagnâmes El-Aïs ou Kahoua, station égyptienne qui fut pendant des années l'extrême limite des domaines du pacha vers le sud. Immédiatement en amont de ce poste, où le gouvernement a de grandes provisions de sorgho, commence la région des îles Chillouks, dont la cognée n'a pas encore touché les arbres, ce qui les rend précieuses. Nous nous arrêtâmes à Om-Mandêb, l'une de ces îles boisées. Mandêb est ici le nom du plus épineux de tous les végétaux, le *mimosa asperata*, qui, propagé par le fleuve, se retrouve à de grandes distances, même parfois en Égypte. La vie animale est richement développée dans ces îles désertes; non-seulement les bords en sont pressés par une foule d'hippopotames, qui les ont troués de leurs empreintes, mais des rangées de crocodiles s'y chauffaient au soleil à trente pas de nous, et y avaient formé des sillons qui témoignaient de leur nombre. Des varans et d'autres reptiles glissaient dans l'herbe sèche qu'ils faisaient bruire. Partout sous les arbres on voyait des coquilles d'œuf et des peaux de serpent. Au milieu des branches s'entendaient les querelles, les combats d'un cercopithèque, le méchant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gris-et-vert, tandis que des oiseaux de mainte espèce, des aigles quittant leurs plates-formes, des légions de rémipèdes animaient les bois et couvraient la rive.

Mais ce qui pour moi avait le plus d'intérêt, c'était l'infinie variété des plantes qui abondaient sur le fleuve, jouets des vents et des vagues. Parmi elles se distinguait l'ambatch (*herminiera*), dont le rôle est si important dans cette partie du Nil qu'on peut le désigner comme le plus remarquable des végétaux indigènes. Kotschy, mon prédécesseur, ignorant qu'Adanson l'avait trouvé dans la Sénégambie, l'appela *ædemone mirabilis*, changé par corruption en *anemone mirabilis*, nom sous lequel il apparaît dans beaucoup de livres qui traitent de l'Afrique.

L'ambatch atteint de quinze à vingt pieds de hauteur, et n'a que six pouces de tour à la base. Sa légèreté est telle que tout naturellement on le compare à une plume. Ce n'est qu'en l'ayant à la main que l'on peut croire à la possibilité de mettre sur ses épaules un radeau fait de ce bois et assez large pour porter huit personnes. L'arbuste croît avec une grande rapidité dans les plis tranquilles du rivage; comme il émet ses racines tout simplement dans l'eau, des buissons entiers sont entraînés par le vent ou par le courant, et vont s'établir ailleurs. Telle est l'origine des barrières végétales que l'on rencontre sur le haut Nil, où très-souvent elles arrêtent la navigation. D'autres plantes, en s'ajoutant à l'ædémone, forment ces îles qui, nouvelles Délos, sortent journellement des eaux; ce sont en particulier la vossia et le papyrus, qui actuellement n'existe plus en Égypte, pas même dans la vallée nubienne.

Le 13 janvier, sur l'un des nombreux îlots du fleuve, eut lieu notre première rencontre avec les Chillouks. Cette noire peuplade avait autrefois des établissements dans toutes les îles de cette région et s'étendait beaucoup plus vers le nord. Aujourd'hui c'est un fait exceptionnel quand ses pirogues descendent le fleuve jusqu'à cette latitude : 12° 30′. Les Baggaras, au contraire, remontent la rive de plus en plus, et, à l'orient, s'aventurent avec leurs troupeaux jusque chez les Dinkas.

A cette place, des bancs de sable, rayés de diverses couleurs, donnent à la scène un caractère frappant. Lors de notre passage ils étaient couverts de grues couronnées, alignées sur cinq ou six rangs, comme des soldats, et le bec tourné vers le nord, côté d'où soufflait la brise. Ces oiseaux, quand ils sont jeunes, ont la chair préférable à celle de l'oie, parce qu'ils se nourrissent de grain et de fèves. Avec la pintade, ils nous aidaient à varier notre menu.

Sur la rive gauche du fleuve se voyaient des troupes nombreuses d'antilopes mégalocères qui venaient s'abreuver tranquillement. Ailleurs les arbres près desquels nous passions étaient peuplés de singes folâtres, auxquels les branches servaient de balançoires. Là, pour la première fois, nous vîmes la cigogne à sac venir au bord de l'eau en nombre considérable. Cette diversité de formes vivantes donnait à la solitude où elle nous apparaissait quelque chose de la fascination du rêve.

Premier jour de malheur. — Mohamed attaqué par un buffle. — Pics de Nyémati. — Bons amis et gredins. — Cabaretières. — Premier tamarinier. — Iles nombreuses. — Baggaras. — Façon d'agir envers les païens. — Monotonie. — Plus de bois sur les bords. — Récits du soir. — Premiers renseignements sur les pygmées. — Le Défafang. — Pélicans gris. — Perruques en plume. — Mohamed Kher. — Premier village chillouk. — Affluence. — Coiffures. — Courbe du fleuve. — Attaqués par les abeilles. — Chillouks se livrant à la pêche. — Canots d'ambatch. — Réparation de la vergue. — Zone cultivée. — Premier usage des grains de verre. — Arrivée à Fachoda.

Le 14 janvier fut notre premier jour de malheur, et par ma faute, bien qu'indirectement. Un bateau nous avait rejoints dans la matinée; mes hommes, voulant profiter de la rencontre, demandèrent qu'on s'arrêtât. L'endroit n'offrant nul intérêt, je fis aller un peu plus loin, afin de débarquer sur une île qui me paraissait plus attrayante; ce fut dans cette île qu'arriva l'accident. Mohamed Amin, l'un des deux hommes qui m'accompagnaient, s'approcha par hasard d'un buffle couché dans les grandes herbes, où probablement ce buffle faisait sa sieste. Ni l'un ni l'autre nous n'avions l'intention d'attaquer l'animal; mais troublé dans son repos, celui-ci entra en fureur. Bondir et lancer l'importun dans l'espace fut l'affaire d'une seconde.

Mon fidèle compagnon gisait là, tout sanglant; et devant lui, la queue haute, mugissant avec rage, le buffle se préparait à le fouler aux pieds, lorsque heureusement l'attention de la brute tomba sur nous, qui, muets d'effroi, regardions l'horrible scène. J'étais sans arme; mon fusil, que portait Mohamed au moment de la rencontre, se balançait sur la corne gauche du buffle. Mon autre compagnon, chargé de ma carabine, avait immédiatement tiré deux fois sur la bête : les deux coups avaient raté.

On n'avait pas le temps de délibérer, il fallait agir; l'homme saisit une petite hache en fer qu'il portait à la ceinture et la lança à la tête de l'ennemi, dont il se trouvait à une vingtaine de pas. Bien visé ! D'un bond prodigieux, la bête se jeta dans les roseaux, brisant les tiges sous son énorme poids, et faisant trembler le sol. Rugissant et grondant, bondissant toujours, elle fuyait affolée.

Bientôt le bruit s'apaisa et nous revînmes près de Mohamed. Il avait la tête clouée au sol par les tiges aiguës de roseaux brisés qui lui traversaient les oreilles. Toutefois son état n'avait rien de très-grave; trois semaines après, il était guéri, et il recevait dix dollars pour le dédommager des quatre dents que la corne du buffle lui avait enlevées.

Après une longue route, nous revîmes tout à coup des montagnes : c'étaient les deux pics de Nyémati, deux masses granitiques imposantes qui s'élevaient sur la droite. En face de ces pics se trouvait une île, où une quantité de Baggaras avaient dressé leurs tentes. « *Habbabkoum ! habbabkoum [illegible]héra !* » (tous

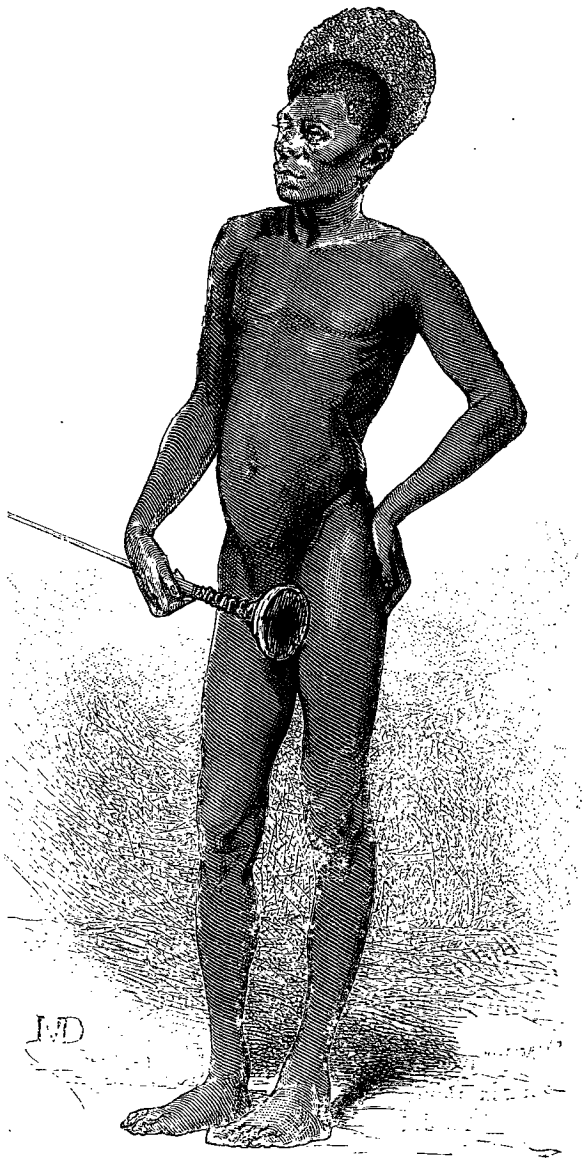
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amis, bons amis! s'écrient mes gens, sitôt qu'ils aperçoivent leurs bruns frères en religion. On aborde et nous voilà embrassant les habbabkoums avec une effusion indicible. Mais tout ce qu'on nous présente nous est offert au prix du marché de Khartoum; et dès qu'il est entendu que nous ne pouvons rien avoir sans l'acheter, mes hommes confèrent à leurs amis le titre de *Nas batalines*, qui signifie gredins. Les femmes sont plus courtoises et font assaut d'affabilité pour entraîner le plus d'arrivants possible aux cabarets qu'elles ont improvisés chez elles. Mes hommes y passèrent leur jour de halte. Quant à moi, je flânai dans la steppe voisine, donnant du biscuit aux enfants, comme ailleurs j'aurais donné des bonbons; puis j'allai faire un tour dans la montagne qui touche presque au rivage. J'y rencontrai pour la première fois le tamarinier que désormais je devais retrouver pendant longtemps.

Un autre arbre, qui devient familier à tous ceux qui voyagent dans cette partie du Soudan, est l'héglik (*balanites egyptiaca*), dont les fruits, qui ressemblent à des prunes, jonchaient le sol. A mesure que nous remontions le fleuve, les îles devenaient de plus en plus nombreuses, et les canaux plus obstrués. Ici l'ambatch est presque entièrement exclu par la vossia; il ne reparaîtra qu'à l'embouchure des rivières.

Toute la rive gauche est occupée par les Baggaras qui s'y rendent en hiver, quand les herbes de l'intérieur sont desséchées. Dans les endroits où ils s'établissent de nouveau, soit dans les îles, soit sur la rive, ils chassent les noires tribus des Chillouks. Ces Baggaras, population arabe, possèdent tout le territoire qui, du Kordofan et du Dar-Four, s'étend vers le sud, vers le point de la rive qu'habitent les Dinkas. Une portion d'entre eux, dans l'est, on peut dire un tiers, payent tribut à l'Égypte. Leur nom signifie *vaches*, les bêtes bovines constituant leur seule richesse. Ce ne sont pas toutefois des pâtres pareils à ceux de nos idylles, mais des cavaliers belliqueux, habitués dès l'enfance au maniement des armes, et les brigands les plus hardis qu'il y ait parmi les nomades éthiopiens. Ils attaquent l'éléphant à l'épée et à la lance, prouesse périlleuse entre toutes.

Beaucoup de ces intrépides se louent aux marchands de Khartoum pour les expéditions qui se font dans l'intérieur. Quelques-uns vinrent m'offrir leurs services, s'imaginant que la chasse à l'esclave était mon but. Je n'acceptai pas leurs propositions; mais si je n'avais aucun penchant à les prendre pour auxiliaires, il me fut difficile de ne pas donner cours à l'admiration que m'inspiraient leurs formes athlétiques, ainsi que la vivacité et l'aisance de leurs mouvements.



Un Chillouk. — Dessin de Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

De temps à autre glissait auprès de notre barque la frêle pirogue d'un Chillouk, dont le propriétaire se livrait à la pêche. Avec les Baggaras nous fraternisions chaque jour; mais il n'y avait pas d'habbabkoum pour le nègre : sa qualité de païen l'empêchait d'y prétendre. On le saluait ironiquement d'un « Vouod el Mek » (fils de roi); puis on lui faisait dire d'où il venait, où il allait; et le poisson qu'il avait pêché lui était pris. C'est ainsi que cela se pratique sur tous les bateaux qui passent. Mais les Chillouks sont également soumis à l'Égypte : et il est certain qu'avant peu ils jouiront des mêmes droits que les Nubiens et autres sujets du khédive. Si faible qu'il paraisse, l'avantage sera réel.

La route commençait à devenir d'un ennui qui me donnait des craintes sérieuses : cela durerait-il ainsi? Plus de bois sur les bords; rien qu'une plaine désolée. On tuait des canards bruns et des spatules, dont le goût huileux ne se dissimulait qu'à force de piment. Le soir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mohammed attaqué par un buffle. — Dessin d'Emile Bayard, composition d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on trompait les heures par des récits d'aventures, qui invariablement étaient arrivées dans les districts du haut Nil. Chacun avait son épisode qu'il racontait avec délices et qui nous transportait en dehors de tout ce qu'on avait jamais vu. L'Afrique, disait Aristote, il y a plus de vingt siècles, a toujours quelque chose de neuf à nous montrer; c'est encore vrai maintenant. Le dernier récit, à l'époque dont il est question, roula sur les pygmées; ce fut alors que je reçus mes premiers renseignements à leur égard. Je ris beaucoup des détails que me donnait sur eux un témoin oculaire. J'étais loin de prévoir que je dusse jamais être en relations avec un pareil peuple; et le rangeant, à part moi, dans la catégorie des créations fabuleuses, je cherchai une histoire qui pût s'opposer à la sienne. L'homme à queue, d'Alexandre Dumas, répondait parfaitement à mes vues; ce conte est si habilement fait, tellement précis dans sa simplicité! Il captiva l'attention de tous ceux qui l'écoutèrent; le succès fut complet; mais les pygmées étaient réels.

Malgré la monotonie de la scène, chaque endroit où j'abordais me procurait quelque surprise. Un désert se déployait sur la rive droite; j'y pénétrai un jour, et large fut ma récompense. Les buffles y avaient taillé des chemins à travers les fourrés et les lianes. Suivi d'une petite bande armée, je profitai de ces routes, où l'on pouvait faire de mauvaises rencontres, et où je ne fis que d'heureuses trouvailles, entre autres celle de la *louffa*, plante de la famille des gourdes, qui croissait là en abondance. Le fruit de cette plante, quand il est sec, renferme un squelette fibreux qui peut servir d'éponge, ce pour quoi la louffa est souvent cultivée en Égypte. Je pourrais citer beaucoup d'autres végétaux qui ne sont connus dans cette dernière contrée que par la culture et qui ont leur type dans les forêts du Nil Blanc. On peut en inférer qu'à une époque infiniment lointaine la végétation, dans toute la vallée du Nil, était d'un caractère beaucoup plus uniforme que de nos jours. C'est le développement de la civilisation dans l'ancienne Égypte, qui a dépouillé la flore de son domaine septentrional, et fait qu'on ne la retrouve plus qu'à des centaines de milles en amont du fleuve.

Enfin l'horizon fut brisé au midi par une montagne d'une altitude de trois cents mètres; c'était le Défafang, ancien volcan situé à plusieurs milles du fleuve, où il se dresse comme une borne frontière entre le territoire des Baggaras et le premier pays nègre que traverse le Nil Blanc. Werne, l'un des premiers explorateurs du haut Nil, le seul Européen qui ait visité le Défafang, en a rapporté des échantillons de roche dans lesquels se retrouve la nature vulcanienne de la lave basaltique.

Dans l'après-midi notre bateau rencontra une flottille de pélicans d'un gris clair; ce fut à qui lutterait de vitesse. Le petit plomb qui lui fut envoyé à plusieurs reprises ne parvint pas à mettre la bande au vol; mais à la fin, l'ayant dépassée, je réussis à tuer quelques-uns de ces oiseaux. Avec les plumes flexibles que ce pélican a sur la poitrine, les sauvages du haut Nil se font des perruques qui imitent parfaitement les cheveux gris, et qui seraient une précieuse acquisition pour la garde-robe de n'importe quel théâtre.

Une course rapide sur la rive gauche me fit tomber sur la piste d'une troupe considérable d'éléphants. D'après les Baggaras, ces animaux abondent dans tout le district. Le territoire adjacent, qui appartient aux Chillouks, est trop peuplé pour que les éléphants y séjournent, et ils refluent dans ce lieu désert, où souvent il faut les poursuivre en barque, le sol, qui est au niveau du fleuve, étant couvert par l'inondation.

Au coucher du soleil, nous atteignîmes, sur la rive droite, un endroit qui restera célèbre dans les fastes du haut Nil : celui où Mohamed Kher, fameux chef de brigands, eut son quartier général. Les remparts derrière lesquels se voient des débris de murs en pisé, qu'entourent des tranchées profondes, marquent la place où fut la zèriba de Mohamed. A en juger par les tas d'ossements qui existent encore, le nombre des bœufs qui ont été consommés là est quelque chose d'énorme. Des quantités d'os humains, restes d'esclaves enlevés par la maladie, gisent dans ce repaire, au milieu de têtes d'âne et de cheval. Dans toute l'Afrique des fragments de squelettes humains indiquent la passée du marchand d'esclaves. Ici la chasse et le pillage s'étendaient au loin, bien que les Chillouks en fussent les principales victimes.

Mohamed Kher ne fut pas seulement la terreur des noirs du voisinage : il brava les gens de Khartoum et défia l'autorité du gouverneur. Toutefois les traitants lui doivent de leur avoir appris comment, avec des fortifications bien employées, on pouvait intimider et soumettre les indigènes.

A peu de distance de ce lieu mal famé se trouve un village devant lequel nous nous arrêtâmes. Ce village, appelé Kaka, est le point le plus septentrional qu'habitent les Chillouks, au bord du Bahr-el-Abiad. Il y a vingt ans, les Dinkas avaient sur cette rive des villages par centaines. Les voyageurs qui accompagnèrent l'expédition envoyée à la recherche des sources du Nil par Méhémet-Ali, n'y trouvèrent pas moins d'habitants qu'au centre du pays des Chillouks; aujourd'hui, par suite des razzias de Mohamed Kher, toute cette rive n'est plus qu'une forêt déserte.

Excepté celui de Kaka, les Chillouks n'ont aucun établissement sur la rive orientale. A peine étions-nous arrêtés, que les gens du village se pressaient au bord de l'eau; c'était toujours mon chien qui était la grande attraction. Un large sombréro, qui me protégeait contre le soleil, excita également la curiosité des spectateurs. Ceux-ci avaient une coiffure qui différait peu de la mienne, à cela près qu'elle était composée de leur propre toison; et quelle ne fut pas leur surprise quand ils virent que ce qu'ils prenaient pour mes cheveux pouvait s'ôter et se remettre. Ils sont nés, pour ainsi dire, avec leurs couvre-chefs. Alors qu'ils sont tout petits, encore à la mamelle, leur chevelure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est déjà façonnée avec de la gomme et des cendres. Entretenue de la sorte, elle prend peu à peu la forme voulue, qu'elle conserve toujours.

La steppe désolée des environs de Kaka n'offrant rien à mes recherches, je fis remettre à la voile. Nous arrivâmes bientôt à une place où le fleuve décrit une courbe remarquable. Il coule là au nord-est, et, pendant huit milles, suit cette direction; l'endroit s'appelle *Diourah el Esh*, nom qui veut dire sac de grain.

Ce détour nous faisant avoir le vent debout, il fallut remorquer le bateau; la corde, en traînant dans l'herbe, rencontra un essaim d'abeilles. Immédiatement une nuée de ces mouches sortit des roseaux et creva sur les remorqueurs. Ces derniers se jetèrent dans le fleuve pour regagner la barque; l'essaim les poursuivit et remplit toutes les parties du pont. On s'imagine la scène. J'étais dans ma cabine, arrangeant des plantes; et je pris les gambades que j'entendais pour un jeu de mes hommes, qui alors était en faveur.

Toutefois, je demande ce qu'il y a. Au cri : « des abeilles! des abeilles! » je saisis ma pipe et veux essayer de fumer; vaine entreprise : des milliers d'ailes bourdonnantes m'entourent, et je suis piqué sans merci. Je veux me protéger le visage avec mon mouchoir : plus mes mains s'agitent, plus l'attaque est violente. Ce sont d'horribles douleurs; sur les doigts, sur le front, dans l'œil, dans les cheveux ; c'est à devenir fou. Mes chiens, couchés sous mon lit, s'élancent en hurlant, renversant tout sur leur passage. Hors de moi, je saute dans la rivière ; je plonge ; toujours en vain : les coups d'aiguillon me pleuvent sur la tête.

Sans écouter mes gens qui me rappellent, je rampe au milieu des roseaux, vers le bord marécageux; l'herbe me déchire; j'avance néanmoins, espérant gagner la rive et m'abriter dans les bois. Tout à coup, saisi par quatre bras puissants, je recule en sillonnant la vase où j'étouffe. On me ramène à bord; pas moyen de fuir!

Cependant mes plongeons m'avaient rendu assez de présence d'esprit pour que l'idée me vînt de tirer un drap de mon coffre et de m'en envelopper complétement. Il me fallut d'abord tuer une à une les abeilles que j'avais enfermées avec moi.

Blotti sous ma couverture, agité de mouvements convulsifs, piqué de temps à autre par un aiguillon qui traversait le linge, j'entendis bourdonner trois heures durant sans interruption. Pendant ce temps-là, quelques-uns de mes serviteurs, avec un entier oubli d'eux-mêmes, allèrent chercher mon gros chien, qui fut ramené et couvert de vêtements.

Peu à peu le calme se rétablit, un profond silence régna à bord, et les abeilles s'apaisèrent. Des hommes courageux allèrent à la dérobée mettre le feu aux grandes herbes ; et, la fumée aidant, ils nous conduisirent près de l'autre rive.

Délivrés du fléau, nous fîmes l'examen de nos blessures. J'arrachai avec des pinces tous les aiguillons que j'avais à la figure et aux mains. La douleur ne tarda pas à disparaître dans les endroits où l'opération avait été faite; mais impossible de découvrir les dards qui étaient dans le cuir chevelu ; un grand nombre s'étaient rompus dans la mêlée; et tous ceux-là produisirent de petits ulcères qui, pendant deux jours, furent extrêmement douloureux.

Ces abeilles appartenaient à la même espèce que celles qui peuplent nos ruches.

Nous ne fûmes pas les seuls à essuyer leur colère. A chacun des seize bateaux qui, le jour même, passèrent dans notre sillage, l'attaque se renouvela, toujours aussi furieuse. Nul ne peut se figurer la confusion qu'elle a dû jeter dans ces barques, où soixante ou quatre-vingts hommes étaient les uns sur les autres. Même aujourd'hui, je ne me rappelle pas sans frémir ce que nous avons souffert. Le soir, j'étais prêt à braver la fureur de dix buffles ou de deux lions, plutôt que d'avoir affaire à pareil ennemi; tous mes compagnons étaient comme moi.

Je pris de la quinine et me réveillai bien portant; mais les plus maltraités de nos hommes avaient une forte fièvre; et parmi les gens des bateaux qui nous avaient suivis, il y eut deux morts, résultat des piqûres.

Le lendemain nous passâmes de nouveau entre des plaines dépourvues d'arbres. Vers midi cependant, nous fîmes une pause sur la rive droite, près d'un charmant bouquet de bois, où des asclépiadées grimpantes, des *loptadénias* laissaient retomber perpendiculairement leurs tiges flexibles, et, reliant au sol les branches étalées de l'*acacia verugera*, formaient un appareil complet pour la gymnastique des jeunes singes.

Qui pénétrait dans ce fourré y voyait des traces sans nombre de vie animale : des peaux de serpents, des plumes d'oiseaux de mainte espèce, des carapaces et des arêtes, des os de tous les genres ; parfois des squelettes humains tout entiers.

Sur la rive, où les avait déposés l'inondation, étaient des coquillages, principalement les demeures de l'ampulaire de Werne, qui, de la grosseur du poing, est un géant parmi les mollusques du Nil.

Nous n'avions pas encore achevé notre promenade, lorsque nous aperçûmes, avec horreur, des abeilles dans les grandes herbes. Sans perdre de temps, nous gagnâmes la rive opposée. Là, nous trouvâmes un certain nombre de Chillouks se livrant à la pêche, montés sur des canots d'ambatch, et fendant l'onde presque aussi vite que le poisson lui-même. Si légers sont leurs batelets, où cependant peuvent tenir trois personnes, qu'un seul homme en porte trois sur ses épaules. Quelques douzaines de tiges d'ambatch, d'environ trois ans, forment ces canots, dont la construction est des plus simples. A une hauteur de six pieds, les tiges de l'herminiéra s'amincissent rapidement jusqu'à finir en pointe; il en résulte que le faisceau n'a besoin que d'être lié aux deux extrémités pour présenter une courbe qui ferait honneur à une gondole.

Il faut une longue pratique pour faire bon usage de ces canots, où le moindre déplacement d'équilibre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut vous faire chavirer. Toutefois ils m'ont rendu grand service en me permettant de gagner la rive à pied sec, ou d'herboriser sur le fleuve. Quand un Chillouk revient de la pêche, ou a fini sa course, il prend sa nacelle comme il ferait d'un bouclier et l'emporte, non-seulement pour la mettre en lieu sûr, mais pour la faire sécher ; l'ambatch s'imbibe aisément et l'esquif deviendrait comme une éponge.

Pendant ma promenade, l'équipage avait fait une découverte que le besoin de réparer notre grande vergue rendait précieuse. L'aubaine consistait en un tronc de balanite, rempli de nœuds, mais assez droit. Cette tige n'avait que dix pieds de long; ce n'était pas sans beaucoup de recherches qu'on l'avait trouvée, tant il est rare dans le pays de voir un arbre qui ne soit pas tordu. La partie de la vergue à remplacer était celle du milieu. Usés et fendillés, ses morceaux ne tenaient plus, bien qu'ils fussent entourés de cuir de vache. On détacha avec la cognée ce vieux débris de pin du nord, qui, après avoir servi tant d'années — personne n'aurait pu dire sous combien de latitudes — achevait sa destinée sur le Nil Blanc, où il fut livré aux flammes. Que le vent respecte sa cendre!

Toute la rive gauche était parsemée de petits vil-



Canot d'ambatch. — Dessin de J. Moynet, composition d'après le texte.

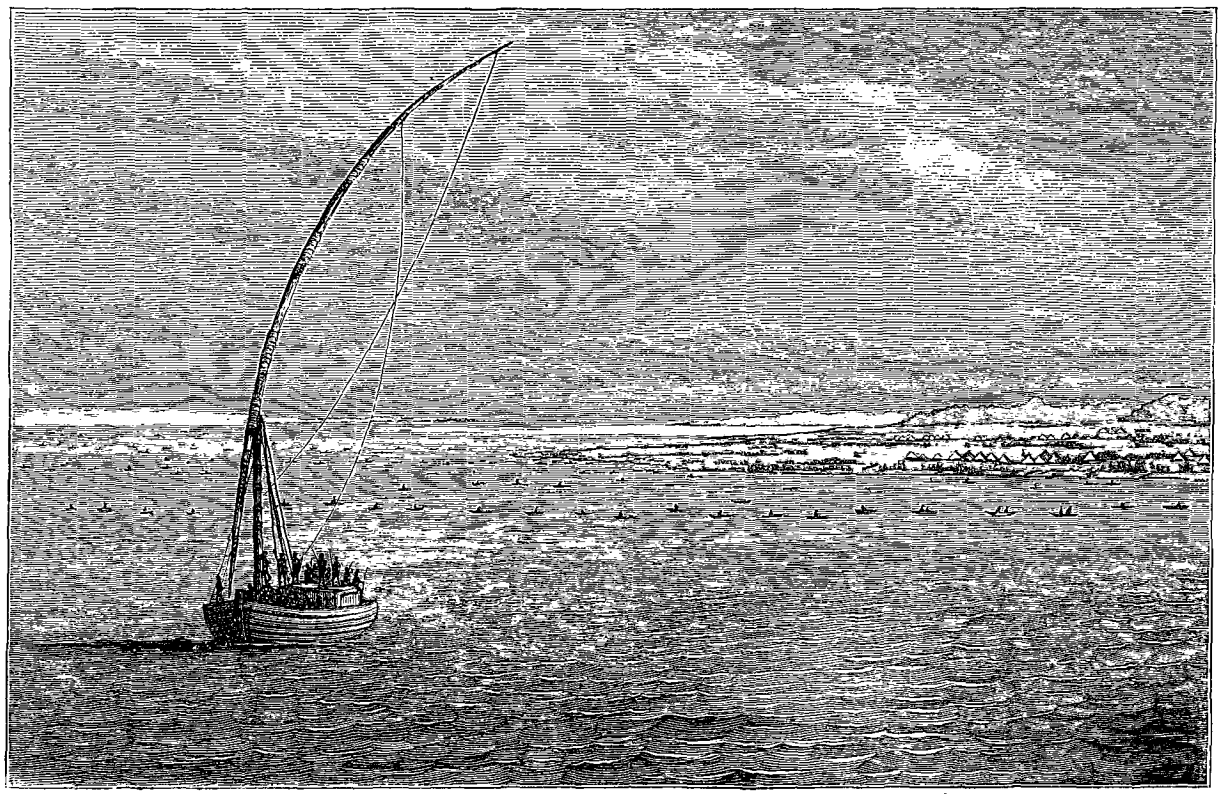
lages, et la zone cultivée semblait avoir dix milles de large. Nous étions alors près de Fachoda, siége du gouvernement provincial. Les Chillouks nous apportèrent des vivres que nous payâmes en verroterie. C'était la première fois que nos perles nous servaient; mais déjà leur valeur était tellement dépréciée que les œufs, le laitage, la volaille qu'elles nous procurèrent, furent achetés aux prix du marché de Khartoum. Les pauvres Chillouks insistaient, disant que c'était bien juste; c'est en effet la conséquence de leur passage de l'état d'hommes-singes — l'équivalent pour eux de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze — à la condition élevée de sujets, payeurs d'impôts, taillables et corvéables à merci.

Le 24 janvier, vers le milieu du jour, nous atteignîmes Fachoda, où, après un heureux voyage, nous nous trouvions à la limite de l'empire égyptien.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Poursuivi par les Chillouks. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH [1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Fachoda. — Aspect de la forteresse. — Jetée. — Jardins à l'égyptienne. — Environs. — Mutilation des arbres. — Animation de la ville pendant janvier et février. — Gaieté des équipages. — Excursion. — Les Chillouks. — Trois mille villages. — Six cents habitants par mille carré. — Abondance. — Régularité des cases. — Bourgades ressemblant à des amas de champignons. — Réunions du soir. — Cosmétiques. — Coiffures. — Visière de poil. — Costume des femmes. — Lévriers. — Camp du moudir. — Hostilités. — Barboteurs et pêcheurs. — Grues couronnées. — Voix étrange. — Cris imprévus. — Corneilles. — Acacias. — Forêt mélodieuse.

Fachoda était le siége d'un moudir ou gouverneur, et possédait une garnison destinée au maintien de l'autorité du khédive. L'assujettissement du pays toutefois n'était pas complet; il ne fut opéré que deux ans plus tard. Lors de notre arrivée, le moudir campait en amont, avec six cents fusils, pour faire entendre raison aux Chillouks du sud, qui n'étaient nullement disposés à se soumettre; il ne se trouvait à Fachoda qu'une force de deux cents hommes.

L'érection de quelque chose ressemblant à une ville n'avait commencé qu'en 1867; avant cette époque l'endroit s'appelait Denab, et ne présentait qu'un amas de huttes en paille, dominé par une forteresse imposante.

Vues de loin, avec leurs centaines de gargouilles, les longues murailles du fort semblaient hérissées de canons et avaient un aspect formidable. En réalité, l'armement se réduisait à quatre bouches à feu; toutes les pièces de campagne étaient alors au camp du gouverneur.

En raison du peu de profondeur de l'eau du côté de Fachoda, notre barque fut amarrée près d'une île étroite qu'une sorte de jetée, composée de fascines,

1. Suite. — Voy. p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réunit à la terre ferme. Quand l'eau est abondante, cette jetée sert de môle ; et, quel que soit leur tonnage, les bateaux peuvent approcher de la ville. Devant les murs, sur une terrasse mise à sec par l'abaissement du fleuve, se trouvaient des champs et des potagers, établis par le gouverneur, suivant la mode égyptienne. Fachoda était alors, vers le sud, la limite de la culture du froment dans le Soudan oriental.

La contrée environnante est formée d'une savane, où, aussi loin que la vue peut s'étendre, on aperçoit des villages d'importance diverse, et dont les cases surgissent de l'herbe. Partout les arbres ont été affreusement mutilés pour fournir du bois à la troupe. Toutes les branches sont coupées aussitôt qu'elles peuvent l'être. Seuls les gros troncs d'acacias, jadis magnifiquement couronnés, maintenant complétement chauves, échappent à la destruction par la masse qu'ils opposent aux faibles outils des habitants.

Tous les bateaux qui arrivent à Fachoda sont obligés d'y passer plusieurs jours. Ils ont, d'une part, à compléter leur provision de grain ; de l'autre, à soumettre aux agents du fisc les papiers du bord, formalité nécessaire pour la perception des droits qui se prélèvent sur chaque homme de l'équipage, mariniers et soldats. Il en résulte que pendant les mois de janvier et de février la ville présente assez d'animation. J'étais constamment stupéfait de la bouffonnerie de tous ces gens des bateaux, y compris les miens. Rire, plaisanter, railler semblait être pour eux l'une des nécessités de l'existence. Rien ne se faisait sans jeu de mots ; rien n'arrêtait ces drôleries perpétuelles, pas même la nuit. La bière, qu'on leur servait dans des gourdes d'assez belle taille, n'était pas sans concourir à cette folie permanente ; mais ces gens-là ont réellement la passion du badinage. Et ce n'est pas seulement la jeunesse qui se livre à ces facéties ; les hommes faits, même ceux d'un âge avancé, ont la gaieté naïve des enfants.

La rive droite du courant, vis-à-vis de Fachoda, n'est pas celle du fleuve : c'est le bord d'une île qui a une étendue de plusieurs lieues en amont et en aval. De l'autre côté de l'eau, à quelque distance dans les terres, les Dinkas habitent, dit-on, de grands villages, où, en 1869, la garnison allait encore s'approvisionner d'esclaves. Depuis cette époque, Baker est parvenu à mettre un terme à ces attentats, ce qui fut bientôt connu dans les provinces les plus lointaines.

Les bateaux de Ghattas, à destination du Ghazal, n'étant pas arrivés, nous fûmes obligés de les attendre. Sans leur aide, notre équipage n'eût pas suffi à triompher des herbes flottantes qui allaient nous barrer le chenal, et à nous protéger contre une attaque possible des naturels insoumis. Je profitai de ce délai pour faire dans le pays une tournée qui me mit à même de voir quelques-uns de ses villages, et de me faire quelque idée du nombre de ses habitants. Cette excursion ne m'apprit que peu de chose. C'était toujours ce que j'avais déjà observé : des êtres d'une teinte grise ou couleur de rouille, des huttes coniques et des troupeaux sans nombre. Je fus cependant frappé de certains détails qui paraissent caractériser les Chillouks de cette région.

Ces nouveaux sujets du khédive habitent, sur la rive gauche du Nil Blanc, un territoire d'environ deux cents milles de longueur, sur dix de largeur, et qui remonte jusqu'à l'embouchure du Bahr-el-Ghazal. Pressés au couchant par les Baggaras, ils ne peuvent pas non plus s'étendre du côté de l'est, où ils sont bornés par le fleuve. On ne les retrouve dans cette direction qu'au bord de la partie inférieure du Sôbat. Complété en 1871, leur asservissement à l'Égypte a fait procéder au recensement de tous les villages qu'ils ont sur la rive gauche. Le dénombrement s'est élevé au chiffre d'environ trois mille villages, chacun renfermant de quarante-cinq à deux cents huttes ; chacune de ces dernières abrite une famille de quatre ou cinq membres ; total, douze cent mille âmes : ce qui donne six cents habitants par mille carré, c'est-à-dire le chiffre des contrées populeuses d'Europe. Nulle part en Afrique, sans même en excepter l'Égypte, la population n'est aussi compacte ; mais peut-être n'y a-t-il pas d'endroit au monde où les conditions d'existence soient aussi favorables. L'agriculture, l'élève du bétail, la chasse et la pêche, tout contribue là au développement d'une vie exubérante.

Sur toute la rive, jusqu'aux dernières limites du territoire, les bourgades des Chillouks semblent ne former qu'un seul village dont les quartiers seraient séparés par des intervalles de mille pas au maximum, et parfois de trois cents pas tout au plus. Les cases, bâties avec une régularité remarquable, sont tellement rapprochées qu'à première vue on compare leurs groupes à des amas de champignons. Leur forme étroite et leur toiture, qui, au lieu de se terminer en pointe, a le sommet arrondi, ajoutent à la ressemblance et rendent la comparaison fort juste.

Ces bourgades n'ont pas de clôture extérieure ; elles sont divisées par des sortes de cloisons qui courent entre les huttes et enferment le bétail.

Au milieu du village est un espace circulaire, où, tous les soirs, les habitants se réunissent. Là, couchés sur des peaux de bœuf, ou accroupis sur des nattes d'ambatch, ils fument le tabac du pays dans d'énormes pipes à fourneau d'argile, et respirent les exhalaisons des tas de bouse auxquels on a mis le feu pour éloigner les moustiques. Sur la place, il y a généralement un tronc d'arbre auquel sont accrochés des tambours destinés, en cas d'alerte, à prévenir les bourgades voisines.

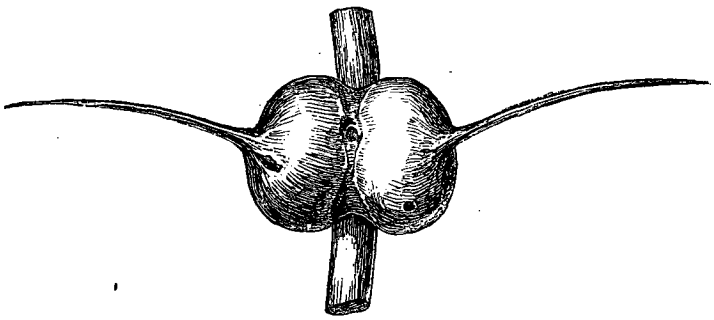
Bien qu'étrangers aux raffinements de la parfumerie européenne, les Chillouks n'en ont pas moins leurs cosmétiques, à savoir une couche de cendre qui les protége contre les insectes. Lorsque la cendre provient d'un bois quelconque, l'individu est absolument de couleur grise, ce qui est la livrée des pauvres ; quand elle est faite avec de la bouse, elle donne au corps une teinte rousse qui fait reconnaître les riches. La cen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre, la bouse et l'urine de vache sont ici des éléments indispensables de la toilette; le dernier de ces trois produits sert, en outre, au lavage de tous les récipients du lait, sans doute pour suppléer au manque de sel.

Comme la plupart des Africains peu vêtus, les Chillouks donnent la plus grande attention à leur coiffure. Chez les hommes, ainsi que nous l'avons dit précédemment, l'application répétée d'argile, de gomme et de bouse de vache agglutine et raidit si bien la chevelure que celle-ci prend et conserve la forme voulue : soit une crête, soit un casque ou un éventail. La plus grande variété s'observe à cet égard. On voit beaucoup de gens avec une bande transversale de la hauteur de la main, bande qui va d'une oreille à l'autre et constitue un nimbe de couleur grise, terminé, derrière la tête, par deux pendeloques circulaires. Une forme assez commune, et qui produit l'effet le plus grotesque, est l'imitation du casque de la pintade. De temps en temps on rencontre des têtes à peu près rases. Est-ce par suite d'une maladie, ou de quelque chute qui aura brisé l'édifice? Je l'ignore. En pareil cas on voit souvent un curieux appendice attaché sur le front, une sorte d'abat-jour taillé dans la crinière d'une girafe. Cette visière de poil n'est pas étrangère aux Cafres du sud.

Quant aux femmes, je ne leur ai vu sur la tête que de petites boucles naissantes, pareilles aux frisons de l'astrakan. Mais si leur coiffure est simple, elles ne sont pas, comme leurs maris et leurs frères, d'une nudité complète; un tablier de peau de veau, attaché à la ceinture, leur descend jusqu'aux genoux.



Épine d'acacia fistula. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 1er février, après y avoir passé neuf jours, nous quittâmes Fachoda à une heure avancée du soir. Au lever du soleil nous atteignions le camp du moudir. Nous y fûmes accueillis par des chants et des acclamations accompagnés du braiement des trompettes. Le gouverneur m'introduisit sous sa tente; les pipes s'allumèrent, et, tout en fumant, je lui racontai pendant deux heures les dernières nouvelles du monde civilisé. Je reçus en échange plusieurs moutons, plusieurs chèvres et un bœuf en très-bonne condition.

A proximité du camp, la paix semblait assurée; mais avec les Chillouks du sud le gouvernement était en hostilités ouvertes. Kachgar, un des descendants de l'ancienne famille régnante, se posait toujours en souverain et rendait la partie du fleuve qui bordait ses États extrêmement dangereuse pour les barques du commerce. De temps à autre, le moudir, à la tête de six cents hommes, entreprenait une expédition contre lui, mais ne parvenait pas à l'atteindre. Au second coup de canon les rebelles prenaient la fuite, abandonnant quelques troupeaux sur lesquels fondait la cavalerie égyptienne; et c'était toujours à recommencer. Aujourd'hui toute la contrée est soumise; quel sera son avenir? Il ne m'apparaît pas sous un jour favorable.

De beaux bois d'acacias, aussi grands que le permettait l'extension des villages, entouraient le camp du gouverneur. Sur l'autre bord se déployait toujours une terre déserte et sans maître. Les eaux du fleuve étaient basses, presque à leur minimum ; des bandes considérables d'oiseaux, barboteurs et pêcheurs, animaient la rive. Ce n'était plus, comme en aval, les canards et les oies qui avaient la prépondérance, mais les grues couronnées. Des milliers de ces grues se pressaient au bord de l'eau, où il était facile de les atteindre ; protégé par les grandes herbes qui couvraient la berge, on n'avait qu'à décharger son fusil pour faire une chasse merveilleuse.

Des oiseaux de proie se rencontraient fréquemment; le faucon n'était pas rare. Mais de tous les rapaces que l'on voit ici, le plus remarquable est l'*halietus vocifer*, aigle brun et blanchâtre, qui, perché isolément à proximité de l'eau, vous émeut par ses cris. Cette voix étrange, qui ne ressemble à aucune autre des voix de la race ailée, jette sur le fleuve, où ils se prolongent, des accents toujours imprévus. Parfois ce sont les clameurs enfantines de gamins qui sortent de leur cachette; parfois vous croyez entendre crier des femmes dont la terreur vous glace. L'illusion est telle que, pour ma part, je n'ai jamais manqué d'accourir où m'appelaient ces cris de détresse.

Tous les bois voisins des lieux habités étaient remplis de corneilles à poitrine blanche, qui vivent par couples, et dont l'occupation incessante est de déchiqueter les arbres.

La gomme sort en telle abondance des bois d'acacias, qu'au point de vue du commerce ces bois mériteraient une attention spéciale. Ils occupent dans cette région une aire de cent milles carrés; sur la rive droite, ils se prolongent jusqu'au bord de l'eau. De toutes les variétés qui les composent, la plus curieuse est le soffar, celle que j'ai appelée *fistula*, en raison du trait qui la caractérise. Une larve d'insecte creuse les jeunes épines de cet arbre, au moment où elles se développent, et forme à la base de chacune de ces épines une galle sphérique d'un pouce de diamètre. Quand la bestiole a quitté sa demeure, après y avoir fait une ouverture circulaire, l'épine tubuleuse devient un instrument de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

musique, dont le vent tire des sons pareils à ceux d'un pipeau. De là le nom de *soffar* donné à cet acacia, nom arabe qui veut dire flûte, et celui d'*arbre siffleur* qu'il tient des indigènes.

En marche vers le sud. — Mohamed Abd-es-Sâmate. — Son caractère. — Embouchure du Sôbat. — Précaution inutile. — Poursuivi par les Chillouks. — Cinq bateaux capturés. — Rejoints par six bateaux. — Marché. — Multitude de canaux. — Premiers papyrus. — Ravi d'admiration. — Obstacle. — Ciment végétal. — Azolle et pistia. — Lutte sérieuse. — Halage. — Maia Signora. — Dans une île. — Chary. — Mère de la laine. — Nouveau labyrinthe. — Nuit merveilleuse. — Marche rétrograde.

Le 5 février, nous fîmes nos adieux au moudir et nous reprîmes notre course vers le sud. Des bateaux que nous attendions, un seul était arrivé. Le gouverneur en avait requis le propriétaire de nous assister en cas de besoin : circonstance des plus heureuses pour moi, puisqu'elle me fit connaître Mohamed Abd-es Sâmate, auquel appartenait ledit bateau.

Natif du Dar-Kenous, Abd-es-Sâmate était dans son genre une sorte de héros. Il bravait tout danger et n'épargnait ni la peine, ni les sacrifices. Suivant les paroles d'Horaz, « il parcourait l'eau et la terre pour échapper à la pauvreté. » Malgré ce désir, il avait pour la science la plus vive sympathie, et serait allé au bout du monde pour voir les merveilles de la nature.



Balæniceps roi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Laissant derrière nous l'embouchure du Sôbat, qui coule entre des rives basses, à travers des steppes sans limites, nous suivîmes de près la rive droite, c'est-à-dire la rive déserte. En dépit de cette précaution, le jour même où nous quittions le moudir, nous étions en fuite devant les Chillouks. Le sort voulut qu'au moment où ils pouvaient nous apercevoir, notre vergue se brisât. Bientôt le cri : les voilà! les voilà! courut parmi nos hommes; et nous vîmes les canots d'ambatch voler sur le fleuve, où ils se pressaient comme des fourmis. A peine avions-nous regagné notre barque, et fait à la hâte nos préparatifs de défense, que les premiers Chillouks, la lance au poing, sautaient sur la rive, à l'endroit que nous venions de quitter.

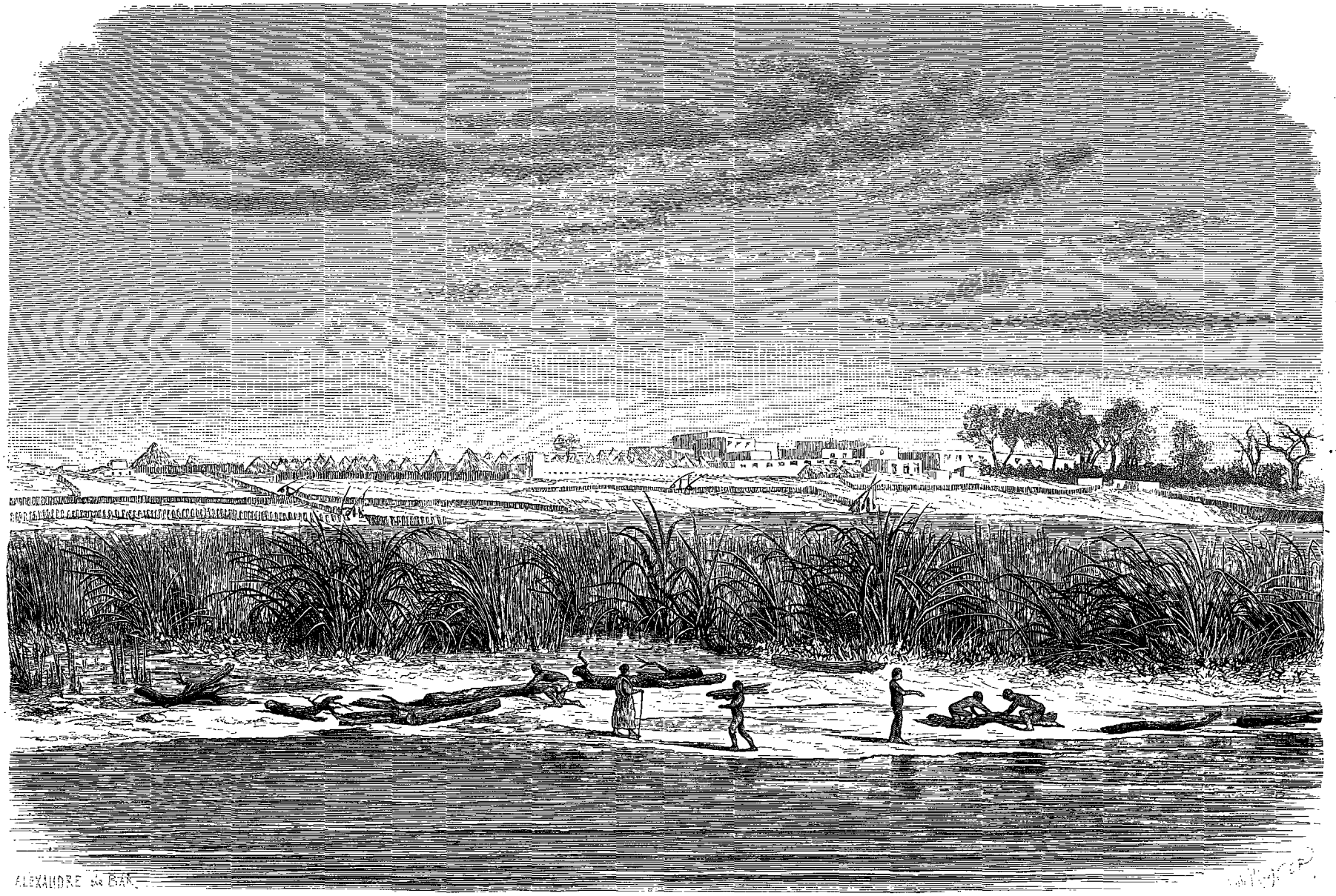
Bien que notre bande, avec celle d'Abd-es-Sâmate, comptât quatre-vingts fusils, il était à peu près certain que, quand la brise viendrait à cesser, l'ennemi fondrait sur nous. La crainte qu'il nous inspirait n'était pas sans motif : il y avait là, sur pied, au moins dix mille hommes, et sur le fleuve trois mille canots en mouvement.

Depuis trois ans, il n'était permis aux bateaux de commerce d'approcher de cette partie de la rive que lorsqu'ils étaient en force suffisante pour se faire respecter. Cinq barques se rendant à Khartoum, chargées de dents d'éléphant, avaient été capturées dans la même saison. La poudre, les carabines, l'ivoire, tout avait été pris, et le feu mis aux bâtiments. Ghattas avait perdu de la sorte une très-riche cargaison; quatre-vingts de ses gens étaient morts dans l'affaire, on peut dire tout l'équipage. Seuls, le capitaine et une esclave étaient parvenus à se jeter dans le fleuve, où la tête cachée sous des plantes aquatiques, et se laissant aller au fil de l'eau, ils avaient dérivé jusqu'à Fachoda.

Le lendemain de notre alerte, nous fûmes rejoints par une flottille de six bateaux. Nous comptions alors près de trois cent cinquante hommes armés, ce qui nous permettait d'entrer en relations avec les indigènes. Un terrain plat, qui, du bord du fleuve, s'étendait, sur une largeur d'un mille, jusqu'à des rangées de doums, servit de marché et présenta toute l'animation ordinaire de ces sortes d'endroits. Il y eut bientôt là des milliers de Chillouks affairés et bruyants. Un grand nombre apportaient des paniers de grains, d'œufs et de beurre, des haricots, des plumes d'autruche; les autres étaient chargés de bottes de volailles, attachées par les pattes. Une haie de guerriers, dont les lances étincelaient au soleil, entourait la place; mais la crainte n'était pas de notre côté.

Deux heures s'écoulèrent rapidement au milieu des achats qui se soldaient avec des grains de verre blancs ou rouges. L'activité ne diminuait pas. De nouvelles charges affluaient des villages, lorsque, la brise venant à souffler, le capitaine fit sonner le départ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Fachoda. — Dessin de A. de Bar, d'après un dessin original.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous eûmes bientôt dépassé toutes les bourgades. A mesure que la barque avançait, la région habitée reculait à nos yeux, et allait se perdre au loin. Le fleuve se divisait en une multitude de canaux, qui serpentaient au milieu d'îles sans nombre. Sur les deux rives, une rangée lointaine d'acacias était la seule chose qui indiquât la terre ferme.

Ce même jour nous vîmes le papyrus, événement qui, pour moi, en faisait un jour mémorable. Par 9° 30′ de latitude nord, je saluai pour la première fois ce « père de l'immortalité de la pensée, » jadis non moins abondant en Égypte qu'il ne l'est maintenant au seuil d'une région inconnue.

J'étais ravi d'admiration par la variété des plantes qui couvraient la surface de l'eau : scène merveilleuse pour un botaniste ! Toutefois l'obstacle que cette richesse excessive opposait à notre marche commença bientôt à nous inquiéter. Même lorsqu'il se déchirait, le tissu de plantes qui couvrait le chenal comme un tapis n'offrait qu'un semblant de passage.

Il paraît avéré que nulle profondeur, telle que le fleuve en présente parfois, nulle extension du débordement annuel, n'exerce la moindre influence sur cette végétation exubérante. Une couche de glace se briserait sous la pression des eaux. C'est ici un emmêlement flexible qui résiste en ployant, et qui ferme toute issue. La force de tension, qui agit sans relâche, a un tel effet sur le déplacement de la masse, que chaque hiver il faut chercher sa route dans un nouveau labyrinthe, d'où il résulte que le pilote le plus habile ne sait comment gouverner.

De petites plantes, qui flottent çà et là et qui forment des nappes pulpeuses, contribuent à rendre le blocus plus effectif. Pénétrant dans toutes les fissures, dans toutes les cavités des groupes d'ambatch, remplissant tous les vides qui séparent les îlots, ce ciment végétal fait de tous ces amas un conglomérat indestructible. Deux herbes, que ne distinguerait pas un regard superficiel, prennent la part la plus large à cette agglomération. L'une de ces plantes est l'*azolle*, cryptogame aquatique qui ressemble à une fougère ; l'autre est le *pistia*, dont l'aspect est celui d'une laitue.

Le 8 février, la lutte commença à devenir sérieuse. Toute la journée se passa à essayer de franchir les brèches du radeau herbacé. Plus de deux cents hommes traînèrent pendant des heures chaque barque, l'une après l'autre, marchant au bord des massifs flottants, qui auraient porté des troupeaux de bœufs, ainsi que plus tard j'ai eu l'occasion de le voir.

Les exclamations, les cris aigus, par lesquels notre bande cherchait à s'encourager, devaient s'entendre à plusieurs milles. Inquiets de ce tumulte, les hippopotames levaient la tête et renâclaient de plus en plus fort, jusqu'à produire un bruit horrible. A leur tour, craignant que par leur choc ces pesantes créatures ne vinssent à endommager les bateaux, ce qui s'est vu, nos gens donnaient carrière à toute la vigueur de leurs poumons. Ces clameurs, qui n'avaient rien de terrestre, étaient à vrai dire leur seul moyen de défense. Au milieu d'un pareil tohu-bohu, — des hommes et des barques dans toutes les directions, — se servir d'un fusil était absolument impossible.

Il nous fallut peiner de la sorte pendant plusieurs jours avant de trouver la passe. Ce n'est que par un des bras latéraux du fleuve qu'il est possible d'atteindre la rivière des Gazelles. Les bateliers appellent ce canal *Maia Signora*, parce qu'il fut découvert par les pilotes de Mlle Tinné [1].

Le soir de notre premier jour de lutte, nous avions débarqué dans une île située au milieu du fleuve, et où nous passâmes toute la journée du lendemain. Ne devant plus trouver de bois avant l'embouchure du Bahr-el-Arab, nous avions fait en sorte de réparer notre vergue. Nous étions alors tout près de la contrée des Nouërs.

Le jour suivant se passa de nouveau en efforts sans relâche. Les masses de papyrus devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus considérables. Nous retrouvions, après l'avoir perdu de vue depuis longtemps, le véritable roseau du Nil, le chary de l'ancienne Égypte, qui croît toujours sur les berges du fleuve.

La vossia procera était l'herbe dominante ; cette graminée, appelée en arabe *om-souf* (mère de la laine), tire ce nom bizarre du poil que portent les gaînes de ses feuilles : poil irritant qui revêtait d'une couche épaisse d'aiguillons nos malheureux remorqueurs. L'acuité de ces dards, et les démangeaisons qu'ils causent, aggravent singulièrement le pénible travail du halage.

Au lever du soleil, nous étions en route.

La brise soufflait en notre faveur ; mais bientôt le canal se divisa en une multitude de branches, et nous nous retrouvâmes dans un labyrinthe où la direction du courant devint une énigme pour nos pilotes.

Le papyrus, au lieu de former de grandes lignes ininterrompues, ainsi que dans le haut Ghazal, ne se montrait là que par groupes détachés. Probablement il aime une eau tranquille, et le fleuve se ruait avec une extrême violence dans les couloirs où nous étions alors, au point de rendre souvent le halage impossible.

La profondeur du canal était plus que suffisante, nos barques ne tirant que trois pieds d'eau ; mais le passage se rétrécit tellement, qu'à la chute du jour nous nous attachâmes aux papyrus, désespérant d'aller plus loin dans cette direction.

Ce fut une de ces nuits merveilleuses dont le souvenir se grave dans la mémoire du voyageur en traits ineffaçables. Les étincelles du ver-luisant brillaient par myriades sur les tiges de la prairie flottante, et répandaient sur nous leur clarté, doux reflet du pays natal. L'eau se précipitait bruyamment dans la passe, où elle fuyait, gênée dans sa course. Plus bruyamment encore s'agitaient les hippopotames, qui, refoulés

1. Voy. sur Mlle Tinné, t. XXII, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et acculés par notre flottille, surgissaient et replongeaient sans cesse, complétement déroutés, et, comme nous, ne sachant par quel moyen sortir de leur retraite.

La lutte avec le fouillis d'herbes restait pendante. Quatre jours s'y étaient consumés ; le cinquième, tous les efforts devinrent inutiles. Notre seule alternative était de reculer, et, une fois sortis de l'impasse, de chercher vers le nord une autre déchirure de ce réseau désespérant.

La marche rétrograde, heureusement opérée, nous fit gagner une eau libre, où il ne nous restait plus à franchir qu'une barrière d'une centaine de brasses, pour atteindre le point de jonction de toutes les parties du fleuve. Ce point important est désigné sur nos cartes par le nom de lac No ; mais les mariniers l'appellent toujours *Magrên-el-Bohoûr*, ce qui veut dire Bouches-des-Courants.

Pour n'être que de deux cents mètres, l'obstacle n'en paraissait pas moins insurmontable. Non-seulement nos bateaux étaient chargés de grain, mais construits du bois le plus lourd, et d'un large et d'un massif inusités. Néanmoins, il n'y avait pas autre chose à faire que de les traîner sur l'herbe, et le soir, ce travail presque impossible avait été mené à bonne fin. Les hommes, n'ayant que leur force et leur courage, le dos appuyé à l'arrière, avaient fait avancer chaque barque tour à tour, déchirant l'herbe qui s'amoncelait et qui reculait devant eux.

Lac No. — Bahr-el-Ghazal. — Nénufars. — Plotus. — Moucherons et moustiques. — Balæniceps rex. — Les Nouërs. — Hommes de marais. — Fourmilières. — Bahr-el-Arab. — Changement de paysage. — Dinkas. — Port el Rek. — Le Kite. — Ilots. — La vieille Chol. — Sa visite. — Échange de présents.

Ce que nos cartes appellent le lac No est simplement l'expansion des eaux confluentes du Bahr-el-Ghazal et du haut Nil ou Bahr-el-Djébel. Le courant de celui-ci, qui vient du sud, côtoie la rive orientale du bassin, rive apparente qui n'est formée que de papyrus. Pour trouver la rivière des Gazelles, il faut prendre à l'ouest et suivre le lac qui se rétrécit graduellement. L'eau y est basse en toute saison ; lors de notre retour, époque où l'inondation était à son maximum, nous y avons échoué à plusieurs reprises.

Le passage qui conduit au Ghazal a toutes les propriétés de l'eau courante, bien qu'en hiver le courant y soit à peine sensible. Mais le Ghazal est environné d'une telle quantité de bayous et de lagunes occupant d'anciens lits de rivières, bayous et lagunes dont à certaines époques il reçoit le tribut, qu'il est impossible que le volume d'eau qui en résulte puisse s'écouler entièrement par ce canal.

Le fleuve des Gazelles est spécialement connu pour la beauté de ses nénufars. Partout la surface de l'eau est ornée de leurs corolles blanches, rouges ou bleues.

Pendant l'après-midi notre course fut nord-ouest et ouest-nord-ouest, ce qui est la direction générale de la rivière dans toute la moitié de son cours inférieur. A la lisière du canal, de remarquables oiseaux, à la robe foncée (*plotus melanogaster*), étaient perchés en grand nombre sur les massifs, d'où ils guettaient leur proie.

Depuis quelques jours, au moment où le soleil allait se coucher, apparaissaient des myriades de moucherons verts, inoffensifs par eux-mêmes et cependant fort désagréables, en raison de leur bourdonnement et de la toux qu'ils provoquaient par leur multitude. La nuit arrivée, ils opéraient leur retraite et ne revenaient qu'au point du jour. Beaucoup plus persistants étaient les moustiques. Ils faisaient moins de bruit que les moucherons, mais ils vous lardaient bel et bien, et avaient une habileté particulière pour atteindre la peau à travers la toile la plus épaisse.

Notre second jour de route sur le Bahr-el-Ghazal nous fit arriver chez les Nouërs. Nous trouvâmes ces derniers gardant leurs troupeaux à côté de leurs cases, et ne témoignant aucune frayeur de notre approche. On me les représenta comme un peuple intelligent, disposé à entretenir de bonnes relations avec les gens de Khartoum. Deux ans après, tout cela était changé ; lors de mon retour, le débarquement était impossible.

Comme nous passions devant les enclos des Nouërs, mon regard fut arrêté par de grands oiseaux, qui allaient et venaient d'un air grave, et qui, de temps à autre, fouillaient de leur énorme bec les marges vaseuses de la rivière. C'étaient des *balæniceps rex*, curieux échassiers du genre le plus rare. Ils doivent leur nom scientifique à la grosseur disproportionnée de leur tête, et celui d'*abou markoub* (forme de babouche) que leur donnent les bateliers, à la coupe de leurs mandibules.

Avant 1850, l'Europe n'avait encore reçu aucune dépouille du baléniceps. Les naturalistes ne comprenaient pas qu'un oiseau de cette taille (quatre pieds de hauteur), et d'un aspect aussi remarquable, fût resté inconnu jusqu'à cette époque. Ils ignoraient que l'habitat de cet oiseau est très-limité et qu'il n'en sort pas. On n'a jamais vu nicher le baléniceps qu'au bord du Ghazal et dans la province centrale du Bahr-el-Djébel.

Je fus assez heureux pour tuer le premier qui nous apparut ; ma balle le frappa dans le dos et le fit tomber. Ses ailes mesuraient deux mètres d'envergure.

D'après mes observations, le baléniceps est généralement solitaire, et recherche les endroits retirés. Sa grosse tête domine le fouillis d'herbe et le fait aisément découvrir. Il saisit sa proie avec le bec et produit le claquettement de la cigogne. Chez l'adulte, ce bec vigoureux et sonore perd sa symétrie : les mandibules cessent de correspondre l'une avec l'autre et retombent chacune de son côté.

En hiver, le baléniceps est d'un brun pâle et fuligineux, avec les ailes noires. Il fait sa ponte à l'époque des pluies. Son nid est grand, formé de tiges d'ambatch, et toujours placé au bord d'une eau découverte.

Nous nous arrêtâmes au milieu de plusieurs groupes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

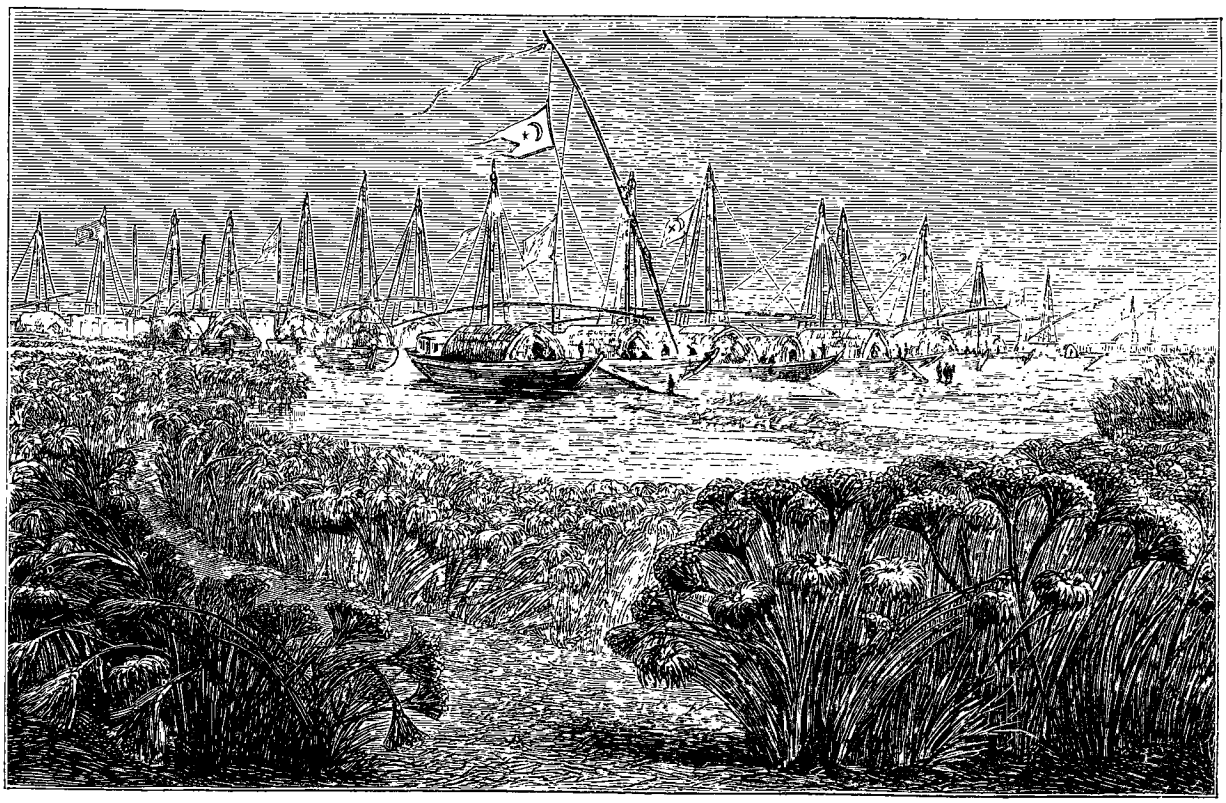
de cabanes; les indigènes amenèrent des moutons et des chèvres, et la vente commença. Là, nous étions au cœur de la population nouëre, dans un district appelé Nieng, où nous restâmes jusqu'au 16.

Les Nouërs sont un peuple guerrier, et constituent pour les Dinkas un ennemi redoutable. Par la plupart de leurs costumes, ils ressemblent aux Dinkas et aux Chillouks, mais leur dialecte diffère des idiomes de ces deux peuplades.

L'élève du bétail est leur principale occupation; décrire leurs usages serait répéter ce qui a été dit sur les tribus voisines. Quant à leur costume, les hommes vont absolument nus; les femmes portent modestement une frange d'herbe autour des hanches; et les jeunes filles un tablier de même étoffe. Leur chevelure est souvent teinte en un rouge-brun qui s'obtient en laissant les cheveux, pendant une quinzaine, recouverts d'une pâte faite avec de la cendre et de la bouse de vache. La toison est taillée parfois très-court; certains individus, chez qui elle est peu abondante, y suppléent par un tissu de fils de coton, formant perruque et teint avec de l'ocre rouge.

Toujours propres, les cases des Nouërs sont entourées d'une aire libre, dont le sol est battu avec soin. A l'intérieur une couche épaisse de cendre de bouse de vache, calcinée jusqu'à être parfaitement blanche, sert de literie et vaut mieux que n'importe quelle moustiquaire.

Une loi de la nature veut que des conditions d'existence semblables produisent des types analogues dans

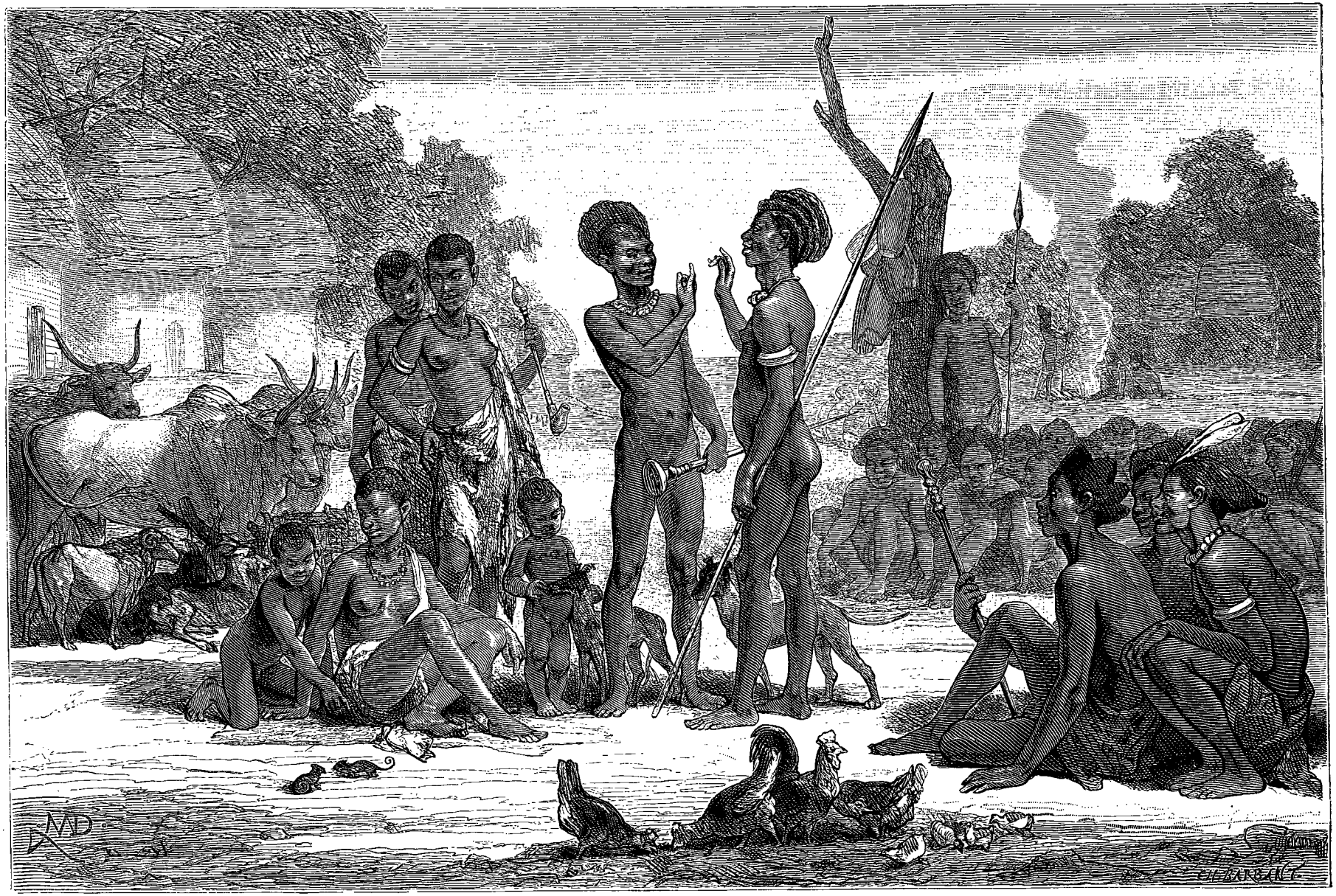


Vue du Mechera. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

tous les rangs de la création. Il est certain que dans les localités où les traits du pays offrent une différence notable avec les lieux environnants, les hommes et les animaux ont entre eux de singulières similitudes. Les Nouërs, les Chillouks et les Dinkas nous en fournissent la preuve. « Leur vue, dit Heuglin, vous laisse cette impression qu'ils occupent, parmi les hommes, la même place que les flammants parmi les oiseaux. » Rien n'est plus vrai. Les habitants de ces marécages auraient sans doute une membrane entre les orteils, si la longueur de leurs talons et la largeur de leurs pieds plats ne les en avaient dispensés. Un autre rapport avec les oiseaux de marais est l'habitude qu'ils ont de se tenir jusqu'à une heure de suite immobiles sur une jambe, l'autre appuyée au-dessus du genou. Les grandes enjambées qu'ils font lentement par-dessus les roseaux ne peuvent être comparées qu'à celles de la cigogne. Des membres inférieurs longs et secs, une tête petite et déprimée, emmanchée d'un long cou, complètent la ressemblance.

Nous passâmes devant les dernières cases des Nouërs; le lendemain nous vîmes le premier bois que l'on trouve sur les rives du Ghazal. Des fourmilières, de plus de dix pieds de hauteur, s'éparpillaient dans la plaine et en rompaient seules l'uniformité de niveau. Visibles sur ces tourelles, les traces de l'inondation montraient que la moyenne des crues est de trois à quatre pieds au-dessus de l'étiage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village chillouk. — Composition de Maillard, d'après le texte et des croquis communiqués par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le jour suivant, la brise nous fut défavorable ; il fallut s'arrêter. Vers le soir, ayant repris notre course, nous abordâmes près de l'embouchure du Bahr-el-Arab, dans une forêt d'arbres peu élevés, où le stéphégyne de l'Ouest-Africain paraît avoir sa limite orientale.

A sa jonction avec le Bahr-el-Arab, le Bahr-el-Ghazal a environ mille pieds de large; mais en amont du confluent sa condition est tellement différente, qu'évidemment le Bahr-el-Arab joue un rôle très-important dans toute cette partie du bassin. J'en suis même venu, après avoir comparé les renseignements que j'ai recueillis dans l'ouest, à cette conclusion que le Bahr-el-Arab est la branche principale. Il ne saurait être passé à gué en aucune saison à trois cents milles de son embouchure, tandis qu'on ne peut pas même suivre le Dioûr à pareille distance du Nil.

Au-dessus de l'embouchure du Bahr-el-Arab, il se fit un remarquable changement dans la scénerie du fleuve. Plus d'obstacle à notre marche, et les îles flottantes furent chargées en partie de fougères splendides, en partie de fleurs variées. Bien que très-faible, le mouvement de tous ces radeaux fleuris montrait néanmoins qu'en dépit de sa longueur, l'eau se dirigeait vers l'est d'une manière continue. La rivière, d'une profondeur maximum de quatorze à quinze pieds, de huit au minimum, coulait sur un tapis d'herbe où de petites tortues, à l'écaille brillante, paissaient tranquillement. Cette prairie submergée se composait exclusivement de la vallisnère éthiopienne, dont les sœurs d'Europe, qui habitent le Pô et le Rhône, ont servi de thème à l'admiration des poëtes.

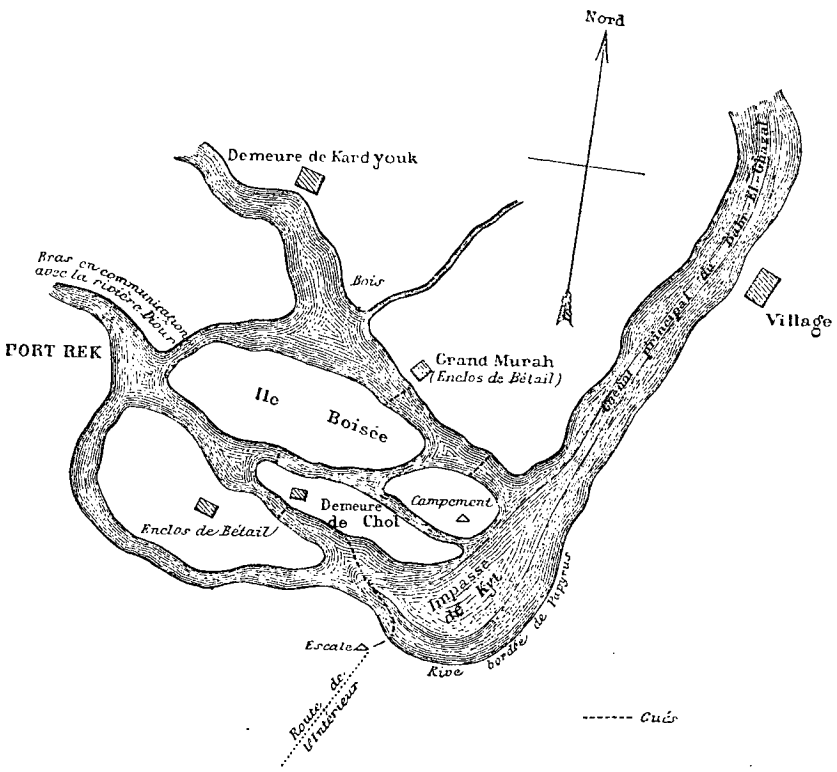
Sur l'autre bord, au delà des limites qu'atteint l'inondation, à une distance d'une ou deux lieues, se déployaient de grandes étendues boisées. Entre la rivière et ces bois on apercevait des éléphants, dont les allées et les venues démontraient qu'au moins à cette place il y avait un sol terme.

Le canal, où à la faveur de la brise notre marche était rapide, allait toujours s'élargissant ; plus nous approchions de la source de la rivière, plus les bords s'écartaient.

La vue de pêcheurs, dont les pirogues, creusées dans des troncs d'arbres, étaient liées deux par deux, nous fit comprendre que nous arrivions chez les Dinkas; et l'on aperçut bientôt, sur la rive gauche, des enclos à bétail entourés de huttes peu élevées.

Un craquement qui se fit dans l'air nous apprit que notre énorme vergue était brisée de nouveau ; et ce fut à force de rame et de gaffe que nous atteignîmes un grand village situé au couchant, presque à l'extrémité de la rivière ; nous avions gagné l'impasse que les Dinkas ont appelée *Kite*.

Peu de temps avant, nos barques avaient croisé l'embouchure du Dioûr, qui paraît se diviser en plusieurs branches. Si le capitaine ne m'en avait rien dit, je n'aurais certainement pas remarqué cette embouchure, tellement les traits de ce réseau aquatique sont uniformes.



Carte du Mechera.

Le reste du voyage était peu de chose; et le 22 février, nous atteignions le *mechera*, ainsi qu'on appelle le débarcadère. Cet endroit est le Port-Rek de nos cartes, nom qui appartient à une section des Dinkas. Les Reks furent, parmi les indigènes, les premiers alliés des marchands, et leur fournirent des porteurs longtemps avant que le commerce eût aucun établissement dans l'intérieur des terres. Nous avions mis trente jours pour venir de Khartoum, déduction faite des haltes. Sans les courses que j'avais tenu à faire sur les rives, le voyage aurait pu s'accomplir en trois semaines.

Dix-huit bateaux, appartenant à des gens de Khartoum, se trouvaient alors au port, à demi enfoncés dans la vase, et solidement enclavés dans la jungle.

Approcher de l'escale exigeait les plus grands efforts. Il fallait pour cela gagner à reculons une eau découverte. On y jetait l'ancre ; puis on allait amarrer la barque aux racines d'une forte masse de papyrus ; le massif était ensuite remorqué près du bateau, où il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

restait jusqu'à ce que la brise poussât l'un et l'autre vers la rive opposée, lieu du débarquement. Il y avait ainsi une nouvelle Délos à chaque arrivée; mais la berge se trouvait bloquée par cette bordure amenée du large, bordure qu'il fallait franchir. Des avenues étaient donc ouvertes au moyen du fer et de la flamme; et sur la pelouse élastique qui en formait le sol, on entassait des roseaux en quantité suffisante pour que la chaussée fût praticable.

Nous avons dit qu'après avoir passé l'embouchure du Dioûr, on entre presque immédiatement dans le canal sinueux qu'on appelle Kite. Ce canal s'élève et s'abaisse, mais n'a pas de courant perceptible; il forme à son extrémité un bassin que nous avons trouvé couvert de papyrus, et qui, en 1863, était complétement obstrué par l'ambatch. Heuglin a jugé dès cette époque, d'après la petitesse et la distorsion des tiges, que l'ambatch allait disparaître. Effectivement, en 1869 il n'en restait pas de traces, et lors de notre retour en 1871 il ne s'était pas reproduit.

Différentes passes, ouvertes au milieu des grandes herbes, se dirigeaient à l'ouest; elles se rejoignaient çà et là, et formaient de la sorte un réseau dont les mailles enfermaient de petites îles boisées. Nous abordâmes à l'un de ces îlots, qui est un lieu de halte habituel; j'y passai la fin de février et presque tout le mois suivant.

En dépit de l'uniformité des papyrus et de l'aspect aride des savanes, dont l'herbe était alors desséchée, la vue de ce curieux archipel n'était pas dénuée de charme. Les sombres couronnes des tamariniers toujours verts se détachaient sur la ramée grise et nue des acacias. Entre ceux-ci apparaissaient les groupes excentriques de l'euphorbe candélabre, qui de tout côté fermaient l'horizon, et qui, sur les îlots voisins, offraient une dégradation de teintes des nuances les plus diverses. C'était surtout le matin qu'il fallait voir ce doux paysage, quand, au lever du soleil, un voile de brume flottait sur la plaine humide, et allait, çà et là, prêter à la perspective des effets magiques.

Les indigènes qui, autour du bassin, occupent totalement le pays sur une large étendue, appartiennent à la nation des Dinkas, dont les avant-postes, du côté de l'est, s'approchent du Haut-Sennaar, et dont les tribus se comptent par centaines. L'un des personnages les plus importants de la section voisine, celle des Laos, était une vieille femme qu'on appelait Chol. Extrêmement riche, cette femme exerçait une grande autorité dans le mechera, où elle jouait à peu près le rôle de chef.

Toute sa fortune consistait en bétail, suivant l'usage du patriarcat, et Chol aurait été depuis longtemps ruinée par les Nubiens sans les services qu'elle pouvait leur rendre. La nécessité, pour ces brigands, d'avoir là un port où ils fussent en sûreté, dominait chez eux le goût du pillage. Ils respectaient donc la portion de la rive où paissaient les troupeaux de Chol.

De son côté, Chol usait de son influence pour maintenir les indigènes en bons termes avec les étrangers, le moindre conflit pouvant lui faire perdre tous ses biens.

En raison de la couleur de mon visage, on lui avait dit que j'étais le frère de Mlle Tinné; et, sans plus attendre, la vieille dame était venue me rendre visite.



La vieille Chol. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La plume est impuissante à dépeindre cet aspect répulsif. Une peau grossière, d'un vilain noir, un cuir tanné et ridé; le corps défait, la démarche chancelante; pas une seule dent; les cheveux gras et rares. Autour des hanches, un lambeau graisseux de peau de mouton, frangé de perles blanches et d'anneaux de fer; aux poignets et aux chevilles, toute une quincaillerie : anneaux et chaînons de fer, de laiton et de cuivre, assez forts pour retenir un prisonnier. Autour du cou, des chaînes de fer pendant sur la poitrine, en compagnie de morceaux de cuir, de boules de bois et de je ne sais quel encombrement : telle était la vieille Chol.

Un Dinka, autrefois esclave, et se trouvant alors sur un bateau en qualité de soldat, nous servit d'interprète. Il commença par vanter la vieille dame et s'étendit longuement sur ses richesses. Toutes les fermes à moutons dont la fumée s'élevait si hospitalièrement pour l'étranger étaient la propriété de Chol; à elle tous les pâturages qui se déployaient sur la rive; à elle ces *mourahs* pleins de bœufs et de vaches qui se voyaient de tous côtés; à elle tout sans exception! Elle possédait au moins trente mille têtes de bétail, et je ne pouvais concevoir nulle idée de la quantité de chaînes et d'anneaux de fer et de cuivre qui emplissaient ses magasins.

On parla ensuite de Mlle Tinné, dont le vivant souvenir était dans toutes les mémoires. La vieille reine m'exprima son étonnement de ce que la signora n'était pas mariée. En sa qualité d'Africaine, il lui était im-

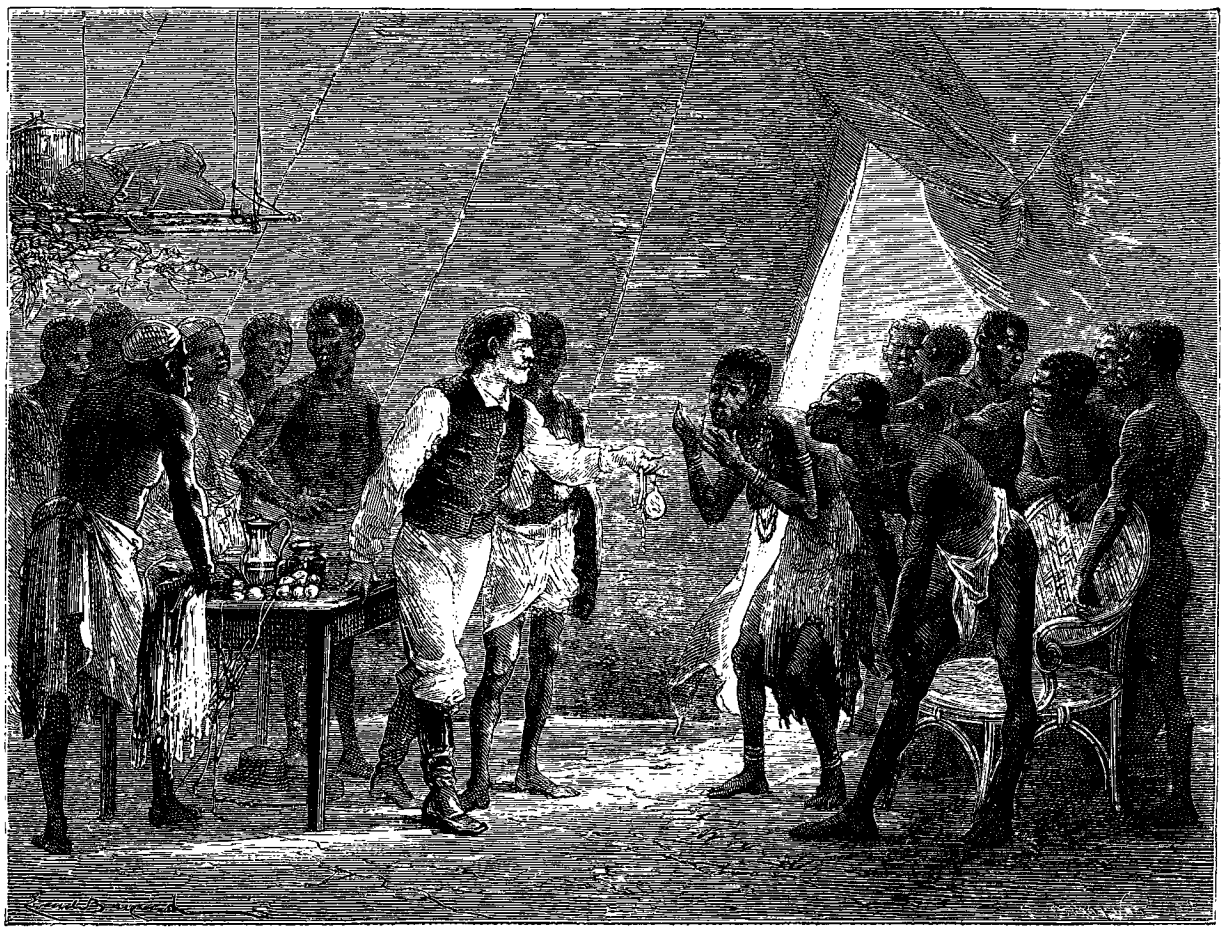
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possible de comprendre qu'une femme riche vécût dans le célibat.

Rien d'étrange comme la position domestique de Chol, comparée à la situation qu'avait dans le pays cette femme si opulente. A la mort d'un premier mari, qui laissait un fils d'un mariage précédent, elle avait épousé ce fils du défunt, l'élevant ainsi au rang de prince-consort.

Très-pauvre relativement à sa femme, et sans aucune influence — un zéro dans la tribu — ce jeune homme, qui s'appelait Kourdyouk, inspirait à la vieille reine une terreur qui, vu leur position respective, était incompréhensible. Il la battait journellement, et agissait avec elle, en toute chose, de la façon la plus brutale, bien qu'elle eût toujours à la main, peut-être en guise de sceptre, une espèce de martinet agrémenté de nœuds, qui ressemblait au chat-à-neuf-queues de la marine anglaise.

J'eus la visite du royal époux le jour suivant. Il parlait arabe d'une façon intelligible et nous pûmes nous comprendre. Comme tout le monde, Kourdyouk chantait hautement les louanges de Mlle Tinné, et avait appelé *Signora* l'enfant de l'une de ses femmes. Il y avait là, évidemment, une aspiration à la culture des civili-



Visite de la vieille Chol. — Composition d'Émile Bayard, d'après le texte et des types originaux.

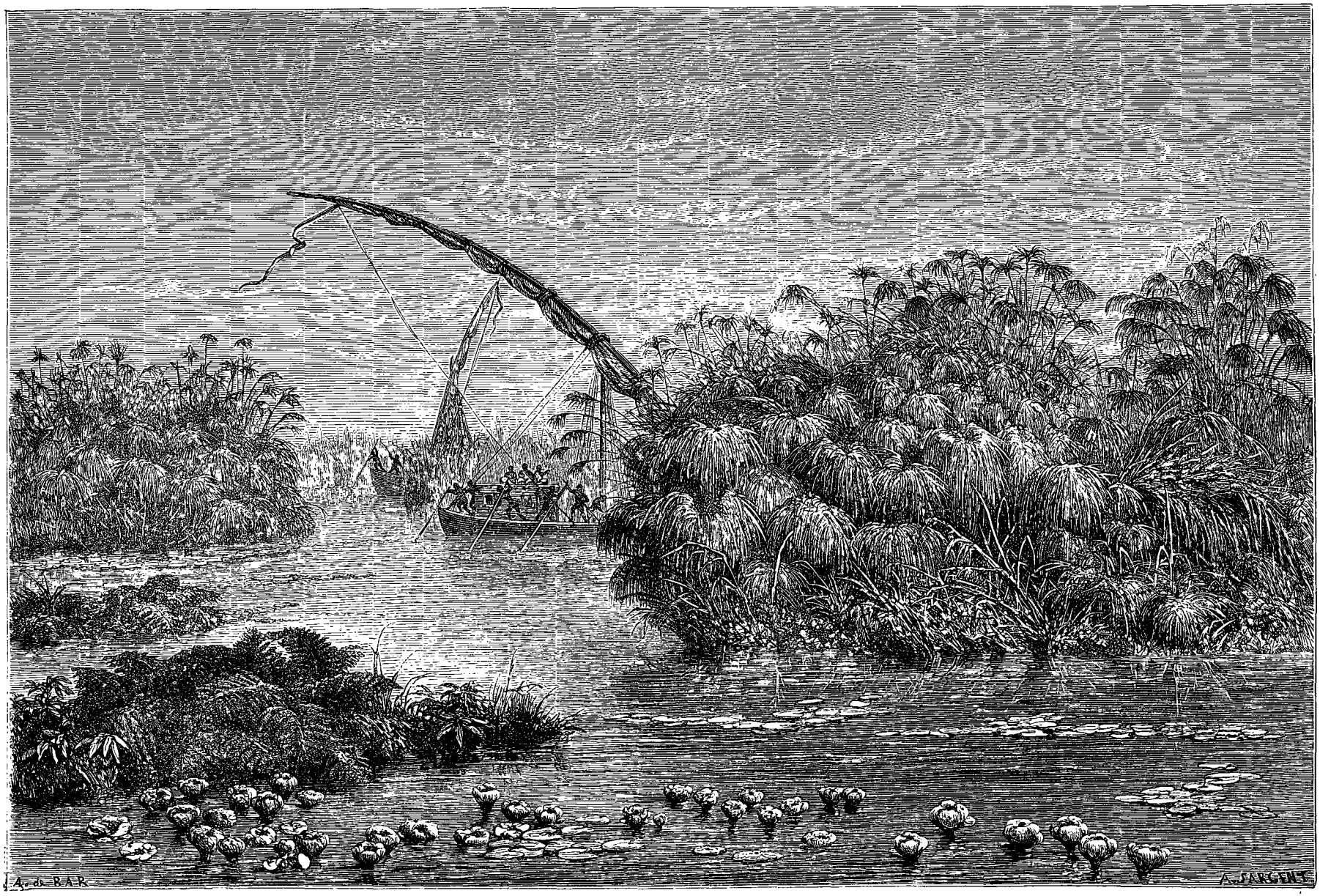
sés; espérons que cet élan vers un état supérieur ne s'arrêtera pas au choix du nom de celle qui l'a fait naître.

Des courses dans le voisinage, et les visites qui se succédaient, me faisaient passer le temps d'une manière agréable. Sur la terre ferme, au nord de mon île, étaient plusieurs villages, composés d'habitations fixes et d'enclos permanents pour le bétail. J'y allais presque tous les jours; l'affluence des curieux qui se pressaient pour me voir me divertissait beaucoup.

Sa bourgade n'ayant plus d'eau, et l'herbe étant sèche aux environs, Chol avait quitté sa demeure pour l'un des îlots de mon archipel. La vieille reine était là, au milieu d'une partie de ses vaches, installée avec ses gens à peu de distance de nos bateaux. J'allais chez elle de temps à autre, afin de pénétrer les mystères de sa laiterie.

Le 26 février, Chol se rendit à ma tente, où je l'avais invitée à venir voir les riches présents que je lui destinais. Son costume différait un peu de celui qu'elle portait à sa première visite; elle avait fait un nouveau choix dans son arsenal, et m'arrivait avec une autre ferraille, en toilette d'apparat. Moi-même j'avais tout préparé pour que la réception fût magnifique,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les grandes herbes. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désireux que j'étais de laisser derrière moi un aussi bon souvenir que celui de Mlle Tinné. Il y avait là des perles de la grosseur d'un œuf, telles qu'on n'en avait jamais vu dans le pays; des billes de marbre vert et bleu tiré d'Orient; puis des chaînes d'acier, — tout cela pour elle. Un fauteuil à fond de paille la faisait soupirer d'émotion; elle ne pouvait pas croire qu'un pareil trône pût lui appartenir.

Mais ce qui surpassa toute chose, ce fut un large disque de bronze, suspendu à une chaîne dorée, afin qu'on pût se le mettre au cou. C'était en réalité une énorme médaille commémorative du jubilé d'un professeur allemand, et dont l'une des faces portait l'effigie de l'empereur.

On ne peut pas se figurer l'admiration que fit naître ce bijou; la vieille Chol en suffoquait. Bateliers et soldats n'étaient pas moins ravis.

Je reçus en échange de mes présents une calebasse remplie de beurre, un mouton, une chèvre, plus un taureau d'une espèce particulière et sans cornes: un animal superbe.

Pour bien comprendre toute la valeur du cadeau de la vieille reine, il faut savoir l'attachement que les Dinkas ont pour leurs bêtes bovines. Perdre un bœuf ou une vache, soit naturellement, soit par violence, est pour les gens de cette nation un véritable deuil. Celui d'entre eux qui est frappé de la sorte garde le silence pendant plusieurs jours, et paraît accablé de douleur. Me donner une de ces bêtes était me faire un véritable sacrifice.



Profils de Dinkas. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Départ du mechera. — Marche pénible. — Au village de Chol. — Amulettes. — Fuite des indigènes. — Bétail sans nombre. — Plaine de Lao. — Citernes fétides. — Chez Tekh. — Habit de gala. — Les Dinkas. — Leur extérieur. — Leurs coiffures. — Un dandy. — Mutilation. — Parures. — Armes offensives et défensives.

Le 25 mars tous mes préparatifs étaient achevés; nous pouvions dire adieu à l'air humide des marais et au fléau nocturne des moustiques. Plusieurs bandes s'étant jointes à l'expédition de Ghattas, notre caravane comptait près de cinq cents hommes, parmi lesquels étaient deux cents soldats. Avec une pareille force nous aurions pu franchir l'État le plus important de l'Afrique centrale sans être inquiétés. Toutefois nous avions à faire une route de six jours dans une province notoirement hostile, et notre escorte n'était pas tout à fait superflue.

Je dois avouer que les premières heures de marche me furent excessivement pénibles. Après n'avoir eu pendant des mois à parcourir que le pont d'une barque, ou l'étroite surface de mon île, j'avais de la peine à me mettre au pas rapide des nègres, difficile à suivre pour tout autre que pour un membre de l'Alpine-Club.

Vers le soir, ayant fait deux heures de route, nous nous arrêtâmes au village de Chol. La vieille dame était revenue de son îlot tout exprès pour héberger la caravane et pour recevoir nos adieux. Au moment de partir, je fus mis à même de reconnaître cette généreuse attention : Kourdyouk me pria de lui donner un talisman composé d'un peu de mon écriture. Je répondis à sa demande par quelques mots en sa faveur, adressés à n'importe quel civilisé dont le pays aurait la visite. Les Nubiens, comme les Arabes, portent souvent aux bras et au cou de nombreux sachets en cuir, où sont enfermés des passages du Coran. Ce sont leurs prêtres qui se chargent de leur procurer ces amulettes, et pour ceux-ci l'affaire est très-avantageuse. Mais Kourdyouk était un païen, non contaminé de mahométisme, et les préjugés musulmans n'avaient aucune part à sa superstition.

Notre route, qui allait au sud-sud-ouest, nous faisait traverser la partie occidentale du large territoire des Dinkas insoumis. Les indigènes fuyaient à notre approche. De temps à autre nous nous arrêtions dans les villages qu'ils venaient de quitter, et dont les enclos étaient vides de bétail. Les razzias continuelles des Nubiens ont fait regarder par ces Dinkas tous les arrivants comme des ennemis acharnés. Il en résulte que les établissements des gens de Khartoum, séparés de la rivière par cette province, ne peuvent être maintenus qu'au prix d'une force suffisante pour protéger les caravanes.

Bien que pratiquée sur une certaine échelle, l'agriculture n'est ici qu'un accessoire; c'est à l'élève du bétail que se livrent surtout les Dinkas. La quantité de bêtes bovines que possède le pays est surprenante. Il y a là des herbages dont la traversée prend tout un jour de marche.

Les *mourahs*, ou enclos, sont aussi rapprochés que les villages en Allemagne; beaucoup d'entre eux renferment dix mille bêtes. Je m'en suis assuré en comptant les piquets d'attache.

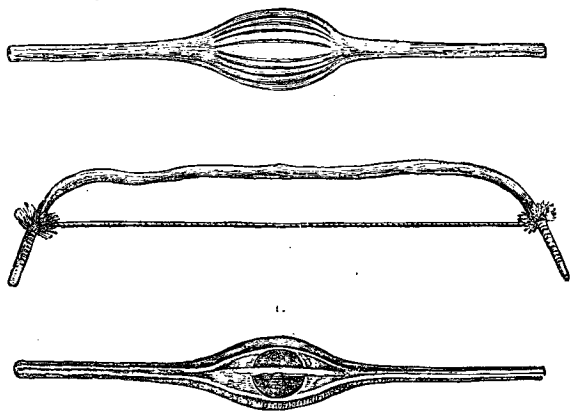
Sortis du village de Chol, nous traversâmes un pays

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvert de fermes, et dont les champs de sorgho avaient été moissonnés. Partout des chaumes d'une longueur de quinze pieds jonchaient la terre, ce qui rendait la marche très-pénible. Ailleurs, dans cette saison, elle est généralement aisée; le fond des marais est durci; les herbes des savanes, foulées par les bestiaux, ne s'opposent plus au passage; et les bois, partout clair-semés, comme dans la Nubie méridionale, ne présentent que des bouquets détachés, ou des arbres épars et d'une faible hauteur.

Ce fut à dix milles du mechera, au centre de la plaine qui forme le district de Lao, que nous trouvâmes la première aiguade. Les citernes avaient quinze pieds de profondeur et ne contenaient pas autre chose qu'une purée fétide, peuplée de myriades d'animaux sans utilité culinaire : scorpions aquatiques, coléoptères bruns ou noirs, et toutes les créatures rampantes qui ne se plaisent que dans les eaux croupies. Remis en route le soir même, nous marchâmes pendant cinq heures à travers cette plaine, éclairée par la lune, et qui ressemblait à un parc.

Le lendemain il nous fallut encore une marche de cinq heures, sans une goutte d'eau, pour atteindre l'une des bourgades de Tekh. Nous étions alors dans le district des Reks, où s'arrêtaient les échanges avec les naturels avant que Pétherick eût frayé la voie du sud. Tekh était un ancien allié des gens de Khartoum; voulant nous faire honneur, il s'était paré d'une chemise d'indienne à ramages, en dépit de ce qu'en penseraient ses compatriotes, qui méprisent tout vêtement, comme indice d'un caractère efféminé.



Le kouaire et le dank (voy. p. 304). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

De là, nous nous rendîmes au village de Koudj, autre ami des Turcs, ainsi que dans tout le pays on nomme les gens de Khartoum. Bien que ce village ne fût qu'à deux milles du précédent, la caravane y séjourna. Elle avait à se rassasier de bœuf et de chèvre, à faire provision de grain, et à remplir les formalités d'usage relativement à un décès qui avait eu lieu la veille. Je profitai de cette halte pour continuer mes études sur les Dinkas, études que j'avais prises à cœur pendant mon séjour au port. Je ne connais que la branche occidentale de cette race, dont le territoire, de quatre cents milles de long, présente une aire de près de soixante-dix milles carrés. Toutefois j'ai acquis sur cette peuplade des données assez précises pour ajouter mes observations à celles de mes prédécesseurs.

Les Dinkas de la branche que j'ai connue dépassent rarement la taille ordinaire. Ceux que j'ai mesurés m'ont donné une moyenne inférieure à celle des Cafres, supérieure à celle des Anglais. Comme tous les hommes de marais, ils ont la jambe longue et décharnée qui caractérise l'espèce. Leur corps est nerveux, carré, surmonté d'épaules anguleuses et horizontales. Un long cou, légèrement contracté à la base, correspond chez eux à la forme de la tête, qui se déprime au sommet et par derrière, et qui, en général, est étroite et aplatie. Ordinairement la mâchoire est très-large. Néanmoins il règne dans tout l'ensemble une harmonie qui frappe l'observateur.

Les Dinkas, ainsi que les Chillouks, se barbouillent de cendre avec délices, ce qui altère le noir foncé de leur couleur naturelle. Lorsque, dépouillée de son badigeon, leur peau est frottée d'huile, ou simplement lavée, elle a un éclat pareil à celui du bronze; mais il est rare de rencontrer cette nuance; lorsque la peau est nue, elle s'écaille, et devient grise après la chute de l'épiderme.

L'uniformité apparente des traits et de la physionomie est illusoire; elle provient de l'inexpérience de l'œil, bien plus que d'une ressemblance positive; les trois profils de la page 302 montrent dans la ligne nasale des différences marquées. D'après nos idées sur l'esthétique, les hommes, pour la plupart, sont mieux que les femmes du même âge. Toutefois les traits agréables, pour ne pas dire les figures humaines, se rencontrent rarement. Des contorsions hideuses, accrues par des grimaces, des sourcils courts, un front bas, donnent à la majorité des visages un aspect qui ne vaut guère mieux que celui des singes. Il y a cependant des exceptions, et l'on rencontre parfois des traits d'une régularité remarquable.

La toison des Dinkas est presque toujours très-pauvre; elle est généralement coupée ras, excepté au sommet de la tête, où l'on garde une touffe de laine qui se décore de plumes d'autruche, pour imiter l'aigrette du héron. Les plaques de petites mèches sont également fort à la mode. Quelquefois de petites nattes forment sur le crâne des lignes transversales et parallèles. Puis il y a les caprices des élégants.

La gravure de la page 304 représente un dandy, qu doit être classé parmi les beaux types de la race. Il se fait remarquer par la longueur insolite de ses cheveux. Soumise à un peignage continuel, divisée, lissée, maintenue au moyen d'épingles, la toison du nègre perd beaucoup de sa frisure; c'est ainsi que notre fashionable a traité la sienne. Ses mèches, de six pouces de longueur, raidies et pointues, lui donnent un cachet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

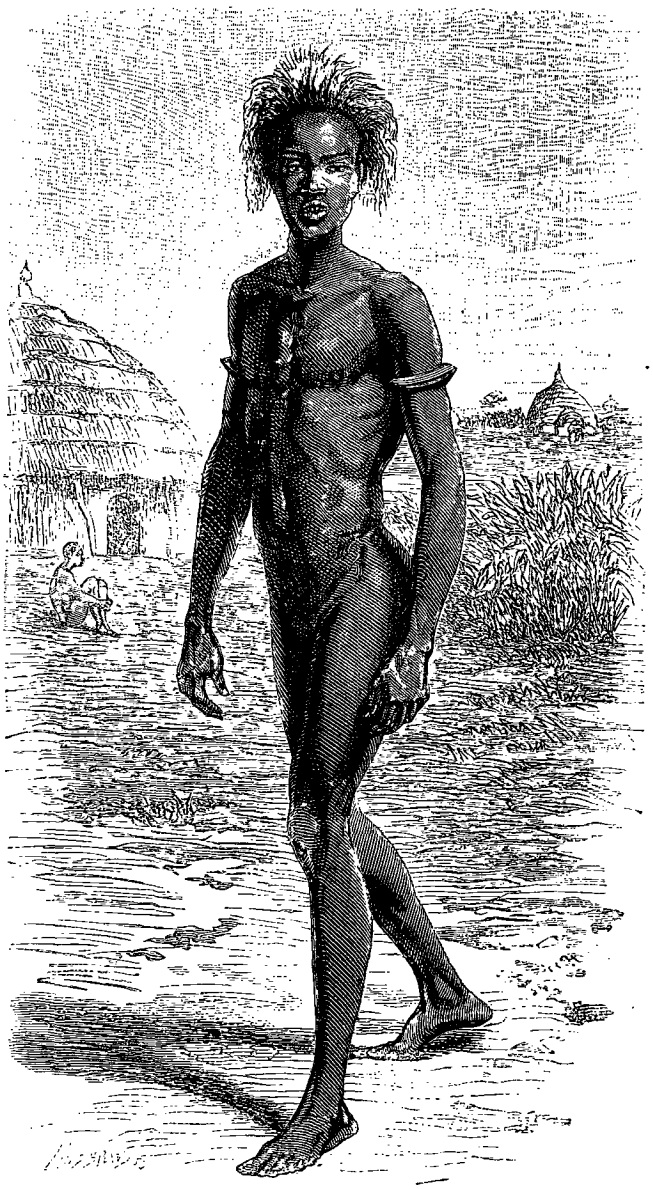
d'autant plus diabolique, qu'elles sont d'un roux fauve. Cette nuance est le résultat de fréquentes lotions faites avec de l'urine de vache.

Les Dinkas n'ont jamais assez de barbe pour qu'elle mérite leur attention. Ils la coupent, et se servent, en guise de rasoir, d'une pointe de lance soigneusement affilée.

Hommes et femmes s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure; il est difficile de deviner le but de cette hideuse coutume qui les rend repoussants, surtout quand ils sont vieux.

Chez les deux sexes les oreilles sont percées en plusieurs endroits et portent des anneaux de fer, ou des bâtonnets dont la pointe est ferrée. Les femmes ont également la lèvre parée d'un grain de verroterie, que retient une épingle en fer. Elles sont scrupuleusement vêtues d'une couple de tabliers qui descendent jusqu'à la cheville, et qui, tout autour, sont bordés de clochettes, de petits anneaux et de rangs de perles.

L'âge actuel est pour les Dinkas le véritable âge du fer; c'est leur métal précieux; chez eux le cuivre est moins estimé. Des anneaux de fer, nous l'avons dit pour la vieille Chol, couvrent les poignets et les chevilles des femmes. Certaines épouses d'hommes riches ont sur elles un demi-quintal de ces ornements sauvages.



Un dandy dinka. — Dessin de Laguillermie, d'après l'édition anglaise.

La parure favorite des hommes consiste en épais anneaux d'ivoire qui entourent la partie supérieure du bras. Chez quelques-uns une série des mêmes anneaux forme un brassard allant du coude au poignet. Les gens moins riches ont des ornements de cuir, lanières tressées, mises autour du cou, et bracelets d'une seule pièce, en peau d'hippopotame. Les queues de chèvre et celles de vache sont recherchées par tous les hommes, qui s'en font des parures très-séantes et qui s'en servent pour décorer leurs armes.

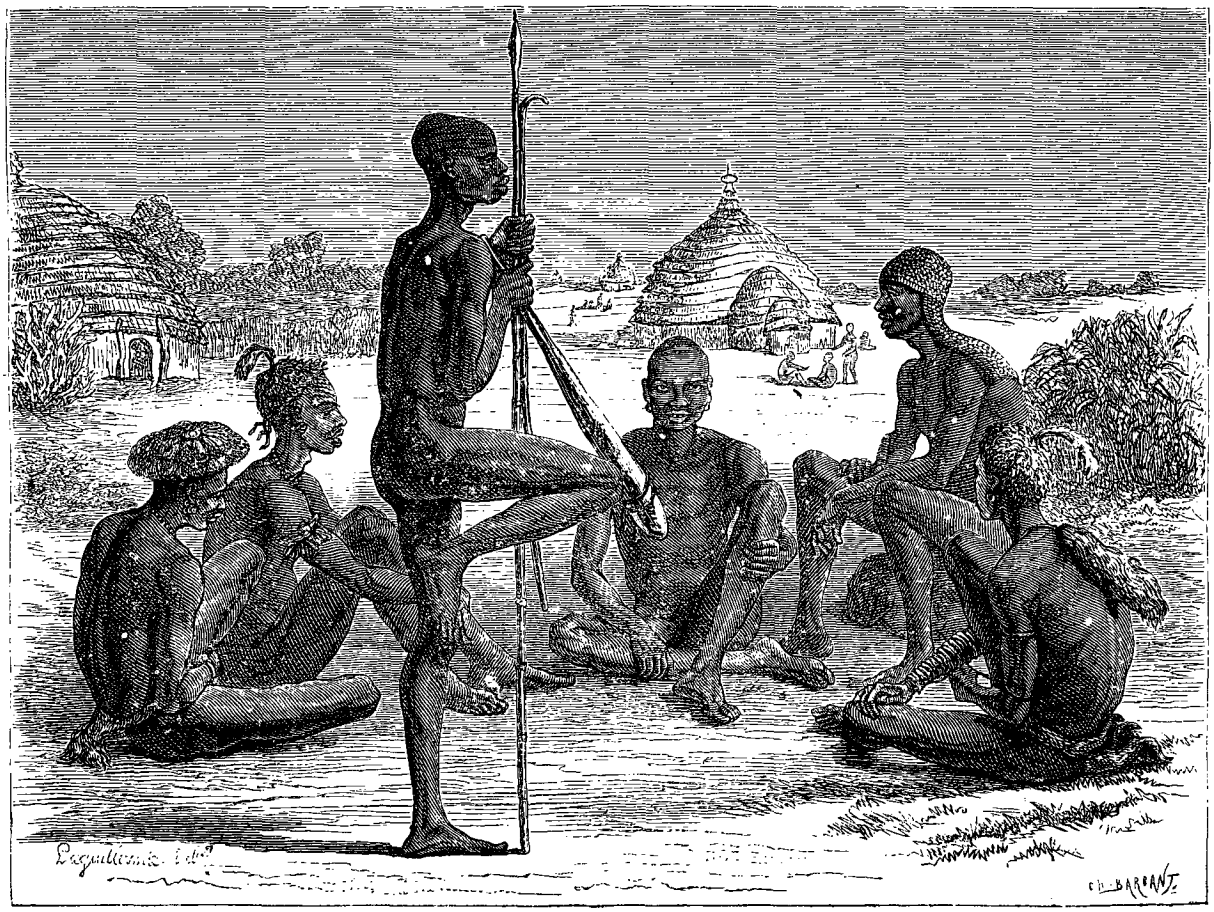
Parmi ces dernières, la plus importante est la lance; néanmoins ils lui préfèrent le bâton et la massue qu'ils font en bois d'héglik (*balanite égyptien*) et en ébène de la contrée. Cette préférence, qu'ils partagent avec les Cafres, les rend un objet de risée pour les autres peuplades, et leur a valu, de la part des Niams-Niams, le nom d'A-Tagbondos, qui signifie Gens du bâton. Chez eux elle a fait naître une arme défensive, qui leur est particulière et dont il y a deux modèles. L'un consiste en une pièce de bois sculptée, ayant près d'un mètre de longueur, et creusée au centre pour que la main soit à l'abri; c'est ce qu'on appelle le *kouaire*. L'autre, qui se nomme *dank*, ressemble à un arc, et doit, en raison de l'élasticité et de la résistance de ses fibres, remplir parfaitement son office, qui est de briser la violence du choc.

A ces deux instruments de défense qui, autant que je puis le croire, n'ont jamais été décrits, les Dinkas joignent un bouclier pareil à celui des Cafres, c'est-à-dire un long ovale en peau de buffle, dont un morceau de bois, inséré à ses deux bouts dans l'épaisseur du cuir, constitue la poignée.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dinkas. — Dessin de Laguillermie, d'après des croquis de l'auteur.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH [1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Propreté du logis et supériorité culinaire. — Produits farinacés. — Aliments choisis. — Soupe à la tortue. — Repas. — Femmes dinkas à la table du voyageur. — Lits de cendre. — Absence de vermine. — Serpents familiers. — Habitations. — Plantes cultivées. — Animaux domestiques. — Amour du bétail. — Importance de la bouse de vache. — Bétail préféré à tout. — Deuil de sa perte. — Dégénérescence de la race. — Parc pour les bêtes bovines. — Cruautés reprochées aux Dinkas. — Apologie. — Sentiments de famille. — Les El-Ouadjs. — Marches forcées. — Point intéressant. — Fin de la partie préliminaire du voyage.

Il n'est pas douteux que la propreté du logis et le soin apporté à la préparation des aliments ne témoignent partout d'un certain degré de culture physique et d'une certaine dose d'élévation morale. Or ces deux qualités, je l'affirme, sont plus développées chez les Dinkas que chez n'importe quelle autre peuplade africaine. En fait de cuisine, ils sont assurément supérieurs aux Nubiens ; et je n'hésite guère à les déclarer plus habiles à cet égard que les Arabes et les Égyptiens eux-mêmes. Leurs produits farinacés, et les bouillies qu'ils en composent, ne sont nullement inférieurs aux produits similaires de la cuisine européenne.

La récolte, le battage, la mouture de leurs grains (sorgho et pénicillaria), incombent à leurs esclaves fe-

1. Suite. — Voy. p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

melles, qui s'en acquittent à merveille, et qui ensuite granulent la farine, comme cela se pratique pour le sagou. Dans les années de disette, leur industrie leur a fait découvrir de nouveaux aliments qu'elle a su rendre agréables. Ils extraient la fécule des germes amylacés du borassus; et, après lui avoir enlevé son amertume par des lavages réitérés, ils en obtiennent un produit très-fin et d'un blanc pur, qui a l'aspect de la poudre d'iris. Ils traitent de la même façon les tubercules de nymphéa, qu'ils rendent de la sorte tout à fait comestibles.

Pour la nourriture animale, ils ont également plus de délicatesse que leurs voisins. Maintes créatures rampantes que les Bongos et les Niams-Niams font entrer dans leur régime, sont pour les Dinkas des objets de dégoût. Jamais ceux-ci ne mangent d'iguanes, de crocodiles, de crabes, de grenouilles, de souris; jamais de viande de chien qui leur fait horreur, à l'égal de la chair humaine; ils se laisseraient mourir d'inanition plutôt que d'y goûter. Par contre, ils apprécient le chat des steppes; et, en fins connaisseurs, ils utilisent la tortue, dont ils font de la soupe. Mais rien pour eux n'approche du rôti de lièvre.

Aux soins apportés à la cuisine répond le décorum observé dans les repas. Sous ce rapport les Dinkas sont certainement moins éloignés de nous que la plupart des Orientaux. Ils ne plongent pas tous à la fois leurs mains dans la gamelle, ainsi que font les Turcs et les Arabes. Un grand plat de farine accommodée est posé par terre; les convives s'accroupissent à l'entour, chacun ayant son écuelle de lait, ou mieux son écuelle de beurre fondu à côté de lui. Le premier verse du lait ou du beurre sur la part de farine à laquelle il va toucher; quand il en a pris suffisamment, il passe le plat à son voisin, qui agit de même; et tous mangent ainsi, les uns après les autres.

Je me suis parfois donné le plaisir de traiter les femmes dinkas de bonne famille, en témoignage de mon estime pour leurs talents culinaires. La table était dressée sous ma tente — service et cuisine à l'européenne — et j'ai toujours été surpris de la promptitude avec laquelle mes invitées se pliaient à nos usages. Elles s'asseyaient sur mes chaises avec aisance et maniaient la cuiller et la fourchette comme si elles en avaient eu l'habitude. Après le repas, elles lavaient soigneusement tous les objets dont elles s'étaient servies; puis elles remettaient chacun d'eux à sa place.

Dans leur intérieur, les Dinkas sont aussi propres que les Nouërs, et partagent le goût de ces derniers pour les lits de cendre. Je dois dire que dans ce coin de l'Afrique on est rarement tourmenté par les puces ou par la vermine, qui dans l'ouest du Soudan rendent les nuits intolérables. Le seul malaise que l'on éprouve dans la demeure des Dinkas vient des serpents, qui, en se glissant dans la toiture, en font craquer le chaume et troublent votre sommeil. De même que parmi les Chillouks, ces reptiles sont ici l'objet d'une vénération qui n'est accordée à nulle autre créature. Les Dinkas leur donnent le titre de frères et regardent comme un crime de les tuer. Il m'a été dit, par des témoins dignes de foi, que les serpents sont individuellement connus des chefs de famille, qui les appellent par leurs noms et qui les traitent comme des animaux domestiques. Autant que j'ai pu l'apprendre, ceux qui habitent les huttes ne sont pas venimeux.

Les demeures des Dinkas ne forment pas de villages dans la véritable acception du mot; ce sont des fermes composées d'un certain nombre de cases, situées au milieu des cultures, et n'abritant qu'un petit nombre d'individus. La gravure ci-jointe représente une de ces fermes entourées de champs de doura. La hutte centrale, la hutte au double porche est l'habitation du maître; celle de gauche est pour les femmes; celle de droite, la plus imposante, est destinée aux bêtes malades qui ont besoin d'être séparées du troupeau. Sous le hangar placé au milieu des cases, se trouve le foyer de la cuisine. Dans un petit parc, entouré d'une palissade épineuse, sont retenues quelques chèvres afin que les fermiers aient toujours du lait sous la main. Quant au gros bétail, celui de plusieurs localités est réuni dans un vaste enclos, sorte de kraal, appelé *moûrah* par les gens de Khartoum.

Règle générale, les huttes des Dinkas sont de grande dimension; il n'est pas rare qu'elles aient quarante pieds de diamètre. Un mélange d'argile et de paille hachée en compose la muraille. La couverture que soutient cette bâtisse, et qui est formée de couches de paille fendue, est posée sur une charpente faite avec des brins d'acacia et d'autre bois également dur; elle a pour support, en guise de pilier, un arbre planté au milieu de la case et dont on a conservé les branches. Ces demeures, plus solides que celles des autres peuplades chez lesquelles on trouve le même genre d'architecture, ont une durée de huit à dix ans, et périssent alors, minées surtout par les insectes.

Les plantes cultivées dans le pays sont principalement le sorgho et le pénicillaria, trois espèces de haricots, l'arachide, la voandzéia souterraine, le sésame, l'igname et le tabac de Virginie.

Pour animaux domestiques, les Dinkas ont des bœufs, des chèvres, des moutons et des chiens. Leurs bêtes bovines appartiennent à la race des zébus, mais sont de moindre taille que celles des Baggaras et des Hassaniehs; elles ont les cornes minces et la partie antérieure prédominante, ce qui les fait ressembler aux antilopes. Quant à la couleur, les bêtes à peu près blanches sont les plus nombreuses; mais les tachetées, les rayées, les fauves et les brunes ne manquent pas. Les Dinkas ont des expressions différentes pour désigner toutes les nuances de la robe. En ce qui concerne le bétail et son élevage, leur vocabulaire est plus riche que celui de pas une des langues européennes.

Les moutons sont chez eux d'un aspect particulier; je n'ai vu ailleurs cette race que chez les Nouërs et les Chillouks. Elle est caractérisée par une crinière qui couvre les épaules, le cou et la poitrine; tandis que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

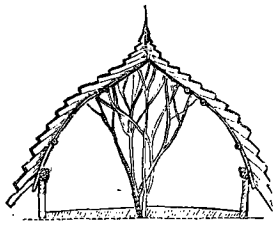
sur le corps et sur la queue le poil est tout à fait ras. Avec leur camail ébouriffé, ces moutons ressemblent à des bisons minuscules. En général, ils sont blancs, parfois bruns ou tachetés ; on en voit quelques-uns qui sont rouges.

Ainsi que les pasteurs de l'Afrique méridionale, les Dinkas ont l'art de fendre les cornes au début de leur croissance, de telle sorte qu'ils les multiplient à volonté.

Les chèvres ne diffèrent pas matériellement de celles que nous avons déjà décrites ; elles sont seulement un peu plus grandes, et paraissent toujours maigres.

Quant aux chiens, ils ressemblent à ceux des villages de Nubie, issus du lévrier des steppes et du paria des rues du Caire.

Les Dinkas n'ont pas d'autre pensée que d'acquérir des bêtes bovines, pas d'autre ambition que de les multiplier. Ils paraissent avoir pour elles une sorte de respect : même leurs excréments sont considérés dans le pays comme une chose importante. La bouse, ainsi que nous l'avons vu, est réduite en cendres qui forment la couche sur laquelle on dort, et le badigeon dont on se revêt. L'urine est employée au nettoyage des vases culinaires, elle entre dans les cosmétiques et remplace le sel.



Coupe d'une habitation dinka.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

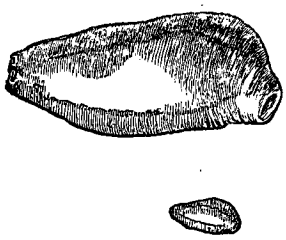
Lorsqu'une vache est malade, elle est conduite à l'infirmerie et traitée sous l'œil du maître avec les plus grands soins. Jamais une bête bovine n'est abattue ; on ne mange que celles qui périssent de mort naturelle ou par accident.

Ces coutumes pourraient être regardées comme les vestiges d'un ancien culte ; mais je ferai observer que les Dinkas mangent fort bien d'un bœuf que l'on a tué, quand celui-ci n'est pas à eux. C'est donc pour le plaisir de les posséder, non par superstition, qu'ils respectent leurs troupeaux.

Le chagrin qu'éprouve un Dinka de la perte de son bétail, soit par la maladie, soit par le vol, est indescriptible. Il fera, pour le racheter, les sacrifices les plus lourds ; car il le préfère à tout, voire à sa femme et à ses enfants. La chèvre est le seul animal domestique qui chez lui soit abattu. Elle représente à peine la trentième partie de la valeur d'une vache. Cette dernière, quand elle a vêlé, vaut le double d'un bouvillon ; une génisse vaut trois fois celui-ci.

En dépit de tous les soins dont les bœufs et les vaches dinkas sont l'objet, la race dégénère ; il n'y a pas à s'y méprendre. Sur cent bêtes, à peine s'il en est une qui soit capable de faire un voyage ou de porter un fardeau, ce que d'ailleurs on ne leur demande pas. Pour moi, cette dégénérescence vient surtout du manque total de croisement. L'absence de graisse, pour ainsi dire absolue, est d'autre part une chose étonnante : un bœuf entier ne fournirait pas une livre de suif ; et non-seulement la viande est maigre, mais la moelle épinière est tellement sèche qu'elle glisse dans la poêle, pareille à du blanc d'œuf, sans y laisser la moindre parcelle graisseuse.

Le bétail des Dinkas, autre cause de dépérissement, est complétement privé de sel ; il n'en trouve d'aucune sorte et sous aucune forme. Cela explique la quantité de vers qui tapissent la panse de tous les bestiaux du pays. Ces vers, que les indigènes appellent *kyetts*, font partie du genre amphistome ; ils ressemblent à de petites bourses de forme ovale, ayant généralement la teinte du vin de Porto, et un peu moins d'un demi-pouce de longueur.



Amphistome des bœufs dinkas.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Notre gravure, page 309, représente un des moûrahs, ou parcs à bétail, que j'ai rencontrés par centaines. La scène est prise vers cinq heures du soir. Au premier plan sont des types de bêtes bovines du pays. Les travailleurs s'occupent à mettre en tas la bouse, qui, pendant le jour, a été exposée au soleil pour y sécher. Des nuages de fumée qui dureront toute la nuit, s'élèveront de ces tas de fumier, auxquels on mettra le feu, et protégeront le bétail contre les moustiques. Les troupeaux viennent d'être conduits dans leurs quartiers respectifs, où chaque animal est attaché par un licol de cuir à son piquet particulier. A gauche, sur un tas de cendre, sont assis les propriétaires du moûrah. Les huttes semi-circulaires, bâties sur des monticules, fournissent un abri aux possesseurs de troupeaux lorsqu'ils viennent de leurs fermes, situées à quelques milles, pour se repaître du spectacle de leurs richesses.

C'est le matin que l'on trait les vaches ; le produit en est fort minime, et la quantité de lait qu'exige la confection d'une livre de beurre est inimaginable. Cette pénurie est une nouvelle preuve que la race se détériore.

Les Dinkas sont tellement nombreux, et leur territoire est si vaste, que selon toute probabilité ils se perpétueront longuement au milieu des groupes confus qui peuplent cette région. Les gens de Khartoum, qui ont eu facilement raison des tribus plus méridionales, ont échoué auprès d'eux ; non-seulement ils ne les ont pas assujettis, mais depuis quinze ans qu'ils traversent leur province ils n'ont pas trouvé moyen d'y colloquer leurs articles d'échange.

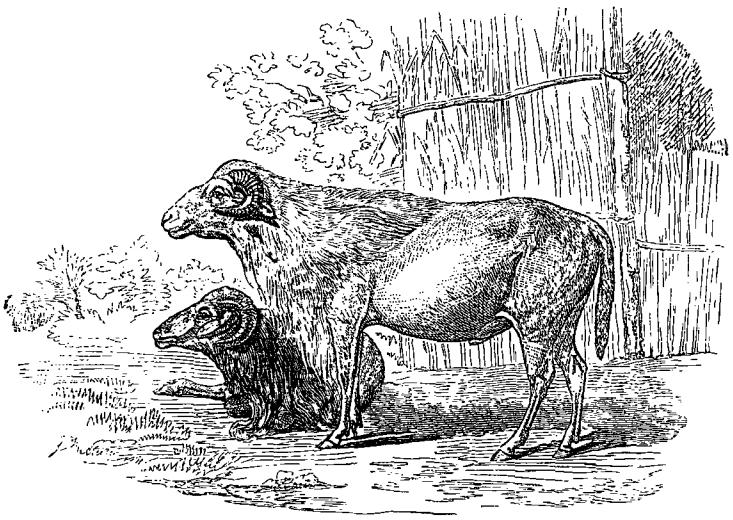
Il a été affirmé que dans le combat les Dinkas étaient impitoyables ; qu'ils ne faisaient jamais de quartier, et qu'ils dansaient avec ivresse autour du corps de leur ennemi. Je peux, quant à moi, certifier que la compassion ne leur est pas étrangère ; et si parfois ils font preuve de dureté de cœur, ce n'est jamais envers les membres de leur famille. Les pères et les mères n'abandonnent pas leurs enfants ; les frères sont fidèles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à leurs frères, et toujours prêts à les secourir. Comme j'étais sur les rives du Dioûr, un Dinka de ma bande, attaqué du ver de Guinée, se trouva dans l'impossibilité de faire son service, et dut regagner sa demeure. Il avait les pieds si enflés qu'il n'avançait qu'en se traînant avec une difficulté excessive. Mais l'épreuve ne fut pas longue : il vit bientôt arriver son père qui venait le chercher. Le pauvre homme n'avait ni charrette ni monture; il prit son fils — un grand gaillard de cinq pieds six pouces — et le porta sur ses épaules, pendant quinze ou seize lieues. Or ce trait fut regardé par tous les autres comme la chose du monde la plus naturelle.

Chez Koudj, nous nous trouvions à moitié du voyage, qui, au total, était d'un peu plus de quatre-vingt-dix milles. Ce fut le 28 mars que nous nous remîmes en route pour la zèriba de Ghattas. Le jour suivant, nous passions chez les El-Ouadjs. D'après les Dinkas qui nous servaient d'interprètes, ces gens-là ne sont pas de leur race ; ils forment parmi eux un groupe isolé et d'origine inconnue. Le district de ces étrangers se compose d'une forêt, située au milieu d'une vaste plaine découverte. Pendant la saison pluvieuse, c'est un immense bourbier.

A chaque pas on voyait des traces d'éléphants. A droite et à gauche trottaient des girafes en balançant la tête.



Moutons dinkas. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ayant débuché, nous nous retrouvâmes dans la steppe. Le lendemain, nous entrâmes chez les Diouahrs, dont le territoire est une plaine argileuse, entièrement dépourvue d'arbres. Tous les villages étaient abandonnés par suite de la sécheresse ; les habitants étaient alors près de la rivière.

Des marches forcées remplirent les deux nuits suivantes. La seconde de ces nuits, comme le soleil allait paraître, nous atteignîmes la première inégalité rocheuse de la plaine, dont le niveau s'élevait sensiblement.

La forêt succéda à la steppe, où quelques broussailles ne reposaient la vue que de loin en loin. Un feuillage luxuriant s'offrit à nos regards, présentant une de ces limites de végétation, que l'on rencontre si rarement en Afrique. Je fis encore trois lieues à compter de ce point intéressant, et la partie préliminaire de mon voyage fut accomplie : nous étions arrivés à la zèriba de Ghattas.

Arrivée chez Ghattas. — Une zèriba. — Population. — Alentours. — Idris — Comblé de présents — Ivre de joie. — Beauté printanière. — Tournée au sud-est. — Addaï. — Le Tondj. — Djir. — Premier échantillon de haute futaie. — Girafes. — Orgie. — Orchestre plus bruyant que le tonnerre. — Fantoches. — Excursion à l'ouest. — Hospitalité. — Abou Gouroûn. — Deux classes de gouverneurs. — Le Mol.noul'. — Le Dioûr. — Accès de lyrisme. — Zèriba de Kourchouk Khalil. — Niams-Niams. — Un Tunisien. — Désillusion. — Marchands d'esclaves. — Charmante rivière. — La compagnie Agar.

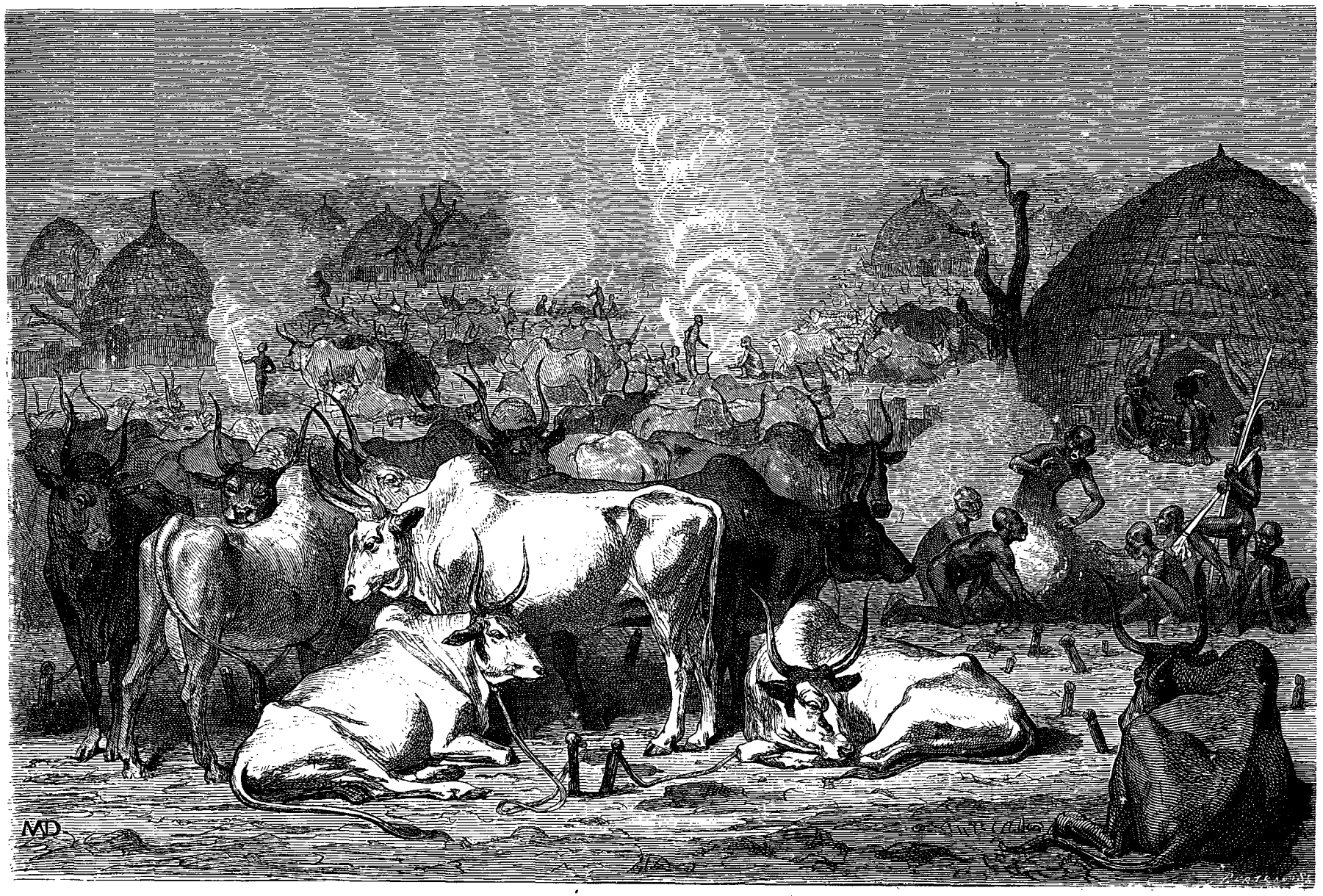
Malgré tout ce qu'on m'en avait dit, je ne me faisais qu'une idée très-imparfaite d'une zèriba. La nature des bâtiments, les lois, les usages que j'allais trouver n'étaient dans mon esprit qu'à l'état de rêve ; aussi à mesure que nous approchions de l'établissement, ma curiosité devenait-elle de plus en plus vive.

A une demi-lieue de la place, nous nous arrêtâmes pour annoncer notre arrivée par les salves d'usage ; puis on se remit en marche. Monté sur un âne, et entouré de ma suite, je précédais le cortége. Des chaumes se déployaient en face de nous ; çà et là de grands arbres, qui, par leur verdure, contrastaient agréablement avec la teinte grise et morne de la steppe, brisaient seuls l'étendue. Bientôt apparurent des toits coniques, embrassant presque tout l'horizon. Je cherchai vainement les murailles, les bastions, les tours dont je me figurais que toute zèriba devait être munie. A vrai dire, il y avait peu de différence entre ce qui m'apparaissait et les villages des Dinkas, éparpillés dans les champs.

Une foule bariolée de couleurs vives se présenta, et nous offrit un spectacle animé, auquel j'étais loin de m'attendre. De nombreux fusils rouillés nous saluèrent de leurs détonations. L'agent de Ghattas, en beau costume oriental, vint à ma rencontre, et me conduisit vers la demeure qui m'était destinée. Je vis alors qu'au milieu des cases il y avait un espace quadrangulaire, entouré d'une haute palissade, dont la caravane, drapeaux baissés, franchit l'étroit portail au bruit des gongs et des tambours.

Cette grande zèriba, d'où relevaient cinq stations moins considérables, situées dans le voisinage, et quatre autres plus éloignées, se trouvait à la frontière de trois peuplades de races différentes : les Dinkas, les Bongos et les Dioûrs. Insignifiante au début, elle était devenue en treize ans d'une énorme importance. Des

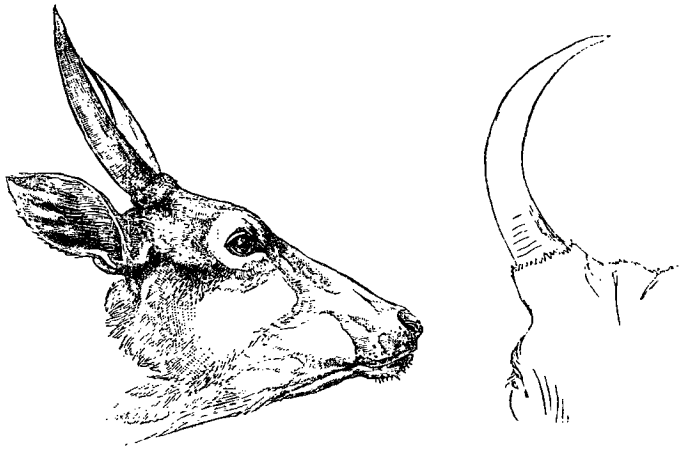
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Parc à bestiaux chez les Dinkas. — Dessin de Maillard, d'après l'édition anglaise,

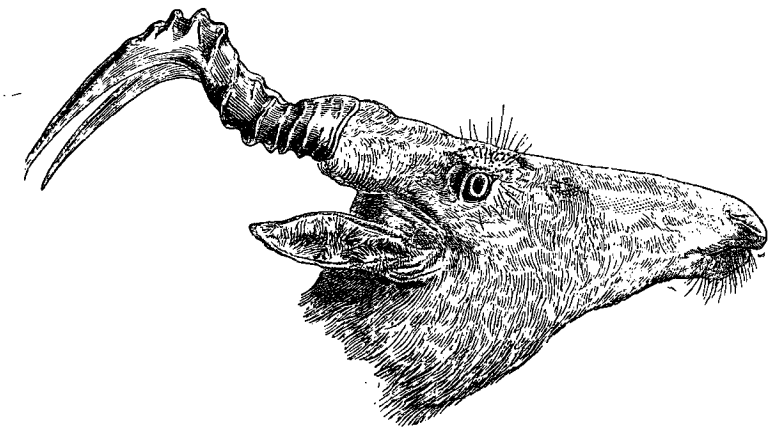
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nubiens, des Gallabats et d'autres marchands étaient venus s'établir sur de vastes domaines enclavés dans ses limites, et y complétaient leurs achats d'esclaves. La garnison était presque entièrement composée de natifs du Dongola; elle constituait, en y joignant les employés de l'établissement, une force permanente de près de deux cent cinquante hommes. Aux employés et aux soldats s'ajoutaient plusieurs centaines d'esclaves des deux sexes, ouvriers et serviteurs, et quelques autres centaines réservées pour la vente, ou destinées à payer en nature une partie de la solde des troupes. Bref, la zèriba avait une population agglomérée d'au moins un millier d'âmes.



Taureau dinka. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Autour des bâtiments s'étendait une vaste plaine, enclose d'une épaisse forêt, dont les arbres avaient rarement plus de quarante pieds de hauteur. Cette plaine, à deux milles à la ronde, était divisée en lots nombreux soigneusement cultivés par les gens du pays, et fournissait la majeure portion du grain consommé par la zèriba. La fertilité du sol y a fait élever beaucoup de petits villages, appartenant aux indigènes des trois races voisines. C'est par les habitants de ces bourgades que sont cultivés les lots en question, dont la couche d'humus repose sur un minerai de fer, et à trois ou quatre pieds d'épaisseur.



Caama. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Bien qu'il ne fût qu'un simple esclave à Khartoum, Idris, l'agent qui représentait Ghattas, était à la zèriba un très-haut personnage, investi d'un pouvoir absolu, dont il usait en autocrate. Malgré son humble origine, il était très-influent sur les Nubiens. Je fus accueilli avec tous les égards dus à mes lettres de créance, littéralement accablé de présents: des vivres de toute espèce furent mis à ma disposition et mes gens nourris pendant un mois dans les quartiers d'Idris.

Je passai les deux premières semaines dans un transport de joie, complétement enivré du charme de la nature. La pluie était venue et revêtait la prairie, les arbres, les buissons de leur verdure printanière. Partout surgissaient des plantes bulbeuses, rivalisant d'éclat avec les jacinthes et les tulipes de nos jardins.

Les pluies d'avril ne sont pas continues; cependant les arbres, le sous-bois, tout fleurissait, l'herbe était unie et veloutée comme celle de nos gazons. Plus tard elle est moins une parure qu'un défaut du paysage; mais tou d'abord sa croissance est d'une lenteur remarquable; il lui faut plusieurs mois avant d'être assez grande pour cacher les plantes qui fleurissent au printemps.

A la fin de la première quinzaine, je commençai, par une excursion au sud-est, la tournée que je me proposais de faire dans les zèribas de Ghattas, éloignées les unes des autres d'environ quatre à cinq lieues. Le premier établissement que je vis dans cette course s'appelle Addaï; il est situé à la rive du Tondj, avec lequel je fis connaissance. Cette rivière était alors au plus bas; elle coulait au nord-est, pour rejoindre le Ghazal, et fuyait assez vivement, entre des berges à pic de quinze pieds d'élévation. Sa profondeur variait de quatre à sept pieds; elle n'en avait que trente de large; mais, dans la saison pluvieuse, elle couvre ses bords sur une largeur de trois milles.

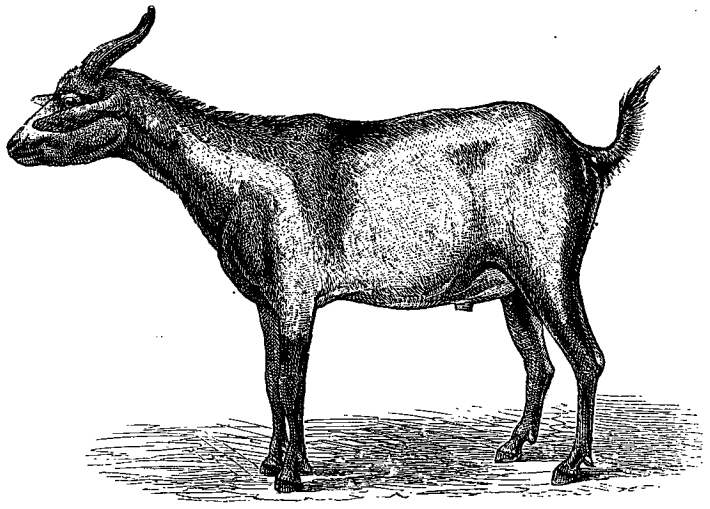
La seconde des zèribas que j'ai visitées se nommait Djîr; elle se trouvait à quatre lieues de l'établissement principal, dans une vallée fertile qu'arrose un affluent du Tondj. Le chemin que nous suivîmes pour gagner cette zèriba se déroule entièrement sur un terrain ferme et rocheux qui traverse une forêt buissonnante, où pullule le cochon à verrues. A trois quarts de lieue de notre point de départ, nous trouvâmes un épais massif de grands arbres, premier spécimen des forêts vierges qui boisent les vallées des Niams-Niams. On eût dit un frag-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment de la flore splendide de l'ouest africain transporté dans cette région de steppes et de broussailles.

Des troupes de girafes erraient çà et là dans les plaines voisines. Abattre un de ces animaux offrait peu de difficulté ; ils allaient tranquillement d'un buisson à l'autre, choisissant le feuillage et ne s'effarouchant pas. A ma grande surprise, il fallait une demi-douzaine de coups de feu pour mettre en fuite une bande de près de vingt bêtes ; mais alors pas moyen de les rejoindre : comme un voilier rapide, la harde disparaissait à l'horizon. Ce jour-là je fus régalé d'une langue de girafe ; on eut de la peine à trouver un plat qui pût la contenir ; le plus grand de tous nos plats à poisson y aurait à peine suffi.

Le soir, les indigènes commencèrent une orgie qui dura tout le lendemain et toute la nuit suivante. La fête avait lieu à propos des semailles. Dans l'espoir d'une bonne récolte, ces imprévoyants avaient épuisé leurs dernières réserves de grain pour préparer la bière qu'exigeait cette bacchanale, sans se préoccuper de ce fait, que, pendant deux mois, ils allaient être réduits à manger des racines, des serpents, n'importe quelle vilenie.



Chèvre dinka. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Des quantités incroyables de liquide furent absorbées pour amener l'assemblée au point d'excitation nécessaire à une aussi longue débauche. Il se fit à cette occasion un déploiement d'orchestre dont les instruments seront décrits plus tard, et dont le charivari, qui eût couvert le fracas de l'orage, me laissa stupéfait du degré de vacarme auquel peut arriver la musique. Ils dansèrent jusqu'à faire répandre à leur corps plus de fumée que l'huile du bassia, l'arbre à beurre. Ils auraient été en caoutchouc que leurs mouvements n'auraient pas eu plus d'élasticité ; leur peau, à vrai dire, avait l'aspect de la gutta-percha. C'était une scène de fantoches bien plus qu'un divertissement d'êtres réels.

Vers la fin d'avril, la végétation était si développée, qu'en étendant mes courses, je pouvais espérer une récolte abondante. En conséquence, je partis avec mes serviteurs et quelques indigènes qui portaient mes bagages, et me dirigeai vers l'ouest.

Partout l'accueil fut des plus hospitaliers. Il n'est pas d'endroit où l'on ne m'ait offert tout ce qui pouvait m'être utile ; pas d'endroit où mes gens n'aient fait bombance ; c'était pour eux un pays de cocagne : les moutons à discrétion ; on en tuait même pour mes chiens.

Tout ce qui, dans ces parages, est regardé comme morceau de choix ou comme friandise, m'était réservé : les meilleurs fruits, les meilleurs légumes. Je ne saurais dire tout ce qui m'était servi, depuis les canavalias (sorte de haricots) jusqu'à l'acide pichamine.

En quittant la zèriba de Ghattas, nous fîmes trois lieues au nord-ouest et nous arrivâmes à celle d'Abdérahman Abou Gouroûn. Le marquis Antinori était venu là en 1860, et y avait passé toute la saison pluvieuse. A cette époque, Alexandre Vayssière, chasseur français, avait déjà fondé en cet endroit un petit établissement sous la protection d'Al-Oual, chef des Dioûrs. M. Vayssière, dont la plume élégante a écrit sur cette région des articles de valeur, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, mourut cette année-là au bord du Ghazal, victime d'une fièvre pernicieuse.

Abdérahman avait accompagné Péthérick alors que celui-ci cherchait à s'ouvrir le pays des Bongos. Le surnom d'Abou Gouroûn (Père des bêtes à cornes) lui avait été donné en raison de son courage. Le premier de tous il avait pénétré chez les Niams-Niams, ce qui l'avait rendu célèbre parmi les traitants.

Gouverneurs de zèribas et chefs d'expédition peuvent se diviser en deux classes : l'une composée de gredins hypocrites, marmottant sans cesse des prières, et sans cesse tyrannisant leurs subalternes ; l'autre formée de bandits sans vergogne. Bien préférables sont les derniers, cela ne fait pas le moindre doute ; ils ont au moins pour les faibles une certaine pitié, et parfois se montrent chevaleresques. A cette dernière catégorie appartenait Abou Gouroûn.

En approchant de sa zèriba nous avions eu à traverser le Molmoull, qui pendant longtemps a été regardé comme un bras du Dioûr.

J'ai acquis la preuve que c'est une rivière latérale qui prend sa source dans le pays des Bongos. Pendant la saison pluvieuse elle ne peut être passée qu'à la nage ; mais le 27 avril, époque où je l'ai vue, ce n'était qu'un chapelet de mares, ayant entre elles des plaques de gneiss.

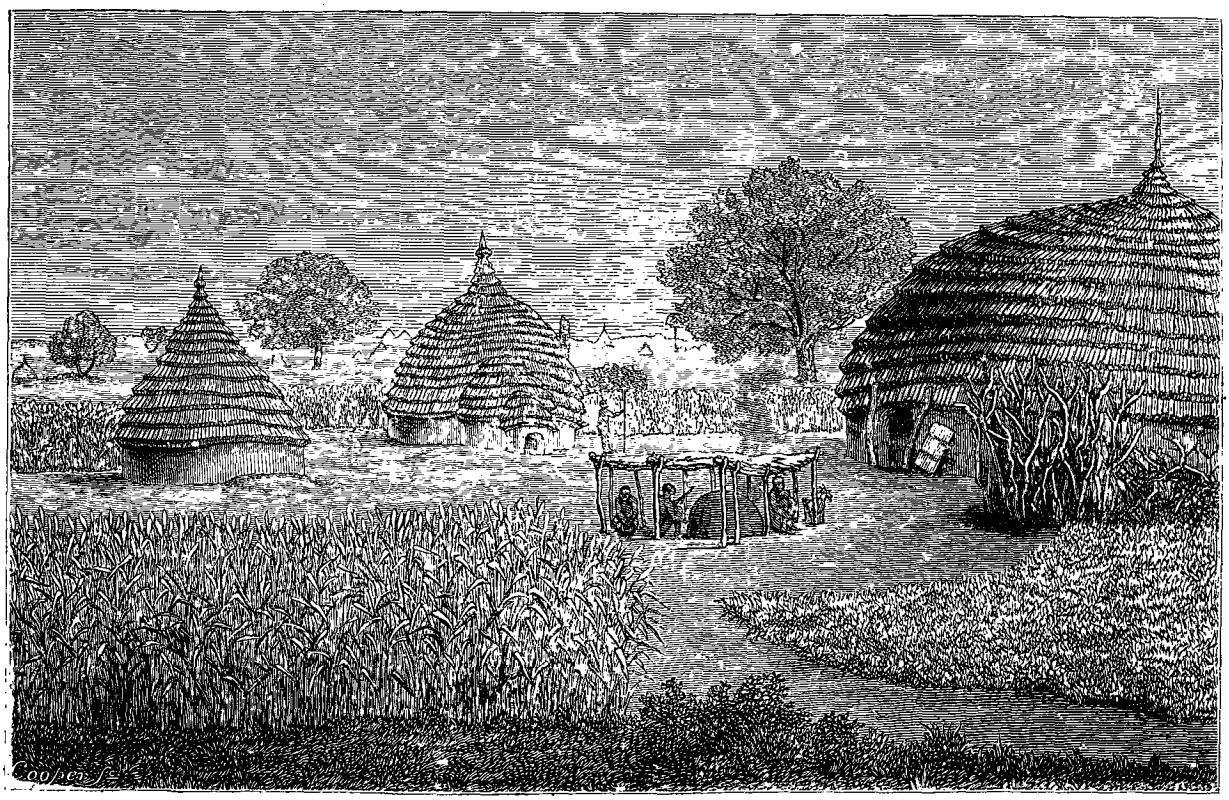
A dix lieues, vers le couchant, se trouve le Dioûr. Notre marche dans cette direction fut à la fois ennuyeuse et pénible. La route se traîna pendant quatre lieues et demie, à travers une plaine aride, où il n'y avait pas à se procurer une goutte d'eau ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaine raboteuse, dont les mottes durcies nous empêchaient d'avancer.

Nous passâmes la nuit à Dioûr-Ahouet, petite zèriba appartenant à Agar, et qui est au sommet de la ligne du partage des eaux entre le Molmoull et le Dioûr. Celui-ci, alors au plus bas, coulait paresseusement vers le nord, à travers une steppe, ayant environ deux milles de large. Le canal sableux, qui lui sert de lit, était flanqué de berges argileuses de vingt à vingt-cinq pieds de haut, ce qui est l'épaisseur de l'alluvion de la vallée. Sa largeur en cet endroit était d'au moins quatre cents pieds; mais à cette époque l'eau courante n'avait pas plus de quatre-vingts pieds de large et quatre de profondeur. Dix jours après, je la passai à trois quarts de lieue plus au sud; elle couvrait tout son lit d'un bord à l'autre, mais elle n'était pas plus profonde.

Chez les Bongos et chez les Dioûrs, cette rivière porte le nom de *Gheddi*, tandis que chez les Niams-Niams, où elle a son cours supérieur, on l'appelle *Souèh*. C'est l'un des tributaires les plus considérables du Nil Blanc. Son cours principal, sans tenir compte des sinuosités de peu d'importance, est de trois cent cinquante milles. Comme nous traversions à gué ses ondes transparentes, Mohamed-Amin, celui de mes serviteurs qu'un buffle avait édenté, fut saisi d'un accès de sensibilité nostalgique. En sa qualité d'ancien réis, il prenait un vif intérêt à toutes les questions



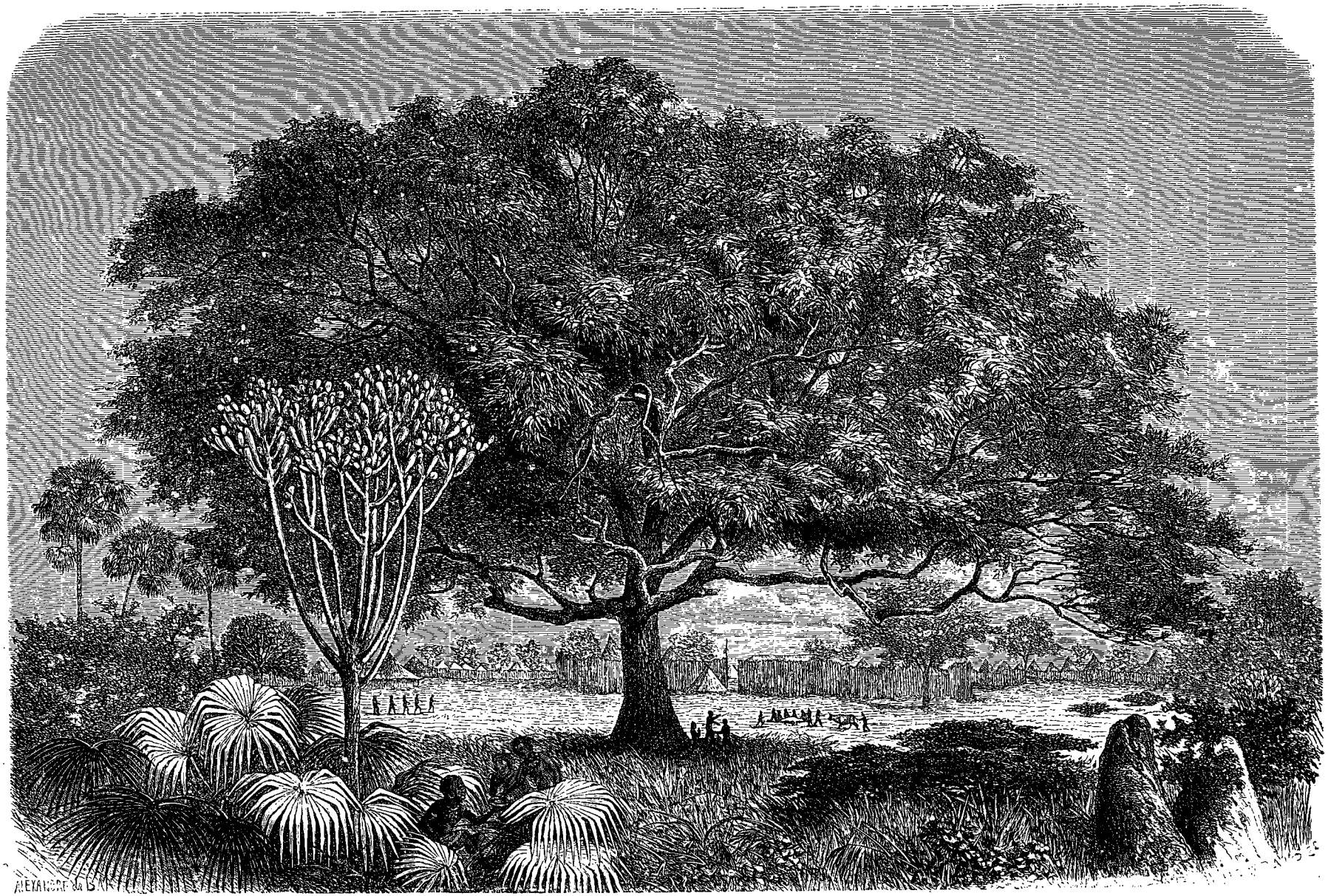
Ferme dinka. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

d'hydrographie. Lors donc qu'il fut au milieu du courant, il s'arrêta et demeura plongé dans une contemplation ardente; puis apostrophant les eaux, il s'écria: « Là-bas est Khartoum, là-bas est le fleuve aimé! Passe, ô rivière! passe en paix, et porte mon salut au vieux Bahr-el-Nil. » Un Égyptien n'aurait pas eu la faculté de s'émouvoir comme cet enfant de la Nubie.

La principale zèriba de Kourchouk, but de notre excursion, était à un peu plus d'une lieue des bords du Dioûr, dans une vallée irrégulière, se dirigeant vers ce cours d'eau. Khalil, vieux gouverneur de la place, m'accueillit avec une bonté parfaite. L'ancien établissement ayant été détruit par le feu, cet homme capable l'avait rebâti sur un nouveau modèle. Les magasins et l'habitation du gouverneur occupaient seuls l'espace compris dans l'enceinte; celle-ci, elle-même, était isolée des cases de la troupe et de celles des subalternes. L'insalubrité provenant de l'agglomération des individus, les risques d'incendie général, toujours à craindre dans un entassement de huttes en paille, et le désavantage qui, en cas d'attaque, résulte du manque d'espace, avaient suggéré à Khalil ces innovations, dont la mise en pratique avait répondu à son attente. Je n'ai vu dans aucune zèriba ni le même ordre ni la même propreté.

En arrivant, je fus entouré par un groupe de Niams-Niams qu'une récente expédition avait amenés de leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Zèriba principale de Kourchouk-Khalil. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays. Ils étaient là, bouche béante, me regardant ainsi que mes bagages, avec bien autrement de curiosité que ne l'avaient jamais fait les indigènes, beaucoup moins intelligents. Mes habits, ma montre, mes revolvers, mon fusil se chargeant par la culasse, jusqu'à mes allumettes, tout leur fut exhibé en détail. Jamais ils n'avaient eu pareille surprise; et avec mon teint blanc, mes cheveux lisses, toute ma personne, je leur apparaissais comme le produit d'un autre monde.

Parmi les gens qui étaient là se trouvait un marchand de Tunis, qui pour la seconde fois se rendait au Dar-Four. Il parlait un peu français, et, au grand étonnement de chacun, il pouvait lire ce qu'il y avait sur mes cartes. C'était, dans son genre, le plus raffiné des hommes, et pour moi une sorte de *Deus ex machina*. Chaque fois que je l'apercevais, j'éprouvais comme un pressentiment que ce devait être quelque voyageur célèbre gardant l'incognito, — peut-être un Burton ou un Rohlfs. Nous avions le même teint, la même éducation; et dans cette région lointaine nous nous étions abordés comme des compatriotes. En un moment d'abandon, je lui saisis la main, et l'attirant à l'écart, je le pressai de me dévoiler son nom et son pays. Sa surprise, et l'éclat de rire par lequel il répondit à ma demande, étaient plus que suffisants; je fus désillusionné.

Le fait d'un négrier de Tunis, rencontré dans un endroit aussi en dehors des voies battues, confirme l'opinion qui a été émise sur l'extension de la traite de l'esclave en Afrique. Dans tous les cas, ce Tunisien policé était, pour ne rien dire de plus, très-supérieur aux aventuriers qui d'ordinaire viennent du Kordofan et du Dar-Four. De ceux-ci, en fait de mal, on n'en dira jamais trop; ils prennent tous les masques, tous les prétextes pour faire leur révoltant métier. Ils arrivent en qualité de fakis, c'est-à-dire de prêtres, et se livrent sans frein à leur infâme trafic de chair et de sang, y ajoutant tous les vices, toutes les grossièretés, tous les manques de foi, toutes les vilenies, toutes les scélératesses.

Il est doux de quitter ces incarnations de la perversité humaine pour le calme des solitudes voisines. Deux lieues faites à l'ouest nous conduisirent à la Vouahou, rivière d'un rang inférieur, mais charmante, qui, après de nombreux détours entre des pentes rocheuses couvertes d'une riche feuillée, s'unit au Dioûr à quelques milles de l'endroit où nous étions alors. Son lit a cent cinquante pieds de large; mais quand nous l'avons franchi il ne contenait que deux filets d'eau babillant sur un fond de sable et de rocaille.

Une zèriba, située au couchant, à une lieue et demie de la rivière, dont elle porte le nom, appartient à la compagnie Agar. Celle-ci a, dans la province, des possessions éparses au milieu de territoires qui appartiennent à d'autres commerçants. Ses succursales s'étendent dans l'ouest jusque chez les Krédis; ses expéditions vont même jusqu'à la frontière occidentale des Niams-Niams.

Zèriba de Kourchouk-Khalil. — Abondance de gibier. — Bubale. — Antilope leucotis. — Plaines ferrugineuses. — Mares temporaires. — Plantes aquatiques. — Tapis de fleurs. — Un monde de papillons. — Bois magnifique. — Inspecteurs des villages. — Les Dioûrs. — Leur origine. — Leur territoire. — Leur costume. — Airain. — Femmes des Dioûrs. — Perles de fer cylindriques. — Type supérieur. — Salut bizarre. — Industrie du fer. — Minerai. — Fondage. — Campement en pleine solitude. — Charbon. — Architecture. — Récipient pour le grain. — Scène de la vie des Dioûrs. — Arcs servant de piége. — Familles nombreuses. — Travaux. — Affections de famille. — Respect des vieillards.

J'aurais poussé avec joie mon excursion du côté de l'ouest jusqu'au mont Kosanga, voire jusqu'aux établissements de Zibehr, de Bizelli et même plus loin. Les agents étaient toujours pleins de bontés, et si je n'avais pas eu tant de bagages, j'aurais facilement satisfait mon désir; mais j'avais largement accru ma récolte et je manquais de papier pour mes plantes. En outre, le développement de la végétation m'annonçait qu'il fallait rentrer avant les grandes pluies, afin que pendant toute la saison je pusse appartenir tout entier aux recherches qui étaient le but de mon voyage, leur consacrer toutes mes pensées, toutes mes forces. Donc, après avoir exploré les alentours de Vouahou, je revins à la zèriba de Kourchouk, où je passai plusieurs jours à parcourir les environs.

Autour de l'établissement les bois étaient toujours épais, toujours remplis de gibier. Genettes et civettes, mangoustes rayées, cochons sauvages, phacochères, lynx, servals et caracals, sans parler de la grande famille des antilopes, y avaient leur domicile. J'ai tué là mon premier bubale et une antilope leucotis.

Le bubale (*antilope caama*) est commun dans la plus grande partie de l'Afrique, où il varie quant à la forme, à la taille, à la couleur et aux cornes, suivant l'âge, le sexe, les lieux et les saisons. Il est rare que les collections zoologiques en aient deux échantillons absolument pareils. Cette grande antilope, que les Bongos appellent *karia*, et les Niams-Niams *songoro*, est, parmi les gros gibiers, l'espèce que l'on voit ici le plus fréquemment. Elle se rencontre en général par petits groupes de cinq à dix bêtes, et principalement en lieu désert. Dans les endroits cultivés, le bubale recherche les fourrés qui avoisinent les cours d'eau, bien qu'il ne paraisse jamais dans les vallées que ceux-ci traversent. Il fait sa méridienne en restant debout, appuyé contre les arbres; et la similitude de la couleur de sa robe avec celle de l'écorce qu'il a choisie pour appui lui permet souvent d'échapper aux regards. Pendant toute la saison pluvieuse, son poil est d'un ton vif : le manteau d'un brun jaune, le ventre presque blanc; mais en hiver il est d'un gris terne. Après le leucotis, le caama est le meilleur gibier du pays.

De toutes les antilopes que j'avais rencontrées jusque-là, c'était le *leucotis* (antilope à oreilles blanches) qui formait les hardes les plus nombreuses. En temps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sécheresse on le voit fréquemment dans les ouadis, par troupes de cent à trois cents bêtes. Quand arrive la saison humide, il se retire dans les forêts plus élevées. C'est alors que la bande se divise.

Très-gracieuse, l'antilope leucotis a les mêmes allures que le springbok de l'Afrique australe. Comme celui-ci, elle court à toute vitesse, les jambes tendues, bondit souvent à quatre ou cinq pieds de hauteur; et, dans la harde, saute par-dessus ses compagnes.

Il y a dans tout ce district des plaines dont le sous-sol, très-voisin de la surface, est un minerai de fer limoneux : plaines qui, la plupart du temps, sont stériles. Ce n'est qu'à l'époque où la pluie atteint son maximum que ces minières se couvrent d'herbe ; et, relativement à la végétation qui l'entoure, celle-ci n'est qu'un duvet, à peine comparable au produit de nos plus maigres pâturages.

Sur ce plateau les pluies de mars et d'avril commencent à emplir les dépressions et les crevasses. Les nombreux étangs, formés de la sorte, renferment une grande quantité de plantes aquatiques intéressantes, qui disparaissent complétement lorsque vient la sécheresse.

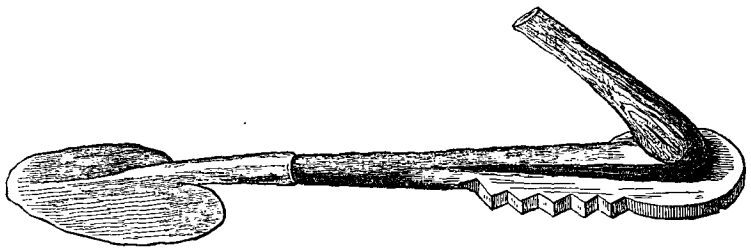
En même temps que les mares s'emplissent, la roche ferrugineuse, dans tous les endroits où elle surgit, se décore des fleurs roses du dianthéra, capparidée qui tient ici la place de la cardamine et du silène visqueux d'Europe.

Nulle part, sous les tropiques luxuriants, le paysage du lieu natal ne nous a été rappelé d'une manière aussi frappante que dans les endroits tels que ceux-ci, où, à la rive des précipices boisés, brillent ces tapis de dianthéra, que fait ressortir le vert gai des pelouses environnantes. Ces massifs roses, décorant la pierre nue, groupée elle-même d'une façon pittoresque, rivalisent avec ce que j'ai vu de plus charmant; et tandis que ces bouquets ravissent les yeux, les gardénias versent dans l'air un double parfum qui semble provenir d'un bois de jasmins et d'orangers.

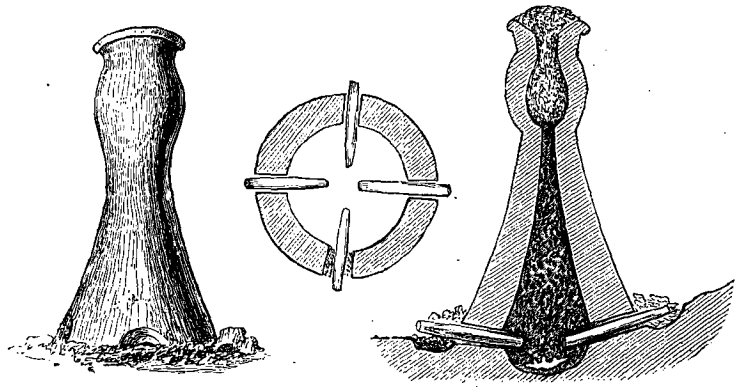
Comme dans nos climats, le mois de mai est ici le mois des fleurs, parmi lesquelles tout un monde de papillons passe sa vie éphémère. Ces insectes, en général, ne sont ni plus grands ni plus variés de forme et de couleur que ceux d'Europe; mais réunis ils présentent un ensemble d'une grande beauté. La rosée ne suffisant pas à calmer leur soif, ils s'abattaient en foules bigarrées autour des mares pour humecter le précieux liquide. Si nombreux et si pressés étaient les buveurs, que d'un seul coup de filet j'en prenais une centaine. Ils continuèrent à former de ces essaims jusque dans les premiers jours de juillet. A cette époque je les vis se jeter au milieu du feuillage, et donner aux branches l'air d'être couvertes d'une floraison multicolore, ou se grouper sur les rochers et les faire paraître émaillés de fleurs.



Fer de lance.



Fer de bêche.



Haut fourneau des Dioûrs.
Gravures tirées de l'édition anglaise.

Je quittai la zèriba de Kourchouk dans la première quinzaine de mai, et fis un léger détour pour visiter le village d'Okel. Cette bourgade est au bord d'une petite rivière qui traverse un bois rempli des splendeurs du pays des Niams-Niams. Je cherchai dans cette futaie le palmier que les gens de Khartoum appellent le dattier de Pharaon, et dont ils m'avaient dit merveille. C'était le raphia vinifère, qui, dans cette direction, a probablement sa dernière limite à l'endroit où je le voyais alors. Après avoir admiré là une foule de plantes et d'arbres caractéristiques des solitudes plus équatoriales, je repris le chemin de la zèriba de Ghattas.

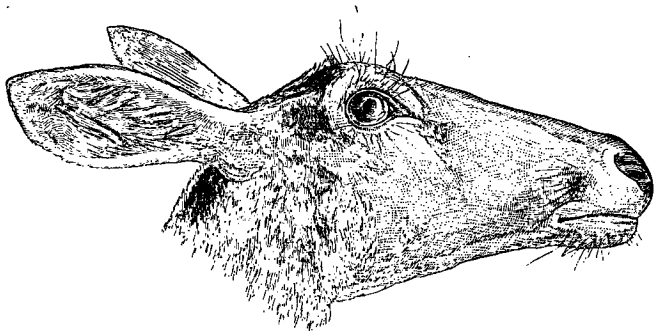
Dans tous les villages, dans tous les hameaux où nous arrivions, les inspecteurs (agents des traitants) étaient toujours en grande tenue pour nous recevoir, c'est-à-dire parés d'une longue robe de perse, qui est leur costume officiel. A ma vue, sans doute très-singulière pour eux, leurs yeux étincelaient de joie. Ils s'empressaient de me conduire dans tous les coins de leur demeure, dont je me procurais toutes les curiosités, l'une après l'autre, dessinant ce qu'il n'y avait pas moyen d'emporter.

Bien que dans cette excursion, qui ne dura pas trois se-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maines, il m'ait été impossible d'explorer tout le district des Dioûrs, je ne m'en suis pas moins familiarisé avec les coutumes des indigènes, coutumes qui m'ont paru intéressantes.

Dioûrs signifie hommes des bois, hommes sauvages ; c'est un terme de mépris appliqué par les Dinkas à cette peuplade, et qui fait allusion à la pauvreté de ceux qui la composent, c'est-à-dire à leur existence uniquement agricole. Il est naturel que des gens qui n'ont que des volailles, quelques chèvres et pas de vaches, semblent très-misérables aux Dinkas, dont les troupeaux sont à la fois la richesse et l'orgueil.



Antilope leucotis (femelle). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quant aux Dioûrs, ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Louohs* et se prévalent de leur origine étrangère. Ils tiennent à ce que l'on sache que leurs pères étaient des O-Chouolos ou Chillouks, dont ils ont conservé l'idiome inaltéré, sauf l'introduction de quelques mots empruntés aux dialectes du voisinage.

Leur territoire a des limites fort restreintes, et leur nombre n'excède pas vingt mille âmes. Au nord ils sont bornés par la tribu des Dembos, tribu nombreuse, et par des clans de la même famille; au midi est le pays des Bongos.

Par delà ce pays, à quatre-vingts milles, toujours dans la direction du sud, résident les Bélandas, qui au contact des Bongos ont modifié leurs usages, mais qui parlent un chillouk peu différent de celui des Dioûrs.

Ces Bélandas sont à la fois sous la surveillance de Solongho, roi des Niams-Niams, et tributaires des marchands de Khartoum.



Antilope leucotis (mâle). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Malgré les rapports qu'ils ont avec les Dinkas, dont ils dépendent à certains égards, les Dioûrs ont conservé la marque distinctive des Chillouks. Même à l'extrémité de leur territoire, on trouve des gens ayant sur le front les raies traditionnelles, bien que d'ailleurs le tatouage soit d'un emploi très-rare chez les deux sexes.

Leurs relations journalières avec les Nubiens ont également peu influé sur leur costume, qui n'en est pas devenu plus modeste. Ils portent seulement par derrière deux petites queues, taillées de préférence dans une peau de veau, et suspendues à une étroite ceinture. On ne voit parmi eux aucun exemple des coiffures ornées dont les Dinkas et les Chillouks prennent tant de souci ; hommes et femmes portent les cheveux courts.

Par contre, les ornements favoris des hommes ressemblent beaucoup à ceux des Dinkas : même bracelet d'ivoire au-dessus du coude ; et, à l'avant-bras, même série d'anneaux de fer. Toutefois les Dioûrs ont une parure spéciale, qui consiste en des cercles de laiton d'une grande épaisseur et travaillés avec beaucoup de soin. L'airain, qu'ils appellent *damara*, a chez eux trois fois la valeur du cuivre. Longtemps avant l'arrivée des Khartoumiens, il leur était apporté comme article d'échange par les Dembos, qui, voisins des Baggaras, étaient en relations d'affaires, d'une part avec le Kordofan et le Dar-Four, de l'autre avec les provinces septentrionales du pays nègre.

Les femmes des Dioûrs diffèrent à peine de celles des Dinkas. De même que ces dernières, elles se chargent les poignets et les chevilles de lourds anneaux de métal. Il est très-commun de leur voir une bague de fer passée dans le nez, soit à la base, soit à la partie supérieure, soit aux narines. Le bord des oreilles est également percé, et de manière à porter un nombre illimité d'anneaux. Ces monstruosités caractérisent surtout les Bélandas, qui ont parfois jusqu'à une douzaine de boucles nasales.

L'un des ornements les plus admirés, et dont la vogue s'étend au loin au cœur de l'Afrique, est un collier de petits cylindres de fer, enfilés comme des perles. Ce bijou, que j'ai trouvé pour la première fois chez les Dioûrs, offre un certain intérêt pour l'histoire commerciale de cette région, en ce sens qu'il y est d'un usage antérieur à celui des grains de verre. Barth a rencontré ces perles métalliques dans l'intérieur du Soudan, spécialement dans le Marghi.

A partir des Dioûrs, toutes les tribus que j'ai visi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village dioûr en hiver. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tées, en allant au sud, continuaient à préférer les perles de fer à la verroterie.

La descendance d'une souche nègre de noble race, telle que la famille des Chillouks, qui a la mâchoire peu développée et le nez bien fait, se voit aisément dans la gravure de la page 320. La figure assise a été dessinée d'après un de mes porteurs; elle montre la gracilité de formes qui caractérise la race, et qui néanmoins laisse aux membres toutes les proportions voulues.

Dans ces derniers temps les Dioûrs ont perdu plusieurs de leurs anciennes coutumes; ainsi, l'usage de cracher l'un sur l'autre, qui récemment encore était leur façon habituelle de se saluer, est tombé en désuétude. Pendant tout mon voyage, je n'en ai pas eu plus de trois exemples; mais chaque fois le crachat fut parfaitement accueilli; c'était une preuve d'affection, un gage de fidélité, et, pour les pratiquants, la manière la plus solennelle de sanctionner un pacte amical.

Les Dioûrs habitent la terrasse inférieure de la formation ferrugineuse dont nous avons parlé plus haut; d'où il résulte que le travail du fer est une de leurs principales industries. Non-seulement ils pourvoient sous ce rapport à leurs propres besoins, mais à ceux des Dinkas; et les produits de leurs forges vont encore moins remplir les caves de ces derniers que les entrepôts des marchands de Khartoum. On pourrait presque dire qu'il n'est pas de Dioûr qui n'exerce le métier de forgeron. La forme sous laquelle le métal devient objet de troque est celle de bêche ou de fer de lance. Dans toute la région du haut Nil ces articles servent de monnaie courante.

Bien que pendant des centaines de milles les affleurements du minerai diffèrent très-peu d'apparence, certaines localités seulement possèdent des minières, qui, avec les moyens de traitement employés dans le pays, soient rémunératrices. L'une de ces veines productives se trouve à proximité de la zèriba de Kourchouk. Avec une persévérance dont je ne les aurais pas crus capables, les indigènes ont ouvert à cette place des tranchées d'une dizaine de pieds de profondeur, où ils se procurent un minerai qui ressemble beaucoup à notre oolithe. Des quantités d'ocre rouge ont été découvertes; mais elles restent sans emploi, par suite de l'ignorance des procédés de réduction qui permettraient de les utiliser.

Au mois de mars, avant de commencer les semailles, les Dioûrs quittent leurs villages en masse, pour se livrer à la pêche, ainsi qu'au travail du fer. Leurs enfants et leurs femmes, chargés de l'attirail domestique, les accompagnent dans la forêt. C'est au centre d'un lieu très-boisé qu'ils établissent leurs fourneaux, et par groupes plus ou moins considérables, suivant que la bande est plus ou moins nombreuse; quelquefois l'établissement compte une douzaine de fournaises. Leur campement en pleine solitude forme alors un curieux tableau; les harpons et les lances, dressés contre les arbres, font étinceler les tiges; aux branches sont accrochés des arcs massifs, prêts pour la chasse au buffle. De tous côtés on voit des piéges, des nasses, des filets et autres engins de pêche, et des objets de ménage mêlés à des provisions de bouche : paniers, calebasses, gibier, crocodiles, poisson sec, débris d'animaux, cornes et cuirs. Sur le terrain sont des monceaux de charbon, de minerai, de scories et de cendre. Pétherick, le premier explorateur de la contrée, a décrit d'une manière très-exacte la méthode primitive qu'emploient les Dioûrs pour fondre le fer. Je ne puis donc que répéter ses dires; toutefois, certains détails m'ont apparu sous un aspect quelque peu différent.

Les fourneaux dont cette peuplade fait usage sont des cônes d'argile qui n'ont pas plus de quatre pieds d'élévation, et dont la partie supérieure s'élargit en gobelet. Tous ceux que j'ai vus différaient si peu les uns des autres, qu'ils m'ont semblé avoir été construits d'après un même modèle, rigoureusement suivi. Leur faible dimension tient à l'extrême difficulté qu'il y a d'empêcher l'argile de se fendre en séchant, difficulté qui s'accroît avec la masse. La cuvette supérieure communique par un étroit goulot avec la cavité qu'elle surmonte et qui est remplie de charbon. Elle reçoit le minerai sous forme de petits fragments d'environ un pouce cube. L'intérieur du fourneau se prolonge au-dessous du niveau du sol; à mesure de la fusion, la fonte traverse le brasier et tombe dans le creuset, au milieu d'une pile de scories. Au bas du fourneau sont quatre ouvertures, dont l'une est assez grande pour permettre l'enlèvement du laitier; les trois autres sont fermées par des tuyaux qui atteignent le milieu du bassin.

Je fis diverses questions : on me répondit que jamais on n'employait de soufflet; qu'un feu trop vif était nuisible et occasionnait une déperdition de métal.

La période voulue pour assurer le succès de l'opération est d'environ quarante heures. Quand la flamme a traversé toute la masse du minerai, jusqu'à s'élever au-dessus de la cuvette, on présume que l'opération est terminée. Le dépôt du métal est refondu; et la portion la plus lourde, qui se détache par granules ou par folioles, est de nouveau soumise au feu dans des creusets d'argile. Ces parcelles, chauffées au rouge, sont alors battues avec une grosse pierre, et réunies en un lingot dont un martelage suffisant chasse les dernières impuretés. Près de la moitié du métal s'éparpille dans le cours du traitement et serait perdu si les ouvriers n'avaient grand soin de le recueillir. Très-homogène et très-malléable, le fer obtenu de cette façon égale complétement le meilleur fer de notre pays.

Quant à la fabrication du charbon, les Dioûrs et les Bongos paraissent aussi peu experts les uns que les autres. Ils ne savent ni carboniser le bois en pile, ni empêcher l'air de pénétrer dans le fourneau. Toute leur science se borne à entasser des bûchettes au-dessus d'un foyer jusqu'à ce que le feu s'étouffe, ou bien à modérer celui-ci en arrosant le monceau. Cela expli-

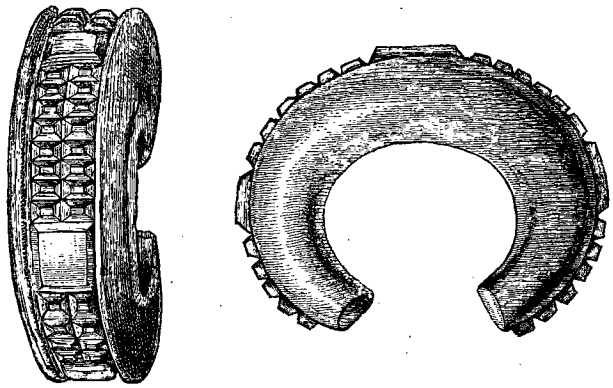
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que pourquoi, en dépit de l'abondance de leur minerai, ils en utilisent une si faible quantité.

De là une valeur relative plus grande. Si la comparaison peut être établie, je dirai que le fer a chez les Dioûrs un prix équivalent à celui que le cuivre a parmi nous, et le cuivre une valeur analogue à celle de notre argent.

Dans toute la partie de l'Afrique que j'ai visitée, je n'ai pas rencontré une seule tribu dont l'architecture n'offrît une disposition qui ne lui fût particulière. Les cases des Dioûrs ne ressemblent pas à celles des Chillouks, qui sont en forme de champignon, ni aux habitations des Dinkas, habitations plus massives que distinguent des appentis et des porches. Ce sont en général des constructions fort simples, sans ornements d'aucune sorte, mais qui néanmoins présentent dans leur structure le soin et la symétrie que tous les nègres paraissent apporter dans l'érection de leurs demeures. Un clayonnage fait en bois ou en bambou, et recouvert d'argile, en constitue la muraille. La toiture est simplement une pyramide en chaume qui aurait pour section un triangle équilatéral.

Chacune de ces huttes contient un large récipient de la forme d'une bouteille, énorme jarre en vannerie dans laquelle on serre le grain. Pour les protéger contre les attaques des rats, ces paniers sont recouverts d'une couche épaisse d'argile ; ils ont souvent cinq ou six pieds de hauteur et occupent une grande partie de la hutte. Quelquefois ces récipients sont faits d'un mélange de terre et de paille hachée. Il arrive fréquemment qu'ils survivent aux cases qui les renfermaient; on les prendrait alors pour les anciens fours des habitations détruites. Ce meuble, qui en arabe du Soudan s'appelle *gougah*, a été emprunté aux Dinkas par les Dioûrs; on ne le trouve ni chez les Bongos, ni chez les Niams-Niams, qui se font des greniers en dehors de leurs cases.



Bracelet de cuivre des Dioûrs. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Témoin de la vie rurale des Dioûrs, j'ai fait l'esquisse de la scène que j'avais sous les yeux, et que représente la gravure de la page 317. On est en hiver, pendant la saison sèche; la pluie ne tombera pas d'ici à quelques mois. Les échafaudages voisins des huttes portent les semences qu'on emploiera plus tard; nous pouvons les supposer chargés de sorgho, de maïs et de courges. Mieux vaut que ces produits soient exposés au soleil que de courir le risque d'être dévorés par les rats ou par la vermine qui pullulent dans les huttes. A l'abri des plates-formes se reposent les chèvres qui, avec des chiens et des volailles, sont les seuls animaux domestiques.

Le libre espace qui s'étend devant chacune des cases est aplani et battu avec le plus grand soin. Sur ce terrain, au sol uni et dur, se font tous les travaux de la famille; c'est là que le sorgho et le maïs sont dépiqués et vannés. Enfoncé à une certaine profondeur, s'y trouve un grand mortier d'un bois très-résistant, et dans lequel la farine, obtenue par le broiement du grain sur une plaque de pierre, est affinée en la frottant vivement avec les mains contre la paroi du vase. Les Niams-Niams et les Bongos ont le même procédé d'affinage, mais leurs mortiers sont mobiles et de moins grande dimension.

L'homme que sur la gravure on voit à droite, recueille du minerai de fer; près de lui est un de ces paniers où l'on conserve le grain. Vers la gauche, suspendus à des pieux, sont de grands gongs et des arcs puissants, dont les cordes, tendues par des billots, servent de piéges. Ces engins, que l'on retrouve chez différents peuples de cette région, s'emploient pour faciliter la chasse au buffle. Voici comment on s'en sert : de fortes lanières de cuir sont placées dans les herbes des terrains bas où les buffles se rassemblent; les bouts de ces courroies sont attachés d'un côté à un arbre ou à un piquet solide, de l'autre à un des arcs. Ces lanières forment une espèce de nœud coulant qui, par le rebondissement du billot, se serre autour des jambes du buffle, dès que celui-ci les rencontre. L'animal, se sentant pris, veut se dégager, fait un bond et s'entrave. S'il n'est pas suffisamment empêtré, il prend la fuite et rencontre l'arc qui l'arrête dans sa course. Il est alors tué à coups de lance par les chasseurs qui se sont mis à l'affût.

Le même procédé est employé à l'égard des antilopes de grande taille, principalement de l'élan qui est partout d'une atteinte difficile.

Les Dioûrs ont des familles nombreuses; et si les Nubiens, qui tous les ans leur prennent la moitié de leurs récoltes, n'étaient pas venus chez eux, il y a longtemps que leur territoire serait aussi peuplé que celui des Chillouks. Ils ont, comme ces derniers, l'adresse de pourvoir à leurs besoins par tous les moyens possibles. Dès qu'ils échappent à la corvée, dès qu'ils ne sont pas obligés de porter les marchandises, ils chassent, ils pêchent, ils travaillent le fer, et sauraient élever le bétail aussi bien que les Dinkas. Si le leur est borné à un petit nombre de chèvres, c'est parce que dans le pays des mouches, voisines de la tsétsé, ne permettent pas d'avoir de vaches. Posséder un bon chien et beaucoup de volailles est nécessaire à leur bon-

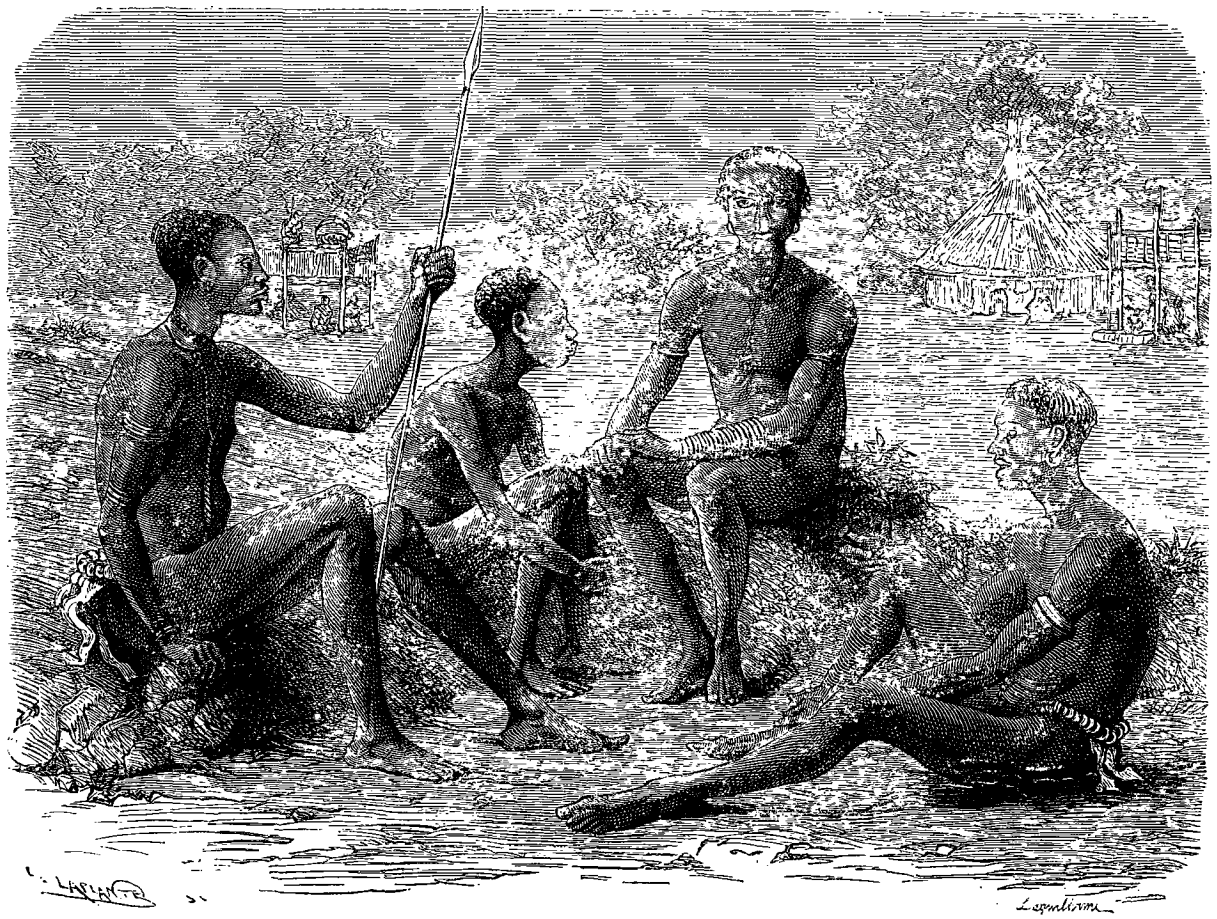
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heur. Ce sont les hommes qui chez eux s'occupent de la basse-cour; ils y apportent tous leurs soins, et c'est pour elle qu'ils font leurs plus grandes dépenses.

Quant aux travaux agricoles, ils sont abandonnés aux femmes ainsi que les travaux du ménage, y compris la bâtisse et la fabrication de divers ustensiles. Ce sont elles qui font tout le clayonnage, toute la vannerie, qui manipulent l'argile, qui battent le sol et qui modèlent les vases de toute dimension. Il est étonnant de voir avec quelle habileté elles font simplement à la main d'énormes pots qui, même pour un œil exercé, paraissent avoir été faits au tour.

Pour aplanir le sol de la case et celui de l'aire extérieure, ainsi que pour l'empêcher de se craqueler, elles se procurent de grands morceaux d'une écorce à la fois souple et résistante ; puis, agenouillées, elles frappent l'argile avec ces battoirs, qui n'ont pas moins de trois pieds de longueur, et la rendent aussi unie que si elles y avaient passé le rouleau.

Elles construisent de la même manière les tombes



Dioûrs. — Dessin de Laguillermie, d'après des croquis de l'auteur.

des morts, qu'elles établissent tout près des cases. Une éminence circulaire de trois à quatre pieds de hauteur, éminence composée d'argile, marque l'endroit où repose le défunt, et l'indique jusqu'au moment où la violence des pluies en détruit la forme. Quelques années suffisent pour abattre ces tumulus peu solides, et pour en effacer jusqu'aux derniers vestiges.

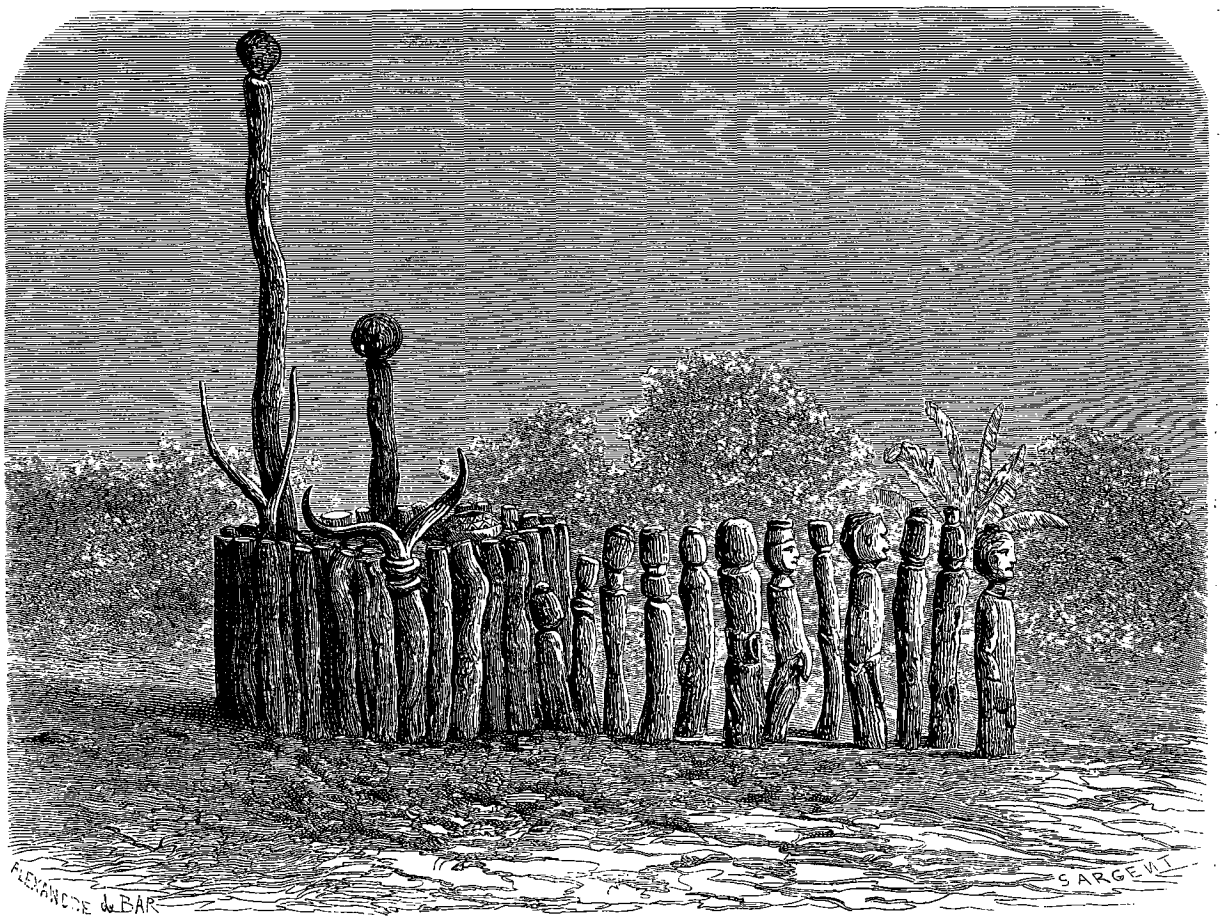
Les affections de famille, amour paternel et filial, sont beaucoup plus développées chez les Dioûrs que dans aucune autre des peuplades que j'ai visitées. Ils ont pour coucher leurs enfants des corbeilles de forme allongée qui rappellent nos berceaux, et les y placent d'une manière que je n'ai pas observée ailleurs chez les noirs de cette région.

Non-seulement ils soignent leur progéniture avec tendresse, mais ils respectent les vieillards, ce que l'on voit dans chacun de leurs villages.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau d'Yanga (voy. p. 335). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Retour à la zèriba de Ghattas. — Création d'un jardin. — Récolte au bout de soixante-dix jours. — Abondance et qualité. — Dégâts d'un myriapode. — Naturalisation de la tomate et de l'hélianthe. — Emploi de la journée. — Un oryx. — Mort d'Arslen. — Variété des plantes. — Monotonie et diversité. — Fleurs splendides. — Forêts nombreuses. — Aspect familier et types inconnus. — Broussailles et forêts vierges. — Dualité. — Idylle et enthousiasme.

Le 13 mai j'étais de retour à la zèriba de Ghattas, où l'arrivée d'une caravane chargée d'ivoire répandait une animation inaccoutumée. Quant à moi, je repris bientôt ma vie habituelle; et mes jours, passée dans un commerce intime avec la nature, se suivirent et se ressemblèrent. Mais d'abord il fallait s'installer. A part quelques excursions chez les Bongos, je devais rester là pendant plusieurs mois, et je voulais m'établir aussi confortablement que possible dans la grande hutte que l'on avait fait débarrasser à mon intention.

Je commençai par me créer un jardin : j'étais pourvu d'un grand nombre de pioches, de pics, de bêches, ainsi que d'une collection de graines excellentes, et j'espérais, non-seulement approvisionner ma cuisine, mais démontrer aux indigènes la fécondité de leur sol. Mon terrain avait près de deux cents mètres carrés; la

1. Suite. — Voy. p. 253, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

première chose à faire était de l'entourer d'une palissade ; les énormes chaumes du pays m'en fournirent les matériaux. Dans la majeure partie de ce terrain, divisé en planches, je semai les meilleures espèces de maïs, dont j'avais reçu les épis du New-Jersey. Au bout de soixante-dix jours, je faisais la moisson, et ma récolte ne répondait pas seulement à mes rêves les plus ambitieux, elle dépassait en qualité la souche américaine.

Mon tabac (graine du Maryland) atteignit une grande hauteur, et me donna plusieurs quintaux. Ce n'était pas que le tabac manquât dans le pays, mais son peu de développement — ici la plante est minuscule — ne permettait pas d'en faire des cigares.

L'ardeur du soleil fut combattue par des arrosages, matin et soir. Quant aux insectes, ils me firent beaucoup de dégâts au moment de la germination, surtout le *spirostrephus*, grand myriapode de la longueur du doigt, qui fouillait la terre dans tous les sens. Les ravages commis par ce millipède dans mes carrés de haricots furent vraiment désastreux.

Nos choux, nos rutabagas et nos radis s'arrangèrent fort bien du sol rude, et néanmoins fertile, de cet endroit. Les tomates et les hélianthes, jusqu'alors inconnus dans cette région, où maintenant ils sont naturalisés, prospérèrent également dans mon jardin. Si j'étais resté plus longtemps dans le pays, j'aurais entrepris d'y établir le bananier, dont j'ai vu çà et là quelques pieds chez Ghattas, et qui vient spontanément sur les terres des Niams-Niams.

Mon potager une fois au complet, je pus me livrer à toutes les délices de la flore. Levé au point du jour, suivi d'un ou deux serviteurs chargés de mes portefeuilles et de mes armes, j'allais explorer les bois du voisinage. Je rentrais vers midi, rapportant des richesses sans nombre, et trouvais une table aussi bien servie que le permettait la localité. Puis je m'asseyais sous un arbre touffu, et j'analysais, je classais, j'enregistrais les nouveautés que je trouvais continuellement. Le jour s'avançait ; j'allais vaguer seul dans la plaine, tandis que mes gens renouvelaient le papier de mon *hortus siccus*, et en repressaient les plantes. Ce travail se renouvela si souvent que ma collection prit une étendue considérable. Elle s'empilait rouleaux sur rouleaux ; chacun d'eux fut entouré de cuir, cousu avec le plus grand soin, et ainsi prêt à me suivre partout, jusqu'à ce qu'il pût être déposé dans les magasins de la science.

Un jour, il y avait une demi-heure — peut-être davantage — que j'étais assis, ou plutôt couché à l'ombre d'un bassia, situé au milieu des grandes herbes : je disséquais mes plantes. Absorbé par l'étude, j'avais complétement oublié où j'étais. Mes trois serviteurs, comme toujours en pareille circonstance, faisaient un somme. Le calme était si profond qu'on aurait entendu une fourmi trotter dans l'intérieur de sa colline. Tout à coup une ombre glissa devant moi : je levai les yeux et vis, à une portée de pistolet, une magnifique antilope. Je fus frappé d'admiration non moins que de surprise : elle m'apparaissait comme ayant surgi de terre. Mon cœur battait à se rompre ; pouvais-je être insensible à tant de beauté ? C'était l'oryx bâtard (*antilope leucophea*). Le poil était long et d'un gris brunâtre, excepté sous le ventre, où la robe était blanche. L'animal avait la tête haute, les oreilles allongées et pointues, les cornes massives et très-grandes. Une crinière courte et droite, d'un brun vif, surmontait la courbe gracieuse de l'encolure et atteignait le garot. La queue, fouet long et mince, terminé par un long bouquet de poil, chassait les mouches.

L'oryx était là, debout et majestueux, dans l'attitude d'un buffle qui, avant de paître, inspecte les alentours. Il fit un mouvement : l'herbe craqua sous ses pieds ; il revint aussitôt et me regarda en face. J'étendis la main avec précaution pour saisir mon rifle. J'armai sans bruit ; et dès que la bête se détourna, je lui envoyai une balle dans l'épaule ; — nous étions à vingt pas l'un de l'autre. Elle se cabra, s'arrêta un instant, chancela et pencha la tête d'un air étonné. J'allais prendre mon autre carabine, quand un craquement se fit entendre ; l'oryx venait de tomber juste près du portefeuille qui s'étalait devant moi.

Au bruit du rifle mes hommes n'avaient pas même ouvert les yeux ; dans ce pays-ci un coup de feu isolé n'attire pas l'attention ; mais mon cri de joie les fit bondir. Des nègres accoururent bientôt, et achevèrent d'écorcher et de découper l'animal ; la tête seule pesait trente-cinq livres.

Les indigènes me dirent que le *magnia*, c'est ainsi qu'ils appellent cet oryx, est l'un des animaux les plus rares du pays, où il n'a pas d'habitat préféré. Il se rencontre indifféremment dans tel ou tel endroit, ordinairement seul, et très-éloigné de tout individu de sa race. D'après ce qui m'a été dit, les plus grands de l'espèce attaqueraient le chasseur, et leur colère serait aussi redoutable que celle du buffle.

A cette époque, mon chien, mon pauvre Arslen, vint à mourir. Je fus longtemps bien affligé de sa perte. Il ne m'avait pas quitté depuis mon départ ; nous avions franchi le désert ensemble. Maintenant que la privation d'eau n'était plus à craindre, j'espérais qu'il n'y avait plus de danger pour lui ; mais il tomba malade et fut victime de ce pernicieux climat. Lui seul me parlait de mon foyer ; c'était le dernier anneau qui m'y rattachait ; à sa mort le lien fut rompu : je sentis comme un abîme entre le sol natal et moi. Le perdre eût été douloureux partout ; mais le perdre là, où plus que jamais il me tenait lieu d'ami !...

Dans toutes nos déceptions, dans tous nos chagrins, la nature est une grande consolatrice ; le calme du monde des plantes apaisa mon esprit troublé ; et, comme alors, je reviens à ce monde paisible.

Rien ne peut donner une idée plus complète de la variété que présente la végétation à l'endroit où je me trouvais alors, que le résultat de mes recherches. En cinq mois de résidence j'ai pu recueillir et classer près de sept cents plantes phanérogames. Il serait impos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible en Europe, à qui voudrait s'en tenir aux environs d'une ville, d'atteindre un pareil chiffre, même dans l'année entière.

Pas de pays plus uniforme quant à l'ensemble : des bois et des steppes ; des pâturages et des fourrés ; des champs et des taillis ; des étangs, des marais, des plateaux nus, à fond rocheux ; parfois une déclivité rocailleuse ; très-rarement un lit de sable, dans le fond desséché d'un cours d'eau ; et à ces traits ordinaires il y a peu de modification. Mais la variété reparaît dans les détails ; les bois sont très-diversifiés. Des essences de trente à quarante pieds de hauteur s'y mêlent à des arbrisseaux, et dominent une végétation compacte. Dans beaucoup de champs se remarquent des arbres, largement séparés les uns des autres, et que l'on a conservés pour leurs fruits. En différents endroits l'herbe, qui en hiver est très-basse, acquiert pendant la saison pluvieuse une taille qui dépasse de beaucoup celle de l'homme, tandis qu'ailleurs, même en temps de pluie, elle reste courte et d'une faiblesse relative. Les pâturages sont interrompus çà et là par des fourrés impénétrables, groupés autour de quelques arbres disséminés ou de quelque demeure de termites. A l'ombre de ces taillis buissonnants fleurissent des plantes bulbeuses d'une beauté splendide : des hæmantes, des gloriosas, des chlorophytums en compagnie d'orchis terrestres, d'aroïdées et du merveilleux kosaria. Dans les parties sèches de l'intérieur des bois, où l'argile est mêlée de sable, les plantes herbacées rappellent la flore des steppes du Kordofan. Si l'on pénètre dans les massifs que renferme la forêt, on y trouve de grands arbres tellement enlacés par le carpodinus, tellement revêtus de l'étonnant feuillage de cette liane, que pas une rayon de soleil ne traverse leur ramée. On y rencontre également des vignes de mainte espèce, dont les festons ploient, en outre, sous un fardeau de dioscorées et d'asclépias.



Oryx bâtard. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les comparaisons qu'un aspect analogue peut faire établir entre les essences qui boisent ce district et celles de notre pays sont nombreuses. Toutefois on trouve en abondance des types végétaux auxquels nous ne sommes pas habitués. Nulle production européenne ne représente l'*anona senegalensis*, aux larges feuilles d'un vert-bleu, au petit fruit agrégé, dont la pulpe aromatique et d'un rouge sombre a quelque chose de cette qualité séduisante qui a valu au chérimolia du Pérou d'être appelé le roi des fruits. Plus étrange est l'euphorbe candélabre, qui s'est modelé sur le patron des cactus d'Amérique.

Les palmiers ne sont pas assez communs pour jouer un rôle important dans le paysage. On remarque néanmoins des groupes de borassus près des rivières ; et le dattier sauvage croît dans les marais des landes. Il y a ensuite les figuiers de différentes sortes, auxquels se mêlent des combétacées et des rubiacées, caractéristiques de la végétation africaine ; puis les tamariniers aux corolles tubulaires, et les gardénias, arbustes nains et contournés.

Contrastant avec l'opulence des terrasses inférieures qui bordent la côte, les parties élevées de l'Afrique tropicale constituent peut-être, comme uniformité, la province la plus vaste de la géographie botanique. Du Sénégal aux bouches du Zambèse, de l'Abyssinie au Benguéla, on peut assurer que l'Afrique se présente sous un double aspect, dont les caractères bien tranchés ne se fondent en aucun lieu : d'une part des broussailles et des steppes, de l'autre des forêts vierges dans le sens américain. Chez les Bongos et chez les Dioûrs, eette dualité n'apparaît qu'à titre exceptionnel, en raison du petit nombre des rivières ; mais dans le pays des Niams-Niams elle est des plus frappantes.

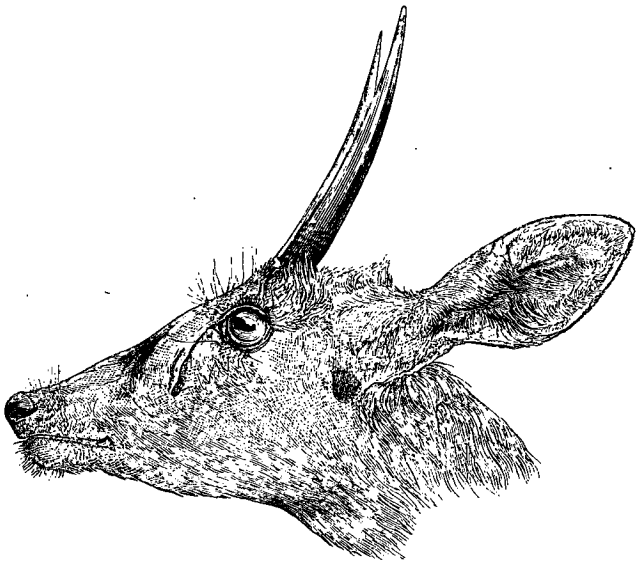
Il est certain que si l'on compare les collections rapportées du Brésil avec celles qui nous sont arrivées d'Afrique, on trouvera dans ces dernières moitié moins de plantes que dans les autres ; mais à l'égard des bois, même pour les espèces de haute futaie, la flore africaine n'est pas inférieure à celle du Nouveau-Monde.

J'ai déjà dit combien j'étais heureux d'avoir atteint l'objet de mes rêves, heureux de faire de ma vie une idylle africaine. Je continuais à être en bonne santé ; jamais je n'avais été plus libre de m'abandonner à mes recherches. Les gens qui m'entouraient m'étaient bien un peu à charge ; leur perversité, leur vie dissolue, formaient un douloureux contraste avec la pureté de la nature. Mais je les oublais vite, et cela ne troublait pas beaucoup ma paix intérieure. Quand on est malade, toute chose est triste ; la nostalgie vous prend ; vous ne pouvez l'empêcher. Mais celui qui, plein de force, peut s'imbiber du charme pénétrant des grandes solitudes, en gardera un souvenir ineffaçable. Il sent l'empreinte des lieux se graver dans sa mémoire ; l'imagination y verra plus tard un éden ; et les jours qu'il aura passés là compteront parmi les meilleurs de son existence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Excursion. — Marche pénible. — Dédommagement. — Station de Djîr. — Dispute géographique. — Curiosité légitime. — Station d'Addaï. — Toute la garnison travaillant à l'aiguille. — Rivière poissonneuse. — Kilkorny et polyptère. — Conservation du poisson. — Koulongo. — Mauvais esprit. — Grotte maudite. — Chauves-souris. — Gourfala. — Distillerie. — Spiritueux et orthodoxie. — Station de Démokou. — Motifs d'une expédition. — Abondance de gibier. — Antilope madoqua et antilope grimmia.

Une tournée qui dura du 21 juillet au 4 août me fit visiter les succursales de notre grande zèriba. Comme toutes mes excursions, cette petite course se fit pédestrement. Marcher dans les grandes herbes n'était rien moins que facile. Les indigènes y creusent en passant une espèce de ruisseau de la largeur de leur pied; c'est dans cette ornière que l'on avance, chacun de son mieux, à la file les uns des autres. Il faut absolument suivre la piste, emboîter le pas quoi qu'il arrive. A l'occasion la rigole devient un cours d'eau, alimenté par le drainage des terres voisines; mais les jouissances que donne une nature luxuriante, le changement perpétuel de la scène, la nouveauté du feuillage, le charme de l'inconnu, dédommagent amplement des difficultés de la route, difficultés que la pratique amoindrit de jour en jour.



Madoqua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quatre lieues faites ainsi au sud-ouest me ramenèrent à l'établissement de Djîr, par une voie que je n'avais pas encore prise. La station était assez animée lorsque nous y arrivâmes; j'y trouvai le commis d'une zèriba que les Agars, tribu dinka, avaient incendiée au mois d'avril, après en avoir tué presque toute la garnison. Il y avait là également un prêtre du Dar-Four, qui avait autrefois visité le Bornou, et avec lequel j'eus une longue dispute géographique au sujet de la grande rivière des Mombouttous. Il voulait qu'elle tombât dans le lac Tchad; j'affirmais qu'elle se jetait dans le mer; bref, il parlait du Chary, moi de la Bénoué.

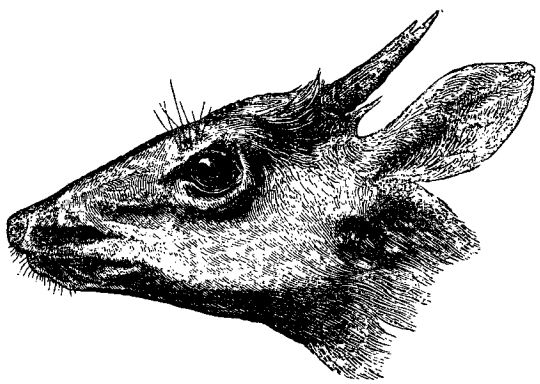
Je dus ensuite pou rla centième fois répondre à cette question : Pourquoi les Européens ont-ils besoin de tant d'ivoire? La curiosité à ce sujet n'est que trop légitime. C'est l'ivoire qui fait élever les zèribas, l'ivoire qui maintient la traite et le pillage. J'essayai donc de leur faire comprendre quelque chose aux manches de couteau et d'ombrelle, aux touches de piano, aux billes de billard, à tous les objets auxquels l'ivoire est employé.

Je quittai la zèriba de Djîr, et, après avoir fait environ quatre milles, j'arrivai à Addaï, où toute la garnison était livrée pour l'instant à l'art paisible du tailleur. Dans presque tous les pays musulmans le travail à l'aiguille est du ressort des hommes.

De là, une petite lieue me fit gagner Koulongo, où passe une rivière assez forte, dont les bords sont couverts d'une jungle de bambou littéralement impénétrable.

Cette rivière, qui se jette dans le Tondj à peu de distance d'Addaï, est singulièrement poissonneuse. Les Bongos y font annuellement deux grandes pêches : la première à l'arrivée des pluies, la deuxième lorsque les eaux commencent à baisser. Pour cela ils établissent, en amont, des barrages d'après un système qui se rapproche beaucoup de celui des Européens; en aval sont placés des paniers en forme de nasse de dimension considérable.

Une partie du poisson capturé dans ce cours d'eau est à peu près le même que celui qu'on prend en Égypte; mais on y trouve quelques espèces étrangères au Nil-Inférieur, entre autres le lépidosirène, dont nous avons déjà parlé, et différents siluroïdes qui représentent l'ichthyologie de l'Afrique tropicale. L'un de ces derniers, le kilkorny des Bongos, est assez intéressant; il rappelle les synodontes, qui toutefois s'en distinguent par la nagoire caudale, qu'ils ont fourchue.



Dilou. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Un autre poisson des plus communs dans les mêmes eaux est le *polyptère bichir* du Nil.

Les Bongos ont plusieurs moyens de conserver les produits de leur pêche : d'abord la salaison et le boucanage. Dépourvus de sel proprement dit, ils y suppléent par la matière saline qu'ils obtiennent de la cendre. Une autre méthode consiste, après avoir coupé le poisson et l'avoir fait sécher, à le piler dansun mor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

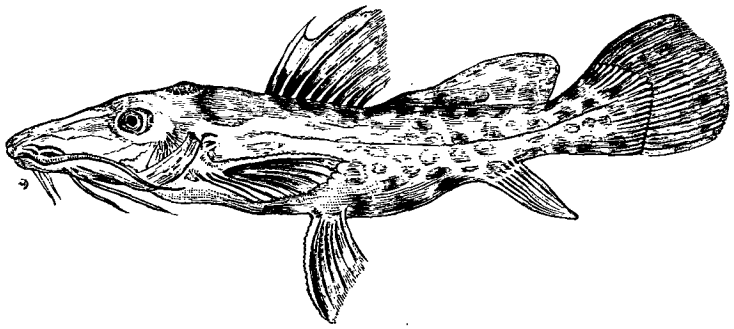


Aspect de la forêt. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tier jusqu'à le réduire en une pâte que l'on met en boules de la grosseur du poing. Cette pâte, d'un haut fumet, est très-estimée pour les potages et pour les sauces, qui n'ont pas d'autres condiment et dont elle est le seul aromate.

A Koulongo, il me fut parlé en termes si extravagants des mauvais esprits qui habitaient les grottes du voisinage, que je brûlai du désir de les connaître. Personne de l'établissement n'avait jamais pénétré dans les cavernes maudites, et l'effroi du gouverneur à leur sujet fut d'autant plus comique qu'il n'en voulut pas convenir. Il déclara bien haut qu'il entendait m'accompagner ; puis il voulut se dédire ; mais la promesse ayant eu lieu devant témoins, il fut obligé de me suivre.

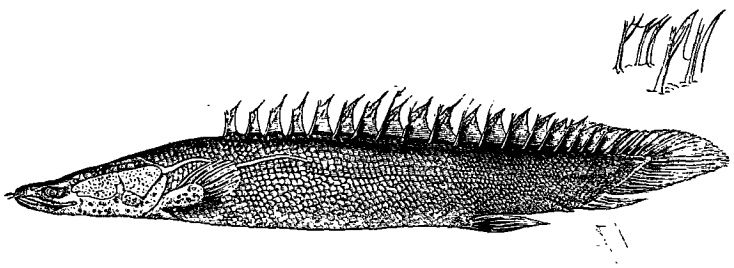


Kilkorny. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous voilà en route ; un cours d'eau profond est à franchir. Comme, en raison d'un mal de jambe, mon compagnon est à âne, il trouve dans ce cours d'eau le prétexte qu'il cherchait pour me quitter : sa monture est d'un prix inestimable, et il ne peut pas l'exposer à gagner un refroidissement.

Après son départ nous étions encore huit, y compris deux soldats. Mes gens néanmoins ne se crurent pas en nombre suffisant pour braver le péril qui les menaçait. Au moment où nous approchions du lieu redoutable, ils virent des nègres qui travaillaient dans les champs, et les contraignirent, l'arme au poing, à se joindre à nous.

Arrivés à l'entrée de la caverne, nous la trouvâmes bloquée par un amas considérable de terre, que sans doute y avaient formé les eaux qui sourdaient en amont. Tout l'extérieur était recouvert de tant de broussailles que personne n'aurait supposé qu'il y avait là une grotte.



Polyptère. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

On rapportait qu'à l'époque où les premiers Nubiens avaient pénétré dans le pays, ce qui remontait à une quinzaine d'années, plusieurs centaines d'indigènes s'étaient réfugiés dans cette caverne avec leurs femmes, leurs enfants et tout leur avoir. Ils y étaient morts de faim ; et, depuis ce jour, les esprits irrités de ces malheureux, conservant leur retraite, en avaient fait un lieu plein de danger. Je ris encore en me représentant nos guides et tous nos coquins se résignant à entrer dans le fourré, poussant des soupirs et la lance en avant, prêts à transpercer le premier démon qui leur apparaîtrait.

Je m'engageai à leur suite dans le sentier hasardeux, où l'obscurité grandissait de plus en plus. Trébuchant au milieu des blocs de pierres, escaladant les uns, rampant entre les autres, nous descendîmes à une profondeur de plus de cent pieds, où nous trouvâmes une espèce de portail de peu d'élévation. Ce portail, ouvert dans le roc, donnait accès à une immense salle voûtée capable de contenir un millier d'hommes.

Au lieu des cris effroyables qui devaient nous assaillir, nous n'entendîmes que le bourdonnement d'innombrables chauves-souris (*phyllorhina cafra*) ; et le romanesque de l'aventure s'évanouit complétement.

Tout prétexte de frayeur à ce propos ayant cessé, mes hommes prétendirent que leur effroi venait des lions dont cette caverne était le repaire. Un lit de poussière brune et fine tapissait tout le sol de la grotte, et y formait une couche non moins unie que si on l'eût ratissée. Je demandai à mes gens de m'y faire voir des traces de lion, il ne trouvèrent que des vestiges de porc-épic.

L'énorme couche poudreuse était formée de guano d'excellente qualité ; j'en emportai un sac qui fit merveille dans mon jardin, où les choux fumés de la sorte acquirent des dimensions colossales.

J'essayai de m'introduire dans plusieurs des crevasses de cette caverne ; mais à chaque tentative il me fallut bientôt reculer : ou bien l'ouverture devenait trop étroite, ou j'étais arrêté par la multitude de chauves-souris qui me volaient au visage, ou suffoqué par l'ammoniaque, dont les effluves rendaient tout progrès impossible. Je me convainquis néanmoins, par plusieurs coups de feu, de la grande étendue de ces fissures.

Enchantés de notre expédition, nous revînmes à l'établissement, où le gouverneur continua à m'amuser avec la susceptibilité de son âne, et avec les regrets qu'il avait eus d'être obligé de revenir. Si je raconte le fait, c'est pour montrer quelle espèce de héros sont ces voleurs de bétail, ces chasseurs d'hommes, si vaillants contre les faibles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A une lieue et demie environ de Koulongo, et à la même distance de Djîr, est le village de Gourfala. On n'y arrive qu'en traversant des marais, où parfois la boue est si profonde qu'il me fallut changer de vêtements à diverses reprises. Quand la peau est à nu dans ces fondrières, elle n'a pas seulement à subir l'odieux contact d'une quantité de larves et d'insectes, pour la plupart dégoûtants; elle est affreusement lacérée par les herbes tranchantes. Or ces blessures, d'ailleurs très-douloureuses, sont lentes à guérir et ont souvent des résultats sérieux. Passer à dos de nègre est impraticable sur un pareil terrain; puis monter sur un indigène est presque aussi nuisible à la propreté des vêtements que de tomber dans un marais.

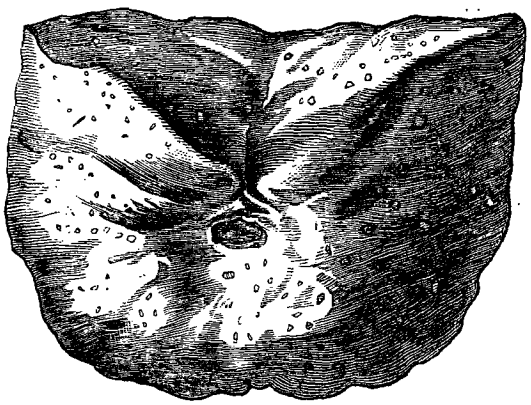


Kosaria plamata. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ce n'était pas, comme à Koulongo, par la frayeur des esprits que se faisaient remarquer les gens de Gourfala, mais par les effets d'une distillerie importante qu'avait fondée chez eux un vieil Égyptien, l'un des rares individus de cette race qui habitaient le district des zèribas. Ce vieillard au teint blême, que l'usage de son affreuse liqueur avait desséché et tanné jusqu'à lui rendre la peau comme du parchemin, était pour ainsi dire le chef d'une société en commandite, dont les gens de la station qui fournissaient leur quote-part de grain à l'entreprise formaient les actionnaires

L'appareil consistait en une série de cornues d'argile, reliées entre elles au moyen de bambous.

Il était alimenté par une bande d'esclaves femelles, beaucoup trop obèses, qui broyaient le grain dans des mortiers, et qui, chaque fois qu'elles se reposaient, haletaient à vous rappeler Cybèle épuisée par la danse.



Nyitti. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Avec son grossier alambic, l'Égytien tirait de cinq boisseaux de doura une trentaine de bouteilles de mauvais alcool, dont la triste qualité n'empêchait pas le débit.

Les Nubiens des zèribas absorbent tous les spiritueux qu'il peuvent se procurer. Ils n'en sont pas moins d'une orthodoxie irréprochable, ne manquant à aucune de leurs pratiques religieuses, et observant avec scrupule le jeûne du ramadan.

Après un séjour de quarante-huit heures, je quittai Gourfala, et, faisant à l'ouest deux petites lieues, j'arrivai à Démokou, cinquième zèriba de Ghattas. Tout le monde y était en émoi : une expédition pour le djébel Higgou, expédition à laquelle s'associait Abou Gouroun, et qui devait compter une centaine de soldats, était en train de s'équiper.

Des Bongos avait trouvé un refuge parmi les collines détachées de la frontière orientale; ils s'y maintenaient indépendants; et c'était pour les soumettre que l'on organisait l'expédition dont je voyais les préparatifs. Dans le courant de l'année, les compagnies avaient créé des établissements chez ces mêmes Bongos, afin d'assurer les communications avec le pays des Niams-Niams. Jusqu'alors toute caravane qui se dirigeait de ce côté avait à craindre les attaques des Bongos insoumis et celles des Baboûkrs. Maintenant toute la région est séquestrée et forme une espèce de garenne, où les deux compagnies se livrent à loisir à la chasse de l'esclave, dont elles ont le monopole.

Moukhtar, le chef de la bande, affirmait qu'il ne mettrait pas plus de cinq jours pour atteindre le mont Higgou. J'étais bien tenté de le suivre; mais j'avais à faire ma correspondance, — mes lettres de toute l'année, — et pour profiter de l'occasion il fallait revenir immédiatement.

Quatre lieues et demie me séparaient de mon quartier général. La route, assez intéressante, me fit traverser d'abord des plateaux rocheux, alternant avec des fonds inondés; puis des bois agréables; enfin le steppe, où elle se déroulait en serpentant.

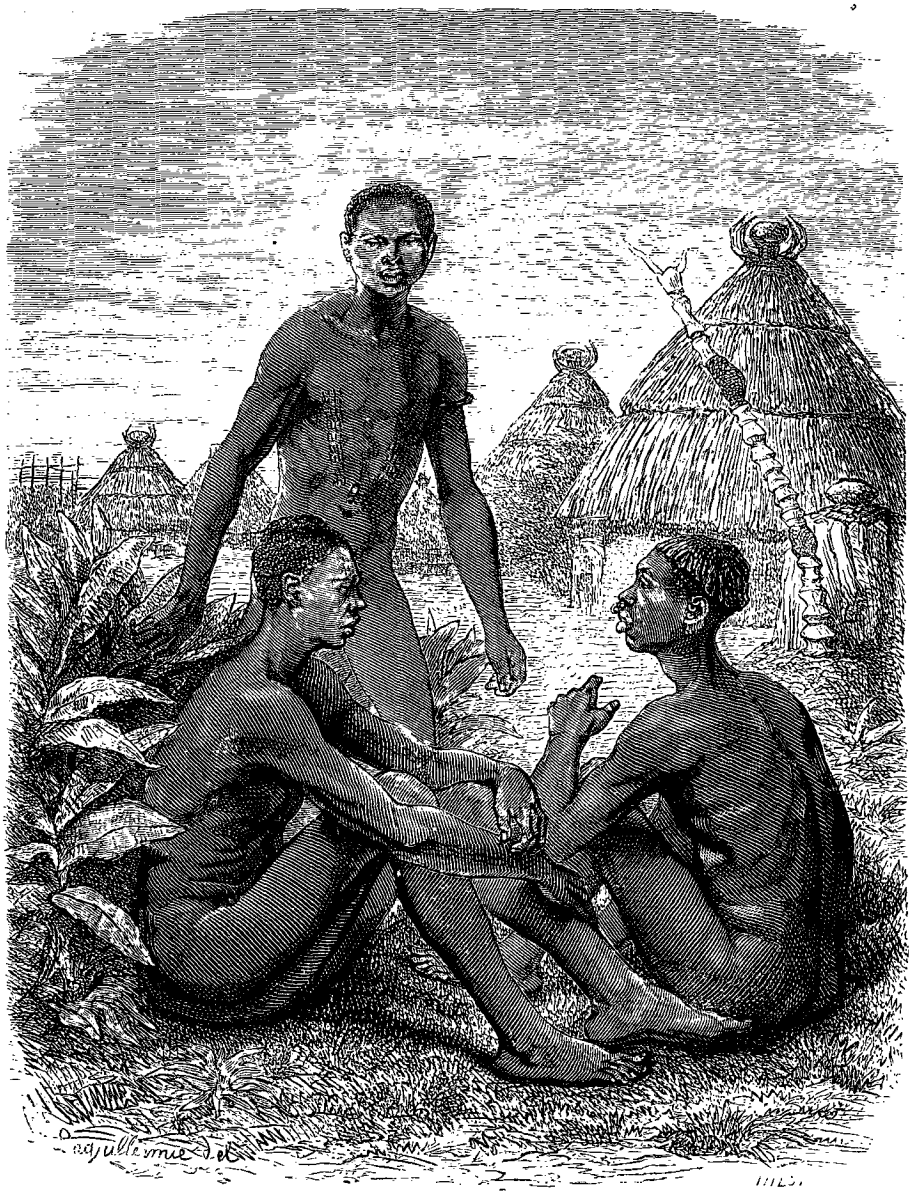
Partout du gibier en abondance. Il suffisait d'être à une heure de marche des zèribas pour acquérir la certitude que les animaux ne s'inquiétaient nullement du voisinage de l'homme. Pas un des membres de la garnison, dont la vie se dépense de cent manières inutiles, pas un qui ait le goût pour les nobles plaisirs de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chasse. Ils craignent la fatigue; et s'ils en prenaient la peine, ils tirent si mal qu'ils ne seraient pas payés de leurs efforts.

Il y a ici deux petites antilopes très communes, et que l'on voit errer çà et là par couples : l'*antilope madoqua*, l'hégoleh des indigènes, qui paraît se rencontrer sur toute la ligne, depuis l'Abyssinie jusqu'à la Gambie, et le dilou, *antilope grimmia* connue également dans le sud. Toutes les deux sont de jolies créatures, aux yeux brillants, à la course légère, et dont la longueur totale excède à peine trois pieds; elles ressemblent beaucoup à une petite chevrette, ou bien au faon du cerf.

Jamais ni l'une ni l'autre ne se rencontrent dans les terrains bas soumis à l'inondation; elles préfèrent les endroits où le sol est rocheux et garni de broussailles.



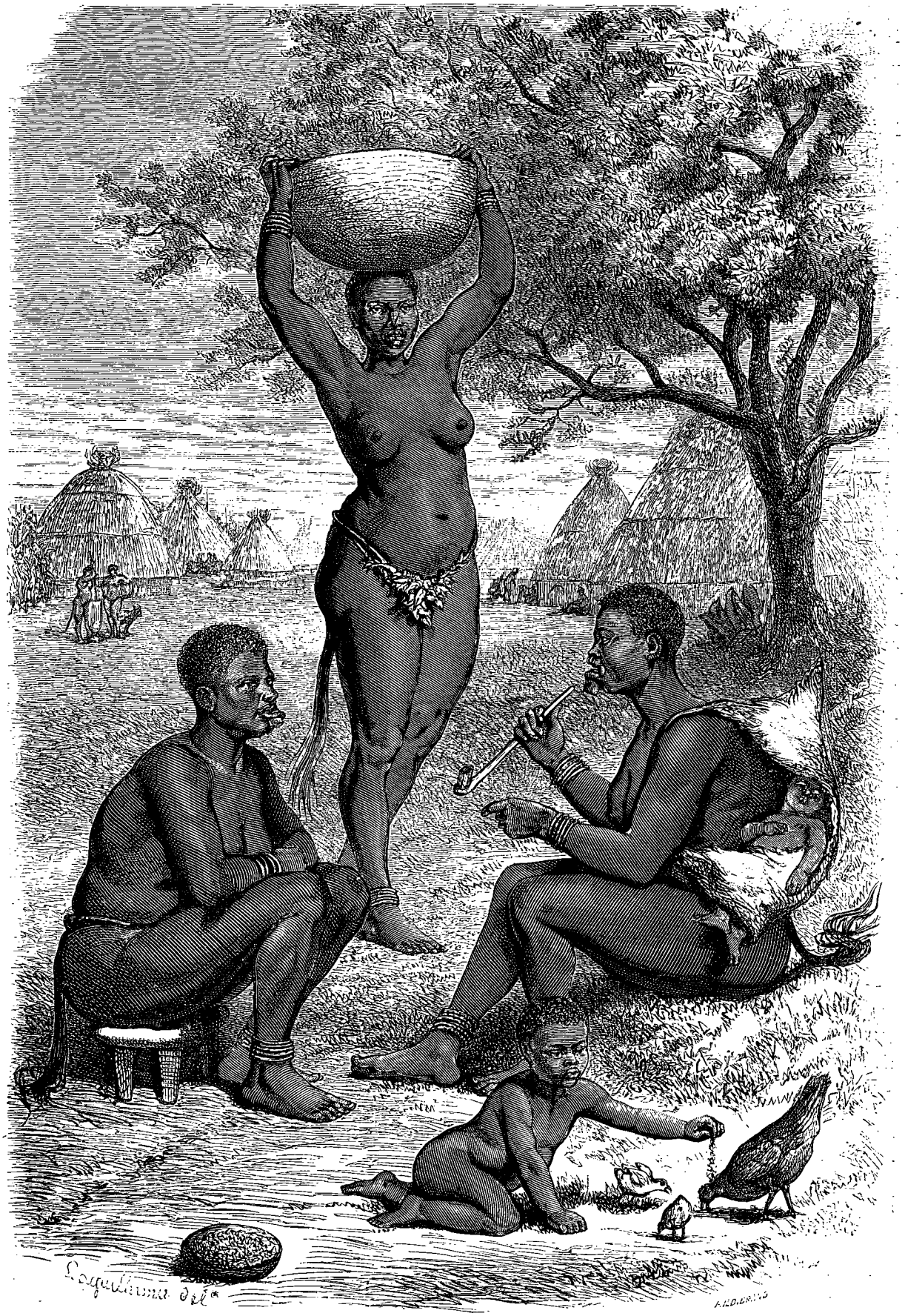
Bongos. — Dessin de Laguillermie, d'après des croquis de l'auteur.

Moisson tardive. — Agriculture des Dioûrs. — Jamais la terre n'est remuée avant la semaille. — Quatre sortes de grain. — L'éleusine coracana. — Pas de véritable pain. — Kissir des Arabes. — Légumineuses. — Arachide et voandzéia. — Sésame et hyptis. — Ignames. — Bamia et sabdariffa. — Tabac de Virginie au centre de l'Afrique. — Le tabac commun est-il d'origine américaine? — Question non résolue.

Vers la fin d'août, on préluda à la moisson par l'arrachage du menu sorgho, dont la semaille avait été faite dans la seconde quinzaine d'avril. Quant aux lourds épis, qui fournissent la majeure partie de l'approvisionnement, leur récolte ne devait avoir lieu qu'au mois de décembre, lorsque les pluies auraient cessé. Dans le Taka et dans le Sennaar, cette récolte se fait au bout de cinq ou six mois. La différence entre les deux périodes m'a beaucoup étonné.

Peut-être les procédés de culture y sont-ils pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

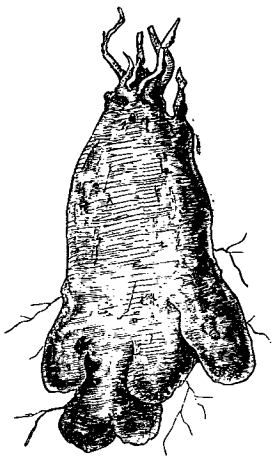


Femmes bongos. — Dessin de Laguillermie, d'après des croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque chose. Ici, jamais le terrain n'est remué avant la semaille. Avec les petites bêches que nous leur connaissons, les Dioûrs font dans les champs de petits creux, à un mètre les uns des autres; la semence est déposée dans ces trous et recouverte par la terre que le cultivateur ramène et foule avec ses pieds. Ce n'est que dans les premiers mois qu'une espèce de labour est donné au sol, tout juste pour faire disparaître les mauvaises herbes qui poussent avec autant d'abondance que de vigueur. Après cet unique sarclage, dû aux femmes et aux enfants, le champ est livré à son propre sort jusqu'au jour de la récolte.

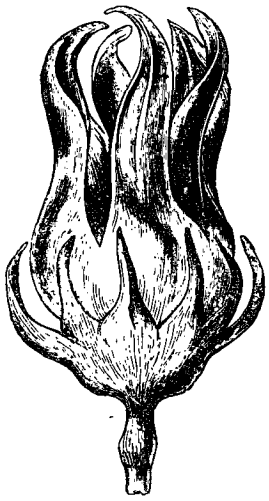
Trois autres graminées se cultivent dans la province : le *penicillaria* (*dokhn* des Arabes), auquel les indigènes attachent une grande importance, et que l'on voit ici en quantité plus grande que dans le nord du Soudan; le maïs, considéré plutôt comme plante potagère, et que l'on sème dans les jardins qui avoisinent les cases; enfin l'*éleusine coracana*, mais seulement dans les terres les plus pauvres, qui ne pourraient fournir quelque chose de meilleur.



Igname. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Un trait distinctif de toutes les céréales de cette région est de donner un produit avec lequel on ne saurait faire de véritable pain. Tout ce que l'on peut en obtenir est le kissir des Arabes, sorte de galette très-mince, souple et coriace, que l'on fait cuire dans la poêle. Si la pâte a fermenté au degré voulu, et qu'on la mette au four, elle s'y divise et ne vous laisse que des parcelles desséchées. Si, au contraire, la fermentation n'est pas suffisante, vous avez une masse compacte et indigeste, qui est le pain des naturels. Les froments de la vallée du Haut-Nil, voire les grosses variétés d'Abyssinie, sont dans le même cas.

Pas un gouverneur de zèriba n'a pensé à introduire dans le district la culture du riz, à laquelle les terrains noyés qui s'y trouvent, et qui ne peuvent avoir d'autre emploi, conviendraient à merveille. Pendant la saison pluvieuse le riz sauvage entoure beaucoup d'étangs de ses franges d'épis rougeâtres; il s'y développe d'une manière extraordinaire; mais personne ne va le recueillir et la moisson tombe dans l'eau.



Hibiscus esculentus. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Outre les céréales, les légumineuses jouent un grand rôle dans les cultures de ces tribus; ainsi plusieurs genres de haricots, dont le phaséole arqué est le meilleur, et l'arachide, et la voandzéia, qui tous deux fructifient sous terre. A l'arachide se joignent d'autres plantes oléagineuses, telles que le sésame et l'hyptis. Avec les graines de celui-ci, graines menues comme celles du pavot, les naturels font une sorte de coulis qu'ils mettent dans leurs sauces, et qui ressemble beaucoup à la bouillie de chènevis des Lithuaniens.

Plusieurs espèces d'ignames — dioscorée ailée et dioscorée ou helmie bulbifère — se trouvent dans les clos des Bongos et des Dinkas, et se rencontrent çà et là près des huttes, où elles se cultivent sous l'œil du maître. Les tubercules sont longs et présentent à leur extrémité inférieure des lobes épais qui les font ressembler à un pied d'homme, ou pour mieux dire à un pied d'éléphant, car ceux qu'on m'apporta pesaient de cinquante à quatre-vingts livres.

L'igname de ces parages cuit facilement; la substance en est farineuse et légère, un peu granulée, d'une texture plus lâche que celle de nos pommes de terre les plus tendres, et, comme saveur, décidément préférable à celles-ci.

Quant à l'helmia, nyitti des indigènes, ses bulbes se développent sur les tiges grimpantes, à l'aisselle de chacune des feuilles. Pour le goût et pour le volume, ils ressemblent beaucoup à la pomme de terre : ils ont le même épiderme; et leur couleur, qui parfois est jaune, parfois d'un rouge brun violacé, ajoute à la ressemblance.

En fait de plantes potagères, les Bongos ont encore le bamia (*hibiscus esculentus*) et le sabdariffa dont le calice, qui est d'une grande acidité, s'emploie en cuisine comme succédané du vinaigre. Le bamia est une variété plus forte de l'hibiscus d'Orient. Ses fruits, récoltés avant d'être mûrs, se mangent bouillis, comme nos légumes herbacés.

Mais de toutes les plantes que ces tribus cultivent, aucune n'éveille plus d'intérêt que le tabac, en ce sens qu'il n'en est pas qui démontre une parité de goût plus curieuse entre des peuples tout à fait étrangers les uns aux autres. Nul végétal n'a mieux triomphé des obstacles qui s'opposaient à sa propagation. Même en Afrique, où l'on exclut toute nouveauté agricole, le tabac de Virginie a pénétré jusqu'au centre du continent. Le fait que, des bords du Nil à ceux du Niger, excepté les Niams-Niams, pas une tribu n'a de mot vernaculaire pour désigner cette espèce, annonce qu'elle est exotique.

Mais le tabac commun est-il d'origine américaine? Pour moi, la question n'est pas résolue. Plusieurs tribus de ces parages ont dans leur propre idiome un nom particulier pour désigner cette nicotiane, qu'ils distinguent de la précédente; et Berth a émis l'opinion que le tabac est indigène à Logami, localité du Soudan-Central.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peuplade à son déclin. — Pays des Bongos. — Onze habitants par mille carré. — Conquête facile. — Vasselage. — Ruine et désolation. — Imprévoyance. — Sol et populations rouges. — Brachycépales. — Chevelure. — Essentiellement agriculteurs. — Soins donnés au sorgho. — Plantes sauvages alimentaires. — Champignons. — Tubercules. — Facultés digestives surprenantes. — Animaux domestiques. — Chèvres et moutons. — Pêcheries. — Construction des cases. — Belvédère particulier. — Industrie du fer. — Outillage primitif. — Fourneau. — Exportation. — Monnaie de fer. — Armes élégantes. — Couteau à deux tranchants. — Objets de parure. — Tabouret d'une seule pièce. — Objets de ménage. — Monuments commémoratifs. — Image accusatrice. — Costume. — Amour désordonné de la parure. — Femmes pesant quatre cents livres.

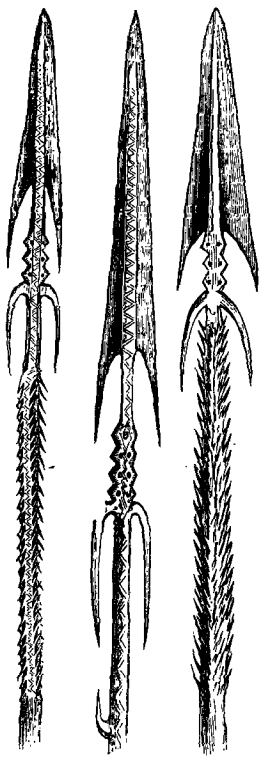
De tous les habitants de la région qui nous occupe, ceux avec lesquels j'ai eu le plus de rapports ont été les Bongos. Ce sont eux qui m'ont fourni le plus grand nombre de porteurs, et c'est parmi eux que j'ai séjourné le plus longtemps. J'ai donc pu m'initier à leurs habitudes, m'approprier leur idiome dans une certaine mesure, et de la sorte arriver à les mieux connaître.

Bien que visiblement à son déclin, ce peuple offre encore par ses traits généraux, par son langage, par ses coutumes si caractérisées, un véritable type de nation africaine. Sans histoire, sans traditions précises, il va disparaissant comme un souvenir que le temps efface, et qui tombera dans l'oubli. Hâtons-nous donc d'étudier la vie qu'on mène sur ce point intime du continent mystérieux, certains que nous sommes de trouver là de précieux éclaircissements.

Le pays actuel des Bongos est situé entre le sixième et le huitième degré de latitude nord, à la limite sud-ouest du bassin de la rivière des Gazelles, et sur la plus basse des terrasses qui paraissent servir de transition entre le plateau ferrugineux et les plaines alluviales que traversent tous les affluents de la rivière. Sa longueur est de cent soixante-quinze milles, sur cinquante de large, qui, au nord-ouest, se réduisent environ à quarante. Comme superficie, il a à peu près la même étendue que la Belgique; mais sous le rapport de la population, il peut être comparé aux terres du nord de la Suède ou aux plaines de la Sibérie. C'est une solitude, ayant en moyenne onze ou douze habitants par mille carré.

Lorsqu'il y a dix-huit ans, les gens de Khartoum pénétrèrent jusque-là, ils trouvèrent tout le pays divisé en petites communes indépendantes, vivant entre elles dans une complète anarchie. Il en résulta, qu'au lieu d'avoir à combattre une armée nombreuse et bien disciplinée, les envahisseurs ne rencontrèrent de résistance que sur quelques points isolés, et en triomphèrent aisément. Leurs soldats ne se croyaient pas seulement excusables de commettre sur des païens des outrages sans nombre; la religion qu'on leur avait apprise leur enseignait que tous ces actes de violence étaient méritoires, et que Dieu leur en tiendrait compte.

Quelques années après, tout le pays se trouvait partagé entre les marchands; et les indigènes, réduits à l'état de vasselage, étaient contraints de se fixer autour des zèribas qui s'élevaient de toute part. Les traitants purent alors occuper le sol d'une manière permanente, ce qui était l'objet de leurs désirs. Le territoire conquis avait le double avantage d'être voisin du débarcadère, et, par sa position avancée, de fournir d'excellents quartiers aux bandes qui vont recueillir l'ivoire dans les contrées du sud. Enfin les indigènes n'étaient pas seulement dociles, mais adonnés à l'agriculture, et contribuaient largement à l'entretien des garnisons.



Lances des Bongos. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il est hors de doute que pendant les premières années les vainqueurs ont traité le pays de la façon la plus odieuse. De grands espaces autrefois cultivés et portant de gros villages n'offrent plus maintenant que ruine et désolation. Garçons et filles, enlevés par milliers, furent vendus au loin. Ainsi qu'un parvenu croit sa fortune inépuisable, les Nubiens regardaient leur nouvelle possession comme devant toujours produire. Ils y vivaient en orgies perpétuelles, comme des singes dans le sorgho du Taka. Avec le temps ils reconnurent que la valeur d'un pays dépend de la force vive dont ils disposaient si follement. Ils apprirent à considérer les bras et les jambes de leurs sujets au point de vue de la culture du sol et du transport des marchandises; mais quand leur vint cette pensée, la population avait diminué des deux tiers. Elle n'est pas aujourd'hui de plus de cent mille âmes, sur une étendue de près de neuf mille milles carrés.

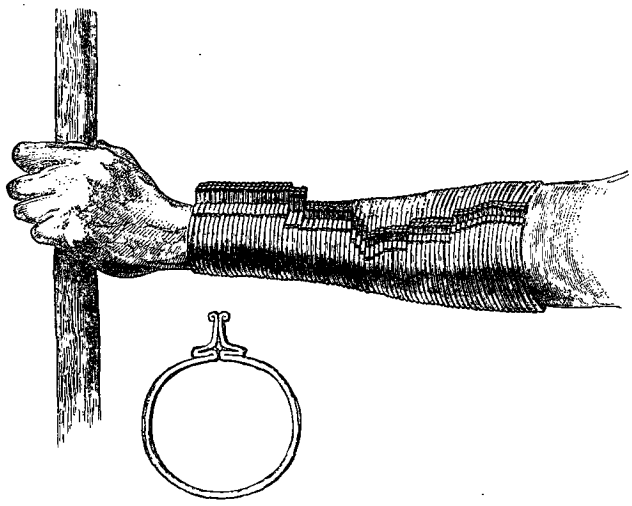
Tout voyageur qui, venant de Khartoum, arrivera chez les Bongos, reconnaîtra sur-le-champ le commencement d'une série de tribus appartenant à une autre race. Les Dinkas sont noirs comme l'alluvion de leur sol natal; les Bongos, ainsi que tous les gens du plateau ferrugineux, sont d'un brun rouge, pareil à celui du terrain qu'ils occupent. Rien de commun entre eux et les pasteurs précédents : ils ont les membres plus vigoureux, les muscles plus saillants, les épaules plus massives, et, pour le bétail, une complète indifférence.

Dinkas et Bongos me semblent fournir deux types frappants des races qu'ils représentent, et qui, par la stature, la complexion, la forme du crâne, se distinguent d'une manière tranchée. Je ne me rappelle pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un seul Bongo ayant la tête longue et étroite, ce qui est universel chez les Dinkas. Tous ceux dont j'ai mesuré le crâne, et ceux-là sont nombreux, doivent être classés parmi les brachycéphales purs, leur indice atteignant à peu près le chiffre le plus élevé. Ils paraissent eux-mêmes avoir conscience de ce trait caractéristique.

La toison des Bongos n'offre rien de particulier, soit par sa nature, soit par le traitement qu'on lui fait subir. Comme chez la plupart des habitants du sol rouge, elle est absolument noire, mais d'une longueur très-différente de celle des Niams-Niams. Les Bongos de la frontière qui touche à ces derniers ont souvent essayé de tordre leurs cheveux ou de les natter à l'instar de leurs voisins, et n'y sont nullement parvenus.



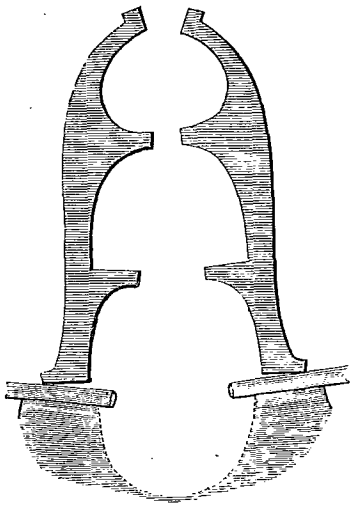
Le dângabor et l'un de ses anneaux. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quant à la barbe, il est très-rare qu'elle soit conservée; dans tous les cas, elle n'a jamais guère plus d'un demi-pouce.

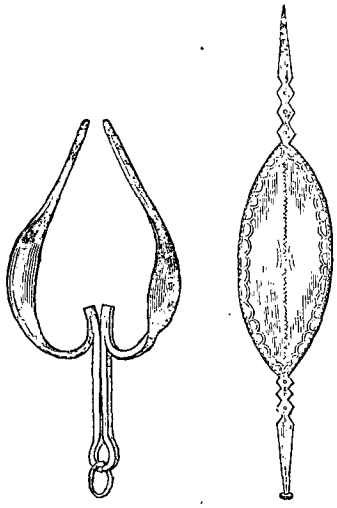
Les Bongos sont essentiellement agriculteurs. A part certaines époques consacrées à la pêche, ou lors d'une chasse accidentelle, ils dépendent entièrement des produits du sol pour leur nourriture. Nous avons dit précédemment quelles sont les plantes dont ils s'occupent. Hommes et femmes prennent chez eux une part égale aux travaux des champs. Ils attachent une grande importance à la culture du sorgho, et se donnent à son égard beaucoup plus de peine que les tribus voisines. La semence est jetée à profusion dans des tranchées faites avec soin; quand les jeunes pousses ont paru, quinze ou vingt jours sont employés à éclaircir le semis et à repiquer le jeune plant qui vient d'être enlevé. Cette méthode peut s'appliquer au maïs avec beaucoup d'avantage : j'en ai fait l'expérience.

Très-peu de légumes sont cultivés par les Bongos; mais ceux-ci trouvent dans les plantes sauvages qui les entourent de quoi suppléer abondamment à l'insuffisance de leurs potagers. Partout, sous les tropiques, le *giesekia*, le *corchorus*, le *gynandropsis*, croissent spontanément sur les confins de la demeure de l'homme; et la feuillée de ces plantes, de même que celle des courges, entre dans la confection des soupes de l'indigène. Les feuilles charnues du *talinum roseum* se servent de la même façon que nos épinards. Le fruit de l'*hymenocardia*, dont l'acidité est loin d'être déplaisante, remplace l'oseille; enfin, par une ébullition prolongée, les feuilles coriaces du *tirna* (un ptérocarpe) deviennent réellement douces et tendres.

Des champignons sans nombre et d'espèces variées surgissent pendant la saison pluvieuse. Les Bongos les ont en grande estime; ils les gardent jusqu'à ce que la chair s'en décompose, les font alors sécher et les réduisent en une poudre dont ils assaisonnent leurs sauces. Les ragoûts ainsi relevés ont un fumet qui, sans leur faire tort, est comparable à celui du poisson gâté.



Section verticale du fourneau.



Pince et couteau des femmes bongos

Gravures tirées de l'édition anglaise.

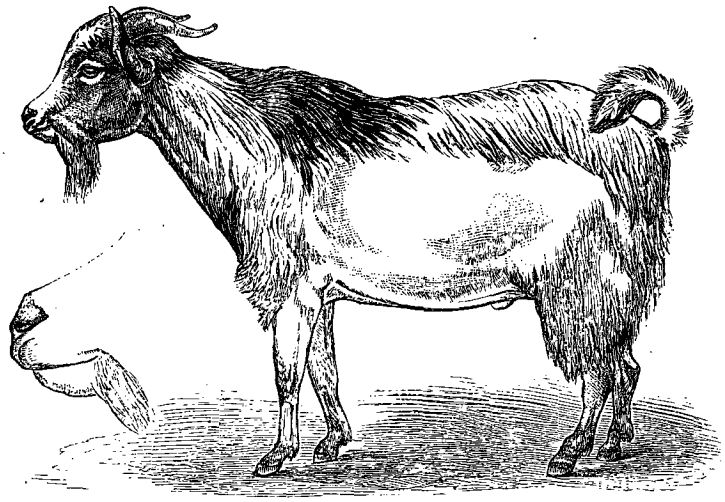
Je n'ai pas vu dans le pays un seul champignon vénéneux : tous étaient parfaitement comestibles, et quelques-uns réellement très-bons. Les indigènes les désignent en masse sous le nom de *kahoûs*, hors une grande espèce qu'ils appellent *hegba-mboddoh;* appellation curieuse en ce sens qu'elle reproduit à la lettre le *toad-stool* des Anglais et le *Poggenstaul* du bas-allemand. *Hegba* est ici le nom d'un petit tabouret dont nous parlerons plus loin; *mboddoh* celui de tous les batraciens en général, et en particulier du *bufo pandarinus*. Ce terme bizarre de siége de crapaud, suggéré aux habitants de deux points du globe si éloignés l'un de l'autre, s'applique dans cette contrée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à un polypore géant. Il n'est pas rare de trouver des hegbas qui ont neuf pouces de hauteur, un pied de diamètre et qui pèsent une cinquantaine de livres.

Comme ressource alimentaire, il y a encore les fruits, sinon d'un goût agréable, du moins alibiles, que les arbres du pays fournissent en abondance, et des produits souterrains excessivement nombreux.

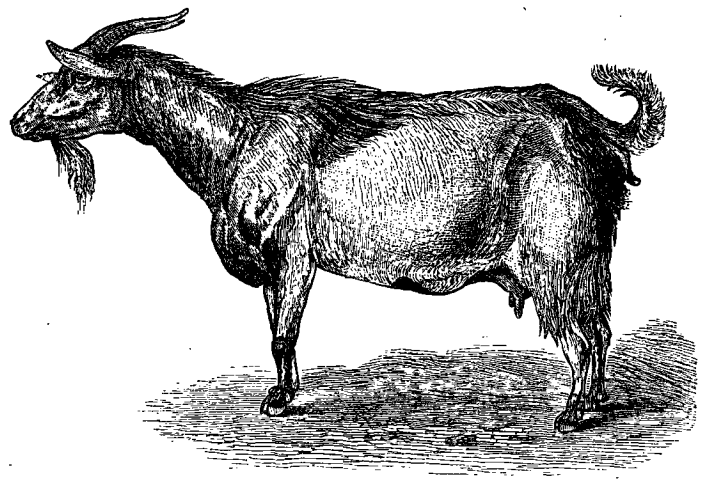
La flore de cette région présente ce trait remarquable que, parmi les espèces qui la composent, toutes celles qui ne sont pas essentiellement arborescentes s'efforcent de prolonger leur existence et de devenir vivaces. Chez ces plantes toutes les racines, toutes les tiges souterraines se développent sous forme de bulbes et de tubercules, ou se montrent déterminées à devenir ligneuses.



Chèvre des Bongos. — Gravure tirée de l'edition anglaise.

Donc, quand leur provision de grain est épuisée, ou leur récolte insuffisante, les Bongos trouvent dans les tubercules de leurs plantes sauvages une abondante ressource. Ce qu'ils peuvent digérer en fait d'aliments de ce genre est inimaginable. La plupart de ces tubercules sont d'une amertume excessive. Peu importe. J'ai vu, à mon retour de Sabbi, les trente Bongos de ma suite vivre exclusivement de cette nourriture pendant six jours, et, bien que faisant de très-longues marches, ne perdre ni leur vigueur, ni leur entrain.

Ils ne sont pas plus difficiles à l'égard de la viande. Excepté l'homme et le chien, les Bongos semblent tenir pour alimentaire toute substance animale, quel que soit l'état dans lequel elle se trouve. Les restes du repas d'un lion, restes putréfiés dont les vautours leur révèlent l'existence, sont recueillis par eux avec joie; le fumet leur garantit que la chair est tendre, et ils estiment que dans cette condition elle est plus nourrissante et plus facile à digérer. Il ne saurait d'ailleurs être question de goût avec des gens qui cherchent le contenu de la panse des bœufs, qui arrachent les vers dont tout l'appareil digestif de ces animaux est tapissé, et qui s'en emplissent la bouche. Après cela, je n'ai pas été surpris de ce qu'ils appellent gibier tout ce qui grouille et ce qui rampe, depuis les rats jusqu'aux serpents, et de leur voir manger du vautour puant la charogne, de l'hyène galeuse, du scorpion ou des larves de termite.



Autre chèvre des Bongos. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les Bongos n'ont, en fait d'animaux domestiques, que des chiens, des poules et des chèvres. Les moutons sont chez eux presque aussi rares que les vaches. Différentes de celles que nous avons déjà décrites, leurs chèvres sont néanmoins d'une race qui est très-commune dans cette partie de l'Afrique; je les ai trouvées jusque dans le pays des Momboutous, où les avait amenées un peuple équatorial, que l'on m'a désigné sous le nom de Momvou. Ainsi que les moutons dinkas, ces chèvres se distinguent par un camail de longs poils qui leur couvre la poitrine et les épaules; il s'y ajoute une petite crinière courte et droite, qui va jusqu'à la naissance de la queue. Leur front est arrondi et bombé; leurs cornes sont longues et ne présentent qu'une faible courbure. Ces jolis animaux ont ordinairement le poil chamois ou d'un fauve clair, à l'exception du camail, qui est beaucoup plus foncé.

J'ai rencontré chez les Bongos une autre race que je n'ai vue nulle part ailleurs, et qui sans doute provient d'un croisement avec la chèvre dinka. Elle se fait remarquer par un corps arrondi et très-court. Sa robe est ordinairement poivre et sel et plus ébouriffée que dans la race précédente. Cette chèvre a également une crinière, et, en outre, l'arrière-train garni de poils longs et rudes.

A différentes époques, avons-nous dit, la chasse et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la pêche offrent aux indigènes des moyens de subsistance. C'est principalement à la fin de la saison humide que la chasse les occupe. Parfois elle est individuelle, parfois elle consiste en une grande battue à laquelle prennent part tous les hommes du district. Enfin il y a les tranchées et les piéges.

La pêche se fait généralement en hiver; il est rare que les Bongos s'y livrent dans une autre saison. Ils apportent un soin extrême à l'établissement de leurs pêcheries et à la fabrication de leurs engins : nasses en vannerie, piéges, filets, etc.

On retrouve, d'ailleurs, le même soin dans tout ce qu'ils font. Il n'est pas de tribu de la province du Ghazal qui se donne autant de peine pour l'érection des cases. Bien que la forme en soit invariablement conique, les demeures des Bongos offrent une grande diversité. Des troncs d'arbres placés verticalement, des branchages tressés, des bambous, de l'argile provenant d'une fourmilière, des herbes solides et de la filasse de grewia entrent dans leur construction. Rarement ces cases ont plus de vingt pieds de diamètre et de vingt pieds de hauteur. Elles sont fermées par une claie tournante, qui se pousse à volonté en dedans ou en dehors. A l'intérieur, le sol formé d'argile est battu par les femmes, et de telle façon qu'il est à la fois à l'épreuve de l'humidité et de l'attaque des fourmis blanches. La literie, qui en général, consiste en peaux de bêtes, est posée sur cette aire unie et sèche. Une branche d'arbre dépouillée de son écorce et de ses aspérités constitue le traversin.

Dans chaque demeure se trouve un récipient en forme de cône, où l'on serre le grain et divers autres produits; il est placé sur des piliers plus ou moins hauts pour que les provisions qu'il renferme soient hors de la portée des rats et des termites.

Toutes les habitations, petites ou grandes, se font remarquer par un bourrelet circulaire établi au sommet de la toiture; ce bourrelet qui sert de siége et qui porte le nom de *gony*, est entouré de six ou huit morceaux de bois courbes, projetés en dehors et qui ressemblent à des cornes. De ce belvédère, particulier aux demeures des Bongos, on embrasse du regard toute la campagne, dont on domine les hautes moissons.

Habitants de la région du fer, les Bongos se sont naturellement livrés à l'exploitation des mines, ce qui a rendu les Dinkas tributaires de leur industrie. Leur outillage est nul; les résultats qu'ils obtiennent n'en sont que plus surprenants. Avec leurs soufflets primitifs, un marteau qui parfois est une petite pyramide en fer et sans manche, mais qui le plus souvent n'est qu'un simple galet; avec un petit ciseau, et, en guise de pinces, un morceau de bois vert, fendu dans une partie de sa longueur, ils font divers articles qui soutiendraient la comparaison avec les œuvres d'un forgeron anglais.

Nous avons décrit les procédés de fondage des Dioûrs; les Bongos ont un système bien supérieur et qui nous paraît mériter qu'on s'y arrête. Leur fourneau, également en argile et d'une hauteur qui, en général, est de cinq pieds, renferme trois compartiments de même dimension. Dans celui du milieu, des couches de minerai alternent avec des lits de combustible; les deux autres cavités ne renferment que du charbon. La chambre centrale est séparée de l'inférieure par une espèce de cadre posé sur une projection circulaire, et communique avec celle d'en haut par une étroite encolure. A la base du fourneau, des trous, au nombre de quatre, permettent de retirer les scories et d'introduire le bout des soufflets; une cinquième ouverture donne issue au métal qui, en fondant, a coulé dans le compartiment inférieur.

La majeure portion du produit des forges alimentées par ces fourneaux est destinée au commerce que les Bongos font avec leurs voisins du nord, et qui, depuis quelque temps, est devenu très-actif. Pour l'exportation, le métal est préparé sous trois formes différentes : en fer de lance d'un à deux pieds de longueur, appelé *mèheh*, et qui correspond à ce que l'on trouve chez les Dioûrs; en *loggoh koûllouti*, fer de bêche informe et noir; et en fer de bêche régulier ou *loggoh*, qui, sous le nom commercial de *molotte*, se vend en grande quantité chez tous les riverains du haut Nil.

Le koûllouti, monnaie courante des Bongos, est le seul numéraire que possède l'Afrique centrale; si barbare qu'il puisse être, il semble néanmoins remplir l'office de nos pièces métalliques régulièrement frappées. Sous cette forme, le fer s'emmagasine dans les trésors des riches, avec les fers de bêche et de lance, qui sont également des objets d'échange, et il sert non-seulement aux emplettes, mais à la constitution de la dot que le soupirant est tenu de verser avant le mariage.

Un coin de fer massif, pourvu d'un manche raboteux, constitue la hache du pays : on voit cet instrument dans toute l'Afrique centrale.

Ces produits sont grossiers; mais le travail des armes et de divers outils est fort élégant, on pourrait dire artistique. Quand on a vu les moyens dont l'ouvrier dispose, on s'étonne du tranchant des lames et de la finesse des détails. Ainsi le gôlo, sorte de lance à barbelure, porte en surcroît des deux pointes qui en terminent l'expansion, deux longues alênes qui accompagnent la portion du fer dans laquelle la hampe est insérée; et le *makrigga*, à lame beaucoup moins longue, a une grande tige, hérissée de dents aiguës disposées avec symétrie.

Un soin égal est apporté à la fabrication des ornements qui forment la parure des deux sexes et aux menus objets dont les femmes font usage, tels que les pinces qui leur servent pour s'arracher les cils et les sourcils, et le *tibbah*, couteau ovale à deux tranchants et à deux manches, qui leur est d'un usage constant.

En fait d'articles de toilette, on fabrique pour ces dames des anneaux, des clochettes, des boutons, des agrafes qu'elles se mettent aux oreilles et aux lèvres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

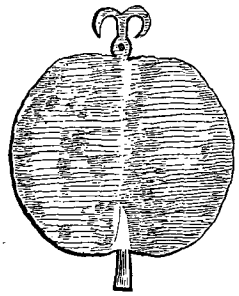
et de grandes épingles en forme de lance, dont elles usent pour diviser leurs cheveux et pour s'orner le haut de la tête.

Quant aux hommes, la parure dont ils sont le plus fiers est le *dângabor*, mot qui signifie anneaux superposés. Le même ornement se voit chez les Dinkas et chez les Dioûrs; mais celui des Bongos est beaucoup plus remarquable. Chacun des bracelets qui le composent offre une saillie décorative, exactement pareille à celle des autres cercles, et présente un diamètre en rapport avec la place qu'il doit occuper au-dessous du poignet. Il résulte de la totalité de ces anneaux un brassard à la fois juste et flexible, dont chaque partie, indépendante des autres, peut se tourner ou s'enlever à volonté.

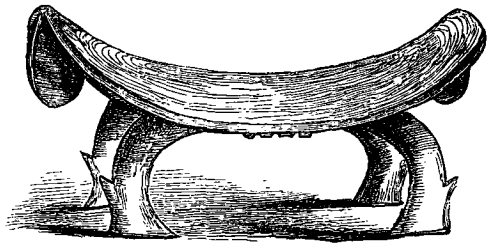
Presque aussi habiles à travailler le bois que le fer, les Bongos ont une aptitude réelle pour la sculpture. Ils en donnent la preuve dans la fabrication des tabourets dont chaque ménage est pourvu. Ces petits siéges, appelés *hegbas*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont toujours faits d'une seule pièce, taillés dans une bille de gheul (*prosopis lancéolé*), qui a le bois d'une teinte marron, et qui, par l'usage, acquiert un très-beau poli. L'hegba est exclusivement destiné aux femmes.

Les autres produits de l'adresse menuisière des Bongos sont les fléaux pour le battage, les auges où l'huile est pressée, et les pilons et les mortiers à l'aide desquels les femmes concassent le grain.

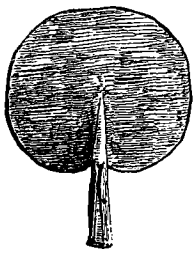
Mais, avant d'avoir perdu leur indépendance, les Bongos ne se bornaient pas à la fabrication des objets de ménage : ils cherchaient à reproduire la figure humaine; et le résultat de ces tentatives portait le nom de *moiôgôghi*. On voit encore, sur les points où s'élevaient leurs anciens bourgs, les débris de personnages en bois qui étaient placés en rang à l'entrée des palissades, comme pour en décorer la porte, ou près des cases des *gnêrés*, c'est-à-dire des chefs, pour perpétuer le souvenir de quelque mort célèbre. J'ai trouvé dans le district de Moudi, vers l'ouest, un de ces monuments commémoratifs, érigé sur la tombe d'un chef appelé Yanga. Parfaitement conservées et de grandeur naturelle, les figures, d'un travail soigné bien que primitif, représentaient le gnêré suivi de ses femmes et de ses



Monnaie de fer.



Tabouret des Bongos.



Fer de bèche.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

enfants, et, selon toute apparence, sortant de la tombe où sa famille l'avait accompagné.

J'avais d'abord pris ces sculptures pour autant d'idoles, mais c'était une erreur. L'objet de ces images est simplement de rappeler un être qui n'est plus, ainsi que le prouve le terme de Moiôgoh Komarah, la *Figure de l'Épouse*, appliqué à la statue que le veuf élève pieusement en mémoire de la femme regrettée, statue qui est placée dans la hutte comme une sorte de pénate.

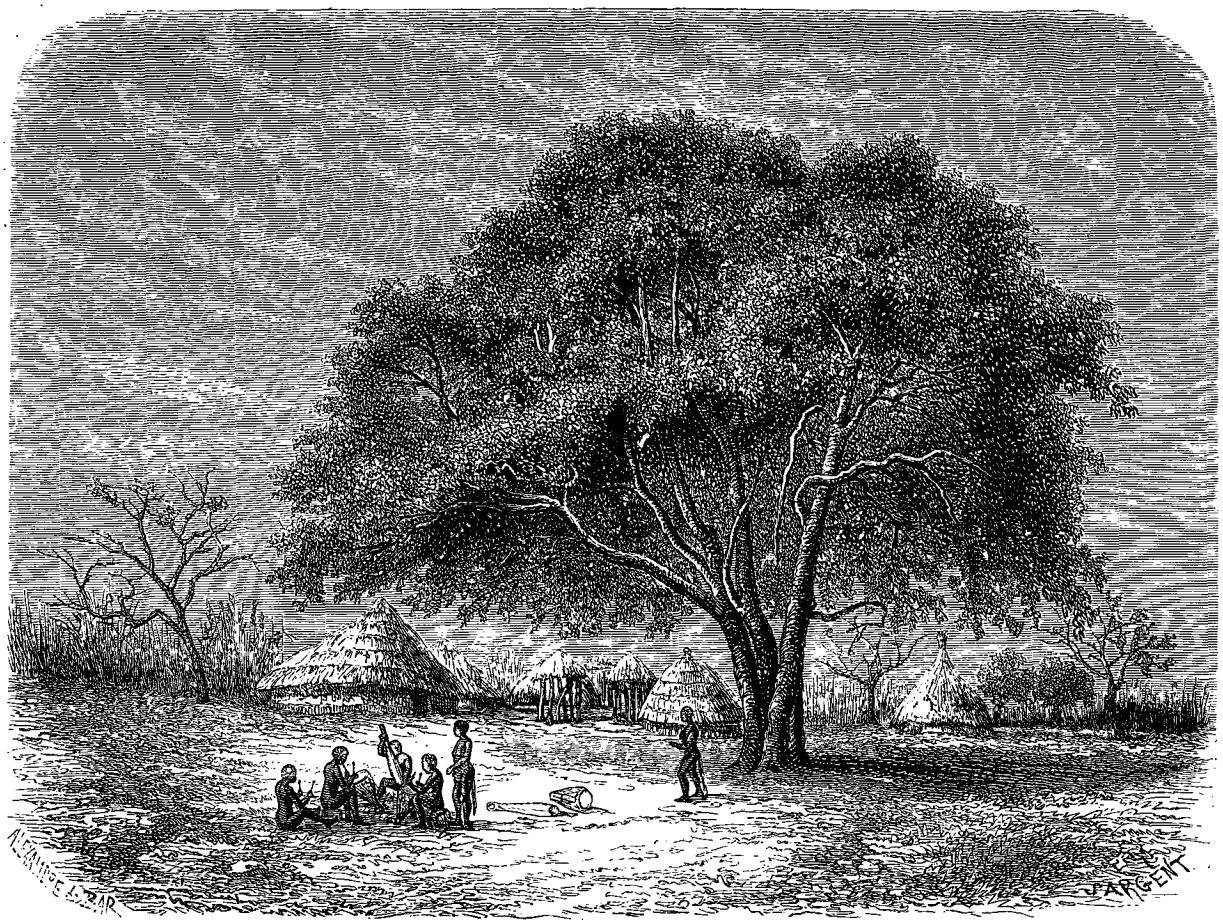
Dans tous les cas, les Bongos trouvent à ces effigies un mérite incomparable, et se persuadent qu'elles reproduisent trait pour trait les gens qu'elles représentent. Pour compléter l'illusion, ils les parent souvent de colliers et d'anneaux et leur mettent de véritables cheveux. L'impression qu'elles causent alors est des plus vives. Un notable me racontait à ce sujet qu'autrefois, dans les fêtes, il y avait souvent des meurtres. Les amis du défunt se chargeaient de punir le coupable, ce qui demandait souvent de la ruse, car celui-ci n'était pas toujours facile à découvrir. Lors donc que l'assassin n'était pas connu, le parent, l'ami, le frère ou l'époux du mort préparait une fidèle image de la victime; puis il invitait tout le monde à un grand repas, où le *legghi* circulait abondamment. Quand l'ivresse était venue, il introduisait brusquement l'image qu'il avait faite. A cette apparition, le coupable se trahissait en voulant fuir. Le vengeur le saisissait alors, et disposait de lui comme il l'entendait.

Maintenant, la figure humaine ne se voit plus guère qu'au sommet d'énormes tubes en bois, de quatre ou cinq pieds de longueur, dont on se sert comme instrument de musique, et au fourneau des pipes d'argile, qui, modelées avec un certain art, ont généralement le cachet européen.

Moins complétement nus que les Dinkas et les Dioûrs, les Bongos, vêtus naguère d'un petit tablier de cuir, l'ont remplacé par une bande d'étoffe passée dans la ceinture, et dont les bouts retombent par devant et par derrière. Quant aux femmes, une branche souple et feuillue, parfois un bouquet d'herbe, renouvelé chaque matin, est leur costume habituel. De temps à autre elles y ajoutent une queue, pareille à celle d'un cheval, et composée des filaments du sansévéria teints en noir. Dans les grandes occasions, la tête se couvre de plumes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette simplicité de vêtement n'exclut pas toutefois l'amour de la toilette. Non satisfaits des grains de fer, des cordes, des lanières de cuir dont ils se couvrent la poitrine, des morceaux de bois et de racine, des dents de chien, de crocodile et de chacal, des serres d'aigle et de hibou, des ongles d'oryctérope suspendus à leurs colliers, des bracelets de métal, des cercles de peau d'éléphant ou de buffle qui leur chargent les membres, les Bongos empruntent souvent à leurs femmes quelques-unes de leurs parures. Or ces dames ne se contentent pas d'une masse de verroterie et de ferraille qui les annonce de loin par un cliquetis spécial. Leurs oreilles sont ourlées d'anneaux et de petits croissants de fer ou de cuivre, auxquels s'ajoutent parfois cinq ou six pendeloques. A peine mariée, la jeune épouse se perce la lèvre inférieure, et en élargit peu à peu l'ouverture, de manière à pouvoir y introduire soit un clou, soit une plaque ou un anneau de métal, voire un fragment de chaume d'un pouce de diamètre. Des brins de paille sont insérés dans les



Village du vieux Sabbi, chef bongo. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

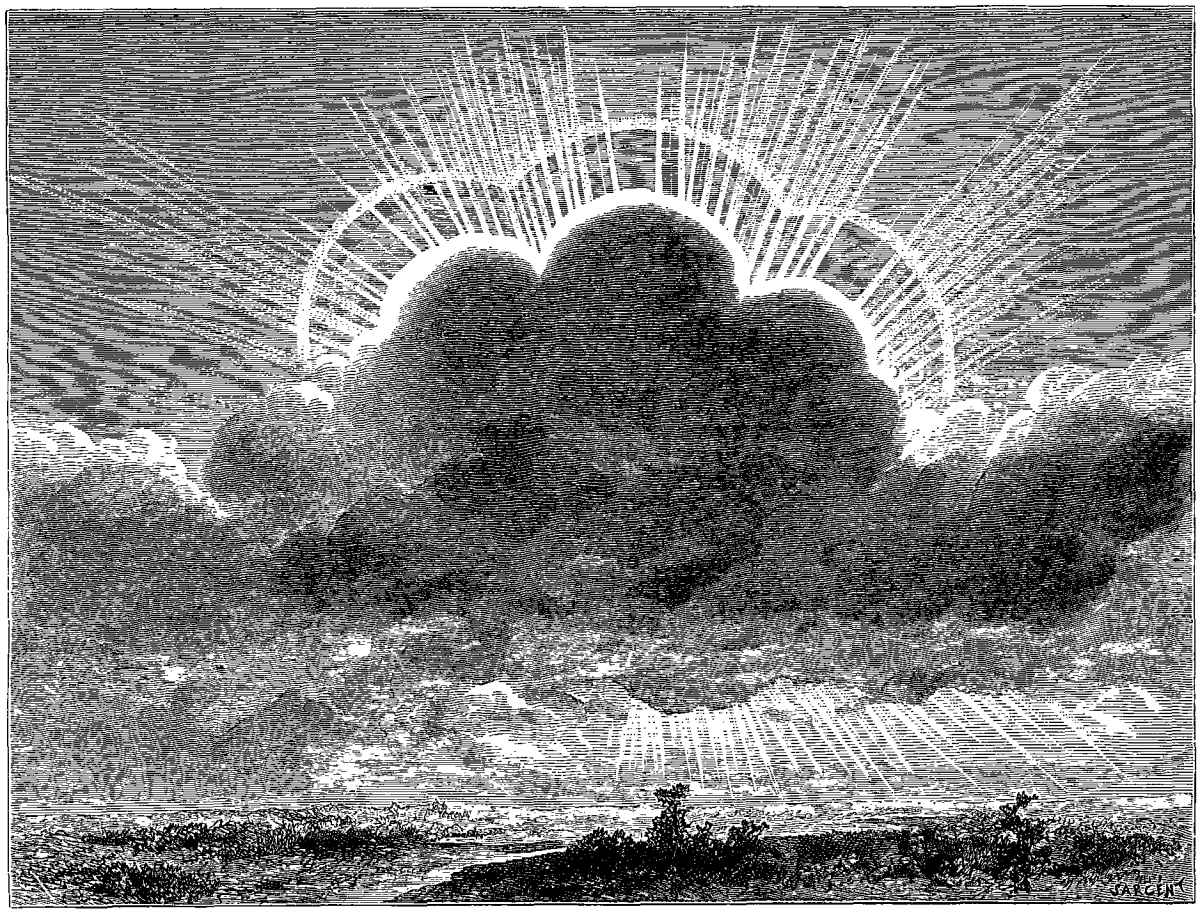
narines, jusqu'à trois de chaque côté. Un anneau passé dans le cartilage du nez est là-bas en grande faveur. Chez les coquettes, la bouche est parée aux deux coin d'une agrafe, ou plutôt d'un crampon que l'on croirait destiné à l'empêcher de s'étendre. Le haut du bras est tatoué ou couturé de lignes parallèles, de zigzags, de rangées de points ou de boutons; et il n'est pas une saillie de la chair, pas un pli de la peau qui ne serve de prétexte à l'introduction d'un fétu, même d'une cheville. On voit des élégantes décorées de la sorte en une centaine d'endroits. La place, il est vrai, ne leur manque pas.

Chez les Bongos, une femme adulte a la cuisse de la grosseur du corps d'un homme; et mesurée autour des hanches, elle rendrait des points à la Vénus hottentote. Parmi elles, les beautés qui pèsent quatre cents livres ne sont pas rares.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Météore lumineux. — Dessin de A. Marie, d'après l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Orage effroyable. — Feu du ciel. — Femmes foudroyées. — Fou de désespoir. — Saison pluvieuse. — Par 7° 20′ de latitude nord. — Météore splendide. — Projet de suivre Abd-es-Sâmate. — Avantages. — Départ de la zèriba de Ghattas. — Un lac. — Le Tondj. — De l'autre côté de l'eau. — Bouquet de bois. — Halte. — Paysage d'automne. — Dans une clairière. — Waterbok. — Voracité. — Chérifi. — État de guerre. — Effet d'une grande tenue. — Ruine et désolation. — Persistance des mauvaises herbes, compagnes des plantes cultivées. — Effet de l'incendie annuel. — Affreux spectacle. — Le Koddi. — Petites fourmilières. — Chez Abd-es-Sâmate. — Générosité et prévenances. — Sabbi. — Modification de la contrée. — Orgie. — Concert et danse. — Disette. — Animaux sauvages. — Mangouste rayée : familière, curieuse et perfide.

Si paisiblement que pour moi le temps passât à la zèriba de Ghattas, je n'y étais pas exempt de tout péril. Dans la nuit du 22 mai, vers deux heures, au milieu d'une pluie torrentielle, éclata un orage effroyable. Les roulements de la foudre, se précipitant avec le fracas de nombreuses avalanches, serraient de près les éclairs. Tout à coup des cris déchirants, des cris de femme retentirent, et la clarté du jour remplaça les ténèbres. Je bondis hors de ma case : la hutte embrasée n'était qu'à vingt-cinq pas de mon lit. Seul un grenier m'en séparait; quelques minutes, et la flamme aurait gagné ma demeure.

1. Suite. — Voy. p. 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« A l'œuvre ! à l'œuvre ! » — et en toute hâte, ma poudre, mes caisses, mon herbier furent transportés en lieu sûr; les menus objets mis dans des waterproofs, et traînés au loin avec l'aide de mes gens.

La moitié à peu près de mon avoir était sauve, lorsque la toiture de la case qui brûlait venant à s'effondrer, le chaume saturé d'eau arrêta l'incendie. Nous pûmes alors reprendre haleine et regarder autour de nous. Je fus terrifié en pensant à la ruine qui avait failli m'atteindre. Sans ressources d'aucun genre, complétement nu, qu'aurais-je pu faire? Regagner Khartoum avant un an d'absence, et ma tâche inaccomplie! Je me sentais défaillir; le péril était conjuré; mais savais-je ce que l'avenir me réservait, et si cette nuit fatale n'était pas le prélude d'une autre, où, pour moi, l'épreuve serait plus amère?

L'habitation que le feu avait détruite renfermait sept femmes : six d'entre elles avaient été foudroyées; la septième, non touchée par la foudre, était parvenue à s'échapper de la hutte, mais à moitié morte de ses brûlures. Au matin, lorsqu'on eut écarté les débris fumants, on trouva les six femmes carbonisées, gisant dans la pose où le tonnerre les avait surprises. Parmi elles était la bien-aimée de l'un de nos soldats; le malheureux éprouva un tel désespoir qu'il en devint fou. Jamais, du moins que je sache, pareil exemple d'affection n'avait été donné dans le pays.

Nous étions alors dans la saison pluvieuse, qui jusqu'à la fin excita ma surprise : je m'attendais à une chute d'eau autrement abondante. Bien que la saison humide s'y prolonge beaucoup plus, il tombe ici moins d'eau qu'à Gallabat, ou que dans le Haut-Sennaar. Dans ces deux localités il pleut toute la nuit, presque sans exception, depuis le coucher du soleil jusqu'au point du jour; et l'on considère comme une prouesse le fait d'aller en babouches d'une maison à l'autre. Ici, la pluie n'arrive guère que dans l'après-midi, pour s'arrêter le soir; et la susdite chaussure est très-suffisante, même dans les endroits où le sol n'est pas du tout rocheux.

Bref, en 1869, au cœur du pays des Bongos, par 7° 20′ de latitude nord, il y a eu au mois de mars, début de la saison, quatre petites ondées; en avril, sept averses; en mai, sept chutes d'eau assez fortes, mais seulement de quelques heures. En juin, dix nouvelles chutes; onze en juillet, douze dans le mois suivant; et pas une seule fois la pluie n'a duré toute la journée. Jusqu'au mois de juin, elle a été accompagnée de tempêtes ou d'orages, dont, à partir de cette époque, la violence a diminué graduellement, et qui ont fini par ne plus rien être. En 1863, Heuglin avait fait la même remarque.

Vers la fin de juillet, en même temps que cessaient les orages, il se fit dans la température une modification complète, et des plus avantageuses. Excepté quelques après-midi, pendant lesquelles le thermomètre indiqua 35° dans les cases, et 33° en plein air, ce qui précédemment était le chiffre habituel, j'eus rarement à inscrire plus de 25° centigrades, chaleur ordinaire des étés de nos climats.

Ces observations quotidiennes, l'étude des divers dialectes du district, celle des races, dont les membres des caravanes m'offraient de nombreux spécimens, remplissaient mes journées.

A cela se joignait de temps à autre quelque addition précieuse à ma collection de plantes, un épisode de la vie des zèribas, ou l'intérêt d'un fait curieux que l'on me signalait avec empressement. Ainsi le 18 mai, entre cinq et six heures du soir, je m'entendis appeler en toute hâte par mes serviteurs, pour être témoin d'un phénomène qui fixait leurs regards à l'horizon. De grandes masses de nuages couvraient le soleil, tandis qu'au bas des lourds cumulus ruisselaient des flots dorés. Pareils à des monts entassés qu'entourent des glaces éblouissantes, les nuages du milieu de ce groupe colossal roulaient majestueusement vers le nord. Tout à coup, dans la partie enflammée du couchant, le sombre amas prit à son extrémité supérieure la forme de trois vastes coupoles, dont une lumière d'une splendeur inconnue ceignit la triple courbe. Les tons les plus riches teignirent des couleurs du prisme le milieu de cette bordure éclatante; et chacun des trois dômes fut surmonté d'un arc-en-ciel placé entre deux ceintures lumineuses. Trois groupes de rayons ombrés, s'élevant au-dessus des trois arches, dans la direction même des coupoles, embrassaient tout le firmament; enfin de petits groupes de rayons secondaires, de même nature, s'échappaient du point d'intersection des trois parties de l'arc-en-ciel. Celui-ci, dans sa partie la plus voisine des nuages, c'est-à-dire la plus rapprochée du soleil, était d'une couleur si remarquable qu'il était impossible de ne pas en être frappé. C'était d'ailleurs un de ces spectacles à ne jamais oublier. Il dura environ cinq minutes : ce qui me permit amplement d'en faire l'esquisse.

La saison pluvieuse se termina à l'époque ordinaire. A part une excursion rapide, une course faite en septembre, sur les bords du Tondj, il y avait six mois et demi que je n'avais quitté la zèriba, et ce fut avec joie que je saluai le retour du moment des voyages. Je faisais bien tous les jours ma promenade habituelle; mais elle n'aboutissait maintenant qu'à des endroits connus; chaque fourmilière, chaque arbre de quelque importance m'étaient devenus si familiers qu'ils ne m'offraient plus nul intérêt. Il fallait sortir de ces limites trop étroites, et je me décidai à remettre mon sort entre les mains d'Abd-es-Sâmate, le Kénousien dont j'ai déjà parlé. Cet homme généreux m'avait, à plusieurs reprises, invité à le suivre chez les Niams-Niams, me priant de me regarder comme son hôte, et me promettant des porteurs qu'il s'engageait à défrayer.

En surplus de ces avantages, qui, seulement pour mes frais de transport, m'épargnaient une dépense d'un millier de dollars, cette invitation m'ouvrait une perspective bien autrement étendue que celle que je pouvais avoir avec mes compagnons ordinaires. Abd-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

es-Sâmate avait pénétré vers le sud beaucoup plus loin qu'aucun autre, et passé plus d'une fois la rivière des Mombouttous, ce cours d'eau problématique qui, disait-on, n'avait pas de rapport avec le Nil et se dirigeait vers l'ouest. Les gens de Ghattas, au contraire, bornaient leurs expéditions aux districts les plus voisins du pays des Niams-Niams.

Il y aurait certainement beaucoup de fatigue, beaucoup de misère à subir dans les solitudes que nous devions atteindre; mais tout bien considéré, je fis mes préparatifs de départ et j'en informai le gouverneur. Grande émotion à la zèriba; tous les clercs de produire les pièces qui avaient été signées à Khartoum, et d'entreprendre de me démontrer que Ghattas, répondant sur sa tête de ce qui pouvait m'advenir, lui seul devait me recevoir, et qu'Abd-es-Sâmate n'y avait aucun droit. Cet argument, qui renversait les rôles, puisque les obligations étaient du côté de Ghattas, fut aisément détruit; et je continuai mes emballages.

Abd-es-Sâmate, qui déjà m'avait fait une quantité de présents, — jusqu'à vingt-cinq moutons à la fois, — devait passer près de la zèriba vers la mi-novembre. Je partis donc à cette époque.

Trente-six ballots seulement composaient mes bagages. Mes Nubiens, trois esclaves et un interprète que m'avait procuré mon hôte, formaient toute ma suite; mais la caravane à laquelle j'allais m'associer comptait près de deux cent cinquante hommes. Nous la rejoignîmes à Koulongo, au moment où s'achevaient les préparatifs nécessaires pour le passage du Tondj, qui alors était dans toute sa hauteur.

Ce fut le 17 novembre qu'en réalité commença le voyage. Une heure de marche nous fit gagner la plaine que traverse la rivière. Quatre porteurs, chargés d'une espèce de palanquin, avaient reçu l'ordre de me prendre sur leurs épaules chaque fois que le terrain serait marécageux, ou trop encombré d'herbe; et cela jusqu'à l'endroit où nous attendait le bac. Celui-ci, construit en chaume, était un grand radeau sur lequel on déposa les bagages. La plupart des Bongos s'y cramponnèrent, tandis qu'une escouade de nageurs habiles le remorquait vers l'autre bord. Quant aux Nubiens, ils se remuaient dans l'eau avec l'agilité des poissons, luttant contre le courant, et repêchant les colis qui, dans ce passage tumultueux, perdaient leur équilibre.

Le Tondj avait là deux cents pieds de large. Près de la rive droite, il coulait avec une vitesse de cent vingt pieds par minute.

Du côté où nous abordâmes, la plaine se ressentait beaucoup moins des effets de l'inondation; et en quelques instants nous atteignîmes un escarpement rocheux qui bornait la route au midi. Parvenus à un peu plus de deux cents pieds d'altitude, nous vîmes se déployer la dépression où la rivière serpente, et dont les méandres étaient indiqués par les roseaux qui en garnissaient les bords. Les miroirs de plusieurs marigots étincelaient au soleil; et dans le lointain se voyaient une série d'ondulations boisées. Comme un fil sombre jeté sur la verdure, notre caravane se déroulait au fond du paysage.

Un bouquet de bois décorait notre escarpement. J'y trouvai pour la première fois le *vatica*, nouvel arbre caractéristique de cette région, arbre de moyenne grandeur, ayant l'aspect de l'aune, et que désormais nous verrions par groupes détachés. Avec lui se montraient, dans le sous-bois, les plus charmants types de la végétation : l'*anona* avec ses larges feuilles d'un vert bleu; le *grewia mollis*, aux longues ramilles, d'où l'on tire une filasse abondante; le *bosia* à feuilles de saule, qui appartient à la famille des pins; et tant d'autres que la contrée nous offrait déjà depuis longtemps.

L'heure était avancée lorsque toute la bande eut gagné le plateau; et la marche se termina peu de temps après. Nous fîmes halte dans une petite zèriba qui appartenait à Ghattas, mais qui, par suite de la désertion des Bongos et de son accès difficile en temps de pluie, avait été abandonnée. Pas d'endroit d'une désolation plus complète.

Un ruisseau, qui en juillet et en août devient une rivière considérable, passe auprès de cet ancien poste et va rejoindre le Tondj à une distance de quelques lieues. Les Bongos l'appellent *Doggoroû;* mais dans le pays qui sépare les Bongos des Niams-Niams, il porte le nom de *Lehssi*. Nous le remontâmes pendant deux heures; puis, le suivant au milieu d'un fourré où il s'engageait, nous le traversâmes, ayant à peine de l'eau jusqu'à la ceinture.

Au delà du Doggoroû, le pays s'élève graduellement pendant plus de quarante milles. C'est la première montée de quelque importance que j'aie rencontrée au sud du Bahr-el-Ghazal.

L'incendie des steppes avait eu lieu; le paysage me rappelait singulièrement notre fin d'automne. Beaucoup d'arbres étaient nus; et dans tous les endroits que le feu avait épargnés, le sol était jonché de feuilles mortes, ou couvert d'herbe sèche.

Ce soir-là, nous nous arrêtâmes dans une clairière, où le camp fut établi. Un grand nombre d'antilopes avaient été vues pendant le jour; on en avait abattu une quantité considérable. C'étaient des waterboks (*egoceros ellipsiprymnus*), dont la tête est caractérisée par un véritable mufle et par de belles cornes annelées, d'une courbe des plus harmonieuses. La robe de cette antilope, revêtue d'un poil long et soyeux, constitue chez les Niams-Niams une parure très-estimée.

Ce waterbok se trouve principalement dans les forêts épaisses, où il vit solitaire ou par petits groupes. Il est d'une atteinte facile, en raison de la blancheur de ses flancs, qui brille dans l'ombre et qui trahit sa présence. Bien qu'elle soit un peu maigre, la venaison des jeunes m'a paru excellente.

Au point du jour, de toutes nos antilopes il ne restait plus que les squelettes, ou plutôt leurs fragments; les os avaient été brisés pour en extraire la moelle; et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ni la peau, ni les cartilages n'avaient rebuté les mangeurs. L'homme vorace avale ce que dédaignent les bêtes de proie.

Le troisième jour, vers midi, après avoir fait environ seize lieues à partir de Koulongo, nous arrivâmes à Douggoù, principale zèriba de Chérifi, qui avait quelques petits États dans ces régions lointaines. Malgré l'étendue presque sans bornes où il pouvait agir, Chérifi était en hostilités ouvertes avec Abd-es-Sâmate. Le refus, de la part de celui-ci, de rendre une esclave qui, maltraitée, s'était réfugiée dans un de ses postes, était le prétexte de la querelle ; mais les combats qui s'en étaient suivis avaient fait de cette question de procédé une véritable guerre. Deux mois avant notre passage, une caravane appartenant au Kénousien s'était vu attaquer par les gens de Chérifi ; plusieurs porteurs avaient été massacrés, d'autres blessés grièvement, le reste mis en fuite. Trois cents charges d'ivoire étaient restées aux mains des agresseurs. Abd-es-Sâmate s'était borné à la réclamation des dommages-intérêts. Non-seulement Chérifi n'avait pas écouté la demande, mais il avait excité ses nègres à faire des incursions sur les domaines de son rival. Le sang avait coulé de nouveau; et ma collection de crânes s'enrichit de magnifiques spécimens, recueillis sur la route.



Antilope ellipsiprymna. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A une demi-lieue environ de la zèriba ennemie, la caravane s'arrêta. Chacun revêtit ses plus beaux atours; et nos soldats se remirent en marche, parés des vives couleurs d'une perse tout flambant neuf. La coupe de ces vêtements à la turque n'était pas étrangère à la fierté que notre escorte fit paraître; et à la vue de ces beaux soldats, si pleins d'assurance, et accompagnant un blanc, les Bongos embusqués dans les bois s'abstinrent de toute hostilité.

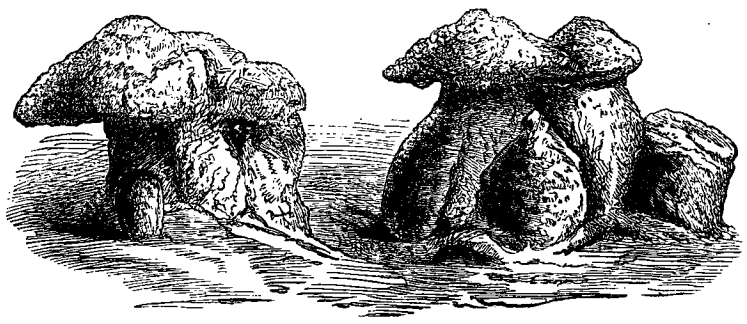
Nous approchâmes ainsi de la zèriba, où, pendant que la caravane s'établissait en plein air, je recevais le meilleur accueil du frère de Chérifi, gouverneur de la station.

Entre le Dioûr et le Tondj, sur un espace de quelque soixante-dix milles, se voyaient encore il y a trois ans de grands villages populeux. On n'y trouve plus aujourd'hui qu'un petit nombre de huttes éparpillées autour des établissements. Parfois les débris carbonisés d'une enceinte se rencontrent dans le steppe; mais en général les seuls vestiges de la demeure de l'homme sont dus à la persistance des mauvaises herbes, qui partout se mêlent aux plantes cultivées, et qui marquent la place où furent autrefois les champs et les jardins.

L'origine indienne de la plupart de ces herbes familières, dont je pourrais citer cinquante ou soixante espèces, est digne de remarque. Leur présence est un indice tellement significatif du passage de l'homme, que leurs stations botaniques pourraient servir à l'histoire des migrations d'un peuple, non moins sûrement que les preuves tirées du langage ou des caractères de la race.

Nous fîmes environ cinq lieues sur un terrain coupé de marais et de fondrières, et nous arrivâmes à Daggoudoù, seconde zèriba de Chérifi, où ce dernier résidait alors.

Partout des arbres malingres ou difformes; un aspect désolé. L'incendie annuel des herbes sauvages a sur la végétation une influence dont les effets sont incalculables. Dénudée au moment de la sécheresse, la couche d'humus, que le charbon et les cendres finissent par remplacer, est balayée par le vent, entraînée par les eaux quand revient la pluie, et ne laisse d'autre assiette aux plantes nouvelles qu'une roche, la plupart du temps ferrugineuse et friable. Sur les points où le sol résiste, la violence des flammes n'a pas une action moins décisive. Les vieux arbres, saisis par leurs branches mortes, périssent complétement ; et le jeune scion qui n'est pas tué se contourne et se rabougrit. De là cette rareté des belles cimes, et les anomalies qui s'observent à la base d'un si grand nombre de tiges, à la naissance de tant de rameaux.



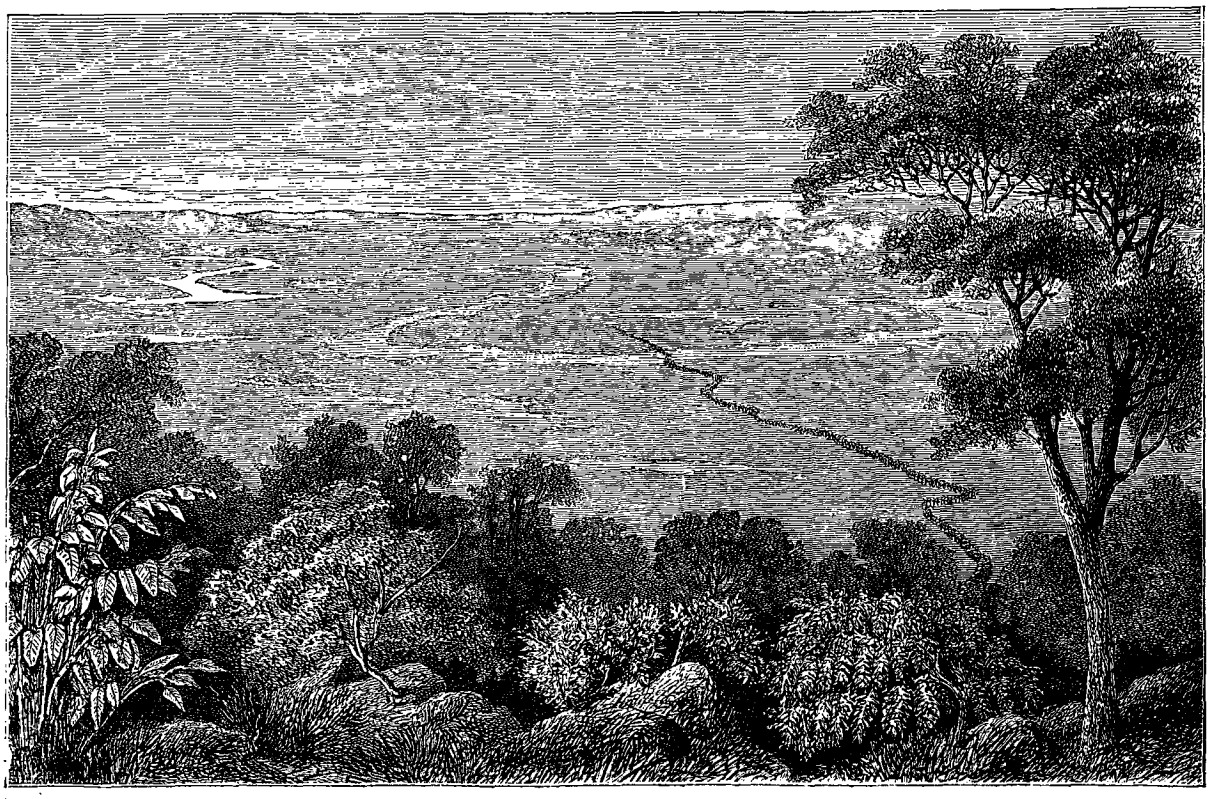
Demeures du *termes mordax*. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par intervalles, le roc se voilait d'une couche d'ossements, indiquant l'endroit où des esclaves étaient tombés de fatigue ou d'inanition. Squelettes humains et traces d'incendies jalonnent ici les pistes musulmanes. J'étais de jour en jour plus vivement blessé par cet affreux spectacle; et dans chaque zèriba m'attendait la misérable vue de pauvres enfants, soit orphelins, soit abandonnés, qu'on laissait mourants de faim, et couverts de plaies dégoûtantes, suite des brûlures qu'ils s'étaient faites en roulant dans le feu pendant leur sommeil.

Quatre lieues et demie vers le sud nous séparaient encore de Sabbi, la grande zèriba d'Abd-es-Sâmate. A moitié chemin nous trouvâmes le Koddi, rivière parfois considérable, dont la largeur n'était alors que de vingt pieds, et où nous eûmes de l'eau jusqu'au dessus des hanches. Sur ses bords où il paraissait croître abondamment, je retrouvai l'euphorbe candélabre, que je n'avais pas vu depuis que nous avions quitté la rive gauche du Dioûr.

De petites fourmilières ressemblant à des champignons couvraient partout le sol pierreux; c'étaient les demeures du *termes mordax*. Dans toute la province d'Entre-Rohl-et-Dioûr, les groupes de ces petits édifices constituent l'un des traits essentiels du paysage. Ils ont rarement plus de trente pouces de hauteur, ce qui les distingue des forteresses, six fois plus hautes, du termite belliqueux. Lorsqu'ils deviennent trop étroits,



Dépression du Tondj. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

de nouveaux bâtiments s'élèvent et abritent une nouvelle colonie. Composée d'argile, la muraille en est si bien faite que le plus violent coup de pied ne lui porte nulle atteinte.

Les indigènes démolissent ces fourmilières à coups de massue, en mettent tremper les fragments dans l'eau jusqu'à ce qu'ils se délayent, et font usage de ce mortier pour construire leurs maisons.

Ce fut le 23 novembre, après sept jours de marche dans un pays sans habitants, que je fis mon entrée chez Abd-es-Sâmate. Jamais hospitalité ne fut plus généreuse et plus prévenante. Trois belles cases, entourées d'une enceinte particulière, avaient été bâties pour moi. Rien d'engageant comme ces toits de chaume dans tout leur éclat. Mon hôte avait poussé l'attention jusqu'à me pourvoir de tables et de chaises; et afin que j'eusse du lait tous les jours, il avait envoyé chercher des vaches à une distance de plusieurs journées de route. Aucun effort ne lui avait coûté pour que je fusse amplement fourni de tout ce qu'il était possible d'avoir dans cette région primitive.

La zèriba de Sabbi est située au fond d'un vallonnement, entre des collines dont la chaîne se dirige du sud-ouest au nord-est. De nombreux hameaux et des champs cultivés l'entourent. A l'époque de mon arrivée, c'était le chef-lieu des territoires bongo et mittou d'Abd-es-Sâmate, dont les domaines s'étendaient vers le sud à une distance de soixante milles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès que je fus installé, je commençai mes courses dans le voisinage, ainsi que j'avais fait à la zèriba de Ghattas. La flore, dans cette saison, n'avait que très-peu de chose à m'offrir; et le peu qui m'était offert ressemblait beaucoup à ce que j'avais déjà vu entre le Dioûr et le Tondj. Mais le pays s'était modifié; les steppes n'avaient plus la même étendue; les forêts, moins déchirées par les savanes, étaient généralement plus ombreuses; et à leur plus grande épaisseur correspondait une faune plus variée.

Au milieu de mes courses, je ne perdais pas de vue mon projet de voyage au pays des Niams-Niams; plus que jamais il occupait ma pensée; je m'y préparais autant que possible en continuant mes études de mœurs, de langues et d'anthropologie, dont les allants et les venants me fournissaient les moyens. Les Bongos eux-mêmes m'offraient ici plus d'intérêt que chez Ghattas, où un plus long asservissement leur avait fait perdre beaucoup des habitudes et du caractère de leur race.

La moisson venait de finir, leurs greniers étaient pleins; c'était le moment des fêtes. Que de nuits troublées par l'orgie aux infernales clameurs! Mieux valait observer que de rester sur sa couche.

A pleins poumons, à tour de bras, à pleins gosiers, ces hommes soufflaient, battaient, hurlaient! Et trompes énormes, tubes et tambours gigantesques, rugissements, cris aigus, tonnaient, grondaient, retentissaient jusqu'au matin.

Voici quel est en général le programme du concert. Lentement et à voix basse, quelque vieillard décrépit, quelque femme édentée commence un récitatif douloureux. Bientôt quelqu'un sort d'une hutte voisine; puis un second personnage; tous deux montrent du doigt le premier chanteur, comme pour dire : C'est sa faute! On arrive; la foule se presse. Tout à coup l'assemblée, prenant le même rhythme, éclate en un chœur universel, qui se développe et devient une fugue mirobolante, où, à un signal donné, toutes les voix se fondent en un cri perçant.

Alors débute une série de contorsions inimaginables. Ils sautent, tourbillonnent, roulent et rebondissent comme des balles élastiques. On dirait tous ces corps lancés par une machine, tant leurs bonds et leurs gestes ont d'ensemble et de régularité. Les trompes, les tambours ne cessent pas de tonner et de mugir; bras et poumons sont infatigables. Soudain le bruit s'arrête; profond silence; mais rien qu'une pause : le bruit et le mouvement reprennent aussitôt, plus rapides, plus étourdissants que jamais.

Un grand nombre de danseurs portent des boulets de fer aux anneaux qui leur décorent les chevilles, et les agitent avec une telle violence, qu'ils en ont les pieds inondés de sang.

Ici, plus qu'ailleurs, ces folles débauches, pour lesquelles il faut tant de bière, multiplient les jours où l'on ne vit que de racines.

Le sol n'est pas moins fécond autour de Sabbi qu'à la zèriba de Ghattas; on y voit également des épis de sorgho pesant six livres; mais la portion cultivée est beaucoup moins grande.

A de vastes cultures, les naturels joignaient autrefois des chèvres, des moutons, des volailles en quantité surprenante : tout cela a disparu; et les habitants, réduits eux-mêmes à un petit nombre, ne peuvent plus se livrer assidûment au travail de la terre, obligés qu'ils sont de porter les marchandises. En fait de cuivre et de grains de verre, leur richesse a augmenté; mais la disette est venue. C'est justement ce qui est arrivé à leurs oppresseurs, que la famine a chassés de Nubie où la conquête et ses exactions ont rendu le pays inculte.

Les animaux sauvages se trouvent bien de cet abandon du sol. Autour de Sabbi, je n'ai pas compté moins de douze espèces d'antilopes; et toute la faune y est plus variée que dans la région précédente. Parmi les petits carnivores qui s'y rencontrent en grand nombre, la mangouste rayée a été pour moi l'un des plus intéressants. Je m'étais procuré quelques échantillons vivants de cette espèce, qui est largement répandue; j'ai été fort surpris de la promptitude avec laquelle ce petit animal s'habitue à la vie domestique. Une fois établi dans votre demeure, il ne veut plus en sortir. C'est un être insolent, qui n'éprouve nulle crainte de l'homme et n'a aucune obéissance. La mienne se rendit insupportable par sa curiosité; elle ouvrait toutes mes caisses, toutes mes malles, renversait mes pots, brisait mes bouteilles, sans autre but apparent que d'en examiner le contenu. Son museau effilé, toujours flairant, toujours furetant, lui servait de levier pour arriver à ses fins. Avec quelle habileté elle découvrait la cachette où mes poules allaient pondre! elle s'y faufilait, et apprenait le goût de mes œufs avant que j'eusse pu les recueillir. Non moins perfide que rusée, elle arrivait, traînant la queue, puis l'agitait, prenait des airs câlins, et vous faisait des agaceries. Vouliez-vous la toucher, elle vous happait le doigt et le mordait vigoureusement.

Excursion. — Harem d'Abd-es-Sâmate. — Près d'un tamarinier. — Mangeurs d'hommes. — Cent cinquante petits esclaves. — Souper. — Entrée chez les Mittous. — Pays plus accidenté. — Ngama. — Dimindoh. — Palais de chaume. — Hospitalité. — Boisson rafraîchissante. — Réception. — Remords. — La faim étouffe la conscience. — Le Moro. — Mal au pied. — Scrupule religieux. — Sous les palmiers. — Laideur féminine. — Le Vouohko. — Vaste plaine. — Le Rohl. — Réception honorifique. — Khartoum. — Archers habiles. — En litière. — Poisson tué à coups de flèche. — Nouveau paysage. — Excellent accueil. — Déception. — Commerce d'esclaves. — Les frères Poncet. — Les Mvolos. — Zèriba fantastique. — Daman. — Tinnea ethiopica. — Petites misères d'un blanc. — En route. — Pénurie d'éléphants. — Perruque intéressante. — Heureuse tournée. — Grand festival. — Abd-es-Sâmate. — Son discours, ses intentions. — Calcul difficile. — Deux mille porteurs. — Les Mittous. — Débilité. — Costume. — Coiffures. — Tatouage. — Carcans. — Médiocrité des constructions. — Supériorité musicale. — Mélodie.

Quelques zèribas fondées récemment chez les Mittous avaient permis à mon hôte de porter beaucoup plus loin sa frontière orientale. Désirant visiter ces nouveaux établissements, je partis avec trois de mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serviteurs et dix naturels chargés de mes bagages ; plus, un officier de la garnison qui devait non-seulement me servir de guide, mais veiller à ce qu'il ne me manquât rien pendant la route.

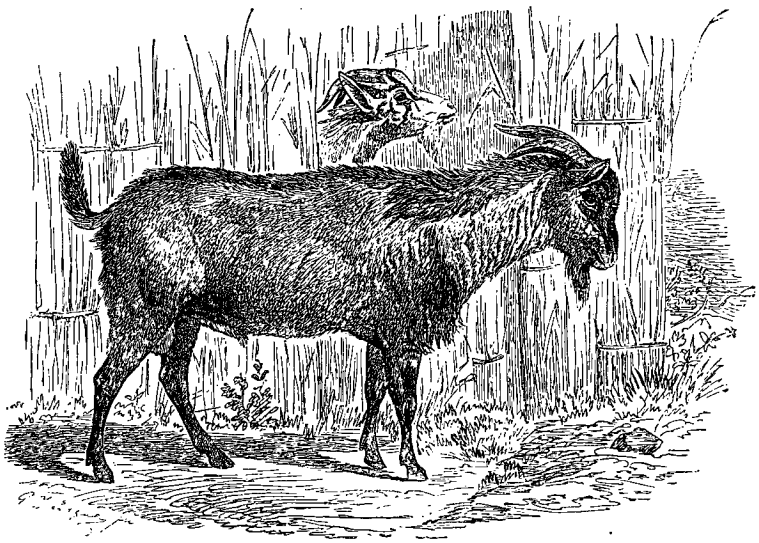
Une brève étape nous conduisit à Boïko, où, plongé dans une épaisse forêt, était le harem d'Abd-es-Sâmate La première épouse, tout en demeurant invisible, nous reçut avec honneur ; et, bien qu'étant la fille d'un sauvage niam-niam, elle fit preuve de civilisation jusqu'à nous servir d'excellent café et plusieurs mets très-appréciés des gens de Khartoun.

Ayant repris notre marche au levant, nous gagnâmes le Toudaï, petite rivière qui, à cette époque de l'année, murmure dans un canal de vingt à trente pieds de large, et forme çà et là de profonds bassins, toujours très-poissonneux.

Notre première nuit se passa près d'un superbe tamarinier, qui probablement sera longtemps encore un point de halte pour toutes les caravanes qui prennent la route de l'est.

Comme nous allions nous remettre en route, quelques habitants d'un village voisin nommé Ghigji nous apprirent qu'un soldat qui s'était couché devant sa porte avait, cette nuit même, été la proie d'un lion.

Pareil malheur était arrivé si souvent depuis quelques mois, que la plupart des gens du village avaient émigré et changé plusieurs fois de résidence ; mais les mangeurs d'hommes les avaient suivis partout.



Chèvres. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous fûmes bientôt à Ghigji, la plus misérable de toutes les bourgades : une haie d'épines sans ouverture visible entourant des huttes pour la plupart abandonnées ; et, sur les toits, des gens frappés de terreur, qui, malgré la hauteur du soleil, n'osaient pas descendre de leurs perchoirs dans la crainte où ils étaient des lions.

Silencieux et abattus, mes hommes continuèrent à cheminer, le fusil à la main, troublés par le moindre frôlement, scrutant le sentier du regard et croyant toujours reconnaître les pas de l'ennemi.

Après une longue marche, nous arrivâmes à Dokouttoû, zèriba d'Abd-es-Sâmate située à l'extrême limite du pays des Bongos, sur la frontière du levant, et à vingt milles de Sabbi. Une petite bande d'esclaves, composée de cent cinquante têtes, enfants et jeunes filles, y passa pendant notre séjour, qui dura quarante-huit heures. Cette bande venait du territoire que Ghattas et Agar se sont taillé dans l'est. Plusieurs vieilles femmes, également esclaves, étaient chargées de la surveillance des enfants.

Le soir, les gens du village apportèrent cinquante écuelles de gruau de pénicillaire ; plus, cent autres remplies de bouillie d'hyptis, de courges, de farine, de viande, de poisson sec, de mélochie sauvage et d'une sauce faite avec de l'huile de sésame. La distribution eut lieu avec beaucoup plus d'ordre que je ne m'y serais attendu ; le repas s'avala rapidement ; puis toute la bande fut entassée pêle-mêle dans une couple de huttes.

Partis de Dokouttoû, nous fîmes trois lieues au sud, à travers un bois clair-semé qui longeait la rive gauche du Roah, et nous passâmes la rivière près d'une petite bourgade dont les habitants n'étaient plus des Bongos, mais des Mittous.

Le sentier se déroula au milieu d'immenses prairies où de grands bassins, presque des lacs, renfermant une eau morte, semblaient être d'anciens lits du Roah. Entre celui-ci et le Rohl, l'uniformité des roches est brisée par des projections de gneiss et des collines éparses. J'ai vu, à dix lieues de Ngama, dans un terrain du même genre, des blocs de pierre où l'on aurait taillé des obélisques d'une dimension colossale. Ces lieux accidentés, où le roc surgit sous diverses formes, alternent avec de grands plateaux non moins unis que des miroirs.

L'établissement de Ngama, le plus considérable de tous ceux qu'Abd-es-Sâmate avait chez les Mittous, s'appelait ainsi du nom d'un chef indigène qui, avec ses vingt femmes, résidait à peu de distance. Les gens du pays nomment cet endroit Mittou-Mor.

De Ngama, prenant au nord-est, nous nous dirigeâmes vers Dimindoh, simple station de chasseurs d'éléphants qui appartenait à Ghattas. Nous étions alors au point culminant du district, et le pays offrait plus de défilés, de déchirures, de lits torrentiels que dans la partie précédente.

Dimindoh, construit récemment de paille et de bambous, l'avait été à grands frais. Il y avait là de véritables palais de chaume, resplendissants de toute la gloire de la blonde Cérès. Pas de vermine dans leurs toitures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

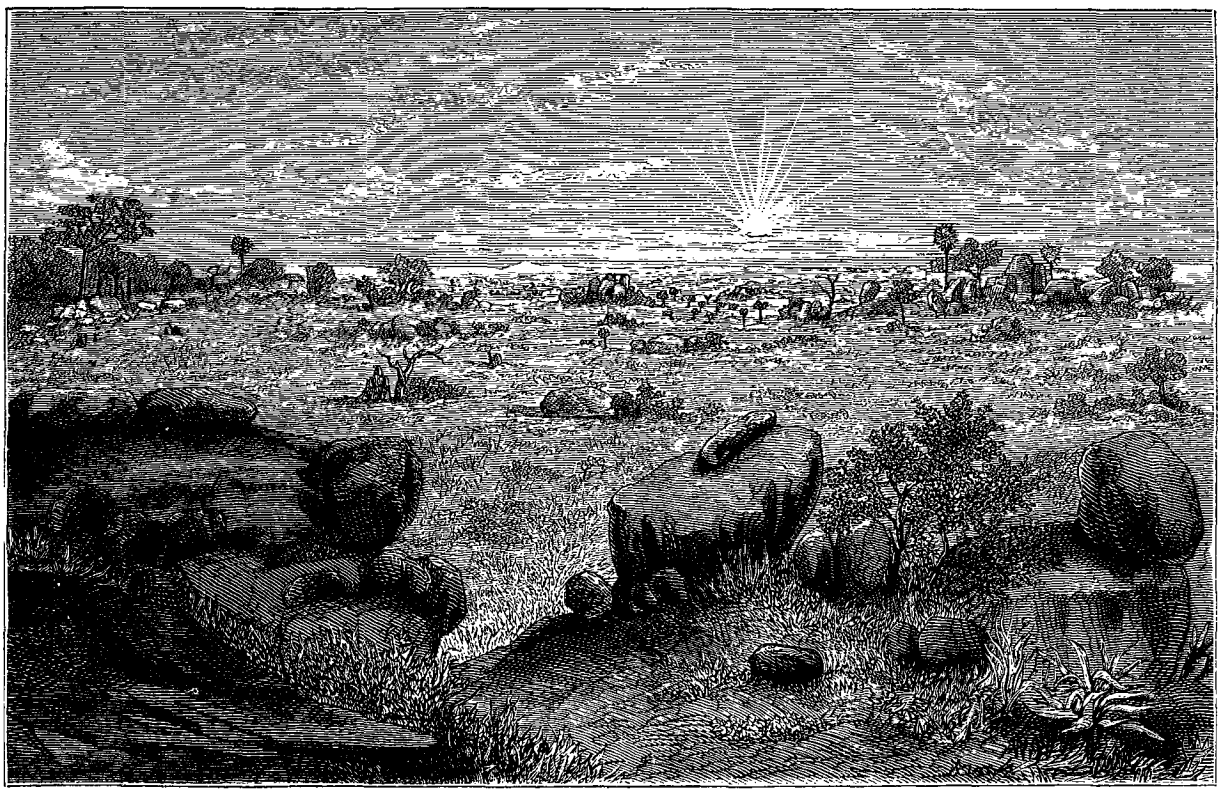
neuves; on y dormait sans être dérangé par les rats; et ces demeures champêtres avaient encore le doux arome des prairies.

Nous fûmes parfaitement reçus. L'alambic était déjà en pleine activité, et l'on me donna plusieurs gourdes remplies d'un spiritueux moins absolument mauvais que celui de l'Égyptien de Gourfala.

Partout, d'ailleurs, je n'ai eu qu'à me louer de l'hospitalité des zèribas. J'y ai toujours eu du laitage, de la farine et de la viande, souvent à profusion. A mon arrivée, on apportait dans ma case, selon la coutume nubienne, un rafraîchissement nommé *abrey*. C'est un breuvage tout simplement fait d'une pâte ayant beaucoup de levain, pâte séchée, mise en miettes et infusée dans l'eau. Le goût en est agréable et le voyageur ne saurait trop vanter l'abrey. A ce rafraîchissement de bienvenue s'ajoutait l'usage patriarcal d'apporter un bassin et de laver les pieds de l'arrivant.

Ces préliminaires terminés, je m'asseyais sur l'angareb (sorte de couchette), qui presque toujours était recouvert d'un élégant tapis de Perse, et j'attendais les visites. Défilait alors une série de personnages inconnus, qui, après m'avoir fait leurs salaams, plaçaient devant moi, d'un air mystérieux et en silence, des bouteilles, des calebasses, des gourdes contenant du lait, du beurre, de l'eau-de-vie, du miel, de la bière, toutes les friandises que produisait la contrée.

Ma table était, en outre, abondamment pourvue. Cela



Vue prise dans le district de Mvolo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

s'étendait à mes gens. Ainsi à Dokouttoû, en surplus de ce qui nous avait été servi, on tua un bœuf au moment de notre départ, pour que ma suite eût de la viande pendant le voyage.

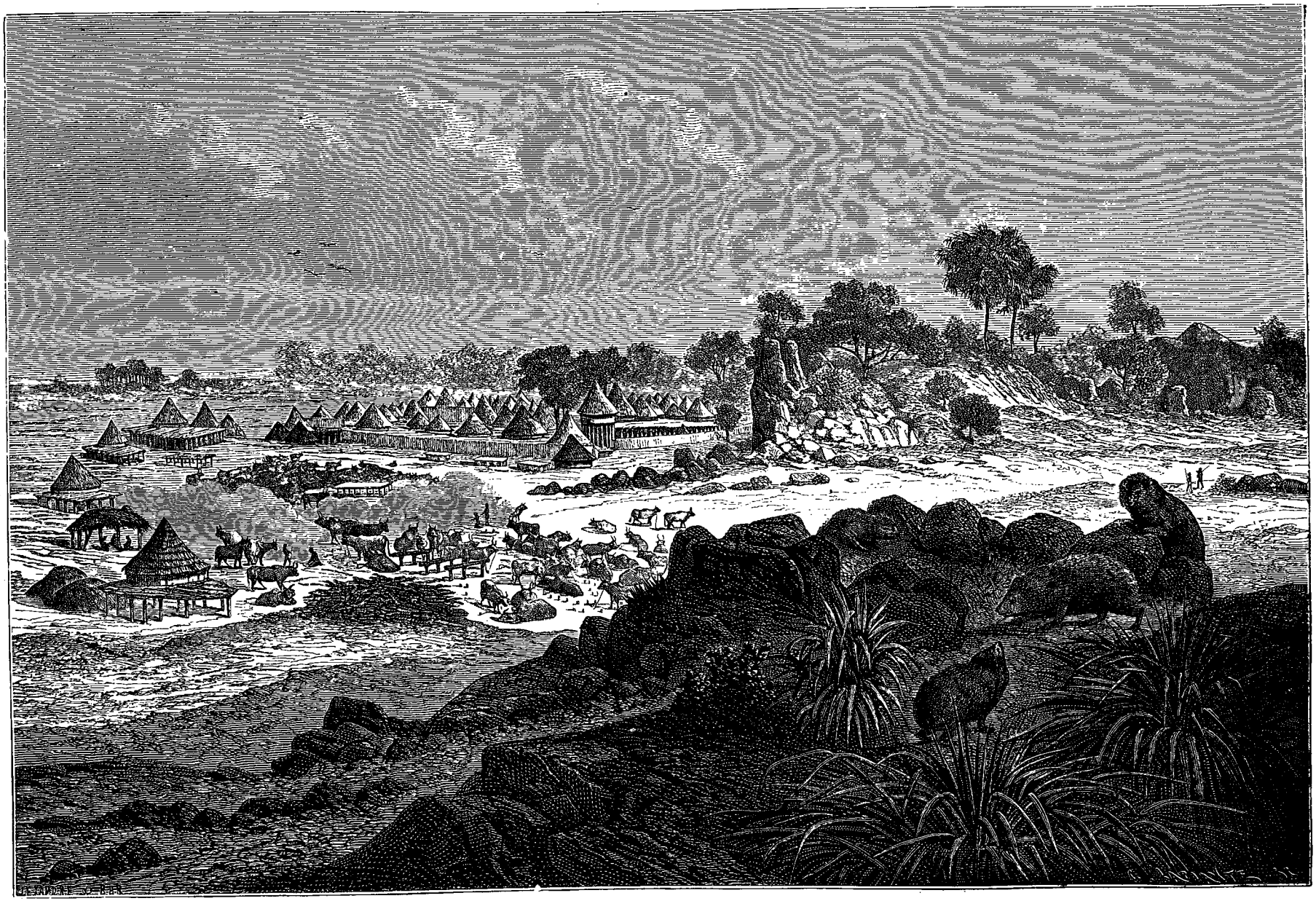
J'en étais attristé : chaque bouchée de nourriture que j'avalais dans ce malheureux pays soulevait ma conscience. Le pain que nous mangions avait été pris, au jour de la récolte, à ceux qui l'avaient fait venir, et qui alors, tout joyeux de leur moisson, fouillaient maintenant la terre pour avoir des racines. Notre viande avait été volée à des gens qui aiment leur bétail jusqu'à l'idolâtrie, et qui payent de leur sang leur opiniâtreté à le défendre. Mais la faim tyrannique étouffait le remords et faisait taire l'émotion.

Au sud et à l'est du Rohl, sur une grande étendue, la contrée porte le nom de *Moro ;* comme elle est peuplée de tribus de nationalités diverses, le nom qui lui est donné est, sans aucun doute, purement géographique. C'est le premier et le seul exemple que j'aie eu dans cette région d'une appellation territoriale qui ne soit pas en même temps celle des gens du pays.

Pendant que je me dirigeais vers le Rohl, un de mes pieds s'enflamma au point qu'il fallut recourir au portage. Ce fut assez difficile : d'abord manque de litière; puis des sentiers trop étroits pour que deux hommes pussent y marcher de front; enfin des gens ne voulant rien porter de lourd que sur leur tête.

Dans tous les endroits où règne l'islamisme, il paraît

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Zèriba Poucet. — Dessin de A. de Bar, d'apres l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'usage défend ce mode de locomotion : affaire religieuse. Pour tout bon musulman c'est pécher que d'imposer à l'homme, même à un noir, le fardeau de votre personne. Ce scrupule est remarquable chez des individus dont l'esprit d'oppression n'a pas de bornes et qui ne reconnaissent à aucun nègre, en tant que païen, nul droit à être traité humainement.

A trois heures de Dangaddoulou notre sentier s'engagea dans une prairie basse ; et, pour la première fois depuis que nous avions quitté le Dioûr, je vis une longue file de borassus qui balançaient, à quatre-vingts pieds du sol, les grands éventails de leur cime. Sous leur ombre nichait une petite bourgade où nous nous arrêtâmes. Ce fut pour moi un vif plaisir de voir les habitants se livrer à leurs occupations journalières, et d'enrichir mon portefeuille de nombreux croquis d'objets de ménage et d'articles de toilette, que les femmes avaient en abondance. Ces femmes, naturellement laides, se mutilent la bouche d'une façon qui les rend plus horribles que toutes celles que j'avais vues jusque-là.

Derrière le village de Baï, nous retrouvâmes le Vouohko, ayant là quarante pieds de large. Il coulait alors dans une vaste plaine qui s'étend à l'ouest du Rohl. Près de deux heures nous furent nécessaires pour franchir, d'occident en orient, cette savane où l'herbe était si haute que, bien que mon brancard fût à six pieds au-dessus de terre, j'étais obligé de me lever pour apercevoir la montagne dont la pente venait expirer au bord du Rohl. Ce dernier baigne en cet endroit la zèriba d'Ahoûri, qui appartient à Ghattas, et vis-à-vis de laquelle nous le traversâmes.

Le Rohl est beaucoup plus considérable que le Tondj. Nous ne lui trouvâmes, le 17 décembre, que soixante-dix pieds de large et deux et demi de profondeur ; mais ses berges sablonneuses, couvertes de roseaux, ont vingt pieds d'élévation, et, à l'époque des pluies, toute la savane est inondée. Il tire son nom des Rohls, tribu dinka établie sur ses bords. Les Mittous, les Madis et d'autres riverains lui donnent celui d'Iahlo ; quant aux Bongos, ils l'appellent Diollibé.

Une réception plus honorifique que jamais nous attendait à Ahoûri. Je voyais, de mon poste élevé, toutes les fourmilières couvertes de têtes noires, et des curieux arriver par centaines pour se trouver sur mon passage.

En approchant de la zèriba, j'aperçus devant la porte cinquante hommes sous les armes, prêts à me saluer de la décharge de leurs fusils. Un frisson d'inquiétude me courut dans les veines ; et ce fut pour moi un soulagement de penser qu'à la hauteur où je me trouvais alors il y avait un peu moins de risque d'être atteint par les coups de feu, qui, selon l'usage, devaient être dirigés vers le sol.

Près d'Ahoûri est une colline où l'on voit trois bourgades, qui toutes les trois sont tributaires de Ghattas. A un jour de marche, au nord-est, s'élève un plateau aux flancs abrupts, que les indigènes, à qui cette position paraît inexpugnable, ont appelée Khartoum pour en exprimer l'importance. J'ignore si le plateau est inaccessible ; dans tous les cas ses habitants ont une grande bravoure et sont d'habiles archers. Attaqués plusieurs fois par les Nubiens, ils les ont toujours repoussés avec perte ; et peu de temps avant notre arrivée, ils avaient à leur tour essayé de surprendre la zèriba, qui probablement aurait été détruite si la garnison de l'établissement Poncet ne l'avait pas promptement secourue.

Dans l'impossibilité où j'étais de me livrer à mes recherches, mon pied allant de mal en pis, je me décidai à partir, et je repris ma place sur la tête de mes quatre hommes. Cette position, d'ailleurs, n'était pas sans avantages ; elle m'ouvrait un horizon plus large, ce qui me dédommageait de mon impotence ; puis l'éclat du ciel, le calme et la solitude des lieux qui m'entouraient, l'air si caressant de l'hiver des tropiques, le repos de cette marche berçante, tout contribuait à me plonger dans une douce rêverie. Le bruissement léger des tiges, frôlées par mes porteurs, me distrayait seul de ma contemplation, et je pouvais me figurer que j'étais dans une barque menée par une force invisible, à travers des flots d'herbe.

Le chemin suivait la rive droite du Rohl et se dirigeait au sud-sud-est. A notre gauche le pays semblait s'élever par des terrasses s'échelonnant peu à peu ; mais la végétation ne changeait pas de caractère : c'était ce que j'avais toujours vu depuis que j'avais mis le pied sur le sol rouge.

Nous repassâmes la rivière, qui avait alors soixante mètres de large, et où mes gens n'eurent de l'eau qu'un peu au-dessus du genou. La quantité de poissons qu'on y voyait était surprenante ; mes nègres s'amusèrent à lancer des flèches aux essaims de petites perches qui foisonnaient là, et ne manquèrent jamais de bien viser.

A partir du Rohl, nous fîmes encore un ou deux milles, toujours au sud-est, et nous arrivâmes à l'établissement que les frères Poncet ont créé dans le Mvolo. Cette fois le paysage avait complétement changé. De toutes parts surgissaient de gros blocs de granit ou de gneiss, tantôt sous forme de cube, tantôt d'obélisque.

Au nord de la zèriba, un peu au-dessus de l'endroit où nous avions passé l'eau, ces projections traversaient le Rohl et y causaient des rapides, qui, sur une échelle réduite, ressemblaient aux cataractes du Nil.

Le gouverneur de Mvolo, qui était au service des Poncet depuis nombre d'années, me reçut avec une extrême courtoisie. Au moment où j'entrai à la zèriba, cent hommes me saluèrent de leur poudre ; et une petite pièce d'artillerie de marine, qui était sous le porche, tira plusieurs coups en mon honneur. Néanmoins, si flatté que je me sentisse d'un pareil accueil, la vexation que je ressentais à la vue du drapeau rouge, chargé du croissant et des versets coranesques, était la plus forte. J'avais espéré qu'ici du moins les trois couleurs affirmeraient l'autorité et l'indépendance européennes ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'étais singulièrement déçu. Le déploiement de la bannière musulmane sur les possessions d'un Français est la preuve la plus manifeste du peu de pouvoir que les marchands de Khartoum ont sur leurs mandataires.

Il n'y avait pas un seul chrétien à la zèriba : d'où l'état de choses n'avait rien qui dût surprendre ; le commerce d'esclaves, dans toute cette région, est non moins tacitement reconnu que, chez nous, les actes des courtiers marrons à la Bourse.

Les frères Poncet avaient eu beaucoup à souffrir de la conduite de leurs employés. Les accusations dont ils avaient été victimes à cet égard, et la difficulté d'agir sur les coupables, leur avaient fait d'abord limiter le nombre de leurs comptoirs. Puis ils s'étaient lassés des opérations qui, malgré eux, se faïsaient sous leur couvert ; et lors de mon passage, ils venaient de céder leurs zèribas au gouvernement égyptien, qui, pendant trois ans, devait leur payer une somme proportionnelle au chiffre des produits. C'est ainsi que la dernière maison européenne s'est retirée du commerce de l'ivoire dans la région du Nil-Blanc, où les Européens seuls l'avaient fondé.

Les habitants du Mvolo s'appellent eux-mêmes Lehssis. Par beaucoup de leurs usages, ils ressemblent aux Bongos et aux Mittous. J'ai trouvé souvent dans leurs demeures ces figures en bois dont j'ai parlé précédemment, figures qui représentent l'épouse défunte ; et Pétherick a vu chez eux des tombes ornées de branches fourchues et de pièces de bois sculptées en manière de cornes, exactement pareilles à celles que j'ai remarquées chez les Bongos.

Le district produit du grain en abondance ; et, pays de chasse et de pêche, il compte une population assez nombreuse, qui paraît être bien nourrie.

Les Mvolos sont généralement d'une taille moyenne ; toutefois j'en ai vu d'une stature et d'une force que je n'ai trouvées que chez les Niams-Niams ; j'ai été surpris du nombre de pieds et de mains d'une grandeur démesurée que l'on rencontre parmi eux.

Quant au pays en lui-même, il différait des lieux que j'avais traversés jusque-là. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, se déroulait une savane dont la couche herbeuse était déchirée par des rocs aux lignes fantastiques, et par des bouquets de bois, ou des arbres solitaires. De gracieux borassus agitaient leurs palmes au-dessus des fourrés, et les teintes variées de l'automne revêtaient la scène de leurs riches couleurs.

Au nord, trois montagnes, voisines d'Ahoûri, dressaient leurs pics violets dans le bleu pâle de l'horizon. A quelque distance, le paysage offrait des teintes particulières de gris et de brun doré, qui se modifiaient graduellement, et qui prenaient, dans le lointain, l'azur du ciel d'Italie ; tandis qu'au premier plan tout brillait des vives couleurs du feuillage : le brun, le jaune, le pourpre, l'olive y alternant avec le vert naissant des bourgeons, le rouge indien des fourmilières, le gris argenté des rocs.

La zèriba elle-même était unique dans son genre. L'aspect chaotique de ses pilotis, de ses entassements rocheux, aurait troublé le sommeil d'un être sensitif. Quelque chose du rêve de l'antiquaire dans cet amas de huttes et d'estacades, près d'un monceau de granit, d'où s'élançaient fièrement des palmyras.

Devant l'enceinte, s'étalait la grande ferme avec ses troupeaux de bœufs et de vaches, ses fumiers toujours brûlants, ses poignées de chaume sur des pieux tortus, abritant des couches de cendre, où les pâtres, qui étaient des Dinkas, s'enivraient de la fumée des tas de bouse.

En parfaite harmonie avec le paysage, des damans habitaient les crevasses du gneiss. Dès que le soleil était couché, on les voyait partout accroupis comme des marmottes à l'entrée de leurs cavernes, où, à la moindre alerte, ils se précipitaient en poussant des grognements prodigieux.

Le daman du Mvolo ressemble beaucoup à celui d'Abyssinie ; selon toute apparence, il fait sa principale nourriture de l'écorce des arbres, et à l'occasion dévore les jeunes pousses et mange de l'herbe. Comme tous les autres, il court sur les branches polies des arbrisseaux qui croissent dans les ravins, et gravit ou descend avec facilité les parois les plus lisses des rochers à pic.

A l'exception du doigt interne du pied de derrière, où ce menu pachyderme a une espèce de griffe, ses orteils ne sont que de petits bourrelets de peau cornée, sans véritables ongles ; et je me suis demandé souvent comment, avec un pied aussi rondelet, il pouvait tenir sur les flancs unis des précipices. Un jour que mon daman blessé demeura collé au granit, et que pour l'en arracher il me fallut déployer une certaine force, j'eus le mot de l'énigme. La plante du pied, chez cet animal bizarre, est élastique, et porte plusieurs coussinets à dentelures profondes, constitués de manière à former le vide en s'écartant.

Les plus grands damans que j'ai tués à Mvolo étaient des femelles, et avaient dix pouces de longueur. D'un pelage gris, elles ressemblaient d'une façon complète à des lapins sauvages. Les mâles avaient la robe plus claire, avec une tache blanche longitudinale et bien marquée.

Trois jours après mon arrivée à Mvolo, je me retrouvai sur pied et capable d'aller vaguer dans les bois qui se déployaient en face de nous. Je vis là, dans toute son exubérance, le concombre Tinné, remarquable par les curieux appendices dont il est couvert. Là croissait également un arbrisseau qui maintenant figure dans les serres d'Europe sous le nom de *Tinnea ethiopica*. Ses branches retombent vers la terre comme celles du saule. Je le regardai longtemps avec émotion : il paraissait pleurer la femme intrépide et charmante qui, avec un sens exquis des beautés de la nature, l'a dessiné la première.

Si bien que je fusse à la zèriba, j'y subissais une foule de petites misères qui me gâtaient ce lieu intéressant. D'après ma couleur, esclaves et soldats indigènes se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

figuraient que j'étais le frère du maître; et c'était à qui d'entre eux me poursuivrait de ses doléances. Les femmes se réfugiaient dans ma case, comme en un lieu d'asile; leurs propriétaires venaient les réclamer, exposaient leurs griefs et me demandaient un jugement contre les fugitives. Pas moyen de sortir sans une escorte de plaignants; les rebuffades ne servaient de rien. Je fus donc très-heureux de m'en aller, et de reprendre la route de l'ouest.

Une marche de sept lieues et demie dans un pays aride nous fit arriver à Legbi, autre zèriba des Poncet; je me retrouvais alors chez les Mittous. Le jour suivant, un peu plus de cinq lieues nous conduisirent à Ngama, où j'appris qu'Abd-es-Sâmate avait quitté Sabbi, avec son armée tout entière, pour aller inspecter ses zèribas du sud. Je continuai dès lors à suivre une direction méridionale afin de rejoindre mon hôte.



Femme loubah. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le surlendemain, prenant au sud-est, nous retrouvâmes le Vouohko, dont les berges, très-escarpées, étaient couvertes de l'ombre épaisse d'arbres magnifiques, des hexalobes qui me rappelaient les vieux châtaigniers d'Europe. De l'autre côté de la rivière était la zèriba de Karo, située chez les Madis. Comme partout, nous y reçûmes bon accueil.

Trois lieues au sud, et nous atteignîmes Reggo, petite zèriba appartenant aussi aux frères Poncet. Les chasseurs de la compagnie à qui l'établissement servait de quartiers s'y trouvaient alors. Deux éléphants qu'ils avaient tués la veille représentaient tout le succès de la chasse de l'année. Il y a quatorze ans, une seule bande de ces chasseurs procurait en une saison autant d'ivoire qu'on en tire aujourd'hui de tous le pays des Niams-Niams dans les années les plus fructueuses.

De Reggo, nous nous rendîmes à Kouraghéra, le point le plus méridional du territoire nouvellement acquis par Abd-es-Sâmate.

Chemin faisant, nous nous arrêtâmes au village d'un chef appelé Kaffouloukkou. Il y avait là un autre chef nommé Goggo; celui-ci, porteur d'une perruque intéressante, composée de fils tressés imbibés d'ocre jaune, et répandant une forte odeur de graisse, voulut bien me permettre de faire son portrait.



Lory, femme mittou.

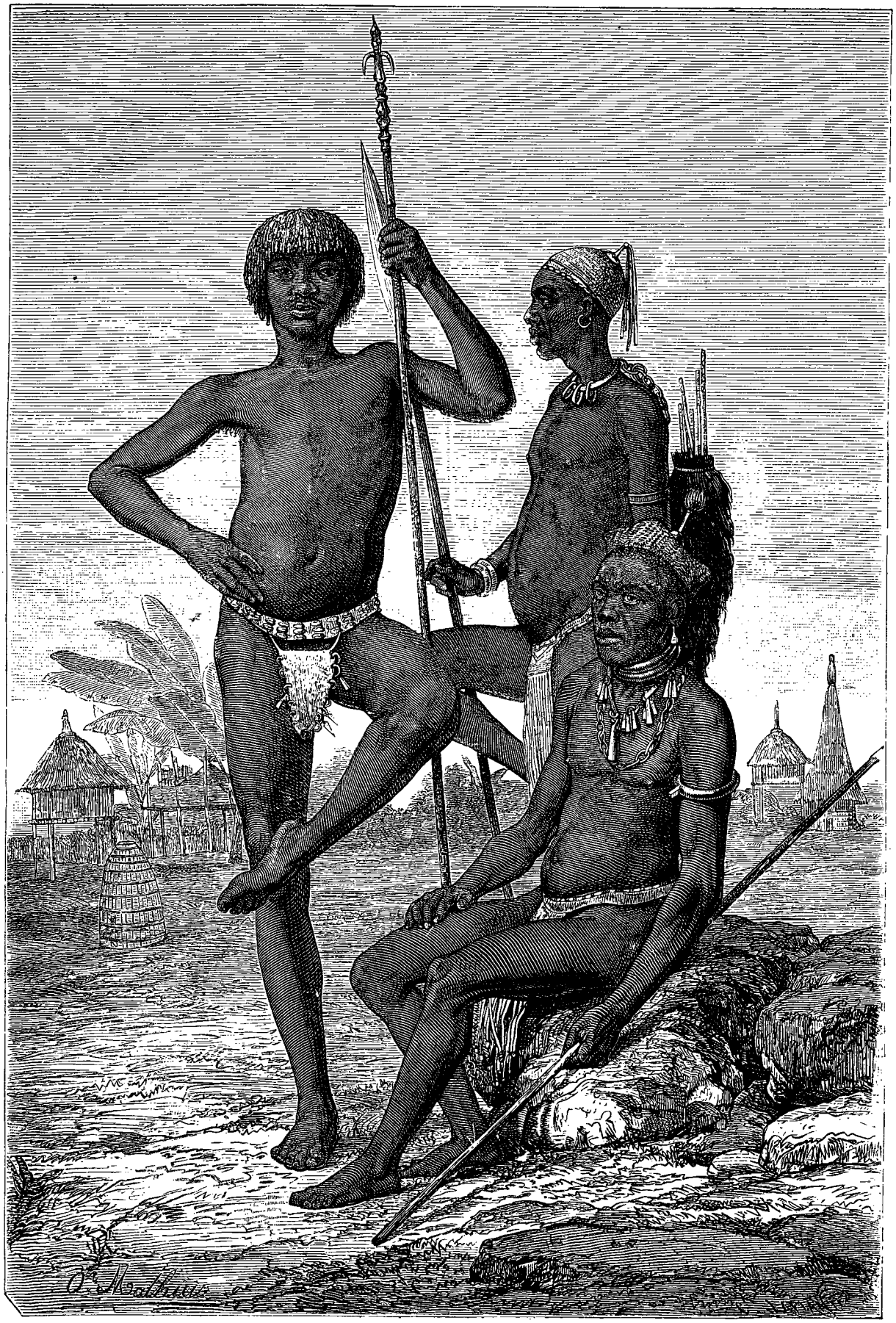


Wengo, femme mittou.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

Pendant ce temps-là, Abd-es-Sâmate, avec plus de cinq cents hommes, battait le pays pour lever les impôts. Je l'attendis à Kouraghéra, où il ne revint que plusieurs jours après. L'expédition avait été des plus heureuses : quelques chefs, qui d'abord s'étaient montrés récalcitrants, avaient fini par céder; et le pays était si riche qu'on se demandait s'il y aurait assez de bras pour transporter les produits de la taxe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A gauche : Goggo, Mittou-Madi. — *Au fond :* Kaffoulouikkou, chef mittou-madi. — *A droite :* Ngama, chef mittou.
Dessin de O. Mathieu, d'après des croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enchanté de ce résultat, et voulant se montrer à mes yeux dans toute sa gloire, Abd-es-Samâte commanda un grand festival qui eut lieu en plein jour. Tout son peuple, divisé, d'après les tribus, par groupes de cinq cents hommes, reçut l'ordre d'exécuter des danses guerrières dignes de la circonstance.

Abd-es-Sâmate lui-même prit une part active à la fête. Habillé en sauvage, ce que pas un de ses collègues n'eût voulu faire, il semblait être partout à la fois: ici, avec la lance et le bouclier; là-bas, avec un arc et des flèches; prenant le tablier des Niams-Niams, le quittant pour le costume des Mombouttous, allant d'un groupe à un autre, et conduisant la danse en maître des cérémonies aussi habile qu'infatigable.

Puis les Bongos de Sabbi nous donnèrent un échantillon de leur talent dramatique. Plusieurs d'entre eux nous représentèrent la scène dans laquelle le glorieux Abd-es-Sâmate avait surpris Mouktar Chérifi et l'avait battu. Un récitatif improvisé, qui accompagnait l'action, expliquait, à la grande joie des Nubiens, comment ledit Mouktar, frappé à coups de bâton, alla rouler dans une haie en criant de la voix plaintive d'une faible antilope : *Ba mi oah!* (Hélas ! hélas !) Et le chœur de reprendre le refrain : *Ba mi oah! Madrishalla, illala, illala.*

Après chaque scène, comme après toutes les danses, les détonations des fusils, chargés de poudre à poignées, éclataient à diverses reprises; quelques-unes ne cessaient pas. Je fus bien plus fatigué de ce jour de fête, avec son vacarme, sa poussière et sa fumée, que de la marche la plus longue et la plus pénible dont je me souvienne.

Le lendemain, Sâmate convoqua les chefs des nouveaux tributaires, et leur exprima ses intentions.

« Écoutez-moi, leur dit-il : je ne vous enlèverai ni vos femmes, ni vos enfants; je ne vous prendrai pas votre grain; mais vous porterez mes provisions et sans aucun délai, car on mourrait de faim à la zèriba.

« Vous, Kouraghéra, allez dans tous vos villages; rassemblez vieux et jeunes, hommes et femmes; prenez tous les garçons qui peuvent porter quelque chose, toutes les filles qui vont chercher de l'eau à la fontaine, et ordonnez-leur d'être ici demain matin. Les ballots sont de tous les volumes; chaque individu sera chargé selon sa force.

« Mais, écoutez bien! S'il en est un qui jette son fardeau et qui s'enfuie, je lui arracherai les yeux. Si un paquet est volé, je prendrai votre tête. »

Et Sâmate brandit vivement son énorme sabre au-dessus de la tête du chef. Puis se tournant vers un autre :

« Les gens de Poncet, continua-t-il, ont tué deux éléphants il y a quelques jours. C'est vous qui, acheté par leurs présents, leur avez fait dire où étaient les deux bêtes. Et vous, Goggo, pourquoi l'avez-vous souffert? N'oubliez pas mes paroles : si les gens de Poncet reviennent chez vous, tirez sur eux. Pareil fait ne doit pas se reproduire, ou vous êtes mort; et si l'un des vôtres porte de l'ivoire à un étranger, que personne ne l'oublie : il sera brûlé vif.

« Vous savez maintenant ce que vous avez à faire; je n'ajouterai plus qu'une chose : il est possible que, voyant un de mes Turcs se promener seul, les gens du pays se cachent dans l'herbe et lui envoient des flèches. A quoi bon ? Les rats et les crabes se cachent dans leurs trous, il y a moyen de les découvrir. Les serpents se glissent dans la paille, on brûle la paille.

« Essayerez-vous de mettre le feu au steppe au moment de notre passage? Moi aussi je dispose du feu, et cette trahison vous coûterait cher. Fuirez-vous, comme vous l'avez déjà fait, aux cavernes de Deragô? Je vous enfumerai avec du piment; et à demi suffoqués, vous serez trop heureux de sortir en demandant grâce.... » Etc., etc.

Dire le nombre de porteurs voulu était facile, le faire comprendre était malaisé; ce fut l'objet d'une nouvelle séance. Comme beaucoup d'autres Africains, les Mittous ne savent compter que jusqu'à dix, et les gestes les plus animés se dépensèrent en pure perte pour exprimer le surplus. A la fin, de menus roseaux furent liés par dizaines, le calcul se fit; et bien que l'intéressé ne pût en dire le chiffre, il en connut parfaitement l'exigence. Pour sa part, Kouraghéra avait à fournir quinze cent trente porteurs. « Comprenez-vous? » lui demanda-t-on. Il fit un signe affirmatif, prit son énorme fagot et s'en alla gravement.

Le jour même nous partions, escortés de deux mille personnes de tous les âges, qui, le soir, étaient avec nous à Déragô. De là nous gagnâmes Kouddou, ensuite Degbé; et, reprenant la route que j'avais suivie pour venir, nous nous retrouvâmes le 15 janvier à Sabbi, où je fus joyeusement accueilli par mes serviteurs et presque étouffé sous les caresses de mes chiens.

Ma course, dont la durée avait été de vingt-quatre jours, et l'étendue de deux cent dix milles, m'avait fait explorer le territoire des Mittous, peuple jusqu'alors à peu près inconnu, même de nom. Les gens de Khartoum désignent sous cette appellation générale un ensemble de tribus qui parlent la même langue, et qui n'offrent guère entre elles d'autres caractères distinctifs que de légères différences de costume.

En réalité, ce nom de Mittous appartient à la section la plus septentrionale du groupe. Les Madis, les Madis-Kayas, les Abakâs et les Loubahs se considèrent comme autant de peuplades indépendantes. Leur territoire collectif, qu'ils appellent Moro, est situé entre le Roah et le Rohl, et, pour la majeure partie, du sixième au cinquième degré de latitude nord.

Si par leurs usages et par leur costume les Mittous ressemblent aux Bongos, sous le rapport de la race ils leur sont très-inférieurs. Leur teinte est plus sombre, leur corps moins robuste, leur énergie beau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

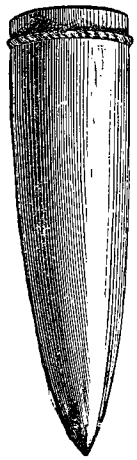
coup moins grande. Ils ne supportent longtemps ni la fatigue du voyage, ni les privations qu'il impose. Presque tous ceux qui nous accompagnaient étaient affligés du ver de Guinée : triste prérogative, car ce ver ne fait élection de domicile que chez les natures qui lui conviennent.

Je ne m'explique pas cette faiblesse des Mittous : leur terre est féconde; ils en obtiennent avec peu de travail du grain, des fruits et des légumes en abondance. Comme les Bongos, ils ont des chèvres et des volailles, et font, en outre, du chien une bête alimentaire.

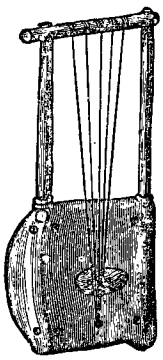
On retrouve chez eux tous les ornements dont nous avons parlé : chaînes et anneaux de fer, colliers, pendeloques, chevilles, blessures décoratives, mais avec quelques modifications et de nouveaux développements. Ainsi, chez les femmes, les deux lèvres ont un disque d'ivoire, de quartz ou de corne, et souvent sont ourlées de fer : ce qui, dans les querelles, permet d'en obtenir un claquement pareil à celui d'un bec de cigogne. Lorsque l'élégante affublée de cette parure a soif, elle est obligée de relever sa lèvre supérieure avec ses doigts, et de se verser le breuvage dans le gosier.

Quelques-unes, surtout parmi les Loubahs, non contentes de la plaque et de la bague, y ajoutent un cône de quartz poli, d'une longueur de deux pouces. Ce bijou leur vaut tant de succès que parfois les dandys le leur empruntent.

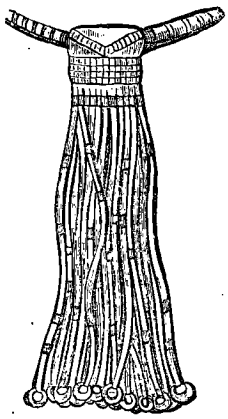
De même que les femmes des Bongos, celle des Mittous emploient un bouquet de feuilles ou d'herbe en guise de tablier. Les hommes portent également le costume des Bongos : un petit morceau de cuir, dont ils se couvrent les reins. A ce vêtement les Madis en joignent un autre purement décoratif, une sorte de tablier très-étroit, composé d'une frange, presque un martinet, dont les lanières se terminent par des anneaux ou de petits objets de métal. Quelquefois la ceinture est large et toute brodée de cauris. C'était la première tribu que je voyais attacher du prix à ces



Cône de quartz, bijou de lèvre (grandeur naturelle).



Lyre mittou.



Tablier des Madis.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

coquillages qui depuis quelque temps ne sont plus estimés dans la province du Ghazal.

Les Mittous des deux sexes dédaignent leurs cheveux; ils se tondent de près, ce qui ne les empêche pas de tenir à être coiffés élégamment. Le portrait de Goggo nous représente une de leurs perruques compliquées; celui de Ngama nous offre un bonnet qui rappelle la toque d'un mandarin ou le chapeau d'un cocher russe. Ils aiment à se mettre derrière la tête une plaque de fer garnie d'une quantité de pointes, auxquelles s'attachent des rangs de perles et des touffes de poil. Ils se font encore un autre bonnet, orné de grains de verre de couleur et qui s'ajuste comme une calotte.

Les hommes montrent du goût pour le tatouage; le dessin le plus répandu consiste en deux lignes qui partent du ventre et qui se dirigent vers les épaules comme les boutons de certains uniformes. Chez les femmes, on voit simplement quelques rangées de points sur le front et sur les tempes.

Forgerons peu habiles, relativement aux Bongos, les Mittous n'en apportent pas moins beaucoup de soin dans la fabrication de leurs flèches, dont ils savent varier les barbelures de vingt manières, et ils montrent une grande ingéniosité dans la forme de tous les brimborions qu'ils suspendent à leurs chaînes ou à leurs oreilles, ainsi que dans les détails de leurs bracelets. Ces derniers ont une projection hérissée de pointes, qui probablement joue un rôle efficace dans les luttes corps à corps.

Aux chaînes de fer de la grosseur du doigt, qui descendent par trois et quatre sur la même poitrine, s'ajoutent des anneaux de cuir d'une force à retenir un lion. Il en résulte cette rigidité d'encolure que donnaient à nos pères les hautes cravates qui nous étonnent dans leurs portraits. Quand un seigneur mittou, décoré de ses chaînes et de ses carcans, passe, tout fumant de graisse, à côté de la plèbe, il n'est pas moins rempli de son importance que le diplomate chamarré d'ordres, qui, mince et raide, traverse nos salons sans desserrer les lèvres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

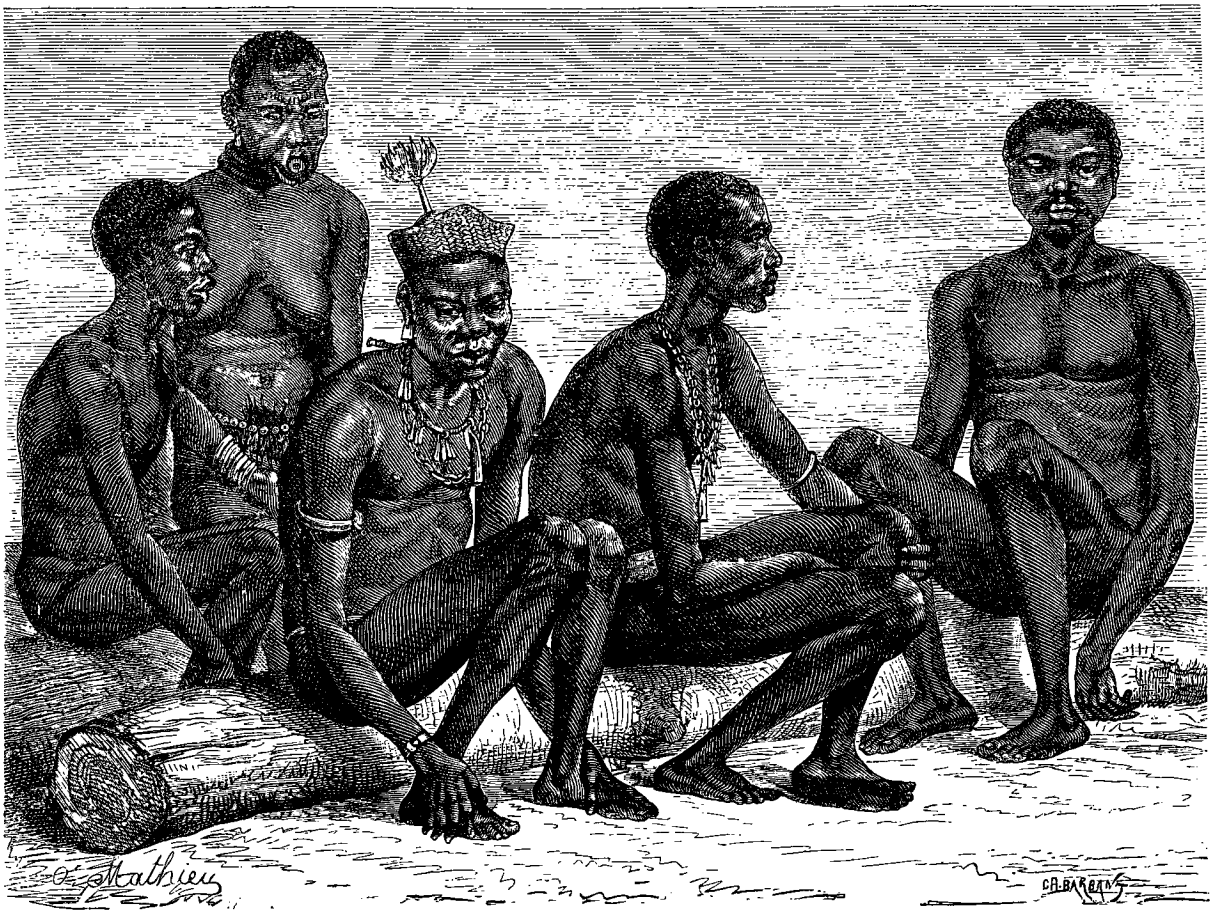
Ces colliers sont mis une fois pour toutes; la décapitation ou le désagrégement du squelette leur permettent seuls de changer de place.

En général, les outils et les ustensiles des Mittous diffèrent peu de ceux des Bongos; l'un des objets dont ils font un usage quotidien est une cuiller de bois à long manche et en forme de croissant avec laquelle ils remuent leurs bouillies.

Chez eux la plupart des tombes sont chargées d'un tas de pierres soutenu par des poteaux, et sur lequel est posé le vase où le défunt prenait sa boisson.

De même que pour l'industrie du fer, les Mittous restent fort loin des Bongos dans l'art du bâtiment. Leurs cases sont faites avec négligence et toutes petites; beaucoup d'entre elles seraient couvertes par une crinoline de forte dimension.

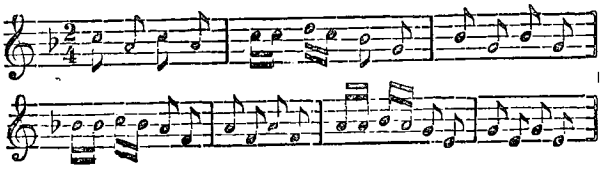
Mais sous le rapport de la musique les Mittous sont infiniment supérieurs à leurs voisins. Au lieu de ces tubes grossiers que les Bongos font mugir, ils ont des gourdes allongées savamment percées de trous, de petits cornets à trois ouvertures, de fines trompettes; un instrument à cinq cordes qui se rapproche de la



Mittous et Mittous-Madis. — Dessin de O. Mathieu, d'après des croquis de l'auteur.

rababa, quelque chose entre la lyre et la mandoline, et des flûtes de bambou d'un modèle entièrement européen.

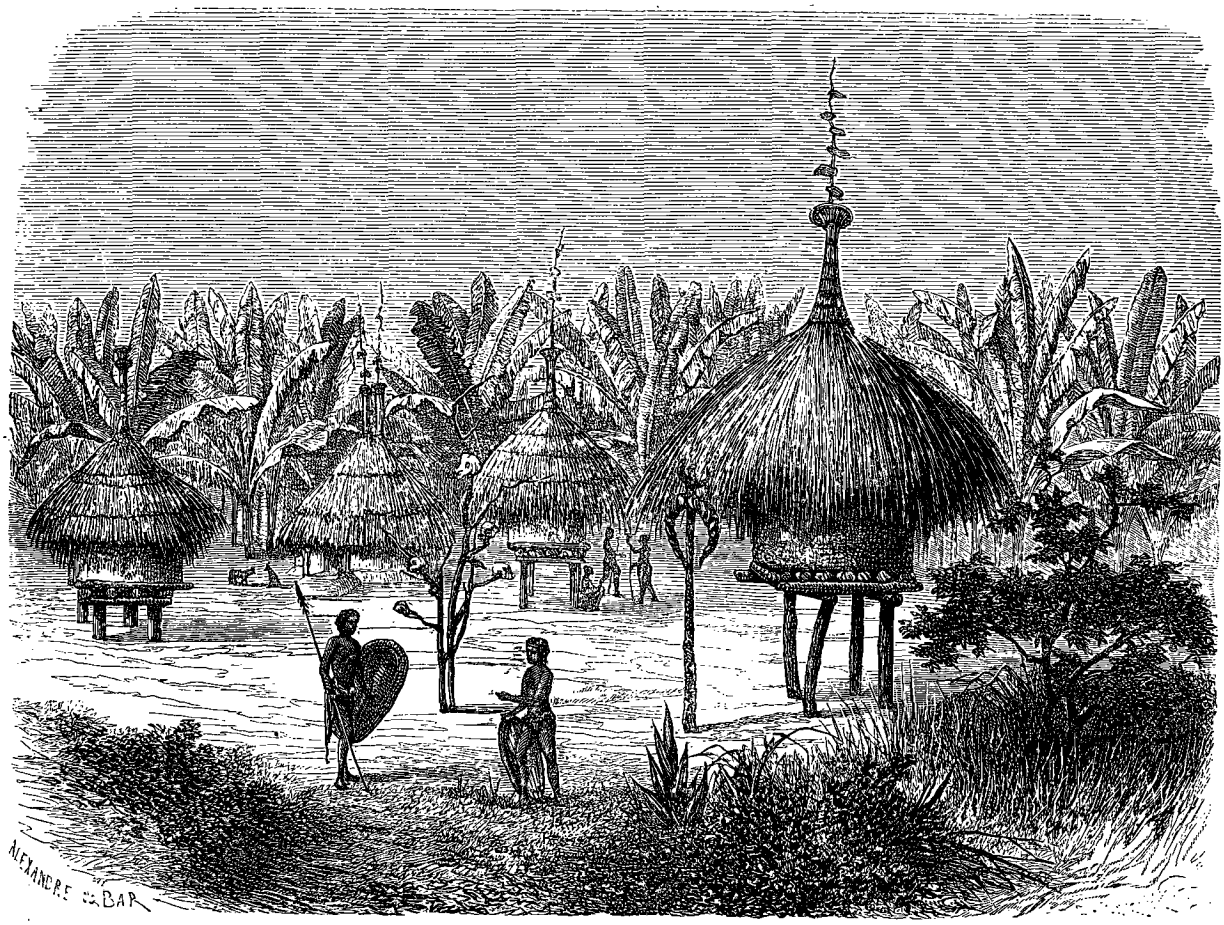
Toutes les peuplades de cette région aiment la musique; les Bongos en raffolent, mais leurs chants ne sont que des récitatifs, des allitérations; on ne rencontre de mélodie que chez les Mittous. Il m'est arrivé d'entendre un chœur chanté par cent d'entre eux, hommes et femmes de tout âge; l'ensemble était parfait à tous égards, et les cent voix, par des nuances bien graduées, variaient fort agréablement les huit mesures d'un thème plein de franchise.



Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hameau des Niams-Niams. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nouveau départ. — Désintéressement d'Abd-es-Sâmate. — Caravane. — Perspective sans bornes. — Premier bivac. — Futaie. — Caamas inabordables. — Flore nouvelle. — Pays vierge. — Porteur exténué. — Terreur du cannibalisme. — Le Tondj. — Niams-Niams. — Herbe de dix-huit pieds de haut. — Guerre d'extermination. — Foule intéressante. — Dandys. — Mbanga d'un prince. — Salut. — Réception. — Bière forte. — Bouquets d'arbres. — Provisions de colocasie. — Ménestrel. — Pays cultivé. — Plantations de bananiers — Beauté du zahoua (lophire ailé). — Découverte. — Végétation exubérante. — Forêt variée.

Le 29 janvier, quinze jours après ma rentrée à Sabbi, j'étais prêt à repartir avec Abd-es-Sâmate, et pour le pays des Niams-Niams. Quatre de mes Nubiens, trois interprètes et trente porteurs, auxquels plus tard s'en adjoignirent dix autres, composaient ma suite personnelle. Cette fois encore, la bande entière m'était fournie par le Kénousien, qui prenait à sa charge tous les frais du voyage, et qui, pendant huit mois, ne se borna pas à me défrayer, mais entra dans tous mes projets et s'appliqua à les faire réussir. Jamais voyageur au centre de l'Afrique ne s'est trouvé dans de pareilles conditions. Tous les muséums qui ont profité du résultat de mes recherches, doivent à Abd-es-Sâmate une grande partie des nouveautés qu'ils on‘

1. Suite. — Voy. p. 273, 289, 305, 321 et 336.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reçues. Et qu'on n'oublie pas qu'il agissait de lui-même, sans pression d'aucune sorte. Pour lui, pas d'influence gouvernementale, nulle promesse de ma part, nul autre dédommagement que le plaisir de seconder mes efforts.

Nous devions partir le lendemain. Arriva un employé de Ghattas que j'avais connu à Dangaddoulou, sa résidence, et qui, à la tête de cinq cents porteurs et de cent vingt hommes d'armes, se dirigeait vers le Kifa. Pour atteindre ce district, il lui fallait traverser les États d'Abd-es-Sâmate, ce qu'il n'aurait pu faire sans autorisation, voire sans un traité d'alliance; la loi est positive; l'enfreindre aurait amené des luttes sanglantes. Le contrat fut passé et les deux bandes se réunirent.

Chacune des caravanes s'augmentait d'un grand nombre de femmes, esclaves ou libres, et d'une foule de négrillons à qui les soldats faisaient porter leur équipement. Celle de Ghattas joignait à ce personnel un énorme troupeau de bœufs qu'elle avait enlevé aux Dinkas, dans la prévision de ce qui l'attendait au désert. Abd-es-Sâmate, qui ne se permettait pas les razzias, était pauvre en bétail, et n'avait fait aucune provision pour les besoins futurs; mais il me restait beaucoup de moutons, de veaux et de chèvres qui m'avaient été donnés dans le Mvolo, et qui naturellement se partageraient entre mes serviteurs et ses Nubiens.

Mettre en file indienne les huit cents personnes dont se composaient les premières sections de la caravane n'était pas facile; on n'y parvint guère avant midi; et ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, après y avoir épuisé tout ce qu'on avait de patience, que les choses se passèrent quelque peu régulièrement.

Les deux premières divisions, commandées par Ahmed et par Badry, purent enfin s'ébranler. Le troisième corps, sous les ordres d'Abd-es-Sâmate, devait nous rejoindre un peu plus tard.

Préliminaire obligé de toutes leurs entreprises, qu'il s'agisse de commerce ou de pillage, le sacrifice propitiatoire d'un mouton avait eu lieu à l'entrée de la zèriba. Les deux drapeaux, celui du Kénousien et celui du Copte, l'un rouge, l'autre blanc, ce dernier portant la croix, mais tous les deux chargés de versets ordonnant le meurtre des infidèles, s'inclinèrent au-dessus de la victime, jusqu'à en toucher le sang; et au bruit habituel du marmottage des prières, la caravane se mit en marche.

Le soleil était dans toute sa force, la chaleur dévorante; je n'en étais pas moins heureux, entouré de mes chiens qui bondissaient, et aboyaient de joie de se retrouver libres. Mon rêve était dépassé; rien ne m'arrêterait. « Allons au bout du monde, m'avait dit Abd-es-Sâmate; je ne reviendrai que quand vous m'aurez dit : c'est assez loin. » Vision qui m'ouvrait alors des perspectives sans bornes!

Après une marche de quelques milles, nous nous arrêtâmes au bord du Tondj, lit profond qui se divisait en deux bras : l'un complétement à sec, l'autre renfermant une eau languissante. Comme il arrive toujours dans les premiers bivacs où les provisions abondent, le camp prit l'aspect d'un pique-nique. A tous les feux rôtissaient, bouillaient ou grillaient des masses de viande; et le festin dura jusqu'à une heure avancée.

Le lendemain, la course fut longue. Nous étions encore sur les terres d'Abd-es-Sâmate. Le pays était fort agréable : une scénerie de parc, que traversaient de nombreux ruisseaux. Vers le milieu du jour, nous fîmes halte à Ngoli, où, sur une étendue de huit milles carrés, nous trouvâmes des bouquets de terminalias qui ressemblaient à nos bois de chênes. Il est rare dans cette région de rencontrer des bois formés d'une seule essence; la forêt y est remarquable par la diversité des espèces qu'elle renferme, et qui s'y entremêlent.

Je passai l'après-midi dans une de ces futaies à poursuivre des caamas, que l'on y voyait en grand nombre. Leur robe chamois se détachait vivement sur le brun foncé des écorces, et nous attirait de loin; mais l'absence de fourré, qui laissait notre camp à découvert, avait mis les bêtes en défiance; et pas moyen de les rejoindre. Au bout d'une heure de fatigue, il fallut me contenter — ce qui m'arrivait souvent — des pintades qui ne manquaient jamais au garde-manger, et dont par bonheur on ne se lassait pas.

Le lendemain matin, je me plaçai en avant, derrière le drapeau, dans l'espoir que l'un des caamas, qui étaient toujours nombreux, se laisserait surprendre; mais plus que jamais sur leurs gardes, au premier mouvement qui se faisait de notre côté, ils fuyaient en zigzag, par des bonds qui les replongeaient vite au fond de leurs solitudes.

Pendant une heure la route se continua sous bois; puis elle franchit une savane et arriva au bord du Teh, qui coulait rapidement entre des berges de vingt à trente pieds de hauteur; rives boisées, où les scitaminées jouaient un rôle essentiel, et où je vis pour la première fois l'oncoba, qui, sur des branches dépouillées de feuilles, portait ses fleurs remarquables par le nombre de leurs étamines. Malheureusement, je ne pouvais pas jouir de cette arrivée au seuil d'une flore nouvelle; la marche était rapide, et à travers un herbage où l'on ne voyait que les tiges qui nous environnaient.

Avec de la persévérance, nous atteignîmes une plaine rocheuse, qui se déroula en une vallée, où le Mongolongbôh s'est taillé un lit sinueux. Le camp fut dressé au bord de la rivière, sous un épais branchage, dans lequel folâtraient des singes. Le pays était complétement vierge; pas une herbe qui témoignât d'anciennes cultures; partout la savane, ou des bois entrecoupés de nappes rocheuses, et festonnés de collines qui bordaient la vallée. Des groupes d'antilopes animaient ce paysage, d'ailleurs si calme, et où le protée du midi de l'Afrique, si rare dans le nord du continent, formait de véritables haies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De gros nuages, qui s'accumulaient à l'horizon, nous firent élever des abris en toute hâte; mais la nuée passa au-dessus de nos têtes et ne laissa tomber qu'une légère pluie; c'étaient les premières gouttes d'eau qui, depuis la fin de novembre, eussent rafraîchi la terre.

Le lendemain, 1er février, partis longtemps avant le jour, nous nous retrouvâmes, quand parut le soleil, à cinq cents pieds au-dessus de notre dernier bivac. Des rangées de collines se déployaient à droite et à gauche. Au midi, qui était en face de nous, s'ouvrait une vallée, remplie de bois épais, au delà desquels deux terrasses, que leur couleur rendait visibles, se dirigeaient vers l'ouest.

La descente nous fit gagner le bord du Mah. Celui-ci, coulant presque à fleur de terre, avait formé de nombreux étangs, dont nous eûmes beaucoup à souffrir. Une nouvelle montée nous remit à pied sec; et au milieu du jour nous nous arrêtâmes sur un plateau de gneiss, que le Lehssi avait recouvert dans la saison des crues.

Les splendides afzélias qui bordaient la rive augmentaient le charme de ce lieu de repos. Sous leur ombre prospéraient une grande quantité d'hexalobes, aux fleurs pareilles à de longues touffes de comète blanche, et qui exhalaient une forte odeur de vanille.

Le lendemain matin, je partis l'un des derniers avec Ahmed et quelques traînards. Près du troisième ruisseau nous trouvâmes un porteur, qui gisait là, n'en pouvant plus. Mes compagnons prirent sa charge, lui dirent quelques paroles encourageantes, et nous passâmes. C'était un Mittou; en un jour de marche il pouvait regagner son village, si toutefois il évitait les lions; ces derniers ont un flair remarquable pour découvrir les gens affaiblis, les malades ou les blessés qui restent seuls.

Qu'adviendrait-il du pauvre homme? Quelques-uns doutaient de sa fatigue. « Soyez sûrs, dit Ahmed, que si nous avions été seulement plus avancés d'une marche, il n'aurait pas quitté sa compagnie, de peur d'aller cuire dans la marmite d'un Niam-Niam. » Cette observation changea le cours de l'entretien, et le fit tomber sur l'anthropophagie des gens que nous allions voir. Je n'y croyais pas. Ahmed insistait. « Quand je vous dis que je l'ai vu! » Et sa figure exprimait un tel degré d'horreur qu'il devait être sincère. Pauvre Ahmed! J'entends toujours ses paroles véhémentes. Pauvre Ahmed! quelques semaines après il tombait dans la lutte, et son corps n'a pas été retrouvé.

Vers midi nous traversâmes le Tondj, qui porte ici le nom d'Ibba. Il avait environ cent pieds de large et trois pieds de profondeur. Sur sa rive méridionale étaient des champs cultivés et des jachères qui appartenaient aux Niams-Niams. Pendant un mille ou deux nous ne rencontrâmes que des cases désertes. Les habitants, avec armes et bagages, s'étaient réfugiés dans les bois, dont l'épaisseur ne permettait qu'à un œil d'oiseau de les découvrir. Nous n'en fûmes pas moins très-bien reçus par un nommé Pénîo qui gouvernait le district au nom de Nganié, chef du territoire, et qui, à la quantité de grain qu'il donna à Sâmate pour ses porteurs, ajouta des volailles pour moi.

Sans différer matériellement de ceux que j'avais déjà vus, les Niams-Niams de la suite de Pénîo me causèrent une vive surprise; j'étais frappé de leur air sauvage et martial. Ce n'étaient plus ces hommes rasés qu'on a pu voir à Khartoum ou dans les zèribas. Au milieu de nos centaines de Bongos et de Mittous, ils apparaissaient comme les représentants d'un autre monde, gens d'un peuple aux caractères nationaux les plus distincts, les plus tranchés : ce qui, à propos d'Africains, n'est pas peu dire.

Le jour suivant, après avoir traversé un pays montueux, descendu jusqu'au bord de la rivière par des gorges profondes, et gravi pendant trois heures une pente raide sur un terrain couvert de chaume, nous arrivâmes chez Nganié. Je n'ai jamais vu d'herbe aussi forte, aussi épaisse que dans cette région. Vous trouvez là une sorte de panis, le *popoukki* des indigènes, dont la tige, de la grosseur du doigt, acquiert dix-huit pieds de hauteur, et devient presque ligneuse.

Ces grands chaumes, aussi bien que les roseaux du bord des rivières, ne sont pas compris dans l'incendie annuel, qui fait de leurs masses de véritables îles. Au signal donné par les tambours, des milliers d'hommes se réunissent. Quiconque a la force de porter une arme devient chasseur, comme on est soldat quand le pays est menacé.

La battue s'organise; les éléphants se réfugient dans les chaumes. Tout à coup le feu éclate; il est mis de toute part; nul moyen d'échapper. Poussés par la flamme, dont le cercle se rétrécit, vieux et jeunes se rassemblent; ils se pressent, se couvrent d'herbe, s'arrosent de l'eau qu'ils puisent en eux-mêmes; hélas! inutilement. Suffoqués, asphyxiés, brûlés vifs, ils meurent dans une horrible agonie, ou reçoivent le coup de grâce de quelques lances voisines. Massacre insensé, dont le *cui bono* n'a d'autre réponse que nos éventails, nos billes, nos pommes de canne, nos peignes et autres objets de même importance. Après cela, qui pourrait s'étonner si de nos jours cette noble créature, dont les services seraient inappréciables, devait être classée parmi les espèces éteintes?

En arrivant chez Nganié, je fus entouré d'un flot de curieux qui se pressaient pour voir l'homme blanc, et qui à leur tour excitaient chez celui-ci le plus vif intérêt. Des bonnets ou des toques de paille ornés de plumes, et retenus par de longues épingles de métal ou d'ivoire, surmontaient leurs cheveux artistement disposés. Des lignes noires, faites avec le suc d'un gardénia, tigraient leur peau de la nuance du chocolat; et ainsi qu'il convient à un peuple chasseur, des peaux de bêtes leur ceignaient la taille. Ils me regardèrent si longtemps et avec une si grande attention que je pus à loisir dessiner plusieurs d'entre eux.

Dans la soirée j'allai faire une visite au chef. La ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sidence ou *mbanga* d'un prince se reconnaît aux nombreux boucliers que portent les arbres et les poteaux du voisinage, ainsi qu'aux hommes d'élite qui montent la garde sur la place, et qui à toute heure du jour et de la nuit sont aux ordres du maître.

A part cette pompe militaire, qui ne manquait pas d'utilité, les surprises et les conspirations étant communes, la résidence princière était des plus modestes. Elle se composait d'un certain nombre de huttes, pareilles à toutes les autres, seulement un peu plus grandes, et où logeaient les femmes, les enfants, les gardes, les conseillers du chef. Les habitudes de la cour étaient également fort simples; je trouvai Nganié, assis sur un tabouret, au milieu d'une douzaine de ses femmes, qui, avec quelques esclaves, présidaient à la culture d'un champ. Il avait pour tout costume un petit tablier de peau, était sans armes, sans aucun insigne de sa haute position, et paraissait goûter vivement la scène champêtre à laquelle il assistait.

Comme dans toute la région que nous avons parcourue, on s'aborde ici en se tendant la main droite; les doigts du milieu s'accrochent, et on les secoue de manière à les faire craquer deux fois.

Tandis que nous étions en conférence et que nous nous regardions avec le sérieux qui convient aux représentants de deux grands peuples, mes gens se régalaient d'un rôti de buffle qui leur était servi dans de jolis plats sculptés.



Chanteur ambulant. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Rien de ce qui me fut offert ne me parut être mangeable; d'ailleurs je m'étais fait une règle de ne jamais accepter aucun mets des indigènes. Un grand pot d'argile à quatre goulots, et rempli de bière d'éleusine, avait été placé devant moi. Je le passai à mes Nubiens; ils en trouvèrent le contenu préférable à leur propre bière, en ce sens qu'il avait plus de force.

Nous partîmes le lendemain. Une grande vallée, où des cultures alternaient avec la savane, entouraient la mbanga. Maintenant que la chasse était finie, tout le chaume avait été brûlé; nous marchions littéralement sur un lit de braise, au grand détriment de la blancheur de mon costume. Il se trouva néanmoins pour la halte du jour un de ces points ombreux et aérés qui manquent rarement dans le pays. Le tamarinier, qui nous abritait au désert, avait disparu, ainsi que l'arbre à beurre; mais aux parkias, aux vitex, aux figuiers et aux kayas de la région précédente, se mêlaient beaucoup de formes nouvelles, d'une beauté incomparable.

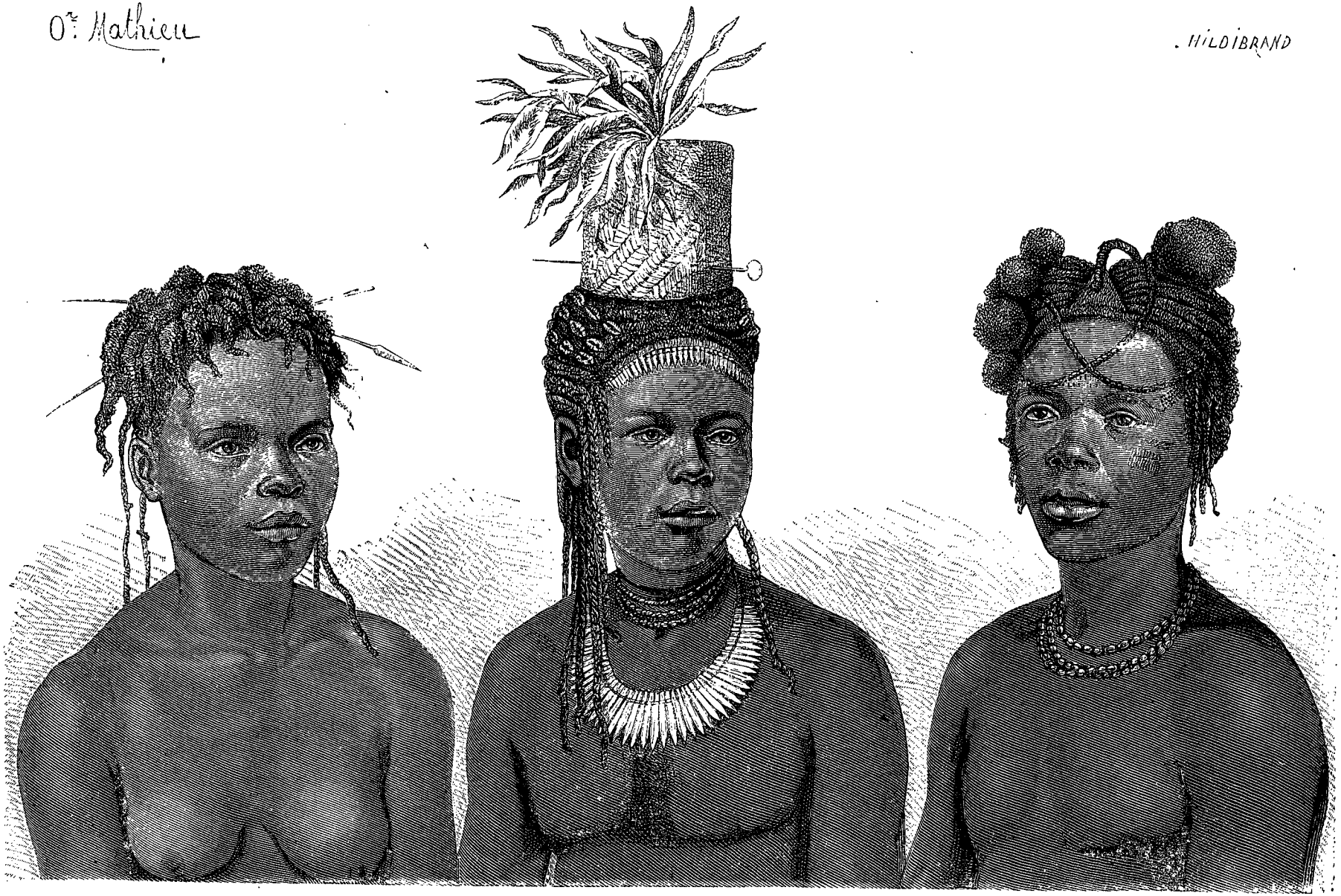
Dans le hameau où nous nous arrêtâmes ensuite, mon attention fut attirée par une vieille femme qui frappait avec un pilon sur un tas d'argile durcie, auquel la plate-forme d'un grenier servait de toiture. Lorsqu'elle eut troué le monceau, la vieille en retira quelques racines et referma la brèche avec un épais mortier. Ces racines étaient des tubercules de colocasie que les Niams-Niams cultivent largement et avec raison, car c'est un fort bon légume. La couche de pisé dont elle est revêtue a pour effet de conserver la précieuse récolte, et de la défendre contre les attaques des rats et des termites.

A la chute du jour, notre camp fut égayé par la venue d'un chanteur indigène, coiffé d'un toquet mirobolant et qui, battant la mesure avec sa tête, eut bientôt mêlé ses longues tresses aux bouquets de plumes de sa coiffure, énorme ébouriffade qui lui donna l'aspect de Méduse. Ces chanteurs, appelés *nzanghas*, sont aussi économes de leur voix qu'une prima donna usée; impossible de les entendre si l'on n'est pas à côté d'eux. Ils s'accompagnent de la guitare du pays, dont le maigre zigne-zigne est tout à fait d'accord avec le murmure nasal de leur récitatif. Malgré l'amour des Niams-Niams pour la musique, les nzangahs ne paraissent pas jouir de beaucoup d'estime auprès de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

O. Mathieu

. HILDIBRAND



Jeune fille niam-niam.

Jeunes hommes niams-niams.

Dessin de O. Matthieu, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs compatriotes, ceux-ci les appelant du même nom que ces femmes déchues et repoussées de tous qui ne manquent en aucun lieu.

Une promenade agréable de trois heures nous conduisit chez Bendo, frère de Nganié, qui lui avait confié la gérance de l'un de ses districts les plus populeux. Tout le pays était cultivé; pas de villages, mais des fermes partout. Chaque famille demeure au milieu de ses champs. Les biens sont si peu respectés lors des querelles entre les chefs, et ces disputes sont si fréquentes, que, pour veiller sur leurs moissons, les gens se condamnent à vivre loin des cours d'eau, loin des bois, et à lutter contre les termites.

Le Raï, que nous avions passé avant d'arriver là, se jette dans le Dioûr. Il recueille, sur sa rive gauche, les eaux d'un grand nombre d'affluents qui drainent des plaines marécageuses, et dont les rives sont couvertes de fermes entourées de bananiers. C'était la première fois que je voyais ceux-ci former des groupes de quelque importance.

Notre camp fut établi dans un bouquet de zahoua (*lophire ailé*), qui préfère un terrain plus sec. A la fois noble et gracieux, le zahoua est si beau que Grant l'a déclaré le plus charmant de tous les souvenirs qu'il ait gardés de son voyage. La tige, qui est d'un noir de jais, porte une couronne cylindrique, composée de feuilles d'un pied et demi de longueur, sur moins de deux pouces de large. Ces feuilles tremblantes sont vernies et plissées; d'abord couleur de pourpre, elles arrivent au vert sombre. Les fleurs, réunies en touffes épaisses au bout des branches, ont la nuance de celles du thé, et un parfum aussi doux que celui des roses; leur fruit, de la grosseur d'une noisette, précieux entre tous, donne une huile abondante, qui est singulièrement pure.

Je passai toute la matinée suivante au bord de la rivière, et toute l'après-midi du même jour sur le Goumango, mamelon d'une hauteur de deux cents pieds, entièrement formé de gneiss. J'y trouvai le premier encéphalartos qui, en Afrique, ait été découvert au nord de l'équateur. Le souvenir d'un pareil moment est ineffaçable; ma joie si vive dure encore.

Le 6 février, après une marche de six heures, nous rencontrâmes le Souëh des Niams-Niams, c'est-à-dire le Dioûr, qui borne au sud le territoire de Nganié, et le sépare de la province d'Abd-es-Sâmate.

Le lendemain, le soleil n'était pas levé que nous traversions la rivière, où l'eau nous arrivait au-dessus des épaules. Partout des bois; pas de grands arbres; mais la végétation la plus exubérante, une largeur de feuilles excessive. Des plantes que je n'avais pas encore vues croissaient au bord de l'eau; entre autres une espèce de gingembre qui remplissait la vallée du plus délicieux arome.

A chaque rivière c'étaient de nouvelles richesses. Près de Koulencho, la flore, qui déjà m'avait révélé une partie de son luxe, déploya toutes ses splendeurs. Escaladant la ligne de faîte qui sépare les deux bassins, les plantes du Gabon, celles du Niger et de la Gambie, venaient là rejoindre les autres.

Trois jours de marche en pays désert, où Koulencho dut approvisionner la caravane : pas moins d'un millier d'hommes. Puis au matin je fis ma toilette; nous approchions de la zèriba. Quand le dernier porteur eut pris son ballot, je m'en allai en flânant, accompagné de mes Nubiens et de mes interprètes, et recueillant des trésors.

Après avoir franchi quatre rivières, passé auprès d'habitations largement séparées, nous entrâmes dans une forêt; non pas une série de bois alternant avec des savanes, comme il y en avait eu jusque-là, mais une forêt dans toute l'acception du mot, offrant l'étendue des bois du Nord, et bien autrement riche, en ayant la grandeur sans la monotonie, et tellement diversifiée, que, sur trente arbres se touchant, on en comptait vingt d'espèces différentes.

Souroûr. — Vasselage. — Situation de la zèriba. — La mbanga. — Réserve des femmes. — Envoi de plantes. — Ressemblance des Niams-Niams avec les Fans du Gabon. — Étangs herbus. — Deux morts. — L'Ouzé. — L'Ioubbo. — Ndouppo. — Étonnement causé par les cheveux du docteur. — Les fils de Bazimbèh. — Terrain brûlant. — Sur le pied de guerre. — Fluctuation du sol. — Partage des eaux. — Le Lindoukou. — Chez Rikkété. — Messagers de Vouando. — Souper. — Étonnement causé par le sucre. — — Au bord du Lindoukou. — Un monde de singes. — Fanfare. — Cascade du Lindoukou. — Sortie du bassin du Nil. — Pays différent. — Point de partage. — Ravins. — Le Mbroulé. — Premières traces de chimpanzés. — Pandanus. — Affreux marais. — Vouando. — Quatre jours de ravissement. — Galeries.

L'un des chefs indigènes s'étant mis en hostilités ouvertes avec Abd-es-Sâmate, celui-ci l'avait détrôné et remplacé par Souroûr, un homme de sang royal qu'il avait fait élever. Sâmate avait dans ses établissements un nombre considérable de jeunes Niams-Niams auxquels il faisait apprendre le maniement du fusil, et qui, traités avec égards, devenaient les plus fermes soutiens de son pouvoir. C'était ainsi qu'avec l'aide d'une garnison de quarante ou cinquante Nubiens, Souroûr exerçait pour le compte de Sâmate une sorte de régence sur une aire populeuse de sept cents milles carrés.

Il y avait dans la province une grande zèriba et trois succursales, faisant l'office de places fortes : ce qui suffisait à maintenir les indigènes. Ceux-ci avaient les mêmes charges que tous les vassaux des Khartoumiens. Ils devaient accourir à l'appel, qu'il s'agît de guerre ou de chasse, pourvoir à la nourriture des caravanes qui traversaient le pays, fournir les matériaux des bâtiments du maître, et faire certaines corvées accidentelles. Mais ils n'étaient jamais employés comme porteurs, et jouissaient de plus de considération que les Bongos et les Mittous; en somme ils étaient moins opprimés que les autres.

La zèriba, toute voisine de la mbanga de Souroûr, était située au confluent du Nabambisso et du Boddo, par 4° 50′ de latitude nord. J'y passai quinze jours à explorer les environs et à étudier les indigènes, qui venaient de très-loin pour me voir. Le paysage était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charmant. D'une limpidité de cristal, et bien pourvues d'eau en toute saison, les deux rivières traversaient de grandes futaies, dégagées de sous-bois, et enguirlandées de lianes disposées avec une grâce qui eût fait l'ornement des serres les plus artistiques. Près des rives, et jusque dans l'eau, se trouvaient des massifs d'amomes d'espèces différentes, aux fleurs cramoisies, aunes ou blanches, dont le fruit, d'un rouge vif, contient une chair ayant le goût du citron, et qui forme l'enveloppe des semences aromatiques que l'on connaît sous le nom de graines du paradis. Ailleurs le cubèbe, l'un des traits remarquables des bois de cette province, jetait son réseau de pourpre sur les énormes troncs d'arbres ; et un sterculia portait ses feuilles à une telle hauteur que je fus longtemps sans pouvoir me figurer la disposition de la cime.

Après chacune de mes courses je me rendais à la mbanga, où je trouvais chaque fois quelque chose de nouveau. Il y avait toujours là société nombreuse, et l'on y voyait beaucoup de femmes. Souroûr, dont le harem était fort peuplé, avait en outre une grande quantité d'esclaves du sexe féminin, tant pour son service personnel que pour celui de ses épouses.

La tenue des femmes est ici complétement différente de ce que j'ai vu à ce sujet dans les États voisins. Tandis que chez les Mittous et chez les Bongos les deux sexes font preuve d'une égale familiarité avec les voyageurs, tandis que les femmes des Momboutous sont d'une indiscrétion inimaginable, celles des Niams-Niams se montrent d'une très-grande réserve. M'arrivait-il d'en rencontrer sur le chemin, soit dans les bois, soit dans la steppe, je les voyais invariablement faire un détour, regarder d'un autre côté, et attendre que je fusse loin d'elles pour continuer leur route. Peut-être cela vient-il d'une plus grande sujétion, peut-être de la jalousie dont elles sont l'objet; car l'un des traits qui honorent le plus les hommes de ce pays est l'amour qu'ils ressentent pour leurs femmes, et qui est sans pareil chez les peuplades du même ordre. Il n'est pas de sacrifice auquel le mari ne consente pour ravoir la femme qu'on lui a prise. Ayez en otage l'épouse d'un Niam-Niam et vous obtiendrez de celui-ci tout ce qu'il pourra donner; les traitants en abusent au profit de leur commerce. Il fallut que Souroûr, qui n'avait rien à refuser à l'hôte du Kénousien, commandât à plusieurs de ses femmes de poser devant moi pour qu'elles consentissent à laisser faire leur portrait.

Sur ces entrefaites arriva Abd-es-Sâmate, qui venait de chez les Mittous ; et le 26 février on put se remettre en marche; la colonne n'eut pas moins de quatre milles de longueur. Avant de partir, mon hôte envoya à Sabbi quelques hommes de confiance; je profitai de l'occasion pour expédier mes plantes. Dans le nombre se trouvaient deux exemplaires de mon encéphalartos, qui, malgré la longueur et les vicissitudes du voyage, arrivèrent en Europe encore vivants.

Après avoir franchi le Nabambisso et deux autres rivières, il fallut nous arrêter. Nous étions alors à la limite des terres cultivées soumises au Kénousien, et il était indispensable de faire des provisions. Il en résulta une affluence de plusieurs centaines d'indigènes qui me fournirent de nouveaux sujets d'étude, entre autres des tatouages d'une diversité frappante.

A en juger d'après les descriptions et les croquis de du Chaillu, de Griffon du Bellay et d'autres voyageurs, les Niams-Niams ont une grande ressemblance avec les Fans ou Pahouins du Gabon [1]. Le genre de coiffure est le même chez les deux peuples, qui tous les deux sont accusés de cannibalisme, et dont les arrangements domestiques présentent peu de différence.

Le lendemain matin, après nous avoir fait repasser le Nabambisso, le chemin se déroula sur des monticules de gneiss, couverts d'une végétation intéressante, et où la sélaginelle des rochers formait de beaux tapis de verdure. Je retrouvai en cet endroit l'aloès d'Abyssinie, aux dents couleur de feu; je ne l'avais pas rencontré depuis que j'avais quitté le bord de la mer Rouge.

De l'autre côté du gneiss reparut le Nabambisso, qu'il fallut retraverser. Puis, allant au sud, nous atteignîmes l'Iabongo, large dépression entourée de broussailles, et qui ressemblait aux *luchen* de la marche du Brandebourg, ou peut-être plus encore à ces étangs herbus qui, dans le Bornou, s'appellent des *nalniams*. A peu de distance, nous trouvâmes une autre dépression du même genre; mais il n'y avait pas de cours d'eau visible sur une longue étendue. Dans l'intervalle étaient des bouquets de bois aussi heureusement distribués que dans un parc, et où se montraient des figuiers à larges feuilles, dont les fruits, très-nombreux, étaient beaucoup plus gros que tous ceux de nos figuiers d'Europe.

Ce jour-là un de nos Bongos s'empoisonna en mangeant du manioc, qui n'avait pas été purgé de sa matière vénéneuse. Peu de temps après, un autre porteur fut saisi par un lion. Ces deux morts ont été les seules du voyage. Nul doute que la salubrité de l'air ne fût pour beaucoup dans la résistance que la caravane opposa à la fatigue et aux privations de toute sorte; mais ce résultat n'en fait pas moins l'éloge du chef.

Vers midi, le 27 mars, nous atteignîmes l'Oussé, petite rivière parallèle au Dioûr, et qui serpentait lentement dans une plaine découverte où paissaient des troupeaux de buffles. A deux milles environ, toujours au sud, était l'Ioubbo, qui avait alors cinquante pieds de large. De l'autre côté de son lit profond, nous trouvâmes des messagers que nous envoyait Ndouppo, frère de Vouando et l'un des alliés d'Abd-es-Sâmate. Bien qu'il gouvernât le district au nom de son frère, Ndouppo était fort mal avec celui-ci ; au point de craindre sans cesse d'être assassiné par ordre de Vouando, ce qui arriva effectivement peu de jours après notre départ.

En attendant, ma personne excita le plus vif intérêt

1. Voy. *Tour du Monde*, t. XII, p. 279 et suiv.

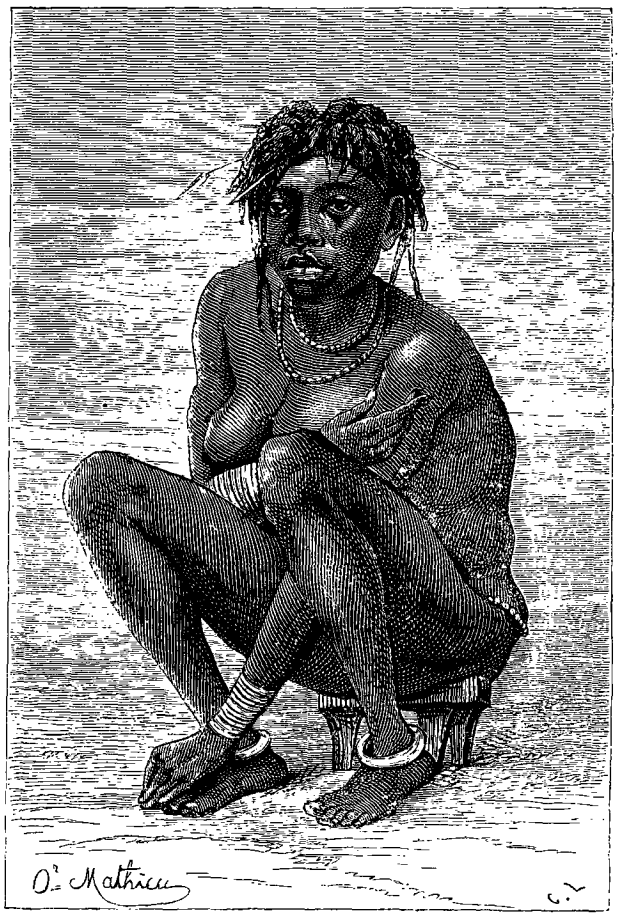
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez Ndouppo et chez tous les gens de sa suite. Ils ne se lassaient pas de me questionner sur mon origine. Mon visage, si étonnant qu'il fût, les surprenait moins; ils savaient par ouï-dire qu'il y avait des hommes dont le peau était blanche; mais rien ne leur avait fait soupçonner qu'il y eût d'autre chevelure que celle des Africains, La mienne, que j'avais laissée croître dans toute sa longueur, me donnait à leur yeux un cachet tellement surnaturel, qu'il demandaient si j'étais né dans la lune ou dans les nuages.

De là, nous devions aller chez Rikkété, second frère de Vouando, dont il était l'ami, ce qui en faisait l'ennemi de Ndouppo. Tous les trois étaient fils de Bazimbèh, mort quelques années avant, et dont les États considérables avaient été divisés en six provinces, devenues pour ses fils autant de causes de discorde.

Le terrain commençait à être brûlant. Vouando avait déclaré, disait-on, que Mbahli, ainsi que les indigènes appelaient Abd-es-Sâmate, ne sortirait pas vivant de ses États, qu'il serait écrasé avec toute sa bande, et l'on ajoutait que ces menaces s'étendaient jusqu'à moi.

Une entente cordiale avait régné jadis entre Mbahli et Vouando; celui-ci avait même donné sa fille au Kénousien, dont elle était toujours l'une des premières épouses; c'était par elle que j'avais été reçu à Boïko. Mais Abd-es-Sâmate ayant confié à Ndouppo une expédition commerciale, Ndouppo en avait profité pour entrer à main armée chez son frère. Il y avait eu récrimination, puis meurtre et pillage des deux parts; et la fureur de Vouando paraissait être au comble.



Femme de Souroûr. — Dessin de G. Mathieu, d'après un croquis de l'auteur.

Dans tous les cas, on mit la bande sur le pied de guerre. Les troupes furent divisées en trois corps; et nous partîmes dans l'ordre suivant : première file de soldats, bannière en tête; puis les porteurs de marchandises; deuxième corps de Nubiens, suivi des porteurs de munitions, derrière lesquels marchaient les femmes; ensuite l'arrière-garde, formée du troisième corps. Indépendamment des troupes régulières, des escouades de Bongos et de Niams-Niams, parfaitement dressés, opéraient des reconnaissances dans les bois. Ces gardes noirs rendent plus de services que les Nubiens; ce sont eux qui à la guerre prennent la plus lourde part. Leur emploi de chasseurs, trop pénible pour ceux qui les oppriment, les habitue à viser juste; ils ont en outre plus de cœur à la besogne, et ne craignent ni vent ni marée.

Il nous fallut près de quatre heures pour arriver chez Rikkété. A moitié chemin, après avoir passé déjà trois ruisseaux, nous en trouvâmes un quatrième, qui, ainsi que les autres, se dirigeait au sud-est. Au delà de ce dernier cours d'eau, le sentier, qui jusqu'alors avait serpenté du côté de l'ouest, courut droit au midi. Les fluctuations que présentait le niveau du sol me firent penser que nous approchions de la ligne de faîte, cherchée par moi avec tant d'ardeur. Jusque chez Ndouppo le terrain s'était incliné au couchant; il descendait maintenant vers l'est; de telle sorte que les eaux qui venaient du district précédent pour se jeter dans l'Ioubbo, coulaient ici à l'opposé du courant qu'elles allaient rejoindre. Le Lindoukou, rivière relativement importante, recevait tous les autres ruisseaux, et formait le dernier collecteur, appartenant au bassin du Nil, que nous eussions à franchir.

Ce fut en gravissant des collines abruptes, en suivant des gorges étroites et argileuses, des ravins creusés par les torrents, que nous arrivâmes chez Rikkété.

Contrairement à nos craintes, nous fûmes accueillis au son du tambour et des trompettes, et un envoyé du chef vint nous souhaiter la bienvenue.

Nous nous établîmes près de la mbanga, où Sâmate se rendit immédiatement. Il trouva Rikkété dans les meilleures dispositions : non-seulement prêt à lui vendre de l'ivoire, mais à lui fournir du grain.

Dans la soirée une ambassade nous apporta les compliments de Vouando, qui, en témoignage de ses intentions pacifiques, nous envoyait de la bière.

J'engageai Rikkété et les ambassadeurs à souper avec nous. Rikène, qui avait peu d'occasions de déployer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hameau de Niams-Niams au bord du Diamvonou. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses talents culinaires, nous fit une sorte de plat farineux à l'européenne, qu'on trouva excellent; et quelques morceaux de sucre achevèrent de ravir les convives, dont je ne saurais dire la surprise. Ils ne comprenaient pas comment cette pierre pouvait fondre, et avoir la saveur du jus de la plante que l'on voyait chez eux.

Enchantés de la tournure qu'avaient prise les affaires, les Nubiens passèrent la nuit à chanter en s'accompagnant de la tarabouka; et les Bongos et les Mittous à danser et à s'enivrer au bruit des trompes et des tambours.

Rien ne s'opposait plus à la séparation des deux bandes. Les gens de Ghattas, accompagnés de cent hommes d'Abd-es-Sâmate, allaient prendre la route de l'ancien district de Kifa, tandis que nous continuerions à marcher vers le sud.

Les arrangements que nécessitait le nouvel état de choses demandèrent un jour de halte, à ma très-grande satisfaction. Je chargeai mes hommes de tout mon attirail : fusils, portefeuilles, caisses de toute grandeur, étuis, cisailles, cordes, truelles et pioches. Nous traversâmes l'Atasilli; et franchissant des marécages fourrés d'amomes aussi hauts que moi, nous atteignîmes le bord du Lindoûkou. Là se déployait une scénerie de forêt d'une beauté singulière. Ce n'étaient qu'arbres géants formant des strates de feuillage et enlaçant leur ramée en un chaos pittoresque, où folâtrait tout un monde de singes : des cercopithèques de différents genres, des galagos à l'œil nocturne, des colobes au camail blanc, qui franchissaient comme au vol les abîmes laissés entre elles par les branches inférieures, ou qui fuyaient le long des rameaux les plus élevés.

Si nombreux qu'ils fussent, je ne pus en abattre un seul; ma poudre brûlait sans me faire atteindre la hauteur où ils se livraient à leurs jeux. Des pintades, dont la robe emperlée se détachait sur la verdure, m'offrirent, comme toujours, une proie abondante; mais elles tombaient dans des massifs impénétrables.

Je remontai la rivière assez loin; et après avoir traversé la vallée à plusieurs reprises, je revins au camp avec des portefeuilles enrichis au delà de toute espérance.

Dès l'aurore nous fûmes réveillés par le signal habituel. Deux Bongos, au service du Kénousien, avaient appris à Khartoum à se servir du tambour et du clairon, et sonnaient admirablement la diane turque. Ingléri surtout, l'homme au cuivre, donnait à ses notes retentissantes un éclat dont vibrait tout le pays. On surprenait les Niams-Niams fredonnant ses fanfares; et Vouando et Mounza ne se lassaient pas de supplier Sâmate de leur vendre son trompette, au prix de n'importe quel amas d'ivoire. Mais Ingléri était l'orgueil et la joie de son maître, qui ne l'aurait cédé pour rien au monde.

Une heure de marche nous fit gagner le Lindoukou à un endroit où il se précipite de trente pieds de hauteur, sur des rochers de gneiss. Un bois touffu jetait son ombre sur ces rochers, que décoraient les fougères les plus rares, tandis qu'au bas de la cascade une jungle épaisse formait à l'eau fuyante un dais de feuillage, d'où s'échappait le suave arome du gingembre.

En traversant le Lindoukou nous sortions du bassin du Nil. De tous mes prédécesseurs dans l'exploration du fleuve mystérieux, j'étais le premier qui, arrivant du nord, franchissais un point de la ligne de partage des eaux. J'avoue que ce fait mémorable ne me fut révélé que plus tard, quand j'eus acquis la certitude que le Mbrouolé appartenait à l'Ouellé.

Excepté la chaîne de hautes collines située au nord du Lehssi, et que les Niams-Niams désignent sous le nom de *Mbâla Ngiâ*, le pays, depuis la rivière des Gazelles, ne nous avait offert aucune différence notable dans la configuration du sol. Mais après le Lindoukou ce ne fut que montées et descentes, gorges étroites, sommets assez élevés pour dominer les ondulations voisines. Partout celles-ci étaient rouges : preuve certaine que ces vagues appartenaient à la croûte ferrugineuse de la région précédente. Les mamelons qui les surmontaient, saillies de gneiss, débris de quelque chaîne rongée par le temps, étaient de formation beaucoup plus ancienne.

Continuant à marcher au sud, nous atteignîmes le véritable point de partage, que, d'après mon anéroïde, resté invariable pendant quatre ans, je place à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

De là nous gagnâmes le Naporoupporoû, qui bouillonnait au fond d'une gorge de soixante-dix pieds de profondeur. Un tronc d'arbre jeté au-dessus de la crevasse nous permit de la franchir sans trop de difficulté. A peu de distance, nouveau torrent, passé d'en haut, de la même manière. Mais au troisième il fallut descendre, puis escalader la muraille, ce qui fut long et pénible, en raison des bagages. Toutefois le délai qui en résulta me rendit service; il me permit de puiser dans les trésors de cet endroit, où la végétation excédait tout ce que j'avais encore vu.

Quatre milles à partir du Lindoukou nous firent arriver au Mbrouolé, ou rivière de Vouando, ainsi que l'appellent les Nubiens. Il avait alors quatre-vingts pieds de large, deux seulement de profondeur, et un courant tellement faible qu'on eût dit une eau dormante. Abd-es-Sâmate, en nous parlant des chasses de l'année précédente, appuya sur le fait qu'un chimpanzé avait été tué dans les bois qui bordaient la rivière. C'était évidemment pour lui un fait exceptionnel. Pour moi la chose avait cela de frappant, que c'était au bord du premier cours d'eau n'appartenant plus au bassin du Nil que m'était signalée la première trace de cette espèce de singe.

Un peu plus loin, dans une profonde vallée où dormait une eau stagnante, croissaient des pandanus, représentants de la flore occidentale, que jusqu'à présent on n'a pas trouvés dans les provinces du Nil.

Jamais encore nous n'avions rencontré pareille fondrière. On y voyait des troncs d'arbres : y mettre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pied c'était le poser sur une vague. D'autres tiges offraient quelque résistance ; mais l'écorce en était si glissante qu'on ne pouvait s'y maintenir. Le tapis flottant se déchirait à la moindre pression. Pas d'autre alternative que de sauter sur les buttes qui s'élevaient çà et là, et de s'y tenir en équilibre ; car de prendre un point d'appui, il n'y fallait pas songer : les feuilles des pandanus, seule chose qu'on pût saisir, feuilles à dents tranchantes, se faisaient bien vite lâcher par les doigts mis en sang.

Les exclamations des porteurs ; le bruit des femmes qui, chargées de gourdes, de plats, de calebasses, de marmites, se heurtaient les unes contre les autres pour éviter les broussailles ; les huées et les jurons des soldats, remplissaient l'air et couraient au loin, répétés par l'écho. De temps à autre un cri de terreur, mêlé de rires, s'échappait de cent poitrines, annonçant qu'une malheureuse esclave venait de tomber dans la vase avec ses ustensiles. Et pour moi quelle torture ! Malgré son emballage, mon herbier exigeait des précautions ; chaque mouvement de ceux qui en étaient chargés me mettait au supplice. Néanmoins, cette fois comme toujours, mes Bongos, des hommes d'élite, s'en tirèrent à leur honneur ; si bien que tout ce que j'ai recueilli dans cette contrée lointaine, tout sans exception, est arrivé sain et sauf.

Le soleil déclinait, et nous avions encore trois bourbiers à franchir. Enfin nous atteignîmes un groupe de cases, au milieu de champs cultivés, près desquels on s'établit.

Le lendemain, nous partîmes au point du jour, et passâmes bientôt le Diagbé ; nous fûmes alors près de la demeure de Vouando. Abd-es-Sâmate, voulant savoir à quoi s'en tenir, m'emprunta mon revolver, et, accompagné de sa garde noire, alla trouver le terrible chef. Il revint au bout d'une heure, satisfait de l'entrevue, et fit dresser le camp au bord de la rivière, dans un endroit qui lui était alloué.

A peine étions-nous établis, que nous vîmes les indigènes nous apporter de l'ivoire. La cotonnade, les grains de verre furent largement distribués ; chacun fut de bonne humeur. Vouando lui-même apparut en robe d'indienne à longues manches, robe qui lui venait de son gendre, et qu'il avait mise uniquement pour faire honneur à celui-ci ; car il préférait son costume national, et n'estimait sa robe à fleurs que comme objet de curiosité.

J'appris toutefois, quand nous fûmes seuls, que mon revolver avait joué un grand rôle dans l'entrevue du matin. A peine Abd-es-Sâmate venait-il d'entrer dans la case de Vouando, que les satellites du chef l'avaient entouré d'un cercle de lances, dont les pointes se dirigeaient vers lui. Se voyant prisonnier, il avait armé son pistolet, et déclaré avec force qu'on ne le toucherait pas sans qu'il eût tué beaucoup de monde. A l'instant même le ton s'était adouci, et les choses avaient pris une bonne tournure.

Nous passâmes quatre jours pleins au bord du Diagbé ; pour moi quatre jours de ravissement. Je trouvais là dans toute leur gloire ces bois riverains des cours d'eau, que Piaggia a désignés sous le nom de *galeries*. L'expression est si juste que je n'en cherche pas d'autre, et que je souhaiterais qu'on l'adoptât.

Le pays des Niams-Niams, qui nulle part n'est à moins de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, ressemble à une éponge d'où l'eau ruisselle de tous côtés. C'est un agrégat de sources vives, donnant lieu à des rivières sans nombre ; rivières profondément encaissées, et que le drainage des terrains qui les séparent fait couler en toute saison : de là une végétation incomparable. Les plantes, qui, au nord de cette contrée, disparaissent au moment de la sécheresse, deviennent ici permanentes, et s'ajoutent à la flore équatoriale : d'où une splendeur indicible, d'un caractère particulier.



Platycère (huitième de la grandeur naturelle). Gravure tirée de l'édition anglaise.

Des arbres énormes croissent en lignes épaisses sur ces rives toujours humides, où ils abritent des tiges moins élevées, dont les cimes s'échelonnent sous leur ombre. Vus du dehors, ces bois ont l'apparence de forêts impénétrables ; l'enceinte franchie, vous vous trouvez dans une avenue, ou plutôt dans un temple, dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont, en moyenne, cent pieds de hauteur ; les plus bas arrivent à soixante-dix. Des galeries moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage.

La plupart des arbres géants qui forment la voûte extérieure, appartiennent aux genres soit des sterculiées, soit des boswelliées ; il s'y ajoute quelques césalpiniées. Au second rang, ainsi qu'au troisième, figurent des espèces à larges feuilles ; les figuiers y reparaissent ; certaines légumineuses, et surtout des rubiacées, y jouent un rôle important ; l'oncoba, le célastre, le phyllanthe, y forment des groupes nombreux. Partout des lianes, principalement des modeccas, mais encore des cissus, des smilax, des coccinéas, des helmies s'élancent de branche en branche et y suspendent leurs festons, leurs guirlandes. Près du sol, un fourré d'amomes et de costus remplit tous les vides, et cache le terrain d'où il s'élève. Des fougères mer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veilleuses étendent sur les plantes basses le voile si varié de leurs frondes, dont certaines coféacées reproduisent un peu plus haut la symétrie et la grâce, tandis qu'à cinquante pieds de terre l'angréca mêle ses girandoles aux touffes de lichen, ou fait place aux grappes de corail du cubèbe.

Mort de Ndouppo. — Toujours la même contrée — Animation. — Village niam-niam. — Preuves de cannibalisme. — Crânes de chimpanzés. — L'Assika. — A-Bangas. — Maisons carrées. — Agilité prodigieuse. — Effet d'une allumette. — Échange de sang. — Hostilités. — A travers des marais. — Un épisode du déluge. — Dans le fourré, — Lichens. — Platycère. — Demeures de termites. — Entrée chez les Mombouttous. — Nembey. — Bongoua et sa femme. — Toilette de celle-ci. — Défilé solennel. — Arrivé au but. — L'Ouellé.

Le 6 mars nous apprîmes la mort de Ndouppo, qui venait d'être tué par les gens de son frère. Ses femmes et ses enfants s'étaient réfugiés chez Abd-es-Sâmate, où ils avaient reçu un généreux accueil.

Toujours la même contrée : des rivières bordées de galeries plus ou moins riches, ayant entre elles des savanes ou des cultures. Le pays semblait avoir beaucoup d'habitants. Il en venait de toute part, soit pour nous offrir des volailles, ou leurs services en qualité de guides, soit pour s'assurer de nos projets. L'animation était comparable à celle de nos campagnes un jour de fête.

Marchant sans nous arrêter, nous arrivâmes au Diamvonou, dont les galeries étaient bordées d'habitations. La route quotidienne était faite, et nous nous établîmes près des cases du gouverneur.



A-Banga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les résidences des Niams-Niams ont toujours à leur entrée des poteaux ou des arbres servant à l'exhibition des trophées de chasse ou de guerre. Il y avait là des massacres d'antilopes, des têtes de sangliers, de petits singes, de babouins, de chimpanzés, auxquels s'ajoutaient des crânes d'hommes, les uns dans leur entier, les autres par fragments. Tout cela pendait aux branches, comme les étrennes à celles d'un arbre de Noël. Enfin, témoignage non équivoque, on voyait près des huttes, dans les débris de cuisine, des os d'homme qui portaient des traces évidentes de la hache ou du couteau; et aux arbres voisins, étaient accrochés des mains et des pieds à moitié frais, qui répandaient une odeur révoltante.

Je commençai immédiatement mes recherches ostéologiques. Dans son zèle à seconder mes entreprises, Sâmate grimpa aux arbres votifs, pour me procurer des têtes de chimpanzé, ce qui étonna vivement les indigènes. « Vous avez des masses d'esclaves, s'écriaient-ils, et vous travaillez de la sorte! Vous, de grands chefs! comment n'êtes-vous pas honteux de vous donner cette peine? » Peut-être y avait-il dans ce reproche un peu de dépit de nous voir prendre leurs trophées; dans tous les cas, je fis de si grandes largesses d'anneaux de cuivre que la plus haute considération me fut bientôt rendue.

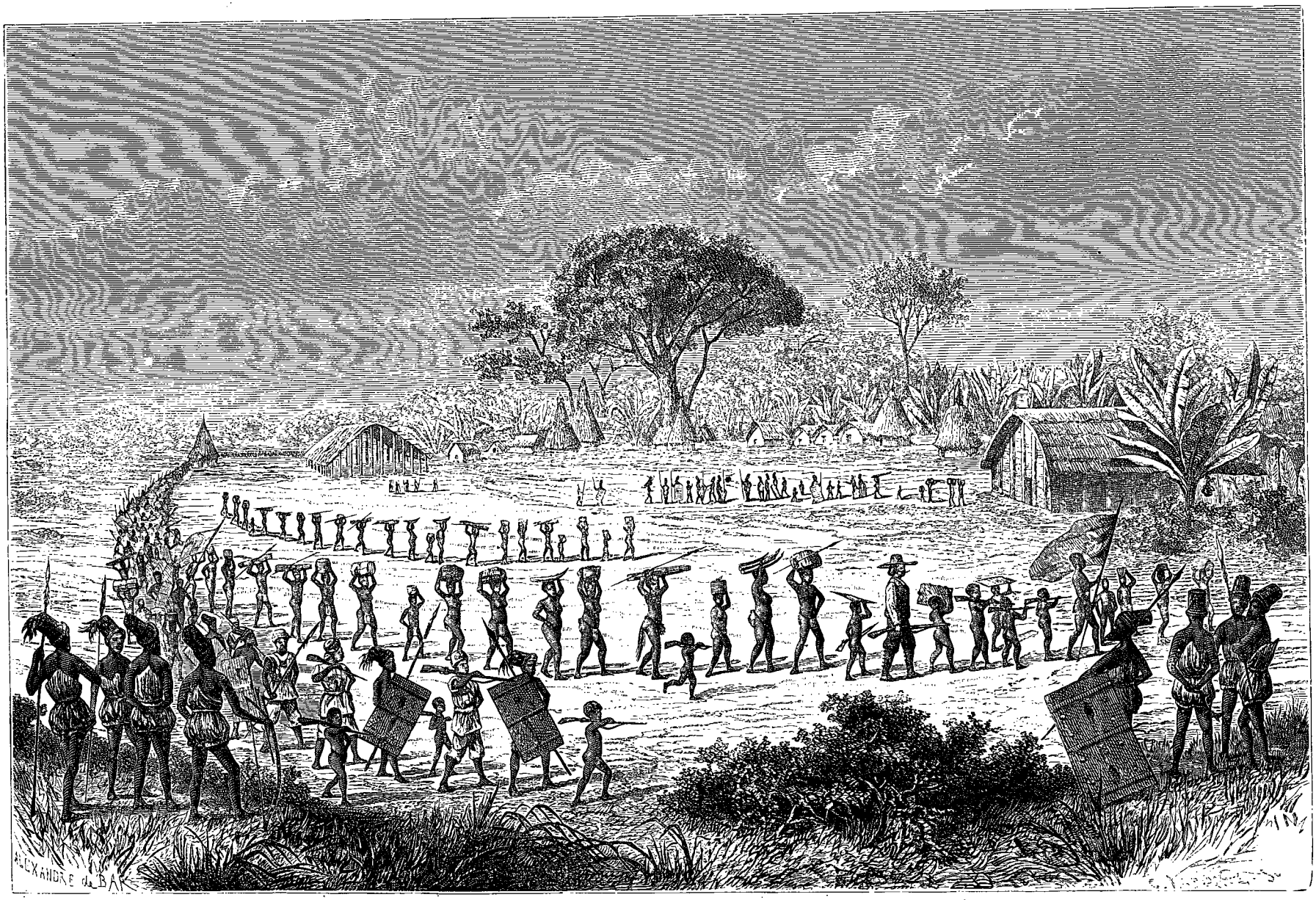
Le soir, je soupais frugalement de tapioca et de bananes, à la lueur d'une torche, seul luminaire du pays, lorsque entrèrent plusieurs de mes voisins qui m'apportaient de beaux crânes de chimpanzé. Ils me dirent que ces grands singes étaient nombreux dans les bois du voisinage, me racontèrent une foule d'aventures qui leur étaient arrivées à la chasse de ces animaux, dont il est très-difficile de s'emparer, et me promirent de nouveaux échantillons. Malheureusement je ne pouvais pas les attendre; le manque de vivres nous empêchait de prolonger notre séjour.

Partis le lendemain de bonne heure, nous fîmes trois lieues au sud-sud-ouest, direction générale de la route que nous avions à suivre. Dans ce trajet peu étendu, nous ne trouvâmes pas moins de cinq cours d'eau, ayant chacun leurs galeries, et nous nous arrêtâmes au bord du sixième, que l'on appelait l'Assika. La population était nombreuse, le sol fertile et entièrement cultivé. Nous étions alors chez un nommé Kolo, dont les administrés, qui différaient largement des Niams-Niams, tant par le langage que par les habitudes, semblaient se rapprocher des Mombouttous. Ces gens, que l'on désignait sous le nom d'A-Bangas, étaient venus tout récemment, disait-on, se fixer chez Vouando, auquel ils s'étaient soumis d'eux-mêmes.

Leur premier village nous montra clairement que nous avions affaire à une peuplade différente. Les huttes étaient carrées et avaient des toitures à pignons; quelquefois des piliers remplaçaient les murailles, et la demeure n'était plus qu'un hangar.

Les A-Bangas et les Mombouttous ont le même équipement et le même costume de guerre. Chez les deux peuples, et dans les deux sexes, la conque et le bout de l'oreille sont fendus de manière que l'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée dans la mbanga d'Isingerria. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puisse y introduire des bâtonnets assez volumineux, ce qui a fait donner aux A-Bangas, par les Nubiens, le nom de Gourrougourous, qui veut dire *percés*.

Chez les femmes la chevelure se relève en un haut chignon, et reste découverte. Les maris ont généralement adopté la toque de paille des Niams-Niams. Quelques-uns font un compromis avec la coiffure de ces derniers et celle des Momboutous, ainsi qu'on peut le voir page 364.

Hommes et femmes ont pour tablier un morceau d'écorce de la grandeur de la main. De même que chez les Momboutous, ces dernières se mettent sous les bras une large bande d'un tissu très-solide, qui leur sert de hotte pour porter leurs enfants, et qu'elles s'étendent sur les genoux quand elles s'asseyent.

Le 8 mars, un achat d'ivoire retint Sâmate au bord de l'Assika; j'en profitai pour explorer la galerie voisine, où quelques A-Bangas voulurent bien m'accompagner, et me rendirent grand service par leurs escalades. Je n'ai jamais vu d'hommes aussi agiles : autant d'adresse et de légèreté que des singes; je n'en revenais pas. Ils prenaient la branche d'un arbre peu élevé, la courbaient obliquement, s'élançaient, attrapaient une liane, et gagnaient la tête des colosses, dont la tige, de trente pieds de circonférence, n'avait pas une seul ride, et qui s'élevaient à cinquante pieds de hauteur avant de jeter leur premier rameau. J'eus de la sorte des fruits que mes balles ne pouvaient pas atteindre.

Le lendemain, comme nous allions nous arrêter, le chef de l'endroit arriva en brandissant sa lance, et déclara que nous ne passerions pas. L'affaire se gâtait, lorsque Abd-es-Sâmate se dirigea vers les greniers, alors remplis, et tira sa boîte d'allumettes. Rien ne peut rendre la stupéfaction des indigènes à la vue de cette flamme subite qui, pour eux, sortait de la main de l'étranger. Pas besoin de combattre; chacun fut à nos ordres.

Le jour suivant, c'était au bord de l'Iourou que le miracle se renouvela; cette fois ce fut pour amuser la foule, qui fut dans l'enthousiasme quand elle me vit déléguer à un de ses membres la faculté de produire la flamme.

Ayant en perspective deux jours de marche en pleine solitude, il nous fallait des vivres. Pour en obtenir plus facilement, un traité d'alliance avec les naturels fut jugé nécessaire par mes hommes; et cela devait aller jusqu'à un échange de sang entre les parties contractantes. C'était la première fois que je voyais pratiquer cet usage essentiellement africain. La formule ne manque pas d'une certaine éloquence : « En temps de paix nous resterons unis; en temps de guerre nous nous défendrons mutuellement. » Parmi les plus enthousiastes figurait l'un de mes Nubiens. En vain lui représentai-je ce qu'une pareille coutume avait d'illégal au point de vue de sa religion; il persista à recueillir de ses lèvres le sang qui lui était offert, et obtint de moi les anneaux de cuivre ainsi que les rangs de perles indispensables à la conclusion du traité.

Nous devions passer là plusieurs jours, ce qui allait me permettre de visiter les environs. Je partis immédiatement avec ma suite. Comme nous étions au bord de l'Assika, des flèches, sorties du fourré, vinrent à plusieurs reprises siffler à notre oreille. Était-ce un fait isolé, ou bien le préliminaire d'hostilités générales?

Le lendemain, pendant que j'herborisais, un de mes interprètes, nommé Ghiabir, reçut une flèche dans le bras. Le soir, des cris perçants, jetés par les femmes, nous annoncèrent un nouveau malheur, et cette fois beaucoup plus sérieux. Des neuf esclaves qui étaient allées chercher de l'eau à la rivière, trois venaient d'être blessées mortellement; les six autres avaient disparu.

Abd-es-Sâmate envoya au point du jour faire des battues dans les environs, avec ordre de s'emparer de plusieurs otages que l'on échangerait contre les femmes qui nous avaient été prises. Les soldats trouvèrent toutes les cases désertes, et revinrent sans avoir accompli leur mission. Toutefois les chefs de la localité, apprenant que les récoltes ne seraient épargnées que si les femmes étaient rendues, firent restituer les captives; nous nous empressâmes de quitter cette rive inhospitalière.

Nous vîmes alors un pays tout différent. Au lieu de ces ruisseaux profondément encaissés entre des tunnels de verdure, que nous avions trouvés jusque-là chez les Niams-Niams, nous rencontrions des eaux languissantes, aux bords mal définis, dévidant leur cours ambigu à travers des marais, dont quelques touffes de scitaminées, vues par hasard, formaient le seul ornement. Pas d'autre moyen de franchir ces bourbiers que de passer aux endroits où la vase, piétinée par les buffles, offrait quelque résistance; mais l'eau noire nous y montait au-dessus des épaules, et nous marchions dans une boue sans fond.

Des menaces d'orage nous arrêtèrent sur le bord du troisième de ces marais. Pas un morceau de bois, conséquemment pas de hangar. Il fallut toute la nuit protéger les bagages en les couvrant avec de l'herbe. La confusion, le vacarme de la scène, les courses après les ballots emportés, la hâte des travailleurs, les cris et les gestes des autres, le fracas du tonnerre, l'eau tombant des cataractes du ciel, auraient donné à un peintre une idée complète du déluge.

Horriblement affamés par les travaux de la nuit, joints aux fatigues de la veille, et toujours à jeun, nous nous disposâmes dès le point du jour à prendre un nouveau bain de fange. De là, une marche assez longue, en terrain bourbeux, nous fit retrouver un ruisseau bordé de galerie. Le chemin, taillé dans le fourré aussi nettement que si on l'eût paré avec des cisailles, formait un canal où, en divers endroits, l'eau profonde, que les lianes empêchaient de traverser à la nage, ne pouvait être passée qu'en se servant des arbres tombés çà et là.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'avais pas encore vu de pareilles masses de lichen. L'usnée de la Floride, qui avait là des proportions gigantesques, attachait partout ses longues traînes, dont la couleur grise contrastait avec la teinte foncée du feuillage. Mais de toutes les décorations, la plus remarquable était fournie par un platycère, qui de tous les rameaux projetait ses longues oreilles, et qui est l'un des traits les plus frappants des galeries de cette région (voy. p. 363).

Néanmoins, dans ces bois, rien n'est plus digne de l'attention du naturaliste que les créations des fourmis blanches. Une espèce, le termite des arbres, y suspend à des hauteurs vertigineuses ses villes en forme de tonneau, construites de nombreux milliers de feuilles, cimentées avec de l'argile, et dont les cloisons, les planchers, les rampes de l'intérieur, divisé par étages, sont faits avec des lamelles de bois et des morceaux d'écorce.

Ayant encore traversé deux nouvelles galeries, nous atteignîmes une rivière, divisée en une multitude de canaux, et bordée d'un fouillis inextricable de rotang, d'arbres déracinés, de smilax épineux, de lianes de toute espèce. Au delà de ce labyrinthe commençait le territoire des Momboutous.

Nous reprîmes haleine, et, suivis d'une foule compacte, nous nous rendîmes chez Nembey, l'un des lieutenants de Degberra. Ce dernier régnait sur les districts de l'est du pays des Momboutous, dont les autres provinces appartenaient à Mounza, chef beaucoup plus puissant. J'étais à peine arrivé que Nembey, accompagné de plusieurs de ses femmes, m'apportait des volailles. Les deux souverains étaient en hostilités permanentes; Abd-es-Sâmate, allié de Mounza, était mal avec l'autre; et le procédé de Nembey nous fut d'autant plus agréable que nous étions loin de nous y attendre.

Le lendemain, après avoir franchi quatre rivières, qui se dirigeaient vers le sud, nous passâmes le Mazoroudi, et nous nous établîmes près d'une série de fermes qui appartenaient à Bongoua. Celui-ci, placé entre Mounza et Degberra, payait tribut à l'un et à l'autre. Il vint nous voir avec sa première épouse, et tous les deux me permirent de faire leur portrait.

Comme la plupart des femmes de sa race, la vieille dame, couleur de café à demi grillé, était moins brune que son mari. Elle portait d'élégants tatouages, de caractère différent; l'espèce de collier qui lui couvrait la poitrine était formé de points, résultats de nombreuses piqûres; tandis que les ornements de l'abdomen, composés de cicatrices en relief, avaient dû être obtenus au moyen du fer rouge.

Des épingles d'ivoire décoraient son magnifique chignon, que surmontait une plaque de métal, retenue par un peigne dont les cinq dents étaient des piquants de porc-épic. Malheureusement, étant venue sans cérémonie, Mme Bongoua ne m'offrait pas les dessins peints en noir qui auraient décoré ses larges flancs, si elle avait été en grande toilette.

Comme témoignage de ma gratitude pour la patience avec laquelle elle avait posé, je lui permis de passer les doigts dans ma longue chevelure, ce qui était la plus haute faveur que je pusse accorder aux indigènes.

Les ruisseaux étaient toujours en grand nombre : trois en moins d'une lieue; ensuite le Boumba qu'il fallut traverser deux fois. Bientôt après nous entrâmes dans un district populeux, nommé Eddidi, et qui payait tribut à Izingerria, frère et lieutenant de Mounza.

Prenant alors une direction plus méridionale, nous passâmes trois autres cours d'eau; puis nous en atteignîmes un quatrième, sur lequel était située la mbanga du vice-roi. Nous fîmes là une entrée solennelle. Des deux côtés du chemin, la foule étonnée se pressait pour nous voir. Les gens de la cour, en grande tenue, la toque ornée de plumes, avaient derrière eux leurs porte-boucliers, et s'étaient fait suivre de leurs tabourets pour nous contempler sans fatigue.

J'allais enfin toucher le but que je m'étais promis d'atteindre. Une heure de marche droit au sud, à travers des plantations de bananiers, où s'apercevaient des cases habilement faites, nous conduisit au bord de la rivière. C'était le 19 mars. Je n'oublierai jamais cet instant de ma vie. Je ressentais l'émotion qu'éprouva Mungo Park lorsque, le 20 juillet 1796, il arriva au Niger et trancha la grande question géographique d'alors, qui était de savoir si le fleuve mystérieux coulait à l'est ou à l'ouest.

La même question se posait devant moi depuis mon départ de Khartoum. Quiconque sait le vague des termes qui, en arabe, désignent l'amont ou l'aval d'une rivière, devinera l'incertitude des renseignements qui m'avaient été donnés, et comprendra avec quelle ardeur j'aspirais au moment où je verrais les eaux dont le bruit frappait mon oreille.

Enfin l'Ouellé m'apparut : il dirigeait au couchant ses flots bruns et profonds. Son aspect me rappela le Nil Bleu à Khartoum. Bien qu'il fût au plus bas, sa largeur était de huit cents pieds, sa profondeur de douze à quinze. Ses bords, pareils aux guefs du Nil, s'élevaient à vingt pieds au-dessus de la surface de l'eau; à part quelques strates, mélange de sable et de mica, ils étaient complétement argileux.

Ce cours d'eau qui m'offrait tous les caractères d'un courant de montagne, est formé à douze milles en amont de l'endroit où je le voyais alors par la réunion de la Gadda et du Kibali, dont très-probablement les sources étaient voisines.

D'après la configuration de cette partie de l'Afrique, et selon les renseignements obtenus sur la route qui va du Kordofan au lac Tchad, l'Ouellé appartiendrait au système du Chary. Nous rappellerons à ce sujet que Barth semble avoir eu connaissance de cette rivière par ses gens, qui l'appelaient rivière de Koubanda, et qui étaient du Dar-Four. Le grand voyageur place en effet le Koubanda par trois degrés de latitude nord, et ajoute que sur ses rives on trouve un arbre qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte le nom de *Koumbo*. Or le xylope d'Éthiopie, si commun dans cette région, est appelé koumbo par les Niams-Niams ; et je me suis assuré que les Dar-Fouriens savent que ce poivre est un produit du sud.

De grandes pirogues, qui par leur forme et par eurs dimensions donnaient toute sécurité, nous firent traverser la rivière. Douze milles nous séparaient encore du palais de Mounza ; jamais je n'oublierai cette marche ravissante. Des massifs de bananiers se mêlaient à des groupes d'élaïs avec une harmonie indicible. Des fougères sans nombre rehaussaient le charme de ces bosquets des tropiques. Une atmosphère vivifiante ajoutait aux délices de la route. Partout de la fraîcheur ; devant chaque maison, d'énormes figuiers élevaient leurs cimes ombreuses ; au bord de l'eau étaient des galeries de pandanus, des franges épaisses de raphia. Douze ruisseaux furent passés, les uns couant à deux cents pieds du sommet de leurs berges drapées de verdure ; et dans les plis de ce riche manteau, nichait une série d'habitations, dont les maîtres nous offraient les meilleurs produits de leur climat.

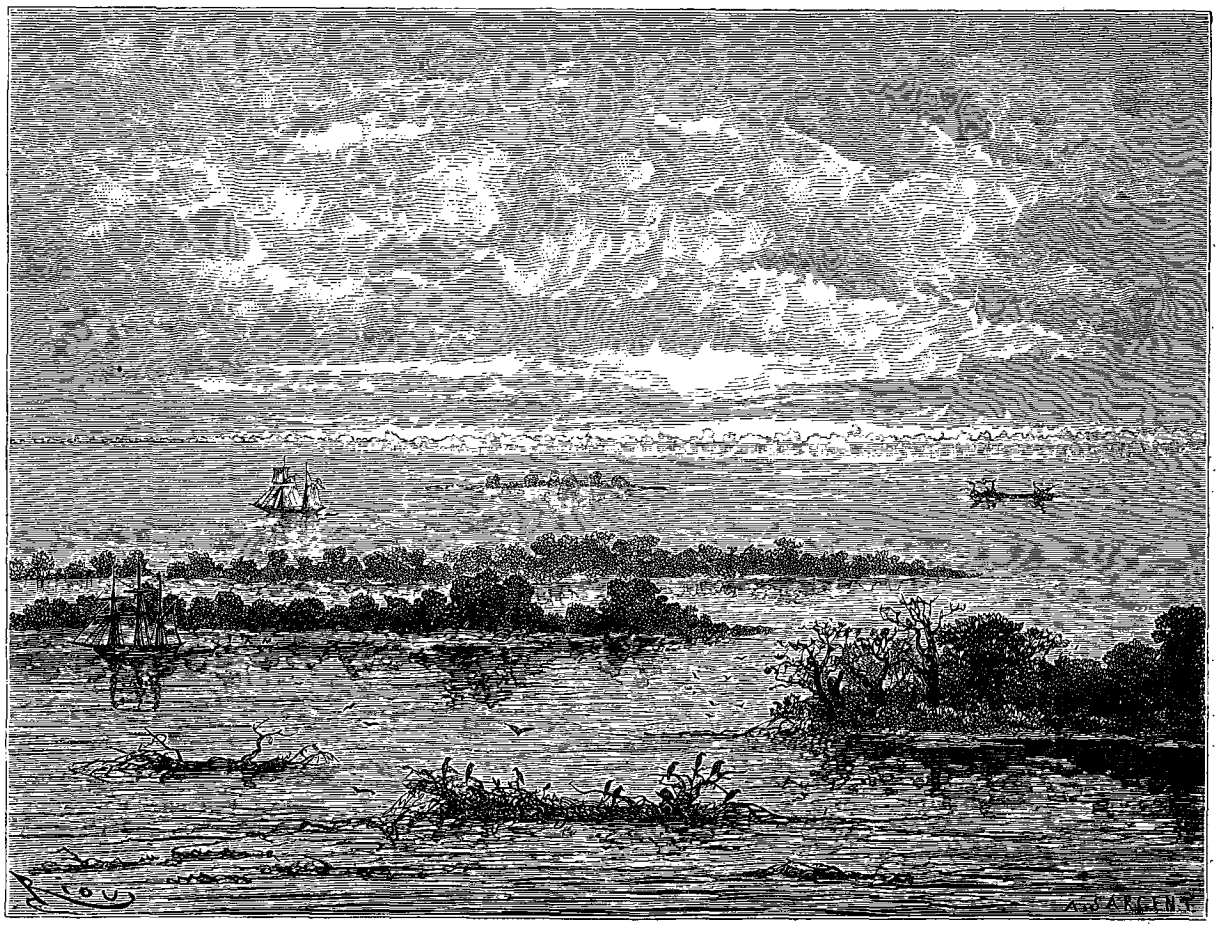


Première femme de Bongoua. — Dessin de O. Matthieu, d'après l'édition anglaise.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Delta du Paraná. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

LE PARAGUAY[1].

FRAGMENTS DE JOURNAL ET DE CORRESPONDANCES;

PAR M. L. FORGUES.

1872-1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

NAVIGATION DU PARANA DE BUENOS-AYRES A L'ASSOMPTION.

Départ de Buenos-Ayres. — Le *Republica*. — Iles du Tigre. — Delta du Paraná. — San Pedro. — Combat de l'Obligado. San Nicolas. — Rosario.

Il faut avoir passé un hiver à Buenos-Ayres pour bien connaître l'ennui et se faire une juste idée de ce que les Anglais appellent spleen. — Dans les maisons, mal disposées pour la mauvaise saison, et construites en vue des chaleurs torrides de l'été, pas une porte qui ferme, pas une des nombreuses fenêtres qui joigne convenablement; l'humidité de la saison pluvieuse vous pénètre de toutes parts : comme presque toutes les habitations n'ont qu'un rez-de-chaussée, à la sensation de froid humide qui vous envahit, vient se joindre le bruit monotone de l'eau qui ruisselle ou tombe goutte à goutte sur le pavé des cours ou sur celui des rues. — Si vous essayez de sortir, ce sont des flauves qui coulent entre les trottoirs, hauts dans certaines rues de plus d'un mètre, véritables berges de canal, sur lesquelles circulent les piétons; au-dessus

1. Voy. *Fragments d'un voyage au Paraguay*, par M. le docteur A. Demersay, t. IV et t. XI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces cours d'eau improvisés, de petites passerelles en bois permettent de franchir le torrent, tandis que les tramways, de l'eau jusqu'au moyeu des roues, passent en glissant sur une couche liquide qui leur donne je ne sais quel faux air de bateaux-mouches. — Et cela dure pendant des semaines entières, sans même laisser aux routes du *campo* le temps de sécher leur boue visqueuse, qui vous bloque jusque dans les quartiers du centre de la ville.

Aucun confort, rarement une cheminée dans les chambres à coucher, ce qui du reste est préférable, car s'il y en a une, elle fume par grosses bouffées sous les rafales du vent de nord-ouest. Rien en un mot de ce qui chez nous rend l'hiver supportable n'existe à la Plata, où, contre cette coalition des éléments et de l'insouciance des gens du pays, il ne reste au pauvre étranger qu'à s'armer de patience et de résignation. Joignez à cela que les affaires — c'était ma seule distraction — sont presque entièrement arrêtées pendant ces trois mois, et vous comprendrez le bonheur avec lequel j'entendis un matin le chef de la maison où je travaillais me poser cette question :

« Voyons, êtes-vous homme à remonter jusqu'au Paraguay pour aller recouvrer cette créance-là? »

Le Paraguay, avec ses missions de Jésuites, ses dictateurs mystérieux, ses grands bois et ses légendes de la dernière guerre[1], tout cela me traversa l'esprit en un instant. La seconde d'après j'avais accepté; une heure plus tard je faisais mes malles.

Mes malles! Homère, que n'es-tu là pour dénombrer les colis qui, plus nombreux que le sable des mers, s'accumulaient sous ma main fiévreuse! Lorsqu'on n'a pas l'habitude de voyager sans moyens de transport, on éprouve une singulière tendance à s'encombrer de bagages. Et puis lorsque l'on ne connaît pas un pays, on est toujours tenté de croire que tout y manque. Valises sur valises se remplissaient de linge et d'effets de toile, grandes bottes, cartouches pour mon Lefaucheux, cartouches pour ma carabine, livres pour charmer les ennuis de la traversée, couteaux de chasse, revolvers avec leurs munitions, boîtes pour collectionner les papillons. Pour bien peu j'emballais mes meubles. Que de fois je devais maudire l'exagération ridicule de mon bagage, jusqu'au moment où, considérablement diminué par des pertes successives, je devais en rapporter tous les débris dans ma modeste chambrette, d'où il n'eût jamais dû sortir!

Le lendemain matin, flanqué de huit ou dix colis, je foulais d'un pied léger le pont du *Republica*.

Le *Republica* est un de ces bateaux à étages comme il s'en construit en Amérique. Destinés exclusivement à la navigation des rivières, ils doivent tirer peu d'eau, marcher rapidement, et presque toute autre considération doit céder à celle du bien-être des passagers; en sorte que le balancier de la machine s'élève au-dessus du roof, pour laisser plus de place aux cabines et aux salons. Cette disposition commode est loin d'être gracieuse, et donne au bateau le plus fin un air gauche qu'augmentent encore la lenteur et l'amplitude des oscillations cadencées de l'énorme piston.

Ma cabine est à deux lits; le capitaine, auquel je suis recommandé, me l'a néanmoins réservée pour moi seul, en sorte que je puis loger tout mon attirail de voyageur novice. Une grande porte vitrée s'ouvre sur un balcon extérieur qui donne directement sur la rivière. Je suis au premier étage, réservé aux passagers de première classe; l'entresol est occupé par les secondes et les troisièmes. Le rez-de-chaussée, qui est en même temps la cave, forme la soute à charbon et à marchandises.

Rien n'est agréable comme ces grandes portes qui laissent entrer l'air et la lumière, et malheureusement aussi les moustiques. De son lit, on peut suivre du regard les côtes qui glissent sans bruit sous vos yeux en longues bandes verdoyantes ou grisâtres, suivant que le chenal vous en rapproche ou vous en éloigne. Ici, je prends mon carnet de notes.

25 *août* 1872. — .... Cette après-midi, nous avons circulé dans les capricieux méandres que forme le delta du Paraná; nous côtoyons les îles du Tigre à toute petite distance, au milieu des pêchers sauvages en pleine floraison, qui, tout chargés de leur parure rose, produisent le plus gracieux effet. Par constraste et comme repoussoir à ces jolies forêts de bouquets de roses, la scène change de temps à autre pour faire place à certaines îles basses couvertes d'un arbre[1] tout crochu et dont les branches, pressées les unes contre les autres, produisent sur l'observateur l'effet d'une carde à matelas les pointes en l'air.

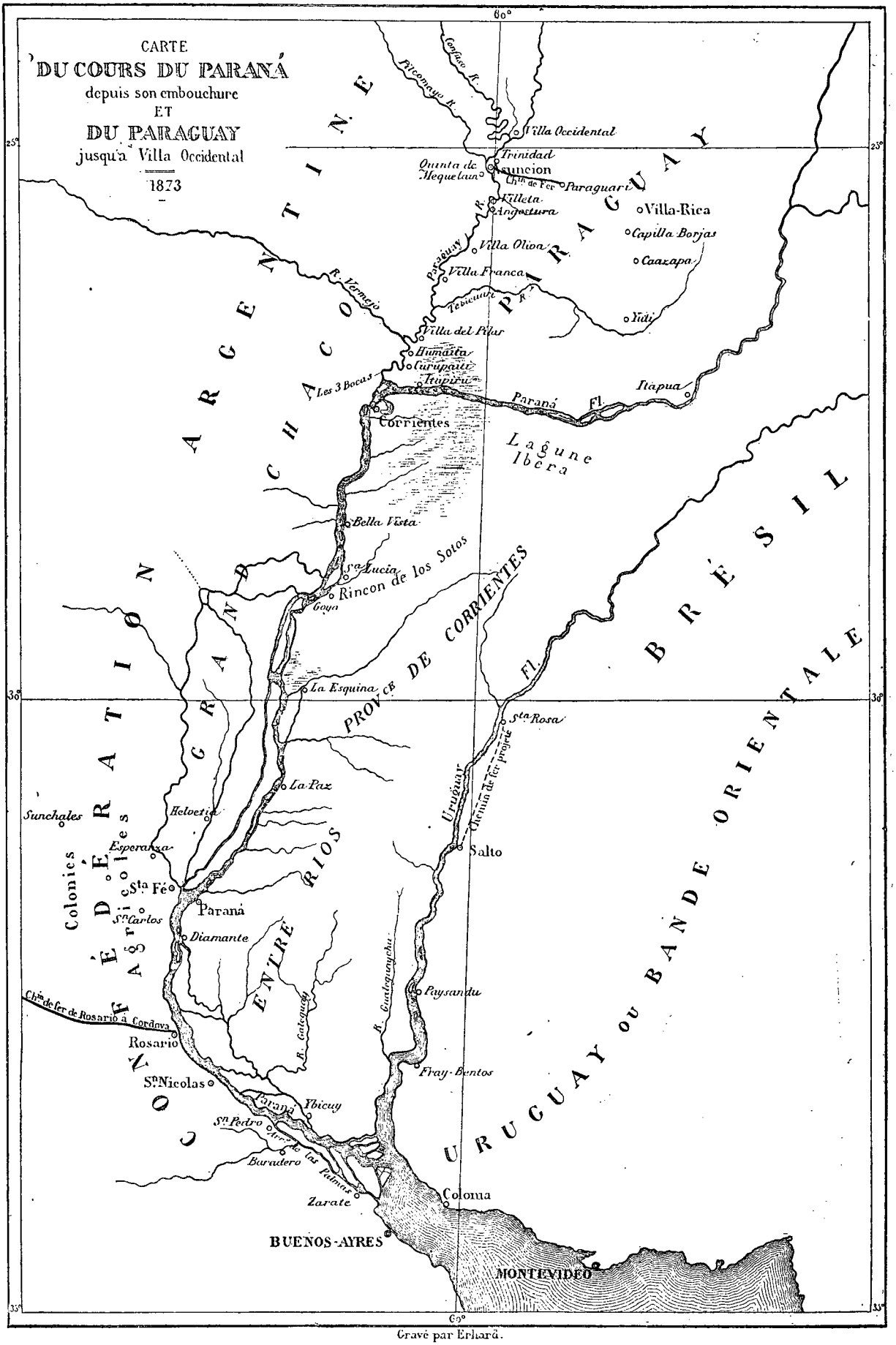
La vase du Paraná, refoulée par les marées que chassent les vents du sud-est, est venue s'accumuler peu à peu à l'embouchure de l'énorme fleuve, et, prenant par des alluvions successives une consistance suffisante, ces dépôts ont fini par former un delta aux mille branches, dont celui du Gange doit donner une idée assez exacte. — Ces îles, d'une fertilité admirable grâce à la décomposition lente des substances organiques qui en forment la base, sont les unes assez élevées pour n'être que rarement inondées, les autres constamment visitées par les eaux du fleuve; chaque jour en voit quelqu'une disparaître, tandis que d'autres se forment plus loin au cours du Paraná; — par suite, le fleuve change de lit presque constamment, et ce n'est pas chose rare de rencontrer un banc là où huit jours avant on naviguait par quinze ou vingt pieds de profondeur.

La carte du delta du Paraná, relevée avec le plus grand soin par Page, Mouchez et Sullivan, et publiée

1. Le Paraguay déclara, en 1865, la guerre au Brésil qui, s'alliant à la Confédération Argentine et à la Bande Orientale, porta la guerre sur le territoire paraguayen. Les misérables habitants de ce pays, après une résistance héroïque qui dura cinq ans, furent entièrement détruits, et leur chef, F° Solano Lopez, se fit tuer des derniers, à la tête des quelques centaines d'hommes fidèles à sa fortune et seuls restes d'une armée qui comptait, au début de la guerre, environ soixante mille combattants.

1. Cet arbre s'appelle le *seibo*. — Son bois, impropre à tout usage, ne peut même pas être employé comme combustible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1865, n'est donc nullement exacte aujourd'hui, et chacun des bras qu'elle indique a changé de forme et d'étiage depuis cette époque. Le chenal surtout varie pour ainsi dire heure par heure, laissant aux pilotes de la rivière qui dirigent la marche des navires, le soin de reconnaître, la sonde en main, la nouvelle fantaisie du fleuve inconstant.

La végétation des îles du Tigre est véritablement admirable.

Des forêts entières de pêchers sauvages dont les fruits, à noyau adhérent, constituent à peu près le seul fruit naturel de la province de Buenos-Ayres, s'y mêlent aux palmiers et aux orangers; tandis que dans les îles de formation plus récente les saules marient leur pâle feuillage aux fleurs purpurines du seibo. Lorsque arrive la saison des fruits, une multitude de petites barques viennent recueillir ces dons de la munificence du Créateur que personne encore n'a songé à se réserver exclusivement; où le fruit pousse l'homme le cueille, en remplit sa barque et va le vendre. C'est merveille de voir cette flottille d'embarcations amarrées au rivage, au milieu des hautes herbes.

Cette nature vierge, à deux heures d'une ville comme Buenos-Ayres, a quelque chose de charmant.

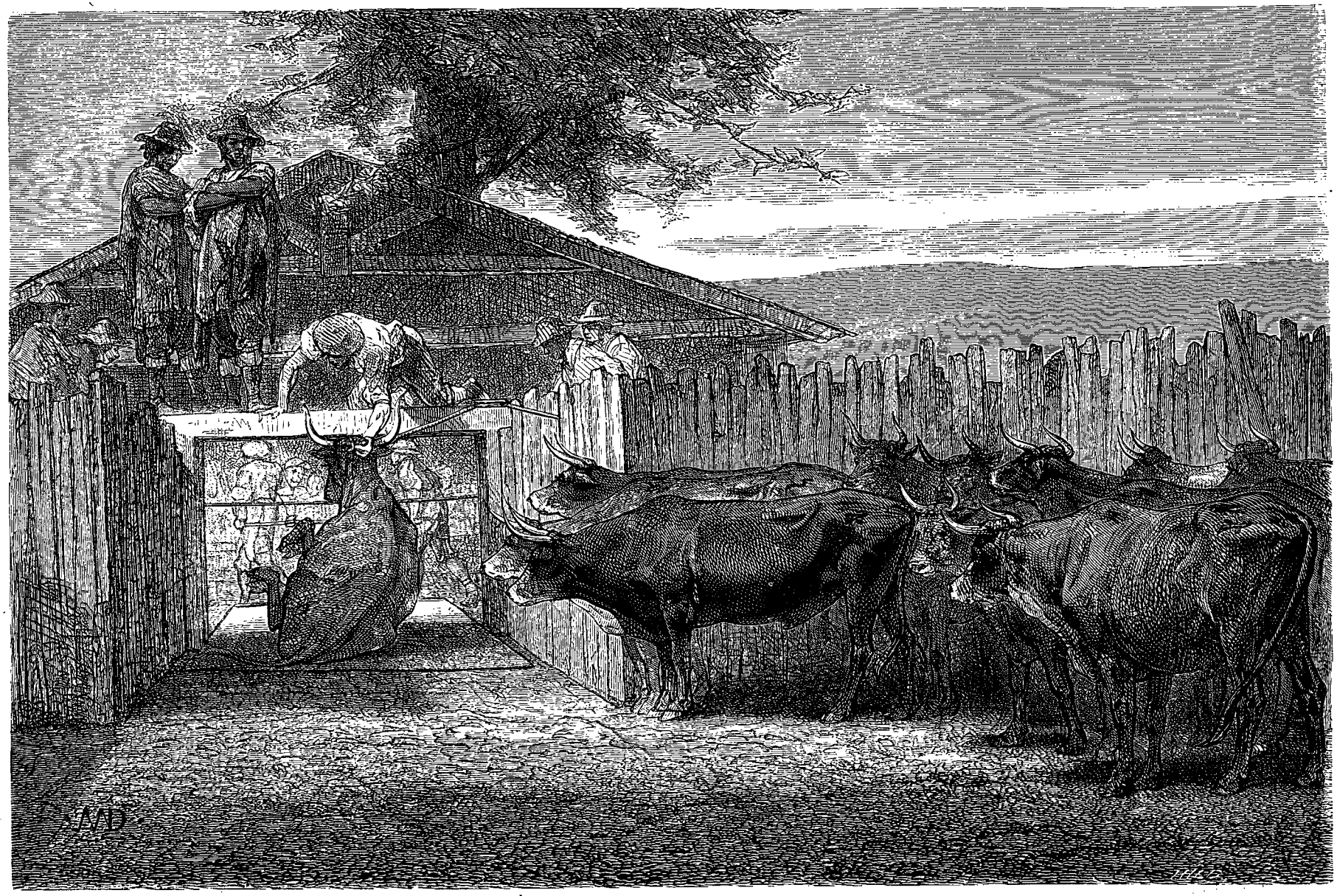


Ile du Tigre : Embouchure du Paraná. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous sommes dans la saison des basses eaux, ce qui pourtant ne nous empêche pas de remonter la branche qui porte le nom de Paraná de las Palmas : c'est celle que franchit, en 1525, Sébastien Cabot, lorsque sur une goëlette de cent tonneaux il pénétra jusqu'au cœur du continent sud américain. — Indépendamment du Paraná de las Palmas, il existe quatre autres branches principales par lesquelles s'écoule l'immense nappe d'eau dans le Rio de la Plata. Ce sont : au sud du Paraná de las Palmas, l'Arroyo del Capitan, et au nord, le Paraná Guazu (Branche mère), le Brazo Largo et le Brazo Bravo. Outre ces cinq branches, on ne compte en tout pas moins de quatorze embouchures différentes; les quatorze bras auxquels elles correspondent, se rejoignent par une innombrable quantité de petits anneaux intérieurs, enserrant ainsi dans un réseau inextricable un vaste delta dont la base, aux embouchures, présente un développement de soixante-cinq kilomètres, tandis que le sommet est éloigné, à vol d'oiseau, d'environ trois fois cette distance.

Nous laissons à notre gauche Campana, petite bourgade dominée par une belle maison blanche qui ressemble à un palais italien; Zarate, où plusieurs saladeros exploitent les animaux de la province, et l'embouchure de la petite rivière de Baradero, qui mène à la colonie suisse de ce nom, actuellement en pleine prospérité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'abatage des bestiaux. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nuit tombe, et nous ne voyons plus que les silhouettes sombres des îles que nous frôlons de nos roues.

A trois heures du matin, nous nous arrêtons à San Pedro — rive droite. — La ville date du milieu du dix-septième siècle, et ne s'est encore guère développée, quoique depuis deux ans elle ait pris un essor considérable. Des plans sont proposés pour en faire un port fluvial important. La ville, en effet, n'est pas bâtie sur le bord même de la rivière, mais bien sur celui d'une lagune vaste et profonde, séparée du cours du fleuve par une étroite langue de sable. — On a proposé de draguer à travers cet obstacle un chenal de largeur et de profondeur suffisantes pour permettre l'accès de bateaux transatlantiques. Mais ce n'est qu'un projet.

A dix-huit kilomètres de San Pedro nous passons à l'Obligado, où le fleuve se resserre de manière que le chenal passe à portée de fusil de la rive droite du Paraná. C'est là qu'en 1845, les escadres anglaise et française forcèrent le passage qu'essayaient de leur barrer des batteries argentines commandées par le général Mansilla, beau-frère du fameux Rosas. La rivière, large en cet endroit d'environ six cent cinquante mètres, était en outre barrée par une chaîne de fer. Un des navires anglais coupa la chaîne sous le feu écrasant des Argentins, tandis que le commandant Tréhouart, échouant le brick français *le Fulton* à portée de pistolet des canons du général Mansilla, décourageait à jamais les Argentins de l'envie d'arrêter en rivière des vaisseaux portant le pavillon tricolore.

Depuis cet éclatant fait d'armes, il ne vient plus à la Plata un seul matelot français qui ne prétende avoir assisté au combat de l'Obligado. Tous les déserteurs de la marine marchande (et ils sont nombreux) vous racontent qu'ils étaient à l'Obligado, et



Falaise du Diamante : Coucher du soleil. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

que c'était beau; que fallait voir les Argentins se sauver; qu'on leur « z'y a fiché une pile que l'diable en a pris les armes, etc.; etc.; etc. » Ces récits fantastiques se terminent généralement par l'offre de prendre quelque chose, que naturellement vous insistez pour payer; si bien que, règle invariable pour quiconque voyage dans ces parages : « se méfier du monsieur qui était au combat de l'Obligado. »

Nous brûlons San Nicolas de los Arroyos, ville d'environ dix mille habitants, et dont la cathédrale, avec ses deux tours blanches, offre un aspect singulièrement pittoresque. La ville est aussi en voie de progrès : des tramways y circulent déjà; les bestiaux, dont toute cette partie de la province est couverte, sont renommés pour la qualité de leurs cuirs; les moutons, au contraire, tant à San Pedro qu'ici, produisent la plus mauvaise laine de toute la république.

26 *août* 1872. — Le 26 à neuf heures, nous mouillons au Rosario de Santa Fé (toujours sur la rive droite). Nous avons fait près de trois cent soixante-dix kilomètres en vingt-quatre heures. Le courant dans cette partie du fleuve est d'environ quatre kilomètres par heure.

Grande est ma surprise de voir aujourd'hui trotter des voitures sur la plage, là où j'ai vu, il y a cinq mois, mouiller des steamers calant plus de dix pieds; les eaux sont extrêmement basses. Le Paraná, comme le Nil, a ses crues périodiques. En décembre, l'eau commence à monter régulièrement d'environ cinq centimètres par jour, pour atteindre le maximum de la crue en février. Un mois ou deux le fleuve reste étale, puis baisse progressivement pour atteindre son minimum en juillet.

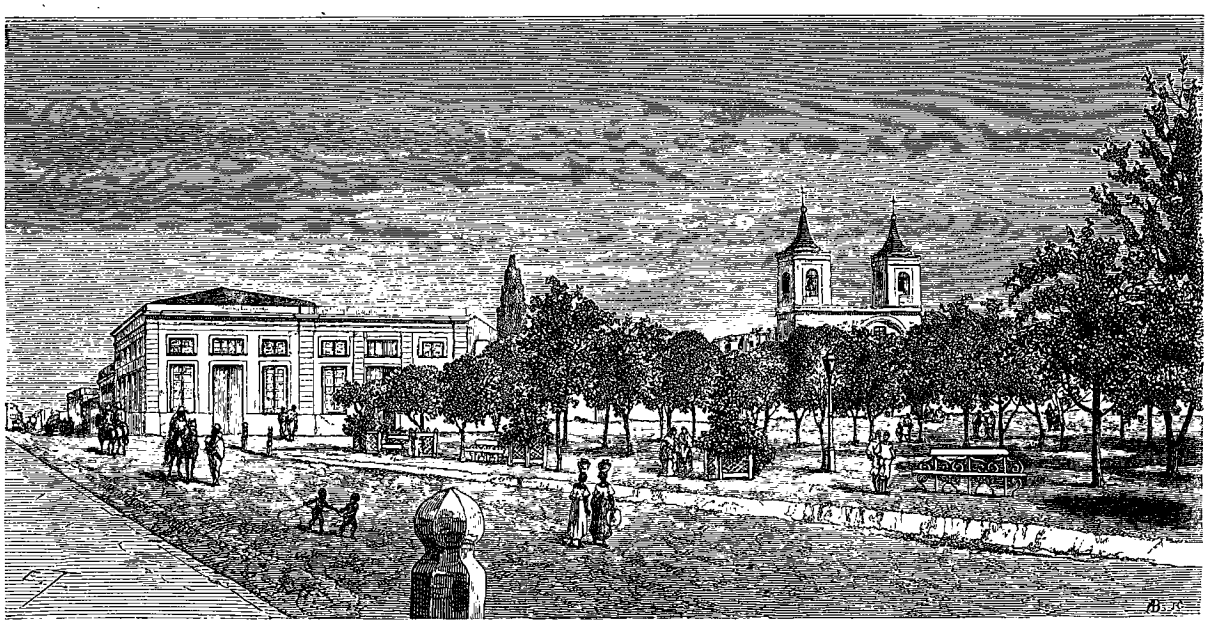
Les eaux restent basses jusqu'en octobre; en octobre et en novembre survient généralement une petite crue de six pieds, le *repunte*, qui ne dure que jusque dans la seconde quinzaine de novembre, et laisse jusqu'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

février le fleuve aussi bas que possible. Au Rosario, les débarcadères ne touchent même plus l'eau, et, perchés sur leurs pilotis, ressemblent à de grands hangars.

Rosario est bâtie sur la barranca (falaise) de la rive droite, qui commence un peu avant San Pedro, et s'élève insensiblement à mesure qu'on remonte le fleuve; la ville elle-même n'est donc pas visible de la rivière; pour la voir, il faut gravir les pentes escarpées qui la séparent du port. Un tramway se charge de vous éviter cette peine, et en un instant vous vous trouvez au milieu de jolies rues, proprement pavées et dont les charmantes maisons offrent un aspect de confort tout spécial à la localité. L'église est fort laide, et de cet horrible style «jésuite» qui distingue tous les monuments religieux de l'Amérique du Sud. De plus, en y entrant, on n'est pas, comme à Buenos-Ayres, dédommagé de la laideur de l'édifice par la beauté des élégantes fidèles; je ne sais à quoi cela tient, mais les jolies femmes m'ont paru remarquablement rares dans le second port de la Confédération.

C'est, en effet, la place qu'occupe hiérarchiquement la ville de Rosario. Tête de ligne du chemin de fer qui relie la rivière à la ville intérieure de Cordoba, le Rosario prend chaque jour une importance croissante. Déjà des lignes de steamers directs joignent ce port fluvial à l'Angleterre; que le réseau de chemins de fer intérieurs se développe un peu, et Rosario est destiné, après Buenos-Ayres, au plus brillant avenir que puisse espérer un port argentin. La faveur dont il jouit tient, en outre, aux facilités qu'y offrent le chargement et le déchargement des navires. Ces opérations, en effet, peuvent s'y faire *à quai*, sauf les cas exceptionnels; tandis qu'à Buenos-Ayres, les colis que l'on débarque passent d'abord dans les lanches, et des



Place de Paraná. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de l'auteur.

lanches dans des charrettes : ce qui occasionne des frais et des retards incalculables, sans compter les avaries.

Monitors brésiliens. — Incidents de la vie du bord. — Diamante. — Découvertes géologiques. — Paraná. — La ville. — La campagne. — Un saladero matanza. — Insurrection d'Entre-Rios. — Épisode au saladero Carbo y Carril. — Blancos y Colorados. — Santa Fé et les colonies.

A deux heures, nous repartons après avoir pris du charbon, des passagers et des marchandises. Nous suivons toujours la rive droite, escarpée et de plus en plus haute; elle atteint au-dessus de Rosario une hauteur d'environ cent cinquante pieds. Ces falaises sans une pierre, et tout entières composées d'une terre brune durcie, ont l'aspect de chocolat pulvérisé; la rivière les baigne de ses ondes tranquilles, dont la couleur café au lait vient compléter le paysage. C'est le plus vilain endroit du cours du Paraná. Nous croisons une canonnière et deux monitors brésiliens, dont l'un est très-martelé par les boulets paraguayens.

On sonne le dîner; je suis placé entre deux dames fort élégantes, qui vont à Corrientes; l'une d'elles est même très-jolie. Je me dispose à entamer avec ma voisine une conversation dans la langue du Cid.... Horreur! elle mange des petits pois sur son couteau, qu'elle s'enfonce dans la bouche ni plus ni moins qu'un avaleur de sabres!

Nous serons demain matin, vers deux ou trois heures, par le travers du Diamante (rive gauche), et vers sept heures à Paraná.

Le Diamante est le point culminant des falaises qui bordent la rive gauche du fleuve. Ces falaises sont tout spécialement curieuses pour le géologue, à cause de leur extraordinaire richesse en fossiles de toute sorte. On y a retrouvé divers fragments de mégathérium et de glyptodon, et surtout un squelette très-complet, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus complet qui existe, du premier animal; il orne actuellement le musée de Buenos-Ayres. Le village du Diamante lui-même, de cinq ou six cents âmes, va prendre un peu d'importance par suite de la fondation d'un saladero dirigé par un vieil immigrant français, fort aimé dans le pays, M. Panthou.

27 *août*. — .... Malgré leurs yeux de chat, les pilotes ont dû hier soir mouiller dans le chenal, pour éviter de s'échouer, tant la nuit était noire. Nous n'arrivons au port du Paraná qu'à neuf heures et demie. Nous avons navigué depuis ce matin à portée de fusil de la rive gauche du fleuve, très-élevée depuis le Diamante. La brume qui nous accompagne augmente encore, si c'est possible, la majesté du magnifique panorama qui nous entoure.

Ici les souvenirs me reviennent en foule : c'est à

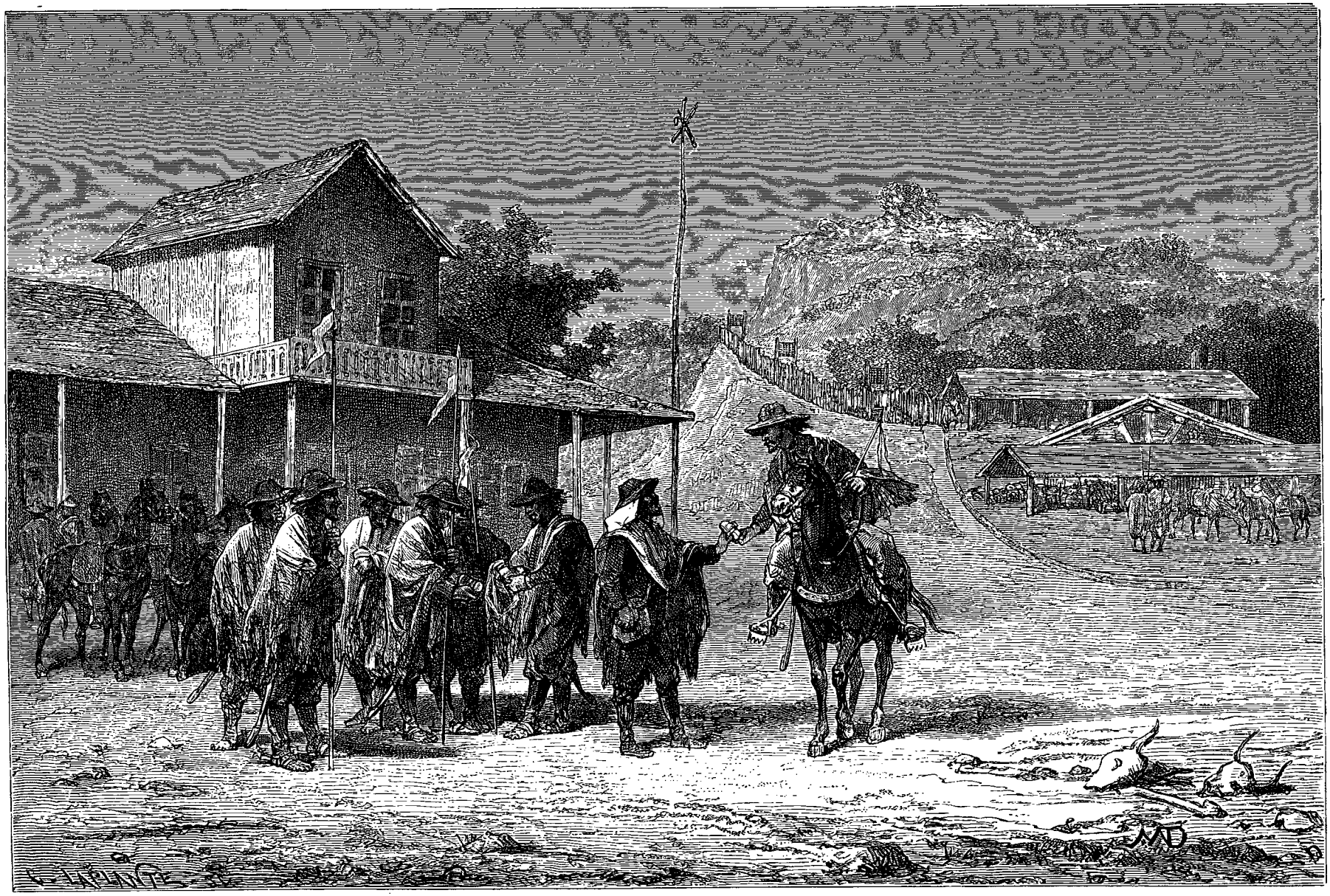


Un insurgé (voy. p. 379). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

Paraná que j'ai fait mes débuts dans la rivière, et c'est de Paraná que je lui ai fait mes adieux. La première fois que j'y passai, j'étais tout nouveau débarqué. La dernière fois tout ce pays que j'avais vu calme et prospère était désolé par la guerre civile. Voici quelques fragments de ma correspondance à ces diverses époques.

Premier tableau. — La scène représente une vaste plaine accidentée, chauffée à 34° centigrades, par un soleil à plomb; comme routes le lit tortueux des torrents creusés par les dernières pluies; comme horizon, les eaux paisibles d'un énorme fleuve, le rio Paraná, qui semblent un miroir, et tout au fond du tableau des îles plates qui font comme l'autre bord de la rivière. Les mugissements des bœufs déchirent le si-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La distribution des cigares (voy. p. 379). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lence de temps à autre, et des oiseaux bizarres voltigent de tous côtés : ce sont de petites colombes grises microscopiques, des espèces de pinsons, des cardinaux gris à crête rouge, etc. : quelques gros oiseaux de proie rasent en croassant des buissons d'épine, qui seuls ombragent les hautes herbes de la plaine. Parfois un cavalier passe au galop, faisant claquer son fouet sur l'échine retentissante de quelque taureau qui s'enfuit : c'est un gaucho revêtu du poncho aux brillantes couleurs, à la figure et aux mains noircies par le soleil, aux traits sombres et accentués.

Soudain, en haut d'une colline apparaît un cavalier tout différent du précédent : une serviette passée sous son chapeau abrite sa tête, son cheval est au galop, mais à un galop furieux! son fusil passé en bandoulière lui meurtrit les reins pendant qu'un album pendu à une courroie également en bandoulière lui bat dans le dos à chaque nouvel effort de sa monture. Cet écuyer hardi porte un pince-nez et sa physionomie est loin d'offrir cette mâle assurance qu'on aimerait à y rencontrer. Il dirige son cheval,... ou son cheval le dirige, à cette allure extravagante, vers un marais profond qui borde le fleuve; ils y entrent tous deux.... Ce n'est que lorsqu'il va perdre pied que le quadrupède s'aperçoit de sa sottise, et consent à revenir sur ses pas, par une brusque saccade qui met le comble à l'anxiété du cavalier. Tous deux sont sauvés, grâce au ciel! Voilà comme j'étais sur mon cheval.

Deuxième tableau. — La scène représente une immense cour de ferme, close de tous côtés par de grands bâtiments couverts en roseaux; dans un endroit écarté, tout au coin de la cour un grand hangar, d'où partent des cris confus d'hommes et d'animaux. Auprès de ce hangar, une espèce d'arène, un corral, en pieux contournés dans tous les sens, aboutit à un étroit couloir en planches dans lequel entre, et duquel sort alternativement, un petit wagon roulant sur des rails. Aux premières lueurs de l'aube, un homme armé d'un couteau, monte sur une poutre, qui traverse le couloir un peu plus qu'à hauteur d'homme, et là, à mesure que les bœufs enfermés dans l'arène sortent traînés par des chevaux, d'un seul coup de poignard dans la nuque, la bête est abattue sur le petit wagon, qui l'emporte encore toute pantelante et la dépose sous le hangar. En quatre coups de couteau (l'opération entière dure de cinq à six minutes), la bête est saignée et dépecée, sa tête séparée du corps et pelée est jetée dans un coin, où j'ai vu ces pauvres têtes dénudées, toutes frémissantes encore, contracter leurs lèvres sanglantes, et rouler leurs yeux privés de paupières! Sous la halle, le sang coule à flots, on y glisse en marchant; les ouvriers, couverts de sang des pieds à la tête au bout d'un quart d'heure, et armés de coutelas aiguisés, égorgent les animaux en faisant mille plaisanteries : en voici deux, qui se poursuivent en riant pour se jeter à la figure, des entrailles encore chaudes, comme de rieuses lavandières s'éclabousseraient d'eau de savon en badinant.

Le soleil qui se lève ne recule pas de dégoût à ce spectacle repoussant. Réguliers se succèdent les coups de poignard et les mugissements des pauvres bœufs : on en va tuer ainsi six cents dans la journée.

Cependant, à côté de l'égorgeur (desnuqueador), un jeune homme est assis, le sang ruisselle à ses pieds, un pince-nez orne son visage, une serviette blanche passée sous son chapeau l'abrite des rayons du soleil, il surveille l'abatage avec un violent mal de cœur.... C'est ma première entrée en fonctions.

Troisième tableau. — La scène représente le pont d'un navire. Huit hommes y travaillent, armés de pelles et de seaux à verser du sel et de la saumure sur des cuirs salés verts, dont l'odeur enivrante se répand à l'entour. Il fait trente-cinq degrés de chaleur!!!

Un petit cochon se promène sur le pont en philosophant, tandis que sur le rivage couvert d'une végétation luxuriante s'abattent et s'ébattent des animaux de toute espèce. Porcs aux grouins aplatis, à la peau rouge et sanguinolente, chiens à l'œil fauve et au poil hérissé, oiseaux de proie, vautours, pies-grièches et mouettes au doux plumage gris. C'est là que l'on jette les détritus du saladero, viandes pourries, sang en putréfaction, etc. A l'horizon, l'immensité du Paraná bordé de ses îles plates qui se perdent dans la brume. Cependant un jeune homme s'approche du navire dans une légère pirogue; d'un bond il s'élance et saute sur le pont du navire. Les chapeaux et les casquettes se soulèvent à son aspect. Il rend de la main un salut collectif; une serviette blanche passée sous son chapeau l'abrite des rayons du soleil, un pince-nez vient rehausser encore l'énergique sérénité qui brille dans son regard. Il descend dans la cale sans s'arrêter à l'odeur extraordinaire qui l'environne.... C'est encore moi qui surveille l'embarquement des cuirs que j'ai vu saler, après avoir assisté à la mort de leurs propriétaires primitifs. — Et voilà, chère madame, ce qu'il en coûte d'horreurs, de peines et de travail pour arriver à vous procurer ces semelles solides qui garantissent votre joli pied des atteintes du macadam parisien!

.... A côté de ces impressions toutes vives que me causait l'aspect du saladero de MM. Carbo y Carril, où j'étais appelé pour mes affaires, j'en ai conservé d'autres encore de ce premier séjour à Paraná. Un climat délicieux, qui permet à l'oranger de pousser en pleine terre et de porter des fruits exquis, un pays singulièrement pittoresque, une jolie ville bien gaie, avec un théâtre et une multitude de pianos, tels sont les souvenirs agréables que je tiens à noter ici. Je manquerais également aux lois les plus élémentaires de la reconnaissance, si je ne signalais le dévouement constant et gratuit que M. Martin Berduc, agent consulaire français, met au service de tous ses compatriotes.

Paraná fut, il y a quelques années, la capitale politique de la Confédération, le corps diplomatique y avait sa résidence, et ce fut un jour fatal pour la prospérité de la ville que celui où le siége du gouvernement revint à Buenos-Ayres. Malgré l'air « d'une ville dans des habits trop larges » que cet abandon lui a laissé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on sent que la lumière du progrès qui rayonne de Buenos-Ayres sur toute la république est arrivée jusqu'ici. Malheureusement, les Entre-Rionais ont un esprit d'indépendance farouche qui ne recule devant aucune extrémité, même celle de la guerre civile, pour préserver de toute atteinte leur droit à s'administrer à leur guise. Buenos-Ayres, de son côté, met obstacle à cette tendance « séparatiste » qui l'offusque; de là des prises d'armes qui se sont malheureusement renouvelées deux fois en un laps de temps d'environ cinq ans.

Quatrième tableau. — .... Me voici en pleine réception des cuirs. C'est un travail long, minutieux et pénible; heureusement j'en suis un peu distrait par la beauté du paysage. Je retrouve la ville très-changée depuis l'an dernier; des rues ont été pavées et même macadamisées, des édifices construits et des filles mariées. Tout allait donc comme sur des roulettes, lorsque sont survenues les élections municipales. Ni plus ni moins que dans le pays le plus spirituel de la terre, on a cru devoir mêler la politique à une question qui ne regardait que l'administration des intérêts de la cité. De là, coups de couteau et de revolver; total, douze étrangers sur le carreau : notre agent consulaire, M. Berduc, a manqué faire le treizième. L'émotion de ce premier début un peu calmée, on a recommencé les élections dimanche dernier; je dois dire que cette fois les abstentionistes, c'était à peu près tout le monde, ont été battus à une forte majorité de trente voix par les gens du gouvernement. Voilà une administration municipale librement élue; espérons qu'elle gérera bien les intérêts de cette chère petite ville. Néanmoins Buenos-Ayres me semble bien appuyer sur la soupape, et les esprits ici sont montés : qu'en adviendra-t-il?

.... Il en advint que, deux mois plus tard, la province d'Entre-Rios se mettait en pleine insurrection, que les troupes nationales durent aller camper à Paraná pour en faire leur base d'opérations et de ravitaillement, et que lors de mon passage en cette ville, au mois de juillet, je la trouvai en état de siége : l'armée argentine y était bloquée de toutes parts par les insurgés.

Ma mission était assez délicate : il s'agissait d'aller faire charger au saladero de MM. Carbo y Carril huit mille cuirs qui étaient aux mains des insurgés. Buenos-Ayres (parti colorado) tenait la rivière, les insurgés ou Blancos tenaient la campagne, et notamment le saladero.

Je passe sous silence la diplomatie dont il fallut faire preuve tant d'un côté que de l'autre pour parvenir à se faire considérer comme neutre.

L'armée régulière de Buenos-Ayres, vêtue d'un solde d'uniformes français de la dernière guerre, débraillée et assez malpropre, me rappelait assez douloureusement nos levées des derniers jours de la guerre franco-allemande. Les Blancos, au contraire, avec leur costume pittoresque, leur chapeau à bande blanche, leur fière tournure de brigands, étaient singulièrement attrayants pour un spectateur tant soit peu artiste. Les négociations avec eux, vu leur irrégularité, étaient plus difficiles. Je les entamai d'une façon assez bizarre. Venu par eau, dans une petite embarcation, je descendis au saladero, me recommandant à ma bonne étoile, car ces gens-là pouvaient faire de moi ce qu'il leur eût plu, et j'allais en réalité me « fourrer dans la gueule du loup. » J'avais mélancoliquement revêtu le poncho de leur pays pour tâcher de les attendrir, et au moment où je mettais pied à terre, une dizaine de ces messieurs (dont je n'oublierai de longtemps les figures patibulaires) s'avancèrent de mon côté. Leurs chevaux pittoresquement groupés étaient sellés et bridés, et les cavaliers venaient à ma rencontre de ce pas particulier aux hommes qui ne quittent guère leur monture. Leurs grands éperons traînaient à terre avec un bruit de ferraille qui n'avait rien de séduisant, je vous assure; un long sabre de cavalerie leur battait les mollets. J'avais pour toute défense, mon air inoffensif d'abord, c'était là-dessus que je comptais le plus, puis, et comme ressource dernière, un bon revolver passé dans ma ceinture sous mon poncho, pour ne pas me laisser tuer comme un poulet, le cas échéant. Je les attendis de pied.... assez ferme; tout dépendait des débuts de l'entretien. Il est clair que si leur première parole était un coup de sabre, il faudrait bien livrer bataille, et je ne me faisais guère d'illusions sur le résultat probable de l'engagement, « ils étaient trop nombreux, » et d'ailleurs j'étais adossé à une rivière, la pire de toutes les positions stratégiques.

J'en étais là de mes réflexions, et ma main fiévreuse caressait la crosse de mon revolver, lorsque celui de mes brigands qui paraissait le chef, mit courtoisement le chapeau à la main, et par un : « Buen dia, señor ! » prononcé d'un ton cordial, me fit passer tout d'un coup de l'anxiété la plus vive à la tranquillité la plus complète. Est-ce le soulagement que j'éprouvai en voyant prendre à nos relations cette tournure pacifique, ou bien cet alferez (lieutenant) d'insurgés avait-il véritablement l'allure que je lui trouvai? le fait est qu'un lord d'Angleterre n'eût pas plus courtoisement accueilli dans son parc un hôte de distinction, que ce brave homme ne me reçut à l'entrée de cette cour de saladero, où il commandait en maître.

Je lui expliquai le but de ma mission; il déclara devoir en référer à ses supérieurs; puis la conversation s'engagea entre nous de la façon la plus amicale.

Cependant, du petit sac de voyage que j'avais en bandoulière, j'avais tiré ma pipe, et me mettais en devoir de la bourrer, lorsque je vis le regard de mon interlocuteur se fixer avidement sur le tabac que je tenais entre mes doigts.

« Avez-vous facilement du tabac en campagne? lui demandai-je innocemment.

— Voilà plus de deux mois que je n'en ai vu une feuille, me répondit-il, en essayant de détourner les yeux pour conserver sa dignité. »

Il faut vous dire que pour le gaucho la cigarette est aussi indispensable que la pipe pour l'Allemand. J'avoue que le souvenir de la campagne de France me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fit comprendre les privations que devaient subir ces pauvres gens. Tous les ports de la province étroitement bloqués ne laissaient pas pénétrer la moindre parcelle de tabac dans le pays. J'en avais là environ deux livres, ma provision pour le voyage :

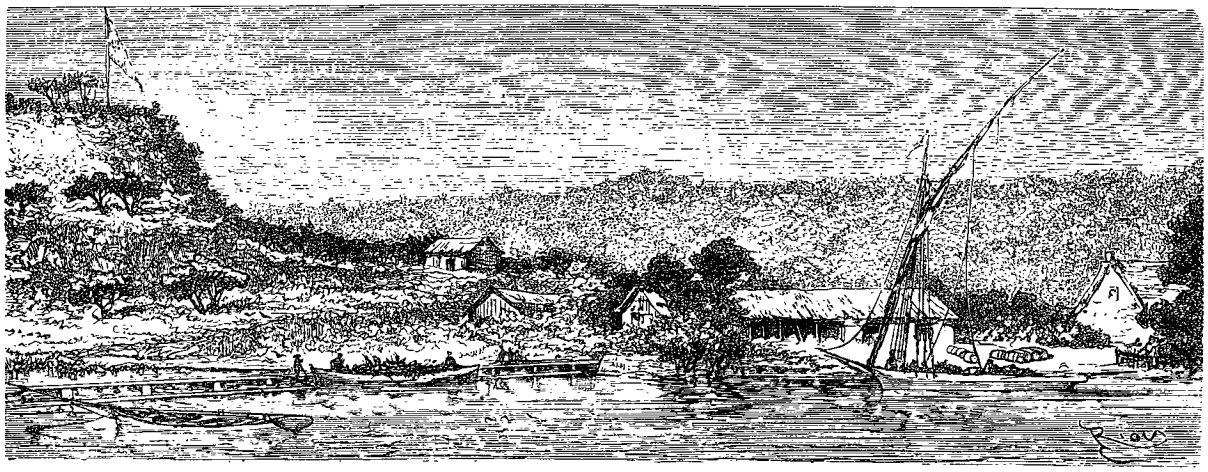
« En voulez-vous? lui dis-je sans hésitation.

— Avec plaisir, monsieur, me fut-il répondu, d'un ton froid que démentait l'éclair qui passa dans les yeux du gaucho.

— Vos hommes en prendront bien un peu aussi.

— Monsieur vous offre du tabac, qu'en pensez-vous, garçons? » dit-il, en s'adressant à son escorte.

Tous se rapprochèrent de moi sans répondre autrement, et me voilà distribuant quelques poignées de



Saladero : Barranca du Paraná. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

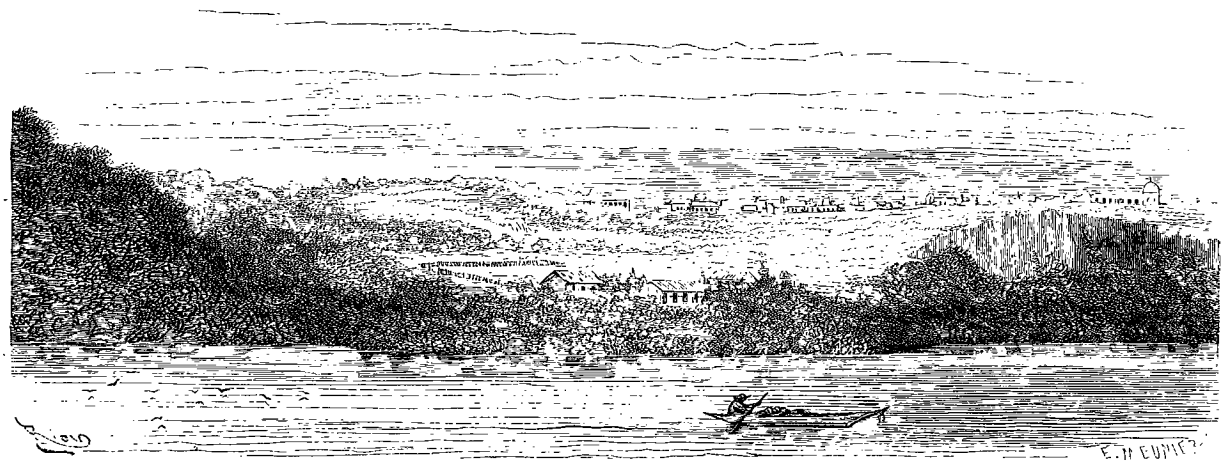
tabac à tous ces braves gens, qui le recevaient dans un pan de leur puncho, ou dans leurs deux mains rapprochées, comme si c'eût été quelque précieux liquide.

Ce furent des « gracias, señor! » sans fin, puis des cris d'étonnement, « mira! que tan fino! » Jamais ils n'avaient encore vu de tabac haché si fin.

Je jouissais de ma bonne action, le sourire sur les lèvres, lorsque arrive un cavalier au galop.

« A cheval! les Colorados arrivent! »

Il ne me manquait plus que d'être pris par les gens de Buenos-Ayres distribuant du tabac aux insurgés! mon affaire était belle! J'avoue que, sans vergogne,

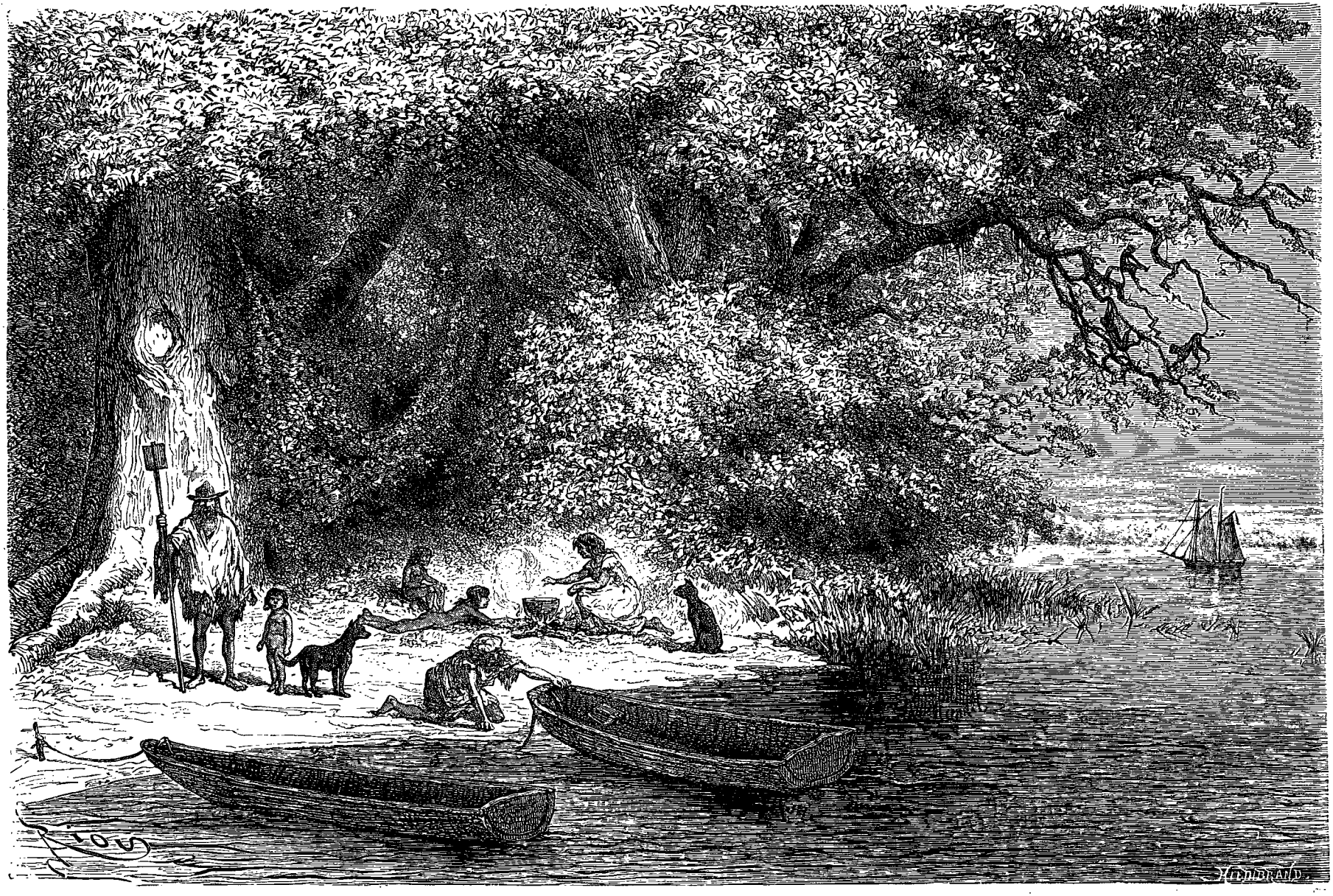


Ville du Paraná, vue de la rivière. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

je regagnai au plus vite mon embarcation, et que j'allai m'abriter derrière un coude de la falaise. Heureusement ce n'était qu'une fausse alerte.

En face de Paraná, exactement, et sur l'autre rive du fleuve, se trouve la ville de Santa Fé, port de toute la région des colonies agricoles. De Paraná à Santa Fé on met deux heures en bateau à vapeur, ce qui peut donner une idée exacte de la vraie largeur du fleuve, y compris les îles qui en obstruent le cours. Je ne crois pas qu'il existe de ville au monde où l'oisiveté soit poussée aussi loin qu'à Santa Fé. On dirait une ville morte. Aussi n'est-ce pas Santa Fé, sa grande place, son église, et le palais du gouverneur, qui intéressent le voyageur. Ce sont plutôt les colonies voisines, suisses,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bohémiens des îles du Paraná. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

piémontaises, allemandes et franco-belges qui attirent son attention. J'allai visiter plusieurs de ces colonies, notamment San Carlos. La terre y dédommage le colon du travail qu'il prodigue, dans un endroit où le manque absolu de cours d'eau rend le paysage triste et monotone. La colonie de San Carlos ne cultive guère, comme du reste toutes les autres colonies, que le blé, lequel y vient assez bien; cinq moulins à vapeur broient cette énorme quantité de céréales, et la farine embarquée à Santa Fé se vend au Rosario ou à Buenos-Ayres, ainsi que de petites quantités de beurre, d'œufs et de volaille.

San Carlos, au temps de la moisson, semble n'être qu'un champ de blé de neuf lieues carrées.

On compte environ treize mille immigrants dans ces diverses colonies, qui toutes sont prospères, sauf une colonie belge, Sunchales, actuellement abandonnée : l'entreprise était trop lourde pour les épaules de l'entrepreneur, et l'affaire s'est effondrée, laissant déserts les quelques ranchos construits au début, et une grande maison que s'était fait construire le concessionnaire de la colonie. Aujourd'hui les Indiens du Chaco seuls « troublent du bruit de leurs pas le silence du mausolée. »

La Plata offre parfois de ces soudains retours à l'état sauvage. Ce coudoiement entre l'extrême civilisation et l'extrême sauvagerie a quelque chose de caractéristique dans ces pays essentiellement anti-industriels. Vous faites trente lieues à cheval pour aller voir des tribus d'Indiens sauvages, le chef vous reçoit avec un puncho de Manchester sur les épaules, et aux pieds des bottines à élastiques de chez Latour, rue Montorgueil, Paris. S'il vous offre quelque chose, c'est du genièvre de Hambourg, dont il s'empoisonne, et il en est de toutes choses de même; c'est une surprise très-désagréable pour les gens curieux d'émotions vierges.

Mais il est temps d'interrompre ces récits rétrospectifs et de continuer mon voyage.

Steamers jusqu'à Cuyaba. — Aspect du fleuve. — Santa Helena. — La Paz. — Esquina. — Indiens du Grand Chaco. — Goya. — Bohémiens du Paraná. — Corrientes. — Singes et caïmans. — Tres Bocas. — Le Cerrito. — Humaita. — Épisodes de la guerre du Paraguay. — Villa del Pilar. — Villa Oliva. — Villeta. — Arrivée à l'Assomption.

27 *août*. — Nous repartons de Paraná, et un quart d'heure plus tard, nous passons devant le saladero de MM. Carbo y Carril où j'ai fait mes débuts dans le pays. Le progrès l'a gagné depuis un an; le pittoresque rancho de roseaux a fait place à une élégante maisonnette à étage, recouverte en tuiles de Marseille. Mon joli saladero s'est abâtardi en imitation du Parthénon tout comme un grenier à foin.

D'ici, la ville de Paraná apparaît sur le sommet de la barranca. Tous ses monuments se détachent en blanc sur le bleu du ciel, et empruntent à la haute falaise qui les supporte quelque chose de grandiose qui, je dois l'avouer, leur manque absolument de près.

A partir de là, nous ne quittons presque plus la rive gauche; le courant s'accentue et prend une vitesse de quatre à cinq kilomètres à l'heure; nous continuons à longer des falaises admirables de lignes et d'allures. Ce sont des « avalures » aux arêtes raides comme des draperies byzantines.

Vers le soir, le capitaine m'offre un cocktail, extraordinaire mélange de champagne, de citron, de bitter, de xérès et de sucre; cette boisson ultracivilisée, prise en face de la nature sauvage, a quelque chose de ridicule qui excite l'appétit.

Nous croisons le steamer brésilien *Curumba*, de la ligne qui rejoint Cuyaba (province brésilienne de Matto-Grosso) à Montevideo. Le gouvernement brésilien, pour développer les rapports entre ses possessions centrales du continent sud-américain et les ports du littoral, a créé cette ligne de vapeurs, qui reçoit mensuellement du Brésil, me dit-on, une subvention de neuf mille francs.

La rivière charrie d'innombrables troncs d'arbres aux racines enlacées, aux branchages trapus et emmêlés.

A dîner, je remarque pour la première fois un Brésilien qui met sa serviette tout autour de son cou, dans son faux-col, comme s'il allait se faire faire la barbe. Mais cela tient à ce que le pauvre homme a une si belle cravate longue toute rose, qu'il meurt de peur de la tacher, ce qui se comprend. Je lui compose immédiatement des armes parlantes : De gueules à tête de singe d'or ornée d'une cravate; et la devise : *Potius mori quam fœdari* (plutôt mourir que de se tacher).

La nuit tombe après un beau coucher de soleil et un effet superbe de falaises dorées. La rive droite, par suite d'un mirage très-commun sur le fleuve, paraît suspendue en l'air, les arbres dans les nuages.

A la nuit noire, nous reconnaissons le saladero de Santa Helena, dont la fonderie de suif se couronne d'un joli panache de fumée blanc.

Vers onze heures, nous nous arrêtons en face de La Paz, ville de quatre ou cinq mille habitants. Au sortir de ce petit port, nous nous échouons et restons « mouillés par la quille » toute la nuit.

28 *août*. — Le paysage a notablement changé depuis hier. Les rives s'abaissent, et les arbres s'élèvent; de buissons, ils sont devenus taillis, puis les voici qui deviennent futaies. Nombre de ces vétérans sont morts, et leur tronc couvert des détritus du bigua, sorte de vautour, se détache en blanc sur la verdure sombre du feuillage. Leur chevelure, emmêlée comme celle de quelque vieux modèle des ateliers de Paris, s'est embrouillée de proche en proche, formant ainsi une espèce d'entre-sol de fourrés très-épais, d'un aspect singulièrement « forêt vierge ».

Nous arrivons à l'Esquina, embouchure du Rio-Corrientes. C'est une bourgade sans importance.

A gauche, sur la rive droite, des torrents de fumée s'élèvent derrière le rideau de verdure qui borde le Paraná. Ce sont les Indiens du Grand Chaco « qui brûlent une forêt pour faire rôtir quelque quartier de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venaison. Quelquefois ces feux consument des forêts entières.

29 *août.* — Je fais connaissance avec une petite mouche qui ressemble à un taon microscopique; on dirait une puce ailée, mais avec un abdomen rayé de jaune. Elle pique comme une aiguille et laisse des cicatrices noires comme un point sur un i.

Nous naviguons au milieu d'îles couvertes en partie de taillis, et en partie de futaie. A l'ombre des grands arbres se tient une tribu de va-nu-pieds, qui viennent de descendre de deux petites barques creusées dans un tronc d'arbre; deux chiens les accompagnent, hommes et femmes sont vêtus de guenilles invraisemblables. Ce sont des « monteros », sorte de bohémiens des îles du Paraná, qui vivent de la Providence, couchent, lorsqu'ils sont fatigués, à l'endroit où ils se trouvent, mangent ce qui leur tombe sous la main, buvant l'eau du fleuve et se chauffant de temps à autre avec une île à laquelle ils mettent le feu. A leurs pieds est étendu le cadavre d'un carpincho (sorte de cochon aquatique). Ils nous regardent passer d'un air ahuri. Dans un groupe d'arbres morts, nous voyons une troupe de singes qui se donnent un mouvement effroyable à notre aspect.

Nous arrivons vers cinq heures du soir à l'embouchure de la rivière de Goya. La ville, de dix mille habitants, est à une lieue et demie plus haut. Cette rivière n'est qu'un canal latéral du Paraná. La nuit tombée, nous stoppons.

30 *août.* — Repartis au petit jour, dans le crépuscule, nous avons pu entrevoir le fameux saladero del Rincon de los Sotos (Coin des Sots) qui appartient à un M. Lafon. C'est, après celui de Liebig, dans l'Uruguay, l'un des plus considérables de la Plata: on y exploite jusqu'à quinze cents têtes de bétail par jour. Tout auprès je remarque un joli embarcadère à bestiaux dont je prends un croquis. A dix heures, nous nous arrêtons en face du petit port de Bella Vista. Après un arrêt fort court, nous nous remettons en route sur Corrientes.

Des jacarés (caïmans) sont étendus sur le sable, se chauffant au soleil à moitié hors de l'eau; leur vilain corps tout noir ressemble à un tronc d'arbre.

Toute cette journée, le Paraná, qui présentait hier une suite de petits canaux à peu près de la largeur de la Seine à Paris, se répand en larges nappes bordées d'îles plates très-éloignées les unes des autres. On dirait un lac immense justifiant bien le nom que les Guaranis ont donné au vieux père Paraná (semblable à la mer). Dans ces parages, par une bonne « suestade » (coup de vent du sud-est), les gros bateaux roulent et tanguent comme sur mer.

Le soir je m'endors, la porte de ma cabine ouverte, devant une petite île. Des insectes de toute espèce la remplissent de toutes sortes de bruissements et de murmures. Un essaim de lucioles brillent sur le feuillage sombre, comme si derrière les arbres, tout au loin, il y avait quelque grande ville éclairée au gaz.

31 *août.* — A dix heures et demie nous arrivons à Corrientes, grande ville et, après Buenos-Ayres et le Rosario, le troisième port de la Confédération. C'est la dernière ville Argentine de la rive gauche du Paraná. Ici le fleuve fait à angle droit un brusque détour à l'est, qui en fait la limite nord des possessions Argentines et les sépare du Paraguay. Le port en lui-même est joli, avec d'assez beaux groupes de rochers, des palmiers et des arbres jusqu'au bord de l'eau. Quatre ou cinq petites jetées en bois s'avancent de quelque vingt mètres dans le lit habituel de la rivière. Au-dessus de la verdure, des palmiers et des orangers qui bordent le port, pointent les cloches de plusieurs églises de style « jésuite. » Entre ces affreux clochers, une jolie tourelle d'architecture mauresque dresse ses quatre clochetons blancs du plus charmant effet. C'est le Cabildo, ou maison de justice, qui date de 1812. Un autre monument curieux est un pilier blanc élevé sur l'emplacement de la croix que plantèrent les premiers immigrants espagnols, en 1588.

Corrientes est à environ cent milles de l'embouchure du Paraná; c'est la patrie des meilleures oranges de la République, etc., l'entrepôt des bois qui s'exploitent, soit au Paraguay, soit dans le Chaco, soit dans la province même dont elle est la capitale. Elle compte environ vingt mille habitants.

Nous repartons vers midi et demi, et remontons la rivière, qui ne tarde pas à offrir le plus imposant spectacle. A dix-huit milles au-dessus de Corrientes, nous nous trouvons en face de l'embouchure du Paraguay, au coude que fait le Paraná et que l'on nomme « las Tres Bocas », les trois embouchures. Devant nous, s'ouvre cette porte forcée par cinq années de guerres et si longtemps fermée (de 1812 à 1865) par des dictateurs du Paraguay. Vers le cours supérieur du Paraná se déroulent les collines et les hauteurs de sa rive droite qui se perdent dans le bleu; on découvre jusqu'au « Paso de la Patria » et aux éminences qui avoisinent le fort Itapiru. Derrière le steamer, la grande route que nous avons suivie jusqu'ici, et que nous allons abandonner, étend sa grandiose nappe d'argent qui se perd dans le lointain.

Nous disons adieu au vieux père Paraná, et le *Republica* s'engage dans les passes du Cerrito.

Le Cerrito est une île qui commande l'entrée du Paraguay; c'était le Gibraltar des Paraguayens avant la guerre, et c'est devenu celui des Brésiliens depuis la guerre et l'occupation du Paraguay par les alliés. La rivière, à cet endroit, a une largeur d'environ trois cents mètres dans la branche mère. Le canal de l'Ataya, qui sépare l'île de la rive du Chaco, n'a pas une largeur de plus du quart. Les Brésiliens y ont établi leur arsenal pour la réparation de leurs bâtiments de guerre et un point de relâche pour les autres navires.

La population de l'île, exclusivement composée d'ouvriers et de soldats, habite de misérables ranchos, qui donnent à cette fourmilière un aspect repoussant.

Après le Cerrito, la scène change brusquement, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

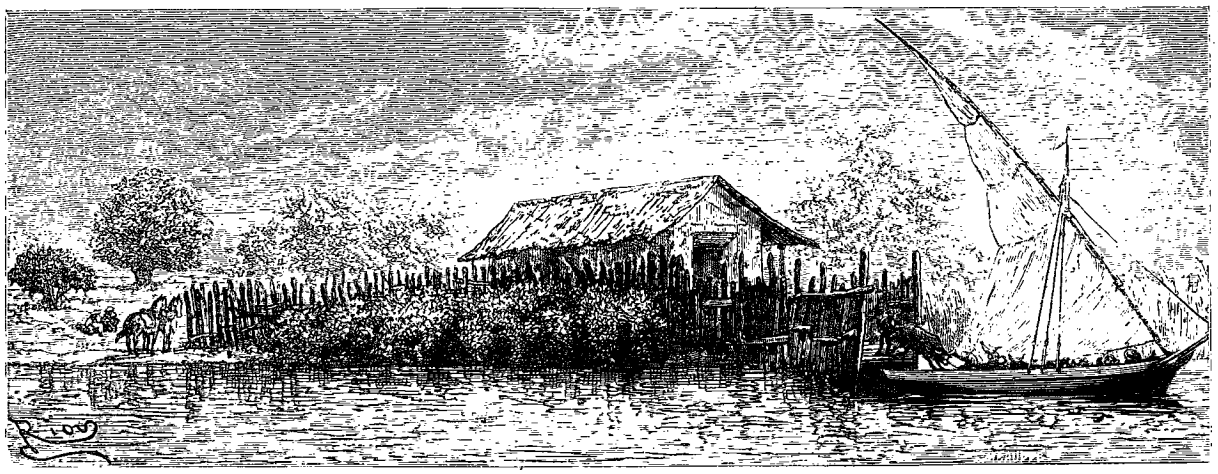
la rivière n'a plus guère que trois à quatre cents mètres de large; son cours bien encaissé est beaucoup plus profond que celui du Paraná; les méandres de la tortueuse rivière deviennent très-pittoresques; les palmiers y sont nombreux.

Nous rencontrons des troupes de singes sauvages qui grimpent le long des palmiers.

Le Paraguay, bordé de jolis bois, est, comme aspect, et sauf la différence des essences de ces derniers, très-semblable à la Seine dans le dernier quart de son cours. Nous laissons à notre droite les fameuses batteries de Curupaïti, où Lopez avait établi une batterie de cent cinquante pièces de canon, qui arrêta pendant huit mois les efforts des armées confédérées. Les tranchées sont actuellement pleines d'arbrisseaux et d'arbustes aux fleurs éclatantes. Le fleuve fait ici un demi-cercle en fer à cheval. Trente mille Paraguayens retranchés dans cette position résistèrent huit mois aux efforts de la coalition. Il fallut les tourner par terre, au milieu de marais et de forêts vierges. Se sentant ainsi menacé, Lopez planta des mannequins de bois sur les parapets, des troncs d'arbres au lieu de canons dans les embrasures, et quitta la place par une nuit obscure. — Quatre jours seulement plus tard, les armées combinées s'aperçurent de la fuite de leur adversaire. Lopez avait été prendre une position identique six lieues plus haut, à Humaïta, où il put arrêter cinq mois de plus les assauts de l'armée argentino-brésilienne.

Nous arrivons à Humaïta un peu tard : un clocher ruiné incline sur le firmament son ombre dentelée.

A neuf heures nous laissons à notre gauche l'embouchure du Vermejo, dont les eaux terreuses troublent celles du Paraguay; puis, vers minuit, nous stoppons un quart d'heure à la Villa del Pilar, misérable bourgade où quelques rares habitants grelottent



Embarcadere à bestiaux. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

à l'abri croulant des maisons éventrées par les obus.

1er *septembre* 1872. — Nous passons devant un magnifique palmar (bois de palmiers). Tout le sable jaune de la rive est couvert de hideux caïmans qui gisent par petits groupes.

Je tire des caïmans, et, vers dix heures du matin, un jaguar superbe, qui s'enfuit en grondant dans les hautes herbes de la rive.

Nous arrivons à Villa Oliva, toujours sur la rive gauche, la rive droite continuant à n'être peuplée que par les hordes nomades des Indiens du Grand Chaco.

Nous laissons ensuite derrière nous Villeta, dont l'église n'a plus qu'une tour fort ébréchée. — La petite ville jadis prospère, et d'où partent dans la saison nombre de barques chargées d'oranges, a été complétement détruite par l'artillerie brésilienne.

A notre droite s'élève le cerro de Lambaré, sorte d'éminence conique d'environ trois cent vingt pieds de haut, couverte de broussailles si épaisses que personne n'est encore parvenu au sommet. Encore quelques tours de roues, nous franchissons ce qui reste de l'estacade que Lopez avait faite en cet endroit pour arrêter l'escadre brésilienne et couvrir sa capitale.

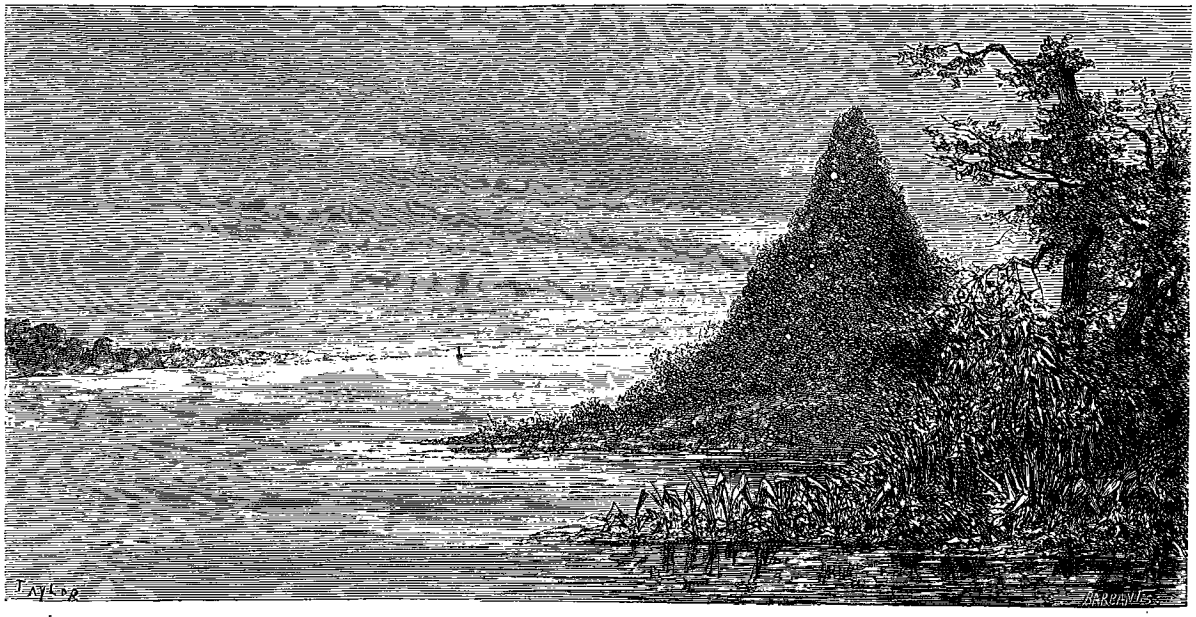
A un dernier détour de la rivière, l'Assomption nous apparaît tout d'un coup, aux derniers rayons du soleil qui dorent la haute tour du château de Lopez. Cette tour domine le reste de la ville; une des quatre échauguettes du sommet a été rasée par un obus.

Nous avons fait environ deux mille cent kilomètres depuis Buenos-Ayres. — Deux coups de canon annoncent notre arrivée; nous mouillons à deux cents mètres de terre.

L. Forgues.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cerro de Lambaré (voy. p. 384). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

LE PARAGUAY.

FRAGMENTS DE JOURNAL ET DE CORRESPONDANCES,

PAR M. L. FORGUES [1].

1872-1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

LE PARAGUAY EN 1872.

1er *septembre*. — Nous voici donc arrivés à l'Assomption. Une nombreuse flottille d'embarcation vient accoster les flancs de notre steamer; chacun crie et s'agite. En tête est la patache du capitaine du port, qui vient donner l'entrée au navire. L'aspect de la rade est singulièrement pittoresque, et nous en jouissons dans de bonnes conditions; car, grâce à notre tirant d'eau qui nous empêche d'accoster à quai, nous sommes mouillés, comme je l'ai dit, à quelque deux cents mètres de la rive.

Le chargé d'affaires de France à Buenos-Ayres, M. le comte A. de C..., se trouve actuellement à l'Assomption, et j'ai commission de notre consul de lui remettre ès mains la valise de la légation. Muni de ce dépôt précieux, je descends à terre: il fait nuit, les rues sont obscures et sablonneuses, très-mal nivelées; un trottoir en briques les borde, véritable casse-cou qui manque à chaque instant sous mes pieds hésitants. Avec le capitaine du *Republica*, nous allons au club du Progreso passer la soirée; je maudis la valise de la légation, qui pèse fort lourd et que je n'ose quitter une seconde.

Le club est assez bien tenu; c'est la maison qu'habitait Lopez avant l'occupation de l'Assomption par les armées alliées. C'est de là qu'il partit pour aller se faire tuer au cerro Cora. Un grand miroir du dernier mauvais goût, et surchargé de moulures dorées, occupe encore le salon; la salle à manger est tendue d'un papier représentant, avec une naïveté de.... papier peint, diverses scènes de l'histoire de France, si j'en juge par le costume des personnages. Dans un coin je crois distinguer l'exécution de de Thou et de Cinq-Mars. Les mousquetaires ont des habits dorés sur les coutures, et les canons de fusil sont argentés par l'artiste. Les costumes des officiers et du cardinal de Richelieu sont également combinés pour frapper les Paraguayens de l'impression que la France est un pays riche.

Nombre de gens ici admirent beaucoup Lopez; il rentre évidemment dans la catégorie des ambitieux sans scrupules et des souverains qui font massacrer leurs

1 Suite. — Voy. p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sujets jusqu'au dernier; il a donc absolument droit à l'admiration des foules ignorantes.

Dans la salle de billard, on me montre le ministre des finances qui fait une partie de carambolage avec le ministre de l'intérieur; ces hauts fonctionnaires ne croient pas devoir s'abstenir de prendre une chope de bière en poussant la bille, et n'ont aucunement, je vous assure, l'air accablés par le poids de leur responsabilité. Ils sont polis, affables et surtout sans prétentions, et ils n'en administrent pas plus mal les affaires de l'État..., ni mieux non plus, par exemple. Nous quittons cette nombreuse réunion de l'état-major administratif, et comme notre chargé d'affaires demeure à deux lieues de la ville et que je ne puis aller le trouver ce soir sans connaître la route (vu le manque absolu de voitures de place), je remporte ma valise, qui pèse de plus en plus lourd. On m'y reprendra encore à jouer au courrier de cabinet! Nous rentrons à bord avec le capitaine, et comme le temps est doux, nous restons sur le pont à causer en fumant et en prenant des grogs. En face de nous, sur la rive droite du fleuve, un bon quart de l'horizon est en flammes. Ce sont les feux de plusieurs tribus d'Indiens, à environ deux lieues de nous. Singulier pays où l'on boit des drogues de fabrique française dans un club, à côté d'un billard, tandis qu'en traversant une rivière de cinq cents mètres et faisant deux lieues, on s'exposerait à être massacré par les Indiens!

Ces messieurs ont assommé dernièrement un pionnier français qui habitait une petite quinta[1] située à quatre kilomètres au plus de la rive droite du fleuve.

C'étaient des Indiens nomades du haut Pilcomayo.

Un autre Français nommé Berchon des Essarts, usurier de son état, a été assassiné en pleine ville, la nuit, par des voleurs, de complicité avec une femme, qui est, prétend-elle, l'épouse réfractaire d'un professeur d'histoire du lycée de Lyon. Cette aimable personne est allée, une belle nuit, ouvrir la porte aux assassins, après avoir retiré les balles du pistolet de Berchon des Essarts. Le malheureux s'est pourtant débattu courageusement et n'est mort qu'après avoir reçu quatorze coups de couteau.

Un Anglais aussi, nommé Mac Adam, a été tué d'un coup de couteau en pleine poitrine, au moment où il montait en chemin de fer à l'Assomption.

L'interlocuteur qui me raconte toutes ces histoires prend la peine d'ajouter qu'après tout le Paraguay est un pays très-sûr, et où il n'y a rien à craindre.

Voilà qui va bien!

2 *septembre*. — Je suis réveillé de très-bonne heure par la diane des troupes brésiliennes, qui me déchire les oreilles. Je monte sur le pont; en face de moi, la douane étale sa colonnade à piliers blancs : on dirait un cloître; à gauche, le palais de Lopez élève sa tour démantelée; à droite, est l'arsenal, dont il ne reste plus que les bâtiments, servant de caserne aux Brésiliens. Tout à côté, une bâtisse en construction se couvre de tuiles rouges : c'est la station du tramway qui va commencer à circuler dans les rues de l'Assomption. Sur la berge, une coque de navire en fer que Lopez construisait au moment de la guerre, repose sa membrure gauchie, semblable au squelette de quelque animal gigantesque. Les alliés n'ont même pas achevé ce travail. Les Brésiliens se sont, d'ailleurs, empressés de dévaliser l'arsenal, avec les outils duquel ils ont en partie monté les ateliers du gouvernement à Rio. Deux ou trois autres carcasses de navires en bois et plusieurs pontons achèvent de donner à la rade un aspect désolé, bien que le coup d'œil en soit tout à fait pittoresque. Une petite estacade en bois de quebracho[1] sert de débarcadère. Elle est garnie de grues à vapeur installées là sous Lopez, et qui servent encore. Sur les quais circulent lentement des wagons traînés par des chevaux; la voie ferrée rejoint l'arsenal et la douane à la gare du chemin de fer de l'Assomption à Paraguari, trajet d'environ vingt-cinq lieues.

Ces traces d'une industrie florissante et perfectionnée il y a dix ans déjà, à une époque où rien de semblable n'existait dans aucun des pays de la Plata, font place aux murs crevés par les obus, aux ranchos incendiés par les envahisseurs. Tout cela donne, en somme, à l'Assomption l'aspect le plus triste. C'est une ville occupée où personne n'a voulu réparer les dégâts; mais néanmoins c'était bien une *capitale* dans toute la force du terme : c'était la tête du Paraguay, bien autrement que Buenos-Ayres n'est la tête de la Confédération argentine ou Montevideo celle de la Bande orientale.

Je suis reçu à merveille par un monsieur auquel je porte une lettre d'introduction de son frère, et ici vous allez voir un peu ce qu'est l'hospitalité sud-américaine. Mon hôte m'offre non-seulement sa chambre, mais encore son lit. Pour lui, il se fait suspendre un hamac n'importe où, et, malgré toutes mes instances et mes supplications, force m'est d'accepter le sacrifice si gracieusement offert.

A peine ces premiers arrangements terminés et ma montagne de bagages emmagasinée chez mon nouvel ami, ce dernier me prend sous le bras et me conduit chez le général Vedia, auquel il me présente.

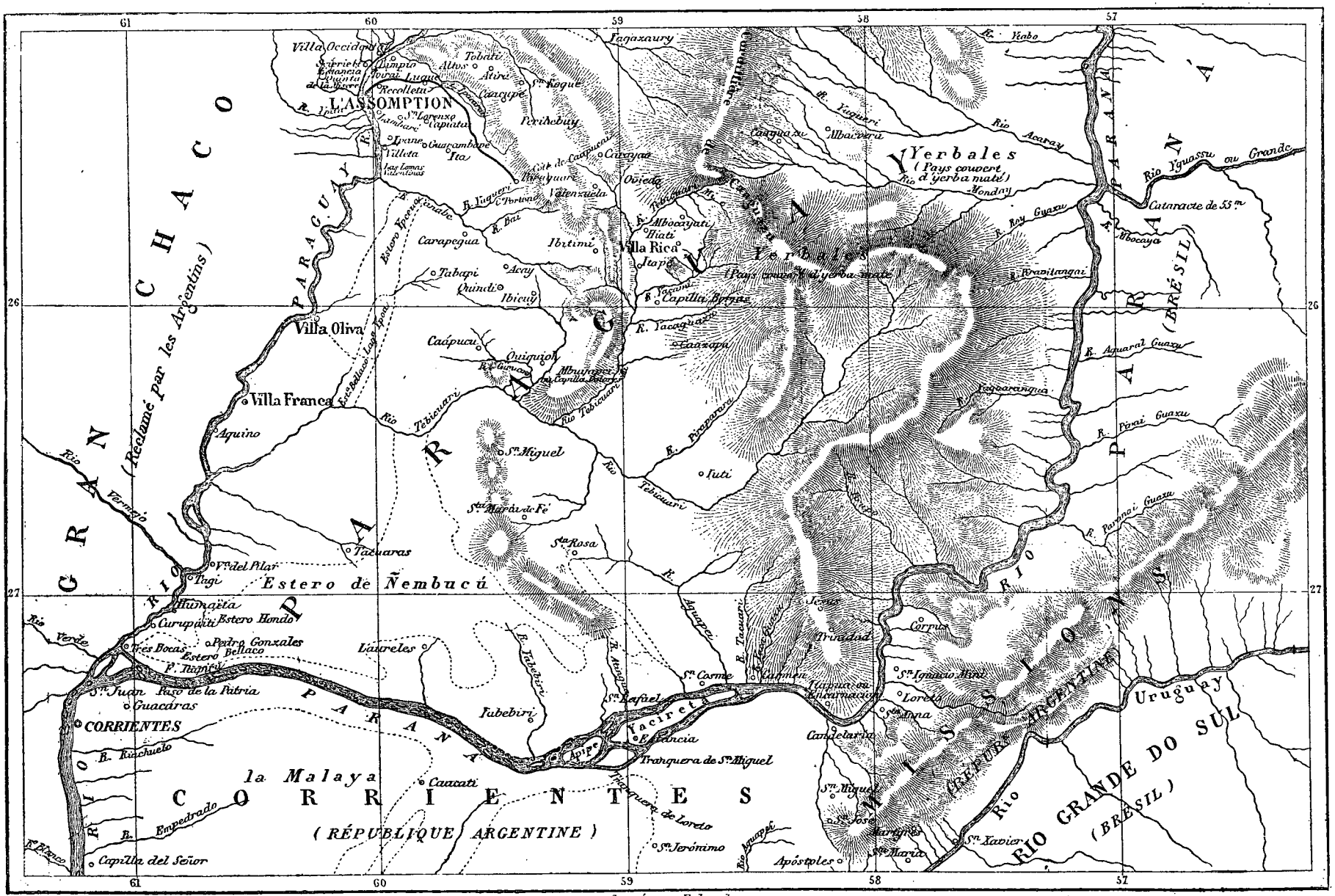
Le général Vedia est le commandant des forces argentines qui occupent le Paraguay. Il est, en outre, le gouverneur de la nouvelle province du Grand Chaco, qui est située en face du Paraguay, sur l'autre rive du fleuve.

C'est un homme grand, à longue barbe grise, dont les yeux noirs sont très-vifs et intelligents. Fort aima-

1. La quinta est une petite propriété cultivée. — Si elle se développe jusqu'à comporter la culture des céréales, la quinta devient chacra; et si la chacra elle-même s'élève jusqu'à comporter l'élevage des bestiaux, c'est une estancia.

1. Quebracho. — Bois dur du Paraguay, plus lourd que l'eau, et qui ressemble un peu à de l'acajou pâle. Il contient une forte proportion de tannin, et c'est de sa sciure que se servent les tanneries de Buenos-Ayres. Son nom (*quebra hacha*, brise-hache) vient de sa dureté, qui est remarquable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard

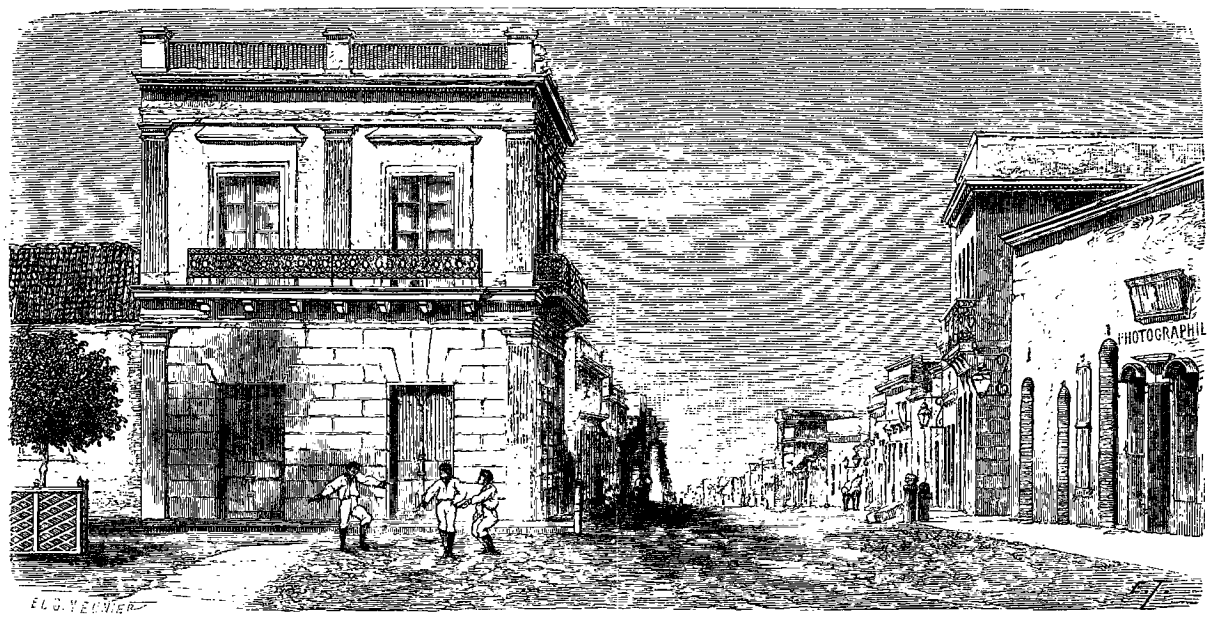
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ble, homme du monde jusqu'au bout des ongles, il parle assez facilement la langue française. Grâce à la situation qu'il occupe ici, je pense qu'il pourra m'être fort utile. Tous les trois nous retournons à bord du *Republica* pour y déjeuner avec le capitaine, qui nous a fait une aimable invitation collective.

En arrivant à bord, je trouve le chargé d'affaires de France, qui très-gracieusement vient m'offrir les fruits de l'expérience qu'il a pu se faire dans le pays, où il est installé depuis quinze jours. Je lui remets sa valise, ce qui me soulage d'un grand poids ! Il me recommande chaudement au général Vedia, qui me propose séance tenante de venir avec lui jusqu'à Villa Occidental, capitale de la nouvelle province du Grand Chaco. J'accepte avec enthousiasme, et nous voici à bord d'une petite canonnière argentine, en bois, le *Chuele-Chuele*, qui nous emporte. Il fait une chaleur effroyable. Ce tout petit bateau porte une trentaine de soldats argentins habillés de toile grise avec des passe-poils verts et armés de carabines Minié. Tout autour d'eux sont groupées des Paraguayennes vêtues de la chemise du pays et du rebozo blanc, qui leur donne je ne sais quel air de statues.

En trois heures nous sommes arrivés à Villa Occidental, et je vais voir dans son berceau la future capitale d'une grande province.

Le commandant de place de Villa Occidental vient au-devant de nous ; trois soldats sortent d'un rancho voisin et nous présentent les armes ; je foule du pied le sol du Grand Chaco ; en dix minutes de marche nous arrivons à la colonie proprement dite, défendue de l'approche des Indiens par environ trente hommes de garnison. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce point a été choisi comme centre de colonisation ; c'est à Villa Occi-



Une rue de l'Assomption. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de l'auteur.

dental, qui portait alors le nom de Nouvelle-Bordeaux, que le dictateur Carlos Antonio Lopez (père du dernier dictateur du Paraguay) réunit les divers immigrants que son fils lui envoyait de France. — Le père avait demandé des agriculteurs, et le fils, qui faisait alors son tour d'Europe, avait raccolé sur les quais de Bordeaux et dans les faubourgs extérieurs de la capitale, deux ou trois cents décrotteurs, joueurs d'orgue, rôdeurs de barrières, etc. Grand fut le désappointement de Lopez Ier quand il vit le genre d'émigrants que lui adressait Lopez II ! Non moins grande fut sa colère lorsqu'il s'aperçut que lesdits émigrants avaient importé des goûts d'indépendance, et surtout un appétit désordonné de liberté qui devait mettre en péril le système politique tout entier du gouvernement paraguayen. Dans ces conditions, le sort des colons ne pouvait être douteux : il s'agissait de ne pas les laisser repartir pour qu'ils ne pussent pas décrier le Paraguay au dehors, et aussi de les parquer au loin pour les empêcher de communiquer avec les Paraguayens et de les infecter d'idées subversives. En conséquence, sans égards aucuns pour les réclamations du consul de France, on leur fit traverser la rivière, et huit lieues plus haut que l'Assomption, on les installa sur un point assez bien choisi comme situation, mais où ils ne tardèrent pas à succomber aux vexations de tout genre, et même aux supplices que le gouverneur de la colonie leur infligeait à chaque instant et pour les causes les plus futiles. La bastonnade et l'ancienne question par l'eau furent appliquées à des sujets français en plein dix-neuvième siècle, il y a moins de vingt ans, et cela impunément, sous les yeux d'un consul de France auquel les instructions de son gouvernement liaient les mains, et qui d'ailleurs fit, les circonstances

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paraguayennes allant à la rivière (voy. p. 391). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étant données, tout ce qu'il pouvait faire. Des colons, quelques-uns à peine purent échapper à la mort commune. Quelques autres essayèrent de s'échapper de la colonie pour gagner la Bolivie ou le Pérou. Toute autre issue était trop bien gardée pour qu'il fût possible de tenter la fortune en s'échappant par la rivière. Les infortunés se lancèrent, à la merci de Dieu, dans les forêts vierges du Chaco ; trois furent rattrapés par les soldats de Lopez, et payèrent par d'affreuses tortures leur tentative insensée; les autres, on n'en a jamais eu de nouvelles. Ils ont dû mourir de faim ou être tués par les sauvages ou dévorés par les jaguars. Tel fut le dernier épisode de ce sinistre essai de colonisation dans un pays où l'ordre moral régnait sans contrôle, sous l'égide d'un pouvoir fort s'il en fut jamais.

Toutes ces réflexions me traversaient l'esprit, tandis que je parcourais avec le général les larges rues de la nouvelle colonie, dont l'aspect des plus florissants fait plaisir à voir. La végétation rappelle, à s'y méprendre, celle de Rio-Janeiro. Le général, qui prévoit les choses de loin, n'a pas voulu que la nouvelle ville eût à rougir de ses commencements, et profitant de ce que le terrain n'y a encore aucune valeur, il a taillé en plein drap et fait tracer militairement d'immenses rues larges de vingt à vingt-cinq mètres, sur le bord desquelles s'alignent déjà les ranchos nécessaires pour abriter les sept cents habitants qui composent la population de la capitale du Grand Chaco. Parfois même on voit, entre les orangers et les palmiers, poindre un petit toit de tuiles : ce sont, quant à présent, de véritables monuments que ces bâtisses, bien couvertes, si on les compare aux autres maisons.

« Mais, laissez faire, » me dit le général en souriant d'un air satisfait; « vous voyez bien que nous sommes en progrès : voici ce qui existait ici il y a trois ans! »

Et son bras étendu me montrait quelques poteaux de palmier plantés symétriquement et aux trois quarts pourris, derniers vestiges de la funeste colonie de la Nouvelle-Bordeaux!

Puis il ajouta : « D'ici peu je vais monter une expédition à travers le Chaco pour rejoindre Salta par une route tracée dans les grandes forêts vierges, et nous ferons alors de Villa Occidental le port et le débouché des pays du nord de la République, les plus riches, les mieux cultivés, et qui se prêtent admirablement à toutes les cultures tropicales. »

Ces diables d'Argentins ont une manière d'exprimer l'avenir qui vous étourdit, et l'on se prend à croire que tout cela est arrivé. Ils devraient élever une statue à l'inventeur du futur passé!

Il est clair, toutefois, que si tout cela se fait, et rien ne dit que cela ne se fera pas, Villa Occidental deviendrait une ville dans le genre de Saint-Louis sur le Mississipi, un grand port fluvial, débouché non-seulement du nord de la République argentine, mais encore entrepôt de la province brésilienne de Matto-Grosso.

L'oranger pousse admirablement ici, la canne à sucre y atteint des proportions colossales, le maïs y donne aussi de fort beaux produits, mais naturellement tout cela n'est fait qu'individuellement et sur une petite échelle.

Nous continuons donc à nous promener dans ces immenses rues couvertes d'herbes et bordées çà et là d'arbrisseaux couverts de fleurs et de feuillages variés. Le général est un homme à idées très-élevées, très-droites, et animé d'un grand sentiment de justice. Violent avec cela, comme tous les hommes énergiques et qui exercent un commandement absolu, le commandement militaire surtout, et pourtant fin et singulièrement adroit lorsqu'il le faut; il me rappelle l'appréciation d'un de nos diplomates sur le caractère des Argentins : « Ce sont les Grecs de l'Amérique du Sud. »

Le général Vedia connaît d'une manière superficielle, mais assez étendue, notre littérature, notre philosophie et notre histoire militaire. Il parle de l'Encyclopédie, comme quelqu'un qui en a parcouru de nombreux passages, si bien que les solitudes du Chaco répètent pendant notre entretien les noms de Rousseau, Voltaire, d'Alembert et Diderot.... Et je songeais en moi-même : Heureux les peuples jeunes, qui profitent sans travail des abatis faits dans la forêt des préjugés par ces maîtres bûcherons! Quel n'est pas l'avenir de gens qui commencent leur existence forts de l'expérience que nous ont acquise des milliers d'années de travail, d'épreuves, de souffrances et d'erreurs!

Mes réflexions sont brusquement interrompues par l'arrivée d'un personnage qui me salue en français du nom de compatriote. Immédiatement j'entre en méfiance. Un Français à Villa Occidental, grand Dieu! qu'a-t-il bien pu faire pour en arriver là? Un Anglais aurait pu y venir pour commercer, un Allemand ou un Suisse pour cultiver la terre, le tout en étant les plus braves gens du monde; mais un Français, s'il était fermier ou agriculteur ou n'importe quoi, resterait chez lui. Donc, j'accueille froidement ce compatriote, dont je me méfie fort, et dont la mine ne me revient qu'à moitié.

C'est un capitaine de la légion franco-espagnole, corps franc, qui a tenu la campagne pendant la guerre de 1870-1871; il s'appelle Auriguau, et n'a pas un sou en poche. En voilà un qui regrette le temps où la guerre lui laissait ses coudées franches. Il me prie de lui donner mon fusil, mon revolver, de l'argent, mon chapeau et finalement mes bottines, le tout en ma qualité de compatriote. Il est ici pour proposer au général Vedia de former, avec les débris de son ancienne légion, auxquels il prétend inspirer le dévouement le plus absolu, un corps franc contre les Indiens du Chaco. Faire un corps franc de civilisés contre des Indiens sauvages, ces francs-tireurs par excellence, me semble une pauvre idée; pourtant les Indiens du Chaco sont si poltrons et si mal armés, ils ont une telle peur des armes à feu, que cela pourrait en somme réussir, pourvu que cela fût bien mené; mais comment cela sera-t-il mené par Auriguau? Enfin,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'enverrai de l'Assomption, lorsque j'y serai rentré, un costume et une paire de vieilles bottines à ce malheureux décavé de la guerre; c'est le moins que puisse faire un Français pour un Français qui s'adresse à lui. Toutefois celui-ci me semble assez peu digne d'intérêt.

Nous dînons dans la maison du commandant de place, qui m'a tout l'air d'un Auriguau déguisé en Argentin. Après le dîner nous jouons au besigue avec le général, et je suis reconduit jusqu'au gourbi qui doit me servir de chambre à coucher. En même temps que moi, par la porte entr'ouverte, je vois se glisser certain commensal à ventre jaune, qui me déplaît énormément; je lui cours sus : c'est un joli serpent d'environ un mètre de long, que je tue à coups de cravache. Le soldat qui m'accompagne le retourne et me dit simplement :

« Il n'est pas des meilleurs!

— Y en a-t-il beaucoup comme celui-là dans les maisons?

— Des fois, oui; des fois, non.

— Merci beaucoup! »

J'ai passé une bien agréable nuit après cette explication, sans compter les moustiques qui me piquaient « par en dessous » à travers les mailles de mon hamac.

3 *septembre*. — Dès les premières lueurs de l'aube je suis debout. Devant ma porte défilent silencieusement les femmes de la colonie, qui vont à la rivière chercher de l'eau dans de grandes cruches en terre rouge comme les fourneaux des pipes arabes. Elles les portent sur la tête. Lorsque ces cruches sont vides, les femmes ont une manière pittoresque de les poser de côté, comme nos soldats portent leur képi; leur démarche en prend un air d'aisance et de nonchalance extrêmement gracieux. Drapées d'une façon charmante dans un morceau de toile blanche (*rebozo*) scrupuleusement propre, qui tranche sur leur peau bronzée, elles vont l'une derrière l'autre, de ce pas élastique qui n'appartient qu'aux pieds sans chaussures. Leur vêtement se compose d'une chemise en coton, brodée autour du col et du sommet des manches avec de la laine noire. Ladite chemise tombe jusqu'à mi-jambes, et est retenue autour de la taille par une corde en coton, qui sert de ceinture et de corset. La chemise, très-décolletée, laisse à nu le haut de la poitrine, et sert de poche pour mettre les cigares, l'argent, et généralement tout ce que nous autres nous mettons dans nos poches. Tous ces objets que l'on met par le haut de la chemise descendent jusqu'à la ceinture, où ils sont arrêtés par la corde qui serre la taille. Par-dessus cette chemise, comme couvre-chef et couvre-épaules, se pose le rebozo en cotonnade blanche, rejeté sur l'épaule gauche. De misérables femmes, véritables gâte-pittoresque, commencent déjà à remplacer ce robozo blanc par un châle de cuisinière à fleurs voyantes.

Rien de gracieux comme ce défilé silencieux de femmes nu-pieds dans le costume que je viens de décrire, leur cruche coquettement posée de travers sur la tête. On dirait un bas-relief antique. Les femmes guaranies marchent toujours l'une derrière l'autre, d'un pas relevé qui donne d'abord bonne opinion de leur activité.

Quelques-unes sont admirablement faites, presque toutes ont de jolies dents; pourtant le type de la race est laid, à notre point de vue, à cause de la proéminence des pommettes des joues, et de la forme carrée du menton. De grands yeux noirs, ombragés d'épais sourcils, des cheveux noirs comme l'aile du corbeau, mais extrêmement gros, malgré les soins constants dont leur chevelure est l'objet de la part des femmes guaranies, tels sont les traits principaux de la Paraguayenne.

Joignez-y encore une démarche de déesse, que leur donne leur torse gracieusement cambré, et, gâtant tout cela, un énorme cigare dans la bouche; car il n'y a pas de femme qui ne fume ici comme aucun grognard de chez nous ne pourrait le faire. C'est un sujet d'étonnement de voir les femmes et même les enfants de cinq ou six ans pousser leurs bouffées blanches, et attelés à des cigares longs de vingt centimètres, qu'ils éteignent de temps à autre pour les rallumer peu de temps après. Il n'y a que les enfants à la mamelle qui s'abstiennent de tabac, et encore je me souviens avoir vu une femme guaranie, son petit enfant à cheval sur la hanche, essayer d'apaiser les cris du petit être en lui mettant entre les lèvres, non pas le sein maternel, mais l'extrémité à demi mâchonnée de son ignoble cigare. On me cite comme des qualités de la femme paraguayenne son attachement au compagnon qu'elle s'est choisi, et auquel bien rarement l'unissent les liens sacrés du mariage, sa grande sobriété de paroles, sa propreté minutieuse, son activité et son intelligence. Malheureusement la santé des Paraguayennes est déplorable, et presque toute la population possède au moins un germe de maladie, qu'enraye, il est vrai, le climat du pays, mais qui n'en signale pas moins sa présence par les effroyables accidents qu'elle détermine chez les étrangers.

Voilà le général qui se réveille; on nous amène des chevaux, et nous nous dirigeons vers l'embouchure du Rio Confuso, située à quelque sept ou huit kilomètres de Villa Occidental. La route traverse une vaste lande, ombragée çà et là de quelques palmiers rabougris. En hiver, le Confuso doit inonder cette plaine. Après une demi-heure de chemin, sous un soleil de feu, nous arrivons à une scierie établie à l'embouchure même du Confuso. Tout près de la scierie, qui marche cahin-caha, nous recevons une hospitalité fastueuse (pour l'endroit) chez un Italien nommé Perucchino. C'est un ancien commandant des volontaires italiens de Montevideo, lorsque Garibaldi y jetait les fondements de sa réputation militaire. Perucchino, avec sa barbe, sa longue chevelure bouclée, sa chemise rouge brodée d'or aux parements, nous apparaît à mi-côte d'une petite éminence, qui fait décor, pour ainsi dire, et domine sa demeure. Une main sur son cœur et l'autre à son chapeau, il s'avance; il me semble que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les seuls mots qui puissent sortir de ce ténor d'opéra comique sont :

Mais j'aperçois Piétro. Ciel! que va-t-il m'apprendre....

ou bien :

Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes....

ou tout autre fragment de récitatif. Il n'en est rien. Il se précipite vers le général et l'accable de témoignages de joie : ce sont des « evviva », des gestes, des contorsions qui expriment, avec une exubérance de formes tout italienne, la joie que lui cause notre visite. Nous passons devant trois pièces de canon, fixées sur une poutre, et qui ornent le devant de sa porte. Sa chambre à coucher est un arsenal : ce ne sont que fusils à moitié hors de service, rouillards de la guerre de l'Indépendance, sabres sans fourreaux, piques rongées par la rouille, de quoi garnir les mains d'une quinzaine de combattants.

Notre hôte choisit dans cette singulière collection une carabine à deux coups, qui me fait frémir. Je ne m'en servirais pas pour un empire. Il disparaît un instant, et nous laisse causer avec sa femme, bonne grosse Espagnole, vrai type de Gustave Doré.

Pan! pan! Deux détonations presque à nos oreilles, et Perucchino rentre, un poulet à la main. C'est comme cela que ce brave émigré « tord le cou » à ses poulets lorsqu'il lui vient du monde à l'improviste. Que voulez-vous! il adore le bruit, la fumée, les couleurs voyantes : c'est un Italien dans toute la force du terme. Nous visitons sa propriété et ses défrichements, qui sont considérables. Avec deux compatriotes et sa femme, il est venu s'établir en ce point désert du Chaco, et après y avoir travaillé trois ans comme un nègre, il se trouve actuellement hors d'affaire. Il joint les deux bouts, et au delà. Dans deux ans, quand ses champs de maïs, de tabac et de canne à sucre seront en plein rapport, voilà un ex-mendiant qui jouira d'une quinzaine de mille livres de rentes.

Remarquez que le travail du nègre en question est à peu près la moitié de celui que dépensent nos paysans français pour vivre l'année durant, et mourir de faim à la moindre maladie.

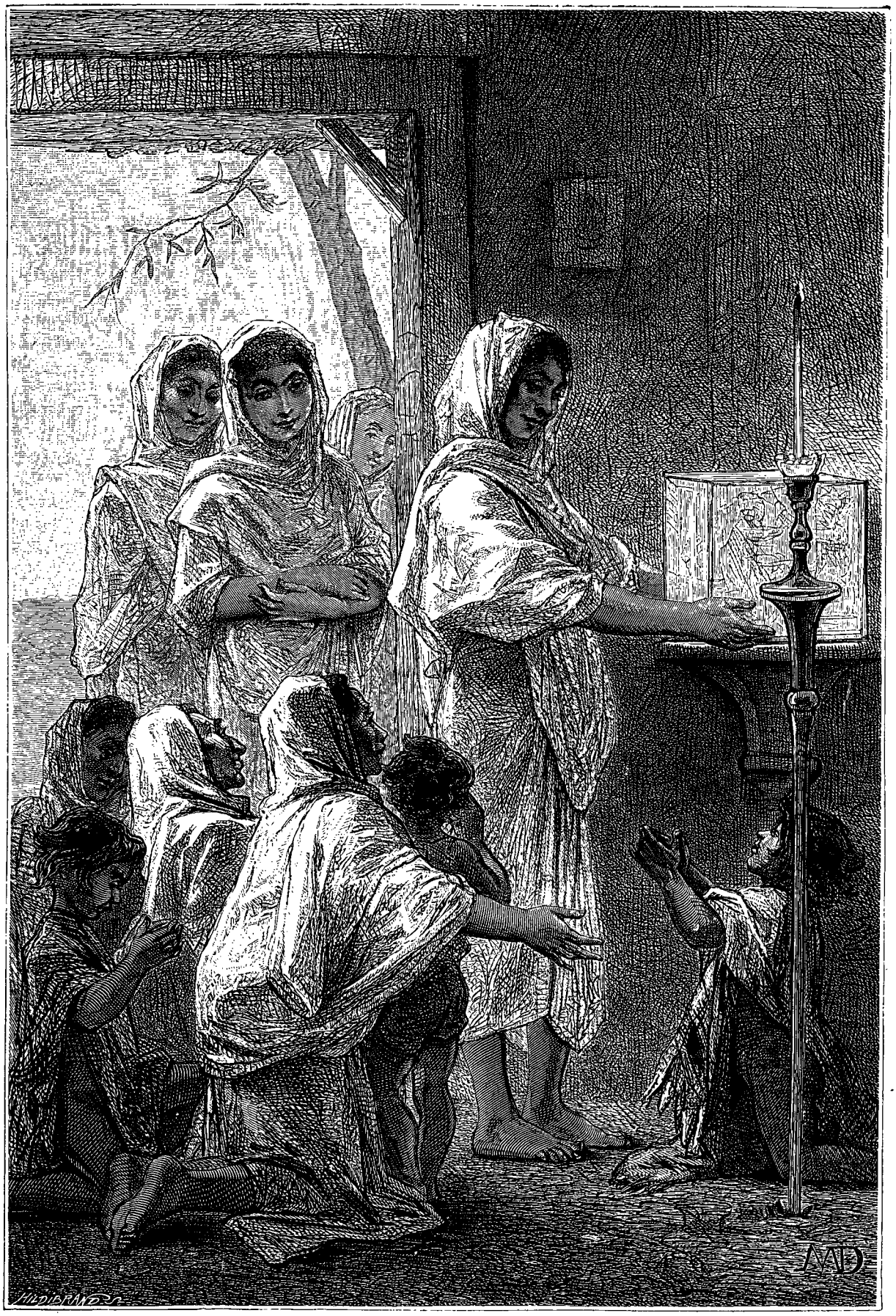


Paraguayenne faisant fumer son enfant. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

Boum! Cette fois, je tressaute tant la détonation est forte; c'est le canon que tire notre hôte pour sonner le déjeuner. — C'est bien gênant, cette manière-là; mais la cordialité de l'accueil qui nous est fait compense largement ces continuelles secousses nerveuses. Un déjeuner composé de volaille, d'omelettes de maïs et de riz, et arrosé de gros vin d'Espagne, disparaît comme par enchantement, grâce à notre furieux appétit; à midi, nous nous remettons en selle et nous quittons les bords du Confuso; la tête me tourne tant il fait chaud. — Les eaux du petit affluent, un peu plus large que la Bièvre à son embouchure, entraînent paresseusement un gros caïman, les quatre pattes en l'air, qui suit le fil de l'eau. Cet animal, assurément, a dû mourir de chaleur.

Je me retourne en arrivant sur le sommet d'un pli de terrain qui permet de voir la petite colonie de Perucchino et la scierie qui, à l'ombre de grands arbres, se groupe tout auprès. J'envie l'existence heureuse, laborieuse et lucrative de ces braves gens qui, librement, coulent leurs jours dans l'abondance, au sein de la plus belle nature qui se puisse voir. — De retour à Villa Occidental, nous faisons un bout de sieste et nous nous apprêtons à nous rembarquer pour l'Assomption, en emmenant la garnison qui est depuis huit jours ici, et que nous sommes venus relever avec nos trente militaires d'avant-hier. — Je quitte à regret cette petite colonie si tranquille et si bien entourée de verdure ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les dieux pénates des Paraguayennes (voy. p. 399). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelqu'un me court après : c'est Auriguau qui me demande de lui donner mon sac de voyage, ma pipe, me prend mon tabac, et en échange, me promet des peaux de tigres, des papillons, des serpents énormes, bref, tout ce qui peut lui venir à l'esprit; il y joint, en outre, la promesse d'une collection complète de tous les bois du Chaco, d'une valeur approximative, me dit-il, d'environ quarante mille francs.

Nous repartons comme nous étions venus, en longeant la rive du Chaco. — Deux ou trois carcasses de navires sur lesquelles la nature commence à étendre son riche linceul de verdure, sont échouées çà et là sur les bancs de sable au milieu desquels nous naviguons. Ce sont des îles qui commencent; notre petit vapeur, chauffé au bois, couvre les passagers d'étincelles et de flammèches, et c'est un curieux spectacle de voir ces trente soldats et leurs femmes s'entre-tapant pour éteindre les commencements d'incendie qui se produisent dans leurs cheveux, leurs vêtements et leur petit bagage. Nous débarquons à la nuit noire....

Le lendemain, j'allai faire visite au ministre et au consul de France, qui demeurent ensemble au consulat. Je les trouve assez satisfaits : ils viennent d'obtenir la condamnation des assassins de Berchon des Essarts, dont j'ai déjà parlé plus haut.

Les environs de l'Assomption sont fort jolis et d'un caractère spécial, grâce à la sombre verdure des arbres qui tranche sur un sable jaune rougeâtre comme celui que nous répandons dans les allées de certaines de nos promenades publiques. Au sortir de l'Assomption, d'immenses avenues en ligne droite conduisent dans les principales directions. Ce sont des routes de sable d'environ vingt-cinq ou trente mètres de large, où la boue est inconnue, mais où les chevaux et les hommes enfoncent jusqu'à mi-jambe. Depuis la guerre, le pays est à peu près complétement dépeuplé de chevaux : on est donc obligé d'en importer. Aux nouveaux arrivés, le sable épais des rues et des routes joue souvent un mauvais tour, et chevaux de trait ou de selle meurent fréquemment des efforts qu'ils font au début pour galoper sur ce terrain qui les éreinte.

Nous arrivons jusque sur les bords du Paraguay, où nous découvrons un bois de sensitives fort curieux.

Ce sont des arbustes épineux qui rampent à la surface du sol, où ils se multiplient à la façon du fraisier, par des boutures naturelles. De loin en loin, quelques rameaux pointent en l'air et vont étaler à quatre ou cinq mètres leurs feuilles finement découpées. Frappez-vous une feuille, elle se ferme aussitôt comme un éventail que l'on replie : ceci est la sensibilité personnelle; mais il y a aussi la sensibilité par sympathie, que j'appellerais volontiers l'esprit de corps de la sensitive. Ainsi, j'attaque avec mon couteau le tronc d'une des plantes, immédiatement toutes les feuilles épanouies une minute auparavant se referment avec indignation, protestant ainsi d'une façon muette contre mon agression stupide....

Nous poussons jusqu'à la Trinidad : c'est une curieuse église du pays, style jésuite toujours; mais cette fois l'architecte a été un peu mieux inspiré, et il a donné à son monument un caractère particulier, que rehausse encore l'emploi de couleurs variées, donnant à l'édifice un cachet tout particulier que l'aquarelle seule pourrait rendre....

6 *septembre* 1872. — . . . . La canne à sucre vient admirablement bien ici, et comme c'est une culture de fainéants, ce serait la culture par excellence du pays. La canne est déjà semée en assez grande quantité par des particuliers qui en plantent pour leur usage. La tige se coupe de juillet en octobre, soit en hiver et au printemps, et s'exploite par des procédés tellement rudimentaires, que c'est à peine si l'on utilise vingt pour cent du sucre qu'elle contient. La canne coupée est portée entre trois gros cylindres en bois dur (trapicha) qui sont censés en extraire tout le jus, et qui, en réalité, la serrent un peu, et laissent dans la bagasse les deux tiers du jus sucré qu'on en pourrait extraire. Le liquide ainsi exprimé coule, par une espèce de rigole en bois, vers des seaux que l'on porte, à mesure qu'ils se remplissent, dans une marmite à feu nu et à ciel ouvert. Là, le jus de la canne est soumis à une cuisson assez prolongée pour qu'il bouille. Il s'en répand à terre, par suite des négligences dans l'opération, environ un tiers, et le peu qui reste dans la marmite est réduit à l'état d'une espèce de mélasse caramélisée d'un goût assez agréable, d'une couleur brun-verdâtre, et que l'on appelle « la miel. »

C'est, avec la caña (tafia), le seul parti que l'on tire du jus de la canne à sucre dans le pays. Quelques petits propriétaires ont des alambics primitifs de dimensions très-restreintes avec lesquels ils distillent différents moûts sucrés, principalement du moût de canne à sucre et d'oranges. Ils en extraient une espèce de tafia très-fin que l'on nomme caña quand c'est du rhum, et caña de naranja quand il est produit par la distillation des oranges. La caña de naranja se fabrique de mille manières : chaque brûleur a sa méthode et sa recette; quelques-uns poussent le raffinement jusqu'à introduire dans le liquide à distiller des oiseaux de différentes espèces, canards, perroquets, poulets, etc. La liqueur qui provient de cette bizarre pratique prend le nom de caña de substancia; elle est fort recherchée des gourmets. Je ne vois pas bien ce que l'on peut croire qu'elle gagne par cette singulière adjonction. Il est clair que la fondation d'une sucrerie sérieuse avec distillerie donnerait dans le pays de superbes bénéfices, et le coût élevé des machines et appareils a pu seul empêcher jusqu'ici l'installation d'une fabrique de ce genre, qui n'aurait pour concurrents que les sucres du Brésil (Pernambouc et Bahia), lesquels viennent de plus loin, et sont frappés d'environ vingt-cinq pour cent de droits *ad valorem* à leur arrivée. Il est incroyable que l'on consomme à l'Assomption des sucres d'Europe et du Brésil qui d'abord viennent jusqu'à l'Assomption, au prix moyen de cinquante francs de frêt par tonne, puis qui rompent charge à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Buenos-Ayres, remontent la rivière au frêt de seize dollars (quatre-vingts francs) la tonne, et payent à l'entrée vingt-cinq pour cent de leur valeur, lorsque l'on en pourrait fabriquer dans le pays même, qui serait tout transporté et ne payerait pas de droits!

Chemin faisant, nous arrivons à une chaumière habitée par un Français, qui est venu s'installer ici vers la fin de la guerre. Il amenait avec lui trois vaches laitières, sa seule fortune. Un détail donnera l'idée de ce qu'était devenu à cette époque le malheureux Paraguay, jadis renommé pour le nombre et la beauté de son bétail. Le lait valait alors à l'Assomption un dollar (cinq francs) la chopine. « Encore, » nous ajoute le naïf laitier, « j'y mettais tout plein d'eau; j'ai gagné comme cela, pendant près de trois mois, environ soixante dollars (trois cents francs) par jour avec mes trois vaches, mais maintenant le métier est perdu! » Aussi veut-il revenir en France avec sa petite fortune, ramenant avec lui une Paraguayenne dont il a un enfant, et qui nous pèle des oranges. Elle a l'air d'une bien bonne petite femme et comprend parfaitement le français, bien qu'elle ne le parle pas du tout.

7 *septembre* 1872. — Aujourd'hui je suis invité au *Te Deum* qui doit être chanté à la cathédrale en l'honneur de la proclamation de l'indépendance du Brésil. Le soleil est ardent et revêt de sa splendide lumière la cathédrale de l'Assomption, encore une de ces constructions en carton-pierre dont les jésuites avaient seuls le secret. L'autel qui se dresse au fond, tout éclatant de lumières, ressemble un peu à un autel de sauvages. Ainsi que tous ses accessoires il est revêtu de plaques d'argent; il s'appuie à une boiserie sculptée peinte en vert et en rouge, le tout revêtu de dorures à profusion. La sainte table elle-même est ornée de mille ustensiles bizarres qui semblent autant de manitous, tandis que dans une niche, derrière le tabernacle, une poupée attifée d'oripeaux a la prétention de représenter la Vierge. Au début de l'office, une toile de coutil rayé, comme une toile de théâtre de Guignol, se lève sur cette niche, aux sons d'une musique des plus extraordinaires. Le ministre du Brésil, M. d'Azambuja, qui est le gros bonnet ici, se fait attendre juste une demi-heure, ce qui est bien un peu leste.

Tous les représentants étrangers et les officiers de l'armée d'occupation tournent leurs pouces en attendant, sans compter les autorités du pays, qui ont l'air bien peinées de ce manque d'égards; la politesse des rois n'est évidemment pas celle de ce diplomate. Il arrive enfin, culotté de casimir blanc, avec un frac tout raide de broderies, et un tricorne à plumes blanches sur la tête. Sa voiture à quatre chevaux ressemble à à l'une de ces calèches qui font le service des fiacres dans nos villes de province, et son cocher n'est évidemment pas bien au fait du maniement des *four in hand*.

Le sable est si épais dans les rues de l'Assomption que les voitures n'y circulent qu'avec peine. Les chevaux de M. d'Azambuja s'arrêtent net au milieu de la rue, et le cocher doit renoncer à les faire avancer davantage. Il pose alors son fouet sur la capote de la voiture et saute à bas de son siége. Sa livrée dorée à longues basques s'entr'ouvre et laisse apercevoir les mystères de sa toilette « d'en bas » qui laisse fort à désirer : *Aurea mediocritas*.... Le ministre descend, la garde prend les armes, et deux musiques militaires, à côté l'une de l'autre (guerre et marine), entament chacune un air différent pour chacun de leurs instruments: cacophonie effroyable, pétards, commandements militaires, soleil torride; au milieu de tout cela, le ministre brésilien fait une entrée majestueuse dans la cathédrale et traverse gravement la haie des autorités pour aller prendre sa place, qui est la première auprès du chœur.

La cérémonie commence par une quadruple salve de pétards tirés à la porte, sur laquelle viennent broder leurs variations les trombones brésiliens, accompagnés du piaulement des flûtes, du tintement d'un triangle et des boum! boum! d'une grosse caisse asthmatique. Le tout se complète des accents déchirants d'un ténor que je ne crains pas de qualifier de secondaire, en prenant M. X..., député, comme type du ténor. Pas un seul Paraguayen dans l'église, sauf le Président de la République, les ministres et les autorités de service. Ce peuple, amoureux pourtant du bruit et de la lumière, proteste ainsi muettement contre ses vainqueurs. L'impression que me cause cette cérémonie est navrante; les Brésiliens, en costumes de uhlans (même tunique et mêmes épaulettes), et ces malheureux Paraguayens avec leurs écharpes aux couleurs françaises[1], tout cela me rappelle la patrie absente et.... occupée, elle aussi. La séance est levée avec le même cérémonial qu'au début : redéfilé, repétards, resoleil, refiacre, etc.

Le soir, je suis invité à une représentation théâtrale improvisée par les officiers brésiliens. Je pénètre en conséquence dans une guinguette de foire, où l'un de ces messieurs déclame une pièce de vers en l'honneur de l'Indépendance du Brésil. La pièce commence: personnages ridicules. Une jeune fille qui est en même temps dans les entr'actes officier de cavalerie; un père qui pourrait être l'enfant de sa fille; puis, comme toujours dans les pièces jouées par des amateurs, un personnage comique épisodique qui charge son rôle, fait rire aux larmes l'assistance et tue entièrement le jeu de ses voisins. J'ai assisté, en outre, dans l'après-midi, à une revue des troupes brésiliennes, dont j'ai admiré la tenue. L'infanterie est assez bien; mais ce sont surtout les cavaliers de Rio Grande qui ont excité mon enthousiasme : ils ont encore plus fière tournure que nos chasseurs d'Afrique. Ils sont armés de lances, et je n'ai jamais vu plus belle cavalerie. On m'a raconté des merveilles de leur conduite durant la dernière guerre. Les manœuvres de l'armée brésilienne sont les manœuvres anglaises, mais les commandements sont

1. Les couleurs du Paraguay sont bleu, blanc et rouge, mais disposées horizontalement au lieu de l'être verticalement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien plus longs; on a un peu l'air de raconter le petit *Chaperon rouge* à ses soldats. J'ai même remarqué un pauvre colonel qui hurlait si fort ces commandements prolongés, que la voix lui manquait toujours pour crier le « arche ! » final. — Soupé le soir avec un général brésilien des plus huppés, qui avait à peine l'air d'un sous-officier français en goguette.

9 *septembre*. — Je pars dès l'aurore et je traverse la rivière en bateau, pour aller faire une excursion dans le Chaco, jusqu'à la quinta de la Misère, habitation d'un pionnier français dont j'ai déjà conté la fin tragique. La rivière traversée en dix minutes, nous nous acheminons vers la demeure de Mequelain. Elle est fort près de la rivière. Une heure de marche, pas davantage, nous y conduit. La porte garde encore les traces des coups de hache des Indiens. Le malheureux a été tué par surprise, d'un coup de matraque sur la tête, puis les Indiens se sont rués sur sa femme et sur trois malheureux péons qu'ils ont également massacrés. Une autre femme blanche, qui était là comme domestique, fut emmenée à la suite de la tribu et parvint à s'échapper au bout de quarante jours de marche. Avec cet instinct qui guide les animaux, elle revint sur ses pas, et par miracle, échappant aux jaguars, à la faim



Route de la Trinidad. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

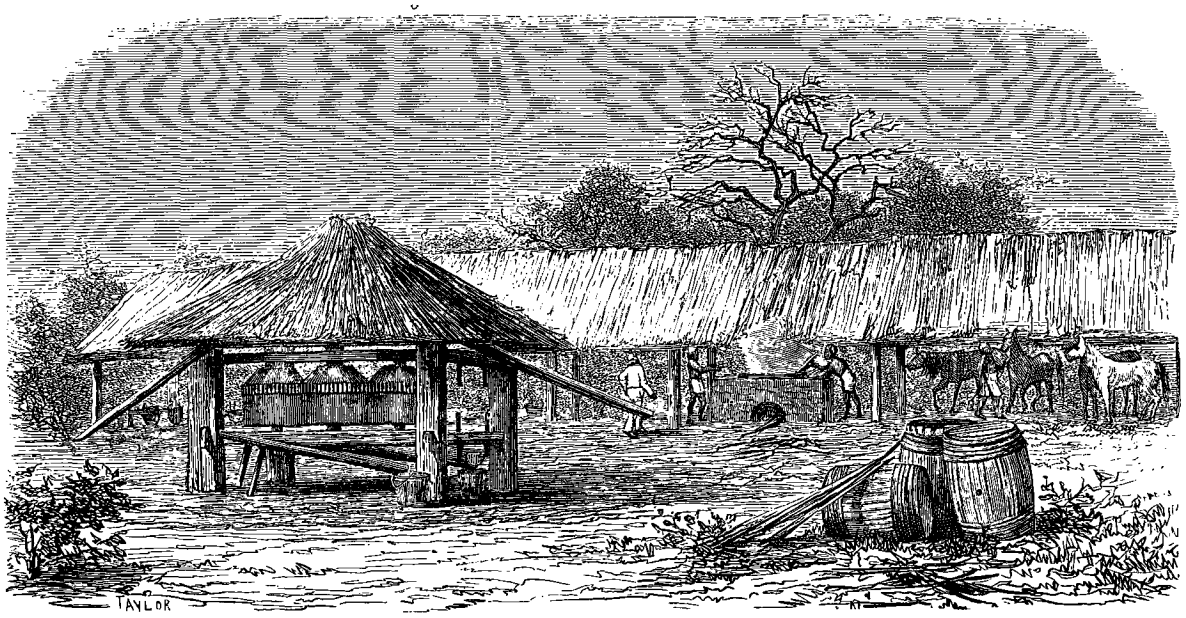
et aux mille périls qui entourent un être sans défense aux prises avec la nature vierge, elle revint à la quinta. Elle me donne divers détails curieux sur les Indiens du Chaco, et me confirme leur mépris pour la race blanche. Ces nomades ont horreur des femmes de race européenne, comme nous des négresses. Il est étonnant que la pauvre femme soit venue se réinstaller dans cette quinta, qui a failli lui coûter la vie. Dans un des fossés qui défendent les approches de la quinta, l'on me montre un petit tertre entouré de planches, où reposent les restes des cinq malheureux colons. Pas une croix, pas une pierre ne distingue leur tombe de n'importe quel amas de terre voisin, et l'herbe, qui croît vite au Chaco, aura bientôt enseveli à jamais sous son suaire de verdure le souvenir de ces malheureux pionniers de la civilisation.

Le pauvre Mequelain avait entouré son habitation de fossés et de petites palissades en pieux. Il y avait, en outre, élevé une sorte d'observatoire pour surveiller les mouvements des Indiens dont il se méfiait beaucoup au début; malheureusement, il avait fini par prendre confiance en eux en les voyant si inoffensifs. Le cacique qui l'assassina avait passé la nuit dans la maison, où Mequelain lui avait offert l'hospitalité.

Les nouveaux occupants de la quinta de la Misère ont repris les cultures aujourd'hui florissantes, et se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livrent à l'élevage des porcs, qui multiplient à souhait; on se contente, lorsqu'un Indien se montre dans l'immense plaine qui entoure l'habitation, de tirer dessus, et la terreur qu'inspire aux sauvages la détonation des armes à feu est suffisante pour éloigner tout danger de ce côté. — Un de nous se détache pour aller chercher à déjeuner. La chasse se termine par la mort d'un canard royal (pato real) que je pèse moi-même,



Une sucrerie (voy. p. 394). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

et qui atteint le poids de neuf livres!... C'est un superbe coup de fusil. Nous mangeons sous un hangar, à quelques mètres à peine de la tombe de l'ancien propriétaire; un oiseau-mouche a son nid au-dessus de



La quinta de la Misère. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

notre table. C'est un petit cornet de feuilles, suspendu à une paille noire; la mère, sans crainte, couve au-dessus de nos têtes, en nous observant de son œil noir brillant....

10 *septembre*. — J'ai rendez-vous avec un Français qui s'appelle Théophile Gauté (rien du poëte) et qui habite auprès de Trinidad, petit village aux environs de l'Assomption. C'est un ancien apprenti cordonnier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui vint s'établir au Paraguay à l'âge de quatorze ans; grâce à son travail et à une habileté peu commune, il est parvenu à se faire une assez jolie fortune, que l'on évalue à cent ou cent cinquante mille francs. Il est arrivé au Paraguay sous le père du dernier dictateur, Carlos Antonio Lopez, puis y a vécu tout le temps de la dictature du fils, Francisco Solano Lopez.

Les détails qu'il me donne sur la dernière guerre, à laquelle il a en partie assisté, sont effroyables. Lorsque Humaïta eut été pris par les troupes combinées, Lopez résolut de faire le vide devant l'armée envahissante. Il promulgua donc un décret par lequel toute la population et tous les animaux habitant les pays au sud de l'Assomption devaient se retirer vers l'intérieur du pays.

Un délai de vingt-quatre heures était accordé aux habitants pour vider les lieux. Passé ce temps, l'arrière-garde de l'armée paraguayenne faisait des patrouilles en se retirant, et tout être vivant était impitoyablement massacré par les soldats. On arrêtait les délinquants, que l'on conduisait au prochain buisson, et là on les sabrait ou on les tuait à coups de lance pour épargner les munitions. Théophile Gauté assista, pour sa part, à l'exécution d'une femme de vingt-deux ans et de ses trois enfants. Le mari de cette infortunée était officier dans l'armée paraguayenne. Et notez que le décret fut rigoureusement appliqué, non pas seulement au petit monde, comme cela n'eût pas manqué de se produire en d'autres pays, mais à tout le monde sans exception, y compris les plus hauts dignitaires et leurs familles, ministres, officiers supérieurs, etc. Sauf les cas où la marche trop rapide des alliés surprit l'arrière-garde paraguayenne, tout être vivant dut se retirer à la suite de Lopez dans les Cordillères, à plus de quatre-vingts lieues de l'Assomption. Aucun approvisionnement n'avait été préparé pour nourrir cette foule d'êtres dénués de tout, de sorte que ces malheureux périrent en masse de fatigue sur les chemins, de faim et de misère dans les Cordillères, où cette triste population de femmes et d'enfants fut forcée de vivre d'oranges et de racines.

De nombreux cas de cannibalisme se produisirent: on m'a montré à l'Assomption une femme qui de notoriété publique a mangé quelque chose de sa sœur dans les Cordillères.

Une fois le pays abandonné, l'arrière-garde de Lopez dévalisait les maisons, ne laissant ainsi aux envahisseurs que les seuls ranchos, sans aucune autre ressource. Ce fut un coup terrible pour l'armée alliée qui dut payer, à un prix fabuleux, ses provisions et ses transports. Ceci explique le nombre considérable d'enfants paraguayens qui se trouvent soit adoptés, soit domestiques dans la république argentine. Ce sont des enfants ramassés par les soldats argentins sur les routes où leurs mères étaient mortes de fatigue et de faim, et que, soit pitié, soit insouciance, les cavaliers de Lopez avaient négligé de massacrer.

Au milieu de toutes ces horreurs, Théophile Gauté se rappelle avoir rencontré un pauvre joueur d'orgue Italien qui, son instrument sur le dos, suivait l'armée des alliés, et fit ainsi toute la campagne, en s'arrêtant aux haltes pour faire danser les soldats brésiliens ou argentins.

Une autre fois, à cheval, Th. Gauté suivit l'armée argentine et atteignit un endroit désert où quatre jours auparavant avait eu lieu une escarmouche; deux ou trois cents cadavres étaient là sans sépulture. Les troupes combinées avaient marché en avant immédiatement, et comme il n'y avait pas d'habitants pour faire la corvée, telles les victimes étaient tombées, telles on les laissa pourrir. Ce fait se reproduisit assez fréquemment durant la campagne.

Lorsque la guerre fut finie et que Lopez eut été tué au cerro Cora, on vit revenir dans les villages des femmes décharnées, presque nues (les plus riches), ou tout à fait nues (la grande majorité). D'un million trois cent mille habitants environ auxquels on évaluait la population du Paraguay au début de la guerre, on compte qu'il reste à peu près deux cent à deux cent cinquante mille âmes; ce sont des femmes et des enfants, car les hommes sont tous morts, et le peu qu'on en rencontre ont presque tous immigré dans le pays depuis la guerre. L'armée nationale, qui était d'environ soixante mille hommes au début des hostilités, n'est plus aujourd'hui que de deux cent cinquante malheureux enfants de quinze à seize ans, revêtus d'uniformes de rebut de notre garde nationale mobilisée de 1870-1871 [1]. Voilà, j'espère, qui peut s'appeler de la résistance à outrance. Les filles mêmes d'un des ministres du Paraguay lors de mon passage à l'Assomption, sont rentrées nues dans la capitale, il y a deux ans : « Et ça les gêne, voyez-vous, ajoute Th. Gauté, de rencontrer du monde qui les a connues alors. » Il est de fait que cela doit les gêner considérablement. Heureusement que, le dernier emprunt du Paraguay à Londres aidant, elles n'en sont plus à compter leurs toilettes.

Le soir, je tue une espèce d'oiseau noir, gros comme le merle dont il a le plumage et le corps. Le bec seul en diffère, en ce que ma victime a le sien exactement taillé en forme de hache. Je n'ai malheureusement pas ici de savon arsenical. Je ne puis donc pas l'écorcher. J'en prends en hâte un croquis. C'est le premier bec de cette forme que j'aie jamais vu. La maison de mon hôte est une ancienne maison des jésuites; un évêque habitait là, comme l'indiquent les sculptures des portes et des grilles en bois qui ferment les fenêtres. Un ancien cadran solaire, installé jadis par les fondateurs, gît à terre dans ma chambre, ex-

1. J'ai sous les yeux une lettre de notre consul de France à l'Assomption en 1865, dans laquelle il est dit que : Lopez enrôle tous les habitants, depuis quatorze jusqu'à soixante-douze ans. Il a l'air de vouloir prendre au pied de la lettre cette phrase de sa déclaration de guerre : « Je ferai peser dans la balance le poids de mon peuple tout entier.... »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chapelle, que le nouveau possesseur a dû transformer en magasin à maïs, pour se débarrasser des pèlerinages et des processions. Les Paraguayennes ont, en effet, conservé des habitudes de piété bizarres et très-exaltées. Il n'y a pas une seule maison qui n'ait ses dieux pénates, grossières images en bois de quelques saints qui, enfermées dans une caisse vitrée, sont l'objet d'un culte incessant. De temps à autre, il prend à une famille l'idée de promener son saint, et aussitôt voilà tous les voisins qui sortent et suivent cette procession improvisée, devant laquelle marchent gravement celles qui l'ont provoquée, tenant dans leurs bras la boîte où se trouve l'image. Puis on chante en se promenant, et chacun se découvre sur leur passage. Une fois rentrés au logis, on allume pendant quelques minutes une chandelle devant l'image révérée. La chandelle est parfois posée sur un chandelier piqué en terre, et forme avec la tablette qui supporte le saint une espèce de petit autel. Le coin où se trouve cette chapelle embryonnaire est en grande vénération parmi les habitants de la chaumière. On se garderait bien, par exemple, d'y poser un ustensile quelconque étranger au culte. Je me souviens encore du coup d'œil que me lança une vieille Paraguayenne, en retirant mon fusil que j'avais innocemment posé dans le sanctuaire lors de mon entrée au rancho. Ignorance complète, manque absolu de principes moraux, fanatisme religieux, telles sont les bases de l'existence intellectuelle de la Paraguayenne. Du Paraguayen, il ne saurait être question : le peu qui en reste se trouve dans les villes à l'état de fonctionnaires du gouvernement, et leur frottement continuel avec les Argentins et les Brésiliens leur a, depuis la guerre, fait perdre toute originalité. Ils sont devenus un type banal, où la faiblesse, l'impuissance et la pauvreté ont considérablement développé la ruse et le désir de s'approprier le bien d'autrui. Et pourtant l'instruction primaire, gratuite, est si répandue dans ce pays, qu'il est rare de rencontrer un Paraguayen qui ne sache pas signer son nom.

L'existence à l'Assomption est remarquablement monotone; c'est une longue suite de matés, interrompus par des repas, la sieste et des cigares. Il est curieux de voir à quel degré de végétation l'homme qui habite ce pays peut parvenir. Le peu de Paraguayens que je connais élèvent le farniente à la hauteur d'une institution; les femmes, au contraire, sont actives. Comme dans tous les pays chauds, on est matinal, et on se lève au petit jour pour jouir de la fraîcheur; on se rattrape en revanche à partir de midi, en faisant une sieste de trois heures pendant le gros de la chaleur, qui est assez forte, bien que nous ne soyons qu'au printemps. Néanmoins, il est à remarquer qu'elle n'est pas ici accablante comme à Buenos Ayres. On a chaud comme si on était à la bouche d'un four, mais cela ne produit pas une transpiration égale à celle que produit à la Plata une température d'un tiers moins forte. J'ai vu en ces temps derniers, vingt-neuf degrés centigrades à huit heures du soir, dans une chambre où l'on avait établi des courants d'air pour avoir plus frais.

12 *septembre*. — .... Ce soir je suis invité à aller au bal chez le général brésilien; je vais faire plus ample connaissance avec la haute société paraguayenne, qui se compose exclusivement des familles des fonctionnaires supérieurs. La plupart des femmes que je vais voir ce soir en grande toilette n'avaient guère, il y a trois ans, qu'un simple pagne à se mettre autour des reins.

A onze heures du soir, me voici tout de noir habillé. La fête a lieu dans l'ancienne maison de Mme Lynch.

Mme Lynch, ou, comme on l'appelle au Paraguay, Mme Élisa, était une des étoiles du demi-monde parisien, d'où Lopez à son passage en France l'avait tirée pour en faire sa Montespan.

On danse dans un salon, et sous la véranda qui borde la cour intérieure de l'habitation. Le salon est une merveille. Les murs sont entièrement tendus d'une étoffe de soie à ramages rouges sur fond jaune; le plafond est richement orné de caissons et de moulures dorées du meilleur style; le tapis lui-même, à grands motifs et à guirlandes, concourt à donner à l'ensemble une harmonie des plus complètes.

C'est le salon de vieille douairière de la Comédie-Française. Mais, hélas! ce n'est qu'un décor! La tenture est peinte à la colle, à la colle aussi les ornements du plafond, à la colle aussi les encoignures chatoyantes! Je suis dans une salle préalablement blanchie à la chaux, puis décorée par quelque artiste ambulant plus habile que ses confrères ne le sont généralement. Aussi l'illusion est-elle complète pendant quelques minutes. Les femmes, parmi lesquelles il y en a de jolies, sont étonnantes de grâce et d'allure. Les toilettes sont, à peu de chose près, l'équivalent de ce que nous rencontrons en France à nos bals de comices agricoles. Seulement on se décolllète plus ici. Les modistes sont évidemment inexpérimentées. La partie vraiment intéressante de la soirée est ce que nous appellerions en Europe « les tapisseries », c'est-à-dire les mères des danseuses. Près de la porte d'entrée, sont accroupies en tas, assises sur les chaises, debout appuyées au mur, de vieilles femmes, aux visages décharnés, aux longs cheveux gris négligemment relevés sur le sommet de la tête par un peigne. Roulées plutôt qu'enveloppées dans des châles de diverses couleurs sombres, elles ne parlent ni ne bougent, et semblent assoupies; il est difficile d'imaginer quelque chose de plus repoussant : ce sont les mères. Retournez-vous maintenant, et voyez ces groupes de jeunes femmes à la peau brune, mais aux grands yeux noirs et aux cheveux d'ébène qui dansent nos danses d'Europe le sourire aux lèvres : ce sont les filles. Mais voici que les vieilles mégères qui encombrent la porte, s'agitent tout à coup, et de leurs châles effiloqués des bras maigres aux mains crochues sortent de tous côtés; c'est que l'on passe des rafraîchissements, sur lesquels elles se précipitent, engloutissant les liquides et enveloppant dans un coin de leur châle les biscuits qui tombent à leur portée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

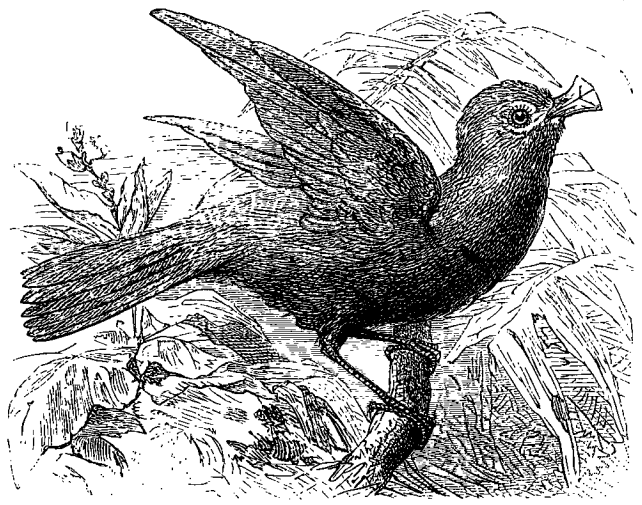
Quelques toilettes de génie à force de simplicité donnent une bonne opinion du goût des femmes du pays. De prime abord, il est clair qu'une nation dont les couleurs de prédilection sont le blanc et le noir ne saurait avoir un goût dépravé. Je remarque une robe de mousseline blanche, avec un nœud cerise jeté sur la jupe qui semble sortir de chez la bonne faiseuse. Les coiffures sont évidemment ridicules, et l'on s'en rendrait compte s'il y avait quelque point de comparaison; mais comme toutes sont ridicules de la même manière, cela ne choque point.

Quelques jeunes beautés s'éclipsent un instant de la salle où l'on danse, et se dirigent vers le salon-vestiaire qui leur est réservé. Horreur! c'est pour fumer.

Il part demain matin une expédition anglaise qui va explorer le cours du Rio Apa, limite nord de la République, et jeter, me dit-on, les bases d'un chemin de fer que projette le Brésil, et qui réunirait l'embouchure de l'Apa à la province de Rio Grande. Ce serait pour les Brésiliens un moyen de s'affranchir du détour par Montevideo et Buenos-Ayres.

14 *septembre.* — J'ai fait connaissance avec un Suisse qui habite Paraguari, petite ville à vingt-cinq lieues de l'Assomption. Il me mène ce matin dans divers magasins pour me montrer quelles sont les marchandises à envoyer dans ce pays-ci. Ce sont surtout des cotonnades grossières, fabriquées en Angleterre, ainsi que de la quincaillerie inférieure de même provenance; les chaussures toutes faites, les bottes principalement, se fabriquent à Buenos-Ayres; puis viennent les vêtements tout faits en toile et en mauvais drap. Les comestibles à importer sont des vins grossiers d'horrible qualité, un peu de sucre, de la graisse de vache, d'épouvantable genièvre de Hambourg, de l'alcool de pomme de terre, dont l'odeur seule suffit pour vous mettre en fuite, quelques caisses de bougie, de l'huile et du savon. Il faut encore y ajouter les pétards, dont il se fait une grande consommation dans l'Amérique du Sud.

Ces pétards viennent de Chine et sont attachés en grappes. On met le feu à l'un qui le communique au suivant, etc., de sorte que les détonations se succèdent sans interruption pendant cinq minutes. Il n'y a pas de bonne fête sans pétards. Les Américains du Sud ont, outre cette manie, celle des feux d'artifice, qu'ils tirent indifféremment de jour ou de nuit. Lors du retour des troupes argentines à la fin de la guerre du Paraguay, on avait annoncé le défilé des soldats pour trois heures de l'après-midi et un grand feu d'artifice pour le soir à neuf heures. Par suite de difficultés imprévues, les troupes ne purent pas débarquer en temps voulu, de sorte que, pour faire prendre patience à la foule, on se décida vers trois heures et demie à tirer le feu d'artifice; après cela, les troupes tardant toujours, chacun rentra chez soi, et s'alla coucher. Vers onze heures du soir, grand bruit dans les rues, trompettes, cymbales, tambours, etc. C'étaient les soldats qui, enfin débarqués, faisaient leur défilé solennel au milieu de l'obscurité la plus complète.



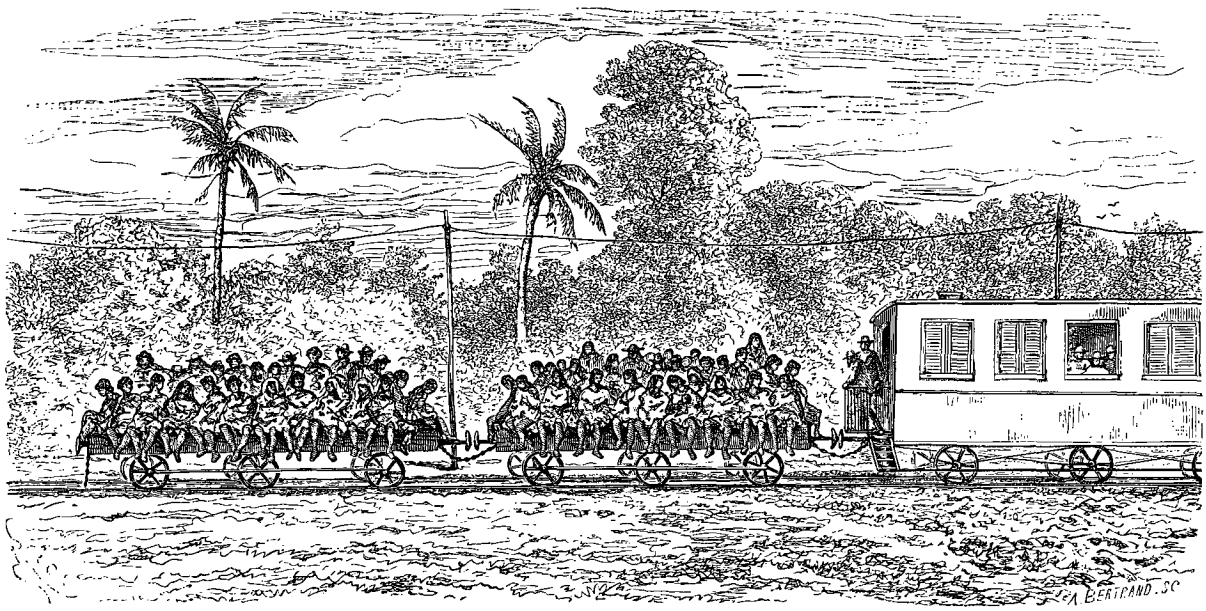
Un oiseau du Paraguay (voy. p. 398). — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

Le commerce d'importation au Paraguay se trouve, en somme, assez restreint, tant à cause du chiffre réduit de la population presque exclusivement féminine, que de la simplicité de l'existence des habitants. Quant à l'exportation, elle se compose presque exclusivement de yerba (feuilles de l'ilex paraguayensis), dont l'usage très-répandu dans toute l'Amérique du Sud rend cette branche de transaction très-importante. C'est un thé d'un parfum moins fin, mais plus violent que le thé chinois, dont il possède toutes les propriétés à un plus haut degré. Joignez à la yerba mate un peu de tabac, des bois durs, quelques cuirs et quelques dames-jeannes d'un rhum primitif, et vous aurez le bilan de l'exportation d'un pays où le coton et l'indigo poussent à l'état sauvage, où la canne à sucre et le riz viennent admirablement. Dans certains districts, on a jusqu'à trois récoltes de riz par an. J'allais oublier l'importation des bestiaux vivants qui, traversant le Paraná au Paso de la Patria, viennent de la province de Corrientes : depuis la guerre ils donnent lieu à d'assez actives transactions. Quand j'aurai vu de plus près l'exploitation des bois, j'entrerai dans de plus amples détails au cours de mon journal. Je pars demain matin pour l'intérieur.

L. Forgues.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les wagons des pauvres. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

LE PARAGUAY.

FRAGMENTS DE JOURNAL ET DE CORRESPONDANCES,

PAR M. L. FORGUES [1].

1872-1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

L'INTÉRIEUR DU PARAGUAY EN 1872.

22 *septembre* 1872. — Ce matin, à sept heures, je me trouvais à la gare de l'Assomption, assez jolie construction pour le pays, et toute fourmillante de monde à l heure du départ du train. Rien de bizarre comme ces gens à l'aspect sauvage, se poussant autour des wagons et des locomotives, ces engins d'une extrême civilisation.

Voir monter tranquillement en voiture comme les nôtres une femme en chemise qui s'assied en face de vous de l'air le plus naturel du monde, est un spectacle des plus étranges pour un Européen.

Quand je dis que les voitures sont comme les nôtres, je fais injure aux wagons paraguayens, car ils sont, de tous points, plus commodes et plus élégants. Ce sont les longs cars nord-américains qui sont parvenus jusqu'ici; de larges fenêtres laissent apercevoir le paysage; un double plafond et des cheminées de ventilation donnent un supplément de fraîcheur; n'étaient les cahots produits par l'imperfection de la pose des rails, on se croirait dans un des trains français tels qu'ils seront sans doute en l'an 2000. Un autre perfectionnement paraguayen est l'adjonction, à chaque train, de deux plates-formes exclusivement réservées aux pauvres, et où chacun est admis avec la charge qu'il peut porter, le tout gratuitement. Aussi sont-elles garnies d'un nombre extraordinaire de têtes, il en pend un si invraisemblable nombre de jambes, que les wagons disparaissent entièrement sous leur charge.

Je me rappelle un assez curieux détail : pour empêcher les gens d'entrer dans la gare avant l'heure, un ingénieux chef de gare, au lieu de portes et de barrières par-dessus lesquelles chacun grimperait à qui mieux mieux, a disposé des pinceaux enduits de brai noir et gluant, qui fait sur les vêtements blancs des Paraguayennes de si horribles taches, qu'elles s'en éloignent comme du feu, la propreté la plus minutieuse étant, comme l'on sait, une de leurs vertus cardinales.

Nous voici en route, et nous laissons derrière nous successivement la station de Trinidad, et mainte autre dont le nom m'échappe. Toutes les gares sont de petits

1. Suite et fin. — Voy. p. 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ranchos couverts en tuiles, où l'administration n'est guère compliquée, car il monte ou descend bien peu de monde, et le contrôle se fait dans les voitures pendant la marche. — Luque, où nous arrivons vers huit heures, est un point assez important. Notre locomotive y fait de l'eau et du bois, car nous chauffons au bois. Les voyageurs s'arrêtent aussi là pour manger un peu. Des femmes s'accrochent aux portières et nous offrent des broderies de leur invention sur tulle européen ou sur un réseau spécial, des bouteilles de lait bien frais, et de la chipa, sorte de pain de manioc, dans la confection duquel entrent de l'amidon et des œufs, et pour lequel Luque est renommé comme chez nous Dijon pour le pain d'épices.

Incident : le mécanicien est descendu de la locomotive, et cause avec un ami sur le quai ; la conversation se prolongeant, les voyageurs s'impatientent ; le mécanicien n'en tient compte ; les cris redoublent, on descend, on l'accable d'injures, il n'en prend nul ombrage ; c'est un Anglais qui sait qu'il est nécessaire à la marche du train, et qui se soucie de la tempête qui l'entoure comme d'une figue. Enfin, lorsqu'il a bien causé tout à son aise, il regarde à sa montre, grimpe sur sa machine, donne un coup de sifflet et nous sommes en route. Il est clair que, sauf le retard qu'il nous cause, son inexactitude ne saurait avoir aucun inconvénient grave : la ligne n'a qu'une seule voie, et qu'un seul train qui part tous les matins de l'Assomption, arrive à Paraguari de onze heures du matin à une heure de l'après-midi, suivant qu'il plaît au mécanicien, chef du train. On repart de Paraguari vers trois heures de l'après-midi, et on rentre à l'Assomption lorsqu'il plaît à Dieu. Il est bien certain que les rencontres sont impossibles. Nous cheminons avec une vitesse moyenne d'environ six lieues à l'heure, au milieu d'un ravissant paysage, malheureusement presque complétement désert. Aux abords des stations, se groupent des maisons d'apparence variée, suivant qu'elles appartiennent à de simples habitants, ou que ce sont d'anciennes estancias de Lopez, lesquelles présentent toujours, dans leur construction, un cachet de solidité spécial. Hors ces quelques villages, la campagne est déserte, et n'offre même pas, pour récréer le regard, ces troupeaux de bétail qui sont d'un si joli effet dans le Campo de la République argentine.

A notre gauche, au sortir de Luque, nous avons une chaîne de collines élevées qui nous accompagne jusqu'à Paraguari, et une grande lagune, la lagune Ipacaraï, qui en baigne les pieds : c'est un véritable décor d'opéra, dans lequel les bouquets des palmiers se marient aux mille feuillages pâles ou sombres qui végètent avec une exubérance extraordinaire.

Bientôt nous arrivons au cerro Léon, dernière station où parvienne actuellement le télégraphe. Le fil allait jadis jusqu'à Paraguari, mais il s'est rompu entre le cerro Léon et ce point extrême ; personne ne l'a raccommodé, de sorte que désormais il s'arrête ici. S'il se casse successivement dans la direction de l'Assomption, tout porte à croire que, d'ici deux ou trois ans, le télégraphe que Lopez avait installé de l'embouchure du Paraguay à Paraguari n'existera plus que dans le souvenir des habitants. — Nous apercevons, dans le lointain, les trois cerros de Paraguari ; ce sont trois de ces pains de sucre couverts de verdure et isolés, comme on en rencontre si souvent au Paraguay, et qui donnent au paysage un caractère particulier. Ces cerros n'atteignent jamais une dimension bien remarquable ; mais par ce fait qu'ils s'élèvent tout seuls au milieu d'une plaine unie, ils prennent un aspect d'élévation très-exagéré, contre lequel il faut se mettre en garde. Il est rare qu'un de ces pics isolés dépasse quatre cents pieds de hauteur au-dessus du niveau de la plaine.

Vers onze heures, nous arrivons enfin à Paraguari. C'est un gros bourg pour le pays, et sa situation de tête de ligne du chemin de fer lui donne une importance spéciale. Cinquante ou soixante maisons agglomérées en carré forment une place, autour de laquelle, sans ordre, de nombreux ranchos viennent joindre leur contingent de femmes et de marmaille grouillante au soleil ; on évalue à environ trois mille âmes l'ensemble de cette population où fleurissent les brigands de toute espèce. C'est le point où viennent s'amasser les gens qui ne peuvent même plus vivre à l'Assomption ; ils s'installent à Paraguari, où l'éloignement du pouvoir central et de la police métropolitaine leur permet de vivre aux dépens d'autrui avec des coudées plus franches. La place du village est à demeure encombrée d'une espèce de foire permanente, d'un aspect des plus misérables. Les boutiques se composent de quatre roseaux supportant une pièce d'étoffe de la dimension d'un mouchoir de poche, qui sert de tente ; elles sont remarquables par le nombre des vendeurs et le peu de marchandises à vendre. J'en note une où le mouchoir traditionnel abrite *six œufs*. Une femme et quatre enfants sont assis ou vautrés à l'entour ; deux autres femmes et trois enfants font cercle autour de l'autre boutique, dont l'approvisionnement consiste en une douzaine de beaux épis de maïs.

Sur les soixante maisons dignes de ce nom qui composent le bourg de Paraguari lui-même, douze sont des tiendas, magasins où l'on vend au détail des cotonnades anglaises, des genièvres de Hambourg, etc., en échange de produits du pays, tels que cuirs, tabac, maté, etc. Deux autres maisons sont consacrées au jeu ; il s'y joue tous les soirs des parties effrénées, car le Paraguayen est joueur au delà de toute expression. Il n'est pas rare que ces gens risquent des enjeux de cinq cents ou mille francs sur un coup de dé. C'est souvent plus que tout ce qu'ils possèdent. Le perdant récrimine, le gagnant insiste, et bien souvent un coup de couteau vient appuyer les arguments du plus fort. Pourtant ces scènes seraient extrêmement rares s'il n'y avait que des Paraguayens dans ces maisons de jeu, car ils ne sont nullement sanguinaires ; mais ces tripots sont hantés aussi par nombre d'aventuriers italiens, argentins et brésiliens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soir venu, le revolver à la ceinture, je fais un tour dans le village avec un Suisse qui doit m'accompagner dans mon excursion. Toutes les tiendas sont éclairées ; les autres maisons sont plongées dans l'obscurité. Nous allons voir les salons de jeu : ce sont d'immondes bouges où, sous la lumière d'une lampe à pétrole, des physionomies patibulaires jouent argent sur table, soit aux cartes avec des cartes espagnoles, soit sur un billard, à une espèce de jeu de billes : il s'agit, en en jetant une poignée sur la table, d'en faire entrer le plus possible dans une des blouses. Les figures, l'odeur et l'aspect du lieu soulèvent mon dégoût. Nous sortons de là, et quelques pas plus loin, à la lueur d'une lanterne d'écurie posée à terre, un orgue de Barbarie répand des flots d'harmonie criarde ; tout autour dans la pénombre nous distinguons des ponchos qui flottent en l'air, accompagnés de jupes blanches ; c'est tout ce qu'on en voit, la peau des danseurs étant couleur de la nuit.

23 *septembre*. — Dès ce matin nous terminions nos préparatifs de départ. Hier, pour la première fois depuis la création du monde, un boulanger est venu s'établir à Paraguari et faire du pain pour les habitants, qui jusqu'à ce jour n'avaient mangé que du manioc. Ce fut une fureur ; il n'était fils de bonne mère dans le village qui ne voulût du pain coûte que coûte. Le brave triptolème, voyant cet engouement, n'hésita pas à augmenter ses prix et à vendre sa marchandise à douze sous la livre. Tout compte fait, les habitants, ne trouvant pas entre le pain et le manioc une différence correspondant à celle des prix, s'en tiennent au manioc.

Quant à nous, après avoir acheté, pour nos provisions de route, force biscuits de mer, nous y ajoutons un gros pain et de la viande rôtie. Le tout est attaché sur nos chemises et nos bottes de rechange ; c'est assez de bagage quand il faut le charger sur un cheval qui doit porter aussi le voyageur durant une longue route.

A sept heures moins un quart nous enfourchons chacun notre monture, et sous les rayons du soleil levant, adoucis par une petite brume, nous prenons la suite de la voie ferrée qui nous servira de grande route ; car le chemin de fer devait être poussé originairement jusqu'à Villa Rica, et les remblais sont faits jusqu'à environ cinq lieues au delà de Paraguari. Des ponceaux en bois sont même établis au-dessus des saignées qui permettent l'écoulement des eaux à travers le remblai ; il n'y a plus absolument que des rails à poser sur ce parcours de vingt kilomètres ; mais qui sait lorsque cela se fera ? La difficulté des communications est la principale entrave au développement de l'exploitation des richesses que contient l'intérieur du Paraguay. Il est bien clair que ce n'est pas sur le transit actuel que doivent se baser les calculs des concessionnaires, mais bien sur ce que deviendrait ce transit avec des transports faciles.

Nous traversons une petite cordillère qui nous ouvre un chemin à travers les bois épais (côte de Caapucaï). L'endroit a mauvais renom, et c'est généralement là que les voyageurs sont attaqués, lorsqu'ils le sont, par les clercs de Saint-Nicolas de Paraguari.

Nous passons à travers la source du Yuqueri, affluent du Canabé, qui lui-même se jette dans le Paraguay à la hauteur des anciennes batteries d'Angostura, lesquelles succédèrent comme point stratégique à Humaïta ; c'est sur la rive droite du Canabé que Lopez livra sa dernière grande bataille rangée, à Las Lomas Valentinas, où il fut battu.

Rien de plus pittoresque que cette source du Yuqueri, avec sa nuée de papillons de toutes couleurs qui voltigent autour de la tête de nos chevaux. Le mien entre bravement dans le ruisseau, qui a tout au plus deux pieds de profondeur ; au premier pas il effraye un caïman qui, à moitié enfoui dans la vase, m'avait eu tout l'air d'un tronc d'arbre, et qui file en laissant derrière lui un sillage troublé dans l'eau limpide de la fontaine. Ces caïmans se rencontrent fort loin du Paraguay, dans les affluents de ses affluents, qu'ils remontent lorsqu'ils sont gros comme des lézards ; pour peu qu'ils séjournent quelque temps dans ces ruisselets, il y grossissent considérablement et s'y trouvent emprisonnés, faute d'avoir assez d'eau pour en sortir en nageant ; ce n'est que mus par la peur ou par le besoin qu'ils arrivent à forcer le passage en marchant dans les endroits trop peu profonds pour les porter, et qu'ils réussissent à rejoindre ainsi la grande rivière où ils sont nés.

Nous laissons à deux lieues, sur notre gauche, le village de Valenzuela, et nous allons passer le gros de la chaleur à une estancia que l'on nomme Costapucu, où une femme entourée de quelques enfants constitue le personnel. Pas d'hommes. A quelques pas de l'entrée de la maison, s'élève une croix au milieu d'un jardinet entretenu avec soin : c'est le cimetière de l'estancia ; c'est là que l'on a enterré l'aïeul et le père de la propriétaire actuelle, là qu'on l'enterrera elle-même. Sa position isolée l'a garantie contre le décret de Lopez sur l'émigration aux cordillères. C'est la seule maison que nous ayons rencontrée sur notre route depuis ce matin, et nous sommes à cinq lieues d'Ibitimi, où nous devons faire halte pour la nuit.

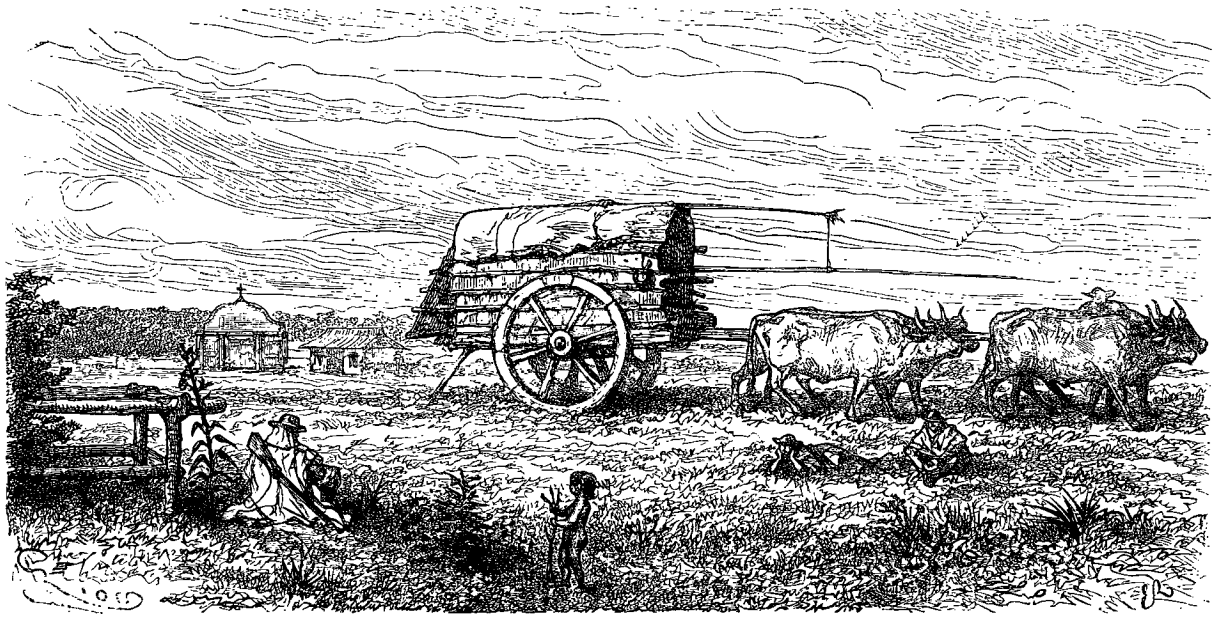
Après deux heures de marche au delà de Costapucu, nous arrivons enfin à Ibitimi. Là les ravages de la guerre commencent à se faire sentir d'une manière effrayante. Le village est construit en carré, comme tous les villages paraguayens, et au centre se trouve l'église ; tout un des côtés du carré est formé de ranchos dont les propriétaires sont morts à la guerre et qui n'ont été réclamés par personne. Successivement les passants se sont adjugé, qui la porte, qui une fenêtre, qui les solives ; en sorte que tout ce côté du village est en ruine, et rappelle la principale rue de Châteaudun après l'entrée des Prussiens. C'est navrant. Le paysage est pourtant charmant, et le soir venant, je croque une charrette à bœufs qui passe avec son long aiguillon et son toit de cuir. Un groupe de petits naturels qui peuplent la partie habitée du pueblo vien-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nent entièrement nus me regarder dessiner. L'un d'eux, bambin de huit ans, s'approche, et par-dessus mon épaule, lit tout haut la rubrique que je mets sous mon dessin : « Ibitimi, 1872. » Il n'a cependant pour tout vêtement qu'un collier de graines noires.

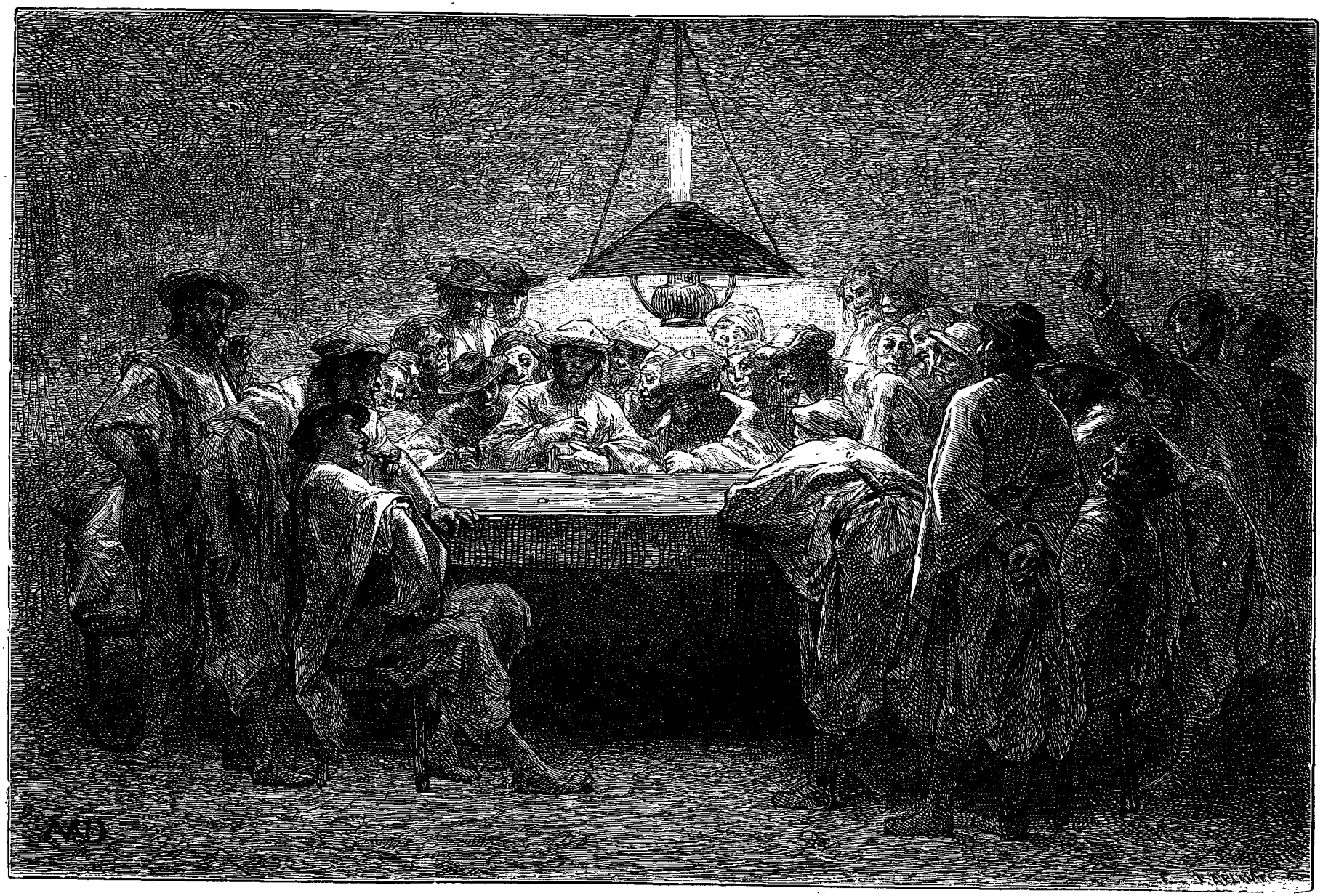
A mon retour près de mon compagnon et de mes chevaux, je m'aperçois que je suis l'objet, de la part des gens du pays, d'une curiosité mélangée de respect dont je ne me rends pas bien compte. Profitant de mon absence, mon acolyte a malignement raconté que j'étais l'ingénieur chargé de faire définitivement le tracé du chemin de fer de Villa Rica. Le chef politique (préfet) d'Ibitimi (à peu près le seul homme du village) me fait la cuisine, me trouve du vin (c'est une véritable trouvaille dans ce pays), et se met à ma disposition d'une manière si complète, que je rougirais d'en donner la mesure. Le soir, malgré son insistance, je veux dormir à la belle étoile. En conséquence, on me fait transporter un lit de sangle où la sangle est remplacée par une espèce de treillis de cuir, en pleine place de l'église.

24 *septembre*. — J'ai consulté mes cartes, d'où il appert que j'ai fait hier douze lieues, ce qui est bien la distance relevée de Paraguari à Ibitimi par la voie que nous avons suivie. Nous avons quitté mon excellent chef politique dès trois heures du matin, car la route que nous avons à faire aujourd'hui est longue. Nous sommes sortis du village par un clair de lune admirable, qui argentait de ses lueurs discrètes la cime des palmiers et des buissons qui bordent le chemin. Au sortir d'Ibitimi, nous entrons dans un joli bois où notre caravane se recrute de deux hommes, dont un avec un grand sabre au côté, et d'une Paraguayenne à califourchon. Nous traversons le Tacuarembo, affluent de l'Arroyo Rojo, qui se jette lui-même dans le Tebicuari, environ à douze lieues de Villa Rica. Ce n'est pour le moment qu'une flaque d'eau. Quelques kilomètres plus loin, nous arrivons à une énorme lagune très-dangereuse en temps ordinaire, mais actuellement à sec. Il est à constater que ces grands marais, dont le Paraguay abonde, sont un des obstacles les plus sérieux que l'on rencontre en chemin. Celui-ci, notamment lorsqu'il a plu pendant quelque temps, est infranchissable, et toutes les communications par ce chemin sont interrompues; il faut alors faire un détour de plus de dix lieues pour changer de route. Laissant à notre droite un cerro assez élevé et couvert de beaux bois, nous franchissons le lit confus et desséché de l'arroyo Paso Malo (mauvais pas), et nous arrivons au sommet d'une très-faible éminence d'où s'étend en pente douce une immense plaine qui se termine sur le bord du Tebicuari-mi, dont les eaux basses miroitent au soleil. Les rayons de l'astre balayent les derniers flocons de la brume du matin qui voilaient le lointain, l'horizon se colore d'une teinte bleu Breughel admirable. Chemin faisant, nous suivons à travers bois la plus pittoresque route qui se puisse rêver. La solitude d'hier et de ce matin est remplacée par une agglomération de jolis ranchos enfouis dans le feuillage presque à chaque pas. Hier nous n'avons pas rencontré dix personnes dans toute notre journée; aujourd'hui nous croisons à chaque instant des groupes d'hommes (chose extraordinairement rare en ce pays) et de femmes : les hommes nous saluent du chapeau, les femmes d'un « Buen dia » modulé à la paraguayenne, avec un gracieux sourire. Toute cette forêt est peuplée comme les environs de Paris; les ranchos se succèdent pressés et serrés, et ils abritent sous leur chaume noirci de grandes quan-



Ibitimi. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un tripot à Paraguari (voy. p. 403). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tités d'enfants et de femmes, dont ne donnent aucune idée leurs dimensions exiguës. Dans les villes, les maisons doivent être grandes pour garantir de la chaleur; mais ici les habitants sont toujours dehors, et ne rentrent dans leur cabane que pour dormir, soit de jour, soit de nuit.

Je m'arrête devant une de ces chaumières pour demander à boire. Un homme m'apporte de l'eau fraîche dans un pichet d'argent qui pèse au moins deux livres.

Nous passons à gué le Tebicuari-mi, qui prend sa source dans la Cordillera de Caaguazu, où se trouvent les yerbales d'où l'on extrait la yerba maté. Nous avons de l'eau jusqu'au ventre de nos chevaux; mais un bac et deux longs canots échoués à la rive indiquent que ce n'est que grâce à la baisse extraordinaire des eaux que nous pouvons franchir ainsi ce passage qui se nomme paso de Itapé, à cause de la proximité de ce village, auquel nous arrivons en un temps de galop. Triste et désolé depuis Ibitimi, le pays reprend de la population, et la terre des cultures. Itapé, qui possède à peu près l'importance d'Ibitimi au temps de sa prospérité, est une jolie bourgade carrée comme tous les villages du Paraguay, avec son église et son clocher au centre de la place. L'herbe est douce et fine devant le portail de la maison de Dieu, et de jolis bestiaux, chevaux et bœufs, viennent brouter jusqu'au pied des murs, éclairés par un soleil vertical qui donne à leurs formes accusées par cette lumière une netteté qui rappelle les toiles de Potter ou de Berghem. Il est l'heure de déjeuner; nous nous arrêtons devant la première maison qui s'offre à nous, et nous prononçons l'Ave Maria traditionnel. Un grand gaillard barbu, superbe, sort de l'ombre de sa véranda, où il était assis, et nous répond: *Sin peccado concebida*, ce qui indique que l'hospitalité par nous demandée nous est accordée. De ce moment nous sommes chez nous, et nous pouvons être tranquilles; rien de ce qui pourra nous être rendu comme services de tout genre ne sera négligé. Notre hôte a été fait prisonnier pendant la guerre, tout au début, à l'Uruguayana, ville assiégée en 1865 par les Brésiliens, et qui tomba en leur pouvoir avec sept ou huit mille Paraguayens. Tous ces hommes furent envoyés comme prisonniers au Brésil, où ils passèrent quatre ans, et où ils s'instruisirent et se civilisèrent beaucoup. Celui qui nous reçoit ne le cède en rien au Français le plus poli, sous le rapport de la bonne grâce et des manières affables. Comme l'armée de Lopez était composée de corps régionnaires, tout le partido (département) d'Itapé, qui avait fourni le plus fort contingent des troupes prises à l'Uruguayana, se trouve avoir conservé relativement intacte sa population masculine d'avant la guerre. De là cette transition subite que nous remarquons depuis deux jours, entre l'extrême misère d'Ibitimi et la prospérité évidente de cette partie du pays. Nous déjeunons dans de la vaisselle plate, composée de trois grandes assiettes d'argent et d'un énorme plat du même métal. A côté de ces assiettes précieuses, de grands pots d'argent massif servent à mettre de l'eau, tandis que nous mangeons avec des cuillers en corne et des fourchettes en fer. Notre table porte bien pour deux mille francs de valeur, le tout pour manger une assez bonne soupe au maïs, et un poulet en petits morceaux dans une sauce fort longue. L'eau du ciel est notre boisson, et nous avons en guise de pain de la chipa croquante délicieuse. A deux heures, nous repartons après avoir fait la sieste. Il est grand temps de nous mettre en route, si nous voulons arriver à Villa Rica avant la nuit.

En chemin, nous entrons dans une estancia pour nous rafraîchir, et nous trouvons sous un hangar une dizaine de femmes babillant de leur mieux et en train de râper dans l'eau des racines de manioc, pour en faire de l'amidon ou fécule de manioc. Cet amidon extrêmement blanc, une fois râpé, est réuni en petites boules que l'on presse entre les deux mains, et constitue le pain qui se donne aux ouvriers et aux ouvrières, sous le nom de galetta (galette). C'est, en somme, tout simplement une boule d'amidon qui n'a, d'ailleurs, subi aucune préparation ni cuisson quelconque. Je dois ajouter qu'à la bouche l'effet produit est celui de l'ingestion d'une bonne poignée de plâtre; bref, c'est un manger des moins délicats, bien que ce soit la base de l'alimentation des paysannes paraguayennes. Sous un autre hangar, une jeune fille à la peau bronzée tisse un hamac avec du fil de coton du pays. Le métier, construit en roseau, est semblable à nos métiers de tisserand français. La navette que l'on me montre est également la même que la nôtre; mais, au lieu de nos massives pièces de bois, ces bambous minces et résistants ont un air charmant d'élégance et de légèreté.

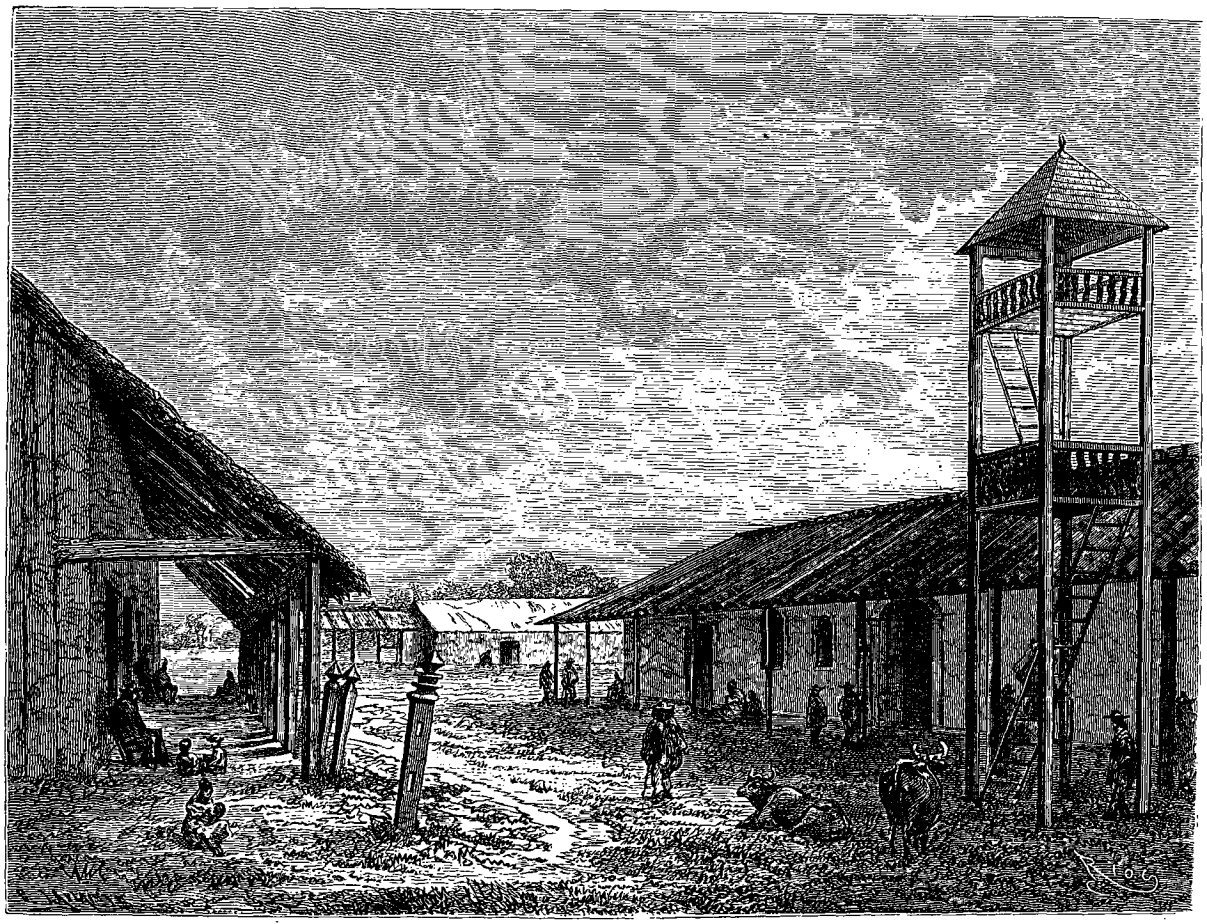
Nous avons chevauché une partie de la journée à travers des champs d'indigo sauvage, dont je distingue trois espèces différentes que je cueille. J'en rapporte ainsi une petite botte attachée à ma selle, pour essayer de fabriquer un peu de cette teinture devant les gens du pays.

A six heures et demie du soir, après avoir traversé un petit ruisselet et grimpé un coteau assez élevé, nous faisons notre entrée à Villa Rica, où nous descendons chez un de ces détaillants de tissus et de comestibles qui dirigent les magasins de « tienda y almacen ». Le chef de la maison, M. M***, nous mène dîner chez lui. Nous y trouvons une grande et belle Paraguayenne qui remplit le rôle de maîtresse de maison, et nous en fait les honneurs avec une courtoisie parfaite. Elle a tout à fait grande tournure, est parfaitement blanche, et n'a aucun des signes auxquels on reconnaît le sang indien. Elle n'a dans les veines évidemment que le sang bleu (*sangre azul*), dont les premiers colons étaient si fiers, et qu'ils ne consentaient guère à croiser en légitime mariage avec le sang rouge des indigènes. Notre hôtesse est vêtue d'une longue robe en percale à traîne blanche, garnie d'une rangée de petits boutons rouges, et qui ressemble un peu, comme coupe, à une soutane dont on laisse traîner la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

queue. Les manches à larges revers sont également garnies de petits boutons; un grand col rabattu couvre en partie les épaules et laisse voir la naissance du cou, qui est fort belle. Le département de Villa Rica, sur l'activité et la population duquel je m'extasie pendant le dîner, est, nous dit Mme M***, peut-être le seul endroit qui puisse donner une idée de ce qu'était le Paraguay avant la guerre. Les hommes en ont bien été tués, comme ailleurs; mais toutes les femmes ont échappé, par un heureux hasard, à la grande fuite dans les cordillères, pendant laquelle périrent plusieurs centaines de mille de ces infortunées. Je rapporte ici textuellement et dans sa forme naïve la déposition de Mme M*** sur cet épisode de la guerre du Paraguay.

« Quand les Brésiliens occupèrent l'Assomption, un commandant, avec deux cents hommes, vint fortifier la picada, pour arrêter l'ennemi. Alors nous arriva la nouvelle que les Brésiliens s'avançaient et qu'ils étaient à Paraguari et à Valenzuela, et aussi que Lopez avait donné l'ordre de faire partir tout le monde pour la cordillère. L'inquiétude était grande, comme vous pensez. Heureusement le chef qui commandait ces deux cents hommes s'était rendu coupable de quelque



Itapé : Église et palais. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

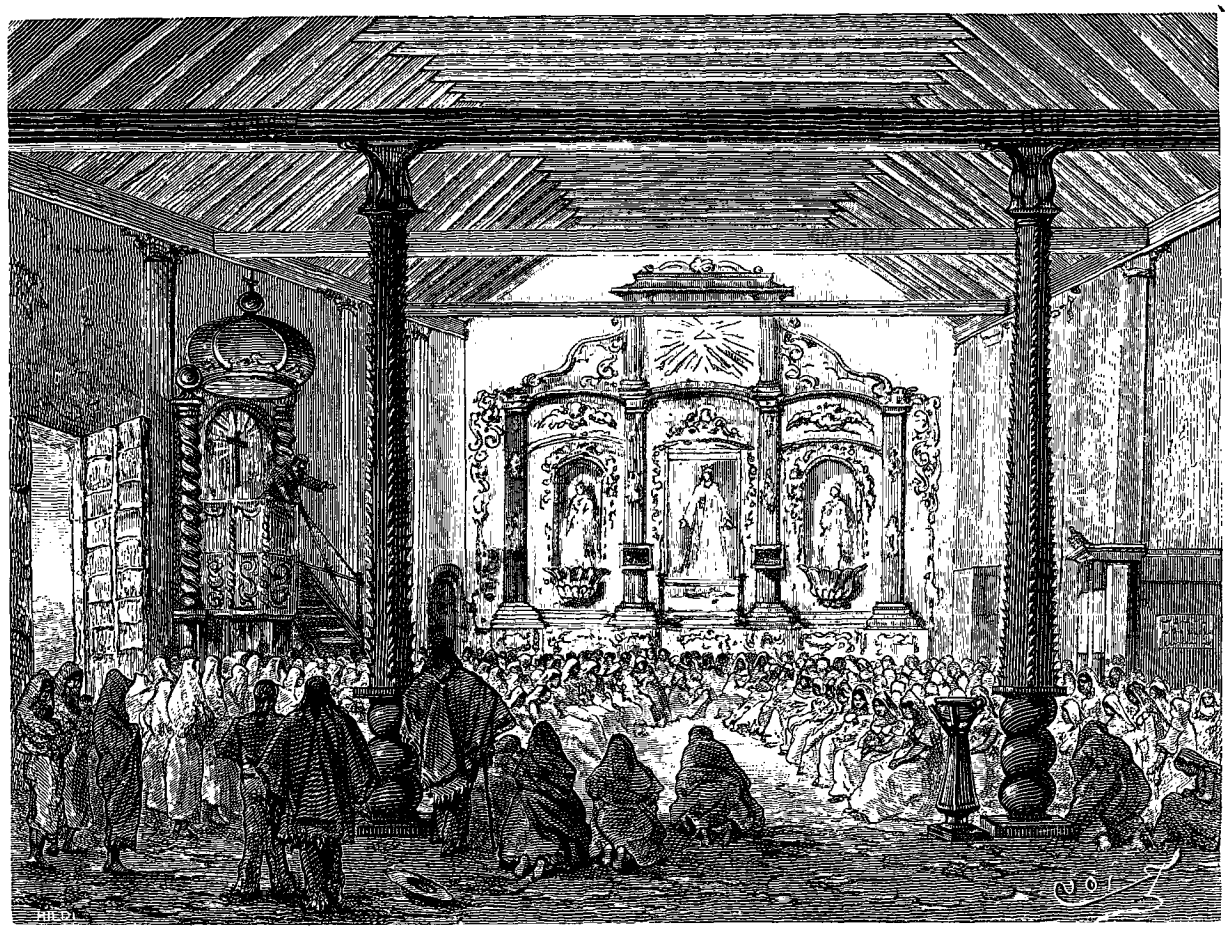
désobéissance; en sorte que Lopez le fit arrêter et conduire à Capilla Borgas pour être jugé et fusillé. En même temps que lui, ses hommes se replièrent sur Capilla Borgas, donnant l'ordre d'évacuer Villa Rica dans les vingt-quatre heures, et déclarant qu'après ce délai ils reviendraient tuer tout être vivant qui pourrait se trouver dans la ville. La terreur était extrême, et le désespoir aussi. J'avais déjà perdu une sœur et ses deux petits enfants, dont j'avais appris la mort dans les cordillères; mon frère avait été tué à l'armée; devais-je donc éprouver le sort commun à toute ma famille? Personne ne pouvait se décider à partir pour aller rejoindre Lopez. Alors nous apprîmes que les Brésiliens étaient près d'Ibitimi, et, la peur étant la plus forte, nous sortîmes toutes précipitamment de nos maisons, et nous marchâmes toute la nuit sur Ibitimi (douze lieues), que nous atteignîmes sans nous arrêter une seule fois, crainte de poursuite. Les Brésiliens nous reçurent très-bien, nous donnèrent à manger, à boire, et aussi des vêtements dont la plupart nous manquions; car nous avions été prises de la panique pendant la nuit : on croyait les soldats déjà en train de tuer à l'extrémité du village. Nous étions donc parties comme si nous nous étions sauvées d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tremblement de terre, et nous étions arrivées toutes nues (*de pelo*) à Ibitimi. »

Ainsi fut sauvée Villa Rica de la ruine qui atteignit les provinces plus voisines de la rivière, où les ranchos déserts et les chétives populations de femmes protestent éloquemment contre les pouvoirs forts et absolus.

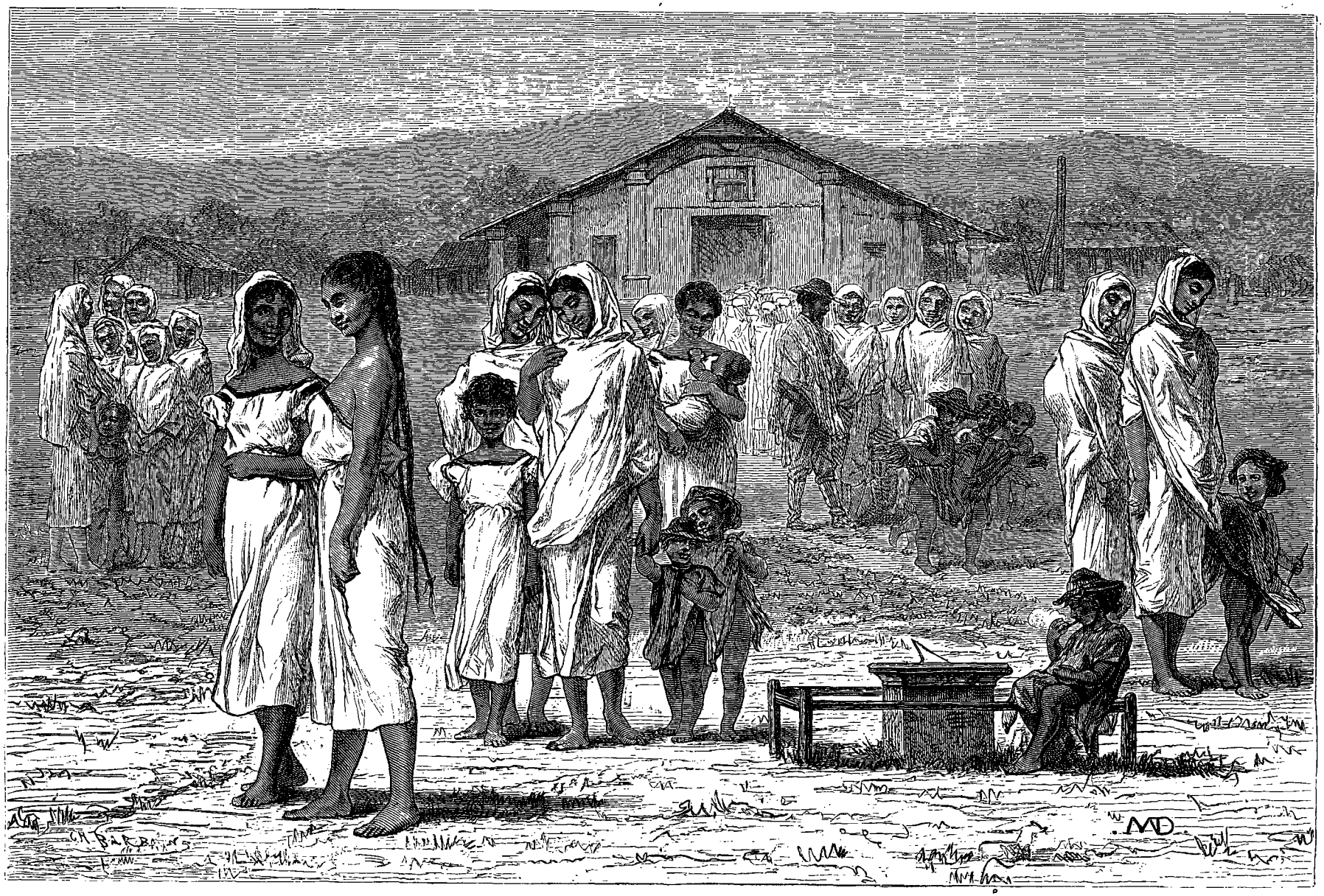
25 *septembre.* — Je vais ce matin faire quelques visites et explorer un peu les environs. Villa Rica et son département sont une des parties les plus fertiles du Paraguay. Le coton, bien qu'il y pousse à merveille, n'y est cultivé qu'en quantités infinitésimales; l'indigo (dont je fabrique un échantillon devant mes hôtes avec les touffes que j'ai rapportées hier de la picada) croît à l'état sauvage : c'est ce que les gens du pays appellent añil. Le tabac de la province de Villa Rica est renommé entre tous, et dans la cordillère, dont les sommets bleuâtres servent de fond au magnifique paysage qui nous entoure, la yerba maté s'exploite avec succès. Rien ne manque donc à ce coin de terre béni, que des bras et des moyens de transport. Le chemin de fer, qui va jusqu'à Paraguari, pourrait aisément être prolongé jusqu'à Villa Rica. Le Tebicuari, qui a été remonté du temps de Lopez par un petit



Intérieur de l'église de Villa Rica. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

vapeur jusqu'au paso de Itapé, serait rendu navigable à peu de frais et presque sans travail : voilà pour les transports. Une immigration intelligemment dirigée, et qu'appellent de tous leurs vœux les gens du pays : voilà pour les bras. La terre ne manque pas aux hommes; mais on trouve plus simple de réclamer le droit au travail dans des endroits où la multitude des bras est excessive, que de venir travailler là où la nature, dans son vrai rôle de mère, tient des trésors de fécondité à la disposition de l'homme. On estime à environ quinze mille âmes ce qui reste de population entre l'arroyo Tebicuari et le Piraparara. C'est certainement ici que, bien organisé, un établissement de colons français aurait le plus de chance de réussir. Les gens de Villa Rica sont industrieux, travailleurs, sobres, et, grâce à leur éloignement de la capitale, ils ont toujours été d'un caractère très-indépendant. Les Guayrinos, c'est le nom qu'on donne aux habitants de la ville, parlent avec une certaine aisance de mépris, de l'asservissement du reste du Paraguay aux moindres caprices des dictateurs. Ils aiment beaucoup les étrangers, qu'ils choisissent volontiers pour parrains de leurs enfants. La main-d'œuvre est en outre à très-bas prix, relativement aux salaires du reste de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sortie de l'église de Villa Rica. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plata. Un péon se paye deux réaux par jour, un maître charpentier cinq réaux; en outre, on les nourrit, mais la nourriture qu'on leur donne est des plus sommaires. Le caractère des gens du pays est doux, leur vie est facile : ils vivent d'autant plus heureux, comme ils le disent naïvement, qu'ils sont plus loin du gouvernement, et aussi, ajouterai-je, de ce ramassis de gredins qui viennent s'échouer dans la capitale, et même jusqu'à Paraguari. L'artiste trouve ici ample satisfaction à ses goûts pour la nature. Rien de plus gracieux que cette cordillère de Caaguazu (*caa* signifie yerba mate en guarani, et *guazu*, grand ou beaucoup), dont les cimes bleues bornent l'horizon de douze lieues que l'on embrasse du haut de la colline que couronne Villa Rica : bois admirables, plaines à perte de vue, coupées de lagunes et de bouquets de palmiers, tout concourt à donner aux environs l'aspect le plus enchanteur.

27 *septembre*. — .... J'ai acheté une maison ici. Me voici donc désormais citoyen de la Villa Rica, ce qui m'attire une grande considération. On veut voir en moi l'aurore de l'immigration européenne, et en même temps un capitaliste important, qui va faire affluer des fonds étrangers. Naturellement on me fait fête. Je dois dire, d'ailleurs, que chacun s'est mis à ma disposition, pour me renseigner et me guider partout où j'ai voulu aller. Un compatriote du Gers, Hippolyte Colon (un nom prédestiné), s'est installé à Capilla Borjas, à environ six lieues d'ici, et m'invite à descendre chez lui, quand je passerai par là. Son commerce consiste à acheter du tabac aux gens du pays, en échange de tissus de coton, de dames-jeannes, de vin, de bougies, etc. L'art du commerçant, dans ce pays où l'argent manque, et où il n'y a pas de banquiers pour faciliter la circulation, consiste à se presser d'acheter le plus possible, au début de la récolte de tabac, contre argent comptant. Comme les cultivateurs sont au bout de l'argent qu'ils ont reçu pour leur récolte de l'année précédente, ils livrent, sous le coup de la nécessité, une partie de leur tabac à des prix qu'ils refusent avec indignation, le lendemain, pour ce qui leur en reste. Une fois qu'ils ont un peu d'argent, ils viennent le dépenser chez le même *tendero* qui le leur a donné en échange de leur tabac, et lui permettent ainsi de leur en acheter de nouvelles quantités. Chose curieuse, ces gens primitifs n'admettent pas le commerce d'échange, qui serait le plus naturel. Ainsi, jamais une Paraguayenne n'échangera immédiatement une quantité quelconque de yerba ou de tout autre produit contre de la toile ou du fil; elle veut tenir au moins un instant dans sa main la valeur en argent de sa marchandise, et avec cet argent payer ce qu'elle achète.

Après le déjeuner, je vais visiter l'école. Surprenants, ces petits sauvages! Ils ne peuvent pas dire qu'ils usent leurs culottes sur les bancs de l'école, vu qu'ils manquent absolument du seul vêtement que la loi française déclare indispensable. Mais cette lacune dans leur costume ne les retarde en rien dans leurs études. Leur maître d'école, qui touche par mois vingt-cinq dollars (cent vingt-cinq francs) en sous[1], pour leur donner gratuitement une instruction primaire jugée indispensable, possède, avec une figure assez douce, une magnifique férule en bois dur du Paraguay, qui lui donne un grand empire.... moral sur ses élèves. Les cours se font en espagnol; la classe est bien tenue. Un petit galopin, dont la mine futée est très-intéressante, m'est présenté. Son professeur lui donne à analyser au tableau la phrase : « Les Français sont très-aimables et généreux, » laquelle phrase est dépecée sans aucune hésitation. On passe ensuite au calcul, et plusieurs jeunes gens tout nus résolvent des règles de trois, craie en main. Je demande à l'un d'eux :

« Connaissez-vous l'isthme de Suez?

— Il sépare la mer Rouge (*el mar Rojo*) de la mer Méditerranée.

— Est-ce encore un isthme?

— Non ; il a été percé.

— Par qui?

— Par une compagnie internationale, dirigée par un Français. »

Au moment de partir, j'ai distribué la somme de douze réaux forts aux élèves les plus instruits.

Le soir, aux environs de la ville, je suis entré dans deux ou trois ranchos, où d'horribles vieilles filent le coton du pays, qui est très-blanc et très-soyeux. La race indienne demande à être vue jeune.

29 *septembre*. — J'ai assisté ce matin à la sortie de l'église de Villa Rica. Quel joli tableau que celui de toutes ces femmes enveloppées de voiles blancs, avec des jupes blanches courtes laissant passer de belles jambes en bronze!

Tandis que je dessine, le chef politique (préfet) vient m'inviter à déjeuner pour midi. Le moyen d'éviter cette amabilité à brûle-pourpoint? En attendant donc l'heure solennelle, je vais assister à un combat de coqs dans un joli petit cirque en bois où se pressent une cinquantaine de spectateurs singulièrement excités par cet horrible spectacle. Tous les Américains du Sud sont d'ailleurs excessivement friands de ce divertissement barbare. Des pétards chinois tirés en salves m'annoncent que mon hôte a terminé ses préparatifs de réception; je me dirige donc vers la préfecture. La salle du festin est précédée d'une grande salle de bal où des chaises en bois attendent les convives. Chacun s'asseoit à mesure qu'il entre, et reçoit immédiatement des mains du chef lui-même un grand verre plein de caña (rhum du pays). Un seul verre! Et le liquide n'est remplacé qu'après épuisement complet! Enfin nous entrons dans la salle à manger, tout

1. Tous les fonctionnaires du gouvernement paraguayen, sauf les membres mêmes de ce gouvernement, sont payés en sous de cuivre qui n'ont cours nulle part ailleurs qu'à la douane, où on en accepte 10 pour 100 des payements faits au gouvernement. Ces sous, vendus au poids, pour ainsi dire, ne conservent un reste de valeur que grâce à cette tolérance de la douane, qui leur donne un cours variable, suivant que l'importation est plus ou moins considérable. Ce cours varie entre 30 et 50 pour 100.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornée de fleurs, et sous la table de laquelle grogne un joli petit tapir très-doux, et qui ressemble pour la taille à un gros porc de nos pays. La table, couverte d'une nappe, supporte une assiette et un couvert en corne par personne. De grands verres à bière servent à boire un vin d'Espagne sec et dur à fendre des pierres. La maîtresse de la maison et sa sœur servent à table, ainsi que les officiers de la garde paraguayenne qui compose l'escorte du préfet. Après plusieurs toasts, je me lève et, en langage hispano-guarani, je bois aux jolies filles de Villa Rica. Les quelques mots guaranis que je prononce soulèvent des hourras enthousiastes ; mon toast, en outre, soutient notre vieille réputation de galanterie française. — Qu'entends-je? Au milieu des sourdes détonations d'une grosse caisse en délire, un joueur de clarinette, après avoir mis dans sa bouche un verre de caña qu'il crache dans le pavillon de son instrument pour lui donner plus de force, entame.... je vous le donne en mille.... un air français.... la délicieuse mélodie :

Ah! zut alors si Nadar est malade....

Cependant un des convives cueille des feuilles de roses plein les deux mains aux vases qui couvrent la table, et vient me les effeuiller sur la tête en me souhaitant toutes sortes de prospérités. Nous passons alors dans la salle de bal, où se forment aussitôt des couples qui se mettent à danser des habaneras ; les danseuses aussi bien que les cavaliers fument d'énormes cigares. De temps à autre un de ces messieurs quitte sa danseuse pour venir cracher par-dessus la tête des assistants.

De Villa Rica à Capilla Borjas, *alias* Yakaguazu, ce ne sont que lagunes et passages de ruisseaux.

30 *septembre*. — Ceci est écrit avec une plume d'ara, trempée dans de la suie délayée d'eau, sous un hangar couvert d'un chaume noirci. Sous mes yeux, le soleil se lève sur une plaine immense où les flocons grisâtres de la brume s'élèvent peu à peu. C'est le potrero de Rojas, situé entre le Tebicuari-mi et le rio Mbuyapeiy, c'est le cœur du Paraguay habité.

Nous avons fait ce matin une petite excursion dans Yakaguazu ; c'est un gros village carré de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix maisons, entourant une église absolument semblable à celle d'Itapé. La brume m'empêche de rien dessiner; mais tout ici respire le bien-être et la bonne humeur. Il y existe une école primaire où, sans alphabet, sans autre livre imprimé qu'un solde d'exemplaires de la Constitution du Paraguay, un malheureux maître d'école répand une instruction des plus sommaires sur la tête de cent vingt-cinq élèves. Un chiffre de statistique que me donne cet homme fait frémir, et donne bien l'idée de ce qu'est actuellement devenu le pays. Sur trois cent soixante-cinq enfants qui sont dans sa circonscription, « trois cent dix » sont orphelins !

Vers midi nous quittons notre abri de cette nuit, dont l'hôte grossit notre caravane, et nous voici trois pour continuer la route. A une lieue et demie dans l'ouest, nous rencontrons le Tebicuari-mi, qui paresseusement laisse glisser ses eaux paisibles entre deux rives de forêts vierges, où viennent s'abreuver la nuit les jaguars et les daims sauvages. Le Tebicuari peut avoir ici trente mètres de large et ne se passe pas à gué, bien que les eaux soient extraordinairement basses.

Nous hélons le passeur, qui gît dans les buissons de la rive opposée ; un canot creusé dans un tronc d'arbre et long de quatre mètres reçoit nos trois selles, et nous nous y embarquons en tirant nos chevaux par la bride derrière nous ; ils doivent nous suivre en nageant. Nous avions compté sans mon coursier, qui refuse d'entrer dans l'eau, casse sa longe, nous tourne les talons et file au galop. Sans perdre un instant, notre nouveau compagnon saute sur sa monture sans selle, et s'élance ventre à terre à la poursuite du fugitif. Cependant le troisième cheval de la caravane profite du désarroi, saute dans le Tebicuari et commence à suivre le fil de l'eau comme s'il voulait aller jusqu'à Villa del Pilar ; de sorte que nous voici dans cette situation particulièrement ridicule de deux hommes dans un bateau avec trois selles et pas un cheval. Heureusement le coureur est ramené, le nageur se fatigue de son exercice, et tout rentre dans l'ordre. Nous abordons sur la rive droite du Tebicuari ; trois cents mètres plus loin, nous croisons un autre petit ruisseau, l'arroyo Rojo, dont les eaux cristallines susurrent en courant à l'ombre des grands arbres sur un lit de cailloux ferrugineux. Une demi-lieue au delà nous arrivons chez Vicente Fleytas, vieux Paraguayen qui, protégé contre les envahisseurs par le Tebicuari, le Mbuyapey et la cordillerita, nous fait voir une belle estancia, telle qu'étaient les autres du temps des Lopez. Il est fort riche et mène dans le potrero de Rojas une existence patriarcale. Il nous offre une hospitalité écossaise, ainsi qu'un dîner homérique où, sauf le pain qui est remplacé par la mandioca, rien ne manque, pas même le vin ni les plats sucrés. Nous fumons le soir sous la véranda, en prenant le frais et mangeant de délicieuses oranges que la femme et les filles de notre hôte pèlent dans un grand plat d'argent ; puis, suspendus dans nos hamacs, nous nous endormons en fermant soigneusement les portes, par crainte des jaguars.

1er *octobre*. — Ce matin dès l'aurore, les petits enfants de notre hôte viennent auprès de nos lits nous demander notre bénédiction.

Le patriarche nous communique une idée qui lui est venue pendant la nuit, et il nous prie, puisque nous voulons explorer les environs, de faire en passant des invitations pour un grand bal qu'il donnera ce soir en notre honneur. Nous récoltons dans notre tournée nombre de filles, dont plusieurs fort jolies. Puis, poussant toujours droit, nous arrivons à la forêt vierge. Je ne connais rien d'émouvant comme ces sentiers perdus dans le bois. Il semble que l'on entre dans une église immense ; il y fait sombre comme dans une chapelle à vitraux ; et ces énormes troncs d'arbres s'éle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant tout droit, comme les fûts gigantesques des colonnes de pierre, vont soutenir à trente mètres de hauteur une voûte épaisse de feuillage qui arrête les rayons d'un soleil tropical. Il y fait frais comme dans une cave.

Nous invitons en passant un violoneux qui n'a pas de violon, mais qui, faute de mieux, se fait prêter une clarinette. Ce sera notre orchestre avec une guitare du voisinage. J'expédie un exprès à cheval pour acheter, à Capilla Borjas, une dame-jeanne de vin et deux livres de bougie.

Nous rentrons pour déjeuner ; après quoi nous nous promenons à pied. Ce pays est ravissant, avec ses petits arroyos clairs, ses grands bois sombres et ses



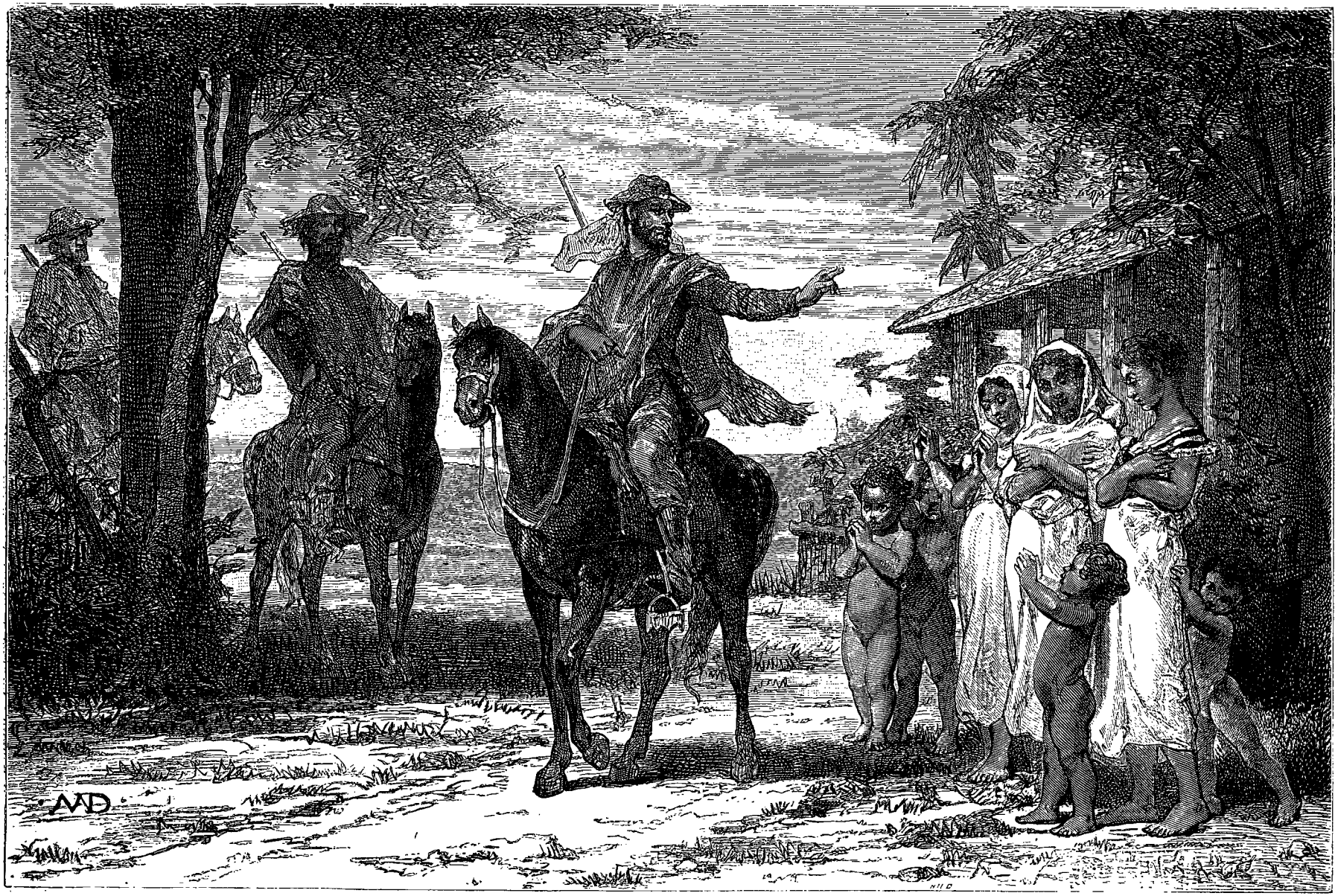
Le piége à jaguar. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

plaines à perte de vue. Chemin faisant, nous nous livrons à quelques travaux de culture, qui consistent à tirer de sa poche une boîte d'allumettes et à mettre le feu à d'énormes plaines couvertes de roseaux et de pailles desséchées. L'incendie débarrasse le sol de tous ces détritus, qui font place à une herbe tendre, verte et légèrement purgative, que préfèrent les bestiaux.

Nous rentrons à la nuit pour préparer la salle de bal. C'est un hangar à toit de chaume, comme ceux de nos masures d'Europe. Aux tirants et aux poutres pendent pêle-mêle des quartiers de viande crue, des selles et des brides. Quelques arbres disposés dans les coins, et six bougies collées par une goutte d'elles-mêmes sur diverses poutres, composent l'ornementation.

Mais comment donner une idée du défilé des invités ou plutôt des invitées (environ soixante-dix femmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La bénédiction. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour quatre hommes)? La plupart arrivent avec leurs chaises sur la tête; toutes ont des chemises beaucoup plus montantes que celles dont elles se servent d'ordinaire chez elles: ce qui est plus logique que de faire l'inverse, comme chez nous. On polke, on valse, on danse des quadrilles; le quadrille des Lanciers lui-même, singulièrement falsifié, est parvenu jusqu'ici; on danse également la Polomila, le Dondon Karapé et la Santa Fé, qui sont entremêlées de poses gracieuses et où les danseuses claquent des doigts pour imiter les castagnettes. Pendant que nous nous livrons au plaisir, notre hôte tire de temps à autre des coups de fusil pour éloigner les jaguars, dont l'un, il y a huit jours, est venu lui enlever un chien dans cette même salle de bal. Voilà assurément de la couleur locale.

A propos de jaguars, disons qu'il en est de ces animaux féroces comme de bien d'autres dangers; on en raconte à faire frémir l'homme le plus brave, mais en somme ils sont bien plus difficiles à voir qu'à éviter. Les piéges à prendre les jaguars sont d'énormes souricières que l'on amorce avec de la viande : un soir, ses trappes tendues et appâtées avec soin, un propriétaire va se coucher, et le lendemain, de grand matin, il revient faire la tournée de ses piéges. O bonheur! l'un d'eux est détendu; donc notre homme se voit déjà possesseur de huit piastres (valeur d'une peau) qui lui tombent du ciel. Il arme en conséquence son fusil pour donner le coup de grâce à l'animal, et s'approche, les canons prêts à faire feu.... Soudain sort de la cage une voix grêle qui lui fait mille prières et supplications; c'était une pauvre vieille qui avait voulu voler la viande, et s'était prise elle-même; elle était quasi morte de frayeur, car toute la nuit l'animal était venu flairer autour de la trappe et de l'appât vivant qu'elle contenait.

Le maître même de la maison où nous dansons de si bon cœur me raconte une autre histoire. Depuis quinze jours, le jaguar avait successivement mangé trois de ses chiens; de sorte que notre hôte fit pendre son hamac sous le hangar, alors encombré de feuilles de tabac qui séchaient, résolu d'attendre le visiteur nocturne, et de s'en débarrasser une fois pour toutes. Son fusil chargé, à portée de la main, notre homme attendit. « Pendant que je pensais à autre chose, dit-il, deux feuilles de tabac s'écartent silencieusement, et certain mufle, surmonté de deux escarboucles bien connues, fait son apparition en soufflant, à deux pieds de ma figure.... » Sauter de son hamac en poussant un cri de terreur et sans songer un seul instant à se servir de son arme, fut pour le bonhomme l'affaire d'un instant; faire un bond et disparaître, fut pour la bête encore plus court; si bien que mon hôte termine son histoire en ajoutant : « Il (le jaguar) a eu joliment peur, allez! » — Ah! si les jaguars savaient peindre!...

2 *octobre*. — Nous nous séparons à l'aube de l'excellent Vicente Fleytas, dont je n'oublierai jamais l'accueil cordial. Six lieues d'un pays splendide et d'un chemin détestable, où nos chevaux enfoncent dans la boue jusqu'au ventre, nous mènent à l'estancia de Matias Ramirez, autre Paraguayen de vieille race, qui nous reçoit aussi de son mieux; nous y faisons halte, et grâce à ce que je fais coup triple sur trois coqs de bois qu'on nomme ici mutus, et qui sont gros comme des dindons, nous pouvons manger de la viande, chose rare, pour ne pas dire introuvable, dans cet endroit-ci. L'ordinaire du maître de la maison est beaucoup plus simple que celui de son voisin, qui est un homme riche. Des raves cuites dans l'eau, avec de petites crêpes d'amidon de manioc, voilà son repas.

Après une courte sieste, don Matias nous donne un petit guide monté sur une mule, et nous voilà partis à travers bois, piquant en pleine forêt vierge. De ma vie je n'oublierai ce trajet de six heures à travers des fourrés d'épines, des amas de troncs d'arbres morts, et des réseaux de lianes tordues qui vous repoussent avec je ne sais quelle élasticité vivante semblable au coudoiement d'un être animé. Mes lunettes tombent, je descends de cheval et les ramasse; ma couverture s'arrache de dessus ma selle et tombe, je la ramasse; mon chapeau, cinglé par une branche, tombe, je le ramasse; mon fusil se met en verrouil entre deux troncs d'arbres, et je tombe à mon tour, je me ramasse. La bride d'une main, de l'autre on gare sa figure, puis on se pousse entre les troncs d'arbres, relevant constamment les jambes pour éviter d'être accroché et renversé. Nous passons près d'un tronc d'arbre mort; nos trois chevaux et la mule se cabrent, et nous voici tous quatre sur le dos comme par enchantement, tandis que nos montures se livrent à toutes sortes d'entrechats et de cabrioles. Ce sont de petites abeilles jaunes, grosses comme des mouches, qui s'acharnent après ces pauvres animaux, les piquant dans les naseaux, les oreilles, partout enfin où le cheval ne peut se défendre avec sa queue.

Après avoir calmé nos bêtes, nous repartons au galop à travers le fourré pour nous éloigner au plus vite du repaire de ces brigands ailés. Nous passons ainsi, sans pouvoir nous y arrêter, sur les bords d'un trou rond comme un double décalitre et de mêmes dimensions, où grouille un boisseau de petits serpents vert clair comme la feuille de lilas qui pousse au printemps. Enfin nous sortons de la plus belle forêt qui se puisse voir, en lambeaux, couverts d'épines et d'écorchures. Cette forêt, où s'exploitait jadis la yerba, est abandonnée depuis plus de vingt ans. L'oranger y abonde, et aussi le cedro (acajou femelle). Le lapacho et le quebracho y forment, avec le morosimo, les essences les plus abondantes.

A peine sortis, nous avons à traverser pendant deux heures un des plus mauvais marais qui existent, et dont le nom en guarani signifie « le nègre va pleurer ». C'est l'estero Cambayahéo. Exténués de fatigue, de soif et de faim, nous arrivons à l'estancia Taboada, où pour abri on nous offre le dessous d'une charrette, pour aliments un peu de feu pour cuire un de nos mutus, et pour assistance deux domestiques qui viennent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

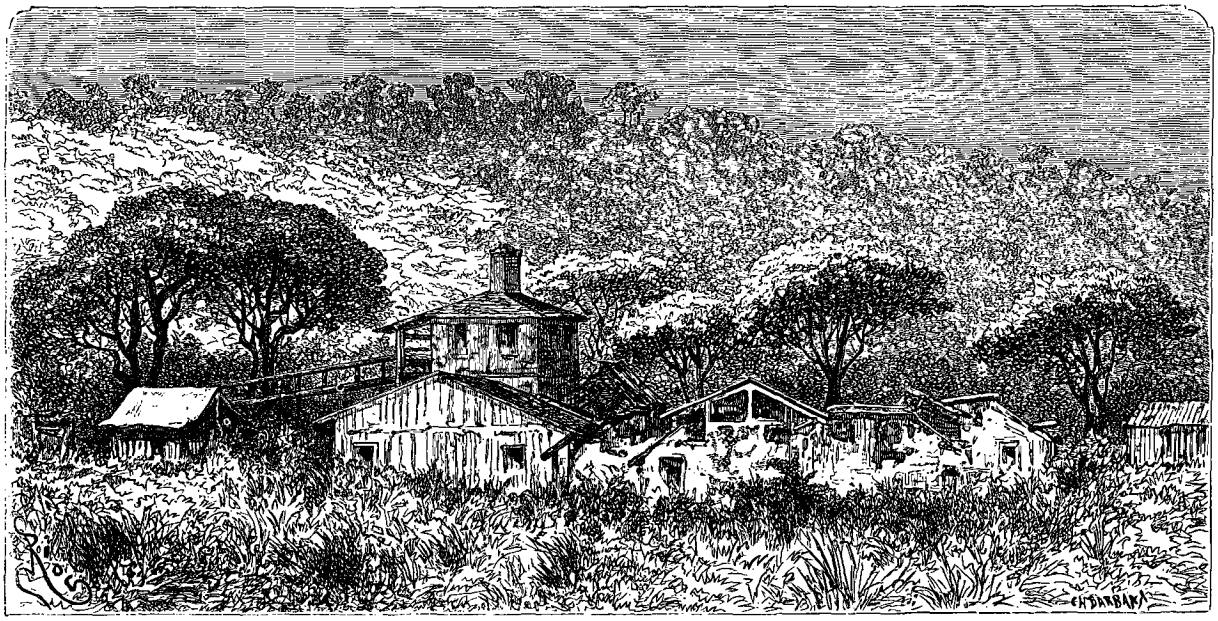
nous aider à consommer sans manioc ni sel notre maigre repas, que nous arrosons d'un verre d'eau. Après quoi, bonsoir.

3 *octobre.* — Partis ce matin à la pointe du jour, nous allons dans la direction de la fonderie d'Ibicuy, où s'exploitaient, du temps de Lopez, les minerais de fer de San Miguel. Nous arrivons pour déjeuner à l'estancia d'une pauvre veuve qui a une jolie fille, Margarita Rivarola; c'est une cousine de l'ancien président de la République, successeur de Lopez; elle meurt quasi de faim! Nous déjeunons d'un ara que j'ai eu la malencontreuse idée de tuer ce matin. C'est un horrible gibier que cet admirable oiseau!

La fonderie était, avant la guerre, une petite usine modèle, avec un joli haut fourneau recouvert en tuiles, une locomobile de trente chevaux environ, et une roue hydraulique pour faire marcher la machine soufflante qui alimentait les tuyères. Tout a été détruit par les Brésiliens.

Après cinq lieues de bonne route, nous arrivons à Mbuyapey; il est huit heures du soir. Une garde, composée de trois hommes armés de mauvais rouillards du temps de Lopez, nous crie : « Qui vive? » Dans la nuit noire, après mille explications, on consent à mettre la mairie à notre disposition.

4 *octobre.* — Nous nous réveillons dès l'aurore, au bruit que font des gamins dont les têtes se montrent à la grille de notre fenêtre comme des citrouilles à l'étalage d'un fruitier. La porte s'ouvre brusquement; c'est le juge de paix qui vient en espagnol nous demander nos passe-ports et les passe-ports de nos chevaux. La discussion engagée entre mon compagnon et le fonctionnaire s'aigrit peu à peu. Je déboucle la poche de mon revolver, sans pourtant le tirer de sa



Une fonderie à Ibicuy, dévastée pendant la guerre. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

gaîne, puis je m'approche du juge, et lui dis : « Sachez que nous sommes Français, et non pas des chiens paraguayens à plat ventre devant un dictateur; que nous n'avons besoin d'aucun passe-port pour voyager par le pays, et qu'on ne nous arrête pas ainsi en route sans danger. »

Immédiatement son ton change; il se confond en excuses, disant qu'il ne nous demandait nos papiers que pour la bonne règle, et qu'il voit bien que nous sommes des gens comme il faut qui n'ont pas besoin de passe-ports.

Nous déjeunons de quelques œufs durs qu'on nous vend un sou pièce, et nous partons accompagnés des sourires du juge et des regards ahuris des écoliers; car il y a une école dans ce village perdu et presque désert.

Nous traversons l'arroyo Mbuyapey, qui est à un quart de lieue de la capilla (village), et deux lieues au delà nous nous arrêtons chez un brave homme qui veut à toute force nous faire coucher chez lui; nous y consentons pour ne pas le désobliger, et force m'est d'accepter son lit, pendant que lui couche à terre. Je ne sais pas trop ce que nous aurions mangé si je n'avais abattu dans une grande forêt voisine quelques ramiers et perroquets, dont je compose un rôti des plus délicats.

On a pu, par les extraits qui précèdent, prendre une idée fort exacte de ce qu'est actuellement un voyage dans l'intérieur du Paraguay. Se procurer un morceau de pain est un problème; faire quinze lieues à cheval d'une traite, ou menacer quelqu'un de lui brûler la cervelle, sont choses pour ainsi dire quotidiennes. Ce que l'on voit, ce que l'on fait est souvent monstrueux, comparé à nos habitudes européennes, et ce n'est pas même choquant là où on le voit, là où on le fait.

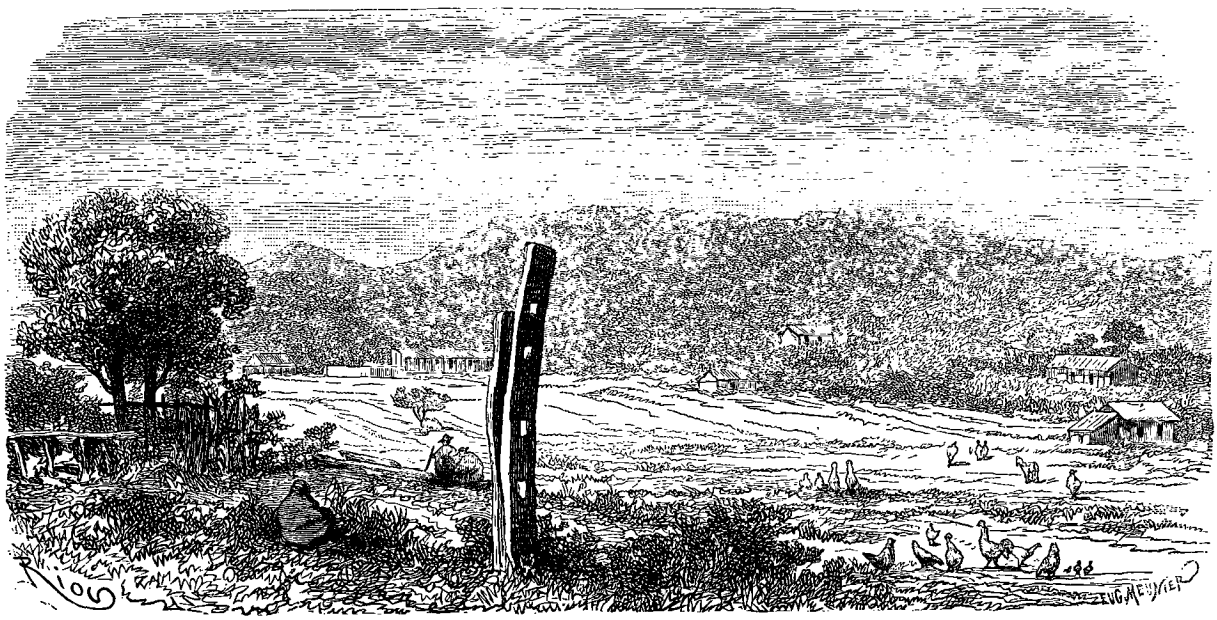
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A partir de l'endroit où nous sommes, tous les villages ou bourgs par lesquels nous passons se ressemblent tellement qu'on pourrait presque donner les croquis de l'un pour ceux de l'autre. Caazapa, c'est Capilla Borjas en plus important. Yuti est Caazapa en plus triste, et son seul intérêt est d'être pour ainsi dire la porte de la province des Missions.

Cette partie tout à fait méridionale du Paraguay diffère cependant beaucoup d'aspect d'avec la contrée que nous venons de traverser. L'élève des bestiaux y est particulièrement prospère, grâce à de grandes plaines assez peu boisées. Ce sont des pampas mondées, car toute la contrée au sud du Tebicuari est le plus souvent marécageuse et se transforme en lac pendant une partie de l'année. Ces Missions sont traversées par la grande route d Itapua à l'Assomption, route que suivent les troperos qui amènent des bestiaux de la province du Corrientes. Toute cette ligne qui passe par Itapua, Jesus, Yuti, Ibicuy, Quindi, Carapégua et Paraguari, est beaucoup plus animée et plus vivante que les parties voisines, et partant moins curieuse. Ce sont de gros viveurs que les troperos, et qui dépensent sans compter. Ils suffisent à faire prospérer les villages qui sont sur leur passage.

A Quiquioh, où je me rendis au sortir d'Icea, se trouve une église assez remarquable intérieurement et extérieurement.

De Quiquioh à Ibicuy, le chemin traverse de grands bois, des lagunes et des ruisseaux nombreux. Ibicuy, outre son importance commerciale, offre encore de



Carapégua. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

l'intérêt au point de vue géologique. Un grand cerro, le cerro Tatucua, s'élève couvert d'arbres au fond de la plaine; les gens du pays sont convaincus qu'il contient de l'or. J'ai pu me convaincre du contraire dans une excursion que me pria de faire avec lui le chef politique de l'endroit.

Au delà d'Ibicuy, nous passons par Acahay, presque entièrement désert, jadis assez florissant, et par Carapégua, gros bourg fort important par sa proximité de Paraguari et du chemin de fer. Ici la civilisation nous envahit de nouveau. Les boîtes de conserves d'Europe apparaissent chez les marchands de comestibles. Carapégua est situé au milieu d'un paysage remarquablement pittoresque.

Huit jours après, j'étais de retour à l'Assomption et tout prêt à repartir pour le bas de la rivière. Et maintenant que, assis chaudement au coin du feu, d'un doigt distrait, je feuillette mes notes et mes croquis, je revois comme en rêve toutes ces scènes, tous ces tableaux, si grandioses parfois, si naïfs et si grotesques à d'autres instants. Peut-être le hasard m'y ramènera-t-il? peut-être me sera-t-il donné un jour de contempler dans sa splendeur solitaire la belle cascade du Paraná, le Saut de la Guayra, auprès de laquelle, si l'on en croit Azara, celle du Niagara ne serait qu'un jeu d'enfants. *¿ Quien sabe?* disent les Espagnols.

L. Forgues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1874

(PREMIER SEMESTRE).

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Étape funèbre dans les explorations de l'Afrique centrale. Livingstone. Dernières courses et derniers projets. — II. Maladie, derniers moments, mort. Les restes ramenés à Zanzibar par de fidèles serviteurs. Obsèques à Londres. Honneurs publics rendus par l'Angleterre à son grand voyageur. — III. Journaux et papiers. Les intérêts de la science. Prochaine publication. — IV. Résumé succinct des travaux et des découvertes de Livingstone en Afrique avant son dernier voyage. Ses deux premières relations. — V. Le dernier voyage de Livingstone depuis son origine en 1866. Courses, observations, découvertes. La grande région lacustre de l'Afrique tropicale du Sud. Les sources du Nil d'après la supposition du voyageur. Arrivée de Stanley. Reprise des courses de Livingstone après le départ du reporter américain. Catastrophe. — VI. Expéditions diverses organisées en Angleterre, en Allemagne et en France avant la nouvelle de la mort de Livingstone, pour se porter à sa rencontre et avancer l'exploration de l'Afrique intérieure. Deux missions anglaises. MM. Cameron, Dillon et Murphy partis pour le Tanganîka par Zanzibar. Triste inauguration du voyage. — MM. Grandy chargés de pénétrer dans la région centrale par le Zaïre. — Expédition allemande. M. Güssfeldt. Dernières nouvelles. — Voyage d'exploration par l'Ogovaï entrepris par MM. Marche et de Compiègne. — VII. Nouvelles des hauts pays du Nil. Sir Samuel Baker. Le colonel Gordon. Les Égyptiens au Darfour. L'empire égyptien dans le Sud. — VIII. L'expédition de Gerh. Rohlfs dans le désert libyque. Tentative d'exploration des parties du désert comprises entre les oasis égyptiennes et le pays des Tibous. Insuccès. Désert impénétrable. Lettre de Rohlfs. Résultats obtenus dans les parties visitées. — IX. Un autre explorateur du Soudan oriental. Le docteur Nachtigal. Ses dernières nouvelles. — Importance de ce voyage pour la connaissance scientifique de vastes régions inexplorées. — Le docteur Schweinfurth et sa relation. — Dernières vues sur l'Afrique intérieure. — X. Nouvelles scientifiques de l'extrême Asie. La Cochinchine française et le Tonking. L'ouverture d'une route commerciale entre Saïgon et l'intérieur de la Chine. M. Delaporte. M. Francis Garnier; sa mission scientifique dans le Yun-nan interrompue. — XI. Le Tonking et son fleuve. — XII. Incidents. M. Dupuis. Mission confiée à M. Francis Garnier. Sa mort tragique. — Traité conclu; le Tonking ouvert. — XIII. Un mot sur quelques objets importants. M. Édouard Charton et la Commission des Voyages. Congrès géographique à Paris en 1875.

I

La mort de Livingstone marque une étape funèbre dans les explorations de l'Afrique centrale. Les journaux anglais, d'après les rapports des porteurs et de l'escorte du voyageur, ont donné d'amples détails sur la catastrophe; nous les résumerons succinctement.

Depuis le départ de M. Henri Stanley, au mois de mars 1872, comme avant l'heureuse arrivée du reporter américain, Livingstone était possédé par une pensée dominante : retourner à l'ouest du Tanganîka, reprendre son exploration de la rivière Loualaba, et poursuivre sa recherche des cours d'eau formant la tête du bassin du Nil, lesquels, suivant son interprétation de la carte de Ptolémée, doivent remonter jusqu'aux environs du douzième degré de latitude méridionale. Cette interprétation est très-fausse; mais les explorations du voyageur n'en sont pas moins précieuses, quoique ses idées théoriques en matière d'érudition soient en défaut. Livingstone s'était séparé de Stanley à Ounyanyembé, ville située presque à mi-chemin entre le grand lac central et la côte, et il y attendit les renforts et les provisions très-nécessaires que Stanley devait lui expédier, et qu'il lui expédia en effet de Zanzibar. Ce renfort ne se fit pas longtemps attendre; Livingstone put se remettre en route pour l'intérieur vers la fin du mois d'août.

Il se porta au sud-ouest, vers l'extrémité du Tanganîka. Après avoir traversé la rivière Rangoua, on atteignit le Tchambézé, que l'on passa à sept ou huit journées vers l'ouest du lac Bemba. Le Tchambézé va se jeter un peu plus bas dans le Bangouéolo, vaste nappe d'eau située à trois degrés vers le sud-ouest du Tanganîka, et il en ressort sous le nom de Louapoula. Livingstone et sa suite revinrent au nord avant d'avoir atteint le Bangouéolo, et retraversèrent le Tchambézé pour reprendre l'exploration du pays qui s'étend à l'ouest du grand lac central. Les détails nous manquent sur cette partie de ses courses. Obligé de revenir à l'est par des raisons qui ne sont pas très-clairement expliquées, le voyageur, à ce qu'il paraît, eut à parcourir des territoires atteints par l'inondation. Toute cette partie centrale est une région lacustre, une dépression du plateau que les eaux, à l'époque des pluies, envahissent sur de larges espaces. Livingstone l'avait déjà éprouvé lors de ses premières courses de 1868 dans ces parties. Mais alors, au début de son entreprise, il avait encore un entrain, une vigueur, que quatre ans de fatigues, de contrariétés et de privations avaient fort affaiblis.

II

Toujours est-il que Livingstone se trouva, lui et sa troupe, engagé dans une rude épreuve. Bien rude, en effet, car elle s'est trouvée mortelle. Il fallait marcher

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'eau, souvent jusqu'à mi-corps, pendant des journées, pendant des semaines entières. Plusieurs de ses hommes — des Africains, cependant — avaient déjà succombé, lorsque lui-même se sentit atteint. Une dyssenterie opiniâtre, affection redoutable de ces climats du tropique, l'affaiblit rapidement. Dès le premier moment il eut le sentiment douloureux de sa position. « Je ne reverrai plus *ma* rivière, » disait-il, en revenant toujours à sa pensée constante d'une branche supérieure du Nil. Bientôt il fallut le placer sur une litière, portée par plusieurs hommes. Il voulait regagner Oudjidji, sur le bord oriental du Tanganîka, où il aurait eu quelque chance de recouvrer des forces; il ne l'atteignit pas. Le 27 avril 1873, il écrivit encore quelques lignes sur son journal : ce furent les dernières. Dans la nuit du 4 mai, il expira sous une hutte de branchages et d'herbes qu'il s'était fait élever quand il se sentit hors d'état de supporter le transport.

L'escorte du voyageur se concerta sur ce qu'il y avait à faire. Il fut résolu de conserver le corps. On l'ouvrit et on en retira les intestins, qui furent renfermés dans une boîte en étain que l'on enterra sous un grand arbre, près de la hutte. Pour conserver le corps, on le mit dans du sel, puis on le fit sécher au soleil pendant douze jours. Le corps ainsi réduit en momie fut alors placé dans un cercueil fait d'écorce d'arbre.

Il fallut à la caravane mortuaire près de sept mois pour atteindre Ounyanyembé. Elle y trouva M. Cameron et les autres membres de la commission de secours envoyée de Londres à la recherche du voyageur. Le corps arriva à Zanzibar le 14 février 1874; la malle du 12 mars l'emportait pour l'Angleterre, et le 13 avril la triste dépouille entrait à Londres.

L'Angleterre a voulu rendre des honneurs exceptionnels à son grand voyageur. Les obsèques ont eu lieu aux frais du trésor public, et le corps repose à Westminster. Toutes les classes de la société, depuis les plus élevées, étaient représentées à la cérémonie, que l'universalité des manifestations publiques rendait imposante. Le président de la Société de Géographie de Paris, M. l'amiral La Roncière Le Noury, s'y était rendu en témoignage de confraternité scientifique. On y remarquait Jacob Wainwright, jeune Africain converti par Livingstone lui-même, qui depuis plusieurs années n'avait pas quitté le voyageur, et qui a assisté à ses derniers moments.

III

Ces hommages honorent la nation qui les décerne, non moins que celui qui les reçoit; mais il en est un plus grand encore et plus durable : c'est la publicité prompte et complète donnée aux travaux de l'explorateur. Jusqu'ici nous n'avons sur ceux de Livingstone, durant cette troisième expédition qui devait lui coûter la vie, que des informations très-vagues et très-incomplètes. Il serait impossible actuellement de les transporter sur la carte avec le moindre degré de certitude. Livingstone avait manifesté le désir, ou plutôt exprimé la volonté formelle de ne faire connaître le résultat de ses investigations que lorsque lui-même pourrait présider à leur publication. Cette réserve avait un côté fort dangereux; et ce n'est pas un des moindres services qu'aura rendus la pointe si résolûment et si heureusement accomplie par Stanley à la recherche de Livingstone, que d'avoir rapporté de ces contrées, si difficilement accessibles, la première partie (jusqu'en 1870) des journaux de l'exploration. Ces papiers précieux ont été remis à Londres, fermés et scellés, entre les mains de M. Livingstone fils. La suite du journal a été rapportée à Zanzibar, avec d'autres papiers, par les fidèles serviteurs qui ont rendu à l'Europe les restes de l'explorateur. Une commission désignée dans le sein de la Société de Géographie de Londres doit présider à la révision finale de la relation, au calcul des observations et à la construction des cartes. Si quelque chose peut atténuer les regrets que la triste fin de l'éminent voyageur inspire aux amis de l'homme de bien et de l'homme de science, c'est cette publication immédiate d'une relation si impatiemment désirée, que peut-être il nous aurait fallu attendre plusieurs années encore. Il y a trente ans à peine, la carte de l'Afrique australe, sur une étendue grande comme la moitié de l'Europe, n'était, sauf le pourtour littoral, qu'une immense surface blanche; on peut dire, sans aucune exagération, que la carte actuelle de cette vaste région, avec les détails certains qui déjà la couvrent, appartient en très-grande partie à Livingstone.

IV

Non-seulement par ses relevés et ses observations astronomiques Livingstone a fourni le tracé intérieur de l'Afrique australe, fixé les contours de son grand fleuve, le Zambézi, et d'une foule d'affluents, reconnu la direction des montagnes et fixé la position des villes, sans parler de ses études sur les populations et sur toutes les branches de l'histoire naturelle; mais on lui doit la première notion exacte du plateau qui constitue le sud de l'Afrique, et du caractère général de sa configuration. Le docteur Livingstone arriva en Afrique en 1840. Médecin par ses premières études et devenu missionnaire par vocation philanthropique, il réunissait les deux caractères qui devaient le plus aisément lui ouvrir l'accès des pays vierges et lui en faciliter l'étude. Ce fut toutefois en 1852 seulement qu'il entreprit le premier des grands voyages qui l'ont rendu si célèbre. Ce premier voyage le conduisit à l'ouest jusqu'à Saint-Paul de Loanda, sur la côte du Congo; de là il revint à Quilimané, sur la côte orientale, par la vallée du Zambézi, traversant ainsi le continent africain dans toute sa largeur, ce qu'aucun Européen n'avait fait avant lui. En 1856, il revint en Angleterre, où il consacra quinze mois à écrire la belle relation qu'il nous a donnée de ce voyage de découvertes. Cette relation est sans contredit une des plus attachantes, des plus instructives, des meilleures à tous égards qu'ait vu paraître notre époque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1858, Livingstone retourna sur le théâtre de ses recherches, accompagné cette fois de plusieurs courageux investigateurs, amis comme lui des entreprises aventureuses. Ce second voyage eut pour résultat la reconnaissance plus précise du Zambézi inférieur, l'exploration complète du Chiré, affluent extrêmement remarquable du grand fleuve un peu au-dessus du delta, et la découverte — car on peut la qualifier ainsi — du vaste lac auquel le Chiré sert de déversoir. Les Portugais du seizième siècle avaient eu quelque notion de ce lac, que d'Anville, d'après leurs mémoires, inscrivit sur sa grande carte de 1749 sous le nom de Maravi; mais ces anciennes notions portugaises étaient tellement vagues et flottantes, que les géographes de la première moitié du siècle actuel l'avaient effacé de leurs cartes. Il figure actuellement sur les nôtres sous le nom de *Nyassa*, — nom qui n'est qu'une appellation générique désignant une « grande eau, » et qui se retrouve à l'équateur sous la forme *Nyanza*. — Il est tout à fait convenable de lui conserver le nom consacré de *Maravi*, qui est celui de la plus puissante des tribus riveraines.

C'est en 1865 que Livingstone a entrepris son expédition actuelle, qui est la troisième. Indépendamment des vues philanthropiques qui l'inspirèrent en partie, —Livingstone n'ayant jamais cessé de travailler de tout son pouvoir à la complète extinction du trafic des esclaves dans le sud de l'Afrique, — les investigations purement scientifiques y devaient avoir une grande part. L'explorateur s'y proposait quatre objets principaux : remplir le vide qui existait encore sur nos cartes entre le Nyassa du Sud (le Maravi) et le Tanganîka; achever la reconnaissance de ce dernier lac, dont Burton et Speke, qui le virent les premiers en 1858, n'ont pu donner qu'un aperçu très-incomplet; étendre les reconnaissances aussi loin que possible dans la contrée absolument vierge qui est à l'ouest du Tanganîka, du côté de l'Atlantique; enfin, porter les explorations aussi avant que possible au nord du Tanganîka, dans la direction de l'équateur, où se pressent, non résolues, tant de questions complexes qui tiennent à l'origine du Nil.

V

Nous avons raconté, dans une de nos Revues précédentes, les premiers épisodes de l'expédition; il suffit de les rappeler.

Arrivé à la côte orientale d'Afrique au mois de mars 1866, Livingstone et ses porteurs, formant une troupe assez nombreuse, remontèrent la Rovouma, grande rivière qui vient se jeter dans la mer des Indes vers 10 degrés et demi de latitude sud, et qui a sa source dans les montagnes élevées qui couvrent à l'est le lac Maravi. Le lac fut contourné par le sud, et l'expédition reprit la direction du nord. Mais ici se place un incident qui durant une année et plus excita l'anxiété de l'Europe. On était arrivé à l'ouest du Maravi, lorsqu'une partie des hommes de l'escorte, intimidée par la réputation de férocité des tribus au milieu desquelles on allait s'engager, refusa d'aller plus loin. Une nuit ils disparurent, abandonnant le voyageur et les quelques porteurs qui lui restaient fidèles. Les déserteurs, revenus à Zanzibar, racontèrent une histoire sinistre d'attaque et d'assassinat; on crut longtemps à la réalité de la catastrophe. Ce fut seulement vers la fin de 1867 que des lettres de Livingstone, apportées à la côte par une caravane, vinrent démentir la fausse nouvelle. Ces lettres, datées du 3 février de cette année 1867, étaient écrites d'un lieu appelé Bemba, au 10e degré 10′ de latitude australe, à mi-chemin environ entre le lac Maravi et le Tanganîka.

De longs mois devaient s'écouler de nouveau avant que d'autres nouvelles de l'expédition parvinssent en Europe. Pendant ce temps l'explorateur n'était pas resté inactif. Le Tanganîka avait été contourné par le sud, et sa limite de ce côté avait été déterminée. D'autres lacs très-nombreux et d'une grande étendue avaient été reconnus au sud et au sud-ouest; il y a là, depuis les environs du douzième degré sud jusqu'au delà de l'équateur, toute une région lacustre d'une immense étendue, — près de quatre cents lieues du sud au nord, et peut-être autant de l'est à l'ouest, — qui explique assez les vagues informations reçues jadis par les Portugais sur les grands lacs de l'intérieur, informations dont leurs vieilles relations sont remplies. Plusieurs de ces lacs sont reliés entre eux par des rivières dont le cours ultérieur est encore ignoré; les conjectures, plus ou moins probables, peuvent ici se donner carrière. Se basant, nous l'avons déjà dit, sur de très-fausses indications contenues dans les Tables de Ptolémée, Livingstone a cru que ces lacs du sud, et les eaux qui s'en écoulent, fournissent le premier aliment du bassin du Nil. Cette hypothèse, qui s'était emparée de l'esprit de Livingstone, n'est guère probable; mais il importe peu. Ce n'est pas la première fois que la poursuite d'un but chimérique aura conduit à de grandes découvertes. Celles de Livingstone, quoique inachevées, compléteront dignement, sans aucun doute, les belles conquêtes scientifiques qui ont marqué si brillamment ses deux premiers voyages.

Ces longues courses, cependant, avaient épuisé les ressources du voyageur; revenu à Oudjidji, sur le bord oriental du Tanganîka, il y attendait avec impatience les secours et les nouveaux subsides demandés depuis longtemps à Zanzibar. Une mission était partie de Londres dans ce but; elle s'arrêta dans sa marche presque sans avoir quitté la côte. C'est à ce moment, qu'un Américain, Henri Stanley, simple agent d'un journal de New-York, entreprit ce curieux voyage de recherche qui a eu tant de retentissement. Seul, libre de ses mouvements, ne traînant pas avec lui les lourds impedimenta d'une mission officielle, plein de décision d'ailleurs, et allant hardiment de l'avant, il réussit pleinement là où la mission anglaise avait misérablement échoué. Il rejoignit Livingstone, le releva, le réconforta, et après être resté quatre mois près du grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

explorateur qu'il accompagna dans quelques-unes de ses excursions, il regagna heureusement la côte, rapportant en Europe le précieux journal dont la publication prochaine sera un événement géographique.

VI

Les nouvelles de Livingstone reçues par l'entremise de Stanley ravivèrent en Europe, il y a dix-huit mois, l'intérêt que les questions africaines y excitent. La Société de Géographie de Londres, qui désirait grandement réparer l'échec de sa première commission, organisa, dans les derniers mois de 1872, deux expéditions simultanées conduites l'une et l'autre par des officiers de marine expérimentés. Un des membres de la Société y contribua à lui seul pour une somme considérable. De ces deux commissions nouvelles, l'une, sous la conduite de M. Cameron, devait partir de Zanzibar et se diriger vers le Tanganîka, où l'on espérait trouver Livingstone, à qui l'on portait des ravitaillements de toute sorte; l'autre, commandée par le lieutenant Grandy, devait prendre terre au Congo, gagner le cours moyen du Zaïre, et se porter de là vers les espaces inconnus de l'intérieur, dans la direction du grand lac central. Celle-ci n'est pas une simple mission de recherche et de secours : c'est une véritable expédition de découvertes, et l'une des plus intéressantes que dans l'état des notions actuelles on puisse envoyer vers l'Afrique intérieure.

L'Allemagne scientifique aussi s'est émue. Une expédition a été organisée sous l'inspiration de la Société géographique de Berlin, pour concourir, en partant de la côte occidentale au sud du golfe de Guinée, à l'exploration de l'Afrique tropicale. Un voyageur ethnologue bien connu, le docteur Bastian, s'est joint spontanément à cette entreprise. Enfin, si les circonstances actuelles n'ont pas permis à la France de prendre officiellement part à cette croisade scientifique, MM. Marche et de Compiègne n'en ont pas moins entrepris de pénétrer dans l'intérieur en remontant l'Ogovaï, route ébauchée déjà par Du Chaillu, et qui est une des meilleures voies à suivre pour pénétrer dans la zone inconnue.

Ces entreprises ont eu des fortunes diverses.

Celle du lieutenant Cameron n'a pas eu jusqu'à présent de meilleures chances que la commission de 1872. Le lieutenant est un officier connu depuis près de vingt ans par d'excellents services professionnels et scientifiques dans la Méditerranée et sur les côtes orientales d'Afrique. Deux adjonctions volontaires, celle d'un chirurgien de marine, également éprouvé par de longs services, le docteur Dillon, et du lieutenant Murphy, qu'une résidence déjà assez longue à Natal devait avoir acclimaté, promettaient à la mission d'utiles et vaillants auxiliaires. Cependant le voyage a été marqué presque au début par de tristes événements. Arrivés à Ounyanyembé le 4 août 1873, après une marche de cent sept jours depuis la côte (ce qui fournit une moyenne journalière de quatre milles environ, moins de six kilomètres et demi), les chefs de l'expédition ont dû s'arrêter sous l'étreinte énervante des fièvres du bas pays. C'est à ce moment que le funèbre cortége qui ramenait de l'intérieur les restes de Livingstone les a rejoints. Le docteur Dillon, dans un accès de la terrible maladie, a mis fin à ses jours; et le lieutenant Murphy, épuisé, abattu, découragé, est revenu à Zanzibar avec le corps de Livingstone. M. Cameron, cependant, au milieu de ces épreuves, a gardé son énergie. Il veut poursuivre sa route jusqu'à Oudjidji, où il paraît que Livingstone a laissé des papiers qu'il importe de rapporter; et il ne désespérait pas, paraît-il, de pousser plus loin encore, soit vers le nord, soit dans la direction de l'ouest. De Zanzibar à Ounyanyembé il avait vérifié une bonne partie des observations astronomiques de Speke, qu'il a, disent ses lettres, trouvées généralement exactes ; les observations nouvelles que le voyageur y pourra joindre deviendront de plus en plus importantes à mesure qu'il pénétrera plus avant dans le cœur du continent.

L'expédition du lieutenant Grandy, par la voie du Congo, est partie pour l'intérieur ; les nouvelles manquent encore. L'expédition allemande, qui prend à peu près la même direction, paraît en bonne voie. Après un accident où la mission tout entière a failli périr, au sortir de la baie de Sierra Leone, le désastre matériel a été réparé, et la petite expédition, sous la direction de l'astronome Güssfeldt, a gagné le Loango un peu au nord du Zaïre. Aux dernières nouvelles, qui sont du 24 novembre 1873, la mission était cantonnée à Tchïnchôcho, factorerie située sous le 5e degré 9′ 26″ de latitude sud, et elle attendait là la fin de la saison des pluies pour s'avancer dans l'intérieur. Plusieurs excursions préparatoires faisaient bien augurer de l'entreprise. Le docteur Bastian est de retour à Berlin, et prépare, à ce que l'on annonce, un volume sur sa course au Congo. On attend également des nouvelles du voyage de MM. Marche et de Compiègne dans la région de l'Ogovaï.

VII

Tel est l'état des choses dans cette région de l'Afrique. Des nouvelles d'un grand intérêt, d'un intérêt à la fois politique et géographique, sont arrivées aussi de la région du nord-est,— nous voulons dire du bassin du haut Nil et des oasis. Sir Samuel Baker, au mois de décembre dernier, a fait au sein de la Société de Géographie de Londres, devant un nombreux et brillant auditoire, une conférence sur son aventureuse expédition au-dessus de Gondokoro, au cœur même du théâtre où s'exerce la chasse aux Noirs. Cette conférence n'a du reste, sauf l'intérêt des détails, appris aucun fait qui ne fût déjà connu ; mais elle a été, pour l'intrépide explorateur, une occasion de rapporter quelques informations recueillies sur les grands lacs équatoriaux, et sur la question plus que jamais vivante des sources du Nil. Des marchands arabes lui ont assuré que l'Albert Nyanza, — ce grand lac que M. Baker a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entrevu au mois de mars 1864, et qui n'a été revu depuis par aucun Européen, — ils lui ont assuré, disons-nous, que l'Albert Nyanza communique avec le lac d'Oudjidji, c'est-à-dire le Tanganîka. Leur affirmation est positive et ne manque pas de détails. Mais nous en avons tant vu, de ces affirmations d'informateurs indigènes que la vérification a démenties, qu'il ne faut recevoir celle-ci, comme toutes les autres, qu'avec les plus extrêmes réserves. D'autant plus qu'elle est absolument contraire au fait constaté *de visu* par Livingstone et Stanley dans leur course à l'extremité nord du Tanganîka, où ils ont vu une rivière non pas sortir du lac, ce que supposerait le dire des marchands arabes, mais s'y déverser. Alors même qu'il resterait encore quelque doute sur ce point, on ne saurait mettre en balance le témoignage de nos deux explorateurs et ceux que M. Baker a recueillis de la bouche des marchands arabes. Donc réservons notre opinion définitive sur les rapports de ce grand système de lacs, jusqu'à la reconnaissance directe d'un voyageur européen. Espérons que les expéditions actuelles ne resteront pas sans nous apporter quelque lumière nouvelle.

Tout indique que l'expédition militaire de sir Samuel Baker, faite au nom et aux frais du vice-roi d'Égypte, aura bien pour résultat final la prise de possession de toutes les contrées du haut Nil, jusqu'aux dernières limites du bassin. Le nouvel empire égyptien aura en Afrique une beaucoup plus grande extension que n'en eut jamais l'empire des Pharaons. Depuis le retour de sir Samuel Baker, une nouvelle mission a été organisée au Caire pour reprendre et consolider l'œuvre de la première. Le lieutenant-colonel Gordon, un des représentants de l'Angleterre près de la commission danubienne, en a accepté la direction avec l'autorisation de son gouvernement. La nouvelle expédition a dû partir du Caire dans les derniers jours de février. D'autres faits qui s'accomplissent dans le même temps étendent plus loin encore, en d'autres directions, l'action du gouvernement égyptien. Voici ce que l'on écrivait de Khartoum, à la date du 14 février :

« Les détails sont arrivés ici d'un combat qui aurait été livré le 20 janvier à Chakir-a-Toïch, sur le Bahr-el-Ghazal, entre les Darfouriens et les troupes égyptiennes. Les hostilités ont eu lieu par suite d'une incursion des Darfouriens dans les provinces égyptiennes nouvellement acquises au sud de cette place, dans le but, paraît-il, d'y capturer des esclaves.

« Zébir-Bey, gouverneur au nom de l'Égypte, a résisté à cette incursion et a expulsé des provinces les chasseurs d'esclaves ; sur quoi le sultan de Darfour a expédié une armée de dix mille hommes, commandée par le vizir Hamed-Sahata, contre le territoire égyptien. Les troupes du khédive, conduites par des officiers anglais et américains, ont livré bataille ; le combat a duré six heures et s'est terminé par la défaite complète des Darfouriens.

« Le vizir, un grand nombre de chefs et de soldats, ont été tués ; les survivants sont rentrés précipitamment dans le Darfour. Les envahisseurs, qui étaient comparativement bien équipés, ont perdu quatre canons, une grande quantité d'armes et plusieurs drapeaux. Du côté des Égyptiens, la perte a été de deux cents hommes tués ou blessés.

« Le khédive est maintenant décidé à entrer dans le Darfour par la force pour mettre fin à la traite et à la chasse des esclaves, qui s'y font sur une grande échelle. »

Ces événements, qui tendent à changer complétement la carte politique des pays du haut Nil, nous intéressent surtout en ce qu'ils vont sûrement avoir pour effet, dans un temps rapproché, d'ouvrir à nos explorations des voies plus nombreuses et plus faciles.

VIII

Une autre entreprise, entièrement pacifique celle-là, et toute scientifique, fut organisée au commencement de l'année dernière, également sous les auspices et aux frais du khédive. Un explorateur allemand bien connu par ses nombreux voyages africains, M. Gerhard Rohlfs, avait conçu le plan d'une expédition qui avait pour but de reconnaître les parties orientales du Sahara jusqu'à présent inexplorées au nord du Darfour et du Ouadâï, depuis les oasis égyptiennes jusqu'aux approches du Fezzan, — un espace de deux à trois cents lieues dans les deux sens. Le voyageur ne se dissimulait ni les extrêmes difficultés ni les dangers d'une telle entreprise au sein de ces déserts inconnus ; mais il y apportait sa grande expérience acquise, son ardeur, son intrépidité, servies par un tempérament vigoureux rompu à ce redoutable climat. Le khédive, de son côté, avait libéralement fourni les moyens d'organiser l'expédition sur une large échelle, et d'y rattacher de savants auxiliaires. La nature a été plus forte que le courage et les prévisions de l'explorateur. Après avoir poussé les reconnaissances jusqu'aux dernières limites du possible, force a été de revenir sur ses pas.

A la date du 8 janvier 1874, Rohlfs écrivait d'El-Kasr, dans l'oasis de Dakhel, — dernière étape de ce qu'on peut encore appeler le monde connu à l'ouest de la vallée du Nil, sous le parallèle et à douze journées de marche de Louksor : « Nous sommes arrivés hier ici, venant de Siout par l'oasis de Férafrah. Nous avons été vingt et un jours en route, sur nos jambes ou à dos de chameau, non compris trois jours de repos à Bîr Kérâoui et à Férafrah. Nos dernières marches ont été affreuses ; depuis trois jours nous ne voyions plus aucune plante. A droite et à gauche, rien que des dunes hautes de soixante à soixante-dix mètres, au milieu desquelles une route large, qu'on dirait artificielle, et couverte de pyrites de soufre. Mais en pensant aux résultats obtenus on supporte bien des fatigues. Au point de vue géologique, de belles observations ont été recueillies.

« C'est surtout avant d'arriver à l'oasis de Dakhel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que s'est offert à nous un tableau grandiose : un labyrinthe de roches comme on n'en voit nulle part, et finalement les défilés les plus majestueux du monde qui nous ont introduits dans l'oasis elle-même.

« Nous prendrons une quinzaine de jours de repos à Dakhel ; nos chameaux sont épuisés. J'en attends d'autres de Siout, avec du fourrage. Je n'aurais jamais cru que nous aurions à lutter contre de tels obstacles. Espérons que nous les surmonterons, et que nous pourrons atteindre Koufara. »

Ces difficultés et ces fatigues n'étaient qu'un avant-goût de ce qui attendait les voyageurs une fois entrés en plein désert. Voici ce que disent les dernières lettres reçues du Caire, et annonçant l'issue finale du voyage :

« L'aridité du pays, les dangers sérieux et insurmontables que voit se dresser devant lui le voyageur qui tente de pénétrer dans la partie du désert — la plus nue du Sahara — située à l'ouest de Dakhel, ont absolument empêché l'expédition de s'avancer par cette voie vers l'oasis inconnue de Koufara ; Rohlfs et ses compagnons n'avaient pas encore atteint le quarante-cinquième méridien à l'est de l'île de Fer (Dakhel, qu'ils venaient de quitter, est par 46° 40′), qu'ils se virent contraints de changer de direction. Ils résolurent de remonter au nord vers l'oasis de Siwah. Voici dans quels termes Rohlfs rapporte ce fâcheux incident :

« Des dunes de sable insurmontables, toutes dirigées du sud au nord, et dont les intervalles ne sont également qu'une vaste mer de sable, ne nous ont pas permis de continuer notre marche à l'ouest. Nous nous étions avancés dans le désert libyque jusqu'à six journées vers l'ouest de Dakhel, quand nous vîmes ces masses de sable nous opposer un obstacle invincible. Nous pouvions bien suppléer au manque d'eau, en puisant dans nos caisses en fer disposées de manière à empêcher l'évaporation ; nous pouvions aussi recourir, pour remédier au manque absolu de pâture pour nos animaux (ce que nous n'avions pas prévu dans le premier moment), à une provision de riz que nous avions faite à Dakhel ; mais le chameau n'est pas une machine. S'il est organisé de manière qu'il peut, en hiver, vivre plusieurs semaines sans boire, et plusieurs jours sans manger, la possibilité de marcher et de porter des fardeaux est chez lui, dans ces conditions, beaucoup plus restreinte. Aucun chameau ne pourra, plusieurs jours de suite, traverser une mer de sable et franchir des dunes de trois à quatre cents et quatre cent cinquante pieds de haut. Il nous fallut donc, de toute nécessité, renoncer à pousser plus loin notre exploration vers l'ouest ; et après quinze jours de marche ininterrompue, sans avoir une seule fois rencontré de l'eau, nous atteignîmes l'oasis de Siwah, dans la soirée du 20 février. »

« L'insuccès d'une expédition qui réunissait certainement tous les éléments pratiques et scientifiques d'une bonne traversée du désert, nous montre combien il est peu probable que l'on puisse établir une communication directe entre Dakhel et Koufara. Il n'est pas douteux que l'exploration de cette dernière oasis, pour être entreprise avec quelque chance de succès, devra partir d'Aoudjélah et de Djalo, ou bien de Mourzouk dans le Fezzan.

« De Siwah, l'expédition de Rohlfs est revenue vers la Grande Oasis (l'oasis de Khardjèh des Arabes), d'où elle a rejoint le Nil à Esneh au commencement d'avril, et le Caire au milieu du même mois.

« Bien qu'elle n'ait pas atteint son but, l'expédition n'aura pas été sans résultats. Elle a constaté, dit-on, que l'étroite et longue vallée sèche, indiquée au nord de l'oasis de Dakhel sous la dénomination arabe de Bahr-Belâ-Mâ, ou Fleuve-sans-eau, n'existe pas ; elle a reconnu avec soin les cinq grandes oasis situées à l'ouest de l'Égypte ; elle a suivi dans le désert libyque des routes que l'on ne connaissait pas encore ; elle a enfin recueilli sur toute cette région des informations nombreuses et tout à fait nouvelles. »

M. Rohlfs va publier prochainement la relation de sa course dans le désert.

IX

Un autre voyageur dont on attend des nouvelles avec plus d'impatience encore est le docteur Nachtigal. Le docteur Nachtigal est un médecin allemand qu'une circonstance particulière conduisit, il y a cinq ans, dans le Bornou, et qui trouvant là, sans l'avoir prévu, une occurrence favorable, a poussé jusqu'au Ouadâï, grand pays inexploré situé entre le lac Tchad et le Bornou. C'est dans le Ouadâï que le malheureux Vogel, compagnon de Barth pour l'exploration du Soudan oriental, fut assassiné en 1856 ; mais le sultan qui régnait alors est mort, et son successeur recherche les rapports avec les étrangers autant que son prédécesseur les repoussait. Le docteur Nachtigal a résidé depuis plusieurs années déjà, et peut-être est-il encore, dans ce pays d'où sont écrites, à la date du 3 juillet 1873, les dernières lettres qu'on ait de lui. Le voyageur annonçait alors, en même temps que son prochain départ, son intention de revenir en Égypte par le Darfour ; mais les événements survenus dans ce dernier pays auront pu modifier son plan. Il faut espérer que M. Nachtigal n'était pas déjà au Darfour au moment où les Égyptiens ont fait éprouver une défaite signalée à l'armée du sultan. Les envois partiels que l'on a reçus de temps à autre du docteur présagent, s'il revient heureusement en Europe, une relation d'un haut intérêt sur des contrées peu ou point connues. Cette relation tiendra sans aucun doute une place honorable à côté de celle du docteur Schweinfurth, dont l'édition française est au moment de paraître, et qui sera une des plus importantes qui aient été depuis longtemps publiées sur l'Afrique intérieure. Les lecteurs du *Tour du Monde* peuvent en juger déjà par les intéressants extraits qui ont passé sous leurs yeux. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

docteur Schweinfurth est retourné en Afrique, où il va continuer ses premières explorations.

Si de vastes lacunes restent encore à combler dans ces parties de la carte d'Afrique, on voit combien de recherches, d'explorations, d'efforts simultanés au nord et au sud de l'équateur, tendent à remplir ces vides et à résoudre les derniers problèmes.

X

A l'autre extrémité de l'ancien continent, de graves événements ont eu lieu, qui sont de nature à exercer une grande influence sur nos futures relations avec ces contrées lointaines, sous le rapport scientifique aussi bien qu'au point de vue politique. La triste fin de M. Francis Garnier au Tonking a eu dans toute l'Europe, aussi bien qu'en France, même au milieu de nos préoccupations, un retentissement que justifiaient assez les circonstances de la catastrophe et les conséquences qu'elle pouvait avoir. Aucun de nos lecteurs n'a certainement oublié la part considérable de M. Francis Garnier dans la fructueuse expédition du Mékong en 1866, voyage qui n'a pas eu seulement pour résultat une immense récolte de notions nouvelles sur le fleuve et les contrées qu'il traverse, mais qui surtout a ouvert la voie aux futures explorations de toute l'Indo-Chine orientale. C'est là le grand côté de l'expédition et son importance capitale. Après avoir dirigé à Paris la publication du magnifique ouvrage dont l'expédition du Mékong a fourni les éléments, tâche que lui avait laissée la mort de M. de Lagrée, chef primitif de la mission, M. Garnier était retourné, à la fin de 1872, dans l'extrême Orient. Il y avait là à compléter une œuvre de premier ordre. Pour la science, c'était l'achèvement de la reconnaissance, dans sa partie supérieure, du fleuve immense qui vient déboucher au-dessous de Chang-Haï après avoir traversé tout le sud de la Chine sous le nom de Yang-tse-kiang; c'était l'étude des extrémités occidentales du Yun-nan, que jusqu'à présent les Européens ont à peine aperçues; c'était la reconnaissance des contrées à peu près inconnues qui forment le point de contact du sud-ouest de la Chine et du sud-est du Tibet; c'était enfin un premier coup d'œil, un coup d'œil de maître et de savant, sur les abords inexplorés de la région élevée d'où s'écoulent, comme autant de routes pour les futures explorations, les fleuves et les grandes rivières qui descendent vers les mers de la Chine et de l'Inde. A ce bel ensemble d'études locales, M. Francis Garnier s'était admirablement préparé. Il avait la science de l'observateur astronome, et le sûr coup d'œil de l'ingénieur; il avait acquis déjà à un haut degré la science de l'ethnologue et du linguiste.

M. Garnier avait d'ailleurs devant les yeux un but qu'il ne séparait pas de ses investigations scientifiques : c'était de préparer l'avenir des relations commerciales auxquelles notre établissement de la Cochinchine est appelé. Ce fut cette pensée qui inspira, il y a huit ans, l'expédition du Mékong; c'est à cette pensée encore que se rapportent, en même temps qu'aux sciences géographiques, les entreprises qui doivent compléter cette grande expédition. D'autres cherchent depuis longtemps, avec une activité incessante, à s'ouvrir dans des directions différentes les routes intérieures du sud de la Chine : à nous qui par notre colonie de la Cochinchine en possédons l'accès le plus direct, il ne nous est pas permis de négliger la même recherche. Il y a là, sous notre main en quelque sorte, un marché immense et d'une richesse incalculable.

XI

La reconnaissance du Mékong avait constaté un fait extrêmement regrettable : c'est que ce beau fleuve, par les rapides et les fréquents ressauts qui en obstruent le cours, est impropre à l'établissement d'une navigation régulière au moyen de la vapeur. Mais en même temps, l'expédition de 1866 avait signalé l'existence d'une autre route, relativement facile, habituellement pratiquée par les indigènes, et qui dès lors appelait tout particulièrement l'attention de la France : c'est la route du Tonking.

Le Tonking est un grand pays situé au fond du golfe qui en prend son nom, entre le Yun-nan et le royaume de Cochinchine, au nord de notre colonie de Saïgon.

Dans les temps réguliers, le Tonking reconnaît l'autorité de la Chine. Dans les temps troublés, comme ceux que traverse l'Asie orientale, il se trouve plus directement sous la main de la Cochinchine; mais par le fait c'est un pays à peu près indépendant, indépendant d'habitudes et de tradition.

Un grand fleuve, le Song-ka, en traverse toute la longueur, ayant ses sources au fond du Yun-nan, et allant déboucher dans le golfe par un large delta.

C'est une voie naturelle parfaitement navigable, une ligne de commerce facile et sûre, entre le golfe et le sud-ouest de la Chine.

Le Tonking est resté jusqu'à présent en dehors des explorations européennes; c'est un pays on peut dire inconnu. Le peu qu'on en sait est tiré des vagues notices contenues dans les livres chinois, et des quelques renseignements transmis par les missionnaires.

Les missionnaires sont, jusqu'à présent, les seuls Européens qui aient pénétré dans cette contrée. Depuis longtemps les missionnaires du Tonking appartiennent exclusivement à la France; sous ce rapport le Tonking est déjà un pays à demi français.

XII

Les facilités que la mission du Mékong avait signalées de ce côté devaient donc fixer l'attention du gouvernement.

Une nouvelle expédition destinée à une première reconnaissance du Tonking et de son fleuve fut proposée il y a deux ans et immédiatement résolue.

Cette expédition du Tonking, tout à fait distincte de celle de M. Francis Garnier dans le Yun-nan, devait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

être confiée à M. Delaporte, qui avait pris une part active à l'expédition de 1866. Elle devait être essentiellement scientifique.

Mais des incidents tout à fait imprévus sont venus modifier toutes les prévisions et donner un autre cours aux événements.

C'est ici que se pressent les faits, incomplétement connus encore dans leurs détails, qui ont amené la fin déplorable de Francis Garnier.

Un agent de commerce français nommé Dupuis était chargé, à ce qu'il paraît, dans le cours de 1872, de porter aux troupes chinoises du Yun-nan, alors en pleine lutte contre les musulmans révoltés, des armes achetées au compte du gouvernement chinois.

M. Dupuis avait choisi, comme la route la plus courte et la plus facile, la voie du fleuve du Tonking.

Mais les autorités locales relevant du gouvernement de Hué, ici comme partout mal disposées envers les étrangers, suscitèrent toutes les difficultés, tous les atermoiements possibles. Impatienté de ces lenteurs calculées, M. Dupuis devança l'autorisation et passa outre.

On voit d'ici les récriminations, les réclamations du gouvernement cochinchinois.

L'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine française, sentit le besoin d'envoyer sur les lieux mêmes constater l'état des choses et concilier le différend.

Il fallait un homme capable, un officier énergique et déjà préparé par ses antécédents : le choix, malheureusement, tomba sur M. Garnier.

Nous disons malheureusement, malgré ce que le choix avait d'honorable en de telles circonstances, parce qu'en le tirant de l'exploration du Yun-nan, où il était déjà engagé, la mission nouvelle qui lui était imposée a interrompu, peut-être pour longtemps, une entreprise pleine d'espérances, et qu'en définitive elle a eu une issue fatale.

Revenu en toute hâte à l'appel du gouverneur, M. Francis Garnier repartit de Saïgon avec une faible escorte, une centaine d'hommes au plus. Arrivé au Tonking, il se heurta dès le premier jour contre le mauvais vouloir des fonctionnaires cochinchinois. Après les tristes événements qui venaient de frapper la France et que déjà l'on exploitait contre nous, Garnier comprit que moins que jamais la faiblesse était permise. Poussé d'ailleurs à bout, dans son énergique et franche nature, par l'astuce cauteleuse de ces misérables Orientaux, il frappa un coup de force. Il occupa la capitale avec sa petite troupe, enleva d'assaut la citadelle, révoqua d'autorité les gouverneurs des provinces environnantes, fit en un mot acte de souveraineté. Ceci se passait aux mois de novembre et de décembre 1873. Par malheur, emporté par sa bravoure, il se vit un jour — le 21 décembre, jour néfaste — enveloppé, lui troisième, par une troupe nombreuse, et tomba criblé de coups. Sa mort a tout changé.

Dans sa rapide invasion, qui rappelle, il faut le dire, l'héroïsme castillan du seizième siècle et les Portugais de Vasco de Gama, Garnier a-t-il devancé ses instructions? Nous le croyons sans peine. La poignée d'hommes qu'on lui avait donnée n'indique certes pas une pensée de conquête, de conquête à main armée. Il a, dit-on, été désavoué. Nous ne savons; mais ce dont nous sommes certain, c'est qu'il n'a été rien dit ni fait, quelles qu'aient été les résolutions commandées par les circonstances, dont la France ait à rougir.

Toujours est-il que les quelques soldats que nous avions au Tonking ont été rappelés, que nos missionnaires et les chrétiens du pays ont témoigné de vives appréhensions, et que les projets scientifiques dont nous nous félicitions au nom de la science sont pour le moment ajournés. D'un autre côté, le gouvernement de Hué, comme suzerain du Tonking, vient d'être amené tout récemment à signer un traité qui donne pleine satisfaction à nos justes exigences. Trois ports du Tonking nous sont ouverts, la circulation dans l'intérieur du pays est libre, l'exercice de la religion chrétienne est garanti. Si notre but n'est pas complétement atteint, l'essentiel est obtenu.

XIII

J'aurais voulu, si l'espace me l'eût permis, dire quelques mots de plusieurs questions intéressantes récemment survenues. J'aurais voulu exposer quelques considérations sur la création, au Ministère de l'instruction publique, d'une Commission des Voyages, création provoquée à la tribune de l'Assemblée nationale par M. Édouard Charton, et qui peut rendre des services sérieux si la pensée n'en est pas détournée. Dès à présent cette commission géographique serait parfaite, si elle renfermait seulement un ou deux géographes. J'aurais voulu parler aussi du Congrès géographique qui va se réunir à Paris, et qui sera sûrement un des événements de la prochaine année. Ces deux objets, et d'autres encore, seront à l'ordre du jour dans ma prochaine revue semestrielle.

Vivien de Saint-Martin.

15 juin.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
La « Germania »	. . . . .	1
Le capitaine de la « Germania, » Carl Koldewey	J. Robert. . . .	3
La « Hansa »	. . . . .	5
Le capitaine de la « Hansa, » Hegemann	J. Robert. . . .	6
Le dauphin-épaulard	. . . . .	7
Un iceberg	. . . . .	8
Halage de la « Hansa »	G. Moynet . . .	9
Cap Bröer-Ruys	. . . . .	12
Cap James	. . . . .	12
La Corbeille de fleurs	. . . . .	13
Le Pouce du Diable	J. Moynet . . .	14
Chasse a l'ours	Émile Bayard. .	15
La Porte de Brandebourg	J. Moynet . . .	16
Un ours a l'ancre	Émile Bayard. .	17
Récréation : Un sphinx en neige	. . . . .	20
La « Hansa » prise dans les glaces	J. Moynet . . .	21
Récréation	Émile Bayard. .	24
La maison de la « Hansa » sur le glaçon et aurore boréale	J. Moynet . . .	25
Ilot de glace	. . . . .	27
La côte dite de Liverpool	. . . . .	28
La « Hansa » brisée	J. Moynet . . .	29
Un iceberg	. . . . .	32
Les bruants et les linots	Émile Bayard. .	33
Un ours blanc cherche a s'approcher du glaçon	J. Moynet . . .	36
Transport de la chaloupe	Émile Bayard. .	37
Côte d'Illuidlek	. . . . .	40
La maison dans l'île	J. Moynet . . .	41
A la découverte	. . . . .	44
Bivac	Émile Bayard. .	45
Un iceberg	. . . . .	47
Un iceberg	. . . . .	48
En chaloupe dans les glaces	. . . . .	49
Effets de réfraction dans les glaces	J. Moynet . . .	52
L'arrivée a Friedrichsthal	J. Moynet . . .	53
Départ de Friedrichsthal : Conduite en oumiak	J. Moynet . . .	56
Les Esquimaux et la boîte a musique	Émile Bayard. .	57
Lichtenau	. . . . .	60
Esquimaudes	Émile Bayard. .	61
Les ruines de la maison d'Erik	J. Moynet . . .	64
La Jummah Musjid, a Delhi	E. Thérond. . .	65
Façade de la Jummah Musjid, a Delhi	E. Thérond. . .	69
Porte principale du palais des Padischahs, a Delhi	H. Clerget . . .	71
La grande salle du Dewani Khâs, au palais de Delhi	E. Thérond. . .	72
Carrefour de Chandni Chowk, a Delhi	A. de Neuville.	73
Mirzas de la famille inpériale de Delhi	A. Duvivier. . .	75
Ruines du palais de Férôze, dans la plaine de Delhi	E. Thérond. . .	77

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mausolée de l'empereur Houmayoun, dans la plaine de Delhi	H. Clerget. . .	79
La tour de Koutab, dans la plaine de Delhi	E. Thérond. . .	80
La colonne de fer du roi Dhava, au Koutab, près de Delhi	E. Thérond. . .	81
Porte d'Aladin, au Koutab, près de Delhi	E. Thérond. . .	83
Les galeries de Pirthi Raj, au Koutab, près de Delhi	H. Clerget. . .	84
Mosquée du Koutab, près de Delhi	E. Thérond. . .	85
Mosquée d'Altamsch	E. Thérond. . .	88
La tombe d'Altamsch	E. Thérond. . .	89
Remparts de Toglackabad	E. Thérond. . .	93
Mausolée de l'empereur Toglack	E. Thérond. . .	96
Le pavillon de Lanka dans le Kaiserbâgh, a Lucknow	E. Thérond. . .	97
Le Mémorial de Cawnpore	E. Thérond. . .	99
La résidence de Lucknow	E. Thérond. . .	100
Le Sutti Chowrah Ghât, sur le Gange, a Cawnpore	H. Clerget. . .	101
Le grand Imâmbara, a Lucknow	H. Catenacci. .	103
Le palais de la Martinière, a Lucknow	E. Thérond. . .	104
L'Housseïnabad Imâmbara, a Lucknow	E. Thérond. . .	105
Habitation de planteurs, près d'Allahabad	E. Thérond. . .	107
Une factorerie, près d'Allahabad	E. Thérond. . .	108
Teinturiers de Lucknow	A. Duvivier. . .	109
École musulmane, a Allahabad	A. Duvivier. . .	112
Le Ghât de Daceswamêdh	G. Moynet . . .	113
La pagode népalaise, a Bénarès	G. Moynet . . .	117
Le Ghât de Madhoray et la mosquée d'Aurangzeb	E. Thérond. . .	119
Mendiants religieux, a Bénarès	A. Duvivier. . .	121
La fête de Ganésa, a Bénarès	Gaildrau	125
Tôpe de Dhamèk, a Sarnath	G. Moynet . . .	127
Sculpture du tôpe de Sarnath	E. Thérond. . .	128
Marchand de grains et farines, a Patna	A. Duvivier. . .	129
Rajahs et Zemindars des provinces septentrionales de l'Hindoustan	A. Duvivier. . .	133
Ile sacrée de Dévinath, sur le Gange	H. Clerget. . .	135
Sontâls et Mâlers	Émile Bayard. .	136
Bateaux et bateliers du Gange	J. Gaildrau. . .	137
L'idole de Mandar	A. Allongé. . .	140
Village dans les monts Rajmahals	G. Bonheur. . .	141
En chemin de fer	A. Marie	144
Brahmanes du Bengale	A. Duvivier. . .	145
Habitation européenne, a Calcutta	H. Clerget. . .	148
Chandernagore	J. Moynet. . . .	149
Porteurs d'eau	Laguillermie. .	150
La grande mosquée d'Hougly, près de Calcutta	H. Clerget. . .	151
Le port de Calcutta	J. Moynet. . . .	152
L'esplanade, a Calcutta	J. Gaildrau. . .	153
Domestiques bengalis	A. Marie	155
Marchands marwaris	A. Duvivier. . .	156
La déesse Kali	E. Thérond. . .	157
Bengalis de basse caste	A. Duvivier. . .	159
Diamond Harbour, a l'embouchure de l'Hougly	H. Clerget. . .	160
La porte du Diable, sur la rivière de Sweet-Water	E. Thérond. . .	161
Vue d'une des principales avenues de Chicago, où sont les habitations particulières	E. Thérond. . .	163
Un élévateur ou grenier mécanique, a Chicago	E. Thérond. . .	164
Vue de l'hôtel Sherman, a Chicago	E. Thérond. . .	165
Indiens paunies	C. Gilbert . . .	166
Hommes et femmes sioux	C. Gilbert . . .	167
Indien winebago	C. Gilbert . . .	168
Types de pionniers, de bouviers et d'Indiens de Benton	Émile Bayard. .	169
Intérieur d'un wagon américain, se transformant la nuit en dortoir	E. Thérond. . .	172

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue du campement de Black-Buttes, dans le « Désert-Rouge »	A. Marie	173
Wagon de luxe ou wagon-salon américain	E. Thérond.	176
Vue de l'hôtel Townsend, ville du Grand-Lac-Salé	Taylor	177
Charley, Indien Serpent, et son cousin, de la tribu des Yutes	Lavée	178
Jim, chef rebelle des Weber-Yutes	G. Saint-Elme	179
Indiens Serpents, chefs de la bande des Goships	Lavée	180
Une caravane de néophytes mormons en route vers le Lac-Salé, campés dans le désert	A. Marie	181
Le camp Douglas et le ravin de Red-Buttes	E. Thérond.	182
Vue de la Porte de l'Aigle et de la maison d'école de Brigham Young	Taylor	183
Vue d'une des rues marchandes de la ville du Grand-Lac-Salé	E. Thérond.	184
Vue de la partie occidentale de la ville du Grand-Lac-Salé	E. Thérond.	185
Le Tabernacle ou temple actuel des mormons	E. Thérond.	187
Femme aborigène de l'Utah, broyant le maïs sur le mortier de pierre	A. Marie	188
Portraits de mormons	E. Bocourt	189
Le harem et la résidence de Brigham Young, dans la vallée du Grand-Lac-Salé	E. Thérond.	191
Pointes de flèches en silex ou en obsidienne, trouvées au Grand-Lac-Salé de l'Utah et au lac de Borax de Californie	B. Bonnafoux	192
Une station de la malle transcontinentale dans le désert d'Utah	Taylor	193
Guerrier de la bande des Serpents que commande Washaki	A. Marie	196
Le travail dans les mines d'argent du Nevada	J. Férat	197
Batterie de pilons pour le broiement du minerai d'argent	Jahandier	198
Moulins d'amalgamation pour le traitement des minerais d'argent	Jahandier	199
Atelier d'épuration de l'amalgame d'argent	Jahandier	200
Vue du mont Davidson et de Virginia-City, prise de la mine de Gould et Curry	H. Clerget	201
Une rue de Virginia-City, la rue C, prise de l'hôtel International	Ph. Benoist	204
Arastras mexicaines pour le broiement et l'amalgamation des minerais d'argent, procédé dit du « patio »	J. Férat	205
Vue de Silver-City (la ville de l'Argent)	Ph. Benoist	208
Le lac de Cristal, près la station de Cisco (Californie)	Taylor	209
Winnemuka, le Napoléon des Pah-Yutes	J. Lavée	212
Le coche pour Virginia-City, station de Reno (Nevada), sur le chemin de fer « Central-Pacific »	O. de Penne	213
Vue extérieure des abris contre la neige sur le chemin de fer « Central-Pacific, » dans la traversée de la Sierra-Nevada	J. Férat	214
Vue intérieure des abris contre la neige sur le chemin de fer « Central-Pacific, » dans la traversée de la Sierra-Nevada	J. Férat	215
Station de Pollard sur le lac Donner (Californie)	Taylor	216
Station de Cisco, comté de Placer (Californie)	Taylor	217
Le viaduc de Secrettown (Californie), sur le chemin de fer « Central-Pacific »	J. Férat	220
La tranchée de Bloomer, près d'Auburn (Californie), sur le chemin de fer « Central-Pacific »	J. Férat	221
Le « Chrysopolis, » steamer de la ligne de Sacramento a San Francisco	J. Moynet	224
Vue de l' « Occidental-Hotel, » dans « Montgomery-street », a San Francisco	Ph. Benoist	225
Vue de l'ancienne église de la « mission Dolorès, » édifiée a San Francisco en 1776	H. Clerget	227
Quai ou « wharf » de « Mission-street, » a San Francisco	J. Moynet	228
Vue de « Montgomery-street, » a San Francisco	Ph. Benoist	229
Vue générale de la forêt des arbres géants du Calaveras (Californie)	Taylor	231
Bille de trente pieds de diamètre, prise sur le tronc du premier des arbres abattus dans la forêt du Calaveras (Californie)	Taylor	232
Intérieur du pavillon bâti sur le tronc d'un des arbres géants dans la forêt du Calaveras (Californie)	Taylor	232

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le « Père de la forêt, » tombé de vieillesse, un des plus gros arbres du Calaveras (Californie)	Taylor	233
Un chef d'Indiens de Californie et sa famille	J. Lavée	236
Indien chasseur de Californie et deux jeunes filles indiennes	Émile Bayard	237
Inscriptions hiéroglyphiques sur les granits de la rivière Yuba, gravées par les Indiens primitifs de Californie	B. Bonnafoux	240
Menton, vue du côté est	H. Clerget	241
L'Annonciade	H. Clerget	243
Rue de Menton	H. Clerget	244
Menton, vue du côté ouest	H. Clerget	245
Oliviers	Taylor	248
Oliviers	Taylor	248
Oliviers	Taylor	249
Moulins a huile	H. Clerget	252
La cueillette des olives	O. Matthieu	253
Les Rochers Rouges	H. Clerget	256
Jardin de la villa Bennet	Taylor	257
Pont du Caréi	Taylor	260
Les pêcheurs	O. Matthieu	261
Ventimiglia	H. Clerget	264
Villa mentonaise	Taylor	265
Dolce acqua	H. Clerget	266
Dolce acqua	H. Clerget	267
Bordighera	Taylor	268
Jardin Moreno, a Bordighera	E. Thérond	269
Villa Garnier	H. Catenacci	272
Abou Odfa	A. de Bar	273
Dragonniers ou dracénas		276
Barques du haut Nil	J. Moynet	277
Le lassaf		280
Mouton des Bicharines		280
Schweinfurth	Émile Bayard	281
Un Chillouk	D. Maillart	284
Mohamed attaqué par un buffle	Émile Bayard	285
Canots d'ambatch	J. Moynet	288
Poursuivi par les Chillouks		289
Épine d'acacia fistula		291
Balénicéps roi		292
Vue de Fachoda	A. de Bar	293
Vue du Mechera		296
Village chillouk	D. Maillart	297
La vieille Chol		299
Visite de la vieille Chol	Émile Bayard	300
Dans les grandes herbes	A. de Bar	301
Profils de Dinkas		302
Le kouaire et le dank		303
Un dandy dinka	Laguillermie	304
Dinkas	Laguillermie	305
Coupe d'une habitation dinka		307
Amphistome des bœufs dinkas		307
Moutons dinkas		308
Parc a bestiaux chez les Dinkas	D. Maillart	309
Taureau dinka		310
Caama		310
Chèvre dinka		311
Ferme dinka		312
Zériba principale de Kourchouk-Khalil	A. de Bar	313
Fer de lance. — Fer de bêche. — Haut fourneau des Dioûrs		315

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Antilope leucotis (femelle)	. . . . .	316
Antilope leucotis (mâle)	. . . . .	316
Village dioûr en hiver	A. de Bar. . . .	317
Bracelet de cuivre des Dioûrs	. . . . .	319
Dioûrs	Laguillermie. .	320
Tombeau d'Yanga	A. de Bar. . . .	321
Oryx bâtard	. . . . .	323
Madoqua	. . . . .	324
Dilou	. . . . .	324
Aspect de la forêt	A. de Bar. . . .	325
Kilkorny	. . . . .	326
Polyptère	. . . . .	326
Kosaria palmata	. . . . .	327
Nyitti	. . . . .	327
Bongos	Laguillermie. .	328
Femmes bongos	Laguillermie. .	329
Igname	. . . . .	330
Hibiscus esculentus	. . . . .	330
Lances des Bongos	. . . . .	331
Le dângabor et l'un de ses anneaux	. . . . .	332
Section verticale du fourneau. — Pince et couteau des femmes bongos	. . . . .	332
Chèvre des Bongos	. . . . .	333
Autre chèvre des Bongos	. . . . .	333
Monnaie de fer. — Tabouret des Bongos. — Fer de bêche	. . . . .	335
Village du vieux Sabbi, chef bongo	A. de Bar. . . .	336
Météore lumineux	A. Marie	337
Antilope ellipsiprymna	. . . . .	340
Demeures du « termes mordax »	. . . . .	340
Dépression du Tondj	. . . . .	341
Chèvres	. . . . .	343
Vue prise dans le district de Mvolo	. . . . .	344
Zèriba Poncet	A. de Bar. . . .	345
Femme loubah	. . . . .	348
Lory, femme mittou. — Wengo, femme mittou	. . . . .	348
Goggo, Mittou-Madi. — Kaffouloukkou, chef mittou-madi. — Ngama, chef mittou	O. Mathieu. . .	349
Cône de quartz, bijou de lèvre. — Lyre mittou. — Tablier des Madis	. . . . .	351
Mittous et Mittous-Madis	O. Mathieu. . .	352
Hameau des Niams-Niams	A. de Bar. . . .	353
Chanteur ambulant	. . . . .	356
Jeune fille niam-niam. — Jeunes hommes niams-niams	O. Mathieu. . .	357
Femme de Souroûr	O. Mathieu. . .	360
Hameau des Niams-Niams au bord du Diamvonou	A. de Bar. . . .	361
Platycère (huitième de la grandeur naturelle)	. . . . .	363
A-Banga	. . . . .	364
Entrée dans la mbanga d'Isingerria	A. de Bar. . . .	365
Première femme de Bongoua	O. Mathieu. . .	368
Delta du Paraná	E. Riou	369
Ile du Tigre : Embouchure du Paraná	E. Riou	372
L'abatage des bestiaux	D. Maillart . .	373
Falaise du Diamant : Coucher du soleil	E. Riou	374
Place de Paraná	E. Thérond. . .	375
Un insurgé	D. Maillart . .	376
La distribution des cigares	D. Maillart . .	377
Saladero : Barranca du Paraná	E. Riou	380
Ville de Paraná vue de la rivière	E. Riou	380
Bohémiens des îles du Paraná	E. Riou	381
Embarcadère a bestiaux	E. Riou	384

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le cerro de Lambaré	Taylor	385
Une rue de l'Assomption	E. Thérond.	388
Femmes paraguayennes allant a la rivière	D. Maillart	389
Paraguayenne faisant fumer son enfant	D. Maillart	392
Les dieux pénates des Paraguayennes	D. Maillart	393
Route de la Trinidad	Taylor	396
Une sucrerie	Taylor	397
La quinta de la Misère	Taylor	397
Un oiseau du Paraguay	A. Mesnel	400
Les wagons des pauvres	E. Riou	401
Ibitimi	E. Riou	404
Un tripot a Paraguari	D. Maillart	405
Itapé : Église et palais	E. Riou	407
Intérieur de l'église de Villa Rica	E. Riou	408
Sortie de l'église de Villa Rica	D. Maillart	409
Le piége a jaguar	E. Riou	412
La bénédiction	D. Maillart	413
Une fonderie a Ibicuy, dévastée pendant la guerre	E. Riou	415
Carapégua	E. Riou	416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Plan de la « Germania »	2
Coupe de la « Germania »	2
Plan de la « Hansa »	4
Coupe de la « Hansa »	4
Côte orientale du Groënland	11
Plan de la maison construite avec des briques de charbon provenant de la « Hansa »	19
Golfe de la Terreur, côte orientale du Groënland	31
De l'abandon du glaçon a Friedrichsthal	35
Port de la Hansa	43
Carte de la vallée du Gange (région occidentale)	111
Carte de la vallée du Gange (région centrale)	124
Carte de la vallée du Gange (région orientale)	143
Carte du territoire de Wyoming	171
Carte de la partie du territoire de l'Utah où ont été découverts la caverne funéraire et le tumulus indien	186
Carte du territoire d'Utah	195
Carte du tunnel Sutro et du filon Comstock (État de Nevada)	203
Carte de l'État de Nevada	211
Carte de la Californie	239
Carte sommaire des routes du docteur Schweinfurth	275
Carte du Mechera	298
Carte du cours du Paraná depuis son embouchure et du Paraguay jusqu'a Villa Occidental	371

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA AU POLE NORD. (1869-1870. — Traduction inédite.)

Avant-propos. — I. La *Germania* et la *Hansa* naviguent de conserve (du 15 juin au 4 juillet 1869). — II. Journal de la *Hansa* séparée de la *Germania*. — A travers la glace. — Singulières formes de glaçons. — La *Hansa* enveloppée par les glaces. — Excursion à pied; chasse à l'ours. 1

III. Suite du journal de la *Hansa*. — Construction de la maison de charbon. — Perte de la *Hansa*. — Déménagement. — IV. Notre installation dans la maison de charbon. — Voyage sur le glaçon. — Un morse. — La fête de Noël. — Épouvantes. — La maison est détruite : on en construit une autre 17

V. Suite du journal de la *Hansa*. — Incidents divers. — Abandon du glaçon et voyage en chaloupes vers l'île d'Illuidlék. — VI. Voyage le long de la côte du Groënland, depuis Illuidlék jusqu'à l'île Sedlevick (12 juin 1870) 33

VII. Fin des épreuves. — Friedrichsthal. — Les Esquimaux. — Nennortalik (l'île des Ours). — Lichtenau. — Source d'eaux thermales. — Heureuse nouvelle. — VIII. En route pour le pays 49

L'INDE DES RAJAHS. VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE, par M. Louis ROUSSELET. (1864-1868. — Texte et dessins inédits.)

XLVIII. DELHI. — Delhi comparée à Rome. — Le palladium de l'Inde. — Indrapêchta. — La ville de Shah Jehan. — La Jummah Musjid. — Le palais impérial. — Les Anglais et les monuments de l'Inde. — Le trône des paons. — Les bains impériaux. — La rue de Chandni Chowk. — La porte de Kachmir. — La Kalâ Musjid. — Un conseil aux touristes. — Expériences d'un photographe dans l'Inde. — Le bain à la mogole. — Les ulcères de Delhi. — XLIX. LA PLAINE DE DELHI. — La ville et le palais de Férôze. — L'aiguille d'Açoka. — La citadelle du Pourana Kila. — La mosquée afgâne. — Le tombeau d'Houmayoun. — Comment finit une dynastie 65

XLIX (*suite*). LA PLAINE DE DELHI. — Une hyène impertinente. — En chasse dans ma chambre. — Nizzam-Oudïn. — Arab-Ka-Seraï. — Le mausolée de Safdar Jâng. — Cercles et gnomons. — Une nuit dans un tombeau. — Le nautch improvisé. — L. LE KOUTAB. — La porte d'Aladin. — Le Koutab. — La grande mosquée. — Les galeries de Pirthi-Râj. — Le lât de Dhava. — La légende du serpent. — La tombe d'Altamsch. — Merhowli. — La citadelle de Toglackabad. — LI. LE PENDJAB ET L'HIMALAYA. — Panipat, le champ de bataille de l'Inde. — Karnaul. — Plaine du Pendjâb. — Thaneswar. — Amballa. — Les fabriques de châles de Loudiana. — La rivière Bîas. — Amritsir, la cité sainte. — Lahore. — La première vue de l'Himalaya. — Le jampan. — Simla. — Une capitale d'été. — Le pic de Jacko 81

LI (*suite*). LE PENJAB ET L'HIMALAYA. — Ascension de l'Himalaya. — Simla. — Le pic de Jacko. — Meerut. — Agra. — LII. LE PAYS D'AOUDH. — Oude et Aoûdh. — Cawnpore. — La révolte de 1857 et Nana Sahib. — La chambre sanglante. — La citerne et le monument. — Le Gange. — Les pèlerins. — Lucknow. — La ville. — Le Kaiserbâgh. — L'Housseïnabad Imâmbara. — La Martinière. — LIII. DE CAWNPORE A BÉNARÈS. — Le bas Doâb. — Allahabad. — Les cantonnements. — La plaine de Prayâga. — Le grand Trivéni. — Les pèlerins et l'eau du Gange. — La colonne d'Açoka. — Le palais d'Akber. — Le temple souterrain. 97

LIII (*suite*). DE CAWNPORE A BÉNARÈS. — Une école musulmane. — Gadoupour. — Une factorerie. — Récolte et fabrication de l'indigo. — Mirzapore. — La forteresse de Chunar. — Le trône de Dieu. — Mogol-Seraï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Bénarès. — LIV. Bénarès. — Aperçu historique. — Promenade sur le Gange. — Les quais. — L'observatoire de Jey Sing. — La pagode népalaise. — Le ghât des Bûchers. — Le temple du roi d'Amêthi. — La mosquée d'Aurangzeb. — Intérieur de la ville. — Le temple d'Or. — Le puits de la Sagesse. — Brahmanes et mendiants. — Le prêche en plein vent. — Le Dourga Khound. — Le paradis des singes. — La ville anglaise. — Sarnath. — Hiouen Thsang. — Le bois des antilopes. — Les stoupas. — Incendie du monastère. — La fête de Ganésa. — Bayadères sacrées. — Le rajah de Bénarès. — Le palais de Ramnagar . . . 114

LV. Le Behar. — La Karamnaça, le fleuve maudit. — Le pont de la Sône. — Le Behar, ancien Magadha. — Patna, l'antique Palibothra. — Gaya. — L'arbre du Bouddha. — Les caves du Behar. — Monghyr. — Les bateliers du Gange. — Les eaux thermales de Sita Khound. — Les monts Kurrukpore. — Soultangange. — L'île de Dêvinath et les rocs de Janghirah. — Le monastère bouddhiste. — Bhâgulpore. — L'idole de Mandar. — La légende du berger. — Les monts Rajmahals. — Sontâls et Mâlers. — Un village sontâl. — La chasse au tigre. — Un dangereux adversaire. — Ours des Rajmahals. — LVI. Le Bengale. — Une nuit en chemin de fer. — Deux mille huit cent quatre-vingt-dix-sept kilomètres en sept jours et demi. — Le Bengale. — Rajmahal. — Le ruines de Gaur. — Mourchêdabad. — Les Bengalis. — Le Nawab Nizzam. — Les plaines du Delta. — Le berceau du choléra. — Les cocotiers. — Burdwan. — Le Maharajah. 129

LVI. Le Bengale (*suite*). — Burdwan. — Le champ de bataille de Pundouah. — La pique de Shah Soufi. — Le Trivéni d'Hougly. — La ville des Sept Sages. — Chandernagore. — LVII. Calcutta. — La ville. — Les bazars. — Les habitants. — Les Babous. — La *Young India*. — Ram Mohun Roy. — Le Brahmo Somâj. — Les écoles de filles. — Le mariage des veuves. — Kali. — Le Charak Poudja. — La vie européenne. — Le Strand. — Le jardin botanique. — Les cyclones. — Les arghilahs. — Jaghernauth. — Port-Canning. — Les Sunberdunds. — Tigres et crocodiles. — Excursion à Dacca. — Le Gange et le Brahmapoutra. — Diamond Harbour. — Coup d'œil rétrospectif. 145

De Washington a San Francisco a travers le continent américain, par M. L. Simonin. (1868. — Texte et dessins inédits).

I. Le Nébraska et le Wyoming. — Départ de Washington. — Pittsburg. — Les chemins de fer américains. — Le marché aux grains de Chicago. — L'enregistrement et la délivrance des bagages. — Omaha, le dimanche. — Les Peaux-Rouges du Nébraska. — Mouvements des Indiens. — Fausse alerte. — Buffet de Laramie. — Les pionniers du Wyoming. — Le col d'Évans et le chemin de fer du Pacifique. — II. Les gens de Benton. — Les villes naissantes. — Le juge Lynch. — Premiers besoins. — Les modes bentoniennes. — Ni bas ni mouchoirs. — En promenade et à l'auberge. — Départ pour Black-Buttes. — Le Désert-Rouge. — Un amoureux sans gêne. — Dernières stations. — Une nuit à Bitter-Creek. — Triste coche! Triste pays! 161

III. Dans le désert. — Nous versons. — Un homme blessé. — La Rivière-Verte et ses habitants. — Nous versons encore. — Derniers relais. — Arrivée triomphale dans la Nouvelle-Sion. — La route des Émigrants. — La Porte du Diable. — Un type de bouvier. — Le peuplement du désert. — Une peinture du Capitole. — A l'Ouest, à l'Ouest! — IV. La ville du Grand-Lac-Salé. — Heureux réveil. — La véranda de l'hôtel Townsend. — Le camp Douglas. — Le pape des mormons. — Première entrevue. — Le grand exode. — Le pays du sel. — La colonisation des Saints. — Aspect de la ville. — Les monuments : La Présidence, le Tabernacle, le temple, le théâtre. — La jeune actrice, miss Alexandra. — Une capitale modèle. — Moyens d'information. 177

V. Le pays d'Utah et l'Église des Saints. — Une lessive naturelle. — Tumulus indien. — Curiosités que j'y découvre. — Caverne funéraire. — Deux crânes anciens. — Un bain dans le lac. — Le Bassin Intérieur. — Un déjeuner d'évêque. — Sources sulfureuses. — Le baptême à l'eau minérale. — Un communiant sans le savoir. — Sermons de Kimball et de Brigham Young. — Les notables de l'Église. — Les Anges exterminateurs. — VI. Encore le désert. — Départ de la ville du Lac-Salé. — Un maître de poste malin. — En carriole. — Washaki. — Un dandy Peau-Rouge. — L'oncle Jack. — Le père Smith à la jambe de bois. — Fondation d'Austin. — Physionomie de la ville. — Une bonne nuit. — La mine et l'usine de Manhattan. — Traitement des minerais d'argent. — Honneur au blanc métal! 193

VII. Les solitudes du Nevada. — Belmont et Pahranagat. — Découverte des mines de White-Pine. — Mines de Humboldt. — Des voleurs imaginaires. — Un chien enragé. — Arrivée à Wadsworth. — VIII. Entrée en Californie. — La Sierra-Nevada. — Le lac Donner. — Sacramento. — Derniers travaux des chemins de fer Central et Union. — Cérémonie au point de rencontre. — Importance du grand railway du Pacifique. — Le tour du monde en trois mois. — IX. San Francisco. — Le registre des hôtels. — Petit forum. — Hommes et femmes. — Amour des titres. — Les Californiennes. — Un hôte aimable. — La *mission Dolores*. — Cliff-House. — Le quartier chinois. — La rue Montgomery. — Un bal en mer. 209

IX. San Francisco (*suite*). — Procession politique. — Le tremblement de terre du 21 octobre 1868 et ses effets. — X. L'Eldorado. — Visite au comté de Nevada. — Traitement des sulfures aurifères. — Exploitation des alluvions anciennes. — Le décrotteur de Bear-Valley. — Mokelumne-Hill, Murphy. — La forêt des arbres géants du Calaveras. — Les Indiens de Californie. — Les chutes de Yosemity. — Les mines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mercure de New-Almaden. — Casse-cou! — Distillation du vif-argent. — Le commerce du mercure. — Excursion aux bains de Calistoga, aux geysers, au lac de borax, à la solfatare. — Exploitation du borax et du soufre. — Une page de Cooper. — Retour par mer à New-York 225

MENTON ET BORDIGHERA, par M. ADOLPHE JOANNE. (1871. — Texte et dessins inédits). 241

AU CŒUR DE L'AFRIQUE. TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE, par M. le docteur GEORGE SCHWEINFURTH. (1868-1871. — Texte et dessins inédits.)

Motifs du voyage. — Départ. — Sur la mer Rouge. — Par vingt et un degrés de latitude nord. — Nuit fantastique. — Arrivée à Souakine. — Dans la montagne. — Dracénas. — Jardins naturels. — Gens de Souakine. — Compagnons de route. — Chèvres et moutons des Bicharines. — Désert. — Roches monumentales. — A Berber. — Arrivée à Khartoum. — Inquiétude. — Surprise d'autant plus agréable. — Dyafer Pacha. — Intelligence et bon vouloir. — Ghattas. — Commerce de l'ivoire à Khartoum. — Contrat passé avec Ghattas. — A bord. — Gens de l'escorte. — Barques du Nil Blanc. — Acacia Nilotica. — Départ. — Paysage. — Oies et canards. — Quantité prodigieuse de bétail. — Vouod Chélaï. — Hippopotames. — L'Arrash-Kol. — Toura. — Bêtes bovines. — Hassaniehs. — Ilots fertiles. — Abondance. — Iles Chillouks. — Vie animale. — Plantes aquatiques. — Premiers Chillouks. — Animaux variés. — Premier jour de malheur. — Mohamed attaqué par un buffle. — Pics de Nyémati. — Bons amis et gredins. — Cabaretières. — Premier tamarinier. — Iles nombreuses. — Baggaras. — Façon d'agir envers les païens. — Monotonie. — Plus de bois sur les bords. — Récits du soir. — Premiers renseignements sur les pygmées. — Le Défafang. — Pélicans gris. — Perruques en plume. — Mohamed Kher. — Premier village chillouk. — Affluence. — Coiffures. — Courbe du fleuve. — Attaqués par les abeilles. — Chillouks se livrant à la pêche. — Canots d'ambatch. — Réparation de la vergue. — Zone cultivée. — Premier usage des grains de verre. — Arrivée à Fachoda. 273

Fachoda. — Aspect de la forteresse. — Jetée. — Jardins à l'égyptienne. — Environs. — Mutilation des arbres. — Animation de la ville pendant janvier et février. — Gaieté des équipages. — Excursion. — Les Chillouks. — Trois mille villages. — Six cents habitants par mille carré. — Abondance. — Régularité des cases. — Bourgades ressemblant à des amas de champignons. — Réunions du soir. — Cosmétiques. — Coiffures. — Visière de poil. — Costume des femmes. — Lévriers. — Camp du moudir. — Hostilités. — Barboteurs et pêcheurs. — Grues couronnées. — Voix étrange. — Cris imprévus. — Corneilles. — Acacias. — Forêt mélodieuse. — En marche vers le sud. — Mohamed Abd-es-Sâmate. — Son caractère. — Embouchure du Sôbat. — Précaution inutile. — Poursuivi par les Chillouks. — Cinq bateaux capturés. — Rejoints par six bateaux. — Marché. — Multitude de canaux. — Premiers papyrus. — Ravi d'admiration. — Obstacle. — Ciment végétal. — Azolle et pistia. — Lutte sérieuse. — Halage. — Maia Signora. — Dans une île. — Chary. — Mère de la laine. — Nouveau labyrinthe. — Nuit merveilleuse. — Marche rétrograde. — Lac No. — Bahr-el-Ghazal. — Nénufars. — Plotus. — Moucherons et moustiques. — Balæniceps rex. — Les Nouërs. — Hommes de marais. — Fourmilières. — Bahr-el-Arab. — Changement de paysage. — Dinkas. — Port el Rek. — Le Kite. — Ilots. — La vieille Chol. — Sa visite. — Échange de présents. — Départ du mechera. — Marche pénible. — Au village de Chol. — Amulettes. — Fuite des indigènes. — Bétail sans nombre. — Plaine de Lao. — Citernes fétides. — Chez Tekh. — Habit de gala. — Les Dinkas. — Leur extérieur. — Leurs coiffures. — Un dandy. — Mutilation. — Parures. — Armes offensives et défensives. 289

Propreté du logis et supériorité culinaire. — Produits farinacés. — Aliments choisis. — Soupe à la tortue. — Repas. — Femmes dinkas à la table du voyageur. — Lits de cendre. — Absence de vermine. — Serpents familiers. — Habitations. — Plantes cultivées. — Animaux domestiques. — Amour du bétail. — Importance de la bouse de vache. — Bétail préféré à tout. — Deuil de sa perte. — Dégénérescence de la race. — Parc pour les bêtes bovines. — Cruautés reprochées aux Dinkas. — Apologie. — Sentiments de famille. — Les El-Ouadjs. — Marches forcées. — Point intéressant. — Fin de la partie préliminaire du voyage. — Arrivée chez Ghattas. — Une zèriba. — Population. — Alentours. — Idris. — Comblé de présents. — Ivre de joie. — Beauté printanière. — Tournée au sud-est. — Addaï. — Le Tondj. — Djîr. — Premier échantillon de haute futaie. — Girafes. — Orgie. — Orchestre plus bruyant que le tonnerre. — Fantoches. — Excursion à l'ouest. — Hospitalité. — Abou Gouroûn. — Deux classes de gouverneurs. — Le Molmoull. — Le Dioûr. — Accès de lyrisme. — Zèriba de Kourchouk-Khalil. — Niams-Niams. — Un Tunisien. — Désillusion. — Marchands d'esclaves. — Charmante rivière. — La compagnie Agar. — Zèriba de Kourchouk-Khalil. — Abondance de gibier. — Bubale. — Antilope leucotis. — Plaines ferrugineuses. — Mares temporaires. — Plantes aquatiques. — Tapis de fleurs. — Un monde de papillons. — Bois magnifique. — Inspecteurs des villages. — Les Dioûrs. — Leur origine. — Leur territoire. — Leur costume. — Airain. — Femmes des Dioûrs. — Perles de fer cylindriques. — Type supérieur. — Salut bizarre. — Industrie du fer. — Minerai. — Fondage. — Campement en pleine solitude. — Charbon. — Architecture. — Récipient pour le grain. — Scène de la vie des Dioûrs. — Arcs servant de piége. — Familles nombreuses. — Travaux. — Affections de famille. — Respect des vieillards. 305

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Retour à la zèriba de Ghattas. — Création d'un jardin. — Récolte au bout de soixante-dix jours. — Abondance et qualité. — Dégâts d'un myriapode. — Naturalisation de la tomate et de l'hélianthe. — Emploi de la journée. — Un oryx. — Mort d'Arslen. — Variété des plantes. — Monotonie et diversité. — Fleurs splendides. — Forêts ombreuses. — Aspect familier et types inconnus. — Broussailles et forêts vierges. — Dualité. — Idylle et enthousiasme. — Excursion. — Marche pénible. — Dédommagement. — Station de Djîr. — Dispute géographique. — Curiosité légitime. — Station d'Addaï. — Toute la garnison travaillant à l'aiguille. — Rivière poissonneuse. — Kilkorny et polyptère. — Conservation du poisson. — Koulongo. — Mauvais esprits. — Grotte maudite. — Chauves-souris. — Gourfala. — Distillerie. — Spiritueux et orthodoxie. — Station de Démokou. — Motifs d'une expédition. — Abondance de gibier. — Antilope madoqua et antilope grimmia. — Moisson tardive. — Agriculture des Dioûrs. — Jamais la terre n'est remuée avant la semaille. — Quatre sortes de grain. — L'éleusine coracana. — Pas de véritable pain. — Kissir des Arabes. — Légumineuses. — Arachide et voandzéia. — Sésame et hyptis. — Ignames. — Bamia et sabdariffa. — Tabac de Virginie au centre de l'Afrique. — Le tabac commun est-il d'origine américaine? — Question non résolue. — Peuplade à son déclin. — Pays des Bongos. — Onze habitants par mille carré. — Conquête facile. — Vasselage. — Ruine et désolation. — Imprévoyance. — Sol et populations rouges. — Brachycépales. — Chevelure. — Essentiellement agriculteurs. — Soins donnés au sorgho. — Plantes sauvages alimentaires. — Champignons. — Tubercules. — Facultés digestives surprenantes. — Animaux domestiques. — Chèvres et moutons. — Pêcheries. — Construction des cases. — Belvédère particulier. — Industrie du fer. — Outillage primitif. — Fourneau. — Exportation. — Monnaie de fer. — Armes élégantes. — Couteau à deux tranchants. — Objets de parure. — Tabouret d'une seule pièce. — Objets de ménage. — Monuments commémoratifs. — Image accusatrice. — Costume. — Amour désordonné de la parure. — Femmes pesant quatre cents livres. 321

Orage effroyable. — Feu du ciel. — Femmes foudroyées. — Fou de désespoir. — Saison pluvieuse. — Par 7° 20′ de latitude nord. — Météore splendide. — Projet de suivre Abd-es-Sâmate. — Avantages. — Départ de la zèriba de Ghattas. — Un bac. — Le Tondj. — De l'autre côté de l'eau. — Bouquet de bois. — Halte. — Paysage d'automne. — Dans une clairière. — Waterbok. — Voracité. — Chérifi. — État de guerre. — Effet d'une grande tenue. — Ruine et désolation. — Persistance des mauvaises herbes, compagnes des plantes cultivées. — Effet de l'incendie annuel. — Affreux spectacle. — Le Koddi. — Petites fourmilières. — Chez Abd-es-Sâmate. — Générosité et prévenances. — Sabbi. — Modification de la contrée. — Orgie. — Concert et danse. — Disette. — Animaux sauvages. — Mangouste rayée : familière, curieuse et perfide. — Excursion. — Harem d'Abd-es-Sâmate. — Près d'un tamarinier. — Mangeurs d'hommes. — Cent cinquante petits esclaves. — Souper. — Entrée chez les Mittous. — Pays plus accidenté. — Ngama. — Dimindoh. — Palais de chaume. — Hospitalité. — Boisson rafraîchissante. — Réception. — Remords. — La faim étouffe la conscience. — Le Moro. — Mal au pied. — Scrupule religieux. — Sous les palmiers. — Laideur féminine. — Le Vouohko. — Vaste plaine. — Le Rohl. — Réception honorifique. — Khartoum. — Archers habiles. — En litière. — Poisson tué à coups de flèche. — Nouveau paysage. — Excellent accueil. — Déception. — Commerce d'esclaves. — Les frères Poncet. — Les Mvolos. — Zèriba fantastique. — Daman. — Tinnea ethiopica. — Petites misères d'un blanc. — En route. — Pénurie d'éléphants. — Perruque intéressante. — Heureuse tournée. — Grand festival. — Abd-es-Sâmate. — Son discours, ses intentions. — Calcul difficile. — Deux mille porteurs. — Les Mittous. — Débilité. — Costume. — Coiffures. — Tatouage. — Carcans. — Médiocrité des constructions. — Supériorité musicale. — Mélodie. 337

Nouveau départ. — Désintéressement d'Abd-es-Sâmate. — Caravane. — Perspective sans bornes. — Premier bivac. — Futaie. — Caamas inabordables. — Flore nouvelle. — Pays vierge. — Porteur exténué. — Terreur du cannibalisme. — Le Tondj. — Niams-Niams. — Herbe de dix-huit pieds de haut. — Guerre d'extermination. — Foule intéressante. — Dandys. — Mbanga d'un prince. — Salut. — Réception. — Bière forte. — Bouquets d'arbres. — Provisions de colocasie. — Ménestrel. — Pays cultivé. — Plantations de bananiers. — Beauté du zahoua (lophire ailé). — Découverte. — Végétation exubérante. — Forêt variée. — Souroûr. — Vasselage. — Situation de la zèriba. — La mbanga. — Réserve des femmes. — Envoi de plantes. — Ressemblance des Niams-Niams avec les Fans du Gabon. — Étangs herbus. — Deux morts. — L'Ouzé. — L'Ioubbo. — Ndouppo. — Étonnement causé par les cheveux du docteur. — Les fils de Bazimbèh. — Terrain brûlant. — Sur le pied de guerre. — Fluctuation du sol. — Partage des eaux. — Le Lindoukou. — Chez Rikkété. — Messagers de Vouando. — Souper. — Étonnement causé par le sucre. — Au bord du Lindoukou. — Un monde de singes. — Fanfare. — Cascade du Lindoukou. — Sortie du bassin du Nil. — Pays différent. — Point de Partage. — Ravins. — Le Mbrouolé. — Premières traces de chimpanzés. — Pandanus. — Affreux marais. — Vouando. — Quatre jours de ravissement. — Galeries. — Mort de Ndouppo. — Toujours la même contrée. — Animation. — Village niam-niam. — Preuves de cannibalisme. — Crânes de chimpanzés. — L'Assika. — A-Bangas. — Maisons carrées. — Agilité prodigieuse. Effet d'une allumette. — Échange de sang. — Hostilités. — A travers des marais. — Un épisode du déluge. — Dans le fourré. — Lichens. — Platycère. — Demeures de termites. — Entrée chez les Mombouttous. — Nembey. — Bongoua et sa femme. — Toilette de celle-ci. — Défilé solennel. — Arrivé au but. — L'Ouellé. 353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE PARAGUAY. FRAGMENTS DE JOURNAL ET DE CORRESPONDANCES, par M. L. FORGUES.

I. NAVIGATION DU PARANÁ DE BUENOS-AYRES A L'ASSOMPTION. — Départ de Buenos-Ayres. — Le *Republica*. — Iles du Tigre. — Delta du Paraná. — San Pedro. — Combat de l'Obligado. — San Nicolas. — Rosario. — Monitors brésiliens. — Incidents de la vie du bord. — Diamante. — Découvertes géologiques. — Paraná. — La ville. — La campagne. — Un saladero matanza. — Insurrection d'Entre Rios. — Épisode au saladero Carbo y Carril. — Blancos y Colorados. — Santa Fé et les colonies. — Steamers jusqu'à Cuyaba. — Aspect du fleuve. — Santa Helena. — La Paz. — Esquina. — Indiens du Gran Chaco. — Goya. — Bohémiens du Paraná. — Corrientes. — Singes et caïmans. — Tres Bocas. — Le Cerrito. — Humaïta. — Épisodes de la guerre du Paraguay. — Villa del Pilar. — Villa Oliva. — Villeta. — Arrivée à l'Assomption 369

II. LE PARAGUAY EN 1872. 385

III. L'INTÉRIEUR DU PARAGUAY EN 1872 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1874, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 430

TABLE DES MATIÈRES 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1874

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

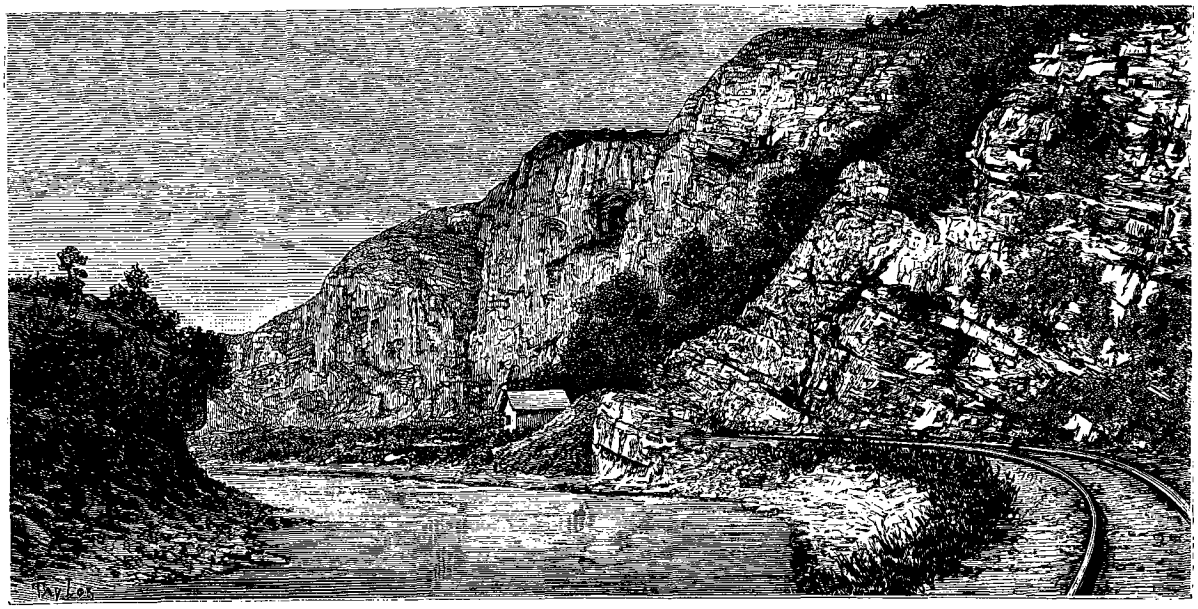
1874

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Le trou du Dragon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

VOYAGE

AUX RÉGIONS MINIÈRES DE LA TRANSYLVANIE OCCIDENTALE,

PAR M. ÉLISÉE RECLUS.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

La porte de la Transylvanie. — La vallée du Sebes Körös. — La Montée du Roi. — Le château des Fées et le trou du Dragon. Les forêts et le déboisement. — Csucsa et ses environs. — De Csucsa à Kolosvar.

Le train de chemin de fer dans lequel nous étions emportés venait de dépasser Nagy-Varad[1]. Les maisons éparses se rapetissaient peu à peu et ne semblaient plus que des points blancs au milieu de la verdure des jardins. La contrée devenait plus accidentée. Déjà quelques petites collines prolongeaient leurs croupes à demi boisées de chaque côté du chemin ; une rivière joyeuse murmurait sur les cailloux; en face, vers la Transylvanie, s'étageaient les sommets bleus des montagnes de Bihar, tandis qu'en arrière on voyait encore la plaine hongroise, semblable à un immense linceul rouge, s'étendre sous la pourpre de l'Occident.

Certes, la plaine magyare est fort belle, mais je la quittais avec plaisir pour entrer dans la montagne. Quand, pendant toute une journée, de l'aube au crépuscule, on a vu sans cesse le même paysage fuyant vers l'arrière du convoi et reparaissant à l'avant ; quand les mêmes bosquets d'acacias, les mêmes champs de blé, les mêmes pâtis labourés d'ornières, les mêmes troupeaux errants, les mêmes villages aux blanches masures carrées, les mêmes mares où barbotent les oies, les mêmes potences obliques se balançant au-des-

1. Dans le cours de ce récit, je me servirai constamment, pour désigner les villes et les villages, de celui des trois ou quatre noms qui est employé par la majorité de la population locale. Nagy-Varad est une ville magyare; il est donc juste qu'elle garde son nom magyar. Si elle était allemande, le nom germanique de Gross-Wardein, que nous trouvons sur presque toutes les cartes, lui appartiendrait de droit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sus des puits, se sont succédé sans fin, et que l'on a vainement cherché du regard une ligne onduleuse de collines limitant l'horizon, c'est avec joie que l'on salue la nature accidentée, les montagnes, les forêts, la rivière bruyante.

Cette chaîne de hauteurs que nous allons traverser est la frontière naturelle entre la Hongrie et la Transylvanie. Les monts de Bihar, que nous voyons se prolonger à droite dans la direction du sud, se rattachent par une arête sinueuse aux monts de Cuivre, cimes moins élevées qui bornent l'horizon du côté du nord. De part et d'autre, les promontoires se rapprochent, ils ne laissent plus entre eux qu'une fissure, au fond de laquelle coule le Sebes Körös (Körös Rapide), rivière bien nommée, car on la voit s'enfuir comme une flèche. Bientôt la vallée semble même complétement fermée, et la locomotive se dirige vers un roc de calcaire blanchâtre, droit comme un mur : il nous faut toute la confiance à laquelle nous ont accoutumés les hardiesses des ingénieurs pour ne pas frémir à la vue du rocher qui grandit, se rapproche, et déjà surplombe menaçant.

Avant la construction du chemin de fer, les indigènes évitaient la gorge du Sebes Körös et gravissaient au nord du défilé une longue côte des monts de Cuivre. La route qui, pendant toute la période historique, fut le principal chemin des voyageurs et des armées entre les deux pays limitrophes, porte le nom de Kiralyhago ou de « Montée du Roi, » sans doute parce que maintes fois les souverains y passèrent à la tête de leurs troupes, et purent contempler du sommet de la côte une partie des deux royaumes étendus à leurs pieds[1]. Pour désigner la Hongrie et la Transylvanie on se sert encore dans le langage populaire des expressions : « en deçà » et « au delà de la Montée du Roi ». Ce passage célèbre est un lieu qui rappelle bien des événements de guerre. C'est par là, dit-on, que passèrent les Huns lorsqu'ils pénétrèrent en Hongrie, après avoir fondé dans le voisinage la ville fortifiée de Hunyad, devenue depuis Banffi-Hunyad. Valaques et Hongrois, Autrichiens et Russes, ont suivi la trace des Huns, et souvent aussi pour ravager, détruire et massacrer comme eux. D'après quelques historiens, un des sept *burgs* ou forts qui auraient valu à la Transylvanie son nom allemand de *Siebenbü gen*, défendait jadis le col de Kiralyhago.

Le chemin de fer, de construction toute récente, n'a point encore eu l'honneur de faciliter les chocs de guerre entre les peuples, mais il révèle aux voyageurs une vallée charmante et riche en paysages imprévus. Au lieu d'escalader la montagne comme le fait la route, il continue de longer la rivière en coupant par des tranchées et des tunnels tous les promontoires qui le gênent. A un détour soudain, il entame la base d'un rocher qui porte les ruines d'une construction carrée, se confondant en apparence avec la pierre : c'est le château de la Fée. A côté s'ouvre une grotte : c'est le trou du Dragon; le monstre se promène dans les galeries de la haute montagne calcaire, percée çà et là de trous et de fissures, d'où il peut regarder en bas dans la vallée. Heureusement que ni la fée ni le dragon ne peuvent plus se livrer à leurs maléfices, car un des escarpements que l'on voit se dresser dans le lointain, au-dessus des pentes boisées, est le « roc de l'Évêque, » et nul doute que de là-haut le prélat n'ait exorcisé toutes les puissances de l'enfer. De l'autre côté de la vallée la scène est plus riante; les roches sont moins formidables d'aspect; les versants en sont plus doux, moins hérissés de saillies; la végétation y est plus touffue; un ruisseau, dont on ne distingue pas le vallon supérieur à cause du feuillage entremêlé, jaillit tout à coup de son berceau de verdure et glisse dans le Körös en cascade laiteuse (voy. p. 4).

Ce qui me réjouissait surtout dans l'aspect général de la contrée, c'est qu'elle semblait mériter son nom de Transylvanie, ou plutôt de « Sylvanie », car le nom magyar, Erdely, signifie « Pays des Forêts[1] ». De tous les côtés, non-seulement sur les collines aux pentes modérées, mais aussi sur les escarpements rocheux, partout où quelque fissure permet aux racines des arbres de s'implanter dans la pierre, j'apercevais des bois et des taillis. Ici leur feuillage d'un vert sombre contrastait avec les parois bleuâtres du calcaire, plus loin avec les arêtes rougeâtres du grès bigarré, plus loin encore avec les dalles aux reflets métalliques du schiste micacé. Au sortir de chaque tunnel, à chaque nouveau tableau que présentait la vallée, nous retrouvions la forêt, et le vent qui passait nous en apportait la bonne senteur. Je ne me figurais guère que dès le lendemain j'aurais à traverser, dans ce « Pays des Forêts, » des campagnes nues, où ne se trouvent même pas, comme dans la Beauce, des rangées d'ormeaux tordus, ni des bouquets d'acacias, comme dans la plaine de Hongrie. S'il faut en juger par la furie avec laquelle les industriels abattent les arbres, la vallée du Sebes Körös elle-même n'est pas destinée à garder longtemps sa parure de forêts. Des billes de sapin flottent sur la rivière en longues processions et s'amoncellent en îles sur les bancs de galets; des scieries, installées auprès de chaque station, sont entourées d'amas de planches; des wagons chargés attendent à toutes les voies latérales. On emploie le bois à tout usage; même les talus des chemins de fer sont consolidés par des tresses de branchages qu'il eût été facile de remplacer par la pierre.

La nuit commençait à tomber. Je descendis au village de Csucsa[2] et laissai le convoi continuer sa route vers Kolosvar. Je me sentais ému. Pour la première fois je mettais le pied sur une terre peuplée de Roumains. La sympathie profonde que j'éprouve pour cette race mystérieuse me faisait battre le cœur. Pourquoi cette émotion? me demandai-je. Est-ce parce que la nation

1. La hauteur du Kiralyhago est de cinq cent soixante-sept mètres.

1. Les Roumains, qui nommaient le pays *Ardelia*, donnent à ce mot une autre étymologie. Pour eux, ce serait la contrée « profonde », entourée de montagnes.

2. Prononcez *Tchoutcha*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roumaine a été malheureuse et qu'elle a, pendant de longs siècles, subi toutes les misères de la conquête et de l'esclavage? Est-ce peut-être parce que sa langue est de même origine que les idiomes latins des peuples occidentaux, et l'instinct de la grande famille parle-t-il en moi-même à mon insu? Sans doute ces deux causes agissaient à la fois; en outre, j'avais aussi ce frémissement secret que l'on a toujours en entrant dans un monde inconnu.

Un jeune homme vient à passer. Son petit chapeau de paille aux bords relevés est posé coquettement sur sa tête et laisse échapper une chevelure brune et flottante; il porte un surtout de laine blanche et une large ceinture de cuir brodé. Il me regarde un instant.

« *Roumoun?* demandai-je.

— *Roumoun*, » répondit-il.

Et nous nous saluâmes. L'entretien était court, et cependant il y avait eu entre nous deux plus qu'un échange de paroles. Pourquoi ce mot affectueux de l'étranger? se disait-il, car il n'y est certainement point habitué, et moi je pensais tristement à toute sa pauvre race vaincue, méprisée, à toutes les infortunes qui l'attendent peut-être encore! Singulière destinée que celle des Roumains de la Transylvanie! Ils peuplent le pays presque tout entier, et pourtant ils ne sont pas même censés avoir d'existence politique; ils n'ont d'autre droit que celui d'être opprimés, et leur territoire est officiellement divisé entre les trois « nations » des Hongrois, des Szeklers et des Saxons.

A peine avais-je fait quelques pas dans le village, qu'un aubergiste juif, tout sourire et courbettes, s'était emparé de moi. Comment échapper à un homme qui m'abordait avec tant de politesse? Il s'informait de ma santé en termes si aimables, faisait le siége de ma personne avec une si parfaite convenance, employait des termes si choisis pour apprendre sans indiscrétion de quelle manière il pourrait me flatter le plus agréablement! Mes rares monosyllabes ne le rebutèrent point. Pendant le dîner, qu'il fit servir avec empressement, il me prouva d'une façon triomphante que je ne pouvais me dispenser de séjourner au moins quinze jours dans sa maison hospitalière. Ayant flairé que je voyageais, non pour affaire de lucre, mais pour l'étude de la nature et des hommes, il me vanta le village de Csucsa comme le centre naturel de toutes les excursions intéressantes que l'on peut faire dans la Transylvanie occidentale. Si je cherchais surtout les souvenirs historiques, n'avais-je pas dans le voisinage immédiat la vieille cité magyare de Banffi-Hunyad et, plus près encore, le vieux château de Sebes (voy. p. 5)? Si les beaux sites m'attiraient davantage, la vallée de Kalota, les pentes boisées d'où descendent les hauts affluents du Körös, n'étaient-elles pas toutes remplies de paysages ravissants? N'est-ce pas à une faible journée de marche que s'élève au sud la cime dominatrice de la Vlegyasza[1]? Si je désirais comparer les différents types de figures et de costumes (voy. p. 13 et 16), eh bien! je trouverais, dans le rayon de mes promenades autour de Csucsa, des Roumains, des Magyars, des Israélites et même une colonie serbe. Enfin, et c'était là l'argument suprême, je devais m'abstenir, sous peine de mort, de quitter la salubre Csucsa pour aller m'installer à Kolosvar, car là le choléra régnait en maître, et — chose fâcheuse à dire — aucun étranger n'en revenait!

J'avoue que la nouvelle des ravages exercés par le choléra fit sur moi quelque impression, mais je ne croyais qu'à demi l'obséquieux aubergiste; il me semblait parler d'un air trop candide pour que sa candeur fût vraie.

Le lendemain, je quittai donc le village par le premier convoi, en dépit des objurgations de mon hôte. Je dois avouer qu'en me vantant les environs de Csucsa il ne m'avait point trompé. Encore à demi voilée des brumes du matin, la campagne était charmante; des femmes, au tablier rose, à la veste décorée de broderies, étaient groupées autour de la fontaine et se retournaient pour nous voir; de grands bœufs blancs, aux longues cornes, buvaient dans l'eau courante; des ruisselets couraient au milieu des herbes; les prairies, les bois allaient se perdre au loin dans le brouillard, tandis que plus haut, déjà dorés par le soleil, se dressaient curieusement les sommets des montagnes.

Mais à peine avais-je eu le temps d'admirer le gracieux tableau qu'il avait disparu. Je le regrettai, car à mesure que nous approchions de Kolosvar, la contrée devenait plus nue, plus vulgaire, plus dégradée par une agriculture de pillage.

II

Kolosvar et le choléra. — Les fortifications de Kolosvar. — Magyarisation de la bourgeoisie allemande. — Les quartiers extérieurs. — Le Mezöseg. — La montagne de Felek et ses boulets de grès.

Kolosvar, la deuxième ville de la Transylvanie par le nombre de ses habitants, est la première au point de vue politique, et se vante aussi de primer toutes les autres par la beauté de ses édifices, l'élégance de sa société, le raffinement de ses mœurs. Pourtant, si je ne l'avais su d'avance, je ne me serais guère imaginé que j'entrais dans une capitale. Deux voitures seulement attendaient à la gare et je me trouvais être l'unique voyageur à prendre. Les rues étaient presque désertes; la grande place était sans promeneurs, et lorsque je passai devant le café principal, les rares consommateurs se retournèrent avec curiosité, comme si l'arrivée d'un étranger était un phénomène étrange. L'empressement des gens de l'hôtel me parut aussi très-singulier. Certes, l'aspect de Kolosvar était bien celui d'une petite ville de province; mais les façons des habitants ne m'en étonnaient pas moins.

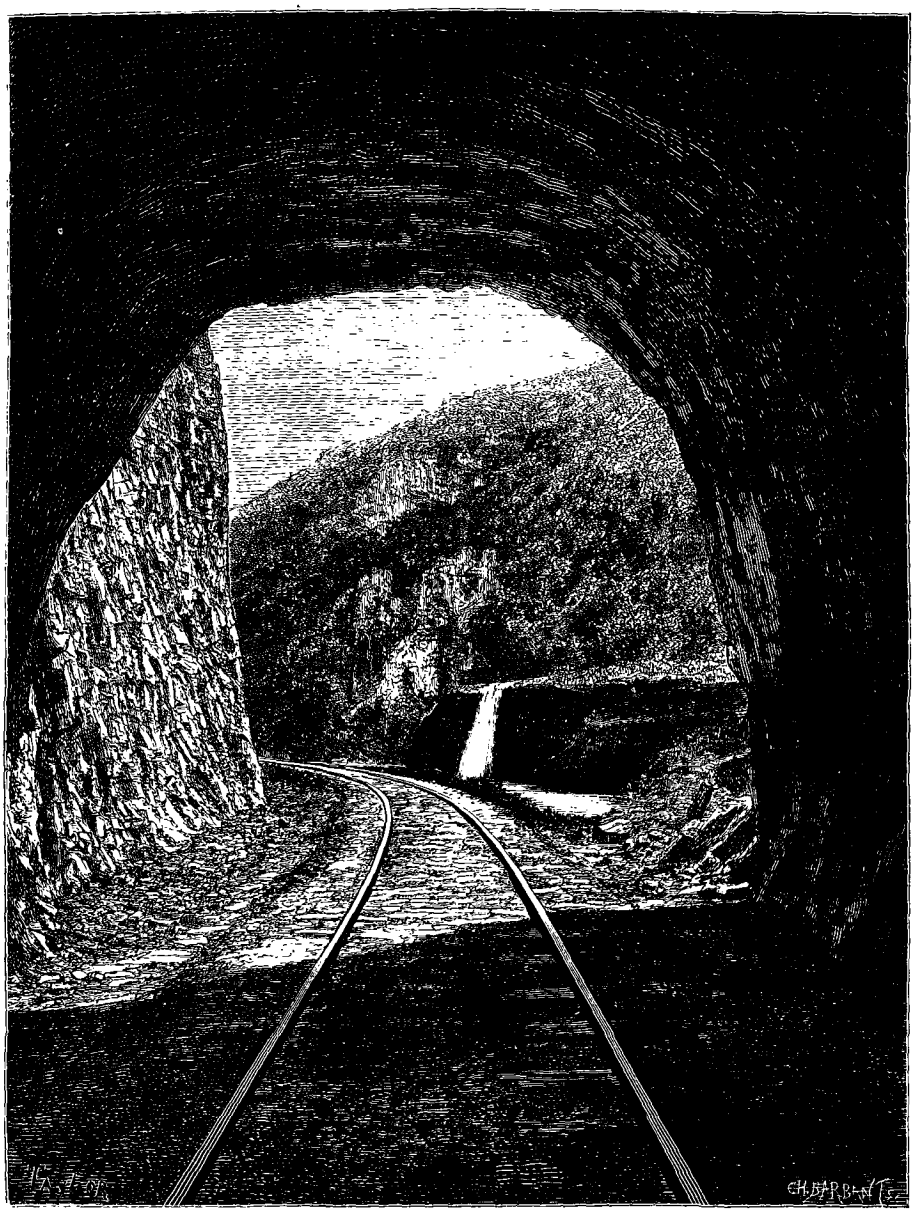
J'eus bientôt l'explication du mystère. Au milieu du silence général de la ville, les cloches de toutes les églises carillonnaient à la fois, et de temps en temps

1. Hauteur, mille huit cent quarante-six mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'entendais de ma chambre un bruit sourd, comme celui de pas réguliers. Je regardai : c'étaient des convois mortuaires qui se succédaient; quelquefois, l'un n'attendait pas que l'autre eût disparu; la procession était continue. Décidément, l'aubergiste de Csucsa ne m'avait pas trop menti : le choléra faisait vraiment de grands ravages dans Kolosvar, et la prudence me commandait de ne pas y séjourner trop longtemps. Je me félicitai fort qu'un ami dût venir me chercher le soir pour m'emmener à la campagne.

Les églises étaient emplies de personnes en deuil, et d'ailleurs l'architecture assez maussade de ces édifices ne me faisait guère désirer d'en voir l'intérieur. Je n'allai donc point les visiter; je préférai passer mon



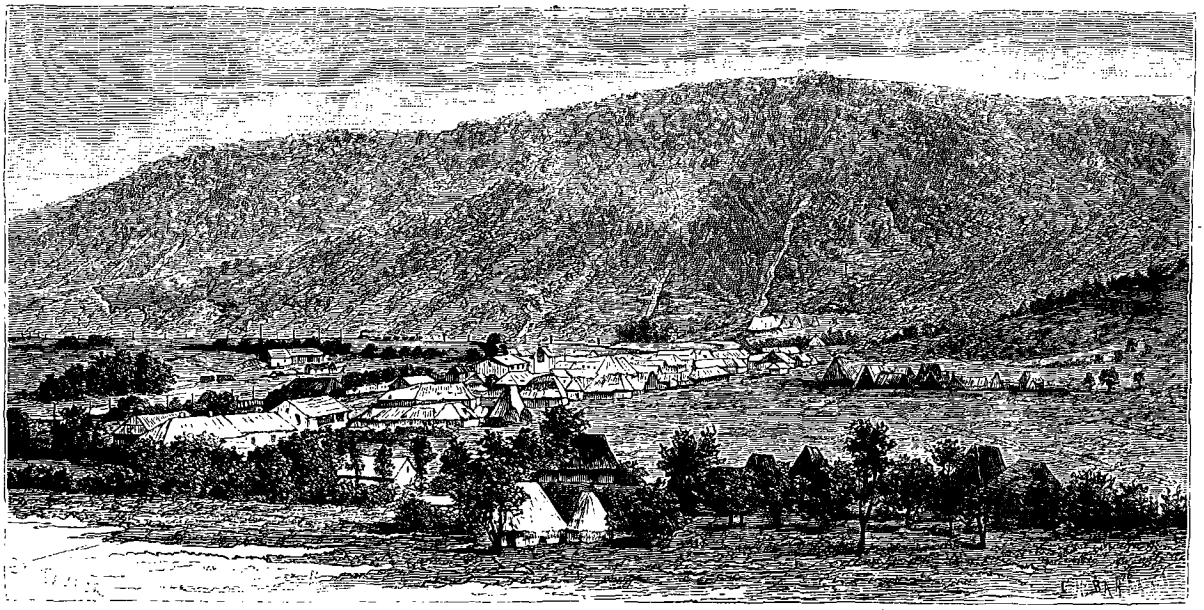
Vallée du Sebes Körös : Une cascade. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

temps à flâner dans la ville et les environs immédiats. Tout d'abord, je remarquai avec quel soin ingénieux la municipalité avait fait balayer les rigoles pour élever, de distance en distance, de petits tas d'ordures qui fermentaient au soleil d'août. Cela me remit en mémoire une anecdote, ou plutôt une plaisanterie, que j'avais lue récemment dans un journal, à propos des édiles d'une ville serbe ou magyare du Banat. « Prenez garde! le choléra s'approche! N'oubliez aucune des précautions nécessaires! » leur avait-on télégraphié de Pesth. Le lendemain arriva la réponse : « Nous sommes prêts! Le choléra peut venir! » On alla aux informations, et il se trouva que toutes les mesures d'hygiène avaient consisté à faire creuser d'avance des centaines de fosses au cimetière!

A part ses monceaux d'ordures, la ville est, en gé-

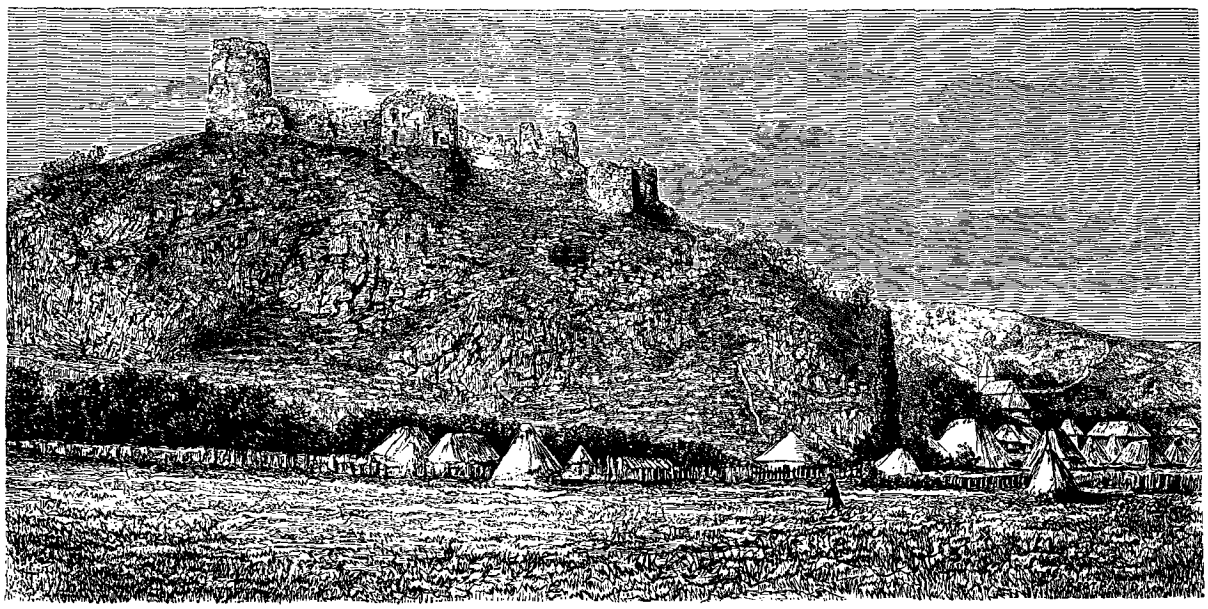
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

néral, assez propre. Les maisons, presque toutes à un seul étage, ou même n'ayant qu'un rez-de-chaussée, sont soigneusement blanchies, et leurs fenêtres sont protégées par d'élégants grillages à l'espagnole; les rues sont larges et bordées de trottoirs. Contrairement au mode de construction adopté d'ordinaire dans les villes hongroises, les demeures ne sont point isolées les unes des autres et entourées de jardins ; elles se tou-



Csucsa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

chent comme dans les cités de l'Occident, et forment des îlots plus ou moins rectangulaires. C'est que la ville est de fondation ou plutôt de restauration germanique. L'ancienne colonie romaine n'était plus qu'une misérable localité valaque, lorsque les Allemands s'en emparèrent au commencement du quinzième siècle. Ils



Château de Sebes. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

la rebâtirent en lui donnant le nom de *Clusia*, transformé en Klausenburg; puis, suivant leur habitude, dédaignée des intrépides Magyars, ils l'entourèrent de fortes murailles. Ces remparts existent en partie et servent de murs d'appui à des maisonnettes ou d'espaliers à des jardins; il reste aussi des portes qui donnent à des quartiers fort bourgeois une physionomie quelque peu féodale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à la population allemande, elle s'est moins bien conservée que l'enceinte bâtie par elle. C'est une erreur commune de croire que les Allemands, une fois installés dans une contrée, s'y maintiennent en nationalité distincte et germanisent peu à peu leurs voisins. Presque partout, c'est le phénomène contraire que l'on observe. Si les Allemands, arrivant en masses compactes, ont graduellement absorbé les populations slaves et lithuaniennes de la Prusse orientale, de même que les Corutanes et les Vindes de l'Autriche, en revanche on a vu la plupart de leurs colonies se fondre, comme glace au soleil, en Pologne, en Hongrie, dans la Slavie du Sud, en Italie, et maintenant on peut voir aux États-Unis combien rapide est leur « américanisation. » En Transylvanie, les Allemands d'origine rhénane connus à tort sous le nom de « Saxons » ont pu, grâce à leurs priviléges, à leur civilisation supérieure, à la grande étendue des territoires occupés, se maintenir jusqu'à nos jours en corps de nation distinct, mais nombre de leurs colonies éparses ont été « magyarisées » ou « roumanisées. » Celle de Kolosvar est devenue hongroise. La plupart des familles germaniques ont traduit leur nom ou en ont modifié l'orthographe de manière à lui donner une apparence magyare; elles se sont approprié la langue, les mœurs et jusqu'au patriotisme des Hongrois; elles aussi se disent maintenant de la descendance d'Arpad et d'Attila. Cependant, à Kolosvar comme ailleurs, l'influence du mélange des nationalités doit se faire sentir à la longue en émoussant les contrastes et en supprimant toute originalité de race. A l'exception des Tsiganes, armés de leurs violons, et des paysans valaques et magyars qui ont gardé leurs costumes traditionnels, il est bien difficile de reconnaître maintenant les divers groupes ethniques dont se compose la population de Kolosvar et de sa banlieue. Ainsi, les principaux négociants de la ville sont Arméniens; mais comment pourrait-on s'en douter? Ils ont oublié jusqu'à leur langue.

En dehors des murs de la ville proprement dite, les divers quartiers de Kolosvar prennent un aspect qui n'a plus rien d'allemand. Les maisons qui bordent la large route n'ont aucune prétention à l'architecture et ne montrent au passant qu'une paroi latérale à moitié cachée dans l'ombre d'un toit fortement avancé; la façade donne sur le jardin, mais rarement peut-on l'apercevoir; une cloison de planches et le feuillage entremêlé des arbres fruitiers, des lilas, des plantes grimpantes, la masquent presque en entier. J'aurais pu me croire en Amérique, tant ces maisonnettes éparses de la ville transylvaine ressemblaient à celles de mainte cité méridionale des États-Unis. Des conditions analogues de milieu, surtout la faible valeur des terrains et du bois, ont produit cette ressemblance singulière entre les constructions de deux pays si éloignés l'un de l'autre et peuplés de races si différentes.

J'avais choisi une route montante, dans l'espérance d'arriver bientôt sur une colline ou sur un plateau d'où je pourrais voir à mon aise l'ensemble de la ville s'étalant dans la plaine; mais les quartiers extérieurs occupent un espace si considérable que j'eus à marcher fort longtemps avant d'atteindre un promontoire d'où la vue s'étendait librement sur le bassin de Kolosvar. Cependant je ne regrettai point la petite fatigue de l'escalade. La ville avec ses tours, les vallées du Nadas et du Szamos qui se rejoignent entre les peupliers, les vallons d'où descendent les affluents supérieurs, les montagnes de Bihar et leurs restes de forêts, forment du côté de l'ouest un assez gracieux paysage; mais quand on se retourne vers le nord et l'est, quel désolant contraste! Là s'étend le Mezöseg, le « Siége du Milieu, » triste plateau faiblement ondulé qui se déroule comme une mer grisâtre aux longs flots parallèles. Pas un arbre n'est resté debout dans cette Champagne transylvanienne, striée çà et là de blanc par l'affleurement des argiles. Voilà ce qu'on a fait de la région centrale du Pays des Forêts, une campagne nue, morne, toujours menacée dans ses récoltes par la dessiccation du sol ou le passage rapide des eaux sauvages! A l'extrême horizon, les montagnes bleues de Bistritz, dont on distingue les points découpant le bord du ciel, consolent un peu de l'aspect de cette nature, belle jadis et maintenant enlaidie par l'homme.

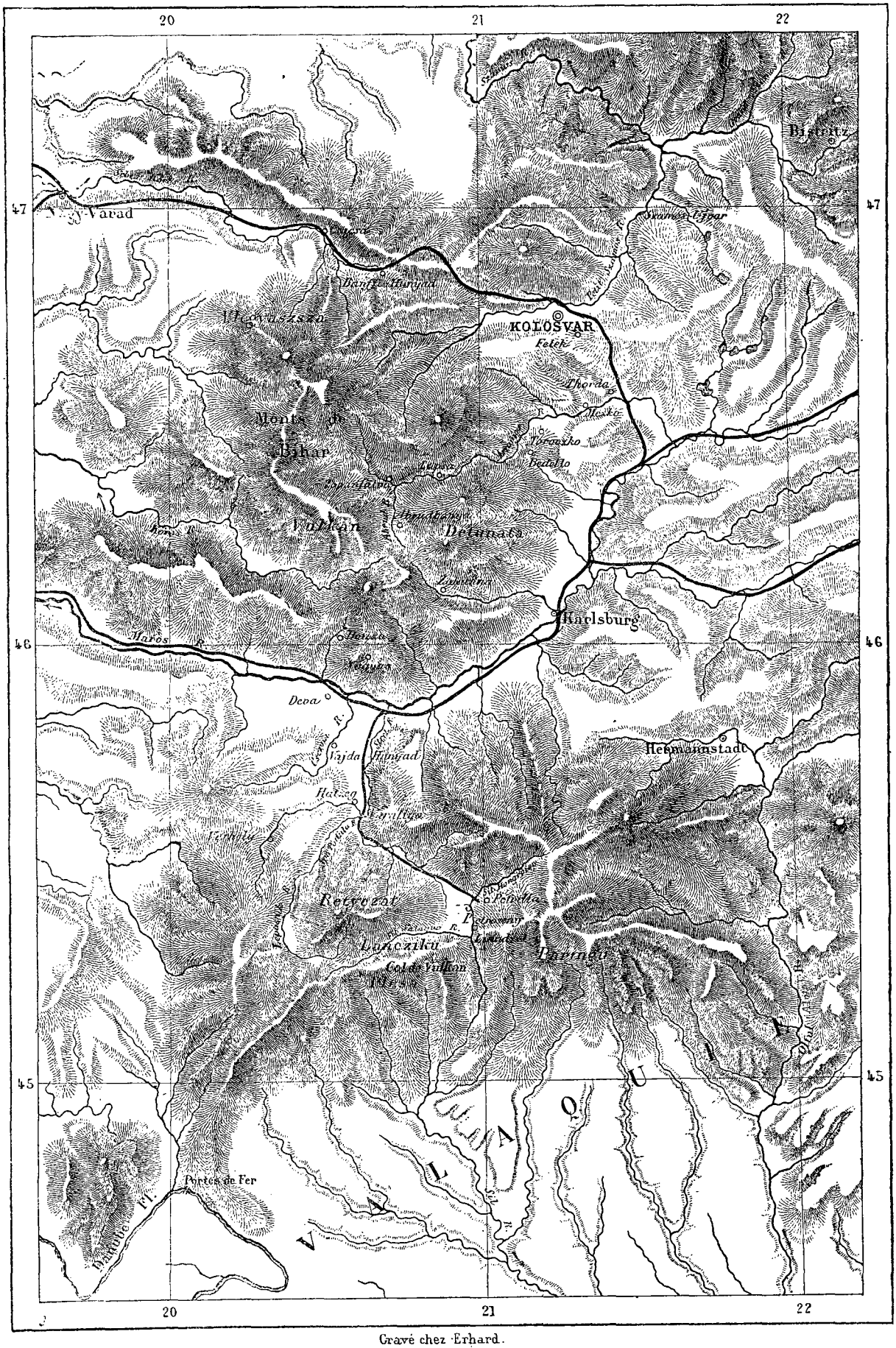
La colline sur laquelle je me trouvais est un contrefort du Felek, qui sépare les bassins du Szamos et du Maros. C'est une montagne bien connue des géologues, à cause des pierres de grès ovales ou même parfaitement rondes que l'on y trouve en grande quantité. Aux coins de toutes les rues de Kolosvar, à l'entrée des portes cochères et le long des routes qui rayonnent hors de la ville, le voyageur remarque ces pierres que l'on y a fait placer à la fois pour servir de bornes et d'ornement. Ce sont des boulets formés de couches de grès concentriques et semblables à ces concrétions que la pioche a rencontrées en maints endroits de Paris, et notamment dans la colline de la rue Malesherbes. Quelques-uns des blocs, surtout ceux que l'on ramasse dans les terrains inférieurs de la montagne, ont une si parfaite régularité de courbes qu'on les croirait tournés par la main d'un ouvrier. D'autres se distinguent par leurs dimensions énormes; d'autres encore se sont soudés bout à bout : on dirait les restes d'un collier jeté par quelque Gargantua des anciens jours.

III

Les vestiges de la guerre civile. — Les races de la vallée du Szamos. — Les Tsiganes. — Le voïvode et le juge des mœurs. — Les Valaques. — L'état de l'agriculture. — Les danses roumaines et magyares. — Les Szeklers.

Lorsque je redescendis vers Kolosvar, j'y trouvai l'ami qui m'y avait donné rendez-vous, et presque aussitôt nous partîmes pour un village situé à une vingtaine de kilomètres au nord, dans la vallée du Szamos. La nuit commençait à tomber; un vent froid du nord-est, succédant à la chaude température de la journée, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



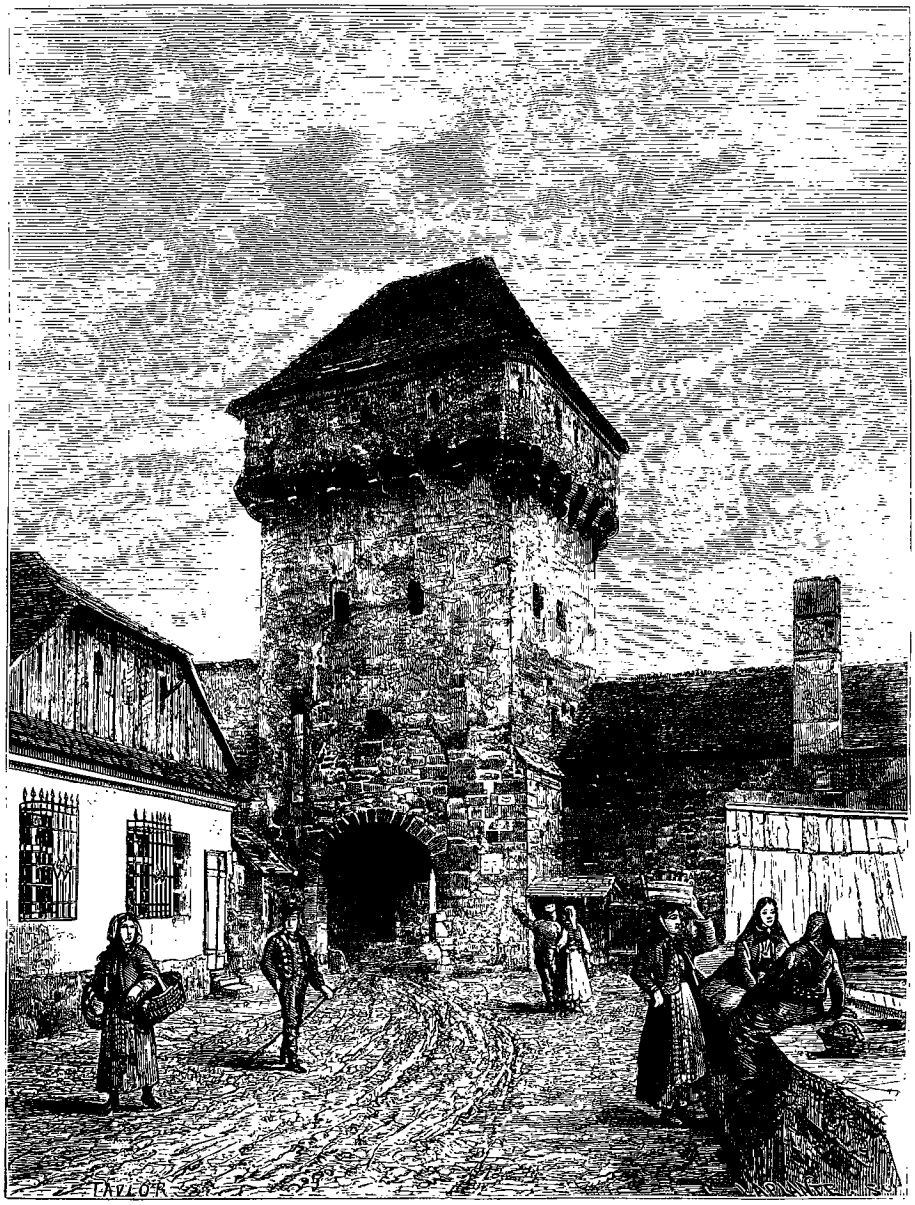
Gravé chez Erhard.

Carte d'une portion de la Transylvanie, pour servir au Voyage de M. Elisée Reclus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forçait à retirer la tête, comme des tortues, sous la lourde enveloppe de nos paletots et de nos manteaux. Il ne m'était donc guère possible de m'occuper du paysage lointain, d'ailleurs fort peu intéressant; seulement les objets situés immédiatement au nord de la route arrêtaient un instant mes regards.

Le premier grand édifice qui s'élève en dehors des faubourgs de Kolosvar est une maison dont les murs ébréchés et noircis portent des traces d'incendie et dont le toit a disparu. Je pensais avoir devant les yeux quelque usine brûlée par accident, et fus très-étonné d'apprendre que c'étaient les restes d'une maison seigneuriale hongroise, saccagée et livrée aux flammes en 1849 par les paysans roumains Ainsi, pendant la durée de près d'une génération, et dans le voisinage immédiat d'une capitale, on ne s'était point occupé de

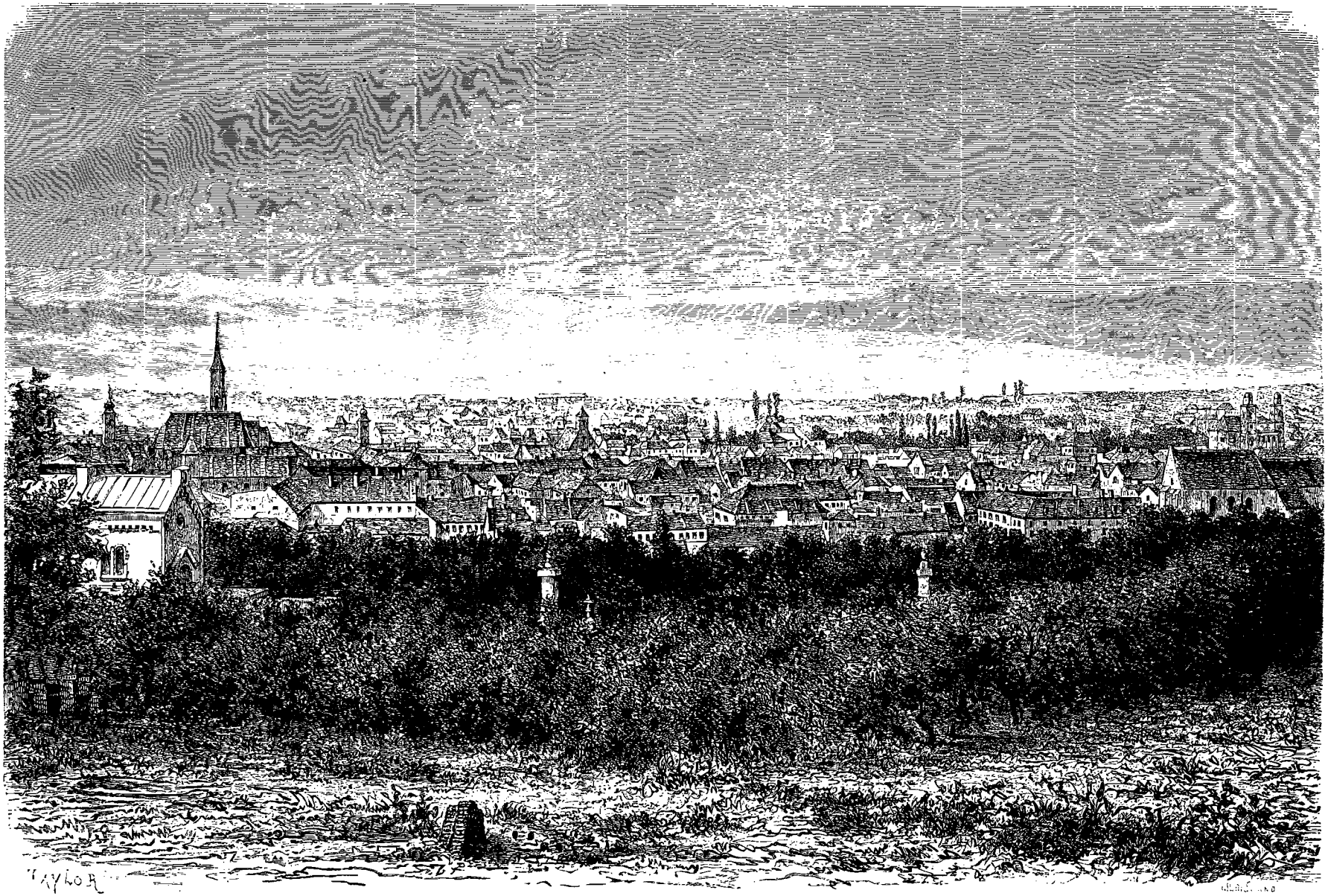


Vieille porte de Kolosvar. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

faire disparaître ces témoignages de la guerre civile! Plus tard, en traversant d'autres districts de la Transylvanie, j'eus lieu de voir des ruines bien plus importantes, et là non plus, ni les propriétaires, ni les municipalités ne paraissent songer à faire reconstruire les maisons démolies. Il est encore tel village des régions dévastées où l'aspect des décombres pourrait faire croire que l'on est au lendemain même de la guerre des races.

A la vue de ces débris, qui témoignent d'une soudaine explosion de rage de la part des populations, on serait tenté de s'imaginer que les Magyars et les Roumains se détestent d'une haine instinctive et féroce, mais on se tromperait. Sans doute, il y a les souvenirs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Kolosvar. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du sang versé de part et d'autre, et, des deux côtés, l'histoire de la terrible époque et les causes du conflit se racontent diversement; mais, en somme, il ne semble point qu'on se haïsse.

La maison amie dans laquelle je devais passer plusieurs jours, embellis par la plus gracieuse hospitalité, se trouve précisément au milieu d'un village où les Hongrois, les Roumains, les Tsiganes vivent côte à côte et dans une parfaite harmonie politique. Pour compléter la bizarrerie des nationalités, une bande de Szeklers était arrivée de la frontière moldave pour aider au travail de la moisson, et quelques familles de Tsiganes errants avaient installé leur cuisine sur la pente d'un coteau. L'Allemand que l'on doit rencontrer dans tout village hongrois, manquait dans celui-ci, mais il n'était pas bien loin; il avait installé son auberge sur une butte à la jonction de deux routes, de manière à voir de loin venir les voyageurs. Les juifs avaient aussi leur colonie dans les environs; enfin, on discernait dans le lointain quelques arbres et des points blancs qui révélaient la ville arménienne de Szamos-Ujvar. Peu de districts de la Transylvanie seraient donc plus favorables pour un moraliste observateur qui voudrait se livrer à des études d'ethnologie comparée.

Nos plus proches voisins étaient des Tsiganes. Leurs hangars et leurs maisonnettes au toit pyramidal de chaume s'élèvent pittoresquement sur la berge d'un ruisseau plein d'enfants qui pataugent au milieu de buffles paresseusement vautrés dans la boue. Les murs en pisé sont fort proprement blanchis à la chaux, et les fenêtres, ou plutôt les lucarnes, sont décorées de grossières fresques rouges. A l'intérieur, qui contient deux ou trois pièces, le sol d'argile battue est toujours balayé avec soin; le poêle en terre, qui est le principal meuble de la maison, est, comme les fenêtres, bariolé de peintures d'un rouge vif; les étagères et les réduits sont garnis d'objets de toute espèce, bizarrement juxtaposés, mais sans désordre. Aux parois sont appendus les divers ustensiles de ménage et de travail, ainsi que les violons dans lesquels le Tsigane met une moitié de son âme. Il a aussi sa petite galerie de tableaux, des images de sainteté, des caricatures soigneusement découpées dans un journal qu'il aura trouvé sur la route, des ébauches représentant des vélocipèdes ou des locomotives de fantaisie. Il est vrai que le plafond de l'appartement est fort bas et qu'un homme un peu grand court le risque de se cogner la tête contre les poutrelles; mais telle qu'est la demeure, elle ne manque point de confort et plaît par sa propreté.

Pour que le Tsigane soigne et décore ainsi sa demeure, il doit évidemment l'aimer. Depuis qu'il s'est attaché au sol, c'est-à-dire depuis moins d'une centaine d'années, il a complétement perdu ce besoin d'errer que l'on croyait être une invincible passion de sa race. Il sait qu'il est le frère du Tsigane voyageur qui rôde comme un loup sur la lisière des forêts, mais il n'est nullement tenté de l'imiter. Il est maintenant un homme « policé, » comme son concitoyen le Valaque et le Magyar, et son habitation n'est pas la moins commode.

Les Tsiganes sont fort cérémonieux, et se tiendraient pour offensés si l'on n'observait pas à leur égard l'étiquette de rigueur. Nos premières visites furent donc pour les grands personnages, car chaque petite colonie a sa cour minuscule composée d'un « voïvode » ou roi et d'un « juge des mœurs. » L'un s'occupe du temporel, l'autre du spirituel. Le premier porte en main le bâton, ou pour mieux dire, le sceptre, insigne du commandement. Il dirige les travaux des champs, il préside aux fêtes, il ouvre la danse, il daigne répondre par un sourire aux hommages de ses sujets. Le juge des mœurs visite les familles, s'enquiert discrètement de la conduite des jeunes hommes et des demoiselles, essaye de réconcilier les époux qui troublent le sommeil des voisins par leurs disputes, arrange les plaideurs, fixe et recueille les amendes. Nous n'eûmes pas l'honneur de trouver chez eux les deux potentats; mais quelques heures plus tard nous rencontrâmes le voïvode lui-même au milieu d'un groupe de moissonneurs. A notre vue, il prit un air des plus dignes, et leva majestueusement son bâton pour exciter les ouvriers à la besogne. On l'accuse pourtant d'être fort paresseux de sa personne, et de mettre à profit toutes les absences du propriétaire et du régisseur pour donner à ses sujets l'exemple d'une parfaite oisiveté; mais à part ce petit défaut, il ne mérite que des éloges. Le vertige du pouvoir ne s'est point emparé de lui. Son palais se distingue à peine des autres maisonnettes, et son héritier présomptif, comme les autres jeunes gens du village, Tsiganes ou Valaques, passe ses nuits en plein air près d'un hangar; les neiges de l'hiver ou les tempêtes peuvent seules lui faire chercher un refuge dans la maison paternelle.

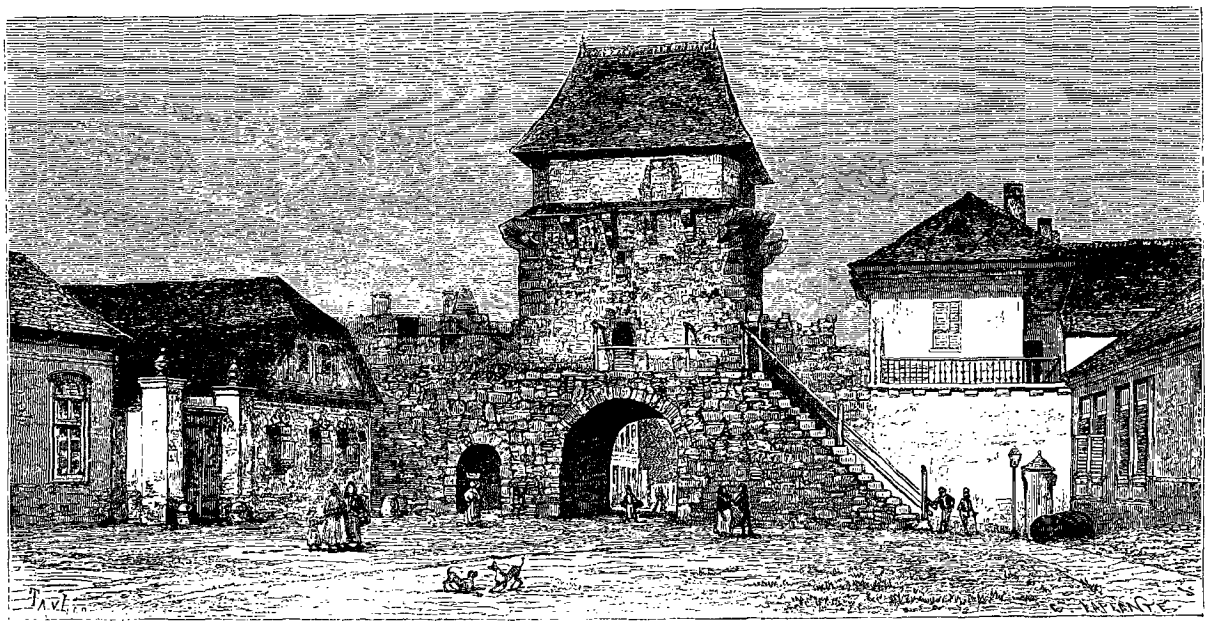
Il est assez difficile de savoir quel est le fond de la pensée du Tsigane, car il est toujours de l'opinion de ceux qui le questionnent. Caressant et souple, il attend pour exprimer un avis que le puissant ait parlé; mais qui sait si dans son cœur il ne garde pas quelque invincible secret? Peut-être a-t-il aussi quelque foi religieuse, mais il a dû tant de fois changer de culte au gré de ses maîtres, que maintenant il a pris le parti le plus simple, celui de pratiquer la religion dominante du pays où il se trouve. Quand il change de résidence, il change aussi de culte; il est tantôt du rite grec, tantôt du rite romain. Dans notre village, les Tsiganes étaient calvinistes et se vantaient fort d'appartenir à la même Église que l'aristocratie magyare de la contrée. Ils se croyaient ainsi fort supérieurs à leurs voisins les Valaques.

Ceux-ci, les descendants des anciens Daces, constituent la majorité de la population dans la vallée du Szamos comme dans la plus grande partie de la Transylvanie En outre, ils ont accru leur nombre aux dépens des Magyars; on rencontre parmi eux beaucoup de paysans dont les noms sont restés hongrois, mais qui ont complétement oublié la langue de leurs aïeux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et sont devenus de parfaits Roumains par la langue et par les mœurs; même les villages magyars qui ont encore conscience de leur origine et qui parlent entre eux leur idiome dans sa pureté, se sont fortement « roumanisés » dans leur genre de vie. Par un phénomène, dont l'histoire offre de très-nombreux exemples, la caste, plus encore que la race, a groupé les populations de la Transylvanie en nationalités distinctes. Le Hongrois privé de la possession du sol devenait un Valaque; en revanche, le Roumain anobli ne manquait pas de se dire Magyar. Dans la partie méridionale de la Transylvanie, surtout dans le comitat de Hunyad, les nobles roumains sont fort nombreux, et de tous temps ils ont siégé à côté des nobles hongrois dans les conseils. On a fini par leur donner le nom de Magyars, et ils se croient tels.

Depuis les grands événements qui se sont accomplis en Transylvanie vers le milieu du siècle, les Valaques ont reçu leur part de la propriété du sol. Sur les pentes des collines on remarque d'étroites bandes longitudinales, d'un assez mauvais effet dans le paysage : ce sont les parcelles qui leur ont été concédées. Il faut le dire : la façon dont il cultivent la terre ne leur fait point honneur. Les champs qu'ils labourent en qualité de propriétaires ne sont pas en meilleur état que les champs où ils travaillent en qualité de journaliers. Je fus ébahi d'apprendre qu'en maint village ils ignorent jusqu'à l'emploi du fumier. Aussi la terre se lasse-t-elle de produire ; lorsque les conditions de la température et de l'humidité ne sont pas exceptionnellement favorables, elle se met spontanément en chômage : quoique labourée et semée, elle ne s'en repose pas moins, tant les récoltes sont médiocres. Telle est la cause des fréquentes disettes et même des véritables



La porte de Hongrie, à Kolosvar. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

famines qui frappent les populations transylvaines; le choléra lui-même n'est probablement que la misère et la famine sous une autre forme. Lors de mon voyage, l'aspect général de la campagne était désolant. Le maïs, dit *koukouroutz* dans le pays, était déjà brûlé par le soleil avant d'avoir poussé en épis; en certains endroits même, les plantes n'avaient pu germer : à la place des céréales, s'étendaient des forêts de chardons d'espèces diverses. La plus commune est « l'épine russe, » dont les chevaux moscovites apportèrent, en 1849, la graine attachée à leurs poils : ce fut le présent de joyeuse conquête que les Russes firent aux Transylvains.

Si le Roumain de la vallée du Szamos met tant de négligence à cultiver sa terre, c'est peut-être parce qu'il se sait condamné à la perdre bientôt. Le Juif est son héritier naturel. C'est lui qui tient l'auberge et la boutique d'épicerie. Il vend à crédit, il prête aussi de l'argent, quoique à d'énormes intérêts, fréquemment supérieurs au capital lui-même; tant que son client possède encore un lambeau de terre, il est à son égard le plus complaisant des banquiers; mais quand, au jour de la disette, le Roumain a dû céder son dernier sillon pour avoir un peu de farine, alors le Juif, devenu seul propriétaire, ferme définitivement sa caisse, et c'est en vain que le malheureux famélique ira l'implorer. Le Valaque ne semble point avoir cette âpreté de vouloir, cette longue et patiente ambition de la terre qui distingue le paysan français ; il ne sait point se débarrasser du poids des dettes et maintenir par un travail à outrance sa prise de possession. Pendant la durée de moins d'une génération, les Valaques de plusieurs districts ont déjà complétement perdu la part de terre qui leur avait été concédée ; ils sont de nouveau asser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vis à la glèbe, non de droit, mais par la force des choses. Seulement ils ont changé de maîtres : au lieu d'être les paysans du magnat hongrois, ils ont à servir maintenant le prêteur israélite. De là ces haines qui ont fait souvent explosion, et que l'on a parfois attribuées, mais à tort, à la différence des cultes et des races. Si les populations des Carpathes devaient tôt ou tard traverser une période de crises analogue à celle de 1848 et 1849, ce n'est pas contre le Magyar, c'est contre le Juif que se tournerait la fureur du paysan.

Mais quand il faut s'amuser, le Roumain oublie facilement pour un jour sa rancune et sa misère. Un dimanche, j'eus le plaisir d'assister aux danses valaques, et jamais, je le crois, je n'avais vu un pareil entrain,



Garçons de noces à Kolosvar. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie de M. Veress.

si ce n'est peut-être chez les nègres des Antilles. La salle de bal était bien petite : on y suffoquait de chaleur et de manque d'air ; même les simples assistants étaient baignés de sueur ; mais les groupes de danseurs, tout pomponnés et chamarrés, tournoyaient et bondissaient à l'envi. L'espace était si étroit pour la foule qu'il fallait presque tourner sur place et gagner en hauteur par des sauts l'espace qui manquait en largeur. N'importe, le rhythme de la danse n'en était point troublé ; au-dessus du tourbillonnement des couleurs entre-croisées à l'infini par les robes et les vestes flottantes, les bras et les têtes se balançaient en cadence rapide. Si puissant était l'élan de joie qui faisait pirouetter toute la salle, que malgré moi je me sentais presque entraîné dans le vertige de la ronde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans de la vallée de Sebes Körös. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie de M. Veress.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce jour-là, les Magyars dansaient aussi. Quoique les rapports de voisinage aient singulièrement égalisé les mœurs, et que les hommes des deux races dansent la *csarda* hongroise, cependant je crus remarquer un certain contraste. Il me sembla que les Valaques ont plus de grâce naturelle, tandis que la danse des Magyars, moins animée, est peut-être plus digne. Le danseur hongrois est fort poli, fort gracieux, mais on dirait que sa politesse est de convention pure; la danseuse ne paraît l'intéresser que fort peu. C'est de sa propre personne surtout qu'il paraît enchanté. Il excelle à danser le « cavalier seul. » Alors il tourbillonne sur un pied, relève les bras en signe de triomphe, se cambre et se penche tour à tour, balance son buste, tantôt avec une douce nonchalance, tantôt avec une ardeur fébrile. Ses rubans et ses franges voltigent autour de lui comme des flammes en mêlant leurs couleurs; ses éperons et ses grelots résonnent, mais ce bruit argentin ne lui suffit pas; tout en bondissant il se penche pour frapper ses bottes, et quand la fatigue l'accable, quand la sueur ruisselle de son front, il s'exalte encore par des glapissements sauvages.

La bonne entente me parut complète entre les danseurs des deux nations. Les Magyars eurent même l'obligeance d'envoyer les violoneux tsiganes à leurs amis les Roumains, qui n'avaient pas de musique ce jour-là. Les seuls qui manquaient à la fête étaient les moissonneurs szeklers, paysans à la grande taille, à la figure placide, à la démarche lente, qui, par le costume et les allures, m'avaient paru la veille fort semblables à nos campagnards périgourdins. Peut-être avaient-ils profité de ce jour de repos pour aller à Kolosvar visiter un de leurs camarades, condamné à la prison pour je ne sais quel méfait. Avec un sentiment de piété vraiment touchant, tous les parents et amis du prisonnier, hommes et femmes, avaient fait le long voyage des frontières de la Moldavie à la vallée du Szamos, afin de porter une parole de consolation à l'affligé; ils n'avaient pris la faucille que pour payer leurs frais de déplacement. Certes, les Huns ont laissé en Europe de bien terribles souvenirs; mais à en juger par ce trait de leurs descendants, les Szeklers, ils n'étaient pas les monstres que nous dépeint la légende!

IV

Szamos-Ujvar et les Arméniens. — Le roi Matthias. Rosza Sandor.

Je ne pouvais quitter la vallée du Szamos sans aller visiter la ville arménienne de Szamos-Ujvar. On me l'avait vantée comme la plus propre et la mieux construite des cités transylvaines, et j'espérais y trouver quelques édifices d'une forme originale, ayant sur leurs murs comme un lointain reflet du soleil de la Perse. Cette espérance fut déçue. Les maisons arméniennes ne diffèrent des maisons hongroises par aucun trait d'architecture et ne rappellent certainement pas les demeures d'Érivan et d'Ordubad; mais elles ont du moins sur celles de Kolosvar l'avantage de ne pas être bordées de rigoles nauséabondes; des mares croupissantes ne sont point éparses dans les rues, et la ville possède dans une île du Szamos un jardin public avec massifs de verdure, théâtre et pavillon musical. C'est là une véritable originalité dans une contrée où l'intérêt commun n'est guère pris à cœur. Les descendants des Haïkanes asiatiques ne sont pas peu fiers du contraste agréable que présente leur petite résidence, comparée aux villes délabrées des Magyars et des Roumains du voisinage.

Les Arméniens de Szamos-Ujvar sont catholiques unis. Leur église, qui domine les maisons basses de sa lourde nef, n'offre rien de précieux, quoique le sacristain y montre, avec force exclamations admiratives, un prétendu tableau de Rubens. Une armoire renferme d'antiques vêtements surchargés de broderies d'or et d'argent qui servaient jadis à la célébration des rites, et, sur l'autel, sont exposés des livres arméniens que l'on sait lire encore, mais que personne ne comprend. Ce qui nous intéressa le plus dans notre courte visite, ce fut la conversation de l'Arménien et de son fils qui nous servaient de guides. Ils étaient tous les deux pleins de cet étrange patriotisme qui ne tient ni à la terre, puisque les Arméniens sont campés sur un sol étranger, ni même à la race, puisque les sectateurs de rites différents n'ont plus de rapports les uns avec les autres, mais seulement au lien religieux. En nous parlant de leur communauté, nos deux interlocuteurs avaient les yeux petillants de joie. Ils nous vantaient avec enthousiasme la science de leur curé, la bonne tenue de leurs écoles, la prospérité de leurs marchands. Ayant demandé quelques renseignements sur les Juifs, je m'aperçus que j'avais touché le point sensible : « Oh! s'écria vivement le fils, ils ne réussissent pas ici, et d'ailleurs le choléra en a tué la moitié. » Le vieil Arménien, charmé de la repartie, crut cependant devoir intervenir pour réprimer l'intempérance de langue de son héritier.

Sortis de l'église, nous passâmes quelques heures à visiter les magasins, à flâner dans les rues et le jardin public, à baguenauder au bord de la rivière; mais, durant toute la promenade, il nous fut impossible de voir une Arménienne; seulement une fois, nous crûmes apercevoir derrière un double vitrage une figure féminine jetant un regard furtif sur les étrangers, et dans le jardin public, deux ombres à longues robes s'enfuirent rapidement devant nous. Les Arméniens de Szamos-Ujvar ne sont pas d'une jalousie tout à fait aussi féroce que leurs compatriotes de la vallée de l'Araxe; ils ne condamnent point leurs femmes à une véritable captivité; ils n'interdisent pas à la jeune épouse de parler même à son frère et à son père, et n'assurent pas l'observation stricte de cette règle par un bandeau placé devant la bouche, sorte de bâillon qui rend tout langage impossible; mais, sans être aussi barbares que les anciennes mœurs les autoriseraient à l'être, ils sont encore singulièrement rigides,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la vie de leurs femmes s'écoule presque tout entière dans le gynécée. Il y a quelques années, lorsque le gouverneur hongrois fit tracer la grand'route qui parcourt la vallée du Szamos, les ingénieurs pensèrent naturellement à faire passer le chemin par la ville commerçante de Szamos-Ujvar; mais les négociants de l'endroit, qui pourtant comprennent fort bien l'importance capitale de transports faciles, refusèrent énergiquement le cadeau qu'on voulait leur faire. Ils craignaient que la route, en amenant des étrangers, n'augmentât la curiosité de leurs femmes, ne leur donnât le goût du monde et des voyages, ne les rendît vaines et coquettes. A la fin ils obtinrent gain de cause, grâce à leurs écus, et leur ville ne se rattache qu'indirectement au réseau des grandes routes par une longue allée de peupliers et un pont de bois jeté sur le Szamos. Auront-ils aussi la bonne fortune d'éviter le chemin de fer dont on les menace, ou bien l'esprit mercantile, surexcité à la vue des locomotives et des wagons, leur fera-t-il changer d'avis?

Quoi qu'il en soit, il semble probable que les Arméniens cesseront bientôt de former un groupe distinct au milieu des races diverses de la Transylvanie. Leurs familles sont peu nombreuses, surtout en comparaison de celles des Roumains ; en outre, un mouvement d'émigration constant vers Pesth, Vienne et les autres grandes villes de l'Occident, réduit leurs colonies; enfin, ceux qui restent, quoique souvent reconnaissables à leur lourde chevelure noire, à leurs yeux en amande, à leur teint brun, à leurs lèvres épaisses, se « magyarisent » peu à peu ; ils ont perdu leur langue, ils modifient leurs mœurs, et leur histoire commence à se confondre avec celle des Hongrois qui les ont accueillis dans leur exil. Un exemple bizarre de ce phénomène de magyarisation s'offrit à nous pendant notre courte promenade. Un gentilhomme de la meilleure mine vint au-devant de nous avec le plus aimable sourire et nous adressa quelques paroles de politesse. Ce personnage est un Arménien atteint de la folie des grandeurs : mais au lieu de s'imaginer qu'il est le fabuleux Haïk, le divin saint Grégoire ou tel autre grand homme de l'histoire arménienne, il s'est transfiguré en roi Matthias. C'est parmi les gloires de la Hongrie qu'il a choisi son héros.

Si nous eûmes l'honneur de recevoir du « roi Matthias » une gracieuse inclinaison de tête, en revanche nous ne songeâmes même pas à nous faire présenter au personnage le plus illustre de toute la contrée, au fameux Rosza Sandor, dont le nom a retenti dans toutes les bouches hongroises. C'est lui qui fut le plus hardi « betyar, » le brigand le plus audacieux qui ait jamais fait trembler les populations de la « puszta. » On frissonnait en entendant son nom, mais on était fier que la Hongrie eût donné le jour à un homme aussi vaillant. Quand vint la guerre de l'indépendance, il cessa d'être brigand pour devenir héros; Petoefi chanta ses exploits, et dans tous les camps résonnaient des refrains en l'honneur du betyar. S'il avait eu la chance de mourir sur quelque champ de bataille, la légende, qui s'était emparée de lui, l'aurait presque divinisé; elle en aurait fait un redresseur de torts, un chevalier de la justice, parcourant les plaines à la recherche de violents à punir et d'innocents à défendre. Malheureusement il vécut et sortit un jour de la forteresse. Redevenu simple scélérat, il se mit à la tête d'une bande d'assassins et de voleurs, et quand on réussit enfin à s'emparer de sa personne, il se trouvait avoir sur la conscience la bagatelle de quelques milliers de crimes, poids qu'il portait d'ailleurs sans faiblir. Il fallut bien se résoudre à remettre le grand homme au cachot, et c'est la prison de Szamos-Ujvar qui eut l'honneur de le recevoir au nombre de ses hôtes. Peut-être étaient-ce des amis enthousiastes de Rosza Sandor qui, au plus fort du choléra, ont fait donner la clef des champs aux prisonniers de trois villes de Hongrie, sous prétexte que l'épidémie pourrait trouver dans les cachots un foyer d'où elle viendrait ensuite ravager le pays; mais, s'il en est ainsi, les Arméniens de Szamos-Ujvar ont su fermer l'oreille aux perfides informations, et Rosza Sandor est resté sous les verrous.

V

Le musée de Kolosvar. — Thorda et son histoire.

Aux petites promenades dans le voisinage de Kolosvar devait succéder une longue excursion dans les montagnes de la Transylvanie occidentale. Pour faire ce voyage nous étions trois amis, tous bien disposés à jouir de la bonne nature. A nous trois, nous pouvions, par la diversité des langues, donner une idée de ce que la Transylvanie est en grand. L'un de nous, vrai Magyar, quoiqu'il porte un nom croate, parlait à l'un de ses compagnons dans sa langue maternelle, à l'autre en allemand ; le deuxième, Magyar aussi, mais peu maître de l'allemand, conversait à droite en hongrois, à gauche en français; le troisième, Français de race et de langue, devait tour à tour employer le français et le germain; enfin, lorsque nous rencontrions un paysan, Roumain presque toujours, il fallait parler l'idiome valaque, connu d'un seul d'entre nous. Nous n'étions que trois, pourtant quatre langues nous étaient indispensables, sous peine d'avoir recours à la mimique.

Malgré le choléra, Kolosvar était pour nous le point de départ nécessaire. C'est là que nous devions terminer nos petits préparatifs de voyage. Nous profitâmes de nos quelques heures de séjour à Kolosvar pour visiter le Musée géologique, en compagnie de M. Brassay, le savant de la Transylvanie qui connaît le mieux sa patrie et qui contribue le plus à la faire aimer par la rare obligeance avec laquelle il accueille les étrangers. Guidés par lui, nous eûmes le plaisir de voir dans les salles du Musée un véritable résumé de toutes les régions minières que nous allions bientôt parcourir; parmi tant d'autres richesses dont surabonde la terre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Forêts, on nous montra aussi des blocs de cette admirable roche blanche et violacée, la ditroïte, qui servira bientôt peut-être à fournir les plus somptueuses colonnes que l'homme aura encore élevées.

Il était déjà nuit profonde quand nous arrivâmes à Thorda, lieu de notre première étape. Cette ville, essentiellement magyare, quoique les Allemands persistent à lui donner le nom de Thorenburg, est située aux bords de l'Aranyos ou rivière de l'Or, sur les dernières pentes d'un seuil de montagne qui sépare les bassins du Maros et du Szamos. Thorda est une des localités les plus fameuses de la Transylvanie : de l'autre côté de l'Aranyos s'étend la grande plaine nommée par les Valaques le « Pré de Trajan, » parce que l'empereur romain y écrasa dans une dernière bataille leurs ancêtres encore barbares. D'autres grands conflits y ont eu lieu entre les différents peuples qui se sont disputé la Transylvanie, car Thorda est le lieu de passage naturel entre les deux plus importants bassins fluviaux de la contrée, et tout conquérant cherchait à s'emparer au plus tôt de cette clef stratégique. Les milices nationales, nous apprend M. de Gérando[1],



Paysans de la vallée de Kalota, près de Csucsa. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie de M. Veress.

campaient tous les ans dans cette plaine des batailles, à laquelle les Hongrois donnent le nom de Champ-Croisé ou Champ des Croisés (Keresztes-mezö), et c'est là qu'au moment du départ pour une expédition de guerre le général venait recevoir les acclamations de ses soldats.

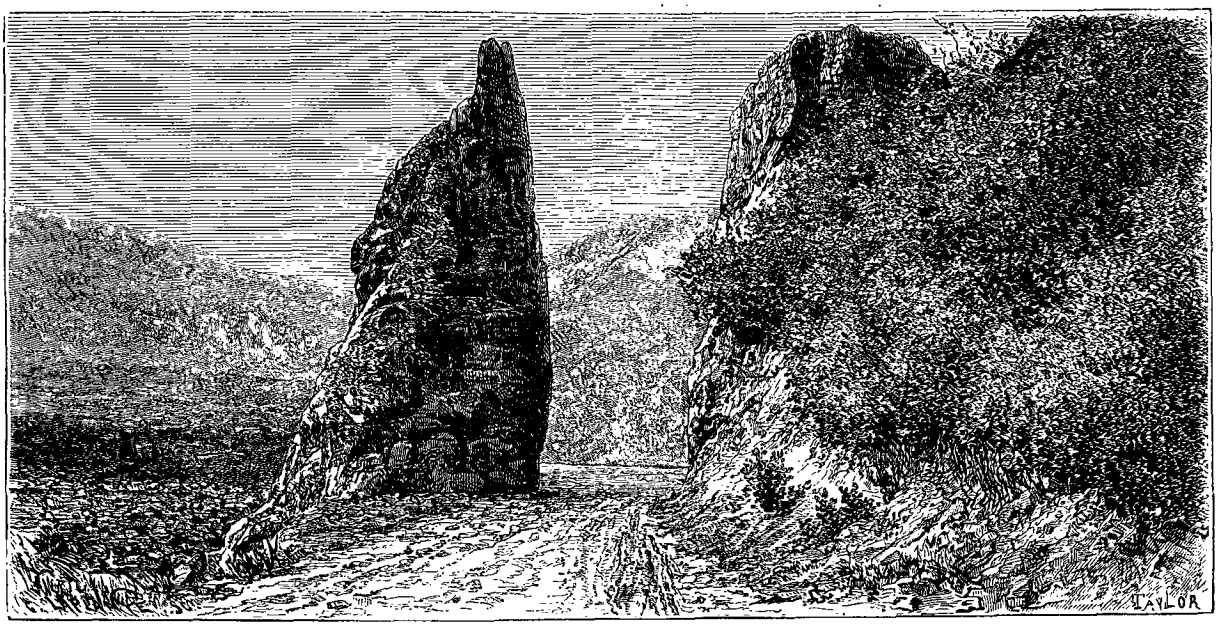
Le nom de Thorna rappelle aussi d'autres souvenirs que ceux de la guerre. C'est dans cette ville que Magyars, Szeklers et Saxons formèrent, en 1545, le pacte d'alliance qui constituait la « Trinité transylvaine » aux dépens de la gent serve et méprisée des Valaques. Là aussi, vingt-cinq années plus tard, la Diète proclama pleine et entière liberté de conscience pour tous les habitants du pays : décision fort honorable, mais vaine s'il en fut, car bientôt l'ère des persécutions religieuses commença dans la Transylvanie, et ne fut pas moins terrible que dans le reste de l'empire autrichien.

Élisée Reclus.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. *La Transylvanie et ses habitants.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rocher de la Vierge. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

VOYAGE

AUX RÉGIONS MINIÈRES DE LA TRANSYLVANIE OCCIDENTALE,

PAR M. ÉLISÉE RECLUS[1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

La formation salifère en Transylvanie. — Les salines de Thorda. — Le puits de Joseph. — Le puits de Thérèse. — Le puits effondré.

L'exploration géologique de la Transylvanie a révélé que dans leur ensemble toutes les formations récentes occupant la grande plaine ondulée du Mezöseg, au centre même du pays, peuvent être considérées comme une sorte de couvercle posé sur une immense couche saline impure, reste d'un ancien bassin lacustre évaporé. Ce banc de sel, qu'il serait facile d'exploiter soit directement, soit au moyen des six cents sources salines qui en jaillissent, n'a pas moins de vingt-cinq mille kilomètres carrés; mais en outre de ces richesses minières, vraiment inépuisables, contenues dans les profondeurs du sol, la Transylvanie possède d'énormes quantités de sel qui viennent affleurer à la surface, et que les pluies lavent et sculptent en formes bizarres. A Parajd, dans la haute vallée d'un affluent du Maros oriental, on voit même une véritable montagne de sel pur dont le dôme surbaissé n'a pas moins de sept kilomètres de tour et contient, dit-on, deux fois autant de matériaux que la fameuse montagne saline de Cardona, en Catalogne. Ailleurs, on aperçoit une soixantaine de pyramides salines dressées sur le sol argileux comme les tentes d'une armée.

La couche saline de Thorda n'a pas, comme la montagne de Parajd, l'avantage de pouvoir être facilement exploitée en carrière, mais elle est beaucoup mieux située pour le débouché de ses produits dans le pays de consommation, c'est-à-dire dans la plaine hongroise. A la base même des salines de Thorda serpente la rivière Aranyos, chemin naturel qui porte les blocs de sel gemme dans les villes riveraines du Maros et de la Tisza. C'est à ce privilége commercial que Thorda, l'antique *Salinæ* romaine, doit sans doute d'être une ville minière depuis les premières lueurs de l'histoire dace. Actuellement, ses roches fournissent en moyenne vingt mille tonnes de sel gemme par an; si cela était nécessaire, on en retirerait facilement le centuple.

La grande mine de Thorda est au nord de la ville.

1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le wagon nous a bientôt transportés dans l'intérieur de la colline de sel, sur une corniche qui domine l'une des grandes salles d'extraction. D'en bas monte une sourde rumeur de voix et d'échos. Une légère brume emplit l'espace indéfini que cherche à percer le regard. De petits points lumineux ou plutôt des lueurs voilées errent dans l'immense puits, mais nous ne distinguons point de travailleurs, ni même une ombre indécise qui rappelle la forme humaine. Nous cherchons vainement un indice, un point fixe, qui permettent de nous rendre compte de la profondeur de l'abîme; pour le vertige, il est sans fond; mais en réalité, il a cent quarante-quatre mètres du pavé à la voûte, hauteur à peu près égale à celle de la flèche de Strasbourg ou de la Grande Pyramide.

Un interminable escalier tournant taillé dans le sel cristallin nous permit de descendre et nous fit déboucher tout à coup sur le palier de la grande salle, au milieu du monde affairé des mineurs. Les ouvriers, Hongrois pour la plupart, sont nus jusqu'à la ceinture, car leur travail est rude et leur corps est presque toujours baigné de sueur. Postés deux par deux sur une espèce de marche taillée dans la roche saline, ils travaillent à la détacher du fond. Tous leurs mouvements sont égaux et rhythmés; ils se baissent et se relèvent en même temps, leurs pics tombent à l'instant précis sur la ligne qui marque la limite de séparation entre deux blocs. D'abord, ils s'occupent de détacher latéralement la pierre, puis ils la dégagent au-dessous par des coups de pic portés horizontalement. Un son clair de la roche leur annonce que la masse de sel est enfin libre. Ils s'en assurent au moyen d'un levier, puis ils s'essuient le front et se reposent un instant avant d'entamer un autre bloc. Ce labeur est fort dur, mais il est assez bien payé proportionnellement au taux moyen des salaires en Transylvanie. Chaque longue pierre de sel est débitée en quartiers de cinquante kilogrammes, pour lesquels le mineur reçoit de dix-sept à dix-huit centimes; or il peut en tailler de vingt à vingt-six suivant sa force et la dureté de la roche. C'est donc environ cinq francs qu'il gagne par journée de travail, évaluée à dix heures. D'ordinaire, c'est à quatre heures du matin que l'ouvrier se met à la besogne; il travaille jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis remonte à l'air libre et s'occupe de soigner sa vigne, car il est presque toujours propriétaire. C'est même à son aisance relative qu'il doit d'être mieux payé que d'autres ouvriers : si le salaire était trop bas, il ne serait point forcé par la misère à l'accepter.

Le mode d'exploitation s'est modifié pendant le cours des siècles. Les excavations ont maintenant la forme de coupoles ou de cloches; à mesure que le travail avance, la mine s'approfondit et s'élargit à la fois, mais de manière que les parois de l'enceinte se rapprochent de la verticale, afin de soutenir le poids des masses supérieures. Enfin, on a imaginé récemment de tailler la roche en longues nefs, dont les parois latérales se rejoignent en voûtes comme celles des casemates. C'est ainsi que sont exploitées les mines de Maros-Ujvar, et l'on commence à travailler de la même manière dans une partie des mines de Thorda; mais l'ancien mode d'exploitation n'est point abandonné pour cela, et l'endroit où le plus grand nombre de mineurs se trouve réuni est le « puits de Joseph », dans lequel notre cicérone nous avait d'abord introduits. On a déjà retiré de cette énorme cavité quatre cent mille mètres cubes de sel gemme, et les ouvriers ne cessent de l'approfondir.

La plus grande des salles, le puits de Thérèse, n'avait pas moins de cent cinquante-six mètres de profondeur, avec un diamètre correspondant. Sa coupole, creusée dans le sein de la roche, était peut-être la plus vaste de toutes celles qui sont dues au travail de l'homme; en tout cas, elle n'avait point d'égales parmi celles que les architectes ont élevées pour les cathédrales et les palais. On se fatigua de la creuser et de l'élargir davantage : c'eût été en effet une idée bizarre de persister à la recherche du sel dans les grandes profondeurs, alors qu'au niveau même de la plaine voisine on le trouve en quantité surabondante. La mine de Thérèse a donc été abandonnée.

Au sortir du puits de Thérèse, le gardien nous fit monter par un petit escalier creusé comme tous les autres dans le sel vif. Bientôt un rayon de soleil vint faire scintiller le cristal éclatant des parois; le guide souleva une planche cadenassée, puis ouvrit la porte d'un hangar; nous étions à l'air libre. L'espace qui nous entourait était un vrai désert d'Afrique. Des talus d'argile grisâtre nous cachaient l'horizon de la plaine et des montagnes; des falaises de sel impur dressaient à côté de nous leurs aiguilles nuancées de rose, de bleu, de vert, par les substances qui s'y trouvent mêlées; des salsoles, des salicornes, maigre végétation des plages marines, montraient dans les creux leurs tiges et leurs feuilles d'un bleu pâle; dans le fond une traînée de sel éclatant indiquait par ses méandres le lit où coule un ruisseau pendant la saison pluvieuse : des mares d'eau salée, bordées d'une collerette blanche comme la neige, apparaissaient au fond des cavités en forme de cratères. Un soleil impitoyable, dont le sol réfléchissait la chaleur et la lumière, nous torréfiait le crâne.

Les mares du plateau indiquent la position exacte des puits effondrés. Un de ces gouffres, qui s'est ouvert en 1872, est toujours en voie de formation; on peut en prendre sur le fait tout le travail géologique. En s'écroulant au fond de la mine, les fragments de la voûte ont fait remonter l'eau salée qui s'était accumulée pendant des siècles d'oubli, et de grosses poutres, qui servaient autrefois de cadres de soutènement, se sont élevées à la surface; du bord du cratère, on aperçoit toutes les boiseries enchevêtrées en radeau sur l'eau jaunâtre. Les talus de l'ouverture, encore très-rapides, n'ont pas atteint leur pente de stabilité et ne cessent de s'effriter, tantôt par grandes masses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

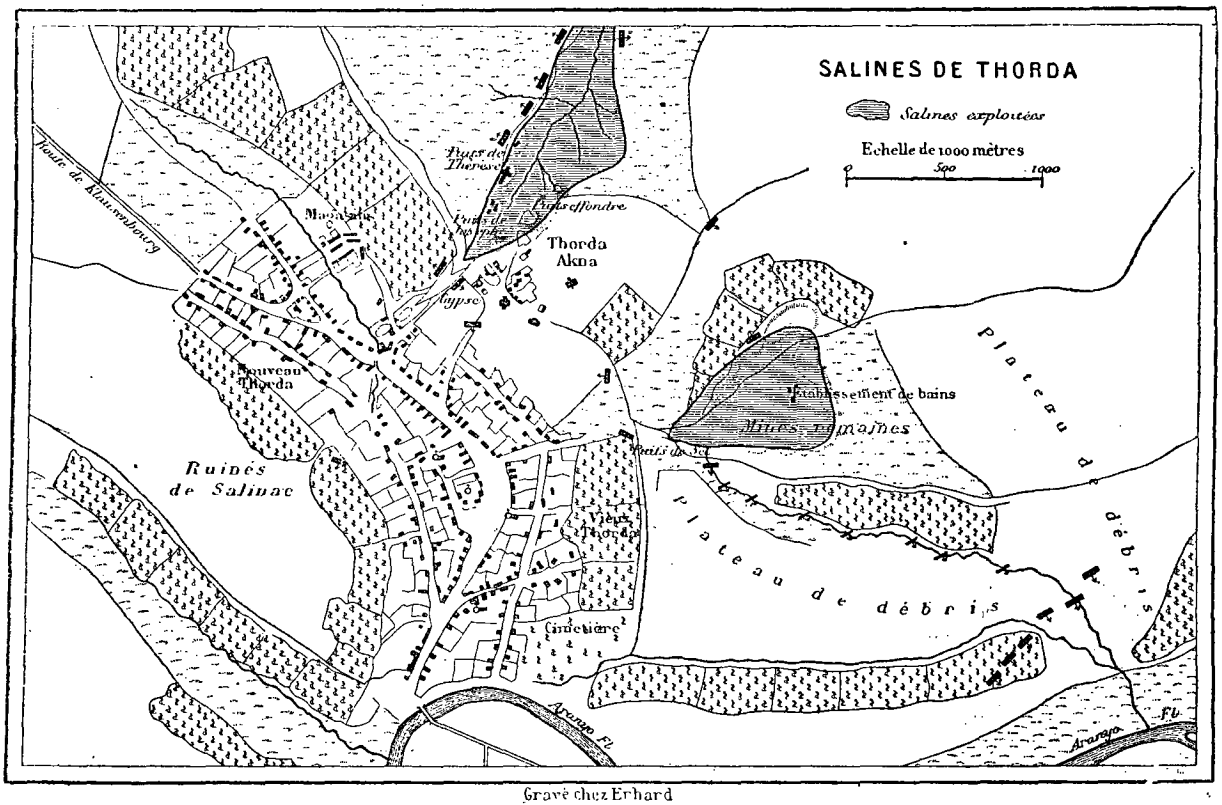
tantôt en menus débris ; la terre glisse de toutes parts en petites avalanches comme dans un immense sablier ; on dirait que le gouffre attire tous ces fragments, tant le mouvement et le bruit de l'entonnoir contrastent avec le silence et l'immobilité de l'espace environnant.

VII

La « clus » de Thorda. — La plaine de Keresztes.

A l'ouest de Thorda s'élèvent des coteaux nus, gris, maussades, qui semblent au premier abord ne devoir point recéler de curiosités naturelles. Pourtant on nous montrait de loin une fente semblable à l'issue d'un ravin et l'on nous décrivait cette brèche comme un admirable défilé de montagne. Il nous convint de nous laisser persuader et nous nous mîmes en route.

Le chemin, fort malaisé, semé de pierres et d'un versant périlleux, contourne une colline où çà et là des roches d'albâtre, blanches comme la neige, percent la mince couche de terre revêtue de chardons, de graminées et de mousse. Au delà d'un petit col, nous descendons dans une prairie tortueuse où serpente un ruisselet sous le feuillage des herbes. Nous en suivons le cours et bientôt nous arrivons devant un moulin tout enfariné, posé comme par aventure au milieu des cascatelles. Une charmante Roumaine file à l'entrée de la cabane. Son mari, superbe jeune homme aux longs cheveux blonds et au sourire bienveillant, nous fait entrer dans sa demeure, nous questionne



Gravé chez Erhard

discrètement et nous laisse contempler ses images saintes, vieux cadres byzantins, qui pour un collectionneur de tableaux symboliques auraient un certain prix.

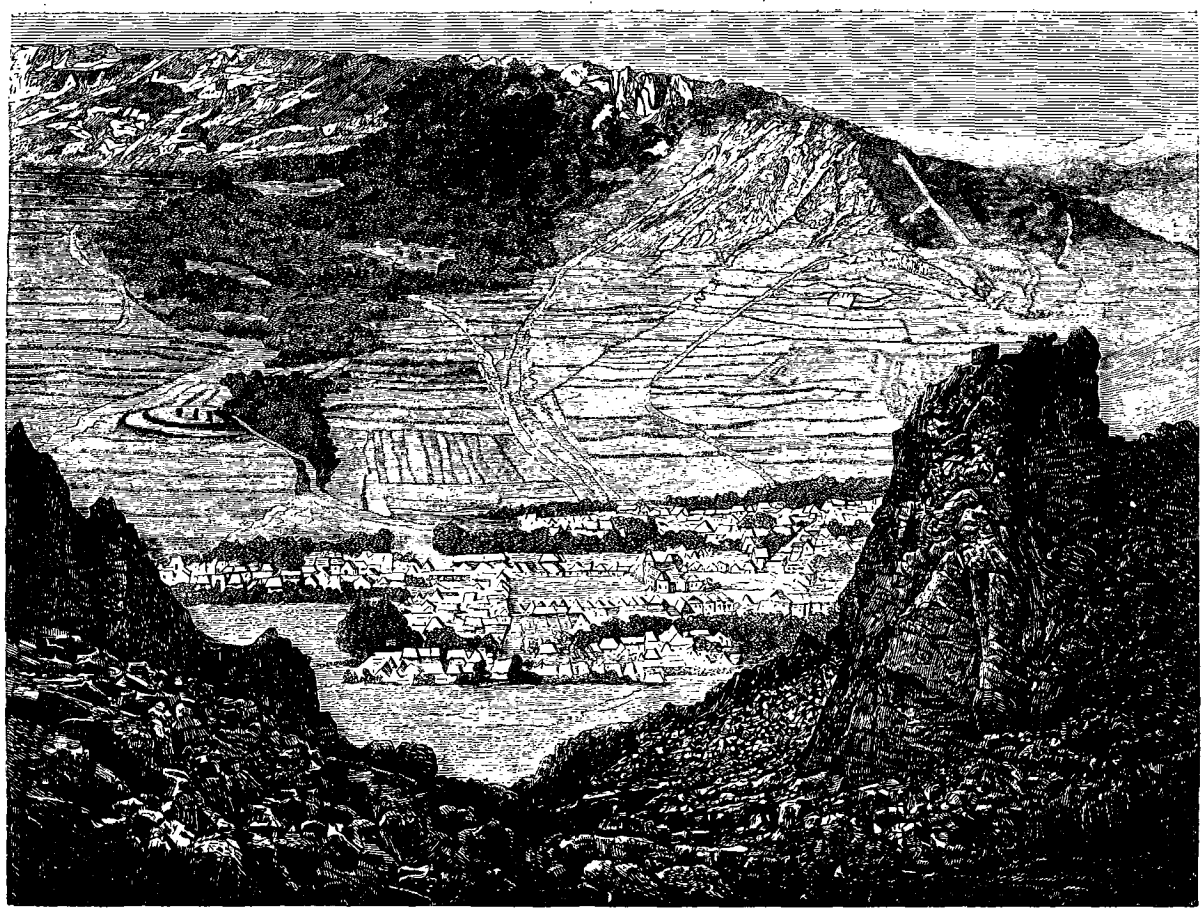
Ce moulin est situé à l'entrée même du défilé. C'est là que la colline aux pentes monotones se déchire pour former deux parois de roches blanches ou d'un jaune doré, que parsèment des constellations de mousses noirâtres. De saillie en saillie, le regard monte jusqu'au ciel, semblable à un long voile bleu tendu au-dessus de l'étroit corridor ; en bas, on est comme perdu dans l'ombre humide. Nous sommes dans une vraie « clus » comme celle de nos Pyrénées-Orientales et de nos Alpes-Maritimes, ou, si l'on veut, dans un *cañon* pareil à ceux que se sont creusés les rivières du Nouveau-Mexique et du Colorado.

Une des pointes déchiquetées qui dominent la clus est percée de part en part et laisse passer un faisceau de lumière ; d'autres cavernes apparaissent au contraire comme des gueules noires ouvertes dans l'épaisseur du roc. Deux de ces antres offrent cette particularité remarquable, et dont il existe peu d'exemples, de ne former en réalité qu'une seule et même grotte coupée en deux par la déchirure de la gorge. On en voit les gigantesques portails se correspondre assez exactement des deux côtés du défilé : un torrent d'eau en évida les roches à l'époque où la coupure transversale, pratiquée, dit la légende, par le tranchant d'épée de saint Ladislas, n'avait pas encore eu lieu, et où la colline

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne composait qu'une seule masse. Des fugitifs, successeurs probables des hommes de l'âge de pierre, ont fortifié l'entrée de ces deux cavernes, et les débris des portes gisent épars sur les talus. Des légions de chauves-souris peuplent maintenant les rues des deux anciennes villes souterraines.

Le défilé n'est pas très-long; mais nous nous y étions attardés. Laissant de côté le ruisseau qui s'engage entre des masses porphyriques sans beauté, nous escaladâmes à la hâte un promontoire pour redescendre au village de Meskö, bâti sur un rocher d'albâtre qui domine le cours de l'Aranyos. C'est là que nous attendait, depuis quelques heures, l'équipage envoyé au-devant de nous par un Magyar hospitalier. Pressés de rentrer à l'écurie, les quatre chevaux ardents nous emportèrent au galop; mais plus d'une fois ils eurent à ralentir le pas, car le chemin que nous suivions est une vraie route transylvaine, tantôt facile, là où la nature en a fait tous les frais, mais presque partout raboteuse, coupée de fossés pierreux, hérissée de buttes et de cailloux, bordée de précipices. C'est donc avec un certain plaisir que nous aperçûmes dans la plaine de Keresztes, au milieu de l'ancien « Pré de Trajan, » le groupe de hauts peupliers derrière lequel se cachait



Vue de Torotzko. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

la maison où fumait pour nous le repas du soir. Quelle charmante retraite que cette simple demeure de campagnard hongrois! Elle n'a point de prétentions à l'architecture, mais qu'il est agréable d'en monter l'escalier de bois et de se promener sous la spacieuse véranda, vers laquelle les arbustes odorants du jardin inclinent leurs rameaux chargés de fleurs! A travers le feuillage on aperçoit les étables et les granges disposées autour d'une vaste cour herbeuse; un ruisseau jaillissant en grande source coule bruyamment au delà d'un rideau d'arbres, puis, après un cours de quelques centaines de mètres, va se perdre sous les saulaies de l'Aranyos. Il me semblait être transporté de nouveau dans une plantation de la Louisiane, et certes, l'hospitalité cordiale qui nous accueillit à l'intérieur était de nature à me confirmer dans cette illusion.

VIII

La vallée de l'Aranyos. — Le rocher de la Vierge. — Torotzko; son histoire, ses habitants, ses mines de fer.

De bonne heure, le lendemain, notre voiture traversait la plaine fertile où le peuple indiscipliné des Daces essaya vainement de soutenir le choc des armées de Trajan, et nous voyions s'agrandir devant nous l'ouverture de la vallée de montagnes d'où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



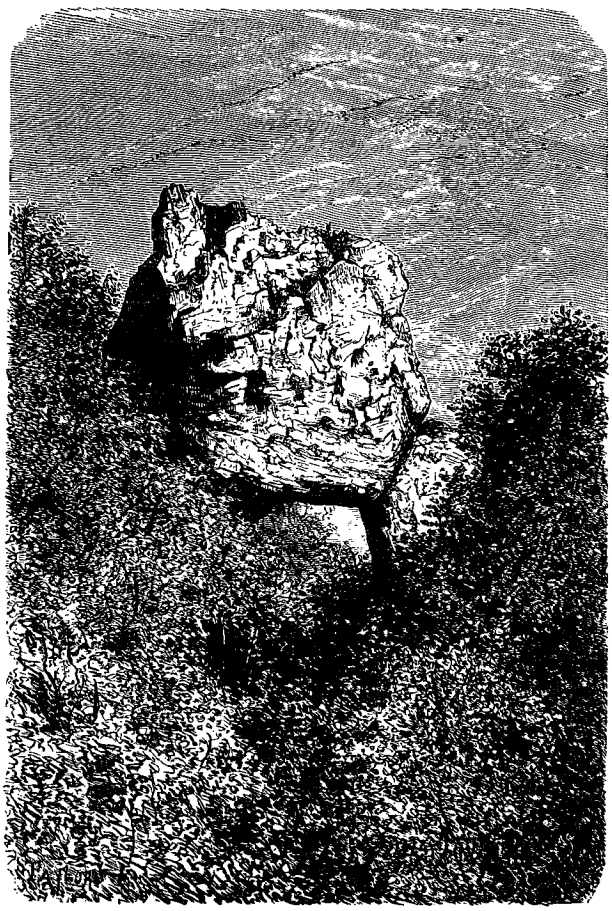
Magyars de Torotzkó. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie de M. Veress.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'échappe le haut Aranyos. Nous allions entrer dans le célèbre pays minier qui fut pour les peuples d'Europe, avant la découverte de l'Amérique, le principal trésor de métaux précieux.

L'entrée de la gorge, vraie porte triomphale, est formée par une brèche que les ingénieurs ont taillée pour la route à travers la roche de porphyre. L'espèce d'obélisque laissé au nord du torrent porte le nom de Leany-Kö ou Rocher de la Vierge, à cause d'une jeune princesse que les Tartares auraient assiégée dans le castel romain, et qui se serait échappée à la faveur de la nuit pour aller chercher un refuge sur cette pierre. Il faut bien que cette jeune fille ait été quelque peu fée pour aveugler ses ennemis et les empêcher de la voir sur son haut piédestal.

Les mines du groupe de l'Aranyos les plus rapprochées de Thorda sont celles de Torotzko, situées dans une vallée latérale au sud de la rivière. Les montagnes de ce district ont, paraît-il, de nombreux gisements de plomb, de galène, de vif-argent; mais depuis un temps immémorial, les habitants du pays n'utilisent que les mines de fer. C'est à cette industrie qu'ils ont dû pendant des siècles leur prospérité exceptionnelle et le plus précieux de tous les biens, la liberté. Leur profession de mineurs et de fabricants d'armes et d'outils leur avait valu le privilége de se gouverner eux-mêmes.



Porte de rocher. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

Pendant que notre attelage gravissait lentement la route qui monte de la vallée de l'Aranyos en serpentant sur les pentes inférieures de la montagne de Szekel-kö, un de mes compagnons me racontait sommairement l'histoire de la bourgade minière. Au dixième siècle déjà, une colonie de Magyars exploitait les mines de la contrée, mais le mode de travail était des plus barbares; les premières fonderies permanentes furent établies par des colons autrichiens du district d'Eisenwürzel. Ces habiles mineurs s'entendirent facilement avec les gens du pays, adoptèrent la langue et les mœurs des Magyars et se fondirent complétement avec le reste de la population. Une seule coutume rappelle l'ancienne influence germanique : lors des banquets de noces, ce sont les invités qui achètent le vin.

Mais à part cette coutume, qui scandalise les Hongrois des autres districts, les mœurs des habitants de Torotzko contrastent favorablement avec celles de la plupart des Transylvains. Chez eux, les femmes sont honorées et jouissent d'une grande liberté; l'instruction est généralement répandue; hommes et femmes, tous savent lire, écrire, calculer, tous connaissent l'histoire du pays; la langue magyare est parlée avec une pureté presque littéraire; l'amour du travail est la vertu générale.

En arrivant à Torotzko, notre premier soin fut de nous mettre en quête de l'auberge; mais nous fîmes en vain le tour de la grande place qui, à cette heure de la journée, était un vaste Sahara de sable brûlant. Toutes les maisons, bâties en pierres solides, et non pas en pisé ou en bois comme la plupart des édifices de la Transylvanie, nous étonnaient par leur propreté. Toutes présentaient, du côté de la rue, une façade uniforme, ornée de colonnes engagées et de grossières sculptures : ce n'est pas de l'art, mais du moins l'architecte a-t-il eu de bonnes intentions dont il nous faut lui savoir gré. Cette reconstruction générale de toute une partie de la ville et çà et là quelques emplacements encombrés de poutres calcinées, nous apprenaient que Torotzko avait été récemment dévastée par un incendie. Le travail de restauration n'était pas encore achevé, et l'auberge était au nombre des bâtisses en retard. Il nous fallut donc faire appel à l'hospitalité hongroise.

Nous avisâmes un indigène perché sur un toit, et quelques paroles polies nous suffirent pour voir la porte s'ouvrir toute grande devant nous. La chambre d'honneur, dans laquelle nous fûmes introduits, n'était pas très-spacieuse; mais, grâce à un ordre merveilleux et à un véritable génie d'arrangement, une multitude d'objets divers, tous d'une exquise propreté, avaient trouvé place dans l'étroit réduit. Des lithographies représentant les patriotes hongrois des années révolu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tionnaires, des enluminures, des photographies couvraient une partie des murs soigneusement blanchis à la chaux; des pots historiés, des vases aux couleurs éclatantes étaient suspendus aux poutrelles; les bancs, la table, le bois de lit étaient peinturlurés de fleurs dans le goût oriental; un beau poêle ornementé, autour duquel un banc de pierre permet à la famille de s'asseoir en rond, occupait un coin de la pièce; sur le lit, haut d'un mètre et demi et revêtu de tentures brodées, quatre énormes coussins, disparaissant presque sous les broderies rouges, montaient en étages jusqu'au haut de la chambre; des housses magnifiques recouvraient toutes les étoffes; des pièces de toile, ornées de dessins rouges et noirs, d'un goût charmant, étaient suspendues à tous les endroits du plafond laissés vides par les pots et les aiguières. On nous apprit que, dans la plupart des maisons de Torotzko, des livres, en rangs pressés, sont attachés aux poutres comme le sont les saucisses et les jambons dans les fermes de la France méridionale; mais chez nos hôtes, les belles-lettres n'étaient représentées que par un livre de poésies patriotiques. Nous osions à peine nous remuer dans ce petit musée, de peur de heurter quelques bibelots ou de froisser une étoffe, et pourtant la dame de la maison trouva le moyen de nous y servir les repas et de nous y installer commodément pour la nuit sans rien déranger à l'ordre général. Le lendemain, quand nous prîmes congé de nos hôtes, la chambre que nous venions de quitter avait repris son aspect de sanctuaire.

L'aisance est générale à Torotzko, ainsi que le témoigne la richesse des costumes de fête, où se mêlent les modes allemandes du moyen âge à celles de la Hongrie et de l'Orient. Les femmes mariées et les jeunes filles, les garçons et les hommes faits, se distinguent



Chambre d'une habitation de Szeklers. — Dessin de L. Baader, d'après un croquis envoyé par l'auteur.

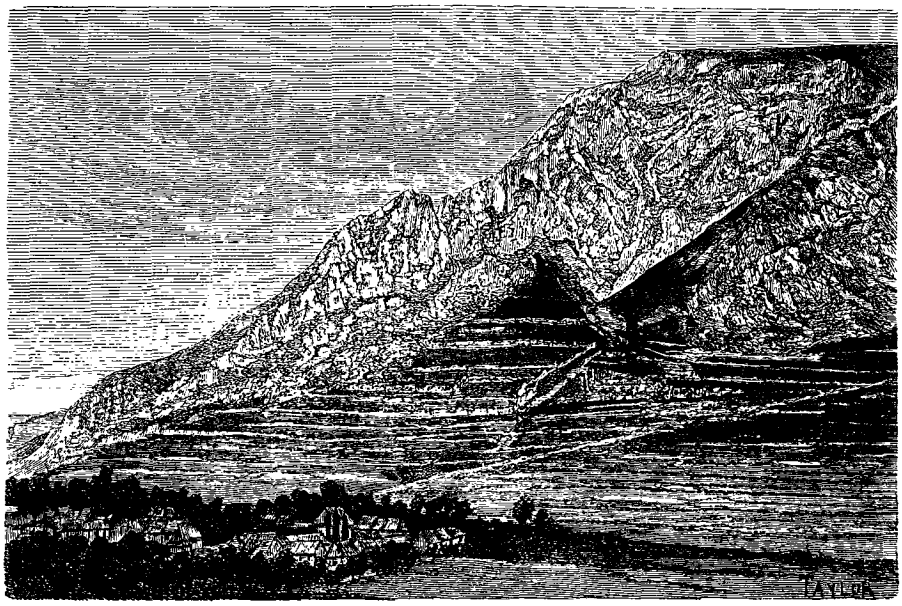
par la couleur de leurs rubans et le dessin de leurs broderies; mais, comme il convient, ce sont les demoiselles, d'ailleurs assez gracieuses pour la plupart, qui brillent le plus par la beauté de leurs ornements. Une ceinture de soie rouge à glands d'or, et souvent ornée d'émaux et de grenats, leur serre la taille; le *fuzö* qui leur couvre la poitrine est brodé de perles et de soies de couleur; une pelisse blanche, richement fourrée, fait ressortir l'éclat de leur parure; de leur toque de drap d'or pendent des rubans et des franges dorées. De pareils costumes, dont chacun représente une petite fortune, ne peuvent exister que dans un pays où chaque objet de toilette se transmet intact de génération en génération; néanmoins, on se demande avec étonnement comment les ressources locales peuvent suffire à entretenir un semblable luxe.

En tout cas, la vieille industrie du fer n'entre que pour une bien faible part dans la richesse de Torotzko. Nous eûmes l'occasion de visiter les petites forges des environs, et vraiment on ne peut rien imaginer de plus misérable : c'est à peu près ainsi que doivent travailler les nègres de l'intérieur de l'Afrique. A la vue de ces industries primitives qui se maintiennent de siècle en siècle dans les régions écartées, on comprend quelle est la force de l'habitude ou plutôt la puissance de l'hérédité : le fils travaille où travailla son père et son aïeul; il s'acharne à la même roche minière, à la même routine de métier, alors même qu'il n'y trouve que le plus maigre profit et que d'autres travaux le sollicitent; il ne faut rien moins qu'une révolution ou l'extrême misère pour l'arracher à la besogne traditionnelle.

Actuellement les frais d'exploitation de la plupart des forges dépassent les bénéfices, et le nombre des mines délaissées s'accroît d'année en année. Dans l'es-

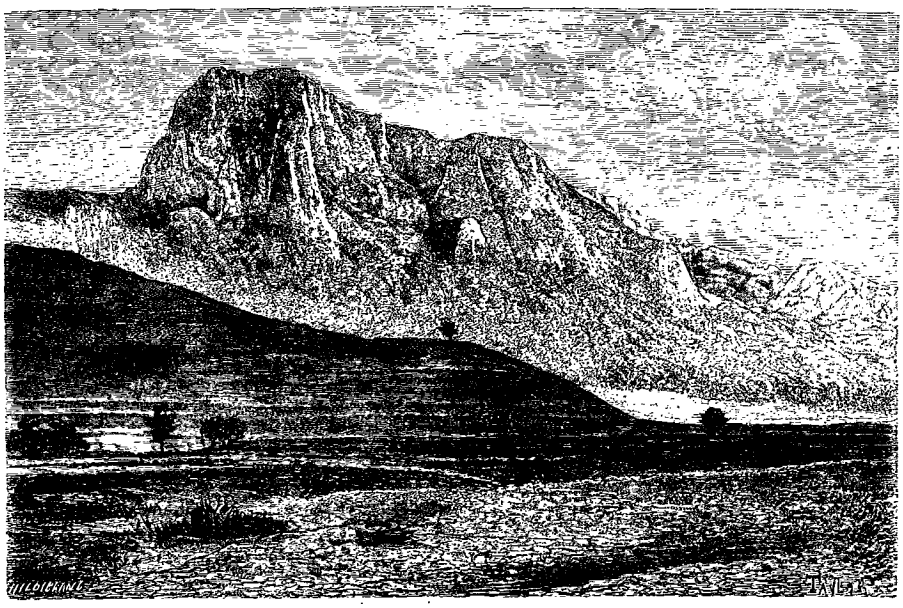
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pace d'une génération, la production du métal a diminué des deux tiers; elle est tombée de six cents à deux cents tonneaux, et bientôt elle cessera tout à fait, à moins que l'industrie ne se transforme et que le minerai ne soit utilisé à moindres frais. Aussi les gens de Torotzko, plus avisés que beaucoup de leurs voisins, pensent-ils à remplacer l'industrie déchue par une nouvelle spécialité plus lucrative : ils s'occupent



Pierre des Szeklers, vue de Torotzko. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

surtout de la culture des arbres fruitiers. Ils sont aussi renommés comme excellents agriculteurs, et leurs blés sont les plus beaux et les plus lourds de toute la Transylvanie. Puissent-ils s'occuper aussi de reboisement et rendre à leurs campagnes la verdure dont ils l'ont dépouillée pendant des siècles d'une exploitation barbare!



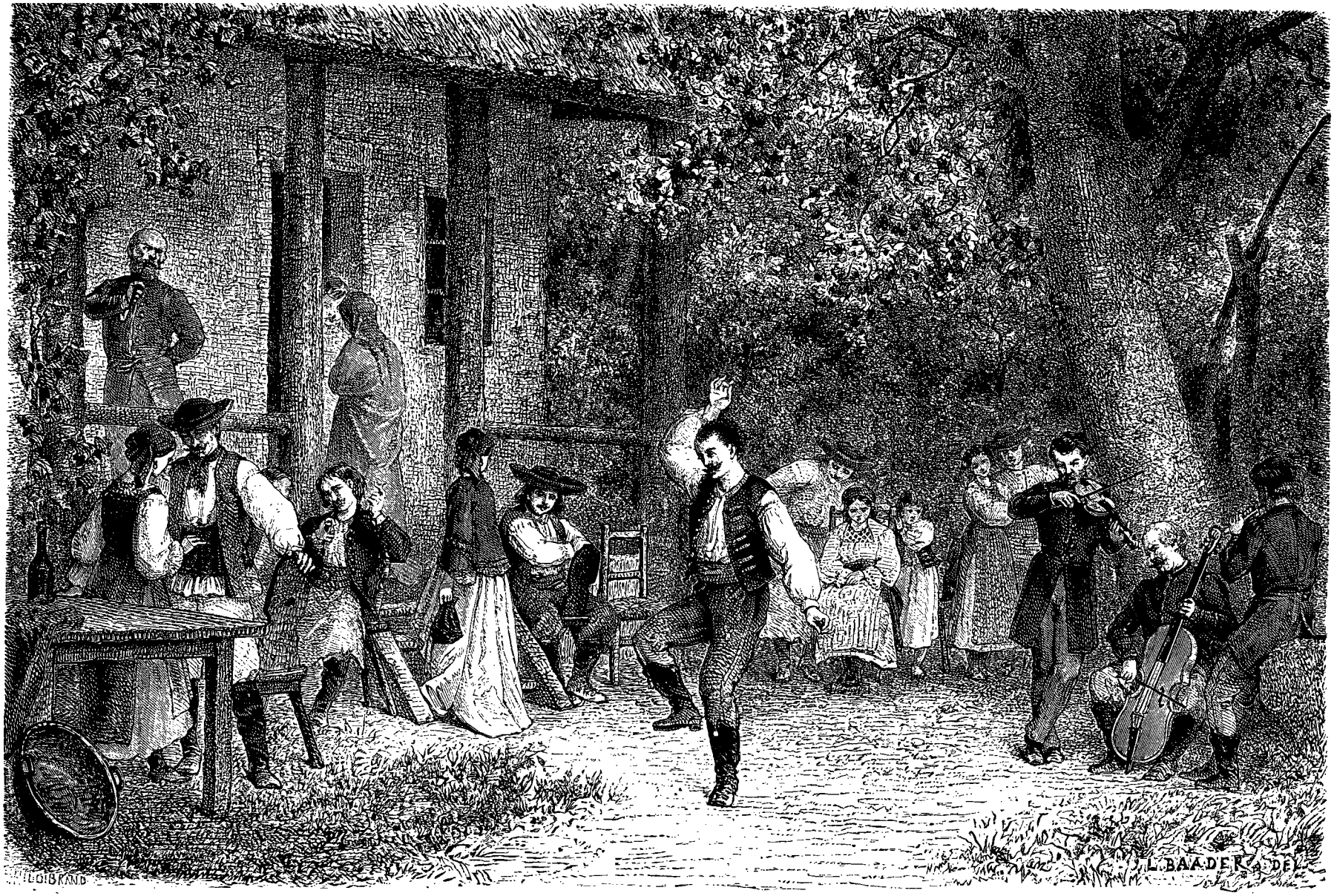
Pierre des Szeklers. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

IX

La pierre des Szeklers. — Le défilé et les châteaux de Torotzko. Szent Györgyö. — La grotte de Bedellö. — Buvo-Patak.

La montagne qui domine Torotzko, du côté de l'est, est célèbre dans l'histoire de la Transylvanie. On lui donne le nom de Szekel-kö ou de Pierre des Szeklers. Au sommet s'élevait jadis un château fort que les Mongols assiégèrent au treizième siècle. Les défenseurs, réduits à la dernière extrémité, étaient sur le point de se rendre, lorsque les Szeklers, accourus de leurs vallées des Carpathes, apparurent soudain et mirent les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La danse devant la cabane de la mariee (le cavalier seul) (voy. p. 31). — Dessin de L. Baader, d'après un croquis envoyé par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Asiatiques en déroute. Depuis cette victoire, la montagne appartient aux libérateurs, et les quelques débris de murailles que l'on voit encore à la cime sont les restes des constructions élevées par eux. La fête du triomphe est toujours célébrée, et ce jour-là, les habitants de Torotzko, obéissant à un usage antique, vont planter des mâts à bannières flottantes, pareils aux lances dressées qui désignaient autrefois la fosse des guerriers.

La « Pierre » est un énorme rocher jurassique (onze cent vingt-sept mètres d'altitude). Comme la plupart des monts de cette origine, elle est coupée du côté de la plaine par des parois d'écroulement appuyées sur des talus de débris; elle ressemble vaguement à un lion couché et redressant la tête; mais la beauté des formes n'empêche pas que l'aspect du Szekel-kö ne soit fort triste. Tous les champs ménagés sur les pentes sont disposés en terrasses et soutenus par des murs en pierraille; aucun arbre ne rompt, par son feuillage verdoyant, la désolante uniformité de ces marches grisâtres. Après la moisson, lorsque les traces de la culture ont disparu, on dirait que les terrasses superposées sont les degrés de quelque escalier de géant construit sur les talus de la montagne.

Du sommet même, où l'on parvient sans trop de peine en contournant la base des escarpements, la vue est, s'il est possible, plus triste encore. Le regard ne se repose que sur le bizarre assemblage des maisons de Torotzko, toutes pareilles et disposées en rangées inégales autour de la grande place. Des jardins et des vergers occupent toute la banlieue de la bourgade, mais au delà s'étend partout le sol nu. Tandis que dans la plupart des contrées de l'Europe les campagnes sont plus verdoyantes que les abords des habitations humaines, ici c'est le contraire : le village est une oasis au milieu du désert.

Nous aurions pu redescendre directement à la façon des avalanches de pierre, mais nous préférâmes revenir par un long détour, afin de passer par un défilé non moins célèbre que celui de Thorda et comme lui ensanglanté par des batailles; il est moins sauvage, mais les parois qui le dominent ont peut-être plus de majesté et l'ensemble de leur profil présente une plus grande harmonie de lignes. Les grottes de cette clus sont un séjour de prédilection des aigles.

Le village de Torotzko Szent Györgyö, par lequel nous rentrâmes au logis, est situé non loin de l'entrée supérieure de la « clus ». Ces deux châteaux, appartenant l'un et l'autre à la famille des ennemis héréditaires de Torotzko, ne sont plus que des ruines. La vieille forteresse féodale, qui s'élève sur la colline, n'a plus qu'une tour croulante, et le château de plaisance, bâti dans la plaine, est resté depuis 1849 la masse informe de débris calcinés qu'en ont faite les Valaques. Mais les environs du village sont intéressants à cause des grottes qui s'ouvrent dans les flancs de la montagne de Bedellö.

Ces roches calcaires et les blocs entassés à leur base doivent aux arbres et aux broussailles en fourrés que la hache n'a point abattus une grâce sauvage qui manque aux parois calcinées de la Pierre des Szeklers. Les arêtes de la roche sont festonnées de feuillages; des branches entrelacées cachent à demi l'entrée des grottes; on aperçoit entre deux fougères le cône renversé des stalactites. Dans ce gracieux recoin de nature vierge, laissé par mégarde au milieu des campagnes dévastées, une masse énorme de rochers tombée des parois supérieures sur un autre débris, qui supporta le choc sans se briser, forme une large porte en demi-cintre, encadrant le passage vaporeux de la plaine comme le ferait l'arcade d'un aqueduc romain. La porte de rochers est signalée de loin par une perche que termine un faisceau de branchilles; on dirait un gigantesque balai. Cet insigne bizarre planté sur le roc fait songer aux dieux de l'Afrique ou des îles océaniennes. Peut-être est-ce vraiment un fétiche, épouvantail des mauvais esprits qui rôdent dans les montagnes.

Les roches calcaires fissurées se continuent à l'ouest jusque dans le voisinage des trachytes et des basaltes du massif central de l'Aranyos. Là aussi les accidents pittoresques sont nombreux. On nous citait surtout une montagne perforée qui livre passage à un ruisselet bien nommé Buvo-Patak ou « Ruisseau caché »; mais les roches à gravir nous semblaient âpres à l'escalade, et la température s'annonçait pour le lendemain aussi chaude qu'elle l'avait été pendant la journée. Nous tînmes conseil et décidâmes prudemment qu'au lieu de gagner à pied la ville d'Offenbanya par les sentiers de montagne et la gorge de Buvo-Patak, nous suivrions en voiture la grande route de l'Aranyos.

X

Offenbanya. — Les pâturages et les forêts. — Les mines d'or. Lupsa et le choléra. — L'auberge du pope.

Offenbanya, la ville de l'or, est dans une vallée plus riante que Torotzko, la ville du fer. Des ruisselets descendent en rapides et en cascatelles vers la rivière; des peupliers, des aunes croissent au bord de l'eau courante; les maisons et les cabanes sont éparses en désordre au milieu des prairies et sur le penchant des coteaux. Vers le sommet des montagnes environnantes se voient même — merveille bien rare dans cette région de la Transylvanie — des restes de forêts vierges avec leurs arbres frappés de la foudre, leurs hêtres et leurs pins tombant de vieillesse, leurs troncs de diverses essences entremêlant bizarrement leur feuillage.

Dès le lendemain de notre arrivée dans le bourg d'Offenbanya, l'ascension du cône trachytique de Kolczu-Csoramului (treize cent soixante-douze mètres) nous procura la joie de parcourir un de ces lambeaux des anciennes forêts. Une eau exquise, protégée contre les sécheresses de l'été par la fraîcheur des arbres, jaillissait en source au pied de la butte volcanique; l'air pur des pâturages et des bois nous donnait la force et la souplesse nécessaires pour l'escalade; la haute barrière des troncs pressés arrêtait tous les

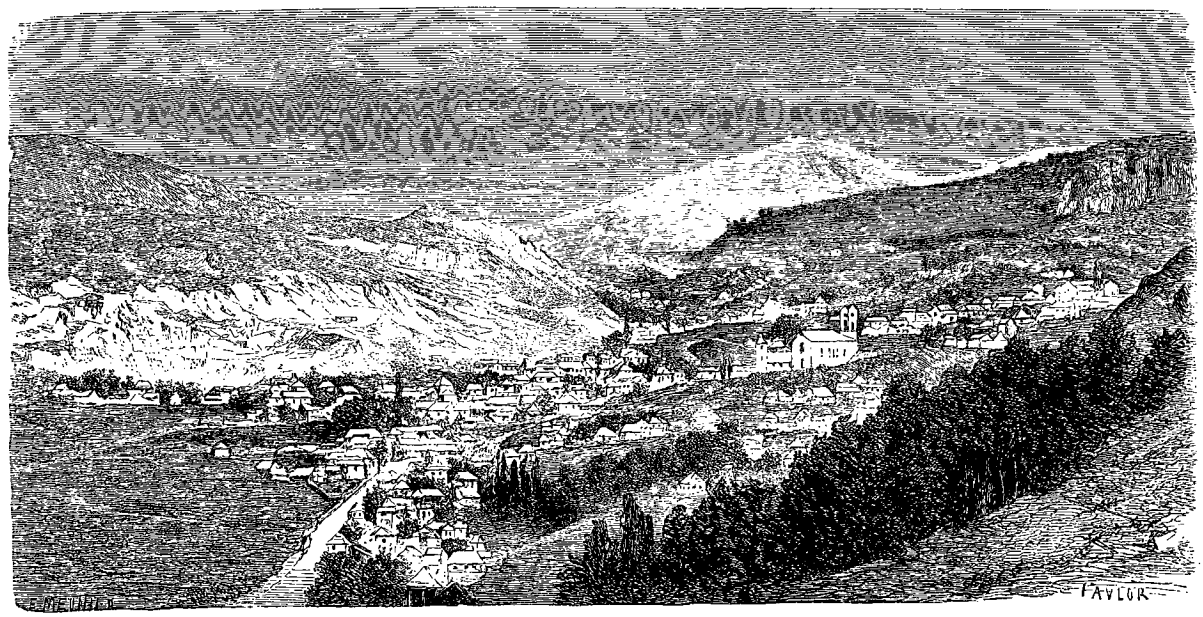
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bruits de la plaine et nous faisait un petit monde de paix et de liberté.

Les voyageurs peuvent s'arrêter avec plaisir à Offenbanya pour en visiter les vallons charmants et les montagnes trachytiques; mais quant aux mines d'or qui dès le moyen âge faisaient la réputation de la bourgade, elles ne sont en réalité qu'un souvenir. Le temps n'est plus où les administrateurs des travaux pouvaient, comme le raconte la tradition, se rendre à l'église en marchant sur des plats d'or. Un indigène nous donna l'idée la plus nette de l'état actuel des mines, en nous disant ironiquement que tout le travail métallurgique de la contrée emploie huit individus, quatre mineurs et quatre contrôleurs assermentés.

Nous partîmes d'Offenbanya à une heure avancée de l'après-midi, espérant trouver un gîte au village de Bisztra, à peu près à moitié chemin. La contrée nous paraissait de plus en plus charmante. Les tiges de maïs, plus touffues que dans la plaine, cachaient entièrement les murs de pisé des cabanes et ne laissaient voir que les chaumes pointus, semblables à des meules de foin; la rivière serpentait entre les prairies et les bouquets d'arbres en reflétant les lumières changeantes du ciel et des nuages empourprés. De petits Valaques blonds, aux figures les plus mutines et les plus aimables qu'il soit possible de voir, faisaient des pirouettes au bord du chemin; de gracieuses jeunes filles à la chemisette blanche, à la veste brodée de rose, au grand tablier bleu et rouge, saluaient avec modestie. Le paysage et les habitants, tout semblait idyllique; même les cimetières avaient un air de fête; des banderoles joyeuses flottaient au sommet des mâts, plantés en grand nombre autour des églises.

Un de mes compagnons m'expliqua le sens symbo-



Vue de Veres-Patak. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

lique de ces drapeaux de fête, et tout d'un coup le paysage me parut moins gai. A la mort des jeunes hommes, on érige sur leur fosse une perche pavoisée, comme pour témoigner par le frémissement du drapeau qu'ils vivent sous une autre forme et que leur vaillance s'exerce dans quelque pays d'outre-tombe. Ainsi le veut la vieille coutume dace, religieusement continuée de nos jours. Les autres morts sont moins honorés : ils n'ont qu'une simple croix de bois. Mais que les croix neuves et les banderoles blanches étaient donc nombreuses et combien fraîches étaient les traces des sépultures! Le seul village de Lupsa, où nous nous arrêtâmes, avait perdu plus du cinquième de sa population dans l'espace de quelques semaines.

Et pourtant les paysans roumains, que le fléau poursuivait avec tant de rage, semblaient peu s'en inquiéter. Ils en parlaient avec le plus grand sang-froid, énumérant d'une voix calme la foule des amis et des proches que la mort leur avait enlevés. La vie est pour eux sans grande joie et presque toujours la mort est sans terreur. Mais on cite aussi des exemples du contraire. Dans un village des environs de Kolosvar, une jeune fille rêva que sa sœur, morte récemment, lui avait jeté les bras autour du cou pour l'attirer vers elle. Réveillée en sursaut, l'enfant courut avertir sa mère, et celle-ci, fort effrayée, alla consulter une voisine, réputée femme de bon conseil. Il fut reconnu que la morte était vampire; et mère, sœur, amie, ne manquèrent pas d'aller déterrer le cadavre pour lui percer le cœur d'un pieu et le recoucher sur le ventre!

En arrivant au village de Bisztra, où nous comptions nous arrêter pour la nuit, nous eûmes l'occasion de voir que les habitants prenaient grand soin de ne pas laisser chômer le choléra. La grande salle de l'auberge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était pleine de buveurs, de chanteurs et de danseurs. Le vacarme était épouvantable, l'odeur nauséabonde; nous espérions cependant qu'on nous donnerait une chambre proprette et que vers minuit le tapage aurait pris fin.

Vain espoir! L'auberge appartenait à un pope, et celui-ci s'était retiré dans la salle aux saintes images.

« Allez donc l'avertir, disions-nous, nous avons faim et nous sommes fatigués.

— C'est impossible. S'il prie, nous ne devons pas le troubler; s'il dort, nous ne voulons pas le réveiller.

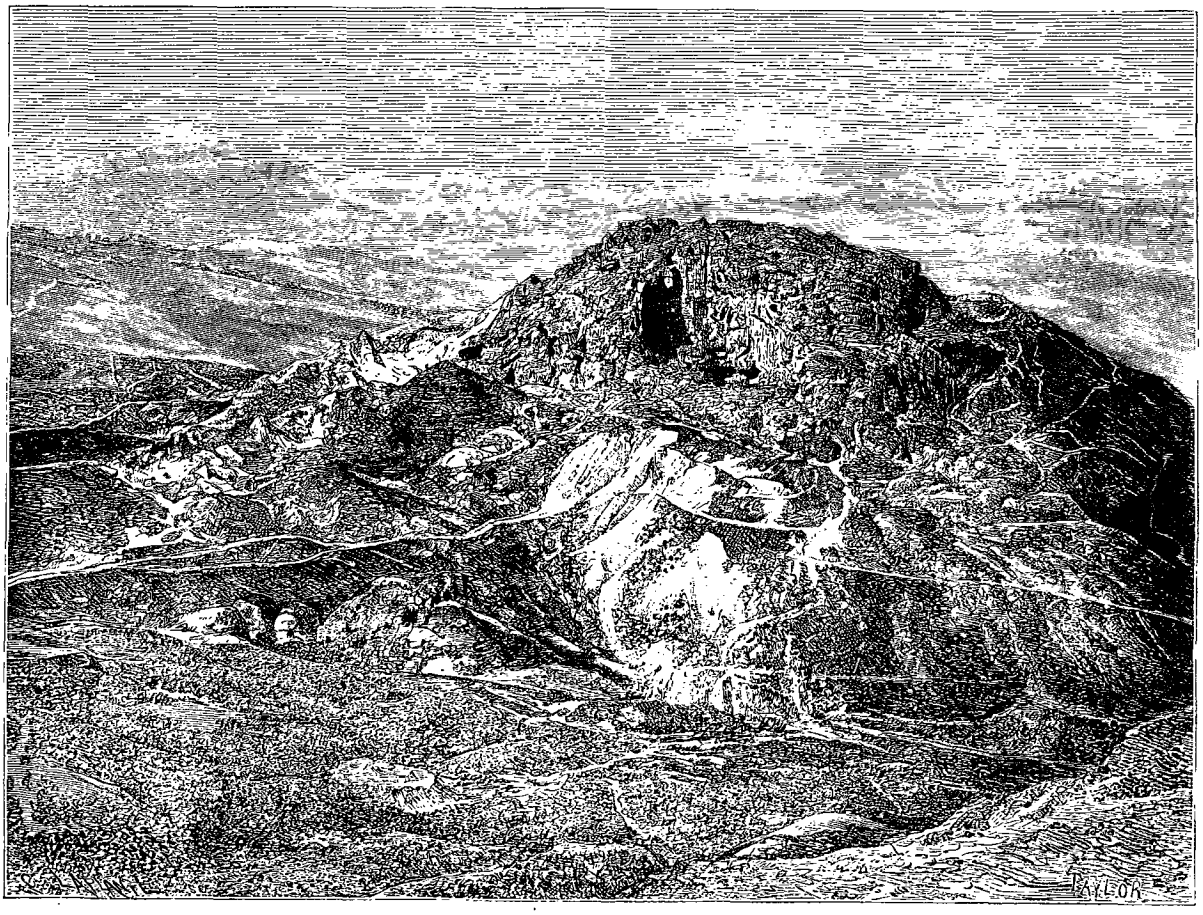
— Mais, avec ce tapage, il ne peut ni prier, ni dormir! Dites-lui que des étrangers veulent s'entretenir avec lui. Puisqu'il est pope, il connaît les devoirs de l'hospitalité ! »

Nos interlocuteurs restèrent inébranlables. Il nous fallut repartir dans la nuit, et nous n'arrivâmes que fort tard au village de Topanfalva, où un hôtelier magyar daigna nous accueillir.

XI

Les lavages et les mines de Veres-Patak. — La Csetatye des Roumains. — La montagne de Detunata.

A quelques kilomètres à peine de Topanfalva commence le district des lavages d'or. De petites bara-



Mine d'or de Csetatye. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

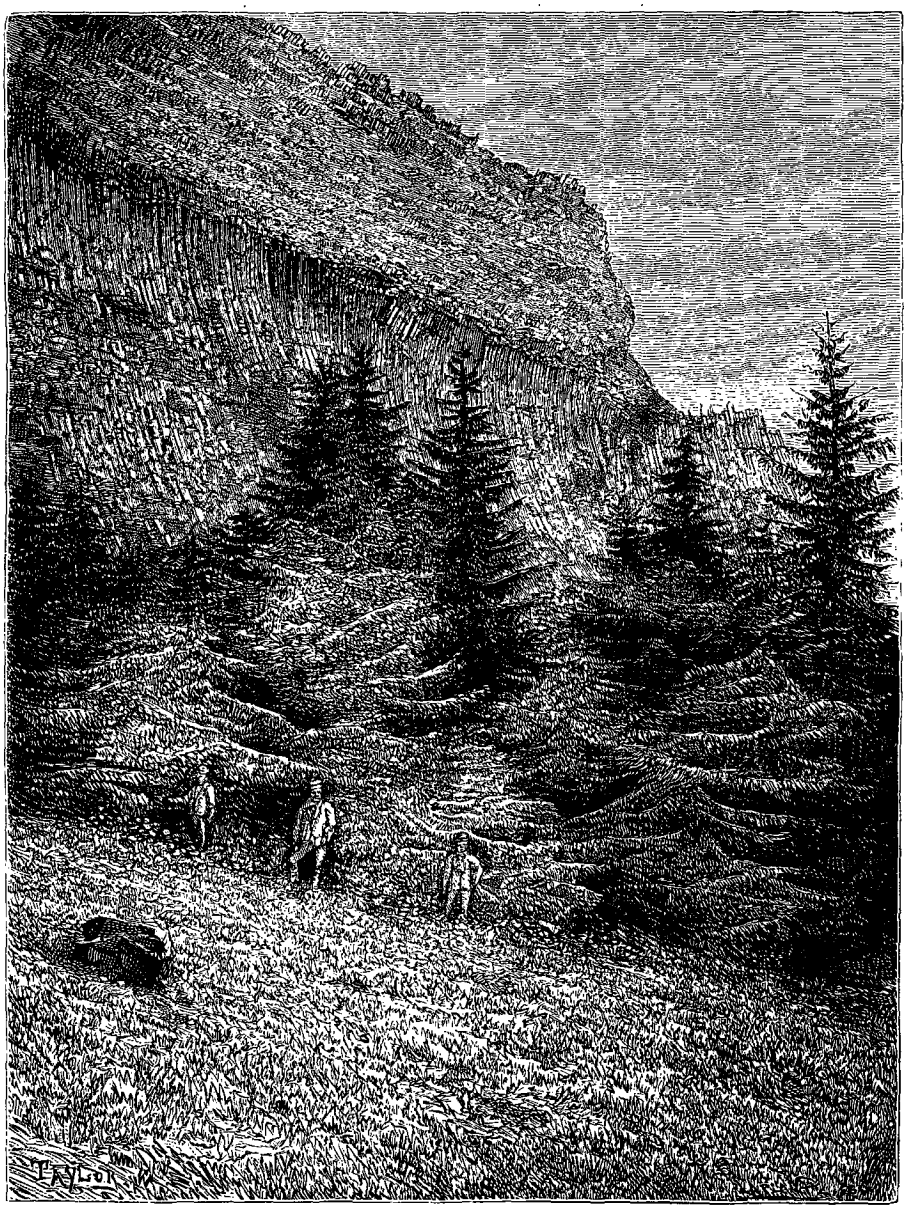
ques se montrent au bord de la rivière Abrud, et de grosses poutres, alternativement soulevées par une roue que fait mouvoir le courant, tamisent le sable aurifère qu'a rejeté le flot.

D'ailleurs il ne faut point s'attendre à trouver chez les orpailleurs des montagnes transylvaines les appareils ingénieux employés par les mineurs de la Californie. Ici l'exploitation du métal se fait encore par les moyens primitifs dont se servaient les vieux Daces. Le premier propriétaire du moulin auquel nous nous adressâmes était pourtant fort soupçonneux; il semblait craindre que nous ne voulussions lui ravir quelque secret du métier. A la fin, rassuré par nos discours, il consentit à opérer devant nous. Emplissant de sable choisi une grande écuelle qu'il tenait de la main gauche, et saisissant de la main droite une corne de bœuf emplie d'eau et percée à la pointe d'un petit orifice, il se mit à promener la corne au-dessus du sable, pour en éliminer, par un mince et constant filet d'eau, les molécules les plus légères. Après un travail d'une dizaine de minutes, pendant lesquelles l'orpailleur ne cessa de faire tourner l'écuelle, par des mouvements doux et rhythmiques, afin d'entretenir l'égale lévigation du sable, les petites paillettes d'or

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commencèrent à se montrer au milieu des petits cristaux scintillants du quartz; puis le résidu, de plus en plus dégagé des éléments impurs, prit en entier l'éclat métallique, et bientôt le Valaque, nous regardant d'un air de triomphe, recueillit précieusement la pincée de poudre d'or qui restait au fond de l'écuelle. Ce métier, nous dit-il, lui rapportait, suivant les chances et les saisons, de dix à quarante florins par mois; il lui était même arrivé de gagner jusqu'à douze florins en une seule semaine; mais le produit mensuel de son travail ne pouvait guère être évalué à plus de vingt florins, soit moins de cinquante francs. Les renseignements qui nous furent donnés plus tard me permettent de croire que le bénéfice moyen des orpailleurs est encore moins élevé.

La grande usine du gouvernement hongrois est très-



Detunata. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

bien située, à la jonction de la vallée d'Abrud et du vallon que parcourt le fameux Pactole transylvain, le Veres-Patak. Cet établissement contraste heureusement par sa bonne tenue avec la masure délabrée d'Offenbanya. C'est un édifice tout flambant neuf, s'étendant en travers de la plaine sur un espace de plus de cent cinquante mètres de longueur. Il possède un outillage complet et pourvu de toutes les améliorations suggérées par la science moderne. Le directeur de l'usine, qui est lui-même un homme des plus ingénieux, montre avec une certaine satisfaction les divers mécanismes par lesquels il force la pierre à livrer jusqu'à sa dernière parcelle d'or. Mais à quel prix s'obtiennent ces résultats si beaux au point de vue scientifi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que? C'est là une question à laquelle, devant son trésor vide, peut répondre le ministre des finances de la Hongrie. D'après ce qu'on nous dit dans le pays, les deux mille tonnes de minerai qui se traitent chaque année dans la grande usine de Veres-Patak ne rapportent pas autant au gouvernement que le peu d'or recueilli dans la sébile du pauvre mineur valaque.

Immédiatement en amont de l'usine commence l'interminable rangée de cabanes, de maisons et de constructions de toute espèce qui forment la ville de Veres-Patak, l'*Opidu di Rocia* des habitants roumains. Le faubourg inférieur ne consiste qu'en petits moulins pittoresquement groupés au bord du torrent et le long des canaux de dérivation. Le spectacle de ces innombrables usines en miniature doit être fort intéressant lorsque les eaux coulent en abondance et se lancent de toutes parts en cascatelles sur les roues motrices. Alors les milliers de bocards qui concassent les pierres et réduisent les sables en poudre s'agitent et se démènent à la fois comme des ours forcés de danser en cadence; tout est vie et mouvement dans la vallée. Mais à l'époque de notre visite, la sécheresse durait déjà depuis longtemps; un maigre filet d'eau coulait sur le lit du ruisseau, bien nommé Veres ou le « Rouge »; c'est à grand'peine si de temps en temps la force du liquide parvenait à soulever quelque bocard poussif.

La production annuelle de l'or est évaluée à quatre cent cinquante kilogrammes de métal pur, soit à plus d'un million et demi de francs; mais dans les années favorables, lorsque les mineurs ont la chance de tomber sur une veine d'or natif, la récolte dépasse dix millions. Il faudrait aussi pouvoir évaluer la quantité de métal que les ouvriers parviennent à s'approprier, en dépit de la surveillance la plus sévère. Quand ils mangent leur morceau de pain au repas de midi, ils y glissent bien facilement la pépite qu'ils ont découverte et l'avalent à la barbe de l'argus.

Ainsi les mines de Veres-Patak sont encore assez abondantes pour avoir une certaine importance économique; elles sont dans l'Europe proprement dite, en deçà de l'Oural, le centre principal de l'exploitation des métaux précieux. La roche aurifère des deux sommets de Kirnik et d'Affinis, comprise entre un groupe de dômes trachytiques et la formation du grès des Carpathes, s'étend sur un espace de près de quatre kilomètres carrés, et descend jusqu'à une profondeur non encore explorée. Or, la masse tout entière du rocher est injectée du métal précieux : non-seulement elle est traversée dans tous les sens de filons plus ou moins riches, mais, en outre, des lames, des paillettes, des arborisations d'or, sont répandues dans la pierre vive : on a trouvé des masses d'or natif d'un poids de huit et neuf kilogrammes. Aussi les mineurs ne se bornent-ils pas à percer des galeries à la recherche des veines les plus productives, mais ils abattent la roche dans toute son épaisseur, ne laissant que des piliers naturels pour empêcher le toit de la montagne de s'effondrer. Une des cavités, la fameuse Katrincza, a la forme d'une coupole irrégulière, d'une élévation de cent vingt-six mètres sur plus de trente-huit mètres de large. Le guide nous y introduisit comme dans un temple, nous parlant à voix basse avec la révérence due à un lieu aussi auguste! De ce trou n'était-il pas sorti assez d'or pour acheter au besoin tout un monde? Là, nous dit-on, chaque quintal de minerai fournissait en moyenne cent cinquante pièces d'or, soit environ mille francs, et que de quintaux de pierre a démolis la pioche du mineur!

Le sommet de l'Affinis est évidé par deux grandes carrières romaines, dont les parois, sculptées en masses architecturales, présentent en certains endroits une vague ressemblance avec des édifices : de là les noms de *Csetatye Mare* et de *Csetatye Mika* (Grande Cité et Petite Cité) que leur ont donnés les Valaques. Ce sont, en effet, de superbes monuments de la puissance romaine. La partie centrale de la grande mine est occupée par une espèce de cirque à ciel ouvert qu'entourent des murs rougeâtres, striés de veines diversement colorées. Des masses de rochers laissées debout se dessinent comme des tours au-dessus de l'enceinte; de larges galeries taillées au ciseau s'ouvrent à diverses hauteurs sur les parois de l'amphithéâtre et vont se croiser avec d'autres rues souterraines également spacieuses. Comparés aux étroites issues par lesquelles se glissent les travailleurs des mines actuelles, ces hauts portails en plein cintre, ces arcs triomphaux des carrières romaines semblent avoir été l'œuvre de géants : tout y est plus vaste, de proportions plus grandioses. On voit que de pareils travaux n'étaient pas faits au jour le jour, mais qu'ils étaient entrepris pour le compte d'un peuple se croyant assuré de l'avenir. Et puis, n'étaient-ce pas des esclaves qui travaillaient à ces mines? Quand des milliers étaient morts à l'ouvrage, on les remplaçait par d'autres milliers.

Au sortir des galeries sonores de la « Grande Cité » nous nous hâtâmes d'enfourcher les chevaux qui nous attendaient et de piquer des deux : il fallait nous presser pour atteindre avant le coucher du soleil la célèbre montagne basaltique de la Detunata, la « Frappée du Tonnerre ». Nous avions à suivre un charmant sentier sur les croupes verdoyantes du plateau. Quelques bouquets de pins et de petits cônes volcaniques boisés allongeaient leurs ombres sur les pâturages; l'atmosphère était pure, et les rayons obliques du soleil bordaient d'un fil d'or le profil des monts éloignés. Tous les sommets de la Transylvanie occidentale montraient leurs pyramides ou leurs dômes dans l'immense circuit de l'horizon.

Depuis longtemps nous apercevions la Detunata, mais de côté seulement. Elle nous faisait l'effet d'une simple butte assez insignifiante. Lorsque, au débouché d'un bois, nous nous trouvâmes soudain à la base de la colonnade basaltique, nous ne pûmes retenir un cri de surprise. Le rocher, haut d'une centaine de mètres environ, se reploie dans sa partie supérieure; tous les fûts de basalte sont recourbés en avant; on dirait que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

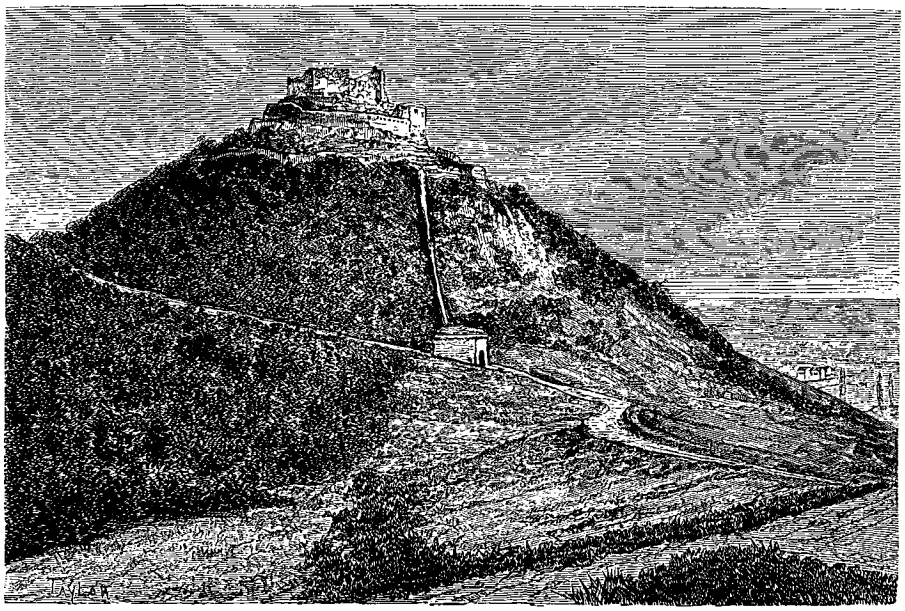
la masse entière est une vague énorme qui s'est arrêtée tout à coup au moment de s'écrouler. De nombreux fragments de colonnes, tous rompus à angle droit, sont tombés de la falaise au milieu des pins; quelques-uns, appuyés à la base des troncs d'arbres, servent aux pâtres et aux visiteurs de siéges rustiques. C'est probablement à tous ces débris, en partie brisés par la foudre, que la montagne basaltique doit son nom de Detunata Les indigènes lui trouvent aussi une certaine ressemblance avec un gigantesque violon : pour eux, c'est le « Noir violon de pierre ».

XII

La montagne de Vulkan. — La forteresse de Déva. — Vayda-Hunyad. — Son château et ses mines de fer.

Pour se rendre des mines de l'Aranyos à la basse vallée du Maros, il faut traverser la chaîne de jonction qui relie le groupe des montagnes métallifères au massif de Bihar. Un roc superbe se dressant en citadelle sur le piédestal que forment les croupes des plateaux environnants domine le seuil où passe la route d'Abrudbanya aux plaines de la Hongrie. Ce roc isolé (douze cent soixante mètres), que l'on aperçoit de toutes parts et qui servait autrefois de borne naturelle entre les nations, porte le nom de Vulkan. Il ne se compose pourtant point de roches volcaniques, comme les dômes et les cônes situés dans le voisinage de Veres-Patak; d'une distance de plusieurs lieues, on le reconnaît à l'étagement de ses assises, à la cassure brusque de ses parois, à la couleur de la pierre calcaire, comme appartenant à la même formation que la Pierre des Szeklers et les rocs de Thorda. Son nom de Vulkan lui vient, je crois, d'un mot valaque signifiant *passage* ou *col de montagne*.

Le versant méridional du massif fait partie de la Hongrie proprement dite; mais, sauf le poteau indicateur, rien ne témoigne qu'on est sorti de la Transylvanie. Les villages que l'on traverse sont les mêmes groupes de maisonnettes au toit pyramidal de chaume, entourés des mêmes pruniers au feuillage vert, des mêmes champs de maïs à demi brûlés par le soleil. Au bord des chemins campent les mêmes Tsiganes; dans les rues poudreuses, les mêmes paysans valaques saluent obséquieusement les mêmes petits bourgeois magyars.



Ancien château de Déva. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

Dans la bourgade où nous nous arrêtons pour dîner, nous suivons la foule qui se porte vers une fête nuptiale et nous retrouvons les violoneux bohémiens, le danseur éperonné qui frappe sur ses bottes, agite ses grelots et pousse des cris pour se donner le vertige. Du reste, la fête est publique; tout le monde est invité à prendre sa part de mouvement et de tapage. La mariée, qui fait de temps en temps son apparition sur la véranda de sa demeure, paraît accablée de fatigue; mais elle est forcée de se montrer sous sa lourde parure : ainsi le veut la coutume.

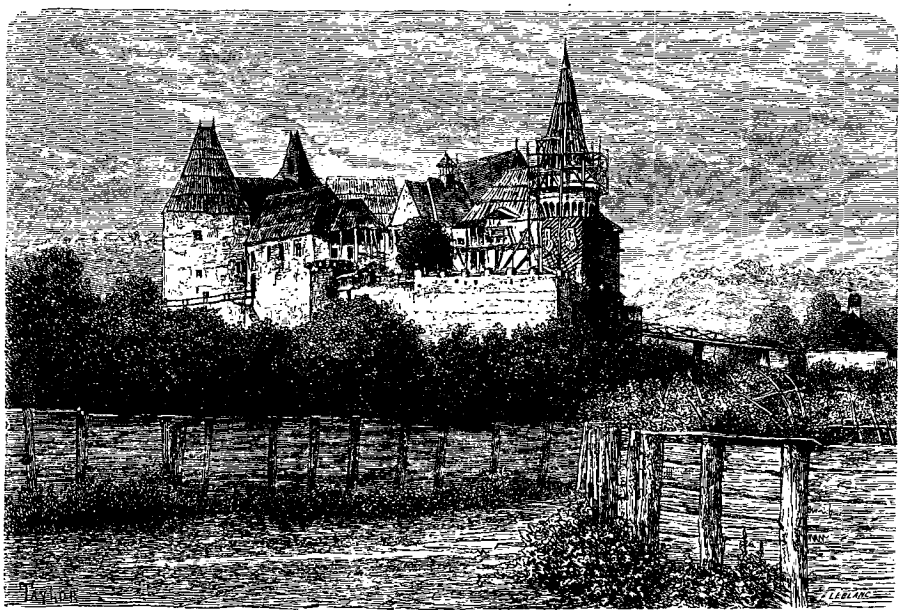
Peu d'heures après avoir visité les mines d'or de Boicza, déjà presque abandonnées, nous étions au bord du Maros, à l'eau blanche et rapide. En face, sur un cône trachytique d'une régularité parfaite, nous voyions se dresser l'enceinte de la forteresse de Déva, chargée jadis de défendre l'entrée principale de la Transylvanie. Elle avait été construite « au temps des fées », disent les paysans, et l'on ne saurait douter qu'elle date, en effet, des siècles les plus reculés, car la position de Déva, à la porte des plaines intérieures de la Transylvanie, devait en faire le principal objec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tif de tous les envahisseurs. En 1849 encore, la vieille forteresse a été vivement disputée entre les Hongrois et les Impériaux, puis, soit par l'effet du hasard, soit à la suite d'une trahison, elle fut en grande partie détruite par l'explosion d'une poudrière, et la petite garnison magyare qui l'occupait fut écrasée sous les débris.

A une quinzaine de kilomètres au sud, dans une vallée poudreuse qu'arrose un affluent du Maros, s'élève une autre bourgade moins ancienne, mais non moins fameuse que Déva dans les annales de la Hongrie. Elle a gardé le nom de son fondateur, le «Vayda » ou Voïvode Hunyade. Ce guerrier du quinzième siècle, héros des deux grandes nationalités des Carpathes, puisqu'il était à la fois Roumain par la naissance et Hongrois ou « Hun » par ses mœurs et ses amitiés, est resté, parmi les Transylvains, l'homme le plus populaire du passé, et de toutes parts les visiteurs viennent en pèlerinage contempler son château.

Le palais, quoique entouré de hautes murailles et perché sur un plateau rocheux au bord de la rivière, semble avoir été plutôt un château de plaisance qu'une forteresse. Le roi Mathias Corvin, dont la femme était Italienne, avait eu l'amabilité de faire venir des artistes d'outre-monts pour établir sur l'un des bastions une « galerie vénitienne » ornée de peintures, de glaces, de faïences, de pierres sculptées. De cette promenade circulaire, la reine pouvait au besoin se donner le plaisir de voir déchirer les condamnés jetés à ses pieds dans la fosse aux ours. C'était peut-être un agré-



Château de Vayda-Hunyad. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

ment; mais le noir palais n'en devait pas moins ressembler à une triste prison.

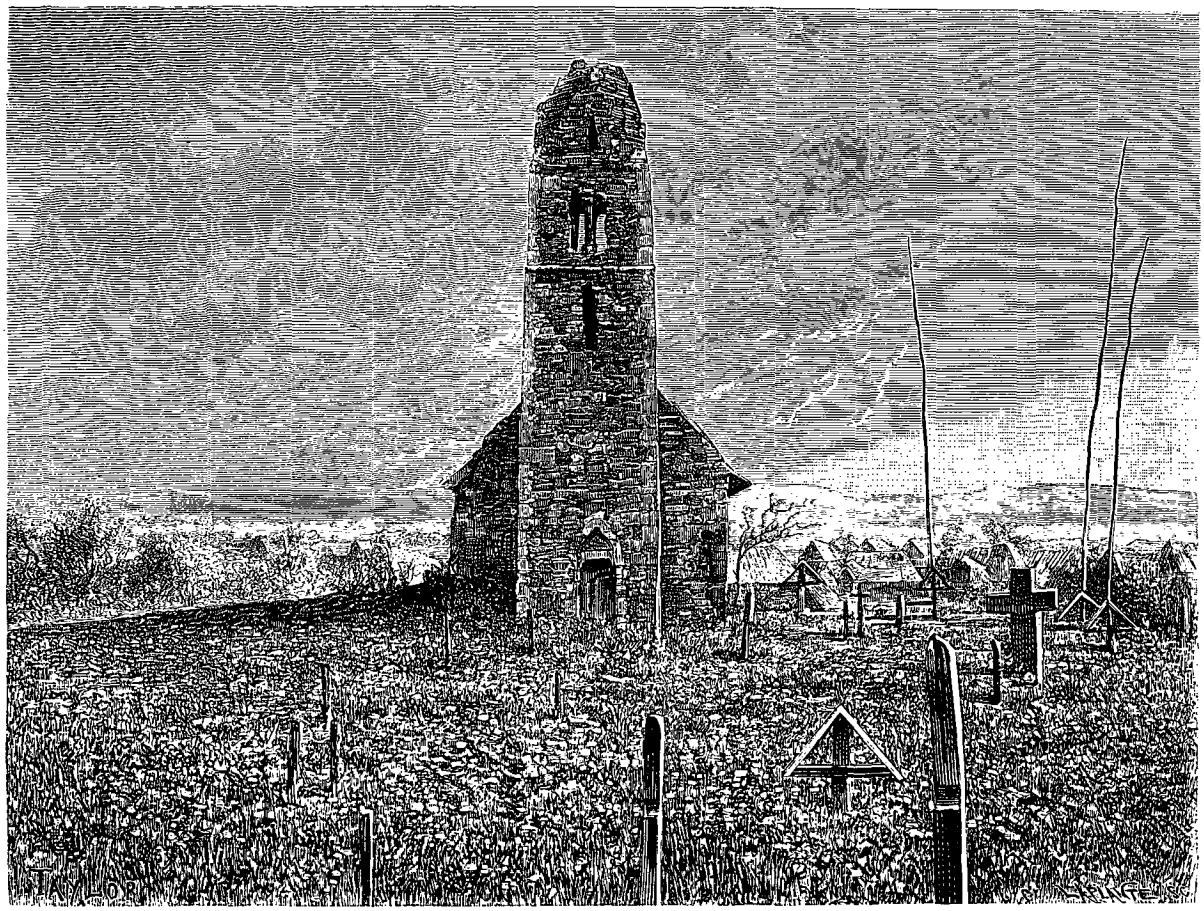
Le travail de reconstruction et d'embellissement est commencé depuis cinq ans, et, suivant les projets de l'architecte, il devrait être terminé dans une vingtaine d'années; mais quelquefois le manque de fonds a réduit à deux ou trois le nombre des ouvriers.

Vayda-Hunyad est comme perdue dans un cirque de coteaux infertiles, à huit ou dix kilomètres du chemin de fer qui parcourt la vallée de la Strel; mais ses gisements de fer, autrefois négligés, ont pris une importance considérable à cause des qualités extraordinaires qu'on a reconnues au minerai pour la fabrication de l'acier, et des chemins de fer automoteurs, des machines d'épuisement, des ateliers de triage ont animé tout à coup les environs déserts de la petite ville. En outre, une assez grande usine métallurgique a été construite à la station de chemin de fer la plus voisine, et ses excellents produits ont déjà pour marché une partie notable de la Hongrie. On espère que le prolongement des voies ferrées de la Transylvanie vers les bords de la mer Noire aura pour conséquence d'assurer aux fers de Vayda-Hunyad une sorte de monopole dans une grande partie de l'Orient.

Élisée Reclus.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eglise de Zeykfalva. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

VOYAGE

AUX RÉGIONS MINIÈRES DE LA TRANSYLVANIE OCCIDENTALE,

PAR M. ÉLISÉE RECLUS[1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Ruines romaines. — La vallée de Hatszeg. — Le chemin de fer de Petroseny.

Le chemin de fer qui s'embranche, à l'orient de Déva, sur celui du Maros, et qui pénètre au sud dans la large vallée de la Strel, passe dans la région la plus latinisée de la Transylvanie, celle où l'on voit encore le plus de débris de l'antiquité romaine. A côté même de la voie ferrée s'élève la vieille tour de Zeykfalva, transformée en église. Un autre édifice du même genre, qui n'a pour tout mérite que son antiquité, se trouve également à une faible distance du chemin de fer, dans le village de Boldogfalva, situé à l'entrée de la riche plaine de Hatszeg, où se réunissent les eaux descendues des Alpes occidentales de la Transylvanie. Dans le lointain, on aperçoit vers l'ouest le vallon latéral de Demsus, où un antique mausolée de l'époque de Trajan a été changé en église (voy. p. 37); enfin, non loin de là, dans la partie basse de la plaine, le village de Varhely, ou « Lieu du Fort, » conserve des colonnes, des chapiteaux, des murs informes, des mosaïques méconnaissables, des vestiges de théâtres et de palais. C'est là tout ce qui reste de Sarmïz-Æge-

1. Suite et fin. — Voy. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thusa, l'ancienne capitale des rois daces. Les Romains en firent leur colonie *Ulpia Trajana*, et lui donnèrent pour mission de surveiller le défilé de la « Porte de Fer, » qui s'ouvre à l'ouest vers les plaines du Danube et où se voient les traces d'un chemin portant le nom du césar vainqueur de Décébale. De solides retranchements avaient valu au passage son appellation de « Porte de Fer, » si commune dans les contrées montueuses de l'Orient.

Le district de Hatszeg est encore assez populeux, mais il est pauvre et mal cultivé. La rare fertilité du sol, qui avait fait de la plaine une terre de prédilection des colons romains, n'aurait donc pas suffi pour décider le gouvernement hongrois à construire dans ce bassin des Carpathes un coûteux embranchement de chemin de fer; son principal but a été d'ouvrir à l'exploitation un gisement très-riche de combustible qui se trouve au cœur des montagnes, dans une haute vallée naguère presque déserte et tout à fait ignorée, même des géographes de profession. Cette vallée est une sorte de vasque creusée entre deux chaînes parallèles des Alpes transylvaines. Ainsi que la surface de la terre en offre de nombreux exemples, ce n'est pas la chaîne principale qui est la crête de partage entre les eaux; la chaîne du nord, qui forme le seuil de séparation, et qu'a dû surmonter le chemin de fer, est la moins élevée; mais ses rochers, ses escarpements suffisaient pour créer aux ingénieurs de très-grands obstacles. Le gouvernement magyar, ravi de prendre possession d'une mine de « diamants noirs, » n'a point reculé devant les difficultés du terrain et l'énormité de la dépense, et c'est ainsi que Petroseny[1] s'est trouvé rattaché au réseau de l'Europe par un chemin de fer alpin, aux nombreux et magnifiques travaux d'art.

La voie suit d'abord les rives de la Strel, en serpentant à la base méridionale d'un massif de hautes collines; puis, arrivée à l'angle oriental de la plaine, que surveille encore une large tour romaine, posée en sentinelle sur un coteau calcaire (voy. p. 36), elle commence à gravir en longues sinuosités les pentes des Carpathes. C'est la partie la plus intéressante du trajet. A chacune des courbes qui se succèdent se présente un paysage nouveau : tantôt on voit la grande plaine du Hatszeg, avec ses méandres de peupliers et d'aunes, laissant briller par leurs échappées la blancheur étincelante des eaux; tantôt on n'aperçoit de tous les côtés que des escarpements pierreux ou de longues déclivités couvertes de taillis de chênes. Le convoi, fort long, à cause du grand nombre de wagons qui vont s'emplir de houille, se tord autour des promontoires et dans les brèches sinueuses des ravins; il se ploie et se reploie comme un serpent, et parfois, de rondeur en rondeur, il finit par se retrouver sur la pente de la montagne précisément au-dessus de l'endroit où il vient de passer. Enfin, après une longue montée, dont les plus fortes rampes ne dépassent guère 2 pour 100, on atteint le point culminant du passage, à plus de sept cent cinquante mètres d'élévation. Des montagnes de formation crétacée, blanches, âpres, hérissées de saillies, percées de cavités, et tout à fait semblables aux rochers des défilés de Thorda et de Torotzko, dominent de part et d'autre l'étroit passage où s'est glissé le chemin de fer. Une de ces masses calcaires porte le nom de Csetatye, à cause de sa vague ressemblance avec une citadelle ou cité fortifiée; elle est traversée dans toute son épaisseur par la grotte de Boli (voy. p. 39) dont nous voyons un instant l'énorme gueule noire; mais elle ne vomit point de torrent comme à l'ordinaire, car la saison n'a point apporté de pluies, et les fissures des roches sont à sec comme le lit des ruisseaux.

1. Prononcez *Petrojègne*.

XIV

Petroseny et Livadzel. — Encore le choléra. — Les mines de Petrilla. — La fosse brûlante. — L'avenir du pays.

Il y a dix ans, Petroseny était un misérable hameau, habité par quelques Valaques barbares. Un Européen civilisé n'eût pu s'y hasarder sans provoquer l'étonnement, et même une sorte d'effroi; les vieilles femmes n'eussent pas manqué de se signer pour détourner les malheurs annoncés par l'apparition d'un animal aussi étrange. Mais l'industrie a tout d'un coup fait affluer les populations vers ce point ignoré des Carpathes et transformé l'humble groupe de masures en une ville animée, comprenant, avec toutes ses dépendances, plus de sept mille habitants. Avant même que son nom fût connu de l'étranger, Petroseny était devenu le centre de commerce le plus actif de tout le district sud-occidental de la Transylvanie.

La ville moderne porte officiellement deux noms : la partie où se trouve la gare du chemin de fer et dont le territoire est la propriété d'une compagnie minière, est la bourgade proprement dite de Petroseny, tandis que les quartiers situés plus haut dans la vallée ont reçu de l'État, qui les possède, le nom de Livadzel ou Livazeny, emprunté à un hameau du voisinage; mais, en réalité, le tout ne forme qu'une seule et même ville, sans autre séparation qu'une ligne idéale, et construite dans son ensemble sur un plan d'une complète uniformité. Partout des carrés réguliers, séparés par des rues d'une égale largeur et divisés de la même manière en rectangles de second ordre, où les maisonnettes d'ouvriers s'élèvent au milieu de jardinets (voy. p. 40). De distance en distance des constructions de dimensions plus considérables, ornées de balcons et de vérandas, sont réservées aux contre-maîtres et aux chefs. Pas une baraque, pas une palissade ne rompt l'unité du plan dessiné par les ingénieurs : il est probable qu'avant même d'avoir fait donner un seul coup de pioche ils avaient déjà la ville future toute prête dans quelque carton

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des bureaux de Vienne ou de Pesth. Cette régularité à outrance n'est pas agréable à voir : la ville a l'air d'un campement militaire placé là pour un jour, et que le lendemain fera disparaître. Heureusement, la beauté de la nature environnante corrige l'impression d'ennui que produirait la vue des monotones constructions de Livadzel et de Petroseny. La plaine que parcourt la Sil torrentueuse est toute verte de prairies et d'arbres fruitiers; de gracieuses montagnes, en partie boisées, les unes se terminant en pyramides, les autres s'arrondissant en coupoles, entourent la plaine de leur rempart inégal; à l'orient, les sommets du Paring s'élèvent en douces ondulations jusqu'à plus de deux mille quatre cents mètres de hauteur. Derrière la première croupe en apparaît une seconde, puis une troisième, et plus loin encore une quatrième, rendue violette par l'éloignement. C'est la grande cime, morne piton pierreux qui dépasse de plusieurs centaines de mètres la zone verte des hêtres et des sapins. L'éclat des neiges manque en cette saison : on croirait voir le cône brûlé d'un volcan.

Une rue pourtant se distingue des autres, mais peu honorablement. C'est une rue inégale et tortueuse que forment les maisons des marchands et des taverniers juifs, installés sur un plateau d'où ils peuvent surveiller la ville et voir venir de loin les étrangers et les acheteurs. Là tout est poussière ou boue, plâtras ou fumier, et ce n'est pas sans dégoût que l'on s'y aventure. Il faisait déjà noir quand nous y arrivâmes, guidés par un hôtelier qui s'était emparé de nos personnes, et nous eûmes de la peine à gagner l'auberge sans patauger dans les flaques d'eau croupissante. L'impression pénible que nous causa la saleté du quartier s'accrut encore lorsque nous vîmes s'avancer au milieu de la fange un long cortége d'ouvriers munis de torches, dont la flamme agitée par le vent éclairait les planches d'un cercueil. C'était encore le choléra qui venait de saisir une victime, la quinzième de la journée! Quoique dans une haute vallée des montagnes, à six cents mètres d'élévation moyenne, Petroseny se trouvait donc atteinte par le fléau, comme les villes de la plaine basse! Pour bien nous renseigner à cet égard, nous fîmes quelques questions à notre hôtelier. « Oui, sans doute, fit-il en se rengorgeant d'un air capable, les gens de peu sont atteints, mais la maladie ne frappe pas les hommes d'intelligence. » Du coup nous voilà rassurés, car nous nous disons en secret que nous valons bien notre hôte.

Le lendemain, nous partions de bonne heure pour aller visiter les mines de charbon. L'ingénieur en chef avait eu la complaisance de mettre son équipage à notre disposition, et le galop rapide des petits chevaux hongrois nous eut bientôt fait rouler jusqu'au principal village des mineurs, dans un cirque verdoyant où viennent se réunir les premières eaux de la Sil Hongroise. Le torrent charriait par milliers des troncs de sapins qui descendaient en longs convois sur le fil du courant et tournoyaient lentement dans les eaux profondes des remous, pour aller ensuite s'échouer en barrages temporaires sur les bancs de gravier. Sur les pentes les plus rapprochées de la rivière, les arbres manquent déjà complétement; les bûcherons ont fait leur œuvre sans merci. La route qui longe le bord de la Sil n'a plus d'ombrage; et pour se mettre à l'abri des rayons du soleil, les indigènes sont obligés de porter des rameaux touffus d'orme ou de peuplier. Nous voyons passer plusieurs piétons munis de ces parasols à bon marché. Cette habitude qu'ont les Valaques de se garantir ainsi de la chaleur par une branche feuillue, habitude qui, sans doute, était aussi pratiquée par beaucoup d'autres races, me fit comprendre pourquoi les anciennes traditions mentionnent si fréquemment le stratagème des « forêts mouvantes. » Pour se transformer en un bois ambulant, les guerriers n'avaient qu'à se couper un abri plus grand que de coutume.

Le village de Lonyay, où vient aboutir le réseau des chemins de fer miniers de Petrilla, est un centre fort animé. A côté des maisons des ouvriers, plus grandes et plus entourées de fleurs que celles de Petroseny, s'élèvent les hangars remplis de charbon, les remises des machines, les magasins de vivres et d'outils, les ateliers de toute espèce. De longs convois, attelés de locomotives minuscules, vont et viennent incessamment, soit pour aller prendre leur cargaison de combustible dans les vallons environnants, soit pour la déverser dans les entrepôts. La scène est des plus gaies quand arrive le « train des dames. » Alors les mineurs se pressent sur la plate-forme de la voie pour accueillir leurs femmes et leurs filles qui leur apportent le repas du jour; les saluts, les cris de joie, les rires s'échangent entre les groupes; on s'interpelle en toutes les langues de Transylvanie : en valaque, en magyar, en allemand, et quelques costumes nationaux tranchent encore çà et là sur l'uniforme tenue de travail.

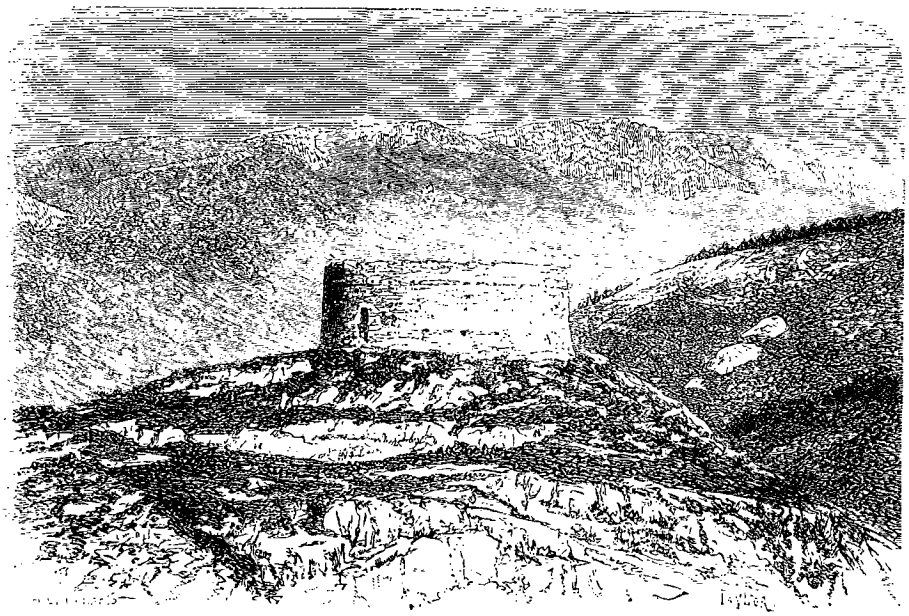
Les mines du bassin sont très-faciles à exploiter dans toute l'ancienne vallée lacustre où coulent aujourd'hui les deux Sil; les couches de combustible, dont l'épaisseur totale est d'environ trente-six mètres, sont disposées parallèlement les unes aux autres sous une strate peu épaisse de terrains modernes, et des deux côtés du bassin elles se redressent de manière à présenter leur tranche. En ces endroits, les ouvriers travaillent à ciel ouvert, et l'abatage se fait avec la plus grande facilité. Quoique beaucoup moins fort et moins actif que le mineur anglais ou belge, le fouilleur hongrois ou valaque de Lonyay extrait du sol près de deux tonnes de combustible par jour, et son propre salaire quotidien n'étant pas même de deux florins en moyenne, la plus grande partie de la production représente un bénéfice net pour l'État. « Jugez, nous disait un ingénieur, jugez si cette mine doit être riche, puisque le gouvernement, qui se ruine aux plus belles entreprises, trouve pourtant moyen de gagner dans celle-ci! »

Néanmoins le budget de l'administration des mines se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouve grevé d'une lourde dépense imprévue. Il y a trois ans, un des charbonnages les plus productifs, la « fosse de Deak, » vint à prendre feu, et de proche en proche, l'incendie souterrain se propagea dans les couches voisines. Si l'on n'avait pris les mesures les plus promptes pour localiser le désastre, c'en était fait de toutes les mines de Petrilla, car l'air extérieur, à peine séparé du foyer par une mince couche de terre végétale et de débris, alimentait activement les flammes. Pendant des mois il fallut distraire des centaines d'ouvriers du travail ordinaire des fouilles pour leur faire obstruer toutes les issues de la fosse enflammée, et maintenant encore on veille avec le plus grand soin à tous les endroits périlleux. Une épaisse fumée, comme celle d'un amas de scories d'usine, s'élève de la couche brûlante à travers le sol qui la recouvre, et parfois s'étend sur toute la plaine en une brume impénétrable au regard. Comme on le fait en Angleterre sur un autre bassin houiller en combustion, il serait facile d'utiliser la haute température de ce terrain pour la production des primeurs.

L'extrême régularité des couches de combustible du bassin de Petroseny a permis d'évaluer avec un certain degré d'approximation la quantité de charbon exploitable qu'elles renferment. Cette quantité est d'au moins deux cent cinquante millions de tonnes, soit à peu près autant que la production totale des Iles Britanniques pendant deux années. C'est peu de chose par rapport aux besoins du monde entier, mais c'est énorme pour le marché que le combustible de Petroseny est appelé à desservir. Le haut prix des transports limite la zone de vente à la plaine de Hatszeg, à la vallée du Maros et à la Hongrie orientale, jusqu'à la ville d'Arad; or les trois ou quatre cent mille



Tour romaine (voy. p. 34). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

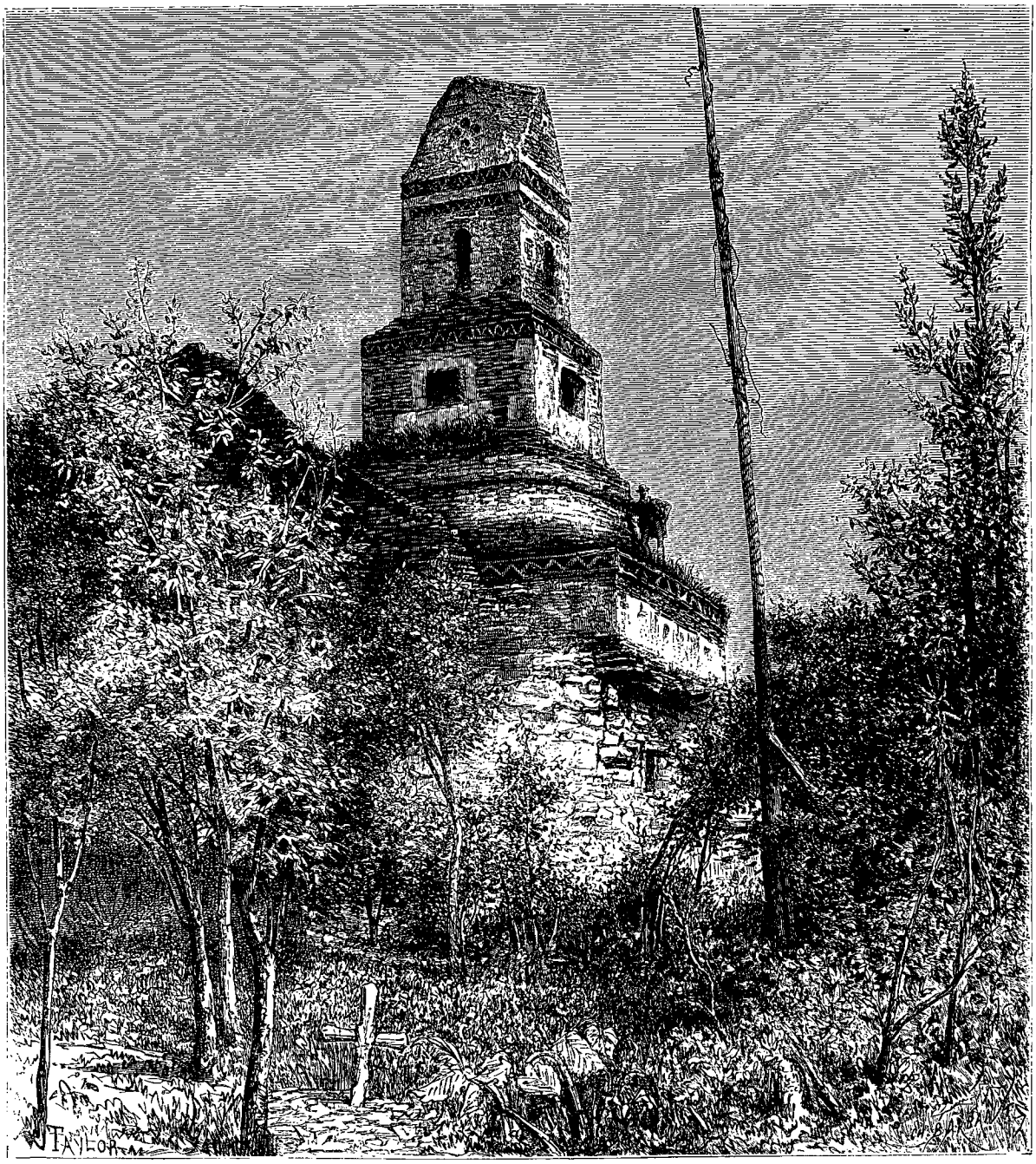
tonnes expédiées chaque année du haut bassin des Carpathes suffisent amplement à l'industrie de ces contrées. Un marché plus important peut-être s'ouvrira aux charbons excellents de Petroseny quand le chemin de fer aura été continué vers les plaines de la Valachie et le Danube. Déjà depuis longtemps les ingénieurs ont fait le tracé de cette voie, la construction en a même été plusieurs fois décidée; mais au moment d'agir on a reculé devant la dépense, car pour descendre en Valachie, les rails auraient à suivre une gorge obstruée de roches et coupée de précipices. D'ailleurs, le patriotisme roumain s'inquiète à l'idée que le nouveau chemin de fer servirait à une invasion guerrière ou pacifique des Allemands. Ce n'est pas sans angoisses qu'il voit s'ouvrir une porte à travers le rempart protecteur des Carpathes. Il est vrai que tout en facilitant aux Magyars et aux Germains l'entrée des plaines du bas Danube, la voie ferrée de Petroseny rapprocherait aussi les compatriotes des deux versants et formerait le lien matériel de l'union entre les huit millions de Roumains; mais ceux-ci ne sont encore arrivés qu'en petit nombre à la conscience de leur nationalité : on dit même qu'il existe des rivalités et des haines entre les habitants des deux versants opposés.

Quelles que doivent être les conséquences politiques de l'ouverture du chemin de fer de jonction, ce grand travail ne peut manquer de s'accomplir prochainement, réclamé comme il l'est par tant d'intérêts industriels et commerciaux. Alors il suffira d'une assez courte période pour que les dépôts de charbon amassés lentement par la nature dans le bassin de Petroseny soient complétement épuisés, mais l'importance passagère des mines n'en aura pas moins eu des résultats dura-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bles par la nouvelle direction imprimée au courant commercial, et par les changements produits dans l'équilibre actuel des populations.

Dès maintenant, l'exploitation des charbonnages de Petroseny rend à peu près inévitable la fermeture prochaine de tous les puits de mines aurifères de la Transylvanie occidentale. Il est impossible que l'attraction exercée par des salaires triples et quadruples ne dépeuple pas graduellement les régions minières, où la journée de travail se paye encore comme au siècle dernier.



Mausolée romain (voy. p. 33). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

XV

Départ pour le Retyezat. — Le confluent des deux Sil et le défilé de sortie. — Le village et le col de Vulkan.

Avant de quitter la région des Alpes transylvaines, il nous semblait indispensable de gravir au moins l'une de ses principales cimes. La plus haute de toutes, et probablement la plus belle, le Negoï, est à une grande distance à l'orient de Petroseny, de l'autre côté du défilé de la Tour-Rouge, et le temps nous manquait pour faire cette longue excursion. Le Paring, beaucoup plus rapproché, nous paraissait trop connu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et d'une escalade trop facile. Nous préférâmes nous diriger vers le Retyezat, le géant du massif occidental, qu'entoure une triple ceinture de forêts et de roches rarement visitées[1].

Il va sans dire qu'on essaya de nous détourner de notre projet, sous prétexte d'ours, de loups et de voleurs. Pour donner plus de valeur à ses paroles de dépréciation, l'hôte nous pria de le suivre jusqu'à son écurie, et d'un geste convaincu nous montra deux oursons qu'un Valaque venait précisément de lui amener des forêts du Retyezat. Mais la vue des deux bonnes bêtes, Nicolas et Marouchka, n'était vraiment pas faite pour nous épouvanter : d'un air à la fois caressant et maussade, elles vinrent en grognant se rouler à nos pieds et firent lourdement les gentilles pour avoir du gâteau. De pareilles rencontres dans la forêt n'auraient été pour nous qu'une plaisante aventure.

Le dernier édifice de Livadzel, sur la route du midi, est un échafaudage élevé au-dessus d'un puits, qui, à la profondeur de cent quatre-vingts mètres, n'atteint pas encore la dernière couche de charbon. Immédiatement après l'avoir dépassé, nous entrons dans une des campagnes les plus charmantes de la Transylvanie. Ce fut jadis la partie la plus basse du lac où venaient se jeter les deux Sil, la « Hongroise » et la « Valaque, » avant qu'elles se fussent ouvert un chemin à travers la chaîne principale des Carpathes. Sans être marécageux, le sol est encore humide; l'herbe des prairies y croît en un tapis des plus serrés; les arbres y sont droits, vigoureux, lisses d'écorce; les champs, quoique cultivés d'une façon barbare, produisent des récoltes magnifiques. Des ruisseaux gazouilleurs descendent de tous les vallons. Un petit ermitage pittoresque est perché sur le promontoire qui domine le confluent des deux rivières et les saulaies de leurs bords. En face, on aperçoit entre deux montagnes abruptes la noire fissure du *Szurduk* ou défilé, par laquelle les eaux de la Sil s'enfuient de rapide en rapide, et dont les détours sont vaguement indiqués sur les pentes supérieures par les masses alternativement sombres et lumineuses des grands versants boisés.

Un habitant de la vallée nous raconte qu'un Français vient d'acheter plus de la moitié des forêts qui s'étendent à l'ouest dans le bassin de la Sil Valaque, et qu'il s'occupe maintenant de grands travaux d'aménagement dans le défilé pour l'ouvrir au flottage du bois. Hélas! dans peu d'années, cette vallée charmante va s'enlaidir comme tant d'autres en perdant sa parure de grands arbres! Notre compatriote s'enrichira sans doute, mais il rend à la Transylvanie un bien mauvais service.

Le village de Vulkan, où s'arrête la route carrossable, et qui est le dernier poste de la « civilisation » dans la vallée de la Sil Valaque, est une longue rue bâtie sur les dernières pentes de la montagne qui porte son nom. Ce Vulkan des Alpes transylvaines, non plus que celui des monts métallifères, n'est point formé de roches éruptives : c'est un massif de roches cristallines dont l'appellation vient probablement de ce qu'il est un lieu de passage fréquenté. Une bonne moitié de la population de ce village se compose d'employés chargés de surveiller la frontière, douaniers, gendarmes, commis du fisc, infirmiers de la quarantaine. Venus de toutes les parties de l'Autriche et de la Hongrie, ces exilés ne semblent pas mener une vie très-agréable, mais ils se consolent en jouant aux quilles. Nous trouvons à Vulkan un ingénieur qui, depuis cinq années, n'a d'autre fonction que de fouiller de temps en temps sans but sérieux un gisement de combustible des environs. Condamné à faire ce travail inutile, ce malheureux s'ennuie à périr. La compagnie qui l'emploie n'est pas assez riche pour exploiter en grand, mais elle fait toujours semblant de travailler afin de ne pas laisser périmer son droit de possession.

Quoique fort misérable, Vulkan voit passer dans sa ruelle boueuse un assez grand trafic. Les Roumains de Valachie apportent à Petroseny, par les mauvais sentiers du col, d'excellents fruits, du maïs et d'autres céréales, de la viande fraîche; les jours de marché on les voit descendre de la montagne en longues caravanes poussant devant eux des troupeaux de bœufs et de porcs : ces derniers animaux passent quelquefois au nombre de six cents en un seul jour. Les recettes du fisc en 1872 permettent d'évaluer à près de quatre millions de francs le mouvement des échanges qui s'opèrent sous les yeux des douaniers, par le passage du Vulkan. Ce commerce ostensible, auquel il faudrait ajouter celui de la contrebande, est presque en entier entre les mains des Valaques : sauf une petite quantité de fer qu'ils reçoivent de Vayda-Hunyad, ils ne doivent rien à l'industrie des Hongrois et des Saxons de Transylvanie. Tandis que leurs fiers voisins affectent souvent de les mépriser comme des êtres paresseux et sans initiative, c'est précisément à eux que les habitants de Petroseny sont redevables de leur nourriture et de leur entretien journalier. Les Valaques apportent tous les objets de consommation et ne remportent rien, si ce n'est de l'argent sur lequel les intermédiaires juifs ont prélevé leur forte part. Les patriotes de Bukarest ont donc grand tort de s'effrayer à la pensée que des chemins de fer perceront bientôt le mur des Carpathes et les rattacheront à la Germanie par les contrées magyares. Grâce à l'extrême fertilité de leurs plaines et à leur propre industrie, ce sont les Roumains qui profiteront le plus de l'ouverture de ces nouvelles voies, comme ils ont été déjà les premiers à profiter de la fondation de Petroseny. N'est-il pas lamentable qu'une voie commerciale aussi importante pour eux que l'est celle du Vulkan, soit encore impraticable aux chars comme au temps où les Turcs y érigeaient les murs de défense dont on voit

1. Altitudes des Alpes transylvaines : Negoï, deux mille cinq cent quarante-trois mètres; Retyezat, deux mille quatre cent quatre-vingt-seize mètres; Paring, deux mille quatre cent quatorze mètres.

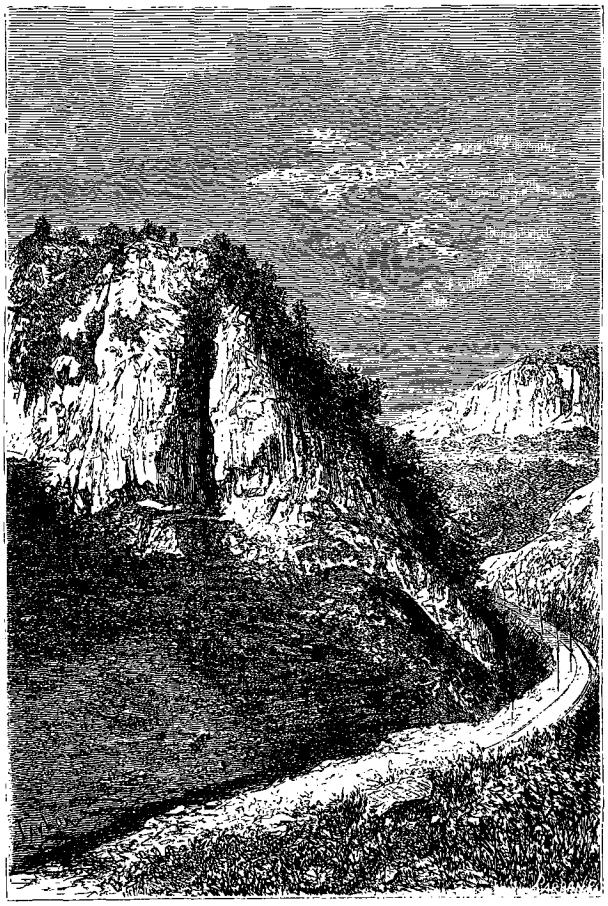
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les restes? C'est là une anomalie qui ne saurait durer longtemps.

XVI

La haute vallée de la Sil Valaque — Kampuluinyag.
Le *falus-biró*.

En sortant du village de Vulkan, nous disions adieu à ce que l'on est convenu d'appeler civilisation; mais l'hôtelier avait pris soin de nous écorcher, et même de nous voler un peu, pour amoindrir nos regrets. Entrés en plein pays dace, nous devions renoncer désormais à tout espoir de confort, tant que nous n'aurions pas escaladé les montagnes du Retyezat. Peu nous importait du reste. Nous étions en belle humeur, nos chevaux avaient pris une allure rapide, et la vallée que nous remontions nous offrait, de détour en détour, une succession des sites les plus aimables.



Tranchée du chemin de fer, près de la grotte de Boli. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

Toutes les montagnes sont boisées, excepté sur les saillies calcaires ou granitiques trop escarpées pour donner prise aux racines. En entrant dans la plaine, les torrents qui descendent en rapides des sombres vallées, s'étalent en ruisselets charmants sur les galets cristallins. Quelques cabanes sont éparses sous les grands saules que jamais la hache n'a touchés, et qui ne ressemblent en rien à ces misérables têtards infirmes et rabougris que l'on voit aux limites de nos prairies. Les paysans, si gracieux dans leur costume pittoresque, nous saluent avec une politesse qui n'a rien de servile. De distance en distance, des seaux d'eau fraîche sont placés sur des espèces de dolmen érigés tout exprès à côté du chemin. Tant de bonté pour l'étranger qui passe ne témoigne-t-elle pas en faveur du Valaque méprisé? Parmi ses détracteurs, en est-il beaucoup qui songeraient comme lui à désaltérer des voyageurs que peut-être ils ne verront jamais, dont ils n'ont pas même un remercîment à attendre?

La forme de ces bancs de pierre me frappa. Sans nul doute, tout archéologue qui rencontrerait leur pareil sur une lande de la Bretagne ne manquerait pas d'y voir un dolmen comme ceux de nos ancêtres celtes ou préceltiques, et l'idée ne lui viendrait pas que cette dalle servait, non point à égorger des victimes ou à présenter des offrandes à la divinité, mais tout simplement à soutenir un vase d'eau pour étancher la soif du piéton fatigué. De même, les énormes piliers de granit ou de schiste non poli, érigés aux carrefours des chemins, et protégés par un petit toit de paille, passeraient ailleurs pour des menhir, mais en Transylvanie une petite pierre fixée transversalement au sommet rappelle qu'il faut y voir une croix; là où cette pierre manque, une rainure horizontale suffit pour sanctifier le bloc. On rencontre des exemples de toutes les transitions possibles entre le fruste menhir des temps païens et la croix polie couverte d'inscriptions et de sculptures chrétiennes. A ces variations dans l'architecture symbolique des pierres sacrées, doivent correspondre des variations religieuses, bien dignes de l'étude d'un historien.

Notre voyage, commencé sous les plus heureux auspices, ne devait pas se terminer ce jour-là d'une manière aussi favorable. Notre guide ne connaissait pas même le chemin, et nous fûmes obligés plus d'une fois de le ramener dans le vrai sentier. Tous ces tâtonnements nous firent perdre des heures précieuses, et nous étions encore fort éloignés du village de Kampuluinyag, quand un violent orage, que nous voyions descendre du haut des montagnes de l'ouest comme une noire avalanche, vint s'abattre sur nos têtes.

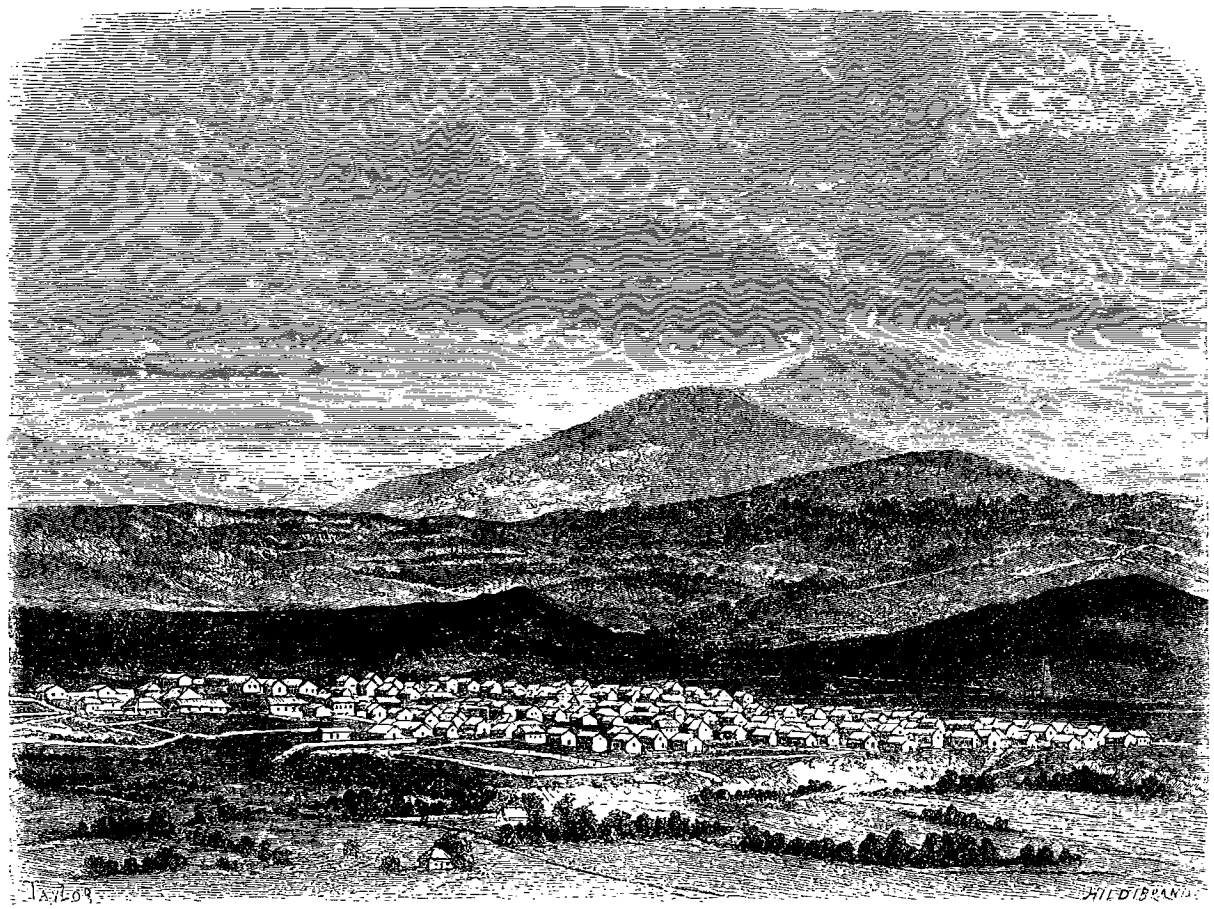
A la fois secoués par le vent et lessivés par l'averse battante, nous fûmes bientôt dans le plus piteux des états. Nos chevaux, animés par une sorte de désespoir, gravissaient avec rage les sentiers changés en ruisseaux, se laissaient glisser le long des talus d'argile détrempée, se précipitaient au milieu des branches de sapins qui nous fouettaient en passant, et quand le chemin, emporté par l'orage, venait à manquer, pataugeaient de leur mieux dans l'eau grossis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sante du torrent. Enfin, nous aperçûmes de l'autre côté de la vallée une cabane en construction, déjà munie de son toit; et nous lançant en droite ligne à travers les eaux débordées, les fossés, les prairies, nous entrâmes, hommes et chevaux, dans la baraque. Des copeaux se trouvaient heureusement en quantité sur le sol. Nous nous empressâmes de faire une grande flambée pour sécher nos vêtements et nos personnes, et bientôt nous eûmes repris l'apparence d'êtres humains.

L'orage venait d'épuiser sa force, et les nues déchirées fuyaient vers l'orient, lorsqu'un jeune Valaque fit son apparition dans notre cabane. C'était le propriétaire qui, voyant la fumée s'élever de son toit, accourait précipitamment pour arrêter l'incendie. Rassuré à la vue de notre groupe pacifique, il nous facilita l'aménagement de notre domicile provisoire, et s'offrit à nous accompagner au Retyezat, qu'il prétendait connaître fort bien. Nous nous empressâmes d'accepter sa proposition, et notre premier guide, emmenant ses chevaux, nous laissa seuls avec lui.

Enchantés à l'idée qu'il nous serait possible d'atteindre la base du Retyezat avant la fin du jour, nous pressions les préparatifs du départ, quand un nouveau

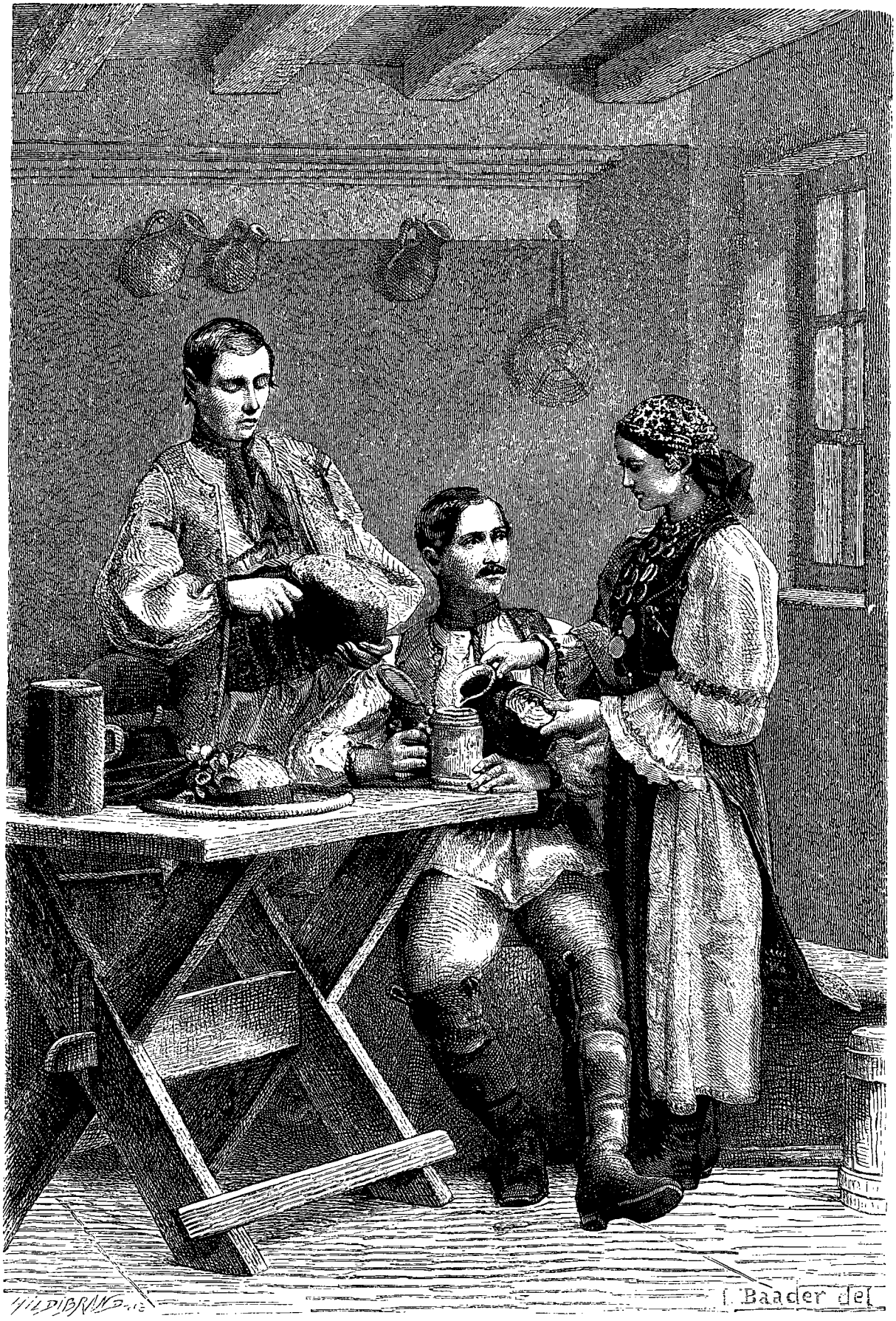


Livadzeli, village de mineurs. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

personnage se présenta. C'était le plus beau type de Dace que nous eussions encore vu. Grand, bien découplé, solidement campé sur ses jambes fines et nerveuses, beau de visage, fier de regard, vêtu d'un costume à la fois élégant et simple, il se plaça devant nous, et de l'air le plus noble nous souhaita la bienvenue dans son village, puis disparut un instant pour remplacer son grand feutre noir aux larges bords par un kolpak blanc en peau de mouton, beaucoup plus majestueux. Cet homme si fier et de manières si aisées était le grand dignitaire de la vallée, le juge suprême, le maître absolu. Son titre officiel de *falus-biró* est assez modeste, mais son pouvoir réel est presque sans bornes.

Quoique fort poli dans son langage, M. le juge n'était pas content. Il y avait de quoi. Ne nous étions-nous pas permis de pénétrer dans le domaine de sa juridiction sans nous adresser d'abord à Sa Grandeur? N'avions-nous pas commis une grave infraction aux mœurs antiques, en concluant directement un marché avec l'un de ses plus humbles feudataires? Enfin, n'étions-nous pas gravement coupables de l'avoir privé de son droit immémorial sur toutes les transactions? Notre cas eût pu devenir un précédent fâcheux; il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de paysans roumains de la Transylvanie. — Dessin de L. Baader, d'après une photographie de M. Veress.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fallait donc à tout prix nous ramener sous la main de l'autorité protectrice. Il y réussit en effet. Par son ordre, l'indigène qui s'était offert spontanément à nous servir de guide dut refaire son marché à notre détriment. En outre, il nous fallut payer un droit de péage pour que le juge pût aller boire à notre heureuse ascension chez l'aubergiste juif du village; chose plus grave encore, la haute intervention du grand personnage nous fit perdre un temps précieux, quoique le soleil, incliné déjà vers l'horizon, nous avertît de nous hâter. Certes, soit dit sans l'offenser, le falus-biró de Kampuluinyag nous parut être un franc coquin; mais qu'il nous semblait beau dans son genre, et qu'il eût bien fait dans un tableau! C'était là un digne descendant des « Braves à trente-quatre dents » chantés dans les vieilles épopées! Par son attitude fière et noble, il me dédommageait un peu du dégoût que m'avaient causé tant de ses compatriotes de la plaine.

XVII

L'Arcadie du Plesa. — Les immigrants italiens. — La « jasse » du Liunchol. — L'ascension du Retyezat. — Une nuit à la belle étoile.

Enfin nous réussîmes à nous soustraire à la haute protection du biró et à continuer notre route. L'air, purifié par l'orage, était délicieux à respirer; quelques brumes effrangées rampaient encore sur les arêtes des montagnes noires de sapins; des ruisselets accouraient de toutes parts en cascades vers le torrent grossi. Le chemin serpentait d'une rive à l'autre, tantôt sur des ponts de gros troncs d'arbres, tantôt sur des planches flexibles trempant à demi dans l'eau et se bordant d'un ourlet d'écume. Nous avions déjà vu de bien charmants paysages dans les Alpes transylvaines, mais de tous, celui-ci nous parut le plus beau. Les prairies, les bouquets d'arbres, les eaux courantes, les roches vêtues de lierre, tout s'y harmonise de la manière la plus heureuse; nul parc n'est disposé avec plus d'art que ne l'est cette campagne entremêlée de bois. La haute cime du Plesa, qui dresse sa pyramide régulière à l'extrémité du bassin, la gorge sombre qui s'ouvre au nord-ouest et où l'on entend mugir le fracas des cascades, accroissent encore par le contraste le sentiment de paix que l'on éprouve dans la vallée. En cheminant avec délices sous les ombrages ou sur le gazon des prés, nous pensions au jour, peut-être prochain, où les spéculateurs et la foule profane des désœuvrés envahiront cette délicieuse retraite. Des hôtels entourés de guinguettes s'empareront des plus beaux sites; des jardinets à l'anglaise remplaceront la végétation spontanée des bois, des murs défendront les abords des cascades aux voyageurs non payants, et des troncs ébranchés, de maigres taillis, seront les seuls restes des forêts. Cette nature, si belle aujourd'hui dans sa virginité, sera salie, souillée par les hommes sans goût. Nous nous sentions presque coupables d'être les avant-coureurs de ceux qui viendront gâter cette admirable vallée des Carpathes, comme ils ont déjà gâté celles des Pyrénées et des Alpes.

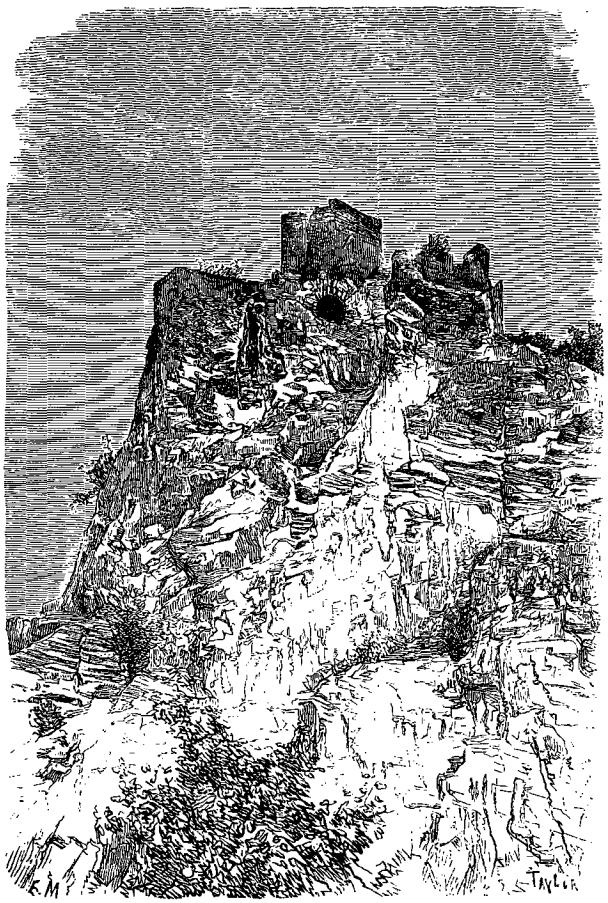
Actuellement, les bords de la Sil naissante sont éloignés de toute route fréquentée. Nous nous attendions à n'y voir que des bûcherons et des pâtres; aussi fûmes-nous très-étonnés, au passage du ruisseau, de rencontrer quatre étrangers venant évidemment de fort loin. Le costume nous prouvait qu'ils n'étaient ni Valaques ni Magyars; et quoique les traits du visage soient fréquemment trompeurs, le type nous semblait bien différent de celui des Allemands ou des Slaves. Nous nous hasardâmes à leur parler italien. C'étaient en effet des paysans de la Lombardie, qu'une inondation et la misère avaient chassés de leur patrie. Ils avaient entendu dire que là-bas, là-bas, du côté de la Russie, des compatriotes avaient trouvé de l'ouvrage comme bûcherons, et ils s'étaient mis en route à travers les montagnes, les plateaux, les forêts et les fleuves. Pendant ce long et pénible voyage, ils n'avaient pas suivi la ligne droite qui les eût fait passer beaucoup plus au nord; mais ils s'étaient détournés vers le sud par les pays slaves, soit à cause de la plus grande hospitalité des habitants, soit parce que l'itinéraire traditionnel des émigrants traverse ces régions. Qu'étaient devenus leurs femmes et leurs enfants? Nous n'osâmes le demander. Peut-être étaient-ils restés dans le pays natal, mais plus probablement ils étaient morts, car dans ces grands désastres causés par les inondations du Pô, les faibles succombent en multitude. Nous souhaitâmes bonne chance aux émigrants, qui semblaient tout heureux d'entendre parler leur langue, et nous nous séparâmes fort bons amis, eux pour gagner un col qui s'ouvre vers la vallée de Hatszeg, nous pour monter à l'escalade du promontoire boisé de Liunchol, au delà duquel s'étendent les pâturages où nous devions passer la nuit.

La bergerie où nous mena notre guide, et qui du reste était la seule construction qui pût nous offrir un abri dans un rayon de plusieurs lieues, était une de ces masures informes qu'on appelle « cayolars, » « coueylas » ou « jasses » dans les Pyrénées françaises; seulement, pour s'en faire une idée vraie, il faut se représenter autour de la baraque en pierres sèches un cloaque de boue et d'excréments, une mer d'immondices où pataugent à qui mieux mieux les bestiaux, les porcs et les êtres à figure humaine. Même des jeunes filles piétinent tranquillement dans cette fange, et s'y accroupissent pour traire leurs vaches, comme si elles étaient sur le gazon des pâturages. Ici on n'a point l'intelligence de recueillir le « bois de vache » pour l'utiliser comme engrais ou pour en faire du combustible: tout s'accumule et se mêle aux flaques d'eau en un hideux liquide. Mes compagnons et moi nous nous regardâmes avec un muet désespoir; mais que faire? Il eût certes mieux valu nous installer au grand air sous un arbre de la forêt; mais le sol avait été partout détrempé par l'orage de la journée; l'air du soir était déjà très-froid sur ces hauteurs, et nous craignions de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blesser les pâtres qui nous offraient poliment l'hospitalité. Nous fîmes donc contre fortune bon cœur, et sautant de pierre en pierre, nous tâchâmes de franchir sans accident le large cercle fangeux qui défendait les abords de la « jasse. »

Tous les habitants de la bergerie étaient en grand émoi à la vue des étrangers. L'année dernière ils en avaient déjà vu deux, un monsieur et sa femme ; mais ces voyageurs n'avaient fait qu'une rapide promenade à travers les pâturages, et, le jour même, ils étaient redescendus à Kampuluinyag. Notre visite était donc un événement bien plus considérable encore, puisque nous allions passer la nuit avec eux, boire leur lait et manger leur *malaï*. Leur bouche entr'ouverte, leurs grands yeux tout ronds, témoignaient de leur ahurissement. Les objets les plus simples les étonnaient : ils venaient palper nos paletots, nos vestes, nos chapeaux; un parapluie que possédait l'un de nous passa de main en main, et chacun en examina curieusement le bois, l'étoffe, les baleines; un livre, une carte, un portefeuille, furent également les objets de l'admiration révérencieuse de toute la colonie. Les chiens et les porcs semblaient aussi fort étonnés de nous voir et rôdaient autour de nous pour nous flairer.



Château de Koltz. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Veress.

Néanmoins la première partie de la nuit fut supportable. Les jeunes Valaques nous chantèrent des couplets et répondirent de leur mieux à quelques-unes de nos questions sur le pays et sur les mœurs locales; mais quand vint le fort de la nuit, et que toute la société, hommes, femmes, vieillards, enfants, se mit à dormir en un tas grouillant à l'une des extrémités de la tanière, afin de laisser le côté le plus honorable à leurs hôtes, le supplice commença. Les rôdeurs de nuit qui pullulent dans toutes les cabanes valaques s'élancèrent en foule de toutes les crevasses du bois, de tous les vieux lambeaux d'étoffe, et s'acharnèrent avec joie sur la proie fraîche que leur offraient nos corps. Mes deux compagnons, moins aguerris que moi aux misères de l'existence, étaient dans un état d'exaspération frébrile : ils se levaient, se rasseyaient, poussaient des cris étouffés. Nous aurions bien voulu nous enfuir, mais autour de la masure s'étendait la mer de fange noire, infranchissable pendant l'obscurité. Combien longue nous parut la nuit d'été, pourtant l'une des plus courtes de l'année ! Avec quelle joie nous saluâmes la première rougeur de l'aube derrière la noire silhoutte du Paring ! La matinée se levait glorieuse, et nous révélait un immense horizon de montagnes boisées, baignées à mi-flanc par une mer de brouillards ; au delà, les vastes plaines de la Valachie, la belle *Tzarea Roumanesca*, s'étendaient vers le Danube et se confondaient avec les vapeurs de l'espace; mais cet admirable spectacle ne nous retenait pas : nous étions pressés de nous enfuir. Nos hôtes s'efforçaient de nous retenir ; même les jeunes filles aux pieds noircis par les ordures avaient eu la coquetterie de mettre en notre honneur une fleur à leur corset ; mais, traînant notre guide à la remorque, nous étions déjà loin. Il nous sembla n'avoir repris possession de nous-mêmes qu'après être allés dans une vasque de torrent, nous faire laver à grandes eaux par la douche puissante d'une cascade.

Le Retyezat n'est pas situé sur l'arête principale du massif qui porte son nom. Il se dresse tout à fait en dehors, comme un berger gardant son troupeau de montagnes. Quand on cherche à l'atteindre par la vallée de la Sil, il faut d'abord franchir une première grande crête, du haut de laquelle on étudie en vain l'horizon dans l'espérance de voir le sommet désiré. On redescend ensuite dans la gorge du torrent de Lepusnik, l'une des hautes branches de la ramure hydrographique du Maros, puis on gravit le versant d'une nouvelle chaîne dont il reste à contourner une cime avant de voir pyramider devant soi la haute masse du Retyezat. La promenade est longue et pénible, mais elle est fort belle.

Les pâturages supérieurs des cette région de Carpathes rappellent tout à fait certaines parties des Pyrénées. Je me serais cru transporté sur les pentes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aimées du Néouvielle, au milieu des cirques de gazon où s'étalent tant de petits bois charmants. Mêmes bassins étagés à l'eau incolore, verte, azurée ou noire suivant les profondeurs; même bizarre succession d'isthmes, de détroits et de cascades d'un lac à l'autre lac; mêmes ruisseaux souterrains que l'on entend gronder sous les éboulis; mêmes sources d'eau pure jaillissant entre les fleurs et les herbes touffues et disparaissant sous la mousse et les pierres; mêmes sapins ébranchés et noueux, champions avancés de la forêt qui se hasardent dans la zone des frimas. Les petits glaciers du Néouvielle manquent sur les monts un peu moins élevés des Alpes transylvaines, mais ils sont remplacés dans les hauts ravins par des trai-



Fiancée roumaine de la Transylvanie à sa toilette. — Dessin de L. Baader, d'après une photographie de M. Veress.

nées de neige, que continuent des éboulis blanchis par les avalanches du printemps.

Au-dessus de la région des pâturages, l'ensemble de sommets et de plateaux que terminent au nord les parois abruptes du Retyezat est couvert d'une mer de pierres comme on n'en trouve peut-être ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, pas même dans le groupe des montagnes d'Ardiden ni sur les flancs du Mont-Vallier. Le granit désagrégé par les intempéries s'est découpé en cubes, en colonnes, en prismes, en coins, en pyramides, en fragments globulaires, en blocs de toutes les formes et de toutes les dimensions. En maints endroits, les cassures se sont opérées avec une étonnante régularité; des masses sont disposées les unes à côté des autres, de manière à imiter de grossières colonnades basaltiques; ailleurs, on dirait une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans roumains de la Transylvanie. — Dessin de L. Baader, d'après une photographie de M. Veress.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

série de voûtes sur un édifice caché. Mais presque partout les amas de pierres forment un véritable chaos; tels blocs se dressent en obélisques, tels autres sont arc-boutés en arcades, ou disposés en escaliers, en ponts, en portails cyclopéens. Çà et là l'équilibre des masses est instable : il faut prendre grand soin, à l'ascension et surtout à la descente, de ne pas mettre le pied sur un bloc mal étayé et de ne pas faire écrouler un amas de roches en surplomb.

Un géologue hongrois affirme que sur le sommet du Retyezat, des fragments de trachyte sont mêlés aux blocs épars du granit désagrégé. Ces débris d'origine volcanique auraient été projetés sur la grande cime par l'explosion d'un cratère lointain dont il ne reste plus de traces aujourd'hui. Ce serait là, dit avec raison le savant écrivain, un phénomène unique dans l'histoire du globe. Oui, mais ce merveilleux phénomène est-il établi sur des preuves irréfragables? Pendant le court espace de temps que je passai sur la cime, je cherchai vainement un témoignage de ce miracle géologique; je ne ramassai que des fragments plus ou moins altérés du granit grossier de la montagne. Du reste, la question ne peut manquer d'être prochainement éclaircie, car un signal trigonométrique est déjà dressé au sommet du Retyezat, sur une pyramide de blocs et de pierrailles, et les indices de l'explosion trachytique, s'il en existe vraiment, ne manqueront pas d'être recueillis par les observateurs. Ceux-ci pourront nous dire également s'il est bien positif que le Retyezat est le pic le plus élevé du groupe, car, autant qu'il est possible d'en juger par la simple vue, il me sembla qu'une cime située à quelques kilomètres à l'orient est au moins aussi haute. Le guide lui donnait le nom de Petrilla, qui ne se trouve point sur la carte. Peut-être est-ce le Lanczíku.

Du Retyezat la vue est fort belle et très-étendue, surtout du côté du nord, où l'on aperçoit toute la vallée de Hatszeg, et par delà ses campagnes vaporeuses, les collines et les montagnes de la Transylvanie centrale. Mais le regard se porte surtout vers l'abîme de plusieurs centaines de mètres qui s'ouvre immédiatement à la base septentrionale de la montagne : de ce côté, il n'y a point de chaos de pierres, mais un précipice abrupt, vers lequel on se sent attiré par le vertige; de petits lacs brillent au fond du cirque et donnent naissance à des torrents que l'on voit briller, mais dont on n'entend point le bruit; la nature semble morte : aucune végétation, si ce n'est celle de quelques mousses jaunâtres dorant les vieux blocs de granit. C'est peut-être à cette nudité de la roche, peut-être aussi à la forme obtuse de la pyramide suprême ou à la cassure qui a fait tomber au nord tout un pan de la montagne, que celle-ci doit son nom de Retyezat, la « Rasée. » D'après une légende reproduite par M. Veress, une fée charmante était assise autrefois sur la cime et regardait dans la plaine un beau jeune homme avec lequel elle voulait partager la royauté des monts. Une sorcière malveillante, qui labourait les campagnes de Hatszeg, saisit une énorme charrue, que douze paires de bœufs n'auraient pu faire bouger, et la lança contre la fée. La cime de la montagne fut emportée, mais la fée put esquiver le coup et se cacher au bas du précipice, dans un petit lac de cristal; des pâtres l'y ont vue quelquefois, mais ils n'ont osé s'approcher d'elle.

Il se faisait déjà tard lorsque nous descendîmes du Retyezat; nous n'eûmes que le temps de sortir de la mer de pierres pour gagner un plateau de pâturages avant le coucher du soleil. Il ne fallait point songer à trouver un gîte dans des habitations humaines, il n'en existe point sur ce versant de la montagne; et d'ailleurs l'expérience de la nuit dernière nous suffisait amplement. Notre guide nous mena vers un campement de bergers : au moins là nous devions coucher à l'air pur, sur la terre solide et propre. Des pins rampants se groupent en massifs de verdure d'un à deux mètres de hauteur au-dessus du gazon des pâtis. Nous étendîmes nos couvertures dans une clairière d'un de ces petits bois, et pour nous garantir encore mieux du vent qui soufflait avec force, nous édifiâmes en travers des brèches du fourré tout un rempart de racines et de branches sèches qui devait en outre nous fournir pendant la nuit le combustible nécessaire à notre bûcher. La nuit se passa très-confortablement; les nuages, qui menaçaient de s'écrouler en averse, allèrent éclater sur une autre montagne; nous étions chaudement couverts et pouvions nous rôtir au superbe incendie que nous avions allumé; seulement les chiens, tenus en éveil par un ours rôdeur dont nous vîmes les traces fraîches le lendemain matin, ne cessèrent de nous fatiguer par leur vacarme.

XVIII

La vallée de Rua de Mora. — L'entretien des routes en Transylvanie. — La vallée du Maros. — Le retour en Hongrie.

De notre campement, qui doit se trouver à dix-huit cents mètres d'altitude, il ne nous restait plus qu'à suivre le cours de l'eau pour gagner la vallée de Hatszeg. Le chemin, pratiqué par les pâtres, est en assez bon état d'entretien; mais, chose étonnante et qui peint bien l'état d'extrême appauvrissement dans lequel les guerres et le régime de la grande propriété ont fait tomber cette région de la Transylvanie, il n'y a pas une seule habitation permanente dans cette longue vallée, que nous mîmes plus de huit heures à parcourir en descendant. Pourtant le sol en est des plus fertiles; de belles forêts de sapins et de hêtres en recouvrent les pentes; dans les bas-fonds, des espaces herbeux où l'on voit les traces de cultures, pourraient fournir d'abondantes moissons de céréales; au bord du ruisseau, sous l'ombrage des vergnes, nous vîmes des tussilages dont la fougue de végétation est comparable à celle des plantes tropicales, leurs feuilles n'ayant pas moins d'un mètre de large. Dans cette magnifique vallée, moins pittoresque assurément que celle de Kampuluinyag, mais non moins féconde,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous ne vîmes qu'un seul cultivateur nomade; encore le malheureux était-il en train de s'enfuir; le choléra, venant de la plaine, avait emporté successivement tous les membres de sa famille et l'avait laissé seul. Unique habitant de la vallée, il l'abandonnait désormais aux loups, aux ours et aux chamois. Il n'est pas douteux que la vallée de Rua de Mora ne fût populeuse autrefois. La « clus » qui en forme l'entrée du côté de la plaine de Hatszeg était gardée par un château fort dont on aperçoit encore les ruines sur un promontoire couvert de broussailles (voy. p. 43). Une vieille église lézardée s'élève sur le versant opposé, et pourtant ni église, ni forteresse n'auraient eu de raison d'être s'il n'y avait pas eu dans la vallée de population à gouverner et à contenir. D'ailleurs, c'est à quelques kilomètres à peine de l'issue de la vallée que se trouvait l'ancienne capitale de la Dacie, Sarmiz-Ægethusa, et les abords de l'importante cité ne pouvaient être les solitudes qu'elles sont devenues aujourd'hui.

Le village de Rua de Mora, le Malomvies des Hongrois, qui garde le débouché de la vallée, était en fête ce jour-là. Des enfants joyeux couraient sur le gazon, d'autres s'amusaient au bord du ruisseau, à l'ombre des saules, et l'eau claire nous renvoyait leurs silhouettes gracieuses. Des femmes, dans tout l'éclat de leur parure, sortaient de l'église et nous regardaient avec curiosité, heureuses elles-mêmes d'être vues, car à la grâce du costume elles ajoutaient la beauté des traits. Les Roumaines de cette partie de la Transylvanie s'habillent avec plus de charme, s'il est possible, que leurs sœurs des autres contrées de l'Ardélie. Le *catrintza* à tablier rouge et bleu qu'elles attachent à leur taille se termine par de longues franges frisonnant autour de la robe ; la chemisette, brodée d'arabesques, est serrée par une ceinture dont les bouts flottent négligemment ; une veste blanche chamarrée de rose fait ressortir l'élégance du corsage. Il est vraiment à regretter qu'un si charmant costume soit condamné à être remplacé bientôt par le vulgaire accoutrement des paysannes allemandes !

Rentrés dans le bassin de Hatszeg, nous retrouvions les aubergistes juifs et les routes à peu près carrossables; il nous semblait donc que pour effectuer notre retour par Vayda-Hunyad jusqu'à la station de Déva, il ne nous restait plus qu'à nous mettre dans une carriole et à nous laisser conduire.

Notre espérance fut presque justifiée. Nous traversâmes sans incident la large rivière pierreuse Apa Podului, et nous atteignîmes la bourgade de Hatszeg au milieu d'un flot de poussière sans cesse renaissant. Au delà, le chemin gravit les pentes des coteaux de Hunyad et présente à mesure qu'on s'élève une vue de plus en plus belle sur la grande plaine fertile et sur le groupe des monts Retyezat, aux flancs revêtus de forêts, aux pointes blanches de neiges et d'éboulis. Tout en devisant, nous jouissions de cet admirable tableau, lorsque des enfants, juchés sur un talus, nous firent signe de nous arrêter. Il était temps, car devant nous la route avait été emportée sur une largeur d'une trentaine de mètres, et à sa place se creusait un profond ravin empli de sable et de marne. L'accident avait eu lieu plusieurs mois auparavant, mais aucun cantonnier n'avait charge d'avertir les voyageurs, aucun signe indicateur ne les prévenait du danger. A eux de se tirer d'affaire comme ils le pourraient! Heureusement l'un de nous, Magyar habitué à ces sortes d'aventures, savait comment il faut s'y prendre en pareil cas. Nous dételons, nous enlevons de la voiture tout ce qu'on peut en ôter, jusqu'aux siéges et à la caisse mobile, puis, au risque de briser le véhicule, nous le faisons dévaler dans le ravin. Pour remonter l'autre versant, le travail est plus dur, mais les gamins qui nous ont avertis sont là qui nous viennent en aide. De nouveau les chevaux sont attachés à la carriole : nous les excitons de la voix et du fouet, et poussant, geignant, baignés de sueur, nous finissons par arriver sur le palier de la route. Il ne reste plus qu'à rafistoler la voiture : nous replaçons les bancs, les bagages et nos propres personnes, et nous continuons tranquillement le propos interrompu. En une demi-heure nous avions effectué le passage.

Le passage du ravin fut ma dernière aventure sur la terre de Transylvanie. Nous arrivâmes à Déva au moment où le train s'ébranlait, et j'eus à peine le temps, en m'élançant en wagon, de serrer la main à mes bons amis et camarades de voyage, qui, par leur complaisance et leur gaieté, m'avaient fait passer dans leur patrie des jours si agréables. Traîné par le cheval de feu, je voyais déjà s'enfuir vers l'arrière le cône trachytique de Déva et les montagnes de Nagyag. La vallée de la paresseuse rivière, avec ses champs de maïs et ses villages à demi cachés par des bois de pruniers, s'élargissait sans cesse; bientôt même les derniers renflements du sol disparurent sous les terres horizontales de la puszta, et les hauteurs de la Transylvanie, azurées par l'éloignement, reculèrent vers l'horizon, comme les promontoires d'un rivage que les navigateurs voient s'enfuir et se perdre dans la brume.

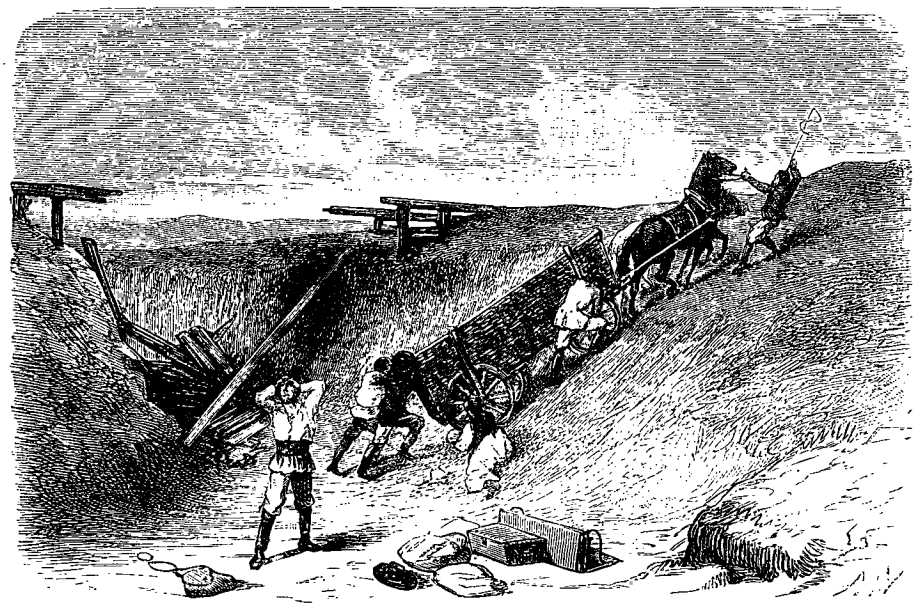
L'époque à laquelle je visitai les régions minières de la Transylvanie n'était pas favorable. La disette durait déjà depuis deux années et menaçait de se changer en famine. Le fléau du choléra, en grande partie causé par la misère et développé par les funestes habitudes d'ivrognerie, ravageait le pays d'une façon terrible ; la mortalité prenait en maints endroits le caractère d'une véritable dépopulation. Sous l'empire de ces causes, les terres données aux paysans à l'époque de la révolution changeaient rapidement de mains, et les Juifs s'installaient partout en maîtres du sol. Cette prise de possession de la terre par des étrangers persécutés jadis et devenus oppresseurs à leur tour, ajoute un danger de plus à la question si menaçante des races. Ce n'est pas tout. Les « Saxons » de la Transylvanie, qui depuis longtemps diminuent en nombre, et qui naguère n'osaient plus disputer la prépondérance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux Magyars, se sont remis à la lutte, forts de l'appui de leurs compatriotes d'Allemagne. Aux misères du présent, les haines de race font craindre que l'avenir n'ajoute des maux plus grands encore. C'est avec une véritable anxiété que les Transylvains sincères étudient la marche des événements contemporains.

Quoi qu'il en soit des destinées ultérieures des diverses nations entremêlées dans les plaines et sur les plateaux du grand hémicycle des Carpathes, il est certain que le rôle géographique du pays sera complétement changé. Jadis la Transylvanie fut une des contrées de l'Europe dont le relief eut la plus grande influence sur le cours de l'histoire. Semblable à une pile de pont sur laquelle viennent se partager les eaux, la forteresse semi-circulaire des Alpes transylvaines a divisé le flot des nations qui se ruaient à l'assaut de l'Europe péninsulaire; elle a protégé de son rempart les civilisations occidentales; c'est à elle surtout que l'Allemagne doit de ne pas être devenue une autre Russie. Mais ce boulevard de défense avancé n'est plus un obstacle sur le chemin des peuples. Ses forêts, si larges autrefois qu'elles en étaient presque infranchissables, ne se développent plus qu'en étroites lisières; ses montagnes ont été abaissées par des routes, elles vont l'être par des chemins de fer. C'est par la Transylvanie que passera la voie directe de Vienne à la mer Noire.

Au point de vue matériel, c'est là toute une révolution. Sans doute que, dans un avenir prochain, la Transylvanie aura cessé d'exploiter ses mines d'or,

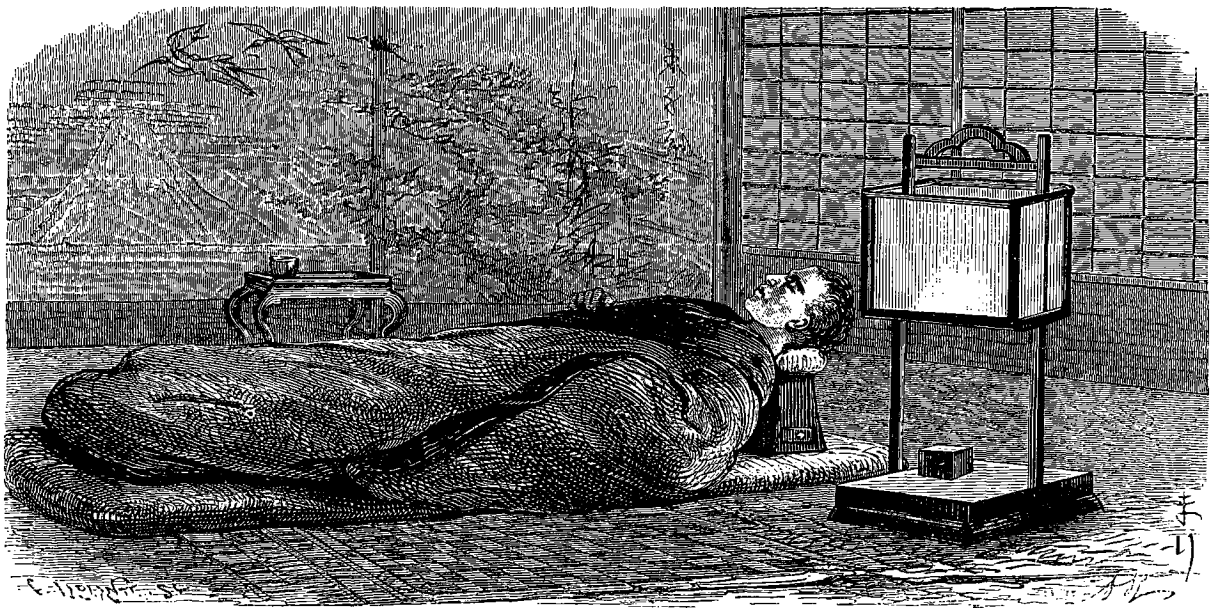


Passage du ravin (voy. p. 47). — Dessin de A. Marie, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

mais le commerce qu'elle devra desservir peut lui rendre au centuple tout ce qu'elle a perdu. Précisément, les contrées dont les passages des Carpathes ouvriront l'accès direct sont des régions qui, sans avoir beaucoup fait parler d'elles, comptent parmi celles de l'Europe qui ont pris le plus rapide élan de prospérité matérielle. La Valachie, la Moldavie, naguère sans chemins, sans commerce, sont maintenant, en proportion de leur étendue, les pays qui fournissent à l'Occident la plus grande quantité de céréales; leurs villes sont déjà de « petits Paris », quoique, par la force de la routine et de l'ignorance, on continue de les décrire comme de grands villages. Plus loin, entre le Danube et le Dniéper, a surgi la cité d'Odessa, âgée d'un siècle à peine, et déjà non moins populeuse que Bordeaux ou Gênes. Autour d'Odessa, les steppes se changent en campagnes et se parsèment de villages; depuis le commencement du siècle, la population de cette contrée, la Nouvelle-Russie, a sextuplé. On y trouve même une ville de plus de cent mille habitants, Kichenef, dont le nom, sans être inconnu en Europe, ne réveille que des idées très-vagues dans l'esprit des Occidentaux; l'oreille n'a pas encore eu le temps de s'y accoutumer. C'est ainsi que tout change même sans que nous y prenions garde. La Transylvanie sera considérée longtemps comme une sorte d'impasse, alors même qu'elle sera traversée par une des grandes artères commerciales de l'Europe.

Élisée Reclus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le coucher au Japon. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

UNE AVENTURE AU JAPON[1],

PAR M. EUGÈNE COLLACHE.

1868-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Avant-propos.

Il y a une dizaine d'années, le gouvernement français avait envoyé à Yedo, capitale du Japon, des officiers et des sous-officiers pour y enseigner aux troupes japonaises les règles et la pratique de notre art militaire. Mais de graves dissensions politiques agitaient le pays, et leur mission fut bientôt interrompue. La plupart des grands seigneurs japonais ou daïmios s'étaient insurgés contre le chef du gouvernement temporel ou Taïcoun, considérant l'institution du taïcounat, déjà vieille de trois siècles, comme une usurpation de la véritable souveraineté, celle du Mikado, réduit insensiblement à la vaine apparence du pouvoir spirituel.

La guerre civile prit des proportions formidables. Le Taïcoun, après avoir subi plusieurs défaites, se découragea, et, renonçant à la lutte, cessa de disputer le pouvoir. Toutefois quelques princes, notamment ceux d'Aidzou, de Sandaï et de Nambou, et l'amiral en chef, avaient persisté à défendre sa cause.

Au milieu de ces événements, l'un des officiers français, M. B..., et quatre sous-officiers attachés comme lui à la mission, résolurent de rester au service de l'amiral japonais, et s'éloignèrent de Yédo sur la flotte qui se dirigeait vers le nord pour y appuyer les efforts des princes fidèles au taïcounat.

Deux autres officiers français, l'un M. E. Collache, auteur du récit que nous publions, l'autre M. H. de N..., alors présents au Japon, désireux d'offrir à M. B.... leur concours, et de se joindre à lui, s'embarquèrent, le 29 novembre 1868, à Yokohama, sur la *Sophie-Hélène*, bâtiment de commerce affrété par M. V..., négociant suisse. Ce petit navire, qui transportait des marchandises sous pavillon européen, relâcha d'abord au port de Samimoura (village des Requins), dans la province de Nambou.

Les deux jeunes officiers avaient espéré y trouver l'armée des Tocoungavas (c'est ainsi qu'on appelait les troupes de l'ancien parti du Taïcoun, tandis que les troupes des Daïmios insurgés étaient désignées sous le nom de Cangouns). Mais, à leur vif désappointement, nos compatriotes apprirent qu'à la suite de nouveaux

1. Voy. sur le Japon, t. I, p. 161; t. XIV, p. 1 et 305; t. XV, p. 289; t. XVI, p. 369; t. XVIII, p. 65; t. XIX, p. 353; t. XX, p. 193 et 270.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

engagements les daïmios avaient soumis toute l'île de Nippon à leur autorité, et que ce qui restait des partisans du taïcounat s'était porté, ainsi que M. B.... et les quatre sous-officiers, vers la plus septentrionale des quatre grandes îles japonaises, l'île de Yesso, avec l'intention de s'y fortifier et d'en faire désormais le centre de la résistance.

La *Sophie-Hélène*, poursuivant son voyage après avoir vendu quelques balles de tabac, se dirigea vers la ville d'Aomori, située au nord de l'île de Nippon, dans la province de Tsoungarou

Aomori est une ville d'environ quarante mille âmes. M. Collache et son ami y furent reçus à leur arrivée dans une *otchaya* (maison à thé), par l'un des ministres du prince de Tsoungarou, ami de M. V....

« Les *Geîchas* (chanteuses), dit M. Collache, s'accompagnaient sur leur *samchen* (guitare à trois cordes et à manche très-long). On faisait passer de main en main la tasse en porcelaine, mince comme une coquille d'œuf, et pleine de *saki* fumant (boisson fermentée faite avec du riz). On servait dans de petites soucoupes des œufs préparés de diverses manières, une sorte de rave conservée dans la saumure qu'on appelle coco, du poisson salé ou cru, des racines de bambou bouillies, des awouabis, coquillages très-estimés. Ce n'était que le premier service. On apporta ensuite devant chaque convive une petite table en laque haute d'un pied, supportant un grand bol en porcelaine plein de riz, deux bols de laque, remplis chacun d'une espèce différente de soupe, dont les principaux éléments sont des légumes, des œufs, des champignons, des pâtes de riz, de très-petits poissons, puis une soucoupe contenant un morceau de poisson grillé. Chaque convive s'arma de petites baguettes pour puiser tantôt dans un bol, tantôt dans un autre. Des femmes agenouillées à quelques pas s'empressaient de remplir les bols de riz dès qu'ils étaient vidés.

« Quand les appétits furent calmés, on but un peu de thé et l'on se mit à fumer, tandis que recommencèrent les chants et la danse. »

Le ministre voulut que les deux Français fussent ses hôtes. On les conduisit à leurs chambres où étaient préparés les *ftons*, matelas assez minces qui, avec une couverture ayant la forme d'un épais *kimono* (vêtement long à manches), forment toute la literie des Japonais.

« Nous nous y allongeâmes tout habillés, dit M. Collache, en ayant soin de repousser l'incommode oreiller que l'on avait eu l'attention de placer à la tête du lit. C'est un petit billot de bois très-haut et très-étroit, supportant un coussinet de paille de riz recouvert d'une dizaine de feuilles de papier attachées ensemble par le milieu, et que l'on replie l'une sur l'autre quand elles cessent d'être propres[1]. »

M. Collache n'eut pas le loisir d'étudier longtemps les mœurs des habitants d'Aomori. Peu de jours après son arrivée, les officiers d'un navire américain avertirent M. V.... qu'on avait envoyé de Yokohama l'ordre d'arrêter les deux Français en route pour Yesso. Il n'avait d'autre parti à prendre que la fuite. Pendant la nuit, une barque le conduisit à bord du navire américain.

Le lendemain, le navire était à l'ancre dans la baie de Hacodaté qui partage, avec la ville de Matsmaï, située sur la côte sud-est, l'honneur d'être la capitale de l'île de Yesso. C'était le but même que M. Collache et son compagnon s'étaient proposé d'atteindre.

Ils trouvèrent à Hacodaté leurs compatriotes occupés d'un plan de défense de l'île, avec le gouverneur, le sous-gouverneur, l'amiral et le général japonais. On avait d'abord obtenu des daïmios un traité de paix, et l'on avait l'espoir qu'en s'établissant à Yesso, on pourrait y fonder une sorte de colonie franco-japonaise, capable avec le temps, et la France aidant, de lutter de travail, de civilisation et de progrès avec le Nippon. Mais ces premières conventions ayant été réduites à néant, on ne pouvait douter que l'on ne fût exposé à une attaque très-prochaine de la flotte des Cangouns. On n'avait, d'ailleurs, qu'un petit nombre de navires, et les ennemis venaient d'acheter des Américains une forte canonnière blindée, à éperon et à tourelle. Cependant on ne perdit pas encore courage. Le plan de défense ayant été définitivement arrêté, les Français se partagèrent les travaux les plus importants. M. B.... alla relever les fortifications de l'autre grande ville de Yesso, Matsmaï; les sous-officiers eurent à former des recrues et des cavaliers, à mettre en état l'artillerie, etc. M. H. de N.... se chargea d'organiser la flotte. M. Collache eut pour mission spéciale d'organiser les travaux de défense le long de la chaîne des montagnes volcaniques qui protégent Hacodaté.

Pendant la saison rigoureuse de 1868-1869, M. Collache, séparé de ses compatriotes, se donna tout entier à cette tâche difficile. Il se voyait près de l'achever, lorsqu'il reçut l'avis de retourner immédiatement à Hacodaté.

Ici nous le laissons raconter lui-même jusqu'à la fin la suite de son aventure.

Les fortifications étaient partout presque entièrement terminées, et il ne restait plus à exécuter que quelques travaux de détail. Un jour, le 29 avril 1869, comme j'y faisais mettre la dernière main, je reçus une lettre de mon ami H. de N.... qui me priait de venir au plus vite à Hacodaté. On était prêt à s'y réunir en conseil, à la suite de rapports d'espions récemment arrivés.

Je partis aussitôt, et après une nuit passée à cheval par un affreux temps de neige, j'arrivai à Hacodaté, le lendemain à la pointe du jour. J'allai réveiller mon ami H. de N...; il me mit en quelques mots au courant de la situation. La flotte ennemie, composée du na-

1. Ce genre d'oreiller en bois, semblable à celui des anciens Égyptiens, préserve la coiffure de tout dérangement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vire blindé acheté aux Américains, du *Cassounga-Marou*, corvette achetée à la Hollande, de trois petits avisos et de transports (en tout huit navires), était, disait-on, réunie à Miako, petit port de la province de Nambou. D'après plusieurs rapports et ce que nous savions par nous-mêmes de la négligence ordinaire aux Japonais, nous pouvions espérer que nos ennemis laisseraient, un jour ou l'autre, leurs navires presque dépourvus de gardiens. Il s'agissait de discuter si l'on ne devrait pas tenter une surprise, c'est-à-dire se décider à prendre l'offensive, au lieu de s'en tenir au rôle défensif. A la vérité, il fallait emmener nos navires et laisser ainsi l'île privée de ses plus sûrs moyens de défense; mais d'autre part, quel avantage que celui d'anéantir la flotte des ennemis et de les mettre dans l'impossibilité complète de venir nous attaquer!

La question fut sérieusement débattue et discutée sous tous ses aspects entre H. de N..., M..., F..., l'amiral japonais Araï Ikinoské, le commandant de notre corvette le *Kaïten*, et moi.

A l'unanimité, nous décidâmes de nous porter à l'attaque de la flotte ennemie avec nos trois navires de combat. C'étaient le *Kaïten*, corvette à roues, armée de vingt-deux canons de divers calibres, qui devait être montée par H. de N.... et Araï; l'*Aschwelotte*, que je devais commander, aviso armé de cinq canons dont quatre lisses sur les côtés, et à l'avant un fort Armstrong à pivot; le *Hannrio*, armé de six canons de douze en bronze, dont on laissait la direction au commandant japonais, aidé pour le service de l'artillerie par un ancien quartier-maître canonnier de la marine de l'État qui était venu nous offrir ses services. En outre des équipages, il fut décidé qu'on embarquerait sur chaque navire un certain nombre de soldats de



Le dîner chez le ministre du prince de Tsoungarou. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

l'armée de terre, qui avec leurs terribles sabres feraient d'excellents abordeurs. Nous comptions beaucoup sur l'abordage, auquel nos hommes avaient été activement exercés, pour nous emparer successivement des navires ennemis.

Toutes ces dispositions arrêtées, l'avis général fut qu'il fallait partir le plus tôt possible, car la flotte ennemie ne devait peut-être pas séjourner longtemps à Miako, et la rencontrer sous vapeur nous eût donné, vu sa force, tout le désavantage de la position. Un exprès fut envoyé à M. B.... pour lui donner avis des événements, lui notifier le résultat du conseil et lui demander sa sanction.

Nous reçûmes immédiatement une lettre approuvant pleinement nos projets. Il ne restait plus qu'à nous mettre en route; mais nous comptions sans l'immense orgueil de l'amiral en chef. Offensé de n'avoir pas été consulté, il chercha toutes sortes de prétextes pour retarder notre départ. Mais M. B.... s'empressa d'aller conférer avec lui et parvint à lui faire comprendre les dangers que pourrait causer son opposition. Les abordeurs que nous attendions avec impatience nous furent enfin envoyés, et immédiatement on les distribua à bord des trois navires. J'en avais trente à bord de l'*Aschwelotte*, avec quarante hommes d'équipage.

Tous les derniers apprêts de charbon et de vivres furent terminés dans la soirée du 1er mai, et le 2, à une heure du matin, nous quittions par une nuit noire la rade de Hacodaté. En sortant, le *Kaïten* s'embarrassa dans les passes, ce qui fut cause que nous fûmes surpris par le jour à un mille à peine de la ville. Hacodaté, éclairée par un beau soleil de printemps, se dégageait lentement des brumes de la nuit; ses maisons apparaissaient l'une après l'autre pour se fondre bientôt dans une même grosse tache blanche qui

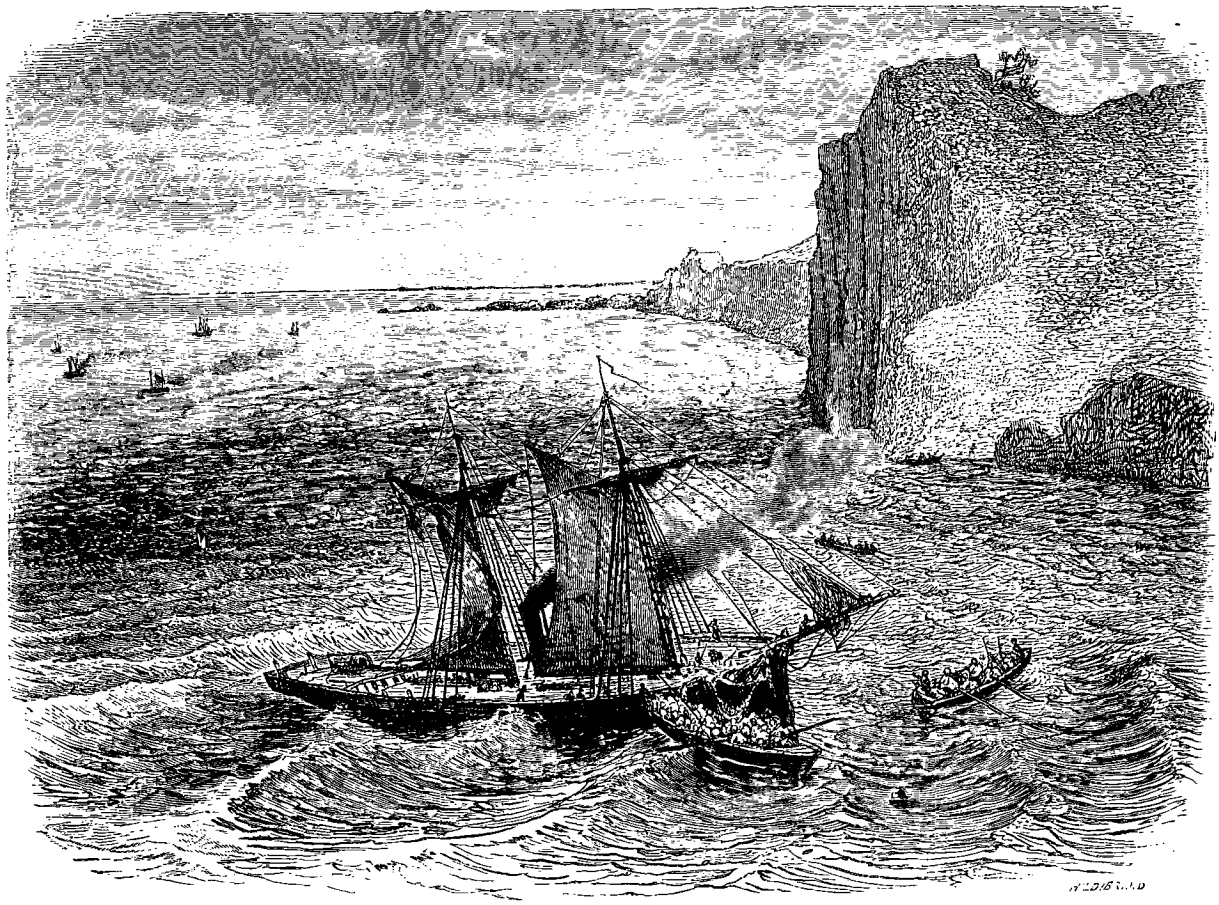
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu à peu disparut à son tour au-dessous de l'horizon.

Je ne me doutais pas que je voyais Hacodaté pour la dernière fois.

Nous marchions en ligne de file, le *Kaïten* en tête, suivi de l'*Aschwelotte*, et le *Hannrio* fermant la marche; l'air était pur, et la mer calme comme les eaux d'un lac; nous filions rapidement sur ce miroir uni : aussi ne tardâmes-nous pas à arriver à la hauteur de Samimoura, notre première étape au départ de Yokohama. Pour nous mettre au courant des nouvelles, nous nous approchâmes de la côte, en arborant le pavillon de nos ennemis, et une embarcation du *Kaïten* fut détachée pour aller prendre des renseignements à bord des diverses jonques de pêcheurs mouillées près de terre.

Ces renseignements corroborèrent ceux qu'avaient donnés nos espions et qui nous avaient décidés à entreprendre l'expédition. L'embarcation était retournée à bord du *Kaïten*, qui se remettait déjà en marche, lorsque je vis une des barques du pays se détacher de terre et venir à nous à force de rames. Je restai stoppé pour l'attendre, et bientôt montèrent à bord des yacounins [1] que j'avais vus lors de notre séjour à Samimoura. Ils



Echouage de l'*Aschwelotte*. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis de l'auteur.

venaient nous présenter leurs compliments; mais en me voyant à bord ils furent stupéfaits, car, trompés par le pavillon, ils nous avaient réellement pris pour des navires cangouns.

Nous leur expliquâmes notre ruse et leur méprise, et tout en causant, je fis mettre en avant pour joindre le *Kaïten*, qui à son tour avait stoppé pour nous attendre. Je ne tenais naturellement pas à ce qu'une indiscrétion de ces yacounins pût, en prévenant nos ennemis, apporter des obstacles à nos projets. Je préférai donc les retenir prisonniers, tout en les traitant, d'ailleurs, avec autant d'égards que possible : je leur signifiai ma détermination, qu'ils acceptèrent de fort bonne grâce en comprenant le motif; et comme nous n'étions pas trop au large sur l'*Aschwelotte*, je les fis monter à bord du *Kaïten*.

L'embarcation qui les avait amenés essaya de nous suivre quelque temps, ceux qui la montaient pensant que nous allions stopper de nouveau; mais voyant que nous continuions notre route, et qu'ils se consumaient en vains efforts, les bateliers se décidèrent à retourner vers la terre, ne comprenant probablement rien au caprice de leurs passagers.

Les hommes que j'avais envoyés conduire mes pri-

1. Fonctionnaires civils et militaires (voy. la relation de M. Humbert).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonniers sur le *Kaïten* m'annoncèrent la conformité des renseignements pris auprès des pêcheurs avec ceux que nous avions déjà. Ils étaient de plus chargés de me dire de la part de M. de N.... qu'un navire ennemi devait être occupé, dans une baie voisine, à faire du charbon, et qu'il serait peut-être bon d'essayer de m'en emparer. Je me dirigeai aussitôt dans la direction indiquée, facile à suivre, puisque de la distance où nous étions on voyait tous les replis de la côte ; mais comme j'approchais de l'entrée, une brume épaisse à ne pas y voir à deux pas nous enveloppa brusquement. Je fis stopper aussitôt, et remis le cap vers le large en marchant le plus doucement possible et la sonde à la main. Bien me prit d'avoir diminué ma vitesse, car, mal ren-



Le rocher des Fiancés (voy. p. 59). — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

seigné par une carte japonaise de la baie, nous allâmes donner en plein sur une succession de petites roches à fleur d'eau que la brume nous avait empêchés de voir. Devant, derrière, partout, autant qu'à défaut de la vue nous pouvions en juger par le clapotis de l'eau, nous devions être entourés de récifs.

Par bonheur, à la faveur d'une éclaircie rapide comme un éclair, nous vîmes à peu de distance plusieurs barques de pêche. Nous les hélâmes, et l'une d'elles nous ayant accostés, nous prîmes à bord un des hommes qui la montaient pour nous servir de pilote. Cet homme nous affirma qu'il n'y avait pas de navire dans la baie que nous voulions explorer : il ne nous restait donc qu'à sortir au plus tôt du milieu des roches, ce qui heureusement s'effectua sans accidents, la brume s'étant dissipée aussi rapidement qu'elle était venue. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rejoignîmes le *Kaïten*, qui nous attendait, et nous reprîmes notre route vers Miako.

Le malheur nous poursuivait. Dans la nuit nous fûmes brusquement assaillis par un vent épouvantable accompagné d'une mer subitement devenue affreuse. Les vagues courtes et hachées, hautes et dures, se heurtaient en tous sens; le vent, tournant continuellement, faisait le tour du compas : tous ces indices dénotaient que nous avions affaire à la queue d'un cyclone passant probablement assez près de nous. Nous parvînmes à tenir la cape sèche, mais les violentes secousses éprouvées par le bateau, dont toutes les membrures craquaient, causèrent à la machine des avaries graves. Toute la nuit et toute la journée du lendemain, nous restâmes ainsi ballottés par des lames monstrueuses qui menaçaient à chaque instant de nous engloutir. Dès les premières rafales les trois navires s'étaient perdus de vue. La seconde nuit, le vent tomba complétement, et le calme plat succéda sans transition à la tempête.

Nous nous trouvions dans une situation des plus mauvaises : notre machine avait beaucoup souffert, et dès le début de la tourmente j'avais été obligé de faire jeter à la mer tout le charbon qui encombrait notre pont, les soutes étant trop petites.

Cependant la tempête nous avait poussés dans la direction de Miako, et nous nous trouvions à peu près à la hauteur de ce port. Comme c'était là notre destination, j'étais sûr de voir rallier le *Kaïten* dès que le temps le permettrait. En effet, le 5, à la pointe du jour, on apercevait à l'horizon son panache de fumée, et lui-même ne tardait pas à venir à portée de voix. Quant au *Hannrio*, il avait disparu sans qu'il nous fût possible de savoir ce qu'il avait pu devenir.

Le *Kaïten*, plus fort que l'*Aschwelotte*, avait supporté sans accidents la tempête. Je mis H. de N.... au courant de ce qui m'était arrivé, et de l'impossibilité où j'étais de combattre dans ces conditions. Il fut résolu alors que, dépassant Miako, nous irions sous faux pavillon dans un port voisin situé plus au sud, où nous avions toutes chances de ne pas trouver de navires ennemis, et où je pourrais me réparer. Quelques heures après, en effet, nous entrions dans une petite baie bien abritée, le *Kaïten*, portant pavillon américain, et l'*Aschwelotte* pavillon russe. Nous nous accostâmes l'un l'autre, et tandis que l'on réparait la machine, l'équipage était occupé à embarquer du charbon dont le *Kaïten* avait ample provision.

Trompé par nos pavillons, le nanochi, maire du petit village que l'on voyait au fond de la baie, escorté par quelques yacounins, vint pour visiter nos navires avec la curiosité de gens qui n'avaient probablement jamais vu d'Européens. Il va sans dire que nous les fîmes rester au large; je profitai toutefois de leurs obligeantes offres de service pour me faire apporter de l'eau fraîche.

Quand le mécanicien m'eut prévenu que la machine était réparée aussi bien que possible, et d'autre part, quand j'eus jugé ma nouvelle provision de charbon suffisante, nous levâmes l'ancre, et nous nous dirigeâmes vers Miako, prêts cette fois à engager la lutte. Mais, hélas! tous ces retards successifs devaient causer notre perte! Au milieu de la nuit ma machine se détraqua de nouveau ; toutefois, comme elle pouvait fournir encore une moyenne de trois nœuds, de concert avec de N..., nous jugeâmes préférable de laisser le *Kaïten* aller en avant et commencer l'attaque, tandis que l'*Aschwelotte*, moins rapide, arriverait au milieu de l'action et déciderait la victoire, grâce à ses troupes fraîches.

Le 6 mai au matin, la mer était devenue aussi calme que lors de notre départ de Hæodaté ; un soleil étincelant faisait briller les culasses de nos canons et resplendir comme autant d'éclairs les lames des sabres que mes Japonais pleins d'ardeur préparaient déjà pour le combat. Nous étions à deux milles environ de l'entrée de la rade de Miako, et le *Kaïten*, entré déjà dans les passes, venait de disparaître à nos yeux. Tout à coup le premier coup de canon vint faire bondir les cœurs dans toutes les poitrines ; son grondement retentit ainsi sans discontinuer pendant une vingtaine de minutes, tandis qu'une épaisse fumée s'élevait au-dessus de la langue de terre qui masquait l'entrée de la baie. Nous étions, mes hommes et moi, dans un état de surexcitation facile à comprendre. Là, à quelques centaines de mètres, on se battait, et nous ne voyions rien; on se battait, et nous n'étions pas là! Nous maudissions les avaries de la machine qui nous mettaient ainsi en retard. Je faisais forcer la marche le plus possible, et nous commencions enfin à venir sur le bord pour gagner l'entrée de la baie, quand la canonnade cessa. Bientôt le *Kaïten*, poussant ses feux, comme le dénotait l'épaisse fumée que vomissait sa cheminée, sortit de la baie, et, rasant la côte, se dirigea vers le nord de toute sa vitesse. Stupéfait, je fis aussitôt hisser un signal pour demander des nouvelles; pas de réponse. J'appuie mon signal de coups de canon; pas de réponse encore, et cependant nous étions tellement près qu'à l'œil nu on devait facilement distinguer le signal. Ne sachant que croire et voulant à toute force savoir à quoi m'en tenir, je fis revenir en plein sur tribord pour essayer de couper la route au *Kaïten*. Mais, grâce à sa vitesse supérieure, il passa devant nous et ne tarda pas à se perdre à l'horizon.

Je ne savais que penser ni que faire, quand, me retournant, je restai muet de saisissement au spectacle inattendu qui frappa mes regards : derrière nous les navires ennemis, sortis de la baie pendant notre manœuvre pour joindre le *Kaïten*, s'avançaient en ordre de bataille : en tête était le blindé à éperon le *Stonewall;* un peu en arrière et par sa hanche de tribord, le *Cassounga-Marou;* derrière, trois avisos en ligne de front. Nous avions sur nous toute l'escadre ennemie. Il fallait aviser de suite. Notre vitesse si faible ne nous permettait pas de songer à la fuite. D'autre part, si nous attendions le combat, le blindé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allait, dans quelques minutes, d'un coup terrible de son éperon, que nous ne pouvions éviter, nous couler sur place sans nous laisser la consolation suprême de lutter avant de mourir. Le mieux était de profiter de notre légère avance sur l'ennemi pour nous jeter à la côte, débarquer tous et faire sauter le navire pour l'empêcher d'être pris. Nous courions ainsi la chance de nous sauver dans les montagnes de Nambou, après avoir déposé tout notre attirail de guerre, ou peut-être même de décider en faveur des Tocoungavas un nouveau mouvement insurrectionnel des provinces de Sendaï et de Nambou, et de changer ainsi complétement la face de la lutte.

En tout cas, il ne pouvait jamais nous arriver pis que ce qui nous attendait en restant à bord. Mon avis fut immédiatement adopté par la majorité des officiers japonais. Je fis donc aussitôt mettre le cap sur une petite plage, qui, située presque en face, sur la côte, se trouvait être la plus proche de nous; j'employai le temps qui nous restait encore à faire dessaisir les embarcations et à y faire embarquer les objets de première nécessité, c'est-à-dire les armes et les munitions. Malheureusement les Japonais n'avaient pas de biscuits, et il nous était impossible de nous charger des sacs de riz, seule provision qu'il y eût à bord.

Bientôt un craquement se fit entendre, les mâts fléchirent fortement sur l'avant; l'*Aschwelotte* était échoué à une trentaine de mètres de la grève. Ce fut alors un désordre indescriptible : tout ce qui ne pouvait être emporté était brisé, jeté à la mer; on enclouait les canons, on broyait à coups de masse les pièces de la machine. C'était un pêle-mêle, une confusion indescriptibles. Maintenir l'ordre était difficile; j'étais seul au milieu de soixante-dix Japonais hors de leur sang-froid. Il me fallait être partout presque en même temps; ici, on se battait pour entrer dans les embarcations à peine amenées, et je n'avais pas trop de toute mon énergie pour ramener un peu de calme et empêcher une précipitation qui n'eût pas manqué d'entraîner des accidents; là, des malheureux cherchaient à noyer dans l'ivresse, non pas la crainte de la mort, mais la douleur d'être vaincus sans combat : à travers tout ce désordre, le revolver au poing, je parcourais le pont pour faire jeter devant moi, à la mer, les tonneaux de saki défoncés.

Les premiers canots poussèrent enfin; une partie des hommes devait les ramener, tandis que les autres attendraient sur la plage.

Sauf deux ou trois endroits où l'escalade, quoique très-difficile, pouvait être possible, la falaise ne présentait que des murailles à pic; à droite, en même temps que l'escarpement était moins raide, un repli de rocher pouvait nous garantir du feu que l'ennemi ne pouvait tarder à ouvrir contre nous; j'aurais voulu que tout le monde passât de ce côté; je donnai des ordres, et les trois quarts des hommes débarqués attendaient déjà leurs camarades, quand pris d'une terreur panique à la vue des navires ennemis d'abord masqués par la coque de l'*Aschewelotte*, nos hommes abandonnent les canots, courent tous à la débandade, et, s'accrochant au hasard aux flancs de la falaise, commencent, avec mille difficultés, une ascension presque partout impossible. En un instant je me débarrasse d'une partie de mes habits, je me laisse glisser à la mer, et, tenant mes armes en l'air d'une main tandis que je nage de l'autre, j'arrive en quelques brasses sur la grève, où je ne tarde pas à retenir, en les intimidant, assez de fuyards pour le service des embarcations, qui me ramènent à bord. Une demi-heure après, tout le monde était débarqué.

J'avais quitté le dernier le navire, après avoir mis le feu à une longue mèche soufrée communiquant avec la cale, où j'avais fait entasser toutes les gargousses et toutes les cartouches que nous ne pouvions emporter.

Une fois à terre, nous commençâmes à gravir la falaise en nous accrochant aux aspérités des rochers, aux rares touffes d'herbe, à tout ce qui pouvait présenter quelques points d'appui. Nous ne laissions derrière nous qu'un homme trop ivre pour pouvoir nous suivre.

A peine étions-nous engagés dans cette sorte de chemin creux, que le *Stonewall* et le *Cassounga-Marou*, qui jusqu'alors nous avaient observés sans nous inquiéter, commencèrent sur nous le feu de leur artillerie. Heureusement ils n'avaient sans doute de mitraille ni l'un ni l'autre : le *Stonewall* tirait des boulets pleins de trois cents livres, et le *Cassounga-Marou* des obus. Nous ne perdîmes que deux hommes, de ceux qui, contrevenant à mes ordres, ne m'avaient pas attendu et avaient pris un autre chemin. L'un, atteint en plein corps par cette masse énorme de fer, fut littéralement broyé; le boulet passa par-dessus la tête de l'autre, mais, en s'enfonçant dans le sol au-dessus de lui, il détacha quelques graviers qui, tombant sur le front du malheureux, lui firent faire un brusque mouvement en arrière; il perdit l'équilibre et tomba d'une hauteur d'une dizaine de mètres sur des galets, où il se brisa le crâne.

Après une ascension des plus pénibles nous arrivâmes au haut de la falaise, et nous nous assîmes un moment dans les fourrés qui la couvraient pour reprendre haleine. En même temps une épaisse colonne de feu et de fumée s'éleva dans les cieux, une explosion épouvantable se fit entendre, l'air fut obscurci par une masse de débris de toute sorte qui passaient pardessus notre tête et allaient tomber à une grande distance : l'*Aschwelotte* venait de sauter.

Dans la prévision que l'ennemi allait envoyer à notre poursuite ses troupes de débarquement, je me hâtai de donner le signal du départ. Nous avançant alors avec des difficultés inouïes à travers les fourrés, nous gravîmes une chaîne de collines très-boisées au bas desquelles, de l'autre côté, nous nous reposâmes sur les bords d'un frais ruisseau.

Il était environ midi, la chaleur était accablante, nous n'avions rien mangé depuis vingt heures et no-

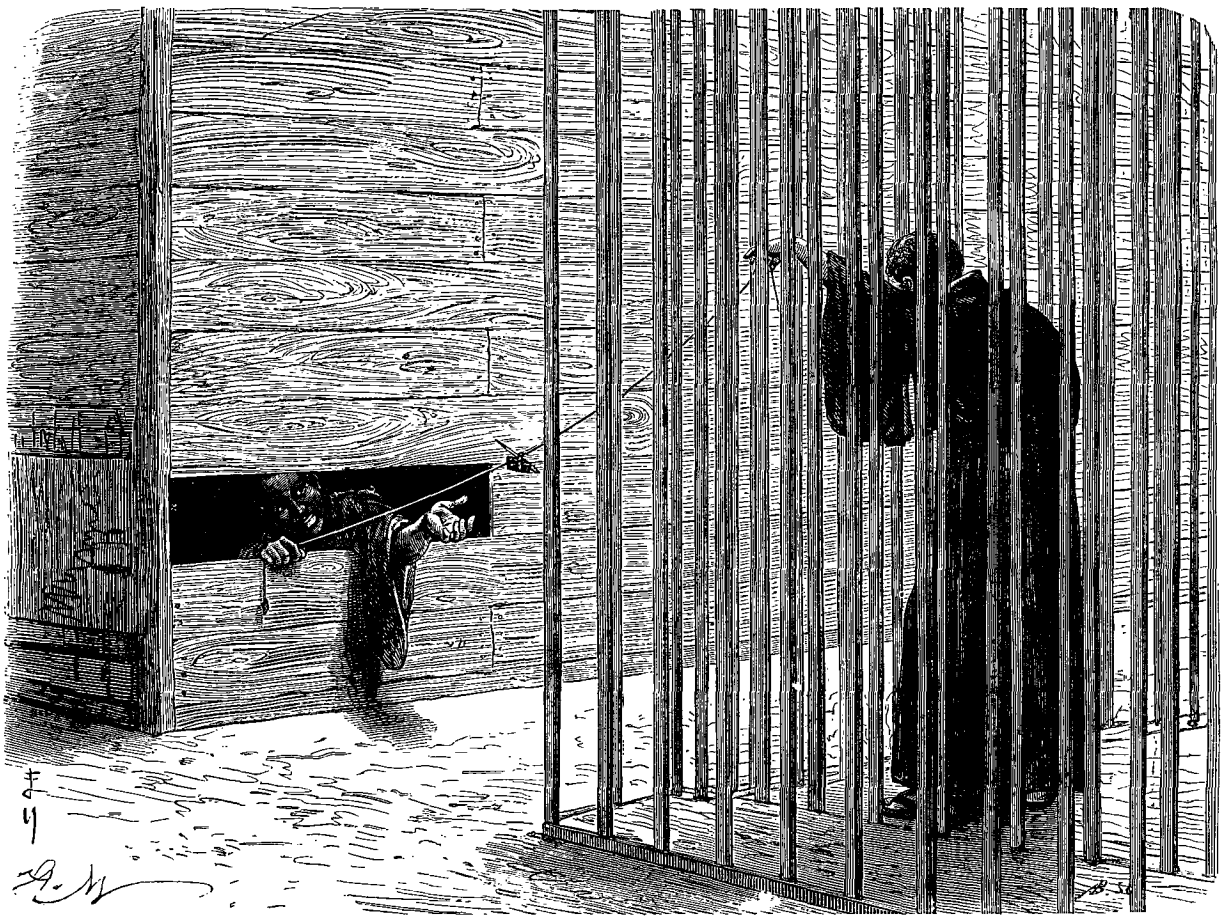
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tre appétit était encore excité par la marche forcée que nous venions de faire. Nous n'avions pas de provisions. Il s'agissait donc de nous éloigner au plus tôt de la côte et de chercher un village où il nous fût possible de nous reposer et de manger. D'ailleurs, je m'attendais toujours à une attaque et je voulais l'éviter, vu l'état de fatigue et d'abattement de mes hommes.

Devant nous s'élevait une montagne toute couverte d'herbes, mais aucun arbre ne préservait des rayons du soleil le sentier que nous voyions serpenter et qu'il nous fallait suivre.

Nous commencions à gravir lentement cette côte brûlante, quand les fourrés de la colline opposée se couvrirent de flocons de fumée, et tout à coup nous fûmes assaillis par une grêle de balles. Pendant tout le temps que dura l'ascension de cette colline où rien ne nous abritait, les balles ne cessèrent de pleuvoir, heureusement sans atteindre personne; pour nous, c'est à peine si nous pouvions tout en courant riposter à des ennemis invisibles.

Nous gagnâmes enfin un petit mamelon boisé qui commandait la route et les plaines environnantes. Je commandai aussitôt de faire halte et je disposai mes hommes en tirailleurs, en leur recommandant de se

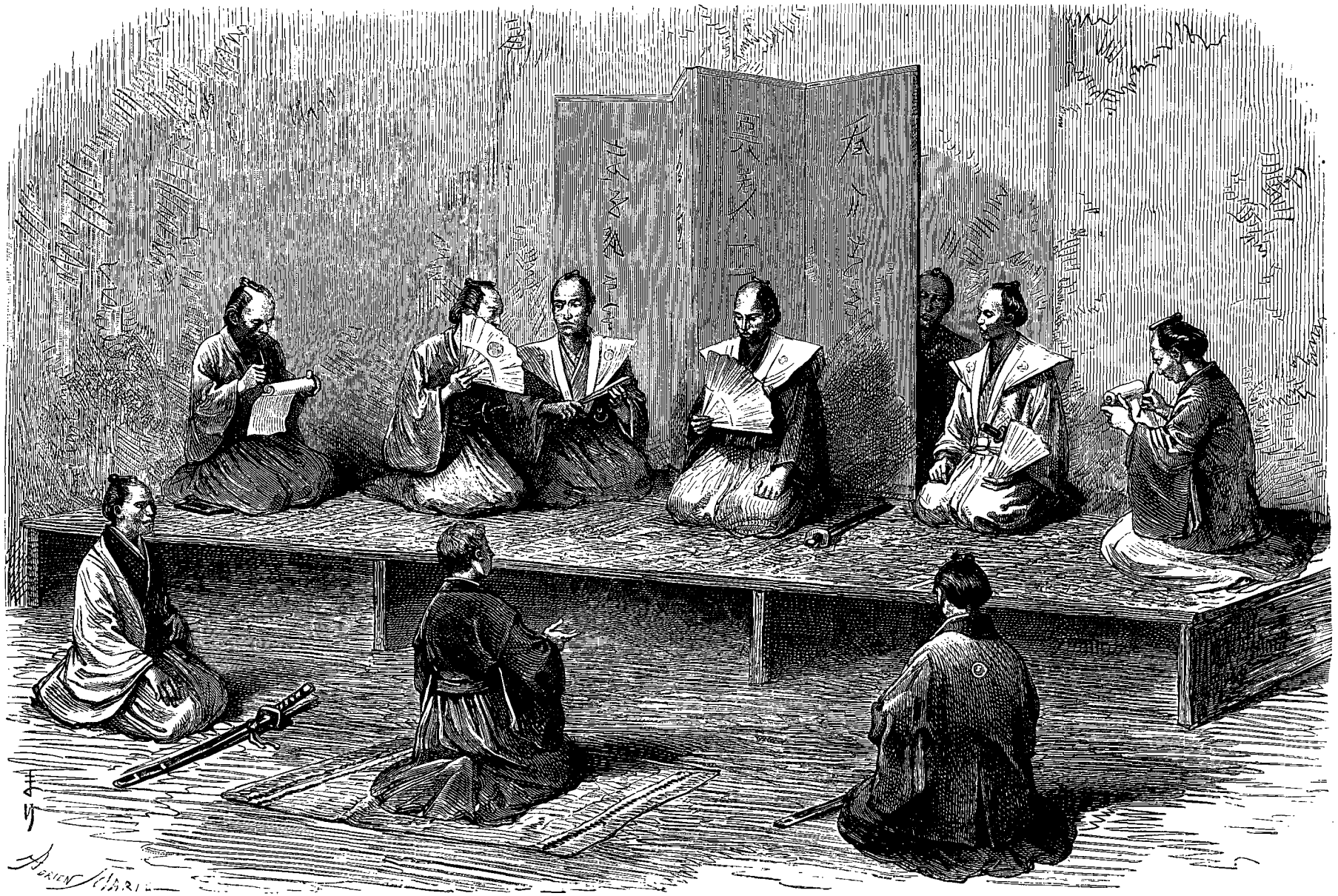


Nos distractions en cage. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

coucher à terre. Nous restâmes ainsi pendant environ trois heures, autant pour nous reposer que pour attendre l'attaque de l'ennemi dans une position avantageuse. Après ce temps, jugeant qu'il avait dû cesser sa poursuite, et comme la faim commençait à nous tourmenter d'une façon cruelle, je donnai l'ordre de se remettre en marche.

Nous suivîmes au hasard une petite route boisée, et au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes, rompus de fatigue, près d'un petit village délicieusement caché dans le creux d'un vallon. Nous nous répartîmes aussitôt entre les diverses maisons, demandant à manger, car c'était là notre besoin le plus pressant. Quelle ne fut pas notre déception quand nous apprîmes, par le propriétaire de la plus belle des maisons où j'étais entré avec les officiers japonais, qu'on ne trouverait pas un seul grain de riz dans tout le village ! Il fallut nous contenter d'une sorte de petite graine jaunâtre assez fade, dont mes Japonais même, autrefois bien nourris à Yedo, ne soupçonnaient pas l'existence. Heureusement un vigoureux appétit nous la fit trouver excellente, de même qu'un vieux coq qu'on nous avait procuré à un prix fabuleux et que je partageai avec les officiers japonais. J'avais expressément

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un conseil de guerre. — Dessin de A. Marié, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défendu à mes hommes de prendre quoi que ce fût aux paysans sans le payer ; mais comme ces braves gens n'avaient pas un zéni dans leurs poches, la mienne, un peu mieux garnie, subvint à toutes les dépenses. Je donnai même à chacun d'eux de quoi acheter des tabi (chaussettes), des waradji (chaussures de route en paille grossière), des serviettes, des pipes, du tabac, en un mot, la série des petits objets indispensables à tout Japonais.

Aussitôt notre appétit satisfait, la fatigue se fit sentir à son tour ; entassés les uns sur les autres dans deux petites pièces, nous nous allongeâmes avec bonheur à côté de nos armes. Pour plus de sûreté, chaque moitié des abordeurs forma, pendant toute la nuit, à tour de rôle, autour de la maison, un cordon de sentinelles qui devait nous prévenir à la moindre alerte ; puis, la fatigue triomphant des inquiétudes qui nous agitaient tous, nous ne tardâmes pas à nous endormir du plus profond des sommeils.

Le lendemain en me réveillant, ma première pensée fut de prendre parti sur ce qu'il nous restait à faire. Je réunis les officiers japonais et je les priai de discuter entre eux cette question sur laquelle, moins au courant des ressources du pays, je ne pouvais leur donner que des conseils. Mon sentiment était, puisque, renseignements pris, le pays était dans la tranquillité la plus complète, que le mieux serait de se dépouiller de tout attirail militaire : les Japonais, déguisés en paysans, se disperseraient ensuite pour regagner chacun le lieu où il croirait devoir se rendre. Quant à moi, qui ne pouvais jouer le même rôle, je me livrerais aux mains des ennemis, car, sûr d'avance d'être pris, le mieux était de me livrer tout de suite.

Mes Japonais, soit que réellement ils jugeassent mon plan impraticable, soit plutôt qu'ils fussent abattus par leur défaite et par les souffrances de la veille, étaient d'avis, au contraire, de se constituer prisonniers tous en masse, en se recommandant à la clémence du vainqueur. Je considérai cette disposition d'esprit comme un manque de courage et je le leur reprochai vivement : « mais après tout, leur dis-je, je ne suis pas Japonais, faites comme vous l'entendrez ; » puis, sans écouter leur réponse, je donnai le signal du départ, pour gagner au bord de la mer un autre village peu distant, où nous devions trouver du riz et des provisions de toute espèce en abondance.

Quelques heures après, nous arrosions de saki un excellent repas à la japonaise.

Comme après dîner je fumais sur la plage, la vue des barques de pêche mouillées dans la baie me fit venir l'idée que l'on pourrait peut-être trouver, en payant bien, une jonque qui consentirait à nous ramener à Hacodaté.

Je rentrai aussitôt pour faire part de mon idée au commandant japonais et le prier de se charger des négociations.

Ma demande eut l'air de l'embarrasser beaucoup, et il essaya d'abord de me démontrer par une foule de mauvaises raisons l'impossibilité de mon projet. Enfin, sur de nouvelles instances de ma part, il finit par m'avouer qu'à la suite du conseil qu'ils avaient tenu entre eux, ils avaient écrit pour se remettre entre les mains du prince de Nambou. Partir en ce moment était donc impossible pour eux ; et si je partais, comme j'étais mentionné sur leur lettre, j'attirerais la colère du prince au lieu de la bienveillance sur laquelle ils étaient en droit de compter, puisque ce prince n'avait abandonné leur parti qu'à la suite de défaites successives. En présence de cette déclaration, je n'avais qu'à me résigner et à sacrifier mon intérêt privé à l'intérêt général de ces braves gens, dont je me considérais comme solidaire et en quelque façon responsable.

Le lendemain, nous vîmes arriver quatre yacounins, qui eurent avec nos chefs japonais une longue conférence. Après beaucoup de compliments de condoléance, ils déclarèrent que le prince de Nambou, leur maître, nous recevait sous sa protection et s'engageait à nous conduire à Yedo entre les mains des impériaux, sans qu'il nous fût fait aucun mal, et toutes les dépenses de la route restant à sa charge.

Tous mes hommes furent ensuite appelés, et, les uns après les autres, ils vinrent rendre leurs armes. Moi seul, qui ne m'étais pas rendu, je fus autorisé à conserver les miennes. Si l'on considère de quelle importance est au Japon le port du sabre, on comprendra que c'était agir vis-à-vis de moi avec la plus grande délicatesse. Je dois dire d'ailleurs que, pendant tout le temps que je fus entre les mains des officiers du prince de Nambou, je n'eus qu'à me louer de toutes leurs prévenances et de toutes leurs attentions pour moi.

Une fois les armes rendues, on nous divisa en trois bandes, qui devaient se suivre à un jour de distance. L'une partit de suite ; j'étais, ainsi que les chefs japonais, de la bande qui devait partir le lendemain. Au petit jour arrivèrent, escortés par des soldats, une trentaine de chevaux et de bœufs surmontés d'un bât, et chacun choisit sa monture suivant son goût. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire en voyant mes Japonais juchés sur les bêtes à cornes qu'ils avaient presque tous choisies, ne sachant pas monter à cheval. Les gardes qui nous escortaient, et nous en avions deux chacun, marchaient à pied de chaque côté de notre monture.

La caravane se mit en marche, se déployant en longue file le long de la route ; à entendre les éclats de rire et les lazzis soulevés par chacun des accidents qui arrivaient à ces cavaliers novices, on nous eût pris bien plutôt pour des gens en partie de plaisir, que pour des prisonniers de guerre conduits sous escorte à leur destination. Mais notre gaieté fut de courte durée, car bientôt une averse épouvantable vint nous percer jusqu'aux os, d'autant plus rapidement que dans la précipitation du débarquement nous avions à peine pris de quoi nous couvrir. A la pluie succéda un petit vent froid qui acheva de nous glacer.

Par bonheur nous ne tardâmes pas à arriver dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

village où nous devions passer la nuit. Nous fûmes installés dans un temple, la maison la plus confortable de tout le village, et bientôt un bon feu et un bon repas arrosé de tasses de saki nous rendirent toute notre gaieté. Comme nous finissions de souper, parurent deux hauts officiers du prince de Nambou, qui après de nombreux compliments, m'offrirent, de la part du prince, des volailles, des œufs et du saki.

Jusqu'à notre arrivée à Yedo, je reçus ainsi tous les jours un nouveau présent de ce généreux prince. Le lendemain nous reprîmes notre route vers Morioka, capitale de Nambou, que nous mîmes en tout quatre jours à atteindre. Il est vrai que le pays, très-montagneux et très-boisé, ne nous permettait pas de faire beaucoup de chemin en un jour. Mais que de ravissants points de vue dans cette succession de collines couvertes de forêts! De distance en distance, nous rencontrions dans les vallons de gracieux villages coquettement assis au bord de clairs ruisseaux. Les versants des collines environnantes, cultivées avec soin, fournissaient les aliments nécessaires à ces paysans heureux de leur vie simple et frugale, et qui nous regardaient passer, étonnés qu'on pût s'occuper d'autre chose que de tirer du sein de la terre les germes bienfaisants que Dieu y a mis pour tous.

A Morioka, grande ville de cent cinquante mille âmes, on nous campa par moitié dans deux temples voisins situés au milieu de la ville. Là, on nous envoya une foule de marchands de toute sorte pour que nous pussions nous munir des divers objets qui nous seraient nécessaires pendant notre route jusqu'à Yedo.

Le prince avait fait remettre généreusement à chacun des officiers japonais et à moi une somme de dix rios (quatre-vingts francs) et cinq rios à chacun des soldats ou matelots. Pendant les quarante-huit heures que nous passâmes à Morioka, nous reçûmes de nombreuses visites des officiers du prince qui venaient tous nous témoigner la plus vive sympathie.

Combien en ai-je vu qui pleuraient sur les malheurs de la patrie! C'était pour nous une bien grande satisfaction que ces témoignages d'intérêt et d'affection, et surtout la délicatesse pleine de tact avec laquelle ces officiers cherchaient à nous faire oublier notre triste situation! Emportant d'eux et de leur caractère le meilleur souvenir, nous les quittâmes pour continuer notre route vers Yedo.

Nous n'étions plus alors divisés qu'en deux bandes, chacune d'environ deux cents personnes en comptant nos nombreux gardiens, les conducteurs des chevaux et les porteurs de cangos [1]. Un de ces cangos m'était destiné; toutefois je faisais à pied une bonne partie de la route, autant pour me donner l'exercice nécessaire qu'afin de mieux admirer le pays, car le balancement perpétuel de mon cango me portait de suite au sommeil.

La campagne était magnifique, la route que nous suivions était bordée de hauts mélèzes dont l'ombre rafraîchissante nous garantissait des atteintes trop vives d'un soleil de mai. Le pays, couvert tantôt de forêts, tantôt de cultures à l'approche des villages, témoignait partout du terrible passage de la guerre. Là où florissait naguère un riche village, on ne voyait plus que quelques débris informes de bois noirci par le feu; ailleurs, c'étaient des arbres centenaires que l'on avait coupés pour barrer la route; plus loin, un pont détruit avait été grossièrement reconstruit en toute hâte avec des arbres à peine dégrossis. Puis apparaissaient des pans de murs criblés de balles; sur les mamelons, des redoutes détruites et abandonnées. En d'autres endroits, au contraire, des tableaux pleins de fraîcheur se déroulaient et charmaient nos yeux.

Un jour qu'abandonnant la grande route, on nous avait fait prendre, à travers bois un petit sentier plein d'ombre, je m'arrêtai tout étonné devant un rocher qui bordait la route et dont les nombreuses aspérités portaient toutes un morceau de papier noué. J'allais mettre la main sur un de ces papiers lorsque j'en fus vivement empêché : on m'expliqua que ces papiers appelés *yen mousoubis* (de *yen*, mariage, et *mousoubai*, attacher) portent les noms des amants contrariés dans leurs espérances d'union. C'est devant ces rochers ainsi consacrés qu'ils viennent prier Dieu de lever les obstacles qui les séparent.

J'apprenais là un des traits les plus touchants de la sensibilité japonaise. Très-sobres de manifestations extérieures, les Japonais affectent, surtout devant les Européens, une grande indifférence pour toutes les choses de sentiment. Mais sous cette enveloppe de convention battent des cœurs généreux, fidèles à leurs affections de famille ou d'amitié et qu'il suffit d'une circonstance pour faire connaître et apprécier.

Il nous fallut quinze jours pour faire les cent cinquante à cent soixante lieues qui séparent Morioka de Yedo. Partout sur notre passage on avait pour nous les mêmes égards et les mêmes respects. Comme les hommes partis en avant pour préparer les logements racontaient que l'on emmenait un Européen fait prisonnier avec les rebelles, les portes des hôtelleries où je descendais étaient toujours assiégées d'une foule considérable. C'était la première fois qu'un Européen traversait ainsi le Japon, et tout le monde voulait le voir; mais mon visage imberbe, mon teint bronzé, mes habits japonais trompaient les curieux, qui prenaient alors pour l'Européen un certain officier japonais portant moustaches et habillé comme un officier de marine américain. Cette curiosité, du reste, n'avait absolument rien d'hostile, et était plutôt d'une naïveté qui m'amusait.

Pendant tout le voyage aussi nous fûmes favorisés par un temps magnifique. C'était un véritable plaisir que de marcher sous les grands arbres de la route, en causant joyeusement avec mes compagnons qui, pas plus que moi, ne s'inquiétaient du dénoûment peut-être terrible qui approchait.

1. Palanquin à l'usage du peuple.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous arrivâmes enfin dans un des faubourgs de Yedo, où l'on nous fit rester un jour et une nuit. Là les officiers du prince de Nambou, qui nous avaient escortés ne cessèrent d'envoyer et de recevoir des courriers, probablement pour conférer sur la manière dont on allait nous traiter. A la suite de ces pourparlers, un de ces officiers vint me trouver et m'annoncer avec toutes sortes de ménagements qu'il avait reçu l'ordre cruel de m'enlever mes armes. Je lui remis aussitôt mes sabres et mes revolvers, non toutefois sans un violent serrement de cœur. Un autre vint ensuite qui me remit, de la part du prince de Nambou, une nouvelle somme de quinze rios. Le prince, en même temps, me faisait demander pardon de tous les ennuis que j'avais dû éprouver durant mon voyage, et dans le désir de me laisser de lui un bon souvenir, ne sachant quel cadeau me faire, il me faisait prier d'accepter cette modeste somme, en l'excusant si l'état embarrassé de sa fortune ne lui permettait pas de faire davantage. Je fus profondément touché de ce présent si gracieusement offert et je remerciai l'envoyé du prince, en le priant de dire à son maître que les bontés qu'il avait eues pour moi pendant tout le voyage laisseraient dans mon cœur une éternelle reconnaissance ; de pareils procédés envers des prisonniers honoraient son caractère, et en même temps celui de la nation à laquelle il appartenait.



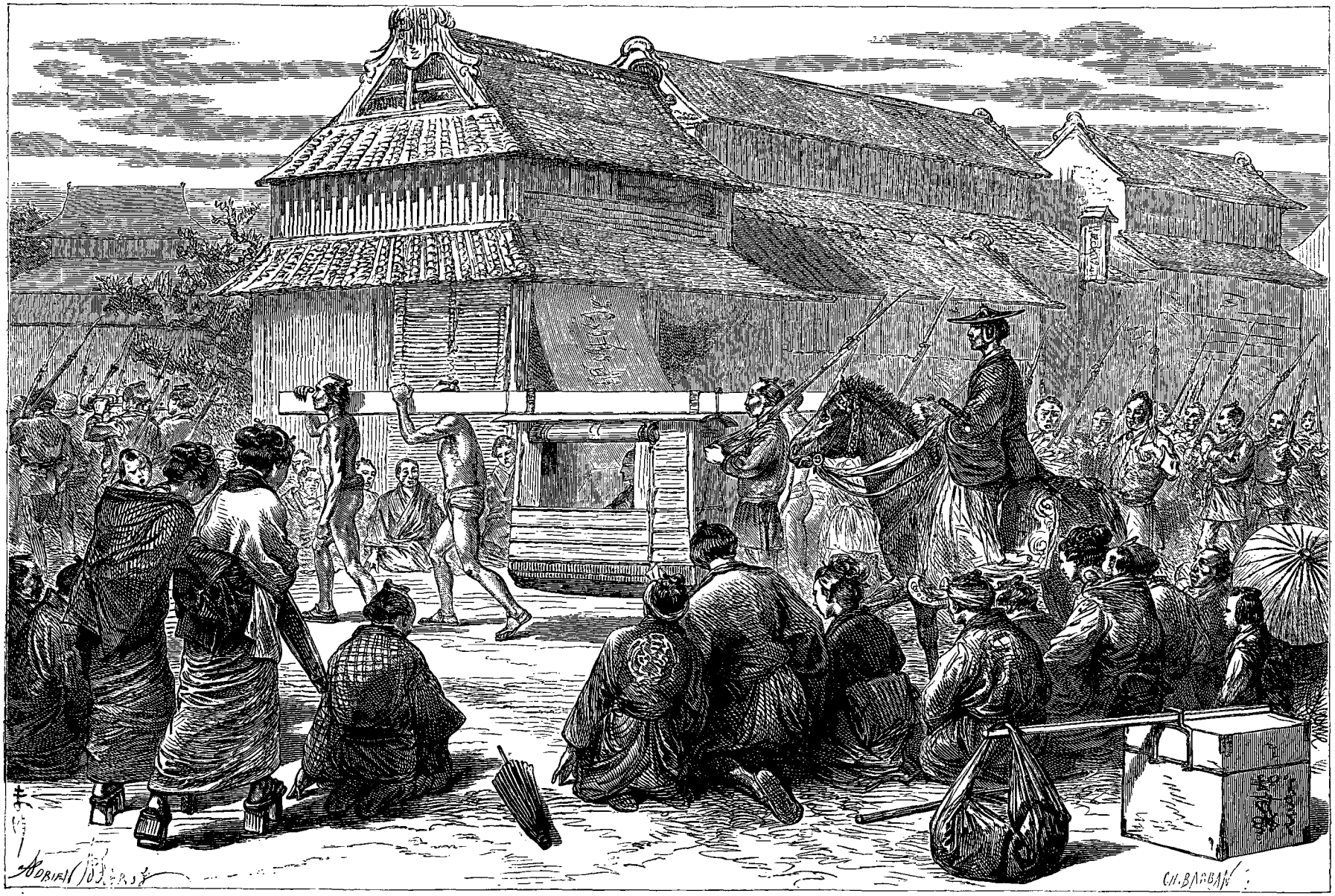
Portrait de l'auteur. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

Nous fîmes notre entrée dans Yedo par une pluie battante. On nous transporta dans des cangos jusqu'à une espèce d'édifice dont on ne voyait que la muraille nue et la porte bardée de fer. C'était la prison. Au fur et à mesure que nous arrivions, on inscrivait avec soin nos noms ; puis on nous faisait passer dans un couloir étroit et obscur, à l'entrée duquel deux ou trois yacounins prenaient tout ce que nous avions sur nous après en avoir fait par écrit un soigneux inventaire. D'autres yacounins nous conduisirent ensuite, toujours par le même couloir, et nous mirent littéralement en cage. Les prisons japonaises, en effet, sont de vraies cages garnies d'une double rangée de forts barreaux en bois. Entre elles est ménagée une petite galerie large d'environ soixante centimètres. La cage où l'on m'introduisit, moi quinzième, pouvait avoir environ trois à quatre mètres de côté. Elle était couverte de mauvaises nattes qui disparaissaient tout à fait sous l'entassement de nos corps réunis dans un si petit espace. Pour tout mobilier, il y avait dans un coin un baquet d'eau. Chose étrange, pas plus alors que pendant la route, aucun de nous ne songeait à s'affliger de la position dans laquelle nous étions. Cette insouciance de mes Japonais était vraiment inébranlable, et elle avait fini par agir sur moi à tel point que, sans souci aucun, je me mêlais de bon cœur à leurs rires et à leurs jeux.

On nous faisait faire par jour trois repas, composés exclusivement de riz, sauf à midi, où l'on y ajoutait un peu de poisson salé. J'avoue que, n'aimant pas le poisson salé, la perspective de me nourrir exclusivement de riz me souriait assez peu. Je demandai donc et je parvins à obtenir que l'on me remît une petite partie de l'argent qu'on m'avait pris à mon entrée en prison. Je pus alors me faire préparer à chaque repas, par l'un des guichetiers, quelque soupe à la japonaise.

On ne laissa mes compagnons que quarante-huit heures avec moi ; le troisième jour, on les fit partir, à mon très-grand regret, et je me trouvai seul dans ma cage. L'ennui serait évidemment devenu mon hôte assidu sans la singulière aventure qui m'arriva le lendemain. Les barreaux de ma cage étaient assez espacés pour me permettre de passer facilement le bras entre eux. De trois côtés j'avais vue sur les murs extérieurs de la prison, mais j'en étais séparé par une distance de deux mètres environ. Ces murs étaient percés de toutes pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L auteur conduit au lieu du supplice. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tites fenêtres très-hautes, par où m'arrivait le jour. En grimpant à mes barreaux, je me donnais souvent la satisfaction de contempler un petit morceau de ciel et les quelques arbres que pouvait embrasser mon étroit horizon. La quatrième face de ma cage donnait sur une muraille en planches que je savais être l'une des faces d'une prison voisine, distante de deux mètres à peine de la rangée extérieure de mes barreaux.

Mes compagnons m'avaient quitté depuis la veille au matin : la nuit venait, et je me sentais envahi peu à peu par une sombre tristesse, quand tout à coup je m'entendis appeler en japonais.

Je tressaillis de tous mes membres à cet appel dont je ne pouvais deviner l'origine. La voix, comme étouffée, me paraissait venir de dessous terre; j'étais vivement ému. Au prisonnier tout est lueur de délivrance, et je ne sais quels rêves insensés de trappes et de couloirs souterrains me passèrent tout à coup dans l'esprit. Je prêtai attentivement l'oreille : on m'appelait de nouveau, mais cette fois tout le mystère s'évanouissait; mon interlocuteur était derrière la muraille en planches. Adieu, mon fol espoir! C'était un prisonnier comme moi. Toutefois, c'était une bonne fortune que de trouver ainsi avec qui causer, car la solitude, me laissant à des pensées peu consolantes, commençait à me peser lourdement. Je m'empressai donc de répondre à mon voisin inconnu, et la conversation s'engagea pleine d'animation.

Mon voisin était comme moi prisonnier de guerre. Pris dès le début de la campagne, il était déjà depuis huit mois enfermé dans un cachot sans lumière, où il ne pouvait se tenir qu'assis ou couché. Comme je m'apitoyais sur son affreuse position, il me répondit en riant qu'il commençait à être parfaitement habitué à sa demeure, et que, d'ailleurs, il avait su s'arranger de façon à la rendre plus agréable.

Avant de me révéler son secret, il me fit promettre la plus grande discrétion, puis une des planches de sa cloison se descella sans bruit aucun, et je vis confusément une tête affreusement pâle, mais jeune encore, qui me regardait en souriant.

Je ne saurais dire l'émotion que j'éprouvai en voyant cette muraille de planches s'ouvrir ainsi tout à coup pour me laisser voir une tête vivante. L'impression que j'éprouvai fut aussi vive, je crois, que si la vie fût sortie d'un cercueil.

Mon voisin m'expliqua que pendant ses longues heures d'ennui, il avait, en tâtonnant dans l'obscurité où il vivait, senti un clou dont la tête avait un peu de saillie. Il n'eut plus de repos alors avant de l'avoir complétement arraché avec ses ongles et ses dents. Une fois maître de ce clou, défaire une planche n'avait plus rien été pour lui : c'était ainsi qu'il était parvenu à donner à son cachot un peu d'air et de lumière.

Nous causâmes de choses et d'autres jusque bien avant dans la nuit, et, en nous disant bonsoir, nous nous promîmes de recommencer le lendemain, dans l'intervalle des visites des gardiens.

Dès le lendemain, en effet, à peine les gardiens partis, la planche glissa sans que je l'entendisse, et, grâce au jour, je pus voir plus distinctement que la veille la tête de mon malheureux voisin. Sa physionomie était celle d'un homme intelligent et sincère; mais l'obscurité dans laquelle il vivait depuis si longtemps avait donné à son teint la pâleur de la porcelaine. Du reste, il était tout souriant et paraissait supporter son malheur le plus philosophiquement du monde. Bientôt nous arrivâmes non-seulement à causer, mais encore à nous envoyer l'un à l'autre divers menus objets.

J'avais tressé, avec du papier japonais souple comme une étoffe, une petite ficelle longue d'environ quatre mètres. Au bout j'avais attaché quelques zénis. Passant alors mon bras à travers les barreaux, je lançais ces zénis de façon qu'ils allassent tomber dans l'ouverture pratiquée par mon voisin. Quand une fois il tenait l'un des bouts de la corde, j'attachais à l'autre ce que je voulais lui envoyer, et il n'avait plus qu'à l'amener à lui. Je lui envoyai ainsi un peu d'argent pour qu'il pût se procurer quelques douceurs par l'entremise du guichetier; mais ce qui lui fit le plus plaisir, ce furent un pinceau et un morceau d'encre de Chine. Dans les prisons il est expressément défendu d'avoir de quoi écrire. A force de demandes, et surtout à force de promesses de faire des dessins, j'avais obtenu du guichetier qu'il m'achetât de l'encre de Chine et des pinceaux que je partageai avec mon voisin. Ce devint alors un échange interminable de dessins de toute espèce, le plaisir de les lancer étant devenu notre distraction la plus précieuse.

Mes journées se passaient ainsi, et il y en avait huit que j'étais enfermé, quand, une après-midi, le guichetier vint ouvrir la porte : il était escorté de deux yacounins. On me fit sortir et on me conduisit à travers plusieurs petits couloirs dans une salle coupée en deux par une estrade.

Là, on me fit asseoir par terre sur une méchante natte. J'étais devant le conseil de guerre. En face de moi, sur l'estrade, était le président, assisté de deux juges; à droite et à gauche, se faisant face, deux greffiers écrivaient; à gauche était un interprète. Au bas et de chaque côté de l'estrade était agenouillé un des yacounins qui m'avaient introduit.

Dès les premières paroles, l'interprète me dit que, comme je parlais le japonais beaucoup mieux qu'il ne parlait le français, je ferais bien d'expliquer ma cause moi-même. Après les questions préalables nécessaires pour constater mon identité, on me demanda quelles raisons m'avaient poussé à aller embrasser la cause des Tocoungavas. Je les expliquai de mon mieux, en faisant bien ressortir que nous agissions, mes compagnons français et moi, en vue d'un but éminemment utile au Japon, tandis que les Anglais, au contraire, ne cherchaient qu'à l'exploiter. J'ajoutai qu'en prêtant si facilement des sommes énormes, les Anglais se proposaient, une fois la dette publique devenue assez forte, de s'imposer au gouvernement japonais et de lui dicter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

telles conditions qu'ils jugeraient convenables et par lesquelles le gouvernement serait forcé de passer.

Je racontai longuement ensuite les projets que nous avions sur Yesso, et les moyens que nous comptions prendre pour en faire un centre de civilisation.

Les Japonais m'écoutaient attentivement, et je ne suis pas bien sûr de ne pas les avoir convaincus; ce qui est certain, c'est que le sentiment d'hostilité très-marqué que l'on m'avait témoigné d'abord disparut pour faire place au contraire à une grande bienveillance. Ce fut à ce point que le président du Conseil ne me renvoya pas une seule fois dans ma prison sans me demander ce qu'il pourrait bien me faire parvenir qui pût m'être agréable. Ces soirs-là, on ajoutait à mon ordinaire un plat de poulet qui m'était offert de sa part.

Je passai ainsi quatre fois devant ce conseil, et aux mêmes questions je faisais toujours les mêmes réponses. On m'interrogeait de toutes les façons pour me faire dire que c'était le gouvernement français qui m'avait envoyé, et j'eus toutes les peines du monde à les faire revenir de cette opinion. D'ailleurs, ce président et ces juges n'étaient là, je crois, que pour la forme. Derrière un paravent placé sur l'estrade se tenait sans doute un haut personnage; de petits papiers en sortaient et venaient à chaque moment indiquer au président les questions qu'il devait me poser. Une influence supérieure dirigeait donc ces interrogatoires, qui se terminèrent par ma condamnation à mort.

Voici dans quels termes le président me fit connaître cette sentence, à son grand chagrin, j'en suis sûr. Je venais de recommencer de nouveau mes mêmes explications.

« Tout cela est bien, me dit-il, mais, somme toute, vous avez été pris les armes à la main contre les Japonais; or, quand un Japonais tue un Français, que lui fait-on?

— On le condamne à mort et on l'exécute, répondis-je sans hésiter.

— Alors que pensez-vous que l'on va faire de vous?

— On me tranchera la tête (et d'un geste de main j'accentuai ma phrase).

— Parfaitement! » conclut le président.

Puis, sans autres explications, on me reconduisit dans ma cage, où je ne tardai pas à recevoir le plat de poulet, présent habituel du président.

Les détails de ces interrogatoires défrayaient, cela va sans dire, mes conversations avec mon voisin qui s'y intéressait vivement. Quand je lui annonçai ma condamnation à mort, il parut d'abord très-affecté; mais bientôt son insouciance reprit le dessus, et n'étant pas moi-même trop démoralisé, notre gaieté ne tarda pas à revenir.

Après une nuit d'un sommeil fort calme, je fus réveillé à la pointe du jour (c'était le 18 juin 1869) par un grand bruit. On me fit sortir, et je me trouvai au milieu d'une bande de yacounins qui, ne sachant pas que je parlais leur langue, et désirant sans doute ne me laisser aucune illusion, faisaient avec la main le signe de couper une tête.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, l'heure de l'exécution était venue. Je demandai à faire mes adieux à mes anciens compagnons japonais: on me conduisit devant les cages où ils étaient renfermés par groupes, et à travers les barreaux, j'échangeai avec eux de chaleureuses poignées de main; mais, pressé par les yacounins, je dus brusquer la séparation, et je les quittai, non sans un grand serrement de cœur. N'avions-nous pas été vaincus et faits prisonniers ensemble?

J'arrivai dans une petite cour toute pleine de soldats en armes, et au milieu de laquelle se trouvait un cango qui m'était destiné.

A peine y étais-je entré qu'il fut enlevé sur les épaules de quatre vigoureux porteurs; les troupes m'entourèrent complétement, et l'on se mit en marche.

Je ne veux pas essayer de peindre les émotions de toute nature qui m'agitaient à un pareil moment: ce que je puis dire sans forfanterie, c'est qu'habitué depuis longtemps à cette idée de la mort, je la voyais venir sans trop de terreur. D'ailleurs, mon orgueil était là, et je voulais prouver aux Japonais qu'un Français sait mourir aussi bien qu'eux.

Après une longue marche dans les populeuses rues de Yedo, on me déposa au milieu d'une immense cour bordée de trois côtés par de hauts bâtiments, et du quatrième par un petit canal qui doit se relier sans doute aux autres canaux si nombreux qui sillonnent la ville.

Les troupes se retirèrent et l'on me laissa seul.

Profondément étonné, j'ouvris les portes de mon cango et j'en sortis; mais ne sachant où aller, je restai immobile, abasourdi par ce qui m'arrivait.

Je demeurai ainsi pendant quelques minutes, qui me parurent des siècles. Voyant enfin sortir par l'une des portes un Japonais, qu'à son costume je reconnus pour un haut personnage, j'allai vers lui et je lui demandai ce que l'on comptait faire de moi.

« Nous attendons, me dit-il, l'embarcation qui doit vous conduire à Yokohama et vous remettre entre les mains du ministre de France.

— On ne m'exécute donc pas?

— Non. »

On comprendra que cette nouvelle m'enleva un poids terrible de la poitrine. Quelques instants après, une barque conduite par deux marins et montée par quatre yacounins qui me servaient d'escorte me menait rapidement à Yokohama.

A peine arrivé, et quand la légation eut remis aux Japonais qui le réclamaient un reçu de ma personne et de tous les objets m'appartenant, qui me furent fidèlement rendus, je fus embarqué dans un canot de guerre français qui me conduisit à bord de l'aviso *le C****.

Je fus stupéfait, en y arrivant, de retrouver tous mes compagnons, que je croyais encore à Yesso. Plusieurs étaient blessés, mon pauvre ami H. de N..., entre au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres. Je racontai mes aventures, et l'on me mit au courant des événements qui s'étaient passés et qui nous avaient tous réunis.

Quand H. de N.... était entré avec le *Kaïten* dans la rade de Miako, il y avait effectivement trouvé les huit navires ennemis; mais trop de temps s'était écoulé : au lieu d'être insoucieusement abandonnés, ces navires étaient sous vapeur. Malgré tout, H. de N...., commença bravement l'attaque, et il avait déjà mis hors de combat trois des navires, quand il tomba atteint par deux balles. Le commandant japonais avait été tué à ses côtés. L'amiral Araï Ikinoské avait pris la fuite avec le *Kaïten*, sans répondre aux signaux que je lui avais faits, et il avait pu gagner Hacodaté, où le *Hannrio* était retourné à la suite du coup de vent qui nous avait dispersés.

Après l'épisode de l'*Aschwelotte*, la flotte ennemie avait repris sa marche vers Yesso et avait commencé l'attaque du côté de Matsmaï. Nos hommes avaient fait une défense héroïque ; mais, écrasés par le nombre, ils avaient été successivement refoulés sur Hacodaté.



La traversée. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

Cette ville avait été bombardée, le *Hannrio* avait été coulé bas, le *Kaïten* s'était fait sauter; une poignée d'hommes à peine tenait dans le *Goriocacou*.

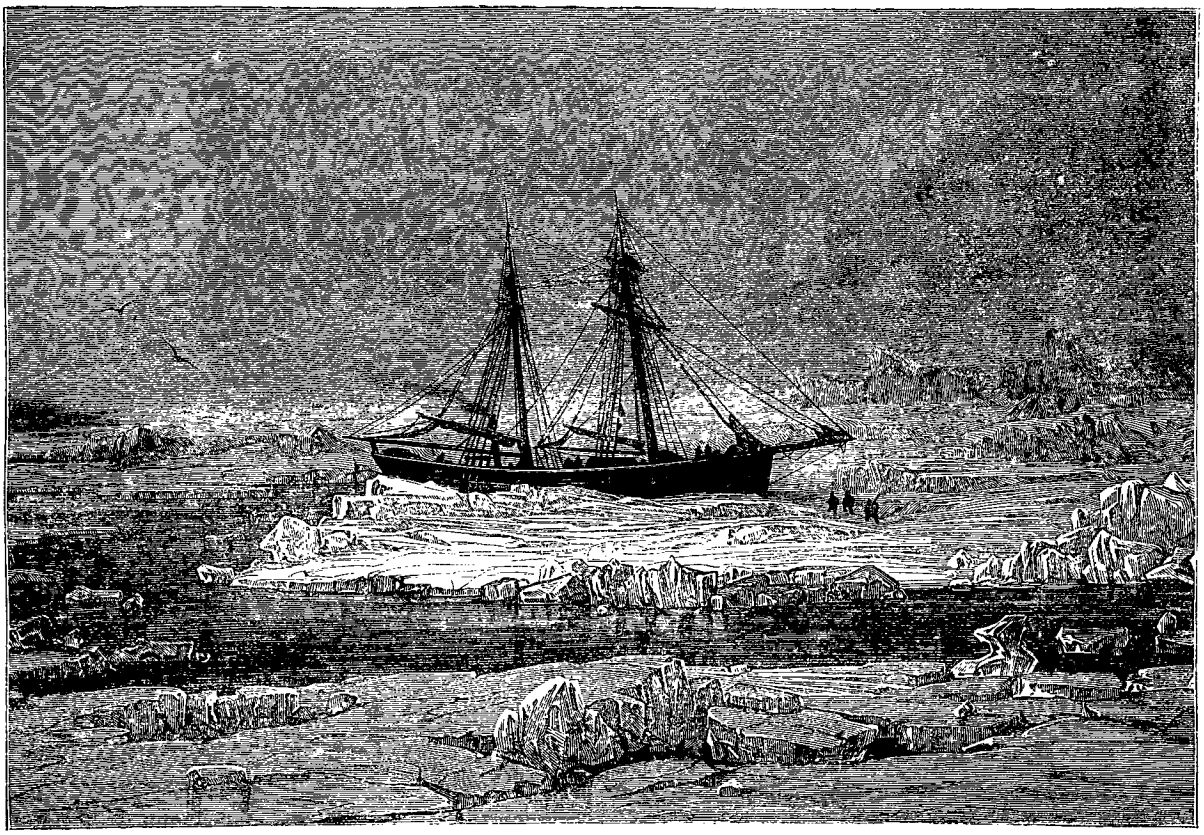
On me croyait mort, H. de N.... était blessé, C.... blessé.

M. B..., jugeant avec raison qu'il n'y avait plus rien à espérer, avait, au nom de tous, demandé un refuge sur l'aviso *le C****, qui, sur rade d'Hacodaté, surveillait les opérations de la guerre, et se tenait prêt à sauvegarder les nationaux français.

Réunis quelques mois pour défendre une noble cause malheureusement vaincue, nous étions heureux de nous retrouver tous vivants au sortir de ces luttes sanglantes, et de retourner ensemble dans notre chère France. Mais, à peine arrivés, nous avons été entraînés chacun de notre côté par les nécessités de la vie, et jamais peut-être je ne reverrai mes braves compagnons auxquels je dédie ces souvenirs.

Eugène Collache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Germania* dans les glaces. — Gravure tirée de l'édition allemande.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE.

SECONDE PARTIE. — VOYAGE DE LA *GERMANIA*.

I

Suite du voyage de la *Germania*, après la disparition de la *Hansa*. — Percée des glaces. — Arrivée sur la côte orientale du Groënland. Du 21 juillet au 5 août 1869.

La fatale méprise du 20 juillet, qui avait éloigné de nous la *Hansa*, notre bâtiment d'escorte, ne fut pas d'abord pour nous une cause d'appréhension[1].

Une séparation momentanée, dans les circonstances présentes, n'avait rien qui pût nous alarmer.

Il était midi environ lorsque nous vîmes la *Hansa* se perdre dans le brouillard. Nous mîmes également, de notre côté, toutes voiles dehors. A deux heures, nous donnâmes sur la glace : il fallut virer de bord.

A cinq heures, il se fit une petite éclaircie; mais nous eûmes beau fouiller du regard l'horizon, pas la moindre trace de la *Hansa*. En revanche, nous découvrîmes un baleinier en panne dans la direction du sud-ouest; nous l'avions aperçu déjà dans la matinée. C'é-

1. On a vu (n° 672 du *Tour du Monde*, p. 12) que les navires la *Germania* et la *Hansa*, après avoir d'abord marché de conserve ou à peu près, s'étaient définitivement perdus de vue le 20 juillet, à la suite d'un signal de la *Germania* mal interprété par la *Hansa*. Ce qui suit est tiré de la seconde partie de la relation intitulée : *Die Zweite deutsche Nordpolarfahrt in den Jahren* 1869 *und* 1870, etc., Leipzig, 1873. C'est le récit du capitaine Koldewey et de ses compagnons, le lieutenant Payer, les docteurs Pansch, Copelang et Börgen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait le vapeur *Bienenkorb*, du Weser, capitaine Hagens. Nous l'approchâmes pour lui remettre nos dépêches; c'était peut-être la dernière occasion de faire savoir de nos nouvelles au pays.

Il nous salua de quelques coups de canon, et nous lui rendîmes sa politesse. Vers neuf heures, notre chaloupe l'aborda. Le capitaine Hagens nous prévint que nous ne tarderions pas sans doute à rencontrer de fortes agglomérations de glaces dues à la persistance des vents d'est. Il nous apprit aussi qu'il y avait encore quelques croiseurs un peu plus loin vers le sud.

A minuit, nous quittâmes le pont du *Bienenkorb*, pour retourner à bord de la *Germania*. Le vent avait un peu fraîchi, mais le brouillard était très-épais. Nous dûmes demeurer sous voiles entre les glaçons.

Le 21, vers midi, le temps se nettoya. Nous reconnûmes que nous étions environnés de glaces plus ou moins libres. Rien ne nous empêchait donc de chercher à pénétrer vers l'ouest, avec une jolie brise de sud-sud-ouest; mais, le soir, le voisinage de blocs considérables et la brume nous obligèrent de mettre à la cape, pour attendre une nouvelle éclaircie.

Nous profitâmes de la proximité d'un grand glaçon pour compléter notre provision d'eau douce, qui commençait à s'épuiser; c'était la première fois que nous posions le pied sur la glace.

Dans la nuit, nous tuâmes un veau marin, puis un colymbe ou grand-plongeon (*Uria Brunnichii*).

Le 22 et le 23, continuation du brouillard, avec un vent tempéré du nord-est; impossible de faire aucune tentative sérieuse pour percer. Nous courûmes de petites bordées parmi les glaces flottantes, à la lisière d'une plaine de glace à peu près compacte.

Au nord du soixante-quatorzième degré, la glace offrait en certains endroits une telle résistance et un tel calibre, que le capitaine, renonçant jusqu'à nouvel ordre à monter plus haut, résolut de chercher une trouée vers le sud.

Le 24 juillet, il fit grand froid. On eut dans la matinée zéro degré; tous les cordages étaient gelés.

Vers le soir, nous aperçûmes de nouveau le *Bienenkorb*, un peu au nord. Sans nous attarder à le héler, nous continuâmes de ranger la lisière des glaces, en gouvernant vers le sud, en quête d'un passage. A mesure que nous avancions, la glace devenait plus libre. Par 73° 40′ de latitude, une tentative pour percer nous sembla promettre un bon résultat.

Donc, le dimanche 25 juillet, nous allumâmes la machine, et, à neuf heures, nous nous engageâmes à l'ouest dans les glaces. Il soufflait un bon vent du nord. Le temps était clair et serein, à part de petites nuées qui, par moments, nous interceptaient l'horizon.

La glace se montra d'abord assez compacte; mais, par l'action combinée de la vapeur et des voiles, nous réussîmes à nous frayer un chemin.

A midi, après avoir filé l'espace de seize milles dans la direction de l'ouest, nous atteignîmes la mer libre; malheureusement quelques milles plus loin il survint un nouvel encombrement de glaces qui devait se prolonger fort avant.

Nous voilà donc obligés de virer plus au sud, en inclinant ensuite un peu à l'est, toujours à force de vapeur et en rangeant la banquise.

Le temps était sombre et pluvieux. Le soir, le brouillard s'épaissit au point que, sur les huit heures, nous fûmes contraints de faire halte près d'un grand glaçon, sous peine de nous enfourner dans une impasse et de nous laisser investir, accident qu'il fallait, sur toutes choses, éviter. D'après les vents d'est et de sud qui avaient régné pendant les dernières semaines, il n'y avait pas apparence que nous pussions percer la barrière de glaces dans la direction de la côte. L'essentiel, pour nous, était de rester maîtres de nos mouvements, afin de pouvoir saisir l'instant favorable. La vapeur nous rendait, à cet égard, un signalé service.

En attendant, nous mettions le temps à profit de notre mieux; nous faisions des observations scientifiques, nous opérions des sondages, nous prenions des vues photographiques, nous pêchions, etc.

L'eau avait constamment gardé sa teinte bleue, et il était bien rare qu'elle se troublât. Dans le voisinage de quelques gros glaçons, la température variait entre — 0,4 et — 0,8 Réaumur. L'atmosphère se maintenait généralement, dans le jour, entre 1 et 2 degrés au-dessus de zéro. Le phénomène le plus caractéristique, c'était la différence excessivement faible qu'il y avait entre la température de la journée et celle de la nuit; l'écart n'allait souvent pas jusqu'à 1 degré.

Le 27 juillet, à midi, d'après l'observation astronomique, nous nous trouvions par 73° 7′ de latitude nord et 16° 4′ de longitude ouest (méridien de Greenwich). Le temps était beau, avec une brise du sud. Nous fîmes encore, à la vapeur, quelques milles marins du côté de l'ouest; mais bientôt de nouvelles bandes de glaces tout à fait compactes, qui menaçaient d'obstruer notre route, nous forcèrent à rétrograder.

A onze heures du soir, le ciel s'éclaircit entièrement, et nous eûmes, pour la première fois, le magnifique spectacle du soleil de minuit éclairant de ses rayons obliques tout ce paysage de glace.

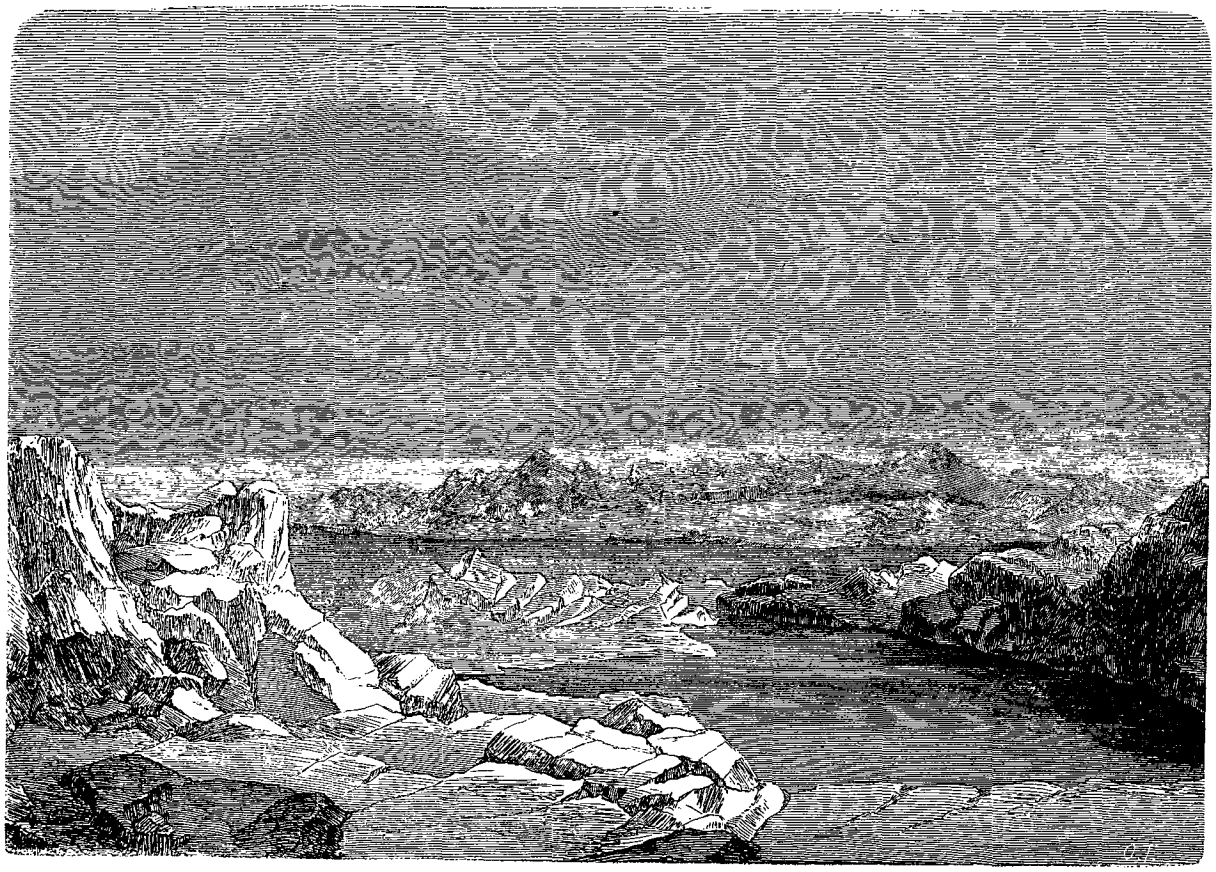
Les glaçons près desquels nous nous trouvions étaient énormes; ils offraient en petit l'aspect mouvementé d'une chaîne de montagnes. Ici, c'étaient des déclivités et des voussures qui venaient doucement mourir dans l'eau; là se dressaient des croupes abruptes, percées d'une gorge où coulait un ruisselet. A telle place, on voyait des entassements de blocs aux dimensions et aux figures les plus variées; à telle autre, on apercevait comme des murailles de rochers à pic, ou des espèces de colonnes, d'aiguilles et de stalactites d'une hauteur de vingt à trente pieds; puis, en pénétrant dans ce labyrinthe, on découvrait tout à coup un large et beau chenal d'eau libre, dont la coloration glauque étincelait au loin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nuit était magnifique. Le brouillard s'était presque entièrement dissipé. Le soleil, déchirant de jolies petites traînées de nuages, éclairait distinctement le panorama. En montant sur la cime d'un des glaçons les plus élevés, on apercevait du côté de l'ouest, à l'horizon, une énorme banquise et des glaçons de formes diverses, entre lesquels, çà et là, se dessinait un chenal; du côté de l'est, à perte de vue, des glaces flottantes qui s'émiettaient de plus en plus.

La mer, d'un calme plat, reflétait nettement tous les objets. Sa couleur présentait les tons les plus variés. Sous les nuages, elle passait par toutes les teintes sombres, depuis le noir foncé jusqu'au safran. Sous l'azur, elle brillait d'une transparence verdâtre. La partie des glaçons éclairée par le soleil avait une couleur rose tendre; le côté ombré des blocs offrait les nuances les plus délicates du bleu et du violet. Et comme le tout était estompé! Ce sont là des effets d'une splendeur admirable, que peut seul produire le soleil de minuit dans les régions boréales.

Tous les bruits s'étaient éteints à bord du navire, où nos hommes se livraient au repos. Quant à nous, sans éprouver la moindre fatigue, nous errions sur les glaçons avec une sensation de plaisir ineffable. Quelque gros bloc venait-il, dans notre promenade, à nous dérober la vue de notre bâtiment, le seul objet qui nous



Banquise. — Gravure tirée de l'édition allemande.

attestât l'existence de l'homme, alors, livrés sans partage aux impressions extérieures et à nos pensées, nous étions comme écrasés par le sentiment de cette solitude infinie et la plénitude de cet abandon.

Quelle chose étrange que ce morne sommeil de la nature! Nulle part un mouvement ni un signe de vie. De temps à autre seulement le silence est troublé par un léger craquement, une détonation sourde, suivis d'un clapotement dans l'eau : c'est un morceau de glace qui, doublement miné, en haut et en bas, par l'action dissolvante du soleil et les patientes morsures de l'onde, se détache du bord et s'abîme.

Parfois aussi on entend dans l'eau un bruit soudain, suivi d'une sorte d'ébrouement : c'est une troupe de narvals qui viennent respirer à la surface de l'onde en émergeant à six ou huit reprises et en faisant rejaillir de petites vagues contre les glaçons; après quoi ils disparaissent dans les profondeurs de l'abîme.

Les heures de la nuit s'enfuient; déjà le soleil remonte à l'horizon clair et serein; la raison nous ordonne d'aller nous reposer.... Qui sait ce que demain nous réserve? Allons! encore un regard circulaire sur ce monde de glace; un coup d'œil aussi, là-bas, dans la direction de la patrie, et regagnons le navire, notre seule maison.

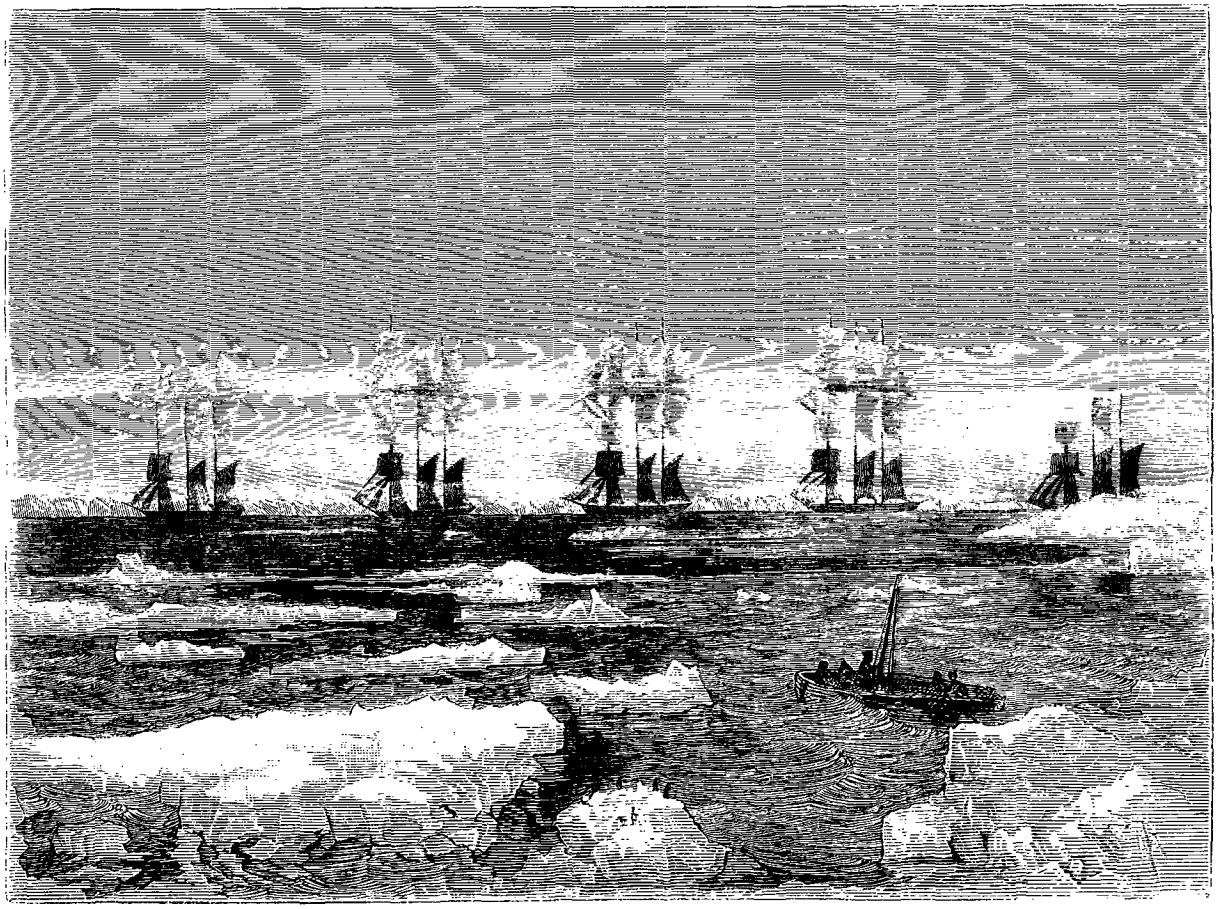
Après avoir fait environ seize milles vers le nord-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouest, nous retrouvons de fortes agglomérations de glaces, que nous longeons en gouvernant au nord, à la recherche d'un passage vers l'ouest. Le 29, à une heure du matin, nous distinguons pour la première fois la terre devant nous. D'après notre position, ce devait être le cap *Broer-Ruys*. Tout, au reste, autour de nous, présentait une image rigide de désolation et de mort.

A une heure de l'après-midi, nous apercevons deux navires que nous reconnaissons pour être le *Bienenkorb* et l'*Hudson*. Nous gouvernons au-devant du premier, le plus rapproché de nous. Le capitaine Hagens vient à notre bord, accompagné du docteur Dorst. Depuis neuf jours pleins il n'avait point de nouvelles de la *Hansa;* nous en conclûmes que notre bâtiment d'escorte, après avoir été séparé de nous, avait dû être emprisonné dans les glaces; la conjecture se trouva confirmée par la suite. Ce qu'il y a de curieux, c'est que durant tout ce temps, comme le prouvera la comparaison des livres de loch, la *Hansa* demeura généralement près de nous, et la place où elle était investie n'était qu'à quelques milles à l'ouest de la *Germania*.

Le 29 juillet, à dix heures du matin, nous prîmes congé du *Bienenkorb*, le dernier navire qu'il nous fût donné de voir de bien longtemps, et, selon notre plan,



Effet de mirage. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

nous gouvernâmes dans la direction du nord, afin de renouveler, par le soixante-quatorzième degré de latitude septentrionale, nos tentatives pour atteindre la côte.

Le temps était clair et calme aussi pûmes-nous observer tout à notre aise le phénomène de mirage et de réfraction particulière à ces régions boréales. C'est d'ordinaire une image renversée qu'on aperçoit immédiatement au-dessus de l'objet représenté, glace, côte, navire, etc. Toutes les couches de l'atmosphère se trouvent alors dans un état d'ébranlement et de dilatation qui a pour effet de défigurer jusqu'à les rendre méconnaissables les contours précis des objets. On sait qu'on peut aussi distinguer l'image réfléchie de corps situés en dehors de l'horizon. Nous eûmes l'occasion d'observer ce phénomène dans la réfraction du navire *Hudson*, qui apparut même, par intervalles, dans une troisième image. Un glaçon lointain nous représentait tantôt une muraille colossale, tantôt une ville flanquée de tours.

Le 31 juillet et le 1er août, nous continuâmes notre route vers le nord-ouest, à l'aide de la vapeur. Un effet puissant de réfraction nous fit voir, au delà d'une épaisse barrière de glaces, le relief tout déformé des îles du *Pendule;* on eût dit que la terre n'était distante que de quelques lieues : mais c'était un mirage.

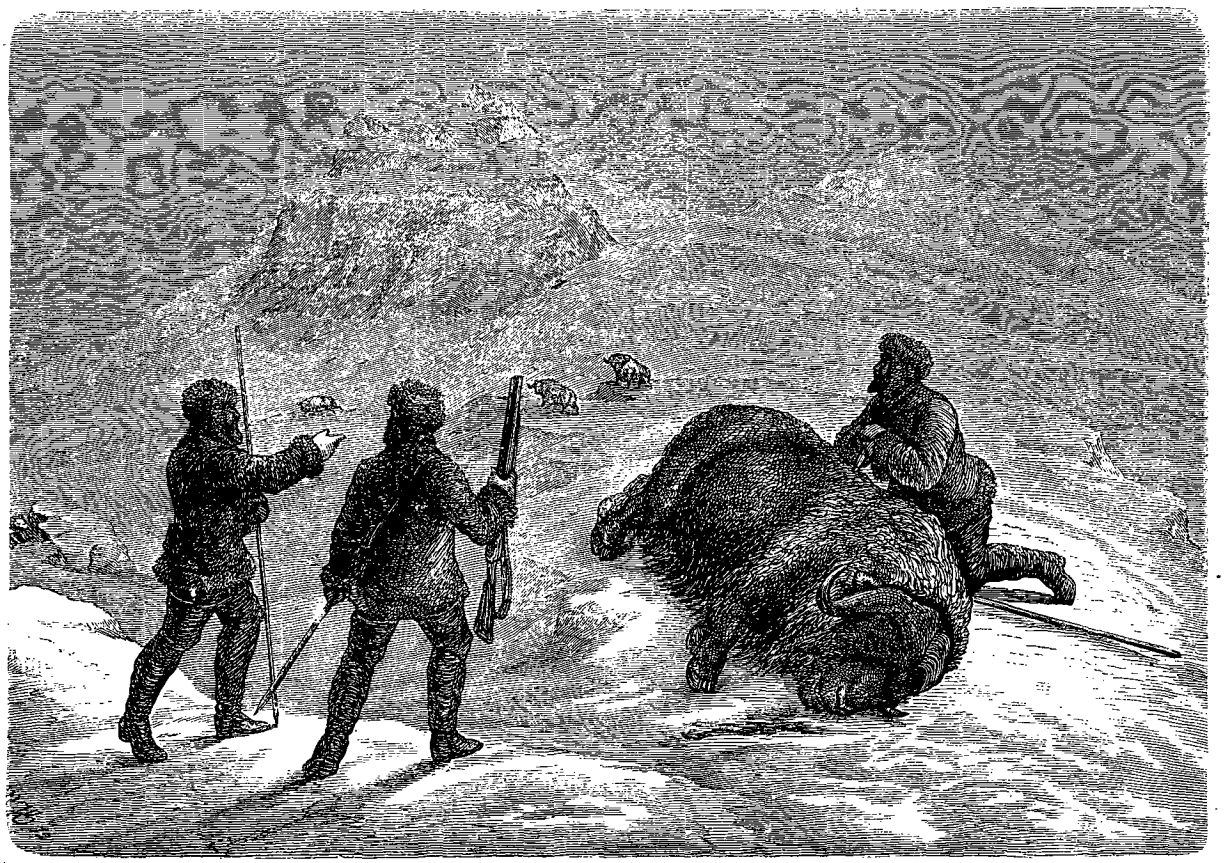
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nuit suivante, le brouillard revint et dura presque sans interruption pendant toute la journée du 2.

Le 3, il tomba un peu de neige; le temps, d'abord clair, s'obscurcit de nouveau le soir, et nous dûmes suspendre notre marche vers la côte; nous étions par le 74° 18′ de latitude nord et le 16° 6′ de longitude ouest. Ce jour-là nous déployâmes le pavillon national aux trois couleurs, en mémoire du grand géographe allemand Gerhard Kremer, dit *Mercator*.

Le 4 au matin, la *Germania* continuant de gouverner à l'ouest, nous découvrîmes une vaste étendue d'eau libre où flottaient seulement quelques glaçons. Nous n'étions plus qu'à trente et un milles de l'île *Sabine*, qui était, on l'a vu, le lieu de rendez-vous convenu avec la *Hansa*[1]. A midi, l'on jeta l'ancre pour faire de l'eau; deux ours se montrèrent sur une plaine de glace; on tira sans les atteindre.

Le soir, nous n'étions plus qu'à cinq lieues allemandes de la côte. A dix heures, on eut la vue distincte des îles du *Pendule* et du continent, et l'on gouverna en droite ligne sur *Griper-Roads*. On s'imaginait pouvoir l'atteindre en une demi-heure; mais c'était encore une illusion : il nous restait seize milles à faire. Malgré de violentes bourrasques de neige qui survinrent à la pointe du jour, nous ne nous arrêtâmes que lorsque nous eûmes trouvé un bon mouillage, à l'entrée d'une



Mort du bœuf musqué. — Gravure tirée de l'édition allemande.

petite baie qui nous servit plus tard de port d'hivernage. Le 5 août, à cinq heures du matin, nous abordâmes pour la première fois la terre groënlandaise.

Ainsi, la première partie de notre tâche, celle qui était la condition *sine qua non* de notre entreprise, se trouvait heureusement accomplie, au moins en ce qui concernait la *Germania*. Nous avions atteint la côte; nous étions sur le terrain qui allait servir de base à nos opérations ultérieures et à nos études scientifiques. Notre navire avait réussi à franchir les glaces sans accident, et, bien que la *Hansa* fût demeurée en arrière, nous nous sentions, en tout état de cause, approvisionnés pour deux ans. Aussi régnait-il à bord une joie générale; le capitaine nous avoua que cette journée était une des plus heureuses de sa vie.

En résumé, notre livre de bord établit ceci : le commencement de notre voyage avait été marqué par la prédominance de forts vents de nord-ouest, qui avaient eu pour effet naturel de ralentir considérablement notre marche. A partir des côtes de Norvége jusqu'à la hauteur des îles Shetland, la température de l'air et celle de l'eau s'étaient sensiblement élevées, pour décroître tout d'un coup une fois que nous eûmes franchi le cercle polaire et que nous nous trouvâmes sous

1. Voy. le n° 678 du *Tour du Monde*, p. 10 (2e col.).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la longitude occidentale. L'influence du grand courant d'eau chaude n'est pas contestable. La *Hansa*, aussi bien que nous, en observa la direction orientale.

Ajoutons que, dans la première moitié de juillet, la persistance des vents d'est nous amena force brouillards et temps sombres; il s'ensuivit une agglomération de glaces que tous nos efforts ne purent d'abord percer. Dans la seconde moitié du mois, les vents du sud alternèrent avec ceux du nord sans modifier notablement l'état des glaces. Ce ne fut qu'au commencement d'août, lorsque les vents d'ouest eurent décidément pris le dessus et produit un relâchement dans les glaces, déplacées alors dans la direction de l'est, que nous réussîmes à nous frayer un passage et à gagner la côte.

II

Séjour aux îles du *Pendule*. — Efforts infructueux pour pénétrer plus au nord. — L'île *Shannon*. — Retour vers le sud, au mouillage de l'île *Sabine*.

La petite baie où nous avions abordé est située à la pointe sud-est de la plus grande des îles du *Pendule;* c'est, pour les navires d'un faible tirant, le meilleur lieu d'hivernage qu'il y ait sur toute la côte.

Conformément à nos instructions, nous devions y rester quelques jours, pour tâcher de déterminer l'emplacement occupé par l'observatoire du général Sabine, et pour reconnaître d'une manière plus précise la région environnante. En ce qui concerne l'observatoire, nos recherches demeurèrent vaines.

Du sommet de la montagne la plus proche, dont l'altitude fut évaluée à trois cent vingt mètres, nous pûmes observer tout à notre aise la mer et les côtes. Nous reconnûmes que le seul endroit par où l'on pût tendre vers le nord était à l'est de l'île *Shannon*.

Le 7 août, nous allâmes faire en canot une reconnaissance sur la terre ferme. Dans la traversée, nous livrâmes un combat acharné à un gros morse qui avait un petit avec lui. Nous eûmes aisément raison du petit; mais l'autre, quoique grièvement blessé, nous échappa; nous le retrouvâmes mort, quelques heures après, sur un glaçon, et nous l'emportâmes à bord.

Nous gravîmes le cap *Wynn;* il est très-haut et assez escarpé. Nous trouvâmes au sommet un plateau de plusieurs lieues d'étendue, absolument libre de neige, mais fort pauvre en végétation. En pénétrant plus avant, nous arrivâmes à une vallée où coulait un ruisseau venu d'un glacier, et qui offrait quelques oasis de mousse et de verdure. De l'autre côté de cette vallée se dressaient des montagnes de plus de six cents mètres d'altitude; sur les crêtes, il n'y avait pas trace de neige; celle-ci s'était amoncelée dans les couloirs.

Du côté du nord, la perspective était fort nette. On pouvait suivre distinctement jusqu'au 75° 30′ le prolongement de la terre avec sa bordure de banquises; partout le même aspect : de hautes montagnes abruptes et glabres, des roches nues, de la neige et de la glace. Sur la mer planait un brouillard épais qui peu à peu s'étendit sur la terre et nous déroba la vue de notre havre et de la *Germania*.

On donna la chasse à un renne; mais il nous échappa, et il fallut nous contenter d'un lièvre blanc.

Nous revînmes le soir au navire.

Le 10 août, conformément aux conventions arrêtées lors de notre départ d'Allemagne[1], nous élevâmes une pyramide de pierre sur la pointe orientale du pays, et, à vingt mètres au nord de cette pyramide, nous déposâmes dans un trou un document où étaient inscrites les dates principales de notre voyage.

Le jour suivant, de grand matin, nous allumâmes la machine, et, avec une légère brise du sud, nous gouvernâmes vers le nord.

A midi, nous nous engageâmes, à l'est de l'île *Shannon*, dans un canal navigable, dont la largeur variait de une à trois lieues. La lisière des glaces de la côte présentait en maint endroit des blocs pyramidaux de quarante à cinquante pieds de hauteur. Le soir, le vent s'éleva de l'ouest, et un fort brouillard venant du continent nous obligea de virer de bord et d'aller faire halte à proximité de la côte.

Le 12, nous ne bougeâmes point de place; le vent n'était point favorable.

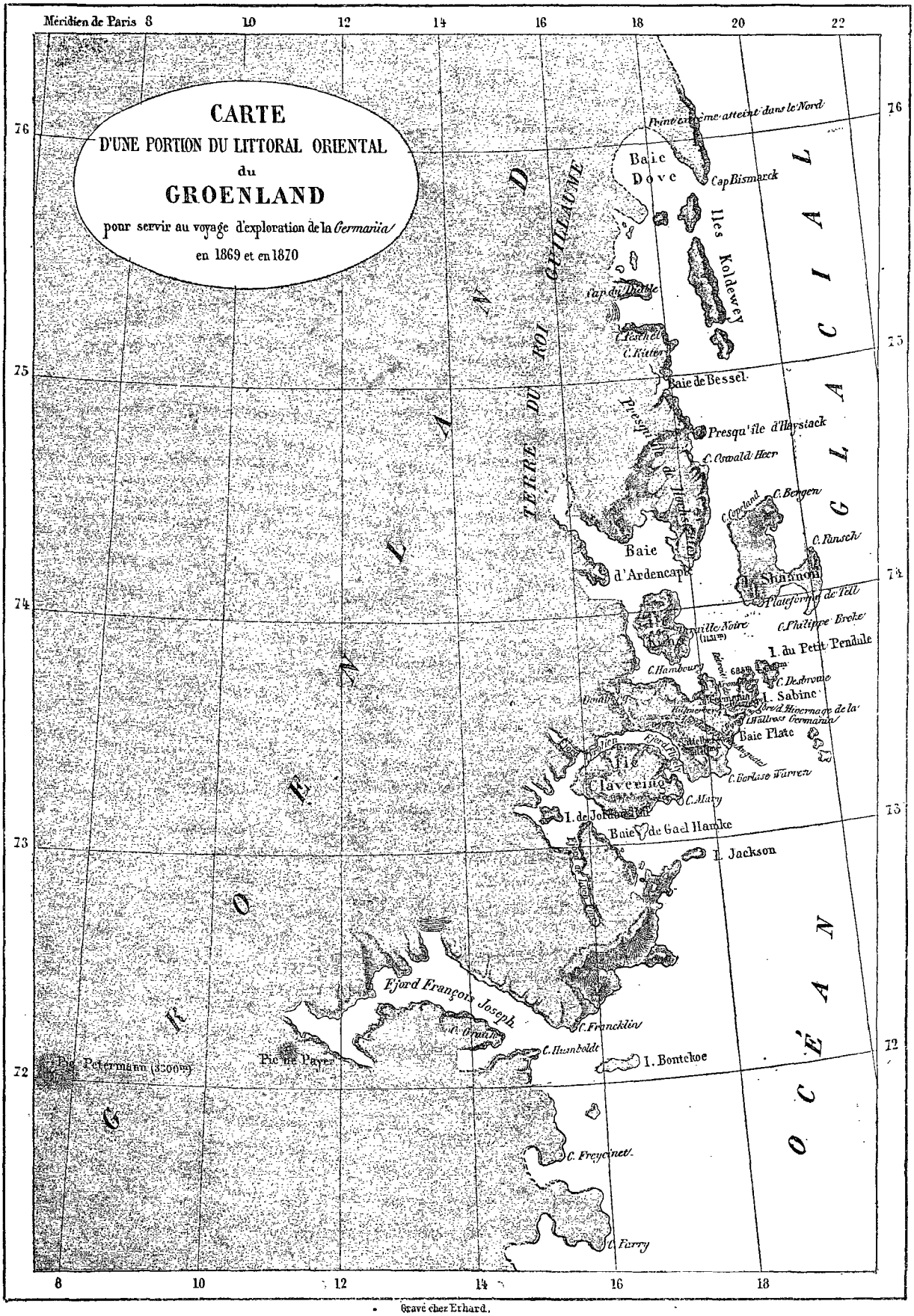
Le 13, ayant repris notre route à la voile, nous reconnûmes que le canal où nous étions allait se rétrécissant de plus en plus; d'énormes plaines de glaces soudées se montraient à l'est, et déjà l'on apercevait, au nord, de nouvelles traces de banquises.

Le 14 et le 15, grâce à un effet puissant de mirage qui nous donna la vue nette des objets à plusieurs lieues à la ronde, nous acquîmes la conviction qu'il nous était impossible de percer plus au nord, et, pour éviter la terrible pression des glaces à laquelle nous étions exposés dans notre canal, nous nous résolûmes à revenir au sud de l'île *Shannon*. Ce trajet ne se fit pas sans de grandes difficultés; néanmoins le 16 août, vers midi, nous doublâmes le cap *Philippe-Broke*, et jetâmes l'ancre près de la côte.

Sans perdre de temps, nous allâmes à terre, pour reconnaître le pays. Nous trouvâmes sur le rivage des vestiges de tentes d'Esquimaux, avec quantité de mousse et d'herbes. Nous gravîmes une hauteur de soixante-quatorze mètres environ, et là, comme nous étions en train de déterminer un point d'observation, nous remarquâmes au loin un animal de grande taille, d'un aspect extraordinaire, qui ne pouvait être ni un ours polaire ni un renne. Nous étions à cent lieues de penser au bœuf musqué; pas un des ouvrages relatifs au Groënland oriental ne mentionne l'existence d'un tel animal dans ce pays; aussi ne fûmes-nous pas médiocrement surpris en reconnaissant finalement quelle bête nous avions devant nous. On lui fit la chasse incontinent, et un des nôtres l'abattit de quelques bons

1. Voy. le n° 678 du *Tour du Monde*, p. 4.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

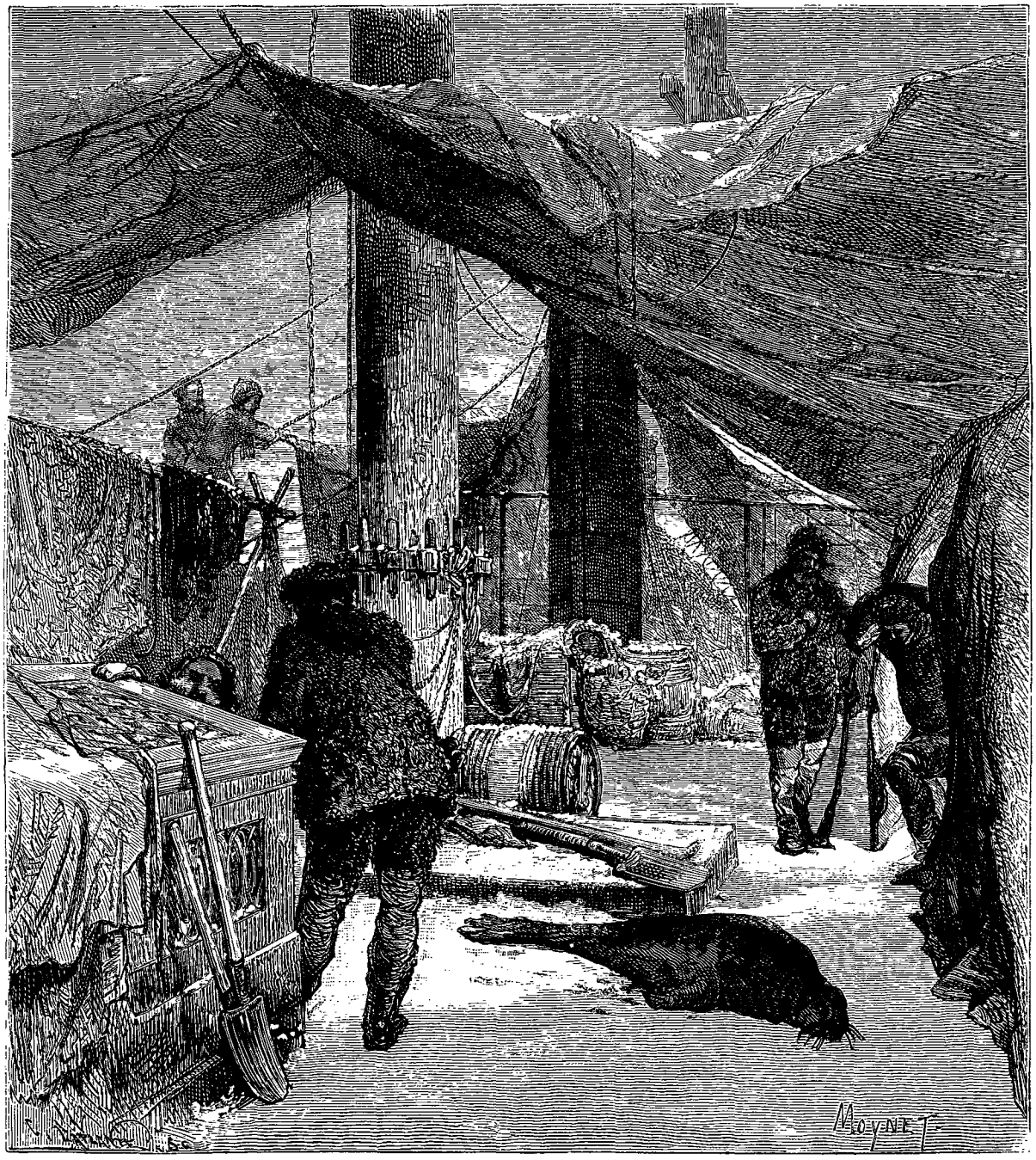


Gravé chez Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coups de feu. C'était un mâle de la plus belle venue. Il était admirable avec ses cornes gigantesques et son abondante fourrure, bien faite pour le protéger contre les froids les plus intenses des hivers du Nord. Son odeur de musc était aisément perceptible.

Nous découvrîmes par la suite que toute la côte, jusqu'au 77e degré, était peuplée de ces ruminants. On les rencontrait un peu partout, souvent par troupes de quinze ou seize individus. C'est même une remarque curieuse à faire, que les bœufs musqués semblent se multiplier vers le 77e degré, tandis que, vers le sud, ils deviennent plus rares. Le contraire paraît avoir lieu



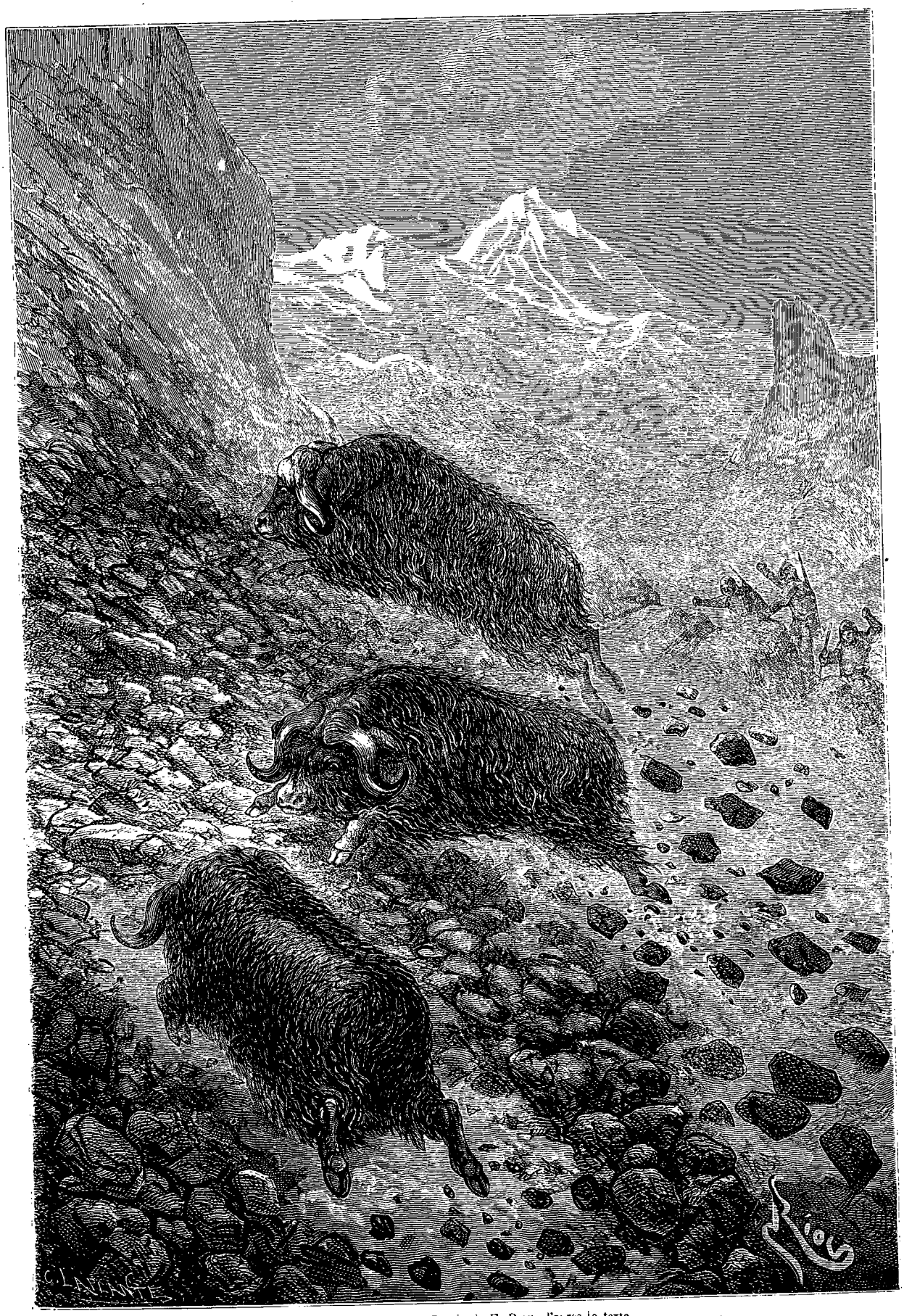
Preparatifs d'hivernage. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

pour les rennes; passé 75 degrés et demi, nous n'en avons plus rencontré un seul.

La chair de ce premier bœuf musqué était, je dois le dire, des plus savoureuses: elle nous fournit le régal d'un beefsteak frais.

Le 17 août, nous nous partageâmes en deux troupes chargées d'explorer le pays, chacune de leur côté. La première se composait des docteurs Copeland et Börgen, assistés du matelot Klentzer; la seconde comprenait le lieutenant Payer, M. Sengstacke et deux hom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les bœufs musques. — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes. Deux tentes furent établies, à cet effet, à une lieue marine de distance l'une de l'autre.

Le 19, raconte le docteur Copeland, nous fûmes tout surpris de rencontrer, dans l'île *Shannon*, de magnifiques groupes de colonnes de basalte, les unes droites et verticales, les autres courbes et dans toutes sortes de positions.

Le 21, nous arrivâmes sur une gorge profonde, comme il s'en trouve fréquemment dans les montagnes de basalte; elle aboutissait au rivage, et semblait être un lieu de rendez-vous pour les bois flottés; nous y vîmes un arbre, déjà fendu à plusieurs places, qui mesurait au moins quarante pieds de longueur. Quelques ortolans avaient fait de ce refuge leur séjour de prédilection. Parmi les troncs échoués se trouvait un beau crâne d'ours, avec la mâchoire inférieure.

Le 24 fut marqué par la découverte d'habitations d'Esquimaux, non pas souterraines, mais construites en pierre, au ras du sol; les plus grandes pouvaient avoir dix pieds de diamètre et six de hauteur.

Le lendemain matin, nous remarquâmes que la *Germania* avait disparu. Le capitaine Koldevey nous avait en effet prévenus qu'il nous abandonnerait momentanément à notre destin pour faire voile vers le cap *Desbrowe*, afin d'examiner la disposition des glaces et de voir s'il n'apercevrait pas quelque trace de la *Hansa*.

Dès le soir du même jour, nous eûmes le plaisir de revoir la *Germania*, à une distance, il est vrai, considérable; elle paraissait cingler lentement de notre côté. Après minuit, par un demi-jour fantastique qui éclairait le paysage, nous continuâmes de l'apercevoir; elle regagnait son mouillage.

A partir du 12 août, le soleil avait recommencé pour nous à se lever et à se coucher; à minuit, il y avait déjà des ténèbres crépusculaires, et pour la première fois depuis deux mois on voyait briller les étoiles.

On aura une idée du degré d'obscurité qu'il faisait, si nous disons qu'à dix heures dix minutes l'étoile ô de la Lyre était visible; une heure plus tard, on apercevait l'étoile polaire, ce qui n'empêchait pas qu'à minuit, sur le pont du navire, on pouvait encore lire l'imprimé le plus fin.

Le lieutenant Payer et sa troupe avaient fait, de leur côté, une excursion en traîneau, qui les avait conduits jusqu'à la Plateforme de Tell : c'est le nom que nous avions donné au plateau granitiforme (dolerite) qui était dans le sud-ouest de l'île *Shannon*. Ils revinrent après une absence de trente-deux heures.

Le docteur Börgen avait exploré le *Petit-Pendule*, et il y avait également trouvé des débris curieux d'établissements d'Esquimaux.

Les 17 et 18 août, un vent du sud assez vif nous apporta quantité de glaces, et, à plusieurs reprises, nous fûmes complétement enfermés. Le 19, le retour du calme nous rendit toute la liberté de nos mouvements et nous pûmes communiquer avec la côte.

Le 20, nos gens allèrent chasser à terre.

Le 22, on prépara tout en vue d'une nouvelle excursion dans l'île, où nos savants devaient faire un court séjour. Quant au capitaine Koldewey, son projet était de reprendre, avec le navire, sa course vers l'ouest, le long des côtes, afin d'examiner l'état des glaces environnantes et de jeter, du haut de la montagne du *Petit-Pendule*, un coup d'œil d'ensemble sur la région.

On se mit donc à ranger, avec une légère brise du nord, la ligne des glaces côtières dans la direction de l'ouest. Bien qu'un peu disloquées, celles-ci n'avaient nullement l'air de vouloir fondre; les gelées nocturnes s'y opposaient.

Ce ne fut qu'au sud du *Petit-Pendule* que nous trouvâmes à jeter l'ancre en mer libre.

Le capitaine escalada le pic le plus élevé de l'île (six cent douze mètres), et put se rendre compte de l'état des glaces. Ce qu'il vit ne laissait guère d'espoir de pouvoir pénétrer plus avant du côté du nord.

Partout des barrières compactes. Au nord et à l'est de l'île *Shannon*, c'étaient d'interminables plaines de glaces, envahissant jusqu'à la partie qui, huit jours auparavant, était entièrement libre entre le *Petit-Pendule* et *Shannon*. Il ne s'offrait d'ouverture visible que dans le sud-est et le long de la côte au midi. Ainsi, non-seulement il n'y avait que très-peu de chances pour que l'on pût, cette année-là, s'approcher plus près du pôle, mais encore le capitaine ne comptait guère que la *Hansa* parvînt à gagner la côte.

Nous profitâmes d'une bonne brise du sud pour retourner à l'île *Shannon*, dont l'approche des glaces menaçait de nous couper. En route, il fallut casser une croûte de glace qui s'était formée sur notre chenal. Ce ne fut qu'avec peine, et à l'aide du halage et de la vapeur, que nous atteignîmes la mer libre, et pûmes jeter l'ancre sous le cap *Philippe-Broke*.

Mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous ne pouvions tenir longtemps à notre mouillage; de forts glaçons ne cessaient d'arriver de l'ouest, et la baie entre *Shannon* et les îles du *Pendule* s'encombrait de plus en plus.

L'on tint donc conseil, et il fut décidé que le parti le meilleur à prendre, dans l'intérêt de l'expédition, c'était d'aller, à force de vapeur, s'ancrer dans l'excellent mouillage qui se trouvait à la côte sud du *Petit-Pendule*, afin d'observer encore, du sommet de la haute montagne qui s'y trouvait, la disposition et les mouvements des glaces d'alentour. Nous espérions toujours que les tempêtes de l'automne détermineraient une débâcle considérable.

Le 27 août, à onze heures du soir, nous mouillâmes sous le *Stufenberg*. Le 1er septembre, nous nous dirigeâmes vers la côte sud de l'île *Sabine*.

L'obscurité des nuits allait croissant; la glace nouvelle se formait de plus en plus vite, et le temps, jusqu'alors excessivement calme, commençait à se brouiller et même à devenir orageux. La nuit du 2 au 3 septembre fut signalée par une tempête violente du nord-nord-ouest, accompagnée de fortes rafales de neige.

Le 4 septembre, le temps étant redevenu beau, on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alla en chaloupe à l'île du Morse ou *Walross*. Là, du sommet d'une montagne, on put reconnaître que de toutes parts, sauf du côté sud, les glaces gagnaient de plus en plus, et qu'on ne pouvait plus aller jusqu'à l'île *Shannon*.

Du 7 au 10, nouvelle tentative infructueuse pour cingler au nord du *Petit-Pendule;* une tourmente de neige nous obligea de revenir à l'abri du *Stufenberg*.

Le 10, on gouverna vers le sud avec une bonne brise du nord. Une plaine de glace s'était formée entre l'île du *Walross* et *Sabine;* nous trouvâmes cependant un chenal près de la dernière.

A six heures, nous découvrîmes vis-à-vis de nous une petite baie, à l'orifice d'une grande vallée où courait un ruisseau venant d'un glacier. Nous appelâmes la vallée le *Val de la Reine Augusta*, et la baie, très-peu profonde, reçut le nom de *Baie Plate*. Comme l'amoncellement des glaces le long de la côte ne nous permettait pas de doubler le cap *Borlase Warren*, nous jetâmes l'ancre en cet endroit.

Le lieutenant Payer et le docteur Copeland partirent pour escalader, par un froid de — 8° Réaumur, les flancs arides du *Sattelberg*, le pic le plus élevé de la péninsule (trois mille pieds d'altitude).

Nous, de notre côté, nous nous mîmes en canot pour reconnaître et relever la configuration de la côte. Elle n'offre pas trace de bas-fonds; les montagnes qui bordent immédiatement la rive ont cent cinquante ou deux cents mètres d'élévation, et sont en plusieurs endroits fort escarpées.

Sur une langue de terre située entre la *Baie Plate* et le cap *Borlase Warren*, nous découvrîmes encore des restes de huttes d'Esquimaux, et, tout près du cap, un certain nombre de tombeaux, où nous recueillîmes toutes sortes d'ustensiles curieux. Ces tombeaux, fort anciens, étaient en ruine, et tout portait à croire que, depuis bien longtemps, aucun Esquimau vivant n'avait hanté cet endroit. La végétation y était beaucoup moins clairsemée qu'aux îles du *Pendule;* il y avait même quelques places où l'herbe verdoyait. Nous remarquâmes, à l'ouest du cap, dans une vallée qui montait en pente douce jusqu'à la chaîne de montagnes, de nombreuses traces de rennes; un seul de ces animaux se montra cependant à nous; mais on eut beau lui faire la chasse avec ardeur, il esquiva nos coups de fusil.

En rentrant le soir à bord de la *Germania*, nous y trouvâmes le lieutenant Payer et le docteur Copeland de retour de leur excursion. Ce qu'ils avaient vu du haut du *Sattelberg* ne nous laissait plus la moindre illusion. Partout, au nord et à l'est, les glaces, à perte de vue. Chacun comprit que la saison de naviguer dans ces parages était finie; il ne restait plus qu'à mettre le bâtiment à l'abri dans quelque havre offrant un sûr hivernage, et il fallait se hâter, car, une fois coupés de ce port de refuge, c'en était fait de nous.

Le seul point où nous pouvions hiverner, c'était à ce mouillage de l'île *Sabine*, où nous avions pour la première fois jeté l'ancre le 5 août. Ce port nous offrait tous les avantages essentiels à une station d'hiver au pôle arctique : il s'ouvrait du côté du sud et avait au nord la terre ferme. Un glacier s'y déversait dans la mer, ce qui était une forte présomption pour que la petite baie redevînt libre de glaces en été. Enfin la pression des gros blocs n'y semblait pas à redouter.

Nous nous dirigeâmes donc, le 13 septembre, à force de vapeur, vers l'île *Sabine*, et à dix heures et demie du matin, nous jetâmes l'ancre dans le petit havre, où nous étions destinés à séjourner durant dix mois.

En somme, malgré la perte de la *Hansa* et les déconvenues que nous avions éprouvées, nous n'avions pas trop à nous plaindre. Les découvertes que nous avions faites durant l'été avaient leur prix, et si nous passions l'hiver sans accident, nous étions en droit de compter sur une riche moisson de résultats scientifiques. La région où nous nous trouvions, demeurée jusqu'alors à peu près inconnue, s'offrait à nous comme un théâtre d'observations tout à fait nouvelles, où nous étions sûrs de recueillir des notions fort précieuses pour la connaissance des pays polaires.

III

Excursions d'automne; chasses. — Préparatifs d'hivernage à bord de la *Germania*. — Du 14 septembre au 27 octobre 1869.

Nous avions déjà, à la mi-septembre, une température constante de plusieurs degrés au-dessous de zéro, et la croûte de glace était suffisante pour porter le poids des traîneaux. Nous nous mîmes donc, sans plus attendre, à tout disposer en vue d'une longue excursion au moyen de ce véhicule. Comme nous avions éprouvé l'incommodité des simples tentes circulaires, avec un mât central, que nous avions emportées de Brême, nous les transformâmes dans le sens quadrangulaire; nous les munîmes d'un toit, et à chaque coin fut placée une perche transversale, que l'on étaya de cordeaux assujettis à des pierres. D'autres cordes, partant de la toiture, et fixées également au sol, servaient au déploiement de la tente. Ce mode de consolidation, tout rudimentaire, fut modifié et perfectionné, au cours de l'hiver, afin de donner à la construction plus de force de résistance contre les tempêtes. Des couvertures de laine d'abord, puis de peaux, un approvisionnement de huit jours, et, en fait d'instruments scientifiques, un théodolite, un baromètre et un thermomètre, complétèrent notre équipement de touristes polaires.

La charge de notre traîneau pesait environ six quintaux; six hommes suffisaient à le faire manœuvrer. Quant à notre tente, qui mesurait neuf pieds de long sur six de large, nous éprouvâmes, dès la première nuit, qu'elle constituait un dortoir bien étroit. Au moins y étions-nous chaudement. Les ours commençaient à paraître.

On coucha, la première nuit, près d'un petit contre-fort du *Kronenberg* (île *Sabine*).

Le lendemain, nous franchîmes le détroit de *Clavering*. Le traîneau glissait assez bien sur la neige durcie. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

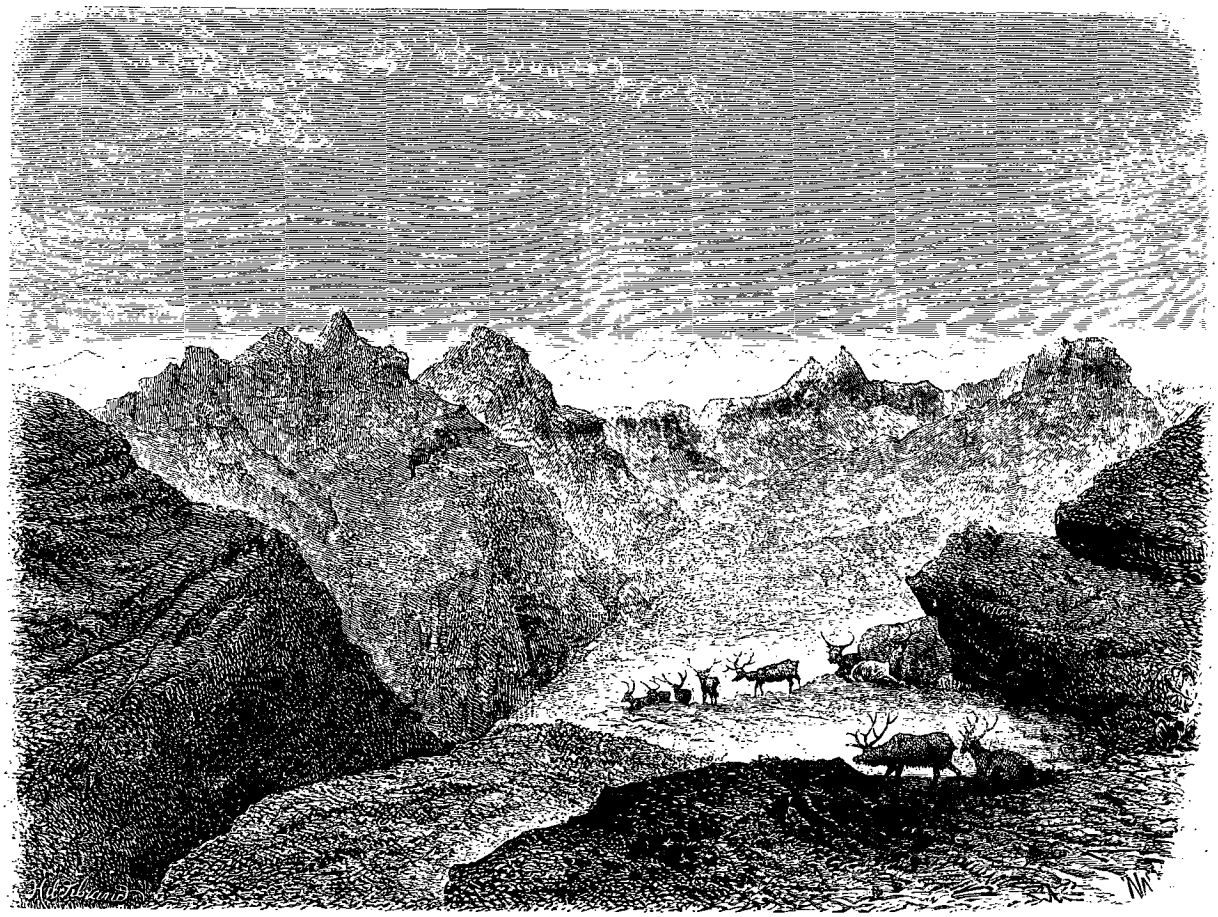
terre ferme, qui était le but de notre excursion, découpait à nos yeux une grande baie tournée au sud, avec un *fjord*, le *fjord Fligely*, que nous nous proposions d'explorer.

Cette fois encore, nous fûmes victimes d'une illusion d'optique. La terre se détachait devant nous, comme à portée de la main, dans l'atmosphère pure et sereine. On pouvait compter chaque crevasse des roches, et, en quelque sorte, chaque pierre. Cependant, plus nous avancions, plus notre objectif semblait reculer. Enfin notre constance eut raison du mirage, et, à la brune (15 septembre), nous atteignîmes la terre convoitée. C'était une chaîne de hautes montagnes, au pied desquelles nous installâmes, pour la seconde fois, notre tente.

Le lendemain matin, comme nous étions en train de déjeuner, un renard vint se jeter presque au milieu de nous, comme pour réclamer sa part du festin. Il paya de sa vie sa témérité.

Un peu plus tard on tua un ours qui, ayant éventé notre campement et n'y ayant trouvé d'autre relief de notre repas qu'un couvercle de pot, oublié par nous, s'était mis tout bonnement à nos trousses.

Dans l'après-midi, nous remarquâmes que la glace du *fjord*, tout nouvellement formée, perdait notablement de son épaisseur; de trois ou quatre pouces, qu'elle avait d'abord, elle était réduite à trois quarts de pouce. Des craquements inquiétants se faisaient entendre sous nos pas.



La vallée de la reine Augusta. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

De tous côtés les rennes accouraient sur le bord, tout surpris de nous voir. Nous ne perdîmes pas de temps à leur faire la chasse. Un ours s'approcha de nous également; nos cris le mirent en déroute.

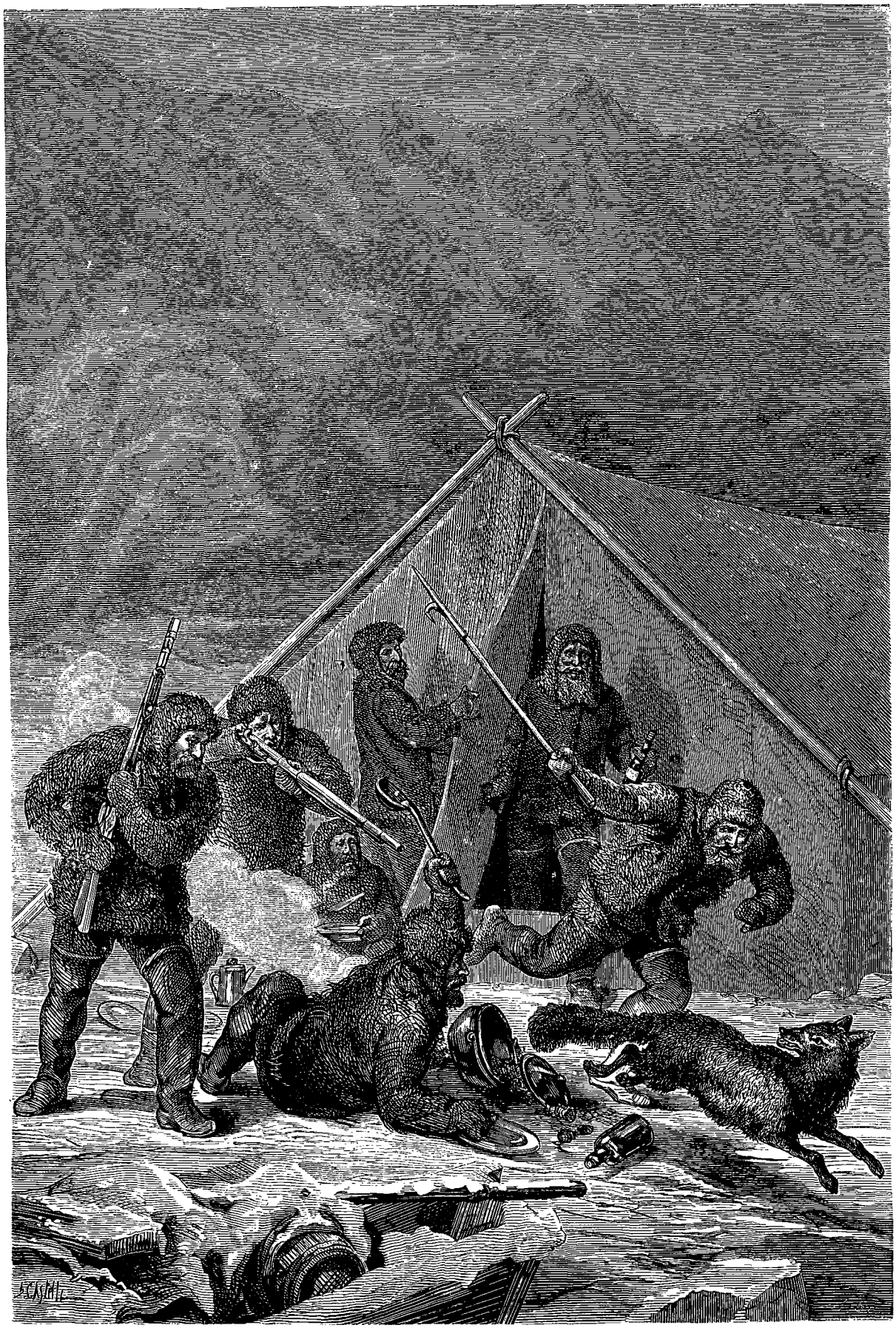
On peut dire, vu la faiblesse toujours croissante de la glace, que nous eûmes bien de la chance d'atteindre, sains et saufs, l'extrémité occidentale du *fjord*. En sept heures nous avions fait près de quatre lieues.

Devant nous se dressaient de superbes files de montagnes, dont les pentes inférieures, à molle déclivité, offraient au nord quelques traces de verdure; au sud c'étaient des cimes rocheuses et glacées. Une d'elles, que nous baptisâmes du nom de *Domberg*, avait certainement une altitude de plus de douze cents mètres.

Nous conjecturions que le sund sur lequel nous nous trouvions devait communiquer avec la baie d'*Ardencaple*[1]. Pour nous en assurer, nous laissâmes, le 17 septembre, trois d'entre nous, Trammitz, Krauschner et Klentzer, préposés à la garde du traîneau,

1. Voy. la carte qui se trouve à la page 11 du n° 178 du *Tour du Monde*, et celle qui est ci-dessus, p. 71.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le déjeuner troublé. — Dessin de H. Castelli, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous nous dirigeâmes vers le nord, dans le dessein d'escalader quelque crête dominante de la chaîne.

Après deux heures de marche sur la glace, nous atteignîmes le pied de la montagne. L'ascension dura six heures et demie. Partout les cours d'eau des glaciers étaient congelés en masses rigides. Nous franchîmes un contre-fort avancé, dont l'escarpement était des plus prononcés; puis, nous élevant au-dessus d'une vallée charmante, au fond de laquelle dormait un lac, nous gravîmes d'énormes blocs de rochers au delà desquels nous traversâmes une petite plaine de glace qui nous conduisit au sommet du mont, dont l'altitude était d'environ douze cent soixante pieds. La vue, de là, était magnifique. Elle s'étendait par-dessus la terre de *Hochstetter* et l'île *Shannon* jusqu'aux îles du *Pendule*. Nous pûmes nous convaincre de l'épaisseur impénétrable de la banquise et aussi de ce fait, que nous ne nous étions pas trompés en supposant que le *fjord Fligely* communiquait avec la baie d'*Ardencaple*.

Le capitaine Koldewey, de son côté, était allé faire une exploration vers un contre-fort occidental de la montagne, pour avoir une vue d'ensemble du pays.

La montagne, vers le sud-ouest, allait plongeant dans une gorge profonde, derrière laquelle s'étendait un paysage ondulé. L'horizon extrême paraissait borné par une crête qui courait du nord au sud. Du côté du nord était une longue vallée profondément encaissée et aux parois très-abruptes. Ces vallées n'offraient pas trace de neige. Nulle part on n'apercevait de glaciers importants. Vers l'est, au delà de *Shannon* et de la terre de *Hochstetter*, se dessinait une plaine de glace unie et compacte; de mer libre, nulle trace. Il n'y avait plus décidément qu'à passer l'hiver à l'île *Sabine*. A minuit, tout le monde fut de retour au campement.

Le lendemain, 18 septembre, à quatre heures de l'après-midi, notre provision de vivres commençant à s'épuiser, nous revînmes à la *Germania*.

Notre retour fut marqué par un accident, dû aux larges crevasses du *fjord* dont il a été fait mention plus haut. Klentzer glissa au travers avec le traîneau. Il eut la chance, lui personnellement, de se retenir à un morceau de glace plus résistant; mais le traîneau, alourdi par les infiltrations de l'eau dans les bagages, s'enfonçait de plus en plus. Vu l'impossibilité de le ramener sur la mince couche de glace, sans en opérer, au préalable, le déchargement, nous coupâmes les cordes qui liaient les bagages, et nous rattrapâmes un à un tous nos ustensiles, et finalement le traîneau lui-même. Malheureusement nous perdîmes les deux baromètres.

Ce contre-temps nous obligea de camper sur la rive pour sécher nos couvertures et tout notre attirail. Cet arrêt n'avait, on le conçoit, rien de bien agréable par une température de six degrés quatre dixièmes au-dessous de zéro. Nous eûmes grand'peine à dresser notre tente, qui était toute trempée et gelée; les plis en étaient raides comme de la tôle. Aussi ne souffrîmes-nous pas peu du froid pendant la nuit, d'autant plus que le temps était couvert et neigeux.

Le lendemain 19, une troupe de bœufs musqués s'approcha de nous, à environ soixante pas de distance. Nous ne les inquiétâmes pas, ayant encore un reste fort suffisant de la chair du renne que nous avions tué deux jours auparavant.

Comme nous avions repris notre marche, par une température de moins huit degrés Réaumur, Payer remarqua une roche d'une couleur singulièrement brillante dont la masse formait pente sur le côté sud de l'île *Kühn* et tapissait une vallée assez spacieuse sur une étendue de deux mille pieds. Il s'écarta du traîneau et, à sa grande surprise, il se trouva en présence d'un sédiment considérable où d'épaisses couches de charbon (cela semblait être du lias) alternaient avec du grès.

On conçoit l'importance d'une pareille trouvaille pour les explorations ultérieures du Groënland. Ce qui s'épuise en effet le plus vite, au cours d'un long voyage à l'intérieur de ce pays, ce ne sont pas les vivres, qu'on peut aisément renouveler, pour peu qu'on ait un nombre suffisant de cartouches; ce n'est pas non plus l'habillement, dont l'usure est inappréciable : c'est le combustible. Dès qu'on a sous la main une provision inépuisable de charbon, on peut prolonger indéfiniment son séjour au cœur de cette région, y bâtir une cabane de pierre pour s'y protéger contre la tempête et le froid, et le cercle d'exploration s'élargit à volonté.

Le 21 septembre, nous étions de retour à bord de la *Germania*, après avoir fait en tout dans notre excursion près de vingt-sept lieues allemandes.

Pendant notre absence, nos compagnons, le docteur Copeland, M. Sengstake et Louis Wagner, le chauffeur, s'étaient livrés au plaisir de la chasse.

Le 13 au matin, ils aperçurent trois bœufs musqués, deux taureaux et une vache, qui paissaient tranquillement à quelque distance : on s'approcha, on voulut tirer sur eux, mais au même moment, ils se mirent à renifler, ce qui est toujours chez eux un signe d'épouvante ou de colère; puis tous trois prirent leur course en droite ligne dans la direction de l'*Hasenberg* (montagne du Lièvre), et disparurent dans les gorges qui sont au pied de cette montagne.

Les chasseurs s'éparpillèrent alors dans l'espoir de rattraper les animaux au fond d'une des gorges. Ils les revirent en effet tout à coup, mais ils étaient en train de gravir à toutes jambes une pente abrupte de pierres mouvantes. C'était plaisir de les regarder bondir avec une agilité merveilleuse là où un homme aurait eu toutes les peines du monde à poser seulement le pied d'aplomb. Ils allaient de front et côte à côte, suivant l'habitude des bêtes qui vivent en troupeau. Bien leur en prenait d'ailleurs, car celui qui fût demeuré à l'arrière-garde eût été exposé à une grêle de pierres continue que projetaient les fuyards dans leur mouvement de retraite précipité. Tel fut, ce jour-là, le dénoûment de la chasse. Ce fut seulement le lendemain 14, qu'après bien des fatigues et des ruses on parvint à les surprendre et à les tuer tous trois.

Au retour, l'un des chasseurs, tout en cheminant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faillit se trouver nez à nez avec un ours de la plus belle taille. Le gaillard, qu'il aperçut heureusement à temps, occupait le revers d'une éminence toute voisine. Il tournait de droite à gauche son long cou, aspirant l'air avec tous les signes d'une défiance évidente. Son poitrail puissant s'offrait aux yeux dans toute sa largeur, car tour à tour il appuyait au sol ses pattes de devant, ou il les soulevait, pour se mettre sur celles de derrière, afin de mieux ausculter le vent.

A sa vue, les chasseurs, se dérobant vite parmi les rochers, s'assurèrent qu'ils avaient encore une bonne provision de cartouches; puis le docteur Copeland, avançant la tête avec précaution, visa soigneusement l'animal à la place du cœur, et lâcha le coup. Un épouvantable rugissement retentit, et l'ours disparut derrière l'éminence. Les hommes s'élancèrent en avant, de toute la force de leurs jarrets, et trouvèrent la bête à vingt pas plus loin, gisant sur le ventre et mortellement blessée. On lui envoya une charge supplémentaire, et on lui ouvrit les grandes artères du cou.

Il va sans dire que ces quatre énormes proies ne purent être enlevées sur-le-champ. Le transport des cadavres, de la montagne au navire, ne se fit que le lendemain, à l'aide d'une escouade d'hommes et d'un traîneau. Dieu sait quelle provision de graisse et de viande fraîche on retira des trois bœufs et de l'ours!

Cependant les signes avant-coureurs de la mauvaise saison se faisaient sentir d'une façon menaçante. Il fallait pourvoir à la sûreté de la *Germania* et disposer tout pour l'hivernage.

Nous remorquâmes le navire jusqu'au fond du port de refuge, la proue tournée au nord-nord-ouest. Le vent du nord nous envoyait déjà de fréquentes rafales. Le 19, pour la dernière fois, la *Germania* flotta en mer libre. Le même jour, — c'était un dimanche, — la *Hansa*, à vingt-quatre lieues plus au sud, se voyait investie, elle aussi, par les glaces; mais quelle différence entre sa situation et la nôtre!

On eût dit que la nature avait créé tout exprès pour nous l'anse circulaire où nous nous trouvions. N'ayant qu'une étroite ouverture, elle était protégée par des murailles montagneuses de plus de deux cent quatre-vingts mètres d'altitude, contre les furieuses tempêtes du nord et l'avalanche de blocs qu'elles mettent en mouvement. Au sud-est, l'île du *Walrus* lui servait comme de bouclier contre le choc et la pression des glaces, qui, poussées par les vents de mer et par les remous, sévissent d'une manière terrible contre les côtes voisines, dénuées de toute protection. Au sud-ouest, enfin, s'étendait une langue de terre plate; de sorte que, l'horizon méridional étant complétement dégagé, la petite baie, pendant l'été, devait demeurer toujours libre de glaces.

Tel était le port où la *Germania* allait faire une halte forcée de deux cent quatre-vingt-dix jours. On la dégréa entièrement, et tout le gréement fut porté à terre, avec tous les approvisionnements et autres objets qui n'étaient pas indispensables à l'hivernage. Ce déménagement avait le double avantage d'alléger d'autant le navire et de nous ménager un plus large espace sur le pont et à l'intérieur.

Pour protéger l'intérieur des atteintes pénétrantes du froid, nous élevâmes tout autour du bâtiment une muraille de neige, et une forte couche de mousse et de neige fut entassée sur le pont, où nous dressâmes un pavillon de toile à voiles, dont les parties étaient assujetties assez solidement pour pouvoir résister aux tempêtes. Cette tente, en forme de toiture, et fixée par des étais perpendiculaires, avait à bâbord une sortie, qui était son unique ouverture, et qui se fermait au moyen d'un abattant. Un escalier de bois de cinq degrés conduisait de là sur la glace.

L'extérieur du navire fut soigneusement goudronné, et le dedans reçut aussi tous les aménagements désirables; les parois de la cabine furent calfeutrées et garnies de laines épaisses; le plancher fut recouvert de feutre, et on cloua de la toile à voiles par-dessus. Bref, on opéra toutes les transformations propres à combattre l'action du froid et celle de l'humidité.

Le navire fut entouré provisoirement, en attendant la chute de la neige, d'un rempart de blocs de glace. Une rangée de blocs semblables fut disposée depuis l'arcasse jusqu'au petit pont qui communiquait avec le rivage, et, tout le long, on tendit un câble conducteur.

Outre les thermomètres appendus à notre observatoire, nous en plaçâmes un autre au milieu des glaces entre le navire et la terre, et nous y hissâmes le pavillon de l'Allemagne du Nord, en partie pour l'ornement, en partie pour indiquer la direction du vent.

A l'arcasse du bâtiment fut installé un ingénieux appareil pour mesurer la crue et la baisse du flot; nous en reparlerons plus loin. Disons seulement que le trou ménagé dans la glace, par où passait la tige de ce marégraphe improvisé, servait en même temps pour puiser l'eau dont on avait besoin, et nous assurait, en cas d'incendie, un moyen de sauvetage indispensable.

La température moyenne qui, à la fin de septembre, s'était maintenue à — 8° Réaumur, descendit, dans le cours d'octobre, jusqu'à — 19°,2. Ce dernier mois ne fut cependant marqué que par trois jours de tempête, le 7, le 13 et le 30. La température de l'eau, sous la glace, était de — 1°,7 Réaumur; elle demeura constamment la même tout l'hiver. Chose curieuse, au commencement, la surface de la glace nouvellement formée, dans notre havre, était lisse et solide; puis bientôt elle devint humide et grasse (par un froid de moins six degrés huit dixièmes), et cet enduit pâteux avait une saveur fortement salée, dans les endroits même où il n'y avait ni trou ni crevasse, et où il était impossible que l'eau de mer eût reflué par-dessus Nous observâmes également plus tard que la couche de neige qui recouvrait la glace avait un goût plus ou moins saumâtre, ce qui nous obligea d'aller toujours chercher à terre celle que nous voulions faire fondre pour notre usage.

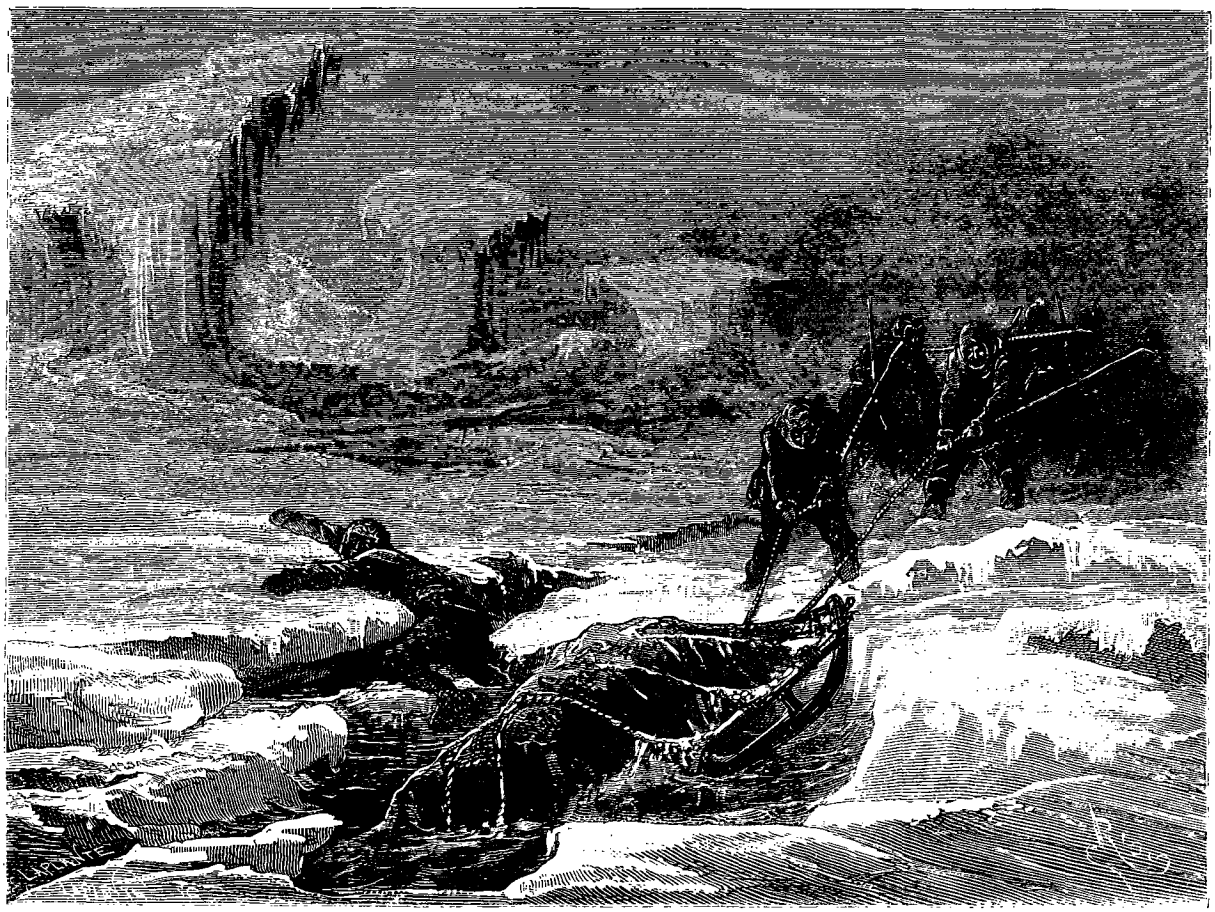
La glace, dans notre port, conserva presque toujours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa surface polie et l'aspect qu'elle avait présenté les premiers jours; il n'en était pas de même en dehors de la baie et à l'est de l'île du *Walross;* là, mue et poussée par les vents et le courant, soumise à l'action du flux et du reflux, brisée contre les aspérités de la côte, elle se tassait et s'amoncelait en agglomérations de formes bizarres et en murailles pyramidales. Ce qu'il y a de plus singulier, ce sont les bruits qui accompagnent tous ces divers mouvements de la glace. C'est tantôt comme un chant léger ou un murmure auquel se mêlent des craquements et des crépitements; tantôt on dirait un tumulte lointain de voix humaines ou le vacarme d'un train courant sur les rails, ou bien encore on croirait ouïr toutes sortes de bêtes imaginables.

C'est ce qu'on appelle « les voix de la glace. »

Notre banquise formait une masse blanche et bosselée, qui, au nord, rejoignait les glaces côtières de *Shannon*, et au sud occupait la baie de *Gael-Hamkes* jusqu'au rivage. Cette masse n'était pas absolument fixe et compacte. On voyait qu'elle dérivait du côté du



Le traîneau renversé. — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

sud, d'un mouvement lent, mais continu, qui s'accélérait sensiblement lorsque la tempête soufflait du nord.

Chaque jour cependant le cercle décrit par le soleil se rétrécissait. Nous profitâmes des dernières journées de lumière pour faire dans les îles et sur la partie adjacente de la terre ferme des explorations scientifiques, entremêlées de chasses au renne et à l'ours.

Au commencement de novembre, nous prîmes au piége notre premier renard noir, un magnifique animal à la mine tout à fait narquoise.

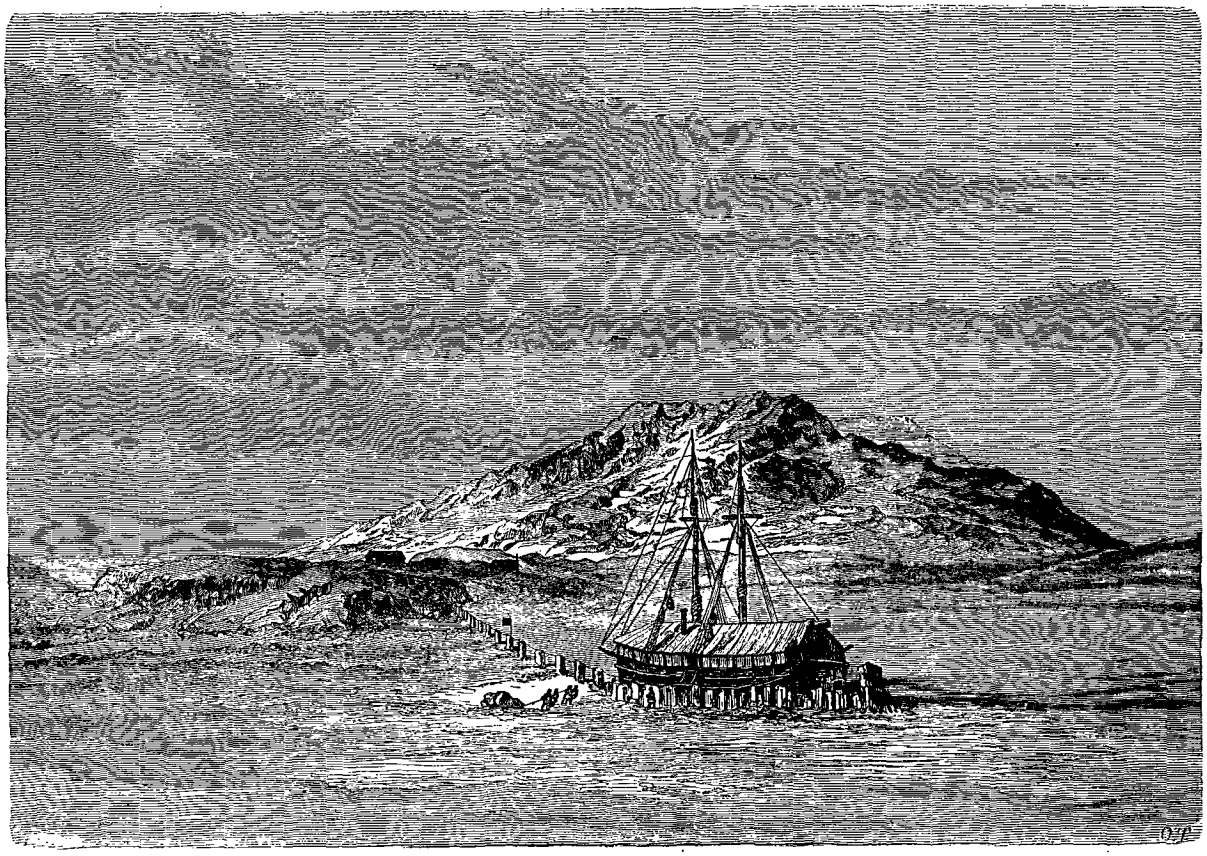
Mais le fait important de la période mensuelle qui suivit notre installation d'hiver, fut une grande excursion en traîneau entreprise à l'île *Clavering* et au *fjord Tyrolien*, sous la conduite du premier lieutenant Payer, par le docteur Copeland et les matelots Iversen, Wagner et Herzberg.

Voici le récit des incidents qui la signalèrent.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Germania* à l'hivernage de l'île Sabine. — Gravure tirée de l'édition allemande.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA

AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE[1].

IV

Suite du journal de la *Germania*. — Excursion au nord de l'île *Clavering*. — Découverte et reconnaissance du *fjord Tyrolien* (du 27 octobre au 4 novembre 1869).

Quelle situation étrange, mais pleine d'attraits, que celle de l'explorateur, dans les régions solitaires du monde arctique! Ce sont, presque à chaque pas, de gigantesques barrières naturelles, qu'il faut forcer, et nul indice vivant ne révèle la présence de l'homme. L'homme, ici, ce ne pourrait être que l'Esquimau; mais l'Esquimau n'existe pas, pour ainsi dire, sur la côte orientale du Groënland, soit qu'il ait complétement abandonné son pays, ou que sa race s'y soit éteinte.

Nous ne parviendrions jamais à décrire l'impression produite sur l'âme par l'imposante clarté de ce ciel d'azur, par les étreintes du soleil sur les froides murailles de rochers, par les gerçures des glaciers qui pendent aux hautes cimes, et la surface polie et brillante des *fjords* solidement pontés par les glaces. La curiosité est sans cesse tenue en éveil par l'énigme géographique qui sollicite le regard, et qui se complique singulièrement dès que quelque saillie de terrain intercepte la vue de l'horizon. « Qu'y a-t-il là derrière? qu'allons-nous voir? » se demande-t-on alors avec émotion.

L'automne, à partir de la mi-septembre jusqu'au commencement de novembre, semble être, dans ces parages, une saison assez favorable pour les petites

1. Suite. — Voy. p. 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excursions en traîneau. Le temps est excessivement clair et constant; les *fjords* sont généralement couverts d'une croûte de glace bien lisse. La température oscille entre cinq et vingt-quatre degrés centigrades au-dessous de zéro, moyenne fort acceptable pour le climat, et qui n'oblige ni à se masquer le visage, ni à revêtir les lourdes et incommodes fourrures, ni à se mettre des conserves à demeure sur le nez.

Une petite tente suffit pour passer la nuit. On n'a pas encore besoin, pour dormir, de se fourrer plusieurs côte à côte dans le même sac; chacun fait lit à part, c'est-à-dire a son sac particulier. Le bagage des explorateurs se réduit alors au strict nécessaire : instruments scientifiques, lampe, alcool, extrait de viande, café, sel, graisse et lard. N'oublions pas les fusils.

Notre troupe, composée de cinq personnes, le premier lieutenant Payer, le docteur Copeland, Iversen, Herzberg et Wagner, partit le 27 octobre pour l'île *Clavering*, située au sud-ouest de notre mouillage. Nous avions eu soin d'élargir préalablement les flasques de notre traîneau qui avaient, nous l'avions reconnu, le défaut d'être un peu étroites et d'enfoncer trop profondément dans la neige.

Il n'y avait déjà plus que quatre heures de jour, et le moment approchait où le soleil allait disparaître complétement pour trois longs mois.

Nous parcourûmes d'abord avec nos patins la moitié de la distance qui séparait notre havre du cap *Wynn;* mais bientôt les inégalités croissantes de la glace et l'impossibilité de lutter davantage contre un vent du sud très-violent, nous obligèrent de les déboucler. Bien que le froid ne fût que de dix-sept degrés et demi, comme nous étions assez mal couverts et que nos effets étaient emballés sur le traîneau, quelques-uns d'entre nous faillirent, dès ce premier jour, avoir les membres gelés.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous fîmes halte dans une anfractuosité de rochers, où nous ne fûmes toutefois qu'à demi abrités du souffle glacial du vent.

A trois heures du matin, le 28, on se mit en route par le clair de lune; le vent était tombé. Au bout de deux heures nous donnâmes sur un écheveau touffu de petits icebergs qui nous contraignit à décrire un crochet considérable à l'est, et, conséquemment, à nous éloigner de notre but.

Cette partie du voyage fut marquée par un incident qui eût pu devenir un accident. Un ours, débouchant des glaces voisines, assaillit à l'improviste le docteur Copeland, qui n'eut pas le temps de charger son fusil. L'animal, d'un bon coup de ses pattes de devant, étala notre homme incontinent, et déjà il lui déchiquetait ses vêtements, quand le docteur lui appliqua vigoureusement le canon de son fusil sur le museau, qui est la place sensible chez messieurs les ours. Cette calotte, et peut-être aussi le bruit de notre approche, déterminèrent Martin à prendre assez inopinément la fuite. Nous vîmes la monstrueuse bête à quelques centaines de pas plus loin, détalant au galop avec ce mouvement de tangage particulier à ses pareils, non toutefois sans regarder à plusieurs reprises derrière elle.

La morale que nous tirâmes de cette aventure, c'est qu'il était bon, premièrement, d'avoir toujours ses fusils chargés, et, secondement, de surveiller avec attention sa droite et sa gauche dans les passages où l'on ne voyait pas loin devant soi.

Malgré tous nos efforts pour ne point dévier de notre direction vers le sud, l'étendue croissante du labyrinthe d'icebergs nous obligea d'obliquer de plus en plus vers l'est, si bien que, lorsque à huit heures du matin nous arrivâmes à la hauteur du cap *Borlase Warren*, à l'extrémité de la baie *Gaël-Hamkes*, nous nous trouvions rejetés à plus d'une lieue allemande de la côte, au milieu d'une véritable forêt de récifs de glace puissants et dentelés, dont il nous fut impossible, de si haut que nous observions les alentours, d'apercevoir la limite.

Tout autour de nous, c'était un fouillis et un hérissement inextricables. Nous nous étions évidemment enfournés dans une impasse qui avait dû se former, l'été précédent, par le tassement pyramidal des glaces violemment poussées dans la baie. C'étaient ces agglomérations qui avaient, six semaines auparavant, empêché la *Germania* de pénétrer dans cette même baie.

A une lieue marine du côté de l'est brillait toutefois une éclaircie qui ressemblait à une magnifique route polie. Nous nous disposâmes donc à faire ce nouveau circuit, résignés, puisqu'il le fallait, à transporter pièce par pièce nos bagages à travers l'enchevêtrement des obstacles. Tout à coup, au moment d'aller de l'avant, un soufflement de walrus se fit entendre, et nous vîmes émerger de l'endroit visé une troupe de ces animaux. Notre soi-disant route polie était une nappe d'eau.

Force nous fut alors de rebrousser chemin pour nous mettre en quête d'une issue tout près de la côte. Nous réussîmes à la trouver après deux heures de recherches, et nous contournâmes, non sans peine, le cap *Borlase Warren*, malencontreusement bordé, lui aussi, d'une quantité d'icebergs échoués.

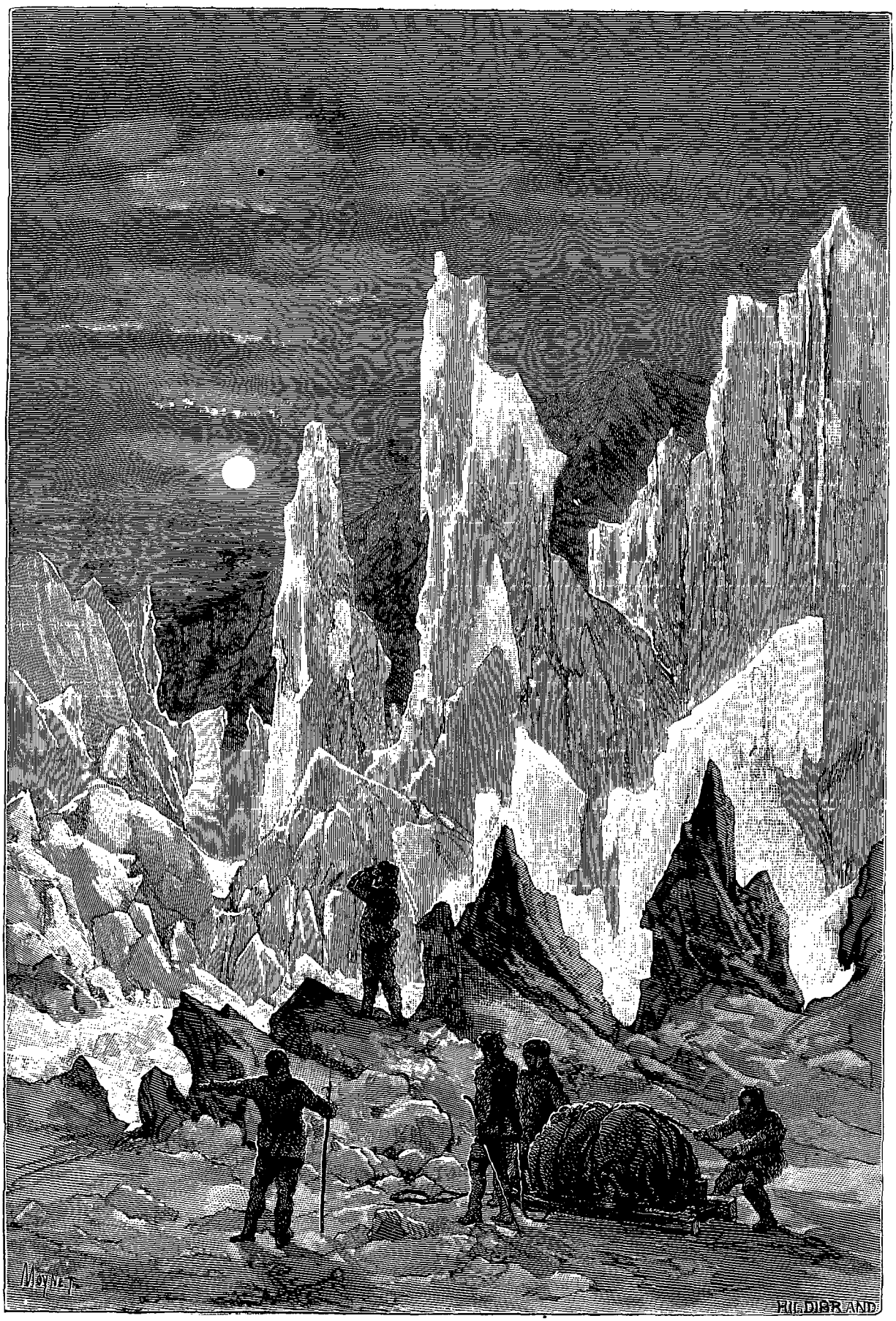
Nous couchâmes au pied d'une montagne située au nord du cap *Mary*.

Le troisième jour de marche, 29 octobre, nous reconnûmes, en doublant un promontoire au sud-ouest de la presqu'île *Sattelberg*, qu'il existait effectivement, au-dessus de l'île *Clavering*, un sund communiquant avec la baie de *Gaël-Hamkes*. Il s'étendait d'abord dans la direction du nord pour s'infléchir ensuite vers l'ouest, sous la forme de défilés qu'étranglaient de superbes montagnes.

Notre coucher, sous l'île *Clavering*, fut illuminé par une splendide aurore boréale dirigée d'ouest en est. On eût dit que le phénomène offrait la figure d'une lentille aplatie, ou d'un cercle dans le plan duquel nous nous trouvions.

La nuit, il s'éleva un fort vent du nord dont nous

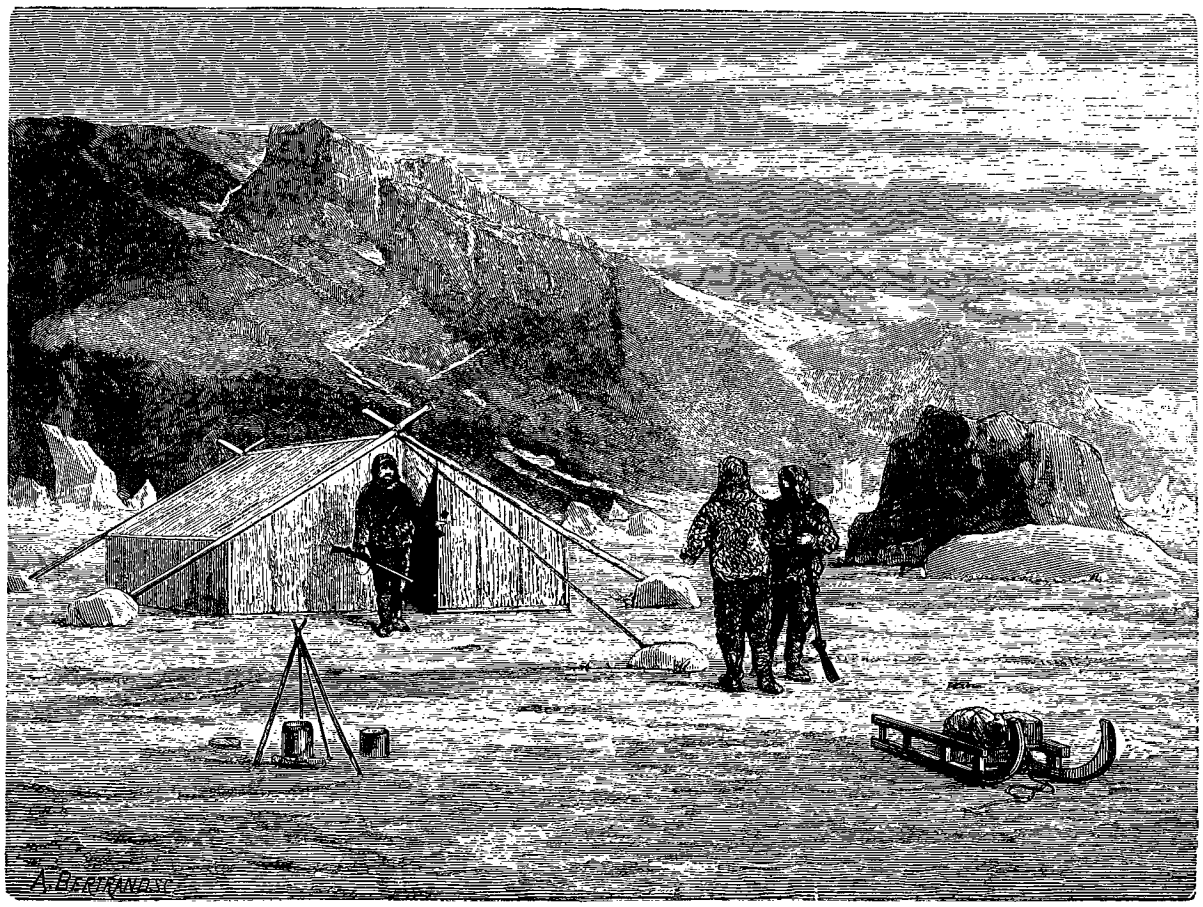
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le labyrinthe d'icebergs. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eûmes beaucoup à souffrir dans notre tente, car il va de soi que cette installation mobile laissait fort à désirer. La tente mesurait quatre pieds de haut sur huit de long et cinq de large. Chaque soir, le traîneau une fois déchargé, — ce qui n'était pas une mince besogne, — on s'engouffrait avec armes et bagages dans cet asile. On aurait de la peine à se figurer l'atmosphère qui y régnait. Le digesteur une fois en activité, la température s'élevait rapidement, et les nuages de vapeur étaient si épais qu'on ne pouvait distinguer sa main en se l'appliquant sur les yeux. Une bougie allumée faisait, dans ce milieu, l'effet de la lune entourée d'un halo. Des parois de la tente, trempées jusqu'à la dernière fibre, découlait une bruine qui ne tardait pas à se condenser en glaçons. Parmi tout cela on soupait; puis, les pipes allumées, on rédigeait le journal, on discutait sur les événements du jour ou sur les éventualités du lendemain; on administrait de l'opium aux dyssentériques. Après quoi on se déshabillait, ou plutôt, au rebours de l'usage admis, on s'habillait pour se fourrer dans son sac. Vu l'exiguïté du dortoir, plus d'un choc et d'une collision avaient lieu entre les membres des compagnons si familièrement juxtaposés. La lampe de métal, suspendue par un fil de fer au faîte de la



Notre campement : Arrangement de la tente à l'exterieur. — Dessin de J. Moynet, d'après l'edition allemande.

tente, recevait elle-même maint heurt fâcheux qui avait la vertu d'appeler sur nos têtes une pluie onctueuse. Le pire de tout, c'était quand le pavillon prenait feu, ce qui arriva deux fois au cours de notre excursion. On perdit ainsi plusieurs belles couvertures que de l'alcool embrasé consuma en se répandant, sans compter des bonnets et des gants fourrés qui eurent le sort des couvertures dans les efforts que nous fîmes pour nous rendre maîtres de l'incendie; les sinistrés en furent quittes pour se ganter d'une paire de bas.

Une fois dans son sac, chacun s'arrangeait pour dormir sans trop écraser le voisin. Sommeil plein de cauchemars, de visions polaires, de réveils en sursaut à ce cri soudain dix fois répété la nuit : un ours! un ours! bien que souvent le rôdeur ne fût qu'un renard. Trop heureux encore les dormeurs, si quelque compagnon, éprouvant le besoin de sortir, ne s'en venait pas trébucher lourdement sur l'amas confus de tibias, de fémurs, de bras et de têtes, et, dans le labeur de sa retraite, ne démolissait pas à moitié la tente!

Le 30 octobre, nous nous engageâmes, à l'ouest, dans les étroits méandres du fjord auquel sa disposition pittoresque nous fit donner le nom de *Fjord Tyrolien*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa largeur, qui était au commencement de sept lieues marines, se rétrécit tout à coup jusqu'à n'être plus que d'une lieue et demie. Il était semé d'innombrables récifs et de bancs de glace qui entravèrent très-sensiblement notre marche.

Nous aperçûmes sur la rive septentrionale de l'île *Clavering* une magnifique vallée alpestre avec de grands glaciers; tout autour, c'étaient des montagnes couvertes de neige, d'une altitude de douze cents à quinze cents mètres, qui présentaient des pyramides rocheuses effilées en forme d'aiguilles.

Au nord-ouest de l'île la rive allait s'aplanissant; c'est là que nous fîmes halte, à six heures du soir, par une obscurité profonde.

Ainsi l'existence du sund de *Clavering*, dont la constatation était un des objets de notre voyage, se trouvait chose établie. Nous reconnûmes en outre que ce sund se divisait en deux bras. Le côté ouest était bordé de roches granitiques couvertes d'un épais fourré de petits bouleaux, de saules, d'herbes, d'andromèdes, hauts seulement de quelques pouces. C'était l'endroit le plus riche en végétation que nous eussions rencontré au Groënland.

L'un et l'autre bras du fjord étaient semés d'une myriade de récifs de glace. Du côté du nord et de l'ouest se dressaient des murailles rocheuses de neuf cents mètres environ de hauteur; des piliers gigantesques en défendaient l'arrière-plan.



Notre campement : Arrangement de la tente à l'intérieur. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

Le 1er novembre, au matin, par un froid de moins de quatorze degrés, nous nous dirigeâmes vers le fond du fjord. Le temps était magnifique, et la lune versait des flots de lumière sur notre route solitaire. A neuf heures, nous avions fait la moitié du chemin à parcourir, et nous découvrîmes sur la rive occidentale un magnifique hémicycle de glaciers. A une lieue plus loin, vers le nord, nous aperçûmes une moraine terminale, au-dessus de laquelle étincelait le front d'un glacier aux formes les plus bizarres. Nous ne reculâmes point devant la peine de l'aller observer de près. Les traces d'un mouvement du glacier se montraient là de la manière la plus frappante. Nous vîmes des blocs erratiques qui avaient jusqu'à un mètre cube de grosseur.

Nous nous trouvions à trois degrés et demi de longueur ouest du navire, et, comme latitude, un peu au nord de notre mouillage, malgré le cercle que nous avions décrit vers le sud. Notre alimentation ne se composait guère plus que de chair de renne, dont l'usage exclusif nous avait causé une dyssenterie que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'opium même était impuissant à combattre. Il fallait donc songer au retour, et renoncer au plaisir d'explorer à l'aise tous les embranchements du fjord et cet *Oberland* groënlandais, formé par l'île à laquelle Clavering avait donné son nom, et où il avait jadis rencontré des Esquimaux.

Ce même jour, 1er novembre, à quatre heures de l'après-midi, nous commençâmes à rebrousser chemin. Vers sept heures du soir, par seize degrés, nous atteignîmes notre dernier campement, après avoir fait douze lieues marines. Cette journée fut marquée par divers incidents. Nous eûmes d'abord la vue d'un splendide météore qui éclaira, quelques secondes durant, le fjord tout entier d'une lumière rougeâtre des plus intenses; puis celle d'une gigantesque avalanche de glace dans un couloir de montagne. Ces magnificences se continuèrent la nuit par une aurore boréale.

Le lendemain, 2 novembre (dix-neuf degrés de froid), nous fîmes presque d'une seule traite vingt-cinq lieues marines. Ce jour-là, vu l'étroitesse de notre horizon borné par des montagnes, le soleil se coucha pour nous presque aussitôt passé midi, et il était nuit close depuis longtemps lorsque nous fîmes halte, à sept heures du soir, non loin de notre campement du 29 octobre.

Le 3 novembre (vingt-quatre degrés), nous allâmes coucher à notre gîte du 28 octobre. Jusque-là le temps avait été magnifique; mais, cette nuit, nous fûmes tenus éveillés par la tempête et des rafales de neige.

Le 4, par vingt-cinq degrés, nous atteignîmes le cap *Borlase Warren*. A midi, nous aperçûmes de nouveau la crête des monts de l'île *Sabine*, au pied desquels s'abritait notre port d'hivernage.

Le soleil, dans cette journée, ne fit en quelque sorte que raser l'horizon.

Après un repos d'une heure, nous nous remîmes à contourner le fouillis d'icebergs, en serrant la côte de tout près. La glace était maintenant recouverte de neige; mais, dans le voisinage de la *Baie Plate*, elle n'offrait plus une consistance très-rassurante. Les dernières tempêtes du nord l'avaient crevassée et trouée de vastes étangs, sur lesquels s'était reformée çà et là une nouvelle croûte de glace, qui ployait comme du cuir sous les pas. Aussi n'avancions-nous, dans l'obscurité, qu'après avoir sondé soigneusement la place.

Nous reconnûmes bientôt qu'il était impossible de remorquer plus loin le traîneau, sous peine de s'exposer à le perdre avec tout ce qu'il portait. On le laissa donc, tout chargé, sur un point choisi de la côte, pour revenir le chercher plus tard, quand la route se serait améliorée. On ne prit avec soi que les instruments et les livres.

Ainsi allégés, nous suivions la bordure de la rive, à grand renfort de marches et de contre-marches, d'hésitations, de sondages, d'enjambements laborieux, lorsque, tout à coup, nous fûmes alarmés par la vue de plusieurs morses, qui s'étaient frayé, tout près de nous, un chemin parmi les glaces. Ces animaux viennent à bout de glaçons de six pouces d'épaisseur. Le moindre essai de défense eût été insensé. Nous prîmes donc bravement la fuite. Mais les morses, qui tenaient visiblement à naviguer de conserve avec nous, ne furent pas moins prompts à nous poursuivre. Nous les entendions grogner et souffler sur nos talons. Malheur à celui de nous qui eût fait le plongeon! Pour sûr, on n'aurait pu le tirer de là. Enfin, près du cap *Wynn*, un tapis de glace âgée et bien consistante nous délivra de cette poursuite importune. Depuis ce point jusqu'au navire, c'est-à-dire sur un espace de cinq ou six lieues marines, la glace, fort épaisse, n'avait pas été entamée par la tempête. Nous pûmes donc continuer lestement notre marche, à la faveur d'une aurore boréale dont la clarté équivalait à peu près à celle d'un premier quartier de lune. A neuf heures du soir, nous atteignîmes notre havre d'hivernage. Nos compagnons commençaient à être inquiets sur notre sort, et se disposaient à envoyer une expédition à notre recherche. Elle servit à aller reprendre le traîneau et les objets que nous avions laissés au cap *Wynn*.

Deux jours après, le soleil disparaissait définitivement sous l'horizon. On ne devait plus le revoir qu'au printemps. Nous entrions dans la période des effroyables tourmentes de neige.

Les résultats de notre excursion étaient, en somme, considérables. Nous avions contourné au nord l'île supposée de Clavering; nous avions découvert un *fjord;* nous avions accru et complété les notions géographiques antérieurement acquises sur cette région; enfin nous nous étions livrés à des études fort intéressantes sur les glaciers groenlandais.

Dans ce voyage, qui avait duré huit jours, nous avions en tout, aller et retour, parcouru une quarantaine de lieues allemandes.

V

Hivernage à bord de la *Germania*. — Mauvais temps et tempêtes. Travaux scientifiques. — La fin de l'année 1869.

Nous étions donc plongés pour trois mois dans la nuit polaire, en proie aux épouvantables tempêtes du nord. Heureusement tous nos aménagements d'hiver étaient terminés; toutes les mesures avaient été prises pour assurer, autant que possible, le cours normal de nos travaux scientifiques.

On a vu que, dès le 22 septembre, la glace autour du navire était devenue assez tenace, bien qu'elle fléchît encore sous les pas, pour qu'on pût aller jusqu'à terre.

Voici, en quelques mots, comment a lieu la formation de cette glace. Ce sont d'abord de petites dentelures isolées qui se juxtaposent, sans avoir, pour commencer, aucune cohésion. Il se forme ensuite une pâte épaisse, qui finit par s'amalgamer en une croûte; et cette croûte a tant de souplesse, qu'à une épaisseur de dix millimètres, elle reproduit, sans se rompre, en pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tits moulages bien arrondis, toutes les soufflures de la houle.

Notre premier soin avait été d'installer à terre deux observatoires destinés à recevoir, à l'abri de tout accident, les instruments nécessaires aux études astronomiques, météorologiques et magnétiques.

L'observatoire astronomique fut établi d'une manière toute primitive, dans le style architectural des Esquimaux, avec des murs de cailloux superposés et emboîtés les uns dans les autres. Il avait, à l'intérieur, $2^m,9$ de longueur sur 2 de large. La hauteur du faîte était de $1^m,8$, et l'épaisseur des murs d'environ $0^m,7$. On y avait ménagé au sud, dans la direction du méridien astronomique, une ouverture de $0^m,5$ de largeur.

La toiture, en planches, formait sur le mur du nord une saillie de quelques pieds, à couvert de laquelle on avait mis un thermomètre, dans une boîte ouverte du côté du septentrion. Les interstices des pierres avaient été bourrés de mousse, et l'on avait, en dedans, recouvert le sol de la même matière, autant pour enjoliver notre cabinet scientifique que pour le rendre imperméable à la neige.

L'observatoire magnétique fut construit dans le même goût; seulement on l'orienta naturellement dans le sens du méridien magnétique, et on le couvrit avec de la toile à voiles goudronnée.

Ce double travail dura une quinzaine de jours et fut terminé le 6 octobre.

Disons tout de suite que, la première grande tourmente ayant emporté la toiture des deux constructions, et dispersé une partie des ais au loin sur la glace, on jugea prudent d'assujettir le faîte, rétabli à neuf, à grands renforts de cordages attenant à de grosses pierres placées par terre aux quatre coins extérieurs. Les toitures elles-mêmes furent consolidées par une rangée de lourds cailloux. Plus tard aussi, comme on s'aperçut que, malgré les capitons de mousse et l'interposition d'un rideau intérieur devant la porte, la neige avait pénétré dans les deux observatoires, en bousculant et endommageant nos instruments, on éleva tout autour un mur de neige à pic, et l'on pourvut aussi les toitures d'un revêtement de neige. Le tout fut arrosé d'eau, pour que la gelée le consolidât.

Nous avions en outre établi, pour mesurer la hauteur du flot, un marégraphe improvisé. Cet appareil, fort simple, se composait d'une échelle fixée à un des daviers du navire, et d'un indicateur qui tenait à une tige de fer ancrée au moyen d'une lourde pierre au fond de la mer, par un trou ménagé exprès dans la glace. Pour maintenir droite la tige de fer, il y avait à son extrémité un cordage avec un contre-poids, qui s'enroulait autour de la poulie du davier.

La première grande tempête de neige eut lieu le 7 novembre et ne cessa que le lendemain. Impossible, tant qu'elle dura, de se livrer à aucun travail en plein air. Pour peu qu'on se hasardât à mettre le nez hors de la cabine, on était littéralement étourdi par les mugissements de l'ouragan qui balayait le pont d'outre en outre. On n'aurait pas entendu, d'un bout du navire à l'autre, le porte-voix du commandement. A travers la tourmente de neige, on ne distinguait plus trace du rivage; à peine apercevait-on les blocs de glace les plus proches. Notre pavillon s'infléchissait par dedans de la façon la plus inquiétante, et toutes ses jointures avaient l'air de se disloquer. Le mât de hune lui-même s'en allait de droite et de gauche.

Confinés dans l'étroite enceinte de notre cabine hermétiquement close, nous nous demandions anxieusement si, par hasard, le navire ne dérivait pas avec la glace, s'il demeurait toujours bien solide au même endroit.

Heureusement, le 8 novembre, nous pûmes constater que la tempête, à bord comme à terre, n'avait pas causé d'accident grave et irréparable. Cette journée fut le triomphe de la pelle et du balai. Que de vigoureux coups il fallut donner pour débarrasser le pont du navire des amas de neige qui l'obstruaient!

Le 9, le temps se maintint au calme.

Le 10, le capitaine Koldewey examina du haut d'une montagne l'état des glaces environnantes. Il s'y était produit une déchirure qui, de l'extrémité méridionale de l'île du *Walross*, coupait vers l'ouest par le milieu le détroit de *Clavering*, et longeait les petites îles vers le cap *Wynn*. Au nord de l'île, la déchirure se dirigeait vers la pointe du *Cairn*, puis longeait notre île (*Sabine*) pour remonter jusqu'à l'extrémité sud-est du *Petit-Pendule*. Au sud de l'île *Shannon*, la glace n'avait pas changé d'aspect. A proximité de la côte, elle n'offrait qu'une très-petite couche de neige. Cet hiver, il est vrai, ne devait pas être très-neigeux.

On pense bien que la chasse, durant cette période de temps, ne présentait pas d'extrêmes commodités; aussi ne fut-elle pas notre fort. On voyait des traces de rennes, mais on n'apercevait aucun de ces animaux. En revanche, le 10, on tua un ours, qui fut rapporté triomphalement au navire. C'était une femelle, âgée d'environ deux ans. On en retira la peau, qui était fort belle, et on l'étendit sur la grande écoutille, afin d'en pouvoir ôter ensuite plus commodément la graisse à demi gelée. Le lieutenant Payer lui coupa les pieds de derrière, pour s'en faire une paire de bottes à la façon des Esquimaux. Le reste du corps fut dépecé en une infinité de morceaux, qu'on livra, pour le bon motif, au savoir-faire de notre cuisinier. Celui-ci, un Hambourgeois, reçut les pièces de venaison avec des regards entendus et un sourire intérieur de satisfaction, mal dissimulé sous quelques paroles de mépris apparent. Et, de fait, pas une seule fois la chair d'ours ne nous causa le moindre malaise. Nous nous abstenions, bien entendu, de manger le foie, qui passe pour avoir des propriétés vénéneuses. Par contre, il nous arriva quelquefois, après des orgies forcées de chair de renne, viande qui est excessivement tendre et mollasse, de soupirer après un rôti de nature plus ferme.

Les renards — c'étaient généralement des renards blancs — commençaient aussi à se montrer aux en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

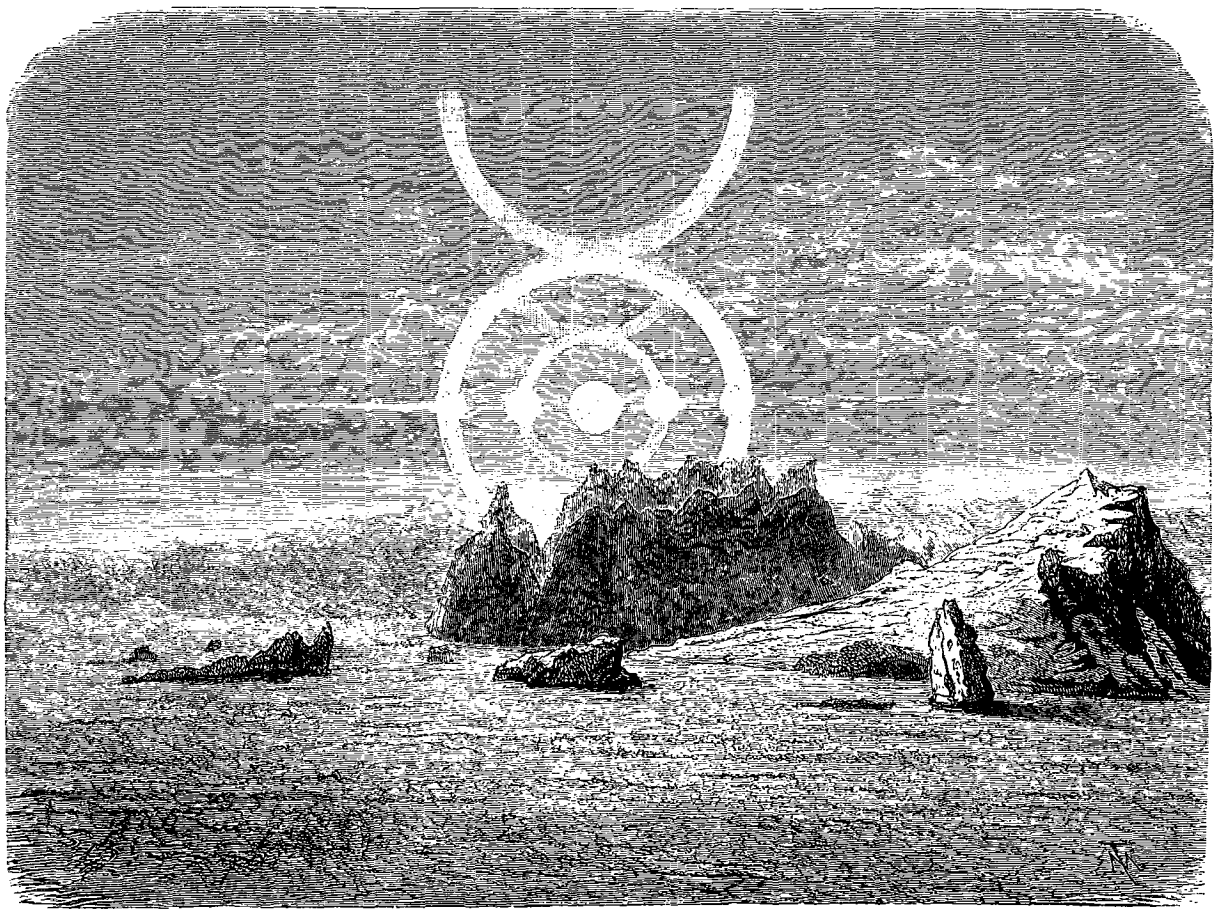
virons du navire, alléchés sans doute par les os et les entrailles de l'ours, qu'on avait jetés sur la glace.

Pour compléter notre système de fortifications, nous élevâmes autour du navire une muraille de neige; nous en fîmes une autre sur le pont, en forme de couloir, à l'ouverture de la cabine, pour empêcher l'infiltration de l'air froid dans l'escalier. Plus d'une fois il fit tellement chaud dans cette espèce de tunnel, que la neige des parois y commençait à fondre.

Telle est, au reste, la force de l'habitude, que nous nous trouvions parfaitement à l'aise avec une température de plus de vingt-six degrés au-dessous de zéro. Il nous arrivait même le plus souvent de nous débarrasser de nos paletots dans la cabine, où, sans consumer journellement plus de quinze livres de charbon, les poêles nous donnaient une température très-élevée, qu'on eut d'abord quelque peine à limiter à vingt degrés.

Notre santé, à part quelques troubles gastriques, était d'ailleurs excellente.

Nous avions fondé une *gazette* groënlandaise, journal à la main; rédacteur en chef, le docteur Pansch. Une boîte close fut appendue pour recevoir les communications des collaborateurs anonymes. Le premier numéro



Le Halo. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande

parut le 14 novembre, avec un « supplément, » en tout seize pages pleines. Il contenait quelques échos plaisants, des poésies, une partie officielle, et une harangue du docteur à l'équipage.

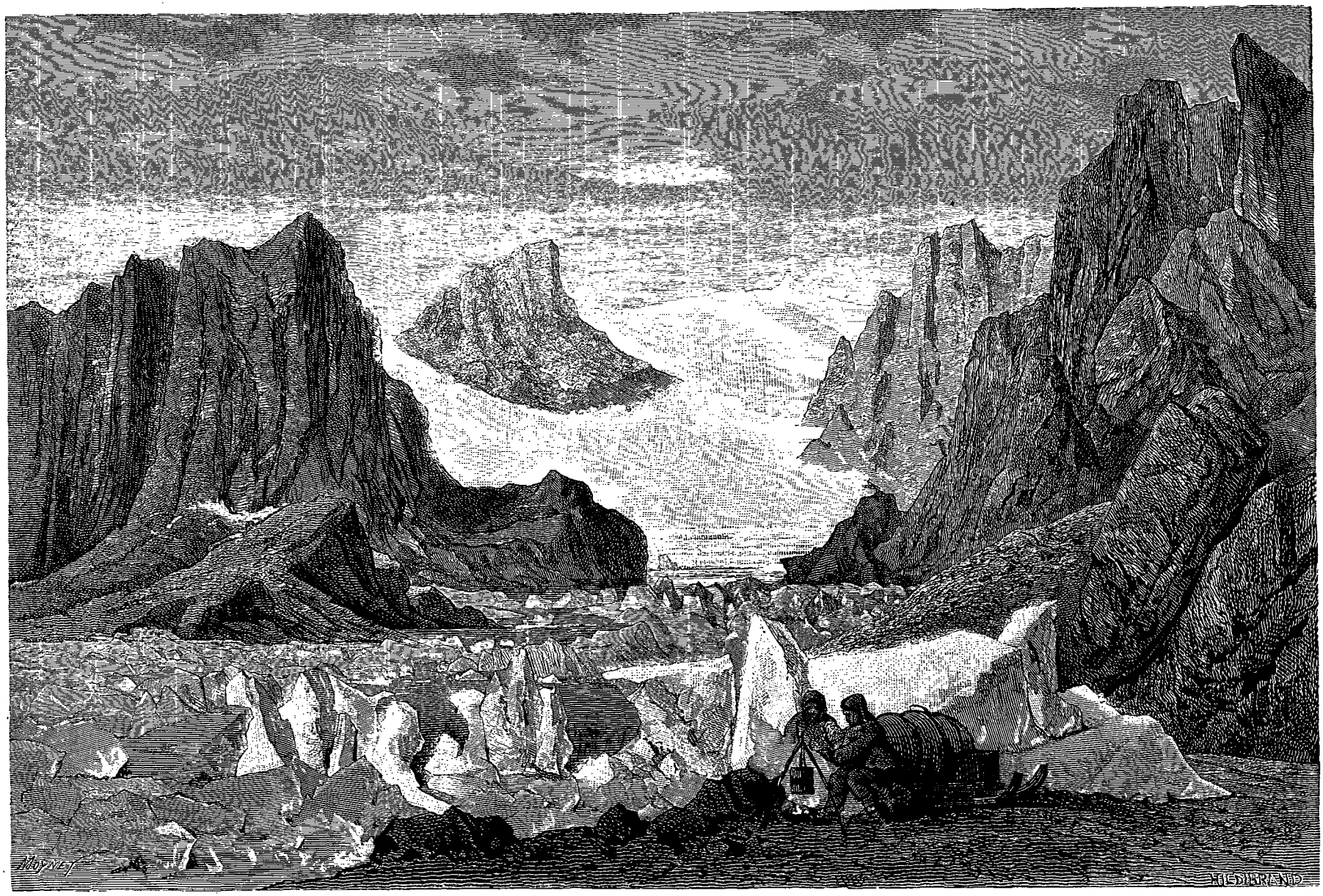
Le 15, nouvelle tempête, plus violente encore que la première. Elle dura quatre-vingt-une heures; la neige tomba pendant quarante-cinq heures.

Les déchirures déjà produites dans la glace s'accentuèrent et s'étendirent davantage. Il n'y avait plus qu'une étroite jetée entre l'île du *Walross* et notre mouillage. Des deux côtés on voyait l'eau, semée seulement de morceaux de glace isolés. Bien qu'on ne pût distinguer nettement, à cause de la distance, l'aspect du détroit de *Clavering*, il n'y avait point de doute que, de ce côté, toutes les glaces de l'année avaient dû être balayées. Quant aux murs de neige du navire, ils avaient souffert très-sensiblement.

Le 18, la température remonta jusqu'à moins neuf degrés. Notre couloir projetait une rosée qui nous traversait au passage, et, endurcis comme nous l'étions, nous fûmes obligés, pour travailler dans la neige, de retirer nos vêtements, y compris la chemise.

L'obscurité des jours allait toujours croissant. A partir du 22, on ne pouvait plus lire le thermomètre au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fjord Tyrolien. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dehors qu'à l'aide d'une lampe pourvue d'une lentille et enfermée dans une boîte. Cette boîte livrait si peu de passage à l'air, que par les temps calmes la lampe s'éteignait. Au contraire, par les vents violents, elle brûlait avec une flamme excessivement vive, et il n'y avait pas à craindre que Borée nous la soufflât.

Le 23, on distinguait encore à midi des étoiles de seconde grandeur, comme, par exemple, l'étoile polaire. Les soirées et les nuits étaient belles; du 19 au 25, la lune se montra sans interruption, et souvent, la nuit, avec un halo.

Un événement important dans notre existence, ce fut l'établissement d'une école de navigation. Elle s'ouvrit le 25 novembre. Le capitaine se chargea de l'enseignement des sciences nautiques, le docteur Börgen s'offrit pour la chaire de géographie et d'astronomie, le docteur Copeland pour celle de physique. Les leçons duraient une heure par jour, et furent suivies par nos hommes avec un zèle incroyable.

Nous gagnâmes ainsi les premiers jours de décembre sans abaissement extraordinaire dans la température. De temps à autre, on entendait bien retentir au sud-est de sourds grondements de mauvais augure, qui semblaient produits par le mouvement de l'eau et des glaces; mais il n'y avait pas, à proprement dire, de tempête.

Dans l'après-midi du 3 décembre, nous fûmes soudainement effrayés par un énorme craquement dans toute la longueur du navire; ce craquement fut suivi de plusieurs secousses légères. Nous nous empressâmes de rechercher la cause de ce phénomène, et nous reconnûmes qu'il tenait à un affaissement du mur de neige à bâbord. Il en résulta une petite inclinaison du navire, inclinaison qui s'accrut par la suite, et qui frappait, au premier coup d'œil, dans la cabine. Du reste, bien que la glace, à l'arrière de la *Germania*, laissât voir des fêlures et des crevasses, dont une s'allait prolongeant jusqu'à terre, ni l'étambot ni le talon ne paraissaient endommagés. Le gouvernail et la barre étaient intacts.

Du 8 au 15 décembre, le vent souffla constamment du nord avec une vitesse, mesurée à l'anémomètre, de quarante-huit kilomètres à l'heure. Le 16, cette vitesse atteignit jusqu'à cent huit (trente mètres par seconde). C'était le commencement de la tempête la plus longue et la plus effroyable que nous ayons vue. Le 16 cependant, le temps était encore parfaitement clair; le 17 au soir seulement, le ciel se couvrit de petits nuages, et l'on eut le spectacle presque terrifiant d'une aurore boréale qui, par le jeu étrange et mouvementé de ses étincellements, semblait vouloir com- pléter la révolte de la nature.

Le docteur Börgen, en revenant de l'observatoire, fut un instant saisi par le vent, enlevé littéralement en l'air, et lancé à dix pas de distance. Il eut grand'peine à regagner le câble qui servait de rampe conductrice vers le navire. Il est presque impossible à l'homme le plus robuste de diriger fermement sa marche au milieu de pareilles tourmentes. Deux de nos marins, qui s'étaient aussi aventurés au dehors, ne se seraient sans doute jamais retrouvés, sans l'ancre de la *Germania* qu'ils rencontrèrent fort à propos, et qui fut pour eux un point de repère. Aussi, lorsque l'un de nous était sorti, avions-nous soin d'être en sentinelle près de l'escalier, afin d'être à même de porter secours, au besoin.

Tout craquait effroyablement à bord, et nous concevions des craintes sérieuses pour notre pavillon. Les tourbillons de neige étaient si épais qu'on voyait à peine à six pas devant soi. Ajoutons cependant, une fois pour toutes, que, pendant toute la durée de l'hiver, il ne tomba de neige que dans les tempêtes; tous les jours de calme, le temps fut généralement clair et beau.

Le problème inquiétant pour nous était celui-ci : Qu'allait-il advenir du sol de glace où nous nous trouvions? Le moment de notre perte ne s'approchait-il pas? L'eau libre ne clapotait-elle pas déjà tout près de nous? Anxiété affreuse, qui nous ôtait l'appétit, le sommeil et la bonne humeur. Pour nous donner un peu de mouvement, nous essayions de marcher sur le pont à la lueur souffreteuse d'une lanterne; mais il fallait bientôt y renoncer. L'incessant fracas de la tempête nous assourdissait, et la neige nous couvrait au point que nous étions obligés de nous nettoyer mutuellement à coups de balai, pour ne point rapporter en bas trop d'humidité.

Le 20, la tempête s'apaisa quelque peu, et le soir, on put, sans péril, aller à terre constater l'état des observatoires, de l'attirail scientifique et de la réserve aux provisions. De ce côté, il n'y avait pas trop de mal. Il n'en était pas de même des murs de neige qui environnaient la *Germania*. Ils étaient fortement rongés et percés à jour. Le plus grave, c'était la disposition nouvelle des glaces autour de nous. A la lueur d'un vague crépuscule, on voyait se dessiner au sud une sombre traînée : c'était l'eau vivante, qui s'était considérablement rapprochée de nous. Elle n'était plus qu'à trois cents pas derrière le navire. Elle s'étendait même jusqu'auprès de notre observatoire, et il n'y avait plus moyen d'atteindre la pointe du Cairn. Quant à la jetée de glace, si essentielle à notre sûreté, qui allait vers l'île du *Walross*, il nous fut impossible de voir si elle était rompue.

Le 21, qui fut tout ensemble la journée la plus courte et la plus sombre de l'année, un morne et solennel silence succéda aux mugissements de l'affreuse tempête. Celle-ci avait duré, dans toute sa violence, cent trois heures. En raisonnant sur une vitesse moyenne de quatre-vingt-seize kilomètres à l'heure, cette tempête, si elle eût continué sa route en droite ligne vers le sud, aurait atteint non-seulement l'équateur, mais encore, bien au delà, la latitude de l'extrême Afrique, c'est-à-dire qu'elle eût parcouru, dans ce laps de temps, un quart de la circonférence du globe.

Chose singulière! la baisse du baromètre, dans cette tempête, avait été fort lente et point du tout extraordi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naire ; la température, chose plus étrange encore, était demeurée basse (entre vingt et vingt-quatre degrés au-dessous) jusqu'à la fin de la tourmente, où elle se mit à monter graduellement. Ajoutons que, dans les bourrasques les plus violentes, le thermomètre du pont ne marquait point de différence avec celui du rivage ; par les temps calmes, on y lisait quelques degrés de plus.

Mais ce qu'il y avait de plus frappant, c'était la fréquence des aurores boréales. Tous les jours sans nuages, il y avait un météore lumineux ; parfois ce n'était qu'un simple ruban de feu, qui ne tardait pas à disparaître ; d'autres fois c'était un phénomène qui prenait les proportions les plus vastes et les plus brillantes. D'après l'aspect de l'arc qu'on apercevait d'abord vers le sud, on pouvait prédire avec une sorte de certitude si le phénomène se développerait avec puissance et éclat. L'arc, dans ce cas, offrait une lueur de plus en plus vive, envoyant au zénith un certain nombre de rayons ; ou bien il se formait par-dessus plusieurs autres arcs, ayant ensemble des points de contact et projetant en spirale une quantité de rayons qui convergeaient en un point voisin du zénith, suivant l'inclinaison de l'aiguille aimantée. On voyait aussi quelquefois se déployer de l'ouest et de l'est, plus rarement du nord, des rubans lumineux, pareils aux plis retombants d'un rideau, et qui se mouvaient souvent avec rapidité, presque toujours de droite à gauche. Toutes ces bandes de lumière se réunissaient en un point commun du ciel. Quelquefois tout l'ensemble du phénomène semblait affecté d'une mobilité très-intense ; souvent aussi les traînées disparaissaient aux endroits mêmes du firmament où elles avaient surgi.

Cette muette et éblouissante fantasmagorie durait quelque temps, une heure et plus ; puis elle décroissait insensiblement, et finissait par s'éteindre, sauf l'arc primitif aperçu au sud, lequel persistait encore à se montrer, et d'où jaillissait parfois, un peu plus tard dans la nuit, une nouvelle féerie céleste.

Bientôt Noël arriva, et nous voulûmes célébrer dans les règles cette fête de la patrie. L'arbre traditionnel nous faisait, il est vrai, défaut, car il ne pousse pas de sapins au Groenland. Avec des brins de verdure et de petites pousses d'andromèdes qu'on parvint à retrouver sous la neige, nous improvisâmes cependant l'emblème de rigueur à bord de la *Germania*, décorée, pour la circonstance, des couleurs nationales. Ni l'illumination, ni même les présents d'usage ne manquèrent à la cérémonie.

Après le repas, comme la soirée était magnifique et relativement chaude, on dansa de fort bon cœur sur un moelleux tapis de neige ; puis maint flacon fut encore vidé, et ce ne fut qu'à minuit passé qu'on alla se livrer au repos. Une sérieuse pensée cependant nous avait préoccupés à tous les moments de cette fête : nous songions et à la patrie lointaine et à nos frères de la *Hansa*, cette autre portion errante de la patrie, dont hélas ! nous ignorions le sort.

La dernière semaine de l'année 1869 s'écoula sans autre événement. A deux reprises seulement, Borée nous voulut encore visiter, mais il semblait avoir perdu de son énergie et de son audace ; son souffle resta inoffensif.

Le thermomètre, le 27, remonta jusqu'à moins deux degrés et demi.

La soirée de la Saint-Sylvestre fut également fêtée selon l'antique coutume : nous la passâmes à jouer et à boire, et, au coup de minuit, au milieu du cliquetis des verres, nous fîmes un cordial échange de vœux, à l'occasion du nouvel an.

VI

Les premiers mois de 1870. — Retour du soleil. — Aventures diverses.

Le premier jour de l'année 1870 nous trouva le cœur plein de confiance et l'esprit bourré de projets. Après sept mois déjà passés dans ces parages, nous étions de vieux habitants des régions arctiques. Nous avions supporté, sans malaise physique ni moral, plus de la moitié de cette nuit polaire si redoutée, et, bien que nous eussions encore devant nous la période des froids les plus intenses, nous n'étions nullement émus par cette perspective. Nous ne ressentions qu'une extrême lourdeur, une envie de dormir incessante.

Un vaste linceul enveloppe la nature. La vie végétale semble partout à jamais anéantie ; les animaux ont déserté la côte pour se retirer dans l'intérieur du pays ou se plonger dans l'engourdissement du sommeil hivernal. Sur toutes choses pèse une nuit glacée que traverse, sans l'éclairer, la lumière tremblotante des étoiles. Les tas de neige glissent silencieusement sur le sol inanimé et sur la croûte de glace qui enserre depuis des mois la *Germania*, espèce de fantôme sinistre dont les mâts et les vergues se dressent d'un air étrange vers le ciel.

Notre existence continue, au milieu de tout cela, son cours régulier. Le premier dimanche de l'année voit paraître un nouveau numéro de notre *Gazette*, mais dans un format un peu restreint, vu la pénurie d'événements.

Une tournée de chasse de M. Tramnitz et du docteur Copeland nous vaut l'aubaine de quatre perdrix de neige, qui viennent fort à point pour rappeler au sentiment de la délicatesse nos estomacs déshabitués de tout mets friand. Nous trouvâmes le jabot de ces volatiles complétement plein. Il présentait une poche à peu près de la grosseur d'un poing d'enfant. Le contenu consistait exclusivement en de jeunes pousses de saules, auxquelles se mêlaient, comme un appoint accidentel, un peu de mousse, ou bien quelques feuilles ou quelques pousses desséchées de saxifrages et autres plantes.

Cependant la période des ténèbres continues s'écoule rapidement. Dès le 10 janvier, à sept heures du matin, nous avions pu constater vers le levant un commencement de crépuscule.

Jusqu'au 16, le temps se maintint au beau, avec un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

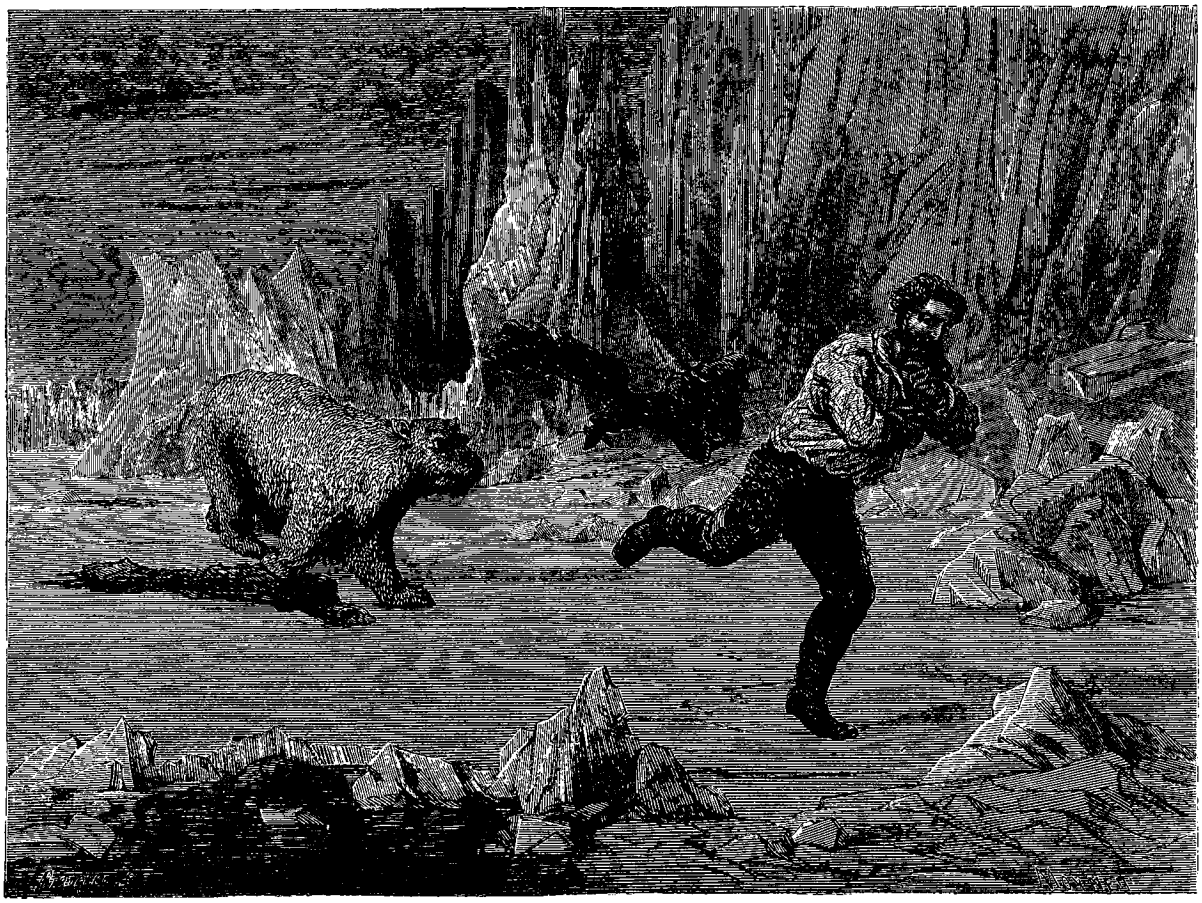
froid de trente-deux degrés et demi, température qui, pour nous, était parfaitement supportable, grâce au calme absolu de l'atmosphère.

Ce fut l'époque de nos grandes observations astronomiques et météorologiques.

A l'intérieur du navire régnaient une animation joyeuse, une activité de tous les instants. Du matin au soir, tailleurs, cordonniers, charpentiers et forgerons étaient à la besogne. On confectionnait des habillements, des fourrures, des capuchons; on refaisait les tentes de voyage, en vue des grandes excursions ultérieures.

Au dehors, les aventures d'ours se multipliaient. Le 10 janvier, le mécanicien étant allé avec un traîneau chercher de la neige sur le versant méridional du mont *Germania*, aperçut, en regagnant le navire, un de ces animaux qui le suivait d'une allure posée. Pris d'épouvante, il laissa là le traîneau et détala vers nous à toutes jambes. En un clin d'œil ce fut à bord un branle-bas général de combat; mais l'ours, effarouché par les mouvements agressifs de tant d'inconnus, battit prestement en retraite, et les chasseurs, après une heure de recherches, s'en revinrent bredouille.

Le 13, autre aventure d'un genre différent, dont le matelot Théodore Klentzer fut le héros. C'était dans la matinée. Les hommes étaient occupés dehors ou faisaient un tour de promenade. Klentzer eut l'idée, pour son compte, d'escalader le mont *Germania* afin d'observer de là le panorama du pays. Arrivé en haut, il s'assit sur un rocher, et, pour charmer sa solitude, il entonna gaillardement une chanson.



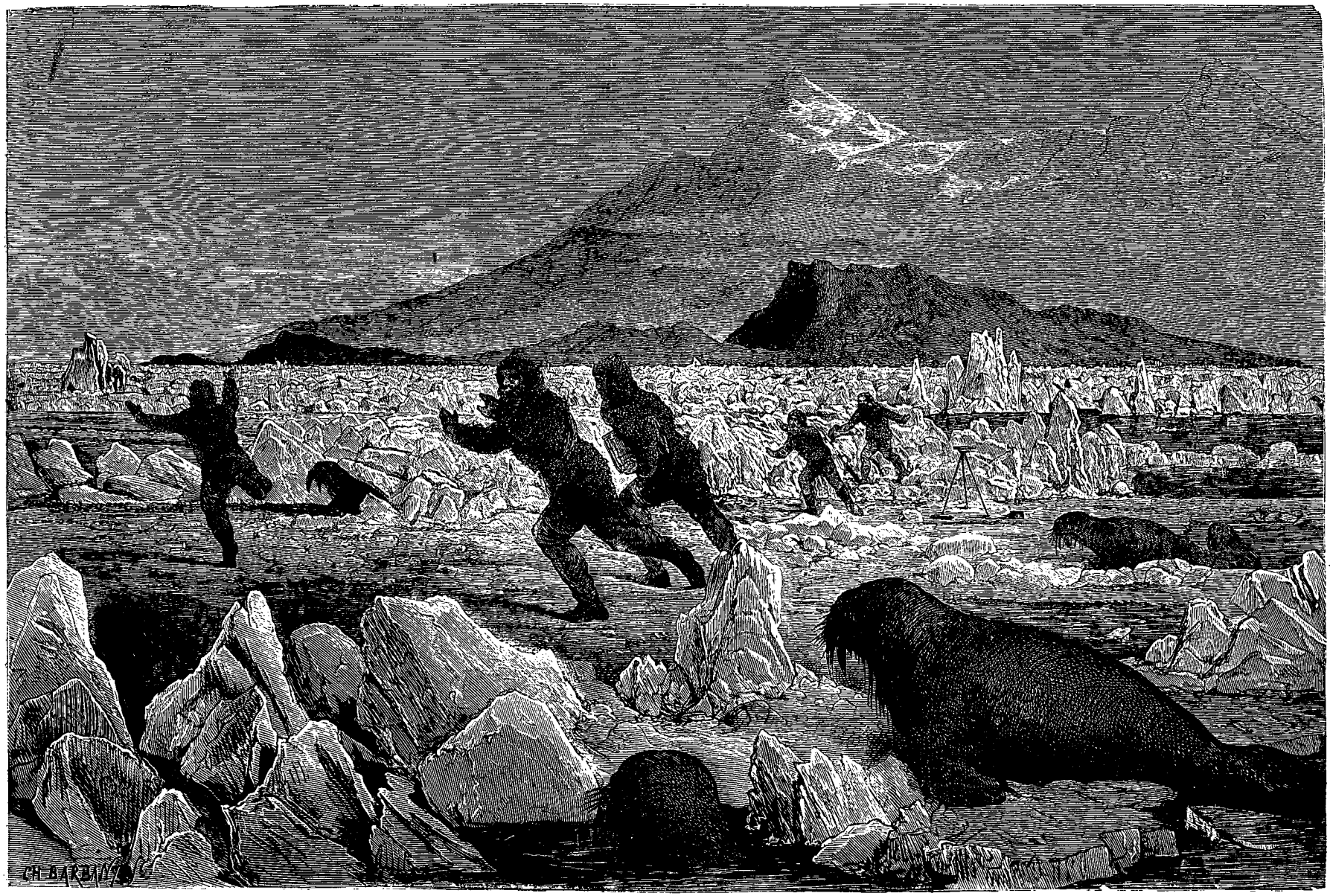
L'ours et le matelot. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

Tout à coup, en regardant derrière lui, il discerna à quelques pas un ours gigantesque, qui le considérait d'un air grave. Pour un chasseur l'occasion était magnifique. La bête s'offrait à bout portant, et il n'y avait pas apparence qu'on la pût rater. Klentzer était d'ailleurs un homme plein de sang-froid, de vigueur et de résolution. Le malheur, c'est que ledit Klentzer était absolument sans armes, il n'avait pas même un couteau.

C'était là, direz-vous, une grande imprudence. Sans doute; mais réfléchissez, je vous prie, à la dose d'insouciance que la nature a départie au marin; songez aussi que jusqu'alors presque tous les ours que nous avions eus en perspective avaient fui devant nous sans trop de cérémonie, et, partant, ne nous avaient donné qu'une idée assez médiocre de leur passage.

Il faut rendre justice à Klentzer : sa première pensée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chasseurs chassés par les morses. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut de se laisser dégringoler, au petit bonheur, du haut en bas du glacier. Il préféra toutefois, à la réflexion, obliquer du côté où la pente était le mieux ménagée. Sa retraite fut une fuite parfaitement caractérisée. Le plus singulier, c'est qu'au bout de quelques minutes, ayant retourné la tête, il vit son ours qui trottait, comme un chien de belle taille, fort à l'aise derrière lui. Klentzer s'arrêtait-il, la bête faisait halte de son côté; se remettait-il en marche, l'ours recommençait à cheminer sur ses pas; prenait-il sa course, Martin courait en mesure.

Tous deux avaient fait ainsi un bon bout de chemin, lorsque l'ours, ennuyé sans doute de son rôle, se rapprocha très-sensiblement des talons de Klentzer. Inquiet de cette obsession, notre homme, autant pour effrayer la bête que pour appeler du secours, poussa un cri formidable, tout en continuant à détaler. L'ours, un moment déconcerté, n'en parut ensuite que plus excité à la poursuite, et il joua si bien de ses grosses pattes que Klentzer crut bientôt sentir sur sa nuque l'haleine du monstre.

Dans cette extrémité, il songea à ce voyageur qui, traqué comme lui par un ours, eut l'idée de jeter à l'animal tous ses vêtements un à un, et gagna ainsi le temps nécessaire pour que l'on vînt à son aide. Immédiatement, sans cesser de courir, Klentzer ôte sa jaquette et la jette derrière lui. L'ours s'arrête effectivement, flaire la veste et la tiraille en tous sens. Et Klentzer de reprendre du cœur au ventre, et de courir de plus belle, en poussant à plein gosier un appel de détresse dont toute la montagne retentit.

Malheureusement, l'ours, de son côté, s'était remis à serrer de près le fugitif. Celui-ci dut jeter, coup sur coup, sa casquette et son gilet. Une nouvelle avance sur la bête fut le prix de ce sacrifice. Déjà notre homme se voit sauvé, car on s'empresse sur la glace pour lui prêter assistance. Ramassant ses dernières forces, il court et crie de son mieux. Hélas! tout semble indiquer qu'il est trop tard. Le monstre gagne de plus en plus du terrain. Klentzer ôte son châle — c'est tout ce qu'il lui reste — et le lance juste sur le nez de son ennemi. Mais celui-ci le rejette de côté d'un mouvement de tête dédaigneux, et presse toujours le pauvre marin sans défense, qui sent déjà le froid museau contre sa main.

Pour le coup, c'est bien fini, plus de ressource, plus d'expédient, à moins que Klentzer n'essaye d'étrangler la bête avec sa ceinture de cuir. Glacé d'effroi, il plonge ses regards dans les yeux féroces de l'ours : pause terrifiante et rapide, minute suprême de désespoir!

Au même moment, l'ours s'arrête frappé d'étonnement; quelque chose semble appeler de côté son attention; puis, tout à coup, il prend la fuite au grand galop. Les cris de la troupe accourant à l'aide de Klentzer l'avaient effrayé, et il avait jugé prudent de se donner du champ.

C'est ainsi que, par un grand bonheur, notre camarade fut sauvé.

Tous, en effet, au hurlement de détresse qu'il avait poussé, et dans lequel nous avions reconnu tout de suite une voix humaine, nous nous étions mis à courir au plus vite dans la direction de la montagne, sans même savoir de quoi il s'agissait. Il fallait nous voir, en manches de chemise ou tête nue, quelques-uns même sans chaussures, rivaliser les uns et les autres de vélocité.

On n'avait pas même pris le temps de s'armer comme il faut : celui-ci avait saisi une pique, cet autre une hache, un troisième, dans le trouble universel, n'avait trouvé qu'un bâton. Dans cet équipage, nous avions couru avec de grands cris — le docteur muni de sa trousse — vers l'endroit signalé. Quelle joie ce fut pour nous de retrouver, un peu chancelant, mais néanmoins sur ses jambes, le pauvre diable que nous avions craint de ne plus revoir qu'en lambeaux et inanimé!

Le criminel, cette fois encore, échappa aux effets de notre courroux.

Quelques jours auparavant, le 11 au soir, il y avait eu à bord de la *Germania* un commencement d'incendie. Un poêle surchauffé avait communiqué le feu à des boiseries dans la cabine. Quelques seaux d'eau, puisés par le trou du marégraphe, suffirent heureusement à conjurer tout péril. Les dégâts furent peu considérables.

Le 17, il y eut tempête, et la neige tomba en telle quantité que toute la côte, pour la première fois, se revêtit de blanc.

Le 27, nouvelle bourrasque de neige, qui dura plusieurs heures.

A cette date, l'épaisseur de la glace avait atteint un mètre trente-cinq centimètres. La clarté crépusculaire du jour augmentait peu à peu de longueur et d'intensité; le moment approchait où le soleil allait nous faire le plaisir de reparaître.

C'était le 3 février, à midi, d'après les calculs de nos astronomes, que l'astre bienfaisant devait faire sa rentrée. Bien avant l'heure indiquée, nous étions tous aux aguets, l'œil sur l'horizon. Le docteur Börgen et le capitaine Koldewey étaient montés sur le mont *Germania*. Quelle attente curieuse et solennelle était la nôtre! Nous avions justement la chance que l'horizon fût parfaitement net; il y avait seulement au ciel de petites nuées qui, se colorant de vivaces reflets de pourpre et de safran, contribuaient encore au charme du spectacle.

A mesure que midi approchait, et que le sud prenait une teinte de plus en plus claire, la curiosité et l'impatience grandissaient parmi nos hommes. Il y en eut même qui montèrent dans la hune pour jouir une seconde plus tôt de la vue de l'astre attendu. Enfin, au milieu de l'allégresse générale, retentit ce cri : « Le voilà! le voilà! Il brille déjà sur le *Sattelberg!* »

Effectivement, une lueur terne et rougeâtre, qui était, à n'en pas douter, la lumière du soleil, couronnait les hauteurs du mont privilégié; les autres cimes étaient encore plongées dans une ombre opaque.

Ce fut ensuite au tour du *Hasenberg* à s'éclairer; puis l'illumination se continua par les autres hauteurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'île, pour descendre de là dans la plaine, et bientôt la résurrection du jour fut presque complète. L'éblouissement fut si grand pour nos pauvres yeux déshabitués de la pleine lumière, qu'il nous fallut mettre des conserves, pour reconnaître que le disque solaire n'avait pas encore émergé complétement au-dessus de l'horizon.

A vrai dire, ce premier jour, notre joie fut de courte durée. Le soleil ne tarda pas à disparaître de nouveau derrière les dentelures des glaces à l'horizon, nous replongeant, nous et le paysage, dans la morne et monotone obscurité des nuits arctiques.

Le 3 février, au matin, la température était de vingt-deux degrés et demi au-dessous de zéro; elle tomba dans l'après-midi à plus de trente degrés.

Nous avions profité de la fugitive apparition de l'astre du jour pour examiner l'état des choses autour de nous. Du mont *Germania*, nous vîmes que les glaces s'étaient disloquées depuis le *Petit-Pendule* jusqu'à la *Baie Plate*. Il y avait le long de la côte, sur une largeur de une à trois lieues marines, une glace de formation récente qui courait grand risque de céder à la prochaine tempête. En dehors de là, à perte de vue, régnait la masse énorme et interminable de la banquise couverte de neige, sans apparence d'aucune fêlure ni d'aucun chenal.

Le 5, vers minuit, il s'éleva de forts coups de vent du nord, qui, le lendemain matin, devinrent une véritable tempête, accompagnée de rafales de neige, tempête qui dura cinquante heures, puis s'apaisa subitement comme sur un ordre d'en haut.

Le 9, autre tempête, de six heures. Les jours suivants, ce fut une constante alternative de calme et de vent.

Nous hâtions cependant nos derniers préparatifs en vue des voyages vers le nord que nous voulions entreprendre au commencement de mars. Nous espérions, avec un peu de chance, pouvoir atteindre le quatre-vingtième degré. A défaut du navire pour s'avancer près du pôle, n'avait-on pas les traîneaux? Aussi perfectionna-t-on avec soin ces précieux véhicules.

La longueur croissante des jours nous encourageait au travail. A la mi-février, dès cinq heures du matin, on discernait déjà dans l'est une petite lueur de crépuscule. Le dernier du mois, elle commençait à poindre au nord-est vers les trois heures, et à quatre heures on y voyait clair.

Le froid était très-vif. Le 21, il atteignit son maximum, qui fut, pendant une heure seulement, de quarante degrés au-dessous de zéro, point de congélation du mercure. La température des lieux élevés était d'ailleurs différente de celle d'en bas. Un jour, à six cents mètres d'altitude, nos astronomes n'eurent que deux degrés et demi de froid; l'ascension les avait littéralement trempés de sueur : en bas, dans le même temps, il y avait près de dix-sept degrés et demi au-dessous.

Au reste, par les froids les plus rigoureux, pourvu que le temps fût calme, nous étions très-suffisamment protégés par l'accoutrement détaillé plus haut. En revanche, lorsque le vent soufflait, il n'y avait point de fourrure capable de nous garantir de ses atteintes; sous une triple et quadruple cuirasse de laine, on se serait cru absolument nu.

Chose à noter, nous pouvions aspirer fortement l'air le plus glacial, sans que notre larynx ou nos poumons eussent à en souffrir; et pourtant cette aspiration était accompagnée d'une sensation de froid pareille à celle qu'on éprouve en absorbant une glace. On pouvait même, au sortir de la cambuse, se permettre impunément une libre prise d'air, bien que la transition fût extraordinairement marquée, puisqu'on passait de trente ou trente-cinq degrés au-dessus de zéro à trente-sept ou quarante au-dessous. Encore n'est-ce pas l'extrême limite des variations de température que l'homme soit capable de supporter, car du dedans d'une hutte d'Esquimaux au dehors il y a parfois un écart de plus de quatre-vingt-cinq degrés, écart inoffensif même pour des bronches d'Européens. Ajoutons que bien que la *Germania* fût transie et gelée jusqu'aux moelles, nous n'eûmes jamais froid dans la cabine; il nous suffisait, les jours de tempête, de forcer un peu la dose de combustible, et de maintenir toujours bien secs les matelas qui y formaient capiton.

Le 16, au moment de l'étiage, il survint un mascaret qui faillit avoir de fâcheuses suites. Le navire toucha le fond; les murs de neige qui l'enserraient des deux côtés craquèrent en se détachant légèrement, et la glace reçut de nouvelles lézardes. Heureusement, cette fois encore, ni l'étambot ni le gouvernail n'eurent de mal.

Le soir du 6 mars, à la veille de partir pour notre grande excursion de printemps vers le nord, nous étions tranquillement assis, en train de causer, dans la cabine, lorsqu'un cri de détresse retentit au dehors. Tout le monde de se précipiter aussitôt par le tunnel de neige, et de gagner l'ouverture de la tente qui recouvrait le pont. Un nouvel appel de terreur : « Un ours! à moi! » déchira le silence de la nuit. C'était la voix du docteur Börgen.

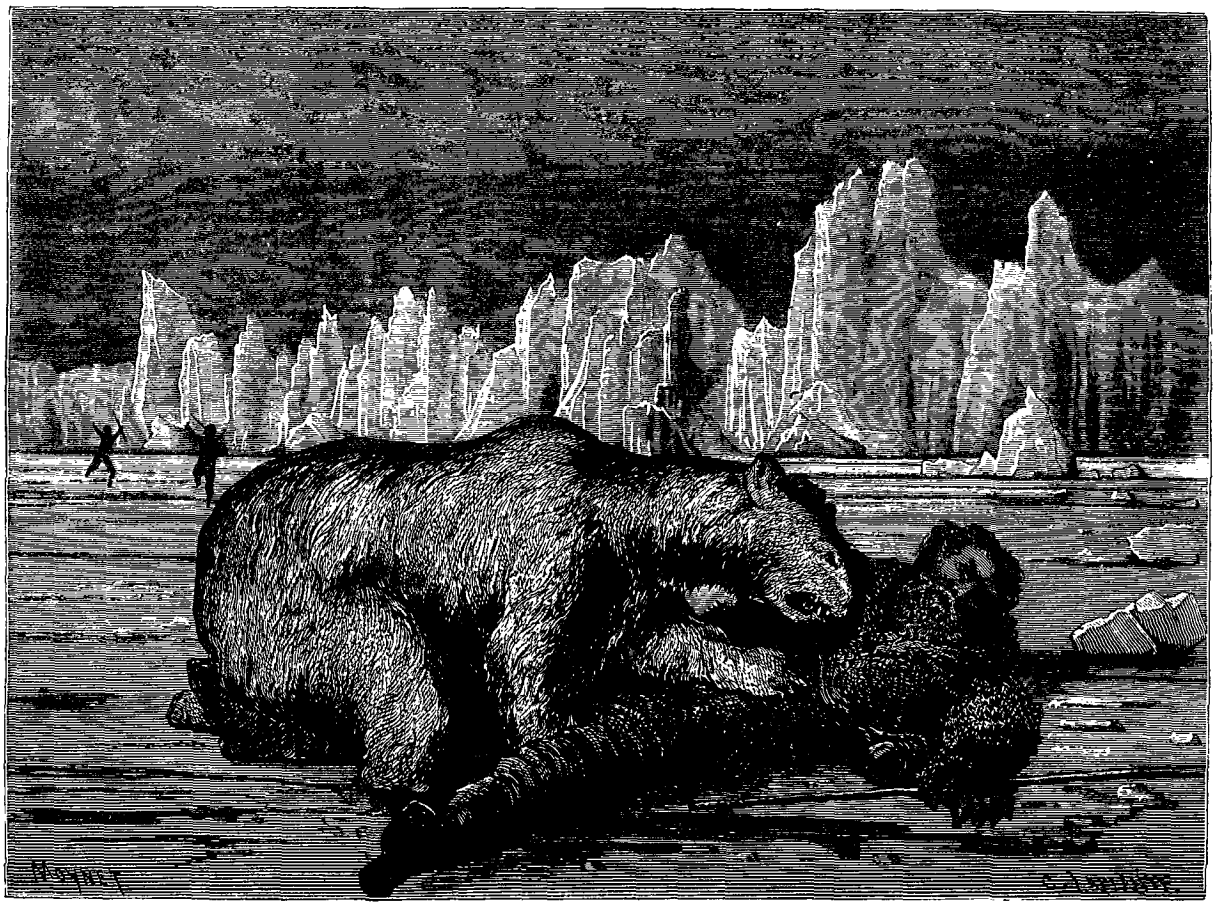
Il faisait complétement noir. Nous nous ruâmes presque à tâtons dans la direction d'où venait la voix, armés de bâtons et de fusils. On commença par tirer en l'air un coup de feu pour effrayer le monstre, qui, en effet, nous dit ensuite le docteur, lâcha un instant sa proie et recula de quelques pas. Mais, non moins tenace que celui de Klentzer, il revint tout de suite à la charge. Après avoir entraîné sa victime à travers les aspérités des petits icebergs, l'animal était près d'atteindre une plaine de glace bien unie, qui s'étendait au loin vers le sud. Il fallait à tout prix le rattraper avant qu'il eût gagné cette nappe lisse, car, une fois là, aucun obstacle ne contrariant plus sa marche, il pouvait, malgré son fardeau, s'enfuir avec la vitesse d'un cheval.

Nous eûmes le bonheur d'y parvenir. L'ours nous fit tête un instant, puis, selon sa coutume, devant le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

concert de notre attaque et nos coups de fusil, il se replia vivement, en abandonnant le docteur.

Nous relevâmes notre pauvre compagnon, qui se trouvait dans un triste état, et nous voulûmes le transporter à bras jusqu'au navire, opération qui n'était pas des plus faciles parmi les aspérités glissantes de la glace. Mais, au bout de quelques pas, le docteur déclara qu'il préférait faire la route à pied, tant bien que mal. Une fois dans la cabine, après le premier pansement, il nous raconta tous les détails de son aventure. Attaqué inopinément à cinquante pas du navire, comme il revenait de l'observatoire, le docteur n'avait pu faire usage de son fusil. La bête l'avait mis par terre, l'avait saisi à belles dents, et l'avait entraîné, en le tenant tour à tour par le bras, par la main et par le châle, sur un espace de plus de trois cents pas, sans prendre souci des bourrades impuissantes du patient. A plusieurs places, le crâne du docteur était nu, le cuir chevelu déchiqueté par une infinité de petites morsures, de dix à quinze centimètres de longueur, sans préjudice d'autres blessures plus ou moins graves en divers endroits du corps; car l'ours, en charriant notre ami, l'avait cogné sans façon à tous les obstacles de la route.



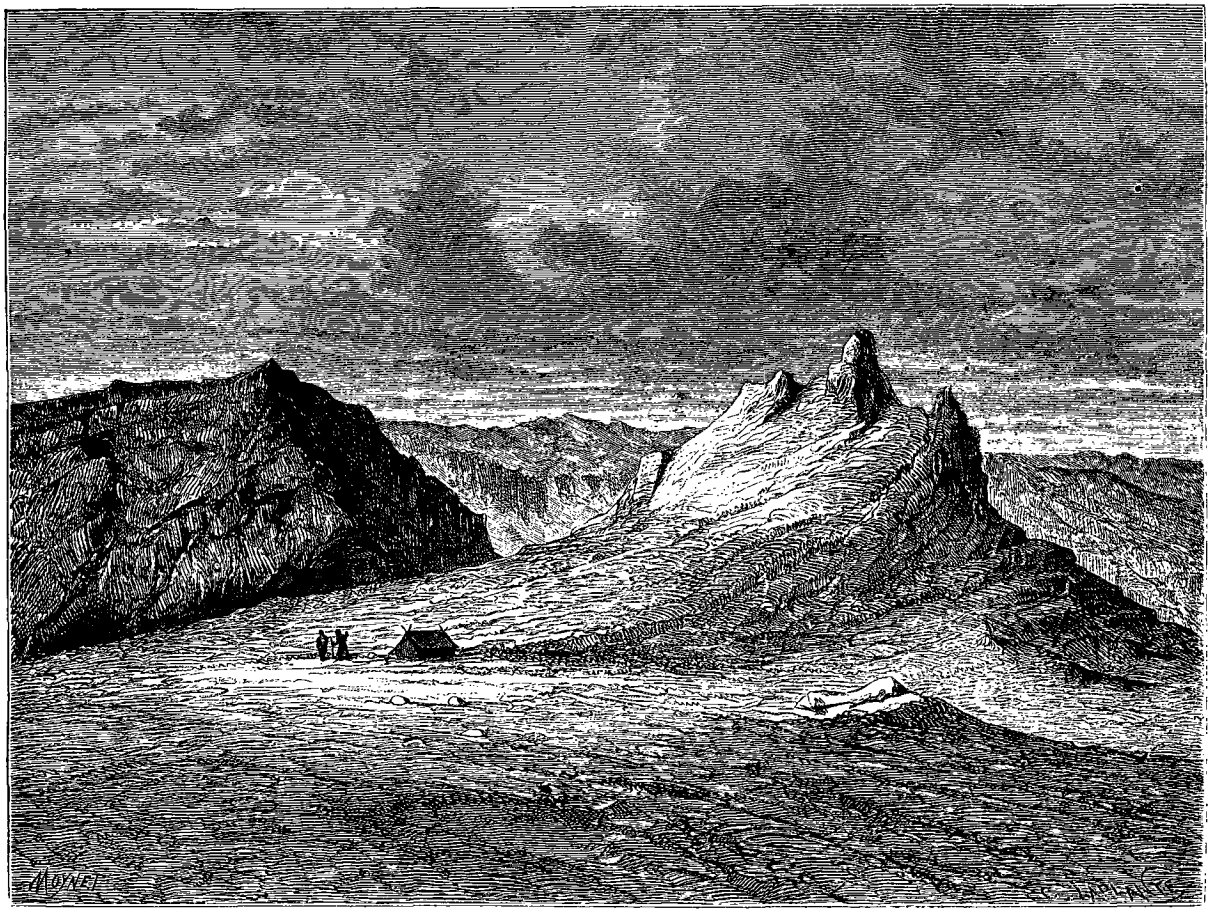
L'ours et le docteur. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

Malgré cela, le docteur, très-vigoureux de constitution et bien soigné par le docteur Pansch, ne tarda pas, grâce à l'usage illimité de la glace, à se rétablir le mieux du monde. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que pas un instant ses blessures ne lui causèrent la moindre douleur. Le lendemain de l'attentat, on retrouva sur la glace le chronomètre, le fusil, et, un peu plus loin, une des bottes du docteur. Détail curieux : le chronomètre, à la suite de l'accident, avait continué de marcher un petit bout de temps; puis l'excès du froid l'avait arrêté. Dès qu'il eut été réchauffé au contact de la main, il se remit à marcher comme auparavant.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement à l'île Kühn. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE[1].

VII

Suite du journal de la *Germania*. — Grande excursion vers le nord jusqu'au 77e degré. — Voyage à la baie *Ardencaple* (mars, avril et mai 1870).

On aura une idée des peines et des difficultés de toute sorte que présentent, au printemps, les grandes excursions polaires entreprises avec des traîneaux, si l'on songe qu'on met une semaine à parcourir de cette façon le chemin que fait un navire en une seule journée. Il y a même des jours où, au prix de labeurs surhumains, on ne fournit qu'une traite de quelques centaines de pas.

La côte nord-est du Groenland étant complétement inhabitée, on n'a point, pour les traîneaux, la ressource d'un attelage de chiens. Restent les rennes; mais comme nous ne pouvions ni attraper ces animaux, ni les dresser, ni les nourrir, force nous était de remorquer nous-mêmes les traîneaux; nous n'en fîmes pas moins près de mille lieues marines en cinq voyages, dont la durée totale fut de trois mois.

La grande affaire, ici, c'est l'équipement, pris dans son ensemble et dans ses détails. Il faut, cela va sans dire, emporter tout avec soi, le pays ne fournissant pas la moindre ressource. Aussi le lourd traîneau joue-

1. Suite. — Voy. p. 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

t-il le rôle de ce « vaisseau du désert » dont la perte peut entraîner celle de toute une caravane.

En première ligne vient l'accoutrement des explorateurs. Jugez s'il est compliqué.

Deux chemises de laine, avec une ceinture de peau, le poil tourné en dedans, cousue sur la chemise de dessous ; un épais pantalon, fourré à l'endroit de l'abdomen ; trois paires de bas bien chauds ; un paletot imperméable de veau marin, dont le poil se porte au dehors, et qui, par surcroît de précaution contre le vent et le froid, n'a souvent point d'ouverture par devant et se revêt par le haut, comme une chemise ; un premier bonnet de tricot prenant bien la tête, pourvu d'un masque de flanelle avec de petits trous pour les yeux, la bouche et le nez ; par-dessus, un autre grand bonnet fourré qui ne laisse libre qu'une très-petite portion du visage ; une paire de gants en tricot de laine, puis, par-dessus encore, d'énormes gants fourrés ; des bottes de toile à voiles, celles de cuir manquant de souplesse et cassant au froid ; enfin un châle : voilà les simples pièces de l'uniforme à revêtir.

Ajoutons au costume de grandes poches en toile à voiles, une entre autres qui fait l'office de giberne.

En marche, les touristes portent des conserves, couleur gris-fumée, autant que possible. Il y a même tout avantage à les avoir en caoutchouc, car celles de verre sont trop casuelles et leur monture métallique brûle la peau par les grands froids.

Tout cela ne constitue pas un ensemble fort gracieux ; mais un des avantages du voyageur au pôle arctique, c'est de n'avoir pas, en route, à se soucier du qu'en-dira-t-on.

Pour coucher sous la tente, on n'a plus, comme à l'automne, chacun son sac à part ; il y a un étui commun, en peau de mouton, où l'on se fourre pêle-mêle, et tant bien que mal, à huit ou dix.

En fait de provisions et d'ustensiles, on n'emporte, bien entendu, que ce qui peut tenir sur le traîneau.

Celui-ci doit avoir les flasques disposées de façon à pouvoir s'atteler des deux côtés, afin de simplifier le mouvement de volte-face dans les impasses et d'empêcher les brusques dégringolades en cas de descente trop raide. C'est ainsi que nous avions organisé le nôtre. Il avait un demi-mètre de haut à peu près, sur $3^{m},66$ de long et $1^{m},30$ de large.

Nous nous mîmes en route définitivement le 24 mars à neuf heures du matin, après avoir exécuté, le 8 d'abord, puis le 10, deux faux départs contrariés chaque fois par un commencement de tempête neigeuse. Notre expédition se composait de huit personnes : le capitaine Koldewey, le lieutenant Payer, Ellinger, Herzberg, Mieders, Klentzer, Wagner et le charpentier. Nous nous dirigeâmes vers le nord, en longeant la côte orientale de l'île *Sabine*.

Dès le 27, une nouvelle tourmente de neige, jointe à une avarie qui se produisit à notre traîneau, nous força de nous arrêter ; l'avarie fut vite réparée, mais la continuation de la tempête ne nous permit pas de nous remettre en route avant le 31.

Enfin, nous voilà partis pour de bon, sous les yeux d'une troupe de bœufs musqués, qui regardent, d'un air étonné, notre singulière caravane filer entre la grande île *Shannon* et la terre de *Hochstetter*. Chemin faisant, nous apercevons, en rangeant la lisière de cette péninsule, une nouvelle troupe des mêmes animaux. Nous essayons vainement de leur faire la chasse. A peine sommes-nous à deux cents pas d'eux, qu'ils se forment en carré, prennent leurs petits au milieu d'eux ; puis tout le bataillon, ainsi disposé, se met en fuite, renouvelant la même tactique dès qu'on recommence la poursuite.

Quelle pénible excursion ! Contre l'âpre bise qui nous fouette le visage, nous luttons, arc-boutés en quelque façon dans le dur effort du remorquage. L'œil, obsédé par le reflet monotone de l'immensité blanche, ne sait où se reposer ni comment juger des distances. Une soif terrible nous consume, et, pour humecter notre gosier desséché, rien autre chose que l'éternelle neige fondue, qui, depuis des mois, nous sert de breuvage !

A chaque instant se produisent les mirages et les effets de réfraction les plus singuliers. Tantôt on voit apparaître de hautes îles dont les contours sont parfaitement nets, mais qui semblent dressées sur un socle de trois cents mètres de hauteur ; tantôt ce sont des montagnes coniques qui prennent une forme carrée, et Dieu sait quel aspect effrayant revêtent les arêtes ! Chaque cime menace de s'écrouler. Souvent aussi les images défigurées s'animent d'un mouvement rapide de vibration ; elles grandissent en hauteur jusqu'à s'allonger du double, ou bien elles présentent les contours parfaitement vraisemblables d'un pays qui sans doute existe, mais non pas là où on l'aperçoit. C'est ainsi qu'une fois, par le 77e degré de latitude, nous eûmes devant nous, pendant toute une journée de marche, une terre dont nous discernions très-nettement tous les détails, jusqu'aux moindres rigoles de neige et jusqu'aux linéaments des rochers. Le soir, le tout s'était évanoui.

Un phénomène analogue et non moins fréquent, en cette saison, ce sont les parhélies, produites par la réfraction du soleil dans les couches supérieures de l'atmosphère où flottent des cristaux de glace. Parfois il se forme autour du soleil un double cercle avec des parties d'arcs extérieurement colorées et des rayons lumineux partant de l'astre. Des nuances diverses de rouge, de jaune, de vert et de bleu s'observent dans ces météores.

Nous essayons de fumer pour nous distraire ; la pipe nous gèle aux lèvres. Le menton s'engourdit, les cils se couvrent de frimas ; les doigts se tuméfient et deviennent insensibles. Le nez surtout paye un large tribut à l'hiver du Nord. Non content de rougir, il se développe dans des proportions formidables : c'est la première phase du phénomène. Il se revêt ensuite d'une espèce d'épiderme, d'une sorte de parchemin :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est la seconde phase. Elle amène une sensibilité extrême de l'organe, laquelle persiste un certain temps; après quoi les choses reprennent peu à peu leur état normal, fort heureusement pour le voyageur, qui ne serait que médiocrement flatté, en revenant au pays, de rapporter sur son visage une estampille d'un genre aussi foncièrement arctique.

Malgré la triple et quadruple enveloppe dont on est couvert, la bise pénètre le corps par l'interstice des boutons; les bras retombent lourds comme du plomb. Quant à la barbe, elle a vite fait de se transformer en un bloc de glace, enjolivé de stalactites aux pointes bizarres.

Enfin voici le campement. Hélas! nous ne sommes pas à bout de peine. La tente, qu'il s'agit de dresser, le sac commun dans lequel nous devons dormir sous la tente, ont gelé à fond pendant le trajet. De plus, le dîner frugal, après lequel nous aspirons, ne se fait pas en un clin d'œil : il faut une heure au digesteur pour fondre la neige qu'il a au ventre; il faut une autre heure au cuisinier pour préparer le menu. Serrés les uns contre les autres dans notre sac, nous attendons mélancoliquement, d'abord le souper, puis le sommeil, s'il peut venir, par un froid de 12 à 15 degrés, à l'intérieur même du dortoir. Notre haleine se condense bientôt en de longs tissus solides qui se détachent et tombent au moindre mouvement. Trop heureux encore lorsque des tourmentes de neige ne nous forcent pas à rester confinés, plusieurs jours durant, sous la tente, pareils à de rigides momies au fond des tombeaux!

Le 2 avril, contre vent et marée, nous arrivons pourtant à l'extrémité septentrionale de la presqu'île de *Hochstetter*, c'est-à-dire au cap *Oswald Heer*, puis au mince promontoire de *Haystack*, que Clavering avait, à tort, pris pour une île. Nous voici à la limite atteinte par les précédents explorateurs de la côte orientale du Groenland.

Du haut d'une cime, de deux cents à deux cent cinquante mètres d'altitude, on aperçoit au nord une grande baie (la baie *Bessel*) où aboutissent plusieurs fjords; à l'est, on ne voit que les glaces et l'île *Shannon* avec les molles ondulations de ses montagnes. Au nord-est apparaissent, comme une vision fantastique, dans les feux mourants du soleil, les roches abruptes des îles *Koldewey*.

Le lendemain, nos amis les ours rentrent en scène. C'est d'abord une femelle avec deux petits, qui, par leur pelage d'un jaune sale et leur museau noir, ressemblent assez de loin à une couple de caniches. Quelques coups de feu, tirés à la distance de quatre cents pas, changent en une déroute immédiate leur course agressive à notre rencontre.

Le surlendemain, au matin (4 avril), un autre de ces animaux vient nous assaillir dans notre tente. Sa témérité lui coûte la vie et nous vaut, à nous, une bonne provision de graisse, et une provende de chair fraîche, avec laquelle nous faisons ripaille.

En avant! toujours en avant! Nous avons franchi la baie *Bessel* et atteint le cap *Karl Ritter*, qui la borne du côté du nord, et où, à notre grande surprise, nous rencontrons des ossements d'animaux marins et des restes de huttes d'Esquimaux. Voici un nouveau promontoire, le cap *Peschel*, puis une nouvelle baie, très-vaste, la baie *Roon*. De toutes parts les icebergs croissent en nombre et en hauteur. Au nord s'élève une imposante muraille rougeâtre de mille mètres d'altitude; nous la dénommons le *Cap du Diable* (*Teufelskap*).

A partir de la baie *Roon*, nous nous engageons dans un immense désert, où nous trouvons une couche profonde de neige libre qui paralyse tout à coup notre marche. Les traverses de notre traîneau font littéralement l'effet de socs de charrue. Nous mettons six heures à parcourir une lieue allemande. La dyssenterie nous épuise, et, pour comble de malheur, nous avons perdu en route notre bouteille d'opium.

Le 9 avril, après des efforts inouïs, nous atteignons pourtant le groupe d'îles dit de l'*Orientation*, qui se trouve au milieu de la baie *Dove*. Du haut d'une cime nous découvrons au nord de cette baie d'immenses glaciers et des montagnes de deux mille mètres environ d'altitude. La direction des fjords en cet endroit nous fait supposer qu'il existe une communication entre le sund de la baie *Ardencaple*, située à l'ouest de la terre de *Hochstetter*, et les sunds plus septentrionaux de la baie *Bessel* et de la baie *Dove*.

De là, le 10 avril, notre marche s'infléchit à l'est, dans la direction de la pointe de terre qui est au nord de la plus reculée des îles *Koldewey*.

C'était le but extrême de notre excursion. Nous le touchâmes le 12, par une forte tempête : aussi appelâmes-nous la petite baie où nous fîmes halte la *baie de la Tempête* (*Sturmbai*). Elle se terminait à l'est par un promontoire qui fermait de ce côté la grande baie *Dove*, et auquel nous donnâmes le nom de *cap de Bismarck*.

Ainsi, nous avions dépassé le soixante-dix-septième degré de latitude. Hélas ! si loin que nous fussions arrivés, nous n'avions pas soulevé le voile derrière lequel se dérobe ce mystérieux monde arctique. Après des peines infinies, nous en étions encore à épeler, sans la lire, l'énigme compliquée dont nous aurions voulu donner le mot à la science. A cette fameuse question : — Existe-t-il un passage libre au pôle nord? — nous ne pouvions, du point que nous avions atteint, que répondre négativement. A perte de vue, en effet, la mer nous apparaissait comme une masse solide et complétement obstruée par les glaces. N'eût été le manque de vivres, nous eussions pu y pousser sans entraves la course de notre traîneau. La ligne côtière continuait de s'étendre à peu près du côté du nord; au nord-ouest, la perspective était barrée, à quelques lieues de distance, par une rangée de hautes montagnes couronnées de glaciers.

En résumé, il nous serait impossible de dire dans quelle direction s'étend la partie supérieure du Groen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

land. A voir la quantité de passes méditerranéennes que la mer forme, les nombreuses et bizarres déchiquetures du pays, on est enclin à supposer que le grand massif continental — si toutefois c'est un continent — s'infléchit vers le nord-ouest à partir du soixante-seizième degré, et que la région à laquelle nous avions affaire, au soixante-dix-septième, n'est qu'une haute projection d'îles avancées. Toujours est-il que l'homme le moins impressionnable se sent saisi d'une grave et solennelle émotion, à la pensée que son pied foule un sol encore vierge, et que ce monde qui se déroule devant ses regards n'a point, depuis le commencement des siècles, été touché par le pied d'un Européen.

Sur ce point inconnu des solitudes polaires où no-

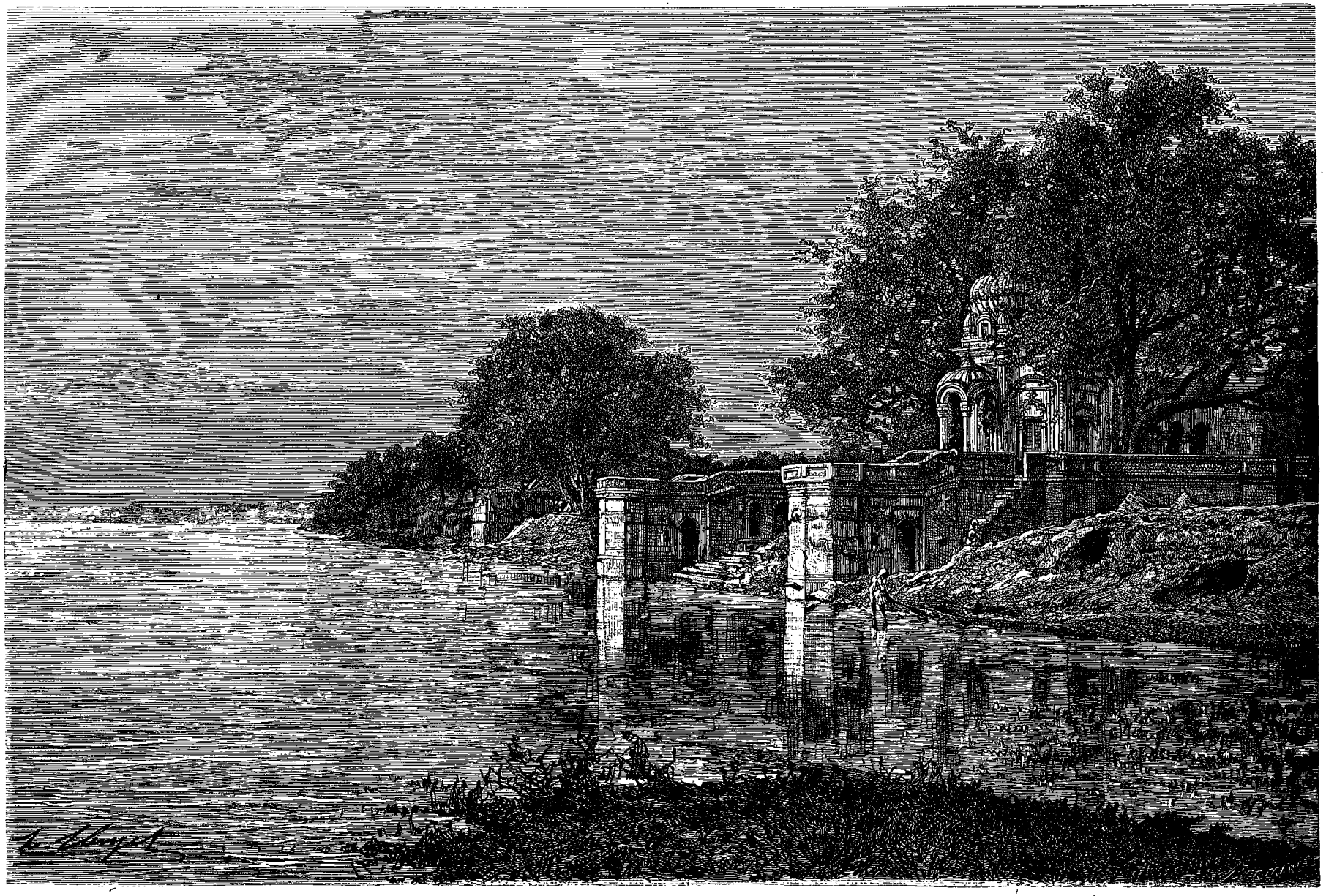


Un ours vient nous assaillir dans notre tente (voy. p. 99). — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

tre volonté nous avait conduits, nous élevâmes, conformément aux conventions faites au départ d'Allemagne, une pyramide de pierres, un *cairn* où fut déposé le court procès-verbal de notre voyage. Voici la substance de cet écrit :

« C'est à cette place, située au 77°1′ de latitude nord et au 18°50′ de longitude ouest (de Greenwich), que s'est arrêtée, avec son traîneau, à vingt-deux jours de marche du navire, l'expédition polaire allemande, partie du port d'hivernage de l'île Sabine.... Cette côte, excessivement abrupte du côté de l'est, continue de s'étendre vers le nord en un plateau d'environ quinze cents pieds. La mer, aussi loin qu'on l'aperçoive, c'est-à-dire sur une distance de quelque douze lieues allemandes, ne présente en ce moment qu'une surface de glace ininterrompue. La banquise e

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Sutti Chowra Ghât, sur le Gange, à Cawnpore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côtière, sans protubérance, se prolonge au moins jusqu'à deux lieues allemandes du rivage. Beau temps, principalement à l'est, sur la mer, où l'on ne découvre à l'horizon aucune apparence d'eau libre.

« Ce vendredi saint, 15 avril 1870.

« *Signé :* KARL KOLDEWEY, commandant de l'expédition ; JULIUS PAYER, premier lieutenant; TH. KLENTZER, PETER ELLINGEN, matelots. »

Le 16, dans l'après-midi, nous nous remîmes en route pour regagner le navire. Nul incident particulier ne signala notre retour, à part les tempêtes de neige, les souffrances habituelles causées par la soif, les misères du campement, les indiscrètes curiosités des ours polaires, dont un nous attaqua même le 22, pendant que nous étions en train de remorquer le traîneau, et fut tué incontinent.

Le 27 avril, nous étions réintégrés, sains et saufs, bien que rompus, dans la chaude cabine de la *Germania*.

Notre voyage de découverte avait duré trente-trois jours.

Nous retrouvâmes le navire toujours immobile à sa place ; la croûte de glace de notre port continuait d'avoir sept pieds d'épaisseur. Il devait s'écouler plus de deux mois encore avant que l'étreinte puissante qui nous enserrait se relâchât; il importait d'user de ce laps de temps pour de nouvelles excursions.

Après une dizaine de jours donnés au repos, on se mit donc en devoir de pousser une exploration jusqu'à la baie *Ardencaple*. L'espoir de trouver les glaces du *fjord Fligely* libres de neige, comme elles l'étaient à l'automne, nous détermina à prendre notre itinéraire par cette passe.

La colonne expéditionnaire, forte de cinq hommes, le lieutenant Payer, Tramnitz, Herzberg, Wagner et Mieders, s'ébranla le 8 mai, escortée jusqu'au promontoire le plus proche par le reste de l'équipage. La température avait déjà considérablement remonté; elle variait entre dix et vingt degrés au-dessous de zéro ; le soleil ne se couchait plus.

Dès le début, en contournant la pointe sud-ouest de l'île *Sabine*, nous pûmes constater les énormes difficultés que la profondeur croissante de la neige allait opposer à la traction du traîneau. Il fallait parfois quatre heures de marche pour avancer d'une demi-lieue allemande. Nous remorquâmes cependant le véhicule, en chantant en cadence[1], jusqu'au cap *Hambourg* (île *Kühn*), à l'entrée du *fjord Fligely*, que nous atteignîmes dans la soirée du 10 mai.

Nous vîmes, à partir de là, que nous n'étions pas au bout de nos peines. La neige allait toujours s'amollissant jusqu'à former un bourbier; le traîneau s'y enfouissait littéralement, et les hommes y entraient jusqu'à mi-jambe. Il fallait transporter la charge en deux et trois fois, ce qui nous obligeait à faire un trajet triple et quintuple. Que de monotones chansons répéta l'écho des rochers !

Enfin, après avoir ainsi piétiné trois jours, nous traînant souvent sur les mains ou sur les genoux, halant le traîneau à reculons, ou le transbordant péniblement par-dessus les barrières de glace et les flaques d'eau, nous reconnûmes avec terreur que le *fjord Fligely*, au lieu de l'arène solide qu'on lui supposait, n'offrait qu'une interminable surface de neige. Les tempêtes et les averses de l'hiver l'avaient absolument comblé. Près de nous, comme pour se rire de notre déconvenue, gazouillaient gaiement des ortolans polaires ; un corbeau croassait sur une hauteur de la rive, et, d'un revers abrupt de rochers, des bœufs musqués nous regardaient peiner et suer.

L'impossibilité d'arriver à la baie *Ardencaple* par la voie du fjord devenant de plus en plus évidente, nous dûmes nous résigner à battre en retraite, pour aller gagner la côte orientale de l'île *Kühn*. L'élévation de la température moyenne et la présence continue du soleil avaient changé du tout au tout la physionomie du pays. La vie organique et végétale commençait à se réveiller. Sous les ponts de neige et les voussures des glaciers, on entendait le murmure des eaux courantes ; de longs vols d'eiders arrivaient du sud; de gris *lemmings*[1] se faufilaient tout effarouchés parmi les éboulis de cailloux; des chenilles jaunâtres y rampaient aussi en toute hâte, sans éviter néanmoins le brutal contact de nos talons ; des lièvres blancs savouraient les jeunes pousses de mousse, pendant que des rennes au corps élancé animaient les profondeurs des torrents, et qu'au loin, sur la nappe d'eau ensoleillée, on voyait derechef émerger la tête curieuse du veau marin.

Dans ce trajet rétrograde, deux de nos compagnons, Mieders et Tramnitz, perdirent momentanément la vue.

Arrivés de l'autre côté de l'île *Kühn*, au cap *Bremen*, qui dessine au sud-est l'entrée de la baie *Ardencaple*, nous vîmes, du haut d'une montagne d'où l'on découvrait tout le panorama du pays jusqu'aux îles *Koldewey*, que ladite baie était, comme le *fjord Fligely*, couverte d'une couche ininterrompue de neige épaisse et impraticable. Elle présentait au nord-ouest l'ouverture d'un grand fjord dont on pouvait suivre l'estuaire allongé sur une étendue de dix lieues allemandes. A l'entrée de ce sund se dressaient d'innombrables icebergs qui semblaient indiquer l'existence de grands glaciers de ce côté; on n'en distinguait cependant qu'un très-petit nombre.

Puisqu'il n'y avait pas moyen de pénétrer dans la baie *Ardencaple*, nous voulûmes du moins, au retour, explorer l'île *Kühn* et en dresser le plan géographique. Toute sa côte orientale, avec sa bordure de montagnes, offre le même caractère géologique que la presqu'île de *Hochstetter*. On peut donc considérer ces deux terres comme une seule et même formation, dont l'unité se trouve rompue à l'œil par la dépression que

1. Cela s'appelle, en allemand, *Aussingen*.

1. Sorte de lapins des pays septentrionaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme la baie *Ardencaple*. Une hauteur de onze cent trente et un mètres, que nous appelâmes la *Muraille Noire*, nous parut le point le plus favorable à notre travail de cartographie. Nous en fîmes l'ascension le 24 mai, un peu après minuit. De la cime, que nous mîmes cinq heures à atteindre, nous découvrîmes un nouveau sund qui semblait relier l'extrémité sud-ouest du *fjord Fligely* avec la baie *Ardencaple*. En dehors de là, les glaces s'étendaient jusqu'à l'extrême horizon, non sans présenter toutefois un certain nombre de passes navigables.

Notre besogne de géographes terminée, nous regagnâmes le campement. Tout près de notre tente, d'une crevasse profonde, remplie de neige, s'écoulait maintenant un ruisseau murmurant. Pour la première fois depuis le mois de septembre, nous eûmes de l'eau sans l'obtenir de la neige fondue; pour la première fois nous pûmes faire à l'aise nos ablutions et nous abreuver tout notre soûl.

Le 25 mai, la température remonta jusqu'à sept dixièmes au-dessus de zéro. La neige fondait à vue d'œil, et pour dormir, pendant le jour, nous avions sous la tente jusqu'à vingt-deux et vingt-trois degrés : aussi couchions-nous sur le sac commun et non plus dedans. Les mouches bourdonnaient aux parois de la tente, et la chaleur était si accablante qu'on se serait cru à Venise, sous les *Plombs*. Les rhumatismes, les maux de reins et autres douleurs se déclarèrent fort sensiblement; car, durant deux mois, sans interruption, nous avions dormi sur la neige, et cette neige dégelait à présent sous nous, par la chaleur de nos corps, et nous pénétrait jusqu'aux os.

Ce même jour nous nous remîmes en chemin pour regagner la *Germania*, le traîneau rempli d'un butin précieux en objets pétrifiés, minéraux, cornes de bœufs musqués, peaux de toute sorte. Le 29, nous avions rejoint nos compagnons, après une absence de vingt et un jours. La glace de notre mouillage présentait des symptômes très-marqués de liquéfaction, qu'accélérèrent encore les pluies des jours ultérieurs; bientôt l'on vit poindre de toutes parts les prémices de la maigre végétation groenlandaise.

VIII

Ours polaires, walrus et rennes. — Débris d'établissements d'Esquimaux aux îles *Sabine* et *Clavering*.

Avant de parler des autres explorations qui nous occupèrent de mai à juillet, nous ferons ici une courte digression sur la chasse et la faune au Groenland.

La chasse y est de deux espèces : il y a la chasse à l'ours polaire et au walrus : celle-là ne va pas sans péril; il y a aussi la chasse au bœuf musqué, au renne, au renard et au lièvre : ici c'est tout plaisir.

L'ours polaire — à tout seigneur tout honneur! — a une robe duveteuse d'un blanc jaunâtre et un museau noir qui tranchent de très-loin sur les plaines de glace. Il pèse de dix à douze quintaux, et surpasse de beaucoup en grosseur les échantillons de sa race qui se trouvent dans nos ménageries et nos jardins zoologiques. Il est vrai que ceux-ci, emmenés jeunes en Europe, y dépérissent, faute de rencontrer des conditions favorables à leur développement. Cet animal, comme puissance et férocité, ne le cède ni au lion ni au tigre, mais la zone glacée où il vit lui refroidit singulièrement le sang, le rend circonspect et plein de défiance.

Sa nourriture de prédilection, c'est le veau marin. Il le guette aux fentes des glaces, sur les blocs flottants où cet animal se chauffe au soleil, et fond sur lui avec l'astuce du tigre, dont il a d'ailleurs l'approche sournoise et silencieuse. Il poursuit également les phoques lorsqu'ils plongent; car c'est un nageur consommé, et il n'y a que le renne qui le surpasse en vélocité. Il grimpe aux parois déchiquetées des rochers, et court sur les aspérités de la glace avec une habileté féline, qu'il doit aux rugosités de la plante de ses pieds, à ses griffes et au pelage de ses pattes.

Il tue sa proie avant de la dévorer, mais il aime à jouer d'abord avec elle. Il se laisse porter jusqu'en Islande sur les glaçons qui suivent le courant polaire. On le voit souvent à plusieurs lieues de la côte. Il nage vers les chaloupes et les navires, jusqu'à ce qu'on le chasse à coups de fusil. Ce grand mangeur de phoques ne dédaigne pas non plus les mets délicats; il est très-friand d'œufs de canard; en quelques heures il en nettoie complétement un îlot.

Somme toute, c'est un compagnon dont la rencontre est scabreuse au milieu de la nuit polaire; son premier mouvement peut être de vous prendre pour un veau marin, et, s'aperçût-il ensuite de son erreur, il est trop tard. Un fusil et de bonnes cartouches, voilà le plus sûr moyen de ne point faire connaissance avec ses dents longues de deux pouces.

Cet animal est pourtant digne de pitié. Son existence n'est qu'une série de peines et de privations, tout cuirassé qu'il est contre le froid par une enveloppe graisseuse de plusieurs pouces. Nous trouvâmes un jour, pour tout potage, dans l'estomac d'un ours polaire, qui, plusieurs mois durant, n'avait point cessé de guetter notre bâtiment, et semblait chargé d'en faire le siége, un morceau de flanelle jeté au rebut par nos tailleurs. Beaucoup de ces animaux tués par nous avaient la panse absolument vide; d'autres n'avaient dîné qu'avec de l'eau ou avec des herbes marines, genre de régal que la faim seule excuse chez les ours. Bref, c'est un triste lot que celui de ces bêtes, forcées d'errer sans relâche à la recherche de leur nourriture, à travers ce monde glacé, engourdi et ténébreux; en proie aux horribles tempêtes de neige que les montagnes seules peuvent impunément affronter; jouet de mille chocs chaotiques parmi cette nature aux éléments de glace qui sans cesse se broient ou s'entassent formidablement; entourées de crevasses perfides, ou bien emportées en pleine mer par un glaçon qui se détache et forme radeau. En vérité, l'ours brun d'Europe mène

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une vie de bénédiction, en comparaison de son cousin polaire.

C'est surtout au printemps que le sort de ce dernier devient misérable. Sa cuirasse de graisse fond alors totalement. Le 1er avril 1870, nous tuâmes, auprès du navire, un ours qui était d'une maigreur inimaginable. Cet animal a-t-il une période de sommeil hivernal? Nous n'avons pu faire d'observations directes à cet égard. Son sommeil d'hiver doit être, en tout cas, fort court et bien agité; car, durant toute cette saison, nous ne cessâmes point d'être visités par cet incommode voisin.

L'odeur du lard qu'on fait cuire l'attire de plusieurs lieues. On le voit venir alors, guettant à la ronde, et le museau en l'air pour flairer le rôti. Les Esquimaux l'attaquent avec succès à coups de pique, manœuvre qui exige beaucoup d'adresse et de sang-froid. Plus d'un de ceux que nous tuâmes portaient des traces visibles de ces combats singuliers. A moins qu'on ne le blesse à la tête, il est rare qu'un coup de feu le mette hors d'état de résister. Il arrive aussi assez souvent que, dans une course à traîneau, la colonne voyageuse, n'ayant ni le temps ni la possibilité de faire la chasse, passe devant un ou plusieurs ours, qui, arrêtés à quelques pas seulement de distance, ne trahissent



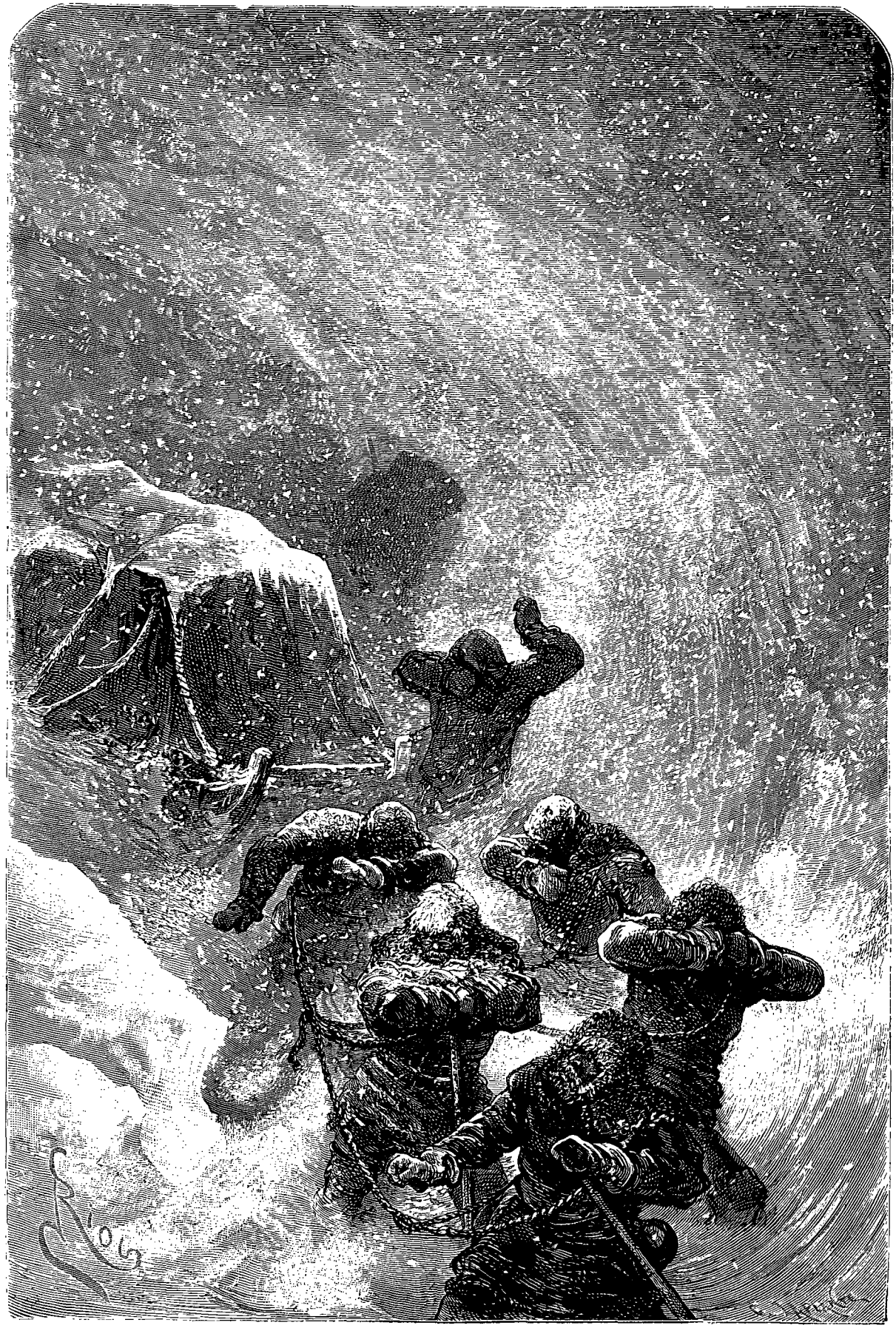
Le lieutenant Payer dessinant un lièvre polaire (voy p. 110). — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

dans leur attitude d'autre sentiment que celui de la curiosité et de la surprise. Parfois encore ils se contentent de faire le tour du traîneau, la tête constamment dirigée de son côté. Il y en eut un qui, un jour, escorta majestueusement par derrière le mécanicien Krauschner, qui s'en revenait au navire avec son traîneau. Ce ne fut qu'aux cris poussés par nous à son arrivée que notre homme, tournant la tête, s'aperçut de l'équivoque société où il se trouvait.

La chair de l'ours polaire, surtout quand l'animal a un certain âge, est généralement inférieure à celle de l'ours brun. Elle est très-filandreuse, coriace, et l'excès de graisse lui donne un goût d'huile plus ou moins prononcé. Nous n'avons pas éprouvé toutefois que cette chair, à part le foie, soit malfaisante. On sait que les Esquimaux qui habitent à l'ouest du détroit de Davis empêchent leurs chiens d'en manger.

L'ours polaire n'attaque guère de nuit les campements. Sa propre circonspection est déjà une sûreté en pareil cas. Une tente lui fait l'effet d'une chose mystérieuse et inexplicable, qui excite sa méfiance en même temps que sa curiosité. Les compagnons de Kane, ayant un jour été mis en alerte par le grognement d'un de ces animaux qui fourrait sa tête par une fente

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tourmente de neige (voy. p. 98). — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la tente, eurent la présence d'esprit d'enflammer vivement une boîte d'allumettes et de la lui mettre sous le nez : la bête fila, en laissant magnanimement l'offense impunie.

Le plus difficile est de soustraire à sa rapacité les réserves de provisions qu'on emporte en voyage. Le meilleur moyen est de les enfermer sous de l'eau et du sable gelés ; cela vaut mieux que les plus lourdes pierres ; la bête y émousse ses griffes. Notez qu'elle dévore presque tout, bougies, tabac, caoutchouc, café en poudre et toile à voiles.

Au printemps, ces carnassiers, les tissus vides de graisse et mourant de faim, avaient fait, en rôdant le long de la côte, la découverte de notre navire ; cela les mit dans un tel émoi qu'ils ne quittèrent plus le voisinage de la baie, et finirent même, soit dit sans exagération, par s'y masser en quelque sorte à l'instar d'un corps d'observation. Aussi, pendant la longue nuit polaire, ne s'aventurait-on point sans fusil à deux pas seulement du navire ; et comme le murmure gémissant des glaces poussées par le flot contre notre marégraphe ou contre la rive ressemblait, à s'y méprendre, à un bruit de pas pesants, on était sans cesse sur le qui-vive. Les assiégeants poussaient même l'audace jusqu'à pénétrer la nuit au cœur de la place, par-dessus les fortifications de neige et de glace : on en eut la preuve par des traces de pieds que l'on retrouva au matin.

Il va de soi que, lorsqu'on rencontre une famille de ces plantigrades, on commence toujours par tuer les vieux ; car une ourse privée de ses petits est une terrible antagoniste. Si elle n'est que blessée, elle pousse, en fuyant, ceux-ci devant elle, ou les couvre de son propre corps. Quant aux jeunes oursons, ils ne se font nul scrupule, une fois que leur mère est morte, d'en dévorer la chair de bon appétit.

Le renard arctique (*Canis lagopus*, L.) est une variété fort intéressante de son espèce. Il est d'une couleur grise ou d'un bleuâtre tirant sur le blanc. Son pelage très-fin constitue un des articles d'importation de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il est notablement plus petit de corps que le lièvre polaire, qui, adulte, pèse d'ordinaire quatre kilogrammes. Sa chair n'est point un morceau de choix. Il ne déploie que très-rarement cet esprit subtil et rusé qu'on vante parmi nous chez maître Renard. Nous prenions ces bêtes au piége, à la manière des Esquimaux. Un jour, une d'elles, que nous croyions morte, fut retirée du piége et posée à terre : au bout de quelque temps, elle fit un bond et partit à toutes jambes. Le renard polaire mange tout ce qu'il trouve, et même, en hiver, des crustacés et autres produits marins que le flot met à sa portée. Pendant l'été, les *lemmings* forment la base de sa nourriture.

Longtemps nous détînmes quelques-uns de ces animaux prisonniers dans la soute au charbon ; ils y étaient devenus tout noirs. Nous en avions emprisonné un autre dans une cage, mais il s'échappa, et son évasion fut tout ce qu'il y a de plus comique. On avait placé la cage près du navire, sur un glaçon dont le dégel amena la chute. Notre captif, qui n'était plus qu'un squelette velu, commença par s'allonger, étendit sa queue touffue à la façon d'un balai, fourra son corps amaigri dans la flaque d'eau, puis se mit à faire des entrechats comme un danseur d'opéra, et, aspirant à pleins poumons la liberté, partit d'un bond de ses quatre pieds à la fois, sans daigner jeter un coup d'œil d'adieu au navire.

Au contraire du renard européen, que l'approche de l'homme effarouche, le renard groenlandais recherche paisiblement et sans défiance la société des humains, où il espère d'ailleurs trouver sa lippée. Il accompagne à distance respectueuse chasseurs et traîneaux, et profite de la nuit pour goûter le premier la qualité du gibier qu'on a serré dans le sac aux provisions. Bref, c'est un parasite, qui s'habitue souvent si bien à son rôle, qu'on a toutes les peines du monde à tenir en bride son effronterie. Il vous regarde en face en poussant son petit aboiement, et ce n'est qu'à contre-cœur et en hésitant qu'il s'éloigne si l'on tire sur lui.

Le renne du Groenland (*Rangifer tarandus*, L., *Var. groenlandicus*) est, au moins comme variété, différent du renne d'Amérique, du renne lapon et de celui du Spitzberg. Il n'a point, comme ces derniers, les cornes creusées aux extrémités, et il les a plus à pic. Il porte haut le cou et la tête. Sa structure est très-élégante et rappelle absolument celle du cerf d'Europe.

Le bœuf musqué (*Ovibos moschatus*, Blainv.) est un bœuf plus petit que le bœuf d'Europe. Il a un air menaçant qui ne répond guère à son humeur inoffensive ; il est noir de couleur, avec de grands poils longs qui retombent en âpre crinière ; la laine qu'il a sur le dos est cependant d'une finesse incomparable. Comme l'indique son nom, sa chair et sa graisse exhalent une odeur de musc plus ou moins forte, selon l'âge de l'animal.

Faut-il ranger le bœuf musqué parmi l'espèce de moutons à longs poils, de la grosseur d'un cheval, avec une queue très-courte et des cornes énormes, qu'on rencontre dans certaines régions au nord du Mexique ? Toujours est-il que les caractères principaux qui le distinguent essentiellement du vrai bœuf, du bison et du buffle, et le rapprochent de l'espèce ovine, sont au nombre de cinq : 1° l'absence absolue de fanon sous la gorge ; 2° l'absence également absolue d'un museau nu (mufle) ; les naseaux ont le bord interne garni de poils courts ; le reste du nez, la portion moyenne de la lèvre supérieure et la plus grande partie de la lèvre inférieure sont, comme le menton, couverts de soies courtes, épaisses, et d'une couleur blanc jaunâtre ; de plus, la lèvre supérieure n'est point fourchue ; 3° la présence de deux mamelles seulement ; 4° le peu de longueur de la queue, qui ne mesure que trois pouces et qui est cachée complétement par les longs poils des hanches ; 5° enfin le manque de symétrie dans les pieds, qui sont arrondis d'un côté et pointus de l'autre. En

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revanche, la durée de la gestation est chez lui, comme chez le vrai bœuf, de neuf mois; la conception a lieu en août, et la bête met bas à la fin de mai.

L'examen détaillé du squelette prouve aussi jusqu'à l'évidence que l'*ovibos* diffère essentiellement du bœuf proprement dit.

Comme le renne, le bœuf musqué est fait pour se nourrir de végétaux, et maigres sont les végétaux du Groenland. Des mousses, des lichens, des renoncules, des saxifrages poussent clair-semés et misérables dans la poussière des roches. Pour toutes forêts, ce sont des bouleaux nains, de quelques pouces de hauteur, dont les troncs quelquefois n'offrent guère plus de force qu'une allumette; ou bien ce sont des broussailles, tout aussi humbles, d'airelles ou de saules, qui rampent littéralement à terre en se ramifiant comme des racines.

On rencontre jusqu'à des altitudes de cinq cents et mille mètres toutes les espèces de la plaine, notamment la fleur de pavot. A deux mille trois cents mètres se trouve aussi une longue mousse fibreuse, qui croît là en compagnie de ces lichens noirs et jaunes qu'on aperçoit également partout, dans nos Alpes d'Europe, comme les derniers représentants du monde végétal.

La chaleur solaire plus considérable qui règne dans l'intérieur rocheux du pays y développe une flore plus variée que celle de la côte. Les places occupées jadis par les Esquimaux, bien que ne présentant qu'une superficie de quelques toises, se reconnaissent de fort loin à une belle couleur de verdure, due aux engrais artificiels. De prairies, il ne semble pas qu'il y en ait nulle part.

Ni les rennes ni les bœufs ne sont des animaux farouches. Les premiers trottent joyeusement à votre rencontre; les autres vous regardent d'un air interdit, et ne se décident que lentement, et comme en rechignant, à s'éloigner de vous. Ces bœufs ont, du reste, le front tellement cuirassé, qu'un jour un de ces animaux, atteint d'un coup de fusil à cet endroit, n'en parut pas dérangé le moins du monde. La balle retomba par terre, aplatie comme une rondelle.

Une autre fois, nous fûmes témoins d'une scène bizarre. Nous vîmes, pendant une halte, une troupe de vingt ou trente rennes qui débouchaient d'un versant de montagne, à extrême portée de fusil. Ces animaux, arrivés sur la plaine de glace, — c'était au mois d'août 1870, — se couchèrent, séduits sans doute par la fraîcheur de l'endroit, et peut-être aussi pour faire comme nous. Quand nous eûmes commencé de reprendre notre voyage, l'avant-garde de la troupe se releva et se remit en chemin. Il advint seulement que l'un des rennes, qui était évidemment le conducteur, s'aperçut avec déplaisir que le gros de la troupe n'avait point vu le départ des autres et continuait de se livrer au repos. Aussitôt il fit signe à ceux-ci de s'arrêter, rebroussa chemin vers les retardataires, et, les frappant un à un avec ses cornes, il n'eut point de répit que tous ne se fussent relevés et remis en route comme une file d'oies vers les pâtis nouveaux.

La chair du renne est bonne, bien qu'un peu mollasse et spongieuse.

Le walrus, lui, est un véritable monstre. Sa longueur est de trois à cinq mètres; il pèse vingt quintaux. C'est une énorme masse de graisse. Sa peau, une vraie cuirasse, a une épaisseur de vingt centimètres. Sa tête est d'une laideur inexprimable. Il a des yeux assez grands et des dents dont la longueur va jusqu'à trente pouces. Elles lui servent à chercher sa nourriture, composée principalement de coquillages, et il s'en aide, ainsi que de ses nageoires pectorales, pour grimper sur les blocs de glace flottants, dont il fait son lit de repos. Sa gueule est environnée, comme celle des félins, de longues barbes de la grandeur d'une aiguille à repriser. Sa voix n'est pas moins diabolique que son aspect. C'est un mélange intermittent de cris, d'aboiements, de rugissements et de soufflements.

La chasse au walrus est fort périlleuse. Cet animal, dans les sauts furieux qu'il fait hors de l'eau, brise des morceaux de glace de six pouces d'épaisseur. Il est donc nécessaire, si on le rencontre près d'un glaçon d'une solidité insuffisante, de changer de place sans cesse et vivement; car le walrus, qui, en sa qualité de mammifère, est obligé toutes les dix minutes de venir respirer à la surface, par des fentes ou des trous qu'il se ménage à cet effet dans la glace, remarque exactement la direction et la distance où sont placés ses ennemis, et s'entend, lorsqu'il émerge de nouveau, à trouver et à faire voler en éclats le glaçon où il les a vus.

Par contre, il n'y a rien de plus innocent, en apparence, qu'une troupe de walrus en train de dormir ou de se chauffer au soleil; seulement, c'est comme la torpille : ne vous avisez pas d'y toucher. Un seul glaçon en porte souvent une vingtaine et plus, pressés les uns contre les autres, la tête posée de côté, à cause de leurs longues défenses, ou sur la masse graisseuse du voisin. Ennuyés de voir briller le soleil pendant des mois entiers et d'entendre le brisement monotone du flot, ils ont coutume de passer ainsi à dormir la plus grande partie de leur existence. Surpris à terre ou sur la glace, le walrus est lourd et gauche, beaucoup moins à craindre que dans la mer.

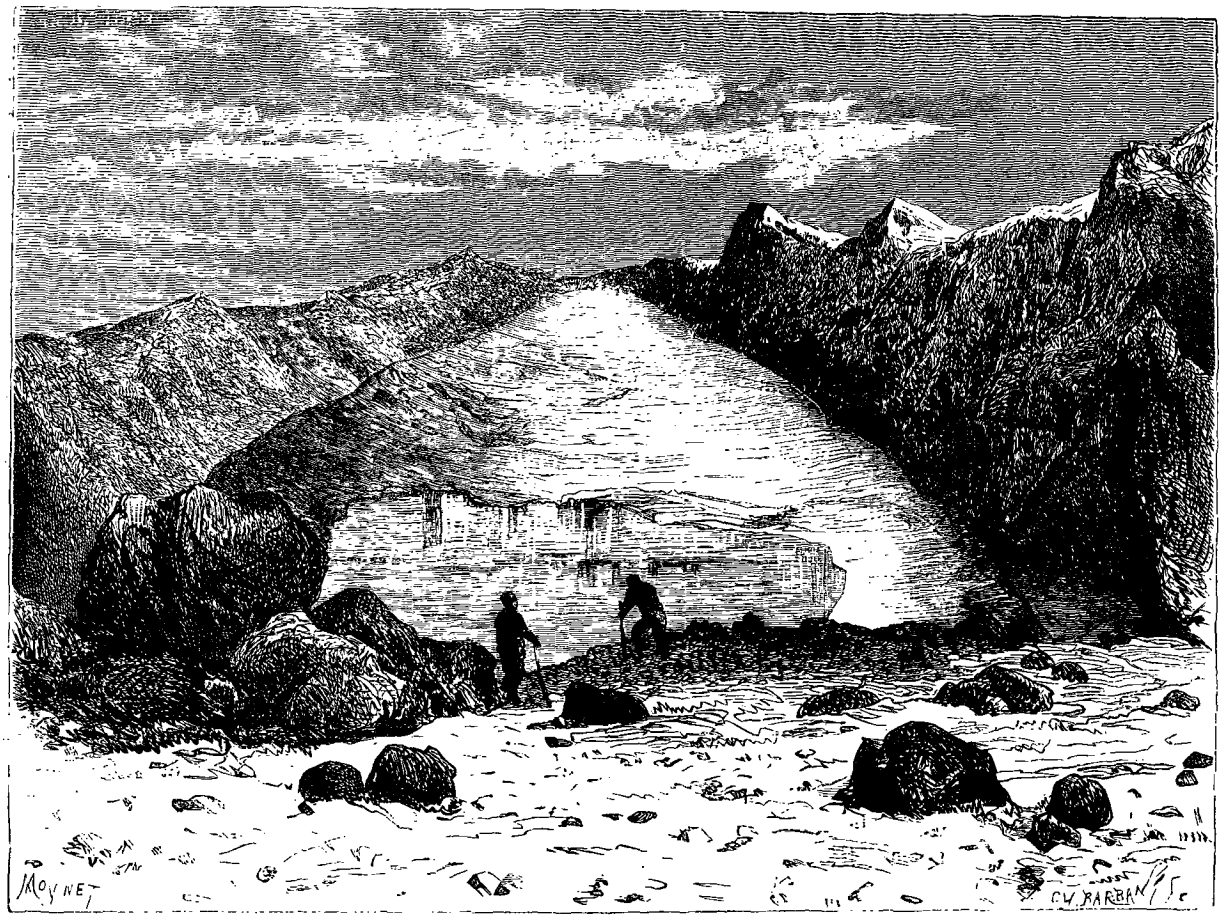
Un de ces monstres aperçoit-il une embarcation, il regarde d'un air étonné hors de l'eau, pousse aussitôt un cri d'alarme, qui est un long aboiement saccadé, puis nage de toute sa vitesse vers la chaloupe. Son appel attire d'autres walrus, éveille même les dormeurs, qu'on a grand soin de ne pas heurter avec le canot, et en peu d'instants la petite embarcation voit à ses trousses une multitude de ces hideux colosses. Il se peut que la curiosité seule les conduise; mais cette curiosité revêt des formes et une expression si peu rassurantes, qu'on fait bien de se tenir prêt à com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

battre, d'autant plus que cinq rameurs, les plus vifs au coup d'aviron, ne parviendraient pas à distancer les assaillants.

Déjà la troupe sinistre n'est plus qu'à quelques pas de la chaloupe. Les premiers coups de feu partent, et la fureur des walrus s'allume. Alors s'engage un combat sauvage : les uns frappent à coups de hache les terribles nageoires pectorales qui menacent de bousculer et de briser l'embarcation; les autres jouent de la lance, assènent des coups de tranchant d'aviron sur les crânes épais et gigantesques de leurs ennemis, ou envoient dans les gueules formidables, qui hurlent toutes grandes ouvertes, des pilules difficiles à digérer.

Un tumulte de cris confus emplit l'air; l'eau écume et tourbillonne; un second ban de monstres émerge soudainement de l'abîme ou s'approche en nageant. D'autres coulent à fond, mortellement atteints, et colorent de leur sang la surface des ondes. Le péril le plus à craindre, c'est que le poids d'un walrus battant le rebord de la chaloupe avec ses défenses ne la fasse chavirer ou ne la détériore très-gravement. L'unique ressource est de tirer dans la gueule de l'assaillant; car la tête, hormis les cavités de l'œil, est invulnérable,



Le glacier du Hünerberg. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

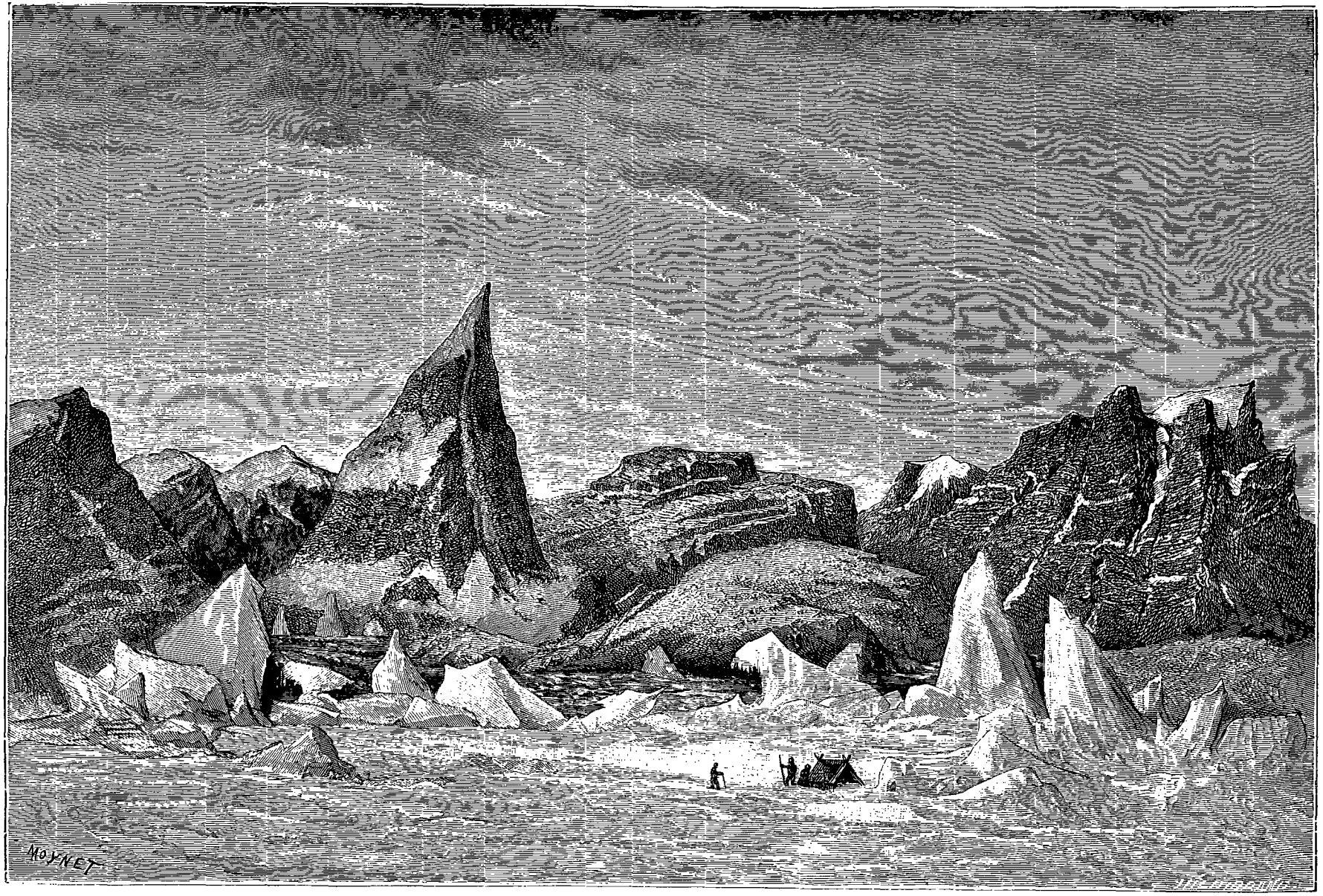
et les blessures qu'on lui fait au corps restent à peu près sans effet.

Il arrive souvent que ces bêtes, prises d'une sorte de panique, abandonnent le combat et plongent tout à coup; elles reparaissent à quelque distance, tournent en arrière leurs têtes hideuses, et se remettent à emplir l'air de leurs épouvantables hurlements.

Le veau marin, dont la longueur varie de un à deux mètres, est, en revanche, un animal absolument inoffensif. Il est très-circonspect, très-défiant; pour un rien il plonge, tout en conservant un instant, par curiosité, sa tête grotesque hors de l'eau. Ces bêtes vivent en troupeaux; on en voit souvent plusieurs centaines sur un même glaçon. Pour dormir ou se chauffer au soleil, elles placent des vedettes, qu'il faut commencer par tuer, moyennant quoi on se rend ordinairement maître de tout le troupeau. Il y a plusieurs façons de chasser les veaux marins; la meilleure est de les assommer à coups de massue. Leur crâne est peu résistant.

Les veaux marins et les walrus sont utilisés par les Esquimaux à toutes sortes d'usages; ils taillent des lanières dans leur peau, s'en confectionnent des habits, en revêtent leurs chaloupes, en garnissent le sol et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Terre du Roi-Guillaume. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parois de leurs huttes de neige. Avec leurs os, ils font des outils, des traîneaux, des armes; leur graisse leur sert de combustible, et ils se nourrissent de leur viande.

Tout à l'opposé du lièvre d'Europe, qui a toujours le pied levé et l'oreille dressée craintivement, le lièvre groenlandais (*Lepus glacialis*) demeure en quelque sorte cloué dans son trou de rochers, si près de lui que passe le chasseur. Souvent on aperçoit au revers des montagnes un certain nombre de points blancs que leur immobilité fait prendre pour des petits tas de neige: ce sont des lièvres polaires. Ils sont de la taille des nôtres, mais leur chair est moins savoureuse et rappelle celle des lièvres alpins. Le sens de l'ouïe, et plus encore celui de la vue, paraissent très-faibles chez eux: il arrive parfois qu'on marche, pour ainsi dire, sur ces animaux, ou que, inquiétés par des coups de fusil et des bruits de pas, ils se dressent, se mettent à tourner, ou bien, une demi-heure durant, demeurent debout sur leurs pattes. Un jour, le lieutenant Payer surprit de tout près un lièvre blanc, qui, effrayé par des coups de fusil répétés, s'était borné chaque fois à se sauver quelque pas plus loin. Il mangeait tranquillement de la mousse. Payer tira son album à croquis et se mit à dessiner la bête, et, qui plus est, à la dessiner dans toutes les diverses postures que firent prendre à la pauvre créature inquiète le bruit des rires et de la conversation qu'elle entendait.

D'autres excursions à traîneau furent faites du mois d'avril au mois de juillet 1870, dans le voisinage de notre havre. L'une d'elles eut pour but de jalonner trigonométriquement le *Hühnerberg*, montagne située sur la côte, à l'ouest du détroit de *Clavering*. Avant d'opérer l'ascension, nous commençâmes par visiter un glacier qui se trouve dans une de ces vallées encaissées que présentent en quantité les îles du *Pendule*. L'eau qui s'écoule l'été de ce glacier prend son chemin vers la mer par des canaux souterrains. Nous trouvâmes la base du glacier couverte de neige; au nord, on voyait les restes d'une avalanche tombée depuis peu. Nous fîmes halte le long d'une des moraines méridionales. La surface du glacier ne paraissait point offrir de crevasses; cependant certains craquements qui se succédaient de minute en minute nous prouvèrent que le glacier, même en cette saison, n'était point sans mouvement. La partie inférieure était tellement distancée par la partie supérieure, qu'on était forcé d'en conclure que les couches de cette dernière se mouvaient plus rapidement que celles de dessous. Il semblait aussi que la chute d'un certain nombre de grands blocs de glace était toute récente; d'autres pendaient d'un air si menaçant, que nous n'osâmes point nous en approcher. En un endroit, la glace était entremêlée d'une couche caillouteuse de quinze centimètres d'épaisseur. L'observation donna, pour la hauteur du bord inférieur du glacier, une évaluation de cent seize mètres au-dessus du niveau de la mer. Pendant que nous nous livrions à cette étude, le docteur Pansch dessina le *Kronenberg*, qui était situé vis-à-vis de nous, dans l'île *Sabine*.

Le lendemain, nous fîmes l'ascension du *Hühnerberg;* elle dura une heure trois quarts. Nous vîmes que la partie de mer libre la plus voisine était au moins à huit lieues marines de nous; jusqu'aux glaces flottantes les plus proches, il y avait dix-huit lieues, et cependant nous entendions les craquements et les poussées des masses de glace sur la haute mer.

Le retour au navire fut très-gravement contrarié par une terrible tempête de neige. Dès le début de la marche, nous faillîmes, le traîneau et nous, être engloutis par la tourmente. Dieu sait comment nous fîmes pour ne nous point perdre à la traversée du détroit! Nous arrivâmes néanmoins à huit heures du soir, après avoir mis plus de six heures, en luttant désespérément contre le vent, pour parcourir sept lieues.

Le journal de la *Germania* se continue par la relation de diverses autres explorations entreprises dans le cours du printemps à l'île *Shannon*, à l'île *Clavering*, à la côte de *Hochstetter*, au *fjord Fligely*, etc. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de cette série de marches et de campements, qui tous avaient pour but des travaux de triangulation et de mesurage sur différents points du pays. Il suffira de consacrer une mention particulière à certaines découvertes intéressant l'histoire générale de la civilisation à tous ses degrés.

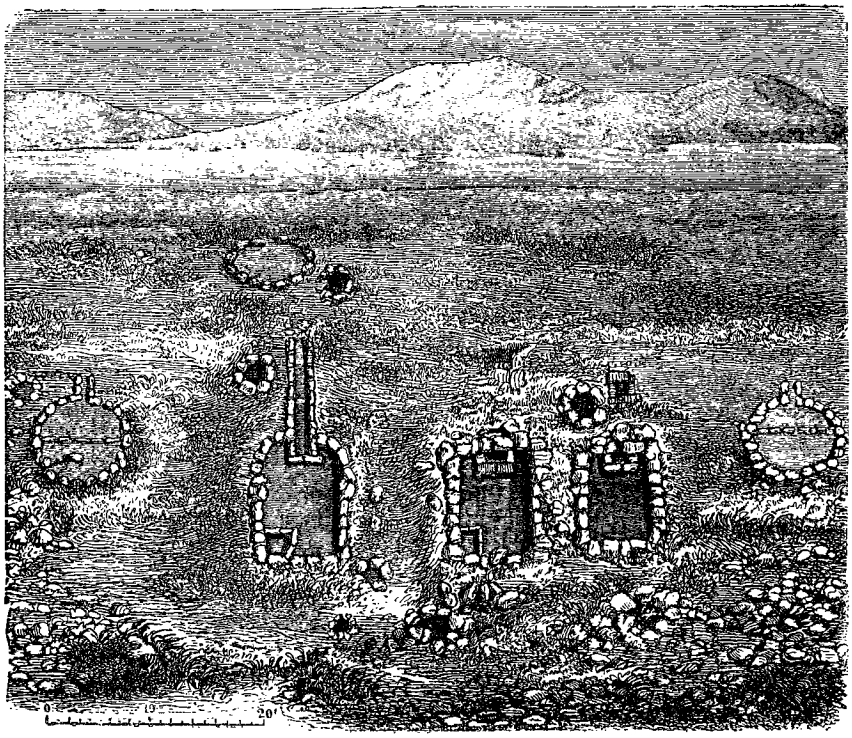
Un point scientifique important, dit le docteur Pansch, un des membres de l'expédition dont nous analysons les vicissitudes et les résultats, c'est de saisir et d'étudier l'homme des régions polaires dans son existence, son degré de culture, ses usages et ses mœurs. En ces latitudes extrêmes, les conditions essentielles de la vie, la lumière et la chaleur, se trouvent réduites à leur minimum, ou manquent complétement durant de longs mois. Le sol, dans la courte période estivale, produit à peine de quoi nourrir l'être humain; il ne fournit point de bois pour se chauffer ni pour fabriquer des ustensiles et des outils; les métaux même qu'on puisse façonner y font défaut. Aussi, aujourd'hui encore, les habitants de ces climats en sont-ils restés à cet état primitif de développement qu'on appelle l'âge de pierre.

Nous étions naturellement fort curieux de quelque rencontre avec les indigènes du Groenland oriental. Par malheur, nous n'avions pu nous préparer, notamment au point de vue de la langue, par aucune étude préliminaire; nous n'avions pratiqué ni la *Grammaire de Kleinschmidt*, ni le guide des expéditions arctiques publié par l'Amirauté anglaise sous le titre de *Vocabulaire des Esquimaux*. Nous en étions donc réduits, le cas échéant, à recourir au langage des gestes, dont l'éloquence pouvait, à vrai dire, être à propos renforcée par une abondante collection de présents, en couteaux, limes, mouchoirs, perles, miroirs, etc..., que nous avions prise avec nous. Pour parer à toutes les éventualités, nous n'avions pas tiré, en abordant sur la côte, les salves de joie usitées en pareil cas; ces démonstrations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

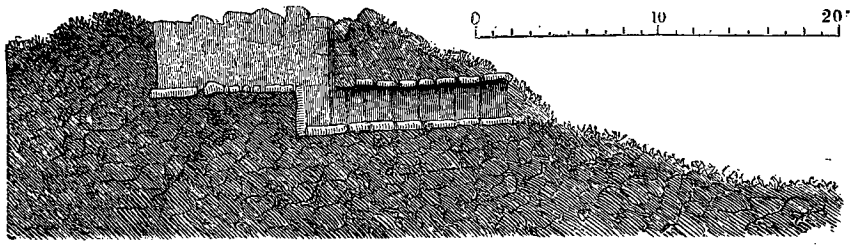
auraient pu effaroucher les Esquimaux qui se seraient trouvés dans le voisinage; car ces peuples, on l'a éprouvé, sont fort craintifs. Or il paraissait très-désirable, non-seulement pour l'étude que l'on voulait faire des mœurs de cette race étrange, mais encore pour le bon succès de l'expédition, de nouer avec eux des relations amicales. Que seraient devenus, en effet, les compagnons de Kane, sans l'assistance cordiale qu'ils trouvèrent chez les Esquimaux?

La relation de Clavering, fort incomplète, ne nous fournissait que peu ou point de renseignements sur les traces des Esquimaux aux îles du *Pendule*. Nous savions en revanche que ce voyageur, en l'année 1823, était entré en rapports, à douze lieues plus au sud,



Restes de huttes d'Esquimaux. — Gravure tirée de l'édition allemande.

avec une douzaine d'indigènes qui avaient là un établissement. Nous savions aussi que Scoresby, en 1822, avait rencontré, quelques degrés plus bas, dans l'île *Traill* et sur la *Terre de Jameson*, des vestiges récents d'une population sédentaire, sans voir toutefois aucun indigène. Nous savions enfin qu'en 1829 Graah avait découvert, depuis le cap *Farewell* jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude nord, une population vi-



Restes de huttes d'Esquimaux (coupe). — Gravure tirée de l'édition allemande.

vace et, sur quelques points, assez dense. Il ne nous paraissait donc point impossible que des Esquimaux eussent fait un séjour plus ou moins prolongé sur la partie de la côte orientale que nous avions à explorer. Notre premier mouvement, en approchant de celle-ci, avait été de braquer des regards attentifs sur l'horizon, pour tâcher d'apercevoir quelque part soit une tente, soit un point sombre en mouvement. Vaine recherche : rien ne rompait la monotonie de la région morne et déserte que nous avions sous les yeux.

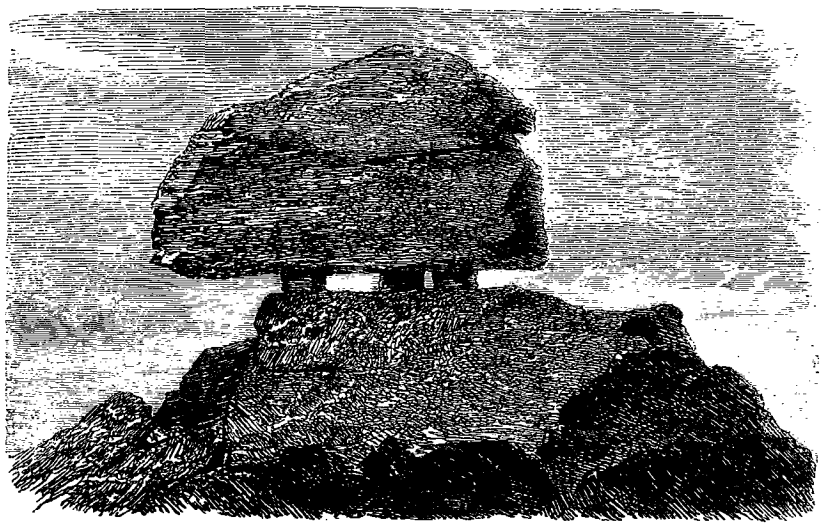
Cependant, dès sa première visite dans l'île *Sabine*, le capitaine Koldewey découvrit, tout près du rivage, des huttes d'Esquimaux, et rapporta même à bord un fragment de mâchoire humaine enveloppée d'une pousse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de lichens. Le même jour, on trouva des traces d'un établissement d'indigènes sur la presqu'île qui fut appelée plus tard *presqu'île des Observatoires*.

Un peu plus loin, au sud-ouest, nous rencontrâmes une longue file de tombeaux, entassements de pierres visiblement dus à des mains d'hommes, et quatre huttes en terre assez bien conservées dans leurs parties principales. Ces huttes, qui font à distance l'effet de petits cratères couronnés d'une bordure de cailloux, sont des trous carrés, pratiqués à demi dans la terre; ceux-ci n'avaient plus de toits.

Leur longueur varie de trois mètres à trois mètres et demi; ils sont larges de deux mètres et hauts d'un mètre environ. Les murs sont très-habilement faits de pierres rapportées, d'une grosseur moyenne, et les interstices, où des plantes herbacées avaient poussé à merveille, étaient sans doute primitivement remplis avec de la mousse et de la terre gazonnée. Nous remarquâmes de place en place de petites niches dans la face interne des murs; dans un des coins de l'excavation il s'en trouvait une plus grande, qui servait de foyer. Des restants de chevilles en bois étaient encore fichés entre les pierres : on y suspendait sans doute les ustensiles de ménage. Le sol des huttes, qui paraissait formé de terre et de cailloux, était couvert d'une couche d'herbes, de laîches, de mousses et d'autres herbes, qui composaient une sorte de feutre épais et bien agglutiné. Du côté qui regarde le sud, c'est-à-dire à l'abri des vents les plus violents, se trouvait dans le sol une ouverture carrée, munie d'un revêtement de cailloux plats, et pouvant avoir un mètre et demi de dimension. Ce trou, profond d'environ trois



Bloc de basalte sur la cime du *Kronenberg* (île *Sabine*). — Gravure tirée de l'édition allemande.

quarts de mètre, donnait accès dans un couloir horizontal, de trois mètres de long, pratiqué au-dessous du niveau du sol de la hutte, et qui était le seul passage pour entrer dans l'habitation et pour en sortir, quand celle-ci avait sa toiture. Les parois de ce tunnel étaient revêtues de pierres assorties et la couverture en était formée d'une terre épaisse et d'un solide gazonnement.

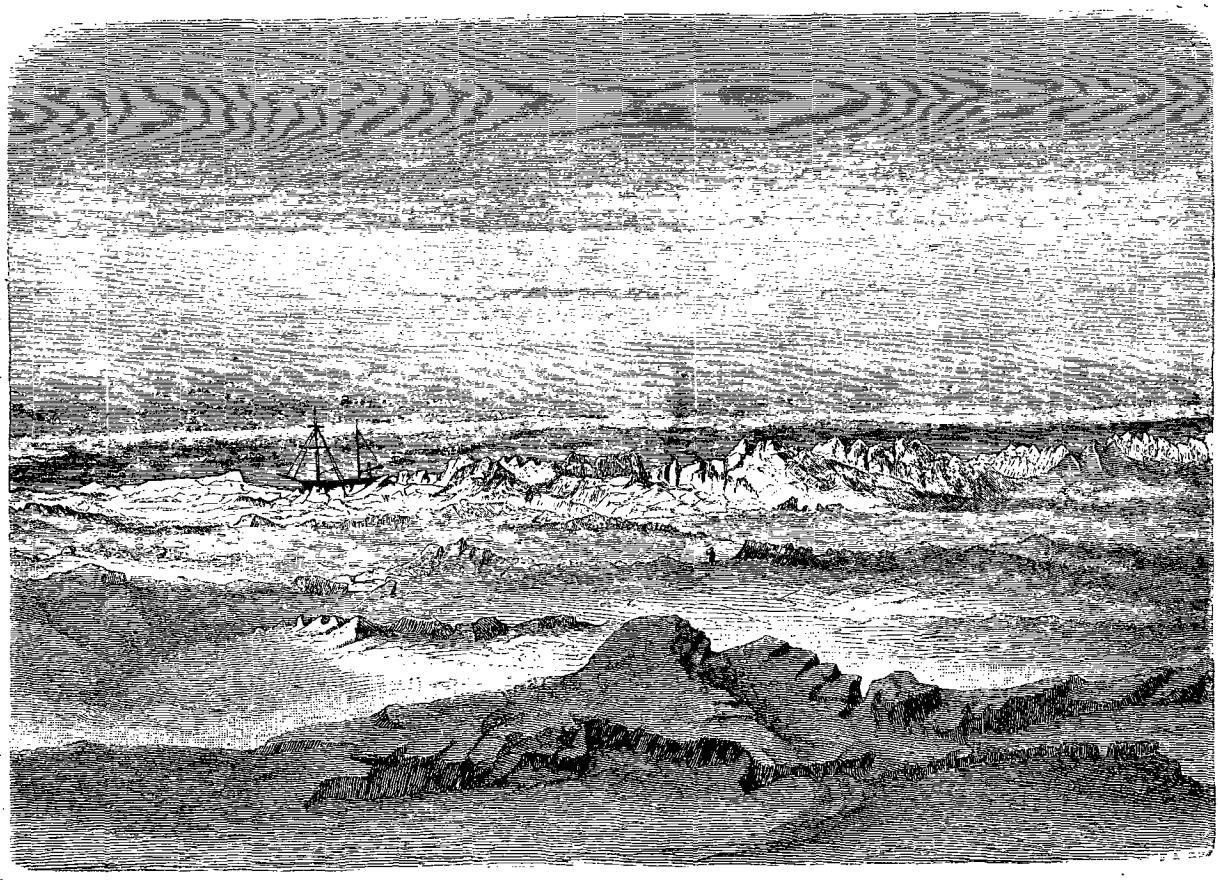
Il y avait en outre, aux environs des habitations, une quantité de petites fosses ou d'excavations peu profondes, d'un demi-mètre ou d'un mètre de diamètre, aux parois également consolidées avec des cailloux. Quelques-uns de ces trous étaient hermétiquement clos à l'aide de lourdes pierres. C'étaient probablement des espèces de garde-manger, où l'on mettait le lard, la viande, et toutes les provisions qu'on voulait soustraire à la rapacité des renards. On y voyait encore des os de divers animaux (ours, walrus, veau marin, renne). De tous les côtés, à la ronde, sur la nappe de gazon, gisaient de même des tas d'os blanchis, reluisant au loin, reliefs des festins de l'Esquimau.

En fouillant les huttes, nous y trouvâmes une quantité d'os d'animaux en partie encore revêtus de graisse et de muscles, et nous vîmes de plus des traces de travail humain. C'étaient des fragments d'os, des cornes de renne, des dents de walrus, qu'on avait coupés au moyen d'une série de trous percés à côté les uns des autres : opération sûre et rapide entre toutes pour suppléer au défaut de scie.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Germania* à l'île *Shannon*. — Gravure tirée de l'édition allemande.

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA AU PÔLE NORD.

1869-1870. — TRADUCTION INÉDITE[1].

IX

Suite du journal de la *Germania*. — Restes d'établissements d'Esquimaux sur la côte orientale du Groenland. — Nouvelle et dernière tentative pour percer au nord (juillet 1870).

Qu'on se figure toute une famille d'Esquimaux, de cinq à dix individus en moyenne, confinée durant sept longs mois d'hiver dans ce réduit souterrain; qu'on se représente tout ce monde affublé de fourrures épaisses, mangeant, dormant et travaillant dans cet unique trou, qui était à la fois la cuisine, la salle à manger, l'atelier, le dortoir commun; qu'on songe que la seule ouverture par où l'air pût pénétrer et se renouveler, c'était l'étroit tunnel d'entrée et de sortie mentionné plus haut; et l'on aura une idée de l'atmosphère qui devait régner dans ce milieu, rendu encore plus fétide par l'odeur d'huile de poisson d'une lampe sans cesse allumée. Ajoutez à cela le calorique naturel que dégagent tant de corps humains entassés ensemble, et vous comprendrez que la température, dans cette taupinière, se maintenait sans peine à un degré fort élevé.

Nous explorâmes ensuite les tombeaux. Ils étaient à une trentaine de pas du rivage et élevés de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Bâtis pour la plupart à la surface du sol, au lieu d'y être à demi enfoncés comme les huttes, ils présentaient des cavités d'environ un mètre et demi de long sur soixante-cinq centimètres de large et un demi-mètre de hauteur. En fouillant ces cavités, nous y découvrîmes les restes

1. Suite et fin. — Voy. p. 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un squelette humain, qui commençait à tomber en poussière. Il y manquait les petits os des pieds et des mains et aussi le crâne.

Outre ces tombeaux, nous trouvâmes, à peu de distance des huttes d'hivernage, des enceintes de tentes d'Esquimaux. Elles étaient figurées par des rangées à peu près circulaires de pierres brutes, formant une circonférence d'environ trois mètres de diamètre. Le cercle présentait une ouverture du côté de la mer, et le plus souvent une rangée de pierres transversales le partageait en deux moitiés, l'une antérieure, l'autre postérieure. Il y avait sur la *pointe du Cairn* une quantité d'enceintes de ce genre, environnées d'un magnifique tapis de verdure fleurie, qui était, comme l'espace gazonné touchant aux huttes, jonché de nombreux ossements blanchis d'animaux polaires.

La destination de ces enceintes de pierres n'est pas malaisée à deviner. Elles avaient servi à maintenir et à consolider le bord des tentes jadis dressées en ces lieux par les Esquimaux. Ces tentes retirées, les cailloux d'assujettissement étaient demeurés à la place où on les avait mis.

L'habitation d'été de l'Esquimau est, en effet, une simple tente établie au moyen de piquets sur lesquels on étend une double couverture de peaux de veau marin et de renne, rendue imperméable par un enduit de graisse. Chaque chef de famille en a une pour lui et les siens.

Nous trouvâmes aussi quelques huttes, mais point de tombeaux, au cap *Desbrowe*, dans l'île du *Petit-Pendule*.

Quant à l'île *Shannon*, elle présentait une quantité incroyable de ces trous à provisions dont nous avons ci-dessus parlé. On eût dit que tous les Esquimaux de la région avaient eu là leur marché principal et leur entrepôt. Les enceintes de tentes s'y montraient aussi par centaines. Il y en avait dont les pierres semblaient avoir été posées de la veille ; d'autres, au contraire, étaient si anciennes qu'on avait quelque peine à reconnaître dans leur agencement, plein de lacunes et d'irrégularités, l'intervention de la main humaine.

Il restait également dans l'île *Shannon* un certain nombre de tombeaux. Dans deux de ces cavités funéraires nous fîmes la trouvaille d'un crâne humain.

L'important pour nous était de rechercher l'endroit où Clavering, quarante-six ans plus tôt, avait rencontré des indigènes vivants. Voici comment il raconte lui-même son entrevue avec eux :

« .... Toute la journée, hommes, femmes et enfants vinrent à notre tente, pour nous offrir de gros morceaux de lard ou de viande de veau marin et de walrus, qu'ils lacéraient de la manière la plus dégoûtante avec leurs mains et leurs dents. Nous leur donnâmes en échange du biscuit et de la salaison ; ils crachèrent celle-ci, aussitôt après l'avoir goûtée. Ils furent très-intrigués en voyant que je faisais laver un de leurs enfants. Ils étaient, en effet, tellement couverts de saleté et de graisse, qu'il était impossible de voir, sans un grattage préalable, la couleur véritable de leur peau. Elle était d'un brun luisant et cuivrée. Ils avaient les cheveux noirs, le visage rond, les mains et les pieds très-charnus et tuméfiés. L'expression de leur physionomie était singulièrement hébétée et insignifiante ; il est vrai que leur air de stupidité naturel devait être encore renforcé par la surprise où les plongeait tout ce qu'ils voyaient. Leur habillement était de peau de veau marin, le poil tourné en dedans.

« Nous passâmes les deux journées suivantes avec ces indigènes, qui étaient au nombre de douze, femmes et enfants compris. Ils nous accueillaient fort bien, mais tous nos efforts pour nous faire comprendre demeuraient absolument infructueux....

« Un de nos hommes tira devant eux sur un veau marin. Leur étonnement alors ne connut plus de bornes. C'était la première fois qu'ils entendaient la détonation d'une arme à feu. Comme ils regardaient dans la direction où l'on avait tué l'animal, qui flottait sur l'eau, un d'eux fut prié d'aller le chercher dans son canot. Avant de l'apporter à terre, il le tourna et le retourna dans tous les sens, jusqu'à ce qu'il eût remarqué la place où la balle avait pénétré. Il fourra alors son doigt dans le trou, et poussant un cri de surprise indéfinissable, il se mit à danser et à gambader de la manière la plus grotesque. Après quoi, ayant été invité à écorcher l'animal, il s'en acquitta avec habileté.

« Pour donner à ces hommes d'autres preuves de notre adresse, on tira quelques coups de fusil dans une cible, mais sans permettre aux Esquimaux de nous voir charger. Ensuite on leur mit en main un pistolet, et l'un d'eux fit feu dans l'eau. Seulement le repoussement de l'arme lui fit une telle peur qu'il se sauva incontinent dans sa tente. Le lendemain nous trouvâmes que tous nos Esquimaux avaient disparu, laissant là leur tente et tout leur attirail. Cette fuite était due, sans nul doute, à l'épouvante que nos expériences de tir leur avaient causée. »

Tel est le récit de Clavering. Comme il devait s'écouler quelques jours encore avant que nous pussions reprendre avec la *Germania* notre course vers le nord, nous résolûmes de profiter de ce répit pour nous mettre à la recherche du point où avait eu lieu la susdite entrevue du navigateur et des indigènes. A l'époque où nous étions arrivés (mi-juillet), la mer se montrait parfaitement navigable jusqu'à la baie *Gael Hamkes*, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité méridionale de l'île *Clavering*, et il y avait tout lieu de penser qu'on pourrait pénétrer avec une chaloupe, tour à tour à la rame et à la voile, dans la baie elle-même. En conséquence, l'après-midi du 14 juillet, la grande chaloupe, munie de tous les objets nécessaires au voyage, emporta dans la direction du sud le capitaine Koldewey, le docteur, le lieutenant Payer, M. Tramnitz, Peter Iversen, Théodore Klentzer et Georges Herzberg. La température qui était, au départ, d'un degré un quart au-dessus de zéro, monta bientôt jusqu'à près de quatre degrés. Des mouettes voletaient çà et là. Jusqu'à la *baie*

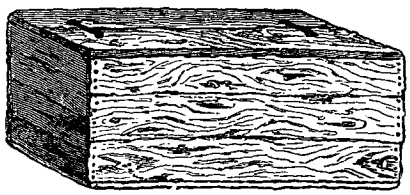
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plate, sur laquelle s'ouvre la *Vallée de la reine Augusta*, la route se fit sans encombre; à partir de là, les glaçons flottants se multiplièrent, sans entraver toutefois nos mouvements.

Le 15, à midi, par un beau soleil, nous abordâmes au cap *Borlase Varren*, dans une petite crique de rochers toute voisine de notre campement de l'automne précédent. Après une courte halte, nous nous rembarquâmes pour cingler à l'ouest, vers l'*île Clavering*, dont nous apercevions les hautes crêtes escarpées. Les glaces, dans cette direction, étaient beaucoup plus considérables. A plusieurs reprises, nous dûmes dévier de notre route, et nous frayer un passage à coups de croc et d'aviron. Vers le milieu de la baie, l'encombrement allait en augmentant : les glaçons devenaient souvent de petits icebergs aux formes les plus bizarres, produits visibles de glaciers.

Nous finîmes néanmoins par atteindre, à onze heures du soir, le *cap Mary*, qui est le point le plus oriental de l'*île Clavering*. Chemin faisant, nous avions pu jeter un coup d'œil sur l'entrée du fameux *fjord Tyrolien;* il n'y avait plus trace de glace de ce côté.

Après un souper substantiel, nous nous mîmes à explorer les environs. Nous ne tardâmes pas à découvrir, sur un terrain mollement incliné et couvert d'une florissante végétation, quelques huttes d'Esquimaux fort anciennes. Elles étaient presque méconnaissables, et complétement envahies par des pousses de mouron, de laîche et de saxifrage. Les alentours présentaient une telle verdure, qu'on se serait cru dans un parc. Il y avait là un petit ruisseau, dont les rives fournirent à nos botanistes toute une ample provision de fleurs magnifiques.



Coffre d'Esquimaux. — Gravure tirée de l'édition allemande.

En examinant la mer au sud de l'*île Clavering*, nous vîmes qu'elle était entièrement obstruée par les glaces. Celles-ci paraissaient former une masse continue jusqu'à l'*île Jackson*. Il fallait évidemment renoncer à pousser plus loin avec la chaloupe, et nous résigner à poursuivre à pied notre voyage autour de l'île.

Nous côtoyâmes donc la rive, sautant de roche en roche, ou nous détournant, au besoin, pour chercher, à quelque distance, un sentier plus praticable. Le paysage, d'abord nu et stérile, prit bientôt un aspect des plus riants et des plus fleuris. Une quantité infinie de polémoines croissaient parmi les cailloux ou dans les fentes des rochers. Leurs feuilles robustes et pennées avaient plus d'un demi-pied de long; leurs fleurs, vigoureusement nouées à la plante et tassées les unes sur les autres, étaient du plus beau bleu d'azur. A la vue de cette végétation luxuriante, qui embaumait l'air d'un parfum pénétrant, on se serait cru, avec un peu de bonne volonté, dans les chaudes contrées du Midi. Et cependant ces admirables productions étaient bien l'œuvre du soleil arctique.

Nous rencontrâmes, chemin faisant, sur un terrain ondulé, passablement humide et verdoyant, d'assez nombreux vestiges de tentes et plusieurs tombeaux parfaitement intacts. Sans nous attarder à les examiner, nous filâmes outre, car le temps se gâtait à vue d'œil. A peine en effet avions-nous commencé d'apercevoir vers le sud l'entrée du *Loch-Fine* et l'île *Jordanhill*, que des nuages épais nous le dérobèrent, et une pluie fine se mit à tomber. La végétation devenait cependant de plus en plus vivace et pressée. Presque toutes les pentes douces étaient couvertes, jusqu'à plus de trois cent mètres de hauteur, d'une belle verdure, que nous apercevions parfois à la faveur d'une éclaircie, et pendant longtemps nous eûmes le plaisir de cheminer sur de jolies prairies d'une agréable fraîcheur. Ensuite le décor changea. Après les tapis de verdure nous eûmes à franchir des pentes couvertes de neige, puis un large ruisseau, produit mugissant d'un glacier, qui se partageait en une infinité de bras et formait un vaste delta.

Enfin, après de nouvelles péripéties, nous découvrîmes ce que nous cherchions. Ce fut, disons-le, une véritable déception. Quelques huttes vides, envahies par l'herbe et la mousse, voilà de quoi se composait le fameux village d'Esquimaux, rêvé par nous, sur la foi de Clavering. Toute la nature, aux environs, offrait l'image d'une solitude absolue, dont le silence n'était troublé que par le chant de l'ortolan et le cri mélancolique du canard polaire.

Qu'étaient devenus les derniers habitants de ces huttes délaissées? S'ils avaient succombé sur place à la faim ou au froid, on aurait retrouvé leurs squelettes, peut-être même encore vêtus, et tous leurs ustensiles de ménage : trouvaille précieuse, qui aurait pu jeter un grand jour sur la question de l'homme arctique. Mais, à part ces huttes vides, un certain nombre de trous à provisions, et une quantité d'excavations profondément creusées dans le sol, qui semblaient être les derniers indices de constructions plus anciennes, il n'y avait là rien de plus qu'à l'*île Sabine* et au *Petit-Pendule*. Faute de mieux, nous bûmes un bon verre de vin à la mémoire de ces hommes étranges, dont la destinée nous était une si ample matière de conversation, et qui sans doute avaient émigré, avec armes et bagages, vers des régions plus méridionales et plus propices au chasseur.

Cette pieuse formalité accomplie, nous nous hâtâmes de rebrousser chemin, avec le regret de n'avoir pas eu un plus beau temps pour notre excursion. En repassant le grand ruisseau, nous rencontrâmes quelques rennes, qui nous regardèrent curieusement, arrêtés à dix pas de nous tout au plus, et parurent s'amuser beaucoup des enjambées que nous faisions pour franchir le gué. Nous fûmes frappés, de notre côté, de leur magnifique prestance : ils ressemblaient aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

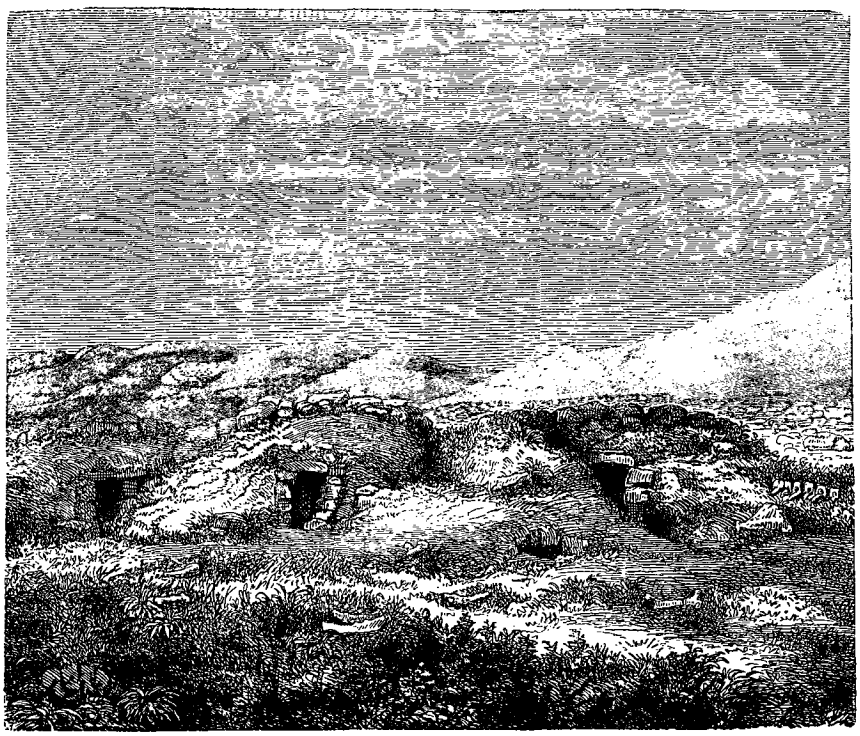
peu aux rennes de nos jardins zoologiques que le noble coursier arabe ressemble au pauvre cheval de fiacre, éreinté à point pour l'équarisseur.

A huit heures du matin, — nous disons du matin par habitude, car, à cette époque de l'année, le soleil, on l'a vu, ne se couchait plus, — nous arrivâmes à notre campement du *cap Mary*. Nos compagnons dormaient d'un profond sommeil; nous les imitâmes, après avoir allumé un bon feu de bois flotté et pris une tasse de café.

A six heures nous nous rembarquions tous dans la chaloupe, et le lendemain, 18 juillet, à sept heures, nous étions, sans autre aventure, de retour à bord de la *Germania*.

Nous en avons fini avec nos travaux scientifiques, à l'*île Sabine* et aux environs. La *Germania*, toute parée, aspire à prendre le large. Autour de nous, la mer présente assez de surface navigable pour qu'on puisse tenter une vigoureuse pointe vers le nord. L'été de 1870, beaucoup plus chaud que le précédent, favorise visiblement nos espérances; la neige, dans les gorges et sur les croupes des montagnes, fond d'une manière remarquable; il en est de même des glaces dans l'intérieur de la baie, et les vieilles et solides banquises du *détroit de Clavering* apparaissent toutes blettes.

Le 22 juillet, à neuf heures du matin, nous quittons, le cœur épanoui, le port d'hivernage où nous venons de passer dix mois, et nous nous dirigeons, à la vapeur, sur l'île du *Petit-Pendule*, où, à onze heures,



Huttes d'Esquimaux abandonnées. — Gravure tirée de l'édition allemande.

nous jetons l'ancre, par un fort brouillard qui nous oblige à demeurer là immobiles pendant près de quarante-huit heures.

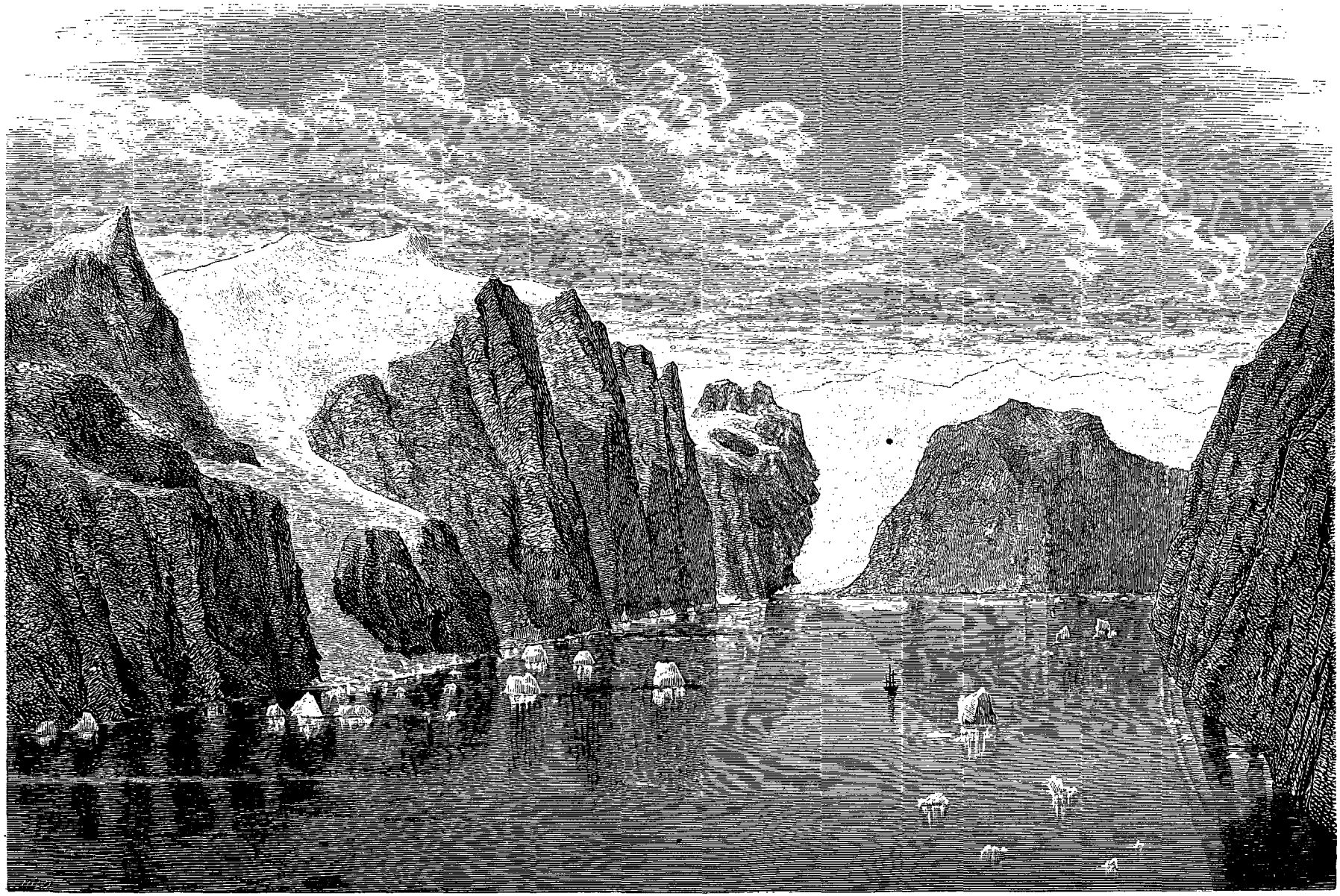
Le thermomètre marquait un peu plus de six degrés au-dessous de zéro.

En reprenant notre route, le 24, nous donnâmes sur une plaine de glace de plusieurs lieues de diamètre, qui faisait corps avec la banquise côtière, à l'ouest des îles du *Pendule*. Après un vain effort pour la percer, nous nous résignâmes à en faire le tour. Encore trouvâmes-nous à l'est de cette plaine une quantité considérable de glaçons au travers desquels nous eûmes grand'peine à passer, à toute vapeur. La *Germania* y subit quelques chocs assez rudes; mais elle se comporta admirablement et nous fit voir que sa coque, dans ce long hivernage en cale sèche, pour ainsi parler, ne s'était nullement endommagée.

Du cap *Philipp Broke* (*île Shannon*), nous vîmes, à l'est des banquises et des plaines de glace qui formaient un ourlet de plusieurs lieues autour de l'île, un chenal qui se dirigeait vers le nord; l'extrême horizon, de ce côté, présentait cette teinte sombre qui indique la présence de l'eau libre.

Il n'en fallut pas davantage pour réveiller en nous l'illusion d un passage possible au pôle nord. Malheureusement nous nous aperçûmes en même temps qu'une légère avarie s'était déclarée dans la chaudière. Cette avarie, à laquelle nous ne pouvions remédier radicalement, pouvait avoir tôt ou tard la fâcheuse conséquence de nous priver du secours de la machine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fjord de l'empereur François-Joseph. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de paralyser en quelque sorte nos mouvements; car la voile seule n'est pas d'une grande efficacité contre les encombrements de glace, et d'ailleurs, pendant l'été, ce sont les calmes plats qui dominent le long de cette côte. Nous continuâmes cependant d'aller, tant bien que mal, à la vapeur, d'abord jusqu'au promontoire le plus oriental de l'île Shannon (*cap Pansch*), puis jusqu'au *cap Börgen*, qui en forme la pointe septentrionale. Nous étions là au 75° 26′ de latitude nord, c'est-à-dire un peu en deçà de la hauteur que la *Germania* avait atteinte l'été précédent. A ce point nous fûmes contraints de nous arrêter. Le chenal dans lequel nous nous étions engagés, après s'être de plus en plus rétréci, était devenu une impasse fermée par des masses de glaces compactes qui se soudaient, à perte de vue, à la banquise du rivage. Nos hommes, du haut du mât, n'aperçurent pas la plus petite trace d'eau libre.

Une faible espérance survivait en nous à cette nouvelle illusion déçue : c'était que quelque vent favorable viendrait disloquer et mettre en mouvement, à point nommé pour notre entreprise, cette infranchissable barrière. Sachant par expérience que la disposition des glaces polaires est sujette à des changements continus, nous jetâmes l'ancre dans une jolie petite anfractuosité de la banquise pour attendre les événements.

Nos savants mirent à profit cette halte forcée pour explorer de nouveau l'*île Shannon*. La végétation y était très-inégalement distribuée. En certains endroits tout à fait secs, elle était singulièrement pauvre et décharnée; ailleurs s'étendaient des étangs aux rives limoneuses, et l'on voyait des ruisseaux courir à travers des prairies de mousse et de verdure. La renoncule et la saxifrage dressaient leurs boutons d'or sur des tiges pleines de séve; la dryade ouvrait ses grandes fleurs blanches; la pédiculaire, l'éryophore au poil laineux, et diverses espèces de crucifères, achevaient de donner au paysage une couleur tout européenne.

En fait de traces d'Esquimaux, nous ne trouvâmes que les restes d'un trou à lard. Un indice qui démontrait d'ailleurs que depuis longtemps l'homme polaire n'habitait plus ces parages, c'était la présence d'une quantité de bois flottés, tout à fait intacts et visiblement échoués de vieille date sur ces côtes.

Cependant la perspective de la mer du côté du nord n'offrait aucun présage encourageant; les glaces continuaient d'étendre à perte de vue leurs masses énormes et compactes, qui ne semblaient guère appelées à céder qu'aux prochaines tempêtes de l'automne. Or, nous savions que ces tempêtes ne devaient faire leur apparition que vers le milieu ou la fin d'août, c'est-à-dire à l'époque marquée pour le terme de notre voyage. Entreprendre un second hivernage, c'eût été aller contre les instructions formelles du comité de Brême, sans se ménager vraisemblablement aucune chance de pouvoir, dans le cours de cette année, pénétrer plus avant vers le nord.

On décida donc à l'unanimité de revenir immédiatement en arrière, pour employer le temps qui restait à de nouvelles explorations de la côte et du pays. Aussitôt dit, aussitôt fait : le 30 juillet, au soir, nous nous retrouvions à notre mouillage de l'*île Sabine*, que nous quittions définitivement le surlendemain.

X

Découverte et reconnaissance du *fjord de l'empereur François-Joseph*. — Ascension du *pic de Payer*.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous dîmes adieu à la petite baie qui nous avait offert un refuge si hospitalier. Chaque quartier de roche de cette côte, qui allait disparaître pour toujours à nos regards, ne nous était-il pas familier, n'avait-il pas reçu la confidence de nos joies et de nos tristesses?

Encore une fois, nous passons sous le *cap Wynn*, puis devant la *baie Plate*, pour traverser la *baie Gael Hamkes*, et ne nous arrêter, malgré les glaces, qu'à l'*île Jackson*. Comme on se sent déjà dans le midi, en comparaison des *îles du Pendule!* Comme on reconnaît, à l'aspect de la végétation, que le soleil embrasse la terre d'une plus chaude étreinte! Ce sont, presque partout, de jolis tapis de verdure où croissent la stellaire à long pied, la renoncule, les touffes d'épilobes fleuris et de campanules. Des papillons diaprés, parmi lesquels nous remarquons un lépidoptère de toute beauté (*Colias Hecla*, Lef.), voltigent allègrement de fleur en fleur. Nos collectionneurs se donnent le plaisir de leur faire la chasse, en manches de chemise.

Les seules traces d'Esquimaux que nous rencontrons, ce sont quelques enceintes de tentes. Ajoutons que, dans un éboulis de roches, sur la côte, un de nous fait une trouvaille fort intéressante. C'est une planche amincie, en forme de carré long, régulièrement travaillée, et percée, au bord, de petits trous. En déplaçant quelques pierres de plus, nous ne tardons pas à découvrir plusieurs planches semblables, et, tout à côté, un crâne humain bien conservé, avec des os de bras et de jambes. Ces ais, ajustés les uns aux autres, dans le sens où ils paraissent s'adapter, nous amènent à restaurer une boîte de vingt-trois centimètres de long sur quinze de large et huit de haut, avec un couvercle, où de petites courroies de cuir tiennent la place de charnières, et avec des clous de bois destinés à maintenir l'adhérence des planchettes. A quoi avait pu servir ce coffre? Nous supposons que c'était quelque objet du culte religieux des Esquimaux, lesquels avaient dû visiter cette île à plusieurs reprises.

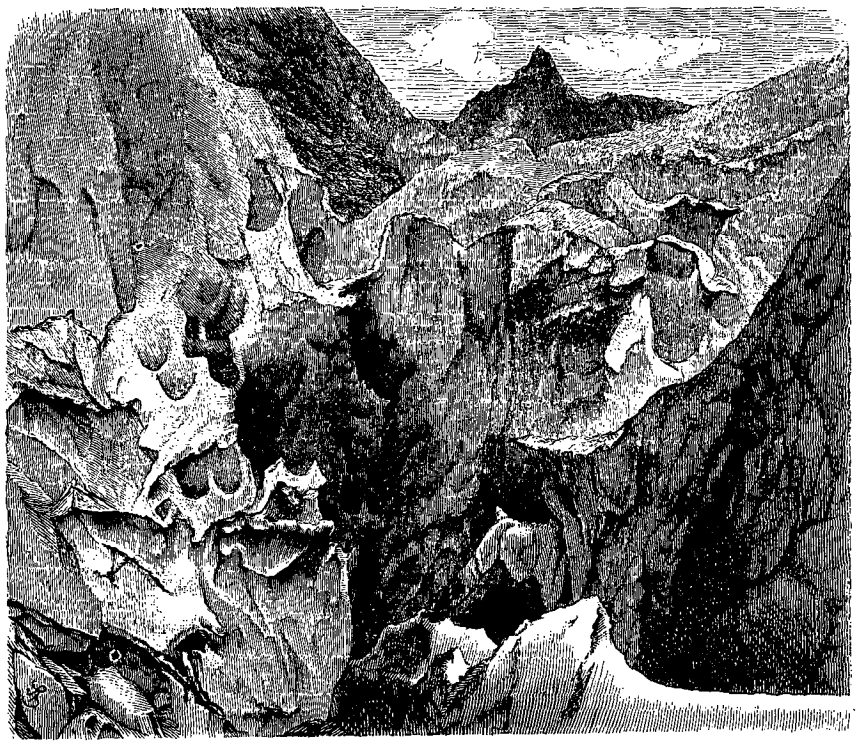
Pendant la nuit, de grands blocs se détachèrent de la banquise côtière et dérivèrent avec rapidité du côté de l'est, si bien que, le 2 août au matin, on voyait un vaste espace d'eau libre dans la direction du sud, jusqu'au *cap Broer Ruys*. Au nord, la *baie Gael Hamkes* apparaissait également libre de glaces.

En conséquence, dès le lendemain, par une température de six à sept degrés au-dessus de zéro, nous re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commençâmes à gouverner vers le sud. Après avoir doublé les hautes cimes abruptes du *cap Broer Ruys*, nous nous trouvâmes de nouveau en présence d'une énorme et solide agglomération de glaces, qui formaient soudure avec la côte et qui investissaient jusqu'à l'*île Bentekoe*. On convint alors, avant de pousser plus bas, d'entreprendre avec la chaloupe une excursion de huit jours du côté de l'ouest, afin de reconnaître de près l'enfoncement qui figure sur la carte de Clavering sous le nom de *baie de Mackensie*. Le temps était magnifique, et le thermomètre marquait, à midi, douze degrés et demi au-dessus de zéro. A voir la riche végétation qui décorait vallées et montagnes, on avait peine à se figurer qu'on fût si près de la rocheuse *île Sabine*. D'innombrables troupes de rennes paissaient dans les prairies, sans compter les bœufs musqués, et, malheureusement aussi pour notre peau, les essaims de moustiques (*Tipula truncorum*, Meig) qui pullulaient dans tous les endroits marécageux.

Après avoir longé la côte sur un espace de huit lieues environ, nous atteignîmes une langue de terre à partir de laquelle la rive décrivait une courbe vers le nord-ouest, et nous vîmes que la baie de Mackensie n'était autre chose qu'une petite inflexion de terrain, où débouchait une vallée plate arrosée par un ruisseau. Nous pénétrâmes jusqu'au fond de cette anse, où nous abordâmes. Là, nous aperçûmes, sur un revers de colline, des restes de huttes d'Esquimaux tout à fait ruinées et qui paraissaient d'ailleurs beaucoup plus anciennes que celles de l'*île Clavering*.



Aspect de glacier. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Après un copieux déjeuner, dont la chair de renne formait la substance, nous montâmes, selon notre habitude, sur une des cimes avoisinantes, afin d'embrasser du regard les environs. Vers le nord, on distinguait l'extrémité du *Loch Fine*, petit fjord découvert et exploré en 1822 par Clavering; au sud-ouest, la vue s'étendait sur le *cap Franklin*, devant lequel se dressaient une quantité d'icebergs très-élevés, dont la présence semblait indiquer en cet endroit l'embouchure d'un grand fjord.

Fort désireux de nous édifier sur ce point, nous nous rembarquâmes dès le lendemain, malgré la pluie et la houle, pour pousser, à la voile d'abord, puis à force de rame, dans cette direction.

Les encombrements de glaces augmentaient sensiblement; mais, en rangeant de près la côte, la chaloupe trouvait toujours un chenal suffisant. A l'approche du *cap Franklin* cependant, les icebergs devinrent plus nombreux. Comme le voisinage ne présentait point de glaciers d'où ces icebergs pussent venir, il était bien évident que nous touchions à l'entrée de quelque grand fjord inconnu. Notre prévision fut bientôt confirmée. A deux lieues en deçà du cap, nous vîmes un énorme barrage de glaces qui s'étendait, sans solution de continuité, d'une rive à l'autre, et formait, en travers du fjord, un vaste rempart en ce moment inexpugnable à un navire. Pour pénétrer plus avant avec la chaloupe, il était de toute nécessité de le remorquer sur les glaces. Avant de nous livrer à cet exercice, aussi pénible qu'ennuyeux, nous crûmes devoir escalader

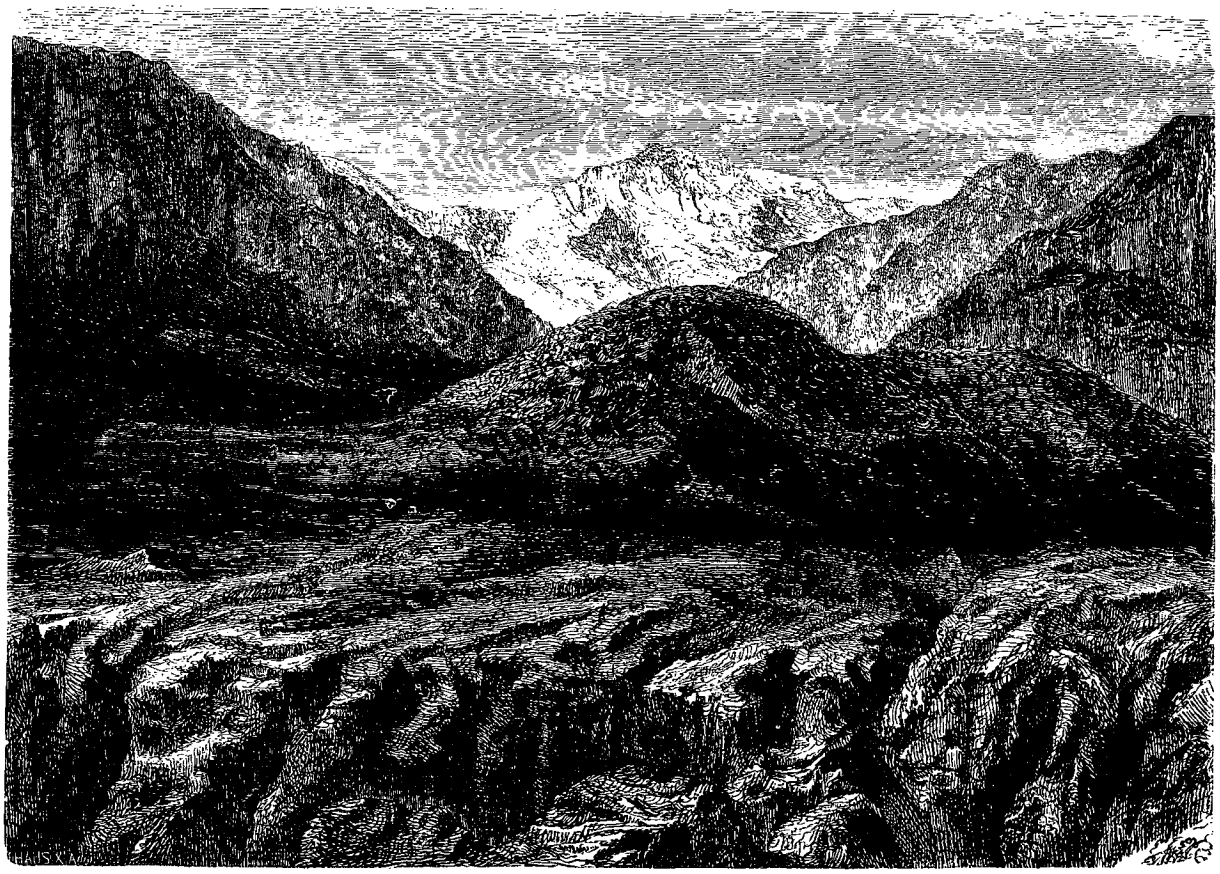
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une des hauteurs de la rive, pour voir quelles chances présentait la suite de l'expédition.

Le spectacle qui se déroula devant nous était le plus extraordinaire et le plus grandiose qu'on pût rêver. Le regard plongeait dans le cœur même du monde groenlandais, et le décor rappelait les sublimités les plus magnifiques des sites alpestres. A nos pieds s'étendait vers l'ouest, à perte de vue, un fjord immense, ou plutôt un bras de mer, divisé en plusieurs ramifications, couvert d'une infinité d'icebergs de trente à soixante mètres de hauteur, et bordé de montagnes abruptes et gigantesques. Malheureusement, l'énorme barrière de glaces qui fermait l'entrée de ce fjord semblait de nature à défier l'effort du plus robuste navire cuirassé; et pourtant c'était avec la *Germania*, et non pas avec une simple embarcation, qu'il convenait de tenter l'exploration de cette grandiose méditerranée.

Fort embarrassés de la situation, nous avions commencé de nous livrer aux douceurs d'un sommeil que nous avions bien gagné par nos récents travaux d'Hercule, quand, tout à coup, nous fûmes réveillés par la voix de Copeland, qui nous criait d'un air de jubilation : « Hourrah! debout tout le monde! la glace est rompue; elle file vers l'est. Vite! à la *Germania*, et en route pour la terre promise! »

Effectivement, la débâcle venait de se déclarer juste

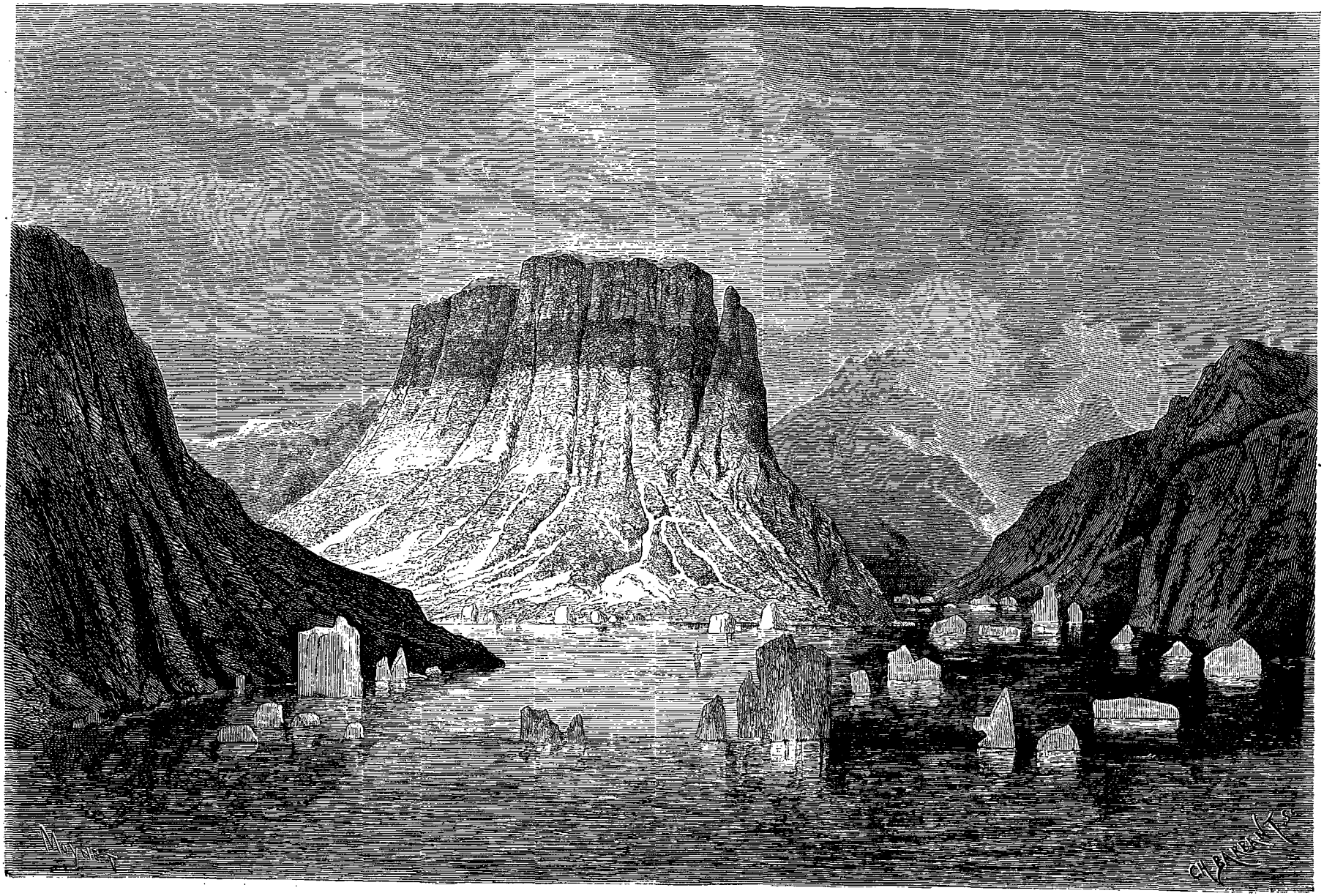


La moraine. — Gravure tirée de l'édition allemande.

à point, et les flots charriaient des myriades de glaçons flottants. Nous avons bientôt fait, malgré les obstacles, de regagner le mouillage du navire sous le *cap Broer Ruys*, et, dès le lendemain au matin, nous nous avancons, à toute vapeur, vers le fjord, objet de notre curiosité. A mesure que nous en approchons, la mer offre un passage de plus en plus libre. Enfin l'embouchure du fjord est franchie, et nous voilà voyageant paisiblement sur ce beau bras de mer azuré, que bordent de puissantes montagnes aux cimes neigeuses et aux dentelures fantastiques.

Après avoir gouverné d'abord le long de la rive septentrionale, nous arrivons à une immense bifurcation, L'un des bras du fjord, le plus large, se dirige vers le nord, pour aboutir à un énorme glacier; l'autre, plus étroit et subdivisé en plusieurs embranchements secondaires, s'infléchit par une sorte de goulet dans la direction du sud. Nous nous engageons dans ce dernier bras, parce qu'il nous semble s'enfoncer plus profondément dans les terres. Quel panorama merveilleux! Quelles cimes sourcilleuses et sauvages, de quinze cents à deux mille cinq cents mètres d'altitude! Que de glaciers aux splendides déchirures, d'où jaillissent les chutes d'eau et les cascades mugissantes!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le château du Diable. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un colosse de rochers, en équilibre sur une base étroite, s'allonge comme une langue de terre, dans les eaux du détroit; cette masse a environ quinze cents mètres de haut; elle présente des couches régulières de stratifications tour à tour jaunâtres, noires, ou plus claires. Les saillies de ses bords, en forme de balcons et de tourelles, lui donnent un certain air de ressemblance avec une forteresse en ruine. Aussi l'appelons-nous le *Château du Diable* (*Teufelsschloss*).

Étonnés des magiques aspects de ce monde inconnu, nous demeurons nuit et jour en contemplation sur le pont. A chaque instant la scène change, et la prunelle n'a point assez de mobilité pour en suivre les variations. Du sein même des flots jaillit parfois un rocher aux pointes les plus singulières. L'excessive transparence de l'air prête à tous les objets un relief surprenant. Ajoutez, comme élément d'émotion, le solennel silence qui plane sur toute cette nature, silence que troublent seuls le bruit cadencé de la machine et le bouillonnement du sillage.

Nous allons, nous allons toujours, et ce voyage fantastique semble n'avoir pas de terme.

Nous avons laissé bien loin, au nord-est, le *Château du Diable*. Une nouvelle bifurcation s'ouvre devant nous : un des deux bras du fjord, de deux lieues de large environ, se dirige vers le sud; l'autre, plus vaste encore, paraît s'étendre à l'infini du côté de l'ouest. Que de surprises nous sont encore réservées! Par malheur, juste à ce moment, le mécanicien nous annonce que la chaudière, surchauffée depuis vingt-quatre heures, refuse son service, et qu'il est nécessaire d'éteindre les feux.

Jeter l'ancre n'était point chose fort aisée. La profondeur du fjord dépassait en cet endroit cinq cents brasses, et l'escarpement extraordinaire des falaises nous faisait craindre qu'on ne pût trouver un mouillage sous la côte même. Heureusement, nous remarquâmes sur la rive méridionale du fjord un immense glacier, qui dominait la mer à une hauteur de trois cents mètres à peu près. Il en jaillissait avec fracas un ruisseau, dont l'embouchure aux concrétions limoneuses semblait promettre à l'ancre une morsure assurée. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et nous touchâmes en effet le fond par dix brasses d'eau (le 11 août, à neuf heures après midi).

Cet endroit du monde groenlandais était le point le plus occidental que nous y eussions encore atteint; il était situé par le 73° 11′ 6 de latitude nord, et le 25° 58′ 6 de longitude ouest.

Comme il devenait fort douteux que l'état de notre chaudière nous permît de pousser plus loin avec le navire cette course aventureuse à travers le fjord, nous voulûmes nous rendre soigneusement compte de la nature de la région où nous nous trouvions.

Tout près de la côte, la mer avait encore cent brasses de profondeur; la température de l'eau, à la surface, allait jusqu'à plus de sept degrés au-dessus de zéro; à soixante-cinq brasses, elle descendait à près d'un degré au-dessous, pour tomber encore plus bas, à mesure qu'on plongeait davantage.

La végétation offrait quelque analogie avec celle des hautes Alpes de la Suisse. Toutes les pentes, comme à l'*île Clavering*, étaient couvertes de verdure. Entre les rochers croissaient des saules (*Salix arctica*, Pall.) dont la tige avait plus de six pieds de haut, et des bouleaux nains (*Betula nana*, L., *var. genuina*, Regel) en broussailles. Ces derniers n'avaient, à proprement dire, point de tiges; plusieurs rameaux jaillissaient de la racine même. Nous reconnûmes qu'un petit tronc d'un centimètre d'épaisseur représentait soixante-sept couches ligneuses.

Ce qui foisonnait le plus, c'étaient les airelles (*Vaccinium uliginosum*, L.); toute la côte en était couverte, seulement elles étaient de taille médiocre. Ce qui nous frappa surtout, c'est qu'en plusieurs endroits elles portaient des fruits, une quantité de baies vertes, et pas mal aussi de baies bleuâtres. C'était le seul fruit bon à manger que produisît le pays; aussi nous jetâmes-nous dessus avec une joie enfantine, et nous eûmes la chance de faire une assez jolie cueillette de baies mûres, qui avaient un goût très-savoureux et très-agréable.

Il poussait aussi des épilobes, des campanules, des pervenches, celles-ci aussi belles qu'on en peut trouver sous les climats chauds, des pavots, des œillets, des potentilles, et une magnifique espèce de renoncule (*Ranunculus auricomus*, L). Nous découvrîmes également des roses des Alpes; malheureusement elles étaient toutes passées, de sorte que nous ne pûmes juger de l'intensité de leurs couleurs. Il en était de même des arbousiers; nous n'en trouvâmes, à force de recherches, que quelques petits bouquets où pendaient encore de beaux fruits mûrs. Ajoutons enfin, phénomène tout à fait extraordinaire, que nous rencontrâmes sur le *pic de Payer*, à une hauteur de deux mille deux cents mètres environ, d'épais tapis de mousse d'une longueur de deux ou trois pouces (*Grimmia lanuginosa*, C. Müll., *var. arctica*).

En fait d'animaux, nous remarquâmes des corbeaux, des canards, des lièvres, des rennes en troupes; nous vîmes aussi une hermine, qui filait parmi les tas de pierres. Quant aux traces d'Esquimaux, nous ne découvrîmes qu'un reste de trou à provisions et un vestige de tente.

Le 12 août au matin, nous commençâmes l'ascension de l'énorme *pic de Payer*, qui se dressait au sud-est de notre mouillage. Il nous fallait, pour y arriver, franchir un glacier de deux lieues allemandes de longueur qui remplissait toute une large vallée, et dont le gigantesque écoulement aboutissait non loin de notre mouillage. Le panorama de cette vallée offrait une simplicité imposante : entre d'énormes murailles de granit, se détachaient de petits glaciers dont l'écoulement formait une série de jolies cascades, de gigantesques portes de glace et une quantité de seracs aux formes sauvages, qui composaient à l'arrière-plan des

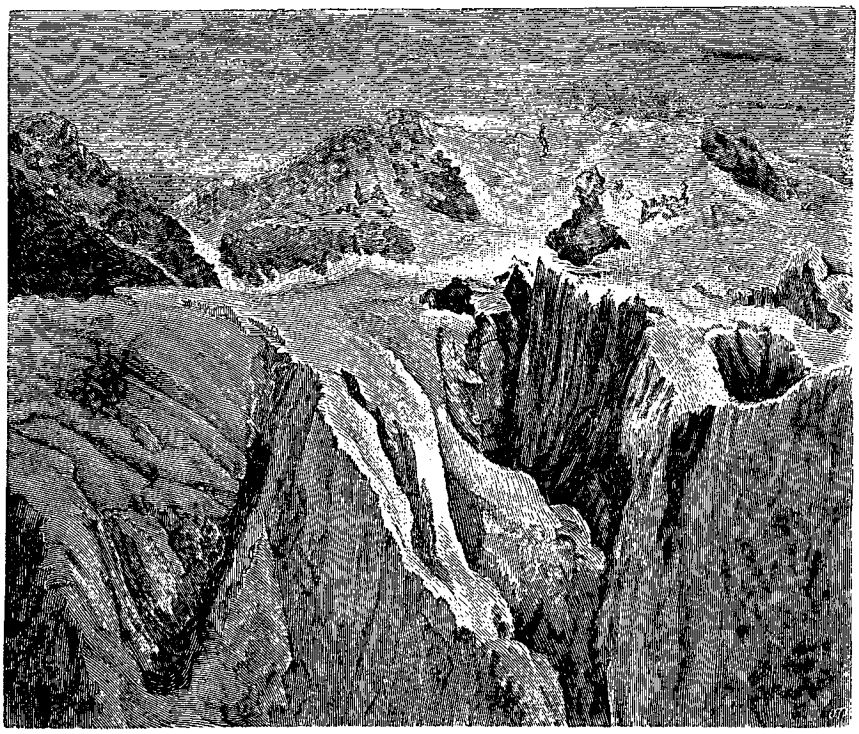
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espèces d'escaliers suspendus aux cimes supérieures du glacier. Enfin, du glacier lui-même, qui figurait une sorte de bassin d'une lieue et demie de largeur, se dressait, à peu près isolée, sur un socle placé à douze cents mètres d'altitude, une mince et hardie pyramide de glace d'environ neuf cents mètres de hauteur.

Après avoir suivi d'abord la moraine, c'est-à-dire l'encaissement de pierres qui formait la bordure inférieure du glacier, nous prîmes pied sur celui-ci à six cent cinquante mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Sa couleur prédominante était d'un vert blanchâtre; la disposition des couches de glace ressemblait à celle que présentent nos glaciers alpestres, moins la quantité d'aiguilles, d'escaliers, de saillies diverses, que produit en ces derniers l'action plus constante et plus dissolvante du soleil d'Europe. Son inclinaison, de quatre degrés environ, augmentait considérablement à mesure qu'on s'élevait davantage; il y avait des endroits où elle atteignait jusqu'à vingt degrés.

A cause des crevasses sans nombre et des labyrinthes multipliés que nous rencontrions, nous dûmes faire beaucoup de circuits. Plus d'une fente traîtresse se dissimulait sous la neige, et il fallait sonder sans relâche avec le bâton, sous peine de s'enfoncer jusqu'à l'aisselle. Plus nous montions, plus cette neige devenait épaisse; nous finîmes par en avoir jusqu'à mi corps; nous nagions plutôt que nous ne cheminions. Enfin, les difficultés s'accrurent tellement que nous renonçâmes à gagner le sommet, objet premier de notre excursion. Il nous parut préférable de couper de biais à travers le glacier pour escalader une autre cime latérale dont la hauteur était moindre et qui offrait l'avantage d'être absolument libre de neige. Nous atteignîmes heureusement cette seconde cime, dont l'aspect était excessivement tourmenté. Il y avait dix heures que nous marchions; nous étions à deux lieues ouest de la *Germania*, et, d'après les mesures de Copeland, à environ deux mille cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Tout autour de nous offrait la rigidité de la mort. A nos pieds s'étendaient les flots sombres du fjord, où voguaient d'innombrables icebergs, pareils à des perles étincelantes. A l'extrémité de ce bras de mer fantastique qui s'enfonçait à plus de dix lieues encore dans l'ouest-sud-ouest, nous aperçûmes une cime magnifique, qui avait bien trois mille trois cents mètres d'élévation; nous l'appelâmes le *pic de Petermann*, en souvenir de la première expédition allemande au pôle nord. Un glacier de quatre lieues d'étendue descendait de cette cime jusqu'à la mer. Le prolongement du fjord dans cette direction était accompagné de nouvelles ramifications, dont les plus considérables étaient tournées vers le sud. De plus, l'aplatissement du terrain, du côté sud-ouest, était si frappant, qu'on était porté à croire qu'il existait une communication entre ce fjord et les sunds de Scoresby et de Davis.

A onze heures du soir, nous quittâmes notre pic, pour regagner par un chemin aussi raccourci que possible la moraine latérale du glacier; nous n'atteignîmes celle-ci qu'à cinq heures du matin. Deux heures



Autre aspect de glacier. — Gravure tirée de l'édition allemande.

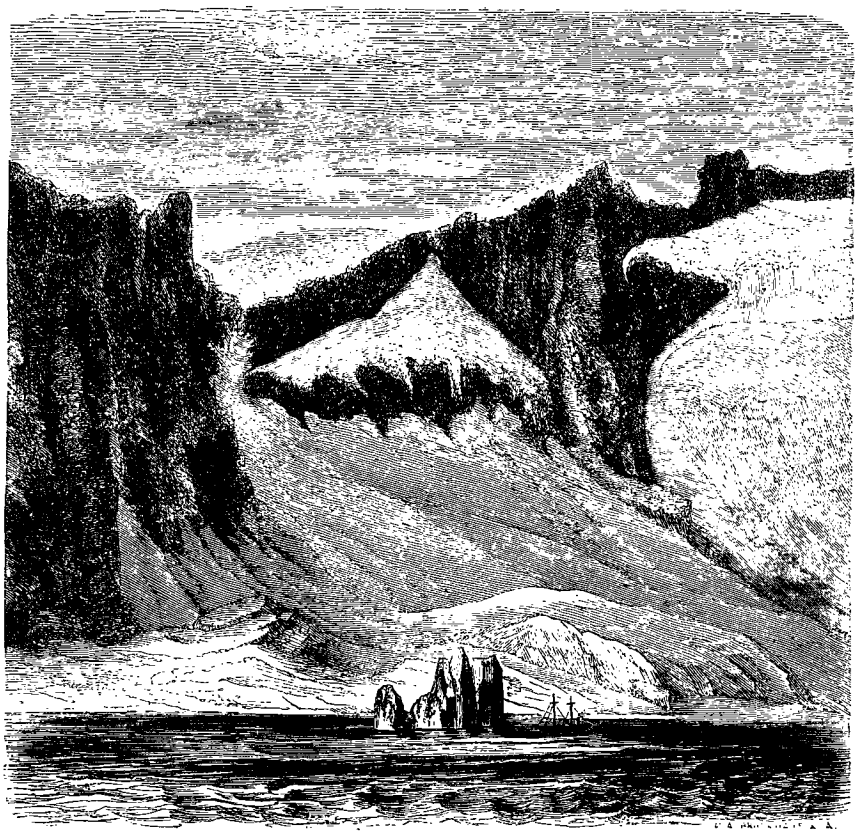
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après, nous étions de retour au mouillage de la *Germania*. Notre excursion avait duré vingt et une heures.

XI

Suite et fin du journal de la *Germania*. — La sortie du fjord. Incidents du retour à Bremerhaven.

Nous aurions bien voulu continuer plus avant notre voyage de découvertes dans le fjord; malheureusement l'état de plus en plus grave de la chaudière ne nous le permettait pas. L'avis du mécanicien était qu'en mettant les choses au mieux, elle pouvait encore faire son service durant quarante-huit heures; après quoi, il faudrait éteindre les feux, si l'on ne voulait pas s'exposer à sauter. Il était donc essentiel d'user du peu de vapeur qui nous restait, pour regagner la côte extérieure du Groenland; car, par les calmes plats qui régnaient dans le fjord, il ne fallait pas compter sur l'aide de la voile pour nous tirer à propos des canaux étroits et fortement encaissés où nous nous étions engouffrés. Aux termes de notre instruction, c'était le 1er novembre 1870 au plus tard que nous devions être de retour à Bremerhaven; ce qui revenait à dire que notre séjour au milieu des glaces ne devait pas se prolonger au delà de la fin d'août; encore n'était-il pas prudent d'y demeurer jusqu'à cette date, car nous savions, par notre propre expérience, et par celle des voyageurs nos devanciers, qu'il se formait, même avant cette époque de l'année, des tassements de glaces considérables à l'embouchure des fjords groenlandais.



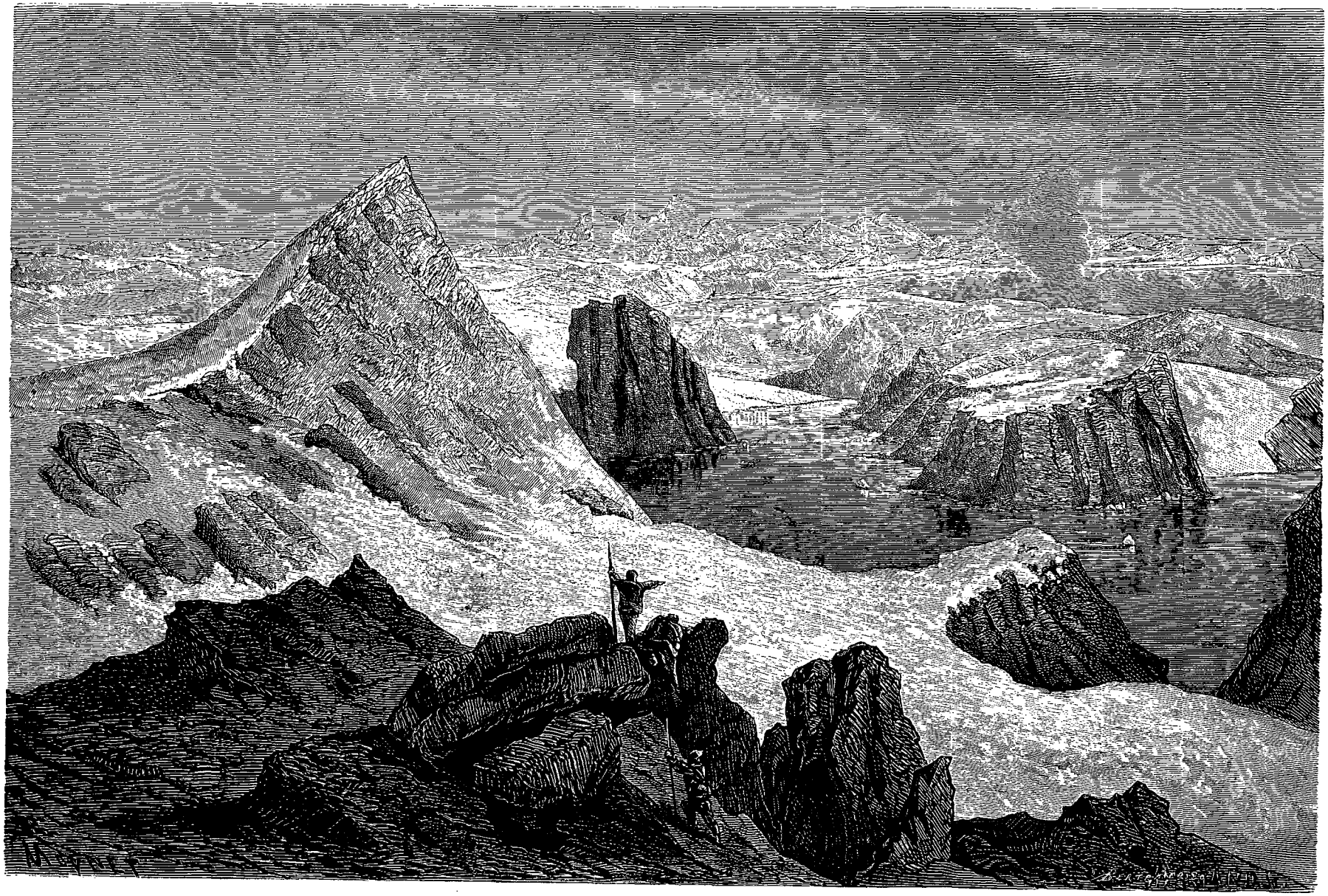
Glacier fondant. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Donc, le 13 août au matin, après avoir érigé à terre notre pyramide de pierres accoutumée et avoir déposé à la place voulue le court procès-verbal de nos découvertes, nous nous décidâmes, bien qu'un peu à contre-cœur, à remettre le cap sur l'Europe.

Nous partîmes avec une brise du nord-est, accompagnée d'une brume si épaisse, qu'elle nous cachait absolument la perspective. Ce n'était qu'à l'aide de la boussole que nous parvenions à nous diriger, et il nous fallait avoir rigoureusement l'œil sur les icebergs, car leurs écroulements et les changements qui se produisaient dans leur centre de gravité en pouvaient rendre l'approche fort dangereuse pour le navire. A chaque instant nous entendions se briser avec des fracas tonitruants ces immenses colosses du monde arctique, dont plusieurs atteignaient une hauteur de soixante mètres au-dessus de la mer et un diamètre d'un quart de lieue marine.

Nous franchîmes à midi le goulet du *Château du Diable*, et dès lors nous rangeâmes de tout près la rive, en partie parce que nous ne craignions plus de rencontrer sur notre route autant de montagnes de glace, en partie aussi parce que nous avions le dessein d'aller jeter l'ancre dans cette grande ramification septen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fjord de l'empereur François-Joseph et pic de Petermann. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trionale du fjord, dont nous avions reconnu l'existence en venant, et que le capitaine appela la *baie Éléonore*.

A peine y eûmes-nous pénétré que la profondeur de l'eau, si considérable dans les autres parties du fjord, diminua au point que la quille du navire toucha, et nous restâmes envasés. C'était précisément à marée basse, et tous nos efforts pour nous dégager furent inutiles. Le retour du flot combiné avec l'effort de la machine mit fin à notre détresse. La nécessité, de plus en plus avérée, de ménager le travail de la chaudière, nous empêcha de pousser jusqu'à l'extrémité nord de ce bras divergent du fjord et d'aller visiter le superbe glacier du fond, auquel nous avions donné le nom de *Waltershausen*.

A la sortie du fjord, nous trouvâmes les glaces côtières assez compactes et de tels encombrements entre le *cap Betinett* et l'*île Bentekoe* que nous eûmes beaucoup de difficulté à nous frayer un chemin le long de la rive. Le 14 août, un peu avant midi, la grande quantité de glaçons flottants nous fit même juger prudent de jeter l'ancre immédiatement sous la côte, à trois lieues marines en deçà de notre mouillage précédent. On profita de ce temps d'arrêt pour réparer à nouveau la chaudière, dont l'état allait toujours s'aggravant, et pour munir la *Germania* du lest, de l'eau, des provisions de viande indispensables à notre prochaine traversée jusqu'en Europe.

Le temps s'était complétement nettoyé, sauf une ligne de nuages noirs du côté du nord. Comme nous en pûmes juger du haut d'un cap de neuf cents mètres de hauteur, les glaces, au sud-est, offraient partout assez de relâchement pour qu'on pût gouverner à l'aise au travers. Vers l'est, les plaines de glace, quoique un peu plus épaisses, montraient également des passes suffisantes. Toute la côte, au sud, était bordée d'une infinité d'icebergs venus principalement du *fjord de l'empereur François-Joseph;* mais ces icebergs ne se montraient nulle part fort avant sur la mer. Cela tient à la profondeur de l'eau qui, sous la côte et dans l'intérieur du fjord, est beaucoup plus considérable qu'au large.

Un phénomène semblable se remarque sur la côte de Norvége, le long de laquelle règne également un canal de plus de deux cents brasses de profondeur, tandis qu'au large le plateau de la mer du Nord se relève jusqu'à ne plus présenter qu'un mouillage de trente ou quarante brasses. En d'autres parages du Groenland, sous l'*île Shannon*, nos sondages avaient aussi constaté, à quelques lieues du rivage, plus de deux cents brasses de profondeur; beaucoup plus loin, en pleine mer, on ne trouvait plus que cent brasses et même moins. C'est ce qui explique pourquoi les mers groenlandaises, à une distance considérable des côtes, n'offrent point de montagnes de glaces. Si, comme en témoigne le capitaine Hegemann, les icebergs, dans les parages du Groenland méridional, sont beaucoup plus fréquents, la raison en est qu'il y a de ce côté un certain nombre de glaciers qui se déversent immédiatement dans la mer, tandis que dans la région du nord les glaciers ne se trouvent qu'à l'intérieur des fjords.

Le 16 août nous étions encore à l'ancre; il n'y avait pas le moindre souffle de vent qui nous permît d'appareiller en laissant reposer la chaudière. Au reste, on l'a déjà dit, cette absence de vent est le caractère dominant des mois d'été sur ces côtes. Du commencement de l'année 1869 jusqu'à la fin de juillet 1870, nous avions eu deux mille quatre cent trente-cinq heures de calme plat, dont sept cent cinquante heures réparties entre les mois de juin, juillet et août.

Toute la journée du 16, nous nous amusâmes à faire la chasse aux rennes, aux renards et aux bœufs musqués, qui abondaient autour de nous.

Le lendemain à midi, nous levâmes l'ancre à destination de l'Allemagne. La brise soufflait du nord-est, et le temps était assez couvert. Nous gouvernâmes d'abord vers l'est pour franchir tout de suite la barrière des glaces, avant de nous diriger vers le sud. Malheureusement, au bout de quelques heures, notre maudite chaudière recommença à faire des siennes, et, comme le vent était tombé et qu'il régnait un fort brouillard, il fallut jeter l'ancre le long d'un îlot de glace. Bien que la côte groenlandaise ne fût encore qu'à douze lieues marines derrière nous, elle s'enveloppait déjà d'un voile significatif; c'était, en effet, le dernier regard qu'il nous était donné de jeter sur cette terre étrange où nous avions séjourné toute une année. Le 18, le vent s'éleva, mais la brume s'était tellement épaissie que nous aimâmes mieux demeurer en place que de nous aventurer au hasard dans les glaces. Notre îlot, sans être absolument stationnaire, n'avait qu'un tout petit mouvement de dérive vers le nord-est.

Le 19 avant midi, la brume s'étant un peu éclaircie, nous allumâmes la machine, et la *Germania* reprit directement sa route vers l'est. Nous eûmes d'abord un assez bon chenal, où flottaient seulement quelques glaçons ou de petits bancs. Toutefois, à mesure que nous avancions, les obstacles se multipliaient. Après avoir doublé successivement de grandes îles de glace, trouées de passes suffisantes, et une première chaîne de glaçons, nous donnons, à quatre heures du matin, contre une vaste plaine flanquée d'une rangée de blocs serrés les uns contre les autres.

Après quelques tentatives pour faire une percée dans cette masse, nous nous trouvons empêtrés dans une sorte de labyrinthe, qui ne nous présente plus aucune issue, même à l'ouest, en rebroussant chemin. A grand'peine conservons-nous, au milieu des glaces qui nous environnent, la liberté relative de notre manœuvre. Combien de temps, par la brume épaisse qui nous enveloppe, nous sera-t-il possible de rester ainsi maîtres de nos mouvements? Par bonheur, il se produit une fois encore en notre faveur un de ces revirements qui échappent à tous les calculs, et qui viennent si fréquemment tirer d'embarras le navigateur sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mers arctiques. Vers six heures, le temps s'éclaircit tout d'un coup, et nous découvrons que la chaîne de glaces qui nous investit circulairement présente à quelques lieues vers l'ouest une certaine solution de continuité. Ce n'était pas ce qu'on peut appeler un chenal, car il y avait là une agglomération de glaces soudées les unes aux autres, sur laquelle il fallut fondre résolûment et à toute vapeur. La *Germania*, gémissant et grinçant, eut pourtant raison de toute résistance : nous passâmes. Il n'était que temps. Dans cette charge valeureuse et suprême, notre chaudière, à demi infirme, avait épuisé le reste de ses forces. Tant de secousses et tant de chocs étaient plus qu'elle n'en pouvait supporter. Sur l'avis du mécanicien, il fallut éteindre le feu, et jeter l'ancre sur un îlot de glace. Nous étions à ce moment par 73° 17′ de latitude nord et 15° 41′ de longitude ouest (20 août).

Une dernière fois, le lendemain, nous essayâmes d'avoir recours à la vapeur pour nous tirer du milieu des glaces. Au bout de très-peu de temps, nous reconnûmes l'inutilité de la tentative. Nous en étions réduits désormais à continuer notre voyage à la voile. Comment faire? Le vent était si faible que le navire n'offrait pas la docilité suffisante. A plusieurs reprises, nous voulûmes cependant avancer; mais nous donnâmes chaque fois contre d'épais blocs, et, pour comble de malheur, le brouillard était revenu, très-intense. Il s'ensuivit une nouvelle halte forcée, au bord d'un îlot. La nuit fut terrible.

Il y eut une saute de vent vers le sud-est qui prit la violence d'une tempête. Le mouvement des glaces s'accéléra d'une manière inquiétante, et nombre de blocs poussés par l'ouragan sur notre îlot nous exposèrent à de très-fortes pressions. Il nous fallut fuir et haler le navire sur un autre côté de l'îlot, dans une petite anfractuosité, où il nous parut provisoirement plus en sûreté, grâce à un bon amarrage. En attendant, les glaces s'amoncelaient autour de nous en telle quantité, que nous avions fort à craindre d'être complétement investis. Mais que faire? S'aventurer à la voile, au milieu de la tempête et du brouillard, c'eût été courir à des périls plus certains encore. Le seul parti à prendre était d'attendre avec patience.

Dans l'après-midi du jour suivant, le ciel s'éclaircit un peu; la pluie tombait à verse; toutefois le vent s'était modéré. Au sud et au sud-est, il nous semblait apercevoir une grande étendue de mer libre; mais on ne pouvait y arriver qu'en gouvernant contre le vent dans un étroit canal obstrué par un certain nombre de glaçons. C'était pourtant là notre unique chance d'échapper à l'investissement qui nous menaçait. Nous nous mîmes donc à louvoyer, par une pluie battante, dans la direction de la passe. Quelques courtes bordées parvinrent assez heureusement à éclaircir de nouveau la route; mais, avec le vent qui régnait, on ne pouvait espérer d'aller bien loin. Le temps, avec cela, était si sombre, qu'il n'y avait pas autre chose à faire que de jeter encore une fois l'ancre près d'un îlot.

Le lendemain, nous avançâmes fort peu. Toujours du brouillard, de vastes amas de glaces soudées et un vent violent. Nouvel arrêt pour attendre un changement de temps.

L'air était froid et humide, le thermomètre presque à zéro. Comme nos hommes étaient épuisés par les travaux des jours précédents, et que nous n'étions pas au bout de nos peines, l'équipage fut autorisé à prendre quelque repos.

Vers le soir, le brouillard se dissipa; le vent passa au nord-est, et il y eut une hausse du baromètre. Pour la première fois depuis que nous avions quitté la côte groenlandaise, nous jouîmes d'un horizon dégagé, et nous pûmes jeter un libre coup d'œil autour de nous. Il ne se montrait d'eau navigable que vers le sud et le sud-est; dans toutes les autres directions, la banquise demeurait compacte et serrée; il était toutefois permis d'espérer que l'action du vent du nord amènerait une nouvelle dislocation dans les glaces.

Le 24 août, à deux heures du matin, nous remîmes à la voile, avec une excellente brise et l'espoir d'achever de rompre bientôt la solide ceinture qui nous enserrait. Nous gouvernâmes vers le sud, non sans courir par moments quelques bordées du côté de l'ouest, selon la disposition de la glace, qui était parfois si épaisse, que nous dûmes nous frayer de force un passage. Il ne se montrait toujours aucune issue dans la direction de l'est. Néanmoins, en continuant de cingler au sud, à la faveur d'une brise magnifique, nous réussîmes à surmonter victorieusement tous les obstacles. A trois heures de l'après-midi, la *Germania* rencontra une chaîne de glaçons qui offraient un aspect visiblement océanien, et l'on commença d'entendre distinctement le brisement des flots. Qu'on juge de notre joie! Sans hésiter, nous nous lançâmes à toute vitesse dans ce dernier labyrinthe de glaces. Le navire craqua effroyablement, et l'étambot essuya même un tel choc, que le capitaine craignit un instant pour la jointure des ais, qui n'était pas très-solide. Heureusement, la *Germania* fit bonne contenance. Aidée par la vigoureuse impulsion que le vent lui donnait, elle fila au travers des glaces, et bientôt nous entrâmes en mer libre.

Voici donc enfin la houle de l'Océan. Qu'il y a longtemps que nous ne l'avons vue! Peu nous importe maintenant le brouillard, qui recommence à se masser là-bas. Ni la brume, ni les blocs de glace menaçants qui flottent encore sur notre route, ni les tempêtes mêmes qui peuvent éclater, ne nous inspirent d'inquiétude. N'avons-nous pas désormais devant nous la mer vivante, les plaines ouvertes de l'Atlantique? La *Germania* n'en demande point davantage.

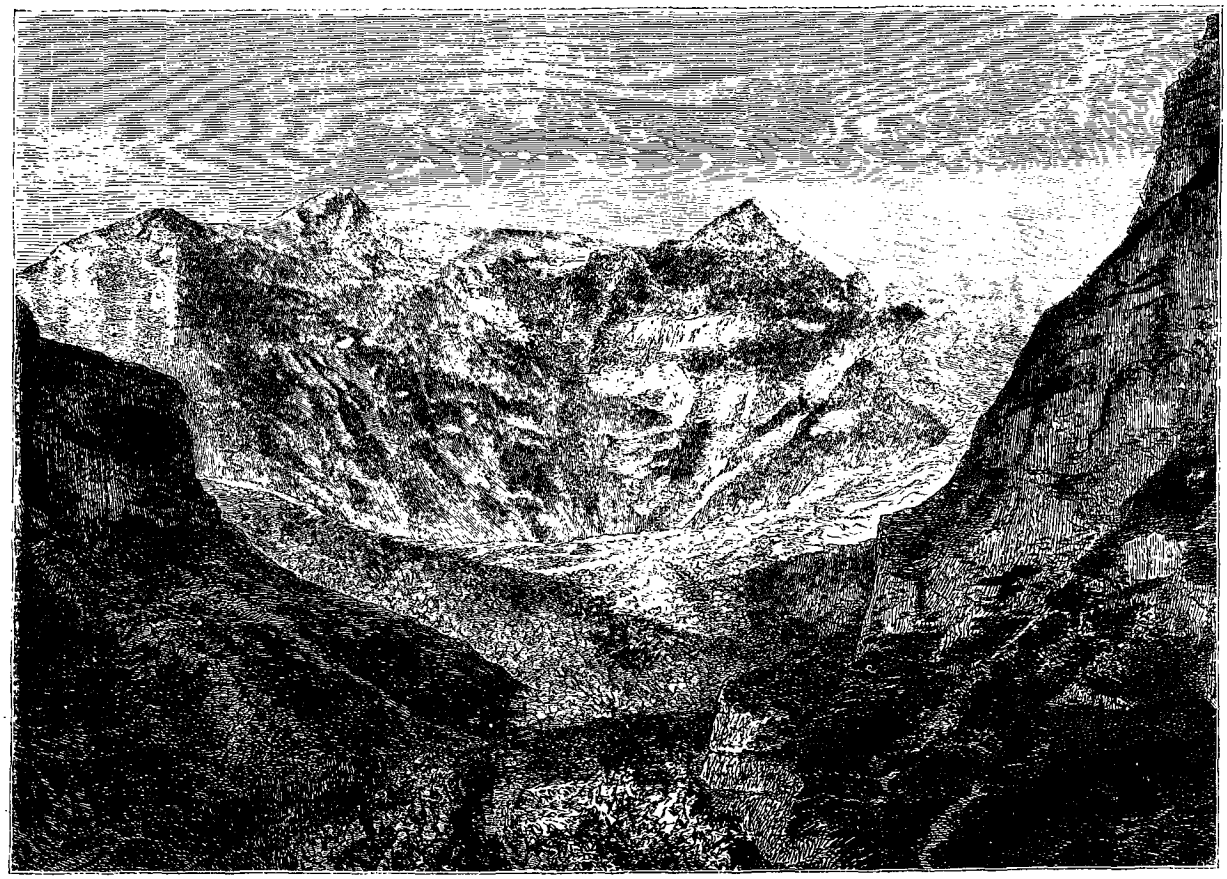
Une heure après, effectivement, en courant tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, nous avions tourné les derniers blocs, espèce d'avant-postes mobiles du monde polaire, qui ne tardèrent pas à disparaître derrière nous dans le brouillard. Nous pouvions maintenant, sans encombre, gouverner au sud-est vers l'embouchure du Weser.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Cette fois, dit le capitaine Koldewey à M. Sengstacke, mon quart est fini; allons dormir. » Depuis longtemps le mot de *repos* n'avait été prononcé à bord avec un pareil sentiment de bien-être et de sécurité.

Voici l'Islande; voici, plus bas, les îles Féroë et les Shetland ; nous passons entre ces deux derniers groupes, dans le dessein de faire encore quelques expériences de sondage et de thermométrie à la jonction du *Gulf-Stream* et du courant polaire ; mais le mauvais temps, presque continu, qui se met alors à régner, contrarie notablement nos travaux, et nous n'obtenons que des résultats insignifiants.

Le 10 septembre, — nous n'étions plus qu'à quelques lieues d'Helgoland, — une violente tempête s'élève du sud-est. Heureusement, dans la soirée, le vent saute au nord-ouest, et nous laisse la facilité de gouverner vers la côte. A la pointe du jour, nous reconnaissons l'île Langerooge, et nous cinglons vers l'embouchure du Weser, en rangeant la côte méridionale de cette île. Qu'est-ce que cela signifie? Pas la moindre trace de navire! Pas l'ombre d'un pilote! Le



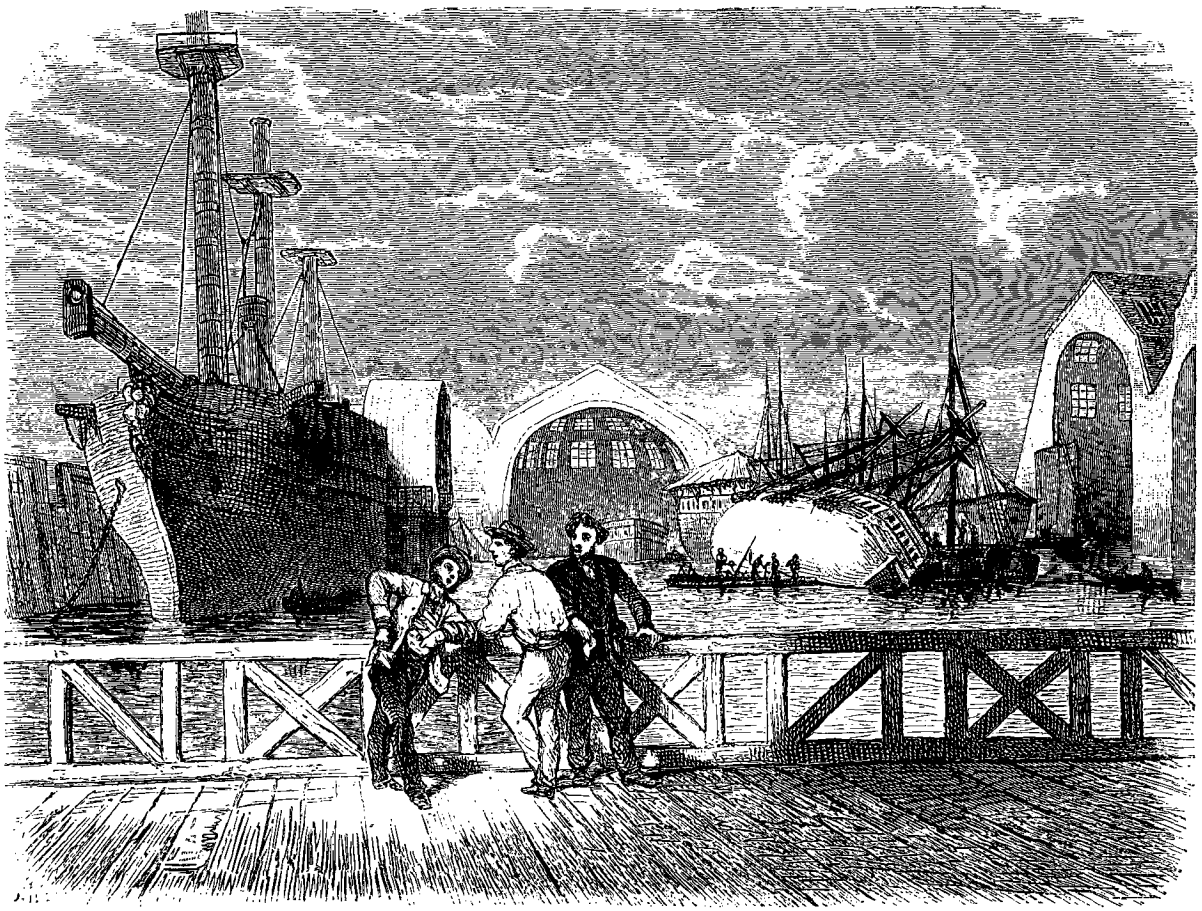
Le pic de Payer. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Weser semble mort et abandonné. Allons toujours; le vent est bon, le temps clair. Voici le clocher de Wangerooge, c'est bien lui; et pas encore une voile en vue! Nous entrons dans le Weser : même solitude que le long de la côte. Évidemment il doit se passer quelque chose d'extraordinaire. Mais qu'apercevons-nous là-bas dans la Jade? Ce sont plusieurs gros bâtiments sous vapeur. Allons de ce côté, pour demander l'explication du mystère. On se hèle, et tout s'éclaircit. Nous apprenons que l'Allemagne est en guerre avec la France. On nous dit aussi que la *Hansa* s'est brisée dans les glaces, mais que l'équipage est sauvé. Que de nouvelles! nous en demeurons stupéfaits.

La flotte à l'ancre nous prête un remorqueur, avec un pilote, pour pénétrer dans le Weser, et le soir du 11 septembre, à six heures, nous débarquons sains et saufs à Bremerhaven. Dès le lendemain matin, nous avions le plaisir de saluer les membres du Comité brémois, M. A. G. Mosle en tête, et de serrer les mains à bon nombre de nos camarades de la *Hansa*.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les docks, à Flessingue. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis de M. Adolf Dillens.

LA ZÉLANDE

(NÉERLANDE),

TEXTE PAR M. CHARLES DE COSTER. — DESSINS PAR M. ADOLF DILLENS.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Des journaux anversois et bruxellois annoncèrent, il y a quelque temps, qu'un peintre et un écrivain belges, Adolf Dillens et Charles de Coster, venaient de s'embarquer pour la Nouvelle-Zélande. Ils louaient fort le courage des deux touristes, mais plaignaient leur malheureux sort. Ils donnaient même à entendre qu'ils pourraient bien être mangés tout crus par les Nouveaux-Zélandais.

Debout sur le pont de l'*Aquila*, le peintre et l'écrivain paraissaient bien rassurés, sachant que dans la Zélande où ils allaient on ne se nourrit pas d'habitude de côtelettes de peintres ni de cervelles de poëtes.

Ils partaient bien lestés du port d'Anvers, la carnassière au dos, la canne à la main. Ils savouraient le parfum de cigares exquis que leur avait donnés un ami tellement grand, qu'on disait qu'il passait à travers ses cheveux.

Le docteur de Forchaux leur avait donné d'excellentes indications et aussi à chacun une bouteille de rhum de la Jamaïque. Dans la crainte de manquer de vivres, ils avaient ajouté du bœuf fumé aux autres provisions de leur carnier.

Sur le Hont.

Le bateau partit. On était en mai, le soleil était chaud, le ciel calme. Les deux amis devaient suivre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours de l'Escaut occidental (Wester Schelde), le *Hont*, ainsi nommé parce qu'un chien servit un jour à boucher un trou fait à une de ses digues. Ils devaient passer entre les côtes de la Flandre zélandaise ou hollandaise (Zeeuwsch Vlaanderen) et celles de l'île de Beveland du Sud (Zuid-Beveland), jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant Flessingue.

Ils regardaient autour d'eux. Quelques toits rouges, un bout de clocher se montraient parfois à fleur de rive; les vagues du fleuve, assez hautes, semblaient devoir les faire disparaître à tout moment. C'est le spectacle presque constant de ce pays : un village, une ville, apparaissent et disparaissent tout à coup, surtout quand les vagues sont fortes. La ligne qu'ils tracent sur le ciel semble être plus basse que celle de l'horizon, plus basse surtout que celle de l'eau, ce qui est vrai, des digues peu élevées les protégeant seules contre le flot.

Parfois, et surtout par les temps d'orage, on voit de loin un navire, et l'on ne sait s'il plonge sa carène dans le ciel ou dans l'eau.

Lorsque le bateau passait devant les escales, il s'arrêtait, et les deux touristes examinaient attentivement les personnages qui entraient dans le bateau.

La plupart d'entre eux avaient l'œil gris ou bleu, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, et le regard particulier aux gens accoutumés à voir de grands espaces, la mer ou de vastes polders.

Dillens et de Coster étaient devenus rêveurs : appuyés au mur du bateau, ils trouvaient doux de fumer et de penser sans rien dire.

« Où est la carte? demanda Dillens.

— La voici, » répondit de Coster, et il déploya une grande carte de Zélande entoilée et défraîchie.

« Connaissez-vous bien le pays où vous allez? leur dit un ami du docteur de Forchaux, un ancien major de l'armée des Indes néerlandaises.

— Nous le connaissons pour l'avoir déjà quelque peu visité, répondirent-ils.

— Puis-je compléter vos renseignements?

— Volontiers. »

Le major prit la carte. Il la parcourait des yeux. Les deux amis le regardaient. Il avait un de ces visages francs, naïfs, confiants et résolus, qu'on rencontre souvent chez les militaires. Il riait doucement et finement quand on lui semblait trop expansif ou simplement précipité.

Son langage était doux, quoique mâle. Il parlait lentement, parce qu'il réfléchissait avant de parler.

Le major commença ainsi :

« Vous voguez vers cette partie de pays que les Romains appelaient, en même temps que Flandre, la *Forêt sans pitié:* mais il n'y a plus guère de forêts en Zélande.

« Je vois neuf îles sur cette carte : on en comptait quatorze en l'an 600, si l'on en croit une carte soi-disant dressée quatre-vingt-douze ans avant l'arrivée en Walcheren de saint Willebrord, celui qui convertit les Zélandais au christianisme.

« Toutes ces îles n'avaient alors d'autres protections contre la mer que leurs dunes. Le Walcheren et Beveland du Nord (Noord-Beveland) n'étaient que des marais, quand ce n'étaient pas des abîmes; il en était de même de Beveland du Sud, de l'île de Philips'Land, de l'île de Duiveland (l'île des oiseaux), de celle de Schouwen et du plat pays de Reimerswaal.

« En 1663, on trouve dix-huit îles. La terre gagne sur la mer, et l'on voit entre autres, à l'ouest de Walcheren, une petite île, engloutie maintenant, nommée le Zouteland, le *Pays du sel.* En 1663, elle avait de hautes dunes et deux grands villages : Schoonvelde, le *beau champ*, et le Wals-Vlaander (la *jetée des Flamands*). L'île, le *beau champ* et la *jetée* sont engloutis.

« En ce temps-là, on disait Middelborgh pour Middelburg et Walchern pour Walcheren.

« Orizand et quelques autres riches villages, Reimerswaal par exemple, s'abîmèrent aussi dans la mer. A Reimerswaal (*rempart* ou *jetée des Romains*), la richesse était si grande que l'on y ferrait d'argent les chevaux. Partout, en Zélande, les débouchés s'ouvrent pour un moment à l'agriculture, aux produits des salines, puis tout à coup la mer ferme un port ou engloutit une ville. Les Wielingen, ces bancs de sable, étaient un village jadis.

« C'est là le côté triste de l'histoire de cette province : un peuple courageux, honnête, industrieux, persévérant, tenace, conquiert un bout de terre sur la mer, l'exhausse, l'endigue, en fait une mine d'or, tant il a bien su fertiliser le sol ou en tirer ce qu'il peut donner de richesses naturelles. Un jour, la mer ou le fleuve se fâche brutalement comme toutes les forces physiques, et il ne reste plus de toutes ces richesses qu'un banc de sable (*Bank van Zouteland*), le banc du Pays du sel. »

En écoutant le capitaine, les deux amis instinctivement regardaient l'eau du fleuve. Elle était là, tout autour du bateau qui lui ouvrait son, sein et tout autour aussi de cette riche terre de Zélande, la caressant, la fertilisant et l'engloutissant; le baiser, l'amour et la mort.

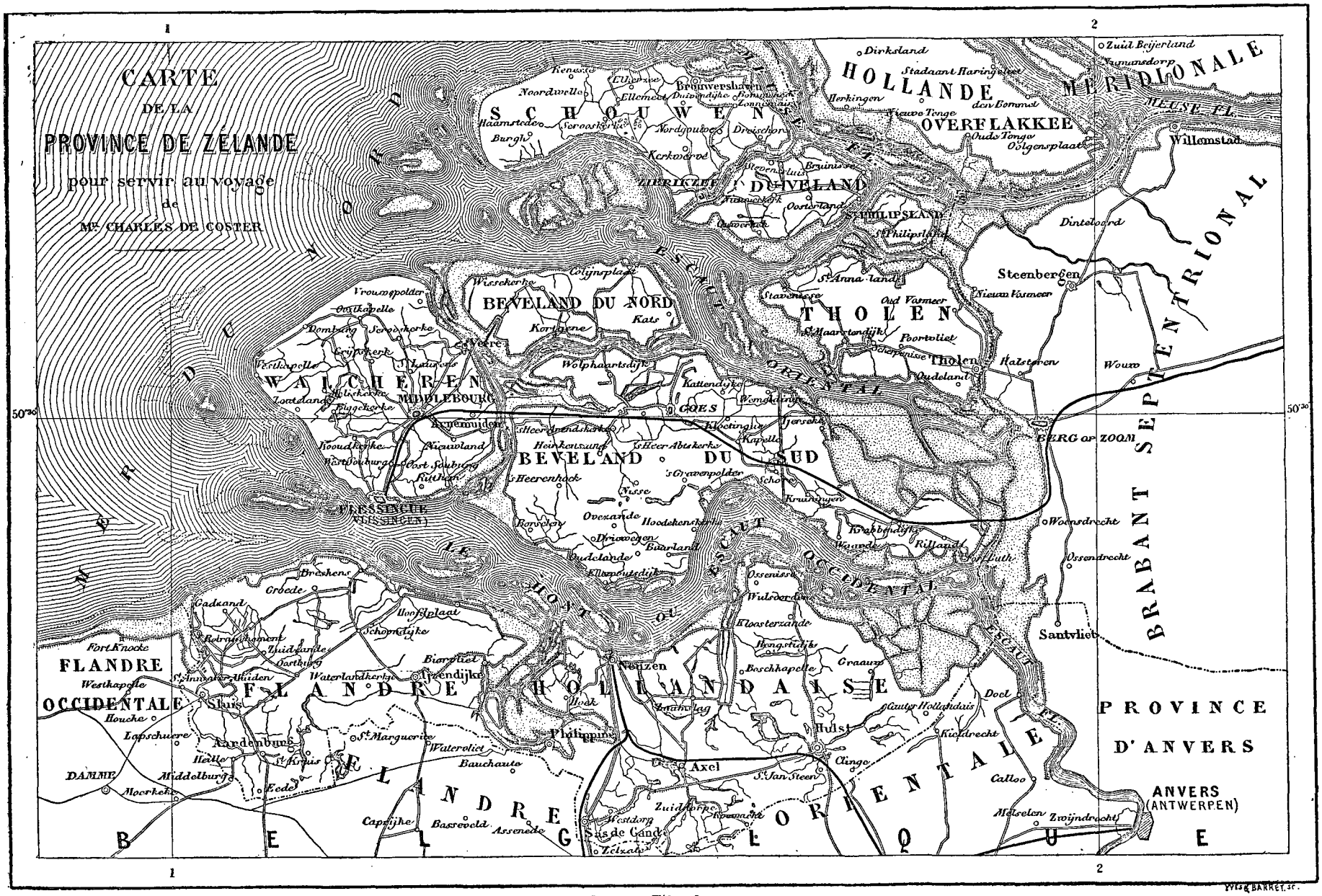
Leurs pensées étaient les mêmes. Ils avaient cessé de parler. Tantôt ils voyaient le Hont se ruer sur le pays de Borselen, l'Escaut oriental envahir la Beveland du Nord, la mer attaquer Walcheren, les courants des Wielingen (Escaut occidental) submerger la Flandre.

Le major continua :

« La plus lente de ces agonies fut celle de Reimerswaal. Fière de son commerce, de ses richesses, entourée de hauts murs, munie de fortes tours de distance en distance, elle se croyait la reine de l'Escaut. Mais elle ne se protégeait contre l'ennemi que par des digues sans doute insuffisantes. La mer en avait enlevé bien d'autres. Ce n'étaient pas les chevaux ferrés d'argent qui devaient sauver l'orgueilleuse cité.

« En 1551, un grand pan de digue, souvent enlevé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'est encore une fois. Il y a douze pieds d'eau dans l'église. L'Escaut enlève aussi toute une rue et inonde un polder. Ce polder est endigué de nouveau en 1555, l'eau y rentre. En 1557, le 11 et le 12 janvier, il éclate une telle tempête que la plus grande partie des maisons, les salines, les portes, l'hôtel de ville, l'hospice, sont renversés. En 1558, un incendie se déclare. En 1561, nouvelle inondation. Jusque-là, les États Provinciaux étaient venus en aide aux habitants de Reimerswaal, on leur signifie maintenant qu'ils sont trop souvent malheureux et n'ont qu'à se tirer d'affaire comme ils peuvent. — « Six inondations et un incendie, tel était le compte de douze ans.

« On les aide pourtant en 1574. Voyant le plat pays inondé tout autour d'eux, — six mille arpents étaient couverts, — ils se font pêcheurs. Mais il s'agit de rebâtir la ville. Les États les autorisent à y employer tout l'argent des impôts. Depuis l'an 1574, Reimerswaal avait été dix fois démantelée. De 1574 à 1631, elle n'a plus qu'une seule digue, garde le nom de ville, mais n'est plus qu'un village. En 1631, ses habitants l'abandonnent pour fuir les prisonniers de guerre, marins et soldats, qu'un ordre des États avait fait transporter dans les eaux intérieures de Zélande, afin de n'avoir pas à redouter les chaloupes espagnoles lancées à leur poursuite. En 1634, on jette bas tout ce qui reste de maisons; on enlève les pavés des rues, on les transporte sur des bateaux pour les vendre aux enchères. C'est la fin de Reimerswaal, qui peut payer ainsi quatre-vingt-dix livres de gros de Flandre et trois schellings à compte sur sa dette. Cet argent est partagé entre ses créanciers. Elle meurt insolvable.... »



Le patron pilote de Flessingue. — Dessin de Camille van Camp.

Ici le major fut interrompu.

« Flessingue! » dit Adolf Dillens.

En effet, la ville était en vue.

Flessingue : Première journée.

Sur le fond d'un ciel d'un gris bleuâtre et très-chaud, semé de nuages immobiles et menaçants comme dans les temps d'orage, se détachaient, sur les grandes vagues molles et brunes du fleuve, des navires aux voiles blanches et rouges, les poteaux noirs des brise-lames et des estacades, les murs des remparts brunis, le sable blanc d'un bout de plage, une flèche, un mât de pavillon, la charpente peinte en blanc d'un phare, *vuur*, pour éclairer le port, la haute silhouette d'une église et quelques toits rouges brillant sur la ligne non interrompue formée par les dômes de gigantesques ormes.

Les navires de la rade (*schooners* et *cotters*) avaient la même forme que ceux sur lesquels les Picoureurs ou Gueux de Mer combattirent les Espagnols au seizième siècle. Les clochers ou flèches que l'on voyait de la rade étaient, en allant de l'ouest à l'est : la tourelle du *café de la Bourse*, un bout de tourillon de la nouvelle église catholique, la tour et la flèche de la grande église réformée; au-dessus des arbres, une façon de dôme, celui de la maison de pilotage.

Zachtjes aan! (doucement!), dit le capitaine. Le navire, ralentissant sa marche, fila sur la vague.

Le major et les deux touristes descendirent dans une chaloupe, abordèrent à une estacade noire servant de débarcadère, montèrent l'escalier glissant et passèrent sous une voûte sombre, au bout de laquelle un employé de police leur demanda leurs papiers. Ils en avaient : ils les montrèrent.

« *'Tis claar!* c'est bien! » dit l'employé de police en les regardant malignement entrer dans Flessingue. Le *'T ir claar!* indique aussi qu'un compte est réglé ou qu'un repas est prêt.

Le lendemain, le poëte faisait partir pour Bruxelles une lettre dans laquelle il résumait de la manière suivante ses impressions de voyage, et celles aussi du peintre, qui détestait écrire :

Entrée à Flessingue, aspect nouveau, inattendu. A notre droite un quai planté de grands arbres le long d'un canal; devant nous encore un canal aussi planté de grands arbres. A droite la statue de Ruyter, qui n'est pas bonne. Partout sur les façades des maisons, dans les meubles, dans les bijoux, le style rocaille a laissé de gracieux souvenirs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade de Flessingue. — Dessin de J. Moynet, d'après un tableau de M. P. J. Clays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes loin, bien loin de Bruxelles. Ici peu de maisons peintes en blanc. Le brun, le gris et les tons variés de l'ocre dominent. Parfois quelque galon blanc court autour d'une fenêtre, se détache sur la noire carène d'un navire, mais ce blanc ne sert qu'à produire un effet pittoresque. Nous trouvons pauvres et tristes les longues enfilades de maisons blanches comme on en voit dans nos grandes villes; la lumière, la pluie, la boue y laissent des empreintes ineffaçables. Si le soleil y rayonne, ne les regardez pas, vous vous crèveriez les yeux. Et puis c'est la couleur du deuil royal, des linceuls et de la neige. Les Zélandais semblent détester le blanc. Est-ce par bon goût ou par économie? L'amour des couleurs vives et heurtées est ici manifeste partout : il y a là quelque vague souvenir du vaisseau que des mains diligentes et soigneuses entretiennent sans cesse et font toujours aussi beau et aussi coquet que possible.

Les *Docks* (chantier de la marine) sont noirs, à galons blancs.

De grands tilleuls, bordant les quais, détachent leur masse verte sur les maisons. Ils couvrent à la fois une partie de la rue et les deux trottoirs. Je m'explique. Le premier de ces trottoirs est inabordable aux passants. Chaque maison a le sien séparé de celui de la maison voisine par un grillage. Il n'y a pas bien long temps qu'un banc perpendiculaire à l'habitation était établi sur ces trottoirs; on y prenait le frais le soir; le jour, les dames s'y asseyaient parfois pour regarder les passants. L'autre trottoir, celui de tout le monde, est appelé *de steentjes* (les pierres); il est formé de briques sur champ. Le milieu de la rue seul est pavé dans les villes.

Nous sommes entrés avec le major chez Peeters, à l'*hôtel du Commerce*. Nous mourions de faim. En attendant que notre repas soit *claar*, nous nous attablons.

Deux grands biftecks cuits dans la poêle et nageant dans une sauce brune et grasse parurent sur la table en la blonde compagnie de deux grands verres de bière. Nous les regardâmes, et ils disparurent.

Notre compagnon nous contemplait, ravi de notre appétit. Nous le suivîmes dans la salle du café, où se trouvaient des gens appartenant à toutes les classes de la société. Comme nous sommes bien dans le nouveau, dans l'original, dans l'imprévu, non pas à vingt lieues, mais à mille lieues de la Belgique, chez un autre peuple, dans une autre civilisation !

Les hommes ont des formes polies, qui contrastent singulièrement avec la rudesse belge. Les femmes semblent plus confiantes, plus respectées que chez nous.

Le ton expansif, bonhomme, mais rude des Flamands a disparu. Chacun ici a de bonnes façons. La bonhomie est plus douce. On sent l'influence de l'éducation, de l'instruction et de la discipline.

Point de fantaisie, beaucoup de réflexion. Les types sont à la fois très-fermes et très-fins; on cherche à rire, mais le rire est autre que chez nous. On parle surtout d'affaires et d'argent. L'accent est aussi celui d'un peuple qui se croit supérieur aux autres. Nous passons ici, près des pédants, pour des étourneaux (*pierwaijers*, girouettes). Ce terme de dédain se dit d'ailleurs des beaux parleurs, des hâbleurs, des étourdis et des prodigues.

Le son de voix est ou très-doux ou étrangement guttural. Guttural, c'est celui du Hollandais de la Hollande du Nord ou du Sud; doux, c'est celui du Zélandais.

En nous montrant de loin la statue de Ruyter et aussi la tour de la vieille église, *Oude Kerk*, le major nous raconta l'anecdote suivante

Celui qui plus tard fut lieutenant-amiral de la Hollande[1] et de la Frise occidentale, Ruyter, le hardi marin, qui devait faire trembler la Suède, la France et l'Angleterre, Ruyter qui osa remonter la Tamise et jeter l'effroi dans Londres, Ruyter enfant donna sur l'*Oude Kerk* une preuve, devenue légendaire, de sang-froid et d'intrépidité. Il n'avait pas dix ans lorsqu'un jour il monta au haut de la flèche que des ardoisiers venaient de réparer. L'échelle qui lui avait servi fut enlevée par malice, dit-on : les ardoisiers pensaient que l'enfant effrayé les appellerait à son secours. Il n'en fit rien. Après être resté quelque temps à chevaucher sur la flèche, au grand effroi de la foule, qui d'en bas suivait tous ses mouvements, il descendit en brisant les ardoises à coups de talon et en se servant des crampons ou clous qui les attachaient aux planches.

Cette vieille église est assez curieuse à visiter. On y voit sur une colonne des inscriptions qui indiquent la hauteur de l'eau entrée dans le monument à l'époque des marées (*springtijen*), à la nouvelle et à la pleine lune.

Si le vent alors souffle de l'ouest, l'Escaut et la mer envahissent la ville. Le 8 janvier 1682, l'eau s'éleva dans l'église à soixante centimètres, et à un mètre quinze centimètres le 15 janvier 1808.

On a enlevé une branche de la croix latine du vieux temple pour en faire l'église anglicane (*English presbyterian church*); elle ouvre sur le vieux marché. Guillaume de Hainaut, comte de Zélande, fit bâtir, en 1328, l'*Oude Kerk*, vieille église ou grande église. On y ajouta, au seizième siècle, en guise de flèche, une gigantesque poire très-renflée par le milieu, et menaçant le ciel d'une queue qui lui sert d'aiguille. C'est cette poire que Ruyter escalada.

Dans cette église aussi est le tombeau d'Alman, qui, le 6 avril 1672, délivra Flessingue de sa garnison espagnole.

Flessingue est l'une des trois vraies villes de Zélande, et la seconde qui se souleva pour être libre.

C'était le samedi de Pâques 1572; la Brielle venait d'être prise. Partout on criait haro sur le duc d'Albe, le duc de sang. Un certain Jan de Cuyck, sieur de Herpt, était arrivé à Flessingue, et, prêchant les bourgeois, les avait préparés à la résistance.

1. Le titre d'amiral était réservé au prince.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les fourriers espagnols, qui ne redoutaient rien, débarquèrent à Flessingue pour préparer les logements d'Osorio Angulo, commandant le régiment de Sicile, un bon régiment de massacreurs d'hommes, de femmes et d'enfants désarmés. S'ils ne parlaient pas la langue du pays, leurs épées se faisaient toujours comprendre. L'ingénieur don Pacieco devait les suivre avec mission de construire une nouvelle citadelle.

Le dimanche, ils allèrent à la Maison de ville pour y annoncer l'arrivée des troupes par la prochaine marée.

Midi sonnait, les fourriers espagnols, insolents comme en pays conquis, se promenaient par la ville. Les bourgeois, qui sortaient de l'église, se formèrent par groupes autour d'eux et leur déclarèrent qu'ils ne voulaient plus d'Espagnols à Flessingue.

Le magistrat intervient et réprimande les bourgeois ; ceux-ci ne l'écoutent point. Les fourriers se fâchent, on échange de gros mots et des coups. Un certain Alman est frappé par un Espagnol. N'ayant point d'armes, il court en chercher. Il n'y avait encore qu'une vingtaine de bourgeois aux prises avec les Espagnols. Le bruit se répand, comme une traînée de poudre, qu'Alman est allé chercher ses armes. Alman veut dire tout le monde. Tout le monde en effet s'arme, et voilà les rues, les places, les quais couverts d'une foule armée, frémissante, et criant : « Plus d'Espagnols ! Plus d'Espagnols ! »

Autre nouvelle : *Alman loopt naar de vesten*, Alman court aux remparts. Les ennemis sont en vue. Les bourgeois voient s'avancer sur l'Escaut, bannières déployées, dix-sept bateaux pleins d'Espagnols. Les jeunes gens courent à l'artillerie, tirent un coup de canon d'un boulevard sur les bateaux. Le boulet coupe en deux un mât. Les bateaux s'arrêtent et envoient un soldat à la nage vers la ville demander pourquoi l'on a tiré :

« Va-t'en, toi et les tiens, lui répond-on, nous ne voulons plus d'Espagnols. »

Il promet de s'en retourner avec ses compagnons à la prochaine marée, tient parole et s'éloigne suivi d'une demi-compagnie de Wallons auxquels on permet de quitter Flessingue.

Les souvenirs de la grande guerre du seizième siècle sont si vivants dans le cœur des Zélandais, qu'il y a trente ans, ils portaient sur leur chapeau le croissant d'argent des Gueux et cette devise française et calviniste, mais orthographiée et ponctuée par un Flamand : *Ende-spit-de-lames.* « En despit de l'âme. » D'un côté la haine farouche du peuple pour ses oppresseurs, de l'autre le scepticisme politique et religieux de la noblesse calviniste française, notre alliée.

Le soir tombait, nous rentrons pour souper et nous sommes attirés au dehors par la musique de la retraite. Elle traverse le quai sous nos yeux. Quatre vigoureux tambours, coiffés de leur énorme bonnet de police, battent à tour de bras sur d'énormes caisses. A trois pas devant eux marche un tout petit soldat jouant du fifre d'un air à la fois malin, résigné et mélancolique.

Le major nous donne rendez-vous pour le lendemain.

Nous sortons après souper.

Les ormes et les tilleuls plantés sur les quais profilent des dômes noirs sur le ciel pâle et sur l'eau des canaux. Sur les *steentjes* errent des formes blanches ; ce sont des servantes aux longues jaquettes d'étoffe claire. Elles sortent ainsi tous les samedis, jours de provisions et d'aventures.

Aux environs de la Grande Église nous sommes attirés par le son d'une crécelle et d'une voix rauque, cassée, plaintive et nasillarde, essayant de crier, du haut de la tour :

Elf aan de clok (onze heures à la cloche). C'est le veilleur de nuit.

Flessingue : Deuxième journée.

Le lendemain matin nous allons voir la plage. L'Escaut roule de grosses vagues.

De jeunes filles qui les regardent en silence nous font songer à une touchante légende de Bellamy, le poëte zélandais.

Nous la traduisons ici presque entière :

ROOSJE (ROSE).

Il était en Zélande une fois, un homme, — Il avait une charmante enfant, — Une fille qui de chacun — Était tendrement aimée.

L'homme, comme on le peut croire — Était jaloux d'un tel trésor, — Et d'autant plus qu'il avait perdu sa femme — A cause de cette chère enfant.

Que de fois ne pressait-il pas Roosje — Dans ses bras en soupirant — Et ne baisait-il pas, les yeux baignés de larmes, — Les joues rouges de l'enfant.

Alors cet homme bon et tendre lui disait : — « Tu n'as plus de mère ! » — « Ah si ! répondait la douce enfant, — Elle est près de Notre Cher Seigneur ! »

Le père ne répondait pas un mot — Mais embrassait l'enfant mignonne, — Et, parmi les baisers, les larmes par torrents — Inondaient son visage.

La fillette grandit ; — Elle était renommée par la ville. — Point de père qui ne l'eût choisie, — Entre toutes, pour son fils....

Quand avec les jeunes gens zélandais — Elle allait s'ébattre sur la plage, — Elle lisait à chacun de ses pas son nom — Écrit dans le sable.

Pas de jeune homme qui pour elle — Ne fût plein de respect — Et ne la regardât pour la plus belle fleur — D'entre les filles zélandaises.

Il existe en Zélande, sur la plage, — Un poisson rond et petit — Qui pour les gourmands zélandais — Est un régal friand.

L'été, quand le vent du sud — Se joue sur la crête des petits flots — Et doucement caresse les vertes prairies — Du paysan industrieux,

Alors la jeunesse, avec la bêche et la charrue, — Va sur la plage unie et vaste — Et laboure plein de gaieté — L'aride, l'humide plage.

Dans le sillon labouré — Une main agile saisit le poisson — Bien souvent — Plus leste qu'elle.

Dans l'entre-temps, la jeunesse joue — Et s'ébat sous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la vague — Qui, bruyante, lui jette son écume — Aux yeux et à la bouche.

Chaque jeune homme enlève une jeune fille — Et l'emporte dans la mer; — La fille appelle et se débat, mais en vain, — Il l'emporte dans la mer.

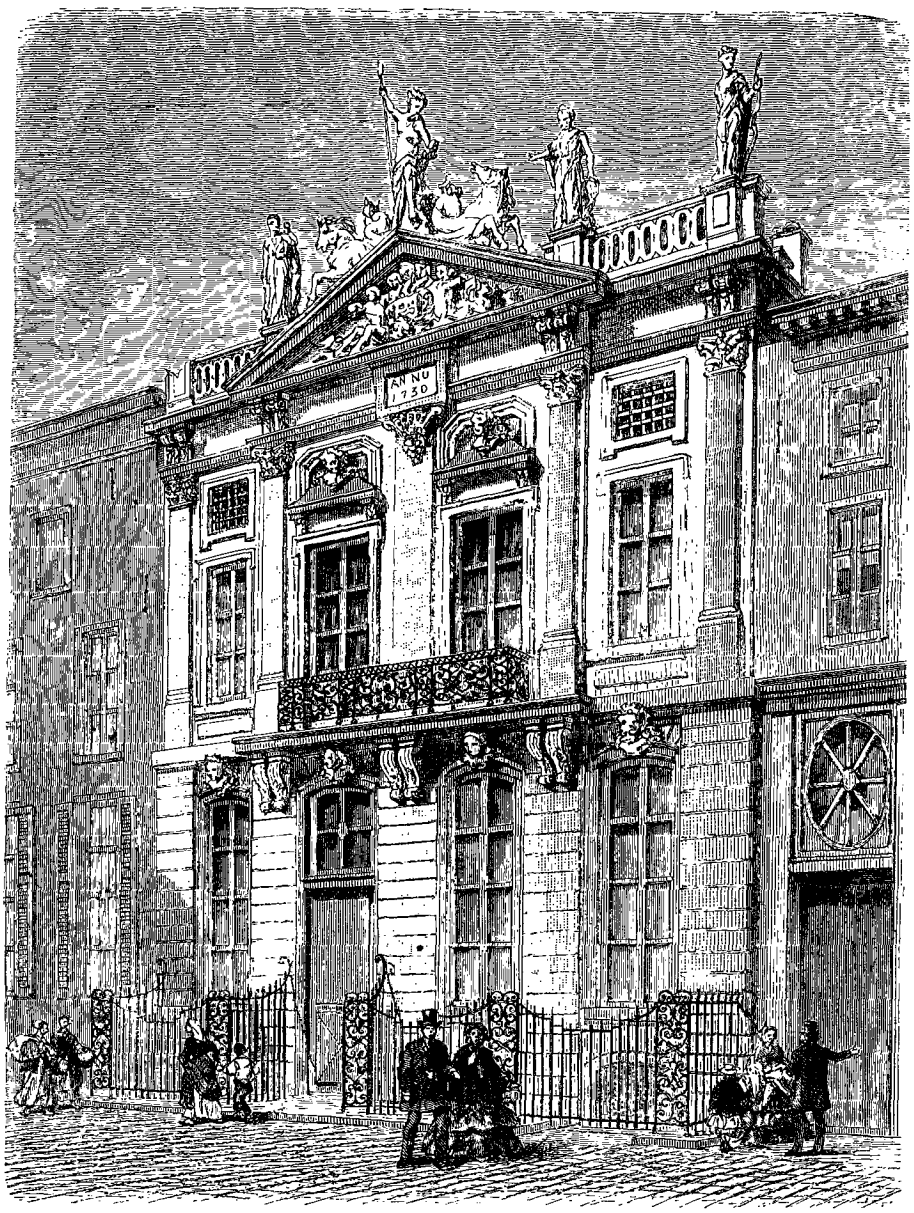
Or c'était par un beau jour d'été — Et la fleur de la jeunesse, — Allant à la plage avec la bêche et la charrue, — Était joyeuse.

La charmante était là, — Et chaque jeune homme — Oubliait la charrue, oubliait le poisson — Quand elle se dirigeait vers lui.

L'un d'entre eux, celui qui lui plaisait le plus, — Était toujours auprès d'elle — Et bien souvent il lui disait — Les plus douces paroles.

Un jour, Roosje s'échappe de ses mains et lui dit : — « Méchant que tu es, — Tourmente aussi les autres; — C'est toujours à moi que tu t'adresses. »

Le jeune homme rit et s'approche. Roosje fuit, — Fuit



La maison aux statues, à Flessingue. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un croquis de M. W. J. van den Berghen.

souriante. — Lui la suit, et souriant aussi, — L'entoure de ses bras.

La jeunesse éclate de rire et s'écrie : — « Oui, porte Roosje dans la mer! » — Lui l'enlève rapidement de la plage — Et court avec elle dans la mer.

Roosje appelle et supplie en vain, — Il va, va toujours en avant; — L'eau le frappe, jaillit, mugit, — Il n'entend point les prières de Roosje....

Enfin, il est allé si loin — Que de la plage, chacun, — Plein de frayeur, ne cesse de lui crier : — « Assez, reviens! »

Tout à coup, au moment où il obéit, — Désespéré, il s'arrête : — « Sauve Roosje, Grand Dieu, » s'écrie-t-il. — Et Roosje pousse un cri perçant.

— « Au secours, mes amis, je tombe — Ici dans un tournant. » — La jeune fille lui jette les bras autour du cou — Et se noie avec lui dans les flots....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de bonnes gens dans l'île de Valcheren. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette triste nouvelle est promptement connue dans la ville effarée. — La jeunesse silencieuse quitte la plage. — Tous les cœurs battaient de même, — Mais toutes les bouches étaient muettes.

La lune monta lente et tranquille dans le ciel — Et brilla sur le vaste tombeau — Où ce charmant, ce jeune couple — Avait rendu le dernier soupir. — Le vent s'éleva violent de la mer, — Les vagues battirent le rivage, — Et bientôt la cruelle histoire — Fut répandue par tout le pays.

Mais nous ne sommes pas en humeur de nous complaire dans la tristesse. Nous rentrons et déjeunons de thé, de raifort, de pain d'épices, de *koekjes*, de *biscotjes* et de fromage au cumin. Les *koekjes* sont des boulettes de pain plus que frais, qui font semblant d'être cuites. Les *biscotjes* nouvellement grillées sont exquises. Un monsieur très-grave, très- sec, très-maigre et décoré de l'ordre Grand-Ducal, laissant là ces futilités, se faisait servir un grand bifteck. Des commis voyageurs battaient avant de déjeuner des jaunes d'œufs au sucre dans leur tasse.

La *Zeemans Koffij-huis* (café des Marins) reçut notre première visite. On peut le voir au Zeilmarkt (marché au Poisson).

Cette petite construction assez basse semble avoir été raccourcie de la moitié de sa hauteur. Elle est bâtie en briques rejointoyées de blanc. Quatre bas-reliefs en marbre blanc décorent le bas des fenêtres du premier étage. Un fronton brisé, style rocaille, surmonte la porte du café. Les bas-reliefs sont carrés et représentent : le premier un savant, le deuxième un rémouleur, le troisième un fendeur de bois et le quatrième le roi David, bien étonné sans doute de se trouver en si travailleuse compagnie. De naïves inscriptions gravées en creux et en noir dans le marbre entourent les personnages et leur servent de repoussoir. Dans l'évidement du fronton qui surmonte la porte, se trouve un petit buste de femme qui paraît avoir pris volontiers de son vivant le temps comme il venait.

Ce buste, qu'un amateur a voulu acheter cinquante florins, sert d'enseigne à la maison

Voici maintenant un café légendaire : le *Prinsenhuis* (maison du Prince), ainsi nommé avant de devenir un café. Le Taciturne le fit bâtir pour y demeurer. Il employa à sa construction les matériaux amassés par le duc d'Albe pour construire une citadelle et tenir en respect « ceux de Flessingue ». Mais « ceux de Flessingue » pendirent l'ingénieur don Pacieco, auteur du plan de cette citadelle. On voit encore sur le Markt la pierre qui désigne l'endroit où eut lieu l'exécution.

C'est dans le jardin du *Prinsenhuis* que les pommes de terre ont été plantées pour la première fois en Zélande.

Un autre café, celui de la Bourse, donne une idée de la démarcation très-tranchée qu'en Néerlande on établit parfois entre les classes.

Au bas se trouve la Bourse aux grains. Au premier, une salle servant de café aux *fatsoenelijke lieden*, les gens comme il faut. Le contrat de location de la salle fut signé en 1785. Un article de ce document interdisait au cafetier d'introduire de onze heures et demie à deux heures des gens de basse condition dans le café.

Il y avait à Flessingue, avant le bombardement de la ville par les Anglais en 1809, un hôtel de ville assez remarquable. Ce n'était, à vrai dire, que la reproduction de l'hôtel de ville d'Anvers, construction bizarre qui n'est d'ailleurs pas sans caractère, et où les ordres dorique, ionien et corinthien sont confondus. Aujourd'hui l'hôtel de ville est une maison rocaille, mais moins remarquable que celle qui lui fait face et appelée *Beeld-huis*, maison aux statues.

Nous avons vu dans les archives de l'hôtel de ville une tour en argent, la tour du Bois, *s'Bosch* (*s'Hertogen-Bosch*, Bois-le-Duc), donnée à un certain Jansen par le stathouder Frédéric-Henri, pour avoir, le 14 septembre 1628, arboré le premier le pavillon orange sur la tour de la ville.

Les archives renferment encore un flacon en argent repoussé aux armes de Flessingue : il est d'un beau style Renaissance. Le peuple prétend que c'est le flacon de saint Willebrord, qui prêcha le christianisme aux Zélandais en 692.

Un touchant souvenir se rattache à une coupe en argent conservée également aux archives : en 1571, quand l'inquisition sévissait aux Bas-Pays, les réformés français avaient coutume de boire dans cette coupe le vin de la Cène, après avoir entendu un sermon en langue française.

Une légende dramatique donne un intérêt particulier à la maison aux statues, *Beeld-huis*. Celui qui l'avait construite se pendit de désespoir parce que son beau-frère en avait fait bâtir vis-à-vis de la sienne une autre qu'on trouvait plus belle ; et l'on avait tort ; cette maison est supérieure à l'hôtel de ville. Le jour de la mort du propriétaire, et par une coïncidence mystérieuse, une des quatre statues qui décoraient le faîte tomba et fut brisée. On la replaça, mais la foudre la jeta par terre. On la releva encore, mais en 1809, un boulet anglais la mit en pièces.

Flessingue a de plus qu'Anvers des bains bien situés. La rade est superbe : nous désirons la visiter. M. Verbrugghe, l'hospitalier inspecteur du pilotage belge, met à notre disposition un bateau pilote et veut bien nous tenir compagnie.

Nous nous embarquons : le fleuve roule de grandes vagues vertes, qui de temps en temps nous couvrent d'écume. Et nous de rire sous les grandes capotes dont on nous a affublés ! Un patron pilote tient le gouvernail. Il est de haute taille, se tient très-droit, son visage est fin, à grands plans. Ses deux yeux gris et perçants sont légèrement enfoncés sous la ligne presque horizontale de ses sourcils. Une barbe rousse, drue, frisée et ramenée en avant sous le menton, laisse voir sa bouche grande, bonne et ferme. Pas de pose, beaucoup de dignité. On dirait d'un Gueux de Mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre embarcation, penchant sur la vague sa grande voile, allait et venait, assez rudement secouée, transbordant des pilotes d'un navire à l'autre. Les heures s'écoulaient fraîches et charmantes.

« Maintenant à terre, si vous le voulez bien, dit M. Verbruggh. Quand le cœur vous en dira, venez me demander la soupe. Tantôt! Est-ce bien? — Oui. Nous irons prendre d'abord un *bitter* à la *Societeyt-Unie*. C'est la société militaire. »

Ainsi dit, ainsi fait, vers quatre heures.

La société militaire a son siége au rez-de-chaussée d'une assez grande maison plaquée d'ornements rocaille. Le dessus de porte à jour est d'un beau travail. Des officiers d'infanterie et d'artillerie étaient



Paysan de Nieuwland. — Dessin de Adolf Dillens.

réunis. Les types sont fiers et fermes, parfois un peu carrés, souvent maigres. En général des têtes hautes, très-intelligentes. Beaucoup de dignité dans les manières. Le lendemain un de ces messieurs, le lieutenant van L..., nous accompagne à la caserne. Nous entrons dans la *Recreatie zaal*. Peu de bruit, peu de bière, — faute d'argent peut-être, — de nombreux lecteurs de journaux. Même politesse, même distinction que dans les grades supérieurs. Nous allons à la cuisine. On prépare la ratatouille; l'officier de service, un vrai frère de la bonne trogne, trempe le doigt dans la grande marmite : *'T is lekker*, dit-il (*lekker* désigne en Néerlande tout ce qui peut qualifier une sensation matérielle exquise). En effet, cette ratatouille, faite de pommes de terre et de fèves étuvées, embaume. Nous montons au dortoir; il est propre et bien aéré. Un ser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gent-major chiffre et empile des *gulden* et des *dobbeltjes*, florins et pièces de quatre sous : c'est jour de solde : tout cela militairement et poliment.

Après les casernes, les églises. A part l'*Oude Kerk*, pas une n'est remarquable. Voici leur énumération : Deux églises réformées, dont une pour les soldats et les marins sur le *Pottekade;* une église luthérienne dans la *Korte Walstraat*, bâtie en 1735, restaurée en 1778; l'église des Mennonites ou *Doopsgesinden Kerk* sur le Peperdyck ; elle date de 1640. On la trouvait trop petite, on l'exhaussa en 1723. Les Juifs ont depuis 1868 une synagogue. L'église des séparatistes, *Afgescheidenen*, se trouve dans le *Palingstraat*.

Sur le Pottekade s'élève aussi une église catholique.

Rien de remarquable à l'hôpital, situé *Hellebardier straat*.

La maison des Orphelins de la religion réformée, sur le grand marché, a été bâtie par le maire de Flessingue, Lammens, après le bombardement de 1809. Lammens était un courageux citoyen, son nom est légendaire à Flessingue.

« Comment cette ville si peuplée jadis est-elle si déserte maintenant? Elle s'est éteinte comme une veuve.

— Cela ira mieux. »

Telles sont la plaintive demande et l'espérante réponse que nous avons vues gravées sur un cartouche au-dessus de la porte d'une maison de Flessingue.

Réponse prophétique, si l'on en juge par l'avenir qui paraît réservé aux nouveaux travaux.

Voici ce que nous disait à ce propos un enthousiaste :

« Flessingue est mieux situé qu'Anvers. Nous avons fait de Flessingue un port commercial. Nous tenons l'Escaut. Au moyen de cette langue de terre empiétant sur le territoire flamand et qui s'appelle la Flandre zélandaise, nous fermons le fleuve en temps de guerre. Mais la guerre est un accident, une tempête d'intérêts, un orage dans la vie des peuples. Nous basons donc nos calculs sur leur état normal, la paix. Cela étant donné, voici notre plan réalisé en partie. D'abord, démanteler Flessingue, rendre sa rade sûre, relier notre ville à Middlebourg au moyen d'un chemin de fer et d'un canal. Filant ensuite vers l'est, nous traversons Walcheren, nous franchissons le Hoe sur une levée, nous traversons tout le Beveland du Sud, pour franchir encore l'Escaut oriental sur une autre levée, et avançant jusqu'à Berg-op-Zoom, nous rejoignons la voie ferrée qui mettra notre pays en communication directe avec l'Allemagne. Quand la rade de Flessingue sera sûre (elle le deviendra, fallût-il y dépenser des millions de florins), le gros commerce de notre métropole commerciale, qui n'a, comme tous les commerces du monde, d'autre patrie que le lieu où il fait le mieux ses affaires, le gros commerce se portera vers Flessingue, laissant Anvers aux caboteurs. Les étrangers suivront cet exemple. Ce n'est qu'une question de temps.

« En Walcheren même, Flessingue, plus jeune que Middlebourg, attirera la grande ville par l'avantage même de sa position et de ses communications immédiates avec la mer. Middlebourg descendra vers Flessingue en suivant la chaussée qui relie les deux villes. Elles finiront peut-être par n'en faire qu'une seule, plus grande qu'Anvers, moins grande que Londres.

« Créer un vaste port commercial rivalisant avec Anvers, pour nous toute la question est là. Voilà la raison des gigantesques travaux exécutés ici, à Veere et à Hanssweert. Veere était, il y a quinze ans, une ville morte ; on y payait vingt florins la location d'une maison ; aujourd'hui cette même maison coûte 300 florins de loyer. Flessingue peut ruiner Anvers, ou tout au moins égaler sa prospérité. »

Jusqu'ici la prédiction ne s'est point réalisée. Anvers a trois succursales à Flessingue, et l'on commencera bientôt la construction du chemin de fer *Anvers-Gladbach*, qui mettra la métropole commerciale belge en relation encore plus directe avec l'Allemagne que le chemin de fer néerlandais.

Il est cinq heures du matin, le ciel est superbe, Flessingue est radieux; mais qu'il est triste et morne, noyé dans la brume d'hiver! Les deux amis, dans un précédent voyage, l'avaient vu ainsi.

L'hiver dernier, ils étaient sortis de chez Peeters à cinq heures du matin, leur guide les accompagnait. Il avait neigé et il devait neiger. Ils écoutaient encore ce guide qui leur parlait de la misère du temps pour avoir un plus gros pourboire. Tout à coup ils aperçurent, à la lumière des réverbères qui rougissaient aux premières lueurs d'une aube de mars grise et frileuse, un homme vieux et gros en costume de marin et chaussé d'une vaste paire de bottes en entonnoir. Il était armé d'une longue perche au bout de laquelle était fixée, au moyen d'une ficelle, une petite baguette longue comme la main, grosse comme le doigt.

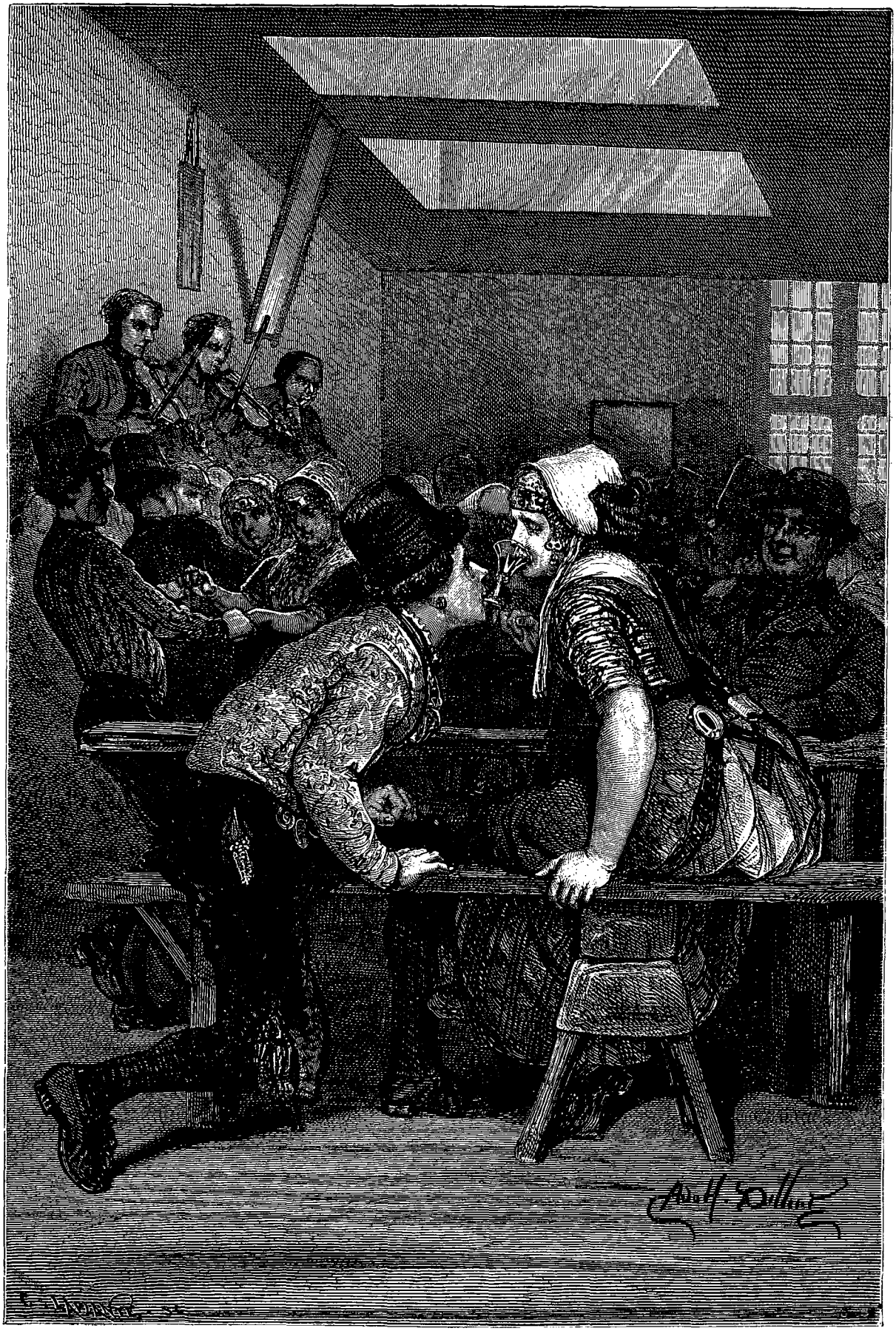
Il marchait lentement, à son aise, dans la boue, résigné, calme ou indifférent. Il s'arrêta devant une maison, frappa de sa baguette quelques petits coups sur une fenêtre au premier étage, puis passa à une autre et parcourut ainsi toute la longueur du quai. Les fenêtres s'éclairaient partout sur son passage.

Cet homme est l'éveilleur des servantes d'auberge, et en général de tous ceux qui craignent de ne pas se lever assez tôt quand il est nécessaire. On l'appelle ici *Poorters-wekker* (éveilleur des bourgeois), ou tout simplement *Klopper* (frappeur).

Certaines femmes font aussi ce métier. Ceux qu'elles ont charge de réveiller leur donnent chaque semaine quelques *dubbeltjes*.

Il était onze heures, nous allions quitter Flessingue, quand tout à coup nous entendons le bruit du fifre et du tambour. Nous étions placés sur un quai ; de l'autre côté se trouvait un vaisseau de guerre. Nous regardons du côté du vaisseau d'où venait le bruit. A travers les écoutilles nous distinguons les sabres et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le verre de vin. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épaulettes d'officiers debout sur l'arrière. Le tambour battait gravement, le fifre sifflait comme un merle. Était-ce une fête, un concert à bord du vaisseau? Nous sommes bientôt détrompés : *een, twee, drie* (une, deux, trois) ; un grand cri de douleur est poussé par une voix d'homme. Aussitôt nous voyons à travers une écoutille un bras qui frappe, puis un autre bras; et chaque fois nous entendons le même cri. Cela dura une minute. Qu'était-ce?

Ces officiers debout présidaient à une exécution ; les deux bras frappant à tour de rôle étaient ceux des exécuteurs donnant des coups de garcette à un matelot rétif; les cris étaient ceux du patient; le fifre semblait railler.

Il ne faut point cependant s'attendrir trop vite sur le sort des matelots ainsi battus. Ils crient souvent, non par douleur, mais parce que cela leur est profitable. Leur but alors est d'attendrir le médecin qui assiste à chaque exécution et de qui il dépend, s'il lui semble que l'état du patient l'exige, de faire cesser l'exécution.

S'il en est qui se plaignent, on prétend qu'il en est en revanche qui disent, après la correction reçue : « Encore quinze pour mon plaisir. »

En route pour Middlebourg.

Une heure après nous partons pour Oost-Souburg, dont c'est, ce jour-là, la kermesse.

La route est bordée d'arbres et côtoie des prairies ou de riants jardins, ou des cottages, ou des chalets indiens. Parfois des stores bleus discrètement soulevés laissent passer de curieuses têtes de servantes et d'enfants.

Des paysans hâlés par le soleil, de robustes paysannes travaillant la terre se détachent sur le bleu du ciel, et interrompent leurs travaux pour nous regarder, peut-être pour se moquer de nous.

A quelque distance une jolie ferme blanche, rouge et verte au bord de la route nous attire : nous y entrons. Quel calme dans ce doux intérieur, quelle bonhomie et quel courage tranquille sur tous ces visages !

Quatre personnages occupent la chambre où nous sommes reçus avec bienveillance. Le ton général est d'un blanc crémeux. Une *friesche klok* ou coucou venant de Frise fait entendre son tic-tac monotone. Des tilleuls sont plantés en espaliers devant la maison. Le soleil qui passe au travers éclaire d'une lumière verdâtre et chaude pourtant ce doux intérieur. Un vieillard lit la Bible, un homme jeune, au type fin, regarde une jeune femme tenant sur les genoux un enfant grignotant quelque bonbon. Le jeune homme dit en regardant l'enfant : « Mon père m'a enseigné le travail et l'activité : je donnerai les mêmes leçons à celui-ci, et il sera heureux comme nous. »

Partout sur notre passage on nous prend pour des émigrants ou des médecins allemands. Ce n'est pas une recommandation en Zélande. Nos vêtements sont vieux, peu brossés, et l'un d'entre nous n'était pas rasé de trois jours.

Nous ne sommes pas seuls sur la route, la foule y est grande : elle se dirige vers Oost-Souburg.

Nous entendons de loin un chant nasillard, des coups de grosse caisse, des bruits de tambour et d'ophicléide, des hourras, le tout se perdant dans ce grondement sourd formé de l'accord de tous les bruits que produit une foule. Plus une foule est formée de gens robustes, plus ce bruit est fort.

Nous faisons encore quelques pas et nous nous trouvons en pleine kermesse.

Le soleil brillait clair dans le ciel tout bleu où passaient de grands vols de pigeons blancs.

Nous nous trouvons au milieu d'une grande place, plantée de tilleuls et terminée par une longue rue bordée de petites maisons de briques rouges rejointoyées de blanc, aux portes vertes, aux fenêtres blanches ou jaunes ornées de stores bleus ou blancs discrètement baissés.

On voit sur la place, de chaque côté de la rue, des tilleuls vigoureux, verdoyants, fleuris; sous ces tilleuls sont des chariots rouges et verts, très-élégants, recouverts de toile blanche tendue sur des cerceaux et relevée un peu vers le bas. Le bord en est orné de foulards disposés en guirlandes. La toile abrite des couples de jeunes gens et de jeunes filles. Les jeunes gens portent le chapeau de Walcheren à petits bords, ou le chapeau de Niewland à grands bords ornés de larges rubans à fleurs de velours sur fond mat. Leur cravate est de soie de couleur éclatante; deux gros boutons de filigrane d'or ferment leur col de chemise. Ils sont vêtus d'une veste et d'une culotte de velours noir, fermée au moyen de deux ou de quatre plaques en argent de cinq centimètres de diamètre. Leurs *borstrokken*, gilets à manches, sont écarlates à grandes fleurs jaunes, bleues ou lilas à grands ramages, suivant les religions. Les catholiques portent des *borstrokken* rouges à ramages jaunes ; ceux des protestants sont plus sombres. Vingt gros boutons de filigrane à perles ou à argent ferment le gilet. Leurs souliers, s'évasant vers le bout du pied, semblent dater du temps de Breughel.

On voit sortir d'une poche, placée sous la hanche droite, le manche d'argent ou de buis d'un grand couteau qui sert à la fois d'arme de combat, ce qui est rare, et aussi à découper le pain et la viande.

Les garçonnets eux-mêmes, vêtus d'ailleurs comme leurs parents, portent ces couteaux, mais plus petits et moins beaux.

Toutes les filles, sauf celles qui sont en deuil, portent un chapeau de paille blanche légèrement incliné sur le front; des rubans bleus plissés garnissent le chapeau au-dessus du cou; des rubans de couleurs variées, rejoints par une agrafe d'or, serrent le chapeau sous le menton, de larges rubans bleus tombent sur leur dos.

On ne voit point les cheveux des femmes. Une plaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'or ciselé, *hoofdnaald*, placée de droite à gauche sur le front pour les filles, de gauche à droite pour les femmes mariées; des épingles d'or, des tire-bouchons dorés, des pendants d'oreilles en or, un collier de corail rouge, *bloed koraal* (corail de sang), à fermoir d'or, forment l'encadrement du visage.

Des colliers à quadruple rang de grosses perles couvrent parfois tout le cou. Le fermoir est de filigrane mat, sur or brun et à perles. Le corsage, *manteltje*, est ouvert en rond jusqu'à la ceinture. Il découvrirait la poitrine si elle n'était point couverte d'un plastron de dentelle sur fond rose ou bleu, garni de deux ou trois morceaux de rubans variés et disposés horizontalement. On appelle *buck en kleuren* cette partie du costume des paysannes. Entre le *buck* et le *manteltje*, elles placent un foulard éclatant et à grands plis qui fait tout le tour du bord du *manteltje*.

Le corsage est brun, bleu ou noir et bordé de rubans ds velours. Les manches très-courtes serrent le biceps au point d'y marquer une ligne. De ces manches sortent souvent de très-beaux bras, quoique un peu rouges ou bleus en souvenir des bises d'hiver qui les trouvent toujours nus.

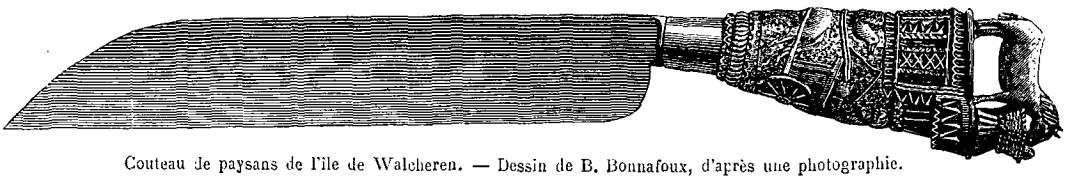
Des jupons, elles en ont beaucoup ces belles filles — six ou sept au-dessus d'une crinoline : c'est un signe de richesse. Au-dessus est placé le tablier, souvent d'un bleu azur et noué par des rubans violets. Le jupon de dessus est de couleur sombre et bordé au bas de rubans de velours.

Les filles aisées et quelques autres portent en temps de kermesse un sac de velours vert à grand fermoir d'argent massif, de style rocaille. Elles mettent dans ce sac une boîte à parfums, une autre également en argent pour les pastilles, puis de la monnaie qui n'est pas de cuivre. Les boîtes, finement ouvrées, sont d'un beau style rocaille ou Renaissance.

Sous le tablier pendent attachés à la ceinture, au moyen d'une chaîne, une paire de ciseaux et une aiguille à passer les rubans. Tout cela est en argent massif. Leur main droite semble couverte d'anneaux et de bagues; elles en ont une petite au petit doigt et deux grands anneaux en or de quinze millimètres de hauteur ouvré en filigrane, ornés de pierres précieuses ou de boutons en or bruni. Elles ôtent tous leurs anneaux, sauf un, quand elles se marient.

La forme des boucles de souliers des femmes, et celle aussi des grandes boucles des culottes ou des pantalons des hommes, varie suivant les îles et parfois suivant les localités.

Le soleil passant à travers les feuilles transparentes



Couteau de paysans de l'île de Walcheren. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie.

des tilleuls ou dans leurs interstices couvre d'un ton vert doré quelques visages, ou parfois éclate sur les plaques d'or, les pendants d'oreilles, les joues fraîches des filles qui sourient en montrant des dents blanches, des yeux noirs ou bleus étincelants.

Les chariots viennent de partout; voici dans l'un d'eux un jeune homme qui, la main posée sur l'épaule de sa fiancée, lui verse à boire du vin rouge dans un verre évasé et d'une forme charmante.

Sous les tilleuls se tiennent les hommes et les filles qui n'ont point de chariots. Même aspect, même richesse apparente, mêmes scènes de bonheur.

Le soleil, les bijoux d'or et d'argent étalés à profusion, les joues rouges, les sourires, les yeux brillants, le velours du costume des hommes, leurs boutons d'argent, les violents contrastes de lumière et d'ombre, éblouissent le regard et donnent le vertige.

On ne sait où regarder. Ici c'est un carroussel à tentures écarlates dont les paillettes d'argent brillent au soleil. Là, dans un grand jardin, des paysans causent, rient ou versent à boire à de jeunes paysannes qui se détachent comme autant de fleurs charmantes sur le vert des arbres.

Les chariots ne cessent d'avancer; leurs voyageurs y restent s'ils ne sont point de la commune, ou bien s'ils ne veulent point se mêler à la foule. Celle-ci est énorme, souriante, un peu avinée.

Parfois, au milieu du soleil et de la poussière, au dessus des têtes des filles curieuses, les deux amis voient passer au grand galop et en pourpoint un cavalier courant la bague, tenant en main une longue lance de bois aux couleurs néerlandaises : rouge, blanc et bleu. Il passe entre deux poteaux, la lance en arrêt pour enlever une bague. A l'un des poteaux sont attachés les prix : ce sont des bijoux d'argent. Nous verrons une autre course à la bague et nous la décrirons.

Au milieu de toutes ces richesses, de toutes ces prouesses, de tout ce passe-temps, défile une procession de vieux et pauvres bourgeois qui viennent de Middlebourg. Qu'ils sont laids à côté des paysans!

Ils portent encore la longue redingote à hauts collets, à courte taille, à longs pans de 1830. On dirait qu'ils n'ont jamais ri. On voit sur leurs visages jaunis par la vie sédentaire, l'esprit mesquin, l'ennui des petites villes. Pauvres vieux champignons moisis dans des caves humides, ils ont l'air honteux et tristes au soleil!

Celui des deux touristes qui n'était point rasé de trois jours avise une jeune paysanne brune et fraîche, aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grands yeux noirs. Debout dans un chariot, sa carnation pâle, l'éclat de ses grands yeux puissants, font songer à la Vierge ravie au ciel, de Murillo.

Il s'approche, et montrant du doigt le sac de velours vert de la jeune fille :

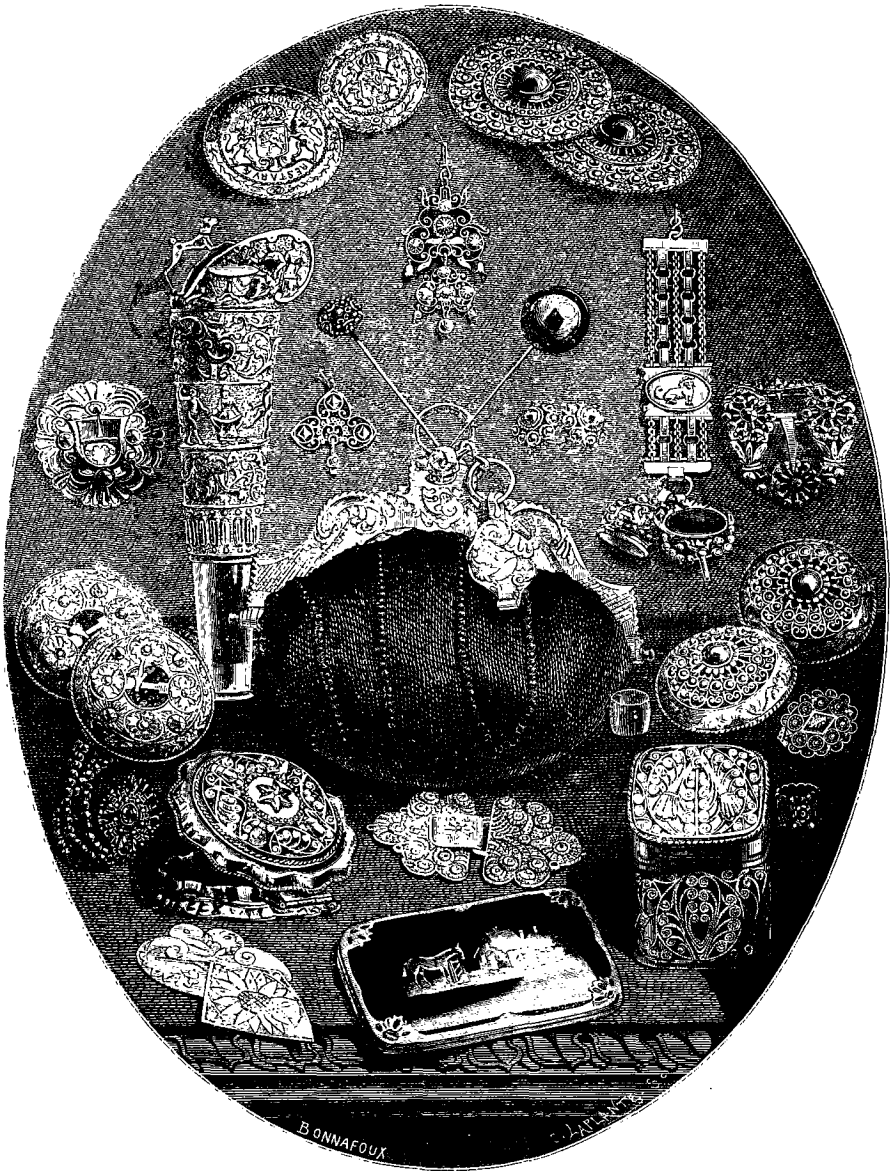
« Laissez-moi voir de près ce sac, dit-il.

— Vous faut-il cinq cents pour vous faire faire la barbe? » répond-elle.

Il ne demande pas son reste.

Dans l'entre-temps, Dillens croque la scène du *Verre de vin*.

Quelques jeunes couples, dans leurs riches costumes, se sont abrités dans un cabaret. A l'avant-plan, sur un banc, un jeune homme, presque à genoux devant une jeune fille, lui offre à boire en tenant entre les dents le pied d'un verre plein de vin. Il est beau, brun, svelte; elle est rose, blonde, fraîche, heureuse et souriante.



Bijoux de paysans et de paysannes en Zélande. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après des photographies.

Fermoir en filigrane d'or. — Colliers de corail ou de grenat. — Pendants d'oreilles. — Breloque. — Verre. (Au milieu) Sac de velours vert à fermoir d'argent. — Épingles. — Anneaux. — Plaques de cuivre et d'or. — Boucles d'argent. (Au bas) Boîte à tabac en écaille et en argent, etc.

Charles de Coster.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quais de Rouen et de Rotterdam, à Middlebourg. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

LA ZÉLANDE

(NÉERLANDE),

TEXTE PAR M. CHARLES DE COSTER. — DESSINS PAR M. ADOLF DILLENS.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les Zélandais. — Leur physionomie. — Leur caractère.

Les paysans zélandais ne nous ont point mangés. Dillens croque avec ardeur les types variés du pays. La Zélande, il l'a conquise sur l'indifférence universelle. Elle paraissait trop près de nous pour mériter d'être étudiée. A cette heure où les originalités s'en vont, il faut les saisir au vol.

Étrange peuple, où les paysans ressemblent à de grands seigneurs ! Est-ce tempérament? est-ce discipline? Nous n'en savons rien. Calmes, réservés, fins à dorer, ils vous regardent venir. Point d'exaltation, cette qualité que l'on dit noble. Ils sont sveltes et hâlés, cela va de soi, le soleil s'en charge; maigres presque tous. L'homme gras est ici une rareté. Les yeux bruns dominent chez les hommes; chez les femmes, les gris ou les bleus. Celles-ci sont charmantes et parfois si blanches et si roses qu'on les croirait en porcelaine.

Tous, jusqu'aux enfants, sont audacieux et résolus. « Sache que tout Zélandais est brave, » répond le gamin frondeur à l'homme mûr qui voudrait lui faire peur.

Le type rappelle étrangement ce qu'il y a de plus fin et de plus beau dans le type saxon. Parfois la face s'élargit, mais elle conserve toujours son impression de finesse et d'énergie. De la lymphe, de la bile et des nerfs; du sang, mais il ne prédomine point. Parfois les visages sont découpés à grands plans, la tête est droite, le nez long, l'œil grand, la bouche fine. C'est surtout le côté fin qui domine aux environs de Middlebourg.

Les femmes, nous parlons toujours des paysannes, sont jolies, rieuses, sûres d'elles-mêmes, douces, confiantes. Pas de pose, sinon dans la marche et l'allure qui sont très-fières. Il semble qu'on leur ait appris, comme aux demoiselles du monde, à se tenir droites. Gaies comme les pinsons, elles ne prétendent pas sans doute ressembler à des anges, mais je n'ai rencontré nulle part autant de gaieté vraie et d'innocentes envies de rire. Je ne sais si elles ne rient pas aussi un peu pour plaire et se montrer belles.

1. Suite. — Voy. p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Presque partout de la résolution, excepté chez certaines natures scrofuleuses, pâles, gonflées, aux lèvres énormes, fatalement nées pour l'esclavage. Ces types rares, on les rencontre surtout dans les villes.

Chez les femmes mariées, l'esprit d'ordre, le commandement, les affaires rendent le visage plus sérieux. Elles savent vieillir à l'heure.

Les femmes, en général, ont une telle tendance à la douceur du langage que certaines filles du peuple de Middlebourg transforment notre sec bonjour français en un « bonneioure » très-harmonieux et très-doux dans leur bouche.

Les classes les plus pauvres ont des instincts d'élégance. Peu de brutalité dans les villages calvinistes.

Le peuple donc est intelligent, dans les villes comme dans les campagnes. La finesse des traits correspond à celle du caractère. On sent dès l'abord que l'on a affaire à des Saxons. A peine trouve-t-on par-ci par-là, et notamment entre Hulst et Axel, quelques traces de Gaulois mélangées de Ligures.

Un peu d'histoire.

Qu'on ne s'étonne point si nous parlons de Gaulois en Zélande. Ces peuples en furent les premiers habitants.

Quand elle était encore nommée la *Forêt sans pitié*, des Ménapiens, c'est-à-dire des Gaulois, y campaient; assez peu nombreux d'ailleurs pour ne pouvoir lever, en temps de guerre, que neuf mille hommes. César l'affirme dans ses *Commentaires* et n'a pas été contredit.

Le pays de ces Ménapiens était loin d'être, alors comme maintenant, une contrée riante et fertile. Eumène, chargé de la direction des écoles dans les Gaules, en disait deux siècles après la conquête : « On n'y voit que des marais, une terre tremblante voguant sur la mer, et des forêts impénétrables. Le soleil ne s'y montre que pendant deux heures de la journée, tellement l'air y est surchargé de nuages et de brouillards. »

Le territoire des Zélandais était plus vaste alors qu'aujourd'hui. On peut l'établir sur la carte actuelle de Néerlande, de Belgique et de France. Les Germains, vainqueurs des Ménapiens, occupaient à l'ouest les côtes de la mer du Nord, depuis Gravelines jusqu'à la Brielle, et sur le continent, en allant de l'ouest à l'est, une ligne qui suit le cours de l'Aa, passe par Saint-Omer, Aire, Saint-Amand, pour suivre ensuite le cours de la Scarpe jusqu'à son embouchure dans l'Escaut et l'endroit où ce fleuve se jette dans l'ancien lit de la Meuse.

Les Gaulois de la Zélande, détruits en grande partie par les Germains, les Tenctres et les Usipètes, lors de la première invasion romaine, n'avaient pas été inquiétés par César, dont le but était surtout l'anéantissement des tribus du nord. Il devait réussir pleinement lors d'une deuxième invasion. Alors il saccagea, brûla, extermina, noya tout ce qu'il put.

Sous Procope, qui en 276 délivra la Gaule d'une invasion des Germains, des Francs campèrent tout à coup sur les bouches du Rhin et s'abattirent comme une trombe sur le territoire des Gaulois. Plus tard arrivèrent les Suèves, Souabes, ceux qui, dit-on, inventèrent la valse, *Schwaben Tans*. Ils occupèrent, conjointement avec les Francs, les îles et le continent gaulois.

Mais le peuple a surtout gardé la mémoire des Hoeckx et des Cabelliaux, de Jacoba van Bayern (Jacqueline de Bavière), l'aimante comtesse de Zélande, et avant tout les souvenirs tenaces et très-vivants de la longue guerre du seizième siècle.

Le prince d'Orange fit alors un grand rêve. Si l'on regarde la carte d'Europe et qu'on descende, du nord au sud, les rives occidentales de l'ancien Océan germanique, on rencontre sur son chemin la Néerlande, la Belgique et cette partie de l'Allemagne qui va jusqu'au Rhin et au delà.

Au milieu de cette vaste étendue de pays est un petit point perdu : c'est la Zélande.

Elle servira d'appui au prince d'Orange dans sa guerre contre l'Espagne. Peu à peu il ira vers le nord et tâchera de descendre au sud, en Belgique et même en France. Évincé une fois, il reviendra à la charge par la création d'une république gantoise qui aura pour mission de marcher toujours vers la mer, et par alliance ou autrement, de s'étendre jusqu'au Rhin. Ce devaient être là les frontières orientales du royaume rêvé. Metz, Nancy, Strasbourg, les limites de la Belgique actuelle eussent été ses frontières occidentales. Ce fut la pensée de Charles le Téméraire, ce fut un moment celle de Charles-Quint, ce fut toujours l'idée secrète du prince : la création d'un État maritime et qui pût rivaliser avec l'Angleterre; continental et appuyé sur des populations industrieuses, militaires au besoin.

Que de luttes évitées ainsi ! La trahison d'Imbyse et la lésinerie des États provinciaux firent échouer ce gigantesque projet.

Il y avait aussi dans les Pays-Bas tant de constitutions si libres, un si fier esprit d'ordre et de résistance à la fois, des traditions si glorieuses, qu'ils eussent pu être les arbitres de l'Europe et devenir avant la glorieuse France de 1789 les initiateurs de la Révolution du dix-huitième siècle. Ce grand seizième siècle renferme chez eux, sous forme d'idées religieuses, toutes les idées qui aujourd'hui passionnent les esprits. Les habitants des Pays-Bas hollandais ou belges étaient des constitutionnels. Les anabaptistes, divisés en deux castes socialistes ou communistes, voulaient, les premiers, le règne du peuple et de la justice; les seconds, le partage des biens, la communauté des femmes, et au besoin l'acquisition à main armée des biens de la terre. La conférence de Breda traita la question des cimetières, question brûlante aujourd'hui en Belgique et en France.

C'est au milieu des méandres capricieux tracés par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous les bras de la Meuse et de l'Escaut, que les Zélandais, marins et parfois même soldats improvisés, entamèrent cette lutte de la libre conscience contre la tyrannie, lutte qui devait durer quatre-vingts ans et se terminer par la reconnaissance de la république néerlandaise.

Encore les paysans et les paysannes. — Costumes. — Lutte contre les anciens usages.

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos paysans et à nos paysannes. L'une d'elles, fille d'un riche fermier, devint, grâce à l'entremise d'un de nos amis, la femme d'un baron aussi riche qu'elle. Il l'emmena à Paris. En y arrivant, elle ne savait pas un mot de français. Un an lui suffit pour le parler aussi bien que la plus Parisienne des Parisiennes.

Le costume, les coutumes, les mœurs, tout cela est discipliné et réglementé.

Dès que les enfants savent courir, ils sont vêtus comme le père et la mère.

Le costume des fillettes ressemble à celui de leurs mères dans les plus petits détails. Les galons de fil raide (*stijve langetten*), le petit bonnet, la forme et l'étoffe du corsage, le tablier et les jupons, les bas, les souliers de velours à boucles d'argent ou argentées; la plaque ciselée placée sur le front (*hoofdnaald*), les pendants d'oreilles accrochés à des tire-bouchons dorés (*krullenne - bellekens*), le collier de corail ou de grenat à fermoir d'or; tout enfin est semblable.



Porte de la salle des États provinciaux (Abbaye) (voy. p. 152). Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Les paysans portent les cheveux longs sur la nuque, un peu plus bas que les oreilles, et formant au-dessus du collet du vêtement un demi-cercle parfaitement horizontal. Les cheveux retombant sur le front sont coupés avec la même régularité à un ou deux centimètres au-dessus des sourcils. Les paysans sont très-attachés à leurs longs cheveux, signe de liberté. Ils ont sans doute de ce fait un vague ressouvenir. La perte de ses longs cheveux est pour le conscrit le premier signe de la « servitude » militaire.

La mode n'exerce aucune influence sur leur costume. Les prêtres catholiques essayent toutefois de faire abandonner par les paysans leurs pourpoints aux couleurs éclatantes, les *dominés* protestants ouvrent la même campagne contre les vingts boutons à filigrane d'argent. De leur côté, les filles laissent croître leurs cheveux au bord de leur coiffe, au haut du front, et se moquent de l'offensante et grossière qualification donnée aux boucles brunes ou blondes qui osent se montrer au grand jour.

Ces insurgées préparent une révolution dans le costume, en attendant qu'elle se produise dans les mœurs.

Nous sommes loin du temps où des prêtres calvinistes montaient en chaire avec des ciseaux et des rasoirs, en menaçant de tailler ou de raser les moustaches des hommes et la chevelure des femmes.

Les filles de la bourgeoisie portent les cheveux tombant sur le dos; les dames montrent leur chevelure quand elles en ont, ou empruntent celle qu'elles n'ont pas. Certaines filles du peuple — les dimanches notamment — n'osent pas montrer toute leur chevelure, mais — désobéissantes aux rigoureuses prescriptions du calvinisme — laissent comme les paysannes se montrer au bord de la coiffe, au-dessus du front, des boucles révolutionnaires.

Le paysan tient fortement à ses usages, il faudra vingt-cinq ou cinquante ans pour modifier son costume, et un siècle au moins pour transformer ses mœurs.

Les grands chapeaux de paille des femmes rappelaient, il y a quelques années, les coiffures des bergères Pompadour. Le dessin et la forme des plaques d'argent ne remontent guère au delà du seizième siècle. Les fermoirs des Bibles sont de style Renaissance, mais c'est le style rocaille qui domine partout, dans le style des maisons, dans leur ornementation intérieure, dans la forme même des chariots. Ceci, à part quelques exceptions, est vrai pour toute la Néerlande.

Le costume ordinaire des hommes n'a pas un caractère aussi facile à définir.

Quand un paysan est au moment de se marier, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reçoit un paquet d'étoffes noires en drap ou en bombazin (*futaine*), suivant la fortune de ses parents.

Il trouve dans ce paquet un pourpoint, un gilet, un pantalon noirs, et une redingote noire, nommée *kappe*, qui lui tombera jusqu'aux pieds et à laquelle on a donné la même forme qu'à celle de son grand-père. Ces vêtements traditionnels, il les garde toute sa vie; il les a en respect; il ne les profane pas en s'en servant en toute occasion de fête, et comme il lui plaît; il les tire de l'armoire dans les grandes circonstances, et particulièrement lors du baptême des enfants, au repas de la sainte cène (*Avondmaal*) et lors de l'enterrement de l'un des membres de la famille.

S'il perd sa femme seulement après quelques an-



Le Dôme, à Middlebourg. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

nées de mariage, il ne revêtira pas ce costume; mais si elle meurt après quarante ou cinquante ans, il porte le noir costume pour suivre son cercueil.

Les fiançailles. — Coutumes singulières.

Quand le jeune Zélandais veut se marier, il a plusieurs manières de faire connaissance avec la personne qu'il a en vue.

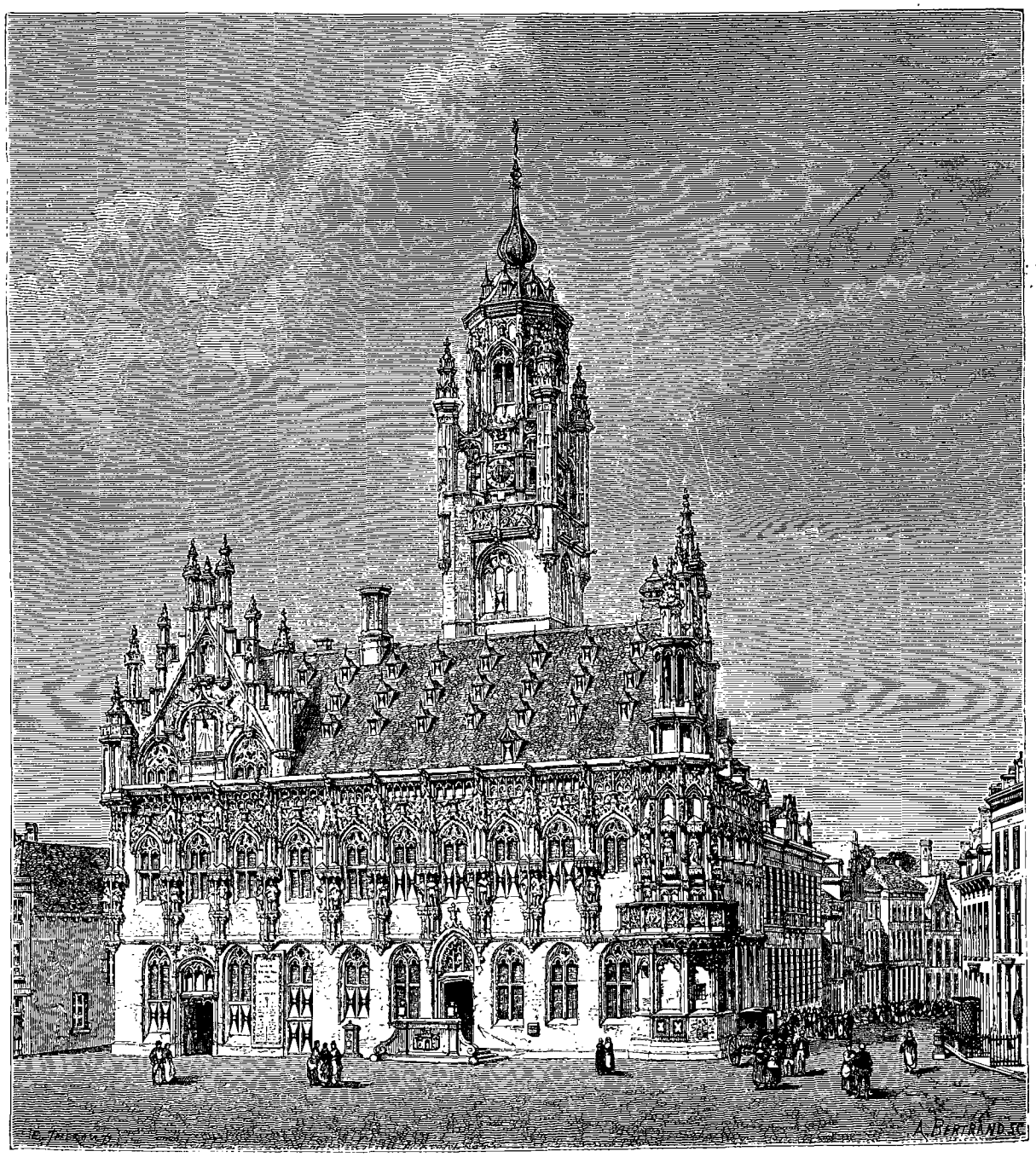
Par exemple, s'il aperçoit une fille qui trait une vache dans la prairie, il se couche à plat ventre sur le gazon, en dehors d'une de ces nombreuses barrières qui ferment au troupeau l'accès des chemins ou des grandes routes. Là, il attend que le seau soit plein de lait, puis s'approche de la fille, et lui demande la permission de porter le seau. Si elle accepte, il peut espérer; si elle refuse, il n'a plus qu'à s'éloigner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est d'habitude dans l'église que les paysans « se créent leur illusion ». Cela veut dire aimer en Zélande.

Les jours de marché, qui sont de véritables foires, et quand les paysans sont près d'atteler pour quitter le marché, ils offrent aux filles des liqueurs douces, punch ou parfait-amour. Le même verre sert à tous, et passe de bouche en bouche souvent rempli; la joie en sort et fait éclore les doux propos. Le soir venu, le jeune prétendant reconduit chez elle la fille qu'il a « entreprise » (*aangetrokken*).

Les jours de kermesse servent de prétexte et d'excuse à toutes les déclarations. Quand un jeune homme



Hôtel de ville de Middlebourg. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

a fait un choix, il se conduit de son mieux pour être remarqué de la jeune fille.

Tous les dimanches, il va au temple à midi, heure de l'office, pour voir si le père et la mère de la fillette y sont, et si elle est restée au logis.

Ce bonheur lui arrive-t-il, il se dirige en toute hâte vers l'habitation, frappe non pas à la porte qui ouvre sur le devant, mais à celle qui ouvre sur le jardin. La première de ces portes doit être fermée pendant le service religieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intimidé, il s'approche pourtant de la jeune fille, et lui dit : *Meisje, mag ik mijn pupje aansteken?* (Fillette, puis-je allumer ma pipe?) Celle-ci comprend le but de la demande, et suivant qu'elle désire ou non faire la connaissance du jeune homme, accorde ou refuse la permission demandée. Elle sait qu'il a dans sa poche tout un attirail de fumeur : boîte à amadou, briquet, pierres à feu, et comprend qu'il vient lui demander de faire kermesse avec elle.

Après la demande d'allumer sa pipe, le jeune paysan a bien des choses à dire qu'il ne dit pas, tant l'émotion le gagne. Sa grande ressource alors, pour sortir d'embarras, est de dire : « La vache a vêlé, » ou : « La truie a cochonné. »

La fille paraissant l'écouter avec intérêt attend toujours que le grand mot sorte. Il vient enfin. Le consentement est déjà donné par la permission d'allumer la pipe. Les parents du jeune homme et de la jeune fille ignorent ou paraissent ignorer ce qui s'est passé. Les deux jeunes gens s'arrangent toujours de façon à ne pas aller le dimanche à l'office de midi.

A l'heure où les parents entrent au temple, le soupirant accepté le quitte pour aller trouver la fille, qui de son côté a mis sur le feu la bouilloire pour le thé, et fait frire dans la poêle des morceaux de sucre candi brun (*zuikerblokjes*, nommés dans la langue des paysans *spekjes* ou *babelaars*, blochets, lardons ou babillards).

Quand le poursuivant entre dans la salle, celle qui l'attendait lui offre ces *blokjes* accompagnés de quelques tasses de thé.

Il quitte la jeune fille à l'heure de la fin de l'office.

Leurs absences fréquentes ont fait un peu jaser dans le village. Les voisins, les jaloux des deux sexes viennent dire tour à tour aux parents :

« Tiens, votre fille ne va donc plus au temple? On boit volontiers du thé à midi et volontiers on mange des *blokjes*. On dit qu'on verra bientôt votre fille Leisje mariée avec le fils de Jan. Il n'est pas laid le garçon ! »

Les parents écoutent tous ces propos en souriant et d'un air tranquille ; ils ne comprennent pas ou plutôt ils font la sourde oreille ; c'est peut-être de leur part un consentement tacite.

A la prochaine kermesse, la liaison n'est plus seulement un sujet de soupçon : elle devient nécessairement publique : Jan et Leisje se montrent ensemble dans le même chariot, boivent ensemble et affichent innocemment leur espérance.

Parfois cette kermesse est une occasion de rupture. Les deux futurs se sont vus trop souvent pour ne point se connaître, et ils cessent de se voir.

C'est « le noviciat du mariage » dont parle saint François de Sales.

Cependant si l'honneur de la jeune fille est compromis, la rupture n'est plus possible. Le jeune homme devrait quitter non-seulement le village, mais la province ou l'île tout au moins. Partout où il serait connu, on le considérerait comme un malfaiteur.

Ce fâcheux dénoûment est rare.

Le mariage a lieu avec des cérémonies charmantes. Le lien éternel sera respecté par la femme comme par l'homme. La jeune fille a été laissée libre de choisir le compagnon de son existence ; ce choix fait et ratifié par la loi et la religion, elle s'y tient. La vie du devoir commence.

Il existe dans quelques villages de Walcheren, et surtout dans Zuid-Bovelard, une autre manière de se fiancer.

A Goës et dans tout le district, la fille a d'abord demandé à ses parents la permission de se laisser aimer, sans faire connaître le nom de son prétendant ou du moins sans être obligée de le faire.

Si les parents accueillent bien la demande de leur enfant, le jeune homme se rend, le soir, dans le *bakkeet* (la saunerie) ou le *bakshoven* (la salle où se trouve le four au pain). Ce sont d'habitude de grandes salles peintes en vert foncé, qui se trouvent dans un corps de logis séparé de l'habitation principale. Il tient à la main un pain d'épices, *zoetekoek*, demande à la jeune fille d'en manger avec lui. Si elle accepte, c'est bon signe ; si elle refuse, il doit s'éloigner d'elle après le quatrième samedi d'épreuve. On dit alors de lui qu'il est retourné au logis avec son gâteau sur la tête : *Met de koek op het hoofd te huis komen.*

Dans le plat pays de la Noord-Holland, si la jeune fille reste debout et offre une chaise, c'est un signe de bon accueil ; mais quand elle touche aux pincettes à feu, le jeune homme peut se considérer comme évincé. De là ce proverbe :

Voor de tang — Zijn de vrijers bang.

« Les amoureux ont peur des pincettes. »

Voilà des coutumes qui peuvent paraître assez étranges dans un pays soumis en grande partie à l'influence sévère du calvinisme.

Sur la route de Middlebourg. — Les cottages ; les fermes. Middlebourg : ses environs.

Le surlendemain de la kermesse, nous nous trouvions encore sur la route de Flessingue à Middlebourg. Nous marchions avec délices sur les *steentjes ;* c'est un pavement qui ne fatigue pas. Nous avions vu le village d'Oost-Sonburg, rentré dans ce calme hollandais, si calme qu'on n'ose presque pas y parler haut. Nous examinions les montants des grilles des cottages ou des fermes.

Chaque habitation a son inscription : ici c'est *Buiten-Zorg* (sans souci) ; là c'est *Vrede-Lust* (amour de la paix).

Parfois elles sont poétiques : c'est *Lelien Daal* (la vallée des lis), comme dans le pays de Goës.

Quelquefois elles sont insignifiantes, comme *Duin-Zigt* et *Land-Zigt* (vue des dunes et vue du pays).

Un gracieux chariot est arrêté devant nous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur l'arrière (*spiegel*) nous lisons cette inscription :

Ik rij met vlijt — En ben bereed — Tot dienst van alle menschen, — Maer tot mijn leed — Dat ik niet weet — Doen naar ieders wenschen.

« Je chevauche avec ardeur, et suis au service de tout le monde, mais au regret de ne pouvoir contenter un chacun. »

Inscription philosophique un peu narquoise, comme le caractère général des habitants.

Trois jeunes filles passent devant nous. Elles viennent sans doute d'Arnemuiden et ont porté du poisson au marché de Flessingue. Pauvrement vêtues, elles marchent comme des reines.

Middlebourg s'annonce de loin. Le *Lange Jan*, Jean le Long, la haute tour de la *Choor-Kerk*, indiquent l'approche de la grande ville.

Le *Lange Jan*, que l'on voit de toute l'île, sert de phare aux voyageurs égarés. C'est un nom qui semble assez ridicule pour une aussi belle tour; mais le peuple aime à se moquer de ceux qui le dominent, ces dominateurs fussent-ils de pierre. Peut-être aussi trouverait-on, si l'on cherchait bien, quelque origine plaisante à ce sobriquet populaire.

Nous entrons à Middlebourg par la *Porte de Flessingue*, une belle porte en style Renaissance et rustique à fronton évidé, au milieu de laquelle se dressait un autre fronton : elle était surmontée d'un élégant clocher. Le canal passe maintenant où était cette porte. Que de monuments on a détruits ainsi, pour cause d'utilité publique, au lieu de les déplacer après en avoir numéroté les pierres! Le présent est-il donc si pressé de faire disparaître le passé?

Pourquoi détruire? c'est jeu d'enfant; conserver est ouvrage d'homme. On vient de commettre à Londres le même acte de vandalisme, en détruisant la *Northumberland-House*, ancien palais de l'illustre famille de ce nom. On remplacera sans doute cette belle construction, cette page de l'histoire de l'art, par des habitations confortables.

Les maisons des faubourgs sont, comme celles des villages, si basses parfois qu'un homme de taille moyenne peut, en montant sur les épaules d'un autre, frapper à la fenêtre du premier étage, non pas au bas, mais presque au milieu.

Quelquefois, dans ces maisons, habitent deux ou trois ménages.

La ville est plate, grande, entourée d'arbres; il s'y trouve un grand jardin public. Elle pourrait contenir cinquante mille habitants, et n'en a que douze mille.

Le silence y est grand; des matelots ivres et qui chantent suffisent pour la troubler : heureusement le vice de l'ivresse est rare ici, même chez les marins. On a peur de parler haut dans certains quartiers.

Le soir il y a beaucoup de monde dans le Lange-Delft : c'est le corso de Middlebourg. Le marché (Markt) est très-vivant au temps des kermesses, et aussi les jours où les paysans et les paysannes viennent y débiter leurs denrées.

Les monuments de Middlebourg : L'hôtel de ville. — L'abbaye. — Le Lange-Jan. — La maison de style Renaissance. — Le vestibule aux trois portiques. — Le dôme.

L'hôtel de ville de Middlebourg, commencé en 1468, est un gracieux édifice de style ogival tertiaire ou flamboyant. Il est percé au rez-de-chaussée de deux portes à linteaux surmontées chacune d'une ogive ornée de meneaux, et de huit fenêtres ogivales à croisillons formant chacune au centre un meneau qui dans le tympan de l'ogive soutient une broderie très-simple.

La porte principale est précédée d'un perron où l'on peut voir les armes de la ville : une tour d'or sur champ de gueules. Middlebourg veut dire le « fort du milieu ». Cette ville est en effet le centre de l'île de Walcheren.

Au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée se trouve un cordon sur lequel s'apposent les socles de vingt niches renfermant les statues des comtes de Hollande et de Zélande. Entre ces niches, une rangée de fenêtres ogivales éclairent le premier étage, et, semblables à celles du rez-de-chaussée, des niches simulées, accouplées trois à trois, sont surmontées chacune de tourelles et forment des espèces de contre-forts s'élançant jusqu'à la naissance de la toiture. Les espaces libres entre les fenêtres, les contre-forts et la corniche portent des ornements simulant des panneaux très-ornés, de style ogival.

La partie de l'édifice à la gauche du spectateur, comprenant les trois dernières fenêtres, est surmontée d'un gable percé de deux fenêtres ogivales et de deux niches. Les clochetons qui en ornent l'angle sont de style Renaissance.

La grande porte à gauche est celle de la Boucherie. A l'angle droit du monument est la bretèque (*bert*, planche; *eyck* pour *hoek*, coin). La publication de tous les actes publics avait lieu du haut de la bretèque.

C'est ici une tour polygonale, ayant une balustrade à la hauteur du cordon; au-dessus de la balustrade, la tour est ornée de niches surmontées de dais. A côté de chaque niche se trouve une autre petite niche surmontée d'un pinacle. La toiture est ornée de vingt-quatre petites lucarnes figurant des rideaux rouges sur fond blanc et noués par le milieu. Le faîtage est surmonté d'un tuyau de cheminée. Le beffroi forme une construction carrée, ornée de chaque côté d'une fenêtre ogivale simulée et couronnée d'une balustrade qui règne autour de l'édifice.

A la naissance de la balustrade, le beffroi prend une forme polygonale. A chaque angle s'élève un clocheton relié à cette partie polygonale au moyen d'un arc-boutant. Le polygone est orné d'une rangée de fenêtres ogivales surmontées par la toiture.

On attribue un âge trop reculé à cette construction. Les fondements peuvent avoir été jetés en 1468, mais l'édifice porte tous les caractères de la fin du quinzième siècle, et les parties supérieures sont même du commencement du siècle suivant.

Conçu dans le style ogival tertiaire, il fut achevé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

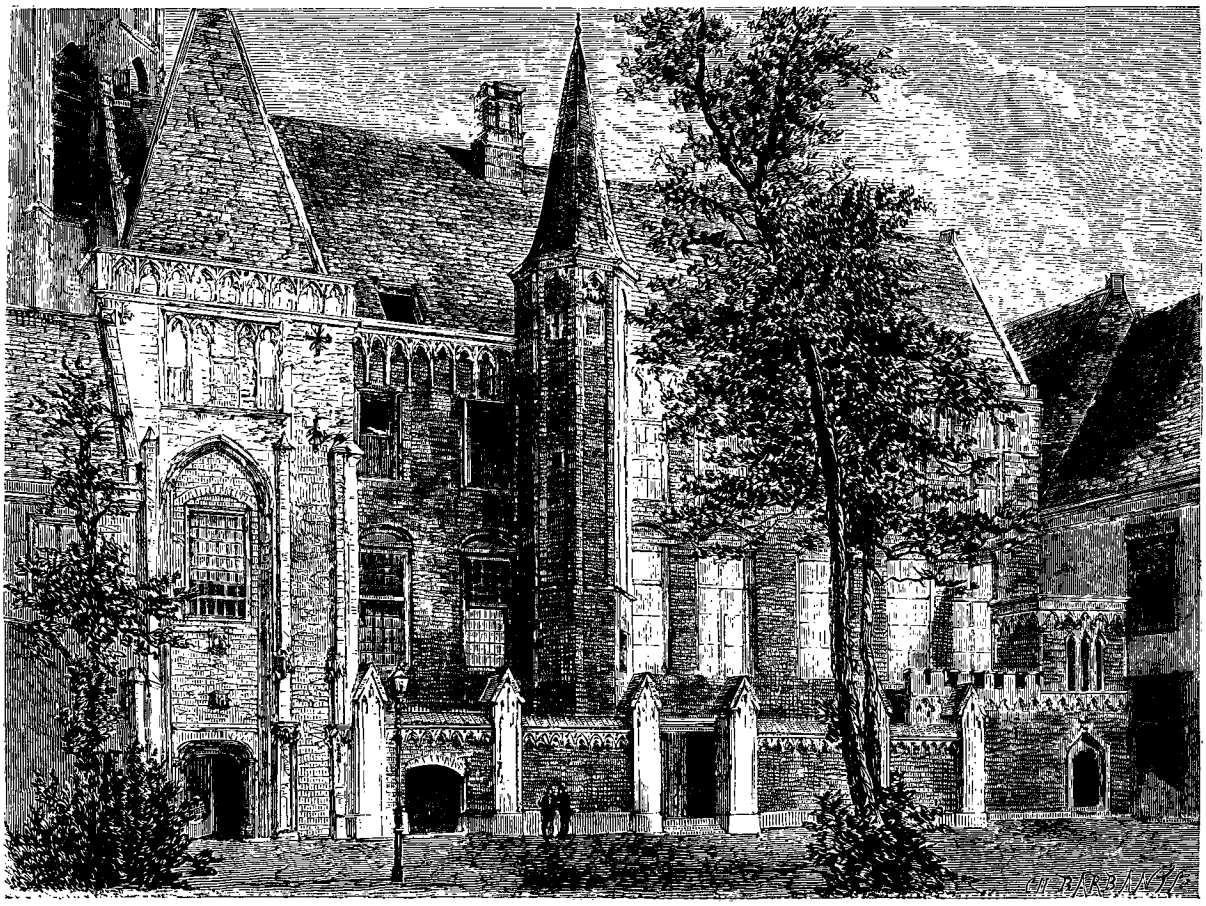
en grande partie au moyen d'éléments empruntés à l'architecture de la Renaissance.

L'aiguille du clocher de l'hôtel de ville est munie d'une girouette dorée figurant une sirène (*meerminne*).

Tous les hôtels de ville de Zélande ont des sirènes pour girouettes.

Sous le cadran on voit deux chevaliers dorés, montés, cuirassés, encasqués, brassardés. Chaque fois que l'heure sonne, ils se livrent bataille. L'un des deux passe toujours sa lance au travers du corps ou sous le bras de l'autre, qui toujours ressuscite pour subir la même opération. Au-dessus, deux hérauts également dorés président à un duel de piétons. Armés de hallebardes, ils regardent fièrement la place du Marché, et semblent beaucoup plus préoccupés de jouer au matamore que de s'occuper, en qualité de témoins, de faire observer les règles du combat.

Ils savent pourtant bien qu'un piéton doré passe son sabre au travers du corps ou sous le bras d'un autre piéton également doré. Ces hérauts sont très-philosophes; il y en a beaucoup de ce genre dans la bataille de la vie. Voyant autour d'eux beaucoup de peines, de souffrances, de misères, d'atrocités, ils ne s'en émeuvent point et posent pour la galerie. A la gauche



Middlebourg : La bibliothèque (salle des Etats). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

du spectateur se trouve un cadran solaire avec cette inscription funèbre : *Pereunt et imputantur*. « Elles (les heures) passent et nous sont comptées. »

Oui, elles passent et nous sont comptées, ces heures à la fois si lentes et si rapides. Le paresseux dit : à demain; et demain l'écrase. Donc soyons actifs et voyons beaucoup de choses en peu de temps.

L'hôtel de l'abbaye (*Abdije*) est bâti sur l'emplacement d'une partie du terrain occupée jadis par les constructions de l'ancien cloître. Il y a un banc sur le trottoir de l'abbaye, un trottoir où l'on ne trotte point. Quand il fait beau, on s'y assied, et l'on a devant soi un square planté de jeunes arbres; les vieux étaient énormes; et le jardin de l'abbaye formait un vaste parallélogramme. Vis-à-vis du spectateur se trouve une construction moderne : l'hôtel du gouverneur; à gauche, au coin extérieur, la tour du Lange-Jan (*Choor Kerk*), église des Prémontrés, nommée Église de chœur, parce que dans les édifices bâtis par ces religieux le chœur occupait une place tellement importante que le vaisseau de l'église semblait petit à côté. A gauche se trouvent le Gouvernement et la salle des États provinciaux avec son admirable porte dans le style de la Renaissance flamande et déparée par un galon blanc qui rompt l'ensemble de l'effet sculptural (voy. p. 147). A droite et à gauche du spectateur, deux portes voûtées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le droit de passage. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent accès hors la cour de l'abbaye : l'une qui mène à la Choor Kerk, l'autre à une place nommée *Balans*. Les chroniqueurs mentionnent en 1492 la destruction complète de l'abbaye par un incendie, et celle d'une bibliothèque riche en documents précieux pour l'histoire de la Zélande.

L'abbaye de Middlebourg fut érigée en 1106, par Godebald, évêque d'Utrecht, pour y donner l'éducation aux laïques qui se destinaient à l'Église et pour y recueillir les pauvres. Elle fut habitée en premier lieu par des chanoines réguliers qui, dit-on, donnèrent lieu à de grands mécontentements par suite du relâchement de leur discipline ; on les remplaça par des religieux de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, astreints à suivre la règle des Prémontrés.

L'abbaye ne fut longtemps qu'un couvent, au dire



Le « prieur d'enterrement. » — Dessin de Adolf Dillens.

de quelques auteurs. Mais il y avait déjà des abbés dès l'année 1226. En 1256, Guillaume II, comte de Zélande, donna à l'abbaye un aspect vraiment monumental, et lui accorda d'énormes richesses. Les abbés devinrent les plus riches du pays. Ils possédaient trois mille cinq cent quarante mesures de terre (huit cent quatre-vingt-cinq bonniers).

Leurs grandes richesses les firent considérer comme ayant droit au premier rang dans les États de Zélande. Au reste, les prélats et les nobles étaient les représentants privilégiés du plat pays. Cependant on ne pouvait pas établir d'impôt sans avoir obtenu le consentement des bourgeois.

L'abbé de Middlebourg recevait le serment du prince lors de son inauguration comme comte de Zélande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'abbaye était riche en œuvres d'art, en tombeaux, en statues, en tableaux, en ouvrages d'orfévrerie de toute sorte. Tout fut incendié, détruit, saccagé par les iconoclastes.

La dernière reconstruction de l'édifice, à en juger par son état actuel, peut dater du quinzième et du commencement du seizième siècle.

L'ancienne bibliothèque de l'abbaye, ou peut-être l'ancien réfectoire, converti actuellement en salle des États provinciaux, formait jadis une grande salle voûtée en bardeaux, qu'on a coupée en deux dans le sens horizontal pour gagner de la place. Dans la voûte en bardeaux placée sous les combles de la toiture, se trouvent d'anciennes peintures à la colle, figurant de grands rinceaux d'un style magnifique, à larges enroulures et à grandes fleurs. Toute la voûte devait être peinte ainsi. Nous engageons les artistes qui s'occupent de décoration à aller voir ces rinceaux.

Partout dans ce qui reste de l'abbaye, on trouve des détails charmants; mais le spectacle que présente l'ensemble, le préau, le cimetière, est navrant. Les mutilations, les destructions de toute sorte ont été horribles.

Pouvons-nous recommander à la Commission centrale



Les « pleureurs d'enterrement » ou les « serviteurs du mort. » — Dessin de Adolf Dillens.

des monuments de ne pas tolérer la destruction de la *Munt-Poor*, porte de la Monnaie? C'est un curieux et vrai spécimen de la Renaissance hollandaise, dans le style de Vredeman de Vries, et qu'il est question de remplacer par une banale grille en fer.

Le Lange-Jan (*Jean le Long*), cette haute tour l'objet de l'admiration des étrangers, et que l'on voit de tous les points de l'île, est adossé, selon les règles admises dans l'ordre des Prémontrés, à l'église. Jusqu'à la première galerie le style de la tour est ogival tertiaire; les deux étages et la flèche sont dans le style Renaissance, première moitié du seizième siècle, époque de Charles-Quint.

La flèche représente une croix surmontée d'un coq, emblème de la vigilance chrétienne. La croix pose sur le sommet d'une énorme couronne impériale à grosses perles, de l'époque de Charles-Quint. Du haut du Lange-Jan, on voit, flottant comme un bouquet sur la mer, toute l'île de Walcheren.

L'espace nous manque pour donner une idée de l'état primitif de l'abbaye, et même pour analyser les détails charmants que l'on rencontre parfois dans les parties anciennes de l'édifice, enchevêtrées qu'elles sont dans une construction moderne sans goût et sans caractère.

La maison, style Renaissance *zooteenrots* (rocher),

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le Dwars-Kade), est un édifice à pignon de la fin du seizième siècle (1590). Le rez-de-chaussée est percé de fenêtres cintrées, à trumeaux étroits, modernisées par le bas. La porte d'entrée est ornée de deux génies en marbre blanc accroupis dans le tympan de la porte.

Ces deux génies sont très-élégants; on les dirait faits en Italie à la plus belle époque de la Renaissance de ce pays.

Des fenêtres à croisillons, d'un beau style flamand, ont au-dessous et au-dessus d'elles des bas-reliefs représentant des scènes bibliques. Au-dessus de ces fenêtres se développent des ornements en pignon, composés de deux médaillons d'après l'antique, à gauche et à droite de



Middlebourg : Le vestibule aux trois portiques, sur le quai de Rouen. — Dessin de W. J. van den Berghen.

l'édifice, et au centre d'une fenêtre cintrée flanquée de deux fenêtres à croisillons. La corniche est ornée de socles en à-tête en haut-relief, d'un superbe style Renaissance. Des cartouches placés au-dessus des fenêtres à croisillons portent l'inscription : ANNO 1590.

Le Vestibule aux trois portiques est de style Renaissance flamande du dix-septième siècle. Quand on a ouvert la porte de la rue, on se trouve en face d'un long vestibule dallé de losanges blanches et noires. Du fond du vestibule glisse jusqu'au spectateur un long rayon de lumière.

Un tympan mouluré figurant des fleurs et des fruits d'un dessin superbe et d'un goût exquis surmonte le premier portique. Sous ce tympan se trouve une corniche Renaissance surmontée de rinceaux et d'armoiries, le tout en relief, et deux pilastres cannelés d'or-

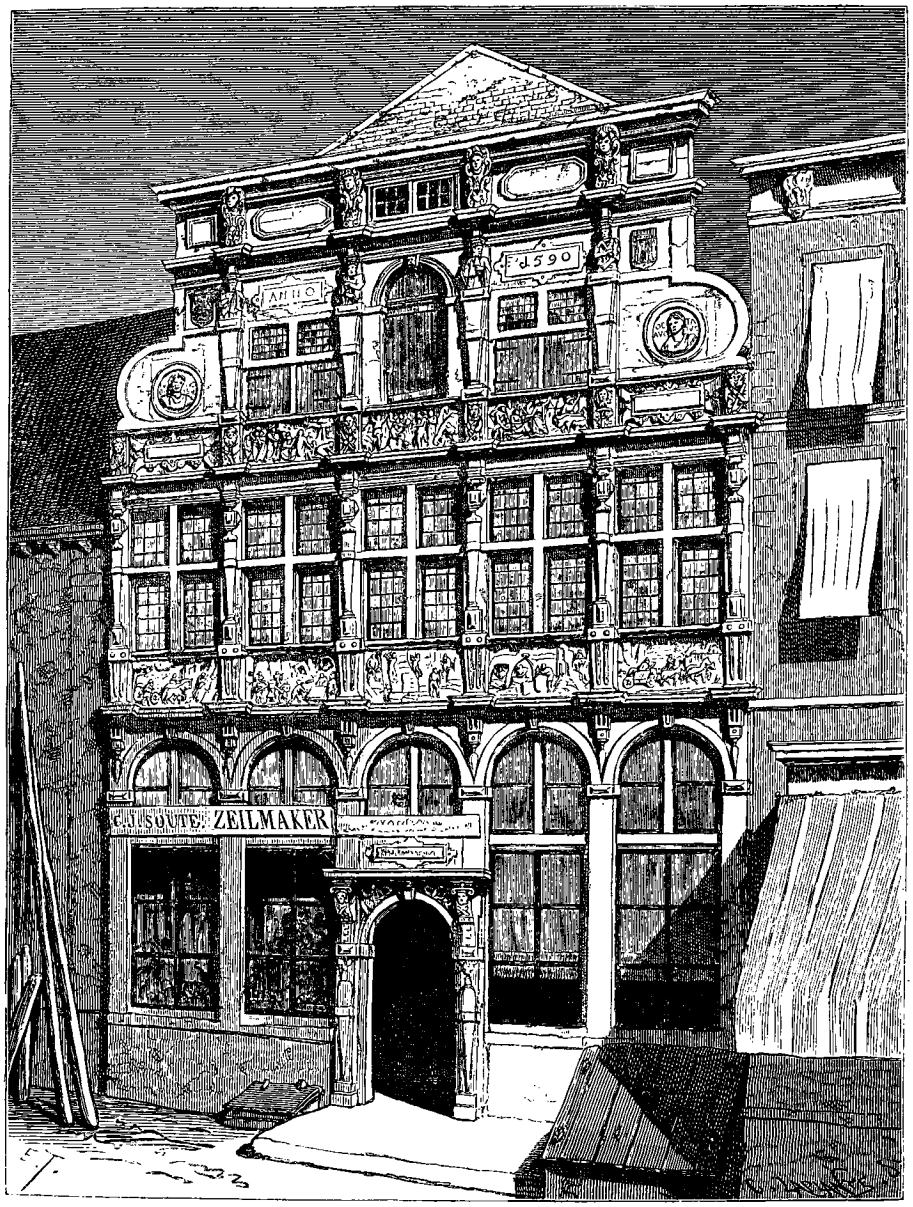
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre corinthien. Les deux autres portiques sont du même style, moins élégants et moins élevés, pour permettre au regard de glisser d'un bout à l'autre du long vestibule, terminé par une cuisine de l'époque, dans laquelle on voit se détacher sur une grande plaque noire des cuivreries rouges ou jaunes, étincelant au soleil.

Pour nous rendre à l'église du Dôme, nous restons sur le quai de Rouen auquel fait face le quai de Rotterdam.

Cette église présente à l'extérieur une masse un peu lourde, mais imposante et majestueuse. Le style est celui de la Renaissance italienne. Elle fut bâtie en 1656.

Au-dessus de la grande porte d'entrée, on voit un squelette couché. La girouette est ornée de trois piè-



Middlebourg : Maison style Renaissance (Steen-Rots). — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

ces superposées : un lion doré, une couronne impériale, et l'aigle de Middlebourg aux ailes éployées.

L'intérieur est pauvre et nu comme ceux de toutes les églises réformées en Zélande.

Au fond, des deux côtés de la chaire, se trouvent d'admirables fenêtres de la Renaissance, à vitraux coloriés. Toutes les autres fenêtres étaient semblables à celles-là, et avaient aussi des vitraux peints. Mais il faisait trop sombre dans l'église et on les remplaça par d'abominables fenêtres qui seraient mieux à leur place dans un hangar que dans cette belle église. Des faits semblables ont été signalés dans toute l'Europe. Il y eut une période où, dans les églises comme ailleurs, l'amour du bien-être l'emporta sur le goût de l'art.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais quel est cet homme sinistre qui, tout vêtu de noir et coiffé comme Basile, va sonner de porte en porte? C'est l'*aanbidder* ou « prieur d'enterrement » qui annonce verbalement chaque décès. Nous le verrons peut-être un jour suivre quelque deuil avec les *lykdienaars*, littéralement les « serviteurs du cadavre ». Sans doute, nous aurons la satisfaction, ô cruels touristes que nous sommes, d'assister à une cérémonie funèbre.

Quelles sont ces petites maisons de bois, appliquées comme des verrues sur la façade des maisons, surtout au coin des rues? Ce sont les *pothuisen* ou maisons de savetiers. Pauvres diables ! ils doivent souvent manquer d'air. Mais les malheureux savent vivre dans des boîtes; seulement ils s'y étiolent; c'est pour cela sans doute qu'ils sont si laids et si maigres.

Regardons ailleurs quels sont ces êtres étranges penchés ou à genoux, ou accroupis sur le quai? Des femmes au visage flétri, triste ou maladif. Presque toutes sont vieilles, coiffées d'un vieux chapeau de paille, d'un vieux mouchoir de laine, de couleur foncée, croisé sur la poitrine et noué derrière. Les pans d'une vieille jaquette lilas tombent au-dessous. Le jupon noir est aussi fané que le reste. Les souliers sont avachis. Quelques-unes ont un tabouret pour s'y asseoir. Ces femmes sont des servantes sans ouvrage, qui ont pour tâche d'arracher avec un outil en fer le gazon du quai.

Le centenaire de Middlebourg.

Tel il est dans notre dessin (voy. p. 160), tel il a bien voulu descendre de sa chambre pour entrer dans un petit salon coquet, riant et propre, et nous offrir un cigare que nous conservons précieusement.

Quand il entra, d'un pas assez sûr et le dos pas trop courbé, il tremblait de tout le corps; mais son visage était frais et souriant.

« *Vader* (père), lui dit son fils, voilà des messieurs qui viennent exprès de Bruxelles pour te voir, et veulent aussi qu'on parle de toi dans le monde entier. Je vais leur montrer tes dessins?

— *Ja, ja* (oui, oui), » fit d'une voix encore vibrante le centenaire.

Et souriant, il nous tendit la main.

C'était une main toute douce, gélatineuse comme une main d'enfant.

On nous offrit du madère et nous causâmes. Quand il ne comprenait pas bien, son fils lui répétait nos questions avec une voix douce et caressante. Lui le regardait de ses yeux pâles, et on voyait combien il était et se sentait protégé dans cette maison.

Le centenaire était né le 12 avril 1772, à Oost-Kapelle, dans l'île de Walcheren, d'un père saxon et d'une mère française venue tout enfant en Zélande.

Après avoir été boulanger pendant cinquante-cinq ans, il se retira dans la maison de la fille de sa seconde femme, où nous l'avons vu auprès de son petit-fils. Il fut toujours ce que nous l'avons vu, calme, doux, de bonne humeur. Tout le monde l'aimait et l'estimait dans la ville, et fêta son centième anniversaire. Un volumineux album — nous l'avons vu — n'avait pas suffi à renfermer toutes les cartes de ses visiteurs.

Il se mit à dessiner vers l'âge de soixante-dix ans, et copia surtout des marines et des portraits de jeunes femmes. Il n'était pas artiste, mais il mettait beaucoup d'application à son travail. Très-sensible aux compliments, il aimait qu'on lui parlât de ses œuvres.

Quand nous le quittâmes, il nous offrit son portrait avec sa signature encore ferme; il avait alors près de cent deux ans. Ce portrait avait été fait en mai 1872, à l'occasion de son centième anniversaire.

Nous avons appris qu'il est mort en avril 1874, assez paisiblement, sans douleur, après une faible maladie de huit jours, une fièvre sénile, sans doute.

Nieuwland. — Le droit de passage. — Le seigneur du village. La course à la bague. — La cuiller de bois.

De grandes prairies s'étendent devant nous. A peine avons-nous marché pendant une demi-heure que nous voyons, sur un ponceau, une paysanne payant à son compagnon de kermesse *le droit de passage*, nommé *heule* en Néerlande.

Derrière eux marche un autre couple qui les imitera.

La légende raconte ainsi le fait qui donna lieu à cette coutume :

Une jeune personne voulant se marier malgré l'opposition de sa belle-mère, s'entendit avec son futur pour fuir la maison paternelle. Une voiture les attendait à quelque distance. Quand ils y furent montés, les chevaux prirent le galop, puis ralentirent leur marche. La voiture passa sur un pont de bois qui se rompit sous elle; les deux fiancés tombèrent à l'eau et se noyèrent embrassés. Avant de mourir, le jeune homme cria à l'aide : *Hulp!* Est-ce là l'origine du mot, ou bien vient-il de *heule*, pont de bois?

Nous voici devant Nieuwland. Une avenue bordée d'arbres énormes mène à ce charmant village. Un groupe de paysans à cheval s'est arrêté groupé devant la maison de l'*ambachet's heer* (seigneur de village, celui qui reçoit la dîme). L'*ambachet's heer* leur a distribué quelques bijoux et des rubans pour servir de prix. Les rubans sont pour les femmes. Les paysans chantent pour remercier l'*ambachet's heer* :

Daar is de man — Wat heeft hij aan? — Graauw, blauw? — Wat zullen wij roepen?

« Voici l'homme — Qu'a-t-il là? — Du gris, du bleu? — Qui appellerons-nous? »

Impossible de découvrir l'origine et le sens de cette chanson.

Nous suivons les cavaliers; ils vont chez le *rentmeesteer* (le receveur) et chez le *doctor* (le médecin). Là ils chantent la même chanson.

Plus tard nous les retrouvons plus nombreux : ils courent la bague.

La course à la bague, dont nous avons déjà dit quelques mots, s'appelle ici *ring-rij*, c'est la traduction littérale des deux derniers mots. Un homme à cheval,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La course à la bague. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

armé d'une lance de bois à pointe de fer émoussée, doit enlever l'anneau tandis que son cheval est lancé au galop. L'arène a cent pas de longueur sur vingt de large. On y sème parfois de la sciure de bois. A l'une de ses extrémités se tiennent les paysans qui vont courir, à l'autre ceux qui ont couru.

Ils sont montés sur de beaux chevaux : tout paraît beau par ce clair soleil. Un certain cri : *Awortje! awortje!* lance, en quelques secondes, ces chevaux d'une extrémité à l'autre du trajet à parcourir.

Un des cavaliers se prépare à courir; tous ses concurrents entonnent un chant d'une mesure très-rapide.

En s'élançant dans l'arène, le cavalier pousse des cris sauvages pour animer son cheval. Rapide comme le vent, il enlève l'anneau. Les cris redoublent. Nous en avons vu passer ainsi plus de trente, et chaque fois que l'un d'eux avait emporté l'anneau, c'étaient les mêmes cris sauvages. Les uns revenaient en se jetant en arrière sur la croupe de leur cheval; les autres s'y asseyaient; quelques-uns s'y étendaient tout du long. J'en ai vu un qui, tombé lourdement de sa monture, s'est relevé avec un grand flegme en disant : « Je ne suis pas mort, mais ce n'en est pas plus gai. » Il avait une joue en sang. »



Le centenaire de Middlebourg (voy. p. 158). — Dessin de Adolf Dillens.

On ne peut guère s'imaginer, sans les avoir vus, la pittoresque beauté de ces groupes de cavaliers et de chevaux aux longues crinières ornées de rubans, aux longues queues tressées à la croupe.

Quels que soient les mouvements qu'exécute leur cavalier, les paisibles animaux restent immobiles. Un seul était rétif; c'était une belle jument à la robe isabelle, aux jambes fines, au large poitrail, à l'œil de feu. Elle voulait absolument passer son sabot à travers le couvercle d'un panier où se trouvait sa nourriture. Son maître la força à demeurer en repos. La jument voyant cela se mit à manger le panier.

Des vieillards sérieux et phlegmatiques, calmes, bien portants, regardaient le spectacle. Ils ne pouvaient plus prendre part au jeu, non parce qu'ils étaient vieux ou gros, mais parce qu'ils étaient mariés. L'un d'eux tenait gravement par la main un gamin de cinq ans, vêtu comme lui et qui fumait la pipe, une pipe de terre blanche.

Les groupes se mêlent, les chevaux sont l'un sur l'autre; les bagues sont enlevées successivement, surtout par un tout jeune homme, à jolie tête fine, ferme et expressive. Celui-ci a le grand prix; il reçoit les bijoux, saute à bas de son cheval, se roule dans la poussière et montre une joie folle. On veut le calmer et pour ce faire on le terrasse; il est couvert d'herbe et de poussière. Il se relève, échappe à ceux qui le poursuivent; il rit, il tourne sur lui-même; on l'attrape de nouveau, de nouveau il s'échappe comme une anguille des mains de ses amis; il tire par la jambe l'un de ceux qui sont à cheval, remonte sur son coursier, en redescend, lasse ceux qui le poursuivent. C'est le héros de la fête, le triomphant, l'infatigable.

Un seul a l'air penaud et contrit : le plus infortuné jouteur du tournoi. De tous les bijoux, la cuiller de bois, le prix de la maladresse, reste seule, se balançant à l'un des poteaux. Il la regarde tristement.

S'échappera-t-il pour fuir la honte et les éclats de rire qui l'attendent? Non, il reste patiemment sur son cheval. L'exécuteur des hautes œuvres, un grand diable de paysan coiffé d'un chapeau à tout petits bords, l'air à la fois goguenard et sympathique, s'avance vers lui. Le patient l'attend résigné. L'exécuteur détache la cuiller de bois, et la lui pend solennellement au cou.

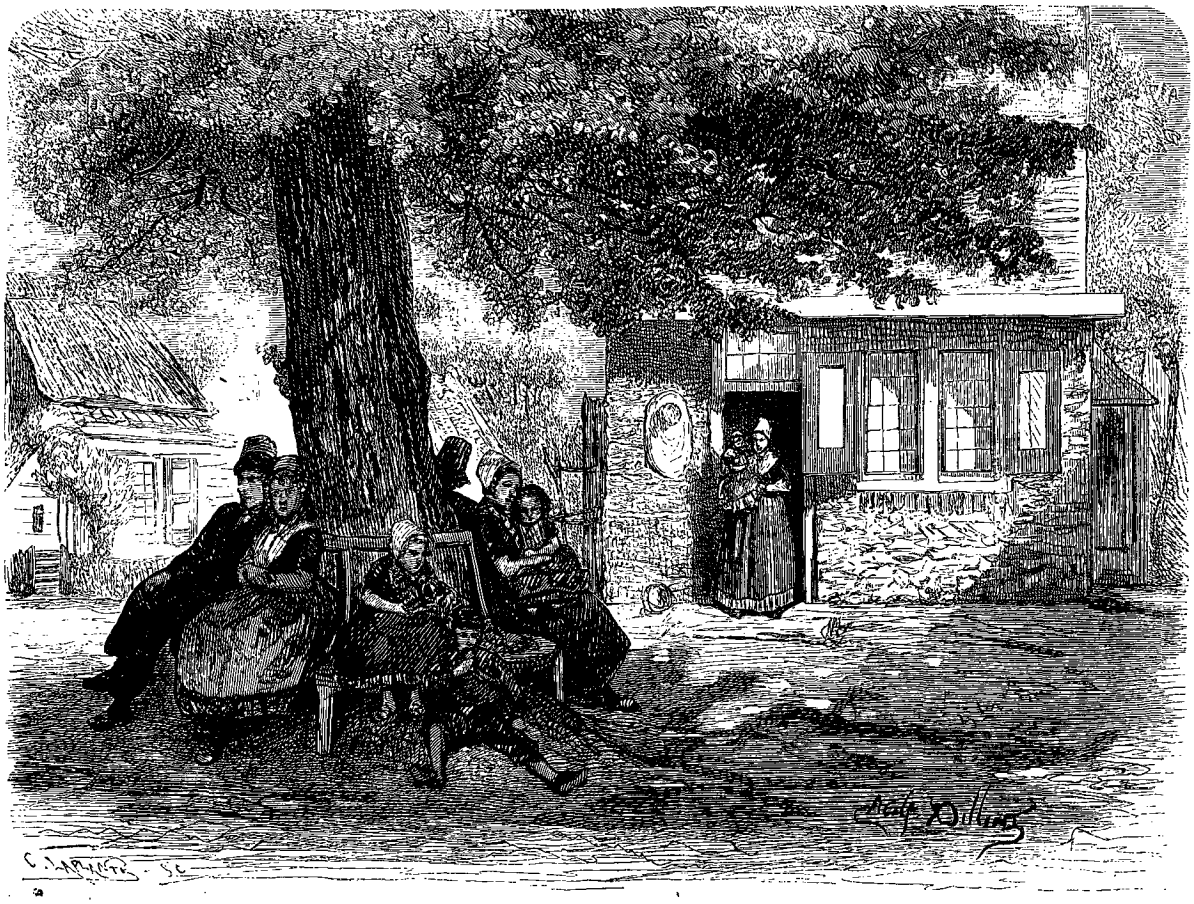
Le chant continue, les rires éclatent, surtout ceux des femmes, toujours impitoyables pour la maladresse; mais le vaincu reprend vite sa gaieté, son courage, et s'écrie brandissant sa cuiller : « Ce sera pour une autre fois! »

Et puis tous s'en vont danser : heureux et malheureux, adroits et maladroits.

Charles DE COSTER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *Klap-Bank* (banc des causeurs) (voy. p. 170). — Dessin de Adolf Dillens.

LA ZÉLANDE

(NÉERLANDE),

TEXTE PAR M. CHARLES DE COSTER. — DESSINS PAR M. ADOLF DILLENS[1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Au delà de Middlebourg. — Koudekerke. — Les dunes.

Celui qui veut se faire une idée de l'extrême fertilité de l'île de Walcheren doit, comme nous l'avons fait, partir un matin à pied de Middlebourg, par un beau temps, un vent frais, un clair soleil, à la fin d'août. Les routes bordées de saules et de jeunes ormes sont charmantes. Si l'on voit venir quelque chariot avec sa grande toile blanche ou jaune, portant des femmes et des jeunes filles parées de tous leurs bijoux, de vieux hommes fumant la pipe qui ne les quitte jamais, et des jeunes gens qui ont à la bouche le porte-cigare en verre brun ou en argent (*zilvermond-stukje*), dites-vous qu'ils vont en visite. Aller en visite et en *speelwaag*, sur un chariot à ressorts, c'est réellement pour eux aller à la fête.

Quand on trotte à pied sur les chemins avec des Zélandais, on apprend bien des choses. Dans le plat pays (*plat-land*), c'est-à-dire dans les villages qui n'aboutissent pas directement aux grandes routes, le calvinisme est si rigoureux qu'on n'y trouve pas un seul cabaret. Pendant l'office, les jeunes gens se réunissent sur la terre d'un moulin ou dans une prairie, et l'été se couchent sur le gazon, comme à West-Capelle. A

1. Suite. — Voy. p. 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq heures, ils vont retrouver les jeunes filles et on les voit alors se promener avec elles. Jusque-là ils n'ont rien bu qu'une tasse de café et rien mangé qu'une tartine (beurrée).

Koudekerke est un village très-pittoresque. L'église, du quatorzième siècle, est au milieu d'un jardin — l'ancien cimetière — entouré d'une haie vive. Des bornes blanches et des treillis en fil d'archal protégent la haie. La grande rue tourne alentour. Les maisons des bourgeois aisés sont peintes comme celles des villes et tapissées de grands rosiers tout en fleurs. Les autres maisons sont à l'ombre de tilleuls épais et taillés en espaliers.

On aperçoit, par places, entre les troncs ou dans les ouvertures du feuillage déjà roussi par l'automne qui vient, des volets verts et blancs ou jaunes et blancs, des stores bleus et des fenêtres closes par des cadres en toile métallique. Tout cela paraît gai et calme, grâce au soleil.

Dans l'ancien cimetière, nous avons remarqué la tombe d'un officier anglais, William Philips, mort en 1821. Il se sera sans doute établi en Zélande, comme quelques-uns de ses compatriotes, après les dernières guerres de l'Empire.

Nous sommes reçus chez le maître d'école, un grand vieillard, calme, poli, réfléchi, discret, qui semble plutôt résigné que satisfait. Triste vertu que la résignation! Formée d'illusions soumises, elle est l'épingle qui fixe sur un bouchon les papillons de notre jeunesse. Ils se débattent longtemps avant de mourir; puis il ne reste plus que l'épingle et de la poussière.

Le pays situé entre Riggekerke et Koudekerke est le plus fertile de l'île.

De loin apparaissent, hautes comme des montagnes, les dunes de West-Capelle qui précèdent la grande. Au treizième siècle, la mer du Nord en a enlevé de plus hautes.

Celles-ci sont en ce moment d'un très-bel effet. Leurs cimes se détachent lumineuses au soleil; leurs flancs et leur base, noyés dans la brume, semblent de nacre ou de vieil ivoire avec des ombres grises transparentes, tantôt brunes, tantôt bleuâtres. Sur les sommets, on voit des arbrisseaux desséchés, et à l'un des montants des grilles de ferme, des branches de saule clouées à ce montant. C'est un symbole, c'est le mai (*mei-tak*). Il indique que la moisson est rentrée.

Les girouettes ont ici une forme particulière. Les *gekken* (folles, éventées) imitent un nuage de fumée qui s'échappe de la cheminée, laquelle est couverte d'une plaque de tôle mobile.

Voici le tertre de refuge pour le bétail lors des inondations qui suivent les grandes pluies. Une vache blanche et noire très-élégante a trouvé bon d'y venir paître toute seule. Elle s'y détache en pleine lumière sur le ciel bleu.

Avant d'arriver à West-Capelle, nous longeons un chemin qui serpente entre les champs et la dune. Deux longs maigres ouvriers portant un petit chapeau, vêtus d'un borstrok bleu et blanc et d'un pantalon agrafé par deux boucles d'étain, travaillent mollement, lentement. Ils n'ont pas l'air robuste ni dégourdi. Ils gagnent quatre-vingts cents par jour, juste assez, s'ils ont de la famille, pour manger des pommes de terre sans beurre.

West-Capelle. — La digue et les diguiers. — Organisation du travail. — Abraham Caland. — Le *weertje* ou *oppertje*. — Les femmes.

Nous arrivons à West-Capelle par une longue rue plantée d'arbres.

L'aspect que présente le village est celui de deux vastes parallélogrammes formés de maisons et de jardinets attenant à chacune d'elles. Sauf la grande rue, il a plutôt l'air d'un village flamand que d'un village hollandais. Les maisons sont moins bien peintes et tout n'y a pas l'air de sortir d'une boîte.

Au bout de la longue rue se trouve la grande digue qui protége contre la mer du Nord l'île de Walcheren tout entière.

Quand on remonte de quelques siècles dans l'histoire, West-Capelle apparaît comme un cap entouré de hautes dunes[1].

Ce cap avait beaucoup à souffrir des courants qui le minaient. Les dunes s'en allèrent insensiblement jusqu'à ce que des tempêtes du nord et du nord-ouest eussent englouti le premier West-Capelle. Lorsque le rempart naturel eut disparu, on sentit la nécessité de protéger la côte au moyen de travaux d'art. On commença donc par y transporter une terre argileuse très-épaisse et à la fortifier au moyen de pilots enfoncés profondément dans le sol et solidement reliés entre eux. Entre ces pilots, on jeta de lourdes pierres. On appela cette sorte d'ouvrage *stakelten*, estacade; c'est le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

West-Capelle était déjà en 1223, du temps du comte Florens, un village de pêcheurs où l'on venait de Bordeaux et de la Rochelle.

Celui qui voulait être nommé bourgeois de West-Capelle pouvait obtenir ce titre en payant une certaine somme, et n'y pouvait renoncer qu'au bout de trois ans. Quiconque donnait à une personne le nom de « voleur » ou de « mauvaise fille », était banni pour six mois, sous peine d'avoir le poing coupé. Si une femme en calomniait une autre, elle devait payer une certaine somme d'argent ou bien traverser toutes les rues de West-Capelle et faire le tour du village en portant au cou deux pierres ou bien une souche d'arbre.

Le commerce y était considérable. Il y avait là une grande balance où les marchands étaient obligés de peser toute marchandise dont le poids dépassait douze livres.

Beaucoup de blanchisseurs de lin y élurent domicile; beaucoup de rôtisseurs, de gargotiers s'y établirent pour cuire les victuailles au moyen de grandes et

1. West-Capelle signifie cap occidental, West-Caap, et c'est à tort qu'on l'écrit autrement aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de petites broches. Avant le commencement des troubles de religion du seizième siècle, il partait de West-Capelle chaque année trente-six bateaux pour pêcher le hareng. Mais la guerre, en éclatant, fit sortir de la ville beaucoup d'habitants qui n'osaient plus y demeurer parce qu'elle était ouverte. Les biens furent pillés, les maisons incendiées. Dès lors commença la décadence de West-Capelle.

Cependant le plus grand ennemi de West-Capelle, et de toute l'île de Walcheren, fut toujours la mer. Plus d'une fois, enlevant les dunes et les digues, elle força les habitants à se déplacer ou à réparer la digue. De là, des frais énormes d'entretien, qui incombent encore aujourd'hui à l'île tout entière, puisque West-Capelle est le point le plus exposé et celui, par conséquent, qu'il faut le mieux défendre.

Charles-Quint lui-même, le grand empereur et le grand bourreau des Pays-Bas, daigna visiter la digue de West-Capelle, ainsi que le constate l'inscription suivante, conservée dans un registre, à la maison de ville de West-Capelle.

« Le quatorzième jour de juillet, en l'an de Notre-Seigneur 1540, vint à West-Capelle le haut, très-noble, très-puissant et très-victorieux et bien né, notre très-gracieux prince, et très-redoutable, empereur de Rome, roi d'Espagne, Charles, pour visiter toutes les nouvelles digues, aussi bien devant West-Capelle, qu'ici aussi, aux environs à Gasthuyse, et en outre parce que furent ici pour la première fois les estacades placées et faites. Et il donna aux ouvriers qui s'y trouvaient, trois doubles ducats, et il partit d'ici pour aller à Westhoven, auprès du prélat nommé Messire Floris, abbé du cloître de Notre-Dame, à Middelburgh. »

Napoléon Ier aussi visita la digue de West-Capelle. Il déclara, dit-on, « qu'elle coûtait trop cher tous les ans et qu'il fallait la supprimer. »

Si cette parole est vraie, l'empereur était bien distrait ce jour-là.

Les habitants de West-Capelle cultivent la terre quand ils n'ont pas à s'occuper de la digue, mais ne veulent pas qu'on les nomme paysans. Ils sont de West-Capelle, et pour eux c'est tout dire.

Ils n'ont point la physionomie sombre, ni l'allure lourde, ni la sauvage méfiance de certains campagnards calvinistes appartenant à la vieille Église.

Gais, éveillés, larges d'épaules, souples de corps, très-robustes, ils sont aussi très-bienveillants, à moins qu'on ne les irrite. Nulle servilité, beaucoup d'indépendance. Quand on leur parle de maître :

« Notre maître, la voilà ! » disent-ils en montrant la mer du Nord qui fait assaut à la grande digue.

Daar is onze kracht, daar is onze macht.

« Là est notre force et notre puissance. »

Ils se sentent les maîtres de l'île, car ils peuvent l'inonder en un jour de tempête.

Doué d'un sens exquis de ce qui est juste, l'ouvrier diguier de West-Capelle ne souffre aucune atteinte portée à ses droits. Ses devoirs, il les connaît : c'est de travailler à la digue, quelque temps qu'il fasse, dût-il y laisser sa peau.

Il emprunte sa vigueur au grand élément, à la mer, qu'il combat lorsqu'elle se rue avec toute sa puissance sur la digue et soulève comme des plumes des pierres de six à huit cents kilos, lorsqu'elle déchire comme du papier les estacades formées d'arbres entiers entrelacés. Il bondit alors comme un chat sur les têtes des pilots, au milieu des vagues folles, et dispute à l'ennemi chaque centimètre de terrain.

Tandis que le mari lutte ainsi, la femme lui prépare des *koekkebakken* (crêpes au beurre) pour l'heure de son retour. Elle se dit que plus la mer cause de dommages, plus il faut de force pour les réparer.

Il est naturel que l'on n'emploie pas aux travaux de la digue d'autres ouvriers que ceux de West-Capelle. Ils sont diguiers par héritage, par instinct, et de père en fils depuis des siècles.

Des étrangers pouvaient venir à West-Capelle travailler à la terre, ou exercer tous les commerces et toutes les industries ; mais il leur était absolument interdit de travailler à la digue.

Si les tempêtes de l'arrière saison venaient anéantir des ouvrages d'art et faire redouter des ruptures, on sonnait la cloche d'alarme, et le crieur parcourait les rues du grand village en frappant sur son bassin de cuivre et en criant :

Nood ! nood ! groote nood ! — Klein en groot, — Arm en rijk, — Al naar den dijck.

« Détresse ! détresse ! grande détresse ! — Petits et grands, — Pauvres et riches, — Tous à la digue ! »

Alors, tout ce qui avait des bras se présentait et travaillait à la digue avec les ouvriers diguiers. Le danger ayant disparu, la réserve était renvoyée : aujourd'hui elle est permanente.

Les diguiers sont divisés en brigades de trente hommes environ qu'ils nomment bandes. Actuellement il y a sept bandes de *timmerlieden*, charpentiers, cinq d'ouvriers en fascinages, *rijsmerkers*, et une bande, l'ancienne réserve, qui n'appartient ni aux unes ni aux autres, et qui seule a le droit d'exécuter les travaux dont ne s'occupent ni les charpentiers, ni les ouvriers en fascinages.

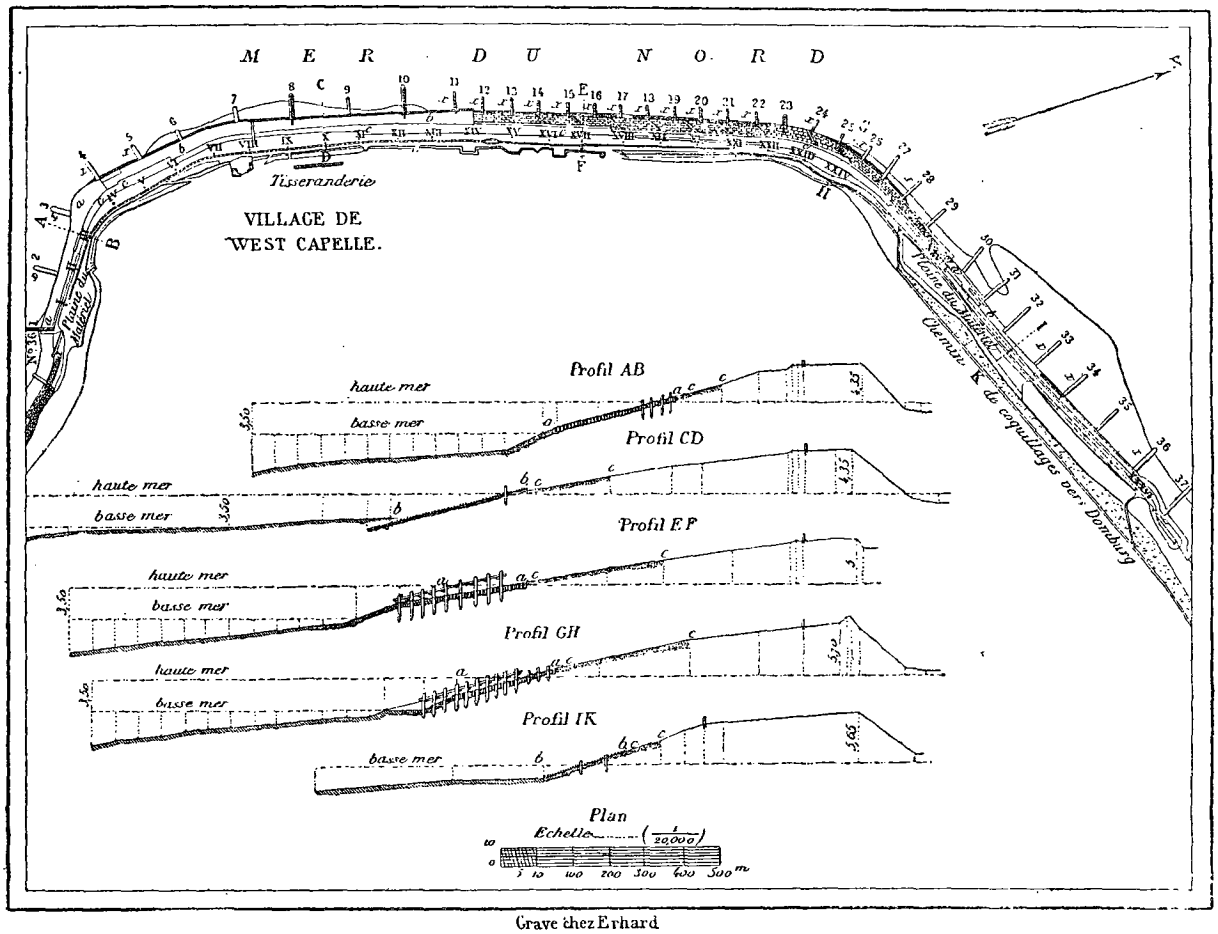
Les charpentiers sont les descendants masculins des premiers habitants de West-Capelle, comme les ouvriers en fascinages le sont de colons arrivés plus tard à West-Capelle. La bande supplémentaire, qu'on appelle improprement la onzième, est formée de descendants de gens qui, au siècle dernier, reçurent le droit de bourgeoisie en West-Capelle, et furent admis, par exception, à aider les diguiers. Si un père a été diguier, ses descendants masculins ont le droit de l'être aussi.

Chaque bande a un chef nommé *baas*, et un administrateur teneur de livres. Les ouvriers élisent eux-mêmes leur chef et leur teneur de livres. Lorsque l'employé de la direction doit ordonner un travail, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en informe le *baas*, qui prend immédiatement soin de convoquer la bande. Les derniers venus ont le droit de lui servir de messagers. Ceux-ci sont des adolescents. Quand ils ont douze ans et quelques mois, on leur dit à quelle bande ils appartiennent, et pendant un an ils doivent faire chacun à leur tour l'appel de la bande.

L'admission à l'état d'ouvrier diguier est accompagnée de certaines cérémonies. L'aspirant n'est admis qu'après être entré par la brèche (*bres*), c'est-à-dire en passant au milieu de deux haies de jeunes gens qui le bousculent dans tous les sens. Lorsque cette opération est terminée, il est conduit devant le *baas* Là, en présence de tous, on lui énumère ses devoirs et on l'engage à les bien remplir. Ensuite, chaque bande se rend au



Grave chez Erhard

PLAN DE LA DIGUE E WEST-CAPELLE.

Plan et profils de la digue de mer de West-Capelle, dessinés à marée basse en juillet 1866, par l'arpenteur-juré A. Menderhoud, où l'on montre le système de défense de la côte, consistant en une jetée couverte d'osiers entrelacés sur tout le pourtour de la digue, dont une partie est protégée au moyen de poutres accouplées, et sont pour cela nommées éperons en charpente. Les têtes des jetées, indiquées par *æ*, *æ*, dans le plan ci-dessus, représentent les parties de jetées non exécutées en 1866. — Les parties *a*, *a*, sur le plan et les profils, représentent un parement en pierres. — Les parties *b*, *b* sont des clayonnages ou parties de levée en fascines disposées horizontalement sur le sol et s'entrelaçant autour de piquets verticaux profondément fichés dans le coffre de la digue. — La bande *c*, *c*, courant autour de la digue, est du krammat (nattes). — Entre le krammat et le couronnement de la digue se trouve un talus gazonné, excepté aux places où le bord supérieur du krammat est remplacé par un parement en pierres de rebut, comme cela a lieu entre les poteaux 0 et III, XXVIII et XXII. — Au haut de la digue est un chemin de six à sept mètres de largeur et qui en suit tout le couronnement. Les poteaux XXI et XXVI, ainsi que la plaine occidentale du matériel, sont reliés entre eux par un chemin de fer de construction. — Le point où la digue présente le plus de resistance contre les coups de vague consiste en travaux d'estacade (*staketwerken*) de neuf ou onze pilots sur deux lignes, formant coffrage et nommés poutrages à moises. Le terrain sur lequel sont construits ces poutrages est consolidé dans la partie supérieure par un parement de blocs de pierre parfois énormes, et dans les poutrages du bas, par un solide empierrement damé entre les pilots. — Ces ouvrages ont été faits du poteau diguier XIV au poteau XXIV en 1863 ; du poteau XXIV au poteau XXVIII en 1855 et 1856. — En 1863 on a consolidé le pied des escatades au moyen d'une berme empierrée de 25 à 30 mètres de largeur. — Le corps de la digue est formé de pur sable des dunes, recouvert d'une couche de limon extrait des canaux, et d'un mètre d'épaisseur. — En 1863, entre les poteaux I et XXI et le long du chemin tracé sur le couronnement, on a établi un chemin de fer de construction. — L'estacade n° 1 est couverte d'un plancher qui domine de un mètre trente centimètres le niveau de la haute mer, et qui sert de débarcadère aux matériaux destinés à l'entretien et à la construction de la digue.

cabaret afin d'y boire un verre de genièvre aux frais du récipiendaire.

La séparation entre les diguiers, les primitifs (*timmerlieden*) et les autres (*rijsmeikers*), est strictement maintenue. Chaque catégorie a son cabaret, et dans ce cabaret chaque bande a sa table. Les constructeurs (*timmerlieden*) se réunissent au *Château de Batavia*, et les ouvriers en fascinage à l'*Oranger*, où une chambre de derrière est destinée à la réunion de la onzième bande ou bande vague. C'est pourquoi l'on remarque dans tous les cabarets de West-Capelle de longues tables et de longs bancs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Allant à la kermesse. — Dessin de Adolf Dillens.

BIBLIOTHÈQUE
DONNÉ PAR
M.
MAIRIE DU 7E ARRONDISSEMENT

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a une sorte d'ouvrage de digue auquel travaillent les hommes de toutes bandes : c'est le « nattage », introduit récemment. Les employés de la direction divisent la digue en autant de parties qu'il y a de bandes. Ils indiquent à chacune la partie de talus à couvrir. Ceci se peut d'autant plus facilement que le « nattage » doit être renouvelé tous les ans. Lorsque toute la digue est nattée, on examine le travail, qui est payé ensuite à forfait et par mètre carré.

Le jour du payement est une fête nommée *drift* (passion); elle met toute la population en émoi. Chaque bande va d'abord à son cabaret. Le *baas* verse tout l'argent sur la table, et le teneur de livres le distribue sans donner lieu à aucune discussion. On sait qu'il a annoté, exactement chaque jour au compte de chacun, le travail accompli et la somme à payer de ce fait. Dans le payement, le nouveau venu compte pour un tiers d'homme, deux ans plus tard pour un demi-homme, puis pour cinq sixièmes d'homme, et enfin pour un homme complet.

Le teneur de livres énonce la part de chacun, et le *baas* distribue l'argent. On prend sur le compte général le payement de la consommation au cabaret. Elle consiste en genièvre pur. Un litre d'étain rempli de cette liqueur est placé sur la table ; un verre est à côté, sans cesse rempli et vidé, et fait continuellement le tour de la bande.

Pendant la distribution d'argent, et tandis que les ouvriers boivent leur genièvre, il y a rarement des querelles et jamais de rixe. Si l'un des ouvriers, trop échauffé par la liqueur, semble vouloir chercher querelle à un autre, les plus modérés lui imposent silence; et si cela ne suffit pas, on le met tout simplement à la porte ; le *casteleijn* (maître du cabaret) ne doit pas même intervenir, ni l'agent de police, ni le garde champêtre.

L'habitant de West-Capelle hait instinctivement tout ce qui tient à la police. Cette haine est si forte, qu'un agent entrant un jour dans un cabaret, et voulant prendre un verre de genièvre, dut le vider au comptoir. Le *casteleijn* donne aux agents un verre sans pied, qu'ils doivent vider d'un trait sans pouvoir le déposer. Ceux de West-Capelle nomment ce verre *dienaer's glaasje* (verre du serviteur).

Les ouvriers diguiers ont fourni des hommes renommés à l'art hydraulique. Il y a environ trente ans, tous les ingénieurs en cet art et qui habitaient Walcheren étaient de West-Capelle.

Près des quatre *wateringues*, stations principales de défense, trois habitants de West-Capelle étaient employés supérieurs (*hoofde ambtenaaren*) à la direction. Celui qui habitait Middlebourg était, ainsi que l'ingénieur en chef du Water-Staat, en Zélande, un ouvrier diguier.

L'ingénieur en chef, Abraham Caland, auteur du plan de la digue et renommé dans l'art hydraulique, avait vu le jour à West-Capelle. Ce grand homme ne savait ni lire ni écrire à l'âge de dix ans. Né de parents pauvres, il dut mendier pour faire vivre ses parents.

Un jour, chaussé d'un soulier et d'un sabot, il se rendit chez l'instituteur de village (*schoolmeester*), et lui présentant deux deniers qu'il avait économisés sur les aumônes :

« Maître, dit-il, voici deux *oorden* (liards), donnez-moi un peu d'instruction pour ce prix. »

Le maître était bon. Touché des paroles du jeune mendiant, il l'admit gratuitement dans son école, et lui enseigna les premiers éléments de l'écriture et de la lecture. L'enfant mordit au fruit de la science avec une ardeur sans exemple. Quelques années après, on le retrouve à Middlebourg où il apprend les mathématiques et la géométrie. Il veut devenir et devient inspecteur du *Water-Staat*. Il est nommé ingénieur en chef et chevalier de l'ordre du Lion néerlandais, ordre très-recherché en Hollande.

Parvenu au grand âge de quatre-vingts ans, non-seulement les ingénieurs de Zélande, mais les ingénieurs de toute la Néerlande l'acceptaient pour conseil.

Certains ouvriers de West-Capelle sont si robustes qu'ils portent sans peine, à d'assez grandes distances, des pierres de deux cents kilos, et si agiles qu'ils courent sur la tête glabre des pilots, allant de l'un à l'autre avec un pilot sur l'épaule sans rien craindre et sans tomber.

Le mode de réparation de la digue a varié quelquefois. Tantôt c'était le système des *paalhoofden* (pilots) qui prévalait ; alors les charpentiers gagnaient beaucoup, — tantôt c'était celui des *rijshoofden* (fascinage) : c'était alors au tour des ouvriers en fascines d'être le plus payés. Pendant quelque temps ce système prévalut. Les charpentiers furent obligés de faire le métier de *rijsmerkers*.

On mettrait volontiers des pierres sur la digue au lieu de fascinages si les pierres ne coûtaient pas si cher. Le mètre carré de fascines coûte deux francs de notre monnaie, tandis que la même surface couverte en pierres revient à quinze francs.

On a reconnu à la fin que les brise-lames, les estacades, les empierrements et les pavements constituent le meilleur système de défense. La partie supérieure et gazonnée de la digue est parfois couverte par la mer quand l'eau monte à un mètre cinquante au-dessus de son niveau ordinaire. La vague alors s'élève de deux mètres plus haut que d'habitude. Mais cela ne dure que le temps de la marée.

Le fascinage est presque toujours de cinquante centimètres au-dessus du dévalement de la vague.

On emploie, pour empierrer la digue ou la parer, du grès de Vilvorde, de Louvain et de Malines ; des pierres calcaires de Tournai et de Baseclef ; du basalte d'Allemagne extrait des carrières de Brohl, d'Andernach, de Linz et d'Ober-Cassel.

Si les Zélandais avaient sous la main les matériaux dont peuvent disposer les Belges, ils ne complique-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient probablement pas ainsi le revêtement de leur digue. Mais les pierres leur coûtent un prix fou. Ils emploient donc comme toujours les matériaux qu'ils ont sous la main. Le sable, l'argile, le gazon, les fascines, la paille, les roseaux et les pilots abondent sur la digue, tandis que les pierres y sont relativement en petite quantité. Les pilots sont garnis de clous en fer de fonte à courtes pointes, à larges têtes qui les couvrent comme d'une cuirasse. Ces clous, qui viennent, dit-on, de Seraing, sont le seul moyen de préserver le bois contre les tarets. Des sentiers obliques au talus de la digue sont ménagés entre les poutrages à moises.

L'arc de cercle tracé par la digue mesure trois mille huit cents mètres. L'épaisseur du coffre est de quatre-vingt-dix mètres en moyenne, depuis le pied jusqu'à la crête extérieure. Il faut y ajouter treize mètres cinquante centimètres pour le couronnement, plus dix mètres de talus intérieur.

Les cotes de hauteur du couronnement sont de quatre mètres quatre-vingts centimètres au-dessus de la marée haute, et de huit mètres trente centimètres au-dessus de la marée basse. La moyenne entre la marée haute et la marée basse est de trois mètres cinquante centimètres.

Les frais de réparation de la digue coûtent quatre-vingt-dix mille florins par an. La paille seule en coûte sept mille.

Vers le milieu de septembre 1873, la mer fut si forte qu'elle enleva d'un seul coup de vague une moise et avec celle-ci vingt-cinq pilots enfoncés de un mètre cinquante dans le sol. Nous avons vu un bloc de six cents kilogrammes jeté à quarante mètres au loin par un coup de la vague.

L'endroit le plus exposé de la digue est la pointe nord-ouest. Là, la vague prend obliquement la digue. C'est pour ce motif qu'on a prolongé certaines estacades. Nous en avons donné les numéros. Elles n'avançaient pas assez dans la mer pour empêcher la vague d'accomplir son œuvre de destruction. La vague, au contraire, se brisant sur le prolongement, sa puissance destructive est amoindrie, sinon supprimée.

West-Capelle comptait, en 1872, deux mille quatre-vingt-dix-neuf habitants de tous métiers, y compris les ouvriers diguiers; il n'y en avait que dix-neuf cents en 1848. On nous a dit que les impôts sur les boissons alcooliques ont atteint parfois pour cette seule commune le chiffre de seize mille florins.

Les verres, dont nous avons déjà parlé, et où les ouvriers boivent le genièvre, sont assez grands, mais peu profonds : on les appelle *mokjes*. Jamais on ne place sur les tables de petits verres.

Cette habitude de beaucoup boire est peut-être un vice ; nous disons peut-être, car nous n'avons vu au cabaret, et nous y sommes allés à plusieurs reprises, rien qui indiquât dans les hommes que nous avons observés des habitudes d'ivrognerie. Il est vrai qu'ils boivent rarement du bourgogne et du champagne (*champoepel*), comme disent les Zélandais.

En l'an 1845, de violentes tempêtes endommagèrent la digue de West-Capelle, et mirent le pays en danger. L'employé supérieur de la direction se trouvait, comme d'habitude, sur la digue, pour demander un certain nombre d'ouvriers dont il avait besoin. « Ici, dit-il, il me faut cinquante hommes, là cent, ailleurs deux cents. » A cette parole, les ouvriers se rangèrent en cercle autour de lui, et tirèrent leurs couteaux, non pas pour tuer l'employé, mais pour les jeter en l'air, et faire décider par le sort l'heureux ouvrier qui pourrait prendre part au travail.

L'ouvrier qui jette ainsi le couteau doit dire s'il tombera du côté de la lame, où se trouve la marque du fabricant, ou de l'autre côté. C'est une espèce de jeu à pile ou face, nommé *muertje* ou *oppertje*. La longueur des couteaux et l'air sauvage des joueurs le rendent intéressant.

Ceux qui ont deviné juste, ont le droit de travailler de préférence à ceux que le sort n'a point favorisés.

Quand la digue est entamée, c'est une fête pour les *dijkwerkers* de West-Capelle. Leurs femmes font alors du *koekkebakken*, ou des fèves blanches frites au beurre ou au sirop dans la poêle. En ces tempêtueuses circonstances, les boulangers cuisent du *krintebrood*, pain de fleur de froment au beurre, aux œufs et aux corinthes, et les ouvriers mangent de ce pain qu'ils aiment beaucoup. Les femmes disent alors :

« Celui-là doit manger mieux et plus qui travaille davantage. »

Les ouvriers diguiers aiment le jeu, mais n'y risquent jamais d'argent. Ils jouent à qui payera pour vingt centimes de genièvre. C'est le quadruple à peu près de ce que boivent les petits bourgeois des villes quand ils demandent *een borltje claar*, qu'on paye cinq cents dans les cabarets, dix cents dans les cercles.

Le type énergique et fier des femmes de West-Capelle nous a frappés. On dit dans l'île qu'elles ont encore du sang espagnol dans les veines. C'est inexact, c'est plutôt du sang gaulois mêlé de sang normand.

Les yeux sont en général beaux et clairs. La stature et la musculature sont remarquables. Fières et gaies comme leurs maris, leur parler est rapide, leur regard ferme.

Les habitants de West-Capelle redoutent toute domination et toute intolérance. En 1873 (septembre) leur *domine*, homme jovial, rond et franc, se préparait à les quitter pour aller aux Indes.

Quelques habitants eussent voulu avoir pour le remplacer un pasteur orthodoxe, c'est-à-dire ultra-calviniste. L'autre parti, le plus nombreux, déclara que si ce nouveau pasteur leur était imposé, on n'irait pas à l'office et que l'église serait vide.

La mer du Nord est terrible à West-Capelle quand on la voit secouée par la tempête. Alors le choc des vagues est si puissant que la digue tout entière tremble sur son énorme base, et que le vent envoie voler au loin les enfants qui s'y aventurent.

En certains endroits, la digue est noire d'étourneaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui trouvent encore à picorer un peu de grain dans le paillasson qui le recouvre en partie.

Nous avons vu de grandes troupes de ces oiseaux s'ébattant en foule, en suivant avec avidité les troupeaux qui paissaient sur le pré commun, situé près de West-Capelle, sur la route de Domburg.

Chaque paysan qui a une vache peut l'y envoyer paître moyennant une faible rétribution. Le fourrage est maigre, mais sec et salé.

Un assez grand nombre de corneilles volent au-dessus des estacades. Là, les moules s'établissent par bouquets. Les corneilles sont très-friandes de ce mollusque. Elles détachent à coups de bec les moules qui ne sont pas fortement attachées aux pierres placées entre les estacades ou au varech des pilots. Dès que la corneille tient sa proie, elle s'élève aussi haut qu'elle le peut, et choisit une pierre sur laquelle elle fait tomber la moule avec une étonnante justesse. L'oiseau alors descend, et n'a plus qu'à gober le mollusque décuirassé par le choc.

Une Auberge à West-Capelle.

Nous comptions quitter West-Capelle le jour même, mais le soir était là que nous n'avions point quitté la



Jean Maranus et son fils adoptif. — Dessin de Adolf Dillens.

digue. Nous nous sentions plus grands et plus forts devant ce gigantesque travail. Nous l'aimions cette digue, « ce grand anneau mis dans le nez du monstre, » comme on dit ici.

Il fallut songer au départ.

« Retournerons-nous à Middlebourg aujourd'hui?

— Non.

— Où mangerons-nous?

— Au *Casteel van Batavia.* Au Château de Batavia. »

Nous entrons; une grande *Kasteleyne*, c'est la baesinne flamande, est debout dans la salle de l'auberge. On dirait qu'elle vient de descendre d'un tableau de Jan Steen. Cinquante ans, des yeux vifs et noirs, une grande bouche rieuse, une petite tête, un torse court, très-charnu, de gros membres et une jupe qui n'en finit pas, tant ses jambes sont longues sans doute.

« Avez-vous de la viande?

— Non.

— Soit. Qu'avez-vous?

— Des œufs à la coque.

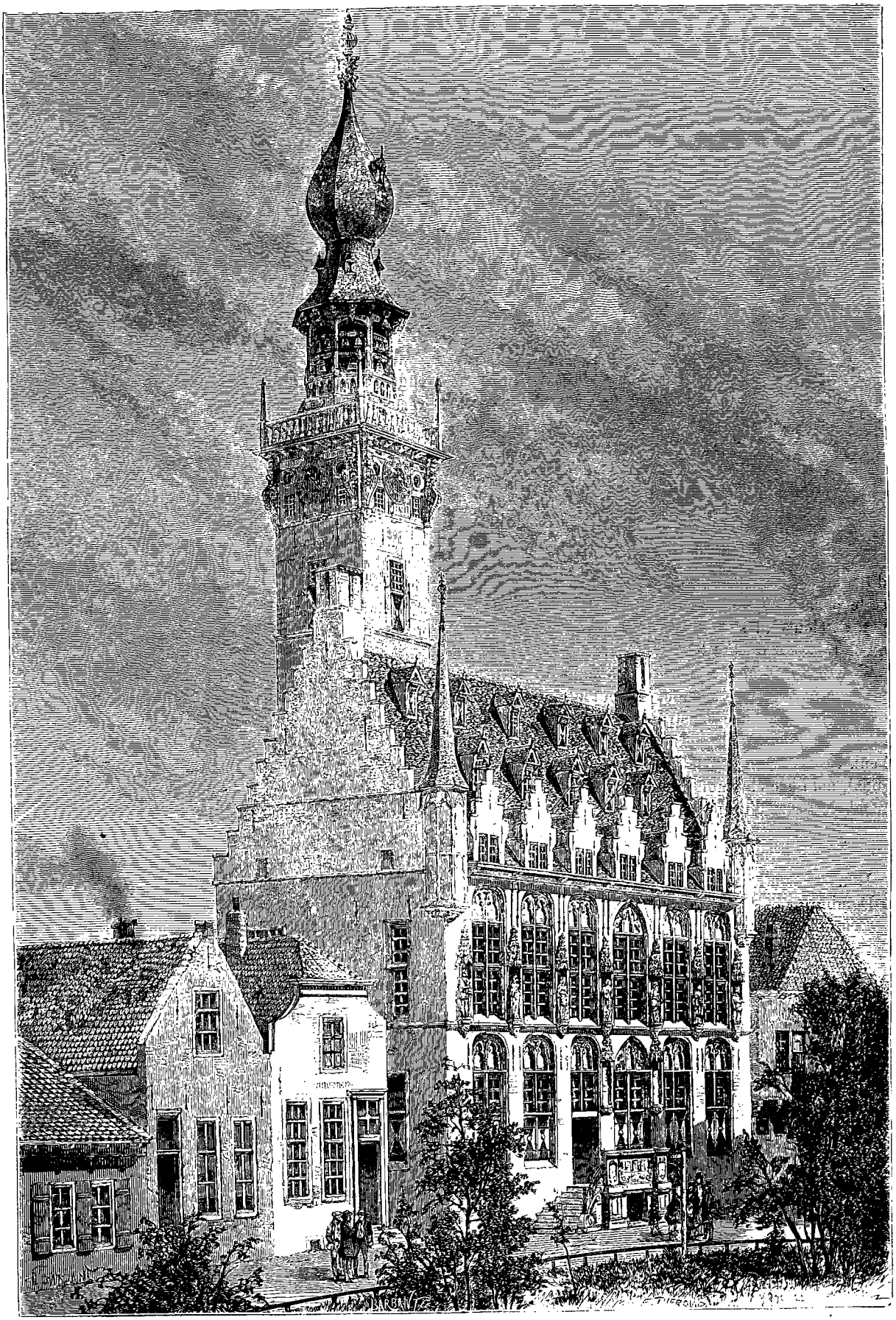
— Bien.

— Puis une omelette.

— Bien.

— De la salade.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel de ville de Veere. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainav@free.fr

— Bien. Et du vin ?
— Oui.
— Encore mieux. Pas cher ?
— Non. »

Nous étions gais, nous plaisantions, des visages bienveillants et curieux venaient nous regarder. Le repas fut bientôt *claar*.

Les œufs à la coque et les pommes de terre jaunes et farineuses, mêlés et arrosés de beurre, puis de moutarde jetée à grandes cuillerées, puis écrasés, nous parurent un mets exquis.

La baesinne, qui nous regardait faire tous ces amalgames, et manger goulument et rire bruyamment, trouvait la chose à son gré, et riait avec nous, et nous avec elle, innocemment et poliment.

« Des *heeren*, des messieurs qui n'étaient pas hautains. »

Nous étions contents d'elle, elle l'était de nous : — *Flinke venden* (crânes garçons), disait-elle. Le peuple, ici comme partout, déteste la hauteur, la froideur et la sécheresse des manières.

Le lendemain nous nous levons à six heures. Vite à la digue, en attendant le thé.

Devant la maison de la direction (*dijkhuis*), au bout du village et contre la digue s'étend une pelouse ; sur cette pelouse, nommée *Het Groentje* (le Gazonnet, ou petite Pelouse), les garçons de West-Capelle s'étendent ou se tiennent debout le dimanche.

Ce *groentje* remplace ici le *klap-bank* qui se trouve presque partout en Zélande, surtout dans le pays de Goes. C'est un banc construit d'habitude autour d'un tilleul. A *Kamperland* (Beveland septentrional) le klap-bank est remplacé par la Visch-huis (marché aux poissons), nommée en patois de pays *visch-huus*. A Hooghe-Land, le tertre d'un moulin sert de *klap-bank*.

Domburg. — La forêt. — Overduin.

Irons-nous à Middlebourg ou à Domburg ? — Allons à Domburg.

Des bonshommes de bois, des girouettes nous menacent de loin, armés qu'ils sont de sabres de bois. Ils en ont même deux et s'escriment contre le vent qui les fait tourner toujours.

Domburg est un ravissant village de bains. Les hôtels sont des cottages situés au milieu des arbres. Le village s'abrite derrière la haute dune. Vu de là en septembre, c'est une masse énorme de verdure d'un ton roux et sombre.

Nous sommes descendus au *Schutter's-Hof*, et là nous avons trouvé, chose rare dans les villages, une cuisine exquise, du gibier, d'excellents vins et des artistes.

Nous avons vu quelques antiquités romaines, entre autres un bas-relief représentant Nehalenia, et des pierres que l'on suppose avoir été celles d'un petit temple païen.

Puis, comme la vie contemporaine nous intéressait plus que le passé, si romain qu'il fût, nous avons voulu voir un intérieur zélandais à l'heure de midi, et nous sommes entrés chez un vénérable habitant, Jan Maranus.

Un mot de Jan Maranus nous a frappés. Il est vieux, tous ses enfants sont morts, et ceux qui vivent avec lui sont les enfants de son gendre.

« Quel chagrin, n'est-ce pas, messieurs, nous dit-il, d'avoir à élever de petits enfants quand on est vieux ! mais c'est le devoir d'un honnête homme et d'un chrétien. Nous avons ainsi plus de force pour souffrir. »

Vous tous qui avez le goût des choses nouvelles et variées, allez voir le bois de Domburg, vous y trouverez tout ce que vous aimez, quelles que soient les tendances de votre talent : des chênes nains tordus par le vent de la mer, aux branches enchevêtrées, aux troncs rugueux, fantastiques ; des coins frais, lumineux, tout verts, tout doux, tout calmes, des voûtes profondes au bout desquelles brille le sable blanc de la dune, enfin tout ce qui est sauvage, grave, mélancolique, charmant ou rêveur.

Nous eûmes le bonheur de voir un coup de vent dans la dune et dans le bois. Vers deux heures, s'éleva, sans motif apparent, une bourrasque ; l'air devint glacial et la mer gronda derrière la dune.

Le ciel était bleu comme un ciel d'hiver ; le vent arrachait aux dunes des tourbillons de sable qui tombaient comme du grésil sur les feuilles des arbres. Les hautes herbes se courbaient éplorées.

Le sable tremblait sous nos pieds. Nous marchions péniblement et patiemment. Au milieu de ces montagnes de sable s'en élève une qui semble être la reine des autres. De là nous vîmes toute l'île de Walcheren. Tournés vers le nord, nous avions à notre gauche la mer, à droite et derrière nous toute l'île avec ses mille maisons et ses villes, Middlebourg, Veere et Flessingue. Aussi loin que la vue pouvait porter, nous voyions les ailes des moulins tourner avec une rapidité vertigineuse et des vols d'oiseaux de toutes sortes tourbillonnant dans les rafales.

La forêt se tordait, grondait éperdue. La petite cloche de l'église de Domburg sonnait midi de sa voix frêle.

Nous descendîmes dans la forêt. Elle semblait se mouvoir et marcher. Les chats, ces hardis chasseurs d'oiseaux, si nombreux alors dans ce bois, se cramponnaient aux arbres de toute la force de leurs griffes et jetaient des miaulements de frayeur. Des lièvres effrayés passaient entre nos pieds. Les branches des chênes se heurtaient les unes contre les autres avec bruit ; les plus élevées tendaient en arrière leurs bras désespérés, comme si elles eussent demandé grâce au vent de la mer.

Tout à coup et comme par enchantement le vent changea, quelques gouttes de pluie chaude tombèrent, puis survint une averse. Tout rentra dans le calme, et il fit très-chaud.

Et maintenant allons à Overduin ; on y reçoit bien les artistes et peut-être les écrivains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Overduin est un charmant cottage à large perron bâti au milieu d'un grand parc. Ce parc est la propriété de M. de Jonghe van Ellemeet, grand seigneur qui a collationné toutes les éditions de Jacob Kats, l'illustre poëte zélandais. Il possède une collection d'aquarelles splendides, à faire envie à un roi. Il est lettré, instruit, intelligent, affable, hospitalier, charmant.

Les membres du congrès de littérature néerlandaise se souviendront toujours de la riche et gracieuse hospitalité qu'ils ont reçue dans la maison de M. van Ellemeet.

En septembre, par un temps superbe, sous les grands arbres du parc, et le long du cottage, des tables étaient dressées pour cent personnes au moins. Des laquais galonnés servaient un déjeuner exquis à ce régiment d'écrivains néerlandais ou belges, dont quelques-uns étaient renommés. Trois belles jeunes personnes aux grandes manières, mais gracieuses, affables et dignes, Mlles van Ellemeet, elles-mêmes, aidaient les servants dans leur besogne. Les invités se trouvaient bien d'être ainsi servis par des reines, mais par des reines simples et affables.

Au repas donné à Domburg, des questions délicates furent effleurées, mais les bustes des rois de Belgique et de Néerlande qui présidaient au festin n'eurent pas besoin de s'animer et de prendre la parole, pour démontrer que, quelle que soit la différence des langues, deux peuples voisins peuvent se serrer, à l'heure du danger, une main fraternelle, sans devoir pour cela se fondre en un seul corps de nation.

Au nom du congrès de littérature néerlandaise, merci aux Zélandais riches et pauvres, aux autorités communales de Middlebourg, au gouvernement de la province, du gracieux accueil fait aux visiteurs!

Merci à M. van Ellemeet et à MM. ses fils, qui surent se montrer pour nous tous si délicatement hospitaliers dans les moindres détails!

Nous eûmes plus tard l'occasion de remarquer en eux un esprit élevé, un cœur généreux, une instruction solide et une parfaite simplicité.

Veere. — Hôtel de ville. — Coupe de Maximilien.

Vu le matin, en juin, Veere a l'aspect d'une ville d'Orient. Ses toits rouges, le dôme de la vieille église (c'est une caserne maintenant), le beffroi de son hôtel de ville, se détachent sur le ciel d'un bleu nacré à l'horizon. C'est comme un beau rêve éveillé. Nous l'avons vue plusieurs fois ainsi, riante et baignant ses vieux monuments dans l'Escaut.

Mais nous l'avons vue sous un autre aspect avant que le canal eût réveillé cette ville ruinée alors et morte, à cause de l'ensablement de son port.

Nous la retrouvons encore en souvenir, noyée dans un brouillard jaune qu'un vent froid fait rouler par masses énormes sur l'eau des canaux. Nous voyons encore ses quais garnis de maisons qui n'étaient que des squelettes de maisons vides à l'intérieur. Nous nous rappelons la face bouffie et blême d'un bourgeois mangeant à une fenêtre, devant une petite table, mangeant toujours, peut-être pour tuer l'ennui. Les maisons alors se louaient vingt-cinq florins; aujourd'hui on paye trois cents florins la location de quelques-unes d'entre elles.

Veere fut élevée au rang de ville en 1358. Les Écossais y avaient un entrepôt: c'est la *Scotshuis* d'aujourd'hui, dont la façade est d'un beau style gothique. Au bout du quai du *Zuid-Hoofd*, se trouve une tour, *Camp-Veersche-Toor*, qui aujourd'hui sert de restaurant et d'hôtel. Vis-à-vis s'élevait autrefois une tour semblable qui disparut en une nuit par suite d'un mouvement de terrain.

Non loin de là se trouve la tour de la Grande-Église. Cet admirable monument, du plus beau style gothique, est resté inachevé. Ce fut d'abord une église, puis un atelier provincial, puis une caserne. Aujourd'hui abandonné, il a passé du département de la guerre aux domaines. On l'a compris maintenant dans la vente publique de tout ce qu'il reste de monuments du passé dans le royaume et notamment en Zélande. Quand on aura jeté bas le colosse, on fera avec ses matériaux de petites maisons bien propres et bien convenables, et l'on aura fait une œuvre utile. Oui, l'utile est indispensable, nécessaire; mais le beau ne l'est pas moins.

La puissance d'art que montrent les peuples témoigne de la puissance de leur intelligence. L'art, c'est la convergence de toutes les forces du sentiment, du goût et de la raison dirigées vers un même but. C'est l'union des mathématiques et de la poésie. Ne fait pas œuvre d'art qui veut. Si vous jetez bas des chefs-d'œuvre, soyez de force à les reconstruire. Si vous ne le pouvez point, alors ne détruisez rien ou ne détruisez que s'il est impossible de faire autrement. Détruire est jeu d'enfant; créer ou conserver, c'est œuvre d'homme.

M. Snyder, bourgmestre de Veere, a bien compris cela. Il espère obtenir du ministre de la guerre l'autorisation d'établir dans les anciens édifices menacés de la pioche et de la hache, des établissements durables. Peut-être un jour obtiendra-t-il aussi la reconstruction de ces monuments.

L'hôtel de ville est bâti dans un style de transition entre le gothique et la Renaissance. Le corps du bâtiment date de 1470; le beffroi ou flèche, de 1599. Les statues qui l'ornent sont celles des marquis de Veere.

La collection de l'hôtel de ville est riche en objets dignes de fixer l'attention des artistes, des historiens et des archéologues.

Au-dessus d'une vieille cheminée — une œuvre d'art aussi — est appendu un tableau représentant la flotte sur laquelle Guillaume III monta, le 29 octobre 1688, pour aller régner en Angleterre.

Là aussi se trouvent trois poings en métal bien ouvrés, et dont un tient une hache.

Ceux qui les donnèrent avaient été condamnés en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1546, pour cause de résistance à l'autorité judiciaire, à avoir les poings coupés par le bourreau. On leur fit grâce, mais à la condition de remplacer leurs poings de chair et d'os par des poings en métal, afin que le monstre tortionnaire eût au moins un semblant de proie.

La coupe, nommée Coupe de Maximilien, qui se trouve aussi à Veere, est un admirable objet d'art, d'un grand style Renaissance. Elle est tout entière en vermeil et haute de cinquante-sept centimètres. Deux épisodes intéressants des guerres religieuses y sont représentés. Ce sont le passage du Rhin par Maximilien, comte de Bure[illegible], le 15 septembre 1546, et l'arrestation du duc de Saxe.

La légende attache la possession de cinq cents bonniers de terrain à la conservation perpétuelle de cette coupe dans les armoires de l'hôtel de ville.

Mais il est temps de partir et de nous diriger vers Vrouwe-Polder, où il y a kermesse.

La kermesse de Vrouwe-Polder. — La danse. — Les mendiants. — Les chanteurs. — Sur la glace.

La kermesse de Vrouwe-Polder est semblable aux autres. Après y avoir cherché et trouvé des types nouveaux, — il y en a toujours, — nous pénétrons dans un cabaret au moyen d'un étroit corridor sur lequel s'ouvrent les portes de deux salles : l'une où l'on danse, l'autre où l'on boit. Attirés par les sons d'un rauque violon et d'une mugissante contre-basse, nous entrons dans la salle où l'on danse. Deux musiciens occupent des chaises posées sur une grande table ; les spectateurs, qui sont nombreux, forment cercle autour des danseurs, auxquels un espace de quatre pieds est réservé. Ces limites étroites suffisent à leurs calmes ébats. Sautant lourdement et sans prétention, ils font de leurs danses l'expression naïve de leur tranquille plaisir.

En tout pays, les hommes sautent de joie, comme le chien fait aller la queue, comme le chat ronronne ; il est naturel de sauter, — danser n'est pas autre chose.



La coupe de Maximilien, à l'hôtel de ville de Veere. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie.

Le cabaret est sombre comme une cave ; on dirait que la lumière y entre par des soupiraux. Nous sommes assis en face des fenêtres.

Tout le monde nous regarde. En effet, coiffés d'une casquette, la carnassière sur l'épaule, ornés de barbe ou de moustaches, nous contrastons avec les paysans rasés comme des prêtres.

Mais si tous ces regards sont curieux, pas un seul n'est malveillant.

Nous venons bien pour eux d'un autre monde, d'une ville qu'ils savent exister quelque part en Belgique ; on ne nous admire pas pour si peu. Ceux qui sont allés là-bas, à Bruxelles, en ont rapporté l'horreur du gris, du maniéré et des voitures. Beaucoup de ces paysans sont instruits. Une paysanne, une femme mariée sans doute, est assise à côté de moi, et laisse entre nous deux l'espace d'un pied pour ne pas être touchée d'un coude indiscret.

De notre place nous voyons une partie de la salle de danse splendidement éclairée, tandis que nous sommes dans l'ombre.

L'étroit corridor verse à chaque minute, par chacune des portes, des flots d'hommes et de femmes. Des deux côtés de la cheminée, à quatre pieds du sol, sont des planches qui ordinairement doivent servir à l'étalage de la vaisselle ; cette fois elles portent des hommes. Dans la cheminée même est un banc où sont assises plusieurs personnes ; l'espace assez vaste laissé entre les bancs est rempli par des jeunes gens et des jeunes filles.

Un soldat hollandais regarde en philosophe grave la scène de folie au centre de laquelle il se trouve.

Une femme vêtue comme une mendiante de Bruxelles, d'un mantelet de coton lilas à capeline, et les cheveux sortant de son bonnet, chante accompagnée de son homme. Une autre femme, vieille et ivre, à trogne rubiconde, demande l'aumône en faisant des gestes ridicules.

En face de nous sont deux jolis couples ; l'un des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène d'auberge, à Vrouwe-Polder. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeunes gens est beau, sa compagne est jolie : cela est juste ; l'autre est laid, sa compagne est laide : cela est encore naturel ; ce qui l'est aussi, c'est que la femme laide fasse des agaceries à l'homme beau ; et l'autre de même, une pauvre fille, agace du regard l'homme laid qui est riche.

Des mendiants entrent : nous avons vu l'un d'eux tout à l'heure, étendu au pied d'un arbre comme un paralytique. Il est accompagné d'une femme portant un enfant dans ses bras.

Ces pauvres gens chantent ; le mari hurle, la femme geint, l'enfant crie en agitant les bras ; tout cela au milieu du bruit des voix, des éclats de rires, des poings fermés frappant sur les tables. Le violon grince, la contre-basse ronfle. Nous entendons dans le corridor le bruit des pas lourds et les voix fraîches des jeunes filles.

Elles entrent, escaladent les tables et se placent l'une près de l'autre en face de nous, tournant le dos aux fenêtres et interceptant la lumière.

Un nuage passe sur le soleil, le jour semble s'éteindre, mais les beaux yeux et les frais sourires brillent.

Le groupe des chanteurs ose essayer une chanson d'une douce et fraîche poésie. Le mari, qui ne hurle plus, a l'air d'un veau qui meugle, la femme continue à geindre, l'enfant, que la fumée inquiète et fait tousser, crie en agitant ses bras. Le vacarme ne cesse pas. Pour ces beaux vers, il faudrait d'autres interprètes que ceux-là.

Les filles écoutent sans avoir l'air de bien comprendre ; elles paraissent étonnées que les chanteurs aient changé de ton et ont envie de pleurer après avoir ri. Elles répètent toutefois en chœur les couplets tout entiers. C'est peut-être la chanson de la kermesse. Quelques filles écoutent, pensives, la voix de la vieille femme, et surtout leur propre voix, qui répète les couplets.

C'est la chanson de l'Hirondelle, l'oiseau des âmes en Flandre.

Si je n'avais qu'à souhaiter, une chose serait certainement mienne, je secouerais la forme humaine, et demanderais d'être hirondelle.

Le chant continue, mais le bruit efface les voix ; un gamin de huit ans armé d'une pipe, qu'il porte comme un homme, vient nous regarder d'un air grave. Une éclaircie se fait dans le groupe d'hommes placés entre nous et les filles : nous les voyons entrelaçant leurs bras, nous les entendons chanter :

Une hirondelle au bec fin, avec de sombres plumes brunes, des ailes vives, un œil de feu, — et vivre simple et modeste !

Quel beau souhait ! n'est-ce pas ? quelle vraie poésie !

Puis, tout disparaît.... les hommes se groupent ; on nous offre le « parfait-amour ». Nous faisons à notre tour circuler le rhum de nos gourdes.

Dillens montre ses dessins aux paysans charmés ; je m'écrie à plusieurs reprises et je le dis : « Je n'ai jamais rien vu de si beau ! » Il commence à faire bien chaud, j'écris tout ce qui se passe, et mon écriture s'accentue fort. C'est décidément trop de rhum et de « parfait-amour ». Mais ce n'est pas le moment de reculer.

Les paysans sont aimables, un peu gouailleurs. — Dillens dessine sans parler, moi j'écris comme si je ne regardais pas, — on sait ce qui nous attire, ce que nous voulons ; mais on tient à avoir un souvenir de nous et aussi à nous en donner quelques-uns. Un fermier, Proovoost de Serooskerke, inscrit sur mon carnet une maligne observation ; je la transcris littéralement :

« Mon étonnement de la satisfaction de Karl Coster d'entendre chanter ceux que l'on nomme des chanteurs de chansons. »

Proovoost confondait l'étonnement avec la satisfaction.

Les chanteurs meuglant, geignant et piaillant, continuaient.

Alors je souhaiterais l'asile qui me paraîtrait le plus riant, au sommet d'une tour, entre les crevasses des pierres.

Un homme monte sur notre table ; la vieille mendiante à la trogne rouge se penche vers nous et nous montre les jeunes filles en répétant ses gestes repoussants. Nous lui donnons à boire. — Les filles chantent :

Oh ! oui, je voudrais être hirondelle, alors je pourrais librement et franchement errer dans le grand ciel libre avec mes amies.

Le paysan notre ami, un de ces paysans à grandes manières comme George Sand en a créé et sans doute vu, me tape sur l'épaule et m'offre à boire. — Les filles chantent :

Alors je rirais des griffes de l'épervier, de la puissance de son bec, je le suivrais en raillant et je me moquerais de sa force.

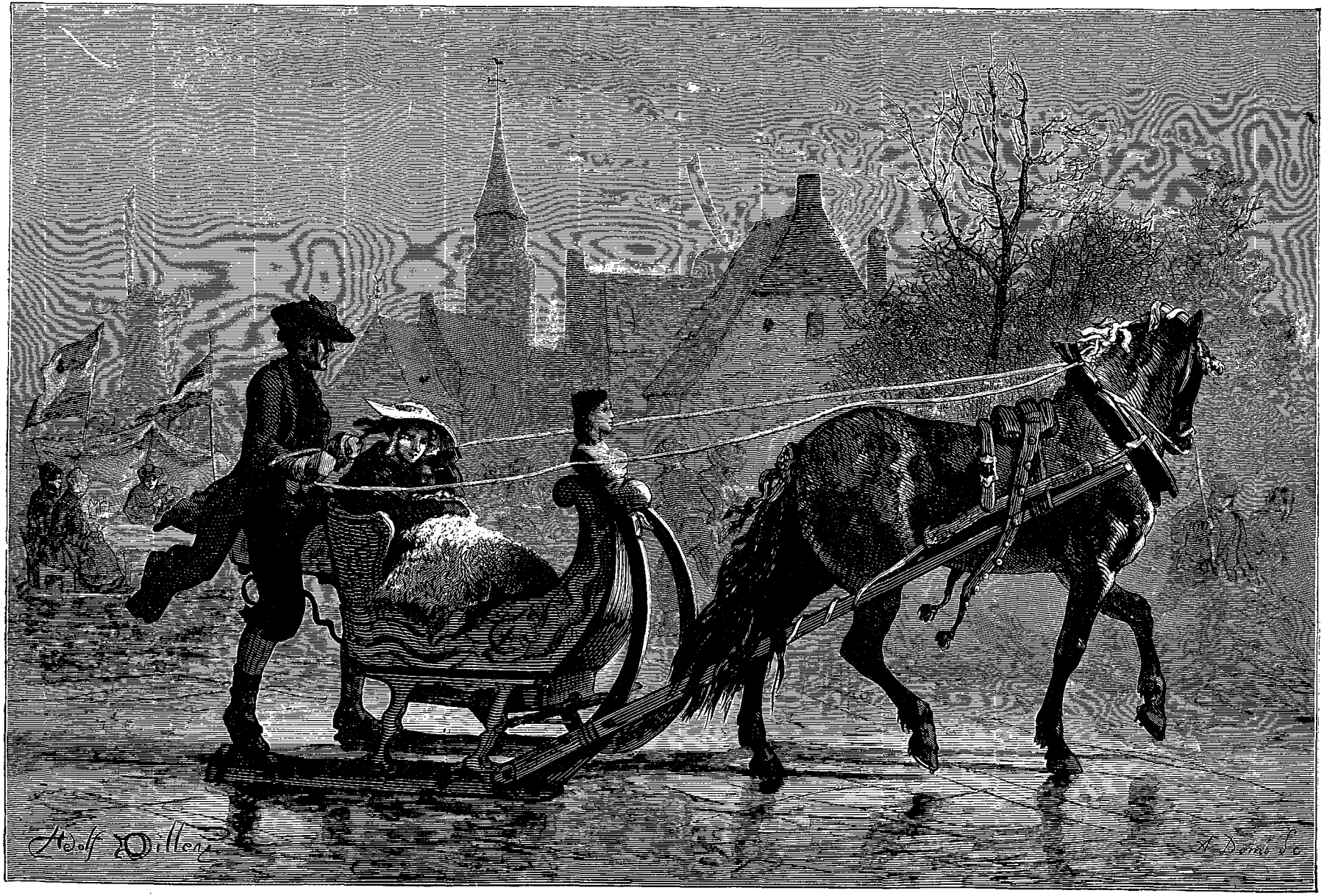
Un homme se promène sur notre table ; le soleil reparaît rayonnant ; il fait étinceler devant nous les plaques d'or des filles, leurs beaux bras, et les mâles et brunes figures des hommes. Les jeunes filles chantent :

Quand l'hiver approchera, je suivrais les autres oiseaux, dans des contrées plus douces et plus chaudes ; chez d'autres peuples et dans d'autres villes.

Pauvres filles ! n'est-ce pas là le souhait que vous avez dû faire bien souvent, quand, assises au coin du foyer, vous entendiez siffler les vents froids de l'hiver, soulevant les lourds nuages des brouillards jaunes ?

Un groupe d'hommes entre dans la salle, mais plus pressé et plus bruyant que les autres. Les hurlements sont si effrénés que le chant s'interrompt. C'est un nouveau vainqueur de jeu de bague porté en triomphe par ses camarades. Il se laisse tomber, se relève, tourne en rond, gesticule des bras et des jambes, distribuant des coups de poing à droite et des coups de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traineau zélandais. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pied à gauche. — Il sort de la salle avec ses compagnons qui, se poussant les uns les autres, se bousculant en criant, ne laissent dans la salle que des groupes éclatant de rire.

Le chant reprend alors :

Chaque fois que le soleil rayonnerait sur la terre, je retournerais là, sur la terre natale.

Tout à coup l'une des planches accrochées d'un côté au mur, et de l'autre à la cheminée, se brise. Les hommes tombent sur la table, puis se relèvent en éclatant de rire. Les filles chantent :

Je raconterais aux autres oiseaux ce que dans mon voyage j'aurais appris d'étrange et de merveilleux, et leur donnerais ce que j'aurais rapporté d'expérience.

Voici la vieille mendiante à la trogne rubiconde qui rentre de nouveau dans la salle, plus ivre que jamais, et qui s'adressant à nous, — c'est une idée fixe, — nous montre de nouveau les jeunes filles, et répétant ses paroles et ses gestes odieux. On la pousse dehors. Quelques-unes des jeunes filles lèvent sur nous un œil tranquille. Elles chantent :

Et j'apprendrais à l'armée des oiseaux comment la joie intime sur la terre est la récompense de l'honnêteté et de la vertu.

Et comment on vit paisiblement, quand, bon de cœur, on se rend utile, et comment on brave les cruels éperviers.

Dillens me pousse tout à coup et me dit :

« Regarde. »

J'aperçois, assise sous le manteau de le cheminée, une ravissante figure, pensive et un peu triste, une jeune fille qui pleurait silencieusement en tenant la main de son fiancé. Sans s'apercevoir qu'elle pleurait, et quoiqu'elle fût assez éloignée des chanteurs, elle répétait avec eux les couplets :

Et comment alors on n'a rien à craindre pour sa paisible existence dont on peut jouir, où l'on se trouve, à l'étranger ou sur la terre des pères (*vaderland*).

Oh! oui, si j'étais hirondelle, ma vie s'écoulerait douce et joyeuse jusqu'au bord de la tombe, et de l'éternelle nuit de la paix!

Les filles se turent; l'heure passait, nous quittâmes la table.

La Zélande est le pays des kermesses. Si l'on voulait les décrire toutes, on n'aurait jamais fini. Il y en a une à Domburg où les paysannes se disputent des prix en courant avec des sabots au risque de se casser le cou.



Paysan de Walcheren. — Dessin de Adolf Dillens.

Il y en a même sur la glace, et l'on se plaît à y courir la bague quand tous les canaux sont pris par le froid.

En temps ordinaire, les traîneaux à patins et les bacs filent comme le vent sur la glace, transportant les paysans à la ville.

Les Zélandais prennent leurs précautions contre le froid, c'est-à-dire des liqueurs, de l'anisette ou du « parfait-amour », tout cela dans le traîneau. L'homme et la femme boivent bien et mangent beaucoup d'œufs durs. Un de nos amis a vu un paysan qui en a englouti un jour trente-deux de suite, et il n'y paraissait pas.

Ils sont charmants d'ailleurs dans leur costume local, ces jeunes gens et ces jeunes filles qui, couple par couple, filent sur la glace. Mais nous les retrouverons au *Biesbosch* (Hollande méridionale). C'est là que les fêtes de l'hiver sont complètes.

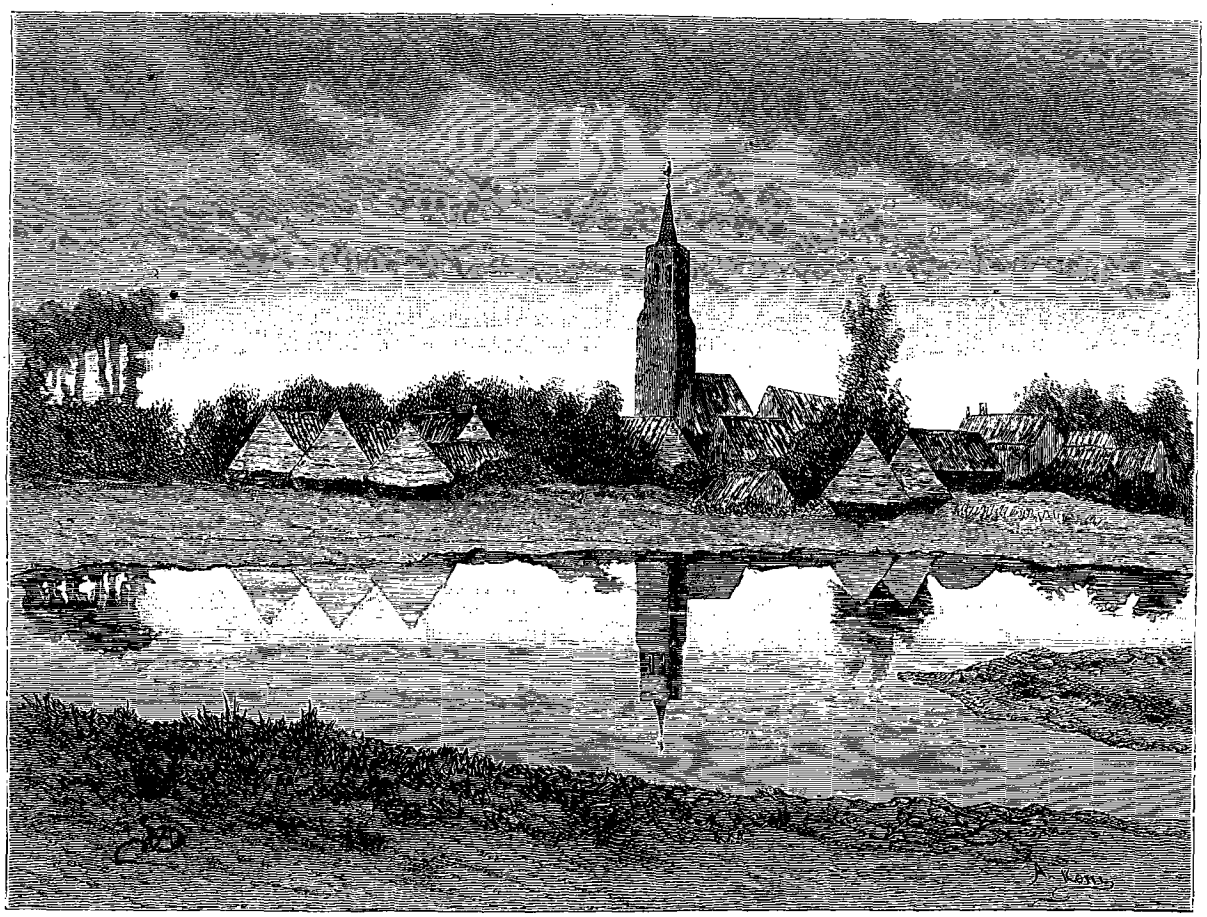
Charles DE COSTER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Erratum. — Page 134, deuxième colonne, ligne 4, le mot *pierevayer*, mal orthographié d'ailleurs, est loin d'être appliqué par les Néerlandais à tous les Belges. Ce mot s'est glissé, par erreur, dans le texte, à la suite de la suppression d'une phrase.

(Note de l'auteur.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Wissekerke (voy. p. 179). — Dessin de Adolf Dillens.

LA ZÉLANDE

(NÉERLANDE).

TEXTE PAR M. CHARLES DE COSTER. — DESSINS PAR M. ADOLF DILLENS[1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Arnemuiden. — Un instituteur. — Les pêcheurs. — Où va le poisson? — La fête du retour. — Le partage des profits Un privilége.

Avant de quitter l'île centrale, nous allons visiter Arnemuiden. C'est une ville de pêcheurs, bâtie sur des dunes ou tertres, monticules atificiels où le bétail se réfugie quand les prairies sont inondées. Ces *Vlie Bergen* sont nombreux en Zélande.

Les pavés des rues d'Arnemuiden sont très-inégaux et douloureux à ceux qui ne portent point de fortes chaussures.

La race est belle; les hommes et les femmes semblent plus petits, plus dispos, plus nerveux que leurs voisins de l'île.

Le costume des femmes est le même que celui de leurs voisines des villages environnants, mais peu à peu il se transforme à son désavantage.

Les hommes, presque tous pêcheurs, portent le dimanche une blouse de flanelle bleue à gros plis, enfoncée dans le pantalon qui est noir, large et attaché à la ceinture par deux grosses plaques d'argent. Ils ont

1. Suite. — Voy. p. 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour coiffure une casquette posée crânement de côté, à visière courbe et retombant entre les sourcils. Ils ont l'air résolu et fier.

Nous visitons à Arnemuiden M. Kwekkeboom, l'instituteur du village. Il a le type flamand et nous lui trouvons l'air sévère, presque gourmé. C'est notre faute. Nous faisons des façons par timidité et jouons sans le vouloir au *mynheer* avec lui. Mais nous redevenons bientôt plus simples, et M. Kwekkeboom, revenu de sa première impression sur nous, sourit d'aise, et nous trouvons alors en lui un homme jovial, charmant, vif, spirituel, tout rond comme un vrai Zélandais (*goed rond, goed Zeeuwsch*).

M. Kwekkeboom a donné jadis des conférences sur Arnemuiden. La partie historique y occupe une importance considérable.

Arnemuiden fut longtemps la vassale de Middlebourg. Il y eut des démêlés, des combats entre la petite ville et la grande qui naturellement finit par triompher : comme l'éléphant triomphe toujours de l'antilope, en se couchant dessus.

La ville d'Arnemuiden a souffert des violences de la mer, comme toutes les villes de Zélande. Pour elle aussi l'histoire sonne le glas des noyades et des effondrements, glas lugubres qui retentissent dans toutes les annales du pays. Une médaille du seizième siècle porte cette inscription : *Salva nos, Domine, nam perimus.* « Sauve-nous, Seigneur, car nous périssons. » (Le flamand dit *onderloopen*, courir dessous, s'abîmer.)

Les pêcheurs d'Arnemuiden ont-ils gardé rancune à ceux de Middlebourg? nous n'en savons rien. Mais ce n'est pas Middlebourg qui mange leur poisson; il disparaîtpour eux avant d'être déchargé.

Voici comment. Les pêcheurs d'Arnemuiden s'en vont à la pêche jusqu'à la hauteur du Texel et même de Vlieland. La pêche terminée, ils reviennent avec leur butin. Mais ils ne passeront point sans être dévalisés à prix d'argent par les navires d'Anvers et d'Amsterdam, qui stationnent le long des côtes occidentales de la mer du Nord afin d'y épier leur retour. Le prix du poisson une fois convenu et payé, les pêcheurs d'Arnemuiden s'en retournent à vide chez eux. C'est pourquoi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'on mange de meilleur poisson à Bruxelles, à Anvers et à Paris qu'à Middlebourg.

Le vendredi est le jour où les pêcheurs reviennent au logis; c'est le jour des *koekkebakken*, bien connus à West-Capelle [1]. Les femmes font bon accueil à leurs maris, qu'elles sont heureuses de revoir avec la bourse bien garnie.

Jadis, quand, dans les bonnes années, il s'agissait de partager le produit de la pêche, on s'y prenait de la manière suivante.

Les pêcheurs s'asseyaient autour d'une table; on étalait au milieu le produit de la pêche vendue sur escale. On en faisait un monceau formé de grandes et de petites pièces d'argent. Les grandes étaient des couronnes (cinq francs vingt centimes) ou des *rijksdaelders* (trois francs); puis venaient les florins, les demi-florins, les quarts de florin, et enfin de toutes petites pièces de monnaie d'argent (*dubbeltjes*). On faisait d'abord le partage des grandes pièces, couronnes, rijksdaelders, florins et demi-florins. Quant à la menue monnaie, on la versait dans de petites tasses à boire le thé (*kommetjes*). On ne s'occupait plus des grandes pièces. Chacun avait son compte. Alors une main robuste puisait dans le tas et remplissait tour à tour, d'argent menu, les *kommetjes*. Chaque gobelet étant rempli, la même main enlevait la mousse des tasses, c'est-à-dire la monnaie qui en dépassait le bord. On continuait cette opération jusqu'à ce qu'il restât tout juste assez de *dubbeltjes* et de *kwartjes* pour payer à boire aux pêcheurs.

A la suite de ce partage, on entrait en fête. L'appétissante odeur des *koekkebakken* se répandait dans le village, l'esprit et la gaieté sortaient des bouteilles de *claar* (ce mot, qui sert à dire tant de choses, désigne ici le genièvre, qui est excellent). On allumait les cigares (ils sont bien mauvais), on jasait, on riait, et les femmes prenaient leur part de toute cette joie, jusqu'au moment où les pêcheurs allaient de nouveau demander à la mer de remplir leur *kommetjes*.

Dans l'entre-temps, Middlebourg se contentait, comme aujourd'hui, de petites soles maigres pêchées dans des canaux.

En 1844, chaque pêcheur d'Arnemuiden pouvait gagner vingt-cinq florins par semaine. Cela ne leur est plus possible aujourd'hui.

Ils avaient un privilége, contraire d'ailleurs à toute justice, c'était d'échapper à la conscription par le mariage :

« *Leuntje, ik moet loten* (Hélène, je dois tirer au sort), » disait un garçon à une fille

Si Hélène aimait tant soit peu le garçon, elle l'épousait.

Les pêcheurs d'Arnemuiden ont d'autres ressources que la pêche. Quand le poisson manque, ils chargent leurs bateaux de porcs gras et vont avec ce bétail à Haarlem ou à Alkmaar, et en reviennent avec de l'argent ou des marchandises.

Nous avons vu à Arnemuiden, surtout dans les maisons pauvres, des intérieurs très-pittoresques, où dominaient comme couleurs le vert foncé et le bleu. Les meubles sont souvent en acajou, vieux ou neuf. Tout n'y est pas harmonieux, mais les fenêtres sont si petites et souvent si garnies de feuillage à l'extérieur, que l'œil n'est blessé par aucun ton criard.

La Zélande est si bien ici comme ailleurs le pays de la vie de famille et de l'intimité, qu'à midi la ville d'Arnemuiden semble morte : on n'entend pas un bruit, pas une parole : à cette heure, toutes les maisons sont habitées, et toutes les familles sont heureuses d'être réunies.

1. Voy. p. 167.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Beveland du nord. — Wissekerke.

Wissekerke, qui réfléchit dans l'eau d'un étang ses meules de foin, sa belle tour, ses toits de chaume, est un village charmant entre tous, quoique tous aient un caractère très-local, mais un peu monotone. Presque tous aussi montrent de loin aux yeux du touriste la grosse tour de quelque vieille église du quatorzième siècle, époque de la splendeur de la Zélande.

Beveland du sud. — Bath. — Rilland. — La Demi-Lune.

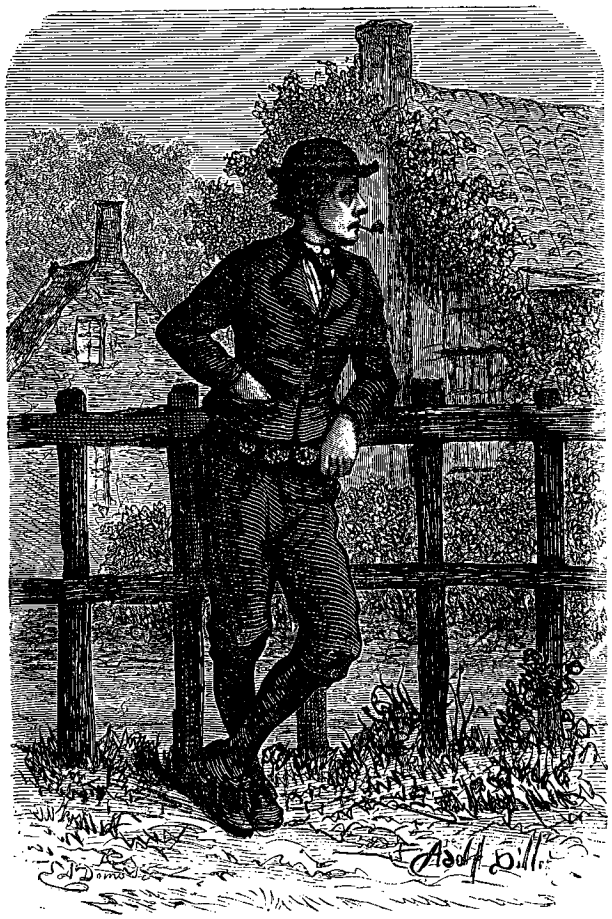
Il y a beaucoup de villages, peu de villes importantes dans le pays de Zuid-Beveland, Beveland du sud[1]. Si Walcheren est le jardin de la Zélande, le Zuid-Beveland en est le potager, le grenier et le verger.

On le nomme aussi le pays de Goes. C'est le pays de la grande culture, aux immenses horizons, aux vastes plaines, aux villages charmants.

A première vue, quand on parcourt cette île coupée de tant de canaux, ces polders fertiles enlevés pied à pied à la mer, on se demande par quel bizarre caprice des hommes sensés se sont donné tant de mal pour conquérir ces marais et pour les livrer à la culture.

La réponse est bien simple.

Ces terrains conquis sur la mer n'ont pas besoin d'engrais, — première économie ; — puis ils produisent une végétation tellement luxuriante, que certaines légumineuses, betteraves et navets, par exemple, pèsent parfois huit kilos.



Paysan de Goes. — Dessin de Adolf Dillens.

Ces terrains si fertiles ne le seraient pas cependant sans le travail de l'homme. Ils passent par plusieurs états successifs. Le limon déposé par l'eau des fleuves, le *schorne*, est retenu par des procédés artificiels, c'est-à-dire par la plantation de roseaux qui deviennent énormes et arrêtent au passage les matières plus résistantes que l'eau.

Vient ensuite le polder, c'est-à-dire une couche de limon assez élevée pour être livrée à la culture, et protégée contre le flot par des levées en terre, *dammen*, qu'il ne faut pas confondre avec les *dijken*, digues. On peut comparer celles-ci à des chaussées, et les levées, *dammen*, à des chemins vicinaux.

Nous sommes heureux de parcourir ce beau pays, à pied, le sac au dos : on voit beaucoup de choses en peu de temps. Voici l'itinéraire d'une seule de nos journées dans le Beveland du sud au mois de juin. Arrivés par eau à l'extrémité est-sud de l'île, nous visitons tour à tour Bath, Rilland, Krabbendijke, Kruinengen, Biezelinge, Kapelle, Kloetinge, et quelques autres villages.

Bath est un fort. Le ton rouge sang et le gris froid y dominent. Notre cœur a battu en voyant sur un écusson : « Agence consulaire de Belgique. » La patrie n'est pas loin ; cependant nous ne la sentons pas sous nos pieds, et nous saluons son nom avec bonheur.

Nous nous arrêtons dans une auberge pour y prendre un modeste repas.

Quand nous en sortons, le *baas* nous dit :

« Dieu vous bénisse ! messieurs. »

On ne nous a jamais dit cela au Grand-Hôtel à Paris.

Bath n'est après tout qu'une grande caserne, un arsenal. A part l'aubergiste et les deux jolis enfants du consul, nous n'y avons vu que des soldats.

A Rilland, l'enseigne d'un aubergiste invite les voyageurs à entrer, en ces termes poétiques :

« Cœur fatigué, voyageur affaissé par la marche, repose-toi un moment à la Demi-Lune. »

La forme de cette enseigne n'est autre que celle du bijou que les Gueux portaient à leur chapeau au seizième siècle, c'est-à-dire une tête de femme vue de profil et sortant d'un croissant.

Les volets des maisons sont ici rouges et blancs. On y voit partout des tilleuls devant les habitations.

Le tilleul est l'arbre légendaire de la Flandre et de la Zélande.

Entre Rilland et Krabbendijke nous rencontrons de toutes petites maisons, et devant ces maisons nous remarquons des jardinets bien proprets plantés de pavots et de tournesols ; nous n'y avons pas vu de tulipes.

1. Voy. la carte, p. 131.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Krabbendijke (digue des Crabes). — Le deuil en Zélande.

Ce village ressemble à tous ceux qui sont bâtis des deux côtés d'une digue. Les digues ici servent de chaussée. Toutes les maisons s'alignent de manière à former une rue assez droite. Les volets rouges et blancs succèdent aux volets verts et jaunes. Les poiriers remplacent les tilleuls : ils sont placés en échalas devant les maisons, et torturés suffisamment pour que leurs branches prennent la forme d'un grand parallélogramme vert monté sur un poteau.

Cela est laid, mais assez original.

Plus loin, nous apercevons une maison fermée et une énorme quantité de bottes de paille étagées contre son mur.

Que veut dire cette paille? Qui nous renseignera? — Est-ce cette grande fille, curieuse, étonnée et souriante, qui, la plaque d'or au front, nous regarde si attentivement? Elle doit être bonne, son sourire est doux.

L'un de nous s'avance pour lui demander ce que signifie cet usage de garnir extérieurement de paille les maisons. Elle s'enfuit et nous ferme la porte au nez, mais continue à nous regarder en riant derrière les cadres en toile métallique bleue posés au bas des fenêtres. Déception imprévue qui nous fait rire.

Mais qui interroger? Nous ne passerons pas sans avoir le mot de l'énigme : nous voyageons pour nous instruire.

Par bonheur, nous sommes en face de la boutique d'un tailleur. Ceux qui manient l'aiguille causent, dit-on, volontiers. Il nous paraît comique ce tailleur. Dans ce moment même, en souvenir, nous le voyons encore assis sur sa table, vis-à-vis de sa fenêtre. Il causait avec deux jeunes filles qui revenaient des champs. A côté de lui était un petit garçon. Le bon homme parlait avec une petite voix nasillarde et gaie. Il avait l'air plein de courage et de vivacité. Tout était petit chez cet homme, le petit trou dans lequel il cousait, ses petits bras et ses petites mains que parait un petit corsage de femme, et ses petites jambes croisées au bout desquelles il agitait parfois ses petits pieds.

Il nous a aperçus ; il tourne vers nous sa petite tête et ses petits yeux, noirs, fins et naïfs. Ses mouvements sont saccadés, paisibles, mais très-énergiques quand il tire le fil. Il n'a jamais eu sans doute l'ambition d'être un grand tailleur et il paraît s'être toujours contenté de son petit état. Peut-être aussi son bon petit contentement est-il la récompense d'une bonne petite philosophie. Nous remarquons qu'un petit pot se trouve sur l'établi. Ce petit pot, pensons-nous, est sans doute destiné à contenir quelque boisson. Le petit tailleur prend le petit pot; il va boire? Non! ce petit pot, en Zélande, est à l'usage des fumeurs ; il leur tient lieu de ces petites auges remplies de son ou de poussière blanche qu'on voit en d'autres pays.

Dillens s'approche du tailleur, et lui montrant la maison qui est en face :

« Qu'est-ce que cette paille? dit-il.

— Ça, dit le tailleur, c'est un mort.

— Sous la paille ?

— Non ! le mort est dans la maison. D'où venez-vous que vous ne savez pas ça?

— De Bruxelles.

— Est-ce qu'on fait bien les habits à Bruxelles? (Bruxelles est le Paris des Zélandais.)

— Aussi bien qu'ici, sans doute? continue Dillens.

— Ça n'est pas certain, dit le petit tailleur.

— Oui. Mais enfin cette paille?

— Vous voulez tout savoir?

— Oui.

— Pour quoi faire?

— Pour nous instruire.

— Est-ce que ce monsieur-là, qui écrit toujours, va mettre ça dans les gazettes? Au reste, cela m'est égal. Écoutez-moi bien : Quand il y a un mort chez le paysan, les ouvriers vont dans la grange chercher de la paille. Ils l'assemblent en bottes dans l'aire, puis ils couchent ces bottes l'une sur l'autre devant la barrière du pré ou devant la porte maîtresse de la ferme. Ce bûcher de paille est plus ou moins élevé, suivant l'âge plus ou moins avancé du mort. Vous voyez que celui-ci était très-vieux : quatre-vingt-cinq ans. »

S'interrompant tout à coup et parlant à son apprenti :

« Qu'as-tu à me regarder comme si j'avais un hareng sur le nez? Travaille, fainéant, et donne-moi ce morceau de soie. »

Puis se tournant vers Dillens :

« Quand le défunt n'est point marié, on plante dans le bûcher un bouquet de buis.

« Vous voyez bien cet ouvrier qui sort de la ferme, il n'a pas l'air de pleurer. Il sait bien qu'à son retour il sera plus gros qu'à son départ. Il va annoncer la nouvelle de la mort à tous les parents du défunt, même à ceux qui demeurent à deux ou trois lieues d'ici. Chaque parent doit donner à dîner à ces messagers de mort. Jamais on ne le leur refuse. Celui-ci dînera aujourd'hui, six, sept fois ou davantage en trois ou quatre heures.

« Vous ne pourriez pas faire cela, hein, messieurs?

« Ni toi non plus, paresseux? As-tu fini de me regarder? dit-il, parlant à son apprenti.

« Deux ouvrières de ferme sont maintenant occupées à déshabiller le mort. Elles vont lui mettre une chemise blanche, puis elles le rouleront dans un drap de lit, et le coucheront sur la paille, à l'intérieur de la maison.

« *Zwijgt!* (taisez-vous.)

« On confectionne maintenant les vêtements de deuil. Il y a assez de monde là dedans pour tout faire. Ce n'est pas à moi qu'on a confié la besogne, à cause de ce scandaleux vaurien, dit-il, montrant l'apprenti. N'est-il pas allé dire partout que celui qui est mort était un vieux ladre et un tondeur de brebis pauvres! Il est vrai que c'est bien moi qui ai dit ça, et je le pense. Mais ce n'était pas une raison pour me dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un tailleur à Rilland (Beveland du sud). — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noncer. On a pour faire les habits deux fois vingt-quatre heures.

« Dans l'entre-temps, les femmes cuisent ce qu'il faut pour nourrir la famille, qui est nombreuse.

« La famille va venir ; c'est pour cela que la paille est entassée dehors.

« Si vous pouviez entrer dans la maison, vous y verriez tous les tableaux et tous le miroirs retournés, les horloges arrêtées, les tablettes des cheminées dépouillées de toute leur garniture : assiettes du Japon ou de Chine, faïences et cuivres de toute sorte.

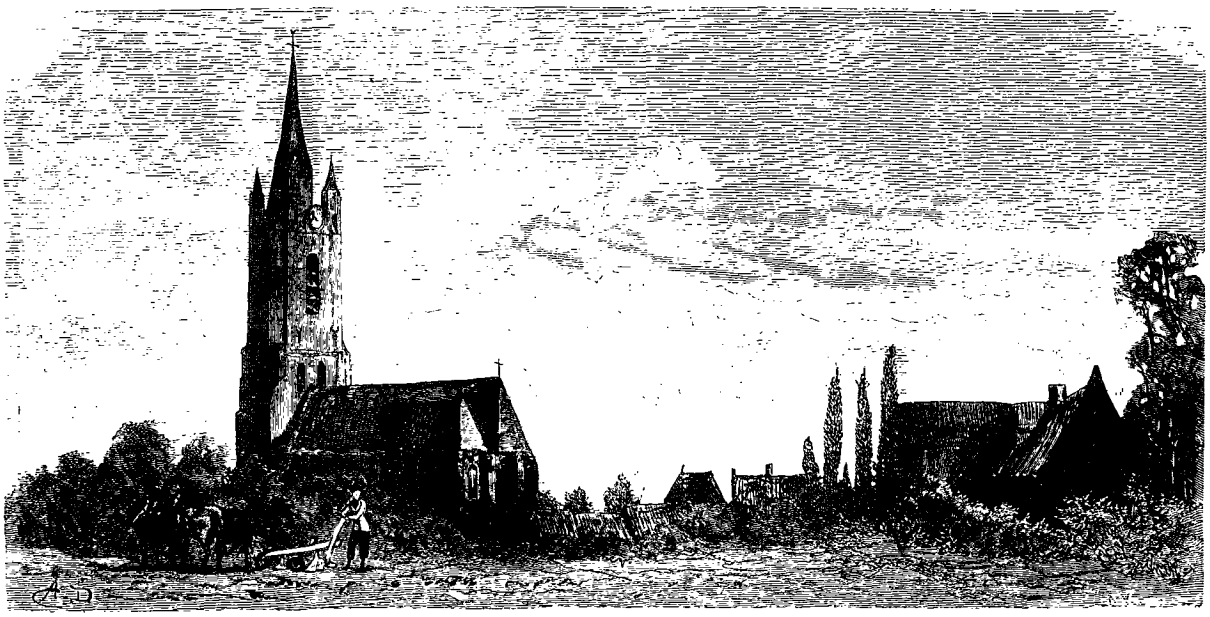
« Maudit gamin, veux-tu bien ne pas te gratter toujours le visage !... Ah ! voilà les amis qui viennent : il en avait, ce vieux gueux ! il était riche ! Quels hypocrites ! ils font semblant d'être tristes, et ils rient en dedans.

« Voilà leurs femmes tout en deuil aussi. Celles-ci pleurent parce que cela leur est naturel et leur fait du bien : on n'a jamais vu une femme manquer une bonne occasion de pleurer.

« Hommes et femmes entrent. Ils vont aller vers la veuve et lui diront toute la part qu'ils prennent au douloureux événement. Celle-ci sanglotera et leur défilera toutes les qualités du mort. De leur vivant, ces deux mariés, désunis maintenant par la mort, se battaient parfois comme chats et chiens : ce qui n'empêchera pas qu'elle dise, la sainte veuve ! combien il était sobre, doux, bienveillant, et elle ajoutera avec componction :

« Ah ! sa place est au ciel. »

« Vieux podagre, il est mort d'un accès de goutte pour s'être donné journellement des indigestions, tandis qu'il laissait mourir de faim les autres à ses côtés. Chez lui, les ouvriers ne dînaient pas à la table du maître. »



Vue de Kapelle (Beveland du sud). — Dessin de Adolf Dillens.

Le tailleur s'arrête et interpelle encore l'apprenti :

« Veux-tu bien ne pas faire de grimaces à ces polissons qui passent dans la rue ! Quand ils auront jeté des pierres dans mes carreaux, les remplaceras-tu, imbécile ? »

Puis s'adressant à nous :

« Je suis sûr qu'on ne pleure plus là dedans maintenant. On a dressé des tables et des bancs dans la grande salle ; les femmes sont d'un côté, les hommes de l'autre. Sur les tables destinées aux hommes et aux femmes se trouvent de grandes cruches pleines de café et des plats gigantesques où se dressent des montagnes de tranches de pain. »

L'apprenti siffle un air gai.

« Je voudrais bien, continue le tailleur, les voir tomber dessus. Les plus tristes n'en mangeront qu'une douzaine ; les autres davantage, tant qu'ils pourront d'ailleurs. — Garnement, veux-tu ne pas siffler quand je parle ! »

L'apprenti se tait. Le tailleur poursuit :

« Toutes les assiettes sont blanches, et, sur la table des hommes, il y a du tabac coupé très-fin et de longues pipes. On commence à fumer et à causer. Jadis les paysans ne pouvaient manger en temps de deuil que ce qui était noir et blanc : du lait battu avec des corinthes, et de la *schol* (plie sèche), parce que la peau du poisson est noire et que la chair est presque blanche.

(*Parlant à l'apprenti :*) « Si ta chemise du dimanche était blanche comme ça, on demanderait ce que ta mère fait de son savon.

« Attention, messieurs, voilà midi qui sonne ; ils vont sortir. La grande parade commence. On a remis en mouvement le balancier de la *trische klok* tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exprès pour donner l'heure de porter le corps en terre. »

L'apprenti lève sur le tailleur un œil profond, gouailleur, curieux, et prend la parole :

« Qu'est-ce qu'ils font les morts dans la terre? demande-t-il. Pourquoi les met-on dans des coffres ? C'est ridicule ça. Puisque aussi bien ils sont morts, il faudrait les laisser « s'en aller » à leur aise. »

(L'apprenti a dit un mot plus impie que « s'en aller ».)

« Ça se cache, les morts, répond le tailleur.

— Tiens, c'est vrai, dit l'apprenti; pourquoi ne cache-t-on pas aussi les animaux quand on les a tués ?

— Tais-toi, effronté ! »

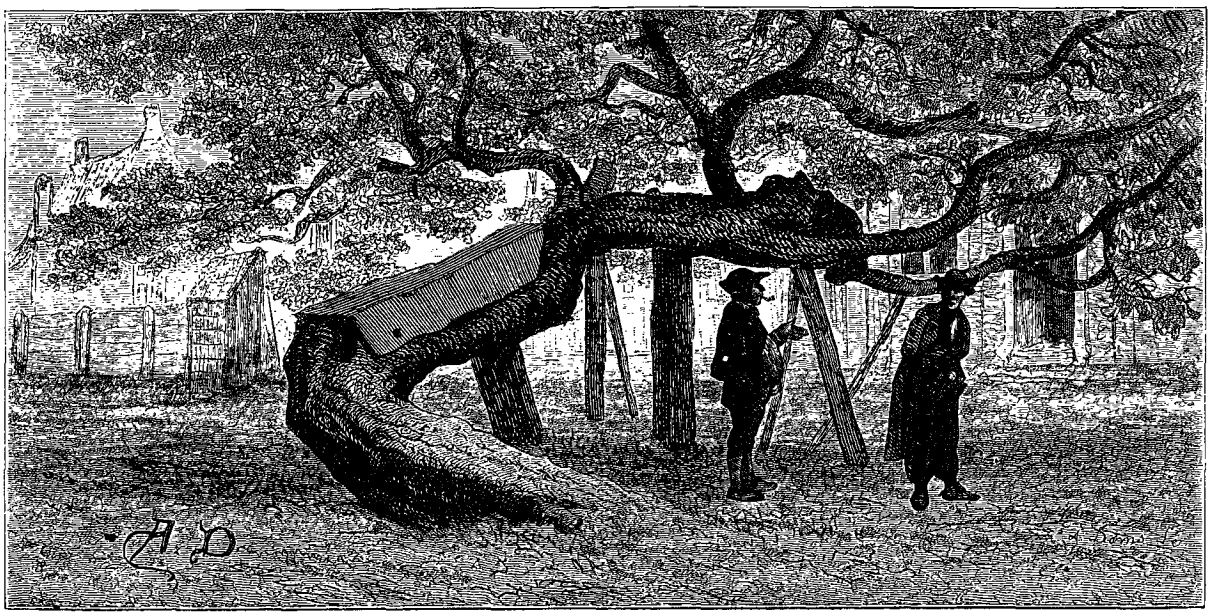
L'apprenti se remet à siffler.

« Tu ferais bien mieux de pleurer, dit le tailleur.

— Est-ce que tu pleures, toi ? demande l'apprenti. Tu aurais offert du *claar* à ces messieurs que tu ne jaserais pas davantage. »

C'est une insinuation perfide : le tailleur n'a pas l'air de l'entendre : nous de même.

Ces deux êtres avaient l'air de se disputer toujours, mais ils se comprenaient très-bien. Nous fûmes cependant surpris d'apprendre que c'étaient un père et un fils. Pas de caresses entre eux, on le voyait. Le vieux renard tailleur, qui passait sa vie à tendre des piéges à la coquetterie des villageoises et des villageois, dressait, sur un ton qui voulait paraître aigre et qui était toujours bonhomme, le petit renardeau aux luttes de l'existence. Son raisonnement en ce moment était celui-ci : « Si ces étrangers payent leurs renseignements en *claar*, je n'aurai pas l'air d'un marchand de paroles. J'aurai causé, travaillé, gagné et bu. »



L'arbre de Jacqueline, à Slot van Oostende (voy. p. 188). — Dessin de Adolf Dillens.

Nous sentions, du reste, que le petit tailleur, en parlant du mort, aurait bien voulu être plus tendre, mais qu'on avait froissé jadis son cœur honnête et que par rancune il s'amusait à se moquer un peu de tout, même du deuil, et surtout des héritiers.

En définitive, l'apprenti alla chercher du *claar*.... avec notre argent. Nous lui avions donné chacun vingt centimes, un *dubbeltje* pour sa malice. Il en parut reconnaissant, mais son air sournois et ses regards demi-satisfaits, demi-railleurs nous prouvèrent que s'il était très-content des *dubbeltjes*, il ne nous en considérait pas moins comme des pigeons à l'aile desquels il avait enlevé quelques plumes : il nous prenait pour ses dupes.

« Hi ! hi ! dit le tailleur, continuant son propos, vous avez entendu sonner midi à la pendule remontée. Tous les hommes se sont levés et sont allés chercher, je ne sais où, le long ruban de crêpe qu'ils vont attacher à leur chapeau pour avoir l'air triste.

« Une bonne trogne bien enluminée avec un long ruban de crêpe ! Ha ! ha ! » fit le tailleur.

Et il tendit vigoureusement le fil qui devait réparer les plaies d'une veste.

« On a donné aux femmes un mouchoir blanc pour la parade. Elles font semblant de pleurer dedans jusqu'à ce que tantôt elles hurlent. Jadis on leur donnait de petits pots pour y verser leurs larmes. Les pots étaient toujours vides.

« Bon ! voilà le comédien en chef suivi de toute la foule des amis.... pour manger des tartines. Il a l'air grave, — c'est de circonstance; — il faut bien qu'il ait l'air grave, quand même il poufferait de rire à l'intérieur. D'abord il se coiffe, pour cacher ses yeux sans doute; on ne commande pas à ses yeux comme à sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouche. Il tient à la main une longue bande de papier bordé de noir et commence à lire.

« Écoutez, messieurs, dit-il. (Il n'a pas oublié de « parler du nez.) Les parents et les amis sont priés de « prêter attention à la lecture de leurs noms, afin de « suivre par ordre nominal le corps de N., décédé le « 10 juin au matin, à onze heures, à l'âge de quatre- « vingt-cinq ans un mois et sept jours. »

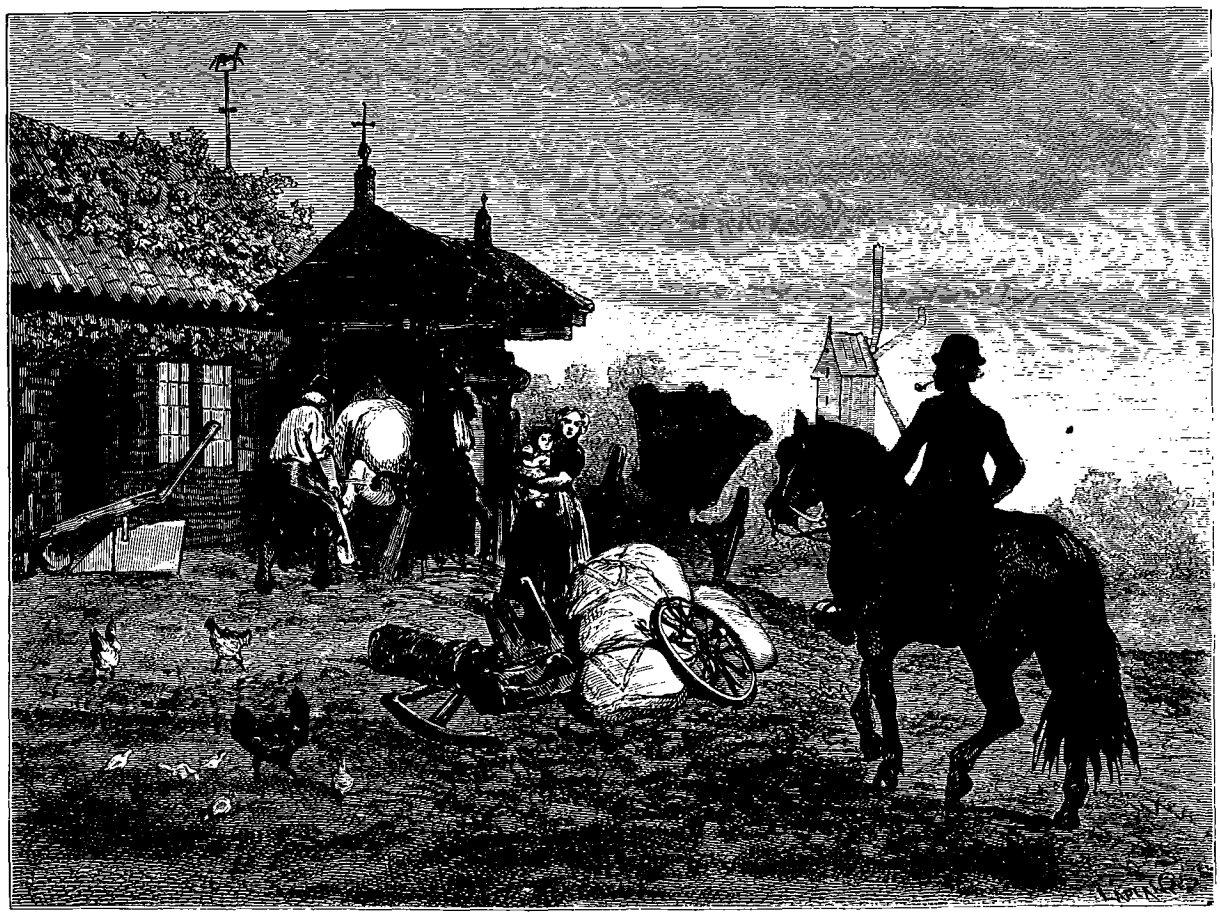
« Tenez, les voilà tous, continua le tailleur, voilà les parents, les amis, leurs femmes. Tous ont mis leur masque. Pourtant, ici, tout près de nous, deux jeunes gens, les fils du mort, pleurent pour de bon. Ceux-là l'aimaient. Ils souffraient tout de lui, même les coups. Voici maintenant le *voorman*, le conducteur du deuil, et le *domine*, le *predicans* du village, condamné aussi par métier à être sérieux ou à pleurer toute sa vie, comme il fait au sermon. Voici enfin le médecin, le *geneesheer*, le *sire guérisseur*, mais qui n'a jamais guéri personne de la mort.

« Tout le monde se range. »

L'apprenti siffle doucement.

« Tais-toi, maintenant! Quand la mort passe, il faut penser à Dieu, idiot! »

L'apprenti parut étonné de ce changement de ton et



Une forge à Kruiningen. — Dessin de Adolf Dillens.

cessa de siffler, tout en conservant son air indifférent, narquois et très-calme.

Le tailleur reprit encore une fois la parole :

« Voilà le lecteur du rôle du deuil (*rouwrolle*), qui va devenir le *rouwsluiter* ou *fermeur* du deuil.

« Les porteurs, qui l'attendent, prennent en main les bras de la civière. Vous les voyez suivis de tout le cortége se diriger lentement vers le cimetière. La queue est longue, il y a au moins cinquante personnes. Les fils pleurent encore beaucoup. Pauvres enfants! Après tout, si méchant qu'il soit, un père est toujours un père. Ils étaient doux pour lui, ces bons jeunes gens! Mais on dirait, messieurs, que vous avez envie de suivre le deuil. Ne le faites pas, il n'y a plus rien à voir de curieux.

« Quand tout ce cortége de gens qui pleurent ou font semblant arrivera au cimetière, il y trouvera le fossoyeur.

« Le fossoyeur ôtera son chapeau et sa chique (*tabak-pruim*), et dira :

« Merci aux amis et aux voisins pour les derniers hon- « neurs qu'ils rendent au mort. J'aurai soin du reste. »

« Il se charge en effet du reste, qui est de confier le corps à la terre. Le cortége alors s'en revient, et son conducteur (*voorman*) s'arrête devant la porte de la maison mortuaire et dit à son tour :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Merci aux amis et aux voisins pour les derniers « honneurs qu'ils ont rendus au mort. On les prie « d'entrer dans la maison. »

« Le cortége obéira. Les porteurs du corps (*likjdienaars*) seront traités en serviteurs et reçus dans une chambre à part. Les parents et les amis seront reçus dans une autre. A tous on servira des pommes de terre, du poisson salé et du pain qui ne le sera pas.

« Avant le repas, le *domine* récitera une prière. Les paysans, le visage caché derrière leur chapeau, bâilleront, souriront bêtement ou seront indifférents. En général, ils ne comprennent rien à tout ce qu'on leur fait faire. Ils vont à ces cérémonies comme un troupeau mené par les chiens et le berger.

« Si le discours dure longtemps, leurs yeux exprimeront surtout l'appétit. Les pommes de terre fument



Le roi du tir (voy. p. 190). — Dessin de Adolf Dillens.

et le poisson salé les appelle. Le *domine* a fini; on mange; alors il peut parler à son aise, le *domine*, et même longtemps.

« Après le repas, il dit les Grâces, puis lit un chapitre de la grande Bible de la maison, pour l'édification de tous ceux qui le comprennent. Ce qu'ayant fait, il s'en va avec le médecin. A peine sont-ils partis qu'il n'est plus question que d'agriculture et d'élever du bétail.

« Tous les invités mangent et boivent encore du thé et du pain. Puis entre cinq heures et six heures, la cérémonie est terminée et ils retournent à leur maison.

« Dans huit jours la veuve ira pleurer sur la tombe du mort. »

Le tailleur avait fini de parler, et l'apprenti, regardant voler les mouches au plafond, se grattait le nez,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

insouciant, et machinalement roulait entre ses doigts un chiffon d'étoffe de soie pompadour.

« *Sapermillement !* dit le tailleur en faisant semblant de se fâcher, auras-tu bientôt fini de gratter ton vilain nez et de rouler ainsi entre tes doigts cette belle étoffe? »

L'apprenti déposa le chiffon sur l'établi et regarda en souriant le tailleur, comme s'il avait reçu de lui un compliment. Celui-ci ne fit pas attention à ce sourire ; il était sans doute fatigué. Il se remit à coudre avec vivacité, en nous regardant dans le blanc des yeux. Nous comprîmes sa pensée : il se demandait si nous n'allions pas bientôt le laisser en repos. A vrai dire, nous-mêmes nous commencions à avoir assez de sa société, et, après lui avoir fait nos adieux en quelques paroles bienveillantes, nous sortîmes, heureux de respirer le grand air et de continuer notre pédestre voyage.

Oostdijk (digue de l'Est).

Nous entrons dans une maison assez pauvre et cependant tapissée, ce qui est étrange. Telle est la volonté du propriétaire. Hélas ! peu à peu ces beaux et sévères intérieurs, lambrissés, tapissés ou entièrement décorés de carreaux de faïence blanche ou à dessins coloriés, disparaîtront pour faire place aux papiers peints, comme peu à peu disparaîtront les beaux feutres des hommes, les étranges bijoux des femmes! La monotonie du costume viendra bien vite, maintenant que le canal est creusé, et que le chemin de fer traverse d'un bout à l'autre les deux îles-types de la Zélande : le Zuid-Beveland et Walcheren.

Ces beaux paysans — je parle de leur costume — feront bientôt des moitiés d'efforts pour ressembler aux gens de la ville ; ils entreront dans la période de transition entre deux modes, l'ancienne et celle de l'avenir : période maussade où domine inévitablement le laid. Alors apparaîtront les casquettes vulgaires, les tristes redingotes. On ne viendra plus admirer les riches et splendides kermesses, les costumes éclatants des filles, l'or de leurs coiffures, l'argent de leurs souliers, le velours des habits des hommes, la beauté, l'harmonie, la couleur ; et si quelque artiste traverse encore ce riche pays, n'y retrouvant plus les anciens costumes, il ira les chercher dans les boutiques des fripiers et se dira avec regret : « Ici gît l'ancienne parure de la Zélande[1]. »

Sans doute aussi on verra disparaître les kermesses, les danses et les courses à la bague. Cependant il n'est pas vrai que le laid et le vulgaire doivent marcher fatalement à la suite de l'utile. Nos pères du moyen âge, par exemple, se servaient comme nous de serrures pour clore leurs portes, mais chaque serrure était une œuvre d'art. Il en était de même des clefs et de tous les ornements en fer ou en cuivre appliqués par eux à leurs meubles, et, par exemple, au siècle dernier et dans les siècles antérieurs, une plaque de cheminée (contre-cœur), au lieu d'être fixée au fond de l'âtre par un clou vulgaire, l'était souvent par des pointes de fer surmontées d'un cygne en fer poli. Tous ces détails avaient une forme charmante. Aujourd'hui, en général, on ne bâtit plus même d'agréables maisons, mais des caisses carrées ou oblongues avec des jours carrés ou oblongs sous prétexte de fenêtres.

Mais continuons notre route et causons avec les habitants que nous rencontrons. Les voyageurs silencieux peuvent apprendre beaucoup de la nature : ils n'apprennent rien de ce qui intéresse les hommes : ce n'est point notre humeur de perdre la moitié au moins de ce que peuvent enseigner les voyages.

« Vous avez là de beaux moutons, dit Adolf Dillens à un berger à physionomie placide et matoise.

— Je les aime mieux bons que beaux, » répond le berger, homme pratique.

Vers huit heures du soir, nous étions à Goes, après avoir passé par Kruiningen, où nous reviendrons voir une kerkesse, — par Kapelle, dont Dillens dessine l'église, — et par Kloetinge.

Goes. — Église. — Musées

Goes est une ville laide et triste. Un manche à balai surmonté d'une lanterne feint d'éclairer la place la nuit. Une admirable église gothique du quinzième siècle est tellement encastrée dans des maisons et des rues étroites, qu'on n'en voit que le porche et la flèche. Elle a été séparée en deux parties par une cloison de pierre, l'une pour les protestants, l'autre pour les catholiques. Nous y avions vu autrefois un admirable lustre en cuivre repêché à marée basse à la place où fut Reimerswaal. Ce lustre a disparu. Nous avions vu aussi, retournés contre le mur, des tableaux de corporations. Les chiens les visitaient souvent. Ces tableaux ont été envoyés je ne sais dans quel musée de Hollande.

Il y a quatre ou cinq auberges sur la place. Les voyageurs peuvent choisir. Je ne crois pas que les prix de l'une à l'autre soient très-différents.

On trouve à Goes, comme à Middlebourg, un assez ancien musée d'antiquités qui peut servir à l'histoire de la Zélande.

Dans les deux villes on trouve des archives très-complètes et très-curieuses. A Middlebourg, il est intéressant pour les touristes savants, ou désireux de le devenir, de visiter aussi les curieuses collections numismatiques organisées par les soins de la *Zeeuwich genootschap*.

Biezclinge. — La pluie. — Un barbier.

Nous nous souviendrons longtemps de Goes et de Biezclinge.

1. Cette plainte est fréquente. Remarquons cependant que, presque partout, les femmes savent, au milieu de toutes ces révolutions de la mode, inventer avec une imagination inépuisable ce qui leur sied le mieux : jamais on n'a vu plus de variété et de grâce qu'aujourd'hui dans les costumes féminins. On ne peut en dire autant des hommes : rien de plus monotone, de plus étriqué et de plus contraire à tout sentiment d'art que leur costume.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Il me faut un barbier, me dit Adolf Dillens. On assure qu'il y en a un à Biezclinge. Allons-y. »

Il faisait froid et gris. Le ciel promettait beaucoup de pluie. Nous nous mîmes en route et gravîmes une rampe semée de coquillages, qui mène à une grande digue servant de voie de communication entre Goes et Biezclinge. Cette chaussée n'était point pavée. A droite, en sortant de la ville, se trouvait un bouquet d'arbres très-élevés. Ce chemin de coquillages et de bouquet d'arbres me frappa, je ne sais pourquoi. Le soir tombe, la pluie recommence.

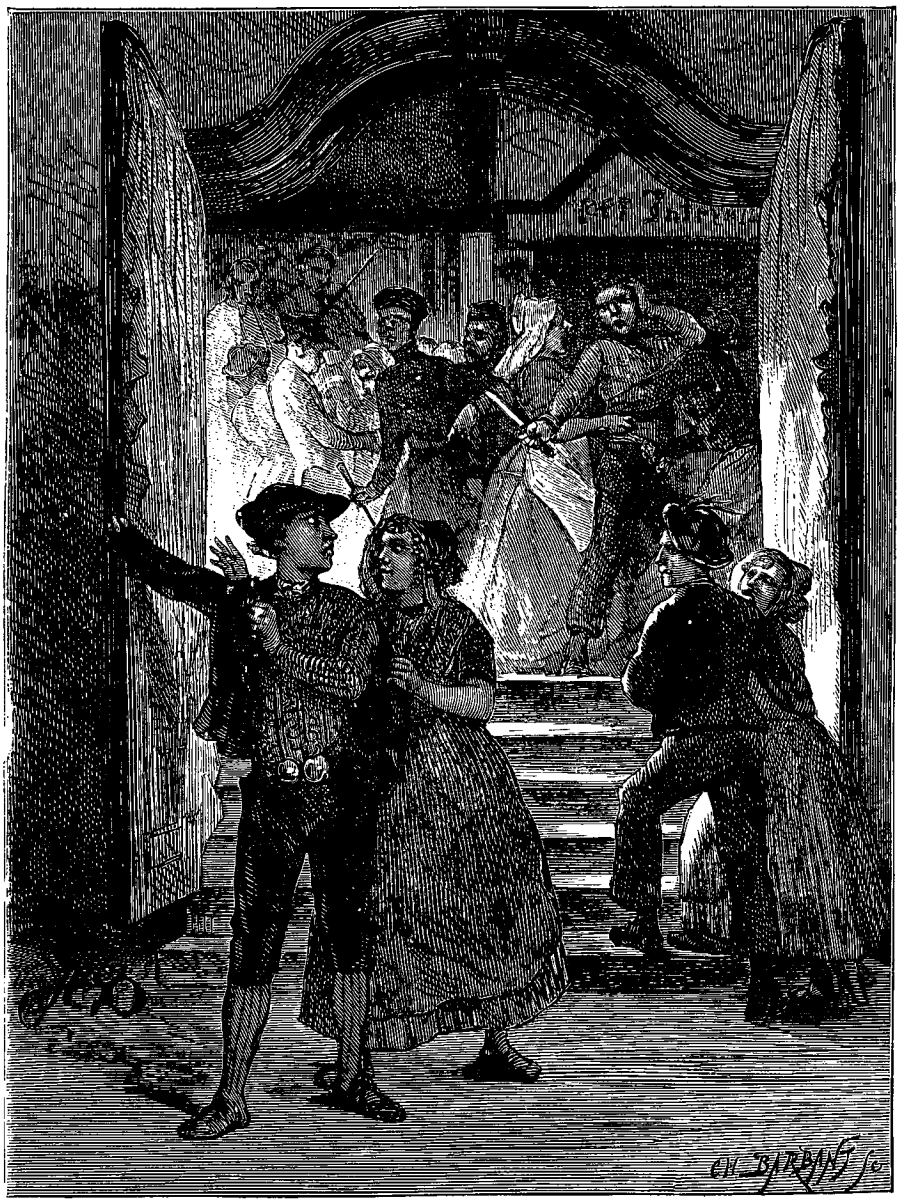
« Irons-nous en avant?

— Oui!

— Il pleut!

— Qu'importe?

— Il pleuvra encore.



Scène de cabaret. — Dessin de Adolf Dillens.

— Qu'importe encore? En avant, puisque nous y sommes! »

Au départ, nous apercevions dans la ville, située au pied de la digue, quelques rouges lueurs, celles de fumeux réverbères à l'huile, puis plus rien.

Le vent soufflait du nord-ouest et chassait dans le ciel, où ne brillait pas une étoile, des masses serrées de nuages si noirs que nous ne nous voyions pas l'un l'autre. Une pluie glaciale nous fouettait le visage, nos habits se trempaient. Nous marchions dans l'ombre et dans la boue, sans nous parler. De temps en temps, l'un de nous entendait un pied ou deux faire, comme disent les enfants, *flik-flak*, puis une de ces exclamations qui n'expriment guère le contentement.

Cela dura deux heures.

Arrivés enfin à Biezclinge, nous vîmes dans une pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tite maison un homme qui en rasait un autre, et quelques paysans attendant leur tour dans des poses variées, debout, assis ou flegmatiques.

Le barbier ressemblait en laid au tailleur de Krabbendijke. Il était au demeurant tailleur lui-même, comme la plupart des barbiers. Il rasait non-seulement la face, mais le cou des paysans, et leur taillait les cheveux en rond sur la nuque.

La lumière était juste assez brillante pour qu'il ne coupât point le cou à ses clients et n'enlevât point par-ci par-là un nez ou une oreille. Les paysans se montraient du reste d'une admirable confiance. Le rasoir ne leur fit pas même une entaille. La barbe faite, ils se frottèrent avec un tout petit essuie-mains violet, payèrent, je crois, quatre cents au barbier et rallumèrent leur pipe.

Quand Dillens eut fini de dessiner, de croquer par-ci par-là quelques profils, nous demandâmes s'il y avait un cabaret dans le village. En réalité, nous avions beaucoup plus besoin de voir de la lumière que de boire du *claar* ou du grog. Pas de cabaret. Peut-être étions-nous dans un village ultra-calviniste. Il fallut nous remettre en route. Nous nous étions promis de revenir coucher à Goes. Et puisque, héros des averses, nous l'avions dit, il fallait nous tenir parole.

Mêmes pluies, mêmes arrosements, mêmes nuages noirs, une obscurité impénétrable jusqu'à Goes.

Encore Goes. — Petite boutique. — Fanfares.

Nous ne vîmes pas d'autre lumière dans les rues noires de Goës, où nous nous engagions, qu'une lampe fumeuse posée sur le comptoir d'une boutique. Cette lampe éclairait le visage ridé d'une vieille mercière d'environ quatre-vingts ans, qui sans doute espérait gagner encore deux cents ce jour-là et les mettre avec les autres dans le chausson où elle mettait ses petites économies. Petite était la maison, petit le comptoir, petite la boutique, petite la marchande, et petite aussi la lueur de la veilleuse.

Sur la place, sombre comme le reste, nous entendîmes le son des fanfares à l'intérieur du café d'une *societey*. Nous y entrons. Là il y avait de la lumière à flots.

Slot van Oostende. — Le mûrier de Jacqueline de Bavière.

Le *Slot van Oostende* est une auberge de paysans et de rouliers. Cela ne veut pas dire que de grands seigneurs n'y peuvent point loger. Ils y demeuraient bien quand c'était un château aux tourelles élancées, et que Jacqueline de Bavière y recevait le plus grand noble de Zélande, Frans van Borselen. La pauvre et tendre comtesse était alors à la fin de ses infortunes. Traquée par ce duc de Bourgogne Philippe, qu'on surnommait le Bon, quoiqu'il fût seulement fin et cruel, Jacqueline ne songeait guère à cette politique barbare qui tond les moutons au profit des bergers et opprime les comtesses insoucieuses de politique au profit des princes soucieux d'arrondir leur empire.

Il y a dans le Slot van Oostende, l'ancien château de Jacqueline, un mûrier, un mûrier bien vieux. — La légende dit qu'en 1421 elle s'asseyait sous le feuillage de ce mûrier, lequel avait alors deux cents ans. C'est la légende qui parle. A ce compte, il serait âgé de six siècles et demi! La tradition locale s'offense si l'on vient à hasarder un doute : elle n'entend pas raillerie quand on ose la contredire sous prétexte de chronologie. Le tronc de cet arbre, robuste jadis, se courbe maintenant vers le sol. Ses branches, encore verdoyantes, touchent la terre qui nourrit le tronc; il est ouvert comme les vieux saules, mais vivant encore.

Jacqueline est l'idole de la Zélande. Des gravures signées par des maîtres montrent son cœur transpercé d'une épée, comme celui de la Vierge. Que pensait-elle de Frans van Borselen, son dernier mari, sinon que son esprit hardi, son cœur énergique et pur, n'avaient pas trouvé un homme digne de ce nom, pour défendre son héritage contre les loups et les renards qui voulaient l'en chasser! Comme elle l'eût aimé celui-là! Mais elle ne le trouva point, et mourut, adorée dans sa défaite, par le peuple qui l'avait comprise.

Le Klap-Bank [1]. — La ballade des fiancés.

Partout en Zélande, en Flandre et dans tout le Nord, le tilleul est l'arbre de Freya, l'arbre de l'amour, de la liberté et de la justice.

C'était sous le tilleul que les juges germains rendaient leurs sentences. Sous la période chrétienne, l'arbre de Freya devint l'arbre de la Vierge. Les Germains plaçaient ce bel arbre devant le château, devant l'église, aux carrefours des campagnes, où le plus souvent il portait et porte encore aujourd'hui, clouée à son tronc, une petite chapelle renfermant l'image de la Vierge.

Au pied du tilleul se tenaient aussi, en Germanie et dans tous les Pays-Bas, les *cours d'amour*. Il n'est donc pas étonnant que les fiancés en Zélande s'abritent, se reposent sur les bancs autour du tronc de l'arbre légendaire, car il a sa légende, que nous traduisons ici littéralement.

LA BALLADE DES FIANCÉS.

LE FIANCÉ.

L'aube point à l'orient. — Partout se répand la lumière. — Combien peu sait ma fiancée — Où je serai.

Ho! si tous mes ennemis étaient mes amis, — Je sortirais du pays avec toi, — Ma consolation, mon doux amour.

LA FIANCÉE.

Me prendrais-tu avec toi, — Gentil chevalier, plein de courage? — Sous le vert tilleul, — Mon fiancé, mon bien précieux.

Je suis maintenant assise près de toi, — Toujours sous le vert tilleul. — Je veux maintenant partir avec toi.

LE CHŒUR.

Êtes-vous maintenant assez près de votre fiancé? —

1. Voy. p. 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La couronne de la eunesse, à Kruiningen. — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bylo[1], vous vous trompez — Allez sous le vert tilleul.— Il gît là, frappé.

LE POËTE.

La damoiselle prit son manteau. — Elle alla d'un pas rapide, — Toujours au vert tilleul, — Où elle trouva le mort.

Ho! tu gis ici frappé, — Étouffé dans ton sang. — C'en est fait de ta renommée — Et aussi de ton haut courage.

Ho! tu gis donc ici frappé? — Toi qui jadis me consolais, — Que laisses-tu après toi? — Tant de jours douloureux.

La damoiselle prit son manteau — Et alla à pas rapides — Jusque devant la porte de son père, — Qu'elle trouva non fermée.

N'y a-t-il personne ici? — Ni seigneur, ni noble, — Qui pourrait avec moi — Mettre dans la terre ce mort?

Les seigneurs se taisaient — Retenant leur souffle.— La damoiselle les laisse — Et s'en va tout en larmes.— Elle le prend dans ses bras. — Elle baise la bouche du mort — Non une fois — Mais à plusieurs reprises.

C'est avec sa blonde chevelure — Qu'elle essuie le sang. — C'est de ses blanches mains — Qu'elle ferme ses yeux.

C'est avec l'épée blanche et claire du mort — Qu'elle creuse le tombeau. — C'est avec ses bras blancs comme neige — Qu'elle le met dans la terre.

C'est de toute la force de sa voix — Qu'elle chante le chant des morts.— C'est de sa main blanche comme neige — Qu'elle fait tinter le glas funèbre.

Maintenant (dit-elle) je vais entrer dans un sombre couvent — Et porter le voile noir en souvenir de mon fiancé.

Le respect pour les femmes est très-grand dans la Néerlande et surtout en Zélande. Jamais on n'y emploie les femmes aux durs travaux des champs, jamais non plus à l'extraction de la tourbe. Si on les voit aux champs, c'est simplement comme faneuses ou porteuses de colza. Ce sont elles qui distribuent les gerbes aux batteurs. Elles ramassent les pommes de terre dans les champs quand les hommes les ont extraites du sol. Leurs doigts étant plus déliés, elles ont plus d'aptitude à cette besogne. Elles ont pour fonction principale, comme il est juste, de s'occuper du ménage. Elles y sont reines, ainsi que dans l'étable. Elles doivent aussi servir à table, et ne mangent que quand tout le monde a déjà commencé à manger. Ce n'est pas service d'esclave, mais service de maîtresse qui veille à tout.

De Goes à Kruiningen. — Un roi.

La route est d'autant plus longue que nous l'avons déjà faite. Un petit incident égaye notre excursion. C'est un nombre assez grand de *speel-wagens*, chariots de plaisir, tous à ressorts, portant des hommes et des femmes, et entre autres un roi du tir à l'arc, tout couvert de plaques, de médailles, d'oiseaux en argent et autres emblèmes de victoire et de sûreté de coup d'œil.

Ce roi, en nous voyant, prend une attitude : il veut paraître digne. C'est une hypocrite variété de la fierté qui sied surtout aux gens dont la langue est mal pendue. Les hommes d'esprit se débarrassent volontiers de l'air solennel.

Adieu, roi du tir; puissent les plaques d'argent t'être légères! Quand on se servira d'arcs pour frapper au cœur les ennemis de la Néerlande, on te nommera capitaine de compagnie. Et qui sait? dans un fourré, au coin d'un bois, comme disait Paul-Louis : « Une bonne flèche, cela pénètre son homme! » Hélas! prévoyait-il, ce spirituel écrivain, qu'on pouvait en dire autant d'une balle de fusil!

Une kermesse à Kruiningen. — Le pain d'épices. — Le *papegay*. Le chat hors du tonneau. — Une forge.

Nous arrivâmes trop tôt à Kruiningen : on nettoyait, balayait, fourbissait tout, en prévision d'une kermesse. Les cuivres reluisaient sous la main des ménagères; les trottoirs, inondés à grande eau, reprenaient leur ancienne couleur rouge; du haut en bas des escaliers de toutes les maisons les seaux versaient des torrents d'eau, habitudes de gens qui risquent d'avoir les pieds toujours mouillés par l'eau de mer.

Nous avons eu beaucoup de peine à trouver un logis chez un charron.

Au déjeuner, il avait à côté de lui, sur la table, le même petit pot que nous avions remarqué chez le tailleur de Krabbendijke. C'est là une preuve de goût pour la propreté. En Flandre, en général, on ne prend pas tant de précautions.

Les baraques sont garnies à l'intérieur, mais closes.

Le lendemain, tout est ouvert et tout étincelle au soleil ou aux lumières.

Ici, sur un bloc de bois, des jeunes gens s'exercent, au moyen de haches de différents formats, à découper du pain d'épices : c'est la *koek-kapperij*. Ailleurs, des hommes, assis dans une guérite et armés de vieilles carabines qui peuvent à tout coup crever dans leurs mains, essayent d'abattre le *papegay*, un oiseau de bois avec un gros corps tout rond et une toute petite tête, l'idéal de la volaille.

Nous n'avons pas vu le *kat in de ton* (le chat dans le tonneau) dont on nous avait parlé. Nous ne le regrettons pas. C'est un jeu barbare.

Les hommes tendent à deux poteaux une corde au milieu de laquelle se balance un tonnelet. Dans ce tonnelet est un chat. Celui qui, donnant le plus fort coup de bâton et brisant le tonneau, en fera sortir le chat, sera le roi du jeu. Il faut bien des coups pour briser le tonnelet. Si le chat en sort vivant, il doit être enragé. Quelle brute que l'homme sans imagination! Il suffit, sans être sensible à l'excès, de se voir pour un moment dans un tonneau et d'entendre des massues en frapper tour à tour les douves, pour sentir la folie qui vous prend aux cheveux et la rage qui vous fait grincer les dents. Mais la brute, à tous les degrés de la société, ne sent pas cela; elle aime à faire souffrir les petits et les faibles.

Nous échangeons ces impressions devant une forge, où un charron, bon homme, ferre un cheval à longue

1. Barbe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

queue; car ici on n'a pas la cruauté d'empêcher les chevaux de chasser avec leur queue les insectes qui les veulent saigner. Celui-ci est immobile, calme. On dirait qu'il comprend que le charron lui a lié la jambe non pour lui faire mal, mais pour l'aider à marcher plus aisément et plus vite.

Une kermesse à Heikenszand. — Costumes. — Une aventure tragique.

Heikenszand est un village catholique.

Ici plus de pourpoints lilas ou bleus, excepté pour les paysans en deuil ou en demi-deuil. Tous sont écarlates ou pourpres, à grands ramages jaunes. Parfois ils sont tout en soie ou en satin et font songer, par la richesse et la délicatesse des tons, aux plus belles étoffes d'Orient. Les femmes portent encore les chapeaux de bergère du dernier siècle; ils sont également doublés de soie.

A part le costume, on ne se croirait plus en Zélande. Les hommes semblent plus querelleurs sinon plus résolus et à coup sur moins disciplinés. L'un de nous a failli se mal trouver du caractère peu aimable d'un habitant de Heikenszand.

Voici le fait.

Dillens croquait la fête du « Jour de la jeunesse », que l'on peut nommer aussi *sous la tente*. Nous étions debout au milieu d'une petite cour qui précédait le jardin où se trouvaient les paysans et les paysannes. Moi j'écrivais. Il était à peu près six heures de l'après-midi. Un grand gaillard entra, regarda Dillens, puis, s'adressant à moi d'un ton insolent et provocateur?

« Qu'est-ce que tu écris là? dit-il.

— Cela ne vous regarde pas, répondis-je en français.

— Tais-toi! lui cria-t-on, voyant qu'il s'allait fâcher, tu vois bien que ces messieurs sont des étrangers. »

Bonne parole, mais ce qui l'avait motivée était de mauvais augure. Quelque temps après, un homme assez mal vêtu comparativement aux autres, entra avec une paysanne.

En entrant elle se retourna. Sait-on pourquoi les femmes se retournent? Elle se retourna donc, nous regarda, sourit et dit :

Goeden dag, lieve heeren. « Bonjour, chers messieurs.»

L'homme se retourna aussi, nous regarda également, mais de travers, et alla se placer avec sa compagne sous la tente.

Il avait une mauvaise figure, l'air mécontent, brutal et lâche à la fois. Son teint rappelait la couleur d'une vieille assiette de faïence brunie et craquelée par l'usage. Sa compagne, aussi rieuse qu'il était sinistre, semblait prendre un malin plaisir à le tourmenter et souriait toujours en nous regardant.

Il se leva, elle avec lui, et passa devant nous, mais cette fois sans paraître nous remarquer.

Nous continuâmes, l'un à dessiner, l'autre à écrire. Quand nous eûmes fini, nous entrâmes dans un autre cabaret pour chercher des sujets nouveaux d'observation et d'étude.

Dans la cour de ce cabaret se trouvaient placées à une certaine distance des tables à bancs fixes. Là il n'y avait pas beaucoup de couples, mais nous n'avions pas eu grand'peine à remarquer parmi ceux-ci le paysan de mauvaise mine et sa compagne qui recommença son jeu. Elle cherchait évidemment à exaspérer son homme, et elle atteignit son but plus sérieusement qu'elle ne le voulait sans doute. On eût dit qu'il songeait à toute autre chose. Il était immobile et ne nous regardait même pas. Mais nous le vîmes tirer lentement de sa poche son grand couteau dans sa gaîne. La lame de ces couteaux, qui mesure environ huit centimètres, est légèrement fixée par la pointe au bout de la gaîne, trop large partout ailleurs. Il est donc facile en tenant la gaîne par le bout de lancer avec force le couteau à une certaine distance.

Il tournait et retournait son arme comme s'il eût voulu caresser le cuir de la gaîne.

Tout à coup il leva un moment les yeux, fit un geste rapide, et le couteau sifflant à mon oreille alla tomber derrière moi.

Personne ne riait plus. Je me levai, je ramassai le couteau, et le tenant de la main gauche et prenant ma canne plombée, je marchai vers lui.

Il me regardait venir en riant cauteleusement.

« Voici ton couteau, » lui dis-je, en posant bruyamment l'arme à plat sur la table; il tressaillit. Puis, je me mis en position de frapper un coup sérieux s'il se servait de son arme, et je lui dis : « Si tu bouges, je te tue. »

Il ne bougea point, ne sourit plus, et je m'en retournai vers Dillens.

Des paysans et des paysannes effrayés s'approchèrent de nous et nous dirent :

« Ne vous occupez pas de ce vaurien, messieurs, il n'est pas de ce village. »

On le mit à la porte. Sa compagne le suivit, sérieuse et le regardant avec mépris.

Cette histoire peut ne pas être inutile, ne fût-ce que pour recommander aux touristes qui passeraient à Heikenszand la plus grande circonspection. Si l'on vous sourit, restez froid et tournez vos regards ailleurs.

Mais voici le champ de foire. Sur une plate-forme carrée, en planches, et vis-à-vis d'une baraque aux quatre coins de laquelle se trouvent des poteaux rejoints par des cordes, se tiennent contre la toile, décorée d'animaux invraisemblables, des musiciens allemands qui jouent un air langoureux sur leurs instruments de cuivre.

Un homme de quarante ans environ, et un autre plus vieux, tous deux charlatans, joueurs de gobelets, font devant les paysans ahuris des tours de toute espèce. Ils montrent aussi, non pas un ours ni une sirène, mais une ravissante jeune fille qui porte un

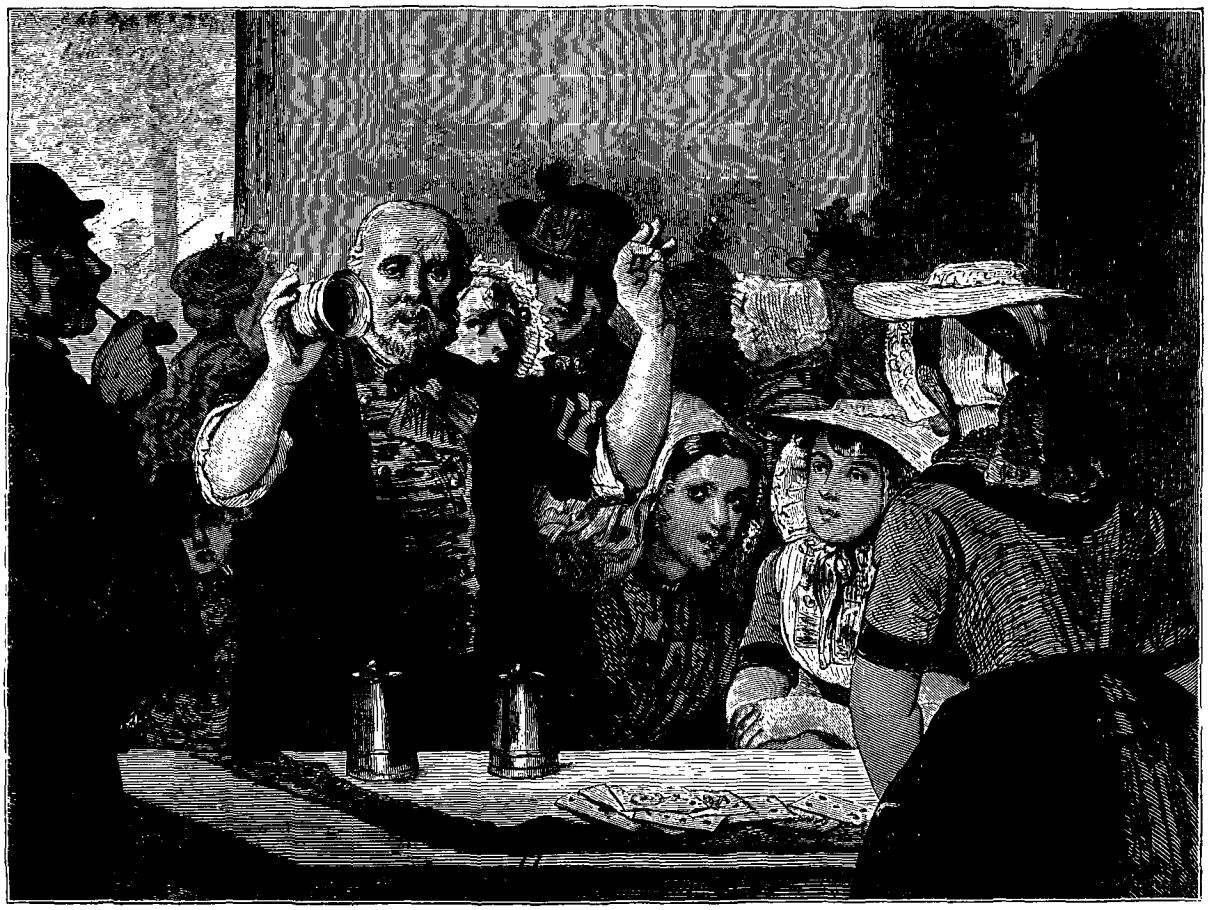
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

costume de pierrot en coton rouge, à larges galons blancs, et qui a pour devoir d'étonner la foule par sa gracieuse agilité. Ses cheveux, serrés au front par un bandeau rouge, sont blonds et très-longs ; ses yeux sont d'un brun verdâtre. Vue de face, elle a l'air d'être très-déterminée et très-résolue. De profil, elle semble pensive, un peu triste, ingénue. Tous ses mouvements sont souples et gracieux comme ceux de l'oiseau.

Nous entrons dans un grenier où l'on danse sous la *couronne de la jeunesse*. La danse de ces paysans est une variété de quadrille et de valse, accompagnée de glissements de pieds très-souvent répétés, et terminée par un baiser.

La « couronne de la jeunesse » est un grand lustre à plusieurs branches qui sert aux réunions de la jeunesse ou de la *gilde* du village. On appelle gilde dans toute la Germanie toute espèce d'association de métier.

Ce qu'on appelle encore aujourd'hui, dans le Beveland du sud, « gilde de la jeunesse, » c'est la réunion



Un escamoteur, a Kruiningen. — Dessin de Adolf Dillens.

des jeunes gens du village dans un même endroit. La gilde a ses règlements, son administration, son bourgmestre, son secrétaire, son messager. Il faut avoir tiré au sort pour en faire partie. Le récipiendaire paye un droit d'entrée de quatre-vingt-dix cents, deux francs environ. Ce droit est porté à un florin vingt cents, si le nouveau venu ne chante pas un couplet de quelque chanson. Il paye le double s'il n'a pas satisfait à la loi sur la milice. Ces cérémonies accomplies, il a le droit de bourgeoisie dans la commune. S'il change de domicile, ce droit lui est conservé. Quand un jeune homme étranger à une commune demande la main d'une jeune fille qui l'habite, les jeunes gens de la « gilde de la jeunesse » vont l'attendre à la porte de la maison de sa fiancée, et réclament de lui, comme droit de bourgeoisie, soixante-cinq cents s'il ne s'est jamais marié, trois florins s'il est veuf.

Charles DE COSTER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mère Block et ses deux filles, à Kruiningen. — Dessin de Adolf Dillens.

LA ZÉLANDE

(NÉERLANDE),

TEXTE PAR M. CHARLES DE COSTER. — DESSINS PAR M. ADOLF DILLENS[1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Kruiningen (*suite*). — Une noce.

Nous sommes restés quelque temps à Kruiningen. Le paysage et les habitants ont de quoi tenter les artistes et les poëtes.

Nous étions un jour, vers midi, tranquillement assis chez la mère Block. Ses deux belles jeunes filles causaient en nettoyant les cuivres du comptoir. Le village était calme comme un désert quand il n'y a pas de vent. Tout à coup, nous entendons des coups de fusil.

« Qu'est-ce qu'on tue ici?

— Un célibataire, » répond en riant la jeune fille qui court à la porte de l'auberge avec sa mère et sa sœur.

C'était une noce qui passait.

Le fiancé et la fiancée marchaient à la tête d'un long cortége. Ensuite venaient le père et la mère, — le père sérieux, — la mère triste. Derrière eux marchaient les parents mariés, et enfin la foule joyeuse des jeunes gens tirant à qui mieux mieux des coups de fusil ou des coups de pistolet. Parmi ces armes, on en remarquait quelques-unes qui étaient trop bien entretenues pour n'être pas des armes de chasseur ou de braconnier.

1. Suite et fin. — Voy. p. 129, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De temps en temps, la jeunesse faisait éclater des pétards.

Nous les suivîmes. Le cortége entra dans la salle des mariages, et, après les cérémonies préliminaires, le bourgmestre leur dit :

« Au nom de la loi je vous déclare mariés. »

A ces paroles, la nouvelle épousée saisit le *hoofanaald*, la grande plaque d'or qui lui couvrait le front de gauche à droite, et la plaça de droite à gauche.

Le cortége se rendit ensuite au temple pour y recevoir la bénédiction du *domine*.

La noce se célébrait dans l'une des salles du cabaret Block, un de ces intérieurs pittoresques si nombreux en Zélande. Au-dessus de la tête de la fiancée était suspendue une couronne formée de guirlandes faites en papier découpé et colorié. L'armature représentait une croix entourée de fleurs : c'est-à-dire les tribulations et les joies du mariage. Cette couronne avait été tressée par les filles du village.

Les jeunes gens arrivaient en foule, pour manger jusqu'au soir du pain aux corinthes et aux raisins, du veau, du lard, et pour boire du café, de la bière, des liqueurs fines, des vins doux et fins et du vin commun avec du sucre.

Au moment de notre entrée, le poëte de l'endroit, tout de velours noir habillé, récitait sur un ton nasillard et pleurard, au son d'un violon et d'une flûte, des vers sans harmonie. Le père du marié riait et plaisantait : la mère de la mariée pleurait.

Nos adieux à Goes.

Avant de retourner à Middelburg[1], nous sommes allés à Goes saluer M. Piccardt, le *domine*. Nous avions pour lui une lettre de recommandation. M. Piccardt a écrit un ouvrage très-savant sur la ville qu'il habite. Cet ouvrage est intitulé : *Bijzonderheden uit de Geschiedenis der stad Goes*, *Particularités sur l'histoire de la ville de Goes*. Nous avons été reçus par lui et par Mme Piccardt avec cette bienveillance particulière qui caractérise l'accueil de presque tout le monde en ce pays.

Nous avions déjà entendu parler M. Piccardt lors des fêtes données à West-Souburg (Walcheren) quand les Gueux d'Anvers inaugurèrent le monument bien modeste élevé par le parti libéral de Néerlande et de Belgique à Marnix de Sainte-Aldegonde, le défenseur d'Anvers contre les Espagnols de Farnèse, — celui qui parlait au nom du prince d'Orange quand celui-ci se taisait, le grand citoyen dont on disait :

Marnix is de spreker
Van de Swijger.

« Marnix est le parleur
Du Taciturne. »

Nous retournons souvent, en souvenir, à ces fêtes de West-Souburg où tout Middelburg était accouru, et nous voyons un enfant élevé dans les bras de ses parents et criant de sa voix timide et douce : « Vivent les Gueux ! » puis fondant en larmes. C'était quelque chose de grand et de touchant à la fois d'entendre sortir de la bouche de cet innocent le cri terrible que des milliers d'hommes armés et des milliers de martyrs répétèrent pendant tout le seizième siècle, le cri qui fit se ruer sur terre, sur mer, dans les villages et dans les villes, deux principes l'un contre l'autre pendant quatre-vingts ans, et fit mourir sur les échafauds, sur les bûchers, dans les prisons, soixante-huit mille victimes. — Oui, vivent les Gueux, pauvre enfant, vive l'indépendance de la pensée flamande !

Dernier séjour à Middelburg.

Nous avons aussi visité M. Baart, commerçant intelligent, actif, sérieux et gai, — un grand caractère, le peuple dans la bourgeoisie. Il aime le peuple et le comprend. — Quelle belle famille ! Combien la mère paraît douce, courageuse, résignée ! On a toujours à se résigner à propos de quelque chose. L'une des filles, la plus jeune, a une tête d'artiste et de poëte, — elle lit Corneille, Molière, Shakspeare, Schiller et Gœthe dans leur langue.

Le Zélandais d'aujourd'hui n'est peut-être pas artiste, mais il sait beaucoup.

Nous entrons ensuite dans une jolie maison sur le quai; c'est celle de M. van den Berghe. Une excellente vieille dame et de race noble, âgée de quatre-vingts ans, découpe sur du papier blanc nos silhouettes, sourit d'aise quand elles sont ressemblantes et se résigne gaiement quand elles ne le sont pas. Sa fille et son fils ont tous deux des types sévères. Le silence de la ville semble les attrister; mais c'est la patrie.... on reste là parce que l'on y est né.

M. van den Berghe a une voix de Stentor et un joli talent de paysagiste; il dessine aussi avec art les monuments. On prie dans cette maison avant et après le repas. La religion est ici une loi.

Nous nous rappellerons longtemps cet intérieur vraiment zélandais, habité par tant de courage tranquille, de douce gaieté et de talent.

Nous y avons trouvé bien des renseignements précieux, et nous envoyons de loin d'amicales poignées de main à M. W. J. van den Berghe, notre bon et franc camarade : nous lui devons une bonne soirée, pleine de bons souvenirs.

Les sectes à Middelburg.

Cette fois nous avons voulu étudier quelques sectes.

En Néerlande, toutes les religions sont autorisées, dès qu'elles n'ont rien de contraire aux lois. Le catholicisme, le calvinisme modéré, l'ultra-calvinisme, le luthéranisme, le judaïsme, etc., y exercent librement leurs cultes. La maçonnerie tient ses réunions dans la salle souvent vide du théâtre, situé sur la plaine d'exercice.

Les mennonites rigides, surnommés *flamands* en

1. Nous devons réparer ici une erreur. Dans les livraisons précédentes et sur la carte, on a écrit *Middlebourg* : c'est l'orthographe anglaise. Les Zélandais disent *Middelburg*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France, ont disparu. Ces descendants d'une secte d'anabaptistes rejettent le dogme de la Trinité et permettent à tous l'interprétation de la Bible. On sait que les anabaptistes étaient divisés en deux sectes : l'une, qui voulait le partage des biens, la communauté en toutes choses. Elle était en grande partie formée de bandits habitant les bois et en lutte avec toutes les lois sociales et humaines ; l'autre secte réclamait simplement comme des droits imprescriptibles ceux de la chasse et de la pêche, l'élection des juges, et des lois égales pour tous.

M. van den Berghe nous a conduits à l'église des « séparatistes ».

Nous pénétrons dans une grande salle carrée, style rocaille ; toutes les cloisons des appartements d'une grande maison ont été abattues de manière à former un temple assez vaste pour contenir les fidèles. Le coup d'œil est éclatant. Au milieu de la salle, nous ne voyons que des chapeaux de paille blanche à rubans bleus. C'est un étrange coup de lumière. Les hommes, vêtus de noir, sont assis dans des stalles brunes. Toute l'assemblée chante des psaumes à l'unisson.

Ce recueillement profond, ces têtes penchées, cette conviction naïve, simple, exercent sur l'âme la moins religieuse un attrait irrésistible. De temps en temps, quelque chapeau de jeune paysanne quittait son attitude penchée, et nous voyions se lever un frais visage, coloré par la santé et par le hâle, et, sous le front à demi caché, deux grands beaux yeux à la fois curieux et sévères.

Des bourgeois qui paraissaient appartenir aux classes élevées ou aisées de la société avaient leur place au milieu des paysans et des paysannes. C'étaient, pour la plupart, des vieillards au front haut, dégarni au-dessus de la tête et dont les cheveux blancs brillaient comme la neige de l'hiver au milieu des fleurs du printemps et de la jeunesse.

Quand on eut fini de chanter, le lecteur (*lezer*) lut quelques versets de la Bible. C'était un paysan. Ses cheveux noirs et longs, symbole de liberté, tombaient sur sa nuque mince et presque sur ses sourcils. Il semblait faible. Sa voix était celle d'un homme simple, convaincu, pur, intelligent, mais qui n'a pas l'habitude des lectures publiques. Le ton de cette voix était monotone et plaintif ; il parlait en *mineur*, comme la plupart des prédicateurs que nous avons entendus.

Ces sectaires semblent considérer la religion comme quelque chose de triste et de grave, de sinistre parfois, qui reproduit la plainte des âmes tendres au milieu de la rudesse et de la sauvagerie de la vie. Leurs sermons pleurent. Parfois ils s'expriment languissamment comme dans un rêve. La nature d'un côté est là, de l'autre l'invisible et le surnaturel qui les sollicitent.

Ces sermons, si ennuyeux parfois, mais qui transportent les âmes dans l'infini, n'ont pas l'action de la justice, avec ses agents de police et ses juges d'instruction ; c'est, pour des natures simples, un regard jeté sur tous les devoirs à remplir ; c'est Dieu qui leur parle par la bouche de leur égal, et qui leur dit de songer qu'il y a autre chose en ce monde que le pain, la viande et les passions à satisfaire.

Il y a toutefois un revers à ce jugement écrit après les premières impressions que nous avions reçues.

Ces sectaires, nous dit-on, s'adonnent à la prière avec une telle passion qu'ils en oublient le travail nécessaire au soutien de leur existence. Attachés à ce principe qu'il faut préférer le salut de l'âme à tous les biens de la terre, mais l'exagérant, ils passent presque tout leur temps à méditer et à commenter la Bible, et négligent le plus souvent leurs devoirs professionnels, en sorte qu'ils tombent peu à peu dans la misère.

En Walcheren, on nous a raconté à ce propos le fait suivant : Depuis trois ans, un fermier séparatiste devait le prix de son bail. Le propriétaire alla le trouver et lui demanda quand il solderait ce long arriéré. Le séparatiste répondit :

« Je vous payerai, monsieur, certainement ; mais je dois avant tout penser à mon âme : la vie est courte et il ne faut pas toujours songer aux choses de la terre. »

Le propriétaire, obligé d'y songer pour élever sa famille, dut signifier au fermier son congé.

Les séparatistes ne restent point célibataires. Ils inculquent à leurs enfants leurs principes et font souvent de ceux-ci comme d'eux-mêmes des rêveurs peu utiles à la société. Beaucoup d'entre eux, forcés d'abandonner leurs exploitations agricoles, finissent par émigrer et sont remplacés par des familles de paysans catholiques de la Flandre occidentale, qui, sans manquer aux devoirs du culte qu'ils professent, travaillent, labourent, ensemencent et récoltent.

Le gouvernement néerlandais, bien qu'il ne soit pas intolérant, emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour opposer une digue au dangereux courant d'idées des séparatistes. Il refuse, par exemple, de les admettre aux emplois dont il dispose. Du reste, il est certain qu'il ne pourrait pas compter sur leur assiduité et sur leur zèle.

Petits métiers à Middelburg.

L'*aanroeper* (litt. annonceur) est caractéristique. C'est d'habitude un homme coiffé d'un chapeau haut et vêtu d'une longue redingote et d'un pantalon noir, qui frappe au moyen d'un tampon sur un bassin de cuivre, pour signaler à l'attention publique les chiens et les objets perdus et autres choses importantes de ce genre.

Tous les jours de la semaine, on voit vers le soir, dans les rues de Middelburg, des paysans et des paysannes portant le joug. Ce sont des laitiers et des laitières. On en rencontre beaucoup le samedi soir dans les rues, car il leur est défendu de déballer leur lait le dimanche.

Les marchandes de fruits et de légumes, qui viennent des environs, et les femmes des pêcheurs d'Arne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

muiden qui, de temps en temps, vendent le fretin de la pêche à Middelburg, portent aussi le joug.

Les marchands de crevettes qui vont de porte en porte, annoncent en mineur, par un chant monotone et prolongé, leurs *garnaels*.

Tous ces gagne-petit sont doux, bienveillants, polis, souvent gais.

Les cordonniers n'ont rien de remarquable que leur jovialité quand ils sont jeunes. Il n'en est pas de même dans les villages, où Dillens a dessiné une aimable scène : là, le cordonnier a de l'air, de la lumière et une vie plus facile.

Employés. — Titres. — Caractère national.

Les employés subalternes communaux sont fort polis pour les *heeren* (messieurs). J'ai remarqué parmi eux une tendance à la soumission, je dirai presque à l'obséquiosité.

Cela tient peut-être à la démarcation très-tranchée qui sépare les castes; c'est ce que semblent indiquer les formules de politesse qui suivent :

Le comte, *graaf*, est *hooggeboren*, hautement né. Le baron, le gentilhomme, *Baron* ou *Jonkheer*, est *Hoog-Welgeboren*, haut et bien né. On donne à l'homme riche la qualification de *Wel edel geboren*, bien noblement né. Chaque bourgeois est appelé ici *Wel edel geboren*. Le premier venu est un *Wel edel heer*. Un professeur, *Hoogleeraar*, est appelé *Hooggeleerde heer*, un sieur ou un sire hautement instruit. Le *predikant* (pasteur, prêtre) est très-honorable et très-instruit : *Wel eerwaarde e zeer geleerde heer*. Un avocat, un officier ou un chevalier, est un très-noble et sévère personnage : *Wel edel gestrenge heer*. Un colonel devient un sire noble, haut et rigoureux : *Hoog edel e gestrenge heer*. Le juge est noble, considéré : *Edel achtbare*. Le conseiller provincial est grandement, noblement considéré : *Hoog edel achtbare*. Le membre de la Chambre haute (États Généraux) est hautement noble et considéré : *Hoog edel achtbare*. Le paysan est simplement « estimable ».

A la suite de ces distinctions entre les personnes qui parfois n'existent que dans la forme, on trouve à Middelburg trois cercles, *societeyten* : le premier intitulé le *Mark*, où tout le monde va, et situé sur la place de l'Hôtel-de-Ville; — le second surnommé le *Noud*, où vont des bourgeois, des professeurs, des militaires; — et un troisième appelé *Sint-Joris*, cercle noble où les étrangers sont reçus lorsqu'un Zélandais considéré les y présente.

Malgré toutes ces distinctions, nous n'avons point remarqué en Zélande beaucoup plus de morgue qu'ailleurs.

Le Néerlandais est réservé, attentif, bienveillant au fond, surtout pour les gens qui pensent et produisent. Il a le culte du talent et de l'intelligence. Ne faisant guère de compliments pour ne pas mentir, il se moque franchement de vous quand vous vous trompez.

Ces qualités ou ces défauts, je les ai observés partout où nous avons eu l'honneur d'être reçus, chez M. van Ellemeet, par exemple, et d'une manière peut-être plus saillante chez M. le lieutenant Jonkhear, un vrai type d'officier, brave comme la poudre, bon comme le pain, intelligent, bienveillant, et artiste à ses heures.

Payons ici une dette de reconnaissance d'abord à M. le commissaire du roi, gouverneur de Zélande, qui a bien voulu nous envoyer les dessins de magnifiques tapis des Gobelins qui décorent la salle des États. Il y avait jadis une fabrique de ces tapis à Middelburg.

Nous devons aussi remercier M. Kesterloo, professeur à Domburg, et M. van Vesvliet, l'archiviste de Middelburg, vrai type du savant, fin, tenace et bonhomme; il serait trop long d'énumérer tous ceux qui nous ont donné d'utiles et précieux renseignements.

Zierikzee. — L'hôtel de ville. — La porte du Grand-Port. La tour de la Vieille-Église.

Le trajet est assez long de Middelburg à Zierikzee.

Vue de la rade, la ville est charmante : c'est un décor de théâtre. A gauche de la digue, la grosse tour de la Vieille-Eglise, puis des toits rouges, éclairés par une lumière tamisée, se détachent sur un fond gris transparent et lumineux. Juste vis-à-vis de l'Escaut, des pignons jaunâtres rayonnent au fond de la rade. Plus loin, à droite, nous voyons la porte du Port-Occidental, avec ses constructions massives et ses quatre élégants clochetons.

Nous débarquons. L'aspect de la population a pour nous quelque chose de nouveau. La discipline calviniste semble s'imposer ici d'une manière moins rigoureuse.

Voici des paysannes des environs. Un grand seigneur zélandais, très au courant des mœurs de cette île et qui même y possède une propriété, dit de ces paysannes que ce sont des sirènes, belles depuis la tête jusqu'au cou; le reste se termine en poisson : c'est-à-dire qu'elles ont conservé leur grand et riche bonnet de dentelles, et que, pour le reste, elles suivent la mode de Paris.

Les voyageurs en articles de mode ont cessé pour la plupart de s'adresser aux marchands de la ville. Ils vont directement chez le paysan ou plutôt chez la paysanne, qui choisit le patron de ses robes à sa fantaisie. Elle paraîtrait vêtue comme la Parisienne si elle était plus hardie au sujet de l'ampleur des vêtements; mais l'économie impose des sacrifices.

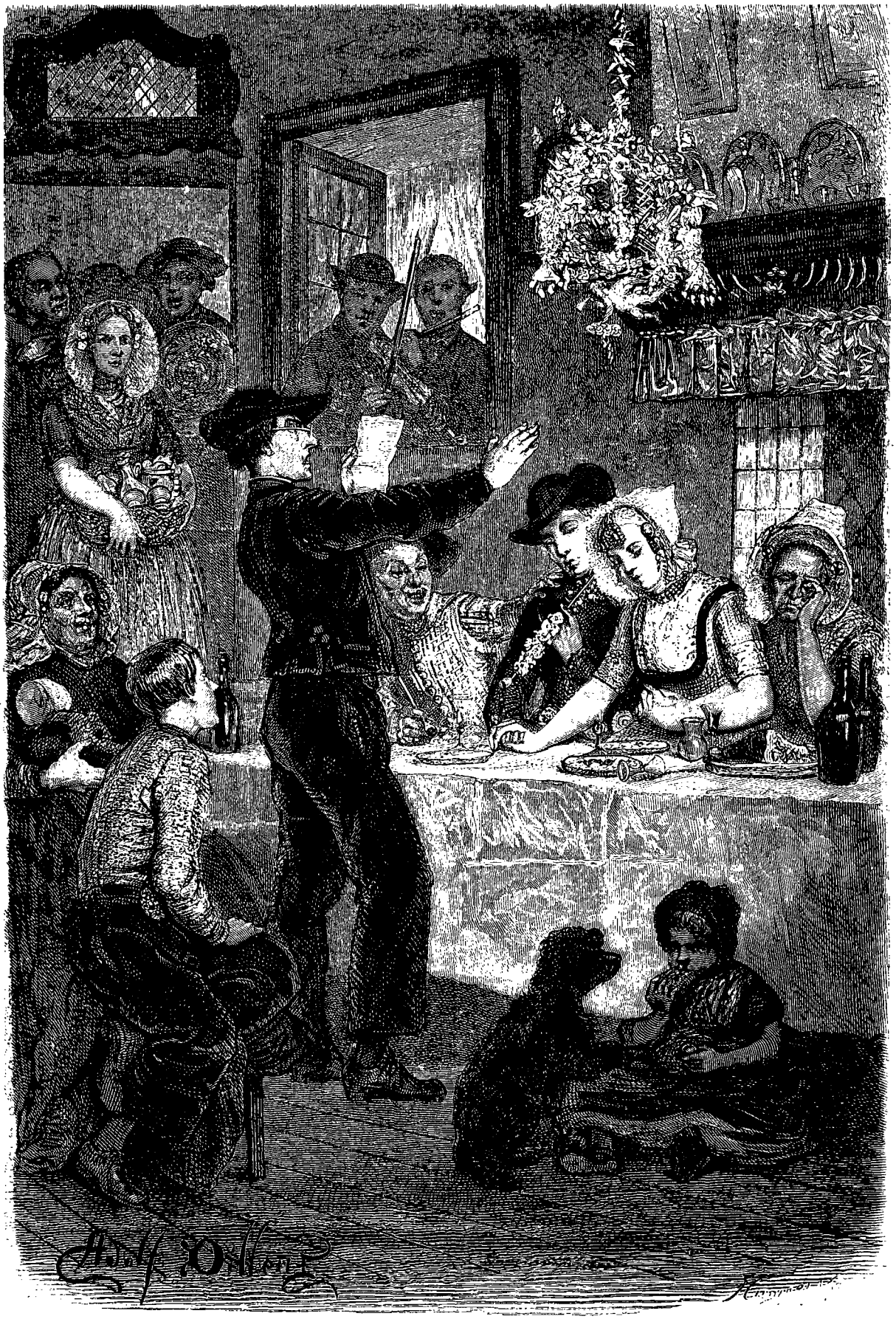
La tour de l'hôtel de ville est d'un style de transition entre le gothique et la renaissance.

Un Neptune surmonte la tour; il est posé sur une pyramide à crochets et sur une arcature à ceintre surbaissé. L'arcature est supportée par une citrouille en ardoises figurant des écailles.

Dans la partie supérieure se trouvent des lucarnes séparées par des bandes à crochets et peintes en jaune

La tour entière elle-même est supportée par une pyramide coupée, de laquelle se détachent en jaune

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une noce à Kruiningen (voy. p. 194). — Dessin de Adolf Dillens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des découpures à faces très-gracieuses qui de loin font l'effet de grappes de raisin. La pyramide recouvre une arcature trilobée posée sur des piliers ornés de chapiteaux doriques. Sous l'arcade, on voit à jour les cloches du carillon autour duquel règne une balustrade en bois également trilobée, posée en encorbellement. La tour surmonte un corps de bâtiment composé de trois parties distinctes : la principale a été construite au commencement du seizième siècle. Elle est percée d'une porte ogivale placée entre quatre croisées ornées chacune de meneaux.

Le premier étage se compose de six fenêtres du même style que celles du rez-de-chaussée. Chacune de ces fenêtres est surmontée d'une petite arcade en plein cintre. Du bord de la toiture s'élève une série de figures du style Renaissance. L'édifice tout entier paraît avoir été construit du temps de Charles-Quint.

A l'hôtel de ville, on remarque une superbe cheminée ornée de tous les écussons des villes et villages importants du Schouwen. Du temps des patriotes, époque des de Witt, on enleva de cette cheminée les armes du prince d'Orange. Le bourgmestre de Zierikzee a l'intention d'y faire replacer ces armes.

La charpente sur laquelle repose la tour de l'hôtel de ville est en chêne et représente l'intérieur d'un navire colossal, la quille en l'air.

On nous a montré une pirogue faite de peaux, longue d'environ trois mètres, large de quarante centimètres, et dans laquelle se trouvait un être humain, vêtu et coiffé également de peau. Il maniait, quand la mer le jeta sur le rivage, des rames d'ivoire ou d'os, et une façon de harpon qui semblait être en corne de rhinocéros ou de cerf ou d'élan. Cette pirogue bizarre et cet être non moins bizarre sont venus échouer sur la côte du Schouwen, près de Zierikzee.

Nous avons vu enfin, à l'hôtel de ville, une coupe en argent de style Renaissance (1590), et le cachet royal du roi Louis de Hollande.

La porte du Grand-Port est un édifice construit en rectangle, percé d'une porte de style ogival, et flanqué aux quatre angles de tourelles en forme de cônes, bâties en encorbellement et surmontées chacune d'une gracieuse pyramide quadrangulaire, construite en bois et recouverte d'ardoises. Au-dessus de la toiture du corps principal s'élève un campanile ajouré, à six ouvertures de style ogival. Sous le toit se trouve un cadran. Des fenêtres à plein cintre ont été ouvertes après la construction de la tour, qui est évidemment un véritable donjon de grand style militaire.

La construction de la tour de la Vieille-Église est du quinzième siècle, mais la partie supérieure a été modifiée pendant le dix-septième siècle.

C'est encore une de ces colossales constructions quadrangulaires inachevées, si nombreuses en Zélande. Elle est munie à chaque côté de trois contre-forts au milieu desquels sont construites deux grandes arcades ogivales. Dans la partie inférieure se trouvent deux fenêtres également ogivales.

Un corps de bâtiment hexagone à toit d'ardoises, à quatre pièces en pente assez rapide, est flanqué de deux tours cylindriques, surmontées chacune d'une pyramide hexagone en bois et en ardoises.

Le corps principal a été percé d'une porte ogivale, fermée maintenant jusqu'au milieu de sa hauteur. Le bas de l'édifice a été badigeonné.

Cette tour serait, si on l'avait achevée, une merveille pour la hauteur et pour la beauté des lignes architecturales. Elle aurait quatre cent soixante-dix pieds de hauteur.

Aujourd'hui elle n'en a que le tiers, et pourtant il faut monter un escalier en colimaçon de deux cent soixante-dix mètres pour arriver à sa plate-forme. De là, lorsque le temps est clair, on domine tout le Schouwen. De loin apparaissent les anciens bastions du prince d'Orange (*Oranje bolwerken*) ; par-ci, par-là, quelques vestiges d'autres fortifications; la ville s'étale au pied de la tour avec ses toits uniformément couverts en tuiles rouges. Les maisons forment souvent des bataillons carrés, au milieu desquels se trouve un grand espace de terre destiné à la culture, ou, comme pour l'école normale, un enclos où les élèves étudient la botanique sur nature.

De la tour on voit d'en haut l'hôtel de ville avec sa flèche, charmante dans sa bizarrerie, et une grosse tour à cinq clochers, dont *quatre sans* cloches. Nous avons entendu à Zierikzee faire ce calembour en français.

Plus loin s'étendent des prairies ou des terrains cultivés ; parfois des lignes d'un vert gris, mais transparent, séparent les cultures les unes des autres. Ce sont les tranchées d'irrigation (*suatien*). Avant qu'on eût introduit ce système dans l'île, les terrains étaient, même au mois de mars, sous l'eau. Maintenant ils s'en dégagent, grâce à cette exsudation artificielle.

On voit aussi du haut de la tour la masse que forme Brouwershaven, la patrie de Cats, dont il paraît qu'on vient de démolir la maison. Brouwershaven est de l'autre côté de l'île, au nord.

L'île de Duiveland aussi se montre avec ses gazons et ses *vlied-bergen*, tout blancs de vanneaux et de mouettes.

Zierikzee, qui fut autrefois une grande ville, et dont le port abritait trois cent cinquante grands navires, Zierikzee, qui en envoyait soixante-dix à la pêche du hareng et de la morue dans la mer du Nord, n'a plus maintenant que trois mille habitants, parmi lesquels on compte deux mille cinq cents catholiques.

C'est, comme nous l'avons dit, l'île la plus libérale de la Zélande. Les luthériens et les calvinistes s'y sont modernisés, c'est-à-dire qu'ils ont peu à peu renoncé aux apparences rigides des anciens temps : mais le sentiment religieux ne s'est pas altéré. Ceux même d'entre les habitants qu'on pourrait appeler de « libres penseurs », ont le respect de la religion et ne soulèvent pas à son sujet de discussions irritantes.

La race est belle. Les hommes sont bruns, résolus, énergiques. Le type des femmes se rapproche beaucoup de celui de Tholen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'île de Tholen.

Le 30 septembre 1872, nous sommes allés visiter cette île, peu intéressante quand on a vu Walcheren et parcouru le Zuyd-Beveland.

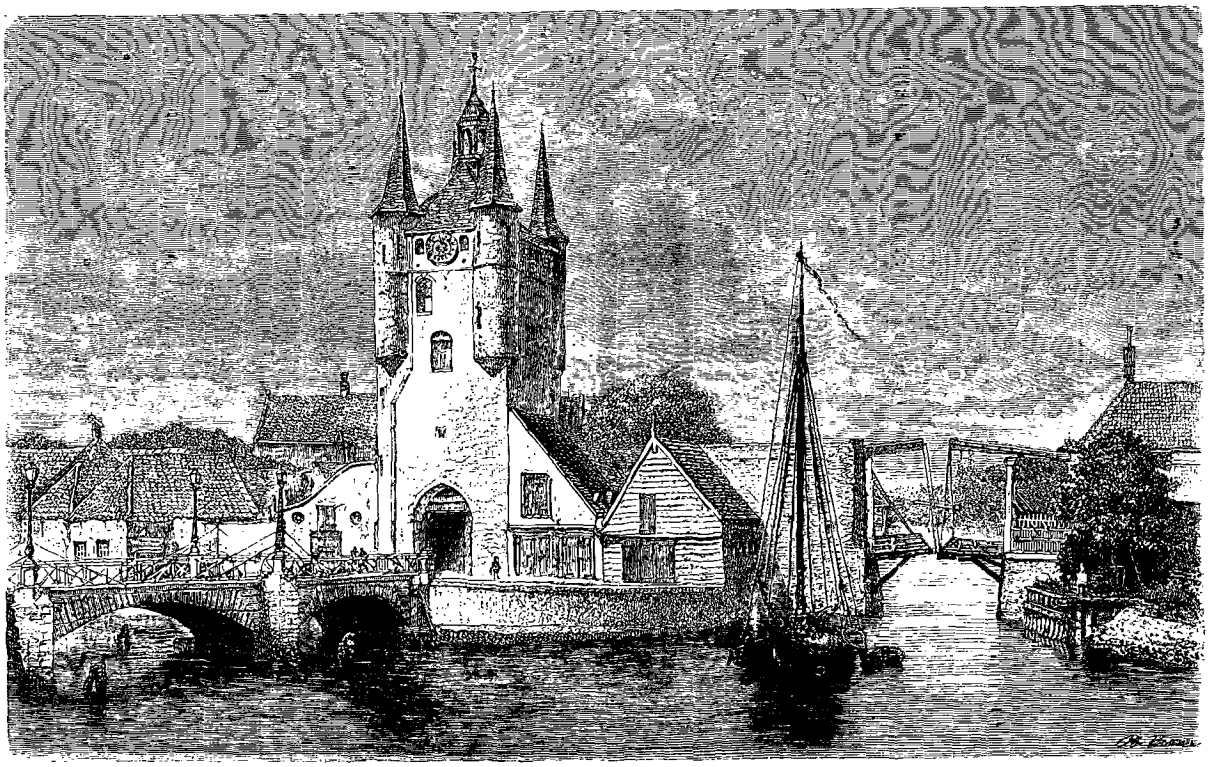
Là encore une fois, le type, les allures et les mœurs diffèrent : on y compte moins de calvinistes et plus de catholiques. La discipline semble moins sévère. On sent le voisinage du continent brabançon qui n'est séparé de l'île que par un bras très-étroit de l'Escaut oriental. Cependant l'originalité et le pittoresque n'ont pas encore disparu tout à fait de l'île de Tholen.

Au moment où nous arrivons, les jeunes filles, avec leurs grands bonnets blancs de tulle ou de dentelle (il y en a qui coûtent jusqu'à quarante florins), parcourent les rues en se tenant par le petit doigt. Beaucoup de robes sont vert clair et bleu clair. Des marins qui semblent avoir emprunté à l'Opéra-Comique leur veste bleue à boutons d'or, leurs pantalons blancs et leurs chemises à jabot et à grands boutons de topaze, se promènent en chantant.

Tantôt ils iront danser avec les jeunes filles. Plaise à Dieu que leur danse soit légère! A cette heure du jour, ils ont déjà beaucoup d'eau-de-vie et de « parfait-amour » dans les jambes. Il en est ainsi dans beaucoup d'autres ports.

L'île de Schouwen. — Les îles des Oiseaux. — Notre guide.

Cette île s'honore, ainsi que nous l'avons dit plus haut, d'avoir donné le jour à Cats, l'illustre poëte zélan-



Porte du Grand-Port, à Zierikzee. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

dais, expression parfaite du caractère de ses compatriotes, et l'un de ceux qui ont le mieux réussi à rendre intéressants leur bonhomie narquoise et leur esprit pratique.

Le Schouwen est riche en tourbe, qu'on utilise pour en faire de la soude.

On appelle encore aujourd'hui cette soude, soude de varechs. On l'obtient par la combustion de la tourbe, des varechs et des fucus. Elle est employée dans la fabrication du verre.

De naïves gravures zélandaises représentent des hommes creusant la terre pour en extraire la tourbe, ou recueillant des plantes marines et les faisant dessécher au soleil, tout cela dans le même cadre, comme dans les tableaux du moyen âge. A côté d'eux, des femmes brûlent les varechs et la tourbe dans des fosses au-dessus desquelles on voit flamber le feu qui doit réduire les plantes en cendres.

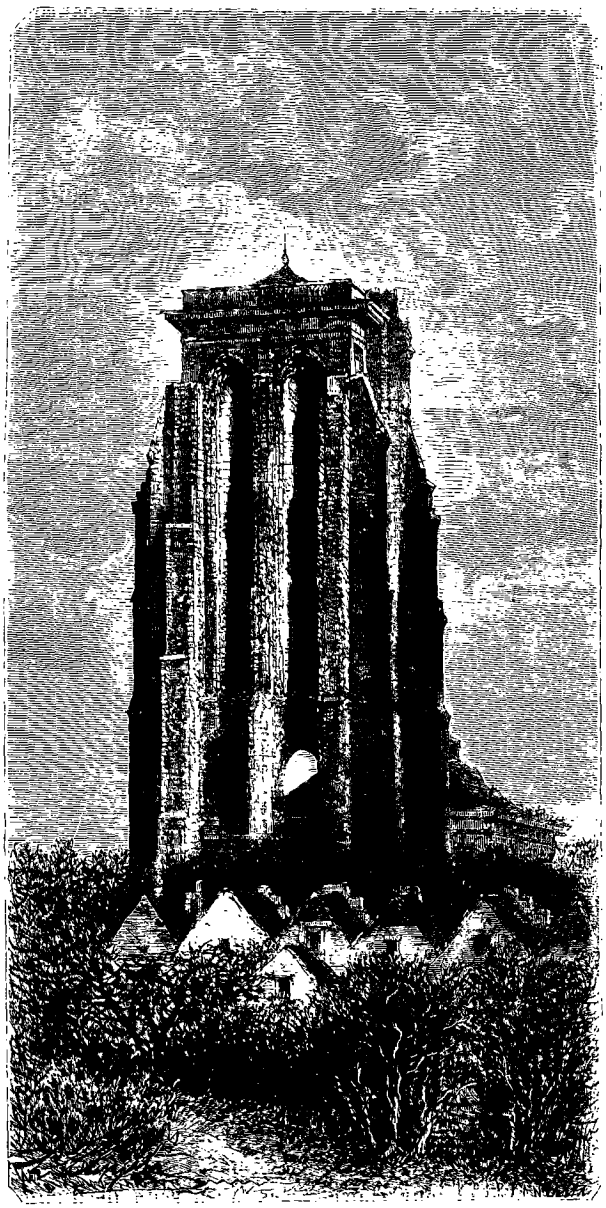
En quittant Brouwershaven, où l'on élèvera sans doute quelque jour une statue à Cats, nous avons résolu d'aller, avec un guide, aux îles des Oiseaux qu'on nous représentait comme très-curieuses à visiter.

Il fallait passer l'eau entre le Philipsland et le Duiveland. A défaut de bateau, nous aurions eu de l'eau jusqu'aux genoux comme les pionniers espagnols au quinzième siècle. Rappelons cet épisode.

Mendragar, commandant un corps d'armée, avait reçu l'ordre de conquérir le Schouwen. C'était impos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible pendant la haute marée, les navires croisant alors dans le bras du fleuve. Il résolut de faire opérer le passage à marée basse. Un premier essai fut tenté et ne réussit pas. Deux cents pionniers choisis parmi les plus résolus reçurent chacun un sachet de poudre, un mousquet, des vivres pour trois jours; puis le sachet de poudre au côté, le sac sur le dos, le mousquet à la main, ils essayèrent de passer l'eau. Dix seulement y réussirent, les autres furent obligés de retourner sur leurs pas. Mais Mendragar ne se tint pas pour battu. L'eau montait; il fit passer sur des bateaux ses pionniers, malgré la résistance des Zélandais. Quand la mer fut basse de nouveau, la nuit, en septembre, le jour de saint Michel et qu'il vit le ciel plein de rayons ardents, il dit à ses soldats que c'était l'ange armé de Dieu, l'ange armé du glaive exterminateur qui — tout le corps d'armée leur montrait le chemin; passa et le Schouwen fut envahi.



La grosse tour, à Zierikzee. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Quant à nous, nous fîmes la traversée bourgeoisement en bateau, et nous ne fûmes pas longtemps sans aborder.

Le pays nous parut plus plat que les autres pays de Zélande, parfois plus stérile, moins bien défendu par ses digues.

De temps en temps apparaissaient quelque village, un beau verger, une riche ferme; mais nous marchions sur du sable et non sur des *steentjes*. La route nous semblait parfois longue.

Enfin Dillens s'arrête pour dessiner un verger. Il s'assoit au bord d'un ruisseau plein d'eau de mer. Je reste debout à lire ou à prendre des notes. Notre guide, singulier homme au cerveau creux, au ventre toujours affamé, ne tarde pas à s'ennuyer, et ne sachant que faire, se livre à mille contorsions ridicules.

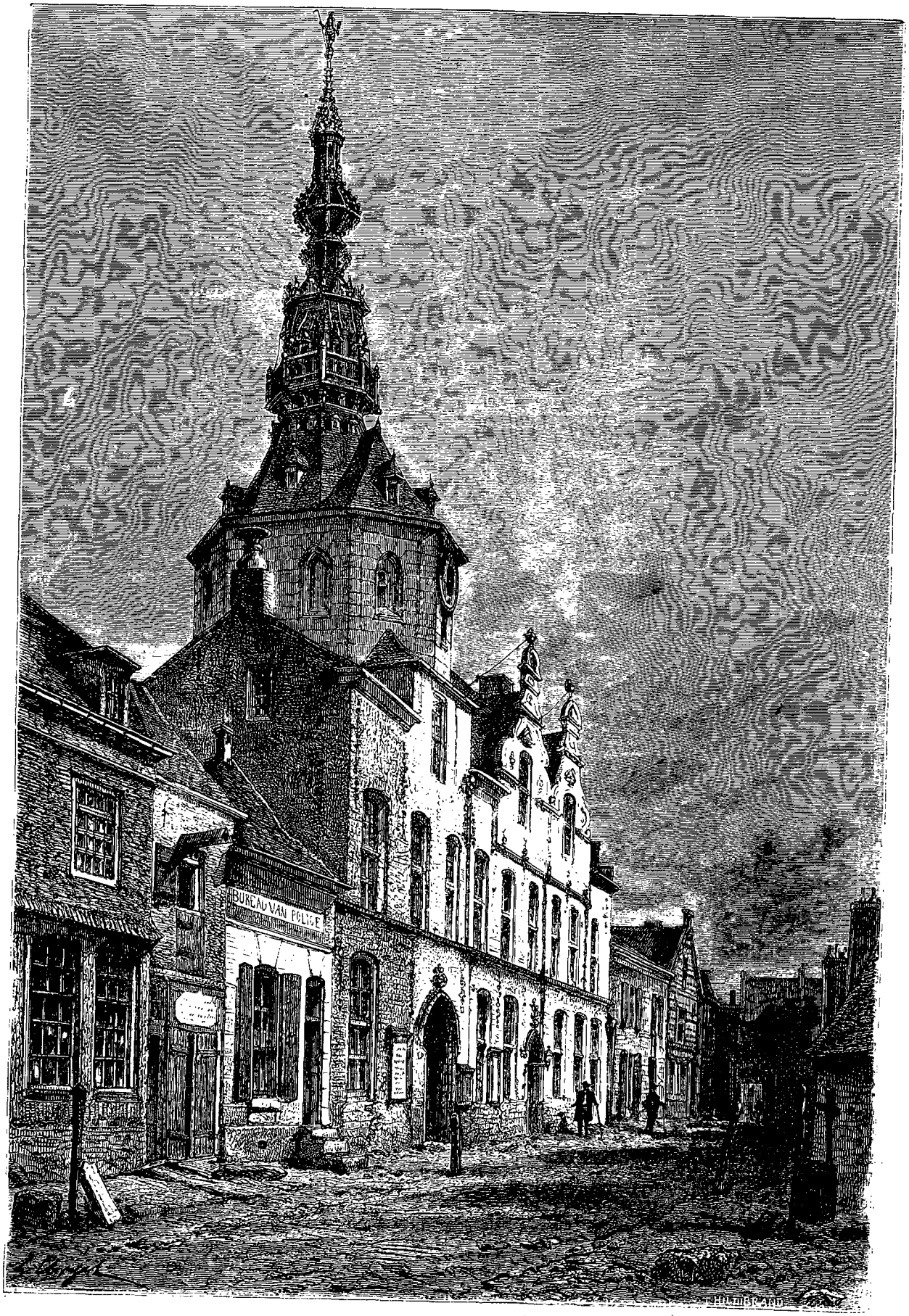
Il se décide d'abord à se coucher dans la poussière au milieu du chemin, puis il vient regarder par-dessus l'épaule de Dillens, et ne comprenant rien à ce qu'il fait, il déboucle la ceinture de la boîte à couleur suspendue au côté de mon ami, la reboucle, se rassied, lève le nez en l'air, et voyant des chevaux dans une prairie, les interpelle en criant : « Madame Kees. » Il se relève et s'appuie majestueusement sur son bâton. Comme on ne peut pas rester dans cette pose bien longtemps, il se couche de nouveau à plat ventre sur le chemin dont il frappe la poussière en mesure et en chantant : « Ta terala terala tata. » Il se remet sur son séant, se croise les bras, essaye de dormir, ferme les yeux, aspire et respire comme un soufflet de forge. Il se réveille et roule entre ses doigts, en l'admirant, la floche de cuir de ma canne. Maintenant une pensée le tracasse sans doute, car voici qu'il se frotte le menton du pommeau de la canne. A quoi pense-t-il? Il pense qu'il est fatigué, qu'il fait chaud, que ce n'est pas amusant d'être avec des gens qui dessinent et qui écrivent, que le cabaret est loin encore, et qu'il a soif. Le voilà maintenant sur les deux genoux, il regarde un cheval qui paît : « Que fais-tu là, lui dit-il, heureux vaurien! »

Mais bientôt il secoue sa paresse : c'est que son appétit parle : il songe aux oiseaux et à leurs œufs.

On appelle *îles des Oiseaux* de nombreux tertres, *vliel-bergen*, qui ressemblent à des collines naturelles, souvent entourées de flaques d'eau.

Au-dessus, à côté de nous, sur le gazon, dans le ciel, on pourrait compter les vanneaux par milliers. Le gazon, les tertres, les chemins en sont blancs. Mais ce n'est pas en l'air que notre guide regarde, — c'est en bas, dans les ornières où les oiseaux ont déposé leurs œufs, des œufs exquis. Il les ramasse et les met dans la poche de sa veste, pour les garder, dit-il; mais de minute en minute, un œuf, par hasard, est cassé, et il est bien obligé de se résigner à l'avaler. Combien nous en garda-t-il? Pas un.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel de ville de Zierikzee. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle de M. van den Berghe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au-dessus de nos têtes tourbillonnaient les mères inquiètes de voir qu'on leur enlevait leurs œufs, leur amour, leur espérance d'avenir. Elles descendaient parfois jusqu'à une portée de canne au-dessus de nous. Nous n'avions garde de les frapper : notre guide avait moins de pitié; elles jetaient des cris désespérés. Pauvres oiseaux à gros ventre, si vous n'aviez pas été si gras, si lourds et si timides, vous nous eussiez peut-être forcés à la retraite tous les trois, et notre guide n'aurait pas mangé vos enfants dans leur coquille.

Retour. — La Flandre zélandaise. — Paysage. — Races. Coutumes. — Duels au couteau.

Revenus à Middelburg, nous partons pour Flessingue, où nous prenons le bateau à vapeur pour Breskens.

Nous sommes dans l'un des plus riches pays du monde. C'est l'ancienne Flandre. Point ou peu de costume. Les femmes portent le grand manteau noir des Flamandes de la Flandre occidentale et un bonnet de linge tuyauté encadrant le visage comme si c'était un bouquet; mais il n'y a pas toujours beaucoup de fleurs dans le cadre.

A Axel, le costume est le même qu'en Walcheren, à part les souliers des femmes, qui sont en drap noir, ornés d'une houppe, également noire, placée sur le cou-de-pied, et d'une grande boucle d'argent qui fait au soleil et aux lumières l'effet du diamant.

Nous sommes dans le pays des superstitions étranges, bien plus nombreuses ici qu'en Walcheren et dans le pays de Goes.

Voici l'une des plus cruelles qui s'y soient perpétuées. Dans le moyen âge, on croyait que le chant du coq ou du poulet avait le pouvoir de faire fuir le diable. De là on a conclu à la nécessité de sacrifier de la manière la plus barbare cette pauvre volaille, quand il suffisait de la faire crier pour éloigner Satan. Le poulet que les paysannes immolent au démon, est mis vivant dans un chaudron sans eau placé au-dessus d'un feu vif. Le pauvre oiseau a beau pousser des cris affreux, la paysanne n'y fait pas attention; il faut que le coq ou le poulet soit réduit en cendres.

Les paysans tracent encore ici des signes cabalistiques à la craie sur les bouches de cave (*kelder-monden*) pour faire fuir les mauvais esprits.

Le paysan croit à toutes les sottises suivantes :

Une balle ou un bouton de *borstrok* en argent tue un sorcier.

Un anneau d'argent au doigt d'un jouteur enlève à coup sûr la bague dans un tournoi.

Les chats noirs peuvent être des sorciers.

Quand on se blesse en fauchant, il ne faut point mettre le linge sur la plaie, mais sur l'instrument qui a blessé le faucheur. Deux vieilles femmes, à Domburg, étaient jadis renommées pour leur habileté dans cette délicate opération. Elles faisaient d'abord prendre au blessé une poudre nommée la poudre de *Sinte-Patie*, la poudre de la Sainte-Passion.

Ces femmes, qu'on avait surnommées les *Sintes-Patien,* guérissaient aussi, toujours d'après la foi des paysans, les maux de tête avec cette poudre; mais elles devaient d'abord mettre un peu de leur salive sur un linge plié par elles. L'effet était différent selon que ce linge était ou non exposé au froid ou à l'humidité. La poudre de *Sinte-Patie*, prise à l'intérieur, fait perdre, dit-on, à un homme la mémoire à un tel point, qu'il ne retrouve jamais son chemin. On nous assura que la *Sinte-Patie* est un mélange de semence de fougère, d'un oxyde de fer et d'acide nitrique exposé aux rayons de la lune.

On croit encore en Zélande aux coups frappés par les esprits sur les tables ou sur les volets pour annoncer une mort dans une maison.

Au dire d'un grand nombre de paysans, la main d'un fœtus enterré sous la baratte, ou un morceau de



La Porte-Noble, à Zierikzee. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

drap rouge, ou une ramille du bois d'un arbre frappé par la foudre, préviennent l'ensorcellement de la crème.

L'os du tuyau auditif d'un porc guérit les maux de dents.

Une vis de cercueil ou un fragment de pierre tombale préserve des rhumatismes.

Les larmes des chiens, le cri du hibou, le craquement du bois des meubles sont autant de présages de malheur.

Il semble cependant que toutes ces crédulités tendent à disparaître : si vous parlez aux paysans de leurs peurs superstitieuses, ils se moqueront de vous; mais en réalité ils ne s'en délivreront que lorsqu'ils seront plus éclairés.

La Flandre zélandaise est merveilleuse à voir après les mauvais jours : on voit partout de vastes plaines, couvertes, suivant les saisons, de colza aux tiges énormes, de luxuriantes légumineuses de toutes sortes, d'herbe drue, serrée et grasse dans les vastes prairies où paissent les bœufs et les moutons. Le lin y est abondant; cette plante gracieuse, qui couvre des espaces grands comme de grands lacs, roule des vagues vertes et molles au souffle même de la brise.

Il ne reste rien ou peu s'en faut des antiques forêts ménapiennes. La hache et la charrue ont passé partout.

On ne voit de grands arbres qu'au bord des grandes routes; mais ils sont énormes, notamment sur celle qui mène de Schoondijke à Ootsburg.



Fille de paysans riches, dans l'île de Tholen. — Dessin de Adolf Dillens.

Schoondijke est encore bien un village zélandais, comme tous ceux à peu près qui bordent le fleuve; mais à mesure qu'on avance à l'ouest vers la Flandre belge, le pittoresque change de caractère. On commence à voir des maisons blanches aux toits de chaume. Quelques-unes sont couvertes d'ardoises, peu de tuiles rouges.

Les bijoux rappellent les bijoux normands. Aux boucles d'oreilles pendent de grandes breloques en or bruni et mat figurant le profil d'une poire.

A Schoondijke déjà le costume s'en va; les hommes portent la veste, la casquette en drap ou en futaine, le gilet noir à deux rangées de boutons. A part le bonnet tuyauté des femmes qui leur encadre le visage comme un cornet, rien de caractéristique.

Il n'en est pas de même du côté de l'est, à Axel, à Hulst et dans la plaine et les polders environnants.

Des types variés ont frappé notre attention, surtout chez les hommes.

Les uns étaient petits, noirs, secs, bilieux, très irritables, très-indépendants, très-gais à leurs heures. C'est ce qu'on appelle *Bosch-Kerels*, « habitants des bois. » Les bois ont disparu, le nom est resté à la race qui les habitait.

Les Bosch-Kerels sont des gagne-petit, exerçant toutes sortes d'industries, faisant des balais, des fagots, des cages, des niches à chiens, des souricières ou piéges, vivant mal et de peu. Hardis braconniers, ils ne mangent pas le gibier qu'ils prennent; — maraudeurs infatigables, ils assaisonnent avec le beurre du prochain les légumes qu'ils lui volent. Les Bosch-Kerels sont cependant très-supérieurs aux autres paysans dans les travaux qui exigent de l'intelligence, de la délicatesse et de la perfection.

Le type de l'habitant des plaines est différent. Il est grand, large d'épaules, épais, lourd, et doué d'une force herculéenne A le voir marcher avec ses bras ballants, ses grandes mains et ses jambes pliant un peu sur leurs bases énormes, on dirait d'un ours gigantesque cheminant debout au lieu d'aller à quatre pattes. Méfiant à l'excès, superstitieux au possible, il redoute tout ce qu'il ne peut comprendre. Rancunier, vindicatif, il attendra longtemps le moment de frapper son ennemi. Au jeu, quand il a bu, il devient féroce.

Le paysan des polders ne diffère pas beaucoup du paysan des plaines. Il paraît plus lent, plus mélancolique ou plus apathique.

Les hommes des bois sont peut-être des Morins, ou des Suèves ou des Ligures; ceux des plaines et des polders semblent descendre des Cattes et des Ménapiens. Le mélange des trois races a donné naissance à des types étranges. Il n'est pas rare de rencontrer dans la Flandre belge et zélandaise, et dans tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays bas-saxons, des yeux bleus avec des cheveux noirs ou bruns, des yeux bruns avec des cheveux blonds. Plus le mélange est parfait, plus l'on voit dominer les nuances variées du châtain. Quelques peuplades pourtant, dans les Flandres belges, sont ou toutes rousses ou toutes blondes.

Le couteau est, comme en Walcheren, l'arme des paysans. Les Germains le portaient jadis enfermé dans le fourreau de leurs glaives. Dans le pays des Quatre-Métiers, à Axel et aux environs, le paysan le porte suspendu à sa ceinture, dans une gaîne de cuir, et ne s'en sépare jamais.

M. le chevalier Jules d'Huytens, sagace observateur des mœurs des paysans qui habitent ses propriétés, nous donna sur un duel au couteau de curieux détails dont voici un rapide sommaire.

Avant 1863, des villages entiers se donnaient rendez-vous pour se battre au couteau. Il y avait des haines de village à village, et elles ne pouvaient s'assouvir que dans ces sortes de batailles.

D'après M. d'Huytens, le couteau, comme le marteau et l'épée, semblent avoir été un signe d'investiture militaire autant qu'un symbole ecclésiastique. On gardait, dit-on, à Notre-Dame de Paris, dans le *Trésor des châsses*, un couteau pointu, sur le manche duquel était un acte d'investiture.

La manière de provoquer son adversaire, de l'avertir de se mettre en garde, diffère de race à race. Chez les Ménapiens qui habitaient le canton de Gand, le provocateur enfonçait le couteau dans la table comme à Axel; dans le canton d'Audenaerde, il le lançait au plafond, qui est toujours bas, mais directement au-dessus de sa tête, afin de l'avoir toujours à portée de la main. En Brabant, il plantait son couteau dans la table. Aussi longtemps que la lame vibrait, l'homme provoqué avait le droit de produire ses moyens de défense. S'il ne répondait pas; le provocateur tirait son couteau de la table et marchait sur lui le bras levé pour frapper.

On se battait et on se bat encore dans la Flandre zélandaise, et suivant la gravité du cas, à lame entière, à mi-lame ou au tiers de lame.

A la demande du provoqué, on entoure de ficelle la lame, jusqu'à ce qu'on ait donné à la pointe la longueur voulue.

Parfois les combattants étaient ou sont encore liés l'un à l'autre au moyen d'une ceinture. Il ne s'agit alors ni de rompre ni de fuir. Le duel commence et l'homme frappé à mort ou autrement entraîne l'autre dans sa chute.

Comme l'habitant des îles, le Flamand de la Flandre zélandaise a dans la mémoire les vagues traditions fidèlement conservées des continuels combats de ses ancêtres. De campement à campement, de bourg à bourg, de ville à ville, toujours la guerre : la guerre pour la maison, le groupe, le foyer. Cette tradition n'est que trop germaine.

D'autre part, le Flamand, s'il n'étend pas loin le cercle de ses amitiés, saura mourir, s'il le faut, pour son ami. C'est souvent le *Bloed-vriend*, l'ami de sang. Nos ancêtres buvaient réciproquement de leur sang pour cimenter l'amitié.

Le fond du caractère du Flamand zélandais est la méfiance. Par tradition, il craint l'étranger, qui l'a fait beaucoup souffrir. Il redoute les corporations, les associations politiques. « Méfie-toi, dit un de ses dictons, de tout ce qui porte l'uniforme : médecin, soldat ou prêtre. »

Naïf, superstitieux, crédule, poëte, artiste et rêveur sans le savoir, il serait plein de bonté s'il était plus instruit. Comme l'Anglais, il dit sincèrement ce qu'il pense, surtout quand il lui paraît courageux de le dire. Détestant la flatterie à l'égal du mensonge, il atténuera plutôt l'éloge que le blâme. S'il vous écoute parler, soyez certain qu'il cherche toujours l'idée ou le sentiment cachés sous la parole et ne s'inquiète point de la forme; celle-ci le dérange et l'irrite sourdement si elle est trop vide.

Dans la classe inférieure on rencontre des types d'une excessive brutalité. L'étranger c'est l'ennemi. Nous l'avons vu à Zaamslagh, où nous avons dû nous montrer menaçants pour faire plier devant nous un aubergiste insolent et mal élevé.

Là (nous l'avons appris sur les lieux mêmes) les batailles au couteau sont terribles. Des hommes y ont été mis en pièces. Nous avons vu dans un cabaret un couteau accroché par le manche au plafond bas d'une salle où se réunissaient les buveurs. Quiconque y touchait provoquait un adversaire qu'il montrait du doigt.

Il nous arriva de demander à un jeune homme si, lors de la Kermesse, il y a à Zaamslagh, comme partout en Zélande, des courses à la bague et des jeux de toutes sortes :

« Non, messieurs, nous répondit-il, on ne joue ici qu'avec des couteaux. »

Quoi qu'il en soit, quand on a vu de près, dans l'intimité, la Flandre et la Zélande, on les quitte toujours avec regret et avec le désir d'y revenir encore et de les connaître mieux. Un pays est, autant et plus peut-être qu'un homme, mystérieux et difficile à pénétrer.

Il faut pourtant, un jour ou l'autre, se séparer, hélas! et quitter ce qu'on aime. Nous nous mîmes en route pour la Flandre belge.

Sur la frontière.

Arrivés à la frontière, nous entrâmes dans un petit cabaret. Il est bon d'entrer un peu partout, si l'on veut tout voir. C'était un pauvre intérieur. Là, plus de faïence, d'assiettes ou de plats, ou de porcelaine du Japon, mis debout sur la tablette de la cheminée, au-dessus du manteau; non, rien qu'une vieille carabine accrochée au mur faisant face à l'âtre où brûlait un feu de tourbe. Un homme âgé déjà, achevant de dîner et allumant une pipe, s'appuyait d'un coude sur la table. Une jeune femme toute douce et sévère à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cordonnier, dans un village zélandais. — Dessin de Adolf Dillens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois, balançait, non loin du foyer, avec un tic-tac monotone et endormant, le berceau d'un enfant au visage triste; cela est fréquent chez beaucoup d'enfants : on dirait qu'ils entrevoient l'avenir et sont fâchés d'être venus au monde.

L'intérieur donc était loin d'être riche. L'homme et la femme nous reçurent dignement, sans compliments, sans bassesses, avec le respect que leur inspiraient quelques pièces de cinq francs qui vinrent à sonner dans la poche de l'un de nous.

La jeune mère murmurait tont bas une chanson douce, sur un rhythme lent, très-empreint de la mélancolie particulière aux poésies de sentiment de la race saxonne. L'enfant se plaignait un peu et tâchait, pressant ses lèvres, de faire rentrer dans son petit estomac l'excès de lait qu'il avait pris.

Sur la table était une salade aux pommes de terre, sans huile, avec beaucoup de vinaigre.

La femme chantait :

Le soir, quand je me vais coucher,
Seize anges me suivent :
Deux à mon côté droit,
Deux à mon côté gauche,
Deux à mon chevet,
Deux à mes pieds.
Deux qui me couvrent,
Deux qui me veillent,
Deux qui m'enseignent
Le chemin du Seigneur.
Deux qui me disent
Par où l'on va au céleste p tit Paradis.

L'homme, tout en fumant sa pipe, se servit un verre de genièvre.

Honteux, je le crains, de voir sa femme chanter une ballade aussi naïve et voulant passer pour un esprit fort, il chanta à son tour, entre ses dents, ce sot refrain d'une chanson de carnaval :

Jean est ivre,
Jean est ivre,
Il a reçu un coup de balai (brûlé).
Jean est malade,
Jean est malade,
Il ne sait pas descendre du grenier.

Ces deux chansons d'un contraste si heurté nous rendirent pensifs. Pauvre femme! elle invoquait dans ses rêves d'amour maternel seize anges du ciel pour garder de tous côtés son enfant; cet homme chantait des paroles ridicules par esprit de contradiction et, après tout, peut-être sans beaucoup de malice, pour n'avoir pas l'air attendri et parce qu'il se croyait trop viril pour daigner le paraître.

Adieu, Zélande! Et cependant un mot encore. Dans ce voyage d'été, nous n'avons fait que parcourir rapidement tes îles : nous n'avons décrit tes campagnes et tes villes que dans une seule saison; nous n'avons presque rien dit de tes hivers; ce n'est pas que nous ne sachions tout ce qu'ils ont d'intéressant et de pittoresque, et nous ne pouvons pas oublier, par exemple, ce chant que nous avons recueilli chez un compatriote de Cats.



Porteuse de lait. — Dessin de Adolf Dillens.

L'HIVER EN ZÉLANDE.

« Le ciel est bleu, le givre scintille brillant comme le diamant aux pointes des herbes brûlées par le froid. L'eau perfide est devenue un plancher de cristal. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Prince Hiver, endormeur de nature, bienfaisant et cruel, nous ne te craignons point. Bise du Nord qui tue les faibles et les pauvres, nous nous rions de toi. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Les poissons ont chaud sous le plancher blanc de neige. Nous avons chaud courant dessus. Regarde, prince Hiver, regarde filer comme le vent, couple par couple, les paysans au teint brun et leurs compagnes aux joues rouges, aux bras bleus. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Voici les gracieux traîneaux des riches : ils vont comme le vent, agitant les plumes de coq des coiffures des belles dames. Un cheval fringant les conduit; un élégant cavalier se tenant derrière n'a qu'à pousser du pied sur un ressort, pour aller à droite, à gauche, où il veut[1]. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Il y a du *champpoepel*[2] dans leur traîneau. Les bouchons sautent, les verres s'emplissent, les verres s'épanouissent comme des roses sur les jolies bouches. Prince Hiver, la gaieté triomphe de toi. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Voici les *ysbokken* (bacs à glace), les bacs où se tien-

1. Voy. p. 175.
2. Traduisez par champagne, et prononcez : *champpoupel.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nent les paysans. Pas de cheval à ceux-là, un homme les pousse. Là, point de champpoepel, mais pour les deux paysannes et les deux paysans qui sont devant, vingt bouteilles de sirop de punch qu'on videra sans souci de toi, ô prince Hiver, et de ta maigre femme la Bise. Glissez, grincez, traîneaux, sur la glace qui crie.

« Tiens ! regarde s'ils te craignent ces marchands de poissons, ces vendeurs d'oranges, ces maraîchers transportant à Middelburg, à Flessingue, à Veere, à Axel, à Hulst, sur leurs bacs, les chapeaux d'oignons, les poireaux, les choux rouges aux feuilles moirées comme la robe de ta femme ne le sera jamais. Glissez, grincez, traîneaux, sur la glace qui crie.

« Ils vont vite, vite comme l'appétit vers la viande, comme l'intérêt vers le gain. Ils ne font point d'*overbeenjes*[1] sur la glace. Ils n'y tracent point leurs noms ni celui de leurs amies, ils vont vers l'argent, récompense de leurs travaux. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Tous sont roses, ou rouges, ou bleus, ou verts, mais tous souriants, même les vieux que l'âge a peints en jaune. Le froid les colore. Prince Hiver, toi qui crois triompher de nous, sache qu'un Zélandais est brave et ne gèle jamais. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Regarde, ô prince Hiver, la course à la bague, sur la glace; les jeunes gens courent pour leur plaisir sans espoir de prix : on n'en donne pas. Les chevaux ont chaud. Leurs cavaliers les montent à poil, comme les vieux Ger-



La foire à Axel (Flandre hollandaise). — Dessin de Adolf Dillens.

mains; s'ils tombent, ils se relèvent et courent encore la bague. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Pour te narguer, ô prince Hiver, endormeur de nature, il y a là des baraques où l'on fait du feu sur la glace; Qu'en dis-tu ? des baraques où l'on cuit, sous ton nez bleu, du chocolat au lait auquel, grelottant, tu ne toucheras point, où l'on vend du pain, des saucisses que tu ne mangeras point, et des liqueurs dont tu ne goûteras point. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Tiens, regarde sur le canal, non loin d'Axel, ces deux patineurs, un jeune homme et une jeune fille, ils filent comme le vent : c'est la charmante Dixhoorn, celle qui sera maîtresse de la Ferme aux Poules-Blanches. Est-elle assez belle, assez fraîche, assez rose? Elle rit montrant ses dents blanches, et ses patins glissent sur le plancher de cristal, comme l'huile de la flatterie sur le visage d'un sot. Elle est plus belle que ta femme, ô prince Hiver. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Tout passe sur le nouveau chemin construit par toi. Tout passe et glisse, rêve, haine, amitié, déboires, inquié-

1. Cercles. Les Néerlandais sont très-habiles à tracer des figures sur la glace avec la tranche de leurs patins. Il ne faut pas croire cependant à tout ce qu'on raconte de cette habileté : il y a des courbes impossibles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tudes, tous les péchés, toutes les vertus, toutes les fautes, toutes les douleurs. Ils vont vite vers la Mort, les hommes et les femmes. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Ah! jadis dans la grande guerre, la guerre sainte, ô Flandre et Néerlande, sœurs bien-aimées, il y avait ainsi des patineurs sur les canaux, et ceux de Gand, et ceux de Harlem, et ceux de Leyden, luttant contre les bourreaux d'Espagne, et ils filaient à patins sur la glace. Elle fut rouge alors, et tu dus sourire, ô prince Hiver, époux de l'aigre Bise, frère de la Mort.

« Oui, elle fut rouge alors, mais nous chassâmes l'étran-



Patineurs à Goes. — Dessin de Adolf Dillens.

ger de la terre des pères, et, mettant à notre chapeau le blanc croissant d'argent pur comme la neige, signe de guerre et de franchise dans notre foi, nous fûmes libres. Glissez, grincez, patins, sur la glace qui crie.

« Et c'est pourquoi, librement, ils glissent et grincent, les patins, sur la glace de Flandre et de Néerlande, et c'est pourquoi nous allons, glissons, courons, rions, chantons, buvons, ô prince Hiver, sur la glace libre de Néerlande. »

Charles DE COSTER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Greniers et chiens des Niams-Niams. — Dessin de A. Mesnel, d'après des croquis communiqués par l'auteur.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'homme à queue. — Les Niams-Niams. — Territoire. — Aspect des habitants. — Forme de la tête. — Chevelure. — Traits du visage. — Couleur de la peau. — Tatouage. — Dents en pointe. — Costume. — Pelleteries. — Coiffure. — Ornements. — Armes. — Grande tenue. — Air martial. — Culture. — Bière d'éleusine. — Tabac. — Chiens. — Pas de bétail. — Purée de maïs. — Passion pour la viande. — Cannibalisme. — Morts servant de pâture. — Exceptions. — Points de ressemblance avec les Fans.

Longtemps avant que les expéditions de Méhémet-Ali eussent fait leur trouée dans le pays inconnu, alors que la partie du Soudan située au delà des frontières de l'Islam n'apparaissait à l'horizon géographique qu'à l'état de nébuleuse infiniment lointaine, la tradition avait appris aux Nubiens le nom d'un peuple de cette région voilée, nom qui résumait pour eux tout ce que l'idée de sauvagerie peut faire concevoir de plus épouvantable à des gens doués d'un esprit inventif.

Les sauvages que désignait ce nom terrible, les Niams-Niams, n'étaient pas seulement voisins de l'animalité par leur genre de vie, ils conservaient, disait-on, la marque de leur descendance; et la question de l'origine simienne de l'homme était alors discutée au

1. Suite. — Voy. t. XXVII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bord du Nil avec non moins de chaleur qu'elle ne l'est actuellement en Europe.

Il est probable qu'en Nubie, l'imagination orientale aidant, l'homme à queue serait bientôt devenu mythologique; et chez nous on l'eût immédiatement classé parmi les gnomes, les djinns et autres créations fabuleuses, si des voyageurs sérieux, revenus des pays du haut Nil, n'avaient pas affirmé la réalité du fait : « ils l'avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu. » On sait maintenant d'où provenait l'illusion [1].

Toutefois, pour être sans queue, les Niams-Niams n'en restaient pas moins les héros d'une foule de récits de chasse et de guerre que rapportaient les aventuriers de la traite de l'ivoire, récits d'un intérêt palpitant. Ils habitaient d'ailleurs un pays inconnu, et par cela même éveillaient en Europe une vive curiosité.

Lever un coin du voile qui enveloppait cette nation légendaire, parcourir le premier l'une des provinces qu'elle habite, fut le lot de Piaggia, intrépide Italien qui passa vingt mois chez les Niams-Niams de l'ouest. Je m'estime heureux d'avoir pu le suivre de près, et d'être en mesure, à mon tour, de contribuer à faire connaître ce peuple intéressant, dont j'ai étudié les tribus orientales.

A part les traits spéciaux qui les distinguent, caractères de race qui, plus ou moins accentués, marquent les différents groupes de la famille humaine, les Niams-Niams sont des hommes de la même nature que les autres; ils ont les mêmes passions, les mêmes joies, les mêmes douleurs que nous. J'ai échangé avec eux mainte et mainte plaisanterie, j'ai pris part à leurs jeux enfantins, qu'animait le bruit de leurs tambours ou le son de leurs mandolines, et j'ai trouvé chez eux la gaieté et la verve que l'on rencontre ailleurs.

Le nom sous lequel nous les connaissons, et qui doit se prononcer *Gnams-Gnams*, est emprunté à la langue dinka; il signifie *mangeurs*, ou plutôt *grands mangeurs*, et très-évidemment fait allusion au cannibalisme des gens qu'il désigne.

Pour les Nubiens, qui l'ont complétement adoptée, cette dénomination est tellement associée à l'idée d'anthropophagie, que parfois ils l'appliquent à d'autres peuplades n'ayant, avec la nation qui nous occupe, d'autre rapport que leur goût pour la chair humaine.

Quant aux Niams-Niams, ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Zandehs*, et chaque peuple voisin a pour les désigner un terme spécial. Les Bongos du nord les appellent *Moundos* et quelquefois *Manianias*. Pour les Dioûrs ce sont des *O'-Madiâkas;* pour les Mittous de l'est des *Makkarakâs;* pour les Golos des *Koûndas;* enfin les Momboutous les nomment *Baboûnghéras.*

La plus grande partie de leur territoire est située entre les quatrième et sixième degrés de latitude nord. Une ligne idéale tirée d'orient en occident, à égale distance des frontières nord et sud du pays, concorderait avec la ligne de faîte qui sépare le bassin du Nil de celui du lac Tchad. Mon voyage ne m'a fait parcourir que la portion orientale de la contrée; mais dans cette province que traversent les bandes de quelques marchands, et qui, autant que je peux le croire, est bornée à l'est par le cours supérieur du Tondj, il m'a été donné d'être en rapport avec trente-cinq chefs indépendants.

Je n'ai pas pu savoir d'une manière précise jusqu'où s'étend le pays du côté de l'ouest. Toutefois, d'après ce que les Nubiens en connaissent, il paraîtrait avoir une longueur de cinq à six degrés, et embrasserait alors une aire de quarante-huit mille milles carrés.

En prenant pour base le nombre d'hommes que les chefs dont j'ai traversé les districts peuvent mettre sous les armes, et en admettant la même proportion pour la zone occidentale, la partie connue aurait au moins deux millions d'habitants.

Il n'est pas de voyageur qui après avoir franchi la province du Ghazal, où des tribus d'une si grande diversité se mêlent confusément sur un terrain si uniforme, il n'est pas de voyageur, disons-nous, qui, après cela, arrivant chez les Niams-Niams, ne soit frappé de la différence que présentent ceux qui l'entourent. Les caractères qu'ils offrent sont tellement tranchés qu'on les reconnaît immédiatement au milieu des foules les plus nombreuses, et ces caractères sont de telle nature qu'ils font paraître d'un intérêt secondaire tous les indigènes que l'on a vus jusque-là.

Les Niams-Niams ont la tête ronde et large, et doivent être mis au nombre des sous-brachycéphales. Leurs cheveux abondants et crépus sont bien réellement ceux des nègres, mais la longueur en est extraordinaire : divisés par mèches tordues ou nattées, ils flottent sur les épaules et tombent parfois plus bas que la taille.

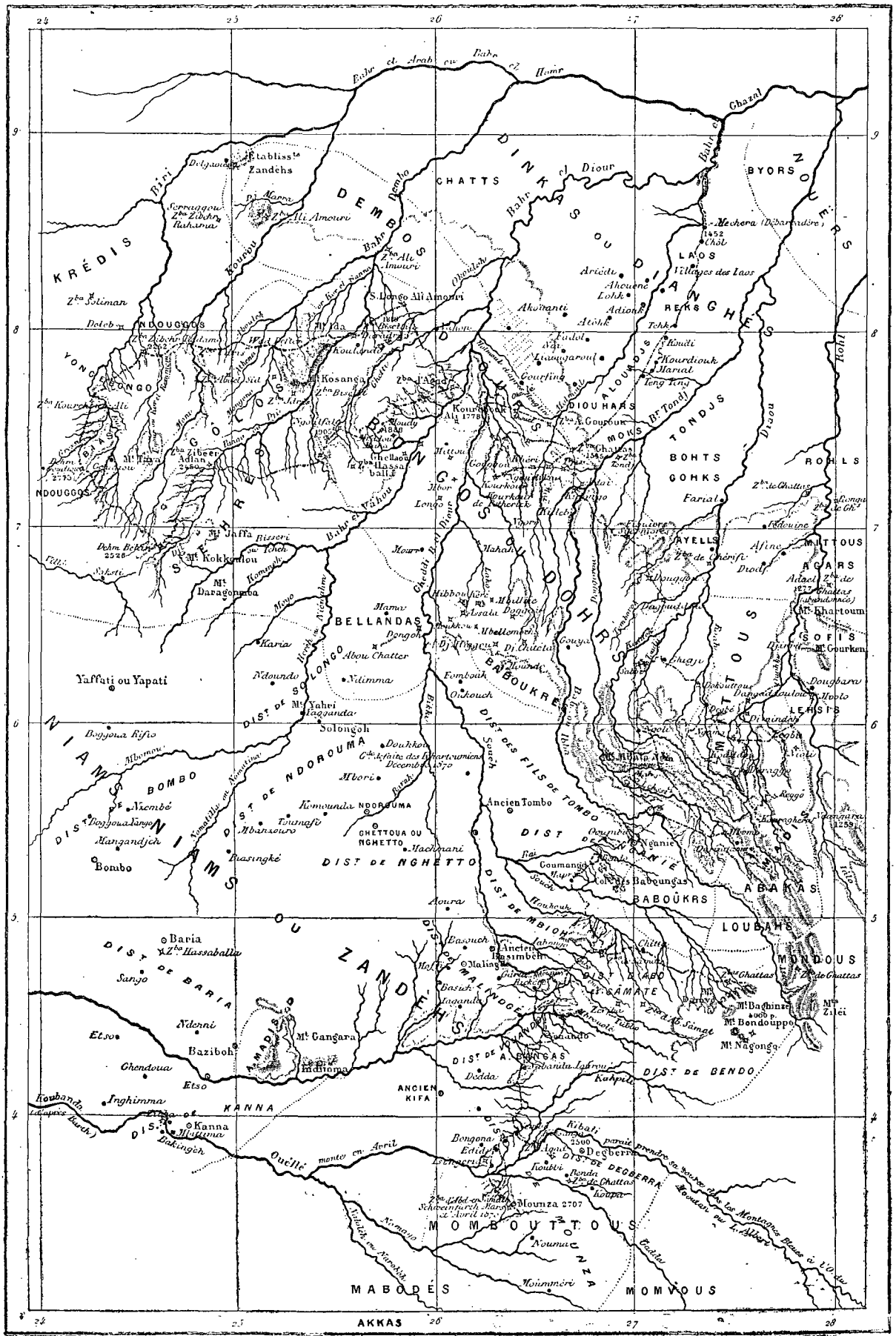
Les yeux, coupés en amande, légèrement relevés à l'angle extérieur, surmontés de sourcils épais et nettement dessinés, sont d'une grandeur remarquable. La distance qui les sépare témoigne de la largeur exceptionnelle du crâne, et mitige ce qu'ils auraient de féroce, en mêlant à leur vivacité pleine de feu une expression de franchise ingénue. Un nez droit et large, égal dans toute sa longueur; une bouche dont les commissures ne dépassent pas les coins des narines; de grosses lèvres, des joues pleines, un menton arrondi, complètent le visage, dont la coupe est ordinairement ronde.

En général le corps a une tendance à l'embonpoint, et annonce rarement une grande force musculaire. La taille n'excède pas la moyenne de celle des Européens; un mètre quatre-vingts centimètres est le chiffre le plus élevé de toutes les mesures que j'ai prises. Le buste est

1. Une bande de cuir, passant entre les jambes et allant s'épanouir au bas des reins en un large éventail, constitue le fameux appendice, qui, vu de loin, a produit l'effet d'une queue. Le mot de l'énigme fut donné par M. Lejean, qui, en 1860, envoya un dessin où le susdit ornement était représenté, et qui, plus tard, exhiba l'objet même devant la Société de géographie. Cette queue avait été détachée du corps d'un Niam-Niam pris sur un champ de bataille, et ne paraît être de mise que sur la frontière de l'est (voy. *Tour du Monde,* 1861, t. I, p. 167-168).

(*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


Bahr el Arab ou Bahr el Homr
Bahr el Ghazal
Bahr el Diour
DINKAS OU DIANGHES
CHATTS
BYORS
ZOUMS
DEMBOS
KRÉDIS
Bahr Denha
Bahr Bini
Bahr Kourgou
Bahr Ahmouri
Bahr Ahouri
Bahr Ahouri Yanga
Bahr Ahouri Kanga
Bahr Ahouri Kanga
Bahr Ahouri Yanga
Bahr Ahouri Kanga
Bahr Ahouri Kanga
Bahr Ahouri K

long, comparativement à la hauteur des jambes, ce qui donne aux mouvements un cachet particulier, mais sans les rendre moins agiles, ainsi qu'on peut le voir dans les danses guerrières auxquelles se livrent les Niams-Niams.

La couleur de la peau n'a rien de distinctif; elle est pareille à celle des Bongos, et rappelle la teinte du chocolat en tablette, dont elle a le doux éclat. On trouve parmi les femmes des peaux cuivrées de nuances diverses; mais le fond est toujours le même : un rouge ocreux, très-différent de la couleur bronzée des Nubiens, gens de race éthiopienne ou kouchite.

Comme trait caractéristique de leur nationalité, les Niams-Niams se font, par le tatouage, des carrés composés de points, et qui, au nombre de trois ou quatre, se placent indifféremment sur le front, sur les tempes ou sur les joues. Ils ont en outre, sur le ventre, une espèce de cartouche qui figure à peu près une croix de Saint-André; et comme parure ils se tracent, toujours au moyen du tatouage, des rubans, des lignes, des zigzags sur la poitrine et sur le haut des bras.

On ne voit chez eux de mutilation d'aucun genre, excepté à l'égard des incisives, qui, d'après un usage très-répandu au centre de l'Afrique, sont limées en pointe, afin de les rendre plus mordantes, et par suite plus efficaces dans le combat.

Un morceau d'écorce de figuier est parfois employé comme vêtement; mais c'est un habit de luxe. En général le costume est formé d'une peau de bête, qui, retenue par la ceinture, se drape autour des reins d'une façon pittoresque. Les dépouilles les plus belles et qui offrent des teintes variées sont choisies pour cet usage; les peaux de genette et de colobe quéréza, entre autres, sont tenues en grande estime. La longue queue noire de celui-ci décore souvent une draperie d'espèce différente.

Dans la saison pluvieuse, pour les sorties du matin, les hommes portent de grands tabliers attachés autour du cou et descendant jusqu'à mi-jambe. Ces tabliers, qui préservent parfaitement du froid contact de l'herbe humide, se compose de la dépouille des antilopes de grande taille. J'ai toujours été frappé du bel effet que produit, dans cet emploi, la robe de l'antilope scripta, dont les raies, d'une blancheur éblouissante, se détachent sur un fond basané. Les fils des chefs portent leur vêtement noué sur l'épaule, de telle sorte que l'une des jambes est entièrement nue, comme avec la draperie antique.

Se couvrir la tête d'une fourrure quelconque est un privilége réservé aux souverains et aux membres de leur famille. J'ai vu Ndouppo coiffé d'une robe de serval, dont les plis gracieux lui retombaient sur les épaules, et que retenaient de grandes épingles solidement enfoncées dans son opulente chevelure Ces épingles elles-mêmes étaient décorées de petites rondelles poilues, taillées dans la queue d'une sorte d'écureuil, le *spermorciure leucumbrînus*.

Très-souvent un bandeau de léopard représente le privilége royal. Les chefs et leurs parents ont seuls le droit de faire usage de cette peau magnifique. Non-seulement ils l'emploient dans leur costume, mais ils s'en servent pour doubler leurs boucliers.

D'une rareté comparative, la fourrure du léopard est la seule qui, dans cette région, atteigne un prix raisonnable; toutes les autres sont d'un bon marché dérisoire. Je m'étais fait, pour les dépenses courantes, une petite monnaie en brisant des anneaux de cuivre par menus fragments; ces piécettes m'ont procuré toutes les fourrures que j'ai voulues J'avais de la sorte une belle peau de loutre pour l'équivalent de trente centimes, des genettes à deux sous pièce, des colobes pour très-peu de chose de plus.



Coiffure remarquable, vue chez des Niams-Niams de l'ouest.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

La civette, le chat ganté, le caracal, la mangouste rayée étaient pour rien.

On m'offrait également des peaux d'antilope, celles du grimm, du madoqua, du scripta dont j'ai parlé plus haut, du waterbok à long poil, qui, malgré leur beauté, n'étaient pas chères. Il est étonnant que cette branche de commerce soit complétement délaissée par les Khartoumiens, qui ne semblent pas se douter des bénéfices qu'elle pourrait procurer.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, les Niams-Niams se donnent une peine infinie pour arranger leurs cheveux; nous parlons des hommes, car rien n'est plus simple que la coiffure habituelle des femmes. Il serait difficile de découvrir un genre de nattes, de boucles, de touffes, de coques, de rouleaux, de nœuds, de frisure qui n'ait pas été essayé par ces messieurs.

Leur chevelure, en général, est d'abord divisée transversalement; la portion antérieure est partagée dans l'autre sens, et de manière à laisser au milieu du front une mèche en forme de triangle. Une autre mèche,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerriers niams-niams. — Dessin de A Rixens, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prise sur les touffes latérales, est rejetée en arrière et attachée près de la nuque. A droite et à gauche de la tête, les cheveux sont mis en rouleaux et figurent des côtes de melon. Sur les tempes ils forment des coques ou des espèces de nœuds, d'où pendent des tortillons ou des nattes qui entourent le cou; enfin trois ou quatre torsades, plus longues que les autres, flottent sur la poitrine ou sur les épaules.

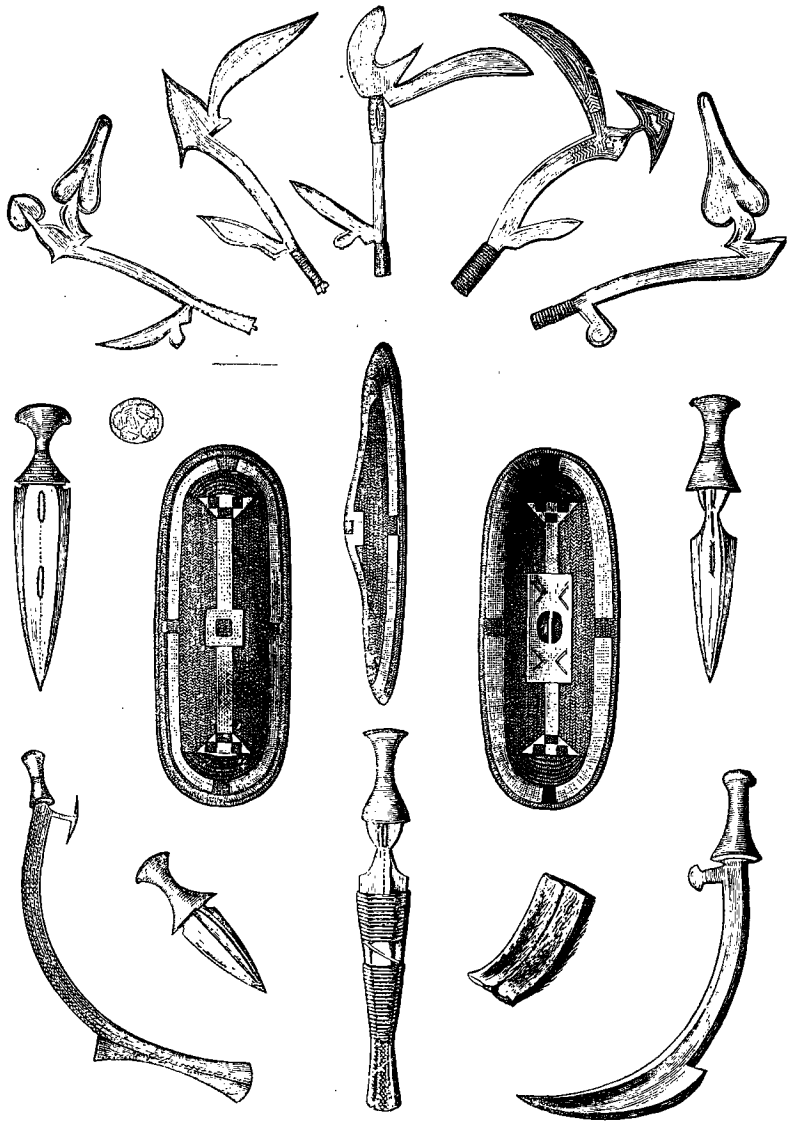
Les femmes divisent leurs cheveux d'une manière analogue, mais la façon dont elles les arrangent est moins compliquée, et n'offre pas les touffes et les longues tresses des élégants.

La coiffure la plus singulière que j'aie vue dans le pays, coiffure représentée page 212, appartenait à des hommes venus du Kifa, et me rappela d'une manière frappante celle que Livingstone a remarquée chez les Balondas, lors de son premier voyage. Elle se composait d'une roue, formant auréole, et dont les rayons étaient constitués par les cheveux mêmes de l'individu. Ceux-ci, divisés en un grand nombre de petites nattes, allaient s'attacher à un cerceau orné de cauris, et que des traverses en fil de fer retenaient au bord inférieur de la toque. On enlève cette carcasse au moment de se coucher, et la coiffure réclame chaque jour de nouveaux soins.

Le bonnet est à l'usage exclusif des hommes; c'est un cylindre en paille, un chapeau sans bords, à fond plat et toujours orné d'un bouquet de plumes. Il est retenu par de grandes épingles de fer, de cuivre ou d'ivoire, surmontées de croissants, de boules, d'amandes, de tridents, etc., qui en forment la tête.

Des incisives de chien, enfilées comme des perles et attachées sous les cheveux, de manière à prendre sur le front, ainsi qu'une petite frange, constituent l'un des ornements favoris. Les dents rouges de certains rongeurs servent également de parure, et ressemblent à des rangs de corail. Des morceaux d'ivoire, taillés de manière à imiter les canines du lion, sont portés en colliers qui s'irradient sur la poitrine, et dont la blancheur, contrastant avec le brun de la peau, est d'un effet saisissant.

Quant à la verroterie, elle est beaucoup moins estimée chez les Niams - Niams que dans les tribus voisines. Les grains de verre d'un bleu d'azur, appelés *mandyours* sur le marché de Khartoum, sont les seuls qui jouissent parmi eux de quelque faveur; mais on voit très-souvent les cauris orner les ceintures et les parures de tête.



Troumbaches, couteaux, sabres et boucliers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les Niams - Niams ont pour armes principales la lance et le *troumbache*. Ce dernier mot, que les Nubiens ont fait passer dans leur idiome, est employé au Sennaar pour désigner toutes les armes de jet dont se servent les nègres. Mais c'est à proprement dire le nom d'un projectile en bois, de forme plate, ayant les extrémités en pointe, une sorte de *boumérang* avec lequel on tue les oiseaux, les lièvres et autre menu gibier. Quand il est en métal, au lieu d'être en bois, on l'appelle *koulbéda*.

Comme celui-ci, le troumbache des Niams-Niams est en fer; il se compose presque toujours de plusieurs lames, à bords tranchants et à pointe très-aiguë.

Des projectiles de même nature, et d'une forme presque pareille, se rencontrent dans les environs du lac

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tchad, principalement chez les Marghis et les Mousgous.

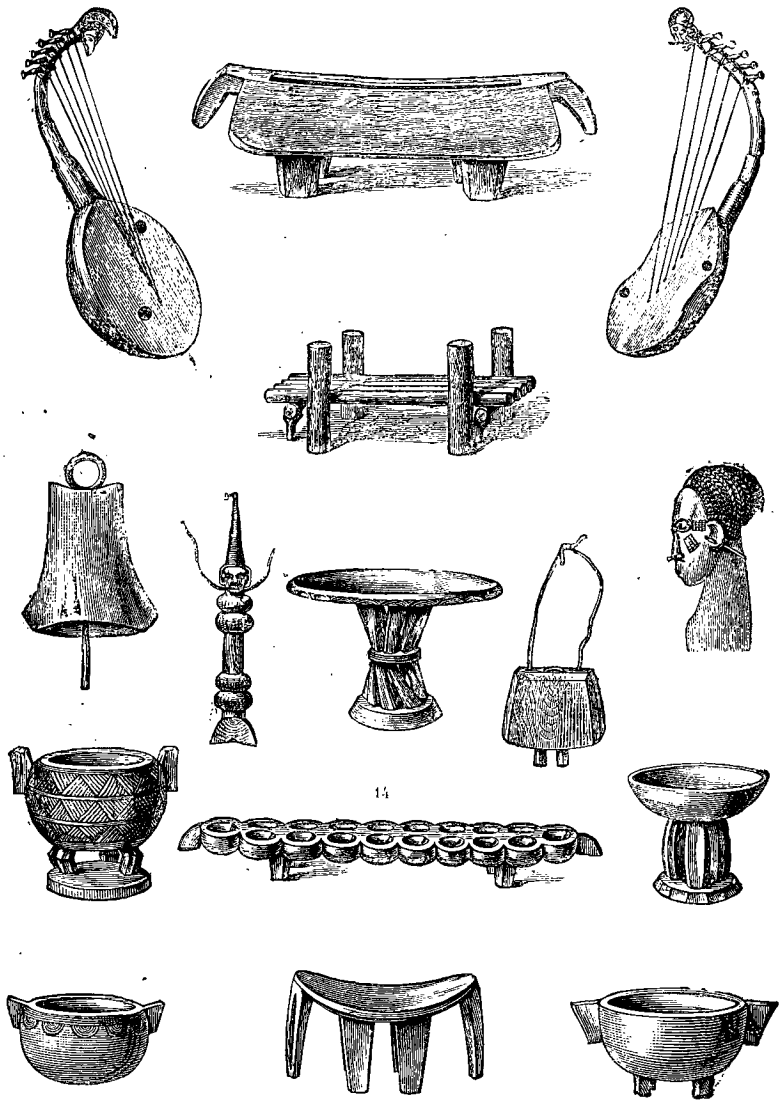
Chez les Niams-Niams, le troumbache accompagne toujours le bouclier, sous lequel il est attaché. Ce dernier est fait d'un tissu de rotang et couvre les deux tiers du corps; sa forme est elliptique; il est généralement orné d'une croix et d'autres dessins blancs et noirs. Aussi léger que solide, il n'entrave en rien les bonds prodigieux de celui qui le porte, et par lesquels un soldat habile évite les armes volantes, dont l'ennemi cherche à le frapper aux ambes.

L'arc et les flèches, qui donnent aux Bongos un certain avantage, sont rarement employés par les Niams - Niams ; mais ceux-ci ont des coutelas particuliers, presque des sabres à lame courbe, dont ils se fournissent chez les Mombouttous, plus avancés qu'eux dans l'art de forger le fer.

Quand on voit un de ces guerriers en grande tenue, ayant d'une main sa lance, de l'autre le bouclier et le troumbache; la dague à la ceinture ; les reins entourés d'une peau de bête, à laquelle pendent les queues de divers animaux ; la poitrine et le front ornés de dents éblouissantes, trophées de chasse ou de guerre; la chevelure flottant sur les épaules; les yeux largement fendus, le regard étincelant sous d'épais sourcils, parfaitement tracés; quand on le voit s'avancer d'un air de défi, la bouche entr'ouverte, montrant ses dents blanches taillées en pointe, on se figure aisément l'effet que produisirent les Niams-Niams sur l'esprit exalté des Nubiens.

J'ai vu les Bicharines, tous les Arabes des bords du Nil; j'ai admiré les Abyssiniens en tenue de bataille; j'ai été frappé d'étonnement par la souplesse et la beauté des cavaliers baggaras; mais nulle part je n'ai trouvé, en Afrique, de population dont chaque mouvement témoignât de l'aptitude à vaincre les difficultés de la chasse et de la guerre au même degré que les Niams-Niams.

Tous les autres me semblent loin d'avoir cette parfaite aisance, cette grâce dramatique, si je puis dire, qui caractérise leurs moindres gestes. Ils ont la démarche noble, un air de chevalerie qui ne les abandonne jamais. On pourrait les introduire, sans préparation aucune, sur un théâtre quelconque ; et pas un de leurs mouvements ne laisserait à désirer.



Instruments de musique, petits meubles et ustensiles. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Si la chasse est leur véritable profession, il n'en résulte pas que l'agriculture leur soit étrangère ; elle est seulement du domaine des femmes, et de leur domaine exclusif. Les hommes rapportent bien chez eux des fruits, des tubercules, des champignons qu'ils ramassent dans les bois ; mais ils ne contribuent jamais de leur travail à la nourriture de leurs familles qu'en les pourvoyant de gibier.

Disons bien vite que le peu d'étendue des terres arables, la quantité des bras, la fécondité du sol, presque partout excessive, rendent la culture extrêmement facile, et que le pays abonde en produits comestibles qu'il suffit de recueillir.

L'éleusine coracana, céréale que je n'avais trouvée jusqu'alors que dans des proportions restreintes, est l'objet principal de la culture des Niams-Niams. Chez eux le sorgho est inconnu dans la plupart des districts, et l'on ne rencontre le maïs que par petites quantités.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De même que chez les Abyssiniens, l'éleusine fournit ici les éléments d'une bière fort agréable. La mérissa de Nubie est faite avec la pâte fermentée du sorgho, pâte également employée par les Takrouris dans la fabrication de leur bilbil, à laquelle ils apportent beaucoup de soin et de patience; mais ni l'un ni l'autre de ces breuvages n'est supérieur à de la bouillie qu'on aurait fait aigrir. Le bouza d'Égypte lui-même, bien qu'il soit brassé avec du froment, ne me paraît guère meilleur; tandis que la boisson d'éleusine, telle que la fabriquent les Niams-Niams, peut à bon droit prétendre au nom de bière. C'est un breuvage limpide, d'un brun rougeâtre, fait avec le malt sans aucune adjonction, ayant une légère amertume qui n'a rien de déplaisant : amertume qu'il doit à l'écorce du grain, mise à une certaine dose et préparée d'une certaine manière; car, employée au naturel, cette écorce donnerait au liquide un très-mauvais goût.

La quantité de bière absorbée dans le pays est considérable; il est facile d'en juger par ce fait que chaque demeure a généralement trois greniers, et que l'un des trois est rempli d'éleusine à l'état de malt, ou réservée pour la brasserie.



Guerrier niam-niam. — Dessin de A. Rixens, d'après l'édition anglaise.

Le manioc, la patate, la colocase, l'igname sont cultivés sans peine et fournissent d'abondantes récoltes. Dans la province orientale, le bananier ne se rencontre qu'accidentellement. D'après ce que j'ai vu, il ne semble entrer pour une large part dans l'alimentation des indigènes qu'au-dessous du quatrième degré de latitude nord.

La canne à sucre et l'élaïs font défaut dans cette partie de la contrée; mais l'un et l'autre, m'a-t-on dit, se voient communément dans le Kifa.

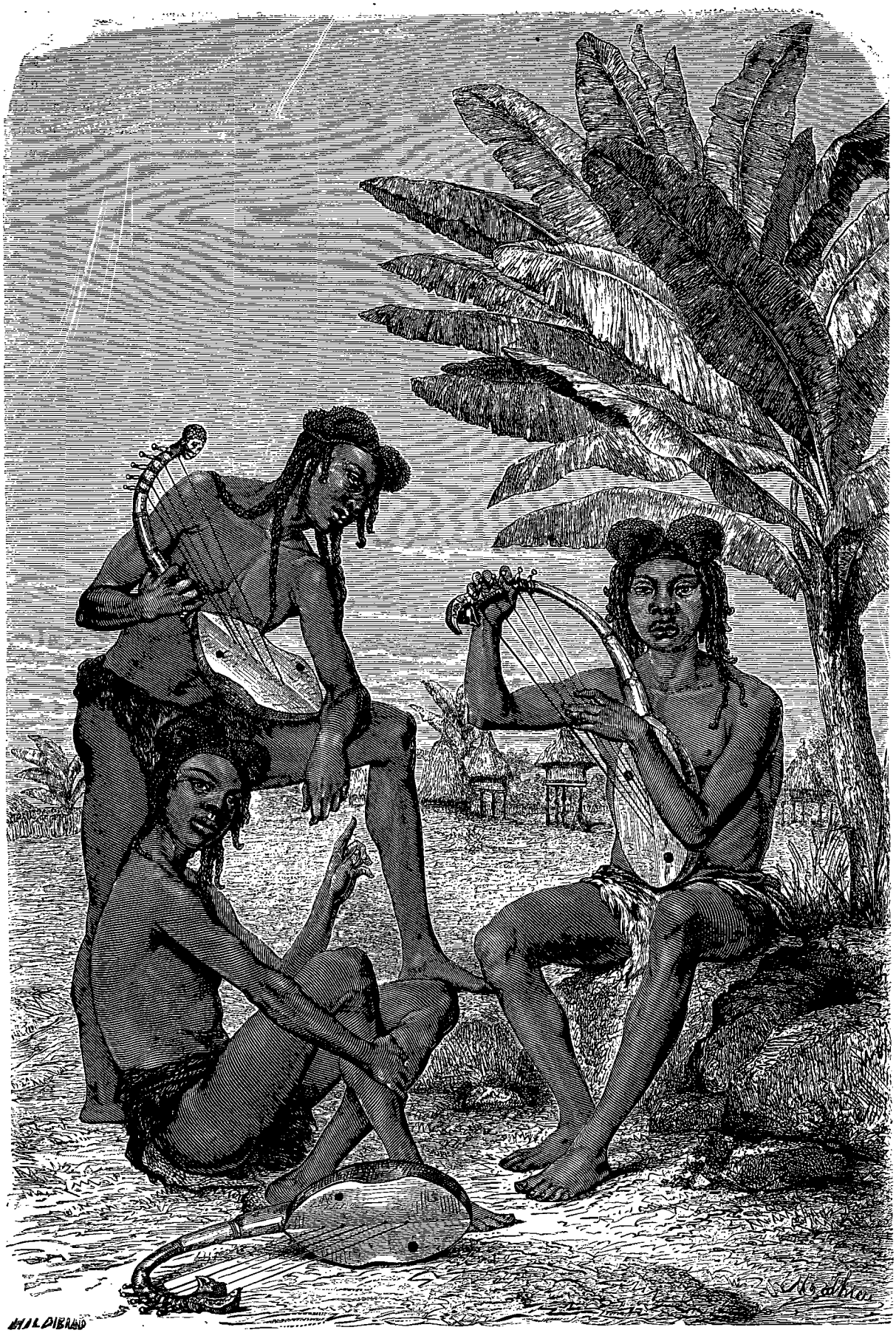
Tous les Niams-Niams sont fumeurs. De tous les habitants de la province du Ghazal, ce sont les seuls qui, dans leur propre langue, aient un mot pour désigner le tabac de Virginie; ils l'appellent *goundch*. L'autre espèce, qui, au contraire, a un nom local dans presque tous les idiomes des tribus voisines, leur est inconnue.

Les pipes dont ils se servent ont une forme particulière; c'est un fourneau d'argile, simplement allongé, et dépourvu de tuyau.

Ainsi que tous les nègres qui n'ont point de rapport avec l'islamisme, les Niams-Niams ne chiquent pas.

On peut dire qu'ils n'ont pas de bétail. En fait d'animaux domestiques, on ne trouve chez eux que des poules et des chiens. Ces derniers ressemblent au chien-loup; ils sont de petite taille, ont l'oreille droite et grande, le poil ras et lisse, la queue courte et en tortillon comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Wennepaï et Lavolouka jouant de la mandoline. — Dessin de O. Matthieu, d'après des croquis communiqués par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celle d'un porcelet. Leur robe est généralement d'une couleur de basane d'un ton vif, et a souvent une cravate blanche. Le museau, qui est mince, se projette brusquement d'un front large et bombé. Les jambes sont courtes et droites, et montrent que ces animaux n'ont rien de commun avec les terriers, dont les fresques de l'ancienne Égypte nous ont conservé les traits, et dont l'origine africaine n'a jamais été prouvée.

Comme la plupart des chiens de la région du Nil, ceux des Niams-Niams manquent, aux pattes de derrière, du cinquième ongle que portent les nôtres. On leur met au cou une petite clochette de bois, afin de pouvoir les retrouver dans les grandes herbes. Ainsi que leurs maîtres, ils ont des tendances marquées à l'embonpoint, tendances que l'on développe autant que possible, leur chair étant l'une des viandes favorites des Niams-Niams.

Les chèvres et les vaches ne sont guère connues de ces derniers que par ouï-dire ; il leur en est cependant amené quelquefois à la suite de razzias faites chez les Mittous ou chez les Baboukres.

Selon toute apparence, la langue du pays n'a aucun terme pour désigner le mouton, le chameau, l'âne et le cheval, qui seraient probablement classés par les indigènes dans la catégorie des animaux fantastiques.

Bien qu'ils aient quelques mets apprêtés avec soin, les Niams-Niams se montrent généralement aussi peu difficiles dans le choix de leur nourriture que toutes les tribus de la province du Ghazal, les Dinkas exceptés. Le meilleur de tous les plats que j'aie trouvés chez eux est une purée de maïs, faite au moment où celui-ci est encore en lait, et qui se prépare de la manière suivante : le grain est pilé et dépouillé de son enveloppe ; on fait chauffer de l'eau ; quand elle va bouillir, on y dépose la pulpe de maïs, dont on a formé des boulettes, et qu'on remue tout doucement. On laisse mijoter pendant quelques minutes ; puis on tourne très-vite de façon à lier la purée : ce qui l'empêche de s'attacher au fond du vase.

Néanmoins les Niams-Niams sont éminemment carnivores ; et c'est la chair qui met le comble à leurs jouissances gastronomiques. « De la viande ! de la viande ! » tel est leur mot d'ordre, le cri de leur colère ou de leurs désirs.

Il est évident qu'en tout pays, à l'époque où le gibier est à la fois plus nombreux et meilleur, l'idée de la chasse s'empare de toutes les têtes ; mais cette disposition peut n'être que temporaire. Je ne vois pas au reste de témoignage plus certain du genre de nourriture qui domine dans tel ou tel endroit, que celui des mots employés par les habitants au sujet de leur réfection. Ainsi, chez les Bongos, peuple essentiellement agriculteur, le nom du sorgho est l'infinitif du verbe manger ; tandis que chez les Niams-Niams c'est le mot viande qui est l'homonyme du verbe : viande et manger s'expriment de même.

Tous ceux qui ont parlé des Niams-Niams les ont accusés de cannibalisme ; cette accusation semblera justifiée à quiconque se rappellera l'origine de ma collection de crânes.

Ici, comme partout, la règle a naturellement des exceptions. Des gens qui ont visité les districts de Bazimbeh et de Tembo, situés au couchant de ma route, m'ont dit n'avoir rien vu qui pût leur faire croire à une pareille coutume ; et Piaggia, qui a passé dans cette province près de deux ans, de 1863 à 1865, n'a été témoin que d'un seul fait d'anthropophagie ; encore s'agissait-il d'un ennemi tué dans le combat, et dévoré par des hommes que la bataille avait altérés de sang et de vengeance. Moi-même je peux citer des chefs, tels que Vouando, qui repoussent avec force l'idée de manger de la chair humaine, bien que, toujours en guerre, ils aient constamment l'occasion de satisfaire leur appétit, si tel était leur goût.

Néanmoins, d'après ce que j'ai entendu dire, et surtout d'après ce que j'ai vu, j'affirme sans hésiter que les Niams-Niams sont anthropophages ; que, loin d'en faire mystère, ils recueillent les dents de leurs victimes, et s'en composent des colliers dont ils se parent avec ostentation. Dans leurs trophées de chasse se voient les crânes des gens qu'ils ont dévorés, et la graisse humaine est chez eux d'une vente journalière. On dit qu'absorbée à large dose, cette graisse produit l'ivresse ; mais, bien que le fait m'ait été assuré par beaucoup de monde, je n'ai jamais pu découvrir sur quoi reposait cette assertion.

En temps de guerre, à ce que l'on rapporte, des gens de tous les âges sont mangés, principalement les vieillards que leur faiblesse rend une proie plus facile. On ajoute que, dans tous les temps, lorsqu'un individu meurt dans l'abandon, son corps sert de pâture aux habitants mêmes du district où il a vécu. Bref, tous ceux qui chez nous seraient livrés au scalpel de l'anatomiste, ont là-bas le triste sort que nous venons de dire.

Les Nubiens m'ont affirmé que des Bongos, morts de fatigue à la suite des caravanes, avaient été déterrés pour servir d'aliments. Ahmed, pauvre garçon ! me disait avoir vu enlever les pierres qui couvraient les tombes, avoir vu les fosses ouvertes, et les indigènes en emporter le contenu. Je n'en voulais rien croire ; mais des Niams-Niams, qui ne rougissent pas de leur cannibalisme, avouent que chez eux tous les cadavres, excepté ceux des gens atteints de maladies de peau, sont reconnus bons pour la table. Toutefois il y a dans le pays des individus qui ont une telle aversion pour la chair humaine, qu'ils refusent de manger d'un mets quelconque au même plat qu'un de leurs compatriotes qu'ils savent anthropophage.

Les explorations qui ont eu lieu en Afrique dans ces derniers temps nous ont fait connaître des peuplades dont le cannibalisme est parfaitement avéré ; mais aucun des motifs qui peuvent être donnés pour expliquer ce régime alimentaire, soit qu'on l'envisage comme le vestige d'un ancien culte, soit qu'on le regarde comme un effet de l'insuffisance de nourriture animale, ne di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minue l'horreur qui nous saisit dès qu'il est question de cette hideuse coutume.

Parmi les Africains notoirement anthropophages, les Fans du Gabon semblent, à cet égard, les plus grands rivaux des Niams-Niams. De même que ces derniers, ils trafiquent de leurs morts; et l'on cite des exemples de cadavres qu'ils ont également déterrés pour en faire leur pâture.

D'après leur propre témoignage, les Fans ou Pahouins sont venus du nord-est, et nous retrouvons chez eux diverses coutumes qui annoncent une étroite affinité avec les Niams-Niams. Les deux peuples se liment les incisives en pointe; ils ont tous les deux des vêtements d'écorce; tous les deux emploient un extrait de bois rouge pour se teindre la peau. La dépouille du léopard est chez l'un et chez l'autre l'insigne d'un rang princier; les hommes des deux nations prennent le même souci de leur chevelure, dont la longueur est exceptionnelle, chevelure qu'ils se plaisent à porter en longues nattes. Les deux peuples ont le teint cuivré, et se livrent aux mêmes danses, aux mêmes orgies à l'époque de la pleine lune; enfin tous les deux sont essentiellement chasseurs.

Habitations. — Dortoirs pour les garçons. — Pouvoir du chef. — Souverain et bourreau. — Liste civile. — Droit de vie et de mort. — Fureur homicide. — Transmission du pouvoir. — Querelles intestines. — Rang suprême et lâcheté. — Invectives des combattants. — Déclaration de guerre rappelant le message des Scythes. — Tambour analogue à nos timbales. — Piéges pour la chasse. — Amorce particulière. — Industrie. — Habileté artistique. — Fabrication des armes. — Le troumbache. — Cachet spécial des lames. — Salut. — Mariages. — La femme n'est pas achetée. — Attributions de la ménagère. — Le mangala. — Mélomanie. — Mandoline. — Musiciens ambulants. — Leur costume. — Langage. — Augures. — Machine à prier. — Superstition. — Funérailles.

On ne rencontre chez les Niams-Niams aucune ville, aucun village proprement dit. Les cases ne s'y réunissent que par petits hameaux de deux ou trois familles, s'éparpillant dans les endroits cultivés, endroits que séparent des lieux absolument déserts d'une étendue considérable.

Dans la partie que nous connaissons, l'architecture est du même genre que celle des tribus précédentes; toutefois elle en diffère par les détails. Ainsi la toiture est non-seulement plus haute, plus aiguë que chez les Dinkas et chez les Bongos, mais elle dépasse la muraille et s'appuie sur des poteaux extérieurs, de manière à former un abri, dont on profite dans la saison pluvieuse.

On voit, à l'écart des autres, de petites cabanes en forme de gobelet, et couvertes d'un chaume ayant la forme d'une cloche. Ces cabanes, appelées *bamoghihs*, ont un soubassement en argile battue, qui met leur petite porte à une certaine hauteur, et, par cela même, hors de l'atteinte des bêtes sauvages. C'est dans ces maisonnettes, qui inspirent toute sécurité, que vont dormir les garçons de la famille lorsqu'ils sont d'âge à être séparés des adultes.

Nous avons dit que l'habitation des chefs ne se distingue de celles du commun des martyrs que par le nombre et par la grandeur des huttes qui la composent.

Tous les chefs revêtus de l'autorité souveraine portent le titre de *biê*, dont la prononciation se rapproche beaucoup de celle du mot *bien*. Leur pouvoir est limité au droit de faire la paix et la guerre, et à celui d'appeler sous les armes tous les hommes capables de porter une lance. Ils ont en outre pour fonctions d'exécuter eux-mêmes les condamnés à mort.

Leur revenu, en tant que liste civile, se compose uniquement de l'ivoire et de la moitié de la chair des éléphants tués dans le canton qu'ils gouvernent. Pour le surplus, ils comptent sur le produit de leurs terres qui sont cultivées par des esclaves, ou plus généralement par leurs nombreuses épouses. Dans la province de l'ouest, où fleurit la traite de l'homme, une partie du tribut est payée en jeunes gens des deux sexes, que le chef vend aux Darfouriens, et dont une portion du prix est donnée aux familles des vendus à titre d'indemnité.

Bien que les princes niams-niams dédaignent toute pompe extérieure, leur autorité n'en est pas moins grande. Pas un de leurs sous-chefs n'oserait, sans leur ordre, se mettre en lutte avec un voisin, accepter une trêve, ou déposer les armes.

Sûrs de leur prestige, ils n'ont d'autre marque de leur dignité qu'une attitude altière. Il en est qui par leur air majestueux, par leur tenue et leurs gestes pleins de noblesse et d'aisance, pourraient rivaliser avec n'importe quels potentats. La crainte qu'ils inspirent à leurs sujets est inexprimable. On raconte que, pour rappeler le droit de vie et de mort dont ils sont investis, il leur arrive de feindre des accès de fureur pendant lesquels, jetant un lazzo au milieu de la foule, ils attirent à eux le premier venu et le décapitent de leur propre main.

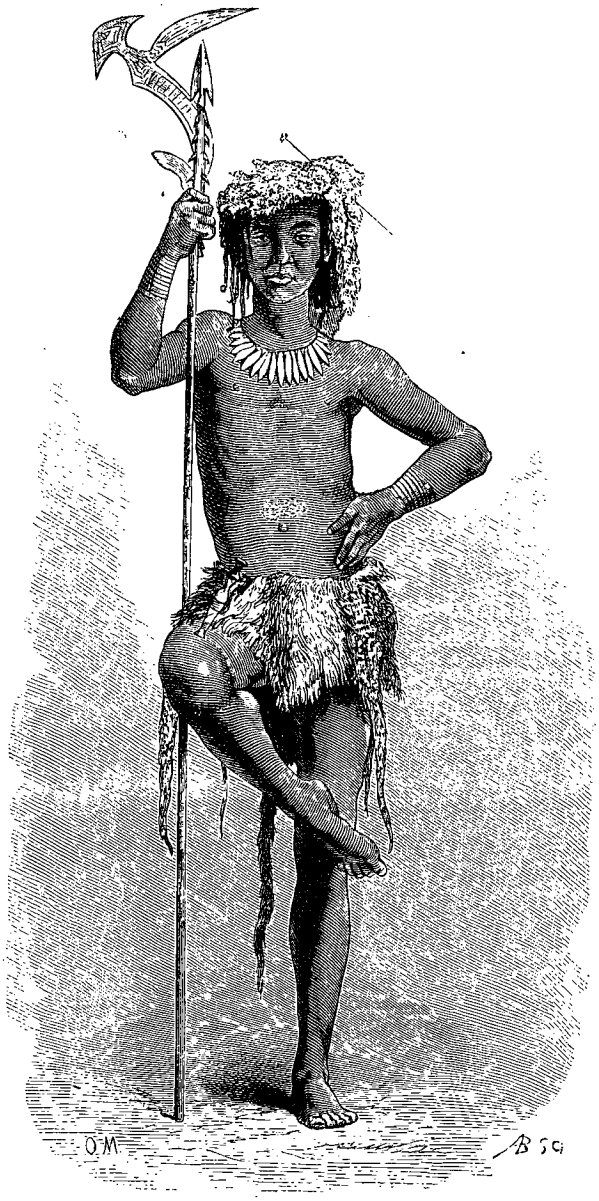
Le fils aîné hérite du titre de bainqui et du rang paternel. Ses frères, qui deviennent ses lieutenants, sont envoyés dans les différents districts, où ils commandent les guerriers, dirigent les battues, et ont généralement une part assignée d'avance dans les produits de la chasse. Toutefois il arrive souvent que, parmi les frères, quelques-uns visent à l'indépendance; les autres soutiennent l'aîné; et presque toujours la mort du souverain est l'occasion d'une série de guerres intestines, dont les violences ne cessent que par le meurtre des compétiteurs ou par l'égale faiblesse des rivaux. Des trente-cinq chefs qui, lors de mon passage, régnaient sur une aire de quarante-huit mille milles carrés, un très-petit nombre pouvaient être appelés rois.

Chose étrange, bien que l'esprit belliqueux soit général chez les Niams-Niams, il est très-rare que les chefs conduisent eux-mêmes leurs guerriers. Pendant le combat, au lieu d'être avec les troupes, ils errent aux environs de leurs demeures, prêts, en cas de dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faite, à se sauver, avec leurs femmes et leurs trésors, dans les marais les plus inaccessibles, ou à se cacher dans les grandes herbes. Tandis qu'ils sont aux aguets, haletants d'inquiétude, leurs noms, cris de guerre de leurs bandes, sont hurlés par chacun de leurs soldats en jetant la lance ou le troumbache.

Entre les assauts qu'ils se livrent, les combattants se retirent à une distance où ils n'ont rien à craindre ; puis gravissant le premier tertre qu'ils rencontrent, souvent une fourmilière de douze à quinze pieds de haut, ils adressent à l'ennemi, pendant une heure, toutes les invectives que le mépris et la haine peuvent leur inspirer. Obligés en revenant, de lutter contre les hommes de Vouando, nous eûmes largement l'occasion d'observer le fait. Derrière l'abatis qui nous protégeait, nous les entendions jurer que pas un Turc ne sortirait vivant de leur territoire ; et au milieu des insultes qui accompagnaient leurs menaces, éclatait cette phrase, maintes fois répétée : « A la marmite les Turcs ! à la marmite ! » expression d'un délire qui, s'exaltant de plus en plus, se résumait dans ce cri suprême : « De la viande ! de la viande ! »



Un Bainqui (grand chef). — Dessin de O. Matthieu, d'après un croquis de l'auteur.

Bien que ce soit anticiper sur les événements dont nous parlerons plus tard, je dirai que cette guerre nous fut déclarée d'une façon curieuse. Nous entrions chez Vouando, lorsque au bord du chemin, sur la frontière même, trois objets suspendus à une branche attirèrent notre attention ; c'était un épi de maïs, une plume de coq et une flèche. Immédiatement nos guides comprirent le sens de ce rébus, qui rappelait le célèbre message des Scythes, et nous l'expliquèrent. « Cela signifie, nous dirent-ils, que celui d'entre nous qui prendra un seul épi, ou touchera à une seule volaille, tombera percé d'une flèche. » Avertissement superflu ; car nous fûmes attaqués le lendemain, sans avoir commis le moindre vol.

A proximité de chaque groupe de hameaux, généralement au seuil de la borroumbânga, résidence du gouverneur, on voit un énorme tambour, ou plutôt l'analogue de nos timbales, fait d'un tronc d'arbre, et monté sur quatre pieds. Les côtés de la caisse sont d'épaisseur différente, de sorte que l'instrument, lorsqu'il est frappé, rend deux sons parfaitement distincts. D'après la manière dont il est battu, ce tambour produit trois appels différents : l'un pour la guerre, l'autre pour la chasse, le troisième pour une fête. Parti de l'habitation du souverain, le signal est répété en quelques minutes par toutes les caisses des borroumbângas du district, et des milliers d'hommes sont réunis avec une rapidité incroyable.

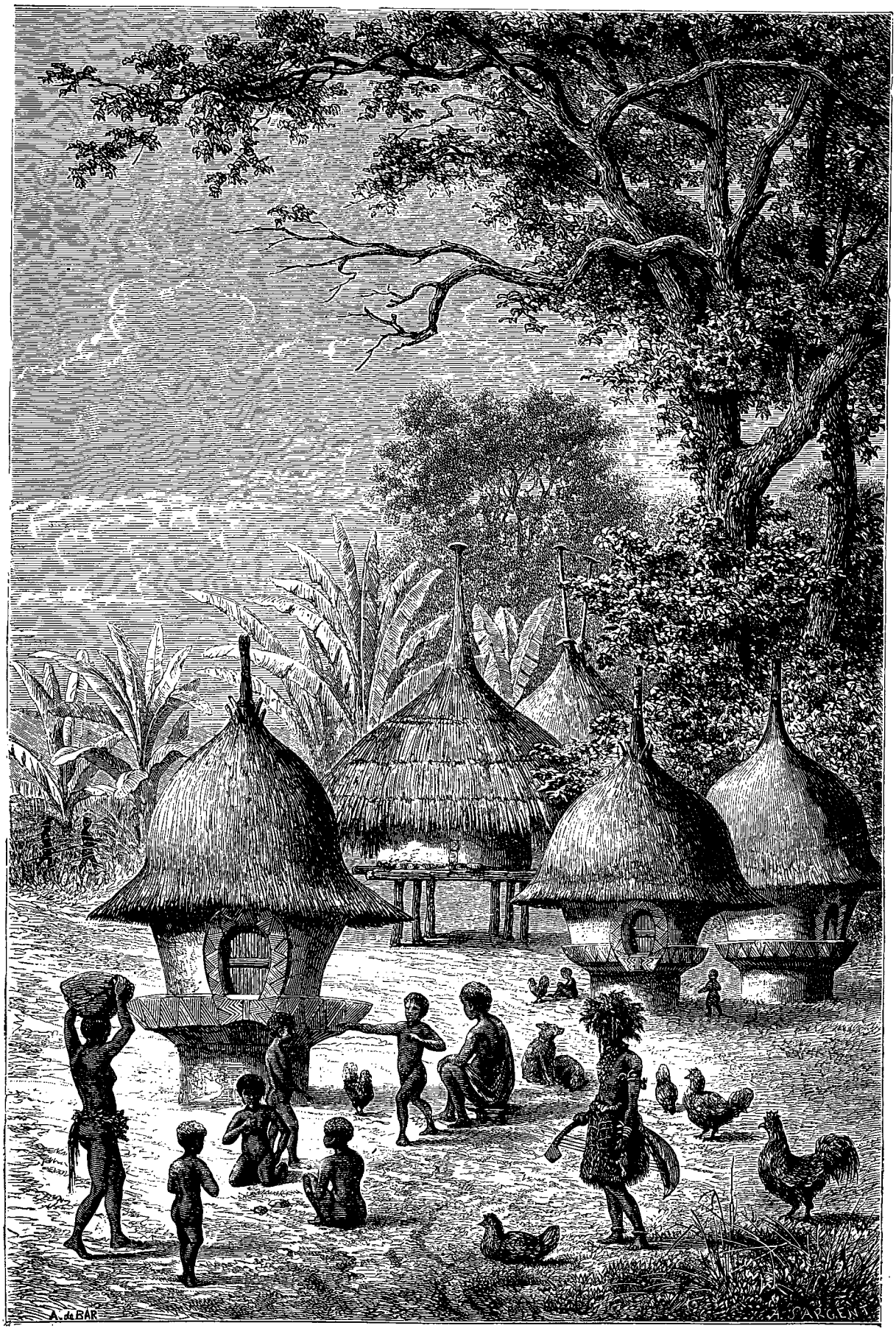
Le plus fréquent de ces appels est peut-être celui qui a lieu pour la chasse à l'éléphant, dont nous avons raconté les désastres.

En surcroît des battues, que font également les autres peuplades, les Niams-Niams emploient les mêmes procédés que les Bongos : ils tendent des piéges, creusent des fosses qu'ils recouvrent d'herbe, suspendent aux branches des pièces de bois, retenues par un nœud coulant que le pied de l'animal fait glisser.

Le gibier à plume, surtout la pintade et le francolin, aborde dans les fourrés qui bordent les cours d'eau. Pour s'en emparer, les Niams-Niams font usage d'une amorce particulière. Au lieu de répandre du grain aux environs des piéges, ainsi qu'on le fait ailleurs, ils sèment des fragments d'une stapélie charnue que l'on trouve dans les parties sèches des steppes et fréquemment sur la demeure des termites. La valeur de cette plante comme appât est tellement appréciée qu'il n'est pas rare de la trouver ici près des cases, où elle a été mise exclusivement pour ce fait.

L'habileté de main et le bon goût des Niams-Niams se révèlent dans leur travail du fer, dans la confection de leur vaisselle, de leurs paniers, de leur boissellerie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bamoguths. — Dessin de A. de Bar, d'apres l'edition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans tous les détails de leur architecture. Leur poterie est remarquable; ils font d'énormes jarres d'une régularité parfaite, de jolis petits gobelets, et apportent le plus grand soin à l'ornementation de leurs pipes, qu'ils décorent avec autant de symétrie que de délicatesse.

Plusieurs rubiacées, qui ont le bois tendre, leur fournissent la matière de tabourets, de bancs, de coupes et d'énormes plats, dont la forme et la sculpture offrent une grande diversité. J'ai vu de ces petits meubles et de ces ustensiles de ménage, d'une complication de dessin très-savante, et qui étaient de véritables objets d'art.

Tous les Niams-Niams étant soldats et chez eux tous les guerriers portant une lance, un troumbache et une dague, la fabrication des armes occupe nécessairement beaucoup de forgerons. La lance diffère de celle des Bongos par les barbillons dont elle est munie; la dague se porte dans un fourreau attaché à la ceinture. Toutes les lames, celles des coutelas, des cimeterres et des lances, se distinguent par une rainure destinée à l'écoulement du sang, et que n'ont pas leurs analogues chez les Bongos et les Dioûrs; chacune de ces armes a d'ailleurs un cachet spécial, qui au premier coup d'œil en fait reconnaître l'origine.

Il y a ici des formules de salutation que l'on peut dire invariables. Deux hommes qui se rencontrent au dehors s'abordent en échangeant cette parole : *mouignèté.* Dans une case ils se disent : *moukénôté* ou *moukinâne;* leur adieu est *Mina patirôh.* Avec ces paroles ils ne manquent jamais de se tendre la main droite, se prennent mutuellement le doigt du milieu, qu'ils s'accrochent, et le font craquer deux fois, en se regardant et en hochant la tête par un mouvement qui, aux yeux d'un Européen, passerait pour une marque de répulsion.

Les femmes, dont les habitudes, ainsi qu'on l'a vu plus haut, sont extrêmement réservées, ne reçoivent jamais de salut que de leurs anciennes connaissances.

Le mariage ne dépend en aucune façon de la fortune du prétendant; ici pas de valeurs extorquées par le père de la demandée, comme en Afrique cela se fait presque partout. Quand un Niam-Niam veut se marier, il en exprime le désir au chef du district, qui aussitôt lui cherche une épouse convenable. Malgré ce qu'il y a de prosaïque dans cette manière de faire, malgré la polygamie sans bornes qui règne dans le pays, les liens du mariage n'en sont pas moins sacrés, et toute infidélité est punie de mort.

Les enfants sont regardés comme la preuve la plus évidente de l'attachement qui unit les époux, comme le sceau de l'affection conjugale; la mère d'une nombreuse famille a droit à des honneurs qui ne lui sont jamais contestés.

Nous l'avons dit précédemment : l'un des traits les plus estimables du caractère des Niams-Niams est l'affection profonde que ceux-ci ont pour leurs femmes.

Il y a peu de fêtes à l'occasion des noces. La jeune fille est tout simplement conduite à sa nouvelle demeure par le chef de l'endroit, suivi d'un cortége plus ou moins nombreux, et accompagné de musiciens, de ménestrels et de bouffons. Un repas est ensuite donné à toute la bande, repas auquel participent les deux sexes, bien qu'habituellement les femmes mangent seules dans leurs propres cases.

La culture du domaine, la préparation des aliments et la toilette du mari, c'est-à-dire sa coiffure et le peinturage dont il s'habille, rentrent dans les attributions de la ménagère et constituent ses principaux devoirs.

Sous l'heureux climat de ce pays, les enfants n'exigent pas beaucoup de soins. Ils ne quittent jamais leurs nourrices, qui les portent sans cesse en bandoulière dans une écharpe de toile d'un tissu très-solide.

En fait de divertissements, les Niams-Niams ont un jeu d'adresse qui est très-répandu en Afrique : tous les noirs de la province du Ghazal s'en amusent. Les Nubiens, qui l'appellent *mangala,* y prennent eux-mêmes infiniment de plaisir; chose étrange que ce jeu soit aussi familier à des hommes qui n'ont pénétré chez les noirs du sud qu'il y a vingt ans. Mais c'est peut-être pour les Nubiens, comme la guitare, un legs qu'ils tiennent de l'Afrique centrale, leur pays d'origine.

Bien que les Momboutous ne semblent pas connaître le mangala, celui-ci est en vogue chez tous leurs voisins et se retrouve jusqu'au bord de l'Atlantique. Les Peuls consacrent plusieurs heures à cet amusement qu'ils désignent sous le nom d'*ouri,* et qui exige une grande facilité de calcul mental. Les Yolofs et les Mandingues s'y adonnent également, ainsi que les Katches, qui ont leur demeure entre le lac Tchad et la Bénoué. La généralisation d'un objet d'aussi faible importance est une preuve indirecte de l'unité primitive de toutes les races africaines [1].

Le mangala consiste en une longue pièce de bois, portant deux rangées parallèles de petites cavités, ainsi que le fait voir le n° 14 de la page 215. Chez les Nubiens, la table a seize fossettes; chez les Niams-Niams elle en a dix-huit. Chacun des joueurs est pourvu de deux douzaines de petits cailloux, qu'il faut adroitement faire passer d'une pochette à une autre.

A défaut de table, le jeu s'établit par terre, où il est facile de creuser les trous.

Mais les Niams-Niams possèdent d'autres plaisirs; ils ont l'amour instinctif de l'art, et lui doivent des jouissances d'un ordre plus élevé. Passionnés pour la musique, ils tirent de leurs mandolines des sons qui retentissent jusqu'au plus profond de leur être et

1. Sinon de toutes les races que l'on voit en Afrique, au moins de celles dont la couleur a quelque chose de rouge. Voir dans le *Tour du Monde* (1865, t. XII, p. 227) le portrait d'un Niam-Niam d'après M. Lejean : « C'était un beau garçon, nullement nègre, dit le voyageur; il rappelait assez les Peuls; et je ne serais pas surpris que des études postérieures sur cette race curieuse des Niams-Niams conduisissent à la découverte d'une étroite parenté entre eux et les puissants dominateurs de la Nigritie occidentale. » (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui les plongent dans une véritable ivresse. La durée des concerts qu'ils se donnent à eux-mêmes est inimaginable. Piaggia a dit qu'un Niam-Niam jouerait de son instrument pendant vingt-quatre heures sans le quitter d'une seconde, oubliant de boire et de manger; et, bien que je connaisse la voracité de ce peuple, je crois que Piaggia a eu raison.

Leur instrument favori tient à la fois de la harpe et de la mandoline. Par la disposition des cordes, il ressemble à la première, et se rapproche de la seconde par la forme de la caisse. Construite exactement d'après les lois de l'acoustique, la table d'harmonie offre deux ouvertures. Les cordes, solidement tendues au moyen de chevilles, sont parfois composées de fibres végétales, parfois des crins d'une queue de girafe.

Quant à la musique exécutée sur ces mandolines, elle est des plus monotones; il serait difficile d'y découvrir un semblant de mélodie. Ce n'est jamais que l'accompagnement d'un récitatif, chanté d'une voix plaintive pour ne pas dire gémissante, et d'un timbre décidément nasal.

J'ai vu maintes fois des amis s'en aller bras dessus bras dessous en musiquant de la sorte, battant la mesure avec leurs têtes, et se plongeant mutuellement dans une profonde extase.

Il y a chez eux des musiciens de profession, gens d'une classe à part, dont nous avons représenté l'un des membres (voy. t. XXVII, p. 356). Ces chanteurs ambulants sont toujours parés d'une manière extravagante, coiffés de plumets fantastiques, couverts de morceaux de bois et de racines, de pieds d'oryctérope, d'écailles de tortues, de becs d'aigles, de serres d'oiseaux de proie, de dents de mainte espèce, en un mot de tout ce qui peut prétendre à quelque rapport avec l'art du magicien. A peine arrivé, l'homme aux talismans, dont vous recevez la visite, commence à relater ses voyages dans un récitatif plein d'emphase, et n'oublie jamais de conclure par un appel véhément à la générosité de l'auditoire.

A cela près de quelque différence dans la parure, ce genre d'individus se montre dans presque toute l'Afrique. Baker et d'autres Européens les ont honorés du nom de ménestrels; mais celui de *hachâches* (bouffons), que leur donnent les gens de Khartoum, est infiniment plus juste. Les Niams-Niams eux-mêmes témoignent du mépris qu'ils ont pour ces chanteurs en leur appliquant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le même nom qu'à ces femmes perdues qui souillent l'Afrique, non moins que les pays civilisés.

Le langage des Niams-Niams appartient à la même souche que tous les dialectes africains parlés au nord de l'équateur, et se rattache spécialement au groupe nubio-libyque. Bien qu'au total la prononciation en soit arrêtée, il y a encore certains mots sujets à des variations considérables, et parfois dans la bouche du même individu. Le son nasal donné à l'*e* et à l'*i* accentués, que l'on fait sortir de la gorge, impriment à l'articulation un caractère particulier, très-différent de celui qu'elle a chez les Bongos. Les verbes n'ayant pas de temps distincts par eux-mêmes, la construction étymologique est plus pauvre que chez ce dernier peuple; et, moins vocalisé que la langue des Bongos, l'idiome a une certaine lourdeur qu'il tient de la prépondérance des consonnes.

Comme toutes les langues des peuples primitifs, celle des Niams-Niams n'a pas d'expressions pour rendre les idées abstraites. J'ai observé, par exemple, que beaucoup d'interprètes traduisaient le mot divinité par celui de *goumbâ* qui signifie l'*Éclairant*, dans le sens de produire des éclairs; tandis que les autres se servaient du terme *bongmbŏttôumou*, dans lequel je verrais une périphrase équivalant au *rassoûl* des Arabes (prophète ou envoyé de Dieu), *mbottoumou*, dans le langage usuel, voulant dire messager.

Aucun des indigènes de la province du Ghazal n'a de véritable conception religieuse. Toutefois les Niams-Niams ont dans leur propre langue un mot qu'ils emploient d'une manière constante pour désigner l'acte d'adoration, tel qu'ils le voient pratiquer par les Nubiens. Mais quand on examine ce terme, qui se dit *borré*, on trouve qu'en réalité il se rapporte à l'augure auquel les Niams-Niams ne manquent jamais de recourir avant de se livrer à leurs entreprises.

Ils ont, à cet effet, de petits bancs pareils à celui dont se servent les femmes, et coupés dans le bois du sarcocéphale de Russeger. La surface du banc est polie avec le plus grand soin; lorsqu'il est nécessaire de consulter l'augure, un bloc est taillé dans le même bois et poli également à l'un de ses bouts. On verse une ou deux gouttes d'eau sur le petit banc, et l'on frotte celui-ci avec la partie lisse du bloc qu'on a façonné. Le frottement s'exécute par un mouvement analogue à celui d'un individu qui se sert d'un rabot. Si le morceau de bois glisse aisément, l'affaire en question réussira. Si la glissade rencontre quelque difficulté, l'entreprise est douteuse; si les deux surfaces deviennent adhérentes, et que, suivant l'expression consacrée, vingt hommes ne suffisent pas à faire mouvoir le bloc, on est averti d'un échec certain.

Le mouvement s'appelle *borrou;* évidemment le nom qui désigne les prières des Nubiens en est le dérivé; c'est donc que le frottement dont il s'agit est considéré par les Niams-Niams comme une pratique religieuse.

Je leur ai souvent demandé ce que, pour eux, signifiait le mot prière; ils m'ont toujours répondu par celui de *borrou*, qu'ils accompagnaient du mouvement que je viens de décrire.

Les Niams-Niams ont encore d'autres augures; quelques-uns même sembleraient avoir plus d'autorité que le borrou. En cas de guerre, un liquide oléagineux, extrait d'un bois rouge appelé *benghui*, est administré à une poule; celle-ci vient-elle à mourir, la campagne sera désastreuse; si au contraire l'oiseau survit, la victoire est assurée. Une autre façon d'interroger l'avenir consiste à prendre un coq, à le porter à la rivière et à lui maintenir la tête sous l'eau pendant quelque temps,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à plusieurs reprises. Le coq est ensuite abandonné à lui-même ; s'il en revient, c'est d'un heureux présage ; s'il meurt, il faut renoncer au projet conçu, ou l'aventure finira mal.

A peine trouverait-on un Niam-Niam qui voulût se battre sans avoir consulté l'augure. Ils ont tous une foi pleine et entière dans ses oracles.

Vouando, notre ennemi acharné, étant parvenu à soulever contre nous deux districts populeux, nous menaça d'une destruction complète ; mais au moment d'entrer en campagne, il fit administrer le benghui à une poule ; celle-ci mourut, et il n'osa pas nous attaquer personnellement. Nous étions fort étonnés de ne pas le voir apparaître, quand nous apprîmes qu'il s'était réfugié en tremblant au fond d'une retraite inaccessible. Tous les Niams-Niams que nous vîmes alors nous affirmèrent que sa fuite n'avait pas eu d'autre motif que la mort de la poule. Heureux décès pour nous ! car tous nos magasins étaient sur la route de Vouando ; et si l'oracle n'avait pas détourné ce croyant de l'attaque qu'il avait résolue, notre perte était certaine.

Ces diverses épreuves sont également employées pour reconnaître la culpabilité ou l'innocence des gens que l'on accuse soit de magie, soit d'un autre crime.

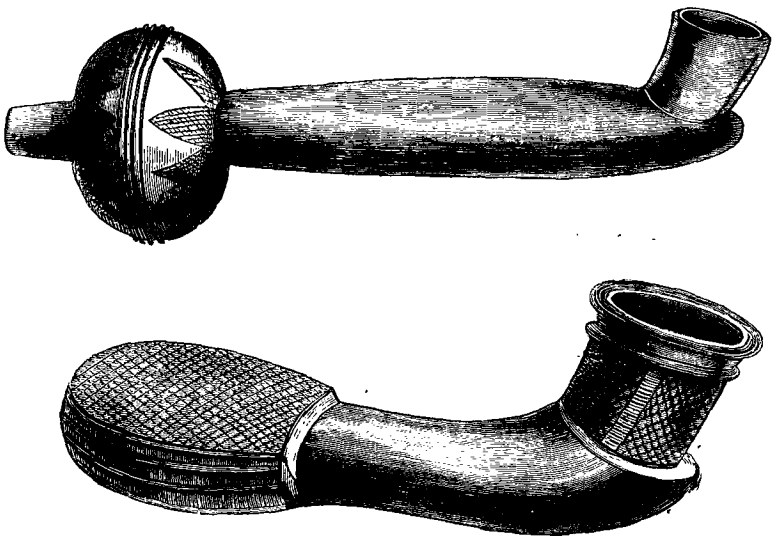
La croyance aux mauvais esprits, qui est générale parmi les Bongos, et dans toute cette partie de l'Afrique, se retrouve chez les Niams-Niams. Pour ces derniers la forêt est la demeure de tous les êtres invisibles qui conspirent sans cesse contre les hommes ; et dans le bruissement du feuillage ils croient entendre leurs dialogues mystérieux.

De même que la religion naturelle, la superstition est fille de la terre où elle se produit ; elle y germe comme les fleurs des champs, et a des rapports intimes avec l'endroit qui la voit naître. Sous leur ciel de plomb, les gens du nord ont peuplé toutes les cavernes, toutes les ruines de spectres irrités et vengeurs. Ici le bois impénétrable, avec ses nuées de hiboux et de chauves-souris, est tenu pour l'habitat d'esprits perfides ; tandis que les Orientaux, gens d'un pays dénudé, exposé à tout l'éclat d'un soleil dévorant, craignent surtout le mauvais œil.

Le caractère de la superstition dépend de la nature des lieux et devient, à vrai dire, un problème géographique.

Terminons ce chapitre par quelques mots relatifs aux funérailles. La première chose que fait un Niam-Niam lorsqu'il perd un de ses proches, est de se couper les cheveux en signe de douleur. Sa coiffure, si artistement combinée ; sa joie et son orgueil, est détruite sans pitié ; et les touffes épaisses, les nattes, les grandes mèches tordues, sont éparpillées en un lieu désert.

Le défunt est généralement coiffé de plumes, drapé de sa plus belle fourrure, colorié avec l'extrait de bois rouge, en un mot paré comme pour une fête. S'agit-il d'un haut personnage, on l'assied dans la fosse, sur le tabouret qui lui servait habituellement ; ou bien il est couché dans un cercueil fait d'un tronc d'arbre.



Pipes. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

De même que les Bongos, les Niams-Niams ont une règle fixe pour l'orientation des corps, et l'observent d'une manière scrupuleuse ; seulement chez eux, la femme a le visage tourné du côté de l'ouest, et l'homme est placé en face du levant ; tandis que chez les Bongos, celui-ci regarde le nord, et la femme regarde le sud.

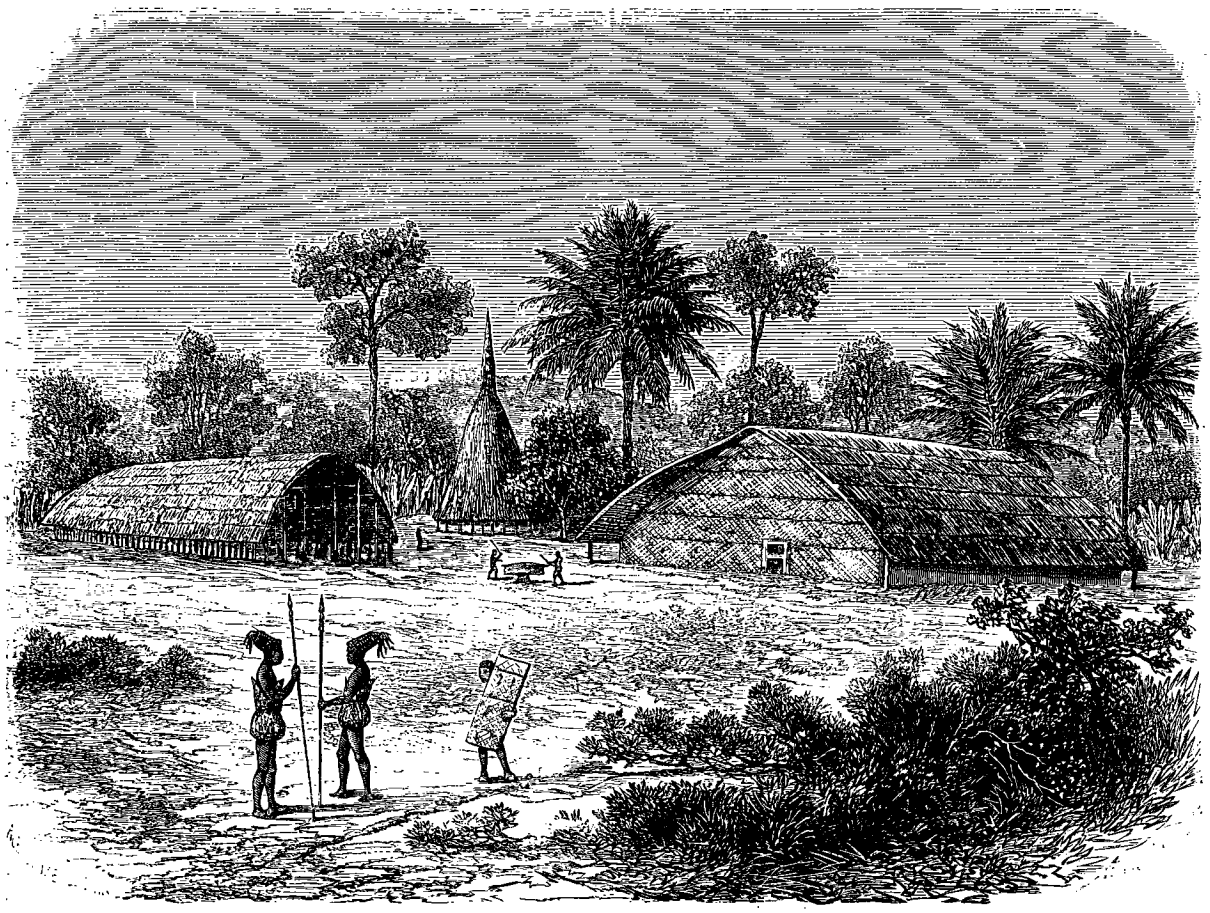
Ainsi que chez ces derniers, la terre ne pèse pas sur l'enseveli ; une loge, pratiquée sur le côté de la fosse, reçoit le défunt ; elle est ensuite revêtue d'un clayonnage solide et serré qui empêche le corps d'être en contact avec la terre rejetée sur lui.

Ici une case est élevée sur la tombe ; case purement sépulcrale, mais pareille à celle des vivants, et qui, non moins fragile, disparaît bientôt, ruinée par l'abandon où elle se trouve, ou détruite par l'incendie annuel.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Détails du palais de Mounza. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée chez Mounza. — Du camp au palais. — Salle de réception. — Trophée d'armes. — Entrée du roi. — Costume royal. — Mounza. — Présents. — *Nil admirari.* — Manière de fumer du roi. — Solo de cornet d'ivoire. — Chanteurs. — Fou du roi. — Eunuque. — Discours de Mounza — Envoi d'une maison. — Rapports avec les naturels. — Importunités. — Plaisirs. — Caprice royal. — Un chien pour un Akka. — Chèvres monvous. — Faute d'argent! — Arrivée de Moûmméri. — Grande fête. — Costume et danse du roi. — Orage. — Une autre salle. — Une chambre à coucher de Mounza. — Un plat royal.

Mounza, chez qui nous arrivions, nous attendait avec impatience; ses magasins regorgeaient d'ivoire, et il désirait vivement remplacer ce produit de la chasse de toute l'année par le rouge métal dont nous allions l'enrichir. C'était la troisième fois qu'Abd-es-Sâmate venait dans le pays; et aux motifs d'intérêt qui poussaient le roi à lui faire un chaleureux accueil, se joignait la sincère affection que Mounza éprouvait pour le Kénousien, auquel l'unissait le pacte fraternel, scellé par un échange de sang.

Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus. L'année précédente, le commandement de l'expédition avait été confié par Sâmate à son frère Abd-el-Fatah, un musulman de la plus belle eau, dont l'arrogance avait pro-

1. Suite. — Voy. t. XXVII, p. 273, 289, 305, 321, 337, 353; t. XXVIII, p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondément blessé le roi. Cet homme pieux, regardant comme une souillure le contact d'un infidèle, ne permettait à aucun nègre d'approcher de lui à une distance de moins de dix pas ; il ne reconnaissait dans le pays ni chefs, ni dignitaires, et qualifiait invariablement d'esclaves toutes les dames de la cour. Mais Abd-es-Sâmate, que chacun appelait Mbahli, c'est-à-dire l'Enfant, était l'urbanité même. Loin d'humilier ses hôtes, il en avait souvent pris le costume. On l'avait vu, coiffé de plumes rouges et la coupe à la main, passer des heures assis près de Mounza, lui racontant les merveilles de la civilisation ou lui reprochant son cannibalisme.

Si donc le roi avait demandé quand viendrait Mbahli, et si, au bord de la rivière, ses messagers nous attendaient pour nous souhaiter la bienvenue, personne n'avait lieu de s'en étonner.

L'affection était réciproque. A peine arrivé, Sâmate, laissant à ses lieutenants le soin de nous établir, se hâta d'aller voir Mounza et de lui offrir ses présents. C'étaient pour la plupart de grands plats de cuivre, ayant, dans ce coin du globe, une destinée plus haute que de servir d'objets de table : celle d'être employés comme instruments dans l'orchestre du roi.

L'entrevue fut longue; nous étions installés et la nuit approchait lorsque revint Abd-es-Sâmate, précédé triomphalement de cornets, de trompes, de timbales, et suivi de plusieurs milliers d'indigènes portant les provisions que Mounza avait immédiatement fait réunir. Il m'annonça que j'étais invité à une audience royale pour le lendemain matin, et qu'il y aurait, en mon honneur, grande réception à la cour. Je n'ai pas besoin de dire avec quels sentiments de curiosité je m'endormis ce soir-là.

Le 22 mars 1870 fut le jour mémorable de ma présentation. Longtemps avant mon réveil le Kénousien était allé trouver le roi. Dès que je fus debout, soulevant la portière de ma tente, je vis qu'une activité insolite régnait dans la vaste cour du palais. De véritables foules débouchaient par toutes les issues ; des groupes nombreux couraient çà et là; et, de temps à autre, le son des timbales parvenait jusqu'à nous. Mounza, à la tête de ses dignitaires, passait en revue ses chasseurs d'éléphant, tandis qu'arrivaient de près et de loin les chefs de famille pour offrir de l'ivoire à Sâmate, et pour s'entendre avec lui au sujet des vivres dont il avait besoin.

Ce ne fut pas sans impatience que j'attendis le moment où je serais appelé devant le roi; mais il était plus de midi lorsqu'on vint me dire que tous les préparatifs étaient achevés et que je pouvais me mettre en marche. Sâmate avait renvoyé sa garde nègre pour me servir d'escorte, et avait ordonné à sa fanfare de m'introduire à la cour en sonnant la diane turque. Je m'étais revêtu pour la circonstance du solennel habit noir, et j'avais pris mes chaussures de montagne, grandes et lourdes bottes lacées, qui donnaient quelque poids à mon léger personnage. Chaîne et montre avaient été mises de côté, afin de n'avoir sur moi aucun ornement de métal.

Je partis et cheminai le plus gravement possible, accompagné de trois officiers noirs, chargés de mes armes — carabines et revolver, — et suivi d'un quatrième portant ma chaise de canne. Venaient ensuite mes Nubiens, vêtus de leurs habits de fête d'une blancheur immaculée, saisis d'une crainte respectueuse qui les frappait de mutisme, et tenant à la main les présents que j'apportais de si loin au roi des Mombouttous.

Il nous fallut une demi-heure pour nous rendre au palais. Le chemin nous conduisit d'abord dans un fond boisé où coulait un ruisseau; puis il serpenta au milieu des fourrés dont la vallée était pleine; et, gravissant une pente couverte de bananiers, il déboucha dans une vaste cour, bornée en face de nous par un large demi-cercle d'habitations de formes diverses.

Dans les parties basses du vallon, parties marécageuses, nous avions trouvé des tiges d'arbres, nouvellement abattues, et composant une chaussée qui enjambait le ruisseau, de telle sorte que le passage s'était fait à pied sec. Livré à lui-même, le roi probablement n'aurait pas eu cette attention ; elle lui avait été suggérée par le Kénousien, qui, sachant combien il était long de défaire mes bottes et de les remettre, avait voulu m'éviter la peine de me déchausser ; car ces bottes, d'un prix inestimable dans ce coin du monde, où elles étaient seules de leur espèce, ne devaient être ni crottées ni mouillées. Mais tous ces ménagements confirmèrent les indigènes dans cette opinion que ma chaussure faisait partie de mon corps, et que mes pieds, enfermés dans des sabots d'une corne particulière, étaient analogues à ceux des chèvres. L'idée de ce rapprochement leur était sans doute venue à cause de mes cheveux, que les gens de cette région comparaient à du poil de chèvre.

A notre approche les tambours et les trompes firent vacarme; et la foule, se pressant pour nous voir, ne nous laissa qu'un étroit passage. Nous nous dirigeâmes vers un immense édifice, ouvert aux deux extrémités. Sur le seuil m'attendait l'un des dignitaires de la cour, qui devait remplir les fonctions de maître des cérémonies, car je le vis plus tard présider aux divertissements. Ce notable me prit par la main et me conduisit en silence dans l'intérieur de la salle. Je trouvai là des centaines de hauts personnages, placés comme pour un concert, et d'après le rang qu'ils avaient dans l'État. Chacun d'eux, en grande tenue, c'est-à-dire en armes, occupait un siége à lui, qu'il avait fait apporter.

A l'autre bout de l'édifice se voyait le banc du roi, qui ne différait en rien des autres, mais qui était posé sur une natte. Une pièce de bois s'élevant d'un trépied, et munie de deux projections parallèles, formait le dossier et les bras du fauteuil. Ce complément du siége royal était constellé de clous et d'anneaux de cuivre. Je demandai qu'on plaçât ma chaise à quelques pas du trône, et j'allai m'asseoir, tandis que mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serviteurs et mon escorte se rangeaient derrière moi. La plupart de mes gens avaient des fusils ; toutefois, ne s'étant jamais vus face à face avec un pareil potentat, ils semblaient fort peu à l'aise, et avouèrent plus tard qu'ils n'avaient pu s'empêcher de trembler en pensant que Mounza n'aurait eu qu'un signe à faire pour qu'on nous mît à la broche.

Le roi, qui avait assisté au marché en petite tenue, et qui voulait paraître à mes yeux dans toute sa splendeur, était en train de se faire pommader, coiffer, décorer par ses femmes. Sa toilette fut longue, et je pus à loisir prendre des notes sur tout ce qui frappait mes regards.

La salle en elle-même était digne d'attention : elle avait au moins cent pieds d'un bout à l'autre, sur cinquante de large et quarante de haut. Achevée tout récemment, elle devait à la fraîcheur de ses matériaux, naturellement bruns et lustrés, le brillant que lui aurait donné une couche de vernis. Il y avait à côté une autre salle encore plus vaste; mais, fermée de toutes parts, et ne recevant la lumière que par d'étroites ouvertures, elle convenait moins pour une fête.

Si l'on a égard à l'endroit où elles se trouvent, ces halles peuvent être classées à juste titre parmi les merveilles du monde. Excepté la baleine, je ne sais pas quels matériaux, ayant à la fois assez de légèreté et de force, nous pourrions employer pour élever des édifices de pareille dimension, capables de résister à des ouragans tels que ceux des tropiques.

Trois longues files de piliers, composés de troncs d'arbres parfaitement droits, soutenaient la voûte qui nous abritait, et dont la charpente, aux pièces sans nombre, était formée des pétioles du raphia vinifère, pétioles bruns et polis qui portent des palmes de vingt-cinq à trente-cinq pieds de longueur.

Une couche d'argile rouge, aussi dure et aussi unie que l'asphalte, constituait le parquet. De chaque côté s'élevait une muraille à hauteur d'appui, laissant entre elle et la toiture, qui descendait fort bas, un espace assez large pour permettre à l'air et à la lumière de pénétrer librement. Nous avons dit que les deux extrémités étaient ouvertes.

Au dehors une foule énorme, la vile multitude, se pressait contre le petit mur et jetait dans la salle des regards avides. Un certain nombre d'agents armés de gaules circulaient autour de l'édifice et maintenaient l'ordre parmi cette canaille, usant largement de leurs bâtons chaque fois qu'ils le jugeaient nécessaire. Tout gamin qui, sans y être invité, se hasardait à mettre le pied dans la salle, recevait un châtiment rigoureux.

J'étais plongé depuis une heure dans ma contemplation, lorsque le bruit, qui jusque-là n'avait pas cessé, — bruit des voix, bruit des tambours et des trompes, — redoubla tout à coup et me fit présumer que c'était le cortége royal. Profonde erreur : Mounza n'avait pas fini sa toilette. Seulement, près de l'entrée de la salle, du côté où je me trouvais, on enfonçait des pieux dans la terre; quand ils furent suffisamment solides, on attacha l'une à l'autre de grandes perches. Cet échafaudage servit de carcasse à une panoplie composée de centaines de lances et de javelines en cuivre pur, et de toutes les formes, de toutes les grandeurs. L'éclat du rouge métal frappé par le soleil donna à ces rangées de lames étincelantes l'aspect de torches enflammées, dont l'ensemble constitua pour le trône un fond réellement splendide. Ce déploiement de richesses d'une valeur incalculable, eu égard au pays, était vraiment royal, et dépassait tout ce que j'aurais cru possible en ce genre.

Le trophée est complet; le roi a quitté sa demeure. Agents de police, hérauts d'armes, maréchaux du palais vont et viennent en courant. Les masses du dehors se précipitent vers la porte; le silence est réclamé. Des trompettes font vibrer leurs cornes d'ivoire, des sonneurs agitent leurs énormes cloches; le cortége avance, et, d'un pas ferme et allongé, ne regardant ni à droite ni à gauche, l'air sauvage, mais pittoresque dans son attitude et dans sa mise, arrive le brun César, suivi d'une longue file d'épouses.

Sans m'accorder même un regard, il se jette sur son banc et reste immobile, les yeux fixés à terre. Abdes-Sâmate, qui s'est joint au cortége, s'assied en face de moi, de l'autre côté du trône. Il s'est également paré pour la circonstance et porte l'imposant uniforme d'un chef de corps d'Arnautes. Ma curiosité peut enfin se satisfaire. Je regarde avidement l'extérieur fantastique de ce souverain qui, dit-on, fait sa nourriture de chair humaine.

Avec tout le cuivre dont ses bras, ses jambes, sa poitrine et sa tête sont décorés, chaînes, anneaux et pendeloques, il brille d'un éclat qui, pour nous, rappelle trop la batterie d'une cuisine opulente; mais il a décidément un cachet national. Tout ce qu'il porte est de fabrique indigène : aucun objet de provenance étrangère n'est jugé digne de parer le roi des Mombouttous.

Suivant la mode du pays, le chignon royal est surmonté d'un bonnet qui s'élève à un pied et demi au-dessus de la tête. Ce bonnet est cylindrique, fait d'un tissu de roseau très-serré, orné de trois rangs de plumes de perroquet d'un rouge vif, et couronné d'une touffe du même plumage. Une plaque de cuivre, en forme de croissant, est attachée sur le front, où elle se projette comme la visière d'un casque. Tout le personnage est enduit d'une pommade qui donne à la peau, naturellement brune et luisante, la couleur du rouge antique des salles de Pompéi. Le vêtement ne se distingue de celui des autres hommes que par une finesse exceptionnelle; il se compose d'une couple de morceaux d'écorce de figuier et enserre le corps de plis gracieux, formant à la fois culotte et gilet. Des cordelières rondes en cuir de bœuf, fixées à la taille par un nœud colossal, et terminées par de grosses boules de cuivre, retiennent cette draperie qu'elles attachent solidement. La matière de cet habit est préparée avec tant de soin qu'elle a tout à fait l'air de moire antique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Autour du cou le roi porte une rivière de lamelles de cuivre, taillées en pointe et ressemblant à des rayons; à ses bras nus sont attachés des cylindres, chargés d'anneaux de cuivre : singuliers ornements, qui, pour la forme, ne peuvent être comparés qu'aux étuis des baguettes que l'on voit aux baudriers de nos tambours. Des spirales de cuivre enserrent les poignets et les chevilles du monarque; trois cercles brillants, ressemblant à de la corne, mais taillés dans une peau d'hippopotame, et ornés de cuivre, lui entourent l'avant-bras et les jarrets. Enfin, en guise de sceptre, Mounza tient de la main droite le cimeterre national, qui a la forme d'une faucille, et qui, dans cette occasion, n'étant qu'une arme de luxe, est complétement en cuivre.

Tel m'apparut l'autocrate des Mombouttous, m'offrant le type de ces potentats à demi fabuleux, dont le nom seul est connu des géographes; espèce de Mouta-Ya-Nvo ou de Grand-Mokoto, n'ayant sur sa personne, non plus qu'autour de lui, rien d'emprunté aux autres peuples, rien où l'on pût découvrir la trace européenne ou orientale.



Chèvre des Monvous. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'une belle taille, à la fois mince et vigoureux, se tenant droit jusqu'à la raideur, ainsi que, du reste, font tous ses compatriotes. Bien qu'il eût de beaux traits, sa figure était loin d'être engageante; figure de Néron, où se lisaient la satiété et l'ennui. Le profil était presque droit, la barbe assez épaisse, le nez parfaitement caucasien, et formant avec la bouche lippue et saillante du nègre un contraste frappant. Dans les yeux brûlait le feu sauvage d'une sensualité animale, et autour des lèvres couvait une expression que je n'ai vue chez aucun autre Mombouttou : un mélange de cupidité, de violence, de raffinement cruel qui ne devait pouvoir se fondre en un sourire qu'avec une difficulté excessive. Rien du cœur ne pouvait luire sur ce visage.

Mounza fut longtemps sans regarder en face l'homme au teint pâle, au vêtement noir et serré qui paraissait devant lui pour la première fois, et dont il n'avait jamais vu le pareil. Près du trône avaient été placés deux petits guéridons chargés de noix de cola, de bananes sèches, de bouillie de manioc, soigneusement couvertes d'une serviette en écorce de figuier. Le roi goûtait souvent à ces friandises; de temps à autre il levait les yeux, comme pour examiner l'assistance, et en profitait pour jeter sur moi des coups d'œil furtifs, qui peu à peu satisfirent sa curiosité. J'étais émerveillé du calme dont il faisait preuve, et je me demandais où cet Africain sauvage avait pu acquérir cette tenue et cet empire sur lui-même.

A la fin il m'adressa des questions que le drogman de la cour transmit couramment en niam-niam à mon interprète, et que celui-ci me traduisit en arabe; questions d'ailleurs des plus insignifiantes : pas un mot touchant le but de mon voyage ou relatif à mon pays natal. Rien ne semblait pouvoir émotionner le roi; même dans les visites que je lui fis plus tard, sans aucune étiquette, il se montra presque aussi réservé.

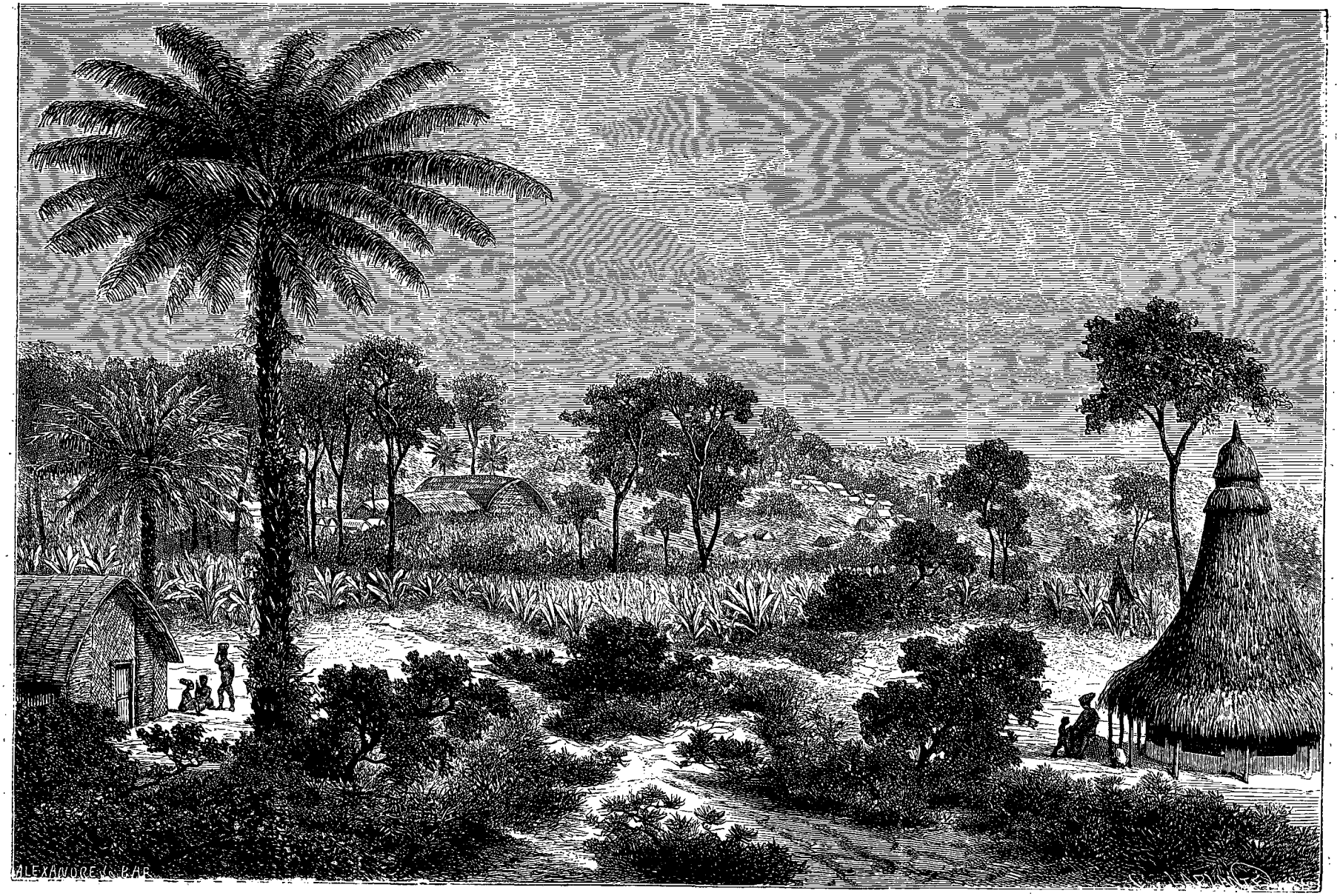
Ne s'étonner de rien, *nil admirari*, semblait être chez lui une règle de conduite invariable.

Mes serviteurs déposèrent à ses pieds les présents que je lui offrais : d'abord une pièce de drap noir, un télescope, un plat d'argent et un vase en porcelaine. Le métal du plat fut pris pour du fer-blanc et la porcelaine pour de l'ivoire. Il reçut ensuite un objet d'ivoire sculpté, comme échantillon de l'emploi qu'on fait en Europe de cette matière, puis un livre doré sur tranche, un double miroir grossissant d'un côté, rapetissant de l'autre; enfin trente colliers de perles de Venise, c'est-à-dire plus de mille grains de verre de premier ordre.

Le roi examina tous ces cadeaux avec une extrême attention, mais sans témoigner ni joie, ni surprise. Il n'en fut pas de même de ses cinquante épouses, dont les exclamations à demi étouffées exprimaient l'étonnement, et auxquelles le double miroir, qu'elles se passèrent de main en main, finit par arracher des cris admiratifs.

Quand il eut regardé tout ce qui lui était offert, Mounza revint à ses friandises, prenant quelques tranches de noix de cola chaque fois qu'il avait fumé, ce qu'il faisait d'une manière remarquable. Il se jetait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Résidence de Mounza, roi des Mombouttous. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en arrière, appuyait le coude du bras droit sur son accotoir, mettait une de ses jambes sur l'autre, et, de la main gauche, recevait la pipe, c'est-à-dire un tuyau de fer, long de deux mètres, que lui passait un serviteur spécial. Il faisait gravement une longue aspiration, rendait, par un geste plein de hauteur, le tube de fer à celui qui en avait la charge, et laissait la fumée s'échapper lentement de ses lèvres. En Turquie, les hommes d'un rang élevé fument de la sorte, par deux ou trois inhalations d'une pipe que leur donne un porteur de chibouque; mais je le répète, où Mounza avait-il appris cet usage?

Je demandai si je pouvais avoir une noix de cola; le roi répondit à mon désir en me passant lui-même un de ces fruits, et ordonna de commencer les divertissements.

Deux sonneurs de trompe s'avancèrent, et tour à tour exécutèrent des solos. C'étaient, dans leur genre, des artistes fort habiles, tellement maîtres de leur instrument, sachant donner à leurs sons une telle étendue, une telle flexibilité, qu'après les avoir fait retentir à l'égal des rugissements d'un lion ou des cris d'un éléphant en fureur, ils les modulaient jusqu'à les rendre comparables aux soupirs de la brise ou au doux chuchotement d'une voix amoureuse. L'un de ces virtuoses, dont la corne d'ivoire était si lourde qu'il pouvait à peine la maintenir dans une position horizontale, exécuta sur cette énorme trompe des trémolos et des trilles avec autant de précision et de délicatesse que s'il eût joué de la flûte.

Vinrent ensuite des chanteurs et des bouffons. Parmi ces derniers était un petit homme dodu qui fit des sauts et des culbutes si agiles que ses quatre membres produisirent l'effet des ailes d'un moulin à vent. Couvert des pieds à la tête de touffes de poil et de queues du sanglier à pinceau, ayant à la ceinture un sabre de bois, il était d'un comique si achevé, qu'à la grande satisfaction de Mounza je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Ses bons mots et ses farces paraissaient inépuisables. Ce devait être le fou du roi. Tout lui était permis, et il en usait effrontément; ainsi, il approchait du monarque en lui tendant la main; et au moment où ce dernier allait la prendre, il faisait en arrière un saut de carpe qui le rejetait bien loin de Sa Majesté. Des épis de maïs sortant du four — les premiers de la saison — avaient été mis devant moi; le clown royal, par les gestes les plus drôles, me fit comprendre qu'il voulait en avoir. Je détachai quelques grains et les lui jetai un à un dans la bouche, où il les reçut chaque fois avec un claquement si bizarre, et les mangea avec des grimaces si plaisantes, que des applaudissements frénétiques s'élevèrent de tous les points de la salle.

Parut alors un eunuque qui servit de plastron à l'assemblée. Comment le roi avait-il eu cette créature? Je l'ignore; tout ce que j'ai pu savoir, c'est que ledit individu occupait des fonctions dans l'intérieur du palais. Obèse et grotesque, il se mit à chanter, et me produisit l'effet d'un babouin qui grogne. Pour ajouter au ridicule du personnage, et comme par dérision des Nubiens, Mounza l'avait affublé d'un fez rouge; c'était le seul de tous les gens du pays qui, dans son costume, eût quelque chose d'étranger.

Tout à coup le roi se leva; il desserra son gilet, s'éclaircit la voix et prit la parole. Pour moi le discours fut lettre close; mais évidemment l'orateur visait à la pureté du langage, ainsi qu'à l'éloquence; il se reprenait souvent et s'arrêtait après chaque phrase à effet pour laisser le temps d'applaudir. Alors des « *Ih, ih, tchoupi, ih Mounza, ih!* » sortaient de toutes les bouches, et la musique y prenant part, le vacarme devenait infernal. Parfois, comme pour stimuler les applaudissements, le roi proférait un *brrr* d'une telle puissance que la toiture en vibrait, et que les hirondelles nichées à l'angle des solives s'enfuyaient avec terreur.

Son discours achevé, Mounza conduisit la symphonie, et le fit avec toute la solennité d'un chef d'orchestre de profession. Pour battre la mesure, il avait une baguette surmontée d'une petite sphère en vannerie pleine de cailloux et de coquilles, et ressemblant au grelot des bébés; cet objet se retrouve sur les rives du Gabon.

Les plaisirs paraissaient devoir se prolonger, mais la faim m'obligea à prendre congé du roi. Au moment où je le quittais, Mounza me dit avec grâce : « Je ne sais pas ce que je pourrais te donner en échange de tes présents; je regrette d'être si pauvre et de n'avoir rien à t'offrir. — Ne parlons pas de cela, répondis-je, touché de sa modestie, je ne suis pas venu pour les dons qui pourraient m'être faits. Je ne demande que deux choses : un potamochère et un chimpanzé. — Tu les auras certainement, » reprit Mounza. Mais je ne reçus ni l'un ni l'autre; il est vrai de dire que le chimpanzé est d'une capture extrêmement difficile.

Comme je sortais de la salle, Mounza commençait un nouveau discours. Pour moi, j'étais si fatigué du vacarme de cette réception que je passai le reste de la journée enfermé dans ma tente.

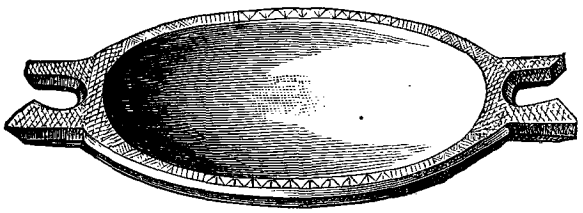
Le lendemain je fus réveillé de bonne heure par mes gens; ils m'appelaient pour me faire regarder ce que m'envoyait le roi. J'aperçus de loin un groupe d'indigènes qui, avec beaucoup d'efforts et de cris, faisaient monter la côte à quelque chose de lourd. Arriva Sâmate; il me dit qu'ayant fait observer à Mounza que mes bagages étaient dehors, le roi m'envoyait une maison pour les serrer. Je crus qu'il plaisantait, mais je vis bientôt approcher la muraille que portaient une vingtaine d'individus, tandis qu'une autre escouade avait la toiture sur les épaules. Peu de temps après, l'édifice était adossé à ma tente. Faite d'un tissu de rotang, cette maison avait exactement l'air d'un énorme panier, dont le toit représentait le couvercle. Elle était carrée, très-commode, avait de six à sept mètres de longueur et offrait à ma provision de papier un asile que la pluie rendait fort précieux.

Je fus de la sorte domicilié chez les Mombouttous;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et mes rapports avec les indigènes devinrent de jour en jour plus intimes. Une foule considérable, parmi laquelle les gens bien nés apportaient leurs siéges, ne cessait pas d'entourer ma demeure et fixait des regards avides sur chacun de mes mouvements. Tout d'abord ces visiteurs m'amusèrent; je les accueillis par des gestes de bienveillance, et je me peignai et me rasai devant eux. L'inconvénient était de ne pas nous comprendre; mais je tombais parfois sur un individu sachant le niam-niam; et, à l'aide de mes interprètes, je les questionnais et leur faisais part de mes désirs. « Apportez-moi vos armes, vos outils, vos ornements, les fruits de vos bois, les dépouilles de vos animaux, leur disais-je; apportez-moi surtout les crânes d'hommes qui restent après vos repas; ils vous sont inutiles, et je vous donnerai du cuivre en échange. »

La quantité d'ossements que je reçus dès lors fut étonnante. Je vis arriver chaque jour des tas de débris de toute espèce, des fragments de têtes, des mâchoires dont on avait pris les dents pour faire des colliers. Ils s'imaginaient que c'était pour me nourrir. J'eus beaucoup de peine à leur faire entendre que les crânes étaient pour nous des objets d'étude; que dès lors il me les fallait tout entiers, et que je n'achèterais que les intacts. Mais on les brisait pour en avoir la cervelle; et sur deux cents qui me furent apportés, bien qu'on les eût choisis, il ne s'en trouva que quarante absolument complets. La plupart de ces têtes provenaient d'une peuplade résidant au sud, et chez laquelle les Mombouttous vont souvent faire des razzias. A peine si dans le nombre il y en avait une de la contrée.



Le plat du roi des Mombouttous. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il était facile de voir que les fragments que l'on me présentait avaient bouilli et qu'on les avait grattés avec un couteau. Quelques-uns même paraissaient venir directement de la marmite, tandis que les autres semblaient avoir été pris dans de vieux tas d'ordures, et, pour un petit nombre, dans un ruisseau qui les avait roulés.

Si curieux que je fusse à leurs regards, mes visiteurs ne l'étaient pas moins pour moi, et de mon côté je les examinais avec attention. Parmi les plus intéressants était l'un des fils de Mounza, qui avait la peau d'une teinte aussi claire que celle d'un Égyptien et les cheveux d'un blond très-pâle. Son énorme chignon, pareil à de la filasse, contrastait d'une manière frappante avec les nattes d'un beau noir qui lui surmontaient le front. Comme les Mombouttous n'ont pas sur les tempes d'assez longues mèches pour faire leurs nattes frontales, ces dernières sont toujours fausses; et les cheveux blonds étant rares dans le pays, il est difficile d'en acheter. Ce jeune prince, qui s'appelait Bounza, offrait tous les caractères de l'albinisme, et au même degré qu'on l'observe chez beaucoup de blonds de souche arabe ou juive. A ce propos, et sans savoir jusqu'à quel point cette opinion est fondée, j'ajouterai qu'à mes yeux les Mombouttous portent l'empreinte marquée d'une origine sémitique. Ils ont dans les traits du visage, surtout dans la ligne nasale, quelque chose qui, à cet égard, est frappant : le nez de Bounza est absolument aquilin.

Les femmes du roi m'honoraient aussi de leurs visites. Un jour, une trentaine de ces dames vinrent au camp pour recevoir les présents d'Abd-es-Sâmate. Toutes étaient jeunes, la plupart de grande taille; et petites et grandes étaient bien faites, mais leurs visages laissaient à désirer. Elles semblaient avoir lutté à qui d'entre elles aurait le plus haut chignon et le plus d'ornements. Il y en eut deux qui voulurent bien que je fisse leurs portraits. Les autres, qui, selon l'usage du pays, avaient fait apporter leurs petits siéges, formèrent un cercle autour de nous; une fois assises, elles posèrent leurs bandes d'étoffe en travers de leurs girons. Quelques-unes tranchaient sur le reste par le ton clair de leur peau et par leur chevelure qui était blonde.

Mon dessin terminé, j'offris à mes modèles un peu de verroterie pour les remercier de leur patience; mais elles refusèrent mes colliers en disant qu'elles ne pouvaient rien accepter de moi. Venues pour recevoir les présents de Mbahli, elles n'étaient pas autorisées à prendre les miens; c'eût été faire naître le soupçon; et avec Mounza, — le drogman insista sur ce point, — être soupçonné c'est être condamné à mort.

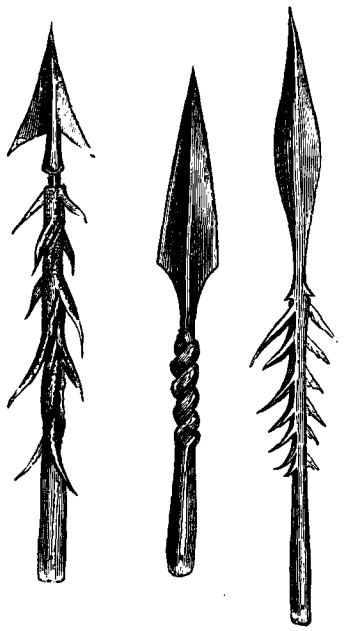
Quelque intéressantes que fussent ces visites, elles ne tardèrent pas à me devenir importunes. Je fis entourer ma tente d'une haie d'épines; l'obstacle n'arrêta pas la foule. Je lançai de l'eau sur les curieux; je fis détoner de la poudre, éclater des bombes, espérant que la frayeur tiendrait les fâcheux à distance : tout cela inutilement. J'eus des soldats; ma porte fut gardée; mais à peine étais-je dehors que la foule m'entourait. Les femmes surtout étaient exaspérantes; elles me suivaient pas à pas, m'empêchaient d'herboriser, écrasaient les fleurs rares que j'avais recueillies à grand'peine. J'en traînais cent derrière moi; à chaque ferme, à chaque hameau l'avalanche grossissait; j'arrivais au désespoir. Il y avait de ces endroits délicieux où le ruisseau coulait sous le feuillage; des lianes, des plantes chargées de fleurs en décoraient les bords; de ravissantes fougères croissaient parmi les aroïdées et les gingembres; au milieu de ces parfums et de cette grâce, l'eau s'épanchait, calme et limpide, dans un bassin que des arbres géants, revêtus de mousses délicates, abritaient du soleil. Même dans ces coins mystérieux, où l'Éden semblait perpétuer ses délices, et où l'onde vous attirait d'une manière invincible, quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femme hideuse écartait la feuillée, et, toujours là, me troublait jusque dans mon bain.

D'autres fois j'étais mieux disposé et je plaisantais avec elles. Le pays d'ailleurs était si beau, si intéressant, que les trois semaines de notre séjour ne passèrent que trop vite. C'étaient sans cesse de nouvelles surprises : des fêtes à la cour, des chasses auxquelles toute la population était sommée de prendre part; de grands vassaux qui venaient payer le tribut, et qui arrivaient suivis de nombreux cortéges, ou les ambassadeurs d'un prince du voisinage.

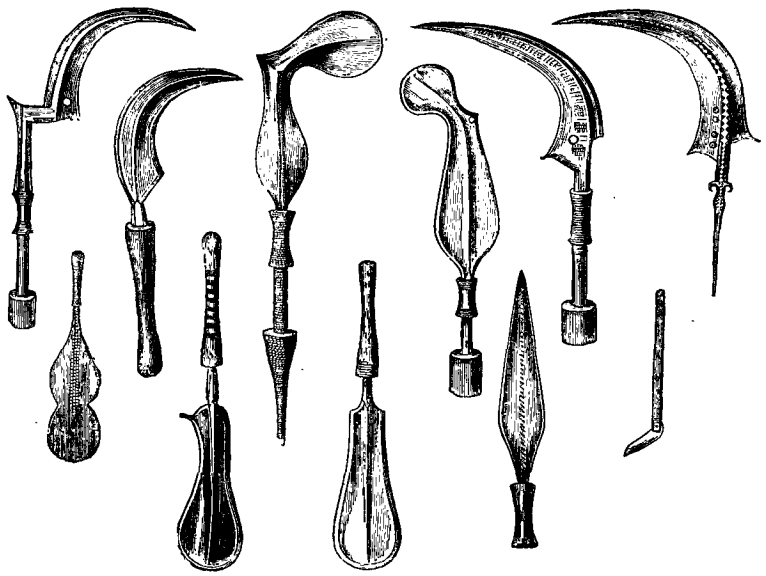
J'allais voir le roi, que je trouvais souvent dans ses greniers, distribuant les provisions à ses intendants. Un jour, il me permit de visiter le palais avec Abd-es-Sâmate, et nous fit conduire par son maître des cérémonies et par le chef de ses cuisines. Ce que je qualifie de palais est un groupe isolé d'habitations, de halles, de hangars entourés d'une palissade, et où ne peuvent entrer que le roi et les gens de sa maison. Toutes les affaires sont traitées ailleurs.



Armes des Mombouttous. — Gravure tirée de l'edition anglaise.

De grands arbres, plantés régulièrement autour de l'enceinte, donnaient à cette résidence un air de confort et de paix domestique. Non-seulement les élaïs abondaient, mais d'autres espèces utiles étaient communes et prouvaient la stabilité de la demeure, contrairement à ce qui se passe chez les Niams-Niams, où l'établissement des chefs n'a rien de fixe.

Du palais je fus conduit à l'arsenal, bâtiment circulaire d'une haute importance et rempli de toutes les variétés d'armes fabriquées dans le pays. J'étais invité à faire un choix parmi tous ces objets, le roi voulant ainsi me rendre les présents que je lui avais apportés; d'où il arriva que je trouvai dans ma tente un assortiment considérable de lances, de cimeterres, de coutelas, de boucliers, d'arcs, de flèches et de javelines, qui figurent maintenant en Europe comme spécimens de l'industrie des Mombouttous.



Armes des Mombouttous. — Gravure tiree de l'édition anglaise.

J'eus le même jour l'occasion d'admirer le superbe taureau que Mounza avait reçu d'un prince dont le territoire était au sud-est. Je n'ai jamais vu la bosse adipeuse des bœufs de cette race atteindre une pareille dimension (voy. p. 239).

Quelque temps après, le roi me dit brusquement que je ne lui avais pas donné assez de cuivre, et me rappela la quantité de ce métal qu'il avait eue d'Abd-es-Sâmate. Je lui rappelai à mon tour que je n'avais pas acheté d'ivoire. Il accepta mon excuse; mais le jour suivant il me fit demander mes chiens. Bien que ces deux bêtes, que je m'étais procurées chez les Bongos, fussent de petite espèce, elles étaient plus grandes que les chiens du pays, et Mounza voulait absolument les avoir; non pas pour les manger, disait-il; c'était pour les garder. Je répondis que mes chiens étaient mes enfants et que je ne m'en séparerais pas. Mais le roi en avait fait son caprice, et tous les jours il réitérait sa demande, en l'appuyant de nouveaux dons.

Rien ne m'avait ébranlé, lorsque le message quotidien me fut apporté par deux esclaves, deux Akkas, dont l'aspect me fit changer d'avis. Je proposai au roi de troquer un de mes chiens contre un échantillon de ce petit peuple. Mounza fut enchanté et m'envoya deux Akkas, en y joignant ces paroles malicieuses :

« Tu m'as dit que tes chiens étaient tes enfants; que penseras-tu si je te dis que je suis le père des Akkas? »

Je choisis le plus petit des deux, avec l'espoir de le conduire en Europe.

Ce marché me rendit la faveur du roi; et la défense qui avait été faite aux habitants de me vendre leurs produits ou leurs curiosités fut levée le jour même.

Les Mombouttous n'élevant pas de bétail, j'en aurais été réduit à ne vivre que de fruits et de légumes, sans autre pain qu'une galette de cassave ou de banane, si je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mounza, roi des Mombouttous. — Dessin de Emile Bayard, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'avais pas entendu dire que, par suite d'une razzia faite chez les Monvous, un nombre considérable de chèvres se trouvaient alors dans le pays. Je priai le roi de m'en procurer quelques-unes, lui offrant trois anneaux de cuivre par bête. J'eus de cette façon une douzaine de chèvres grasses, les plus belles que j'eusse rencontrées depuis mon départ de Khartoum. Il y en avait de deux sortes : les unes ressemblaient d'une manière frappante à celles que l'on voit chez les Bongos; les autres différaient de toutes les races que nous avons décrites ; elles s'en distinguaient par la convexité du chanfrein et par l'égale distribution des longs poils de la robe.

Ces gracieux animaux, d'un noir brillant, sont presque entièrement nourris de feuilles de bananier, régime qui leur convient à merveille. Dès que j'en eus une demi-douzaine, je les fis abattre, puis désosser, hacher menu; et de cette chair à pâté cuite dans l'eau jusqu'à la mettre en bouillie, je retirai un extrait de viande qui plus tard me rendit grand service.

Lorsque Mounza n'eut plus d'ivoire en magasin, Abd-es-Sâmate songea à partir pour le sud, où il voulait s'ouvrir de nouveaux marchés. J'entrai dans ses projets avec enthousiasme et lui criai : En avant! Mais le roi, qui tenait à conserver le monopole du cuivre, s'opposa à nos plans d'une manière formelle ; et sans lui rien n'était possible. Pour en avoir le cœur net, Sâmate envoya son neveu à la tête d'une avant-garde dans la direction qu'il voulait prendre; mais les chefs ne voulurent rien accorder sans l'autorisation du roi; et au bout de trois jours nos hommes furent obligés de revenir faute de vivres.

Le désappointement fut cruel. Renoncer au plus beau de mes rêves, au moment où il se réalisait. M'arrêter là!... je ne pouvais m'y résoudre. Abd-es-Sâmate, qui avait une zèriba dans le pays, devait y laisser quelques soldats ; je resterais avec eux et je trouverais bien l'occasion d'aller plus loin. Mais avec quelles ressources? A peine si je possédais de quoi revenir. Ah! si j'avais été riche ! Assez de cuivre eût triomphé de l'opposition de Mounza. Dix mille dollars dans ma bourse, et j'allais au Bournou avec Abd-es-Sâmate.

Sur ces entrefaites Moûmméri, frère et lieutenant de Mounza, vint mettre aux pieds du roi la part qui revenait à celui-ci dans le butin pris récemment aux Monvous, c'est-à-dire de l'ivoire, des esclaves et des chèvres. Il fut décidé qu'une grande fête aurait lieu à cette occasion, et le gouverneur devant bientôt repartir, les réjouissances furent commandées pour le lendemain.

Malgré un temps froid et pluvieux, les cris d'allégresse nous annoncèrent de bonne heure que la fête avait commencé. Vers midi on vint me prévenir que l'animation était au comble et que je ferais bien de me hâter. La bruine continuait; je m'enveloppai d'un grand paletot noir, et me dirigeai vers la salle où m'attendait une scène d'un caractère unique. Autour d'un carré spacieux et vide étaient les quatre-vingts épouses du roi, assises sur leurs petits tabourets et peintes avec le plus grand soin. Des guerriers, en grand costume, formaient derrière elles une haie compacte, hérissée de lances. Tous les instruments dont on pouvait disposer avaient été requis, et c'était une mêlée indescriptible de tambours, de timbales, de cors, de trompes, de sifflets, de cloches, de sonnettes, à laquelle se joignaient les battements vigoureux des mains de ces dames. Le reste de la salle était rempli des gens de la cour; et au milieu de tout cela dansait le roi, en costume mirobolant.

Se montrer à leurs sujets sous un aspect nouveau est pour ces noirs potentats une joie sans égale; or Mounza, qui avait une maison tout entière encombrée de fourrures et de plumes, pouvait se procurer ce plaisir autant que bon lui semblait. Cette fois il avait sur la tête une peau de babouin, qui lui donnait l'air d'être coiffé d'un bonnet de grenadier, et que surmontait un bouquet de plumes flottantes. Des queues de genette lui pendaient aux bras, des touffes de queues de potamochère lui entouraient les poignets, des queues de différente espèce lui formaient un épais tablier, et de nombreux anneaux décoraient ses jambes nues, qui en faisaient sonner le métal.

Mais son costume n'était rien en comparaison de sa danse, véritable délire. Tandis que ses bras étaient lancés dans toutes les directions, sans jamais perdre la mesure, ses jambes, pareilles à celles d'un clown, tantôt s'allongeaient parallèlement au sol, tantôt prenaient la verticale; tout cela avec une rapidité, une furie vertigineuse, et au bruit d'une musique non moins monotone que sauvage : quatre notes seulement, toujours les mêmes. Depuis combien de temps cela durait-il? Je l'ignore; tout ce que je peux dire, c'est qu'à mon arrivée Mounza gambadait et pirouettait avec l'affolement du plus ivre de tous les derviches. Je m'attendais sans cesse à le voir chanceler et tomber, l'écume à la bouche, pris d'un accès d'épilepsie; mais la force nerveuse est plus grande chez les hommes de cette région que parmi les preneurs de hachich. Au bout d'une demi-heure, Mounza fit une légère pause, et se remit à bondir et à se disloquer avec plus d'entrain que jamais.

La cour était si absorbée par ce spectacle qu'elle ne vit pas mon entrée; les quelques individus qui s'en aperçurent ne détournèrent pas la tête, et je pus à loisir esquisser les principaux traits de la scène.

Mais au-dessus du tumulte des hommes gronda celui des éléments. L'assemblée tout d'abord ne parut pas s'en émouvoir; puis la tempête se déchaîna avec tant de violence que l'averse fut chassée jusqu'au milieu de la salle. Les roulements du tambour cédèrent à ceux de la foudre; le roi d'ailleurs était parti, et chacun se retira.

Je profitai de ma solitude pour aller tranquillement visiter la salle voisine. Cet édifice, dans lequel on entrait par une porte basse, n'avait pas moins de cent cinquante pieds de longueur et cinquante d'élévation;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il n'était éclairé que par d'étroites ouvertures; cinq rangées de colonnes en soutenaient la voûte. Sur l'un des côtés se trouvait un cabinet où, d'après la coutume césarienne de changer souvent de chambre à coucher, Mounza allait de temps à autre passer la nuit. Un échafaudage assez solide pour porter un éléphant constituait le lit royal. Ce meuble était flanqué de plusieurs poteaux, ornés d'anneaux et de triangles de fer qui devaient peser au moins cinquante livres. Toute la pièce était remplie d'ornements barbares; j'y remarquai, entre autres décorations, les nombreuses figures géométriques dont la boiserie était couverte, y compris les piliers; figures peintes de trois couleurs, probablement les seules que possédât l'artiste : un rouge de sang, un jaune d'ocre et un blanc de chaux, fait avec de l'album græcum.

En dehors des fêtes et des visites, je consacrais les matinées et les dernières heures de l'après-midi à mes courses; le milieu du jour était employé chez moi à divers travaux, parmi lesquels figuraient ceux du ménage. Arriva l'époque de la lessive; mais où trouver un baquet, c'est-à-dire un vase pouvant contenir tout le linge accumulé. J'étais fort en peine, quand Abd-es-Sâmate eut l'idée ingénieuse d'aller emprunter l'un des plats du monarque; un plat vraiment royal, une auge plutôt qu'un objet de table, cinq pieds de long, et faite en bois d'un seul morceau (voy. p. 231).

Mombouttous. — Leur territoire. — Paradis terrestre. — Habitants. — Cultures. — Bananier. — Tabac. — Vêtements d'écorce. — Élaïs et noix de cola. — Pas de bétail. — Gibier. — Poules et chiens. — Pêche. — Far niente des hommes. — Travail des femmes. — Indiscrétion. — Indépendance. — Immodestie. — Usage général des siéges. — Cuisine à l'huile. — Graisse humaine. — Anthropophagie. — Cannibales et supérieurs. — Une amazone. — Invasion repoussée. — Mounza appelle Abd-es-Sâmate dans le pays. — Prérogatives royales. — Organisation du royaume. — Sérail. — Domicile privé du roi. — Repas de Mounza. — Crime de lèse-majesté. — Garde-robe du roi. — Arsenal. — Magasins. — Caractères physiques. — Cheveux blonds. — Mode invariable. — Toilette des femmes. — Coiffures. — Armes de guerre. — Forgerons habiles.

Ce ne fut qu'en décembre 1868, au moment où j'allais m'éloigner de Khartoum, que j'entendis parler pour la première fois d'un peuple qui demeurait au sud des Niams-Niams. Il se donnait à lui-même le nom de *Mombouttou*, et les traitants l'appelaient *Gourougourou*, d'un mot arabe qui veut dire percé : qualification motivée par l'habitude qu'avait ce peuple de se fendre l'oreille pour y insérer un bâtonnet de la longueur et du volume d'un cigare.

Lorsque j'eus gagné les zèribas, je vis que le pays des Mombouttous occupait une grande place dans les rêves des chefs d'expéditions. L'ivoire, disait-on, y abondait; la fertilité du sol y était prodigieuse, le faste du souverain sans rival, et l'habileté industrielle arrivée au point qu'à certains égards les Francs eux-mêmes ne pouvaient la surpasser.

Visiter cette nation devint naturellement le plus ardent de mes désirs; et l'on comprend avec quel bonheur j'accueillis la proposition que me fit Abd-es-Sâmate de me conduire chez ce peuple, qui, environné de tribus si différentes, peut être comparé à un bloc erratique, ou à un soulèvement de création d'une autre époque que celle de son entourage.

Le territoire des Mombouttous n'a pas une aire de plus de quatre mille milles carrés; mais d'après ce que j'ai vu dans les districts que nous avons traversés et où les cultures se succèdent d'une manière ininterrompue, sa population doit être d'un million d'âmes. Il est situé entre le troisième et le quatrième degré au-dessus de l'équateur, et à peu près entre les vingt-sixième et vingt-septième degrés de longitude orientale, un peu plus à l'ouest. Au nord il est borné par le Kibali et la Gadda, ensuite par l'Ouellé qui résulte de l'union de ces deux rivières. Nous avons dit qu'il est partagé en deux royaumes : celui d'Orient et celui d'Occident. Ce dernier est gouverné par Mounza, fils de Tikibo, dont le pouvoir s'étendait sur tout le pays, et qui fut assassiné par son frère Degbèrra, aujourd'hui roi de la partie orientale, beaucoup moins grande que celle du couchant.

Au nord et au nord-ouest, les Mombouttous ont pour limite le pays des Niams-Niams. Au sud ils sont entourés d'un demi-cercle de tribus nègres qu'ils appellent en bloc du nom de *Monvous*, terme de mépris qui fait allusion à l'état d'infériorité de ces peuplades.

Le pays des Mombouttous produit sur le voyageur l'effet d'un paradis terrestre. D'innombrables bosquets de bananiers y couvrent les ondulations du sol; des élaïs d'une beauté sans pareille, et d'autres monarques des forêts, étendent leurs cimes majestueuses sur cette végétation favorisée. Au bord des cours d'eau s'épanouit une verdure pleine de grâce et de fraîcheur, tandis qu'une épaisse ramée enveloppe de son ombre les coupoles des habitations rustiques.

La contrée a une altitude moyenne de deux mille cinq cents à deux mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer; elle se compose de vallonnements où circulent des ruisseaux, et dont les côtes en pente douce atteignent jusqu'à plusieurs centaines de pieds d'élévation. De même que chez les Niams-Niams, le sol imbibé cache des sources dans chacun de ses plis, et peut être comparé à une éponge d'où s'échappent des filets d'eau sans nombre.

Le minerai de fer, tel que nous l'avons vu jusqu'ici, — une limonite de formation récente, — y est largement répandu. Toutefois, dans son ensemble, le pays est beaucoup plus diversifié que la partie que nous connaissons du territoire des Niams-Niams. On pourrait lui appliquer la description que le capitaine Speke a faite de l'Ouganda; mais par leur aspect, qui est celui d'une race différente, par leurs coutumes, par leur abstention, jusqu'à ces dernières années, de tout commerce avec les autres peuples, ses habitants forment un groupe d'un caractère spécial.

Bien que leur nombre les ait contraints à multiplier les défrichements, on ne saurait qualifier les Mombouttous d'agriculteurs. Ils font entrer, il est vrai, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fruits et les racines dans leur alimentation, et pour une large part, mais la culture des céréales leur est antipathique. Le sorgho et le pénicillaire n'existent pas chez eux; l'éleusine y est accidentelle; le maïs, qu'ils appellent *nendôh*, ne se trouve que dans les jardins, où il est considéré comme légume. La patate que l'on voit partout sur le haut des pentes ensoleillées, et le manioc qui abonde dans les vallons, figurent parmi les principales ressources du pays, mais acquièrent toute leur perfection — volume et qualité — sans exiger de grands soins; il en est de même de la colocase et de l'igname. Enfin la banane, généralement récoltée en vert, séchée, réduite en farine et mangée sous forme de bouillie, est la base de la nourriture des indigènes. Or, pour avoir des bananiers, il leur suffit de planter les rejets dans une terre que la pluie vient d'amollir; le pied se développe rapidement et produit sans culture jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse.

La canne à sucre vient spontanément dans toutes les éclaircies des bois situés au bord de l'eau. Cultivée seulement comme friandise, elle ne l'est nulle part en grande quantité, et d'ailleurs elle est plus que médiocre.

Le sésame, l'arachide et le tabac de Virginie, ce dernier surtout qu'ils appellent *eh-tobbou*, nom qui révèle une origine exotique, sont les seules plantes que les indigènes se donnent la peine de soigner; et ils ne les cultivent que dans des limites très-restreintes. Le tabac commun, que l'on voit partout chez les Dinkas, les Dioûrs et les Bongos, est ici complétement inconnu.

Les Momboutous ignorent à peu près l'art du tissage et n'ont pas d'autre vêtement que celui d'écorce. La peau de bête ne s'emploie chez eux que pour les costumes de fantaisie à l'usage des danseurs. C'est le liber d'un figuier, l'*urostigma de Kotschy*, qui leur tient lieu d'étoffe. L'urostigma ne semble pas exister dans le pays à l'état sauvage : je ne l'ai vu que dans les endroits cultivés; mais il n'est pas de demeure près de laquelle il ne se rencontre.

Dès qu'on a franchi l'Ouellé, on trouve de grandes plantations d'élaïs. Très-commun sur la côte occidentale, ce palmier n'a pas encore été découvert dans les provinces du Nil; et, de même que la noix de cola, dont les gens riches du pays font usage, il témoigne des rapports que les Momboutous ont avec les habitants de la région africaine de l'ouest.



Femme momboutou — Gravure tirée de l'édition anglaise.

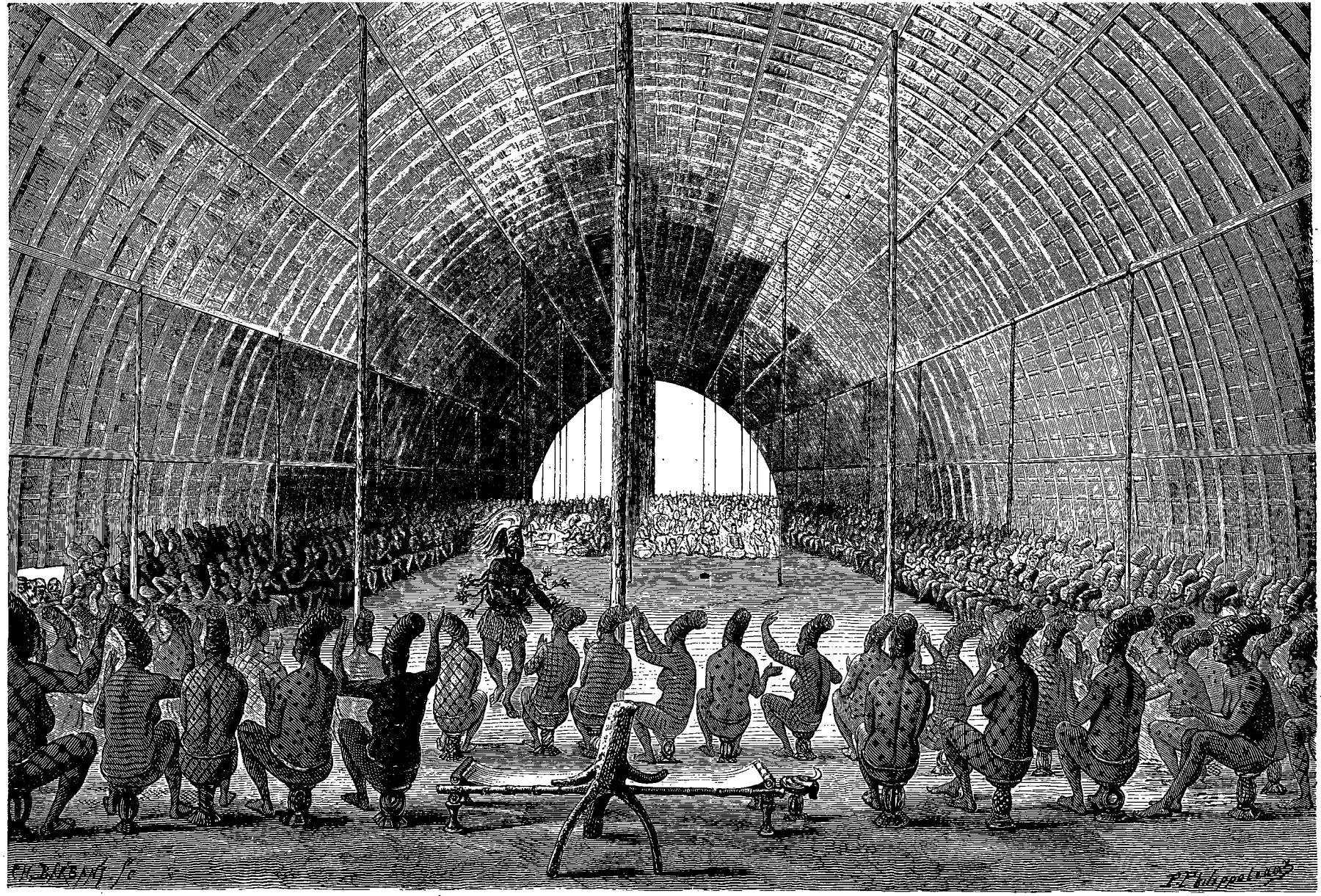
L'élève du bétail est complétement étrangère aux sujets de Mounza, qui n'ont pas d'autres animaux domestiques que des poules et des chiens. Mais une espèce de cochon, le *potamochère à pinceaux*, est chez eux à demi privé, et les razzias qu'ils font chez leurs voisins du sud leur procurent d'énormes quantités de chèvres. Toutefois ils préfèrent l'éléphant, le sanglier, le buffle, l'antilope à la chair de ces animaux; et bien que leur pays soit trop peuplé pour être aussi giboyeux que les déserts du territoire des Niams-Niams, la grosse bête y est assez abondante pour fournir à leurs besoins. Ils ont d'ailleurs l'art de conserver les produits de leur chasse, qui, en certaines saisons, est très-fructueuse; et ils les préparent de telle manière que ces produits se gardent fort longtemps. Ce serait donc une erreur de prétendre que les Momboutous sont devenus anthropophages par suite du manque de nourriture animale. D'après la quantité d'ivoire que renfermaient les magasins du roi, et qui provenaient uniquement de la chasse des indigènes, la viande seule des éléphants tués dans le pays aurait suffi à l'approvisionnement du peuple. En outre, il n'est pas d'habitation qui ne se fasse remarquer par une basse-cour très-nombreuse; et à cette énorme quantité de volailles, qui doit entrer en ligne de compte, il faut ajouter celle des chiens, qui, de même que chez les Niams-Niams, sont là des bêtes de boucherie.

Il y a ensuite le gibier à plume; ainsi le perroquet à robe grise, dont la queue d'un rouge brillant sert à orner les coiffures, n'est pas moins estimé pour sa chair savoureuse que pour ses vives couleurs. Ce perroquet est poursuivi; tandis que la pintade, le francolin et l'outarde sont ordinairement pris au piége. Enfin, la téphrosie de Vogel, herbe vénéneuse, est cultivée dans presque tous les villages comme engin de pêche; et la quantité de poisson qu'elle tue fournit un appoint considérable à l'alimentation publique.

Quand ils ne sont pas à la chasse ou à la guerre, les hommes riches ne font absolument rien. Ils passent la matinée couchés sur leurs bancs, et fument leur pipe à l'ombre des élaïs.

Vers le milieu du jour, ils se réunissent dans de grandes salles pleines de fraîcheur, et causent avec leurs amis, en appuyant leurs paroles de gestes vigoureux. Les femmes pendant ce temps-là s'occupent du ménage;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi Mounza dansant devant ses femmes. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles cultivent le sol, récoltent les produits, les font sécher, les emmagasinent, les réduisent en poudre, préparent les repas, fabriquent la poterie et le feutre d'écorce. Le travail de la forge incombe aux ouvriers mâles; mais la sculpture et la vannerie se font indifféremment par les uns et par les autres; quant à la musique, elle est exclusivement du ressort des hommes.

Une extrême liberté règne entre les deux sexes; les femmes à cet égard sont bien loin d'avoir la réserve de celles des Niams-Niams. J'ai dit plus haut combien elles sont indiscrètes. Elles jouissent dans leur ménage d'un haut degré d'indépendance; on peut en juger par cette réponse qui m'était faite chaque fois que je demandais à un Mombouttou de me vendre l'un des objets de la maison : « Adressez-vous à ma femme, répondait le mari, c'est à elle. »

La polygamie n'a pas de bornes, et les liens du mariage sont fort peu respectés. En général, ces dames m'étonnaient par leur conduite, surtout lorsque j'envisageais le degré de civilisation auquel le pays est arrivé.

Personne, chez les Mombouttous, ne s'assied par terre, pas même sur une natte. Les hommes généralement ont pour s'asseoir des bancs sculptés qu'ils font porter derrière eux par des esclaves, soit qu'ils se rendent à une assemblée, soit qu'ils aillent faire des visites. Un escabeau de forme ronde, et à un seul pied, constitue le siége des femmes.

Ces dernières préparent les aliments avec un soin qui témoigne d'un haut degré de culture. Leur mode de traitement du manioc est celui qu'on emploie dans l'Amérique du Sud. Comme épices, elles font usage du malaghette, ainsi que du fruit de deux solanées qui n'ont pas encore de nom parmi nous, et que j'aurais qualifiées d'*anthropophagorum* si déjà cette appellation n'avait été donnée à la salade des Fidjiens.

Beaucoup de mets sont accommodés à l'huile d'élaïs, qui, au moment où elle est fraîche, est d'un goût agréable. Il se fait également une grande consommation d'huile de sésame, d'arachide, de lophyre ailé, et de celle que l'on retire, par ébullition, des mâles de termites, produit limpide et brillant dont la saveur est irréprochable. Mais d'un usage plus universel dans le pays est la graisse d'homme; et ceci nous amène au point capital de nos observations culinaires.

De toutes les parties de l'Afrique où l'on a vu pratiquer l'anthropophagie, c'est ici qu'elle est le plus prononcée. Entourés au sud de noires tribus d'un état social inférieur, et qu'ils tiennent en un profond mépris, les Mombouttous ont chez ces peuplades un vaste champ de combat, ou pour mieux dire, un terrain de chasse et de pillage où ils se fournissent de bétail et de chair humaine. Tous les corps de ceux qui tombent dans la lutte sont répartis immédiatement, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche. Les prisonniers, conduits par bandes, ainsi que les troupeaux, sont réservés pour plus tard, et deviennent à leur tour victimes de l'affreux appétit des vainqueurs.

Nous n'avons pas eu l'occasion d'assister à ces horribles mangeries; mais une fois, arrivant inaperçu devant une case où, près de la porte, se tenait un groupe de femmes, je vis celles-ci en train d'échauder la partie inférieure d'un corps humain. L'opération avait changé le noir de la peau en un gris fauve. Quelques jours après, je remarquai dans une maison un bras d'homme suspendu au-dessus du feu; évidemment on l'avait mis là pour le fumer.

Non-seulement nous trouvions à chaque pas des signes d'anthropophagie, mais nous reçûmes du roi la confirmation du fait, et l'explication du peu d'exemples que nous en avons eus. J'étais chez lui avec Abd-es-Sâmate; ce dernier fit tomber l'entretien sur le cannibalisme, et demanda au roi comment il se faisait que, depuis notre arrivée, on n'eût pas mangé de chair humaine dans le pays. « Vous ne l'avez pas vu, répondit Mounza, parce que, sachant l'aversion que vous inspire cette nourriture, j'ai donné des ordres pour qu'elle fût préparée et mangée secrètement. »

Il est certain que l'anthropophagie est beaucoup plus répandue chez les Mombouttous que chez les Niams-Niams. L'énorme quantité de crânes qui m'ont été présentés et qui étaient les débris de leurs repas, le boucanage qu'on leur voit faire après la bataille, leur préparation de la graisse humaine et l'emploi régulier de cette graisse dans leur cuisine, en donnent la preuve.

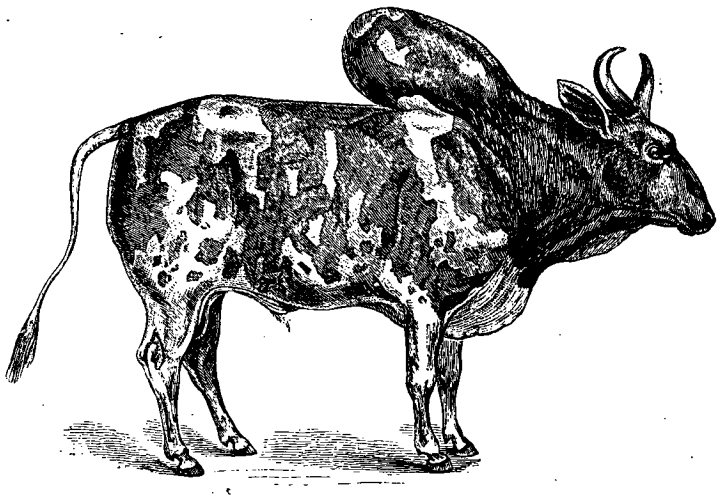
Et avec tout cela les Mombouttous sont une noble race, des gens bien autrement cultivés que leurs voisins à qui leur régime fait horreur. Ils ont un esprit public, un certain orgueil national; ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains. Leur industrie est avancée, leur amitié sincère. Les Nubiens qui résident chez eux n'ont pas assez d'éloges pour vanter la constance de leur affection, l'ordre et la sécurité de leur vie sociale, leur adresse, leur courage : ce sont, disent-ils, des ennemis redoutables. Lorsque en effet Abou-Gouroun, qui se trouvait dans le Kifa, voulut pénétrer chez les Mombouttous, il rencontra au nord de l'Ouellé une armée résolue à lui barrer le passage. Tikìbo, le père de Mounza, régnait alors, et c'était la fille du roi qui commandait l'armée. Des témoins oculaires m'ont raconté comment cette amazone, ayant revêtu la draperie d'écorce, pris la lance et le bouclier des gens de guerre, avait brillamment conduit ses troupes; et comment ces soldats, qui pour la première fois se trouvaient en présence d'armes à feu, avaient fait éprouver aux Nubiens des pertes considérables, et forcé Abou Gouroun, cité pour sa bravoure, d'abandonner tout projet d'invasion. L'année suivante (1867), Mounza, qui venait de succéder à son père, envoya un message à Abd-es-Sâmate, dont les courses s'arrêtaient chez Vouando. Par ce message, le roi invitait le Kénousien à nouer avec lui des relations commerciales. Abd-es-Sâmate répondit à cet appel, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouvrit la traite de l'ivoire dans ce pays, où il entra le premier, non par droit de conquête, mais par suite d'une entente que rien n'a troublée depuis lors.

Les souverains des Momboutous jouissent de bien autres prérogatives que les chefs des Niams-Niams. Au monopole de l'ivoire ils joignent le revenu de contributions régulières, prélevées sur les produits du sol. Outre leur garde du corps, ils ont un entourage considérable ; et de nombreux fonctionnaires civils les représentent sur tous les points du territoire. Les trois frères de Mounza administrent les provinces en qualité de vice-rois, et ont sous leurs ordres les gouverneurs de districts. Immédiatement après ceux-ci viennent les grands officiers de la couronne, qui sont au nombre de cinq : le conservateur des armes, le surintendant des magasins, l'intendant de la maison des épouses du roi, et l'interprète en chef pour les relations diplomatiques.

Mounza ne quitte jamais sa résidence sans être accompagné de plusieurs centaines de gens de sa suite, et précédé d'une longue file de tambours, de trompettes et de coureurs qui font sonner des cloches de fer.



Bœuf. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quatre-vingts femmes composent le sérail, et ont chacune un logement séparé, qu'elles occupent avec leurs esclaves. Les quatre-vingts demeures sont comprises dans l'enceinte du palais; elles forment elles-mêmes la ceinture d'une cour spacieuse dont le sol battu contraste agréablement, par sa teinte rouge, avec le vert foncé des arbres qui le protégent de leur ombre.

Classées d'après leur ancienneté, les épouses royales forment deux catégories. Les matrones habitent des villages bâtis à leur intention à quelque distance du palais; elles sont au nombre de plusieurs centaines; car en surplus de celles qu'il a pu se choisir, Mounza est héritier des femmes de son père et même de ses belles-sœurs.

Le domicile privé du roi consiste en un groupe de vastes bâtiments, ayant chacun sa destination particulière. Une palissade entoure ce groupe royal, sur lequel des arbres fort bien entretenus répandent une ombre épaisse. Ce sont les femmes du roi qui, à tour de rôle, font la cuisine de Sa Majesté. Mounza prend invariablement ses repas en secret; personne ne voit ce qui lui est servi, et tous les reliefs de sa table sont jetés dans une fosse creusée uniquement pour les recevoir. Toute chose sur laquelle il a posé la main est sacrée; nul ne peut y toucher. Un visiteur, quel qu'il soit, ne doit pas même allumer sa pipe à l'un des charbons du feu qui brûle devant le trône; pareille audace serait un crime de lèse-majesté, et sur-le-champ punie de mort.

La garde-robe du roi occupe à elle seule plusieurs bâtiments. Une case tout entière est consacrée aux costumes de fantaisie. On y voit suspendues, par énormes touffes, des queues de civette, de genette, de potamochère, de girafe, à côté de fourrures de différente sorte, et des milliers d'ornements étranges, dont Mounza aime à décorer sa personne.

Dans un petit pavillon conique, situé à l'écart, est le *water-closet* du monarque; c'est l'unique édifice de ce genre que m'ait offert cette région. Cependant les nègres sont en général beaucoup plus convenables sous ce rapport que les Nubiens. La disposition intérieure du cabinet de Mounza est exactement celle que l'on trouve dans les maisons turques.

J'ai parlé de ma visite à l'arsenal; la majeure partie des armes que renferme ce bâtiment est composée de lances, rangées par faisceaux de trois cents pièces, et qui, en temps de guerre, sont distribuées aux troupes.

Il contient également des piles de coutelas et de sabres, ainsi que les armes de luxe.

Les greniers et les magasins ont d'excellentes toitures et sont fort bien tenus. Mounza y passe une partie de ses journées à surveiller l'arrangement et la distribution des vivres et des autres matières que renferment ces dépôts.

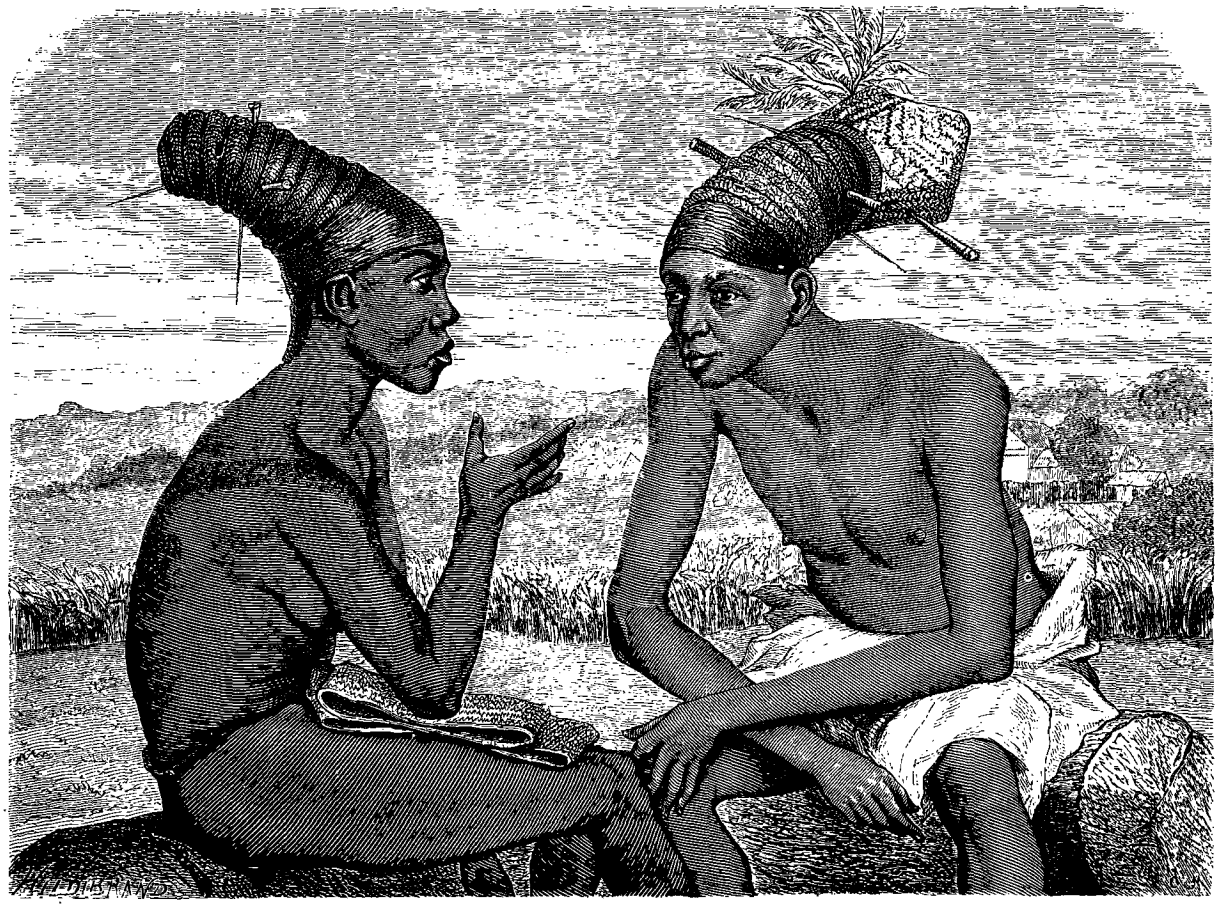
On voit par ces détails, qu'en dehors de tout contact avec les chrétiens ou les musulmans, les Momboutous sont arrivés à un degré de culture qui n'est pas à dédaigner.

Sous le rapport physique, ils nous présentent d'abord une teinte moins foncée que la plupart des nations connues du centre africain. Ils sont en général de la nuance du café en poudre, ce qui les distingue des Niams-Niams, dont la couleur est celle du chocolat, ou d'une olive parvenue à sa maturité. Leur chevelure est la même que celle des Niams-Niams; ils ont la barbe plus longue et plus fournie, les membres plus minces, sans apparence de faiblesse. Mais ce que l'on ne rencontre pas chez leurs voisins, ce sont les cheveux blonds. A en juger par les milliers de personnes que j'ai vues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant mon séjour, un vingtième de la population au moins est d'un blond pâle et cendré, qui rappelle le ton de la filasse de chanvre. Ces cheveux, qui d'ailleurs sont crépus, et de la même nature que ceux du nègre, accompagnent toujours un teint de la nuance la plus pâle que j'aie vue en Afrique, à partir de la Basse-Egypte. Tous les individus chez lesquels on remarque cette coloration de la peau et des cheveux ont la vue faible, le regard incertain, presque louche, et offrent des signes marqués d'albinisme. J'ai dit précédemment que par la forme du visage, surtout par la longueur et par la courbe du nez, les Momboutous diffèrent des nègres et se rapprochent des races sémitiques.

Mais ils se distinguent plus encore de leurs voisins par le costume et par les usages que par les caractères extérieurs. La mode paraît être chez eux aussi invariable qu'elle est changeante en pays civilisé, et semble avoir étendu son niveau sur toutes les classes, car la forme du vêtement est la même pour tous. La gravure de la page 245 donne la coupe de cette draperie d'écorce que l'on trempe dans une teinture d'un brun rou-



Nétolou et Bounza. — Dessin de O. Matthieu, d'après des croquis de l'auteur.

geâtre, et qui, épaisse et moelleuse, produit l'effet d'une étoffe de laine.

Les femmes n'ont qu'un tablier de la grandeur de la main; le reste de leur personne est orné de dessins noirs, faits avec le suc du fruit d'un gardénia. Elles se décorent le dos et la poitrine à la hauteur des épaules, et souvent l'abdomen, d'un tatouage élégant; mais c'est dans leur peinture qu'elles déploient toutes les ressources de leur imagination. Leurs dessins, d'une grande régularité, semblent pouvoir se varier indéfiniment; ce sont des étoiles, des croix de Malte, des abeilles, des fleurs, des lignes, des zigzags, des rubans, des nœuds, etc. L'une est tigrée comme un zèbre, l'autre tachetée comme un léopard. J'en ai vu qui tantôt présentaient les veines du marbre, tantôt les carrés d'un damier. Lors d'une fête, c'est à qui aura un nouveau dessin; celui-ci est porté pendant deux jours, puis soigneusement enlevé et remplacé par un autre.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abd-es-Sâmate apporte l'Akka. — Dessin de Laguillermie, d'après le texte.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH [1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Industrie des Mombouttous (*suite*). — Travail du bois. — Abatage des arbres. — Canots. — Tambours. — Tabourets des femmes. — Plats élégants. — Bancs des hommes. — Boucliers. — Poterie. — Pipes. — Vannerie. — Bâtisses. — Habitations. — Arbres et plantes qui les entourent. — Voleurs de maïs.

Par un battage prolongé les Mombouttous ne rendent pas seulement le fer très-pur, très-homogène, ils lui donnent encore toute la dureté voulue, et la bonté des outils qu'ils en fabriquent leur permet de travailler le bois d'une manière remarquable. De tous les Africains chez lesquels je suis allé, sans même en excepter ceux d'Égypte, ce sont les seuls qui emploient pour ce genre de travail des lames n'ayant pas un double tranchant. Il en résulte que, le doigt pouvant s'appuyer sur le fer, l'ouvrier dirige l'outil avec plus de sûreté et obtient à la fois dans la coupe et dans les détails une précision et un fini supérieurs.

C'est un arbre de la famille des rubiacées, l'*uncaria* dont le bois est tendre et a le liant de celui du peuplier, qui fournit la matière de leurs sculptures. L'abatage de ce géant, qui a de six à huit pieds de dia-

1. Suite. — Voy. t. XXVII, p. 273, 289, 305, 321, 337, 363; t. XXVIII, p. 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètre, et souvent quarante pieds sans branches, se fait avec de petites haches pareilles à toutes celles que l'on voit dans cette région, c'est-à-dire un coin de fer plat, inséré dans le gros bout d'une massue, et qui, à chaque coup, s'enfonce plus solidement dans le bois dur et noueux où il est implanté. Le nombre de coups nécessaires pour abattre un uncaria avec ces petites cognées doit être de plusieurs mille. Or j'ai souvent trouvé dans les bois d'énormes tiges de cette espèce abattues de la sorte, et dont la coupe n'était pas moins unie que si on les eût tranchées avec un couteau ; fait qui témoigne chez le bûcheron d'une extrême justesse de coup d'œil. Cette qualité, d'ailleurs, ainsi que la justesse de l'oreille et le sentiment du rhythme, est beaucoup plus développée chez les nègres que parmi les Nubiens et les Arabes.

La pièce de bois s'équarrit et se divise également à la hache. Le bloc est ensuite dégrossi avec un instrument qui tient de notre doloire. De sa nature, le bois de l'uncaria est blanc ; mais on le fait noircir en l'exposant au feu, et plus souvent encore en l'immergeant dans le terreau noir des cours d'eau.

Les siéges, les plats, les écuelles, les tambours, les pirogues et les boucliers constituent les principaux objets de cette industrie. J'ai vu sur l'Ouellé des canots de dix mètres de long et d'un mètre soixante-treize centimètres de large, creusés avec beaucoup d'art. Ces monoxyles auraient porté des chevaux et des bœufs, et répondaient parfaitement au but qu'on s'était proposé. On voit une de ces pirogues à droite et au bas de la page 249.

Les grands tambours ou, pour mieux dire, les timbales des Niams-Niams, se trouvent dans toutes les bourgades des Momboutous ; on les rencontre également près de l'Atlantique. Il y a encore dans le pays un instrument du même genre, mais de petite dimension, dont la caisse, très-comprimée et surmontée d'une anse, a son ouverture à la partie inférieure et peut être comparée à une clochette aplatie.

Les tabourets dont se servent les femmes présentent dans les détails une grande diversité. De même que tous ceux des peuplades précédentes, ils sont faits d'un seul morceau. L'art d'assembler différentes pièces de bois est inconnu au centre de l'Afrique, et ces petits meubles sont des objets de sculpture plutôt que de menuiserie. Le siége en est rond, un peu concave, porté par un seul pied d'un joli travail, et qui a pour base un plateau circulaire ou polygone. Près du bord supérieur une ouverture en forme de triangle fait l'office de poignée. Ces tabourets ont généralement de trente à quarante centimètres de hauteur. Ils diffèrent très-peu des petits guéridons qui, dans le pays, servent à la fois de table et d'écuelle ; non pas que les sébiles et les plats soient rares : il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions. J'en ai vu qui étaient posés sur quatre pieds, d'autres qui avaient à chaque bout une anse en forme d'anneau ; et ces deux genres m'ont rappelé ce que notre vaisselle a de plus élégant et de plus moderne. On fait également pour les femmes des bancs à quatre pieds. Ainsi que chez les Niams-Niams, l'usage de mettre des patins à tous les meubles, à tous les ustensiles, est universel chez les Momboutous. Leurs boîtes elles-mêmes — de petits cylindres en écorce cousue, qui leur servent de nécessaires, et où ils renferment leurs bibelots — leurs boîtes ont leur support.

Quant aux siéges des hommes, ce sont des bancs d'un mètre cinquante de longueur, et dont la structure ne ressemble en rien à celle des petits meubles que nous venons de décrire. Bien que d'une si grande légèreté que j'ai vu nos Bongos en porter six à la fois sans aucun effort, ils n'en sont pas moins d'une très-grande solidité. Différentes pièces les composent et sont agencées d'une manière très-ingénieuse. Les Momboutous n'emploient jamais ni clous, ni chevilles d'aucun genre, pas même dans leurs édifices ; ils les cousent, pour ainsi dire, avec ces fines lanières de rotang dont nos chaises de canne nous montrent la résistance.

Nous avons vu que, ces bancs n'ayant pas de dossiers, on y suppléait au moyen d'un accessoire des plus primitifs. C'est ordinairement un jeune ériodendron qui en fait tous les frais. L'arbre est coupé à l'endroit où ses rameaux forment, ce qu'en botanique, on appelle un verticille ; la tige et deux branches constituent le support, deux autres brins servent d'accotoirs, et la prolongation du tronc fait le dossier.

Le bouclier des Momboutous n'est qu'une planche d'un demi-pouce d'épaisseur, taillée à coups de hache dans un très-gros arbre, et parfaitement unie. Sa longueur est suffisante pour couvrir les deux tiers de la personne ; mais, inélégant et peu solide, il n'a d'autre mérite que sa légèreté. Pour l'empêcher de se fendre, on y pratique des coutures parallèles et transversales avec du rotang ; on y ajoute une côte longitudinale assez épaisse, on le borde du haut en bas d'une forte ganse, toujours en rotang ; et, dès qu'une fente menace de se produire, on l'arrête par des crampons de fer ou de cuivre, disposés de manière à former décoration. Ces boucliers sont invariablement peints en noir, et presque tous ornés de queues de sanglier à pinceau.

Nous avons dit l'habileté comparative des Bongos en fait de poterie ; celle des Momboutous à cet égard est bien plus grande. Leurs produits, fabriqués simplement à la main, comme dans toute cette région, sont à la fois plus réguliers et d'une qualité supérieure. Tous les vases des Africains rentrent dans la catégorie des urnes : ils sont de forme ronde et n'ont pas d'anses. Ceux des Momboutous présentent, sous ce dernier rapport, un avantage réel ; des ornements en relief — dessins géométriques ou figures décoratives — les rendent plus faciles à manier et les empêchent de glisser dans la main. Les cruches, destinées à contenir l'eau, sont principalement l'objet des soins de l'artiste ; quelques-unes pourraient être comparées aux vases célèbres dont l'ancienne Égypte nous a légué le souvenir.

Quant aux fourneaux de pipe, d'un travail si soigné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez les autres peuplades (voy. t. XXVII, p. 335), les Momboutous n'en font aucun usage. Leur pipe se compose tout uniment de la nervure médiane d'une feuille de bananier perforée dans toute sa longueur. Les nobles, ainsi que nous l'avons vu pour le roi, ont souvent, à la place de ce tube végétal, un tuyau en fer de cinq pieds de long; mais cela ne change rien au système. Dans tous les cas, le bout du tuyau est fermé; une ouverture latérale est pratiquée vers l'extrémité inférieure; un fragment de feuille de bananier, tourné en cornet, s'implante dans l'ouverture et reçoit le tabac. Ce fourneau improvisé, qui ne dure pas plus de quelques minutes, est renouvelé, chaque fois qu'il est nécessaire, par un esclave chargé de cet office. J'ai fumé avec beaucoup de plaisir une pipe de cette nature : elle diminue l'âcreté du tabac et rend la fumée presque aussi douce qu'elle pourrait l'être en passant dans un narghilé.

C'est le rotang qui fournit la matière des filets et de tous les objets de vannerie. Les paniers sont nombreux; le genre de coiffure empêchant de rien mettre sur la tête, le transport des fardeaux se fait au moyen de hottes qui ressemblent beaucoup à celles des Thuringiens.

De menus ouvrages sont fabriqués avec des tiges d'herbe et de roseau, tels que des bracelets et des anneaux de jambe, qui, pendant la marche, produisent un léger frou-frou. Le plus grand soin est apporté à la confection des nattes qui forment la carcasse des chignons. Les grelots dont se sert le chef d'orchestre pour battre la mesure sont également faits en vannerie.

Les instruments de musique n'offrent rien de particulier; ce sont des trompes, des cornets, des tambours, des cloches de grandeurs diverses que l'on rencontre chez la plupart des Africains.

Mais c'est dans l'art de bâtir que se révèlent tout entières la science et l'habileté industrielles des Momboutous. On ne s'attendrait jamais à trouver au cœur de l'Afrique ces grandes halles du palais de Mounza, qui à leurs dimensions imposantes joignent la légèreté et la force, la grâce et le fini des détails, l'ampleur et l'harmonie de l'ensemble.

La forme carrée des maisons, qui tout d'abord sépare les Momboutous des peuplades précédentes, les relie aux habitants de l'ouest : Ichagos, Bakalais, Mpongoués, Fans ou Pahouins. Cette relation, en outre, coïncide avec les traits du pays et le cours des fleuves, qui se dirigent à l'occident.

Parmi les couvertures à double pente se voient néanmoins des toits coniques; ce sont généralement ceux des greniers et des cuisines, pour lesquels on les préfère, comme secondant mieux la sortie de la fumée et l'écoulement des eaux pluviales. Il est rare que les maisons particulières aient plus de trente pieds de long sur une vingtaine de large. Le toit dépasse de beaucoup la muraille; il s'arrondit légèrement en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu et des pétioles des frondes qui composent la charpente. Une doublure de feuilles de bananier, souvent recouvertes d'herbe, de paille ou d'écorce, le rend complétement imperméable. Les murailles, d'une hauteur de cinq ou six pieds, reçoivent la même garniture, et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotang. Ce genre de bâtisse, également en usage dans l'ouest de la région équatoriale, offre une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchaînés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête sembleraient devoir tout détruire, et ne causent pas même une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

C'est par la porte, dont l'ouverture est grande, que l'air et la lumière pénètrent dans la demeure; celle-ci renferme deux pièces : la chambre que l'on habite, et une décharge où l'on serre les provisions.

Ainsi que les Niams-Niams, les Momboutous n'ont pas de véritables villages; la résidence de Mounza est le seul endroit qui mérite le nom de bourg. Les habitations forment chez eux de grandes lignes interrompues, qui suivent les courbes des ruisseaux et des vallées : chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des groupes de bananiers, et dominés par des champs de colocase et de manioc. Chaque famille occupe une section de la grande ligne; et l'espace compris entre les sections est rempli par des élaïs.

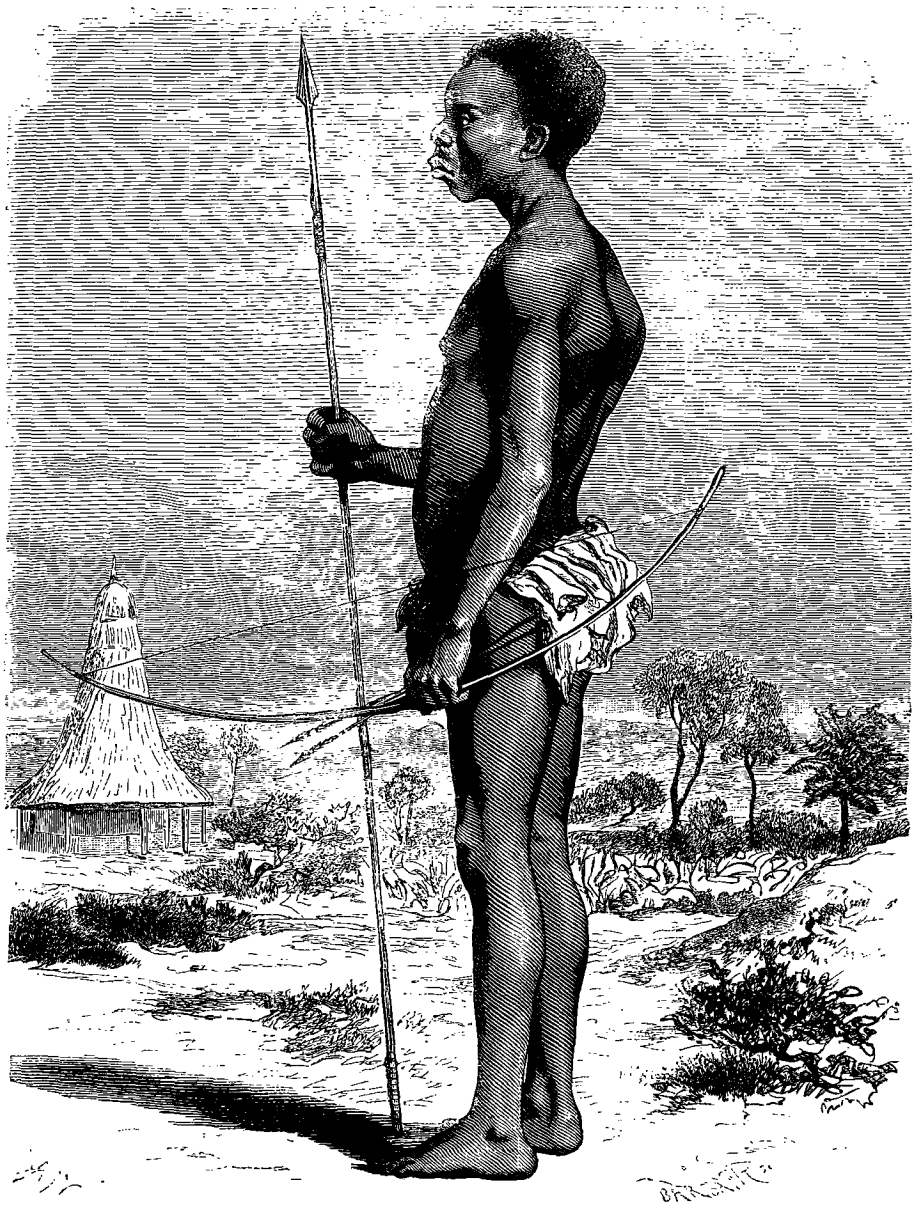
Autour de la ferme, on a souvent planté des arbres; plus souvent encore les propriétaires ont conservé des massifs, lorsqu'ils ont fait leur défrichement. Dans ces bosquets, formés ou réservés soit pour avoir de l'ombre, soit pour leur utilité, se remarquent le gardénia, qui fournit la peinture avec laquelle s'habillent les femmes, et le téphrosia de Vogel, dont le principe vénéneux tue le poisson, tout en le laissant comestible. D'autres plantes sont purement décoratives : telles sont le merveilleux *mussænda*, aux bractées couleur de feu, et des orchidées splendides que leur beauté a fait choisir. Le gardénia lui-même, outre son utilité, a des bouquets de fleurs blanches qui en font l'un des plus beaux ornements des massifs. N'oublions pas de noter la présence du chlorophyton, liliacée gazonnante, aux feuilles panachées de blanc, et qui, d'après les Niams-Niams, a le pouvoir de faire découvrir les voleurs. Est-ce pour ce motif que les Momboutous la mettent dans leur jardin? Je l'ignore; dans tous les cas c'est pour qu'il soit moins exposé au pillage que le maïs est cultivé près des habitations; car les maraudeurs paraissent en être très-friands.

Égyptiens et Nubiens. — Odyssée. — Traditions antiques. — Pygmées. — Adimokou. — Son interrogatoire. — Danse guerrière de l'Akka. — Nsévoué. — Races autochthones. — Peuples nains. — Traits des Akkas. — Mains délicates. — Prognatisme. — Bouche simienne. — Mobilité du visage. — Langage inarticulé. — Acuité des sens. — Ruse et cruauté. — Protection des Akkas par les Momboutous.

Où sont réunis trois Égyptiens, vous pouvez parier sans crainte que la conversation roule sur les prix du marché ou sur les vicissitudes du commerce. Il n'en est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas de même avec les romanesques enfants de la Nubie. Que de fois, couché à l'arrière du bateau, j'ai prêté l'oreille aux entretiens de mes hommes. L'un racontait les splendeurs de la cité des Califes, d'autres parlaient des merveilles du canal de Suez, ou des énormes vaisseaux des Francs. Tout grand événement les passionnait, tout au monde semblait les intéresser. Mais surtout les récits de guerre et de chasse captivaient l'auditoire ; et plus encore la description des animaux et des peuples du centre de l'Afrique. Ce n'était pas le fabuleux des Mille et une Nuits, ou le ton des histoires qu'ils auraient pu lire au Caire, à l'époque du Ramadan. Tout cela était depuis longtemps derrière nous; le voyage prenait le caractère d'une odyssée, et les récits remontaient à l'époque d'Homère. D'après mes Nubiens, le Nil, qu'on voyait s'élargir de jour en jour, sortait de

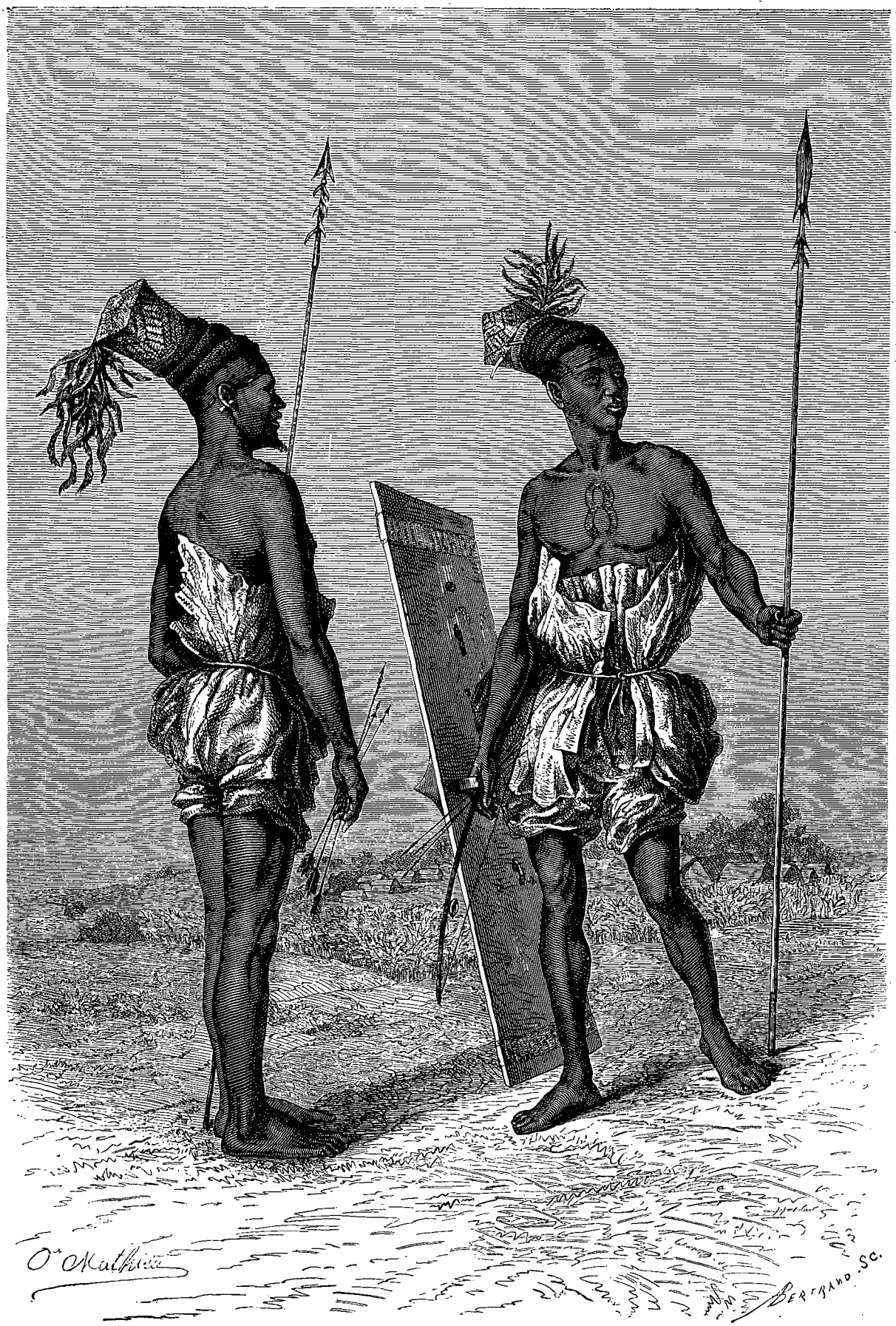


L'Akka Bomby. — Dessin de A. Marie, d'après l'édition anglaise.

l'Océan dont l'Afrique est entourée, et nous conduisait au pays où, de même que les grues, nous aurions des nains à combattre. Plusieurs d'entre eux avaient vu des gens de ce petit peuple, et ils ne se lassaient pas plus de répéter ce qu'ils pouvaient en savoir, que les autres ne se fatiguaient de l'entendre. Au sud du pays des Niams-Niams, disaient-ils, habitent des hommes tout petits, dont la barbe est si longue qu'elle atteint leurs genoux. Ils ajoutaient que ces nains, armés de lances, se glissaient sous les éléphants, et les éventraient avec une agilité qui, les rendant insaisissables, les faisait échapper à la trompe du colosse.

Plus j'écoutais leurs histoires, plus j'étais frappé des souvenirs qu'elles évoquaient : Cyclopes, Automoles, Pygmées, sous des noms différents, revenaient sans cesse dans leurs discours. Était-ce à leur esprit inven-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerriers mombouttous. — Dessin de O. Matthieu, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tif ou à la tradition qu'il fallait l'attribuer? D'où leur venait cette connaissance d'événements chantés par Homère? Où s'étaient-ils familiarisés avec des faits qui ont inspiré Ovide, Juvénal, Statius, et que nous trouvons mentionnés dans Nonnus et dans Oppien? Comment faisaient-ils combattre les *Chebbers Dighintous* (les nains à grande barbe) avec les grues, donnant un jour la victoire à celles-ci et le lendemain aux Pygmées? Il va sans dire que nous employons ce dernier mot, non pas dans le sens littéral, mais ainsi que le faisait Aristote, pour désigner le petit peuple d'Éthiopie.

Pendant mon séjour dans les zèribas, j'entendis souvent parler des nains que l'on voyait chez les princes niams-niams, où, d'après les témoins oculaires, ils jouaient le rôle de bouffons. Malgré les embellissements du récit, il était évident qu'il y avait là un fait réel; seulement je crus qu'il s'agissait de phénomènes pathologiques recherchés par les princes à titre de curiosité; il ne m'entra pas dans l'esprit qu'il pouvait y avoir une série de tribus dont la taille était bien inférieure à celle des autres peuples.

Nous arrivâmes chez Mounza; plusieurs jours s'écoulèrent sans que je visse aucun des petits personnages dont il avait été question; mes serviteurs affirmaient pourtant qu'ils en avaient rencontré. Je leur reprochai de ne pas m'avoir amené un de ces êtres curieux; ils me dirent que les petits hommes étaient trop timides pour venir au camp. Mais, un matin, j'entends des exclamations; je m'informe, et j'apprends qu'Abd-es-Sâmate s'est emparé d'un nain de la suite du roi et qu'il me l'apporte. Je vois, en effet, arriver Sâmate ayant sur l'épaule une étrange petite créature, dont la tête s'agite convulsivement, et qui jette partout des regards pleins d'effroi. Le Kénousien dépose son fardeau sur le siége d'honneur; l'interprète royal se place auprès du siége. J'ai enfin sous les yeux une incarnation vivante de ce mythe répandu il y a quelques milliers d'années.

Sans perdre de temps, et avec une ardeur facile à comprendre, je fais le portrait du nain. Je le presse d'innombrables questions; mais l'interroger est plus facile que d'avoir la réponse. C'est avec une extrême difficulté qu'on le fait rester tranquille; on n'y parvient qu'à force de présents. Je comble l'interprète pour qu'il le rassure. Il y arrive si bien qu'au bout de deux heures le pygmée est esquissé, mesuré, festoyé, chargé de cadeaux et soumis à un minutieux interrogatoire.

Son nom est Adimokou; il est chef d'une petite colonie établie à une demi-lieue de la résidence royale. J'apprends de lui-même que son peuple se nomme *Akka*. J'ai su plus tard que cette nation habitait de grandes provinces situées au sud des Mombouttous, entre le deuxième et le premier degré de latitude nord. Une partie des gens qui la composent sont au nombre des sujets de Mounza, qui, jaloux d'accroître la splendeur de sa cour par toutes les curiosités possibles, a contraint plusieurs familles d'Akkas à venir demeurer près de lui.

« Où ton pays est-il placé? demandé-je à Adimokou, par l'entremise de mes Niams-Niams et de l'interprète du roi.

— Un jour de marche, répond-il en montrant le sud-sud-est, et l'on est chez Moûmméri; le second jour on passe le Nalobé, et le troisième on arrive au premier village des Akkas.

— Comment s'appellent les rivières de ton pays?

— Le Nâlobé, le Kamérîka et l'Eddoûpa.

— Y en a-t-il d'aussi grandes que l'Ouellé?

— Non; toutes nos rivières sont petites, et vont rejoindre l'Ouellé.

— Ne formez-vous qu'un seul peuple, ou êtes-vous divisés par tribus? »

Adimokou répond d'abord par un geste circulaire, indiquant une vaste contrée, puis fait l'énumération des tribus qui habitent ce territoire.

« Combien avez-vous de rois?

— Neuf, dit-il; mais je ne connais par leur nom que Beddée, Gâlima, Tîndaga et Mazêmbé. »

Je lui demande alors s'il a entendu parler des Mala-Ghilaghés, peuplade qui, d'après Escayrac de Lauture, demeure au sud du Baghirmi. Je n'obtiens d'autre réponse qu'un geste d'étonnement, et un « Qu'est-ce que c'est que ça? » passablement ironique. Je ne suis pas plus heureux au sujet des Kenkobs et des Betsânes, mentionnés par Kölle; pas davantage à l'égard des questions que me suggérent les cartes de Péterman et de Hassenstein; ce qui me fait renoncer à mon enquête.

La conversation est mise sur autre chose. Tout à coup, ennuyé de la séance, le petit chef exécute un bond prodigieux, qui le place hors de la tente, mais qui le fait retomber au milieu de nos gens. On l'arrête; de nouvelles cajoleries triomphent de son impatience, et nous finissons par obtenir quelques figures de sa danse guerrière. Il porte le vêtement d'écorce et le bonnet à plumes des Mombouttous; une lance, un arc et des flèches en miniature complètent son costume. Sa taille est d'un mètre cinquante; c'est le chiffre le plus élevé que m'aient fourni les gens de sa race.

Bien que la danse guerrière des Niams-Niams ait plus d'une fois excité ma surprise, j'avoue que celle de l'Akka me surprend davantage. En dépit de son gros ventre, de ses jambes courtes et arquées, en dépit de son âge, car il est vieux, Adimokou fait preuve d'une agilité qui surpasse tout ce qu'on peut dire : je me demande si les grues pourraient jamais lutter avec de pareils êtres. Les bonds du petit chef et sa pantomime, d'une vivacité inouïe, ont une expression à la fois si burlesque et si variée, que tous les spectateurs s'en tiennent les côtes. Il m'est dit, par l'interprète, que les Akkas traversent les grandes herbes en bondissant à la manière des sauterelles; qu'ils approchent de l'éléphant, lui mettent leur flèche dans l'œil, et, comme le disaient les Nubiens, vont l'éventrer d'un coup de lance.

Adimokou fut satisfait de sa visite. Je lui avais fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comprendre que je verrais avec plaisir d'autres gens de son peuple. Il en vint deux le lendemain ; ceux-là étaient jeunes. Une fois la glace rompue, j'eus des Akkas presque tous les jours. Dans le nombre se trouvèrent quelques hommes d'une taille plus élevée; mais j'ai toujours fini par découvrir que c'étaient des métis, provenant de mariages entre Akkas et Momboutous.

A cette époque, Moûmméri vint mettre aux pieds du roi un nouveau butin, fruit d'une nouvelle maraude. Parmi les gens de sa suite figuraient plusieurs centaines d'Akkas. J'ignorais son arrivée, et j'étais allé ce jour-là faire une longue course. Le soir, comme je passais près de la demeure royale pour rentrer chez moi, je vis une foule de petits bonshommes qui me parurent jouer aux soldats, et que je pris pour des gamins d'une rare insolence. Ils avaient l'arc tendu et me visaient d'un air qui me fit éprouver une certaine irritation. « Vous les prenez pour des enfants, me dirent mes Niams-Niams; ce sont bel et bien des hommes: ils savent se battre. » L'arrivée très-opportune de Moûmméri, qui vint me saluer, mit fin à la scène et m'empêcha d'étudier le petit régiment. « Ce sera pour demain, » pensai-je ; mais je comptais sans mon hôte : le soleil n'était pas levé, que Moûmméri avait disparu avec toute sa bande, replongeant pour moi dans les ténèbres ce peuple si voisin et cependant insaisissable. De même la visite que je voulais faire au village des Akkas du roi fut remise de jour en jour, et il fallut partir sans avoir exécuté ce projet.

Toutefois, si je n'ai pas pu observer les Akkas chez eux, celui qui m'appartenait m'a fourni l'occasion d'une étude attentive et constante, qui n'a pas duré moins de dix-huit mois. On se rappelle que Mounza me l'avait donné en échange de l'un de mes chiens. Pour l'habituer à son nouveau sort, je me départis de la règle que je m'étais imposée de manger seul, et je l'admis à ma table. Je voulais qu'il se portât bien et qu'il fût content; pour cela je me pliai sans murmure aux habitudes, aux caprices de sa race; j'acceptai ses défauts. Les Nubiens ne s'expliquaient pas mon faible pour cet être bizarre ; mais j'avais réussi : il était en bonne santé, et avait pour moi un attachement filial. A Khartoum, où je l'avais habillé comme un petit pacha, on se le montrait au doigt en s'écriant : « Voilà le fils du Khavâga, » parce qu'il avait le teint clair. Personne ne paraissait se douter de son âge et se rappeler la tradition des Pygmées. Dans les zèribas, où son peuple était célèbre, on le regardait avec bien plus d'intérêt. J'espérais l'amener sain et sauf en Europe ; mais en dépit de toute ma sollicitude, il mourut à Berber d'une dyssenterie prolongée, causée bien moins par le changement de climat ou de manière de vivre, que par une gloutonnerie impossible à combattre.

Il allait avoir dix-sept ans; son nom était Nsévoué. Pendant les six derniers mois de sa vie il n'a pas grandi d'une ligne : ce qui me fait présumer qu'il n'aurait jamais eu plus d'un mètre quarante centimètres, chiffre de la mesure qui fut prise à sa mort. Le portrait de la page 248 représente fidèlement ce pauvre garçon, qui était l'un des types les mieux caractérisés de sa race.

Les Akkas semblent appartenir à une longue série de peuples nains, qui offrent tous les caractères d'une race aborigène, et qui, sous l'équateur, se rencontrent d'un rivage à l'autre. Tous les voyageurs qui ont pénétré dans le centre de l'Afrique ont reçu de nombreux témoignages relatifs à l'existence de ces petits hommes. Presque tous nous les représentent comme étant d'une couleur moins foncée, et tirant plus sur le rouge ou le brun jaune que celle de leurs voisins : ce qui est le fait des Akkas. Mais il y aurait une grande différence à l'égard du système pileux. Du Chaillu, le seul qui, avant moi, autant que je sache, ait été en relation avec des individus de cette petite race équatoriale, dit en parlant des Obongos, dont la taille ordinaire serait environ d'un mètre cinquante, qu'ils ont les cheveux courts, mais le corps très-velu. Escayrac de Lauture rapporte qu'on lui a dit que les Mala-Ghilaghés, gens de petite taille et de couleur rougeâtre, sont couverts de longs poils. Ceux-là auraient une queue; mais ce détail est probablement une licence poétique.

On se rappelle que les Nubiens m'avaient dit que les bouffons des Niams-Niams étaient barbus d'une façon démesurée; le nom de *Chebbers-Dighintous* qu'ils leur donnent fait allusion à ce caractère physique; et les Niams-Niams signalent cette grande barbe comme l'un des traits frappants de leurs nains, qu'ils appellent *Tikitikis*. Je n'ai rien trouvé de pareil chez ceux qu'il m'a été donné de voir; mais à cela près, tout ce que l'on raconte des peuples nains de l'Afrique centrale coïncide avec le peu que nous savons des Akkas. Dapper dit, en parlant des Mimos : « Ces petits hommes sont grands chasseurs; on prétend qu'ils peuvent se rendre invisibles, et qu'ils tuent les éléphants sans beaucoup de peine. La majeure partie de l'ivoire apporté du centre leur est due. » Il ajoute que cet ivoire est troqué pour du sel. Kölle fait également un peuple chasseur des Kenkôbs, dont la taille ne serait que de trois à quatre pieds, et qui habiteraient près d'un lac du Haut-Chary. Il tenait ces détails d'un individu qui avait accompagné des ambassadeurs Kenkôbs chargés de porter un présent de *sel* à un potentat des bords du lac. Or, non-seulement les Akkas sont d'habiles chasseurs et contribuent pour une large part aux approvisionnements d'ivoire, mais c'est avec du sel qu'ils payent l'impôt à Mounza. Aucune des peuplades que nous avons rencontrées, on s'en souvient, n'a de sel de cuisine. Enfin à toutes ces coïncidences se joint celle de l'appellation. Les Portugais du dix-septième siècle désignaient leur petit peuple sous le nom de *Bakkas-Bakkas*, et Dapper nous dit que les Mimos sont plus souvent nommés *Bakkés-Bakkés*.

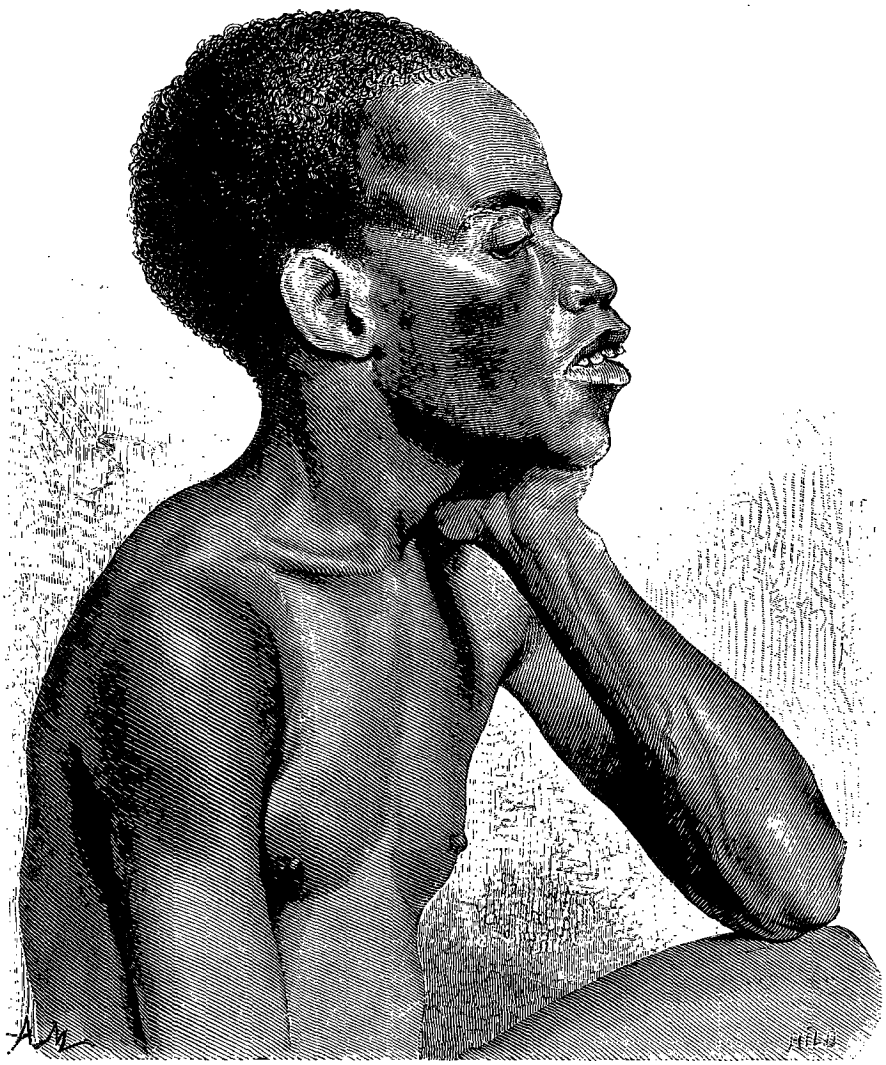
Nous ne parlerons pas des Dokos, petits habitants des bords du haut Djouba, qu'on appelle aussi *Béri-Kimos*, c'est-à-dire gens de deux pieds ; mais nous signalerons la ressemblance que nos Pygmées ont avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Bushmen. Gustave Fritsch, l'auteur de l'excellent ouvrage sur les peuplades du midi de l'Afrique, est le premier qui me l'ait fait observer.

Pour moi, il n'est pas douteux que, parmi les tribus africaines, celles qui présentent ce caractère anormal de petitesse sont les débris épars d'une race autochthone, qui va disparaissant. D'après Fritsch, la taille moyenne des vrais Bushmen est un mètre quarante-quatre centimètres. Bomby et Nsévoué, les deux Akkas dont on a vu le portrait, m'ont donné pour mesure, le premier un mètre deux cent trente-cinq millimètres, le second un mètre trente-quatre centimètres; et le chiffre le plus élevé que m'aient offert leurs pareils a été, comme je l'ai dit, d'un mètre cinquante.

La couleur des Akkas est d'un brun mat assez clair, celui du café peu brûlé. Tous ceux que j'ai vus avaient peu de barbe et la chevelure courte et laineuse. Ils portaient le costume des Momboutous, y compris la

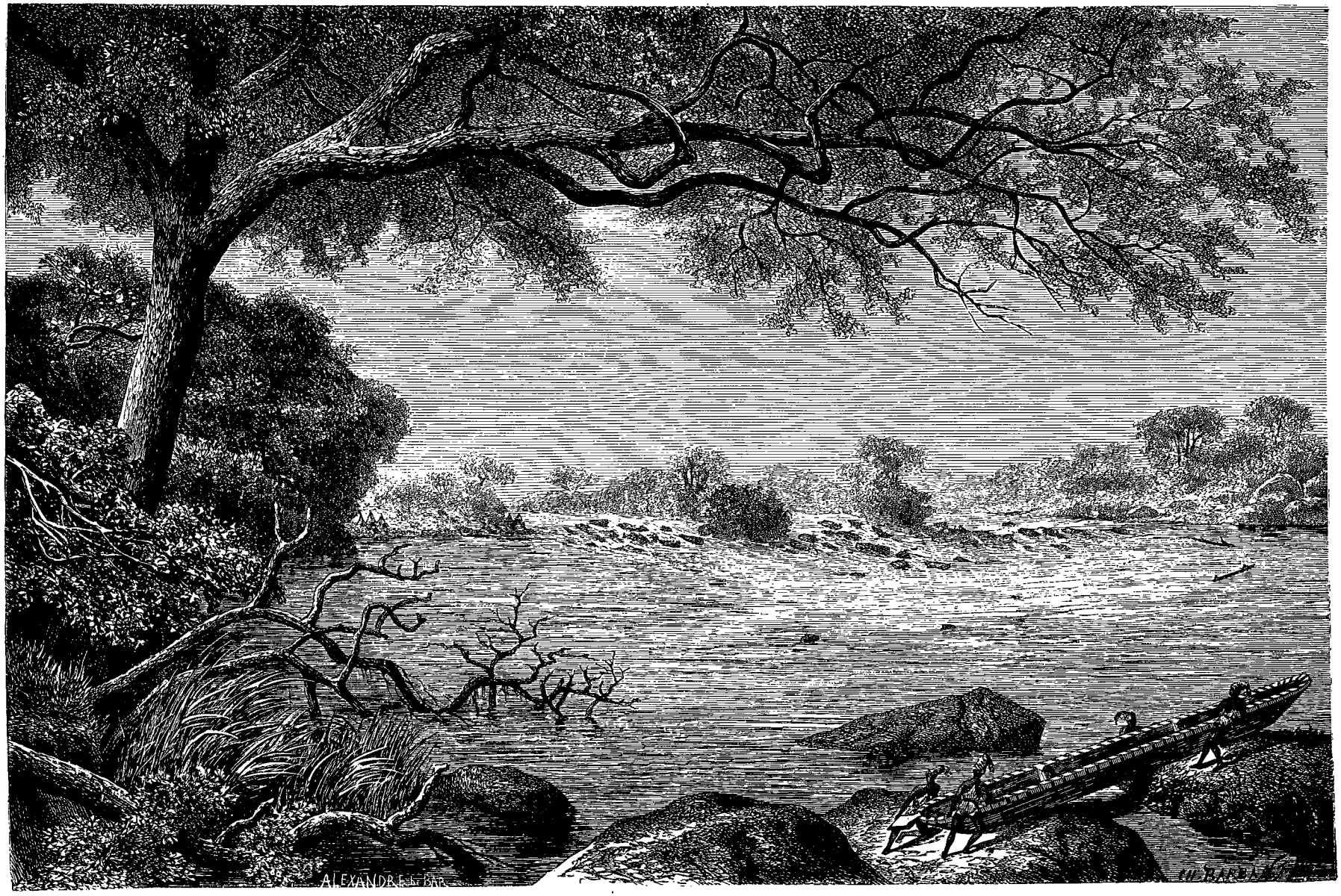


L'Akka Nsévoué. — Dessin de A. Marie, d'après l'édition anglaise.

toque; mais ils n'en avaient pas le chignon. Sous le rapport de la texture, leurs cheveux peuvent être comparés à l'effilochage d'un vieux câble; la couleur en est analogue à celle de la peau. Les cheveux, simplement bruns, que l'on voit également chez les Momboutous, ne se rencontrent pas chez les autres peuplades qui habitent le sol rouge.

D'après les spécimens que j'ai eus sous les yeux, et parmi lesquels mon petit Nsévoué, je le répète, offrait l'un des types les plus purs de la race, les Akkas ont la tête grosse et hors de toute proportion avec le cou mince et faible qui la supporte. La forme de l'épaule diffère étrangement de ce qu'elle est chez la plupart des nègres, ce qui tient au développement anormal de l'omoplate. Les bras sont longs et grêles. Le corps est d'une longueur disproportionnée. La poitrine, plate et resserrée dans le haut, s'élargit pour donner un point d'attache à l'énorme panse qui fait ressembler les Akkas, même les gens d'un certain âge, aux enfants égyptiens ou arabes. Le dos est fortement arrondi;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du Kibali, près de Koubbi. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'épine dorsale est tellement souple, qu'après un repas copieux le centre de gravité se déplace, la partie lombaire de l'échine se creuse; et alors, de profil, le dos figure à peu près la courbe d'un C. Tous ces caractères se retrouvent chez le vieux Bushman représenté dans l'ouvrage de Fritsch, planche 69.

Les genoux sont gros et noueux, les autres articulations de la jambe saillantes et anguleuses, les pieds tournés en dedans : ce qui n'est pas ordinaire chez les nègres.

Je ne sais trop comment décrire l'allure des Akkas : c'est un balancement accompagné de soubresauts qui se propagent dans toutes les parties du corps. Nsévoué n'a jamais pu porter un plat sans répandre plus ou moins du contenu.

En revanche, les mains sont délicates; non pas effilées comme celles que l'on admire chez les héroïnes de roman, et cependant toutes mignonnes.

Rien, chez mon pauvre Nsévoué, ne me touchait davantage que ses jolies mains; et je l'ai si longuement étudié que le moindre détail de sa petite personne est gravé dans ma mémoire.

Mais ce qui surtout caractérise la race, c'est la tête : forme et physionomie. Tout d'abord on est frappé de son prognatisme; chez les deux Akkas dont on a le portrait, l'angle facial était de soixante et de soixante-six degrés. La mâchoire se projette en un museau d'autant plus accusé que le menton, dont la saillie est toujours faible, est parfois très-fuyant. Le crâne est large, presque sphérique et présente un creux profond à la racine du nez. Ces détails s'appliquent encore aux Bushmen. Toutefois ces derniers ont de petits yeux, et tellement bridés qu'ils sont à peine visibles; tandis que les Akkas ont l'œil bien fendu et largement ouvert, ce qui leur donne cet air d'oiseau qu'on voit chez les Aztèques. Bomby ne ressemble-t-il pas, en effet, à ces petits Américains dont on nous fit l'exhibition il y a une vingtaine d'années?

Si les Akkas diffèrent des Bushmen sous le rapport de l'œil, ils ont comme eux d'énormes oreilles, contrairement aux autres peuplades de cette région, qui se font remarquer par la petitesse et l'élégance des leurs.

Les lèvres suivent naturellement la saillie des mâchoires; elles sont élongées, moins épaisses que celles de la plupart des nègres, et rarement elles se rejoignent. Le bord extérieur en est à vive arête, ce qui rappelle la bouche simienne; la grosse moue, à lèvres rondes, des autres Africains n'a pas ce caractère d'infériorité animale.

Les Bushmen offrent également cette bouche béante à lèvres anguleuses; et l'extrême mobilité du visage, qui les fait ressembler à des singes plutôt qu'à des hommes, se retrouve à un haut degré chez les Akkas. Le jeu frappant des sourcils, l'extrême vivacité des yeux, les gestes rapides des mains et des pieds dont s'accompagnent toutes les paroles, et des hochements de tête perpétuels dans tous les sens, contribuent à rendre l'aspect de ce petit peuple excessivement drôle.

Je ne peux rien dire du langage des Akkas, ayant perdu les notes que j'avais prises à cet égard. Je me rappelle seulement son inarticulation et la difficulté qu'éprouvent à parler une autre langue ceux dont il est l'idiome naturel. Pendant un an et demi qu'il a passés avec nous, mon petit Nsévoué n'a jamais pu apprendre les quelques mots d'arabe qui lui étaient nécessaires, tandis que les gens des autres nations acquéraient en peu de mois un vocabulaire abondant. Il ne fut guère plus heureux avec les dialectes du pays, et n'alla pas au delà de quelques phrases bongos, balbutiées d'une manière inintelligible pour tout autre que pour moi et pour mes serviteurs habituels. Cette particularité est commune aux Bushmen.

Mais sous le rapport de l'acuité des sens, de la dextérité et de la ruse, les Akkas sont bien au-dessus des Mombouttous. Leur finesse toutefois n'est que la manifestation d'un mouvement intérieur qui leur fait trouver du plaisir dans la méchanceté. Nsévoué aimait à voir souffrir : l'un de ses amusements favoris était d'envoyer aux chiens ses flèches dangereuses et de torturer les animaux. Pendant la guerre que nous firent les Niams-Niams, tandis que mes Nubiens avaient une frayeur qui les mettait hors d'eux-mêmes, il jouait avec les têtes des A-Bangas décapités; et lorsqu'il me vit les faire bouillir pour en avoir les crânes, sa joie n'eut plus de bornes. Il courait et gambadait en criant : *Bakînda nôva?* (Bakinda est un sobriquet dérisoire) *Bakînda hi hê koto.* « Où est Bakînda? Bakînda est dans la marmite. »

Les Akkas, nous l'avons dit, sont essentiellement chasseurs : ils excellent dans l'art d'inventer et de poser les piéges, de surprendre le gibier et de le poursuivre. En fait d'animaux domestiques, ils ne possèdent que des volailles; et j'ai été frappé de voir dans une mosaïque de Pompéi, qui représentait un village de Pygmées, les demeures de ces nains entourées de poules nombreuses.

On sait que les peuples du midi de l'Afrique ont en exécration les Bushmen, qui, pour eux, ne sont nullement supérieurs aux singes de la pire espèce. Bien que ne valant guère mieux, les Akkas vivent en bonne intelligence avec leurs puissants voisins. On les regarderait plutôt comme des êtres bienfaisants. Ils chassent pour les Mombouttous, qui, en échange, leur accordent une protection affectueuse. Mounza fournit aux Akkas établis près de sa résidence le meilleur régime que l'on puisse avoir dans le pays, non-seulement comme nourriture, mais comme breuvage. Mon petit Nsévoué ne se lassait pas de vanter les pots de bière, les cruches de vin de banane, les épis de maïs et autres friandises dont ses pareils étaient largement pourvus et qu'ils recevaient du roi.

Mais cette bonne entente est due à l'absence de bétail; si les voisins avaient des troupeaux, leurs bêtes deviendraient la proie des Akkas, de même que celles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des pasteurs du midi sont le gibier des Bushmen; et les Momboutous jureraient à nos Pygmées une haine implacable.

Départ. — Tirage au sort. — Adieux. — Désespoir de mon Akka. — Peur d'être mangé. — En marche. — Inconvénients et beautés du pays. — La Gadda. — Le Kibali. — Curiosité excessive. — Chez Parra. — Venu du ciel. — Rareté des vivres. — Pays hostile. — Le Kâpili. — Plaine giboyeuse. — Vallée du Kambélé. — Fausse bienveillance. — De retour au Kibali. — Rapides. — Variété des arbres. — L'Ouellé. — Origine du Kibali. — Chez Nembé. — Animosité de Vouando. — Vue de la forêt. — Habitat du chimpanzé. — Marais. — Déclaration de guerre. — Nouveaux guides. — Trahison.

Le 12 avril avait été fixé pour le jour du départ. Ai-je besoin de dire l'amertume de mon désappointement? Je laissais derrière moi la seule chance que j'avais de répondre à quelques-unes des importantes questions qui pouvaient m'être posées; et mes regrets s'augmentaient de cette croyance qu'un voyage relativement court m'aurait fait atteindre les sources de la Bénoué, de l'Ogovouaï et du Congo. Quatre cent cinquante milles, tout au plus, me séparaient de l'endroit où s'est arrêté Livingstone. D'où j'étais alors j'apercevais, au sud-ouest, un chemin frayé qui m'eût conduit chez Mouata-Yanvo. Suivre cette route permettait de résoudre les derniers problèmes; et lorsque, pour avoir cette solution, je n'avais pas à franchir plus d'espace que pour rejoindre le Ghazal, j'étais obligé de revenir sur mes pas, laissant au cœur de l'Afrique son secret que j'aurais pu surprendre. Mais si douloureux que fût le départ, il fallait s'y résigner.

La journée du 12 commença par agiter vivement une partie de notre caravane. Abd-es-Sâmate avait fondé dans le pays une zèriba qui exigeait une garnison de vingt-huit hommes : d'où la nécessité d'un tirage au sort, dont l'exécution fut difficile. Excepté moi, tout le monde était enchanté de partir; et se voir condamné à passer un an ou deux, peut-être plus, dans cette région lointaine, avec des cannibales, semblait à nos hommes le traitement le plus dur qu'on pût leur infliger. Chaque arrêt du destin fut donc suivi de récriminations plus ou moins violentes qui menaçaient d'être interminables. Cependant à force de bonnes paroles, de cadeaux, de promesses, et, je dois le dire, en faisant miroiter à leurs regards l'extrême liberté de mœurs qui règne chez les Momboutous, on arriva à persuader aux mécontents d'accepter leur triste sort.

Il était midi lorsque la caravane put s'ébranler. La séparation fut touchante : les Nubiens se jetèrent dans les bras les uns des autres; et la foule jaseuse qui se pressait autour du camp regarda avec intérêt les mille gestes d'adieux qu'échangèrent nos soldats quand les porteurs, silencieux et indifférents comme toujours, se mirent en marche.

Pendant ce temps-là mon petit Nsévoué poussait des hurlements si lugubres, que je me demandais s'il m'était permis de l'emmener. Mais je découvris bientôt la cause de ses larmes. Sa douleur n'était que de l'épouvante : il se croyait à la veille d'être mangé. Les Momboutous ne font pas commerce d'esclaves; il est extrêmement rare qu'ils cèdent aux Nubiens même un prisonnier de guerre; et pourquoi m'aurait-on fait présent d'une créature humaine, sinon pour me nourrir?

La tunique de soie dont je l'avais paré, si brillante qu'elle fût, ne calmait pas mon Nsévoué, mais des friandises l'apaisèrent; quelques jours d'un bon régime lui firent oublier ses angoisses; il mit de côté toute inquiétude et fut heureux comme un petit prince.

Nous suivîmes d'abord la route que nous avions prise pour venir. Cinq milles au nord-est nous firent gagner les monticules qui s'élèvent devant le troisième cours d'eau. Je montai sur une de ces éminences, que de beaux figuiers couronnaient, et je vis serpenter la caravane entre les bananiers. Par instants des élaïs la couvraient de leur ombre; puis elle disparut dans la galerie qui bordait la rivière. Les eaux étaient gonflées; non-seulement leur passage prenait beaucoup de temps, mais il exigeait de grands efforts. Si étroits étaient les sentiers qu'on ne pouvait y marcher qu'un à un. Il fallait souvent s'arrêter, et fréquemment dans des éclaircies où la forêt n'avait plus assez d'ombre pour nous défendre contre l'ardeur du soleil. Une gorgée de vin de banane, puisée alors dans ma gourde, me rafraîchissait; de temps à autre je fumais une pipe. En somme le pays était si beau que, malgré ses inconvénients, cette marche me procura de vives jouissances.

Après avoir passé le troisième ruisseau, nous prîmes à droite, c'est-à-dire au levant, et nous nous trouvâmes dans un nouveau sentier. Il nous fit traverser une plaine découverte, que bordait une galerie se dirigeant au nord-est, et nous fit gagner, près de la Gadda, une ferme où nous passâmes la nuit.

Par ses proportions la Gadda rappelle le Vouaou tel qu'il est à sa jonction avec le Diour, mais elle n'offre pas les mêmes changements périodiques. Son lit reste plein toute l'année : elle avait ce jour-là, 13 avril, cent cinquante-cinq pieds de large, trois pieds seulement de profondeur et une vitesse de cinquante-sept pieds par minute. Des bois d'une faible épaisseur couvraient ses bords; et le sol des rives, que l'inondation n'atteignait pas au loin, s'élevait graduellement. Une différence de vingt pieds entre l'étiage et le maximum des crues était marquée par la ligne des eaux.

La Gadda a son origine au sud-est, à une assez grande distance de l'endroit où nous étions alors. Elle arrose les provinces des Momboutous soumis à Degbêrra, et va rejoindre le Kîbali. C'est la réunion de ces deux cours d'eau qui forme l'Ouellé.

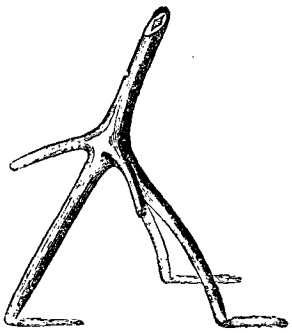
Nous traversâmes immédiatement la Gadda; puis une marche d'une demi-heure nous fit gagner la rive gauche du Kîbali. Ce dernier offrait une grande ressemblance avec l'Ouellé, seulement il avait moins de largeur; par mesure trigonométrique, je ne lui ai trouvé là que trois cent vingt-cinq pieds d'un bord à l'autre.

Ainsi que Mounza en avait donné l'ordre, des ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teliers nous attendaient; ils firent si bien leur devoir qu'au bout de trois heures toute la caravane était passée.

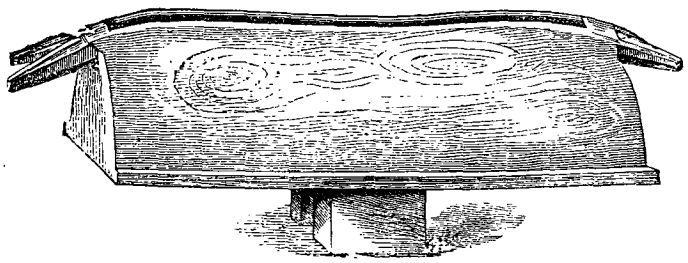
Comme je l'avais observé pour l'Ouellé, le courant était beaucoup plus rapide sur la droite que sur la gauche : le rapport entre les deux rives n'était pas moins de quinze à dix-neuf. Cette partie de la rivière ne présentait ni rochers ni bancs de sable. Nous lui trouvâmes une profondeur de douze à treize pieds.



Dossier des Mombouttous.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

De même que chez Mounza, les naturels se montrèrent d'une importunité excessive. Tandis que je surveillais le transport de mes bagages, ils me pressèrent tellement qu'il me fallut recourir aux projectiles. J'en vins à leur jeter des cartouches, de l'amadou en feu, mais sans beaucoup de succès.

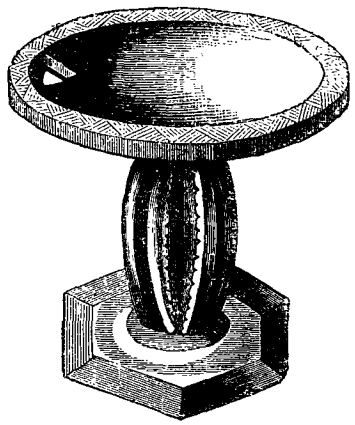
Quand le dernier porteur fut passé, et qu'ils me virent rester sur la rivière, leur curiosité n'eut plus de bornes. La nage et les plongeons de mes Nubiens, qui, dans l'eau paraissaient être dans leur élément, les ébahissaient tous; et je m'amusai de l'ardeur avec laquelle ils suivirent mes opérations.



Timbale. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous voilà de nouveau marchant vers le nord. Nous traversons le Mboula, et nous nous arrêtons près d'un hameau situé à quelques milles de cette petite rivière. Je me plonge dans le fourré; j'y trouve surtout de magnifiques représentants des plantes à larges feuilles, tels que des philodendres, des calladiums, des marantas, qui brillent d'un éclat métallique.

Le chef se montre généreux; il nous approvisionne largement de bière, et la plus grande partie de la nuit se passe joyeusement avec les indigènes. Mes cheveux et mes allumettes sont, comme ailleurs, une source inépuisable d'intérêt. Ces bonnes gens me qualifient « d'homme bon »; et certains que j'arrive du ciel, ils voient dans ma venue un présage de paix et de bonheur.



Siége à l'usage des femmes. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lendemain nous rejoignons notre ancienne route près du village de Bongoua, où la caravane s'établit. Il y aura séjour, pour donner le temps à nos forgerons de transformer nos barres de cuivre en quelques milliers d'anneaux. Il faut en outre approvisionner la bande, dont le ravitaillement devient de plus en plus difficile. Les tubercules, les racines qui restaient de l'année dernière, viennent d'être plantés, et la rareté des vivres est générale.

Deux jours après nous sommes chez Nembé. En face de nous sont les États de Vouando. Comment franchira-t-on ce pays hostile? C'est la question. Sâmate est d'avis de gagner sa zèriba du Nabambisso, en faisant un détour du côté de l'est, et de revenir, avec des forces suffisantes, pour reprendre l'ivoire qu'il a confié à Vouando. Mais la route de l'est est complétement inconnue des Nubiens, et traverse un désert où l'on n'aura pas de vivres. Abdes-Sâmate n'en persiste pas moins dans sa résolution, qui nous oblige à repasser le Kibali. Nembé est tributaire de Degbêrra, et il règne entre celui-ci et Mounza une telle animosité, qu'il est impossible d'entrer chez lui en venant de chez son rival.

Le Koussoumbo est donc retraversé; un de ses tributaires est franchi; nous arrivons dans un steppe, où nous faisons une demi-lieue. Nous nous trouvons alors au bord d'une rivière fougueuse, allant du nord-est au sud-ouest, et dont les falaises montrent qu'elle acquiert parfois un volume considérable. Je demande le nom de cette rivière; il m'est répondu que c'est le Kâpili.

Un arbre énorme, jeté d'un bord à l'autre, nous sert de passerelle. La savane se déploie longuement sur la rive sans offrir une seule habitation; et ce désert est naturellement giboyeux. Des bandes de leucotis animent la plaine. Je m'élance à leur poursuite, plongeant dans l'herbe sans viser, sans réfléchir, comme au fort d'une mêlée. La chasse africaine est affolante : la quantité de gibier trouble la vue; on est ébloui; le point d'attraction, toujours changeant, vous trompe sans cesse.

Enfin, rampant, courant, tourbillonnant, je finis par abattre un mâle, au grand ébahissement des indigènes qui accompagnent la caravane, et qui, du sentier, m'ont suivi du regard. Jusqu'alors ils doutaient de la puissance de mes armes. Une seconde antilope est blessée; les indigènes la poursuivent jusqu'au soir et l'achèvent à coups de lance. Dans la nuit je suis appelé avec une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une galerie. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

animation qui me fait croire à quelque chose de grave; ce sont les gens qui rapportent l'antilope, et qui me réveillent pour me montrer que la balle lui a traversé la cuisse. Ils ne veulent pas comprendre que le fait n'a rien de nouveau pour moi.

Une descente rapide nous conduit au bord du Kambélé, petite rivière qui serpente dans une vallée profonde, où viennent déboucher beaucoup de petits vallons s'ouvrant à différents niveaux. Du fouillis de plantes qui, jusqu'à une grande hauteur, revêt ces parois déchirées, surgissent les brillants éventails du cécropia; et, dans la jungle, se remarque un palmier du genre des rotangs, palmier nouveau dont chaque feuille est terminée par une lance de deux mètres, et barbelée d'épines ressemblant aux hameçons qui servent à prendre le brochet. Une rangée de maisonnettes gracieuses couronne ce fourré vierge. Malgré sa sauvagerie, cet endroit a quelque chose de si intime et de si doux, qu'on le choisirait volontiers pour retraite.

Là nous sommes rejoints par des envoyés de Koubbi, qui demeure au delà du Kîbali, et qui est un des lieutenants de Degbêrra. Ces gens viennent, de la part de leur maître, proposer de l'ivoire à Sâmate. C'est d'un mauvais augure; la démarche n'a lieu que pour couvrir d'un semblant de bienveillance des dispositions hostiles.

A mesure que nous avançons, la pente se prononce davantage. Des fissures, des ravins avec leurs cours d'eau sont traversés. Le bruit d'une cataracte nous arrive. Nous gagnons la rivière; nous en suivons le bord, puis il faut le remonter et le redescendre avant de trouver un endroit où nous puissions nous établir.

Le Kîbali, au point où nous sommes aujourd'hui, 18 avril, a plus de douze cents pieds de large. C'est à gauche qu'est la force du courant. Sur cette rive, la berge est formée d'un gneiss découvert, qui tantôt présente de larges surfaces à sommet plat, tantôt des piles de fragments sans nombre, pareilles à d'énormes tas de glaçons. A l'endroit où elle est le plus élevée, cette rive n'a que cinquante pieds de haut; tandis que celle du nord, sur laquelle nous nous trouvons, et qui est drapée d'un bois splendide, a une élévation d'au moins cent pieds. Au-dessus de notre camp, la rivière se divise en une multitude de canaux, et renferme une profusion d'îles boisées, contre lesquelles se brisent des flots écumants qui jettent leurs étincelles dans l'ombre du taillis. Tous ces défilés semblent être navigables; ils le sont du moins pour les pirogues des indigènes, bien que le bruit des rapides s'entende distinctement. Cet endroit s'appelle Kissingah; mais, dans le langage usuel, les Mombouttous disent simplement *les Iles*. Çà et là, dans le feuillage, s'aperçoivent les toits coniques des pêcheurs, et de nombreuses pirogues glissent rapidement d'un îlot à un autre. Toutefois aucune ne vient à nous, et pas un messager de Koubbi n'apparaît. Il est évident qu'on veut nous interdire le passage; voici quel en est le motif : les gens de Poncet, devenus ceux de Ghattas, ont une zèriba chez Koubbi; et, craignant que Sâmate ne leur fasse concurrence ils ont obtenu du chef que le territoire nous soit fermé.

Nous attendons jusqu'au lendemain; toujours pas de bateaux. Ce délai n'arrange pas plus Sâmate que moi. Nos provisions diminuent, et le ravitaillement ne paraît pas possible. Il faut retourner chez Nembé. J'ai profité de notre jour d'attente pour explorer le voisinage. Un crinum odorant, qui pour la forme et pour la grandeur ressemble au lis de nos jardins, attire surtout mon attention. Les arbres sont d'une diversité infinie; j'ai été frappé de la variété des anones et de celle des figuiers, dont j'ai vu là près de quarante espèces

La quantité surprenante d'hippopotames que l'on voit dans le Kîbali prouve que ce dernier roule en toute saison une masse d'eau considérable. Il passe pour héberger un animal étrange, que les Nubiens, suivant leur habitude d'appliquer aux bêtes qui ne leur sont pas familières le premier nom qui leur vient à l'esprit, ont appelé *Kharouf-el-bahr*, c'est-à-dire mouton de rivière. La description qu'ils m'en ont donnée me fait présumer que c'est un lamantin, probablement celui de Vogel, qui se trouve fréquemment dans les rivières africaines de l'ouest, et que jusqu'à présent on n'a pas observé dans les eaux qui appartiennent au bassin du Nil[1].

Le Kîbali doit être considéré, je l'ai dit précédemment, comme la principale artère du cours d'eau qui, au-dessous de l'embouchure de la Gadda, porte le nom d'Ouellé. D'après les renseignements qu'il a recueillis, Jules Poncet l'appelle Boura ou Baboura; je ne l'ai pas entendu nommer de la sorte, et je suppose que les informateurs de Poncet ont mal interprété le nom correct de Kîbali, ou de Kîbari qui en est une autre forme.

Pour nous, l'Ouellé est le cours supérieur du Chary; sinon, d'où celui-ci viendrait-il? Tout ce que nous savons des provinces du nord et du nord-ouest nous donne la certitude qu'il n'y a pas dans cette direction de réservoir suffisant, ni même assez d'espace, pour donner lieu à un écoulement d'eau qui puisse alimenter une rivière de huit cents mètres de large, et assez forte pour entretenir un lac d'une étendue égale à celle de la Belgique. Toutefois, les eaux de l'Ouellé ne commencent à grandir qu'en avril, tandis qu'on voit la crue du Chary débuter au mois de mars. Pour expliquer cette crue hâtive, il faut supposer qu'il y a une autre branche importante venant d'une latitude plus méridionale que celle du Kîbali.

Quant à ce dernier, son origine semble peu douteuse. Bien que sur la carte qui accompagne cette relation il paraisse sortir de l'angle nord-ouest du Mvoutan (l'Albert Nyanza), rien n'est plus loin de ma pensée que d'en venir à cette conclusion. Ni dans la nature de la rivière, ni dans les renseignements que j'ai pu recueillir, je n'ai rien trouvé qui justifiât cette hypothèse.

1. Est-ce la même variété? nous l'ignorons; mais un lamantin habite les eaux du Tsana qui sont tributaires du Nil.
(*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Celle-ci, au contraire, serait démentie par les faits ; d'après Baker, l'Albert Nyanza est à deux mille sept cent vingt pieds anglais au-dessus du niveau de la mer ; or, en comparant l'altitude des rapides du Kîbali avec celle du palais de Mounza, qui a été vérifiée par les procédés scientifiques les plus rigoureux, j'ai acquis la certitude que ces rapides sont à peu près à la hauteur du lac. Toutes les rivières qui, de ce côté, se dirigent vers le Nil, m'ont semblé prendre leurs sources dans les montagnes de Kochi, situées au nord du lac Albert ; tandis que les affluents du Chary proviennent de la chaîne que Baker a vue à l'ouest de cette nappe d'eau, et qu'il a désignée sous le nom de Montagnes Bleues.

Né sur les bords de la Duna, mes premiers souvenirs sont associés à la vue d'un fleuve majestueux, aux vagues mugissantes ; et ce fut avec une joie peu commune que j'arrêtai mes regards sur cette rivière aux ondes tumultueuses, qu'avant moi pas un blanc n'avait contemplée. La dernière soirée que j'ai passée sur ses rives a laissé dans ma mémoire une empreinte ineffaçable. L'endroit et le moment provoquaient une discussion géographique. Les Nubiens, d'ailleurs, sont toujours prêts à parler des cours d'eau ; ils s'étendent avec complaisance sur tout ce qui s'y rapporte ; et, cédant à leur imagination, ils en reviennent toujours au Nil, qui, pour eux, est le fleuve incomparable, le fleuve des fleuves. Un compendium de leurs erreurs géographiques serait curieux à étudier, et donnerait la clef de maintes traditions parfois incomprises. De même que les Arabes, ils appliquent le nom d'île au terrain qui s'avance entre deux rivières, jusqu'au point où elles se rejoignent ; ainsi pour eux le Sennâar est une île, comme le pays de Méroé l'était pour les anciens. Ils intervertissent la marche du courant, mettent l'aval en amont, l'amont en aval, et décrivent le confluent de deux rivières comme étant la séparation du cours principal en deux branches. C'était de la même façon que les Romains parlaient du point de rencontre des deux Nil : *Ubi Nilus iterum bifurcus ;* information qui leur venait probablement des indigènes, dont la manière de s'exprimer s'est transmise jusqu'à nos jours, à travers les milliers d'années et les changements d'idiome.

La discussion était donc pour moi des plus confuses. Voyant Abd-es-Sâmate se contredire, je le priai de m'indiquer dans quel sens le Kîbali, que nous avions sous les yeux, prenait son cours. Par un mouvement unanime, toute l'assemblée désigna l'orient ; et, se tournant du côté de l'ouest, chacun s'écria : « C'est de là que vient la rivière. » Exaspéré par cette inconséquence, je m'écriai à mon tour : « Vous autres musulmans, vous mettez tout à l'envers. Ce qui pour nous est pécher, pour vous est méritoire ; vous jeûnez pendant le jour, et nous pendant la nuit. A table, vous prenez la place de l'hôte, et ce sont vos serviteurs qui reçoivent une gratification de celui qui vous loge. En parlant du jour, vous dites la nuit. Le même mot signifie pour vous gris et vert ; un autre bleu et noir. Vous appelez tambours vos trompettes, et donnez le nom de trompettes à vos tambours ; vous dormez la tête couverte et les pieds nus. Vous faites remonter l'eau vers sa source ; et je ne m'étonne que d'une chose, c'est que vous ne marchiez pas sur les mains et ne mangiez pas avec les pieds. »

La confusion que ces êtres-là jettent dans l'esprit du voyageur est inimaginable. Speke fait entendre les mêmes plaintes au sujet des aberrations géographiques de ses hommes.

Le lendemain, nous reprîmes la route qui conduisait chez Nembé. En arrivant chez celui-ci, nous vîmes brûler nos anciennes huttes, auxquelles les habitants avaient mis le feu pour nous annoncer qu'ils ne voulaient plus nous recevoir. Donc, sans faire de halte, nous passâmes le Koussoumbo ; et, à la chute du jour, nous gagnâmes le dernier village des Mombouttous. Là, nous apprîmes que Vouando avait juré notre perte ; déjà les guerriers de la frontière étaient en armes, et femmes et enfants avaient été mis en lieu sûr. Malheureusement, nous l'avons dit, il n'y avait pas d'autre alternative que de suivre l'ancienne route.

Les eaux étaient grandes et les marais impraticables. Il fallut à la caravane un temps si long pour franchir le ruisseau qui sépare les Mombouttous des Niams-Niams, que je pus à loisir prendre une vue de la forêt. Cette esquisse, reproduite page 253, ne rend pas les splendeurs qu'elle me rappelle ; mais peut-être donnera-t-elle un aperçu des fourrés de bananiers qui croissent à l'ombre des galeries. Les énormes tiges des arbres sont revêtues d'un épais manteau de poivre sauvage agrémenté de corail. De longues touffes d'usnée chargent les branches, où elles sont associées au lichen que j'ai nommé *oreille d'éléphant*. Dans la ramée, à une grande hauteur, sont des villes de termites. Des arbres morts, dont il ne reste que le tronc vermoulu, servent d'appui aux lourdes guirlandes du *mucuna ;* entièrement couverts de ces riches festons, ils forment des retraites spacieuses où règne une nuit profonde. C'est en de pareils endroits que demeure le chimpanzé.

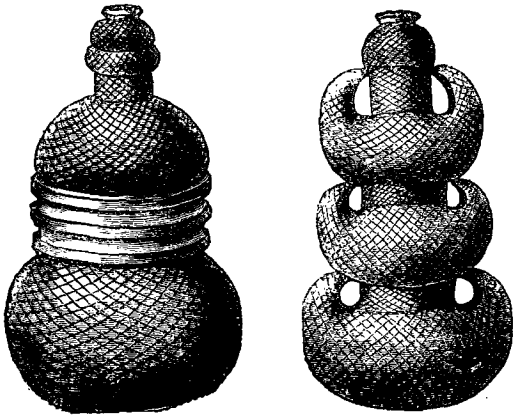
De l'autre côté de la forêt, les restes de nos monceaux d'herbe nous rappelèrent cette nuit d'orage où nous avions eu un échantillon du déluge. L'endroit était encore plus misérable qu'à cette époque. Rien pour nous abriter. Le jour suivant on abattit des arbres pour faire une chaussée qui traversât le marais ; et même après cela, avec toutes les précautions possibles, on enfonça dans la vase jusqu'aux hanches. Si l'ennemi avait été assez habile pour nous attaquer alors, c'en était fait de nous tous.

Le surlendemain, l'horizon commençait à peine à blanchir que nous étions en marche ; nous devions ce jour-là entrer chez Vouando, et le péril semblait exciter notre impatience. Bientôt nous vîmes les pas des éclaireurs que l'ennemi avait envoyés à notre rencontre. Vers midi, nous trouvâmes la déclaration de guerre, dont nous avons parlé précédemment, et qui consistait en un épi de maïs, une plume de coq et une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flèche. Nous avions atteint la petite rivière qui forme la limite des États de Vouando. Un détachement fut envoyé pour reconnaître les lieux.

Dès qu'il fut certain que le passage était libre, les trompettes sonnèrent et la colonne se remit en marche. Nos deux cents femmes, réunies en un groupe serré, foulant aux pieds toute végétation, mêlaient aux craquements du bois, au cliquetis des marmites et des gourdes, le bruit de leurs voix aiguës, de leurs cris perçants : tumulte indescriptible, que dominaient le rugissement des ordres jetés d'une voix tonnante, et les jurons des soldats, qui, le fusil d'une main, le courbatch de l'autre, faisaient de celui-ci un fréquent usage.

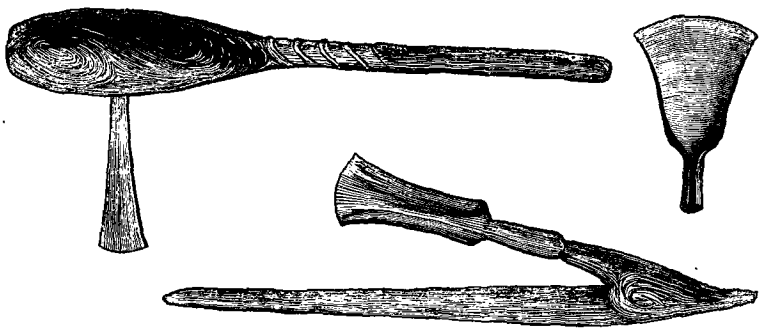


Sortes d'aiguières. — Gravures tirées de l'édition anglaise.

Nous débouchâmes sains et saufs dans une savane, où l'on s'arrêta de nouveau.

De temps en temps l'éclair d'une lance ou le frémissement d'un panache qui s'apercevaient dans l'herbe, indiquaient la présence de l'ennemi. Il semblait former un large demi-cercle, dont l'étendue embrassait tout le front de notre champ de halte.

Néanmoins, à en juger d'après sa conduite, il paraissait avoir le désir d'entrer en pourparler. Sâmate, précédé de son clairon et de ses interprètes, s'avança. Les indigènes firent quelques pas seulement, juste ce qu'il fallait pour être à portée de la voix. Toutefois, pendant la conférence, nous les vîmes se rapprocher, ce qui nous donna de l'espoir. Ces hommes représentaient le district des Nabandas-Yourous, section la plus voisine des A-Bangas. Bien que sujets de Vouando, ils ne partageaient pas, disaient-ils, son animosité à notre égard, et ne voulaient que défendre les demeures contre les risques de la guerre.



Haches. — Gravures tirées de l'édition anglaise.

Sur ces entrefaites arrivèrent d'autres belligérants, qui nous offrirent leur garantie. Avec eux, disaient-ils, nous traverserions le pays en toute sûreté. Ils savaient en outre où avait été déposé l'ivoire du Kénousien, et ils pressaient celui-ci de les accepter pour guides. Je dis à Sâmate qu'il ferait beaucoup mieux de prendre ces gens-là comme otages; mais il fit bon marché de mes craintes, affirmant que tout cela finirait bien.

Sans plus tarder, les parlementaires nous conduisirent à leur bourgade, où, malgré l'absence suspecte des femmes et des enfants, nous fûmes rassurés par l'abondance des provisions que l'on nous donna.

Au lever du soleil nous étions en marche. Un ruisseau fut traversé, puis un marais. Déviant un peu de notre ancienne route, nous vîmes de nombreux villages entourés de cultures. Par suite des accidents du terrain la caravane s'était débandée. Nous nous arrêtâmes près des cases du chef de l'endroit, afin que les traînards pussent nous rejoindre.

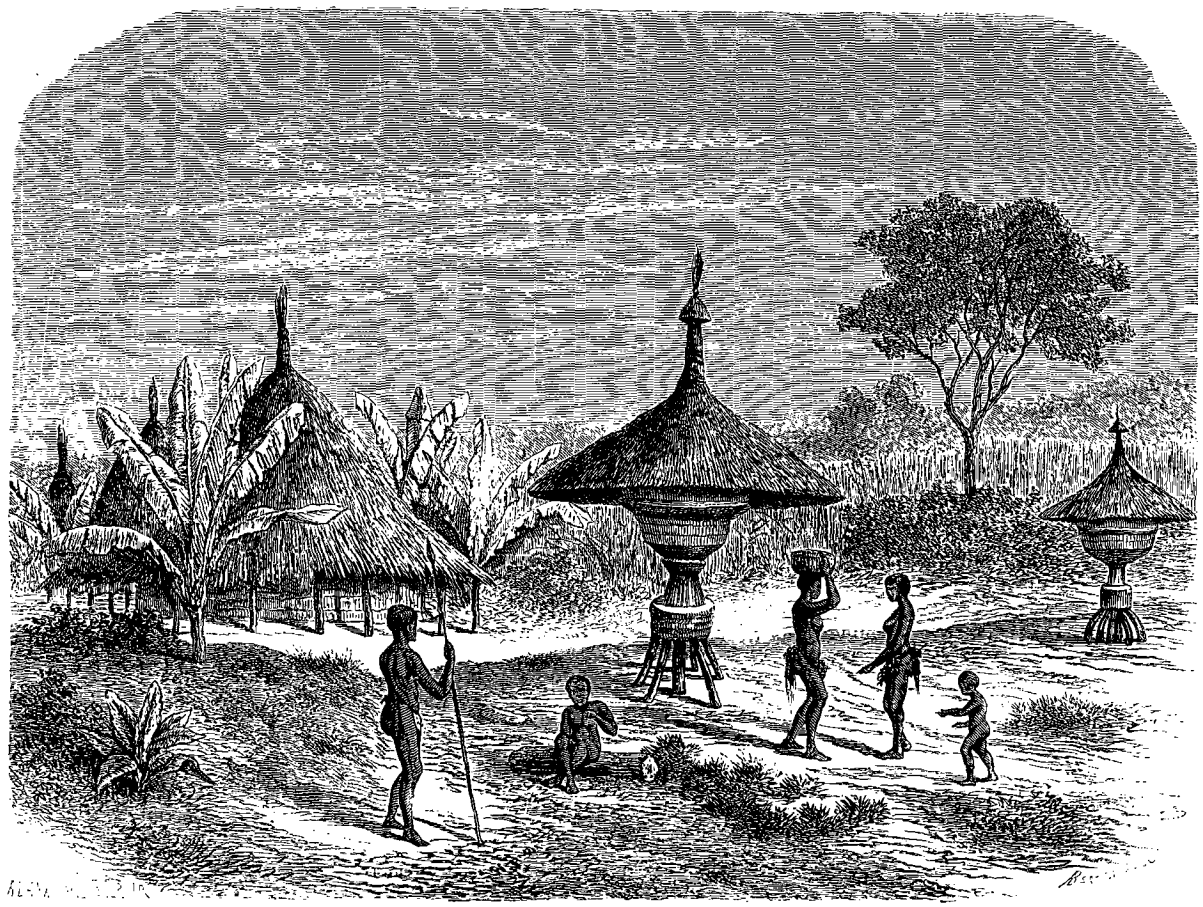
Une demi-heure après nous repartîmes. Sâmate nous précédait, accompagné des deux enfants qui portaient ses armes, et suivi de ses gardes du corps. Immédiatement derrière lui marchaient les nouveaux guides.

Nous avions fait ainsi à peu près une demi-lieue. Je me trouvais à la tête des porteurs et à une centaine de pas de Sâmate. Tout à coup un fusil se décharge, puis quelques autres; et je vois des indigènes passer dans l'herbe à toute vitesse. Un feu rapide est ouvert, des cris de douleur annoncent qu'il y a des blessés. J'accours et je trouve Sâmate porté par ses hommes : une large raie sanglante traverse son vêtement blanc; et près de lui, la face contre terre, se tordent, dans une affreuse agonie, les petits servants d'armes, chacun d'eux traversé d'un coup de lance.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Greniers golos. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Blessure d'Abd-es-Sâmate. — Vengeance. — Mouvements de l'ennemi. — Tir des indigènes. — Costume de guerre des A-Bangas. — Provocation. — Réponse de Sâmate. — Déroute des indigènes. — Alerte. — Retraite des A-Bangas. — Levée du camp. — Dispersion des vivres. — Enlèvement de deux femmes. — Désespoir des maris. — Labyrinthe fluvial. — Attaque nocturne. — Rentrés dans le bassin du Nil. — Dans les États de Sâmate.

Voilà ce qui s'était passé. L'un des prétendus guides avait bondi vers Sâmate en brandissant sa lance et en s'écriant : « Les gens d'Iarou sont pour la paix; nous autres, nous sommes pour la guerre. » Instinctivement, Sâmate avait fait un mouvement vers la droite, et l'énorme lance qui devait le frapper à la tête s'était abattue sur les lombes. Par un effort désespéré, il en avait arraché le fer, l'avait rejeté à l'assassin, puis s'était évanoui.

Le mal résultant des barbillons de la lame avait été fortement aggravé par la violence de l'arrachement; la blessure était profonde et assez large pour que la main y entrât tout entière. Il ne s'en fallait que de l'épaisseur d'un cheveu que le rein, mis à nu par l'horrible fente, n'eût été blessé.

Après avoir lavé la plaie, j'en rapprochai les bords

1. Suite. — Voy. t. XXVII, p. 273, 289, 305, 321, 337; 353; t. XXVIII, p. 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui furent maintenus par une demi-douzaine d'épingles à insectes. L'écharpe de Sâmate servit de bandage; et bientôt commença la cicatrisation.

Pendant que je m'occupais du blessé, la caravane se livrait avec ardeur au pillage qui avait été permis. Les Bongos surtout, qui depuis plusieurs jours étaient à la ration de disette, exécutaient joyeusement la consigne. Tous les habitants avaient disparu, preuve que la trahison était résolue d'avance.

Une heure après, tous les greniers du pays étaient vides et les villages en flammes. Les toits, enlevés en un clin d'œil, couvraient les huttes de notre bivac, que protégeait une forte palissade; et à l'intérieur de cette enceinte, dont les cases détruites avaient fourni les matériaux, était remisé le butin de nos hommes.

Les gens de l'escorte qui avaient poursuivi les fugitifs revinrent mettre aux pieds de leur chef, couché sous un arbre, les têtes des A-Bangas qu'ils avaient pu saisir. Tranchées sous l'empire de la colère qu'avait fait naître la trahison des guides, ces têtes furent les seules que, pendant toute la campagne, nos hommes détachèrent des corps de leurs ennemis. Les peuplades auxquelles appartenaient les membres de notre caravane ont une horreur superstitieuse de la décapitation; et, de sang-froid, nos musulmans auraient considéré comme une souillure de toucher le cadavre d'un païen.

Personne n'attachant aucun prix à ces têtes, j'en profitai pour enrichir ma collection de crânes.

Nous étions alors à une portée de fusil d'un bois que traversait un affluent de l'Assika. Sur la rive opposée, beaucoup plus élevée que celle que nous occupions, se trouvaient des hameaux éparpillés dans la plaine. Entre ces hameaux allaient et venaient des gens armés, sans que nous pussions comprendre le but de leurs mouvements.

Tout l'ivoire que Sâmate avait acheté lors de notre premier passage, et qui était resté dans le pays, paraissait être perdu. Selon nos hommes, la seule chance de le recouvrer était d'enlever un certain nombre de femmes qui ne seraient restituées qu'en échange des dents. Le terrain nous était favorable; un lacis de ruisseaux et de crevasses, coupant la savane, permettait de cerner facilement nos adversaires; et, en agissant avec décision, les Nubiens auraient aisément pris les otages. Mais les inconvénients que le sol avait pour les autres devenaient des obstacles pour eux-mêmes; et tandis que leurs balles ne pouvaient s'envoyer qu'au hasard, l'ennemi caché dans l'herbe, ou derrière les buissons, leur adressait ses projectiles avec plus de certitude.

J'accompagnai nos soldats et n'ai jamais eu une meilleure occasion d'observer le tir des indigènes. Les flèches en bois de ces derniers ont une portée d'au moins trois cents pas et font le trajet avec un bruit imperceptible; tandis que celles qui ont la pointe en fer passent en sifflant et portent moitié moins loin; elles ne semblent être employées que dans le cas où l'on est à peu près sûr d'atteindre le but.

Les A-Bangas ont une manière de combattre analogue à celle des Momboutous. Généralement accroupis derrière les buissons, ils se relèvent pour décocher leurs flèches, et bondissent çà et là en dansant, comme s'ils prenaient part à une pantomime. La grêle de traits dont ils accueillirent notre approche fut si épaisse que le fourré en était couvert, ainsi qu'il l'aurait été de brins de chaume si une charretée de paille l'eût traversé pendant un ouragan. Malgré cela on n'apercevait de l'ennemi que, de temps à autre, une forme humaine s'élançant du point qu'elle occupait et disparaissant aussitôt.

Tout à coup, à l'endroit où débouchait le sentier, quelques braves s'arrêtèrent en face de nos hommes et leur adressèrent des gestes provoquants. Du hallier qui se trouvait au delà, partaient des cris de guerre, tandis qu'au loin résonnaient les tambours. L'un des A-Bangas fit un bond à notre rencontre, et, frappant sur son bouclier, vomit un flot d'injures; une balle le coucha muet sur le sol. Un second s'avança; il eut le même sort. Les autres disparurent; et le froissement du feuillage annonça une fuite générale. C'était le moment de passer; nos gens en profitèrent, mais ne virent personne, et gagnèrent les villages sans avoir à décharger leurs fusils autrement qu'à l'aventure.

Le soir, tous nos soldats rentrèrent chargés de butin. Nos pertes se bornaient à quelques porteurs, qui, entraînés par la soif du pillage, avaient poussé trop loin leurs recherches. Deux Nubiens toutefois avaient reçu de graves coups de lance, et nous étaient rapportés sur des brancards.

Mais la blessure du Kénousien passait dans le pays pour être mortelle; et, encouragés par les renforts qu'ils reçurent pendant la nuit, les indigènes firent de nouveau retentir les bois de leur cri de guerre, auquel se mêlaient les insultes les plus outrageantes : insultes proférées en arabe, et qu'ils semblaient avoir apprises tout exprès pour les adresser aux Nubiens. Enfin chaque bordée d'invectives se terminait par ces mots, répétés en chœur : « Mbali à mort! Mbali! Mbali! Donnez-nous Mbali; nous avons besoin de viande. »

Sâmate s'irrita de ces injures, et, malgré sa faiblesse, résolut de se montrer. Il se fit porter sur une colline de termites, d'où il pouvait être vu de loin; et, pendant un quart d'heure, brandissant son cimeterre, il cria à pleins poumons : « Vous voulez Mbali? Regardez-le; regardez bien! Mbali n'est pas mort. Mbali est ici; venez le trouver avec cent lances; venez, si vous l'osez! » Et d'un ton railleur il leur renvoya leur cri de : *Pouchio! pouchio!* (viande! viande!), se servant du dialecte niam-niam qu'il parlait couramment.

Pour compléter la démonstration, il appela son neveu, lui fit revêtir le costume momboutou, sous lequel il venait de paraître, et l'envoya, avec un détachement, à la recherche de l'ennemi qui ne fut pas rencontré.

Comme le jour baissait, nous aperçûmes à quelque distance une bande considérable qui arrivait du sud. Les premiers rangs seuls étaient visibles, le reste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous était caché par l'herbe haute et par les buissons; mais les cris qui nous parvenaient, semblables aux rugissements de la tempête, témoignaient du nombre des agresseurs.

La moitié de nos soldats sortirent du camp en ligne serrée et tirèrent sur l'avant-garde. Cinq indigènes tombèrent frappés de mort; d'autres furent blessés plus ou moins grièvement. Déconcerté par cette vive attaque, l'ennemi se replia, et fut alors poursuivi par les gens de notre caravane, dont les lances lui firent beaucoup plus de mal que les fusils des Nubiens. J'estime à dix mille le nombre des indigènes qui furent ainsi mis en déroute.

Il était près de minuit quand revinrent nos hommes, rapportant au bout de leurs piques les faux chignons dont les fugitifs avaient jonché le sol ainsi qu'une grande partie de leurs vêtements, de leur parure et de leurs armes qui les entravaient dans leur course. Nos gens les avaient poursuivis jusqu'à la limite du pays habité, et à leur retour avaient pris dans les villages déserts assez de provisions pour nourrir la caravane pendant un mois.

Le lendemain, au point du jour, une forte escouade fut envoyée vers le nord pour épier les mouvements de Vouando, que nous pensions voir apparaître dans la journée. Il y avait environ deux heures que nos gens étaient partis, lorsque nous vîmes passer de l'autre côté de la vallée une troupe d'indigènes. A la forme carrée de leurs boucliers nous reconnûmes que c'étaient des A-Bangas. Pas un vrai Niam-Niam n'avait encore paru. Le défilé ne dura pas moins de trois heures; la bande devait compter, au plus bas, de dix à douze mille hommes. Cela nous fit croire que le chef était arrivé et qu'il faisait exécuter ce détour pour nous surprendre pendant la nuit. C'étaient au contraire des gens qui se retiraient devant nos quarante soldats. Nous sûmes plus tard, par nos Niams-Niams, que l'augure n'ayant pas été favorable à Vouando, celui-ci, comme nous l'avons dit précédemment, n'avait pas envoyé ses troupes; et les A-Bangas, irrités de cette conduite, refusaient de continuer la guerre.

Le quatrième jour l'ennemi avait entièrement disparu, ainsi que tous les habitants. Sâmate, se trouvant beaucoup mieux, voulut absolument partir; et, malgré mes instances, le camp fut levé le lendemain. On y mit le feu; et les monceaux de maïs, de sésame, d'arachides, de kindi furent répandus çà et là, au grand chagrin de nos porteurs, qui avaient en perspective les privations du désert. Malheureusement, il n'y avait pas moyen de s'en charger : en mettant les villages à sac, nos gens avaient retrouvé une partie de l'ivoire, et la cargaison était complète.

Comme nous approchions du second ruisseau, nous fûmes assaillis par une volée de flèches; mais les balles qui répondirent à ces dernières empêchèrent l'ennemi de continuer l'attaque.

Dans l'après-midi nous traversâmes le Diamvonou, qui, *en cet endroit*, se précipite au fond d'une gorge obscure; et, prenant à l'est de notre ancienne route, nous eûmes à franchir une série de ruisseaux bordés de galeries. Au cinquième passage, deux femmes qui venaient puiser de l'eau furent enlevées par nos hommes. Le soir étant venu, le camp fut dressé en toute hâte. La pluie tombait à flots; le sol détrempé ne retenait pas les piquets; à chaque instant je croyais que ma tente allait être emportée. Plusieurs fois j'appelai mes serviteurs pour m'aider à la retenir; et, à travers les hurlements de la tempête, on entendait les lamentations des maris de nos captives, qui gémissaient de la perte de leurs femmes.

Le lendemain nous nous trouvâmes au milieu de cours d'eau sans nombre. Par leurs sinuosités, par leurs enlacements, ces cours d'eau formaient un labyrinthe pareil à celui que Livingstone a trouvé au couchant du Tanganîka, et que le grand voyageur a comparé aux arabesques dont la gelée couvre les vitres.

Le Diagbé, le Mbrouolé furent revus et franchis.

Les plateaux de gneiss furent traversés; puis une descente nous fit retrouver les herbages à demi flottants dont les eaux souterraines se dirigent vers le nord. Le lendemain nous avions regagné le Lindoukou, avec lequel nous rentrions dans le bassin du Nil; et depuis notre rencontre de la formation de gneiss, qui paraît traverser la ligne de faîte, nous étions dans la forêt buissonnante, dont le territoire du Kénousien, d'une étendue de près de cinq cents milles carrés, est entièrement couvert.

Nous nous arrêtâmes à l'endroit où nous avions bivaqué précédemment, et qui est au couchant de la zèriba. Celle-ci commençait à dépérir; elle était en outre menacée au midi par Vouando, à l'ouest par Mbiô, frère de ce dernier; et Abd-es-Sâmate avait le projet de la rebâtir à la place où nous étions alors. Il voulait après cela battre ses agresseurs.

Quant à moi, je devais me retirer avec les blessés et les gens de ma suite sur les rives du Nabambisso, et y rester jusqu'à la fin de la campagne.

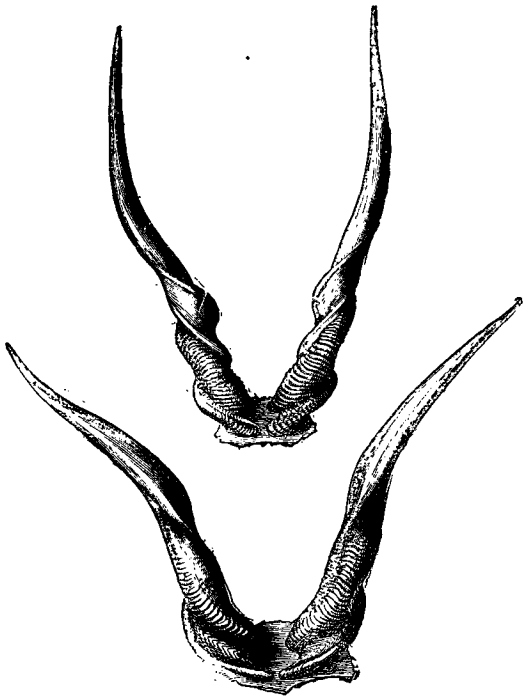
Au bord du Nabambisso. — Triste perspective. — Famine. — Nourriture d'oiseau. — Fourmis au naturel. — Absence de légumes. — Jouissances intellectuelles. — Cris de l'estomac. — Pas de nouvelles d'Abd-es-Sâmate. — Départ. — Hospitalité. — Au bord du Nambia. — Pintades. — Graisse suspecte. — Crainte des Baboukres. — Égarés dans une forêt de bassias. — Zèriba de Touhâmi. — Le mont Baghinzé. — Source du Dioûr.

Après la fatigue et les émotions du dernier voyage, nous fûmes heureux de nous reposer dans l'épaisse forêt qui borde la rivière. Des huttes spacieuses avaient été faites pour nous recevoir; la pluie avait modéré la chaleur, et l'air vivifiant, chargé des senteurs balsamiques des bois, rendait au physique et au moral toute la force qu'ils avaient eue jadis. Les travaux avaient marché tellement vite, que le cinquième jour les blessés venaient prendre possession de leur nouvelle demeure et que l'ancienne zèriba pouvait être évacuée. L'armée, pendant ce temps-là, avait fait ses préparatifs; d'où il résulta que Sâmate partit sans perdre de temps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

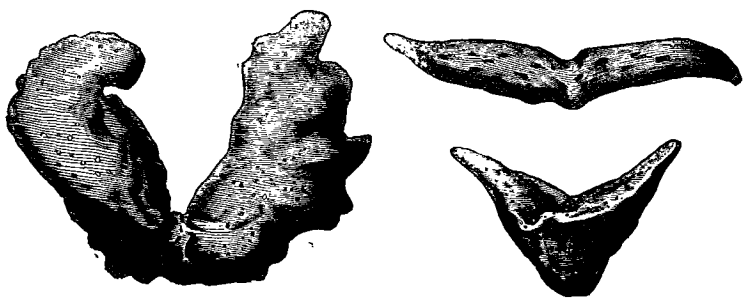
Pour moi, la perspective n'avait rien d'agréable ; en mettant les choses au mieux, l'absence du Kénousien serait au moins de vingt jours ; et pour faire durer jusque-là nos provisions fort restreintes, il fallait tout d'abord se rationner avec rigueur. Pas de bétail d'aucune sorte ; peu de chose à espérer de la chasse ; et pour toute ressource, les vingt poulets niams-niams — petite espèce s'il en fût — qu'Abd-es-Sâmate avait tirés pour moi de je ne sais où.

Ma pâture quotidienne se composait donc d'une volaille, à peine de la grosseur d'une perdrix, et d'une simple tranche de pain d'éleusine, à la fois amer et grossier. Par le temps frais et apéritif dont nous jouissions alors, ce menu était fort insuffisant, et je ne tardai pas à éprouver les angoisses de la faim. Je me demande encore aujourd'hui comment les Bongos de mon entourage ont fait pour vivre pendant cette période de famine. Ils avaient, il est vrai, un talent merveilleux pour trouver dans les bois tout ce qui pouvait être mangé. Stimulé par leur exemple, je cherchai avidement aux environs de quoi suppléer à la pauvreté de mon office.



Cornes d'élans de l'Afrique centrale. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Une énorme fourmilière s'élevait près de l'ancienne zèriba. Toutes les nuits, quand il avait plu, des myriades de termites, dont c'était la demeure, prenaient leur essor, revenaient bientôt s'abattre au pied de leur colline, et, après s'être dépouillés de leurs ailes, y formaient des monceaux dont on emplissait des paniers. Frits dans la poêle, ou bouillis tout simplement, ils remplaçaient la graisse que nous n'avions pas. Souvent je les mêlais à des grains de maïs, et je les mangeais au naturel, dans le creux de la main, — nourriture d'oiseau. Avec cela et le peu d'extrait de viande qui me restait de ma provision faite chez les Momboutous, j'aurais très-bien vécu si j'avais eu du pain et des légumes. Mais ceux ci manquaient absolument ; les derniers tubercules avaient été dévorés ; et ce n'était pas la saison des courges. Baker a subsisté pendant longtemps de mélochie, espèce de corchorus, à laquelle il ajoutait une infusion de thym ; mais à cette époque la mélochie ne faisait que commencer à poindre, et mes ardentes recherches n'aboutissaient qu'à un plat d'une bouchée.

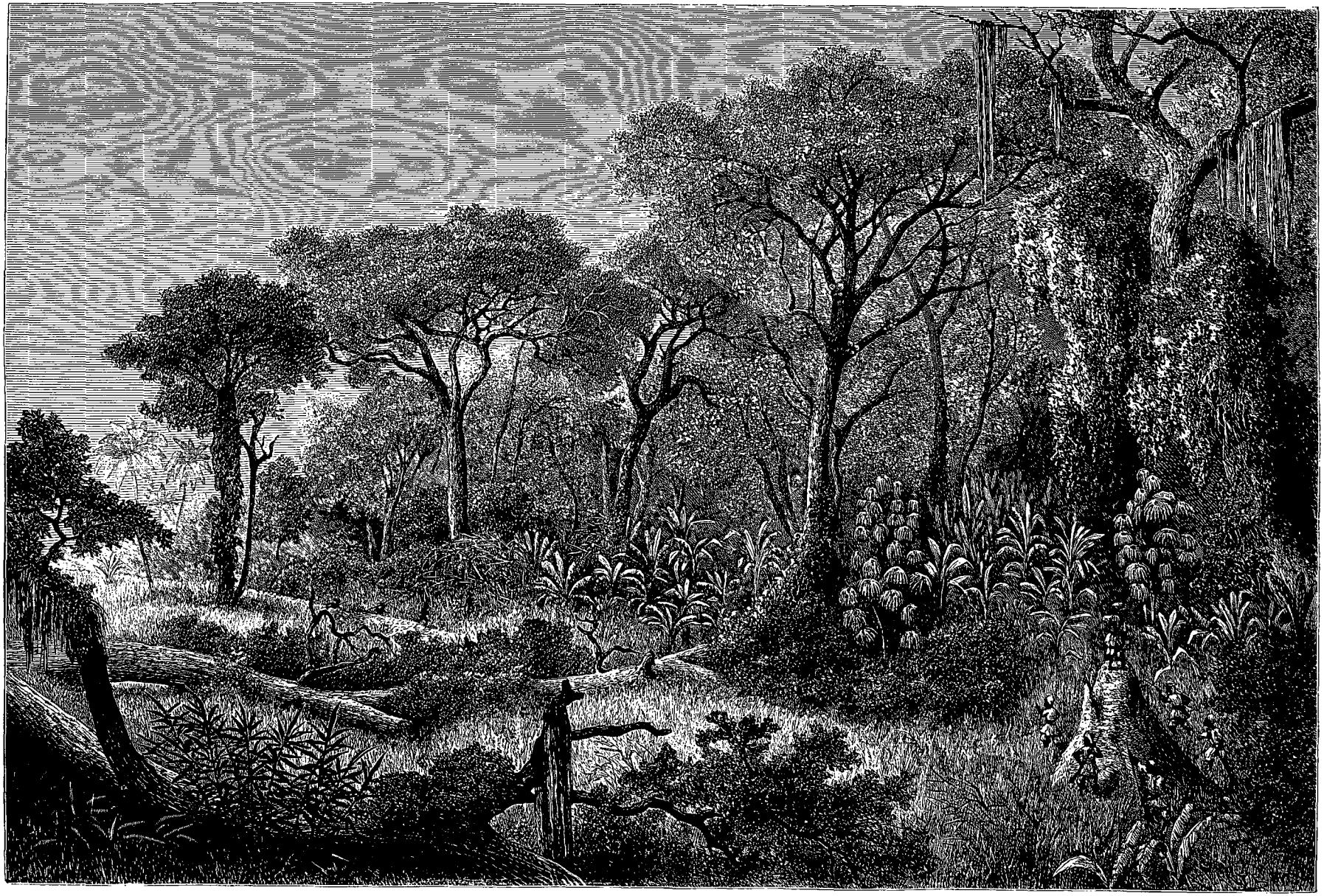


Le Karra, tubercule magique (voy. p. 272). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Plus la misère était grande, plus je m'efforçais de trouver dans les joies de l'esprit un dédommagement aux privations du corps. Lorsque la faim devenait trop vive, je me plongeais dans le fourré, dont les splendeurs détournaient ma pensée des cris de l'estomac. Pendant les averses je relisais mes quelques livres, et jusqu'aux moindres bribes d'imprimés que je retrouvais. Les couvertures qui protégeaient mes volumes furent enlevées avec soin ; les menus fragments employés comme signets furent recueillis. C'étaient des morceaux du *Times* que la qualité du papier m'avait fait choisir ; et l'article du jour, les réclames, les annonces les plus brèves, étaient lus avec un extrême intérêt : « Porto à vingt shillings les douze bouteilles. » — Supplice de Tantale ! Je regrettais nos jours de guerre, jours périlleux, mais où l'on mangeait ; et le proverbe espagnol me revenait sans cesse à la mémoire : « Pas de malheur pour un estomac plein. » La nuit, ainsi que Baker, je rêvais de bière et de bifteck. Il me semblait qu'après un bon repas on devait mourir tranquille et se contenter pour épitaphe de ces paroles d'un guerrier romain : « Tout ce que j'ai bu et mangé, voilà ce qui reste de moi. »

A la fin, tout idéal s'évanouit ; boire et manger fut le thème unique de mes pensées et de mes rêves. Les trois semaines étaient écoulées, et pas de nouvelles de Sâmate ! Plus moyen de rester là. Pour échapper au désastre qui nous menaçait, je proposai à mes compagnons de nous rendre au plus prochain établissement. A quarante milles, du côté de l'est, un nommé Touhâmi avait une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysage tiré de l'endroit ou Sâmate défie l'ennemi (voy. p. 265). — Dessin de A. de Bar, d'après l'edition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zèriba; le pays était sûr; dix porteurs me suffiraient. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie ils m'accompagnèrent.

Nous partîmes le lendemain, 21 mai. Une marche de douze milles nous fit arriver chez Ghitta, employé de Sâmate. Après notre long jeûne, nous restâmes confondus de l'hospitalité que nous reçûmes : du maïs, de la bière, et beaucoup plus que nous n'avions le droit d'attendre. Il s'y ajouta des tourterelles que j'abattis, à la grande joie des spectateurs. Ces oiseaux habitent toute cette région et pullulent dans les endroits qu'ils affectionnent; mais ils n'aimaient pas notre lieu de misère.

De chez Ghitta nous prîmes au sud-est, et nous traversâmes le district de Madikamm. Puis la route se dirigea à l'est-sud-est, direction qu'elle devait garder jusqu'à la zèriba de Touhâmi.

Des villages où l'on nous vit avec défiance; des steppes, des marais d'où mes gens furent plus d'une fois obligés de me repêcher; des savanes où l'herbe ne nous permettait de voir que les fleurs rouges ou bleues des arbrisseaux près desquels nous passions, furent traversés, et nous nous trouvâmes au bord du Nambia, petit ruisseau qui babille entre des roches de gneiss. Les pintades abondaient sur ses rives; nous nous y arrêtâmes. Depuis des mois nous n'avions pas fait un pareil festin. Là nous eûmes la visite de Merdyâne, chef local au service d'Abd-es-Sâmate, et qui, à la tête de trois fusils, gardait une petite zèriba, entourée de beaux champs de maïs. Merdyâne nous emmena immédiatement. Sur la route se déploya un bel horizon : au sud-est la masse imposante du Baghinzé, et un peu au nord, une colline en forme de pic, appelée Damvo.

A la zèriba nous trouvâmes du grain en abondance, du maïs vert, qui, pour moi, était une friandise; mais je ne pus avoir ni sel, ni beurre; et le peu de graisse que fournissait le pays était trop suspecte d'origine humaine pour entrer dans ma cuisine.

En face de nous s'étendait un pays désert, coupé par de nombreux ruisseaux Les arbres y étaient si élevés, les sentiers si étroits qu'on n'y apercevait plus les deux montagnes dont nous avons parlé, et qui ne devaient pas être à plus de sept ou huit lieues. Les guides que nous avait donnés Merdyâne connaissaient peu le chemin et nous avions constamment la crainte de tomber chez les Baboukres, gens hostiles et cannibales, qui nous auraient eus complétement à leur merci.

Après avoir franchi le Mahbodé en nous faisant une passerelle des buissons qui se penchaient sur la rive, et en sautant de branche en branche comme les oiseaux, nous entrâmes dans une grande futaie de bassias, la seule que j'aie vue chez les Niams-Niams. Le fourré en était si compacte, le feuillage si épais, que nos guides s'égarèrent complétement. De grosses nuées annonçaient un orage, et ce fut avec joie que nous trouvâmes deux cases abandonnées. La pluie, d'une extrême violence, nous força de coucher dans ces huttes, où des légions de termites rongèrent toute la nuit le matelas d'herbe dont je m'étais couvert pour échapper à d'odieux contacts. Pendant ce temps-là des serpents et des lézards grouillaient dans la toiture, des souris couraient et criaient partout. Cependant, m'étant bouché les oreilles, je finis par m'endormir. Quand je me réveillai, la pluie tombait toujours. Affamé et grelottant, je me traînai vers la porte, et je vis dans l'ombre du fourré les larges dos de mes hommes, qui, narguant l'averse, fouillaient la terre dans l'espoir d'y trouver des racines. L'espoir ne fut pas réalisé, et nous partîmes. Un sentier nous fit gagner les bords du Cheubi, puis quelques huttes habitées, où ma personne causa une vive sensation. Nous y trouvâmes des guides, et avant le coucher du soleil nous avions atteint notre but.

Située à l'extrémité du pays des Niams-Niams, la zèriba de Touhâmi formait avant-poste du côté des Baboukres, dont le territoire lui avait jusqu'alors servi de grenier d'abondance. Mais quelques jours après notre départ, les Baboukres se révoltèrent; ils mirent le feu à la station et en forcèrent les habitants à vider les lieux. Un grand nombre de Nubiens et de Niams-Niams périrent dans le combat. Plus tard les établissements de Touhâmi ont tous passé aux mains du fils de Ghattas.

Notre arrivée toutefois précéda la catastrophe, et nous reçûmes l'accueil le plus hospitalier. Déjà depuis un an Touhâmi avait donné des ordres pour que je fusse traité le mieux possible, si le hasard me conduisait dans ses domaines.

A cinq milles de la zèriba, vers le sud, le mont Baghinzé surgissait de la plaine, où sa masse produisait l'effet d'une île. Le 27 mai, suivi d'une petite escorte indigène et accompagné de Gyabir, mon interprète niam-niam, je me dirigeai sur ce point d'un si vif intérêt. Nous atteignîmes d'abord le Damvo, monticule de gneiss d'une élévation de deux cents pieds et d'où la vue est magnifique. Partout des éminences formaient dans la plaine comme des bastions que dominait, de très-haut, la crête du Baghinzé. Une marche sinueuse et fatigante, parmi des quartiers de roche, à travers des fissures profondes, souvent au milieu d'herbes énormes, nous fit gagner la montagne. A moitié chemin, fuyait rapidement un ruisseau au fond d'une crevasse que nous pûmes franchir d'un bond : c'était la source du Dioûr, l'un des tributaires les plus considérables du Nil-Blanc, source que pas un Européen n'avait encore visitée.

De retour au Nabambisso. — Arrivée de Sâmate. — Départ. — Traversée du Dioûr. — Curieux moyens de transport. — Nouvelles désastreuses. — Passage du Tondj. — Pont suspendu. — Élans. — Revenus à Sabbi. — Repartis pour le nord. — Marche pénible. — Arrivée à la zèriba de Ghattas. — Situation prospère. — Abondance. — Trop heureux.

Le 1er juin nous nous retrouvâmes au Nabambisso, où la position était infiniment meilleure. On avait apporté du maïs; les gourdes avaient mûri; les pintades s'étaient logées dans le voisinage; et des champignons, tout à fait pareils à ceux que l'on mange en Europe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croissaient en abondance; enfin, Abd-es-Sâmate avait donné de ses nouvelles. Peu de temps après arriva le gros de l'armée, puis le Kénousien, qui n'avait pas pu rejoindre Vouando, resté dans sa cachette; d'où il résultait que l'ivoire n'avait pas été retrouvé. Toute la campagne s'était faite contre Mbiô, dont chacun vantait la bravoure.

Un corps expéditionnaire avait été envoyé dans l'ouest, avec les gens de Ghattas. Nous l'attendîmes pendant quelque temps; et, n'en ayant pas de nouvelles, Sâmate se décida à partir.

Le premier soir, on coucha près des huttes de Koulencho; le lendemain, entre le Houhoûh et le Souéh, où j'eus à subir une invasion de fourmis dont je ne pus me défendre qu'en jetant aux envahisseurs l'herbe de ma couche, après l'avoir farcie des restes de mon souper.

Le jour suivant nous étions au bord du Souéh (haut Dioûr), qui en cet endroit avait seulement trente-cinq pieds de large, mais vingt de profondeur et une vitesse de deux cents pieds à la minute. Tous les porteurs recueillirent des écorces et en tirèrent la filasse dont ils composèrent deux énormes câbles. Les deux cordages furent solidement fixés par un bout, l'un dans la terre au moyen d'un piquet, l'autre à un arbre de la rive. Deux nageurs prirent les deux bouts qui étaient libres et gagnèrent l'autre bord, où les deux câbles furent amarrés de la même façon. On eut alors deux cordages superposés : l'un se trouvant dans la rivière, l'autre au-dessus de l'eau. Dix Nubiens allèrent se mettre debout sur le câble immergé, en amont du cordage supérieur contre lequel ils furent maintenus par le courant. Ayant ainsi les mains libres, ils reçurent les bagages, qu'ils se passèrent de l'un à l'autre. J'avoue que mon cœur battit violemment pendant que mes précieux ballots faisaient cette traversée périlleuse; mais toute la cargaison aborda sans accident. Or il y avait là des défenses qui ne pesaient pas moins de cent quatre-vingts livres; que l'on se figure la difficulté du transport!



Femme golo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le surlendemain, au moment de partir, Sâmate reçut des nouvelles de l'expédition de l'ouest; la dépêche était navrante. Trois chefs s'étaient associés pour attaquer la petite armée. Ahmed, le capitaine, avait été tué, ainsi que deux autres Nubiens; et, de ses quatre-vingt-quinze soldats, trente-deux étaient grièvement blessés. Leurs vivres diminuaient rapidement et ils ne pouvaient aller puiser de l'eau qu'au péril de leur vie. Sâmate expédia sur-le-champ les deux tiers des soldats qui nous accompagnaient, et nous poursuivîmes notre marche.

Ce fut près du Tondj que nous fîmes notre dernier campement chez les Niams-Niams. Le lendemain nous passions la rivière; elle avait alors soixante pieds de large, dix de profondeur et une vitesse de cent quinze pieds par minute. De grands arbres s'élevaient sur ses bords; on y attacha des cordes qui s'étendaient parallèlement au-dessus de l'eau, et auxquelles on enlaça de loin en loin, en guise de plancher, des sarments de vigne sauvage. Pour atteindre ce pont suspendu et en descendre, un escalier, composé d'une pile de troncs d'arbres, fut établi sur les deux rives. D'Abbadie a vu employer le même procédé, lors de son voyage à Énaréa; et les Sud-Américains improvisent des ponts du même genre. Il fallut d'abord escalader l'échafaudage; puis sauter de branche en branche pour atteindre le tablier attaché aux arbres qui nous en séparaient; enfin passer d'un bout à l'autre de cette balançoire. Le jour finissait quand le passage fut terminé, et l'on se hâta de dresser le camp où l'on pût s'établir.

De là Abd-es-Samâte partit pour le pays des Mittous, afin de prendre à sa zèriba de Mbômo l'ivoire qu'il y avait déposé. Je laissai mes bagages suivre le gros de la caravane, qui se rendait à Sabbi, et j'accompagnai Sâmate.

Comme nous rentrions dans la forêt, les gens de l'avant-garde entendirent remuer dans les broussailles. Ils s'arrêtèrent; j'avançai avec précaution, et je vis sous bois cinq magnifiques élans qui ne paraissaient pas se douter de notre approche. Deux coups de feu partirent : le mien et celui de l'un de nos hommes. Les cinq bêtes prirent la fuite; mais aussitôt la chute d'un corps pesant nous annonça que nous ferions un bon souper.

L'élan des colons du Cap (*antilope oreas*) atteint plus de six pieds de hauteur, et n'offre pas moins de variétés que le bubale. Il est rare que nos jardins zoologiques, même nos musées, aient deux échantillons de cette espèce qui soient exactement pareils. La gravure de la page 260 montre à quel point les cornes peuvent différer d'un individu à l'autre.

Huit cours d'eau furent traversés pendant cette marche; les trois premiers rejoignaient le Tondj; les autres allaient se jeter dans le Lehsi, que nous atteignîmes à la chute du jour. Sur la rive droite se trouvait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la zèriba, qui, entourée de bambous, était complétement invisible. Là je quittai Sâmate, qui allait inspecter ses établissements du pays des Mittous, et, continuant ma route, j'arrivai à Sabbi le 3 juillet, après cent cinquante jours d'absence, pendant lesquels j'avais fait cinq cent soixante milles, non compris les excursions.

Je ne pris que le temps de réparer mes forces, de lire mes lettres, accumulées depuis dix-huit mois, de rempaqueter les objets recueillis, de me procurer de nouveaux porteurs; et cinq jours après je repartais pour le nord.

Les averses, la famine, les grandes eaux rendirent la marche très-pénible. Le Tondj, qu'il nous fallut traverser le 12 juillet, n'avait pas moins de vingt-quatre pieds de profondeur; il dépassait de plus de quatre pieds le niveau habituel de ses crues. Mais le soir nous étions à Koulongo, et, le jour suivant, à la zèriba de Ghattas. Celui-ci était mort; toutes ses possessions du Haut-Nil appartenaient à son fils aîné.

Je retrouvais l'établissement dans la situation la plus prospère. Les Bongos qui avaient déserté non-seulement étaient revenus, mais en avaient amené d'autres. Il y avait là maintenant six cents cases, peuplées d'au moins deux mille cinq cents âmes, et les défrichements avaient suivi la même proportion.

En revoyant ces champs étendus, ces cultures promettant l'abondance, ces plaines ensoleillées, dont le



Passage du Tondj. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

sourire contrastait si vivement avec la sauvagerie de la forêt d'où nous arrivions, sombre terre de famine, il me sembla retrouver le pays natal. La seule vue de gens couverts, portant du linge qui connaissait le blanchissage, la régularité des repas, la diversité des mets, tout me faisait croire que j'étais dans une ville.

Arrivèrent les provisions que l'on m'envoyait de Khartoum; il est plus aisé de comprendre que d'exprimer la joie avec laquelle elles furent reçues. L'humidité et les insectes y avaient fait quelques dégâts; mais il en restait assez pour que je fusse ravi. Une foule d'objets accompagnaient les vivres. Je pouvais faire des présents aux gouverneurs de zèribas qui m'avaient si bien traité, reconnaître les bons offices de mes serviteurs et songer à de nouvelles courses.

Une expédition dans l'ouest du pays des Niams-Niams devait avoir lieu prochainement : Abou-Gouroun devait y prendre part. L'occasion était trop belle pour n'en pas profiter; et je m'occupai moi-même de mes préparatifs. Toutes les privations étaient oubliées. L'annonce du porto n'était plus irritante : j'avais ma bouteille de vin et une foule de bonnes choses. Ah! si un voyageur isolé comme moi se fût trouvé sur ma route, qu'il m'aurait été doux de lui faire partager ces jouissances! Déboucher un flacon de vin au centre de l'Afrique est un fait si peu attendu, un bonheur tellement inespéré, qu'involontairement je pensais à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abd-es-Sâmate défie ses ennemis. — Dessin de Laguillermie, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revanche des Dieux et que je songeais à l'anneau de Polycrate. Hélas ! toute joie est fugitive.

Excursion dans le Kourkour. — Présent d'un éléphanteau. — — Abd-es-Sâmate est laissé pour mort. — Incendie désastreux. — Mort d'Abou-Gouroun. — Chez Khalil. — En marche pour se rendre au camp. — Terrain classique. — Mort de Chol. — Zèriba d'Ali Amouri. — Au bord du Pàngo. — Zèriba d'Idris. — Les Golos. — Arrivée d'Abd-es-Sâmate. — L'aga. — Ziber Rahama. — Vie somptueuse. — Grands marchés à esclaves. — Le Dar-Fertite. — Les Krédis. — Mauvais accueil. — Goudyou. — Attaque de scorbut. — Le dem Békir. — Réception merveilleuse. — Retour. — Tubercules tenus pour magiques.

J'employai la première quinzaine de septembre à une excursion dans le Kourkour, où Petherick arriva le premier, en 1856, et qui était alors, dans cette région, le point extrême de la recherche de l'ivoire. Comme je revenais de cette course, Abd-es-Sâmate passa à la zèriba pour se rendre à l'embarcadère. Je lui confiai mes dépêches et la copie de mon journal, qu'heureusement j'avais complétée. Quinze jours suffirent à cet homme infatigable pour gagner le mechra, faire partir ses barques et nous revenir. Il me ramenait un jeune éléphanteau, dont ses gens avaient tué la mère chez les Al-Ouadjs. Malgré tous mes soins, le pauvre petit — déjà énorme, bien qu'à la mamelle — ne put survivre aux privations et aux fatigues qu'il avait subies en route.

Je possédais à cette époque une ménagerie qui donnait à mon intérieur un cachet particulier. L'âne et la vache étaient dehors ; mais le veau étant trop délicat pour braver la pluie nocturne, je le rentrais le soir et l'attachais à l'échafaudage qui me tenait lieu de couchette. Il se trouvait là en compagnie de mes chiens, de deux caracals, d'un ratel et d'un ichneumon. Bien que chacune eût son coin, mes bêtes ne semblaient pas devoir jamais donner l'exemple d'une famille très-unie. Mes caracals étaient l'insociabilité même, et l'un d'eux se fit étrangler par mon chien bongo.

Voulant compléter mes approvisionnements, j'allai trouver mon ami Khalil et passai avec lui quelques bonnes journées. En revenant je m'arrêtai à Dioûr-Ahouët, où l'on me donna de tristes nouvelles d'Abd-es-Sâmate. Comme il se rendait à Sabbi, Chérifi, qui l'attendait au passage, l'avait attaqué au milieu des bois. Les Nubiens refusant de tirer sur leurs compatriotes, il n'avait eu pour se défendre que sa garde noire, qui avait été décimée. Lui-même avait reçu tant de coups de sabre sur la figure et sur la tête que, noyé dans son sang, il avait été laissé pour mort. Dans la nuit ses fidèles étaient venus le chercher et l'avaient rapporté à Sabbi, où il était arrivé sans avoir repris connaissance. Il lui avait fallu plusieurs semaines avant de pouvoir formuler sa plainte, dont il venait d'envoyer copie à tous les chefs des zèribas.

L'indignation fut extrême chez les amis d'Abd-es-Sâmate, mais les marchands d'esclaves se déclarèrent pour Chérifi ; et ce qui m'irrita le plus, ce fut la conduite de l'autorité. Pendant notre absence, le gouvernement égyptien avait pris pied dans la province du Ghazal ; il y avait envoyé deux compagnies de l'armée régulière, l'une de bachibouzouks, l'autre composée de noirs organisés d'après le nizam, et il avait nommé Kourchouk-Ali gouverneur de la province, avec le titre de sandjak. Mais Kourchouk-Ali était mort dans une expédition contre les Dinkas, et son lieutenant, Ahmed aga, l'avait remplacé. Or dans l'affaire d'Abd-es-Sâmate, l'aga, sans tenir compte des affirmations de tous les témoins, n'hésita pas à excuser Chérifi, qui l'avait acheté d'avance.

J'étais revenu de chez Khalil le 4 novembre, après avoir passé trois jours avec Abou-Gouroun. Celui-ci, très-occupé de la prochaine campagne, m'avait invité à l'accompagner, les gens de Ghattas ne devant partir que plusieurs semaines après. Cette invitation m'était fort agréable, et j'aurais voulu pouvoir l'accepter, mais je n'avais pas achevé mes préparatifs. Je rentrai donc à la zèriba, où je me trouvais encore le 1er décembre.

Ce jour-là, vers midi, comme je finissais de collationner, des Bongos s'écrièrent : *Poddou ! Poddou !* (au feu ! au feu !). Combien de temps ce cri d'alarme affligera-t-il mon oreille ? Je l'entends encore.... D'un bond je fus à ma porte ; la flamme surgissait d'une toiture voisine ; entre elle et ma case ne s'élevaient que trois huttes ; et le vent, qui soufflait avec violence, la chassait de mon côté.

Mes gens accoururent ; et, sans réfléchir, prenant ce qui leur tombait sous la main, ou ce qui leur semblait le plus précieux, ils enlevèrent cinq grandes caisses et deux porte-manteaux. J'avais moi-même jeté mes papiers dans un coffre, qui déjà les avait sauvés. Pendant ce temps-là mes noirs emportaient leurs vêtements, prenaient les miens, puis ma literie.

Tout cela s'entassait dans l'étroit espace resté libre entre les cases, et qui se trouvait à l'opposé du vent.

Mais tout à coup le vent tourna, lançant les étincelles et les brandons sur les toits épargnés, attisant le feu, embrasant l'herbe sèche. La zèriba tout entière, les six cents cases, les hangars, tout ce chaume fut surmonté de flammes qui s'élevaient à plus de cent pieds, et se rabattaient tout à coup pour atteindre l'objet voisin, et pour chasser les habitants, que l'on voyait tourbillonner comme des mouches autour d'un faisceau de torches.

Plus de sauvetage ; il fallait partir, passer dans les étroits couloirs aux parois flambantes, sous une averse de paille embrasée.

Je me retourne, et je vois mes caisses entourées de flammes ; la fumée s'en élève.... A quel point mon cœur se brisa, on ne le saura jamais. Dans ces caisses étaient mes notes, mes observations, les mille détails de mon voyage. Que m'importait ce qui brûlait dans ma case, — la charge de cent porteurs, — pour moi ce n'était rien.

Mais il faut se hâter, fuir sous la pluie de feu ; mes cheveux brûlent. Je cours, suivi de mes chiens que leurs brûlures font hurler, et je tombe au pied d'un arbre qui m'abrite du soleil.

Les huttes s'effondrent, les fusils se déchargent ; la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poudre, les cartouches mêlent leurs détonations aux rugissements des flammes, aux craquements des toitures, aux cris aigus des prêtres dont les exorcismes ont la prétention d'arrêter le fléau.

L'enceinte est gagnée, puis la savane, puis les vieux arbres : tout le canton semble être en feu.

Une demi-heure a suffi; la destruction est complète. Des femmes se précipitent au milieu du brasier, apportant de l'eau pour éteindre les petites flammes qui s'en élèvent, et qui pourraient faire éclater les vases d'argile où sont les restes du grain.

Vers le coucher du soleil, je retournai vers mon ancienne demeure pour en fouiller les débris. J'y retrouvai deux caisses, où étaient une boussole et trois baromètres; puis je retirai des cendres les fers de lance et d'autres armes que je rapportais de chez les Niams-Niams et de chez les Mombouttous. Mais les spécimens de l'industrie de ces peuples, recueillis avec tant de soin; ma collection d'insectes, réunie avec tant d'intérêt, et d'une valeur inestimable; mes manuscrits; le détail des travaux de huit cent vingt-cinq jours; sept mille observations barométriques; les mesures prises avec tan d'exactitude; les vocabulaires formés avec tant de peine et à si grands frais : tout cela détruit en quelques minutes!

Mes provisions étaient entièrement perdues, mes préparatifs anéantis : mon jardin lui-même était dévasté. J'étais là, sans chapeau, assis entre mes plantes mortes, à côté de mes chiens dont les gémissements ajoutaient à cette désolation. — Je ne me résignais pas.

Le soir, à l'heure habituelle, ma vache revint avec son veau, et me donna deux verres de lait. Un igname roussi et un morceau de viande à demi carbonisé constituaient toutes mes ressources.

Quand la nuit fut close, tout l'emplacement prit l'aspect d'une immense charbonnière. Le vieux figuier brûlait toujours, ainsi que les pieux de l'enceinte qui entouraient les ruines d'un cordon fulgurant.

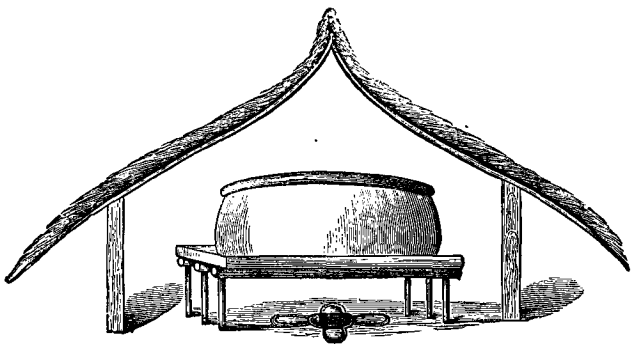
L'horizon pâlit; à mesure que reparut la lumière, une scène frappante se déroula à nos yeux. Non-seulement l'endroit où avaient passé les flammes, mais tous les environs étaient couverts de cendres d'un blanc de neige : on se serait cru en pleins frimas.

Des monceaux noircis déchiraient le blanc linceul, ainsi qu'au dégel les mamelons gazonnés d'un marais percent le lit neigeux. La fumée, traînant partout, répandait sur ce tableau comme un voile de brume; et les arbres qui tendaient vers le ciel leurs bras dépouillés complétaient ce paysage d'hiver.

Des hommes noirs ou bruns, drapés de lambeaux couleur de suie, erraient parmi les ruines fumantes, que les corps à demi brûlés d'ânes et de moutons, gisant çà et là, rendaient plus pénibles à voir. Des groupes de femmes s'efforçaient toujours d'éteindre la braise, qui menaçait les récipients du grain. Seuls debout, au milieu des décombres, ces vases de cinq à sept pieds de haut, noircis par la fumée, se dressaient comme autant d'urnes funéraires, témoignant du nombre des demeures qui avaient rempli la zèriba, et de leur accumulation insensée.

Un fusil déchargé dans l'une de ces cases pressées les unes contre les autres avait jeté sa bourre dans la toiture, et le chaume avait pris feu. C'était un soldat qui, voulant effrayer sa maîtresse, contre laquelle il était en colère, avait tiré ce malheureux coup. De là tout le désastre; mais les Nubiens ne voulurent jamais croire que ce malheur n'était pas dans les décrets célestes et qu'il aurait pu être évité.

Peu de jours après, arriva la nouvelle foudroyante de la mort d'Abou-Gouroun et de la défaite totale de son corps d'armée. Cent cinquante Nubiens, disait-on, avaient péri, sans parler d'un grand nombre de porteurs.



ntérieur d'une hutte de Krédi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je comptais sur Abou-Gouroun pour me refaire un équipement; lui mort, il n'y avait plus pour moi d'expédition possible. J'étais sans armes, sans habits, sans chaussures, sans provisions d'aucune sorte : plus de thé, plus de quinine, plus d'articles d'échange. Et la veille je nageais dans l'abondance! Ma misère s'augmentait du contraste.

Mais parmi le peu d'objets arrachés aux flammes je retrouvai de l'encre, des plumes, des crayons. Une de mes esquisses, sauvée par hasard avec ma literie, réveilla mon courage, et me fit secouer mon désespoir. Les bateaux ne pouvaient quitter le mechra que dans le courant de juin. C'était six mois d'attente; je devais les employer le mieux possible : continuer mes recherches et prendre note de mes observations. Conséquemment, le 16 décembre, je partis avec mes serviteurs, pour me rendre chez Khalil, qui m'avait toujours témoigné la plus grande bienveillance.

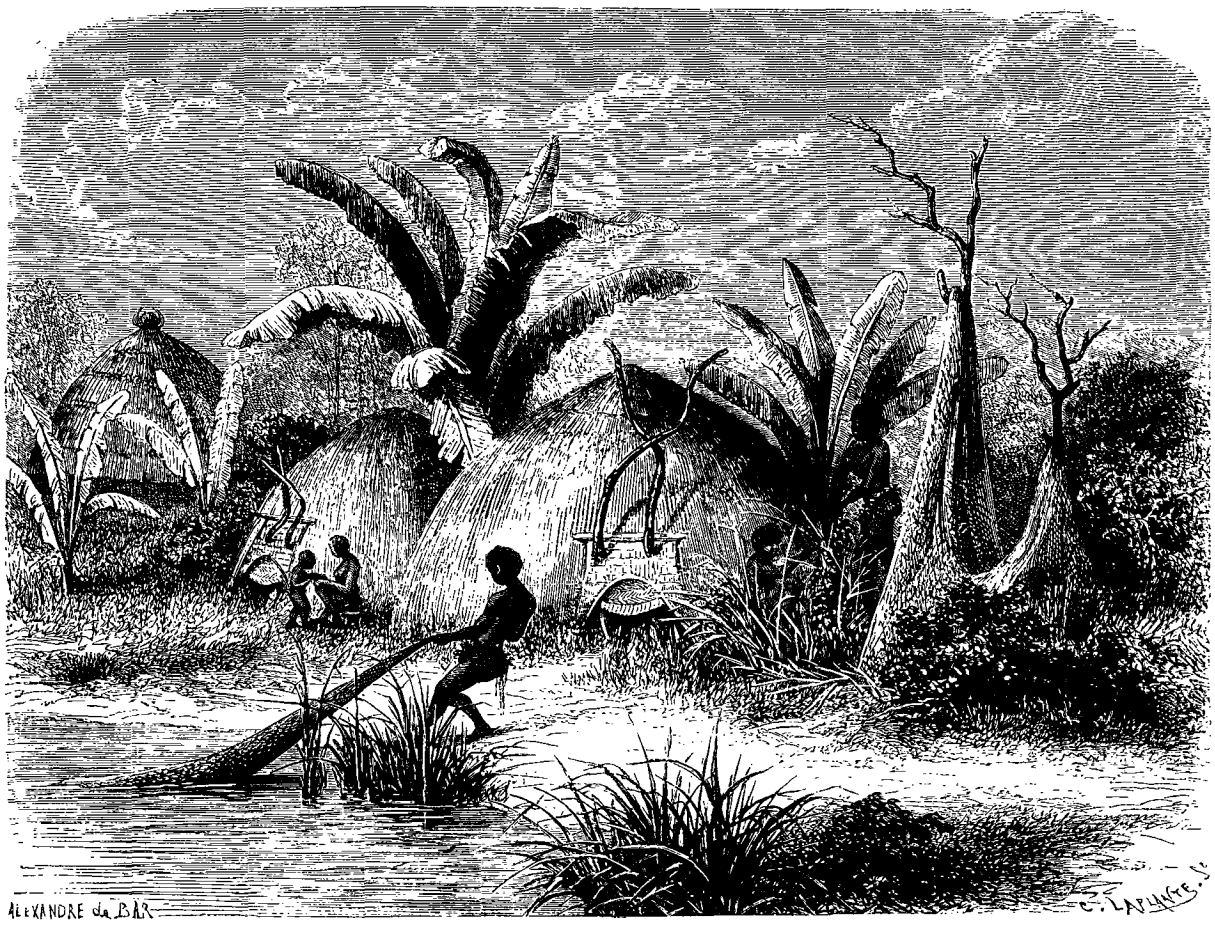
J'avais eu trois montres, qui pendant deux ans n'avaient pas varié; mais le feu les avait détruites. Le seul moyen qui me restât pour juger de la distance, était de compter mes pas; et, dans mon accablement, j'éprouvai une sorte de satisfaction à m'acquitter de ce travail monotone. A chaque centaine, je pliais un doigt; quand la main était fermée, je faisais sur mon cahier un trait, que je barrais dans l'autre sens lorsque la main s'était fermée de nouveau. Chaque millier était ainsi marqué d'une croix, à laquelle s'ajoutaient diffé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rents signes, indiquant les particularités de la route. Le pas d'un animal se modifie suivant la vitesse ; si vous pressez un chameau, il fera des enjambées plus grandes. L'homme, au contraire, hâte le pas, mais le fait de la même longueur. C'est le genre de terrain qui influe sur l'amplitude de sa marche. Pour moi cette amplitude variait de six à sept centimètres ; et, d'après la nature du sol, mon pas en comprenait de soixante-trois à soixante-dix. Le soir, en faisant mon calcul, je le rectifiais à l'aide de mes notes.

Ainsi que je l'avais prévu, le bon Khalil prit une part très-vive à mon malheur, et m'ouvrit ses magasins. Je décousis mes vêtements pour en avoir le patron, et, avec les tailleurs de la zèriba, je remontai ma garde-robe. Du papier à cartouche, mis en plusieurs doubles collés les uns sur les autres, taillé, cousu et revêtu d'une étoffe blanche, me composa un chapeau très-solide et suffisamment léger. Mais rien ne put remplacer mes chaussures.

Pensant qu'il y aurait dans les effets de Kourchouk-Ali quelque chose qui pourrait me servir, je résolus d'aller au camp. Celui-ci était voisin du principal établissement de Ziber-Rahama, qui se trouvait alors chez lui ; Ziber était le plus important des possesseurs de



Huttes des Krédis. — Dessin de A. de Bar.

zèribas. Son territoire comprenait la partie occidentale de la province soumise aux Khartoumiens, et confinait aux postes méridionaux du Darfour.

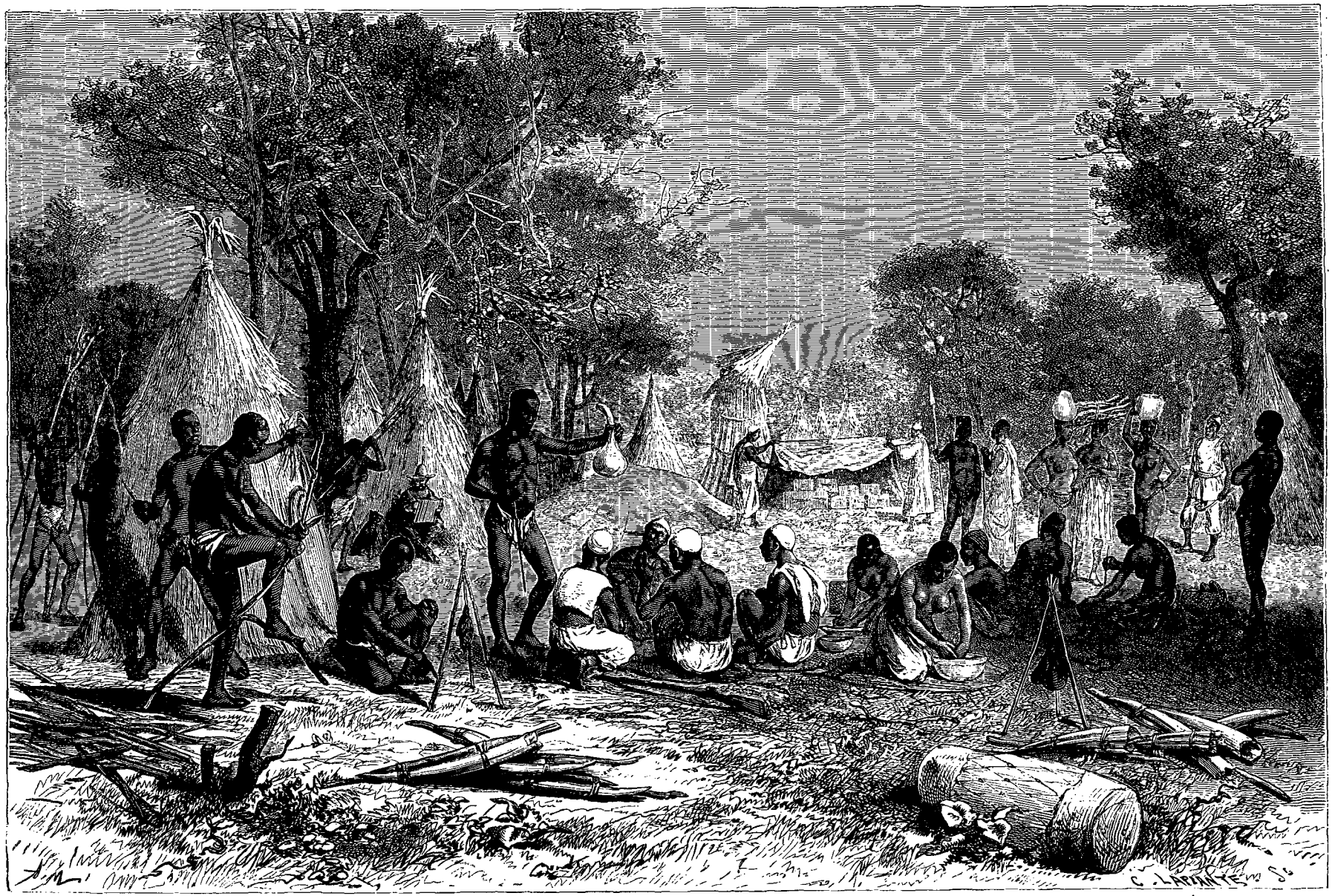
Je laissai mon petit Nsévoué à la garde de Khalil, et, prenant seulement avec moi deux de mes Nubiens et quelques porteurs, je me mis en route le 1er janvier 1871.

Le soir de notre deuxième jour de marche, nous arrivâmes à Doggaya-Morr, zèriba secondaire appartenant à Biselli, et où je me trouvais sur un terrain classique. C'était là que Von Heuglin avait demeuré, depuis la mi-avril 1863 jusqu'en janvier 1864 ; là, ou tout au moins dans la bourgade voisine, que Steudner était mort, emporté brusquement par la fièvre. C'était enfin à Biselli, où j'arrivai le lendemain, que Mlle Tinné avait perdu sa mère. Chaque arbuste, chaque plante me rappelait mes prédécesseurs ; car ils appartenaient à cette flore dont Heuglin nous a parlé le premier, et que le docteur Kotschy nous a représentée dans son bel ouvrage des *Plantæ Tinnianæ*, où elle est reproduite, en partie, d'après les dessins mêmes de l'illustre voyageuse.

Au moment où j'allais quitter Biselli, j'appris la mort de Chol [1]. La vieille princesse avait été assassinée

1. Voy. t. XXVII p. 299, 300 et 302.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans notre camp. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par ses compatriotes, qui lui reprochaient de s'entendre avec les Turcs. Un soir, des gens de la tribu des Vouadjs, qui demeurent au levant du mechra, avaient frappé à la porte de la case, où elle couchait toujours seule. Elle était venue ouvrir, et avait reçu la mort immédiatement.

Une marche de six milles au nord-ouest nous fit gagner la principale zèriba d'Ali-Amouri : établissement de premier ordre, plus important même que celui de Ghattas quant au nombre des huttes, et encore plus sale et plus désordonné.

De là, faisant dix-huit milles au sud-ouest, j'arrivai le 6 janvier à Damouri, succursale de la zèriba précédente, et située au bord du Pângo, affluent du Bahr-el-Arab. Le *tinnéa* occupe une place importante dans le sous-bois de ces parages; et un grand nombre des végétaux qui croissent dans le lit desséché de la rivière peuvent être considérés comme les vrais représentants de la flore des terrains noirs du Nil, ce qui prouve l'importance hydrographique du Pângo.

Ce dernier fut traversé à quelques milles en amont de Damouri; puis prenant à l'ouest, nous atteignîmes le lit du Karra, situé dans une vallée profonde. Cours d'eau torrentiel, le Karra est appelé Khor-el-Ganna par les Nubiens; il sépare le pays des Bongos du territoire des Golos, et les domaines d'Ali-Amouri de ceux d'Idris Vod Defter, dont la principale zèriba, où nous arrivâmes le lendemain, est à trente-cinq milles de Damouri.

Idris était l'un des associés de la compagnie Agad. Sa zèriba, construite alors depuis trois ans, se composait de grands corps de fermes, entourés de hautes palissades qui leur donnaient quelque chose de monastique, et dont les tenanciers étaient de gros marchands d'esclaves établis dans le pays.

La population indigène était formée de Golos, qui, sous le rapport des coutumes et de l'aspect, ont une grande ressemblance avec les Bongos de la frontière. Toutefois les dialectes des deux peuples diffèrent totalement; et les constructions des Golos se rapprochent beaucoup plus de celles des Niams-Niams que de celles de leurs voisins. Leur toiture dépasse considérablement la muraille d'argile et va s'appuyer sur des poteaux qui forment colonnade : d'où il résulte que la demeure est entourée d'une véranda. Le pisé de la muraille est blanchi avec l'album græcum de l'hyène, preuve que cet animal est commun dans le pays.

Nous avons remarqué dans le village de Kasa, situé à une demi-lieue environ de la zèriba, des greniers construits avec le plus grand soin et d'une forme très-gracieuse, comme on peut le voir page 257. La toiture, absolument imperméable et très-large, est mobile; elle se lève à la façon d'un couvercle de boîte à charnière; et le récipient fait en pisé, modelé avec art, est posé sur un pilotis, qui met le grain hors de la portée des rats.

Au moment de partir de la zèriba d'Idris, je vis arriver Abd-es-Sâmate. Il se rendait au camp égyptien, où il allait acquitter une partie de la taxe, en discuter le chiffre, et soutenir la réclamation qu'il avait faite au sujet du guet-apens dont il avait été victime. Naturellement nous fîmes route ensemble.

Je ne trouvai rien d'utilisable dans les effets de Kourchouk-Ali; son successeur avait disposé de tout ce qui pouvait servir : d'où résulta un procès que fit à l'aga l'héritier du défunt. Non-seulement j'étais déçu de l'espoir que j'avais fondé sur cette garde-robe; mais l'incendie ayant détruit mes papiers, l'aga ne voulut remplir aucune des conditions stipulées en ma faveur par le gouvernement de Khartoum. Il eut en outre l'infamie de persister dans son déni de justice et de répondre aux réclamations qu'Abd-es-Sâmate lui adressait au sujet de la taxe, en doublant le chiffre de cette dernière.

Ne voulant pas être à la merci d'un pareil homme, j'allai demander l'hospitalité à la zèriba voisine : celle de Ziber, où je fus parfaitement accueilli. Sur ma signature, j'obtins immédiatement un quintal de cuivre, dont une partie fut échangée sans retard contre du savon, du café, du papier, etc. Enfin Ziber me fournit des souliers et des bottes à l'européenne; c'était le plus grand service qu'il pût me rendre. Une fois chaussé, je revins à moi-même, et me sentis prêt à poursuivre mes recherches avec un redoublement de vigueur.

Il faut avoir été dans ma position pour comprendre la joie que me donnaient les choses les plus vulgaires : la possession d'un peigne, celle d'une pipe et d'un paquet d'allumettes.

Outre la zèriba proprement dite, qu'entourait une palissade formant un carré de deux cents pas de côté, l'établissement de Ziber comprenait des fermes et des huttes par centaines. Dans son ensemble, il offrait l'aspect d'une ville du Soudan, et me rappelait Matamma, chef-lieu du commerce de l'intérieur de l'Abyssinie. Les établissements de cette importance ont reçu des indigènes le nom de *Dem*, qui veut dire ville, et auquel les Nubiens ont appliqué la forme du pluriel arabe pour désigner les grands marchés à esclaves de l'ouest, marchés qu'ils appellent *douehm*.

Ziber s'était fait là une véritable cour; il y menait une vie somptueuse. De vastes bâtiments carrés et bien construits, entourés de hautes clôtures, composaient sa résidence. A l'intérieur de ces bâtiments étaient de grandes salles de réception. Des pièces, également spacieuses, servaient à celles-ci d'antichambres : pièces meublées de divans couverts de tapis, et où les visiteurs, conduits par des esclaves richement vêtus, recevaient du café, des sorbets et des chibouks. La présence de lions enchaînés ajoutait au caractère vraiment royal de ces grandes pièces.

Au fond de la dernière salle, derrière un large rideau, était couché Ziber, qui, dans un récent combat, avait été blessé à la cheville. De nombreux serviteurs attendaient ses ordres; et une bande de fakis, postés sur les divans, en deçà du rideau, marmottaient leurs prières sans fin. En dépit de sa faiblesse et de ses souffrances, — sa blessure était grave, — Ziber recevait de nombreuses visites. Je fus introduit auprès de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa couche, et, à ma grande surprise, une chaise me fut présentée. J'ai dit combien j'avais eu à me louer de son accueil. J'allai le voir souvent; il me témoigna toujours la même bienveillance.

Le pays qui s'étend à l'ouest du Pângo est depuis longtemps connu des gens du Darfour et du Kordofan. Les uns et les autres l'appellent Dar-Fertite, du nom qu'ils donnent aux habitants de cette contrée, et qu'ils appliquent en général à toutes les tribus païennes de la région. Lorsque, il y a quinze ans, les Khartoumiens y pénétrèrent, c'était déjà l'un des anciens domaines de la traite de l'homme. Les marchands d'esclaves accueillirent avec joie les arrivants, qui leur amenaient des troupes et qui ne leur portaient nul ombrage, ceux-ci ne faisant que la traite de l'ivoire. Mais le chiffre croissant de la dépense, la diminution des produits, la facilité de remplacer un commerce onéreux par des opérations lucratives, ont changé l'état des choses; et maintenant le Dar-Fertite peut se définir : un pays de vendus. Ainsi, l'année précédente (1870), Ziber, qui entretenait dans ses domaines une force armée d'un millier d'hommes, n'avait recueilli que cent vingt quintaux d'ivoire, valant à Khartoum un peu moins de douze mille dollars; mais il avait expédié au Kordofan dix-huit cents esclaves.

Peut-être ne trouverait-on nulle part, dans une aire aussi restreinte, une population aussi mêlée qu'autour des comptoirs du Dar-Fertite. Tous ces représentants de races diverses sont évidemment les débris amenés là par l'œuvre incessante de destruction.

Nous avons dit qu'à l'ouest des Bongos étaient les Golos et les Schrés, dont les demeures se confondent. Au couchant de ces derniers sont les Krédis, qui ne semblent pas occuper un espace déterminé, mais être établis çà et là par groupes détachés, au milieu de tribus différentes. De tous les peuples que j'ai vus dans la province du Ghazal, les Krédis sont assurément les plus laids; et comme intelligence, ils m'ont paru bien inférieurs aux Golos et aux Schrés.

Le 22 janvier je fis mes adieux à Ziber et me dirigeai vers un établissement qui avait appartenu à Kourchouk-Ali. Après avoir traversé un ruisseau, nous arrivâmes au village d'un chef krédi, appelé Ganyong. Les filets à grandes mailles, filets de quarante pieds de long sur huit de large, qui étaient suspendus aux cases, me prouvèrent que le Bîri, cours d'eau voisin, était abondamment peuplé.

L'architecture des Krédis me parut être dénuée de toute prétention artistique; la plupart des huttes consistaient simplement en une couverture de chaume, soutenue par des cerceaux et descendant jusqu'à terre, sans rencontrer de muraille. Toutefois, Ganyong possédait plusieurs greniers d'une facture remarquable : un récipient en vannerie, posé sur un solide échafaudage, et abrité par un large toit conique. L'espace laissé entre les pieds de l'énorme établi permettait à quatre femmes de s'y accroupir et d'y moudre le grain. Une tranchée profonde, cimentée avec de l'argile et placée entre les pierres servant de mortier, pierres disposées en croix, recevait la farine. Les meunières chantaient gaiement en faisant leur rude besogne, et la quantité de grain broyée en un jour était considérable.

Le lendemain nous frappâmes à la porte d'une zèriba où, pour la première fois, nous reçûmes mauvais accueil. Il fallut partir à jeun, au grand déplaisir de mon escorte. La marche suivante me fut très-pénible; je me sentais malade : et vingt-deux milles à franchir, dix cours d'eau à traverser. Enfin nous arrivâmes. Le dem, qui portait le nom de Goudyou, se déployait en amphithéâtre sur le flanc d'une vallée et comptait probablement plus de deux mille cases. La scène était imposante; l'accueil fut hospitalier, mais je souffrais trop pour en jouir. Une attaque de scorbut, dont j'étais menacé depuis longtemps, venait d'éclater, et je ne pus avaler même un peu d'eau sans de vives douleurs. Trois jours après, j'étais au dem Békir.

Je n'oublierai jamais la réception que l'on m'y a faite. J'arrivais n'en pouvant plus. Le gouverneur était absent; reviendrait-il le soir? on l'ignorait. Toutefois à peine assis on m'apportait le café. Accablé de fatigue, je m'endormis, rêvant d'un banquet merveilleux; l'amphitryon n'était rien moins que le khédive, et le service était d'un grand luxe. Puis il me sembla que je m'éveillais; cependant mon rêve ne cessait pas. J'étais entouré de serviteurs brillamment vêtus. Des gobelets étincelants étaient posés près de ma couche; des domestiques apportaient différents plats. D'autres allaient et venaient, tenant des flambeaux et des lampes; d'autres encore, ayant sous le bras des serviettes brodées, me présentaient des plateaux superbes, chargés de friandises, ou m'offraient de la limonade et des sorbets dans le cristal le plus pur. Je me frottai les yeux; je bus ce que l'on me présentait : mon rêve était réalisé. Le gouverneur, revenu très-tard et apprenant que j'étais là, avait appelé son cuisinier et commandé un repas digne d'un prince. Devant moi étaient du pain de froment, du riz, du macaroni, des poulets aux tomates, des mets sans nombre, préparés d'une manière exquise, et servis dans une vaisselle précieuse. Supplice de Tantale! Ce fut au prix des plus vives souffrances que j'avalai un peu de viande. Mais dès que je pus en profiter, ce bon régime rétablit mes forces; et quelques jours après, je continuai ma route pour aller retrouver Khalil.

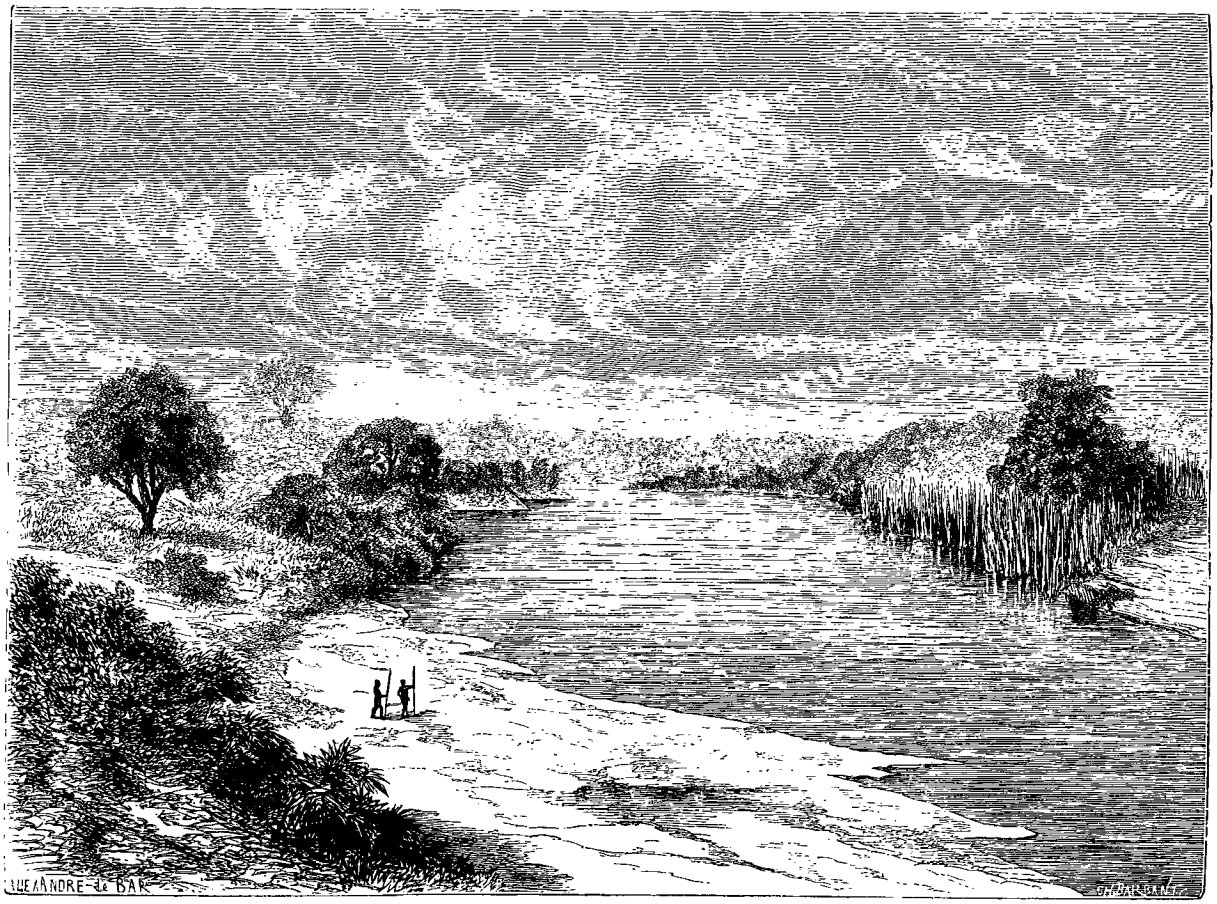
Après avoir traversé le Dchih et passé onze de ses tributaires, qui venaient tous du couchant, nous trouvâmes un ruisseau dont les rives étaient couvertes de grands arbres, disposés comme ceux de nos avenues. Au milieu de cette futaie, des marchands d'esclaves en compagnie de chasseurs d'éléphants du Darfour avaient créé une station où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous étions au dem Adlane, qui est entouré de fermes nombreuses appartenant à des Schrés. Ceux-ci, dont l'immigration était récente, ont beaucoup de points de ressemblance avec les Niams-Niams, auxquels ils ont été soumis pendant longtemps. Une grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie de la tribu reconnaît encore l'autorité de Solongho.

Les Sehrés sont des gens robustes, bien bâtis, et qui paraissent laborieux. Leurs cases témoignent du soin qu'ils apportent à les construire ; l'intérieur en est propre et tenu avec beaucoup d'ordre. Ils ont, comme les Niams-Niams, des huttes particulières où vont coucher les garçons, et des greniers faits avec beaucoup d'art. On ne voit chez eux ni chèvres, ni chiens ; pas d'autres animaux domestiques qu'un petit nombre de poules. Les femmes ont pour costume deux bouquets de feuilles, où d'herbe, attachés à la ceinture, l'un en tablier, l'autre par derrière. Elles se plantent des brins de paille dans les ailes du nez, ce que font également beaucoup de leurs maris ; et, de même que les femmes mittous, elles se décorent les lèvres de plaques et de pendentifs, qui parfois ont plusieurs pouces de longueur.

De la zèriba d'Adlane nous revînmes chez les Krédis, où nous passâmes trois jours au village de Goudyou. Nous retraversâmes le Pângo et nous atteignîmes les fermes de Barraga, dont les cultures annonçaient une émigration du pays des Niams-Niams.



Vue prise sur le Dioûr. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

Partout se voyaient du manioc et des patates, auxquels s'ajoutaient le ricin, le canavalia, et une solanée qui, dans le pays, se nomme *dyougo*. Je vis là également une dioscorée du genre de l'helmie, et qui, de même que cette dernière, porte des tubercules aériens, situés à l'aisselle des feuilles. Les Sehrés, qui la nomment *karra*, vont chercher cette plante dans les bois et la cultivent près de leur demeure. Je l'avais déjà remarquée sur les bords du Biri, où l'on m'avait dit que ses tubercules étaient employés comme purgatifs. Mais chez les Niams-Niams, où elle est aussi cultivée, on prête à ses tubercules bizarres des vertus magiques. Leur abondance présage une saison de chasse fructueuse ; et pour rendre son art infaillible, le chasseur n'a qu'à le tenir à la main et à *tuer* au-dessus de lui un de ces charmes, c'est-à-dire à en trancher les cornes et à les couper par morceaux.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esclave au travail. — Dessin de A. Marie d'après l'édition anglaise.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE.

TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE,

PAR M. LE DOCTEUR GEORGE SCHWEINFURTH[1].

1868-1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Halte en pleine solitude. — Heureux caractère. — Estomac vide et gaieté. — Ligne de partage. — Mouhdi. — Instruments de musique des Bongos. — Quatuor. — De Mouhdi à Vouahou. — Battue fructueuse. — Retour à la zèriba de Kourchouk-Ali.

Notre première halte, au levant des fermes de Barraga, eut lieu en pleine solitude, près d'un cours d'eau marécageux, qui était à sec. Après une marche de près de vingt kilomètres par la chaleur, nous souffrions de la soif et nous battîmes les environs pour y trouver à boire. De longues recherches firent découvrir à mes gens une sorte de mare dont ils enlevèrent la croûte fangeuse; on vit alors un peu d'eau. C'était le rendez-vous des sangliers et des buffles : un bourbier rempli de fiente, un composé de vase et d'ammoniaque. Le liquide fut passé à travers un linge; puis on le fit bouillir, pour lui enlever son odeur; après cela il nous parut potable.

Nous gagnâmes ensuite le Tellé, qui coulait à l'ombre d'un épais feuillage et dont l'eau était assez limpide; mais le troisième jour nous en fûmes réduits aux flaques épaisses que nous offraient des lits de torrents, et où des centaines de marabouts pêchaient des vers et des limaces. Un orage exceptionnel vint ajouter à nos misères. Il se renouvela pendant la nuit : pas moyen de ramasser d'herbe au milieu des ténèbres, pas de feu possible avec un pareil déluge; et lorsque, morfondus, nous vîmes poindre le jour, le sol, devenu glissant, rendait la marche très-pénible.

Les porteurs que j'avais alors étaient des Sehrés; je n'ai jamais vu d'aussi heureux caractère. La fatigue, la faim, la soif, les contre-temps, rien n'altérait leur bonne humeur. Pas un visage abattu, pas une plainte, pas un soupir. A peine avaient-ils déposé leurs fardeaux qu'ils se mettaient à jouer comme des enfants

1. Suite et fin. — Voy. t. XXVII, p. 273, 289, 305, 321, 337, 353; t. XXVIII, p. 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui sortent de l'école. L'un faisait la bête sauvage, et les autres de courir après lui; ou bien ils se mettaient à quatre pattes pour singer la tortue, prenaient ses gestes, son allure, et accompagnaient leur rampée de grognements et de clappements qui provoquaient les rires. Toute cette gaieté avec l'estomac vide! « Si nous avons faim, disaient-ils, nous chantons, et c'est oublié. »

Prenant un peu plus tard au nord, à travers un système compliqué de mamelons de gneiss et de collines tabulaires, système qui forme probablement la ligne de partage entre le Ghetti et le Pângo, nous arrivâmes à Ngoulfala. Bien que dans la dernière section de l'étape le chemin se fût relevé d'une manière sensible, nous étions à quelque cinq cents pieds au-dessous du dem Adlane. La montée de la dernière marche était due au seuil que nous venions de franchir, et n'empêchait pas qu'à l'est du Pângo le pays ne présentât, sur un espace de vingt-cinq à trente milles, une inclinaison d'environ mille pieds.

Continuant à descendre, ce que nous fîmes alors plus rapidement, nous atteignîmes la zèriba de Mouhdi, qui, de même que la précédente, fait partie des possessions d'Agad, et où nous passâmes un jour entier. C'est à Mouhdi que j'ai vu le tombeau d'Yanga, dont nous avons donné la description dans l'un de nos premiers chapitres [1]. Les Bongos de cet endroit ont mieux conservé leurs anciennes habitudes que ceux qui vivent sur les domaines de Ghattas; j'ai trouvé chez eux beaucoup d'objets qui ne sont plus en usage dans les autres parties de la contrée. Ils possèdent une grande variété d'instruments de musique, depuis les énormes trompes, creusées dans la tige d'un arbre volumineux, jusqu'aux petites cornes d'antilopes percées de trois trous, et qui rappellent nos fifres; depuis les gros tambours, dont la caisse est taillée de préférence dans une bille de tamarinier, jusqu'au monocorde que l'on gratte avec un fragment de roseau, et qui a pour caisse sonore la bouche de l'exécutant. Dans la soirée j'eus l'occasion de voir employer trompes et tambours par quatre jeunes gens qui s'étaient réunis pour exécuter un quatuor. C'est d'après eux que j'ai fait le dessin reproduit page 277.

De Mouhdi, il nous fallut deux jours pour regagner Vouahou, principale zèriba d'Agad. Le Moll fut traversé; nous entrâmes ensuite dans une région montueuse, où de chaque côté du chemin se voyaient des plaques et des loupes de gneiss, mêlées de collines dont la roche était rouge.

Le premier cours d'eau que nous rencontrâmes, le Dabohlo, n'était plus qu'un lit fangeux criblé des empreintes d'un grand nombre de buffles. Au point du jour, des pintades vinrent par centaines se désaltérer aux mares qui s'apercevaient çà et là, et nous procurèrent une battue fructueuse.

Une marche d'un mille dans une savane absolument dépourvue d'arbres et légèrement inclinée, savane qui s'étendait à perte de vue, nous fit gagner une dépression que décoraient de beaux groupes de terminalias. Au delà de ce pli de terrain, le pays s'élevait d'une manière considérable, la vallée étant bornée par une chaîne de collines dirigée du sud-est au nord-ouest. Quatre milles de cette montée et je me retrouvai à la zèriba de Kourchouk-Ali, après une absence de quarante-cinq jours, pendant laquelle j'avais fait une route de huit cent soixante-seize mille pas.

Traite de l'homme. — Répression illusoire. — Affluence des Ghellabas. — Deux mille sept cents marchands d'esclaves. — Route de la traite dans le Kordofan. — Objets d'échange. — Marchands ambulants. — Gros et détail. — Fakis. — Négoce et religion. — Prière et cruauté. — Histoire d'un crâne. — Déceptions commerciales. — Parasitisme. — Trois classes de traitants. — Prix de l'esclave. — Esclaves des zèribas. — Marchés de la traite. — Pays d'origine. — Qu'attendre de l'islamisme? — L'Égypte et l'esclavage.

J'arrivais de l'endroit où le commerce d'esclaves qui se fait par les routes du Kordofan a sa véritable source. Jamais il n'avait été plus actif que cet hiver-là (1870-71). L'été précédent, Baker, avec une énergie digne des plus grands éloges, avait commencé sa croisière sur les eaux du Haut-Nil; et en confisquant tous les bateaux chargés de captifs, y compris une grande barque au moudir de Fachoda, il n'avait laissé aucun doute sur la résolution prise par le gouvernement de couper le mal dans sa racine. Était-ce la notoriété de cette mesure qui avait fait choisir aux Ghellabas une autre route, ou la nouvelle que les zèribas de ce district étaient dépourvues de cotonnades, qui les avait attirés en plus grand nombre? Je l'ignore. Toujours est-il que ni Baker, ni le gouvernement n'avaient obtenu de résultat sérieux et ne devaient espérer d'en obtenir. Ils pouvaient faire la police du fleuve, mais ses deux rives leur échappaient. Pour celui qui revient de ces contrées, la déclaration que la traite de l'homme est abolie dans les pays du Nil ressemble aux décors du voyage de Catherine II. J'ai entendu Ziber se plaindre de l'affluence des Ghellabas et me dire que les villages en étaient menacés de famine. Je tiens de sa propre bouche que, depuis le commencement de l'hiver, les caravanes avaient jeté dans le district deux mille de ces aventuriers. A la mi-janvier ce chiffre avait grossi; quinze jours après il arrivait à deux mille sept cents.

Tous ces Ghellabas traversent les steppes des Baggaras, sur la rive gauche du Nil, et s'arrêtent à Chekka, non-seulement pour y acheter des montures et des bêtes de somme, mais pour y prendre du beurre, qui est très-recherché dans les zèribas. Leurs principaux articles d'échange sont une cotonnade grossière, fabriquée dans le Sennaar, et du calicot anglais de deux sortes : americani et damour. Ils y joignent des armes à feu, le plus ordinairement des fusils belges à deux coups, valant de dix à vingt dollars; ils ajoutent enfin à leur pacotille une foule de menus objets, tels que des pipes, des babouches, des miroirs, des fez et des tapis.

1. Voy. t. XXVII, p. 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chacun de ces petits marchands prend à son service un ou plusieurs Baggaras : le chiffre dépend de ses moyens. Il est monté sur un âne; on ne le voit pas plus sans son baudet qu'un Samoyède sans son renne. Outre le cavalier, la bête ne porte pas moins de dix pièces de cotonnade. Si elle survit au voyage, elle est troquée pour un ou deux esclaves. La charge vaut trois fois autant; d'où il résulte que l'homme au baudet, arrivé sans autre chose que sa monture et vingt-cinq dollars de calicot, se trouve en possession d'au moins quatre esclaves qu'il peut vendre à Khartoum deux cent cinquante dollars. Il revient à pied, faisant porter ses bagages et ses vivres par sa nouvelle marchandise.

Mais en dehors de ces détaillants, auxquels le trafic de chair humaine est aussi naturel que l'usure à un juif polonais, il y a les gens de haut négoce. Ceux-ci, à la tête d'une force armée nombreuse, et d'une longue file de bœufs et d'ânes chargés de ballots, font des affaires importantes, et jettent sur la place leurs semblables par centaines.

La plupart des gros marchands ont des associés ou des agents à poste fixe dans les grandes zèribas. Ces derniers sont presque toujours des fakis, c'est-à-dire des prêtres, qui regardent la traite des noirs comme faisant partie de leurs attributions, et qui sont tous plus ou moins souillés par leur genre d'affaires. Dans les grandes villes, à Khartoum par exemple, on voit les fakis exercer les professions les plus hétérogènes. Les pauvres sont brocanteurs, boutiquiers, fabricants d'amulettes, charlatans, maîtres d'école, entremetteurs de mariages. Les riches sont directeurs de colléges et d'auberges, qu'ils font tenir par des salariés : dans les uns on apprend la lettre des commandements du Prophète, dans les autres on se livre à la débauche. Ces industriels n'en sont pas moins vénérés; leur réputation d'hommes pieux leur survit même fréquemment. On les enterre dans les endroits publics; et la place où ils reposent est marquée d'une bannière blanche, qui indique un terrain consacré.

Le Coran d'une main, le couteau à eunuque de l'autre, ils vont de zèriba en zèriba, toujours priant, ne disant pas un mot sans invoquer Allah et son prophète, et associant à leurs pratiques religieuses les infamies les plus révoltantes, les cruautés les plus atroces. Je n'ai jamais vu d'esclaves plus maltraités que les leurs, ce qui ne les empêche pas de donner à ces malheureux les noms les plus saints : « Présent d'Allah, Envoyé de Dieu, » et autres du même sens. Un jour, des cris m'attirèrent; c'était un agonisant que l'on traînait hors d'une case, et que l'on fouaillait pour voir s'il était mort. Les raies blanches qui marbraient sa peau flétrie témoignaient de son supplice; les vociférations que j'entendais étaient celles de ses persécuteurs : « Le chien maudit vit encore! Ce gueux de païen ne mourra pas! » Et les pieds jouaient au ballon avec ce corps tordu par la suprême agonie; et l'on osait me répondre que c'était une feinte, qu'il n'attendait, pour s'enfuir, que le moment où on ne le regarderait pas. Telle est l'histoire du crâne, qui, dans ma collection, porte le numéro 36; tels sont les faits perpétrés, en face de la mort, par ces prêtres qui se considèrent comme les piliers de la foi.

Il ne faudrait pas croire cependant que le petit commerce d'esclaves soit toujours lucratif. Les Ghellabas ambulants sont exposés à de nombreux mécomptes; si leur bœuf ou leur âne vient à mourir en chemin, il leur faut céder leurs marchandises à n'importe quel prix; et souvent leurs esclaves prennent la fuite. Leurs fatigues sont extrêmes, leurs privations excessives, leurs profits incertains. Ils pourraient, avec cent fois moins de peine, cultiver une terre féconde ou élever du bétail; mais espérer que ces brocanteurs de chair vive renoncent à leur infâme trafic serait aussi raisonnable que d'attendre des melons du pays des Esquimaux.

Un avantage pour cette canaille est l'hospitalité qu'elle reçoit dans les zèribas, où elle rencontre une foule de compatriotes et de coreligionnaires, qui, bourdons fainéants, se montrent prodigues des fruits du travail des autres. Les Ghellabas trouvent donc partout le boire et le manger; leurs esclaves et leurs bêtes ont assez de grain pour ne pas mourir; rien ne les presse, ils peuvent rester là tant qu'ils veulent. En conséquence, ils vont et viennent des bords du Dyémite à ceux du Rohl; puis ils rentrent chez Ziber, où ils refont leurs caravanes et d'où ils reprennent la route du Kordofan.

Ces marchands de bétail humain peuvent se diviser en trois classes :

Les ambulants, qui ne possèdent qu'un bœuf ou un âne, et qui, arrivés au mois de janvier, s'en vont en mars ou en avril.

Les agents ou associés des traitants du Darfour ou du Kordofan : agents fixés dans les zèribas, presque toujours en qualité de fakis.

Enfin, les marchands établis dans les dems de l'ouest, où ils vivent sur leurs propres domaines. Ces derniers sont les seuls qui sortent de la province. Presque tous dirigent leurs courses vers les États de Mofio, grand chef de l'ouest du pays des Niams-Niams; ils sont accompagnés d'une force nombreuse, qu'ils recrutent parmi l'élite de leurs esclaves. A l'opposé des traitants d'ivoire, qui se gardent bien de donner des fusils aux chefs des endroits où ils trafiquent, les Ghellabas ont pourvu Mofio d'une assez grande quantité d'armes à feu pour que celui-ci ait maintenant un corps de trois cents fusiliers, qu'il oppose avec succès aux gens de Khartoum. Son stock de bétail humain paraît être inépuisable; chaque année, il sort de ses États d'énormes troupeaux de captifs — milliers sur milliers — qu'il se procure chez les tribus qu'il a soumises, ou par des razzias chez les peuplades voisines.

A l'égard du prix des esclaves, je n'ai pas d'autres informations que celles que j'ai pu recueillir dans les zèribas. Nous avons dit que les articles d'échange sont principalement le cuivre et la cotonnade. La valeur de cette dernière est très-variable : on commence tou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours par la réduire à celle du cuivre. Au mois de janvier 1871, un jeune esclave de la catégorie des *sittahsis* (littéralement : haut de six palmes), fille ou garçon de huit à dix ans, valait trente rottolis de cuivre chez Ziber, et vingt-cinq chez les Bongos et les Dioûrs. Le rottoli pèse quatre cent cinquante grammes : ce qui, d'après la valeur du métal à Khartoum, portait le prix moyen de l'enfant à sept thalaris et demi (trente-sept francs cinquante). Les jolies *nadifs*, ou jeunes filles, se payaient le double (il est rare que ces dernières soient exportées, la demande étant considérable dans le pays.) Les femmes adultes, laides, mais vigoureuses, se vendent un peu moins cher que les nadifs ; les vieilles sont pour rien.

Quant aux hommes faits, les marchands en tiennent fort peu : ils se vendent mal, n'étant pas commodes à diriger, et sont d'un transport difficile.

Comme objets d'échange, les armes à feu arrivaient après le calicot, et donnaient plus de bénéfice. Pour un fusil à deux coups, fusil commun de France ou de Belgique, on obtenait deux ou trois sittahsis ; et quand le fusil avait quelque dorure, il représentait jusqu'à cinq négrillons ; tandis qu'en étoffe, le prix de l'enfant était de quatre à six pièces de damour ayant coûté chacune deux thalaris.

Rendu à Khartoum, l'esclave valait au moins six fois le prix d'achat, valeur qui allait augmenter avec les mesures de répression instituées contre la traite. En attendant, lors de mon passage, époque où le marché était encore assez libre, le taux le moins élevé était de quarante dollars ; et pour ce chiffre-là on n'avait que de vieilles servantes.

Il va sans dire que le prix est très-varié ; non-seulement il diffère d'après l'âge et le mérite du sujet, mais encore selon la race du vendu. Les Bongos, gens laborieux, dociles et fidèles, qui se dressent aisément et dont l'extérieur est agréable, sont les plus appréciés. (Les Niams-Niams, surtout les jeunes filles, se payent beaucoup plus cher ; mais ils sont tellement rares que leur prix n'est pas coté.) Les Mittous, qui sont laids, décharnés, incapables de supporter la fatigue, même de se livrer à aucun travail suivi, ont naturellement peu de valeur. Les Baboukres en auraient davantage, n'était leur caractère ; mais ni le bien-être ni les bons traitements n'étouffent chez eux l'amour de la liberté : ils cherchent toujours à s'enfuir et ne peuvent être retenus que par la force. Le portrait de la page 278 est celui d'une femme de cette nation. Elle est attachée par un énorme licou. A son air triste et abattu, on voit combien la malheureuse trouve sa condition misérable. Les Loubas et les Abakas ont le même esprit d'indépendance.

Rien que dans les zèribas, la demande suffirait pour entretenir l'odieux commerce, et pour le rendre prospère. Les Musulmans forment une partie considérable de la population ; même dans l'ouest, chez les Krédis, les Sehrés, les Golos, par exemple, ils sont plus nombreux que les indigènes. Or, l'un dans l'autre, chaque Nubien possède trois esclaves : ce qui au bas mot donne un total de cinquante à soixante mille. Ces esclaves domestiques ne doivent pas être confondus avec ceux que l'on destine à la vente, et peuvent se diviser en quatre classes :

Les enfants mâles de sept à dix ans, qui portent les fusils et les munitions ;

Les indigènes élevés dans les zèribas, et qui forment la garde noire dont nous avons parlé ;

Les femmes de service, que l'on trouve dans toutes les cases. Si l'homme en possède plusieurs, l'une d'elles est promue à la dignité de favorite ; mais les pauvres n'en ont qu'une. C'est alors une esclave à tout faire. Elle va chercher l'eau et le bois, souvent à de grandes distances ; elle blanchit les vêtements, fait la meunerie, la galette qui sert de pain, et accommode le *melah*, un affreux brouet composé d'eau, d'huile de sésame, de calices de bamia et de feuilles de corchorus, auxquels s'ajoute une forte dose de piment et de sel de soude. Enfin, lorsqu'on est en marche, elle porte tous les bagages.

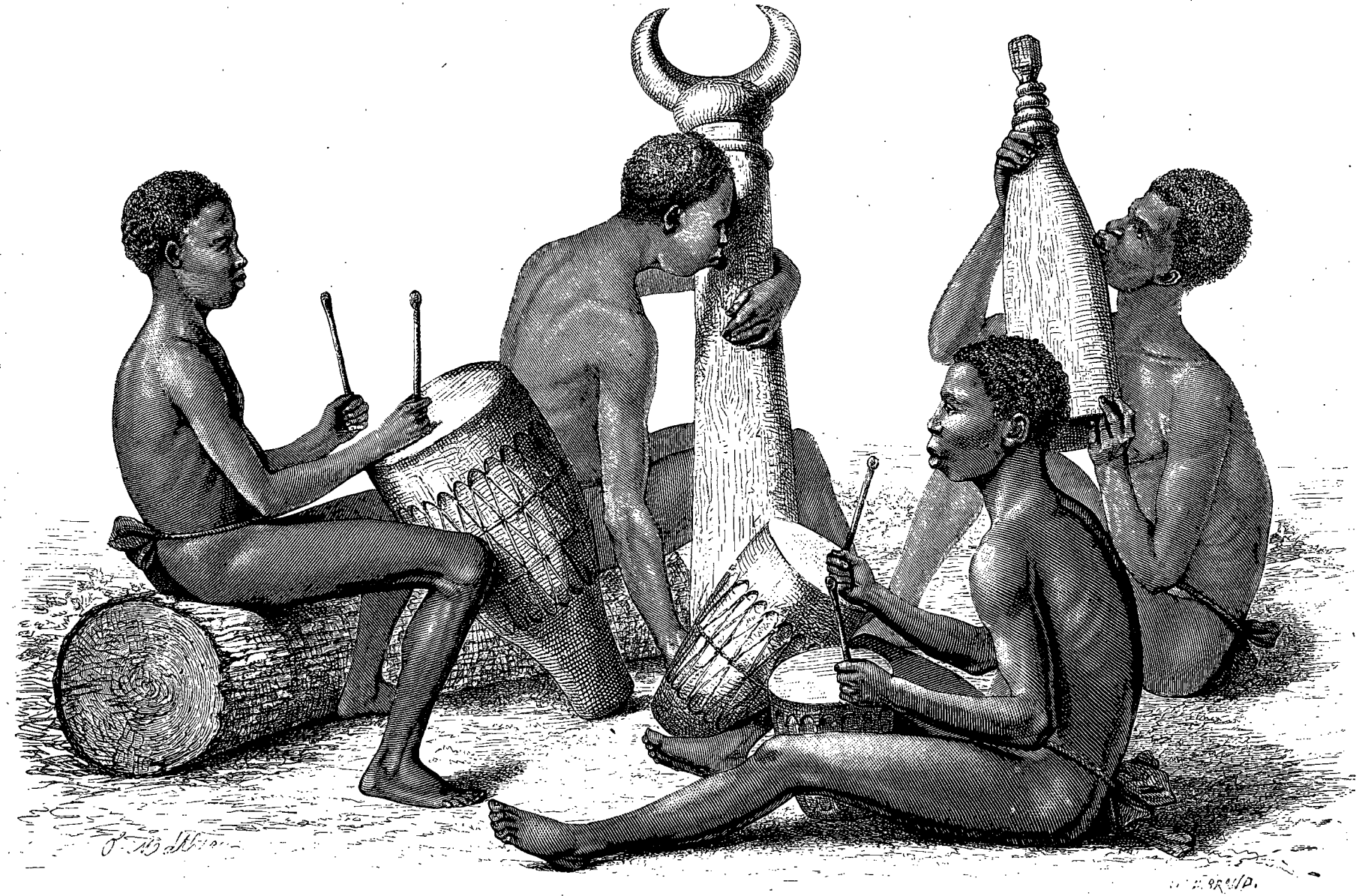
Ailleurs, le travail se divise. Dans les grandes maisons il y a une femme pour chaque besogne, ainsi qu'un enfant pour chacune des armes. Si le maître voyage, l'un porte un fusil, l'autre un sabre, celui-ci un pistolet, etc. On peut, d'après cela, se faire une idée de la foule qui accompagne les Nubiens dans leurs expéditions. Les deux cents soldats qui vinrent avec nous chez les Niams-Niams étaient suivis de trois cents esclaves, femmes et enfants.

La mouture à bras, toujours en usage chez les Musulmans de cette partie de l'Afrique, contribue, plus que tout d'abord on ne pourrait le croire, à l'énorme demande d'esclaves femelles. Cette méthode primitive est d'une telle lenteur, qu'en un jour du plus rude travail l'ouvrière ne peut avec elle obtenir de farine que pour cinq ou six bouches. On ne saurait dire la somme de souffrances qui résultent de ce labeur quotidien si cruellement imposé. La scène que représente la gravure de la page 273 s'offrait journellement à mes regards. Une femme récemment capturée est condamnée au travail du mourhaga, ainsi qu'on nomme la pierre sur laquelle est broyé le grain. Réduite à l'état de brute, cette femme porte au cou une pièce de bois, solidement attachée ; et afin que ce joug ne l'empêche pas d'agir, il est soutenu par le garçon qui est placé auprès d'elle pour surveiller sa conduite.

La quatrième catégorie se compose des esclaves des deux sexes que l'on emploie dans les champs. Seuls les chefs de zèribas, les commis, les interprètes, les fakis, les Ghellabas à poste fixe, ont des fermes et possèdent des bêtes bovines ; les autres n'ont qu'un jardin, et se contentent d'un petit nombre de chèvres et de volailles.

Mais en surplus des captifs qui lui sont nécessaires pour entretenir sa population servile, cette province expédie tous les ans de nombreux convois de marchandise humaine, qui vont satisfaire aux demandes de l'E-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Concert bongo. — Dessin de O. Matthieu, d'après l'edition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gypte, de l'Arabie, de la Perse, de la Turquie d'Asie. On a estimé à vingt-cinq mille têtes le chiffre annuel de la traite de l'homme dans cette région; l'estime est loin d'être suffisante. Les routes inconnues qui débouchent dans le Syout ou près du Caire sont beaucoup plus fréquentées que celles du Nil ou de la mer Rouge; et comme elles échappent à toute surveillance, elles le seront chaque jour davantage. Il est bien plus difficile d'inspecter le désert que l'Océan; ses bords sont les rives d'une mer innavigable; et eût-on arrêté le dernier négrier du fleuve, que le trafic d'esclaves dans cette région n'en florirait pas moins.

Sept territoires du bassin du Nil fournissent les éléments de l'odieux commerce :

1° Celui des Gallas, dont les produits gagnent la mer Rouge, et sont à la fois très-estimés et très-abondants.

2° Le pays d'entre les deux Nils, pays où les captures se font parmi les Dinkas et les Bertas, mais en petit nombre.

3° Le district des Agahous, placé au cœur de l'Abyssinie, et dont les captifs, également peu nombreux, vont à Djedda.

4° Le Haut-Nil, comprenant le bord des lacs, province sérieusement fermée à la traite par Baker, mais dont l'exportation, dans les années les plus fructueuses, n'excédait pas mille têtes.

5° Le Haut-Ghazal, qui fournit des Bongos, des Mittous, des Baboukres, et d'un produit officiel encore moins considérable. Le Mechra n'a jamais reçu annuellement plus de vingt negghers; il est rare que ces bateaux portent chacun plus de vingt esclaves : trente est le maximum; de telle sorte qu'il n'arrive jamais à Khartoum, par cette voie, plus de cinq à six cents captifs.

6° Mais, en dehors de ce canal, passent les troupeaux enlevés au sud du Darfour, c'est-à-dire annuellement de douze à quinze mille Krédis; et ce n'est pas là le chiffre le plus haut de l'exportation : la grande masse vient des tribus soumises aux Niams-Niams de l'ouest. Tous ces esclaves sont dirigés, par le Kordofan, sur Abou-Harras, d'où les uns vont à Khartoum par El-Obèd; les autres à Moussalémia par Sennaar, et à Dongola par El-Safi; ou bien ils se rendent à Berber, et traversent le grand désert de Nubie, quand ils ne gagnent pas la mer Rouge.

7° Enfin la traite a un terrain productif dans les terres hautes situées au sud du Kordofan. Les nègres de cette région montagneuse, connus sous le nom générique de Noubas, sont très-recherchés en raison de leur beauté et de leur intelligence. Ce fut chez eux qu'après la conquête du Kordofan la chasse à l'esclave fut autorisée par Méhémet-Ali, qui non-seulement l'encouragea, mais en fit une source de revenus pour le trésor.

L'esclavage, et partant le commerce de l'homme, sont aussi vieux que le monde; il n'est pas un peuple dont l'histoire n'en fournisse la preuve. Les religions n'ont rien fait, ou ont fait peu de chose pour la cause de l'humanité, cause qui a dû ne compter que sur elle-même pour se faire reconnaître.

Nous regardons maintenant l'esclavage comme incompatible avec la doctrine chrétienne; il n'en fut pas toujours ainsi. Au huitième siècle, sous les papes les plus orthodoxes, des marchés à esclaves existaient non-seulement en Italie, mais dans la ville de Rome; et la traite, qui s'y faisait librement, y était florissante. Si le christianisme enseigne l'amour du prochain, il impose à l'esclave la soumission envers le maître. Nulle part la vente de l'homme n'a été plus odieuse qu'en Afrique, et les peuples chrétiens étaient les promoteurs et les patrons de l'odieux commerce. Enfin le jour est arrivé où l'énergie des philanthropes s'est employée au bon combat. La moitié de la tâche est faite; nous attendons avec anxiété qu'elle s'achève. L'Égypte, la plus vieille, la plus féconde des terres historiques, a là une grande mission à remplir; mais qu'espérer de l'islamisme? Avec lui, pas d'alliance possible. « Pour ouvrir la voie du Seigneur, dit le Coran, tuez tous ceux qui voudraient vous tuer.... Chassez-les d'où ils voudraient vous chasser; car la tentation de l'idolâtrie est pire que de donner la mort. » Fils du désert, l'islam fait un désert de tous les lieux où il pénètre. Supposer qu'il puisse être capable de progrès est un rêve, une illusion puisée dans les livres. Ainsi que les germes endormis dans les sables des vallées arides, et qu'une ondée fait surgir, ses fidèles, suscités par une cause éphémère, se lèvent un jour; puis, au contact du souffle fatal, les germes se dessèchent et tout redevient stérile.

Demandez aux Européens qui habitent l'Égypte si les gens de cette contrée peuvent adopter nos coutumes sans renoncer au mahométisme, ils vous répondront par la négative; puis ils ajouteront qu'il n'y a pas lieu d'espérer que ce peuple change jamais de culte.



Esclave baboukre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'habit européen est la seule chose de nos mœurs qu'il ait adopté; et que les sujets du khédive gardent le costume oriental ou prennent le nôtre, leurs idées sur l'esclavage restent les mêmes. Il est de bon ton chez eux d'avoir sa maison pleine d'esclaves; la chose, là-bas, est indispensable. Entrez chez un riche Égyptien, vous trouverez sur un divan un homme silencieux et contemplatif, dont rien ne trouble le repos. Tout noble passe-temps lui est inconnu, toute activité lui est étrangère; il ignore la chasse, la pêche, l'équitation, le canotage; la promenade elle-même n'est pas dans ses habitudes. S'il a soif, il lève une main, en disant : « Ya, volled! (ici, garçon!) » et un esclave lui présente à boire. Veut-il fumer ou dormir : « Ya, volled! » Il ne bouge pas; on fait tout pour lui.

Si un beau jour il n'y avait plus de volleds, que deviendraient ces grands seigneurs sur leurs divans? Or, cette apathie envahit tout l'Islam. Pour que l'esclavage s'abolisse, il faut d'abord que l'Orient se transforme, qu'il renaisse. Si ce changement est impossible, l'esclavage restera pour l'Égypte une nécessité, en dépit de tous les engagements qu'elle prendra contre lui.

On a souvent parlé des avantages dont l'esclave est entouré, du confort dont il profite. Il est évident qu'entre le volled des Orientaux et l'ancien nègre de labour des Européens la différence est grande; toutefois ceux-ci faisaient de l'esclave un membre utile de la société, les autres n'en font qu'un oisif. Bourrer des pipes, tendre un verre, préparer du café, sont des occupations indignes d'un homme; et les bénéfices qu'en retire le volled ont été chèrement achetés par les angoisses de la lutte, le voyage au désert, la faim, la fatigue, les maladies contagieuses, qui ont fait mourir tant de ses pareils, et que lui-même a subies.

Mais ce qu'il y a de plus douloureux dans cette chasse à l'homme, c'est la dépopulation. J'ai vu des cantons entiers du Dar-Fertite convertis en déserts par l'enlèvement de toutes les filles du pays. Les Arabes et les Turcs vous diront qu'ils ne saignent que des tribus sans valeur, gens qui, si on leur permettait de multiplier, n'emploieraient leur nombre qu'à s'exterminer les uns les autres. Je pense tout le contraire. Le temps est venu où l'Afrique doit participer au commerce du monde. Pour cela il faut que l'esclavage soit aboli. Plutôt que de le maintenir, mieux vaudrait que les Turcs, les Arabes, tous les peuples inactifs disparussent de la terre : dès qu'ils travaillent, les nègres leur sont supérieurs.

Chez Khalil. — L'aulacode. — Pêche. — Lit du Dioûr. — Reprise des travaux du docteur. — Plantes et insectes. — Misère. — Retour chez Ghattas. — Allahgabo. — Village de Guire. — Départ. — Terrain. — Razzia. — Le mari de Chol. — Au mechra. — Au camp du moudir. — Arrivée à Khartoum. — Dyafer-Pacha. — A Berber. — Mort du docteur Ouri. — Mort de M. Thibaut. — Le lieutenant Le Saint. — Mort de M. Lafargue. — Mort de Nsévoué. — Arrivée en Europe. — Lettre d'Abd-es-Sâmate.

Les deux mois que je passai près du généreux Khalil furent consacrés à la chasse. Non-seulement j'y étais entraîné par le gibier, qui foisonnait dans la vallée du Dioûr, mais l'état nerveux dans lequel je me trouvais ne me permettait pas le repos. Khalil m'avait prêté un excellent fusil, parfait surtout pour l'antilope, et qui me fit abattre vingt-cinq de ces animaux de grande taille.



Louba. — Dessin de O. Matthieu, d'après un croquis de l'auteur.

Ce fut à cette époque que je vis pour la première fois l'*antilope arundinacea*, que les Bongos appellent *yalo*. Tout d'abord, elle ne me parut différer du leucotis que par les cornes, qui chez elle étaient moins longues d'un tiers. Mais les naturels m'affirmèrent que c'était une espèce différente; ce que me fit reconnaître un nouvel examen.

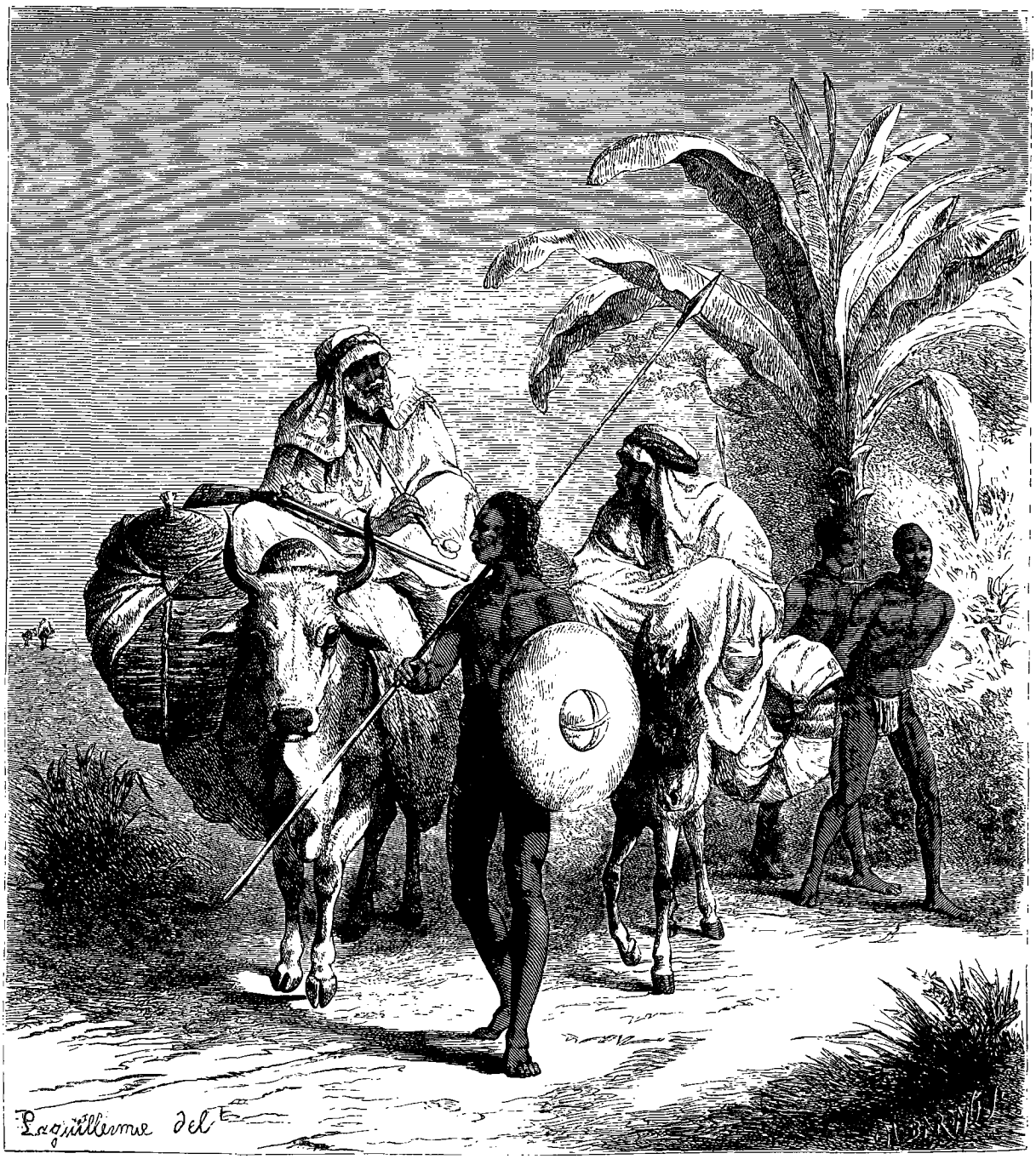
Il est curieux de voir avec quelle exactitude les indigènes observent les différents genres d'animaux et en démêlent les caractères distinctifs. Les moindres laissées d'une antilope leur suffisent pour dire à quelle espèce appartient la bête qui a passé là.

Vers la fin de février on m'avertit que le moment était venu de chasser le rat de roseaux (*fahr-el-boûss* des Nubiens, *aulacode* des naturalistes). Je pris donc un certain nombre d'indigènes auxquels cette chasse était familière, et nous nous rendîmes sur les bords du Dioûr. A cette époque de l'année, et avec des gens connaissant bien le pays, il est facile de tuer beaucoup de ces animaux. Le système employé pour cela est, il est vrai, assez barbare. Sitôt qu'un endroit habité par les aulacodes a été découvert, on met le feu à l'herbe sèche, de manière à entourer le gîte d'un cercle de flam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes. Les pauvres bêtes sont dès lors obligées de déguerpir, et viennent d'elles-mêmes se présenter aux chasseurs.

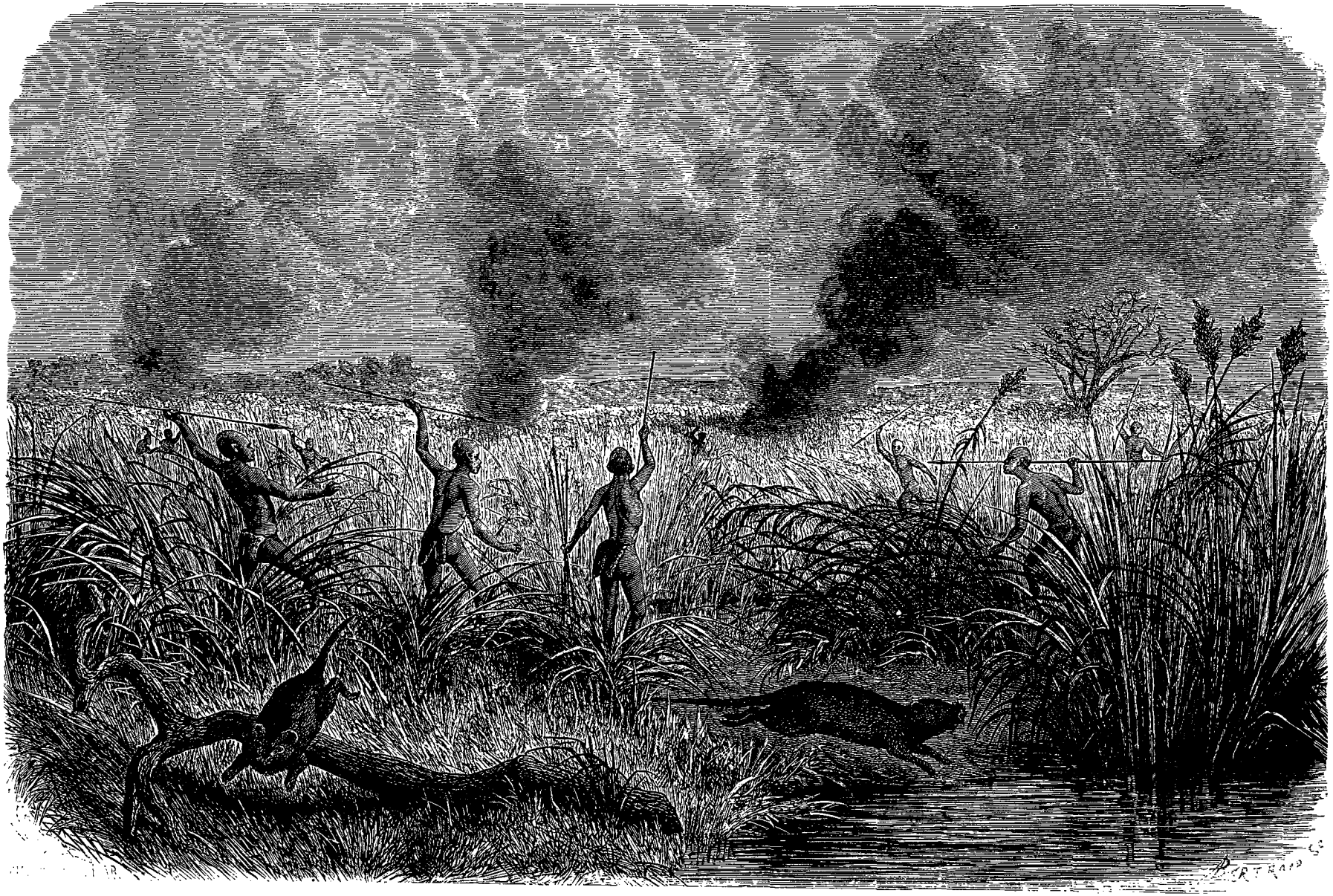
Le fahr-el boûss se trouve généralement dans le voisinage des cours d'eau, où il se creuse un terrier profond, au milieu des grandes herbes, dont il paraît manger les racines. Il va néanmoins chercher pâture à une distance considérable de sa retraite. Le lit des rivières est le chemin qu'il suit de préférence, la nage lui étant facilitée par les membranes qu'il a aux pieds



Marchands d'esclaves au Kordofan. — Dessin de Laguillermie, d'après l'édition anglaise.

de derrière. Ces membranes, qui n'existent pas chez l'aulacode des bords du Zambèse et de la Gambie, n'atteignent jamais le bout des orteils : de là le nom de *semipalmatus* qu'Heuglin a donné au fahr-el-boûss. Celui-ci a une longueur minimum de soixante centimètres, y compris les dix-huit centimètres de la queue, qui ressemble à celle d'un rat, et dont le poil clair-semé, à peu près noir sur la partie supérieure, est d'un gris pâle en dessous. Le nez, la gorge, la poitrine et le ventre sont couverts de soies grises, presque aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse au fahr-el-boûss. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raides que les piquants d'un jeune hérisson. D'une teinte plus foncée, le manteau vire au brunâtre, en ce sens que les poils, qui sont gris à la base, ont l'extrémité d'un brun fauve. En février, les jeunes de l'année précédente, parvenus à la moitié de leur croissance, se dépouillent de leurs soies et prennent une robe entièrement neuve. La chair, revêtue d'une couche uniforme de graisse, est tendre et savoureuse : elle tient le milieu entre le veau et le porc et fait d'excellents rôtis.

Pour les indigènes, les débris à demi digérés qu'on trouve dans l'estomac sont une friandise; et mes chiens, qui ne voulaient manger ni rats ni souris, étaient avides de la curée de l'aulacode.

Vers le milieu du mois de mars, les lagunes que le Dioûr avait laissées derrière lui furent séparées en divers bassins, au moyen de barrages établis dans toutes les directions. Lorsque ces auges furent entièrement à sec, le poisson resté à la surface, ou terré dans la vase, put facilement se prendre à la main. Tous les gens du district étaient plus ou moins occupés de cette récolte. Moi-même je suspendais ma chasse et regardais avec plaisir les moyens qu'ils employaient.

Où la rivière était profonde, se trouvaient des hippopotames. La berge de la rive droite s'y élevait perpendiculairement à quinze pieds au-dessus de l'eau. Dans sa partie supérieure, elle était formée d'une couche d'argile ferrugineuse, épaisse de huit pieds. Au-dessous de la limonite, se déroulait une bande d'aspect crayeux, bande ayant quatre pieds de large, et reposant sur le gneiss qui constitue probablement le substratum de toute la vallée.

Enfin les caravanes arrivèrent du mechra. Impossible de rendre la joie que me donnèrent les quelques ballots qui m'étaient envoyés de Khartoum. J'avais enfin du papier et pouvais reprendre mes herborisations, suspendues depuis quatre mois. Le printemps commençait; c'était la troisième fois que je le voyais s'ouvrir dans ces parages; on ne se figure pas avec quel zèle j'en profitai.

Le retour de diverses plantes et de certains insectes marqua si nettement les progrès de la saison, que les notes que j'ai prises à ce sujet formeraient pour le pays une sorte de calendrier du cultivateur. Le 16 mars, le vent tourna brusquement au sud-est et il tomba quelques gouttes d'eau. La direction du vent parut être fixée; et, dans la nuit, j'entendis le grillon chanter dans l'herbe. Peu de temps après, au milieu du jour, la cigale fit petiller son chant, d'un éclat métallique.

Au commencement d'avril, l'humidité de l'atmosphère augmenta rapidement sans diminuer la chaleur, dont la moyenne n'était pas au-dessous de trente degrés centigrades. Le 3, après une pluie abondante, la première averse de la saison, le sol de ma hutte fut couvert de galéodes et de scorpions noirs dont les attaques martyrisèrent mes pauvres nègres.

Le 18 dans la soirée, après une autre averse, les premiers termites ailés sortirent de leurs pyramides. Nous étions alors tellement à court de grain, que l'on fut obligé de refuser l'hospitalité aux Ghellabas de passage. Le fils de Kourchouk-Ali, le propriétaire de la station, fut lui-même contraint de quitter la place. Quant à moi, j'étais dans une misère presque aussi grande que celle que j'avais éprouvée au bord du Nabambisso. J'aurais été beaucoup mieux chez Ghattas, où les denrées ne manquaient pas; mais le désastre du 2 décembre m'avait laissé une telle impression que l'idée même de la zèriba m'était odieuse. Cependant il fallut céder aux instances de mes Bongos et retourner au lieu maudit.

Partis le 21, nous trouvâmes à l'établissement d'Abou-Gouroun la même pénurie que chez Khalil. Les indigènes y recueillaient les baies de certaines capparidées, baies amères qu'ils faisaient infuser dans l'eau chaude à plusieurs reprises, et dont ensuite ils composaient une espèce de bouillie. Les fruits du *boscia octandra*, séchés au soleil et broyés dans un mortier, servaient au même usage.

A mesure que nous avancions, j'étais de plus en plus frappé du nombre de marabouts qui se réunissaient dans les steppes des bords du Molmoul, où sans doute ils cherchaient les souris et les reptiles que le feu, mis récemment à l'herbe sèche, avait fait périr.

Nous arrivâmes chez Ghattas. Il y avait là du grain et quelque bétail. Mais en dépit du confort qui en résultait pour moi, la zèriba ne m'en était pas moins répulsive. L'incendie l'avait pourtant nettoyée; il avait détruit les rats qui en infestaient les cases. On ne voyait plus les nasicornes et leurs larves, dont tous les tas d'ordures étaient jadis chargés; ni les agames à tête rouge qui couraient sur la vieille palissade. Mais l'établissement avait été refait sur le même modèle; les huttes s'y pressaient toujours de la même façon inquiétante, et les hommes n'avaient pas changé. C'étaient toujours les mêmes corps couverts de gale et d'ulcères, répandant partout leurs miasmes putrides; les mêmes fiévreux, aux cheveux ras et pleins de teigne, aux chairs purulentes, se traînant en chancelant parmi les immondices; les mêmes gémissements de moribonds attardés; toujours les mêmes injures.

De toutes les plantes de mon jardin il ne restait que des tomates et des héliantes. Quelques-uns de ceux-ci élevaient leurs pyramides feuillues à une hauteur de dix pieds; et avec leurs grands disques aux rayons d'or tournés vers le soleil ils produisaient un effet saisissant. Dans ce monde étranger, leur splendeur avait pour moi un attrait irrésistible; j'allais souvent m'asseoir en face d'eux; et leurs fleurs éclatantes, inondées de lumière, évoquaient mes souvenirs.

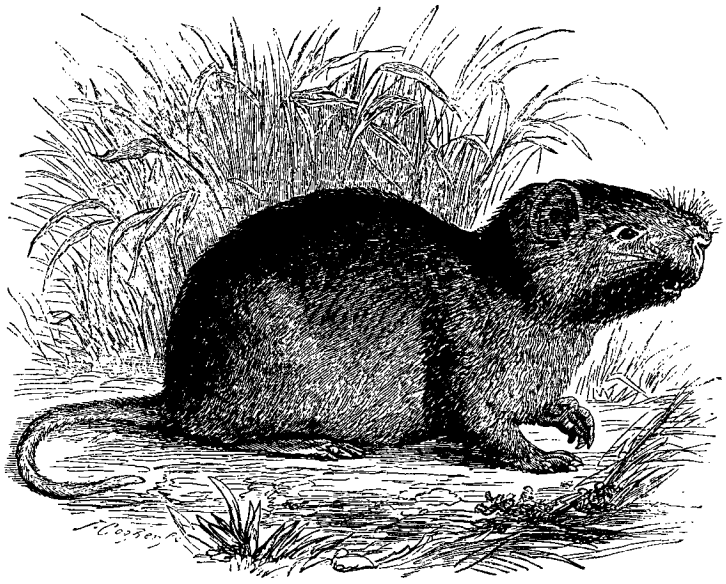
Afin de secouer la tristesse qui m'envahissait, je résolus d'aller passer à Guire les derniers jours du mois, et de faire ainsi aux Bongos ma visite d'adieux. Je m'étais attaché à cette peuplade et devais emmener en Europe un enfant de cette race. Celui que j'avais choisi s'appelait Allahgâbo (Présent d'Allah). Il paraissait avoir l'intelligence plus vive, plus ouverte que les au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres, même que ceux d'un âge beaucoup plus avancé. Sa famille habitait Guire; il avait été enlevé par les Dinkas, puis vendu par ceux-ci à Idris pour du bétail volé. Ses parents n'avaient plus sur lui aucun pouvoir, mais ils se félicitaient de sa bonne fortune. Allahgabo, de son côté, n'était pas moins satisfait. Quitter sa famille, dont il était séparé depuis longtemps, ne lui faisait rien. Sa mère, pour laquelle il conservait une profonde affection, avait été comprise dans l'échange de bétail, puis expédiée à Khartoum; il ignorait ce qu'elle était devenue, et malgré toutes mes recherches, il nous a été impossible de rien apprendre à cet égard. L'enfant y pensait toujours; même en Europe, alors qu'il était habitué à son nouveau genre de vie, il me disait souvent qu'il rêvait de sa mère, et qu'elle se penchait sur lui, les yeux pleins de larmes.

A Guire je fis de nombreux dessins, entre autres celui du village qui est représenté page 285. Les huttes et les greniers sont construits autour d'un magnifique bassia.

A gauche est l'un des tombeaux dont nous avons parlé précédemment; à droite, une femme est occupée à concasser du grain dans le mortier dont il est question à la page 319 du tome XXVII Les femmes du premier plan ont des attitudes que nous avons fréquemment observées; celle qui est assise porte sur le dos un sac de cuir dans lequel est un enfant.



Fahr-el-boûss. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je rentrai à la zèriba. La nouvelle lune arriva peu de temps après, et, suivant l'usage, fut saluée d'un nombre insensé de folles décharges qui faillirent avoir les suites les plus fâcheuses. Toujours la même histoire : les balles sifflaient dans toutes les directions, lorsqu'un toit s'enflamma. On parvint à se rendre maître du feu avant que les dégâts fussent considérables. Mais j'étais à bout de patience; et ne voulant pas m'exposer à un nouveau désastre, j'insistai pour qu'on se préparât immédiatement à gagner le mechra; ce que je ne semblais pas devoir obtenir. Sur ces entrefaites, j'appris qu'Abd-el-Messik, le fils de Ghattas, se trouvait dans ses possessions du Ropl, et viendrait ensuite nous visiter. Je dis alors à notre gouverneur que j'en profiterais pour me plaindre de la négligence qui avait causé l'incendie, et pour réclamer les dommages-intérêts qui m'étaient dus. Idris comprit que non-seulement il perdrait sa place, mais qu'il serait renvoyé à Khartoum en qualité d'esclave; et le 4 juin nous étions en marche pour le Ghazal.

Cinquante soldats et un peu plus de trois cents porteurs composaient la caravane. Nous reprîmes la route que nous avions suivie en mars 1869; mais la saison étant beaucoup plus avancée, le pays avait un aspect tout différent. Des plantes bulbeuses de tous les genres animaient de leurs vives couleurs l'herbe printanière, d'où s'élevaient des groupes d'arbres touffus, distribués comme dans un parc. Nous descendîmes par une pente insensible, et je ne m'aperçus que nous approchions de la limite du sol rocheux qu'en voyant, au sortir du Bush, se déployer la première savane du pays des Dinkas. Çà et là un arbre d'une taille exceptionnelle formait le centre d'un bosquet non moins régulier que si on l'eût tracé au compas. Le dattier sauvage et l'euphorbe candélabre y faisaient remarquer leurs profils étranges et donnaient à ces massifs un caractère spécial.

Notre premier camp fut établi dans un mourah désert, appartenant à la tribu des Ayarrs. Les trous profonds qui avaient été creusés pour avoir de l'eau me fournirent, sur la formation du terrain, des données intéressantes. En examinant ces trous, je vis la limonite recouverte d'un lit homogène et sablonneux, de couleur grise et d'une épaisseur de dix pieds; or depuis l'extrémité du sol ferrugineux nous avions fait sept mille pas. Ces plaines sont à peu près au même niveau que la rivière des Gazelles, d'où il résulte que, à partir du mois de juillet jusqu'à la fin de la saison pluvieuse, elles sont complétement submergées. Les coquilles d'ampullaire que l'on y voit partout en donnent la preuve, ainsi que les *péloméduses ghéafie*, petites tortues qui habitent le Ghazal et que j'ai observées dans les flaques d'eau laissées par l'inondation.

Le lendemain, nous traversâmes le territoire des Diouhirs, transformé par les dernières averses en un véritable marais. Nous entrâmes dans la forêt des Al-Ouadjs, et, laissant notre ancienne route sur la gauche, nous tournâmes un peu au levant dans l'espoir d'y obtenir des vivres. Le pays était largement cultivé, mais à notre approche tous les habitants prenaient la fuite, ne laissant pas une poignée de grain dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cases, pas une bête dans les mourahs. Il fallait cependant manger; d'où la proposition d'une razzia faite par nos habitués. Si les parcs étaient vides, les bois devaient recéler au moins les bêtes qui avaient de jeunes veaux. La bande prit donc un peu au sud, pénétra dans le bush, en formant une ligne qui chassa tout devant elle. Bref, elle n'était pas à une demi-lieue du point de départ que des vaches, des moutons et des chèvres tombaient entre ses mains. On réserva une partie du menu bétail; le reste fut consommé sur place. Je n'ai jamais vu pareille boucherie; le lendemain matin, le lit de cendre qui couvrait le mourah où nous avions bivaqué était littéralement teint du sang des victimes.

Le jour suivant nous arrivions chez Koudj, le lendemain chez Tehk. Notre huitième étape nous conduisit chez Kourdyouk, le mari de la vieille Chol. La vue d'un mourah populeux nous remplit de joie; les beuglements des troupeaux sonnaient bien à l'oreille. Kourdyouk vint avec nous; il me raconta amèrement la fin tragique de sa malheureuse femme. Nous traversâmes l'endroit où la pauvre Chol nous avait si généreusement traités à notre premier passage. Sa résidence n'était plus qu'un tas de cendre; de toutes ses



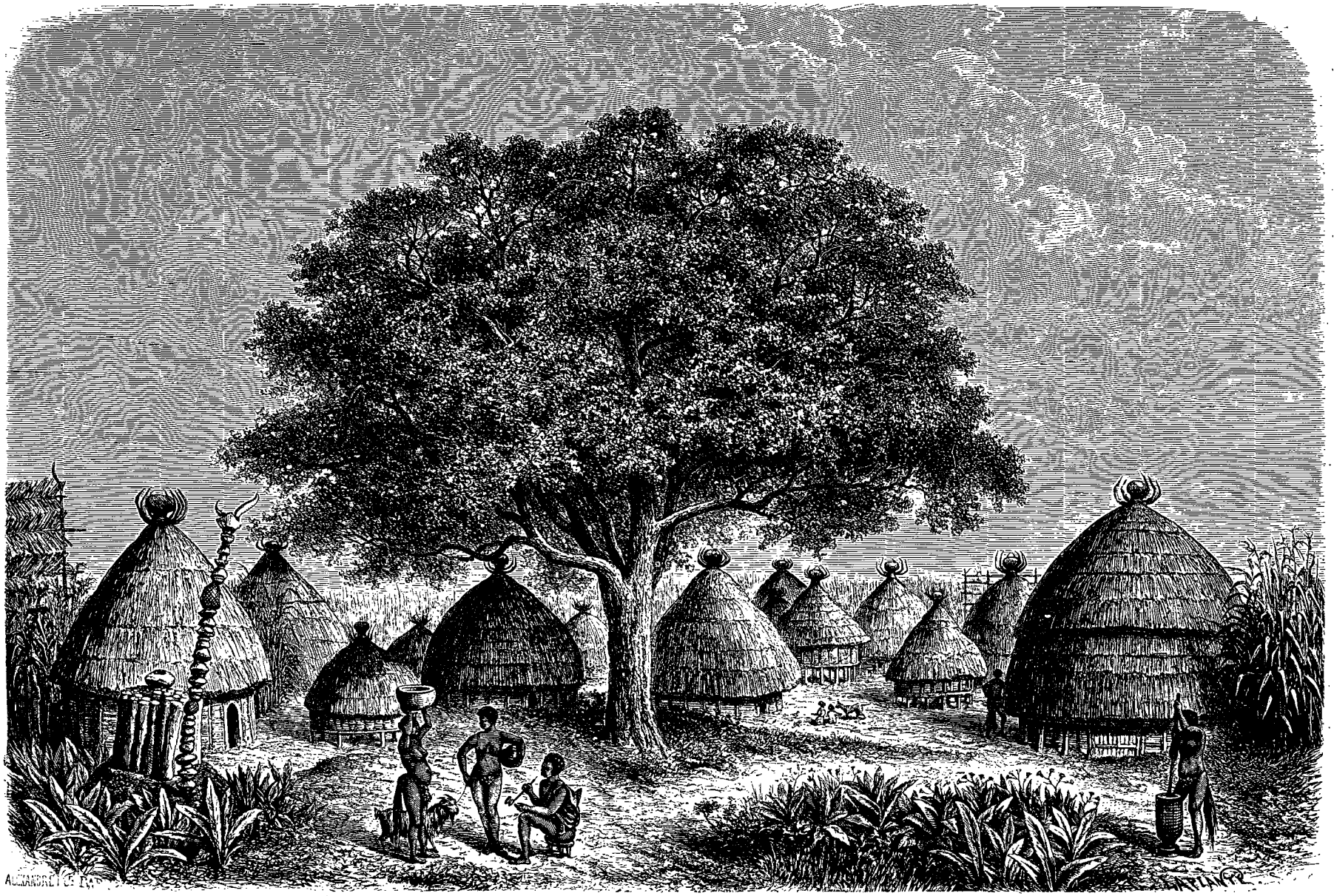
Figuier gigantesque du pays des Bongos. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

splendeurs on ne voyait d'autre vestige que les débris épars d'un grand ballon d'eau-de-vie.

Il n'avait pas encore plu suffisamment pour faire grossir la rivière. Le mechra fut gagné à pied sec; et vers midi nous abordions à notre ancienne île, où le camp fut dressé de nouveau. De la zèriba de Ghattas jusqu'au port, j'avais compté deux cent seize mille pas, et douze cent cinquante mille depuis le jour où j'avais commencé ce calcul. Notre îlot n'avait plus d'arbres. A part ce déboisement, rien n'était changé dans l'aspect du mechra; le papyrus y avait plutôt diminué qu'augmenté, et l'ambatch n'avait nullement reparu.

Notre bateau ayant mis à la voile le 26 juin, le 2 juillet nous atteignîmes l'embouchure du Ghazal. Je fus surpris d'y retrouver l'herbe flottante dans le même état qu'en 1869. La journée du 3 fut passée dans le canal de la Signora. Vers le soir nous croisions l'embouchure de la Girafe. Le vent souffla le lendemain avec une violence qui nous obligea à suivre la rive droite du fleuve. Du point où nous nous arrêtâmes, je ne comptai pas moins de quarante villages sur le bord opposé. Tout le district où étaient ces villages et toute la région voisine avaient appartenu au puissant Kachgar. Depuis notre passage, celui-ci avait été dépossédé, et tous ses États formaient maintenant une province égyptienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village des Bongos. — Dessin de A. de Bar, d'après l'edition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tandis que nous observions des Chillouks réunis pour chasser, les cris et les gestes de quatre hommes vêtus de blanc, et qui nous appelaient de la rive gauche, attirèrent notre attention. C'étaient des gens de Khartoum que nous envoyait le moudir de Fachoda pour nous annoncer que tous les bateaux qui descendaient le fleuve devaient s'arrêter au camp, situé à peu de distance, afin d'y subir un examen sévère.

L'instant d'après, un remorqueur nous conduisait vers l'embouchure du Sobat, et nous faisait entrer dans un bras du Nil qui porte le nom de Leullo. Ce bras dont la marche est très-lente, et qui en hiver est à peu près à sec, avait alors de dix à quinze pieds de profondeur, et, par endroits, de huit cents à mille pieds de large. Il coule parallèlement au fleuve, à une distance qui varie d'un à huit kilomètres. Le camp, situé dans le district de Fanékama, était à deux kilomètres en amont de l'embouchure du Leullo. Il s'y trouvait quatre cents hommes de race noire, cinquante cavaliers baggaras et deux pièces de campagne. Outre le petit vapeur qui nous avait amenés, et qui était de la force de vingt-quatre chevaux, il y avait là trois bateaux de l'Etat et deux grandes barques venant du Bahr-el-Djébel. Ces barques avaient eu pour chargement six cents captifs qui venaient d'être confisqués.

Tout le monde dans les zèribas était persuadé que, lorsque le pacha anglais (sir Samuel Baker), qui était encore sur le haut Nil, aurait tourné le dos à Fachoda, le moudir reprendrait son ancienne habitude de frapper, à son profit, un impôt sur chaque tête d'esclave, et laisserait toute liberté à la contrebande. Mais les gens des zèribas comptaient sans leur hôte ; le moudir avait subi de la part de Baker de si vertes réprimandes, qu'il croyait de son intérêt de s'élever au moins pendant un an, avec énergie, contre le trafic prohibé ; et il avait à cœur de déployer toute sa sévérité devant moi qui publierais certainement les mesures qu'il aurait prises.

Tous les esclaves, même ceux qui faisaient partie des équipages, furent amenés sur la rive ; et leur nombre, leur provenance, leur âge, leur sexe, la manière dont ils avaient été pris, l'endroit où la capture s'était faite, comment ils se trouvaient aux mains de leurs derniers possesseurs, tout cela fut consigné sur un registre. Chaque Nubien eut à dire son nom, sa qualité, sa résidence, le chiffre de ses nègres, le prix que ceux-ci avaient coûté. Vint ensuite l'inventaire de tout ce qu'il y avait à bord : fusils, munitions, ivoire, etc., afin que le gouvernement pût s'en emparer, si bon lui semblait. Les trois clercs arabes chargés de cette besogne s'en acquittèrent par le menu, et firent preuve à ce sujet d'une application et d'une patience dont je ne les aurais pas crus capables. Outre ces scribes, le moudir avait près de lui un certain nombre de forgerons et de charpentiers constamment occupés à fabriquer des fers et des jougs, destinés aux reis et à tous les bateliers dont les services n'étaient pas rigoureusement nécessaires. Toutes les précautions avaient été prises ; jusqu'à s'être munis de cachets, en prévision des gens qui n'en auraient pas pour sceller les pièces soumises à leurs signatures.

L'examen de notre bateau ne demanda pas moins de deux jours ; après quoi on nous laissa partir. Le surlendemain nous étions à Fachoda. J'y trouvai des provisions de toute sorte, que Dyafer-Pacha m'avait expédiées lorsqu'il avait appris le dénûment auquel le feu m'avait réduit. Ces provisions étaient assez copieuses pour me faire vivre pendant des mois ; malheureusement je les recevais trop tard. Si tout cela me fût arrivé pendant que j'étais là-bas, je ne serais revenu que l'année suivante. Le vent contraire et l'état des eaux avaient empêché la barque de continuer sa route, et l'envoi était resté à Fachoda.

Enfin, le 21 juillet 1871, vingt-cinq jours après notre départ du mechra, y compris six jours de halte, nous atteignîmes le Ras-el-Khartoum. Le cœur palpitant, je me dirigeai vers la ville ; la nuit approchait, personne ne me reconnut. Avec mon piètre habit de calicot, je pouvais fort bien être pris pour un de ces Grecs sans feu ni lieu qui vont chercher fortune au bout du monde. Un tailleur allemand me fournit les pièces indispensables d'un costume civilisé, et je pus me présenter chez mes anciennes connaissances. Hélas ! combien en restait-il? Herr Duisberg était parti. Le révérend Blessing avait bien voulu, depuis lors, se charger de mes affaires ; j'avais hâte de l'en remercier, mais il venait de mourir.

Dyafer-Pacha me reçut avec cordialité et me donna un logement dans un des bâtiments de l'État. Mais si reconnaissant que je fusse de ses bontés pour moi, je n'en fus pas moins profondément blessé quand j'appris que, sans enquête, sans qu'on m'en eût averti, mes serviteurs avaient été enchaînés et mis aux galères. Le fait est qu'à mon insu ils avaient accepté des chefs de zèribas un certain nombre de nègres. J'avais cru qu'ils n'étaient accompagnés que de leurs familles. Il se trouva malheureusement qu'ils avaient emmené une quinzaine d'esclaves. Que ces derniers fussent saisis, je n'avais rien à dire ; mais on avait tout pris en bloc, et rien n'autorisait les rigueurs dont mes gens étaient frappés. Mon quatrième appel obtint la libération des captifs ; mais je ne parvins pas à leur faire rendre leurs femmes et leurs enfants. Le pacha partait pour l'Égypte ; moi-même j'allais quitter le pays. Je ne pouvais pas laisser aux prises avec une administration dont je connaissais l'arbitraire, des hommes qui m'avaient servi pendant trois ans avec tant de fidélité. Je résolus donc d'emmener mes Nubiens et de ne m'en séparer que lorsque justice leur aurait été rendue.

Le 9 août, je me rembarquais avec toute ma bande. Quatre jours après, je descendais à Berber chez mon ami Vasel. C'était la première fois depuis bien longtemps que je jouissais du commerce d'un esprit cultivé. Herr Vasel avait rendu au pays un immense service en établissant une grande partie de la ligne télégraphique qui venait de s'ouvrir entre Khartoum et Assouan. Malgré l'activité qu'il dépensait dans ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays funeste à la race blanche, sa santé n'avait pas souffert. Cependant les morts, cette année-là, avaient été plus nombreuses que jamais. A Khartoum, presque tous les Européens avaient été enlevés. Parmi eux se trouvaient le docteur Ouri, le savant zoologiste, qui avait résisté pendant dix ans à ce climat perfide; puis M. Thibaut, agent consulaire de France, et que toute sa famille avait suivi dans la tombe en moins d'une semaine. M. Thibaut avait fait partie, avec Armand Werne et Sabatier, de la mémorable expédition envoyée, en 1841, à la recherche des sources du Nil. Fixé depuis lors à Khartoum, il avait reçu tous les voyageurs qui étaient venus dans ces parages, et avait eu souvent la triste mission d'annoncer leur mort. C'était lui qui, en 1868, avait adressé au président de la Société géographique de Paris les lignes suivantes :

« Je viens, le cœur navré, vous communiquer la triste nouvelle qui m'est arrivée depuis deux jours. Notre infortuné compatriote Le Saint, parvenu à trente-trois journées de marche de Khartoum, a succombé le 27 janvier, après soixante-trois jours de souffrance.... Il est enseveli par huit degrés de latitude nord, dans un terrain de l'ancienne mission catholique; terrain abandonné, mais respecté par les noirs. »

J'étais à Trieste quand j'appris cette mort, l'une de celles qui m'ont le plus vivement impressionné. Le lieutenant Le Saint était chargé d'explorer le pays des Niams-Niams, vers lequel je me dirigeais. La durée du voyage préliminaire avait été prolongée par l'état de la Girafe, qu'obstruaient les amas d'herbe, et le jeune officier de marine n'avait pas même atteint le pays où ses travaux devaient commencer. Pour moi le voyage avait été clément; mais, à la fin comme au début, j'étais sous la douloureuse impression de la mort d'un Français : mon ami Lafargue, vice-consul à Berber, venait d'être emporté par la fièvre.

Enfin la mort étendit la main sur ma petite famille. Ce fut à Berber que je perdis Nsévoué, mon fidèle compagnon. Il avait déjà eu à Khartoum une attaque de dyssenterie, probablement causée par le changement d'existence, et aggravée par un régime trop copieux. Tous mes soins furent inutiles; aucun remède ne produisit d'effet. Il s'affaiblit de jour en jour, et s'éteignit au bout de trois semaines, complétement épuisé. Jamais je n'ai fait de perte qui me fût plus sensible. Deux ans se sont écoulés depuis lors, et je ne peux pas y songer sans que la blessure se rouvre.

Le 10 septembre, je me dirigeai vers la côte, par la route que j'avais suivie en 1868. Quinze jours après, nous étions à Souakine, où je m'embarquais le lendemain avec tous mes gens. Au Caire, j'obtins pour mes hommes la réparation qu'ils étaient venus chercher. Je laissai au docteur Sachs le petit Niam-Niam que j'avais pris pour distraire mon Akka; et, me séparant avec émotion de mes fidèles, je dis adieu à l'Afrique, suivi d'Allahgâbo, que j'emmenais en Allemagne, où il devait recevoir une éducation soignée.

Le 2 novembre 1871 j'atteignais Messine ; il y avait trois ans et quatre mois que j'avais quitté le sol européen.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

Reparti en 1873 pour l'Afrique, le docteur a fait un voyage au désert de Libye, d'où il est revenu au mois de juin dernier. A son retour, il a trouvé cette lettre, que lui adressait le Kénousien.

Du pays des Mittous, zèriba de Mohammed Abd-es-Sâmate aux pays de l'Europe, le 25 *regeb* 1290 (6 *septembre* 1873).

A notre ami vénéré, M. le docteur Schweinfurth, toujours honoré.

Après les salutations et les hommages qui vous sont dus, nous vous annonçons que nous avons reçu de M. le vice-consul d'Autriche-Hongrie à Khartoum une lettre en date du 17 zil-hegga 1289. Par cette lettre, qui renfermait votre portrait en marque de souvenir, M. le vice-consul nous annonce qu'à votre retour en Europe vous avez communiqué à tout le monde nos affaires et notre état; et que vous avez demandé pour nous, aux sultans, le grand honneur qui vous a été accordé, à savoir deux décorations : l'une de l'empereur d'Allemagne, l'autre de notre auguste souverain.

Comprenant et appréciant toute la bonté dont nous avons été l'objet de la part de ces deux puissances, nous vous en remercions, très-reconnaissant que nous sommes de ce bienfait; car c'est à vous que nous devons d'être parvenu à cet insigne honneur que personne de nos pareils n'a pu acquérir : ce dont nous sommes très-enchanté. Nous prions Dieu de vous en récompenser par tous les biens.

La même dépêche nous apprend que vous désirez avoir une lettre en langue arabe, contenant le détail de tout ce qui s'est passé dans le pays des Niams-Niams. Nous nous empressons de répondre à votre demande.

Après votre départ pour l'Europe, trente de nos soldats noirs — nos enfants — se sont révoltés, profitant de notre absence. Ils s'emparèrent des armes à feu, s'échappèrent de la zèriba, et allèrent habiter le pays de Boïko, notre ancienne demeure, qui devint le rendez-vous de tous les rebelles. Pendant leur fuite, ils rencontrèrent quelques autres serviteurs de notre compagnie qu'ils corrompirent, et desquels ils reçurent soixante-neuf fusils. De cette façon, et forts de ces armes, ils attaquèrent notre quartier général, sis au territoire de Sabbi, et enlevèrent toutes les marchandises qui s'y trouvaient. Après cela ils se tournèrent contre la zèriba d'El-Keneh, dépendante de notre compagnie. Cette zèriba subit le même sort; et après le pillage elle devint le poste des rebelles, qui nous y attendirent.

Nous arrivâmes, ignorant ce qui s'était passé. Mais à peine les rebelles nous eurent-ils aperçus, qu'ils se rangèrent en bataille et ouvrirent le feu sur nous. Il nous fallut élever des murailles de terre pour nous servir d'abri, à nous et aux soixante-cinq hommes de notre troupe, parmi lesquels étaient dix nègres. Nous étions ainsi contraints de nous mettre sur la défensive, n'étant nullement préparés à cette guerre. Trois mois bien pénibles se sont écoulés. Après cela, nous n'avons plus eu de munitions; le manque de vivres, d'eau et de poudre se faisait sentir chaque jour davantage. Vous concevez notre embarras.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans cette position douloureuse, nous nous décidâmes à la retraite.

Vers sept heures de la nuit (une heure du matin), nous commençâmes à l'opérer ; mais les rebelles, s'en étant aperçus, nous poursuivirent de leurs coups de feu jusqu'au territoire d'El Cheik Carfara, où la plupart de nos hommes se dispersèrent, effrayés qu'ils étaient des balles ennemies.

Nous nous dirigeâmes alors vers El Kababin, zèriba de Saïd-Mohammed-Ahmed-el-Agad, afin de demander secours et appui pour nous et pour le transport de l'ivoire qui se trouvait dans notre zèriba de Sabbi, et dont la quantité s'élevait à quatre cents charges. Mais ses gens refusèrent de nous secourir, prétextant de l'intérêt que nous avions à ménager les nègres qui s'étaient révoltés pour brûler et pour piller les établissements.

Impossible de vous décrire le désespoir dans lequel nous étions plongés par suite du manque de munitions et de la fuite de nos hommes, qui nous réduisait à n'être plus que douze.

Dans cette malheureuse situation, nous nous rendîmes à la zèriba d'Idris el Ghattas, pour recevoir la poudre qui nous était adressée de Khartoum. Avec l'aide de Dieu, nous rapportâmes cette poudre ; puis nous nous occupâmes de rassembler nos hommes dispersés, qui ne tardèrent pas à être au nombre de cinquante. Cela fait, nous partîmes pour aller attaquer la zèriba d'El Kéneh, sur les bords du Lehsy, dans le pays des Mittous. Mais pendant que nous demandions des secours aux agents d'Ahmed-el-Agad, les rebelles retournèrent à Sabbi, fouillèrent la terre avec leurs armes et parvinrent à découvrir l'endroit où étaient cachées nos dents d'éléphant. Après s'être emparés de la plus grande partie et avoir brûlé le reste, ils se retirèrent dans les montagnes de Derrago.

Apprenant cela nous les attaquâmes immédiatement pendant la nuit, au sommet de la montagne, avec nos cinquante hommes ; et après un combat acharné, dans lequel nous tuâmes plusieurs d'entre eux, nous fîmes prisonniers quinze de leurs principaux chefs et nous leur enlevâmes trente-sept fusils.

Nous avons fait ensuite une construction dans la zèriba de Derrago, à côté de leur demeure, afin de les assiéger et de ressaisir ce qu'ils nous ont pris.



Le Saint. — Dessin de E. Bocourt, d'après une photographie.

Cet état de choses nous préoccupe beaucoup ; sans cela nous nous serions rendu à Khartoum pour avoir l'honneur de recevoir la décoration dont nous sommes gratifié par votre entremise.

Quant au Mombouttou, au pays des Niams-Niams et à celui des Tikkitikkis (les Pygmées), ils sont toujours dans le même état, et encore mieux, car ils sont devenus plus importants par leurs constructions et par l'extension de l'agriculture. Leurs relations avec nous sont amicales, et notre commerce avec eux est étendu.

Il en est de même pour le sultan Vouando : il s'est réconcilié avec nous, et les affaires sont en ordre. Les autres, tels que Fango, Amboudi, Lombo, Indimma et Sourrour, sont actuellement dans une tranquillité parfaite. Tous ces sultans désirent vous revoir et souhaitent votre bonheur et la prospérité de votre pays.

Avec la grâce de Dieu, il vous sera envoyé l'an prochain un écrit contenant le détail de tout ce qui se sera passé, et cela avec des curiosités qui vous réjouiront. J'ai l'espoir que vous m'excuserez si je ne vous envoie rien de curieux cette année-ci ; la cause en est due aux événements que j'ai eu l'honneur de vous raconter plus haut. J'espère également que vous voudrez bien agréer le peu de choses que je vous adresse avec les deux perroquets.

A vous le bonheur sans fin.

Signé : Mohammed el Hadji Abd-es-Samate,

Représentant et associé d'El-Saïd-Mohammed-Ahmed-El-Agad.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lac Yellowstone. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS,

PAR MM. HAYDEN, DOANE ET LANGFORT.

1870-1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le bill sur le *Parc National*. — Rapport au Congrès. — MM. G. Doane, Langford et Hayden. — Première expédition de 1870, dirigée par le général Washburn. — Biographie du docteur Hayden. — La *Mission géologique et topographique pour l'exploration des Territoires* des États-Unis. — Ses travaux et ses publications.

Le 18 décembre 1871, le Sénat des États-Unis était saisi par un de ses membres d'une proposition, bientôt après présentée également à la Chambre des Représentants, et qui fut, le 27 février 1872, l'objet du Rapport suivant :

« La proposition soumise au vote du Congrès a pour but de soustraire à toute occupation par des particuliers et de mettre sous la protection de l'État une partie du sol américain, de cinquante-cinq milles[1] sur soixante-cinq, située vers les sources de la Yellowstone et du Missouri; cette région serait désormais un grand Parc national, dont la jouissance pleine et entière resterait réservée au peuple américain.

« L'espace compris dans les limites indiquées n'est pas susceptible d'une culture productive, et les hivers y sont trop durs pour que l'élève du bétail y soit possible. Toutes les fois que l'altitude d'un district montagneux dépasse six mille pieds[1] au-dessus du niveau de la mer, il est douteux qu'une population vienne s'y établir, à moins qu'il ne renferme des mines précieuses. Ici, l'altitude est supérieure à six mille pieds, et le lac Yellowstone, qui occupe une superficie de quinze milles de large sur vingt-deux de long, ou trois cent trente milles carrés, se trouve à sept mille quatre cent vingt-sept pieds. Les chaînes de montagnes qui entourent la vallée ont de dix mille à douze mille pieds, et sont couvertes de neige toute l'année. Toutes ces montagnes sont d'origine volcanique, et il n'est pas probable qu'on y découvre jamais des mines ou des minéraux de grande valeur. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, le climat est pur et fortifiant; les orages et les pluies y sont rares, mais le thermomètre y tombe souvent à trois ou quatre degrés au-dessous de zéro. Il n'y a pas un mois de l'année sans gelée.

« A une époque géologique relativement moderne,

1. Le mille vaut seize cent neuf mètres.

1. Le pied américain vaut trois cent quatre millimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute la région a été le théâtre des phénomènes volcaniques les plus prodigieux qui se soient produits dans notre pays. Les sources d'eau chaude et les geysers qui s'y rencontrent représentent la période de terminaison de ces phénomènes; ce sont les voies, les passages qui donnent une dernière issue aux produits de cette activité souterraine si remarquable.

Toutes ces sources chaudes sont ornées de décorations plus belles que toutes celles que l'art humain a jamais pu concevoir, et il a fallu aux mains habiles de la nature des milliers d'années pour les former.

Certaines personnes attendent le printemps prochain pour se mettre en possession de ces étonnantes curiosités, pour faire marchandise d'échantillons magnifiques, et entourer ces rares merveilles de clôtures, afin d'exiger une redevance des visiteurs, comme on le fait maintenant au Niagara, dont la vue devrait être aussi libre que l'est l'usage de l'air et de l'eau.

« Avant peu d'années, cette contrée sera un rendez-vous pour des visiteurs de toutes classes venant de toutes les parties du monde. Les geysers d'Islande, qui ont intéressé les savants et les voyageurs de toutes les nations, deviennent insignifiants à côté des sources chaudes des bassins de la Yellowstone et de la Firehole. Aucune autre région ne l'emportera sur celle-ci pour les malades.

« Si la proposition qui vous est soumise ne devient pas une loi dès cette session, les vandales qui se préparent à entrer dans cette région de merveilles vont, en une seule saison, enlever toutes ces curiosités si précieuses que rien ne pourra faire recouvrer et qui ont coûté des milliers d'années à l'industrie sans égale de la nature.

« La loi proposée n'apporterait aucune diminution aux revenus de l'État, et elle serait accueillie par le monde entier comme une mesure conforme à l'esprit de progrès et comme un titre d'honneur pour le Congrès et pour la Nation. »

Les conclusions de ce Rapport furent adoptées, et le 1er mars 1872, une loi du Congrès déclarait *Parc National* la région indiquée.

Le Parc National était placé sous l'administration directe du secrétaire de l'Intérieur, chargé de prendre toutes les mesures de conservation et d'aménagement qui seraient jugées nécessaires.

C'est cette « région de merveilles » que nous nous proposons de faire connaître, en résumant les principales publications qui ont, en Amérique même, attiré l'attention sur elle.

Trois hommes surtout, par leurs écrits, ont rendu ces vallées célèbres : ce sont MM. Gustave Doane, Langford et le docteur Hayden.

Le lieutenant de cavalerie Gustave Doane reçut l'ordre, au mois d'août 1870, d'accompagner le général Washburn dans une excursion que celui-ci faisait vers le lac Yellowstone; à son retour, il envoya à ses chefs un Rapport que le gouvernement jugea digne de l'impression et fit publier aux frais de l'État. Et en effet, les juges les plus autorisés ont déclaré que, depuis les temps de Lewis et de Clarke, il n'avait paru en Amérique aucune relation de voyage qui lui fût supérieure par l'intérêt saisissant du récit, par la précision et l'exactitude des descriptions.

Ce Rapport est la première pièce officielle qui ait révélé au public américain l'existence, au sein des Montagnes Rocheuses, d'une région du plus haut intérêt, et restée pourtant jusqu'à nos jours inconnue et inexplorée.

Le peu de crédit qu'on accorde d'habitude aux récits des trappeurs et des montagnards avait toujours fait rejeter comme de pures fables tout ce qui avait été raconté sur ce pays.

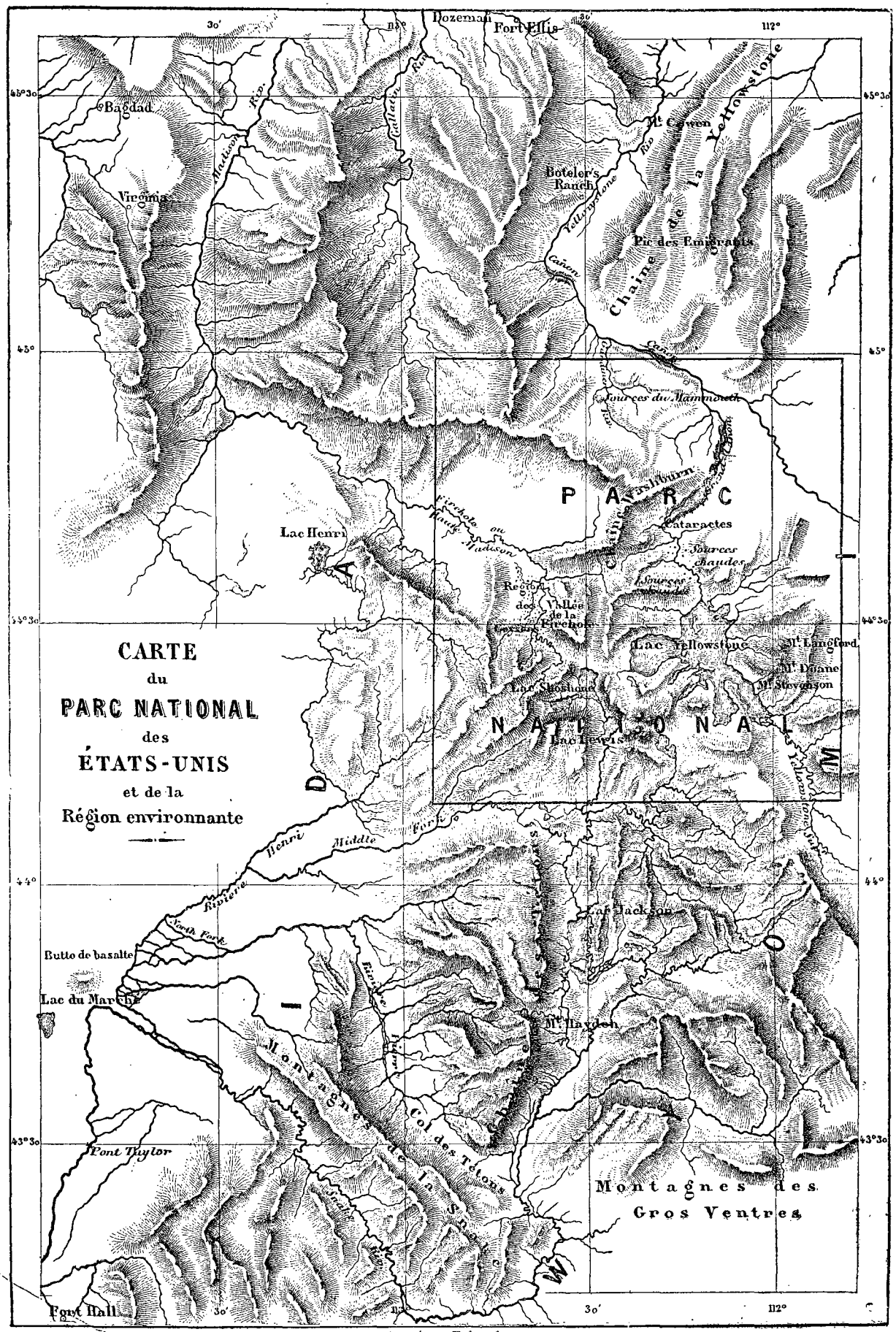
A la même époque, un des touristes qui avaient également accompagné le général Washburn dans cette excursion en 1870, M. Langford, publia ses impressions de voyage dans une Revue illustrée très-répandue, le *Scribner's Monthly;* ses articles furent très-remarqués, même du monde savant, et le gouvernement américain commença à se préoccuper des moyens de faire une étude plus attentive de ces vallées merveilleuses.

Pour diriger une pareille exploration avec pleine compétence, le gouvernement, d'accord avec l'opinion publique, désigna sans hésiter un savant qui, plus que tout autre, a consacré sa vie à l'étude de cette partie de l'Amérique. Ce savant, c'est M. le docteur Hayden, un de ces hommes d'une infatigable énergie, tels que les États-Unis les aiment, et dont le nom et la vie méritent d'être connus et appréciés à leur valeur en Europe.

Né en 1829, de race puritaine, Ferdinand Hayden fut élevé dans une ferme de l'Ohio; jusqu'à seize ans, il n'avait reçu que l'éducation qu'on peut donner dans les écoles de campagne; étudiant par lui-même, il passa à vingt-quatre ans ses examens de médecine au collége médical d'Albany. Mais la carrière obscure de médecin dans ces lointains parages ne pouvait satisfaire son ambition; déjà il avait en lui la grande pensée qui a été l'âme de tous ses travaux : faire arriver rapidement à la vie sociale, à la civilisation ces immenses contrées de la patrie américaine qui sont encore à l'état de régions inconnues, inertes, et qui cependant renferment tant de trésors pour l'agriculture, pour l'industrie, pour la science.

Dès l'âge de vingt-quatre ans, animé du noble désir de contribuer pour une large part à cet agrandissement des ressources et des richesses nationales, il commençait, avec un enthousiasme ardent qui n'a jamais faibli, sa carrière d'explorateur du Far-West. De chacune de ses excursions annuelles il rapportait, avec de magnifiques collections scientifiques, des notions précieuses de toute nature sur les contrées parcourues et en particulier sur les idiomes des tribus indiennes, car son intelligence souple savait s'intéresser et s'ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pliquer à tout. Ces travaux, souvent il les accomplissait pour ainsi dire sans ressources, ne devant même parfois sa subsistance qu'aux amis qu'il savait se faire dans le pays qu'il explorait.

En 1867, le Congrès, frappé de l'importance de ses travaux, le mettait à la tête d'une mission géologique chargée de l'exploration du Nebraska, Territoire nouvellement élevé à la dignité d'État.

Cette mission débuta avec une modeste subvention de vingt-cinq mille francs; mais, chaque année, les remarquables rapports que publia le docteur Hayden motivèrent une augmentation du crédit, et aujourd'hui la *Mission géologique et topographique pour l'exploration des territoires des États-Unis* reçoit une allocation de quatre cent soixante-quinze mille francs (quatre-vingt-quinze mille dollars). C'est une véritable institution nationale, dont la naissance comme les développements sont dus tout entiers à l'activité et aux talents de celui



Le docteur Hayden, géologue des États-Unis. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

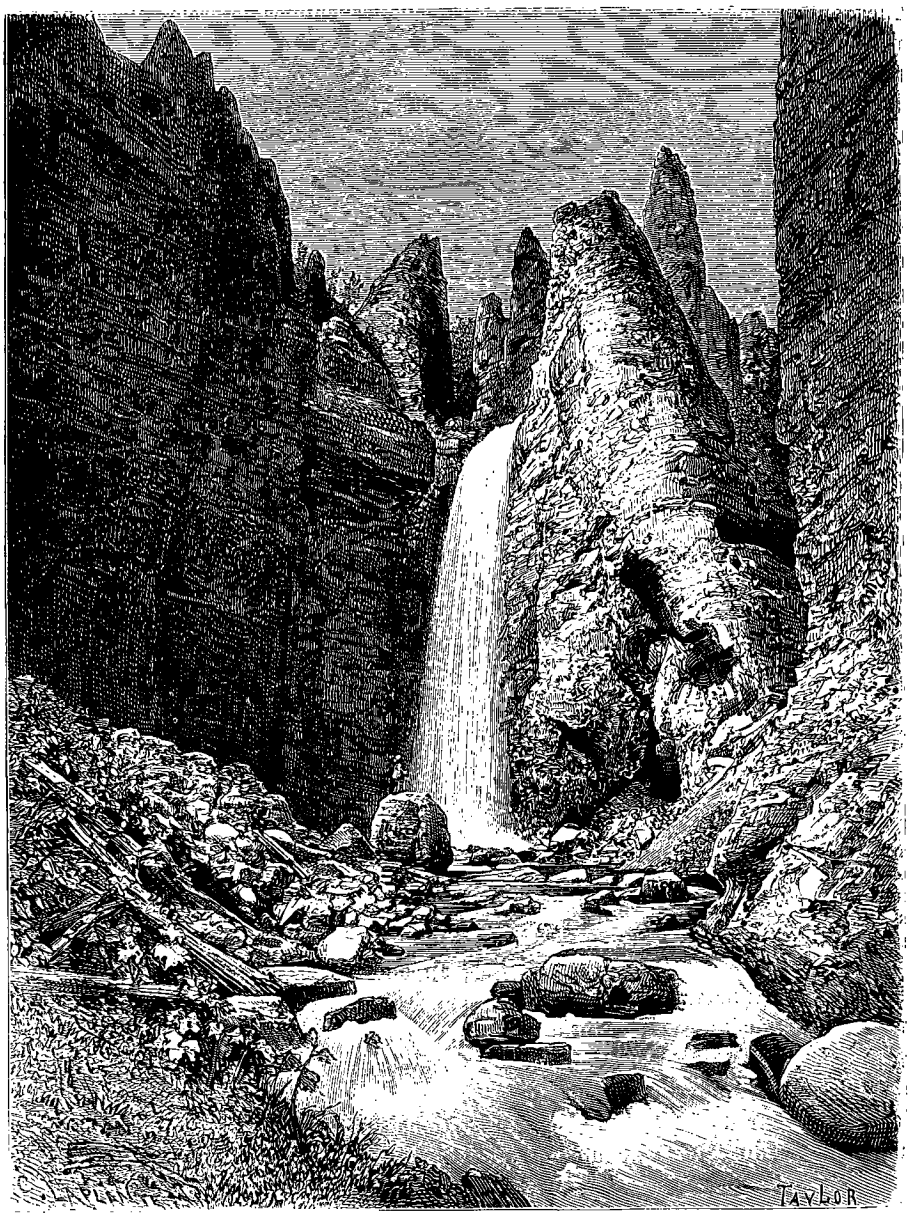
qui, il y a vingt ans, n'était qu'un obscur médecin des agences indiennes de l'Ouest.

Les rapports du docteur Hayden, qui n'étaient tout d'abord que de minces brochures, sont devenus peu à peu des volumes considérables, enrichis de cartes et de planches d'histoire naturelle. Le Nebraska, le Wyoming, le Colorado, le Nouveau-Mexique, le Montana, telles sont les régions décrites jusqu'à ce jour dans cette collection. Aux travaux du directeur de la mission viennent se joindre, comme annexes, des études développées dues à des savants spéciaux, sur la topographie, la météorologie, l'ornithologie, la botanique, la paléontologie, etc., des mêmes contrées. Ces publications comprennent déjà un grand nombre de beaux volumes in-8 et in-4; imprimés aux frais du gouvernement, ils sont distribués avec générosité dans tout le pays. Ils sont du reste très-recherchés. Le rapport de 1870, tiré à huit mille exemplaires, était épuisé en trois semaines. Les échantillons de toute nature recueillis par la Mission sont classés dans le musée na-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tional de Washington; les doubles, rapportés à dessein en très-grand nombre, sont répartis entre les divers musées et établissements d'instruction publique. Des connaissances exactes sur les Territoires se répandent ainsi avec rapidité de toutes parts et attirent l'attention sur ces domaines publics encore inoccupés. Les capitalistes, les colons, les constructeurs de voies ferrées, les fondateurs d'établissements agricoles, les chercheurs de mines, trouvent dans l'ensemble de renseignements dus aux recherches du docteur Hayden toutes les notions propres à les guider dans leurs entreprises et à abréger des tâtonnements coûteux ou même périlleux.

Depuis que la Mission est complétement organisée,



Cascade de la Tour (voy. p. 298). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

grâce à des allocations plus riches, elle a toujours été accompagnée de très-habiles photographes. Ainsi s'est formée une incomparable collection comprenant mille cinq cents clichés[1] reproduisant les sites remarquables au point de vue pittoresque ou scientifique, et mille clichés consacrés à reproduire la vie indienne et à fixer les types des tribus. Cette collection de types a, pour l'ethnographie, une valeur d'autant plus grande, que ces tribus des Territoires sont fatalement destinées à disparaître, et cela peut-être dans un temps assez rapproché.

Ce n'est pas tout : le docteur Hayden, qui est avant

1. Tous les dessins que nous donnons ont été faits d'après des photographies de cette collection, mises très-gracieusement à notre disposition par M. le docteur Hayden, et les bons soins de M. Matile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout un géologue, considère la géographie comme étant, à beaucoup d'égards, une branche de la géologie[1], et, par suite, il a tenu à ce que des études géographiques fussent confiées à sa Mission. Il existe en Amérique des cartes des Territoires, publiées par le génie militaire; elles seront dépassées, et de beaucoup, par celles que prépare et publie la Mission Hayden. La construction de ces cartes nouvelles repose sur la base la plus rationnelle et la plus solide : l'étude géologique des terrains. Elles ont en même temps la très-juste ambition de donner aux yeux, par leur mode d'exécution, comme un portrait en relief de la région dont elles sont l'image. Le temps des cartes abstraites et algébriques est passé; nous revenons, mais avec une précision scientifique toute nouvelle, aux cartes vivantes et parlantes d'autrefois.

Nous donnerons tour à tour la parole, pour nous décrire les sites merveilleux du Parc National, à MM. Doane, Langford et Hayden. Il y a grand intérêt pour le lecteur à contrôler leurs impressions les unes par les autres, et d'ailleurs les objets décrits sont souvent si extraordinaires que plusieurs témoignages ne sont pas inutiles. Nous n'avons reproduit de chaque relation que les parties les plus saillantes, les plus propres à donner à l'imagination une idée nette des étrangetés de cette région, destinée à être désormais classée parmi les plus curieuses de notre globe. La relation du lieutenant Doane étant historiquement la première, c'est par elle que nous devons faire d'abord connaissance avec la région que nous allons parcourir.

I

Rapport du lieutenant Doane sur l'expédition de 1870. — Départ du fort Ellis. — Vallée de la Gallatin. — Caractère volcanique de la région. — Tours et châteaux de lave basaltique. — Entrée dans la vallée de la Yellowstone. — Le premier cañon. — La Gardiner. — Beauté effrayante des cañons. — Formes pittoresques et étranges des monceaux de lave. — Premières sources d'eaux chaudes. — Amas calcaire autour des sources formées par les eaux. — La cascade de la Tour. — Le grand Cañon. — Apparition des premiers jets de vapeur. — Le mont Washburn. — Rencontre de cerfs et d'ours. — Sources de boue liquide.

Le 21 août 1870, dit le lieutenant Doane, je reçus l'ordre de rejoindre M. le général Washburn, inspecteur général du Montana; je devais prendre avec moi un maréchal de logis et quatre cavaliers. Notre détachement était destiné à servir d'escorte à une expédition que le général faisait du côté des chutes et des lacs de la rivière Yellowstone. J'emmenai deux chevaux de rechange et cinq mulets pour porter nos provisions. J'emportai aussi une vaste tente, destinée à nous abriter tous en cas d'orage. Nos vivres étaient calculés pour quarante jours et nos munitions étaient abondantes.

Au fort Ellis, nous trouvâmes, avec le général Washburn, M. Langford et sept autres personnes, toutes d'Heléna. Elles avaient pour les accompagner deux domestiques et deux cuisiniers. Neuf chevaux ou mulets portaient les bagages. Les instruments destinés aux observations se bornaient à un baromètre anéroïde, à un thermomètre et à quelques boussoles de poche.

Le matin du 22, nous montâmes tous à cheval, et quittâmes le fort Ellis, en prenant la route qui conduit vers la Yellowstone. A six milles du fort Ellis, nous franchîmes la crête, élevée de plus de six mille pieds, qui sépare les deux bassins de la Gallatin et de la Yellowstone. De cette cime, la vue s'étend au loin sur la belle vallée de la Gallatin, entourée d'une ceinture de pics neigeux, bien arrosée, féconde et déjà peuplée.

Le soir, nous campâmes auprès d'un petit ruisseau, aux eaux claires et pures. Le lendemain, en suivant ce ruisseau, nous nous rapprochâmes de la Yellowstone. La région prenait déjà un caractère volcanique de plus en plus marqué. On rencontrait de grosses masses de lave basaltique, de plusieurs centaines de pieds de hauteur, qui rappelaient par leur forme les tours ou les châteaux gothiques.

Dans l'après-midi, la Yellowstone et sa vallée se découvrirent à nos yeux, large panorama qui se termine par des montagnes volcaniques d'une immense hauteur. Ces pics sont de lave noire, et leurs sommets déchiquetés se détachaient sur le ciel avec le relief le plus énergique. Les creux des pentes sont remplis par d'énormes amas de neige transformés pendant l'été en centaines de sources, qui glissent à travers les forêts épaisses dont sont couvertes les déclivités de la montagne.

Pour une région située à une telle hauteur, le climat est relativement très-doux. La Yellowstone, à ce point, a de cinquante à cent yards de largeur et quatre pieds de profondeur; son courant est extrêmement rapide.

Nous suivîmes la vallée pendant six milles, et campâmes près de l'entrée d'une de ces gorges que l'on appelle cañons[1].

Pendant la nuit, nous plaçâmes des sentinelles; chacun de nous veilla à son tour : nous avions vu en effet les traces d'une troupe d'Indiens qui marchait devant nous, et nous devions prendre toutes les précautions qui ne sont jamais à négliger quand on voyage dans ces régions.

Le lendemain, nous franchîmes un des cañons de la Yellowstone. Le défilé était si étroit qu'il fallut passer un à un. Au-dessous de nous, la rivière se frayait sa voie avec bruit, formant de tumultueux rapides, et roulant sur un lit encombré d'immenses débris de roches. Des murailles de lave de cent pieds de haut dominaient en maints endroits la route que nous suivions; elle passait sous des rochers d'un équilibre

1. Il serait peut-être plus exact de dire que c'est la géologie qui est une des branches de la *géographie générale* (description ou étude de la terre).

1. Un *cañon* est une gorge à parois perpendiculaires extrêmement rapprochées et très-hautes. Ce terme est d'origine espagnole.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très-instable qui menaçaient à chaque minute de continuer leur voyage vers le lit de la rivière. En nous faufilant à travers ces amoncellements de lave, qui obstruaient notre voie, nous troublions une quantité de serpents à sonnettes qui s'étaient réfugiés là pour être tranquilles, et qui nous manifestaient leur irritation par des démonstrations hostiles ; après notre passage, ils reprenaient pleine possession de la place dont ils étaient restés les maîtres.

Nous trouvâmes, environ à mille pieds au-dessus de la rivière, un lac de petites proportions, mais d'un bel aspect. Bientôt après, nous redescendîmes dans la vallée, qui était en cet endroit large de un mille et demi à deux milles et tout à fait stérile. Cette région déserte, entourée de montagnes couvertes de verdure, est une anomalie commune dans l'Ouest, où la présence de calcaires et de grès, surtout en strates horizontales, amène presque toujours la disette d'eau et par conséquent la désolation. Nous campâmes près de la rivière Gardiner, gros cours d'eau qui vient du sud à travers une gorge profonde[1]. De là nous aperçûmes des feux dans les montagnes en face de nous ; les signes indiquant la présence des Indiens devenaient plus fréquents et plus manifestes. Nous



Porteurs de bagages. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

passâmes pendant la journée à côté de nombreux trous de mine essayés et abandonnés.

Le 26 août, nous traversâmes la Gardiner, qui à ce point est un torrent de montagnes d'environ vingt yards de large et de trois pieds de profondeur. Jugeant infranchissable le nouveau cañon qui se présentait devant nous, nous prîmes par les hauteurs et gagnâmes à travers forêts un vaste plateau rocheux élevé de sept mille trois cent trente et un pieds.

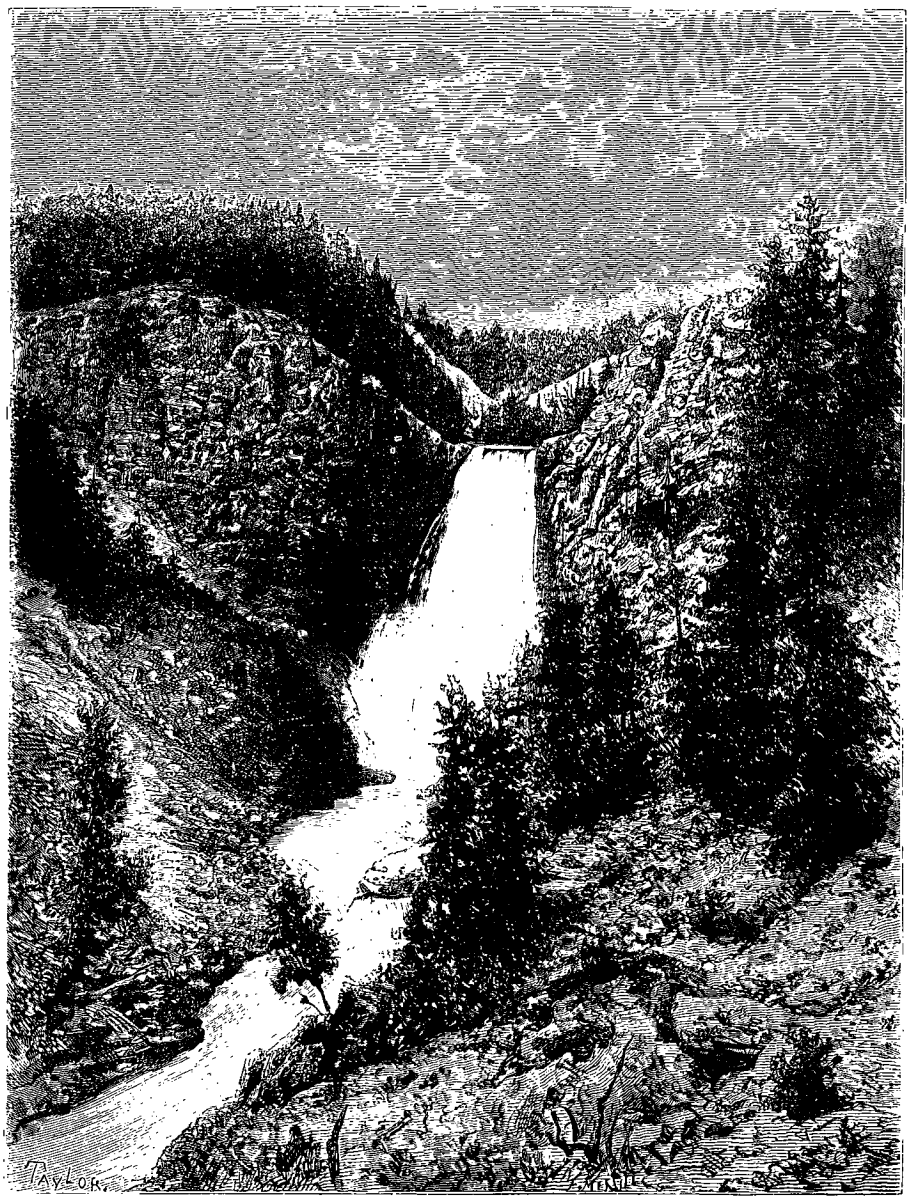
La Yellowstone passait à deux mille pieds au-dessous, au fond du cañon inaccessible et plein de roches sur lesquelles les eaux rejaillissaient en nombreuses cascades : des hauteurs où nous étions, elle ne nous apparaissait plus que comme un large ruban d'écume. Cet abîme immense n'a pas été creusé par les eaux : c'est une fissure dans les strates formées par l'action volcanique ; la structure irrégulière et déchiquetée qui caractérise ces formations ignées témoigne de cette origine avec une pleine évidence. Quand on se penche sur le bord du précipice, le sourd grondement des flots emprisonnés n'arrive avec peine à l'oreille, du fond de ces profondeurs, que comme une

1. Tout près se trouvaient des cascades qui échappèrent à ces premiers explorateurs ; elles devaient être découvertes seulement en 1871, par le docteur Hayden, qui les a décrites dans un récit que nous donnerons plus loin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espèce de plainte étouffée, qui fait penser aux rugissements que pousseraient du sein de l'Enfer des âmes tourmentées. L'éloignement change en frêles arbrisseaux les pins énormes qui croissent au bord du torrent. Tout, de loin, se transforme d'une façon étrange. L'eau ne semble plus de l'eau, mais de l'huile. A mille pieds au-dessous de nous, nous apercevions des volées d'oiseaux de proie qui tournoyaient au-dessus des eaux pour saisir des poissons; un peu plus haut, dans les fentes des rochers, les aigles ont leurs aires, d'où nous les voyions s'élancer pour arracher aux oiseaux pêcheurs les truites que ceux-ci venaient de prendre.

Ces solitudes ont une mélancolie profonde, qui entraîne l'imagination dans des rêves d'une fantaisie grandiose et lugubre.

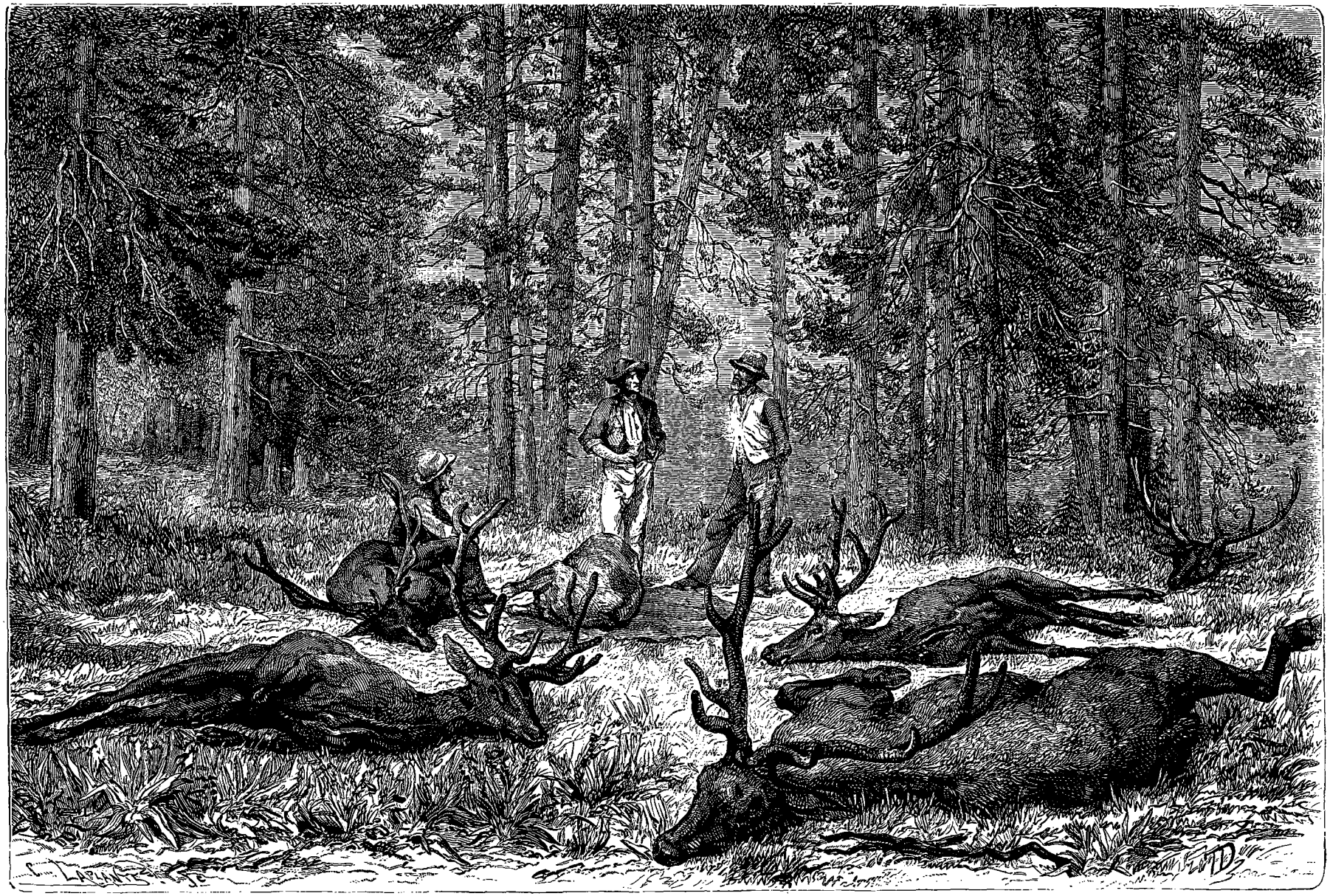


Cataracte inférieure de la Yellowstone. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Le plateau est formé de lave étendue en couches horizontales; ces couches, de place en place, ont été soulevées par une action souterraine et ont pris des ondulations semblables à des vagues; parfois des pics de granit poli ont percé à travers les couches irrégulières de lave et, formant des espèces de signaux permanents de forme pittoresque, dressent leur tête au-dessus des cimes des arbres ou bien reposent solidement sur leur base sombre dans l'herbe épaisse de la prairie : on dirait des montagnes de glace, de teinte noirâtre échouées au milieu d'un océan de verdure.

Dans l'après-midi, après avoir encore traversé un cañon, nous débouchâmes dans une vallée où la Yel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un retour de chasse. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lowstone reçoit un affluent. Les montagnes qui entourent le fond de cette vallée sont entièrement composées de lave, amoncelée de toutes les façons possibles et prenant tous les aspects imaginables. Au centre, entre les deux cours d'eau, s'élève un mont isolé en forme de table, aux parois perpendiculaires, et de l'effet le plus étrange.

C'est là, en descendant du plateau par des ravins escarpés, que nous trouvâmes la première source d'eau chaude.

Le lendemain matin, je fis une course à cheval dans les alentours. Partout la vallée portait les traces de l'action volcanique ; on voyait çà et là des amas calcaires, déposés autrefois par des sources d'eaux chaudes aujourd'hui taries. Les mineurs qui avaient pénétré dans ces parages reculés avaient fait en beaucoup d'endroits des fouilles inutiles pour découvrir des filons. Tout un ensemble de sources minérales et sulfureuses était dispersé sur une étendue de deux milles dans la gorge profonde où coule la rivière. On sentait les vapeurs sulfureuses à un demi-mille de distance. Dans la gorge, à plusieurs endroits, le soufre avait donné au calcaire une brillante couleur jaune très-remarquable. Les parois de la gorge étaient généralement en pente jusqu'à la rivière; parfois, sur cette paroi, des masses de nature plus résistante se dressaient en forme de tours, de minarets colorés, tableau saisissant auquel les roches de trapp placées au-dessus et brillant d'un reflet sombre faisaient un cadre d'un dessin régulier et d'une éclatante richesse.

Mais la grande curiosité du lieu c'était la *Cascade de la Tour* (voy. p. 291). Une petite rivière, faisant un saut de cent quinze pieds, se précipite en une seule masse dans le fond d'une gorge, pour aller un peu plus loin rejoindre la Yellowstone. La rivière, au penchant de l'abîme, s'est frayé une route en laissant autour d'elle des aiguilles de cinquante à cent pieds de haut affectant toutes les formes possibles. Elles sont très-friables et s'émiettent sous une pression légère ; quelques-unes, comme des sentinelles, sont posées sur le rebord extrême de la chute. Du haut d'une de ces aiguilles, la vue est d'une merveilleuse beauté. Le torrent d'eau, transparent comme la glace, se précipite dans un gouffre profond de plus de deux cents pieds, et de là s'élance à travers l'étroit cañon, en sautant sur les rochers brisés et les troncs d'arbres tombés dans son lit. Les parois de l'abîme sont creusées en cavernes revêtues de mousses aux teintes variées, arrosées par les nuages de vapeur qui s'élèvent de la cataracte; au-dessus se dresse une aiguille perpendiculaire dont le front s'élève à plus de quatre cents pieds. La chute est accessible en haut et en bas, et de chaque côté de la gorge on peut jouir du point de vue. Cette délicieuse cascade a pour ainsi dire une beauté chaste qui lui donne un charme tout particulier : cachée dans le demi-jour que font autour d'elle les rochers et les bois, elle n'exhale qu'un murmure dont l'écho paisible s'éteint à quelques centaines de yards[1]. On passerait cent fois à un demi-mille sans se douter de son existence; mais quand on l'a contemplée une fois, elle laisse dans la mémoire un souvenir qui est parmi les plus doux qu'on aime à se rappeler.

Le lendemain, 28 août, nous continuâmes à explorer les environs. Les Indiens que nous avions suivis traversèrent la rivière. Les deux chasseurs qui vinrent après eux trouvèrent les squelettes de deux autres chasseurs qui avaient été massacrés par les Indiens deux ans auparavant. Ils nous parlèrent de sources chaudes, de geysers, de jets de vapeur qui sortaient des rochers, ainsi que d'autres curiosités que l'on trouvait sur divers points vers les sources de l'East-Fork ; ils croyaient de plus avoir découvert une région aurifère, mais la crainte que leur inspiraient les Sioux les avait empêchés de faire des fouilles.

Le 29, nous arrivâmes à un point d'où l'on dominait le grand cañon de la Yellowstone, immense défilé qui s'enfonçait tout droit à travers une haute chaîne de montagnes. Ses parois perpendiculaires étaient revêtues de cette couleur de soufre dont j'ai déjà parlé ; sa crête était recouverte de forêts épaisses qui se prolongeaient à perte de vue. Ce cañon supérieur a environ vingt milles de long, et va jusqu'au pied des cataractes de la Yellowstone; il est infranchissable dans toute son étendue; on ne peut s'approcher des bords de la rivière que sur quelques points et au prix des plus pénibles efforts.

A travers la brèche formée dans la montagne par le cañon, et sur les pentes extérieures, à une distance de vingt milles environ, nous vîmes apparaître un spectacle tout nouveau, qui excita chez nous tous la plus vive surprise. C'était une colonne de vapeur qui s'élevait au-dessus de l'épaisseur des bois à une hauteur de plusieurs centaines de pieds, et qui devint de plus en plus visible. Nous connaissions tous les récits fabuleux faits sur cette région, et nous étions assez disposés à accueillir avec réserve tout ce qui pourrait se présenter à nos regards. On commença par dire que c'était un feu dans les bois, mais quelqu'un fit remarquer que la vapeur s'élevait en bonds réguliers et comme si elle était chassée avec la plus grande énergie. Il fallut alors se rendre à l'évidence. C'était bien une énorme colonne de vapeur, s'échappant par bouffées sur l'autre côté de la montagne, avec un grondement perceptible à une grande distance et capable de traverser les épaisseurs de la forêt.

Un joyeux vivat salua cette découverte, et avec une ardeur toute nouvelle nous forçâmes le pas. Après divers détours à travers les ravins, nous franchîmes une hauteur et entrâmes dans le grand bassin du lac Yellowstone. D'après nos observations faites sur le sommet de ce pic, que nous appelâmes le mont Washburn, nous étions à neuf mille neuf cent soixante-six pieds.

La vue du haut de cette cime est belle au delà de

1. Le yard vaut neuf cent quatorze millimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute expression. L'air transparent de cette région élevée permet de distinguer avec la plus grande netteté chaque détail des bouquets d'arbres, des rochers, des lacs, des eaux étincelantes qui remplissent la vallée. Des objets placés à vingt milles semblent pouvoir être touchés avec la main. De tous côtés des chaînes de montagnes neigeuses forment l'enceinte du paysage; à l'est s'ouvre béant le grand Cañon de la Yellowstone, qui fait brèche à la base de deux montagnes pour se frayer un passage à travers la chaîne. Le gouffre est si profond qu'on ne peut voir la rivière; aucun bruit ne sort de cet abîme. Au delà s'étend jusqu'à l'horizon une sombre forêt de pins.

Le cirque immense qui forme le bassin de la Yellowstone est coupé en maints endroits pour le passage des rivières, mais un simple coup d'œil sur les pentes des montagnes atteste que les diverses parties de cet ensemble étaient autrefois liées et formaient le vaste cratère d'un volcan aujourd'hui éteint.

Au sud apparaissait une vaste nappe d'eau : c'était le lac Yellowstone. Près du grand Cañon s'élançait le jet de vapeur que nous avions vu le matin; dans un ravin plus éloigné on en apercevait six autres d'un moindre volume; un peu plus au sud, on en voyait une vingtaine; d'autres étaient répandus dans la vaste enceinte du bassin; on les voyait s'élancer dans toutes les directions derrière les collines boisées. Cette vue nous rappelait beaucoup celle que l'on a dans les Monts Alleghanys, lorsqu'on domine des districts où les fournaises de toutes les usines sont en activité; seulement, ici, c'est en vain que l'œil chercherait les villes prospères, les villas, les bateaux à vapeur, etc.

J'étais en avant de la troupe. En passant à travers un bouquet de pins, sur le bord d'un petit ruisseau, je me trouvai face à face sur le sentier avec deux magnifiques cerfs; je blessai l'un d'eux, mais il se perdit dans les bois. Peu après, un de mes compagnons leva un petit ours qui s'enfuit aussi. Le pays était couvert de magnifiques troupeaux de cerfs et d'élans.

Le soir, nous arrivâmes à une quantité de petites sources d'eau chaude, et, bientôt après, apparut tout un système de sources bouillantes d'eau boueuse, qui jetaient des nuages de vapeur. La plus grande mesurait de vingt-cinq à trente pieds; l'eau était d'une teinte ardoisée; la seconde, large de quatre pieds, bouillait avec force et débordait; l'eau était d'un brun foncé, vaseuse, mais sans dépôt. La troisième, de vingt à vingt-cinq pieds, lançait de temps en temps un violent jet de vapeur qui s'élevait à une centaine de pieds. Elle coulait à intervalles fixes. Elle était comme enveloppée sous un revêtement de formation calcaire sulfureuse, et dans un angle se trouvait une espèce de dépôt, en forme de gâteau de miel, d'une coloration extrêmement belle, et composé de sulfure sublimé sur un lit métallique brillant ressemblant à de l'argent. Ce dépôt avait plusieurs pieds de haut et pouvait peser plusieurs tonnes. La vapeur jaillissait à travers les interstices avec un bruyant sifflement.

Plus loin on en trouvait deux autres analogues et beaucoup de plus petites. Le sol, dans leur voisinage, était soulevé et cassant comme une croûte de pâté; il se brisait ou se tassait quand on le pressait sous ses pieds; on ne pouvait s'avancer qu'avec une grande hésitation, et toute brisure donnait passage aussitôt à un jet de vapeur chaude sulfureuse. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté, et non sans quelque risque, que nous pûmes recueillir des spécimens des dépôts.

En poussant encore trois milles en avant, nous arrivâmes à un bois épais, au bord du grand Cañon, et nous fûmes arrêtés par les parois du défilé, qui tombent de mille cinq cents pieds de hauteur dans un fourré de pins au milieu duquel s'ouvre un étroit abîme, si profond que le bruit des eaux n'arrive plus aux oreilles. Après avoir longtemps considéré ce gouffre effrayant, nous retournâmes au campement en réfléchissant aux difficultés sérieuses que l'expédition allait rencontrer, mais enchantés de l'ouverture de la campagne.

II

Les cataractes de la Yellowstone. — Merveilles du grand Cañon. — Rapides, jets de vapeur, incrustations. — Richesse de teinte des roches. — Les étoiles visibles en plein jour. — Ruines de cratères. — Caverne sulfureuse. — Un mortier de dix mille ans. — Les montres d'argent jaunies. — Volcan de boue. — Arrivée au lac Yellowstone.

Nous approchâmes bientôt des cataractes de la Yellowstone. Dans une excursion que je fis avec plusieurs des membres de l'expédition, j'atteignis un plateau qui dominait la cataracte supérieure. Les bords en sont inaccessibles sans le secours de cordes. La rivière descend environ un demi-mille sur une suite de roches de lave, puis, avec une course effrayante, resserrée dans un lit rocheux qui n'a plus que quatre-vingts pieds de large, elle est précipitée du haut d'une paroi perpendiculaire en faisant un saut brusque de cent quinze pieds. Le courant de la rivière est si rapide que presque toute l'écume qui couvre l'eau est projetée en avant; elle rencontre dans sa chute un angle de rocher : une partie rejaillit en sifflant à une distance de soixante pieds, et forme un immense éventail qui se dissout en nuages de vapeur. La profondeur de la rivière à la chute est d'environ quatre pieds, et l'ébranlement est terrible. De l'autre côté, un promontoire de lave est suspendu sur le bassin inférieur, et permet d'observer facilement l'ensemble du tableau.

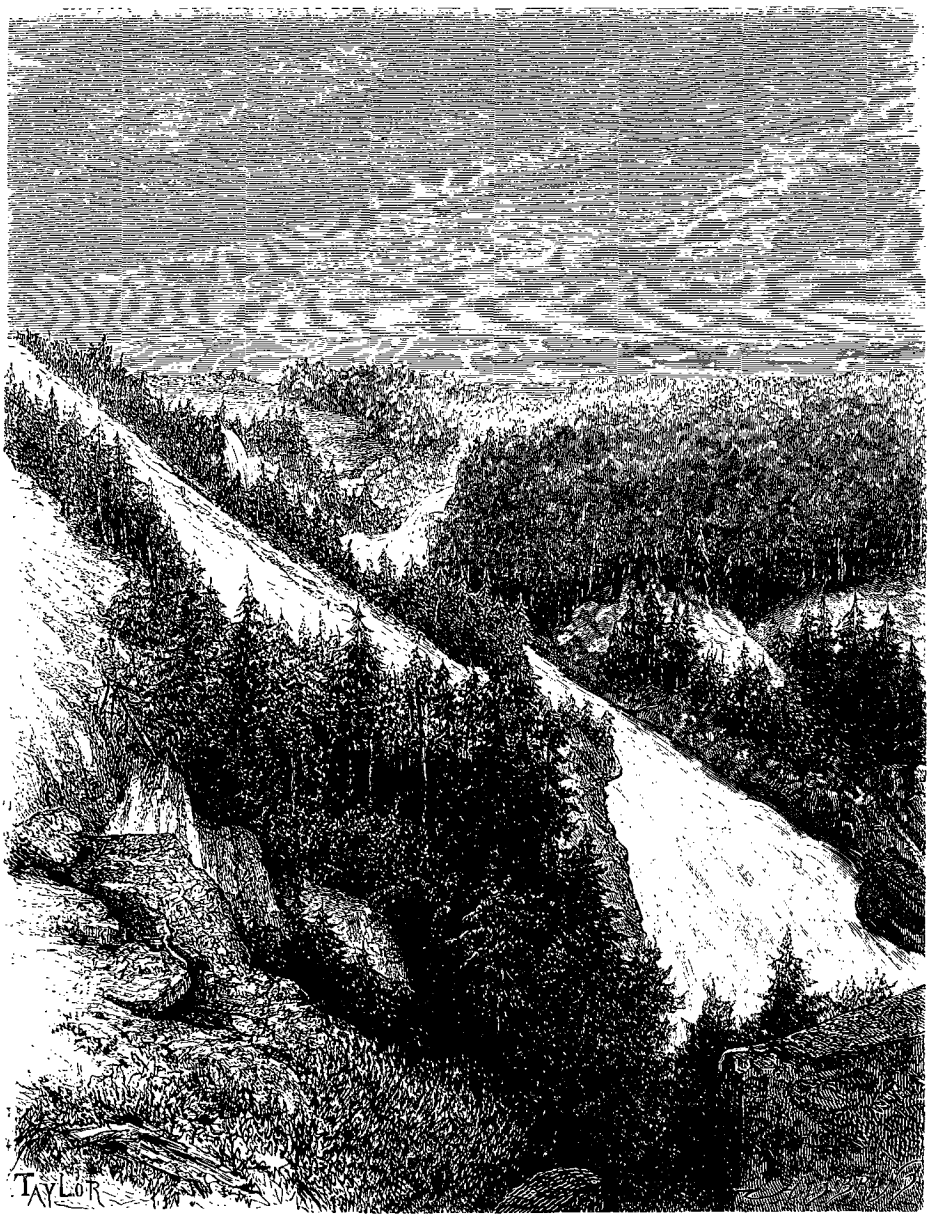
La distance entre les deux chutes est d'un peu plus d'un demi-mille. La cataracte inférieure, à son bord, est large de quatre-vingt-dix pieds, et sans rapides au-dessus, quoique le courant soit encore très-violent.

Du haut d'un promontoire qui domine de cent vingt pieds cette chute, on jouit d'une vue d'une incomparable grandeur : la masse énorme de l'eau se résout en une nappe d'écume qui se précipite dans une immense chaudière circulaire dominée par de gigantesques remparts. Des profondeurs de l'abîme s'élève un bourdon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nement sourd, tout à fait différent du rugissement sauvage de la cataracte supérieure. Ces deux cataractes méritent d'être classées parmi les plus admirables du continent.

Pour la beauté pittoresque, la cataracte supérieure est de beaucoup la plus remarquable. Elle a de la vie, de l'animation, tandis que l'autre suit simplement son lit; mais toutes les deux sont éclipsées par les étranges merveilles de l'immense cañon placé au-dessous. La rivière y forme un nombre infini de rapides; à mesure qu'on avance, l'élévation des murailles de roc s'accroît; un peu plus bas, on voit jaillir, à quelques pieds au-dessus de l'eau, plusieurs jets de vapeur. Les parois, en gypse, portent de place en place des

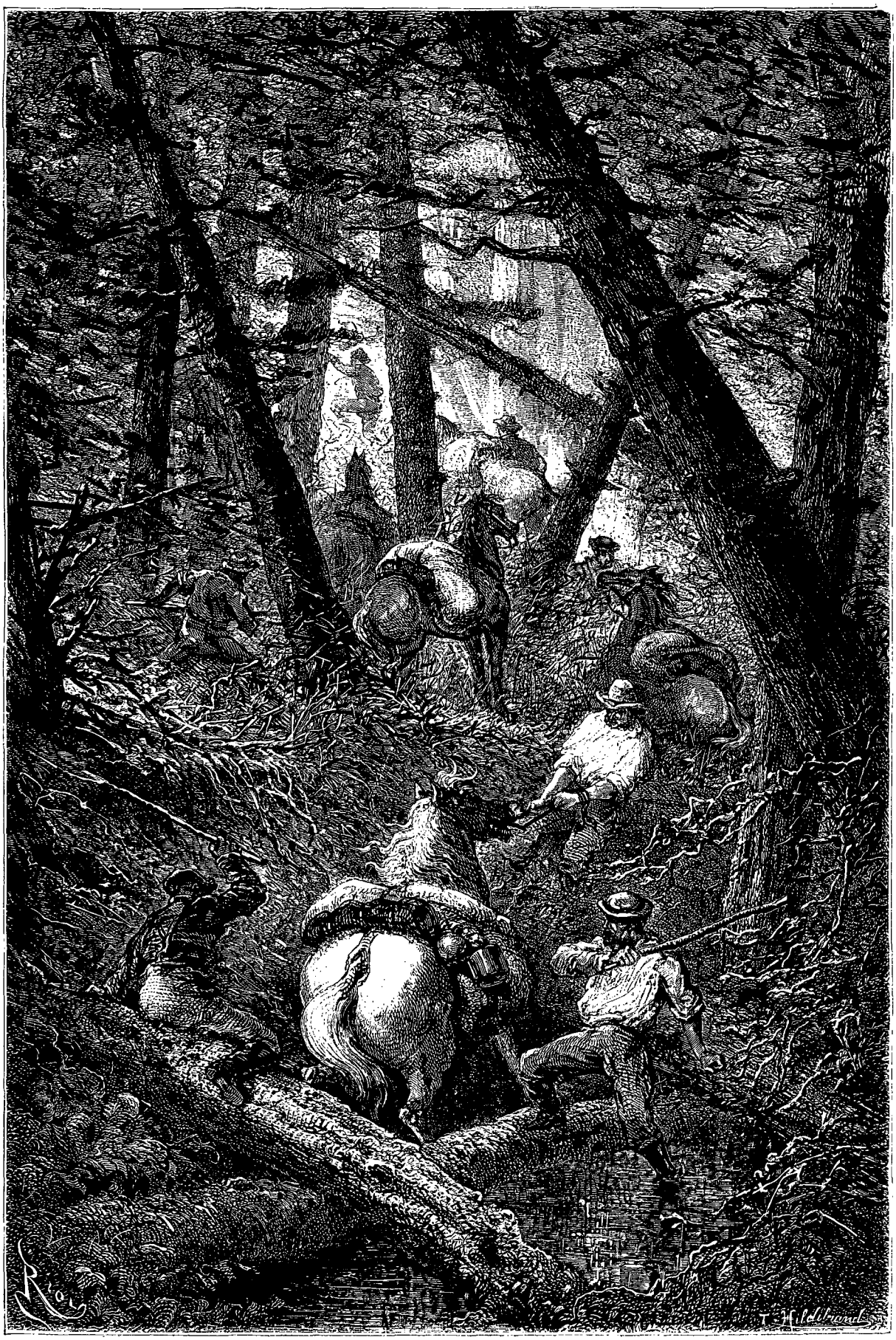


Cataracte supérieure de la Yellowstone. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

incrustations de chaux, blanche comme la neige, qui renvoient la lumière en reflets éblouissants; ailleurs, le roc est riche en formations cristallines, presque entièrement composées de soufre, d'une teinte jaune foncé, avec des bandes rouges, vertes et noires, produites par les filtrations d'eaux minérales chaudes que l'on voit jaillir par des milliers d'ouvertures. La richesse des teintes métalliques qui colorent ces parois rocheuses est vraiment merveilleuse, et dépasse à coup sûr tout ce qui peut exister de pareil sur le globe.

A trois mille au-dessous de la chute, l'abîme est profond de mille cinquante pieds. A quelques endroits, des masses de rochers se sont écroulées et forment des talus de débris; ailleurs se dressent, au contraire, des caps et des pointes dont le dessin fantastique échappe à toute description.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



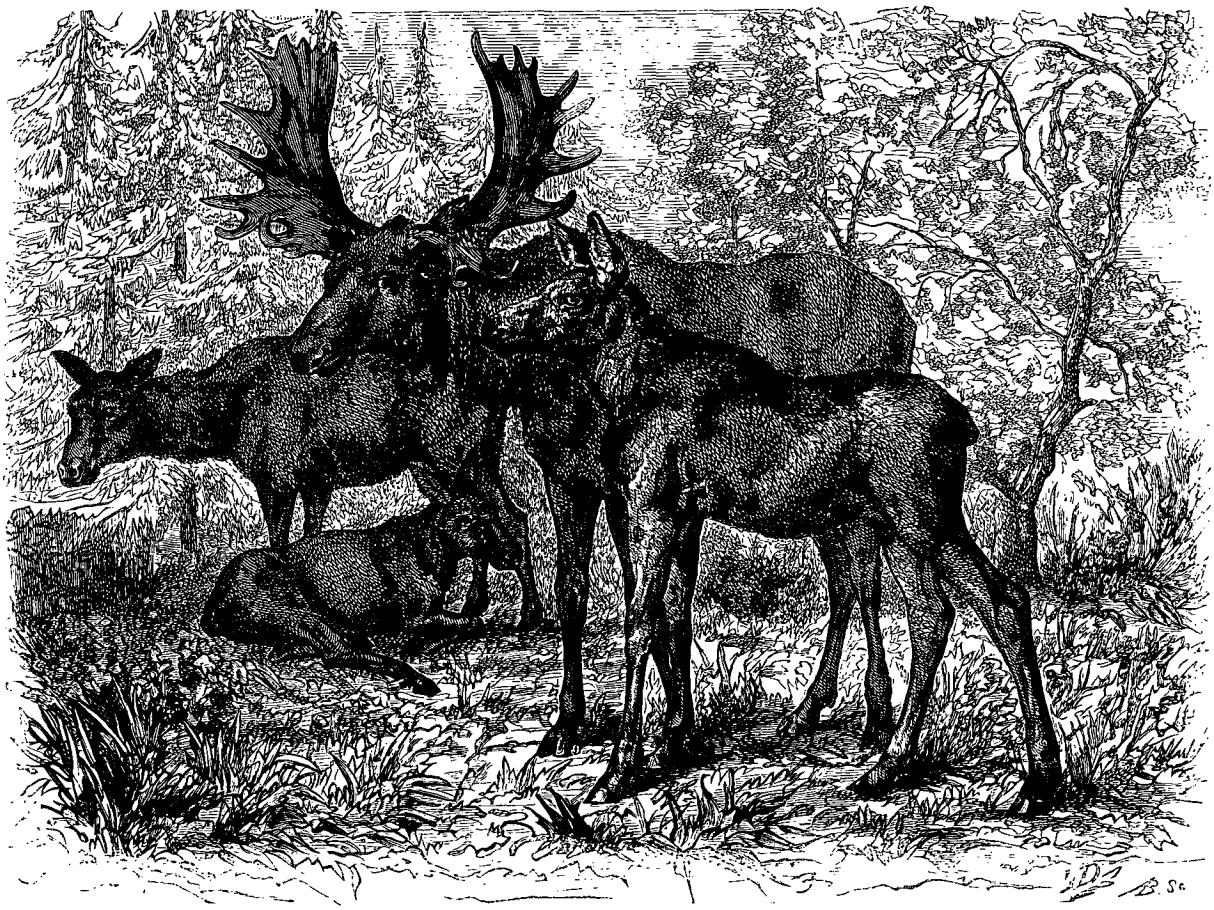
A travers forêts. — Dessin de E. Riou, d'après une gravure américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Accompagné d'un de mes cavaliers, je fis au moins quatre milles dans le ravin; en regardant en haut des effrayants remparts qui nous entouraient, nous aperçûmes le ciel; il était environ trois heures de l'après-midi, et l'on pouvait distinguer les étoiles, tant la lumière du soleil s'affaiblit en pénétrant dans ce gouffre. Les grands pins du bord paraissent avoir deux ou trois pieds. Le cañon a deux étages, séparés à peu près à mi-hauteur; il a une profondeur totale de deux mille cinq cents pieds au moins, et probablement de plus de trois mille. Il y a peut-être des cañons plus longs et plus profonds, mais certainement aucun ne réunit à un plus haut degré l'immensité, l'étrangeté de la formation géologique et la profusion des curiosités volcaniques et chimiques.

Le 1er septembre, nous reprîmes notre marche. La rivière, vers ce point, change complétement de caractère. Elle coule lentement au milieu d'une clairière, dans un lit bordé d'herbe large de deux cents à quatre cents pieds.

A six milles au-dessus des cataractes, nous entrâmes dans une vaste vallée qui a été autrefois le fond d'un lac. Au nord, dans des ravins, apparaissaient les grands jets de vapeur dont nous avons parlé plus haut.



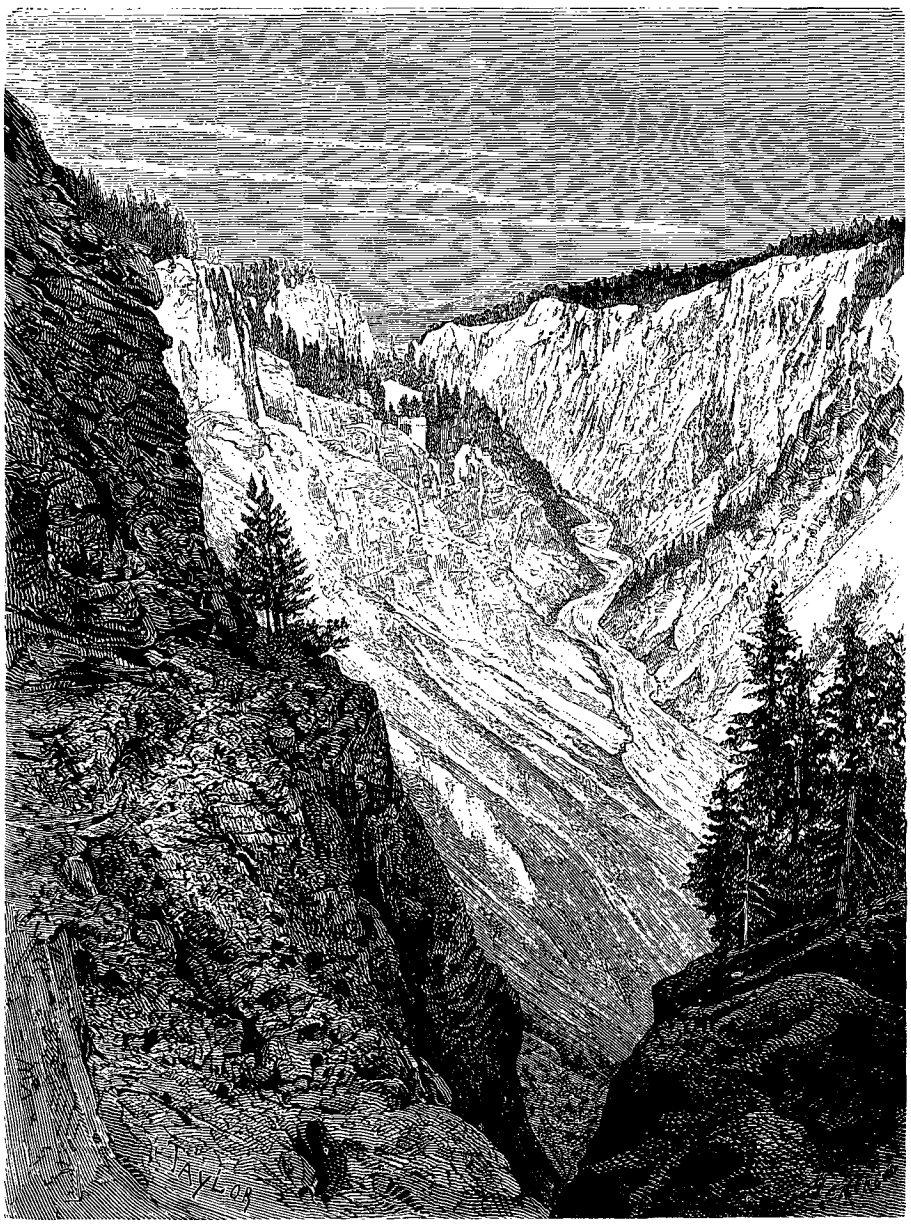
Élans des Montagnes Rocheuses. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après une photographie.

Devant nous le sol s'élevait en formant des hauteurs de deux cents à cinq cents pieds, provenant des dépôts d'une seule source. Je grimpai sur la cime de deux de ces collines. Sur les sommets on constatait la présence d'anciens cratères en ruine. Partout où le pas des chevaux brisait le sol, il s'échappait une vapeur chaude. Le terrain rendait sous nos pieds un son creux, et à beaucoup d'endroits l'intensité de la chaleur faisait bomber le rocher en croûtes écailleuses qui se brisaient sous la plus légère pression du pied; la vapeur brûlante qui s'échappait était assez abondante pour nous contraindre à une rapide retraite. La source qui paraît la plus considérable laisse échapper constamment de grands nuages de vapeur. Elle a quinze à vingt pieds de profondeur; toutes les cinq minutes, la surface entière de l'eau s'élève à environ quatre pieds, formant comme un flux et un reflux. Le bassin a un rebord solide, garni tout autour, sur quatre pieds de large, d'une masse de soufre cristallisé qui doit bien peser quarante tonnes. L'eau est claire, mais d'une teinte blanchâtre. On ne peut s'approcher du bassin qu'à vingt pieds de distance, à cause des vapeurs bouillantes qu'il répand. Plus loin, le long de la base de la même colline, on découvrait une caverne sulfureuse de huit pieds de diamètre, d'une profondeur visible de vingt pieds, d'où sortaient des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jets de vapeur avec un bruit semblable au soufflé d'un bateau à vapeur à haute pression. Ces jets s'élançaient à intervalles réguliers. Le long des collines voisines étaient dispersées d'autres sources analogues, qui toutes seraient ailleurs citées comme de rares curiosités.

Un peu plus loin il y avait un bassin d'environ quatre acres[1], contenant de vingt à trente sources vaseuses, variant de deux à vingt pieds de diamètre, et profondes de trois à huit pieds. La vase qu'elles rejetaient était de consistance différente, mais généralement elle était à peu près épaisse comme du mortier ordinaire, et le plus souvent d'une couleur de rouille foncée. Ce mortier bouillait doucement ; il laissait échapper des bulles de gaz et de temps en



Le grand Cañon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

temps jaillissait à des hauteurs qui variaient de deux à quarante pieds ; il tombait alors en faisant de lourdes éclaboussures tout autour des cratères.

Un mouleur tomberait en extase devant ce mortier, qui est d'un tel degré de finesse qu'on peut le sécher en gros morceaux, soit au soleil, soit au feu, sans qu'il donne le moindre signe de craquement ; lorsqu'il est ainsi séché, il forme une pierre d'une grande délicatesse de grain, ressemblant à du schiste argileux quand il est noir, ou à de l'écume de mer quand il est blanc. Un mortier doit en effet être assez bon quand il a été travaillé pendant peut-être dix mille ans.

Nous campâmes sur le bord de la rivière. Des truites

1. L'acre vaut 0 hectare 40.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent pêchées en abondance et nous fîmes un repas somptueux, sauf cependant que l'eau de la rivière, la meilleure que nous pussions nous procurer, avait un goût prononcé de produits chimiques. Ceux d'entre nous qui portaient des montres d'argent s'aperçurent qu'elles avaient pris une couleur jaune. Les armes avaient subi aussi l'influence délétère de l'atmosphère; les parties polies étaient tachées de noir.

Le 2 septembre, qui était le douzième jour de notre voyage, nous continuâmes à visiter les sources du voisinage.

A quelques centaines de yards, sur la pente d'un petit ravin escarpé couvert d'arbres, nous découvrîmes un volcan de boue. L'orifice a trente pieds de diamètre, va en se rétrécissant, et n'a plus que quinze pieds de largeur au point le plus profond que l'on aperçoit, à quarante pieds environ. D'énormes masses de vapeurs s'échappaient par cette ouverture et s'élevaient à une hauteur de trois cents pieds. Des profondeurs de la terre, on entendait venir au loin un grondement bruyant qui se reproduisait toutes les cinq secondes, espèce d'énorme pulsation qui ébranlait le sol à une distance de deux cents yards. Chacun de ces chocs souterrains était suivi d'un éclaboussement de boue. De temps en temps on entendait une explosion semblable à la détonation de puissants canons; la terre tremblait alors à un mille tout alentour. Ces explosions étaient accompagnées d'un redoublement marqué des masses de vapeurs qui jaillissaient du cratère. Il n'y a pas longtemps que ce volcan est en acti-



Monticule formé par les dépôts d'une source chaude tarie. — Dessin de Taylor, d'apres une photographie.

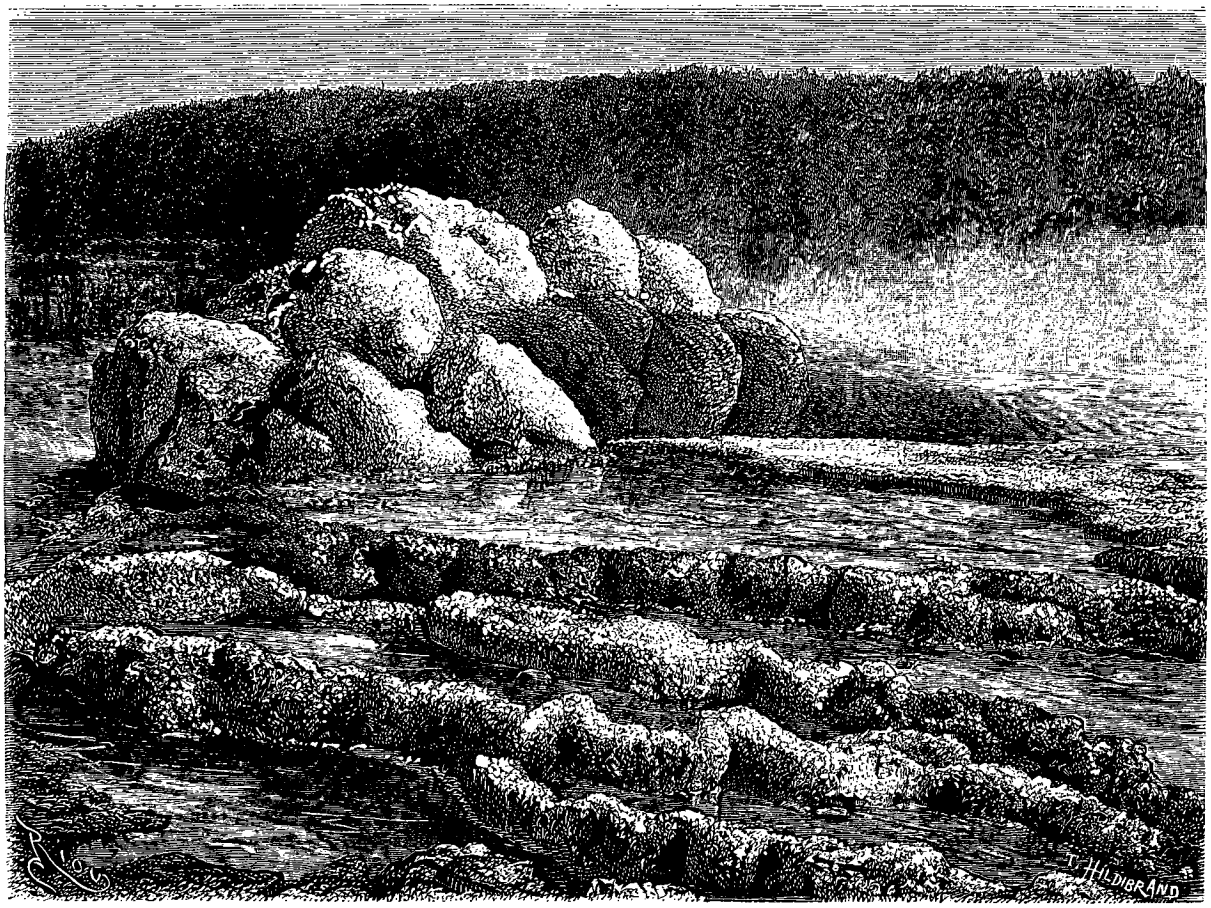
vité, car au-dessous de l'ouverture du cratère on voyait encore de jeunes pins détruits gisant à terre, tandis que, sur les sommets, d'autres étaient encore debout et vivants. Les distances auxquelles la vase avait été lancée étaient vraiment faites pour étonner. Au-dessus du cratère s'élève une terrasse escarpée de cent pieds de haut, sur le sommet de laquelle l'arbre voisin le plus élevé atteint une taille de cent dix pieds. Les branches les plus élevées de la cime de cet arbre, situées à deux cents pieds au-dessus du cratère, et à cinquante pieds en arrière, étaient couvertes de boue. Pour produire de tels effets, la boue doit être projetée à une hauteur perpendiculaire de trois cents pieds au moins. C'est avec difficulté que nous pûmes croire à l'évidence du témoignage de nos sens, et c'est seulement après avoir pris nos mesures avec le plus grand soin qu'il nous fallut admettre l'étrange réalité de ce gigantesque phénomène.

Le 3 septembre, nous passâmes la rivière à gué en face de notre campement, et en suivîmes le cours vers l'est. Là recommençait un cañon peu profond, mais difficilement franchissable sur plusieurs points; nous suivîmes donc les hauteurs boisées. Après diverses marches et contremarches, nous vîmes tout à coup apparaître en face de nous une vaste étendue d'eau, et peu après nous nous trouvions sur le bord du vaste et splendide lac Yellowstone.

Extrait et traduit par Em. DELEROT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cratère du Vieux-Fidèle. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS,

PAR MM. HAYDEN, DOANE ET LANGFORD[1].

1870-1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Le lac Yellowstone. — Beauté du paysage. — Les truites à vers blancs. — Concrétions extraordinaires. — Forêts presque infranchissables. — Les goitres. — Le bassin de Soufre. — Caractère volcanique de la région. — Nature cassante du sol. — Marécage périlleux. — Des lacs partout. — Ours, loups et castors. — Disparition de M. Everts.

Le lac Yellowstone, placé au pied d'une chaîne de montagnes, est un tableau d'une imposante beauté. Nous campâmes dans un petit bois sur sa rive. Ses eaux s'étendaient devant nous vers le sud jusqu'à une distance de vingt-six milles ; de petites îles de formes variées étaient semées çà et là. A l'est, le rivage est formé d'une large plage de sable, et les eaux n'y ont que peu de profondeur. Le sable de cette rive se compose presque entièrement d'obsidienne et de ces petits cristaux connus sous le nom de diamants de Californie. Plus bas, des contre-forts de la chaîne poussent en avant leurs masses rocheuses ; au sud, ces promontoires pénètrent en grand nombre dans le lac et y forment des baies et des canaux. A l'ouest, le rivage abaissé est couvert de bois. La plus grande largeur des eaux est d'environ dix-huit milles. Une des îles que l'on aperçoit est un pic montagneux qui se dresse avec fierté au-dessus des eaux. Ces îles n'ont sans doute jamais été foulées par le pied de l'homme ; elles appartiennent encore aux régions inexplorées.

1. Suite. — Voy. page 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous construisîmes un radeau pour tâcher d'y aborder; mais en une heure les vagues du lac le mirent en pièces [1].

Sur différents points de la rive jaillissent, le long des escarpements, de nombreux jets de vapeur. Les eaux du lac, d'une teinte bleu foncé, sont claires comme le cristal, et sans doute d'une grande profondeur à leur milieu. Il est difficile de se figurer à quelle hauteur est placée cette grande masse d'eau. Supposez par l'imagination que le mont Washington, cet orgueil de la Nouvelle-Angleterre, soit au fond du lac, sa base étant au niveau de la mer : deux mille deux cent quatorze pieds d'eaux limpides couvriront la cime du mont. Avec le lac Titicaca, au Pérou [2], et quelques autres, c'est la grande masse d'eau la plus élevée de la terre.

On ne trouve sur ses bords aucun coquillage, et aucun témoignage ne semble indiquer que les eaux aient jamais eu un niveau plus élevé. Ses eaux abondent en truites; c'est le seul poisson que l'on y aperçoive. Comme dans la Yellowstone elle-même, on peut en pêcher à en charger des mulets, en se servant de sauterelles pour appât. Deux hommes suffiraient à en prendre plus que six cuisiniers ne pourraient, dans le même temps, en nettoyer et en préparer pour la poêle à frire. Dans le lac, elles ont une chair jaune; dans les baies, où l'eau est fortement saturée de composés chimiques, cette chair est rouge sang. Beaucoup d'entre elles étaient pleines de longs vers blancs, répandus dans tout l'intérieur du corps jusqu'à la peau. Cet envahissement ne semble pas affecter le poisson, qui était en apparence très-vif.

Le 5 septembre, nous levâmes le camp à neuf heures du matin. Nous continuâmes à avancer vers le sud, en suivant le rivage à l'est du lac. Plusieurs fois nous passâmes à côté de cratères éteints et détruits par l'action des vagues. Après une marche de deux milles, nous arrivâmes à un cap peu élevé d'où plusieurs jets de vapeur sortaient avec un grondement qui retentissait au loin.

Au delà était une petite baie, bornée par un dépôt d'argile jaune et remplie de concrétions extraordinaires en forme de soucoupes, de bas, de pinceaux, etc.

Après avoir marché pendant six milles, nous fûmes obligés d'abandonner le rivage et de monter sur les hauteurs; notre route nouvelle n'était pas sans difficultés; il nous fallut encore nous frayer un passage à travers les arbres gisant à terre et entassés les uns sur les autres.

Nous franchîmes plusieurs grosses sources alcalines de soude et de nombreux bas-fonds marécageux. Enfin, après une journée de quinze milles de marche, nous établîmes notre campement près de la rive du lac, qui nous offrit une vue charmante.

1. Le docteur Hayden fut plus heureux en 1871 : il put naviguer sur le lac dans une petite barque et y faire des sondages pour en reconnaître la profondeur.

2. Voy. t. VI, p. 258 et suiv.

Dans ce bassin les productions végétales ainsi que le climat ne sont pas du tout les mêmes que dans les régions environnantes. L'été, quoique court, est très-chaud, malgré l'élévation de la région. Les pluies sont fréquentes dans les mois d'été, et l'air est relativement humide. L'herbe est vigoureuse; les plantes appartiennent à d'autres variétés que dans le reste du pays; elles sont vertes et luxuriantes lorsque les vallées inférieures sont brûlées par le soleil. Les fougères croissent là en abondance, ainsi que d'autres productions des climats humides; seulement elles sont de taille réduite. On dit que les moustiques et les cousins sont abondants au début de l'été, mais nous n'en vîmes pas. Les neiges de l'hiver sont très-fortes, mais le froid n'est pas rigoureux pour une pareille altitude. Il est très-probable que la chaleur interne du sol et l'immense quantité de vapeurs qui s'exhalent exercent une action puissante et modèrent la rigueur du climat. Ce bassin ne serait pas une résidence d'hiver désirable. Les deux seuls hommes ayant hiverné là que j'aie pu rencontrer avaient tous deux été affectés de goîtres au printemps. Cette infirmité est très-commune chez les *Crows;* beaucoup de vieilles *squaws* ont d'énormes tumeurs qui s'étendent du menton à la poitrine.

Le 6 septembre, nous arrivâmes à un bassin connu sous le nom de bassin de Soufre. Toute la partie basse des pentes de la montagne est couverte de masses de dépôts calcaires jaunes ou d'argile bleue, perforés de millions de petits orifices, à travers lesquels s'échappe une vapeur de soufre, qui se cristallise autour de ces orifices. Ces bassins sulfureux sont fréquents, et beaucoup ont plusieurs milles carrés d'étendue; ils sont en général infranchissables, parce que la croûte du sol est très-mince, et au-dessous on rencontre une masse blanchâtre de vase molle, ce qui constitue le marécage le plus dangereux qu'il soit possible d'imaginer. Plusieurs de nos chevaux s'échaudèrent en brisant à plusieurs places les passages de ce genre qu'ils traversaient.

Notre marche, au sortir de cette vallée, fut grandement entravée par les débris d'arbres morts; nous fûmes obligés de suivre le bord du lac là où il était praticable; souvent il était fangeux.

Dans l'après-midi nous atteignîmes son extrémité sud-est. Le rivage était comme barricadé par des amas de pins échoués, formant d'énormes radeaux de bois flottant allant à la dérive.

Dans la nuit, nous fûmes troublés plusieurs fois par le cri aigu et lugubre des lions de Californie; le matin leurs traces étaient visibles tout autour de notre camp.

Accompagné de M. Langford, je fis l'ascension du pic le plus élevé de la chaîne orientale. Après avoir laissé nos chevaux à la limite des pins, nous montâmes pendant quatre heures. De la cime, sur laquelle nous parvînmes, la vue commandait complétement le lac, et nous pouvions faire une carte très-exacte de ses îlots et de son contour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'est, se succédaient les unes aux autres des montagnes volcaniques, âpres, remplies de ravins, souvent infranchissables; on aurait dit que toute la partie fusible de la montagne avait fondu et avait coulé, en ne laissant derrière elle que des cendres et des débris. On ne trouvait pas là de chaîne de pics; l'ensemble des sommets formait un plan du même niveau, recouvert d'une couche horizontale de lave. Cette formation s'étendait à perte de vue. Les vallées, profondes et étroites, étaient vertes et boisées; on y voyait briller au loin des ruisseaux et des lacs nombreux. En fait, dans cette région, il y a des lacs partout, de toute grandeur, de toute forme, avec toutes les espèces d'eau, et placés dans tous les sites possibles, au sommet des montagnes, sur les terrasses de leurs pentes, dans les vallées et dans les ravins.

Notre ascension terminée, nous voulûmes rejoindre l'expédition qui avait repris sa marche en avant. Surpris par l'obscurité, nous confondîmes plusieurs fois notre voie avec des sentiers d'élans; mais nous allumâmes un feu et, après un examen attentif, nous reprîmes la vraie direction et retrouvâmes nos compagnons, qui nous croyaient déjà perdus dans les montagnes.

Le 8 septembre, il fallut traverser une forêt épaisse qui offrait des passages d'une difficulté extrême. Souvent les bêtes de charge s'embarrassaient si bien entre les arbres, qu'il était très-difficile de les dégager; des ballots se rompaient, il fallait du temps pour les rétablir. Nos visages étaient couverts d'égratignures, nos vêtements déchirés, nos membres meurtris. Après un jour de pénibles efforts, après avoir fait au moins quinze milles en marchant tour à tour dans toutes les directions, nous arrivâmes enfin à un ruisseau, coulant dans un ravin profond, que nous pûmes suivre. Les montagnes s'ouvrirent un peu, et nous campâmes dans un joli vallon.

Le soir, un de nos compagnons fit lever une ourse avec ses petits; comme nous n'avions aucun besoin de ces animaux, nous laissâmes l'intéressante famille aller en paix. Les ours sont très-abondants dans ce bassin; l'herbe épaisse, les baies de fruits, les pommes de pin leur offrent une abondante nourriture; mais nous faisions tous un tel tapage par nos cris continuels et nos coups de fusil, que tout le gibier s'enfuyait à plusieurs milles en avant de nous.

Le nombre des sources qui coulent sur les pentes de ces hauteurs est étonnant; de vastes étendues sont par là transformées en marécages et rendues infranchissables. L'eau qui sort des rochers de granit est toujours bonne; toute autre est mauvaise. Les petits lacs pullulent de loutres, que l'on voit, au crépuscule, jouer à leur surface par centaines. Les castors sont aussi très-abondants.

En revenant à notre campement, on découvrit qu'il manquait un des chevaux de charge. Cet animal avait toutes les infortunes : il s'enfonçait dans les marécages, il culbutait sur les souches, il roulait en bas des pentes escarpées; on le trouva enfin à deux milles de là solidement empêtré entre deux troncs d'arbres. Mais, ce qui était plus grave, un de nos compagnons, M. Everts, ne reparut pas; on tira des coups de fusil et on maintint pendant la nuit des feux allumés.

IV

Bonne pêche. — Nouveaux bassins à teintes multicolores. — Margelles frangées. — Finesse de coloris des dépôts. — Reflets argentés. — Profondeurs des cratères. — Les peaux de bœufs colorées. — Transformation en albâtre. — Cratères sous les eaux du lac. — Innombrable quantité de sources. — Leur indépendance réciproque. — Incendie sur la montagne. — Les oiseaux du lac. — L'oiseau-guide. — Pourquoi les Indiens restent éloignés de ces vallées.

Le lendemain, nous continuâmes à explorer les bords du lac, et, tout en cherchant M. Everts, MM. Hauser et Langford gravirent un pic élevé et mirent le feu aux arbres pour lui servir de signal.

Le soir, nous fîmes la pêche. Le cavalier Williamson, en moins d'une heure, prit cinquante-deux grosses truites, faisant la charge de deux hommes.

Pendant la nuit, un couple de lions nous donna une sérénade; leurs voix mélancoliques prolongeaient tristement, à travers les profondeurs des forêts, des échos d'un effet étrange.

Autour de chacun de nos campements nous brûlions des arbres et laissions des indications datées de la route que nous suivions. Nous suspendions aussi, bien en vue, quelques rations.

Le 11 septembre, je partis en avant avec MM. Hauser et Langford. Nous atteignîmes l'extrémité occidentale du lac; nous vîmes là, vers le sud, des jets de vapeur en grand nombre. La grande montagne jaune qui dominait cette partie du lac et forme la barrière qui sépare la Yellowstone de la Snake, et celle-ci de la Madison, peut être considérée comme le centre de l'action volcanique du bassin; les phénomènes les plus frappants se trouvent dans un rayon de trente milles autour de son sommet. On la distingue facilement à sa couleur jaune sulfureuse. Nous établîmes près du lac un campement où nous restâmes du 12 au 15, cherchant toujours M. Everts.

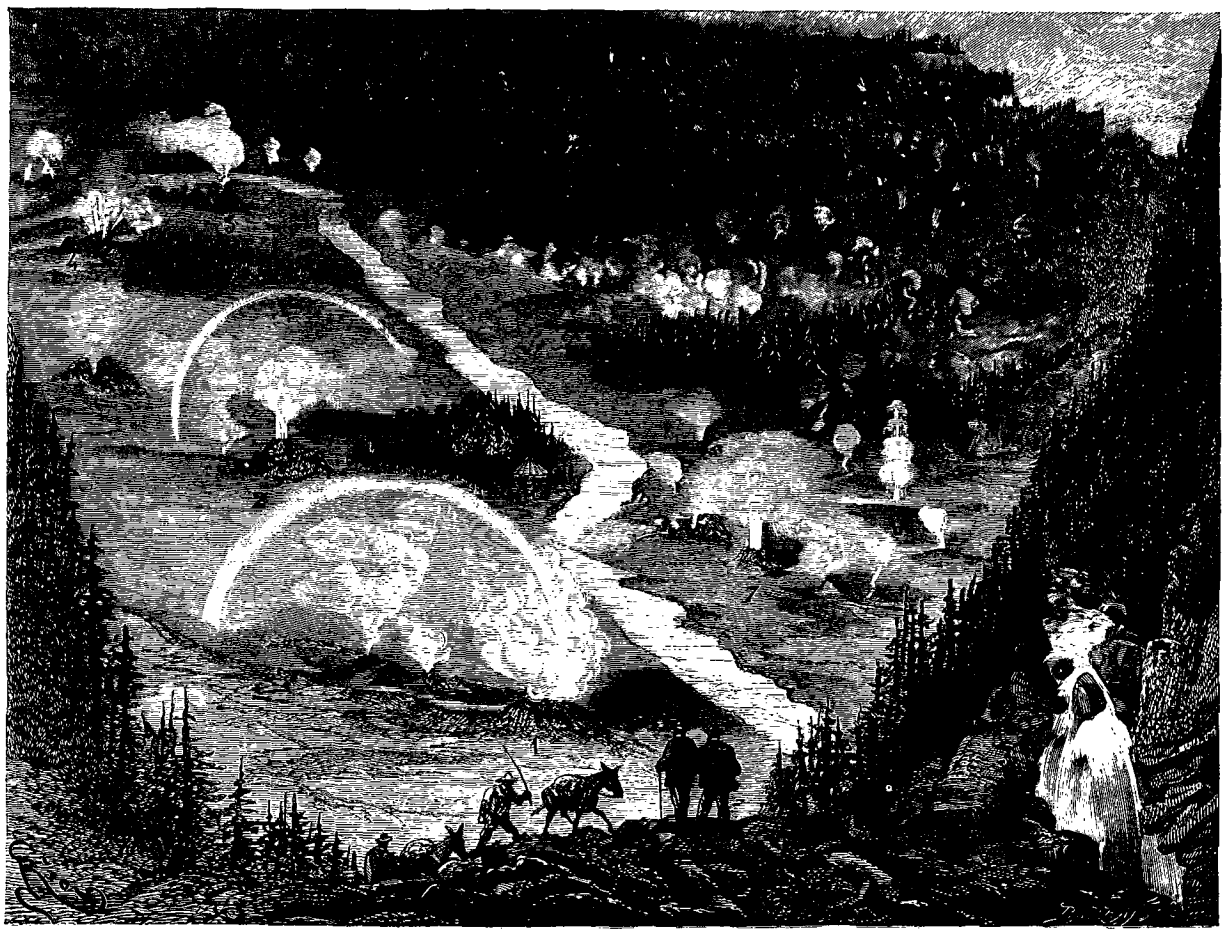
MM. Washburn et Langford, dans leurs pérégrinations, se trouvèrent engagés dans un immense bassin de marécages, qui abondait en sources sulfureuses, en petits geysers et en jets de vapeur. Le sol était couvert de tuf ou de dépôts calcaires en croûte mince, qui recouvrait une vase blanche chaude. Le cheval de M. Langford creva plusieurs fois cette croûte; il fut gravement brûlé et revint tout aspergé de cette vase blanche.

Le 13, je me dirigeai à cheval vers les jets de vapeur qui étaient visibles de notre camp. Ils formaient le plus vaste système que nous eussions encore vu. Nous y trouvâmes toutes les variétés que nous avions pu déjà observer, et d'autres qui nous étaient encore inconnues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A quatre cents yards de la rive du lac, s'offrit d'abord à nous un bassin de vase d'une brillante couleur rose; sa largeur était de soixante-dix pieds; le centre était une masse bouillante ; tout autour étaient de petits cratères coniques en éruption constante. Les dépôts rejetés se durcissaient rapidement en une pierre argileuse lamellée, solide, d'une belle texture, quoique la jolie couleur rose s'effaçât et se changeât en un blanc crayeux. Dans le voisinage se trouvaient une douzaine de jets, larges de six à vingt-cinq pieds, où bouillait une eau épaisse de couleurs qui variaient du blanc pur au jaune foncé; puis venaient plusieurs sources de dix à cinquante pieds de diamètre, d'où sortait une eau limpide et chaude; le bassin et le lit de ces ruisseaux étaient garnis de dépôts rouges, verts, jaunes et noirs d'un effet merveilleusement splendide, mais si friables qu'ils s'émiettaient au toucher. Ces couleurs éclatantes n'existent qu'à la surface du rocher, et ne pénètrent pas dans son épaisseur.

Au-dessous nous trouvâmes plusieurs larges cratères d'eau bleuâtre imprégnée de sulfate de cuivre; au centre, cette eau bouillait à la hauteur de deux pieds; elle s'échappait en larges ruisseaux et laissait sur les bords des cratères un dépôt rocheux de quelques pouces formant comme une margelle ornée de franges délicates.



Panorama de la vallée de la Firehole. — Dessin de E. Riou, d'après le *Scribner's Monthly*.

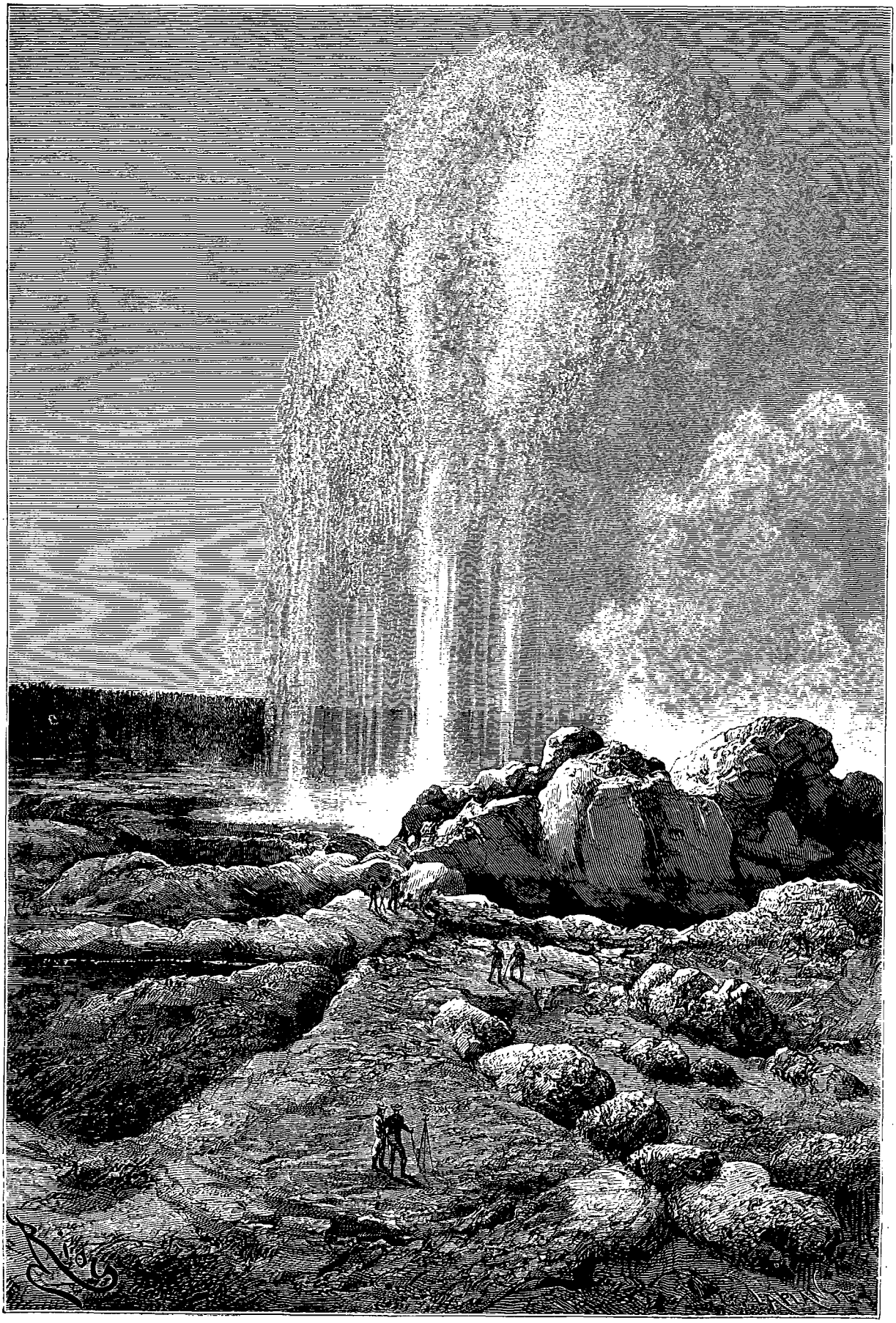
1. Le Vieux-Fidèle. — 2. Le Château fort. — 3. Le Géant. — 4. La Grotte. — 5. L'Éventail. — 6. La Géante. — 7. La Ruche.

Plus loin étaient deux lacs d'eau pourpre, chaude, mais non bouillante, qui donnait des dépôts d'une grande finesse de coloris.

Au delà, nous vîmes les deux plus grandes sources que nous eussions encore rencontrées : l'une avait trente pieds sur quarante, et une température de soixante-dix-sept degrés; elle coulait dans une autre placée à soixante-dix pieds de là, six pieds plus bas, large de quarante pieds sur soixante-quinze, et d'une température de quatre-vingt-quatre degrés; de cette dernière source sortait un ruisseau donnant cent pouces d'eau. Les cratères de ces sources étaient de stalagmite calcaire, garnie d'un dépôt blanc argenté qui, par reflet, illuminait l'intérieur à une immense profondeur; les deux cratères avaient des parois perpendiculaires, mais irrégulières, et la distance à laquelle les objets étaient visibles du fond de leurs abîmes est vraiment extraordinaire. Aucune imagination ne pourrait se représenter, aucune description ne pourrait retracer les merveilles que ces grands bassins offrent au regard.

A l'ouest, nous trouvâmes un groupe d'eaux claires et chaudes qui surpassent toutes les autres en singu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Vieux-Fidèle. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

larité, sinon en beauté; ce sont des bassins de grandeurs différentes et de profondeurs inconnues, au milieu desquels flotte ce que l'on prendrait absolument pour des peaux de bœuf brutes, comme celles qu'on voit dans les cuves des tanneurs; elles ondulaient lourdement en suivant chaque mouvement des eaux. En examinant cette substance, nous vîmes que c'était une texture fragile, analogue à l'écume qui se forme dans les mares stagnantes, mais revêtue à son revers d'éclatantes couleurs rouges, jaunes, vertes et noires. Elle se déchire facilement et ne peut se conserver qu'en la serrant fortement. Elle est épaisse et flasque comme une peau de bœuf et lourde quand elle est humide.

En fouillant dans les bassins, je constatai que cette singulière substance remplissait toute la profondeur; les couches étaient superposées les unes aux autres, et ce qu'il y a de plus étrange, les couches les plus basses étaient solidifiées et se métamorphosaient en nappes de pur albâtre d'un grain très-fin. J'en recueillis des échantillons.

Sur le bord du lac est une double rangée de sources calcaires au point d'ébullition (qui est ici à quatre-vingt-cinq degrés centigrades). Ces sources ne coulaient que par intervalles. Elles se construisent autour d'elles des cratères de pierre calcaire solide, de cinq à vingt pieds de hauteur : beaucoup s'élevaient dans les eaux mêmes du lac, et plusieurs avaient été détruits en partie par l'action érosive des vagues. Il y en avait deux, à cratères bas, de vingt à trente pieds de diamètre, qui donnaient chacune au moins cinquante pouces d'eau bouillante. A l'intérieur, les parois de leurs cratères étaient visibles à une grande profondeur, formant un angle aigu sous le lit même du lac, et séparé de lui par une mince barrière de roc.

Il coule dans le lac, sur ce point, au moins mille pouces d'eau chaude, et l'on voit encore au loin, dans son bassin, des jets qui lancent des bouillons.

Dans cette énumération, je n'ai mentionné que quelques-unes des sources les plus considérables; il y en a des centaines, avec des évents de vapeur, des jets d'eau vaseuse, des chaudières d'eau calme, etc. Elles sont dispersées à travers les bois en tel nombre qu'il faut dans les tournées prendre les plus grandes précautions pour ne pas tomber dans l'une d'elles.

Parfois, chose étrange, on voit deux sources voisines, à différents niveaux, qui toutes deux bouillonnent avec violence; l'une jette constamment d'abondantes eaux dans l'autre; cependant la première ne diminue pas, et la seconde ne se remplit ni ne déborde. En général, les sources sont indépendantes les unes des autres et paraissent venir d'immenses profondeurs, car elles diffèrent de niveau à la surface, de températures et de pulsations; on trouverait difficilement deux eaux et deux dépôts de nature identique.

Les beautés et les merveilles que nous présentait le tableau dont nous pûmes jouir ce jour-là échappent vraiment à toute description. Le feu allumé au sommet de la montagne pour guider M. Everts était devenu une vaste conflagration; ses flammes dévorantes avaient rôti les grands pins comme du gazon. De la cime s'élevait une énorme colonne de fumée qui montait jusqu'au ciel, formant un pilier de nuages le jour et de feu la nuit.

Je revins le soir au camp, profondément ému de tous les phénomènes dont nous avions été les témoins, et réfléchissant à l'importance qu'ils prendraient un jour dans la science, en servant à éclaircir des mystères jusqu'à présent sans solution.

Le 14, nous restâmes au camp; le temps, depuis trois jours, était à la tempête; il était déjà tombé vingt pouces de neige, et elle ne cessait pas. Notre tente nous rendit les plus grands services; sans elle, le manque d'abri nous aurait fait beaucoup souffrir.

Il me faut dire un mot des oiseaux du lac. Cygnes, pélicans, mouettes, oies du Canada, barnaches, et des variétés nombreuses de canards et de plongeurs, tels sont les principaux. Il y a aussi des hérons et des grues. Les pélicans volent en bandes immenses le long des rives, de compagnie avec le cygne majestueux. Les mouettes sont de la même variété que celles que l'on trouve dans le port de San-Francisco. Je crois, sans en être sûr, que les pélicans sont ceux des grands lacs de notre frontière du nord. Le soir, il y a des îles plates qui en sont toutes blanches. J'ai vu plusieurs espèces d'oiseaux inconnues, entre autres un oiseau-guide. Le jour où je descendis au fond du grand cañon, il sautillait et voletait sans cesse en avant de nous, de rocher en rocher, restait perché quand nous nous arrêtions, et nous invitait clairement à remonter, faisant toute espèce de mouvements et de cris pour attirer l'attention. Les oiseaux les plus répandus dans l'ensemble du bassin sont les aigles, les faucons, les corbeaux, les orfraies, les poules de prairie et les coqs de bruyère. Il existe plusieurs espèces nouvelles d'écureuils et de belettes. Nous ne vîmes jamais de serpents.

Quant aux Indiens, dans toutes les excursions que nous avions faites, nous n'avions découvert que très-peu de signes de leur passage. Nous avions vu quelques vieux abris en branches, pourris et tombant de vétusté; quelques perches, débris de campements d'été; mais nulle part de traces récentes. Tout indiquait que le bassin a été presque entièrement abandonné par « les fils de la forêt ». On dit que les hauteurs des montagnes, autour du lac, sont habitées par quelques *Sheepeaters*, rameau encore existant de la tribu des *Serpents;* ce sont de pauvres brutes qui s'enfuient à la vue de tout blanc ou même de tout autre Indien. Ils n'ont ni armes ni montures; ils ne se nourrissent que dans les conditions les plus précaires, et sont sans aucune défense. Nous n'aperçûmes d'ailleurs nulle part leurs traces. Les grandes tribus ne pénètrent jamais dans le bassin; elles en sont éloignées par les idées superstitieuses que suscitent précisément chez eux les sources thermales. Aussi, toute cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

région est parfaitement sûre, au moins en ce qui concerne les Indiens; un groupe de trois hommes pourrait le parcourir sans risque; il leur faudrait seulement veiller soigneusement sur leurs chevaux pendant la nuit, parce que les lions en feraient promptement leur affaire si l'occasion leur en était offerte, la chair de cheval étant leur mets favori.

Dans la matinée du 17, nous remarquâmes une grande agitation dans les sources chaudes. Beaucoup d'entre elles, jusque-là paisibles, étaient en mouvement et coulaient. D'autres, qui auparavant bouillaient doucement, lançaient des nuages de vapeurs et jetaient de l'eau à trois et quatre pieds. Évidemment elles entraient dans leur période d'activité croissante.

Il fallut cependant quitter notre campement. Après avoir tenu conseil, nous résolûmes de tenter un dernier effort pour retrouver notre compagnon. On laissa en arrière M. Gilleth et deux cavaliers avec une bête de somme et dix jours de ration. Ils devaient retourner sur leurs pas, et faire leur possible pour réussir dans leurs recherches.

V

Adieux au lac Yellowstone. — Arrivée sur les bords de la Firehole. — Cascades. — Nouvelle région des geysers. — Cratères fermés par eux-mêmes. — Tertres noirs. — Campement dans la vallée de la Firehole. — Son aspect général. — Succession de monticules séparés par des marécages. — Le *Vieux Fidèle*. — Nature particulière des dépôts. — Formations globuleuses à couleurs brillantes. — Aspect féerique des cratères. — Éruption du *Vieux Fidèle* à cent vingt-cinq pieds. — Sifflements et arcs-en-ciel. — Arbres pétrifiés et blanchis. — Fissures volcaniques. — Rugissements des eaux souterraines. — Incrustations diverses. — Champignons de pierre. — Le *Château fort* (éruption à soixante pieds). — Le *Géant* (éruption à deux cents pieds).

Quant à nous, à neuf heures, nous dîmes adieu au lac Yellowstone et reprîmes notre route, en nous dirigeant vers le nord-ouest. Il nous fallut traverser de nouveau des forêts qui ne nous livrèrent passage qu'au prix des plus grandes difficultés. Nous avions hâte de revenir; nous étions comme fatigués de merveilles et pensions que notre voyage ne nous offrirait plus rien de fort intéressant. Nous étions dans une bien grande erreur, car ce que nous avions vu était pour ainsi dire peu de chose, comparé à ce que nous allions rencontrer dans une nouvelle vallée aussi ignorée que la première.

Le 18, nous nous trouvâmes en face d'un torrent de montagne large de quarante pieds, courant dans une gorge de lave de trachyte de deux cents pieds de profondeur. C'était la *Firehole*, qui prend sa source dans un petit lac à quelques milles plus au sud.

En suivant ce cours d'eau, nous franchîmes deux jolies cascades où l'eau faisait sur des rochers deux sauts successifs de vingt et de cinquante pieds. Si cette élégante petite cascade était placée dans l'Amérique de l'Est, elle serait célébrée en prose et en vers; mais au milieu de toutes ces merveilles qui dépassent l'imagination et ne s'acceptent qu'avec peine, elle n'obtint de nous pas même une halte.

Un peu après cette cascade, la gorge s'élargissait, et en descendant au niveau de l'eau, nous nous trouvâmes encore une fois dans les domaines du Roi du Feu.

Sur les deux rives de ce commencement de rivière étaient semées çà et là des sources bouillantes formant par leurs dépôts des cratères calcaires variant de deux à douze pieds de largeur. Tous étaient en pleine éruption. Les tertres créés par les dépôts avaient une hauteur de trois à quarante pieds, et quelques-uns couvraient un espace d'un quart d'acre.

Ce qui caractérise ces cratères, c'est qu'ils tendent graduellement à se boucher eux-mêmes et à arrêter le cours des eaux de leur propre source; en effet, autour de leur bord extérieur se dépose une frange épaisse, rocheuse, dont les extrémités finissent par se rapprocher, et forment une espèce de tamis qui peu à peu s'obstrue entièrement : les eaux sont alors contraintes de se percer une autre issue. On voyait une grande quantité de ces cratères qui se sont spontanément fermés, et les nouveaux cônes étaient à côté des anciens.

Beaucoup de ces eaux sont claires; les dépôts sont ordinairement calcaires, mais quelques sources ont des eaux couleur d'encre qui déposent une roche noire, composée en grande partie de silice et extrêmement dure; elle brisait le fer de nos hachettes et lançait des étincelles quand on la frappait.

Après avoir marché pendant deux milles parmi des sources de nature variée, entremêlées de quelques marais sur les pentes, nous débouchâmes sur une large vallée ayant environ deux milles de large sur trois de long. Dans la nomenclature de cette région, très-riche en allusions au royaume infernal, on appelle cette vallée l'*Abîme de feu* (Firehole). Les sources thermales qu'elle renferme présentent des phénomènes sans pareils sur la surface du globe.

Traversant la rivière, nous arrivâmes à un point central de la vallée, et nous établîmes notre campement dans un petit bois de pins, auprès d'un étang marécageux, autour duquel nous vîmes des traces d'un troupeau de buffles que le bruit de notre rapide entrée avait mis en fuite.

La vallée est à peu près triangulaire. A son centre, un cours d'eau de cinquante pieds de large qui arrive du sud se jette dans la rivière principale. Les montagnes de lave noire qui l'entourent ont mille cinq cents pieds de haut; elles sont très-boisées et très-escarpées. La vallée n'est dans son ensemble qu'une succession de tertres et de monticules arrondis couronnés par des sources; les dépressions qui séparent ces monticules sont rendues marécageuses par le trop-plein des sources. Tout le bassin, jusqu'à une profondeur inconnue, est un lit de calcaire déposé par les eaux.

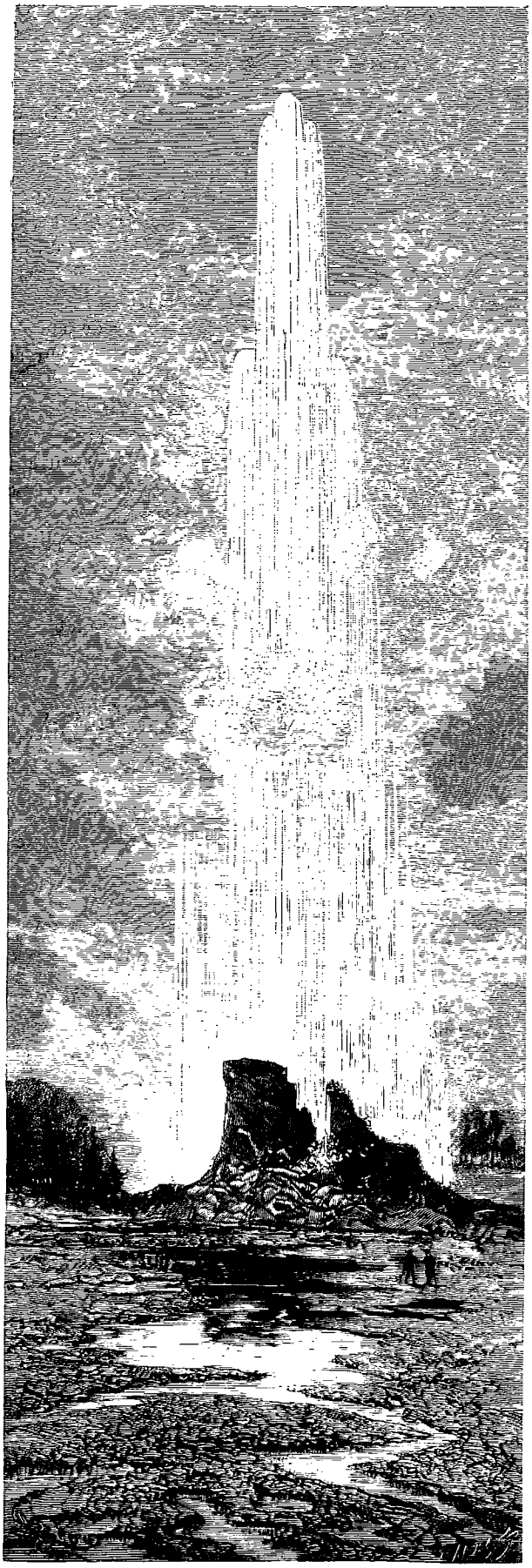
Dès l'entrée de la vallée, immédiatement après avoir passé au côté sud de la rivière, nous arrivâmes à un geyser, qui lançait alors de l'eau à une hauteur de cent vingt-cinq pieds avec un bruyant sifflement. Après quelques minutes, l'éruption cessa, et nous pûmes approcher du cratère. C'était originairement une large

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fente dans la couche calcaire; il reste, jusqu'à une distance de soixante pieds, de petites ouvertures qui montrent encore la trace de cette fissure; elle a été bouchée par les dépôts de l'eau, et se trouve réduite à une ouverture de sept pieds de long sur trois pieds de large, d'où la vapeur s'échappait en mugissant. Le monticule formé par la source a quarante pieds de haut et sa base couvre environ quatre acres.

Près du cratère, et aussi loin que peuvent atteindre les eaux de l'éruption, le dépôt a un caractère très-particulier. Il se compose d'espèces de noyaux sphériques de six pouces à trois pieds de diamètre dont la réunion s'élève à huit pieds de haut. Sur ces grosseurs d'aspect noueux, on voit de petites formations globuleuses de stalagmite calcaire, incrustées d'un mince enduit de silice. A distance, le roc est d'un gris métallique, avec des bords roses et jaunes de la plus rare finesse de ton. Comme ces teintes sont constamment mouillées, elles ont un éclat inimaginable.

Depuis le bord du cratère, les rochers sont remplis de cavités disposées sur des terrasses et formant de petits bassins placés les uns au-dessous des autres et bordés de silice d'une couleur argentée; ces cavités sont de formes irrégulières variées, constamment pleines d'eau, et il s'y dépose des couches d'une espèce de corail brillant comme du safran. Elles sont aussi frangées de

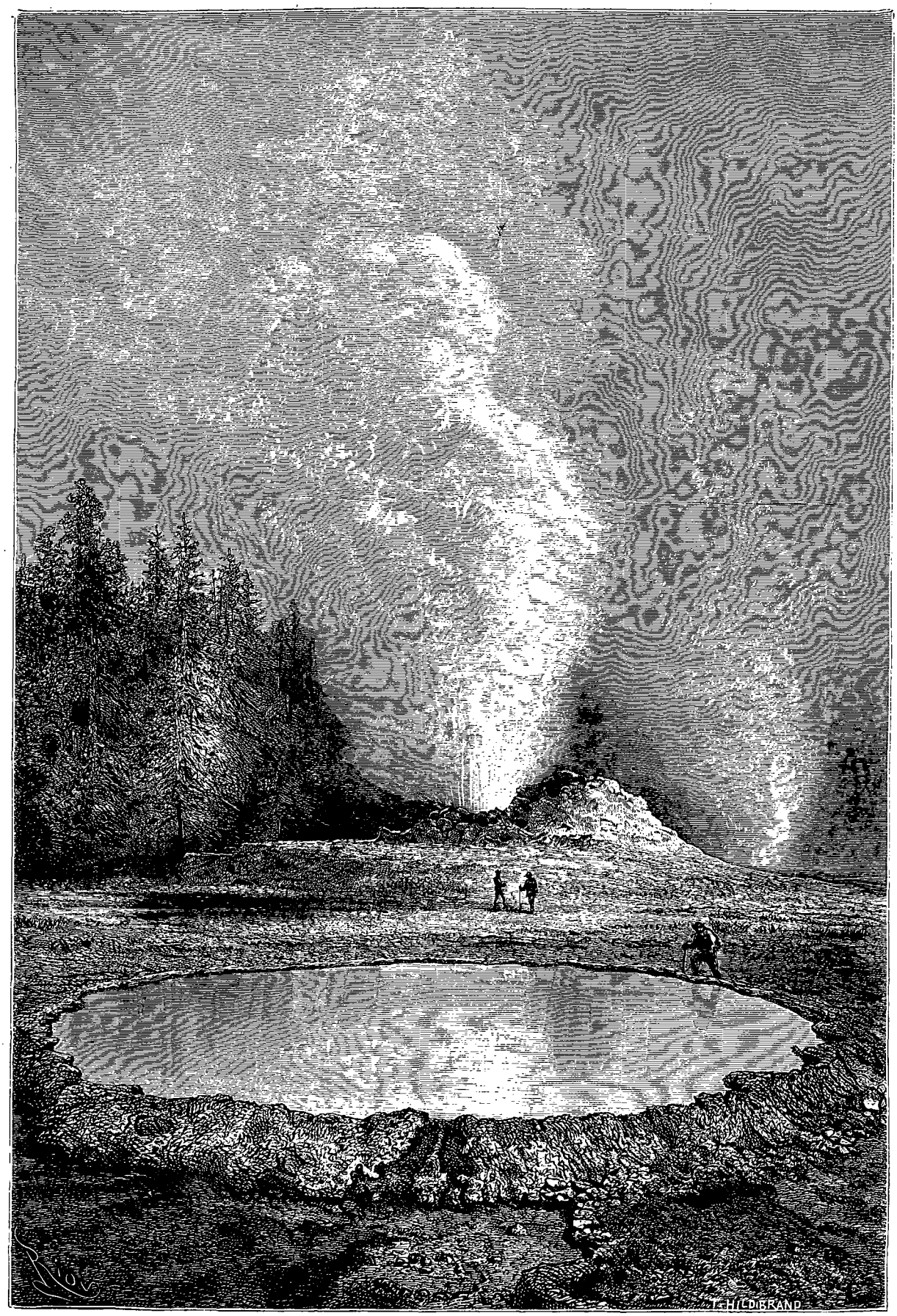


Le Géant. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

matière rocheuse autour de leur bord, et ces franges forment des mailles aussi délicates que celles de la dentelle la plus fine. De leurs profondeurs s'élèvent des colonnettes couronnées de petits chapiteaux de roc, ressemblant aux fleurs aquatiques. Quelques cavités sont remplies de cailloux ovales d'une brillante couleur blanche; d'autres d'une espèce de glace jaune qui s'élève peu à peu en formant des stalagmites solides. A mesure qu'elles sont plus éloignées du cratère, les cavités deviennent graduellement plus grandes, et l'eau, plus froide, modifie les couleurs et la nature des dépots. Ils se changent en spath calcaire, parfois d'un ton blanc ou ardoisé, parfois de tons variés.

L'eau des geysers est incolore, insipide et inodore. Les dépôts paraissent, pour la texture comme pour les coloris, aussi délicats que le duvet d'une aile de papillon; cependant ils sont fermes et résistants sous le pied. Ceux qui ont vu sur de grands théâtres des représentations de *la Lampe merveilleuse* et d'autres féeries du même genre peuvent se faire une idée des teintes merveilleuses de ces dépôts; mais ce qui reste nouveau et inconnu, c'est la délicatesse de leurs broderies si légères et pourtant si solides; c'est l'effet produit par toutes ces merveilles apparaissant au milieu de nuages de vapeurs et de pluies d'eaux bouillantes. On est tout de suite tenté de ne pas en croire le témoignage de ses yeux, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Château fort. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

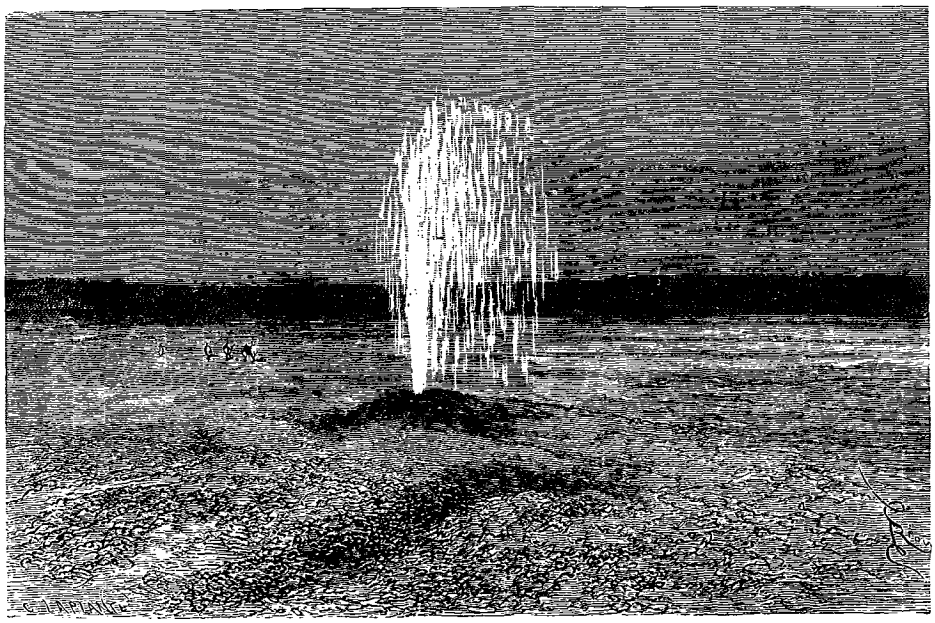
par un mouvement irrésistible, chacun veut toucher et contrôler avec sa main les rebords brûlants des cratères et sonder avec un bâton leurs profondeurs. La beauté de ce spectacle laisse sans respiration, tant il est au-dessus de tout ce qu'on pourrait imaginer; les visions du paradis de Mahomet sont dépassées, et de bien loin. La terre n'a certainement rien de comparable à présenter à nos regards; c'est, dans le monde inanimé, le plus séduisant spectacle qui existe.

La période d'action de ce geyser est de cinquante minutes. Nous l'appelâmes le *Vieux-Fidèle*, à cause de la régularité de ses éruptions. Chacune d'elles commence par la sortie bruyante d'une masse de vapeurs suivies instantanément d'une colonne d'eau qui, s'élevant par jets successifs, atteint la hauteur de cent vingt-cinq pieds, en poussant un violent sifflement, pendant que d'énormes nuages de vapeurs s'accumulent au-dessus du cratère jusqu'à une hauteur de cinq cents pieds. Des arcs-en-ciel se jouent autour de cette terrible fontaine, dont les jets retombent en pluie de diamants, et s'écoulent vers les pentes de la montagne en formant de petites cascades au-dessus desquelles plane une légère fumée. Après une activité de cinq minutes, le jet s'abaisse peu à peu pardes saccades convulsives, et disparaît enfin; il ne sort plus du cratère que des vapeurs.

Quand on pense que ce jet sort par une ouverture de trois pieds sur sept, on peut se figurer quelle immense quantité d'eau il lance au dehors.

Dans le voisinage, nous vîmes plusieurs vieux geysers engorgés par leurs propres dépôts; leurs cratères étaient rétrécis et les parois extérieures à moitié détruites.

En avançant dans la vallée, nous passâmes devant



Petit Geyser. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

des sources chaudes de différentes dimensions, avec des cratères en forme de tertres de trois à quarante pieds de haut. La plupart avaient des périodes de violence, pendant lesquelles elles lançaient du centre de leur bassin d'immenses colonnes de vapeurs et d'eau qui s'élevaient à des hauteurs variant de trois à cinquante pieds. Il était évident que beaucoup de ces sources avaient été autrefois des geysers de première grandeur; mais, par suite d'un excès de pression, leurs eaux s'étaient échappées à la base des anciens cratères et elles s'en construisaient de nouveaux.

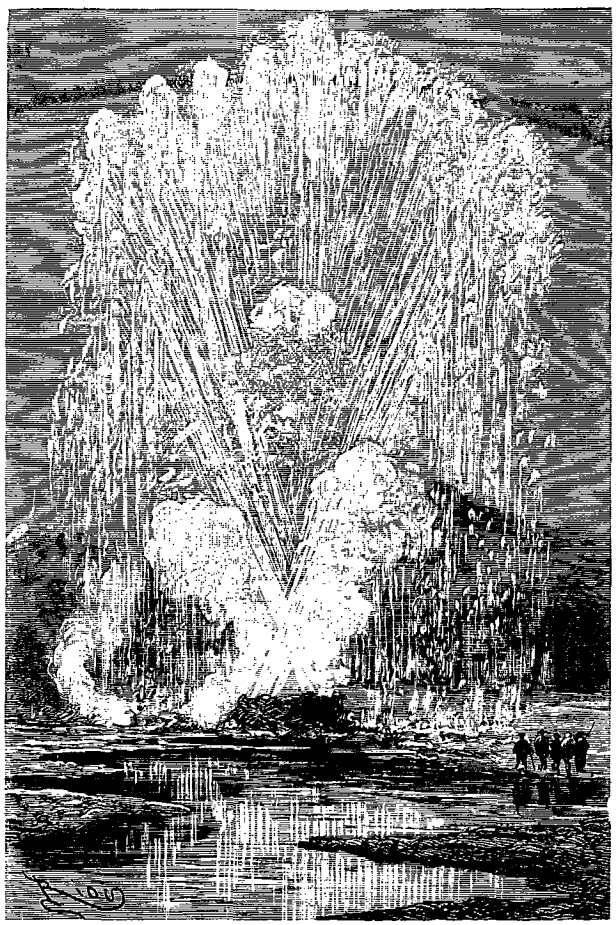
Entre ces sources s'étendaient de vastes espaces marécageux, formés d'un épais limon calcaire couvert de gazon, verdure perpétuelle entretenue par les eaux chaudes placées au-dessous. Souvent on voyait dans ces marécages de gros bouquets d'arbres morts et dépouillés de leur écorce à la hauteur de trois pieds; la partie dénudée de leurs troncs était d'une blancheur de neige et presque changée en pierre. Ces groupes d'arbres dépouillés et blanchis faisaient l'effet le plus étrange. Ils avaient été ainsi détruits par les eaux chaudes qui à un certain moment avaient coulé des geysers supérieurs.

Le long des bords de la rivière, on voit des parties plates marécageuses d'où s'élèvent des cratères en partie submergés. Ils bouillaient avec force et laissaient couler des masses d'eaux chaudes, mais sans lancer de jets. Plus à l'ouest, il existe un étang d'une centaine de pieds de diamètre au-dessus duquel flottent des vapeurs; ses eaux laissent un dépôt jaune formant une couche épaisse de plusieurs pieds. En face, à cinquante yards de distance, on aperçoit une longue fissure large de six pieds et d'une profondeur inconnue, sur laquelle existent des ponts naturels formés par le rocher; dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette fissure, d'où s'échappent çà et là des vapeurs, court un large courant d'eau chaude, qui s'écoule avec rapidité vers l'est; on peut en suivre le lit pendant trois cents yards, car de la surface du sol nous entendions distinctement sous nos pieds le mugissement de ces eaux souterraines. A d'autres sources, placées près d'un bois, nous trouvâmes des arbres tombés dans les cratères, incrustés d'un dépôt blanc calcaire qui les transformait peu à peu en pierre; les feuilles, les pommes de pin, les ramilles des arbres, les sauterelles sont incrustées de même de la manière la plus délicate. Dans ces sources, on aperçoit des dépôts calcaires en forme de champignons; leurs têtes se dressent au-dessus de la surface des eaux; elles ont souvent quinze pieds de diamètre, et sont supportées par des tiges de dix pieds de haut et de deux pieds d'épaisseur; le tout est en roc solide.

C'est le long des rives de la *Firehole* que nous trouvâmes les plus grands geysers. Notre campement avait été établi à quelques centaines de yards au-dessous du premier cratère que nous avons décrit, et qui est le plus beau de tous. Un demi-mille plus bas, sur la rive d'un étang marécageux, s'élevait le cratère que nous appelâmes le *Château fort*, la plus considérable de toutes les formations de la vallée. L'éminence calcaire sur laquelle il est placé a quarante pieds de haut et couvre plusieurs acres. Le cratère s'élève au centre; ses parois irrégulières, garnies de concrétions sphériques d'une beauté merveilleuse, se dressent en forme de tourelle, ayant quarante pieds de haut et deux cents pieds de circonférence à la base. Le sommet est creusé en embrasures séparées par de grosses nodosités en roc couleur de rose; au centre est un cratère de trois pieds de diamètre, bordé et garni d'un glacis couleur safran. A quelque distance, on croirait voir un vieux donjon féodal à moitié ruiné. Le cratère lance continuellement des vapeurs; par suite de leur condensation, des gouttes d'eau tombent constamment le long des parois extérieures du cône qui reste toujours humide. Le dépôt formé est d'une couleur grise argentée, et sa structure est surprenante par sa masse, sa perfection et l'exquise recherche de son dessin en réseau. A la base de la tourelle était étendue une forte branche de pin, recouverte d'une brillante incrustation en forme de nodosités, épaisse de plusieurs pouces; le bois lui-même était pétrifié.



L'Eventail. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

Les eaux de ce geyser ont percé à travers le roc à une nouvelle place, près du pied de l'ancien cratère; elles coulent là avec abondance, en bouillonnant. Cette issue diminue l'action de la grande ouverture; cependant nous vîmes celle-ci lancer une fois de l'eau à une hauteur perpendiculaire de soixante pieds en laissant échapper en même temps d'épais nuages de vapeurs. Quand elle était intacte, cette fontaine devait être la plus grande de toutes.

Auprès, sur le même tertre, est une source avec un bassin de vingt-cinq pieds de diamètre, aux bords dentelés, plein jusqu'aux bords; l'intérieur est d'une teinte argentée, et le fond d'une profondeur insondable.

A quelques centaines de yards plus bas se trouve un cratère en forme de grande corne brisée. Il a douze pieds de haut; ses pentes sont creusées en ligne courbe; ses bords sont ébréchés; son ouverture a sept pieds de diamètre. Quand il est au repos, on peut voir l'eau bouillante dans ses cavités à une profondeur de quarante pieds; elle produit avec la vapeur un grondement sourd. Auprès, et agissant de concert, sont une demi-douzaine de cratères plus petits, hauts de deux à huit pieds, constamment pleins d'eau, et bouillant violemment à la hauteur de deux jusqu'à six pieds. Ce geyser, que nous appelâmes le *Géant*, joua plusieurs fois pendant que nous nous trouvions dans la vallée : il lançait pendant plus de trois heures une colonne d'eau large de sept pieds et s'élevant à une hauteur perpendiculaire de quatre-vingt-dix à deux cents pieds. Lorsqu'il jouait, la *Firehole* doublait de volume, roulant alors un maximum d'eau de deux mille cinq cents pouces. Son cratère, par le dessin de ses contours, semblait être, vu d'un certain côté, comme la réduction des ruines du Colisée.

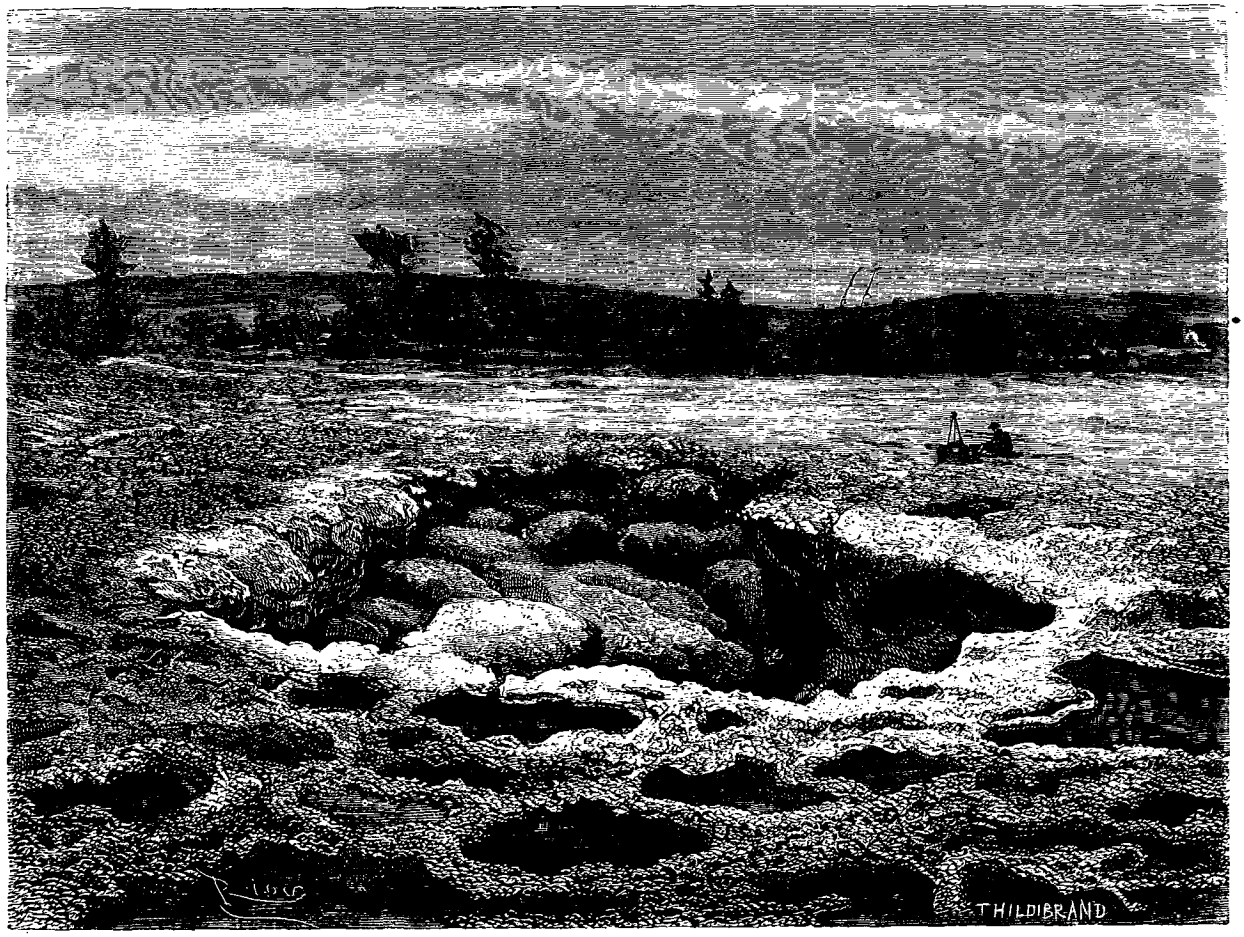
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI

La *Grotte* (éruption à soixante pieds). — L'*Eventail* (éruption à quarante pieds). — Foule de petits geysers sur les bords de la Firehole. — La *Géante* (éruption à cinq cents pieds). — Beauté merveilleuse du panorama. — Enthousiasme. — Quinze cents sources au moins dans la vallée. — Jaillissements et sifflements pendant la nuit. — Grondement perpétuel. — La *Ruche* (éruption inattendue à deux cent dix-neuf pieds). — Départ pour le retour. — Toujours des geysers. — Cascades fumantes — Autre vallée d'anciens geysers éteints. — Marécages. — Vastes cratères de tous côtés. — Aspect de ces ruines. — Retour au fort Ellis. — Aventures de M. Everts. — Conclusion.

Deux cents yards plus bas, nous trouvâmes une source en forme de *grotte* ayant vingt pieds de haut et quarante pieds à son diamètre extérieur ; sur les côtés sont des ouvertures assez larges pour qu'un homme puisse s'y glisser en rampant : elles conduisent aux cratères souterrains de l'intérieur. Au milieu du cratère principal se dresse un grand et singulier pilier de pierre. Quelques-uns de nos compagnons pénétrèrent dans l'intérieur de cette grotte ; mais ils l'échappèrent belle, car une heure plus tard elle se mit à lancer, à soixante pieds, une colonne d'eau large de six pieds.

Tout auprès étaient plusieurs grands trous dans lesquels de l'eau bouillante s'élevait constamment à six pieds de haut ; les petits ruisseaux formés par cette eau bouillante allaient rejoindre le lit de la rivière.



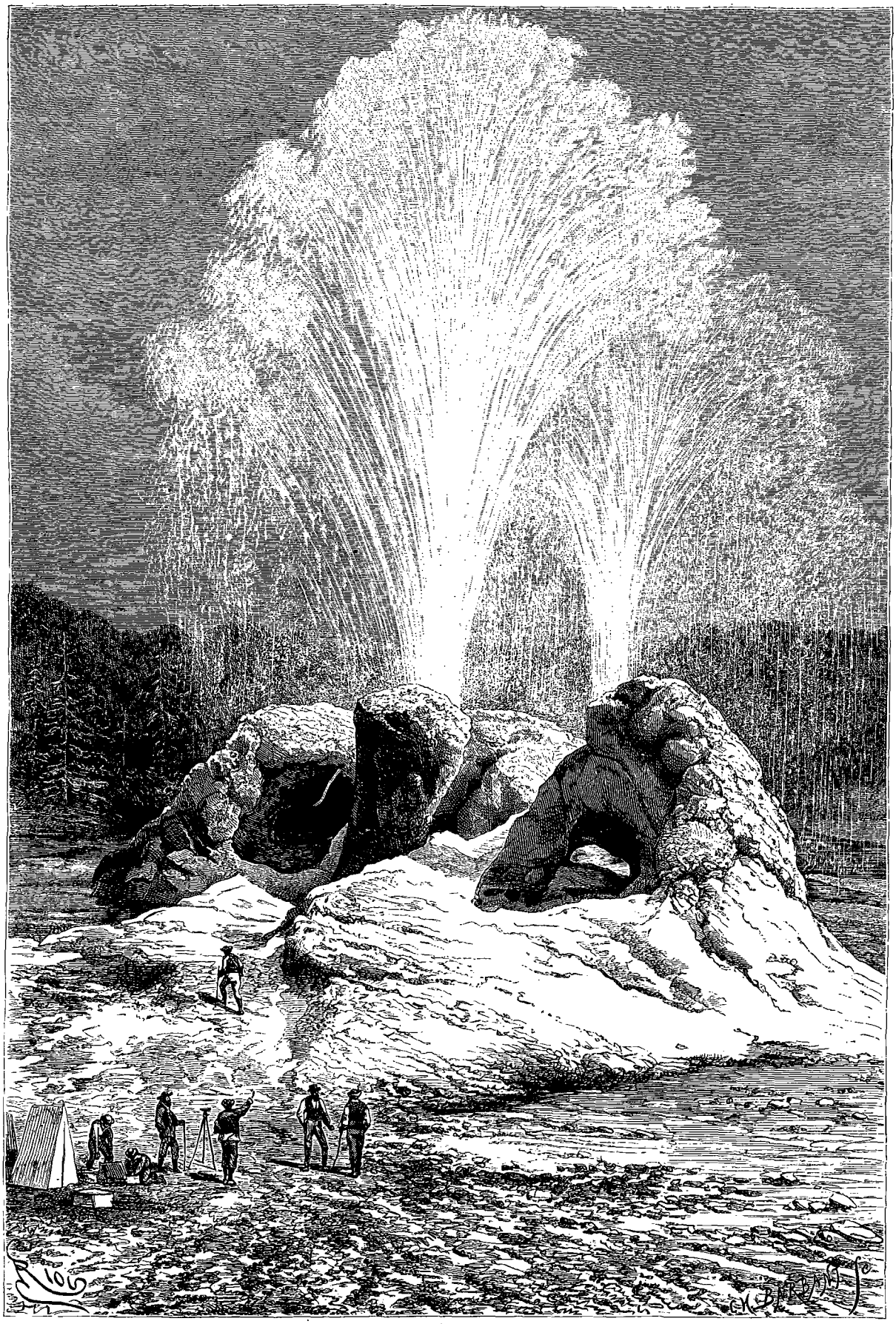
Cratère du Grand Geyser. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

Encore un peu plus loin, sur l'autre rive de la Firehole, sont deux petits cratères avec des ouvertures de deux pieds de large : ces deux cratères dépendent l'un de l'autre ; le premier lance de la vapeur, et le second de l'eau, en alternant avec un troisième cratère placé plus bas. C'était d'abord la vapeur qui jaillissait du cratère supérieur en mugissant avec force ; le repos se faisait tout à coup, puis du cratère inférieur s'élançait, à plus de quarante pieds, un jet d'eau en forme d'*éventail ;* ce jet durait pendant peut-être deux minutes ; il s'arrêtait subitement, et la vapeur recommençait à mugir. Parfois le petit cratère intervenait en lançant à son tour un jet d'eau qui alternait avec l'un des deux autres ; ces jeux se prolongeaient pendant des heures, puis tout se calmait et se réduisait à un bouillonnement paisible.

Le long des deux rebords de la rivière sont de petits cratères et de petites cheminées ayant toutes les formes possibles : tous étaient en activité, à l'exception des geysers, et chacun se montrait indépendant des autres.

Plusieurs des ruisseaux qui en découlaient formaient des cascades sur les rives rocheuses de la Firehole, et de temps en temps une quantité de petits geysers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Grotte. — Dessin de E. Riou, d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lançaient leurs jets à des hauteurs de six à quarante pieds.

De l'autre côté de la rivière, de la base de la montagne jusqu'au cours de l'eau, le rivage forme un rebord de stalagmite élevé, sur la surface duquel sont semés çà et là de nombreux petits monticules; les cratères placés sur leurs faîtes ont de quinze à vingt-quatre pieds de large; quelques-uns lançaient de l'eau à trois ou quatre pieds. En haut de ce rebord rocheux est la source jaillissante que nous appelâmes la *Géante;* les couches qui forment sa base ont bien vingt pieds sur vingt-cinq; le bord n'a que quelques pouces de hauteur apparente; mais, dans les moments de repos, le regard peut constater une profondeur de cent pieds. Le bassin est entouré d'épaisses franges de rocs, et les eaux, en débordant, y ont déposé des stalagmites en couches solides. Quand une éruption approche, le bassin se remplit graduellement d'eau bouillante jusqu'à quelques pieds de sa surface, puis, tout à coup, des ébranlements violents se produisent, et d'immenses nuages de vapeur sont lancés à cinq cents pieds de haut. L'ensemble de la masse d'eau, de vingt à vingt-cinq pieds de large, s'élève en une seule colonne gigantesque jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de haut, puis, de son centre, sortent cinq grands jets qui, appuyés légèrement les uns sur les autres, atteignent l'altitude sans égale de cinq cents pieds au-dessus du sol. La terre tremble sous ce déluge d'eau qui s'écoule en poussant mille sifflements aigus; des arcs-en-ciel entourent les cimes des jets de leurs rayonnements radieux, et leur font une auréole diaprée. La chute des eaux creuse et entraîne les strates écailleuses du cratère, et un flot bouillant descend les pentes jusqu'à la rivière. Ce geyser est la fontaine la plus colossale, la plus majestueuse et la plus effrayante qui existe sur notre globe.

Après avoir joué ainsi pendant vingt minutes, le geyser s'affaisse graduellement; l'eau disparaît dans le cratère, les vapeurs cessent de sortir, et tout est calme.

Ce geyser joua trois fois dans l'après-midi; mais ses périodes paraissent irrégulières, car nous ne le vîmes plus de nouveau en éruption pendant notre séjour dans la vallée.

Ses eaux sont couleur d'eau de mer très-foncée, limpides et très-belles. Au moment des éruptions, quand les jets atteignent leur plus grande hauteur, leurs ondoiements, leurs élans, leurs chutes, les brisements de la lumière du soleil à travers leurs gerbes ascendantes et retombantes forment un spectacle qu'aucune description ne pourrait rendre exactement. Nous étions tous en proie à un véritable délire d'enthousiasme. Certains indices que nous donnaient les rochers nous font penser que ces geysers peuvent parfois atteindre une hauteur de cinq cents pieds; mais nous ne le vîmes pas de nos yeux.

Au-dessus, sur la pente de la montagne, un autre grand geyser a percé récemment le sol. Il a fait périr les arbres sur un espace d'un demi-mille entre son cratère et la rivière. Quand il est en éruption, il doit rouler un véritable torrent.

J'ai décrit seulement sept des plus grands geysers que nous vîmes dans la vallée de la Firehole, et je sens quelle faible idée de la réalité mes descriptions peuvent donner. Il faudrait un volume pour être complet. Les fameux geysers d'Islande, à côté de ceux-ci, deviennent insignifiants et sont au-dessous de toute comparaison.

Nous ne pouvions pas toujours distinguer les geysers des sources d'eaux chaudes, à moins qu'ils ne fussent en éruption, et bien certainement nous avons classé parmi les simples sources thermales des geysers de grande importance, mais qui, au moment de notre passage, étaient à l'état de repos. Les sources de toute nature que renferme la vallée sont au moins au nombre de quinze cents, et il n'y en a pour ainsi dire pas deux exactement semblables. Considéré dans son ensemble, le bassin de la Firehole surpasse toutes les autres grandes merveilles que renferme l'Amérique. Le voyageur qui le traverse se sent l'esprit comme étourdi et écrasé par les spectacles qui l'entourent. Parfois, pendant la nuit, nous étions réveillés plusieurs fois par le mugissement des vapeurs et par le sifflement des eaux : c'étaient ces geysers infatigables qui continuaient à jaillir au sein des ténèbres. L'air était chargé de vapeurs chaudes, et l'on entendait de tous côtés retentir un grondement perpétuel, comme dans une usine en pleine activité.

Dans la matinée du 19 septembre[1], nous fûmes éveillés par d'effroyables sifflements mêlés au fracas d'eaux tombantes; nous regardâmes de l'autre côté de la rivière : un petit cratère, haut de trois pieds, dont l'ouverture n'avait que vingt-six pouces de diamètre, et que nous avions à peine remarqué la veille, lançait alors un jet de deux cent dix-neuf pieds de haut, surmonté de grands nuages de vapeurs; et lorsque cette masse d'eau retomba en éclaboussements terribles sur les strates écailleuses, nous sentîmes le sol trembler. D'énormes fragments de roc étaient soulevés et entraînés dans le lit de la rivière. Ce geyser joua ainsi pendant dix minutes, nous donnant le temps de prendre sa hauteur par la triangulation. Son cratère n'avait rien qui pût faire présumer qu'il y eût là un geyser; comparé aux autres, il était insignifiant à tous les points de vue. Nous le baptisâmes du nom de *Ruche.*

Nous étions plus que jamais convaincus que des observations prolongées nous feraient connaître un bien plus grand nombre de geysers, et peut-être d'une force de projection supérieure à celles que nous avions constatées. Mais nos provisions commençaient à s'épuiser, et nous avions comme perdu sept jours à chercher M. Everts. A neuf heures, nous envoyâmes nos bagages en avant, et attendîmes toute l'après-midi au-

1. Le jour même où Paris était investi par l'armée prussienne et où retentissait autour des forts du sud la canonnade de Châtillon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près de la *Géante*, espérant être témoins d'une autre éruption. Les eaux s'élevèrent graduellement jusqu'à ce que le grand cratère fût presque plein ; mais l'éruption n'eut pas lieu, et nous dûmes partir sans avoir une seconde représentation du phénomène.

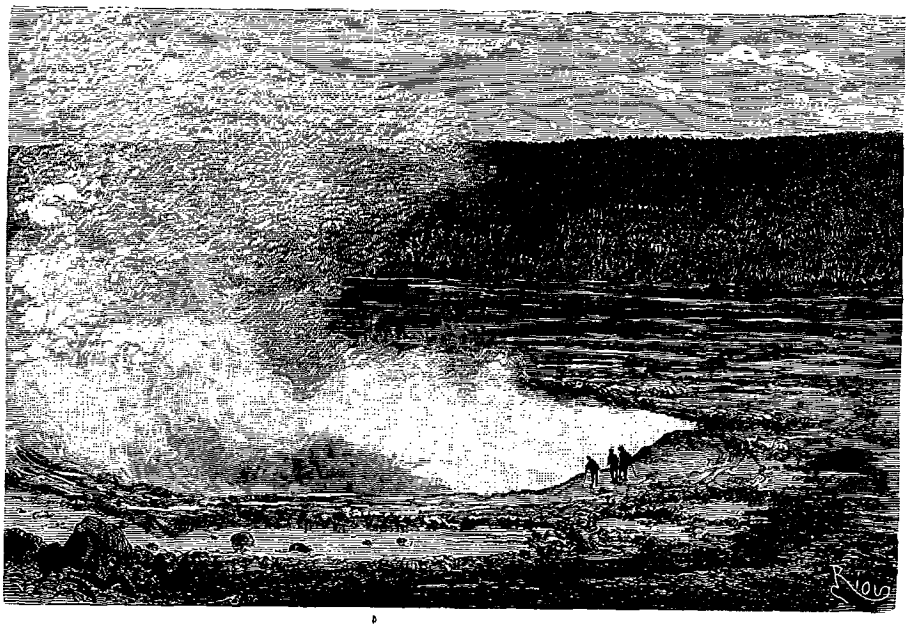
Descendant le cours de la rivière, nous nous dirigeâmes vers le nord ; les sources et les petits geysers continuèrent à se présenter à nous tout le long de notre route.

La vallée s'ouvrit peu à peu. La *Madison* y entra pour y recevoir la *Firehole*. Là se sont produits autrefois, mais sur une plus grande échelle, les phénomènes qui se manifestent aujourd'hui dans le bassin de la Firehole. Sur le côté sud sont deux collines de dépôts calcaires, ayant sur leurs sommets des cratères gigantesques, mais éteints. Ces collines, hautes de huit cents pieds, sont presque entièrement nues, sauf à quelques places garnies de pins. Certains fragments des parois des cratères ont cinquante pieds de haut. Au sud, on aperçoit une innombrable quantité de grands cratères éteints ; quelques-uns, de petite dimension, sont encore en activité, mais sans grande énergie.

Du côté nord de la Firehole, s'étend sur les pentes un grand marécage qui doit son origine aux eaux des geysers et des sources dispersées au pied des hauteurs.

Toute cette vallée a une physionomie mélancolique et un air de dévastation. Les quelques sources encore actives et les milliers de cratères éteints ou brisés attestent la grandeur des phénomènes qui jadis se manifestaient dans cette solitude. Aujourd'hui le paysage a pris dans son ensemble un aspect désolé qui le rend presque douloureux à contempler.

Nous croyions bien en avoir fini avec les geysers



Source d'eau chaude. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

et le lendemain matin nous fûmes très-surpris d'apercevoir, au-dessus d'une chaîne de montagnes en face de nous, une colonne de vapeurs qui s'élevait gracieusement à environ trois cents pieds. Mais nous ne rendîmes pas visite à ce nouveau groupe. Il nous fallait revenir.

Je rentrai au fort Ellis le 24 septembre. Mes deux cavaliers revinrent le 2 octobre, sans avoir réussi à ramener M. Everts. Il ne fut retrouvé que le 10 octobre. On sut alors ce qui lui était arrivé. Ayant laissé son cheval sans l'attacher, celui-ci, effrayé, s'était sauvé dans le bois, emportant sur son dos les armes et l'équipage de son maître, qui était resté ainsi abandonné, sans couvertures, sans vivres et n'ayant pas même un couteau de poche comme moyen de défense. M. Everts, étant très-myope, et n'ayant nullement l'habitude de voyager sans guide dans une contrée sauvage, s'égara complétement. Il arriva près du lac de la Snake, où il resta douze jours, dormant près des sources d'eau chaude pour se garantir du froid de la nuit, et montant chaque jour sur les cimes pour tâcher de retrouver sa route. Il vécut de racines de chardons bouillies dans les sources, et fut épié pendant toute une nuit sur un arbre par un lion de Californie. Après avoir recueilli et cuit une provision de racines de chardons, il résolut de gagner le point sud-ouest du lac. Il arriva enfin à notre campement en face du Grand Cañon. Il était resté douze jours avant de penser à se servir, pour allumer du feu, des lentilles d'une lorgnette qu'il avait dans sa poche. Des troupes de gibier passaient près de lui, bien souvent quand il était aux dernières limites de l'inanition, mais il n'avait aucun moyen pour leur faire la chasse. Pendant plus de trente jours il n'eut, avec sa provision de racines de chardons, qu'une poignée de petits poissons qu'il avait réussi à pêcher et deux petits oiseaux qui s'étaient laissé pren-

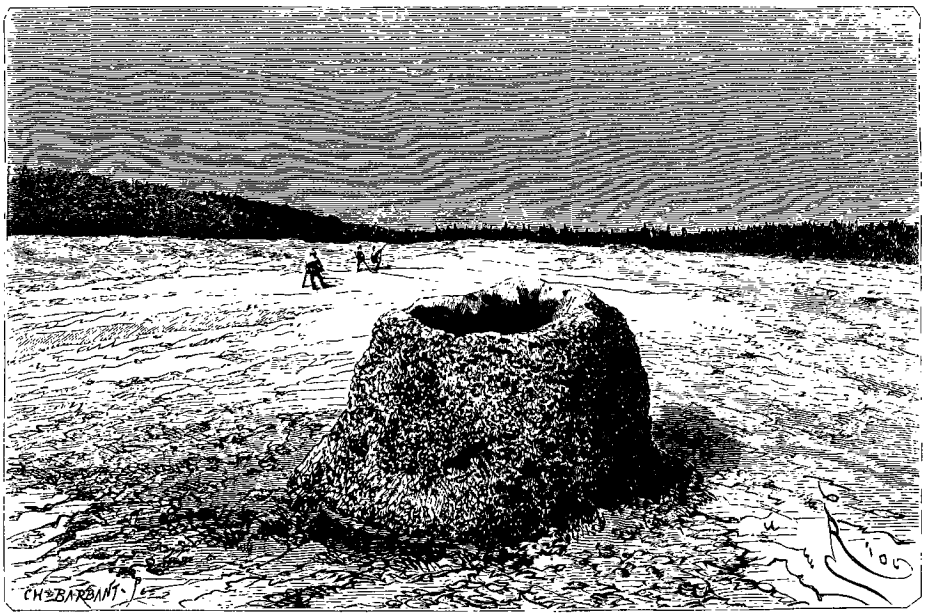
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre à la main. Deux fois il resta cinq jours sans aucune nourriture, et trois jours sans eau, et cela dans une région qui est un réseau serré de sources et de ruisseaux. On le trouva sur l'extrémité du grand plateau, au-dessus du confluent de la Gardiner. Un violent orage de neige avait éteint son feu; sa provision de racines de chardons était épuisée, son cerveau, à moitié dérangé, était en proie à des hallucinations continuelles, et il mourait de froid. On tua près de lui un grand lion qui l'avait suivi à peu de distance quelques jours auparavant. C'est un miracle qu'il ait été sauvé, si l'on considère combien il était dénué de ressources, perdu au milieu de forêts et exposé aux orages de l'hiver.

Ainsi se termina l'expédition de la Yellowstone.

Nous avions vu d'étranges et splendides phénomènes, qui demanderaient des volumes de description, et qui, dans la géographie future, seront classés parmi les merveilles du globe. Cependant nous avions simplement suivi les bords de la Yellowstone, visité les deux rives du lac, et descendu une des branches de la haute Madison. Nous n'avions pas exploré un tiers du grand bassin.

Cette région sera très-accessible si un chemin de fer du Pacifique passe par la vallée de la basse Yellowstone. Les difficultés du voyage se réduiront à peu de chose quand les routes auront été bien indiquées. Du 1er juin au 1er octobre, le climat est relativement très-doux. Pour les touristes, aucune région n'est comparable; comme champ ouvert aux recherches scientifiques, elle promet de grands résultats; pour la géologie, la minéralogie, la botanique, la zoologie, l'ornitholo-



Cratère de la Ruche. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

gie, c'est le plus vaste laboratoire que la nature présente sur la surface du globe.

A un point de vue spécial, mais d'une grande importance, une exploration complète et attentive de cette région serait extrêmement utile. Là se trouve le centre du plus grand réservoir d'eaux des territoires du nord-ouest, et on pourrait, dans une exploration régulière, déterminer avec exactitude les sources d'un grand nombre de rivières, y compris le Missouri, la Yellowstone, la Big-Horn, la Snake. Les cartes qui existent sont loin d'être correctes pour toute la partie qui touche aux sources de ces rivières; le haut Missouri est placé plusieurs milles à l'ouest de sa véritable position, et comme on laisse trop d'espace entre les sources de toutes ces grandes rivières, on raccourcit en conséquence leurs cours. En plaçant bien leurs sources, le tracé de leurs cours serait grandement simplifié par la connaissance précise du point de départ et du point d'arrivée.

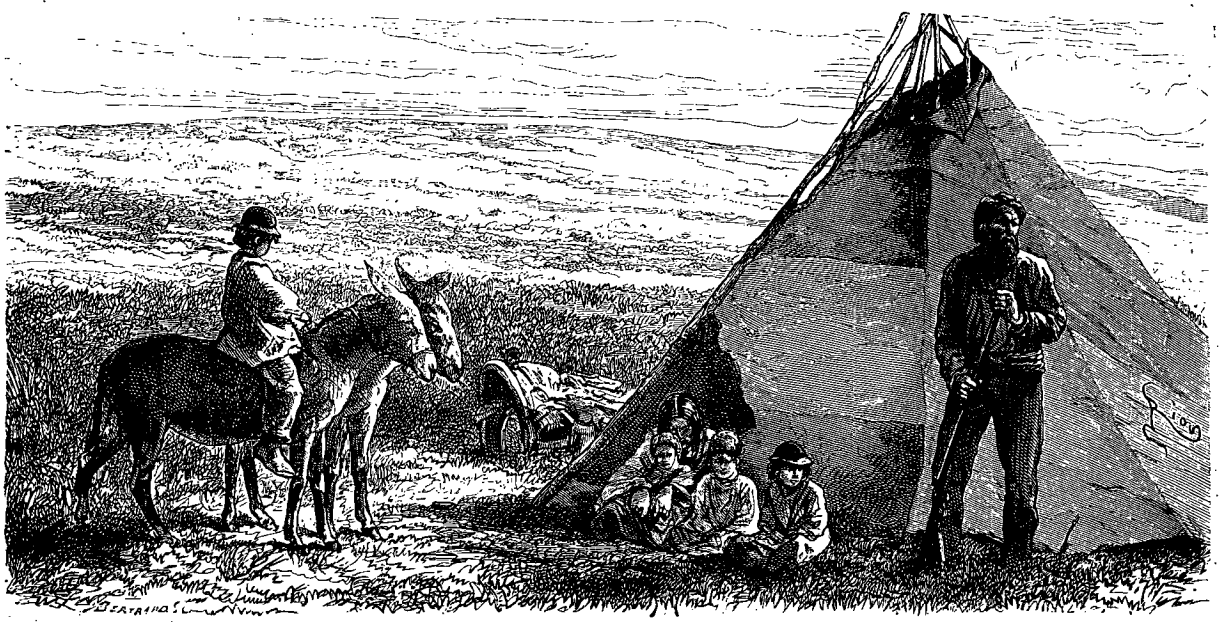
—

Le conseil donné par le lieutenant Doane fut suivi. Une exploration régulière de ces deux vallées fut ordonnée par le gouvernement. Elle devait révéler l'existence de nouvelles merveilles, que nous allons faire connaître en prenant maintenant pour guide le docteur Hayden.

Extrait et traduit par Em. DELEROT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dick et sa famille. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS,

PAR MM. HAYDEN, DOANE ET LANGFORD [1].

1870-1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

L'exploration de 1871. — Membres de la Mission. — Ogden-Cañon. — La Gardiner. — Premier établissement de bains. — Une nouvelle merveille : Les sources du Mammouth. — Terrasses et bassins formés par les eaux. — Prodigieux travail de décoration naturelle. — Richesse des teintes. — Le *Bonnet de Liberté*. — Sources oblongues. — Végétations extraordinaires.

Dès le début de l'année 1871, le gouvernement des États-Unis ordonna à la *Mission géologique*, chargée de l'exploration des Territoires, de faire une étude complète des vallées de la Yellowstone et de la Firehole. C'est aux publications du chef de la Mission, M. le docteur Hayden, que nous empruntons le récit de ce nouveau voyage de découvertes dans la « Région des Merveilles ».

« Aussitôt que la saison fut suffisamment avancée pour que l'exploration des régions montagneuses fût possible, dit le docteur Hayden, j'envoyai mon principal auxiliaire, M. James Stevenson, à Omaha et à Cheyenne, pour faire tous nos préparatifs. J'avais avec moi M. Stevenson, qui était mon administrateur général; M. Elliot, artiste; M. le professeur Cyrus Thomas, statisticien, agronome et entomologiste; M. Schœnborn, topographe, et un aide; M. Beaman, météorologiste; M. Allen, botaniste, et un aide; M. Peale, minéralogiste; le docteur Turnbull, médecin; M. Camington, chargé des collections zoologiques; M. Logan, secrétaire, et quatre aides. M. Moran, peintre distingué de Philadelphie, avait désiré nous accompagner. Nous avions de plus une quinzaine d'hommes de service.

Le 1er juin, nous quittions Ogden. Le 4, nous traversions le cañon d'Ogden, défilé pittoresque creusé entre des rochers formant des remparts de quinze cents à deux mille pieds de haut. Nous fîmes une exploration attentive de la vallée de la Snake, puis par le fort Hall et Virginia, nous arrivâmes au fort Ellis.

Nous étions tous pleins d'enthousiasme en pensant que nous allions pouvoir jouir du tableau merveilleux dont nous avions entendu parler tant de fois.

Le soir du troisième jour, nous arrivâmes au confluent de la Gardiner; les sources chaudes commencèrent à apparaître; près du bord de la rivière, quelques-unes sortaient de bassins circulaires, larges de six à dix pieds, profonds de deux à quatre pieds, et autour desquels étaient déjà installés un grand nombre de malades, logeant dans des tentes et vantant avec enthousiasme les heureux effets des eaux

1. Suite. — Voy. p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils prenaient, les uns comme bains, les autres comme boisson.

Nous avions marché un mille environ, quand tout à coup se présenta à nos yeux un spectacle qui nous frappa d'autant plus qu'il était resté complétement inconnu des explorateurs de l'année précédente.

Devant nous se dressait une haute montagne blanche, qui ressemblait à une immense cascade gelée. C'étaient les sources aujourd'hui désignées sous le nom de *Sources du Mammouth*.

Si, sur une cime, il existait un groupe de sources distribuant des eaux le long de pentes irrégulières et que ces eaux fussent amenées peu à peu à la congélation, le tableau ainsi réalisé aurait, pour la forme générale, quelque analogie avec celui qui, subitement, venait de s'offrir à nos regards.

Nous établîmes notre campement au pied de cette montagne, le long du ruisseau où se réunissaient les eaux des sources chaudes que nous avions rencontrées plus haut. Ces eaux, dans le parcours qu'elles avaient fait, s'étaient beaucoup refroidies.

Nous examinâmes alors en détail cette montagne, haute de deux cents pieds, formée de dépôts calcaires, et qui est certainement une des œuvres d'architecture naturelle les plus extraordinaires qui existent sur notre globe.

Elle se compose dans son ensemble d'un vaste système de terrasses superposées, rappelant les marches d'un immense escalier. A chaque degré se trouvent des vasques semi-circulaires, dont les bords ont une hauteur qui varie de quelques pouces à six ou huit pieds; ces bords sont si magnifiquement ornés de festons et de dentelures en chapelets que le spectateur reste abasourdi devant ce prodigieux travail. Ajoutez que si la couleur de l'ensemble est d'un blanc de neige, à cette teinte générale se mêlent, avec toutes les variétés de nuances, des tons écarlates, verts, jaunes, aussi éclatants que nos plus belles teintes d'aniline. Les vasques sont de toutes les grandeurs; leurs diamètres ont depuis quelques pouces jusqu'à six et huit pieds; leur profondeur va de deux pouces à deux pieds. Comme l'eau coule des sources placées en haut de la montagne, et tombe d'une vasque dans une autre, elle se refroidit à mesure qu'elle descend, et le baigneur peut choisir la température qui lui convient.

Pendant notre halte, tous les membres de l'expédition aussi bien que les soldats composant notre escorte se donnèrent le luxe de prendre un bain dans ces élégantes baignoires naturelles; parmi ces centaines de réservoirs, il était facile d'en trouver à toute température. Avec une prévision fort habile, deux personnes ont déjà acheté[1] trois cent vingt acres de terre renfermant une grande partie de la surface occupée par les sources en activité, dans la pensée que le jour où sera terminé le chemin de fer septentrional du Pacifique, ce lieu deviendra célèbre et pour les malades qui ont besoin d'eaux thermales et pour les voyageurs à la recherche de curiosités. Et en effet, dans l'avenir, aucun touriste parcourant le Far-West ne négligera de rendre visite à cette merveilleuse région.

Au sommet de la colline se trouve une grande terrasse plate qui, sur une étendue de cent cinquante à deux cents yards, est plus ou moins couverte de ces bassins, parmi lesquels il en est beaucoup qui se détruisent. C'est là que sont pour le moment les sources les plus considérables et les plus actives du groupe. La plus grande est près du bord extérieur de la terrasse; elle a un diamètre de vingt-cinq pieds sur quarante; l'eau est si parfaitement transparente que le regard pénètre à travers ses splendides profondeurs jusqu'au sol même du bassin. Ses parois sont revêtues d'une décoration rappelant le corail, et nuancées de teintes de la plus riche variété, depuis le blanc pur jusqu'à un éclatant jaune pâle; le ciel bleu reflété dans les eaux limpides jette sur tout l'ensemble des teintes azurées qui surpassent tout ce que l'art pourrait reproduire.

Les sources ont un ou plusieurs centres d'ébullition; elles s'élèvent rarement à plus de quatre pouces au-dessus de la surface. L'eau déborde sur plusieurs points et coule en quantité modérée sur les pentes de la colline. Partout où elle est recueillie dans un canal et où elle coule très-rapidement, elle forme des vasques dont les côtés ont de deux à huit pieds de haut, et dont l'ornementation est relativement d'un relief trop fort; mais quand l'eau coule avec lenteur, elle forme des myriades de vasques très-petites, qui s'étagent les unes au-dessus des autres, avec cette espèce d'irrégularité systématique qui caractérise les ouvrages de la nature et les distingue de nos œuvres d'art.

En descendant le long des pentes de la montagne, ces eaux déposent constamment plus ou moins de ces sédiments calcaires, qui prennent à peu près toutes les formes possibles. Au-dessous d'un grand nombre de ces bassins, sur leurs côtés, sont des rangées de stalactites de toute grandeur, formées par les gouttes d'eau qui tombent par-dessus les bords; beaucoup de ces stalactites sont d'une décoration exquise.

Le dessin et la photographie peuvent donner quelque idée de ces terrasses, mais cette idée reste forcément incomplète, car il manque, pour achever le tableau, un élément essentiel: c'est le contraste si riche de toutes les nuances éclatantes qui étincellent de toutes parts et qui présentent au regard un ravissant coup d'œil.

En haut de cette espèce de terrasse supérieure est un remarquable cône d'environ cinquante pieds de haut et vingt pieds de large à la base. A cause de sa forme, nous l'appelâmes le *Bonnet de Liberté*. C'est évidemment le débris d'un geyser éteint. L'eau était lancée avec une puissance considérable, et probablement sans aucun intervalle de repos; ce geyser éleva son cratère tant que la pression de l'eau le permit, puis il se ferma peu à peu lui-même à son sommet et s'arrêta. Aujour-

1. Le bill qui constitue le *Parc National* n'était pas encore rendu lors de cette exploration.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui il ne donne plus une goutte d'eau. Les couches de calcaire étaient déposées autour de lui comme les couches de paille sur un toit de chaume ou comme le foin sur une meule.

Sur le bord nord-ouest de la terrasse principale il y a des espèces de digues oblongues, longues de cinquante à cent cinquante yards, hautes de six à dix pieds, et larges à leur base de dix à quinze pieds. D'une extrémité du sommet de la terrasse à l'autre, existe une fissure, large de six à douze pouces, d'où la vapeur s'échappait quelquefois en quantités considérables; nous pouvions entendre en bas les eaux bouillir comme dans une chaudière. L'intérieur de cette croûte, aussi loin que nous pouvions distinguer, est garni comme d'une forte couche de porcelaine émaillée; à quelques endroits de magnifiques cristaux de soufre ont été précipités par la vapeur. Ces digues ont été construites par cette source en fissure oblongue exactement comme les cônes. L'eau, en jaillissant continuellement, a déposé des sédiments autour des bords de la fissure.

Auprès de la terrasse supérieure, qui est en réalité un ancien rebord de cratère, il y a une quantité de ces geysers oblongs éteints; quelques-uns se sont brisés, de sorte que ce ne sont plus que des espèces de cavernes, où maintenant des bêtes sauvages trouvent leur refuge. J'essayai d'entrer dans l'une de ces cavernes; elle était pleine de branches et d'os apportés par des animaux; des nuées de chauves-souris voltigeaient en tous sens. Quelques-unes de ces cavernes, en se ruinant, ont été ouvertes comme par une coupure, et laissent voir le grand nombre et l'épaisseur des différentes couches de sédiments. D'autres sont recouvertes de pins, âgés à peu près de quatre-vingts à cent ans.

La partie supérieure de cette montagne a véritablement l'aspect de ruines magnifiques d'un village qui aurait été composé de ces constructions sans pareilles, autrefois entières, aujourd'hui en décomposition, mais plus belles et plus instructives encore dans leur délabrement. Nous pouvons maintenant étudier les couches des dépôts, comme nous étudierions les cercles de croissance d'un arbre; ces couches différentes se comptent parfois par milliers. Combien a-t-il fallu de temps pour former une seule de ces digues, ou pour construire toutes ces belles architectures dont nous venons de parler? Je n'ai pas de données suffisantes pour faire une réponse précise. — Sur la terrasse du milieu, où sont aujourd'hui les principales sources en activité, quelques pins sont enfoncés dans les sédiments à une profondeur apparente de six à huit pieds. Leur chute et leur mort datent évidemment de nos jours. Autour des sources, d'autres témoignages attestent suffisamment que les eaux produisent les dépôts avec la plus grande rapidité.

On trouve dans quelques endroits des traces d'une activité plus grande que celle qui existe à présent; il est très-probable que cette force diminue graduellement d'année en année, et qu'elle finira par disparaître complétement. Nous avons dans l'ouest un grand nombre de régions où il a existé de vastes groupes de sources chaudes et de geysers, mais aujourd'hui on ne trouve plus que leurs ruines. Il semble probable que la chaleur qui donne leur température aux eaux supérieures arrive, à travers de nombreuses fissures, d'une source commune placée dans l'intérieur de la terre, de telle sorte que si, par une cause quelconque, cette chaleur est entravée quelque part dans son action, elle cherche une autre issue ailleurs, et passe ainsi d'un point à un autre d'une région. Ces geysers ont existé sans doute depuis la période de l'activité volcanique, et ils diminuent maintenant de force; un jour viendra où il ne restera d'eux que leurs dépôts.

Entre une des digues oblongues les plus vastes et la base de la terrasse supérieure, il y a un intervalle en forme de vallon, qui a été autrefois le centre d'une grande activité; à présent il n'y a plus que beaucoup de petits jets d'où l'eau est lancée à une hauteur de deux à quatre pieds; mais ce qui donne à ce fragment du tableau un attrait tout particulier, c'est la prodigieuse variété et l'exquise délicatesse de son coloris. Les petits orifices d'où sort l'eau chaude sont couverts d'un émail magnifique, et autour des rebords brille un revêtement de soufre. L'eau, dans son cours, dépose un lit solide plus splendide, plus finement travaillé que tous ceux que l'art a jamais pu inventer. Le soufre et le fer, associés à une végétation microscopique verte, produisent une éblouissante ornementation qu'aucun peintre décorateur ne pourrait rêver plus belle.

Au-dessus de la terrasse moyenne, on peut voir la même variété de couleurs éclatantes dans le principal groupe de sources. La transparence merveilleuse de l'eau surpasse ce que j'ai vu en ce genre partout ailleurs. Le ciel, avec les petits nuages qui le traversent, se reflète dans ses limpides profondeurs, et les tons de bleu d'outremer, plus vifs que les tons de l'océan, sont encore ravivés par la vibration légère et constante de la surface des eaux. Le regard pénètre sans être arrêté jusqu'au fond des bassins, et peut distinguer parfaitement les ornements les plus menus de leurs parois. Cette beauté de coloris et cette variété de formes défient toute reproduction par la plume ou par le pinceau. Ce n'est pas encore assez. Autour des bords de ces sources, et surtout de celles dont la température est basse, sur les côtés et au fond du lit de ces nombreux petits ruisseaux qui découlent des sources, étincellent aussi des tons d'un admirable éclat. Je ne peux, je le répète, les comparer qu'à nos plus splendides teintes d'aniline : nuances variées de rouge, depuis l'écarlate le plus brillant jusqu'au rose vif; jaunes depuis le soufre foncé, en passant à travers la gamme entière jusqu'au ton de crème.

Les différentes végétations donnent aussi des teintes variées de vert. Les sources sont remplies de petites fibrilles qui, sous le microscope, se font reconnaître comme des diatomes. Le docteur Billings distingua les genres *Palmella* et *Oscillara*. Dans les petits ruis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

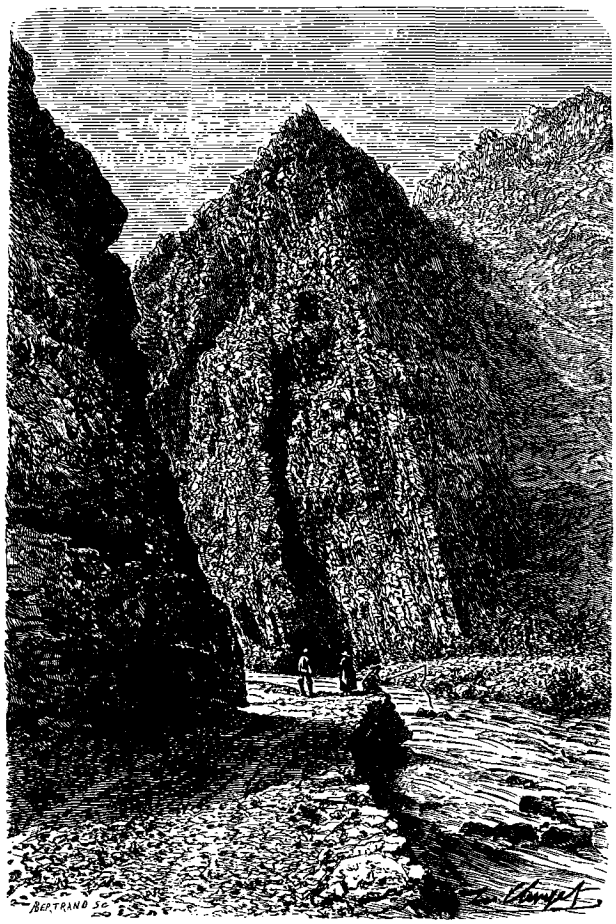
seaux qui coulent des sources d'eaux bouillantes, il y a aussi une grande quantité d'une substance fibreuse, soyeuse, ressemblant au plus fin cachemire; elle vibre au plus léger mouvement de l'eau et paraît être végétale. Quand les eaux sont tranquilles, ces masses soyeuses s'incrustent de chaux; les fibrilles végétales disparaissent, et il reste une masse fibreuse et spongieuse, semblable à un corail délicat et très-blanc.

Quoique ces sources soient dans un état continuel de violente ébullition sur divers points du bassin, les températures restent cependant bien au-dessous du point d'ébullition; la plus chaude n'a que soixante-douze degrés centigrades. Le peu d'épaisseur des entourages du bassin et la chaleur de la vapeur qui s'échappait ne nous permettaient de prendre les températures des bassins que sur le bord; nous ne pouvions pas atteindre la partie la plus chaude.

Cette violente ébullition est due très-certainement en partie à une émission de gaz acide carbonique. Il est très-possible, au reste, que le thermomètre eût indiqué le point d'ébullition (qui est à cette hauteur à environ quatre-vingt-dix degrés centigrades), si on avait pu placer l'instrument au centre.

Si l'on classe les sources de cette région par rapport aux éléments chimiques qui les constituent, on les divise en deux sections: celles dans lesquelles prédomine la chaux; celles dans lesquelles prédomine la silice. Pour la beauté des formes, les sources calcaires construisent des édifices qui surpassent de beaucoup tous les autres. Dans tous les pays où le calcaire est abondant, on sait depuis longtemps que, sous l'influence de l'eau, la chaux est susceptible de prendre des formes très-remarquables. Les stalactites et les dessins que l'on trouve au Kentucky, dans la grotte du Mammouth, sont, comme dans la vallée de la Yellowstone, le résultat de précipités fournis par des sources qui tiennent en solution une grande quantité de chaux.

Le paysage qui entoure les sources et les terrasses que nous venons de décrire est également d'une beauté qui dépasse toute description. Placé à mille pieds au-dessus du lit de la Yellowstone, il domine une vue immense. Au nord, on peut apercevoir une partie de la montagne de Cinabre, tandis que de l'autre côté se dressent des montagnes qui font à la vallée des remparts gigantesques de deux mille pieds. Encore plus haut, on voit des rocs de basalte percer les nuages de leurs pics aux formes étranges. A l'est, une rangée perpendiculaire de strates de douze à quinze cents pieds de haut présente une des sections géologiques les plus nettes qu'il soit possible de trouver dans l'Ouest. La cime est revêtue d'un immense roc de basalte qui s'étend au-dessus de la Gardiner; plusieurs des torrents de montagne qui servent à la former coulent sur ce lit et tombent dans la rivière en magnifiques cascades.



Le cañon d'Ogden. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Sur les côtés des gorges, sont des rangées de colonnes basaltiques aussi parfaites que celles de la grotte de Fingal, à Staffa. Aucune de nos explorations dans le Far-West ne m'a fourni l'occasion de voir des échantillons aussi admirables de ces formations semi-cristallines.

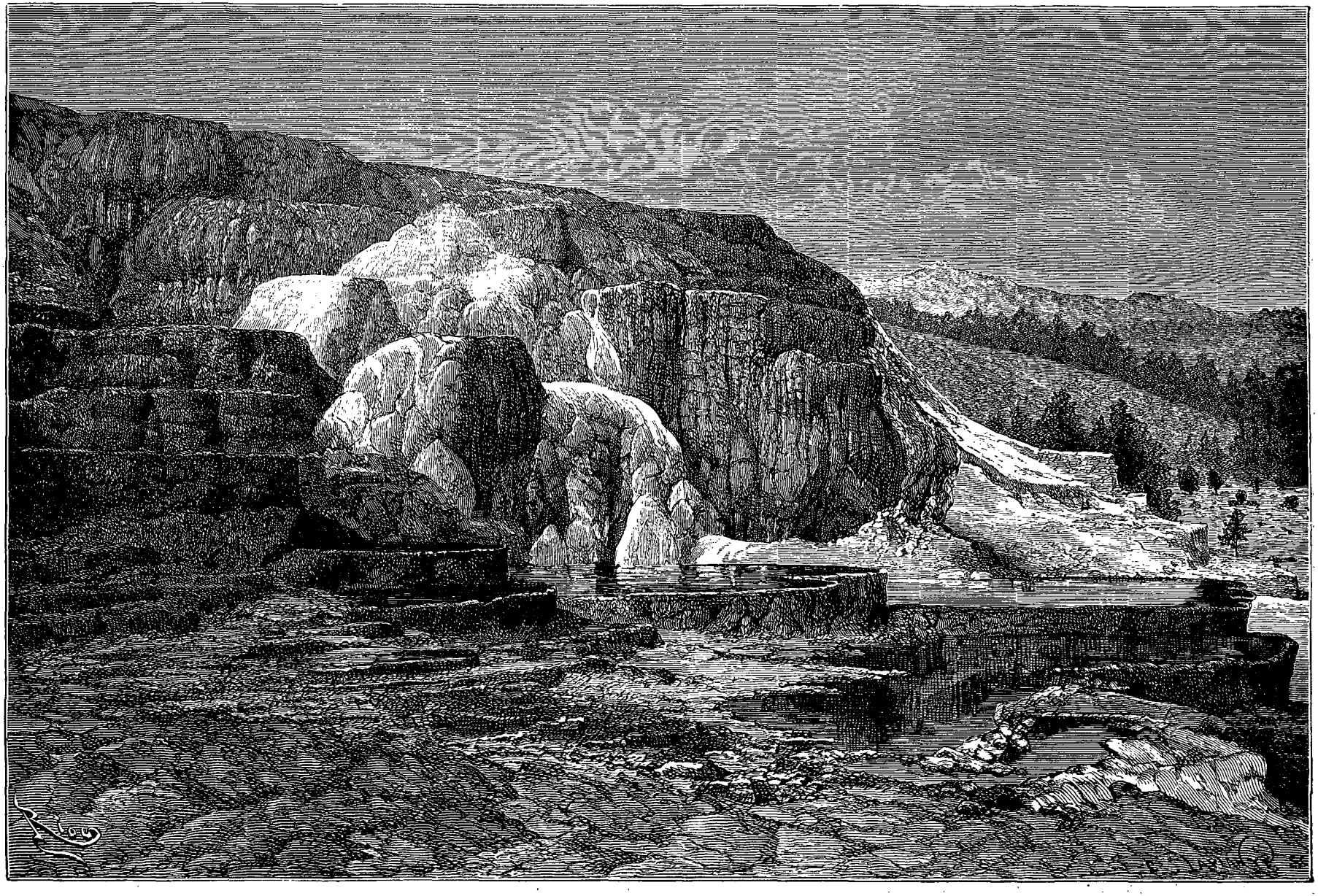
Entre deux des torrents apparaissait le mont Everts[1], taillé en forme de dôme, revêtu d'une épaisse forêt de pins, et couvert à son sommet de fragments de basalte. De sa cime, la vue s'étend à cent milles dans toutes les directions. A l'ouest dominent les hautes chaînes de montagnes couvertes de neiges perpétuelles.

Malgré le charme de ces tableaux, nous ne pouvions nous attarder à les contempler; il nous fallait marcher en-avant. Nous passâmes rapidement devant les beautés déjà explorées par nos prédécesseurs : la chute de la Tour, l'entrée du Grand Cañon, les deux chutes de la Yellowstone, selon moi bien supérieures à la chute du Niagara, sinon par la puissance, du moins par la beauté du tableau qu'elles présentent aux yeux.... »

Le docteur Hayden suivit dès lors à peu près la route qui avait été parcourue l'année précédente par le lieutenant Doane; il fit une étude plus détaillée de

1. Ainsi nommé du nom de l'explorateur de 1870 qui s'était perdu, mais qui fut retrouvé (voy. p. 307).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sources du Mammouth. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la région, mais il n'y rencontra aucune merveille tout à fait nouvelle, et qui n'eût été déjà signalée dans l'expédition de l'année 1870.

En 1872, le Congrès ayant accordé à la Mission une subvention qui, plus considérable que les précédentes, s'élevait à quatre cent vingt-cinq mille francs, le docteur Hayden put organiser cette fois deux corps d'exploration séparés. A chacun de ces corps étaient attachés un géologue, un topographe, un astronome, un météorologiste, accompagnés d'aides et de jeunes gens chargés de recueillir des échantillons pour les différentes collections. Les deux corps choisirent des points de départ opposés : le premier, sous la direction du docteur Hayden, partit du fort Ellis, étudia encore une fois le Parc National, et explora en détail la région de la Gallatin; le second corps partit du fort Hall, se dirigea vers le cœur même des Montagnes Rocheuses, et réussit à gravir un pic réputé inaccessible, qui reçut le nom de mont Hayden.

Cette dernière exploration, d'un caractère tout nouveau dans l'histoire de la Mission, a eu le bonheur d'avoir pour historiographe M. Langford, qui, par ses publications, devait mériter plus tard d'être appelé aux fonctions de surintendant du Parc National des États-Unis. Écrivant pour une revue, M. Langford n'était pas tenu, comme MM. Doane et Hayden, de conserver la gravité qui convient dans des rapports officiels, et grâce à sa relation, dont nous allons reproduire des fragments, nous pourrons maintenant faire une connaissance plus intime et plus familière avec la mission Hayden, et assister de plus près aux détails de sa vie quotidienne. Il y a là, en même temps qu'un récit de voyage dans une région curieuse inexplorée, un tableau de mœurs américaines qui a aussi son intérêt.

Nous laissons la parole à M. Langford.

VIII

L'exploration de 1872. — Double itinéraire. — M. Langford. — But de l'expédition : Ascension du *Grand Téton*. — Le chargement. — Sables arides. — Disparition d'un lac. — Services rendus par les *Tétons*. — Volcan éteint. — Le *Château de Kenilworth*. — Inscriptions sauvages. — Une plaisanterie de trappeur : La chasse aux bécasses.

« Je n'avais jamais été complétement satisfait de mon exploration de la région de la haute Yellowstone faite en 1870. Les spectacles dont j'avais joui, et les nouvelles découvertes faites, en 1871, par la Mission géologique du docteur Hayden, m'avaient donné un vif désir de visiter de nouveau ce pays de merveilles, afin d'étudier complétement les parties qui avaient excité dans le public une si grande curiosité. Par suite des inquiétudes que nous avait données la perte de M. Everts, et du peu de temps que nous avions pu consacrer à des observations prolongées et à une description précise, nous n'avions évidemment vu que la moitié des étranges fantaisies auxquelles la nature s'est livrée dans ces retraites solitaires. Le docteur Hayden avait rapporté de son expédition de 1871, comme magnifique trophée, la découverte des sources du Mammouth; j'espérais, à mon tour, découvrir d'autres prodiges : aussi c'est avec plaisir que j'acceptai l'invitation que me fit le docteur Hayden de me joindre à la Mission qui devait faire, en 1872, au nom du gouvernement, une nouvelle étude du Parc National et des régions environnantes.

Le docteur Hayden avait l'intention d'explorer avec soin les régions au sud de la Yellowstone, et en particulier les environs de la Snake (serpent), sur lesquels on avait fait tant de récits fabuleux; il donna pour instruction au capitaine James Stevenson de se rendre au Parc National par le sud, tandis que lui-même, avec les autres membres de l'expédition, suivrait la même route que l'année précédente. Les deux groupes devaient se rejoindre dans le bassin des Geysers de la Firehole.

Cet itinéraire par le sud avait pour moi un charme particulier. Il traversait une région encore sans route et qui, dans peu d'années, sera sillonnée par des chemins de fer et remplie d'habitants. Aujourd'hui on n'y rencontre que des cours d'eau coulant au hasard, de vastes lits de lave, des déserts de sable, des lacs et de longues chaînes de montagnes. La Snake, fidèle à son nom, traverse ces régions en serpentant; elle se dirige vers l'océan Pacifique en coulant pendant des centaines de milles au pied de la chaîne des Tétons, si connue comme la grande frontière de cette partie de l'Amérique septentrionale.

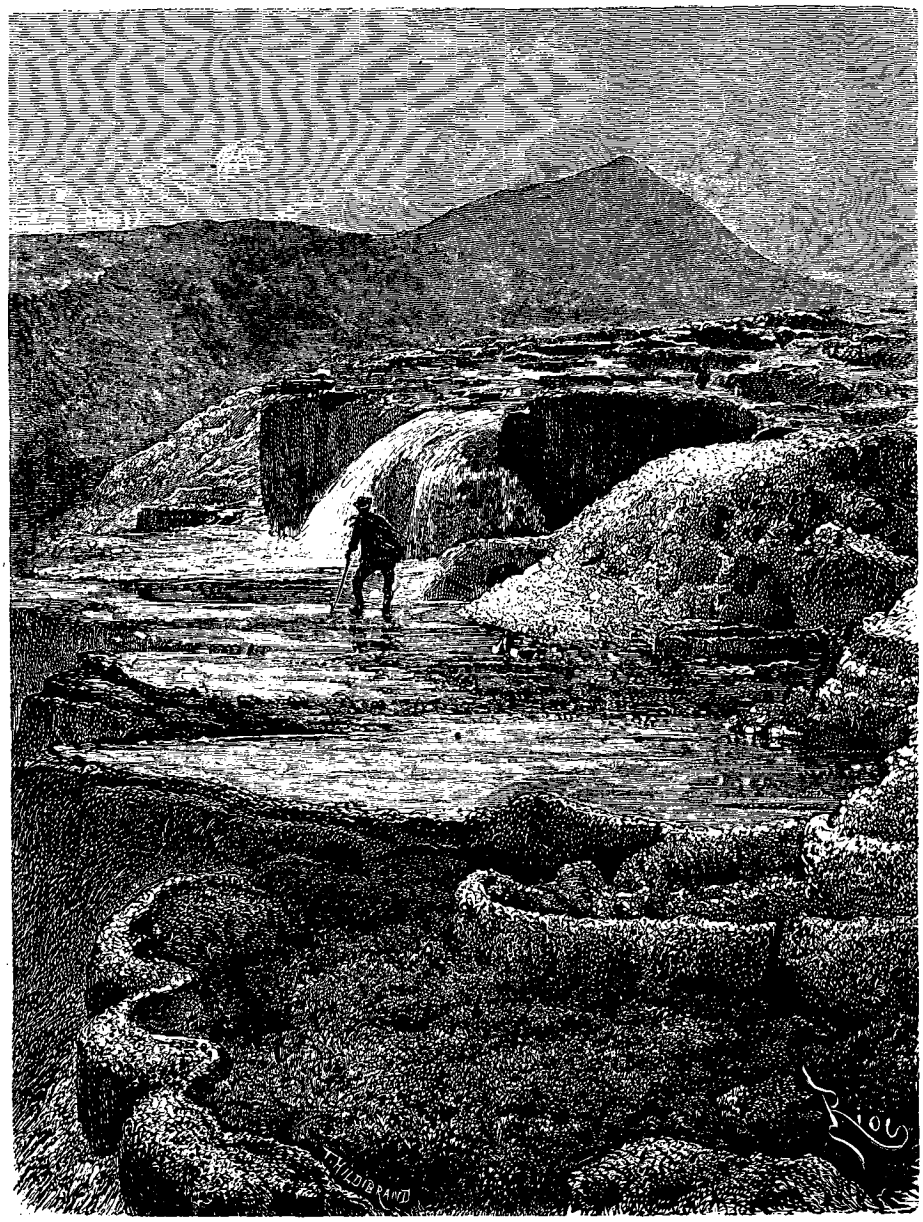
Nous devions partir le 12 juillet 1872. Le matin, nos hommes furent réveillés de bonne heure, et on commença le travail du chargement. Il faut un grand savoir-faire pour s'acquitter de cette besogne comme il convient. Nos hommes étaient des maîtres en cet art, et c'était merveille de voir avec quelle précision et quelle rapidité ils enroulaient la corde autour du corps de la bête de charge, la fixant enfin avec solidité par le nœud connu sous le nom de « nœud de diamant ». Lorsque le bât est chargé, il rappelle assez les chevalets qui servent aux scieurs de bois pour faire reposer les bûches qu'ils scient; les quatre montants du bât se dressent sur le dos de l'animal de la même façon. Tentes, ustensiles de cuisine, vêtements, instruments d'ingénieur, appareils photographiques, et en général tout ce qui entre dans l'équipement d'une expédition à travers une région inexplorée, est fixé sur ce bât avec des cordes, et le *cincho* est serré autour du ballot entier. La première fois, on est étonné de voir quelles charges énormes on peut mettre sur le bât d'un cheval ou d'un mulet, et cela dans un espace assez resserré pour qu'il n'y ait à craindre aucun choc sérieux avec les rochers et les arbres, en traversant les chaînes de montagnes et les forêts sans routes tracées.

A dix heures, nos animaux étaient prêts et attendaient l'ordre de la mise en route. Chacun des membres de l'expédition était monté sur un fort cheval, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand nous franchîmes la porte du fort Hall pour descendre dans la vallée, il me sembla que notre défilé aurait offert à un habitant de l'Est un coup d'œil assez pittoresque.

Nous traversâmes d'abord une plaine sablonneuse et sans eau. Au milieu du jour, la chaleur était accablante. Un beau chien, qui appartenait au capitaine Stevenson, tomba et mourut de soif et d'épuisement; un autre chien aurait eu le même sort si son maître n'avait eu l'idée de creuser dans le sable un trou jusqu'à la couche humide de glaise; il l'enterra à moitié dans cette fosse, pendant qu'un camarade courait à toute vitesse au ruisseau le *Sandy*, d'où il rapporta de l'eau qui ranima le pauvre animal. Je ne me rappelle pas avoir plus souffert de la soif que pendant ce jour de marche.



Bassin des sources du Mammouth. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

A notre arrivée au Pont Taylor, il nous fallait déterminer notre route : allions-nous suivre le cours de la Snake ou bien traverser le pays en droite ligne vers le nord jusqu'à la rivière Henri[1]? Nous avions à peu près adopté ce dernier parti, quand un trappeur connu sous le nom de Beaver Dick, qui venait du nord, nous apprit que nous ne trouverions aucun gué. Nous suivîmes, d'après ce bon avis, la rive de la Snake.

Le 15 nous étions au lac du Marché. Cette partie de la vallée de la Snake a été explorée à fond par le lieutenant Mullan pendant l'hiver de 1853-1854. Quand il la visita, le lac du Marché, qui est aujour-

1. Ainsi nommée du premier commerçant en fourrures qui s'établit dans cette région.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui une simple dépression sablonneuse dans la prairie, était une belle et vaste nappe d'eau de douze à quatorze milles de long. Il fit plus de huit milles le long de ses bords ; on lui dit que le lac n'existait que depuis peu d'années, qu'auparavant il était le fond d'une immense prairie servant de rendez-vous favori au gibier de toute nature. Les vieux montagnards tenaient en haute estime cette région, et quand leurs provisions venaient à manquer, ils se réunissaient pour faire une expédition dans cette prairie, connue sous le nom du *Marché*. « Allons au Marché » était une invitation comprise parmi les trappeurs pour indiquer le désir de renouveler les provisions en recourant à cette ressource toujours abondante. Le capitaine Mullan appela ce lac le lac du Marché, pour consacrer ce qu'il ne considérait que comme une légende ; mais s'il pouvait voir la plaine aride qui a remplacé le lac, il ajouterait maintenant pleine confiance à ce qui lui a été raconté. Une nouvelle fantaisie des cours d'eaux souterrains, non moins étrange et non moins incompréhensible que celle qui avait converti la prairie en lac, a de nouveau converti le lac en un désert.



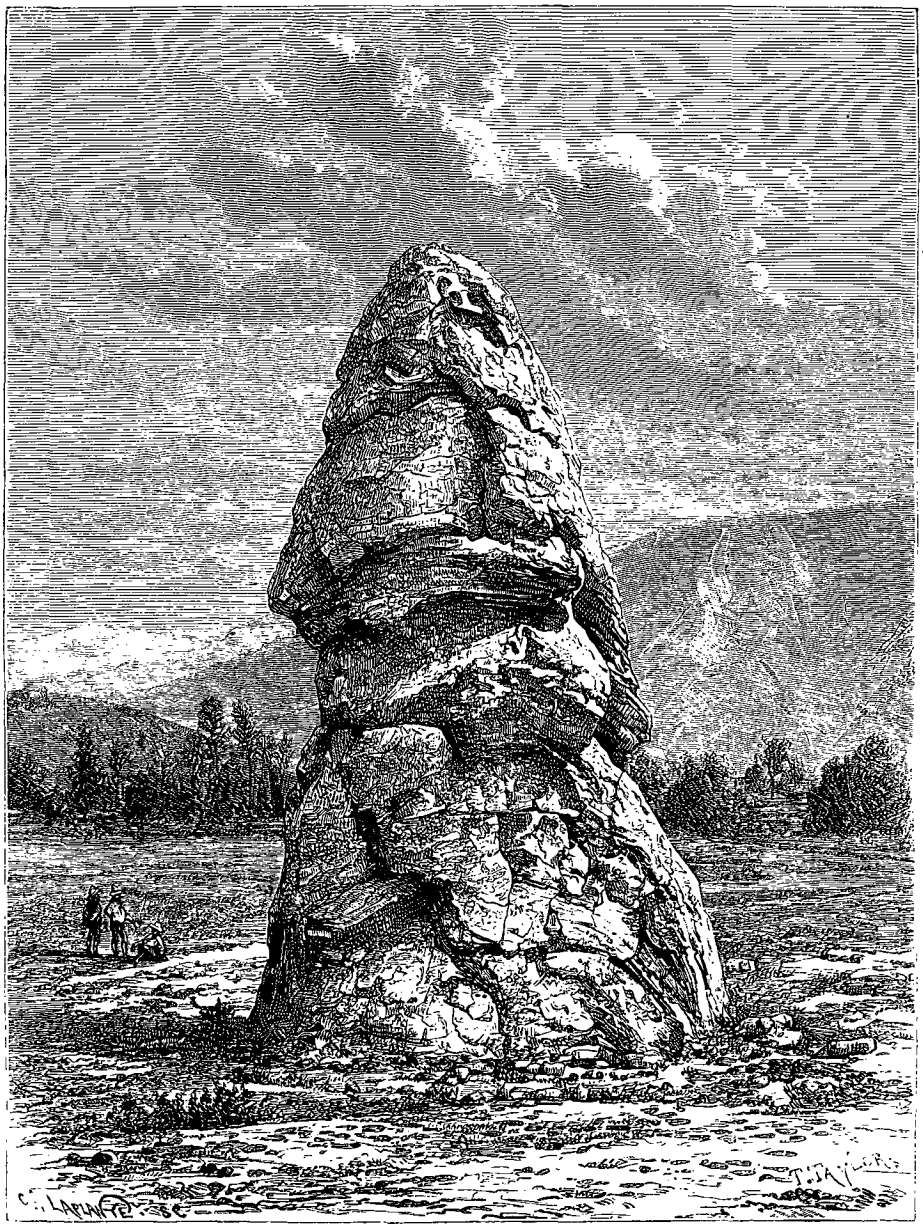
Un bain aux sources du Mammouth. — Dessin de E. Riou, d'après le *Scribner's Monthly*.

Nous dîmes adieu à la civilisation le matin du 16 juillet, et nous nous enfonçâmes dans les solitudes rocheuses qui s'étendaient entre nous et le North-Fork. Jamais cette région désolée n'avait entendu retentir un bruit semblable à celui que fait une compagnie nombreuse et joyeuse comme l'était la nôtre ; trente-sept cavaliers et vingt-cinq bêtes de somme ne pouvaient manquer de troubler quelque peu le sommeil profond d'une contrée où le plus petit son éveille de toutes parts, dans chaque rocher, dans les bois, dans la montagne, des échos sonores et multiples. Mais en regardant devant nous, en voyant, à travers les vapeurs du matin, étinceler les sommets éclatants des Tétons, nous sentîmes que cette contrée, quoiqu'elle soit encore déserte et vierge de pas humains, a déjà une histoire saisissante. Ces grandes montagnes, couvertes d'une neige éternelle, ont, par leur isolement même, servi comme de guides à tous les explorateurs qui, depuis les jours de Lewis et de Clarke, ont cherché la route du Pacifique à travers les défilés des montagnes et les labyrinthes de rivières de cette partie de l'Amérique, la plus inextricable de toutes. Guidé par elles, Hunt, en 1811, tira sa petite troupe, à moitié morte de faim, des solitudes des monts Bighorn, et poursuivit son long et difficultueux voyage jusqu'en Colombie. Elles servirent souvent à conduire Bonneville vers les wigwams amis des tribus des Bannacks ou des Shôshônes. Et dans des temps plus récents, plus d'une fois le chercheur d'or inquiet, qui les apercevait enfin, sentait ses anxiétés diminuer en reconnaissant qu'il était bien sur le chemin de l'Eldorado du nord. Elles se dressaient devant nous, hérissées, ébréchées, aiguës ; je les apercevais de plus près que je ne les avais jamais vues ; au milieu du rayonnement du matin, elles faisaient l'effet de gigantesques cristaux. En examinant le pic le plus élevé des trois, et en suivant de l'œil, jusqu'au sommet en pointe effilée, ses parois perpendiculaires et hérissées de roches, je calculais les risques de l'ascension que nous méditions et je me demandais si notre succès était possible. Le contour de la montagne, vu du point où nous étions, présentait tant de parties concaves et tant de pentes à pic que je commençai à regarder le sommet comme inaccessible; et cependant l'immensité et la magnificence du panorama que promettait cette cime, et aussi le renom que l'ascension donnerait, me paraissaient des motifs propres à décider aux plus vigoureux et aux plus périlleux efforts. Beaver Dick nous dit que l'ascension du Grand Téton avait été maintes fois tentée et toujours en vain. Les Indiens, dit-il, le considéraient comme inaccessible. En 1860, lors de la dernière exploration de cette contrée par le capitaine Reynolds, l'opinion régnante était que tout autour des Tétons s'étendait une région si remplie de rochers, de torrents et de neiges perpétuelles, que ces sommets étaient absolument inabordables.

M. Hunt les appela les Monts-Pilotes, à cause des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

services qu'il avait reçus d'eux pour le guider, quoique bien avant lui les premiers explorateurs français leur eussent donné, dans la langue de leur temps, le nom de Tétons, à cause de la ressemblance qu'ils leur trouvèrent avec une poitrine de femme. Mais c'est la distance seule qui peut leur donner cette ressemblance favorable; quand on les approche, au lieu de la belle forme curviligne qui leur a valu leur première appellation, on trouve des contours âpres et anguleux. Le professeur Hayden, qui les compara à des « dents de requin », avait employé pour les peindre une image plus frappante et plus vraie. Leur nom est donc un faux nom, et j'ajouterai sur ce sujet, d'ailleurs sans importance érieuse, que si on les avait appelés les



Le Bonnet de Liberté. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Trois Titans, on aurait beaucoup mieux indiqué la nature de leurs rapports avec toute la contrée environnante.

Nous avancions à travers un pays désolé, sans arbres, tout de sable et de rochers, peu accidenté et très-propre à l'établissement d'un chemin de fer. Après avoir franchi dix-sept milles, nous atteignîmes la rivière Henri et campâmes près de la base de deux hautes collines dont la formation particulière éveilla notre curiosité. Avec toutes les apparences extérieures du basalte, elles étaient aussi molles et aussi friables que du grès. Quelques-uns d'entre nous se réunirent pour aller explorer ces terrains singuliers. Après avoir monté la butte la plus au nord jusqu'à une hauteur de mille pieds environ, nous nous trouvâmes tout à coup sur le rebord, large d'une cinquantaine de pieds, d'un énorme cra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tère. Cette ouverture béante de trois cents pieds de profondeur, qui laissait voir des gouffres de mille pieds et davantage, ne laissait aucun doute sur le caractère original de la montagne ; c'était un volcan éteint. Une brisure du bord du cratère, dans la direction de notre camp, indiquait l'ancien cours de la lave. Notre géologue expliqua la ressemblance avec les roches de grès, par ce fait que le débordement de lave avait eu lieu sous l'eau ; celle-ci avait produit une désagrégation, et les particules, en se réunissant de nouveau, avaient formé un grès volcanique. Ce phénomène est extrêmement rare, et cette découverte fut considérée par notre expédition comme très-importante. Nous descendîmes par une pente d'environ quarante-cinq degrés, au fond du cratère, qui était garni de sauge et d'herbe. Vu ainsi de l'intérieur, il présentait un spectacle bizarre par la variété des érosions, des fissures et par l'irrégularité de ses massifs de roc de couleur noire. A l'extérieur, sur les pentes de la colline, la lave prend les formes fantastiques les plus diverses ; on voit surtout des espèces de fours avec de hautes cheminées, mêlées à des tourelles, des flèches de clocher, des donjons, des tours. Du bord du cratère, on domine une vaste étendue : au sud s'étend la vallée de la Snake, tachée de points noirs par les grosses masses informes de basalte qui y sont dispersées ; la rivière elle-même roule son large cours aux continuelles sinuosités, en se frayant avec peine un passage vers le Pacifique à travers mille obstacles. A l'est, on voit la rivière Henri et ses tributaires sortir des montagnes et traverser rapidement la plaine pour rejoindre la Snake ; à l'horizon s'étendent d'interminables chaînes de montagnes où se dressent çà et là des pics isolés.

Parmi les rochers aux reliefs étranges placés à la



Jeunes ours des Montagnes Rocheuses. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après une photographie.

base du volcan, il en était un que M. Adams baptisa le *Château de Kenilworth*, à cause de sa ressemblance avec cette ruine. Sur la partie qui pouvait correspondre à la Salle des Banquets, nous découvrîmes une inscription indienne, destinée sans doute à éterniser les incidents de la vie de quelque chasseur heureux. Comme la roche est tendre, l'inscription ne pouvait pas être très-ancienne. Elle représentait des chasses au buffle, des rencontres avec les ours, des massacres de daims, d'élans ; des grues, des chasseurs à cheval et à pied, tous figurés avec une exactitude suffisante pour les faire reconnaître. J'ai vu sur les manteaux d'élan et de buffle des *Pieds-Noirs* beaucoup d'inscriptions du même genre ; cette nation, plus peut-être que toute autre, a pour coutume de chercher à perpétuer le souvenir de ses grands chefs et des principaux événements de son histoire. J'en conclus que les *Pieds-Noirs*, il y a moins d'un demi-siècle, formaient la tribu la plus guerrière dans le voisinage de cette inscription, et que cette inscription est l'ouvrage d'un de leurs chefs.

Parmi nos chasseurs était un trappeur nommé Shep Medary, montagnard aux vives allures qui n'aimait rien tant que de jouer quelque tour aux innocents assez naïfs pour ajouter foi à ses histoires de la vie de montagne. Un soir que la lune se levait large et claire, il se mit à dire :

« Quelle nuit, quelle merveilleuse nuit pour chasser la bécasse ! »

Deux de nos compagnons les plus jeunes dressèrent l'oreille à cette exclamation, et lui en demandèrent le sens :

« Pour chasser la bécasse, Shep ?... Comment donc ? Dites-nous cela, de grâce.

— Quoi ! vous ne connaissez pas cette chasse ! répliqua Shep en faisant mine d'être tout étonné de leur question ; c'est pourtant, par ma foi, une chasse aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vieille que les montagnes elles-mêmes. En ce moment, les bécasses sont grasses; elles mangent mieux, et elles sont aussi meilleures à manger. Un déjeuner composé de bécasses grillées sur des tranches de buffle cela n'est pas du tout à dédaigner, n'est-ce pas, Dick? »

Beaver Dick était ainsi interpellé au moment même où il arrivait au campement; il fit un grognement d'approbation à l'opinion exprimée par Shep, et les jeunes gens, plus désireux que jamais de connaître le mot de l'énigme, pressèrent Shep de leur donner des renseignements complets.

« Shep, que faut-il donc faire pour prendre des bécasses cette nuit et avoir demain un bon plat à notre déjeuner?

— Oh! si vous êtes si peu au courant, j'ai bien peur que vous ne sachiez pas vous y prendre; cependant



La chasse aux bécasses. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le *Scribner's Monthly*.

vous pouvez faire un essai. Prenez des chandelles et des sacs, et nous allons lever du gibier. »

Tout enorgueillis de l'idée d'avoir le lendemain un déjeuner de bécasses, les deux jeunes gens firent docilement tout ce que leur disait Shep. Il les conduisit alors à environ un demi-mille du camp, près d'un marais qui devait être plein de bécasses ; en réalité, c'était tout simplement l'endroit où se trouvaient le plus en abondance les essaims de moustiques. Une demi-douzaine de nos compagnons les avaient suivis.

« Maintenant, dit Shep en installant les jeunes gens seuls à une distance d'environ dix pieds, ouvrez vos sacs et maintenez-les à fleur d'eau bien ouverts ; quand nous nous serons éloignés, vous allumerez vos chan-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

delles et vous les tiendrez devant l'entrée du sac, afin que les bécasses puissent bien les voir. Nous autres, nous les rabattrons. Cela peut bien prendre un peu de temps avant qu'elles se décident; mais attendez patiemment, et elles viendront. »

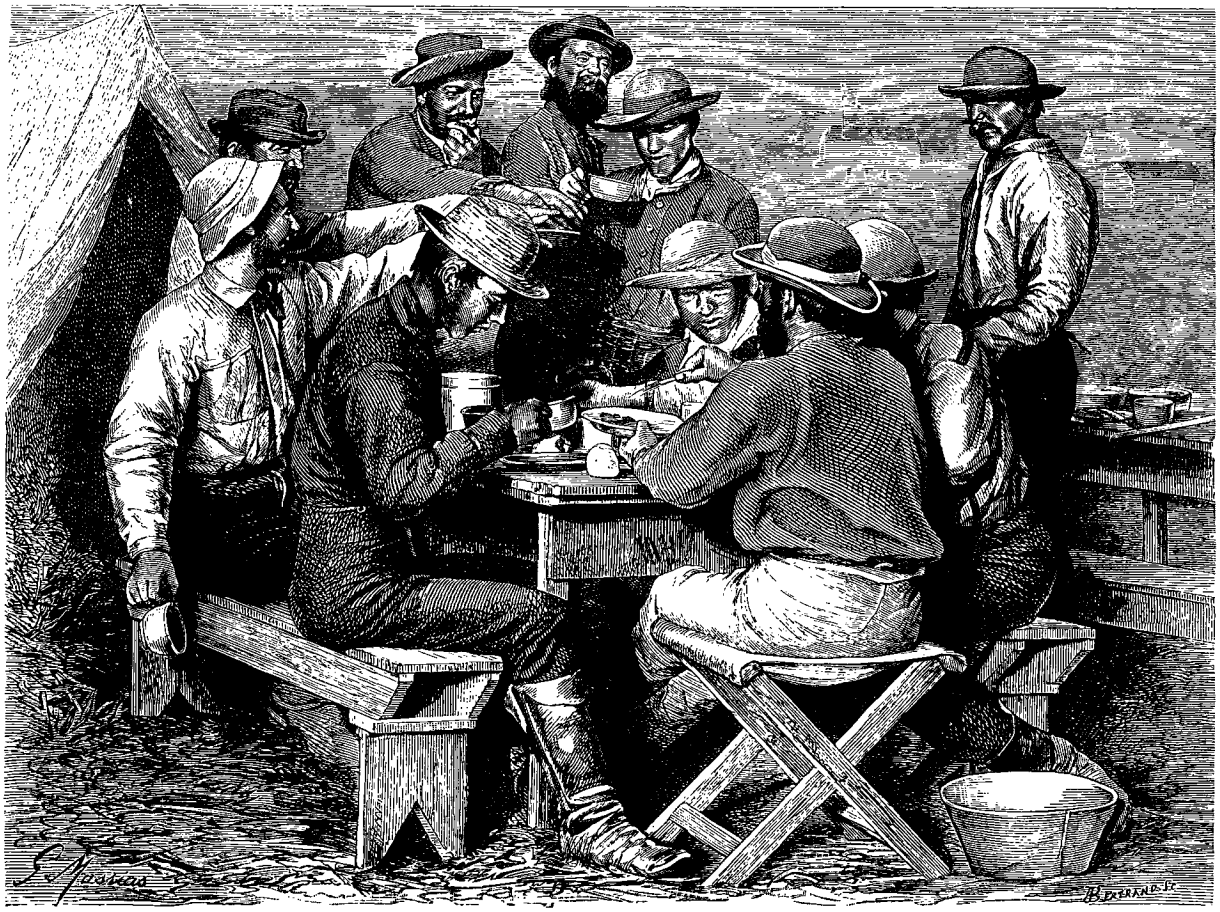
Sur cette assertion, nos compagnons s'en retournèrent au camp. Shep dit alors avec un sourire malin :

« Nos jeunes gens sont bien placés; ils attendront quelque temps avant que les bécasses arrivent, je vous en réponds. »

Les jeunes gens suivirent scrupuleusement les indications qui leur avaient été données; sacs et chandelles, tout fut bien maintenu comme il fallait. Pendant une heure, ils restèrent là, servant de proie aux impitoyables moustiques.

De nos tentes on pouvait distinguer leurs lumières dans la plaine. Shep se glissa alors hors du camp, et, faisant un circuit, il arriva derrière les victimes; puis, poussant un cri de guerre pour faire croire à la surprise du camp par quelque bande d'Indiens, il tira en l'air un coup de pistolet.

Aussitôt les jeunes gens jetèrent leurs sacs et accoururent au camp, où ils rentrèrent au milieu des



Un repas des hommes de service de la Mission. — Dessin de G. Massias, d'après une photographie.

éclats de rire et des bruyantes railleries de leurs compagnons.

IX

Beaver Dick et sa famille. — Passage de la rivière Henri. — Les Cayuses. — Le *camas*. — Le *yamph*. — Arrivée au pied de la chaîne. — Première reconnaissance de la montagne. — Un castor cuit selon le mode montagnard. — La hache perdue et reconquise.

Beaver Dick dressa sa tente près de notre camp, et avec sa femme indienne et ses petits enfants ajouta un nouveau trait à notre groupe. Dick est tout à fait « un caractère », et pendant le temps qu'il passa avec nous, il déploya des qualités qui conviendraient à un héros de roman populaire. Il est né Anglais; à vingt et un ans il s'est fait trappeur; il est parfaitement familiarisé avec toutes les parties accessibles des Montagnes Rocheuses, et a adopté beaucoup des mœurs et des occupations des Indiens. Mais il a pour loi de rendre visite deux fois par an à quelque région civilisée pour vendre ses pelleteries et renouveler ses approvisionnements. Pour passer à gué les rivières, pour franchir les cols des montagnes, pour éviter des collisions avec les tribus hostiles, c'est lui qui est notre secours. Ses enfants sont déjà dans les meilleurs termes avec tous les membres de notre Mission, et sa femme, au visage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Mission en marche. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bruni, est une douce et inoffensive créature dont la plus grande ambition paraît être d'apprendre les moyens de servir le mieux possible son maître et seigneur.

Guidés par lui, nous levâmes le camp de bonne heure et remontâmes la vallée de la rivière Henri, que nous passâmes à gué sans encombre, mais non sans difficulté ; les bords de la rivière étaient très-escarpés et le courant très-rapide. Il fallait de grandes précautions pour que les bêtes de somme les plus faibles ne fussent pas emportées. L'eau s'élevait presque jusqu'à la hauteur de leur échine. Un de nos chiens fut entraîné en glapissant hors de la portée de notre vue, et nous supposions qu'il était perdu ; mais deux heures plus tard il reparaissait au camp, très-humilié de son aventure.

La rivière était remplie de cette espèce de grosse truite saumonée particulière à tous les fleuves qui roulent vers le Pacifique ; plusieurs de celles que nous pêchâmes pesaient chacune de deux à trois livres. Par la forme et l'apparence, ces beaux poissons ressemblent aux truites de ruisseau ; mais ils sont beaucoup plus gros et, sauf dans de rares circonstances, leurs taches sont brunes au lieu d'être cramoisies. La chair est d'une belle teinte saumon et très-délicate. Préparée et cuite toute fraîche au sortir de l'eau, cette truite donne un mets exquis.

Parmi nos montures, il y avait un petit poney jaunâtre, de la race cayuse (ainsi nommée d'une tribu indienne), qui, après avoir passé la rivière, se livra à des sauts de mouton si désordonnés qu'il parvint à se débarrasser de sa selle, pourtant fixée par toutes les courroies les plus solides. Un cavalier qui monterait cet animal sans bien s'entendre à le diriger, serait parfaitement sûr d'être lancé par-dessus sa tête ou rejeté par-dessus sa croupe, en courant le plus grand risque de se casser le cou ou d'être roué de coups de pied. Mais quand on connaît bien le moyen d'éviter ces malheurs, il y a quelque chose d'amusant dans les sauts furieux et dans les ruses malignes de ces poneys. Le saut de mouton est inné chez eux ; leurs quatre jambes se raidissent tout à coup, et ils s'élancent en l'air de toutes leurs forces. Le choc est si violent que deux ou trois sauts suffisent à renverser le cavalier qui n'a pas une expérience spéciale. Rien qu'à le voir, cet animal est affreux et peu rassurant ; les oreilles sont rabattues en arrière, les yeux ont une expression vicieuse ; la bouche est écumante ; il serre le frein avec ses dents, il cherche à mordre et, en un mot, s'efforce de montrer à son cavalier combien il l'exècre. On a reconnu que ses habitudes sont absolument incurables ; le fouet, l'éperon, les bons traitements, tout est inutile.

Tout autour de notre camp croissaient en profusion le *camas* et les racines de *yamph*, ces aliments si appréciés des Indiens et que nous fûmes très-heureux de rencontrer. Pour plusieurs peuplades nomades, le camas sert en même temps de farine et de pomme de terre, et on le trouve en grande quantité dans les régions les plus stériles et les plus désolées. C'est une petite racine ronde, ressemblant assez à l'oignon, d'une saveur douce, riche en gluten et très-rassasiante. Les Indiens ont une manière de la préparer qui en fait un mets très-agréable. Dans un creux d'un pied de profondeur et de six pieds de large, d'où l'herbe a été soigneusement retirée, ils font un feu destiné à échauffer la surface de la terre exposée à l'air ; puis, dans un autre trou, ils échauffent en même temps un certain nombre de pierres plates qui doivent servir de couvercle. Quand tout est prêt de part et d'autre, ces racines sont répandues au fond du premier trou, recouvertes de gazon, que l'on surmonte de pierres chaudes, sur lesquelles on fait du feu. Par cette cuisson, les camas subissent une modification analogue à celle que subit le café par la torréfaction, et en même temps ils peuvent se conserver pour servir à l'occasion.

Le *yamph* est un bulbe plus long et plus petit que le camas, un peu moins nourrissant et qui se mange cru. Ces racines renferment toutes deux des principes nutritifs suffisants pour entretenir la vie, et souvent les tribus des montagnes n'ont pas eu d'autre nourriture pendant tout un hiver.

Nous arrivâmes enfin dans le bassin des Tétons. Ce bassin est comme une oasis dans le désert. Il est entouré sur trois côtés d'une chaîne de montagnes couronnées de neige et forme une impasse absolument fermée. Le camas et le yamph y croissent partout en grande abondance ; dans les parties basses et le long des cours d'eau, on trouve de grandes étendues couvertes de plants de fraises de la saveur la plus délicate.

En attendant les instruments nécessaires pour déterminer l'altitude des cimes les plus hautes, instruments qui devaient être apportés par un de nos compagnons resté en arrière, je fis avec M. Stevenson une reconnaissance préliminaire de la montagne. Nous revînmes après avoir constaté que notre expédition rencontrerait d'immenses difficultés, mais bien résolus à les braver et à réussir.

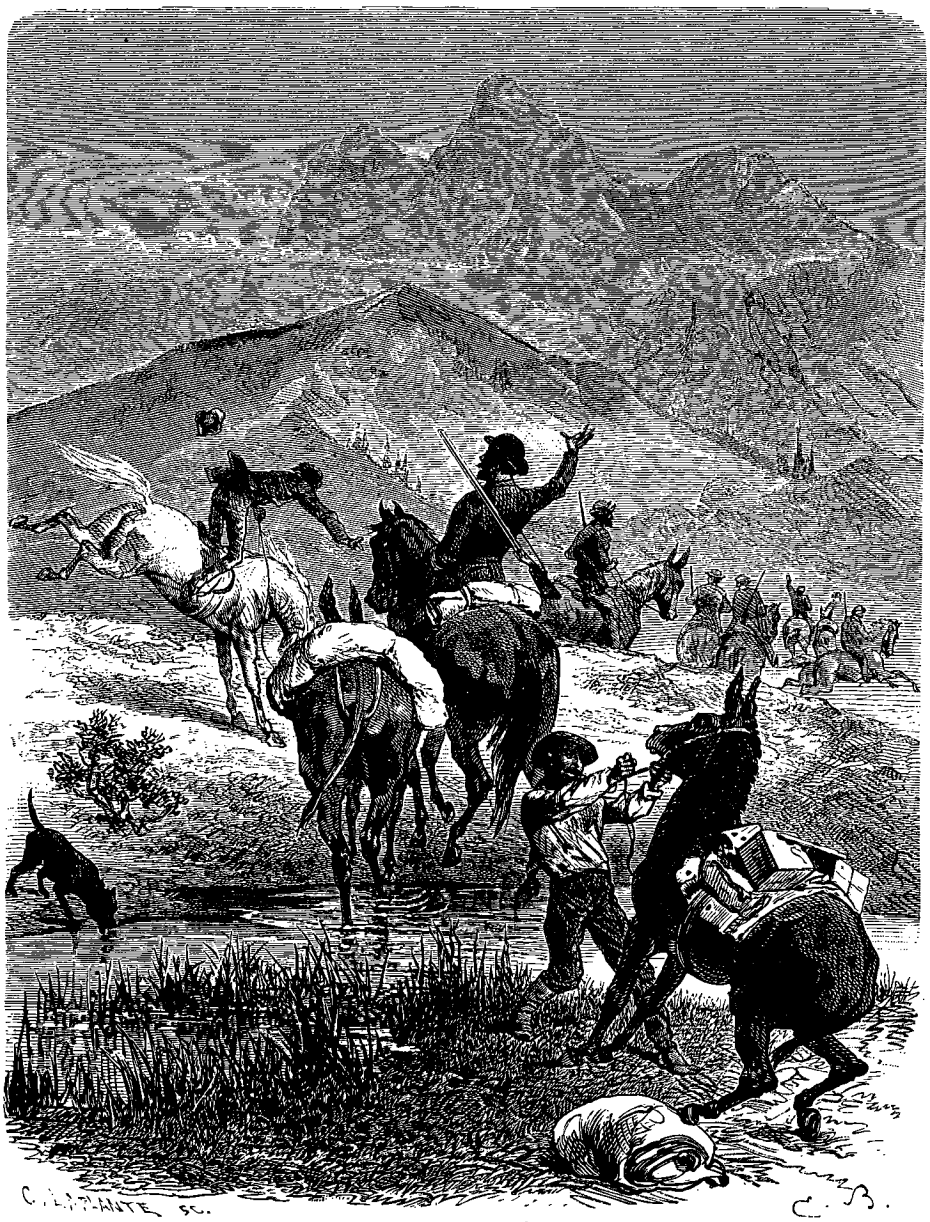
A notre retour, je fus invité à dîner par Beaver Dick, qui avait cuit un castor selon le mode montagnard, et qui désirait me montrer la supériorité de cette méthode sur tous les autres procédés ordinaires usités pour la préparation du gibier. J'avoue que mon appétit ne fut pas très-excité, quand j'appris que l'animal avait été cuit tout entier, et qu'on ne l'accommoderait qu'après que la cuisson serait complète ; mais la saveur remarquable du mets, sa succulente tendresse me démontrèrent que, en mettant à part les délicatesses exagérées, le castor était ainsi infiniment meilleur qu'en le cuisant d'après les coutumes du monde civilisé, c'est-à-dire, comme on cuit les pigeons.

Nous avions trouvé autour de notre camp une pointe de flèche en caillou ; il était donc bien certain que cet emplacement avait été occupé autrefois par des Indiens. Depuis l'exploration de ces contrées par Lewis et Clarke, les tribus indiennes se servent pour faire les pointes de leurs flèches de feuilles de tôle au lieu de cailloux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taillés ; c'est la Compagnie de la baie d'Hudson qui leur fournit leur matière première. Lewis et Clarke achetèrent une fois plusieurs chevaux pour un vieux bout de tuyau de poêle. — Cette pointe de flèche paraissait être hors d'usage depuis bien des années ; par conséquent, cette région, nouvelle pour nous, avait été à l'occasion, il y a longtemps déjà, le séjour des Indiens.

Pendant notre absence deux de nos hommes avaient abattu un grand pin qui se dressait sur le bord du torrent, et en avaient fait un pont ; mais en coupant les branches du tronc renversé, ils avaient laissé tomber dans l'eau notre hache à quarante-cinq pieds du bord. C'était la seule qui nous restât ; les deux autres avaient été déjà cassées. Nous ne pouvions perdre aucun objet



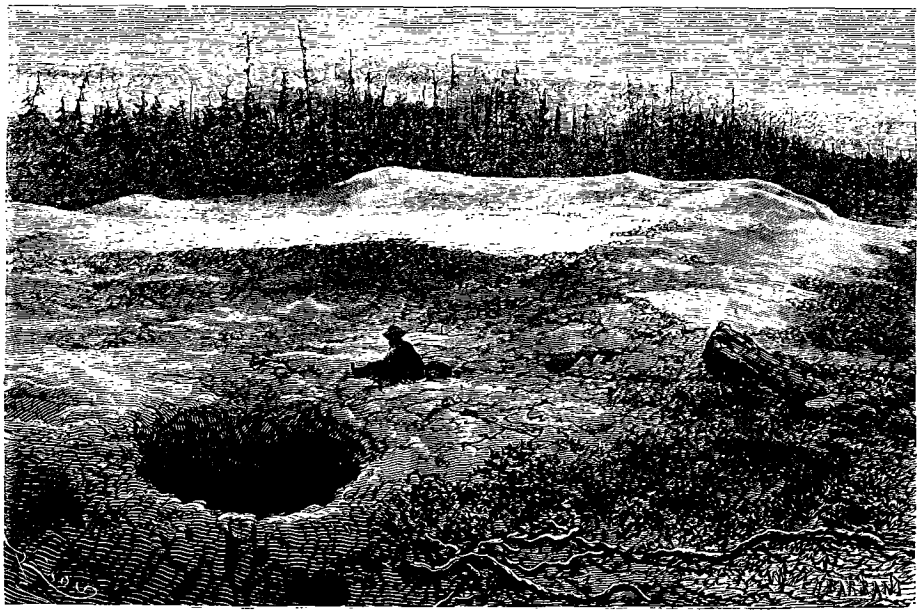
En route vers le mont Hayden. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le *Scribner's Monthly*.

qui fût plus souvent demandé et qui fût plus difficile à remplacer. On la voyait parfaitement sous l'eau claire, au milieu des rapides. On avait fait tous les efforts possibles pour la ressaisir, mais en vain, et on la considérait comme perdue.

La nécessité où nous étions de rentrer en possession de cette hache peut seule excuser la tentative périlleuse à laquelle nous nous décidâmes A l'endroit où elle était tombée, l'eau n'avait pas plus de trois pieds de profondeur, mais c'était au milieu même du torrent, et l'eau était là d'un froid glacial. On avait bien essayé de pousser un cheval de ce côté, mais le courant était trop rapide et le sol trop embarrassé de roches pour que ce moyen fût praticable : le cheval aurait perdu pied et aurait été emporté. Il fallait un autre procédé. Enfin l'un de nous ôta tous ses vêtements, ne gardant que sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemise, ses chaussettes et sa cravate; il attacha solidement autour de son corps une forte corde, dont l'autre extrémité fut accrochée à un arbre du rivage, à environ soixante-dix pieds plus haut; la corde fut confiée aux mains vigoureuses d'un de nos conducteurs. Le mugissement des eaux rendait tout échange de paroles au loin impossible; on convint donc de signes. Tout étant ainsi bien préparé, notre homme s'engagea dans le torrent. Le fond de la rivière étant composé de cailloux polis et de pierres glissantes, à chaque instant il manquait de perdre pied et de tournoyer, entraîné par les tourbillons. Il se cramponnait à la corde tendant ses pieds contre le courant; le corps incliné à quarante-cinq degrés, il avançait à petits pas, se dirigeant de son mieux vers l'endroit où était la hache. Quand il fut là, son bras, tendu pour la saisir, fut repoussé vers lui par la force du courant; il fit signe qu'on le tirât en avant de façon à se trouver un peu au-dessus de la hache, mais alors pour l'atteindre il fallait plonger un instant son corps dans l'eau; c'était risquer de perdre pied, ce qui pouvait avoir les conséquences les plus fâcheuses. Il fit cependant un plongeon, mais le courant écarta encore son bras et l'empêcha de toucher la hache; un second effort ne fut pas plus heureux. Enfin, la troisième fois, il étreignit solidement le manche. Mais au moment où il se relevait, l'action du courant contre la partie large de la lame de la hache, appuyée contre lui, fit dévier son corps, et en essayant de reprendre position, il perdit pied et fut roulé au milieu des roches. La corde, tirant diagonalement par-dessus son épaule, maintenait sa tête sous l'eau Couché ainsi dans le torrent, il lui devenait



Orifice d'une source d'eau vaseuse. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

impossible de se redresser contre la violence des eaux; il resta ainsi ballotté çà et là, au milieu des roches, parfois au dessus, parfois au-dessous des eaux furieuses, jusqu'à ce que le courant l'eût poussé vers le rivage, couvert de meurtrissures, de plaies, de contusions et tout près de perdre connaissance.

En approchant du bord, comme il souffrait beaucoup par le manque de respiration, il fit un effort énergique pour reprendre pied; il parvint à y réussir, et sa tête parut un instant droite au-dessus des eaux; pendant cet instant, il entendit sur le rivage un de ses compagnons s'écrier :

« Eh bien! voilà notre hache perdue! »

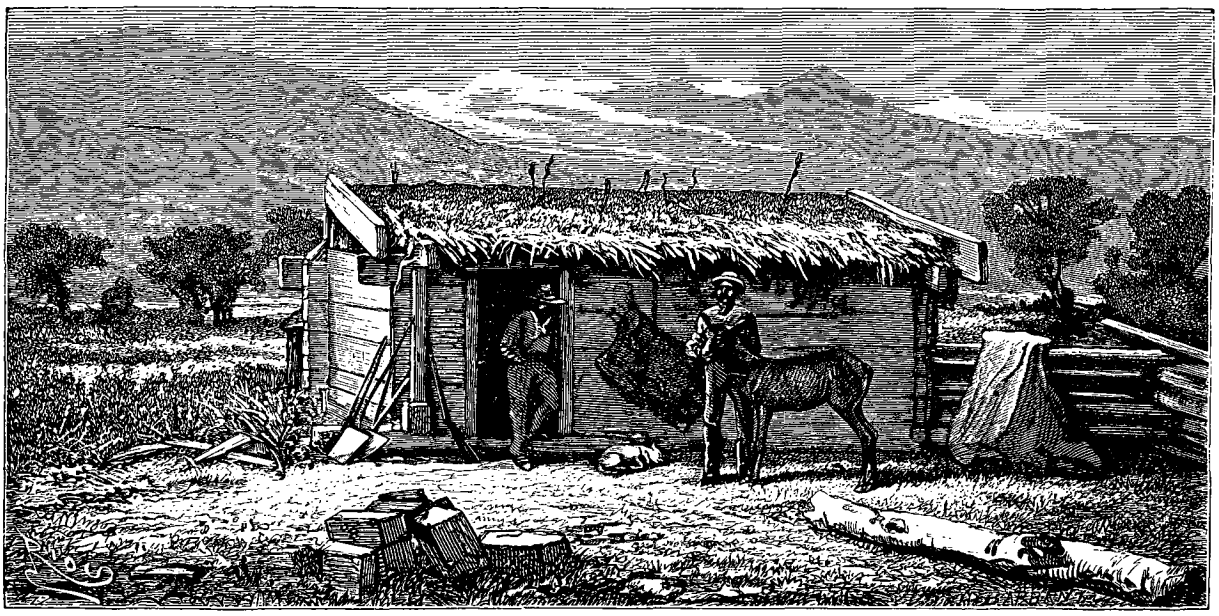
Au même moment il était de nouveau entraîné et renversé parmi les roches; mais tout en roulant au-dessous de l'eau, il conserva assez de présence d'esprit et de courageuse énergie pour lever la hache au-dessus de la surface du torrent, la montrant ainsi à ses camarades, et leur donnant de son triomphe le seul et muet témoignage qui fût en son pouvoir.

Il toucha enfin la rive. Le courant avait eu la force de lui arracher ses chaussettes et de délier le nœud très-solide du mouchoir qu'il avait autour du cou. On s'empressa de lui prodiguer des soins qui, heureusement, le rétablirent en quelques jours et firent disparaître toutes les traces douloureuses de son aventureux exploit.

Extrait et traduit par Em. DELEROT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une habitation de pionnier. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS,

PAR MM. HAYDEN, DOANE ET LONGFORT [1].

1870-1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Départ pour l'ascension. — Tableaux de montagnes. — La *Selle*. — Glaciers. — Chute périlleuse de M. Hamp. — Danger couru par M. Stevenson. — La paroi de glace suspendue. — Arrivée sur la cime.

Le 26 juillet, M. Adams, accompagné de M. Curtis, le micrographe de l'expédition, et du guide Shep Medary, fut de retour à notre camp. Notre troupe étant dès lors bien organisée, nous partîmes pour notre ascension au nombre de quatorze, le 28 juillet, à dix heures du matin. Nous nous rendîmes d'abord à l'endroit que nous avions choisi pour y établir un campement provisoire. Nous y dînâmes; après quoi, MM. Adams et Toggart montèrent jusqu'à un plateau, à trois mille pieds au-dessus du camp, d'où ils pouvaient déterminer les directions principales de la meilleure route à suivre pour atteindre la base du Grand-Téton.

Ce pic s'élevait majestueusement au loin, dominant une centaine de faîtes plus bas; ses parois escarpées étaient tachées çà et là de neige, et sa cime grisâtre était à moitié enveloppée dans des nuages floconneux. Il paraissait vraiment, dans sa fière solitude, le souverain paisible de l'empyrée. Nos deux compagnons purent rentrer avant la nuit au camp, où ils trouvèrent nos jeunes gens en train de se lancer des boules de neige, amusement assez inattendu dans les derniers jours de juillet.

Le lendemain, à trois heures et demie du matin, le thermomètre marquait onze degrés au-dessus de zéro; nous étions tous debout. Après avoir partagé un solide déjeuner, nous partîmes, munis chacun d'un bâton ferré et d'un sandwich au lard pour le repas de midi, et fermement résolus à atteindre dans la journée la cime suprême du plus élevé des Tétons.

Pendant les deux premiers milles, nous montâmes tout droit par la gorge en franchissant d'innombrables amas d'arbres morts gisant à terre. Puis nous gravîmes des pentes escarpées en nous accrochant à des angles de rochers surplombant. Au sommet, nos anéroïdes nous indiquaient comme hauteur neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre vers le nord, les pics s'élevaient au-dessus des pics, les chaînes s'étendaient derrière les chaînes, panorama infini qui, sous les rayons étincelants d'un éclatant soleil, semblait tout entier en cristal. Plus près de nous, le regard errait sur d'immenses champs

1. Suite et fin. — Voy. p. 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de neige, des gouffres rocheux, des forêts de pins éparses et des cascades sans nombre.

Le sol du champ de neige que nous devions ensuite traverser était inégal et onduleux. Il offrait l'apparence d'un océan qui serait saisi par la gelée au moment où la tempête est dans toute sa fureur.

Après une marche pénible, pendant laquelle nos bâtons ferrés nous rendirent les plus grands services, nous atteignîmes une seconde échine du plateau. De ce point, la vue était de toute magnificence, mais presque décourageante, tant elle révélait d'obstacles croissants. En face de nous, s'étendait, sur une longueur de cinq milles au moins, une vaste surface de neige, formant un escarpement en travers duquel, sur la ligne même que nous devions suivre, se dressait encore un soulèvement de roches entassées. A notre droite, à mille pieds au-dessous de nous, nous apercevions les eaux bleues du lac Cowan.

Pour abréger, plusieurs de nos compagnons rampèrent autour des flancs de la gorge, aimant mieux franchir la crête neigeuse à notre gauche que descendre les parois glissantes de la hauteur sur laquelle nous étions. Au moment où ils passaient sur des rebords rocheux en surplomb, quelques fragments se détachèrent et roulèrent, au grand péril de ceux qui se trouvaient au-dessous. M. Beckler, par un saut rapide, évita d'être écrasé par un gros rocher qui arriva sur lui comme une avalanche. En sautant il tomba, et alla rouler et se blesser sur un roc en saillie.

Les autres descendirent par le bas sans encombre, et rencontrèrent même moins de difficultés que sur les flancs. La neige avait au moins deux cent cinquante pieds d'épaisseur, et elle paraissait aussi solide que le granit qu'elle recouvrait. Après avoir marché plus d'un mille sur sa surface vitreuse, nous fîmes une longue descente et passâmes un lac d'environ six cents yards de long sur deux cents de large, recouvert d'une couche de glace de douze à quinze pieds d'épaisseur.

Au-dessous du lac, nous remontâmes le dernier rempart rocheux, plus escarpé que les autres, pour jeter un suprême coup d'œil sur le lugubre paysage.

Nous pouvions nous croire au sein d'une région polaire. Tout, autour de nous, était neige, roche et glace. En avant, en arrière, tout était également désert, nu et inhospitalier.

Encouragés par la pensée que nous étions sur la dernière des grandes enceintes de neige dont sont entourés les pieds des cimes, nous poussâmes en avant, marchant vers la base de l'immense vallonnement qui les séparait. A ce point, plusieurs de nos compagnons, exténués de fatigue et désespérant d'atteindre le faîte suprême qui s'élevait encore dédaigneusement à cinq mille pieds au-dessus d'eux, renoncèrent à tout nouvel effort. Notre bon chirurgien, le docteur Reagles, nous accompagnait avec sa trousse et une provision de bandages en cas d'accident.

Nous ne perdîmes pas de temps à calculer, parmi les nombreux ravins formés par l'érosion des rochers friables entre les pentes de granit, quel serait celui qu'on pourrait le mieux franchir jusqu'au sommet sans rencontrer d'obstacles sur la route. Quelques-uns de nos compagnons, par suite d'un choix malheureux, furent absolument contraints de revenir sur leurs pas, ayant rencontré au milieu de leur chemin une muraille toute droite. Cinq seulement d'entre nous, ayant franchi une pente de neige large de mille pieds au moins, atteignirent la dépression placée à droite du Grand Téton, et que nous avions appelée la *Selle*. Cette ascension n'offrait de difficultés que pour ceux qui avaient choisi le mauvais passage. Nous fîmes notre repas sur la *Selle*, que nous atteignîmes à environ neuf heures ; nous restâmes là un quart d'heure, à l'ombre du Grand Téton. Quand nous levions les yeux vers ses flancs escarpés, il semblait qu'il nous défiât de tenter son ascension.

De la *Selle* à la cime du Grand Téton, le flanc de la montagne formait un angle de soixante degrés, interrompu par des cavités et des précipices innombrables. Notre chef, le capitaine Stevenson, était en avant, et, quand j'atteignis la *Selle* avec MM. Hamp et Spencer, il était hors de vue, perdu dans les anfractuosités. Comme nous trouvions des traces de ses pas, nous n'étions pas inquiets. Bientôt il nous fallut, pour monter, nous accrocher aux parties saillantes de rocs perpendiculaires ; nous mettions nos doigts dans des crevasses aussi haut que possible, et nous nous soulevions en l'air en nous appuyant de tout notre poids sur des rebords qui n'avaient pas plus de deux pouces de large, et qui étaient suspendus au-dessus d'abîmes de cinquante à trois cents pieds de profondeur. Cette ascension exténuante était de temps en temps interrompue par une marche plus facile sur de grandes terrasses de neige, logées sur quelque revers ou dans quelque concavité de la montagne ; cette surface, quoique très-molle sous le pied, nous permettait cependant une marche moins pénible, à moins, comme il arrivait souvent, qu'elle ne cachât des abîmes de glace, auquel cas les difficultés et les hasards étaient loin de diminuer. A beaucoup d'endroits, l'eau de la neige fondue avait coulé et était couverte d'une croûte de glace qui laissait voir, à travers des fissures de deux à quatre pieds, des gouffres de deux cents pieds ou plus. De grandes précautions étaient nécessaires pour ne pas tomber dans ces crevasses. Quelques arcs-boutants de roc ou de glace étaient les seuls soutiens de ces blocs de neige. Cette partie de la montagne formait ce qu'on appelle en Europe des glaciers.

M. Hamp, qui avait quitté récemment son foyer en Angleterre, connaissait peu les propriétés de la neige et de la glace, et, à bien des endroits critiques, se fiant trop à leur solidité comme appui, il glissa et tomba. Un moment sa mort paraissait inévitable, mais avec une admirable dextérité il sut, en roulant, se mettre à califourchon sur l'arête même de la pente. Une de ses jambes pendait dans la crevasse, l'autre balayait la neige ; il glissa ainsi avec une rapidité effrayante, sur une pente de quarante-cinq degrés, pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant cinquante pieds, et s'enfonça enfin de tout son long dans un monceau de neige qui le préserva d'une chute de mille pieds ou plus, le long de l'escarpement de la montagne. Je l'avais vu tomber, je le croyais en pièces. Un moment après il regrimpait de son tas de neige et nous rejoignait sain et sauf; nous ne pûmes nous empêcher de partir tous à la ronde d'un éclat de rire aussi cordial que reconnaissant. Cependant nous étions tous en proie à cette trépidation nerveuse que causent souvent les dangers extrêmes et inattendus, et nous sentions à notre joie se mêler une terreur que nous ne pouvions pas encore secouer. Nous continuâmes néanmoins notre route, et en prenant bien des précautions, nous atteignîmes un abri placé dans les rochers à six cents pieds au-dessous du sommet.

Là, nous fîmes une halte.

Pendant que nous nous reposions, nous entendîmes de nouveau le capitaine Stevenson; il nous cherchait en nous appelant; nous lui répondîmes par d'autres cris et bientôt il nous rejoignit. Nous apprîmes alors qu'il venait de courir, lui aussi, un grand danger. A environ deux cents pieds plus haut, il avait été arrêté dans son ascension par un grand rocher perpendiculaire, couvert de glace et de neige, qui barrait le chemin. M. Stevenson, pour l'escalader, grimpa sur un rebord surplombant de ce rocher, mais tout à coup il perdit pied et se trouva suspendu tout entier dans le vide, retenu seulement par ses mains cramponnées à une fissure, et la face collée à la paroi du roc. Il lui fallait absolument faire de là un saut rapide sur quelque partie solide, sinon il tombait dans un abîme de quelques centaines de pieds. Par bonheur, il y avait sur le roc, à portée, à mi-hauteur de son corps, un revêtement de glace et de neige; en le frappant à coups répétés avec le bout de sa botte, il y fit une petite échancrure sur laquelle il put appuyer un de ses pieds; cet appui lui suffisait pour sauter sur un roc voisin, ce qu'il fit avec succès, sortant ainsi à son honneur de sa périlleuse escalade.

Nous aurions risqué nos os pour peu de chose, si le petit espace de cinq cents pieds qui nous restait à parcourir nous avait paru un obstacle invincible. En conséquence, nous résolûmes, avec le capitaine Stevenson, de tenter une seconde fois d'escalader le rocher qui nous arrêtait. Quant à nos deux autres compagnons, MM. Hamp et Spenser, ils étaient déjà épuisés, et comme le reste de la route était extrêmement hasardeux, nous les décidâmes à nous attendre.

Lorsque je vis la situation dans laquelle M. Stevenson venait de se trouver, son salut me parut une sorte de miracle. J'avais apporté une corde, je la jetai et réussis à l'accrocher à une légère saillie qui s'avançait au-dessus de notre tête; je pus alors me soulever, et enfoncer mes mains dans une crevasse de la roche, et en appuyant mes pieds sur les épaules du capitaine Stevenson, je parvins facilement sur le haut. Je jetai la corde au capitaine, qui la saisit vigoureusement, et, aidé par son bâton ferré, il arriva bientôt à mes côtés. Mais nous rencontrâmes là de nouveau une difficulté en apparence insurmontable : la glace formait un talus en ressaut, sous un angle de soixante-dix degrés, et cette saillie était simplement plaquée contre le roc; non-seulement la paroi était très-périlleuse à gravir, mais elle pouvait se détacher au moment où nous la saisirions pour l'escalader, et alors nous aurions roulé avec elle au fond de l'effrayant précipice. La cime était là juste au-dessus de nous; il n'y avait plus que trois cents pieds à franchir pour la toucher; nous aimâmes mieux courir le risque que de renoncer à notre entreprise. En nous appuyant aux parties rocheuses que présentait la paroi, nous fîmes avec nos pieds une série de marches sur lesquelles nous nous élevâmes peu à peu; nous montâmes ainsi, sous un angle qui ne s'éloignait que de vingt degrés de la verticale, pendant cent soixante-quinze pieds, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le roc. Nous eûmes, alors seulement, une révélation complète du péril auquel nous venions de nous exposer, et si nous l'avions connu avant notre escalade, rien au monde ne nous eût décidés à le braver. Comment la masse de glace qui nous avait servi d'appui ne s'était-elle pas détachée, et n'avait-elle pas roulé en bas, cela est encore pour nous un mystère. En regardant à travers l'espace qui la séparait du roc, je vis qu'elle n'était fixée que par une demi-douzaine de petits prolongements très-minces. Il semblait que le poids d'un oiseau dût la détacher tout entière. Mais sans nous arrêter à réfléchir au danger dont nous venions de nous tirer, après avoir apaisé notre soif à un des nombreux petits filets d'eau qui coulaient autour de nous, nous nous remîmes résolûment à l'œuvre pour gravir les monceaux de granit qui nous séparaient de la cime. C'était un travail plus ennuyeux que difficile, et nous fûmes amplement récompensés quand, à trois heures de l'après midi, après dix heures des efforts les plus pénibles que j'aie faits pendant ma vie, nous fûmes debout sur le point le plus élevé du Grand Téton.

On mesure son triomphe par la peine et les dangers que l'on a endurés : nous eûmes conscience que nous venions de remporter une véritable victoire. Nous goûtions une satisfaction profonde au sein de notre solitude en pensant que nous étions les premiers hommes de la race blanche qui eussent mis le pied sur cette cime. D'autres pourront venir après nous, mais il n'y a pas de jactance fanfaronne à être fiers d'avoir réussi là où cent autres avaient échoué.

XI

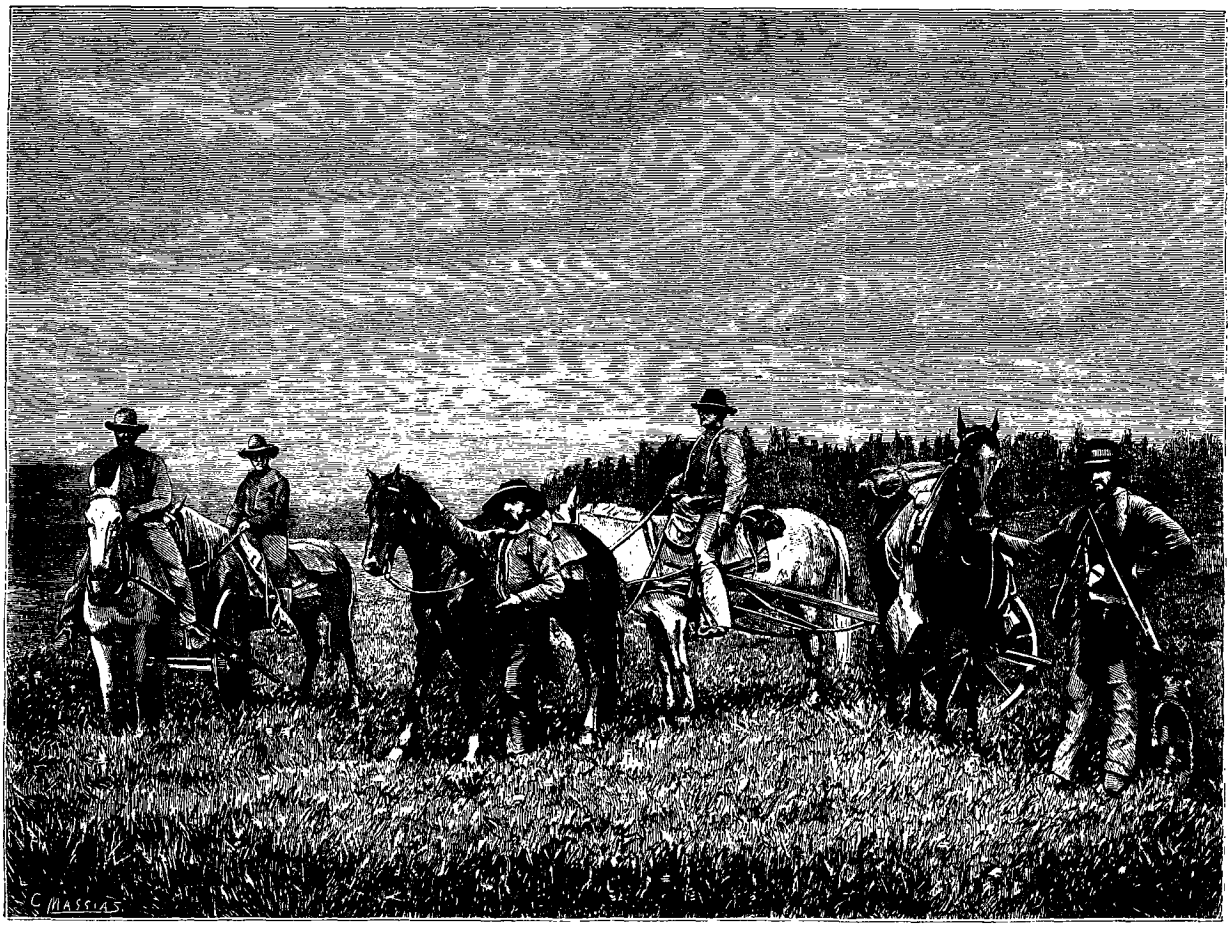
Vue de la cime. — L'abri bâti par les Indiens. — Panorama splendide. — Retour. — Dangers courus. — Rentrée au camp. — Joyeux accueil. — Dick rencontre un ours. — La chasse aux castors. — Preuve d'intelligence et de courage. — Digues et villages construits par les castors. — Un *ranch*. — Mésaventures des mulets. — Entrée dans la vallée de la Firehole.

Vues de la vallée, les cimes du Grand Téton paraissent toutes d'égale hauteur; mais du point où nous étions, la différence des niveaux était très-sensible. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cime maîtresse, séparée des autres pics par des érosions, embrasse une superficie irrégulière de trente à quarante pieds. Les vents qui la balayent sans cesse la tiennent libre de glace et de neige. Malgré les rayons d'un soleil d'été qui frappaient en plein sur nous, nous fûmes obligés de nous envelopper de nos manteaux pour nous défendre contre le froid du vent de la montagne. L'air était si léger que notre respiration devint presque fatigante par sa fréquence, et nous constatâmes comment on pouvait, à cette hauteur, souffrir également des excès de la chaleur et du froid. Au-dessus de la ceinture de neige qui avait servi à notre périlleuse ascension, nous vîmes, au milieu des débris de roc, les traces récentes de l'*Ibex d'Amérique*, le seul animal reconnu capable de grimper sur les hautes cimes. Des fleurs d'une jolie teinte et d'un parfum délicat perçaient à travers la neige partout où une saillie rocheuse apparaissait à travers la surface de glace.

Sur le sommet d'un pic voisin, mais un peu plus bas que celui que nous occupions, nous trouvâmes une enceinte circulaire de six pieds de diamètre, composée de dalles de granit posées de champ sur environ cinq pieds de haut. C'était évidemment un abri construit pour se protéger contre le vent, et nous fûmes

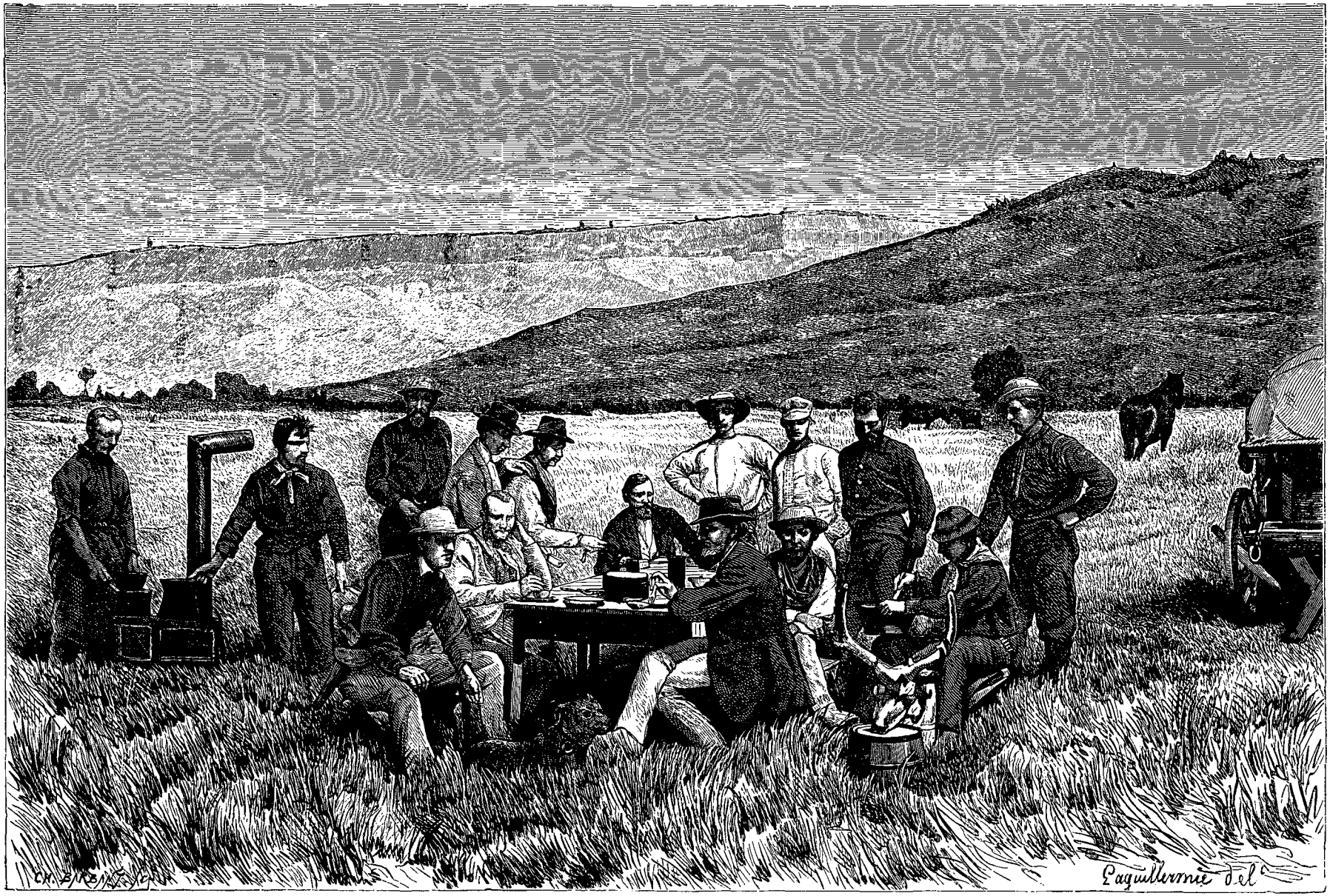


Préparatifs de départ. — Dessin de G. Massias, d'après une photographie.

trop heureux de nous en servir nous-mêmes pour manger le reste de nos provisions. En y entrant, nous enfonçâmes d'un pied dans les débris que formaient les détritus des dalles rongées par le temps. La quantité de ces débris attestait combien cette construction était ancienne. Due évidemment aux Indiens, elle date au moins de cent ans, et il n'est pas impossible qu'elle ait plusieurs siècles. Pour produire cette singulière désagrégation, il faut une période de temps dont l'appréciation échappe aux calculs de l'homme. Cette découverte fut pour nous la grande surprise de notre journée ; nous avions la preuve que les Indiens, d'habitude si peu doués de l'esprit de curiosité, avaient cependant parfois obéi aux mobiles qui nous avaient guidés nous-mêmes. C'est là un sentiment étranger, je crois, aux Indiens de nos jours. Les périls auxquels il faut s'exposer pour faire l'ascension du Téton intimideraient le plus brave d'entre eux, s'il avait assez d'énergie pour les chercher. Les hommes qui ont gravi ces pics et y ont laissé un témoignage de leur passage étaient supérieurs à ceux qui composent les tribus actuelles du nord-ouest ; quant à dire le motif qui a pu les déterminer à faire l'ascension, nous n'en pouvons découvrir d'autre que la curiosité pure ou le désir de faire preuve d'adresse.

Bien loin, à l'horizon, du côté du nord, à moitié con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

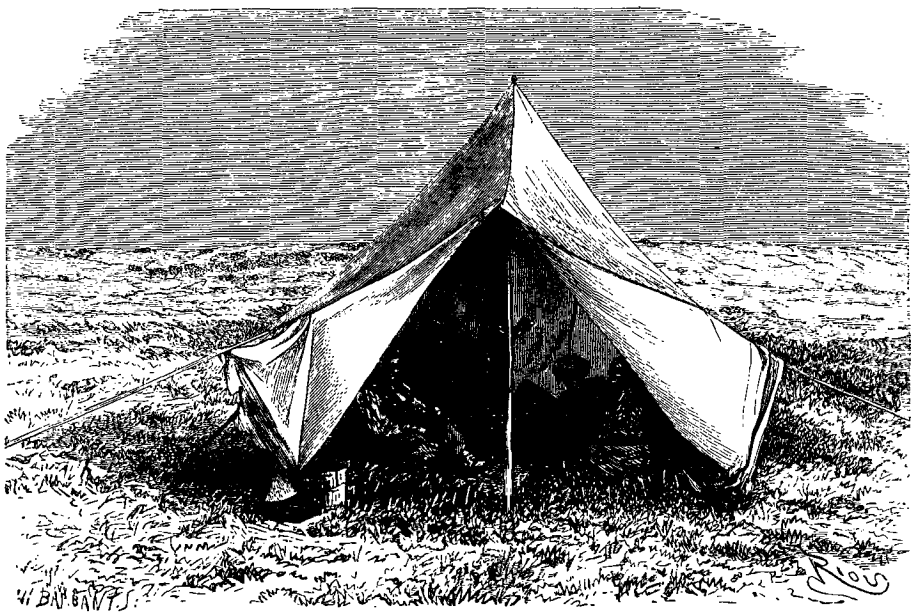


La Mission géologique des États-Unis. — Dessin de Laguillermie, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondues avec les nuages dont on les distinguait avec peine, nous apercevions un panorama immense de chaînes et de vallées jusqu'au delà du lac de la Yellowstone. Nous étions à une telle hauteur que la vallée au-dessous de nous, quoiqu'elle fût remplie de gorges et d'escarpements, paraissait une vaste plaine unie. Nous contemplâmes les beautés si diverses de ce merveilleux tableau jusqu'à ce que l'inclinaison du soleil nous avertit qu'il nous restait à peine le temps d'effectuer notre descente et de retourner au camp avant la nuit. De grandes précautions étaient indispensables pour repasser par le cordon de neige qui entourait la cime; malgré toutes nos craintes de le voir se détacher, il fallait bien le franchir, puisque c'était notre unique chemin. Nous eûmes un grand sentiment de soulagement quand nous eûmes atteint sains et saufs le recoin où nous attendaient Hamp et Spencer.

A ces hautes altitudes, l'intervalle entre le coucher du soleil et la nuit est très-bref, et nous avions encore à descendre le revers de la montagne Dans notre hâte, nous prîmes un passage trop abrupt pour la montée, et qui nous conduisait tout droit à un précipice de trente-cinq pieds, rempli de masses de fragments de granit de trois à quatre pieds. Nous devions choisir : il fallait ou descendre par ce précipice ou remonter la pente en revenant de cinq cents pieds et plus sur nos pas, pour choisir un autre passage. En me glissant le long de l'arête, je vis à vingt pieds au-dessous de moi une saillie où une personne pouvait se tenir, et à environ huit pieds plus bas une autre pointe de roc, mais plus petite et trop étroite pour qu'on pût y prendre pied sûrement. Dès lors mon parti fut pris. Passant successivement la corde autour du corps de mes compagnons, je les descendis sans difficulté le long de la paroi perpendiculaire jusqu'à sa base; puis, lançant et fixant le milieu de la corde sur une pointe de roc, j'en



Sous la tente. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

saisis les bouts et me laissai glisser jusqu'à la saillie dont j'ai parlé plus haut : de là un saut bien calculé me permit de m'appuyer un instant sur la petite pointe de roc placée plus bas; ce qui me facilita le saut final qui me mettait en bas, au milieu des débris de rocs, où m'attendaient mes compagnons.

Nous avions encore à traverser des champs de neige, des crêtes, des gorges, avant d'arriver au camp. Après une course très-rude, nous rentrâmes au campement provisoire à dix heures et demie précises, au milieu des acclamations joyeuses et des cordiales félicitations de nos autres compagnons, qui commençaient à redouter qu'il ne nous fût arrivé quelque sérieux ou même quelque fatal accident. La séparation avait été courte, mais la joie de se retrouver ensemble était aussi vive que si nous avions été séparés une année entière.

La hauteur du Téton est de treize mille sept cent soixante-deux pieds (quatre mille cent quatre-vingt-quinze mètres). M. Adams, qui avait visité les Alpes, déclara que le paysage de la chaîne des Tétons leur était égal en beauté et en mérite pittoresque.

Le lendemain matin, notre retour fut marqué par une gaieté bruyante qui attestait l'entrain qu'inspirait notre succès. Nous réveillâmes les échos de la gorge par nos chansons et nos cris, et nous rentrâmes dans le grand campement au milieu des témoignages de joie de ceux que nous y avions laissés.

Beaver Dick et Shep Medary avaient employé le temps de notre absence à chercher un passage pour franchir la chaîne principale de montagnes. Ils nous annoncèrent que nous devions suivre la *Middle-River;* nous pourrions, près de la source de ce cours d'eau, franchir une montagne peu élevée où nous ne rencontrerions comme obstacles que les troncs d'arbres gisant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le sol; nous passerions ainsi tout de suite dans les bassins de la *Firehole*. A quelques endroits, ces troncs d'arbres formaient comme des pyramides de sept à huit pieds de haut; malgré cela, notre route serait bien meilleure et beaucoup plus courte.

En explorant cet itinéraire, Dick s'était trouvé tout à coup dans un fourré de pins en face d'un ours monstrueux, qui évidemment le guettait depuis quelque temps. Il était assis sur son séant, regardant Dick avec une expression et une allure fort peu aimables et attendant le moment d'engager le combat. La situation n'avait rien d'agréable, et le seul moyen d'échapper, c'était de tuer très-promptement ce maître ours. Blesser sans tuer aurait été aussi fatal que de chercher à fuir, et l'expérience a démontré que dix fois sur cent on manque cet animal.

Dick ajusta son fusil à son épaule, et Martin, comme s'il eût compris que le combat allait commencer, poussa un grognement préliminaire. Dick fit feu. Heureusement le coup était mortel. La balle était entrée par le devant du cou et avait passé tout droit à travers la colonne vertébrale. L'énorme animal tomba avec un hurlement terrible qui emporta en même temps sa vie. Dick était sauvé.

Dans ces forêts se rencontre également cette espèce particulière de cerf remarquable par sa taille et sa force que l'on désigne par le nom de cerf *wapiti*.



Le courrier de la Mission. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

Le soir j'accompagnai Dick à sa visite des piéges à castors. Dans l'un d'eux nous trouvâmes l'avant-pied d'un castor que l'animal, pour s'enfuir, avait tordu et cassé. Dick dit que le fait est très-fréquent. Dans son opinion, le castor possède une puissance de raisonnement et une sagacité bien supérieures à celles de tous les autres animaux.

Le matin suivant, nous levâmes le camp de bonne heure.

Nous arrivâmes à un ruisseau si plein de digues construites par les castors que le cours d'eau en était comme interrompu. Ceux d'entre nous qui n'avaient jamais vu de pareils travaux étaient extrêmement surpris de la grandeur des arbres que les castors avaient abattus pour les aider dans leurs constructions. Plusieurs de ces arbres avaient six et huit pouces de diamètre. Le long des beaux bois de coton qui sont sur les bords de la basse Yellowstone, il n'est pas rare de voir des arbres de deux pieds d'épaisseur qui ont été abattus dans la rivière en l'espace d'une seule nuit. L'industrie et la dextérité mécanique de cet animal sont au-dessus de tout ce que l'on peut croire. En descendant la Yellowstone, on voit, sur certains points, des digues faites avec d'immenses troncs d'arbres à coton, et ces travaux ont une régularité aussi parfaite que s'ils avaient été faits à l'aide du fil à plomb. On aurait cru, en descendant cette rivière, que cette région avait été habitée et cultivée pendant des milliers d'années et que des donjons des âges féodaux se dressaient encore au milieu des bouquets d'arbres qui étaient jetés là en groupes pittoresques.

Nous passâmes le ruisseau sur une de ces digues, dont nous avions rempli le milieu en y posant quelques perches et en y entassant quelques saules; mais ce passage ne se fit pas tout à fait sans accident : plusieurs mulets furent rejetés en dehors de la digue et plongèrent dans le bassin.

Après avoir visité une habitation de pionnier (*ranch*), où vivait dans la solitude, occupé de pêche et de chasse, un Anglais nommé Sawtelle, nous franchîmes un col qui nous rapprocha sensiblement du Parc National.

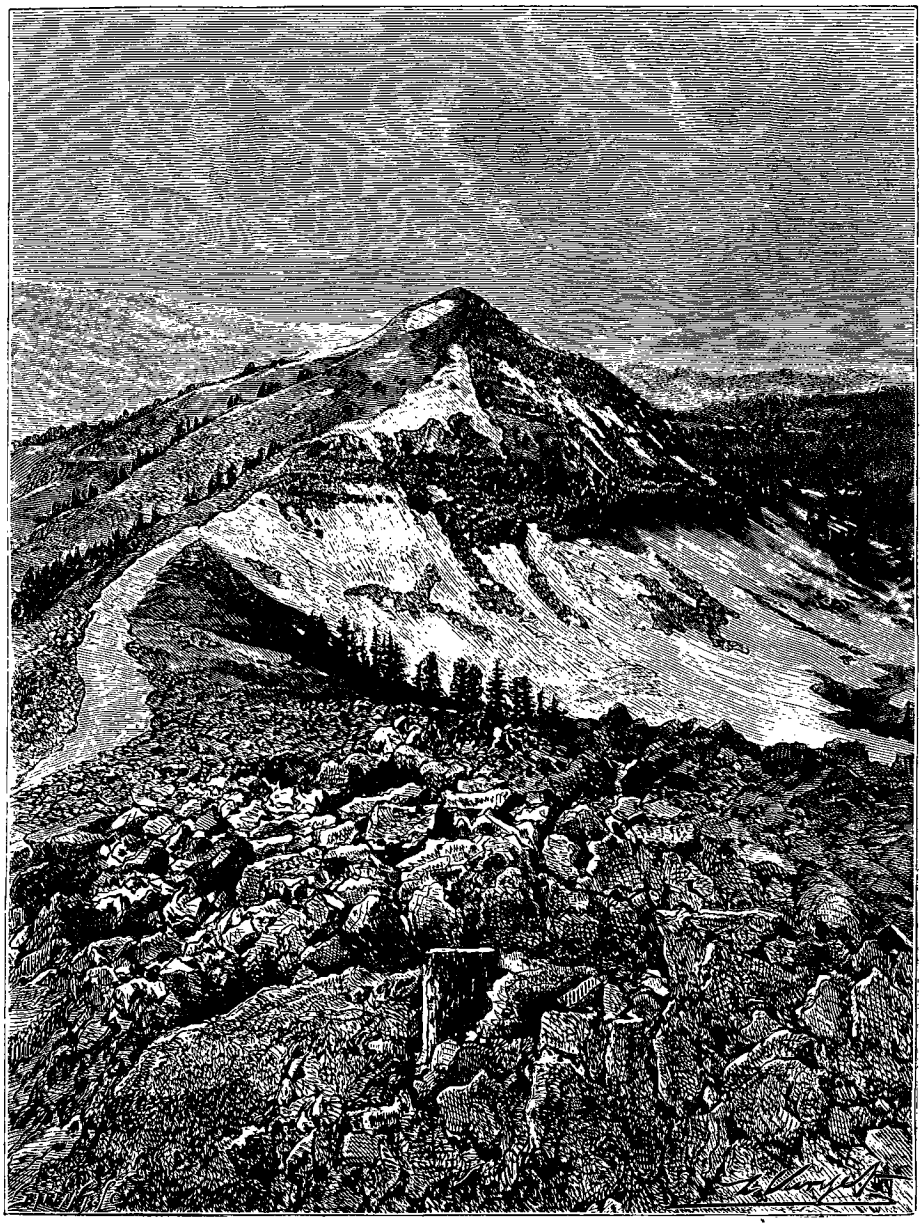
Je fus désigné par MM. Jackson et Campbell, photographes, Coulter et Beveridge, botanistes, et trois autres membres de la Mission, pour faire l'avant-garde qui devait entrer la première dans la vallée de la Firehole. La route était pénible; nos mulets roulèrent en bas d'une colline de quatre-vingt-dix pieds, heureusement sans dommage pour les appareils photographiques dont ils étaient chargés; puis, un peu après, le cheval de M. Spencer, beaucoup moins adroit que les mulets, se cassa le cou; enfin, malgré toutes ces mésaventures, nous atteignîmes sains et saufs la vallée de la Firehole.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

Aspect général de la vallée. — *Bill Hamilton.* — Réunion générale. — Baptême du mont Hayden. — Exploration nouvelle des geysers. — La chemise au blanchissage.

Nous reconnûmes, dès l'entrée, les bassins décrits par le docteur Hayden. On passerait des journées à étudier les merveilles de cette vallée, où, à chaque pas, se rencontrent de nouveaux prodiges; cependant, au plaisir qu'on éprouve se mêle un certain sentiment qui touche à la crainte. En effet, le bruit de ces eaux perpétuellement agitées, les ruissellements et les sifflements des petits geysers, les nuages de vapeur qui s'élèvent sans cesse, l'effondrement perfide du sol quand on passe sur quelque croûte friable, tout semble avertir mystérieusement de quelque péril; mais il y a dans

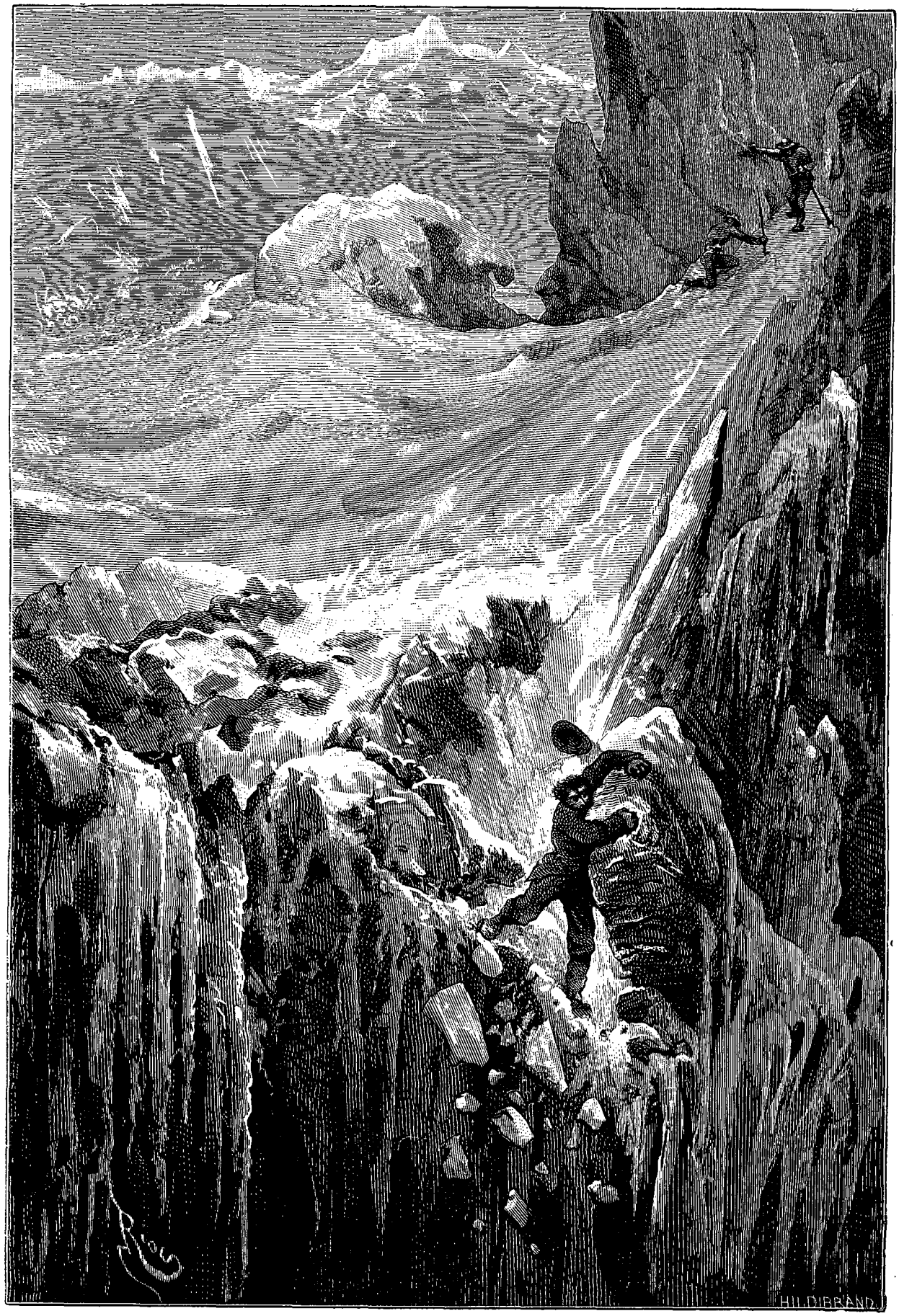


Vue sur la chaîne des Tétons. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

tout cela un tel charme que, sans ces périls vagues, la vallée perdrait la moitié de son attrait.

Nous passions d'un groupe de sources à un autre, oublieux de toute autre chose, quand nous aperçûmes tout à coup des lettres, longues au moins d'un yard, tracées dans une croûte écailleuse de silice, et qui réunies formaient évidemment le nom de BILL HAMILTON, nom presque aussi connu par les montagnards que les montagnes elles-mêmes. Hamilton est un vieux trappeur et un vieux guide que j'avais rencontré pour la première fois à Bannock en 1862, et je conclus de cette inscription qu'il avait été employé par Hayden. Il s'agissait maintenant de savoir si le docteur Hayden avait passé par là depuis longtemps. Par le plus grand des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ascension périlleuse du Grand Téton (voy. p. 339). — Dessin de E. Riou, d'après le *Scribner's Monthly*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonheurs, nous le retrouvâmes dès le lendemain, accompagné de toute la Mission. Dans une réunion solennelle, nous proclamâmes membres honoraires de la Mission M. Blackmore[1], touriste anglais qui avait rendu de grands services à l'expédition, et M. Moran, peintre distingué qui avait reproduit avec talent les sites principaux de la région parcourue. La même faveur me fut accordée. De mon côté, je proposai et fis accepter le nom de *mont Hayden* pour le pic que nous avions gravi.

Aussitôt après cette séance, la Mission monta à cheval pour parcourir la partie supérieure du bassin de la Firehole. A notre entrée, nous fûmes salués par une éruption du geyser auquel on peut le mieux se fier et que nous avions pour cette raison baptisé le *Vieux Fidèle*.

Le lendemain matin, à quatre heures, nous étions témoins d'une éruption du *Grand-Geyser*, vu pour la première fois par le docteur Hayden dans son exploration de 1871. L'eau lancée par ce geyser a environ huit pieds de diamètre. Le jet est très-serré; l'éruption est précédée par un roulement sourd et par un ébranlement du sol dans toutes les directions. La colonne d'eau, cette fois, n'avait pas moins de cent vingt-cinq pieds de haut; elle semblait monter en jets successifs, et se terminait par une gerbe isolée qui s'élevait à trente pieds ou plus au-dessus de la masse d'eau principale. Seul de tous, ce geyser est de forme effilée; il monte en diminuant à des hauteurs successives comme les différents étages d'une flèche d'église, et se termine en cône aigu. Ses éruptions varient de caractère et sont souvent plus puissantes que celle dont nous avons alors été les témoins.

Nous étions très-inquiets de savoir si nous pourrions être témoins d'une éruption du geyser baptisé la *Géante*. Le docteur Hayden, à son dernier passage, avait attendu en vain. Nous-mêmes, nous allions nous en retourner à notre campement, quand tout à coup, avec un spasme terrible qui menaçait de déchirer la terre en deux, ce geyser lança une immense colonne à la hauteur de deux cents pieds ou plus.

Nous ne pûmes retenir nos acclamations. Cette première éruption fut suivie d'une seconde, encore plus merveilleuse et de plus longue durée. Celle-ci effraya tant nos chevaux qui paissaient dans le voisinage, que trois d'entre eux brisèrent les cordes qui les tenaient à leurs piquets et se sauvèrent; nous eûmes beaucoup de peine à les rattraper.

Toute la première partie de cette journée se passa à contempler les geysers et les sources de cette prodigieuse vallée. Depuis ma visite en 1870, ils étaient restés dans ma mémoire comme les tableaux d'un drame plein d'une vie ardente, et il me fallait les revoir encore pour être sûr que mes souvenirs étaient bien des réalités. Nous revîmes le *Château fort* avec ses remparts et ses parapets; la *Grotte* avec ses antres béants et ses cavités aux formes irrégulières, le *Géant* avec sa tour ronde symétrique, la *Ruche* au cône d'une régularité parfaite, l'*Éventail* aux jaillissements rayonnants, et enfin le *Vieux Fidèle* envoyant d'heure en heure sa gerbe étincelante vers le ciel.

Un soir, MM. Spencer et Hamp, désireux de constater si l'eau des sources chaudes était propre au blanchissage, passèrent avec soin au savon une chemise de flanelle, et ils la trempaient dans une des chaudières les moins actives de la vallée, quand, à leur grand étonnement, l'eau de la source se retira sur elle-même, emportant leur chemise au fond du bassin hors de la vue. Le lendemain matin, par curiosité, ils refirent une visite à cette source, qui devait être évidemment un geyser d'une grande puissance; ils étaient à examiner avec un muet étonnement les replis formés par les sédiments de ses bords, quand subitement ils entendirent dans l'eau de violents bouillonnements, accompagnés de bruits sinistres, et immédiatement s'éleva, à une hauteur de vingt pieds, une colonne d'eau et de vapeur au milieu de laquelle se trouvait la chemise de flanelle perdue; elle retomba sur le bord du cratère, et le propriétaire put en reprendre possession.

XIII

Éruptions diverses. — Le Volcan de boue disparu. — Les deux cataractes. — Leur caractère opposé. — Le nid d'aigle. — La cascade de la Tour. — Pétrifications étranges. — Les sources du Mammouth. — Enthousiasme.

Un matin qu'il faisait un vent violent, le *Château fort*, par des secousses diverses et des palpitations répétées, indiqua son intention de faire une décharge. Et, en effet, à ces préliminaires succéda l'émission d'un jet de vapeur suivi du jaillissement d'une colonne d'eau de quatre-vingt-quinze pieds de haut, qui se prolongea pendant une heure vingt minutes. Le vent n'avait pas d'action sur la masse de la colonne d'eau; mais à son sommet, là où la crête de la gerbe se brisait en myriades de filets ondulés, le vent chassait l'eau en ondées étincelantes qui retombaient dans le bassin comme une pluie de diamants. Rien ne peut donner l'idée de la splendeur de ce tableau. Il faut être là pour comprendre l'incroyable variété d'effets produits sur les geysers par les rayons solaires, par les lueurs de la lune, par l'orage, par le vent, par la pluie. Lorsque l'éruption du *Château fort* fut terminée, les vapeurs s'affaissèrent, puis tout à coup s'échappèrent avec une détonation subite, ressemblant au bruit que fait une locomotive quand elle lance par fortes bouffées sa fumée et sa vapeur.

La *Ruche* nous donna une représentation rapide de six minutes; elle lança à une hauteur de deux cents pieds un jet très-compacte et très-régulier, assez solide pour résister à un violent coup de vent.

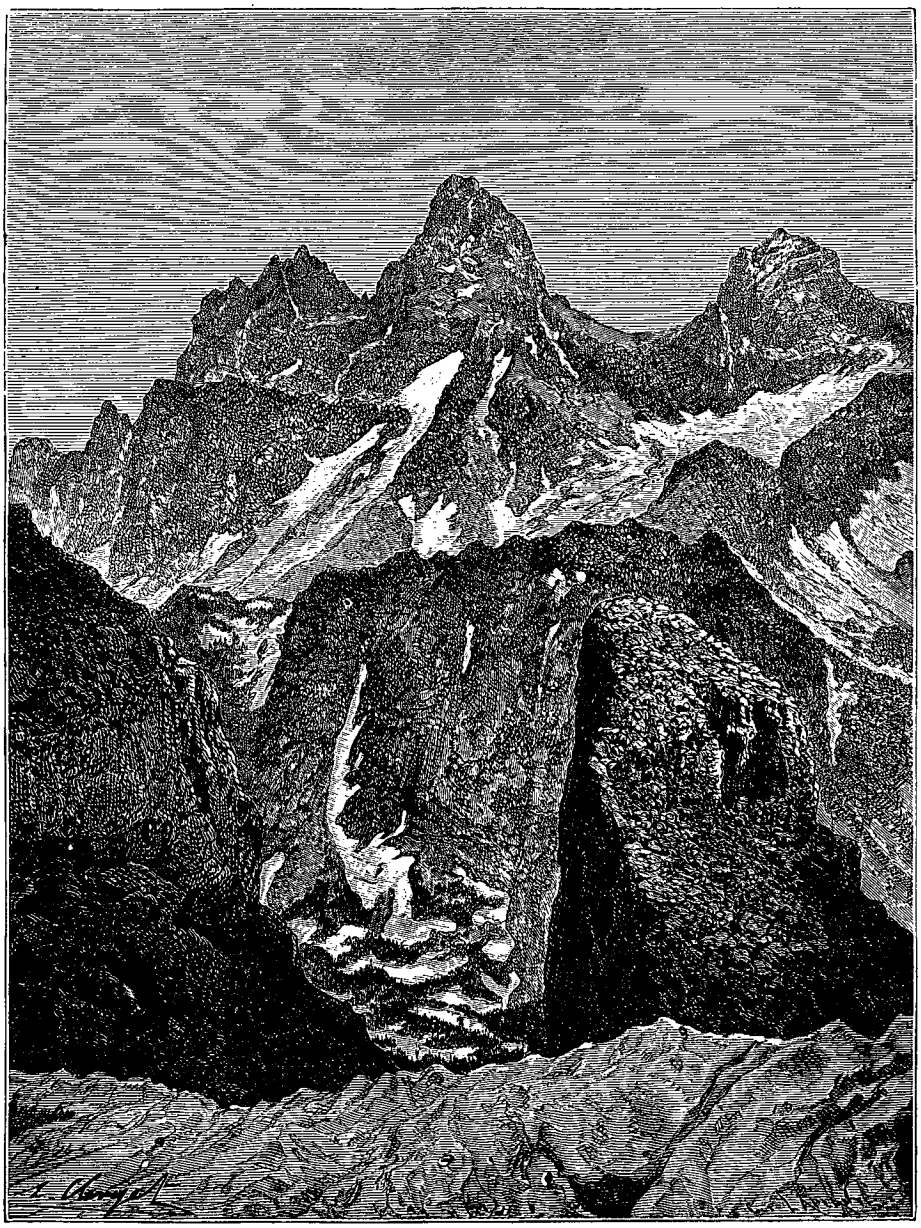
A la *Grotte* nous devions nous attendre à quelque exhibition excentrique, et, en effet, l'eau et les vapeurs

1. C'est à l'initiative de M. W. Blackmore que l'on doit la magnifique collection photographique de types d'Indiens des Montagnes Rocheuses publiée récemment à New-York. Nous donnons aux pages 349, 350 et 351, plusieurs de ces types remarquables.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent projetées dans toutes les directions, comme si elles sortaient d'une demi-douzaine d'orifices. Des ondées de gouttelettes retombaient de toutes parts, et ces nuages transparents, traversés et illuminés par les rayons du soleil, faisaient l'effet des fragments d'un arc-en-ciel mis tout à coup en pièces. Ce geyser resta en activité pendant plus de deux heures.

Le sentiment qui domine les spectateurs de ces merveilles, c'est le désir de les voir rapidement rendues accessibles au monde. Des milliers de curieux les exploreraient chaque année, si on pouvait être sûr d'y arriver sans danger, par une route carrossable, et d'y trouver sur les points les plus intéressants un hôtel convenable. Aucune entreprise ne serait plus certaine de bénéfices assurés que l'établissement d'un service de voitures du pont de la Snake à la vallée de la Fi-



Le mont Hayden. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

rehole, et de là, à travers le Parc National, par la Yellowstone et les sources du Mammouth jusqu'à Bozeman. Cette route serait facilement construite, et aussitôt que les différents chemins de fer en construction pénétreraient dans ce territoire, ils pousseraient un embranchement dans cette région. Combien de temps s'écoulera-t-il jusqu'à ce que ce vœu se réalise? Quel jour verra, dans les deux vallées des geysers, s'élever de bons hôtels pour accueillir les foules qui n'attendent que leur construction pour visiter cette région de merveilles?

Je quittai le bassin supérieur avec sept de mes compagnons pour revenir par la vallée de la Yellowstone; en prenant une route nouvelle, nous suivîmes le tor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent tumultueux, souvent interrompu par des cascades, qui se jette dans la Firehole, sur la rive droite. Nous rencontrâmes en route deux chercheurs d'or, qui campèrent avec nous et nous donnèrent d'utiles renseignements pour notre itinéraire.

Sur le sommet de la chaîne boisée qui sépare la vallée de la Firehole de la vallée de la Yellowstone, nous trouvâmes encore bon nombre de sources sulfureuses qui lançaient des vapeurs par d'innombrables issues. Une après-midi, nous repassâmes au volcan de boue qui, lors de ma première visite en 1870, m'avait paru une des curiosités les plus remarquables de la vallée de la Yellowstone. J'avais été surpris que le docteur Hayden n'en eût pas parlé dans son rapport sur son exploration de 1871, mais je compris l'omission quand je vis l'état actuel du volcan : en effet, il n'avait plus d'importance. Le cratère, qui en 1870 était dans un état continuel d'ébullition ; les détonations, qui ressemblaient à un feu roulant d'artillerie ; le cône formé de sédiments variés, tout avait disparu ; il ne restait qu'une large excavation, pleine d'une masse de vase bouillante, au milieu de laquelle flottaient çà et là quelques cimes d'arbres : c'était là le seul indice nous attestant combien avait dû être terrible et effrayante l'explosion qui avait produit une dévastation si complète. Je ne pouvais croire que je voyais dans ce vilain trou tout ce qui restait du plus rare des prodiges physiques qui remplissaient cette région extraordinaire. La forêt a été mise en pièces de tous côtés par l'explosion, et les grands arbres qui décoraient alors le flanc de la colline ont été complétement submergés dans une masse bouillante.

Cette métamorphose n'était pas la seule. Divers autres changements très-marqués s'étaient produits çà et là depuis deux ans.

Le jour suivant, nous revîmes la colline du cratère et ses sources sulfureuses. Là rien n'avait changé de forme. La colline continue à fumer, à émettre par des milliers d'issues des vapeurs de soufre, à répondre par des bruits menaçants à la plus légère tentative que l'on fait pour avancer sur son sol perfide. A sa base, une abondante source bouillonne dans un magnifique enchâssement recouvert d'une décoration en forme de coquilles, et la caverne tient toujours les échos éveillés par ses mugissements réguliers. La belle source d'alun n'a pas subi d'altération, et ses bords saturés envoient toujours un sérieux avertissement à l'explorateur aventureux qui voudrait s'approcher trop près.

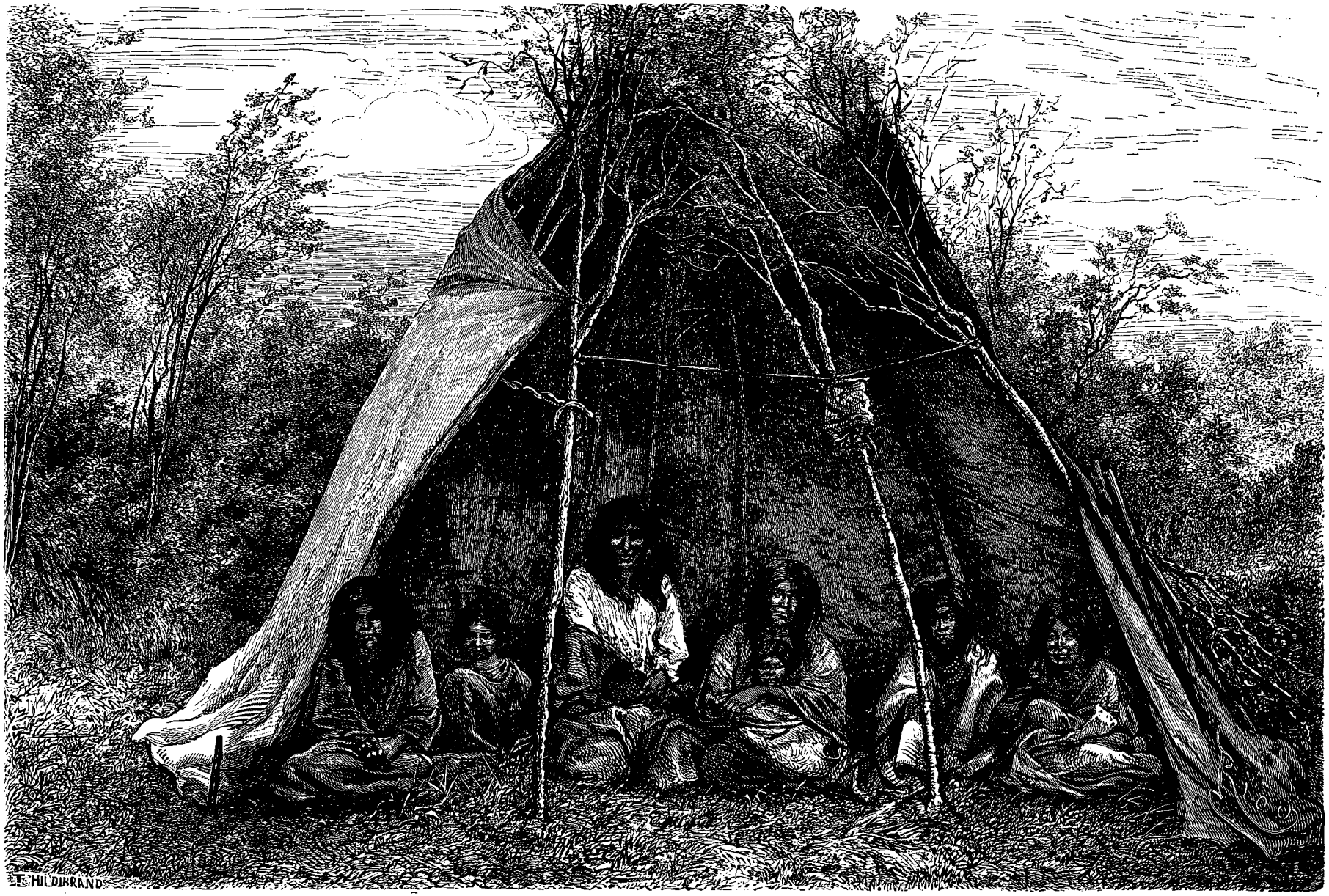


Le guide Bill Hamilton. — Dessin de G. Massias, d'après une photographie.

A travers buissons et broussailles, nous suivîmes le cours de la tranquille Yellowstone, attentifs d'avance à la grande scène dont nous étions peu éloignés. Rien dans la rivière ni dans le paysage ne trahissait son existence. Mais tout à coup la voix de l'eau tombante arriva à notre oreille comme le murmure d'un océan lointain. Pressant nos chevaux, nous arrivâmes vite, par les rapides, jusqu'au bord de la première cataracte.

Il n'y a vraiment pas de cataracte plus souriante, plus gaie, plus jolie que cette cascade de la Yellostowne. Tout y est joie. Ses eaux pétillent et fument comme du vin de Champagne, et s'il y a dans l'âme du spectateur quelque atome de gaieté, quelque sentiment caché d'allégresse, aussitôt cette cataracte va certainement le réveiller et le ranimer, et il répond par des rires et des cris enjoués aux éclaboussements et aux jaillissements des eaux. Les beaux rochers qui dominent la chute, le bassin écumant où elle tombe, les collines ver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une famille de Bannacks (Montagnes Rocheuses). — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doyantes qui l'entourent et le couronnent, le soleil qui se joue en rayons de toutes les couleurs du prisme dans l'étincelante vapeur d'eau répandue à l'entour : tout ce tableau brillant et animé est fait pour exciter dans la nature la plus inerte les émotions les plus vives. Nos jeunes gens, dans leur désir de se livrer à des facéties, oublièrent la prudence et se laissèrent aller à des exploits qui auraient pu se terminer fort mal.

En nous rendant compte de l'harmonie singulière de tout cet ensemble, nous fûmes d'avis que le touriste qui vient pour la première fois dans cette région devrait commencer son exploration par une visite à cette cataracte supérieure. Elle serait une excellente préparation pour le faire jouir pleinement des beautés plus imposantes de la cataracte et de la gorge merveilleuse placée plus bas. A la cataracte inférieure, c'est l'ombre qui règne. Il n'y a plus rien de l'enjouement et de la variété qui caractérisent la cataracte voisine. Du bord d'un immense abîme, vous pouvez voir la grande masse des eaux arriver lisse et unie sur l'extrême bord de la chute, dont elle s'approche avec la rapidité et les allures furtives d'un énorme serpent. L'eau est noire; les ombres des rochers environnants sont profondes; le gouffre épouvantable où la rivière



Guerriers bannacks (Montagnes Rocheuses). — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

est versée est si sombre et si rempli d'écume et de vapeurs que, bien longtemps avant que la nappe d'eau en atteigne le fond, il échappe aux yeux; il y a un point du parcours de la rivière qui reste voilé pour le regard, et quand on peut l'apercevoir de nouveau bien au delà, on ne voit plus qu'un torrent qui coule à travers la gorge étroite et lugubre. Jamais la nature n'a réuni dans un même paysage plus d'éléments de sublimité, et n'a présenté à la fois à l'observation de l'homme plus de grandeur en tous sens, plus de mouvement, plus de calme imposant, plus de couleur. La hauteur des rochers qui dominent la cataracte et la profondeur immense du cañon où elle s'engouffre forment par leur rapprochement un contraste saisissant qui se retrouve dans le silence de cette gorge, opposé au mugissement des eaux qui se précipitent; au-dessus de la rivière, on retrouve ce même contraste dans la teinte grise des roches supérieures opposées aux tons brillants des parois du gouffre et des collines voisines toutes vertes de pins.

En errant autour de cette scène, je sentis de nouveau mon âme se remplir malgré moi de ces émotions de terreur que j'avais déjà éprouvées à ma première exploration, et qui me dominèrent jusqu'au moment où je m'éloignai de ces lugubres abîmes.

Sur l'une des pointes de la roche, formée par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

érosions prolongées pendant des centaines d'années, un aigle avait construit son aire, d'où il pouvait jouir en sécurité des mélodies de la cataracte. Ce nid pouvait être là depuis des siècles. Encore de nos jours, aux chutes du Missouri, on en voit un qui a été décrit par Lewis et Clarke. La longévité bien connue de l'aigle permet de supposer que ce nid est habité par le même couple qu'il y a soixante ans.

Nous suivîmes le grand Cañon jusqu'à la cascade de la Tour. Une des deux hautes flèches formées par le roc avait été rongée par les eaux et s'était écroulée. Accompagné par Spencer et deux chercheurs d'or que nous avions rencontrés en route, je traversai un pont construit par Jack Baronet, le montagnard qui retrouva M. Everts en 1870. A dix milles de là, nous vîmes de très-remarquables pétrifications d'arbres. Les couches du bois étaient mieux tracées, s'il est possible, que dans l'état naturel, et les parties intérieures du tronc, qui avaient été en partie détruites, étaient garnies de cristaux de couleur améthyste de la plus grande beauté. Beaucoup de ces troncs mesuraient de quinze à trente pouces de diamètre. Comment s'était produit ce phénomène? Les arbres sont toujours aussi solidement enracinés dans l'escarpement de la colline, et les



Guerriers bannaks. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

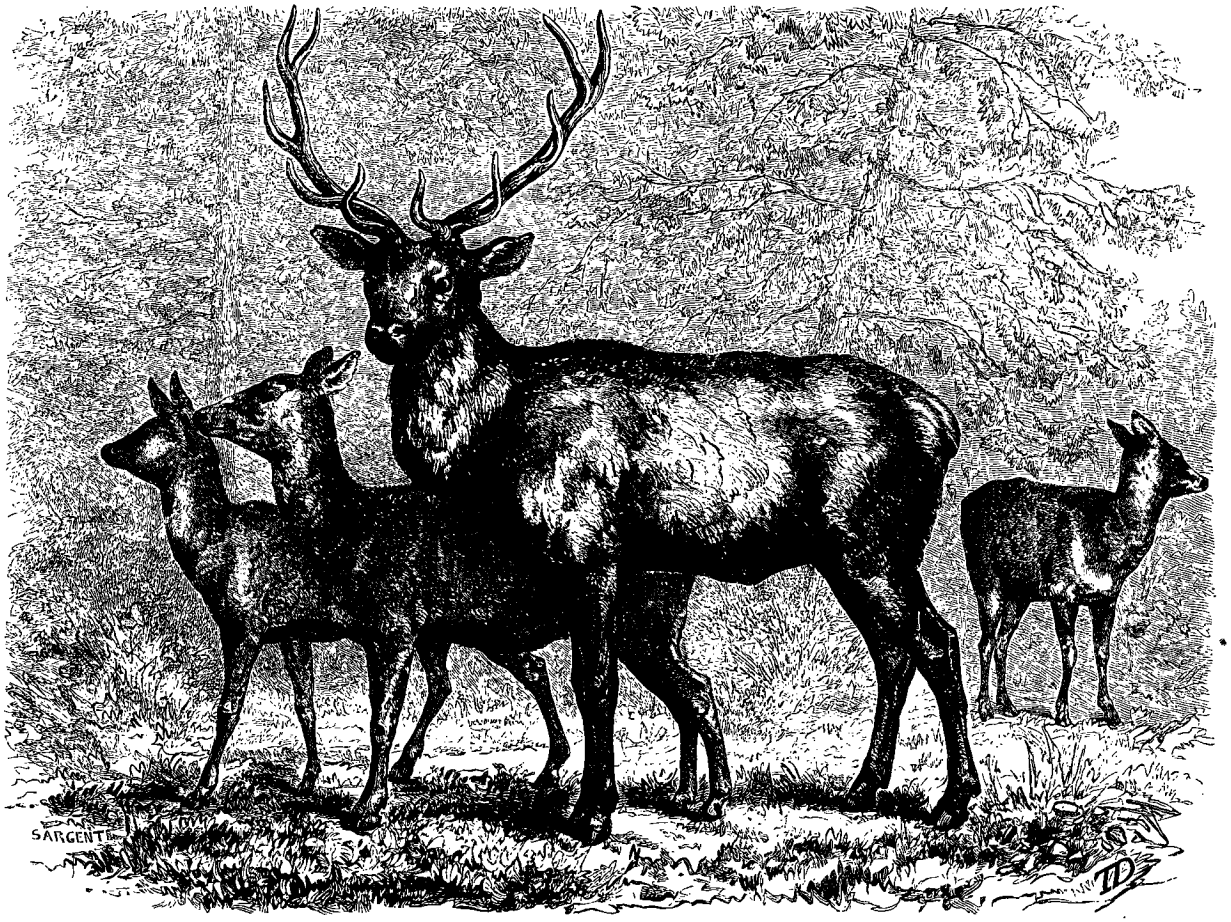
racines sortent du sol exactement comme au temps où les arbres étaient vivants. Cependant tout est en pierre solide. Si le submergement, la chaleur, la pression et le lent dépôt d'une solution siliceuse constituent les seuls procédés capables d'accomplir cette métamorphose, quand et comment ces agents ont-ils été en activité à une telle hauteur?

Ces parties élevées du Parc National permettent de jouir de vues très-étendues sur les chaînes environnantes. Il y aura là, dans l'avenir, un rendez-vous favori des touristes, et quand le moment sera venu, une tour élevée sur ces hauteurs dominera mieux que partout ailleurs une partie considérable de la région.

Le jour suivant, nous arrivions enfin aux sources du Mammouth, ces merveilles de premier ordre qui, comme les geysers, échappent à la description. Tous les tons imaginables s'y trouvent réunis, vivifiés par l'eau qui les humecte constamment, et modifiés par des métamorphoses continuelles. La blancheur des sédiments calcaires qui forment les rebords festonnés des cuves innombrables rangées le long de la colline dépasse celle du plus pur albâtre. Continuellement de nouveaux bassins se créent, continuellement de nouvelles combinaisons plus gracieuses s'enchaînent, et, comme dans la fable de la naissance d'Aphrodite, de nouvelles formes de beauté apparaissent à la lumière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du jour. Il y a là tout un monde d'efflorescences, à tous les degrés de développement, depuis le germe le plus imperceptible jusqu'à l'épanouissement le plus riche et le plus opulent. C'est la nature elle-même qui, dans une œuvre féerique, s'est plu à construire des bains de toutes les températures, en les ornant avec prodigalité de toutes les décorations que sa fantaisie inépuisable peut inventer. Toutes les puissances qui servent à créer et à détruire travaillent côte à côte; ce que les unes ont renversé, les autres le rebâtissent avec une rapidité non moins étonnante que la beauté et la perfection de l'œuvre accomplie. Nulle part la nature n'a d'atelier si actif et si remarquable par la promptitude avec laquelle ses travaux sont achevés. Un panier de fil métallique suspendu pendant une semaine dans l'eau magique en sort transformé, merveilleux de beauté, en albâtre translucide. Faites couler l'eau d'un ruisseau sur les parois brisées ou abîmées d'un des bassins, et, en un mois, la large coupe sera tout entière reconstruite plus belle que jamais. Dirigez-la sur un précipice en miniature, elle prend l'apparence d'une cascade gelée qui présente sur sa surface durcie



Cerf Wapiti des Montagnes Rocheuses. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après une photographie.

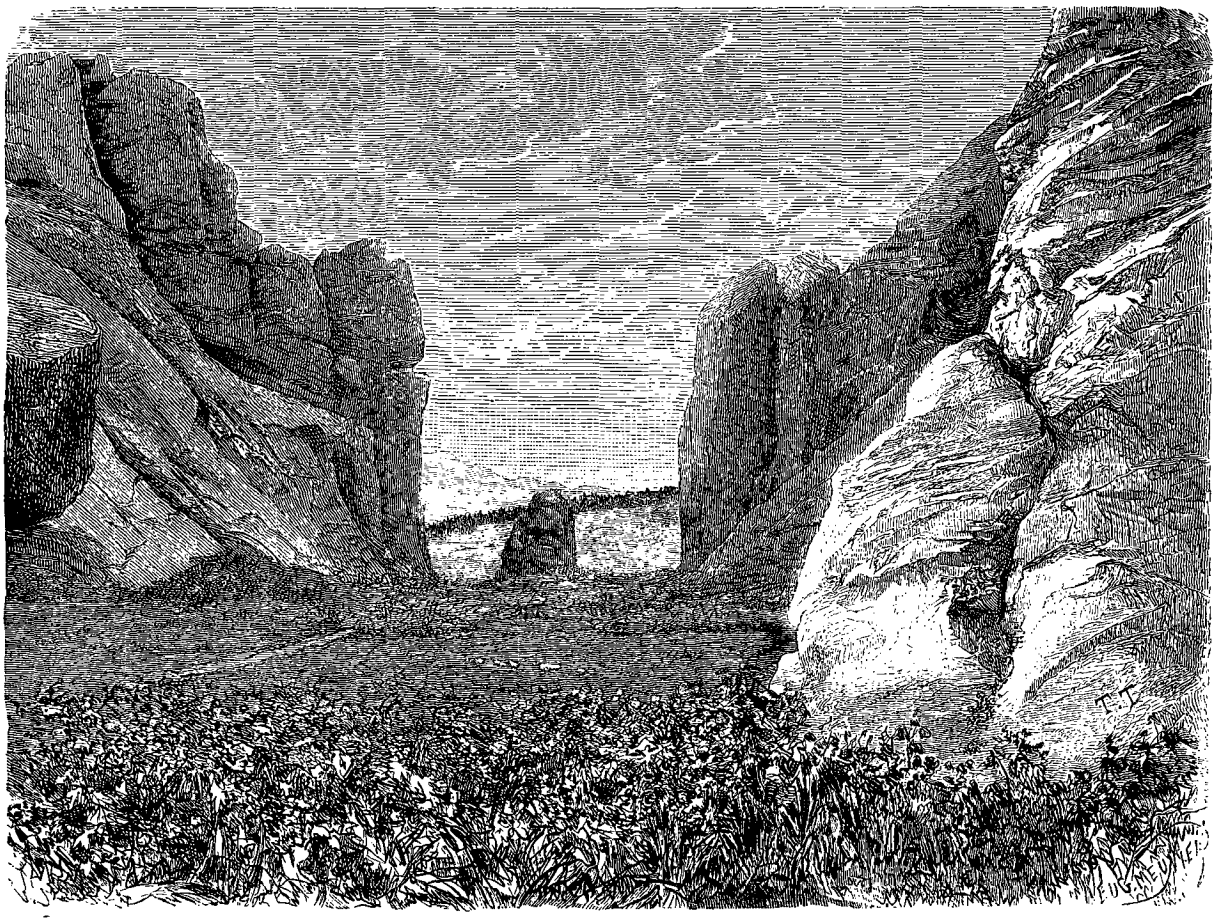
tous les éblouissements d'une véritable chute en mouvement. Les formes que peut prendre le merveilleux liquide dépassent ici par leur nombre tout ce que l'imagination humaine pourra jamais inventer.

Nous ne saurions mieux terminer que par ces dernières paroles presque lyriques du docteur Langford la description que nous avons voulu présenter à nos lecteurs.

Cet enthousiasme du docteur Langford est partagé par tous les touristes des États-Unis qui ont visité les vallées de la Firehole et de la Yellowstone, et les Américains semblent éprouver un sentiment très-vif de fierté nationale en constatant que leur pays, qui a déjà tant de titres à l'attention des autres peuples, vient encore de révéler un nouveau trésor de merveilles pittoresques qui, dans leur ordre, paraissent être jusqu'à ce jour sans pareilles sur la surface du globe.

Extrait et traduit par Em. DELEROT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte du Jardin des Dieux. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SUISSE AMÉRICAINE,

PAR MM. HAYDEN ET WHITNEY.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

L'expédition de 1873. — Le Jardin des Dieux. — Le Cañon du bois des Cotonniers. — Le Parc du Sud. — Le mont Lincoln. Panorama de montagnes.

La mission Hayden, en 1873, a porté ses explorations vers les chaînes les plus élevées du Colorado, partie des Montagnes Rocheuses qui jusqu'à présent était restée à peu près aussi inconnue que les vallées de la Yellowstone et de la Firehole. Cette nouvelle région n'offre pas la profusion d'étrangetés qui caractérise le pays des Geysers; elle n'est pas non plus si déserte. Beaucoup plus rapprochée du monde civilisé, elle a déjà des villages, des routes et une population de mineurs assez abondante; elle n'est donc pas le domaine exclusif de l'explorateur; cependant elle a aussi des merveilles inconnues à révéler, et il serait difficile d'exagérer l'importance que son étude offre au naturaliste et au géologue.

Elle n'est pas moins intéressante pour le touriste. La plupart des voyageurs qui ont traversé l'Amérique par le grand chemin de fer du Pacifique, à cent milles plus au nord, sont amenés à penser que ces fameuses Montagnes Rocheuses, dont on leur a appris dès l'enfance à prononcer le nom avec respect, ne sont en réalité qu'un *humbug* américain, une hâblerie légendaire entretenue par l'orgueil national. Ce qui leur paraît mériter le nom d'épine dorsale du Nouveau-Monde, c'est tout simplement la *Sierra Nevada* de Californie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais si l'on accompagne le docteur Hayden dans le Colorado central, la vieille chaîne reprend tous ses droits, et se montre comme n'ayant guère de rivales dans le monde. Agassiz, qui suivait avec un grand intérêt les travaux du docteur Hayden, lui aurait été très-reconnaissant de sa dernière exploration, car ce n'est pas sans une certaine tristesse qu'il avait dû constater que les montagnes de sa nouvelle patrie ne lui offraient rien de comparable aux beautés qu'il avait si longtemps contemplées en Suisse. Ses regrets aujourd'hui seraient moins vifs : cependant la Suisse conserve toujours la supériorité pittoresque que lui assurent ses splendides glaciers.

Pour suivre la course faite à travers les Montagnes Rocheuses par la Mission de Hayden, nous prendrons pour guide M. le professeur Whitney, un des volontaires de l'expédition, qui a publié une relation dont le docteur Hayden a signalé l'intérêt.

Avant même que le voyageur n'arrive à la région montagneuse, le Colorado offre des sites très-remarquables. Un des plus curieux se trouve à quatre milles environ de Colorado City. La *Porte du Jardin des Dieux*, tel est le nom donné à une double muraille de trois cent cinquante pieds de haut qui laisse à son milieu un intervalle de deux cents pieds de largeur. Cette porte naturelle donne accès dans le *Jardin des Dieux*, enceinte immense où sont semés de la façon la plus étrange des blocs isolés de rochers aux formes fantastiques. — Plus loin se rencontrent des gorges profondes parmi lesquelles on distingue surtout le Cañon du bois des Cotonniers, qui par ses beautés rappelle les cañons de la vallée de la Yellowstone.

C'est à partir de Fairplay que commençait véritablement l'exploration des régions nouvelles; c'est de ce point que le professeur Whitney, à qui nous laissons maintenant la parole, date son premier récit.

Fairplay, 14 juillet 1873.

L'exploration de la moitié orientale de la partie montagneuse du Colorado, telle est la tâche de la Mission pour 1873.

Partis de Denver il y a une dizaine de jours, après avoir traversé bien des vallées, des ruisseaux, des cols, des gorges qu'il serait fastidieux d'énumérer, nous avons atteint le sud de ces grands bassins élevés qu'on appelle, dans cette région, des « parcs ».

Il y à plaisir à voir comment, sur ces hauteurs, toutes les terres qui peuvent être défrichées se cultivent peu à peu. Une route est tracée de Denver à Fairplay, et c'est celle que suit notre caravane, qui comprend une vingtaine de chevaux et de mulets. L'un de nos mulets est chargé spécialement de traîner notre *odomètre*, petit chariot contenant un mécanisme à l'aide duquel nous constatons la longueur de la route parcourue par la Mission. Chaque après-midi, nous campons en quelque endroit où nous avons à portée du bois et de l'eau. Nous sommes en ce moment dans ce qu'on appelle la saison des pluies; mais en dix jours je n'ai pas vu autant d'eau qu'on en voit parfois en cinq minutes lors de nos pluies d'orage de l'Est.

A vingt-cinq ou trente milles avant d'arriver à Fairplay, nous entrâmes dans le Parc du Sud par son angle nord-est, et sa vue se déploya tout à coup à nos yeux comme un panorama magique. C'était une vaste étendue de plaines transportées au milieu des montagnes, avec de vertes collines boisées, comme si cette partie de la terre avait échappé aux bouleversements qui ont soulevé les immenses montagnes au milieu desquelles elle se trouve. C'est vraiment l'idéal d'un parc.

Quoique très-plat et très-uni, comparé aux montagnes environnantes, il a cependant ses irrégularités; elles sont même assez sensibles. Fairplay, village de quatre cents à cinq cents habitants, est la métropole du Parc. Les richesses minérales sont abondantes dans la plaine aussi bien que dans la montagne. L'or, l'argent, le fer, le plomb, le charbon, tout s'y trouve. On se demande pourquoi ces placers n'ont pas été exploités depuis longtemps. Les constructions de Fairplay n'ont pas encore perdu leur aspect des premiers jours et montrent leurs planches brutes et leurs troncs équarris. Comme d'habitude, ce qui prédomine, ce sont les cafés, les billards, ou pis encore.

De toutes les montagnes qui entourent le Parc du Sud, la plus haute est le mont Lincoln. Quand on le baptisa, pendant la guerre, du nom du fameux président, on estimait sa hauteur de dix-sept à dix-huit mille pieds, et on le considérait comme le plus élevé de toute la région; aujourd'hui, après l'avoir mesuré avec plus d'exactitude, on ne lui donne plus que quatorze mille pieds; on le considère comme faisant partie d'un groupe considérable de pics, parmi lesquels le pic Long et le pic Gray le dominent.

Le mont Lincoln devait être une de nos stations pour le travail de triangulation orographique dont la Mission était chargée, et, à peine arrivés, nous nous préparâmes à faire cette ascension.

On pourrait le gravir en un jour, en partant de Fairplay; mais comme nous avions des observations à faire sur la cime, nous partageâmes l'excursion en deux journées.

Le premier jour, nous montâmes jusqu'à mille cinq cents pieds de la ligne où cessent les arbres. A cette hauteur, des plaques de neige s'étendent sur toutes les parties abritées. Les moustiques étaient là plus méchants que je ne les avais jamais vus; mais, comme dans tout le Colorado, ils avaient la bonne habitude d'aller tranquillement se coucher et de nous laisser en paix dès que le soleil avait disparu. Le lendemain matin, dès l'aube, nous étions de nouveau en route, et à sept heures nous touchions le sommet. Nous n'avions été obligés ni de gravir des pentes, ni d'escalader des rochers, ni de traverser des neiges; pendant une moitié de notre route, nous avions suivi un bon chemin carrossable, et pendant l'autre moitié un sentier bien frayé. Cet avantage était dû aux nombreuses mines d'argent qui existent sur ces hautes cimes et qui sem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plent donner d'excellents résultats. La plus haute de ces mines n'était guère éloignée de la cime que d'une centaine de pieds. Son directeur mérite une mention de reconnaissance, car il tient un registre d'observations barométriques.

La cime du mont Lincoln est aiguë et effilée. Le temps était favorable pour jouir de la vue : dans l'immense horizon, on n'apercevait pas la plus petite brume, et le jour, en se levant, nous montra l'ouest avec la plus parfaite netteté.

Le soleil était éclatant, mais un vent coupant soufflait avec violence, et nous fûmes bien aises de nous abriter, en nous blottissant dans nos manteaux, derrière la pyramide de pierres entassées autour du pavillon. La sublimité de la scène dominait cependant et faisait oublier toutes les autres impressions. Il n'y a peut-être que l'Himalaya ou les Andes qui puissent offrir un panorama de montagnes égal à celui que nous avions sous les yeux. Après avoir compté avec le plus grand soin, nous estimâmes que nous avions sous nos yeux cent cinquante pics de treize mille pieds et plus de cinquante ayant au moins quatorze mille pieds.

Les deux grandes chaînes les plus distinctes étaient la Sierra Madre, au delà de la vallée de l'Arkansas, et la chaîne de la rivière Bleue.

La Sierra Madre se termine brusquement au nord par le pic le plus élevé de tous. Il a quinze mille pieds au moins et s'appelle le pic de la Sainte-Croix (*Holy-Cross*), à cause de deux immenses bancs de neige très-visibles qui se coupent à angle droit sur ses flancs.

Presque au-dessous du mont Lincoln, on aperçoit le col Hoosier, qui sépare les affluents des deux grands océans : la Platte se dirige vers le golfe du Mexique, par le Missouri et le Mississipi, et la rivière Bleue vers le golfe de Californie, par le Colorado. Les célèbres pics Gray et Evans se font à peine reconnaître au milieu d'une foule de pics de même hauteur. Le pic Long est presque caché. Au sud-est, le Parc méridional vient ajouter au panorama un élément de variété que le regard accueille avec plaisir. En somme, cette cime commande une étendue d'environ six mille cinq cents kilomètres carrés. La Suisse ne pourrait offrir aucune vue comparable, soit pour l'étendue, soit pour la magnificence des sommets qu'elle embrasse [1]. Cependant il faut regretter l'absence de cette beauté, particulière aux Alpes, de glaciers descendant entre les flancs des montagnes. Ici, la neige se trouve abondamment en lignes, en bancs, en monceaux ; mais nulle part elle ne s'étend de façon à tout recouvrir.

Nos artistes et nos photographes réussirent à prendre des vues très-remarquables de cette scène ; les Missions dirigées par le docteur Hayden sont connues par le soin qu'elles apportent à cette partie de leurs travaux, mais le panorama dont nous jouissions est malheureusement un de ceux qui restent au-dessus de toute reproduction possible.

1. Nous laissons au narrateur la responsabilité de ses appréciations. (*Note du Directeur.*)

Je ne saurais quitter le mont Lincoln sans dire un mot des ravissantes fleurs alpestres que l'on trouve en profusion sur ses hauteurs aussi bien que sur toutes les autres montagnes des environs ; depuis la ligne où cessent les pins jusqu'aux cimes extrêmes, elles décorent de leur beauté et embaument de leurs parfums les parties des pentes rocheuses où l'herbe croît. A cinq pieds du pavillon que nous avions planté au sommet du mont Lincoln, je cueillis un *Polemonium*, aux grappes doucement odorantes, qui est là partout très-abondant. Nous remarquâmes aussi, parmi beaucoup d'autres plantes, une *Claytonia*, un *Myosotis* d'un bleu profond exquis, des espèces de *Phlox* de couleurs variées, etc. Rien dans les plaines ne peut rivaliser pour la délicatesse de la beauté avec ces filles de la montagne, chaque nuit atteintes par la gelée et nourries de l'eau formée par la neige qui vient de fondre.

II

Les lacs Jumeaux. — Action glaciaire. — Moraines. — Le mont Buffalo. — Insuffisance des cartes. — Le pic de la Plata. — Mode habituel d'ascension. — La Sierra Madre. — Le pic de l'Ours. — Le Téocalli.

Aux lacs Jumeaux, 24 juillet.

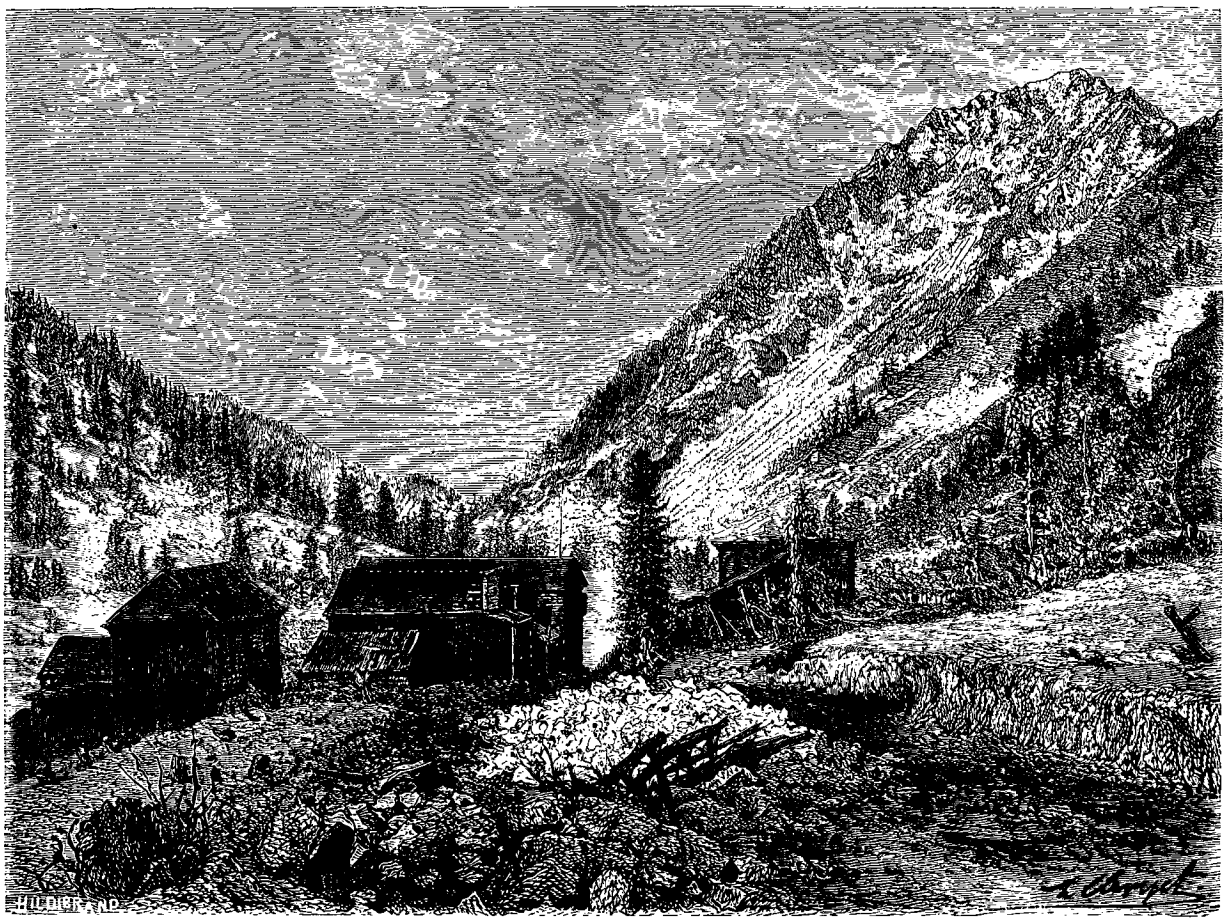
La Mission a établi son campement aux lacs Jumeaux, site remarquable qui mérite une description rapide.

La rivière Arkansas coule à peu près à cent milles au sud, le long de la base de la grande *Sierra Madre* (ou chaîne centrale des Montagnes Rocheuses), jusqu'à ce que, recevant sa branche méridionale, elle coule à l'est vers le Mississipi. Sa vallée s'élargit en un magnifique parc, vaste plaine très-régulière en forme de cuve, bornée à l'ouest par la grande chaîne, à l'est par une masse très-confuse de montagnes basses qui la séparent de la partie sud du Parc méridional, dont l'étendue est beaucoup plus considérable. Pendant quinze ou vingt milles au-dessus de cette vallée, la rivière coule entre des rives étroites composées en partie de roches élevées, en partie d'immenses débris tombés des montagnes depuis des siècles, par suite de l'action de la gelée. Cette gorge offre des beautés pittoresques de premier ordre. Plus au-dessus encore, la vallée a quelques milles de largeur, et se continue avec ces alternatives jusqu'à peu de distance des sources de la rivière. C'est là, comme abritées contre la grande chaîne de l'ouest, que s'étendent les deux belles nappes d'eau entre lesquelles notre camp est posé. La plus vaste a environ deux milles et demi de long sur un mille et demi de large, l'autre est à peu près de moitié plus petite. L'amateur des beaux tableaux de la nature, le géologue, et aussi le pêcheur, trouveraient là toutes les satisfactions désirables. Les lacs, dans leur partie supérieure, ont une enceinte de montagnes escarpées, abondamment recouvertes par les vastes amas de neige qui alimentent leurs eaux ; de l'autre côté, ils sont dominés par des fragments de rochers, entassés en collines qui, dans tout autre voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sinage, seraient considérées comme des montagnes. Ils sont unis par un large canal au cours impétueux qui traverse ensuite rapidement la plaine pour rejoindre et grossir l'Arkansas. Dans leurs eaux se trouvent en abondance extraordinaire ces truites sur lesquelles on a fait tant de récits légendaires. Pour la quantité et la grosseur, elles ne sont plus ce qu'elles étaient jadis; l'affluence des pêcheurs a réduit les succès qu'on peut espérer à des proportions plus modestes. Des groupes de voyageurs, parmi lesquels il en est qui viennent d'une aussi grande distance que Saint-Louis, ont établi des campements près de nous. Un hôtel très-confortable, tenu par un M. Derry, est construit près des lacs, et il n'a pas une chambre vide. Ce séjour est recherché des touristes qui voyagent pour leur santé et leur plaisir; la beauté du site et la salubrité du climat font oublier la difficulté de l'accès. Deux fois par semaine une diligence passe à quelques milles de là.

Mais c'est à cause des phénomènes glaciaires dont cette région a été le théâtre qu'elle nous offre surtout de l'intérêt. Des gorges de la grande chaîne ont autrefois coulé dans cette vallée des rivières de glace au moins égales à celles que l'on peut observer dans la Suisse moderne. Déjà nous avions observé des signes



Cañon du bois des Cotonniers. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

évidents de l'action glaciaire à l'extrémité nord du Parc méridional, mais ici les traces sont plus frappantes. Elles le sont peut-être encore davantage quelques milles plus bas, à la gorge si profondément creusée de la Plata. De ses côtés s'étendent dans la plaine deux grandes moraines latérales de quatre cents pieds de haut, aussi régulières dans leur pente et même à leur cime que deux énormes remblais de chemin de fer. Il serait du plus haut intérêt pour la glaciologie d'étudier en détail les phénomènes qui se présentent ici; il serait particulièrement curieux d'expliquer comment le lac, autrefois unique, a été séparé en deux par la descente d'une moraine en son milieu. La Mission a fait partout des sondages et a trouvé que les lacs étaient des bassins à pentes régulières, et d'une profondeur maximum de soixante-quinze pieds.

Après avoir quitté Ferplay, où certains membres de la Mission restèrent plusieurs jours pour établir la structure géologique des environs, nous passâmes dans la vallée de l'Arkansas par le col de l'ouest, route carrossable naturelle d'une régularité merveilleuse, et qui, à son sommet, a une altitude d'environ onze mille huit cents pieds. C'est de là qu'une partie d'entre nous se rendit aux lacs Jumeaux, pendant qu'une autre se dirigea vers le pied du mont Buffalo, qui, étant choisi comme station topographique, devait être gravi le jour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le docteur Hayden. M. Hamp. M. Stevenson. M. Blackmore.

La Mission a dîné. — Dessin de Godefroy Durand, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivant. Le mont Buffalo forme une extrémité isolée de la chaîne dont le mont Lincoln est un fragment; il commande toute la vallée de l'Arkansas, et par conséquent offre de sa cime un point de vue des plus grandioses et des plus instructifs. Je m'abstiendrai de décrire encore ce tableau, qui d'ailleurs, comme les autres, échappe vraiment à la description : je me réserve pour d'autres cimes que nous devons gravir et qui dominent des régions plus nouvelles, jusqu'à ce jour presque inexplorées.

Notre route nous conduit directement au cœur de la grande chaîne centrale, vers ces pics si élevés que nous avons vus du mont Lincoln, et que nous avons conçu l'ambition de gravir et de mesurer. Un des moins hauts, qui bordent la vallée, a été gravi hier par M. Gardner et quelques membres de la Mission; sa hauteur a été trouvée exactement égale à celle du mont Lincoln : environ quatorze mille pieds. Il est probable que c'est à ce pic que fut donné, il y a quatre ans, le nom de pic Harward; mais tant que notre Mission n'aura pas publié les cartes qu'elle prépare, il sera impossible d'avoir une certitude sur ces points. Les bévues commises par les meilleures cartes de cette région sont au delà de toute croyance.

Auprès du Grand Téocalli, 4 août.

Nous sommes maintenant sur un des nombreux affluents d'un des cours d'eau alimentant une des branches de la Gunnison, dont les eaux vont finalement se jeter dans l'océan Pacifique par le grand Colorado de l'ouest. Telle est la manière dont je peux tout de suite vous indiquer notre situation; quant à la trouver sur aucune des cartes qui existent, n'essayez pas.

Après avoir quitté les lacs Jumeaux, à l'est de la grande chaîne, nous fîmes environ douze milles en pénétrant toujours davantage dans le centre de la chaîne. Deux grands pics furent gravis. L'un, élevé de quatorze mille pieds, offrait beaucoup de difficultés. Il fut appelé provisoirement le pic de la Plata, du nom de la vallée qu'il domine et à cause des mines d'argent de son voisinage. Les gorges, les crêtes, les amphithéâtres, les pics, les vallées, les ruisseaux, les petits lacs qui se succédèrent nous offrirent une série de tableaux que rien ne peut surpasser, mais dont la jouissance avait été conquise au prix d'efforts qui ne conviendraient nullement à des touristes dilettantes. La section topographique de la Mission est habituée à ces pénibles labeurs, qui n'ont plus rien de nouveau pour elle. D'habitude, elle quitte le camp dans l'après-midi, et va établir un campement à la ligne où cesse la végétation des pins, le plus près possible de la cime. Une rapide ascension la met le lendemain de grand matin sur le sommet, et elle y travaille jusqu'au moment où la nécessité de rentrer au camp à la nuit la force à redescendre. Elle relève les angles des principaux points, et dresse une esquisse topographique détaillée qui se rejoint ou se superpose en partie à l'esquisse faite à la station voisine. Le dessinateur, de son côté, fait une vue panoramique de toute la scène, ou de ses parties importantes, reproduisant la forme des vallées et des montagnes avec autant de fidélité et plus de clarté que la photographie. Notre artiste, M. Holmès, est reconnu par de hautes autorités comme le meilleur dessinateur scientifique de notre pays, et ses esquisses topographiques et géologiques sont en effet extraordinaires pour leur vivante fidélité. Par ce système d'observations et d'enregistrement, mis en pratique avec soin dans chaque région, on arrive rapidement à des résultats qui permettront à la Mission d'établir enfin une carte supérieure même à celles que nous avons pour nos États de l'Est, et qui suffira à tous les besoins pour bien longtemps, sinon pour toujours. Si d'ailleurs il existe quelque part chez nous une région appropriée pour démontrer l'excellence de ce système de relèvement, c'est bien à coup sûr celle-ci. Nous sommes au cœur des Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire sur la partie la plus élevée de toute notre Amérique. Cette chaîne même sur laquelle nous sommes, — qui court presque exactement suivant les lignes nord et sud pendant une centaine de milles et se brise en pics, atteignant tous avec une prodigieuse uniformité une hauteur de douze mille à quatorze mille cinq cents pieds, — cette chaîne semble le centre culminant des forces qui ont jadis construit le continent américain, et mieux que toute autre, elle mérite le nom de *Sierra Madre* (ces mots espagnols veulent dire chaîne mère), qu'on lui a parfois appliqué.

L'autre pic dont nous fîmes l'ascension était le premier que nous rencontrions qui fût entièrement composé de rocs éruptifs ou volcaniques. Au-dessus d'une vallée verdoyante aux parois escarpées se dressent deux cimes hérissées, de treize mille à treize mille cinq cents pieds environ chacune. La plus haute, que nous gravîmes en marchant sur des débris qui ne donnaient au pied aucun point d'appui solide, était la cime la plus sauvage que j'eusse jamais vue : pointe aiguë de roc noir, s'ouvrant en fissures qui descendaient perpendiculairement à mille pieds vers la vallée. De l'autre côté coulait vers le nord un cours d'eau qui traversait la gorge dans un étroit ravin. Plus bas, sur un grand lit de neige, nous vîmes peu après notre passage s'avancer un ours gris femelle, suivi de son petit, âgé à peu près d'un an : confondu d'étonnement à la vue des étranges bipèdes qu'il rencontrait dans cette solitude et non moins surpris de leurs cris, l'animal descendit les pentes en faisant de grands sauts; son petit roulait en essayant de le suivre. Cet incident, aussi bien que l'aspect âpre de cette cime, nous la firent baptiser le pic de l'Ours. Sur un des côtés de l'amphithéâtre sont des mines d'argent, autrefois importantes, aujourd'hui non exploitées, quoiqu'elles soient loin d'être épuisées; elles sont peut-être destinées dans l'avenir à reprendre leur valeur.

Laissant la belle prairie dans les montagnes qui pendant quelques jours avait été notre demeure, nous traversâmes la chaîne par ce qu'on appelle la passe de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la montagne Rouge, à cause d'une curieuse ligne de brillante couleur rouge tirant sur le jaune, due à l'oxydation du fer contenu dans la matière volcanique, et que l'on aperçoit auprès de son sommet. Il y a plusieurs phénomènes de ce genre dans cette région, mais celui-ci est le plus remarquable. Bientôt après nous franchissions un second col, qui passe entre deux effrayants pics de granit dont l'un a mille pieds et l'autre quinze cents. Là se trouve une des nombreuses lignes de partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique : des trois petits lacs, alimentés par les neiges, qui sont sur cette hauteur, l'un envoie ses eaux dans l'Arkansas, les deux autres envoient les leurs dans le Colorado. Après ce col, nous nous enfonçâmes dans une série de ravins, dominés par quelques-unes des plus grandes et des plus imposantes masses montagneuses de granit que nous eussions encore vues, et nous traversâmes un enchevêtrement compliqué de moraines, restes du glacier descendu jadis par ces ravins dans la large vallée, semblable à un parc, qui a pour cours d'eau une branche de la Gunnison. Après avoir traversé cette vallée, nous établîmes notre premier campement du côté de l'océan Pacifique dans un joli petit bois, au bord de collines arrondies et boisées qui bordaient la vallée à l'ouest. Nous pouvions alors contempler le revers de la grande chaîne dont nous avions étudié si longtemps la face orientale. Le côté occidental est relativement plus escarpé et moins coupé. La seule gorge qui, à la portée de notre vue, paraissait la traverser était celle que nous venions de suivre. Chaque petit ravin avait sa moraine, et la direction de toutes ces moraines vers la vallée indiquait la présence d'un ancien et immense courant de glace qui avait autrefois creusé la vallée dans son mouvement vers le sud.

Aujourd'hui nous avons campé au pied d'un mont isolé haut de deux mille cinq cents pieds, en forme de cône, et découpé d'une façon étrange en tours et en flèches, comme un immense château féodal. Vu de l'Est, il rappelle tout à fait une de ces pyramides des sacrifices que les Aztèques appelaient *Téocalli*, et nous lui avons donné ce nom.

Nous approchons de pics qui semblent encore plus hauts que tous les autres ; avant peu nous connaîtrons leur véritable élévation.

III

Vues de montagnes. — Escarpements et chutes. — Expérience sur la force de résistance du crâne d'un ours. — Nouvelle ascension. — La Maison Blanche et le Capitole. — La Chaîne nationale. — Le Pic Gothique. — Commencement de famine. — Le Mont Marron. — Retour.

Près du ruisseau Rocheux, 8 août.

Nous avons seulement marché deux jours depuis que nous avons quitté le Grand Téocalli, mais nos explorations nous ont donné des lumières nouvelles sur la structure et le caractère de ce grand groupe de montagnes. Nous sentions que nous touchions tout près du point qui avait été l'objectif de notre voyage pendant des semaines : nous étions évidemment bien voisins du pic qui domine tous les autres ; mais quel était ce pic ? On exprimait et on défendait parmi nous, à ce sujet, une demi-douzaine d'opinions ; il n'y avait qu'un bon moyen pour mettre fin aux controverses, c'était de faire l'ascension. Quelques-uns d'entre nous la firent, et nous vîmes alors — ce qui était vraisemblable — qu'à huit milles environ de distance, vers le nord, s'élançait dans le ciel une immense montagne nue de granit gris, qui ne pouvait être que le revers du grand amphithéâtre, rempli de neige, dont la vue nous avait tant impressionnés et nous avait attirés vers l'Est. Nous trouvâmes aussi, et ceci nous ne l'attendions pas, une vue dont la beauté pittoresque et le grandiose surpassaient tout ce que nous avions rencontré jusqu'ici ; les rayons du soleil levant, en perçant à travers l'air humide sous des nuages épais, ajoutaient à la scène des effets d'un charme magique.

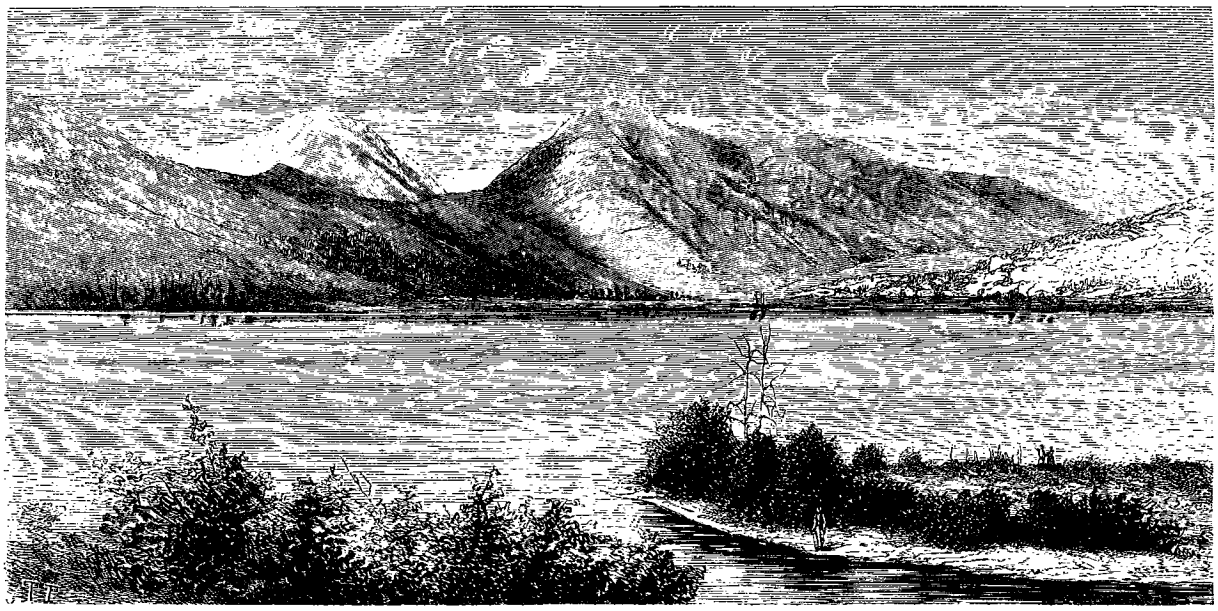
La journée qui suivit fut une des plus remarquables de notre voyage dans cette magnifique région. Autour de nous naissaient une quantité de ruisseaux qui se réunissaient dans la vallée pour aller se perdre par de petites cascades dans une immense gorge dont on voyait à quelques milles l'entrée sombre et les parois rocheuses. Ce n'était pas évidemment de ce côté que nous devions nous diriger. Sur la droite s'élevait une hauteur aux lignes ondulées ; nous la suivîmes, en nous maintenant à onze mille pieds environ, puis la contournant, nous nous trouvâmes au-dessus d'une autre vallée, en face même de la grande montagne que nous voulions atteindre. Malheureusement un profond ravin nous en barrait l'accès immédiat ; il nous fallut descendre les pentes escarpées de ce ravin, travail dont les difficultés ne peuvent être appréciées que de ceux qui ont fait des expéditions analogues. L'angle seul de la pente serait capable d'effrayer le cavalier ordinaire, et il faut ajouter à la raideur de l'escarpement les dangers que créent à chaque pas les rochers, les marécages, les débris de forêts et les obstacles de toute nature dont on est entouré. Bien souvent un des mulets perd l'équilibre et roule en bas jusqu'à ce qu'il soit arrêté par un tronc d'arbre ou jusqu'à ce qu'il ait atteint un sol plat ; mais par bonheur, malgré ces chutes, les mulets se remettent immédiatement en route dès qu'ils sont debout.

Arrivés enfin au bas du ravin, nous campâmes dans un joli vallon. Il n'était pas inhabité. Des signes nombreux et incontestables nous attestaient qu'il était le séjour favori d'un très-bel ours. Pour éviter toute querelle sur le droit de possession, un de nos compagnons lui envoya vers la nuque une balle explosible qui lui mit en pièces la première vertèbre ; comme il remuait encore, on lui lâcha dans la tête, à trente yards de distance, avec un bon fusil Remington, deux ou trois balles, mais ces balles *s'aplatirent* contre le crâne, sans pénétrer et sans laisser de marque. On peut trouver le fait difficile à croire, mais j'ai dans ma poche une des balles aplaties, prises entre la peau et l'arcade

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

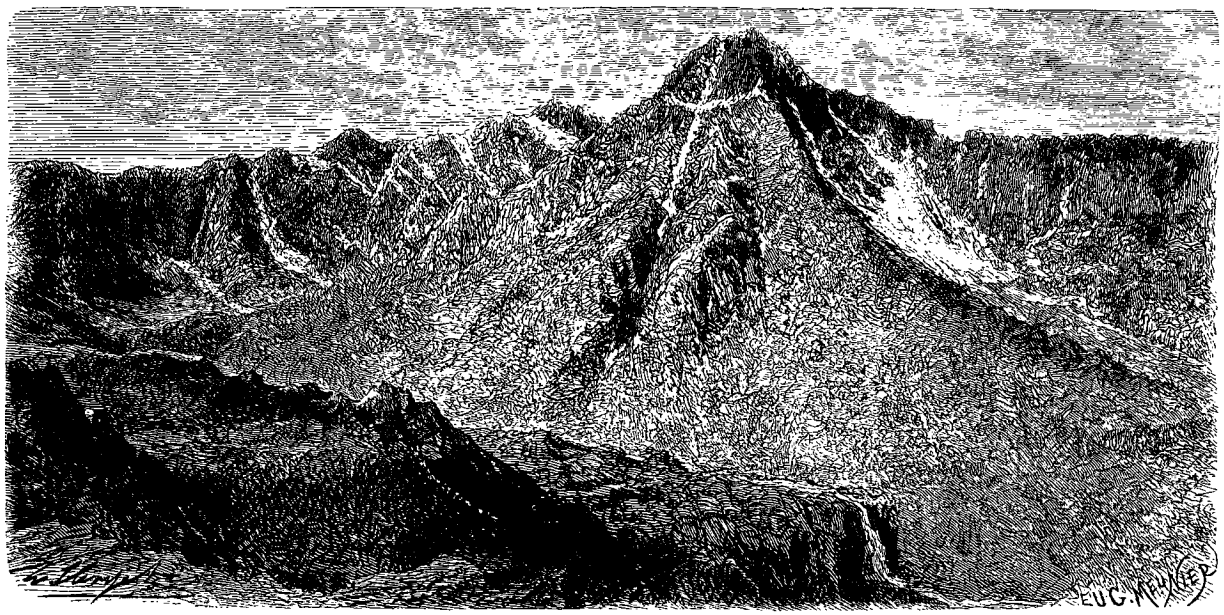
maxillaire, et le crâne de la bête sera déposé à la collection Smithson.

Pendant toute notre expédition, nous n'avions pas encore campé dans une retraite aussi fermée de tous côtés et d'apparence si inaccessible. C'est avec beaucoup de difficultés, en suivant les côtés d'une cascade, que nous pûmes sortir du ravin. Après avoir dépassé un charmant petit lac, nous vîmes devant nous se dres-



Les Lacs Jumeaux. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

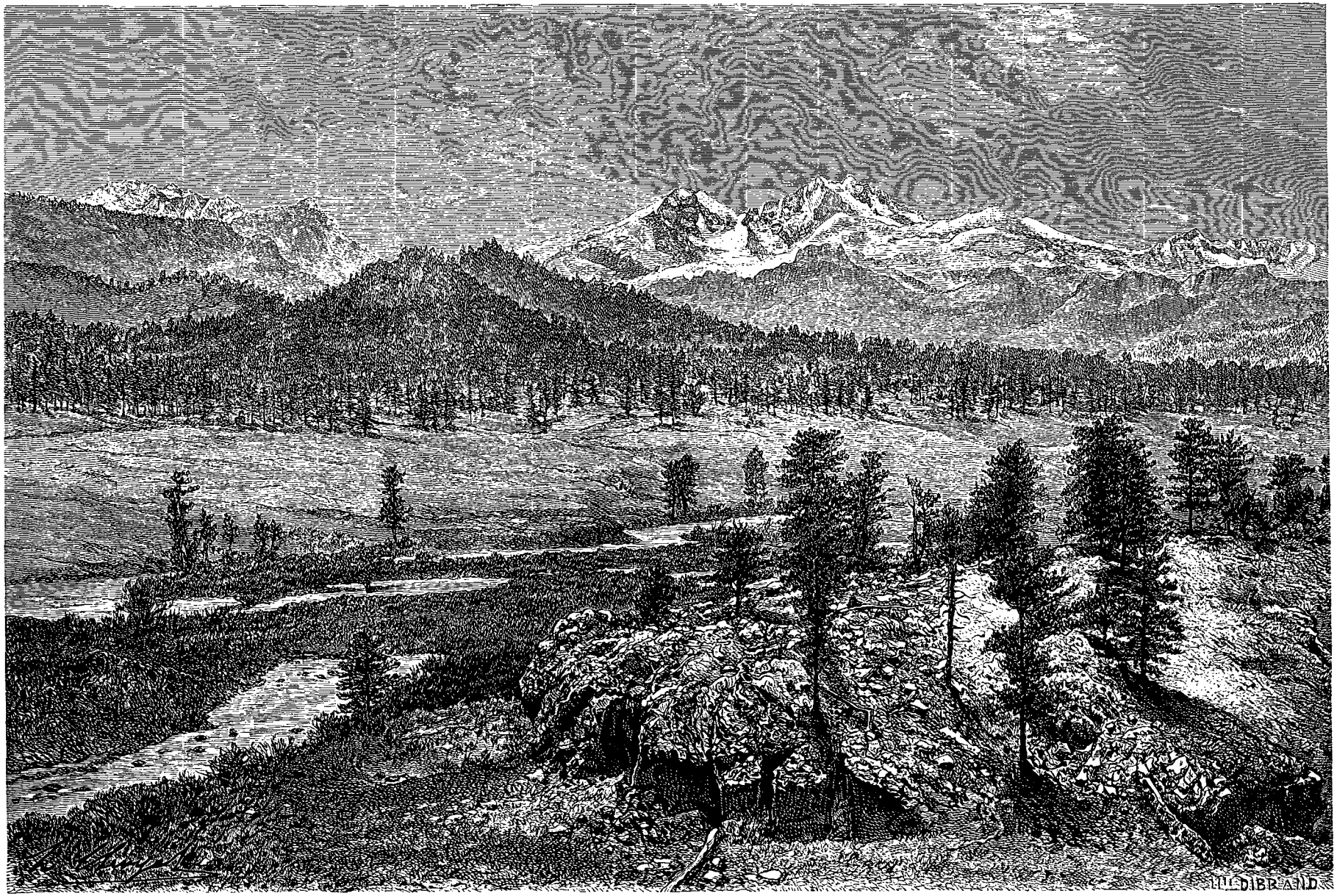
ser comme une tour les masses énormes des fragments granitiques dont était formée la montagne que nous cherchions. Ces pics de granit marquent toujours les points centraux des chaînes. Nous avions à gravir deux mille cinq cents à trois mille pieds de ces débris de granit avant d'atteindre la cime qui était de la même



La Sainte-Croix. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

nature, brisée et divisée en fragments et en espèces de piliers. Je suis sûr qu'un ouvrier actif, avec une pince, pourrait, en une semaine de travail bien employé, réduire la hauteur de cette montagne de cent ou deux cents pieds. Nous fîmes nous-mêmes quelque chose de pareil en précipitant de grands fragments qui descendirent avec un bruit de tonnerre le long des pentes, ou bien, par un chemin plus court, tombèrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pic Long. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du haut d'un escarpement dans un grand champ de neige où ils s'enfoncèrent. Ce grand champ de neige forme le trait caractéristique de cette montagne, quand on l'aperçoit des pics de l'Est; il a peut-être un mille de large sur un demi-mille de pente, sans rien qui en interrompe ou en altère la blanche surface; à sa base, un lac d'une teinte bleu foncé recueille l'eau qui s'écoule de ce champ avant qu'elle aille grossir un des ruisseaux de la vallée. Sur la gauche, la même formation granitique continue pendant quelques milles en une ligne continue de crêtes qui sur un point s'élève et forme une autre cime. Nous avions d'abord appelé ces deux pics voisins et unis : le Bloc Blanc et la Pyramide Noire; mais, après plus mûre réflexion et discussion, nous les avons baptisés sous les noms de la *Maison Blanche* et le *Capitole*. On nous a dit que les mineurs les appelaient les monts Jumeaux, mais ils sont trop différents d'aspect et individuellement trop importants pour être ainsi confondus sous un nom commun.

La Mission propose de donner à la chaîne connue sous le nom espagnol de *Sierra Madre* le nom plus intelligible de *Chaîne Nationale*. Il n'y a certainement pas aux États-Unis une autre région qui puisse offrir au même degré toutes les sublimes beautés que présente à l'observateur la structure des grandes montagnes, et, grâce aux travaux photographiques de la Mission, ces beautés seront accessibles à tout le monde. Quant aux résultats que la science géologique tirera de l'étude de cette région, je sens pour ainsi dire mon esprit accablé sous leur nombre et sous leur importance.

Vallée de l'Arkansas, 18 août.

Nous avions touché le point extrême de notre exploration en faisant l'ascension de la *Maison Blanche* et du *Capitole;* nous sommes revenus sur nos pas. Une mésaventure nous a retardés pendant notre dernière marche. Le mulet qui portait les négatifs déjà obtenus a roulé en bas d'une pente et a brisé dix ou douze grands clichés. Notre photographe, M. Jackson, avec sa ténacité habituelle, est retourné en arrière et a recommencé son œuvre, et il s'est surpassé lui-même dans ces nouvelles images, qui joignent la splendeur pittoresque à une merveilleuse exactitude dans la reproduction des plus petits détails topographiques et géologiques.

En attendant les photographes, nous campâmes dans une magnifique vallée, au pied d'un pic déjà connu de nous, et qui a reçu le nom de *Pic Gothique*, à cause des tours et des flèches dont ses roches grisâtres imitent les formes. La couleur, les contours étranges, l'isolement de ce pic en font, au milieu du paysage, une merveille saisissante.

Notre halte dans cette vallée nous était très-pénible, non-seulement parce que nous avions toujours hâte de voir du nouveau, mais parce que nos provisions étaient presque épuisées. Le sucre, les fèves, la farine, le jambon, disparaissaient tour à tour; le sel même et le poivre manquaient. La dernière matinée que nous passâmes au camp, nos vingt hommes, qui avaient un rude travail à faire et dont l'appétit était vorace, durent se contenter de la plus insignifiante ration. Heureusement que le soir, à l'heure du souper, nous rencontrâmes notre train d'approvisionnement près d'un ruisseau qui fut aussitôt baptisé du nom de ruisseau du Secours; le lendemain matin notre chasseur, qui était resté absent deux nuits, emportant des allumettes et des couvertures, rentra avec un daim femelle gras en travers de sa selle. Ce risque de famine est une des éventualités toujours possibles d'une exploration dans les nouveaux territoires; ce ne fut pour nous qu'un incident piquant; dans des expéditions moins bien organisées cela peut être une terrible épreuve et un sérieux obstacle.

Nos deux jours d'arrêt avaient été employés activement par les savants de la Mission à enrichir leurs collections et à approfondir quelques-uns des problèmes géologiques si intéressants qui se présentaient de toutes parts. Il n'y a pas, dans toute cette chaîne gigantesque, un seul point où l'explorateur observant le déploiement des forces naturelles ne trouve les plus riches sujets d'étude. Nulle part dans notre pays le granit et ses variétés, ses origines, ses mouvements, ses effets sur les couches supérieures, ses érosions et ses formes finales ne peuvent être aussi bien étudiés que dans cette chaîne.

Le temps étant plus favorable qu'à notre premier passage, nous pûmes, sinon faire une seconde ascension, du moins prendre d'un point favorable de nouvelles vues photographiques de la Montagne Blanche. Elle s'appelle ainsi à cause d'une couche assez considérable de roc d'une couleur très-claire, qui se désagrége en sable blanc, auprès du plus haut sommet Parmi les pics se dressent des cimes de grès qui affectent les formes les plus fantastiques. Elles sont de deux tons : le beau rouge brique du grès ordinaire, et une teinte plus foncée et plus riche qui ne peut être rapprochée que de la couleur marron.

Le pic le plus remarquable, dont j'ai déjà parlé et qui s'appelle le pic du Château fort, a beaucoup plus de quatorze mille pieds de haut. Après lui vient un autre sommet que nous appelons tout uniment le Mont Marron. D'autres cimes atteignent presque la même hauteur. Puis viennent de simples pyramides, dont la reine est la pyramide Téocalli, d'une beauté sans égale.

Le mauvais temps nous poursuivait et entravait nos travaux photographiques. Nous pûmes cependant jouir de nouveau de la vue de la Chaîne Nationale, qui nous parut encore plus imposante que la première fois, et des lacs Jumeaux, reflétant dans leurs eaux les cimes qui les entourent. Nous devons ajouter que c'est aussi avec une immense satisfaction que nous nous assîmes sur des chaises à l'hôtel du Lac; c'était la première fois que cela nous arrivait depuis trois semaines. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'eûmes pas moins de plaisir à nous rassasier de lait, de crème et des produits culinaires dus à la main d'une femme.

IV

Ascension de la Sainte-Croix. — Glacier. — Les roches moutonnées. — Persévérance énergique des photographes. — Les truites et les sauterelles. — Traces d'anciens glaciers. — Le régal des ours. — Un nouveau cercle de l'Enfer. — Rencontre inattendue d'une tribu sauvage. — Le commencement d'une capitale. — Conclusion.

Le mont de la Sainte-Croix, par sa position à l'extrémité nord de la Chaîne Nationale, était un des points de la triangulation qu'il fallait atteindre, à moins qu'il ne fût jugé absolument inaccessible. Il n'y a pas d'ailleurs dans la région de montagne plus célèbre et à laquelle on ait attaché davantage une réputation d'immense hauteur. Nous en fîmes donc l'ascension; mais ce travail nous occupa pendant une semaine entière, et nous coûta les plus pénibles efforts.

Cette cime a été déjà le but de bien des tentatives. Il y a un procédé habituel d'ascension qui ne peut être employé ici. Ce procédé, que nous avons nous-mêmes mis en pratique, consiste à découvrir la vallée autour du pic où se déverse la plus grande quantité d'eaux; on établit là le campement aussi avant que possible; puis ceux qui doivent faire l'ascension vont, légèrement chargés, s'installer au delà de la ligne des pins, et le lendemain matin de bonne heure ils gravissent jusqu'à la cime. Il n'était pas difficile de trouver la vallée : un gros ruisseau nous l'indiquait. Mais cette vallée, de huit à dix milles de long, se dirige presque au nord, de telle sorte qu'il nous fallait aller presque à l'extrémité de la chaîne pour atteindre son entrée; de plus, elle n'offre pas de chemin praticable, car là où le ruisseau paraît existe un énorme glacier, et les roches de gneiss qui forment le fond et les côtés de la vallée ont cette forme que les géologues français appellent roches moutonnées, c'est-à-dire qu'elles ressemblent de loin à un immense troupeau de moutons qui seraient couchés dans le gazon; les dos de ces moutons ont de dix à quinze pieds de haut et se prolongent sur une vaste étendue. Je ne crois pas qu'on trouve dans le pays un autre exemple aussi admirable et aussi frappant de cet effet particulier de l'action glaciaire; nous n'en avons, pour notre part, trouvé aucun qui lui soit comparable. On pourrait se frayer lentement un chemin à cheval à travers une vallée de ce genre si elle n'offrait pas d'autres obstacles, mais les interstices de ces roches sont remplis de troncs d'arbres gisants, et il est impossible d'avancer, à moins d'aller à pied. Les pentes des hauteurs qui entourent la vallée sont encombrées de la même façon. Nous perdîmes un jour à essayer de nous frayer un passage à travers ces labyrinthes, mais il nous fallut y renoncer; dans notre journée, nous avions fait la valeur de deux heures de marche. Le lendemain matin, de bonne heure, nous partîmes en plus petit nombre, précédés d'un corps de pionniers armés de haches: nous parvînmes à peu près au milieu de la vallée, sur un point élevé de mille trois cents pieds. Là il semblait impossible d'avancer plus loin sur la crête que nous avions suivie, et nous descendîmes par un escarpement que je n'aurais cru franchissable, quelques semaines auparavant, que pour les élans et les daims; pendant un mille, nous cheminâmes laborieusement autant que nous le pûmes à travers les roches moutonnées, mais enfin nous fûmes obligés de nous arrêter.



L'ornithologiste. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

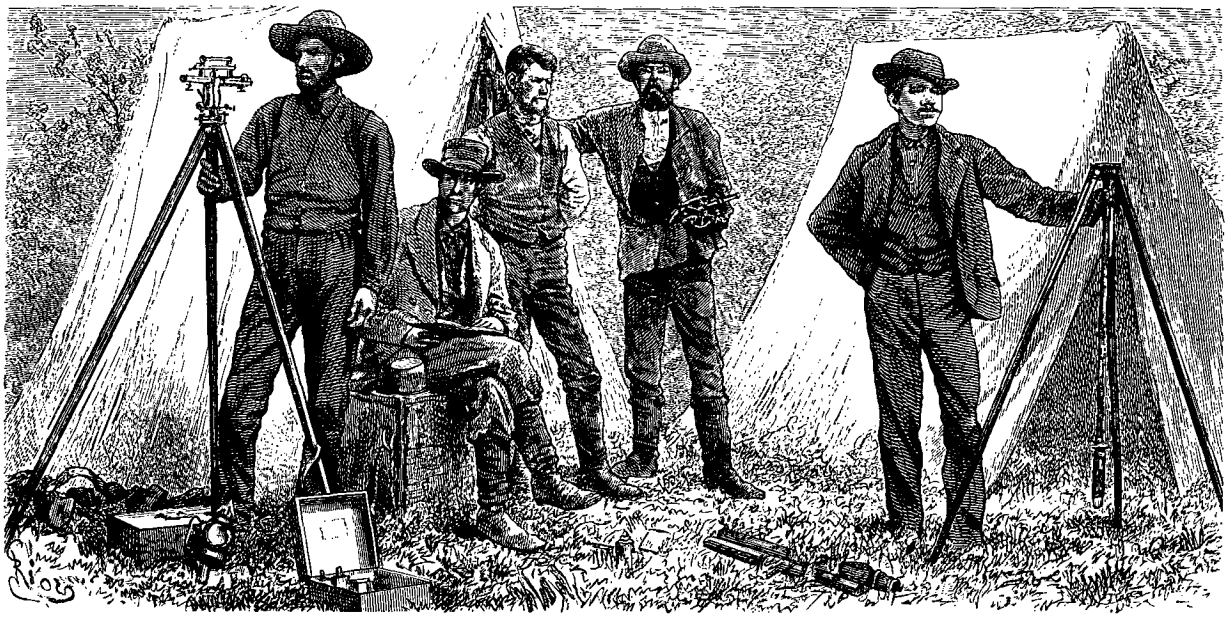
Le temps était véritablement affreux; la pluie, contre son habitude, persista pendant toute la nuit; si l'on pense que nous n'avions chargé nos chevaux que du minimum de nos couvertures et que nous n'avions pas de tentes, on s'imaginera aisément que notre sommeil ne fut pas très-reposant. A l'aube, les nuages semblaient vouloir se dissiper; nous fîmes un repas rapide, et à six heures nous étions en route. Nous étions séparés en deux sections. La section géodésique, sous M. Gardner, visait le pic le plus élevé; la section photographique, sous M. Jackson, se dirigea

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers une crête moins élevée, de cinq cents pieds, et placée en face, qui embrassait dans sa vue le pic lui-même. Chacun des membres de la section, et M. Jackson lui-même, portait un poids d'appareils qui s'élevait à trente ou quarante livres, et il fallut porter ce fardeau, pendant près de dix heures de pénible ascension, jusqu'à une hauteur de treize mille pieds. C'est là certainement un acte qui mérite d'être enregistré dans les annales des ascensions et dans l'histoire des hauts faits de la photographie.

Le ruisseau qui traverse la vallée la descend par une succession de cascades et de rapides interrompus par deux ou trois sinuosités à travers des prairies marécageuses et pleines de joncs. Il y a là en particulier deux endroits où l'eau saute et mugit pendant deux à trois cents pieds entre des rochers étroitement serrés, en formant des chutes qui partout ailleurs seraient très-admirées et très-visitées. Par malheur, la journée ne tint pas les promesses de la matinée; déjà mouillés par notre marche errante du matin dans l'herbe et dans les buissons pleins d'eau, nous fûmes, arrivés plus haut, accueillis par des averses répétées, et en atteignant les cimes, nous les trouvâmes enveloppées de nuages qui, en s'entr'ouvrant, ne permettaient que des échappées de vue; le jour s'écoula ainsi sans que nos travaux pussent être menés à bien. Mais il fallait qu'ils se fissent, et personne ne pensait à y renoncer. Chaque groupe redescendit à la ligne de végétation des pins, fit un grand feu et s'apprêta à passer la nuit, sans avoir de quoi coucher, sans avoir de quoi manger, mais décidé cependant à retourner le lendemain au matin pour finir l'œuvre commencée.

On n'a pas vu souvent des hommes plus exténués et plus affamés que ceux qui revinrent dans l'après



Les topographes. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

midi de ce lendemain au camp provisoire; mais tous étaient pleins d'entrain et de bonne humeur, car ils avaient atteint les résultats cherchés par une semaine de durs labeurs; du feu, de la nourriture et le repos d'une bonne nuit nous remirent en état de regagner, le matin suivant, de bonne heure, le grand campement. L'expédition n'avait eu d'autre mésaventure que le désarroi momentané d'un mulet qui avait roulé en bas d'une colline.

Cette ascension de la Sainte-Croix fut notre tâche la plus difficile, et je ne crois pas sans intérêt d'avoir montré au prix de quelles épreuves s'obtiennent les résultats scientifiques et artistiques dus à de pareilles expéditions.

La Sainte-Croix ne nous a offert que du gneiss; des fractures dans cette roche ont formé deux grandes fissures, se coupant presque à angle droit, qui gardent leur neige pendant tout l'été, et dessinent ainsi, sur la face Est, une croix très-visible qui a fait donner son nom à la montagne. On voit encore très-bien cette croix, quoique les bras en soient plus courts qu'il y a deux mois. La hauteur de la cime est d'un peu moins de quatorze mille pieds, mais on ne saurait donner la mesure précise.

A la rivière de l'Aigle, nous trouvâmes enfin les truites longtemps promises et longtemps cherchées en vain; grandes, splendides créatures, avec des lignes rouges sur les ouïes et les nageoires, pesant environ une livre la pièce, et s'élevant parfois jusqu'à deux livres. Nous étions mal approvisionnés des appareils nécessaires pour tirer hors de l'eau les truites les plus grosses qui, comme les autres, étaient toutes disposées à happer l'appât qui leur plaisait. Quatre d'entre nous restèrent un jour en arrière pendant quelques heures pour pêcher et rentrèrent le soir chargés d'une centaine de livres de poissons (dont on peut déduire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le quart, pour tenir compte de l'exagération habituelle aux pêcheurs). Le plus gros des poissons pris la veille avait été un très-intéressant collectionneur de curiosités entomologiques, car on trouva dans sa panse une variété extrême d'insectes ; cependant l'insecte auquel il paraissait avoir accordé sa préférence était la sauterelle ; il en renfermait près de trente non digérées, et environ le double qui n'étaient plus reconnaissables individuellement. Il nous paraît que le mérite de la truite, considérée comme travaillant à guérir la plaie des sauterelles, n'a pas été suffisamment apprécié, et nous voudrions les voir bientôt placées sous la protection de la loi par quelque décret d'une législation de ces Territoires.



L'entomologiste. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

En faisant l'ascension du mont de la Sainte-Croix, nous en avions fini pour le moment avec la Chaîne Nationale. Nous l'avions suivie dans toute sa longueur ; nous l'avions franchie deux fois, et nous avions gravi une demi-douzaine de ses pics les plus élevés. Nous n'avions plus qu'à diriger nos pas vers les grandes plaines, en examinant à notre passage les deux chaînes les plus orientales parallèles à la Chaîne Nationale. Au nord, sur la même ligne, est une autre série de pics plus rocheux, atteignant presque une hauteur de treize



Les photographes. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille pieds. Leur cime dominante, qui est la plus septentrionale, était maintenant notre but le plus proche.

Cette nouvelle montagne n'était, à vol d'oiseau, qu'à vingt milles de l'autre, mais nous savions déjà que la facilité de l'accès ne se mesure pas toujours sur la distance. Atteindre cette cime était pour nous un problème véritable. Il n'existait aucune carte capable de nous guider; nous ne pouvions faire appel à l'expérience d'aucun explorateur antérieur; le pic, de plus, n'était pas visible de la vallée profonde et encaissée où nous nous trouvions, ni d'aucune des collines qui la bordaient. Mais M. Gardner, notre photographe en chef, avait étudié les lignes d'approche du pic quand il était sur le sommet du mont de la Sainte-Croix, et nous avions pour nous aider l'esquisse panoramique, aussi fidèle qu'une photographie, faite par M. Holmès, du même point. Le système de distribution des eaux dans les montagnes était assez obscur, et les voies qui semblaient les plus directes étaient rendues impraticables par les forêts incendiées et les troncs d'arbres qui encombraient le sol; cependant, malgré tous ces obstacles, nous nous mîmes hardiment à gravir. Notre confiance ne fut pas trompée, car, à la fin d'un long et fatigant jour de marche, nous nous trouvâmes au bord d'une déclivité escarpée d'où nous vîmes, à un bon millier de pieds au-dessous de nous, la vallée où nous pouvions établir notre campement avant de faire l'ascension. Comment descendîmes-nous ces pentes avec nos bêtes? C'est là un mystère que mes souvenirs ne réussissent pas à éclaircir; mais, quoi qu'il en soit, nous atteignîmes sains et saufs le fond de la vallée, et établîmes là un des plus délicieux campements de la saison. Lorsque le soir vint, la nouvelle lune, en se levant juste à l'entrée de notre vallée, jeta sa lueur obscure sur les parois grisâtres de la montagne opposée, et donna à toute la scène un aspect féerique.

L'ascension que nous fîmes le jour suivant fut un rude travail : nous eûmes quatre mille cinq cents pieds d'une montée, trop raide et trop rocheuse pour qu'il fût possible de nous aider de nos bêtes. La moitié inférieure de la montagne, jusqu'à la limite de la végétation des pins, montrait ces mêmes signes évidents d'action glaciaire que nous avions trouvés généralement dans ces chaînes, et à un point de vue, elle en donnait un témoignage plus frappant que partout ailleurs. Le gneiss, cette roche dure et immuable, avait gardé les rayures, les rainures et les sillons faits par la glace exactement comme à l'époque où le glacier avait glissé pour la première fois. La formation en *roches moutonnées* était aussi assez visible, quoique sur une bien moins grande échelle qu'à la montagne de la Sainte-Croix. Comme toujours, les troncs d'arbres entravèrent et retardèrent beaucoup notre marche directe; aussi nous étions très-satisfaits quand nous n'avions plus qu'à gravir un bon escarpement où chaque pas que nous faisions était un pas en avant qui nous rapprochait du sommet. La moitié supérieure du pic était du roc nu couvert de débris; nulle part nous ne trouvâmes ces belles parties vertes parsemées de fleurs, qui avaient excité notre admiration et soulevé tant d'exclamations de joie sur beaucoup de montagnes à pentes plus riantes. Aucun de nos parterres les plus brillants n'est en effet comparable en éclat et en charme à cette végétation alpestre, disposée et cultivée par la nature elle-même, au delà des limites de la végétation des arbres, pour la délectation des oiseaux et des insectes.

Çà et là notre marche faisait lever des nuées de sauterelles, et les grands bancs de neige près de la cime étaient recouverts de leurs cadavres en couches épaisses. Nous avions déjà rencontré ce phénomène. Les sauterelles volent au-dessus des plus hauts pics, mais elles s'abattent et succombent là en grand nombre, parce que toutes celles qui touchent la neige sont glacées et meurent. Les ours, qui ne sont pas moins friands de ce régal que du miel sauvage, les recueillent délicatement comme un objet de choix. Nous vîmes ici même les traces abondantes laissées par ces glaneurs, et lors de notre ascension à la Maison Blanche, pendant tout le temps que nous passâmes sur la cime, nous aperçûmes à un mille environ de distance, sur le champ de neige le plus voisin, un ours qui était très-occupé à faire ce repas.

En touchant le sommet, nous trouvâmes une marque attestant que nous avions été précédés par d'autres visiteurs. En effet, en septembre 1868, le professeur Powell, l'explorateur connu de la gorge du Colorado, a gravi ce pic par l'autre côté vers le Parc central. Cette montagne est celle que lui et ses compagnons appelèrent de son propre nom le mont Powell, lors de sa première exploration dans l'Ouest, quand il passa l'été dans le Parc, et l'hiver sur la rivière Blanche.

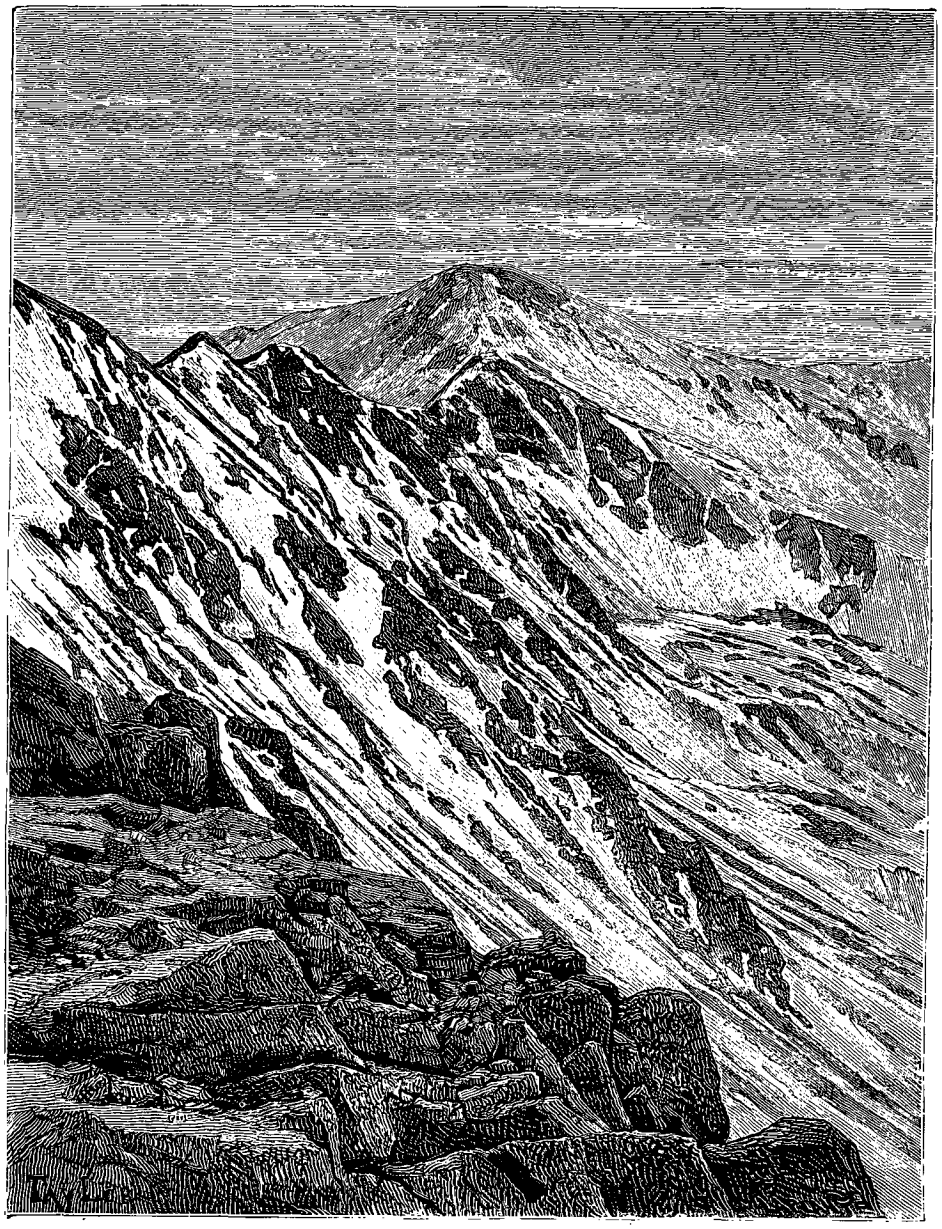
Je ne veux pas raconter en détail toutes les infortunes qui signalèrent le jour suivant notre retour au grand campement : en cherchant à éviter une pente trop raide, nous eûmes le malheur de tomber et de nous empêtrer dans l'enchevêtrement d'arbres et de troncs le plus désespérant que nous ayons jamais rencontré. Je dirai simplement que si Dante avait eu l'expérience d'un voyage dans les Montagnes Rocheuses, il aurait infligé à quelques-uns des malfaiteurs publics les plus coupables le supplice de se frayer leur route, sur des montures exténuées de fatigue, à travers une forêt remplie d'arbres gisant à terre. J'aimerais à voir cette section nouvelle de l'Enfer illustrée par Doré.

Après un peu d'hésitation, nous nous dirigeâmes vers le Parc central, en adoptant comme chemin le sentier qui contournait l'extrémité nord de la chaîne de la rivière Bleue. Sur notre route, à chaque instant, nous rencontrions soit de magnifiques paysages, soit des stratifications géologiques du plus haut intérêt, parmi lesquelles il en était qui offraient les formes ou les couleurs les plus étranges; par exemple, nous rencontrâmes une montagne formée de grès et d'argile schisteuse désagrégée, et revêtue des tons rouges, jaunes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleus ou verts, les plus éclatants et les plus variés que j'aie jamais vus dans la nature.

A la rivière Bleue nous fûmes gratifiés d'un spectacle d'un autre caractère. En arrivant au bord d'une rampe escarpée qui s'était subitement présentée à nos yeux, nous vîmes, à deux cents pieds environ au-dessous de nous, un village indien composé de vingt-six cabanes : scène vivante, animée, et d'un effet d'autant plus magique qu'un instant auparavant nous croyions être au sein d'une solitude complète. Le tableau était on ne peut plus pittoresque, et, vu de près, il offrait presque autant d'intérêt que vu de loin, car le village était dressé depuis deux ou trois jours seulement, et tout était encore frais et propre. Nous le traversâmes pour gagner



Pic Gray. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

un gué, observés et observant, ressentant de notre côté plus de curiosité que d'admiration, et étant nous-mêmes plutôt l'objet de rires moqueurs que de signes d'admiration. Les jeunes *squaws* parurent surtout s'amuser quand, au milieu du courant profond, nous relevâmes nos jambes sur les flancs des chevaux pour ne pas mouiller nos bottes; elles paraissaient incapables de comprendre une pareille délicatesse. Cette bande de sauvages faisait partie de la nation des Utes; elle était bien connue à Denver et dans les autres villes du Territoire; son chef s'est appelé lui-même Washington.

Elle mène une existence moins régulière que le corps de la nation Ute : ayant refusé d'accepter pour sa part le traité qui a fixé des limites à cette nation, elle revendique comme sa propriété particulière tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Parc central, dont elle venait de faire sortir un certain nombre de voyageurs.

Un jour de marche nous conduisit aux sources chaudes situées au cœur même du Parc central. Ces sources sont sulfureuses; elles consistent en un certain nombre de petits ruisseaux qui jaillissent d'un des flancs de la colline, laissent le long de leur cours un dépôt de couleur verte, et tombent dans un beau bassin naturel avant de se perdre dans la rivière. Le bassin est bien disposé pour servir à prendre des bains. Il forme une piscine très-agréable, recouverte d'une espèce de hangar sur la porte duquel se trouve un tarif des consommations; on y débite des cigares.

Sur le côté opposé, où se trouve une source froide, également sulfureuse, on a élevé, pour cette saison, le rez-de-chaussée d'une grande cabine, en bois non équarri, destinée à servir d'hôtel.

Tels sont les commencements de la ville future qui sera un jour, si tout prospère, le centre, la métropole du Parc central, et en même temps un séjour favori et un rendez-vous pour les malades, les oisifs, les touristes de toute la région minière environnante et même de tout le pays.

Nous écartant des rues et des squares de la ville marqués par des jalons, nous établîmes notre campement à un mille environ plus haut.

L'exploration s'achevait pour moi à ce point.

Appelé ailleurs par des devoirs impérieux, je fis mes adieux à mes compagnons de voyage, et, sortant du



L'odomètre. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

Parc central, je retournai aussi vite que la vapeur put m'emporter vers les régions civilisées.

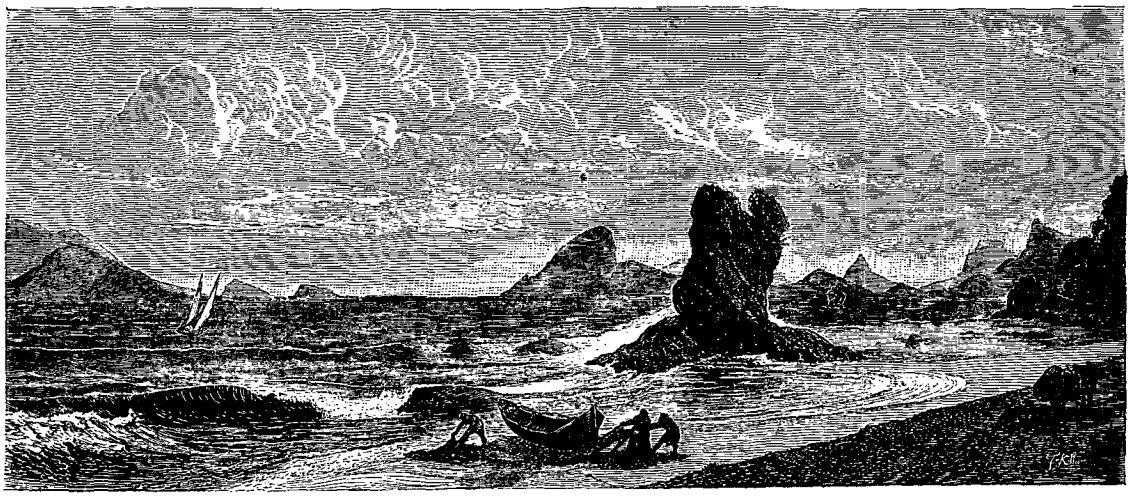
Ici se termine le journal du professeur Whitney.

La Mission elle-même rentra à Denver le 15 septembre 1873. La section photographique avait, pendant cette campagne, recueilli près de trois cents vues, qui, considérées dans leur ensemble, et réunies aux esquisses de M. Holmès, forment un panorama complet et durable de la partie la plus grandiose et jusqu'ici la moins explorée des Montagnes Rocheuses. Les topographes avaient recueilli les éléments d'une carte absolument nouvelle. Les naturalistes, de leur côté, avaient fait d'amples moissons; la collection entomologique de la Mission ajoutera un nouveau et curieux chapitre à la distribution géographique des insectes; les botanistes avaient pu recueillir assez de plantes pour publier un volume entier qui paraîtra prochainement sous le titre de *Flore du Colorado*, et qui contiendra la description de quatorze mille espèces.

La mission Hayden avait donc, cette année comme les précédentes, apporté largement son tribut à la science; mais ce qui, plus que toute autre conquête, l'avait rendue heureuse et fière, c'était d'avoir mis en lumière les beautés de la région à laquelle le docteur Hayden, dans une conférence solennelle faite devant la Société de géographie de New-York, a donné le nom de *Suisse américaine*, aux applaudissements de l'auditoire immense qui l'écoutait.

Extrait et traduit par Em. DELEROT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de la baie de Rio de Janeiro.

VOYAGE D'EXPLORATION SUR L'AMAZONE ET LE MADEIRA[1],

TEXTE ET DESSINS PAR M. FRANZ KELLER-LEUZINGER.

TRADUCTION INÉDITE.

De Rio de Janeiro à Para et à Manaos. — L'Amazone et le Rio-Negro. — Passage des rapides et des cataractes du Madeira et du Mamoré. Arrivée à Porto de Exaltacion de la Santa Cruz. — Retour vers l'Amazone.

I

Au mois de septembre 1867, chargé par le gouvernement brésilien d'explorer l'Amazone et le Madeira, en vue de l'établissement d'un chemin de fer le long de ces deux cours d'eau, je m'embarquai à Rio de Janeiro, pour gagner le port de Para.

La magnifique baie de Rio de Janeiro, avec ses innombrables sinuosités, son encadrement de pics aux formes hardies, et ses charmantes îles couvertes de palmiers, était pour moi ce qu'on appelle une vieille connaissance, et pourtant, immobile d'admiration sur le pont du *Parana*, je contemplai de nouveau ce merveilleux panorama, comme si, pour la première fois, il eût surgi à mes yeux.

Mais déjà nous avons passé le fort de *Santa-Cruz*, qui défend l'entrée de la baie, et dont les murs, gris de vieillesse et fouettés des vagues, sont munis d'une lourde armature de canons d'acier. Voici, de l'autre côté, le *Pão d'assucar*, avec son arrière-plan de cônes rocheux. Notre vapeur file dans l'intervalle à travers les flots de l'Atlantique; puis, quittant sa direction vers le sud, il infléchit au nord-est le long de la côte.

Bahia est le premier port d'escale dans le trajet de Rio à Para.

A part le jardin public, formé tout simplement de quelques bouquets de vieux *mangueiras*, sous les frais ombrages desquels on a une magnifique vue de la baie, la ville offre peu d'intérêt. Moins intéressant encore est *Maceio*, le petit port le plus proche, capitale de la province d'Alagoas.

Pernambuco mérite la peine que l'on débarque, soit pour visiter les nouveaux quartiers dont l'aspect grandiose produit une impression plus avantageuse que ne le fait, par exemple, la ville neuve à Rio, soit pour aller voir l'*Olinda*, si pittoresquement située sur une colline, ou le magnifique banc de corail qui défend le port, avec son phare moderne et sa vieille échauguette du temps de la domination hollandaise. Ce banc de corail (*recife*), qui a donné son nom à l'un des trois quartiers de la ville, s'étend du reste le long de la côte assez loin vers le nord et ne laisse qu'en quelques endroits, à *Ceara* par exemple, un chenal sûr pour les gros bâtiments.

Parahyba do Norte, situé sur le fleuve du même nom et à quelque distance de la mer, avec ses rues désertes où l'herbe croît, n'offre, malgré ses énormes couvents

1. Ce voyage est traduit et extrait de l'ouvrage de M. l'ingénieur Franz Keller-Leuzinger, 1 vol. in-4, Stuttgart, 1874. — Voy. sur le Brésil, t. IV, XIV, XV, XVI et XVIII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnés de Franciscains, de Bénédictins et de Jésuites, que peu d'intérêt pour le voyageur. Il y a bien plus d'attrait dans *Cabedello*, simple village de pêcheurs, situé d'une façon des plus pittoresques dans un petit bois de cocotiers à l'embouchure du fleuve. On y trouve les ruines d'un fort bâti par les Hollandais et armé de quelques canons de bronze, chargés jadis de défendre l'approche du rivage contre les caravelles portugaises. Ses crénelures, où s'entrelacent des plantes grimpantes, ses murailles de briques que lavent les flots, forment une sorte d'arrière-plan historique à l'idylle de pêcheurs qu'ombragent les palmiers.

En continuant de là vers le nord, on arrive à Ceara, dont la rade est animée par les *targadas*, qui se montrent dès Pernambuco. Ce sont de petits radeaux composés de cinq troncs d'un bois très-léger, qui, sous l'impulsion d'une voile triangulaire, filent comme une flèche sur les flots. De hardis pêcheurs, la plupart indiens ou mulâtres, s'aventurent avec ces fragiles embarcations, toujours prêtes à chavirer, à de grandes distances en pleine mer, et quiconque veut mettre pied à terre à Ceara doit se confier, bon gré mal gré, à un de ces esquifs, où l'on court parfois le risque d'être retourné de fond en comble par les lames.

Maranhão, aussi morne d'aspect que *Parahyba do Norte*, n'offre rien de remarquable que la quantité extraordinaire de requins qui fréquentent son port, attirés sans doute par l'odeur des boucheries; aussi ne faut-il pas songer à prendre là des bains de mer.

Le 29 novembre, après une heureuse navigation côtière, nous atteignîmes enfin *Para*, à l'embouchure du fleuve de ce nom, lequel communique avec l'Amazone proprement dit.

La ville présente un très-bel aspect avec sa multitude de clochers et de couvents, et l'*Ilha das Onças*, qui borne au loin l'horizon. Cependant l'absence complète de toute hauteur dominante fait penser involontairement aux paysages hollandais. Le commerce de Para a pris, depuis l'année 1850, un très-grand essor, grâce à l'établissement de meilleures voies de communication avec l'immense bassin de l'Amazone qui va s'étendant vers l'ouest jusqu'au pied de la grande Cordillère.

La vapeur a été ici le levier puissant; l'unique point d'appui doit être cherché jusqu'à nouvel ordre dans l'incommensurable richesse de la végétation, dans les fruits, les bois et les résines de ces gigantesques forêts qui couvrent le pays sur un espace de trente degrés en longitude et de vingt environ en latitude. *A industria do Amazonas é quasi toda extractiva*, disent les Brésiliens eux-mêmes : ce qui signifie que cette industrie repose presque entièrement sur une espèce de spoliation de la contrée; l'œuvre de l'homme y est pour très-peu de chose; tout est dû à l'exubérance de la nature qui fournit son tribut sans cesse renouvelé.

Le cours supérieur du fleuve Amazone, le *Solimões*, et surtout les importants cours d'eau adjacents étaient à peu près une terre inconnue, avant que la vapeur eût sillonné les vagues jaunes du premier. C'est à peine si quelques *resgatoes* (de *resgatar*, racheter), véritables trafiquants d'hommes, et un petit nombre d'employés de maisons de commerce de Para, alléchés par un gain énorme, se hasardaient à braver les fatigues d'une navigation qui durait de quatre à six mois, sur une méchante barque, pour aller chercher en amont, outre les divers produits de l'industrie locale, le caoutchouc, le cacao, les noix dites de Para, les résines et les viandes sèches. Dans ces dernières années, cet état de choses a subi une amélioration sensible; depuis que le gouvernement brésilien a déclaré le cours principal de l'Amazone accessible aux pavillons de toutes les nations, le trafic de ces contrées a perdu chaque jour de son caractère de traite humaine et de flibusterie.

On ne peut pas dire que l'aspect intérieur de la ville de Para produise une grande impression; il y a pourtant, dans les principales rues, quelques constructions monumentales qui méritent la peine d'être regardées; au temps de la colonisation, elles ont pu prétendre à la splendeur architecturale; mais elles menacent ruine, et le développement commercial est encore trop récent à Para pour pouvoir déjà se payer le luxe d'édifices publics.

Para possède pourtant une parure dont elle a toute raison d'être fière : ce sont ses *Estradas*, magnifiques promenades ombreuses, situées dans les faubourgs et formées de grands arbres régulièrement plantés, des palmiers généralement, et surtout l'orgueilleux *oreodoxia regia* ou roi des palmiers. Ajoutons que ce qui frappe le plus l'étranger dans la luxuriante végétation des jardins, c'est un palmier de petite taille, à la tige élégante et svelte, dont le fin éventail se balance au moindre souffle. Ce palmier *assai*, sorte d'euterpe, a pour fruit une petite noix à la chair bleu foncé, qui sert là-bas à faire une boisson rafraîchissante et très-recherchée. On tire un breuvage analogue des fruits d'un autre palmier, le *bacaba* ou *batana*, dont on râpe au crible l'enveloppe charnue, qu'on mélange d'eau et de sucre.

Dès que nous eûmes fait les visites officielles les plus indispensables, à la Présidence et ailleurs, nous nous rendîmes à bord du *Belém*, un des meilleurs paquebots de la Compagnie des vapeurs de l'Amazone, qui devait nous conduire à Manaos, capitale de la province d'Amazone. Le commandant, M. Leal, ex-officier dans la flotte brésilienne, nous fit l'accueil le plus amical.

Les vapeurs de cette compagnie jaugent de cinq à six cents tonneaux; leur machine est de la force de deux cents chevaux. Ils sont fort bien établis. Ce qu'il y a de mieux entendu, c'est l'aménagement de l'arrière-pont, protégé par un toit fixe contre le soleil et la pluie, et qui offre aux passagers un séjour plein d'agrément. On y prend ses repas, et, le soir, plutôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que de descendre dans les cabines, on y suspend les hamacs à de minces colonnettes de fer.

La société, à bord du *Belém*, offrait un pêle-mêle des plus variés. Ce passager taciturne et mélancolique, c'est un fonctionnaire brésilien, que sa destinée envoie se morfondre dans quelque trou excentrique et ennuyeux, tel que Serpa ou Manaos. Cet homme gros et gras, qui suppute avec ferveur le gain de sa dernière affaire, c'est un *bendeiro* portugais. Voici, à côté d'eux, et le père capucin italien, avec sa longue barbe grise, et l'émigrant des États-Unis du Sud, que le chagrin d'avoir été vaincu par l'homme du Nord a poussé à quitter momentanément son pays. On reconnaît aussi le marchand de la Bolivie ou du Venezuela, qui va remonter, sur son embarcation, la vaste région des cataractes et des rapides, et plus loin, en civil, l'officier de la flotte péruvienne, qui regarde, d'un air nonchalant si l'on a bien pris toutes les précautions nécessaires contre un coup de main éventuel de ses compatriotes.

Le *Belém* vient d'entrer dans la large baie de Marajo. Les rives plates des grandes îles situées aux bouches du fleuve géant se dessinent à peine au loin en minces traînées, et la vaste embouchure du Tocantins se devine plutôt qu'elle ne s'aperçoit. On pénètre ensuite dans l'*Estreito do Breves*, un de ces étroits canaux par lesquels l'Amazone proprement dit déverse ses eaux dans le Para.

Après des stations de peu d'importance, *Gurupa*, *Porto do Moz*, *Prainha* et *Monte-Alegre*, on arrive à *Santarem*, jolie petite ville florissante à l'embouchure du Tapajoz, puis à *Obidos*, où le fleuve, diminuant de largeur, acquiert en revanche une pente qui forme une sorte de rapide adouci. C'est jusqu'à ce point, à plus de cent lieues de la côte, que s'étend l'influence du flux et du reflux.

Avant d'arriver au confluent du Madeira, caché par un semis de nombreuses îles, on touche à *Serpa*. Cette localité n'est encore qu'un grand village, mais son heureuse situation lui promet, à coup sûr, un avenir brillant.

A quelques lieues au-dessus de Serpa, on distingue déjà nettement l'eau noire du Rio-Negro, qui, sur un espace assez considérable, coule, sans se mélanger, avec les flots jaunes-blanchâtres de l'Amazone. Bien que cette rivière ait la transparence du cristal, il semble, à considérer certains endroits où la profondeur s'accroît, qu'elle soit d'un brun tout à fait foncé, presque noir. Cette couleur, qui lui est commune avec d'autres cours d'eau du pays, tient à la présence de matières végétales en putréfaction, particulièrement d'une espèce d'herbe flottante qui pousse en quantité incroyable dans les *lagos* situés des deux côtés du fleuve.

Notre vapeur met de plus en plus le cap sur le nord-ouest; il quitte l'Amazone pour entrer dans le Rio-Negro, qui, à sa partie inférieure, mesure environ deux mille mètres de largeur. Sur la rive gauche apparaissent, en lignes doucement ondulées, de petites collines; la rive droite est sujette à des inondations annuelles. Nous apercevons quelques maisons; encore quelques minutes, et le *Belém*, qui nous porte depuis sept jours, jette l'ancre devant Manaos, chef-lieu de la province d'Amazone.

La petite baie peu profonde formée par la rive gauche du Rio-Negro est pleine de bâtiments de pêche, qui, sous leurs toits de palmier, abritent parfois pendant des mois de nombreuses familles, et de barques (*bateloes*) qui ont apporté des hamacs du Venezuela. En voici d'autres chargées de *piassaba :* c'est une écorce de palmier dure et fibreuse dont on fait des balais et des cordages. Voici, en outre, deux vapeurs de l'État, et un second paquebot de la Compagnie de l'Amazone; il doit partir demain pour continuer le voyage, à la place du *Belém*, vers les frontières du Pérou : c'est encore sept jours de navigation.

Comme le peu de profondeur de l'eau ne permet pas, même aux petits bâtiments, d'aborder directement, et qu'un pont de débarquement semble être ici un luxe tout à fait inusité, il faut, bon gré mal gré, s'accommoder des charrettes à deux roues qui sont là dans l'eau jusqu'à l'essieu et qui opèrent en toute sûreté, sinon en toute élégance, l'atterrissage des passagers et des colis.

Malgré son titre pompeux de capitale de la province d'Amazone, *Manaos* n'est qu'une petite ville, toute primitive, de trois mille habitants à peine, aux rues sans pavage et mal nivelées, aux maisons basses, couvertes en partie de feuilles de palmier, avec des boutiques toutes en saillie, sales, laides, tenues par des Portugais. Toutefois, ce splendide ciel bleu des tropiques, cette végétation qui, de toutes parts, se pousse victorieusement à la lumière, ce souffle vivifiant d'une sereine vie de nature, toutes ces découpures, tous ces canaux (*igarapés*, de *igara*, barque, et de *pé*, chemin), qui entaillent profondément la terre, avec les nombreuses embarcations qui sillonnent leur miroir poli, tout cela donne beaucoup de charme au premier aspect de Manaos.

Longtemps il nous fut impossible de raccoler dans la ville et aux environs le nombre de rameurs nécessaire à notre exploration fluviale. Les métis de cette contrée sont d'une paresse inimaginable; ils ne travaillent que juste assez pour ne point mourir de faim. Heureusement, nous avions fait la connaissance d'un négociant bolivien, qui s'apprêtait à retourner chez lui et qui nous céda quelques embarcations et un équipage de quatre-vingts Indiens *Moxos* de Bolivie. En sus de nos vivres, calculés sur le pied de quatre mois, notre bagage se composait de tous les outils nécessaires pour la construction d'un canot, de câbles pour le halage des bâtiments, de voiles, armes, médicaments, et de cadeaux destinés aux riverains plus ou moins sauvages du Madeira et du Mamoré.

Nous avions sept embarcations, de capacité très-diverse. La plus grande avait une contenance de quinze tonneaux et comptait seize rameurs; la plus petite (*montaria*) en comptait trois, y compris le pilote. Les

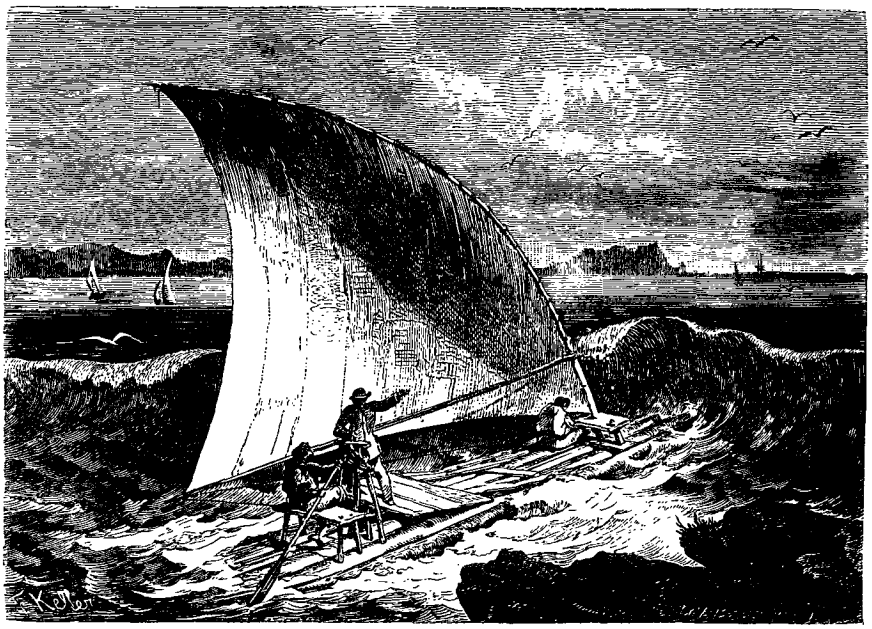
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus considérables avaient, à l'instar des *igarités*, un petit demi-pont, au-dessus duquel s'étendait en forme de voûte un solide toit de feuilles de palmier ou de peaux de bœuf non corroyées. La majeure partie de l'espace était prise par le chargement, ingénieusement empilé; des deux côtés se tenaient les rameurs.

Le trajet à l'aviron, jusqu'à l'embouchure du Madeira et sur le cours inférieur de cette rivière est une véritable école de patience. Le pays a l'aspect d'uniformité qui est propre à ces immenses vallées fluviales, où, sur une longueur de centaines de lieues, la rive est faite d'alluvion. La végétation n'offre que rarement les formes vigoureuses de la forêt vierge proprement dite; on voit cependant s'élever, çà et là, un tronc robuste de bombacée au-dessus des sveltes cecropias à l'écorce blanchâtre. Sur beaucoup d'arbres apparaissent les feuilles lisses et verdâtres de la vanille grimpante, qui est, on le sait, une espèce d'orchidée. Le fruit est en forme de gousse. Fraîchement cueilli, il n'offre pas trace de l'excellent parfum qu'on lui connaît ; c'est une propriété qu'il n'acquiert qu'en séchant.

Les habitants riverains, avec leurs cheveux noirs et collants, la couleur foncée de leur peau, trahissent un mélange plus ou moins fort de sang indien. Cette marque d'origine se retrouve plus visible encore dans leurs façons taciturnes et peu communicatives. Ils se nourrissent principalement de pêche et pourvoient à leurs autres besoins, très-restreints, avec le produit de petites plantations de cacao, établies dans le voisinage de leurs huttes.

La seule localité qu'on rencontre sur tout le cours du Madeira, c'est *Borba*. Malgré son titre pompeux de *villa*, ce n'est autre chose qu'un assemblage d'une douzaine de huttes malpropres et basses autour d'une



Une tangada dans les brisants.

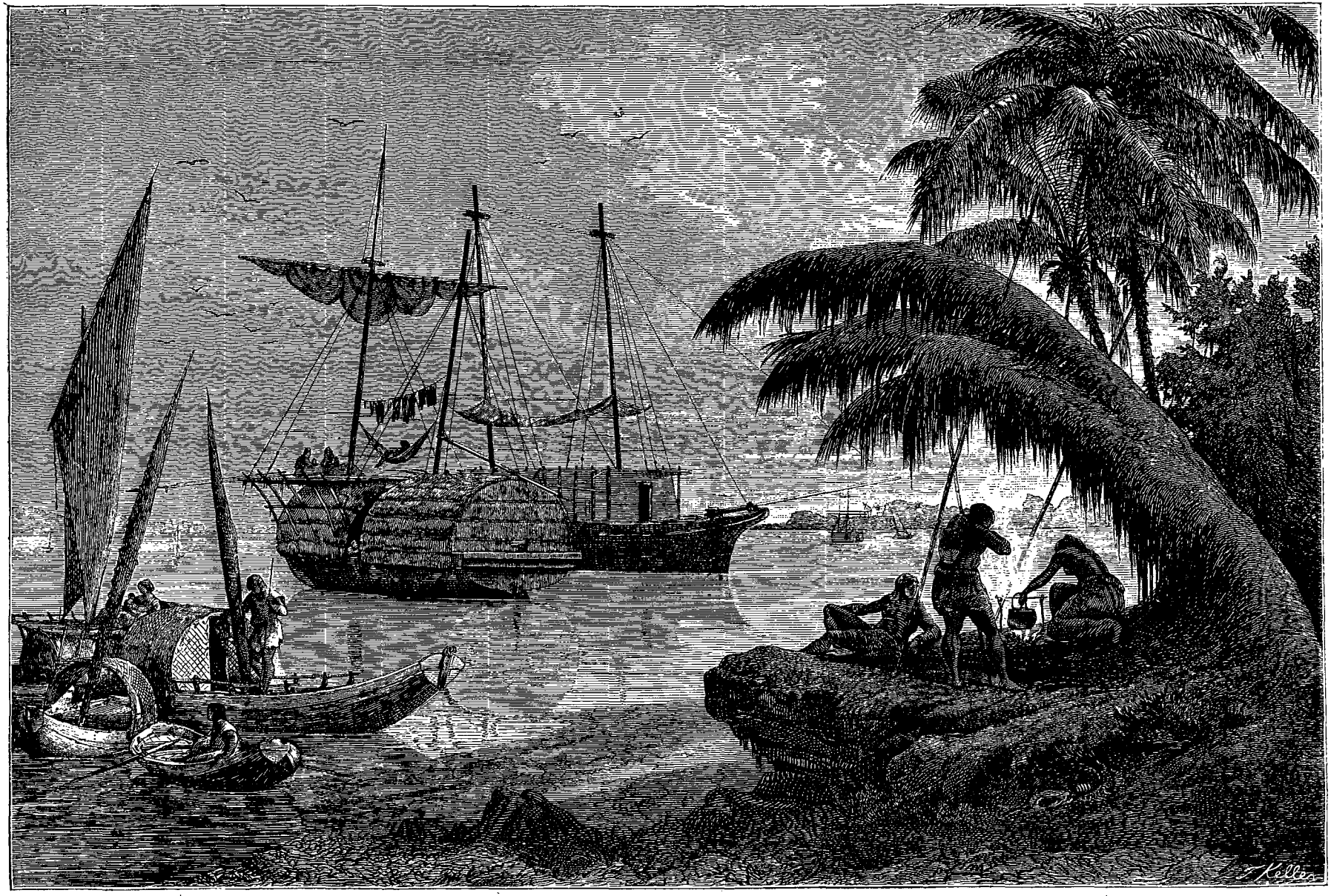
chapelle toute primitive et inachevée. Là, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'intérieur du pays, règne un chapelain grossier et tyrannique, qui exploite de la manière la plus scandaleuse l'ignorance de ses naïfs paroissiens.

A cette hauteur du fleuve se montrent les premiers échantillons du grand arbre à caoutchouc (*siphonia elastica* ou *seringa*, comme on l'appelle communément ici). Nous voyons également quelques huttes habitées par les gens qui récoltent le caoutchouc. Ce sont des chaumes de feuilles de palmier, à l'une des extrémités desquelles on a construit, à un mètre et demi ou deux mètres au-dessus du sol, un plancher en lattes du même bois. C'est là qu'au temps de la crue des eaux se retire l'habitant presque amphibie du pays, le *seringueiro*. L'arrière-plan de ces habitations pittoresques est formé presque partout de bouquets de siphonias, dont on voit les tiges sveltes et argentées pointer parmi la sombre verdure.

Vient ensuite *Sapucaia-Oroca*, village d'Indiens *Muras :* une douzaine de huttes sur la rive droite du Madeira.

A partir de là jusqu'à Mamoré en Bolivie et jusqu'au Guaporé dans Mato-Grosso, c'est-à-dire jusqu'à Exaltacion et Forte do Principe da Beira, on ne trouve plus, à part Crato, un établissement qui mérite ce nom. Comment s'expliquer dès lors cette quantité de villes et de petites villes que les cartes anciennes et les modernes mentionnent dans ces régions solitaires, où cinq mille habitants environ sont répartis sur un espace de plus de deux mille lieues carrées? On y trouve par exemple inscrit le nom de *Balsamao*, qui ne répond à rien d'existant, pas même à une rivière latérale, sur tout le cours du Madeira. Par exemple encore,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Embarcations de l'Amazone et du Madeira : Coberta, batelão, igarité, montaria.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pederneira y est indiqué comme une localité : c'est en réalité le nom d'un rapide situé dans l'endroit du monde le plus désolé, au milieu de forêts fréquentées seulement par les Indiens *Caripunas*. Au loin à la ronde, pas une trace d'habitation, pas un reste de muraille; rien que le fourré vierge et silencieux, et le fleuve qui mugit entre deux remparts de roches noires.

Au-dessous même de la vaste zone des cataractes et des rapides, lesquels commencent à Santo-Antonio et s'étendent jusqu'à Guajara, on trouve un certain nombre de petits obstacles, faciles, presque tous, à rectifier. A *Crato* apparaissent sur la rive gauche des prairies naturelles, *campos*, dont le centre est encore inexploré, mais qui, selon toute apparence, se doivent relier avec celles de la Bolivie. Là prospèrent admirablement les grands troupeaux de bêtes à cornes des *estancias*, dont le type primitif est venu en barque de la Bolivie par le Madeira. Au-dessus de Crato se sont établis dix ou douze *seringueiros* ou récolteurs de caoutchouc boliviens; chacun d'eux emploie comme travailleurs vingt ou trente Indiens Moxos; dans peu d'années l'exploitation de cette mine d'or aura fait leur fortune.

Avant d'arriver à Santo-Antonio, où se trouve le premier rapide, on rencontre un endroit intéressant : c'est la *Praia de Tamandua* (le grand fourmilier), longue île de sable située tout près de la rive droite. Au mois de septembre, les tortues, en quantité innombrable, y viennent déposer leurs œufs, que les riverains ramassent par millions chaque année, et qu'ils broient pour en faire le beurre de tortue (*manteiga de tartaruga*) que l'on consomme sur tout l'Amazone. Lorsqu'on aperçoit alors ces longues files de bêtes cuirassées, on ne peut se défendre d'un sentiment d'horreur et de dégoût. Avec une prestesse étonnante elles creusent dans le sable mou des trous d'un demi-mètre de profondeur et d'autant de largeur. Pendant cette besogne, ces animaux, si timides d'ordinaire, n'ont plus d'yeux pour aucun péril, et il est facile aux pêcheurs et aux seringueiros, qui se rassemblent là par centaines, comme des vautours auprès d'une carogne, de les mettre sur le dos, pour les transporter ensuite dans leurs canots.

Ajoutons que la principale de ces tortues, la *Tartaruga*, est chassée et tuée, en dehors même de l'époque de la ponte, au moyen d'une flèche, la *sararaca*, façonnée d'une manière spéciale. La pointe, tenue à la tige par un long et mince cordon de fils d'ananas, se détache de celle-ci au moment du plongeon soudain de l'animal; le cordon se déroule, l'appareil léger flotte comme une bouée à la surface de l'eau; le pêcheur se hâte d'aller le saisir, et la tortue est attirée sans peine au bout du cordon. Dès qu'elle paraît à la surface, pour mieux s'assurer d'elle, on la frappe d'un lourd harpon; après quoi, on l'embarque. Il y a des *tartarugas* qui ont un mètre trois centimètres de longueur sur un mètre de largeur et quarante centimètres d'épaisseur.

II

Au-dessus de la *Praia de Tamandua* apparaissent les premiers précurseurs des récifs qui occasionnent les rapides : ce sont, le long de la rive, des îlots rocheux et d'énormes blocs de gneiss. Bientôt on aperçoit, sur les deux bords, de petites collines, et, la première saillie de terrain une fois doublée, on a devant soi *Santo-Antonio*.

Quel soulagement pour la vue, fatiguée de tant d'images monotones, que ces furieux tourbillons d'écume qui se poussent et mugissent entre d'immenses récifs métamorphiques!

Un vaste banc partage ici la rivière en deux bras inégaux; de chaque côté se dressent des rochers dont les couches verticales, en forme de stalactites, ressemblent à la houle d'une mer soudainement immobilisée et raidie. Pour la première fois, nous sommes obligés d'opérer le débardage des embarcations, afin de transporter le chargement par la rive gauche jusqu'en amont du rapide. Pendant ce temps, les canots s'engagent à vide dans le tourbillon des étroits canaux et se frayent un passage, parmi les obstacles, le long de la rive droite. La différence de pente entre le sommet et la base du rapide est, à hauteur moyenne de l'eau, de un mètre vingt centimètres; dans le canal de gauche, elle se répartit sur cinquante mètres de longueur; dans celui de droite, sur une étendue cent fois plus grande.

A *Maccaos*, second rapide, moins important que le premier, on commence déjà d'apercevoir au loin, pardessus un vaste banc de sable et des îles basses, la poussière liquide de la grande *chute de Theotonio*.

Des deux côtés du fleuve s'avancent des collines entre lesquelles l'eau s'est frayé sa route avec effort. Cette fois, ce n'est plus seulement la cargaison, ce sont les embarcations elles-mêmes qu'il nous faut transporter par terre sur une distance de sept cents mètres jusqu'au sommet de la chute, dont la hauteur est de onze mètres. Malgré les cylindres qu'on met sous les canots, c'est une besogne assez difficile même pour un nombreux équipage. Il nous faut trois jours pleins pour opérer, sur ce sol raboteux et abrupt, le transfert de nos barques et de nos colis. Tantôt l'une, tantôt l'autre des embarcations heurte contre une pierre et se détériore assez gravement pour nécessiter un raccommodage hâtif, la pose de nouvelles membrures ou un travail de calfatage.

La chute de Theotonio présente un aspect vraiment grandiose. Elle s'étend, plusieurs fois brisée, sur toute la largeur de la rivière, qui est immense, et peut avoir une inclinaison générale de quarante-cinq degrés; au milieu se dessine une crête de rochers dont la teinte sombre fait paraître plus brillante encore la blancheur de l'écume. Tout près de la rive droite, où se précipite la masse d'eau principale, la cascade prend une hauteur de dix mètres; nous y vîmes un tronc géant des forêts vierges en train de descendre le courant; les vagues puissantes le ballottaient comme un faible roseau!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous arrivons ensuite au rapide de *Morrinhos;* nouveau déchargement des canots. Au-dessus, le fleuve a une largeur moyenne de douze à quatorze cents mètres; il y a là un village d'Indiens *Caripunas*, dont nous parlerons plus loin. Bientôt après, on rencontre le grand rapide qui porte le nom sinistre de *Caldeirão do Inferno* (gouffre d'enfer). C'est un des plus mauvais de toute la ligne, non pas tant pour la hauteur de la chute qu'à cause des périls et des difficultés que présente le passage.

La rivière, en cet endroit, est partagée par sept grandes îles en une multitude de bras, à l'entrée supérieure desquels se trouve la grande cataracte. La différence totale de niveau entre le sommet et la base de la chute est de six mètres; mais cette différence se répartit sur une étendue de plus de mille mètres. Derechef, il faut décharger, et c'est avec une peine indicible que les embarcations parviennent, en suivant un canal étroit et tortueux, à gagner la partie unie de la rivière, en amont de la cataracte. Au dernier moment, le moment décisif, surtout lorsqu'on se dirige en aval, le salut de l'embarcation dépend de la rapidité de coup d'œil et de la vigueur de bras du pilote. Plus d'un canot richement chargé a été fracassé contre les noirs récifs du Caldeirão.

Au delà du Caldeirão, on découvre, sur la rive droite, une chaîne de collines de cinquante ou soixante mètres de hauteur, qui s'étend sans interruption vers le sud-est jusqu'à l'horizon bleuâtre. C'est sans doute une ramification de la *serra da Paca-Nova*, dont nous devions apercevoir un peu plus loin les contre-forts principaux, et dont le prolongement oriental forme, sous différentes dénominations locales, la grande ligne de partage des eaux entre les affluents de l'Amazone et ceux du Paraguay.

La chute la plus proche est le *Salto do Girão*. Là, charge et canots sont véhiculés par terre sur un espace de neuf cents mètres à travers l'épaisse futaie de la forêt vierge, dont la menue végétation se compose en partie de bouquets de cacaotiers. La différence totale de niveau, qui est de huit mètres, est répartie sur quatre points; la largeur du fleuve, très-irrégulière d'ailleurs, à cause des profondes déchiquetures de la falaise, peut-être évaluée en somme à sept cents mètres. La rive est bordée de grands blocs noirâtres, en partie recouverts de blancs lichens; au-dessus d'eux on voit s'incliner d'élégants palmiers et s'étendre un amas luxuriant de plantes grimpantes. De place en place seulement, quelque éclaircie laisse apercevoir les sombres profondeurs de la forêt. Tout près de là, dans d'étroits canaux, se précipitent à gros bouillons les ondes écumantes; de gigantesques troncs d'arbres écorcés, qui se dressent sur la cime des rochers ou dans le fouillis que forme la végétation du rivage, témoignent du niveau supérieur qu'atteignent les flots dans la saison des pluies.

Les rapides suivants sont ceux des *Trois-Frères* (*Tres Irmãos*), de *Paredão*, de *Pederneira*, d'*Araras* et de *Periquitos;* ces deux derniers peuvent être franchis au halage par les canots tout chargés. Il n'en va pas de même du rapide de *Ribeirão*, qui est long de six kilomètres. Sur tout cet espace à peu près le lit du fleuve est en quelque sorte déchiré par une quantité d'îles rocheuses et d'écueils, et la pente est si considérable, que l'ensemble représente comme une série mugissante de chutes et de rapides. La rivière ici a une largeur de deux mille mètres. La distance sur laquelle il nous faut transporter par terre notre chargement est de mille mètres.

Des deux côtés de l'étroit sentier pratiqué au travers de la forêt, et que chaque caravane de passage contribue à entretenir et à émonder, la végétation est d'une richesse prodigieuse. Ce sont des bouquets de cacaotiers, des bananiers au large feuillage, d'élégants palmiers flabelliformes, à double éventail : tout cela dominant dans un pittoresque assemblage l'épais fourré de lianes épineuses et de menues plantes qui rend la forêt inaccessible autrement qu'une hache à la main. Un petit affluent de la rive gauche, large de cinq à six mètres, dont l'embouchure sert de point de départ au pénible voyage que nos embarcations ont à faire par terre pour franchir la chute la plus escarpée, a donné son nom de *Ribeirão* (ruisseau) à l'ensemble de ce long rapide.

A quatre kilomètres en amont de *Ribeirão*, à un endroit où le fleuve n'a plus que trois cent cinquante mètres de largeur, se trouve le rapide connu sous le nom de *Correnteza da Misericordia;* nous le passons, sans trop de peine, au halage. Au delà de ce défilé fluvial, la rivière reprend une largeur de sept cents, huit cents, puis deux mille mètres, et présente un nouveau rapide important, dit de *Madeira*, qui nous impose les fatigues du débardage.

Nous touchons ici à l'embouchure du Béni ou Veni. Sur les rochers de la rive gauche se trouvent d'énormes troncs de cèdres qu'a entraînés la crue du Béni, et qui, poussés entre les îles par les courants contraires et les remous, s'y échouent à l'étiage et y demeurent arrêtés jusqu'à ce que les prochaines grosses eaux viennent les remettre à flot et les emmener plus loin en aval. C'est sans doute la présence de cette accumulation de plusieurs centaines d'arbres géants qui a déterminé les Portugais à donner à ce rapide le nom de *Madeira*, qui signifie *bois*, comme c'est aussi l'énorme quantité de bois flottés qui se trouvait à l'embouchure de la rivière qui a fait changer en ce nom de Madeira l'ancien nom indien du fleuve, *Caiary*.

Le Béni, dont l'embouchure est située en amont de la cataracte, du côté gauche, a une largeur de mille mètres et une profondeur moyenne de quinze mètres. La masse d'eau qu'il charrie en moyenne (quatre mille trois cent quarante-quatre mètres cubes par seconde) dépasse, d'après nos calculs, celle du Mamoré et du Guaporé réunis. On devrait donc le considérer, à proprement dire, comme le cours principal du Madeira, et les deux rivières susdites, comme des affluents du Béni.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au-dessus de l'embouchure du Béni, le volume du Madeira est réduit de moitié, et sa largeur diminue sensiblement.

Le premier rapide est la *Cachoeira das Lages*, c'est-à-dire *des Plateaux rocheux*. De petites collines qui s'avancent jusqu'à la rivière nous annoncent, du côté droit, le voisinage de la *serra da Paca-Nova ;* nous en aperçûmes les contre-forts les plus escarpés tout de suite après avoir dépassé le rapide de *Pao Grande*, le premier que l'on rencontre en continuant de remonter le fleuve.

Le passage de ce rapide, qui a une pente de deux mètres, n'offre que peu de difficultés, en comparaison de celui de *Bananeiras*, qui a six mètres de hauteur, et qui est la dernière grande cataracte de la rivière. Cette fois, du moins, la peine que nous eûmes à transporter par terre la cargaison et les canots fut adoucie par la pensée de n'avoir plus enfin devant nous que les deux derniers obstacles de cette longue série, ceux de *Guajara Guaçu* et de *Guajara Mirim*, que nous franchîmes, le premier en débardant, et le second tout chargés.

Nous respirâmes ensuite plus librement. Le terme de notre long voyage, les Missions du Mamoré, bien qu'éloigné encore de plus de cinquante milles géographiques, nous parut s'être considérablement rapproché. Le fleuve, à présent, ressemble à un lac. Pas un bruit ne trouble le silence majestueux de la nature; rien à



Un canal à Manacs.

l'horizon, pas une hutte solitaire de *seringueiro*, pas un toit de palmier d'Indien *Malocca*.

L'altitude de la rive au-dessus de l'étiage ne dépasse généralement pas sept ou huit mètres; les grandes crues extraordinaires, qui arrivent tous les vingt ou vingt-cinq ans, doivent, par conséquent, la submerger. Mais, à peu de distance du bord, le terrain s'élève au-dessus de cette surface, et ce serait une erreur de croire que ces contrées soient exposées à des inondations régulières et annuelles, comme c'est le cas, par exemple, pour les bords de l'Itonama et du haut Mamoré en Bolivie.

Ce ne sont pas les inondations qui ont entravé jusqu'à ce jour la colonisation et la mise en culture de ces pays; ce sont les fièvres intermittentes, la difficulté des communications avec l'Amazone, et le dangereux voisinage d'Indiens sauvages, sanguinaires, et encore très-peu connus. Jamais pourtant, que l'on sache, ces derniers n'ont opposé de résistance durable au choc de la civilisation ; ici, comme ailleurs, ils seront forcés de céder le pas. Quant aux fièvres, elles seront sans doute plus tenaces; toutefois, à ce point de vue même, il se produira avec le temps, lorsque les forêts seront éclaircies, de très-grandes améliorations. Enfin, on aura bientôt fait de remédier au manque de communications régulières par l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur sur le bas Madeira, par la construction d'un chemin de fer le long des ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Demeure d'un riche Seringueiro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taractes, et l'installation d'une seconde ligne de paquebots en amont de ces mêmes cataractes. Le fleuve décrit, il est vrai, de fortes et nombreuses sinuosités; mais, avec une largeur de deux cent cinquante à trois cents mètres, une profondeur d'un mètre et demi, et une vitesse qui n'est que de trente à quarante centimètres par seconde, il est éminemment propre à porter des paquebots à vapeur dont le tirant n'excède pas un mètre.

La plupart de nos embarcations, après une navigation de trois mois, où elles avaient dû, à plusieurs reprises, être tirées à terre et traînées par des sentiers tout à fait abrupts, n'étaient plus à l'épreuve de l'eau. Nous résolûmes donc de les calfater. La matière indispensable à cette opération est fournie par une sorte de châtaignier (*Bertholletia excelsa*) à l'aubier résistant et épais. Ces arbres superbes, dont les grands troncs ressemblent à des fûts de colonnes, et dont la noix tricorne et savoureuse est importée en Europe, abondent justement dans cette contrée; aussi ne fut-il pas difficile à nos Indiens de se procurer la quantité de matière dont ils avaient besoin.

Ils commencèrent, dans cette vue, par pratiquer avec la hache, à un intervalle de deux mètres, deux incisions horizontales au travers de l'écorce et de l'aubier; puis, avec des coins de bois, ils détachèrent toute la croûte, large de quatre-vingts centimètres environ; après quoi, en frappant, ils séparèrent de l'aubier l'écorce extérieure. Pour mettre ensuite l'aubier en état de servir, on le transforme par un martellement continu en un faisceau de fibres molles, qu'on lave et qu'on fait sécher au soleil. Ainsi accommodé, il fournit un ingrédient suffisamment propre à l'opération du calfatage.

En rapportant cette matière, un de nos rameurs fut piqué à la main par une fourmi venimeuse, de trois ou quatre centimètres de longueur, qu'on appelle *Tucandeira;* en très-peu de temps, le bras lui enfla jusqu'à l'épaule. On le frictionna avec de l'ammoniaque, et ce traitement produisit un bon résultat. Un de nos Boliviens nous raconta, à cette occasion, que des cas d'empoisonnement semblables donnaient lieu, chez lui, à des cures du genre de celles que font les docteurs nègres de l'Afrique méridionale au moyen de leurs vieux bonnets trempés de sueur. Nous fûmes nous-mêmes témoins d'une médication de cette nature, opérée avec plein succès sur un chien qu'un reptile venimeux avait mordu. Un vieux nègre avait lavé une pochette raide de crasse qu'il portait suspendue au cou par un cordon, et avait tout simplement fait boire à l'animal l'eau de cette lessive.

Une croyance très-répandue au Brésil, c'est que les hommes se peuvent rendre invulnérables à la morsure des serpents venimeux par un traitement douloureux qui consiste à se déchirer le dos en tous sens avec le croc empoisonné d'un reptile; nous avons eu plus d'une fois occasion de causer avec des personnes qui nous ont affirmé de la manière la plus solennelle avoir vu des invulnérables de cette espèce manier impunément des serpents dangereux. Nous n'avons pu malheureusement nous édifier avec évidence sur la question de savoir s'il y a là-dessous quelque jonglerie, ou si réellement notre organisme, en vertu d'une inoculation pratiquée graduellement, peut arriver à se garantir contre l'action souveraine des principes toxiques, comme c'est le cas, en quelque sorte, pour le virus de la variole.

III

Nous approchions cependant de l'embouchure du Guaporé, et nous dûmes redoubler de précautions contre l'éventualité d'une attaque imprévue de la part des Indiens sauvages. Nos armes étaient toujours prêtes, et personne n'eut le droit de s'écarter de l'endroit où nous faisions halte. Nous ne voulions pas avoir la douleur de voir quelqu'un des nôtres tomber transpercé de flèches. Ces hardis brigands, en effet, poussent leurs incursions sur le Guaporé jusque dans le voisinage du fort de Principe da Beira; ils ont massacré plusieurs soldats pour ainsi dire sous le canon de cette vieille citadelle à demi ruinée. Sur le Mamoré ils s'avancent jusqu'aux environs de l'ancienne Mission d'Exaltacion; des habitants de cette Mission qui, au temps de la maturité du cacao, avaient descendu le fleuve en barque pour faire la récolte, se virent soudainement assaillis, en passant devant un talus de la rive, par une grêle de flèches qui blessèrent ou tuèrent plusieurs d'entre eux.

L'effronterie de ces dangereux routiers n'a point de bornes; il y a quelques années, ils surprirent un rameur d'une embarcation bolivienne. Ce rameur, dans un moment où le canot longeait un banc de sable, avait sauté à terre pour y chercher des œufs de mouette. Malgré sa résistance désespérée, il fut saisi, à la vue même de ses compagnons, et entraîné vers la forêt voisine. Le rapt fut si vite consommé, qu'on ne put même pas envoyer un coup de fusil aux ravisseurs. Le Bolivien eut beau se précipiter aussitôt avec ses hommes à la poursuite des bandits, il ne fut point possible de rejoindre le malheureux, dont on entendait les cris plaintifs retentir au loin dans la forêt, ni de l'arracher à son cruel destin, qui était, à coup sûr, d'être mis à la broche ou de subir l'esclavage le plus rigoureux.

C'est que le fils nu des forêts vierges a, pour se frayer un chemin à travers les fourrés, sans faire le moindre accroc à sa peau basanée, une vélocité à laquelle ni les blancs, ni même les Indiens Moxos, à demi civilisés, des Missions ne sauraient atteindre, et qui n'est surpassée que par celle du tapir et de l'onça.

Ces agressions répétées ont inspiré aux Boliviens une telle terreur de leurs perfides ennemis, qu'au passage des endroits périlleux ils établissent autant que possible leur gîte de nuit à la pointe extrême d'un des grands bancs de sable du fleuve, de manière à laisser un vaste espace entre les embarcations et les forêts du rivage, et à se donner quelque répit pour prendre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

armes. La plupart des attaques sont du reste si bien conduites, que les archers indiens, cachés derrière les broussailles, ne sont pas même vus des hommes qui sont dans le canot. Il va sans dire qu'à la descente de la rivière, alors que l'embarcation file comme un trait au milieu de l'eau, on est beaucoup moins exposé qu'à la montée, où la nécessité d'éviter la force du courant oblige à longer de près la rive et à n'avancer que lentement.

D'après tout ce que nous apprîmes des gens de notre escorte, nous ne dûmes qu'à un heureux hasard, et peut-être aussi aux détonations stridentes des coups de feu que nous envoyions quelquefois le soir sur le crâne aplati d'un alligator aux aguets, de n'avoir pas été inquiétés par ces écumeurs de grand chemin durant les quinze jours que nous mîmes à traverser leur domaine.

Le 1er septembre, nous atteignîmes enfin le confluent du Mamoré et du Guaporé. Là, le premier de ces fleuves a une largeur de trois cents mètres à l'étiage et de cinq cents au moment de la crue. Quoique celle du Guaporé soit plus considérable (cinq cents et sept cents mètres), son volume d'eau est cependant d'un tiers moindre, comme le calcul nous le démontra.

Les rives des deux fleuves sont plates; les flots du Guaporé frappent par leur limpidité verdâtre; ceux du Mamoré sont jaunâtres. Ce dernier fleuve décrit une quantité de petites sinuosités très-prononcées. Près du bord convexe se trouve régulièrement un banc de sable; une infinité de mouettes y viennent couver, et l'on y découvre, enfouis dans le sol, des milliers de leurs nids plats et patellés, avec leurs œufs tachetés de gris et de brun.

La végétation qui, depuis que nous avions quitté la région des cataractes, avait déjà perdu de sa richesse, est maintenant presque misérable; on dirait des espèces de landes. Des arbrisseaux et de maigres broussailles remplacent les gigantesques forêts que nous avions traversées plus bas. Çà et là cependant on aperçoit quelques palmiers qui se mirent dans l'eau; s'ils ne donnent pas de la plénitude au paysage, ils lui prêtent du moins un certain charme.

Plus d'une fois, sur la rive droite, nous aperçûmes, pendant le jour, d'épaisses colonnes de fumée, et, la nuit, la lueur d'un feu dans la direction des *Campos*, entre le Guaporé et le Machupo. Ces Campos ne sont habités que par les Indiens sauvages. Les *emas* (autruches d'Amérique) et les grands cerfs, qui sont déjà plus rares dans le voisinage des Missions, s'y rencontrent aussi en troupes innombrables. Les prairies de la rive gauche du Mamoré sont le rendez-vous du gros bétail sauvage, dernier reste de ces énormes troupeaux que les Jésuites possédaient il y a cent ans, et qu'après leur expulsion on a détruit stupidement et comme à plaisir.

Comme nous approchions de l'embouchure du *Matucare*, un petit affluent de la rive droite, il s'éleva une brise gaillarde qui invitait à mettre la voile. Immédiatement, sur chaque canot de notre flottille on s'arrange pour en profiter. On improvise des mâts de toute sorte, droits et courbes, les uns verticaux, les autres hardiment penchés en arrière à la façon des schooners, ou inclinés à pic par devant comme ceux des felouques italiennes. On exhume tous les vieux haillons qui nous restent; on prend les hamacs même et les moustiquaires pour en faire des voiles. En fait de coupe et d'agrès, on n'avait jamais rien vu de tel dans aucun manuel nautique. Toujours est-il qu'aidées de cet appareil, nos lourdes embarcations filent sur les flots avec une vitesse singulière.

Nous franchissons de cette manière l'unique petit rapide du Mamoré. Sa pente n'est que de cinquante centimètres répartis sur une étendue de deux cents mètres. Il est causé par un banc de *pedra canga* poreuse, d'une espèce de grès, qui est placé en travers du fleuve.

A partir de là, les Campos de la rive gauche sont habités par une tribu d'Indiens, les *Chacovos*, qui montrent pour les Blancs des dispositions amicales. Il y a peu d'années encore, ils venaient de temps à autre à Exaltacion faire une visite de bon voisinage. Seulement ils considèrent comme étant leur propriété ce qui reste de troupeaux sauvages sur les Campos situés entre le Mamoré et le Béni, et ils font tout leur possible pour empêcher les habitants des pueblos d'Exaltacion et de Santa-Anna de les poursuivre et de les tuer. Au reste, on connaît très-peu ces Indiens, et l'on dirait que, dans ces derniers temps, ils ont reculé de plus en plus vers l'intérieur inexploré des Prairies.

IV

A deux jours de voyage en deçà d'Exaltacion, on rencontre les premiers indices d'une culture encore, il est vrai, assez primitive: ce sont des plantations de bananiers et de cacao exploitées par les Indiens des Missions, qui les visitent au temps de la récolte. En avançant encore vers Exaltacion, on trouve l'habitation d'un vieux Brésilien, Antonio de Barros Cardozo. C'était la première demeure d'homme civilisé que nous eussions vue depuis deux mois; nous y reçûmes en passant la plus cordiale hospitalité.

Enfin nous atteignîmes *Exaltacion*, but de notre voyage. Au pied d'un talus abrupt étaient amarrés quelques petits canots et deux barques plus grandes, d'un genre de construction non moins grossier que les nôtres; sur la hauteur, quelques misérables huttes de chaume, entourées d'un certain nombre de bananiers étiolés, des arbres des Campos, singulièrement rabougris et houspillés par les vents, indiquaient l'emplacement de la localité qui porte le nom emphatique de *Porto da Exaltacion de la Santa Cruz*. Quelques Indiens en train de se baigner, quelques femmes au teint foncé qui puisaient de l'eau dans leurs cruches, animaient tant bien que mal ce tableau mélancolique.

Nous nous mîmes en route à travers les Campos arides pour gagner le pueblo, éloigné de deux kilomètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

environ. Au moment où nous découvrions déjà les toits de la ville enfoncés dans une épaisse verdure de tamarins, nous nous croisâmes avec quelques Indiennes, qui nous saluèrent dans leur langue avec cet air placide et aimable tout à la fois qui leur est particulier. La traduction littérale de leur salut est celle-ci : « Tiens ! te voilà arrivé ! » A quoi la réponse exacte, d'après la façon indienne, est un « hem ! » traînant et un peu chanté. Que voulez-vous?

Cada roca seu fuso,
Cada terra seu uso.

A chaque quenouille son fuseau, — A chaque pays son usage.

Ainsi s'exprime un vieux proverbe portugais, et, sans vouloir reprocher aux Moxos leur singulière formule de salut, il faut avouer qu'elle sonne d'une manière fort drôle aux oreilles.

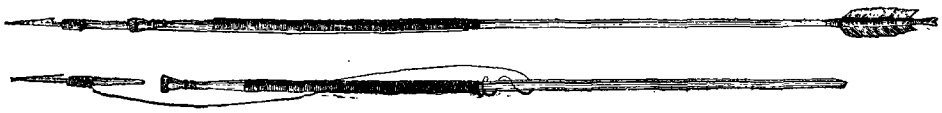
La première impression, quand on arrive au pueblo, est assez triste. De grandes voies, bordées de poteaux à moitié pourris, qui indiquent l'étendue plus grande que la ville avait autrefois, conduisent à une place regulière située au centre. Elles sont désertes, et l'herbe y croît. Les habitations des Indiens, assez élevées et badigeonnées de blanc, sont bâties toutes à la file. Elles n'ont d'autre ouverture que la porte, sauf quelques-unes qui ont en outre une petite fenêtre



Chasse à la tortue.

fermée par un grillage en bois. Toutes ces demeures ont un toit fortement en saillie et soutenu par des piliers de bois.

La place a environ cent mètres carrés. Un des côtés est occupé par l'église, isolée de son campanile, et par l'ancien collége des Pères. Le toit de l'église, qui déborde considérablement sur le fronton, a pour supports quatre colonnes de bois très-joliment sculptées ; il offre le double avantage, et de garantir de la pluie la muraille briquetée que décorent des peintures variées,

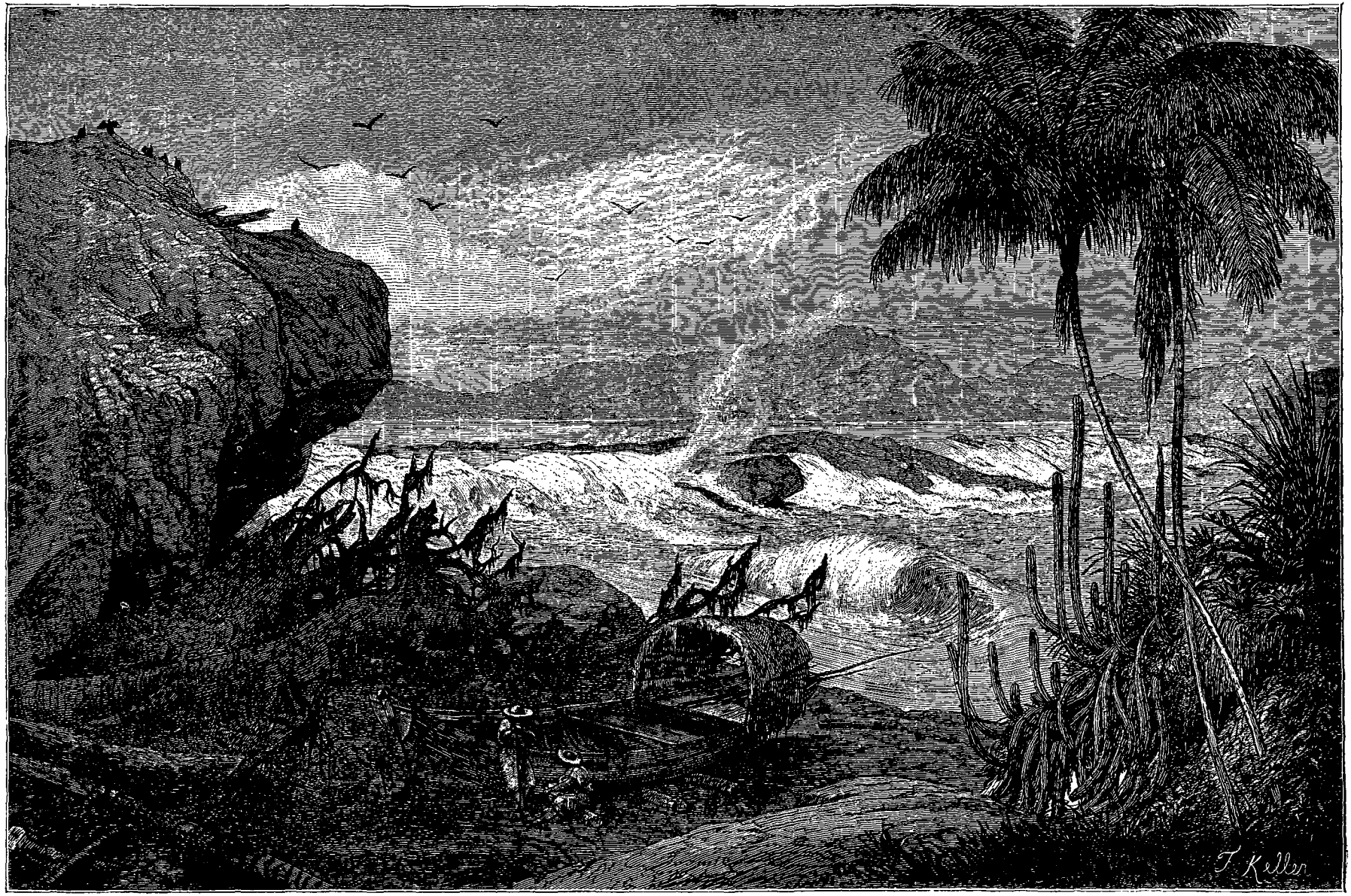


Flèches servant à chasser la tortue.

et de former un porche spacieux. Le rez-de-chaussée et le premier étage du collége sont également pourvus d'une large véranda, soutenue par des colonnes. Tout l'établissement n'est bâti qu'en briques crues, ce qui n'empêche pas que les Pères de la Compagnie de Jésus ont su faire, avec des matériaux si insuffisants, une construction qui, tout en laissant à désirer au point de vue de la beauté architecturale, est remarquablement spacieuse et qui, durant un siècle et demi, a résisté aux tempêtes de ces climats. Aujourd'hui encore, après cent ans écoulés depuis cette autre tempête violente qui a dépouillé les Jésuites de leurs Missions du Paraguay, du Brésil, de la Bolivie, etc., ces constructions seraient parfaitement conservées, sans la négligence des Espagnols, qui ont omis de pourvoir aux réparations les plus indispensables.

Malgré cela, leur aspect produit un tel effet, qu'on s'attend toujours à voir surgir quelque Père du fond obscur des vieilles colonnades. Tout le paysage emprunte, il est vrai, à l'absence absolue d'arbres un caractère de désolation tout monacal. Une quantité de croix gigantesques, pâlies sous le vent et les orages, les silhouettes des Indiens, avec leurs chemisettes blanches et plissées, qui se glissent silencieusement par les longues rues, tout cela ne contribue pas peu à augmenter cette impression.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



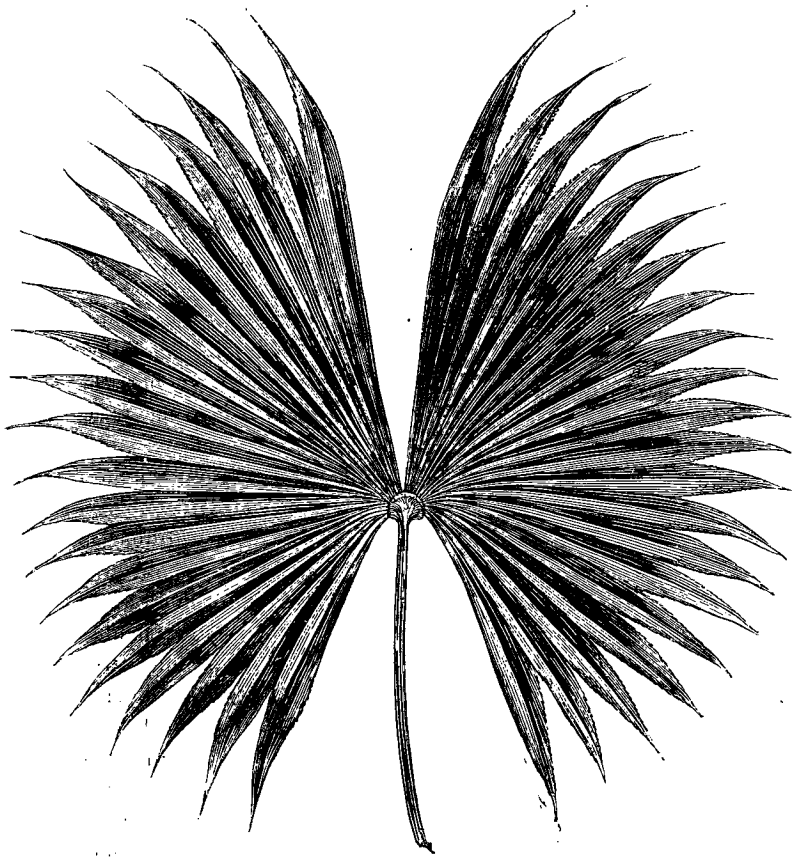
La chute de Theotonio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je reparlerai plus loin de l'église ; je dirai en même temps quels sont et le genre de vie et les occupations actuelles des Indiens dans la Mission : je reprends, pour le moment, la relation de notre voyage.

Les difficultés recommencèrent pour nous, lorsqu'il s'agit de recruter des rameurs en vue de notre retour. Il va sans dire que ceux qui nous avaient amenés de l'Amazone n'étaient point d'humeur à entreprendre de nouveau, après un simple repos de quelques semaines, ce pénible et dangereux trajet. En pareil cas, l'heur ou le malheur de l'étranger dépend uniquement de la bonne volonté du directeur du pueblo, lequel a le titre de corregidor, et du chef de tribu des Indiens, dont l'influence sur les siens est encore aujourd'hui très-grande.

Cependant, comme nous voyagions avec une commission du gouvernement brésilien et que notre arrivée en Bolivie avait été notifiée par la voie diplomatique au Président de cet État, notre situation, en face du corregidor et aussi du préfet qui administre tout le département du Béni, était bien différente de celle d'un marchand bolivien de Trinidad ou de Santa-Cruz que ses affaires appellent vers l'Amazone.



Feuille de palmier.

Dès le lendemain de notre arrivée à Exaltacion, nous nous rendîmes donc « en corps » à la demeure du corregidor. Celui-ci, homme assez jeune encore et de type espagnol pur, habitait le rez-de-chaussée de l'ancien collége, plus logeable et mieux conservé que la partie supérieure du bâtiment. Il nous reçut sous un vaste portique parqueté de tuiles entre lesquelles on avait figuré, à l'aide de condyles qui semblaient provenir de pieds de bœuf, des dessins formant mosaïque.

Quand nous eûmes pris place, les uns sur de lourds fauteuils grossièrement façonnés, les autres sur un banc, une jeune Indienne tendit à la ronde les inévitables cigares de paille ; après quoi le corregidor nous expliqua qu'il lui était impossible, à son grand regret, de nous trouver dans le pueblo d'Exaltacion les quarante-deux rameurs que nous demandions pour notre retour. Il ajouta qu'il nous fallait patienter jusqu'à ce que le préfet, qui avait sa résidence dans l'ancienne Mission de Trinidad, et auquel il allait dépêcher sur-le-champ un messager, eût décidé de laquelle des localités environnantes on tirerait les hommes de notre équipage.

Il était à craindre que toutes ces difficultés ne nous fissent subir à Exaltacion un retard semblable à celui que nous avions éprouvé à Manaos, et, vu la saison avancée, la moindre perte de temps pouvait avoir pour nous les plus fâcheuses conséquences. Aussi pris-je le parti de ne point reculer, devant les incommodités d'un nouveau voyage de quinze jours dans un frêle canot, et de me rendre en personne à Trinidad.

Je choisis, à cet effet, l'embarcation la plus légère que je pus trouver ; je m'adjoignis six de nos rameurs les plus vigoureux, et, en utilisant le plus possible les nuits de clair de lune, je réussis à remonter en six fois vingt-quatre heures, contre un courant assez fort, les trente milles géographiques et plus qui séparent Exaltacion de Trinidad. Il n'y a pas, à proprement parler, de rapides sur ce parcours.

Arrivé à Trinidad, localité qui ressemble exactement à Exaltacion, j'y reçus un accueil très-bienveillant du préfet, qui est un Français, et du chef de la police, un vrai Bolivien de souche indienne, de la tribu des Quitchouas. Dès le second jour, j'eus la satisfaction de pouvoir me remettre en route avec les ordres nécessaires pour les corregidors de San-Joaquim et d'Exaltacion, et la promesse d'être suivi dans le délai de trois jours d'une partie de mon équipage fournie par Trinidad même. En voyageant sans relâche, je pus arriver en deux jours et demi et deux nuits, sans autre accident qu'une bourrasque de pluie tropicale et la perte de la *coberta* ou *tolda*, c'est-à dire de la légère toiture en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte à l'ombre d'un géant de la forêt vierge.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peaux séchées de ma petite embarcation. Elle s'était accrochée en passant aux branches d'un arbre à demi submergé, et, crac! s'était démolie.

D'Exaltacion, j'envoyai bien vite un messager à San-Joaquim. En même temps nous nous occupâmes de ramasser la provision de farine de maïs et de viande de bœuf sèche dont nous avions besoin; nous fîmee réparer en toute hâte quatre embarcations, de telle sorte qu'après un mois de séjour au plus dans le pueblo, nous pussions appareiller pour rentrer chez nous.

Nous étions au mois d'octobre; il n'était que temps. Déjà quelques violentes bourrasques mêlées d'averses se déchaînaient sur le pays; c'étaient les avant-coureurs de la saison des pluies proprement dite. Si celle-ci nous surprenait avant que nous eussions franchi la région des rapides, nous étions sûrs de faire connaissance, plus que de raison, avec les fièvres intermittentes. On nous avait raconté l'aventure de ce marchand bolivien qui, en descendant le Madeira, avait enterré huit de ses hommes et n'avait pu qu'à grand'-peine échapper avec le reste de son équipage, bien malade, aux miasmes de cette région. Nous accélérâmes donc le travail de nos levés de plans; heureusement, nous avions eu soin de faire en venant nos observations astronomiques et tous nos calculs d'hypsométrie.

Dès le 18 novembre, nous atteignîme Santo-Antonio, non sans avoir tous eu, plus ou moins, quelques violents accès de fièvre. L'absorption répétée de la quinine à forte dose nous procurait quelque soulagement; cependant, sur des corps qui demeuraient après comme devant exposés aux mêmes influences pernicieuses, cette médication ne pouvait avoir d'effet durable.

Le passage des rapides est, à coup sûr, moins difficile à la descente qu'à la montée. Les plus petits se peuvent franchir hardiment par le chenal le plus profond; mais cette sorte de dégringolade n'en offre que



Les rapides de Ribeirão.

plus de péril pour les embarcations, à cause de l'incurie tout indienne de nos gens, et c'est miracle que nos chaloupes ne se soient pas fracassées dix fois contre les dentelures de rochers sous lesquelles se déchaîne l'écume mugissante des cataractes. A plusieurs reprises nous fûmes en grand danger de perdre avec nos embarcations les résultats que nous avions recueillis avec tant de sollicitude dans notre pénible voyage : une fois entre autres à Guajara, et une autre fois au rapide de Bananeiras. Pour le reste, les incidents du retour sont les mêmes que ceux de l'aller : nécessité de débarder aux grandes cataractes, dont la chute n'est pas plus abordable en aval qu'en amont; transport par terre, et à tout risque, de la cargaison et des barques; de temps en temps écrasement ou déchirure p'un membre (c'est des membres de nos canots que j'entends parler), puis travail de raccommodage qui s'ensuit, etc. Aussi me bornerai-je à dire que nous eûmes enfin le cœur soulagé quand nos embarcations commencèrent à filer sur les ondes unies de l'Amazone, et surtout lorsqu'à Manaos nous vîmes nos amis et connaissances nous venir saluer avec une joie d'autant plus grande que, quelques jours auparavant, les journaux avaient annoncé de la manière la plus positive que nous avions été tous jusqu'au dernier assommés et mangés par les Caripunas.

Encore six jours de voyage, — quelle misère pour des aventuriers tels que nous! — à bord de ce même *Belém* qui nous avait amenés une première fois à Manaos, et, le 14 décembre 1868, nous arrivâmes sains et saufs à Para, pour débarquer finalement, le 4 janvier 1869, à Rio de Janeiro, que nous avions quitté quatorze mois auparavant.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Déjeuner des rameurs.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.amay@free.fr

VOYAGE D'EXPLORATION SUR L'AMAZONE ET LE MADEIRA,

TEXTE ET DESSINS PAR MM. FRANZ KELLER-LEUZINGER[1].

TRADUCTION INÉDITE.

La vie en canot et sous la tente. — La pêche et la chasse dans les provinces d'Amazone et de Matto-Grosso. — Les principaux produits végétaux des rives de l'Amazone et du Madeira.

VI

Un silence de mort plane sur le miroir poli des ondes qui scintillent au soleil de midi; des deux côtés, aussi loin que la vue peut atteindre, se dresse, comme une muraille épaisse et continue, la verdure de la forêt vierge; pas la moindre colline ne brise la ligne finement découpée de l'horizon; le firmament immense au-dessus des flots d'un jaune terne, puis les rives plates, fortement boisées, avec leur sol glissant aux reflets rouges : tel est, sur une étendue de plus de sept à huit cents kilomètres, le caractère du bas Madeira dans sa grandiose uniformité.

Çà et là seulement on voit surgir de la verdure quelques chaumes de palmier; bien rarement on en aperçoit les placides et taciturnes habitants. Les jours, en cette contrée, coulent uniformes et silencieux comme les flots unis de la rivière, et l'un ressemble à l'autre.

Au premier crépuscule du matin, avant même que les rayons du soleil aient dissipé les vapeurs blanchâtres qui planent sur les eaux, le pilote appelle l'équipage aux embarcations. Les grandes marmites, les tentes vitement repliées, les hamacs et les peaux de bœuf qui servent à gîter, tout cela est porté à bord, sans oublier nos instruments et nos armes, et chacun s'installe à son poste. Vigoureusement et en cadence, les minces pagaies plongent dans les flots, et le lourd canot s'ébranle lentement. On va ainsi, d'un coup de rame égal, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit où l'atterrissage soit facile, le terrain sec et muni de bois à brûler.

Là on prépare le déjeuner, dont l'invariable menu est une bouillie de farine de manioc ou de maïs, avec des poissons frais ou séchés et un morceau de *jacaré*, c'est-à-dire d'alligator. Ceux de nos Indiens qui ne sont pas occupés aux soins de la cuisine profitent souvent de ce moment de liberté pour se confectionner des chemises neuves en écorce. La marchandise voulue abonde à portée de la main. Immédiatement on entend la forêt résonner du bruit sourd des coups de hache, du craquement des arbres qui tombent; et, avant que l'appel du déjeuner ait retenti, on voit nos gens revenir chargés de morceaux d'écorce luisants comme de la soie, de soixante-dix centimètres de largeur environ sur quatre mètres de long et quelques millimètres d'épaisseur, qu'ils se mettent aussitôt en devoir de façonner.

L'outil qui sert à cette besogne est d'une simplicité primitive. Il consiste en un marteau échancré, qui est fait d'un bois très-dur, et que l'on nomme *maceta*. A force de martelage les fibres de l'écorce s'ameublissent; leurs jointures ondulées paraissent entièrement à jour; la lame d'écorce, d'abord résistante et ligneuse, finit par devenir souple et malléable, et en même temps se distend du double en largeur. Dans cet état, on la lave de manière à en expulser le suc, on la tord, et on la suspend pour qu'elle sèche.

Elle offre d'abord l'aspect d'une étoffe de laine grossière, blanche ou brune, avec des reflets jaunâtres, et laisse voir deux couches de fibres ondulées qui, sans se croiser positivement, adhèrent ensemble par de petits filaments. Avec l'entaille de la *maceta* on lui imprime ensuite une belle apparence damasquinée. Il est impossible, à coup sûr, de trouver un costume de travail d'une confection plus expéditive et mieux approprié au climat tropical que cette *cascara* des Indiens de Bolivie.

La coupe du vêtement rivalise, au point de vue classique, avec la marchandise. On prend un morceau d'écorce, de trois mètres de long à peu près, au milieu duquel on ménage un trou pour passer la tête, et on coud des deux côtés jusqu'à la hauteur de la hanche. Une ceinture faite de cordons de laine ou d'un morceau de liane complète ce costume original.

Une autre branche d'industrie fort cultivée pendant les intermèdes de navigation, c'est la fabrication des chapeaux de paille. On y emploie les plus jeunes pousses d'un palmier de petite espèce, qu'on utilise pour le même usage au Pérou, dans l'Équateur, etc., et ce genre de couvre-chef, également connu en Europe sous le nom de chapeau chili ou panama, est tout ce qu'il y a de plus solide. Au reste, l'art de tresser délicatement et avec goût toute sorte d'ouvrages semble inné à cette race; ils font en paille de palmier ou en jonc d'admirables petits paniers, des nattes merveilleuses, qu'ils peignent de diverses couleurs et qu'ils vendent excessivement cher dans les anciennes Missions du Mamoré.

A l'appel du premier pilote, chaque équipage se

[1] Suite. — Voy. page 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

masse autour de sa marmite; chacun reçoit sa portion dans une calebasse ou dans une écuelle de corne; après quoi il faut voir se démener les cuillers, également de corne, comme les plats. Si, préalablement, on a tué ou pris au lasso un jacaré, chacun à peu près en a un morceau, de la queue autant que possible, mis à la broche, et découpe de respectables rondelles avec cette jubilation qu'excite d'ordinaire la vue d'un succulent rôti chez des gens qui ont peiné, plusieurs heures durant, au grand air.

La chair de l'animal est blanche, analogue à celle du poisson, et a un air assez appétissant, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi coriace que le meilleur caoutchouc. Il y a pourtant une tribu d'Indiens boliviens, les *Canitchanas*, de l'ancienne Mission de San-Pedro sur le Mamoré, qui préfère le rôti d'alligator à toute autre viande; au contraire, les *Cayuabas* d'Exaltacion et les Moxos proprement dits de Trinidad ont, sur ce point, le palais plus civilisé : ils font beaucoup plus de cas de la chair de bœuf, du poisson et de la tortue, que du saurien à odeur musquée. La tortue surtout, qui ne se rencontre plus en amont des cataractes du Madeira, c'est-à-dire dans le Guaporé et le Mamoré, constitue, à leurs yeux, un régal des plus délicats.

Il nous arriva plusieurs fois sur le bas Madeira d'avoir tout autour du feu de notre cuisine des tortues de toutes les grandeurs, depuis des bêtes de pleine venue, mesurant un mètre de longueur, jusqu'à des petites, grosses comme la main; il y en avait à toutes les sauces, entières et dépecées, en soupe ou rôties, à l'écuelle, à la broche ou en ragoût, toutes fumant ou bouillant à qui mieux mieux.

Un bain dans la rivière, immédiatement après manger, est passé pour tous ces Indiens à l'état de seconde nature; je n'en ai jamais vu un qui en ait été incommodé.

Après un arrêt de deux heures, on réintègre à bord les ustensiles culinaires, les hamacs, les tentes-parasols, et l'on continue le voyage. Se présente-t-il, chemin faisant, une bonne place pour pêcher, à l'embouchure d'un petit ruisseau latéral ou dans le voisinage d'un banc de vase qui fuit tout doucement, on fait halte de nouveau. On reconnaît ordinairement de loin ces endroits à la présence d'une quantité de blancs hérons ou d'alligators au corps allongé, car ces bêtes s'entendent fort à découvrir les meilleures pêcheries et s'y rassemblent dans la même vue. Malgré les alligators, nos rameurs n'en prennent pas moins leur bain, en riant et en plaisantant comme d'habitude; tout au plus se tiennent-ils un tantinet plus près de la rive; ils n'ont nullement peur, je vous assure, de ces monstres à écailles, malgré leur énorme gueule et leur queue puissante; le danger est, ma foi, plutôt pour ces derniers, surtout si l'on a consommé la dernière côtelette de crocodile.

D'ordinaire alors, un des Canitchanas demande la permission de chasser. On s'empresse de la lui accorder, car la chasse excite chaque fois une gaieté générale et nous vaut un bon supplément de provisions. Sans perdre de temps, notre Indien attache soigneusement un fort lacet de peau de bœuf brute à l'extrémité d'une longue perche, rejette prestement au-dessus de sa tête sa légère chemise d'écorce, entre dans l'eau peu profonde, et marche lentement sur le saurien, en se baissant du mieux qu'il peut et en poussant devant lui son lacet et sa perche.

L'alligator regarde tout ce manége avec une tranquillité morne et sans donner d'autre signe de vie que par le puissant aviron de sa queue, qu'il remue de temps à autre paresseusement. Puis, à mesure que l'Indien se rapproche de lui, il le regarde fixement. Déjà le lacet fatal flotte à une longueur de bras devant son museau : il ne le remarque point; il semble fasciné et ne quitte pas de l'œil l'audacieux chasseur, qui profite du premier moment pour lui jeter le lacet sur la tête et serrer le nœud d'un mouvement de vigoureuse secousse.

Alors les compagnons de l'Indien, qui jusqu'alors ont attendu sur le bord, baissés et sans souffler mot, se hâtent d'accourir, et quatre ou cinq de ces vigoureux gaillards, dont la peau a le lustre foncé du bronze, remorquent au rivage le jacaré, qui, de son côté, tire de toutes ses forces en arrière. Une fois à terre, quelques bons coups de hache sur la queue et sur le crâne ont bientôt fait de le rendre inoffensif.

Supposez que l'alligator, au lieu de reculer, marche sur les Indiens, ceux-ci seraient sans doute obligés de planter là perche et lacet pour se sauver; mais le monstre, qui résiste avec entêtement, paraît bien loin d'avoir cette pensée, et le combat finit toujours par sa mort. Une fois seulement, sur douze et plus, ayant affaire à un animal de cinq mètres de long, exceptionnellement vigoureux, qui se débattait avec fureur, je jugeai convenable de lui envoyer, du plus près que je pus, un coup de carabine à travers le crâne; je craignais qu'un des Canitchanas ne fît trop amplement connaissance avec sa queue redoutable et hérissée de pointes.

Avant qu'on ait achevé de dépecer cette proie monstrueuse, on a soin de lui couper les quatre glandes à musc qu'il porte par paires sous la mâchoire et sous le ventre à la naissance de la queue; autrement toute notre viande serait infectée de cette odeur pénétrante. Il paraît toutefois que les dames boliviennes, à Santa-Cruz de la Sierra et à Cochabamba, aiment beaucoup cette substance; elles l'emploient, mélangée avec de l'eau de rose, pour parfumer leur chevelure noire de jais. Ce sont ces mêmes señoras, aux nerfs peu sensibles, qui adorent par-dessus tout les combats de taureaux, s'entendent à rouler la cigarette avec une grâce inimitable et à danser le *fandango* : au demeurant incapables, ou peu s'en faut, de signer leur nom.

Après cet intermède, on reprend l'aviron avec une nouvelle énergie, jusqu'à ce que, à la tombée de la nuit, on puisse s'arrêter sur un banc de sable ou dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la forêt pour y établir son gîte et y préparer le principal repas. Les embarcations sont amarrées aux lourds câbles faits de bruns filaments de palmier *piassaba*, et reposent, à l'abri du choc des troncs flottants, dans une anse du rivage.

Le crépuscule est à peine sensible; en l'espace de quelques minutes la nuit étend son voile imposant, et les brillantes constellations du ciel austral, le Centaure et le Vaisseau, montent avec une tranquillité majestueuse au firmament.

Tandis que nous nous apprêtons à faire des observations astronomiques, on allume tout alentour une demi-douzaine de grands feux pétillants, à la lueur vacillante desquels les arbres de la forêt voisine semblent des spectres géants qui nous contemplent. Nos Indiens, qui ont peiné et sué toute la journée, s'assoient auprès du feu. Ils causent, ils fument, ou regardent faire les apprêts du souper. Ils ont quitté leur rude vêtement de travail, la *cascara*, pour revêtir à la place la *camiseta*. C'est un surtout de laine, forme sac et sans manches, une espèce de *poncho* cousu latéralement, que les Indiens des Missions, sur leurs primitifs métiers de tisserand, excellent à confectionner, et dont la blancheur éblouissante est encore rehaussée par deux franges de laine écarlate qui courent des deux côtés le long des coutures.

La coupe simple de ces costumes magnifiquement drapés prête aux groupes variés de personnages couchés autour du feu un caractère imposant qui rappelle l'antique. C'est sous cet aspect qu'on se figure une station de ces hardis navigateurs phéniciens qui donnèrent naissance au commerce et aux relations internationales en allant avec leurs barques, gréées à la légère, chercher sur les îles lointaines l'ambre jaune et l'étain précieux.

Les moustiques sont, eux aussi, de la nuitée. A de certaines places, particulièrement dans le fourré du bois, sous la verdure des cacaotiers, sous le dôme chevelu des grands figuiers, où pas le moindre courant d'air ne contrarie les légères évolutions de ces démons ailés, il est impossible à un Européen de fermer l'œil sans une moustiquaire. Quant à nos Indiens, il y en a bien peu qui usent de cet engin protecteur; la plupart d'entre eux, leur repas achevé, étendent par terre une peau de bœuf, et après avoir pris la simple précaution d'asséner quelques bonnes tapes indispensables pour exterminer le plus gros de la légion, ils dorment les poings fermés jusqu'à l'aurore, sans autre plafond que la voûte étoilée.

C'est ainsi que sur le cours inférieur du Madeira les journées s'écoulent, uniformes et paisibles. Mais, lorsqu'on a enfin atteint les rapides, la besogne quotidienne devient plus complexe. Le remorquage souvent périlleux des embarcations dans les étroits canaux écumeux entre les récifs, le transport par terre du chargement et des chaloupes, avec les mille petits incidents qui s'ensuivent, tout cela jette de la variété dans la monotonie de cette rude vie des forêts.

VII

La pêche et la chasse, dans les provinces d'Amazone et de Matto-Grosso, ont une importance dont on ne se fait point aisément idée dans notre Europe.

Dès sa tendre enfance, le petit *Tayupo* — c'est le nom sous lequel on désigne généralement aujourd'hui la population de couleur sédentaire des bords de l'Amazone — accompagne son père dans le léger canot à travers les plaines inondées par la crue du fleuve, charmant voyage sous le dôme ombreux des futaies, parmi les palmiers à la couronne verdoyante et les grands troncs entrelacés de lianes qui se reflètent dans le sombre miroir des eaux. L'enfant suit aussi l'homme fait en plein fleuve; il le voit, des heures entières, immobile, le lourd harpon à la main, épier le *pira-rucu* gigantesque ou le *lamantin* parmi les tas de laîche flottante et de pousses sauvages.

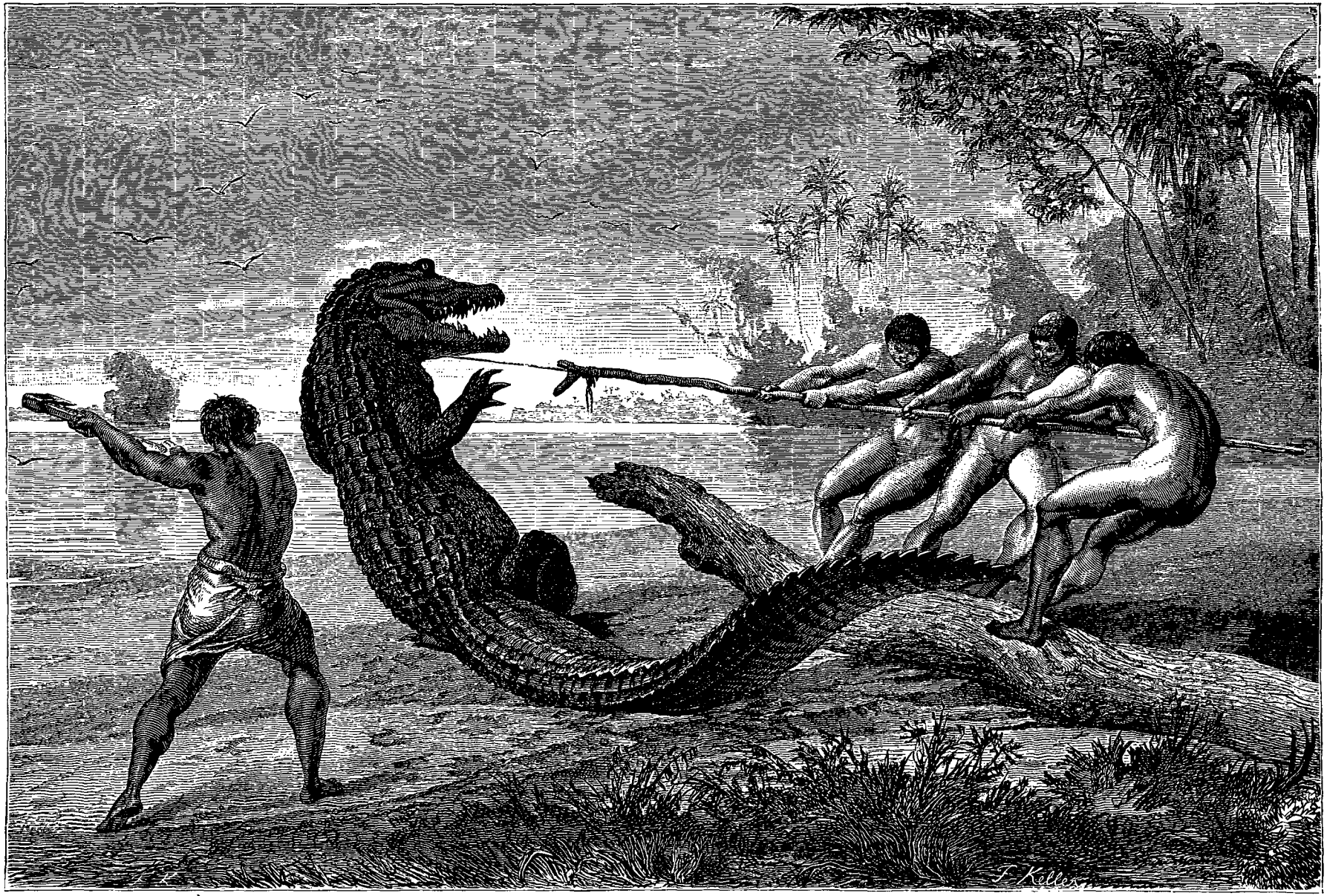
Le *pira-rucu*, ce « gros bonnet de la rivière », atteint souvent une taille de quatre mètres. Il est couvert d'écailles larges de trois doigts, dont chacune présente une bordure écarlate très-nettement dessinée. Quand on l'a pris, on lui fend le dos longitudinalement, on retire la colonne vertébrale, puis on dispose la chair par petites couches d'un doigt à peine d'épaisseur, et, dans cet état, on le sale et on le fait sécher au soleil. Comme il est très-hygroscopique, et que l'atmosphère des plaines de l'Amazone est saturée de vapeurs humides, on est obligé de remettre de temps en temps au soleil les morceaux de chair qui sentent mauvais. Or, disons-le en passant, les boutiquiers des petites villes telles que Manaos n'ayant pour cela de place plus commode que les dalles des trottoirs, sur lesquelles tombent à pic les rayons brûlants du soleil tropical, il en résulte une infection inimaginable. Qui a respiré le *pira-rucu* est déjà aguerri à point pour le manger.

Un gibier tout différent, c'est le lamantin ou *peixe-boi* (poisson-bœuf : bœuf d'eau); on le nomme ainsi à cause de son large mufle qui rappelle celui du bœuf. Sa chair tendre, assez analogue à celle du porc, est un aliment toujours recherché, un mets délicat du pays.

Mais le compagnon le plus fidèle du voyageur sur l'Amazone, c'est le marsouin ou dauphin, que les riverains appellent *Botos*, d'un mot populaire portugais, *bote*, qui veut dire *bond*. Ce n'est pas, à vrai dire, un poisson, c'est un mammifère, aussi bien que ses gros cousins de l'océan. Comme le lamantin, il est obligé de venir respirer de temps à autre à la surface de l'eau; aussi décrit-il en nageant une ligne ondoyante ou cycloïde. On le voit souvent, à l'aide de sa nageoire caudale, bondir en l'air comme en se jouant, pour retomber, en soufflant et en s'ébrouant, dans l'élément liquide.

Une nuit qu'il faisait clair de lune, — c'était sur le Madeira, à l'embouchure du Jammary, — nos embarcations furent environnées de toute une troupe de ces marsouins folâtres; leurs ébats, leurs sauts, leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de l'alligator.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

évolutions de toute sorte produisaient un tel tapage qu'on eût dit des centaines de naïades poursuivies par une armée de tritons barbus. Il nous fut à peine possible de fermer l'œil. Ces manifestations sonores, si extraordinaires chez un animal qui a l'aspect d'un poisson, jointes à ce fait d'observation qu'il semble se plaire dans le voisinage de l'homme, au point qu'on a vu souvent des troupes de vingt à trente individus suivre sur de longs parcours les embarcations, expliquent sans doute l'origine de toutes les histoires fantastiques qui circulent au sujet des *Botos* parmi les habitants de ces contrées, depuis le métis à demi sauvage, le grossier mulâtre ou *Zambo*, jusqu'au commerçant aisé qui est portugais d'extraction.

On raconte qu'ils ont la faculté de revêtir la forme humaine, de s'introduire parmi nous, ni plus ni moins que s'ils étaient des chrétiens. Le seul signe par lequel ces aquatiques démons se trahissent, lorsqu'il leur plaît de venir à terre pour y faire les cent coups, c'est que leurs pieds sont toujours tournés en arrière ; mais il est facile, on le conçoit, de ne pas remarquer cette particularité dans les ténèbres de la nuit, qu'ils choisissent de préférence pour leurs allées et venues.

Par suite de cette superstition populaire relative à la double nature du marsouin, il est très-rare qu'on le chasse, bien qu'il fournisse une huile excellente et se laisse harponner très-aisément. Aussi multiplie-t-il à l'aise, dans les limites que la nature même a tracées, bien différent en cela des tortues, que l'on pourchasse sans répit et dont le nombre diminue à vue d'œil.

Un autre monstre fabuleux, un peu cousin, ce semble, de notre fameux serpent de mer, c'est l'animal qu'on appelle *Minhocao* (grand ver), ou *Mae d'agua* (mère d'eau). C'est un serpent d'une taille si colossale, qu'au dire des riverains, la rivière monte ou s'abaisse, selon qu'il s'y plonge ou qu'il en sort. Ce monstre partage du reste ce nom de *Mae d'agua* avec une espèce de Lorelei brésilienne qui fait son sabbat aux environs de Manaos, à l'embouchure du Taruma, un petit affluent du Rio-Negro.

C'est une belle femme aux cheveux d'or, — on ne dit pas si, à l'exemple de la Lorelei allemande, elle les peigne avec un peigne d'or ; — tous ceux qui l'aperçoivent sont enlacés de sa magie. La démence s'empare des malheureux, qui ne retrouvent plus jamais leur chemin pour s'en retourner chez eux. La sirène a élu domicile dans une gorge étroite, qu'un dôme épais de verdure rend impénétrable aux rayons du soleil. Cette gorge est l'objet d'une terreur superstitieuse, et il n'y a pas un *Tapuyo* qui oserait s'attarder, à la nuit tombante, de ce côté.

Un autre démon des forêts non moins redouté, et qui n'a pas l'extérieur aussi avenant, c'est le *Caepora* (*Caapora*, homme des bois). C'est un vieillard velu, hideux, d'une prodigieuse vigueur corporelle, qui guette les chasseurs pour leur tordre le cou. Tout bruit insolite dans le fourré est mis sur le compte du *Caepora*, et le seul moyen d'échapper alors à ses griffes redoutables, c'est de retenir jusqu'à son haleine en se cachant parmi les buissons et le branchage. S'il se trouve des incrédules qui n'en veulent rien faire, on les y contraint, au besoin, par la force.

Si les forêts du Brésil étaient habitées par de grands singes à l'effigie de l'homme, tels que l'Orang-outang, le Gorille ou le Chimpanzé, on comprendrait aisément cette superstition populaire ; mais les singes hurleurs, les Barigudos, sont de trop chétifs représentants du type simien pour que l'imagination des chasseurs, si vive qu'on la suppose, ait pu les grossir au point d'en faire de tels monstres. Il faut donc chercher l'origine de cette fable dans les sombres croyances démoniaques des Indiens, qui se figurent avoir toujours sur les talons des esprits malfaisants et dominateurs.

La pêche, au Brésil, se fait par toutes sortes de procédés ingénieux. Il arrive en quelques endroits que tous les gens d'une tribu se réunissent pour construire entre les récifs d'un rapide et au-dessus de petites digues en pierres, qui ont pour but de forcer les poissons à chercher une certaine coupure pour passer. Cette coupure est fermée d'un canal de bambous entrelacés, à l'entrée duquel la masse liquide se précipite avec violence, tandis que l'autre extrémité demeure complétement à sec, attendu que l'eau, en passant, se perd par les interstices. Ce genre de cul-de-sac se nomme *Pary*. Si on l'établit au moment où redescendent les nombreux essaims de poissons qui ont remonté la rivière à l'époque du frai, il n'en est guère, parmi les individus de grosse espèce, qui puissent échapper à leur sort. Inutile de dire que les crues annuelles viennent régulièrement détruire ces constructions assez peu solides.

Il se pratique sur le Mamoré un autre genre de pêche tout à fait original. A certains moments de l'année, on voit des millions de petits poissons remonter par troupes serrées le courant ; c'est un défilé qui tient un espace de plusieurs lieues. L'Indien Moxo, installé au bord uni d'un des longs bancs de sable du fleuve, attend le passage de ces convois, ayant à la main une manne conique faite d'un lourd treillis de lattes de palmier très-joliment adaptées ensemble, qu'on appelle *covo*. Jusqu'aux genoux dans la rivière, il jette la manne sur les poissons au moment où ils passent, et les prend le plus commodément du monde avec la main par la petite ouverture qui est en haut du *covo*. Seulement, pour réussir dans ce genre de pêche, il est indispensable que la profondeur de l'eau là où l'on se trouve n'excède pas de beaucoup la hauteur de la manne.

Dans quelque cas, lorsque la faiblesse du volume d'eau le permet, par exemple dans les petites lagunes et dans les mares que la crue laisse en se retirant, on emploie le suc vénéneux d'une liane (*cibo Timbo*), que l'on écrase et que l'on tord dans l'eau, de façon à tuer ou tout au moins à étourdir les poissons. Cette méthode a un inconvénient grave : c'est d'anéantir tout en masse, les individus jeunes et les vieux, ceux dont on peut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indien Moxo revenant de la pêche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tirer parti comme ceux dont on ne peut rien faire, et d'en livrer beaucoup en pâture aux vautours.

Une fois pourtant, si j'avais eu sous la main la liane vénéneuse, je n'aurais pas hésité à m'en servir. C'était au *Saut de Theotonio*, la plus importante des cataractes du Madeira. Il y a là, en travers du fleuve, un récif de dix mètres de hauteur et profondément déchiqueté. A la suite du retrait de la crue, il était resté près de la rive de grandes mares formées dans les creux et les découpures de ce banc rocheux. On était au moment du plus haut niveau, alors que les poissons, engagés dans les passages latéraux, cherchent en sautant et en bondissant à franchir la cascade, pour continuer leur route en amont et trouver enfin une place où ils puissent déposer leurs œufs.

Dans le plus grand de ces étangs naturels, il y avait plusieurs centaines d'énormes poissons, dont la présence en ce lieu remontait peut-être à trois ou quatre semaines. Séparés du tronc principal de la rivière, ils étaient condamnés à périr lentement dans ce bassin aux eaux échauffées et chargées de toutes sortes de matières en putréfaction. Nous comptâmes dans ce champ clos de décomposition plus de cinq cents cadavres de gros animaux, qui flottaient à la surface parmi des tas de mucosités verdâtres. L'air en était au loin empesté.

De temps à autre on apercevait un gigantesque *Surubim* (une espèce de Platystome à longues barbes) qui remontait du fond de l'eau, et lentement, à demi hébété, se mouvait dans l'élément trouble. Si répugnant que fût le tableau, nous eûmes grand'peine à empêcher nos Indiens de harponner ces bêtes à demi crevées pour se gorger de leur chair malsaine jusqu'à s'en donner à fond une indigestion.

Nos gens prenaient au reste fort aisément, au-dessous des chutes, dans les enfoncements du rivage, et surtout aux embouchures des petites rivières latérales, une grande quantité de poissons très-remarquables. Les raies, principalement, offraient un aspect particulier. Elles avaient de larges ailes et des yeux à fleur de tête, qu'on ne se fût guère attendu à rencontrer ailleurs que chez des habitants de l'onde salée. Quelques-unes mesuraient plus d'un mètre, jusqu'à la queue, armée d'un piquant d'une nature cornée et de la longueur du doigt. Les Indiens professent pour elles un certain respect, à cause précisément de ce dard, dont la pointe finement découpée et le double tranchant peuvent faire des blessures très-douloureuses.

Un jour, un de nos rameurs, revenant de la pêche, nous rapporta un autre poisson, plus petit, dont la mâchoire est pourvue d'une double défense recourbée : on l'appelle *Peixe cachorro* (poisson-chien). Il n'offre cependant aucun danger pour les baigneurs. L'animal le plus redoutable pour eux, c'est, avec la raie, la *Piranha*, large poisson, qui n'est guère plus long que la main, et dont la denture se compose de deux rangées de crocs aigus, fort saillants et triangulaires. Cette bête est, à coup sûr, beaucoup plus à craindre que l'alligator, dont il est bien plus rare qu'on ne le croit communément qu'un être humain devienne la victime. Les *Piranhas* se rassemblent d'ordinaire par troupes de plusieurs centaines d'individus, et dès que la première morsure a rougi de sang l'eau du fleuve, tous se précipitent avec la rapidité de l'éclair sur la victime pour lui hacher la chair morceau par morceau. Plus d'un nageur téméraire a été ainsi littéralement dépecé par ces petites mâchoires effrayantes et promptes à happer.

Il ne faut pas moins se méfier du *Candiru :* c'est un poisson long comme le doigt, presque transparent, qui se glisse avec la souplesse de l'anguille dans les ouvertures les plus menues, et dont les riverains racontent des histoires à donner vraiment la chair de poule.

Si nous passons à la chasse en forêt, le fauve le plus noble et le plus traqué, c'est le tapir (*anta*). Ce pachyderme, véritable diminutif de l'éléphant, peuple en nombre infini, sans y vivre toutefois par troupes, les rivages fortement boisés de tous les affluents de l'Amazone et de la Plata. Il évite les plaines marécageuses et les plateaux stériles, pour choisir les défilés couverts d'une luxuriante végétation et gîter dans les fourrés impénétrables, tantôt au bord d'un torrent qui mugit, tantôt près des cataractes écumeuses des grandes rivières.

Dès que le jour paraît, il s'en va gravement, par des sentiers profondément encaissés, se baigner dans le fleuve, et plus d'une fois, à un détour de la rive, nous surprîmes notre pachyderme tranquillement dans l'eau jusqu'au cou. Il nage et plonge avec une prestesse étonnante; aussi quand les chiens le poursuivent, finit-il toujours par prendre le chemin de la rivière. Il n'en court pas moins à sa perte : le chasseur est là, qui le guette dans son léger canot et qui a vite fait, soit de lui tirer un coup de fusil, soit de le rattraper à la course, et de lui plonger dans le corps un long coutelas. Autant que possible, avant de lui porter le coup mortel, on le harponne pour l'empêcher de couler : ce qu'il fait tout de suite, une fois mort.

La femelle du tapir, lorsqu'elle a un petit, ne prend point la fuite devant l'aboiement des chiens. Elle reste courageusement à son gîte, et cherche à protéger de son corps le petit animal, qui se fourre entre ses jambes en poussant des cris aigus. Malheur alors à l'imprudent molosse qui ose s'avancer hors du cercle de la meute vers la furieuse mère ! Le groin du tapir, levé en l'air, met à découvert une mâchoire effrayante, et, d'un coup de ses pattes de devant, l'animal fait craquer les os de son adversaire. Il succombe néanmoins, victime de sa tendresse maternelle, sous les coups de feu répétés des chasseurs.

Si l'on emmène alors le petit, et qu'on ait soin de le nourrir soit avec des courges, soit avec l'herbe des clairières et les jeunes pousses des bambous, il s'apprivoise très-aisément, et, au bout de quelques jours,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tapir tué par des Indiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il ne songe plus à se sauver dans la forêt. A Curitiba, capitale de la province de Parana, on a vu pendant plusieurs années un tapir privé et sans maître courir, comme un chien, par les rues; du matin au soir, les petits nègres étaient après lui.

Toutes les grosses bêtes de l'Amérique du Sud semblent, du reste, apprivoisables; il n'y a guère d'habitation, le long du cours de l'Amazone, où l'on ne trouve toute une ménagerie de divers animaux du pays, principalement des oiseaux. Il y a même une espèce de serpent de taille gigantesque, le *giboia*, que l'on tient à demeure dans plus d'une hutte à titre de *jerimbabo* ou animal domestique, pour détruire les rats, les souris et autres vermines qui foisonnent un peu partout, sans compter des araignées énormes, d'affreuses blattes, qu'on nomme *baratas*, des tarentules, des scorpions et des cloportes venimeux (*lacraias*).

Une particularité singulière qu'on met à profit pour un autre genre de chasse, c'est que, sauf le jaguar, tous les animaux de la forêt vierge, y compris les oiseaux, sont très-friands d'argile[1]. Pour s'en régaler, ils s'assemblent en grand nombre dans certains endroits. Pendant les nuits où il fait clair de lune, alors que toute la gent animale court et se démène, le chasseur est assuré de trouver riche butin, en se mettant à l'affût près d'une de ces excavations humides et argileuses (*barrieros*), qu'il lui est aisé d'apercevoir de son canot, et dont les parois rougeâtres montrent souvent des traces distinctes de coups de dents. Il peut alors, si la fortune lui est propice, coucher par terre quelque beau jaguar bien tacheté, que l'amour, non pas de l'argile, mais des chevreuils et des sangliers qui en mangent, amène aussi en embuscade dans ces parages.

Quant aux tapirs, je parle de ceux qui sont adultes, il est assez rare que le jaguar, sinon le chasseur, en attrape. Ce pachyderme trapu et vigoureusement bâti doit à son cuir épais d'un doigt une force de pesanteur qui culbute et balaye tout au passage, lorsque la bête s'élance comme un ouragan au travers des halliers, si bien que notre jaguar, perdant l'étrier, s'en va rouler dans le prochain fourré d'épines ou de lianes avant même que ses longues dents aient eu le temps d'entamer comme il faut la peau du tapir.

Sur le Parana, à l'embouchure de l'Ivahy, au cœur d'interminables forêts vierges où, hormis nous, nul Européen n'avait pénétré depuis deux cents ans, nos chasseurs tuèrent un vieux tapir qui portait sur son large dos des empreintes profondes de griffes de jaguar; de plus, il lui manquait un œil. Pauvre patriarche des forêts, qui n'avait échappé à la dent d'un félin que pour tomber immolé sous les balles de nos métis!

La chair du tapir a un goût qui se rapproche de celui de la viande de bœuf. La protubérance graisseuse et ornée de longs piquants qui est sur la nuque de cet animal est une véritable friandise, qui aurait fait honneur à la table d'un Lucullus. Son groin et ses pieds, légèrement cuits à la gelée, sont aussi des morceaux de premier choix.

Après le tapir, les animaux que l'on chasse le plus ce sont deux sortes de sangliers et plusieurs espèces de chevreuils, un entre autres fort joli, qui a tout au plus trois empans de haut. Les cerfs, très-remarquables, ne se trouvent que dans les *campos* ou dans les clairières des forêts. La plus grosse espèce de sanglier est sensiblement plus petite que celle d'Europe. Bien qu'on les rencontre par troupes de plusieurs centaines, et que les chasseurs brésiliens n'hésitent guère à les attaquer intrépidement, je n'ai jamais ouï dire qu'en dehors de quelque balafre reçue par des chiens mal dirigés, cette chasse ait occasionné de graves blessures.

Ces bêtes ont au milieu du dos une glande remplie d'une matière onctueuse. Lorsqu'ils sont excités par les aboiements des chiens, il s'en échappe, par une fine ouverture, un liquide dont l'odeur âcre rappelle le musc; l'air en est au loin empesté. Dès que l'animal est tué, il faut avoir soin de couper cette glande, afin que le détestable parfum ne se communique pas à toute la viande. Le *capivara* ou cochon d'eau, qui est un rongeur de la grosseur du cochon privé, a au-dessus du nez une glande du même genre, dont le contenu sent encore plus mauvais, si c'est possible.

Les Brésiliens sont très-passionnés aussi pour la chasse aux singes, les plus drôles et les plus vifs des hôtes des forêts, et dont l'adresse à s'élancer d'une branche à l'autre confond l'imagination. Néanmoins je dissuade fort un Européen d'y prendre part, car le cri lamentable du pauvre animal, quand il est blessé, et que le premier coup ne l'a pas étendu raide mort sur le sol, ses gestes désespérés et tout humains, sa façon de porter rapidement la main à sa plaie saignante, tout cela fait mal à voir et produit presque l'impression d'un homicide.

Quant aux perroquets et aux gallinacés, il s'en trouve partout; la variété d'espèces est infinie. Les premiers, et surtout les *araras* à longue queue, sont cependant si farouches pour la plupart qu'il est très-difficile de les tirer. Les gelinottes, parmi lesquelles je citerai les *jacus* et les *jacutingas*, à peu près de la taille de notre poule domestique, puis les *jacamins* et les *mutuns* du Madeira, qui sont un peu plus grands, se rencontrent souvent, dans les *barreiros* ou trous argileux dont j'ai parlé, par bandes de trente à quarante individus. Plus rare est l'*Anhuma* ou Alicorne (*Palamedea cornuta*), dont on entend résonner par-ci par-là le cri bizarre, présage, dit-on, des changements de temps.

1. Ce goût pour l'argile se rencontre aussi chez les hommes et chez les enfants, et à un tel degré, que la perspective même d'une mort misérable et affreuse ne les empêche pas de satisfaire leur maladive envie. Parmi les nègres employés sur les plantations de café et de cannes à sucre, on voit parfois un malheureux qui travaille en plein soleil avec un masque de fer devant la figure : c'est un « mangeur de terre », qu'on cherche à sauver de sa déplorable passion. On ne lui permet d'ôter son masque que lorsqu'il est sous bonne surveillance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

Naître et mourir, — tel est l'éternel cercle où se meut sans trêve la nature. Des débris des organismes décomposés elle tire parti pour de nouvelles créations. Nulle part la série de ces phénomènes de transformation et de rajeunissement n'apparaît plus frappante aux regards que dans les régions tropicales.

C'est là-haut, dans la Cordillère, que commence le travail de dissolution et de métamorphose. Des fragments de roches se détachent des flancs de la montagne, arrivent par la voie des torrents dans la grande artère fluviale, qu'ils descendent lentement sous la forme de vastes bancs de gravier; puis enfin, réduits et broyés à l'infini, ils ne tardent pas à se couvrir d'un amas épais de végétation et se fixent n'importe où, semblables à des îles verdoyantes ou à un ensablement naturel d'un ancien cours d'eau desséché. Chaque zone du parcours, d'une formation géologique différente, livre son contingent, si bien que ces bancs de gravier ressemblent à une carte qui présenterait des échantillons minéralogiques de toute la région.

La légère pierre ponce, produit des volcans des Andes, s'immobilise, elle aussi, en quelque endroit de la rive, s'incorpore aux dépôts terreux en train de se former, et, après des milliers d'années peut-être, ses silicates servent à former l'écorce vitreuse d'un bambou ou le rebord tranchant d'une feuille de roseau.

Si, entravée par un banc de sable, la rivière se détourne de sa direction, elle entame la rive, faite d'une vieille alluvion, et cette morsure est d'autant plus forte que l'inflexion du cours d'eau est plus accentuée. Il commence alors à se dessiner une ligne serpentine, dont le méandre se prononce de plus en plus, à mesure que la partie concave de la rive continue à s'entamer et qu'il s'ajoute de nouvelles concrétions à la partie convexe. Puis, finalement, sous l'effort d'une crue extraordinaire, la brèche se fait dans cet isthme étroit, et la route suivie par les eaux se rectifie de nouveau pendant quelque temps; après quoi, le même jeu recommence, et ainsi de suite indéfiniment.

Il arrive quelquefois — et cela n'est pas sans danger pour les embarcations de passage — qu'il se détache du rivage, miné en dessous par les flots, des fragments considérables. Ce sont ces *terras cahidas* (terres tombées), comme on les appelle, qui, avec leurs immenses troncs écroulés, dont les ramifications surgissent encore çà et là hors de l'eau, avec leurs magnifiques groupes de palmiers qui n'adhèrent plus quelquefois que par un fouillis de lianes tenaces, ce sont, dis-je, ces *terras cahidas* qui donnent à ces aspects fluviaux leur caractère essentiel de sauvagerie primitive.

Gravissez maintenant la rive abrupte, frayez-vous un chemin à travers le labyrinthe de racines et de lianes, sous les épaisses guirlandes de plantes grimpantes, et pénétrez dans l'intérieur de la forêt, où le menu taillis se raréfie de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de la berge : vous demeurerez saisi de la magnificence du spectacle. Là, dans un demi-jour mystérieux, s'élèvent d'immenses arbres dont quelques-uns ont un diamètre de huit à dix mètres. On dirait autant de piliers qui soutiennent un dôme touffu de verdure. Des palmiers de haute futaie développent en forme d'éventail leurs frondes qui plient sous le poids d'énormes grappes de fruits dorés. C'est un mouvement de germination continu : chaque morceau de terre, chaque tronc d'arbre mourant se revêt d'une nouvelle verdure de tendres fougères ou d'une couche de mousse tuméfiée. De toutes les couronnes de feuillage partent des aroïdées ou des calles à grandes feuilles qui envoient vers la terre leurs racines aériennes en forme de câbles. Entre les géants de la forêt croissent de frêles héliconiens qui déploient leurs feuilles élancées, soyeuses et resplendissantes; à côté d'eux, se montre leur orgueilleux frère, le splendide Strelitzia, qui porte ses feuilles flabelliformes sur un svelte fût de palmier de six à dix mètres de hauteur. Sur toutes les ramifications des branches maîtresses, sur les plates-formes des rochers s'épanouissent des jardins suspendus d'une richesse inimaginable.

Parmi les grands dicotylédones, le plus surprenant à voir est un figuier gigantesque, avec ses racines de soutènement, qui seules donnent la stabilité nécessaire à la molle masse ligneuse du tronc, dont le pied ne s'enfonce pas très-profondément dans le sol. Chose singulière! si vous déterrez un jeune figuier pour le replanter la tête en bas, il se remet à pousser dans cette position, et les étrésillons qui formaient primitivement ses racines ne tardent pas à se couvrir d'une abondante couronne de verdure.

J'ai vu un autre exemple encore plus frappant de vitalité chez une plante. C'était dans la province de Parana. Quelques cantonniers qui travaillaient dans une gorge étroite s'étaient bâti un petit blockhaus avec les troncs tendres des fougères, qui prennent en ces climats un si luxuriant développement. Les troncs, qu'on avait couchés horizontalement et dépouillés de tout leur feuillage, avaient poussé, non-seulement par en haut, mais aussi par la partie inférieure, une nouvelle et splendide frondaison. Il est juste de noter que l'endroit était extraordinairement humide et qu'on était en pleine saison des pluies.

Il y a aussi, chez le palmier *paxiuba* par exemple, les racines-échasses sur lesquelles le tronc proprement dit se trouve monté, souvent à deux et trois mètres au-dessus du sol.

La température générale dans l'intérieur de la forêt est toujours inférieure de quelques degrés à celle qui règne sur la rivière, où le thermomètre, même à l'ombre d'un large parasol, monte à midi jusqu'à quarante degrés. Cette chaleur méridienne est d'autant plus pénible à supporter que, dans la matinée, l'air n'est le plus souvent qu'à vingt degrés et peut même tomber jusqu'à quatorze.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ce dernier cas, le refroidissement de la température nous est aussi sensible que nous le seraient en Europe plusieurs degrés au-dessous de zéro, et il m'est arrivé quelquefois, en dépit d'un épais manteau, d'être hors d'état de tenir le crayon.

La différence d'altitude entre l'embouchure de l'Amazone et celle du Rio Negro, c'est-à-dire sur une distance de plus de deux cents lieues géographiques, n'est que de vingt et un mètres. Jusqu'au-dessus des rapides du Madeira, l'écart ne dépasse pas cent quarante-quatre mètres. On remarque néanmoins, dans ce rayon de pays, certaines différences notables quant aux genres et aux espèces de palmiers qui prédominent.

Il n'y a pas, à vrai dire, de bois de palmiers sur le Madeira et l'Amazone; rien du moins n'y rappelle ces immenses forêts de cocotiers qui croissent sur la côte, aux environs de Pernambuco. Le cocotier ne vient à souhait que là où pénètre l'air salin. Mais ce qu'il n'est pas rare de rencontrer à l'intérieur du pays, ce sont des groupes de plusieurs centaines de palmiers. C'est entre leurs sveltes tiges, tapissées de plantes grimpantes et d'aroïdées, c'est sous leur orgueilleuse chevelure que nous nous plaisions, de préférence, à établir notre tente. Il y a une espèce, le *jacitara*, dont la tige grimpante, à peine de la grosseur du doigt, s'élance jusqu'à trente mètres de hauteur. Son brin, aux fines gerçures, s'emploie pour envelopper les rouleaux de tabac.

On sait que le Brésil occupe le premier rang parmi les pays qui produisent le caoutchouc. Sur les bords mêmes de l'Amazone, cette production a, il est vrai, diminué par suite d'une manipulation inintelligente et d'un dépérissement des arbres, qu'on n'a pas eu soin de renouveler au fur et à mesure. En revanche, les *seringaes*, ou forêts d'arbres à caoutchouc du Madeira, du Purus et des autres affluents de l'Amazone, fournissent des récoltes extraordinaires.

Dans une visite que nous fîmes à un *seringueiro* bolivien, Dom Dominguos Leigue, qui habite tout près de la *Praia de Tamandua* une hutte en chaume de palmier, entourée d'un bois de bananiers, nous eûmes l'occasion d'apprendre à connaître dans toutes ses particularités la fabrication du caoutchouc.

Le *siphonia elastica* a besoin, pour bien venir, que les inondations annuelles submergent sa tige à une hauteur minimum d'un mètre et demi; c'est du moins la condition pour qu'il produise un bon rendement de suc. Nous avons vu que la cabane du *seringueiro*, pour rester habitable à l'époque de la crue, doit avoir un plancher sur piliers exhaussé d'environ deux mètres au-dessus du sol. C'est entre ces piliers que gloussent et s'ébattent les volatiles de la maison, dans la saison sèche; c'est là qu'au temps des grandes eaux on remise le canot, à l'abri du choc des troncs flottés. Quand viennent les pluies, le propriétaire de la hutte ne mène pas, il faut l'avouer, une existence digne d'envie; c'est alors la morte saison pour le caoutchouc; rien à faire qu'à se laisser larder oisivement par les moustiques et à supputer à une seconde près l'intervalle que laissent entre eux deux accès de fièvre. Mais, dans les mois de sécheresse, un établissement de ce genre est un petit paradis. Pour peu que la maisonnette soit d'une construction bien enlevée, quelle douce vie! On a ses hamacs tendus d'un arbre à l'autre; tout alentour une immense voûte de palmiers majestueux et de gigantesques Bertholletias; puis, là-bas, en échappée de vue, le vaste fleuve avec ses bancs de gravier brûlés du soleil, dont l'aspect donne un double prix aux frais ombrages de la forêt.

De la hutte partent de petits sentiers qui s'enfoncent dans l'épaisseur du fourré et aboutissent à chacun des arbres à caoutchouc. Dès que le temps le permet, le *seringueiro* s'en va dans son domaine, armé d'une hachette, et pratique de petits trous dans l'écorce ou plutôt dans l'aubier des arbres à gomme. Immédiatement, le suc laiteux se met à couler, au travers d'un tuyau d'argile appliqué au tronc, dans un récipient inférieur, qui est un morceau de bambou taillé en forme de coupe.

Le *seringueiro* s'en va ainsi d'arbre en arbre; puis, au moment de s'en retourner, pour se faciliter le transport de sa charge, il vide les tubes de bambou dans une grande calebasse munie d'une bricole en lianes. Une fois à la maison, le tout est de nouveau transvasé dans une de ces grandes carapaces de tortue qui constituent l'ustensile de ménage le plus indispensable d'une famille *tapuyo*.

Ensuite, sans perdre de temps, — car, à la longue, les particules résineuses s'isoleraient, et la qualité du caoutchouc en serait amoindrie, — le *seringueiro* procède à ce qu'on appelle le travail de fumigation. Voici en quoi il consiste.

On verse le suc sur un moule, et on l'expose à la fumée d'un feu de noix de palmier *urucury* ou *assaï*. Cette fumée possède la propriété de coaguler instantanément la sécrétion gommeuse. Un vase sans fond, au col étroit comme le goulot d'une bouteille, sert de cheminée. On l'applique sur un tas de noix sèches en ignition, de façon que les flocons de fumée blanche jaillissent par la petite ouverture en épais nuages. Le travailleur, assis à côté, verse avec une calebasse une faible quantité du liquide blanc, qui a l'apparence d'un lait de vache onctueux, sur une légère pelle de bois, où il s'efforce, en agitant adroitement, de l'étaler le plus régulièrement possible; puis prestement il fait passer le tout dans la blanche fumée qui sort de l'orifice du vase. Après plusieurs opérations de ce genre, on voit tout de suite le lait prendre une couleur gris jaunâtre et se solidifier.

Le *seringueiro* fait ainsi couche sur couche, jusqu'à ce que l'épaisseur du caoutchouc atteigne deux ou trois centimètres; alors le tout est fendu latéralement, détaché de la pelle, et on le met sécher au soleil, après avoir introduit entre chaque couche une certaine quantité d'eau, qui doit s'évaporer autant que possible. Peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrication du caoutchouc sur le Madeira

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à peu, le produit revêt la teinte brune qu'offre le caoutchouc, tel qu'on le rencontre dans le commerce.

Un bon ouvrier peut, de la sorte, livrer en une heure cinq ou six livres de caoutchouc solidifié. Plus la masse, dans son ensemble, est dense, homogène et exempte de soufflures, plus la qualité du produit a de valeur. Le caoutchouc tout à fait fin coûte à peu près le double de l'espèce la plus commune. Celle-ci, appelée *sernamby*, ou *cabeça de negro*, c'est-à-dire tête de nègre, provient des gouttes recueillies au pied de l'arbre ou des résidus de sécrétion ramassés dans les vases. Le caoutchouc de l'Inde est, paraît-il, d'une qualité assez analogue à celle de ce *sernamby;* comme ce dernier, il est mélangé de sable et de brins d'écorce.

Pour achever de s'assurer de la qualité de chaque planche, on la coupe de nouveau transversalement, à Para. Cette opération met à nu les soufflures, et trahit la falsification qui peut s'être faite au moyen du suc du *mangaba*, autre plante du pays, qui fournit aussi un caoutchouc, mais d'une nature tout à fait inférieure à celui que donne le *seringa*.

Quant au cacao, l'exportation qu'on en fait est assez peu de chose, comparée à l'immensité de la région qui se prête à la culture de ce produit. Sans doute, sur l'Amazone comme sur le cours inférieur de quelques-uns de ses affluents, on en fait déjà une certaine récolte, dont on tire un chocolat grossier et peu consistant; mais, même avec les ressources limitées dont dispose le travail actuel, cette production serait susceptible d'un essor bien plus considérable.

Pour l'exporter, on fait simplement sécher les grains au soleil. Ceux qu'on cultive au Brésil sont, paraît-il, d'une excellente qualité; mais comme ils ne sont longtemps arrivés dans le commerce que mélangés à ceux du cacao sauvage, il s'en était suivi une certaine dépréciation. Ce cacaotier sauvage a de grandes feuilles pendantes, en forme de lancettes. Ses fruits, analogues aux concombres, adhèrent directement au tronc, et les grains sont renfermés dans une pulpe blanche et douceâtre. Il croît sur une couche de sédiment humide. Il y forme souvent de véritables fourrés d'autant plus impénétrables, que les branches, où il n'est pas rare de voir à la fois les petites fleurs rougeâtres mêlées aux fruits dorés et mûrs, s'inclinent en arceaux vers le sol et y repoussent des racines.

Je dirai peu de chose des *Cinchonas*, ou arbres à écorce de quinquina, d'où nous vient la *quinine*. Le *Calysaia* proprement dit, celui de tous les *Cinchonas* qui contient la plus grande quantité du précieux alcaloïde, ne se trouve pas dans les plaines de l'Amazone. C'est sur les versants occidentaux de la Cordillère, à des hauteurs de plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, qu'il faut l'aller chercher. Cette recherche est l'affaire des *cascarilheiros*, comme on les appelle. Ce sont de pauvres Indiens ou des métis à demi sauvages, qui explorent, au prix de mille privations et de mille fatigues, par des sentiers non frayés, les défilés des montagnes, abattent les arbres, les écorcent, escaladent sans répit, avec leur butin lié en faisceau, les pentes des hautes Cordillères ou de leurs contre-forts, pour revenir ensuite au hameau le plus proche livrer à l'homme leur conquête.

L'écorce de quinquina ou *cascarille* est emballée par les trafiquants dans de grands sacs de peaux de bœuf non corroyées, et transportée à dos de bêtes de somme jusqu'à la Paz, ville principale de la région, où les négociants l'emmagasinent, pour l'embarquer ensuite au port péruvien d'Arica, à destination de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

Ne nous attardons pas sur les hauteurs éthérées des Andes; redescendons dans les plaines chaudes et humides de l'Amazone. Là croissent, à l'ombre des interminables forêts, plusieurs plantes que naguère encore les Indiens sauvages étaient seuls à connaître, et qui possèdent des propriétés extraordinairement remarquables et des vertus toutes mystérieuses.

Qui n'a pas entendu parler du *curare* ou de l'*urary*, ces poisons foudroyants des flèches indiennes? On a rectifié depuis longtemps les récits fabuleux de la plupart des anciens voyageurs touchant la préparation de ces redoutables toxiques. La matière employée n'est point du tout un venin de serpent. Généralement on hache les tiges et les feuilles de certaines espèces de strychnos et d'apocynées, on en exprime la séve qu'on fait réduire sur un feu doux; on la mélange avec du jus de tabac, du *capsicum* (poivre d'Espagne), et un suc laiteux et âcre, ordinairement pris des euphorbiacées, puis le tout est transformé en une masse solide.

On sait aussi à présent que cette besogne n'est nullement faite par les mégères de la tribu, qui, disait-on, se vouaient ainsi à une mort cruelle; c'est un travail qui n'offre aucun danger, et qui est vraisemblablement accompli, soit par les femmes des jeunes guerriers, comme une partie intégrante de leurs occupations domestiques, soit par les hommes eux-mêmes. Au reste, il existe au moins huit ou dix espèces différentes de ce poison; pour toutes la composition et le mode de préparation sont semblables, sans être identiques. L'*urary* des Indiens *Macusy*, et le *curare* du Venezuela et de la Nouvelle-Grenade passent pour être les plus énergiques.

La substance est d'un brun foncé et poisseuse. On la conserve dans de petits pots d'argile cuite. On en enduit la pointe des longues flèches, qui est faite d'un bois de palmier dur, et celle des petits dards, semblables à des aiguilles, qu'on lance au moyen d'énormes sarbacanes (*sarabacanas*). Dès que la moindre parcelle en a pénétré dans le sang, le mystérieux principe opère avec toute sa puissance. Comme sous la pression d'un invincible sommeil, les membres s'engourdissent peu à peu et refusent, l'un après l'autre, le service. Au bout de quelques minutes, le poumon se paralyse et la mort survient.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que les seuls nerfs affectés sont ceux par lesquels se font les mouvements soumis à notre volonté. Quant à celles de nos activités

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

physiques qui ne sont point du ressort de notre libre arbitre, comme par exemple la pulsation du cœur, elles continuent à fonctionner sans obstacle jusqu'au moment de la mort. Des expériences faites par des médecins français sur des animaux ont démontré que, si l'on maintient artificiellement en exercice durant quelques heures les poumons ainsi paralysés, le poison est expulsé par les voies naturelles et ne laisse aucune suite fâcheuse.

On a réussi dans ces derniers temps à tirer de plusieurs sortes de poisons divers un alcaloïde puissant, la curarine. Ce toxique a environ vingt fois plus de force que l'*urary*, et s'administre avec succès contre le tétanos. Les Indiens emploient un *urary* très-raréfié pour tirer les oiseaux et les singes qu'ils veulent apprivoiser. A l'aide de fortes doses de sel de cuisine et de suc de sucre, ils les font ensuite sortir de la léthargie où ils sont tombés, et le seul effet ultérieur du poison sur ces animaux est de leur ôter une bonne partie de leur sauvagerie.

Chose étrange! pas une des tribus indiennes qui habitent la rive droite de l'Amazone ne connaît le mode de préparation et l'emploi de l'*urary*. La plante qui fournit l'élément essentiel de cette mise en œuvre n'y fait cependant pas plus défaut que sur la rive gauche, où plusieurs tribus différentes de langage s'accordent pour faire usage du redoutable engin.

Par quelles circonstances fortuites les ancêtres de ces sauvages ont-ils été amenés à composer l'*urary*? C'est une question assez difficile à éclaircir, d'autant plus que les propriétés toxiques des plantes dont on l'extrait, à les prendre avant la concentration ultérieure du suc, n'offrent rien de bien extraordinaire. Ce qui est certain, c'est que cette découverte leur a rendu des services de la dernière importance pour la chasse, le principal moyen de subsistance de ces peuples. Grâce à elle, les animaux même très-légèrement blessés ont été mis dans l'impuissance de leur échapper, et l'on s'imagine aisément qu'ils ne se sont point lassés de perfectionner et de raffiner indéfiniment sur ce point.

Comment aussi ces Indiens sont-ils arrivés à tirer d'un fruit des bois sans apparence, sec, en forme de gousse, cette pâte, rivale du café et du thé, qu'on appelle la *guarana*? Je suppose qu'un jour quelque chasseur exténué de fatigue et de faim aura, faute de mieux, mangé ces fèves peu appétissantes, et se sera aperçu qu'elles sont merveilleusement propres à restaurer et à rafraîchir. De là à en recueillir une bonne provision, à les broyer pour les mieux conserver, puis à les cultiver dans le voisinage des huttes, il n'y avait qu'un pas.

La *guarana* se fait avec les fruits du *Paullinia sorbilis*. On la trouve dans le commerce sous la forme de cylindres de vingt-cinq à trente centimètres. C'est une pâte très-dure, de la couleur du chocolat, d'une saveur légèrement amère, et à peu près inodore. On y peut généralement discerner les grains, à demi triturés et en forme d'amandes. Plus la pâte est régulière et dure, meilleure est la qualité de la *guarana*. Pour en faire usage, on la réduit en une poudre aussi fine que possible, soit au moyen d'une râpe, soit avec le rude et osseux palais du *Pira-rucu*, ce roi des eaux de l'Amazone; on y mêle un peu de sucre, on verse la poudre dans de l'eau, à raison d'une cuillerée à café pour un verre, et l'on boit froid. Infusée dans de l'eau chaude, elle passe pour un excellent remède contre les légers accès de fièvre intermittente.

On ne peut pas dire que le goût de cette boisson soit désagréable (il rappelle un peu celui de l'amande); cependant sa saveur n'est pas assez prononcée pour expliquer l'engouement qu'elle inspire aux habitants de certaines régions de l'Amérique méridionale. C'est peut-être l'excitation nerveuse produite par la *paullinine* qui y est contenue, — alcaloïde d'un caractère analogue à celui de la caféine et de la théine, — qui fait que les buveurs de guarana ne peuvent plus s'en passer une fois qu'ils en ont pris l'habitude.

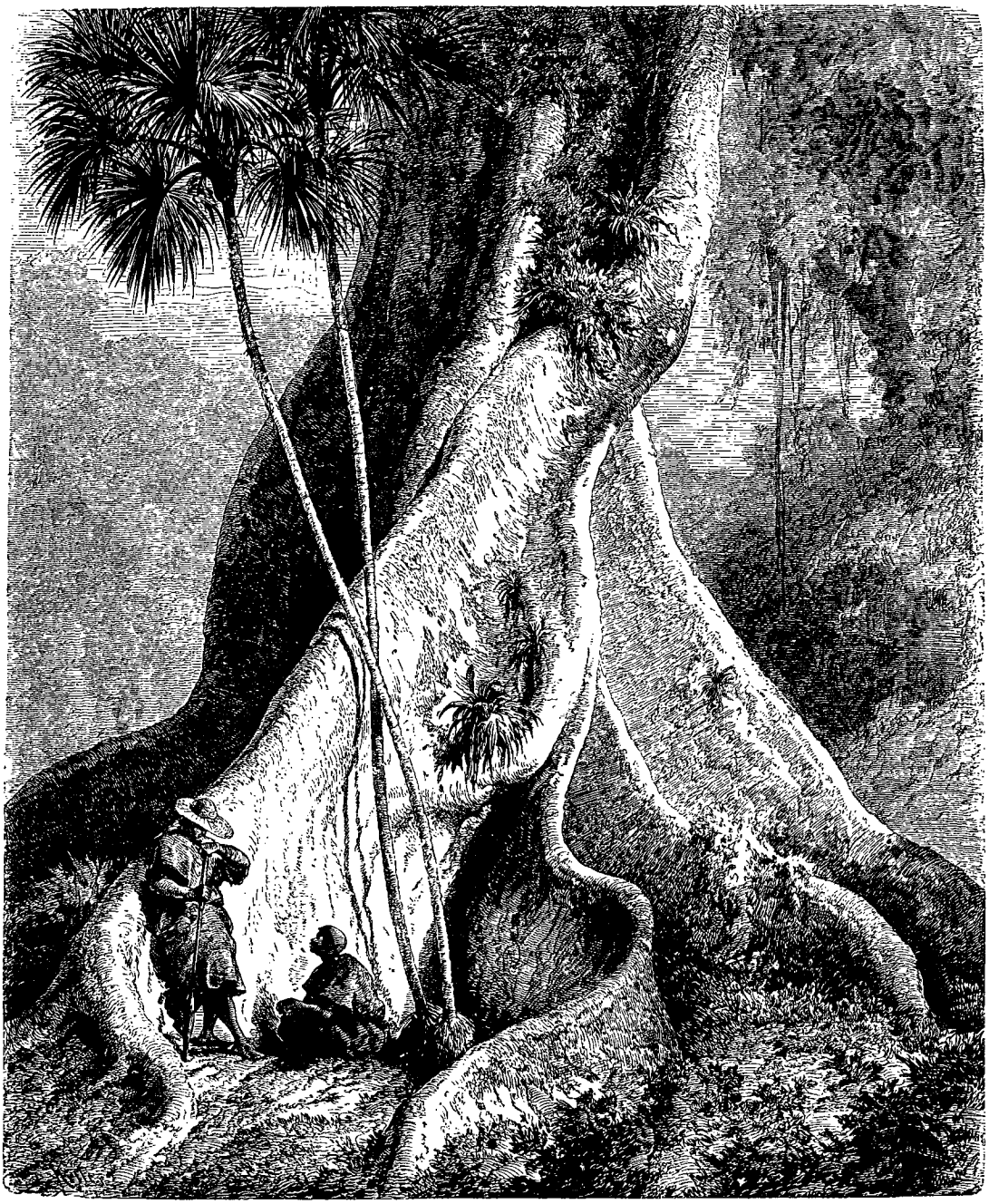
Les embarcations qui, pour venir de Matto-Grosso, descendent l'Arinos et le Tapajoz, malgré les cataractes et les rapides de ce dernier fleuve, avec un léger chargement d'ipécacuana et de peaux de chevreuils et de jaguars, prennent comme charge en retour, à Santarem, une pleine cargaison de *guarana*. Les lourds canots qui naviguent sur le Madeira ne manquent jamais non plus d'en embarquer une certaine quantité à destination de la Bolivie, car à Cuyaba, comme à Santa Cruz de la Sierra et à Cochabamba, il y a un grand nombre d'habitants qui, pour rien au monde, ne voudraient vivre sans *guarana*. Ils vont jusqu'à la payer trente francs la livre, et ils aimeraient mieux jeûner que de se passer de ce rafraîchissement. En revanche, chez la population métis de l'Amazone, où la *guarana* est pourtant produite en grande quantité par certaines tribus demi-sauvages, et se vend environ trois francs la livre, la consommation n'en est pas très-considérable : le café et le thé en prennent la place

L'excitant nerveux le plus recherché des populations indiennes de la Bolivie, c'est la *coca*. L'arbrisseau qui la produit est cultivé en grand dans la Bolivie et le Pérou. On fait sécher au soleil ses feuilles ténues, dont la longueur est de trois centimètres à peu près, on les mâche avec un peu de cendre fine et un grain de poivre rouge, et l'on avale le jus. Il paraît que sur les hauteurs glacées de la Cordillère la coca est d'un usage essentiel. Elle rend moins sensible au froid, et atténue le *soroche*, oppression accompagnée de nausées, qui s'empare de ceux qui voyagent dans ces régions. Jamais un Indien Quitchoua ne s'aviserait de s'engager dans les cols neigeux des Andes sans une bonne provision de coca.

Une chose certaine, c'est l'étonnement que causent à tous les voyageurs l'extraordinaire capacité de travail et l'âpre énergie de ces Indiens, qui franchissent pesamment chargés des passages à peine praticables, sans emporter d'autre fortifiant que leur chère coca.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici, du reste, un fait qui montre le prix qu'ils attachent à ce cordial. Un des derniers présidents de la République, dans son ardeur de réformes, eut l'idée de retrancher à ses troupes, composées d'Indiens et de métis, et qui ont souvent à effectuer de pénibles marches en montagne, leur ration accoutumée de coca, pour y substituer du café et de l'eau-de-vie. Le mécontentement fut tel qu'il faillit s'ensuivre une ré-



Racines d'un géant de la forêt vierge.

volte, et force fut de rapporter le décret et de rendre aux troupiers l'usage de leur plante favorite.

Les Indiens du haut Amazone et du Solimoes connaissent également l'arbuste à coca; ils le nomment *Ipadu*. Prise en manière de thé, la coca offre un léger goût aromatique, analogue à celui de la camomille.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danseur au glaive (*macheteiro*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE D'EXPLORATION SUR L'AMAZONE ET LE MADEIRA,

TEXTE ET DESSINS PAR M. FRANZ KELLER-LEUZINGER [1].

TRADUCTION INÉDITE.

Les tribus d'Indiens sauvages de la vallée du Madeira. — Un campement de Caripunas. — Les Indiens Moxos des anciennes Missions des Jésuites en Bolivie. — Les chemins de fer du Brésil.

IX

Cette première aurore de civilisation, qui se révèle par la mise en valeur de certaines richesses naturelles, remonte-t-elle en Amérique à une antiquité aussi reculée que celle des mêmes origines en Asie? C'est une question bien difficile à résoudre. Il n'est pourtant pas défendu de supposer, malgré l'énorme disproportion des deux civilisations respectives, que les premiers habitants de l'Ancien et du Nouveau-Monde atteignirent à peu près à la même époque le degré rudimentaire de culture qui leur permit de s'approprier les créations de la nature au milieu de laquelle ils vivaient, autrement que par une main-mise sur quelques fruits sauvages ou sur des animaux de capture aisée. Seulement, les uns ont entrepris cette lutte pour leur existence dans des conditions infiniment plus favorables que les autres.

Les peuples de race caucasique, mieux doués peut-être dès l'origine, rencontrèrent, en outre, plus de facilités dans le climat comme dans la nature topographique des différentes parties de l'Asie et de l'Europe méridionale. Au contraire, hormis sur quelques points privilégiés, les peuplades américaines n'ont jamais pu s'élever au-dessus de la condition de hordes à demi sauvages. Ce ne fut qu'au Mexique, dans l'Amérique centrale, sur le plateau de Cundinamarca, et au Pérou que les Peaux-Rouges, favorisés par d'heureuses conditions, purent quitter leur vie de chasseurs nomades, pour se livrer d'abord à l'élève du bétail, puis à la culture et au travail sédentaire, et atteindre une certaine hauteur dans l'échelle de la civilisation. Mais, dans le reste de l'Amérique, les immenses solitudes de forêts, avec leur végétation tropicale qui envahit tout, rendirent impossible l'élève des bestiaux et bornèrent la culture au minimum, si bien que, réduites à vivre de chasse, les peuplades se virent obligées de se disséminer par petites hordes.

L'éparpillement une fois accompli, la difficulté des relations le rendit définitif, et ce fut la cause principale de cette variété infinie de langues et de dialectes qu'on rencontre dans le Nouveau-Monde, et qui eut pour contre-coup de s'opposer à la formation de toute espèce de civilisation collective. Les langues qui ne s'écrivent point changent vite. Il suffit de telle ou telle particularité dans l'état physique d'une famille pour donner naissance à un idiome différent de la forme primitive. Or, ces transformations mêmes contribuent encore à tenir isolées les unes des autres les peuplades une fois séparées, car, d'après un vieil axiome, l'homme qui ne parle point ma langue est réputé mon ennemi.

Cet émiettement des premiers habitants de l'Amérique en centaines de tribus et de hordes, ce fractionnement infini d'idiomes ont conduit le savant explorateur du Brésil, Martius, à penser que l'état présent de civilisation des aborigènes du Nouveau-Monde n'est nullement, malgré ses caractères primitifs, un état originel. Il faut voir en eux, nous dit-il, non pas une race sauvage, mais une race déchue et *ensauvagée* (*verwildertes*), dont le dépérissement remonte peut-être à des milliers d'années avant la conquête. Certes, que l'invasion de l'Européen ait agi de la manière la plus funeste sur l'état matériel et moral de ces peuples, en butte dès lors à toutes sortes de guerres et de persécutions sanglantes, dépossédés d'une partie de leurs territoires de chasse, obligés d'échanger leur ancienne façon de vivre, où se révélaient certains caractères d'une race énergique, sinon bien industrieuse, contre une sorte de désœuvrement apathique, décimés en outre par ces terribles maladies contagieuses que l'homme blanc a importées dans le Nouveau-Monde, c'est là un fait qu'on ne saurait révoquer en doute. Mais que cette décadence remonte à une époque antéhistorique, la conjecture paraît hasardée. Loin de là, quand les bandes d'aventuriers espagnols renversèrent l'empire des Incas, ils trouvèrent un état de choses florissant et en cours de progrès, et ces temples superbes, que Martius cite à l'appui de son hypothèse, n'étaient pas le moins du monde en ruine.

Martius allègue encore en faveur de son opinion les traces d'institutions hiérarchiques et monarchiques qu'on retrouve même chez les peuplades les plus barbares, et leurs plantes utiles, qu'on ne rencontre aujourd'hui qu'à l'état cultivé, et nulle part à l'état spontané et sauvage. Mais ces institutions ne peuvent-elles pas être un commencement aussi bien qu'un reste de civilisation? Et ne se peut-il pas que dans le

1. Suite et fin. — Voy. p. 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours des siècles ces hordes soient arrivées, sans le vouloir et presque sans le savoir, à porter ces plantes utiles au degré de perfectionnement où nous les voyons?

Actuellement encore les tribus les plus féroces cultivent, en effet, autour de leurs huttes de petites plantations de maïs, de tabac, de coton, de manioc, etc. Et, chose à remarquer, beaucoup de ces plantes, par exemple le bananier et le palmier *popunha*, ont perdu absolument la propriété de produire des graines capables de germer, et en sont réduites par conséquent à se propager par la main de l'homme. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il y a un temps immémorial que l'indigène manipule ces végétaux, et voilà tout. Cette antiquité de culture est d'autant moins douteuse, disons-le en passant, que toutes ces plantes, à l'exception du *Popunha*, sont des végétaux tendres, généralement herbacés, d'une durée éphémère, qui se refusent à pousser dans le massif proprement dit de la forêt vierge, et dont la verdure claire et le bois blanc contrastent même avec les hautes futaies résistantes et le sombre fourré des bois primitifs. Il leur faut l'air et la lumière du soleil. Les plantes de la forêt vierge, au contraire, ont absolument besoin, pour bien venir, de la demi-obscurité qu'elles forment toutes ensemble par leurs voûtes de verdure. Cela est si vrai que, si l'on y pratique une éclaircie un peu vaste, les innombrables graines qui reposent dans le sol, au lieu de se développer à leur tour, cèdent le champ à une végétation altérée d'air et de soleil qu'on peut appeler une végétation secondaire. Ce n'est qu'au bout d'un laps de temps de cinquante à quatre-vingts ans, quand l'éclat du jour se trouve amorti de nouveau par les jets de pousses luxuriantes, mais assez basses, du *Capoera* (c'est ainsi que les Brésiliens nomment cette recrue), qu'on voit germer derechef çà et là la graine d'un palissandre ou d'un bertholletia, et en deux siècles la vraie végétation de la forêt vierge, avec sa sombre et fière verdure, a repris possession du domaine et du sol qui lui appartiennent.

X

« Indolent comme un *Mura* qui dort sur trois cordons, » c'est-à-dire qui ne veut pas même prendre la peine de se fabriquer un hamac : tel est le dicton qui a cours sur les bords de l'Amazone pour caractériser cette tribu indienne, également méprisée par les blancs et par les hommes de couleur.

Malgré l'habileté généralement reconnue des *Muras* à la chasse, à la pêche, à la natation, et autres « arts libéraux, » il n'est pas un Indien appartenant à une tribu différente, pas un métis qui ne s'offense d'être pris pour un de ces parias. La tribu des *Muras* a été jadis puissante, mais elle fut complétement exterminée, à la fin du siècle dernier, dans de sanglants combats contre les *Mundrucus*. Aujourd'hui, elle mène une existence errante de bohémiens sur l'Amazone et sur le cours supérieur de ses grands affluents. Aussi ne peut-on faire un pas sur ces rivières sans rencontrer leurs pirogues élégamment construites, le plus souvent par flottilles de vingt ou trente embarcations.

Cette tribu, à laquelle se sont adjoints des esclaves nègres fugitifs, possède un établissement sédentaire à deux cents kilomètres environ au-dessus de l'embouchure du Madeira, à *Capucaya-Oroca*. C'est une douzaine de pauvres huttes, à peine assez grandes pour qu'on y puisse tendre les trois cordons en question. Ces *Muras*, réfractaires à tout travail régulier, vivent surtout de pêche et de la chasse qu'ils font aux tortues. Ils offrent des signes d'un tel dépérissement, qu'avant l'an deux mil le peu qu'il en reste aura complétement disparu.

Les *Mundrucus*, qui étaient autrefois une des tribus les plus importantes et les plus belliqueuses, habitent principalement sur les bords du bas Tapajoz et du Mauhès, et ne possèdent sur le Madeira inférieur que quelques établissements à demi ruinés, composés de trois ou quatre huttes. Cette tribu, après une longue et énergique résistance, a conclu avec les Portugais, à la fin du dix-huitième siècle, un traité de paix qu'elle n'a jamais cessé d'observer fidèlement, même au temps de la révolution des *Cabanos*, qui fut si terrible pour les blancs.

Nous avions eu déjà occasion de rencontrer dans les rues de Manaos quelques types magnifiques de grands chefs *mundrucus*, tatoués en noir bleu. Malheureusement ce rude tatouage de la figure est tout ce qui reste en leurs personnes de leur originalité nationale. Quant à leur costume, il consiste, hélas! en une chemise de couleur, en un pantalon noir, une redingote et un tuyau de poêle.

Les *Mundrucus* ne jouent pas un grand rôle sur le Madeira. Bien antérieurement à la conquête, ils avaient cédé ces régions à la tribu belliqueuse des *Araras*, qui, jusque vers la fin du siècle dernier, a très-sérieusement inquiété la ci-devant Mission d'Araretama, actuellement Borba. Ces Indiens se sont maintenant presque tous retirés dans les forêts de la rive droite, et ne font plus guère que de fugitives apparitions sur la rivière. Les colons domiciliés dans ces parages se gardent bien néanmoins de s'aventurer dans les petites vallées latérales; ils ont conservé un respect salutaire pour l'arc redoutable et les longues flèches des anciens maîtres du pays.

Au reste, les huttes paisibles de *seringueiros* qu'on entrevoit çà et là parmi la fraîche verdure des plantations de bananiers donnent au voyageur de passage dans cette région la consolante assurance qu'aucune tribu sauvage ne se tient à proximité de la rive. On n'en trouve que beaucoup plus haut, quand on atteint le territoire mal famé des *Parentintins*.

Ce sont ces dernières hordes de voleurs et de brigands qui rendent encore aujourd'hui très-peu sûrs les bords du Madeira en amont de Crato. La région qu'elles occupent renferme les plus riches forêts d'arbres à caoutchouc que possède le Brésil; mais la crainte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces anthropophages a empêché jusqu'ici toute tentative d'exploitation de ces mines d'or. A la vérité, le voyageur qui parcourt la contrée n'aperçoit pas trace de ces dangereux voisins; pas un *Arara*, pas un *Parentintin* à l'horizon; n'était la présence d'un de ces canots en écorce sur lesquels les premiers descendent le cours des petites rivières latérales, n'était l'absence complète d'habitations sur le territoire des seconds, deux signes non équivoques de l'existence des uns et des autres, on serait tenté de prendre pour autant de fables les récits des *seringueiros*.

A Crato, qui est, non pas une petite ville, comme le portent par erreur les cartes géographiques, mais un simple établissement composé d'une unique maison et de quelques huttes, à Crato, dis-je, on peut encore apercevoir des poteaux corniers noircis par le feu : ce sont les restes d'une habitation de *seringueiros*, dont le propriétaire a été, il y a quelques années, massacré et dévoré avec toute sa famille par les *Parentintins*.

Bien différents de ces êtres malfaisants sont les Indiens *Caripunas*, qui habitent un peu plus loin en amont de la région des rapides. Ce n'est pas qu'ils aient le renom de petits saints; mais ils se prêtent, le cas échéant, à certaines relations amicales, où le voyageur doit néanmoins apporter toujours une bonne dose de circonspection.

Je vais transcrire, d'après les notes de mon journal, les particularités de notre première rencontre avec ces *Caripunas*. Sans doute, le nombre de nos rameurs, qui se montait à quatre-vingts, a pu exercer quelque influence sur leur conduite; il est à remarquer cependant qu'aux yeux de ces peuplades, qui savent fort bien que l'Indien des Missions boliviennes n'est pas un foudre de guerre, le point capital, en cette circonstance, ce sont les armes à feu dont les hommes blancs sont armés : or, en fait de blancs, nous n'étions pas plus de six dans l'expédition.

Nous naviguions sur la vaste nappe unie de la rivière, en aval du grand rapide de *Caldeirão do Inferno* (gouffre d'Enfer), quand nous aperçûmes un matin, tout contre la rive, à moitié cachés sous une saillie de broussailles, trois canots montés par des Indiens. Avant que nous eussions eu le temps de nous consulter, un des canots se détacha du bord et gouverna droit sur nous. La légère embarcation était conduite par deux Indiens et par une Indienne de forte corpulence, tous complétement nus, hormis la femme, qui portait un petit tablier.

C'étaient de solides créatures, bien bâties et de taille moyenne; leur longue chevelure noire était pendante; un des hommes cependant avait la sienne roulée en une grosse natte. Une défense de tapir était passée dans le bout de leurs oreilles, et ils portaient en outre dans un trou, à la cloison du nez, une petite touffe de plumes rouges de toucan. Ils n'avaient point d'armes, et cette circonstance, jointe à la présence d'une de leurs femmes dans l'embarcation, nous répondait de la bienveillance de leurs intentions.

Il fallait voir l'attitude tour à tour craintive et curieuse de nos Indiens *Moxos*, qui, avec leurs chapeaux de paille à larges bords et leurs chemises d'écorce tout à fait décentes, avaient l'air de bons bourgeois inoffensifs, en comparaison de leurs frères sauvages. Quels regards ils jetèrent sur la légère coque de noix, lorsque, d'un dernier coup de rame, le pilote *caripuna*, ébauchant une aimable grimace, accosta nos lourdes embarcations!

« *No christianos* (pas chrétiens)! » me chuchota à l'oreille Remigio, mon capitan et pilote.

Cette parole était dans sa bouche comme une protestation suprême contre toute accointance possible avec ses farouches cousins les non-baptisés.

Il est vrai que ceux-ci, en voyant l'accueil amical que leur faisaient les hommes blancs, ne se mirent guère en peine des regards effarouchés de leurs consanguins à demi décrassés. Le pilote, un frétillant gaillard de vingt-cinq à trente ans, sauta d'un bond à notre bord, et s'installa au milieu de nous avec le sans-gêne d'une vieille connaissance. D'un coup d'œil rapide il fit l'inventaire de tout ce qui l'entourait. Il sembla tout particulièrement s'intéresser aux armes, fusils, coutelas et haches, qui étaient suspendus à la toiture des chaloupes, et je suis convaincu que le rapport qu'il fit ensuite à son chef de tribu, touchant notre force militaire, ne laissa rien à désirer dans son genre.

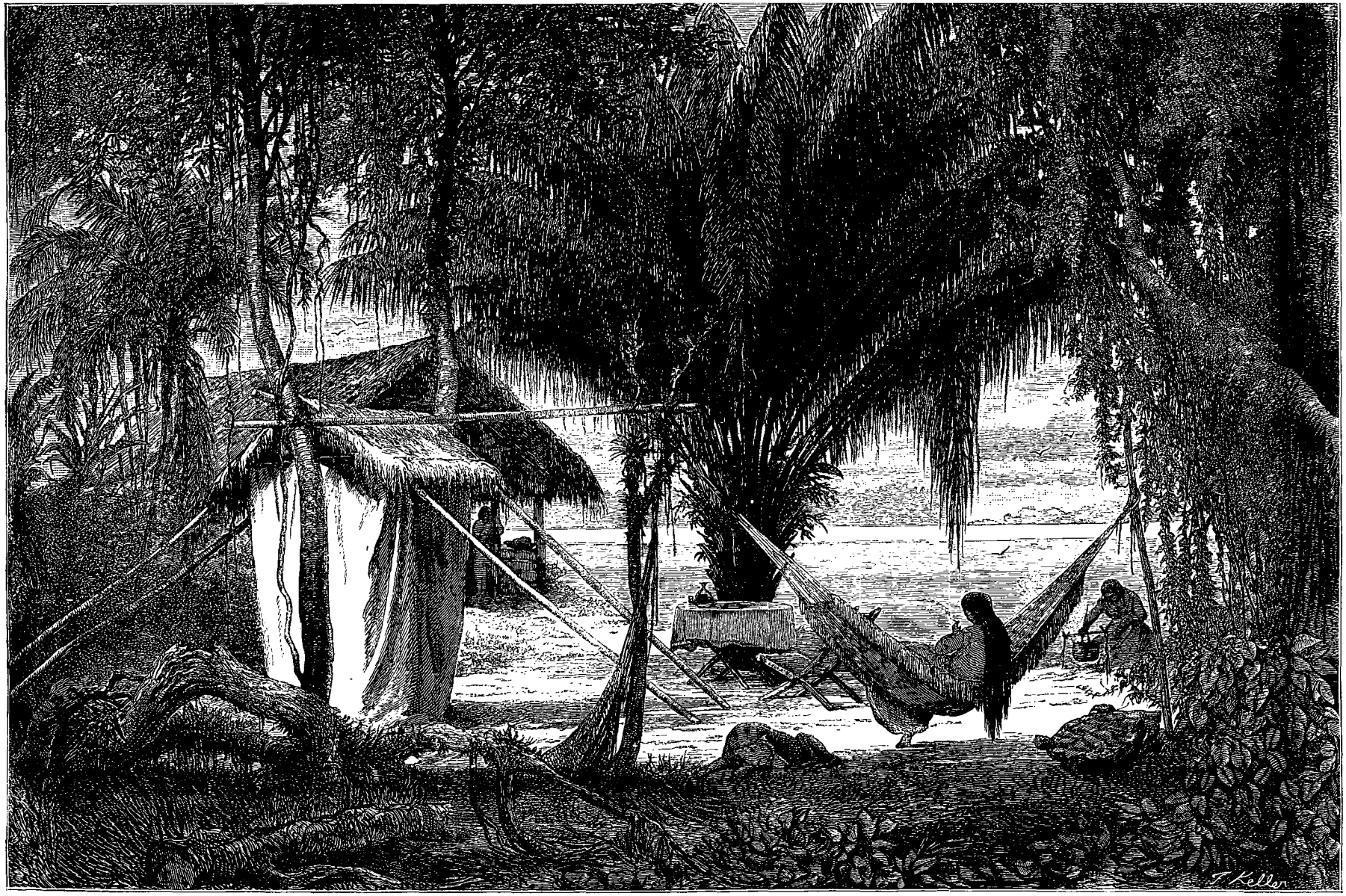
Par malheur, notre entretien, qui n'avait guère lieu que par signes, fut forcément très-borné.

Œil de faucon, ou *Serre d'aigle* (ou quelque autre nom semblable), daigna fort gracieusement accepter un couteau de poche, un petit miroir et un collier de fausses perles blanches. Il portait déjà une telle quantité de perles autour du cou, que toutes ces rangées, régulièrement entrelacées, lui formaient une sorte d'armure. Mais tout ce que nous pûmes, en fait d'informations, tirer de notre Indien, c'est qu'il y avait « chez lui » abondance d'excellent *macacheira* (traduisez *racine de manioc*) : ce que nous crûmes pouvoir regarder comme une espèce d'invitation.

Était-ce l'alléchante perspective de se régaler d'un mets toujours bienvenu et dont, à ce moment, nous étions privés depuis longtemps, ou bien les manières des Caripunas avaient-elles fait bonne impression sur nos Moxos? Toujours est-il que, sans en excepter Remigio le pilote, ils accueillirent de meilleure mine qu'on n'aurait pu croire l'ordre de suivre le canot d'écorce, qui nous précéda en sautillant gaiement sur l'onde.

En approchant de la rive, nous aperçûmes sous le dôme touffu de la forêt, où parmi les orchidées se mêlaient les strelitzias et les orgueilleux palmiers flabelliformes, toute la tribu, soixante guerriers à peu près, et autant de femmes et d'enfants, qui nous attendaient. A leur tête se tenait le chef, homme vigoureux et trapu, âgé d'environ cinquante ans. Il tenait à la main un arc énorme et deux ou trois flèches; sa face basanée, autour de laquelle flottait sa longue chevelure,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Installation d'eté d'un Seringueiro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était ornée d'un barbouillage de teinte violacée qui ajoutait encore à sa laideur naturelle. Un magnifique diadème de plumes de toucan rougeâtres couronnait sa tête.

Il nous invita d'un signe à nous approcher. Nous débarquâmes aussitôt, et, environnés de toute la tribu babillante et grouillante, nous nous engageâmes, à la suite de l'Indien, dans un petit sentier fort bien entretenu qui serpentait sous l'ombre de la futaie. Au bout d'un millier de pas, nous débouchâmes dans une petite clairière, au milieu de laquelle se trouvaient les huttes de la tribu. Ce fut là que, assis sur les hamacs qui y étaient déployés et qui, par parenthèse, n'étaient point trop propres, nous procédâmes à la distribution de nos présents, lesquels consistaient en couteaux, ciseaux, hameçons, fausses perles, mouchoirs de cotonnade rouge. Nous obtînmes en échange, outre une certaine quantité de *macacheira* de première qualité et une provision de beau maïs, une demi-douzaine de longues arbalètes et un faisceau de grandes flèches de roseau.

Les produits de notre industrie ne parurent pas exercer sur nos hôtes autant d'attraction que sur d'autres tribus indiennes un peu plus avancées dans la voie de la civilisation, par exemple les *Tapuyos* de l'Amazone et les *Moxos* de Bolivie. Les Caripunas daignèrent pourtant accepter nos ustensiles d'acier, mais ils le firent plutôt par une sorte de curiosité que par la claire et parfaite notion des services qu'ils en pouvaient tirer. Pour les perles, ce fut autre chose. Ils en portent communément, et toutes les tribus s'en servent comme d'une véritable petite monnaie ; aussi ces naturels s'en montrent-ils très-avides.

Outre des arcs et des flèches en bois de palmier et en jonc, on voyait suspendus dans les huttes de longs et minces tambours qui servent aux danses solennelles et de jolies corbeilles où l'on conservait des aigrettes. Dans le sol il y avait quelques trous recouverts de petites dalles de pierre polie, qui contenaient vraisemblablement les urnes (*igaçabas*) où ces peuplades déposent leurs morts. Un incident caractéristique nous révéla l'extrême susceptibilité de leur vénération à cet égard. J'avais prié un des jeunes Indiens de me céder, en échange d'une paire de ciseaux, un instrument particulier qui consiste en une étroite et mince planchette, longue d'environ cinquante centimètres, ayant par le milieu une ficelle qui rend, au contact du doigt, une sorte de bourdonnement. Le jeune homme s'adressa aussitôt à un vieux de la tribu, et lui transmit ma demande avec un ton d'animation qui contrastait singulièrement avec le calme et l'impassibilité ordinaires à ces naturels. D'un air sérieux, et tout à la fois avec une espèce de courtoisie tranquille qui me parut admirable dans son genre, le vieillard entreprit de me faire comprendre que ces instruments — et il en imitait le son plaintif et hurlant tout en marchant à pas solennels autour des sépultures — servaient à pleurer les morts de la tribu, et, pour cette raison, ne pouvaient être un objet de négoce. J'avoue que cette délicatesse de sentiment, de la part d'un Indien des forêts vierges du Madeira, me surprit encore plus en soi que par la manière dont elle se traduisait.

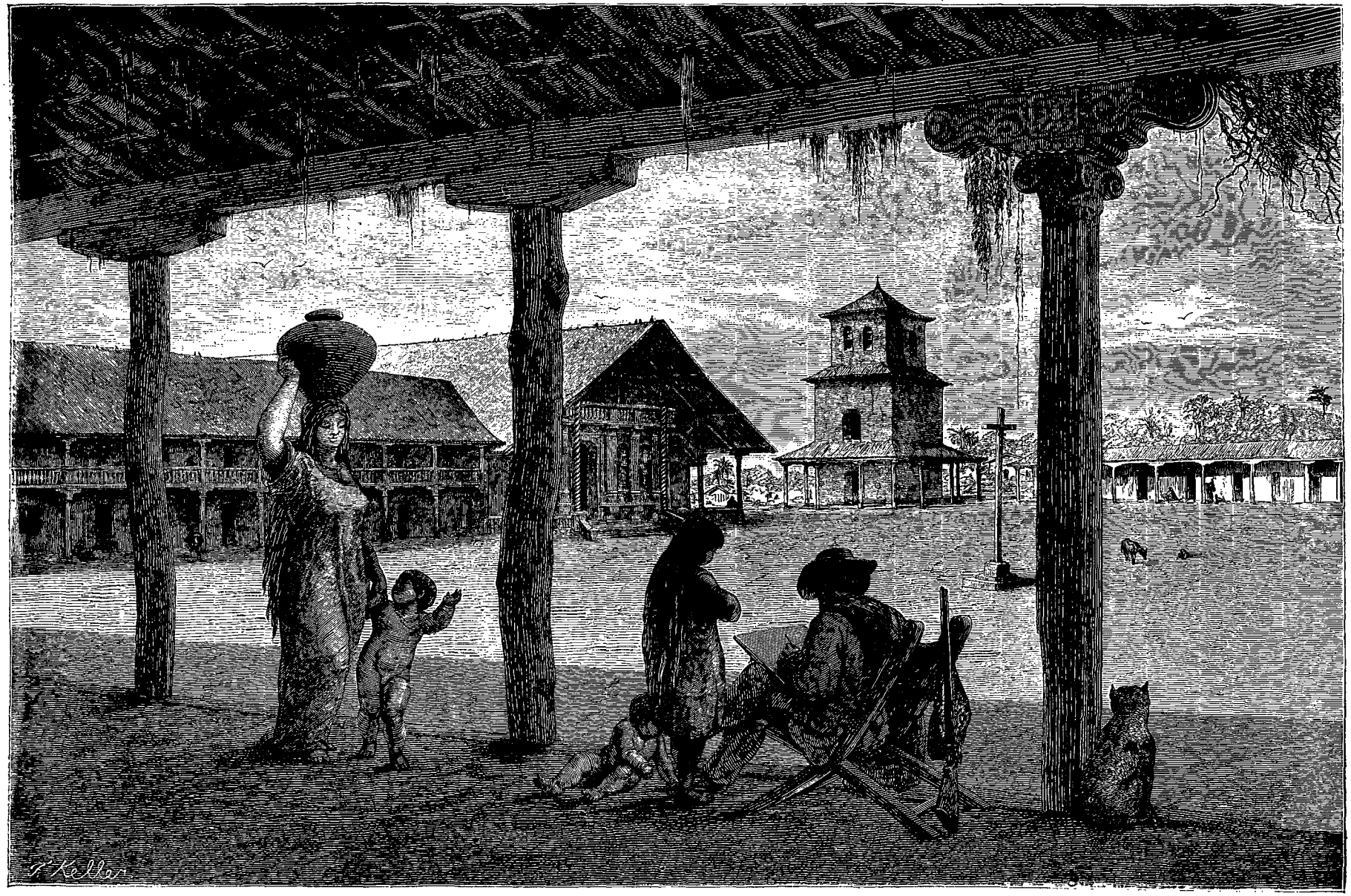
J'avais été témoin d'une scène pareille dans la province de Paraná, au bord du Paranapanema. Je prenais congé du vieux Pahy, chef d'une tribu *cayowa*, et il m'avait remis un arc magnifiquement orné de plumes de toucan. Moi, pour le remercier et lui témoigner ma reconnaissance, je l'assurai, d'un visage aussi grave que possible, que je m'en servirais à la chasse comme à la guerre, et que, ce faisant, je ne cesserais de penser à lui. Aussitôt, avec une expression de terreur, il m'arracha l'arc des mains, leva la tête d'un air solennel, et chaussant en quelque sorte le cothurne tragique, il se mit à brandir comme un sceptre l'instrument qui était le corps du délit, et à chanter, en décrivant un vaste cercle autour de nous, un air lugubre avec des intonations soutenues. Il ne reprit son calme que lorsque moi-même, éclairé par son étrange pantomime et par ses explications entrecoupées de mots portugais tels que *Caça não ! Guerra não ! Amigo ! Santo !* je lui eus donné l'assurance réitérée de garder « religieusement » cet arc comme un souvenir et un emblème pacifiques, et de ne le profaner jamais, ni à la chasse ni à la guerre ; et cette promesse, je jure en bonne conscience que, surtout en ce qui concerne la guerre, je l'ai scrupuleusement observée jusqu'à ce jour.

Quelque intérêt que m'inspirassent ces Caripunas, il fallut enfin me séparer d'eux. Les femmes de la tribu transportèrent à notre lieu de débarquement une énorme provision de tout ce qu'il y avait de plus beau en racines de manioc et d'immenses bottes de superbes panicules de maïs jaunes et rouges. Les adieux furent, de part et d'autre, des plus cordialement sincères ; à ce moment, les Indiens et nous, nous étions, à n'en pas douter, d'excellents amis. Ce n'était pourtant qu'une faveur personnelle qui nous était faite par ces naturels, car, lors de notre retour vers la vallée de l'Amazone, nous eûmes le déplaisir d'apprendre que cette même tribu, peu de temps après notre passage, avait attaqué l'embarcation d'un négociant bolivien et en avait tué le propriétaire avec cinq de ses rameurs. L'agression avait dû avoir lieu au moment où les Boliviens étaient occupés à opérer par terre le transport de leur cargaison ou à franchir le terrible pas des rapides du Caldeirão ; les équipages, alors disséminés, n'avaient sans doute pu faire une sérieuse défense.

Très-souvent, les rixes entre les Blancs et les Indiens viennent de ce que ces derniers n'entendent pas être troublés dans la paisible possession de leurs territoires de chasse.

Il y a une vingtaine d'années, avant la mise en vigueur de la loi qui a déclaré domaines de l'État toutes les terres non revendiquées sur titres valables de propriété, un *estanciero*, ayant découvert une prairie magnifique dans l'intérieur d'une forêt vierge, y établit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

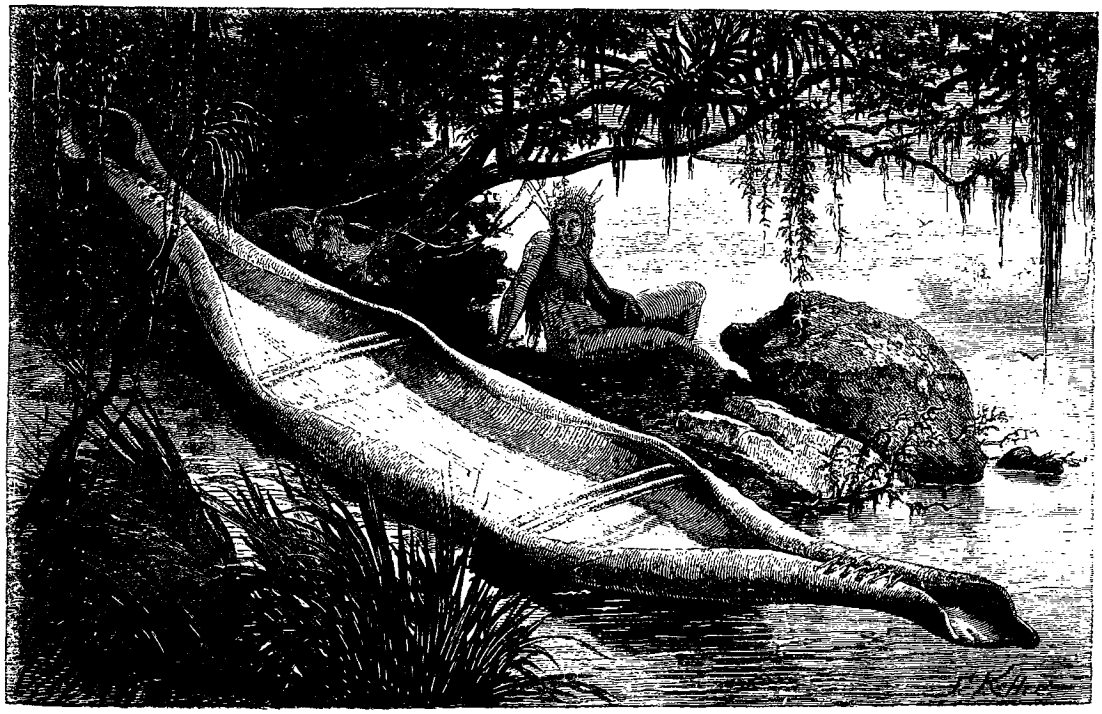


La grande place de la Mission d'*Exaltacion*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immédiatement un de ses troupeaux de bêtes à cornes, malgré les réclamations réitérées d'une horde de *Coroados*, qui voulaient au moins une indemnité pécuniaire pour ce *campo* caché, dont ils avaient joui jusque-là sans partage, et qui était le rendez-vous d'innombrables cerfs et chevreuils. Nos Indiens, éconduits par des rires moqueurs et des paroles injurieuses, essayèrent d'abord, mais vainement, d'obstruer par des abatis d'arbres la route nouvellement ouverte de l'*estancia* aux pâtis. Chaque barrage disparaissait au fur et à mesure qu'ils l'établissaient. Alors, durant quelque temps, on ne revit plus nos Coroados : ils attendaient en silence une occasion de se venger. Elle ne tarda pas à s'offrir à eux. A l'époque où l'on marque les jeunes têtes de bétail, le maître de la métairie se rendit en effet, suivant l'usage, avec toute sa famille, sur sa nouvelle propriété, pour y faire un repas de fête dans une maisonnette qu'il y avait installée. Alors aussi reparurent les *Coroados;* ils avaient l'air de se présenter en amis. Accueillis sans défiance par l'*estanciero*, ils le massacrèrent à l'improviste, lui et les siens, à savoir huit blancs, y compris des femmes et des enfants. Il n'y eut qu'un jeune garçon de quatorze ans qui, à la faveur du tumulte, réussit à gagner la porte, à sauter sur un cheval et à fuir au galop vers l'*estancia*.

Une tribu sauvage, tout à fait distincte de celle des Caripunas, lesquels ne s'avancent pas plus haut que la grande cataracte de *Bananeiras*, se rencontre près du confluent du Mamoré et du Guaporé. On sait d'elle fort peu de chose, on ignore même son nom; mais



Canot en écorce des Indiens Araras.

c'est certainement la plus dangereuse de toutes les hordes de cette région. Il ne se passe point d'année qu'ils n'exécutent à l'improviste quelque coup de main parfaitement conçu. On peut en demander des nouvelles aux Indiens *Moxos* des Missions qui descendent la rivière à l'époque de la maturité du cacao. En 1869, ils tuèrent même un consul du Brésil en Bolivie, le docteur Eiras, comme il se rendait à Santa-Cruz de la Sierra, sa destination.

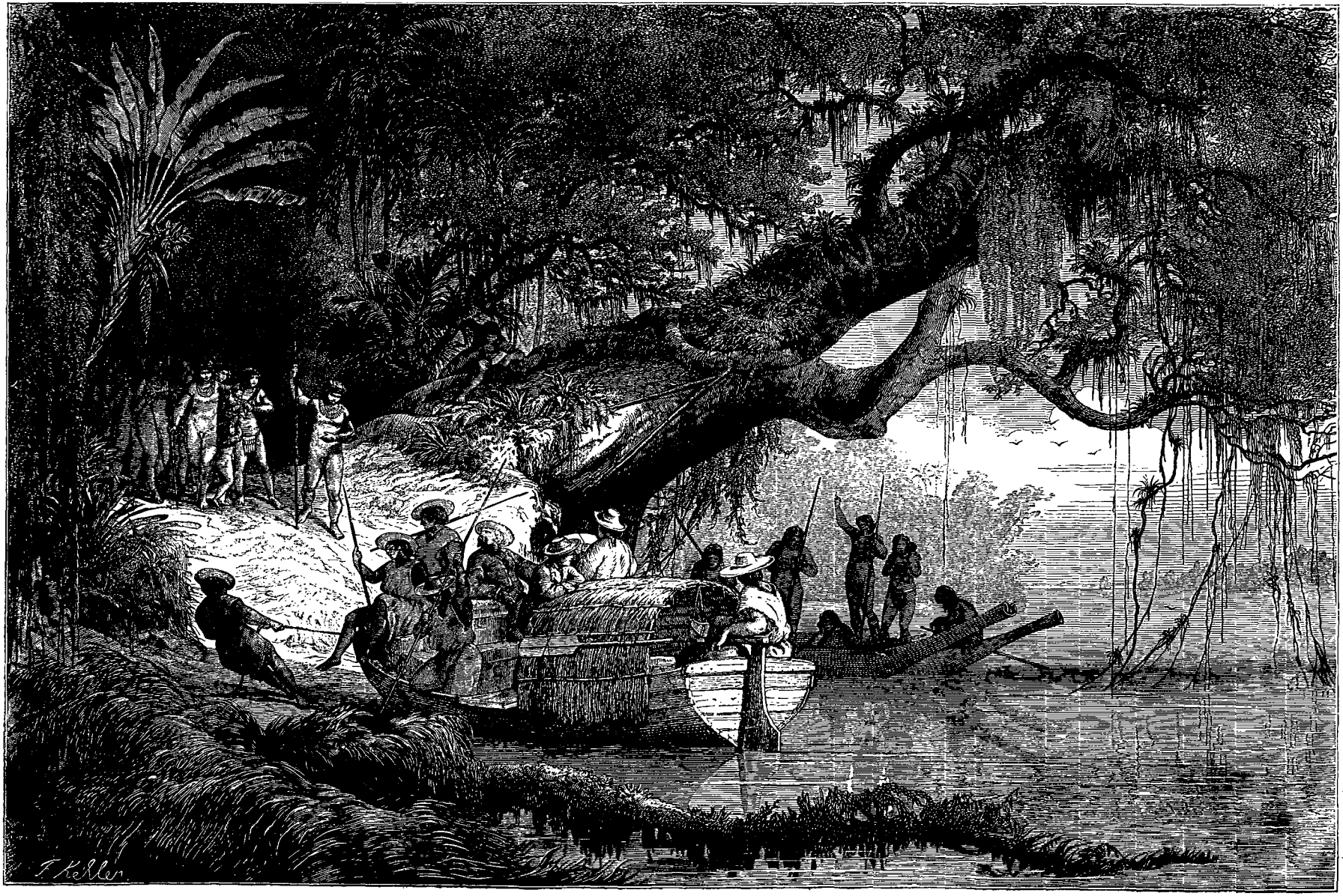
Le meilleur fusil ne sert pas à grand'chose contre ces routiers, qui n'ont pourtant d'autre arme que leur arc. Avant que le regard le plus perçant les ait découverts, leur flèche infaillible a sifflé dans l'air. L'unique moyen de se garantir de leurs atteintes, c'est de porter une armure de cuir durci ou de solide bourrelet, comme firent, il y a quelques dizaines d'années, les troupes portugaises, lorsqu'elles se battirent contre les *Botocudos* du Rio Doce.

XI

Il me reste maintenant à dire quelques mots des Indiens *Moxos*, à demi civilisés, et des anciennes Missions des Jésuites en Bolivie.

Tant qu'ils furent sous le joug des bons Pères, c'est-à-dire jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, leur état matériel et moral fut le dernier mot de l'oppression et de l'abrutissement. C'était l'esclavage, à la traite près. Aujourd'hui, le lot des malheureux, pour être un peu meilleur, n'est pas non plus ce qu'il y a de plus enviable. Il s'est abattu sur eux une bande d'aventuriers, rebut de toutes les nations, depuis l'éternel conspirateur bolivien jusqu'au faussaire fugitif de Rio de Ja-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rencontre d'Indiens Caripunas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neiro, depuis l'ignare trafiquant polonais jusqu'au sale douanier napolitain. Tous, sous prétexte de faire du commerce, exploitent et maltraitent les naïfs Peaux-Rouges de la façon la plus scandaleuse.

Ils sont là, dans les anciennes Missions de Bolivie, trente mille Indiens authentiques et de sang pur; dont la condition est véritablement lamentable.

Chaque *pueblo* est sous la surveillance d'un corrégidor nommé par le gouvernement; c'est un fonctionnaire qu'on y envoie de la Paz, de Cochabamba ou de Santa Cruz. Or, comme le département du Béni, district où sont situées les anciennes Missions, est considéré comme une sorte de lieu d'exil, ces places de corrégidors sont peu recherchées, et le gouvernement, n'ayant pas le choix, confie la direction des *pueblos* à des hommes tout à fait impropres à ces fonctions.

Outre le corrégidor et le vicaire (curé), le gouvernement entretient exceptionnellement un maître d'école à Exaltacion. L'enseignement y est, il est vrai, des plus misérables; encore rencontre-t-on par-ci par-là un Indien capable de déchiffrer quelque peu l'espagnol. Ajoutons que les seules lectures que les indigènes des pueblos aient à leur disposition se bornent à de petits recueils de prières manuscrites, du temps des Jésuites, recueils qu'ils se sont transmis de père en fils.

La musique d'église est restée chez eux en grande faveur; ils la conservent telle qu'elle a été écrite à l'époque des Pères, avec les instruments d'usage pour les messes chantées, violons, flûtes, harpes et *bajones*. Ce dernier instrument est fait fort artistement d'un assemblage de tuyaux de lattes de palmier; il a la forme d'une flûte de Pan gigantesque.

J'ai eu occasion, un dimanche, étant à Trinidad, d'assister à une messe en musique. Elle fut exécutée avec une sûreté et une précision qui font le plus grand honneur aux dispositions philharmoniques de ces Peaux-Rouges. Cette matinée est même restée un des meilleurs souvenirs de mon voyage.

J'avais quitté de très-bonne heure la maison de mon hôte, et je m'étais dirigé, en flânant, par les rues complétement désertes du pueblo, jusqu'à la grande place de l'église. Il faisait un magnifique soleil, dont l'ardeur était tempérée par une fraîche brise soufflant des *Campos*. Je m'arrêtai à considérer le mur antérieur de l'église, qui est décoré d'une fresque, de conception naïve, représentant un saint François et un saint Louis de Gonzague. Au tympan du fronton trône une allégorie symbolique qui figure le mystère de la Trinité.

Comme je contemplais cette œuvre assez inculte d'un artiste jésuite, deux Indiens débouchèrent de la rue voisine. C'étaient les marguilliers. Un instant après, la voie du campanile appela les fidèles à la prière. Là, de même qu'au Brésil, on ne sonne pas les cloches, on les bat, et ce frappement s'exécute à l'unisson sur plusieurs d'entre elles à la fois, d'après un certain rhythme généralement très-vif et très-accentué. Cette sonnerie n'a rien de bien solennel, mais elle produit une mélodie qui s'harmonise parfaitement avec l'azur du ciel bleu, les étincellements du soleil, et l'air paré des fidèles brésiliens qui semblent plutôt aller à un amusement ou même à un rendez-vous de galanterie qu'au service divin.

Dans la vieille Mission du Mamoré, les choses, il est vrai, se passaient tout autrement. Hommes et femmes, tout le monde s'avançait vers l'église dans un recueillement silencieux. Les hommes portaient tous sans exception la classique *camiseta;* parmi les femmes, quelques-unes avaient d'amples chemises faites d'une étoffe européenne à grand ramage; leur chevelure noire flottait, dénouée, sur leurs épaules Les enfants eux-mêmes, presque tous charmants d'extérieur, cheminaient d'un air grave, tenant, eux aussi, un chapelet dans leurs petites mains basanées; bref, on voyait que, pour ces chrétiens, l'église était vraiment le temple de Dieu, et que chacun avait conservé l'antique foi des premiers temps des Missions.

De la tribune des musiciens, qui fait face à l'autel, je vis se remplir peu à peu la nef à demi obscure. Les femmes se plaçaient sur le premier rang, près du chœur; les hommes s'installaient à quelque distance par derrière. L'assistance était toute composée d'Indiens; il y avait seulement quelques Européens, entre autres le secrétaire du préfet et deux ou trois négociants.

Les musiciens prirent place sur l'estrade; leur chef était un vieux maître de chapelle indien, à l'air tout à fait vénérable, au nez orné d'une énorme paire de lunettes. Les chanteurs se postèrent en avant, tout près de la balustrade de la tribune, avec un petit drapeau rouge, pour donner au besoin la mesure au chœur accompagnant, c'est-à-dire à la masse des assistants. Dès que le prêtre parut à l'autel, la vaste nef s'emplit d'accents harmonieux. Ce devait être, ce jour-là, la fête de quelque saint, car l'autel était resplendissant, et de magnifiques frondes de palmier décoraient les piliers de l'église.

Je n'ai jamais vu d'auditoire aussi tranquille et aussi décent que celui que formaient ces Indiens. Ce n'était pas comme au Brésil, où, au beau milieu du service divin, les femmes se font tout bonnement apporter à boire par leur négrillon. La messe finie, tous ces paroissiens modèles s'en retournèrent sans bruit dans leurs huttes, et, à part quelques groupes d'enfants qui jouaient par les rues, on eût pu croire, pendant tout le reste de la journée, qu'il n'y avait plus personne au pueblo.

Il va sans dire que les grandes fêtes religieuses, avec accompagnement de processions, sont, dans ces pays, des événements de la plus haute importance, et des occasions de cérémonies tout à fait bizarres. Voici, par exemple, ce que j'ai vu à Exaltacion de la Santa Cruz, localité littéralement pleine de grands crucifix dressés dans les rues et sur les places.

Une douzaine de *macheteiros* (danseurs au glaive), la tête coiffée d'une parure faite de longues plumes caudales d'*araras* et du fin duvet tiré de la gorge du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toucan, les chevilles revêtues de sabots de cerf, et un large glaive de bois à la main, se réunirent sous la conduite de leur chef, lequel brandissait une énorme croix d'argent, et, suivis de toute la tribu, s'en allèrent de calvaire en calvaire, donnant de l'encensoir et chantant des psaumes. Devant chaque croix ces « guerriers » exécutaient une sorte de danse allégorique, qui figurait visiblement la soumission des Indiens à l'église et leur conversion au christianisme. Puis, cette démonstration accomplie, le *machetciro*, tout baigné de sueur, s'approchait du calvaire avec force génuflexions et déposait aux pieds du crucifix son glaive de bois et la bizarre auréole qui ornait sa tête.

Il paraît qu'autrefois l'affluence des participants à ces danses était beaucoup plus grande qu'aujourd'hui; et si même, à l'heure qu'il est, cette coutume n'est pas encore tout à fait tombée en désuétude, cela tient à ce que les chefs de tribu forcent, au besoin, un certain nombre de jeunes Indiens à concourir à l'étrange procession dont je viens de parler.

On voit encore se produire, dans des processions de ce genre, des mortifications qui rappellent les excès de piété les plus étranges du moyen âge. Tel pénitent, par exemple, se fait attacher par une jambe, les bras étendus, à un lourd crucifix de bois, et ainsi lesté, s'évertue péniblement à suivre, pendant des heures, le long cortége catholique à travers les rues du pueblo. D'autres se traînent à nu sur les genoux, et, tout déchirés, tout saignants, à demi évanouis, arrivent au but, coûte que coûte. Les femmes elles-mêmes s'associent à ces coutumes meurtrières. Ajoutons que l'épilogue invariable de ces bizarres cérémonies, c'est une débauche de tafia ou une vaste consommation de *chicha*, la boisson nationale des Boliviens.

Une grande jubilation pour ces Indiens, c'est lorsque, au cours de ses tournées, le préfet du département, qui a sa résidence à Trinidad, s'en vient visiter le pueblo. Ce n'est pas sur un fier Bucentaure, tout resplendissant d'or et de sculptures, que ce fonctionnaire descend le Mamoré; c'est sur une simple embarcation du pays, à toiture de feuilles de palmier, portant à l'arcasse le pavillon vert, jaune et rouge de la République. La façon dont il se présente à ses administrés ébahis n'en est pas moins pleine de dignité et de pompe. On va le recevoir à l'endroit où il débarque au son des violons, des flûtes et des *bajonçs*, aux crépitements enthousiastes de la mousqueterie, et on le conduit solennellement au pueblo, où le corrégidor se met en quatre pour lui faire fête. Puis, toute la population indienne, sous la conduite de son cacique, défile sous les fenêtres de Son Excellence; on célèbre un office extraordinaire, et, au coucher du soleil, commencent les jeux, qui ne se terminent qu'à la pointe du jour.

La pièce de résistance de la fête est un combat de taureaux. Une arène circulaire entourée de solides palissades est disposée sur la grande place, devant la *loggia* de l'ancien collége des Jésuites, où se tiennent le préfet et toutes les autorités. A un signal donné, on amène la bête, qui est tenue au lasso. C'est un taureau sauvage des *Campos*, dont on a fait tout exprès la capture pour ce divertissement. Une fois qu'il est dans le cirque, on en ferme avec soin toutes les portes. L'animal, débarrassé de ses liens, cherche d'abord, d'un air farouche, une issue pour sortir. Vaine recherche! Partout des rangées de palissades, et, de l'autre côté, une foule pressée, sanguinaire, où tout le monde, depuis l'Excellence jusqu'au dernier Peau-Rouge, aspire à se régaler des suprêmes convulsions du roi des Prairies. Aux sourds mugissements du taureau répondent des milliers de hurlements de triomphe; les violons et les *bajones* résonnent à l'unisson; la *chicha* et le tafia circulent à la ronde dans des calebasses, et, du haut de son balcon d'honneur, le préfet jette au peuple quelques poignées de menue monnaie. A ce moment, le délire de l'enthousiasme atteint son point culminant, c'est le moment psychologique pour commencer la tuerie.

Deux Indiens, rendus à moitié frénétiques par l'ambition du triomphe et les spiritueux qu'ils ont absorbés, franchissent avec une agilité féline le rempart de palissades, et, un long couteau pointu à la main, s'avancent vers le taureau. Celui-ci, mis en fureur par mille tracasseries, laboure le sol de ses cornes, puis se précipite, tête baissée, contre le premier assaillant. Au même instant l'autre Indien, d'un coup de son lourd coutelas, lui fait par derrière une béante blessure, et comme la bête, affolée de douleur, tourne la tête, le premier agresseur, à son tour, lui enlève littéralement un morceau de chair du croupion. Et la foule de trépigner de joie, et l'Excellence, avec tous les gros bonnets, de battre des mains, et la musique d'entonner un air d'allégresse.

L'horrible jeu se continue ainsi, au grand péril des Indiens, qui souvent n'esquivent qu'à l'épaisseur d'un cheveu près les terribles estocades du taureau. Si l'un d'eux, saisi d'aventure par les cornes de la bête, se trouve lancé dans les airs, ou va s'aplatir contre le mur de palissades, avec un craquement d'os épouvantable, la fête n'est point troublée pour si peu : d'autres gladiateurs, plus hardis ou plus enragés, prennent la place des premiers qu'on emporte sans connaissance. Que dis-je? Des femmes même, l'œil allumé, la joue en feu, s'élancent, Ménades furieuses, dans l'étroite arène, déjà toute rouge, pour hacher encore un lambeau de chair sur le pauvre animal de plus en plus affaibli par la perte de son sang. Enfin, quelqu'un lui tranche les tendons des pieds de derrière, et l'on voit s'affaisser, hurlant et gémissant, masse de chair sanglante et informe, le fier ruminant qui tout à l'heure piétinait le sol avec impatience.

Un cri d'inénarrable allégresse, une fanfare sonore des *bajones* saluent sa défaite. L'hôte de qualité exprime au corrégidor sa plus profonde reconnaissance pour le spectacle moralisant qu'on lui a offert, et se retire dans ses appartements. Les bandes d'Indiens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avinés s'en vont dans leurs huttes : là, on jase gaiement de l'exploit héroïque qui vient de s'accomplir, on boit la *chicha*, en dévorant la chair de la victime écorchée vive, et l'on termine dignement l'orgie de cette journée.

De leur côté, les notables, à la nuit tombante, se réunissent dans les vastes salles de l'ancien collége et s'y livrent, comme ils peuvent, sur un parquet moitié de briques et moitié d'ossements, aux ébats d'une danse solennelle. Quelques musiciens, juchés sur un hamac, entonnent, comme invite au *fandango* national ou tout simplement à la contredanse, un chant monotone, une sorte de récitatif, ou une improvisation qui s'adapte à la circonstance. Les rafraîchissements sont distribués à la ronde, — c'est de la *chicha* et du punch au tafia, — et on leur fait si bien honneur, que la plupart des invités, à l'approche du crépuscule, auraient grand besoin d'aller respirer l'air frais des *Campos* blancs de rosée.

Du reste, à part l'arrangement tel quel des différends qui ont pu survenir entre le corrégidor et le cacique du pueblo, à part aussi la recommandation adressée au premier de ces deux personnages d'avoir à faire rentrer avec la plus grande rigueur la capitation annuelle des Indiens, et de les empêcher de s'enfuir sur le territoire brésilien, je ne vois pas que, le lendemain matin, Son Excellence le préfet du département ait le plus petit mot d'affaire à dire à ses subordonnés. Sa mission est accomplie : il n'a plus qu'à pousser tranquillement jusqu'au pueblo le plus proche.

Je viens de parler à plusieurs reprises de la *chicha*, la boisson nationale de ces populations. La *chicha!* A ce nom seul les regards les plus assombris s'éclaircissent, et un sourire de béatitude s'épanouit sur les traits de tout Bolivien digne de ce nom. Qu'est-ce donc que ce breuvage, et quelle en est la préparation? C'est ce que je vais dire, au risque de choquer les gens délicats.

Nos lecteurs savent que la *chicha* est faite avec des grains de maïs broyés, humectés et fermentés : voilà le triple état par lequel on en fait passer l'élément primitif. Jusqu'ici rien que de très-naturel; mais ce qui donne à cette boisson son caractère essentiellement national, c'est la façon dont s'opèrent la trituration et l'humectation. Les meules employées à cette besogne se trouvent partout où il y a des humains; ce sont tout simplement les organes de mastication des femmes indiennes [1].

Entrez un jour, à l'approche d'une fête, dans une de ces huttes, dont la porte est constamment ouverte; vous verrez trois ou quatre Indiennes, qui ne sont pas toujours jeunes et jolies, accroupies à leur façon autour d'une grande auge creusée dans un tronc d'arbre, et occupées à mâcher consciencieusement les susdits grains de maïs; elles les prennent dans des calebasses placées auprès d'elles, et, une fois triturées, les crachent dans l'auge. Cette masse pulpeuse est ensuite délayée avec de l'eau, puis on la met dans de grands pots de terre, et on la laisse fermenter. Grâce à la salive que contient la pâte, la fermentation ne tarde pas à se produire. Jusqu'à quel point doit-elle être poussée pour que le breuvage acquière toute sa valeur auprès des gourmets boliviens, quand et comment se fait la filtration qui doit éliminer les grains du liquide, c'est ce que je ne saurais dire. Convaincu, pour mon compte, que la *chicha*, malgré son excellence tant prisée là-bas, n'a aucune chance de trouver faveur en Europe, je me suis peu préoccupé de pénétrer tous les secrets de cette fabrication.

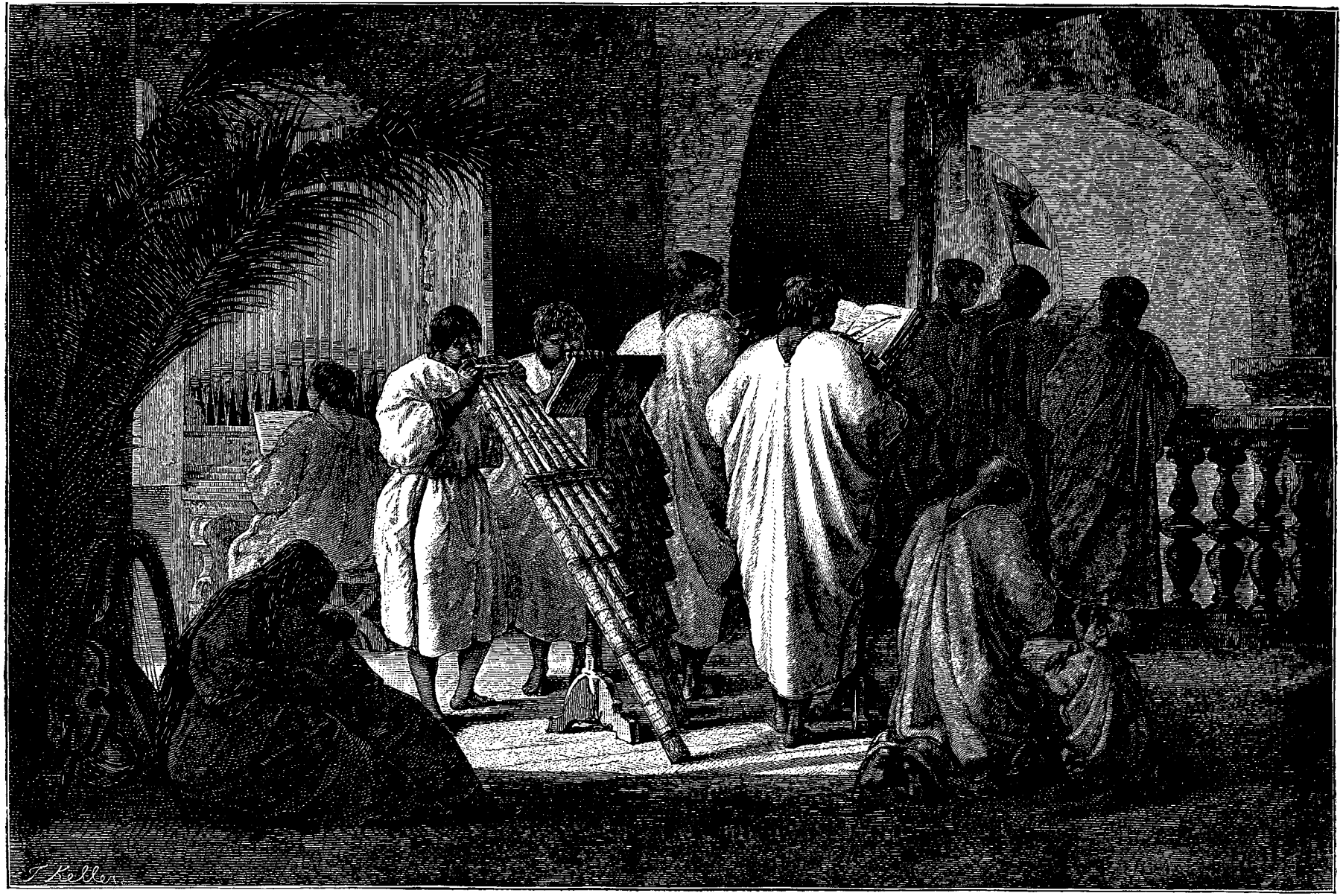
Pour nous, le fait curieux à constater, c'est que ce ne sont pas seulement les habitants à demi sauvages des pueblos du Mamoré qui ont cette passion de la *chicha;* on la retrouve dans des villes populeuses, commerçantes et industrieuses, telles que Cochabamba. Et pourtant, ce ne sont pas les boissons rafraîchissantes et spiritueuses qui manquent dans le pays; il y en a de toutes sortes, depuis les limonades et *refrescos* jusqu'aux eaux de feu. La bière seule, si l'on pouvait en faire pénétrer la fabrication jusqu'au pied des Andes, aurait chance de supplanter la *chicha;* mais il faudrait un brassage léger, agréable à boire, et non pas cette bière anglaise démesurément forte, qu'on a commencé d'exporter dans ces parages, et qui s'y consomme déjà en petite quantité.

Quant au goût de la *chicha*, je suis en mesure de dire ce qu'il est : j'ai voulu, dans ma soif de savoir, déguster ce breuvage jaunâtre, trouble et quelque peu mousseux; il m'a semblé que je buvais un cidre léger faiblement mélangé d'amidon, et, au demeurant, pour peu qu'on oublie en l'absorbant la façon topique dont il se prépare, c'est un breuvage qui vaut assurément mieux que de l'eau de rivière échauffée ou celle des *corridges* (bourbiers) infectés par toutes sortes de matières en putréfaction. Il semblerait néanmoins naturel qu'on pensât à broyer les grains de maïs dans un mortier ou entre deux cylindres. Eh bien! soyez assez naïf pour faire une proposition de ce genre à quelque Bolivien pur : vous verrez un sourire d'indicible dédain se dessiner sur sa figure, et il vous répondra que l'expérience a été faite depuis longtemps, et qu'elle a prouvé surabondamment que la *chicha* préparée par ce procédé « artificiel » n'est qu'un breuvage tout à fait insipide.

Voici d'ailleurs une anecdote qui prouve avec quelle ténacité les Boliviens demeurent, dans cet ordre de choses, attachés aux vieux errements. Un Français établi à Santa Cruz de la Sierra imagina, il y a quelques années, d'établir un simple moulin à chocolat. Jusqu'alors en effet, malgré la forte consommation qui se fait là-bas de ce comestible, la trituration des fèves de cacao était uniquement la besogne de pauvres Indiennes qui les pilaient au moyen d'une pierre dans une auge, Dieu sait de quelle façon raffinée, au prix de quelles fatigues et avec quelle perte de temps! En tout lieu du

1. Voy. t. VII, p. 230.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une messe en musique à l'église de Trinidad.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monde on eût pu prédire un bon succès à la susdite innovation; en Bolivie, point. Notre homme fit un *fiasco* magnifique; personne ne voulut acheter de son chocolat; on prétendait que, par suite de cette préparation artificielle et inouïe, il donnait de violentes coliques. Les Indiennes durent, après comme devant, se livrer à leur travail de Sisyphes.

Revenons à présent à la description des anciennes Missions. Le département du Béni en possède quinze, avec une population formant sept tribus différentes, les *Canitchanas*, les *Cayuabas*, les *Mobimas*, les *Maropas*, les *Baurés*, les *Itonamas* et les *Moxos*, soit un nombre total de trente mille Indiens de race pure.

Malgré l'identité de costumes, de mœurs et d'usages, à laquelle les Jésuites ont plié après coup ces tribus, on retrouve dans leur manière d'être certains traits caractéristiques et ineffaçables. Les *Cayuabas* établis à Exaltacion, celle de toutes les tribus qu'a le plus profondément atteinte l'influence corruptrice des blancs, passent encore aujourd'hui pour les nautoniers les plus hardis et les plus adroits. Tout autres sont les *Canitchanas*, du pueblo de San Pedro, dont la conversion donna, dit-on, le plus de mal aux Pères, et qui, il y a une vingtaine d'années, étaient encore anthropophages; ils m'avaient frappé tout d'abord par leur air taciturne et revêche, par leurs traits disgracieux qui se rapprochent du type mongolique. A Santa Anna, non loin d'Exaltacion, se rencontrent les *Mobimas*, qui, hommes et femmes, sont d'une taille gigantesque. Trinidad, Loreto, San-Ignacio et San-Xavier sont habités par les *Moxos* proprement dits; on a vu que c'est sous ce nom général de *Moxos* qu'on désigne, dans la vallée de l'Amazone, tous les Indiens des Missions boliviennes. Ce sont des créatures d'une merveilleuse beauté de formes, et, en outre, d'une amabilité, d'une loyauté, d'une serviabilité inimaginables. Ils offrent du reste une certaine ressemblance avec deux autres tribus, de la province de Paraná, les *Guaranys* et les *Cayowas*, chez lesquels les Jésuites, dès la fin du seizième siècle, avaient trouvé des disciples aussi zélés que le furent plus tard les *Moxos* riverains du Mamoré.

XII

On sait que les Missions des Jésuites furent brusquement interrompues par l'expulsion de leur Ordre en 1759. Le gouvernement portugais ne sut longtemps rien faire de mieux que de pourchasser les Peaux-Rouges avec le fer et le feu; c'est seulement depuis le règne du souverain actuel, don Pedro II, que ces malheureux sont protégés et ménagés dans les limites du possible. Encore cette protection, vu l'immense étendue du pays, est-elle des plus insuffisantes, et tout porte à croire que ce qui reste d'Indiens pur sang au Brésil finira par disparaître entièrement, comme il arrive pour ceux de l'Amérique du Nord. L'anéantissement complet de ces nombreuses races autochthones sera très-sérieusement regrettable, en ce sens qu'elle amoindrira cette richesse de formes ethniques qui, avec le temps, aurait pu se fondre en un développement harmonieux.

Comment expliquer le phénomène que présente l'infinie variété des races indiennes de l'Amérique méridionale, si différentes entre elles d'aspect, de langage et de mœurs, depuis le sauvage et sanguinaire *Pampa* de la Plata, jusqu'au laborieux *Mundrucu* de la vallée de l'Amazone et au paisible *Moxo* de la Bolivie? C'est là un problème fort épineux, que des hommes tels que Humboldt, Spix, Martius, d'Orbigny, Moke et autres, n'ont pu élucider d'une manière satisfaisante. Le continent dont nous parlons renferme, vivant côte à côte, des peuplades dont l'aspect général pourrait faire croire, à première vue, qu'elles appartiennent à la même souche. A y regarder de plus près, on découvre qu'il y a entre elles des différences fondamentales et des anomalies de la dernière importance.

D'où vient que les unes se tiennent de préférence au bord des grands fleuves, se montrent habiles à la pêche et savent construire d'élégantes pirogues, tandis que les autres, hordes guerrières et brutales, portées au rapt des esclaves, préfèrent les gorges boisées des vallées latérales et les hauteurs herbues des *Campos*, où leur flèche, qui ne s'égare jamais, leur lourde lance et l'infatigable ressort d'acier de leurs muscles leur livrent aisément en proie et le gras tapir et le sanglier et le magnifique dix-cors des prairies et le gentil chevreuil des forêts?

La physionomie des premières, représentées par les tribus au loin répandues des *Guaranis* et des *Tupis*, rappelle le profil aquilin, et devenu classique, des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. Les dernières, au contraire, dont on trouve le prototype dans les *Coroados* des provinces méridionales, se rapprochent du caractère des races mongoliques, par leurs yeux posés obliquement, leur nez camus, leurs maxillaires plus saillantes.

Dans ce dédale si embrouillé, les Jésuites ont eu un mérite qu'on ne saurait assez prôner : les premiers ils ont fixé grammaticalement la langue des *Guaranis* et surtout celle des *Tupis*, qui se rattache à la première par de très-étroites analogies; ils ont par là diminué cette confusion toute babylonienne d'environ quatre-vingts langues ou dialectes distincts, en ce sens du moins que le dernier de ces idiomes est aujourd'hui adopté par les Indiens domiciliés et les métis des races les plus diverses, et que dans le nord du Brésil, dans les provinces de Para et d'Amazone principalement, il est devenu positivement la langue populaire.

Il va sans dire que, depuis trois cents ans, les immigrants de race blanche au Brésil ont refoulé de plus en plus vers l'intérieur l'indigène du pays. Toutes les tentatives pour le réduire en esclavage n'ont eu pour résultat que des luttes effroyables et une partielle extermination des Indiens. Aussi avait-on imaginé l'expédient d'aller chercher le fils crépu de l'Afrique, dont l'échine se plie au joug plus aisément.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aujourd'hui, cette lèpre hideuse de l'esclavage est à la veille de disparaître du Brésil comme elle a disparu de l'Amérique du Nord. D'après la loi nouvelle, tous les enfants nés à partir de 1872 de femmes esclaves (c'est la condition de la mère qui détermine celle de l'enfant) deviendront libres en atteignant leur vingtième année. Jusque-là, et à titre de dédommagement pour les frais de premier entretien, ils doivent le service à leurs maîtres.

Ce sont ces trois races différentes, Blancs, Indiens et Nègres, et leurs métis à tous les degrés, qui forment aujourd'hui le fond de la population du Brésil.

Faute d'un recensement général, à peine praticable d'ailleurs dans certaines provinces excentriques de ce vaste empire, il est très-difficile d'indiquer même approximativement le chiffre de cette population. D'après l'évaluation la plus récente, celle d'août 1872, le nombre total des habitants du Brésil serait de dix millions quatre-vingt-quinze mille neuf cent soixante-dix-huit âmes, inclus un million six cent quatre-vingt-trois mille huit cent soixante-quatre esclaves et deux cent cinquante mille étrangers.

Bien que dominante, la race blanche (au vrai sens du mot) ne forme pourtant qu'une faible partie de la population. Dans l'intérieur surtout il n'y a qu'une très-mince minorité, parmi les familles brésiliennes soi-disant de sang pur, qui se puisse glorifier de descendre des premiers colons, c'est-à-dire des Portugais, lesquels, aujourd'hui encore, composent la majorité des étrangers domiciliés et sont à peu près maîtres de tout le commerce de détail.

A première vue, le Brésilien offre un type distinct de celui de son aïeul : il est en général plus foncé, plus petit, plus fin d'allure et plus souple. Les habitants des provinces méridionales, telles que Minas Geraes, São Paulo et Rio Grande do Sul, sont généralement d'une plus belle prestance; ils montrent plus d'énergie et d'activité, et l'élément indien est moins accusé chez eux que chez l'homme du nord.

Le préjugé de la couleur n'est pas, à beaucoup près, aussi puissant au Brésil qu'aux États-Unis; il y a beaucoup d'hommes de couleur qui occupent des postes éminents dans l'armée ou dans l'administration; cependant ce défaut du sang ne se supporte pas sans regret, et c'est offenser gravement un Brésilien de bonne famille que de le prendre pour un *Pardo*, c'est-à-dire d'émettre un doute sur la pureté de son origine.

Les nombreux degrés de mélange, assez faciles à distinguer pour un regard exercé, ont une infinité de noms, qui varient souvent avec les localités, et dont quelques-uns emportent une idée accessoire de mépris: tel est le mot *mulatto*, appliqué aux métis de Blancs et de Nègres; celui de *cabra*, qui désigne les métis de Nègres et de Mulâtres ou aussi ceux de Nègres et d'Indiens. Ce dernier mélange s'appelle également *cariboa*, *cafuzo* ou *tapanhuma*, et le produit du Blanc et de l'Indien se nomme *mamaluco*, encore un mot qui, à l'origine, fut un sobriquet.

Le mot *crioulo* (créole), d'ordinaire appliqué en Europe aux individus nés aux colonies de parents européens, n'est employé au Brésil que pour désigner les Nègres, esclaves ou non, nés dans le pays, par opposition aux *Negros da costa* (Nègres de la côte), c'est-à-dire aux Noirs importés d'Afrique.

J'ai dit, en commençant, que mon voyage d'exploration avait eu pour but les études relatives à l'établissement d'un chemin de fer le long de l'Amazone et du Madeira. Tout l'avenir du Brésil dépend en effet de l'ouverture de bonnes voies de communication. Il n'y a point encore, dans l'intérieur du pays, de routes régulières et carrossables; aujourd'hui comme il y a trois cents ans, la bête de somme ou le grinçant chariot à bœufs, avec ses classiques roues de bois pleines, solidement assujetties sur l'essieu, est le véhicule indispensable et unique. Et ce genre de transport coûte si cher que les produits mêmes qui ont le plus de valeur, tels que le café, dès qu'il s'agit d'une distance de plus de cent ou de cent vingt lieues, couvrent à peine les frais d'expédition jusqu'au prochain port d'embarquement. En outre, comme la marchandise, par son mode d'emballage nécessaire en petits colis et par les fréquents chargements et déchargements, se trouve exposée à tous les accidents possibles, il est facile de voir que les pays du centre demeurent dans un état de blocus permanent qui paralyse tout développement agricole ou industriel.

On a fait, à vrai dire, au Brésil, dans le cours de ces dix-huit dernières années, de louables efforts pour remédier aux maux de cette situation. Depuis l'ouverture du premier tronçon de voie ferrée, en l'année 1854, c'est-à-dire du petit railway de *Maua*, qui va de la baie de Rio de Janeiro au pied de la serra (dix-sept kilomètres), on a vu s'établir jusqu'en 1867 cinq nouveaux chemins de fer, comprenant une étendue de six cent trente-quatre kilomètres. La plus importante de ces lignes est le chemin de *Don Pedro II* qui, partant de Rio de Janeiro, franchit les montagnes du littoral. Il a présentement un développement de plus de deux cents kilomètres, et il est, à coup sûr, destiné à devenir la principale artère de commerce pour les provinces de Minas Geraes, de Goyaz et de Mato-Grosso.

Vient ensuite, comme importance, le chemin de *São Paulo*, qui relie le port de Santos à l'intérieur de la province. La traversée de la serra se fait encore au moyen de machines fixes et d'un câble métallique. Aujourd'hui que, grâce au système Fell, on vient aisément à bout de n'importe quelle ascension, on eût sans doute établi la ligne autrement.

En troisième lieu se placent les railways de *Bahia* et de *Pernambuco*, qui ont chacun, à cette heure, un développement de cent vingt-quatre kilomètres. Tous deux ont pour but de rattacher à la côte la vallée supérieure du São Francisco; leur état est loin d'être prospère, car ils traversent en grande partie des contrées incultes et inhospitalières.

Le railway de *Cantagallo*, qui est dans une situa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion un peu plus favorable, va de Villa Nova, dans la province de Rio, à Cachoeira, au pied de la serra. On doit le continuer jusqu'à Nova-Friburgo, une ancienne colonie suisse, comme l'indique son nom. Ajoutons que plusieurs autres lignes ont été mises à l'étude dans les provinces de Rio Grande do Sul, de Bahia, de Rio Grande do Norte, etc. Leur exécution aura pour résultat d'ouvrir au commerce et aux affaires diverses régions demeurées jusqu'ici en friche.

Au petit chemin de fer de Maua, mentionné ci-dessus, se rattache une route qui, par-dessus la serra, atteint Petropolis, colonie allemande fondée en 1845. C'est un lieu de villégiature brésilienne. Nombre d'étrangers y viennent, à l'exemple de la famille impériale, passer les mois d'été, pour s'y soustraire aux chaleurs et parfois aussi à la fièvre jaune qui sévit à Rio de Janeiro.

De Petropolis part la route modèle de la *Compagnie União et Industria*, construite par mon père, de 1855 à 1862. Elle va, sur cent quarante-sept kilomètres de longueur, à Juiz de Fora, dans la province de Minas Geraes. On avait eu en vue de la prolonger jusqu'à la ville de Ouro Preto, en la rattachant à la ligne de paquebots du Rio das Velhas. Cette route, qui traverse les plus riches plantations de la province de Rio de Janeiro, a déjà procuré de grands avantages au pays, qui, le long de cette artère commerciale, a pris un tout autre aspect. Il est vrai qu'elle a coûté fort cher : il a fallu, pour l'établir, faire sauter de grosses masses de rochers dans la serra do Mar, et construire, par exemple, un pont de fer de cent cinquante mètres de long sur le Parahyba ; mais ces dépenses ont été déjà entièrement couvertes par la plus-value des terres et l'accroissement de la production dans toute cette contrée.



Indiens Caripuna.

Nous avons dit, d'un autre côté, au point de vue de la navigation, qu'il existe une compagnie de vapeurs brésiliens reliant entre eux les principaux points des côtes, correspondant à Para avec les vapeurs de l'Amazone, et au sud avec la Compagnie de la Plata et du Paraguay. On est déjà loin du temps où un ordre du gouvernement mettait en moyenne un mois pour parvenir de la capitale aux deux extrémités opposées des côtes, Para et Rio Grande do Sul, et deux mois et demi pour arriver à Manaos.

Si le Paraná, avec ses grands affluents qui s'étendent jusqu'au cœur de la province de Minas, le São-Francisco, le Rio Doce, le Jequitinhonha, si les affluents de l'Amazone, le Tocantins, l'Araguaya, le Xingú, le Tapajoz, le Madeira, présentaient une parfaite navigabilité, on peut dire que le Brésil n'aurait point présentement à s'imposer de grandes dépenses en fait de routes et de chemins de fer. Malheureusement, tous ces fleuves, sur différents points de leur cours, sont entravés par des obstacles insurmontables, que peuvent tout au plus franchir, — et encore au prix de quels efforts ! — des embarcations d'un faible tirant d'eau. Aussi n'y a-t-il jusqu'ici que la Plata et le Paraguay d'une part, l'Amazone et la partie inférieure du Madeira de l'autre, qui soient régulièrement sillonnés par les vapeurs, et il s'écoulera bien du temps avant que ce genre de communication s'étende hors de ces principales artères. Aux chemins de fer seuls il appartient de livrer utilement à la civilisation et au commerce tant de magnifiques régions qui, depuis des siècles, demeurent incultes, inexplorées et presque sans habitants.

Traduit et extrait de l'allemand par J. GOURDAULT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1874

(DEUXIÈME SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

1. Les explorations dans l'Afrique australe depuis la mort de Livingstone. Les deux missions anglaises de 1872; leur destinée différente. Mission de la côte orientale sous le lieutenant Cameron; mort ou retraite de ses trois auxiliaires. Cameron poursuit seul le voyage et arrive au Tanganika. Caractère solide, constitution vigoureuse, habileté d'observateur. — Mission de la côte occidentale sous la direction du lieutenant Grandy. Abandon de l'entreprise; retour de l'expédition. — II. Expédition allemande pour l'exploration de l'Afrique tropicale du Sud, sous la conduite d'un astronome, le docteur Güssfeldt. Plan de la mission; sa situation actuelle. L'avenir des explorations africaines du Sud repose en ce moment sur la mission allemande et sur le lieutenant Cameron. — III. Regret de voir la France actuellement absente de ces grandes entreprises. Le Gabon et l'Ogovaï, stations françaises admirablement placées comme points de départ. Pourquoi cette abstention. MM. Marche et Compiègne, la Société de Géographie de Paris et la Commission des voyages au ministère de l'instruction publique. — IV. Diverses expéditions dans le haut bassin du Nil. Publication de la relation du docteur Schweinfurth; très-grande importance de cette relation. — Le même voyageur visite la Grande Oasis de Thèbes. Intérêt particulier de cette excursion. Les oasis et leurs ruines antiques. — Gerh. Rohlfs et sa tentative de reconnaissance du désert Libyen, entre le Nil et le lac Tchad. Les vallées sèches ou rivières sans eau de cette région. — V. Diverses expéditions dans les hauts pays du Nil et dans le Soudan oriental. Sir Samuel Baker contre les chasseurs d'esclaves. Sa relation. — Le docteur Nachtigal au Ouadâi. Retour par le Darfour et le Kordofan. Extrême importance de ce voyage à travers une vaste région inexplorée. — VI. Coup d'œil sur quelques récents voyages dans le Sahara algérien. Motif de ces voyages, à la fois scientifiques et commerciaux. M. Paul Soleillet au Touat. M. Dournaux-Dupéré sur la route de Timbouktou par la contrée des Touâreg. —L'Igh'arghar, l'ancien Nighir ou Niger. Le pays montagneux des Ahaggar. Intérêt géographique et physique de cette double exploration. M. Dupéré assassiné entre Gh'adamès et Gh'at. — M. Roudaire et son projet d'une mer intérieure dans le Sahara de Constantine et de Tunis. Objections. État de la question. — VII. D'Afrique en Asie. Anglais et Russes dans la région centrale. Le plateau de Pamir et Kachgar. — Les Russes dans l'intérieur de la Mongolie et sur le bas Oxus. Progrès rapides de nos informations. — Un mot sur le Tunkin depuis la mort de Francis Garnier. — VIII. L'expédition autrichienne de MM. Payer et Weyprecht dans l'océan Arctique. Caractère et résultats de l'expédition. — IX. Le Congrès géographique de Paris au mois d'avril 1875.

I

L'impulsion donnée par Livingstone aux explorations de l'Afrique australe ne s'est pas éteinte avec lui. Quelque chose de son ardeur d'investigation, de sa vigoureuse et persistante initiative, revit dans les entreprises dont la sienne a été le point de départ, et dont elle reste le point d'appui. Pendant qu'à Londres les journaux heureusement sauvés de l'illustre explorateur vont être livrés à la presse, sous la double surveillance de son fils et de la Société de Géographie; tandis que l'on calcule les éléments de ses observations astronomiques, et que l'on prépare les cartes qui formeront une partie précieuse de la relation, des entreprises se poursuivent dans le but de continuer ses découvertes, et d'en étendre le réseau aux parties jusqu'à présent inexplorées.

On sait qu'à la fin de 1872 deux expéditions simultanées s'organisèrent à Londres, pour se porter vers le cœur du continent en partant des deux côtes opposées, et y rejoindre Livingstone dont la triste fin n'était pas connue. Cette double expédition avait pour chefs et pour auxiliaires principaux des officiers de la marine de l'État, inépuisable pépinière d'hommes instruits, courageux et dévoués. Le lieutenant Cameron devait partir de la côte orientale, au voisinage de Zanzibar, et gagner le grand lac central, le Tanganîka, par la route que Burton, Speke et Stanley ont déjà suivie; le lieutenant Grandy et son frère devaient dans le même temps partir du bas Zaïre, sur la côte occidentale, et se porter à l'est vers le même point, à travers les quatre ou cinq cents lieues de terres absolument inconnues qui séparent le Tanganîka de l'Atlantique.

Le plan était bien conçu et promettait de grands résultats; malheureusement, cette fois comme toujours, des obstacles, des empêchements de toute sorte, provenant du climat ou d'autres causes, sont venus à la traverse. La mission du lieutenant Cameron a été dès le début cruellement éprouvée. De trois compagnons qu'on lui avait donnés ou qui s'étaient joints volontairement à lui, l'un, Moffat, jeune homme plein d'avenir et propre neveu de Livingstone, a été frappé par le climat des basses terres avant d'avoir atteint le plateau; l'autre, le docteur Dillon, saisi par les fièvres terribles de la zone littorale, s'est brûlé la cervelle dans un accès de délire; le troisième, le lieutenant Murphy, affaibli, découragé, presque aveugle, a dû, sur les vives instances de Cameron lui-même, regagner la côte où il a accompagné les restes de Livingstone.

Frappé coup sur coup par ces tristes accidents, et resté seul avec son escorte indigène, Cameron ne s'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas laissé abattre. Il y a là, évidemment, un caractère bien trempé, un de ces caractères vigoureux auxquels les grandes choses sont réservées : — d'autant plus qu'observateur habile, le lieutenant Cameron réunit à une constitution solide les conditions fondamentales qui font l'explorateur. Déjà on a reçu de lui à Londres une série de déterminations astronomiques et des relevés géodésiques qui sont beaucoup plus qu'une promesse. Aux dernières nouvelles, — 2 mars 1874, — Cameron était arrivé à Oudjidji, sur la côte orientale du Tanganîka ; il avait recouvré les papiers laissés par Livingstone, et il se disposait non à revenir sur ses pas, mais à poursuivre les recherches dans cette région intérieure, où tant de questions soulevées restent à résoudre. Un pareil début nous fait grandement augurer du nouvel explorateur.

La seconde expédition, celle des frères Grandy, a été à la fois plus et moins favorisée. Il ne paraît pas que le personnel de la mission ait eu à lutter contre la maladie ; mais par des causes que l'on ignore jusqu'à présent, après avoir pris pied dans le Congo et gagné le Zaïre au-dessus des rapides, les explorateurs ont été contraints de revenir sur leurs pas et d'abandonner l'entreprise. On ne peut manquer de connaître bientôt les détails qui nous manquent encore à l'heure où nous traçons ces lignes.

II

L'Allemagne, qui depuis le commencement du siècle a pris une part si considérable aux explorations africaines, n'a pas voulu rester en dehors de celle-ci.

C'est la Société de Géographie de Berlin qui a eu, en 1872, l'initiative de l'entreprise. Un appel fut fait à tous les corps scientifiques de l'Allemagne, une souscription publique fut ouverte à la tête de laquelle le roi s'inscrivit pour une somme de 25 000 thalers, un comité d'organisation fut formé. Tout marcha rapidement.

Ce fut un astronome, le docteur Güssfeldt, qui fut désigné pour prendre la conduite de l'entreprise : le comité marquait par là le caractère éminemment scientifique qu'il entendait donner à l'expédition, non pas seulement par l'étude du sol, des populations, des productions naturelles, mais aussi par la détermination rigoureuse des bases sur lesquelles doit se fonder la carte des contrées inconnues que l'on allait reconnaître. Les explorations d'une terre nouvelle restent, en effet, à l'état d'ébauche, tant que la place qu'elle occupe sur la carte n'est pas exactement fixée. Du reste, les autres branches d'étude, la géologie, l'histoire naturelle, la physique, l'anthropologie, ont été représentées par des hommes spéciaux. La mission est même pourvue d'un armurier mécanicien. Le 30 mai 1873, la mission tout entière s'embarquait à Liverpool sur le navire *Nigritia*, qui devait la transporter à la côte occidentale d'Afrique.

C'est par ce côté du continent que l'expédition allemande doit en aborder l'exploration ; le comité avait jugé avec pleine raison que dans l'état actuel des choses, cette route est celle qui doit conduire aux plus grandes découvertes. La traversée fut marquée, au sortir de la baie de Sierra Leone, par un accident où tout faillit périr, bâtiment et passagers. Le désastre réparé, la mission vint atterrir sur la côte du Loango, à quelque distance au nord de l'embouchure du Zaïre. C'était la station qui avait été choisie comme point de départ des opérations ultérieures. De là, en attendant la saison favorable pour s'engager dans l'intérieur, elle se renseigne sur les routes à suivre, elle étudie les mesures à prendre. Ces dispositions sont bien entendues.

Maintenant que la mission du lieutenant Grandy a quitté le terrain, l'avenir des explorations qui doivent compléter celles de Livingstone repose sur l'expédition allemande et sur le lieutenant Cameron. Les conditions dans lesquelles l'une et l'autre se présentent permettant de bien augurer de leur avenir

III

C'est toujours avec un vif sentiment de regret, en passant en revue ces entreprises destinées à agrandir nos informations sur l'intérieur de l'Afrique, que nous n'y voyons pas figurer la France, du moins au rang qu'elle y devrait occuper. Nous possédons précisément au Gabon, sur la côte occidentale, une station admirablement placée pour servir de point de départ aux explorations équatoriales. Nous sommes là chez nous, connus et respectés des populations littorales, ce qui est déjà une grande avance. Confinant au Gabon nous avons aussi l'Ogovaï, qui est un fleuve français par les reconnaissances de nos officiers, français par nos relations et nos alliances, et l'Ogovaï nous ouvre une des grandes voies, la meilleure peut-être, qui conduisent au cœur du continent. Il n'y a pas là à surmonter de plus grandes difficultés que celles qu'ont affrontées ceux de nos explorateurs qui les premiers ont remonté les branches supérieures du Sénégal. Et qu'on ne dise pas que les circonstances que nous traversons sont peu favorables aux entreprises extérieures, aux entreprises purement scientifiques : c'est en de tels moments, au contraire, qu'une grande nation doit tenir à honneur plus que jamais d'affirmer sa vitalité morale et de maintenir son rang, dont nul ne la peut déposséder si elle ne l'abandonne pas elle-même.

Il n'était même pas besoin d'organiser à grands frais une expédition officielle. Nous avions là, l'an dernier, deux voyageurs bien préparés et pleins de zèle, MM. Marche et de Compiègne, qui ont été aussi loin, en remontant l'Ogovaï, que le leur ont permis leurs moyens personnels. Qu'a-t-on fait pour les encourager, pour les soutenir dans leur entreprise? Notre Société de Géographie, qui n'est pas très-riche, leur avait voté une somme de quinze cents francs, croyons-nous : c'était moins un subside qu'un exemple. — Qui a suivi cet exemple? Nous avons cependant, au ministère de l'instruction publique, une com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mission créée l'an dernier sous le titre de Commission des voyages et missions scientifiques, avec un premier fonds voté par l'Assemblée nationale (voir notre Revue du premier trimestre de cette année 1874). L'honorable instigateur de cette création était mû par une généreuse et noble pensée, à la condition, toutefois, que cette pensée soit comprise, ou que du moins elle ne soit pas détournée au profit exclusif de missions secondaires, où l'on peut craindre que les petites considérations n'aient trop souvent beaucoup plus de poids que les grandes vues nationales. Il est si rare qu'une œuvre vraiment grande, une œuvre d'avenir, soit sortie d'une commission ministérielle! Il y a pour cela tant de raisons inavouables et inavouées! Nous désirons de tout cœur, sans trop l'espérer, que celle-ci fasse exception.

Ce n'est pas ici qu'un pareil sujet peut être développé. Nous dirons seulement que dans l'exploration des terres nouvelles on peut arriver à de grands résultats avec de faibles dépenses. Qu'a coûté l'excursion si fructueuse de Barth depuis Kouka jusqu'à Timbouktou, à travers toute la longueur du Soudan? Sait-on à quel chiffre minime se réduisent les courses savantes d'un Burckhardt ou d'un Seetzen en Syrie, en Arabie et en Nubie, ces modèles admirables et trop peu étudiés d'investigations savantes? Ce qu'il faut, c'est une pensée et un homme. De tels voyages sont plus difficiles sans doute, ils sont même impossibles dans les mêmes conditions, là où les Anglais, bien moins par nécessité que par vanité nationale, ont semé l'or sur les routes qu'ils ont parcourues; mais sur des routes nouvelles ils sont encore réalisables. Et le Gabon est précisément le point de départ d'une de ces routes qui peuvent conduire, avec des moyens très-limités, à d'immenses résultats.

IV

Si nous franchissons, en nous portant au nord-est, la haute région inconnue qui garde ces grandes découvertes à nos futures explorations, nous atteignons les parties supérieures du bassin du Nil, où ont eu lieu dans ces derniers temps des expéditions d'une grande portée géographique. Le docteur Schweinfurth a publié, en deux beaux volumes accompagnés de cartes et de nombreuses figures, la relation de son voyage de 1868 à 1871 dans les contrées encore bien peu connues qui forment, à l'ouest du Gondokoro, l'extrémité sud-ouest du bassin du Fleuve Blanc. Par son caractère savamment descriptif, par sa richesse en géographie, en histoire naturelle et en ethnographie, la relation du docteur Schweinfurth tient une place distinguée parmi les meilleures publications — et elles sont nombreuses — qui de nos jours ont été faites sur l'Afrique[1]. Les lecteurs du *Tour du Monde* ont eu un avant-goût de la traduction française qui va paraître. On n'y regrette qu'une chose : l'absence d'observations astronomiques ; mais le voyageur y a suppléé en grande partie par le nombre et l'exactitude scrupuleuse de ses itinéraires.

Son livre à peine livré à l'impression, le savant docteur est reparti pour une autre excursion africaine. Profitant d'une expédition organisée par Gerhard Rohlfs, aux frais du vice-roi d'Égypte, pour une reconnaissance étendue du désert Libyque (c'est-à-dire des parties orientales du Sahara entre le Nil et le Tchad), M. Schweinfurth a voulu visiter la Grande Oasis de Kargheh, — appelée aussi Oasis de Thèbes, — la plus étendue des places habitables qui rompent l'aridité monotone du désert immédiatement à l'ouest de la vallée du Nil. L'oasis de Thèbes avait été vue déjà, surtout depuis le commencement du siècle actuel, par des voyageurs distingués, notamment par notre compatriote Cailliaud en 1818 et par l'Anglais Hoskyns en 1832 ; la notice que M. Schweinfurth a publiée de son excursion montre une fois de plus que pour un observateur instruit il y a toujours des choses neuves à voir et à décrire même après d'habiles prédécesseurs. Les restes de temples égyptiens des temps pharaoniques, le nombre considérable de ruines romaines, la configuration même de l'oasis et sa nature, les questions géologiques que cet examen soulève, et enfin la population originairement berbère, aujourd'hui arabe ou métis, répandue dans l'oasis au nombre de plusieurs milliers, sont pour l'explorateur autant de sujets d'étude qui le captivent et nous attachent.

L'expédition libyenne de Gerhard Rohlfs n'a pu pénétrer dans le désert aussi avant qu'on l'avait projeté. Après avoir dépassé l'oasis de Dakhel, située à l'ouest de la Grande Oasis, et non moins intéressante que celle-ci par ses ruines anciennes et sa nombreuse population, on s'est vu arrêté, au bout de quelques journées de marche dans la direction du sud-ouest, par des collines d'un sable mouvant absolument infranchissables. Les chameaux eux-mêmes perdaient pied au milieu de ces sables profonds. Il a fallu revenir vers le Nil. Mais la tentative n'aura pas moins laissé de curieux résultats. Les vallées sèches, parfois d'un encaissement profond, qui courent à l'ouest du Nil et que les Arabes désignent sous l'appellation de Bahr-béla-Mâ, « les fleuves sans eau, » ces vastes sillons qui ressemblent en effet à des fleuves desséchés, et qui sont pour les géologues un objet d'étude et d'hypothèses, ont été examinés avec soin. Ce voyage, sous ce rapport, et sous d'autres encore, aura une véritable importance. M. Rohlfs en annonce la publication prochaine.

V

N'oublions pas l'expédition accomplie de 1872 à 1873 par sir Samuel Baker jusqu'aux approches de l'équateur, vers la région qui était devenue le principal théâtre de la « chasse aux esclaves ». Cette expédition, à la fois scientifique et militaire, nous est déjà connue

1. *The heart of Africa* (le cœur de l'Afrique), Lond., 1874, 2 volumes. Cette version anglaise est faite sur le manuscrit allemand de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par nos Revues précédentes; le récit développé que M. Baker en prépare, et dont le *Tour du Monde* aura les prémices, sera de nature à fixer l'attention publique.

Parmi ces diverses entreprises dirigées vers les parties supérieures du bassin du Nil, ou dans les contrées inconnues qui s'étendent à l'ouest du grand fleuve, il en est une qui excite depuis longtemps déjà une vive attente, non sans quelque mélange d'inquiétude: c'est celle du docteur Nachtigal. On se rappellera peut-être que le docteur Nachtigal, que des raisons de santé avaient conduit à Tunis, fut chargé par le roi de Prusse, il y a plusieurs années, de porter quelques présents au roi du Bornou en témoignage de gratitude pour le bon accueil que Barth et ses compagnons avaient trouvé près de lui. Arrivé dans le Bornou, Nachtigal, en 1873, eut la facilité d'entreprendre de fructueuses excursions dans deux pays peu connus du nord-est et du sud-est du lac Tchad, le Kanem et le Baghirmi; puis il vit se présenter une occasion inattendue de pénétrer jusqu'au Ouadâi, cette contrée jusqu'alors interdite aux étrangers, mais dont l'avénement d'un nouveau prince venait d'ouvrir l'accès. Le voyageur y a fait un long séjour, et il y a recueilli des informations qui ne sont pas toutes encore arrivées en Europe. Quand vint l'heure du départ, Nachtigal eut la pensée, dont la science ne peut que s'applaudir, de revenir en Europe, non par le Bornou et le Fezzan, mais par le Soudan oriental et l'Égypte. Entre le Ouadâi et le Nil il y a une vaste région presque absolument inconnue; nul voyageur n'y a jamais pénétré, et l'on n'en a que des informations très-vagues, très-incertaines. Il y avait à faire de ce côté une des moissons les plus neuves et les plus abondantes que nous réservent encore les parties inexplorées de l'Afrique. Nachtigal est en effet parti dans cette direction, et de loin en loin on a eu par les caravanes des nouvelles de sa marche. On a su que parti d'Abêchr, la résidence actuelle du roi du Ouadâi, vers le milieu d'août 1873, il était arrivé, le 17 mars 1874, à la capitale du Darfour, accompagnant un envoyé du roi du Ouadâi au khédive. Un télégramme postérieur annonçait l'arrivée du voyageur au Kordofan. Là, on peut dire que le voyageur était sorti du cercle périlleux de sa route; il touchait presque au Nil. On peut s'attendre d'heure en heure à apprendre son arrivée à Khartoum. La relation du docteur Nachtigal, qui sûrement ne se fera pas attendre, est encore une de celles qui vont remplir une des régions blanches de la carte d'Afrique, ou qui du moins en diminueront le vide.

On voit par tout ce qui précède quelles immenses conquêtes notre connaissance de l'Afrique a faites depuis peu d'années; aucune époque n'a été plus favorisée sous ce rapport.

VI

Avant de nous éloigner de l'Afrique, nous avons encore à signaler quelques incidents notables à l'autre extrémité du Sahara, dans les parties qui touchent à nos provinces algériennes.

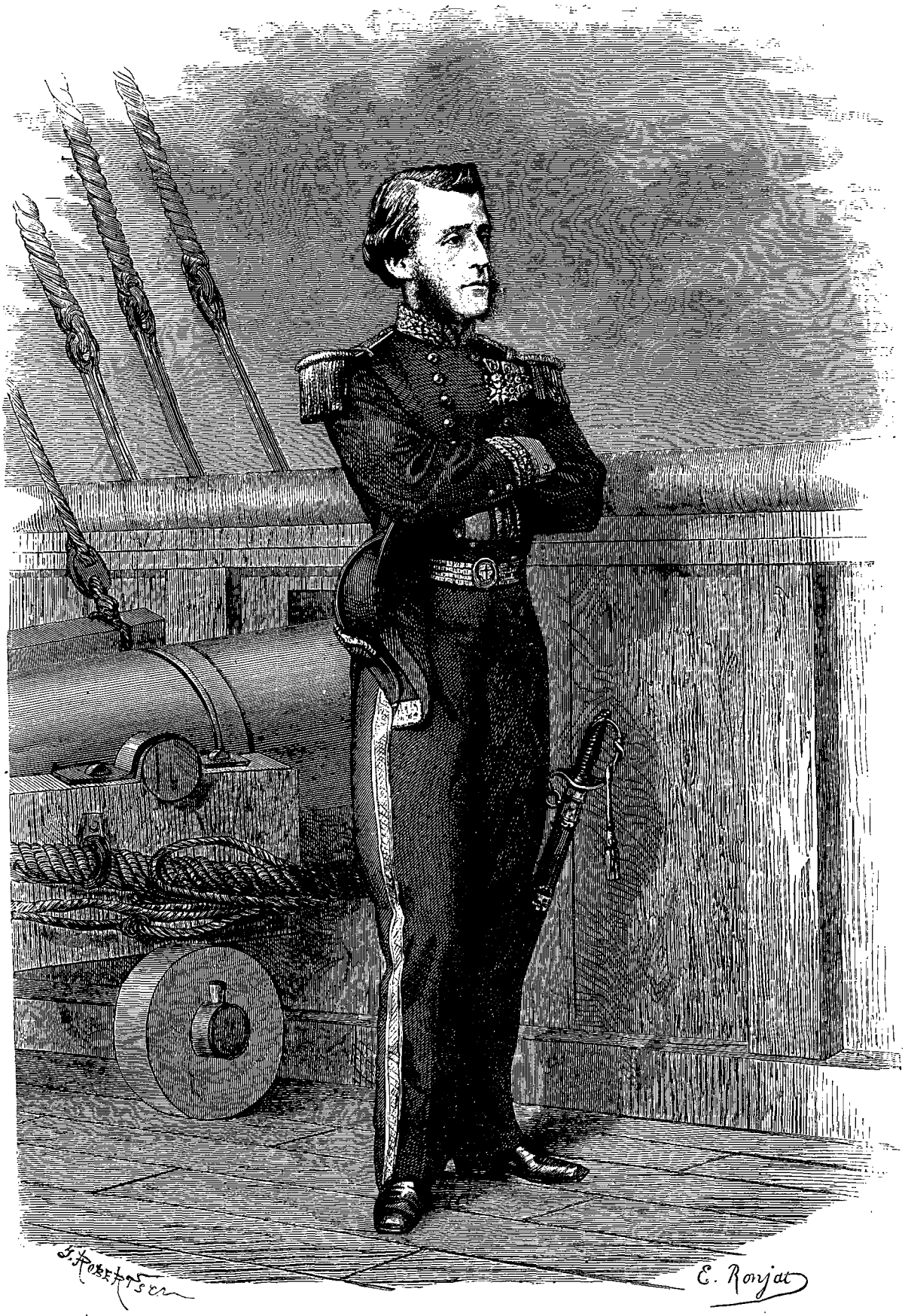
On sait que depuis notre prise de possession de l'Algérie, les caravanes du Soudan se sont, pour la plupart, détournées de leurs anciennes routes, pour se porter vers les marchés musulmans de Tripoli et du Maroc. Que la méfiance qui éloignait d'une puissance chrétienne les tribus de l'intérieur ait été soigneusement entretenue par ceux qui en profitaient, on le croira sans peine; mais dans l'intérêt de nos colons, dans l'intérêt des indigènes eux-mêmes, cet état de choses ne peut se prolonger indéfiniment. Il est temps que les anciennes relations reprennent leur cours naturel. Il y a notamment sur notre frontière du sud-ouest, aux confins du Sahara algérien et du Sahara marocain, une grande et célèbre chaîne d'oasis qu'on nomme le Touât, avec lequel il importerait de rétablir les relations interrompues. Le Touât est le plus grand centre commercial de la région saharienne. La Chambre du Commerce d'Alger décida, l'an dernier, qu'une mission y serait envoyée, afin de se mettre en relation avec les chefs, de dissiper des appréhensions mal fondées, et par suite de renouer des rapports avantageux à tous. Un jeune voyageur, bien préparé sur ces questions, M. Paul Soleillet, fut choisi à cet effet. Le voyage a eu lieu dans les premiers mois de cette année 1874. Il n'a pas eu tout le succès désiré; mais on ne pouvait guère compter, non plus, que de prime abord on changerait des dispositions qui datent aujourd'hui de plus de quarante ans. On a parlé de la dépendance dans laquelle le Touât serait placé vis-à-vis du Maroc, — dépendance plus fictive que réelle, mais qui était, pour cette fois, dans le besoin de la cause; — et quoique avec les formes les plus courtoises, on a décliné toute négociation. Néanmoins la glace est rompue; la persévérance et le temps feront le reste.

En attendant, M. Soleillet a rapporté de sa course de bons renseignements géographiques. Son rapport à la Chambre d'Alger renferme des informations d'un grand intérêt[1]; et cet intérêt s'augmentera beaucoup lorsqu'il en aura donné la seconde partie, particulièrement réservée aux observations scientifiques.

Dans le même temps, sous une inspiration analogue, un autre voyage était entrepris qui malheureusement a eu une issue tragique. Celui-là avait eu pour instigateur un jeune résident, M. Dournaux-Dupéré, qui joignait à une constitution éprouvée une belle intelligence et une instruction étendue. M. Dupéré avait écrit en 1872 un mémoire extrêmement remarquable, qui a été publié dans le Bulletin de la Société de Géographie[2], sur les conditions économiques et politiques du Sahara et du Soudan occidental, et sur la meilleure route à suivre, dans les circonstances actuelles, pour effectuer le voyage d'Algérie à Saint-Louis du Sénégal

1. Exploration du Sahara central. Voyage d'Alger à l'oasis d'Inçalah. *Alger*, 1874, petit in-folio de 146 pages, autographié.
2. Décembre 1873.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Francis Garnier, mort au Tunkin, le 21 décembre 1873. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par Timbouktou. M. Dupéré s'était offert pour entreprendre ce voyage, et son offre avait été acceptée par le gouvernement et le commerce algérien. Il avait fait comprendre l'avantage, en touchant à Gh'adamès et à Gh'at, de renouveler les bons rapports noués, il y a une douzaine d'années, avec les Touâreg de ces quartiers. En même temps il s'était proposé de reconnaître le cours de l'Igh'arghar, immense ouâdi, ou fleuve temporaire, qui vient aboutir à la grande lagune saline de Melgh'ir, au sud de Biskra et du mont Aurès; et il voulait aussi traverser la région montagneuse des Touâreg Ahaggar, où l'Igh'arghar a son origine. Si M. Dupéré avait pu remplir ce programme qu'il s'était tracé, il aurait comblé deux des plus grandes lacunes qui existent encore dans la géographie du Sahara. La reconnaissance complète d'un immense sillon qui fut évidemment autrefois un grand fleuve (c'est le *Nighir* ou *Niger* des anciens, forme contractée du nom berber), et qui roule encore une grande quantité d'eau à certaines époques de l'année et dans quelques parties de son cours, est sans doute une chose d'un grand intérêt, aussi bien que l'exploration d'un vaste pays de montagnes dans une région que l'on a longtemps regardée comme n'étant, dans toute son étendue, qu'une suite continue de plaines de sable.

Cette double conquête scientifique n'était pas réservée à l'infortuné voyageur. L'état d'agitation où il a trouvé le pays des Touâreg du Nord[1] ne lui a permis ni de poursuivre complétement la reconnaissance du *Niger*, ni de pénétrer dans les montagnes des Ahaggar. Abandonnant donc cette exploration en ce moment interdite, M. Dupéré, accompagné de M. Joubert, un négociant français établi au Tougourt, se dirigeait sur Gh'at après avoir touché à Gh'adamès, lorsque sa petite caravane fut assaillie par un parti de maraudeurs; les deux voyageurs périrent ainsi assassinés, comme avait péri non loin des même lieux, il y a cinq ans, l'intrépide et aventureuse comtesse Tinné. La catastrophe a eu lieu dans la seconde quinzaine d'avril 1874. La science a perdu en M. Dournaux-Dupéré un champion ardent et zélé, et les intérêts commerciaux de l'Algérie un agent admirablement préparé. C'est du moins pour nous un devoir de ne pas laisser passer de tels hommes sans leur payer le tribut que la France, trop souvent oublieuse et distraite, doit à leur obscur dévouement.

1. On sait que le nom de *Touâreg* désigne la branche très-nombreuse des Berbers qui occupe, dans ses parties habitables, le centre et l'ouest du Sahara; de même que sous le nom de *Kabyles* on désigne les Berbers de la zone littorale de l'Algérie.

VII

Une question singulière et bien inattendue a produit depuis six mois à Paris une sorte d'agitation scientifique qui demande au moins quelques mots: nous voulons parler du projet conçu par M. Roudaire de créer une mer intérieure au sud de l'Algérie.

M. Roudaire est un ingénieur distingué attaché aux travaux de notre colonie algérienne. Il était chargé avec un de ses collègues, en 1872, de poursuivre les opérations de la méridienne de Biskra, et en même temps de déterminer d'une manière définitive le chiffre controversé de la dépression de la sebkha de Melgh'ir, qui se présente immédiatement au pied des coteaux de Biskra, que dominent au nord les sommités du mont Aurès. Le Melgh'ir est cette grande lagune saline, tantôt lac, tantôt marécage selon les saisons, que nous mentionnions tout à l'heure à propos de l'Igh'arghar qui autrefois y apportait ses eaux. Depuis longtemps on avait reconnu que cette lagune, aussi bien que d'autres sebkhas qui en forment la continuation vers l'est, occupe un enfoncement du sol très-considérable, qui devait descendre, pensait-on, au-dessous du niveau de la Méditerranée[1]; mais on différait sur le chiffre exact de cette dépression. M. Roudaire, par des procédés rigoureux, l'a déterminé avec certitude : le chiffre est de vingt-sept mètres à l'extrémité occidentale du Melgh'ir, et l'enfoncement va en augmentant dans une proportion très-notable en avançant à l'est. On peut ainsi fixer à trente mètres en moyenne au-dessous de la mer la dépression dont le Melgh'ir occupe le fond; précisément le même chiffre, ce qui est assez remarquable, que la dépression de la mer Caspienne au-dessous du niveau de la Méditerranée.

C'est en procédant à cette opération délicate qu'une idée vint tout à coup s'offrir à M. Roudaire. Cette ligne de bas-fonds aujourd'hui occupée par des lacs temporaires, et qu'une chaîne de dunes sépare seule du golfe de Gabès (autrefois la Petite Syrte), ne représenterait-elle pas un ancien golfe, un prolongement des Syrtes, et ce golfe, cette mer intérieure qui aurait baigné au sud la Tunisie et notre province de Constantine, n'est-il pas possible de le ramener à son état ancien? Que faudrait-il pour cela? rien autre chose que de pratiquer une coupure dans les dunes : la mer, qui y verserait ses eaux, y prendrait d'elle-même son niveau naturel. Frappé de cette idée, qui lui paraît propre à régénérer toute une grande région en lui rendant un climat humide au lieu de son aridité actuelle, M. Roudaire saisit d'une main fiévreuse quelques anciens auteurs. Il les feuillette rapidement, et croit y trouver la preuve que les lagunes actuelles furent autrefois une mer intérieure. En cela, M. Roudaire se trompe; car aucun texte ancien n'a cette signification. Mais qu'importent les textes : la nature est là, et l'habile ingénieur, possédé de son idée, — comme M. de Lesseps le fut de sa grande conception, — ne doute pas qu'on ne puisse ramener aisément un vaste golfe, une véritable mer, au sein du Sahara. M. Roudaire prend la plume. Il écrit un grand article pour la *Revue des Deux-Mondes;* il écrit des notes et des mémoires pour l'Académie des sciences.

L'idée étonne et séduit ; elle entraîne M. de Lesseps

1. D'autres parties du nord du Sahara sont dans le même cas notamment la célèbre oasis de Siwah.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui-même. Mais bientôt le froid examen calme cette fièvre que tout projet extraordinaire produit au premier moment. Les objections arrivent, sérieuses et pressées. Un ingénieur, M. Fuchs, commis par le gouvernement tunisien à l'examen de la question, établit d'abord que la chaîne de collines élevées qui enveloppe le fond du golfe de Gabès et le sépare de la dépression intérieure, est formée d'une roche calcaire et non pas de simples dunes de sable ; puis il montre, par un calcul de mètres cubes, que l'ouverture de la tranchée et les travaux accessoires nécessiteraient au bas mot une dépense de trois cents millions de francs. Bien plus : M. Cosson, qui a étudié de longue date l'Algérie et les oasis algériennes en naturaliste et en observateur, pense que par l'introduction de la mer dans la dépression saharienne, la contrée environnante perdrait probablement plus qu'elle ne pourrait gagner. Un géologue, M. Pomel, dont les études se sont portées d'une manière spéciale sur la constitution du Sahara, conteste *a priori* que la dépression du Melgh'ir et des autres sebkhas ait jamais été occupée par les eaux de la mer, non-seulement par l'examen des anciens textes, mais aussi par ce fait que les sédiments qui s'y trouvent ne contiennent que des organismes d'eau douce.

M. Roudaire s'attache à répondre aux objections qu'on lui oppose ; mais la tâche est devenue difficile. Les commissaires désignés par l'Académie ne se sont pas encore prononcés sur la question.

Tel est en ce moment l'état des choses. Au reste, dût la proposition Roudaire ne pas aboutir, ce que nous craignons fort, elle n'en aura pas moins eu son résultat utile : elle aura provoqué d'intéressantes investigations, en même temps qu'elle aura contribué à fixer l'attention sur des parties peu connues de notre possession algérienne.

VII

En Asie, la position respective des Anglais et des Russes aux confins de la région centrale profite de plus en plus à l'extension de nos connaissances. Des investigations et des caravanes d'un côté, de l'autre, des missions officielles auxquelles sont joints d'habiles observateurs, apportent chaque jour en Europe des informations nouvelles sur des contrées qui naguère n'étaient pas jugées moins inaccessibles que le centre de l'Afrique. Le plateau de Pamir, les vallées de Kachgar et de Yarkand, cessent d'être des lieux quasi légendaires, en même temps que nos renseignements s'étendent rapidement sur l'intérieur de la Mongolie. Dans une autre direction, l'expédition de Khiva nous vaut une connaissance précise du pays et, en général, de tout le cours inférieur de l'Oxus, à partir des environs de Boukhara. Pour toute cette région, la carte se remplit et se perfectionne. Le progrès, sans être aussi rapide, ne laisse pas d'être remarquable en d'autres parties de l'Asie orientale, au Japon, notamment, et surtout dans les provinces intérieures de la Chine, où des recherches et des observations d'une nature véritablement scientifique élèvent notablement le niveau de nos connaissances antérieures. Ici, l'intérêt est surtout dans les détails, que l'espace nous interdit : force nous est de les réserver pour une publication plus développée [1].

Il a été question, dans les journaux étrangers, de l'annexion définitive du Tunkin à nos provinces de la Cochinchine : cette nouvelle, au moins prématurée, n'a pas été confirmée par l'organe officiel. Les choses en sont toujours au point où les a laissées la mort de notre infortuné Francis Garnier au mois de décembre 1873 [2]. Il est à craindre, malgré les termes du traité intervenu après le sinistre événement, que d'ici à quelque temps encore, ni l'investigation scientifique ni le commerce ne trouvent au Tunkin le libre accès qui leur est stipulé.

VIII

Il nous faut de là arriver sans transition à l'expédition arctique de MM. Payer et Weyprecht, les deux intrépides officiers autrichiens dont le sort inspirait depuis longtemps de si vives inquiétudes. Commencée au mois de juin 1872, cette expédition ne s'est terminée qu'au mois d'octobre 1874, après avoir traversé une suite de péripéties dont l'imagination s'effraye. L'expédition était partie de la mer d'Allemagne dans le but de gagner le détroit de Béring à travers toute la longueur de la mer de Sibérie, et elle n'a pas dépassé le méridien central de la Nouvelle-Zemble ; elle se proposait de rester dans la zone moyenne du soixante-quinzième parallèle sans se lancer vers les latitudes extrêmes, et elle est arrivée au point le plus septentrional qui ait été atteint jusqu'à présent dans les navigations boréales ; elle cherchait seulement un passage et ne voulait qu'étudier l'océan Glacial au-dessus de l'Asie, et elle a découvert sans le chercher un des groupes d'îles les plus considérables que renferment les mers arctiques. Telle est l'incertitude de la navigation dans ces redoutables parages, où la force, la volonté, l'énergie de l'homme sont écrasées sous la terrible pression de cette nature du nord.

L'expédition se composait d'un seul navire, le *Tegetthof*, vapeur à hélice de deux cent vingt tonneaux, avec vingt-quatre hommes d'équipage. Les terres qu'elle a en quelque sorte involontairement découvertes, mais dont elle a reconnu les contours sur une grande étendue, sont à cinq degrés (cent lieues marines) directement au nord de la Nouvelle-Zemble, et à vingt-cinq degrés environ (quatre-vingts lieues marines [3]) vers le nord-est du Spitzberg. Le point le plus septentrional qu'ait atteint le navire est 79° 51′ de latitude (par 56° 40′ est de Paris), et il y a passé deux

1. *L'Année géographique.*
2. Voy. nos tomes XXII (1870-71), XXIII (1872) et XXV (1873).
3. Sous ce parallèle du quatre-vingtième degré de latitude, le degré de longitude n'est plus guère que la sixième partie du degré équatorial

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénibles hivernages, incrusté au milieu d'une mer gelée à quarante pieds de profondeur, sous une température de quarante-huit degrés centigrades au-dessous de zéro; mais de ce point d'arrêt forcé, MM. Payer et Weyprecht, avec les savants attachés à l'expédition, ont fait en traîneau, Dieu sait au prix de quels périls et de quelles fatigues ! des courses qui les ont conduits jusqu'au 82° 5′ de latitude. Ce point extrême a été nommé cap Figely. C'est à peu de chose près la même distance du pôle que celle où est arrivé le capitaine Hall, également en traîneau, dans l'expédition américaine du *Polaris* en 1871. Des hauteurs du cap Figely, on a pu distinguer encore d'autres terres au milieu des glaces, à une trentaine de lieues marines par estime plus haut dans le nord.

Je ne crois pas qu'aucune relation sortie des explorations polaires puisse donner plus que celle-ci une idée saisissante et complète des dangers et des souffrances de ces redoutables navigations ; dans aucune non plus on ne voit se déployer à un plus haut degré la résolution, le sang-froid, la constance, la vigueur physique et morale nécessaires à l'homme que le seul amour de la science pousse à de telles entreprises. J'aurais voulu donner quelques extraits où ces rares qualités ressortent d'une manière éclatante ; mais le lieutenant Payer a promis de venir raconter verbalement les incidents de l'expédition, lors du Congrès géographique qui va se tenir à Paris au printemps prochain, en avril 1875.

IX

Cette solennité scientifique, conçue et organisée par la Société de Géographie de Paris, sous la haute direction de son président M. l'amiral la Roncière le Noury, sera, tout l'indique, un grand événement international. Tous les gouvernements de l'Europe ont répondu avec empressement à l'appel de la Société de Paris, et chacun d'eux a déjà désigné pour ses représentants officiels au Congrès, les hommes les plus éminents dans chaque branche de la science géographique. Une série de questions a été envoyée depuis six mois non-seulement dans toutes les parties de la France et de l'Europe, mais en Amérique et dans les autres contrées du monde où la civilisation européenne a des représentants. Ces questions touchent à tous les problèmes de la science du globe, à toutes les études qui tiennent à l'investigation des races humaines, cette partie vivante de la Géographie. Elles sont de nature à provoquer des travaux, des mémoires, des discussions, qui doivent faire des grandes Assises géographiques de 1875 une époque considérable dans l'histoire de la science.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

15 novembre 1874.

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Le trou du Dragon	Taylor	1
Vallée du Sebes Körös : Une cascade	Taylor	4
Csucsa	Taylor	5
Château de Sebes	Taylor	5
Vieille porte de Kolosvar	Taylor	8
Vue de Kolosvar	Taylor	9
La porte de Hongrie, a Kolosvar	Taylor	11
Garçons de noces a Kolosvar	A. Duvivier	12
Paysans de la vallée du Sebes Körös	A. Duvivier	13
Paysans de la vallée de Kalota, près de Csucsa	A. Duvivier	16
Rocher de la Vierge	Taylor	17
Vue de Torotzko	Taylor	20
Magyars de Torotzko	A. Duvivier	21
Porte de rocher	Taylor	22
Chambre d'une habitation de Szeklers	L. Baader	23
Pierre des Szeklers, vue de Torotzko	Taylor	24
Pierre des Szeklers	Taylor	24
La danse devant la cabane de la mariée (le cavalier seul)	L. Baader	25
Vue de Veres-Patak	Taylor	27
Mine d'or de Csetatye	Taylor	28
Detunata	Taylor	29
Ancien château de Déva	Taylor	31
Château de Vayda-Hunyad	Taylor	32
Église de Zeykfalva	Taylor	33
Tour romaine	Taylor	36
Mausolée romain	Taylor	37
Tranchée du chemin de fer, près de la grotte de Boli	Taylor	39
Livadzel, village de mineurs	Taylor	40
Intérieur de paysans roumains de la Transylvanie	L. Baader	41
Château de Koltz	Taylor	43
Fiancée roumaine de la Transylvanie a sa toilette	L. Baader	44

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Paysans roumains de la Transylvanie	L. Baader	45
Passage du ravin	A. Marie	48
Le coucher au Japon	A. Marie	49
Le dîner chez le ministre du prince de Tsoungarou	A. Marie	51
Échouage de l' « Aschwelotte »	J. Moynet	52
Le rocher des Fiancés	A. Marie	53
Nos distractions en cage	A. Marie	56
Un conseil de guerre	A. Marie	57
Portrait de l'auteur	A. Marie	60
L'auteur conduit au lieu du supplice	A. Marie	61
La traversée	A. Marie	64
La « Germania » dans les glaces		65
Banquise		67
Effet de mirage	J. Moynet	68
Mort du bœuf musqué		69
Préparatifs d'hivernage	J. Moynet	72
Les bœufs musqués	E. Riou	73
La vallée de la reine Augusta	J. Moynet	76
Le déjeuner troublé	H. Castelli	77
Le traîneau renversé	E. Riou	80
La « Germania » a l'hivernage de l'île Sabine		81
Le labyrinthe d'icebergs	J. Moynet	83
Notre campement : Arrangement de la tente a l'extérieur	J. Moynet	84
Notre campement : Arrangement de la tente a l'intérieur	J. Moynet	85
Le Halo	J. Moynet	88
Fjord Tyrolien	J. Moynet	89
L'ours et le matelot	J. Moynet	92
Les chasseurs chassés par les morses	J. Moynet	93
L'ours et le docteur	J. Moynet	96
Campement a l'île Kühn	J. Moynet	97
Un ours vient nous assaillir dans notre tente	E. Riou	100
Remorquage du traîneau	E. Riou	101
Le lieutenant Payer dessinant un lièvre polaire	E. Riou	104
Tourmente de neige	E. Riou	105
Le glacier du Hünerberg	J. Moynet	108
Terre du Roi-Guillaume	J. Moynet	109
Restes de huttes d'Esquimaux		111
Restes de huttes d'Esquimaux (coupe)		111
Bloc de basalte sur la cime du « Kronenberg » (île « Sabine »)		112
La « Germania » a l'île « Shannon »		113
Coffre d'Esquimaux		115
Huttes d'Esquimaux abandonnées		116
Fjord de l'empereur François-Joseph	J. Moynet	117
Aspect de glacier		119
La moraine		120
Le château du Diable	J. Moynet	121
Autre aspect de glacier		123
Glacier fondant		124
Fjord de l'empereur François-Joseph et pic de Petermann	J. Moynet	125
Le pic de Payer		128
Les docks, a Flessingue	J. Moynet	129
Le patron pilote de Flessingue	C. van Camp	132
Rade de Flessingue	J. Moynet	133
La maison aux statues, a Flessingue	Ph. Benoist	136
Intérieur de bonnes gens dans l'île de Walcheren	Adolf Dillens	137
Paysan de Nieuwland	Adolf Dillens	139
Le verre de vin	Adolf Dillens	141
Couteau de paysans de l'île de Walcheren	B. Bonnafoux	143

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Bijoux de paysans et de paysannes en Zélande	B. Bonnafoux. .	144
Quais de Rouen et de Rotterdam, a Middlebourg	Ph. Benoist. . .	145
Porte de la salle des États provinciaux (Abbaye)	D. Lancelot . .	147
Le Dôme, a Middlebourg	D. Lancelot . .	148
Hôtel de ville de Middlebourg	E. Thérond. . .	149
Middlebourg : La bibliothèque (salle des États)	D. Lancelot . .	152
Le droit de passage	Adolf Dillens.	153
Le « prieur d'enterrement »	Adolf Dillens.	154
Les « pleureurs d'enterrement » ou les « serviteurs du mort »	Adolf Dillens	155
Middlebourg : Le vestibule aux trois portiques, sur le quai de Rouen.	V. den Berghen.	156
Middlebourg : Maison style Renaissance (Steen-Rots)	E. Thérond. . .	157
La course a la bague	Adolf Dillens.	159
Le centenaire de Middlebourg	Adolf Dillens.	160
Le « Klap-Bank » (banc des causeurs)	Adolf Dillens.	161
Allant a la kermesse	Adolf Dillens.	165
Jean Maranus et son fils adoptif	Adolf Dillens.	168
Hôtel de ville de Veere	E. Thérond. . .	169
La coupe de Maximilien, a l'hôtel de ville de Veere	B. Bonnafoux. .	172
Scène d'auberge, a Vrouwe-Polder	Adolf Dillens.	173
Traîneau zélandais	Adolf Dillens.	175
Paysan de Walcheren	Adolf Dillens.	176
Wissekerke	Adolf Dillens.	177
Paysan de Goes	Adolf Dillens.	179
Un tailleur a Rilland (Beveland du sud)	Adolf Dillens.	181
Vue de Kapelle (Beveland du sud)	Adolf Dillens.	182
L'arbre de Jacqueline, a Slot van Oostende	Adolf Dillens.	183
Une forge a Kruiningen	Adolf Dillens.	184
Le roi du tir	Adolf Dillens.	185
Scène de cabaret	Adolf Dillens.	187
La couronne de la jeunesse, a Kruiningen	Adolf Dillens.	189
Un escamoteur, a Kruiningen	Adolf Dillens.	192
La mère Block et ses deux filles, a Kruiningen	Adolf Dillens.	193
Une noce a Kruiningen	Adolf Dillens.	197
Porte du Grand-Port, a Zierikzee	Ph. Benoist. . .	199
La grosse tour, a Zierikzee	H. Clerget. . .	200
Hôtel de ville de Zierikzee	H. Clerget. . .	201
La Porte-Noble, a Zierikzee	H. Clerget. . .	202
Fille de paysans riches, dans l'île de Tholen	Adolf Dillens.	203
Le cordonnier, dans un village zélandais	Adolf Dillens.	205
Porteuse de lait	Adolf Dillens.	206
La foire a Axel (Flandre hollandaise)	Adolf Dillens.	207
Patineurs a Goes	Adolf Dillens.	208
Greniers et chiens des Niams-Niams	A. Mesnel . . .	209
Coiffure remarquable, vue chez des Niams-Niams de l'ouest	. . . . .	212
Guerriers niams-niams	A. Rixens. . . .	213
Troumbaches, couteaux, sabres et boucliers	. . . . .	214
Instruments de musique, petits meubles et ustensiles	. . . . .	215
Guerrier niam-niam	A. Rixens. . . .	216
Wennepaï et Lavolouka jouant de la mandoline	O. Matthieu . .	217
Un Bainqui (grand chef)	O. Matthieu . .	220
Bamoghihs	A. de Bar. . . .	221
Pipes	. . . . .	224
Détails du palais de Mounza	A. de Bar. . . .	225
Chèvre des Monvous	. . . . .	228
Résidence de Mounza, roi des Mombouttous	A. de Bar. . . .	229
Le plat du roi des Mombouttous	. . . . .	231
Armes des Mombouttous	. . . . .	232
Armes des Mombouttous	. . . . .	232

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mounza, roi des Mombouttous	Émile Bayard. .	233
Femme mombouttou	. . . . .	236
Le roi Mounza dansant devant ses femmes	Philippoteaux. .	237
Bœuf	. . . . .	239
Nétolou et Bounza	O. Matthieu . .	240
Abd-es-Sâmate apporte l'Akka	Laguillermie. .	241
L'Akka Bomby	A. Marie	244
Guerriers mombouttous	O. Matthieu . .	245
L'Akka Nsévoué	A. Marie	248
Vue du Kîbali, près de Koubbi	A. de Bar. . . .	249
Dossier des Mombouttous	. . . . .	252
Timbale	. . . . .	252
Siége a l'usage des femmes	. . . . .	252
Une galerie	A. de Bar. . . .	253
Sortes d'aiguières	. . . . .	256
Haches	. . . . .	256
Greniers golos	A. de Bar. . . .	257
Cornes d'élans de l'Afrique centrale	. . . . .	260
Le Karra, tubercule magique	. . . . .	260
Paysage tiré de l'endroit où Sâmate défie l'ennemi	A. de Bar. . . .	261
Femme golo	. . . . .	263
Passage du Tondj	. . . . .	264
Abd-es-Sâmate défie ses ennemis	Laguillermie. .	265
Intérieur d'une hutte de Krédi	. . . . .	267
Huttes des Krédis	A. de Bar. . . .	268
Dans notre camp	A. Marie	269
Vue prise sur le Dioûr	A. de Bar. . . .	272
Esclave au travail	A. Marie	273
Concert bongo	O. Matthieu . .	277
Esclave baboukre	. . . . .	278
Louba	O. Matthieu . .	279
Marchands d'esclaves au Kordofan	Laguillermie. .	280
Chasse au fahr-el-boûss	A. de Bar. . . .	281
Fahr-el-boûss	. . . . .	283
Figuier gigantesque du pays des Bongos	A. de Bar. . . .	284
Village des Bongos	A. de Bar. . . .	285
Le Saint	E. Bocourt . . .	288
Le lac Yellowstone	Taylor	289
Le docteur Hayden, géologue des États-Unis	E. Ronjat. . . .	292
Cascade de la Tour	Taylor	293
Porteurs de bagages	A. Marie	295
Cataracte inférieure de la Yellowstone	Taylor	296
Un retour de chasse	Th. Deyrolle. .	297
Cataracte supérieure de la Yellowstone	Taylor	300
A travers forêts	E. Riou	301
Élans des Montagnes Rocheuses	Th. Deyrolle. .	302
Le grand Cañon	Taylor	303
Monticule formé par les dépôts d'une source chaude tarie	Taylor	304
Cratère du Vieux Fidèle	E. Riou	305
Panorama de la vallée de la Firehole	E. Riou	308
Le Vieux Fidèle	E. Riou	309
Le Géant	E. Riou	312
Le Château fort	E. Riou	313
Petit geyser	E. Riou	314
L'Éventail	E. Riou	315
Cratère du Grand Geyser	E. Riou	316
La Grotte	E. Riou	317
Source d'eau chaude	E. Riou	319

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Cratère de la Ruche	E. Riou	320
Dick et sa famille	E. Riou	321
Le cañon d'Ogden	H. Clerget	324
Sources du Mammouth	E. Riou	325
Bassin des sources du Mammouth	E. Riou	327
Un bain aux sources du Mammouth	E. Riou	328
Le Bonnet de Liberté	Taylor	329
Jeunes ours des Montagnes Rocheuses	Th. Deyrolle	330
La chasse aux bécasses	Émile Bayard	331
Un repas des hommes de service de la Mission	G. Massias	332
La Mission en marche	A. Marie	333
En route vers le mont Hayden	Émile Bayard	335
Orifice d'une source d'eau vaseuse	E. Riou	336
Une habitation de pionnier	E. Riou	337
Préparatifs de départ	G. Massias	340
La Mission géologique des États-Unis	Laguillermie	341
Sous la tente	E. Riou	342
Le courrier de la Mission	A. Marie	343
Vue sur la chaîne des Tétons	H. Clerget	344
Ascension périlleuse du Grand Téton	E. Riou	345
Le mont Hayden	H. Clerget	347
Le guide Bill Hamilton	G. Massias	348
Une famille de Bannacks (Montagnes Rocheuses)	E. Riou	349
Guerriers bannacks (Montagnes Rocheuses)	E. Riou	350
Guerriers bannacks (Montagnes Rocheuses)	E. Riou	351
Cerfs Wapitis des Montagnes Rocheuses	Th. Deyrolle	352
Porte du Jardin des Dieux	Taylor	353
Cañon du bois des Cotonniers	H. Clerget	356
La Mission a dîner	G. Durand	357
Les Lacs Jumeaux	Taylor	360
La Sainte-Croix	H. Clerget	360
Pic Long	H. Clerget	361
L'ornithologiste	A. Marie	363
Les topographes	E. Riou	364
L'entomologiste	A. Marie	365
Les photographes	A. Marie	365
Pic Gray	Taylor	367
L'odomètre	A. Marie	368
Entrée de la baie de Rio de Janeiro		369
Une tangada dans les brisants		372
Embarcations de l'Amazone et du Madeira : Coberta, batelão, igarité, montaria		373
Un canal a Manaos		376
Demeure d'un riche Seringueiro		377
Chasse a la tortue		380
Flèches servant a chasser la tortue		380
La chute de Theotonio		381
Feuille de palmier		382
Halte a l'ombre d'un géant de la forêt vierge		383
Les rapides de Ribeirão		384
Déjeuner des rameurs		385
Mort de l'alligator		389
Indien Moxo revenant de la pêche		391
Tapir tué par des Indiens		393
Fabrication du caoutchouc sur le Madeira		397
Racines d'un géant de la forêt vierge		400
Danseur au glaive (macheteiro)		401
Installation d'été d'un Seringueiro		405

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DESSINATEURS.

La grande place de la Mission d' « Exaltacion » 407
Canot en écorce des Indiens Araras. 408
Une rencontre d'Indiens Caripunas 409
Une messe en musique a l'église de Trinidad. 413
Indien Caripuna. 416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Carte d'une portion de la Transylvanie, pour servir au Voyage de M. Élisée Reclus. . . . 7
Salines de Thorda 19
Carte d'une portion du littoral oriental du Groënland 71
Carte de la province de Zélande, pour servir au Voyage de M. Charles de Coster. 131
Plan de la digue de West-Capelle. 164
Carte pour servir au voyage de G. Schweinfurth. 211
Carte du Parc National des États-Unis et de la région environnante 291

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE AUX RÉGIONS MINIÈRES DE LA TRANSYLVANIE OCCIDENTALE, par M. ÉLISÉE RECLUS. (1873. — Texte et dessins inédits.)

I. La Porte de la Transylvanie. — La vallée du Sebes Körös. — La Montée du Roi. — Le château des Fées et le trou du Dragon. — Les forêts et le déboisement. — Csucsa et ses environs. — De Csucsa à Kolosvar. — II. Kolosvar et le choléra. — Les fortifications de Kolosvár. — Magyarisation de la bourgeoisie allemande. — Les quartiers extérieurs. — Le Mezöseg. — La montagne de Felek et ses boulets de grès. III. Les vestiges de la guerre civile. — Les races de la vallée du Szamos. — Les Tsiganes. — Le voïvode et le juge des mœurs. — Les Valaques. — L'état de l'agriculture. — Les danses roumaines et magyares. — Les Szeklers. — IV. Szamos-Ujvar et les Arméniens. — Le roi Matthias. — Rosza Sandor. — V. Le musée de Kolosvar. — Thorda et son histoire. 1

VI. La formation salifère en Transylvanie. — Les salines de Thorda. — Le puits de Joseph. — Le puits de Thérèse. — Le puits effondré. — VII. La « clus » de Thorda. — La plaine de Keresztes. — VIII. La vallée de l'Aranyos. — Le Rocher de la Vierge. — Torotzko : son histoire, ses habitants, ses mines de fer. — IX. La Pierre des Szeklers. — Le défilé et les châteaux de Torotzko. — Szent Györgyö. — La grotte de Bedellö. — Buvo-Patak. — X. Offenbanya. — Les pâturages et les forêts. — Les mines d'or. — Lupsa et le choléra. — L'auberge du pope. — XI. Les lavages et les mines de Veres-Patak. — La Csetatye des Roumains. — La montagne de Detunata. — XII. La montagne de Vulkan. — La forteresse de Déva. — Vayda-Hunyad. — Son château et ses mines de fer. 17

XIII. Ruines romaines. — La vallée de Hatszeg. — Le chemin de fer de Petroseny. — XIV. Petroseny et Livadzel. — Encore le choléra. — Les mines de Petrilla. — La fosse brûlante. — L'avenir du pays. — XV. Départ pour le Retyezat. — Le confluent des deux Sil et le défilé de sortie. — Le village et le col de Vulkan. — XVI. La haute vallée de la Sil Valaque. — Kampuluinyag. — Le *falus-biró*. — XVII. L'Arcadie du Plesa. — Les immigrants italiens. — La « jasse » du Liunchol. — L'ascension du Retyezat. — Une nuit à la belle étoile. — XVIII. La vallée de Rua de Mora. — L'entretien des routes en Transylvanie. — La vallée du Maros. — Le retour en Hongrie. 33

UNE AVENTURE AU JAPON, par M. EUGÈNE COLLACHE. (1868-1869. — Texte et dessins inédits.). 49

VOYAGE DES NAVIRES LA GERMANIA ET LA HANSA AU PÔLE NORD. (1869-1870. — Traduction inédite.)

SECONDE PARTIE. — VOYAGE DE LA *Germania*. — I. Suite du voyage de la *Germania*, après la disparition de la *Hansa*. — Percée des glaces. — Arrivée sur la côte orientale du Groënland. — Du 21 juillet au 5 août 1869. — II. Séjour aux îles du *Pendule*. — Efforts infructueux pour pénétrer plus au nord. — L'île *Shannon*. — Retour vers le sud, au mouillage de l'île *Sabine*. — III. Excursions d'automne; chasses. — Préparatifs d'hivernage à bord de la *Germania*. — Du 14 septembre au 27 octobre 1869. 65

IV. Suite du journal de la *Germania*. — Excursion au nord de l'île *Clavering*. — Découverte et reconnaissance du *fjord Tyrolien* (du 27 octobre au 4 novembre 1869). — V. Hivernage à bord de la *Germania*. — Mauvais temps et tempêtes. — Travaux scientifiques. — La fin de l'année 1869. — VI. Les premiers mois de 1870. — Retour du soleil. — Aventures diverses. 81

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII. Suite du journal de la *Germania*. — Grande excursion vers le nord jusqu'au 77e degré. — Voyage à la baie *Ardencaple* (mars, avril et mai 1870). — VIII. Ours polaires, walrus et rennes. — Débris d'établissements d'Esquimaux aux îles *Sabine* et *Clavering*. 97

IX. Suite du journal de la *Germania*.— Restes d'établissements d'Esquimaux sur la côte orientale du Groënland. — Nouvelle et dernière tentative pour percer au nord (juillet 1870). — X. Découverte et reconnaissance du *fjord de l'empereur François-Joseph*. — Ascension du *pic de Payer*. — XI. Suite et fin du journal de la *Germania*. — La sortie du fjord. — Incidents du retour à Bremerhaven. 113

LA ZÉLANDE (NÉERLANDE). Texte par M. CHARLES DE COSTER. — Dessins par M. ADOLF DILLENS. (1873. — Texte et dessins inédits.)

Sur le Hont. — Flessingue : Première journée. — Flessingue : Deuxième journée. — En route pour Middlebourg 129

Les Zélandais. — Leur physionomie. — Leur caractère. — Un peu d'histoire. — Encore les paysans et les paysannes. — Costumes. — Lutte contre les anciens usages. — Les fiançailles. — Coutumes singulières. — Sur la route de Middlebourg. — Les cottages; les fermes. — Middlebourg : ses environs. — Les monuments de Middlebourg : L'hôtel de ville. — L'abbaye. — Le Lange-Jan. — La maison de style Renaissance. — Le vestibule aux trois portiques. — Le dôme. — Le centenaire de Middlebourg. — Nieuwland. — Le droit de passage. — Le seigneur du village. — La course à la bague. — La cuiller de bois. 145

Au delà de Middlebourg. — Koudekerke. — Les dunes. — West-Capelle. — La digue et les diguiers. — Organisation du travail. — Abraham Caland. — Le *neertje* ou *oppertje*. — Les femmes. — Une auberge à West-Capelle. — Domburg. — La forêt. — Overduin. — Veere. — Hôtel de ville. — Coupe de Maximilien. — La kermesse de Vrouwe-Polder. — La danse. — Les mendiants. — Les chanteurs. — Sur la glace. 161

Arnemuiden. — Un instituteur. — Les pêcheurs. — Où va le poisson? — La fête du retour. — Le partage des profits. — Un privilége. — Beveland du nord. — Wissekerke. — Beveland du sud. — Bath. — Riland. — La Demi-Lune. — Krabbendijke (digue des Crabes). — Le deuil en Zélande. — Oostdijke (digue de l'Est). — Goes. — Église. — Musées. — Biezclinge. — La pluie. — Un barbier. — Encore Goes. — Petite boutique. — Fanfares. — Slot van Oostende. — Le mûrier de Jacqueline de Bavière. — Le Klap-Bank. — La ballade des fiancés. — De Goes à Kruiningen. — Un roi — Une kermesse à Kruiningen. — Le pain d'épices. — Le *papegay*. — Le chat hors du tonneau. — Une forge. — Une kermesse à Heikenzand. — Costumes. — Une aventure tragique. 177

Kruiningen (*suite*). — Une noce. — Nos adieux à Goes. — Dernier séjour à Middlebourg. — Les sectes à Middlebourg. — Petits métiers à Middlebourg. — Employés. — Titres. — Caractère national. — Zierikzee. — L'hôtel de ville. — La porte du Grant-Port. — La tour de la Vieille-Église. — L'île de Tholen. — L'île de Schouwen. — Les îles des Oiseaux. — Notre guide. — Retour. — La Flandre zélandaise. — Paysage. — Races. — Coutumes. — Duels au couteau. — Sur la frontière. 193

AU CŒUR DE L'AFRIQUE. TROIS ANS DE VOYAGES ET D'AVENTURES DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE, par M. le docteur GEORGE SCHWEINFURTH. (1868-1871. — Texte et dessins inédits.)

L'homme à queue. — Les Niams-Niams. — Territoire. — Aspect des habitants. — Forme de la tête. — Chevelure. — Traits du visage. — Couleur de la peau. — Tatouage. — Dents en pointe. — Costume. — Pelleteries. — Coiffure. — Ornements. — Armes. — Grande tenue. — Air martial. — Culture. — Bière d'éleusine. — Tabac. — Chiens. — Pas de bétail. — Purée de maïs. — Passion pour la viande. — Cannibalisme. — Morts servant de pâture. — Exceptions. — Points de ressemblance avec les Fans. — Habitations. — Dortoirs pour les garçons. — Pouvoir du chef. — Souverain et bourreau. — Liste civile. — Droit de vie et de mort. — Fureur homicide. — Transmission du pouvoir. — Querelles intestines. — Rang suprême et lâcheté. — Invectives des combattants. — Déclaration de guerre rappelant le message des Scythes. — Tambour analogue à nos timbales. — Piéges pour la chasse. — Amorce particulière. — Industrie. — Habileté artistique. — Fabrication des armes. — Le troumbache. — Cachet spécial des lames. — Salut. — Mariages. — La femme n'est pas achetée. — Attributions de la ménagère. — Le mangala. — Mélomanie. — Mandoline. — Musiciens ambulants. — Leur costume. — Langage. — Augures. — Machine à prier. — Superstition. — Funérailles. 209

Arrivée chez Mounza. — Du camp au palais. — Salle de réception. — Trophée d'armes. — Entrée du roi. — Costume royal. — Mounza. — Présents. — *Nil admirari*. — Manière de fumer du roi. — Solo de cornet d'ivoire. — Chanteurs. — Fou du roi. — Eunuque. — Discours de Mounza. — Envoi d'une maison. — Rapports avec les naturels. — Importunités. — Plaisirs. — Caprice royal. — Un chien pour un Akka. — Chèvres monvous. — Faute d'argent! — Arrivée de Moûmméri. — Grande fête. — Costume et danse du roi. — Orage. — Une autre salle. — Une chambre à coucher de Mounza. — Un plat royal. — Mombouttous. — Leur territoire. — Paradis terrestre. — Habitants. — Cultures. — Bananier. — Tabac. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vêtements d'écorce. — Elaïs et noix de cola. — Pas de bétail. — Gibier. — Poules et chiens. — Pêche. Far niente des hommes. — Travail des femmes. — Indiscrétion. — Indépendance. — Immodestie. — Usage général des siéges. — Cuisine à l'huile. — Graisse humaine. — Anthropophagie. — Cannibales et supérieurs. — Une amazone. — Invasion repoussée. — Mounza appelle Abd-es-Sâmate dans le pays. — Prérogatives royales. — Organisation du royaume. — Sérail. — Domicile privé du roi. — Repas de Mounza. — Crime de lèse-majesté. — Garde-robe du roi. — Arsenal. — Magasins. — Caractères physiques. — Cheveux blonds. — Mode invariable. — Toilette des femmes. — Coiffures. — Armes de guerre. — Forgerons habiles. 225

Industrie des Momboutous — Travail du bois. — Abatage des arbres.. — Canots. — Tambours. — Tabourets des femmes. — Plats élégants. — Bancs des hommes. — Boucliers. — Poterie. — Pipes. — Vannerie. — Bâtisses. — Habitations. — Arbres et plantes qui les entourent. — Voleurs de maïs. — Égyptiens et Nubiens. — Odyssée. — Traditions antiques. — Pygmées. — Adimokou. — Son interrogatoire. — Danse guerrière de l'Akka. — Nsévoué. — Races autochthones. — Peuples nains. — Traits des Akkas. — Mains délicates. — Prognatisme. — Bouche simienne. — Mobilité du visage. — Langage inarticulé. — Acuité des sens. — Ruse et cruauté. — Protection des Akkas par les Momboutous. — Départ. — Tirage au sort. — Adieux. — Désespoir de mon Akka. — Peur d'être mangé. — En marche. — Inconvénients et beautés du pays. — La Gadda. — Le Kîbali. — Curiosité excessive. — Chez Parra. — Venu du ciel. — Rareté des vivres. — Pays hostile. — Le Kâpili. — Plaine giboyeuse. — Vallée du Kambélé. — Fausse bienveillance. — De retour au Kîbali. — Rapides. — Variété des arbres. — L'Ouellé. — Origine du Kîbali. — Chez Nembé. — Animosité de Vouando. — Vue de la forêt. — Habitat du chimpanzé. — Marais. — Déclaration de guerre. — Nouveaux guides. — Trahison. 241

Blessure d'Abd-es-Sâmate. — Vengeance. — Mouvements de l'ennemi. — Tir des indigènes. — Costume de guerre des A-Bangas. — Provocation. — Réponse de Sâmate. — Déroute des indigènes. — Alerte. — Retraite des A-Bangas. — Levée du camp. — Dispersion des vivres. — Enlèvement de deux femmes. — Désespoir des maris. — Labyrinthe fluvial. — Attaque nocturne. — Rentrés dans le bassin du Nil. — Dans les États de Sâmate. — Au bord du Nabambisso. — Triste perspective. — Famine. — Nourriture d'oiseau. — Fourmis au naturel. — Absence de légumes. — Jouissances intellectuelles. — Cris de l'estomac. — Pas de nouvelles d'Abd-es-Sâmate. — Départ. — Hospitalité. — Au bord du Nambia. — Pintades. — Graisse suspecte. — Crainte des Baboukres. — Égarés dans une forêt de bassias. — Zèriba de Touhâmi. — Le mont Baghinzé. — Source du Dioûr. — De retour au Nabambisso. — Arrivée de Sâmate. — Départ. — Traversée du Dioûr. — Curieux moyens de transport. — Nouvelles désastreuses. — Passage du Tondj. — Pont suspendu. — Élans. — Revenus à Sabbi. — Repartis pour le nord. — Marche pénible. — Arrivée à la zèriba de Ghattas. — Situation prospère. — Abondance. — Trop heureux. — Excursion dans le Kourkour. — Présent d'un éléphanteau. — Abd-es-Sâmate est laissé pour mort. — Incendie désastreux. — Mort d'Abou-Gouroun. — Chez Khalil. — En marche pour se rendre au camp. — Terrain classique. — Mort de Chol. — Zèriba d'Ali Amouri. — Au bord du Pângo. — Zèriba d'Idris. — Les Golos. — Arrivée d'Abd-es-Sâmate. — L'aga. — Ziber Rahama. — Vie somptueuse. — Grands marchés à esclaves. — Le Dar-Fertite. — Les Krédis. — Mauvais accueil. — Goudyou. — Attaque de scorbut. — Le dem Békîr. — Réception merveilleuse. — Retour. — Tubercules tenus pour magiques. . . 257

Halte en pleine solitude. — Heureux caractère. — Estomac vide et gaieté. — Ligne de partage. — Mouhdi. — Instruments de musique des Bongos. — Quatuor. — De Mouhdi à Vouahou. — Battue fructueuse. — Retour à la zèriba de Kourchouk-Ali. — Ttraite de l'homme. — Répression illusoire. — Affluence des Ghellabas. — Deux mille sept cents marchands d'esclaves. — Route de la traite dans le Kordofan. — Objets d'échange. — Marchands ambulants. — Gros et détail. — Fakis. — Négoce et religion. — Prière et cruauté. — Histoire d'un crâne. — Déceptions commerciales. — Parasitisme. — Trois classes de traitants. — Prix de l'esclave. — Esclaves des zèribas. — Marchés de la traite. — Pays d'origine. — Qu'attendre de l'islamisme? — L'Égypte et l'esclavage. — Chez Khalil. — L'aulacode. — Pêche. — Lit du Dioûr. — Reprise des travaux du docteur. — Plantes et insectes. — Misère. — Retour chez Ghattas. — Allahgabo. — Village de Guire. — Départ. — Terrain. — Razzia. — Le mari de Chol. — Au mechra. — Au camp du moudir. — Arrivée à Khartoum. — Dyafer-Pacha. — A Berber. — Mort du docteur Ouri. — Mort de M. Thibaut. — Le lieutenant Le Saint. — Mort de M. Lafargue. — Mort de Nsévoué. — Arrivée en Europe. — Lettre d'Abd-es-Sâmate. 273

Le Parc National des États-Unis, par MM. Hayden, Doane et Langford. (1870-1872. — Texte et dessins inédits.)

Le bill sur le *Parc National*. — Rapport au Congrès. — MM. G. Doane, Langford et Hayden. — Première expédition de 1870, dirigée par le général Washburn. — Biographie du docteur Hayden. — La *Mission géologique et topographique pour l'exploration des Territoires* des États-Unis. — Ses travaux et ses publications. — I. Rapport du lieutenant Doane sur l'expédition de 1870. — Départ du fort Ellis. — Vallée de la Gallatin. — Caractère volcanique de la région. — Tours et châteaux de lave basaltique. — Entrée dans la vallée de la Yellowstone. — Le premier cañon. — La Gardiner. — Beauté effrayante des cañons. — Formes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pittoresques et étranges des monceaux de lave. — Premières sources d'eaux chaudes. — Amas calcaire autour des sources formées par les eaux. — La cascade de la Tour. — Le grand Cañon. — Apparition des premiers jets de vapeur. — Le mont Washburn. — Rencontre de cerfs et d'ours. — Sources de boue liquide. — II. Les cataractes de la Yellowstone. — Merveilles du grand Cañon. — Rapides, jets de vapeur, incrustations. — Richesse de teinte des roches. — Les étoiles visibles en plein jour. — Ruines de cratères. — Caverne sulfureuse. — Un mortier de dix mille ans. — Les montres d'argent jaunies. — Volcan de boue. — Arrivée au lac Yellowstone. 289

III. Le lac Yellowstone. — Beauté du paysage. — Les truites à vers blancs. — Concrétions extraordinaires. — Forêts presque infranchissables. — Les goitres. — Le bassin de soufre. — Caractère volcanique de la région. — Nature cassante du sol. — Marécage périlleux. — Des lacs partout. — Ours, loups et castors. Disparition de M. Everts. — IV. Bonne pêche. — Nouveaux bassins à teintes multicolores. — Margelles frangées. — Finesse de coloris des dépôts. — Reflets argentés. — Profondeurs des cratères. — Les peaux de bœufs colorées. — Transformation en albâtre. — Cratères sous les eaux du lac. — Innombrable quantité de sources. — Leur indépendance réciproque. — Incendie sur la montagne. — Les oiseaux du lac. — L'oiseau-guide. — Pourquoi les Indiens restent éloignés de ces vallées. — V. Adieux au lac Yellowstone. — Arrivée sur les bords de la Firehole. — Cascades. — Nouvelle région des geysers. — Cratères fermés par eux-mêmes. — Tertres noirs. — Campement dans la vallée de la Firehole. — Son aspect général. — Succession de monticules séparés par des marécages. — Le *Vieux Fidèle*. — Nature particulière des dépôts. — Formations globuleuses à couleurs brillantes. — Aspect féerique des cratères. — Éruption du *Vieux Fidèle* à cent vingt-cinq pieds. — Sifflements et arcs-en-ciel. — Arbres pétrifiés et blanchis. — Fissures volcaniques. — Rugissements des eaux souterraines. — Incrustations diverses. — Champignons de pierre. — Le *Château fort* (éruption à soixante pieds). — Le *Géant* (éruption à deux cents pieds). — VI. La *Grotte* (éruption à soixante pieds). — L'*Éventail* (éruption à quarante pieds). — Foule de petits geysers sur les bords de la Firehole. — La *Géante* (éruption à cinq cents pieds). — Beauté merveilleuse du panorama. — Enthousiasme. — Quinze cents sources au moins dans la vallée. — Jaillissements et sifflements pendant la nuit. — Grondement perpétuel. — La *Ruche* (éruption inattendue à deux cent dix-neuf pieds). — Départ pour le retour. — Toujours des geysers. — Cascades fumantes. — Autre vallée d'anciens geysers éteints. — Marécages. — Vastes cratères de tous côtés. — Aspect de ces ruines. — Retour au fort Ellis. — Aventures de M. Everts. — Conclusion. 305

VII. L'exploration de 1870. — Membres de la Mission. — Ogden-Cañon. — La Gardiner. — Premier établissement de bains. — Une nouvelle merveille : Les sources du Mammouth. — Terrasses et bassins formés par les eaux. — Prodigieux travail de décoration naturelle. — Richesse des teintes. — Le *Bonnet de Liberté*. — Sources oblongues. — Végétations extraordinaires. — VIII. L'exploration de 1872. — Double itinéraire. — M. Langford. — But de l'expédition : Ascension du *Grand Teton*. — Le chargement. — Sables arides. — Disparition d'un lac. — Services rendus par les *Tetons*. — Volcan éteint. — Le *Château de Kenilworth*. — Inscriptions sauvages. — Une plaisanterie de trappeur : La chasse aux bécasses. — IX. Beaver Dick et sa famille. — Passage de la rivière Henri. — Les Cayuses. — Le *camas*. — Le *yamph*. — Arrivée au pied de la chaîne. — Première reconnaissance de la montagne. — Un castor cuit selon le mode montagnard. — La hache perdue et reconquise. 321

X. Départ pour l'ascension. — Tableaux de montagnes. — La *Selle*. — Glaciers. — Chute périlleuse de M. Hamp. — Danger couru par M. Stevenson. — La paroi de glace suspendue. — Arrivée sur la cime. — XI. Vue de la cime. — L'abri bâti par les Indiens. — Panorama splendide. — Retour. — Dangers courus. — Rentrée au camp. — Joyeux accueil. — Dick rencontre un ours. — La chasse aux castors. — Preuve d'intelligence et de courage. — Digues et villages construits par les castors. — Un *ranch*. — Mésaventures des mulets. — Entrée dans la vallée de la Firehole. — XII. Aspect général de la vallée. — *Bill Hamilton*. — Réunion générale. — Baptême du mont Hayden. — Exploration nouvelle des geysers. — La chemise au blanchissage. — XIII. — Éruptions diverses. — Le Volcan de boue disparu. — Les deux cataractes. — Leur caractère opposé. — Le nid d'aigle. — La cascade de la Tour. — Pétrifications étranges. — Les sources du Mammouth. — Enthousiasme. 337

La Suisse américaine, par MM. Hayden et Whitney. (1873. — Texte et dessins inédits.)

I. L'expédition de 1873. — Le Jardin des Dieux. — Le Cañon du bois des Cotonniers. — Le Parc du Sud. — Le mont Lincoln. — Panorama de montagnes. — II. Les lacs Jumeaux. — Action glaciaire. — Moraines. — Le mont Buffalo. — Insuffisance des cartes. — Le pic de la Plata. — Mode habituel d'ascension. — La Sierra Madre. — Le pic de l'Ours. — Le Téocalli. — III. Vues de montagnes. — Escarpements et chutes. — Expérience sur la force de résistance du crâne d'un ours. — Nouvelle ascension. — La Maison Blanche et le Capitole. — La Chaîne nationale. — Le Pic gothique. — Commencement de famine. — Le mont Marron. — Retour. — IV. Ascension de la Sainte-Croix. — Glacier. — Les roches moutonnées. — Persévérance énergique des photographes. — Les truites et les sauterelles. — Traces d'anciens glaciers. — Le régal des ours. — Un nouveau cercle de l'enfer. — Rencontre inattendue d'une tribu sauvage. — Le commencement d'une capitale. — Conclusion. 353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE D'EXPLORATION SUR L'AMAZONE ET LE MADEIRA. Texte et dessins par M. FRANZ KELLER-LEUZINGER. — Traduction inédite.

De Rio de Janeiro à Para et à Manaos. — L'Amazone et le Rio-Negro. — Passage des rapides et des cataractes du Madeira et du Mamoré. — Arrivée à Porto de Exaltacion de la Santa Cruz. — Retour vers l'Amazone. 369

La vie en canot et sous la tente. — La pêche et la chasse dans les provinces d'Amazone et de Mato-Grosso. — Les principaux produits végétaux des rives de l'Amazone et du Madeira. 386

Les tribus d'Indiens sauvages de la vallée du Madeira. — Un campement de Caripunas. — Les Indiens Moxos des anciennes Missions de jésuites en Bolivie. — Les chemins de fer du Brésil. 402

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU SECOND SEMESTRE DE L'ANNÉE 1874, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 430

TABLE DES MATIÈRES 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr